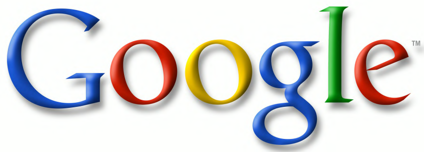
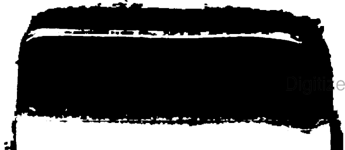

Google







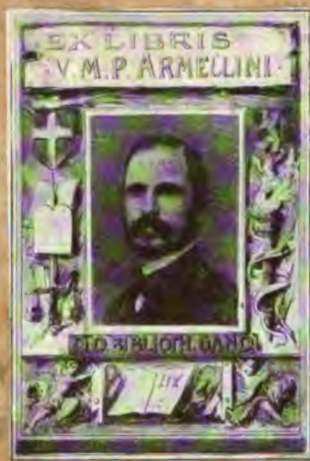
LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
PAR PLUTARQUE,
TRADUITES EN FRANÇOIS PAR RICARD.

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE L'ÉPERON, N° 6.
CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,
RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXXVI


EX LIBRIS
V. M. P. ARMELLINI

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES.

TOME PREMIER.

IMPRIMERIE ET FONDERIE D'EVERAT,
rue du Cadran, n° 16.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

PAR PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇOIS PAR RICARD.

avec notes

TOME PREMIER.



A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE L'ÉPERON, N° 6;

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

RUE JACOB, N. 24.

1836.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE RICARD.

Dominique Ricard naquit à Toulouse le 23 mars 1741, dans le sein d'une famille qui le fit élever avec soin. Il fit de rapides progrès, et il avait à peine atteint l'âge prescrit par les réglements de l'Université, qu'il fut reçu bachelier en théologie. Il quitta bientôt sa patrie pour se rendre à Auxerre, et y occuper une chaire d'éloquence au collége de cette ville. La pureté et la douceur de ses mœurs lui acquirent l'estime et l'amitié de tous ceux qui le connurent, et l'on s'empressa de le nommer chanoine honoraire de la cathédrale. Il n'était que simple ecclésiastique, n'ayant jamais voulu s'engager dans les ordres. Il n'avait guère plus de vingt-cinq ans lorsqu'il fut choisi, en 1766, pour prononcer, dans la salle du collége, l'*Éloge funèbre du Dauphin*, fils de Louis XV. En parlant de la piété du prince vertueux que la France venait de perdre, l'orateur s'écria : « Grand » Dieu! touchons-nous à ce moment terrible où » *le puits de l'abîme ouvert* va laisser sortir *cette* » *fumée* qui doit même obscurcir *le soleil*, selon » l'expression de votre prophète (*Apocalypse*, » ch. IX)? La foi va-t-elle s'éteindre sur la » terre? et ce royaume, autrefois si célèbre par » son amour pour la religion et pour sa doctrine, » va-t-il se laisser enlever ce précieux héritage, » et enrichir les étrangers de ses dépouilles? » Quel spectacle, et qu'il est déplorable aux yeux » de la foi! Le démon de l'irréligion et de l'in- » crédulité a répandu presque partout un es- » prit d'orgueil et de révolte... Presque par- » tout on ne voit que des philosophes sans sa- » gesse, que des hommes sans raison, qui, vou- » lant expliquer la philosophie par la raison, se » montrent également ennemis de l'une et de » l'autre, se dégradent honteusement en vou- » lant détruire les seuls titres de leur grandeur, » et tombent dans un véritable néant, plus fu- » neste mille fois que celui qu'ils se donnent » pour terme. » A cette époque, on aurait pu taxer l'auteur d'hyperbole; mais il voyait bien les effets dans la cause, et le mal a fait depuis de terribles progrès.

En 1770, il prononça un *Discours latin sur le mariage de Louis XVI*, alors dauphin, avec Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche. Le style de ce discours montre combien il était versé dans la langue de Cicéron; les portraits et les maximes qu'on y trouve font honneur à son jugement. Le collége d'Auxerre ayant été supprimé, il se vit contraint de venir à Paris pour y chercher des moyens d'existence. Quoique l'éducation fût une carrière pénible et remplie d'écueils, surtout dans un temps de dissolution et de vertige, il s'y engagea néanmoins avec courage, et la parcourut avec succès. Ses instructions et ses exemples furent des semences de vertu qui germèrent dans le cœur de ses élèves. Il ne pouvait être fermé à la reconnaissance : aussi chérirent-ils cet excellent maître, auquel le même sentiment attacha leurs parents. Après la mort de ceux-ci, il resta lui-même si fidèle à leurs enfants, qu'on a dit de son amitié qu'elle était un héritage de famille. En effet, on ne peut guère aimer véritablement une personne, sans être attaché à ses enfants : heureuse habitude du cœur, qui lui rend ses pertes moins sensibles, et le rattache en quelque sorte à la vie, au moment du plus grand déchirement qu'il puisse éprouver.

Le séjour que Ricard fit à Auxerre lui rappela sans doute Amyot, qui avait été évêque de cette ville, et dont la statue existait encore dans la cathédrale, avant la révolution. Cet illustre savant a mérité la reconnaissance de la postérité, par sa traduction complète des *Œuvres de Plutarque*. Quoiqu'il eût à surmonter beaucoup de difficultés, il fut cependant favorisé dans cette entreprise par le caractère de notre langue, qui avait alors une facilité, une souplesse et une naïveté qu'elle a perdues en se perfectionnant : aussi l'ouvrage d'Amyot a-t-il conservé des charmes qui en rendront toujours la

lecture agréable, malgré tous les défauts qu'on peut lui reprocher, et dont le principal vient de l'état où se trouvait de son temps le texte de Plutarque. Dacier crut devoir profiter du changement que les grands écrivains du siècle de Louis XIV avaient opéré dans la langue, pour traduire de nouveau Plutarque : mais, avec beaucoup de savoir, il n'avait pas le talent d'écrire, et la traduction qu'il publia des *Vies* de cet auteur ne fit point oublier celle qu'Amyot avait donnée. Le succès de Dacier ne peut donc être attribué qu'au grand intérêt qu'ont les faits, et à la manière dont Plutarque les rapporte. Les *Œuvres Morales* de cet écrivain sont d'un autre genre. Outre la difficulté des choses, le texte en était très corrompu; et ce n'est qu'après les travaux de plusieurs savants, que M. Wyttenbach, aidé encore de sa propre sagacité, vient d'en donner une bonne édition, fruit de longues veilles. Ainsi il n'est point étonnant que la traduction de ces œuvres par Amyot soit si peu supportable, et souvent même inintelligible. Des gens de lettres ont tenté de nous faire mieux entendre quelques traités; mais, nous osons le dire, aucun, à l'exception de MM. Burette et du Theil, n'y a réussi. Il y avait donc autant de courage que de nécessité à donner une nouvelle traduction des quatre-vingts traités sur différents sujets de morale, de physique, de politique, de philosophie, d'histoire même, qui sont aujourd'hui ce qui nous reste des œuvres de Plutarque; car il en avait composé un plus grand nombre.

Ricard, versé dans l'étude longue et difficile de la langue grecque, eut ce courage; et l'on ne saurait trop l'en louer. Il a fait lire avec plaisir des écrits utiles pour la plupart aux progrès de la vertu, et qui honoreront éternellement leur auteur. Ricard ne se fit point illusion, et sentit combien sa tâche était pénible; et peut-être s'en serait-il dégoûté, s'il n'eût pas été encouragé par une femme d'esprit, pleine de connaissances, attachée surtout aux vrais principes, qu'elle voyait sans cesse attaqués, ou plutôt outragés, dans une société où elle était forcée de vivre : je veux parler de madame de La Ferté-Imbault[1], qui, se plaisant à faire des extraits de Plutarque, excitait sans cesse Ricard à continuer son ouvrage. Il employa plus de dix ans à l'achever; et certes il fallait encore une grande application pour y mettre si peu de temps. Son style est clair et facile. Il s'efforce partout d'être fidèle : on peut assurer qu'il y réussit le mieux dans les matières abstraites, et que, quel que soit le sujet, il se fait lire avec plaisir. Les notes dont est accompagnée sa traduction sont instructives, judicieuses, et dignes surtout d'un ami de la vertu. Le succès couronna les efforts de Ricard, et cet ouvrage fit sa réputation littéraire. L'académie de Toulouse le reçut au nombre de ses membres; et il est très vraisemblable qu'il eût fini par être de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, si, dans le cours de la révolution, cette savante compagnie n'eût point été supprimée. Elle agréa la dédicace pleine de modestie et de noblesse que Ricard lui adressa.

Les connaissances de Ricard étaient très variées. Ayant fait une étude assez approfondie de l'astronomie, il voulut inspirer le goût de cette science aux jeunes gens : en conséquence il composa un poëme en huit chants sur *la Sphère*. Il ne se contente pas d'en expliquer le mécanisme et de décrire les cercles qui la composent; il représente encore le tableau général des cieux et de la terre, en parlant des constellations, des climats, des saisons, etc. Peut-être desirerait-on dans cet ouvrage plus d'invention et moins de vers prosaïques; mais rien n'est plus difficile qu'un bon poëme didactique. On est dédommagé de ce qui manque à celui de Ricard par des notes explicatives qui sont à la suite de chaque chant. L'ouvrage est terminé par une longue notice des poëtes grecs, latins et français qui ont écrit sur l'astronomie. Ce morceau est un des meilleurs qui soient sortis de la plume de l'auteur : écrit avec goût, il offre des recherches curieuses. Il avait conçu et exécuté le projet de son poëme à la campagne de M. et de madame de Meslay, auprès desquels il passa vingt ans de sa vie, et qu'il n'abandonna jamais, tout occupé d'eux, s'oubliant lui-même dans les crises les plus périlleuses de la révolution, où tant d'hommes ont cherché leur salut dans l'oubli de leurs devoirs, et trop souvent dans la plus coupable ingratitude.

S'étant toujours proposé de traduire les *Vies de Plutarque*, Ricard ne pensa plus qu'à exécuter ce nouveau dessein. Il publia le premier volume de ces *Vies*[1] dans l'année 1798, et bientôt après les trois suivants. En 1802, le cinquième et le sixième parurent. Sa traduction

[1] Marie-Thérèse Geoffrin, marquise de La Ferté-Imbault. Cette dame avait extrait de Plutarque un recueil de maximes.

[1] La première édition de cet ouvrage était en treize volumes.

était entièrement achevée lorsqu'il mourut. On conviendra sans peine que cette traduction l'emporte de beaucoup sur celle de Dacier, soit du côté du style, soit du côté de la fidélité; les notes en sont plus étendues, et renferment des éclaircissements nécessaires, qu'on chercherait en vain dans cette dernière. Une critique sage dirige toujours la plume de l'auteur, et se fait apercevoir surtout dans les remarques qui concernent les Vies des hommes illustres de Rome, sur lesquels Plutarque avait commis un plus grand nombre d'erreurs. La vie de cet immortel écrivain se trouve au commencement du premier volume; et ce n'est pas l'écrit qui fait le moins d'honneur à Ricard. Il s'y peint lui-même, sans le vouloir, dans le portrait de l'homme de lettres : « Livré tout entier au soin précieux d'éclairer ses semblables, moins occupé du desir de la gloire que du besoin d'être utile, le véritable homme de lettres ne songe, en cultivant sa raison, qu'à faire partager aux autres les fruits de son étude, qu'à leur tracer des règles de conduite qui soient pour eux comme ces signaux qu'on élève dans des chemins difficiles, pour indiquer au voyageur la route qu'il doit suivre. »

La *Politique d'Aristote* offre de plus grandes difficultés encore à vaincre que les *Œuvres de Plutarque* ; Ricard en était tellement persuadé, qu'après avoir gardé vingt ans dans son portefeuille la traduction de cet ouvrage, il ne l'a point publiée. D'après la lecture que nous en avons faite, nous croyons que s'il eût eu le temps de la revoir avec soin, et de mettre surtout plus de concision dans le style, elle aurait été fort supérieure aux deux traductions qu'on a imprimées de nos jours; car l'une et l'autre ne sont ni assez fidèles, ni bien écrites.

M. de Meslay, ayant résolu de faire un voyage en Suisse, ne voulut point se séparer de Ricard; d'ailleurs il était bien aise de le distraire quelque temps de ses études. Ils partirent en 1784, et parcoururent ensemble cette contrée, qu'on a tant visitée, pour contempler ses sites pittoresques et romantiques. Ricard s'amusa à les décrire; nous ne citerons qu'un endroit de son ouvrage encore manuscrit, lequel pourra en donner quelque idée. Il s'agit d'un monument élevé dans le village d'Hindelbach, à trois lieues de Berne. « C'est, dit-il, le tombeau » de la femme du ministre du lieu, morte en » 1751, la veille de Pâques. Cette circonstance » a fourni au sculpteur l'idée, ce me semble, la » plus sublime que j'aie encore vue en ce genre. » Il a représenté, à fleur de terre, une pierre sé» pulcrale qui se brise en trois endroits, par la » secousse de la terre, au moment de la résur» rection générale. Sous la pierre entr'ouverte, » on aperçoit la figure d'une très belle femme, » qui fait effort pour soulever cette masse qui » la couvre, et qui semble s'opposer au desir » qu'elle a d'aller jouir de l'immortalité. Elle a » sur son sein un enfant qu'elle presse (elle » était morte en couche), et qui lui-même s'ef» force pour écarter la pierre, qui est moins en» tr'ouverte de son côté. La cassure de la pierre » est représentée avec un naturel et une vérité » qui font honneur au talent de l'artiste, etc. »

On a remarqué que la carrière des lettres avait été sans épines pour Ricard. En effet, il n'eut pour ennemi aucun homme de lettres, et ne fut point décrié par les philosophes, qui ne pouvaient pardonner qu'on pensât autrement qu'eux en matière de religion. Les remarques qu'on se permit de faire sur sa traduction des *Œuvres Morales de Plutarque* furent moins des critiques que des conseils : aussi se fit-il un devoir de revenir sur ses pas, comme il l'avouait sans peine, lorsqu'elles lui parurent fondées. Une pareille conduite lui concilia l'estime et la bienveillance des savants et des littérateurs. Plusieurs furent ses amis, entre autres M. l'abbé Pluquet.

Cet écrivain estimable avait laissé manuscrit un *Traité sur la Superstition et l'Enthousiasme* : Ricard se chargea de publier ce traité posthume; il en revit le texte, et y ajouta une notice judicieuse et intéressante sur la vie et les travaux de M. Pluquet, dont tous les ouvrages [1] sont recommandables par la sagesse des vues, et par un raisonnement juste et solide.

La mort vint surprendre Ricard au milieu de ses travaux, et il expira le 28 janvier 1803, dans les bras des personnes qui l'avaient toujours chéri. Quand on le connaissait, il était presque impossible de ne pas sentir pour lui un attrait que l'estime rendait bientôt aussi fort que durable. Et que de droits n'avait-il pas à cette estime! Une piété tendre et éclairée, une charité délicate et sans réserve, une conduite irréprochable dans tous les temps, même les plus orageux ; des mœurs pures, une aménité

[1] Ces ouvrages sont au nombre de cinq. I. *Examen du Fatalisme*, Paris, 1757; 3 vol. in-12. — II. *Dictionnaire des Hérésies*, Paris, 1762; 2 vol. in-8°. — III. *De la Sociabilité*, Paris, 1767; 2 vol. in-12. — IV. *Livres classiques de l'Empire de la Chine*, 1784-1786; 7 vol. in-12. — V. *Traité philosophique et politique sur le luxe*, Paris, 1786; 2 vol. in-12.

naturelle, et une modestie rare, formaient le caractère de cet homme vertueux, sur le tombeau duquel ses amis ont versé d'abondantes larmes.

Les derniers devoirs allaient être rendus à M. Ricard, lorsqu'un de ses amis, à la sollicitation de ceux qui le pleuraient comme lui, écrivit les pages suivantes au pied même du cercueil de cet homme tant regretté. Nous allons les extraire d'un des journaux où elles furent recueillies, parce qu'elles nous semblent aussi précieuses par la circonstance qui les fit naître, que par la sensibilité qui les anime.

EXTRAIT DU JOURNAL DE PARIS, DU 16 FÉVRIER 1803.

La religion, les lettres et l'amitié viennent de faire une grande perte dans la personne de M. Dominique Ricard, traducteur des *Œuvres de Plutarque*. Les savants et les gens du monde ont depuis long-temps rendu justice à ce grand, à ce pénible ouvrage, devenu classique, et qui manquait à notre littérature. En effet, la traduction d'Amyot, malgré tout son mérite, a besoin, à cause de son ancienneté, d'être sans cesse étudiée; et celle de Dacier ne présente que de la roideur et de la sécheresse, au lieu de l'énergie, de l'abandon et de la bonhomie qui caractérisent le philosophe de Chéronée. Mais ce n'est point du mérite littéraire de Ricard que la douleur nous permet aujourd'hui de parler : nous avons besoin de nous environner du souvenir de ses vertus, de nous retracer l'image de son ame, de solliciter une plume touchante et fidèle qui, en la copiant, s'il est possible, tout entière, lui donne une seconde vie, et nous console d'avoir perdu un si bon, un si saint homme. Il a consacré ses vingt plus belles années à l'instruction publique ou particulière, et n'a cessé, jusqu'à son dernier instant, de protéger la jeunesse éparse dans les diverses institutions de Paris, et pour laquelle, second Rollin, il avait une espèce de paternité. C'est pour elle qu'il entreprit son grand ouvrage, persuadé, avec J.-J. Rousseau, que les *Œuvres de Plutarque*, principalement *ses Vies*, étaient à-la-fois un trésor public et domestique, un antidote infaillible qui devait garantir la jeunesse du poison et de la fureur des romans. Il mettait autant de soin à fuir les honneurs littéraires, que d'autres mettent d'empressement à les rechercher. Toutefois il eût sans doute été reçu à l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, où l'appelaient hautement les vœux de ses membres les plus distingués, et surtout de M. l'abbé Barthélemy, dignes appréciateurs de l'utilité de ses travaux; mais la révolution, qui, dans son origine, supprima cette société littéraire, empêcha que l'amitié ne fît violence à la modestie. Simple ecclésiastique, quoiqu'il n'eût point été engagé dans les ordres sacrés, il remplissait presque tous les devoirs que la religion impose aux prêtres, et la douceur de ses vertus exerçait dans Paris un aimable sacerdoce. Combien de vieillards n'avons-nous pas connus, ne connaissons-nous pas encore, qui ont voulu ou qui voulaient mourir entre ses bras, l'avoir pour protecteur, pour ami de leurs derniers instants; comme si Dieu ne pouvait manquer d'accueillir dans son sein une ame qui lui aurait été recommandée par un si parfait imitateur de Jésus-Christ, par un si digne disciple de l'Évangile! Sa présence inspirait une si tendre et si religieuse vénération, que personne n'osa jamais prononcer devant lui une parole capable d'offenser son oreille, d'élever un nuage sur sa sainte physionomie. Quand on voulait achever l'éloge d'un homme, on disait, Ricard *est son ami* : tout était renfermé dans ce mot. Personne n'eut jamais autant d'amis, parce que personne ne fut aussi digne d'en avoir : il aimait chacun d'entre eux comme s'il n'avait que celui-là; et chacun l'aimait à son tour comme son ami unique. Quand Dieu eut rappelé à lui cette belle ame, et que nos premières larmes eurent coulé sur ses précieux restes : « Hélas! dit un vieillard, je le fréquente depuis trente-six ans, et je ne lui ai pas connu un seul défaut. — Il y a quarante-cinq années que je suis lié avec lui, reprit un autre, et il n'existe point de vertu morale et religieuse dont il ne m'ait constamment offert l'exemple. — Savez-vous, poursuivit un troisième, pourquoi il cédait si souvent aux sollicitations de ses amis, qui regardaient comme un jour de fête et de bénédiction le jour où sa présence sanctifiait leur table? C'était dans l'intention de pouvoir être plus libéral envers les pauvres. A combien de prêtres octogénaires, de religieuses, de malheureux enfin de tout état, Ricard n'a-t-il point fourni des moyens de subsistance? « Mes amis me nourrissent, disait-il » ingénument, et je leur ai l'obligation de pou- » voir nourrir quelques pauvres. » — « Ah! » m'écriai-je à mon tour en pleurant, quelle » perte pour tous! quelle terrible perte pour » moi! je ne pourrai jamais... je ne veux pas » la réparer. » Ainsi chacun de nous contribuait à son éloge, et le plus éloquent était celui qui savait le plus de traits de sa vie. Quelles touchantes révélations l'amitié ne fit-elle pas au

pied du lit de ce saint homme, qui semblait nous écouter dans son sommeil de mort!

Nous ne doutons pas qu'une plume amie et religieuse ne nous transmette un jour les traits d'une ame si pure, et ne l'offre à notre admiration et à notre amour. On verra avec un tendre intérêt la vie de ce savant et respectable traducteur associée aux vies de tant de grands personnages qu'il nous a fait connaître, et à celle de Plutarque lui-même, que Dominique Ricard a peint avec la franchise et la fidélité d'un élève à qui la physionomie de son maître est familière, et qui est initié dans les secrets de son art.

Né à Toulouse le 23 mars 1741, de parents honnêtes, il est mort à Paris le 28 janvier 1803, à six heures du soir; ou plutôt il a été enlevé dans le ciel, pareil à ces anges dont parle l'Histoire sacrée, qui, après avoir quelque temps habité sur la terre, et rempli une mission divine, revolaient dans leur patrie avec leur pureté inaltérable.

J. T.

PRÉFACE.

L'histoire, dit Cicéron, est le témoin des temps, la lumière de la vérité, l'école de la vie [1]. La raison de l'homme, trop lente dans ses progrès, a besoin d'un guide sûr et éclairé qui hâte sa marche tardive. L'histoire remplit auprès de lui cette fonction importante : c'est elle qui le prend, pour ainsi dire, par la main, dès sa première enfance, qui assure tous ses pas, et prévient par ses conseils les écarts de la faiblesse et de l'inexpérience; c'est elle qui recueille et transmet d'âge en âge cette nuée de témoins dont l'accord entraîne la conviction. L'esprit se rend sans peine à une autorité qui ne le soumet qu'en l'éclairant. Les succès de la prudence et de la sagesse, les revers de l'imprévoyance et de la folie, forment une double leçon qu'il est forcé d'entendre; elle détruit les illusions et les chimères dont se sont bercés, dans tous les temps, des politiques ignorants ou perfides, à qui le dégoût de leur état présent, l'idée d'une perfection imaginaire, le desir funeste de la célébrité, inspirèrent l'amour des nouveautés.

De là est née cette opinion, inconnue à la sagesse de nos pères, que les empires et les états sont nécessairement soumis aux mêmes périodes d'accroissement et de destruction que les corps naturels; que, comme ceux-ci, après être parvenus à la maturité de leur puissance, ils vieillissent, ils s'altèrent, et tombent enfin dans une entière dissolution, à moins qu'en leur donnant une constitution différente on ne les rappelle, en quelque sorte, à la vie, pour recommencer une nouvelle carrière de gloire et de bonheur. Cette opinion n'a d'autre base qu'une prétendue analogie dont rien ne prouve les rapports. Les corps naturels portent en eux-mêmes un principe nécessaire de dépérissement, qui, les attaquant dès leur naissance, les mine sourdement chaque jour, et les conduit plus ou moins lentement à la mort; c'est la loi de leur création : les corps politiques, au contraire, ouvrage des institutions humaines, sont fondés sur des rapports moraux dans lesquels rien n'atteste l'existence de cette prétendue cause de leur dissolution.

L'expérience, dira-t-on, vient cependant à l'appui de cette opinion; on a vu tous les empires, lorsqu'ils brillaient au plus haut point de leur grandeur et de leur gloire, tendre rapidement vers leur chute. Il est vrai que les fondements sur lesquels posent leur puissance et leur prospérité sont souvent ébranlés par les passions des hommes; les richesses énervent les esprits, le luxe corrompt les mœurs, et la ruine des mœurs entraîne celle des empires. Reconnaissons néanmoins que ces causes de dépérissement ne tiennent pas nécessairement à la constitution des états; que la main d'un législateur habile pourrait facilement en arrêter les effets, et prévenir la chute des corps politiques. Ce fut au sein de la corruption que Lycurgue opéra cette réforme qui régénéra Lacédémone, qui lui imprima, pour une suite de siècles, une force et une stabilité qu'elle n'avait pas eues encore, et qui lui conserva si long-temps la supériorité sur le reste de la Grèce. Je sais que le peu d'étendue de sa république rendait cette régénération bien plus facile que celle d'un grand empire corrompu par les jouissances d'une longue prospérité, et affaibli par les erreurs de ses chefs : mais, outre qu'une réforme si entière n'est pas toujours nécessaire, alors même ses maux ne sont pas irréparables; et s'il est impossible de lui rendre son ancien éclat, on peut du moins le rasseoir sur ses bases, réparer ses brèches, et lui assurer encore une longue existence. Serait-ce par un changement total de principes, et, s'il est permis de parler ainsi, par la transfusion d'un sang étranger, qu'on redonnerait à ces êtres moraux une nouvelle vigueur? Non; des remèdes analogues à leur constitution primitive, et dispensés avec une sage réserve, pourront seuls leur procurer la guérison de leurs maux.

C'est de l'ignorance des peuples qu'est venue presque toujours leur facilité à se laisser séduire. La connaissance de l'histoire les eût mis en garde contre des novateurs qui affectent de décrier tous les monuments historiques, ces témoins fidèles des temps; et de jeter, sur l'éclat de leurs dépositions, le soupçon de l'erreur et du mensonge. Ils s'indignent quand on oppose à leurs nouveautés l'autorité des faits. L'homme, disent-ils, n'a pas besoin de puiser dans les exemples de ceux qui l'ont précédé des conseils pour ce qu'il doit faire; sa raison lui suffit : loin de se traîner sur les pas d'autrui, il doit s'abandonner à son propre essor, et, par une heureuse audace, ouvrir à la politique des routes nouvelles qui soient pour les peuples des sources de gloire et de bonheur. A les en croire, ce n'est que de leur temps que le flambeau de la vérité a fait briller sa lumière; la science de conduire les hommes n'a été jusqu'à eux qu'une misérable routine que les législateurs ont suivie en aveugles; ils ont tenu les nations dans une sorte d'enfance, et leur ont caché leurs droits, afin de les asservir.

Sans doute la raison fut donnée à l'homme pour

[1] *De Orat.*, liv. II, ch. IX.

l'éclairer et le conduire ; mais à combien d'erreurs ne le livre pas trop souvent ce guide infidèle ! combien de fois, séduite par les passions, ne trouve-t-elle pas mille prétextes pour méconnaître la vérité ou pour la combattre ! C'est surtout dans les hommes d'état que cette insuffisance de la raison est plus commune et plus funeste. La flatterie, cette ennemie si assidue et si dangereuse, en corrompant le cœur élève sur l'esprit des nuages épais qui lui dérobent la vue des piéges qu'on lui tend. Le goût de la domination, l'habitude de voir tout ce qui les entoure céder à leurs moindres volontés, rendent les hommes en place incapables de cette sage réflexion, de cette méditation profonde de leurs devoirs, qui leur apprendrait à connaître les hommes, à juger les événements, à discerner les bonnes et les mauvaises vues qu'on leur suggère. L'homme de génie lui-même a besoin du fil de l'histoire pour se guider dans le dédale obscur de la politique : accoutumé à embrasser les objets de ce haut point d'élévation où son esprit le place, pour saisir d'un coup d'œil le but où il doit tendre, il est plus exposé qu'un autre à s'égarer sur les moyens de détail qui assurent souvent le succès des entreprises. L'histoire, en lui rendant présente l'expérience des siècles passés, lui donne des conseils, aussi sûrs que désintéressés, qui lui montrent les routes qu'il doit suivre, les écueils qu'il doit éviter, et le port assuré où une sage manœuvre peut faire arriver heureusement le vaisseau de la fortune publique.

C'est par-là qu'on peut apprécier les reproches qu'on fait aux anciens législateurs, en les accusant de s'être traînés sur les pas de ceux qui les ont précédés, d'avoir laissé languir les nations dans une longue enfance, pour les condamner au plus honteux esclavage. Peut-on sans injustice méconnaître le bien qu'ont fait ces hommes si éclairés, en imposant aux passions humaines le joug salutaire des lois, et en renfermant dans de justes bornes l'usage de leur liberté, afin de leur en garantir la durée ?

L'histoire est un champ si vaste, que peu de personnes peuvent en parcourir toute l'étendue. Les histoires générales, qui, remontant à l'origine du monde, en embrassent toute la durée, celles même qui se bornent à décrire la naissance, les progrès et les actions d'un grand peuple, exigent, pour être lues avec fruit, une étendue d'esprit, une application, une constance dont la plupart des lecteurs ne sont pas capables. On peut les comparer à des tableaux d'une composition savante, où la multitude et la variété des objets, où les grands effets d'une riche ordonnance, où l'accord parfait de toutes les parties qui le composent, ne peuvent être sentis et appréciés que par d'habiles connaisseurs. Le genre adopté par Plutarque, et dont il peut à bien des égards passer pour l'inventeur [1], plus facile à saisir et à suivre, excite par cela seul un intérêt plus général. C'est une galerie de portraits dont les originaux sont assez connus du commun des lecteurs, pour qu'ils puissent vérifier dans les copies cette ressemblance qui en fait un des plus grands mérites. Plutarque y a mis un intérêt de plus par le parallèle qu'il établit entre les grands hommes dont il écrit la vie : cette opposition fait ressortir davantage leurs bonnes et leurs mauvaises qualités, elle nous les fait mieux connaître et mieux juger.

C'est sans doute cette manière si intéressante d'écrire l'histoire qui est la source du plaisir que cause la lecture des Vies des grands hommes ; c'est à elle aussi qu'on doit attribuer la réputation dont leur auteur a joui même auprès de ses contemporains. Honoré et chéri dans sa patrie, il ne fut pas moins estimé dans le reste de la Grèce. Athènes, l'école des sciences et des arts, l'admit au nombre de ses citoyens, et il y fut recherché de tous les savants. Il n'obtint pas moins de considération à Rome, où les plus illustres sénateurs s'empressaient d'aller l'entendre et de recevoir ses leçons. La postérité a confirmé pour lui le jugement de son siècle ; sa réputation s'est accrue d'âge en âge ; et encore aujourd'hui le suffrage des hommes éclairés le place au rang du petit nombre de bons historiens dont s'honorent les plus beaux siècles de la Grèce et de Rome. Les Vies des grands hommes sont la lecture de tous les âges et de tous les états. Si les personnes instruites les lisent avec plus de fruit, le commun des lecteurs y trouve tout ce qu'il faut pour attacher. Les hommes d'un âge fait y voient confirmer les leçons qu'ils doivent à leur expérience, et y en puisent de nouvelles. Les jeunes gens y lisent avec avidité ces récits intéressants, ces peintures des mœurs antiques, qui font de ces Vies comme autant de drames dont le sujet, les événements et les acteurs remplissent la scène avec tant d'intérêt.

Rien ne dépose plus en faveur du caractère de Plutarque que les choix qu'il a faits pour les sujets de ses Vies. Il a pris, en général, des hommes que leurs qualités, leurs talents et leurs vertus rendent recommandables. Ce sont presque toujours des guerriers célèbres qui excitent notre admiration par leur courage, et qui méritent notre estime par l'emploi qu'ils en ont fait ; qui, modestes et généreux dans la victoire, loin d'abuser de leur pouvoir pour perdre leurs ennemis, ont préféré, à la force qui ravage et qui détruit, la bonté qui protège et qui conserve : ce sont de sages législateurs qui, par de bonnes lois, par un gouvernement bien réglé, ont rendu les citoyens heureux : ce sont des hommes d'état dont la prudence et les conseils ont contribué à augmenter la gloire de leur nation : ce sont des orateurs

[1] Cornélius Népos avait écrit avant lui les *Vies de quelques Capitaines grecs* et de deux romains ; mais, outre qu'elles ont peu d'étendue, il n'a pas comparé entre eux les personnages dont il écrit l'histoire ; c'est surtout par ces parallèles si judicieusement faits que se distinguent les ouvrages historiques de Plutarque ; et cette manière de traiter l'histoire n'était pas encore connue.

à jamais célèbres par le double mérite de l'éloquence et de la science politique, qui, défenseurs ardents de la liberté publique, portèrent à la tribune, contre les factieux, le même courage et la même intrépidité que les guerriers déployaient sur le champ de bataille contre les ennemis de l'état. Son histoire est donc une leçon continuelle de morale mise en action, qui présente aux lecteurs des modèles de sagesse, de modération, de justice, de tempérance, de toutes les vertus enfin qui contribuent également au bonheur des particuliers et à la félicité des sociétés publiques. Si, à côté de ces hommes vertueux, il en a placé quelques uns dont le caractère et les mœurs contrastent avec ceux des premiers, c'est, comme il le dit lui-même, afin d'inspirer, par cette opposition, plus d'horreur pour le vice, plus d'estime pour la vertu. En effet, suivant la pensée du plus grand esprit du siècle dernier, l'exemple du mal étant beaucoup plus commun que celui du bien, il faut en tirer aussi des sujets d'instruction [1].

Un des mérites de Plutarque dans ses Vies des grands hommes, c'est de s'être moins attaché à raconter les faits éclatants qui, se trouvant dans tous les historiens, sont connus de tout le monde, que ces actions de leur vie privée qu'ont négligées la plupart des autres écrivains, et qui cependant sont plus propres à faire connaître les caractères et les mœurs, que ces exploits brillants qui le plus souvent sont des efforts des passions et n'occupent que quelques instants dans la vie, au lieu que les autres sont la suite du naturel et forment nos habitudes. On connaît souvent mieux un homme par un trait, par un mot qui lui échappe, que par un grand nombre de faits de sa vie publique. Ce tyran qui à la représentation d'une tragédie touchante, se surprenant dans une émotion involontaire, se lève brusquement et sort du théâtre, en s'écriant avec une sorte d'indignation : « Je serais sensible à la pitié ! » met plus à découvert, par cette seule parole, l'atrocité de son ame, que par les cruautés qu'il avait commises [2]. Après l'approbation générale donnée dans tous les temps à cette manière d'écrire l'histoire, on peut être surpris qu'elle n'ait été imitée par aucun historien des âges suivants.

Je ne dois pas cependant dissimuler qu'elle n'a pas été à l'abri de toute critique. Le nombre des censeurs, il est vrai, n'est pas considérable ; et je ne sache qu'un savant académicien des Inscriptions et Belles-Lettres, M. l'abbé Sallier, qui, dans l'examen qu'il a fait de trois discours de Plutarque, l'un sur la fortune des Romains, les deux autres sur la fortune et la vertu d'Alexandre, ait blâmé ouvertement la forme que Plutarque a suivie en écrivant l'histoire. D'abord il l'accuse d'avoir porté jusqu'à l'excès la prévention qui l'aveuglait en faveur des Grecs, et d'avoir tout donné à la partialité. C'est, à l'en croire, par le même zèle, que Plutarque avait conçu le dessein bizarre de comparer des hommes aussi distants les uns des autres par l'éloignement des temps et des lieux, que par le genre de vie qu'ils ont mené, par la nature des passions qui les gouvernaient, et par la différence des actions qui distinguèrent leur vie. Plutarque, au lieu d'attendre le jugement de la postérité sur ces héros, le prévient par ses comparaisons. Les Grecs gagnaient du moins, par son ouvrage, d'être mis à côté des plus grands hommes de la république romaine. D'ailleurs, ajoute M. l'abbé Sallier, en opposant ainsi un Grec à un Romain, il met dans le plus grand jour les plus petites actions des Grecs, et cherche à les faire paraître très souvent supérieurs, et presque toujours égaux [1].

Mais le savant académicien paraît être tombé lui-même dans le défaut qu'il reproche à Plutarque, et n'avoir suivi dans sa censure que la prévention qu'il montre, dans tous ses *Mémoires*, en faveur des Romains contre les Grecs. Je ne puis croire avec lui que la jalousie et le préjugé national aient seuls fait concevoir à Plutarque le dessein de comparer les grands hommes de la Grèce avec ceux de Rome. On ne pourrait lui supposer ce motif qu'autant qu'il serait réellement vrai, comme le prétend M. l'abbé Sallier, qu'en les opposant les uns aux autres il aurait rabaissé les Romains pour faire paraître les Grecs supérieurs à leurs rivaux ; et la lecture de ses Vies doit convaincre du contraire tout esprit impartial. Plutarque ne flatte pas ordinairement ses héros. S'il leur arrive de perdre la modération dans la victoire, de faire servir leur puissance à des vues ambitieuses, de chercher à asservir le peuple en ne paraissant que le gouverner, de ne pas porter dans l'administration des affaires cet esprit de désintéressement qui fait le bien pour le bien même, et qui ne veut aller à la gloire que par la vertu ; alors il les condamne sans ménagement, et place à côté des éloges qu'il a donnés à leurs vertus la juste censure de leurs défauts. Entre ces personnages célèbres, je n'en vois qu'un seul qu'il ait jugé trop favorablement ; c'est Périclès, dont les grands talents, dont les succès et la réputation semblent avoir ébloui Plutarque sur des fautes essentielles que ce grand homme commit dans son administration. Quelquefois aussi il s'est laissé tromper sur l'idée qu'il nous donne de ses héros, par les guides qu'il a suivis; j'aurai occasion de le remarquer dans la Vie de Cléomène, roi de Sparte : mais alors, au lieu de lui reprocher de la partialité, c'est un manque de discernement dans le choix des historiens à qui il donne sa confiance, dont on doit l'accuser. Ces fautes même sont rares dans cet écrivain sage et judicieux. Loin de prendre le zèle outré d'un panégyriste, il conserve en général le caractère d'un témoin vrai et incorruptible.

[1] Pascal, *Pensée* 28.
[2] Alexandre, tyran de Phères.

[1] *Acad. des Inscript.*, t. VI, p. 135.

Il ne se montre pas moins impartial dans les parallèles des grands hommes qu'il compare ensemble. Ils sont à peu près d'un mérite égal; et si les Grecs semblent souvent l'emporter, plusieurs fois aussi les Romains ont une supériorité marquée. On le voit en particulier dans les comparaisons de Solon et de Publicola, de Pélopidas et de Marcellus, de Philopémen et de Flaminius, de Démétrius et d'Antoine, et dans plusieurs autres. Quelle preuve plus sensible de sa modération et de son équité que les Vies de Démosthène et de Cicéron! En les comparant du côté de l'éloquence, quel beau champ n'avait-il pas pour donner la préférence à l'orateur grec, sans craindre le reproche d'être partial! Il s'abstient de les comparer sous ce rapport, par le motif que le parallèle est trop difficile; et par-là il donne lieu de juger qu'il croit Cicéron égal à Démosthène pour le talent de la parole.

L'éloignement des temps et des lieux où vécurent les hommes qu'il compare, loin de rendre son ouvrage bizarre, comme le prétend M. l'abbé Sallier, ne lui donne-t-il pas, au contraire, un mérite de plus, en ce qu'il a su choisir, dans des temps et dans des lieux si éloignés, des personnages qui ont entre eux des rapports frappants; en ce qu'il saisit avec justesse les traits de caractère et les actions par lesquels ils diffèrent ou se ressemblent? Faire un crime à Plutarque de ce qu'il prévient par ses comparaisons le jugement de la postérité, c'est faire aussi le procès à presque tous les historiens, à ceux même qui ont le plus de réputation, et qui, dans le cours de leur histoire, jugent les hommes qui ont eu une grande influence sur les événements qu'ils décrivent. Ces parallèles, si fort blâmés par M. l'abbé Sallier, sont, de l'aveu de tout le monde, une des plus intéressantes parties de l'ouvrage de Plutarque. On y reconnaît toujours le bon sens et la sagacité de cet écrivain, son équité à comparer, à peser dans la plus juste balance les actions de ses héros. Il nous manque les comparaisons de Thémistocle et de Camille, de Pyrrhus et de Marius, de Phocion et de Caton d'Utique, d'Alexandre et de César; et ce ne sont pas, comme on voit, celles qu'on desirerait le moins d'avoir de la main de Plutarque. Duhaillan les avait suppléées du temps d'Amyot; M. Dacier les a faites aussi; et, à leur exemple, j'ai essayé de remplir cette lacune. Mais j'ai senti quel désavantage il y avait à lutter avec un écrivain tel que Plutarque, dans la partie de son ouvrage la plus généralement estimée.

Ce n'est pas la seule perte que nous ayons faite dans les ouvrages de cet historien. Plusieurs de ses Vies ont été aussi la proie du temps; et dans ce nombre, il y en a deux qu'on ne peut trop regretter: celle d'Aristomène, général des Messéniens contre les Spartiates; et celle d'Épaminondas, cet homme extraordinaire, si grand par ses exploits, plus grand encore par ses vertus, qui, au jugement de Cicéron[1], fut le premier des Grecs qui, suivant le témoignage de Spintharus son maître, était l'homme qui savait le plus et qui parlait le moins; plus philosophe encore par sa conduite que par ses principes; qui, ami de la pauvreté par choix, se refusa à tous les moyens qui lui furent offerts de sortir d'un état dont il faisait sa gloire. Quel beau champ pour Plutarque, que la Vie d'un tel homme! Combien, dans un sujet si grand, l'amour de la patrie avait dû l'élever au-dessus de lui-même! Si, comme on le verra dans sa Vie, cet amour de son pays l'a fait sortir une fois des bornes de la modération; s'il l'a rendu injuste envers l'historien le plus estimable, combien ce sentiment dut-il exalter son ame, lorsqu'il n'eut qu'à louer dans l'homme dont sa patrie s'honorait le plus!

Après la réputation dont les ouvrages de Plutarque ont joui, même à Rome, dès son vivant; après le long séjour qu'il a fait dans cette capitale du monde, on a droit d'être surpris qu'aucun des écrivains qui y fleurissaient alors, tels que Perse, Juvénal, Quintilien, Sénèque, Lucain, Martial, Pline le Jeune et d'autres, n'aient jamais parlé de lui. Auraient-ils été jaloux de son mérite et de sa célébrité? auraient-ils vu avec chagrin qu'un étranger, né dans une ville obscure et à peine connue, leur eût enlevé la gloire de traiter leur propre histoire sous une forme nouvelle et piquante, dont personne avant lui n'avait eu l'idée? Cependant on avait déja vu plusieurs écrivains grecs accueillis à Rome avec empressement, et traités de la manière la plus honorable. Polybe avait joui de la confiance de Scipion l'Africain, qu'il accompagnait dans toutes ses expéditions; Caton avait fait exprès le voyage de Cypre, pour aller chercher le philosophe Athénodore et l'attacher à sa personne; Cicéron avait défendu la cause du poëte Archias avec tout le zèle, toute la chaleur de l'estime et de l'amitié. Au reste, si le silence des auteurs romains à l'égard de Plutarque a été l'effet de l'envie, il faut avouer que les écrivains grecs n'ont pas été plus justes envers les auteurs romains: ils parlent d'eux bien rarement; et lorsqu'ils le font, c'est avec une réserve qui décèle leur jalousie. La vanité grecque se serait crue humiliée en avouant même une égalité de mérite dans des hommes qu'ils ne regardaient que comme leurs disciples, et des disciples trop nouveaux pour avoir pu s'élever à la perfection de leurs maîtres. Mais Plutarque fut dédommagé de ce silence par l'estime que lui témoignèrent les empereurs Trajan et Adrien, ces princes dont les lumières et les vertus donnaient tant de poids à leur suffrage.

Si, au mérite du fond, qui distingue en général les ouvrages historiques de Plutarque, il eût joint toutes les qualités du style, il n'est pas d'historien dont la réputation eût surpassé la sienne. Mais cette partie de ses écrits n'est pas la plus soignée; on y desirerait plus d'agrément, de douceur et de grace. La longueur de ses phrases jette souvent de l'obscurité dans ses récits, et rend sa diction traînante: on

[1] *Tuscul.*, liv. I, ch. II.

n'y trouve pas cette pureté, cette finesse du langage attique, qui font le charme des écrits de Démosthène, de Platon, d'Eschine, de Xénophon, et de tous les écrivains de ce beau siècle de la Grèce, dont le temps de Plutarque était, il est vrai, bien éloigné, mais dont le goût se conservait encore, à cette époque, dans quelques écrivains. Ce n'est pas qu'il ne se fût nourri de la lecture des meilleurs modèles; ses ouvrages en font foi, par le nombre prodigieux de citations dont ils sont remplis. Mais il n'était pas né à Athènes; et lorsqu'il alla s'y établir pour y perfectionner ses études, il avait respiré long-temps l'air de la Béotie, qui avait influé sur sa manière d'écrire, et qui l'empêcha d'acquérir ce goût fin et délicat, cette sensibilité exquise, ces graces naturelles, cette simplicité charmante que nous admirons dans les écrivains attiques. Mais si son style manque de ces formes agréables, il n'est pas pour cela, à beaucoup près, sans mérite. Il est partout vif et énergique, plein d'images et de comparaisons riches et abondantes qui servent à éclaircir et à relever ses pensées. Il emprunte ordinairement ces comparaisons des objets physiques, des effets de la nature, des affections du corps humain. Par-là elles ont l'avantage de pouvoir être saisies par tous les esprits, et de jeter de la lumière sur les sujets qu'il traite.

Comme il était rempli de la lecture des poëtes, il emploie fréquemment des tours et des expressions poétiques qui donnent de la force et de l'éclat à sa diction; quelquefois même il fond dans son discours des passages entiers de ces poëtes, sans y conserver l'ordre et la mesure du vers: ce qui donne alors à son style un caractère de hardiesse qui tient plus de la poésie que de la prose.

Il n'est guère d'écrivains dont les ouvrages aient été aussi souvent imprimés que ceux de Plutarque. Dès la renaissance des lettres en Europe, il s'en fit plusieurs traductions latines; et, vers le milieu du seizième siècle, un Italien, nommé Sansoveno, publia une traduction des Vies des grands hommes, la première qui ait été faite de cet ouvrage en langue moderne. Celle d'Amyot la suivit de près; et, depuis, les autres nations savantes se sont empressées d'enrichir leur littérature des ouvrages historiques de cet écrivain célèbre. La traduction d'Amyot, la seule complète que la France ait encore eue, a joui constamment de la plus grande réputation, et elle la méritait. Il s'en est fait en divers temps un grand nombre d'éditions; et depuis peu d'années on en a publié deux presque en même temps, dont l'une, dirigée par des hommes célèbres dans la république des lettres [1], et supérieurement exécutée dans sa partie typographique [2], donne un nouveau prix au travail de cet estimable traducteur. Les Vies de Plutarque furent traduites dans le siècle dernier par l'abbé Tallemant, que Boileau appelle le sec traducteur du français d'Amyot. M. Dacier en a donné, au commencement de ce siècle, une traduction nouvelle qui a été réimprimée plusieurs fois, et dont les éditions sont presque épuisées. Lorsqu'il en fit l'entreprise, il s'objecta, dans sa préface, les succès de la traduction d'Amyot, et l'empressement avec lequel elle était recherchée; ce qui semblait dispenser de traduire de nouveau les ouvrages de Plutarque. Il réfuta cette objection d'une manière solide: j'y ai répondu aussi dans la préface de ma traduction des Œuvres Morales, pour laquelle, je l'avoue, il m'était encore plus facile qu'à M. Dacier d'avoir raison et de justifier mon entreprise.

En effet, les Œuvres Morales de Plutarque n'étaient guère lues dans la traduction d'Amyot que d'un petit nombre de savants. Les gens du monde les connaissaient peu; et plusieurs m'ont avoué, après avoir lu ma traduction, qu'ils étaient loin de soupçonner que cette collection contînt des richesses si précieuses. Je ne répéterai pas ici les raisons que j'ai données alors pour montrer non-seulement l'utilité, mais même la nécessité d'une nouvelle traduction de ces Œuvres Morales; quoique d'ailleurs je me sois fait un devoir et un plaisir de rendre à celle d'Amyot toute la justice qu'elle mérite. Ces raisons, si l'on n'a égard qu'à cette dernière version, sont à peu près les mêmes pour la traduction des Vies que je donne aujourd'hui. Le langage d'Amyot, à la vérité, conserve encore du naturel et des graces; mais il n'est plus à la portée du très grand nombre des lecteurs. Il serait d'ailleurs humiliant pour notre siècle qu'il fallût s'en tenir à une traduction faite vers le milieu du seizième. Il y a dans cet écrivain une foule de tournures et d'expressions qui ont tellement vieilli, qu'elles ne sont plus entendues de tous ceux qui n'en ont pas fait une étude particulière. Sa traduction devient donc inutile pour cette classe si nombreuse de lecteurs; et elle est dangereuse pour les jeunes gens, entre les mains desquels il ne faut mettre que des livres purement écrits; et celui-ci pourrait corrompre leur langage.

Mais ces raisons ne subsistent plus pour la traduction de M. Dacier. Lorsqu'il la publia, notre langue avait fait depuis long-temps de grands pas vers la perfection. Les excellents écrivains qu'avait produits en tous les genres le siècle à jamais mémorable de Louis XIV lui avaient assuré une destinée immortelle, et l'avaient naturalisée chez toutes les nations de l'Europe. M. Dacier la parlait purement; et l'on ne trouve point, dans sa traduction, des expressions ni des tours surannés. Les éditions multipliées qu'elle a eues attestent son mérite. Cet auteur savait très bien le grec; il a évité les fautes assez nombreuses dans lesquelles Amyot est tombé, quoiqu'il sût bien la langue grecque; mais il manquait des secours qu'on a eus depuis. Les inexactitudes qu'on pourrait relever dans M. Dacier sont extrêmement rares, et ne doivent pas étonner dans une

[1] MM. Brottier et Vauvilliers.
[2] Par de Pierres, chez Cussac.

si grande entreprise, où elles peuvent facilement échapper à l'homme le plus versé dans la langue qu'il traduit. Mais, en convenant du mérite de sa version pour l'exactitude et la fidélité, je me permettrai de dire, avec tous les égards dus à un écrivain de cette réputation, qu'en général elle n'est pas agréable à lire. Elle n'a pas cette variété que Plutarque a su mettre dans ses récits, suivant la nature des événements et le caractère des héros qu'il avait à peindre; il y règne une monotonie qui a fait dire à une femme d'esprit que sa traduction avait l'air triste. Il semble craindre de se livrer à ces heureuses hardiesses, à ces images vives et brillantes qui se trouvent fréquemment dans Plutarque. Un autre défaut de sa traduction, c'est qu'elle manque de précision. Le style de l'original est déja si diffus! si dans les endroits où il est concis on ne lui conserve pas ce caractère, il deviendra dans notre langue d'une prolixité rebutante. Il arrive souvent au traducteur d'employer trois ou quatre lignes pour rendre une pensée qui dans le grec est exprimée en trois ou quatre mots. Il convient lui-même qu'il s'est permis plusieurs fois d'ajouter au texte, pour donner à sa traduction de la clarté, de la grace ou de la force. Un traducteur a sans doute cette liberté; mais il doit en user sobrement. Ce n'est pas l'envie de critiquer qui me fait relever ces défauts dans un écrivain si estimable; j'ai moi-même trop besoin d'indulgence, pour vouloir me montrer sévère dans le jugement que je porte de lui.

Au lieu de m'arrêter à en faire la censure, j'aime mieux parler des obligations que je lui ai. Dans les endroits du texte qui offrent des difficultés, et où les interprètes sont partagés sur la manière dont il faut les entendre, il m'a souvent servi à fixer mon opinion pour le sens que je devais suivre. La fidélité qui caractérise en général sa traduction commandait cette confiance. J'ai tiré surtout une grande utilité de ses notes, qui sont nombreuses; il s'est attaché à expliquer tout ce qui demandait quelque éclaircissement. Il n'omet rien de ce qui a rapport aux antiquités, aux usages, aux mœurs et aux lois des peuples dont Plutarque parcourt alternativement l'histoire. Ces objets reviennent à la vérité moins souvent dans les Vies que dans les Œuvres Morales; mais il est une autre sorte de remarques beaucoup plus fréquentes, et qui forment la partie la plus intéressante de ce genre de travail; c'est le rapprochement qu'on a souvent à faire des récits des autres historiens grecs et romains avec la narration de Plutarque, lorsque celle-ci en diffère soit dans le fond, soit dans les circonstances. Il faut alors peser de part et d'autre les autorités, pour juger quelle est celle qui est appuyée sur des preuves plus solides; ou, quand on n'a pas dans les divers témoignages des auteurs des motifs suffisants de décision, examiner quel est le récit le plus vraisemblable. M. Dacier a eu soin de faire ce rapprochement; et j'ai cru pouvoir m'approprier cette portion de son travail, sans négliger cependant de consulter les originaux. La bonté avec laquelle le public a accueilli ma traduction des Œuvres Morales, et le desir qu'il paraît témoigner d'avoir de la même main celle des Vies des grands hommes, me donnant lieu d'espérer que cette traduction entière des ouvrages de Plutarque sera généralement adoptée, j'ai cru devoir l'enrichir des travaux de ceux qui m'ont précédé dans la même carrière : ainsi mes lecteurs n'auront rien à desirer de ce qui peut contribuer à en rendre la lecture plus intéressante et plus utile. J'ai, par le même motif, fait usage des observations que MM. Brottier et Vauvilliers ont jointes à leur nouvelle édition de la traduction d'Amyot.

La chronologie est une source de difficultés dans les ouvrages historiques des anciens; Plutarque se plaint lui-même de la négligence avec laquelle les tables chronologiques étaient dressées. Les dates sont cependant d'une nécessité indispensable, au moins pour les principaux événements. Sans leur secours, l'histoire serait pleine de confusion, et livrerait l'esprit aux plus grandes incertitudes. Mais à cet égard les opinions sont tellement partagées, et souvent même si contraires, qu'on ne doit pas espérer de tirer jamais la vérité d'un tel chaos de sentiments contradictoires. Je ne me suis donc pas livré à un travail aussi long que difficile, et qui, au fond, serait d'un médiocre avantage pour le grand nombre des lecteurs : les savants peuvent y suppléer eux-mêmes; et les autres, contents de trouver les principales dates, s'embarrassent peu des discussions épineuses d'une chronologie incertaine. Les modernes, malgré leurs travaux opiniâtres sur cette partie de l'histoire, y ont laissé des obscurités qui vraisemblablement resteront toujours impénétrables.

Une des causes de cette difficulté, c'est la différence des mois grecs avec ceux des Romains, et des uns et des autres avec les nôtres, qui ne commencent pas aux mêmes jours que ceux des anciens, surtout chez les Grecs. Plutarque a observé, dans la Vie de Romulus, que le peu de rapport que les mois grecs ont avec ceux des Romains met beaucoup d'incertitude sur l'époque précise de la fondation de Rome. Les savants sont peu d'accord entre eux sur l'ordre même de ces mois. Les uns, par exemple, placent celui de mai au rang où d'autres mettent celui d'avril; et ils changent ainsi tous les mois de l'année. Ce qui fait cette diversité d'opinions, c'est que chez les Grecs les dix premiers jours d'un mois étaient les dix derniers du mois français, et les vingt derniers répondaient aux vingt premiers du nôtre. Les Grecs partageaient les leurs en trois décades; et dans la dernière, ils comptaient les jours de cette manière : le premier, qui dans l'ordre naturel était le vingt-unième, s'appelait le dixième du mois finissant; le second, qui était le vingt-deuxième, était nommé le neuvième du mois finissant; et ainsi de suite jusqu'au trentième, qui s'appelait vieux et nouveau, parce que

c'était le jour où finissait un mois lunaire, et où un autre recommençait.

Les Romains, après les ides, qui tantôt étaient le treize et tantôt le quinze, comptaient tous les autres jours par les calendes du mois suivant. Ainsi le lendemain des ides, lorsque le mois était de trente-un jours, on comptait le dix-huit ou le seize avant les calendes; et si le mois n'avait que trente jours, le lendemain des ides était le dix-sept ou le quinze avant les calendes, suivant que les ides étaient tombées le treize ou le quinze; le dernier jour s'appelait la veille des calendes. Heureusement ces dates particulières ne sont pas les plus essentielles. Pour les plus importantes, celles, par exemple, du temps où ont vécu les personnages dont Plutarque a écrit les Vies, j'ai rapporté les tables chronologiques qu'ont dressées d'une part M. Dacier, et de l'autre les nouveaux éditeurs d'Amyot. Elles diffèrent de quelque chose pour le calcul des olympiades; mais elles sont assez d'accord pour les années de la fondation de Rome. Celles de M. Dacier ne comprennent pas ordinairement tout le temps de la vie du personnage, mais seulement les dates de ses principales actions, et quelquefois d'une seule époque de sa vie. Je les place à la fin du sommaire de chaque vie, comme dans Amyot; et je les mettrai aussi, comme M. Dacier, à la fin de tout l'ouvrage, en suivant avec lui, non l'ordre des Vies tel qu'il est dans Plutarque, mais celui des temps, afin que le lecteur puisse voir d'un coup d'œil à quelle époque a vécu chacun de ces grands hommes dont il aura lu l'histoire.

M. Dacier, en traduisant les noms des mois grecs, les a toujours rendus par les noms des mois français correspondants. Il en donne pour raison que ces dates étrangères, qui ne sont, dit-il, remarquables que par leur bizarrerie, font un mauvais effet dans une traduction française. Il est bien sûr, ajoute-t-il, que si les Grecs avaient traduit quelque auteur latin, ils n'auraient pas mis les mois romains, mais les grecs. Enfin il établit en principe qu'un écrivain ne doit employer que les mots de sa langue, à moins qu'il n'en manque, et qu'il ne soit forcé de recourir aux mots étrangers. Ce principe peut être vrai dans sa généralité; mais je crois qu'il souffre des exceptions, et qu'elles sont applicables en particulier aux noms des mois grecs, qui sont une sorte de noms propres qu'il est plus conforme à la fidélité d'une traduction de conserver tels qu'ils sont. Cicéron, dans ses ouvrages philosophiques, ne fait pas difficulté d'employer des mots grecs, quoiqu'il en ait de latins pour les exprimer. M. Dacier lui-même a conservé, dans sa traduction, bien des termes grecs et latins auxquels il a donné seulement la terminaison française, quoiqu'il pût leur en substituer de français. La plupart de ces noms de mois ne sont pas, je l'avoue, bien agréables à l'oreille; mais ceux de villes ne le sont guère davantage : d'ailleurs ils ne se rencontrent pas assez fréquemment pour que l'oreille en soit fort offensée. Les éditeurs d'Amyot témoignent que ce traducteur aurait dû leur conserver les noms originaux. En les employant, j'ai toujours eu soin de mettre au bas des pages les noms français, afin que le lecteur n'eût pas la peine de les chercher.

Les langues anciennes emploient toujours le singulier en parlant à une seule personne; dans la nôtre, on ne s'en sert qu'en poésie ou dans le style soutenu. M. Dacier avait voulu d'abord l'employer toujours, par le conseil de quelques personnes qui trouvaient que ce singulier avait plus de grace dans la bouche des anciens; mais l'expérience lui fit voir que dans bien des endroits l'emploi de ce mot était très choquant. L'exemple d'Amyot en est une preuve sensible; il s'en est servi partout, et dans une foule de circonstances cette expression est singulièrement déplacée. Qui ne serait blessé, par exemple, dans notre langue, d'entendre Minucius, lorsqu'il va se jeter aux pieds de Fabius qui l'avait sauvé du péril où sa folle présomption l'avait précipité, employer cette manière de parler envers le dictateur, comme le dictateur lui-même s'en sert quand il parle à son licteur ou à un simple soldat? Il est vrai que, du temps d'Amyot, notre langue n'avait pas encore pris ce ton d'honnêteté et de décence qui la distingue de toutes les autres langues de l'Europe, si l'on en excepte l'italienne, qui peut-être a porté trop loin ses formules de politesse. D'ailleurs, dans le vieux langage, cette forme choque moins, et semble même convenir à l'air antique et suranné qui lui est propre. M. Dacier prit donc un milieu : dans toutes les occasions où il fallait faire sentir de l'audace, du mépris, de la colère, ou un caractère étranger, il employa le singulier; partout ailleurs il se servit du mot *vous*. J'ai été plus loin que lui; car aujourd'hui rien ne serait plus contraire au ton de notre langue, à sa délicatesse, à ce sentiment des bienséances dont elle se pique, que d'user de cette manière de parler dans un ouvrage sérieux, même avec ses égaux. Nous venons de faire une honteuse expérience de l'avilissement auquel on a réduit notre langue, en employant ce terme à l'égard même des femmes les plus respectables par leur âge et par leurs qualités personnelles; et c'est une raison pour en resserrer l'usage le plus qu'il est possible, afin de réparer par-là en quelque sorte l'abus indécent qu'on en a fait. Je l'ai donc employé très rarement, et dans les seules occasions où le mot *vous* aurait paru déplacé; comme lorsqu'un père parle à son fils, un maître à son esclave, un magistrat à son licteur. Partout ailleurs j'ai usé du terme *vous*, comme le seul qui convînt au caractère grave et décent de la langue française.

Une difficulté assez embarrassante dans la traduction des anciens auteurs, c'est l'évaluation des monnaies. Tous les savants conviennent que la mine grecque valait cent drachmes, et que le talent attique, celui qu'emploient ordinairement les anciens, était de soixante mines : mais ils ne s'accordent pas

sur la valeur de la drachme, qui était la monnaie la plus commune chez les Grecs; car le talent et la mine étaient des poids, comme chez nous la livre, et non pas des monnaies. Plutarque, dans les Vies des Romains, réduit toujours leurs monnaies à la drachme grecque : ainsi, pour les évaluer, il ne faut que fixer le prix de la drachme, le denier romain étant du même poids et de la même valeur. M. Dacier estime la drachme dix sous; estimation juste pour son temps, où le marc d'argent valait environ vingt-sept livres. Mais depuis cette époque l'argent a presque doublé de valeur, il est monté à cinquante-trois livres; ce qui est à peu près le taux actuel. J'ai donc estimé la drachme dix-huit sous, près du double de la valeur qu'elle avait du temps de M. Dacier. C'est l'estimation à laquelle l'a portée M. Dupuy dans un savant *Mémoire sur les Monnaies anciennes*, inséré dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. Cette évaluation est un peu au-dessus de celle qu'ont adoptée les nouveaux éditeurs d'Amyot, qui ne mettent la drachme qu'à près de seize sous; car ils estiment les cent drachmes soixante-dix-sept livres, au lieu que je les porte à quatre-vingt-dix livres. J'ai conservé, dans ma traduction, les noms grecs des monnaies; et j'ai mis au bas des pages les rapports des sommes avec notre monnaie actuelle.

La valeur des mesures donne lieu encore à des calculs différents. Les Grecs se servent pour la mesure des grains du mot *médimne*, qu'Amyot traduit par celui de minot, et M. Dacier par celui de boisseau. Les éditeurs d'Amyot trouvent ces deux évaluations trop faibles; ils portent la médimne à quatre boisseaux, mesure de Paris, et le minot de Paris n'est que de trois boisseaux, pesant chacun de vingt-une à vingt-deux livres. J'ai suivi leur estimation, qui me paraît plus exacte que celle de M. Dacier. Pour mesurer les liquides, les anciens avaient plusieurs grandeurs; celle qu'on trouve le plus ordinairement employée par Plutarque, c'est le choûs, qu'Amyot et M. Dacier traduisent par le mot générique de *mesure*, et qui, selon les éditeurs d'Amyot, faisait un peu plus de trois pintes et demie, mesure de Paris.

La différence dans la longueur des stades chez les divers peuples de la Grèce met aussi des inégalités dans l'évaluation des distances. Ces stades variaient depuis cinquante-une toises jusqu'à cent quatorze. Ce qui augmente la difficulté dans Plutarque, c'est que, suivant l'observation de M. Fréret, il n'a pas suivi une pratique constante dans l'évaluation du mille en stades; tantôt il compte huit stades au mille, et tantôt sept stades et demi. (*Académie des Inscriptions*, tom. XXIV, pag. 556.) Dans la plus petite valeur du stade, il en faut cinquante pour faire une de nos lieues de deux mille cinq cents toises; dans la plus grande valeur, les vingt stades feraient la lieue. La mesure adoptée par M. Dacier suppose un stade de cent toises; il en met vingt-cinq pour une lieue. Je me suis fixé à l'évaluation de huit stades au mille, ce qui fait vingt stades pour une lieue : c'est la mesure qui me paraît la plus généralement adoptée.

Je mets à la suite de cette préface une Vie de Plutarque. Le savant Ruauld, dans son édition grecque et latine de toutes les œuvres de c t écrivain; Corsini, dans celle qu'il a donnée, en grec et en latin, du *Traité sur les Opinions des Philosophes*; M. Dacier et les traducteurs anglais des Vies des grands hommes, m'en ont donné l'exemple : je l'ai suivi d'autant plus volontiers que je me suis fait un plaisir d'écrire la vie d'un auteur si intéressant dans ses ouvrages historiques, d'un philosophe si estimable dans ses Traités de morale, et dont le caractère, les mœurs et les vertus offrent un si beau développement, et ne laissent presque que des éloges à donner. J'ai cru aussi que le public aimerait à connaître les particularités de la vie d'un auteur qui a lui-même écrit celles de tant de grands hommes. La vie d'un philosophe n'est pas moins instructive que ses ouvrages, lorsque sa conduite est, comme celle de Plutarque, toujours d'accord avec ses principes.

Je crois que le lecteur ne sera pas fâché d'avoir sous les yeux le tableau correspondant des mois attiques et des nôtres. C'est celui qu'ont donné les éditeurs d'Amyot; et je le fais précéder de la note que ces savants académiciens y ont jointe, parce qu'elle donne une connaissance exacte de l'année attique, et des changements qu'elle éprouva.

« Anciennement l'année attique était composée de douze mois lunaires, alternativement de 29 et 30 jours, pour la commodité de l'usage, parce que le mois lunaire est de 29 jours et demi. On appelait pleins les mois de 30 jours; creux, les mois de 29 : ce qui se faisait en supprimant le 29e jour, et en passant du 28 au 30, sans compter ni nommer le 29, qui s'appelait par cette raison jour exemptile ou supprimé. Ainsi l'année attique était censée de 360 jours, et les mois de 30 jours chacun. Mais il y en avait effectivement 6 de 29 jours seulement, et l'année n'était en réalité que de 354. Cela dura jusqu'à la première année de la 87e olympiade, avec laquelle commença la réforme introduite par Méton dans le calendrier. Depuis cette époque, le jour exemptile fut pris de soixante-trois en soixante-trois, pendant toute la durée de la période de dix-neuf ans qu'il avait imaginée pour faire cadrer l'année lunaire avec l'année solaire, au moyen des mois intercalaires.

» Dix-neuf années solaires supposées de 365 jours font 6,935 jours, et dix-neuf années lunaires supposées de 354 n'en font que 6,726 : la différence est 209. Sept mois intercalés dans les 3, 5, 8, 11, 13, 16 et 19e années compensaient cette différence. Telle est l'idée sommaire du calendrier de Méton... La correction que Calippe y fit cent deux ans après ne changea point sa forme. Elle n'eut pour objet que la suppression d'un jour, qui, dans le calcul de Méton,

se trouvait redondant tous les soixante-seize ans.

» Indépendamment des jours régulièrement exemptiles dans cette forme d'année, le 2 du mois Boédromion était toujours exemptile, parce que c'était ce jour-là, suivant la fable, que Neptune et Minerve s'étaient disputé l'Attique. C'est pour cela qu'on voit dans Plutarque la date de la bataille de Platée rapportée tantôt au trois, tantôt au quatre de ce mois, suivant qu'il a égard ou non au jour exemptile.

« Hécatombéon	commençant à la nouvelle lune la plus voisine du solstice d'été, répondait, pour la plus grande partie, à	Juillet.
» Métagitnion		Août.
» Béodromion, le 3 exemptile		Septembre.
» Mémactérion		Octobre.
» Pyanepsion, le 6 exemptile		Novembre.
» Poseidon		Décembre.
» Gamélion, le 9 exemptile		Janvier.
» Anthestérion		Février.
» Élaphébolion, le 12 exemptile		Mars.
» Munychion		Avril.
» Thargélion, le 15 exemptile		Mai.
» Scirrophorion		Juin.

» La période de Méton commença la première année de la 87e olympiade, 432 ans avant J.-C. Avant la troisième année de cette même olympiade on intercala un treizième mois. Il s'appelait le second Poseidon, et s'intercalait après le premier; ensuite la première année de la 88e olympiade; puis la quatrième, et ainsi de suite dans l'ordre que nous avons marqué ci-dessus. »

VIE DE PLUTARQUE,

PAR D. RICARD.

I. La vie des gens de lettres est surtout dans leurs ouvrages. Leur but et leur occupation sont d'être utiles. — II. Fidélité de Plutarque à remplir cette destination. — III. Son origine. Obscurité de la ville de Chéronée. Célébrité qu'il lui a donnée. — IV. Incertitude de l'année de sa naissance. — V. Décri général des peuples de la Béotie. Exception de plusieurs grands hommes, et en particulier de Plutarque. — VI. Sa famille, une des plus honnêtes de Chéronée. Vertus et talents de ses parents et de ses frères. — VII. Sa première éducation à Chéronée. Il va la perfectionner à Athènes. Il s'y instruit des opinions de toutes les écoles, et s'attache de préférence aux principes de Platon et de Pythagore. — VIII. Il y a pour maître Ammonius. Il obtient le droit de bourgeoisie à Athènes, et voyage en Égypte. — IX. Son mérite, bientôt connu à Chéronée, le fait nommer aux charges publiques. Principes d'après lesquels il s'y conduisait. — X. Quoique revêtu de dignités importantes, il ne dédaignait pas les moindres emplois. Trajan lui confère la dignité consulaire. On doute qu'il ait été le précepteur de ce prince. — XI. Il quitte Athènes pour aller séjourner quelque temps à Rome, où il fait des conférences publiques. Estime et considération dont il y jouit. — XII. Conjectures sur le temps qu'il y a passé. — XIII. Son mariage avec Timoxène. Mérite singulier de sa femme. — XIV. Nombre et nom de ses enfants. Mort de sa fille Timoxène, à l'âge de deux ans. Son courage à supporter cette perte. Éloge de cet enfant. — XV. Sa tendresse pour ses enfants. Sa bonté pour ses esclaves. Sa sensibilité même pour les animaux. — XVI. Occasion où il dément ce caractère, par le sang-froid avec lequel il fait châtier en sa présence un de ses esclaves. — XVII. Sa fortune et son état à Chéronée. — XVIII. Incertitude de l'époque de sa mort, et du temps qu'il a vécu. — XIX. Son caractère moral. Exactitude et douceur de ses principes. — XX. Deux occasions où il ne soutient pas l'impartialité qui lui est ordinaire. La première dans son jugement sur Hérodote. — XXI. La seconde dans ses Traités contre les stoïciens. Son antipathie pour ces philosophes, et son injustice à leur égard. — XXII. Son opposition à la secte d'Épicure, plus juste et mieux fondée. — XXIII. On le justifie sur l'accusation d'une excessive crédulité dans les faits qu'il rapporte. — XXIV. Sur le reproche de superstition. — XXV. Prétexte de cette inculpation. — XXVI. Ses idées pures et sublimes sur la divinité. — XXVII. Elles ne l'ont pas empêché de persévérer jusqu'à sa mort dans le paganisme. — XXVIII. Division de ses ouvrages philosophiques en dix classes. La plus intéressante est celle des écrits de pure morale. — XXIX. Mérite de ce genre d'ouvrages. — XXX. Idée sommaire de chacun. — XXXI. Importance de ses traités de politique. — XXXII. Sagesse de ses préceptes. — XXXIII. Les ouvrages de physique et de métaphysique sont la partie la plus faible de cette collection. — XXXIV. Exception pour le Traité de la face qui paraît sur la lune. Jugement des Traités sur les animaux. — XXXV. Ses questions platoniques. Son Timée. Ses écrits contre les épicuriens. — XXXVI. Intérêt de ses ouvrages mythologiques, et en particulier du Traité d'Isis et d'Osiris. — XXXVII. Ses ouvrages de littérature sur les Romains, sur Alexandre et sur les Athéniens, paraissent être le fruit de sa jeunesse. Idée du Traité sur la musique. — XXXVIII. Ses Questions romaines et ses Questions grecques font connaître des usages particuliers des Romains et des Grecs. — XXXIX. Ses Mélanges ou ses Propos de table sont le plus instructif et le plus amusant de ses ouvrages. — XL. Les parallèles d'histoires grecques et romaines, et les Vies des dix orateurs grecs, qui se trouvent parmi les écrits de Plutarque, ne sont pas de lui. Idée de ces deux ouvrages. — XLI. Ses écrits en partie historiques et en partie moraux. Le Démon de Socrate et le Traité de l'Amour offrent beaucoup d'intérêt. — XLII. Les recueils d'apophthegmes, d'anecdotes et de bons mots ne passent pas généralement pour être de lui. Ses Actions courageuses des femmes. — XLIII. Éloge de ce recueil précieux des ouvrages de Plutarque.

I. L'histoire des hommes de lettres est presque tout entière dans leurs ouvrages. Il en est peu qui aient joué sur la scène du monde un rôle assez important pour que leur vie puisse fournir de ces actions brillantes qui piquent la curiosité du lecteur, et lui inspirent un grand intérêt. Démosthène et Cicéron chez les anciens; parmi nous, le chancelier de L'Hospital, le cardinal de Polignac, et surtout l'illustre Daguesseau, sont du petit nombre de ceux qui, joignant à des emplois distingués le goût des sciences et des lettres, ont trouvé dans le commerce des Muses un délassement honorable aux fonctions pénibles de la législation et de la politique. Les autres, voués par état à des occupations sédentaires et tranquilles, n'offrent, dans l'égalité de leur conduite, rien de frappant, rien d'extraordinaire. L'imagination n'y est pas émue par le spectacle imposant de victoires et de triomphes, par le récit pompeux d'exploits et de conquêtes; mais aussi le cœur n'y est pas affligé par le tableau de ces désastres affreux, de ces révolutions funestes qui marquent tous les pas des conquérants, et laissent sur la terre, pour des siècles entiers, les traces sanglantes de leur passage. Semblable à un fleuve paisible dont le cours égal et uniforme fertilise tous les lieux qu'il arrose, leur vie coule sans bruit et sans éclat au milieu de leurs contemporains qui les négligent. Ce n'est souvent qu'après leur mort que la Renommée, en publiant leurs travaux, appelle à leur tombeau la postérité, qui acquitte sa propre dette et celle du siècle qui l'a précédée. Livré tout entier au soin précieux d'éclairer ses semblables, moins occupé du desir de la gloire que du besoin d'être utile, le véritable

homme de lettres ne songe, en cultivant sa raison, qu'à faire partager aux autres les fruits de son étude, qu'à leur tracer des règles de conduite qui soient pour eux comme ces signaux qu'on élève dans des chemins difficiles, pour indiquer au voyageur la route qu'il doit suivre.

II. Il est peu d'écrivains de l'antiquité qui aient rempli cette destination glorieuse avec autant de constance et de succès que le philosophe estimable dont je me propose de faire connaître la vie et les travaux. Le desir de s'instruire fut sa principale et presque son unique passion : dans cette vue, il consacra sa vie entière à l'étude de la morale, et composa ce grand nombre d'ouvrages auxquels la vie d'un homme ne paraît pas avoir pu suffire, et qui forment un cours complet de philosophie pratique. Encore le temps nous en a-t-il envié une grande partie; et il nous reste à peine la moitié de ceux qu'il avait écrits. Tant était infatigable le zèle de cet esprit laborieux pour répandre cette source d'instruction dont il était rempli! tant était impérieux en lui le besoin d'éclairer ses semblables!

III. Plutarque nous apprend lui-même, en plusieurs endroits de ses ouvrages, qu'il était né à Chéronée[1], petite ville de la Grèce, aux confins de la Béotie et de la Phocide. Long-temps célèbre par son ancienne origine[2], elle tomba ensuite dans une telle obscurité, qu'à peine on trouve son nom dans l'histoire, jusqu'au temps de Philippe de Macédoine, qui remporta près de cette ville une victoire fameuse sur les Corinthiens, les Thébains et les Athéniens réunis. Mais malgré l'état de faiblesse où elle était sous les triumvirs, malgré sa dépopulation sous l'empire de Trajan, Plutarque se glorifie souvent d'y être né. Il conserva toujours pour sa patrie l'attachement le plus vif; il en préféra le séjour à celui des villes les plus considérables, à celui de Rome même, et il lui consacra l'emploi de ses loisirs et de ses talents. Le privilége d'un homme célèbre est de faire partager sa gloire à tout ce qui l'approche. Chéronée, à peine connue dans l'histoire avant Plutarque, n'est ignorée aujourd'hui d'aucun de ceux qui ont lu les ouvrages de cet illustre écrivain; et le nom de sa patrie est allé avec le sien à l'immortalité.

IV. On ne peut assigner l'année de la naissance de Plutarque; les anciens qui ont parlé de lui n'en ont pas fixé la date, et ne citent que le temps de sa célébrité. Il résulte de leurs divers témoignages que Plutarque commençait à être connu dès le temps de Néron, et qu'il a vécu au moins jusque sous Trajan. Ruauld, dans la Vie de cet écrivain, a voulu déterminer d'une manière plus précise l'année de sa naissance; et d'après un passage de Plutarque, qui sert de base à son sentiment, il l'a fait remonter aux dernières années de l'empire de Claude, à l'an quarante-neuf ou cinquante de J.-C. Mais cette opinion a ses difficultés, et nous sommes réduits sur ce point à des conjectures incertaines.

V. Personne n'ignore combien les peuples de la Béotie étaient décriés dans toute la Grèce pour leur stupidité; elle était passée en proverbe à Rome même, et jusqu'au temps d'Horace. Ce poëte, en parlant du peu de goût avec lequel Alexandre jugeait les ouvrages de poésie : « Vous auriez juré, » dit-il, que ce prince avait respiré, en naissant, » l'air épais de la Béotie[1]. » Leurs écrivains eux-mêmes en convenaient[2], et en attribuaient la cause à leur voracité. Il est vrai que Plutarque, en rappelant ce reproche, convient aussi que dès le temps même de Socrate il commençait à s'affaiblir. Pindare, en effet, avait déja dû faire une exception marquée à ce caractère stupide commun aux Béotiens; après lui Épaminondas avait prouvé que le sol de la Béotie pouvait produire de grands hommes; enfin Plutarque, par l'universalité de ses connaissances, par la bonté de son esprit, par l'excellence de sa morale, avait dû faire oublier ce proverbe outrageant, et rétablir la réputation des Béotiens. Le portrait avantageux qu'il fait, dans ses ouvrages, de son père, de son aïeul et de ses frères, montre encore que l'agrément, la politesse et le bon ton n'étaient pas étrangers au climat de la Béotie.

VI. Sa famille, une des plus honnêtes de Chéronée, était distinguée de toutes les autres par son ancienneté, par ses richesses, et par les charges qu'elle y avait exercées. Son bisaïeul, nommé Nicarque, vivait du temps de la bataille d'Actium. Lamprias, son aïeul, était d'un esprit agréable, à en juger par ce que Plutarque rapporte de lui. « Il n'avait jamais, dit-il, l'esprit plus fécond et » plus inventif que quand il avait bu. Il se com» parait alors à l'encens que la chaleur fait évapo» rer, et qui exhale une odeur suave[3]. » Plutarque, qui parle souvent de son père, des bonnes qualités de son esprit et de son cœur, ne nous a nulle part fait connaître son nom; mais on peut juger de son esprit par les discours que Plutarque lui fait tenir dans ses *Propos de table*[4]; et de sa prudence, par les conseils qu'il donne à son fils, au retour d'une

[1] Elle est nommée *Arné* par Homère, *Iliad.*, liv. II, v. 507; par Pausanias, liv. IX, ch. XL; par Stephanus, de Urb. in *Arne.*

[2] Lycophron *Cassand.*, v. 644.

[1] Ep., liv. II, ep. 1.

[2] Pind., Olymp. VI.

[3] Symp., liv. I, q. 5.

[4] Liv. I, q. 2.

députation au proconsul, dont il avait été chargé par ses concitoyens. Plutarque, l'aîné de sa famille, eut deux frères, nommés, l'un Timon, et l'autre Lamprias. Il les introduit souvent dans ses ouvrages, et leurs discours prouvent qu'ils avaient une érudition aussi agréable que variée. Plutarque leur rend le témoignage qu'ils étaient fort instruits l'un et l'autre, et qu'ils vivaient avec lui à Athènes dans le commerce des savants. On y voit aussi qu'il régnait entre les trois frères une amitié et une confiance qui font honneur à leur caractère. Il paraît cependant que Plutarque aimait davantage Timon, dont la douceur et l'aménité avaient beaucoup plus d'analogie avec son caractère que la vivacité et la pétulance de Lamprias. « De toutes les faveurs » dont la fortune m'a comblé, dit-il dans son » *Traité de l'amour fraternel*, il n'en est pas qui » me soit plus chère que la bienveillance constante » de mon frère Timon : c'est ce que savent tous » ceux de qui nous sommes connus. » Le silence qu'il garde sur Lamprias fait présumer qu'il n'était pas alors en vie; car il n'aurait pas oublié, dans cette circonstance, un frère qui lui était cher, quoique peut-être aimé moins tendrement que Timon. Il eut aussi des sœurs. Suidas dit que Sextus, de Chéronée, était neveu de Plutarque par sa sœur. On croit que c'est lui que sa science et sa vertu firent choisir pour enseigner les lettres grecques à l'empereur Antonin, qui lui rend, dans ses Réflexions, le témoignage le plus honorable[1].

VII. Plutarque passa les premières années de sa vie à Chéronée avec ses frères, et y reçut une éducation distinguée. La multitude et la diversité des sujets qu'il a traités dans ses ouvrages montrent l'étendue et la variété de ses connaissances. Mais la petite ville de Chéronée ne lui offrait pas assez de ressources pour donner à son esprit, avide de savoir, toute la culture dont il avait besoin. Athènes était depuis long-temps la mère des sciences et des arts; c'était là que se rendaient, de toutes les parties de la Grèce, les hommes jaloux de nourrir leur esprit de tout ce que la littérature grecque avait de plus intéressant, et de s'instruire dans toutes les parties de la philosophie. Les Romains eux-mêmes allaient y prendre les leçons des hommes célèbres qu'elle renfermait dans son sein; et si Rome était devenue par ses conquêtes la capitale de l'univers, elle avait été forcée de laisser à Athènes le titre plus glorieux et plus flatteur de capitale du monde littéraire. Ce fut dans cette ville fameuse que Plutarque alla passer les derniers temps de sa jeunesse, pour achever de s'y former par le commerce des savants et dans les écoles des philosophes. Il s'instruisit à fond des principes de leurs différentes sectes; mais il s'attacha particulièrement à celle de l'Académie, et embrassa les dogmes et la morale du plus célèbre disciple de Socrate, celui qu'il appelle toujours le divin Platon. Mais ce choix ne fut pas tellement exclusif, qu'il n'adoptât en certains points les opinions des autres écoles; et on pourrait croire, avec le traducteur anglais, que, loin de s'astreindre à jurer sur les paroles d'aucun de ses maîtres[1], il devint citoyen du monde philosophique. Modeste et réservé avec l'Académie, dans ses affirmations; disciple du Lycée, dans les recherches de la science naturelle et dans les subtilités de la dialectique; instruit par les stoïciens dans la foi d'une providence qui s'étend à tous les hommes, et dans les principes d'une morale ferme et sévère, mais qu'il sut ramener à des idées plus raisonnables et moins exagérées, il emprunta de toutes les écoles ce qui lui parut juste et vrai. Mais après la doctrine de Platon, à laquelle il parut toujours donner la préférence, il n'en est pas dont les dogmes lui aient plu davantage que celle de Pythagore. Partout il parle du philosophe de Samos avec une estime et une affection toutes particulières : il vante la douceur et l'humanité de ses principes, il les expose, en plusieurs endroits de ses ouvrages, avec ce zèle et cette chaleur qui décèlent sa prédilection pour ses sentiments, et pour son dogme favori de la métempsycose.

VIII. Nous savons par lui-même qu'il prit à Athènes les leçons d'Ammonius d'Alexandrie, philosophe célèbre dont Plutarque a souvent parlé, et qu'il introduit comme interlocuteur dans plusieurs de ses ouvrages. Il avait même écrit sa Vie; mais comme elle est perdue, on n'a sur le compte de ce philosophe, dans ce qui nous reste de Plutarque, que des choses vagues et obscures. Il paraît seulement qu'Ammonius avait fait un long séjour à Athènes, et qu'il y jouissait d'une grande considération, puisqu'il y exerça jusqu'à trois fois la charge de préteur, la première de cette ville[2]. On ne peut douter, d'après cela, qu'Ammonius n'eût reçu à Athènes le droit de bourgeoisie : sans cela il n'est pas vraisemblable que les Athéniens eussent conféré à un étranger, à un Égyptien, une charge de cette importance. Plutarque avait obtenu lui-même ce privilége, et était inscrit comme citoyen dans la tribu Léontide[3]; mais il ne dit pas si ce fut pendant qu'il y achevait ses études, ou dans quelqu'un des voyages qu'il y fit depuis son retour de Rome. On ne sait pas non plus si, avant que d'avoir pris à Athènes les leçons d'Ammonius,

[1] Liv. I.

[1] Nullius addictus jurare in verba magistri.
HOR., Ép., liv. I, ép. 1.

[2] Symp., liv. IX, q. 1, et liv. VIII, q. 3.

[3] Symp., liv. I, q. 10.

il ne l'avait pas eu déjà pour maître à Alexandrie. Ce qu'il nous apprend lui-même, c'est qu'il avait séjourné dans cette ville, alors célèbre par son goût pour les sciences et les arts. « A mon retour d'Alexandrie, dit-il, il n'y eut aucun de mes amis » qui ne voulût me donner à manger [1]. » Après une assertion si formelle, il est étonnant que M. Dacier assure que, dans tout ce qui nous reste de Plutarque, on ne trouve rien dont on puisse conjecturer qu'il eût voyagé en Égypte; que tout ce qu'il rapporte des mœurs, des coutumes et des sentiments des Égyptiens, il ne l'avait tiré que des livres qu'il avait lus. Le traducteur anglais, qui dit aussi, apparemment sur la foi de M. Dacier, qu'il n'y a rien dans Plutarque de relatif à ce voyage, convient cependant que la connaissance profonde qu'il montre, dans son *Traité d'Isis et d'Osiris*, sur les mystères religieux des Égyptiens, suppose qu'il avait voyagé dans leur pays, et qu'elle ne peut être le fruit de ses seules lectures. Mais l'époque de ce voyage est incertaine.

IX. Le mérite de Plutarque fut connu de bonne heure à Chéronée, et le fit choisir, dans sa jeunesse, pour être envoyé, lui second, en ambassade vers le proconsul. Son collègue étant resté en chemin, Plutarque continua seul sa route, et remplit sa commission. A son retour, comme il se disposait à rendre compte de son ambassade, son père l'avertit de ne pas tout s'attribuer à lui seul, en disant, Je suis allé, j'ai parlé; mais d'associer toujours son collègue au récit qu'il ferait de sa députation. Il reçut, dans la suite, de nouveaux témoignages de la confiance de ses concitoyens, qui le nommèrent archonte éponyme [2]. On appelait ainsi, à Athènes et dans les autres villes de la Grèce, le premier des archontes ou magistrats, parce que l'année était datée de son nom. On voit, par les médailles anciennes, que les villes grecques d'Asie marquaient la suite des années par les noms des archontes éponymes; qu'elles les inséraient dans leurs fastes, sur les monuments, et dans les actes publics [3]. On peut juger de la conduite qu'il tenait dans l'exercice de ses fonctions, par les règles qu'il trace à un administrateur dans ses *Préceptes politiques*, et qui ne sont vraisemblablement que l'exposé de ce qu'il faisait lui-même. Il veut qu'il ne soit ni fier, ni présomptueux; que sa maison, toujours ouverte, laisse à tous les citoyens un accès facile, et soit un asile assuré pour tous ceux qui ont besoin de lui; qu'il fasse paraître son humanité, non-seulement en s'employant pour leurs affaires, mais encore en partageant leurs chagrins et leur joie; qu'il donne aux particuliers des conseils salutaires; qu'il défende leurs causes sans intérêt, et travaille avec douceur à réconcilier les époux et les amis; qu'il n'emploie pas la moindre partie du jour au barreau et au conseil, pour attirer à lui, le reste du temps, les affaires et les négociations utiles; mais que, l'esprit toujours tendu aux affaires publiques, il regarde l'administration, non comme un prétexte d'oisiveté, mais comme un ministère et un travail continuels. Un de ses premiers devoirs, dit encore Plutarque, est de faire régner entre les citoyens l'accord et la bonne intelligence; de bannir du milieu d'eux les disputes, les dissensions et les inimitiés; de leur faire comprendre qu'en pardonnant les injures, on se montre bien supérieur à ceux qui veulent tout ravir de force; qu'on l'emporte sur eux, non-seulement par la douceur et la bonté, mais encore par le courage et la grandeur d'ame; qu'enfin c'est bien souvent par des querelles qu'occasionent des intérêts particuliers que les séditions s'allument dans les villes, comme les plus grands incendies commencent presque toujours par une lampe qu'on aura oublié d'éteindre, ou par de la paille qu'on laisse brûler. Heureuses les villes dont les magistrats sont remplis de ces sentiments et se conduisent par ces principes!

X. Son respect connu pour la religion, son zèle à en observer les cérémonies et les sacrifices, lui firent conférer la grande prêtrise d'Apollon: ministère honorable, qu'il exerça pendant un grand nombre d'années, et, à ce qu'il paraît, jusqu'à la fin de sa vie. Une de ses fonctions était de présider aux jeux qui se célébraient à chaque pythiade [1] en l'honneur de ce dieu. La dignité et l'importance de ce sacerdoce ne l'empêchèrent pas de se charger, dans sa petite ville, d'emplois bien moins relevés; et il ne croyait pas se rabaisser en s'occupant des plus petits détails de la police extérieure. « Je prête à rire aux étrangers qui viennent à » Chéronée, nous dit-il lui-même, lorsqu'ils me » voient souvent en public, occupé de pareils » soins.... Mais je réponds à ceux qui me blâment » d'aller voir mesurer de la brique, charger de la » chaux et des pierres : Ce n'est pas pour moi que » je le fais; c'est pour ma patrie. Il y aurait peut-» être de la bassesse à un homme d'état de s'oc-» cuper pour lui-même de ces sortes de soins; mais » quand il le fait pour le public, loin d'avoir à » en rougir, il s'honore, en donnant son attention » aux moindres choses [2]. » On a dit que Plutarque

[1] Symp., liv. V, q. 5.
[2] Symp., liv. II, q. 10.
[3] Acad. des Inscript., tom. XVIII, p. 152.

[1] La pythiade était, comme l'olympiade, un espace de quatre années; elle marquait l'époque des jeux Pythiens, qui se célébraient au commencement de chaque cinquième année, et la troisième des olympiades.
[2] *Précept. polit.*

avait été honoré par Trajan de la dignité consulaire; ce qui ne doit s'entendre que d'un consulat honoraire, tel qu'il était d'usage de le conférer dans ces temps-là. On joint à cette première distinction celle de l'intendance de la Grèce et de l'Illyrie, dont cet empereur avait, dit-on, assujetti les magistrats à ne rien faire que de l'avis de Plutarque. Quelques auteurs nient ce fait, fondés sur le silence de ce philosophe, qui n'en a rien dit dans ceux de ses ouvrages qui nous restent, quoiqu'il ait eu plusieurs occasions naturelles d'en parler. Le soin qu'il a de ne laisser ignorer aucun des emplois qu'il avait exercés dans sa patrie, fait croire qu'il n'aurait pas manqué d'en témoigner dans ses écrits sa reconnaissance à Trajan. Ceux qui veulent qu'il ait été précepteur de ce prince ne trouvent ni dans Plutarque lui-même, ni dans les anciens qui ont parlé de lui, rien qui autorise leur opinion; et ce silence paraît une preuve sans réplique à ceux qui sont d'un avis contraire. Peut-être concilierait-on ces deux sentiments opposés, en disant que si Plutarque n'a pas été l'instituteur de Trajan, ce qui en effet n'est pas aisé à prouver, il a pu, pendant son séjour à Rome, donner à ce prince, qui aimait à s'instruire, des leçons particulières de philosophie et de politique, soit avant qu'il montât sur le trône, soit depuis qu'il fut parvenu à l'empire. Quoi qu'il en soit, cette marque de confiance, glorieuse pour le philosophe, n'aurait pas fait moins d'honneur au choix du prince.

XI. Le séjour d'Athènes offrait à un homme de lettres bien des charmes propres à l'y attacher. La gloire dont jouissait encore cette ville célèbre; le voisinage d'Éleusis, consacrée par les plus grands mystères de la Grèce, objet si touchant pour une ame religieuse; les bords charmants de l'Ilissus, dont Platon a fait une peinture si délicieuse; surtout ses liaisons intimes avec les savants illustres dont cette ville était le rendez-vous; tout semblait devoir l'y fixer. Mais, d'un autre côté, la réputation de Rome, sa grandeur, sa magnificence, le titre de capitale du monde, et, plus que tout sans doute, le desir de connaître par lui-même l'histoire et les mœurs des Romains célèbres que vraisemblablement il avait déja formé le dessein de comparer avec les grands hommes de la Grèce, le déterminèrent à aller y faire quelque séjour. L'époque de ce voyage est incertaine; mais l'opinion la plus probable la fixe aux dernières années de l'empire de Vespasien, vers l'an soixante-dix-neuf de J.-C. Il s'y rendit bientôt célèbre par ses connaissances, par sa vaste érudition, par les conférences publiques qu'il y faisait sur toutes les parties de la philosophie et de la littérature. Il paraît que ces dissertations ont été comme le premier fonds des divers Traités qu'il composa depuis, et qui forment la collection nombreuse de ses *Œuvres Morales*. Parmi les Romains illustres qui fréquentaient ses leçons, et qui conçurent pour lui un attachement durable, on distingue Sossius Sénécion, qui fut quatre fois consul, celui à qui il a dédié les *Vies des grands Hommes*; et Arulénus Rusticus, homme d'une grande naissance et d'un mérite plus grand encore, que Domitien fit mourir par l'envie qu'il portait à sa vertu. Plutarque rapporte un trait qui prouve la considération que ce sénateur avait pour lui, et l'empressement avec lequel on écoutait ses leçons. « Un jour, dit-il, que je parlais en public à Rome, Rusticus était au nombre des auditeurs. Au milieu de la conférence, un soldat vint lui apporter une lettre de l'empereur [1]. Il se fit à l'instant un grand silence, et moi-même je m'interrompis, afin de lui laisser lire ses dépêches; mais il n'en voulut rien faire et il n'ouvrit sa lettre que lorsque la leçon fut finie et les auditeurs retirés; ce qui lui attira l'admiration de tout le monde [2]. »

XII. On ne sait pas s'il fit un long séjour à Rome. Un des auteurs qui ont écrit sa Vie [3] croit qu'il y passa quarante ans, et que ce fut dans ce long espace de temps qu'il acquit cette grande connaissance de l'histoire et des coutumes des Romains consignées dans les *Vies des grands Hommes*, dans les *Questions romaines*, et dans quelques autres de ses ouvrages : mais il paraît impossible qu'il ait séjourné si long-temps à Rome. Il se retira d'assez bonne heure dans sa patrie, et y fit sa résidence ordinaire le reste de sa vie. Il dit lui-même qu'il était né dans une petite ville, et que, pour l'empêcher de devenir plus petite, il aimait à s'y tenir. Il avait passé tout le temps de sa jeunesse à Chéronée ou à Athènes, et ne devait pas avoir moins de trente ans lorsqu'il alla pour la première fois à Rome; il en aurait donc eu soixante-dix lorsqu'il serait venu se fixer à Chéronée, et il n'aurait pu dire alors qu'il aimait à se tenir dans sa petite ville, puisqu'il ne s'y serait retiré que vers la fin de sa vie. D'ailleurs, il nous apprend, dans la *Vie de Démosthène*, que, détourné par des affaires publiques et particulières, il n'eut pas le temps, pendant son séjour à Rome, de s'appliquer à l'étude de la langue latine, et d'en acquérir une profonde connaissance. S'il eût passé quarante ans de sa vie dans cette ville, il eût été difficile, même avec les affaires les plus multipliées et les plus importantes, qu'il ne se fût pas instruit à fond d'une langue qu'il aurait entendu parler si long-temps : mais il n'avait pas besoin d'un si long séjour pour apprendre l'histoire, les mœurs

[1] Il y a apparence que c'est Vespasien.
[2] *Traité de la curiosité.*
[3] Ruauld.

et les coutumes des Romains; il devait en avoir déja une première connaissance. Cette histoire était depuis plusieurs siècles trop liée avec celle de la Grèce, pour que son étude n'entrât pas dans l'éducation de toutes les personnes honnêtes. M. Dacier croit donc que tout le temps de son séjour ne passa pas vingt-deux ou vingt-trois ans, et même que dans cet intervalle il fit quelques voyages en Grèce. Ce sentiment est bien plus vraisemblable. S'il ne fût retourné dans sa patrie que vers l'âge de soixante-dix ans, il n'aurait guère été en état de vaquer aux emplois de police dont il fut y chargé, et il n'aurait pas dit qu'ayant déja exercé pendant plusieurs pythiades le ministère de prêtre d'Apollon, il était encore très en état d'en remplir les fonctions sans fatigue.

XIII. On croit que ce fut dans un de ses voyages de Rome en Grèce qu'il se maria; mais on ne sait pas à quel âge. Corsini, sur des motifs assez légers, conjecture qu'il avait alors cinquante ans : j'ai peine à croire qu'il eût attendu si tard à se marier; et je pourrais en trouver des preuves dans les écrits mêmes de Plutarque, si cette question méritait d'être approfondie. Il épousa une femme de Chéronée, nommée Timoxène, fille d'un Aristion dont il est parlé dans les *Propos de table*[1]. Le mariage est une des circonstances qui influent le plus sur la destinée des hommes; il décide presque toujours du reste de leur vie. Plutarque eut le rare avantage de trouver dans Timoxène toutes les qualités de l'esprit et du cœur qui pouvaient le rendre heureux : le portrait qu'il en fait lui-même, après plusieurs années de mariage, montre qu'elle joignait à une ame élevée, à un caractère ferme et supérieur à toutes les faiblesses de son sexe, une douceur, une modestie, une simplicité, qui lui conciliaient tous les cœurs. S'il est vrai, comme M. Dacier le pense, que Plutarque, dans ses *Préceptes du Mariage*, n'ait fait que retracer ce qui se pratiquait dans sa maison, on peut dire qu'il réunissait tous les avantages que les hommes desirent le plus : la gloire solide qui suit les grands talents, et les jouissances douces et pures qui sont attachées aux vertus domestiques. Quels témoignages de tendresse il donne à sa femme dans un de ses ouvrages[2] ! avec quelle satisfaction et quelle complaisance il parle de ses vertus! Un tel attachement de la part du mari ne permet pas de douter qu'il ne trouvât dans sa femme cette réciprocité de confiance et d'amour qui faisait leur bonheur mutuel.

XIV. Une heureuse fécondité vint augmenter encore les charmes de leur union. Ils eurent d'abord quatre fils, que Plutarque nous a tous fait connaître dans ses écrits : Autobule, l'aîné des quatre; Charon, qui mourut dans son enfance; Lamprias et Plutarque, qui lui survécurent, et dont le premier nous a laissé le catalogue de tous les ouvrages de son père. Corsini lui donne un cinquième fils, qu'il croit avoir été l'aîné; mais il ne dit pas sur quelle autorité il fonde ce sentiment, et je ne vois rien dans Plutarque qui puisse l'autoriser. Après ces quatre fils, Timoxène lui donna une fille qu'ils avaient l'un et l'autre long-temps desirée, et qu'ils eurent le malheur de perdre à l'âge de deux ans. Cette mort les affligea vivement; mais ils la soutinrent l'un et l'autre avec un courage égal. La lettre que Plutarque, alors absent, écrivit à sa femme pour la consoler, est à la fois un monument de la fermeté de leur ame et de la bonté de leur cœur. Il y fait un portrait intéressant du bon naturel que cet enfant avait annoncé dès l'âge le plus tendre : mais il faut le voir tracé de la main même de Plutarque; il y a peint son propre caractère. « Vous savez, écrit-il à sa femme, que » cette fille..... m'était d'autant plus chère que » j'avais pu lui faire porter votre nom. Outre l'a» mour naturel qu'on a pour ses enfants, un nou» veau motif de regrets pour nous, c'est la satis» faction qu'elle nous donnait déja; c'est son carac» tère bon et ingénu, éloigné de toute colère et de » toute aigreur. Elle avait une douceur admirable » et une rare amabilité : le retour dont elle payait » les témoignages d'amitié qu'on lui donnait, et » son empressement à plaire, me causaient à moi» même le plus vif plaisir, et me faisaient connaî» tre la bonté de son ame. Elle voulait que sa » nourrice donnât le sein non-seulement aux en» fants qu'elle aimait, mais encore aux jouets dont » elle s'amusait; appelant ainsi, par un sentiment » d'humanité, à sa table particulière toutes les » choses qui lui donnaient du plaisir, et voulant » leur faire part de ce qu'elle avait de meilleur[1]. »

XV. Ce n'est pas la seule occasion où Plutarque ait montré sa tendresse paternelle; on en voit d'autres preuves dans le ton affectueux qu'il prend avec ses fils lorsqu'il s'entretient avec eux. Remplissant avec tant de fidélité tous les autres devoirs que la nature et le sang lui inspiraient; bon fils, bon frère et bon mari, aurait-il pu négliger un sentiment si profondément gravé dans le cœur de tous les hommes, et qu'il est si doux de satisfaire? Son *Traité sur l'éducation des enfants* en est une preuve sensible : c'est un de ses meilleurs ouvrages par la sagesse, par l'humanité des préceptes qu'il contient; et quoique en ce genre, comme en tout autre, il soit beaucoup plus aisé de bien dire

[1] Liv. VII, q. 3.
[2] *Consol. sur la mort de sa fille.*

[1] *Consolation sur la mort de sa fille.*

que de bien faire, il a traité ce sujet important de manière à nous convaincre que le cœur lui a dicté, plus encore que l'esprit, les règles qu'il trace pour porter les enfants au bien. Elles respirent la douceur, la bonté, l'indulgence; et l'on peut conjecturer qu'il n'a fait qu'exposer dans cet ouvrage le plan qu'il suivait pour l'éducation de ses enfants. En général, tout ce qu'on connaît de Plutarque nous donne l'idée la plus avantageuse de l'excellence de son caractère, de sa sagesse, de sa modération, de la paix qui régnait dans son intérieur, et de son affection pour tout ce qui l'entourait. Il poussait cette sensibilité jusqu'à ne vouloir pas se défaire des animaux qui avaient vieilli à son service, et qu'il laissait mourir paisiblement dans leurs étables. « A plus forte raison, dit-il » dans la *Vie de Caton le Censeur*, me garderais- » je de renvoyer un vieux domestique, de le chas- » ser de ma maison, comme de sa patrie; de l'ar- » racher à ses habitudes, à sa manière de vivre, » d'autant qu'il serait aussi inutile à celui qui » l'achèterait, qu'à moi qui l'aurais vendu. »

XVI. Mais cette douceur et cette humanité, qui honorent son cœur, n'empêchaient ni la fermeté dont il avait besoin pour tenir ses esclaves dans l'ordre, ni même la sévérité dont il usait quelquefois contre ceux qui s'en étaient écartés. Aulu-Gelle en rapporte un trait qu'il tenait du philosophe Taurus, contemporain et ami de Plutarque, et dans lequel il démentit ce caractère de bonté dont il faisait profession. « Il avait un esclave d'un na- » turel méchant, et qui avait quelque teinture de » philosophie. Un jour que cet homme avait fait » une faute considérable, son maître ordonna qu'on » le châtiât. Pendant qu'on le frappait, il se mit » à jeter des cris, en se plaignant de l'injustice du » châtiment qu'on lui faisait souffrir. Comme on » continuait toujours, il change de ton, et, au lieu » de se plaindre, il fait à son maître les plus sé- » rieuses réprimandes; lui dit qu'il se pare faus- » sement du nom de philosophe; qu'après avoir » souvent parlé contre la colère, il se livre à cette » passion honteuse, dément par sa conduite les » préceptes qu'il a donnés dans ses écrits, et fait » déchirer à coups de fouet, sous ses yeux, un » malheureux esclave. — Comment, coquin, lui » répondit Plutarque avec beaucoup de tranquil- » lité, à quoi juges-tu que je sois en colère? » Ma voix, mon visage, ma couleur, portent-ils » l'empreinte de cette passion? mes yeux et ma » bouche marquent-ils que je sois hors de moi- » même? m'entends-tu pousser des cris de fureur, » et dire des paroles dont je puisse avoir à me re- » pentir? En disant ces mots, il se tourne vers » celui qui châtiait l'esclave: Mon ami, lui dit-il, » pendant que nous disputons lui et moi, conti- » nue ton office. » On pourra soupçonner, dans ces derniers mots, une ironie cruelle, qui démentirait le caractère humain qu'on attribue à Plutarque. Car l'homme qu'on punit peut bien ne pas mériter de pardon; mais, dès qu'il souffre, il ne doit pas être l'objet de la raillerie. M. Dacier trouve dans cette tranquillité tout ce qu'on pourrait attendre de la fureur la plus marquée, et croit que son humanité aurait dû souffrir d'assister lui-même à cette punition. Il est certain qu'on voit avec peine Plutarque être témoin d'une pareille exécution, et y conserver autant de sang-froid. Il paraît cependant que, naturellement doux envers ses esclaves, ce fut pour céder aux représentations de sa femme et de ses amis, qui blâmaient sa trop grande douceur, qu'il commença à s'aigrir contre leurs fautes, et à les faire punir sur-le-champ; mais ensuite ayant reconnu, comme il nous l'apprend lui-même [1], qu'il valait encore mieux que son indulgence les rendît pires, plutôt que de se pervertir lui-même, et que la douceur réformait plus efficacement que la punition, il revint à la bonté de son naturel.

XVII. Il jouissait d'une fortune assez considérable, et tenait un grand état à Chéronée. On ne peut en douter, après ce qu'il écrit à sa femme dans cette lettre de consolation que nous avons déja citée. « Ne vous arrêtez pas, lui dit-il, aux » larmes et aux gémissements de ceux qui viennent, » par l'effet d'une mauvaise habitude, partager » votre douleur. Pensez plutôt combien ils vous » envient vos enfants, votre maison et votre genre » de vie. Tandis que tant d'autres accepteraient » votre condition, même avec le malheur que » nous venons d'éprouver, serait-il raisonnable » que vous en parussiez mécontente, et que, dans » l'impatience que vous causerait un seul accident » fâcheux, vous fussiez insensible à tous les avan- » tages qui vous restent? » On doit juger encore de l'aisance dans laquelle il vivait, par le bonheur qu'il eut de ne jamais emprunter. Dans un traité qui a pour titre: *Qu'il ne faut pas emprunter à usure,* après avoir peint avec force la rapacité des usuriers; il ajoute: « Ne croyez pas, » quand je parle ainsi, que j'aie des motifs per- » sonnels de vengeance contre les usuriers; ils » n'ont jamais emmené mes bœufs ni mes che- » vaux. » Cette heureuse indépendance pouvait bien être aussi l'effet de la sagesse de son administration domestique, plus encore que celui de sa richesse. Car on a vu, dans tous les temps, les gens les plus riches se rendre les esclaves des usuriers, et en devenir souvent les victimes. Au contraire, une honorable économie fournit à une dépense considérable, et donne même de grands moyens de bienfaisance, en faisant retrouver

[1] *Traité de la colère.*

dans la frugalité ce qui manque du côté de la fortune [1].

XVIII. Nous n'avons pas plus de certitude sur l'année de la mort de Plutarque que sur celle de sa naissance. Les anciens gardent le silence sur ce point, et les opinions des modernes sont partagées : les uns le font mourir dans les premières années du règne d'Adrien, vers l'an cent vingt de J.-C. ; d'autres, sur la fin de ce règne, l'an cent trente-quatre de notre ère. Il y en a qui reculent sa mort jusqu'au règne d'Antonin ; ce qui lui donnerait quatre-vingt-neuf ou quatre-vingt-dix ans de vie. Quelques uns ne le font vivre que soixante-douze ou soixante-quinze ans ; mais tous n'appuient leurs sentiments que sur des probabilités et des conjectures fort incertaines, qu'il est facile de détruire, et non de remplacer par de meilleures. Je n'entrerai pas dans cette discussion, qui, ne pouvant mener à rien de certain, aurait peu d'intérêt pour le lecteur. Je dirai seulement que le nombre prodigieux d'ouvrages que Plutarque a composés, et comme historien et comme philosophe, font croire qu'il a poussé loin sa carrière. Quoiqu'il écrivît avec une facilité qui a nui à la perfection de ses ouvrages, il en est un grand nombre qui ont demandé des recherches longues et pénibles, et qui n'ont pu être que le fruit lent du travail et des années.

XIX. Il entre nécessairement dans l'histoire d'un homme de lettres de faire connaître le mérite et l'utilité de ses ouvrages. J'ai déja jugé Plutarque comme historien ; il me reste à l'apprécier comme philosophe. Il n'a, sous ce dernier rapport, ni la même réputation, ni le même mérite. Quels droits cependant n'a pas à notre estime un écrivain laborieux qui fit un emploi si utile de ses talents et de ses connaissances? Né dans un siècle où la philosophie ne comptait plus guère parmi ses disciples, ou que des athées, ennemis déclarés de toute religion et de toute morale, ou des esprits exagérés dans leurs principes, qui poussaient jusqu'à une rigueur désespérante la règle des devoirs, il sut éviter avec prudence ce double écueil. Il conserva toujours la modération dans la sagesse, qualité si rare et si difficile [2]. Il n'enseigna qu'une philosophie douce et raisonnable, indulgente avec fermeté, conciliante sans mollesse, invariable dans les principes, mais accommodante sur les défauts, qui ne transige jamais avec les passions, mais qui ménage l'homme faible pour gagner sa confiance, et le mener à la vertu par la persuasion. Tous ses écrits respirent une morale bienfaisante, amie de l'humanité, uniquement dirigée vers le bonheur des hommes, et qui leur en montre la vraie route, en leur faisant voir leur intérêt dans la fuite du mal et dans l'amour du bien. On ne peut les lire sans se sentir mal avec ses vices, sans rougir de ses passions, sans desirer de devenir meilleur. Il n'est, sans exception, aucun philosophe de l'antiquité dont les principes soient généralement plus vrais, les maximes plus raisonnables, les règles de conduite plus sages, plus utilement ramenées à la pratique de nos devoirs ; et si l'on excepte son sentiment sur le suicide, qu'il paraît approuver, sa morale n'a rien que la raison la plus sévère ne puisse approuver.

XX. Une des qualités qui le distinguent le plus, c'est un esprit judicieux, impartial, ami du vrai, et équitable dans ses jugements ; mais ce caractère, qu'il a constamment soutenu dans les *Vies des grands Hommes*, se trouve bien démenti dans deux de ses ouvrages de morale, où l'on ne reconnaît plus sa sagesse ni sa modération, et qui prouvent à quel excès les meilleurs esprits peuvent se laisser emporter, quand une fois la prévention les égare. La première occasion où il s'est montré si différent de lui-même, c'est dans le jugement qu'il a porté de l'*Histoire d'Hérodote*, non sous le rapport de la composition et du style, car à cet égard il en fait le plus grand éloge ; mais sur le fond même, qu'il taxe de mensonge et de fausseté, et sur le caractère de l'historien, qu'il accuse d'une méchanceté réfléchie. On pourrait dire, pour diminuer le tort de Plutarque, qu'un jugement si contraire à la vérité avait pris sa source dans un motif honnête ; ce fut l'amour de sa patrie qui le rendit injuste. Mais ce sentiment, tout vertueux qu'il est, ne saurait excuser l'excessive partialité qui éclate dans tout son ouvrage, et qui lui a fait distiller toute son amertume contre l'historien le plus digne de notre estime. Hérodote, dans le récit de la bataille de Platée, avait dit que les Béotiens, après avoir fait alliance avec Xerxès, s'étaient battus contre les Grecs confédérés, avec autant d'acharnement que les Barbares eux-mêmes. Plutarque, trop sensible au déshonneur que ce récit faisait rejaillir sur ses ancêtres, a voulu les venger, non en s'inscrivant en faux contre des faits trop connus de toute la Grèce pour oser les contredire ; mais, en suivant une route différente, il entreprend une critique générale de l'ouvrage de cet historien, et s'efforce de rendre suspect de partialité, de mauvaise foi, de méchanceté, l'écrivain le plus exact et le plus équitable. Il voulait par-là affaiblir le témoignage qu'Hérodote avait rendu contre les Béotiens ; et il n'a pas senti qu'il ne faisait que réveiller l'attention de ses lecteurs sur la trahison de ses ancêtres, et confirmer un

[1] *Quod deest ex reditu, frugalitate suppletur.* PLINE LE JEUNE.

[2] *Retinuit, quod est difficillimum, sapientiæ modum.* TACIT.

témoignage qu'il ne pouvait convaincre de fausseté. Ce qui prouve jusqu'à quel point la prévention l'aveugle, c'est qu'il est tombé dans les défauts qu'il reproche à Hérodote. Il ne loue d'abord les qualités de son style, que pour enfoncer plus avant les traits amers de sa censure. Il prétend que le naturel et l'agrément de sa diction ne sont qu'un masque trompeur qui cache les intentions les plus coupables et les plus perfides. Je n'entrerai pas ici dans la justification du père de l'histoire; je l'ai fait ailleurs avec beaucoup d'étendue, et j'y renvoie mes lecteurs[1].

XXI. Un second trait de l'injustice de Plutarque, c'est sa partialité contre les stoïciens. J'ai déja dit qu'il avait embrassé la secte de l'Académie; et il s'y était attaché avec ce zèle qu'inspire ordinairement aux ames vertueuses la persuasion qu'elles possèdent la vérité. Plutarque le poussa jusqu'à l'intolérance d'opinions à l'égard de quelques autres sectes. Il avait voué surtout l'opposition, je dirais presque l'antipathie la plus déclarée, aux philosophes du Portique, plus encore qu'à leur école. Non content de combattre leurs principes, il cherche à couvrir leurs personnes de ridicule et de mépris, à les faire passer pour des profanateurs de la vraie philosophie, qui semblaient avoir pris à tâche de renverser les notions communes de la raison et du bon sens que la nature a mises dans tous les hommes. Il faut bien se garder de juger des stoïciens d'après les écrits que Plutarque a publiés contre eux. Ce n'est pas un exposé de leur doctrine qu'il y présente, pour la combattre ensuite par les armes du raisonnement : il choisit dans les nombreux ouvrages sortis de leur école les endroits les plus faibles; il rapproche les passages contradictoires de ces philosophes; et c'est d'après un choix si partial qu'il leur reproche d'être en contradiction avec eux-mêmes, et de détruire tous les principes que nous tenons de la nature. Mais l'antiquité n'a pas si mal pensé de cette école célèbre, qui a produit tant de grands hommes, tant d'écrivains distingués. Cicéron en particulier loue la beauté de leur morale et la sagesse de leurs maximes. En convenant qu'ils ont quelquefois outré leurs principes, il les excuse par cette réflexion judicieuse, que le desir de la perfection a été la source de cette excessive sévérité dont ils faisaient profession. Sachant que les hommes sont toujours portés à retrancher de leurs devoirs et à les mesurer sur leur faiblesse, ils avaient passé le but, afin qu'en faisant de plus grands efforts pour y atteindre, on parvînt au moins au terme qui en approcherait le plus.

XXII. Une autre secte de philosophes que Plutarque n'a pas attaquée avec moins de zèle, ce sont les disciples d'Épicure; mais on ne peut lui reprocher ici ni la même partialité, ni la même injustice. Quoique plusieurs écrivains de l'antiquité aient donné de grands éloges à la conduite et à la doctrine d'Épicure, d'autres auteurs non moins dignes de foi l'ont peint comme un libertin d'esprit et de cœur, qui n'eut ni religion ni vertu. Il paraît difficile, d'après des témoignages si opposés, d'avoir une opinion fixe sur le fondateur de l'épicuréisme; mais ils suffisent pour ne pas accuser Plutarque de prévention, dans la guerre qu'il a livrée à sa morale et à ses dogmes : d'ailleurs, c'est presque toujours dans les écrits d'Épicure qu'il prend la matière de ses accusations et de sa censure. Ceux qui veulent justifier ce philosophe entendent des plaisirs de l'ame, cette volupté dans laquelle il faisoit consister le bonheur. Mais les maximes que Diogène Laërce nous a conservées de lui dans sa Vie, et qu'Épicure donnait pour autant de sentences et de dogmes, ne permettent pas, ce semble, de douter qu'il n'eût dans ses principes et dans sa morale les opinions les plus capables de scandaliser tous ceux qui conservaient quelque respect pour la religion et pour les mœurs. Je n'en citerai qu'une seule, pour mettre les lecteurs à portée d'en juger. « Si tout ce qui flatte les hommes » dans leurs plaisirs arrachait en même temps de » leur esprit la terreur qu'ils conçoivent des choses qui sont au-dessus d'eux, la crainte des dieux, » et ces alarmes que donne la pensée de la mort, » et qu'ils y trouvassent le secret de savoir desirer » ce qui leur est nécessaire pour bien vivre, j'aurais tort de les reprendre, puisqu'ils seraient » au comble de tous les plaisirs, et que rien ne » troublerait en aucune manière la tranquillité de » leur situation. » Quoi qu'il en soit du personnel d'Épicure, il est certain que ses disciples étaient justement décriés pour leur morale et pour leur conduite; que du temps de Plutarque ils en étaient venus au point de tenir école ouverte d'impiété, de traiter de fables toutes les opinions religieuses que les autres philosophes enseignaient : et comme c'est contre eux que Plutarque dirigeait ses attaques, bien plus que contre Épicure, qui était mort depuis quatre cents ans, on ne saurait blâmer le zèle ardent avec lequel il les a combattus.

XXIII. Entre les divers reproches qu'on fait à Plutarque, il en est deux que je ne puis, comme historien de sa vie, me dispenser de discuter. On

[1] Voyez les observations qui précèdent le *Traité sur la malignité d'Hérodote*, dans ma traduction des *OEuvres Morales*. On trouvera dans le même volume des observations sur la comparaison que Plutarque a faite d'Aristophane et de Ménandre, dans laquelle, en donnant avec raison la préférence à ce dernier, il n'a pas, à beaucoup près, rendu justice au premier, moins digne d'estime, à la vérité, par son caractère moral, mais qui, par son talent poétique, a mérité les suffrages de l'antiquité la plus éclairée. Et c'est sous ce dernier rapport que Plutarque a comparé ces deux poëtes.

l'accuse de crédulité et de superstition. On fonde la première imputation sur sa facilité à croire et à raconter des faits qui paraissent impossibles ou hors de toute vraisemblance. Par exemple, il rapporte que Pyrrhus, d'un coup de son cimeterre, fendit en deux un cavalier armé de pied en cap, et que les deux moitiés de son corps tombèrent chacune de leur côté. On regarde un pareil fait d'armes comme au-dessus des forces humaines : c'est le jugement que tout le monde en portera au premier coup d'œil. Cependant l'avantage que la position du lieu pouvait donner à Pyrrhus sur son ennemi, la trempe de son arme, la force qu'avait acquise un prince naturellement robuste, et endurci de bonne heure par les plus rudes exercices, toutes ces considérations ne rendent-elles pas le fait vraisemblable? Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui des hommes faire des traits de force qui ne paraissent pas croyables? Et dans ces temps-là les hommes, les guerriers surtout, recevaient une éducation bien différente de la nôtre, et qui pouvait doubler, tripler même leurs forces naturelles. La manière dont Plutarque raconte la délivrance de Rome par Camille, au moment où elle était pour ainsi dire dans la balance avec l'or de sa rançon, a paru encore, à ces mêmes critiques, tenir trop du merveilleux pour n'en pas suspecter la vérité. Ce qui autorise ce soupçon, c'est que Polybe, historien exact et judicieux, rapporte que pendant que les Gaulois tenaient le Capitole assiégé, ils apprirent l'invasion des Vénitiens dans leur pays, firent la paix, et se retirèrent. Il est certain que, dans le récit de Plutarque, tous les événements tiennent moins de la simplicité d'une narration historique, que du merveilleux d'un poëme. Mais est-ce la seule occasion où les faits les plus surprenants, les plus inattendus, ont eu cependant une certitude incontestable? D'ailleurs ici Plutarque a pour garant Tite-Live, qui raconte ces événements avec les mêmes circonstances. Je ne vois pas comment Polybe, né en Grèce, aurait pu être mieux instruit sur fes faits de l'histoire romaine que Tite-Live, né en Italie, et qui, pour remplir un plan aussi vaste que le sien, avait dû consulter les monuments les plus anciens, et puiser dans toutes les sources. M. Dacier avait déja justifié Plutarque de cette injuste accusation.

XXIV. Le reproche de superstition, plus grave en soi, n'est pas mieux fondé. Plutarque, dit-on, raconte avec une exactitude puérile les prodiges les plus incroyables et les plus absurdes; il voit dans les événements les plus simples des signes de la protection ou de la vengeance des dieux. Mais un historien exact ne doit-il pas rapporter tout ce qui peut faire connaître l'esprit des peuples dont il écrit l'histoire? Et quoi de plus propre à donner cette connaissance que l'opinion qu'ils avaient de ces prodiges, dont l'existence n'était pas douteuse pour eux, et qu'ils attribuaient à la divinité? Plutarque les raconte tels qu'il les a trouvés dans les historiens qui l'ont précédé. Doit-on en conclure qu'il y ajoutait foi, quand il n'accompagne son récit d'aucune réflexion qui le prouve; que dis-je? quand souvent même il y joint des réflexions judicieuses qui montrent quelles étaient à cet égard sa sagesse et sa retenue? Je pourrais citer plusieurs passages où il s'exprime avec beaucoup de force sur cette crainte superstitieuse que la vue de certains phénomènes excite dans l'ame de ceux qui en ignorent les causes; je me contente d'indiquer au lecteur ce qu'il observe à ce sujet dans la *Vie de Périclès*, chap. VI. D'ailleurs, plusieurs de ces prétendus prodiges sont reconnus aujourd'hui pour des effets naturels, peu ordinaires à la vérité, et que les anciens ne regardaient comme des miracles que parce qu'ils ne pouvaient en assigner les causes. Ces pluies de sang, dont ils étaient si effrayés, arrivent encore quelquefois, et ne sont autre chose que des insectes rouges fort petits, ou des vapeurs de la même couleur, qui retombent sur la terre. Le vulgaire peu instruit les prend pour des gouttes de sang, et les regarde comme un prodige qui lui paraît du plus sinistre présage. Aristote, qui n'était ni un ignorant ni un esprit superstitieux, parle, au rapport de Plutarque, d'une pierre tombée du haut des airs, et n'assigne aucune cause de cette chute. Pour justifier pleinement Plutarque de cette accusation injuste, il suffit de lire son *Traité contre la superstition*. Il est impossible de mieux faire sentir les dangers de cette crainte avilissante, de peindre avec plus de force le malheur des ames superstitieuses, les angoisses, les terreurs qui les agitent, et ne leur laissent pas un seul instant de repos. Ceux qui accusent Plutarque ne combattraient pas la superstition avec des armes plus puissantes, et n'en parleraient pas aussi sagement que lui.

XXV. Quel a donc pu être le motif ou le prétexte de ce reproche si souvent répété de nos jours? Il n'est pas difficile à connaître quand on a lu ses ouvrages. Plutarque était religieux; il respectait, il honorait les dieux; il remplissait fidèlement tous les devoirs que la raison naturelle prescrit à l'homme à l'égard du Dieu qu'elle lui fait connaître comme l'auteur de tous les biens. Il a parlé de la divinité en des termes si magnifiques et si sublimes, qu'on est tenté de croire qu'il connaissait nos livres saints, et que c'est à cette source pure qu'il a puisé ces grandes idées qu'on ne trouve dans aucun autre philosophe de l'antiquité, sans en excepter Platon lui-même, quelquefois si étonnant par les traits de lumière qu'il laisse échap-

per sur ce sujet. Voilà la vraie cause de ce dépit secret qui arme nos sophistes modernes contre un philosophe estimable, à qui ils ne pardonnent pas ses sentiments religieux. Un nouveau grief contre lui, c'est qu'après avoir vivement combattu la superstition, il a encore moins ménagé l'athéisme. De son temps, la Grèce était inondée d'un déluge de sophistes qui, sous le nom fastueux de philosophes, étaient les ennemis de la véritable sagesse, et faisaient gloire de leur impiété; ils s'efforçaient d'anéantir toute idée de la divinité, pour détruire avec elle toute morale et toute justice. Plutarque osa les attaquer avec courage, et opposer à ce torrent dévastateur la fermeté et la sagesse de ses principes : il compara les athées avec les superstitieux, et fit voir que l'athéisme n'est pas un moindre mal que la superstition; qu'il est même plus dangereux dans ses suites, plus funeste par son influence sur les corps politiques, à qui le frein de la religion est si nécessaire pour contenir la multitude, qui ne trouve dans les lois qu'une faible barrière à ses passions, quand la pensée de la divinité ne vient pas la frapper d'une crainte salutaire, et commander à sa conscience. S'étonnera-t-on, après cela, que nos sophistes traitent Plutarque d'esprit faible et superstitieux?

XXVI. J'ai dit que ce philosophe avait eu sur la divinité des idées plus pures qu'aucun des autres philosophes les plus éclairés. C'est, ce me semble, une partie intégrante de sa vie, que de faire connaître ses sentiments sur un point si important. « Dieu, dit-il, est nécessairement, et son existence est hors du temps. Il est immuable dans » son éternité; il ne connaît pas la succession des » temps... seul il EST; son existence est l'éternité; » et, par la raison qu'il EST, il EST véritablement. » On ne peut pas dire de lui qu'il a été, qu'il sera, » qu'il a eu un commencement, et qu'il aura une » fin... il n'y a pas plusieurs dieux; il n'y en a » qu'un seul; et ce Dieu n'est pas, comme chacun » de nous, un composé de mille passions différentes... ce qui EST par essence ne peut être qu'un; » et ce qui est un ne peut pas ne point exister. » S'il y avait plusieurs dieux, l'existence en serait » différente, et cette diversité produirait ce qui » n'a pas une véritable existence..... Afin de nous » former ici-bas, comme dans la plus belle des » visions, une juste idée de ce Dieu, donnons » l'essor à nos esprits, et élevons nos pensées au-dessus de tout ce que la nature renferme... Quant » aux émanations de ce Dieu hors de lui-même, » à ces changements par lesquels il devient feu.... » terre, mer, animal ou plante... c'est une impiété que de l'entendre. » Ce passage, et quelques autres qui se trouvent dans Plutarque et dans plusieurs anciens philosophes, me paraissent faits pour décider la question qui a divisé et qui divise encore les savants sur l'idée précise que les sages du paganisme avaient de la divinité. Les uns font de tous ces philosophes autant d'athées qui ne connaissaient d'autre Dieu que la nature, que la matière éternelle, qui, s'étant organisée par sa propre force, avait formé les êtres divers qui composent le monde. D'autres sont persuadés que la plupart des philosophes admettaient un Dieu intelligent, distingué essentiellement de la matière; qu'à la vérité ils reconnaissaient comme principe des êtres des substances matérielles, telles que l'eau, l'air et le feu; mais que par-là ils n'entendaient que le principe passif et secondaire, que la cause matérielle dont les êtres ont été formés par la cause intelligente et spirituelle, principe unique et universel de tout ce qui existe. Il me semble que ce dernier sentiment est le seul admissible; et je ne vois pas comment on pourrait expliquer autrement, soit le passage de Plutarque qu'on vient de lire, soit ceux qu'on trouve dans plusieurs autres philosophes. Enfin ce qui me paraît devoir trancher la question, c'est l'autorité même de saint Paul, qui reproche à ces philosophes qu'ayant connu par les ouvrages visibles de Dieu ses perfections invisibles, son éternelle puissance et sa divinité, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu, et ont retenu la vérité dans l'injustice, en sorte qu'ils sont inexcusables [1].

XXVII. Mais, dira-t-on peut-être, si Plutarque avait eu des idées si justes et si grandes de la divinité, serait-il resté toujours attaché aux erreurs de la philosophie païenne? n'aurait-il pas renoncé au culte absurde du polythéisme, pour faire ouvertement profession du dogme de l'unité d'un Dieu? Il est sans doute étonnant qu'après la connaissance qu'il manifeste de la vraie nature de Dieu dans le passage que nous avons cité, il ait persévéré jusqu'à la fin de sa vie dans l'attachement à un culte aussi déraisonnable que celui de l'idolâtrie; car, quoiqu'on ignore le genre de sa mort, il paraît, par le récit d'Artémidore [2], qu'il n'avait pas renoncé au paganisme. Cet auteur, qui florissait peu de temps après Plutarque, raconte que ce philosophe crut voir Mercure qui le conduisait au ciel; et que le lendemain, pendant son sommeil, quelqu'un lui interpréta ce songe, et lui dit qu'il serait très heureux; que monter au ciel, c'était le signe d'une grande félicité. Il tomba bientôt dans une maladie grave, et mourut peu de jours après. La manière dont il parle des Juifs; les interprétations absurdes qu'il donne de plusieurs rites judaïques, qu'il confond avec le culte que les païens rendaient à Bacchus; les calomnies qu'il répète,

[1] Épît. aux Rom., I, 18-21.
[2] Onirocr., liv. IV.

après d'autres auteurs, contre un peuple dont l'origine, la religion et les usages leur étaient si peu connus, prouvent que les idées exactes qu'il avait sur la divinité n'avaient pas influé sur ses autres opinions, et qu'il était toujours resté païen, au moins dans la pratique. Cette contradiction entre les principes et la conduite n'est pas rare, même dans des philosophes. D'ailleurs il faut, pour faire profession de la vérité, lors même qu'on la connaît, d'autres secours que ceux de la raison; mais on ne peut trop regretter l'aveuglement d'un philosophe qui, par sa gravité, ses connaissances et ses mœurs, est peut-être celui qui a le plus approché de la morale chrétienne. De là les vers célèbres d'un évêque grec, cités par Corsini[1], lequel demandait à Dieu que s'il avait résolu de retirer des enfers quelques uns des infidèles qui y étaient retenus, il accordât à ses prières le salut de Platon et de Plutarque, comme étant ceux qui avaient le plus approché de ses lois divines. Socrate et Cicéron ont été l'objet de semblables vœux.

XXVIII. Plutarque, en s'attachant de préférence à la morale, n'avait pas négligé les autres branches de la philosophie. On voit, par ses ouvrages, qu'il avait embrassé et même approfondi toutes les parties de cette science si étendue et si utile. La grande variété des objets qu'il a traités en forme naturellement des classes différentes. On peut les diviser, 1° en ouvrages purement moraux; 2° en ouvrages de politique; 3° en ouvrages de physique et de métaphysique; 4° en traités de mythologie; 5° en sujets de littérature; 6° d'autres roulent sur les mœurs et les usages des anciens; 7° il y en a qui traitent de toutes sortes d'objets, et que j'appelle des mélanges; 8° quelques uns sont purement historiques; 9° il y en a qui sont en partie historiques, en partie moraux; 10° d'autres enfin sont des recueils d'anecdotes et de bons mots. On voit, par cette division, que rien n'était étranger à Plutarque; que son étonnante érudition avait tout embrassé, et qu'il possédait l'universalité des connaissances qu'on pouvait acquérir de son temps. Les traités de pure morale sont en général d'une lecture facile; ce sont aussi les plus intéressants, les plus agréablement écrits, ceux où la beauté de son ame se montre tout entière : ils annoncent une grande connaissance du cœur humain, dont ils développent jusqu'aux moindres replis; ils abondent en réflexions judicieuses, en pensées profondes, qui, comme il le dit lui-même d'un autre, sont trempées dans le bon sens. C'est peut-être le plus beau monument que la raison ait élevé à la vertu.

[1] *In vit. Plut.*

XXIX. Quoique tous les écrits de cette première classe aient un mérite réel, il y en a plusieurs qui doivent être distingués, et qui réunissent à un degré éminent les qualités que je viens de marquer. De ce nombre est le *Traité sur l'éducation*, où, dans un court espace, il a rassemblé tout ce qu'on peut dire de plus sensé, de plus judicieux sur cette importante matière. Celui où il donne des règles pour lire avec fruit les poëtes semblerait d'abord devoir appartenir à la littérature : mais il a envisagé son sujet du côté de la morale; et, outre qu'il fait connaître la grande érudition de son auteur, il montre surtout comment il rapportait tout à la science des mœurs, et comment il savait y ramener les objets qui en paraissaient le plus éloignés. On pourrait regarder comme inutile de donner des préceptes sur la manière dont on doit écouter : ce sujet, qui paraît stérile au premier coup d'œil, devient, sous la main de Plutarque, un champ fécond des conseils les plus utiles à la jeunesse, et exprimés de la manière la plus agréable. Le *Traité sur le discernement entre le flatteur et l'ami* est admirable par la sagacité avec laquelle ce philosophe démêle les artifices du premier, et par les sages préservatifs qu'il donne pour se garantir des dangers de la flatterie, cette peste des mœurs. Mais celui qui a pour objet de juger *des progrès qu'on a faits dans la vertu* est le plus étonnant de tous par la sublimité et l'excellence de sa morale, par les règles sévères qu'il établit pour se connaître soi-même et pour juger ses actions. Il a aussi le mérite d'être un des mieux écrits, d'abonder en belles pensées, en riches comparaisons, en métaphores hardies, en images agréables. Sa *Consolation à Apollonius* sur la mort d'un fils moissonné à la fleur de son âge est un modèle de sensibilité, de douceur et de grace; de cette manière délicate avec laquelle on doit toucher à des blessures qui s'aigrissent ordinairement par les remèdes mêmes qu'on y applique. J'ai déja fait connaître la lettre de *Consolation à sa femme sur la mort de sa fille*.

XXX. Dans les *Préceptes de mariage*, il a tracé les devoirs de cet état sous des emblêmes et des images ingénieux, et dans un style plein de douceur et d'aménité, qualités qu'il conseille aux époux, s'ils veulent que cette union fasse leur bonheur mutuel. Ses *Préceptes de santé* pourraient être regardés comme un ouvrage de médecine; mais, par la manière dont il a envisagé son sujet, il appartient principalement à la morale : il est d'ailleurs intéressant sous l'un et l'autre rapport. J'ai déja dit avec quelle force de pinceau il avait tracé les caractères et les effets de la superstition : son *Banquet des sept Sages* est une idée heureuse; mais il ne l'a pas remplie avec l'inté-

rêt que semblait promettre la réputation des convives. Les matières qu'ils traitent n'ont pas toute l'importance qu'ils y attachent; et celles qui seraient plus intéressantes n'y sont qu'effleurées : il contient cependant des maximes très sages de politique et de morale. Un de ses meilleurs Traités est celui *de la Tranquillité de l'ame*; il respire ce calme, cette paix d'une ame toujours ferme, toujours égale, toujours invincible, dans la prospérité comme dans les revers de la fortune. Sénèque a traité le même sujet; mais quelle froideur, quelle sécheresse, au lieu de cette douceur, de cette aimable sensibilité qui règne dans celui de Plutarque! Parmi les ouvrages de cette classe, la plus nombreuse de toutes, il n'est pas de sujet plus important, ni qui soit mieux traité sous tous les rapports, que celui où il entreprend de justifier les *délais que la justice divine apporte à la punition des coupables*. Il est plein d'une excellente philosophie, puisée dans les meilleures sources. La variété qu'y répandent les traits d'histoire dont il l'a semé, les exemples dont il est enrichi, les images et les ornements du style qui couvrent de fleurs une discussion épineuse et délicate, et qui prêtent une nouvelle force à des raisonnements sans réplique, en font incontestablement un des plus beaux écrits de Plutarque. Il est suivi d'un *fragment* précieux *sur l'Immortalité de l'ame*, que Stobée nous a conservé, et qui paraît appartenir aux *Traités sur l'ame* que Plutarque avait composés, et qui sont perdus. Les deux *Discours contre l'usage des viandes* sentent un peu la déclamation : il examine cette question non en physiologiste qui aurait cherché dans la conformation du corps humain, dans les effets physiques de cet usage, des motifs pour en détourner les hommes; mais en moraliste qui n'y considère que ce qu'a de barbare cette coutume, et qui emploie des idées énergiques, des expressions fortes pour en inspirer l'horreur. Ses *Traités sur l'enseignement de la Vertu*, sur *la Vertu morale* dont il fait connaître les divers caractères, sur *la Colère*, sur *la Démangeaison de parler*, *l'Amour fraternel*, *la Curiosité*, *l'Amour des pères et des mères pour leurs enfants*; sur *les Malheurs du vice*, sur *l'Utilité qu'on peut retirer de ses ennemis*, sur *les Inconvénients des amitiés trop multipliées*; sur *l'Avarice*, *la fausse Honte*, *l'Envie et la Haine*; sur *la Manière de se louer soi-même sans exciter l'envie*, sur *l'Exil et l'Usure*, contiennent tous des préceptes pleins de sagesse, toujours ramenés à la pratique de nos devoirs, le seul but que la morale doive se proposer, et dont Plutarque ne s'écarte jamais.

XXXI. Les divers *Traités de politique* forment une des classes les plus intéressantes. Le premier a pour objet d'établir qu'un philosophe doit surtout converser avec les princes. Il entend par philosophes des hommes aussi modestes qu'éclairés, qui n'auraient d'autre ambition que celle d'aider les rois de leurs conseils, et de contribuer par leurs lumières au bonheur des peuples. Il leur trace la conduite qu'ils doivent tenir pour être utiles aux princes sans se nuire à eux-mêmes, et sans se laisser corrompre par l'air contagieux qu'on respire dans les cours. Dans le second, il fait voir qu'un prince doit être instruit : on n'exige pas de lui sans doute qu'il soit versé dans les sciences et dans les arts, il suffit qu'il en ait une légère teinture pour pouvoir en parler, et s'en occuper même quelquefois agréablement; mais la grande science qu'il lui importe d'acquérir, l'art sublime auquel il doit se former, c'est celui de gouverner sagement ses peuples et de tout rapporter à cette fin unique. La justice est la première vertu et le premier devoir des rois : c'est par elle qu'ils font luire aux yeux des mortels les rayons de la divinité, dont ils sont sur la terre les images vivantes. Il examine dans le troisième si un vieillard doit s'occuper d'administration publique : il paraît, par ce qu'il y dit de lui-même, qu'il le composa dans sa vieillesse; et c'est une preuve qu'il conservait encore, à ce dernier âge, une raison saine, une justesse de vues et une vigueur d'esprit qui confirment la décision affirmative qu'il a donnée sur cette question. A la vérité ce n'est pas quand on est vieux qu'il faut entrer dans l'administration; mais un vieillard peut et doit même en continuer l'exercice : il y est plus propre que les jeunes gens, parce qu'il inspire plus de confiance, et que, dans des temps difficiles, il est plus capable de rassurer par sa sagesse les esprits alarmés. D'ailleurs, à un âge où ils ne peuvent plus goûter que les jouissances pures qui naissent des occupations honnêtes, est-il rien qui leur procure plus sûrement ces plaisirs que les soins importants d'une administration publique, où ils ont sans cesse des occasions d'éprouver les sentiments délicieux que la vertu fait goûter?

XXXII. Le but de Plutarque, dans ses *Préceptes politiques*, n'est pas de tracer, comme l'ont fait Platon, Aristote et Cicéron, un plan de république, ou un recueil de lois : il donne seulement des conseils à un jeune homme de la ville de Sardes, pour se conduire sagement et avec fruit dans l'administration où l'avait engagé le desir d'être utile à sa patrie. Il lui apprend d'abord dans quelle disposition il doit y entrer, les vues qu'il doit s'y proposer, les qualités nécessaires pour y gagner la confiance des peuples, les écueils dont il a à se préserver, les moyens ou de prévenir l'envie ou de la désarmer. A ces qualités, qui tien-

nent au talent de l'administrateur, il joint le tableau des vertus qui doivent le caractériser : c'est un désintéressement à toute épreuve, un esprit calme qui ne se laisse jamais entraîner par une ambition funeste ; une sage modération qui, loin d'aspirer à de trop grands honneurs, préfère des distinctions et des récompenses moins brillantes, mais plus solides. Les préceptes pleins de sagesse que ce traité contient sont continuellement appuyés d'exemples qui leur donnent plus de poids, et qui soutiennent l'attention, qu'une longue suite de préceptes, dans un sujet sérieux, aurait pu fatiguer. Le dernier de ces Traités est un très court opuscule sur les trois principales sortes de gouvernement, la monarchie, l'oligarchie, c'est-à-dire le gouvernement d'un petit nombre de nobles ou de riches, et la démocratie. Ce n'est qu'un fragment d'un ouvrage plus étendu; ce qui nous en reste ne contient que la définition du mot *gouvernement*, avec ses diverses acceptions, et sa division en trois espèces. Il admet la bonté des deux dernières ; mais, d'après Platon, il donne la préférence au gouvernement monarchique, comme à celui qui peut seul porter la vertu à sa plus grande perfection, sans jamais sacrifier l'intérêt public à la force ou à la faveur. Tel est en effet le sentiment de Platon[1] ; et Aristote[2], malgré son penchant à le contredire, est ici de son avis. Cette opinion doit paraître extraordinaire dans des hommes qui étaient nés ou qui vivaient sous des gouvernements républicains. Le *Fragment sur la noblesse* mérite, par son étendue, que j'en fasse mention. Le traité était divisé en deux parties, dont la première contient les témoignages opposés de divers écrivains sur les avantages et les inconvénients de cet établissement. La seconde entrait dans l'examen des raisons pour et contre l'institution de la noblesse : cette seconde partie est perdue ; et c'était la plus intéressante, puisqu'elle traitait le fond de la question. Mais dans ce qui nous en reste, Plutarque a laissé assez entrevoir son opinion, pour nous faire juger qu'il croyait la noblesse utile aux sociétés politiques. Il s'élève contre l'injustice de certains sophistes qui, fermant les yeux à l'évidence, prétendent que la noblesse des ancêtres ne contribue en rien au mérite de leurs descendants; il leur oppose les témoignages d'une foule d'écrivains, poëtes, historiens et philosophes, qui tous ont fait le plus grand cas de cette institution politique, et lui ont attribué les plus heureux effets.

XXXIII. La physique et la métaphysique sont la partie faible de cette vaste collection. Les ouvrages qui roulent sur ces deux sciences, et en particulier sur la seconde, outre les défauts qui tiennent au siècle de Plutarque, où elles n'avaient pas fait encore de grands progrès, sont en général mal digérés, écrits sans intérêt, et avec peu de méthode et de clarté : c'est un chemin hérissé d'épines, et dont la fatigue n'est pas compensée par l'avantage de trouver de temps en temps quelques fleurs à cueillir. Ils ont cependant le mérite de nous faire connaître, sur un grand nombre de matières, les opinions des anciens, que nous ignorerions sans les ouvrages de Plutarque. Son *Traité sur le Destin*, cette question si long-temps agitée par les anciens philosophes, et toujours indécise, est d'autant plus obscur qu'il nous est parvenu très incomplet. Celui où il expose les *Opinions des philosophes sur les principales questions de la physique* est une compilation si mal faite, si sèche et si aride de ce que les anciens ont pensé sur chaque matière, que je ne crois pas qu'elle soit de Plutarque, comme je l'ai montré dans les observations qui précèdent cet ouvrage. Ses *Questions naturelles*, ses *Recherches sur la cause du froid*, contiennent des erreurs qu'il faut imputer à la science même, qui était encore fort peu avancée. Cependant quelques unes de ces questions sont intéressantes par leur objet, et offrent des solutions satisfaisantes. L'opuscule où il examine *Quel est le plus utile du feu ou de l'eau* n'est qu'une déclamation assez froide, dans laquelle il se livre à son imagination, et se perd dans des idées générales qui n'ont aucun appui solide. D'ailleurs cette manière de soutenir le pour et le contre sur un même sujet, comme il le fait dans cet ouvrage, où il plaide d'abord pour l'eau et ensuite pour le feu, est, ce me semble, moins propre à former, comme on le croit, l'esprit et le raisonnement, qu'à leur donner du faux et du travers, à leur faire contracter l'habitude d'une dialectique pointilleuse qui obscurcit plutôt la vérité qu'elle ne sert à la faire connaître.

XXXIV. Le *Traité de la face qui paraît sur la lune* renferme quelques questions d'astronomie; mais, dans sa plus grande partie, il roule sur la physique. C'est un des plus curieux de Plutarque; il est plein d'érudition : il contient une foule de bonnes observations sur la nature et la substance du globe lunaire ; et l'on y voit exposées avec beaucoup de justesse et de netteté les vraies causes des taches obscures que la lune présente, et qui forment cette espèce de face humaine qui paraît sur le disque de cette planète. Son ouvrage sur *l'Industrie des animaux* aurait été plus utile et plus intéressant, s'il eût recherché en physicien la nature du principe qui fait agir les animaux, et qu'il l'eût comparé avec les effets que

[1] *In Republica.*
[2] Liv. III de sa Polit., ch. XIV et suiv.

produit cette cause intérieure et inconnue de leurs actions : mais, après avoir dit peu de chose sur ce sujet, il se borne à examiner quels animaux sont les plus industrieux, de ceux qui vivent sur la terre, ou de ceux qui peuplent les eaux. La cause des uns et des autres est plaidée contradictoirement, et l'arbitre choisi pour prononcer laisse le procès indécis. Les preuves apportées par les deux défenseurs ne sont guère que des observations sur la finesse et les ruses des animaux, avec une foule de petits contes, dont quelques uns doivent passer pour apocryphes. Dans le Traité suivant, qui roule sur la même matière, il veut prouver *que les bêtes ont l'usage de la raison*. Il a donné à celui-ci une forme plus piquante, quoique un peu exagérée; il a mis en scène, d'un côté Ulysse, le plus prudent des héros grecs; et de l'autre un de ses compagnons que les poisons de Circé avaient changés en bêtes. Il a choisi celui qui avait été métamorphosé en pourceau, pour rendre le contraste plus frappant; et il lui fait faire des raisonnements très philosophiques sur la nature des passions qui déshonorent l'espèce humaine, et qui sont la plupart inconnues aux animaux. Il en conclut que les bêtes sont, aussi bien que les hommes, douées d'intelligence et de raison. Ce rapprochement des animaux et des hommes peut bien fournir aux philosophes quelques considérations utiles pour faire rougir ces derniers de l'abus qu'ils font de leur raison; mais on ne peut en prendre un prétexte de dégrader le plus beau don que le Créateur ait fait à l'homme, et qui met un intervalle immense entre celui-ci et les animaux, même en admettant l'immatérialité du principe qui fait agir ces derniers.

XXXV. Ses *Questions platoniques* ont pour objet d'expliquer certains termes métaphysiques employés par Platon, et quelques effets physiques que ce philosophe rapporte sans en assigner les causes. Les *Questions métaphysiques* sont toujours obscures, par la dialectique serrée qui les accompagne; et celles qui roulent sur la physique se sentent du peu de progrès que cette science avait fait du temps de Plutarque. De tous les ouvrages de cette troisième classe, et même de tous ceux qui nous restent de lui, le plus difficile, sans contredit, est son *Traité sur la création de l'ame* d'après le *Timée* de Platon; son objet est de développer les principes par lesquels ce philosophe a voulu expliquer la formation de ce qu'il appelait l'ame du monde. La doctrine des nombres harmoniques de Pythagore, sur laquelle est fondé le système de Platon, jette dans son ouvrage une telle obscurité, qu'il est souvent inintelligible. Les anciens eux-mêmes en ont jugé ainsi. « Cela est plus obscur que les nombres de Platon, écrivait Cicéron à Atticus[1]. » Le commentaire de Plutarque n'est ni moins obscur, ni moins hérissé d'épines que l'ouvrage qu'il se propose d'éclaircir. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit de ses *Traités contre les stoïciens et contre les disciples d'Épicure*. J'ajouterai seulement que ces derniers écrits tiennent en partie à la morale, puisqu'il y fait voir qu'on ne peut vivre agréablement quand on suit la doctrine d'Épicure; mais la plus grande partie est employée à discuter les principes physiques des épicuriens. Dans le second, où il attaque en particulier un épicurien nommé Colotes, qui avait parlé avec beaucoup de mépris des philosophes les plus respectables et censuré vivement leur doctrine, Plutarque prend leur défense, et en justifie les principes et la morale. Il a mis dans cette discussion un peu trop d'emportement et d'aigreur; mais il compense ce défaut par l'exactitude de ses raisonnements, par une morale pure, par un grand amour pour la vertu, par le desir le plus vrai du bonheur des hommes, par tous les sentiments honnêtes qui éclatent dans ces deux ouvrages. Ils sont suivis d'un opuscule où il examine si les épicuriens ont raison de dire qu'il faut cacher sa vie, c'est-à-dire vivre dans l'obscurité. Il soutient le contraire; et, par des considérations morales, prises de l'intérêt particulier de l'homme et du bien commun de la société, il montre qu'il est utile d'être connu, et de servir la patrie par ses talents. Je ne parle point du *Traité des fleuves et des montagnes*, la plus misérable de toutes les compilations, qui n'est qu'un tissu des récits les plus absurdes et les plus incroyables, rapportés sur le témoignage des auteurs les plus suspects, dont plusieurs peut-être n'ont jamais existé. Cet ouvrage est absolument indigne de Plutarque, et on ne saurait sans injustice le lui attribuer.

XXXVI. Les ouvrages mythologiques ne sont pas la classe la moins intéressante de cette collection. Les *Recherches sur l'inscription* Ei *du temple de Delphes* paraissent au premier coup d'œil un sujet peu important; mais Plutarque y a mis beaucoup d'intérêt par le grand nombre d'objets qu'il y a fait entrer. Il y discute des points d'histoire, de mythologie, de physique, de géométrie et de métaphysique. J'ai cité plus haut[2] l'interprétation qu'il donne de ce mot *Ei*, qu'il explique par ceux-ci, *vous êtes un*; explication qui contient la métaphysique la plus pure et la plus lumineuse. Il examine, dans le second Traité, *Pourquoi la Pythie ne rendait plus ses oracles en vers* : mais cette question en occupe à peine la moitié; le reste

[1] *Epist.*, lib. VII, ep. 13.
[2] Chapitre XXVI, pag. XXV.

est employé à des digressions qu'amène la curiosité des étrangers à qui les prêtres de Delphes montrent les statues et les ornements du temple. Ces digressions cependant ne sont pas tout-à-fait étrangères au sujet, et ont le mérite d'y semer de la variété. La cause *de la cessation des oracles* est le sujet du troisième; question importante qui a été agitée par les anciens et par les modernes, et qui, parmi ces derniers, a donné lieu à des écrits contradictoires : mais cette question ne remplit que la très petite partie du dialogue; il y recherche beaucoup plus les *causes de la divination et de l'enthousiasme prophétique*. Il est vrai qu'il a su lier ces deux objets, en montrant qu'ils tiennent en partie l'un et l'autre à des causes physiques sujettes à des vicissitudes qui ont pu faire cesser quelques oracles. Il y a fait entrer des digressions un peu longues; et celle qui regarde la pluralité des mondes, outre qu'elle est fort abstraite, ne tient que de loin au sujet. Malgré cela, le dialogue est en général d'un grand intérêt, et par l'importance du sujet, et par la variété des objets qui y sont discutés. Le plus considérable de ses ouvrages de mythologie, et un des plus curieux de tous ceux que ce philosophe a composés, c'est son *Traité d'Isis et d'Osiris*, dans lequel il se propose d'expliquer la fable égyptienne de ces deux divinités, et de faire connaître les opinions différentes des anciens sur ce sujet. Il n'a rien négligé pour s'instruire de tout ce qui pouvait jeter du jour sur une matière obscure et peu connue : il a consulté tous les monuments; il a porté même ses recherches plus loin que l'Égypte; il a puisé dans la doctrine des autres peuples orientaux des objets de comparaison qui donnent plus de poids à ses explications. Il les rapporte toutes à cette opinion des deux principes du bien et du mal, répandue dans l'Orient et adoptée par les Grecs; système favori de Plutarque, et qu'avaient introduit dans les écoles des philosophes la vue des désordres physiques et moraux qui troublent l'harmonie de l'univers, et la crainte que Dieu ne parût être l'auteur du mal. Ce Traité est le monument le plus précieux et le plus complet que l'antiquité nous ait transmis sur cette matière.

XXXVII. Les ouvrages de littérature sont pour la plupart, à ce que je crois, les premiers fruits de sa jeunesse; ce sont de ces essais par lesquels les anciens, dans la Grèce et à Rome, commençaient à essayer leurs forces et à former leur talent. Plutarque a choisi des sujets brillants, qui prêtaient à l'éloquence et ouvraient un vaste champ à son imagination. Il établit dans l'un que *la grandeur des Romains a été plutôt l'ouvrage de la fortune que celui de la vertu*. Dans les deux suivants, il veut au contraire montrer qu'*Alexandre n'a pas dû, comme les Romains, sa grande puissance à la faveur de cette divinité, mais à sa seule vertu* : il lui prête les motifs les plus purs et les plus philosophiques dans la conquête des nations barbares; à l'en croire, ce prince était moins jaloux de les soumettre à son empire, que de les civiliser et de les acquérir à la sagesse. Dans ces trois discours, Plutarque s'est trop livré à l'ardeur de sa jeunesse et au feu de son imagination; il a trop écouté la prévention nationale, et cette pente que les Grecs avaient à s'attribuer la supériorité sur tous les autres peuples. Mais son âge doit faire excuser ses défauts; il a jugé dans la suite de ces mêmes objets d'une manière plus judicieuse et plus sensée. Son *Discours sur les Athéniens* est encore un des fruits de sa jeunesse, dont il faut porter le même jugement. Il y met en parallèle les guerriers qu'Athènes a produits, avec les historiens, les orateurs et les poëtes qui ont fleuri dans son sein; et il conclut de cette comparaison que les exploits de ses généraux ont beaucoup plus contribué que les ouvrages de ses écrivains à sa gloire et à sa puissance. Quoique l'imagination domine moins dans ce discours que dans les trois précédents, elle l'égare encore quelquefois, et l'emporte au-delà du vrai. J'ai parlé de sa *Comparaison d'Aristophane avec Ménandre*, et de son *Traité sur la malignité d'Hérodote*, que je mets dans cette classe, parce qu'il y examine quelles sont les qualités qui forment le bon historien, et la manière dont il doit écrire l'histoire. Je place encore ici le *Traité sur la musique*, qui semblerait devoir faire une classe à part, mais qui appartient à la littérature, parce qu'il est moins dogmatique qu'historique, et qu'il consiste plus en recherches sur l'histoire de cet art, qu'en discussions savantes sur ses principes et sur sa théorie. Son but principal est de faire connaître l'origine et les inventeurs de la musique; ceux à qui elle a dû ses progrès et sa gloire; les moyens qu'ils ont employés, les causes qui ont amené sa décadence et sa corruption; enfin les avantages qu'on peut tirer de cet art pour former les mœurs, quand on sait en faire un bon usage et le renfermer dans de justes bornes. Cet ouvrage est curieux et intéressant, par la connaissance qu'il nous donne d'un très grand nombre de poëtes-musiciens de la plus haute antiquité, et de faits peu connus dont il a conservé le souvenir.

XXXVIII. Le tableau des mœurs et des coutumes des anciens peuples est un des sujets qui nous attachent le plus. Cet intérêt est plus vif encore quand il s'agit de ces nations qui ont occupé avec tant d'éclat la scène du monde. Nous trouvons un singulier plaisir à connaître leurs usages domestiques, leurs cérémonies religieuses, les actions de leur vie privée; nous croyons alors être leurs contem-

porains, et vivre au milieu d'eux. Plutarque nous a laissé deux *Traités* de ce genre, l'un *sur les usages des Romains*, l'autre *sur ceux des Grecs*. Il s'est beaucoup plus étendu sur les premiers, sans doute parce qu'il écrivait pour les Grecs, à qui les mœurs romaines étaient moins connues. Le long séjour qu'il avait fait à Rome, et l'entreprise qu'il avait formée d'écrire la vie des plus célèbres Romains, l'avaient mis à portée d'étudier avec soin leurs usages. Aussi lui avons-nous l'obligation de nous avoir conservé beaucoup de pratiques usitées chez les Romains et même chez les Grecs, que nous ignorerions sans lui. Ce qui rend ces deux ouvrages plus curieux, c'est que, non content de rapporter les faits, il en recherche l'origine, et s'applique à en découvrir les causes physiques, morales ou politiques. Il est vrai qu'il n'est pas toujours heureux dans celles qu'il adopte sur les coutumes des Romains; mais alors on a pour se garantir de l'erreur les auteurs de cette nation, dont on doit naturellement préférer le témoignage à celui de Plutarque.

XXXIX. De tous ceux de ses ouvrages que le temps a respectés, il n'en est pas de plus instructif et de plus amusant que ses *Propos de table* ou ses *Mélanges* : il nous en a laissé neuf livres, dont le quatrième est imparfait. La multitude et la variété des sujets qu'il y traite, la sagacité avec laquelle il discute des questions, souvent assez subtiles, sur des points de physique, de médecine, de morale, de politique, d'histoire, d'antiquités et de littérature, en font un recueil très varié, très piquant, et prouvent autant l'agrément de son esprit que l'étendue de ses connaissances. A la vérité il se trompe souvent sur les questions de physique, comme je l'ai déja observé; mais ces erreurs sont rachetées par une foule de connaissances dont cet ouvrage nous offre un dépôt précieux, et qui seraient perdues pour nous, s'il n'eût pris soin de nous les conserver. Le ton de liberté, d'enjouement et de bonhomie qui règne entre les convives, presque tous parents ou amis, donne un tableau fidèle de ces mœurs antiques et naïves dont la peinture nous affecte vivement. La simplicité avec laquelle ils s'entretiennent ensemble s'allie à un ton de politesse et de savoir qui plaît et qui attache; car il ne faut pas croire que la gravité des objets qu'ils traitaient mît dans leurs repas de la tristesse et de l'ennui : cette froide pédanterie qui effarouche les ris et les graces ne s'y montrait jamais; et la liberté de la table, que rien ne gênait chez eux, leur inspirait cette douce gaieté qui assaisonne les entretiens les plus solides, du sel piquant d'une plaisanterie agréable.

XL. Les deux *Traités historiques* qui se trouvent dans la collection des *Œuvres Morales* ne sont certainement pas de Plutarque. Les *Parallèles d'histoires grecques et romaines* ne peuvent être l'ouvrage que d'un écrivain obscur et inepte, qui a voulu accréditer une production informe, à la faveur d'un nom illustre. Il est vraisemblable, comme l'a pensé un savant académicien [1], que l'auteur de cette misérable compilation a eu pour but de prouver la vérité de plusieurs faits de l'histoire grecque qui pouvaient paraître fabuleux, par d'autres traits de l'histoire romaine qu'on regardait comme constants. Il le soupçonne, et, je crois, avec raison, d'avoir mêlé beaucoup de faux dans ce qui appartenait à l'histoire grecque, afin de ne laisser, par rapport aux actions extraordinaires, aucun avantage aux Romains. Mais tout prouve qu'on peut nier avec fondement la vérité de tous les faits qu'il attribue seul aux Grecs; et les historiens qu'il cite sont si peu connus, qu'on peut douter très légitimement qu'ils aient jamais existé. Le second de ces ouvrages comprend la *Vie des dix plus anciens orateurs d'Athènes*, Antiphon, Andocidès, Lysias, Isocrate, Isée, Eschine, Lycurgue, Démosthène, Hypéridès et Dinarque. Ce serait faire un tort réel à la mémoire de Plutarque, que de mettre un pareil ouvrage sur son compte. On n'y voit ni critique, ni goût; les faits y sont entassés sans ordre et sans discernement; l'auteur y tombe fréquemment dans des redites fastidieuses et des contradictions choquantes, soit avec lui-même, soit avec les historiens les plus dignes de foi. Plutarque, il est vrai, avait composé les Vies de ces dix orateurs; on n'en peut douter d'après le catalogue de son fils Lamprias; mais elles ne subsistent plus; et c'est peut-être cette mauvaise compilation, faite vraisemblablement d'après ce premier ouvrage, qui aura d'abord fait négliger et perdre enfin l'original pour conserver cette faible copie.

XLI. Les deux *Traités*, en partie historiques et en partie moraux, sont ceux du *Démon de Socrate* et *de l'Amour*. Dans le premier, qui semble promettre des recherches sur ce que Socrate appelait son démon ou son esprit familier, il en est dit très peu de chose; et le véritable sujet de cet ouvrage est le récit fait par Caphisias, frère d'Épaminondas, à un Athénien, de la conspiration qui fit rentrer dans Thèbes Pélopidas et les autres bannis, et de la défaite des tyrans que les Lacédémoniens y avaient établis. Mais, au lieu d'une simple narration, Plutarque a fait de cet événement un drame plein d'intérêt, où les acteurs paraissent successivement sur la scène, et, à travers plusieurs incidents et plusieurs obstacles, conduisent enfin l'action à un heureux dénouement. La question du

[1] M. l'abbé Sallier, *Acad. des Inscript.*, tom. VI, p. 52 et suiv.

démon de Socrate n'y est placée que comme un épisode que le hasard semble amener. Il rapporte les diverses opinions que les anciens avaient sur la nature de ce génie, et ne décide pour aucune. Apulée, qui a fait aussi un *Traité sur le démon de Socrate*, prononce sans balancer que c'était un de ces génies ou esprits que les anciens supposaient attachés aux hommes pour les éclairer et les conduire. Le *Traité sur l'Amour* est un monument élevé par Plutarque à la gloire des femmes, et en particulier à celle d'une Gauloise célèbre nommée Éponine, femme de Sabinus, dont l'histoire est connue de tout le monde. Une femme riche et de grande naissance voulait épouser un jeune homme aimable et plein de mérite. Les obstacles qu'elle trouvait à un mariage disproportionné pour l'âge et la fortune lui firent concevoir le projet hardi de l'enlever, et de l'épouser sur-le-champ; ce qui fut exécuté. L'inclination d'Isménodore pour ce jeune homme amène à parler de l'amour, et à distinguer l'attachement qui naît d'un sentiment honnête, d'avec la cupidité qui n'a pour but que le plaisir. On fait connaître les caractères de l'amour, le bonheur de la tendresse conjugale, le plus intime, le plus fort de tous les sentiments. Comme on avait avancé que les femmes n'étaient pas capables d'un véritable amour, Plutarque les venge de cette imputation, et montre qu'un attachement vertueux est aussi bien le partage de l'union conjugale que de l'amitié. Il le prouve par l'exemple de la tendresse courageuse d'Éponine pour son mari. Ce *Traité* intéressant est suivi de cinq aventures tragiques dont l'amour a été l'occasion, et qui prouvent que cette passion, si douce en apparence, est capable de porter ceux qui s'y livrent aux cruautés les plus révoltantes.

XLII. Dans la dernière classe, qui comprend les recueils d'anecdotes de maximes et de bons mots, sont d'abord les *Apophthegmes* ou *paroles mémorables des rois et des capitaines célèbres*; ouvrage que quelques critiques ont cru n'être pas de Plutarque, et que d'autres en particulier Érasme, jugent digne de lui. Un des grands avantages de ce recueil, c'est, selon l'auteur lui-même, qu'il sert à faire mieux connaître que les actions, le caractère et les mœurs de ceux dont on rapporte les paroles. Il ne faut pas croire néanmoins que ces paroles aient toutes un égal degré de bonté; plusieurs manquent de noblesse, et ne répondent pas à l'idée que l'histoire nous donne des grands hommes qui les ont proférées. Plutarque a recueilli en particulier les *Apophthegmes des Lacédémoniens et ceux de leurs femmes*, et y a joint un *Abrégé des institutions des Spartiates*. Plusieurs critiques refusent encore plus formellement de reconnaître Plutarque pour le père d'une production écrite avec beaucoup de négligence, où l'on trouve peu de jugement et de goût. Quelle apparence, par exemple, disent-ils, que Plutarque, après avoir exposé en détail, dans la *Vie de Lycurgue*, les institutions de ce législateur, en eût fait un Traité séparé, moins complet, dont le commencement est tronqué, et où l'auteur n'est pas toujours d'accord avec ce qui en est rapporté dans la *Vie de Lycurgue?* Ces raisons sont plausibles; cependant ces mêmes critiques conviennent que ces deux opuscules peuvent être mis avec fruit entre les mains des jeunes gens, à cause du grand nombre de faits historiques et des leçons de morale qu'ils renferment. Le dernier ouvrage de cette classe contient une suite d'anecdotes beaucoup plus étendues que celles des recueils précédents. Plutarque s'y propose de montrer, par un genre de preuves qui paraissent sans réplique, celles des faits, que les femmes ne le cèdent pas aux hommes en vertu. Pour prévenir l'objection qu'on aurait pu lui faire, s'il s'était borné à quelques femmes isolées choisies avec soin dans toutes les nations, il a pris la plupart de ses exemples dans des faits dont les héroïnes ont été toutes les femmes d'une même ville ou d'un même pays. Au reste, ici le mot VERTU ne se prend pas dans le sens rigoureux qu'on lui donne. Ces actions ne sont pas toutes bonnes et honnêtes; ce sont pour la plupart des traits de courage et de hardiesse qui annoncent une fermeté et une force d'esprit peu communes.

XLIII. Dans cette collection si vaste des *Œuvres Morales de Plutarque*, il n'y a donc guère que sept ou huit Traités dont on ne le reconnaisse pas généralement pour auteur. Il y en a deux dont la supposition est universellement avouée; ce sont les *Parallèles d'histoires grecques et romaines*, et le *Traité des fleuves et des montagnes*. Quelques critiques ont imprimé la même tache d'illégitimité aux *Discours sur les Romains et sur Alexandre*, aux *Recueils des Apophthegmes et des Institutions lacédémoniennes*, que d'autres reconnaissent pour légitimes. C'est peu, dans un si grand nombre d'ouvrages. Tous les Traités de pure morale sont incontestablement de Plutarque; c'est la plus belle portion de ce riche héritage qu'il nous a transmis, et qui fait tant d'honneur au bon esprit, aux vastes connaissances, aux sages principes d'un écrivain que je ne balance pas à regarder comme un des philosophes de l'antiquité qui ont le plus honoré ce titre respectable, et qui s'en est montré encore plus digne par ses vertus que par ses talents.

SUPPLÉMENT

A LA VIE DE PLUTARQUE.

Un homme de lettres connu par plusieurs bons ouvrages, et en particulier par un savant *Traité sur les mystères du paganisme,* m'a fait connaître une inscription grecque rapportée par Mélèce, auteur d'une *Géographie ancienne et nouvelle,* écrite en grec, qui dit avoir trouvé cette inscription à Chéronée en Béotie, patrie de Plutarque, près de la fontaine publique. Elle avait été gravée à l'honneur de Sextus Claudius Autobule, sixième descendant de Plutarque, dont nous publions les *Vies*. L'ouvrage de Mélèce a été imprimé à Venise en 1728. Voici cette inscription, qui n'a pu échapper tout entière aux injures du temps :

ΣΕΞΤΟΝ ΚΛΑΥΔΙΟΝ ΑΥΤΟΒΟΥΛΟΝ ΟΜΩΝΥΜΟΝ ΤΩ ΠΑΤΡΙ, ΕΚΤΟΝ ΑΠΟ ΠΛΟΥΤΑΡΧΟΥ, ΑΡΗΤΗΝ ΠΑΣΑΝ ΕΝ ΒΙΩ ΚΑΙ ΛΟΓΟΙΣ ΕΠΙΔΕΙΞΑΜΕΝΟΝ, ΕΝ ΤΗ...... ΦΙΛΟΣΟΦΩΝ ΕΤΩΝ..... Β. Η ΠΡΟΣ ΜΗΤΡΟΣ ΜΑΜΜΗ ΚΑΛΛΙΚΛΕΙΑ ..... Ι ΟΙ ΓΟΝΕΙΣ ΚΑΙ ΑΔΕΛΦΑΙ ΤΩΝ ΗΡΩ... ΔΗ.... Β.... Δ....

Cette inscription est tellement mutilée, qu'il est impossible de la rétablir : le commencement, qui a été moins maltraité, atteste que le descendant de Plutarque, qui en est l'objet, faisait paraître les plus grandes vertus dans toute sa conduite et dans tous ses discours. Dans ce qui suit, on lui donne le titre de philosophe; on parle de son âge, dont le nombre d'années, marqué en chiffres, est en partie effacé, et ne saurait être suppléé. Le reste parle de sa grand'mère maternelle, nommée Callicléia; et on peut conjecturer, par les dernières lignes, que c'étaient ses parents et ses sœurs qui avaient fait graver ce monument. Le témoignage qu'on y rend aux vertus et aux talents d'Autobule fait voir que le mérite et la sagesse étaient héréditaires dans la famille de Plutarque; qu'ils s'y soutenaient encore avec éclat jusque dans la sixième génération, et maintenaient la réputation et la gloire du philosophe de Chéronée. L'histoire nous parle aussi d'un Sextus né dans la même ville, et neveu de Plutarque par sa sœur, philosophe distingué, qui vivait dans le second siècle de l'ère chrétienne, que sa science et sa vertu firent choisir pour enseigner les lettres grecques à l'empereur Antonin. Nous en avons parlé plus haut, p. 17, ch. VI.

Le nom d'Autobule était commun dans la famille de notre philosophe; on voit, par l'inscription qui vient d'être rapportée, que le père de celui pour qui elle avait été gravée portait le même nom que son père. Nous avons déja dit que l'aîné des quatre fils qu'il avait eus de sa femme Timoxène s'appelait aussi Autobule. Il est souvent question de lui dans les ouvrages de son père, qui, plein de tendresse pour ses enfants, aimait à les prendre pour interlocuteurs de ses dialogues, et à leur fournir l'occasion de mettre au jour les connaissances qu'ils avaient acquises sous sa discipline. Car rien n'empêche de croire qu'ils ont réellement tenu les discours que Plutarque met dans leur bouche; il est vraisemblable du moins qu'ils étaient capables de les tenir; on n'y trouve rien qui soit au-dessus de l'instruction que devaient avoir des jeunes gens de leur âge, nés avec des dispositions heureuses, et qui avaient reçu une excellente éducation.

Autobule est un des interlocuteurs du *Dialogue sur l'Amour,* dans lequel il rend compte à un de ses amis des entretiens qui s'étaient tenus sur cette matière, dans la ville de Thespies en Béotie, pendant la fête qu'on y célébrait en l'honneur de ce dieu; ces entretiens avaient eu lieu peu de temps après le mariage de Plutarque, et bien avant la naissance de son fils aîné. Plutarque, comme nous l'apprenons par ce dialogue, était allé à Thespies pendant cette fête, pour y sacrifier à l'Amour, à l'occasion d'une dispute qu'il avait eue avec les parents de sa femme, mais dont il ne dit pas le sujet; Timoxène l'y avait accompagné, et elle devait y faire la prière et le sacrifice.

Dans le *Dialogue sur l'Amour,* Autobule n'est guère que l'historien fidèle de ce qui s'était passé à Thespies; il rapporte les conversations qui s'y étaient tenues, et qu'il avait souvent entendu répéter à son père. Dans le *Traité* qui a pour objet de faire connaître *l'industrie des animaux de terre et de mer,* et de rechercher laquelle de ces deux espèces mérite la préférence, il montre de l'érudition et des connaissances. A l'occasion d'un éloge qu'on avait fait de la chasse, il expose le danger de cet exercice, quand il est porté jusqu'à la passion. Il y trouve l'inconvénient de rendre l'homme dur et insensible; l'habitude de répandre le sang des animaux le familiarise avec le meurtre, et l'accoutume à voir couler avec moins de peine le sang des hommes. Il s'autorise, pour justifier son opinion, du précepte des pythagoriciens, qui voulaient que la douceur envers les bêtes nous rendît humains à l'égard de nos semblables. De là il passe à l'examen d'un principe des stoïciens sur la nature des êtres. Ces philosophes soutenaient qu'il n'y avait rien dans la nature qui n'eût son contraire; qu'ainsi, afin que la nature ne fût défectueuse par aucun endroit, il fallait que certains animaux eussent la raison en partage, et que d'autres en fussent privés. Autobule combat et le principe, et l'argument sur lequel il est fondé. Il établit

que la faculté de sentir, qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître dans tous les animaux, suppose en eux la mémoire et le raisonnement; qu'on voit sensiblement qu'ils sont susceptibles de joie, de colère, et en général de toutes les passions auxquelles nous sommes sujets.

On lui objecte que la nature n'ayant pas donné aux animaux la fin pour laquelle la raison nous a été accordée, il est vraisemblable qu'elle leur a aussi refusé la raison. Il répond qu'à la vérité la raison est plus faible dans les animaux que dans les hommes; mais qu'elle n'en est pas moins une raison véritable. Il distingue la raison simple, telle que la nature l'a donnée à tous les êtres animés, et la droite raison, la raison parfaite, qui est le partage de l'homme seul, et qui est fortifiée par l'instruction et par l'étude. Autobule donne à son opinion d'autres développements qui ne sont pas toujours bien sûrs, mais qui prouvent dans ce jeune homme de la sagacité et de la finesse d'esprit.

Il est parlé des noces d'Autobule dans le quatrième livre des *Symposiaques ou propos de table*, Question III, où Plutarque, à l'occasion de ces noces, recherche pour quelle raison on invite à ces sortes de repas un grand nombre de convives. Autobule joue aussi lui-même un rôle plus intéressant dans le huitième livre de ce même ouvrage, Question II, où l'on examine en quel sens Platon a dit que Dieu agit toujours en géomètre. Le fils de Plutarque traite en homme instruit cette question assez relevée.

J'ai cru que mes lecteurs verraient avec quelque intérêt l'inscription que j'ai rapportée, et les faits relatifs à Plutarque et à ses fils, qu'elle m'a donné lieu de rappeler. Je les ai regardés comme un supplément qui complétait ce que j'ai dit de lui dans sa *Vie*, et qui devait naturellement trouver place dans cette traduction de ses ouvrages. Je ne puis trop témoigner ma reconnaissance au savant estimable qui m'a mis à portée de rendre ce nouveau témoignage à la mémoire d'un historien et d'un philosophe qui jouit d'une si grande réputation, et dont la gloire doit m'intéresser à plus d'un titre.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES.

THÉSÉE [1].

I. Temps fabuleux distingués des temps historiques. — II. En quoi Thésée et Romulus se ressemblent. — III. Origine et naissance de Thésée. — IV. Son éducation, et son voyage à Delphes. — V. Sa mère lui fait connaître son origine. — VI. Émulation que lui inspirent les exploits d'Hercule. — VII. Il tue Périphètes et Sinnis. — VIII. La laie de Crommyon. — IX. Mort de Sciron, et de plusieurs autres brigands. — X. Il tue Cercyon d'Arcadie et Damastes, aussi appelé Procrustes. — XI. Son arrivée à Athènes. — XII. Il défait les Pallantides. — XIII. Il va combattre le taureau de Marathon. — XIV. Tribut de jeunes enfants imposé par Minos aux Athéniens. — XV. Thésée s'offre pour être du nombre des jeunes gens qu'on envoie en Crète. — XVI. Il s'embarque. — XVII. Aidé par Ariadne, il tue le Minotaure. — XVIII. Différentes traditions sur la mort d'Ariadne. — XIX. Thésée se rend à Délos. Origine de la danse de la Grue. — XX. Son retour à Athènes. Mort de son père Égée. — XXI. Son vaisseau conservé à Athènes pendant plusieurs siècles. — XXII. Réunion de tous les bourgs de l'Attique en une seule ville. Institution des Panathénées. — XXIII. Il divise les Athéniens en plusieurs classes. — XXIV. Il établit les jeux Isthmiques. — XXV. Il s'embarque, et va au Pont-Euxin. Il a un fils de l'Amazone Antiope. — XXVI. Guerre des Amazones. — XXVII. Thésée épouse Phèdre. Hippolyte, fils d'Antiope. — XXVIII. Différentes opinions sur le nombre des exploits de Thésée. — XXIX. Son amitié avec Pirithoüs. Combat des Lapithes et des Centaures. — XXX. Il enlève Hélène. Sa prison en Épire. — XXXI. Intrigues de Mnesthée contre lui. — XXXII. Castor et Pollux viennent à Athènes redemander Hélène leur sœur. Origine de l'Académie. — XXXIII. Ils sont reçus à Athènes par le conseil de Mnesthée. — XXXIV. Thésée retourne à Athènes, et trouve le peuple révolté contre lui. Il se retire à Scyros. — XXXV. Lycomède l'y fait mourir par trahison. — XXXVI. Ses ossements rapportés long-temps après à Athènes. — XXXVII. Sacrifices institués en son honneur.

Thésée, suivant M. Dacier, vivait vers l'an du monde 2720, environ 1228 ans avant J.-C., 454 ans avant le commencement des olympiades, et 478 avant la fondation de Rome.

Les nouveaux éditeurs du Plutarque d'Amyot renferment l'espace de la vie de Thésée depuis l'an 1249 jusqu'à l'an 1199 avant J.-C., 423 avant la première olympiade.

I. Les géographes (2), mon cher Sénécion (3), renvoient à l'extrémité de leurs cartes les pays qui leur sont inconnus, et marquent en quelques endroits que ce qui est au-delà ne contient que des déserts arides, pleins de bêtes féroces ; que des marais impraticables ; que les frimas de la Scythie (4), ou des mers glacées. De même dans ces vies parallèles des hommes illustres, après avoir parcouru les temps où l'histoire, appuyée sur des faits connus, porte tous les caractères de la vraisemblance, nous pouvons dire des âges antérieurs : Au-delà est le pays des fictions et des monstres, habité par les poëtes et les mythologistes, où rien n'est assuré et ne mérite aucune confiance (5). Les Vies de Lycurgue le législateur, et du roi Numa, que j'ai déja publiées, m'ayant rapproché du temps de Romulus, j'ai cru pouvoir remonter jusqu'à ce prince (6). Mais en considérant

Qui d'entre les mortels on doit lui comparer ;
Quel guerrier avec lui pourra se mesurer,

comme le dit Eschyle [1], il m'a paru que le fondateur d'Athènes, cette ville si belle et si célèbre (7), pouvait très bien être mis en parallèle avec le père de la glorieuse et invincible Rome. Je voudrais pouvoir épurer cette vie de tout ce qu'elle a de fabuleux, et, en l'appuyant sur des fondements raisonnables, lui donner l'air de l'histoire : mais dans les endroits où, se refusant à toute espèce de vraisemblance, elle ne pourra obtenir la confiance des lecteurs, j'aurai recours à leur indulgence, et je les prierai de recevoir favorablement des fables dont l'origine se perd dans l'antiquité la plus reculée (8).

II. Thésée et Romulus m'ont paru avoir entre eux plusieurs traits de ressemblance. Tous deux nés d'une union clandestine et d'un père incertain, ils ont passé l'un et l'autre pour enfants des dieux (9).

[1] Trag. des Sept-Chefs devant Thèbes.

Reconnus tous les deux pour de vaillants guerriers [1],

ils ont joint la prudence à la force; ils ont donné naissance aux deux plus célèbres villes du monde · l'un a bâti Rome; l'autre a fondé la cité d'Athènes, en réunissant tous ses bourgs dans une même enceinte. Ils ont tous deux enlevé des femmes; ils ont éprouvé l'un et l'autre des dissensions et des malheurs domestiques (10); sur la fin de leur vie, ils se sont attiré la haine de leurs citoyens, si toutefois on doit croire ce qu'on en rapporte de moins fabuleux [2] et de plus vraisemblable.

III. Thésée remontait par son père à Érechthée, et à ces premiers habitants de l'Attique qu'on appelait Autochthones (11). Du côté de sa mère, il descendait de Pélops (12), le plus puissant des rois du Péloponèse, moins encore par ses richesses que par le nombre de ses enfants. Il maria plusieurs de ses filles aux plus grands princes du pays, et procura à ses fils des gouvernements considérables en divers endroits de la Grèce (13). Pitthéus, l'un d'eux, aïeul maternel de Thésée, fonda la petite ville de Trézène (14). Il passait pour l'homme le plus sage et le plus instruit de son temps (15). Le mérite de cette sagesse consistait en sentences de morale du genre de celles qui ont tant fait estimer le poëme d'Hésiode sur les Ouvrages et les Jours, où l'on trouve la maxime suivante, qu'on dit être de Pitthéus :

Tiens prêt pour ton ami le prix de son service [3];

du moins le philosophe Aristote la lui attribue; et Euripide, en appelant Hippolyte le disciple du saint Pitthéus [4], nous montre la haute opinion qu'on avait de ce prince. Égée, qui desirait d'avoir des enfants, étant allé consulter Apollon, la Pythie lui rendit cet oracle si connu, qui lui défendait d'avoir commerce avec aucune femme avant son retour à Athènes. Mais comme la réponse n'était pas claire, il passa par Trézène, et fit part à Pitthéus de l'oracle, qui était conçu en ces termes :

Grand prince, dont la gloire égale la vertu,
Avant que dans ses murs Athènes t'ait reçu,
Tu ne délieras point le pied qui sort de l'outre.

On ne sait pas comment Pitthéus entendit cet oracle; mais, soit persuasion, soit adresse, il fit si bien qu'Éthra sa fille eut commerce avec Égée, qui ayant su que c'était la fille de Pitthéus, et soupçonnant qu'elle était grosse, lui laissa en partant une épée et des souliers qu'il cacha sous une grande pierre, assez creuse pour contenir ce dépôt. Il ne communiqua son secret qu'à Éthra seule, et lui recommanda, si elle accouchait d'un fils qui, parvenu à l'âge viril, fût assez fort pour lever la pierre et prendre ce qu'il y avait déposé, de le lui envoyer avec ces signes de reconnaissance, sans en rien dire à personne, et le plus secrètement qu'il lui serait possible; car il craignait les Pallantides, qui, au nombre de cinquante frères, lui dressaient des embûches, et le méprisaient parce qu'il n'avait point d'enfants. Ces mesures prises, il s'en alla (16).

IV. Éthra mit au monde un fils (17) qui, selon les uns, fut nommé Thésée aussitôt après sa naissance, à cause des signes que son père avait posés sous la pierre; suivant d'autres, il ne reçut ce nom qu'à Athènes, après qu'Égée l'eut reconnu pour son fils (18). Pendant qu'il était élevé chez Pitthéus, il eut pour gouverneur un nommé Connidas, auquel les Athéniens sacrifient encore aujourd'hui un bélier la veille de la fête de Thésée (19); honorant ainsi sa mémoire avec bien plus de justice que celle de Parrhasius et de Silanion, qui n'ont fait que des statues et des portraits de ce prince (20). C'était encore alors l'usage d'aller à Delphes, au sortir de l'enfance, pour y consacrer à Apollon les prémices de sa chevelure. Thésée s'y rendit; et le lieu où il fit cette cérémonie s'appelle encore aujourd'hui, de son nom, Théséia. Mais il ne se rasa que le devant de la tête, comme faisaient les Abantes, au rapport d'Homère [1]; et cette manière de se couper les cheveux fut, pour cette raison, appelée Théséide. Les Abantes n'avaient pris cette coutume ni des Arabes, comme l'ont cru quelques auteurs, ni des Mysiens (21). C'étaient des peuples très belliqueux, qui serraient de près l'ennemi, et avaient plus qu'aucune autre nation l'habitude de combattre corps à corps, selon qu'Archiloque leur en rend témoignage dans ces vers :

De la fronde et de l'arc ils ignorent l'usage;
Et lorsque dans leur camp le démon des combats
Vient donner le signal à leur bouillant courage,
Le fer étincelant dont ils arment leurs bras
Fait éclater partout leur valeur indomptée :
Sous leurs terribles coups tombent des rangs entiers.
C'est là le seul combat connu de ces guerriers
Qui vivent sur les bords de la fertile Eubée.

Ils ne voulaient donc pas que les ennemis pussent les saisir aux cheveux, et se les faisaient couper par-devant. Ce fut, dit-on, pour la même raison qu'Alexandre commanda à ses généraux de faire raser les Macédoniens; il croyait que la barbe donnait à l'ennemi la prise la plus facile.

V. Éthra cachait toujours avec soin la véritable origine de Thésée, et Pitthéus faisait courir le bruit qu'il était fils de Neptune. Les Tréséniens

[1] Iliad., VIII, 281.
[2] Mot à mot, de moins tragique.
[3] Oper. et Dies, v. 368.
[4] Hippol., v. 11.

[1] Iliad. II. in catal., v. 49.

honorent singulièrement ce dieu, qu'ils regardent comme le protecteur de leur ville (22); ils lui consacrent les prémices de leurs fruits, et ont fait de son trident la marque de leur monnaie. Mais lorsque Thésée, parvenu à l'adolescence, eut montré qu'à la force du corps, au courage et à la grandeur d'ame, il joignait la sagesse et la prudence, Éthra, le menant au lieu où était la pierre, lui découvre le secret de sa naissance, lui ordonne de tirer les signes que son père y avait déposés, et de se rendre par mer auprès de lui à Athènes. Thésée leva facilement la pierre (23); mais, malgré les instances de sa mère et de son aïeul, il refusa de s'embarquer, quoique la route par mer fût la plus sûre. Il était dangereux d'aller par terre à Athènes; les chemins étaient infestés par des voleurs et des brigands. Ce siècle produisait des hommes infatigables dans les travaux, supérieurs à tous les autres par leur activité, leur vitesse et leur force (24): mais, au lieu d'employer ces qualités naturelles à des fins honnêtes et utiles, ils ne se plaisaient que dans les outrages et les violences; ils n'ambitionnaient d'autres fruits de cette supériorité que d'assouvir leur cruauté, que de tout soumettre, de forcer et de détruire tout ce qui tombait entre leurs mains. Persuadés que la plupart des hommes ne louent la pudeur, l'égalité, la justice et l'humanité, que parcequ'ils n'ont pas la hardiesse de commettre des injustices ou qu'ils craignent d'en éprouver, ils croyaient que toutes ces vertus n'étaient pas faites pour ceux qui avaient la force en main. Hercule, dans ses courses, avait exterminé une partie de ces brigands; les autres, saisis d'épouvante à son approche, s'enfuyaient devant lui, et n'osaient paraître pendant qu'il était près d'eux. Ce héros, les voyant abattus, négligea de les poursuivre. Lorsqu'il eut eu le malheur de tuer Iphitus (25), il se retira en Lydie, où il fut long-temps esclave d'Omphale; servitude qu'il s'était imposée lui-même en punition de ce meurtre (26). Tant qu'elle dura, la Lydie fut dans une pleine sûreté, et jouit de la paix la plus profonde: mais dans les contrées de la Grèce on vit les brigandages renaître, et les scélérats se répandre de tous côtés; personne ne pouvait plus les réprimer ni s'opposer à leurs violences. Les chemins de terre du Péloponèse à Athènes étaient donc très dangereux; et Pitthéus, pour persuader à Thésée de faire le voyage par mer, lui nommait chacun de ces brigands, et lui racontait les traitements cruels qu'ils faisaient souffrir aux étrangers.

VI. Mais depuis long-temps la gloire et la vertu d'Hercule avaient secrètement enflammé le cœur de Thésée : plein d'estime pour ce héros, il écoutait avec le plus vif intérêt ceux qui lui en parlaient, qui le lui dépeignaient, surtout ceux qui l'avaient vu et entendu, et qui avaient été les témoins de ses exploits. On voyait alors sensiblement en lui ces vives impressions que Thémistocle éprouva plusieurs siècles après, et qui lui faisaient dire que les trophées de Miltiade l'empêchaient de dormir. De même Thésée, admirant le courage d'Hercule, rêvait la nuit aux exploits de ce héros; pendant le jour, il se sentait piqué d'une noble émulation, et brûlait du desir de les imiter. Il en avait un nouveau motif dans sa parenté avec lui; ils étaient fils de deux cousines germaines : Éthra était fille de Pitthéus; Alcmène avait pour mère Lysidice, sœur de Pitthéus, née comme lui de Pélops et d'Hippodamie. C'eût été donc pour lui un déshonneur insupportable si, pendant qu'Hercule cherchait partout les brigands pour en purger la terre et les mers, lui au contraire il eût évité les combats qui se présentaient; s'il eût fait honte, par cette fuite maritime, au dieu que l'opinion publique lui donnait pour père; et si, au lieu de faire reconnaître tout de suite par de grands exploits la noblesse de son origine, il n'eût porté à son véritable père d'autres signes de sa naissance que des souliers, et une épée qui n'aurait pas encore été rougie de sang. Plein de ces généreux sentiments, il part avec la ferme résolution de n'attaquer personne, mais de repousser vigoureusement ceux qui voudraient lui faire violence.

VII. Comme il traversait le territoire d'Épidaure (27), un brigand nommé Périphètes, armé ordinairement d'une massue, ce qui lui avait fait donner le surnom de Corynètes (28), l'arrêta, et voulut l'empêcher de passer. Thésée le combattit et le tua; charmé d'avoir gagné sa massue, il la porta toujours depuis, comme Hercule portait la peau du lion de Némée. Cette dépouille faisait connaître quel énorme animal Hercule avait tué; et Thésée, en portant cette massue, faisait voir qu'il avait pu la prendre à un autre, mais qu'elle serait imprenable dans ses mains. De là étant passé à l'isthme de Corinthe, il fit périr Sinnis [1], par le même supplice que ce brigand faisait souffrir aux passants (29); non que Thésée eût jamais appris ou exercé de pareilles cruautés, mais il voulait montrer que la vertu est toujours supérieure à l'art même le plus exercé. Sinnis avait une fille grande et belle, nommée Périgone, qui, voyant son père mort, avait pris la fuite. Thésée la cherchait de tous côtés, dans un bois épais, rempli d'épines et d'asperges sauvages, où elle s'était jetée. Elle adressait la parole à ces plantes avec une simplicité d'enfant, comme si elles eussent pu l'entendre; et, les conjurant de la dérober à la vue de Thésée, elle leur promettait avec serment, si elles lui sau-

[1] Le grec ajoute, le ployeur de pins; nom tiré du supplice qu'il faisait souffrir aux passants.

vaient la vie, de ne jamais les couper ni les brûler. Cependant Thésée l'appelait à haute voix, et lui donnait sa parole qu'il ne lui ferait aucun mal, et qu'il la traiterait bien. Rassurée par ses promesses, elle sortit du bois et alla le trouver. Thésée eut d'elle un fils, qu'il nomma Ménalippe. Dans la suite, Thésée maria Périgone à Déionée, fils d'Eurytus, roi d'Œchalie (30). De Ménalippe naquit Ioxus, qui, avec Ornithus, alla fonder une colonie en Carie, et fut le chef des Ioxides (31), qui depuis ont conservé l'usage de ne point brûler les épines ni les asperges sauvages; ils les honorent même, et leur rendent une sorte de culte.

VIII. Il y avait à Crommyon une laie nommée Phéa (32), animal dangereux et plein de courage; elle n'était pas aisée à vaincre. Thésée, pour ne pas paraître ne rien faire que par nécessité, l'attendit, et la tua chemin faisant. Il croyait d'ailleurs qu'un homme de cœur ne doit combattre les méchants que pour repousser leurs attaques; mais qu'il doit provoquer les animaux courageux, et s'exposer pour les combattre. On a dit aussi que cette Phéa était une femme prostituée, qui vivait de brigandage, et habitait à Crommyon; qu'on lui avait donné le nom de laie à cause de ses mœurs et du genre de vie qu'elle menait, et que Thésée la fit mourir.

IX. Sur les confins de Mégare, il donna la mort à Sciron, en le précipitant du haut d'un rocher dans la mer. Suivant l'opinion la plus reçue, ce brigand pillait les étrangers; selon d'autres, il portait l'orgueil et l'insolence jusqu'à les forcer à lui laver les pieds; et pendant qu'ils le faisaient, il les poussait d'un coup de pied dans les flots. Les historiens de Mégare s'élèvent contre cette tradition; et attaquant, selon l'expression de Simonide, la longue autorité des temps, ils disent que Sciron ne fut ni un brigand ni un scélérat; qu'il avait, au contraire, déclaré la guerre aux méchants, et se montrait le protecteur et l'ami des hommes justes et vertueux. Éacus, ajoutent-ils, passe pour l'homme le plus saint de la Grèce (33); Cychréus de Salamine reçoit à Athènes les honneurs divins (34); la vertu de Pélée et de Télamon n'est ignorée de personne: or, Sciron fut gendre de Cychréus, beau-père d'Éacus, et grand-père de Pélée et de Télamon, nés tous d'Endéis, fille de Sciron et de Chariclo (35). Est-il vraisemblable que les personnages les plus vertueux se soient alliés au plus méchant des hommes; qu'ils aient voulu lui donner et recevoir de lui ce que les hommes ont de plus cher et de plus précieux? Ces mêmes historiens disent encore que Thésée ne tua pas Sciron à son premier voyage d'Athènes, mais longtemps après, lorsqu'il s'empara d'Éleusis, occupée alors par les Mégariens, et qu'il en chassa Dioclès qui y commandait. Telles sont sur ce fait les contradictions des historiens.

X. Arrivé à Éleusis, il vainquit à la lutte Cercyon d'Arcadie (36), et le tua. Passant de là à Hermione, qui en est peu éloignée (37), il fit mourir Damastes, qu'on appelait aussi Procrustes, en l'allongeant à la mesure de son lit, comme il y forçait lui-même ses hôtes (38). En cela il imitait Hercule, qui faisait souffrir à ses agresseurs le même supplice qu'ils lui avaient destiné. Ainsi il avait sacrifié Busiris, étouffé Antée à la lutte, tué Cycnus en combat singulier (39), et brisé la tête à Terméros, duquel est venu le proverbe, *du mal Termérien*. Ce Terméros cassait la tête aux passants en la leur heurtant de la sienne (40). De même Thésée, pour punir les méchants, employait contre eux le genre de violence dont ils usaient eux-mêmes, et les condamnait avec justice au même supplice qu'ils faisaient injustement souffrir aux autres. Lorsqu'il fut sur les bords du Céphise, il rencontra la famille des Phytalides, qui venait par honneur au-devant de lui (41). Il les pria de le purifier; et ils le firent avec toutes les cérémonies usitées dans les expiations. Après avoir sacrifié aux dieux pour se les rendre propices, ils le reçurent dans leur maison, et lui firent le meilleur traitement (42). Personne encore dans son voyage ne lui avait fait accueil.

XI. Il arriva, dit-on, à Athènes, le huit du mois Cronius, appelé aujourd'hui Hécatombéon [1] (43). Il trouva la ville pleine de troubles et de divisions; et le palais d'Égée, en particulier, était dans le plus grand désordre. Médée, qui s'était sauvée de Corinthe à Athènes, vivait avec ce prince qu'elle avait séduit, en lui promettant que par des remèdes sûrs elle lui ferait avoir des enfants. Elle n'eut pas plus tôt vu Thésée, que, pénétrant ses desseins, elle voulut le prévenir avant qu'Égée eût le temps de le reconnaître. Comme les dissensions dont la ville était remplie faisaient tout craindre à un prince affaibli par les années, elle lui persuada d'empoisonner ce jeune homme dans un repas qu'il devait lui donner comme étranger. Thésée fut invité: en arrivant à table, il ne jugea pas à propos de se découvrir tout de suite; mais afin de donner à son père un premier moyen de le reconnaître, quand on eut servi il tira son couteau comme pour couper les viandes, et en même temps il laissa voir son épée (44). Égée, l'ayant aussitôt reconnue, renverse la coupe où était le poison, fait plusieurs questions à Thésée, et, sur ses réponses, il l'embrasse, convoque à l'heure même l'assemblée du peuple, et reconnaît son fils devant les Athéniens, qui, informés déjà de ses exploits, le reçurent avec plaisir. On dit que, lorsque Égée

[1] Partie de Juillet et d'Août.

renversa la coupe, le poison tomba dans cet endroit du quartier Delphinien qui est aujourd'hui enfermé de murailles, et où était alors le palais d'Égée (45). C'est de là que le Mercure qui est à la porte orientale du temple s'appelle encore à présent le Mercure de la porte d'Égée.

XII. Les Pallantides avaient toujours espéré qu'après la mort d'Égée, qu'ils voyaient sans enfants, ils lui succéderaient au trône d'Athènes. Mais lorsque Thésée en eut été déclaré l'héritier, ils ne purent souffrir qu'Égée, qui, simple fils adoptif de Pandion (46), ne tenait en rien à la famille des Érechthides, non content d'avoir possédé le royaume, voulût encore le faire passer à Thésée, qui n'était lui-même qu'un étranger et un inconnu. Ils résolurent donc de l'aller attaquer; et, se partageant en deux bandes afin de charger les ennemis de deux côtés différents, les uns, sous la conduite de leur père, viennent à découvert du bourg de Sphette, et les autres se mettent en embuscade dans le bourg de Gargette. Ils avaient avec eux un héraut du bourg d'Agnus, nommé Léos, qui découvrit à Thésée le dessein des Pallantides. Thésée, sans perdre un instant, tombe sur la troupe qui était en embuscade, et la taille en pièces. Le corps qui marchait avec Pallas n'en eut pas plus tôt appris la nouvelle, qu'il se dispersa. Depuis ce temps-là, dit-on, les habitants de Pallène ne contractent aucun mariage avec ceux d'Agnus; et dans les annonces publiques on ne crie jamais ces mots qui sont d'usage dans les autres bourgs : « Acouete, Léos[1]; » tant ils ont en horreur ce nom de Léos, à cause de la trahison du héraut !

XIII. Thésée, pour exercer son courage et gagner en même temps l'affection du peuple, alla combattre le taureau de Marathon, qui nuisait beaucoup aux habitants de la Tétrapole (47). Il le dompta, le prit vivant, et, après l'avoir promené dans toute la ville, il le sacrifia à Apollon Delphinien (48). Le récit qu'on fait sur Hécalé, sur l'hospitalité et le repas qu'elle donna à Thésée, ne paraît pas entièrement dépourvu de vérité (49); car anciennement les bourgs des environs se rassemblaient pour faire à Jupiter Hécaléien un sacrifice qu'on appelait Hécalésien, dans lequel ils honoraient Hécalé, et lui donnaient le nom diminutif d'Hécalène, par imitation de ce qu'elle fit elle-même lorsqu'elle reçut Thésée, qui était encore fort jeune : elle l'embrassa, et, suivant l'usage des vieilles gens, elle lui donna, en signe d'amitié, de ces noms diminutifs. Elle avait voué un sacrifice à Jupiter, si Thésée revenait vainqueur d'une expédition pour laquelle il partait; mais elle mourut avant son retour; et Thésée, revenu de son expédition, ordonna, dit l'historien Philochore (50), qu'on ferait le sacrifice, et qu'elle y serait honorée en reconnaissance de l'hospitalité qu'il en avait reçue.

XIV. Peu de temps après, les députés de Minos vinrent de Crète à Athènes, demander, pour la troisième fois, le tribut qu'on lui payait. Androgée son fils ayant été tué en trahison dans l'Attique (51), Minos déclara la guerre aux Athéniens, entra dans leurs terres, et mit tout à feu et à sang. Les dieux eux-mêmes frappèrent l'Attique de peste, de stérilité et de sécheresse, au point que les rivières tarirent. Les Athéniens consultèrent l'oracle d'Apollon, qui leur répondit que la colère des dieux ne s'apaiserait et qu'ils ne feraient cesser tous ces fléaux qu'après qu'on aurait satisfait Minos. Ils lui envoyèrent donc des ambassadeurs pour le supplier de leur accorder la paix. Il y consentit, à condition que, pendant neuf ans, les Athéniens lui paieraient un tribut de sept jeunes garçons et d'autant de jeunes filles (52). Voilà sur quoi la plupart des historiens sont d'accord. Pour rendre le fait plus tragique, la fable ajoute que ces enfants étaient ou dévorés par le Minotaure dans le labyrinthe, ou condamnés à errer jusqu'à leur mort dans ce lieu, d'où ils ne pouvaient sortir. Pour le Minotaure,

> C'était un monstre affreux dont la double nature
> De l'homme et du taureau présentait la figure[1],

a dit Euripide (53). Mais, suivant Philochore, les Crétois ne conviennent pas de ce fait. Ils disent que le labyrinthe était une prison où l'on n'avait d'autre mal que d'être si bien gardé qu'il était impossible de s'en échapper. Minos, ajoutent-ils, avait institué, en l'honneur de son fils, des combats gymniques, où les vainqueurs recevaient pour prix les enfants qui étaient détenus dans ce labyrinthe. Le premier qui remporta le prix fut un des plus grands seigneurs de la cour, général des armées de Minos. Il se nommait Taurus; c'était un homme de mœurs dures et farouches, qui traitait avec beaucoup d'insolence et de cruauté ces jeunes Athéniens (54). Aristote, dans sa république des Bottiéiens (55), ne croit pas non plus que ces enfants fussent mis à mort par Minos; mais qu'ils vivaient en Crète du travail de leurs mains, et vieillissaient dans l'esclavage. Il raconte que, dans des siècles très éloignés, les Crétois, pour acquitter un ancien vœu, envoyèrent à Delphes leurs premiers nés; que les descendants des prisonniers athéniens, s'étant joints à cette troupe, sortirent de Crète avec eux, et n'ayant pas trouvé à Delphes de quoi subsister, ils passèrent en Italie et s'établirent dans la Pouille; qu'ensuite, retournant sur leurs pas,

[1] Écoutez, peuples.

[1] Fragm. Eurip.

ils allèrent en Thrace, où ils prirent le nom de Bottiéiens. De là vient que leurs filles, dans un sacrifice qui est en usage parmi eux, ont coutume de terminer leurs chants par ce refrain : « Allons à « Athènes » (56). Au reste, cela fait voir combien il est dangereux de s'attirer la haine d'une ville dont la langue est cultivée, et où les Muses sont en honneur. Car Minos a toujours été depuis décrié sur les théâtres d'Athènes. Hésiode a beau l'appeler le plus grand des rois, et Homère dire de lui qu'il conversait familièrement avec Jupiter[1] : les poëtes tragiques ont prévalu, et, du haut de leur théâtre, ils ont fait pleuvoir sur lui l'opprobre et l'infamie ; ils l'ont fait passer pour un homme dur et violent, quoiqu'on dise communément que Minos est le roi, le législateur des enfers, et que Rhadamanthe n'est que le juge chargé d'exécuter les lois que Minos prescrit (57).

XV. Lorsque le temps de payer le troisième tribut arriva, et que les pères qui avaient des enfants encore jeunes furent obligés de les faire tirer au sort, Égée se vit de nouveau en butte aux murmures et aux plaintes des Athéniens. Il était seul, disaient-ils, la cause de tout le mal, et seul il n'avait aucune part à la punition ; il faisait passer sa couronne à un étranger, à un bâtard, et les voyait avec indifférence privés de leurs enfants légitimes. Thésée, touché de ses plaintes, et trouvant juste de partager la fortune des autres citoyens, s'offrit volontairement pour aller en Crète, sans tirer au sort. Les Athéniens admirèrent sa grandeur d'ame, et cette popularité leur inspira la plus vive affection pour lui. Égée, au contraire, employa les prières et les instances les plus fortes pour l'en détourner ; mais le voyant inébranlable et inflexible à tout, il désigna les autres enfants par la voie du sort. Cependant, s'il faut en croire Hellanicus, ces enfants n'étaient pas pris ainsi; Minos lui-même venait les choisir (58) ; et cette fois il prit Thésée le premier de tous, aux conditions que les Athéniens fourniraient le vaisseau de transport ; que les enfants qui s'embarqueraient avec lui n'auraient aucune arme offensive ; et qu'à la mort du Minotaure le tribut cesserait. Auparavant, comme il n'y avait pour ces enfants aucun espoir de salut, le vaisseau qui les portait était garni d'une voile noire, pour montrer qu'ils allaient à une mort certaine. Mais alors Thésée ayant rassuré et rempli de confiance son père, par les promesses qu'il lui fit de dompter le Minotaure, Égée donna au pilote une autre voile blanche, avec ordre de la mettre au retour, si son fils était sauvé ; sinon, de revenir avec la voile noire, qui lui apprendrait d'avance son malheur. Simonide dit que la voile qu'Égée donna au pilote n'était pas blanche, mais d'un beau rouge d'écarlate (59) ; et il convient qu'elle devait être un signe qu'ils avaient échappé à la mort. Il ajoute que le pilote se nommait Phéréclus Amarsyadas. Philochore prétend que Thésée reçut de Scirus de Salamine un pilote nommé Nausithous, avec un matelot pour être à la proue, qui s'appelait Phéax ; car les Athéniens ne s'étaient pas encore appliqués à la marine (60). Scirus les lui donna, parcequ'au nombre des enfants tombés au sort était Mnesthée, son petit-fils par sa fille. Cet historien en donne pour preuve les monuments que Thésée fit élever à l'honneur de Nausithous et de Phéax dans le port de Phalère, près du temple de Scirus (61) ; il assure que c'est pour eux qu'on célèbre les fêtes appelées Cybernesia, ou des patrons des navires.

XVI. Après que le sort fut tiré, Thésée, prenant les enfants sur qui il était tombé, alla du Prytanée (62) au temple Delphinien, où il offrit pour eux à Apollon le rameau de suppliant. C'était une branche de l'olivier sacré (63), entourée de bandelettes de laine blanche. Quand il eut fait sa prière, il s'embarqua le six du mois Munychium[1], jour auquel on envoie encore aujourd'hui les jeunes filles dans ce temple, pour se rendre les dieux favorables. On prétend qu'à Delphes le dieu lui ordonna de prendre Vénus pour guide, et de la prier de s'embarquer avec lui. On ajoute que, pendant qu'il lui sacrifiait sur le bord de la mer, une chèvre fut tout-à-coup changée en bouc ; ce qui fit donner à cette déesse le surnom d'Épitragia (64).

XVII. Plusieurs historiens, d'accord en cela avec les poëtes, disent que, lorsqu'il fut arrivé en Crète, Ariadne, qui avait conçu pour lui de l'amour, lui donna un peloton de fil, et lui enseigna le moyen de se tirer des détours du labyrinthe ; qu'avec ce secours il tua le Minotaure, et se rembarqua sur-le-champ, emmenant avec lui Ariadne et les jeunes enfants qu'il avait conduits en Crète. Phérécyde (65) écrit que Thésée, avant de partir, coupa les fonds des vaisseaux crétois, et les mit hors d'état de le poursuivre ; Taurus, général de Minos, fut, suivant Damon (66), tué par Thésée, en combattant dans le port, au moment où les Athéniens allaient mettre à la voile. Mais Philochore raconte que Minos ayant annoncé des jeux en l'honneur de son fils, tout le monde vit avec la plus grande peine que Taurus triompherait encore de tous ses concurrents. La dureté de son caractère avait rendu sa puissance odieuse aux Crétois, et d'ailleurs on l'accusait d'un commerce criminel avec la reine Pasiphaé. Aussi Thésée ayant demandé la permission de le combattre, Minos la lui accorda volontiers. Comme c'est l'usage en Crète que les femmes assistent aux spectacles, Ariadne, qui était pré-

[1] Odyss., XIX, 179.

[1] Il répondait à une partie des mois d'Avril et de Mai.

sente à ces jeux, fut frappée de la beauté du jeune Athénien, et admira sa supériorité sur tous ses rivaux. Minos, charmé des succès de Thésée, ravi surtout de voir Taurus vaincu et livré à la risée publique, rendit à Thésée les jeunes enfants, et remit à la ville d'Athènes le tribut qu'elle payait. Clidémus (67), remontant beaucoup plus haut, fait un récit aussi singulier que peu vraisemblable. Il y avait, dit-il, en Grèce, un décret commun à tous les peuples, qui défendait de mettre en mer aucun vaisseau monté de plus de cinq hommes; on n'exceptait de cette défense que Jason seul, commandant du navire Argo, chargé de courir les mers pour les purger de pirates. Dédale s'étant enfui de Crète à Athènes, Minos, contre les dispositions de ce décret, le poursuivit avec de grands vaisseaux (68), et fut jeté par la tempête sur les côtes de la Sicile, où il mourut. Son fils Deucalion, irrité contre les Athéniens, les envoya sommer de lui livrer Dédale, avec menaces, s'ils le refusaient, de faire mourir les jeunes gens qu'on avait donnés en otage à Minos. Thésée répondit avec douceur à ses envoyés; il allégua que Dédale était son cousin, comme fils de Mérope, fille d'Érechthée. Cependant il fit construire secrètement une nombreuse flotte, partie dans l'Attique, près du bourg de Thymétades, partie à Trézène, par l'entremise de Pitthéus. Dès que tous les vaisseaux furent prêts, il mit à la voile avec Dédale et tous les compagnons de sa fuite, qui lui servaient de guides. Les Crétois n'en eurent pas le moindre soupçon; ils crurent en voyant sa flotte que c'étaient des vaisseaux amis. Thésée se saisit du port sans résistance; et ayant aussitôt débarqué, il va surprendre la ville de Gnosse. Il se livre, aux portes mêmes du labyrinthe, un combat sanglant, où il taille en pièces les troupes de Deucalion, et le tue lui-même. Ariadne étant devenue, par sa mort, maîtresse du royaume, Thésée fit avec elle un traité, par lequel il retira les jeunes prisonniers athéniens, et il conclut une alliance entre les Athéniens et les Crétois, qui jurèrent de ne jamais recommencer la guerre.

XVIII. On débite encore sur le compte de Thésée et d'Ariadne beaucoup de choses fort incertaines: les uns disent que cette princesse, abandonnée par Thésée, se pendit de désespoir; d'autres prétendent que, conduite par des matelots dans l'île de Naxos, elle y épousa Onarus, prêtre de Bacchus (69), et que Thésée la sacrifia à une nouvelle passion.

Son amour pour Églé le rendit infidèle.

Héréas, de Mégare, dit que Pisistrate (70) retrancha ce vers des ouvrages d'Hésiode, et que, pour faire plaisir aux Athéniens, il ajouta celui-ci dans la description des enfers par Homère :

Pirithoüs, Thésée, illustres fils des dieux [1].

Suivant quelques autres, Ariadne eut de Thésée deux fils, Énopion et Staphylus. C'est le sentiment d'Ion de Chio (71), qui dit de sa patrie qu'elle eut pour fondateur

Le brave Énopion, fils du vaillant Thésée.

Ce qu'il y a de plus généralement avoué dans ces fables, et qui est, pour ainsi dire, dans la bouche de tout le monde, est raconté tout différemment par l'historien Péon (72), de la ville d'Amathonte. Thésée, dit-il, ayant été jeté par la tempête sur les côtes de Cypre, et Ariadne, qui était grosse, se trouvant fort incommodée de la mer, il la débarqua seule sur le rivage : il retourna au vaisseau pour veiller à sa sûreté, et fut emporté par les vents en pleine mer. Les femmes du pays recueillirent Ariadne; et, pour adoucir le chagrin qu'elle avait de se voir abandonnée, elles lui remirent des lettres qu'elles supposaient écrites par Thésée; lui prodiguèrent leurs secours dès qu'elle ressentit les douleurs de l'enfantement; et comme elle mourut sans pouvoir accoucher, elles lui rendirent avec soin les derniers devoirs. Thésée arriva pendant les obsèques, et, vivement affligé de sa mort, il laissa aux habitants du pays une somme d'argent pour faire chaque année un sacrifice à Ariadne. Il consacra aussi deux statues à sa mémoire, l'une d'argent, et l'autre d'airain. Dans le sacrifice, qui se fait le deux du mois Gorpiéus [2], un jeune homme, couché dans un lit, imite les mouvements et les cris d'une femme en travail. Les habitants d'Amathonte montrent encore aujourd'hui le tombeau de cette princesse : il est dans un bois sacré, qu'on appelle le bois de Vénus Ariadne. Quelques écrivains de Naxos suivent une tradition différente. Il y a eu, suivant eux, deux Minos et deux Ariadne : l'une épousa Bacchus dans leur île, et fut mère de Staphylus; l'autre, moins ancienne, fut enlevée par Thésée, qui l'abandonna. Elle aborda aussi à Naxos avec sa nourrice, qui se nommait Corcyne, et dont on y voit encore le tombeau. Cette seconde Ariadne mourut dans l'île, et les honneurs qu'elle y reçoit sont inférieurs à ceux qu'on rend à la première. Les fêtes qui se célèbrent à l'honneur de celle-ci sont accompagnées de jeux et de réjouissances; les fêtes de l'autre sont mêlées de signes de deuil et de tristesse (73).

XIX. Thésée étant parti de Crète, alla débarquer à Délos. Là, après avoir fait un sacrifice à Apollon, et consacré une statue de Vénus qu'Ariadne lui avait donnée (74), il exécuta, avec les jeunes Athéniens qui l'accompagnaient, une danse qui

[1] Odyss., XI, 630.

[2] Il répondait au mois de Septembre.

est encore en usage chez les Déliens; les mouvements et les pas entrelacés qui la composent sont une imitation des tours et des détours du labyrinthe. Cette danse, au rapport de Dicéarque (75), est appelée à Délos *la Grue* (76). Thésée la dansa autour de l'autel qu'on nomme Cératon, parce qu'il n'est fait que de cornes d'animaux, toutes prises du côté gauche (77). On dit aussi qu'il célébra dans cette île des jeux où, pour la première fois, les vainqueurs reçurent une branche de palmier.

XX. Quand ils furent près de l'Attique, Thésée et son pilote, transportés de joie, oublièrent de mettre la voile blanche qui devait être pour Égée le signe de leur heureux retour. Ce prince, qui crut son fils mort, se précipita du haut d'un rocher, et se tua. Cependant Thésée, étant entré dans le port de Phalère, s'acquitta d'abord des sacrifices qu'il avait voués aux dieux en partant; ensuite il envoya un héraut à la ville, pour y porter à son père la nouvelle de son arrivée. Le héraut trouva sur son chemin un grand nombre de citoyens qui déploraient la mort du roi; mais beaucoup d'autres le reçurent, comme il était naturel, avec de grandes démonstrations de joie, et lui présentèrent des couronnes, pour l'heureuse nouvelle qu'il leur apportait (78). Il accepta les couronnes; mais, au lieu de les mettre sur sa tête, il en entoura son caducée. Il retourna tout de suite au port; et comme Thésée n'avait pas encore achevé le sacrifice, il se tint en dehors du temple, afin de ne pas le troubler. Quand les libations furent faites, il lui annonça la mort de son père. A cette nouvelle, Thésée et toute sa suite montèrent précipitamment à la ville, en gémissant et poussant de grands cris. De là vient qu'encore aujourd'hui, dans la fête des Oscophories (79), on ne couronne pas le héraut, mais seulement son caducée; et qu'après les libations toute l'assemblée s'écrie: « Eleleu! Iou, Iou! » Le premier cri est celui des gens qui se hâtent, et qui sont dans la joie; le second marque l'étonnement et le trouble (80). Thésée, après avoir rendu les derniers devoirs à son père, accomplit ses vœux à Apollon le jour même de son arrivée, qui était le 7 du mois de Pyanepsion [1] (81). L'usage qui subsiste encore à présent de faire bouillir ce jour-là des légumes, vient, dit-on, de ce que les jeunes gens que Thésée avait heureusement ramenés firent cuire dans une même marmite tout ce qui leur restait de vivres, et les mangèrent ensemble. On porte aussi, dans ces fêtes, une branche d'olivier, entourée de laine, et semblable à celle qu'avait Thésée avant son départ, lorsqu'il fit sa supplication aux dieux: elle est garnie de toutes sortes de fruits, parce qu'alors la stérilité cessa dans l'Attique; et l'on chante les vers suivants:

O rameau précieux, tu portes du froment,
Des figues et de l'huile, et du miel excellent!
De ce vin qui procure un sommeil salutaire,
En toi nous chérissons une source prospère.

D'autres veulent pourtant que ces vers aient été faits pour les Héraclides, lorsqu'ils furent nourris de cette manière par les Athéniens (82). J'ai suivi la tradition commune.

XXI. Le vaisseau sur lequel Thésée s'était embarqué avec les autres jeunes gens, et qu'il ramena heureusement à Athènes, était une galère à trente rames, que les Athéniens conservèrent jusqu'au temps de Démétrius de Phalère (83.) Ils en ôtaient les vieilles pièces à mesure qu'elles se gâtaient, et les remplaçaient par des neuves, qu'ils joignaient solidement aux anciennes. Aussi les philosophes, en disputant sur ce genre de sophisme qu'ils appellent *croissant* (84), citent ce vaisseau comme un exemple de doute, et soutiennent les uns que c'était toujours le même, les autres que c'était un vaisseau différent. Ce fut aussi Thésée qui établit la fête des Oscophories. Car on dit qu'il ne mena pas en Crète toutes les filles qui étaient tombées au sort; qu'il prit deux jeunes gens de ses amis qui avaient les traits aussi délicats que de jeunes filles, mais qui étaient pleins de courage et de résolution. Il leur fit prendre souvent des bains chauds, et les tint toujours à l'ombre: ils se frottaient des huiles les plus propres à adoucir la peau, à rendre le teint frais, et se parfumaient les cheveux; il les accoutuma à imiter la voix, les gestes et la démarche de jeunes filles; il leur en donna les habits, et changea si bien leurs manières, qu'il était impossible de soupçonner leur sexe. Ainsi déguisés, il les mêla parmi les autres filles, sans que personne se doutât de la supercherie. A son retour, il ordonna une procession publique, à laquelle assistèrent ces jeunes gens habillés en filles, comme le sont aujourd'hui ceux qui portent à cette fête les rameaux sacrés. Elle se célèbre à l'honneur de Bacchus et d'Ariadne, en mémoire de ce que la Fable en raconte; ou plutôt parce que Thésée et ses compagnons arrivèrent à Athènes pendant la récolte des fruits. Des femmes qu'on appelle Deipnophores (85) sont associées à la fête et au sacrifice qui l'accompagne; elles représentent les mères des enfants tombés au sort, lesquelles, au moment de leur départ, leur apportèrent toutes sortes de provisions de bouche. Elles y débitent des fables, de même que ces mères faisaient des contes à leurs enfants, pour les consoler et soutenir leur courage. C'est à l'historien Damon que nous devons ces détails. On consacra une portion de terre où l'on bâ-

[1] Il répondait partie au mois d'Octobre et partie à Novembre.

tit un temple à Thésée : il ordonna que les familles qui auraient été sujettes à payer le tribut, s'il eût duré (86), feraient les frais du sacrifice; et il en donna l'intendance aux Phytalides, en récompense de l'hospitalité qu'il avait reçue de cette famille.

XXII. Après la mort d'Égée, il exécuta une entreprise aussi importante que merveilleuse. Il réunit en un seul corps tous les habitants de l'Attique, et n'en forma qu'une même cité. Dispersés auparavant en plusieurs bourgs, il était difficile de les assembler pour délibérer sur les affaires publiques : souvent même ils étaient en dissension les uns contre les autres, et se faisaient la guerre. Thésée parcourut lui-même les bourgs et les familles, pour leur proposer son plan et le leur faire agréer. Les simples citoyens et les pauvres l'adoptèrent sans balancer. Pour déterminer les hommes les plus puissants, il leur promit un gouvernement sans roi, et purement démocratique, dans lequel, ne se réservant que l'intendance de la guerre et l'exécution des lois, il mettait dans tout le reste une entière égalité entre les citoyens. Il en persuada quelques uns; les autres, craignant sa puissance, qui était déja considérable, et redoutant encore plus son audace, aimèrent mieux s'y prêter de bonne grace que de s'y voir forcés. Il fit abattre dans chaque bourg les prytanées et les maisons de conseil, cassa tous les magistrats, bâtit un prytanée et un palais commun dans le lieu où ils sont encore aujourd'hui, donna à la ville et à la citadelle le nom d'Athènes, et établit une fête pour tout le peuple, sous le nom de Panathénées (87). Il institua aussi un sacrifice qu'il appela Métoicia (88), et qui se célèbre le 16 du mois Hécatombéon [1]. Il abdiqua ensuite la royauté, comme il l'avait promis, et s'occupa de régler sa république. Mais avant tout il voulut s'assurer de la volonté des dieux, et envoya consulter l'oracle de Delphes, dont il reçut cette réponse :

O fils de Pitthéus et du vaillant Égée,
La céleste faveur pour toi s'est déclarée.
A ta ville, aujourd'hui, l'arbitre des humains
De cent autres cités attache les destins.
Sûr de voir prospérer la fortune d'Athènes,
Ne livre pas ton cœur à de cuisantes peines;
Sur les flots inconstants, tel qu'un vaisseau léger [2],
Malgré les vents cruels tu sauras surnager.

Long-temps après, dit-on, la sibylle rendit le même oracle à la ville d'Athènes (89) :

Comme un liége jamais ne plonge sous les eaux,
On te verra toujours surnager sur les flots.

XXIII. Afin de peupler sa ville, il appela les étrangers à tous les droits des citoyens; et la proclamation qui se fait encore aujourd'hui en ces termes, « Peuples, venez tous ici, » est, à ce qu'on prétend, la même que celle de Thésée lorsqu'il voulut faire d'Athènes le lieu d'assemblée de tous les peuples de la Grèce. Mais comme cette multitude, qui accourait de toutes parts, et qu'il admettait indistinctement, eût infailliblement porté le désordre et la confusion dans sa république, il la divisa en trois classes : il comprit les nobles dans la première; les laboureurs et les artisans dans les deux autres. Il confia à la noblesse tout ce qui regardait le culte des dieux, leur donna toutes les magistratures, les chargea d'interpréter les lois, et de régler tout ce qui avait rapport à la religion. Cette division mit à peu près l'égalité entre les trois classes. Les nobles l'emportaient par les honneurs, les laboureurs par l'utilité de leur profession, et les artisans par leur nombre. Thésée est, suivant Aristote, le premier qui ait incliné vers le gouvernement populaire, et qui se soit démis volontairement de la royauté (90). C'est à quoi Homère semble faire allusion lorsque, dans le dénombrement de la flotte des Grecs, il donne aux seuls Athéniens le nom de peuple [1]. Thésée fit graver sur la monnaie l'empreinte d'un bœuf, soit à cause du taureau de Marathon, soit pour sa victoire sur Taurus, général de Minos, soit enfin pour porter les citoyens à l'agriculture (91). C'est, dit-on, de cette monnaie que sont venues ces manières de parler : Cela vaut cent bœufs; cela vaut dix bœufs.

XXIV. Il unit à l'Attique le territoire de Mégare, et fit dresser dans l'isthme cette fameuse colonne, sur laquelle il grava une double inscription en deux vers ïambes qui déterminaient les limites des deux pays. Il y avait, sur le côté oriental,

Ce n'est pas ici le Péloponnèse, mais l'Ionie;

et sur le côté occidental,

C'est ici le Péloponnèse, et non pas l'Ionie (92).

Il fut le premier qui, à l'imitation d'Hercule, établit des jeux dans l'isthme. Comme ce héros avait institué à l'honneur de Jupiter, et en mémoire de ses propres exploits, les jeux olympiques (93), Thésée voulut aussi faire célébrer en mémoire de ses belles actions, et à l'honneur de Neptune, les jeux isthmiques. Ceux qu'on y avait établis pour Mélicerte (94) se célébraient la nuit, et avaient plutôt l'air d'une initiation aux mystères, que d'un spectacle et d'une fête publique. Il y a pourtant des auteurs qui prétendent que les jeux isth-

[1] En partie Juillet, en partie Août.
[2] Le grec dit, une outre, ou un liége

[1] Iliad., II, 547.

miques furent consacrés à Sciron, dont Thésée voulut par-là expier le meurtre, parce qu'il était son parent, Sciron étant fils de Canéthus et d'Hénioché, fille de Pitthéus. D'autres assurent que ce fut pour Sinnis, et non pas pour Sciron, qu'il les établit. Quoi qu'il en soit, il ordonna aux Corinthiens de céder les premières places aux Athéniens qui viendraient voir les jeux, et de leur laisser autant d'espace qu'en pourrait couvrir la voile du vaisseau sur lequel ils seraient venus (95). C'est du moins ce que disent Hellanicus et Andron d'Halicarnasse (96).

XXV. Thésée fit ensuite le voyage du Pont-Euxin. Ce fut, selon Philochore et quelques autres historiens, pour accompagner Hercule à son expédition contre les Amazones; et ce héros, pour prix de sa valeur, lui donna Antiope, leur reine. Mais la plupart des écrivains, entre autres Phérécyde, Hellanicus et Hérodore, prétendent qu'il y alla seul long-temps après l'expédition d'Hercule, et qu'il fit cette Amazone prisonnière. Ce récit est le plus vraisemblable (97); car on ne dit pas que de tous ceux qui allèrent avec lui à cette expédition, aucun autre que lui ait pris une Amazone. Bion même (98) prétend qu'il l'enleva par surprise; que les Amazones, qui aiment naturellement les hommes, loin de s'enfuir lorsque Thésée débarqua sur leurs côtes, lui envoyèrent les présents d'hospitalité; qu'il engagea celle qui les lui avait apportés à entrer dans son vaisseau, et qu'il mit aussitôt à la voile. Un certain Ménécrates, qui a écrit l'histoire de Nicée en Bithynie, raconte que Thésée, lorsqu'il emmenait Antiope, fit quelque séjour dans cette ville. Parmi ceux qui l'avaient suivi à cette expédition, étaient trois jeunes frères athéniens, nommés Eunéus, Thoas et Soloon. Ce dernier, étant devenu amoureux d'Antiope, ne s'ouvrit de sa passion qu'à un seul de ses camarades, qui sur-le-champ alla la déclarer à cette Amazone. Elle rejeta bien loin ses propositions; mais d'ailleurs elle se conduisit avec beaucoup de douceur et de prudence, et ne s'en plaignit point à Thésée. Soloon, ayant perdu tout espoir, se précipita dans un fleuve, et s'y noya. Thésée, instruit de son malheur, et de ce qui en avait été la cause, en fut vivement affligé. La douleur qu'il en ressentit lui rappela un oracle de la Pythie, qui lui ordonnait de fonder une ville dans une terre étrangère où il aurait éprouvé un vif chagrin, et d'en donner le gouvernement à quelques uns de ses compagnons d'armes. Il y bâtit une ville qu'il appela du nom du dieu *Pythopolis;* il donna au fleuve qui la baigne le nom de Soloon, en mémoire du jeune Athénien qui s'y était noyé, et laissa, pour donner des lois à la ville, et pour la gouverner, les deux frères de ce jeune homme, et avec eux un des principaux citoyens d'Athènes, nommé Hermus. C'est de là que les habitants de Pythopolis appellent un certain endroit de leur ville la maison d'Hermès, faisant ainsi une contraction sur la seconde syllabe, et, par une prononciation vicieuse, transportant cet honneur du héros Hermus au dieu Mercure (99).

XXVI. Voilà ce qui donna lieu à la guerre des Amazones; et ce ne fut pas, à ce qu'il paraît, une guerre de femmes, mais une affaire très sérieuse. En effet, auraient-elles campé dans Athènes même, et livré le combat en un lieu voisin du Pnyx, auprès du Musée (100), si auparavant elles ne s'étaient rendues maîtresses du pays, pour venir attaquer les Athéniens jusque dans l'enceinte de leurs murailles? Car il est difficile d'en croire Hellanicus, lorsqu'il dit qu'elles vinrent par terre, et qu'elles passèrent sur la glace le Bosphore Cimmérien. Mais leur campement au milieu d'Athènes est prouvé par les noms mêmes de plusieurs lieux de la ville, et par les tombeaux de celles qui périrent dans le combat. Les deux armées balancèrent long-temps à engager l'action; enfin Thésée ayant, sur un oracle, sacrifié à la Peur (101), commença l'attaque. Le combat fut donné dans le mois de Boëdromion [1], le jour auquel les Athéniens célèbrent encore à présent les fêtes Boëdromia (102). L'historien Clidémus, qui s'est attaché à rapporter exactement tous les détails de cette bataille, dit que l'aile gauche des Amazones s'étendait jusqu'au lieu appelé encore aujourd'hui Amazonium, et l'aile droite jusqu'au Pnyx près de Chrysa; que cette aile gauche fut chargée la première par les Athéniens près du Musée, comme le prouvent les tombeaux des Amazones tuées dans le combat, qu'on voit encore dans la place qui mène aux portes du Pirée, près de la chapelle de Chalcodon (103). Il ajoute qu'à cette attaque les Athéniens furent repoussés jusqu'au temple des Euménides (104); mais que leur aile gauche, qui occupait le Palladium, l'Ardette (105) et le Lycée, poussa les Amazones dans leur camp, et en fit un grand carnage; qu'enfin le quatrième mois les deux partis conclurent un traité par l'entremise d'Hippolyte; car c'est le nom que Clidémus donne, au lieu de celui d'Antiope, à l'Amazone qui était avec Thésée. D'autres historiens disent qu'en combattant auprès de lui elle fut tuée d'un coup de javelot, par une Amazone nommée Molpadia, et qu'on éleva sur sa tombe la colonne qu'on voit encore près du temple de la terre Olympique (106). Au reste, dans des événements si anciens, ces incertitudes de l'histoire n'ont rien d'étonnant. On raconte même que les Amazones blessées furent se-

[1] Partie de Septembre et partie d'Octobre.

crètement envoyées à Chalcis par Antiope; qu'il y en eut quelques unes de guéries, et que celles qui moururent de leurs blessures y furent enterrées dans le lieu qu'on appelle encore aujourd'hui Amazonium. La guerre finit par un traité, comme le prouvent soit le lieu même où la paix fut jurée, près du temple de Thésée, et qui de là fut appelé Horcomosium [1]; soit le sacrifice qu'on fait depuis tous les ans aux mânes de ces femmes, la veille des fêtes de Théseïa. Les Mégariens montrent aussi dans leur ville un tombeau d'Amazones, en forme de losange, situé entre la grande place et le lieu qu'ils appellent Rhous (107). On dit encore qu'il en mourut plusieurs à Chéronée, et qu'elles furent enterrées sur les bords d'un petit ruisseau qui anciennement s'appelait Thermodon, et qu'on nomme aujourd'hui Hémon; j'en ai parlé dans la Vie de Démosthène. Il paraît qu'elles ne traversèrent pas la Thessalie sans combattre; car on montre plusieurs de leurs tombeaux près de Scotusse et des rochers Cynocéphales.

XXVII. Voilà ce que j'ai cru digne d'être rapporté de la guerre des Amazones (108). L'auteur du poëme de la Théséide (109) dit que le motif des Amazones dans cette expédition fut de venger Antiope, que Thésée avait répudiée pour épouser Phèdre, et qu'elles furent tuées par Hercule : mais ce récit a trop évidemment l'air d'une fable. Ce qu'il y a de vrai, c'est que Thésée n'épousa Phèdre qu'après la mort d'Antiope, dont il avait un fils nommé Hippolyte, et Démophon selon Pindare (110). Quant aux malheurs qu'il éprouva à l'occasion de Phèdre et d'Hippolyte son fils, comme les historiens sont, sur ce point, d'accord avec les poëtes, il faut croire qu'ils sont arrivés comme ceux-ci les racontent. On parle de plusieurs autres mariages de Thésée, qui n'ont été le sujet d'aucune tragédie, et qui n'ont eu ni des commencements honnêtes ni des fins heureuses. Il enleva une Trézénienne nommée Anaxo; et après avoir tué Sinnis et Cercyon, il fit violence à leurs filles. Il épousa Péribée, mère d'Ajax, Phérébée et Iopé, filles d'Iphiclès. Son amour pour Églé, fille de Panopéus, lui fit, comme nous l'avons dit plus haut, abandonner, avec autant de lâcheté que d'ingratitude, Ariadne, à qui il avait de si grandes obligations. Enfin l'enlèvement d'Hélène, qui alluma dans l'Attique le feu de la guerre, fut, comme on le verra bientôt, la cause de son exil et de sa mort.

XXVIII. Tous les héros de ce temps-là se signalaient par les plus grands exploits; mais Thésée, au rapport d'Hérodore, ne prit part qu'au combat des Lapithes contre les Centaures. D'autres, au contraire, disent qu'il accompagna Jason en Colchide (111); qu'il seconda Méléagre dans la défaite du sanglier de Calydon; et que de là vint le proverbe, *Rien sans Thésée* (112). Ils ajoutent que seul et sans aucun secours il termina plusieurs entreprises glorieuses; et qu'on disoit de lui : C'est un second Hercule. Ce fut lui qui aida Adraste à retirer les corps des guerriers tués au siége de Thèbes, non, comme le dit Euripide [1], en gagnant une bataille sur les Thébains, mais en leur persuadant de faire une trève (113). C'est ainsi du moins que la plupart des historiens le racontent. Philochore prétend que cette trève est la première qu'on ait faite pour retirer les morts après une bataille. Cependant Hercule, comme je l'ai dit dans sa Vie, fut le premier qui rendit les morts à ses ennemis. Les soldats d'Adraste furent enterrés dans le lieu appelé Éleuthère, où sont encore leurs tombeaux; et les chefs, à Éleusis, Thésée ayant bien voulu en accorder la permission à Adraste. Ce qu'Euripide avance à ce sujet, dans sa tragédie des Suppliantes, est contredit par Eschyle dans celle des Éleusiniens, où Thésée lui-même rapporte ce que je viens de dire.

XXIX. Voici quelle fut l'occasion de l'amitié qu'il contracta avec Pirithoüs. Comme la force et le courage de Thésée étaient célèbres dans toute la Grèce, Pirithoüs, qui voulait s'en assurer et se mesurer avec lui, enleva de Marathon un troupeau de bœufs qui lui appartenait; et lorsqu'il sut que Thésée venait à lui bien armé, loin de prendre la fuite, il revint sur ses pas, et alla droit à lui : mais à peine ils se furent vus, que, frappés réciproquement de leur bonne mine et de leur fermeté, ils ne pensèrent plus à se battre. Pirithoüs, tendant le premier la main à Thésée, lui dit d'estimer le dommage qu'il lui avait causé en emmenant ses bœufs, et s'engagea d'en payer le prix. Thésée l'en tint quitte, le pria d'être son ami et son frère d'armes; et ils se jurèrent une amitié inviolable. Quelque temps après, Pirithoüs, qui épousait Déidamie, pria Thésée de venir à ses noces, et de profiter de cette occasion pour connaître son pays et passer quelque temps avec les Lapithes. Il avait aussi invité les Centaures, qui, dans le repas, ayant bu avec excès, perdirent toute retenue, et voulurent même attenter à l'honneur des femmes. Les Lapithes prirent leur défense, et se jetant sur les Centaures, ils en tuèrent plusieurs, déclarèrent la guerre aux autres, et finirent, avec le secours de Thésée, par les chasser du pays. Hérodore raconte le fait autrement : il dit que, lorsque Thésée alla au secours des Lapithes, la guerre était déja commencée; que ce fut alors

[1] C'est-à-dire jurement d'une alliance.

[1] Suppl. 24.

qu'il vit Hercule pour la première fois, ayant profité du voisinage pour l'aller voir à Trachine [1], où il se reposait, après avoir terminé ses courses et ses travaux. Ils se donnèrent réciproquement dans cette entrevue, ajoute Hérodore, les plus grands témoignages d'estime et d'amitié; mais j'en crois plutôt ceux qui disent qu'ils s'étaient déja vus plusieurs fois, et qu'Hercule avait été initié aux mystères par la faveur de Thésée, qui même avant cela lui avait fait obtenir l'expiation des fautes involontaires qu'il avait commises (114).

XXX. Thésée, suivant Hellanicus, avait déja cinquante ans lorsqu'il enleva Hélène, qui n'était pas encore nubile. Aussi quelques écrivains, pour le disculper d'un si grand crime, disent que ce ne fut pas lui qui l'enleva; mais qu'Ida et Lyncée, ses ravisseurs, la déposèrent entre ses mains, et qu'il refusa de la rendre à Castor et à Pollux, lorsqu'ils vinrent la redemander. D'autres vont jusqu'à soutenir que Tyndare lui-même la lui confia, parce qu'il craignait Enarsphorus, fils d'Hippocoon, qui cherchait à l'enlever, quoiqu'elle fût encore dans l'enfance. Mais un récit plus vraisemblable, et appuyé sur un plus grand nombre de témoignages, c'est que Thésée et Pirithoüs, étant allés ensemble à Sparte, enlevèrent Hélène pendant qu'elle dansait dans le temple de Diane Orthia (115), et prirent aussitôt la fuite. Ceux qu'on envoya courir après eux ne les poursuivirent que jusqu'à Tégée. Les ravisseurs, après avoir traversé le Péloponnèse, se voyant en sûreté, convinrent de tirer Hélène au sort, à condition que celui à qui elle serait échue aiderait son compagnon à enlever une autre femme. Le sort la donna à Thésée, qui, en attendant qu'elle fût nubile, la conduisit à Aphidnes [2], où il fit venir Éthra sa mère pour en avoir soin. Il la confia aussi à un de ses amis nommé Aphidnus, à qui il recommanda de la garder avec soin, et de n'en parler à personne. Ensuite, fidèle à son engagement envers Pirithoüs, il l'accompagna en Épire, pour enlever la fille d'Aidonéus, roi des Molosses, qui avait donné à sa femme le nom de Proserpine, à sa fille celui de Coré (116), et à son chien celui de Cerbère. Il obligeait ceux qui recherchaient sa fille en mariage de se battre contre cet animal, avec promesse de la donner à celui qui l'aurait vaincu. Mais averti que Pirithoüs et Thésée venaient pour l'enlever et non pour la demander en mariage, il les fit arrêter, donna sur-le-champ Pirithoüs à dévorer à Cerbère, et retint Thésée prisonnier (117).

XXXI. Cependant Mnesthée, fils de Pétéus, et petit-fils d'Ornéus, fils d'Érechthée, le premier, dit-on, qui ait cherché à flatter la multitude et à gagner ses bonnes graces par des paroles insinuantes, profita de l'absence de Thésée pour soulever contre lui les principaux citoyens, qui depuis long-temps ne le supportaient plus qu'avec peine. Ils se plaignaient qu'il leur avait ôté l'empire qu'ils exerçaient chacun dans leurs bourgs; qu'en les renfermant dans une seule ville, il les avait rendus ses sujets, ou plutôt ses esclaves. Mnesthée excitait aussi le peuple, en accusant auprès d'eux Thésée de ne leur avoir laissé qu'une liberté imaginaire, qui dans le fait les avait privés de leur patrie, de leurs sacrifices, et, au lieu de plusieurs rois légitimes, bons et humains, leur avait donné pour maître un étranger et un inconnu.

XXXII. Mais rien ne favorisa tant ses projets et ses intrigues que la guerre des Tyndarides, qui entrèrent en armes dans l'Attique, appelés, suivant quelques auteurs, par Mnesthée lui-même: ils ne commirent d'abord aucune hostilité, et demandèrent seulement qu'on leur rendît leur sœur. Les Athéniens leur ayant répondu qu'ils ne l'avaient pas dans la ville, et qu'ils ignoraient même où elle était, les Tyndarides se disposaient à les attaquer, lorsque Académus, qui avait découvert, on ne sait comment, qu'elle était cachée à Aphidnes, en donna avis à Castor et à Pollux. En reconnaissance de ce bienfait, ils le comblèrent d'honneurs pendant sa vie; et dans la suite les Lacédémoniens, qui firent si souvent des courses dans l'Attique et la mirent au pillage, respectèrent toujours, à cause de lui, les jardins de l'Académie. Mais Dicéarque raconte qu'il y avait dans l'armée des Tyndarides deux Arcadiens, nommés Échédémus et Maratthus; que le premier donna son nom à ce lieu, qui fut d'abord appelé Échédémie, et ensuite Académie; que le bourg de Marathon prit son nom de Marathus, qui, afin d'accomplir un ancien oracle, s'était volontairement offert pour être sacrifié à la tête de l'armée. Les Tyndarides marchèrent droit à Aphidnes; et en ayant défait les habitants, ils prirent la ville et la rasèrent. On dit qu'Alycus, fils de Scyron, qui servait dans l'armée des Dioscures, périt dans cette action; et que l'endroit du territoire de Mégare où il fut enterré s'appelle encore de son nom, Alycus. Héréas ajoute qu'il mourut de la main même de Thésée, et il cite en preuve ces vers:

Tandis qu'aux champs d'Aphidne Alycus, plein d'ardeur,
Combattait pour les droits d'Hélène prisonnière,
De la main de Thésée il mordit la poussière.

Mais il n'est pas vraisemblable que si Thésée eût été présent à cette bataille, on eût pris la ville et fait sa mère prisonnière.

[1] Ville de Thrace près du mont Œta.

[2] Ville voisine d'Athènes.

XXXIII. Mnesthée voyant que la prise d'Aphidnes donnait de la crainte aux Athéniens, leur conseilla d'ouvrir les portes de la ville aux Tyndarides, et de les recevoir comme amis. Il leur assura qu'ils n'avaient pris les armes que contre Thésée, qui les avait outragés le premier; et qu'ils étaient les bienfaiteurs, les protecteurs nés de tous les hommes. Leur conduite justifia son témoignage. Lorsqu'ils furent maîtres d'Athènes, ils ne demandèrent qu'à être initiés aux mystères, comme alliés des Athéniens au même degré qu'Hercule (118). Aphidnus les ayant adoptés, comme Hercule l'avait été par Pylius (119), ils furent admis à l'initiation, et reçurent même les honneurs divins sous le nom d'Anaces, qui leur fut donné, soit parce qu'ils avaient accordé la paix à la ville, soit pour avoir mis le plus grand soin à empêcher que les Athéniens ne reçussent aucun dommage d'une armée si nombreuse qui séjournait au milieu d'eux. Ce terme désigne ceux qui protégent, qui prennent soin; et c'est de là sans doute qu'on le donne aux rois. D'autres veulent que les Tyndarides l'aient eu à cause de l'apparition de leurs étoiles au ciel; et ils le dérivent des mots que les Athéniens emploient pour marquer ce qui est en haut (120). On dit qu'Éthra, mère de Thésée, fut prise à Aphidnes et emmenée captive à Lacédémone, d'où elle suivit Hélène à Troie : on le conjecture de ce vers d'Homère[1] :

La fille de Pitthée et la belle Clymène.

D'autres rejettent ce vers comme supposé, aussi bien que la fable de Munychius (121), qu'on prétend être né des amours clandestines de Démophon et de Laodicée, et avoir été élevé à Troie par Éthra. L'historien Ister, dans son treizième livre des Attiques, fait au sujet d'Éthra un récit tout différent. Il rapporte, d'après quelques auteurs, que Pâris ayant été battu par Achille et par Patrocle près du fleuve Sperchius en Thessalie, Hector s'empara de la ville de Trézène, la livra au pillage, et emmena Éthra qu'on y avait laissée; mais ce récit n'a aucune vraisemblance.

XXXIV. Le roi des Molosses ayant reçu Hercule à sa cour, lui parla de Thésée et de Pirithoüs, lui raconta dans quel dessein ils étaient venus chez lui, et la punition qu'il en avait tirée. Hercule, affligé de la mort honteuse de l'un, et inquiet du danger de l'autre, mais voyant qu'il serait inutile de se plaindre du traitement fait à Pirithoüs, demanda, comme une grace, la liberté de Thésée. Aidonéus la lui accorda. Thésée ne fut pas plus tôt délivré, qu'il retourna à Athènes, où ses amis n'étaient pas encore entièrement opprimés. En arrivant, son premier soin fut de consacrer à Hercule les temples que les Athéniens lui avaient dédiés; il changea leur nom de Théséia en celui d'Herculéia, et, suivant, Philochore, n'en réserva que quatre pour lui (122). Il voulut gouverner comme auparavant, et reprendre l'administration des affaires; mais il vit s'élever partout des mouvements séditieux qui lui prouvèrent que ceux qui le haïssaient avant son départ, ne le craignant plus alors, avaient ajouté le mépris à la haine; que le peuple presque tout corrompu, au lieu d'obéir en silence, voulait être flatté. Il essaya de le réduire par la force; mais les factieux et les démagogues rendirent ses efforts inutiles. Désespérant donc de rétablir ses affaires, il envoya secrètement ses deux fils dans l'île d'Eubée, auprès d'Elphenor, fils de Chalcodon; ensuite s'étant rendu au bourg de Gargette, il y prononça des malédictions contre les Athéniens (123), dans un lieu qui porte encore aujourd'hui le nom d'Aratérium; après quoi il s'embarqua pour l'île de Scyros[1], où il espérait trouver des amis, et où il avait quelques biens paternels.

XXXV. Lycomède régnait alors dans cette île. Thésée alla le trouver, et le pria de lui rendre ses terres, pour qu'il pût y vivre tranquille le reste de ses jours; d'autres disent qu'il lui demanda du secours contre les Athéniens. Lycomède, soit qu'il craignît la réputation d'un tel homme, soit qu'il voulût faire plaisir à Mnesthée (124), le mena sur le haut d'une montagne, sous prétexte de lui montrer de là ses terres, et le précipitant du haut des rochers, il le tua. Quelques écrivains ont dit qu'il fit un faux pas, en se promenant après souper selon son usage, et qu'il tomba dans un précipice. Personne dans le temps ne tint compte de sa mort. Mnesthée régna paisiblement dans Athènes; et les fils de Thésée vécurent en simples particuliers chez Elphenor, qu'ils suivirent au siége de Troie. Mnesthée étant mort à ce siége, ils retournèrent à Athènes, et furent mis en possession du royaume de leur père. Plusieurs siècles après, les Athéniens honorèrent Thésée comme un héros : entre plusieurs motifs qui les y déterminèrent, un des principaux fut qu'à la bataille de Marathon plusieurs soldats crurent le voir en armes, à la tête des troupes, combattre contre les Barbares.

XXXVI. Après les guerres Médiques, sous l'archontat de Phédon (125), les Athéniens ayant consulté l'oracle de Delphes, la Pythie leur ordonna de recueillir les ossements de Thésée, de les placer dans le lieu le plus honorable de leur ville, et de les garder avec soin; mais il n'était facile ni de trouver sa sépulture, ni d'emporter

[1] Iliad., III, 144.

[1] Elle était vis-à-vis de l'île d'Eubée.

ses ossements, à cause de la férocité des habitants de l'île, nation barbare qui n'avait aucun commerce avec les autres peuples (126). Cependant Cimon, s'étant rendu maître de cette île, comme je l'ai dit dans sa Vie, se fit un point d'honneur de découvrir son tombeau. Pendant qu'il en faisait la recherche, il aperçut, dit-on, un aigle qui frappait à coups de bec sur une élévation de terre, et qui s'efforçait de l'ouvrir avec ses serres. Cimon, saisi tout-à-coup comme d'une inspiration divine, fit fouiller cet endroit : on y trouva la bière d'un homme d'une grande taille, avec le fer d'une pique (127) et une épée. Cimon, ayant fait charger ces précieux restes sur sa galère, les porta à Athènes. Les Athéniens, ravis de joie, les reçurent au milieu des processions et des sacrifices, et avec autant de pompe que si Thésée lui-même fût revenu dans leur ville. Ils les placèrent au milieu d'Athènes, près de l'endroit où est maintenant le Gymnase. Ce lieu sert encore d'asile aux esclaves, et à tous les citoyens faibles qui craignent l'oppression des grands. C'est un hommage rendu à la mémoire de Thésée, qui, pendant sa vie, avait été le protecteur des opprimés, et recevait avec humanité les prières de ceux qui venaient implorer son secours (128).

XXXVII. Les Athéniens célèbrent en son honneur un sacrifice solennel le huit du mois Pyanepsion [1], jour auquel il était revenu de Crète avec les autres jeunes gens. On l'honore aussi le huit de chaque mois, soit parce qu'il arriva pour la première fois de Trézène à Athènes le huit du mois Hécatombéon [2], comme l'a écrit Diodore le géographe (129); ou qu'ils crussent que ce nombre lui convenait mieux que tout autre, parce qu'il passait pour fils de Neptune, et qu'on fait des sacrifices à ce dieu le huit de chaque mois. En effet, le nombre huit étant le premier cube formé du premier nombre pair, et le double du premier carré, représente naturellement la puissance ferme et immuable de Neptune, à qui, par cette raison, on donne les noms d'Asphalius et de Gaiéochus (130).

[1] Partie d'Octobre et de Novembre.
[2] Partie de Juillet et d'Août.

NOTES

SUR LA VIE DE THÉSÉE.

(1) Les chronologistes ne sont pas d'accord sur le temps auquel a vécu Thésée. Les marbres d'Oxford, époque vingtième, placent à l'an mille deux cent cinquante-neuf avant J.-C., l'an du monde deux mille six cent quatre-vingt-dix-sept, quatre cent quatre-vingt-dix-neuf ans avant la fondation de Rome, et quatre cent quatre-vingt-sept ans avant les olympiades, la réunion que ce prince fit des douze cantons ou bourgs des Athéniens en une seule communauté ou cité, lorsqu'il établit dans Athènes le gouvernement populaire, et institua dans l'Isthme des jeux ou des combats. M. Dacier met l'expédition des Argonautes, au nombre desquels était Thésée, à l'an du monde deux mille sept cent vingt, mille deux cent vingt-huit ans avant J.-C.

(2) Il y a dans le texte *les historiens*, parce que la géographie est une partie nécessaire, et, comme on l'a souvent dit, un des yeux de l'histoire.

(3) Sossius Sénécion est celui à qui Plutarque a dédié plusieurs de ses *Traités de morale*. Il avait été quatre fois consul, la première sous Néron, et les trois autres sous Trajan. Ces deux empereurs avaient la plus grande estime pour sa vertu. On ne doit pas le confondre avec cet Hérennius Sénécion que Domitien fit mourir pour avoir écrit la *Vie d'Helvidius Priscus*, Tacit. *Vie d'Agricola*, c. II et XLV; et qui, suivant M. Dacier, était mort avant que Plutarque eût écrit ses dernières *Vies*.

(4) D'autres lisent *les montagnes de la Scythie*; et cette leçon peut être bonne : mais ce qui rendait ces montagnes presque impraticables, c'étaient les neiges et les glaces dont elles étaient toujours couvertes.

(5) Plus de cinq cents ans avant Plutarque, dit M. Dacier, Thucydide, liv. I, c. I, avait reconnu que les temps qui précédaient les guerres du Péloponnèse étaient pleins d'incertitudes, à cause de leur antiquité. Il parlait de la guerre de Troie et de celle des Mèdes; cependant cette dernière ne commença que cent ans avant Thucydide. Que penser donc des événements de la vie de Thésée, qui sont antérieurs de près de huit cents ans à la guerre du Péloponnèse?

(6) Ce mot, *remonter*, ne doit s'entendre que de Numa, et non de Lycurgue, beaucoup plus ancien que Romulus.

(7) Ce n'est pas proprement Thésée qui fonda la ville d'Athènes. Son premier roi fut Cécrops, qui, suivant les marbres d'Oxford, époq. I, régna mille cinq cent quatre-vingt-deux ans avant J.-C. Plutarque n'entend donc, par cette fondation, que la réunion que ce prince fit des douze bourgs des Athéniens en une seule cité.

(8) Les événements de la vie de Thésée étaient allégoriques, et se rapportaient à l'astronomie. Il n'est donc pas étonnant que Plutarque reconnaisse qu'il y en a qui se refusent à toute vraisemblance historique, et qui doivent être regardés comme des fables.

(9) Thésée passa pour fils de Neptune; Pitthéus, père d'Ethra, mère de Thésée, supposa que ce dieu avait eu un commerce secret avec sa fille. Romulus était, disait-on, fils de Mars, qui avait séduit Rhéa Sylvia, fille de Numitor, et l'avait rendue mère de deux jumeaux.

(10) Les imprécations de Thésée contre Hippolyte son fils, injustement accusé par Phèdre, avaient causé la mort de ce jeune prince; et Romulus tua de sa main son frère Rémus.

(11) Érechthée est le même qu'Érichthonius, que la Fable fait fils de Vulcain et de Minerve ou de Cranaé, petite-fille de Cranaüs, second roi d'Athènes. Il vivait, selon les marbres d'Oxford, l'an 1506, ou, suivant M. Dacier, l'an 1488 avant J.-C. Il fut père de Pandion, qui eut pour fils Érechthée II du nom, père de Cécrops II, dont le fils, Pandion II, fut père d'Égée et aïeul de Thésée.

(12) Pélops, fils de Tantale, et Phrygien d'origine, dut, selon M. Dacier, ses grandes richesses à des mines qu'il avait dans le mont Sipilus, en Méonie.

(13) M. Dacier dit qu'il eut de sa femme Hippodamie treize enfants, parmi lesquels il ne se trouve que deux filles, Lysidicé, mariée à Alectrion, ou, selon d'autres, à Nestor, fils de Persée, roi de Tyrinthe; et Astidamie, qui épousa Sthénélus, roi de Mycènes. Pélops, à force d'argent, s'empara des villes les plus considérables du Péloponnèse, et y établit ses enfants.

(14) Ville de l'Argolide, dans le Péloponnèse.

(15) Pausanias, liv. II, c. XXX et XXXI, rapporte à peu près les mêmes choses que Plutarque, et dit que ce prince enseignait la rhétorique à Trézène. J'ai lu moi-même, ajoute-t-il, un livre écrit par Pitthéus, qu'un homme d'Épidaure m'avait donné.

(16) Pallas était frère d'Égée. Celui-ci n'ayant point d'enfants, les fils de Pallas, qu'on appelait les Pallantides, se regardaient comme les successeurs naturels au royaume d'Athènes. Égée craignait donc qu'ils n'attentassent à ses jours s'ils venaient à découvrir qu'il avait un fils, avant qu'il eût pu reconnaître Thésée en cette qualité; il craignait même qu'ils ne fissent périr ce dernier.

(17) Il naquit, selon Pausanias, liv. II, c. XXXII, dans un lieu appelé Celenderis, près du port de Trézène; Pitthéus l'ayant disposé ainsi à dessein, pour mieux persuader qu'il était fils de Neptune. Cet endroit fut pour cela longtemps appelé Génethlion, *le lieu de la naissance.*

(18) Plutarque donne deux étymologies du nom de Thésée, qui vient du mot *thesis*, lequel signifie *position* et *adoption*. Ainsi ce nom lui fut donné, ou à cause des marques de reconnaissance que son père posa sous la pierre, ou pour l'adoption qu'Égée en fit; car les Grecs, comme les Hébreux, donnaient des noms tirés des circonstances et des événements qui arrivaient aux personnes ou aux choses qu'ils voulaient nommer. Meiziriac, cité par M. Dacier.

(19) Ce sacrifice, dit M. Dacier, avait donné lieu au proverbe, Le Bélier a payé l'éducation; pour dire que les peuples ne sauraient trop marquer leur reconnaissance à ceux qui ont bien élevé leurs princes. Celle des Athéniens durait encore treize cents ans après Thésée. Suidas, voce *krios*, donne un sens tout différent à ce proverbe; il dit qu'il a été fait contre les ingrats, parce que les béliers, devenus grands, frappent de la corne ceux qui les ont nourris; ce qui donnerait au proverbe un sens ironique.

(20) Ce portrait de Thésée, par Parrhasius, qui vivait quatre cents ans avant J.-C., était encore au Capitole du temps de Pline l'ancien, liv. XXXV, c. X. Il représentait le combat du Minotaure, comme on le voit par une épigramme de l'Anthologie grecque, liv. IV, c. VIII. Silanion, célèbre statuaire en bronze, florissait vers la cent quatorzième olympiade, du temps d'Alexandre.

(21) Plutarque fait entendre que cette coutume était plus ancienne que Thésée; mais Eustathe, sur le second livre de l'Iliade, écrit que ce prince fut le premier qui consacra ses cheveux à Apollon; et qu'il fit cette cérémonie à Délos, et non pas à Delphes. Par un passage de Lucien, *De Dea Syr.*, tom. III, pag. 489, in-4°, s'il est vrai que ce Traité soit de lui, il paraît que les Trézéniens étaient les seuls d'entre les Grecs qui eussent cette coutume, et qu'elle ne commença qu'après Thésée; car cette consécration se faisait à l'honneur d'Hippolyte son fils, par tous les jeunes gens des deux sexes, qui, sans cela, n'auraient pas eu la liberté de se marier. On leur laissait croître la chevelure jusqu'à ce qu'ils fussent grands; alors on les menait dans un temple, où on leur coupait les cheveux, qu'on mettait dans un vase d'or ou d'argent, sur lequel était écrit le nom de chacun, et on les consacrait dans le temple. Cette coutume s'observait aussi chez les Assyriens; les jeunes hommes offraient leurs cheveux et les prémices de leur barbe.

Les Abantes, dont parle Homère, étaient originaires de Thrace, et habitaient l'Eubée; ce poëte leur donne l'épithète de *chevelus par derrière*. Les Arabes occupaient les environs de la mer Rouge et du golfe Persique. Les Mysiens étaient dans la Thrace, sur les bords du Danube. Il y en avait d'autres en Asie, entre la Lydie et la Phrygie.

(22) Ils l'honoraient sous le titre de Neptune roi.

(23) Depuis ce temps-là cette pierre fut appelée la pierre de Thésée: on l'appelait auparavant l'autel de Jupiter Sthénien; car les anciens faisaient des autels des grandes pierres qu'ils rencontraient. Dans la description des pierres gravées du cabinet de M. le duc d'Orléans, t. 1, pag. 283, on voit une cornaline qui représente Thésée levant la pierre sous laquelle étaient cachées les marques de sa naissance. Elle est parfaitement belle; la description et l'éloge qu'en font les éditeurs méritent d'être lus.

(24) Ce qu'Homère rapporte de la force extraordinaire de ses héros confirme le récit de Plutarque sur les brigands qui infestaient la Grèce, et que M. Dacier croit être des restes des Titans ou Géants.

(25) Hercule, devenu furieux par un effet de la colère de Junon, tua Iphitus, roi d'Échalie, en le précipitant du haut des murs de la ville de Tyrinthe.

(26) Ceux qui avaient commis quelque meurtre s'exilaient volontairement de leurs pays, et s'imposaient certaines peines jusqu'à ce qu'ils eussent expié un crime même involontaire: Hercule alla d'abord à Pylos, chez Nélée, qui ne voulut pas faire cette expiation, et de là à Amycles, où elle fut faite par Déiphobus, fils d'Hippolyte. Mais étant tombé dans une maladie très grave, il se rendit à Delphes, où la Pythie lui dit qu'il ne serait guéri que lorsqu'il aurait passé trois ans dans l'esclavage. Mercure le vendit à Omphale, reine de Lydie.

(27) Ville de l'Argolide, fameuse par le temple d'Esculape.

(28) Ce nom lui venait de *coruné*, massue: il était fils de Vulcain et d'Anticlie; sa massue était d'airain. Suidas l'appelle Périphanes.

(29) Quand ce géant avait vaincu quelqu'un, il courbait deux pins, attachait à chacun un bras et une jambe de sa victime, et lâchait en même temps les deux arbres, qui déchiraient et emportaient les membres qu'il y avait attachés. Pausanias, liv. II, c. I, dit que de son temps, sous le règne d'Adrien, on voyait encore un de ces pins près du rivage. Il nomme ce brigand Sinis, ainsi qu'Ovide dans ses *Métamorphoses*, VII, 440.

(30) Il y avait trois villes de ce nom, une en Thessalie, une en Arcadie, et une troisième dans l'Eubée. On ne sait pas précisément laquelle des trois était la patrie d'Eurytus. Sophocle et d'autres poëtes croient que c'est la dernière.

(31) On ne trouve rien ailleurs, dit M. Dacier, ni de cette colonie, ni de cette famille des Ioxides. Amyot s'est trompé en traduisant qu'Ioxus bâtit la ville des Ioxides: le texte grec ni aucun auteur ancien n'en parlent; ce ne devait être qu'une peuplade établie en Carie.

(32) Ce nom désigne la couleur noirâtre de la laie. Crommyon, ou Cromyon suivant Ovide, *Métam.*, liv. VII, p. 435, était un bourg situé aux confins du territoire de Corinthe et de Mégare. Suivant Strabon, cette laie fut mère du sanglier Calydon, tué par Méléagre. Voy. l. VIII.

(33) Éacus, fils de Jupiter et d'Égine, dut à son amour pour la justice d'être nommé un des juges des enfers avec Minos et Rhadamanthe. On peut lire le passage du *Gorgias* de Platon, dans lequel ce philosophe parle de ce choix, et que Plutarque a rapporté. *Cons. à Apoll.*

(34) Cychréus était fils de Neptune et de la nymphe Salamis. Les Salaminiens lui rendaient aussi les honneurs divins.

(35) Apollodore fait la nymphe Endéis fille de Chariclo et de Chiron; mais il faut plutôt s'en rapporter à Plutarque et aux historiens de Mégare qu'il avait consultés. Peut-être même n'est-ce qu'une faute des copistes, qui auront aisément confondu Chiron avec Sciron. Pausanias, l. II, c. I, est d'accord avec Plutarque.

(36) Cercyon, fils de Neptune, fut le premier qui employa la ruse dans les combats de la lutte; mais Thésée, instruit par Minerve, le vainquit. L'endroit où ce combat eut lieu s'appelait encore, du temps de Pausanias, la Palestre de Cercyon. Voy. liv. I, c. XXXIX.

(37) On ne connaît point de ville de ce nom entre Éleusis et Athènes. M. Dacier dit que Pausanias, liv. I, nomme ce lieu Érione; mais ce nom ne se trouvant point ailleurs dans ce livre de Pausanias, M. Reiske soupçonne que c'est une faute de copiste; et Meiziriac, d'après un passage de Pausanias, liv. I, c. XXXIX, croit qu'il faut lire Erinéus.

(38) Lorsque les étrangers que ce brigand recevait chez lui étaient plus grands que ses lits, il leur coupait la partie excédante; s'ils étaient plus petits, il les tirait avec violence jusqu'à ce qu'ils en eussent égalé la mesure.

(39) Il y eut deux Cycnus qui se battirent contre Hercule: le premier était fils de Mars et de Pyrène; la foudre, en tombant au milieu des combattants, les sépara. L'autre Cycnus était aussi fils de Mars et de Pélopée; il fut tué par Hercule.

(40) Les divers auteurs grecs qui ont recueilli des proverbes, tels que Suidas, Zénobius, Diogénianus, Apostolius, citent ce proverbe au nombre pluriel, les maux Terrmériens, et disent qu'il signifie de très-grands maux. Suidas en rapporte une autre origine que celle de Plutarque. Selon lui, les grands maux furent appelés Terrmériens, parce qu'il y avait dans la Carie un lieu fort d'assiette, appelé Termérium, dont les tyrans se servaient comme de prison; et il ajoute que ce lieu était entre Mélos et Halicarnasse. Strabon, liv. XIV, p. 657, fait mention d'un cap de la Carie, au territoire des Myndiens, qui s'appelait Termérium. Apostolius et Suidas disent encore que les grands maux s'appelaient Therrmériens, parce que le jour qui devait être le terme de la vie s'appelait Termia. Meiziriac, cité par M. Dacier. Voy. aussi les *Proverbes d'Érasme*.

(41) Pausanias, liv. I, c. XXXVII, dit que les Phytalides étaient les descendants de Phytalus, qui, ayant reçu honorablement chez lui la déesse Cérès, eut d'elle, en récompense, la plante du figuier, et enseigna le premier aux Athéniens à cultiver cet arbre; ce qui lui attira beaucoup d'honneur à lui et à toute sa race. C'est ce qu'atteste une épigramme grecque qui était sur son tombeau, et que Pausanias rapporte. Les Phytalides avaient aussi à Eleusis l'intendance des mystères. Quant à l'expiation de Thésée, elle était une suite de l'idée que les anciens avaient du meurtre, qui, selon eux, devait être toujours expié; idée qu'ils poussaient si loin, qu'il fallut qu'Apollon même se fit purifier, pour avoir tué le serpent Python qui désolait la Grèce. Meiziriac, dans Dacier.

(42) La cérémonie de l'expiation de Thésée se fit à l'autel de Jupiter Pacifique, près du Céphise. Pausanias, liv. I, c. XXXVII.

(43) Ce mois était appelé Hécatombéon, parce qu'en ce temps-là le soleil fait son plus grand cours, et que les grandes choses sont dénotées par le mot hécaton, qui veut dire cent. Suidas et Harpocration disent qu'il prit ce nom des fréquentes hécatombes qu'on offrait en ce mois-là.

(44) M. Dacier prétend que si ce passage n'est pas altéré, Plutarque s'est trompé sur l'usage de ces premiers temps; que ces héros ne coupaient pas les viandes avec la même épée dont ils se battaient, mais avec un grand couteau ou un grand poignard qu'ils portaient toujours pendu près de l'épée, afin de pouvoir faire, dans les sacrifices, les fonctions dont ils étaient chargés; et il prouve cette coutume par un passage d'Homère. Mais ce reproche est d'autant moins fondé, que Plutarque se sert du même mot qu'Homère pour désigner l'instrument que Thésée employa pour couper les viandes, *macairan*, qui signifie proprement un grand couteau, et non une épée, comme M. Dacier l'a traduit, quoique ces deux termes s'emploient souvent l'un pour l'autre; ce qui cependant n'a guère lieu dans Homère. M. Dacier lui-même semble avoir senti le peu de fondement de sa critique, puisqu'il ajoute, dans la même note, que Thésée ne tira pas l'épée qu'il avait reçue de son père (pourquoi donc le dit-il dans sa traduction?); mais que, pour la faire voir, il prit son poignard, parce que pour cela il fallait jeter son manteau en arrière, et laisser paraître l'épée. Il croit donc qu'il manque un mot à ce passage; c'est *xiphos*, épée: je le pense comme lui; et c'est ce qu'il suffisait de dire, au lieu de supposer que Plutarque s'était trompé sur des usages qu'il devait connaître beaucoup mieux que nous.

(45) Les Athéniens, dit M. Dacier, avaient, par religion, enfermé de murailles le lieu où la coupe du poison avait été renversée. Meiziriac pense qu'Amyot s'est trompé en traduisant le texte ainsi: *devant le temple qu'on appelle Delphinium*. Il ne croit pas que cette enceinte fût dans le temple d'Apollon Delphinius, mais dans un endroit voisin; ce qui avait fait donner à tout ce quartier le nom de Delphinium. Il s'autorise d'un passage de Pausanias, l. I, c. XIX, qui dit que ce temple était bâti lorsque Thésée vint à Athènes; et cette enceinte était au même lieu que le palais d'Égée. Il y avait dans ce quartier Delphinium un palais de justice, où l'on jugeait des meurtres commis de propos délibéré, mais que les accusés soutenaient avoir été faits légitimement. Thésée y fut cité pour avoir tué Sinnis et Sciron, et pour le meurtre des Pallantides, dont il fut absous. Pausanias, *ibid.*, c. XXVIII. M. l'abbé Bannier, dans un *Mémoire sur Médée*, Acad. des Inscript., t. XIV, p. 54, observe que la chronologie de ce temps-là détruit cette narration, puisque Égée était mort long-temps avant l'arrivée de Médée dans la Grèce, comme il serait aisé, dit-il, de le prouver: car, ou Thésée avait fait le voyage de la Colchide avec les autres Argonautes, suivant Plutarque, ou ce n'était alors que sa première sortie de Trézène. S'il avait été dans la Colchide, comment Médée pouvait-elle le méconnaître? et n'était-il pas, en ce cas-là, connu aussi de son père? Si c'était à sa première sortie de Trézène, et qu'il n'eût alors que quinze ou seize ans, ce que disent tous les anciens, il faut qu'il soit mort à l'âge de vingt-cinq ans, puisqu'il cessa de vivre vers la première année du siége de Troie, et qu'il n'y a de la conquête des Argonautes au commencement de ce siége, que vingt ou vingt-cinq ans. Or, on sait que Thésée régna vingt-un ans; qu'il fut, pendant plusieurs années, compagnon d'Hercule; qu'il remplit la Grèce du bruit de ses exploits, et qu'il vécut plus de cinquante ans.

(46) On disait qu'Égée était fils de Scirus, et que Pandion avait voulu le faire passer pour son fils.

(47) La Tétrapole était une contrée de l'Attique, ainsi nommée des quatre villes qui la composaient: Zénoé, Marathon, Probalinthe et Trycorithe. *Steph. de urbibus*. Elles avaient été fondées par Xuthus, gendre d'Érechthée. Strabon, liv. VIII, p. 383.

(48) Diodore de Sicile, l. IV, c. LIX, dit que ce fut Égée qui le sacrifia à ce dieu. J'ai dit, dans le *Traité de l'industrie des animaux*, que le surnom de Delphinien, que portait Apollon, venait de la ville de Delphes; elle prit son nom du dauphin qui avait conduit les Crétois à Cirrha, ville voisine de Delphes. Mais j'ai remarqué, sur cet endroit, que Taylor, dans ses *Notes sur Lysias*, p. 225 de l'édition des *Orateurs grecs*, par Reiske, traite cette origine de fabuleuse, et dit, d'après Pollux, liv. VIII, c. X, qu'Apollon et Diane portaient le surnom de Delphiniens, parce qu'ils étaient jumeaux, du mot *Delphus*, matrice.

(49) Callimaque a fait un poëme intitulé *Hécalé*, du nom de cette femme.

(50) Philochore d'Athènes vivait du temps de Ptolémée Philadelphe, environ deux cents ans avant l'ère chrétienne. Il avait composé plusieurs ouvrages qui sont tous perdus: l'*Histoire de l'Attique*, en dix-sept livres; un *Catalogue des archontes*; un *livre des Sacrifices*; *les Origines de Salamine*; deux *livres des Olympiades*; dix-sept *livres des*

Combats des Athéniens, et plusieurs autres dont on peut voir la liste dans Suidas.

(51) Égée l'avait, dit-on, fait tuer dans le bourg d'Énoé, parce qu'il avait promis du secours aux Pallantides. D'autres assurent qu'il avait été tué par le taureau de Marathon, et que Minos en avait injustement accusé les Athéniens. *Diodore de Sicile*, l. IV, c. LX, dit qu'il fut tué près de Thèbes.

(52) M. Dacier croit que ce tribut n'était payé qu'une fois tous les neuf ans; il est persuadé que les Athéniens n'auraient pas consenti à un tribut qui, payé neuf ans de suite, aurait emporté toute leur jeunesse. Les éditeurs d'Amyot, en convenant que le grec est susceptible des deux sens, observent que le tribut imposé seulement de neuf en neuf ans serait une vengeance lente pour un père et pour un roi qui punit la mort de son fils. Diodore dit qu'après les neuf ans expirés, Minos alla lui-même, à la tête d'une grande armée, exiger de nouveau le tribut. *Ibid.*, c. LXI.

(53) Les éditeurs d'Amyot observent que, dans un des plus beaux tableaux trouvés à Herculanum, on voit le Minotaure renversé aux pieds de Thésée. Le monstre a une tête de taureau sur un corps d'homme. Des enfans baisent les mains et embrassent les genoux de Thésée. *Pitture ant. d'Ercolano*, t. II, tav. V.

(54) Paléphatus explique cette fable d'une manière bien peu vraisemblable. Pasiphaé, dit-il, étant devenue amoureuse de Taurus, et Minos ayant découvert le commerce qu'elle avait avec lui, ce prince le relégua sur les montagnes, pour servir de valet à ses bergers. Taurus secoua le joug; et Minos l'ayant voulu faire arrêter, perdit les hommes qu'il y envoya. Il prit donc le parti de s'en servir pour punir tous ceux dont il voulait se défaire. Ayant pris Thésée dans un combat, il l'envoya à Taurus; mais Ariadne lui donna secrètement une épée, dont il le tua.

(55) Aristote avait décrit le gouvernement de cent cinquante-huit républiques; cet ouvrage est perdu, et il n'en reste que des fragments.

(56) Cette tradition est rapportée par Plutarque dans ses *Questions grecques*. Comme dans cet endroit l'Italie n'est pas nommée, mais seulement l'Iapygie, je ne crois pas qu'il ait voulu désigner la contrée d'Italie qui porte ce nom, quoique ses habitants passent pour Crétois d'origine. La Thrace Bottienne, dont il est parlé à la suite, me porte à penser qu'il faut plutôt l'entendre d'une ville d'Illyrie nommée Iapygie, et qui se trouve dans les anciens géographes. L'autorité d'Aristote semble lever tous les doutes. J'observerai cependant que Delphes était bien éloignée de l'extrémité de l'Italie, pour que ces Crétois, après s'y être transportés, soient revenus si près de l'endroit où ils s'étaient d'abord établis. Il est vrai que M. Dacier remarque, d'après un passage de Strabon, liv. VI, qu'il paraît que ces Crétois, partis de Crète pour l'Italie, sous la conduite de Thésée, furent joints par une autre troupe du même pays, qui avait passé en Sicile sur des vaisseaux de Minos; et que, n'ayant pu s'accorder avec ces derniers, ils passèrent dans la Thrace Bottienne. Il est bien difficile de découvrir la vérité dans une si haute antiquité.

(57) Plutarque confond ici le premier Minos, fils de Jupiter et d'Europe, dont Homère et Hésiode ont fait les plus grands éloges, avec le second Minos, petit-fils du législateur des enfers, et fils de Lycarte et d'Ida. C'est celui-ci qui imposa le tribut aux Athéniens. Cette erreur est d'autant plus étonnante, qu'il distinguera bientôt lui-même ces deux Minos. Voyez, sur le premier, le passage du *Gorgias* de Platon, que Plutarque a cité dans la *Consolation à Apollonius*, et le dialogue du même philosophe, intitulé *Minos*, d'où Plutarque a tiré ce qu'il dit ici sur le tort que les poëtes comiques ont fait à la réputation de Minos. Au reste, Platon est tombé dans la même erreur que Plutarque.

(58) Nous avons dit que c'était aussi le même sentiment de Diodore de Sicile. Il y eut en Grèce deux historiens du nom d'Hellanicus, l'un né à Lesbos, et plus ancien qu'Hérodote de douze ans, et l'autre de Milet, postérieur au premier. C'est vraisemblablement le second que Plutarque cite. Entre plusieurs ouvrages qu'il avait composés, et qui sont tous perdus, Thucydide parle d'une *Histoire de l'Attique*, dont il dit que le style était concis et serré, mais qu'elle manquait d'exactitude sur la chronologie.

(59) Le mot grec de Simonide exprime que cette teinture d'écarlate était tirée du fruit ou des baies de l'yeuse, chêne vert, qui, suivant Théophraste, *Histor. Plantar.*, porte un fruit de couleur écarlate. M. Dacier remarque qu'on prétend que ces baies sont pleines de vermisseaux, dont le sang fait cette belle teinture qui de là est appelée vermillon. Pline le naturaliste, liv. XXIV, c. IV, dit que le fruit de l'yeuse se change promptement en vermillon. Les modernes ne parlent point de cette propriété. Le même Pline, liv. XVI, c. XLIV, cite une yeuse qui, d'une seule souche, avait produit dix tiges, chacune de douze pieds de diamètre.

(60) Thucydide, liv. I, c. XVIII, dit que les Athéniens ne commencèrent à devenir hommes de mer que dix ou douze ans après la bataille de Marathon; cependant Homère dit qu'ils envoyèrent cinquante vaisseaux au siége de Troie, *Iliad.*, II, v. 556. Mais ce n'étaient que des barques découvertes, et non pas des vaisseaux de guerre comme ils en eurent dans la suite. C'est néanmoins beaucoup pour un peuple qui ne s'était appliqué à la marine que sous Thésée, d'avoir pu, trente ou quarante ans après, envoyer ce nombre de vaisseaux à Agamemnon. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'ils n'aient fait aucun progrès dans l'espace de près de soixante-dix ans qui se sont écoulés depuis la guerre de Troie jusqu'à la bataille de Marathon; et que, peu de temps après cette bataille, ils aient passé pour les plus grands hommes de mer : car, dit M. Dacier, c'était parmi les Grecs un proverbe commun : Les Athéniens pour la mer. On verra, dans la *Vie de Thémistocle*, que ce fut lui qui les appliqua à la marine.

(61) Il y avait dans ce bourg un lieu appelé Scirus, où était le temple de Minerve Scirade, qui avait été bâti par un devin d'Éleus, nommé Scirus. D'autres l'attribuent à Sciron de Salamine.

(62) Prytanée signifie proprement lieu où l'on conserve le feu. Comme le culte du feu suivit de près celui du soleil, toutes les villes eurent leurs prytanées. Celui d'Athènes servait aux assemblées des magistrats; et c'était aussi là qu'on entretenait, aux dépens du public, les citoyens qui avaient bien mérité de la patrie.

(63) C'était l'olivier qu'on croyait avoir été produit par Minerve lorsqu'elle disputa à Neptune le droit de donner son nom à Athènes.

(64) Cette Vénus, surnommée aussi Pandemos, ou Populaire, était, suivant Pausanias, liv. VI, c. XXV, à Élis, sur la balustrade de la pièce de terre attenant le temple de la déesse, près de la place publique. La statue, ouvrage de Scopas, était de bronze, ainsi que le bouc. Cette manière de la représenter la fit nommer Épitragia. On célébrait sa fête à Athènes le quatre du mois, comme le dit Athénée, liv. XIV, c. XXII. C'est sans doute au récit de Plutarque que fait allusion la figure de la planche dixième du premier volume de l'*Antiquité expliquée de Montfaucon*, laquelle représente Vénus sur les flots, étendue sur une chèvre qu'elle tient par la barbe Elle est accompagnée de Néréides et de Cupidons montés sur des dauphins. On y voit aussi des Tritons, des chevaux marins, etc. *Mémoire sur Vénus*, par M. Larcher, p. 79-81.

(65) Il y a eu deux Phérécyde : le plus ancien, né à Scyros, vivait vers la soixantième olympiade. Il n'appartint à aucune école particulière; mais il eut la gloire d'instruire

les fondateurs des écoles ionienne et pythagoricienne, Thalès et Pythagore. Il fut surnommé le Théologien, et enseigna le premier dans la Grèce le dogme de l'immortalité de l'ame. Cicéron, *Tuscul.*, liv. I, c. XVI. Le second Phérécyde était historien, et plus ancien qu'Hérodote, qui n'avait que huit ans quand Phérécyde florissait, près de cinq cents ans avant J.-C. Il y a apparence que Plutarque parle du dernier.

(66) Damon de Cyrène avait fait, suivant Diogène-Laërce, liv. I, seg. 40, un *Traité sur les Philosophes*. Athénée, liv X, c. XII, cite de lui un *Traité sur Byzance*. On ignore le temps où il a vécu.

(67) Clidémus, ou Clidamus, cité sous ce dernier nom par Plutarque dans ses *Questions grecques*, était un auteur fort ancien qui avait écrit sur les plantes, et que Théophraste cite souvent. Vossius, *de Hist. gr.*, l. III, parle d'un historien de ce nom, auteur d'une *Histoire de l'Attique, et des retours inespérés de ceux qui avaient été longtemps absents*.

(68) Il y a dans le grec, *des vaisseaux longs*. On donnait ce nom aux vaisseaux de guerre et aux galères, au lieu qu'on appelait vaisseaux ronds les vaisseaux marchands. Ainsi Minos, suivant la remarque de Meiziriac, contrevint au décret public, non pour avoir plusieurs vaisseaux, mais parce qu'il avait des vaisseaux de guerre.

(69) C'est sans doute ce qui a donné lieu à presque tous les auteurs anciens de dire qu'elle avait épousé Bacchus dans l'île de Naxos, où ce dieu l'avait trouvée après la fuite de Thésée.

(70) C'est le tyran d'Athènes qui avait un grand goût pour les lettres, comme on le verra dans la *Vie de Solon*.

(71) Ion, poëte tragique de l'île de Chio, vivait du temps de Périclès. Aucune de ses tragédies n'est venue jusqu'à nous: Athénée nous a conservé quelques fragments de ses élégies.

(72) Péon avait écrit les aventures galantes de la ville d'Amathonte en Cypre.

(73) Cette différence venait sans doute de ce que la première Ariadne, ayant épousé Bacchus, était honorée comme une divinité; au lieu que la seconde ne recevait que les honneurs d'une mortelle, et qu'on pleurait sa mort.

(74) Cette statue, dit Pausanias, liv. IX, c. XL, était de bois, petite, et l'ouvrage de Dédale; le temps avait endommagé sa main droite; une base carrée lui tenait lieu de pieds; car, jusqu'à Dédale, on ne faisait pas de pieds aux statues. Dédale fut le premier qui les ajouta, ce qui fit dire que ces statues étaient vivantes, et qu'elles marchaient; mais il ne le fit qu'à ses derniers ouvrages. Pausanias croyait qu'Ariadne avait eu cette statue de Dédale, et qu'elle l'emporta avec elle lorsqu'elle suivit Thésée. Les Déliens, ajoute-t-il, disent qu'après qu'on eut enlevé à ce prince sa maîtresse, il consacra cette statue à Apollon, de peur qu'en la portant à Athènes, elle ne lui rappelât le souvenir d'Ariadne, et ne renouvelât ses chagrins. Callimaque parle aussi de cette statue dans son *Hymne sur Délos*, v. 337, et nous apprend qu'on la couronnait de fleurs aux jours de fête. *Mémoire sur Vénus*, par M. Larcher, p. 509 et 510. Au reste, M. l'abbé Barthélemy, dans son *Voyage d'Anacharsis*, attribue ce changement dans les statues à Dédale de Sicyone, beaucoup plus moderne que celui d'Athènes, et avec lequel on l'a souvent confondu. Cet écrivain, dans la note relative à cet endroit de son ouvrage, dit qu'en rapprochant les notions que fournissent les auteurs et les monuments, il lui a paru que la peinture et la sculpture n'ont commencé à prendre leur essor parmi les Grecs que dans les deux siècles dont l'un a précédé et l'autre a suivi la première des olympiades, fixée à l'an sept cent soixante-seize avant J.-C. Il a cru, en conséquence, devoir rapporter les changements opérés dans la forme des anciennes statues à ce Dédale de Sicyone, dont il est souvent fait mention dans Pausanias, et qui a vécu dans l'intervalle de temps écoulé depuis l'an sept cent jusqu'à l'an six cent avant J.-C. Ce n'est pas que M. l'abbé Barthélemy nie l'existence d'un Dédale très ancien; il dit seulement que les premiers progrès de la sculpture doivent être attribués à celui de Sicyone.

(75) Dicéarque de Messène, disciple d'Aristote, avait, selon Suidas, composé un ouvrage sur les *Dimensions des Montagnes du Péloponnèse*; une *Description de la Grèce*, où il traitait des mœurs et des coutumes de tous les Grecs, et plusieurs autres ouvrages, dont le plus estimé était sa *République de Sparte*, qu'on lisait tous les ans aux jeunes Spartiates, par ordre des éphores. Cicéron fait un grand éloge de cet écrivain, *Tuscul.*, liv. I, c. XI et XXXI.

(76) Callimaque, dans l'hymne sur Délos, parle de cette danse sans la nommer; il dit qu'on la dansait en rond, et que Thésée, en l'instituant, conduisit lui-même le chœur des danseurs. M. Dacier croit qu'elle était appelée *la Grue*, à cause de sa figure, parce que celui qui la menait, et qui était à la tête, pliait et dépliait le cercle pour imiter les tours et les détours du labyrinthe; comme quand les grues volent en troupe, il y en a toujours une à la tête, que les autres suivent en rond. Eustathe, sur le dix-huitième livre de l'Iliade, dit qu'anciennement les hommes et les femmes dansaient séparément les uns des autres, et que Thésée fut le premier qui fit danser ensemble les filles et les garçons qu'il avait tirés du labyrinthe. Cette danse, après trois mille ans, existe encore dans la Grèce, et se nomme la Candiote. M. Guys, témoin oculaire, en a donné des détails curieux, *Voyage littéraire de la Grèce*, lettre XIII. On la voit représentée dans le grand ouvrage de M. Leroy, *les Ruines des plus beaux monuments de la Grèce*, deuxième édition, p. 22, pl. X.

(77) Cet autel, fort ancien à Délos, avait été construit, dit-on, par Apollon lui-même, et fait avec les cornes des chevreuils de Cynthe que Diane avait tués à la chasse. Callimaque, *Hymn. sur Apollon*, v. 60. On peut voir dans le *Traité sur l'industrie des animaux*, par Plutarque, que cet autel, compté parmi les sept merveilles du monde, était fait de cornes de taureau du côté droit; c'est, dans l'un des deux passages, ou un défaut de mémoire de la part de Plutarque, ou une faute de copiste. Il n'était entré dans la construction de cet autel, ni colle, ni ciment, ni aucune espèce de lien.

(78) Cette coutume venait de Delphes, où ceux qui avaient reçu de l'oracle une réponse favorable s'en retournaient couronnés de lauriers.

(79) On verra bientôt l'occasion de l'établissement de cette fête, et les cérémonies qu'on y observait.

(80) Le premier cri désignait la précipitation avec laquelle Thésée était allé dans Athènes pour y combattre, si on eût refusé de le recevoir. Le second marquait son trouble et sa tristesse.

(81) Ce mois avait pris son nom de la fête Pyanepsia qui se célébrait le sept du mois, et qu'on avait ainsi appelée des fèves qu'on faisait cuire solennellement ce jour-là. Les fèves se nommaient en grec pyanni, ou pyani; et depuis elles furent appelées cyami, comme le dit Meursius, l. V des *Fêtes grecques*. Meiziriac.

(82) Les Héraclides, chassés du Péloponnèse et de toute la Grèce, allèrent implorer le secours des Athéniens, qui les reçurent favorablement. Euripide a traité ce sujet dans sa tragédie des *Héraclides*. Les vers rapportés par Plutarque pouvaient donc leur convenir. Ils signifiaient alors que les branches de suppliants qu'ils portaient avaient été pour eux la source de l'abondance dont ils jouissaient dans Athènes.

(83) Cela fait près de mille ans. Démétrius de Phalère avait été nommé chef des Athéniens trois cent dix-huit ans avant J.-C. Il les gouverna pendant dix ans, et eut,

dans cet espace de temps, trois cent soixante statues élevées à son honneur, qui, après sa disgrace, furent renversées en un seul jour. Callimaque, *Hymn. sur Délos*, v. 314, atteste que de son temps, sous Ptolémée Philadelphe, les Athéniens envoyaient encore à Délos ce vaisseau consacré à Apollon, et qui était immortel.

(84) Plutarque, dans son *Traité sur les délais de la justice divine*, attribue l'invention de cette espèce de sophisme à Épicharme, philosophe et poëte, qui, né à l'île de Cos, fut transporté en Sicile à l'âge de trois mois, ce qui le fit passer pour Syracusain. Cet argument consistait, selon Plutarque, à distinguer un homme en plusieurs, par la raison qu'il avait été successivement jeune, homme fait et vieillard. On en concluait qu'un homme qui avait emprunté de l'argent dans sa jeunesse, par exemple, ne le devait plus à un autre âge, parce qu'à cette époque il n'était plus le même homme que lorsqu'il l'avait emprunté.

(85) C'est-à-dire *qui portent à dîner*. Voici les cérémonies observées dans cette fête, décrites par Meursius dans ses *Fêtes de la Grèce*. On choisissait un certain nombre de jeunes garçons des plus nobles familles de chaque tribu, qui tous eussent leur père et leur mère vivants : ils portaient à la main des branches de vigne avec leurs raisins, et couraient depuis le temple de Bacchus jusqu'à celui de Minerve Scirade, situé au port de Phalère; celui qui arrivait le premier buvait une coupe de vin où l'on avait mêlé du miel, du fromage, de la farine et de l'huile. Ces jeunes garçons étaient suivis par deux autres habillés en femmes, qui chantaient les louanges des premiers. Des femmes les accompagnaient, portant sur leurs têtes des corbeilles; et l'on prenait pour cette fonction les plus riches de la ville. Toute la troupe était précédée par un héraut qui portait un bâton en ouré de rameaux.

(86) Le traducteur latin et Amyot ont entendu ce passage des familles qui avaient payé, dans les années précédentes, le tribut imposé par les Crétois. M. Dacier l'applique à toutes les familles qui auraient pu à l'avenir y être assujetties. Il observe que celles qui avaient déjà payé ce tribut avaient été assez chargées. J'ai préféré ce dernier sens comme plus naturel, et adopté aussi par le traducteur anglais.

(87) Avant Thésée, cette fête se célébrait à Athènes sous le nom d'Athénées, et n'était qu'une fête particulière. Thésée l'ayant rendue commune à tous les habitants, l'appela Panathénées. On les distinguait en grandes et en petites : les premières se célébraient tous les cinq ans, le vingt-trois du mois Hécatombéon; et les autres tous les ans, le vingt du mois Targélion (Mai). Ces fêtes, d'abord très simples, ne duraient qu'un jour; avec le temps, on y ajouta beaucoup de jeux et de cérémonies qui exigèrent plusieurs jours. Pendant les grandes Panathénées, on portait au temple de Minerve le voile mystérieux appelé Peplum, où étaient peintes les victoires des dieux sur les géants, et les actions les plus remarquables des grands personnages. Il était défendu d'y assister avec des habillements peints, et on y délivrait des prisonniers. Les marbres d'Oxford placent la première célébration des jeux Panathénées sous le roi Ericthonius, mille cinq cent six ans avant J.-C., long-temps avant Thésée; mais peut-être ne faut-il l'entendre que des jeux Athénéens.

(88) Thucydide, liv. II, c. xv, l'appelle Synoicia, réunion ou habitation commune. Le sens est toujours le même. Les Athéniens, en se transportant de leurs bourgs dans la nouvelle ville, se réunissaient dans une même enceinte, et y faisaient en commun ce sacrifice. Peut-être aussi avait-il changé de nom du temps de Plutarque.

(89) Lorsque Sylla se fut rendu maître d'Athènes, il y exerça les plus grandes cruautés. Quelques Athéniens, s'étant sauvés, allèrent à Delphes pour demander à Apollon si la dernière heure de leur ville était venue. La prêtresse leur répondit : Ce qui est de l'outre. Pausanias, liv. I, c. xx. C'était une allusion à l'oracle rapporté par Plutarque. Cette sibylle est Daphné, fille de Tirésias, laquelle, après la prise de Thèbes, fut envoyée par Alcméon à Delphes, où elle prophétisa; on lui donna le nom de Sibylle, nom qui passa aussi à la Pythie; mais on ne doit pas les confondre.

(90) Dans ces premiers âges, qu'on appelle les temps héroïques, le gouvernement monarchique était le seul établi dans la Grèce. Chaque ville, avec son territoire ordinairement peu étendu, formait un royaume. C'est pourquoi, dans le dénombrement qu'Homère fait des troupes des Grecs, il se trouve un très grand nombre de rois. Le passage de ce poëte auquel Plutarque fait allusion, *Iliad.*, l. II, in Cat., v. 54, semble contraire au raisonnement de ce philosophe; car il est dit, en parlant des Athéniens : Le peuple du magnanime Erechthée. Mais apparemment que Plutarque entendait ce vers dans ce sens : Le peuple qui avait autrefois Erechthée pour roi.

(91) D'autres croient que ce fut pour conserver le souvenir de la manière dont se faisait auparavant le commerce par l'échange du bétail. Cette monnaie, qui portait l'empreinte d'un bœuf, valait deux drachmes, environ un franc et seize sous de notre monnaie actuelle. M. Pellerin, disent les éditeurs d'Amyot, a publié deux belles médailles d'Athènes, où l'on voit la tête d'un taureau et le combat de Thésée contre le Minotaure. *Médailles des peuples et des villes*, t. I, p. 246. Ces médailles sembleraient prouver que Thésée, en mettant cette marque sur la monnaie, avait voulu perpétuer le souvenir de sa victoire sur le Minotaure.

(92) Amyot, qui a voulu traduire ces deux inscriptions en vers, et qui les rend ainsi :

> Ionie est vers le soleil naissant;
> Péloponnèse est devers le baissant,

a été, comme l'observent ses éditeurs, gêné par la rime et par le vers. Il serait difficile de les rendre fidèlement en deux vers, comme dans le texte, que j'ai traduit mot à mot; et il le serait bien davantage de leur donner de l'élégance et de la grace. Si cependant on voulait une traduction en vers, on pourrait les tourner de cette manière, en changeant le nom de Péloponnèse en celui d'Isthme :

> Ici n'est pas l'Isthme, mais l'Ionie.
> C'est ici l'Isthme, et non pas l'Ionie.

L'empereur Adrien, ajoutent les éditeurs d'Amyot, a imité cette inscription dans celle qu'on voit encore à Athènes sur le monument qu'il éleva entre l'ancienne et la nouvelle ville. D'un côté il mit,

> Ici est Athènes, l'ancienne ville de Thésée;

et de l'autre :

> Ici est la ville d'Adrien, et non pas celle de Thésée.

(93) Les jeux olympiques ne furent pas établis par Hercule, mais par Iphitus, l'an du monde trois mille cent soixante-quatorze. Strabon, liv. VIII, prouve que ces jeux n'étaient pas connus du temps d'Homère.

(94) Ces jeux funèbres en l'honneur de Mélicerte, adoré sous le nom de Polémon, avaient été institués à Corinthe par Sisyphe. Ils furent nommés Isthmiques, de l'isthme du Péloponnèse, où on les célébrait.

(95) Il y a dans le grec, *du vaisseau appelé Théoris*. On donnait particulièrement ce nom au vaisseau que les Athéniens envoyaient tous les ans à Délos, couronné de branches de l'olivier sacré, et chargé des députés qui devaient offrir dans cette île à Apollon un sacrifice auquel Thésée s'était engagé par un vœu, avant que de partir pour l'île de Crète. Dès que ce vaisseau était couronné pour le dé-

part, on purifiait la ville, et on ne faisait mourir aucun criminel jusqu'après son retour. C'est ce qui fit qu'il y eut trente jours de la condamnation de Socrate jusqu'à sa mort. Son jugement fut prononcé la veille du couronnement du vaisseau. Ce nom de Théoris se donnait aussi à tous les vaisseaux sur lesquels les Athéniens allaient à des fêtes ou à des cérémonies de religion. Ce mot signifie proprement *visite du dieu*.

(96) Andron avait composé un ouvrage intitulé l'*Epitome des parentés*. On ignore en quel temps il a vécu. Voy. Vossius, *de Hist. gr.*, l. III, c. 1.

(97) Rien n'est plus fabuleux, dit M. Dacier, que l'histoire des Amazones. Leurs noms seuls, qui sont tous grecs, tandis qu'on supposait ces femmes Scythes de nation, prouvent qu'il ne faut point y chercher l'exactitude historique. M. Gebelin, dans ses *Allégories orientales, du monde primitif*, explique toute la fable d'Hercule et des Amazones par le cours du soleil dans le zodiaque. Cet Hérodore, dont il est parlé ici, était de Pont, et avait écrit une *Vie d Hercule*.

(98) Bion, de Soli en Cilicie, avait fait une *Histoire d'Éthiopie*.

(99) Cette prononciation vicieuse consiste dans le changement de l'accent aigu en circonflexe. Avec l'accent aigu, le mot grec signifie la maison d'Hermus ; avec le circonflexe, qui fait contracter la dernière syllabe, c'est Hermès ou Mercure.

(100) C'était, selon Hérodien, cité par Étienne de Bysance, un lieu voisin de la citadelle d'Athènes, où le peuple tenait ses assemblées, et dont le nom, qui signifie dense, épais, venait de la quantité de maisons bâties en cet endroit. D'autres le dérivent du grand nombre de sénateurs qui s'y rassemblaient. Steph. voce *Pnyx*. — Le Musée, placé vis-à-vis de la citadelle, avait pris son nom de Musée, poëte plus ancien qu'Homère, lequel y récitait ses vers, et y fut enterré, suivant Pausanias, l. XXV. — Le Bosphore Cimmérien, dont il est parlé quelques lignes plus bas, fait la communication des Palus-Méotides, aujourd'hui la mer d'Azof, avec le Pont-Euxin ou mer Noire.

(101) Une ancienne leçon, par une erreur facile à cause de la ressemblance des mots grecs, met Apollon ou *Phébus*, au lieu de la Peur, *Phobos*. Les anciens offraient des sacrifices à toutes les passions, dont ils avaient fait autant de divinités, et en général à tout ce qui pouvait les servir ou leur nuire. Ainsi Thésée sacrifiait à la Peur, afin que ses troupes n'en fussent pas saisies.

(102) C'est-à-dire les fêtes de la course accompagnée de cris. Elles avaient été établies en mémoire des cris de joie que jetèrent les Athéniens lorsqu'ils virent Xuthus, ou, suivant Harpocration, Ion, fils de Xuthus, venir à leur secours contre Eumolpe, fils de Neptune. Suidas, voce *Boëdromia*.

(103) Pausanias, l. IX, c. XV, et l. X, c. XIX, parle de deux Chalcodon : l'un, père d'Elphenor, chef des Eubéens au siége de Troie, fut tué par Amphitryon dans un combat des Thébains contre ceux d'Eubée ; l'autre suivit Hercule dans la guerre qu'il eut contre Augias, roi d'Élide, et y périt. Il n'est pas facile de décider si c'est de l'un de ces deux, ou d'un troisième, qu'il est question dans Plutarque.

(104) Ce temple n'existait pas à Athènes au temps de Thésée ; il ne fut construit, suivant Pausanias, l. VII, c. XXV, qu'après le jugement d'Oreste. Il faut donc entendre ce passage dans ce sens que les Athéniens furent repoussés jusqu'au lieu où ce temple fut depuis bâti.

(105) Le Palladium, dit Pausanias, l. I, c. XXVIII, était une place publique d'Athènes, où l'on jugeait les causes de meurtre. L'Ardette était, suivant Harpocration, un lieu situé au-dessus du stade Panathénaïque, et selon Pollux, l. VIII, c. XXII, voisin de l'Ilissus. Il fut ainsi appelé d'un héros de ce nom qui avait apaisé des séditions parmi les Athéniens, et leur avait fait prononcer à tous un serment d'union et de concorde. Les juges s'y assemblaient pour prononcer le serment Héliatique, dont on trouve la formule entière dans l'*Oraison de Démosthène contre Timocrate*, p. 796, édit. de Wolf, et dans lequel on jurait par Apollon, Cérès et Jupiter. On appelait ce serment Héliatique, du lieu où les cinq-cents avaient leur tribunal ; et c'était, dit Pausanias à l'endroit cité, le plus grand de tous ceux où l'on rendait la justice. Il se nommait *Héliéa*, ou du mot grec qui signifie se rassembler, parceque c'était là que se réunissaient le plus grand nombre de juges ; ou du mot *hélios*, soleil, parceque ce lieu était fort exposé au soleil. Voy. Ulpian, *in Demosth.*, p. 810.

(106) Par la terre olympique, Plutarque entend la lune. Il a dit, dans son *Traité sur la cessation des oracles*, que cette planète avait un rapport frappant avec les génies, dont elle représente les changements par les accroissements et les diminutions de sa lumière, qui la font appeler par les uns un astre terrestre, par les autres une terre céleste (ou olympique), par d'autres enfin le partage d'Hécate céleste et terrestre. Hécate était, chez les anciens, une triple divinité : déesse des bois, sous le nom de Diane ; la lune, ou l'Hécate céleste, dans les cieux ; et dans les enfers, Proserpine ou l'Hécate terrestre ; car ils donnaient l'épithète de terrestre au séjour des enfers, soit parcequ'ils plaçaient les enfers au-dessous de la terre, soit parcequ'ils désignaient par ce mot *terrestre* tout ce qui était effrayant et terrible.

(107) Pausanias, l. I, c. XLI, rapporte que dans la ville de Mégare, il y avait un lieu appelé Rhus ou Rhous, parcequ'autrefois il y coulait une grande quantité d'eau qui descendait des montagnes voisines. Théagènes, tyran de Mégare, en détourna le cours ailleurs, et fit dresser au même lieu un autel consacré au fleuve Achéloüs. — La Chéronée dont il est parlé tout de suite n'est pas celle de Béotie, patrie de Plutarque ; la première était en Phocide, Près du Céphise. — Le Thermodon était un fleuve entre la Macédoine et la Phocide. Dans le passage de la *Vie de Démosthène* que Plutarque cite plus bas, il dit que l'historien Duris prétendait que le Thermodon n'était pas un fleuve ; que des gens qui dressaient une tente et qui l'entouraient d'un fossé trouvèrent, en creusant, une petite statue de pierre, avec une inscription qui marquait que cette figure était celle de Thermodon, portant dans ses bras une Amazone blessée. — Scotusse était une ville de la Magnésie. — Le mot Cynocéphales signifie têtes de chien.

(108) D'après ce que nous avons dit de l'allégorie que renferme l'histoire des Amazones, il est inutile de discuter ce que Plutarque en rapporte. La preuve qu'il tire des noms de quelques lieux d'Athènes et des environs pour établir la vérité de cette guerre n'est rien moins que concluante. Ces noms pouvaient avoir une autre origine, ou avoir été donnés à ces lieux par ceux qui avaient imaginé cette guerre.

(109) Poëme qui contenait la vie de Thésée. Il était allégorique, et avait rapport au cours du soleil. L'auteur de la *Théséide* n'est pas connu.

(110) Pindare s'est trompé ; Démophon était fils de Thésée et de Phèdre, et Hippolyte était fils de l'Amazone.

(111) L'expédition des Argonautes n'était elle-même qu'une allégorie astronomique ; il n'est donc pas étonnant que Thésée se trouve au nombre des héros qui eurent part à la conquête de la Toison d'or.

(112) Ce proverbe s'appliquait à tout ce qui n'avait pu se faire sans un grand secours.

(113) Cependant Isocrate, contemporain d'Euripide, quoique beaucoup plus jeune, dit la même chose dans son *Panégyrique d'Hélène*. Il est vrai que dans la *Panathénaïque*, il avance que Thésée envoya des ambassadeurs à Étéocle ; mais Lysias, qui vivait dans le même temps, ac-

corde ces deux sentiments, en disant que Thésée envoya d'abord des députés, et que, n'ayant rien obtenu, il eut recours à la force, qui lui réussit. Voyez Lysias dans son *Oraison funèbre des Athéniens* qui avaient péri dans cette occasion, p. 59 de l'édition de Reiske. — *La Vie d'Hercule*, citée plus bas, est perdue. La ville d'Éleuthère, dont il est parlé ensuite, était une ville de l'Attique sur les confins de la Béotie, suivant Pausanias, l. I, c. XXXVIII.

(114) Avant que d'être initié aux grands mystères de Cérès à Eleusis, il fallait être purifié publiquement; et cette purification se faisait dans les petits mystères qu'on célébrait à Agra, près du fleuve Ilissus. On sacrifiait à Jupiter une truie pleine, dont on étendait la peau à terre. On y faisait mettre à genoux celui qui devait être purifié; on le lavait avec de l'eau de mer, où on avait mis du sel, du laurier et de l'orge; ensuite on le faisait passer par le feu, et on le couronnait de fleurs. Il se préparait à cette cérémonie par des jeûnes et par la continence. Après cela, il lui fallait au moins un an pour être admis aux grands mystères de la déesse, où on lui lisait les cérémonies qui s'y observaient; et il n'y avait rien de caché pour lui, excepté certaines choses que les prêtres seuls avaient la liberté de voir. Lorsqu'il avait été reçu, il portait continuellement l'habit qu'il avait le jour de son initiation, jusqu'à ce qu'il tombât en pièces. Quand il ne pouvait plus être porté, il le consacrait à Cérès et à Proserpine, ou le gardait pour des langes d'enfant. On peut, pour de plus grands détails, consulter le Traité de Meursius sur ces mystères, et les *Recherches sur les mystères du paganisme*, par M. de Sainte-Croix.

(115) C'était sur l'autel de ce temple que les Spartiates fouettaient cruellement leurs enfants, pour les accoutumer à la souffrance. M. Dacier croit que ce surnom, qui signifie *droite*, lui venait de cette expédition sanglante, parce que les Grecs donnaient cette qualification à tout ce qui était dur et sévère. Lorsque Hélène fut enlevée dans le temple de cette déesse, elle avait sept ans, et selon d'autres dix. Cet enlèvement fut public; et on est d'abord étonné comment deux hommes seuls ont pu l'exécuter sur la fille d'un roi : on se demande où étaient les gardes de son père pour la défendre et arrêter les ravisseurs. Il est difficile de répondre à cette question, si l'on se représente ces rois anciens tels qu'on les voit sur nos théâtres. Mais pour se mettre dans le vrai point de vue, il faut se les figurer sans aucune pompe, sans aucune majesté qui les environnât, et tels que des seigneurs d'une fortune médiocre qui vivaient en simples particuliers dans leurs antiques châteaux. L'espèce de garde qu'avait le roi des Molosses confirme encore cette idée.

(116) Plutarque suit ici une traduction différente de celle de son *Traité de la face qui paraît sur la lune*, où il blâme même ceux qui réunissent dans un même lieu ces deux divinités, Coré ou Proserpine, et Cérès. L'une, dit-il, habite la terre, et a l'empire sur les choses terrestres; l'autre est dans la lune, dont les habitants lui donnent les noms de Coré et de Persephoné ou Proserpine. M. Dacier dit avoir lu quelque part que la fille aînée des rois d'Épire portait toujours le nom de Coré, comme en Espagne et en Portugal on dit l'Infante.

(117) Platon, dans le troisième livre de sa *République*, t. II, p. 391, combat cette tradition, et ne veut pas qu'on laisse croire et dire aux citoyens que Thésée et Pirithoüs, enfants des dieux, se soient portés à ces sortes de violences; les enfants des dieux ne pouvant pas être méchants.

(118) Les Athéniens se vantaient de descendre de Jupiter par Castor et Pollux ses fils. Il n'y avait d'admis aux mystères que les naturels de l'Attique, ou ceux qui s'y étaient fait naturaliser; ce qui n'avait lieu que par adoption.

(119) Il était roi de Thespies en Béotie.

(120) De ces trois étymologies, la seconde paraît la seule véritable; elle est confirmée par le surnom donné aux rois.

(121) Ceux-là ne croient pas vraisemblable qu'Homère eût donné le titre de suivante d'Hélène à Ethra, qui était sa belle-mère, et qui avait régné dans Athènes. Cette tradition de la captivité d'Ethra était cependant si bien établie, qu'il y avait dans le temple de Delphes un tableau où l'on voyait cette reine rasée comme une esclave, et son petit-fils Démophon fort rêveur, qui paraissait chercher à la délivrer. Pausanias, l. X, c. XXV. Ce Munichus est appelé Munitus par Lycophron et Tzetzès. Voyez Meiziriac, *Commentaire sur les épîtres d'Ovide*.

(122) Dans l'*Hercule furieux* d'Euripide, vers la fin du cinquième acte, Thésée promet à Hercule cette consécration.

(123) Les païens croyaient que rien ne pouvait empêcher l'effet de ces malédictions, et qu'il n'y avait pas de victime capable de les expier.

(124) Suivant d'autres, Lycomède avait découvert que Thésée intriguait dans l'île pour l'en chasser, et qu'il cherchait à corrompre sa femme.

(125) Meursius, et d'autres écrivains après lui, ont dit que c'était Aphésion ou Achepsion qui était archonte d'Athènes, la quatrième année de la soixante-quatorzième olympiade, lorsque Cimon rapporta de l'île de Scyros les ossements de Thésée. Mais Édouard Corsini a très-bien prouvé dans ses *Fastes attiques*, t. II, p. 48 et suivantes, que Phédon avait été archonte la première année de la soixante-seizième olympiade, et qu'Aphésion, qu'il nomme Apsephion, l'avait été la quatrième année de la soixante-dix-septième olympiade, véritable époque du transport des ossements de Thésée à Athènes. — Après la mort de Codrus, dix-septième roi d'Athènes, qui se dévoua pour ses sujets, l'an du monde deux mille huit cent quatre-vingts, mille soixante-huit avant J.-C., les Athéniens, croyant que personne n'était plus digne d'occuper la place d'un si grand homme, élurent, au lieu d'un roi, un archonte perpétuel, qu'ils prirent dans la maison royale. Médon, fils de Codrus, fut le premier élu; il donna son nom à tous les archontes de cette famille, qui furent appelés Médontides. Cet archonte avait une autorité souveraine, excepté qu'il devait rendre compte au peuple de son administration. Il y eut treize de ces archontes perpétuels dans l'espace de trois cent vingt-cinq ans. Après la mort d'Alcméon, qui fut le dernier, on ne donna plus cette charge que pour dix ans, et toujours à la même famille, jusqu'à la mort d'Éryxias, ou, selon d'autres, de Thésias. La famille des Médontides s'étant éteinte en lui, les Athéniens, au lieu d'un seul archonte décennal, en créèrent neuf annuels. Le premier était appelé archonte, et donnait son nom à l'année; le second s'appelait le roi; le troisième polémarque, et les six autres thesmothètes. M. Dacier place ce changement à la troisième année de la vingt-quatrième olympiade, l'an du monde trois mille deux cent soixante-dix-huit. Il dura jusqu'au règne de l'empereur Galien, l'an du monde quatre mille deux cent dix, deux cent soixante-deux de l'ère chrétienne. Le traducteur de Denys d'Halicarnasse, dans ses notes sur le l. I, c. XVI, dit que la date de M. Dacier n'est pas exacte, et que Créon, le premier des archontes annuels, entra en charge, suivant la *Chronique d'Eusèbe*, les *marbres d'Oxford* et presque tous les chronologistes, la première année de la vingt-quatrième olympiade.

(126) Cependant Achille, plus de sept cents ans avant Cimon, avait été envoyé à la cour de Lycomède. Cette île avait donc dès-lors commerce avec les autres peuples; et il n'est pas vraisemblable qu'étant si voisine de l'Eubée, ses habitants fussent devenus aussi sauvages et aussi féroces que Plutarque le dit.

(127) Mot à mot, *la pointe d'airain d'une lance*. Toutes les armes d'alors étaient de ce métal; mais dans notre langue nous ne pouvons dire que le fer d'une pique.

(128) Cette protection des opprimés, qui subsistait plus de douze cents ans après Thésée, est le plus beau monument qu'un prince ait pu dresser à sa mémoire.

(129) Ce Diodore avait écrit un ouvrage sur les tombeaux, cité dans la *Vie de Thémistocle*.

(130) Ces deux mots signifient *qui assure et affermit la terre*. Huit est le premier cube formé du nombre deux, premier nombre pair ; il est le double de quatre, premier carré de deux. C'est un nombre parfait, parce qu'il se divise et se subdivise en parties égales, quatre et deux. On lui donnait aussi le nom de Neptune, à qui il était consacré, pour les raisons que Plutarque en rapporte. Il était l'emblème de la fermeté et de la stabilité de ce dieu, qui soutient et affermit la terre. Plutarque aimait beaucoup cette doctrine des nombres, qu'il avait empruntée de Pythagore, qui lui-même l'avait apprise des Égyptiens. Nous avons déjà fait observer que cette doctrine ne peut être raisonnable qu'autant que les nombres sont pris comme des signes, et non comme des principes. Ils désignent, ils expriment les causes ; mais ils ne sont jamais les causes elles-mêmes.

ROMULUS.

I. Différentes opinions sur l'origine de Rome. — II. Sur celle de Romulus et de Rémus, son frère. — III. Récit plus vraisemblable sur leur naissance. — IV. Ils sont allaités par une louve. — V. Leurs premiers exercices. — VI. Leur querelle avec les bergers de Numitor. — VII. Rémus parle avec liberté à ce prince. — VIII. Faustulus arrêté par les gardes d'Amulius. — IX. Amulius est tué par Romulus et Rémus. — X. Fondation de Rome. — XI. Dispute entre les deux frères. — XII. Rémus, tué par Romulus. — XIII. Cérémonies observées en traçant l'enceinte de Rome. — XIV. Époque de sa fondation. — XV. Division du peuple. Création du sénat. Droit de patronage. — XVI. Enlèvement des Sabines. — XVII. Origine du chant Talasius. — XVIII. Ambassade des Sabins à Romulus. — XIX. Victoire de Romulus sur les Céniniens. — XX. Origine du triomphe. — XXI. Conquêtes de Romulus. Guerres des Sabins. — XXII. Combat dans Rome entre les Romains et les Sabins. — XXIII. Romulus, pressé par les ennemis, invoque Jupiter Stator. — XXIV. Les Sabines se déclarent pour les Romains. — XXV. Réunion des deux peuples. — XXVI. Forme des délibérations publiques. — XXVII. Fêtes des Romains. — XXVIII. Vestales et feu sacré. — XXIX. Lois de Romulus. — XXX. Querelle de Tatius, et sa mort. — XXXI. Prise de Fidènes. Peste dans Rome. — XXXII. Défaite des Camérins. — XXXIII. Guerre des Véiens. — XXXIV. Romulus abuse de sa prospérité. — XXXV. Mécontentement des patriciens. — XXXVI. Il disparaît subitement. — XXXVII. Conjectures sur sa mort. — XXXVIII. Le peuple, prêt à se soulever, est apaisé par Proculus. — XXXIX. Fables des Grecs, semblables à celles qu'on débite sur Romulus. — XL. Réflexions sur la nature de l'ame. — XLI. Diverses interprétations du nom de Quirinus. Nones caprotines.

M. Dacier, dans sa table chronologique, ne fixe pas l'année de la naissance de Romulus; il date la fondation de Rome de la première année de la septième olympiade, de l'an du monde 3198, avant J.-C. 750. Il place la mort de Romulus à la première année de la seizième olympiade, l'an du monde 3235, de la fondation de Rome 38, avant J.-C. 713.

Les éditeurs d'Amyot renferment l'espace de toute la vie de Romulus depuis l'an 769 jusqu'à l'an 715 avant J.-C., 39e année de la fondation de Rome.

Comparaison de Thésée et de Romulus.

I. Les historiens ne sont d'accord ni sur l'auteur du nom de Rome, ni sur la cause qui fit donner à cette ville ce nom si grand et si célèbre, dont la gloire est répandue dans tout l'univers (1). Les uns disent que les Pélasges, après avoir parcouru la plus grande partie de la terre et dompté plusieurs nations, s'arrêtèrent au lieu où est aujourd'hui Rome; et que, pour marquer la force de leurs armes, ils donnèrent ce nom[1] à la ville qu'ils y bâtirent (2). Suivant d'autres, quelques Troyens, qui s'échappèrent après la prise de leur ville, se jetèrent dans des vaisseaux qu'ils trouvèrent tout prêts, et, portés par les vents sur les côtes de la Toscane, ils débarquèrent près du fleuve du Tibre. Leurs femmes étant déja fatiguées du voyage, et hors d'état de soutenir plus long-temps les incommodités de la mer, une d'entre elles, nommée Roma, aussi distinguée par sa prudence que par sa noblesse, leur conseilla de brûler les vaisseaux; ce qu'elles exécutèrent sur-le-champ. Leurs maris en furent d'abord très irrités; mais ensuite, cédant à la nécessité, ils s'établirent près du mont Palatin. Bientôt ils s'y trouvèrent beaucoup mieux qu'ils ne l'avaient espéré : voyant un terrain fertile, et des naturels du pays qui les traitaient avec douceur, ils rendirent de grands honneurs à Roma, et entre autres ils donnèrent son nom à la ville dont ils lui devaient la fondation (3). C'est de là, dit-on, qu'est venu l'usage où sont les femmes romaines de baiser à la bouche leurs parents et leurs amis, en les saluant, parce que ces femmes troyennes, après avoir brûlé la flotte, embrassèrent ainsi leurs maris, en les priant de s'apaiser et de leur pardonner (4). Il y en a qui prétendent que la ville fut nommée par Roma, fille d'Italus et de Leucaria. Suivant d'autres, elle était fille de Télèphe, fils d'Hercule, et femme d'Énée, ou sa petite-fille par Ascagne. Ceux-ci veulent que Rome ait été bâtie par Romanus, fils d'Ulysse et de Circé; ceux-là, par Romus, fils d'Émathion, que Diomède y envoya de Troie. D'autres enfin ont dit qu'elle eut pour fondateur Romus, roi des Latins, et qu'il la bâtit après avoir chassé du pays les Tyrrhéniens, qui avaient passé d'abord de Thessalie en Lydie, et de Lydie en Italie (5).

II. Mais ceux même qui croient, avec bien plus de raison, que ce fut Romulus qui donna son nom à la ville, ne s'accordent pas davantage sur l'origine de ce prince. Les uns le font fils d'Énée et de Dexithéa, fille de Phorbas. Ils disent que dans son enfance il fut porté en Italie avec son frère Rémus; que le débordement du Tibre ayant fait périr tous les autres bateaux, celui où étaient ces deux enfants, poussé doucement par les flots sur un endroit uni du rivage, fut sauvé contre toute espérance; ce qui fit donner à ce lieu le nom de Rome. D'autres ont dit que Roma, fille de cette même Dexithéa, épousa Latinus, fils de Télémaque, dont elle eut Romulus. Quelques auteurs le font naître du commerce secret d'Émilia, fille d'Énée et de Lavinie, avec le dieu Mars. Il y en a qui lui donnent une origine entièrement fabuleuse. Tarchétius, disent-ils, roi des Albains, le plus injuste et le plus cruel des hommes, eut dans son palais une apparition divine : il vit s'élever de son foyer une figure qui y resta plusieurs jours. Il y avait alors

[1] *Roma* en grec signifie *force*.

en Toscane un oracle de Téthys (6), que Tarchétius envoya consulter, et qui ordonna qu'on fît approcher de cette figure une jeune fille; qu'il en naîtrait un fils qui deviendrait très célèbre, et qui, par son courage, sa force et son bonheur, surpasserait tous les hommes de son temps. Tarchétius fit part à une de ses filles de la réponse de l'oracle, et lui ordonna de l'accomplir; elle le refusa, et envoya à sa place une de ses suivantes. Tarchétius l'ayant su, en fut si irrité qu'il commanda qu'on les prît toutes deux, et qu'on les fît mourir. Mais Vesta lui apparut en songe, et lui défendit de leur ôter la vie : il leur donna donc une toile à faire dans la prison, et leur promit de les marier quand elle serait achevée. Elles y travaillaient toute la journée; et pendant la nuit d'autres femmes venaient, par ordre de Tarchétius, défaire leur ouvrage. Cependant la suivante accoucha de deux jumeaux, que le roi remit à un certain Tératius, pour qu'il les fît périr. Cet homme les exposa sur le bord du fleuve, où une louve vint les allaiter, et où des oiseaux de toute sorte leur apportaient de la nourriture, et la leur donnaient par petites bouchées. Un bouvier qui s'en aperçut, frappé d'abord d'étonnement, osa cependant s'approcher, et emporta les enfants. Sauvés ainsi par une espèce de miracle, dès qu'ils furent assez grands, ils allèrent attaquer Tarchétius, et le défirent. Tel est le récit d'un certain Promathion [1], dans son histoire d'Italie.

III. Mais la tradition la plus vraisemblable, et qui est confirmée par un plus grand nombre de témoins, c'est celle dont Dioclès de Peparèthe a le premier publié, parmi les Grecs, les particularités les plus remarquables. C'est l'historien que Fabius Pictor suit le plus souvent (7). Quoiqu'il y ait même sur ce récit des opinions différentes, je vais le rapporter sommairement. La succession des rois d'Albe, descendus d'Énée, passa de père en fils aux deux frères Numitor et Amulius. Celui-ci, dans le partage qu'il en fit, mit d'un côté le royaume, et de l'autre l'or et l'argent, avec les richesses qu'on avait apportées de Troie (8). Numitor choisit le royaume; et Amulius, devenu, par les trésors qu'il avait, plus puissant que son frère, lui enleva facilement la couronne. Mais craignant qu'une fille qu'avait Numitor n'eût un jour des enfants, il la fit prêtresse de Vesta, pour l'empêcher de se marier, et la forcer de vivre dans le célibat. Les uns la nomment Ilia, d'autres Rhéa, et quelques uns Sylvia. Peu de temps après, elle se trouva enceinte, contre la loi qui oblige les vestales à une virginité perpétuelle. Elle allait être condamnée au dernier supplice, si Antho, fille du roi, n'eût obtenu sa grace. Mais, de peur qu'elle n'accouchât à son insu, il la fit enfermer dans une étroite prison, où personne n'avait la liberté de la voir. Elle mit au monde deux jumeaux d'une grandeur et d'une beauté singulières. Amulius, encore plus alarmé, chargea un de ses domestiques de les noyer. Il s'appelait, dit-on, Faustulus; selon d'autres, c'est le nom de celui qui les recueillit. Le domestique d'Amulius, les ayant mis dans un berceau, descendit vers le Tibre pour les y jeter; mais ce fleuve était si enflé et si rapide, que, n'osant approcher du courant, il les posa près du rivage, et se retira. L'eau qui croissait toujours éleva doucement le berceau, et le porta sur un terrain mou et uni qu'on appelle aujourd'hui Cermanum, et qui se nommait autrefois Germanum, apparemment parce que les Latins donnent aux frères le nom de Germains. Il y avait près de là un figuier sauvage, qu'on nommait Ruminal, soit, comme le croient la plupart des auteurs, à cause de Romulus, soit parce que les troupeaux qui ruminent allaient au milieu du jour se reposer sous son ombre; ou plutôt parce que ces enfants y furent allaités (9) : car les anciens Latins appelaient la mamelle *ruma*; aujourd'hui même ils donnent le nom de Rumilia à une déesse qui préside, dit-on, à la nourriture des enfants; il n'entre point de vin dans ses sacrifices, et les libations s'y font avec du lait (10).

IV. On raconte que ces enfants, posés ainsi à terre, furent allaités par une louve, et qu'un pivert venait partager avec elle le soin de les nourrir et de les garder. Ces deux animaux passent pour être consacrés à Mars; et les Latins honorent singulièrement le pivert. On ajouta donc aisément foi au témoignage de la mère, qui disait les avoir eus du dieu Mars. Quelques auteurs prétendent qu'elle avait été trompée par Amulius, qui, étant entré dans sa prison tout armé, lui avait fait violence. D'autres veulent aussi que l'équivoque du nom de leur nourrice ait été l'occasion de cette fable. Les Latins donnent le nom de louves aux femelles des loups et aux femmes qui se prostituent. Telle était la femme de Faustulus, qui avait élevé chez lui ces enfants. Elle s'appelait Acca-Larentia: les Romains lui font encore des sacrifices; et tous les ans, au mois d'avril, le prêtre de Mars va faire des libations sur son tombeau. Cette fête se nomme Larentia (11). Ils honorent aussi une autre femme du même nom; et voici à quel sujet. Un jour le gardien du temple d'Hercule imagina, sans doute dans un moment d'ennui où il ne savait que faire, de proposer à ce dieu une partie de dés, à condition que, s'il gagnait, Hercule lui accorderait une grace à son choix; et que, s'il perdait, il donnerait au dieu un grand souper, et lui amènerait le soir une belle femme. L'arrangement

[1] Historien inconnu.

ainsi fait, il jette les dés, d'abord pour Hercule, ensuite pour lui, et perd la partie. Fidèle à ses engagements, il dresse pour le dieu un repas magnifique, et invite une belle courtisane, encore peu connue, nommée Larentia. Le souper se fit dans le temple, où il avait préparé un lit. Le repas fini, il y enferme cette femme, comme si le dieu eût dû venir la trouver. On dit qu'en effet Hercule passa la nuit avec elle, et qu'en se retirant il lui ordonna d'aller dès le matin sur la place, d'embrasser le premier homme qu'elle rencontrerait, et d'en faire son ami. Un homme fort âgé, nommé Tarrutius, fut le premier qui se présenta. Il était fort riche, et n'avait jamais été marié : il fit un bon accueil à Larentia, et s'attacha tellement à elle, qu'en mourant il lui laissa des biens considérables, dont elle donna par testament la plus grande partie au peuple romain. Cette femme était devenue fort célèbre, et on l'honorait comme l'amie d'un dieu, lorsqu'elle disparut tout-à-coup près du lieu où la première Larentia est enterrée. C'est aujourd'hui le Vélabre, ainsi nommé parce que le Tibre étant sujet à se déborder, on le traversait en bateau dans cet endroit, pour se rendre à la place; et cette manière de passer l'eau s'appelle Velatura (12). D'autres disent que ceux qui donnaient des jeux au peuple faisaient tendre de toiles les rues qui mènent de la place au cirque, en commençant à cet endroit-là; or, les Romains donnent à ces toiles le nom de voiles (13). Telle est l'origine des honneurs qu'on rend à cette seconde Larentia.

V. Faustulus, berger d'Amulius, fit élever ces enfants chez lui, à l'insu de tout le monde. Quelques auteurs ont dit pourtant, avec assez de vraisemblance, que Numitor le savait, et qu'il fournissait secrètement à leur nourriture. Ils ajoutent que dans la suite ils furent envoyés à Gabies (14), pour y apprendre la grammaire et y recevoir une éducation convenable à leur naissance. On leur donna les noms de Romulus et de Rémus, du mot *ruma*, mamelle, parce qu'on avait vu une louve les allaiter. Dès leur première enfance, leur taille avantageuse et la noblesse de leurs traits annonçaient déja l'élévation de leur caractère. En grandissant, ils devenaient l'un et l'autre plus courageux et plus hardis, et montraient dans les dangers une audace et une intrépidité à toute épreuve. Mais Romulus l'emportait sur son frère par son intelligence et par sa capacité pour les affaires. Dans les assemblées où il se trouvait avec ses voisins pour régler ce qui concernait les pâturages et la chasse, il faisait voir en tout qu'il était né plutôt pour commander que pour obéir. Ils étaient l'un et l'autre fort aimés de leurs égaux et de leurs inférieurs; quant aux intendants et aux chefs des troupeaux du roi, à qui ils ne voyaient aucun avantage sur eux du côté du courage, ils les méprisaient, et ne tenaient compte ni de leur colère ni de leurs menaces. Toujours livrés à des occupations honnêtes, ils regardaient l'oisiveté et l'inaction comme indignes de personnes libres : exercer continuellement leur corps, chasser, faire des courses, détruire les brigands et les voleurs, défendre les opprimés contre toute espèce de violence; tel était chaque jour l'emploi de leur vie. Par cette conduite, ils s'étaient acquis une grande réputation.

VI. Un jour les bergers de Numitor ayant pris querelle avec ceux d'Amulius, et leur ayant enlevé quelques troupeaux, Romulus et Rémus, indignés de cette violence, se mirent à leur poursuite, les battirent, les dispersèrent, et reprirent le butin qu'ils avaient emmené. Numitor en ayant témoigné du mécontentement, ils s'en mirent peu en peine, et commencèrent même à rassembler auprès d'eux un grand nombre d'indigents et d'esclaves, à qui ils suggérèrent des prétextes de désobéissance et de révolte. Mais pendant que Romulus était retenu ailleurs par un sacrifice (car il aimait les cérémonies religieuses, et était versé dans l'art de la divination), les bergers de Numitor, ayant rencontré Rémus peu accompagné, tombèrent brusquement sur lui. Il se livra un combat, où il y eut plusieurs blessés de part et d'autre : l'avantage resta aux gens de Numitor; ils firent Rémus prisonnier, le menèrent à Numitor, à qui ils portèrent leurs plaintes. Mais il n'osa le punir, parce-qu'il craignait le caractère violent d'Amulius. Il va donc le trouver, lui demande justice, et lui représente qu'il ne doit pas souffrir que son propre frère soit insulté par ses domestiques, qui se prévalent de ce qu'ils appartiennent au roi. Les Albains ayant témoigné hautement leur indignation de voir traiter Numitor d'une manière si peu convenable à son rang, Amulius, touché de ces réclamations, lui livre Rémus pour en disposer à son gré. Numitor le mène chez lui; et là, ayant considéré de plus près ce jeune homme, qui par sa taille et sa force surpassait tous ceux de son âge, il admire cette hardiesse et cette fermeté qui éclatent sur son visage, et le rendent insensible au danger dont il est menacé; d'ailleurs ce qu'on racontait de ses actions répondait à ce qu'il voyait en lui : mais ce qui est plus extraordinaire, l'inspiration sans doute de quelque dieu qui jetait déja les fondements des grandes choses qui arrivèrent depuis, peut-être la conjecture ou le hasard, lui donnent un pressentiment de la vérité. Il demande à ce jeune homme qui il est, s'informe des particularités de sa naissance, et lui parle d'un ton de douceur et de bonté propre à lui donner de la confiance et de l'espoir.

VII. « Je ne vous cacherai rien, » lui répondit

Rémus avec assurance, « car vous me paraissez » plus digne de régner qu'Amulius. Vous écoutez » du moins et vous jugez, avant que de punir; lui, » il livre les accusés au supplice sans les entendre. » Nous sommes deux jumeaux; nous avions cru » jusqu'à présent être fils de Faustulus et de La- » rentia; mais depuis qu'on nous a calomnieuse- » ment accusés devant vous, et que nous sommes » dans la nécessité de défendre notre vie, nous en- » tendons dire de nous des choses étonnantes, » dont le danger où je me trouve va faire connaî- » tre le vrai ou le faux (15). Nés, dit-on, d'une » manière extraordinaire, nous avons été nourris, » dans notre enfance, d'une manière encore plus » merveilleuse. Abandonnés aux bêtes sauvages et » aux oiseaux de proie, ces animaux eux-mêmes » ont pris soin de nous nourrir. Exposés sur le » bord d'un grand fleuve, nous y fûmes allaités » par une louve, et un pivert nous apportait de » la nourriture qu'il mettait toute préparée dans » notre bouche. On conserve encore le berceau » dans lequel on nous avait mis. Il est garni de » lames de cuivre, sur lesquelles sont des carac- » tères à demi effacés, qui peut-être seront un jour » pour nos parents des signes d'une reconnaissance » inutile quand nous ne serons plus. » Numitor, comparant ce discours et l'âge que paraissait avoir Rémus, avec l'époque de son exposition, ne rejeta pas une espérance si flatteuse; mais d'abord il chercha les moyens d'en conférer secrètement avec sa fille, qui était toujours étroitement gardée.

VIII. Cependant Faustulus, informé que Rémus avait été fait prisonnier et qu'Amulius l'avait livré à Numitor, presse Romulus d'aller à son secours, et lui découvre enfin le secret de sa naissance, dont il ne leur avait encore parlé qu'en termes obscurs, et seulement autant qu'il le fallait pour leur inspirer des sentiments dignes de leur origine. En même temps il prend le berceau, et, pressé par la crainte du danger où est Rémus, il court le porter à Numitor. Sa précipitation et son trouble donnèrent des soupçons aux gardes du roi qui étaient aux portes de la ville (16); et l'air d'embarras qu'il eut aux questions qu'on lui fit le rendit encore plus suspect. Dans l'agitation où il était, il laissa voir le berceau qu'il portait caché sous son manteau. Il se trouvait par hasard, au nombre des gardes, un des hommes qu'Amulius avait chargés d'exposer les enfants, et qui n'eut pas plus tôt vu le berceau, qu'il le reconnut à sa forme et aux caractères qui y étaient gravés. Il se douta d'abord du fait; et croyant ne devoir pas négliger une pareille découverte, il alla sur-le-champ trouver le roi, et lui mena Faustulus, afin qu'il tirât de lui la vérité. Dans une conjoncture si critique, Faustulus, sans céder entièrement à la crainte, ne conserva pas toute sa fermeté: il avoua que les enfants vivaient; mais il dit qu'ils étaient loin d'Albe à paître des troupeaux; que pour lui, il portait ce berceau à Ilia, qui lui avait souvent témoigné le desir de le voir et de le toucher, pour se fortifier dans la confiance où elle était que ses enfants vivaient encore.

IX. Amulius, par une imprudence ordinaire aux personnes troublées et qui se laissent emporter à la colère ou à la crainte, envoya précipitamment à Numitor un homme de bien et ami de ce prince, pour lui demander s'il n'avait pas entendu dire que les enfants d'Ilia fussent en vie (17). Cet homme arrive chez Numitor dans le moment où il allait se jeter au cou de Rémus et le serrer entre ses bras. Il le confirme dans ses espérances, le presse de saisir l'occasion qui se présente, et s'offre à le seconder. La circonstance ne permettait aucun retard. Romulus approchait de la ville, et la plupart des habitants, qui craignaient Amulius autant qu'ils le haïssaient, en sortaient déja pour aller se joindre à lui. Il amenait un corps considérable de troupes qu'il avait divisées en compagnies de cent hommes, commandées chacune par un capitaine qui portait un faisceau d'herbes attaché au bout d'une pique. Les Romains appellent ces enseignes manipules; et encore aujourd'hui, dans leurs armées, ils donnent aux soldats d'une même compagnie le nom de *manipulares*. Rémus, de son côté, gagnait les citoyens qui étaient restés dans Albe, et Romulus s'avançait avec ceux du dehors. Le tyran, effrayé, et ne sachant ni rien faire, ni rien résoudre pour sa défense, fut arrêté et mis à mort. La plupart de ces faits, rapportés par Fabius Pictor, et par Dioclès de Péparèthe, qui le premier, je crois, a écrit l'histoire de la fondation de Rome, sont suspects à quelques écrivains, qui les regardent comme des fictions plus convenables à la tragédie qu'à l'histoire. Mais peut-on se refuser à les croire, quand on considère les événements extraordinaires que produit la fortune, et surtout lorsqu'on pense à la grandeur de Rome, qui ne serait jamais parvenue à un si haut degré de puissance, si elle n'eût eu une origine divine, et marquée par les faits les plus merveilleux (18)?

X. La mort d'Amulius ayant rétabli le calme dans la ville, Romulus et Rémus ne voulurent ni demeurer à Albe sans y régner, ni y régner du vivant de leur aïeul. Après avoir remis Numitor sur le trône, et rendu à leur mère les honneurs qui lui étaient dus, ils résolurent d'aller s'établir ailleurs, et de bâtir une ville dans le lieu même où ils avaient été nourris. Ils ne pouvaient donner un prétexte plus honnête pour quitter Albe; mais peut-être était-ce pour eux un parti nécessaire.

comme ils n'avaient que des troupes de bannis et d'esclaves fugitifs, il fallait ou que leur puissance fût entièrement détruite si ces troupes venaient à se débander, ou qu'ils allassent habiter avec elles dans une autre ville; car les Albains n'avaient voulu ni s'allier avec ces bannis et ces esclaves, ni les admettre au nombre des citoyens. Une première preuve de ce refus, c'est l'enlèvement des Sabines, que ces mêmes hommes ravirent non pour satisfaire une passion brutale, mais par nécessité, et parce qu'ils ne trouvèrent pas à contracter des mariages légitimes. Aussi eurent-ils toujours les plus grands égards pour les femmes qu'ils avaient enlevées. Une seconde preuve, c'est que leur ville commençait à peine à se former, qu'ils y bâtirent, pour les fugitifs, un lieu de refuge, qu'ils appelèrent le temple du dieu Asyle (19). Tout le monde y était reçu sans distinction: on ne rendait ni l'esclave à son maître, ni le débiteur à son créancier, ni le meurtrier à son juge (20). Ils s'autorisaient, pour établir cette franchise générale, d'un oracle d'Apollon : par ce moyen, Rome, qui n'était pas d'abord de plus de mille maisons, fut en peu de temps considérablement augmentée. Mais j'en parlerai plus bas.

XI. Quand on fut prêt à bâtir la ville, il s'éleva une dispute entre les deux frères sur le lieu où on la placerait. Romulus voulait la mettre à l'endroit où il avait déja construit ce qu'on appelait Rome carrée. Rémus avait désigné sur le mont Aventin un lieu fort d'assiette, qui prit de lui le nom de Rémonium, et qu'on appelle aujourd'hui Regnarium (21). Ils convinrent de s'en rapporter au vol des oiseaux, qu'on consultait ordinairement pour les augures; et, s'étant assis chacun séparément, il apparut, dit-on, six vautours à Rémus, et douze à Romulus. D'autres prétendent que Rémus vit véritablement les siens; mais que Romulus trompa son frère, et qu'il ne vit les douze vautours qu'après que Rémus se fut approché de lui (22). Quoi qu'il en soit, c'est de là qu'est venu l'usage de se servir préférablement des vautours pour prendre les augures. Hercule, au rapport d'Hérodore de Pont, était charmé de voir un vautour lorsqu'il commençait quelque entreprise. En effet, de tous les animaux, le vautour est le moins nuisible; il ne fait tort à rien de ce que les hommes sèment, plantent et nourrissent; il ne vit que de cadavres, et ne tue ni ne blesse aucun être qui ait vie (23). Il ne touche pas aux oiseaux morts, et respecte en eux son espèce; différent en cela des aigles, des hibous et des éperviers, qui attaquent et déchirent les autres oiseaux. Or,

Quel oiseau sera pur, s'il mange son semblable?

dit Eschyle. D'ailleurs, les autres oiseaux sont, pour ainsi dire, sous nos yeux, et viennent à tout moment se présenter à nous : mais il est rare de voir un vautour, et l'on trouve difficilement ses petits. Aussi cette rareté a-t-elle fait croire faussement à bien des gens qu'ils viennent dans nos climats d'un pays très éloigné (24). Mais les devins pensent que les choses très rares n'étant pas dans le cours ordinaire de la nature, elles nous sont envoyées par les dieux pour nous instruire de l'avenir.

XII. Quand Rémus sut qu'il avait été trompé par son frère, il en fut si mécontent, que pendant que Romulus faisait creuser les fondements des murailles, il le raillait sur son ouvrage, empêchait les travailleurs, et en vint même jusqu'à sauter le fossé (25). Il fut tué sur-le-champ par Romulus lui-même (26), disent les uns; et selon d'autres, par Céler, un de ses gardes. Faustulus périt dans cette occasion, avec Plistinus son frère, qui l'avait aidé à élever Romulus. Céler s'enfuit en Toscane; c'est de son nom que les Romains ont appelé *celeres* les gens prompts et légers. Ils donnèrent ce nom à Quintus Métellus, qui, peu de jours après la mort de son père, donna au peuple un combat de gladiateurs, dont il avait fait les préparatifs avec une promptitude étonnante.

XIII. Romulus, après avoir enterré son frère et ses deux nourriciers dans le lieu appelé Rémonium [1], s'occupa de bâtir la ville. Il avait fait venir de Toscane des hommes qui lui apprirent les cérémonies et les formules qu'il fallait observer, comme pour la célébration des mystères (27). Ils firent creuser un fossé autour du lieu qu'on appelle maintenant le Comice; on y jeta les prémices de toutes les choses dont on use légitimement comme bonnes, et naturellement comme nécessaires. A la fin, chacun y mit une poignée de terre qu'il avoit apportée du pays d'où il était venu (28); après quoi on mêla le tout ensemble : on donne à ce fossé, comme à l'univers même, le nom de Monde. On traça ensuite autour du fossé, en forme de cercle, l'enceinte de la ville. Le fondateur mettant un soc d'airain à une charrue, y attelle un bœuf et une vache (29), et trace lui-même sur la ligne qu'on a tirée un sillon profond. Il est suivi par des hommes qui ont soin de rejeter en dedans de l'enceinte toutes les mottes de terre que la charrue fait lever, et de n'en laisser aucune en dehors. La ligne tracée marque le contour des murailles; et, par le retranchement de quelques lettres, on l'appelle Pomérium, c'est-à-dire, ce qui est derrière ou après le mur (30). Lorsqu'on veut faire une porte, on ôte le soc, on suspend la charrue, et l'on interrompt le sillon. De là vient que les Romains, qui regardent les murailles comme sacrées, en exceptent les portes. Si celles-ci l'étaient,

[1] Sur le mont Aventin.

ils ne pourraient, sans blesser la religion, y faire passer les choses nécessaires qui doivent entrer dans la ville, ni les choses impures qu'il faut en faire sortir.

XIV. On convient généralement que Rome fut fondée le onze avant les calendes de mai (31); jour que les Romains fêtent encore à présent, et qu'ils appellent le jour natal de leur patrie. Anciennement, dit-on, ils n'y sacrifiaient aucun être qui eût vie; ils croyaient qu'une fête consacrée à la naissance de leur ville devait être entièrement pure, et qu'il ne fallait pas la souiller de sang. Avant la fondation de Rome, ils célébraient, ce même jour, une fête champêtre qu'ils appelaient Palilia (32). Mais aujourd'hui les Néoménies des Romains répondent si mal à celles des Grecs, qu'on ne peut fixer la date précise de cette fondation (33). On dit cependant qu'elle concourait justement avec le 30 du mois des Grecs; et qu'il y eut ce jour-là une éclipse du soleil, qu'on croit être celle qui fut observée par le poëte Antimachus de Téos, la troisième année de la 6e olympiade (34). Varron, le plus savant des Romains dans l'histoire, avait un ami nommé Tarrutius, philosophe et mathématicien, qui s'occupait, par curiosité, à tirer des horoscopes par le moyen des tables astronomiques, et qui passait pour y être très habile. Varron lui proposa de déterminer le jour et l'heure de la naissance de Romulus, par des raisonnements déduits de ses actions connues, comme on résout par l'analyse les problèmes de géométrie. Il prétendait que la même théorie qui, sur une naissance donnée, prédit quelle sera la vie d'un homme, doit aussi, sur une vie connue, découvrir le moment précis de sa naissance (35). Tarrutius fit ce que Varron demandait. Après avoir attentivement considéré et comparé ensemble les inclinations et les actions de Romulus, la durée de sa vie et le genre de sa mort, il prononça, avec une singulière hardiesse, que Romulus avait été conçu la première année de la 2e olympiade, le 23 du mois égyptien Chœac, à la troisième heure du jour, pendant une éclipse totale de soleil (36). Il ajouta qu'il était né le 21 du mois Toth, vers le lever du soleil, et qu'il avait fondé Rome le 9 du mois Pharmouti, entre la deuxième et la troisième heure. Car ces mathématiciens prétendent que la fortune d'une ville, comme celle d'un particulier, dépend d'un temps déterminé qu'on découvre d'après les positions des étoiles au premier instant de sa fondation. Au reste, ce qu'il y a de neuf et de curieux dans des détails de cette espèce plaira peut-être plus aux lecteurs que ce qu'ils ont de fabuleux ne les rebutera.

XV. Quand la ville fut bâtie, Romulus divisa d'abord en plusieurs corps militaires tous les citoyens qui étaient en âge de porter les armes. Chaque division fut composée de trois mille hommes de pied et de trois cents chevaux. Il les nomma légions, parce qu'elles étaient formées d'hommes choisis sur tous les autres. Tout le reste des citoyens s'appela peuple. Il prit dans ce nombre cent des principaux et des plus honnêtes pour en former son conseil : il leur donna le nom de patriciens, et au corps entier celui de sénat, c'est-à-dire conseil des anciens (37). Ces sénateurs furent, dit-on, nommés patriciens, ou parce qu'ils étaient pères d'enfants libres, ou plutôt, selon d'autres, parce qu'ils pouvaient montrer leurs pères, ce que n'auraient pu faire la plupart de ceux qui s'étaient rassemblés les premiers auprès de Romulus (38). Quelques auteurs dérivent ce nom du droit de patronat : c'est ainsi qu'ils appelaient et qu'ils appellent encore la protection que les grands accordent aux petits. On fait remonter ce droit à un des compagnons d'Évandre, nommé Patron, qui, protecteur zélé des indigents, laissa son nom à cet exercice de bienfaisance. Mais ne pourrait-on pas dire, avec plus de vraisemblance, que Romulus les nomma ainsi parce qu'il croyait juste que les premiers et les plus puissants d'entre les citoyens eussent un soin et une sollicitude paternelle pour les faibles; et qu'en même temps il apprenait à ceux-ci que, loin de craindre les grands et de s'affliger des honneurs dont ils jouissent, ils doivent avoir pour eux du respect et de la bienveillance, les regarder comme leurs pères, et leur en donner le titre (39)? Aussi les sénateurs sont-ils, même à présent, qualifiés de seigneurs par les étrangers; et par les Romains, de pères conscrits, qualification très honorable, qui, étant pour eux de la plus grande dignité, ne les expose nullement à l'envie. D'abord on les appela simplement pères; dans la suite, leur nombre s'étant considérablement accru, on les nomma pères conscrits (40). C'était la dénomination la plus vénérable que Romulus eût pu trouver pour distinguer le sénat des autres citoyens. Il fit une seconde division des grands et du peuple; il appela les uns patrons ou protecteurs, et les autres clients, c'est-à-dire attachés à la personne. Il établit entre eux des rapports admirables de bienveillance fondés sur des obligations réciproques. Les patrons expliquaient les lois à leurs clients; ils plaidaient leurs causes dans les tribunaux, les éclairaient par leurs conseils, et les aidaient de leur crédit dans toutes leurs affaires. Les clients faisaient la cour à leurs patrons; ils avaient pour eux le plus grand respect : ils contribuaient à doter les filles et à payer les dettes de ceux qui étaient pauvres (41). Il n'y avait point de loi ni de magistrat qui pût forcer un client à déposer contre son patron, ni un patron contre son

client (42). Ces droits ont toujours subsisté ; seulement, dans la suite, les grands ont regardé comme une honte et une bassesse de recevoir de l'argent des petits ; et cet usage a été supprimé (43). Mais en voilà assez sur cet objet.

XVI. Ce fut quatre mois après la fondation de Rome que Romulus, selon Fabius Pictor, exécuta l'entreprise hardie de l'enlèvement des Sabines (44). On croit que, porté naturellement à la guerre, persuadé d'ailleurs, sur la foi de certains oracles, que les destins promettaient à Rome la plus grande puissance, si elle était nourrie et élevée dans les armes, ce prince fit cet acte de violence, pour avoir un prétexte d'attaquer les Sabins. Aussi n'enleva-t-il qu'un petit nombre de femmes, trente seulement, parce qu'il avait plus besoin de guerre que de mariages. Mais il est plus vraisemblable que, voyant sa ville remplie d'étrangers, dont très peu avaient des femmes, et dont le reste n'était qu'un mélange confus de gens pauvres et obscurs qui, méprisés par les autres, ne paraissaient pas devoir lui être long-temps attachés, il espéra que l'enlèvement de ces femmes pourrait être pour eux un commencement d'alliance avec les Sabins, lorsqu'ils seraient parvenus à apaiser leurs femmes. Voici comment il exécuta ce projet. Il fit d'abord répandre le bruit qu'il avait découvert sous terre l'autel d'un dieu nommé Consus (45), c'était le dieu du conseil ; car les Romains donnent le nom de conseil à leurs assemblées publiques ; et à leurs premiers magistrats celui de consuls, ou conseillers. D'autres veulent que ce dieu soit Neptune Équestre. Cet autel, placé dans le grand cirque, reste toujours couvert, excepté dans le temps des jeux où l'on fait des courses de chevaux. On dit aussi que les conseils devant toujours être secrets, c'est avec raison qu'ils tiennent couvert l'autel du dieu qui les donne. Lorsque cette découverte fut assez connue, il fit publier qu'à certain jour il ferait un sacrifice solennel, suivi de spectacles et de jeux. On s'y rendit en foule de toutes parts. Romulus, vêtu de pourpre et entouré des principaux citoyens, était assis dans le lieu le plus élevé. Il avait donné pour signal le geste qu'il ferait en se levant, de prendre les pans de sa robe et de s'en envelopper. Ses soldats armés tenaient les yeux fixés sur lui. Le signal est à peine donné, que, tirant leurs épées, ils s'élancent au milieu de la foule en jetant de grands cris, enlèvent les filles des Sabins, et laissent ceux-ci s'enfuir sans les poursuivre. Quelques écrivains prétendent qu'il n'y en eut que trente d'enlevées, qui donnèrent leurs noms aux tribus de Rome. Mais Valérius Antias les porte à sept cent vingt-sept, et Juba (46) seulement à six cent quatre-vingt-trois. On doit remarquer qu'elles étaient toutes filles ; dans leur nombre il ne se trouva qu'une seule femme, nommée Hersilie ; encore avait-elle été prise par mégarde : observation qui justifie Romulus, et qui prouve qu'il n'employa cette violence ni pour outrager les Sabins, ni pour satisfaire une passion brutale ; mais par le seul desir de former entre les deux peuples l'alliance la plus intime et la plus durable. Hersilie fut mariée à Hostilius, l'un des plus considérables entre les Romains : d'autres disent qu'elle épousa Romulus lui-même, qui en eut deux enfants ; une fille qui fut appelée Prima, parcequ'elle naquit la première, et un fils qu'il appela Aollius [1], en mémoire de ce concours de peuple qu'il avait rassemblé auprès de lui. Dans des temps postérieurs, on le nomma Abillius ; mais ce fait, qui n'est rapporté que par Zénodote de Trézène [2], a beaucoup de contradicteurs.

XVII. Une troupe de ces ravisseurs, d'entre les plébéiens, emmenait une jeune Sabine qui surpassait toutes les autres par sa taille et par sa beauté. Ils furent rencontrés par des citoyens d'un rang distingué qui voulurent la leur enlever : mais s'étant écriés qu'ils la menaient à Talasius, jeune homme d'un grand mérite et généralement estimé ; à ce nom, tous les autres marquèrent leur satisfaction par des applaudissements et des louanges. Quelques uns même d'entre eux les suivirent pour témoigner leur bienveillance envers Talasius, dont ils répétaient le nom à grands cris. Comme ce mariage fut très heureux, les Romains ont toujours depuis célébré, dans leurs noces, le nom de Talasius, comme les Grecs celui d'Hyménée. Sextius Sylla de Carthage, écrivain non moins favorisé des Graces que des Muses, m'a dit que Romulus avait donné ce nom à ses soldats pour signal de l'enlèvement des Sabines ; que ceux qui les emmenaient criaient tous Talasius ; et que l'usage s'en était depuis conservé dans les noces : mais le plus grand nombre des auteurs, et entre autres Juba, croient que c'est pour les femmes mariées une exhortation et un encouragement à travailler, et en particulier à filer de la laine, ce que les Grecs appellent Talasia ; car, dans ce temps-là, les mots latins n'étaient pas encore répandus dans la langue grecque (47). S'il est vrai que les Romains se servissent alors de ce terme comme nous, on pourrait rapporter cette coutume à une origine plus vraisemblable. Dans le traité de paix qui termina la guerre des Sabins et des Romains, les premiers stipulèrent que leurs filles ne seraient assujetties à d'autre travail qu'à filer de la laine. De là sans doute l'usage qui subsiste encore dans toutes les noces, que le père et la mère de la mariée, ceux

[1] D'un mot grec qui veut dire, *assemblée*.

[2] Auteur de l'Histoire des Umbres en Italie.

qui l'accompagnent, et, en général, tous ceux qui assistent à la cérémonie, crient ensemble Talasius, pour s'amuser, et pour rappeler au mari qu'il ne doit exiger de la femme qu'on lui mène d'autre ouvrage que de filer de la laine (48). C'est aussi de cet enlèvement que vient la coutume qui s'observe encore, que la nouvelle mariée ne passe pas d'elle-même le seuil de la maison de son mari, et qu'on la porte pour le lui faire franchir, parce qu'alors les Sabines qu'on avait enlevées y entrèrent par force. Quelques auteurs veulent que l'usage où l'on est à Rome de séparer avec la pointe d'un javelot les cheveux de la nouvelle épouse, signifie que les premiers mariages des Romains furent faits par violence et à la pointe de l'épée. Nous en avons parlé plus au long dans les Questions romaines (49). Cet enlèvement se fit le 18 du mois qui s'appelait alors Sextilis, et maintenant Août, jour auquel on célèbre les fêtes Consuales (50).

XVIII. Les Sabins étaient un peuple nombreux et guerrier; ils habitaient des bourgs sans murailles, parce que, descendus d'une colonie de Spartiates (51), ils croyaient ne devoir mettre leur confiance qu'en eux-mêmes, et n'avoir aucune crainte : mais alors se voyant liés par les otages précieux que leurs ennemis avaient entre les mains, et craignant pour leurs filles, ils envoyèrent à Romulus des ambassadeurs chargés de lui faire les propositions les plus justes et les plus modérées; c'était de leur rendre leurs filles, de réparer l'acte de violence qui avait été commis, et de n'employer à l'avenir que les voies légitimes de la persuasion, pour unir les deux peuples par un traité de paix et par des alliances. Romulus ayant refusé de rendre les filles, et exhorté les Sabins à ratifier les mariages, la plupart de ces peuples délibérèrent sur sa réponse, et ne firent leurs préparatifs qu'avec lenteur.

XIX. Mais Acron, roi des Céniniens [1], homme d'un grand courage, et très expérimenté dans la guerre, qui depuis long-temps avait suspecté les premières entreprises de Romulus, jugea, par l'enlèvement des Sabines, que c'était un voisin redoutable, et qu'on ne pourrait plus réduire si on ne se hâtait de le réprimer. Il leva le premier l'étendard de la guerre, et, se mettant à la tête d'une nombreuse armée, il marcha contre Romulus, qui, de son côté, sortit à sa rencontre. Quand les deux rois furent en présence, ils se mesurèrent des yeux, et se défièrent à un combat singulier, pendant lequel les deux armées resteraient immobiles. Romulus fit vœu, s'il remportait la victoire, de consacrer à Jupiter les armes d'Acron. Il le vainquit, le tua de sa main, mit son armée en déroute, et se rendit maître de sa ville capitale. Il ne fit d'autre mal aux habitants qu'il y trouva, que de les obliger de démolir leurs murailles, et de le suivre à Rome, où ils jouiraient des mêmes droits que ses citoyens (52). Rien ne contribua davantage à l'agrandissement de Rome que cette incorporation des peuples vaincus.

XX. Romulus, pour s'acquitter de son vœu d'une manière qui fût agréable à Jupiter, et qui donnât à son peuple un spectacle intéressant, fit couper un grand chêne qui se trouvait dans son camp, le tailla en forme de trophée, et y ajusta les armes d'Acron, chacune dans son ordre. Lui-même, vêtu de pourpre, et portant sur ses longs cheveux une couronne de laurier, il chargea le trophée sur son épaule droite, et marcha à la tête de son armée, qui chantait des airs de victoire. Il fut reçu à Rome avec les plus vifs témoignages d'admiration et de joie. Cette pompe fut l'origine et le modèle de tous les triomphes qui suivirent : on appela ce trophée l'offrande de Jupiter Férétrien, du mot *ferire*, qui, chez les Romains, veut dire frapper, parce que Romulus avait demandé à Jupiter de frapper Acron et de le tuer (53). Varron dit que ces dépouilles sont appelées opimes, du mot *ops*, qui signifie richesse (54) : mais il est plus vraisemblable que c'est du mot *opus*, action; car ces dépouilles opimes ne peuvent être consacrées que par un général d'armée qui a tué de sa propre main le général ennemi (55), ce qui n'est encore arrivé qu'à trois généraux romains : d'abord à Romulus, après avoir tué Acron, roi des Céniniens; ensuite à Cornélius Cossus, qui avait mis à mort Tolumnius, roi des Toscans; enfin à Claudius Marcellus, pour avoir tué Viridomare, roi des Gaulois. Cossus et Marcellus entrèrent dans Rome sur un char attelé de quatre chevaux, portant leurs trophées sur leurs épaules (56) : mais Denys d'Halicarnasse a tort de dire que Romulus y était aussi monté; car on assure que Tarquin, fils de Démarate, fut le premier des rois de Rome qui éleva les triomphes à cette pompe et à cette magnificence. Selon d'autres, Publicola fut le premier triomphateur qui entra dans Rome sur un char. Quant à Romulus, on voit encore à Rome ses statues avec ce trophée, et elles sont toutes pédestres (57).

XXI. Après la défaite des Céniniens, pendant que les autres Sabins faisaient encore leurs préparatifs, les habitants de Fidènes, de Crustumérium et d'Antemnes se réunirent pour attaquer les Romains (58), et leur livrèrent bataille. Ils eurent le même sort que les Céniniens; leurs villes furent prises, leurs terres distribuées au sort, et eux-mêmes transférés à Rome. Dans cette distribution de terres, Romulus excepta celles qui apparte-

[1] Peuple de l'ancien Latium.

naient à des pères dont on avait enlevé les filles, et à qui il en laissa la possession. Les autres Sabins, irrités de cette conduite, nomment Tatius pour leur général, et marchent droit à Rome. Les approches de cette ville n'étaient pas aisées; elle était défendue par la forteresse où est aujourd'hui le Capitole, et dont la garnison était commandée par Tarpéius, et non par sa fille Tarpéia, comme le prétendent quelques auteurs, qui font faire en cela une grande imprudence à Romulus. Cette fille ayant eu le plus grand desir des bracelets d'or que les Sabins portaient, offrit de leur livrer le fort, et demanda, pour prix de sa trahison, ce que les Sabins portaient à leur bras gauche. Tatius le lui ayant promis, elle ouvrit la nuit une des portes de la citadelle, et y fit entrer les Sabins. Antigonus n'est pas le seul qui ait dit qu'il aimait ceux qui trahissaient, mais non pas ceux qui avaient trahi; non plus qu'Auguste, lorsqu'il dit, à l'occasion du Thrace Rhymitalces, qu'il aimait la trahison, et qu'il haïssait le traître. Cette disposition est commune à tous ceux qui se servent des méchants : comme on fait quelquefois usage du fiel et du venin de certains animaux, de même on emploie les traîtres quand on a besoin d'eux; mais après en avoir obtenu ce qu'on voulait, on déteste leur perfidie. Tatius, plein de ce même sentiment envers Tarpéia, ordonne aux Sabins, pour remplir les conditions du traité, de ne pas lui épargner ce qu'ils portaient au bras gauche. Lui-même le premier ayant détaché son bracelet, il le lui jeta à la tête avec son bouclier : tous les soldats suivent son exemple; et dans un instant Tarpéia est accablée sous le poids de l'or et des boucliers qui pleuvaient sur elle de toutes parts (59). Sulpitius Galba, cité par Juba, écrit que Tarpéius lui-même fut condamné à mort par Romulus, comme coupable de trahison. Mais de tous les historiens qui ont parlé de Tarpéia, les moins dignes de foi sont ceux qui disent, comme Antigonus (60), qu'elle était fille de Tatius, général des Sabins; qu'obligée malgré elle de vivre avec Romulus, elle livra la forteresse à son père, qui la punit de sa trahison. Pour le poëte Simulus, il faut croire qu'il s'est oublié [1] lorsqu'il a dit que ce ne fut pas aux Sabins qu'elle livra la forteresse, mais aux Gaulois, dont le roi lui avait inspiré une passion violente. Voici ses vers :

Près de là paraissait cette Tarpéia
Qui du fier Capitole habitait la colline,
Et de l'antique Rome attira la ruine.
Ivre du fol espoir d'épouser un Gaulois,
Du sang, de la nature elle oublia les lois,
Livrant à l'ennemi, dans son fatal délire,
Rome, dont tant de rois reconnaissaient l'empire.

[1] Mot à mot, *qu'il rêvait*.

Et plus bas, en parlant de sa mort :

Aux bords de l'Éridan, les Gaulois belliqueux
N'ont pas sur son tombeau consacré leurs cheveux;
Sous d'épais boucliers, dans Rome ensevelie (61);
Et payant chèrement sa coupable folie,
L'or qu'elle desirait ne para que sa mort.

Tarpéia fut enterrée dans le lieu même, qui prit le nom de roche Tarpéienne, et le conserva jusqu'à ce que Tarquin l'ancien l'eut consacré à Jupiter : alors on transporta ailleurs les ossements de Tarpéia, et son nom se perdit. Il n'est resté qu'à une des roches du Capitole, qui s'appelle encore aujourd'hui la roche Tarpéienne, d'où l'on précipite les criminels.

XXII. Romulus, voyant les Sabins maîtres de la forteresse, transporté de colère les défie au combat. Tatius l'accepte sans balancer, parcequ'il se voyait une retraite sûre en cas qu'il fût forcé. Le champ de bataille, étant resserré entre plusieurs montagnes, devait rendre nécessairement le combat difficile et rude pour les deux partis. Il était d'ailleurs si étroit, qu'il ne laissait pas la facilité de fuir l'ennemi, ni de le poursuivre. Enfin le Tibre, qui s'était débordé, avait, en se retirant, laissé dans la plaine où est aujourd'hui la grande place un bourbier profond, qu'il n'était facile ni d'apercevoir ni d'éviter, parcequ'il était couvert d'une croûte épaisse, d'où il eût été impossible de sortir, si l'on s'y fût engagé. Les Sabins, qui ne connaissaient pas le terrain, allaient donner dans cette fondrière, lorsqu'un heureux hasard les en préserva. Un de leurs officiers, nommé Curtius, fier de son courage et de sa réputation, s'était avancé loin du corps de l'armée; son cheval tomba dans le bourbier et s'y enfonça. Curtius fit tout son possible pour l'en retirer; mais voyant ses efforts inutiles, il y laissa son cheval et se sauva (62). L'endroit s'appelle encore aujourd'hui, de son nom, le lac Curtius. Les Sabins, ayant évité ce danger, engagèrent le combat, qui fut sanglant et long-temps douteux; il périt beaucoup de monde dans les deux partis, entre autres Hostilius, mari d'Hersilie, et, à ce qu'on croit, aïeul de Tullus Hostilius, qui fut roi de Rome après Numa.

XXIII. Il y eut en peu de jours plusieurs combats; mais le dernier fut le plus mémorable de tous. Romulus, blessé à la tête d'un coup de pierre qui manqua de le renverser, et hors d'état de tenir tête à l'ennemi, quitta le champ de bataille. Il se fut à peine retiré, que les Romains plièrent, et furent repoussés jusqu'au mont Palatin. Romulus, un peu revenu de sa blessure, voulait reprendre ses armes pour arrêter les fuyards, et leur criait de toute sa force de tenir ferme et de combattre; mais voyant que la fuite était générale,

et que personne n'osait faire face à l'ennemi, il lève les mains au ciel, et conjure Jupiter d'arrêter ses troupes, et de sauver les Romains sur le penchant de leur ruine. Il avait à peine fini sa prière, qu'un grand nombre de fuyards eurent honte d'abandonner ainsi leur roi; et, par un changement subit, le courage prenant en eux la place de la frayeur, ils s'arrêtèrent à l'endroit où est maintenant le temple de Jupiter Stator, c'est-à-dire qui arrête (63). Là ils se rallient, et repoussent les Sabins jusqu'au lieu où sont maintenant le palais appelé Régia et le temple de Vesta.

XXIV. Comme ils se préparaient de part et d'autre à recommencer le combat, ils sont arrêtés par le spectacle le plus étonnant et le plus difficile à représenter. Les Sabines qui avaient été enlevées, accourant de tous côtés avec de grands cris, et comme poussées par une fureur divine, se précipitent au travers des armes et des monceaux de morts, se présentent à leurs maris et à leurs pères, les unes avec leurs enfants dans les bras, les autres les cheveux épars; et toutes ensemble, adressant la parole tantôt aux Sabins, tantôt aux Romains, leur donnent les noms les plus tendres. Les deux partis, également touchés de ce spectacle, les reçoivent au milieu d'eux. Alors leurs cris percèrent jusqu'aux derniers rangs, et leur état remplit tous les cœurs d'un sentiment de pitié qui devint encore plus vif lorsque, après des remontrances aussi libres que justes, elles finirent par les prières les plus pressantes : « Qu'avons-» nous fait? leur dirent-elles; et par quelle of-» fense avons-nous mérité et les maux que nous » avons déja soufferts, et ceux que nous souffri-» rons encore? Enlevées par force, et contre toute » justice, par les hommes à qui nous apparte-» nons maintenant; long-temps négligées, après » un tel outrage, par nos frères, nos pères et nos » proches, nous avons eu le temps de nous atta-» cher à ces Romains qui étaient l'objet de toute » notre haine, et de former avec eux des liens si » intimes, que nous sommes forcées aujourd'hui » de craindre pour ceux de nos ravisseurs qui ont » encore les armes à la main, et de pleurer ceux » d'entre eux qui sont morts. Vous n'êtes pas ve-» nus nous venger de cette injustice pendant que » nous étions encore filles, et vous venez aujour-» d'hui arracher des femmes à leurs maris et des » mères à leurs enfants! L'abandon et l'oubli dans » lequel vous nous laissâtes alors furent moins » déplorables que les secours que vous nous don-» nez maintenant. Malheureuses que nous som-» mes! voilà les marques de tendresse que nous » avons reçues de nos ennemis; voilà les marques » de pitié que vous nous avez données. Si vous » vous faites la guerre pour d'autres motifs qui » nous soient inconnus, du moins devez-vous po-» ser les armes par égard pour nous, qui vous » avons unis par les titres de beaux-pères, d'aïeux » et d'alliés, avec ceux que vous traitez en enne-» mis : mais si c'est pour nous que vous combat-» tez, emmenez-nous avec vos gendres et vos pe-» tits-fils; rendez-nous nos pères et nos proches, » sans nous priver de nos maris et de nos enfants. » Nous vous en conjurons; épargnez-nous un se-» cond esclavage. »

XXV. Ce discours d'Hersilie, soutenu par les prières des autres, amena une suspension d'armes, et les généraux s'abouchèrent. Cependant les femmes mènent leurs maris et leurs enfants à leurs pères et à leurs frères; elles apportent des provisions à ceux qui en manquent, font transporter chez elles les blessés, les pansent avec soin, leur font voir qu'elles sont maîtresses dans leurs maisons; que leurs maris, pleins de respect pour elles, les traitent avec toutes sortes d'égards et de bienveillance. D'après cela, le traité fut bientôt conclu, aux conditions suivantes : Que les femmes qui voudraient rester avec leurs maris ne seraient, comme nous l'avons déja dit, assujetties à d'autre travail ni à d'autre service que de filer de la laine; que les Romains et les Sabins habiteraient la ville en commun; qu'elle serait toujours appelée Rome du nom de Romulus, et que les Romains prendraient celui de Quirites (64), du nom de Cures, patrie de Tatius; enfin, que Romulus et Tatius régneraient ensemble, et partageraient le commandement des armées. Le lieu où le traité fut fait s'appelle encore à présent Comice, du mot latin *coire*, s'assembler (65). La ville étant ainsi augmentée du double de citoyens, on prit entre les Sabins cent nouveaux sénateurs, qui furent incorporés aux anciens (66). On porta les légions à six mille hommes de pied et à six cents chevaux (67). Le peuple fut divisé en trois tribus : la première, des Rhamnenses, du nom de Romulus; la seconde, des Tatienses, du nom de Tatius; et la troisième, des Lucérenses (68), en mémoire du bois sacré où la plupart des habitants trouvèrent un asile, et obtinrent ensuite le droit de bourgeoisie; car, chez les Romains, les bois sacrés s'appellent *luci*. Le nom de tribu que porte encore chacune de ces divisions prouve qu'il n'y en eut d'abord que trois; leurs chefs s'appellent tribuns. Chaque tribu fut partagée en dix bandes, qui portaient, dit-on, les noms des Sabines enlevées : mais je crois cette opinion fausse, car la plupart ont les noms des lieux où elles furent placées. Au reste, on décerna plusieurs honneurs à ces femmes : il fut réglé qu'on leur céderait le haut du pavé dans les rues (69); qu'on ne proférerait en leur présence aucune parole déshonnête; qu'on

ne se dépouillerait pas devant elles ; que les juges qui connaissaient des crimes capitaux ne pourraient les citer à leur tribunal (70) ; que leurs enfants porteraient au cou l'ornement appelé bulle, à cause de sa ressemblance avec ces bulles qui se forment sur l'eau pendant la pluie, et qu'ils auraient aussi la robe bordée de pourpre (71).

XXVI. Les deux rois ne délibéraient pas ensemble sur les affaires publiques; chacun d'eux les examinait séparément avec ses cent sénateurs; ensuite ils se réunissaient tous pour les décider. Tatius habitait où est maintenant le temple de Monéta; et Romulus, près du lieu qu'on appelle les degrés de Belle-Rive, qui sont sur le chemin par où l'on descend du mont Palatin au grand Cirque (72), et où était le cormier sacré, dont on fait le conte suivant. Romulus, voulant un jour éprouver sa force[1], lança du mont Aventin, jusqu'à ces degrés, un javelot dont le bois était de cormier. Le fer entra si avant dans la terre, qu'il fut impossible de l'arracher : comme le terrain était bon, le bois eut bientôt germé; il prit racine, jeta des branches, et poussa une belle tige de cormier. Les successeurs de Romulus, jaloux de conserver cet arbre, qu'ils honoraient comme un des monuments les plus sacrés, le firent entourer de murailles. Si quelqu'un, en passant, croyait s'apercevoir que son feuillage n'était ni vert ni touffu, et qu'il se flétrissait faute de nourriture, il en avertissait à haute voix toutes les personnes qu'il rencontrait; elles couraient aussitôt, comme à un incendie, et demandaient de l'eau à grands cris; tous les voisins y en apportaient des vases pleins, et l'arrosaient. Lorsque César fit réparer ses degrés, les ouvriers, en creusant près de l'arbre, offensèrent par mégarde ses racines, et le firent périr.

XXVII. Les Sabins adoptèrent les mois des Romains. Nous avons rapporté, dans la Vie de Numa, tout ce qu'il y avait à dire d'intéressant sur cet objet. Romulus prit des Sabins la forme de leurs boucliers; il changea son armure et celle des soldats romains, qui auparavant portaient des boucliers argiens. Les deux peuples firent en commun leurs sacrifices et, leurs fêtes; et, sans retrancher aucune de celles qu'ils célébraient chacun en particulier, ils en instituèrent de nouvelles. De ce nombre est la fête des Matronales (73), établie par reconnaissance pour les Sabines qui avaient fait cesser la guerre; et celle des Carmentales, à l'honneur de Carmenta, qu'on croit être la parque qui préside à la naissance des hommes, et qui, pour cette raison, est spécialement honorée par les mères. D'autres disent qu'elle était la femme de l'Arcadien Évandre, et qu'inspirée par Apollon, elle rendait ses oracles en vers; ce qui lui fit donner le nom de Carmenta, parceque les Romains appellent les vers *carmina* : mais l'on convient généralement que son vrai nom était Nicostrate (74). Quelques auteurs cependant disent, avec plus de vraisemblance, que le mot *Carmenta* signifie privée de sens, et qu'il désigne l'enthousiasme et la fureur prophétique dont elle était saisie; car, en latin, *carere* veut dire être privé, et *mens* signifie entendement. Nous avons déja parlé de la fête Palilia[1]; celle des Lupercales (75), à en juger par l'époque de sa célébration, doit être une fête d'expiation : c'est le jour le plus malheureux du mois de février; et le nom même de ce mois signifie expiatif. Ce jour s'appelait anciennement *Februata*. Le nom de la fête veut dire en grec la fête des loups; cela prouve qu'elle est très ancienne, et qu'elle date du temps des Arcadiens qui suivirent Évandre en Italie; c'est du moins l'opinion commune. Mais elle peut aussi avoir pris son nom de la louve qui allaita Romulus; et ce qui porte à le croire, c'est que les luperques commencent leurs courses à l'endroit même où Romulus fut exposé. Il serait difficile d'assigner les causes des usages qui s'y pratiquent : on y égorge des chèvres; on fait approcher deux jeunes gens des premières familles de Rome; on leur touche le front avec un couteau ensanglanté, et aussitôt on le leur essuie avec de la laine imbibée de lait. Après cette dernière cérémonie, ils sont obligés de rire; ensuite les luperques font des lanières des peaux de ces chèvres, et, courant tout nus avec une simple ceinture de cuir, ils frappent tous ceux qu'ils rencontrent. Les jeunes femmes vont même au-devant de leurs coups, persuadées qu'ils ont la vertu de les rendre fécondes et de les faire accoucher heureusement. Une autre particularité de cette fête, c'est que les luperques y sacrifient un chien. Un poëte nommé Butas, qui, dans ses vers élégiaques, rapporte les origines fabuleuses des coutumes romaines, dit que Romulus, après avoir vaincu Amulius, courut, transporté de joie, jusqu'au lieu où son frère et lui avaient été allaités par la louve; que cette fête est une imitation de sa course, et que les jeunes gens des meilleures familles courent ainsi,

> Frappant de tous côtés, comme on vit autrefois
> Romulus et Rémus, loin d'Albe délivrée,
> Courir en agitant leur redoutable épée.

Il ajoute que la cérémonie de leur toucher le front avec un couteau ensanglanté fait allusion aux meurtres commis à pareil jour, et au danger que coururent Rémus et Romulus; enfin que l'a-

[1] Ou, selon Servius, marquer l'espace pour un augure.

[1] Voy. chap. XIV.

blution de lait rappelle la première nourriture de ceux-ci. Caïus Acilius (76) raconte qu'avant la fondation de Rome, Romulus et Rémus égarèrent un jour quelques troupeaux ; qu'après avoir fait leur prière au dieu Faune, ils se dépouillèrent de leurs habits pour pouvoir courir après ces bêtes sans être incommodés par la chaleur; et que c'est pour cela que les luperques courent tout nus. Quant au chien qu'on sacrifie, si cette fête est réellement un jour d'expiation, il est immolé sans doute comme une victime propre à purifier. Les Grecs eux-mêmes se servent de ces animaux pour de semblables sacrifices. Si au contraire c'est un sacrifice de reconnaissance envers la louve qui nourrit et sauva Romulus, ce n'est pas sans raison qu'on immole un chien, l'ennemi naturel des loups; peut-être aussi veut-on le punir de ce qu'il trouble les luperques dans leurs courses.

XXVIII. On dit que Romulus institua aussi la consécration du feu, et qu'il préposa, pour le garder, des vierges nommées vestales (77). D'autres, qui rapportent cet établissement à Numa, conviennent néanmoins que Romulus fut un prince très religieux, versé dans la science des augures, et qu'il portait, pour l'exercer, le bâton augural appelé *lituus*. C'était une verge recourbée, avec laquelle les augures, après s'être assis pour examiner le vol des oiseaux, désignent les régions du ciel. On la gardait avec soin dans le Capitole, mais elle fut perdue à la prise de Rome par les Gaulois. Après que ces Barbares eurent été chassés, on la retrouva sous un monceau de cendres, sans qu'elle fût endommagée par le feu qui avait tout consumé aux environs (78).

XXIX. Entre les lois que fit Romulus, il y en a une qui paraît très dure; c'est celle qui, en défendant aux femmes de quitter leurs maris, autorise les maris à répudier leurs femmes quand elles ont empoisonné leurs enfants, qu'elles ont de fausses clefs, ou qu'elles se sont rendues coupables d'adultère (79). Si un mari répudie sa femme pour toute autre cause, la loi ordonne que la moitié de son bien soit dévolue à la femme, l'autre moitié consacrée à Cérès, et qu'il soit lui-même dévoué aux dieux infernaux. Une autre singularité de ses lois, c'est que, n'ayant porté aucune peine contre le parricide, il donne ce nom à toute espèce d'homicide : il regardait apparemment ce dernier crime comme le plus horrible de tous, et le parricide comme impossible (80). Pendant plusieurs siècles, l'expérience justifia cette opinion de Romulus; en effet, six cents ans s'écoulèrent sans qu'on eût vu se commettre à Rome un seul forfait de ce genre. Lucius Hostius, qui vivait après les guerres d'Annibal, fut le premier qui en donna l'exemple. Mais c'en est assez sur cette matière.

XXX. Il y avait cinq ans que Tatius régnait, lorsque quelques uns de ses parents et de ses amis, ayant rencontré des ambassadeurs qui allaient de Laurente à Rome, voulurent leur enlever de force tout ce qu'ils avaient; et comme ceux-ci se mirent en état de défense, ils furent massacrés (81). Romulus voulait qu'un crime si atroce fût puni sur-le-champ ; mais Tatius traînait l'affaire en longueur, et cherchait à gagner du temps. C'est la seule occasion où le public les ait vus en différend; jusque là ils s'étaient conduits avec la plus grande modération, et avaient agi de concert dans toutes les affaires. Les parents de ceux qui avaient été tués, désespérant d'obtenir justice à cause de l'intérêt que Tatius avait à ce meurtre, se jetèrent sur lui un jour qu'il faisait avec Romulus un sacrifice à Lavinium (82), et le tuèrent : mais rendant hommage à l'équité de Romulus, ils le reconduisirent honorablement en le comblant de louanges. Romulus emporta le corps de Tatius, lui fit des obsèques convenables à son rang, et l'enterra sur le mont Aventin, près du lieu appelé Armilustrium (83) ; mais il ne pensa point à venger sa mort. Quelques historiens racontent que la ville de Laurente, craignant sa vengeance, lui livra les meurtriers, et qu'il les renvoya en disant que le meurtre avait été justement puni par le meurtre. Cette conduite fit soupçonner et dire qu'il était bien aise d'être délivré d'un collègue.

XXXI. Mais elle n'excita aucun trouble ni aucun mouvement séditieux parmi les Sabins. Les uns par l'amour qu'ils avaient pour lui, les autres par la crainte de sa puissance; d'autres enfin, parce qu'ils le regardaient comme un dieu, persévérèrent dans les sentiments de respect et d'admiration qu'ils avaient toujours eus pour lui. Plusieurs peuples étrangers lui payaient également ce tribut d'hommage. Les anciens Latins lui envoyèrent des ambassadeurs pour faire avec lui un traité d'alliance et d'amitié. Il s'empara de Fidènes, ville voisine de Rome. Les uns disent que ce fut par surprise ; qu'il envoya d'abord un corps de cavalerie pour en rompre les portes, et qu'il parut ensuite lui-même avec le reste de son armée : d'autres prétendent que les Fidénates avaient fait les premiers des courses sur le territoire de Rome, et poussé le dégât jusqu'aux faubourgs de la ville (84). Romulus, qui leur avait dressé une embuscade, tomba sur eux à leur retour, et prit leur ville, qu'il ne fit point détruire. Il y établit une colonie romaine, et y envoya, le jour des ides d'avril [1], deux mille cinq cents citoyens pour l'habiter. Peu de temps après Rome fut frappée d'une peste qui emportait subitement et sans maladie ceux qui en étaient atteints; elle s'étendit sur les arbres et sur

[1] Le 13 du mois.

les troupeaux, qu'elle frappa de stérilité : il plut du sang dans la ville (85); en sorte qu'aux maux qui sont la suite nécessaire d'un tel fléau se joignit une frayeur superstitieuse, qui s'accrut encore lorsqu'on vit la ville de Laurente affligée de la même calamité. On ne douta plus alors que ce ne fût la vengeance divine qui s'appesantissait sur les deux villes, pour punir le meurtre de Tatius et celui des ambassadeurs. En effet, les meurtriers n'eurent pas été plus tôt livrés de part et d'autre, que le fléau cessa. Romulus purifia Rome et Laurente par des expiations, que l'on continue même aujourd'hui près de la porte Férentine.

XXXII. La peste n'avait pas encore cessé dans Rome, lorsque les Camériens, persuadés que les Romains souffraient trop de la maladie pour pouvoir se défendre, vinrent faire des courses sur leurs terres. Mais Romulus, sans perdre un instant, marcha contre eux, les défit, en laissa six mille sur la place; et s'étant rendu maître de leur ville, il fit transférer à Rome la moitié de ceux qui s'étaient sauvés de la déroute, et envoya à Camérium [1] deux fois autant de Romains qu'il y avait laissé d'habitants. C'était le jour des calendes d'août, et il n'y avait guère que seize ans que Rome était bâtie : tant sa population s'était accrue dans ce petit nombre d'années! Parmi les dépouilles de Camérium, il se trouva un char de cuivre attelé de quatre chevaux, qu'il consacra dans le temple de Vulcain; il y fit aussi placer sa propre statue couronnée par la Victoire (86).

XXXIII. Quand ses voisins virent sa puissance si affermie, les plus faibles restèrent soumis, contents de vivre en sûreté. Mais les plus puissants, excités par la crainte et par la jalousie, sentirent que, loin de mépriser Romulus, ils devaient s'opposer à ses progrès et réprimer son ambition. Les Véiens, maîtres d'un territoire très étendu et d'une ville considérable, furent, entre les Toscans, les premiers qui commencèrent la guerre. Ils prirent pour prétexte de redemander Fidènes, comme une ville qui leur appartenait : prétention non-seulement injuste, mais ridicule de la part de gens qui, n'ayant donné aucun secours aux Fidénates lorsqu'ils étaient en guerre avec les Romains, venaient réclamer les maisons et les terres après qu'elles avaient passé en d'autres mains. Renvoyés avec mépris par Romulus, ils se partagèrent en deux corps d'armée, dont l'un vint attaquer les Romains près de Fidènes, et l'autre marcha contre Romulus. A Fidènes, ils eurent l'avantage, et tuèrent deux mille Romains; mais l'autre corps de troupes fut battu par Romulus, qui leur tua plus de huit mille hommes. Il y eut près de Fidènes une seconde action, où, de l'aveu de tout le monde, le succès fut dû en entier à Romulus, qui déploya autant d'adresse que de courage, et fit paraître une force et une promptitude au-dessus de l'humanité. Mais ce qu'ont dit quelques historiens, que, de quatorze mille hommes qui restèrent sur le champ de bataille, Romulus en tua de sa main plus de la moitié, est une fable qu'il faut absolument rejeter. En effet, n'accuse-t-on pas les Messéniens d'une excessive vanité, pour avoir dit qu'Aristomène offrit trois fois le sacrifice de l'Hécatomphonie, parcequ'il avait tué trois cents Lacédémoniens en trois combats (87)? Romulus ayant mis les Véiens en déroute, ne s'amusa pas à poursuivre les fuyards; il marcha droit à Véies, dont les habitants, consternés d'un si grand échec, ne firent aucune résistance, et eurent recours aux prières. Ils obtinrent un traité de paix et d'alliance pour cent ans, à condition de livrer aux Romains une portion considérable de leur territoire, appelée Septempagium (88), et de leur céder les salines qu'ils avaient près du Tibre. Ils donnèrent pour otages cinquante de leurs principaux citoyens. Après cette victoire, Romulus triompha le jour des ides d'octobre (89). Il étoit suivi d'un grand nombre de prisonniers, et entre autres du général des Véiens, homme déja vieux, et qui, dans cette occasion, ne s'était pas conduit avec la sagesse et l'expérience qu'on devait attendre de son âge. De là vient qu'encore aujourd'hui, dans les sacrifices de victoire, on conduit au Capitole, par la place publique, un vieillard vêtu de pourpre, qui porte au cou une de ces bulles qu'on donne aux enfants. Il est précédé d'un héraut qui crie : *Sardiens à vendre*; parce que les Toscans passent pour une colonie venue de Sardes en Lydie, et que Véies est une ville de la Toscane (90).

XXXIV. Ce fut la dernière guerre de Romulus. Dès ce moment, il ne sut pas éviter l'écueil ordinaire à presque tous ceux que des faveurs singulières de la fortune ont élevés à une très grande puissance. Enflé de ses succès, plein d'une orgueilleuse confiance en lui-même, il perdit cette affabilité populaire qu'il avait conservée jusqu'alors, et prit les manières odieuses d'un despote. Il offensa d'abord les citoyens par le faste de ses habits. Vêtu d'une tunique de pourpre, et par-dessus d'une robe bordée de même (91), il donnait ses audiences assis sur un siége renversé, et entouré de ces jeunes gens qu'on appelait Célères (92), à cause de leur promptitude à exécuter ses ordres. Il ne paraissait en public que précédé de licteurs armés de baguettes avec lesquelles ils écartaient la foule, et ceints de courroies dont ils liaient sur-le-champ ceux qu'il ordonnait d'arrêter. Les Latins disaient anciennement *ligare* pour lier, et aujourd'hui ils disent *alligare*; c'est de là

[1] Ville du Latium.

que ces huissiers étaient appelés licteurs, et qu'on donnait à leurs baguettes le nom de faisceaux. Je croirais plutôt qu'on a ajouté la lettre *c* à l'ancien mot liteurs, pour en faire licteurs; que ce premier terme avait la même signification que le mot grec qui désigne les ministres publics, et qui vient de *leïtos*, que les Grecs emploient aujourd'hui pour dire le peuple, au lieu que *laos* désigne la populace.

XXXV. Numitor son aïeul étant mort, Romulus devait réunir à son domaine le royaume d'Albe. Mais il en avait laissé le gouvernement au peuple, pour gagner par-là sa confiance, et s'était seulement réservé d'y nommer tous les ans un magistrat pour rendre la justice (93). Cette imprudence apprit aux principaux de Rome à desirer un état indépendant et sans roi, où ils pussent commander chacun à leur tour. Les patriciens, décorés simplement d'un vain titre et de quelques marques d'honneur, mais n'ayant aucune part aux affaires, étaient appelés au conseil par coutume, plutôt que pour y délibérer. Ils écoutaient en silence les ordres du roi, et se retiraient ensuite sans avoir d'autre avantage sur le peuple que d'être instruits les premiers de ce qui avait été décidé. Ce n'était pas encore ce qui les eût le plus blessés; mais quand Romulus, de sa seule autorité et sans leur approbation, sans même les avoir consultés, eut distribué aux soldats les terres qu'il avait conquises, et rendu aux Véiens leurs otages, alors le sénat se crut indignement outragé (94).

XXXVI. Aussi, lorsque peu de temps après Romulus disparut subitement, le soupçon de sa mort tomba sur les sénateurs. Elle arriva le jour des nones de juillet, appelé alors Quintilis; et son époque est la seule chose qu'on en sache d'une manière sûre; car, encore à présent, il se pratique ce jour-là plusieurs cérémonies qui rappellent cet événement (95). Au reste, on ne doit pas s'étonner de cette incertitude, puisque Scipion l'Africain lui-même ayant été trouvé mort dans sa maison après son souper, on ne put jamais découvrir la cause de cet accident. Les uns disent qu'étant souvent malade et d'une complexion faible, il était mort de défaillance; les autres, qu'il s'était empoisonné lui-même; enfin, on croit que ses ennemis entrèrent chez lui pendant la nuit, et l'étouffèrent. Cependant són corps fut exposé à la vue du public, et chacun put y chercher des indices du genre de sa mort (96); mais Romulus disparut tout-à-coup, sans qu'il restât aucune partie de son corps ni de ses vêtements.

XXXVII. On a donc conjecturé que les sénateurs s'étaient jetés sur lui dans le temple de Vulcain [1], qu'ils l'avaient mis en pièce, et que chacun avait emporté sous sa robe une partie de son corps. D'autres ont dit que cette disparition n'eut lieu ni dans le temple de Vulcain, ni en présence des sénateurs seuls; mais que Romulus, tenant ce jour-là une assemblée du peuple hors de la ville, près du marais de la Chèvre, il se fit tout-à-coup dans l'air une révolution extraordinaire, et il survint une tempête si affreuse, qu'il serait impossible de la décrire. La lumière du soleil fut totalement éclipsée (97); une nuit horrible couvrit les airs; on n'entendait de toutes parts que de grands éclats de tonnerre, que des vents impétueux qui soufflaient avec violence. Le peuple effrayé se dispersa; mais les sénateurs se rapprochèrent les uns des autres. Dès que l'orage fut passé, et que le jour eut repris sa lumière, le peuple revint au lieu de l'assemblée. Son premier soin fut de demander et de chercher le roi, qui ne paraissait pas : mais les sénateurs, arrêtant ses perquisitions, lui ordonnent d'honorer Romulus, qui vient d'être enlevé parmi les dieux, et qui désormais sera pour eux, au lieu d'un roi doux et humain, une divinité propice. Le petit peuple les crut sur leur parole; ravi de joie et plein d'espérance, il se retira en adorant le nouveau dieu. Mais d'autres, animés par le ressentiment et la vengeance, poussèrent plus loin leurs recherches, et causèrent de vives inquiétudes aux sénateurs, en les accusant d'être les meurtriers du roi, et de chercher à couvrir leur crime par des contes ridicules.

XXXVIII. Pendant le tumulte que cet incident fit naître, un des premiers patriciens, généralement estimé pour sa vertu, qui avait suivi Romulus d'Albe à Rome, et avait joui de la confiance et de la familiarité de ce prince (98), Julius Proculus s'avança au milieu de la place publique; et là, en présence de tout le peuple, il jura, par ce qu'il y avait de plus sacré, qu'en revenant de l'assemblée Romulus lui avait apparu plus grand et plus beau qu'il ne l'avait jamais vu, et couvert d'armes plus brillantes que le feu; qu'à cette vue, saisi d'étonnement, il lui avait dit : « Ah! prince, » que vous avons-nous fait? et pourquoi nous » avez-vous quittés, en nous exposant aux accu- » sations les plus graves et les plus injustes, en » laissant toute la ville privée d'un père et plon- » gée dans un deuil inexprimable? » Que Romulus lui avait répondu : « Les dieux veulent, Pro- » culus, qu'après avoir vécu si long-temps avec » les hommes, quoique fils d'un dieu; après avoir » bâti une ville qui surpassera toutes les autres en » puissance et en gloire, je retourne au ciel, d'où » je suis descendu. Adieu; allez dire aux Romains » qu'en pratiquant la tempérance, en exerçant » leur courage, ils s'élèveront au plus haut point

[1] Comme il était près de la place publique, le sénat avait coutume de s'y assembler.

» de la puissance humaine. Pour moi, sous le nom » de Quirinus, je serai votre dieu tutélaire. » Le caractère de Proculus, et le serment qu'il avait fait, firent ajouter foi à son témoignage. D'ailleurs l'assemblée, par une sorte d'inspiration divine, fut saisie d'un tel enthousiasme, que personne ne pensa à le contredire, et que, renonçant à leurs soupçons, ils se mirent tous à invoquer et à adorer Quirinus.

XXXIX. Cette histoire ressemble fort à ce que les Grecs content d'Aristéas le Proconésien, et de Cléomèdes d'Astypalée. Ils disent qu'Aristéas étant mort dans la boutique d'un foulon, et ses amis s'y étant transportés pour enlever le corps, il disparut tout-à-coup : des gens, qui revenaient d'un voyage, dirent qu'ils l'avaient rencontré sur le chemin de Crotone (99). Cléomèdes, dit-on, était d'une taille et d'une force de corps extraordinaires, mais sujet à des accès de démence et de fureur, pendant lesquels il s'était souvent porté aux plus grandes violences. Un jour enfin, étant entré dans une école d'enfants en bas âge, il rompit par le milieu, d'un coup de poing, la colonne qui soutenait le comble. Le toit s'écroula, et tous les enfants furent écrasés. Cléomèdes, voyant qu'on courait après lui, se jeta dans un grand coffre qu'il ferma, et dont il tint le couvercle si fortement, que plusieurs personnes, en réunissant leurs efforts, ne purent jamais l'ouvrir. On brisa donc le coffre, où on ne le trouva ni vivant, ni mort. Les Astypaléens, fort surpris, envoyèrent consulter l'oracle d'Apollon, et la Pythie leur fit cette réponse :

Cléomèdes sera le dernier des héros (100).

On dit aussi que le corps d'Alcmène disparut comme on allait le porter au tombeau, et qu'on ne trouva sur son lit qu'une pierre (101). On débite bien d'autres contes aussi destitués de vraisemblance, en voulant faire partager à des êtres d'une nature mortelle les priviléges de la divinité.

XL. A la vérité ce serait une basse jalousie et même une impiété, que de refuser à la vertu toute participation de la nature divine ; mais vouloir confondre la terre avec le ciel, ce serait une folie. Tenons-nous-en donc à ce qu'il y a de plus certain, et disons avec Pindare :

Le corps, fragile et périssable,
Doit subir de la mort l'arrêt inévitable :
L'ame, qui ne périt jamais,
Jouit au sein de Dieu d'une éternelle paix.

Elle seule vient des dieux et retourne au ciel, d'où elle tire son origine, non pas avec le corps, mais après qu'elle en a été entièrement séparée ; que, devenue pure et chaste par cette séparation, elle ne tient plus rien d'une chair mortelle. L'ame sèche, dit Héraclite, est la plus parfaite (102) ; elle s'élance du corps, comme l'éclair de la nue. Mais celle qui, confondue et, pour ainsi dire, amalgamée avec le corps, s'est rendue toute charnelle, semblable à une vapeur épaisse et ténébreuse, s'enflamme difficilement et s'élève avec peine. Gardons-nous donc d'envoyer au ciel, contre leur nature, les corps des hommes vertueux : mais soyons fortement persuadés qu'après leur mort, et par leur nature même et par la volonté des dieux, ils sont, pour prix de leurs vertus, changés d'hommes en héros, de héros en génies : et, s'ils ont passé tous les jours de leur vie, comme ceux de l'initiation aux mystères, dans l'innocence et dans la sainteté ; s'ils ont fui toutes les passions et tous les desirs d'une chair terrestre et mortelle ; alors leurs ames, élevées à la nature des dieux, non par un décret public, mais par la vérité même et sur les motifs les plus justes, jouissent de la condition la plus belle et la plus heureuse (103).

XLI. Le surnom de Quirinus donné à Romulus est, selon les uns, le même que celui de Mars. D'autres lui donnent la même origine qu'à celui de Quirites que portent les Romains. Suivant d'autres enfin, les anciens nommaient *quiris* le fer d'une pique ou la pique même ; la statue de Junon, qu'on portait au bout d'une pique, était appelée Quiritis ; on donnait le nom de Mars à la pique consacrée dans le palais de Numa ; ceux qui s'étaient distingués dans les combats recevaient une pique pour prix de leur valeur. Romulus fut donc surnommé Quirinus, parcequ'il était un dieu guerrier, ou le dieu même des combats. On lui dédia un temple sur une des montagnes de Rome, qui, de son nom, fut appelée le mont Quirinal. Le jour auquel il disparut s'appelle la Fuite du peuple [1], et nones Caprotines, parcequ'on fait ce jour-là un sacrifice hors de la ville, près du marais de la Chèvre ; et le nom latin de chèvre est *capra*. Ceux qui vont à ce sacrifice prononcent, avec de grands cris, plusieurs noms romains, tels que Marcus, Lucius, Caïus, pour imiter la fuite qui eut lieu dans cette occasion, et la manière dont ils s'appelaient les uns les autres dans le trouble et la frayeur où ils étaient. Suivant d'autres auteurs, ce n'est pas l'imitation d'une fuite, mais de l'empressement et du concours ; et voici la raison qu'ils en donnent. Quand les Gaulois qui s'étaient rendus maîtres de Rome en eurent été chassés par Camille, la ville eut bien de la peine à se remettre de l'état d'épuisement auquel elle était réduite. Plusieurs peuples du Latium, profitant de sa faiblesse, se réunirent pour l'attaquer. Ils avaient à leur tête Lucius Posthu-

[1] Voy. note (95.)

mius, qui, s'étant campé fort près de Rome, envoya dire aux Romains, par un héraut, que les Latins voulaient renouer, par de nouveaux mariages, leur ancienne alliance, qui commençait à s'affaiblir; que s'ils leur envoyaient un certain nombre de leurs filles et de leurs jeunes veuves, ils auraient la paix avec eux, comme ils l'avaient eue avec les Sabins par le même moyen. Cette proposition troubla fort les Romains : si d'un côté ils craignaient la guerre, ils voyaient, de l'autre, que livrer leurs femmes et leurs filles, c'était se mettre sous la dépendance absolue des Latins. Dans cette perplexité, une esclave nommée Philotis, ou Tutola selon d'autres, vint leur conseiller de ne suivre aucun de ces deux partis, mais d'employer la ruse pour éviter et de faire la guerre et de livrer de pareils otages. La ruse consistait à envoyer aux ennemis Philotis elle-même, avec les plus belles esclaves, vêtues en femmes de condition libre : la nuit, Philotis élèverait, du camp des ennemis, un flambeau allumé; à ce signal les Romains sortiraient en armes, et auraient bon marché des Latins, qu'ils trouveraient endormis. Son conseil fut suivi, et les ennemis donnèrent dans le piége. Philotis plaça le signal convenu au haut d'un figuier sauvage, sur lequel elle avait étendu par-derrière des couvertures, afin que les ennemis ne pussent voir la lumière du flambeau, et qu'elle ne fût vue que des Romains. Dès que ceux-ci l'aperçurent, ils sortirent promptement, en s'appelant les uns les autres aux portes de la ville, afin de s'animer réciproquement. Ils surprirent les ennemis, et les taillèrent en pièces. C'est, dit-on, pour conserver le souvenir de leur victoire, qu'ils célèbrent la fête de la Fuite du peuple; et ils appellent ce jour les nones Caprotines, du mot *caprificus*, nom du figuier sauvage chez les Romains. Ce jour-là, on donne aux femmes un grand festin hors de la ville, sous des tentes faites de branches de figuier. Les esclaves, après avoir fait une quête, courent en jouant de côté et d'autre : elles se frappent et se jettent des pierres, pour imiter ce que firent alors ces esclaves en secourant les Romains dans le combat. Mais peu d'historiens adoptent ce récit. Cette manière de s'appeler les uns les autres en plein jour, cette sortie de la ville pour aller sacrifier au marais de la Chèvre (104), tout cela s'accorde mieux, ce semble, avec la première opinion : à moins que les deux événements ne soient arrivés au même jour, à des époques différentes. Au reste, quand Romulus disparut d'entre les hommes, il était âgé de cinquante-quatre ans, et en avait régné trente-huit (105).

PARALLÈLE
DE
THÉSÉE ET DE ROMULUS.

I. Voilà, dans ce que j'ai pu recueillir des actions de Thésée et de Romulus, celles qui m'ont paru les plus dignes d'être conservées. Maintenant, si nous les comparons ensemble, nous verrons d'abord que Thésée, qui pouvait succéder à son aïeul dans un assez grand royaume, et vivre tranquillement à Trézène, se porta de son propre mouvement, et sans que rien l'y obligeât, aux plus grandes entreprises. Romulus, au contraire, s'y vit forcé pour fuir l'esclavage et le châtiment dont il était menacé. Il devint, suivant l'expression de Platon[1], hardi par peur, et par la crainte du dernier supplice. D'ailleurs, son plus grand exploit fut la mort du tyran d'Albe seul; mais les victoires sur Sciron, Sinnis, Procrustes et Corynètes, que Thésée fit périr, pour ainsi dire, en chemin faisant, ne furent que les préludes de son courage. Par leur punition et par leur mort, il délivra la Grèce de ces tyrans cruels, avant même qu'il fût connu de ceux dont il était le libérateur; et ce qui ajoute à sa gloire, c'est qu'il pouvait, en prenant le chemin de la mer, voyager en sûreté, sans avoir rien à craindre des brigands : mais Romulus n'aurait jamais été tranquille tant qu'Amulius aurait vécu. Une grande preuve de la supériorité de Thésée, c'est que, sans avoir reçu aucune insulte de ces brigands, il alla les attaquer pour l'intérêt des autres. Romulus et Rémus, tant qu'ils ne furent pas personnellement offensés par le tyran, ne se montrèrent pas sensibles à l'oppression des autres. Si Romulus donna des preuves d'un grand courage lorsqu'il fut blessé en combattant contre les Sabins, lorsqu'il tua Acron de sa main, et qu'il vainquit en plusieurs occasions un grand nombre d'ennemis, on peut opposer à ces belles actions le combat de Thésée contre les Centaures et la guerre des Amazones.

II. Mais quel dévouement dans ce qu'il osa faire pour affranchir Athènes du tribut qu'elle payait au roi de Crète; dans l'offre volontaire qu'il fit d'accompagner les jeunes filles et les jeunes garçons qu'on y envoyait, et de partager avec eux le danger d'être ou dévoré par le Minotaure, ou immolé sur le tombeau d'Androgée, ou enfin, ce qui était le moindre péril qu'il eût à courir, d'être réduit au plus honteux esclavage, sous des maîtres insolents et cruels! Pourrait-on dire combien il renfermait de courage, de magnanimité, de justice, d'amour du bien public, de desir de la gloire et

[1] In Phædone.

de la vertu? Les philosophes ont raison, ce me semble, de définir l'amour un ministère des dieux pour la sûreté et la conservation des jeunes gens[1]. L'amour d'Ariadne fut donc l'ouvrage d'un dieu, et un moyen puissant dont il se servit pour sauver Thésée. Ne blâmons pas cette princesse; mais plutôt soyons étonnés que tous les hommes et toutes les femmes n'aient pas eu pour Thésée la même affection. Si elle a éprouvé seule une passion si vive, je crois pouvoir dire qu'elle méritait l'amour d'un dieu, pour avoir aimé ce qui était beau et honnête, en s'attachant à un homme d'un si grand courage (106).

III. Thésée et Romulus étaient nés tous deux pour gouverner; mais ils ne surent, ni l'un ni l'autre, conserver le caractère de roi. Ils firent dégénérer la royauté, l'un en démocratie, et l'autre en tyrannie; ils tombèrent tous deux dans la même faute par des passions contraires. Le premier devoir d'un roi est de conserver son état; et pour cela, il doit autant s'abstenir de ce qui n'est pas convenable, que s'attacher à ce qui est décent. S'il relâche ou s'il roidit trop les ressorts du gouvernement, il cesse d'être roi : il n'est plus le chef de son peuple; il en devient le flatteur ou le despote, et s'attire infailliblement sa haine ou son mépris. De ces deux défauts, l'un semble venir d'un excès de douceur et d'humanité, l'autre de l'amour-propre et de la dureté (107).

IV. S'il ne faut pas rendre la fortune seule responsable des malheurs des hommes, mais rechercher dans leurs revers la différence des caractères et des passions qui en sont les causes, on ne peut excuser d'une colère aveugle et d'un emportement précipité la conduite de Romulus envers son frère, et celle de Thésée envers son fils. Mais celui qui s'abandonne à cette passion est plus excusable quand ses motifs sont plus graves, et qu'il a été comme renversé par un coup plus violent. Ce fut en délibérant sur des intérêts publics que Romulus prit querelle avec son frère, et l'on ne conçoit pas comment il put se porter tout-à-coup à une telle violence (108). Thésée, en s'emportant contre son fils, était excité par des passions que peu d'hommes ont su vaincre, l'amour et la jalousie, aigris encore par les calomnies de sa femme (109). Et ce qui met entre eux une grande différence, c'est que la colère de Romulus alla jusqu'aux effets, et eut la fin la plus malheureuse; celle de Thésée se borna à des injures et à des malédictions, vengeance ordinaire des vieillards. Le malheur de son fils semble avoir été le seul effet du hasard. Sous ce rapport, on pourrait donner la préférence à Thésée.

V. Mais un grand avantage de Romulus sur lui, c'est que les commencements les plus faibles le portèrent aux plus grandes choses. Esclave avec son frère, passant l'un et l'autre pour fils de bergers; avant même que d'être libres, ils mirent en liberté presque tous les peuples du Latium, et méritèrent ces titres si glorieux de vainqueurs de leurs ennemis, de sauveurs de leurs parents, de rois des nations et de fondateurs de villes. Et ils fondèrent ces villes, non en leur faisant changer seulement de forme, comme fit Thésée, qui, pour réunir plusieurs habitations en une seule, ruina des villes qui portaient les noms des rois et des héros les plus anciens de l'Attique. Romulus le fit aussi dans la suite, en obligeant les peuples vaincus à démolir leurs villes et à venir habiter avec les vainqueurs. Ainsi il ne se borna pas à transférer, à agrandir une ville qui subsistât déjà; mais il en bâtit une toute nouvelle, et acquit à la fois une contrée, une patrie, un royaume, des familles, forma des mariages et des alliances; et cela, sans rien détruire, sans faire périr personne. Il fut au contraire le bienfaiteur d'une multitude de fugitifs, qui, n'ayant ni feu ni lieu, demandaient à se réunir en un corps de peuple et à devenir des citoyens. Il ne tua pas, à la vérité, des voleurs et des brigands; mais il dompta des nations, des villes, et mena en triomphe des rois et des généraux d'armée.

VI. On n'est pas d'accord sur le véritable auteur de la mort de Rémus; et le plus grand nombre des historiens en rejettent le crime sur d'autres que Romulus. Mais tout le monde convient qu'il sauva sa mère d'une mort certaine; qu'il replaça sur le trône d'Énée Numitor son aïeul, qui languissait dans un honteux esclavage; qu'il lui rendit volontairement de très grands services, et qu'il ne lui fit aucun tort, même involontaire. La négligence et l'oubli de Thésée pour l'ordre que son père lui avait donné de changer la voile de son vaisseau me paraissent impossibles à justifier, même devant les juges les plus indulgents; et la défense la mieux préparée ne pourrait, je crois, l'empêcher d'être condamné comme parricide. Aussi un auteur athénien voyant que cet oubli ne pouvait guère s'excuser, a-t-il supposé qu'Égée, en apprenant l'arrivée du vaisseau, courut à la citadelle avec tant de précipitation, pour le voir aborder au port, qu'il fit un faux pas et se laissa tomber. Mais est-il vraisemblable que ce prince n'eût pas auprès de lui quelqu'un de sa suite, ou que, le voyant aller du côté de la mer, personne ne l'eût accompagné?

VII. L'injustice qu'ils commirent en enlevant des femmes n'eut dans Thésée aucun prétexte plausible. Premièrement, il s'en rendit coupable

[1] Banq. de Platon.

plusieurs fois : il ravit Ariadne, Antiope, Anaxo de Trézène ; et après toutes celles-là, Hélène, qui n'était pas encore nubile, et lorsqu'il avait lui-même passé l'âge de contracter même un mariage légitime : en second lieu, on ne peut pas l'excuser sur le motif ; car, ni les filles de Trézène, ni celles de Sparte, ni les Amazones, qu'il n'avait pas même fiancées, n'étaient plus dignes ou plus capables de lui donner des enfants, que les femmes d'Athènes qui descendaient d'Érechthée et de Cécrops. On peut donc le soupçonner de n'avoir suivi en cela que le goût du libertinage et l'attrait de la volupté. Romulus, qui enleva près de huit cents femmes, ne prit pour lui qu'Hersilie, et laissa les autres aux plus distingués des citoyens. Dans la suite même, les Romains, par leur bonne conduite envers ces femmes, par les égards et l'amitié qu'ils leur témoignèrent, firent de cet acte de violence et d'injustice l'action la plus sage et la plus politique. Il unit par-là deux peuples, lia intimement les familles ; et l'intelligence que ces mariages établirent entre eux devint la source véritable de leur puissance.

VIII. Mais le temps est un témoin sûr de la pudeur, de l'amour et de la constance qu'il mit dans l'union conjugale. Pendant l'espace de deux cent trente ans (110), on ne vit pas un seul mari qui osât quitter sa femme, ni une femme son mari : et, comme chez les Grecs, les gens versés dans l'antiquité peuvent nommer le premier homme qui tua son père ou sa mère, de même tous les Romains savent que Spurius Carbilius fut le premier qui répudia sa femme ; encore en donna-t-il pour raison sa stérilité. Ce témoignage d'une si longue suite d'années est confirmé par les événements qui suivirent. Un premier effet de ces unions fut le partage égal de l'autorité souveraine entre les deux rois, et l'égalité de droits pour tous les citoyens. Mais les mariages de Thésée, loin de procurer aux Athéniens des alliés ou des amis, leur attirèrent des haines, des guerres et des meurtres, enfin la perte de la ville d'Aphidnes. Ils eurent eux-mêmes bien de la peine à se sauver, et ne durent qu'à la compassion de leurs ennemis, qu'ils furent obligés d'adorer comme des dieux (111), de ne pas éprouver les malheurs qu'Alexandre attira depuis sur les Troyens. La mère même de Thésée n'en fut pas quitte pour le danger ; elle eut le même sort qu'Hécube, et, traînée en captivité, elle fut abandonnée et presque trahie par son fils : si pourtant cette captivité n'est pas une fable, comme il serait à desirer qu'elle le fût, ainsi que plusieurs autres traits de la vie de Thésée.

IX. Ce que l'on conte de la conduite des dieux à leur égard met entre eux une grande différence. Romulus, à sa naissance, fut sauvé par une protection singulière de la divinité, mais l'oracle qui défendait à Égée d'approcher d'aucune femme dans une terre étrangère semblerait prouver que Thésée vint au monde contre la volonté des dieux.

NOTES

SUR LA VIE DE ROMULUS.

(1) Quoique la fondation de Rome ne soit pas d'une époque bien antérieure au commencement de notre ère, ses antiquités cependant sont fort obscures et pleines d'incertitudes. Quelques écrivains regardent toute l'histoire de Romulus et de Rémus comme une allégorie relative à l'année astronomique. D'autres étendent les ténèbres qui couvrent son origine sur les sept premiers règnes, qu'on fait durer deux cent quarante-quatre ans, et ils en renferment les événements dans les temps fabuleux. Il en est qui vont encore plus loin, et qui regardent comme fort incertaine l'histoire des cinq premiers siècles de Rome. Ce n'est pas ici le lieu de discuter ces divers sentiments. M. Dacier attribue cette obscurité, 1° à la manière dont cette ville fut fondée. Ses premiers habitants n'étaient que des brigands, des esclaves fugitifs, des bannis rassemblés de divers pays, et dont les mœurs différaient autant que le langage : de telles gens s'occupent peu de composer leur histoire ; ils ne songent guère qu'à piller ; 2° à l'indifférence des Grecs sur tout ce qui se passait en Italie. Ils étaient les seuls qui écrivissent alors ; et la plupart de leurs auteurs étaient des poëtes qui composaient des fables plutôt que des histoires, ou qui traitaient l'histoire d'une manière fabuleuse. Numa, second roi de Rome, avait écrit ; mais ses ouvrages, relatifs à la religion et à la philosophie, ne sont d'aucun secours pour l'histoire. Ce ne fut que vers la première guerre Punique qu'il y eut à Rome des rédacteurs d'annales ; et cette époque est du sixième siècle de Rome.

(2) Les Pélasges, originaires d'Arcadie, suivant Strabon, liv. V et liv. VII, et selon Denys d'Halicarnasse, liv. I, c. III, étaient les plus anciens des peuples qui régnèrent dans la Grèce, et qui en occupèrent la plus grande partie. Obligés de quitter leur pays, ils allèrent s'établir dans la Thessalie, d'où ils furent chassés par les Curètes et les Lelèges, et se dispersèrent dans l'Épire, la Macédoine, l'Italie, la Crète et l'Asie.

(3) Plutarque raconte cette histoire dans le *Traité des actions courageuses des femmes*. Festus, au mot *Roma*, la cite d'après Héraclide, surnommé Lembus, contemporain de Polybe.

(4) Cet usage se trouve aussi dans les *Questions romaines*, où Plutarque en allègue encore d'autres causes. Festus donne au nom de Roma plusieurs étymologies qu'il serait trop long de rapporter ici.

(5) Ces derniers auteurs ont cru que les Tyrrhéniens et les Pélasges étaient une seule et même nation. Mais Denys d'Halicarnasse, liv. I, c. VI, dit en propres termes qu'ils se trompent grossièrement ; et il se fonde principalement sur la différence de leurs langues, de leurs lois, de leurs coutumes et de leur religion. Il ne croit pas non plus, et pour les mêmes raisons, que les Tyrrhéniens aient été une colonie de Lydiens, comme quelques écrivains l'ont pensé.

(6) Je crois que le nom de Téthys est ici une faute de copiste, et qu'il faut lire Thémis. On ne voit dans les mythologistes aucun oracle attribué à la première de ces déesses, au lieu qu'il y est parlé des oracles de Thémis. On lit, dans le *Traité de la cessation des oracles*, que l'oracle de Delphes avait été confié à Thémis, pendant qu'Apollon, après avoir tué le serpent Python, était allé se purifier dans un

autre monde. Nous y avons remarqué, d'après Pausanias, l. X, c. v, que cet oracle fut possédé d'abord en commun par la Terre et par Neptune; que ce dieu céda sa part à la Terre, qui en fit don à Thémis, de qui Apollon le reçut, en donnant en échange à Neptune l'île de Calaurie en face de Trézène. Cette Thémis dont il doit être question ici, est, à ce qu'on croit, la même que Carmenta, mère d'Évandre, et qu'on nommait ainsi du mot *carmen*, vers, parcequ'elle rendait ses oracles en vers, comme Plutarque le dit dans ses *Questions romaines*.

(7) Le premier de ces historiens n'est point connu d'ailleurs. Il parait qu'il a vécu avant Ptolémée Philopator, puisque Fabius Pictor, qui l'a suivi dans son histoire, vivait pendant la guerre d'Annibal, qui a commencé la troisième année du règne de ce prince. Fabius Pictor, que Tite-Live appelle le plus ancien des écrivains latins, fut un des députés que le sénat, après la déroute de Cannes, envoya consulter l'oracle de Delphes sur les moyens d'apaiser les dieux. Il avait écrit les *Annales des Romains*; et Polybe lui reproche de la partialité pour ses concitoyens et de l'injustice envers les Carthaginois. *Voy.* Vossius, *de Hist. lat.*, l. I, c. III. Péparèthe, patrie de Dioclès, était une des îles Cyclades, dans la mer Égée, et fameuse par ses bons vins.

(8) Denys d'Halicarnasse, l. I. c. XVII, ne parle point de ce partage; il dit seulement qu'Amulius s'empara du royaume d'Albe au préjudice de Numitor, son frère aîné, qui en était l'héritier legitime, et qu'il en exclut par la force; car, chez les Albains, l'aîné avait un droit incontestable à la couronne de son père. Ce droit une fois établi, le royaume appartenait à Numitor, et Amulius n'avait pas de choix à lui proposer. Tite-Live, liv. I, c. VI, dit de Romulus et de Rémus qu'étant jumeaux, il n'y avait point de droit d'aînesse entre eux, pour décider à qui des deux il appartiendrait de commander à l'autre. *Acad. des Inscript.*, t. VII, p. 114.

(9) Les deux dernières étymologies sont naturelles: mais la première est contredite par Tite-Live, qui remarque, liv. I, c. IV, qu'on avait donné à ce figuier le nom de Romulaire, par rapport à Romulus. Il est vrai qu'il ne conserva pas ce nom, qui peut-être ne se trouverait pas ailleurs, tandis que celui de Ruminal lui est toujours resté. Plutarque ajoute que les Romains donnaient le nom de Romilia, du mot Ruma, à la divinité qui présidait à la naissance des enfants: mais il n'y a aucun rapport de l'un à l'autre; et ce n'est que de Romulus qu'elle aurait pu emprunter ce nom. Peut-être a-t-il voulu dire Rumina, nom qu'il lui donne dans ses *Questions romaines*. Peut-être aussi n'est-ce qu'une faute de copiste.

(10) Plutarque dit la même chose dans les *Questions romaines*, et il ajoute que cette déesse, qui présidait à la nourriture des enfants, ne voulait pas qu'on lui offrît du vin, parcequ'il est pernicieux à cet âge. Ces sacrifices s'appelaient des sacrifices de sobriété.

(11) Elle se nommait *Larentalia* et *Larentinalia*, de Larentia, véritable nom de cette femme, tel que Plutarque lui-même l'a mis dans ses *Questions romaines*, où il parle de ces deux Acca-Larentia, dont une seule portait ce dernier nom; et c'était la nourrice de Romulus. La seconde, dont il va raconter l'histoire, ou plutôt la fable, s'appelait Acca-Taruntia, du nom de ce Romain qui se l'était attachée. On croit que c'est la même que Flore, et que le peuple romain, qu'elle avait fait son héritier, institua en son honneur des jeux floraux qui étaient marqués par une singulière licence. Voyez Varron, *de Ling. lat.*, liv. V, c. III; *Macrobe Saturn.*, liv. I, c. X; *Ovid. Fast.*, liv. IV, vers 947, et liv. V, vers 331.

(12) Cette étymologie est confirmée par Varron, liv. IV, *de Ling. lat.*, c. VII. Il dit que le nom de *Vélabre* vient de *vehendo*, *velabrum*, par contraction de *vehelabrum*. On disait *velaturam facere*, des bateliers qui faisaient passer pour de l'argent.

(13) Cette étymologie n'est point vraie; car, suivant la remarque de M. Dacier, le nom du *Vélabre* était beaucoup plus ancien que l'usage de tendre ces voiles, qui ne commença, dit Pline, liv. XIX, c. I, que lorsque Q. Catulus dédia le Capitole. Des différentes traditions que Plutarque rapporte sur la naissance de Romulus, cette dernière est la plus généralement adoptée; nous ne disons pas la plus vraisemblable, car elle a un caractère de merveilleux qui ne s'accorde guère avec la simplicité de l'histoire. D'ailleurs, si l'opinion de M. Court de Gebelin est vraie, il ne faut voir dans tout ce qu'on dit de Romulus et de Rémus qu'une allégorie dont les lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de trouver ici les principaux traits, que nous allons rapporter fort en abrégé.

Tous les noms contenus dans cette histoire sont allégoriques, et relatifs à l'année. On retrouve dans Mars et dans Rhéa les ancêtres que les Égyptiens donnaient aux Dioscures ou Gémeaux. Leur aïeule était Rhéa, et leur aïeul, Vulcain, dont le nom égyptien Phtha offre les mêmes fonctions que celles qu'on attribue à Mars. Sylvia est une épithète qui équivaut au mot royale, puisque le nom de la famille royale des Albains était Sylvius. Les enfants de Sylvia sont nourris par une louve, *lycé* en grec; ce mot signifie aussi lumière et année. On célèbre leur fête au mois de Mai, qui est le mois des Gémeaux, et le dernier de l'année primitive des Grecs et des Latins. C'est le mois des ancêtres, *majores*, où se rencontrent par conséquent les deux soleils, l'un expirant, et l'autre prenant sa place. Ovide a chanté cette fête, *Fastor. lib. V*, et en a décrit les cérémonies; elles appartiennent à une fête antique et respectable qui subsiste encore avec éclat à la Chine, la fête des ancêtres. A Rome, elle était établie à l'honneur de Rémus, nom du soleil d'hiver, mourant au soleil d'été; et elle était consacrée en même temps aux mânes des ancêtres et des morts en général. C'est ce que signifie en langue orientale le mot de Lemures, dont cette fête portait le nom. Elle était la même que celle que les Grecs célébraient sous le nom de Necusia. Rémus est donc le soleil d'hiver, honoré comme un héros. Son frère Romulus est mis au rang des dieux, et reçoit, comme Hercule, les honneurs de l'apothéose aux fêtes Caprotines. Elles se célébraient à Rome le sept de juillet, le jour même des nones, et étaient consacrées à Junon Caprotine.

Romulus est le soleil, comme le prouvent les noms de son père et de sa mère, la louve qui le nourrit, son frère, la mort de ce frère, son propre nom, etc. A la fin de l'année, on disait chez tous les peuples, en parlant du personnage qui était le symbole du soleil, qu'il avait disparu, et qu'il venait d'être mis au rang des dieux. Ainsi Romulus disparaît à Caprée, et reçoit les honneurs divins. Cette histoire allégorique est donc la même que celle d'Hercule. Dans celle-ci, ce héros vient de traverser un fleuve, lorsqu'il est ravi aux hommes; et c'est son neveu Iulus qui lui rend la vie au signe du Capricorne. Dans celle de Romulus, c'est sur les bords d'un lac ou d'un marais qu'il disparaît aux yeux des hommes; et c'est Iulus qui proclame son apothéose. La mort d'Hercule était marquée au solstice; et celle de Romulus, ou sa disparition, est placée aux nones du mois qui commence au solstice. Quant au mot Caprotines, nom de cette fête, il vient de *capra*, chèvre; c'est de ce mot qu'on a fait celui de Capricorne, nom du signe où le soleil renaît et retourne sur ses pas au solstice d'hiver. De là encore le nom de lac ou de marais de la Caprée, donné au moment où l'année finit, et où le soleil revient sur ses pas.

Ce qu'on dit ici de Romulus est confirmé par le calendrier même, qui place quelques jours après le solstice d'été,

au vingt-huit juin, la fête de ce dieu, qu'on adorait sous le nom de Quirinus, mot qui signifie le dieu de la ville, comme le nom de Quirites, qu'on donnait aux Romains assemblés, voulait dire habitants, citoyens. Enfin le nom même de Quirinus, qui est la traduction littérale du nom de Mélicerte qu'Hercule portait chez les Tyriens, est une nouvelle preuve qu'on regardait Romulus comme le soleil.

(14) Gabies, ville des Latins et colonie d'Albe, était à douze milles de Rome. Denys d'Halicarnasse, liv. I, c. XIX, dit qu'ils y furent instruits dans les sciences des Grecs; qu'ils y apprirent les belles-lettres, la musique, et l'exercice des armes.

(15) Ils avaient déja apparemment entendu parler vaguement de la manière étonnante dont ils avaient été sauvés dans leur première enfance; et cette protection d'un dieu, qui avait si visiblement veillé sur eux, faisait croire à Rémus que, si ces prodiges étaient vrais, la même divinité qui les avait conservés alors le tirerait du danger où il se trouvait.

(16) Il y a apparence, dit le traducteur de Denys d'Halicarnasse, que, dans ces premiers temps, on ne faisait pas ordinairement la garde aux portes de la ville; aussi cet historien observe-t-il, liv. I, c. XIX, que comme on craignait alors quelque irruption des ennemis, le roi avait ordonné à ses plus fidèles sujets de garder les portes. Plutarque dit encore que Faustulus fut reconnu par un de ceux qui avaient été chargés d'exposer les enfants; mais plus haut, il vient de dire qu'il n'y eut qu'une seule personne à qui l'ordre en fut donné; et ce fut, suivant quelques uns, Faustulus lui-même. Denys d'Halicarnasse dit qu'il y en avait plusieurs. *Acad. des Inscript.*, tome VII, p. 116.

(17) On ne peut rien de plus étrange que la conduite que Plutarque fait tenir ici à Amulius. Peut-on croire un tyran assez aveugle pour charger, dans cet instant de danger, d'un pareil ordre, un homme de probité, et surtout un ami de Numitor? Et quelle imprudence d'entrer avec ce prince dans une explication qui ne pouvait que lui donner des soupçons sur ce qu'il importait le plus de lui cacher, et lui faire prendre des mesures très nuisibles à l'autorité d'Amulius! Le récit de Denys d'Halicarnasse est bien plus naturel. Il dit, liv. I, c. XIX, que Faustulus ayant été amené devant le roi avec le berceau, Amulius le menaça des plus rudes tourments, s'il ne lui confessait la vérité. Faustulus avoua que les enfants vivaient, et raconta la manière dont ils avaient été sauvés. Le roi lui demanda où on pourrait les trouver, parce qu'il ne voulait pas leur laisser mener une vie indigne de leur naissance. Faustulus, qui se méfiait de sa bonne volonté, lui dit qu'ils étaient à paître les troupeaux dans les montagnes, et qu'il pouvait les y envoyer chercher. Le roi fit partir aussitôt les plus fidèles de ses gardes, avec ordre de se saisir d'eux; et en même temps il résolut de s'assurer de Numitor, et de le tenir en prison jusqu'à ce que son entreprise eût réussi. Il le manda donc, sous un autre prétexte; mais celui qui était allé le chercher, touché de son danger, lui déclara le dessein d'Amulius. Numitor découvrit aux jeunes gens le sort qui les menaçait; et ayant réuni un corps considérable de leurs domestiques, de paysans et de citoyens, ils entrèrent dans le palais d'Amulius et le tuèrent.

(18) Plutarque montre peut-être ici un peu trop de facilité à croire les particularités qu'il a rapportées, et qu'il avoue lui-même avoir été suspectes à quelques auteurs. La puissance et la grandeur auxquelles Rome parvint dans la suite étaient indépendantes de la manière dont ses fondateurs avaient été sauvés dans leur enfance; et quoique le sentiment qui lui fait rapporter tous les événements à une première cause, loin de prendre sa source dans la superstition, comme le prétend M. Dacier, soit au contraire très religieux et très respectable, il le pousse cependant trop loin, en voulant que cette grande puissance de Rome soit une conséquence des événements qui marquèrent son origine.

(19) On ne sait pas quel était ce dieu Asyle; M. Dacier croit que c'était Apollon. Les éditeurs d'Amyot disent qu'il y avait un asyle et un temple; mais que Plutarque est le seul qui parle d'un dieu Asyle. Il est assez vraisemblable qu'il a pris le nom d'un temple pour celui d'un dieu.

(20) Denys d'Halicarnasse, liv. II, c. VI, dit que Romulus exigea seulement qu'ils fussent libres; mais le récit de Plutarque, conforme à celui de Tite-Live, liv. I, c. VIII, est plus croyable; car il y a bien de l'apparence, comme l'observe le traducteur de Denys d'Halicarnasse, que ce prince, voulant s'agrandir à quelque prix que ce fût, n'y regardait pas de si près, et que tout lui était bon.

(21) Rémus avait bâti ce fort sur le mont Aventin; et il fallait décider lequel des deux, de son frère ou de lui, donnerait son nom à la ville. Festus donne à ce lieu le nom de Remoria, et Denys d'Halicarnasse celui de Remurie. Ce dernier fait entendre que le mont Aventin et Remurie étaient deux endroits différents, liv. I, c. XX. Stephanus, *de Urbibus*, dit que Remurie est une ville auprès de Rome. Ce que Plutarque a appelé plus haut Rome carrée était un fort bâti par Romulus sur le mot Palatin.

(22) Denys d'Halicarnasse, liv. I, c. XX, nous donne à ce sujet plus de détails. Il dit que lorsque les deux frères furent arrivés chacun sur la montagne qu'il avait choisie, Romulus, soit par trop de précipitation, soit par envie contre son frère, ou peut-être par l'inspiration d'un dieu, avant que d'avoir rien vu, envoya dire à Rémus de venir promptement; qu'il avait le premier aperçu des oiseaux d'un augure favorable. Mais ceux qu'il avait envoyés, étant encore en chemin, et ne se pressant pas, parce qu'ils avaient honte de tremper dans une pareille supercherie, Rémus aperçut six vautours qui volaient à sa droite, et fut ravi de cet augure. Un moment après, ceux que Romulus avait envoyés l'avertir le conduisirent au mont Palatin. Quand il y fut arrivé, il demanda à son frère quels oiseaux il avait vus le premier. Celui-ci ne savait d'abord que répondre; mais ayant aperçu dans le moment douze vautours dont le vol était favorable, il se rassura, et les montrant à Rémus: « Qu'est-il besoin, dit-il, de parler de ce que j'ai » vu ci-devant? ne voyez-vous pas vous-même ces oi» seaux? » Rémus, indigné de cela, et transporté de colère, se plaignit hautement qu'il l'avait trompé. Il n'est personne qui ne sente combien cette apparition d'abord de six vautours à Rémus, et ensuite de douze à Romulus, est peu vraisemblable. Quoique ces oiseaux se réunissent plusieurs, il est rare qu'ils se rassemblent jusqu'au nombre de douze; ce n'est guère que lorsqu'ils sont attirés par un grand nombre de cadavres, comme après une bataille. Cette circonstance favorise l'opinion de ceux qui ne voient dans l'histoire de Romulus qu'une allégorie astronomique. Les anciens, et surtout les Égyptiens, regardaient le vautour comme le symbole de l'année; alors les six vautours de Rémus représentent les six premiers mois du cours du soleil, et les douze de Romulus figurent l'année entière.

(23) Ce que Plutarque dit ici n'est pas exact. Quoique le vautour se jette de préférence sur les cadavres, et qu'il s'y acharne au point de les déchiqueter jusqu'aux os, il poursuit aussi des animaux vivants pour en faire sa proie. Il est vrai qu'alors, comme il est aussi lâche que vorace, pour peu qu'il prévoie de résistance, il se réunit avec d'autres. Ces animaux même sont les seuls qui se mettent ainsi plusieurs contre un. Les autres oiseaux de proie dont Plutarque parle, et sur lesquels il semble donner au vautour une préférence marquée, ont un tout autre caractère, et montrent bien plus de courage. Les éperviers, les fau-

eons, et jusqu'aux plus petits oiseaux, à plus forte raison les aigles, les plus courageux de tous, chassent seuls; ils font peu de cas de la chair morte, et refusent celle qui est corrompue. L'aigle, le roi des oiseaux, a la générosité en partage; il dédaigne les petits animaux, et méprise leurs insultes. Quelque affamé qu'il soit, il ne se jette jamais sur les cadavres; il lui faut une proie fraiche. Bomare. *Dictionnaire d'histoire naturelle.*

(24) Cette conséquence n'est point vraie. Si on voit rarement des vautours, c'est qu'ils font leurs nids sur des montagnes très élevées, dont le sommet est presque inaccessible, et qu'ils ne les quittent que lorsqu'elles se couvrent de neige. Ils descendent alors dans les plaines, et voyagent l'hiver dans les pays chauds. Au reste, cette rareté prouve le peu de vraisemblance de l'apparition des douze vautours.

(25) Il dit, en sautant le fossé : « Tout autre le sautera » de même que moi. » Céler, en le frappant, lui répondit : » Mais nos citoyens le repousseront encore plus facile- » ment. » Denys d'Halicarnasse, liv. I, c. xx, dit que les murailles de la ville étaient achevées, et que Rémus sauta les murs et non pas le fossé. Il y a apparence alors que les murailles n'étaient pas encore à toute leur hauteur, et qu'elles n'étaient achevées que dans leur contour.

(26) Plutarque, dans le récit de la mort de Rémus, confond les deux manières dont elle est rapportée. Les uns prétendent qu'il fut tué en sautant le fossé; d'autres, sans faire mention de cette circonstance, disent que les deux frères, ayant pris querelle, se battirent, et que Rémus périt dans le combat, ainsi que Faustulus. C'est le sentiment de Denys d'Halicarnasse, qui raconte que la tromperie de Romulus ayant occasioné de grandes disputes entre les deux frères, le peuple prit parti dans cette querelle avec tant de chaleur, que, sans attendre l'ordre des chefs, on en vint aux mains : le combat fut sanglant, et il demeura beaucoup de monde sur la place. Tite-Live, l. 1, c. vii, distingue aussi ces deux opinions, avec cette différence qu'il donne la dernière pour la plus générale, et qu'il fait tuer Rémus par son frère. La mort de Plistinus, rapportée par Plutarque, ne se trouve dans aucun autre auteur, et on ne le voit pas même nommé ailleurs.

Denys d'Halicarnasse ajoute que Romulus fut saisi d'un si grand chagrin et d'un repentir si cuisant de l'action qu'il avait faite, qu'il tomba dans le désespoir, jusqu'à vouloir se donner la mort. Il en fut empêché par les prières et les exhortations de Larentia.

(27) Les anciens Étrusques étaient très versés dans la science des augures et des cérémonies religieuses. Ils les avaient apprises d'un certain Tagès, instruit par Mercure. Ce Tagès, dit la Fable, était né d'une motte de terre. Cicéron, liv. II *de la Divination*; et Ovide, *Métamorph.*, liv. XV, vers 553.

(28) En conservant une poignée de terre de leur pays, ils croyaient ne l'avoir point quitté. Ovide dit que c'était de la terre prise du pays voisin; ce qui signifiait que Rome s'assujettirait tous les pays du voisinage. Ces présages de la grandeur future de Rome ont bien l'air de n'avoir été imaginés qu'après coup. Les prémices jetées dans la fosse désignaient l'abondance qui régnerait dans la ville.

(29) On marquait par cette union la fécondité qui serait la suite des mariages. Les mottes de terre rejetées en-dedans de l'enceinte, signifiaient que les murailles ne seraient jamais détruites.

(30) Les Latins écrivaient ce mot ainsi, *pomœrium*, et M. Crevier, dans son édition de Tite-Live avec les suppléments, in-4°, observe, sur le chap. xliv du premier livre, que Périzonius divise ce mot en ces deux-ci, *postmœrum* ou *murum*, car les anciens employaient quelquefois la diphthongue *œ* pour la lettre *u*. Il paraît, par ce passage de Tite-Live, que le Pomœrium comprenait non-seulement l'espace vide qui était en-dedans entre les murs et les maisons, mais encore l'espace également vide qui était en-dehors, et qu'on ne pouvait pas labourer.

(31) Tous les auteurs conviennent du jour, mais non de l'année. Varron, le plus savant des Romains, place cette fondation la troisième année de la sixième olympiade, sept cent cinquante-deux ans avant J.-C. Caton la fixe à la première année de la septième olympiade; ce qui fait deux ans de différence. Quoique Cicéron préfère le sentiment de Varron, l'opinion de Caton est cependant la plus suivie; c'est celle de Denys d'Halicarnasse, le plus exact des auteurs qui ont écrit l'histoire romaine : elle a été adoptée par Solin et Eusèbe; enfin c'est celle qui s'accorde le mieux avec les chronologistes modernes les plus habiles, à l'exception de Scaliger, qui penche pour Varron. Le onze avant les calendes de mai répond au vingt-un d'avril. On sait que les Romains divisaient leurs mois par calendes, nones et ides. Les calendes étaient le premier jour du mois; les nones arrivaient le cinq ou le sept, suivant que les ides se trouvaient le treize ou le quinze; ainsi les nones étaient le neuvième jour avant les ides; et de là venait leur nom. On comptait au commencement du mois, depuis le deux, le premier, le second, le troisième jour avant les nones ou avant les ides d'un tel mois. Le lendemain des ides, on comptait le dix-sept ou le quinze avant les calendes du mois suivant, et ainsi de suite jusqu'au dernier jour du mois, qu'on appelait la veille des calendes. Le nom de calendes vient de l'ancien mot *calare*, indiquer, parceque ce jour-là le pontife annonçait quels jours arriveraient les nones et les ides. Le nom des ides vient du mot grec *eidos*, face, parce que le jour des ides on voit la face entière de la lune.

(32) Denys d'Halicarnasse, liv. I, c. xxi, dit qu'il ne peut décider si ce jour était déja fêté auparavant comme un jour favorable, et si ce fut cette raison qui le fit choisir pour bâtir la ville, ou si ce ne fut qu'en commençant à bâtir qu'on le consacra pour honorer les dieux propices aux campagnes. Cette fête, qui était celle des bergers, et que Rome avait reçue des Latins, tirait son nom de Palès, déesse des troupeaux, à qui elle était consacrée, et se célébrait le vingt-un d'août. D'autres le dérivent *de partu Iliæ*, de l'enfantement d'Ilia. Ovide en parle fort au long, *Fast.* liv. II, vers 721. Voy. Gebelin, *Histoire du calendrier*, p. 582.

(33) La difficulté est bien plus grande aujourd'hui par les raisons que j'en ai données dans ma Préface, et que je ne répéterai point ici. Ce mois des Grecs, dont Plutarque parle tout de suite après, était le mois Élaphébolion, qui répondait en partie au mois d'avril, et en partie au mois de mai.

(34) Selon d'autres, Antimaque était de Claros ou de Colophon, et vivait du temps de Platon. Cette éclipse arriva l'an sept cent cinquante-trois avant J.-C. Amyot s'est trompé en traduisant une éclipse de lune; il ne peut y en avoir le trente d'un mois lunaire : aussi le grec dit-il qu'il y eut ce jour-là une conjonction écliptique de la lune et du soleil.

(35) L'un n'est pas plus vrai que l'autre; et cette double prétention prouve la frivolité de la prétendue science astrologique, si fort vantée par les anciens, si long-temps en honneur dans les temps modernes, dont ce siècle même, si enorgueilli de ses lumières, n'est pas, à beaucoup près, détrompé, et qui ne fut jamais que l'adresse des fripons à faire des dupes.

(36) Le calcul astronomique, disent les éditeurs d'Amyot, ne donne point d'éclipse de soleil pour ce jour-là; ce qui démontre la fausseté du calcul de Tarrutius. Il suivait l'astrologie égyptienne, et c'est pour cela qu'il compte

par les mois égyptiens. Le mois chœac répondait à la fin de novembre et aux trois quarts de décembre ; le mois thoth, à la fin d'août et aux trois quarts de septembre ; pharmouthi commençait à la fin de mars, et finissait en avril. Ce Tarrutius était fort lié avec Cicéron, qui parle de lui, liv. II *de la Divination*, c. XLVII.

(37) Voici, selon Denys d'Halicarnasse, liv. II, c. V, comment Romulus fit ce choix. De tous les patriciens, il nomma le plus digne pour tenir le premier rang, et avoir soin du gouvernement de la ville quand il serait obligé d'en sortir avec l'armée pour les guerres du dehors. Il ordonna à chaque tribu de choisir dans les familles nobles trois personnages d'un âge mur et des plus prudents. Après l'élection de ces neuf sénateurs, il commanda à chaque curie d'élire trois patriciens d'un mérite distingué ; ensuite il joignit les quatre-vingt-dix que les curies avaient choisis, avec les neuf élus par les tribus, et mit à leur tête celui qu'il avait choisi lui-même ; ce qui fit le nombre de cent sénateurs.

(38) Denys d'Halicarnasse combat cette origine du nom de patricien. Il dit, liv. II, c. IV, que Romulus, après avoir distingué les gens de condition noble ou de mérite, et ceux qui étaient riches ou qui avaient des enfants, d'avec la lie du peuple, donna aux premiers le nom de pères, soit parce qu'ils étaient plus âgés que les autres, ou qu'ils avaient des enfants, soit à cause de leur naissance, ou pour toutes ces raisons ensemble : ainsi les patriciens étaient tout le corps des nobles, que Romulus avait séparés du peuple. Les sénateurs étaient appelés pères, et leurs enfants étaient du corps des patriciens.

(39) Cette coutume, suivant Denys d'Halicarnasse, l. II, c. IV, venait des Grecs ; elle était très ancienne, et avait été long-temps en usage chez les Thessaliens, aussi bien que chez les premiers Athéniens : mais Romulus n'en prit que ce qu'elle avait de meilleur ; car ces peuples traitaient leurs clients avec beaucoup de fierté, et comme des esclaves qu'ils auraient achetés à prix d'argent. Romulus, pour relever par un nom honorable la condition des clients, appela droit de patron l'autorité que les grands de l'état avaient sur les pauvres, et qui avait pour objet de cimenter la société civile.

(40) C'est-à-dire inscrits avec les cent premiers sénateurs. On distingua toujours à Rome les familles qui descendaient de ces anciens sénateurs, et on les appelait *patres majorum gentium*, les sénateurs des plus grandes familles, tandis que les autres étaient appelés *patres minorum gentium*, les sénateurs des moindres familles.

(41) Denys d'Halicarnasse, *ibid.*, ajoute à ces différentes obligations, celle de payer les frais des procès qu'ils perdaient, et d'aider à fournir l'argent nécessaire pour leurs dignités leurs fonctions et les autres dépenses publiques, comme auraient pu faire leurs propres parents.

(42) Suivant le même historien, si un patron ou un client était convaincu d'avoir manqué à quelqu'un de ces devoirs, il était sujet à la loi portée par Romulus contre les traîtres. Le premier venu pouvait le tuer, comme une victime dévouée au dieu des enfers.

(43) Cela dura l'espace de six cent vingt ans, jusqu'au tribunat de Caïus Gracchus, qui, suivant Denys d'Halicarnasse, détruisit toute l'harmonie du gouvernement ; et depuis ce temps les Romains ne cessèrent de s'entre-tuer, de s'exiler les uns les autres, de se chasser de la ville, se servant, pour avoir le dessus, des moyens les plus indignes et les plus pernicieux. Au reste, ce droit de patronage s'étendait à des villes et à des peuples entiers, qui pouvaient choisir parmi les grands de Rome tel patron qu'ils voulaient. L'usage de recevoir de l'argent des clients ne fut supprimé que pour ceux de Rome, et non pour les étrangers.

(44) Un historien latin, nommé Cnéus Gellius, cité par Denys d'Halicarnasse, liv. II, c. IX, dit que cet événement eut lieu la quatrième année du règne de Romulus ; ce qui paraît bien plus vraisemblable : car il n'y a pas d'apparence, ajoute ce dernier historien, que le chef d'une colonie nouvellement fondée eût osé entreprendre une chose de cette conséquence avant d'avoir entièrement réglé et affermi sa république. Tite-Live, liv. I, c. IX, dit que, lorsque Romulus fit cette entreprise, les Romains étaient déja assez forts pour être en état de résister à leurs voisins. Les *Fastes capitolins* mettent à la quatrième année de Rome le triomphe de Romulus sur les Céniniens, dont la guerre suivit immédiatement l'enlèvement des Sabines.

(45) Le nom de Consus, selon quelques uns, dit Denys d'Halicarnasse, *ibid.*, interprété en grec, signifie le dieu Neptune qui ébranle la terre. Ces auteurs prétendent qu'on ne lui avait érigé un autel souterrain que parce qu'il est tellement le maître de la terre, qu'il en dispose comme il veut, et l'agite à sa volonté. Selon d'autres, la fête et la course des chevaux se font en l'honneur de Neptune ; et l'autel souterrain a été dressé, dans la suite des temps, à un dieu ou génie qui préside aux desseins secrets, mais dont il n'est pas permis de prononcer le nom. Il y en a qui l'entendent du dieu du conseil, du mot latin *consilium*. On célébrait tous les ans sa fête le treize du mois d'août, sous le nom de Consualia ou Consalia ; on y couronnait les chevaux et les ânes, qui étaient, ce jour-là, dispensés de tout travail. Plutarque a recherché les causes de cet usage dans ses *Questions romaines*.

(46) Valérius Antias était auteur d'*Annales romaines*, suivies quelquefois par Tite-Live, qui, dans cette occasion, s'écarte de son sentiment, et ne porte qu'à trente le nombre des Sabines enlevées, liv. I, c. XIII. — Juba, fils du roi de Mauritanie, vaincu par César, fut mené fort jeune en triomphe à Rome, où il reçut une éducation honnête, et devint un bon historien. Auguste le rétablit dans une partie des états de son père, et lui fit épouser Cléopâtre, fille d'Antoine. Denys d'Halicarnasse est d'accord avec lui sur le nombre des filles sabines enlevées par les Romains.

(47) M. Dacier croit que ce ne fut que long-temps après cette époque que la langue grecque s'altéra par le mélange des langues étrangères. Il dit que la langue latine est mêlée de la langue grecque et de celle du pays, et que sa prononciation vicieuse fait qu'elle approche plus du langage éolique que de tous les autres dialectes grecs. Au reste, toutes les éditions portent que les mots de la langue latine n'étaient pas mêlés encore avec les termes grecs ; et cette leçon, que nous avons suivie, est aussi celle de tous les autres traducteurs. L'interprète anglais Langhorne a préféré seul un sens tout opposé. Il croit le texte corrompu, parceque, dans la Vie de Numa, Plutarque avance tout le contraire, et dit que, du temps de ce prince, les mots grecs étaient beaucoup plus mêlés avec les noms latins qu'au temps où Plutarque écrivait. Il le répète encore dans la Vie de Marcellus, en expliquant le mot *férétrien*, qu'il dérive du mot grec *ferétron*, en ajoutant que le langage grec était alors fort mêlé avec celui des Latins. Cet endroit de la Vie de Romulus lui fournit une nouvelle autorité pour la leçon qu'il a suivie. Plutarque y fait venir du grec le mot *talasia*. Comment donc pourrait-il dire tout de suite qu'il n'y avait pas alors de termes grecs répandus dans la langue latine ? Nous n'avons pas assez de monuments de ces premiers siècles de Rome, pour juger lequel des deux textes est le véritable ; mais il me semble qu'on peut croire en général que, du temps de Plutarque, il y avait plus de mots grecs admis dans la langue latine, qu'au siècle de Romulus, et pendant plusieurs âges suivants, parceque, vers la fin de la république et sous les empereurs, les Romains eurent des relations beaucoup plus fréquentes, et un

commerce bien plus suivi avec les Grecs, que dans les siècles précédents; or, tout le monde sait qu'un peuple emprunte beaucoup de mots des nations avec lesquelles il a des rapports habituels.

(48) Dans ce cas, le mot *talasios* viendrait du *talassos* ou *talaros* des Grecs, qui signifie une quenouille, ou ce panier dans lequel les femmes mettaient leurs ouvrages de laine. Ce changement de *r* en *s* est fort ordinaire chez les Latins, qui disaient *honos* pour *honor*, *arbos* pour *arbor*. Plutarque, dans ses *Questions romaines*, dit que lorsque la nouvelle mariée était entrée dans la maison de son mari, on la faisait asseoir sur une peau de mouton garnie de sa laine; qu'elle était obligée d'apporter une quenouille avec son fuseau, et de couronner de laine la porte de sa maison. Toutes les dames romaines faisaient les étoffes nécessaires pour l'habillement de leurs maris et de leurs enfants; et, sans remonter aux premiers siècles de Rome, Auguste lui-même ne portait que des habits filés par sa femme ou ses filles.

(49) Plutarque allègue encore d'autres raisons de cet usage dans ses *Questions romaines*; mais il en a omis une que Festus rapporte, et qui paraît la plus naturelle. La lance, dit cet auteur, est la marque de l'autorité souveraine; c'est pourquoi on la donne aux hommes courageux, et on vend sous une lance les prisonniers de guerre. Cette cérémonie signifiait donc que la femme devait être soumise à son mari. Peut-être aussi voulait-on marquer par-là que le mari prenait possession de sa femme, ou qu'il serait toujours prêt à combattre pour elle, ou enfin qu'elle devait prendre une ame courageuse en s'unissant à un guerrier.

(50) Nous avons déja dit qu'elles se célébraient le treize du mois d'août, qu'on appela d'abord *sextilis*, ou le sixième, parce que l'année commençant alors au mois de mars, il se trouvait le sixième. On changea son nom en celui d'Auguste.

(51) A Lacédémone il n'y avait point de murailles, et par la même raison que les Sabins donnaient pour n'en pas avoir. Ces peuples prétendaient descendre de quelques Spartiates qui, trouvant trop sévères les lois de Lycurgue, quittèrent Sparte, allèrent s'établir en Italie, et se joignirent aux habitants du pays, qui adoptèrent leurs coutumes. Denys d'Halicarnasse, liv. II, c. XI.

(52) Denys d'Halicarnasse et Tite-Live sont d'accord avec Plutarque sur le succès de cette expédition, mais non sur la manière dont elle se passa. Au lieu de cet ordre de bataille concerté de part et d'autre, ils disent que Romulus prit les Céniniens au dépourvu, comme ils étaient venus en désordre ravager la campagne; qu'il les tailla en pièces, entra dans la ville avec les fuyards, et la prit d'emblée. Ces deux mêmes auteurs ne conviennent pas entre eux sur la mort d'Acron, roi des Céniniens. Suivant le premier, ce prince fut tué dans le temps qu'il venait chasser Romulus, qui s'était rendu maître de la ville. Suivant le second, ce fut dans l'action même qui précéda la prise de cette place. Plutarque, en rapportant le triomphe qui suivit cette victoire, ne fait aucune mention des Antemnates; cependant, ayant été battus immédiatement après, ils furent compris dans le même triomphe, suivant Denys d'Halicarnasse et les *Fastes capitolins*. M. Dacier dit qu'en cela Plutarque a suivi Tite-Live: il est vrai qu'à la première lecture du passage de cet historien, il est aisé de s'y tromper; et c'est peut être ce qui a induit Plutarque en erreur. Mais, à l'examiner de près, on le trouvera conforme aux auteurs avec qui il semble être en contradiction, et entièrement différent de Plutarque. *Acad. des Inscrip.*, tom. VII, p. 114 et suiv. Selon Denys d'Halicarnasse, les Céniniens furent traités avec plus de douceur que ne le dit Plutarque. Romulus leur laissa le choix d'aller à Rome ou de demeurer dans leur ville, où il envoya une colonie de trois cents hommes, à qui les habitants donnèrent la troisième partie de leurs terres. Ce parti était bien le plus prudent et le plus sûr; mais était-ce le plus conforme au caractère de Romulus?

(53) Le mot *ferire* ne devait pas être encore en usage à Rome dans ce temps-là, dit M. Dacier; Jupiter fut appelé Férétrien, du mot grec férétrum, qui signifie proprement un trophée, un tronc d'arbre qu'on habillait des armes de son ennemi. Tite-Live, liv. I, c. X, l'appelle *ferculum*; il signifie aussi une espèce de char. Ce mot exprime en général ce qui se porte, suivant la signification du verbe grec qui en est la racine, et qui veut dire porter. Les différentes acceptions de ce mot, rapportées par M. Dacier, en sont la preuve.

(54) Ops, suivant Varron, *de Ling. lat.*, liv. IV, c. X, signifie la terre, parcequ'on en a besoin pour vivre. Festus, sur le mot *opima spolia*, dit que ces dépouilles tirent leur nom d'Ops, femme de Saturne, parceque ce dieu préside à l'agriculture; que d'ailleurs la terre donne aux hommes toutes leurs richesses. Ainsi, d'après cette autorité, ce mot signifie de riches dépouilles. L'étymologie prise du mot *opus* paraît fausse à M. Dacier, qui dit que ce mot n'était pas alors plus connu des Romains que le terme *ferire*.

(55) Tite-Live, liv. IV, c. XX, dit qu'il avait d'abord cru, avec tous les auteurs qui l'avaient précédé, que tout autre qu'un général pouvait emporter les dépouilles opimes, en tuant le général ennemi; mais qu'ensuite il avait changé de sentiment, parcequ'il avait entendu dire à Auguste que lorsqu'il avait fait rétablir le temple de Jupiter Férétrien, il avait lu l'inscription qui donnait à Cornélius Cossus le titre de consul. Mais, outre que le passage de cet historien est extrêmement obscur, et qu'il est difficile de s'assurer, par la manière dont il s'exprime, qu'il ait réellement changé de sentiment, il faut croire que si le changement est vrai, il doit y être entré de la complaisance pour Auguste. L'inscription donnait le titre de consul à Cossus, parcequ'il le fut depuis cette action, qu'il avait faite n'étant que tribun des soldats, et que l'inscription ne fut gravée qu'après ou pendant son consulat. C'est une chose assez ordinaire dans les inscriptions, d'attribuer aux personnes en l'honneur de qui elles sont faites des dignités qu'ils n'ont eues qu'après les actions qui les leur ont méritées. L'accord de tous les historiens, et en particulier le sentiment de Varron, ce Romain si savant dans l'histoire, et qui, selon Festus, avait écrit que les dépouilles gagnées par un simple soldat sur un général ennemi étaient des dépouilles opimes, doivent l'emporter sur le témoignage d'Auguste, qui avait mal entendu le sens de l'inscription, ou qui peut-être n'était pas fâché de faire croire que jamais un simple particulier n'avait pu prétendre à un si grand honneur. Cette opinion d'Auguste et le passage de Tite-Live auront induit Plutarque en erreur.

(56) C'est encore ici une erreur née de la précédente; il n'y avait que le général qui pût obtenir les honneurs du triomphe, et Cossus n'était que tribun des soldats: il suivait donc le char du général Emilius, et attirait seul les regards de tous les Romains.

(57) Sur les médailles, Romulus est représenté marchant à pied, et portant son trophée sur son épaule.

(58) Suivant d'autres auteurs, les Céniniens, les Antemnates, les Crustumériens furent bien les premiers d'entre les Sabins qui se déclarèrent contre Romulus; mais ils ne l'attaquèrent que les uns après les autres, à mesure qu'ils furent prêts; et il n'est point dit qu'il y eut de ligue entre eux. Il y en eut encore moins entre les Crustumériens et les Fidénates; il ne fut point question de ces derniers dans toute cette guerre; et la première qu'ils eurent contre les

Romains fut celle dont Plutarque lui-même parle plus bas, conformément à tous les auteurs, et qui n'arriva que lorsque, par la mort de Tatius, Romulus resta seul maître du gouvernement. On ne voit pas même ce qui aurait pu les faire entrer dans la ligue des Sabins, puisqu'ils n'étaient pas de leur nation, mais Toscans; car, quoique Denys d'Halicarnasse dise que Crustumérie, Nomente et Fidènes étaient colonies des Albains, et avaient été fondées par trois frères, dont l'aîné avait bâti Fidènes, Tite-Live dit formellement, liv. I, c. xv, que les Fidénates étaient Toscans; et Plutarque lui-même va dire que les Véiens, Toscans de nation, revendiquèrent Fidènes comme leur appartenant. *Acad. des Inscript.*, tom. VII, pag. 122.

(59) Denys d'Halicarnasse, liv. II, c. x, rapporte, d'après l'historien Pison, que Tatius traita ainsi Tarpéia, parcequ'elle avait voulu le trahir lui-même. Elle avait, dit-il, envoyé un homme de la citadelle, pendant la nuit, pour informer Romulus de son accord avec les Sabins: elle devait leur demander leurs armes offensives, à la faveur de l'ambiguïté de leurs conventions; et elle avait fait dire à Romulus d'envoyer la nuit un renfort dans la citadelle, où les ennemis désarmés seraient aisément défaits. Cet historien apporte pour preuve de ce récit, qu'il croit le plus vrai, les honneurs que les Romains rendirent à Tarpéia après sa mort. Ils lui érigèrent un tombeau magnifique, au même endroit où elle fut tuée, sur la colline la plus sacrée de la ville, et ils lui faisaient tous les ans des libations et des sacrifices: ils ne la croyaient donc pas coupable de trahison. Tite-Live, liv. I, c. xi, rapporte aussi cette opinion, et ne la combat point.

(60) Antigonus Caristius, auteur d'une *Histoire d'Italie* et d'un *Recueil d'histoires merveilleuses*, vivait sous Ptolémée Philadelphe. Simulus, dont il est parlé quelques lignes plus bas, avait écrit en vers une *Histoire d'Italie*.

(61) Il était d'usage chez les Grecs de se couper les cheveux sur le tombeau des personnes qu'on avait aimées. On en voit un exemple dans l'*Électre* de Sophocle; mais je ne crois pas que cette coutume fût établie chez les Gaulois.

(62) Tite-Live, liv. I, c. xiii, et Denys d'Halicarnasse, liv. II, c. x, racontent que Curtius, après avoir poussé les Romains jusqu'aux portes de Rome, fut à son tour repoussé par Romulus; et qu'en se retirant peu à peu, percé de traits et couvert de sang, il tomba dans ce marais, d'où il se sauva dans le camp avec son cheval. Mais Tite-Live donne ailleurs au nom de ce lac une origine différente: il dit, liv. VII, c. vi, que l'an trois cent quatre-vingt-treize de Rome, un tremblement de terre, ou quelque autre cause de cette nature, forma au milieu de la place publique un vaste gouffre qu'il fut impossible de remplir. Les dieux répondirent qu'on ne le comblerait qu'en y jetant ce qui faisait la force du peuple romain. Comme on doutait du vrai sens de l'oracle, Curtius, jeune homme plein de courage, dit aux Romains que leur plus grande force était la valeur et les armes. Aussitôt il se revêt de son armure, monte sur un cheval richement enharnaché, et se précipite dans le gouffre, qui, depuis, porta son nom. Varron, *de Ling. lat.*, liv. IV, c. xxxii, ajoute une troisième tradition. Cet endroit, dit-il, ayant été frappé de la foudre, le sénat ordonna qu'on le fermât de murailles; ce fut le consul Curtius qui fit exécuter cet ordre, et le lac prit son nom.

(63) Ce Jupiter avait été nommé d'abord Jupiter Orthésius. Tite-Live rapporte aussi cette circonstance; mais Denys d'Halicarnasse n'en parle point. Le palais dont il est question ensuite était celui de Numa, entre le mont Palatin et le Capitole.

(64) Denys d'Halicarnasse, *ibid.*, dit que chaque citoyen en particulier serait appelé Romain, comme par le passé; et que tous ensemble porteraient le nom commun de Quirites, en mémoire de la patrie de Tatius: mais son traducteur observe qu'il est certain, par l'ancienne formule de la publication des enterrements, *ollus Quiris letho datus est*, que chaque particulier était aussi appelé Quiris. Cet historien ne parle point de la condition stipulée pour les femmes, de n'être assujetties à d'autre travail que de filer de la laine.

(65) Il ne prit ce nom que long-temps après Romulus, et parceque le peuple y tenait ses assemblées.

(66) D'après ce récit, il y aurait eu deux cents sénateurs; mais, dans la *Vie de Numa*, en parlant des sénateurs qui partagèrent l'interrègne, il n'en compte que cent cinquante. Le traducteur de Denys d'Halicarnasse prétend accorder cette contradiction, en disant, sur le liv. II, c. xv, que le nombre n'en était pas rempli quand Romulus mourut: mais c'est sans fondement; car, selon Plutarque lui-même, Romulus et Tatius conféraient d'abord sur les affaires, chacun en particulier avec ses cent sénateurs. On ne croit pas nécessaire de recourir, comme il le fait, à un changement de texte. Pourquoi ne pas convenir que Plutarque est en contradiction avec lui-même, comme cela lui arrive souvent? *Acad. des Inscript.*, *ibid.* Je ne vois pas cependant pourquoi l'on rejetterait absolument le moyen de conciliation proposé par le traducteur de Denys d'Halicarnasse. Romulus, dans les dernières années de son règne, devint un roi très despote; il affecta beaucoup de mépris pour les sénateurs, qu'il ne consultait sur les affaires que pour la forme; et il serait très possible que par une suite de ce mépris, peut-être aussi pour les affaiblir en les rendant moins nombreux, il n'eût pas voulu les compléter.

(67) Ruauld, dans ses *Observations sur Plutarque*, lui reproche ici deux fautes: la première, d'avoir mis six cents chevaux dans chaque légion, tandis qu'il n'y en eut d'abord que deux cents, ensuite trois cents, puis quatre cents, et jamais six cents; la seconde, d'avoir dit que Romulus fit la légion de six mille hommes de pied, ce qui n'eut jamais lieu du temps de ce prince; ce ne fut, selon les éditeurs d'Amyot, que dans des temps bien postérieurs, et fort rarement, qu'on vit des légions romaines composées de six mille hommes. Que signifie donc ce que dit Plutarque? Il fait connaître ce qui eut lieu après la réunion des Sabins avec les Romains. Pour établir une égalité parfaite entre les deux nations, on ajouta cent patriciens sabins aux cent patriciens romains. La même chose se fit dans le militaire. Les Sabins eurent aussi leur légion: et ce fut alors que la légion réunie des Sabins et des Romains fut composée de six mille hommes de pied et de six cents chevaux.

(68) Les auteurs sont fort partagés sur l'origine de cette dernière dénomination. Tite-Live, liv. I, c. xiii, dit qu'elle est incertaine: seulement il semble faire entendre que ces noms furent donnés à trois compagnies de cent cavaliers chacune, *tres equitum centuriæ*. Il est vrai que, liv. X, c. vi, il les appelle les anciennes tribus. Festus fait venir ce nom de Lucerus, roi d'Ardée, qui secourut Romulus dans sa guerre contre les Sabins. Varron, *de Ling. lat.*, liv. IV, c. ix, le tire de Lucumon, capitaine d'une grande bravoure, qui avait amené au secours de Romulus un corps nombreux de Toscans. La tribu des Rhamnenses était composée des Albains et de quelques Grecs qui, ayant suivi Romulus, avaient bâti la ville avec lui; ils habitaient le mont Palatin et le mont Célius. Celle des Tatienses comprenait les Sabins établis à Rome sur les monts Capitolin et Quirinal. Dans celle des Lucerenses ou Lucères, étaient les Toscans, les Latins, et tous ceux qui s'étaient réfugiés dans l'Asyle; leur demeure était entre les monts Palatin et Capitolin, et aux environs de la grande place.

(69) Le côté d'honneur était alors le même qu'aujourd'hui. Quand le lieu ne le déterminait pas, on cédait le côté droit. Quand le lieu décidait, on prenait le côté le plus découvert, soit qu'il fût à la droite ou à la gauche. A la campagne, on prenait le côté le plus exposé, celui d'une rivière ou d'un précipice.

(70) Si une de ces Sabines avait commis un meurtre, elle n'aurait pu être jugée que par des commissaires pris dans le sénat.

(71) Plutarque, dans ses *Questions romaines*, a recherché l'origine de cet usage; et outre la raison qu'il en donne ici, il en apporte plusieurs autres qu'on peut y consulter. M. Baudelot, dans un Mémoire sur ces bulles, inséré dans le recueil de l'*Acad. des Inscript.*, tom. II, p. 230, en attribue, avec Plutarque, l'origine à Tarquin l'ancien; mais il ajoute que les enfants n'étaient pas les seuls qui en fussent décorés; il le prouve par un passage décisif de Macrobe, liv. I des *Saturnales*, c. VI. Cet auteur dit que la bulle était l'ornement des triomphateurs pendant leur triomphe; et celle-ci était d'un bien plus grand volume que celle des enfants. La grande vestale et les dames romaines en portaient aussi; la première par distinction, et les autres comme une parure. Ces bulles étaient de différentes matières; il n'y avait que les enfants de naissance qui en eussent d'or; ils la quittaient en même temps que la robe bordée de pourpre, qu'on appelait prétexte, et qui était aussi la robe des magistrats : alors les jeunes gens consacraient leurs bulles aux dieux domestiques. Lorsque l'enfant mourait avant la seizième année, c'était la coutume de renfermer la bulle dans l'urne où l'on mettait ses cendres.

(72) Tatius occupait le mont Capitolin et le mont Quirinal, comme des postes de sûreté, et Romulus tenait les monts Palatin et Célius. — Cette déesse Moneta était Junon *qui avertit*, du verbe latin *monere*.

(73) C'est-à-dire la fête des dames romaines; elles y faisaient des sacrifices à Mars et à Junon, et recevaient des présents de leurs amis. Elle se célébrait les premiers de mars et d'avril. Voy. Gebelin, *Hist. du calendrier*, p. 393.

(74) Plutarque, dans ses *Questions romaines*, parle de cette Carmenta, qu'il fait mère et non femme d'Evandre; c'est peut-être ici un défaut de mémoire ou une faute de copiste; car, outre qu'il est contraire en cela à Tite-Live et à Denys d'Halicarnasse, il semble fournir une preuve contre lui-même, en ajoutant que Carmenta était honorée par les mères; elle s'appelait aussi Thémis, comme nous l'avons observé plus haut (note 6). La fête des Carmentales se célébrait le onze janvier; et il y en avait une autre le cinq, suivant les éditeurs d'Amyot. Voy. Ovide, *Fast.* liv. I, v. 617. Selon M. Gebelin, l'histoire de Carmenta et de son fils Évandre est purement allégorique, et relative à l'astronomie. Je renvoie à cet auteur, *Histoire du calendrier*, pag. 412. Il serait trop long de rapporter ce qu'il en dit.

(75) Ce nom vient de *lupa*, louve, en mémoire de la louve qui fut la nourrice de Romulus et de Rémus : ou bien il se tire du dieu Pan, en l'honneur duquel cette fête se célébrait le treize de février, et à qui l'on donnait le nom de *Lupercus*, qui chasse les loups. Voy. Ovide, *Fast.* l. II, v. 267. M. Gebelin, *ibid.*, regarde cette fête, et les cérémonies qui l'accompagnaient, comme une allégorie astronomique. On appelait *Lupercal* l'endroit où elle se célébrait, près du Tibre et sous le figuier appelé Ruminal.

(76) Caïus Acilius Glabrio avait écrit en grec des *Annales* qui, suivant Tite-Live, furent traduites en latin par Clodius. Acilius fut tribun du peuple, l'an de Rome cinq cent cinquante-six; son histoire est citée par Cicéron. — Butas, cité plus haut, était un poëte grec qui avait écrit en vers sur les Causes.

(77) Les vestales étaient antérieures à Romulus, puisque sa mère Rhéa Sylvia l'était, comme on l'a vu au commencement de cette *Vie*. Ces prêtresses étaient déja établies dans Albe; et Romulus n'aurait fait qu'imiter à Rome cette institution; mais nous verrons, dans la *Vie de Numa*, qu'elle est attribuée à ce roi. Cet usage de conserver perpétuellement le feu sacré dans les villes était commun à presque toutes les nations. Les Grecs paraissaient l'avoir adopté des Orientaux, chez qui il fut la suite naturelle du culte du feu ou du soleil.

(78) Cicéron, *de Divin*, liv. I, c. XVII, dit qu'on la retrouva dans une des chapelles des prêtres saliens, sur le mont Palatin. Les augures s'en servaient pour marquer un espace du ciel dans lequel il fallait que les oiseaux parussent; et cet espace était carré, comme l'indique le mot du texte, qui signifie une tuile.

(79) Denys d'Halicarnasse, qui fait honneur à Romulus des plus sages réglements de la ville de Rome, et qui le met au-dessus des législateurs de la Grèce, contredit Plutarque sur ce point. Il dit que les anciens Romains faisaient manger aux nouveaux mariés un gâteau de froment; et que la participation à cette première et sacrée nourriture faisait entrer les femmes en communauté de biens avec leurs maris; leur union prenait son nom de cette pratique : on l'appelait mariage par la confarréation, du mot latin *far*, froment, ou proprement de l'épeautre. Le lien en était nécessairement indissoluble; le mari était juge des fautes dont sa femme se rendait coupable envers lui; il pouvait lui imposer telle punition qu'il voulait : mais si la femme était convaincue d'adultère, ou d'avoir bu du vin, ses parents se joignaient au mari pour prononcer le jugement; car Romulus ordonna de punir sévèrement ces deux fautes, persuadé que l'ivrognerie est la cause de l'adultère, comme l'adultère est la source de l'impudence; liv. II, c. VIII. C'est une opinion assez générale parmi les anciens et les modernes, que Romulus n'est pas l'auteur de la loi du divorce; et la politique seule l'eût éloigné de l'établir; car les Sabins n'auraient sûrement pas consenti à la paix, s'il avait proposé une loi qui aurait rendu précaire et incertain l'état des femmes qu'on leur avait enlevées.

(80) Cette loi, selon d'autres, est de Numa. Voy. Cicéron, *pro Roscio*: et cela est plus vraisemblable. C'est une chose digne de remarque, dit M. Dacier, que le nom ait été connu si long-temps avant la chose. Dans les cas de la confiscation, dont Plutarque a parlé plus haut, la formule était celle-ci : *Familiam ad ædem Cereris; ipse diti sacer esto.*

(81) Suivant Denys d'Halicarnasse, *ibid.*, c. XII, ils avaient régné cinq ans dans une parfaite union; et ce fut la sixième année que survint le sujet de leur brouillerie, cause de la mort de Tatius. Cet historien dit que quelques amis de ce roi firent une sortie sur les terres des Laviniens, et y causèrent de grands dommages. Les Laviniens envoyèrent des ambassadeurs pour en demander justice; mais Tatius s'y opposa, et les ambassadeurs s'en retournèrent sans l'avoir obtenue. Dans le chemin, une troupe de Sabins se jeta sur eux, les pilla, et en égorgea plusieurs. Cette nouvelle insulte n'ayant pas été non plus vengée, malgré le desir qu'en avait Romulus, Tatius fut massacré de la manière que Plutarque le raconte.

(82) C'était, suivant Denys d'Halicarnasse, un sacrifice que les rois de Rome étaient obligés d'aller faire tous les ans à Lavinium, aux dieux de la patrie, parceque les dieux pénates des Troyens y étaient restés.

(83) On l'appelait ainsi, parcequ'on y purifiait les troupes. On y faisait une fête et une course militaire le dix-neuf du mois d'octobre, et on les appelait, comme le lieu même, *armilustrium*.

(84) Tite-Live, liv. I, c. XIV, est d'accord avec Plutarque,

Denys d'Halicarnasse, *ibid.*, c. XIII, dit que les Crustumériens ayant envoyé des vivres à Rome, qui était pressée par la famine ou par la peste, les Fidénates se jetèrent sur le convoi, et le pillèrent. Cet historien ajoute que Romulus n'envoya à Fidènes que trois cents hommes pour l'habiter; mais ce nombre paraît faible, si l'on fait attention à ce que Plutarque rapporte dans le chapitre suivant sur le nombre de Romains que ce prince envoya à Camérium.

(85) Ces pluies de sang, si effrayantes pour les anciens, sont produites naturellement par les insectes ou par des vapeurs teintes en rouge, comme on l'a observé plusieurs fois dans le siècle dernier et dans celui-ci.

(86) Suivant Denys d'Halicarnasse, *ibid.*, il plaça sa statue près de ce char, avec une inscription grecque qui marquait ses exploits. Mais, dit son traducteur, il paraît que les inscriptions, surtout les longues, n'ont été en usage que plusieurs siècles après Romulus : d'abord on ne mettait guère que le nom ou la dignité de ceux à qui on élevait des statues.

(87) Pausanias, liv. IV, c. XIX, rapporte aussi ces trois sacrifices offerts par Aristomène à Jupiter Ithomate. Il marque les trois combats, et les lieux où ils furent livrés.

(88) Le texte ajoute, *comme qui dirait les sept parties.* Cette explication fait voir le peu de connaissance que Plutarque avait de la langue latine, comme il en fait l'aveu lui-même. Denys d'Halicarnasse traduit plus fidèlement par sept bourgs ou sept villages. *Acad. des Inscript.*, *ibid.* Ce pays s'étendait depuis Véies jusqu'au Tibre.

(89) Denys d'Halicarnasse remarque que ce fut la troisième fois que Romulus triompha, et que ce triomphe fut beaucoup plus glorieux et plus magnifique que les premiers.

(90) Festus, d'après un historien nommé Sincius Capito, donne à ce proverbe une autre origine; il dit que le consul Tibérius Simpronius Grecchus s'étant emparé de la Sardaigne et de la Corse, il n'en remporta d'autre butin qu'une grande multitude d'escaves, dont, pendant long-temps, les marchés furent remplis. Cependant ce même auteur rapporte l'origine que Plutarque attribue à ce proverbe.

(91) L'habillement de Romulus était le *sagum* de pourpre, habillement militaire, par-dessus lequel il portait le *paludamentum* ou *chlamys*, aussi de pourpre, bordé d'une étoffe semblable, mais plus précieuse, et attaché sur l'épaule. Varron, *de Ling. lat.*, liv. VI, c. III, dit que le mot *paludamentum* venait de ce que le général qui partait pour une expédition paraissait en public vêtu de cette espèce de manteau. Voy. aussi Nonius Marcellus et Isidore, aux mots *sagum* et *paludamentum*.

(92) Il avait formé trois compagnies de trois cents des plus vaillants hommes, qui lui servaient toujours de gardes, et combattaient auprès de lui à pied et à cheval, comme les gardes du roi de Lacédémone. Denys d'Halicarnasse, liv. II, c. XIV, dit que ce qui le rendit le plus odieux, ce fut son excessive sévérité dans la punition des coupables; il rapporte que quelques Romains de très bonne famille, et en assez grand nombre, ayant été accusés d'avoir commis des brigandages sur les terres de ses voisins, il les jugea lui seul, et les condamna à être précipités du haut de la roche Tarpéienne.

(93) Il y a dans le texte que Romulus créa un magistrat pour les *Sabins*; mais il est évident qu'il faut lire *les Albains*. M. Dacier cependant a conservé Sabins; il est vrai qu'il ajoute, dans la traduction même, que c'était à Rome qu'il nommait tous les ans ce magistrat : mais le texte ne le dit pas; et M. Dacier ne l'a ajouté que parcequ'il sentait bien qu'on ne pouvait pas supposer que Romulus créât un magistrat à Albe pour rendre la justice aux Sabins. Il était bien plus facile de faire le léger changement qu'on a proposé, et admis par la plupart des traducteurs, que d'insérer dans le texte un mot dont rien n'indique la nécessité. En effet, comme l'observe l'auteur du Mémoire que j'ai déja cité, et qui est dans le *Recueil de l'Acad. des Inscript.*, tom. VII, l'établissement d'une magistrature absolue pour les Sabins, et dans le sein de Rome même, était un événement assez considérable pour que les historiens eussent dû prendre le soin de nous en instruire. Bien plus, M. Dacier semble contredit par ce qui se passa après la mort de Romulus au sujet de l'élection d'un roi. Les Sabins prétendirent qu'il devait être choisi parmi eux, attendu que le précédent avait été tiré du corps des Romains; et leurs plaintes auraient été mal fondées, s'ils avaient eu le privilége d'avoir dans Rome un chef séparé des Romains. La correction naturelle de Sabins en Albains est fondée sur l'autorité de Denys d'Halicarnasse, qui, en parlant de la création du premier dictateur dans Rome, dit, d'après Licinius, que les Romains ont pris cet usage des Albains, qui, les premiers, après la mort d'Amulius et de Numitor, créèrent, sous le nom de dictateurs, des magistrats annuels avec la même autorité que les rois.

(94) On a vu plus haut que les deux rois délibéraient chacun à part avec ses cent sénateurs. Après la mort de Tatius, Romulus, délivré de la crainte que lui donnait cet associé au trône, et du danger qu'aurait eu son exemple s'il eût été le seul qui ne consultât pas les sénateurs, commença à affecter une entière indépendance, et à tout faire par lui-même; ce fut la cause de sa perte.

(95) Le calendrier romain marque, pour ce jour-là, *populifugium*, la fuite du peuple; *nonæ caprotinæ*, les nones caprotines; *festum ancillarum*, la fête des servantes; trois choses qui avaient du rapport à cet événement, comme on le verra dans la suite. On faisait encore, le dix-sept février, une fête qui y était relative, et qu'on appelait *Quirinalia*.

(96) Ce Scipion était fils de Paul Emile, et avait été adopté par le premier Scipion l'Africain. Aurélius Victor, c. LVIII, dit qu'il fut emporté la tête enveloppée, afin qu'on ne vît pas les marques de sa mort. Voy. aussi Velléius Paterculus, liv. II, c. IV.

(97) L'irrégularité qu'avait alors le calendrier romain fait qu'on ne peut assurer si les ténèbres qui survinrent furent l'effet d'une éclipse ou d'une tempête. Cicéron, dans les fragments du VI[e] livre de sa *République*, *in Somn. Scip.*, c. VII, parle d'une éclipse; mais cette fête Quirinalia, qui se célébrait vers la mi-février, était l'anniversaire de la mort de Romulus; et cette époque est éloignée des nones de juillet, où l'on plaçait cette mort. Cela prouverait que les Romains n'avaient pas plus de certitude sur l'époque de la mort de Romulus que sur celle de sa naissance.

(98) Toutes ces considérations donnaient beaucoup de poids à son témoignage; et c'était sans doute pour cela que les sénateurs l'avaient choisi.

(99) Hérodote, liv. IV, c. XIII-XV, raconte cette histoire plus en détail. « Aristée, dit-il, était de Proconnèse, et fils » de Carystrobius.... Je ne dois pas passer sous silence ce » que j'ai ouï raconter de lui à Proconnèse et à Cyzique. » Aristée était d'une des meilleures familles de son pays : » on rapporte qu'il mourut à Proconnèse dans la boutique » d'un foulon, où il était entré par hasard; que le foulon, » ayant fermé sa boutique, alla sur-le-champ avertir les » parents du mort; que ce bruit s'étant bientôt répandu » par toute la ville, un Cyzicénien, qui venait d'Artacé, » contesta cette nouvelle, et assura qu'il avait rencontré » Aristée allant à Cyzique, et qu'il lui avait parlé; que, » pendant qu'il soutenait cela, les parents du mort se ren» dirent à la boutique du foulon, avec tout ce qui était » nécessaire pour le porter au lieu de la sépulture; mais » que, lorsqu'on eut ouvert la maison, on ne trouva Aris-

» tée ni mort ni vif : que sept ans après, il reparut à Proconnèse, y fit ce poëme épique que les Grecs appellent maintenant Arimaspies, et qu'il disparut pour la seconde fois. Voilà ce que disent d'Aristée les villes de Proconnèse et de Cyzique : mais voici ce que je sais être arrivé aux Métapontins en Italie, trois cent quarante ans après qu'Aristée eut disparu pour la seconde fois. Les Métapontins content qu'Aristée leur ayant apparu, leur commanda d'ériger un autel à Apollon, et d'élever près de cet autel une statue, à laquelle on donnerait le nom d'Aristée de Proconnèse ; qu'il leur dit qu'ils étaient le seul peuple des Italistes qu'Apollon eût visité ; que lui-même, qui était maintenant Aristée, accompagnait alors le dieu sous la forme d'un corbeau ; et qu'après ce discours il disparut. Les Métapontins ajoutent qu'ayant envoyé à Delphes demander au dieu quel pouvait être ce spectre, la Pythie leur avait ordonné d'exécuter ce qu'il leur avait prescrit, et qu'ils s'en trouveraient mieux ; que, sur cette réponse, ils s'étaient conformés aux ordres qui leur avaient été donnés. On voit encore maintenant sur la place publique de Métaponte, près de la statue d'Apollon, une autre statue qui porte le nom d'Aristée, et des lauriers qui les environnent. » Traduction de M. Larcher.

Ce poëme des *Arimaspies*, dont parle Hérodote, était un poëme épique en trois livres, sur la guerre des Arimaspes, peuple de Scythie, avec les gryphons, animaux fabuleux. Denys d'Halicarnasse, dans son jugement sur Thucydide, croit cet ouvrage supposé ; et Longin, dans son *Traité du sublime*, c. x, en a rapporté six vers qui, au jugement de ce célèbre critique, sont plus fleuris que grands et sublimes.

(100) Pausanias, liv. VI, c. ix, raconte que ce Cléomède d'Astypalée, ile située au-dessus de Crète, ayant tué à la lutte un certain Iccus d'Épidaure, les juges lui refusèrent le prix. Le chagrin qu'il en ressentit le rendit fou, et lui fit commettre l'action de fureur que Plutarque rapporte. L'oracle, dont il ne cite que le premier vers, ordonnait de l'honorer par des sacrifices, comme n'étant plus mortel. Voilà un beau titre à l'apothéose, qu'une démence qui fait périr un grand nombre d'enfants !

(101) Suivant Pausanias, liv. IX, c. xvi, les Thébains prétendaient qu'Alcmène avait été changée en pierre, et qu'ainsi elle n'avait pas de tombeau. Cependant il remarque qu'ils avaient sur ce point une tradition différente de celle des Mégariens ; et, liv. 1, c. xliv, il dit qu'on voyait son tombeau à Argos, près du temple de Jupiter Olympien. On voit aussi, dans le *Traité du démon* de Socrate, la découverte du tombeau d'Alcmène à Haliarte en Béotie, d'où le roi Agésilas avait fait transporter à Lacédémone ses restes, réclamés par les Spartiates, comme descendants d'Hercule.

(102) Héraclite d'Éphèse, qui vécut peu de temps après Pythagore, enseignait que le feu est le principe de tous les êtres ; ainsi, l'ame la plus sèche étant celle qui se rapprochait le plus de la nature de son principe, devait être la meilleure. Junius, dans son *Recueil de proverbes*, dit que le but de cette maxime est de recommander la sobriété, comme la source de l'énergie de l'ame. Il cite, à cette occasion, Galien, qui dit que la sécheresse du tempérament est ordinairement un signe de sagesse et de prudence. Il ne faut pourtant pas trop généraliser cette maxime, qui souffre bien des exceptions.

(103) C'est d'après Hésiode, dans son ouvrage *des Travaux et des Jours*, que Plutarque distingue ces quatre sortes d'êtres intelligents, et qu'il marque les divers degrés par où ils passent pour parvenir enfin au rang des dieux. Il a exposé cette doctrine plus au long dans le *Traité de la cessation des oracles*.

(104) Il y a dans le texte, *comme vers la mer* ; ce qui ne fait pas de sens raisonnable. Aussi tous les interprètes ont-ils suivi la correction que j'ai adoptée.

(105) Suivant Denys d'Halicarnasse, Romulus vécut cinquante-cinq ans, et n'en régna que trente-sept. Tite-Live et les *Fastes capitolins* marquent que son règne fut de trente-sept ans ; ce qui convient également à un règne qui a fini dans la trente-septième année, ou dans la trente-huitième, suivant que l'on compte par années révolues, ou seulement commencées.

(106) Plutarque s'égare ici, en considérant l'amour d'une manière trop métaphysique, et en abusant d'un passage de Platon qui dit que l'amour est un des plus puissants moyens que les dieux aient donnés aux hommes pour parvenir au bonheur, parcequ'on ne s'unit à Dieu que par l'amour. Principe vrai en soi, mais dont il fait une très fausse application à l'amour d'Ariadne pour Thésée. Peut-il regarder comme belle et honnête l'action d'une jeune princesse qui, se passionnant pour un étranger à la première vue, trahit sa patrie, et abandonne tout pour le suivre ? Rien peut-il faire excuser une passion qui porte à fouler aux pieds tous les devoirs et toutes les bienséances ?

(107) La dureté dans le gouvernement peut souvent nuire aux souverains, et soulever les peuples contre eux ; mais la douceur extrême, qui ne diffère pas de la faiblesse, est le plus grand défaut de ceux qui gouvernent, et celui qui les mène le plus promptement à leur perte.

(108) Ce ne fut pas en délibérant sur des objets de bien public que Romulus en vint à cet excès de violence contre son frère. Il ne s'emporta contre Rémus qu'après que celui-ci eût insulté à son travail en sautant par mépris le fossé ; insulte qu'il regarda comme un mauvais augure pour sa ville.

(109) Quoique Plutarque n'ait point parlé, dans la *Vie de Thésée*, de l'aventure d'Hippolyte, il a pu, dans son *Parallèle*, la mettre en opposition avec la colère de Romulus contre son frère, parceque personne n'ignore les calomnies de Phèdre, qui furent le motif de l'emportement de Thésée contre son fils.

(110) Il y a ici une faute de chronologie, que Plutarque a encore répétée dans le *Parallèle de Lycurgue et de Numa*. La source de l'erreur, disent les éditeurs d'Amyot, vient de ce qu'il y a eu un nombre omis. Il est certain qu'il n'y eut de divorce à Rome, suivant Denys d'Halicarnasse, liv. II, ch. viii, que l'an cinq cent vingt-un ou cinq cent vingt-trois de sa fondation, selon qu'on suit la chronologie de Caton ou celle de Varron. Encore Carvilius fut-il obligé, dit Aulu-Gelle, liv. IV, c. iii, et liv. XVII, c. xxi, de jurer devant les censeurs qu'il ne s'en séparait qu'à cause de sa stérilité, et pour avoir des enfants d'une autre femme. Malgré cela, le peuple, qui regarda ce premier exemple comme d'une dangereuse conséquence, ne le vit jamais de bon œil.

(111) Ces dieux sont Castor et Pollux. Alexandre, dont il est parlé tout de suite, est Pâris, fils de Priam, qui enleva Hélène, et fut la cause de la ruine de Troie. Homère le nomme presque toujours Alexandre.

LYCURGUE.

I. Diversité d'opinions sur le temps où Lycurgue a vécu. — II. Son origine. — III. Il devient roi de Sparte, et ensuite tuteur du roi son neveu. — IV. Ses voyages. — V. Son retour à Sparte. — VI. Il va consulter l'oracle de Delphes. — VII. Ses lois. Formation du sénat. — VIII. Droits du peuple et des rois dans les assemblées. — IX. Autorité donnée aux éphores. — X. Il partage les terres. — XI. Substitution de la monnaie de fer à celle d'or et d'argent. — XII. Il bannit de Sparte les arts inutiles — XIII. Il établit les repas publics. — XIV. Soulèvement des riches. Alcandre lui crève un œil. — XV. Lois des repas publics. — XVI. Avantages de cet établissement. — XVII. Leur brouet noir. — XVIII. Il ne donne point de lois écrites. — XIX. Ses lois pour les bâtiments. — XX. Réglements militaires. — XXI. Mariages. Éducation des filles. — XXII. Encouragements aux mariages. — XXIII. Lois qui y sont relatives. — XXIV. Communauté des femmes. — XXV. Première éducation des enfants. — XXVI. Celle des garçons à l'âge de sept ans. — XXVII. A l'âge de douze ans. — XXVIII. Le vol permis. — XXIX. Manière dont on formait le jugement des enfants. — XXX. Réparties courtes et vives des Spartiates. — XXXI. Leur musique et leurs chansons. — XXXII. Leur parure militaire. — XXXIII. Leur marche à l'ennemi. — XXXIV. Si Lycurgue fut un homme de guerre. — — XXXV. Les arts mécaniques abandonnés aux Ilotes. — XXXVI. Point de procès à Sparte. Réjouissances continuelles. — XXXVII. Ils honoraient le dieu Ris. — XXXVIII. Lois pour l'élection des sénateurs. — XXXIX. Pour les funérailles et pour le deuil. — XL. Pour les voyages. Sur les étrangers. — XLI. Réflexions sur les lois de Lycurgue. — XLII. Il en fait jurer l'observation aux citoyens, et part pour Delphes. — XLIII. Ses lois se maintiennent pendant cinq siècles. — XLIV. Époque et cause de leur décadence. — XLV. Avantages de ces lois. — XLVI. On rend à Lycurgue, après sa mort, les honneurs divins.

M. Dacier place l'époque de la vie de Lycurgue vers l'an du monde 3045, 153 ans avant la fondation de Rome, 129 ans avant la première olympiade, 905 ans avant Jésus-Christ.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot la mettent vers l'an 884 avant notre ère.

Les historiens ne sont pas d'accord sur la chronologie des rois Héraclides, dont les deux branches ont régné conjointement à Sparte. Ces deux familles remontent à Hercule, qui eut pour successeurs Hyllus, Cléodée, Aristomachus et Aristodème, dont les dates ne sont pas connues. Après eux régnèrent ensemble Eurysthène et Proclès, qui montèrent sur le trône de Lacédémone 325 ans avant l'établissement des olympiades. Agis, successeur d'Eurysthène, forma la famille des Agides, qui eut trente rois. Eurytion, qui régna après Soüs, le successeur immédiat de Proclès, forma la famille des Eurytionides, qui eut vingt-sept rois. Ils furent remplacés par des tyrans. Depuis Eurysthène et Proclès jusqu'à la prise de la ville par Antigonus, il s'écoula un espace de 825 ans.

Je n'ignore pas que les chronologistes varient sur cette succession des deux branches des rois Héraclides de Sparte. Par exemple, il y en a qui comptent quatre rois du nom d'Agis, au lieu de trois, et qui mettent pour le quatrième celui dont Plutarque a écrit la vie; mais il n'est pas de mon sujet de concilier ces différentes opinions.

I. On ne peut rien dire de certain sur le législateur Lycurgue. Son origine, ses voyages, sa mort, enfin ses lois mêmes, et la forme de gouvernement qu'il a établie, sont rapportés diversement par les historiens; mais ce dont ils conviennent le moins, c'est le temps où il a vécu. Les uns le font contemporain d'Iphitus (1), et disent qu'il régla avec lui l'armistice qui s'observe pendant les jeux olympiques (2). De ce nombre est Aristote le philosophe, qui donne pour preuve de son sentiment un disque olympique sur lequel est gravé le nom de Lycurgue (3). Ératosthène, Apollodore et d'autres (4), qui comptent les temps par la succession des rois de Sparte, le croient antérieur de plusieurs siècles à la première olympiade (5). Comme il y a eu à Sparte deux Lycurgue, à deux époques différentes, Timée soupçonne qu'on attribue les actions de l'un et de l'autre à celui des deux qui a eu le plus de réputation (6); il croit que le plus ancien n'était pas éloigné des temps d'Homère, et même, suivant quelques auteurs, qu'il avait vu ce poëte. Xénophon donne lieu de le croire fort ancien, lorsqu'il dit qu'il a vécu du temps des Héraclides (7). A la vérité, les derniers rois de Sparte étaient aussi de la race d'Hercule; mais il est vraisemblable que cet historien ne parle que des premiers descendants qui vivaient peu de temps après ce héros. Cependant, au milieu des incertitudes où l'histoire flotte au sujet de Lycurgue, nous tâcherons, en recueillant ce qu'on a écrit de lui, de nous attacher à ce qui aura le moins de contradicteurs et le plus de témoins dignes de foi.

II. Le poëte Simonide dit que Lycurgue était fils de Prytanis, et non pas d'Eunomus; mais la plupart des écrivains donnent une autre généalogie de Lycurgue et d'Eunomus. Soüs, disent-ils, eut pour père Patroclès, fils d'Aristodème; de Soüs naquit Eurytion, d'Eurytion Prytanis, de Prytanis Eunomus, qui de sa première femme eut Polydecte; de la seconde, nommée Dianasse, naquit Lycurgue. L'historien Euthychidas dit que Lycurgue était le sixième descendant de Patroclès, et le onzième après Hercule (8). Soüs fut le plus célèbre de ses ancêtres. Sous son règne, les Spartiates réduisirent les Ilotes en servitude (9), et accrurent leur territoire d'une grande partie de celui des Arcadiens. On raconte que ce prince, se voyant assiégé par les Clitoriens dans un poste difficile et qui manquait d'eau, leur proposa de leur abandonner les terres conquises par les Spartiates, s'ils le laissaient boire lui et toute son armée, dans une fontaine voisine de leur camp. Les Clitoriens y consentirent; et après les serments faits de part et d'autre, Soüs assembla ses troupes, et leur dit qu'il céderait la royauté à celui d'entre eux qui s'abstiendrait de boire; mais aucun n'en eut le courage. Après qu'ils eurent tous bu, il descendit le dernier dans la fontaine; et s'étant simplement rafraîchi le visage en présence des ennemis, il se retira et retint les terres, sous prétexte que toute

son armée n'avait pas bu. Cependant, malgré l'estime générale que ses belles actions lui avaient méritée, on ne donna pas son nom à ses descendants, mais celui d'Eurytion son fils; et on les appela la famille des Eurytionides. On le fit sans doute parcequ'Eurytion fut le premier qui relâcha, en faveur du peuple dont il voulait gagner les bonnes graces, l'autorité trop absolue des rois de Sparte. Ce relâchement, en rendant le peuple audacieux, fit que les rois qui lui succédèrent, ou s'attiraient la haine du peuple, s'ils voulaient le réprimer par la force, ou tombaient dans le mépris, s'ils lui cédaient par complaisance et par faiblesse. Aussi pendant long-temps Sparte fut-elle en proie à la licence et à l'anarchie. Le père de Lycurgue en fut même la victime : en voulant séparer des gens qui se battaient, il reçut un coup de couteau de cuisine, dont il périt, laissant le royaume à son fils Polydecte.

III. Celui-ci mourut bientôt après sans enfants, et tout le monde crut que Lycurgue allait être roi; il le fut en effet, tant qu'on ignora la grossesse de la reine sa belle-sœur : mais dès qu'elle fut connue, il déclara que, si elle avait un fils, ce serait à lui que la couronne appartiendrait; et dès ce moment il n'administra le royaume qu'en qualité de tuteur. Les Lacédémoniens donnent le nom de Prodicus aux tuteurs des rois orphelins. Cependant la veuve lui fit dire secrètement que, s'il voulait l'épouser quand il serait roi, elle ferait périr son fruit. Lycurgue eut horreur de sa scélératesse; mais il ne rejeta pas sa proposition; il eut même l'air de l'approuver et d'y consentir : seulement il lui dit de ne prendre aucun breuvage qui pût la blesser et altérer sa santé, ou même la mettre en danger de sa vie; que dès que l'enfant serait né, il trouverait les moyens de s'en défaire. Il l'amusa ainsi jusqu'au terme de sa grossesse; et il ne la sut pas plus tôt en travail, qu'il envoya des gens sûrs pour assister à ses couches et la surveiller. Ils avaient ordre, si elle accouchait d'une fille, de la remettre entre les mains des femmes; si c'était un fils, de le lui apporter sur-le-champ, en quelque lieu qu'il fût. Elle accoucha d'un fils, pendant que Lycurgue était à souper avec les magistrats. Ses serviteurs entrèrent dans la salle, et lui ayant présenté l'enfant, il le prit entre ses bras, et dit aux assistants : « Spartiates, voilà le roi qui nous est né. » Aussitôt il le plaça sur le siége du roi, et le nomma Charilaüs, parceque tous ceux qui étaient présents témoignèrent la plus grande joie [1], et louèrent la grandeur d'ame et de justice de Lycurgue. Il n'avait régné en tout que huit mois; mais il conserva toujours l'estime de ses concitoyens, et la plupart lui obéissaient bien plus par respect pour sa vertu, que par crainte de la grande autorité dont il jouissait comme tuteur du roi. Il eut cependant des envieux, qui voulurent profiter de sa jeunesse pour s'opposer à son avancement. Ils avaient à leur tête les parents et les amis de la mère du roi, qui croyait avoir été jouée. Léonidas, frère de la reine, l'ayant un jour insulté avec beaucoup d'audace, lui dit qu'il savait très bien qu'il régnerait. Il voulait, par cette calomnie, le rendre suspect et prévenir les esprits contre lui, afin que, si le jeune prince venait à mourir, on accusât Lycurgue de s'en être défait. La mère de Charilaüs, de son côté, faisait courir les mêmes bruits. Le chagrin qu'il en eut, et la crainte des événements toujours incertains, le déterminèrent à s'éloigner, pour se mettre à l'abri de tout soupçon; il prit le parti de voyager, jusqu'à ce que son neveu eût un fils qui pût lui succéder.

IV. Il partit donc, et alla d'abord en Crète, où il observa avec soin le gouvernement, et eut de fréquentes conférences avec les personnes qui avaient le plus de réputation. Il approuva fort quelques unes de leurs lois, et les recueillit pour en faire usage quand il serait de retour à Sparte (10); il en rejeta d'autres. Il y avait alors en Crète un homme renommé par sa sagesse et sa science politique, à qui Lycurgue persuada, par ses prières et par ses témoignages d'amitié, d'aller s'établir à Lacédémone. Il se nommait Thalétas, et était poëte lyrique (11); mais, en paraissant ne composer que des pièces de chant, il se conduisait réellement en habile législateur. Toutes ses odes étaient autant d'exhortations à l'obéissance et à la concorde; soutenues du nombre et de l'harmonie, pleines à la fois de douceur et de véhémence, elles adoucissaient insensiblement les esprits des auditeurs, leur inspiraient l'amour des choses honnêtes, et faisaient cesser les haines qui les divisaient. Il prépara ainsi en quelque sorte les voies à Lycurgue pour l'instruction des Lacédémoniens. De Crète, Lycurgue fit voile pour l'Asie. Comme un médecin compare des corps sains et robustes avec des corps faibles et malsains, il voulait, dit-on, comparer les mœurs simples et austères des Crétois avec la vie voluptueuse et délicate des Ioniens (12), et connaître, par ce parallèle, les différences que les mœurs mettent dans les gouvernements. Ce fut là vraisemblablement qu'il connut, pour la première fois, les poésies d'Homère (13), qui étaient entre les mains des descendants de Cléophyle (14); et jugeant que la morale et la politique qu'elles renferment ne sont pas moins utiles que ses fictions et ses contes sont agréables (15), il s'empressa de les copier, et les réunit en un seul corps pour les porter en Grèce. Ces poésies y étaient déja faible-

[1] Charilaüs, *joie du peuple*.

ment connues, et quelques personnes en avaient des parties détachées, qui se répandaient de côté et d'autre. Mais Lycurgue fut le premier qui les fit généralement connaître (16). Les Égyptiens croient que Lycurgue a aussi voyagé chez eux ; et qu'entre leurs institutions, ayant surtout admiré celle qui sépare les gens de guerre de toutes les autres classes du peuple (17), il la transporta à Lacédémone, où il fit une classe à part des ouvriers et des artisans, et établit ainsi la forme de gouvernement la plus noble et la plus pure. Quelques historiens sont d'accord sur ce point avec ceux d'Égypte (18); mais qu'il ait été dans la Libye et dans l'Ibérie, qu'il ait pénétré jusque dans l'Inde pour y converser avec les gymnosophistes (19), je ne sache d'autre écrivain qui l'ait dit qu'Aristocratès de Sparte, fils d'Hipparque.

V. Cependant les Lacédémoniens, fâchés de son absence, lui envoyèrent plusieurs députations pour le prier de revenir, parcequ'ils avaient des rois qui ne différaient du simple peuple que par leur titre et par les honneurs; au lieu qu'ils reconnaissaient dans Lycurgue le talent naturel de commander, et le pouvoir de gagner les esprits. Les rois eux-mêmes desiraient son retour, espérant que sa présence servirait de frein à la licence et à l'indocilité du peuple. Ayant trouvé à son retour les esprits si bien disposés, il entreprit tout de suite de changer la forme entière du gouvernement : persuadé que des lois partielles n'auraient aucune utilité, et qu'il fallait, comme dans un corps mal constitué et plein de maladies, détruire par des remèdes convenables ses humeurs vicieuses, afin de changer son tempérament, et lui prescrire ensuite un régime tout nouveau.

VI. Plein de ce projet, il alla d'abord à Delphes pour consulter Apollon, offrit à ce dieu un sacrifice, et reçut cette réponse célèbre, par laquelle la Pythie le déclarait l'ami des dieux, et un dieu même plutôt qu'un homme (20). Elle ajouta qu'Apollon lui accordait la demande qu'il lui avait faite de donner de bonnes lois à son pays, et qu'il y établirait le meilleur de tous les gouvernements. Encouragé par ces oracles, il ne fut pas plus tôt à Sparte, qu'il s'ouvrit de son dessein aux premiers de la ville, et les pressa de le seconder. Il s'était d'abord adressé secrètement à ses amis, en avoit peu à peu gagné d'autres, et enfin il était parvenu à en intéresser un grand nombre au succès de son entreprise. Quand il crut le moment favorable, il ordonna à trente des plus considérables de se rendre en armes, le lendemain à la pointe du jour, sur la place publique, afin d'en imposer par la crainte à ceux qui voudraient lui résister. De ces trente, l'historien Hermippus[1] nomme les vingt les plus distingués; celui qui eut le plus de part à tout ce qu'il fit, et qui l'aida davantage dans l'établissement de ses lois, se nommait Arthmiadas. Au commencement du tumulte que cette démarche causa, Charilaüs, qui craignit qu'on n'en voulût à sa personne, s'enfuit dans le temple qu'on appelle Chalcioicos (21) : mais ensuite, instruit des vrais desseins de Lycurgue, rassuré d'ailleurs par les serments qu'on lui fit, il sortit du temple ; et comme il était naturellement doux, il entra dans les vues de son oncle. Sa douceur fit dire un jour à Archélaüs, son collègue dans la royauté, devant qui on louait la bonté de ce jeune prince : « Comment Charilaüs ne serait-il pas bon, lui » qui n'est pas méchant envers les méchants mêmes (22)? »

VII. De tous les nouveaux établissements que fit Lycurgue, le premier et le plus important fut celui du sénat. Ce corps, qu'il unit aux rois, dont l'autorité eût été sans cela trop grande, et qu'il investit d'un pouvoir égal à celui de la royauté, fut, dit Platon, la principale cause de la sagesse du gouvernement et du salut de l'état. Il avait flotté jusqu'alors dans une agitation continuelle, poussé tantôt par les rois vers la tyrannie, et tantôt par le peuple vers la démocratie; le sénat, placé entre ces deux forces opposées, fut comme un lest et un contre-poids qui les maintint en équilibre, et donna au gouvernement l'assiette la plus ferme et la plus assurée (23). Les vingt-huit sénateurs dont il était composé se rangeaient du côté des rois, quand il fallait arrêter les progrès de la démocratie; et ils fortifiaient le parti du peuple, pour empêcher que le pouvoir des rois ne dégénérât en tyrannie. Il fixa, suivant Aristote, le nombre des sénateurs à vingt-huit, parceque des trente citoyens qu'il s'était d'abord associés, il y en eut deux à qui la peur fit abandonner l'entreprise. Mais Sphérus (24) assure que dès le commencement il ne fit part de son projet qu'à vingt-huit personnes. Peut-être en cela eut-il égard à la propriété de ce nombre, qui, composé de sept multiplié par quatre, est un nombre plein, et forme, après six, le premier nombre parfait, parcequ'il est égal à ses parties (25). Pour moi, je croirais qu'il les fixa à vingt-huit, afin qu'en y ajoutant les deux rois le conseil fût composé de trente. Il mit tant d'importance à l'établissement de ce sénat, qu'il rapporta de Delphes, uniquement pour ce corps, un oracle appelé Rhétra, lequel était conçu en ces termes : « Quand tu auras bâti un temple à Jupiter » Sillanien et à Minerve Sillanienne (26) ; que tu » auras divisé le peuple par tribus et établi un sé» nat de trente membres, en y comprenant les » deux rois, tu tiendras, suivant les temps, le » conseil entre le Babyce et le Cnacion; tu conser-

[1] Auteur des Vies des philosophes et des législateurs.

» veras le pouvoir de prolonger ou de congédier » l'assemblée; et tu laisseras au peuple le droit » de confirmer ou d'annuler ce qui aura été pro- » posé (27). » Le Babyce et le Cnacion sont maintenant appelés l'Eurotas; mais, selon Aristote, le Cnacion est le fleuve, et le Babyce le pont; car les Lacédémoniens tenaient leurs assemblées entre le pont et la rivière (28), dans un espace où il n'y avait ni bâtiment, ni portique orné de peintures. Lycurgue était persuadé que ces ornements ne servaient pas à faire trouver de bons conseils; qu'ils y nuisaient plutôt, en suggérant des pensées inutiles, des sentiments d'orgueil et de vanité, à ceux qui, assemblés pour délibérer sur les affaires publiques, s'amusent à considérer des statues, des tableaux et des décorations, telles qu'on en met sur nos théâtres pour l'embellissement de la scène.

VIII. Dans les assemblées publiques, aucun particulier n'avait le droit de mettre en avant des sujets de délibération; les deux rois et les sénateurs les proposaient, et le peuple avait le pouvoir de les rejeter ou de les confirmer. Dans la suite, comme le peuple, en ajoutant ou en retranchant aux décrets du sénat, parvenait souvent à les altérer, ou même à les dénaturer entièrement, les rois Polydore et Théopompe ajoutèrent à l'oracle que nous venons de citer, l'article suivant: « Si le » peuple change ou corrompt les décrets, que les » sénateurs et les rois se retirent; » c'est-à-dire qu'ils rompent l'assemblée; et qu'au lieu de confirmer ses décisions, ils annulent ce qu'elle aura altéré et falsifié dans les propositions du sénat. Ces rois persuadèrent aux citoyens que cet article avait été ajouté par ordre du dieu même, comme on le voit dans ce passage de Tyrtée:

Ils nous ont rapporté la réponse sacrée
Que prononça du dieu la prêtresse inspirée:
« Que dans Sparte toujours on laisse les deux rois
» Présider le sénat qui propose les lois;
» Et que les citoyens, pleins de respect pour elles,
» De ces oracles saints soient les échos fidèles (29). »

IX. C'est ainsi que Lycurgue avait tempéré la forme du gouvernement. Mais, dans la suite, on reconnut que les trente sénateurs formaient une oligarchie absolue, dont le pouvoir démesuré menaçait la liberté publique. On lui donna pour frein, comme dit Platon, l'autorité des éphores, qui furent établis environ cent trente ans après Lycurgue. Le premier, qui fut nommé par le roi Théopompe, s'appelait Élatus. La femme de ce prince lui ayant reproché, à cette occasion, qu'il laisserait à ses enfants la royauté moindre qu'il ne l'avait reçue: « Au contraire, lui répondit-il, je la » leur laisserai d'autant plus grande qu'elle sera » plus durable (30). » En effet, en lui ôtant ce qu'elle avait de trop, il la mit à l'abri de l'envie et des dangers qu'elle attire (31). Aussi, les rois de Sparte ne furent-ils pas exposés à tout ce qu'éprouvèrent, de la part de leurs sujets, les rois de Messène et d'Argos, pour n'avoir jamais voulu rien relâcher de leur puissance en la rendant plus populaire. Rien ne fait plus éclater la sagesse et la prévoyance de Lycurgue, que la considération des troubles et des maux politiques qui accablèrent les peuples de Messène et d'Argos, voisins et parents des Spartiates (32). Ils avaient eu les mêmes avantages que ces derniers, et même un meilleur sort dans le partage des terres (33): cependant ils ne furent pas long-temps heureux; l'abus de l'autorité dans les rois, et l'insubordination du peuple, plongèrent ces deux villes dans le désordre, et montrèrent quelle faveur particulière les dieux avaient faite aux Spartiates, en leur donnant un législateur qui avait su régler et tempérer leur gouvernement avec tant de sagesse: mais cela ne parut que dans la suite[1].

X. Le second et le plus hardi des établissements de Lycurgue fut le partage des terres. Il existait à cet égard, entre les citoyens, une si prodigieuse inégalité, que la plupart, privés de toute possession et réduits à la misère, étaient à charge à la ville, tandis que toutes les richesses se trouvaient dans les mains du plus petit nombre. Lycurgue, qui voulait bannir de Sparte l'insolence, l'envie, l'avarice, le luxe, et les deux plus grandes comme les plus anciennes maladies de tous les gouvernements, la richesse et la pauvreté, persuada aux Spartiates de mettre en commun toutes les terres, d'en faire un nouveau partage, de vivre désormais dans une égalité parfaite, enfin de donner toutes les distinctions au mérite seul, et de ne reconnaître d'autre différence que celle qui résulte naturellement du mépris pour le vice et de l'estime pour la vertu. Il procéda tout de suite à ce partage, divisa les terres de la Laconie en trente mille parts, qu'il distribua aux habitants des campagnes, et fit neuf mille parts de celles du territoire de Sparte, pour autant de citoyens. On a dit que Lycurgue n'avait fait que six mille parts de ces dernières, et que les trois autres mille furent ajoutées par le roi Polydore. D'autres prétendent que de ces neuf mille parts Lycurgue n'en fit que la moitié, et Polydore l'autre. Chaque part pouvait produire par an soixante-dix médimnes d'orge pour un homme, et douze pour une femme, avec du vin et d'autres liquides à proportion (34). Cette quantité parut suffisante pour les entretenir sains et bien portants, et pour fournir à tous leurs besoins. Quelques années après, Lycurgue, en revenant d'un voyage,

[1] Après la ruine des deux villes.

traversait la Laconie, qui venait d'être moissonnée; et voyant les tas de gerbes parfaitement égaux, il dit en souriant, à ceux qui l'accompagnaient, que la Laconie ressemblait à un héritage que plusieurs frères venaient de partager.

XI. Pour faire disparaître toute espèce d'inégalité, il entreprit aussi de partager les biens mobiliers. Mais prévoyant qu'on s'y prêterait avec peine s'il les ôtait ouvertement, il prit une autre voie, et attaqua indirectement l'avarice. Il commença par supprimer toute monnaie d'or et d'argent, ne permit que la monnaie de fer, et donna à des pièces d'un grand poids une valeur si modique, que, pour placer une somme de dix mines, il fallait une chambre entière, et un chariot attelé de deux bœufs pour la traîner (35). Cette nouvelle monnaie, une fois mise en circulation, bannit de Sparte toutes les injustices : quelqu'un, en effet, eût-il voulu voler, ravir ou recevoir pour prix de son crime ce qu'il lui était impossible de cacher, dont la possession ne pouvait exciter l'envie, et qui, mis en pièces, n'était plus bon à rien? car, lorsque ce fer avait été rougi au feu, les monnayeurs le trempaient, dit-on, par son ordre, dans le vinaigre, afin de lui ôter sa force et sa roideur, et de le rendre inutile à tout: ce fer, ainsi trempé, ne pouvait plus être ni battu, ni forgé.

XII. Ensuite il bannit de Sparte tous les arts frivoles et superflus; et quand même il ne les aurait pas chassés, la plupart seraient tombés avec l'ancienne monnaie, les artisans ne trouvant plus le débit de leurs ouvrages; car la nouvelle n'avait pas cours chez les autres peuples de la Grèce, qui n'en faisaient aucun cas, et qui même s'en moquaient. Ainsi les Spartiates ne pouvaient acheter aucune espèce de marchandises étrangères; il n'abordait pas même de vaisseau marchand dans leurs ports. On ne voyait dans la Laconie ni sophiste, ni diseur de bonne aventure, ni charlatan, ni marchand d'esclaves, ni orfèvre, ni joaillier, parcequ'il n'y avait point d'argent qui pût les attirer. Par-là le luxe, dépouillé de tout ce qui l'enflamme et lui sert d'aliment, se flétrit et tomba de lui-même; ceux qui possédaient le plus de biens n'eurent aucun avantage sur les pauvres; les richesses, n'ayant aucune issue dans le public, restaient nécessairement inutiles dans l'intérieur des maisons. Voilà pourquoi tous les meubles qui sont d'un usage journalier et indispensable, tels que les lits, les siéges et les tables, étaient chez eux très bien travaillés. On vante aussi la forme du gobelet lacédémonien appelé cothon, fort commode surtout pour l'armée, comme l'assure Critias (36). Sa couleur empêchait qu'on n'aperçût la malpropreté des eaux que les soldats sont quelquefois obligés de boire, et dont la vue les dégoûterait. Les ordures qui s'y trouvaient étant retenues par le rebord du gobelet, il ne venait à la bouche que ce qu'il y avait de pur. Ils durent cet avantage à leur législateur; car les artisans, forcés d'abandonner les ouvrages inutiles, mirent leur talent à perfectionner les choses nécessaires.

XIII. Lycurgue, dans le dessein de poursuivre encore davantage le luxe, et de déraciner entièrement l'amour des richesses, fit une troisième institution, qu'on peut regarder comme une des plus admirables; c'est celle des repas publics. Il obligea les citoyens de manger tous ensemble, et de se nourrir des mêmes viandes réglées par la loi. Il leur défendit de prendre chez eux leurs repas sur des lits somptueux et sur des tables magnifiques; de se faire servir par des cuisiniers et des officiers habiles, pour s'engraisser dans les ténèbres comme des animaux gloutons, et corrompre à la fois l'esprit et le corps, en s'abandonnant à toutes sortes de sensualités et de débauches, qui, comme de véritables maladies, obligent ensuite à de longs sommeils, à des bains chauds, à un repos fréquent et à des remèdes continuels. Ce fut un grand point pour Lycurgue d'y avoir réussi; mais un effet plus important encore de cette communauté de repas, c'était d'avoir mis les richesses hors d'état d'être volées, ou plutôt d'être enviées, comme le dit Théophraste (37); enfin de les avoir, pour ainsi dire, appauvries par la frugalité de la table; car il n'était plus possible de faire usage de sa magnificence, d'en jouir et de l'étaler, lorsque le pauvre et le riche mangeaient à la même table. Sparte était donc la seule ville du monde où se vérifiât ce qu'on dit communément, que Plutus est aveugle; il y était même renfermé comme une statue sans ame et sans mouvement. Il n'était permis à personne de manger chez soi, et d'arriver rassasié à ces repas communs. On y observait avec soin celui qui ne buvait et ne mangeait pas; et on lui reprochait publiquement son intempérance ou sa délicatesse, qui lui faisait mépriser la nourriture commune.

XIV. Aussi, de toutes les institutions de Lycurgue, ce fut, dit-on, celle qui irrita le plus les riches. Ils s'assemblèrent en grand nombre, crièrent contre lui, et s'emportèrent à un tel point, que Lycurgue, assailli de tous côtés à coups de pierres, s'enfuit précipitamment de la place publique. Il avait déja échappé à la foule qui le suivait, et il allait se réfugier dans un temple, lorsqu'un jeune homme nommé Alcandre, qui, sans avoir un mauvais naturel, était vif et emporté, s'étant obstiné à le suivre, l'atteignit enfin; et comme Lycurgue se tournait vers lui, il le frappa de son bâton et lui creva un œil. Lycurgue, sans se laisser abattre par la douleur, se tourne avec fermeté vers les ci-

toyens, et leur montre son visage tout sanglant et son œil crevé. A cette vue, pleins de honte et de confusion, ils livrent Alcandre à Lycurgue qu'ils reconduisent dans sa maison, en lui témoignant toute leur peine de l'outrage qu'il venait de recevoir. Lycurgue, après les avoir remerciés, les congédie, fait entrer Alcandre chez lui; et sans le maltraiter, sans lui dire un mot de reproche, il fait retirer ses domestiques, et lui ordonne de le servir. Ce jeune homme, qui était bien né, fit, sans dire un seul mot, tout ce qui lui était commandé. Comme il était toujours auprès de Lycurgue, et qu'il observait chaque jour sa douceur, sa bonté, sa vie austère, sa constance infatigable dans les travaux, il conçut pour lui l'affection la plus vive, et disait à tous ses amis que Lycurgue, loin d'être dur et fier, était l'homme le plus traitable et le plus doux. Telle fut la punition d'Alcandre; Lycurgue se vengea de lui en faisant d'un jeune homme colère et opiniâtre un homme plein de sagesse et de modération. Lycurgue, en mémoire de cet accident, bâtit un temple à Minerve, sous le nom d'Optilétide, parceque les Doriens de ce pays-là appellent les yeux optiles. Quelques auteurs pourtant, entre autres Dioscoride, qui a fait un traité sur la république de Sparte, conviennent que Lycurgue fut blessé, mais qu'il ne perdit point l'œil, et que ce fut même en reconnaissance de sa guérison qu'il éleva ce temple à Minerve. Depuis cet accident, les Lacédémoniens ne portèrent plus de bâtons dans leurs assemblées.

XV. Ces repas publics, que les Crétois appellent andria, sont appelés phiditia par les Lacédémoniens; soit parcequ'ils cimentent entre eux la bienveillance et l'amitié, Phiditia étant mis pour philitia, par le changement de *d* en *l*; ou parcequ'ils accoutumaient à la frugalité et à l'épargne, qui en grec se dit *pheido*. Mais rien n'empêche de croire avec d'autres qu'ils ont ajouté la première lettre de ce mot, et qu'ils disent phiditia pour editia, du mot grec qui signifie manger. Les tables étaient chacune de quinze personnes, un peu plus ou un peu moins. Chaque convive apportait par mois une médimne de farine, huit mesures de vin (38), cinq livres de fromage, deux livres et demie de figues, et un peu de monnaie pour acheter de la viande. D'ailleurs, quand un citoyen faisait un sacrifice, ou qu'il avait été à la chasse, il envoyait à sa table les prémices de la victime, ou une portion de son gibier. C'étaient les deux seules occasions où il fût permis de manger chez soi, quand le sacrifice ou la chasse avaient fini trop tard; tous les autres jours il fallait se trouver aux repas publics. Pendant long-temps les Spartiates furent très exacts à s'y rendre; le roi Agis, au retour d'une expédition où il avait vaincu les Athéniens, envoya demander ses portions à la salle commune (39), pour souper avec sa femme: les polémarques (40) les lui refusèrent; et le lendemain Agis ayant, par dépit, manqué de faire le sacrifice pour la victoire, ils le condamnèrent à une amende.

XVI. Les enfants même allaient à ces repas; on les y menait comme à une école de tempérance, où ils entendaient des discours sur le gouvernement, et trouvaient des maîtres qui les raillaient avec liberté, qui leur apprenaient à plaisanter eux-mêmes avec finesse, et à supporter la raillerie; qualité qu'on croyait particulièrement convenable à un Lacédémonien. Si quelqu'un ne savait pas la souffrir, il pouvait demander qu'on s'en abstînt, et l'on cessait aussitôt. A mesure qu'ils entraient dans la salle, le plus âgé de l'assemblée leur disait, en leur montrant la porte: « Il ne sort rien par » là de ce qui se dit ici. » Un citoyen, pour être admis à ces repas, avait besoin de l'agrément des autres, et l'épreuve se faisait de cette manière. Chaque convive prenait une boule de mie de pain, qu'il jetait, sans rien dire, dans un vase que l'esclave qui les servait portait sur sa tête, à la ronde. Celui qui agréait le prétendant jetait simplement sa boule dans le vase; celui qui le refusait l'aplatissait fortement entre ses doigts. Cette boule aplatie avait le même effet que la fève percée dont on se servait pour condamner dans les tribunaux. Une seule de cette espèce suffisait pour faire refuser le candidat. On ne voulait admettre personne qui ne fût agréable à tous les convives. Celui qu'on avait ainsi refusé était appelé decaddé, parceque le vase où l'on jetait les boules s'appelait caddos.

XVII. Leur brouet noir était le mets qu'ils préféraient à tous les autres. Les vieillards, quand on leur en servait, se mettaient tous du même côté, et laissaient la viande aux jeunes gens pour manger le brouet (41). Un roi de Pont acheta exprès un cuisinier lacédémonien, pour qu'il lui en apprêtât; mais, lorsqu'il en eut goûté, il le trouva très mauvais. « Prince, lui dit le cuisinier, avant » de manger ce brouet, il faut s'être baigné dans » l'Eurotas (42). » Après avoir mangé et bu sobrement, ils s'en retournaient sans lumière. Il ne leur était pas permis de se faire éclairer ni dans cette occasion, ni dans aucune autre; on voulait par-là les accoutumer à marcher hardiment dans les ténèbres (43). Tel était l'ordre de leurs repas.

XVIII. Lycurgue ne voulut pas qu'on écrivît aucune de ses lois; il le défendit même par une de ces ordonnances appelées rhêtres. Il croyait que rien n'a plus de pouvoir et de force pour rendre un peuple heureux et sage, que les principes qui sont gravés dans les mœurs et dans les esprits des citoyens. Ils sont d'autant plus fermes et plus iné-

branlables, qu'ils ont pour lien la volonté, toujours plus forte que la nécessité, quand elle est la suite de l'éducation, qui fait pour les jeunes gens l'office de législateur. Quant aux contrats moins importants, et qui, ne regardant que des objets d'intérêt, changent souvent selon le besoin, il crut plus utile de ne pas les assujettir à des formalités écrites et à des coutumes invariables; mais de laisser aux gens instruits le soin d'y ajouter ou d'en retrancher ce que les circonstances leur feraient juger nécessaire (44) : car il rapportait toute sa législation à l'éducation des hommes ; et c'est pour cela que, comme nous venons de le dire, il avait défendu par une de ses ordonnances qu'il y eût des lois écrites.

XIX. Une seconde proscrivait toute magnificence ; elle ordonnait de n'employer que la cognée pour faire les planchers des maisons, et la scie pour les portes, avec défense de se servir d'aucun autre instrument. Épaminondas, en parlant de sa table, disait long-temps après que la trahison n'avait pas de prise sur un tel dîner (45). Lycurgue avait aussi pensé, bien avant lui, que le luxe et la superfluité ne peuvent prendre pied dans une maison ainsi construite. Quel homme en effet aurait assez peu de bon sens et de goût pour porter dans une maison si simple et même si grossière des lits à pieds d'argent, des tapis de pourpre, de la vaisselle d'or, et toute la somptuosité qui en est la suite? N'est-on pas au contraire forcé d'assortir les lits à la maison, les couvertures aux lits, et tous les autres meubles aux couvertures? C'est cette coutume de construire ainsi les maisons qui fit que l'ancien Léothychidas, roi de Sparte, ayant remarqué en soupant à Corinthe que le plancher de la salle était magnifiquement lambrissé, demanda à son hôte si dans son pays les arbres avaient naturellement cette forme.

XX. On rapporte une troisième ordonnance de Lycurgue, par laquelle il défendait aux citoyens de faire souvent la guerre aux mêmes ennemis, que l'habitude de se défendre aurait rendus plus aguerris. Aussi, dans la suite, blâma-t-on le roi Agésilas d'avoir, par ses fréquentes expéditions dans la Béotie, rendu les Thébains assez braves pour tenir tête aux Lacédémoniens; et, dans un de ces combats, Antalcidas le voyant blessé : « Vous recevez des Thébains, lui dit-il, le digne prix de » l'apprentissage que vous leur avez fait faire : sans » vous, ils n'auraient ni voulu ni su combattre. » Lycurgue appela ces trois ordonnances rhêtres, comme des oracles qui lui avaient été dictés par Apollon lui-même (46).

XXI. Persuadé que l'éducation des enfants était le plus beau et le plus important ouvrage d'un législateur, il crut devoir la préparer de loin, en réglant d'abord ce qui regardait le mariage et la naissance. Car il n'est pas vrai, comme le dit Aristote, que Lycurgue avait d'abord entrepris de réformer les femmes, mais qu'il y renonça, n'ayant pu refréner leur licence, ni réduire l'autorité excessive qu'elles avaient prise sur leurs maris, qui, obligés d'aller souvent à la guerre, étaient forcés de leur abandonner la conduite de leurs maisons, de les flatter beaucoup plus qu'il ne convenait, et de leur donner le titre de maîtresses (47). Au contraire, ce législateur prit d'elles tout le soin dont elles étaient susceptibles : il voulut que les filles se fortifiassent en s'exerçant à la course, à la lutte, à lancer le disque et le javelot, afin que les enfants qu'elles concevraient prissent une plus forte constitution [1] dans des corps robustes; et qu'elles-mêmes, endurcies par ces exercices, supportassent avec plus de courage et de facilité les douleurs de l'enfantement. Pour prévenir la mollesse d'une éducation sédentaire [2], il les accoutuma à paraître nues en public, comme les jeunes gens ; à danser, à chanter à certaines solennités en présence de ceux-ci, à qui, dans leurs chansons, elles lançaient à propos des traits piquants de raillerie lorsqu'ils avaient fait quelque faute, comme elles leur donnaient des louanges quand ils les avaient méritées. C'était un double aiguillon qui excitait dans le cœur de ces jeunes gens l'émulation du bien et l'amour de la vertu. Celui qui s'était vu louer pour quelque trait de courage, et dont le nom était célèbre parmi ces jeunes filles, s'en retournait tout glorieux des éloges qu'il avait reçus. Au contraire, les railleries mordantes que les autres avaient essuyées ne leur étaient pas moins sensibles que les remontrances les plus sévères : car cela se passait en présence de tous les citoyens, des sénateurs et des rois même. La nudité des filles n'avait rien de honteux, parce que la vertu leur servait de voile, et écartait toute idée d'intempérance. Cet usage leur faisait contracter des mœurs simples, leur inspirait entre elles une vive émulation de vigueur et de force, et leur donnait des sentiments élevés, en leur montrant qu'elles pouvaient partager avec les hommes le prix de la gloire et de la vertu (48). Aussi les femmes spartiates pouvaient-elles penser et dire avec confiance ce que Gorgo, femme de Léonidas, répondit à une femme étrangère qui lui disait : « Vous autres Lacédémoniennes, vous êtes les seules femmes qui » commandiez aux hommes. — C'est que nous » sommes les seules, répondit-elle, qui mettions » au monde des hommes. »

XXII. C'était aussi une amorce pour le mariage, que ces danses et ces exercices que les jeunes filles

[1] Mot à mot, *de plus fortes racines*.
[2] Mot à mot, *donnée à l'ombre*.

faisaient en cet état devant les jeunes gens, qui se sentaient attirés non par cette nécessité géométrique dont parle Platon (49), mais par une nécessité plus forte encore, celle de l'amour. Non content de cela, Lycurgue attacha au célibat une note d'infamie : les célibataires étaient exclus des combats gymniques de ces filles, et les magistrats les obligeaient, pendant l'hiver, de faire le tour de la place tout nus, en chantant une chanson faite contre eux, et qui disait qu'ils étaient punis avec justice pour avoir désobéi aux lois (50). Dans leur vieillesse, ils étaient privés des honneurs et des égards respectueux que les jeunes gens rendaient aux vieillards. De là vint que personne ne blâma ce qu'un jeune Lacédémonien dit à Dercyllidas, qui d'ailleurs était un général de grande réputation. Un jour qu'il entrait dans une assemblée, ce jeune homme ne se leva point pour lui faire place, et lui dit : « Tu n'as point d'enfants qui puissent » un jour me céder leur place. »

XXIII. Ceux qui voulaient se marier étaient obligés de ravir leurs femmes, qu'ils ne devaient prendre ni trop petites, ni trop jeunes, mais dans la force de l'âge et en état d'avoir des enfants. Lorsqu'un jeune homme avait enlevé une fille, celle qui avait ménagé le mariage la prenait chez elle, lui rasait la tête, lui donnait un habit et une chaussure d'homme, la faisait coucher sur une paillasse, et la laissait seule sans lumière. Le nouveau marié, qui n'était ni pris de vin, ni énervé par les plaisirs, mais sobre à son ordinaire, ayant toujours mangé à la table commune, se glissait auprès de la jeune fille, lui déliait la ceinture, et la portait dans un lit. Après avoir passé peu de temps auprès d'elle, il se retirait modestement dans la chambre où il avait coutume de coucher avec les autres jeunes gens. Il faisait toujours de même, passait les jours et les nuits avec ses camarades, et n'allait voir sa femme qu'avec précaution, et comme à la dérobée, pour n'avoir pas la honte d'être aperçu par ceux de la maison. La femme, de son côté, usait d'adresse pour lui ménager des occasions de venir la trouver sans être vu. Cela durait assez long-temps; et quelquefois des maris avaient des enfants, qu'ils ne s'étaient pas encore montrés en public avec leurs femmes. Cette difficulté de se voir, outre qu'elle les accoutumait à la tempérance et à la sagesse, entretenait encore leur vigueur et leur fécondité, conservait la vivacité de leur première ardeur, renouvelait leur amour, et prévenait la satiété d'un commerce habituel qui use le sentiment et les forces : en se quittant, ils se laissaient l'un à l'autre un reste de flamme qui entretenait en eux le desir de se revoir avec la même tendresse.

XXIV. Après avoir mis dans les mariages tant d'ordre et tant de réserve, il n'eut pas moins d'attention à en bannir cette vaine jalousie qui convient tout au plus à des femmes. Il leur fit regarder comme une chose honnête, non-seulement d'exclure du mariage la violence et le désordre, mais encore de permettre à ceux qu'on en jugerait dignes d'avoir des enfants en commun. Il se moquait de ceux qui, faisant du mariage une société isolée qui n'admet aucun partage, vengent par des meurtres et par des guerres le commerce qu'on a eu avec leurs femmes. Il était permis à un vieillard, mari d'une jeune femme, d'introduire auprès d'elle un jeune homme honnête, pour qui il avait de l'estime et de l'amitié, et de reconnaître, comme s'il était de lui, l'enfant qui naissait d'un sang généreux. De même un homme bien né, qui voyait à un autre une femme belle, sage, et mère de beaux enfants, pouvait la demander à son mari, pour avoir d'elle des enfants bien conformés, nés dans un excellent fonds, et qui des deux côtés sortît des parents les meilleurs et les plus honnêtes (51). D'abord Lycurgue prétendait que les enfants n'étaient pas en particulier à leurs pères, mais qu'ils appartenaient à l'état. Il voulait donc que les citoyens eussent pour pères, non des hommes vulgaires, mais les personnes les plus vertueuses. En second lieu, il taxait de sottise et de vanité les réglements des autres législateurs sur le mariage. Ils cherchent, disait-il, pour leurs chiennes et pour leurs juments les meilleurs chiens et les meilleurs étalons : ils les obtiennent de ceux qui les ont à force de prières ou à prix d'argent ; et leurs femmes, ils les renferment dans leurs maisons, ils les gardent avec soin, afin qu'elles n'aient des enfants que de leurs maris, quoique souvent ceux-ci soient imbéciles, infirmes ou décrépits. Mais n'est-ce pas, ajoutait-il, pour leur propre malheur que des pères contrefaits engendrent des enfants défectueux? Au contraire, ceux qui, nés de parents robustes, sont eux-mêmes bien faits et vigoureux, ne font-ils pas le bonheur de leurs parents (52)? Il était guidé en cela par des raisons prises de la nature et de la politique; et loin que ces usages rendissent les femmes aussi faciles qu'elles l'ont été dans la suite, l'adultère n'était pas même connu à Lacédémone. On cite à ce sujet le mot d'un ancien Spartiate, nommé Géradas, à qui un étranger demandait quelle peine on infligeait dans son pays aux adultères. « Mon ami, lui dit Géradas, il n'y a point chez nous d'adultère. — Mais » s'il y en avait? reprit l'étranger.—Il serait condamné, répondit Géradas, à payer un taureau » assez grand pour boire du haut du mont Taygète (53) dans l'Eurotas. — Mais, répliqua l'étranger, comment trouver un taureau si grand? » — Et comment, répondit Géradas en souriant,

» trouver à Sparte un adultère? » Voilà ce qu'on rapporte des réglements de Lycurgue sur les mariages.

XXV. Un père n'était pas maître d'élever son enfant. Dès qu'il était né, il le portait dans un lieu appelé Lesché (54), où s'assemblaient les plus anciens de chaque tribu. Ils le visitaient; et s'il était bien conformé, s'il annonçait de la vigueur, ils ordonnaient qu'on le nourrît, et lui assignaient pour son héritage une des neuf mille parts de terre. S'il était contrefait ou d'une faible complexion, ils l'envoyaient jeter dans un gouffre voisin du mont Taygète, et qu'on appelait les Apothètes (55). Ils pensaient qu'étant destiné dès sa naissance à n'avoir ni force ni santé, il n'était avantageux ni pour lui-même, ni pour l'état, de le laisser vivre. Les sages-femmes, pour éprouver leur constitution, ne les lavaient point avec de l'eau, mais avec du vin; car ceux qui sont épileptiques et maladifs ne pouvant, dit-on, soutenir la force de cette liqueur, tombent dans le marasme et meurent. Mais s'ils ont une complexion saine, le vin leur donne, pour ainsi dire, une trempe plus forte, et leur corps s'endurcit. Les nourrices, de leur côté, mettaient dans leur manière de les élever beaucoup de soin et d'art. Loin de les emmaillotter, elles leur laissaient l'entière liberté de leurs membres, leur donnaient une forme dégagée, les accoutumaient à n'être point délicats pour la nourriture, à se contenter des mets les plus simples, à ne s'effrayer ni des ténèbres ni de la solitude; à s'interdire les cris, la mauvaise humeur et les larmes; tous signes de faiblesse et de lâcheté (56) : aussi les étrangers achetaient-ils des nourrices de Lacédémone. Amycla, celle qui nourrit Alcibiade, était Spartiate; mais Périclès, au rapport de Platon, lui donna pour instituteur un esclave nommé Zopyre, qui n'avait rien au-dessus des gens de son état (57).

XXVI. Lycurgue n'avait pas voulu qu'on confiât les enfants de Sparte à des mercenaires, à des esclaves achetés à prix d'argent. Il n'était pas libre aux parents de les élever à leur fantaisie : dès qu'ils avaient atteint l'âge de sept ans, il les prenait, et les distribuait en différentes classes, pour être élevés en commun sous la même discipline, et s'accoutumer à jouer et à travailler ensemble. Il avait donné pour chef à chaque classe celui des jeunes gens qui avait le plus d'intelligence, et qui s'était montré le plus brave dans les combats. Les enfants avaient toujours l'œil sur lui; ils exécutaient tous ses ordres, et souffraient sans murmurer toutes les punitions qu'il leur imposait. Ainsi toute leur éducation n'était proprement qu'un apprentissage d'obéissance. Les vieillards assistaient à leurs jeux, et jetaient souvent entre eux des sujets de dispute et de querelle, afin de connaître à fond leur caractère, de juger s'ils auraient de la hardiesse, et s'ils seraient incapables de fuir devant l'ennemi. Ils n'apprenaient les lettres que pour le besoin (58); tout le reste de leur instruction consistait à savoir obéir, supporter les travaux et vaincre. A mesure qu'ils avançaient en âge, on les appliquait à des exercices plus forts; on leur rasait la tête, on les obligeait d'aller sans chaussure, et le plus souvent on les faisait jouer ensemble tout nus.

XXVII. Parvenus à l'âge de douze ans, ils ne portaient plus de tunique (59), et on ne leur donnait par an qu'un simple manteau. Ils étaient toujours sales, et ne se baignaient ni ne se parfumaient jamais, excepté certains jours de l'année où cette douceur leur était permise. Chaque bande couchait dans la même salle, sur des paillasses qu'ils faisaient eux-mêmes avec les bouts des roseaux qui croissent sur les bords de l'Eurotas, et qu'ils cueillaient en les rompant avec leurs mains, sans se servir d'aucun instrument. L'hiver, ils étendaient sur ces joncs des espèces de couvertures qu'ils appellent lycophrons (60), auxquelles on attribue la vertu d'échauffer. C'était à cet âge que ceux qui commençaient à acquérir de la réputation avaient des jeunes gens qui s'attachaient à eux et qui les suivaient partout (61). Les vieillards, de leur côté, les surveillaient davantage, se rendaient plus assidus à leurs exercices, à leurs combats et à leurs jeux. Ils le faisaient, non par manière d'acquit, mais avec autant d'intérêt que s'ils eussent été les pères, les maîtres et les instituteurs de tous ces enfants. Il n'y avait pas un seul instant, ni un seul endroit, où l'enfant qui faisait une faute ne trouvât quelqu'un qui avait soin de le reprendre et de le châtier. Outre cela, ils avaient pour gouverneur un des principaux et des plus vertueux citoyens (62), qui donnait pour chef à chaque bande le plus sage et le plus courageux d'entre les jeunes gens qu'ils appellent irènes. On donne ce nom à ceux qui depuis deux ans sont sortis de l'enfance, et celui de mellirènes [1] aux plus âgés des enfants.

XXVIII. Cet irène, âgé de vingt ans, commandait sa bande dans les combats; et pendant la paix il s'en servait comme d'esclaves pour faire le souper. Il ordonnait aux plus forts d'aller chercher le bois; les plus faibles apportaient les légumes qu'ils avaient dérobés ou dans les jardins, ou dans les salles des repas publics, en s'y glissant avec autant de précaution que d'adresse. S'ils étaient surpris, on les fouettait rudement pour avoir été négligents ou maladroits. Ils dérobaient également tout ce qu'ils pouvaient trouver de viande, étant fort habiles à saisir les occasions, quand ils voyaient

[1] Qui doivent être bientôt irènes.

quelqu'un dormir ou garder avec négligence. S'ils étaient pris sur le fait, on les punissait du fouet, et on les forçait de jeûner : ils ne faisaient même ordinairement qu'un léger repas, afin qu'obligés de fournir eux-mêmes à leurs besoins, ils devinssent nécessairement plus rusés et plus hardis. C'était surtout pour cette raison qu'on les laissait peu manger : un motif accessoire était de les faire croître; car le corps prend de la hauteur lorsque les esprits animaux n'ont pas à élaborer cette quantité de viandes dont le poids les captive et les déprime, ou ne les laisse s'étendre qu'en largeur. Ils s'élèvent alors facilement à cause de leur légèreté, et le corps devient élancé, parceque rien ne s'oppose à son accroissement (63). Cela contribue même à la beauté; des corps minces et déliés obéissent mieux à la nature, qui tend à leur donner une belle conformation. Au contraire, ceux à qui trop de nourriture donne un excès d'embonpoint lui résistent par leur pesanteur. On voit que les enfants dont les mères ont été purgées pendant leur grossesse sont plus beaux et ont la taille plus fine, parceque la matière dont leur corps est formé est plus légère, et cède plus facilement à la nature qui lui donne sa forme (64). Laissons à d'autres à en rechercher la cause. Au reste, ces enfants, quand ils dérobaient, craignaient si fort d'être découverts, qu'un d'eux, à ce qu'on rapporte, ayant pris un renardeau qu'il avait caché sous sa robe, se laissa déchirer le ventre par cet animal à coups d'ongles et de dents, sans jeter un seul cri, et aima mieux mourir que d'être découvert. Ce fait n'est pas incroyable, quand on voit encore aujourd'hui des enfants de Sparte expirer sous les verges, sur l'autel de Diane Orthia (65).

XXIX. Le souper fini, l'irène, étant encore à table, ordonnait à un des enfants de chanter; il proposait à un autre quelque question dont la réponse demandait de la réflexion et du jugement : par exemple, quel était le plus homme de bien de la ville; ce qu'il pensait d'une telle action. Par-là on les accoutumait, dès leur enfance, à juger les actions honnêtes, et à s'informer avec soin des mœurs des citoyens. L'enfant à qui l'on avait demandé quel était le meilleur ou le plus mauvais citoyen hésitait-il à répondre, on regardait son embarras comme la marque d'un naturel lâche, et qu'aucun sentiment d'honneur n'excitait à la vertu. La réponse devait être prompte, appuyée de sa raison ou de sa preuve, et énoncée en peu de mots. Celui qui répondait négligemment était puni par l'irène, qui le mordait au pouce. Souvent c'était en présence des vieillards et des magistrats qu'il leur infligeait les châtiments, afin qu'ils pussent juger s'il les punissait à propos et avec justice. On ne l'arrêtait jamais quand il les châtiait; mais après que les enfants s'étaient retirés, il était lui-même puni, s'il avait mis dans la peine trop de sévérité ou trop d'indulgence. Les jeunes gens qui s'étaient attachés à ces enfants partageaient leur bonne et leur mauvaise réputation; et l'on rapporte qu'un enfant qui se battait contre un autre ayant laissé échapper un cri qui prouvait de la lâcheté, son ami fut mis à l'amende par les magistrats. L'amour était si chaste à Lacédémone, que les femmes les plus honnêtes s'attachaient aussi à de jeunes filles; mais ces attachements ne produisaient aucune jalousie : il était plutôt une source d'amitié entre ceux qui aimaient les mêmes personnes; ils travaillaient à l'envi avec le plus grand zèle à qui rendrait son ami plus vertueux.

XXX. Ils formaient les enfants à une manière de parler vive et piquante, assaisonnée de grace, et qui renfermât beaucoup de sens en peu de paroles. Lycurgue, comme nous l'avons déja dit, avait donné à sa monnaie de fer un grand poids et peu de valeur : il fit tout le contraire pour *la monnaie* du discours; il voulut que, dans un petit nombre de mots simples, elle contînt des pensées d'un grand prix. Il accoutumait les enfants, par une longue habitude du silence, à être sentencieux et serrés dans leurs réparties. De fréquentes débauches énervent et rendent stériles ceux qui s'y livrent : de même l'intempérance de la langue rend le discours lâche et vide de sens. Un Athénien se moquait un jour devant Agis, roi de Sparte, des courtes épées des Lacédémoniens, et disait que les bateleurs les escamotaient[1] facilement en plein théâtre. « C'est cependant avec ces épées si courtes, lui » répondit Agis, que nous atteignons nos enne- » mis. » Pour moi, je trouve que le style laconique, malgré sa briéveté, va droit au but, et frappe ceux qui l'écoutent. Lycurgue était lui-même très concis et très sentencieux dans son langage, à en juger par les réponses qu'on a conservées de lui; telle est celle-ci sur le gouvernement, à un homme qui lui conseillait d'établir la démocratie à Lacédémone : « Commence, lui dit-il, par l'établir » dans ta maison. » Cette autre sur les sacrifices, quand on lui demanda pourquoi il n'avait prescrit que des victimes si petites et de si peu de valeur. « Afin, dit-il, que nous ayons toujours de quoi » honorer les dieux. » Celle-ci encore sur les combats : « Je n'ai défendu aux citoyens que les com- » bats où l'on tend les mains. » On cite de lui d'autres réponses semblables, tirées de ses lettres aux Spartiates : « Vous me demandez comment » nous repousserons les incursions de nos enne- » mis; ce sera en demeurant toujours pauvres, et » ne voulant pas avoir plus de bien l'un que l'au-

[1] Il y a dans le grec, *les avalaient*.

» tre. » Ils lui avaient demandé s'il entourerait Lacédémone de murailles : « Une ville, leur ré- » pondit-il, n'est jamais sans murailles quand elle » a dans son enceinte de vaillants citoyens. » Au reste, on ne peut assurer que ces lettres et d'autres semblables soient de lui. Les Lacédémoniens étaient ennemis de longs discours, comme le prouvent les bons mots que je vais rapporter. Un homme disait un jour à contre-temps de fort bonnes choses : « Mon ami, lui dit le roi Léonidas, vous tenez » hors de propos de fort bons propos. » On demandait à Charilaüs, neveu de Lycurgue, pourquoi ce législateur avait fait si peu de lois : « C'est, ré- » pondit-il, qu'il faut peu de lois à ceux qui par- » lent peu. » On blâmait le sophiste Hécatée de ce qu'admis à un de leurs soupers, il avait passé tout le temps du repas sans rien dire. « Celui qui sait » parler, dit Archidamidas, sait aussi quand il doit » le faire. » Voici des exemples de ces reparties piquantes et assaisonnées de grace, dont j'ai parlé plus haut. Démarate, importuné par les questions déplacées d'un fâcheux qui lui demandait sans cesse quel était le plus homme de bien de Lacédémone, lui répondit : « C'est celui qui te ressemble » le moins. » On louait un jour les Éléens devant Agis, sur l'équité de leurs jugements aux jeux olympiques : « Belle merveille, dit-il, que les » Éléens soient en cinq ans justes un jour (66) ? » Un étranger qui voulait prouver son affection pour les Spartiates disait que, dans son pays, on l'appelait l'ami des Lacédémoniens. « Il vaudrait mieux, » lui dit Théopompe, qu'on vous appelât l'ami de » vos concitoyens. » Un rhéteur athénien traitait les Spartiates d'ignorants : « Vous avez raison, lui » dit Plistonax; nous sommes les seuls qui n'ayons » appris de vous rien de mal. » On demandait à Archidamidas combien ils étaient de Spartiates : « Assez, répondit-il, pour chasser les méchants. » Leurs plaisanteries même peuvent faire juger de l'habitude qu'ils avaient de ne rien dire d'inutile, et de ne laisser échapper aucune parole qui ne renfermât un sens profond. On proposait à un Spartiate d'aller entendre un homme qui imitait parfaitement le rossignol : « J'ai, dit-il, entendu le » rossignol même. » Un autre, après avoir lu cette épitaphe :

Tandis qu'ils éteignaient l'ardente tyrannie,
Au pied de Selinunte ils perdirent la vie.

« Ils méritaient la mort, dit-il, pour avoir éteint » la tyrannie, au lieu de la laisser brûler tout » entière[1]. » Un jeune homme offrait à un de ses amis des coqs qui se faisaient tuer en combattant : « Je ne veux point de ceux-là, lui dit-il, » mais de ceux qui tuent leurs adversaires. » Un autre voyant des hommes qui allaient en litière à la campagne : « A Dieu ne plaise, dit-il, que je » m'asseye jamais dans une place d'où je ne pour- » rais me lever devant un vieillard ! » Ce langage sentencieux et plein d'énergie a fait dire avec raison que laconiser, c'était moins s'appliquer aux exercices du corps qu'à l'étude de la sagesse.

[1] Je ne vois qu'un jeu de mot assez froid.

XXXI. On ne les instruisait pas avec moins de soin à faire des vers et des chansons, qu'à parler avec élégance et avec pureté. Il y avait dans leurs poésies une sorte d'aiguillon qui excitait le courage, leur inspirait un véritable enthousiasme, et les enflammait pour les belles actions. Le style en était simple et mâle ; les sujets graves, et propres à former les mœurs. C'était le plus souvent l'éloge de ceux qui étaient morts pour la défense de leur patrie, et dont on vantait le bonheur ; c'était la censure de ceux qui avaient montré de la peur, et dont on dépeignait la vie triste et malheureuse ; c'était, selon la convenance des âges, ou la promesse d'être un jour vertueux, ou le témoignage glorieux de l'être maintenant. Il ne sera pas hors de propos de rendre cela sensible par un exemple. Dans les fêtes publiques, tous les citoyens étaient divisés en trois chœurs, suivant les trois différents âges. Le premier, composé des vieillards, commençait ainsi :

Nous avons eu tous en partage;
Dans la jeunesse, le courage.

Le second, celui des jeunes gens, répondait :

Nous sommes tous dignes de vous;
N'en doutez pas, éprouvez-nous.

Le troisième, celui des enfants, finissait ainsi :

Nous aurons, vous pouvez le croire,
Plus de courage et plus de gloire (67).

En général, si l'on considère les poésies lacédémoniennes qui se sont conservées jusqu'à nous, et les airs militaires qu'ils chantaient sur la flûte quand ils marchaient à l'ennemi (68), on reconnaîtra que Terpandre (69) et Pindare ont eu raison d'associer la valeur avec la musique. Le premier a dit, en parlant de Lacédémone :

C'est là qu'on voit fleurir la brillante jeunesse,
Qu'on entend ces doux sons qu'enfantent mille voix ;
Et l'exacte équité, par ses utiles lois,
Fait régner l'abondance et mûrir la sagesse.

Pindare a dit de même :

Sparte unit à la fois le conseil des vieillards,
L'ardeur des jeunes gens, dignes enfants de Mars,
Le fer étincelant, la danse, la musique,
Les fêtes, les plaisirs, l'allégresse publique.

Ces deux poëtes nous représentent les Spartiates

aussi passionnés pour la musique que pour la guerre. En effet,

La musique s'accorde au son bruyant des armes,

a dit un de leurs poëtes. Avant le combat, leur roi sacrifiait toujours aux Muses (70), sans doute pour rappeler aux soldats l'éducation qu'ils avaient reçue et le jugement qu'on porterait d'eux, pour les animer, par ce souvenir, à braver les dangers, et à faire des actions dignes d'être célébrées.

XXXII. Dans ces occasions, on relâchait en faveur des jeunes gens la rigueur de la discipline; on ne les empêchait pas d'avoir soin de leur chevelure, d'orner leurs habits et leurs armes; on voyait avec plaisir qu'ils fussent gais et bouillants d'ardeur, comme de jeunes chevaux, dans un jour de bataille, hennissent et sont pleins de feu. Quoique, dès leur enfance, ils prissent soin de leurs cheveux, ils les soignaient encore davantage dans ces jours de danger; ils les parfumaient, et les séparaient en deux. Ils se souvenaient de ce mot de Lycurgue, qu'une longue chevelure augmente la beauté, et rend la laideur plus terrible. Leurs exercices étaient plus doux dans les camps que dans les gymnases, leur genre de vie moins dur, leur conduite moins sujette à être recherchée; et les Spartiates étaient le seul peuple au monde pour qui la guerre fût un délassement des travaux qui les y préparaient.

XXXIII. Quand leurs troupes étaient sous les armes, en présence de l'ennemi, le roi, après avoir sacrifié une chèvre, ordonnait à tous les soldats de mettre des couronnes sur leur tête, et aux musiciens de jouer sur la flûte l'air de Castor (71). Lui-même entonnait le chant qui était le signal de la charge. C'était un spectacle aussi majestueux que terrible, de les voir marcher en cadence, au son de la flûte, sans jamais rompre leurs rangs, sans donner aucun signe de crainte, et aller d'un pas grave et d'un air joyeux affronter les plus grands périls. Car il est vraisemblable que des hommes ainsi disposés ne sont agités ni par la crainte ni par la colère (72); qu'ils conservent une fermeté, une hardiesse et une assurance inébranlables, qui naissent de la confiance où ils sont que les dieux les protégent. Le roi marchait à l'ennemi, accompagné d'un de ceux qui avaient été vainqueurs à un des grands jeux de la Grèce (73). On raconte, à ce sujet, qu'un athlète lacédémonien refusa une somme considérable qu'on lui offrait, pour l'engager à ne pas combattre aux jeux olympiques. Il terrassa son adversaire; et quelqu'un lui ayant dit : « Quel si grand avantage retires-tu maintenant » de ta victoire? » il répondit en souriant : « Je » marcherai devant le roi en allant au combat. » Quand ils avaient vaincu et mis en fuite l'ennemi, ils ne le poursuivaient qu'autant qu'il fallait pour assurer la victoire. Ils s'arrêtaient alors, persuadés qu'il n'était ni généreux, ni digne d'un peuple de la Grèce, de tuer et de tailler en pièces des gens qui s'avouent vaincus en prenant la fuite. Cette conduite ne leur était pas moins utile qu'honorable : ceux qui combattaient contre eux, voyant qu'ils faisaient main basse sur tout ce qui résistait, et qu'ils épargnaient les fuyards, trouvaient plus d'avantage à fuir qu'à leur tenir tête.

XXXIV. Le sophiste Hippias dit que Lycurgue fut un grand homme de guerre, et qu'il se trouva à plusieurs expéditions (74). Philosthéphanus lui attribue la division de la cavalerie en compagnies qu'on appelait ulames, composées chacune de cinquante cavaliers qui se formaient en carré. Mais Démétrius de Phalère prétend qu'il ne fit jamais la guerre, et qu'il établit son gouvernement en temps de paix. Il est certain que l'institution de la trève qui s'observe pendant les jeux olympiques, et qu'on dit son ouvrage (75), prouve un caractère doux et pacifique. Aussi quelques écrivains, et entre autres Hermippus, disent-ils que Lycurgue n'avait pas eu d'abord la pensée de régler avec Iphitus ce qui regardait ces jeux; mais que, s'y étant trouvé par hasard dans ses voyages, il entendit derrière lui, pendant qu'il y assistait, comme la voix d'un homme qui lui témoignait sa surprise, et lui reprochait de ce qu'il n'obligeait pas ses citoyens de prendre part à une fête si solennelle. Il se tourna pour voir qui lui parlait; et n'ayant vu personne, il regarda cette voix comme un avertissement des dieux. Il alla sur-le-champ trouver Iphitus, régla avec lui les cérémonies des jeux, et leur donna plus d'éclat et de stabilité qu'ils n'en avaient eu jusqu'alors.

XXXV. L'éducation des Spartiates s'étendait jusqu'aux hommes faits : on ne laissait à personne la liberté de vivre à son gré. La ville même était comme un camp, où l'on menait le genre de vie prescrit par la loi, où chacun savait ce qu'il devait faire pour le public, où tous étaient persuadés qu'ils n'étaient pas à eux-mêmes, mais à la patrie. Lorsqu'ils n'avaient pas reçu d'ordre particulier, et qu'ils n'avaient rien à faire, ils surveillaient les enfants, leur enseignaient quelque chose d'utile, ou s'instruisaient eux-mêmes auprès des vieillards. Car une des plus belles et des plus heureuses institutions de Lycurgue, c'étoit d'avoir ménagé aux citoyens le plus grand loisir, en leur défendant de s'occuper d'aucune espèce d'ouvrage mercenaire (76). Ils n'avaient pas besoin de travailler, de se donner de la peine pour amasser des richesses qu'il avait rendues inutiles, et par conséquent méprisables. Les Ilotes labouraient les terres pour eux, et leur en rendaient un certain revenu. On raconte

qu'un Spartiate, se trouvant à Athènes un jour qu'on y rendait la justice, et ayant su qu'on venait de condamner, pour cause d'oisiveté (77), un citoyen qui s'en retournait chez lui fort triste, accompagné de ses amis qui partageaient sa peine, il pria ses voisins de lui montrer ce citoyen qui était puni pour avoir vécu en homme libre : tant ils regardaient comme une occupation basse et servile d'exercer des arts mécaniques, et de travailler pour amasser des richesses !

XXXVI. Les procès sortirent de Sparte avec l'argent. Comment auraient-ils pu subsister dans une ville où il n'y avait plus ni richesse ni pauvreté, d'où l'égalité avoit banni la disette, où la frugalité entretenait l'abondance? Tant qu'ils n'avaient point de guerre, ce n'était dans la ville que fêtes, que danses, que banquets, que parties de chasse, qu'exercices ou entretiens communs. Ceux qui avaient moins de trente ans n'allaient jamais au marché; ils faisaient faire par leurs parents, ou par la personne qui s'était attachée à eux, tout ce qu'il leur fallait pour leur ménage. Les vieillards eux-mêmes auraient eu honte de donner trop de temps à des soins de cette espèce, et de ne pas passer la plus grande partie du jour dans les gymnases, ou dans les salles destinées à la conversation. Ils s'y réunissaient pour s'entretenir de choses honnêtes; et jamais il n'y était question des moyens de trafiquer et de s'enrichir. Les sujets ordinaires de leurs conversations étaient l'éloge des belles actions et la censure des mauvaises; et ils le faisaient avec un ton de plaisanterie et de gaîté qui, sous le voile d'un léger badinage, cachait des instructions et des avis propres à corriger.

XXXVII. Lycurgue lui-même n'était pas d'une austérité qui ne se déridât jamais. Ce fut lui qui, au rapport de Sosibius (78), consacra dans les salles communes une petite statue du dieu Ris. Il voulait que la gaieté se mêlât à leurs repas et à leurs assemblées, comme le plus doux assaisonnement de leur travail et de leur table. En général, il accoutuma les citoyens à ne vouloir, à ne pas même savoir vivre seuls; mais à être toujours, comme les abeilles, unis pour le bien public, toujours rangés autour de leurs chefs, toujours hors d'eux-mêmes par une sorte de ravissement divin, par une ambition constante d'être tout entiers à leur patrie; et c'est un sentiment qu'il est aisé de reconnaître dans quelques unes de leurs paroles. Pédarète, n'ayant pas été nommé pour un des trois cents qui composaient le conseil, s'en retourna de l'assemblée plein de satisfaction et de joie de voir que Sparte avait trois cents citoyens meilleurs que lui. Pisistratidas avait été envoyé en ambassade avec d'autres Lacédémoniens auprès des généraux du roi de Perse, qui leur demandèrent s'ils venaient de leur chef, ou de la part de leur république : « Si nous réussissons, répondit Pisistratidas, c'est de la part de notre république : » sinon, c'est de notre chef. » Des Amphipolitains étant allés à Lacédémone, rendirent visite à Argiléonis, mère de Brasidas, qui leur demanda si son fils était mort en homme d'honneur et en digne Spartiate (79); ces étrangers lui donnèrent les plus grands éloges, et dirent que Sparte n'avait pas de citoyen aussi brave que lui : « Que dites- » vous là? leur dit Argiléonis. Brasidas était un » homme de cœur ; mais Lacédémone a bien d'au- » tres citoyens plus braves que lui. »

XXXVIII. Lycurgue, qui, comme nous l'avons dit, avait d'abord composé le sénat de ceux qui l'avaient secondé dans son entreprise, ordonna que dans la suite, à la mort d'un sénateur, on choisirait, pour le remplacer, le plus vertueux des citoyens qui auraient passé soixante ans. C'était sans doute le combat le plus glorieux et le plus digne d'envie que des hommes puissent avoir entre eux. Il ne s'agissait pas d'y choisir celui qui était supérieur à tous les autres par la force ou la légèreté; mais le plus sage et le plus vertueux entre les vertueux et les sages y remportait le prix de la vertu (80), pour toutes les époques de sa vie; et ce prix était une grande autorité dans la république, qui rendait maître de la vie, de la mort et de la réputation des citoyens, en un mot, de leurs plus grands intérêts. Voici quelle était la forme de leur élection : Le peuple s'assemblait sur la place publique : des hommes choisis s'enfermaient dans une maison voisine, d'où ils ne pouvaient voir personne ni en être vus; ils entendaient seulement le bruit du peuple, qui, dans ces élections comme dans toutes les autres affaires, donnait son suffrage par ses cris. Les compétiteurs n'étaient pas introduits tous à la fois dans l'assemblée ; ils passaient l'un après l'autre, dans un grand silence, selon le rang que le sort leur avait marqué. Les électeurs, enfermés dans la maison voisine, marquaient à chaque fois, sur des tablettes, le degré du bruit qu'ils avaient entendu ; et comme ils ne pouvaient savoir pour lequel des candidats il avait été fait, ils écrivaient : Pour le premier, pour le second, pour le troisième, et ainsi de suite, selon l'ordre où ils étaient entrés dans l'assemblée. Celui qui avait eu les acclamations les plus fortes et les plus nombreuses était déclaré sénateur (81). Aussitôt on le couronnait de fleurs, et il allait dans les temples rendre graces aux dieux, suivi d'une foule de jeunes gens qui lui donnaient à l'envi les plus grands éloges, et d'une troupe de femmes qui chantaient des hymnes en son honneur, et le félicitaient sur la vie vertueuse qu'il avait toujours menée. Chacun de ses parents

lui servait une collation, en lui disant : « La ville » honore ta vertu par ce banquet. » Après les avoir tous visités, il se rendait à la salle des repas publics, où les choses se passaient à l'ordinaire, excepté qu'on lui servait deux portions, dont il mettait l'une à part. Après le souper, ses parentes se trouvaient à la porte de la salle; il appelait celle qu'il estimait le plus, et lui donnait la portion qu'il avait gardée : il lui disait qu'il avait reçu cette portion comme un prix d'honneur, et qu'il la lui donnait de même. Les autres femmes la reconduisaient chez elle, en lui prodiguant les mêmes marques d'estime que son parent avait reçues.

XXXIX. On ne trouve pas moins de sagesse dans les lois de Lycurgue sur les funérailles. D'abord, pour bannir des esprits toute superstition, il permit d'enterrer les morts dans la ville (82); il ne défendit même pas de placer les tombeaux auprès des temples, afin d'accoutumer par-là les jeunes gens au spectacle et à la pensée de la mort; de leur apprendre à l'envisager sans crainte et sans horreur, à ne pas se croire souillés pour avoir touché un corps mort, ou pour avoir passé près d'un sépulcre. En second lieu, il défendit de rien enterrer avec les morts, et ordonna seulement qu'on les enveloppât d'un drap rouge et de feuilles d'olivier (83). Il n'était permis d'inscrire sur les tombeaux que les noms des hommes morts à la guerre, ou des femmes consacrées à la religion. Il borna à onze jours la durée du deuil : on le quittait le douzième, après avoir fait un sacrifice à Cérès : car il ne voulut pas les laisser un seul instant dans l'oisiveté et dans l'inaction. Il unissait toujours au devoir l'encouragement à la vertu ou l'horreur du vice, et remplissait toute la ville d'exemples vivants, au milieu desquels les citoyens étaient élevés; ils les avaient sans cesse devant les yeux, et étaient nécessairement conduits et formés au bien par la vue de ces grands modèles.

XL. Ce fut par le même motif qu'il ne permit pas indifféremment à tout le monde de voyager et de parcourir les pays étrangers, où les citoyens auraient pu contracter des habitudes et des mœurs licencieuses, et adopter sur le gouvernement des idées contraires à celles qu'il leur avait données. Il chassa aussi de Sparte tous les étrangers qui y venaient sans aucun but utile, et par un simple motif de curiosité; non qu'il craignît, comme l'a cru Thucydide, qu'ils adoptassent la forme de son gouvernement, et qu'ils apprissent à pratiquer la vertu; mais plutôt de peur qu'ils ne fussent pour les citoyens des maîtres du vice (84). En effet, avec les étrangers, il entre nécessairement dans une ville de nouveaux propos; ces propos produisent de nouveaux sentiments (85); et ces sentiments ne manquent jamais de faire germer une foule de passions et de goûts qui troublent l'ordre politique, comme, dans la musique, les faux tons détruisent l'harmonie. Il croyait donc qu'on devait défendre une ville de la corruption des mœurs, avec plus de soin qu'on n'en ferme les portes aux personnes infectées de maladies contagieuses.

XLI. Dans tout ce que nous avons vu jusqu'ici des lois de Lycurgue, nous ne trouvons aucune trace de l'injustice et de la violence qu'on leur reproche. Elles étaient, dit-on, très propres à inspirer du courage, mais fort peu capables de faire pratiquer la justice (86). Cette inculpation tombe sans doute sur ce qu'on appelait à Sparte l'embuscade, si toutefois cet établissement est de Lycurgue, comme le prétend Aristote. C'est là ce qui aura fait concevoir à Platon même la mauvaise opinion qu'il avait du gouvernement de Sparte, et de son législateur. Voici en quoi cette embuscade consistait. Les gouverneurs des jeunes gens envoyaient de temps en temps courir dans la campagne ceux à qui ils connaissaient le plus d'adresse et de prudence, et ne leur donnaient que des poignards avec les vivres nécessaires. Ces jeunes gens, se dispersant chacun de son côté, se tenaient pendant le jour cachés tranquillement dans des endroits couverts, et n'en sortaient qu'à la nuit pour se répandre dans les grands chemins, et égorger tous les Ilotes qu'ils rencontraient. Souvent même, en plein jour, ils tuaient dans les champs les plus forts et les plus robustes de ces esclaves. Thucydide, dans sa guerre du Péloponnèse, raconte que ceux d'entre les Ilotes que les Spartiates avaient affranchis à cause de leur courage, et qu'ils avaient conduits dans les temples pour remercier les dieux de leur liberté, disparurent bientôt après, au nombre de plus de deux mille, sans que personne ait jamais pu savoir comment ils étaient morts. Aristote dit même que les éphores, dès qu'ils étaient entrés en charge, déclaraient la guerre aux Ilotes, afin qu'il fût permis de les tuer. Les Spartiates les traitaient en tous temps avec la plus grande dureté; ils les forçaient de boire avec excès, et les menaient en cet état dans les salles où l'on mangeait, pour montrer aux jeunes gens combien l'ivresse était honteuse. Là ils les obligeaient de chanter des chansons obscènes, de danser d'une manière indécente et ridicule, et leur défendaient tout ce que ces amusements avaient de décent et d'honnête (87). Aussi, dans l'expédition que les Thébains firent long-temps après dans la Laconie (88), lorsqu'ils ordonnaient aux Ilotes qu'ils avaient faits prisonniers de chanter les poésies de Terpandre, d'Alcman (89) et de Spendon le Lacé-

[1] Liv. IV, c. 80.

démonien, ils s'y refusaient, en disant que leurs maîtres le leur avaient défendu. Lors donc qu'on a dit qu'à Lacédémone les hommes libres le sont autant qu'on peut l'être, et que les esclaves sont dans l'excès de l'esclavage, on a marqué avec assez de justesse la différence de ce gouvernement avec les autres. Pour moi, je pense que les Spartiates n'exercèrent ces cruautés que long-temps après Lycurgue, et surtout après ce grand tremblement de terre que Sparte éprouva, et dont les Ilotes profitèrent pour se soulever, de concert avec les Messéniens : révolte qui causa des maux affreux dans tout le pays, et mit la ville elle-même dans le plus grand danger où elle se fût jamais trouvée (90). Je ne saurais imputer à Lycurgue un établissement aussi horrible que celui de l'embuscade, quand je juge de son caractère par la douceur et la justice qu'il montra dans toute sa conduite, et auxquelles les dieux mêmes avaient rendu témoignage.

XLII. Lorsque ces principaux établissements se furent affermis par un assez long usage; que la forme du gouvernement eut pris assez de consistance pour pouvoir se maintenir et se conserver d'elle-même : alors comme Dieu, après avoir formé le monde, éprouva, dit Platon[1], une joie vive en lui voyant faire ses premiers mouvements; de même Lycurgue, charmé de la beauté et de la majesté de ses lois, ravi de les voir, pour ainsi dire, marcher seules et remplir leur destination, voulut, autant que le pouvait la prudence humaine, les rendre immuables et immortelles. Il assembla tous les citoyens, leur dit que son gouvernement était, sous tous les rapports, fait pour rendre le peuple vertueux, et pour assurer par-là son bonheur; qu'il restait un seul point, à la vérité le plus important de tous, mais qu'il ne leur communiquerait qu'après avoir consulté l'oracle d'Apollon. Il les exhorta à observer fidèlement les lois qu'il leur avait données, sans y rien changer ni altérer, jusqu'à son retour de Delphes; qu'alors il remplirait lui-même exactement ce que le dieu lui aurait ordonné. Ils lui promirent tous une entière obéissance, et le pressèrent de partir. Avant de les quitter, il fit prêter serment d'abord aux deux rois et aux sénateurs, ensuite à tous les citoyens, de maintenir, pendant tout le temps de son absence, la forme de gouvernement qu'il avait établie, et il partit. Arrivé auprès de l'oracle, il fit un sacrifice au dieu, et lui demanda si ses lois étaient assez bonnes pour faire le bonheur des Spartiates et les rendre vertueux. Apollon lui répondit que ses lois étaient parfaites, et que Sparte, tant qu'elle conserverait sa forme de gouvernement, effacerait la gloire de toutes les autres villes.

XLIII. Lycurgue mit cet oracle par écrit, et l'envoya à Lacédémone. Il fit ensuite un second sacrifice, embrassa ses amis et son fils; et, pour ne pas dégager ses citoyens du serment qu'ils avaient fait, il résolut de se laisser mourir. Il était à cet âge où l'homme, en conservant encore assez de force pour aimer la vie, est mûr aussi pour la quitter (91) : il se trouvait d'ailleurs dans la situation la plus heureuse où il pût espérer de parvenir. Il mourut donc en s'abstenant de manger, persuadé que la mort d'un homme d'état ne doit pas être inutile à la république, ni la fin de sa vie oisive; mais qu'on doit y reconnaître ses actions précédentes, et ses vertus (92). Il sentait aussi qu'après les grandes choses qu'il avait exécutées, sa mort mettrait le comble à son bonheur, et garantirait à ses concitoyens, qui avaient juré d'observer ses lois jusqu'à son retour, la durée de tous les biens qu'il leur avait procurés pendant sa vie (93). Il ne se trompa point dans ses conjectures : Sparte, pendant l'espace de cinq cents ans qu'elle observa les lois de Lycurgue, dut à la sagesse de son gouvernement, et à la gloire qui en fut le fruit, l'avantage d'être la première ville de la Grèce. Les quatorze rois qui suivirent depuis ce législateur jusqu'à Agis, fils d'Archidamus, ne firent aucun changement à ces lois; car l'établissement des éphores, loin de relâcher les ressorts du gouvernement, ne fit que les tendre davantage; il paraissait favorable au peuple, et servit à fortifier l'aristocratie (94).

XLIV. Mais sous le règne d'Agis, l'argent commença à se glisser dans Sparte, et l'argent donna entrée à l'avarice et à la cupidité. Ce changement vint de Lysandre (95), qui, incapable de se laisser prendre lui-même à l'appât de l'or, remplit sa patrie de l'amour des richesses et du luxe, et en y rapportant des sommes immenses d'or et d'argent qu'il avait tirées de la guerre, renversa toutes les lois de Lycurgue. Tant qu'elles furent en vigueur, Sparte parut moins une ville sagement gouvernée, que la maison bien réglée d'un homme sage et religieux : ou plutôt, comme les poëtes ont feint qu'Hercule avec sa peau de lion et sa massue parcourait l'univers pour châtier les voleurs et les tyrans, de même Sparte, avec une simple scytale (96) et un méchant manteau, commandait à toute la Grèce, qui se soumettait volontairement à son empire; elle détruisait les tyrannies et les puissances injustes qui opprimaient les villes; son seul arbitrage terminait les guerres, apaisait les séditions, et le plus souvent sans remuer même un bouclier; elle n'avait besoin que d'envoyer un ambassadeur, aux ordres duquel tous les peuples se soumettaient aussitôt; comme on voit les abeilles,

[1] In Tim., tom. III, p. 37.

à l'aspect de leur roi, se ranger avec empressement autour de lui : tant elle se fait respecter par la justice et la sagesse de son gouvernement! Je m'étonne après cela qu'on ait dit que les Lacédémoniens savaient obéir, mais qu'ils ne savaient pas commander ; et qu'on ait loué ce mot du roi Théopompe, à qui l'on disait que Sparte ne se maintenait que par le talent de ses rois pour gouverner. « C'est plutôt, répondit-il, par l'obéissance de ses citoyens. » Mais les peuples ne restent pas long-temps soumis à ceux qui ne savent pas commander; et la soumission des sujets est le fruit de la science des chefs. Celui qui conduit bien se fait bien suivre; et comme la perfection du talent de l'écuyer consiste à rendre un cheval doux et docile au frein, l'effet de la science d'un roi est aussi de former ses peuples à l'obéissance.

XLV. Les Lacédémoniens, non contents de persuader la soumission aux autres peuples, leur inspiraient encore le desir de les avoir pour chefs et de suivre leurs ordres. Les étrangers ne leur demandaient ni vaisseaux, ni argent, ni troupes, mais seulement un général spartiate; et quand ils l'avaient obtenu, ils lui obéissaient avec autant de respect que de crainte. C'est ainsi que les Siciliens obéirent à Gylippe, les Chalcidiens à Brasidas, et tous les Grecs d'Asie à Lysandre, à Callicratidas et à Agésilas (97). Ils regardaient ces généraux comme les réformateurs des peuples et des rois à qui on les envoyait; mais ils voyaient toujours dans Sparte la maîtresse des autres villes dans l'art de bien vivre et de bien gouverner. C'est, je crois, sur cela qu'est fondée la raillerie de Stratonicus, qui ordonnait aux Athéniens de célébrer des mystères et des fêtes religieuses, aux Éléens de donner des jeux publics, en quoi ils excellaient, et condamnait les Lacédémoniens à être châtiés pour les fautes que ces deux peuples auraient commises (98). Ce n'était là qu'une plaisanterie; mais Antisthène, le disciple de Socrate, voyant les Thébains s'enorgueillir de leur victoire de Leuctres, dit sérieusement qu'ils ressemblaient à des écoliers tout glorieux d'avoir battu leurs maîtres (99). Cependant l'objet principal de Lycurgue n'avait pas été de laisser sa ville en état de commander aux autres : persuadé que le bonheur d'une ville, comme celui d'un particulier, est le fruit de sa vertu et de l'harmonie de tous ses membres, il la régla et la disposa de manière que les citoyens, toujours libres, et se suffisant à eux-mêmes, se maintinssent aussi long-temps qu'il serait possible dans la pratique de la vertu (100). C'est aussi sur ce fondement qu'élevèrent leurs plans de république Platon, Diogène, Zénon (101), et tous ceux dont les ouvrages sur cette matière ont mérité des éloges : mais ils n'ont laissé que des écrits et des discours; et Lycurgue, dont nous n'avons ni discours ni écrits, a réellement établi une république inimitable. Convainquant d'erreur ceux qui prétendent que le sage, tel qu'il est défini par les philosophes, ne peut pas exister, il leur a fait voir une ville entière soumise aux règles de la philosophie; et par-là il a surpassé à juste titre la gloire de tous ceux qui ont établi des républiques parmi les Grecs (102).

XLVI. Voilà pourquoi Aristote a dit que, quoique Lycurgue reçoive à Sparte les plus grands honneurs, il n'a pas tous ceux qu'il avait mérités. Cependant on lui a élevé un temple, où tous les ans on lui offre des sacrifices comme à un dieu. On dit aussi que lorsque ses ossements furent rapportés à Lacédémone, la foudre tomba sur le lieu de sa sépulture (103); ce qui n'est arrivé à aucun autre des plus grands personnages, si l'on en excepte Euripide, qui mourut long-temps après en Macédoine, où il fut enterré près de la ville d'Aréthuse (104) : témoignage bien glorieux, et qui justifie les partisans de ce poëte, puisqu'il est le seul qui, après sa mort, ait eu la même distinction que l'homme le plus saint et le plus chéri des dieux. Lycurgue mourut, dit-on, à Cyrrha : Apollothémis prétend qu'il se fit porter en Élide; Timée et Aristoxène (105) assurent qu'il finit ses jours en Crète; ce dernier même ajoute que les Crétois montrent son tombeau dans le territoire et près du grand chemin de Pergamie. Il laissa, dit-on, un fils unique nommé Antiorus[1], qui mourut sans enfants, et en qui finit la race de Lycurgue : mais les parents et les amis de ce législateur formèrent une société qui subsista long-temps, et qui s'assemblait à certains jours qu'elle appelait Lycurgides. Aristocratès (106), fils d'Hipparque, dit que Lycurgue étant mort en Crète, ses hôtes brûlèrent son corps, et en jetèrent les cendres dans la mer. Il les en avait priés lui même, dans la crainte que, si elles étaient jamais rapportées à Lacédémone, les Spartiates ne prétendissent qu'il y était revenu, et que, se croyant par-là dégagés de leur serment, ils ne changeassent la forme de gouvernement qu'il avait établie. Voilà ce que j'avais à dire de Lycurgue.

NOTES

SUR LA VIE DE LYCURGUE.

(1) C'est le sentiment qu'a suivi l'abbé Lenglet-Dufresnoy dans ses *Tablettes chronologiques de l'Histoire universelle*. Iphitus était un descendant d'Hercule; et, suivant cet écrivain, il renouvela dans la Grèce, huit cent quatre-vingt-quatre ans avant J.-C., cent huit ans avant la première olympiade, les jeux olympiques. Il y avait donc eut

[1] Pausanias l'appelle Encosmus.

vingt-sept olympiades avant l'époque de ce renouvellement; mais, selon Aristomède, Phlégon, Syncelle et d'autres auteurs cités par M. Dacier, on ne compta pas ces anciennes olympiades, et on ne commença qu'à la vingt-huitième, où Corèbe fut vainqueur; ce qui fait qu'on ignore les noms de ceux qui avaient été couronnés aux vingt-sept premières olympiades. Callimaque n'en compte que treize avant celle de Corèbe. La première des nouvelles olympiades remonte, suivant les éditeurs d'Amyot, à l'an sept cent soixante-seize avant J.-C. C'est aussi le sentiment de M. Gebelin, *Hist. du Calend.*, pag. 170. Il croit que les Grecs durent cette institution aux Phéniciens, qui célébraient eux-mêmes à Tyr des jeux pareils en l'honneur d'Hercule Tyrien. C'était à leur Hercule que les Grecs en attribuaient le premier établissement.

(2) Toutes les guerres cessaient dans la Grèce durant la célébration de ces jeux; on promulguait solennellement le décret qui ordonnait la suspension de toute hostilité. Pausan., liv. V, c. XX. Des troupes qui auraient osé entrer dans l'Élide après cette promulgation auraient été condamnées à une amende de deux mines (cent quatre-vingts liv.) par chaque soldat. Thucydide, liv. V, c. XLIX. Cet armistice avait également lieu pendant la célébration des autres grands jeux, tels que les Pythiques, les Isthmiques et les Néméens.

(3) Le nom de Lycurgue a été commun à plusieurs personnages célèbres de la Grèce; en sorte qu'on ne peut pas conclure avec certitude que le Lycurgue dont ce palet portait le nom fût le législateur de Sparte. Une autre observation de M. Dacier pour prouver que Lycurgue n'avait pris aucune part à ce renouvellement des jeux olympiques, c'est que, si cela eût été, les Grecs, toujours si soigneux de recueillir tout ce qui pouvait contribuer à leur gloire, n'auraient pas négligé de fixer l'époque des commencements d'une fête si solennelle, qui servait à marquer les événements de leur histoire.

(4) Ératosthène de Cyrène, en Libye, fut un des plus savants hommes de son temps; ce qui le fit nommer le second Platon : historien, poëte et philosophe, il florissait sous Ptolémée Philopator, dont le prédécesseur, Ptolémée Évergète, l'avait fait venir d'Athènes en Égypte pour le mettre à la tête de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Il mourut dans la cent quarante-deuxième olympiade, vers l'an deux cent onze avant J.-C., âgé de quatre-vingts ans. —Plusieurs écrivains grecs ont porté le nom d'Apollodore : le plus célèbre est le grammairien d'Athènes, contemporain d'Ératosthène, et auteur d'un ouvrage de mythologie, sous le nom de *Bibliothèque*, qui contient un abrégé de l'histoire des dieux et des héros. Il avait composé, sur le même sujet, un autre ouvrage beaucoup plus étendu, et une description de la terre en vers.

(5) C'était cent trente ans avant la première olympiade. Ce calcul revient à celui de Strabon, qui, liv. X, regarde comme certain que Lycurgue vint cinq générations après Althémenès, celui qui mena une colonie en Crète, et qui, fils de Cissus, bâtit Argos dans le même temps que Patroclès, cinquième aïeul de Lycurgue, donna naissance à Sparte. D'après ce calcul, Lycurgue aurait vécu vers l'an du monde trois mille cent cinquante, près de neuf cents ans avant J.-C.

(6) Le dernier fut celui qui chassa du trône de Sparte son collègue Agésipolis, troisième du nom. — Ce Timée, différent du philosophe de Locres du même nom, était de Tauromininm en Sicile, et vivait du temps des premiers Ptolémées, sous Agathocle, tyran de Syracuse, qui l'exila, et qu'il diffama dans ses écrits. Il avait composé plusieurs ouvrages historiques dont Vossius a donné la liste, *de Hist. gr.*, liv. I, c. XII. Ce qu'il dit d'Homère peut être vrai, puisque ce poëte vivait aussi environ cent trente ans avant la première olympiade.

(7) Ce passage de Xénophon est tiré de son *Traité sur la République de Sparte*, d'où Plutarque a emprunté la plupart des choses qu'il rapporte dans cette Vie.

(8) Plutarque a eu tort de dire qu'Euthychidas avait compté entre Proclès et Lycurgue un degré de plus que n'en comptaient la plupart des anciens. Si son observation était bonne à quelque chose, ce ne serait qu'à montrer que, de son temps, on comptait les degrés en Grèce de la même manière qu'on les compte parmi nous. Il n'en avait pas toujours été ainsi : Éphore, qui a été omis par Plutarque, n'avait pas parlé de Lycurgue autrement qu'Euthychidas; et il avait fait profession de rapporter le sentiment commun, celui de la plupart des écrivains qui avaient donné la généalogie de Lycurgue telle que Plutarque l'a rapportée. *Acad. des Inscript.*, tom. VII, *Mémoires*, pag. 263. La voici tout entière depuis Hercule : Hercule, Hillus, Cléodéus, Aristomachus, Aristodémus, Patroclès ou Proclus (ce fut de celui-ci que la maison royale de Sparte fut appelée la maison des Procléides ou Patrocléides, jusqu'à Eurytion, qui lui donna le nom de maison des Eurytionides), Soüs; Eurytion, ou Euryphron, ou Eurypon; Prytanis, Eunomus, Polydecte et Lycurgue. Hérodote, liv. VIII, c. CXXXI, a oublié Soüs dans cette généalogie, et il met Eunomus pour fils de Polydecte. M. Larcher attribue ces deux fautes à la négligence des copistes d'Hérodote; elles sont rectifiées par Plutarque et par Pausanias, liv. III, c. VII.

(9) Les Ilotes, peuple de la Laconie, habitaient la ville maritime d'Hélos; ils furent vaincus par les Spartiates, qui les réduisirent en servitude. Tous les autres esclaves furent, de leur nom, appelés Ilotes. Le roi Soüs était collègue d'Agis Ier, et régnait vers l'an onze cent vingt-cinq avant J.-C. — Les Clitoriens, dont il est parlé ensuite, étaient un peuple d'Arcadie, dont la ville capitale s'appelait Clitore, du nom d'un de leurs rois. Il y avait, dit-on, près de cette ville, une fontaine dont l'eau donnait le plus grand dégoût du vin. Ovid., *Métam.*, liv. XV, v. 322.

(10) L'auteur du Mémoire que j'ai déja cité, note (8), croit que Plutarque s'est trompé sur le temps où il place les voyages de Lycurgue. Il pense que l'auteur que Plutarque a copié, et d'après lequel il rapporte la crainte qu'eut Charilaüs, faute d'être informé des vrais desseins de Lycurgue, et qui le fit se réfugier vers un autel qu'il ne quitta qu'après qu'on lui eut fait tous les serments qu'il voulut; que cet auteur, dis-je, ne parlait pas de ce prince, qui était alors trop jeune pour la conduite qu'on lui prête, mais du roi de l'autre famille qui régnait alors, c'est-à-dire d'Agésilas; et c'est peut-être à cause de la frayeur qu'il conçut au premier avis de l'entreprise de Lycurgue, autant que pour la protection qu'il lui donna ensuite, que les auteurs les plus anciens ont observé que ce fut sous son règne qu'arriva cette espèce de révolution, *ibid.*, p. 270. Un grand nombre d'auteurs, tels qu'Éphore, Callisthène, Aristote et Platon, disent tous que Lycurgue imita en bien des points le gouvernement de Crète. Mais, suivant Polibe, liv. VI, c. VIII, ils se sont tous trompés. A Sparte, dit-il, les terres sont partagées également entre tous les citoyens; les richesses en sont bannies; les rois y sont perpétuels, et le royaume y est héréditaire : c'est tout le contraire en Crète. Cependant, malgré l'autorité de Polybe, on peut croire que Lycurgue avait emprunté du gouvernement de Crète quelques établissements qui lui avaient paru bons. La conformité que nous aurons lieu de remarquer entre les lois de Minos et celles du législateur de Sparte ne permet pas de douter que ce dernier n'eût adapté à sa législation plusieurs des institutions de Minos; c'est le sentiment de Strabon, liv. XVI.

(11) C'est à tort que M. Dacier accuse ici Plutarque d'avoir confondu ce Thalétas, appelé aussi Thalès, avec le

célèbre Thalès de Milet, le fondateur de l'école ionienne. Plutarque ne dit rien qui prouve cette méprise : il ne met pas Thalétas au nombre des sept sages ; il dit seulement qu'il passait *là*, c'est-à-dire en Crète, pour un sage versé dans la politique. D'ailleurs, en lui donnant le titre de poëte-musicien, il fait entendre clairement qu'il ne parle point de Thalès le philosophe, à qui cette qualité ne pouvait convenir. D'ailleurs, Plutarque aurait-il pu tomber dans un anachronisme aussi considérable, que de faire contemporain de Lycurgue Thalès de Milet, qui n'a vécu que deux cents ans après ce législateur ? C'est à Thalétas qu'on rapporte le second établissement de la musique à Lacédémone. On ne doit pas être étonné des effets que Plutarque attribue aux chants harmonieux de Thalétas. Il fait remarquer, dans le *Traité de la Musique*, plusieurs exemples du pouvoir de cet art ; pouvoir dont nous avons montré toute la vraisemblance. Platon, cité par Plutarque dans le *Discours sur la Superstition*, dit que les dieux ont donné la musique aux hommes, moins pour flatter l'oreille et charmer les sens, que pour établir parmi eux l'ordre et la modération ; souvent, ajoute-t-il, faute d'éprouver l'influence des Muses et des Graces, l'ame se laisse entraîner dans le désordre ; elle perd son accord, son harmonie ; et la musique, qui survient à propos, la rétablit dans son ordre naturel.

(12) Les habitants de l'Asie-Mineure étaient, pour la plupart, des Ioniens qui s'y étaient établis environ mille ans avant J.-C. Ils y avaient passé de l'Attique, et ils donnèrent leur nom à tout le pays situé entre la Lydie et la Carie. L'époque de leur transmigration est antérieure à Lycurgue de cent cinquante ans. Ils étaient fameux dans toute la Grèce par leur vie molle et voluptueuse ; mais on peut douter que ces mœurs efféminées, qui leur avaient attiré ce décri général, remontent à une date aussi reculée que Plutarque le dit ici.

(13) Il dit vraisemblablement cela parcequ'il y avait des auteurs grecs qui prétendaient que Lycurgue avait vu Homère dans l'île de Chio ; mais l'opinion de Plutarque est plus sûre : Homère était mort avant la naissance de Lycurgue.

(14) Cléophyle avait été, dit-on, l'hôte d'Homère ; cependant Porphyre écrit que ce Cléophyle était ami de Pythagore. Si cela était, Lycurgue serait beaucoup moins ancien qu'on ne le suppose. Il y a apparence que ce second Cléophyle était un des descendants du premier. Il est vrai que dans Porphyre, *Vie de Pythagore*, il est nommé Créophylius, et ce pourrait être un personnage différent.

(15) Platon n'en jugeait pas de même, lui qui bannissait Homère de sa *République*, comme dangereux pour la jeunesse. Il est vrai que ce motif d'exclusion est principalement fondé sur les fables indécentes qu'il débite des dieux, et que Platon trouve contraires à la saine morale, et par conséquent à la véritable politique. Voyez le troisième livre de sa *République*. Mais toute l'antiquité a fait le plus grand cas des poésies d'Homère, même sous le rapport de la morale. On sait combien Alexandre les estimait ; et Horace ne craignait pas de les préférer aux écrits les plus célèbres de l'Académie et du Portique.

(16) Avant que Lycurgue eût réuni en un seul corps toutes les poésies d'Homère, on ne les avait que par morceaux détachés, qui portaient chacun le nom du sujet que le poëte y avait traité ; par exemple, la valeur de Diomède, la mort d'Hector : mais on ne doit pas en conclure que chaque poëme d'Homère ne soit qu'un assemblage de pièces cousues ensemble, qui n'ont entre elles aucune liaison, comme l'ont prétendu quelques auteurs. Il en était de même de l'Énéide, avant qu'elle fût publique ; les Romains en avaient des morceaux séparés, tels que l'éloge de Marcellus, les amours et la mort de Didon, la descente aux enfers. Conclurait-on de là que l'ouvrage de Virgile n'est pas un poëme régulier et complet ?

(17) Les Égyptiens étaient divisés en trois classes : les prêtres, les guerriers, et le reste du peuple. Le roi n'était jamais pris que dans l'une des deux premières classes. Les gens de guerre étaient bornés à cette profession, et ne pouvaient en exercer d'autre ; c'est ce que Lycurgue avait imité d'eux.

(18) Suivant Hérodote, liv. II, c. CLXVIII, il serait difficile de dire si cette institution avait été empruntée des Égyptiens, parcequ'elle était en usage chez les Thraces, les Scythes et d'autres Barbares, de qui les Grecs pouvaient l'avoir prise.

(19) Il n'est guère vraisemblable, en effet, que Lycurgue ait voyagé dans l'Inde : c'est le sentiment de M. Dacier ; cependant la raison que cet auteur en donne ne me paraît pas concluante. Comment Lycurgue, dit-il, serait-il passé dans les Indes, puisque Alexandre fut le premier qui ouvrit aux Grecs le chemin de cette partie du monde, plus de cinq cents ans après Lycurgue ? Mais il y a bien de la différence entre une expédition militaire semblable à celle d'Alexandre, et le voyage d'un particulier qui va dans un pays pour s'instruire. M. Dacier dit lui-même que Pythagore avait pris des gymnosophistes, philosophes de l'Inde, qui avaient une grande réputation de sagesse, le système de la métempsycose : système qu'il n'avait pu connaître qu'en conversant avec ces philosophes dans leur pays, où tous les anciens conviennent en effet qu'il avait voyagé. Or, Pythagore était antérieur au conquérant de l'Inde de plus de trois cents ans.

(20) On a souvent accusé les anciens législateurs d'avoir, par fanatisme ou par superstition, trompé les peuples qu'ils voulaient gouverner, en leur faisant croire qu'ils avaient reçu leurs lois de la divinité même ; mais c'est avec autant de légèreté que d'injustice qu'on leur a fait ce reproche. Ces hommes éclairés et judicieux avaient senti que s'ils ne parlaient aux hommes qu'en leur propre nom, ils n'auraient pas assez de pouvoir sur les esprits pour entraîner leur persuasion et leur obéissance. Les hommes se soumettent difficilement à une autorité purement humaine lorsqu'il s'agit de sacrifier une partie de leurs droits et de leur liberté, même pour assurer leur tranquillité personnelle : mais ils cèdent sans peine à une autorité suprême, et ils vont avec respect au-devant des lois qu'on leur propose au nom de la divinité. Ces sages législateurs voyaient aussi que la religion et l'intervention du ciel pouvaient seules donner à leurs lois un appui solide et en garantir la durée, parceque ces motifs, en commandant à la conscience, donnent à la loi la sanction la plus auguste, et sont le lien le plus durable de la soumission et de la sûreté publique. L'oracle cité par Plutarque est aussi dans Hérodote, liv. I, c. LXXV.

(21) Ce mot signifie *maison d'airain*, et venait, selon Suidas, ou d'un temple d'airain consacré à Minerve, ou des exilés de Chalcis, qui, s'étant réfugiés à Sparte, y bâtirent un temple à l'honneur de cette déesse, qui reçut elle-même ce surnom. Ce temple subsistait encore du temps de l'empereur Antonin.

(22) Ce n'est point une louange qu'Archélaüs donne au roi de Sparte. Une trop grande bonté, qui va jusqu'à épargner les coupables, est peut-être le plus grand défaut de ceux qui gouvernent. Un prince méchant n'a que ses propres vices ; un prince faible a les défauts de tous ceux qui l'approchent ; et ce sont toujours les méchants qui en profitent au préjudice des bons.

(23) L'équilibre des différents pouvoirs qui constituent un gouvernement est le grand œuvre des législateurs, et le but auquel ils ont tous tendu ; mais quel est celui qui a pu se flatter d'y être parvenu ? et cet heureux phénix n'est-il pas encore à trouver ? Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans une discussion qui me mènerait beaucoup trop loin ; je me

contenterai de dire que les anciens ont fort admiré cette institution de Lycurgue, en particulier Platon dans sa *huitième lettre*, et dans le *troisième livre des Lois*, d'où est tiré le passage que Plutarque a cité. Aristote, liv. II de ses *Politiques*, c. VII, blâme la perpétuité des sénateurs : il dit que la vieillesse du corps amenant celle de l'esprit, il n'est pas juste de confier la fortune et la vie des citoyens à des hommes qui ne sont plus en état de discuter les affaires. Il n'approuve pas non plus qu'ils ne fussent sujets à aucune responsabilité. Ce qu'il y avait de plus extraordinaire dans ce gouvernement, c'était la simultanéité des deux rois. Il est difficile qu'il ne s'établisse, entre deux princes dont l'autorité est égale, une jalousie et une rivalité, sources continuelles de troubles et de désordres. Elles en ont souvent causé à Sparte même; et ce n'est que la force des mœurs qui en a long-temps empêché ou suspendu les effets. Dès que l'altération des mœurs eut fait perdre aux institutions de Lycurgue leur influence primitive, ces deux rois firent naître des factions qui, dégénérant en guerres ouvertes, causèrent la ruine de Sparte. Je ne dois pas dissimuler néanmoins qu'Aristote, dans ce même ouvrage, liv. V, c. XI, attribue au partage de l'autorité entre les deux rois, la durée de ce gouvernement.

(24) Sphérus du Bosphore, disciple de Cléanthe, et contemporain des Ptolémées, avait écrit les *Vies* de plusieurs philosophes, en particulier celles de *Lycurgue* et de *Socrate*, et un *Traité de la république de Sparte*.

(25) Il y a peu d'apparence que cette raison soit entrée pour quelque chose dans les considérations qui déterminèrent Lycurgue à fixer à vingt-huit les membres du sénat. Cette doctrine des nombres n'avait pris faveur en Grèce que du temps de Pythagore, et je doute qu'elle fût même connue de Lycurgue. La raison que Plutarque ajoute tout de suite est plus naturelle.

(26) Ces surnoms de Jupiter et de Minerve ne sont pas connus d'ailleurs. Aussi M. Dacier propose-t-il d'y substituer ceux de Sellasien et Sellasienne, d'une ville de la Laconie, nommée Sellasia, qu'il place sur l'Eurotas, et qui, suivant Tite-Live, liv. XXXIV, c. XXVIII, était située sur la rivière d'Enonte. Le nom de *Rhétra*, donné à cet oracle, vient du mot grec qui signifie parler, et veut dire ici *parole par excellence*.

(27) Comme cet oracle est écrit en vieux dorique, qui était le dialecte des Lacédémoniens, Plutarque en ajoute l'interprétation en langue ordinaire. J'ai cru inutile de les traduire, puisqu'il en serait résulté un double emploi.

(28) Amyot traduit, *entre deux rivières*; et ses éditeurs disent que c'étaient l'Eurotas, et le Gnacion qui se jette dans ce fleuve.

(29) Tyrtée était un poëte lyrique que les Athéniens envoyèrent aux Spartiates, qui leur avaient demandé un général. Tyrtée, à la tête des troupes, récita des vers de sa composition, qui inspirèrent un tel courage aux Lacédémoniens, qu'ils remportèrent sur les Messéniens une victoire complète, et finirent par les assujettir.

(30) Plusieurs auteurs, et en particulier Hérodote, liv. I, c. LXV, croient que l'établissement des éphores est bien antérieur à Théopompe, et date du temps de Lycurgue; c'est aussi l'avis de Xénophon dans sa *République des Lacédémoniens*, c. VIII. M. l'abbé Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis*, après avoir cité les autorités pour et contre cette opinion, ajoute qu'il paraît que l'éphorat était une magistrature depuis long-temps connue de plusieurs peuples du Péloponèse, et entre autres des Messéniens : elle devait l'être des anciens habitants de la Laconie, puisque les éphores, à l'occasion des nouvelles lois de Lycurgue, soulevèrent le peuple contre lui. De plus, Lycurgue avait, en quelque façon, modelé la constitution de Sparte sur celle de Crète; or, les Crétois avaient des magistrats principaux qui s'appelaient *cosmes*, et qu'Aristote compare aux éphores de Lacédémone. Enfin, la plupart des auteurs ne parlent pas de l'éphorat comme d'une magistrature nouvellement instituée par Théopompe, mais comme d'un frein que ce prince mit à la puissance des rois. Il est donc très vraisemblable que Lycurgue laissa quelques fonctions aux éphores déja établis avant lui, et que Théopompe leur accorda des prérogatives qui firent ensuite pencher le gouvernement vers l'oligarchie.

(31) Aristote n'est pas, à cet égard, de l'avis de Platon; chose qui lui est assez ordinaire. « Ce qui regarde les » éphores, dit-il dans le liv. II de ses *Politiques*, c. VII, » n'est pas plus sagement réglé. Ces magistrats, qui ont la » plus grande autorité dans la république, sont tous pris » d'entre le peuple; en sorte que souvent ce sont les plus » pauvres citoyens qui s'y trouvent elevés, c'est-à-dire des » gens qui, pressés par la misère, se vendent à qui veut » les acheter.... Comme les éphores jouissent d'une autorité » presque égale à la tyrannie, les rois eux-mêmes sont » obligés de les ménager, et presque de leur faire la cour; » ce qui nécessairement nuit beaucoup au gouvernement, » et, d'aristocratique qu'il est, le fait dégénérer en démo- » cratie. Il faut avouer cependant que cette magistrature » sert à conserver la république. Le peuple, qui se voit » en possession de la charge la plus considérable de l'état, » se tient tranquille; et cette disposition, soit qu'il faille » l'attribuer à la sagesse du législateur, ou qu'elle soit » l'ouvrage de la fortune, est très avantageuse à la répu- » blique; car, afin qu'elle subsiste long-temps, il faut que » toutes ses parties desirent sa conservation et soient con- » tentes de leur état : or, c'est ce qu'on voit à Sparte. Les » rois ont intérêt à maintenir le gouvernement, par les » honneurs dont ils jouissent; les gens de bien trouvent » dans l'autorité qu'ils ont comme sénateurs une récom- » pense suffisante pour leur vertu; le peuple est content » de partager la dignité d'éphore.... Je voudrais seule- » ment que l'élection s'en fît d'une autre manière; car » celle qu'on suit est ridicule et puérile (*on la verra plus* » *bas*). D'ailleurs, quel inconvénient que les plus grandes » affaires soient jugées par des hommes souvent tirés de » la lie du peuple! N'eût-il pas été mieux qu'au lieu de » juger par leurs propres lumières, ils ne le fissent que » d'après les lois et une jurisprudence écrite? La manière » de vivre des éphores est encore en contradiction avec la » constitution publique. Ils mènent une vie voluptueuse » et dissolue, tandis que les lois, pour le reste des citoyens, » penchent à une sévérité outrée. » On pourrait inférer de ce passage, et d'un autre du même ouvrage, liv. V, c. XI, qu'Aristote approuvait le fond de cet établissement; mais qu'il lui aurait voulu une autre forme et une autre règle. Peut-être aurait-on obtenu les mêmes avantages de cette institution, sans les inconvénients qui l'accompagnaient, si l'on eût chargé le sénat de cette inspection sur les rois, prérogative dont les éphores abusèrent tant dans la suite, comme on le verra dans les *Vies d'Agis* et de *Cléomène*, rois de Sparte.

(32) Sparte, Argos et Messène avaient une origine commune, ayant été fondées toutes les trois par des descendants d'Hercule; Argos et Messène par les deux frères Téménus et Cresphonte, issus de ce héros; et Sparte par leurs deux neveux, Euristhène et Patroclès, fils d'Aristodémus. Strabon, liv. VIII. Platon, dans sa *huitième lettre*, dit que Lycurgue, homme juste et sage, avait fait voir qu'on peut éviter la tyrannie, et se renfermer dans les bornes du gouvernement monarchique; que ce législateur, voyant que les rois d'Argos et de Messène, ces villes parentes de Lacédémone, avaient fait dégénérer la royauté en tyrannie, et qu'ils avaient mis leur puissance et celle de leurs peuples sur le penchant de leur ruine, il craignit pour sa patrie le même malheur; et, pour y remédier, créa le sénat et le conseil des éphores, qui furent le salut de l'autorité

royale ; ce qui fait, ajoute ce philosophe, qu'elle se conserve depuis tant de siècles avec beaucoup de gloire, parcequ'à Sparte les lois dominent les hommes, au lieu d'être dominées par eux.

(33) Le territoire de Sparte était en général peu fertile, parcequ'il était coupé de plusieurs montagnes qui ne laissaient pas beaucoup de terres labourables. Mais la Messénie et l'Argolide étaient deux des plus riches pays de la Grèce, les plus abondants en sources et en ruisseaux, qui rendaient les terres fécondes et produisaient d'excellents pâturages. *Voy*. Strabon, liv. VIII.

(34) Des trois opinions que Plutarque rapporte sur le nombre de portions fixé par Lycurgue, il paraît, suivant l'observation de l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*, adopter la première ; cependant M. Barthélemy ne rejette point les deux autres, parcequ'il semble que, du temps de Polydore, il arriva quelque accroissement aux lots échus aux Spartiates. Un fragment des poëmes de Tyrtée nous apprend que le peuple de Sparte demandait alors un nouveau partage des terres. Enfin la conquête de la Messénie dut introduire parmi les Spartiates une augmentation de fortune. On traduit ordinairement le mot grec *médimne*, par boisseau ; mais cette évaluation est beaucoup trop petite. Le boisseau de Paris pèse vingt-une ou vingt-deux livres ; et la médimne, suivant l'estimation des éditeurs d'Amyot, contenait plus de quatre boisseaux de Paris. On sera peut-être étonné de la grande disproportion que Lycurgue avait mise entre la portion de l'homme et celle de la femme ; mais il faut se souvenir que l'homme est ici le chef de la famille, qui doit nourrir toute la maison.

(35) Les dix mines, dont chacune faisait cent drachmes, à dix-huit sous la drachme, valaient environ neuf cents livres de notre monnaie actuelle. En monnaie de fer, disent les nouveaux éditeurs d'Amyot, elles devaient faire un poids de mille six cents livres. M. Dacier observe que ce réglement de Lycurgue fut bon tant que les Spartiates se renfermèrent dans leur pays ; mais quand ils furent engagés dans des guerres étrangères, ils se virent forcés de recourir à l'or des Perses, qui les corrompit. L'avarice devint plus forte que les lois ; et Platon disait, à ce sujet, qu'on voyait bien l'argent entrer à Sparte, mais qu'on ne l'en voyait pas sortir.

(36) Ce gobelet lacédémonien était un pot de terre assez petit, de forme sinueuse, avec un rebord qui rentrait en dedans. On en voit une description agréable dans Athénée, liv. XI, c. x, où est rapporté le passage de Critias, qui avait composé un *Traité sur les républiques*.

(37) On a beaucoup vanté cette institution de Lycurgue : et l'on ne peut douter qu'elle n'eût de grands avantages ; qu'elle n'accoutumât les citoyens à la sobriété et à la tempérance ; qu'elle ne prévînt les suites pernicieuses de la bonne chère, de la somptuosité des tables et des excès du vin. Mais elle n'eut tous ces bons effets que tant qu'il n'y eut pas plus de citoyens que de portions de terre : quand la population excéda ces bornes, les familles chargées d'enfants ne purent plus fournir leur contingent pour les repas publics ; et Sparte tomba dans l'inconvenient que Lycurgue avait voulu éviter, c'est-à-dire qu'elle eut des pauvres. En Crète, les repas se faisaient aux dépens du public. Il paraît, d'après Aristote, liv. II, c. VIII de ses *Politiques*, que Lycurgue avait emprunté des Crétois cet établissement.

(38) La mesure exprimée dans le texte est le *chous*, qui, selon les éditeurs d'Amyot, faisait un peu plus de vingt-huit pintes de Paris.

(39) On donnait toujours aux rois deux portions ; et ce n'était pas, dit Xénophon, *de Spart. Repub.* c. XV, afin qu'ils mangeassent le double des autres, mais afin qu'ils pussent donner une de leurs portions à la personne qu'ils jugeaient digne de cet honneur.

(40) C'étaient ceux qui commandaient les armées sous les rois, et qui étaient aussi chargés de faire les portions dans les repas. A Athènes, on donnait ce nom au troisième des neuf archontes. Dans la suite, on l'étendit à d'autres officiers qui avaient la conduite des armées, comme le nom l'indique ; cependant leur magistrature était plus civile que militaire. *Voy*. Pollux, liv. VIII, c. VIII.

(41) C'était une espèce de potage ; on en faisait un autre avec des anguilles, et qu'on appelait le potage blanc.

(42) Rivière de Sparte. Cela veut dire qu'il fallait être Spartiate, et accoutumé au genre de vie de ce peuple. Dans les *Institutions des Lacédémoniens*, Plutarque attribue ce trait à Denys le tyran.

(43) Xénophon dit que cette défense n'avait lieu que pour les jeunes gens, à qui elle imposait la nécessité d'être sobres, afin de pouvoir retrouver leur maison.

(44) Il n'est que trop reconnu, par une expérience de tous les temps, que les formalités de la justice ne peuvent enchaîner la mauvaise foi de la chicane ; que, nouveau Protée, elle échappe à tous les liens avec lesquels on s'efforce de la retenir : mais la suppression des formes judiciaires ne pourrait être bonne que pour un peuple chez qui la vertu aurait encore plus de force que les lois. On a peut-être donné trop d'extension à cette maxime reçue en jurisprudence, que la forme emporte le fond ; cependant l'observation rigoureuse de certaines formalités est la gardienne des propriétés, et la sauvegarde des faibles contre les entreprises de l'injustice et de la cupidité.

(45) C'est-à-dire que celui qui savait se contenter d'un pareil dîner était inaccessible à la trahison.

(46) Ce mot *rhètres*, comme nous l'avons déja observé, signifie *dits* ; les Latins se servaient dans le même sens du mot *dictio*. Outre la raison que Plutarque donne de cette dénomination, et qui paraît très vraisemblable, elle pouvait venir aussi de ce que ces ordonnances n'avaient pas été écrites, mais qu'elles s'étaient transmises d'âge en âge par une tradition orale.

(47) C'est dans le livre II des *Politiques*, c. VII, que se trouve ce passage d'Aristote : l'autorité que prirent les femmes à Sparte, selon lui, vint des longues guerres que les Spartiates eurent à soutenir d'abord contre Argos, ensuite contre les Arcadiens, et enfin contre ceux de Messène.

(48) Je suis étonné que Plutarque ait rapporté cet établissement de Lycurgue, non seulement sans aucun correctif, mais même avec une apparence d'approbation. On ne peut douter cependant qu'il ne condamnât, même dans les hommes, l'usage de paraître en public d'une manière si contraire à la pudeur. On peut le voir dans les *Questions romaines*, quest. XL. Il y observe que rien n'avait tant contribué à amollir, à corrompre les Grecs, et à les faire tomber dans l'esclavage, que les exercices de leurs gymnases ; qu'ils étaient pour eux des occasions de paresse, d'oisiveté, d'amusements pernicieux, et la source des vices les plus infames ; qu'ils leur firent perdre insensiblement le goût des armes, et préférer au mérite de bons soldats, celui d'athlètes et de lutteurs adroits. Or, ajoute-t-il, on évite difficilement tous ces écueils, lorsqu'on ne craint pas de se montrer en public dans cet état. On a dit, sinon pour autoriser, au moins pour diminuer l'odieux de cet usage, ainsi que de la liberté accordée à un mari sans enfants, de tâcher d'en avoir par le secours d'un de ses concitoyens, usage dont il va être bientôt question ; on a dit que la multiplication des citoyens était le seul objet de ces deux établissements ; et que ce ne fut ni l'affectation d'une philosophie cynique, ni la négligence à veiller sur les mœurs, qui y donnèrent lieu. Mais ces motifs ne peuvent excuser l'indécence visible d'une pareille institution, ni la corruption qui devait en être la suite, et dont les Spartiates ne furent pas plus exempts que les autres peuples de la Grèce. Cette corruption se répandit parmi eux avec d'autant plus de violence, que la passion était sans cesse enflammée par les objets les

plus capables de l'irriter. Montesquieu, liv. IV de *l'Esprit des lois*, c. vi, dit qu'à Sparte la pudeur avait été ôtée à la chasteté : mais la chasteté peut-elle subsister long-temps, sans la pudeur qui lui sert de bouclier? Une femme qui quitte ses vêtements, dit Hérodote, se dépouille aussi de sa pudeur ; et alors elle a bientôt appris à ne plus rougir de rien.

(49) Ce passage est dans le cinquième livre de la *République* de Platon ; il entend par la nécessité géométrique, cette force de démonstration qui, partant de principes certains, mène à des conclusions évidentes.

(50) Cléarque, disciple d'Aristote, ajoute qu'il y avait à Sparte une fête où les femmes faisaient faire à ces hommes le tour d'un autel, en les battant avec des verges, afin que la honte les portât à se marier.

(51) Il n'est personne qui ne sente que cette communauté des femmes, admise par Platon dans sa *République*, est contraire à la pudeur et à la bienséance. Tout homme honnête en est révolté, et voit aisément combien, sous les rapports même politiques, elle entraîne de désordres. Voilà jusqu'à quel point se sont égarés ces philosophes si vantés pour leurs lumières : ils ont renversé toutes les lois de l'honnêteté ; et, par une inconséquence bien singulière dans des hommes qui se piquaient de bien raisonner, en même temps qu'ils proscrivaient les vices et les passions, qu'ils en faisaient connaître tout le danger par les raisonnements les plus sensibles, ils autorisaient des usages qui ne pouvaient que les produire et les enflammer.

(52) On sent toute la frivolité de cette raison, quand il s'agit d'un usage si contraire à la décence. Le nombre des pères infirmes ou contrefaits est bien petit, en comparaison de ceux qui jouissent de toutes leurs facultés physiques. Apporter en preuve l'exemple des animaux, dont on choisit les meilleures races quand on veut les multiplier, c'est détruire toute moralité.

(53) C'était la plus haute montagne de la Laconie, de laquelle on découvrait tout le Péloponnèse.

(54) Ce mot signifie *entretien* ; on donnait ce nom aux lieux d'assemblées publiques.

(55) Ce nom venait de l'usage barbare auquel il était destiné ; il signifie lieu où l'on expose les enfants.

(56) Aristote, *Politique*, liv. VII, c. xvii, n'approuve pas qu'on empêche les enfants de crier et de pleurer ; il prétend que ces cris et ces plaintes aident à les faire croître, et sont pour le corps une sorte d'exercice.

(57) Rien n'est plus dangereux que de laisser les enfants entre les mains des domestiques, surtout dès qu'ils approchent de l'âge de raison. On en reconnaît, on en avoue les inconvénients, mais on ne se corrige pas. Le passage de Platon que Plutarque cite est dans son *premier Alcibiade*.

(58) Plutarque ne semble pas d'accord ici avec ce qu'il va dire plus bas, du soin qu'avaient les Spartiates d'accoutumer les enfants même à la finesse et aux graces de l'expression, à l'élégance et à la pureté du discours ; ce qui suppose une étude des lettres plus approfondie qu'il ne le dit en cet endroit. Mais il est surtout opposé au jugement que Platon en fait porter par Socrate dans son *Protagoras*. « L'ancienneté et la multiplicité des sciences, dit-il, sont » plus grandes en Crète et à Lacédémone que dans le reste » de la Grèce, et il s'y trouve un plus grand nombre de » savants. Ils s'en défendent, et font semblant d'être ignorants, pour ne pas donner à connaître qu'ils l'emportent » sur les Grecs du côté du savoir, et pour ne faire sentir » leur supériorité que dans l'art de la guerre, persuadés » que, si l'on connaissait ce qu'ils sont, on voudrait suivre » leur méthode : ils la cachent donc, et par ce moyen ils » ont fait prendre le change à des étrangers qui les veulent » imiter..... Les Lacédémoniens sont parfaitement bien » élevés dans les sciences et dans les belles-lettres : de sorte » que si l'on veut lier conversation avec quelqu'un de leurs » citoyens, fût-ce le dernier de tous, on pourra lui trouver » d'abord un air de grossièreté dans le discours ; mais en» suite, quand il entre en matière, il s'énonce avec une » dignité, une précision, une finesse, qui rendent ses pa» roles comme autant de traits perçants.... Sur cela, quel» ques anciens avaient déja compris, et des modernes le » reconnaissent, que la maxime des Lacédémoniens est de » s'attacher à la philosophie beaucoup plus qu'aux exercices » du corps. On a senti que le talent de la parole, porté à » ce point, n'appartient qu'à des hommes parfaitement in» struits. » *Acad. des Inscript.*, tom. XIV, p. 170 et 171.

(59) La tunique était l'habillement qu'ils portaient sur la peau même ; on ne leur laissait alors que le manteau, afin de les endurcir aux intempéries de l'air.

(60) Hésychius dit que les Messéniens, voisins des Spartiates, appelaient ainsi une sorte de chardon appelé pied de hérisson, parcequ'il ressemble au pied d'un hérisson de mer. C'est le chardon cotonneux, *carduus tomentosus*. C'était apparemment avec du duvet de ce charbon, qui est fort doux, que les Spartiates faisaient ces couvertures.

(61) Cet attachement n'avait rien que d'honnête et de vertueux ; Xénophon, dans sa *République de Sparte*, c. ii, atteste que ces hommes, d'un âge mur, vivaient avec ces jeunes gens comme un père avec ses enfants, ou un frère avec ses frères. Il ajoute que bien des gens ne le croyaient pas ; mais il regarde leur opinion comme une suite de la corruption qui régnait dans la Grèce. Au reste, cette éducation commune dans un même lieu et sous les mêmes maîtres, qui pouvait être pratiquée dans ces petites républiques, où le nombre des enfants n'était pas considérable, ne saurait convenir à de grands états. Ajoutons que l'éducation des Spartiates pouvait faire des hommes forts et propres à la guerre ; mais elle les rendait durs et même féroces.

(62) Il était pris, suivant Xénophon, parmi ceux qui parvenaient aux charges les plus considérables, comme celle de sénateurs. Xénohp., *Repub. Spart.*, c. ii.

(63) C'est de Xénophon, *Repub. Spart.*, c. ii, que Plutarque a pris ce qu'il dit ici des effets d'une nourriture simple et frugale sur le corps humain. Les Spartiates y attachaient tant d'importance, que, tous les dix jours, les éphores passaient en revue les jeunes gens, et condamnaient à l'amende ceux dont ils ne trouvaient pas le corps assez délié. On lit dans les *Apophthegmes* qu'Épaminondas ne pouvait souffrir les gens trop gras, et qu'il renvoya de l'armée un soldat chargé d'embonpoint.

(64) C'est la doctrine d'Hippocrate, cité par M. Dacier. Ce célèbre médecin dit, dans ses *Aphorismes*, liv. IV, c. i, que les femmes grosses, quand leurs humeurs sont trop abondantes, doivent être purgées le quatrième mois, et jusqu'au septième.

(65) Pausanias, liv. III, c. xvi, croit que cette Diane était la même que la Diane Taurique, c'est-à-dire celle qu'Oreste et Iphigénie avaient enlevée dans la Chersonèse Taurique. Anciennement les Spartiates lui sacrifiaient tous les ans un homme sur qui le sort était tombé ; Lycurgue substitua, à cet usage barbare, la flagellation qu'on faisait souffrir à ces enfants. Il paraît, d'après Xénophon, *de Rep. Laced.*, c. ii, que Lycurgue ne l'avait ordonnée que pour les fautes commises par les enfants, et que ce n'était d'abord qu'une punition légère : mais dans la suite les éloges qu'on prodiguait à ceux qui montraient plus de patience et de courage à supporter ce châtiment, excitèrent parmi ces enfants une détestable émulation. Comme ils se disputaient l'honneur de souffrir sans se plaindre, on les appelait *bomonices*, victorieux à l'autel.

(66) Il y avait à Olympie des magistrats chargés de distribuer les prix aux athlètes vainqueurs. On les nommait *hellanodiques*, et ils se piquaient de la plus exacte justice. Ils employaient, selon Pausanias, liv. VI, c. xxiv, dix

mois à s'instruire des statuts agonistiques : mais leur juridiction n'était pas de longue durée ; elle finissait avec les cinq jours que se célébraient les jeux. C'est sur cela qu'est fondé le mot d'Agis, qui d'ailleurs semble rendre un peu suspecte l'intégrité de ces juges, malgré l'opinion avantageuse qu'en avaient les Grecs. Les Égyptiens n'en portaient pas non plus un jugement trop favorable, comme on peut l'inférer du récit que fait Hérodote à la fin de son second livre, et qu'il serait trop long de rapporter.

(67) Ces vers ïambes sont un fragment d'une espèce de chanson dont Tyrtée paraît être l'auteur ; car Pollux, l. IV, dit que ce poëte institua chez les Lacédémoniens la danse à trois chœurs, composée des enfants, des hommes faits et des vieillards. Ce récit porte à croire que Tyrtée avait aussi fait la chanson qui accompagnait cette danse. Du moins ces chants propres à inspirer le courage, dont il est parlé tout de suite, et qui sont appelés *embaterioi ruthmoi*, avaient Tyrtée pour auteur. On ne peut en douter, d'après un passage de Marius Victorinus, qui dit dans sa Grammaire, liv. II, que les vers appelés Messéniaques, et que Tyrtée avait certainement composés dans les guerres des Spartiates contre les Messéniens, compris en cinq livres, sous le nom de Chants guerriers, sont les mêmes que le poëme *embaterion*, propre aux Lacédémoniens, qui le chantent avant le combat, au son de la flûte, et qui, dans leur marche, marquent la cadence. Tant que la république de Sparte subsista, ces poëmes furent toujours chantés dans les armées, lorsqu'elles allaient à l'ennemi. Tyrtée avait jeté dans les cinq livres d'anapestes que ces poëmes renfermaient, les maximes les plus propres à ranimer la valeur des Spartiates, presque éteinte par leurs premières disgraces.

(68) Tous les Lacédémoniens, au rapport d'Athénée, liv. IV, c. I, apprenaient à jouer de la flûte. Aulu-Gelle, liv. I, c. XI, éclaircit ce que dit ici Plutarque sur les motifs que Lycurgue avait eus de faire marcher les troupes à l'ennemi au son de la flûte. Thucydide, dit-il, rapporte dans son cinquième livre, c. LXX, que les Spartiates se servaient dans les combats, non de cors et de trompettes, mais de flûtes. En cela, leur objet était moins d'inspirer plus d'ardeur aux combattants, que de les régler et de les modérer. Ils étaient persuadés que rien ne contribue tant au succès dans le commencement d'une action, que de tempérer par des sons doux et agréables la valeur des soldats, et d'empêcher qu'ils ne s'abandonnent à leur impétuosité.

(69) Terpandre était de Lesbos ; il fut appelé à Sparte par ordre de l'oracle, pour y apaiser une sédition. Il vivait environ un siècle après Lycurgue, dont il mit, dit-on, les lois en vers [1] ; car il était à la fois grand poëte et grand musicien. Il fut le premier qui remporta le prix à Lacédémone aux jeux Carnéens. Il avait ajouté trois cordes à la lyre, qui, jusqu'à lui, n'en avait eu que quatre.

(70) Xénophon, qui, dans sa *République de Sparte*, est entré dans de grands détails sur les usages des Lacédémoniens, ne parle point de ce sacrifice fait aux Muses par leur roi. Il dit seulement, c. XIII, qu'avant de sortir de son palais, il sacrifiait à Jupiter Conducteur et aux autres dieux célestes. Quand le sacrifice était favorable, il faisait prendre, sur l'autel, du feu de ce sacrifice, qu'un héraut portait à la tête de l'armée. Arrivé à la frontière, il sacrifiait de nouveau à Jupiter et à Minerve. Plutarque cependant répète deux fois la même chose dans ses *Morales*. Peut-être, dit M. Dacier, les Muses étaient-elles jointes à Minerve.

(71) Il y a dans le texte, *quelquefois* ; mais Xénophon dit que c'était *toujours* ; et cela devait être. M. Dacier pense qu'il faut lire *alors*. Amyot et le traducteur anglais ont suivi ce sens ; et M. Reiske l'a inséré dans le texte. Je m'y suis conformé dans ma traduction. Cet air de Castor était un chant qui portait ce nom, parcequ'on y invoquait ce héros et qu'on y célébrait ses exploits ; ou peut-être parcequ'on lui attribuait cette marche militaire, qui était une sorte de danse. Voyez Pollux, liv. IV, c. X, sect. 78.

(72) La colère nuit plus au courage qu'elle ne lui est avantageuse : le sang-froid est un des caractères de la véritable valeur ; il lui donne plus de confiance et plus d'énergie.

(73) On appelait ainsi les jeux olympiques, les pythiques, les isthmiques et les néméens.

(74) Xénophon, *Rep. Spart.*, c. XI et XII, attribue à Lycurgue d'avoir perfectionné l'art militaire, inventé de nouveaux moyens de pourvoir à la subsistance des troupes, et établi un nouvel ordre de bataille, de nouvelles manières de camper et d'attaquer les ennemis. — Il y a eu deux écrivains du nom d'Hippias, l'un d'Élée, l'autre d'Érythrée. — Philostéphanus, dont il est question tout de suite après, était de Cyrène, et vivait du temps de Ptolémée Philadelphe. Il avait composé une *Histoire d'Épire*, un *Traité des fleuves merveilleux*, un autre *sur les îles*, et un troisième *des choses sensibles*.

(75) Nous avons vu plus haut, note (5), qu'il n'y avait pas d'apparence que Lycurgue eût eu aucune part à cette institution.

(76) Ce loisir n'était pas une oisiveté totale, mais seulement un éloignement de tout travail servile, pour ne se livrer qu'à des exercices libres et honnêtes. Toute espèce de métier leur paraissait vil ; bien différents en cela de Socrate, qui pensait qu'il n'y avait rien dans les arts et dans les métiers qu'un homme libre ne pût et ne dût savoir faire, afin de se ménager une ressource dans les revers dont les plus grandes fortunes ne sont pas toujours à l'abri.

(77) A Athènes, tout citoyen était obligé de travailler et de rendre compte de l'emploi de son temps. Ce Spartiate qui, dans les *Apophthegmes*, est nommé Hérondas, jugeant de l'Athénien d'après les idées et les usages de son propre pays, est curieux de connaître un homme qui a été condamné pour une chose qui, à Lacédémone, était le privilége des hommes libres.

(78) Grammairien de Lacédémone, auteur d'une chronologie. Il vivait sous les Ptolémées.

(79) Il avait été tué près d'Amphipolis en Thrace, dans un combat contre les Athéniens, où il avait été vainqueur.

(80) C'est de Xénophon que Plutarque a emprunté cette belle idée. C'est, dit cet écrivain, *Rep. Spart.*, c. X, la plus glorieuse lutte qui ait lieu entre les hommes. Les combats gymniques ont certainement de l'éclat ; mais ce sont des combats du corps : au lieu que ceux où il s'agit d'être élu sénateur peuvent être appelés des combats de l'ame ; et ils sont autant au-dessus des premiers que l'ame est supérieure au corps.

(81) Aristote, liv. II, c. VII de ses *Politiques*, traite de puérile cette manière d'élire les magistrats. Il la trouve dangereuse pour l'état, en ce qu'elle favorisait l'ambition des citoyens ; passion qui, selon lui, est la source la plus commune des maux des empires. Il blâme aussi l'usage de briguer les charges ; il veut que ceux qui les méritent, loin de se mettre sur les rangs pour les demander, soient forcés par le peuple de les accepter. On peut ajouter que, dans cette sorte d'élection, il était souvent difficile de discerner pour lequel des prétendants le bruit avait été le plus fort ; et alors il fallait avoir recours à d'autres voies, comme il arriva, dit Thucydide, liv. I, c. LXXXVII, dans une occasion importante, à l'éphore Sthénélaïdas.

(82) C'était un usage presque général, dans la Grèce et à Rome, d'enterrer les morts sur les grands chemins. Si dans quelques pays on avait imaginé des motifs de religion pour empêcher qu'on ne les enterrât dans les villes, je crois que la salubrité en avait été la véritable raison. Lycurgue lui-même, en permettant de les enterrer dans Sparte, afin de familiariser les citoyens avec l'idée de la mort et en affai-

[1] Voy. saint Clém. d'Alex., Strom., liv. I, p. 308.

lir la crainte, avait défendu tout ce qui aurait pu causer de l'infection. D'ailleurs, chez un grand nombre de peuples, on brûlait les corps, on en renfermait les cendres dans une urne; ainsi ils étaient à l'abri de toute corruption.

(83) La couleur de pourpre était le symbole de la mort, à laquelle Homère donne souvent l'épithète de pourprée; *Iliad.*, ch. VIII, v. 83. Les corps des morts étaient ordinairement enveloppés de feuilles d'olivier, de myrte et de peuplier, comme le dit Pline, liv. XXXV, c. XII. Dans les sacrifices d'initiation aux mystères, on portait des couronnes de ces différents arbres, et l'on était vêtu de pourpre. Or, dans ces mystères, il se faisait beaucoup de choses qui avaient rapport à la vie future, et les initiés étaient censés passer par un état de mort. De là venait la conformité de plusieurs cérémonies de l'initiation, avec celles qui se pratiquaient aux sépultures et aux sacrifices pour les morts. Au reste, cette manière d'ensevelir n'était pas commune à tous les citoyens. Élien, *Var. Hist.*, liv. VI, c. VI, dit qu'on n'enveloppait de feuilles d'olivier que ceux qui avaient montré du courage; et que même la robe de pourpre n'était accordée à ceux-ci que lorsqu'ils avaient donné des preuves d'une très grande valeur.

(84) Dans les *Institutions des Lacédémoniens*, Plutarque dit que, selon quelques auteurs, Lycurgue avait voulu que les étrangers qui se soumettraient aux usages de Sparte pussent entrer dans le partage du territoire, par des mariages ou par des testaments de leurs amis.

(85) C'est à l'introduction des mœurs étrangères que Xénophon, qui en avait été témoin, attribue le changement survenu dans les principes et dans la conduite des Spartiates. « Autrefois, dit-il, on chassait de Sparte les étrangers, et l'on empêchait les citoyens de voyager, de peur que leur commerce avec les autres peuples ne les corrompît : aujourd'hui les principaux citoyens passent leur vie à courir et à voyager. » Les lois d'Égypte souffraient aussi très peu de communication avec les étrangers, afin d'éviter les innovations dans le gouvernement et dans les mœurs des citoyens.

(86) Plusieurs auteurs graves ont reproché à Lycurgue de n'avoir pensé qu'à rendre les Spartiates belliqueux. On pourrait blâmer, dit Aristote, liv. II, c. VII, jusqu'au but que Lycurgue s'est proposé, comme Platon l'a déja fait dans son *Traité des losi*. Tous ces établissements sont dirigés à cette seule fin, de former les citoyens à la vertu militaire. Elle est importante sans doute pour la conservation de la république; mais il en est bien d'autres qu'il a eu tort de négliger... Une seconde erreur non moins considérable, c'est qu'étant persuadés, et avec raison, que les biens de la fortune, pour lesquels les hommes se font la guerre, ne doivent s'acquérir que par la vertu, ils ont cru ces biens supérieurs à la vertu même... Il est facile, dit-il ailleurs, liv. VII, c. XIV, de faire sentir le vice d'une pareille constitution. La plupart des hommes font consister le bonheur d'une nation à étendre au loin son empire, parcequ'elle trouve dans cette vaste puissance un grand nombre d'avantages. C'est ce qui a trompé ceux qui ont écrit sur la république de Lacédémone. Ils ont donné de grands éloges à son législateur, parceque les Spartiates ont soumis plusieurs peuples de la Grèce... Mais il ne faut pas regarder une ville comme heureuse, parceque les lois y ont rendu les citoyens capables de s'assujettir tous leurs voisins, puisqu'il n'y a rien de plus pernicieux que cet esprit de conquête. A ce témoignage d'Aristote, on peut joindre celui de Platon dans son premier livre *Des lois*, et Polybe, liv. VI de son *Histoire*, chap. VIII. Ce dernier écrivain observe que si Lycurgue, en faisant de la tempérance et de la valeur comme la base de sa république, avait mis la Laconie en état de ne rien craindre, et procuré à ses peuples une liberté durable; d'un autre côté, il s'était oublié sur un point, qui était d'empêcher qu'on ne travaillât à étendre les bornes de l'état, qu'on ambitionnât l'empire sur ses voisins, qu'on ne se rendît le maître et l'arbitre des affaires. Plutarque, qui entreprend de justifier Lycurgue, ne le défend que faiblement. Il est en effet assez difficile de disculper les Spartiates du reproche d'avarice, d'injustice et de cruauté : leur histoire en offre trop d'exemples.

(87) Plutarque paraît avoir confondu ici ce qu'il appelle la cryptie, ou l'embuscade, avec la chasse aux Ilotes. Platon, cité par M. Barthélemy, *Voyage d'Anacharsis*, nous fait connaître la nature et l'objet de la cryptie. C'est un Lacédémonien qui parle dans le *Traité des lois*, liv. I. « Nous avons, dit-il, un exercice nommé cryptie, qui est » d'un merveilleux usage pour nous familiariser avec la dou» leur : nous sommes obligés de marcher l'hiver nu-pieds, » de dormir sans couverture, de nous servir nous-mêmes, » sans le secours de nos esclaves, et de courir de côté et » d'autre dans la campagne, soit de nuit, soit de jour. » M. Barthélemy observe que dans ce passage, et dans un autre qu'il a cité plus haut, il n'est pas dit un mot de la chasse aux Ilotes; qu'il n'en est pas parlé non plus dans les ouvrages de plusieurs écrivains de ce siècle, quoiqu'on y fasse souvent mention des révoltes des Ilotes. Il en conclut que jusqu'au temps environ où Platon écrivait son *Traité des lois*, la cryptie n'était pas destinée à verser le sang des Ilotes; mais que c'était une expédition dans laquelle les jeunes gens s'accoutumaient aux opérations militaires, se tenaient en embuscade les armes à la main, comme s'ils étaient en présence de l'ennemi, et, sortant de leur retraite pendant la nuit, repoussaient ceux des Ilotes qu'ils trouvaient sur leur chemin. Il pense que, peu de temps après la mort de Platon, les lois ayant perdu de leur force, des jeunes gens mirent à mort des Ilotes qui leur opposaient trop de résistance, et donnèrent lieu au décret des éphores dont parle Plutarque. L'abus augmentant de jour en jour, on confondit dans la suite la cryptie avec la chasse aux Ilotes. Mais M. Barthélemy ne croit pas que cette chasse soit un établissement de Lycurgue; il concilie les passages contradictoires des auteurs, en distinguant les temps. Suivant Aristote, cité par Plutarque, la cryptie fut instituée par Lycurgue. Platon en explique l'objet, et la croit utile. Lorsque les mœurs de Sparte s'altérèrent, la jeunesse de Sparte abusa de cet exercice pour se livrer, dit-on, à des cruautés horribles; mais il était possible que les Ilotes eussent quelque moyen de s'en garantir; ils pouvaient du moins laisser les jeunes gens faire leur tournée nocturne, et se tenir pendant ce temps renfermés chez eux. C'est ainsi qu'il disculpe Lycurgue de la cruauté qu'on lui reproche.

(88) Cette expédition, commandée par Épaminondas, eut lieu après la bataille de Leuctres, environ cent soixante-dix ans avant J.-C.

(89) Nous avons déja parlé de Terpandre. — Alcman, célèbre poète lyrique, vivait, selon Suidas, vers la vingt-septième olympiade. Né à Sardes en Lydie, il avait été transféré fort jeune à Lacédémone, où il fut esclave. Son talent pour la poésie lui fit bientôt obtenir la liberté. D'autres prétendent que les Spartiates l'appelèrent dans leur ville à cause de son talent; ce qui a donné lieu de dire qu'il était de Sparte. Mais une épigramme de ce poète, citée par Plutarque dans son *Traité de l'exil*, porte à croire qu'il était né à Sardes. — Spendon n'est point connu d'ailleurs.

(90) Ce tremblement de terre, le plus violent dont on eût encore entendu parler, arriva la quatrième année du règne d'Archidamus, l'an quatre cent soixante-dix, ou, selon d'autres, l'an quatre cent quatre-vingt-neuf, avant J.-C. Il causa des ravages affreux dans la Laconie, ruina la plus grande partie de la ville de Sparte, et y fit périr, suivant Diodore de Sicile, liv. XI, c. LXIII, plus de vingt mille hommes. Le mont Taygète, et toutes les autres mon-

tagnes des environs, furent ébranlés jusque dans leurs fondements. La révolte des Ilotes et la guerre des Messéniens, qui profitèrent de cette occasion pour se réunir avec eux contre Lacédémone, mirent cette ville à deux doigts de sa perte. Plutarque, dans ses *Morales*, regarde ce tremblement de terre comme une punition de l'attentat que des Spartiates avaient commis sur les filles d'Alcippe, et qui n'avait pas été puni. Elien, liv. VI, c. VII, l'attribue aussi à la vengeance céleste, qui punissait les cruautés exercées contre les Ilotes.

(91) Cela suppose qu'il n'était pas aussi vieux que le dit Lucien, qui lui donne quatre-vingt-cinq ans de vie. T. III, p. 228, édit. Hemst.

(92) Plutarque regardait le suicide comme une preuve de courage. C'est un point sur lequel sa morale est défectueuse; il s'est écarté en cela des principes de Socrate, qui le condamne ouvertement.

(93) Les mœurs étaient un garant bien plus sûr de l'observation des lois, que les serments. Quand les mœurs furent altérées, les Spartiates ne se crurent pas liés par des engagements qu'ils méprisaient, et les lois furent violées.

(94) Sparte avait un gouvernement mixte, composé de royauté, d'aristocratie et de démocratie. Nous avons vu plus haut qu'Aristote trouvait que chacune des trois classes qui le formaient était contente de son lot: les rois, de l'autorité qu'ils exerçaient; les nobles, de la dignité de sénateurs dont ils étaient seuls revêtus; et le peuple, de l'institution des éphores, qui étaient pris dans son sein. Mais ce même philosophe ne croit pas, comme Plutarque, que cette dernière institution ait contribué à fortifier le parti aristocratique, c'est-à-dire celui des rois et des nobles. Il dit, au contraire, qu'elle rendit le gouvernement démocratique, d'aristocratique qu'il était auparavant. *Polit.*, liv. II, c. VII.

(95) Il y a dans le grec, *par le moyen d'Alexandre, ou plutôt de Lysandre*. Les premiers mots sont visiblement une addition au texte, dans lequel il ne peut être question d'Alexandre, qui n'avait sûrement jamais envoyé à Sparte les sommes immenses dont parle Plutarque; au lieu que Lysandre, après la prise de Sestus, ville de l'Hellespont, fit transporter à Lacédémone de riches dépouilles et une somme de quinze cents talents, c'est-à-dire sept millions et demi. (Diodore de Sicile, liv. XVIII, c. CVI.) Après la prise d'Athènes, Lysandre remit aux magistrats de Sparte, suivant Xénoph., *Hist. gr.*, liv. II, pag. 462, quatre cent quatre-vingts talents, ou deux millions quatre cent mille livres, en tout près de dix millions, en supposant qu'il faille distinguer ces deux sommes. C'est de cette époque que tous les historiens datent l'altération des mœurs de Sparte, et l'affaiblissement de sa puissance. Aristote, l. VII, c. XIV, en blâmant Lycurgue d'avoir rapporté toutes ses institutions à la guerre, établit les maximes les plus sensées et les plus dignes d'être méditées par tous les politiques. « Des principes et des lois de cette nature, dit-il, ne sont ni justes, ni utiles, ni conformes à la saine politique. Un législateur doit fortement pénétrer tous les esprits de cette maxime, que ce qui fait le bien des particuliers fait aussi l'avantage public. Il faut exercer les citoyens à la guerre, non pour pouvoir réduire en servitude des peuples qui ne le méritent pas, mais d'abord pour conserver leur propre liberté; en second lieu, pour faire servir leur puissance au bien de ceux qui leur sont soumis, et non pour tout envahir; troisièmement enfin, pour assujettir par la force ceux qui sont faits pour être esclaves. En un mot, un législateur doit bien plutôt rapporter les institutions militaires et tout le reste de sa législation à la paix et au repos; c'est une vérité également attestée et par le raisonnement et par l'expérience. La plupart des villes qui suivent une conduite opposée se soutiennent tant qu'elles font la guerre. Sont-elles parvenues à l'empire qu'elles ambitionnaient, elles périssent bientôt. La paix est pour elles ce que l'inaction est pour le fer; elle leur ôte la force et la vigueur; et c'est au législateur qu'il faut l'imputer, parcequ'il ne leur a pas appris à vivre en repos. »

(96) Quant un général spartiate partait pour une expédition, les éphores faisaient faire deux bâtons parfaitement ronds, égaux en grosseur et en longueur, qu'on appelait *scytales*, parcequ'on les couvrait d'une bande de cuir ou de parchemin. Ils donnaient un de ces bâtons au général, et gardaient l'autre. Lorsqu'ils avaient à lui faire passer quelque ordre secret, ils roulaient et serraient autour du bâton qu'ils avaient gardé une bande de parchemin, de manière qu'elle le couvrît en entier; et sur cette bande ils écrivaient ce qu'ils voulaient lui mander. Ensuite ils remettaient le parchemin déroulé au messager chargé de porter l'ordre, en sorte que l'écriture ne pouvait être lue que par le général qui avait le bâton pareil à celui sur lequel les éphores avaient roulé le parchemin écrit. Depuis on appela scytale toute lettre ou tout ordre envoyé de Sparte. *Suidas, in voce* SCYTALE.

(97) Gylippe est ce général lacédémonien qui fut envoyé par les Spartiates pour défendre Syracuse, dans l'expédition que les Athéniens entreprirent par le conseil d'Alcibiade, contre l'avis de tout ce qu'il y avait de gens sensés à Athènes. — Les Chalcidiens, dont il est parlé ensuite, ne sont pas les habitants de Chalcis dans l'Eubée; les premiers occupaient une partie de la Macédoine, au-dessus de la ville d'Amphipolis: Brasidas y fut tué. — Par les Grecs d'Asie, il faut entendre les peuples de l'Asie-Mineure, ou Ionie, avec les habitants des îles voisines que les Athéniens avaient voulu soumettre. Callicratidas commandait la flotte des Lacédémoniens dans cette fameuse bataille qu'il perdit contre Conon, amiral des Athéniens, et où il fut tué.

(98) Stratonicus était un musicien d'Athènes, homme fort plaisant, de qui Athénée, liv. VIII, c. VIII, rapporte plusieurs bons mots. Il reproche ici aux Athéniens leur pente à la superstition, dont on voit qu'ils n'étaient pas guéris du temps de saint Paul. Il accuse les Éléens de donner toute leur attention aux jeux olympiques, et de négliger tout le reste. D'après ce qui précède, il semble qu'il aurait dû dire que les Lacédémoniens châtieraient les Athéniens et les Éléens des fautes que ces deux peuples auraient commises: mais il veut que ce soient les Spartiates qui en soient punis; ce qui est une raillerie sur la coutume qu'ils avaient de battre ou de condamner les maîtres des enfants qui avaient fait quelque faute.

(99) L'orgueil qu'avait inspiré aux Thébains cette fameuse victoire contribua beaucoup à leur propre perte. Il est vrai aussi que les Spartiates, depuis cette sanglante défaite, furent presque toujours battus.

(100) Nous avons vu que ce n'était pas le sentiment de Platon, d'Aristote ni de Polybe, qui reprochaient au contraire à Lycurgue de n'avoir formé que des soldats, et par conséquent d'avoir inspiré aux Spartiates l'ambition des conquêtes. A quoi servait-il, en effet, de leur recommander de se suffire à eux-mêmes, de se renfermer dans les limites de leur territoire et dans les bornes d'une sage modération, si toutes leurs institutions favorisaient ce desir naturel aux guerriers de conquérir et de s'étendre?

(101) Platon, dans sa *République*, veut que les citoyens n'entreprennent la guerre que pour parvenir à la paix, comme on ne travaille que pour se reposer. — Diogène le cynique avait, dit-on, fait un *Traité sur la république*; mais Diogène-Laërce rapporte qu'on ne le croyait pas de lui. —Zénon, le chef des stoïciens, avait composé un *Plan de république*. L'unique but de cet ouvrage était de persuader aux hommes de ne pas vivre dans des villes, séparés les uns des autres; mais de se regarder tous comme les membres d'un même état, réunis par des mœurs et des lois communes. Diogène Laërce, dans la Vie de ce philo-

sophe, liv. VII, seg. IV, parle aussi de son *Plan de république*, qu'on disait avoir été écrit sur la queue d'un chien, soit parceque Zénon l'avait composé dans les derniers temps qu'il vivait avec Cratès le cynique, soit parceque cet ouvrage était écrit avec trop de liberté, comme Casaubon le dit d'après Cicéron, dans ses *Notes* sur cet endroit de Diogène Laërce; reproche que Plutarque lui fait aussi. Dans son *Traité sur les contradictions des Stoïciens*, il prétend que Zénon n'avait écrit ce *Plan de république* qu'afin de contredire les principes de Platon sur cette matière.

(102) On sait ce qu'il faut penser de ce jugement, après tout ce qu'ont dit de Lycurgue et des Spartiates les philosophes les plus sensés de la Grèce.

(103) Tous les lieux frappés de la foudre étaient regardés comme consacrés par les dieux, qui semblaient par-là se les réserver. Aussi à Rome avait-on soin de les enfermer d'un mur semblable à un rebord de puits, nommé de là *putéal*, afin qu'ils ne fussent pas profanés par les pas des hommes.

(104) On avait élevé un cénotaphe à Euripide dans Athènes sa patrie; mais son tombeau était en Macédoine, où il s'était retiré près du roi Archélaüs. — Aréthuse était une ville maritime de la Grèce, sur la côte de la mer Égée.

(105) Il y eut deux Timée : l'un, natif de Locres, philosophe célèbre; l'autre, historien, et né à Tauromînium en Sicile. — Aristoxène est celui dont il nous reste *Trois livres sur la musique*, qui se trouvent dans le *Recueil des Traités des anciens sur cet art*, publié par Meibomius. Il avait composé plusieurs autres ouvrages qui tous sont perdus, et en particulier les *Vies des philosophes*. — Cirrha, dont il est parlé auparavant, était une ville voisine de Delphes. — Apollothémis n'est point connu d'ailleurs.

(106) Il était auteur d'une *Histoire de Lacédémone*, citée par Athénée, liv. III, c. VII.

NUMA.

I. Incertitude du temps où il a vécu. Son origine. — II. Mort de Romulus. — III. Interrègne qui la suit. — IV. Élection de Numa à la royauté. — V. Son caractère. — VI. Sa vie retirée donne lieu à des récits fabuleux. — VII. Il refuse d'abord la couronne. — VIII. Son père le décide à l'accepter. — IX. Les Romains le reçoivent avec les plus vifs transports de joie. — X. Il change le gouvernement. Ses institutions religieuses. — XI. S'il fut disciple de Pythagore. Ses entretiens avec la nymphe Égérie. — XII. Établissement du collége des pontifes. XIII. — Des vestales et du feu sacré. — XIV. Priviléges des vestales. Punition de leurs fautes. — XV. Temple de Vesta. Déesse Libitine. — XVI. Prêtres saliens et féciaux. — XVII. Peste dans Rome. Bouclier tombé du ciel. — XVIII. Palais de Numa. Cérémonies religieuses. — XIX. Rapport de ses institutions avec les préceptes de Pythagore, — XX. Influence de la religion sur les mœurs des Romains. — XXI. Numa leur inspire le goût de l'agriculture. — XXII. Création des corps et métiers. Loi en faveur des enfants. — XXIII. Réformation du calendrier. — XXIV. Temple de Janus. — XXV. Bonheur du règne de Numa. — XXVI. Sa mort. — XXVII. Ses obsèques. — XXVIII. Ses livres sacrés. — XXIX. Sa gloire s'accroît sous les règnes suivants.

M. Dacier fixe l'époque de l'avénement de Numa au trône de Rome à l'an du monde 3236, la 16e olympiade, l'an 39 de Rome, 712 ans avant J.-C. Il place sa mort à l'an du monde 3279, la seconde année de la 27e olympiade, la 82e de la fondation de Rome, 669 ans avant l'ère chrétienne.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot comprennent le temps de la vie de Numa, depuis l'an 754 jusqu'à l'an 671 avant Jésus-Christ, 83 ans après la fondation de Rome.

Parallèle de Lycurgue et de Numa.

I. Malgré l'exactitude avec laquelle les tables généalogiques de la maison de Numa paraissent dressées, il y a, sur le temps auquel il a vécu, la même diversité d'opinions (1) que pour Lycurgue. Il est vrai qu'un certain Clodius (2), dans un ouvrage qui a pour titre, *De la Correction des temps*, assure que, lors de la prise et du pillage de Rome par les Gaulois, les anciennes tables furent perdues, et que celles qu'on a aujourd'hui ont été falsifiées pour flatter quelques familles qui voulaient absolument faire remonter leur origine aux premières races et aux plus illustres maisons de Rome, quoiqu'elles leur fussent tout-à-fait étrangères (3). On a dit que Numa avait été disciple de Pythagore; mais d'autres soutiennent qu'il n'eut aucune connaissance des lettres grecques; que son bon naturel le portait si facilement à la vertu, qu'il n'avait pas eu besoin de maître (4); ou que, s'il en eut un, on doit faire honneur de son éducation à quelque Barbare (5) bien supérieur à Pythagore. Il y en a qui assurent que ce philosophe n'a vécu qu'environ cinq générations après Numa (6); et qu'un autre Pythagore de Sparte, qui avait remporté le prix de la course aux jeux olympiques dans la seizième olympiade, dont la troisième année concourt avec l'élection de Numa au trône, étant allé en Italie, s'attacha particulièrement à ce prince, et lui donna des conseils pour gouverner sagement son royaume; que c'est à lui qu'il dut ces institutions lacédémoniennes qui se trouvent parmi les coutumes romaines. Mais ce mélange peut venir aussi de ce que Numa était originaire du pays des Sabins, qui prétendent descendre d'une colonie de Spartiates (7). Au reste, il est difficile de calculer exactement les temps, surtout si l'on veut les faire accorder avec les rôles des olympioniques (8), qui n'ont été dressés que fort tard par Hippias d'Élide, dont les calculs n'ont aucune base assez solide pour mériter la confiance. Laissant donc à part ces difficultés de chronologie, nous rapporterons de la vie de Numa ce qui nous a paru le plus digne de mémoire, et nous le ferons précéder d'un exorde qui nous mènera naturellement à notre sujet.

II. Il y avait trente-sept ans que Rome était bâtie et que Romulus régnait, lorsque le 7 de juillet, jour qu'on appelle maintenant les nones Caprotines (9), ce prince alla faire un sacrifice hors de la ville, près du marais de la Chèvre. Il était accompagné du sénat et de la plus grande partie du peuple. Tout-à-coup il se fit dans l'air un changement extraordinaire. Une nuée épaisse et ténébreuse fondit sur la terre avec des tourbillons d'un vent impétueux et des coups de tonnerre si épouvantables, que le peuple effrayé prit la fuite et se dispersa. Romulus disparut au milieu de cette tempête, et l'on ne trouva pas même son corps; ce qui fit naître de violents soupçons contre les sénateurs. Le bruit courut parmi le peuple que, las du gouvernement d'un roi, et voulant attirer à eux seuls toute l'autorité, ils s'étaient défaits de Romulus, qui, à la vérité, depuis quelque temps, les traitait d'une manière plus dure et plus despotique. Mais ils assoupirent bientôt ces murmures, en décernant à ce prince les honneurs divins, en persuadant au peuple qu'il n'était pas mort, et qu'il avait été appelé à une destinée bien plus heureuse. Proculus même, un des citoyens les plus distingués, jura publiquement qu'il avait vu Romulus monter au ciel avec ses armes, et qu'il l'avait entendu lui ordonner qu'à l'avenir on l'appelât Quirinus.

III. Mais le choix d'un successeur au trône fut bientôt dans la ville une autre source de troubles

et de séditions. Les nouveaux citoyens ne s'étaient pas encore bien incorporés avec les anciens; le peuple était violemment agité; et les patriciens eux-mêmes, divisés de sentiments, se suspectaient les uns les autres. En s'accordant tous sur la nécessité d'avoir un roi, ils étaient partagés et sur celui qu'il fallait élire, et sur celle des deux nations où ils le prendraient. Ceux qui, attachés les premiers à Romulus, avaient bâti Rome avec lui, trouvaient injuste que les Sabins, qu'ils avaient admis au partage de leur ville et de leur territoire, voulussent dominer sur ceux qui les y avaient appelés. Les Sabins, de leur côté, donnaient des raisons plausibles : ils disaient qu'après la mort de Tatius leur roi, loin de se soulever contre Romulus, ils l'avaient laissé paisiblement régner seul; que lorsqu'ils avaient été reçus dans Rome, ils n'étaient pas inférieurs aux Romains; qu'en s'unissant avec eux, ils avaient accru considérablement leurs forces, et les avaient élevés à la dignité et à la puissance de cité. Voilà ce qui les divisait. Mais de peur que la dissension, en suspendant l'exercice de tout pouvoir, n'amenât le désordre et l'anarchie dans la ville, les patriciens, qui étaient au nombre de cent cinquante (10), convinrent que chacun d'eux porterait à son tour les marques de la dignité royale, ferait aux dieux les sacrifices d'usage, et rendrait la justice six heures du jour et six heures de la nuit. Cette division de temps parut la plus avantageuse pour les deux partis : pour les sénateurs, par l'égalité qu'elle mettait entre eux; et pour le peuple, qui, par ce changement d'autorité, voyant le même homme être dans le même jour et dans la même nuit simple citoyen et roi, n'aurait plus aucun prétexte de jalousie contre les patriciens. Les Romains donnent le nom d'interrègne à cette forme de gouvernement.

IV. Mais, malgré la modération et la popularité avec laquelle ils exerçaient leur puissance, ils se virent bientôt en butte aux soupçons et aux murmures du peuple, qui se plaignit qu'ils changeaient la royauté en oligarchie, et que, résolus à ne pas élire de roi, ils concentraient dans leur corps l'autorité souveraine. Enfin, les deux factions convinrent que l'une d'elles nommerait le roi, et qu'il serait pris dans l'autre. Ce moyen leur parut le plus propre à faire cesser leurs divisions, et à inspirer au roi qui serait élu une affection égale pour les deux partis : il aimerait l'un, parcequ'il lui devrait la couronne; et il serait porté d'inclination pour l'autre, parcequ'il serait de sa nation. Les Sabins cédèrent l'élection aux Romains, qui, de leur côté, aimèrent mieux nommer un Sabin, que d'avoir pour roi un Romain que les Sabins auraient élu : après avoir délibéré entre eux, ils nommèrent Numa Pompilius, qui n'était pas de ces Sabins qui vinrent s'établir les premiers à Rome, mais que sa vertu avait rendu si célèbre, qu'on eut à peine entendu son nom, que les Sabins le reçurent avec plus de satisfaction que ceux même qui l'avaient nommé. On déclara ce choix au peuple; et on envoya les principaux de chaque parti en ambassade vers Numa, pour le prier de venir prendre possession de la royauté.

V. Numa était de Cures, ville capitale des Sabins, d'où les Romains, après leur réunion avec ce peuple, prirent le nom de Quirites. Il était le plus jeune des quatre fils de Pomponius, et jouissait d'une grande réputation. Par une disposition singulière des dieux, il était né le même jour que Rome avait été fondée par Romulus, le 11 des calendes de mai[1]. Porté par un heureux naturel à toutes les vertus, il s'y était encore formé par l'instruction, par la patience, et par la pratique de la philosophie. Il avait purifié son ame, non seulement de toutes les passions honteuses, mais même de celles qui sont estimées chez les Barbares; telles que la violence et la cupidité. Il croyait que la véritable force consiste à soumettre ses desirs au joug de la raison. D'après ces principes, il avait banni de sa maison tout luxe et toute magnificence. Il était, pour les citoyens et pour les étrangers qui le consultaient, un juge et un arbitre incorruptible. Il consacrait son loisir, non à rechercher les voluptés ou à amasser des richesses, mais à honorer les dieux, à s'élever par la raison à la connaissance de leur nature et de leur puissance; et par-là il s'était acquis tant de réputation et tant de gloire, que Tatius, celui qui régnait à Rome avec Romulus, le choisit pour son gendre, et lui donna en mariage sa fille unique Tatia. Cette alliance, loin de lui enfler le cœur, ne le porta pas même à aller vivre auprès de ce prince. Il resta toujours à Cures pour soigner la vieillesse de son père; et Tatia ellemême préféra la vie obscure et paisible de son mari, aux honneurs dont elle aurait pu jouir à Rome dans la maison paternelle : elle mourut après treize ans de mariage.

VI. Alors Numa, abandonnant le séjour de la ville, alla, par goût, habiter la campagne, où il vivait seul, se promenant dans les bois et les prairies consacrées aux dieux, dans les lieux les plus solitaires. Ce fut cet amour de la retraite qui fit courir le bruit que ce n'était ni la mélancolie, ni la douleur qui portait Numa à fuir le commerce des hommes; qu'il avait trouvé une société plus auguste, celle d'une déesse qui l'avait jugé digne de son alliance; que la nymphe Égérie ayant conçu pour lui une vive passion, lui avait donné sa main, et lui faisait mener la vie la plus heureuse, en éclairant so

[1] Le 21 avril.

esprit par la connaissance des choses divines (11). Ce récit, comme il est aisé de le voir, ressemble fort à ces anciennes fables que quelques peuples ont reçues de leurs pères, et qui sont arrivées jusqu'à nous; telles sont celles des Phrygiens au sujet d'Attys, des Bithyniens sur Hérodotus, des Arcadiens sur Endymion (12), et sur beaucoup d'autres qui ont passé pour des hommes heureux, pour des amis de déesses. A la vérité, il est naturel de croire que Dieu, qui aime non les chevaux ou les oiseaux, mais les hommes, se communique volontiers à ceux qui excellent en vertu, et ne dédaigne pas de converser avec un homme religieux et saint : mais qu'un être divin s'unisse à une substance mortelle, qu'il soit épris de sa beauté, c'est ce qui est impossible à croire. Les Égyptiens cependant font à ce sujet une distinction qui paraît assez raisonnable : ils disent qu'il n'est pas impossible que l'esprit d'un dieu s'approche d'une femme, et lui communique des principes de fécondité; mais qu'un homme ne peut jamais avoir aucun commerce, aucune union corporelle avec une divinité. Toutefois, ils ne voient pas que ce qui s'unit à une substance lui transmet une portion de son être, comme il reçoit lui-même une portion de cette substance. Ce qu'on peut donc le plus raisonnablement croire, c'est que les dieux ont de l'amitié pour les hommes; que de cette amitié naît en eux le sentiment qu'on appelle amour, et qui de leur part n'est qu'un soin plus particulier de former les mœurs de ceux qu'ils affectionnent, et de les rendre vertueux. C'est ainsi qu'on peut justifier ce que les poëtes racontent de l'amour d'Apollon pour Phorbas (13), pour Hyacinthe, pour Admète, et surtout pour Hippolyte de Sicyone, qui n'allait jamais par mer de cette ville à Cirrha (14), que la Pythie, saisie de l'esprit du dieu, qui sentait l'approche de ce jeune homme et se réjouissait de son retour, ne prononçât ce vers héroïque :

Hippolyte revient; il traverse la mer.

On dit aussi que Pan aima Pindare et ses poésies (15); que les dieux firent rendre des honneurs à Hésiode et à Archiloque après leur mort, parce qu'ils avaient été chers aux Muses (16); qu'Esculape alla loger chez Sophocle, du vivant de ce poëte, et qu'il subsiste encore aujourd'hui des preuves de cette visite (17) : on ajoute qu'après sa mort un autre dieu lui procura une sépulture honorable (18). Si nous croyons que les immortels ont ainsi honoré ces poëtes, pourrions-nous sans injustice refuser de croire qu'ils aient fait le même honneur à Zaleucus, à Minos, à Zoroastre (19), à Numa et à Lycurgue, qui tous ont gouverné de grands empires ou fondé des républiques? N'est-il pas plus vraisemblable que ces divinités ont conversé familièrement avec ces grands hommes, pour leur inspirer les entreprises glorieuses qu'ils ont exécutées; et que s'il est vrai qu'elles se soient jamais communiquées à des poëtes et à des joueurs de lyre, elles ne l'ont fait que par simple plaisir? Au reste, si quelqu'un est d'un sentiment différent, je lui dirai avec Bacchylide (20) :

Le chemin est ouvert.

Car je ne suis pas éloigné de croire ce que certains auteurs ont dit, que Lycurgue, Numa et plusieurs autres personnages célèbres ayant à conduire des peuples rustiques, difficiles à manier, et voulant leur faire adopter de grands changements, avaient supposé cette communication avec les dieux, pour le bien même de ceux à qui ils la faisaient croire.

VII. Numa était dans sa quarantième année, lorsque les ambassadeurs romains vinrent le prier d'accepter la couronne. Proculus et Vélésus portèrent la parole : ils avaient eu l'un et l'autre de grandes prétentions au trône : Proculus était porté par les Romains, et Vélésus par les Sabins. Leur discours ne fut point long; ils ne doutaient pas que Numa ne regardât comme un grand bonheur la nouvelle qu'ils lui apportaient. Mais ce ne fut pas une chose aisée que de l'y faire consentir; et il fallut même employer la prière pour ébranler un homme qui avait toujours vécu dans la paix et dans le repos, pour lui persuader de prendre le gouvernement d'une ville qui était née et s'était accrue au milieu des armes. Il répondit aux ambassadeurs, en présence de son père et de Marcius un de ses parents : « Tout changement, leur dit-il, » est dangereux dans la vie humaine; mais pour » celui qui ne manque pas du nécessaire, et qui » n'a pas à se plaindre de sa situation présente, » c'est une folie que de renoncer à ses habitudes, » qui, n'eussent-elles pas d'autre avantage, sont » du moins assurées, et, par cela seul, préférables à ce qui est incertain. L'empire que vous » m'offrez ne présente pas même cette incertitude » dans ses dangers, s'il faut en juger par ce qui » est arrivé à Romulus : entaché du soupçon flétrissant d'avoir fait assassiner Tatius, il a, en » mourant, laissé peser sur tous ceux de son ordre l'imputation non moins flétrissante de l'avoir fait périr lui-même. Cependant on donne à » Romulus la gloire d'être né d'un dieu; on répète sans cesse qu'il a été sauvé et nourri dans » son enfance par une protection singulière de la » divinité. Pour moi, je suis d'une race mortelle; » j'ai été nourri et élevé par des hommes qui vous » sont connus. Les qualités qu'on loue en moi ne » sont pas celles qui conviennent à un roi; mes » affections sont un grand amour du repos, et

» une application continuelle à l'étude; un goût » inné, une passion violente pour la paix, pour » des exercices absolument étrangers à la guerre, » pour ces assemblées d'hommes qui aiment à ho- » norer les dieux, à prendre ensemble des plai- » sirs innocents, et qui le reste du temps s'occu- » pent, chacun de son côté, à cultiver la terre » et à élever des troupeaux. Quant à vous, Ro- » mains, Romulus vous a laissé des guerres que » vous voudriez peut-être ne point avoir, mais » qui, pour être terminées, demandent un roi » jeune et plein d'ardeur. Votre peuple est ac- » coutumé aux armes; il est enflé de ses succès; » et tout le monde sait qu'il ne veut que s'agran- » dir et commander aux autres. Un prince donc » qui emploierait tout son temps à servir les dieux, » et qui voudrait former ses sujets à pratiquer la » justice, à détester la guerre et la violence, pa- » raîtrait ridicule à une nation qui a plus besoin » d'un général d'armée que d'un roi. »

VIII. Aux raisons que Numa venait d'alléguer pour refuser l'empire, les Romains opposèrent les plus vives instances pour le faire changer de sentiment; ils le conjurèrent de ne pas les replonger dans de nouveaux troubles qui amèneraient une guerre civile; enfin ils lui protestèrent qu'il était le seul qui fût agréable aux deux partis. Quand ils se furent retirés, son père et Marcius firent en particulier tous leurs efforts pour le déterminer à accepter une offre si flatteuse et si brillante : « Si, content de votre fortune, lui di- » rent-ils, vous ne desirez pas de plus grands » biens; si, possédant une gloire plus réelle dans » la vertu, vous n'ambitionnez pas celle qui est » attachée au commandement et au pouvoir; con- » sidérez au moins que bien régner, c'est servir » Dieu : il vous appelle aujourd'hui, et ne veut pas » laisser inutile en vous cette justice qui vous dis- » tingue. Ne résistez donc pas à sa volonté : ne » fuyez pas l'empire qu'on vous présente : c'est » pour un homme sage le plus vaste champ à de » grandes et belles actions; c'est là qu'on peut » honorer les dieux avec la plus grande magnifi- » cence, et adoucir les esprits des hommes, qui se » laissent facilement et promptement porter à la » piété par l'exemple de leur roi. Les Romains » ont aimé Tatius, tout étranger qu'il était; ils » ont consacré par des honneurs divins la mé- » moire de Romulus. Et qui sait si ce peuple, tant » de fois vainqueur, n'est pas las de ses guerres? » si, rassasié de triomphes et de dépouilles, il » ne desire pas un chef plein de douceur et de jus- » tice, qui le gouverne en paix par de bonnes » lois? Mais quand il conserverait la même pas- » sion, la même fureur pour la guerre, ne vau- » drait-il pas mieux, en prenant les rênes de son » gouvernement, tourner vers d'autres objets » cette ardeur impétueuse, et unir par les liens » de la bienveillance et de l'amitié votre patrie » et toute la nation des Sabins, avec un peuple si » puissant, avec une ville si florissante? » Ces raisons furent confirmées par des présages favorables, par l'empressement et le zèle de tous les citoyens, qui, informés du sujet de l'ambassade, vinrent le conjurer de partir et d'accepter l'empire, afin de resserrer encore davantage les nœuds qu'ils avaient formés avec les Romains.

IX. Dès qu'il eut donné son consentement, il fit un sacrifice aux dieux, et partit pour Rome. Le sénat et le peuple, brûlant du desir de le voir, sortirent à sa rencontre. Les femmes le reçurent avec les plus vives acclamations; on fit des sacrifices dans tous les temples; et la ville entière témoigna autant de joie que si elle eût reçu, non pas un roi, mais un nouveau royaume. Lorsqu'on fut arrivé à la place publique, Spurius Vettius, qui ce jour-là remplissait les six heures d'interrègne, fit procéder à l'élection. Numa réunit tous les suffrages; et on lui apporta les marques de la dignité royale. Mais, avant que de les recevoir, il dit qu'il fallait d'abord s'assurer du consentement des dieux; et, prenant avec lui des prêtres et des devins, il monta au Capitole, que les Romains appelaient alors la roche Tarpéienne. Là, le premier des augures, lui couvrant le visage d'un voile (21), le tourna vers le midi; et, se tenant derrière Numa, il lui étendit sa main droite sur la tête, fit une prière, et porta sa vue de tous les côtés, pour observer ce que les dieux feraient connaître par le vol des oiseaux ou par d'autres signes. Pendant ce temps-là, un silence profond régnait dans la place, malgré la grande affluence de citoyens qui y était réunie. Tous les esprits étaient suspendus dans l'attente de ce qui allait arriver, jusqu'à ce qu'enfin il parut des oiseaux de bon augure qui confirmèrent l'élection. Alors Numa prit la robe royale (22), et descendit de la citadelle pour se rendre au milieu du peuple, qui le reçut avec les plus grandes acclamations, et l'appelait l'homme le plus saint et le plus chéri des dieux.

X. Il avait à peine pris possession du royaume, qu'il commença par casser la compagnie des trois cents gardes que Romulus avait toujours auprès de sa personne (23), et qu'il appelait célères, c'est-à-dire vites à la course. Numa ne voulait ni paraître se défier de ceux qui se fiaient à lui, ni régner sur des hommes qui n'auraient pas eu pour leur roi une entière confiance. En second lieu, aux deux prêtres de Jupiter et de Mars, il en ajouta un troisième pour Romulus, et l'appela flamine Quirinal. Les anciens prêtres avaient déja le nom

de flamines, à cause des bonnets qu'ils portaient, et que les Grecs appellent *pilamines* (24); les mots grecs étaient alors beaucoup plus communs dans la langue latine qu'ils ne le sont aujourd'hui (25). Les manteaux que les rois portaient, et qu'ils appelaient *lenas*, sont, suivant Juba, les mêmes que ceux qu'on nomme en Grèce *clenas*. Le jeune homme qui sert dans le temple de Jupiter, et dont le père et la mère sont vivants, est appelé *Camillus*, nom que quelques peuples grecs donnent à Mercure, à cause des fonctions qu'il exerce auprès des dieux (26). Après avoir terminé ces réformes, qu'il avait faites dans la vue de s'attirer la bienveillance et les bonnes graces du peuple, il s'occupa, sans perdre un instant, des moyens d'adoucir les mœurs des citoyens, comme on amollit le fer en le trempant. A leurs inclinations dures et guerrières, il voulut substituer des affections justes et douces. Rome était alors dans cet état d'effervescence dont parle Platon [1] : née, pour ainsi dire, de l'audace et de la témérité des hommes les plus hardis et les plus belliqueux qui s'y étaient rassemblés de toutes parts, nourrie dans des expéditions et dans des guerres continuelles, elle avait consolidé sa puissance par les dangers mêmes, comme les bois qu'on enfonce dans la terre s'affermissent par les coups qu'on leur donne. Numa, sentant combien il était difficile d'adoucir et de porter à la paix ce peuple fier et guerrier, appela la religion à son secours. Des fêtes, des sacrifices et des danses qu'il ordonnait, qu'il conduisait lui-même, et dont il tempérait la gravité par l'attrait du plaisir, lui servirent à apprivoiser, à amollir peu à peu ces courages bouillants qui ne respiraient que la guerre. Quelquefois même il leur présentait, de la part des dieux, des motifs de frayeur; il leur annonçait des visions étranges, des voix menaçantes qu'il avait entendues; et par-là il vint à bout de les soumettre entièrement et de les plier sous l'empire de la religion.

XI. C'est surtout cette sagesse si éclairée qui l'a fait passer pour disciple de Pythagore. En effet, le culte divin et la pratique habituelle des exercices religieux étaient les premières bases du gouvernement de Numa, comme ils l'étaient de la doctrine du philosophe de Samos : ce fut encore, dit-on, dans les mêmes vues que lui qu'il affecta au-dehors de l'ostentation et du faste. Pythagore avait apprivoisé un aigle qu'il faisait venir par le moyen de certaines paroles, et qui volait au-dessus de sa tête (27). Aux jeux olympiques, il montra sa cuisse en pleine assemblée, et la fit paraître d'or. On rapporte de lui beaucoup d'autres choses qui passaient pour des prodiges, et qui ont fait dire à Timon le Phliasien (28) :

Ce Pythagore, adroit et subtil enchanteur,
Cachant sa vanité sous un dehors trompeur,
Par ses graves discours, son séduisant langage,
Des crédules esprits captive le suffrage.

A l'égard de Numa, l'artifice dont il fit usage consistait dans cet amour prétendu d'une déesse ou d'une nymphe des montagnes, dont on a déja parlé, et avec laquelle il avait, dit-on, un commerce secret. Il supposa aussi qu'il avait des entretiens fréquents avec les Muses; il attribuait à ces divinités la plupart de ses révélations; et il prescrivit aux Romains des honneurs particuliers pour une d'entre elles, qu'il appelait Tacita, ou Silencieuse : ce qui semble avoir eu pour motif de recommander et d'honorer le silence, que Pythagore imposait à ses disciples (29). Ses ordonnances sur les statues des dieux ont le plus grand rapport avec les dogmes de ce philosophe, qui croyait que le premier être n'est ni passible, ni susceptible de sensations; mais invisible, exempt de toute corruption et purement intelligible. Numa défendit de même aux Romains d'attribuer à Dieu aucune forme d'homme ni de bête; et il n'y avait parmi eux, ni statue, ni image de la divinité. Pendant les cent soixante-dix premières années, ils ne placèrent, dans les temples (30) et dans les chapelles qu'ils bâtissaient, aucune figure de dieu; ils regardaient comme une impiété de représenter par des choses méprisables ce qu'il y a de plus parfait; et croyaient qu'on ne peut atteindre à Dieu autrement que par la pensée (31). Ses sacrifices ressemblaient aussi beaucoup au culte que Pythagore observait; il n'en faisait jamais de sanglants : et la plupart étaient composés de farine (32), de libations et d'autres choses très simples. Outre ces premières preuves, ceux qui veulent que ces deux personnages aient eu de grands rapports ensemble se fondent sur d'autres témoignages plus éloignés. Ils disent d'abord que les Romains donnèrent le droit de bourgeoisie à ce philosophe; et ils s'autorisent du poëte comique Épicharme, qui le rapporte dans un ouvrage adressé à Antenor. Ce poëte est très ancien, et avait été disciple de Pythagore (33). Une seconde preuve, c'est que de quatre fils qu'eut Numa, il en nomma un Mamercus, qui était le nom du fils de Pythagore (34). C'est de ce fils de Numa que descend la famille des Émiliens, une des plus nobles d'entre les patriciennes. Ce prince avait donné d'abord à son fils le nom d'Émilius, pour désigner la douceur et la grace de son langage [1]. Enfin, moi-même, pendant que j'étais à Rome, j'ai entendu dire à plusieurs Romains que

[1] De Rep., liv. II, tom. II, p. 372.

[1] D'un mot grec qui signifie *beau, doux*.

leurs ancêtres, d'après un oracle qui leur ordonnait de dresser deux statues, l'une au plus sage, l'autre au plus vaillant des Grecs, en érigèrent d'airain à Pythagore et à Alcibiade (35). Au reste, cette opinion est très douteuse; et ce serait un entêtement puéril que de s'arrêter plus long-temps à l'établir ou à la réfuter.

XII. On attribue encore à Numa la fondation du principal collége des prêtres qu'on appelle pontifes (36); il fut lui-même, dit-on, le premier de ces prêtres (37). Il leur donna le nom de pontifes, parceque, selon les uns, ils servent les dieux tout puissants, maîtres de toutes choses, et que le mot puissant s'exprime en latin par *potens*. D'autres veulent que ce nom soit pris de l'expression conditionnelle, *s'il est possible*; en ce que le législateur ne prescrivait aux prêtres que les sacrifices qu'il leur était possible de faire, et ne les rendait pas responsables des obstacles légitimes qui les en empêchaient. La plupart des auteurs préfèrent une étymologie que je trouve ridicule (38). Le nom de pontifes, disent-ils, vient tout simplement des sacrifices que ces prêtres font sur les ponts, et qui sont les plus anciens comme les plus saints de tous. Ils le dérivent donc du mot *pons*, qui, en latin signifie pont. Ils ajoutent que le soin d'entretenir et de réparer les ponts n'est pas moins du ministère de ces prêtres, que leurs cérémonies les plus immuables et leurs sacrifices les plus solennels. C'est même chez eux un point de religion, de croire qu'on ne peut, sans se rendre coupable d'un sacrilége, rompre leur pont de bois, qui fut fait, à ce qu'on prétend, sans aucune ferrure (39), et lié seulement avec des coins de bois, comme un oracle l'avait ordonné (40). Le pont de pierre, qu'on voit aujourd'hui à la place, n'a été construit que long-temps après, sous la questure d'Émilius. On dit même que le pont de bois est postérieur à Numa, et qu'il ne fut bâti que sous Ancus Marcius, petit-fils de ce prince (41). Le souverain pontife remplit les fonctions d'interprète et de devin, ou plutôt d'hiérophante : non seulement il préside à tous les sacrifices publics, mais encore il veille à ceux qui se font en particulier; il prend garde qu'on n'y transgresse les cérémonies prescrites, et il enseigne ce que chacun doit faire pour honorer ou apaiser les dieux (42).

XIII. Il a aussi l'inspection sur les vierges sacrées qu'on appelle vestales. C'est à Numa qu'on rapporte leur institution (43), ainsi que la consécration du feu sacré qu'elles entretiennent, l'établissement du culte et de toutes les cérémonies qu'elles observent. Ce prince confia ces fonctions aux vestales, soit qu'il crût que la substance pure et incorruptible du feu ne devait être confiée qu'à des vierges chastes, exemptes de toute souillure; soit qu'il vît dans le feu, qui est infécond de sa nature (44), un rapport sensible avec la virginité. En effet, dans les divers lieux de la Grèce où l'on entretient ce feu perpétuel, la garde en est donnée non à des vierges, mais à des veuves qui ne sont plus en âge de se remarier. Ce feu vient-il à s'éteindre par quelque accident, comme la lampe sacrée s'éteignit à Athènes, sous la tyrannie d'Aristion (45); à Delphes, lorsque le temple fut brûlé par les Mèdes; à Rome, pendant la guerre de Mithridate, et dans la guerre civile, où le temple fut consumé avec l'autel (46); alors il n'est pas permis de le rallumer avec un feu ordinaire. On s'en procure un tout nouveau, en tirant du soleil une flamme pure et sans aucun mélange. On emploie, à cet effet, des vases d'airain concaves, taillés en triangles rectangles, dont toutes les lignes, tirées de la circonférence, aboutissent à un même centre (47). Ces vases sont exposés au soleil, dont les rayons, réfléchis de tous les points vers ce centre commun, subtilisent l'air et le divisent : ils acquièrent par réflexion la nature et l'activité du feu, et embrasent promptement les matières sèches et légères qu'on leur présente. Selon certains auteurs, l'emploi de ces vierges sacrées se borne à la garde du feu perpétuel; mais quelques uns assurent que d'autres objets saints, connus d'elles seules, sont encore confiés à leurs soins (48). Nous avons rapporté, dans la Vie de Camille, tout ce qu'il est permis d'en savoir et d'en dire. Numa, dit-on, ne consacra d'abord que les deux vestales Gégania et Vérania; et ensuite deux autres, Canuléia et Tarpéia. Servius en ajouta encore deux, et elles sont fixées à ce nombre de six. Numa leur prescrivit de garder la chasteté pendant trente ans. Les dix premières années, elles apprennent ce qu'elles doivent faire; les dix suivantes, elles pratiquent ce qu'elles ont appris; et les dix dernières, elles instruisent les novices. Ce temps expiré, elles sont libres de se marier et d'embrasser un autre genre de vie, en quittant le sacerdoce. Mais il en est très peu, à ce qu'on assure, qui profitent de cette liberté; et celles qui l'ont fait, loin d'avoir eu lieu de s'en applaudir, ont passé dans la tristesse et le repentir le reste de leur vie. Leur exemple a inspiré aux autres une crainte religieuse, et elles ont préféré au mariage une virginité perpétuelle (49).

XIV. Il est vrai que Numa leur a accordé de grandes prérogatives; elles peuvent tester du vivant même de leur père, et, comme les femmes qui ont trois enfants, disposer de tout leur bien sans l'intervention d'un curateur (50). Quand elles sortent en public, elles sont précédées de licteurs; et si elles rencontrent dans les rues un criminel qu'on mène au supplice, il est mis en liberté; mais il faut que la vestale jure que cette rencontre est

fortuite, et n'a pas été ménagée à dessein (51). Un homme qui passerait sous leur litière quand on les porte serait puni de mort. Mais lorsqu'elles ont fait quelque faute, le grand-pontife les frappe avec des verges; quelquefois, couvertes d'un simple voile, elles sont châtiées par lui dans un lieu obscur et retiré. Une vestale qui a violé son vœu de virginité est enterrée vivante près de la porte Colline (52). Il y a dans cet endroit, en dedans de la ville, un tertre d'une assez longue étendue, que les Latins appellent en leur langue une levée [1]. On y prépare un petit caveau (53), dans lequel on descend par une ouverture pratiquée à la surface du terrain, et où l'on dresse un lit; on y met une lampe allumée, et une petite provision des choses les plus nécessaires à la vie; du pain, de l'eau, un pot de lait et un peu d'huile; car ils croiraient offenser la religion, que de forcer à mourir de faim une personne qu'ils ont consacrée par les cérémonies les plus augustes. Celle qui a été condamnée à ce supplice est mise dans une litière qu'on ferme exactement, et qu'on serre avec des courroies de manière qu'on ne puisse pas même entendre sa voix, et on la porte ainsi à travers la place publique. A l'approche de la litière, tout le monde se range, et la suit d'un air morne et dans un profond silence. Il n'est point de spectacle plus effrayant, ni de jour plus lugubre pour Rome. Lorsque la litière est arrivée au lieu du supplice, les licteurs délient les courroies. Avant de terminer cette fatale exécution, le grand-pontife fait des prières secrètes, et lève les mains au ciel. Il tire ensuite de la litière la coupable, qui est couverte d'un voile, la met sur l'échelle par où l'on descend dans le caveau, et s'en retourne aussitôt avec les autres prêtres. Dès qu'elle est descendue, on retire l'échelle, et l'on referme l'ouverture en y jetant de la terre jusqu'à ce que le terrain soit parfaitement uni (54). C'est ainsi qu'on punit les vestales qui ont violé le vœu sacré de leur virginité.

XV. Numa fit, dit-on, construire le temple de Vesta pour y garder le feu perpétuel, et il lui donna la forme ronde (55), afin d'imiter, non la figure de la terre, comme si elle désignait Vesta, mais celle de l'univers, dont le milieu, suivant les pythagoriciens, est occupé par le feu, qu'ils appellent Vesta et l'Unité. Pour la terre, ils ne la croient pas immobile (56), ni placée au centre des révolutions du monde; ils supposent qu'elle décrit un cercle autour du feu, et ne la comptent pas pour un des premiers et principaux éléments dont le monde est composé. Platon lui-même, dans sa vieillesse, adopta cette opinion; il crut que la terre n'occupait pas le centre du monde, et qu'elle laissait cette place, comme la plus honorable, à un plus noble élément (57). Une autre fonction des pontifes consiste à prescrire tout ce qu'il faut observer dans les funérailles. Numa leur avait appris à ne pas se croire souillés par ces cérémonies; il leur enseigna à honorer d'un culte particulier les dieux des enfers, comme étant ceux qui reçoivent les principales substances dont notre corps est composé; et surtout la déesse Libitine, qui préside à tout ce qui regarde les morts, soit qu'on la confonde avec Proserpine, ou plutôt qu'elle soit la même que Vénus, comme le pensent les plus savants Romains, qui rapportent, avec assez de raison, à une même divinité, la naissance et la mort des hommes (58). Il régla aussi la durée du deuil, suivant l'âge des personnes pour qui on le portait: Il le défendit pour un enfant au-dessous de trois ans; depuis cet âge, jusqu'à celui de dix, il le fixa à autant de mois qu'on aurait vécu d'années. Mais le plus long deuil était de dix mois; on ne le portait pour personne au-delà de ce terme, à quelque âge que l'on fût mort : c'est le temps que les veuves le portent pour leurs maris; il avait ordonné que la femme qui se remarierait avant ce terme sacrifierait une vache pleine (59).

XVI. Entre plusieurs autres colléges de prêtres établis par Numa, je n'en citerai que deux, celui des saliens et celui des féciaux, parcequ'ils prouvent le plus la piété de ce prince. Les féciaux me paraissent être les mêmes que les conservateurs de la paix (60) chez les Grecs. Leur nom est tiré de leurs fonctions : elles consistent à terminer tous les différends, et à ne permettre de recourir aux armes que lorsqu'on a perdu tout espoir de conciliation; car les Grecs ne donnent proprement le nom de paix qu'à l'accord que deux partis font entre eux par la voie de la raison, et non par celle de la force. Les féciaux des Romains allaient plusieurs fois eux-mêmes trouver les peuples qui avaient fait quelque offense à la république (61), et les invitaient à la réparer. S'ils n'en obtenaient pas la réparation, ils prenaient les dieux à témoin, et leur demandaient que, si leurs réclamations n'étaient pas justes, ils fissent retomber sur eux et sur leur patrie les imprécations qu'ils allaient prononcer; après quoi ils faisaient leur déclaration de guerre. Quand les féciaux s'opposaient à une expédition que les Romains voulaient entreprendre, ou seulement s'ils n'y consentaient pas, il n'était permis ni aux soldats ni au roi même de prendre les armes; il fallait d'abord, pour qu'une guerre fût juste, que ces prêtres eussent autorisé le prince à la faire; il pouvait délibérer ensuite sur les moyens d'exécution. On prétend que la prise et l'incendie de Rome par les Gaulois n'eurent d'autre cause que le mépris qu'on avait fait de

[1] Le mot latin est *agger*.

cette coutume si sainte et si respectable. Ces Barbares assiégeaient Clusium; les Romains envoyèrent dans leur camp, en qualité d'ambassadeur, Fabius Ambustus, pour négocier la levée du siége. Fabius, ayant reçu une réponse peu favorable, crut son ambassade finie; et, avec la témérité d'un jeune homme, prenant les armes pour les Clusiens, il provoqua à un combat singulier le plus vaillant des Barbares. Il le vainquit, le tua, et le dépouilla de ses armes. Les Gaulois l'ayant reconnu, envoyèrent à Rome un héraut, pour accuser Fabius d'avoir, au mépris des traités et de la foi jurée, combattu contre eux sans leur avoir déclaré la guerre. Les féciaux furent d'avis que le sénat livrât Fabius aux Gaulois; mais il eut recours au peuple, dont la décision lui fut favorable, et l'arracha au supplice. Les Gaulois ne tardèrent pas à marcher contre Rome; ils prirent la ville, la saccagèrent et la livrèrent aux flammes, excepté le Capitole. Mais j'ai raconté cet événement plus au long dans la Vie de Camille.

XVII. Voici à quelle occasion il institua les prêtres saliens. La huitième année de son règne, une maladie pestilentielle, après avoir ravagé l'Italie, vint fondre sur Rome. Tout le monde était dans la consternation, lorsque tout-à-coup il tomba du ciel, entre les mains de Numa, un bouclier d'airain : il s'empressa de débiter sur un tel prodige des choses merveilleuses, qu'il disait tenir de la nymphe Égérie et des Muses : elles lui avaient dit que ce bouclier était envoyé du ciel pour le salut de la ville; qu'il fallait le garder avec soin, et en faire onze autres parfaitement semblables à celui-là pour la forme et pour la grandeur, afin que ceux qui voudraient l'enlever ne pussent reconnaître le véritable. Il ajouta que le lieu où il était tombé, avec les prairies qui l'environnaient, devait être dédié aux Muses; et la source qui arrosait cette campagne, consacrée aux vestales, qui chaque jour iraient y puiser de l'eau pour arroser et purifier leur temple. La cessation subite de la maladie fit ajouter foi à ses discours. Il manda sur-le-champ les plus habiles ouvriers, et leur proposa de travailler à l'envi, pour faire des boucliers entièrement semblables à celui qu'il leur montrait. Ils désespérèrent tous d'y réussir, excepté Mamurius Véturius, un des ouvriers les plus intelligents, qui imita si bien la forme et le contour du bouclier, et fit les onze si semblables, que Numa lui-même ne put les distinguer du premier. Il établit donc, pour les garder et pour en avoir soin, les prêtres saliens (62), dont le nom ne vient pas, comme quelques auteurs l'ont imaginé, d'un Salius de Samothrace ou de Mantinée (63), lequel inventa une danse armée; mais plutôt de la danse même qu'ils font en sautant, lorsqu'au mois de mars ils portent en procession ces boucliers sacrés dans les rues de Rome, et que, vêtus d'une tunique de pourpre, la tête couverte d'un casque d'airain, ceints de larges baudriers du même métal, ils frappent sur leurs boucliers avec de courtes épées. Leur danse consiste surtout dans les mouvements et les pas qu'ils font avec beaucoup de grace, dans les tours et les retours rapides et cadencés qu'ils exécutent avec autant de force que d'agilité. Ces boucliers sont appelés ancilia, à cause de leur forme. Ce n'est ni un rond parfait, ni un demi-rond, comme les boucliers ordinaires; ils forment un contour tortueux, dont les extrémités recourbées, se rejoignant par le haut dans leur épaisseur, forment une de ces figures courbes et échancrées que les Grecs appellent ancylon. Peut-être aussi ce nom leur vient-il du coude, autour duquel on les porte. Ce sont les étymologies qu'en donne Juba, qui veut absolument dériver ce nom de la langue grecque. Il pourrait se faire aussi qu'on le leur eût donné, ou parceque le premier bouclier était descendu d'en haut, ou parcequ'il procura la guérison des maladies; peut-être pour avoir fait cesser la sécheresse; ou enfin pour avoir détourné les maux dont on était menacé (64). C'est pour cette dernière cause que les dioscures ont été appelés anaces par les Athéniens (65). Voilà ce qu'on peut dire, si l'on veut absolument que ce mot vienne de la langue grecque. Mamurius eut, dit-on, pour récompense de son habileté, l'honneur d'être nommé dans le cantique que les saliens chantent pendant leur danse armée. D'autres prétendent que, dans cet hymne, Mamurius Véturius n'est pas le nom d'un ouvrier, et que ces deux mots signifient ancienne mémoire.

XVIII. Après avoir réglé tout ce qui regardait les colléges des prêtres, Numa bâtit près du temple de Vesta un palais appelé Regia, maison du roi. Il l'habitait ordinairement, et s'y occupait à faire des sacrifices, ou à instruire les prêtres, et à s'entretenir avec eux de tout ce qui avait rapport à la religion. Il avait sur le mont Quirinal une autre habitation dont on montre encore la place. Les cérémonies publiques et les processions des prêtres étaient toujours précédées de hérauts qui parcouraient les rues, et criaient au peuple de faire silence et de cesser tout travail. Les pythagoriciens ne veulent pas qu'on adore et qu'on prie les dieux avec légèreté[1]; ils prescrivent de sortir de sa maison dans ce dessein, et après s'y être bien préparé. Numa pensait de même que, dans ce qui regarde le culte des dieux, les citoyens ne devaient rien faire négligemment et par manière d'acquit; que, laissant toute autre occupation, pour appliquer uniquement leur esprit à celle-là, comme à l'action

[1] Mot à mot, *comme en passant*.

la plus importante de la religion, ils devaient suspendre ces bruits, ces cris inséparables des travaux mercenaires, et laisser les rues libres pendant tout le temps de la cérémonie. Les Romains conservent encore des traces de cet usage : lorsque le consul prend les augures ou fait un sacrifice, on crie à haute voix, *Hoc age;* c'est-à-dire Fais ceci: on avertit par-là les assistants de se recueillir, et d'être attentifs à ce qui se fait.

XIX. Aussi la plupart de ses ordonnances ressemblent-elles beaucoup aux préceptes des pythagoriciens. Ces philosophes défendent de s'asseoir sur le boisseau, d'attiser le feu avec un poignard, et de regarder derrière soi quand on part pour un voyage (66). Ils prescrivent de sacrifier aux dieux célestes en nombre pair, et aux dieux infernaux en nombre impair (67) : symboles dont ils cachent au peuple le véritable sens. Les institutions de Numa contenaient aussi un sens caché. Il avait défendu, par exemple, d'offrir des libations aux dieux avec le vin d'une vigne qui n'aurait pas été taillée, et de faire aucun sacrifice sans farine; il avait ordonné de tourner en rond en adorant les dieux, et de s'asseoir après les avoir adorés. Les deux premières défenses semblent avoir pour but d'inviter à l'agriculture, qui, selon eux, fait partie de la religion. Le précepte de tourner en adorant les dieux avait, dit-on, pour objet d'imiter le mouvement de l'univers : mais je croirais plutôt que, comme les temples regardaient l'orient, et que ceux qui y entraient avaient le dos tourné au soleil, ils étaient obligés de se tourner pour saluer cet astre; et ils se remettaient ensuite en présence du dieu. Dans ces deux mouvements, ils faisaient un tour entier, pendant lequel ils achevaient leur prière(68). Ou bien ce changement de situation n'aurait-il pas quelque rapport aux roues égyptiennes? ne signifierait-il pas qu'il n'y a rien de stable dans les choses sublunaires (69); et que, de quelque manière que Dieu tourne et agite notre vie, nous devons nous y soumettre, et être contents de tout? L'usage de s'asseoir après avoir adoré était, dit-on, un heureux présage que les prières avaient été exaucées, et que les biens qu'on espérait des dieux seraient durables. On dit encore que le repos distingue et sépare nos actions; ainsi, après avoir terminé une première action, ils s'asseyaient devant les dieux pour en commencer une nouvelle. Cela peut se rapporter aussi au desir qu'avait le législateur d'accoutumer les citoyens, comme nous l'avons déja dit, à ne pas prier les dieux, lorsqu'ils étaient occupés d'autre chose, et comme en courant; mais quand ils en avaient tout le temps et qu'ils étaient libres de toute autre affaire.

XX. Cette habitude des exercices de la religion rendit Rome si docile, et lui imprima une telle vénération pour la puissance de Numa, qu'elle adopta les fables les plus absurdes, et qu'il n'y avait rien de si incroyable, rien de si impossible, qu'elle ne le crût capable de faire [1]. On rapporte à ce sujet qu'un jour ayant invité à souper un assez grand nombre de personnes, il leur fit servir sur une vaisselle commune un repas fort simple. Les conviés étaient à peine à table, qu'il leur dit que sa déesse venait lui faire visite; et dans le même instant il leur montra sa maison pleine de la plus riche vaisselle, une table couverte des mets les plus exquis, et servie avec la plus grande magnificence (70). Mais ce qu'on rapporte d'une conversation qu'il eut avec Jupiter est de toute absurdité. On conte que sur le mont Aventin, qui n'était pas encore renfermé dans l'enceinte de Rome, ni même habité, mais qui avait des sources abondantes et des bois touffus, on voyait souvent venir deux divinités, Picus et Faunus, qu'on peut comparer aux satyres et aux pans (71); et qui, parcourant, dit-on, toute l'Italie, opéraient, par la vertu de certains remèdes et par des charmes magiques, les mêmes effets que ceux qu'on attribue à ces demi-dieux que les Grecs appellent Dactyles Idéens (72). Numa se rendit maître de Picus et de Faunus, en mettant du vin et du miel (73) dans la fontaine où ils avaient coutume de boire. Quand ils furent en son pouvoir, ils changèrent plusieurs fois de forme, et prirent des figures de spectres et de fantômes aussi extraordinaires qu'effrayantes: mais lorsqu'ils se virent si bien liés qu'il leur était impossible d'échapper, ils découvrirent à Numa plusieurs choses futures, et lui enseignèrent l'expiation des foudres, telle qu'on la pratique aujourd'hui (74), par le moyen d'oignons, de cheveux et de mandoles. D'autres disent que ces dieux ne lui apprirent pas cette expiation; que seulement, par leurs charmes magiques, ils firent descendre du ciel Jupiter, qui, irrité de la violence qu'on lui faisait, dit à Numa de faire l'expiation avec des têtes..... Numa l'interrompant, ajouta, D'oignons; D'hommes, continua Jupiter. Numa, pour éluder cet ordre cruel, lui dit : Avec leurs cheveux. Avec des vivantes, répliqua Jupiter; Mandoles, se hâta de dire Numa (75). Ce fut la nymphe Égérie qui lui suggéra ces réponses. Jupiter s'en retourna avec des dispositions favorables, qui firent donner à ce lieu le nom d'Ilicium; et l'expiation se fit conformément aux réponses de Numa. Ces fables ridicules font connaître le penchant que les Romains avaient alors pour la religion, et qui était le fruit d'une longue habitude. Pour Numa, il avait tellement placé toutes ses espérances dans la protection divine, qu'un jour qu'on vint lui annoncer que

[1] Le texte ajoute, *s'il le voulait.*

es ennemis approchaient, il dit en souriant : « Et moi je sacrifie. »

XXI. Ce prince fut, dit-on, le premier qui bâtit un temple à la Foi et au dieu Terme, et qui apprit aux Romains que le plus grand serment qu'ils pussent faire était de jurer leur foi; serment qu'ils font encore aujourd'hui (76). Terme, ou le dieu des bornes, était honoré par des sacrifices publics et particuliers, qu'on faisait autour des champs. On lui immole à présent des victimes vivantes (77); mais alors il n'y avait pas d'effusion de sang : Numa, éclairé par la raison, avait compris que le dieu des bornes, qui est le gardien de la paix et le témoin de la justice, ne doit être souillé par aucun meurtre. Ce fut encore lui qui borna le territoire de Rome; Romulus n'avait pas voulu le faire, parcequ'en mesurant ce qui lui appartenait, il aurait montré ce qu'il usurpait sur les autres : car les bornes, quand on les respecte, sont le frein de la puissance; mais si on les arrache, elles deviennent la conviction de l'injustice. Rome dans ses commencements avait un territoire peu étendu; Romulus l'agrandit par ses conquêtes, et Numa distribua ces nouvelles terres aux citoyens indigents, afin de les soustraire à la misère, cause presque nécessaire de la perversité, et de tourner vers l'agriculture l'esprit du peuple, qui, en domptant la terre, s'adoucirait lui-même. En effet, il n'est point d'exercices qui inspirent, aussi promptement que ceux de la vie champêtre, un desir ardent de la paix. On y conserve cette audace guerrière qui anime à combattre pour la défense de ses propriétés, et l'on s'y dépouille de cette cupidité qui porte à faire envahir le bien d'autrui. Numa donc, qui voulait faire aimer aux citoyens l'agriculture comme l'attrait le plus puissant à la paix, et qui la croyait encore plus propre à former leurs mœurs qu'à les enrichir, partagea tout le territoire en plusieurs portions qu'il appela bourgs, et établit dans chacun d'eux des inspecteurs et des commissaires. Il en faisait souvent lui-même la visite; et, jugeant des mœurs des citoyens par le travail, il avançait en honneurs et en pouvoir ceux qui se distinguaient par leur activité, blâmait les paresseux et les corrigeait de leur négligence.

XXII. Celui de ses établissements qu'on approuve le plus, c'est la division qu'il fit du peuple par arts et par métiers. La ville, comme nous l'avons déja dit, était composée de deux nations, ou plutôt séparée en deux partis, qui ne voulaient absolument ni se réunir, ni effacer les différences qui en faisaient comme deux peuples étrangers l'un à l'autre, et enfantaient chaque jour parmi eux des querelles et des débats interminables. Quand on veut unir des corps solides qui naturellement ne peuvent se mêler ensemble, on les brise, on les réduit en petites parties qui s'incorporent facilement. Numa, d'après cet exemple, pour faire disparaître cette grande et principale cause de division entre les deux peuples, et la disséminer en quelque sorte dans plusieurs petites parties, distribua tout le peuple en plusieurs corps, séparés chacun par des intérêts particuliers. Il le distribua donc en divers métiers, de musiciens, d'orfèvres, de charpentiers, de teinturiers, de cordonniers, de tanneurs, de forgerons et de potiers de terre (78). Il réunit en un seul corps tous les artisans d'un même métier, et institua des assemblées, des fêtes et des cérémonies de religion convenables à chacun de ces corps (79). Par-là il fut le premier qui bannit de Rome cet esprit de parti qui faisait penser et dire aux uns qu'ils étaient Sabins, aux autres qu'ils étaient Romains, à ceux-ci qu'ils étaient sujets de Tatius, à ceux-là qu'ils avaient pour roi Romulus. Ainsi, cette nouvelle division opéra réellement le mélange, et, pour ainsi dire, l'amalgame de tous les citoyens ensemble. On loue encore celle de ses ordonnances par laquelle il adoucit la loi qui autorisait les pères à vendre leurs enfants. Il y mit une exception en faveur de ceux qui se seraient mariés du consentement et de l'ordre de leurs parents; il ne pouvait voir sans peine qu'une femme qui avait épousé un homme libre se trouvât tout-à-coup mariée à un esclave (80).

XXIII. Il s'occupa aussi de la réforme du calendrier; et, s'il ne la fit pas avec une grande exactitude, il prouva du moins qu'il n'était pas dépourvu de connaissances sur cette matière. Sous le règne de Romulus, on ne suivait pour les mois aucune règle ni aucun ordre : les uns n'avaient que vingt jours, ou même moins; d'autres en avaient trente-cinq et quelquefois davantage. On n'avait aucune idée de l'inégalité qu'il y a entre le cours du soleil et celui de la lune; on observait seulement que l'année fût de trois cent soixante jours (81). Numa ayant reconnu que cette inégalité était de onze jours, que les révolutions de la lune se faisaient en trois cent cinquante-quatre jours, et celles du soleil en trois cent soixante-cinq, il doubla ces onze jours, et en fit un mois séparé qu'il intercala, tous les deux ans, après celui de janvier (82). Ce mois de vingt-deux jours est appelé par les Romains Mercedinus (83). Mais le remède qu'il apporta à cette inégalité devait exiger dans la suite de bien plus grandes réformes (84). Il établit un nouvel ordre dans les mois. Celui de mars était le premier de l'année, il en fit le troisième, et mit à sa place janvier, qui, sous Romulus, était le onzième; février était le douzième et le dernier, il devint le second. Cependant quelques auteurs ont dit que janvier et février furent ajoutés par Numa, et qu'avant lui l'année romaine

n'était que de dix mois : comme quelques peuples barbares en ont de trois. Chez les Grecs, l'année des Arcadiens était de quatre, et celle des Acarnaniens de six. Les Égyptiens eurent d'abord des années d'un mois, ensuite de quatre (85). Aussi, quoiqu'ils habitent un pays très nouveau (86), ils se donnent pour un des plus anciens peuples de la terre, et comptent dans leurs généalogies un nombre infini d'années, parcequ'ils mettent un mois pour un an. Ce qui prouve que les Romains n'eurent d'abord que des années de dix mois, et non de douze, c'est le nom de leur dernier mois, appelé encore aujourd'hui décembre ou dixième (87). Mars était le premier, comme le montre clairement l'ordre des mois. Le cinquième, en commençant à mars, s'appelle quintilis, le sixième sextilis, et ainsi des autres, selon leur rang. Si janvier et février eussent toujours été placés avant mars, il leur serait arrivé d'appeler cinquième le mois qui dans le fait aurait été le septième. Il est d'ailleurs vraisemblable que celui de mars, consacré par Romulus au dieu de ce nom, obtint la première place; que le second fut avril, ainsi nommé d'Aphrodite, nom grec de Vénus : les femmes romaines font un sacrifice à cette déesse le premier de ce mois, et se baignent avec une couronne de myrte sur la tête. D'autres veulent que le mot aprilis, écrit par une lettre simple [*], vienne, non pas d'Aphrodite, mais du mot latin *aperire*, ouvrir, parceque, dans ce mois, le printemps est dans sa force, et qu'il développe les germes des plantes, comme son nom même le fait connaître (88). Des deux suivants, l'un est appelé mai, de la déesse Maïa, mère de Mercure, auquel il est consacré; l'autre est nommé juin, du nom de Junon (89). Quelques auteurs disent que ces deux mois ont pris leur nom de deux des époques de la vie, la vieillesse et la jeunesse; que celui de mai vient de *majores*, qui signifie âgés; et celui de juin, de *juniores*, les jeunes gens. Les noms de tous les autres sont tirés de l'ordre dans lequel on les comptait : le cinquième, le sixième, le septième, le huitième, le neuvième et le dixième. Dans la suite, le cinquième fut nommé juillet, du nom de Julius César, celui qui vainquit Pompée; et le sixième prit le nom d'août, en l'honneur d'Auguste, le second des empereurs. Domitien donna ses noms à ceux de septembre et d'octobre; il appela le premier Germanicus, et l'autre Domitianus : mais ces nouvelles dénominations ne durèrent pas long-temps; dès qu'il eut été assassiné, ces mois reprirent leurs anciens noms. Les deux derniers sont les seuls qui n'aient jamais perdu leur dénomination numérique. De ceux qui furent ajoutés ou transposés par Numa, l'un fut nommé février, des purifications que les Romains appellent *februa*, parceque dans ce mois on fait des sacrifices pour les morts (90), et l'on célèbre la fête des Lupercales, qui ressemblent beaucoup à une purification.

XXIV. Janvier, qui maintenant est le premier de l'année, tire son nom de Janus. Je crois que Numa ôta de la première place le mois de mars, qui portait le nom du dieu de la guerre, afin de donner en tout la préférence aux vertus civiles sur les qualités guerrières. Car Janus, qui a vécu dans la plus haute antiquité, soit qu'il ait été un dieu ou un roi (91), fut un grand politique, ami des vertus sociales, qui fit quitter aux hommes la vie dure et sauvage qu'ils avaient menée jusqu'alors. C'est de là qu'il est représenté avec deux visages, pour montrer qu'il avait su accommoder ses manières et sa conduite à un double genre de vie. Il y a dans Rome un temple à deux portes qu'on appelle les portes de la guerre. Il est d'un usage constant de les ouvrir pendant la guerre, et de les fermer en temps de paix. Rien n'est plus difficile et plus rare que de les voir fermées; les Romains, à cause de la vaste étendue de leur empire, ont presque toujours à se défendre contre quelqu'une des nations barbares qui les environnent. Cependant ce temple fut fermé sous César-Auguste, après qu'il eut défait Antoine; il l'avait été auparavant sous le consulat de Marcus Attilius et de Titus Manlius (92). Il est vrai que ce fut pour peu de temps : on le rouvrit presque aussitôt, parcequ'il survint une nouvelle guerre. Mais, sous le règne de Numa, il ne fut pas ouvert un seul jour, et demeura constamment fermé pendant l'espace de quarante-trois ans : tant l'ardeur des combats s'était éteinte partout! Car le peuple romain n'était pas le seul que la douceur et la justice de son roi eussent adouci et charmé; toutes les villes voisines semblaient avoir respiré l'haleine salutaire d'un vent doux et pur qui venait du côté de Rome, et qui, opérant dans leurs mœurs un changement sensible, leur inspirait un vif desir d'être gouvernées par de sages lois, de vivre en paix en cultivant leurs terres, d'élever paisiblement leurs enfants, et d'honorer les dieux. Ce n'était dans toute l'Italie que fêtes, que danses et festins. Ces hommes heureux s'invitaient réciproquement, se visitaient sans crainte, et passaient les jours ensemble dans une douce cordialité. La sagesse de Numa était comme une source abondante, d'où la justice et la vertu s'épanchaient dans toutes les ames, et y entretenaient la tranquillité dont il jouissait lui-même. Aussi les exagérations des poëtes sont-elles encore trop faibles pour exprimer le bonheur de son règne :

[*] Par un p, et non par un *ph*.

Les casques sont couverts de toiles d'araignées,
La rouille a consumé les lances, les épées;
Des trompettes d'airain et des bruyants clairons
On n'entend plus frémir les redoutables sons;
Et lorsque le soleil a fini sa carrière,
Un paisible sommeil vient fermer la paupière (93).

XXV. En effet, pendant tout le règne de Numa, il n'y eut ni guerre, ni sédition, ni desir de nouveauté dans le gouvernement. Il ne s'attira la haine ni l'envie de personne; et l'amour du trône ne fit ni conspirer, ni tramer contre lui aucun mauvais dessein. Soit crainte des dieux qui lui donnaient des preuves si sensibles de leur protection, soit respect pour sa vertu, soit enfin faveur de la fortune, qui, sous son règne, conserva la vie des hommes exempte de toute souillure et de toute corruption, il fut un témoignage et un exemple frappant de cette vérité que Platon, plusieurs siècles après lui, osa dire sur le gouvernement, que les hommes ne seraient enfin délivrés de leurs maux que lorsque, par une faveur particulière des dieux, la puissance souveraine et la philosophie se trouveraient réunies dans une même personne, et feraient triompher la vertu des attaques du vice (94). Heureux sans doute l'homme vertueux! mais heureux aussi ceux qui entendent les paroles qui sortent de la bouche du sage! Il n'a pas besoin d'employer contre la multitude la contrainte et les menaces; ses sujets, qui voient briller dans leur roi le plus beau modèle de vertu, embrassent volontairement la sagesse; unis ensemble par les liens de l'amitié et de la paix, pratiquant avec fidélité la tempérance et la justice, ils suivent cette conduite irréprochable et heureuse qui est la fin la plus parfaite de tout gouvernement (95). Le prince le plus digne de régner est donc celui qui sait inspirer à son peuple une telle disposition, et leur faire aimer ce genre de vie; et c'est ce que Numa sut faire mieux qu'aucun autre roi.

XXVI. Les historiens sont en contradiction sur le nombre de ses femmes et de ses enfants. Suivant les uns, il n'épousa point d'autre femme que Tatia, dont il eut une fille unique, nommée Pompilia. Selon d'autres, il eut de plus quatre fils, Pomponius, Pinus, Calpus et Mamercus (96), qui furent les tiges des plus illustres maisons de Rome, celles des Pomponiens, des Pinariens, des Calpurniens et des Mamerciens, qui toutes, à cause de leur origine, ont porté le surnom de roi (97). D'autres enfin, accusant les auteurs de cette dernière opinion d'avoir voulu flatter ces quatre familles, en les faisant descendre de Numa par de fausses généalogies, prétendent que Pompilia n'était point fille de Tatia, mais d'une autre femme nommée Lucrèce, qu'il épousa depuis son élévation au trône; ils conviennent tous que Pompilia fut mariée à Marcius, fils du Sabin de ce nom, qui ayant persuadé à Numa d'accepter l'empire, le suivit à Rome, devint sénateur, et après la mort de ce prince disputa le trône à Tullus Hostilius; il fut refusé, et de désespoir se donna la mort. Son fils Marcius, mari de Pompilia, fixa son séjour à Rome, et eut un fils nommé Ancus Marcius, qui succéda à Tullus Hostilius, et qui n'avait, dit-on, que cinq ans lorsque Numa mourut. La mort de ce prince ne fut ni subite, ni prompte : étant tombé dans une maladie de langueur, il s'éteignit peu à peu de vieillesse, et mourut, suivant l'historien Pison, âgé d'un peu plus de quatre-vingts ans.

XXVII. Les honneurs qui accompagnèrent ses obsèques ajoutèrent à l'éclat de sa vie. Tous les peuples voisins, amis et alliés de Rome, s'y rendirent avec des présents et des couronnes. Les sénateurs portèrent sur leurs épaules le lit où l'on avait placé son corps; ils étaient suivis de tous les prêtres et d'une foule innombrable de peuple; les femmes même et les enfants assistaient à ses funérailles, non comme à celles d'un roi mort de vieillesse, mais comme au convoi de l'ami le plus cher qui aurait été moissonné à la fleur de son âge; ils fondaient tous en larmes, et poussaient de profonds gémissements. On ne brûla pas son corps (98), parce qu'il l'avait défendu; mais on fit deux cercueils de pierre qu'on enterra au pied du mont Janicule; l'un renfermait son corps, et l'autre les livres sacrés qu'il avait écrits lui-même, comme les législateurs grecs écrivaient leurs tables.

XXVIII. Pendant sa vie, il avait instruit les prêtres de tout ce que ces livres contenaient; et après leur en avoir exprimé la doctrine, il ordonna de les enterrer avec lui, parcequ'il ne jugeait pas convenable que des mystères sacrés fussent confiés à des lettres mortes (99). C'est, à ce qu'on dit, par le même motif que les pythagoriciens n'écrivent pas leurs préceptes, et qu'ils les enseignent seulement de vive voix à ceux qu'ils en jugent dignes. Ils racontent eux-mêmes qu'ayant un jour communiqué à un homme qui en était indigne quelques unes des questions les plus subtiles et les moins connues de la géométrie, les dieux firent connaître qu'ils puniraient, par quelque grande calamité publique, cette profanation et cette impiété. Il ne faut donc pas condamner avec sévérité ceux qui, se fondant sur tous ces rapprochements, soutiennent que Pythagore et Numa ont été contemporains, et qu'ils ont eu ensemble les plus grands rapports. Valérius Antias prétend qu'on avait mis dans le cercueil douze livres latins sur des matières de religion, et douze autres écrits en grec sur la philosophie (100). Environ quatre cents ans après, sous le consulat de P. Cornélius et de

M. Bébius (101), des pluies abondantes ayant fait entr'ouvrir la terre, les cercueils restèrent à découvert : on les ouvrit; on trouva l'un entièrement vide, sans aucun reste de corps; les livres sacrés s'étaient conservés dans l'autre. Le préteur Pétilius, après les avoir lus, en fit son rapport au sénat, et jura qu'il ne croyait ni pieux ni juste de les rendre publics (102). En conséquence, ils furent brûlés publiquement dans le Comice.

XXIX. C'est le partage des hommes justes et bons d'être moins loués pendant leur vie qu'après leur mort. L'envie ne peut leur survivre longtemps; quelquefois même elle meurt avant eux. Mais les malheurs des rois qui succédèrent à Numa donnèrent bien plus de lustre à sa gloire. De cinq qui régnèrent après lui, le dernier, chassé du trône, vieillit dans un honteux exil. Aucun des quatre autres ne mourut de sa mort naturelle : trois périrent dans les embûches qu'on leur dressa, et Tullus Hostilius, le successeur immédiat de Numa, se moquant des plus belles institutions de ce prince, et surtout de sa piété envers les dieux, qu'il accusait de rendre les hommes lâches et efféminés, tourna vers la guerre l'esprit des Romains. Mais il ne persista pas long-temps dans cette imprudente témérité. Attaqué d'une maladie aussi grave que singulière, dont sa raison fut troublée, il tomba dans une superstition qui ne ressemblait en rien à la piété de Numa. Le genre de sa mort enracina encore davantage dans l'esprit du peuple cette crainte superstitieuse; car il fut frappé de la foudre (103).

PARALLÈLE
DE
LYCURGUE ET DE NUMA.

I. Après avoir écrit les Vies de Lycurgue et de Numa, il faut, malgré la difficulté de l'entreprise, comparer ensemble ces deux grands hommes, et rassembler les différences qu'ils ont entre eux. Leurs actions font assez connaître les vertus qui leur sont communes; telles que la sagesse, la piété, la science du gouvernement, le talent pour former et conduire les peuples, l'adresse à leur persuader qu'ils avaient reçu des dieux mêmes les lois qu'ils leur donnaient. Mais, en examinant les grandes choses qui furent propres à chacun d'eux, la première différence qui se présente, c'est l'acceptation de l'empire par Numa, et la démission volontaire que Lycurgue en fit. L'un le reçut sans l'avoir demandé; l'autre le rendit après en avoir joui. Le premier, n'étant que simple particulier, fut élu roi par un peuple étranger; l'autre, déja roi, se réduisit de lui-même à l'état de simple citoyen. Il est beau d'obtenir une couronne pour prix de sa justice; il est encore plus beau de préférer la justice à une couronne. La vertu rendit Numa si illustre, qu'il fut jugé digne de régner; elle rendit Lycurgue si grand, qu'il méprisa le trône.

II. La seconde différence, c'est qu'à l'exemple des musiciens qui montent une lyre, l'un, à Sparte, tendit les ressorts du gouvernement que le luxe et la mollesse avaient relâchés; l'autre les relâcha à Rome, où ils étaient beaucoup trop tendus. Le changement que Lycurgue entreprit présentait de plus grandes difficultés; il avait à persuader à ses concitoyens, non de se dépouiller de leurs cuirasses et de quitter leurs épées, mais d'abandonner leur or et leur argent, de proscrire leurs lits et leurs tables magnifiques : il ne les obligea pas de renoncer à la guerre, pour passer leur vie dans les fêtes et dans les sacrifices; mais il leur fit quitter les festins et les plaisirs, pour être toujours sous les armes, et passer les journées entières dans les exercices pénibles du gymnase. Aussi l'un persuada-t-il tout ce qu'il voulut, par le seul ascendant du respect et de la raison; l'autre, après avoir couru de grands dangers, et reçu même des blessures, eut bien de la peine à réussir. La muse de Numa, pleine de douceur et d'humanité, adoucit les mœurs des Romains, modéra leur caractère bouillant et emporté, et leur fit aimer la justice et la paix. S'il faut absolument mettre au nombre des ordonnances de Lycurgue celle qui regarde les Ilotes, et qui est aussi injuste que cruelle[1], nous reconnaîtrons nécessairement dans Numa un législateur beaucoup plus doux et plus humain, qui voulut que les esclaves, ceux même qui étaient nés dans la servitude, goûtassent un peu de la liberté en partageant avec leurs maîtres, pendant les Saturnales, les honneurs et les plaisirs de la table (104). Car ce fut, dit-on, Numa qui établit cette coutume, afin que ceux qui avaient contribué de leur travail à l'agriculture eussent aussi leur part des fruits qu'ils recueillaient tous les ans. D'autres, adoptant des idées mythologiques, prétendent qu'il a voulu par-là rappeler cette égalité qui régnait du temps de Saturne, où l'on ne connaissait ni maître ni esclave, où tous les hommes se regardaient comme égaux et comme frères.

III. En général, ces deux législateurs paraissent avoir eu pour but de porter leurs peuples à la tempérance et à la frugalité : mais, entre toutes les vertus, Lycurgue a préféré la valeur, et Numa la justice. Peut-être aussi qu'ayant eu à conduire des peuples d'un caractère très différent, ils ont dû

[1] Voyez sa Vie, chap. XLI.

prendre des voies toutes différentes. Ce ne fut point par lâcheté que Numa fit renoncer les Romains à la guerre, mais pour empêcher qu'ils ne commissent des injustices. Ce ne fut pas non plus pour rendre les Spartiates injustes que Lycurgue en fit des guerriers, mais pour les garantir des injustices de leurs voisins. Ainsi tous deux, pour retrancher l'excès et suppléer à ce qui manquait à leurs peuples, furent forcés à des changements considérables.

IV. Dans la division qu'ils firent des états et des conditions, Numa établit une forme purement démocratique, et faite pour plaire à la multitude : il composa son peuple d'un mélange d'orfèvres, de musiciens et de cordonniers. Celle de Lycurgue, aristocratique et austère, relégua les arts mécaniques dans les mains des esclaves et des étrangers; il n'attacha les citoyens qu'au bouclier et à la lance, et ne leur permit d'autre métier que celui de la guerre. Vrais satellites de Mars, ils n'apprenaient et ne savaient autre chose qu'obéir à leurs chefs et vaincre leurs ennemis. Il ne voulut pas que des hommes libres s'occupassent des moyens d'amasser des richesses; et afin qu'une fois libres, ils le fussent pour toujours, il abandonna aux Ilotes et aux esclaves le soin de gagner de l'argent et de préparer les repas. Numa ne fit aucune distinction semblable; content d'avoir mis un frein à l'avidité du soldat, il permit tous les autres moyens de s'enrichir : loin de détruire toute inégalité, il laissa les citoyens amasser autant de bien qu'ils pourraient, et négligea d'arrêter la pauvreté qui se glissait et se répandait insensiblement dans la ville. Il aurait dû s'y opposer dès l'origine, lorsque cette inégalité, encore peu sensible, laissait tous les citoyens à peu près au niveau les uns des autres (105) : alors il eût pu, comme Lycurgue, faire tête à l'avarice, et prévenir les inconvénients qui en furent la suite; inconvénients graves, qui devinrent la source de cette foule de maux dont Rome fut depuis affligée.

V. Quant au partage des terres, on ne doit blâmer ni Lycurgue de l'avoir fait, ni Numa de ne l'avoir pas fait. Le premier fit de cette égalité la base et le fondement de sa république; le second, trouvant les terres nouvellement partagées, n'avait aucun motif d'en faire un nouveau partage, et de détruire le premier, qui vraisemblablement subsistait encore (106). Tous deux, en admettant la communauté des femmes, voulurent, par une bonne politique, bannir du mariage toute jalousie (107); mais ils ne prirent pas la même voie. Un mari romain qui avait assez d'enfants cédait sa femme à celui des citoyens qui, desirant d'en avoir, venait la lui demander; il était le maître de la lui abandonner pour toujours, ou de la reprendre. A Lacédémone, le mari gardait toujours sa femme chez lui; et laissant subsister le mariage en son entier, il la prêtait à un citoyen qui voulait en avoir des enfants; souvent même, comme nous l'avons dit, le mari attirait chez lui un homme dont il espérait avoir de bons et de beaux enfants, et il l'introduisait auprès de sa femme. Quelle différence y a-t-il au fond entre ces deux coutumes? Celle des Lacédémoniens prouve dans le mari une très grande indifférence pour une chose qui trouble la plupart des hommes, qui les irrite contre leurs femmes, et remplit leur vie de jalousie et de chagrin. Celle des Romains annonce une sorte de retenue et de honte qui les faisait se couvrir du voile du contrat, et avouer par-là qu'ils souffraient avec peine cette communauté.

VI. Numa mit les filles sous une garde très sévère; il les assujettit à un genre de vie modeste et convenable à leur sexe. Lycurgue leur laissa une liberté indéfinie qui les exposa aux railleries des poëtes. Ils les appelaient phénomérides, qui montrent les cuisses. Ibycus (108) entre autres leur reproche d'aimer les hommes avec fureur. Euripide a dit aussi d'elles :

On les voit, oubliant le soin de leurs maisons,
S'exercer à la lutte au milieu des garçons;
Et, par les plis flottants de leur robe entr'ouverte,
Montrer aux spectateurs leur cuisse découverte.

Il est vrai que les filles spartiates avaient des tuniques dont les côtés n'étaient pas cousus par le bas, et tellement séparés, qu'elles ne pouvaient faire un pas sans découvrir leur cuisse; comme Sophocle le dit dans ces vers :

Voyez même aujourd'hui cette jeune Hermione:
Sous cet habit léger qui flotte au gré des vents,
Elle montre sa cuisse aux regards des passants.

Aussi dit-on qu'elles étaient très hardies, surtout contre leurs maris; qu'elles avaient tout pouvoir dans leurs maisons, et que même dans les conseils elles donnaient librement leur avis sur les matières les plus importantes.

VII. Numa sut conserver aux femmes romaines la dignité et les honneurs dont elles avaient joui sous Romulus, lorsque leurs maris cherchaient, à force de bons procédés, à leur faire oublier leur enlèvement. Il les environna d'une enceinte de pudeur, leur interdit toute curiosité, leur apprit à être sobres et à garder le silence, leur défendit l'usage du vin (109), et ne leur permit de parler des choses même les plus nécessaires qu'en présence de leurs maris. On raconte, à ce sujet, qu'une femme ayant un jour plaidé sa propre cause dans le barreau, le sénat envoya consulter l'oracle d'Apollon pour savoir ce que présageait à la ville un pareil exemple (110). Un grand témoignage de leur

obéissance et de leur douceur, c'est le souvenir qu'on a conservé de celles qui furent méchantes. Comme nos historiens nous ont transmis les noms de ceux qui parmi les Grecs ont les premiers excité des discordes civiles, fait la guerre à leurs frères, et tué de leurs propres mains ou leur père ou leur mère; de même les Romains nous ont appris que le premier d'entre eux qui répudia sa femme, deux cent trente ans après la fondation de Rome (111), s'appelait Spurius Carvilius; que Thalia, femme de Pinarius, fut la première qui, sous le règne de Tarquin-le-Superbe, se brouilla avec sa belle-mère Gégania; tant le législateur avait réglé avec sagesse et avec décence ce qui concernait les mariages!

VIII. Les ordonnances de l'un et de l'autre sur l'âge auquel les filles pourraient se marier sont analogues à l'éducation qu'ils leur donnaient. Lycurgue attendait qu'elles fussent en état d'avoir des enfants, et qu'elles desirassent un époux. Il voulait que leur union, formée d'après le vœu de la nature, fût pour elles une source de bienveillance et d'amour; au lieu qu'en prévenant, en forçant la nature, elle eût été un principe de haine et de crainte. Il attendait aussi que leurs corps fussent assez robustes pour supporter les incommodités de la grossesse et les douleurs de l'enfantement; car elles ne se mariaient que pour avoir des enfants (112). Les Romains leur permettaient de prendre un époux à douze ans et même au-dessous; ils pensaient qu'à cet âge une femme étant plus chaste et plus pure de corps et de mœurs, se plie plus facilement au caractère de son mari. Il est donc certain que les institutions de Lycurgue étaient plus selon la nature, dont le but, dans le mariage, est d'avoir des enfants; et que les lois de Numa, plus conformes à la morale, avaient en vue de faire régner l'union entre les époux (113).

IX. Les institutions de Numa pour la nourriture des enfants, pour leur éducation commune sous les mêmes maîtres, pour leurs exercices, leurs amusements, leurs repas, en général pour tout ce qui peut contribuer à les former et à les polir, comparées avec celles de Lycurgue, n'ont rien qui soit au-dessus d'un législateur ordinaire. Il laissa aux pères la liberté de les élever au gré de leur caprice ou de leurs besoins (114); d'en faire des laboureurs, des charpentiers, des forgerons, des joueurs d'instruments : comme si, dès le premier âge, on ne devait pas diriger leur éducation vers une seule fin, celle de former leurs mœurs; comme s'ils n'étaient que des passagers embarqués dans un vaisseau, qui, ayant chacun des vues et des besoins particuliers, ne prennent part à l'intérêt général que dans les dangers, parcequ'alors ils craignent pour eux-mêmes, et qui le reste du temps ne pensent qu'à leur intérêt personnel. On doit pardonner à des législateurs ordinaires de s'être trompés par ignorance ou par faiblesse; mais un homme que sa sagesse avait fait appeler au gouvernement d'un peuple nouvellement formé et qui ne lui résistait en rien, de quel autre soin devait-il d'abord s'occuper que de régler l'éducation des enfants et les exercices de la jeunesse, afin qu'ils n'eussent pas chacun des mœurs différentes, qu'ils ne fussent pas turbulents dans leurs manières, mais que jetés, dès la première enfance, dans le même moule de vertu, et prenant tous la même forme, il régnât entre eux un accord parfait? Cette éducation commune, outre plusieurs autres avantages, servit surtout à Lycurgue pour la conservation de ses lois. La religion du serment eût été pour les Spartiates un faible lien, si, par la nourriture et l'éducation, il n'avait imprimé ses lois dans leurs mœurs; s'il ne leur eût fait sucer, avec le lait, l'amour de ses institutions (115). C'est ce qui fit que ses principales ordonnances se conservèrent pendant plus de cinq cents ans, comme une bonne et forte teinture qui a pénétré toute l'étoffe. Au contraire, le but que Numa s'était proposé dans ses établissements, de maintenir Rome dans l'union et dans la paix, s'évanouit avec lui. Il était à peine mort, que le temple aux deux portes qu'il avait tenu fermé pendant tout son règne, et dans lequel il avait comme enchaîné le démon de la guerre, fut aussitôt rouvert, et l'Italie entière remplie de sang et de carnage. Ainsi la plus belle et la plus juste de ses institutions ne se soutint que peu de temps, parcequ'elle n'avait pas pour lien l'éducation de la jeunesse.

X. Eh quoi! dira quelqu'un, Rome n'a-t-elle pas considérablement accru sa puissance par les guerres (116)? Cette question demanderait une longue réponse, surtout pour ces hommes qui font consister la puissance d'un état dans sa richesse, dans son luxe, et dans l'étendue de son empire, plutôt que dans la sûreté publique, dans la douceur, dans la modération et la justice. Mais ce qui est ici à l'avantage de Lycurgue, c'est que les Romains ne sont parvenus à un si haut degré de puissance qu'en s'éloignant des institutions de Numa; que les Lacédémoniens au contraire ne s'écartèrent pas plus tôt des lois de Lycurgue, qu'ils tombèrent du faîte de la grandeur dans une extrême faiblesse; et qu'après avoir perdu l'empire de la Grèce, ils se virent près de leur entière ruine. Il faut pourtant dire à la gloire de Numa, que c'est en lui une chose admirable et presque divine, qu'appelé à un trône étranger, il ait changé toute la forme du gouvernement par la seule persuasion; que sans employer les armes et la contrainte, comme Lycurgue, qui se servit de

la noblesse pour réduire le peuple, il se soit rendu maître d'une ville agitée par des factions diverses; qu'enfin, par sa sagesse et sa justice seules, il soit parvenu à réunir tous les citoyens, et à former entre eux les liens les plus intimes.

NOTES

SUR LA VIE DE NUMA.

(1) Il fait allusion à l'incertitude où l'on était sur l'époque de la vie de Lycurgue, qui n'était pas plus connue que celle de Numa.

(2) Il n'est pas vraisemblable que Plutarque parle ici de Clodius Licinius, historien distingué, cité par Cicéron, *de Leg.*, I, ch. II, et par Tite-Live, liv. XXIX, ch. XXII. Il n'aurait pas dit de lui: *un certain Clodius*. Les monuments des premiers siècles de Rome sont tous fort incertains, comme nous avons déja eu lieu de l'observer. Cicéron et Tite-Live reconnaissent que la vanité des maisons romaines leur avait fait falsifier les traditions, et introduire dans l'histoire un grand nombre d'événements supposés. Cicér., *Brut.*, 31; Tite-Live, liv. VIII, c. XL. Les livres des pontifes n'étaient pas de plus fidèles dépositaires de l'histoire que les traditions publiques et particulières: Tite-Live, dans la préface de son ouvrage, traite de fabuleux la plupart des faits qu'ils contiennent. Les *Fastes*, qu'on appelait les livres des magistrats, n'étaient pas moins suspects que les *Annales des pontifes*: c'est encore Tite-Live qui nous l'atteste au commencement de son sixième livre. Il ne faut pas s'étonner, d'après cela, de l'incertitude qui règne sur ces premiers temps de l'histoire romaine.

(3) De tout temps les généalogistes ont été fort complaisants pour les prétentions ambitieuses des familles qui voulaient faire remonter leur origine à des époques très reculées. Il y a grande apparence que les anciens registres ne s'étaient pas conservés, et que de là venaient les contradictions qui se trouvaient dans les généalogies romaines.

(4) C'est le sentiment de Tite-Live, liv. I, c. XVIII. Plutarque n'a presque fait que le copier.

(5) C'est-à-dire *étranger*. On sait que les Grecs et les Romains appelaient Barbares tous les peuples situés hors de la Grèce ou de l'Italie.

(6) C'est, suivant les éditeurs d'Amyot, la seule opinion vraisemblable. Quoique l'on soit loin d'être d'accord sur l'âge de Pythagore, il est certain qu'il vivait encore dans la cinquantième olympiade, près de deux cents ans après Numa. Chaque génération était de trente ans; ce qui, au compte de Plutarque, ferait au moins cent cinquante ans. Tite-Live, *ibid.*, fait vivre Pythagore sous Servius Tullius; et Cicéron, *de Orat.*, liv. II, c. XXXVII, dit qu'il vint en Italie un peu plus tard, et sous le règne de Tarquin-le-Superbe. Denys d'Halicarnasse, liv. II, c. XV, met quatre générations entières entre Pythagore et Numa; et pour détruire l'opinion de ceux qui prétendaient que ce prince étudiait la philosophie à Crotone lorsqu'il fut élu roi de Rome, il observe que cette ville ne fut bâtie que quatre ans après l'élection de Numa. «Quelques auteurs,» dit M. Bailly dans son *Astronomie ancienne*, «ont écrit » que Numa était pythagoricien: rien n'est plus faux. Py» thagore vint en Italie à peu près dans le temps que Bru» tus délivra sa patrie de la tyrannie de Tarquin. Quand » on prétendit avoir trouvé le tombeau de Numa et ses li» vres qui y étaient renfermés, on publia qu'ils conte» naient la philosophie pythagoricienne: mais si ce pré» jugé eut quelque faveur chez les Romains, il fut fondé » sur le respect qu'ils avaient pour Pythagore.»

(7) Plutarque, dans la *Vie de Romulus*, a déja dit un mot de cette origine des Sabins. Suivant Denys d'Halicarnasse, liv. II, c. XI, les histoires particulières de ce peuple rapportent qu'il vint une colonie de Lacédémoniens s'établir avec eux du temps de Lycurgue; que quelques citoyens, ne pouvant supporter la sévérité de ses lois, se séparèrent des autres, et quittèrent la ville pour toujours; qu'après avoir parcouru beaucoup de mers, ils abordèrent en Italie, et se fixèrent chez les Sabins, dont, par cette raison, les mœurs étaient devenues en partie les mêmes que celles des Lacédémoniens, principalement dans leur ardeur pour les exercices de la guerre, dans leur vie dure et frugale, dans l'habitude de tous les travaux. Cette colonie vint en Italie environ cent vingt ans avant la naissance de Numa.

(8) Les anciens historiens comptaient les années par ces victoires et par le nom des vainqueurs. On fit dans la suite, sur ces dates, des tables de chronologie; mais comme il y avait beaucoup d'obscurité dans les premières olympiades, et qu'il en restait peu de souvenir, il n'est pas étonnant qu'on n'eût aucune confiance dans les premiers rôles des olympioniques. On ne sait pas quel était cet Hippias qui les avait dressés, ni en quel temps il a vécu; mais il était antérieur à Aristote, qui fit, d'après lui, de semblables rôles, et réfuta ceux des pythioniques.

(9) Plutarque répète ici ce qu'il a déja dit, dans la *Vie de Romulus*, sur la mort de ce prince. Cette répétition vient de ce qu'il avait écrit la *Vie de Numa* avant celle de Romulus; et qu'il était naturel d'exposer en peu de mots, dans la première, ce qui avait précédé l'élection de Numa. Quand ensuite il écrivit la *Vie de Romulus*, il ne put se dispenser de raconter sa mort en détail.

(10) Dans la *Vie de Romulus*, il compte deux cents sénateurs; car il dit qu'aux cent déjà créés par Romulus on en ajouta cent nouveaux après la réunion des Sabins aux Romains. Voyez la note (66) de la *Vie de Romulus*. Le partage de la journée dont Plutarque parle ensuite, et qui eut lieu pendant l'interrègne, est fort extraordinaire, et on n'en trouve point de trace ailleurs. La manière dont Tite-Live, liv. I, c. XVII, et Denys d'Halicarnasse, liv. II, c. XV, racontent la chose, est bien plus vraisemblable. Ils disent qu'on distribua les sénateurs par dizaines; qu'ils tiraient tous au sort, et que la dizaine sur qui il tombait exerçait dans la ville le pouvoir souverain. Ils ne gouvernaient cependant pas tous les dix ensemble, mais successivement chacun cinq jours, pendant lesquels celui qui était en tour avait toutes les marques de la puissance royale. Quand les dix premiers avaient régné leurs cinquante jours, dix autres prenaient en main le gouvernement, et ainsi de suite, pendant un an que dura l'interrègne.

(11) Egérie était, dit-on, une nymphe de la forêt d'Aricie. D'autres en font une des neuf Muses; ils se fondent sur ce que Numa avait consacré aux Muses le bois où il se rendait pour converser avec cette déesse. Ovide, et Plutarque qui paraît avoir suivi l'opinion de ce poëte, sont les seuls qui fassent d'Egérie la femme de Numa. Les autres poëtes, et même les historiens de Rome, racontent que Numa, pour persuader que ses lois avaient quelque chose de divin, feignit d'aller consulter cette nymphe, et de recevoir ses conseils sur le gouvernement. Denys d'Halicarnasse, liv. II, c. XV, ajoute que tout le monde eut des preuves certaines de la familiarité de Numa avec Égérie; voyant que d'abord on n'en voulait rien croire, il fit venir, suivant les instructions qu'elle lui donna, plusieurs Romains des premiers de la ville, leur montra la simplicité de ses ameublements, qui ne suffisaient pas pour donner

un repas à un grand nombre de convives, et les renvoya ensuite, en les invitant à venir souper chez lui. Lorsqu'ils furent de retour, il leur fit voir des lits magnifiques, des tables couvertes d'une grande quantité de beaux vases, et leur servit toutes sortes de mets exquis, tels que le plus habile homme de ce temps-là n'en aurait pu préparer en plusieurs jours. Depuis ce moment, les Romains, surpris de tout ce qu'ils avaient vu, ne doutèrent plus qu'il n'eût en effet une déesse avec laquelle il conversait. Mais, continue cet historien, ceux qui retranchent de l'histoire tout ce qu'il y a de fabuleux, disent que Numa feignit d'avoir ces entretiens avec Égérie, afin que ses sujets s'attachassent à lui de plus en plus par la crainte des dieux, et qu'ils reçussent plus volontiers ses lois, comme émanées de la divinité même. Au reste, les Romains croyaient si fort à ces conversations de Numa avec Égérie, qu'après la mort de ce prince ils allèrent la chercher dans la forêt d'Aricie; et n'ayant trouvé qu'une fontaine dans le lieu où il se rendait, ils publièrent qu'elle avait été changée en fontaine.

(12) Tout e monde connait les fables d'Attys et d'Endymion; mais celle des Bithyniens sur Hérodotus, que d'autres nomment Rhodotus, est tout-à-fait inconnue.

(13) Ce Phorbas était fils de Triopas, roi d'Argos. Il délivra les Rhodiens d'une prodigieuse quantité de serpents qui désolaient leur île, surtout d'un dragon furieux qui avait dévoré plusieurs personnes. Comme il avait été fort aimé d'Apollon, il fut, après sa mort, placé dans le ciel avec le dragon qu'il avait tué, et forma la constellation du serpentaire, en grec *ophiucus*. D'autres disent que cette constellation est Esculape. A Rhodes, toutes les fois que les vaisseaux sortaient du port, les habitants faisaient un sacrifice pour demander à Apollon une aussi heureuse aventure que celle de Phorbas. Diodore de Sicile, liv. V, c. LVIII, le fait fils de Lapitha.

(14) Hyacinthe était un jeune prince de la ville d'Amycles dans la Laconie. Il fut aimé d'Apollon et de Zéphyre; et la jalousie de ce dernier causa sa mort. Comme Hyacinthe jouait au palet avec Apollon, Zéphyre détourna le palet de ce dieu, qui alla frapper Hyacinthe d'un coup mortel. Il fut changé en une fleur qui porte son nom. On institua en son honneur des fêtes qui se célébraient tous les ans à Amycles, auprès du tombeau de ce prince, la veille de la fête d'Apollon. Pausanias dit qu'on voyait sur ce tombeau la figure d'Apollon, à qui les sacrifices s'adressaient, quoique les jeux fussent célébrés à l'honneur d'Hyacinthe. Le premier et le troisième jour étaient employés à pleurer sa mort, et le second à faire des réjouissances et des festins. Ceux qui célébraient cette fête se couronnaient de lierre pendant les trois jours. Pausanias décrit le tombeau de ce prince, qui était très magnifique. Athénée nous a donné, d'après le grammairien Didyme, un tableau de cette fête, telle qu'on la célébrait à Lacédémone, et tiré de la description de la Laconie par Polycrate. Les Lacédémoniens, dit-il, célèbrent pendant trois jours la fête d'Hyacinthe. Le premier jour, ils sont plongés dans la tristesse, à cause de la mort de ce jeune prince : ils ne portent point de couronnes, ne chantent point d'hymnes, et ne mangent pas de pain. Le second jour, la scène change; on ne respire que la joie : partout les jeux et les spectacles sont ouverts; les jeunes gens se promènent, les uns en jouant des instruments, les autres à cheval, même sur les théâtres : on trouve à chaque pas des chœurs de musique et de danse; les jeunes femmes se promènent dans des chars magnifiquement ornés. Le lendemain, on célèbre les Saturnales; les maîtres et les esclaves mangent à la même table Pausanias, liv. III, c. XIX. Athénée, liv. IV, c. IV. M. Gebelin, dans son *Histoire du calendrier*, p. 239, après avoir rapporté ce passage d'Athénée, ajoute que cette fête, si fortement caractérisée par la tristesse et par la joie, est la même que celle d'Osiris, d'Adonis, de Thamuz, d'Hercule mort et ressuscité; la même que la fête du soleil à la fin de l'année, où il paraît perdu, et revient avec un nouvel éclat. — Admète était roi de Thessalie, et Apollon, pendant son exil, avait gardé ses troupeaux. Cet Hippolyte n'est point le fils de Thésée; il l'était de Ropalus, roi de Thessalie. Sicyone, ville du Péloponnèse, sur le golfe de Corinthe, et Cirrha près de Delphes.

(15) Pindare avait pour ce dieu une affection singulière : il avait choisi sa demeure auprès de son temple; il composait les cantiques que les filles de Thèbes chantaient au jour de sa fête, et dans lesquels il disait que Pan était le doux objet des soins des Graces. Plutarque, dans son *Traité contre Épicure*, dit que Pindare avait entendu le dieu Pan chanter un de ses hymnes.

(16) On voit, dans le *Banquet des sept sages*, qu'Hésiode fut tué par un homme de Locres, sur des soupçons injustes; que son corps, qui avait été jeté dans le fleuve Daphnus, et porté par le courant dans la mer, fut reçu par une troupe de dauphins, qui le déposèrent auprès de Rhyum, promontoire du golfe de Corinthe. Après sa mort, les Orchoméniens, peuples de la Béotie, ayant été affligés de la peste, envoyèrent consulter l'oracle, qui leur répondit que ce fléau ne finirait que lorsqu'ils auraient transporté dans leur pays les os du poëte Hésiode. Ils le firent, et la peste cessa. Pour Archiloque, il périt dans un combat, de la main d'un homme de Naxos, appelé Callondès, et surnommé Corax, qui, rejeté par la prêtresse de Delphes comme meurtrier d'un homme consacré aux Muses, eut recours aux plus humbles prières. L'oracle lui ordonna d'aller à la maison de Tettix, pour y apaiser l'ame d'Archiloque. Cette maison était la ville de Ténare; Tettix, parti de Crète, vint débarquer en cet endroit avec sa flotte, et bâtit une ville près du lieu où l'on évoquait les ombres des morts. Voyez le *Traité sur les délais de la justice divine*; Suidas, Aristide, et Dion Chrysostome, *Disc.* XXXIII. Ënomaüs, dans Eusèbe, *Præp. Evang.*, liv. V, p. 228, donne au meurtrier d'Archiloque le nom d'Archias.

(17) Plutarque, dans son *Traité contre Épicure*, a parlé de cette visite sans rapporter ces preuves, qui nous sont entièrement inconnues. M. Dacier présume que c'était quelque inscription. L'auteur de l'*Etymologicum magnum*, cité par Meiziriac dans les notes de M. Dacier, dit, en expliquant le mot *Dexion*, que les Athéniens, après la mort de Sophocle, bâtirent une chapelle en son honneur, comme à un héros, et lui donnèrent le nom de Dexion, qui signifie favorable, heureux, parcequ'il avait reçu Esculape dans sa maison, et lui avait érigé un autel.

(18) Cet autre dieu est Bacchus. Lysandre, assiégeant Athènes, s'était emparé du fort de Décélie, lieu de la sépulture des ancêtres de Sophocle. Ce poëte mourut dans ce temps-là; et il ne pouvait être enterré dans le tombeau de sa famille. Bacchus apparut en songe à Lysandre, et lui ordonna de laisser enterrer à Décélie la nouvelle sirène qui venait de mourir à Athènes. Lysandre ne tint pas grand compte de cette apparition; mais Bacchus étant revenu une seconde fois, et Lysandre ayant su par un transfuge que Sophocle venait de mourir, il permit aux Athéniens de l'enterrer, et honora le convoi de sa présence. Pausanias, liv. I, c. XXI; Pline, VII, XXIX.

(19) Zaleucus, contemporain de Pythagore, donna des lois aux Locriens, peuple de la grande Grèce. Plutarque, dans son *Traité sur la manière de se louer soi-même sans exciter l'envie*, dit que ces lois plurent beaucoup aux Locriens, parceque Zaleucus leur avait persuadé qu'elles venaient toutes de Minerve. Stobée, dans son quarante-deuxième discours, nous a conservé le préambule de ses

lois, qui est de la plus grande beauté, et dans lequel ce législateur parle de la divinité, de l'adoration qu'on lui doit et du culte qui lui est le plus agréable, celui de la vertu et des bonnes actions, avec une grandeur et une dignité admirables. Zoroastre, surnommé le Mage, fut, à ce qu'on croit généralement, le législateur des Perses. On dispute beaucoup sur le temps auquel il a vécu. Plutarque, dans son *Traité d'Isis*, lui attribue une antiquité qui est visiblement fabuleuse; il le fait vivre cinq mille ans avant la guerre de Troie. D'autres le placent six cents ans avant l'entrée de Xerxès dans la Grèce; ce qui paraît encore fort exagéré. L'opinion la plus vraisemblable, c'est qu'il fut antérieur à notre ère de cinq ou six cents ans.

(20) Bacchylide, de la ville d'Ioulis, dans l'île de Céos, compatriote et neveu de Simonide, fleurissait dans la quatre-vingt-deuxième et la quatre-vingt-septième olympiade, suivant la *Chronique d'Eusèbe*. Il s'établit dans le Péloponnèse, et y composa la plupart de ses ouvrages. Il chanta, comme Pindare, les victoires d'Hiéron dans les jeux de la Grèce, et fut même préféré quelquefois à ce poëte, qui s'en vengea par les traits piquants qu'il lança contre lui. Ammien-Marcellin, liv. XXV, c. IV, dit que les vers de ce poëte faisaient les délices de l'empereur Julien, qui en citait souvent un passage, dans lequel Bacchylide, en louant un peintre habile qui sait embellir un portrait, compare cet art à la pudeur qui jette un nouvel éclat sur la vie héroïque d'un grand homme. Il ne nous reste que des fragments de ses poésies. Voyez Fabricius, *Bibl. gr.*, tom. I, p. 577.

(21) Dans Tite-Live, liv. I, c. VIII, il semble que c'était l'augure, et non pas Numa, qui avait la tête voilée. Mais on prétend que cela vient d'une mauvaise ponctuation, et qu'en déplaçant une virgule, cet historien sera d'accord avec Plutarque. D'autres disent avoir lu, dans un vieux manuscrit de Plutarque, que c'était l'augure qui avait la tête voilée.

(22) Cette robe était de pourpre avec des bandes blanches; elle se nommait trabea.

(23) Denys d'Halicarnasse, liv. II, c. XVI, dit au contraire que Numa ne toucha point aux lois et aux établissements faits par Romulus, parcequ'il les jugea sages et utiles; qu'il y ajouta seulement ce qu'il crut nécessaire, et qu'il donna aux commandants des célères qui composaient la garde des rois, le troisième rang dans l'administration des choses sacrées.

(24) Ces bonnets étaient pointus par le haut, et attachés des deux côtés sous le menton par des agrafes. On les appelait filamina, pour pilamina; ou, selon d'autres, *a filo lanæ*, d'un voile de laine que ces prêtres portaient sur la tête quand il faisait chaud, et qu'ils rejetaient leur chapeau par derrière; car il leur était défendu de paraître la tête nue. Quelques uns trouvent plus vraisemblable que ces prêtres aient été appelés flamines, du nom même de ce voile, qu'on appelait *flameum*, à cause de sa couleur de feu. Festus, *voce Flamen*, et Isidore, *Origines*, liv. VII, c. XII.

(25) L'ancienne langue latine, dit M. Dacier, était presque toute tirée de la langue grecque éolique; mais en se formant et se polissant peu à peu, elle se défit de la plupart de ces termes. Voyez la note (40) de la *Vie de Romulus*.

(26) Ce nom vient du mot béotien *cadmilos*, qui signifie proprement un serviteur. Il y avait dans chaque temple un jeune homme de naissance pour servir sous le grand-prêtre, et faire toutes les fonctions qui regardaient le culte divin. Il fallait que son père et sa mère fussent vivants. Les Romains l'appelaient *patrimus et matrimus*. V. Festus, *voce Flaminius*.

(27) On dit aussi qu'il avait apprivoisé un ours furieux, et qu'en le lâchant il lui défendit d'attaquer aucun animal: l'ours obéit, et vécut dans les bois, dit M. Dacier, comme un disciple de Pythagore. Cette cuisse d'or, qu'il faisait paraître, avait pour objet, suivant le même auteur, de faire croire qu'il était Apollon. Diog. Laërce, liv. VIII, c. XI. Porphyrus, *in Vita Pythag.*

(28) Ce Timon, différent du fameux misanthrope de ce nom, était un poëte connu par plusieurs ouvrages dramatiques, et par des silles, espèce de poésie satirique qui tirait son nom de Silène. Timon, au rapport de Diogène Laërce, liv. IX, seg. III, y attaquait les philosophes, et surtout ceux qu'on appelait dogmatiques, parcequ'ils donnaient leurs opinions pour autant de dogmes.

(29) Plutarque parle ici dans le sens de ceux qui faisaient Pythagore contemporain de Numa.

(30) Tertullien, dans son *Apologie de la religion chrétienne*, dit qu'encore que Numa eût établi plusieurs cérémonies superstitieuses, il n'y eut de son temps, à Rome, ni temples, ni statues. Ainsi, par rapport aux temples, Plutarque n'est pas d'accord avec lui.

(31) Dieu étant un pur esprit, et absolument distinct de la matière, ne peut sans doute être atteint que par la pensée. Mais s'ensuit-il qu'on ne doive en faire aucune image ni aucune représentation? La conséquence serait fausse. Les figures visibles sont un secours donné aux sens, pour s'élever aux objets invisibles; c'est une instruction sensible qui aide la faiblesse humaine; et l'accord unanime de tous les peuples à représenter la divinité sous des formes corporelles prouve que les pythagoriciens avaient tort de le défendre.

(32) C'est-à-dire qu'on faisait avec de la pâte des figures de victimes, et qu'on les offrait aux dieux comme des victimes vivantes. Peut-être aussi étaient-ce de simples gâteaux ordinaires, qu'on présentait dans les temples, au lieu d'immoler des victimes.

(33) Épicharme, poëte sicilien, vivait du temps d'Hiéron, tyran de Syracuse. Plutarque le dit lui-même dans ses *Œuvres Morales*. Il ne peut donc avoir été le disciple de Pythagore, qui vivait long-temps avant Hiéron. On attribue à Épicharme l'invention de la comédie. Il en avait composé plusieurs, dont les anciens faisaient le plus grand cas.

(34) Mais long-temps avant Pythagore, ces noms *Mamers* et *Mamercus* étaient en usage chez les Sabins; car ils appelaient leur dieu Mars Mamers; d'où est venu Mavors.

(35) A Pythagore, comme au plus sage; à Alcibiade, comme au plus vaillant. Ces deux statues, dit Pline l'Ancien, liv. XXXIV, c. VI, furent placées aux coins de la place où se faisaient les élections des magistrats, et qu'on appelait le Comice. On les éleva du temps de la guerre contre les Samnites, par ordre d'Apollon Pythien; elles subsistèrent jusqu'à Sylla.

(36) Numa en établit quatre, dont le premier était appelé souverain pontife. Ils étaient tous de famille patricienne. L'an de Rome quatre cent cinquante-trois, on en ajouta quatre plébéiens; enfin, sous Sylla, on les porta jusques à quinze.

(37) Plutarque a été trompé par la conformité de nom. Le premier qui fut créé pontife s'appelait en effet Numa; mais c'était Numa Marcius, fils du sénateur Marcius. Tite-Live, liv. I, c. XX.

(38) C'est cependant celle que Varron, *de Ling. lat.* liv. IV, et Denys d'Halicarnasse, liv. II, c. XX, regardent comme la plus vraisemblable. Varron rapporte l'opinion du souverain pontife Quintus Scévola, qui dérivait ce nom de deux mots latins qui signifient *pouvoir* et *faire*, ce dernier étant pris dans le sens de sacrifier; c'est-à-dire que les pontifes étaient chargés de tout ce qui avait rapport aux sacrifices et à la religion. Pour moi, ajoute Varron,

je crois que leur nom vient de *pons*, parceque c'est par eux que le pont Sublicius, ou pont de bois, a été d'abord construit, et ensuite réparé plusieurs fois. On ne pouvait ni bâtir ni refaire un pont, sans offrir auparavant des sacrifices, parceque les fleuves étaient sacrés. Sous Auguste, le droit de réparer ou de refaire les ponts passa des pontifes aux questeurs.

(39) Ancus Marcius, suivant Denys d'Halicarnasse, liv. III, c. XIV, fit construire sur le Tibre ce fameux pont de bois qu'on conserve encore aujourd'hui, et qu'on regarde comme sacré. (Il joignait le Janicule à la ville.) Il ne doit être fait que de bois, et il n'est pas permis d'y employer le fer ni le cuivre. S'il manque par quelque endroit, les pontifes ont soin de le raccommoder; et en même temps qu'on y travaille, ils font certains sacrifices prescrits par les lois. Nous allons voir que le questeur Emilius le fit faire de pierre; mais ce ne fut qu'après que Denys d'Halicarnasse eut publié ses *Antiquités romaines*.

(40) Pline, liv. XXXVI, c. XV, écrit cependant que cela ne fut observé qu'après la guerre contre Porsenna, non par l'ordre d'aucun oracle, mais parceque, lorsque Horatius Coclès défendit ce pont contre les Toscans, les Romains eurent trop de peine à le rompre : car alors il était lié avec des bandes et des crampons de fer. Ils voulurent donc empêcher que, dans une semblable occasion, ils n'éprouvassent le même embarras, et ils le refirent sans aucune ferrure.

(41) Ce pont, disent les éditeurs d'Amyot, était au pied du mont Aventin, près de l'endroit qu'on nomme maintenant *Ripa grande*. Sous les empereurs, il portait encore le nom de pont de bois et de pont Émile.

(42) Il faut ajouter à ce que Plutarque dit de ces pontifes, qu'ils jugeaient souverainement toutes les causes qui intéressaient la religion; qu'ils avaient une juridiction entière sur les magistrats, qui partageaient avec eux le soin des choses sacrées; et qu'ils ne pouvaient être jugés que par le roi seul. Denys d'Halicarnasse, liv. II, c. XX.

(43) Numa ne fut pas le premier qui institua les vestales, puisqu'on a vu que Rhéa Sylvia, mère de Romulus, était une des vestales d'Albe. Mais il paraît que ce fut lui, et non pas Romulus, qui bâtit le temple de Vesta, comme Denis d'Halicarnasse le prouve, liv. II, c. XVII, contre l'opinion de ceux qui attribuaient au premier roi de Rome la fondation de ce temple.

(44) Il dira pourtant, dans la *Vie de Camille*, que Numa fit honorer par les vestales le feu sacré, comme le principe et l'origine de toutes choses, comme l'ame du monde; rien ne pouvait vivre sans le feu, qui est la source de la vie. Mais, au fond, ce passage n'est pas contraire à celui que l'on voit ici. Le feu est le principe de la vie, quand il est tempéré par les autres éléments; s'il agit seul, et que rien ne le modère, il est une cause de destruction et de mort.

(45) C'était la lampe qui éclairait nuit et jour dans le temple de Minerve; le temple de Delphes fut brûlé lors de l'invasion de la Grèce par Xerxès. On verra, dans la *Vie de Sylla*, que cet Aristion, qui avait fait des maux extrêmes aux Athéniens, défendit long-temps la ville contre les Romains pour le roi Mithridate, et que cette résistance opiniâtre causa le pillage d'Athènes, où il se fit un carnage horrible.

(46) Cette histoire ne se trouve dans aucun ancien auteur; au contraire, on lit dans Tite-Live, *Supplém.* l. LXXXVI, chap. VI, que, sur la fin de la guerre civile entre Sylla et les partisans de Marius, le pontife Mucius Scévola fut tué à l'entrée du temple de Vesta; Lucain, liv. II, dit qu'on le massacra près de l'autel qu'il tenait embrassé, et que peu s'en fallut que son sang n'éteignît le feu perpétuel. Les bons historiens conviennent que le temple de Vesta ne fut brûlé que deux fois : la première vers la fin de la guerre punique, environ l'an cinq cent douze de Rome, lorsque le pontife Cécilius Métellus passa au travers des flammes pour aller prendre le palladium et les autres choses sacrées, qu'il sauva de l'embrasement avec tant de danger pour sa personne, qu'il en perdit la vue. Ce temple fut brûlé, pour la seconde fois, sur la fin de l'empire de Commode, vers l'an neuf cent quarante quatre de Rome. Mais Plutarque est le seul qui ait écrit qu'il fut brûlé pendant la guerre de Mithridate. Il y a donc lieu de croire qu'il a pris un incendie pour un autre. Car il est vrai que dans la guerre civile entre Marius et Sylla, environ l'an six cent soixante-onze de Rome, le feu prit, non au temple de Vesta, mais au Capitole, comme Plutarque lui-même le raconte dans la *Vie de Sylla*.

(47) Festus rapporte une autre manière d'allumer ce feu. Quand le feu sacré est éteint, dit-il voce *Ignis*, les vestales percent une table avec un vilebrequin, jusqu'à ce que le mouvement y produise du feu. Une vestale le reçoit dans un crible d'airain, et le porte dans le temple. Elles se servaient d'un crible d'airain, parceque, étant percé de plusieurs trous, il servait à entretenir ce feu par l'action de l'air. Au reste, Plutarque et Festus peuvent tous deux dire vrai, en rapportant les deux manières à des temps différents; car l'invention des miroirs ardents est due à Archimède, qui florissait environ cinq cents ans après Numa. Auparavant les vestales se servaient vraisemblablement de la manière rapportée par Festus; mais, depuis Archimède, elles employèrent les miroirs ardents comme un moyen plus noble de rallumer le feu. On voit dans ce passage, disent les éditeurs d'Amyot, un effet bien marqué de catoptrique et des miroirs ardents. Ces miroirs étaient d'airain : le point ou le centre, comme s'explique Plutarque, c'est le foyer. La première manière de faire du feu s'est retrouvée chez presque toutes les nations sauvages. M. Dupuy a donné un savant mémoire sur cet endroit de Plutarque; il montre que ces miroirs n'étaient pas paraboliques, comme l'a cru Meiziriac. Il détermine en géomètre les avantages des vases coniques rectangles pour la réflexion des rayons solaires. Voyez les *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, tom. XXXV, p. 393.

(48) Telles que le palladium, les statues et les choses saintes des dieux de Samothrace, comme il le dira dans la *Vie de Camille*. Denys d'Halicarnasse, liv. II, c. XVII, dit qu'il est persuadé, pour plusieurs raisons, qu'outre le feu sacré, les vestales gardent beaucoup d'autres choses qui sont vues de peu de personnes; mais qu'il ne veut pas examiner avec trop de curiosité ce que ce peut être; et que tout autre ne le fera pas non plus, s'il veut garder le respect dû aux dieux et aux choses saintes.

(49) Les vestales avaient au moins quarante ans quand le temps de leur sacerdoce était fini; ainsi il n'est pas étonnant qu'à cet âge, après avoir vécu jusqu'alors dans le célibat, elles eussent peu de goût pour le mariage, et que celles qui se mariaient eussent souvent lieu de s'en repentir.

(50) Plutarque ne veut pas dire que Numa eût accordé ce privilége aux femmes qui avaient trois enfants, puisque cette loi est d'Auguste, qui, après l'épuisement causé par les guerres civiles, voulut encourager les mariages et favoriser la population; cela signifie seulement que les vestales reçurent de Numa le privilége qu'avaient, au temps de Plutarque, les mères de trois enfants. Il faut en dire autant de ce qu'il ajoute sur les licteurs; ils leur furent accordés non par Numa, mais par les triumvirs Auguste, Antoine et Lépide.

(51) Les lois romaines défendaient de faire jurer les vestales; elles étaient, à cet égard, assimilées au prêtre de Jupiter, qui ne devait faire aucun serment, comme Plutarque le dit dans ses *Questions rom.*, quest. 44. C'était

une suite du respect des Romains pour le sacerdoce. Il paraît cependant, par l'édit du préteur, qu'il ne pouvait pas forcer les vestales à jurer; mais qu'elles pouvaient le faire, si elles le jugeaient à propos : il est vrai qu'il leur était prescrit de jurer rarement; et même elles ne pouvaient le faire que par Vesta, qui était la seule divinité qu'elles pussent attester. *Acad. des Inscript.*, tom. IV, pag. 190.

(52) Dans Albe, long-temps avant la fondation de Rome, les vestales qui violaient leur vœu de virginité étaient battues de verges, comme le dit Denys d'Halicarnasse, liv. I, c. xvii, en parlant de la mère de Romulus. Depuis, suivant Cédrénus, Numa ordonna qu'elles seraient lapidées; et Tarquinius Priscus, selon Denys d'Halicarnasse, liv. III, c. xx, les condamna à être enterrées vives.

(53) M. Dacier reproche ici à Plutarque d'avoir cru qu'on creusait ce caveau toutes les fois qu'on en avait besoin; il pense que cet historien a été trompé par un passage de Denys d'Halicarnasse, liv. II, c. xvii, qui ne dit pas qu'on fit ce caveau à chaque fois, mais seulement qu'il était destiné à cet usage. Le traducteur de cet historien a très bien justifié Plutarque de cette imputation. 1° Notre auteur ne dit pas précisément, comme M. Dacier le suppose, qu'on creusait ce caveau, mais qu'on le préparait. Il était effectivement nécessaire de le préparer, d'y mettre un lit, une lampe, etc., car il n'était pas toujours ouvert, puisqu'on en refermait l'ouverture avec de la terre, toutes les fois qu'on y avait enterré une vestale. 2° Quand même Plutarque aurait dit qu'on creusait ce caveau chaque fois qu'on en avait besoin, il n'aurait pas eu tort : on l'avait refermé avec de la terre; il fallait donc creuser pour le rouvrir. 3° M. Dacier n'apporte aucune preuve qu'on enterrât toutes les vestales criminelles dans un même caveau; et il a contre lui, de son aveu, l'autorité de Plutarque, à laquelle il n'en oppose point d'autre; car les termes dont se sert Denys d'Halicarnasse, sur lequel il s'appuie, ne prouvent rien pour lui, puisqu'ils sont susceptibles des deux sens. On trouve plusieurs choses curieuses sur le supplice de ces vierges, dans *le livre des Vestales* de Juste-Lipse, ch. xiii.

(54) Il ne fallait pas qu'il y restât aucune trace de tombeau; celle qui avait commis un si grand crime ne devant plus paraître ni parmi les vivants, ni parmi les morts.

(55) Dans la *Vie de Romulus*, ch. xxviii, Plutarque met en doute si c'est à ce prince ou à Numa qu'il faut rapporter l'institution des vestales. Nous avons remarqué plus haut (note 43) que Denys d'Halicarnasse décide pour Numa, qui construisit le temple de Vesta, et fit à Rome l'établissement des vestales. Mais ce que dit Plutarque, sur le motif qu'eut ce prince de lui donner la forme ronde, est démenti par Festus. Il semble, dit cet auteur, que Numa Pompilius, roi des Romains, consacra un temple rond à la déesse Vesta, parce qu'il croyait que c'était la terre, dont la forme est ronde, qui fournissait à la vie des hommes, et qu'il voulait que cette déesse fût adorée dans un temple d'une figure semblable à la sienne. *De Verbor. significat.*, l. XVI, p. 460, édit. de Dacier.

(56) Cette vérité si ancienne, du mouvement de la terre, que Pythagore avait sans doute connue en Égypte, a été, disent les éditeurs d'Amyot, démontrée, dans notre siècle, par les nouvelles observations de Bradley. On a prétendu, dit M. Bailly dans son *Astronomie ancienne*, pag. 195, que Numa n'ignorait pas le véritable système du monde, et qu'il plaçait le soleil au centre de l'univers; ce qui nous paraît difficile à croire. Cet astronome remarque, page 436, que dans le passage de Plutarque, sur lequel on se fonde pour attribuer cette connaissance à Numa, le philosophe ne parle pas de ce prince, mais cite les pythagoriciens, dont en effet c'était l'opinion; et il est plus vraisemblable que cette allusion leur appartient. Ils sont venus après Numa, et ont donné à son édifice des vues savantes et cachées, auxquelles sans doute il n'avait pas songé. D'où lui étaient venues ses connaissances sur le mouvement des astres? apparemment de l'Égypte.... Mais comment eut-il communication avec l'Égypte? c'est ce qu'on ne sait point.

(57) On lit, dans les *Questions platoniques de Plutarque*, que c'est Théophraste qui rapporte ce changement de Platon dans son opinion sur le mouvement de la terre.

(58) Luctatius, sur *la Thébaïde* de Stace, dit Meiziriac, assure que Pythagore pensait qu'il y avait deux hémisphères, dont chacun avait ses dieux. Jupiter était roi et Junon reine de l'hémisphère supérieur. Dans l'inférieur, Pluton était Jupiter infernal, et Proserpine, Junon infernale. Il y avait aussi deux Vénus; l'une supérieure, et l'autre inférieure, appelée Libitine. Il faisait ainsi tous les dieux doubles. C'était dans le temple de Libitine qu'on achetait tout ce qui regardait les funérailles.

(59) Par ce sacrifice contraire à la nature, Numa voulut empêcher les femmes de se marier avant la fin du deuil. Ce deuil consistait dans un habit noir, sans or, sans pourpre et sans aucune parure. On pouvait le quitter en quelques occasions, pour le reprendre ensuite; par exemple, lorsqu'un père, un frère, un fils, revenaient d'esclavage, lorsqu'on devait sacrifier à Cérès, ou qu'on remerciait les dieux de quelque prospérité, soit publique, soit particulière.

(60) On dit que Numa avait pris cette institution des anciens peuples du Latium, ou de ceux d'Ardée; et l'on ne peut pas douter qu'elle n'eût été portée en Italie par les Pélasges, dont les armées étaient toujours précédées par des hommes sacrés, qui n'avaient pour toutes armes qu'un caducée orné de bandelettes. Denys d'Halicarnasse, liv. II, c. xix, attribue à cet établissement toutes les prospérités des anciens Romains. Comme ils n'entreprenaient jamais de guerre, dit cet historien, que pour la justice et par des motifs de religion, les dieux leur étaient toujours favorables. Selon Tite-Live, liv. I, chap. xxxii, les Romains avaient emprunté cet usage des Équicoles, et il en attribue l'institution chez les Romains, non pas à Numa, mais au roi Ancus Marcius. M. Dacier croit que le nom de féciaux venait de *fari*, parler, et non pas de *facere*, faire; qu'on avait dit féciaux pour faciaux : il se fonde sur ce qu'on leur donnait aussi le nom d'orateurs. Ces féciaux formaient comme un collége de prêtres, choisis dans les premières familles de Rome, et chargés de tout ce qui concernait la guerre et la paix. Quand ils jugeaient la guerre légitime, ils allaient la déclarer au peuple ennemi avec des cérémonies et des formules que Denys d'Halicarnasse nous a conservées, *ibid.* « Un des féciaux, dit-il, choisi par tout le collége, orné d'un habit magnifique et des marques sacrées de sa dignité, qui le distinguaient des autres, prenait le chemin de la ville ennemie. Arrivé sur les frontières, il s'arrêtait, invoquait Jupiter et les autres dieux, et les prenait à témoin qu'il venait demander justice au nom de la ville de Rome. Ensuite, ayant juré qu'il allait à la ville ennemie, il faisait les imprécations les plus terribles contre lui-même et contre Rome, en cas qu'il mentît; après quoi il entrait dans le pays ennemi. Le premier qu'il y rencontrait, soit bourgeois, soit paysan, il le prenait à témoin, et répétait les mêmes imprécations, en disant : « Si c'est injustement et contre la piété que je demande qu'on me rende tels hommes et telles choses, moi qui suis l'envoyé du peuple romain, ne permets jamais, ô grand Jupiter, que je retourne dans ma patrie. » Après cela il continuait son chemin vers la ville. Avant que d'y entrer, il prenait encore à témoin la sentinelle ou le premier qu'il trouvait aux portes; ensuite il allait à la place publique. Là, restant debout, il déclarait aux magistrats le sujet de son arrivée, ajoutant à tous ses discours des serments et des imprécations. Cela fait, s'ils lui rendaient

justice en lui livrant les auteurs de tout le mal, il renouait amitié avec eux, et s'en retournait en ami, emmenant avec lui les coupables. Mais si les magistrats demandaient du temps pour délibérer, il leur accordait dix jours, au bout desquels il revenait; il attendait même jusqu'à trente jours, s'ils les demandaient, leur accordant cet espace de dix jours jusqu'à trois fois. Au bout de ce terme, si la ville ne lui rendait pas justice, il attestait encore les dieux du ciel et des enfers; et, après avoir déclaré seulement une fois que la ville de Rome prendrait du temps pour délibérer sur ce qu'elle aurait à faire, il s'en retournait. Sitôt qu'il était arrivé, il faisait, avec les autres féciaux, son rapport au sénat; il lui déclarait qu'ils avaient rempli tout ce qu'exigeaient les lois sacrées, et que, s'ils voulaient déclarer la guerre, il n'y avait rien du côté des dieux qui l'empêchât. Alors il retournait dans le pays ennemi; et dès qu'il y était entré, en présence de trois témoins, qui étaient trois jeunes gens en âge de puberté, de quatorze à quinze ans, il expliquait le sujet de la guerre, lançait un javelot ferré ou brûlé et ensanglanté par le bout, en prononçant ces paroles: « Le peuple hermondule (c'est un nom en l'air pour marquer toutes sortes de nations), et les hommes de cette nation, ont fait des actes d'hostilité contre le peuple romain, et ont manqué à leur devoir. C'est pour cette raison que le peuple romain a décerné la guerre contre le peuple hermondule et contre les hommes de cette nation. » Si l'on avait manqué à la moindre de ces formalités, le peuple ni le sénat ne pouvaient déclarer la guerre. Voyez aussi Tite-Live, à l'endroit cité; et Aulu-Gelle, liv. XVI, c. XIV.

(61) Plutarque semble croire qu'on en députait plusieurs pour cette ambassade; mais on vient de voir, dans Denys d'Halicarnasse, qu'il n'y en allait qu'un seul. Tite-Live ne parle non plus que d'un; et cette double autorité est préférable à celle de Plutarque. M. Dacier prétend dans ses notes, sans en donner aucun garant, que le fécial n'allait jamais que deux fois dans le pays ennemi: la première pour demander raison du tort qui avait été fait, et la seconde pour déclarer la guerre. Denys d'Halicarnasse insinue pourtant assez clairement qu'il y allait plusieurs fois avant de faire cette déclaration, puisqu'il accordait dix jours jusqu'à trois fois de suite.

(62) Numa n'en institua d'abord que douze, qu'il choisit entre les patriciens, prenant pour cela, suivant Denys d'Halicarnasse, liv. II, c. XVIII, douze jeunes gens des mieux faits. Cet ordre de prêtres fut établi à l'imitation des Curètes, ou prêtres de Jupiter. Leur fête se célébrait au mois de mars, vers le temps des panathénées des Grecs, dont il a été question dans la *Vie de Thésée*, c. XXII. Elle durait quatre jours, autant qu'il y avait de quartiers à Rome; car ils ne visitaient qu'un quartier par jour. Ils avaient dans chaque quartier une maison, où le public les traitait avec une si grande magnificence, que leurs repas passèrent en proverbe. Deux de ces boucliers échancrés aux deux côtés, disent les éditeurs d'Amyot, sont représentés au revers de deux médailles de la famille Licinia. L'armet, c'est-à-dire le casque ou le bonnet de pontife, est placé au milieu des deux boucliers. Il y a apparence que ce Mamurius Véturius avait fait le bouclier qu'on disait descendu du ciel, et qu'il était de moitié dans la fraude pieuse de Numa.

(63) Samothrace, île de la mer Égée, au bas de la Thrace, fameuse par ses mystères, respectés dans toute la Grèce. Mantinée était une ville d'Arcadie.

(64) Le nom de ces boucliers venait d'un mot grec qui signifie courbé, ou coude, parceque le coude se plie en forme d'arc. Les différentes étymologies que Plutarque donne ici de ce mot paraissent un peu tirées.

(65) Plutarque, dans la *Vie de Thésée*, c. XXXIII, a donné de ce nom des Dioscures, ou Castor et Pollux, une étymologie qui semble plus naturelle. Varron interprète comme Plutarque les deux noms de l'ouvrier Mamurius Véturius.

(66) Ces symboles sont expliqués dans le *Traité* de Plutarque *sur l'Éducation*. Le premier signifie, selon lui: *Fuyez la paresse, et procurez-vous les nécessités de la vie*. Le second: *N'irritez pas un homme en colère; tâchez plutôt de le calmer*. Le troisième y est énoncé d'une autre manière: *Ne retournez point sur vos pas quand vous êtes à la frontière*; c'est-à-dire que ceux qui touchent au terme de la vie doivent envisager tranquillement la mort.

(67) Pythagore regardait le nombre impair comme plus parfait que le nombre pair. Plutarque, dans ses *Questions romaines*, quest. II, dit, d'après lui, que le nombre pair se divise en parties qui ont chacune une force égale et opposée. Au contraire, le nombre impair n'admet pas cette égalité de division; et après qu'on l'a partagé, il laisse toujours un point qui reste commun aux deux membres de la division: aussi le regardait-il comme le symbole de la concorde et du mariage. Les institutions de Numa, que Plutarque rapporte ensuite, n'ont pas, suivant les éditeurs d'Amyot, un sens aussi caché qu'il le dit. Le vin de la vigne qui n'a pas été taillée ne vaut rien; il ne doit donc pas être offert aux dieux. On ne sacrifie point sans farine, parceque le blé est un des dons les plus précieux de la nature, et la nourriture de l'homme.

(68) Le motif que Plutarque donne à ce dernier usage serait fondé, si on ne l'eût suivi que dans les temples; mais on faisait de même à la campagne et dans sa maison; on l'observait pour les hommes qu'on voulait honorer comme des dieux. Il y a donc apparence que lorsqu'on se tournait en adorant, c'était, comme le disent encore les éditeurs d'Amyot, moins pour se rappeler ou pour imiter le mouvement des cieux, que pour honorer le bon Genie. La doctrine des Génies est fort ancienne.

(69) S. Clément d'Alexandrie, *Stromat.*, liv. V, c. VIII, p. 672, rapporte un passage d'un grammairien d'Alexandrie, appelé Denys le Thrace, qui dit que les prêtres égyptiens présentaient à ceux qui venaient faire leurs prières dans les temples, une roue qu'ils faisaient tourner, et des fleurs. Par la roue, ils voulaient leur rappeler l'instabilité des choses humaines; et les fleurs leur remettaient devant les yeux la brièveté de la vie, qui passe comme la fleur.

(70) Nous avons déja rapporté (note 11) la manière plus vraisemblable dont Denys d'Halicarnasse raconte ce prétendu prodige, qui cesse même d'en être un dans le récit de cet historien.

(71) Il y a dans le texte, *aux Titans*, qui n'ont aucun rapport avec les satyres. Un manuscrit donne pour leçon, *aux pans*; divinités subalternes qui ressemblent fort à ces derniers. Je l'ai adoptée.

(72) Les Dactyles Idéens étaient les mêmes que les Curètes, prêtres de Cybèle, à qui cette déesse confia l'éducation de Jupiter, dont on avait dérobé la naissance à Saturne, parceque, suivant l'accord fait entre lui et Titan son frère, Saturne devait dévorer tous les enfants mâles que Cybèle mettrait au monde. Une danse, dont ils furent les inventeurs, s'appelait dactyle. Ce nom, qui en grec signifie *doigt*, leur venait de ce qu'ils étaient au nombre de dix, comme les doigts de la main. Le nom d'Idéens leur fut donné du mont Ida en Crète, où ils élevèrent Jupiter. La superstition en fit des Génies, divinités d'un ordre inférieur, qui présidaient aux oracles et aux mystères. Plutarque, dans son *Traité sur les progrès dans la vertu*, dit que ceux qui savaient les noms de ces prêtres s'en servaient comme d'un préservatif contre les frayeurs, en les nommant les uns après les autres. Il y avait aussi des pierres appelées Idées dactyles, qu'on croyait d'une grande vertu, et dont on faisait des bagues qu'on portait toujours.

(73) Ovide ne dit que du vin; et il y joint, contre les

principes de Numa, le sacrifice d'un agneau. *Fastor.*, liv. III, vers 300.

(74) C'est-à-dire les moyens d'expier les crimes que les dieux punissaient par la foudre. Les mandoles, qui sont nommées ensuite, sont appelées ménides dans le grec. C'est, suivant les éditeurs d'Amyot, un petit poisson blanc qui devient noir pendant l'hiver; d'autres traduisent des sardines.

(75) Pour empêcher que Jupiter n'achève, et ne dise, *de vives personnes*, Numa ajoute sur-le-champ *Mandoles*. L'étymologie que Plutarque donne ensuite du mot *Ilicium* n'est point exacte. Il fait lui-même ailleurs l'aveu qu'il entendait peu la langue latine; et il n'est pas étonnant qu'il se soit trompé dans l'explication de quelques uns de ses termes. *Ilicium* est là pour *elicium*, du verbe *elicere*, attirer. C'est l'étymologie qu'Ovide donne de ce surnom de Jupiter dans ses *Fastes*, liv. III, v. 328.

(76) C'est le serment *Medius fidius*, c'est-à-dire *per deum fidei*, par le dieu de la foi; serment très commun dans les auteurs latins.

(77) On célébrait en son honneur, le vingt-trois février, les fêtes terminales; et ce jour, dit Varron, *de Ling. lat.*, liv. V, p. 32, était anciennement la fin de l'année. La victime qu'on immolait à ce dieu était un agneau ou un cochon de lait.

(78) Bien des politiques modernes blâment ces corporations, comme introduisant parmi ceux qui les composent un esprit de corps qui nuit à l'esprit public; comme contraires à l'industrie, qu'elles assujettissent à des formalités, à des gênes qui en arrêtent le développement; comme donnant lieu à des brigues, à des jalousies et des rivalités, dont le vrai talent est souvent la victime. Cependant Numa les établit avec succès, et s'en servit pour étouffer d'autres germes de division qui naissaient de la différence de nation parmi les habitants de Rome. L'utilité ou le danger de certains établissements dépend souvent des circonstances, et du caractère des peuples.

(79) Les assemblées et les fêtes religieuses devaient avoir une grande influence sur les esprits, et contribuaient à les réunir dans les mêmes sentiments, à les attacher davantage à l'état dont ils faisaient profession. Numa ayant détruit parmi les différents corps l'esprit de parti et de jalousie, la religion ne pouvait que cimenter entre eux l'union et la paix.

(80) Romulus avait donné aux pères plus de pouvoir sur leurs enfants que les maîtres n'en avaient sur leurs esclaves; un maître ne pouvait vendre son esclave qu'une fois, et un père avait le droit de vendre son fils jusqu'à trois, à quelque âge et dans quelque état qu'il fût. En Grèce, les pères n'avaient plus de pouvoir sur leurs enfants dès qu'ils étaient parvenus à l'âge d'homme; mais cela n'eut lieu que dans les derniers temps : car, avant Solon, il leur était permis de les vendre; et Solon même, comme on le verra dans sa *Vie*, en tempérant ce pouvoir, le laissa substituer pour une fille ou une sœur qui aurait été surprise en flagrant délit. L'adoucissement que Numa avait mis à la loi de Romulus ne subsista pas long-temps : les décemvirs insérèrent cette loi dans leur quatrième table, suivant le témoignage de Denys d'Halicarnasse, qui distribue la puissance paternelle en ces différents articles, liv. II, c. VIII : » Il est permis aux parents de faire battre de verges leurs » enfants, de les emprisonner, de les envoyer chargés de » fers dans les champs pour y être employés aux travaux, » de les vendre, de les mettre à mort. » Les Romains, dit Gravina, *Esprit des lois romaines*, article du droit paternel, commencèrent à se relâcher de ce droit, lorsque la connaissance des lettres et le commerce des nations policées eurent fait disparaître la rudesse des anciennes mœurs. Ils n'en usèrent depuis qu'avec une extrême modération. Cependant on trouve encore sur la fin de la république, et du temps de Cicéron, la puissance paternelle exercée dans toute sa rigueur.

(81) Les savants ne sont pas d'accord sur la forme qu'avait l'année romaine sous Romulus; et cette diversité d'opinions eut lieu même chez les Romains. Ce qui paraît convenu à cet égard, c'est qu'elle commençait au mois de mars, c'est-à-dire, comme l'observe M. Gebelin, *Histoire du calend.*, p. 148, qu'au lieu que chez presque tous les peuples elle commençait à l'équinoxe d'automne, Romulus en plaça le commencement à celui du printemps. Il fit, suivant le même auteur, ce changement en mémoire de la fondation de sa ville, dont la fête se célébrait en avril, dans la lune même de mars. C'est une question, dit M. Bailly dans son *Astronomie ancienne*, p. 435, de savoir si les Romains ont eu primitivement une année de dix mois ou de douze. Les Romains étaient partagés entre ces deux opinions. Quoique M. Bailly pense qu'en général toutes les mesures du temps se rapportent au mouvement des astres, et qu'il ne s'en trouve pas, ce semble, qui puisse produire une période de dix mois, il ne croit pas cependant cette raison suffisante pour contre-balancer le témoignage de Solin et de Macrobe. Le passage de Plutarque, qui dit ici formellement que leur année était de trois cent soixante jours, ne lui paraît pas préférable à l'autorité de ces deux écrivains, dont le dernier dit, dans ses *Saturnales*, liv. I, c. XII-XIV, que Romulus donna trois cent quatre jours ou dix mois à l'année. Le premier, Solin *Polyhistor*, c. I, dit aussi que l'année des Romains fut d'abord de trois cent quatre jours, ou de dix mois, commençant à mars et finissant à décembre; les six premiers mois de trente jours, et les quatre derniers de trente-un. Cet ordre fut changé, parcequ'on résolut de se régler sur la révolution de la lune; et comme on reconnut que douze lunaisons faisaient trois cent cinquante-quatre jours, on ajouta cinquante-un jours à l'année; soit qu'ils eussent aperçu que l'année lunaire excédait un peu trois cent cinquante-quatre jours, soit seulement par la dévotion qu'ils avaient au nombre impair. Cette même dévotion leur fit retrancher un jour à chacun des six premiers mois : cela fit cinquante-sept jours, dont ils composèrent deux nouveaux mois, janvier de vingt-neuf jours, et février de vingt-huit : celui-ci, parcequ'il était le seul qui fût pair, devint un mois malheureux; on le dédia aux morts, et il fut le mois des expiations. Telle est l'opinion de M. Bailly; outre les auteurs anciens qu'il a cités, elle a encore pour garants Tite-Live, Cicéron, Ovide, Pline, et même Varron, le plus savant des Romains, à qui Censorin l'attribue.—D'un autre côté, L. Cincius, Licinius Macer, L. Fenestella, ont cru que l'année de Romulus avait douze mois; et c'est d'après ces autorités que M. Gebelin suit ce dernier sentiment dans son *Histoire du calendrier*, pag. 150. Il pense que les Romains ne pouvaient avoir établi une forme d'année si barbare, tandis que les peuples qui les environnaient connaissaient l'année de trois cent soixante jours. Tels étaient les Étrusques, qui le disputaient aux Égyptiens en connaissances et en habileté dans les arts; tels les Sabins et les Samnites, peuples venus de la Grèce et éclairés; les Albains, qui comptaient une longue suite de rois, et se glorifiaient de descendre des anciens Troyens. Il croit que la source de l'erreur qu'il combat fut, même pour les Romains, le nom du mois de décembre, qui signifie dixième, et qui semble n'en avoir aucun à sa suite, n'y ayant pas de mois appelé onzième et douzième. On se confirma d'autant plus dans cette idée, qu'on crut que les mois de janvier et de février étaient de l'invention de Numa; ce qui était sans fondement, ce prince n'ayant fait que les transposer. Il observe qu'on pourrait dire, pour la justification de ceux qui n'admettent que dix mois, que Romulus aurait en cela imité les Laurentins : qui n'en avaient aussi que dix, mais de trente-six jour chacun; ce qui faisait une année de trois cent soixante jours,

usage qu'on a trouvé établi dans un canton des Indes. Quant aux mois inégaux dont parle Plutarque, et qui étaient depuis vingt jours jusqu'à trente-cinq, M. Gebelin dit qu'un usage pareil chez les anciens Arabes, et rapporté par Chardin dans son *Voyage de Perse*, fait voir ce qu'il y avait d'utile dans ces mois inégaux, et les motifs qui les avaient fait établir; motifs qui ont échappé à Plutarque et à tous nos savants chronologistes. « Les Arabes, dit ce » célèbre voyageur, ne comptaient pas d'abord les temps... » par mois... mais par les saisons. Ils divisaient l'an en » quatre saisons.... Ensuite ces parties en quatre autres, » qu'ils appelaient le mélange de l'hiver et du prin- » temps, le mélange du printemps et de l'été, etc. Ils dis- » tinguaient encore le temps d'hiver et d'été en grand et » en petit; ils appelaient le temps du grand froid le grand » sicle et la quarantaine, parcequ'il durait quarante jours; » et le temps que le froid est moindre, ils l'appelaient le » petit sicle, qui n'en durait que vingt. Ils appelaient le » temps du chaud ziemreh premier, second et troisième. » Ils observaient encore les nuits des solstices et des équi- » noxes.... Il faut remarquer qu'il y avait des tribus où » l'on divisait l'année en six parties, et non en quartiers. » On ne saurait donc douter, reprend M. Gebelin, que ce ne soit ici une des plus anciennes divisions de l'année, peut-être la plus ancienne de toutes, la même dont parle Plutarque, et de beaucoup antérieure à Romulus. La même manière de diviser l'année subsiste dans le Kamtschatka, à l'extrémité septentrionale de l'Asie. Les éditeurs d'Amyot admettent l'opinion qui donne à l'année de Romulus trois cent soixante jours, qu'ils disent être une des plus anciennes formes de l'année; telle qu'elle était chez les Égyptiens, avant qu'ils eussent ajouté les cinq jours qu'ils nommèrent épagomènes. Le vingt-trois février était alors le dernier de l'année.

(82) Numa, dit M. Bailly, *ibid.*, pag. 154, voulut que l'année fût réglée sur le cours du soleil; et comme la révolution du soleil excède l'année lunaire de onze jours, il fit intercaler, tous les deux ans, un mois de vingt-deux jours. Il connaissait assez précisément la longueur de l'année solaire, pour ne pas ignorer qu'elle avait encore un quart de jour de plus. Il en tint compte, en multipliant ces onze jours un quart par huit, pour en faire quatre-vingt-dix jours, qu'il partagea en quatre mois, deux de vingt-deux, et deux de vingt-trois jours, dont il en intercalait un tous les deux ans. La Grèce n'était pas si avancée; elle eut cette période de huit ans deux siècles plus tard. Nous ignorons d'où Numa avait reçu des connaissances si exactes; mais ce prince gâta le bel ordre qu'il avait établi, en laissant subsister, par respect pour le nombre impair, le jour presque entier dont l'année lunaire était trop longue. Il en résulta qu'au bout de trois périodes de huit ans, il y avait vingt-quatre jours d'erreur. Aussi voulut-il que dans la troisième de ces périodes, au lieu d'intercaler quatre mois ou quatre-vingt-dix jours, on n'en intercalât que trois de vingt-deux jours chacun. C'est pourquoi l'ordre n'était rétabli qu'au bout de vingt-quatre ans. Ainsi ce prince philosophe, qui donna des lois sages; cet homme qui assignait peut-être au soleil sa véritable place [1], qui du moins connaissait les mouvements de cet astre et ceux de la lune avec assez d'exactitude, fit prêter la révolution du soleil, celle de la lune, l'ordre civil, à la vénération qu'il avait pour le nombre impair.

M. Gebelin dit qu'il paraît que la première nouveauté que fit Numa fut de changer l'année solaire et imparfaite de trois cent soixante jours, en une année lunaire de trois cent cinquante-quatre jours selon Plutarque, et de trois cent cinquante-cinq suivant d'autres. On vient de voir que ce dernier sentiment est de M. Bailly, qui l'attribue à son respect pour le nombre impair. 2° Il fit commencer l'année après le solstice d'hiver, et par conséquent avec le mois de janvier. 3° Il distribua ces trois cent cinquante-cinq jours entre les mois, de façon que sept d'entre eux, janvier, avril, juin, août, septembre, novembre et décembre en eurent vingt-neuf; mars, mai, juillet et octobre trente-un, tandis que février, regardé déja comme un mois malheureux et le mois des morts, parcequ'il était le dernier de l'année, continua de n'avoir que vingt-huit jours, nombre pair et malheureux, et par cela même consacré à Typhon ou au mauvais Génie. 4° Afin que cette année s'accordât avec l'année solaire, Numa intercala tous les deux ans, dit Plutarque, un mois de vingt-deux jours. Selon Macrobe, au contraire, l'intercalation était alternativement d'un mois de vingt-deux jours et d'un mois de vingt-trois; ce qui faisait en quatre ans une augmentation de quarante-cinq jours, et en huit ans une augmentation de quatre-vingt-dix jours. (C'est la période de huit ans de M. Bailly.) Si l'année de Numa était de trois cent cinquante-quatre jours, quarante-cinq jours ajoutés tous les quatre ans la faisaient parfaitement accorder avec le soleil, puisqu'ils donnaient trois années de trois cent soixante-cinq jours à onze jours d'intercalation pour chacune de ces trois années, et une année de trois cent soixante-six jours à douze jours d'intercalation pour cette quatrième année. Mais si Numa avait donné à son année trois cent cinquante-cinq jours, son intercalation était trop forte d'un jour par an. Cependant la plupart des historiens, peut-être tous, excepté Plutarque, disent qu'il tomba dans cette erreur. Ils ajoutent qu'il s'en aperçut quelque temps après, et qu'alors il ordonna qu'on supprimât vingt-quatre jours tous les vingt-quatre ans. M. Gebelin prétend que ce sont les historiens qui se sont trompés, et non pas Numa; et que ce prince n'agit qu'après des combinaisons très réfléchies. On s'en convaincra sans peine, dit-il, en considérant qu'il était rempli des idées égyptiennes sur les nombres, et qu'il regardait les nombres pairs comme malheureux. Pour cet effet, il fallait combiner l'année de façon qu'elle offrit toujours des nombres impairs, et lui donner pour cela trois cent cinquante-cinq jours, au lieu de trois cent cinquante-quatre. Il aurait pu, à la vérité, faire des intercalations de vingt et vingt-un jours; ce qui lui aurait donné des années solaires de trois cent soixante-cinq et trois cent soixante-six jours: mais cette intercalation de vingt-deux et de vingt-trois jours était déja consacrée chez d'autres peuples, sans doute chez les Sabins ses compatriotes; il la laissa donc subsister intacte; et pour accorder tout, il ordonna la suppression de vingt-quatre jours la vingt-quatrième année, qui ne fut ainsi que de trois cent cinquante-cinq jours; ce qui suppose que l'intercalation de la vingt-deuxième année ne fut que de vingt-un jours, et qu'il n'y en avait point la vingt-quatrième année, où elle aurait dû être de vingt-trois jours; d'où il résulte vingt-quatre jours de différence.

(83) Dans la *Vie de César*, Plutarque appelle ce mois Mercedonius. Il est, comme l'observe M. Gebelin, p. 156, le seul auteur qui nous l'ait conservé. On n'en trouve aucune mention chez les Romains; ce qui a paru singulier. Mais rien de plus ordinaire que de négliger dans une nation tout ce qui y est commun. Selon Scaliger, *Emend. temp.*, p. 155, ce nom vient de la déesse Merkedoné, qui présidait aux marchés, aux appointements, aux loyers, etc. Mais quel rapport entre un mois intercalaire et des marchés? L'étymologie la plus probable de ce mot, suivant

[1] Ceci se rapporte à l'opinion de ceux qui croient que Numa connut le vrai système du monde, et qu'il plaçait le soleil au centre de l'univers. Mais M. Bailly trouve cette opinion difficile à admettre. Il est probable, en effet, qu'elle n'est qu'une suite de celle qui le faisait faussement contemporain et disciple de Pythagore, qui connaissait ce système.

M. Gebelin, est celle qui le dérive de deux mots grecs, *emerai*, jours, et *kedo*, le *curo* des Latins, avoir soin. Ce mois conserve en effet le nombre des jours. On ne se trompera pas, continue cet écrivain, en considérant et ce mois et son nom comme antérieurs aux intercalations romaines, et comme étant venus des mêmes peuples que Numa prit pour modèles à cet égard, les Sabins ou les Etrusques, peut-être tous les deux. Les éditeurs d'Amyot dérivent ce nom du mot *merx*, loyer, parceque ce mois étant le dernier de l'année, on payait alors les loyers.

(84) Numa, dit M. Bailly, p. 157, chargea les prêtres du soin de faire les intercalations qu'il avait prescrites; il leur enjoignit même de consulter par l'observation les mouvements du soleil et de la lune, pour être sûrs de ne pas s'écarter de leur cours. Mais le zèle et les connaissances s'éteignirent avec lui. Les intercalations même furent négligées; le calendrier tomba dans la plus grande confusion, soit par ignorance et par inattention, soit même par la fraude des prêtres, qui abrégeaient l'année pour avancer la magistrature des gens qui les payaient, ou pour faire durer moins celle des hommes en place qu'ils n'aimaient pas. Ils avaient encore en vue de favoriser les marchés des publicains, comme le dit Censorin, c. xx. Ce désordre subsista jusqu'à Jules César. Nous verrons, dans la *Vie* de ce premier empereur, la réforme qu'il fit dans le calendrier, qui consista principalement en ce qu'il établit l'année solaire de trois cent soixante-cinq jours six heures, avec une intercalation, tous les quatre ans, d'un jour formé des six heures que chaque annee avait de plus; ce qui faisait tous les quatre ans une année bissextile.

(85) Macrobe, dans ses *Saturnales*, l. I, c. vii, dit aussi que l'année des Arcadiens était de quatre mois, celle des Acarnaniens de six, et celle des autres Grecs de trois cent cinquante-quatre jours. La mesure du temps et de l'année, dit M. Bailly, pag. 158, a subi beaucoup de changements chez les Égyptiens. Il y a apparence que les provinces de l'Égypte, qui avaient chacune leurs dieux, avaient aussi leur manière particulière de compter les temps. Les Égyptiens eurent des années d'un, de deux, de trois, de quatre et de six mois. Les années d'un mois étaient les révolutions de la lune à l'égard du soleil ou à l'égard des étoiles. Les années de deux mois étaient la période de soixante jours, connue dans l'Asie. Les années de trois mois étaient la période des saisons; et celles de six, l'intervalle d'un solstice ou d'un équinoxe à l'autre, qu'on trouve chez les Indiens et chez les Tartares. Mais, continue M. Bailly, les années de quatre mois sont plus singulières. Nous n'ignorons pas que les anciens auteurs nous disent qu'il n'y avait autrefois que trois saisons à l'année, qui, par conséquent, étaient de quatre mois. Cependant le temps n'a d'autre règle que l'astronomie; et nous n'imaginons pas quelles observations pouvaient faire le partage de l'année en trois saisons. La révolution de Mercure est d'environ quatre mois; mais est-il vraisemblable que l'on ait jamais établi la mesure du temps sur la marche d'une planète si difficile à apercevoir? On dit, ce qui n'est guère plus vraisemblable, que cette division de l'année en trois parties était réglée par le Nil, qui croît pendant quatre mois, décroît pendant quatre autres, et demeure quatre mois tranquille. Il ne reste que l'explication que nous avons proposée, comme la plus naturelle, et qui place l'origine de ces années au soixante-dix-huitième degré de latitude septentrionale. Dans nos climats, l'astronomie n'offre aucun moyen de faire ce partage de l'année; il devient naturel sous le parallèle de soixante-dix-neuf degrés, où le soleil, invisible pendant quatre mois, s'élevant sur le pôle vers l'horizon dans un pareil intervalle, et employant le même temps à redescendre, divise l'année en trois saisons. *Ibid.*, pag. 104.

On sait que la prétention de M. Bailly était de faire venir des extrémités du Nord toutes nos connaissances. Cette prétention singulière, qu'il a soutenue avec plus d'esprit que de vraisemblance, a été combattue dans le temps que ses lettres parurent; et ce n'est pas ici le lieu de la discuter. Je me contenterai de dire que l'opinion qui donnait les périodes d'accroissement et de décroissement du Nil pour origine à la division de l'année en trois parties, et que M. Bailly rejette comme peu vraisemblable, le parait cependant beaucoup plus que celle qui amène cette division en Égypte des contrées les plus septentrionales de l'Europe ou de l'Asie. J'ajouterai à ce qu'a dit M. Bailly sur les divisions différentes de l'année chez les peuples grecs, que cela ne doit s'entendre que d'une époque très ancienne; car bien avant le temps où Plutarque vivait, les années étaient de douze mois dans toute la Grèce.

(86) La haute Égypte, disent les éditeurs d'Amyot, est un pays fort ancien, et un des premiers empires du monde. La basse Égypte, ou le Delta, était un pays neuf, parcequ'il a fallu faire écouler les eaux, ouvrir des canaux: cette partie de l'Égypte a été habitée plus tard.

(87) Ce raisonnement n'est rien moins que concluant. Le dernier mois de l'année peut être appelé le dixième, sans qu'il s'ensuive nécessairement que l'année n'ait que dix mois. C'est ce que nous voyons dans notre année, qui, composée de douze mois, finit cependant par celui de décembre, ou dixième. A Rome, l'année commençant au mois de mars, celui de décembre se trouvait le dixième; il était suivi des mois de janvier et de février, qui faisaient le onzième et le douzième, et qui ensuite devinrent les deux premiers.

(88) Cette étymologie est la plus naturelle. Cincius, auteur romain, rejette la première comme puérile; Ovide, qui les rapporte toutes deux, semble la préférer. *Voy.* le commencement du quatrième livre des *Fastes*.

(89) Il y a dans le grec que le nom de ce mois est tiré de *jeunesse*. Amyot, dans une note, propose de lire de *Junon*: correction heureuse, disent ses éditeurs, et que M. Reiske a insérée dans le texte. J'ai suivi son exemple. Au reste, les opinions sont partagées sur les deux étymologies que Plutarque rapporte. Ovide en ajoute une troisième pour le mois de mai, qu'il fait venir de Majesté, fille de l'Honneur et de la Révérence., *Fast.*, liv. V, vers 23-76; et deux autres pour le mois de juin, qu'il dérive de la Jeunesse, femme d'Hercule, ou de la jonction des Sabins avec les Romains, *ibid.* v. seq. M. Gebelin, en admettant, pour ces deux mois, les étymologies qui dérivent ceux de mai et de juin de *majores* et de *juniores*, ajoute que le premier fut ainsi nommé, parcequ'il terminait l'année romaine, comme celle d'un grand nombre de peuples. C'était donc le mois des vieillards, des anciens. Aussi regardait-on comme de mauvais augure de se marier dans ce mois de décrépitude. On lit dans les *Quest. romaines de Plutarque*, quest. LXXXVI, que cet usage devint loi comme toutes les coutumes, et que l'on en chercha vainement la raison, lorsque ces mois, étant devenus le cinquième et le sixième, on ne sut plus qu'ils avaient commencé et terminé l'année. Le mois de juin tirait son nom de *junior*, parceque l'année, qui commençait à ce mois-là, semblait rajeunir en se renouvelant; et c'est par cette raison qu'il était consacré à la Jeunesse. *Hist. du Calendrier*, pag. 103.

(90) Dans toutes les éditions, au lieu de *pour les morts*, il y a *pour les plantes*. Les deux mots grecs *phthitois*, morts, et *phutois*, plantes, ayant entre eux assez de ressemblance, il a été assez aisé de les confondre en copiant. Mais rien ne dit que dans ce mois on fit des sacrifices pour la prospérité des fruits de la terre; au lieu qu'il est certain, d'après le témoignage de plusieurs auteurs, entre autres de Varron, qu'on y faisait des sacrifices pour les morts. Ces sacrifices

avaient lieu le 13 de février. Les éditeurs d'Amyot observent que le calendrier de Poléméus Sylvius marque à ce jour, *Parentatio tumulorum*, le service des tombeaux; et qu'on faisait encore le vingt-un une autre fête qu'on nommait *Feralia dis inferis*, fêtes funèbres aux dieux infernaux. En France, l'année a commencé pendant long-temps à l'équinoxe du printemps; et il n'y a guère plus de deux cents ans qu'elle commence en janvier. Quant à la fête des Lupercales, dont il est parlé ensuite, *voyez* ce qui en a été dit dans la *Vie de Romulus* (note 75.)

(91) Janus n'a jamais existé; c'est un personnage allégorique, qui, suivant M. Gebelin, n'était pas particulier aux Romains; ils l'avaient emprunté des anciens peuples d'Italie. Ovide, dans ses *Fastes*, liv. I, v. 63 et suiv., a chanté fort au long cette divinité; il a expliqué son origine et ses attributs: mais ses explications sont elles-mêmes si ténébreuses, qu'on voit, dès les premiers pas, que les Romains avaient entièrement perdu de vue toutes leurs origines. Janus, dit M. Gebelin en expliquant les faits rapportés par Ovide, Janus, qui ouvre et qui ferme tout, qui est le père de la nature, qui préside au ciel avec les saisons, qui montre trois cent soixante-cinq jours, qui porte une clef, qui a deux visages, même quatre, auquel l'année est consacrée, dont la fête ouvre l'année, et qui reçoit Saturne en Italie, est le soleil. Tous ces caractères lui conviennent parfaitement. Le soleil éclaire et voit l'univers entier; ainsi il était impossible de le peindre exactement avec un seul visage; on le peignait donc avec deux faces qui contemplent l'Orient et l'Occident, qui voient devant et derrière: quand on lui donnait quatre visages, on représentait les quatre côtés du monde éclairés tout à la fois par le soleil. On l'appelle Janus, d'un mot primitif qui signifie éclairer; et parceque le soleil est comme le portier du ciel, qu'il ferme les années et qu'il en ouvre de nouvelles, son nom fut donné aux portes. Tel était, chez les Grecs, le nom d'Apollon ou du soleil, lorsqu'ils l'appelaient Thyréus ou le portier; c'était Janus armé de la clef des cieux. Si Janus eut, comme Romulus, le nom de Quirinus, c'était, disait-on, pour désigner sa valeur dans les combats; ce qui s'applique très bien au soleil, appelé vaillant athlète, Hercule aux douze combats. Janus était le père de la nature, puisqu'elle n'existait pas sans le soleil: s'il a une clef, c'est pour marquer non seulement qu'il ouvre et ferme les années, mais aussi pour désigner sa puissance sur toute la nature: la clef n'appartient qu'au maître. Il reçoit Saturne ou le Laboureur, qui ne serait rien sans le soleil. C'est sa tête qui est sur les anciennes monnaies de l'Italie, parcequ'on ne mit dans l'origine, sur les monnaies, que les portraits des dieux, et que Janus était le plus grand des anciens dieux de l'Italie. Si, de l'autre côté de cette monnaie, on voyait un vaisseau, c'est, 1° parceque les anciens faisaient voyager le soleil dans un vaisseau; 2° parcequ'un vaisseau était l'emblème de l'ancienne Rome, bâtie dans une île du Tibre.

M. Bailly, p. 98, regarde Janus comme un dieu septentrional, apporté dans le midi par les migrations des peuples. Il voit un grand rapport entre ce dieu et ce que les anciens racontent du phénix. Le nombre trois cents, qu'on lui mettait dans la main droite, et le nombre soixante-cinq dans la gauche, représentaient les jours de l'année. Une fable des anciens Suédois faisait vivre le phénix trois cents jours, après lesquels il s'envolait en Éthiopie, et s'y brûlait avec son œuf, des cendres duquel il sortait un ver rouge qui, après avoir recouvré ses ailes et la forme d'oiseau, reprenait son vol vers le septentrion. Rubeck, *de Atlantica*, t. II, p. 245. M. Bailly voit, dans cette fable, l'image de l'année et la marche du soleil; je renvoie à son ouvrage même ceux qui voudront connaître les détails de cette explication.

(92) C'était l'an de Rome cinq cent dix-neuf, après la première guerre punique, deux cent trente-cinq ans avant J.-C. Depuis Numa jusqu'à cette année, Rome n'avait pas cessé d'être en guerre. Attilius s'appelait Caius, et non pas Marcus. Le temple de Janus fut encore fermé sous l'empire de Néron et sous celui de Vespasien; il avait même été fermé trois fois sous Auguste, dans les années de Rome sept cent vingt-cinq, sept cent vingt-neuf et sept cent quarante-quatre. (Les éditeurs d'Amyot.)

(93) C'est un fragment d'un des *Hymnes* du poëte Bacchylide, qui se retrouve en entier dans le recueil de Stobée, *Discours sur la paix*. Le voici tel que M. Dacier l'a donné dans ses notes: « La paix apporte de grands biens aux hommes; elle les comble de richesses; elle leur fait entendre les chansons fleuries des poëtes. C'est par elle qu'on fait brûler sur des autels magnifiques les cuisses des victimes les plus somptueuses; par elle les jeunes gens remplissent les lieux d'exercice, et ne pensent qu'à danser et à se réjouir. Les toiles d'araignée couvrent les cuirasses et les boucliers; la rouille consume les lances et les épées; on n'entend nulle part le son des trompettes qui appellent aux combats. Rien ne ravit aux paupières le doux sommeil qui les ferme, et qui entretient la joie dans le cœur. Les rues et les places sont pleines de gens qui célèbrent des fêtes et des festins, et les temples retentissent des hymnes et des cantiques que les enfants chantent aux dieux. »

(94) Cette pensée, que Plutarque a citée plus d'une fois dans ses ouvrages, est tirée du livre V de la *République de Platon*. Ce n'est pas sans raison que Plutarque observe que Platon *osa* dire cette vérité, qui était une censure indirecte des gouvernements dont il était entouré; et il n'ignorait pas, comme on le voit dans ce livre même, le danger qu'il courait. Au reste, je n'ai pas besoin d'avertir que Platon, en desirant de voir la philosophie sur le trône, n'entendait pas celle que professaient tous ces sophistes, si indignes du nom de philosophes, qui, de son temps, étaient répandus dans toute la Grèce, et dont il a tant de fois combattu les erreurs. Il n'est point, pour les états, de fléau plus funeste que cette espèce de philosophes.

(95) Il y a dans le texte, *la fin de tout secours*; ce qui signifierait que cette vie heureuse est la fin la plus parfaite de tous les secours qu'on peut donner aux hommes, et présenterait un sens raisonnable. Mais M. Salvini a proposé une correction adoptée par M. Dacier comme très heureuse: il lit, *de toute royauté*; sens plus naturel et plus analogue au sujet que Plutarque traite ici. M. de La Grive, jeune médecin, très savant en grec, et cité aussi par M. Dacier, avait substitué, *de la politique*; ce qui fait le même sens: et c'est celui que j'ai préféré. La royauté n'embrasse qu'une espèce de gouvernement; la politique les comprend toutes: et l'idée générale convient mieux.

(96) Denys d'Halicarnasse, liv. II, c. XXII, rapporte ces deux opinions. Selon la plupart des historiens, dit-il, Numa laissa quatre fils et une fille; mais, suivant Cnéus Gellius, il ne laissa qu'une fille, de laquelle naquit Ancus Marcius, troisième roi des Romains. Festus semble favoriser la première opinion, lorsqu'il dit que les Calpurniens tiraient leur origine de Calpus, fils de Numa. Voce *Calpurnii*, p. 263.

(97) C'était le surnom des Émiliens et des Marciens; mais M. Dacier ne croit pas que les Pomponiens, les Pinariens et les Mamerciens l'aient jamais porté. Tite-Live, liv. I, c. VII, et Denys d'Halicarnasse, liv. I, c. IX, font descendre la famille des Pinariens des prêtres d'Hercule de ce nom; ce qui leur donne une origine bien plus illustre. *Voy.* aussi Virgile, *Énéide*, liv. VIII, v. 271.

(98) L'usage le plus ancien était d'enterrer les morts, pour rendre, par un motif religieux, les corps à la terre, d'où ils tiraient leur origine. Les Égyptiens furent, à ce

qu'on croit, les premiers qui renoncèrent à cet usage, et les Grecs suivirent leur exemple; ce qui dura pendant les temps héroïques, après lesquels ils reprirent l'ancienne coutume, comme on le voit par l'histoire, et en particulier par la *Vie de Solon*. Les peuples d'Italie ont gardé plus long-temps la coutume de brûler les morts; c'est la religion chrétienne qui est parvenue à l'abolir. Il est vrai que dans le temps même que cette coutume était généralement suivie à Rome, il y avait des familles entières qui ne l'observaient pas; comme les Cornéliens, qui faisaient enterrer tous leurs morts. Sylla fut le premier de cette famille qui ordonna qu'on brûlât son corps, de peur sans doute qu'on ne le traitât comme il avait traité lui-même celui de Marius. Mais quelle raison put avoir Numa de ne pas suivre cette coutume, et d'ordonner qu'on l'enterrât? Il le fit peut-être par cet esprit de simplicité qui régnait dans toutes ses actions. Ce que Plutarque ajoute, qu'on enterra avec lui les livres sacrés qu'il avait composés, paraît démenti par Denys d'Halicarnasse, liv. III, c. XII, qui dit qu'après la mort de Tullus Hostilius, roi de Rome, son successeur, Ancus Marcius, reçut, des mains des prêtres, les lois écrites par Numa Pompilius sur le culte divin; qu'il les fit graver sur des tables, et les exposa dans la place publique, afin que tout le monde pût les lire.

(99) C'était le sentiment des anciens prêtres de l'Égypte; Pythagore et Platon l'avaient pris d'eux. Ils disaient que les livres étaient inutiles pour enseigner les sciences aux hommes, et surtout les mystères de la religion. Numa pouvait avoir puisé cette opinion à la même source: car on a déja remarqué qu'il paraît avoir eu communication avec l'Égypte.

(100) Tite-Live, liv. XL, ch. XXIX, n'en met que quatorze, sept en latin, du droit des pontifes, et sept en grec, de la sagesse. Mais ce qui marque certainement que ces livres n'étaient pas de Numa, c'est qu'ils étaient en rouleaux; et, du temps de Numa, les rouleaux n'étaient pas encore en usage; on écrivait sur des planches de chêne ou de quelque autre bois. *Voy.* M. Bruce, dans son *Voyage d'Abyssinie*, tom. V, p. 6 et suiv., où il dit qu'on prétend que Numa Pompilius avait écrit sur du papyrus, plante d'Égypte, les livres qui furent trouvés à Rome long-temps après sa mort. Pline, dit-il, rapporte que quand ces livres furent découverts, ils étaient écrits depuis cinq cent trente ans; et cet auteur s'étonne qu'un papier si fragile ait pu durer si long-temps. Mais M. Bruce dit qu'il possède un très grand et très beau manuscrit sur papyrus, trouvé dans les ruines de Thèbes, et qu'il croit trois fois aussi vieux que l'étaient ceux de Numa lorsqu'ils furent découverts.

(101) C'était l'an cinq cent soixante-treize de Rome; il y avait déja quatre cent soixante-dix ans que Numa était mort, disent les éditeurs d'Amyot. Ce calcul ne s'accorde pas avec celui de Pline, que nous avons vu dans la note précédente, et qui est plus exact. On trouve dans cet écrivain, liv. XIII, c. XIII, des détails curieux sur la découverte de ces livres. Il rapporte, d'après un ancien annaliste, nommé Cassius Hémina, que tout le monde s'étonnant que des livres faits de papier eussent pu se conserver enfouis sous terre pendant tant de siècles, cet auteur leur expliqua physiquement la chose, en disant que, vers le milieu du coffre où ils avaient été trouvés, il y avait une pierre carrée, et liée en tous sens avec des cordes ou mèches cirées, qu'on faisait avec de la moelle de jonc, comme le dit Pline, liv. XVI, c. XXXVII; qu'en les déliant on avait trouvé les livres en question posés dans le bassin pratiqué à la partie supérieure de la pierre; et qu'il estimait que cette disposition les avait garantis de la moisissure; que d'ailleurs ils étaient garnis de feuilles de citronniers, ce qui avait dû les préserver des vers; que ces livres contenaient la philosophie pythagoricienne; et que parcequ'ils traitaient de philosophie, ils furent brûlés par ordre du préteur Pétilius. On trouvait aussi au premier livre des *Mémoires de Lucius Pison* le même fait rapporté, si ce n'est que, selon lui, ces livres étaient au nombre de quatorze, dont sept traitaient du droit des pontifes, et les sept autres de la philosophie de Pythagore. Outre Tite-Live, Valère Maxime le dit aussi, liv. I, c. I. Au troisième livre des *Histoires de Tuditanus*, on lisait au contraire que ces écrits contenaient les ordonnances du roi Numa. Varron, au sixième livre de ses *Antiquités du monde*, et Valérius Antias, dans son livre deuxième, disent qu'il n'y avait que quatre livres, savoir deux latins, qui traitaient des cérémonies religieuses, et deux grecs, qui renfermaient les préceptes de la philosophie. Le même Valérius Antias expliquait la raison qui engagea à les faire brûler. Pline ne l'a pas rapportée, quoiqu'il fût assez naturel de le faire.

(102) Parcequ'ils tendaient, dit-on, à détruire la religion. Mais comment les livres d'un prince si pieux pouvaient-ils produire ces effets? Sans doute ils étaient contraires aux superstitions qui régnaient alors à Rome; et peut-être que quelqu'un avait supposé ces livres, dit M. Dacier, pour ramener les Romains à la simplicité de leurs ancêtres.

(103) Il voulut, disent les éditeurs d'Amyot, d'après Pline, liv. XXXVIII, c. II, conjurer le tonnerre; et n'ayant pas observé les cérémonies prescrites par Numa, il fut frappé de la foudre; ce qui rendit la superstition plus hardie.

(104) Il paraît que les Saturnales sont d'une époque postérieure au règne de Numa. On attribue leur établissement à Tullus Hostilius, ou à Tarquin-le-Superbe.

(105) L'extrême inégalité des fortunes fut une des principales sources des maux qui affligèrent Rome. La cupidité des riches, et surtout l'excessive dureté des créanciers envers leurs débiteurs, amenèrent des dissensions fréquentes entre la noblesse et le peuple, et y entretinrent une mésintelligence continuelle. Le sénat, pour faire diversion, excitait quelque nouvelle guerre, qui presque toujours réunissait les esprits, afin de repousser l'ennemi commun. Si Numa put prévenir les effets de cette cupidité des riches, et qu'il ne l'ait pas fait, c'est une imperfection dans ses lois; s'il ne les a pas prévus, c'est un défaut de prudence dans le législateur.

(106) Plutarque semble oublier ici qu'il a dit, dans la *Vie de Numa*, que ce prince avait aussi partagé les terres. Peut-être regardait-il ce partage comme la suite d'un autre fait auparavant.

(107) On ne voit pas que Numa ait eu le dessein que Plutarque lui prête. Il serait même facile, comme le dit M. Dacier, de prouver que cette communauté de femmes ne commença dans Rome que long-temps après Numa, et qu'elle n'était pas, à beaucoup près, générale.

(108) Poëte lyrique de Rhége en Italie, qui vivait du temps de Crésus, vers la cinquante-cinquième olympiade. Il fut tué, dans un chemin écarté, par des voleurs, qui bientôt après se trahirent eux-mêmes, comme on le voit dans le *Traité* de Plutarque *sur la démangeaison de parler*.

(109) Romulus avait soumis à la même peine les femmes qui auraient bu du vin, et celles qui se seraient rendues coupables d'adultère. Il disait que l'adultère ouvre la porte à tous les vices, et que l'ivresse l'ouvre à l'adultère. Pline rapporte, liv. XIV, c. XIII, qu'un Romain, nommé Egnatius Mécénius, tua sa femme parcequ'elle avait bu du vin, et qu'il fut absous par le sénat. Fabius Pictor en donnait dans ses *Annales* un exemple encore plus remarquable. Il écrivait qu'une femme ayant dérobé les clefs du cellier, ses parents la firent mourir de faim. La cruauté de cette loi fut adoucie dans les siècles suivants. Les femmes n'étaient plus condamnées à la mort, mais à la perte de leur dot. Plutarque, dans ses *Questions rom.*, quest. 6, en demandant pourquoi les femmes romaines baisaient leurs maris à la bouche, donne pour une des raisons de cet usage, que le vin étant défendu aux femmes, on les obligeait de baiser de cette

manière leurs parents, afin de reconnaître celles qui en auraient bu.

(110) Apparemment que la réponse de l'oracle n'effraya pas les Romains; car ce qu'ils regardaient alors comme un grand prodige devint dans la suite fort commun. Entre plusieurs exemples, on cite celui d'Afrania, femme d'un sénateur, qui fut une plaideuse de profession, et qui fit retentir de ses causes tous les tribunaux. Les triumvirs ayant imposé les femmes à des sommes d'argent considérables, Hortensia, fille de l'orateur Hortensius, plaida devant eux avec tant d'éloquence, qu'elle obtint une très grande diminution. Valère Maxime, liv. VIII, c. III et IV.

(111) *Voyez* ce que nous avons dit sur cette faute de chronologie, dans la *Vie de Romulus* (note 110).

(112) Aristote, *Polit.*, liv. VII, c. XVI, rapporte un oracle célèbre donné aux Trézéniens, dont le sens était qu'ils mourraient, parcequ'ils mangeaient leurs fruits trop verts. On entendit par-là que le dieu leur reprochait d'épouser des femmes trop jeunes. En effet, il est impossible que des femmes qui sont encore dans la faiblesse de l'âge donnent naissance à des enfants bien constitués. Ainsi l'ordonnance de Lycurgue est, à cet égard, préférable à celle de Numa. Aristote ne veut pas non plus qu'on marie les filles trop jeunes. *Voyez* l'endroit cité.

(113) Selon Aristote, au contraire, *ibid.*, la sagesse même prescrit de marier les filles plus âgées, parcequ'on a dans leur maturité un garant plus sûr de leur bonne conduite.

(114) Aristote, liv. VIII de ses *Politiques*, c. I, loue aussi Lycurgue d'avoir établi cette éducation publique, par la raison que les enfants appartiennent à l'état: mais nous avons observé que ce qui pouvait convenir à ces petites républiques n'était pas praticable dans un grand empire.

(115) Toutes les institutions des hommes tirent leur force de la conscience, qui seule peut leur faire un devoir de s'y soumettre. Celui qui ne craint pas les dieux, disait Sophocle, ne respecte pas les serments; et Lycurgue avait raison d'y moins compter que sur la force des mœurs.

(116) Les Romains se sont agrandis sans doute par leurs guerres continuelles; mais, d'après les principes que Plutarque vient d'exposer, en ont-ils été plus heureux? et les causes même de leur puissance n'ont-elles pas été enfin celles de leur affaiblissement et de leur ruine? La grandeur des nations n'a de fondement solide que dans les mœurs et dans la vertu. La vraie et saine politique, qui n'est pas séparée de la bonne morale, ne s'applique qu'à former des hommes vertueux.

SOLON.

I. Origine de Solon. — II. Son caractère et ses mœurs. — III. Dans sa jeunesse il trafique sur mer. — IV. Son goût pour la poésie et pour la philosophie morale. — V. Trépied d'or offert à chacun des sept sages, qui le refusent. — VI. Entrevue de Solon et d'Anacharsis. — VII. Son entretien avec Thalès. — VIII. La crainte de perdre des biens nécessaires ne doit pas empêcher de les acquérir. — IX. Occasion de son élégie sur Salamine — X. Conquête de cette île. — XI. Récit différent sur cette expédition. — XII. Les Lacédémoniens pris pour arbitres au sujet de Salamine. — XIII. Harangue de Solon pour le temple de Delphes. — XIV. Conspiration Cylonienne. — XV. Épiménide purifie la ville d'Athènes. — XVI. Athènes divisée en plusieurs factions. — XVII. Solon choisi pour médiateur.— XVIII. Il refuse la royauté. — XIX. Il donne des lois à Athènes. XX. Abolition des dettes. — XXI. Chagrin qu'il éprouve à cette occasion. — XXII. Il abroge les lois de Dracon. — XXIII. Division du peuple en classe suivant le revenu. — XXIV. Établissement de l'Aréopage. — XXV. Loi sur les séditions. — XXVI. Lois sur le mariage. — XXVII. Respect ordonné pour les morts. Taxe pour les injures. — XXVIII. Lois pour les testaments. — XXIX. Pour les femmes. — XXX. Pour les enfants.— XXXI. Contre les adultères et les ravisseurs. — XXXII. Réglement pour les eaux, les arbres et les forêts. — XXXIII. Droit de bourgeoisie. Repas de ville. — XXXIV. Ses lois confirmées pour cent ans. — XXXV. Il règle le mois lunaire. — XXXVI. Il voyage en Égypte et en Cypre. — XXXVII. Son entrevue avec Crésus. — XXXVIII. Ce prince, vaincu par Cyrus, se rappelle le discours de Solon, et Cyrus lui donne la vie. — XXXIX. Solon, à son retour, trouve la ville divisée. — XL. Tragédies de Thespis.—XLI. Artifice de Pisistrate.—XLII. Fermeté de Solon. — XLIII. Son poëme sur l'île Atlantique. Sa mort.

M. Dacier place le temps auquel Solon a vécu, depuis l'an du monde 3350, jusqu'à l'an 3401, entre la 45e et la 57e olympiade, entre l'an 153 et 204 de Rome, et l'an 598 et 547 avant J.-C.: ce qui comprend l'espace de 51 ou 52 ans. On ne sait pas les dates précises de sa naissance ni de sa mort.

Les éditeurs d'Amyot renferment l'espace de sa vie entre la 2e année de la 35e olympiade, et la 2e année de la 55e, 580 ans avant Jésus-Christ.

I. Le grammairien Didyme (1), dans son ouvrage sur les lois de Solon, en réponse à celui d'Asclépiade, cite un passage d'un certain Philoclès, qui donne à Solon Euphorion pour père. Il est contraire en cela à tous les écrivains qui ont parlé de ce législateur, et qui le font fils d'Exechestides, homme de peu de crédit et d'une fortune médiocre, mais de la plus illustre maison d'Athènes. Par son père, il tirait son origine du roi Codrus; et sa mère, suivant Héraclide de Pont, était cousine germaine de Pisistrate. Cette parenté forma de bonne heure entre celui-ci et Solon une liaison étroite, qui fut encore cimentée par l'amour qu'inspirèrent à Solon l'heureux naturel et la beauté de Pisistrate (2). C'est sans doute ce qui fit que les divisions qui éclatèrent entre eux dans la suite pour le gouvernement de la république, n'aboutirent pas à une haine violente. Les droits de leur ancien attachement subsistant toujours dans leur cœur, y conservèrent le souvenir de cet amour; de même qu'un grand feu laisse toujours après lui de vives étincelles.

II. Solon ne sut pas se défendre des attraits de la beauté; athlète sans force contre l'amour, il laisse voir dans ses poésies toute sa faiblesse (3) : on la retrouve même dans celle de ses lois qui défendait aux esclaves de se frotter à sec (4), et d'aimer des jeunes gens. Cette loi prouve qu'il mettait cet attachement au nombre des inclinations honnêtes et louables; l'interdire à ceux qui lui en paraissaient indignes, c'était y appeler ceux qu'il en croyait dignes. On dit que Pisistrate aima aussi Charmus, et qu'il dédia dans l'Académie la statue de l'Amour, près de l'endroit où l'on allume le flambeau sacré dans les courses publiques (5). Solon, au rapport d'Hermippus (6), trouva que la bienfaisance et la générosité de son père avaient considérablement diminué sa fortune. Il ne manquait pas d'amis disposés à lui fournir de l'argent; mais, né d'une famille plus accoutumée à donner qu'à recevoir, il aurait eu honte d'en accepter; et comme il était encore jeune, il se mit dans le commerce. Cependant, suivant quelques auteurs, il voyagea moins dans la vue de trafiquer et de s'enrichir, que dans le dessein de connaître et de s'instruire. Il faisait ouvertement profession d'aimer la sagesse; et, dans un âge fort avancé, il avait coutume de dire qu'il vieillissait en apprenant toujours. Il n'était pas ébloui par l'éclat des richesses, comme il le témoigne dans une de ses élégies:

Le mortel que Plutus enrichit de ses dons,
Qui dans de vastes champs voit mûrir ses moissons,
Dont les coursiers nombreux couvrent les pâturages,
Est-il plus riche au fond, malgré tant d'avantages,
Que celui qui, toujours bien nourri, bien vêtu,
De ses premiers besoins n'est jamais dépourvu;
Et qui, l'époux aimé d'une moitié chérie,
Goûte d'un doux bonheur la parfaite harmonie?

Il dit pourtant dans un autre endroit :

Oui, sans honte, mon cœur desire la richesse;
Mais je veux qu'elle soit le fruit de la sagesse :
Une fortune injuste est pour moi sans appas;
Au céleste courroux elle n'échappe pas.

Mais rien n'empêche qu'un homme de bien, un sage politique tienne à cet égard un juste milieu; et que, sans rechercher des richesses superflues, il ne méprise pas celles qui sont nécessaires et qui suffisent.

III. Dans ce temps-là, dit Hésiode (7), aucun travail n'était regardé comme honteux; aucun art

ne mettait de différence entre les hommes. Le commerce surtout était honorable ; il ouvrait des communications utiles avec les nations étrangères, procurait des alliances avec les rois, et donnait une grande expérience. On a même vu des commerçants fonder de grandes villes. Ainsi Protus (8) gagna l'amitié des Gaulois qui habitaient les bords du Rhône, et bâtit Marseille. Thalès et Hippocrate le mathématicien (9) firent aussi le commerce; et Platon vendit de l'huile en Égypte pour fournir aux frais de son voyage. On croit donc que la grande dépense que faisait Solon, sa vie délicate et sensuelle, la licence de ses poésies, où il parle des voluptés d'une manière si peu digne d'un sage, furent la suite de son négoce. Comme cette profession expose à de grands dangers, elle invite aussi à s'en dédommager par les plaisirs et la bonne chère. Cependant on voit, dans ses vers, qu'il se mettait lui-même plutôt au nombre des pauvres que des riches :

Le crime trop souvent fleurit dans l'opulence,
Et l'on voit l'honnête homme en proie à l'indigence.
Mais nous, de la vertu sages adorateurs,
Pourrions-nous de Plutus envier les faveurs?
La fortune souvent détruit son propre ouvrage.
La vertu chaque jour s'affermit davantage.

IV. Il ne s'appliqua d'abord à la poésie que par amusement et pour charmer son loisir, sans jamais traiter des sujets sérieux. Dans la suite, il mit en vers des maximes philosophiques, et fit entrer dans ses poëmes plusieurs choses relatives à son administration politique, non pour en faire l'histoire et en conserver le souvenir, mais pour servir à l'apologie de sa conduite. Il y mêlait aussi des exhortations, des avis aux Athéniens, et quelquefois même de vives censures contre eux. On dit encore qu'il avait entrepris de mettre ses lois en vers, et on en cite le commencement :

Puissent, par la faveur du souverain des dieux,
Ces lois jouir long-temps d'un succès glorieux !

A l'exemple des sages de son temps, il cultiva principalement cette partie de la morale qui traite de la politique (10). Il n'avait en physique que des connaissances très superficielles, et en était aux premiers éléments de cette science (11), comme on le voit par ces vers :

La neige fécondante et la grêle homicide
S'engendrent dans la nue, et la foudre rapide
Naît du sein de l'éclair : les vents impétueux
Soulèvent seuls des mers les flots tumultueux;
S'ils n'étaient le jouet de leur souffle terrible,
La mer des éléments serait le plus paisible.

En général, Thalès fut, de tous les sages, le seul qui porta au-delà des choses d'usage la théorie des sciences; tous les autres ne durent qu'à leurs connaissances politiques leur réputation de sagesse.

V. On raconte que les sept sages se trouvèrent un jour ensemble à Delphes, et une autre fois à Corinthe, chez Périandre, qui les avait réunis pour un banquet. Rien ne contribua autant à leur réputation et à leur gloire, que la modestie avec laquelle ils se renvoyèrent l'un à l'autre un trépied d'or. Des Milésiens qui se trouvaient à l'île de Cos avaient acheté d'avance de quelques pêcheurs ce que retirerait de l'eau le filet qu'ils allaient y jeter. Quand on l'eut tiré, il s'y trouva un trépied d'or qu'Hélène, à ce qu'on prétend, pour obéir à un ancien oracle, avait jeté dans la mer, à son retour de Troie. Cet incident donna lieu à une vive dispute d'abord entre les pêcheurs et les étrangers, ensuite entre les deux villes, qui prirent parti dans la querelle, et étaient près d'en venir aux mains, lorsque la Pythie, consultée, leur ordonna de porter ce trépied au plus sage. On l'envoya d'abord à Thalès, et ceux de Cos cédèrent sans peine à un seul particulier ce qu'ils allaient disputer par les armes à tous les Milésiens ensemble. Thalès le renvoya à Bias, qui, disait-il, était plus sage que lui; Bias, avec la même modestie, le fit passer à un autre; et après avoir été envoyé successivement à tous les sept, il revint une seconde fois à Thalès : enfin il fut porté à Thèbes, et consacré à Apollon Isménien (12). Théophraste dit qu'on l'envoya d'abord à Bias, qui demeurait à Priène; que Bias le fit porter à Thalès; qu'après avoir été envoyé alternativement à tous les sages, il revint à Bias, et qu'enfin il fut porté à Delphes. Telle est la tradition la plus commune sur ce fait; seulement quelques auteurs disent que ce n'était pas un trépied, mais un vase que Crésus envoyait à Delphes; suivant d'autres, c'était une coupe que Bathyclès [1] avait travaillée.

VI. Voici les particularités qu'on raconte d'une entrevue de Solon avec Anacharsis (13), et d'un entretien qu'il eut avec Thalès. Anacharsis étant venu à Athènes, alla chez Solon; et après avoir frappé, il s'annonça pour être un étranger qui venait s'unir avec lui par les liens de l'amitié et de l'hospitalité. Solon lui répondit qu'il valait mieux faire des amis chez soi, que d'en aller chercher ailleurs. « Eh bien! reprit Anacharsis, puisque » vous êtes chez vous, faites donc de moi votre » ami et votre hôte. » Solon, charmé de la vivacité de sa réponse, lui fit le meilleur accueil, et le retint quelques jours chez lui. Il s'occupait déja de l'administration des affaires publiques, et commençait à rédiger ses lois. Anacharsis, à qui il en fit part, le railla de son entreprise, et de l'espoir

[1] Célèbre sculpteur de Magnésie.

qu'il avait de réprimer par des lois écrites l'injustice et la cupidité de ses citoyens. « Les lois, disait-il, seront pour eux comme des toiles d'araignée; elles arrêteront les faibles et les petits; les puissants et les riches les rompront, et passeront à travers. Cependant, lui répondit Solon, les hommes gardent les conventions qu'ils ont faites entre eux, quand aucune des parties contractantes n'a intérêt à les violer. Je ferai donc des lois si conformes aux intérêts des citoyens, qu'ils croiront eux-mêmes plus avantageux de les maintenir que de les transgresser. » L'événement justifia la conjecture d'Anacharsis et trompa l'espoir de Solon. Une autre fois qu'Anacharsis avait assisté à une assemblée publique, il dit à Solon : « Je suis étonné que, dans les délibérations des Grecs, ce soient les sages qui conseillent et les fous qui décident. »

VII. Solon, étant allé à Milet pour voir Thalès, lui témoigna sa surprise de ce qu'il n'avait jamais voulu se marier et avoir des enfants. Thalès ne lui répondit rien dans le moment; mais ayant laissé passer quelques jours, il fit paraître un étranger qui disait arriver d'Athènes, d'où il était parti depuis dix jours. Solon lui demanda s'il n'y avait rien de nouveau lorsqu'il en était parti. Cet homme, à qui Thalès avait fait la leçon, lui répondit qu'il n'y avait autre chose que la mort d'un jeune homme dont toute la ville accompagnait le convoi. C'était, disait-on, le fils d'un des premiers et des plus vertueux citoyens, qui n'était pas alors à Athènes, et qui voyageait depuis long-temps. « Le malheureux père! s'écria Solon, comment s'appelait-il? Je l'ai entendu nommer, répondit l'étranger; mais j'ai oublié son nom; je me souviens seulement qu'on ne parlait que de sa sagesse et de sa justice. » A chacune de ces réponses, les craintes de Solon augmentaient; enfin, troublé, hors de lui-même, il suggéra le nom à l'étranger, et lui demanda si ce jeune homme n'était pas le fils de Solon. « C'est lui-même, » lui répliqua-t-il. A cette parole, Solon, se frappant la tête, se mit à faire et à dire tout ce que la douleur la plus violente peut inspirer. Alors Thalès, lui prenant la main, lui dit en souriant : « Voilà, Solon, ce qui m'a éloigné de me marier et d'avoir des enfants; j'ai redouté le coup qui vous accable aujourd'hui, et contre lequel toute votre fermeté est impuissante. Mais rassurez-vous; il n'y a rien de vrai dans tout ce qu'on vient de vous dire. » Hermippus rapporte cette histoire d'après le récit qu'en fait Patécus, celui qui prétendait avoir hérité de l'ame d'Ésope (14).

VIII. Cependant c'est manquer de sens et de courage que de renoncer à acquérir des choses nécessaires, par la crainte de les perdre. A ce compte, il ne faudrait aimer ni la richesse, ni la gloire, ni la sagesse, quand on les possède, de peur d'en être privé. La vertu même, le plus grand et le plus agréable des biens, se perd souvent par l'effet de quelques maladies ou de certains breuvages (15). Thalès lui-même, en ne se mariant point, n'était pas à l'abri de toute crainte, à moins qu'il ne renonçât aussi à ses parents, à ses amis et à sa patrie. Mais au contraire il avait adopté Cybistus, le fils de sa sœur. En effet, notre ame ayant en soi des semences naturelles d'affection, et n'étant pas moins faite pour aimer que pour sentir, pour penser et se souvenir, elle remplace les objets naturels d'attachement qui lui manquent, par ceux qu'elle va chercher au-dehors : semblable alors à une maison ou à une terre qui n'a point d'héritiers légitimes, elle donne entrée dans son amour à des étrangers, et pour ainsi dire à des bâtards, qui s'insinuent auprès d'elle par leurs caresses, se mettent en possession du cœur; et une fois qu'ils y sont établis, font naître, avec l'attachement qu'ils inspirent, le desir de les conserver et la crainte de les perdre. On voit tous les jours des hommes parler avec la plus grande insensibilité du mariage et des enfants; et cependant, s'ils viennent à perdre ceux qu'ils ont eus de leurs esclaves ou de leurs concubines, ou seulement s'ils les voient malades, ils se consument en regrets, et s'abandonnent à des plaintes qui décèlent leur pusillanimité. Il en est même pour qui la perte de leurs chevaux ou de leurs chiens est, à leur honte, un sujet d'affliction presque mortelle; tandis que d'autres, après avoir perdu des enfants vertueux, se sont abstenus de montrer un lâche et honteux abattement, et ont passé le reste de leur vie dans une sage modération. Car c'est la faiblesse et non pas l'affection qui cause ces regrets, ces craintes excessives, à des hommes que la raison n'a pas prémunis contre les coups de la fortune; qui ne savent pas jouir du présent, et que l'avenir jette dans des douleurs, des agitations et des angoisses continuelles, par la crainte qu'ils ont de se voir privés un jour de ce qu'ils espèrent. Il ne faut donc recourir ni à la pauvreté, ni à l'indifférence, ni au célibat, afin de n'avoir pas à redouter la perte de sa fortune, de ses amis ou de ses enfants; c'est dans sa raison seule qu'il faut puiser des forces contre de tels accidents. Mais ce que j'ai dit sur cette matière m'a peut-être trop écarté du sujet qui m'occupe.

IX. Les Athéniens, fatigués de la guerre aussi longue que malheureuse qu'ils soutenaient contre les Mégariens, auxquels ils contestaient la possession de l'île de Salamine, défendirent, par un décret, sous peine de mort, de jamais rien propo-

ser, ni par écrit ni de vive voix, pour en revendiquer la propriété. Solon, indigné d'un décret si honteux, voyant d'ailleurs que le plus grand nombre des jeunes gens ne demandait pas mieux que de recommencer la guerre, mais qu'ils n'osaient le proposer, retenus par la crainte de la loi, imagina de contrefaire le fou, et fit répandre dans la ville, par les gens mêmes de sa maison, qu'il avait perdu l'esprit. Cependant il composa en secret une élégie qu'il apprit par cœur; et un jour étant sorti brusquement de chez lui, avec un chapeau sur sa tête (16), il courut à la place publique. Là, le peuple s'étant assemblé autour de lui, il monta sur la pierre d'où les hérauts faisaient leurs proclamations, et chanta cette élégie qui commençait par ces mots :

Je viens de Salamine, et je vais vous chanter
Les beaux vers qu'Apollon a daigné me dicter.

Ce poëme est appelé Salamine, et contient cent vers qui sont d'une grande beauté. Il n'eut pas plus tôt fini de les chanter, que ses amis en firent l'éloge; Pisistrate, de son côté, encouragea si bien les Athéniens à en croire Solon, que le décret fut révoqué, la guerre déclarée, et Solon nommé général.

X. L'opinion la plus commune sur cette expédition, c'est qu'il s'embarqua avec Pisistrate, qu'il fit voile vers le promontoire de Coliade [1], où il trouva toutes les femmes athéniennes rassemblées pour faire à Cérès un sacrifice solennel. Il envoie sur-le-champ à Salamine un homme de confiance qui, se donnant pour un transfuge, propose aux Mégariens, alors maîtres de cette ile, de le suivre sans retard au promontoire de Coliade, où ils pourront enlever les principales femmes d'Athènes. Les Mégariens, sur sa parole, dépêchent à l'heure même un vaisseau rempli de soldats. Solon ayant vu ce vaisseau sortir de Salamine, renvoie promptement toutes les femmes, fait prendre leurs coiffures et leurs vêtements aux jeunes Athéniens qui n'avaient pas encore de barbe; et, après leur avoir fait cacher des poignards sous leurs robes, il leur ordonne d'aller jouer et danser sur le rivage jusqu'à ce que les ennemis fussent descendus à terre, et que le vaisseau ne pût lui échapper. Cet ordre fut exécuté : les Mégariens, trompés par ces danses, débarquèrent avec sécurité, et se précipitèrent à l'envi pour enlever ces prétendues femmes; mais ils furent tous tués, sans qu'il en échappât un seul; et les Athéniens s'étant embarqués à l'instant même, se rendirent maîtres de Salamine.

XI. D'autres prétendent que ce ne fut pas là le moyen dont Solon se servit pour surprendre cette île; mais que, sur un oracle d'Apollon, qui était conçu en ces termes :

Commence par offrir de pieux sacrifices;
Sur les bords d'Asopus honore ces héros
Dont le soleil couchant éclaire les tombeaux,
Et que des vœux ardents te les rendent propices.

Solon se rendit la nuit à Salamine, et immola des victimes aux héros Périphémus et Cychréus (17). Ensuite les Athéniens lui ayant donné trois cents volontaires, à qui ils assurèrent, par un décret, le gouvernement de l'île s'ils s'en rendaient les maîtres, Solon les embarqua sur des bateaux de pêcheurs, escortés par une galère à trente rames, et alla jeter l'ancre vers la pointe de cette île qui regarde l'Eubée. Les Mégariens, qui n'avaient eu sur sa marche que des avis vagues et incertains, coururent aux armes en tumulte, et envoyèrent à la découverte un vaisseau, qui, s'étant trop approché de la flotte des Athéniens, fut pris par Solon. Ce général mit aux fers les soldats qui le montaient, et les remplaça par l'élite des siens, à qui il ordonna de cingler vers Salamine, en se tenant le plus couverts qu'ils pourraient. Lui-même prend le reste de ses troupes, et va par terre attaquer les Mégariens. Pendant qu'il en était aux mains avec eux, les soldats qu'il avait fait embarquer arrivent à Salamine, et s'en emparent. Ce récit semble confirmé par ce qui se pratiquait anciennement à Athènes. Tous les ans un vaisseau partait de cette ville, et se rendait sans bruit à Salamine. Des habitants de l'île venaient tumultuairement au-devant du vaisseau; alors un Athénien s'élançant sur le rivage, les armes à la main, courait, en jetant de grands cris, vers cette troupe qui venait de la terre, du côté du promontoire de Scirade (18), près duquel on voit encore un temple de Mars, que Solon fit bâtir après avoir vaincu les Mégariens. Tous ceux qui n'avaient pas péri dans le combat furent renvoyés aux conditions qu'il plut à Solon de leur prescrire.

XII. Cependant les Mégariens s'obstinaient à vouloir reprendre Salamine. Mais enfin les deux peuples, après avoir souffert réciproquement autant de maux qu'ils avaient pu en faire, prirent les Lacédémoniens pour arbitres, et s'en rapportèrent à leur décision. On dit généralement que Solon, dans cette dispute, s'appuya de l'autorité d'Homère; que, le jour du jugement, il cita un vers de l'Iliade, tiré du dénombrement des vaisseaux, auquel il en ajouta un autre de sa façon :

Ajax, de Salamine amenait les héros;
Sous un chef si vaillant marchaient douze vaisseaux;
Il alla les ranger auprès de ceux d'Athènes (19).

Mais les Athéniens traitent ce récit de conte puéril: ils assurent que Solon prouva clairement aux juges

[1] Dans l'Attique, près de Phalère.

que Phyléus et Eurysacès, fils d'Ajax, ayant reçu le droit de bourgeoisie à Athènes, firent don de leur île aux Athéniens, et s'établirent l'un à Braurone, l'autre à Mélitte, deux bourgs de l'Attique; et que Phyléus donna son nom au bourg des Phyléides, d'où était Pisistrate. Solon, ajoutent-ils, pour détruire plus sûrement la prétention des Mégariens, établit la propriété des Athéniens sur cette île par la manière dont on y enterrait les morts, qui était la même qu'à Athènes, et qui différait de celle de Mégare. Dans cette dernière ville, on leur tournait le visage du côté du levant, au lieu que les Athéniens le leur tournaient vers le couchant (20). Il est vrai qu'Héréas le Mégarien nie le fait, et soutient qu'à Mégare les morts étaient enterrés le visage tourné au couchant. Une preuve plus forte alléguée par cet historien, c'est qu'à Athènes chaque mort avait un tombeau séparé, et qu'à Mégare on en mettait trois ou quatre dans une même sépulture (21). Mais on prétend que Solon eut pour lui des oracles de la Pythie, dans lesquels le dieu donnait à Salamine le nom de ville ionienne (22). Ce procès fut jugé par cinq Spartiates, Critolaïdas, Amompharetus, Hypséchidas, Anaxilas et Cléomène.

XIII. Ce succès acquit à Solon beaucoup de considération et de crédit; et sa réputation fut encore accrue par la harangue qu'il prononça pour le temple de Delphes. Il montra qu'on devait en prendre la défense, et ne pas souffrir que les Cirrhéens en profanassent l'oracle : qu'il fallait, pour l'honneur du dieu même, secourir une ville qui lui était consacrée (23). Les amphictyons, entraînés par ses raisons, déclarèrent la guerre à ceux de Cirrha. Ce fait est attesté par plusieurs écrivains, et entre autres par Aristote, dans son ouvrage sur les vainqueurs des jeux pythiques, où il attribue ce décret à Solon. Cependant il ne fut pas nommé général; et c'est à tort qu'Évanthes de Samos l'a avancé, au rapport d'Hermippus. L'orateur Eschine lui-même n'en dit rien; et l'on voit, par les registres de Delphes, que ce fut Alcméon, et non pas Solon, qui commanda les Athéniens dans cette guerre.

XIV. Depuis long-temps le crime Cylonien causait de grands troubles dans Athènes (24). Ils avaient pris naissance lorsque les complices de Cylon s'étant réfugiés dans le temple de Minerve, l'archonte Mégaclès leur persuada de se présenter en jugement; et comme ils craignaient de perdre leur droit d'asyle, il leur conseilla d'attacher à la statue de la déesse un fil qu'ils tiendraient à la main. Quand ils furent près du temple des Euménides, le fil s'étant rompu de lui-même, Mégaclès et ses collègues se saisirent d'eux, sous prétexte que cet accident prouvait que la déesse leur refusait sa protection. Ils lapidèrent tous ceux qui furent pris hors du temple; et ceux qui s'y étaient sauvés furent massacrés au pied des autels. Il n'en échappa à la mort que quelques uns qui allèrent en suppliants se jeter aux pieds des femmes des archontes. Cette action atroce fit regarder les magistrats comme des sacriléges, et les rendit les objets de la haine publique. Ceux qui étaient restés du parti de Cylon, ayant repris du crédit et de l'autorité, furent toujours en guerre ouverte avec les descendants de Mégaclès. Cette sédition était alors dans sa plus grande force, et le peuple était partagé entre les deux factions. Solon, mettant à profit l'estime dont il jouissait, employa près d'elles sa médiation; et, secondé par les principaux Athéniens, il parvint, à force de prières et de remontrances, à déterminer ceux qu'on nommait les sacriléges à se soumettre au jugement de trois cents des plus honnêtes citoyens. La cause fut plaidée, sur l'accusation de Milon du bourg de Phlyée. On condamna les sacriléges: ceux qui vivaient encore furent bannis; on déterra les ossements de ceux qui étaient morts, et on alla les jeter hors du territoire de l'Attique. Cependant ceux de Mégare, profitant de ces troubles, attaquèrent les Athéniens, les chassèrent de Nysie [1], et reprirent Salamine.

XV. Au chagrin que ces pertes causèrent à ceux-ci, se joignirent des craintes superstitieuses dont la ville fut frappée, et qui venaient d'apparitions de spectres et de fantômes. Les devins déclarèrent aussi que l'état des victimes qu'ils avaient offertes annonçait des crimes et des profanations qu'il fallait expier. On fit donc venir de Crète Épiménide le Phestien, qui est mis au nombre des sept sages par ceux qui n'y comptent pas Périandre. Il passait pour un homme chéri des dieux, doué d'une grande sagesse, fort instruit des choses divines, surtout versé dans la science des inspirations et dans la connaissance des mystères; on l'appelait, même de son vivant, le nouveau Curète, le fils de la nymphe Balté (25). Dès qu'il fut arrivé à Athènes, il s'y lia d'amitié avec Solon, l'aida à rédiger ses lois, et lui fraya la route pour disposer les Athéniens à les recevoir, en les accoutumant à moins de dépense dans leur culte religieux et à plus de modération dans leur deuil. Il leur apprit d'abord à faire, pour leurs funérailles, certains sacrifices qu'il substitua aux pratiques superstitieuses, aux coutumes dures et barbares, auxquelles la plupart des femmes étaient auparavant fort attachées (26). Mais ce qui était plus important, il fit un grand nombre d'expiations et de sacrifices; il fonda plusieurs temples; et par ces

[1] Ville située sur le golfe de Corinthe.

différentes cérémonies il purifia entièrement la ville, en bannit l'impiété et l'injustice, et la rendit plus soumise, plus disposée à l'union et à la paix (27). On rapporte aussi que lorsqu'il vit le fort de Munychium, il le considéra long-temps, et dit à ceux qui l'accompagnaient : « Que les » hommes sont aveugles sur l'avenir ! Si les Athé» niens pouvaient prévoir tous les maux que ce » lieu doit un jour causer à leur ville, ils l'empor» teraient à belles dents (28). » Thalès eut aussi, dit-on, un pressentiment à peu près semblable. Il ordonna qu'on l'enterrât dans le lieu le plus sauvage et le plus désert du territoire de Milet ; et il prédit aux Milésiens qu'un jour leur marché public y serait transporté. Les Athéniens, pleins de reconnaissance et d'admiration pour Épiménide, voulurent le combler d'honneurs et de présents ; mais il ne demanda qu'une branche de l'olivier sacré, qui lui fut accordée, et il s'en retourna en Crète.

XVI. Le bannissement de tous ceux qui étaient complices du crime Cylonien avait rétabli la tranquillité dans Athènes ; mais bientôt les anciennes dissensions sur le gouvernement se ranimèrent, et la ville se partagea en autant de factions qu'il y avait de différentes sortes de territoires dans l'Attique. Les habitants de la montagne demandaient un gouvernement populaire ; ceux de la plaine préféraient un état oligarchique ; et ceux de la côte, portés pour un gouvernement mixte, balançaient les deux autres partis, et empêchaient que l'un n'eût l'avantage sur l'autre. Dans le même temps la division que cause presque toujours entre les pauvres et les riches l'inégalité de fortune étant plus animée que jamais, la ville, dans une situation si critique, semblait n'avoir d'autre moyen de pacifier les troubles et d'échapper à sa ruine, que de se donner un roi. Les pauvres, accablés par les dettes qu'ils avaient contractées envers les riches, étaient contraints de leur céder le sixième du produit de leurs terres ; ce qui leur faisait donner le nom de sixenaires et de mercenaires ; ou bien, réduits à engager leurs propres personnes, ils se livraient au pouvoir de leurs créanciers, qui les retenaient comme esclaves ou les envoyaient vendre en pays étranger. Plusieurs même étaient forcés de vendre leurs propres enfants ; ce qu'aucune loi ne défendait : ou ils fuyaient leur patrie, pour se dérober à la cruauté des usuriers. Le plus grand nombre et les plus animés d'entre eux s'étant assemblés, s'excitèrent les uns les autres à ne plus souffrir ces indignités ; ils résolurent de se donner pour chef un homme digne de leur confiance, d'aller sous sa conduite délivrer les débiteurs qui n'avaient pu payer aux termes convenus, de faire un nouveau partage des terres, et de changer toute la forme du gouvernement.

XVII. Dans cette fâcheuse conjoncture, les plus sages des Athéniens eurent recours à Solon, comme le seul qui ne fût suspect à aucun des partis, parcequ'il n'avait ni partagé l'injustice des riches, ni approuvé le soulèvement des pauvres : ils le prièrent de prendre en main les affaires, et de mettre fin à ces divisions. Phanias de Lesbos (29) prétend que Solon, pour sauver la ville, trompa également les deux factions ; qu'il promit secrètement aux pauvres le partage des terres, et aux riches la confirmation de leurs créances. Il ajoute cependant que Solon balança long-temps s'il prendrait une administration si difficile, où il avait à craindre et l'avarice des uns et l'insolence des autres. Enfin il fut élu archonte après Philombrotus [1], et chargé en même temps de faire des lois de pacification. Ce choix fut agréable à tous les partis : aux riches, parceque Solon l'était lui-même ; aux pauvres, parcequ'ils le connaissaient pour homme de bien. Il courut même alors ce mot de lui, que l'égalité ne produit pas la guerre ; mot qui plut et aux riches et aux pauvres : les premiers espéraient compenser cette égalité par leurs dignités et leur vertu, les autres l'attendaient de leur nombre et de la mesure des terres qui leur seraient distribuées. Les deux partis ayant donc conçu les plus grandes espérances, leurs chefs sollicitaient Solon de se faire roi, et de prendre le gouvernement d'une ville où il avait déja tout le pouvoir. La plupart même de ceux qui tenaient le milieu entre les deux partis, n'espérant pas de la raison et des lois un changement favorable, n'étaient pas éloignés de remettre toute l'autorité entre les mains de l'homme le plus juste et le plus sage. On dit même qu'il reçut de Delphes l'oracle suivant :

A la poupe placé, le gouvernail en main,
De ce vaisseau flottant assure le destin :
Tous les Athéniens te seront favorables.

XVIII. Ses amis surtout lui reprochaient de n'oser s'élever à la monarchie, parcequ'il en craignait le nom ; comme si la vertu de celui qui s'était emparé de la tyrannie n'en faisait pas une royauté légitime (30). N'en a-t-on pas vu, lui disaient-ils, un exemple en Eubée, dans la personne de Tinnondas ? et ne le voyons-nous pas encore aujourd'hui à Mitylène, où l'on a investi Pittacus du pouvoir suprême (31) ? Mais Solon ne put être ébranlé par toutes ces raisons ; il répondit à ses amis que la tyrannie était un beau pays, mais qu'il n'avait point d'issue. Dans ses poésies, il dit sur ce sujet à Phocus :

Si je n'ai point voulu, tyran de ma patrie,
En usurpant ses droits, voir ma gloire flétrie,
Je ne m'en repens point : par ce noble refus,
J'ai de tous les mortels surpassé les vertus.

[1] La 3e année de la 46e olympiade.

Cela prouve qu'avant même d'avoir publié ses lois, il jouissait d'une grande considération. Au reste, il rapporte lui-même, dans ses poésies, les railleries qu'on faisait de lui pour avoir refusé la puissance souveraine :

Que Solon a manqué d'esprit et de prudence!
Les dieux lui présentaient la suprême grandeur;
De la plus belle proie il avait l'assurance :
Pour tirer le filet, il a manqué de cœur.
Il n'en faut plus douter, sa folie est extrême;
Maître de posséder les plus riches trésors,
N'eût-il dû qu'un seul jour portant le diadème,
Être écorché tout vif, voir tous ses parents morts,
Et pour toujours enfin sa race exterminée,
Devait-il rejeter sa haute destinée?

Voilà comment il fait parler sur son compte les gens du peuple et les méchants.

XIX. Mais le refus qu'il avait fait de régner ne le rendit pas plus lâche ni plus mou dans l'administration des affaires. Il ne céda rien par faiblesse aux citoyens puissants, et ne chercha pas dans ses lois à flatter ceux qui l'avaient élu. Il conserva tout ce qui lui parut supportable; il ne voulut pas trancher dans le vif, et appliquer mal-à-propos des remèdes violents, de peur qu'après avoir changé et bouleversé toute la ville, il n'eût pas assez de force pour la rétablir et lui donner une meilleure forme de gouvernement. Il ne se permit que les changements qu'il crut pouvoir faire adopter par persuasion ou recevoir d'autorité, en unissant, comme il le disait lui-même, la force à la justice. On lui demanda quelque temps après s'il avait donné aux Athéniens les lois les meilleures. « Oui, répondit- » il, les meilleures qu'ils pussent recevoir. » Des écrivains modernes disent que les Athéniens ont coutume d'adoucir la dureté de certaines choses, en les exprimant par des termes doux et honnêtes : par exemple, ils appellent les courtisanes des amies; les impôts, des contributions; les garnisons, des gardes de ville; les prisons, des maisons. Cet adoucissement fut, à ce qu'il paraît, une invention de Solon, qui donna le nom de décharge à l'abolition des dettes.

XX. Sa première ordonnance portait que toutes les dettes qui subsistaient seraient abolies, et qu'à l'avenir les engagements pécuniaires ne seraient plus soumis à la contrainte par corps. Cependant quelques auteurs, entre autres Androtion (32), ont dit que Solon n'abolit pas les dettes; qu'il en réduisit seulement les intérêts; et que les pauvres, satisfaits de ce soulagement, donnèrent eux-mêmes le nom de décharge à cette loi pleine d'humanité. Elle comprenait aussi l'augmentation des mesures et de la valeur des monnaies. La mine ne valait que soixante-treize drachmes; elle fut portée à cent : de manière que ceux qui devaient des sommes considérables, en donnant une valeur égale en apparence, quoique moindre en effet, gagnaient beaucoup, sans rien faire perdre à leurs créanciers (33). Cependant la plupart des auteurs conviennent que cette décharge fut une véritable abolition de toutes les dettes; et leur sentiment est confirmé par ce que Solon lui-même en a dit dans ses poésies, où il se glorifie d'avoir fait disparaître de l'Attique ces écriteaux qui désignaient les terres engagées pour dettes (34). Le territoire d'Athènes, disait-il, auparavant esclave, est libre maintenant; les citoyens qu'on avait adjugés à leurs créanciers ont été, les uns ramenés des pays étrangers où on les avait vendus, et où ils avaient si long-temps erré qu'ils n'entendaient plus la langue attique; les autres remis en liberté dans leur propre pays, où ils étaient réduits au plus honteux esclavage.

XXI. Cette ordonnance lui attira le plus fâcheux déplaisir qu'il pût éprouver. Pendant qu'il s'occupait de cette abolition, qu'il travaillait à la présenter sous les termes les plus insinuants, et à mettre en tête de sa loi un préambule convenable, il en communiqua le projet à trois de ses meilleurs amis, Conon, Clinias et Hipponicus, qui avaient toute sa confiance. Il leur dit qu'il ne toucherait pas aux terres, et qu'il abolirait seulement les dettes. Ceux-ci, se hâtant de prévenir la publication de la loi, empruntent à des gens riches des sommes considérables, et en achètent de grands fonds de terres. Quand le décret eut paru, ils gardèrent les biens, et ne rendirent pas l'argent qu'ils avaient emprunté. Leur mauvaise foi excita des plaintes amères contre Solon, et le fit accuser d'avoir été non la dupe de ses amis, mais le complice de leur fraude. Ce soupçon injurieux fut bientôt détruit, quand on le vit, aux termes de sa loi, faire la remise de cinq talents qui lui étaient dus, ou même de quinze, selon quelques auteurs, et entre autres Polyzelus de Rhodes. Cependant ses trois amis furent appelés depuis les Créocopides (35). Cette ordonnance déplut également aux deux partis : elle offensa les riches, qui perdaient leurs créances, et mécontenta encore plus les pauvres, qui se voyaient frustrés du nouveau partage des terres qu'ils avaient espéré, et qui n'obtenaient pas cette parfaite égalité de biens que Lycurgue avait établie entre les citoyens. Mais Lycurgue était le onzième descendant d'Hercule; il avait régné plusieurs années à Lacédémone; il y jouissait d'une grande autorité; il avait beaucoup d'amis; il possédait de grands biens; et tous ces avantages lui furent d'un grand secours pour exécuter son plan de réforme. Avec tout cela, il fut obligé d'employer la force plus encore que la persuasion; et il lui en coûta un œil pour faire passer la plus importante de ses institutions, la plus propre à

rendre sa ville heureuse, à y maintenir la concorde, en ne laissant parmi les citoyens ni riche ni pauvre. Solon, au contraire, né d'une famille plébéienne, et dans une condition médiocre (36), ne pouvait aspirer à une pareille entreprise; mais du moins ne resta-t-il pas au-dessous des moyens qu'il avait en sa puissance, n'étant soutenu que par sa sagesse et par la confiance qu'on avait en lui. Au reste, il témoigne lui-même que cette loi avait offensé la plupart des Athéniens, qui s'étaient attendus à autre chose.

Ceux qui, le cœur rempli d'une douce espérance,
De me plaire d'abord se montraient si jaloux,
Ne roulent aujourd'hui que projets de vengeance,
Et fixent tous sur moi des yeux pleins de courroux.

Mais, ajoute-t-il, tout autre avec la même autorité

N'eût pu d'un peuple altier réprimer la licence,
Qu'il ne l'eût épuisé, réduit à l'indigence.

Toutefois les Athéniens ne tardèrent pas à reconnaître l'utilité de cette loi; ils cessèrent de murmurer, firent en commun un sacrifice qu'ils appelèrent le sacrifice de la décharge, confirmèrent à Solon le titre de législateur, et le chargèrent de réformer le gouvernement. Ils lui conférèrent pour cela un pouvoir si illimité, qu'il se trouva maître des charges, des assemblées, des délibérations et des jugements; qu'il pouvait créer tous les officiers publics, régler leurs revenus, leur nombre, la durée de leur administration, et révoquer ou confirmer à son gré tout ce qui avait été fait avant lui.

XXII. Il commença par abroger toutes les lois de Dracon (37), excepté celles qui regardaient le meurtre : excessivement sévères dans les punitions, elles ne prononçaient qu'une même peine pour toutes les fautes, c'était la peine de mort. Ceux qui étaient convaincus d'oisiveté, ceux qui n'avaient volé que des légumes ou des fruits, étaient punis avec la même rigueur que les sacriléges et les homicides. Aussi, dans la suite, Demade disait-il avec raison que Dracon avait écrit ses lois non avec de l'encre, mais avec du sang. Quand on demandait à ce législateur pourquoi il avait ordonné la peine de mort pour toutes les fautes, il répondait : « J'ai cru que les moindres fautes méritaient cette peine, et je n'en ai pas trouvé d'autre pour les plus grandes. »

XXIII. En second lieu, Solon voulant laisser les riches en possession des magistratures, et donner aux pauvres quelque part au gouvernement dont ils étaient exclus, fit faire une estimation des biens de chaque particulier. Il rangea dans la première classe les citoyens qui avaient cinq cents médimnes (38) de revenu, tant en grains qu'en liquides; et il les appela les pentacosiomédimnes. La seconde classe comprit ceux qui avaient trois cents médimnes, et qui pouvaient nourrir un cheval; ils furent nommés les chevaliers. Ceux qui avaient deux cents médimnes composèrent la troisième classe, sous le nom de zeugites (39). Tous les autres, dont le revenu était au-dessous de deux cents mines, furent appelés thètes. Il ne permit pas à ces derniers l'entrée dans les magistratures, et ne leur donna d'autre part au gouvernement que le droit de voter dans les assemblées et dans les jugements; droit qui ne parut rien d'abord, mais qui dans la suite devint très considérable; car la plupart des procès étaient portés devant les juges, et l'on appelait au peuple de tous les jugements que rendaient les magistrats. D'ailleurs l'obscurité des lois de Solon, les sens contradictoires qu'elles présentaient souvent, accrurent beaucoup l'autorité des tribunaux. Comme on ne pouvait pas décider les affaires par le texte même des lois, on avait toujours besoin des juges, à qui l'on portait en dernier appel la décision de tous les différends, ce qui les mettait en quelque sorte au-dessus même des lois. Solon, dans ses poésies, parle de cette compensation qu'il avait établie entre les riches et les pauvres :

Le peuple a par mes lois un crédit suffisant;
J'ai voulu qu'il ne fût ni faible ni puissant.
Pour ceux qui possédaient le pouvoir, l'opulence,
Ils n'auront pas du peuple à craindre l'insolence :
En munissant chacun du plus fort bouclier,
J'ai su de leurs fureurs sauver le corps entier.

Pour donner un nouveau soutien à la faiblesse du peuple, il permit à tout Athénien de prendre la défense d'un citoyen insulté. Si quelqu'un avait été blessé, battu, outragé, le plus simple particulier avait le droit d'appeler et de poursuivre l'agresseur en justice. Le législateur avait sagement voulu accoutumer les citoyens à se regarder comme membres d'un même corps, à ressentir, à partager les maux les uns des autres. On cite de lui un mot qui a rapport à cette loi. On lui demandait un jour quelle était la ville la mieux policée : « C'est, répondit-il, » celle où tous les citoyens sentent l'injure qui a » été faite à l'un d'eux, et en poursuivent la ré» paration aussi vivement que celui qui l'a reçue. »

XXIV. Il établit le sénat de l'aréopage (40), et le composa de ceux qui avaient rempli les fonctions d'archonte. Comme il avait lui-même exercé cette magistrature, il fut un des membres du sénat. Mais ayant observé que l'abolition des dettes avait donné au peuple de l'arrogance et de la fierté, il créa un second conseil composé de quatre cents membres, cent de chaque tribu, dans lequel on discutait les affaires avant de les porter à l'assemblée générale; de sorte que le peuple ne connaissait d'aucune affaire qu'elle n'eût été examinée

auparavant dans ce conseil. L'aréopage, comme cour suprême, eut l'intendance de toutes les affaires, et fut chargé de faire observer les lois. Solon pensa que la ville, contenue et affermie par ces deux conseils comme par deux fortes ancres, éprouverait moins d'agitation, et que le peuple serait plus tranquille. La plupart des auteurs assurent que Solon, comme on vient de le dire, établit l'aréopage; et ce qui paraît donner un grand poids à leur témoignage, c'est que Dracon ne parle jamais des aréopagistes, qu'il ne les nomme seulement pas; et que dans ses lois, lorsqu'il s'agit de crimes capitaux, il adresse toujours la parole aux éphètes (41). Cependant la huitième loi de la treizième table de Solon porte expressément : « Tous les citoyens qui ont été notés d'infamie » avant que Solon fût archonte seront réhabilités, » à l'exception de ceux qui, pour cause de meur- » tre et de brigandage, ou pour avoir aspiré à la » tyrannie, ont été condamnés par l'aréopage, par » les éphètes, ou par les rois dans le Prytanée, et » qui étaient contumaces lorsque cette loi a été » promulguée. » Ces paroles semblent prouver que l'aréopage était établi avant l'archontat de Solon et la publication de ses lois. En effet, quels sont ceux qu'aurait condamnés l'aréopage avant la magistrature de Solon, si ce législateur a établi ce sénat, et lui a attribué le droit de juger? Peut-être le texte est-il obscur et défectueux, et faut-il l'entendre dans ce sens, que ceux qui auraient été convaincus, avant la publication de la loi, de ces crimes dont le jugement était réservé à l'aréopage, aux éphètes et aux prytanes, resteraient sous les liens de la condamnation, et que les autres seraient absous. C'était du moins l'intention du législateur.

XXV. Parmi les autres lois de Solon, il en est une fort étrange, qui note d'infamie tout citoyen qui, dans une sédition, ne se déclare pour aucun parti (42). Apparemment il ne voulait pas que les particuliers fussent indifférents et insensibles aux calamités publiques, et que, contents d'avoir mis en sûreté leurs personnes et leurs biens, ils se fissent un mérite de n'avoir pris aucune part aux maux de la patrie. Il voulait que, dès le commencement de la sédition, ils s'attachassent à la cause la plus juste; et qu'au lieu d'attendre de quel côté la victoire se déclarerait, ils secourussent les gens honnêtes, et partageassent avec eux le danger.

XXVI. Une autre de ses lois qui me paraît aussi absurde que ridicule, c'est celle qui permet à une riche héritière dont le mari est impuissant et ne l'a épousée qu'en vertu de la loi, d'habiter avec celui des parents de son mari qu'elle préférera. Quelques personnes cependant approuvent cette loi, et trouvent juste qu'on punisse la cupidité de ceux qui, inhabiles au mariage, épousent de riches héritières pour jouir de leurs biens, et s'autorisent de la loi pour outrager la nature. Instruits que leurs femmes pourront s'attacher à un autre, ou ils renonceront au mariage, ou ils ne se marieront que pour leur honte, et pour subir la juste peine de leur avarice et de leur imprudence. C'est, dit-on encore, avec beaucoup de sagesse que dans ce cas le législateur a voulu que la femme ne pût fixer son choix que sur un parent du mari, afin que les enfants qui en naîtraient fussent du même sang et de la même race. C'est par un semblable motif qu'il ordonna aux nouveaux mariés de se renfermer ensemble pour manger l'un et l'autre du coing (43), et qu'il obligea le mari de voir sa femme au moins trois fois par mois. Quoiqu'il n'en vienne point d'enfants, c'est toujours un honneur qu'il rend à la vertu de sa femme. D'ailleurs ces marques de tendresse dissipent les sujets de mécontentement qui naissent si souvent entre les époux, et les empêchent de dégénérer en une rupture ouverte. Il proscrivit les dots pour les autres mariages (44), et régla que les femmes n'apporteraient à leurs maris que trois robes et quelques meubles de peu de valeur. Il voulut que le mariage fût moins un objet de trafic et de lucre qu'une société intime entre le mari et la femme, qui n'eût pour but que d'avoir des enfants, et de goûter ensemble les douceurs d'une tendresse mutuelle. La mère de Denys le tyran demandait à son fils de la marier à un jeune homme de Syracuse. « J'ai bien » pu, lui répondit-il, usurper la tyrannie de la » ville et en violer les lois; mais il n'est pas en mon » pouvoir de forcer les lois de la nature, pour faire » de ces mariages que l'âge ne permet pas. » Il ne faut pas autoriser dans les villes un pareil désordre, ni tolérer ces unions si disproportionnées, qui ne sauraient avoir aucune douceur, et qui ne peuvent remplir aucune des fins qu'on se propose dans le mariage. Un sage magistrat, un législateur sensé, pourraient appliquer à un vieillard qui épouse une jeune femme, ce qu'on dit à Philoctète (45) :

Malheureux ! peux-tu bien songer au mariage?

Et s'ils voyaient un jeune homme s'engraisser auprès d'une vieille femme, comme les mâles des perdrix s'engraissent près de leurs femelles, ils l'en arracheraient pour le faire passer dans la maison d'une jeune femme qui n'aurait pas de mari. Mais en voilà assez sur cette matière.

XXVII. On approuve fort une loi de Solon qui défend de dire du mal des morts. En effet, c'est un devoir religieux et saint, que celui qui nous fait regarder les morts comme sacrés : la justice commande de respecter la mémoire de ceux qui ne sont plus; la politique même ne veut pas que

les haines soient immortelles. Il défendit pareillement d'injurier personne dans les temples, dans les tribunaux, dans les assemblées et dans les jeux. Il condamna les contrevenants à une amende de cinq drachmes (46), dont trois applicables à la personne offensée, et les deux autres au trésor public. Ne pouvoir modérer nulle part sa colère, c'est l'effet d'un naturel violent et emporté; la maîtriser partout est difficile, impossible même à certaines personnes. La loi donc doit prescrire ce qui est communément praticable, si elle veut que la punition d'un petit nombre soit profitable aux autres; elle doit éviter de multiplier sans fruit les châtiments et les peines.

XXVIII. Sa loi sur les testaments fut aussi fort applaudie (47). Jusqu'à lui les Athéniens n'avaient pas eu le pouvoir de tester; tous les biens du mourant retournaient à sa famille. Solon, qui préférait l'amitié à la parenté, la liberté du choix à la contrainte, et qui voulait que chacun fût véritablement maître de ce qu'il avait, permit à ceux qui étaient sans enfants de disposer de leurs biens comme ils voudraient. Mais il n'approuva pas indistinctement toute espèce de donation; il n'autorisa que celles qu'on aurait faites sans avoir l'esprit aliéné ou affaibli par des maladies, par des breuvages et des enchantements, sans avoir éprouvé de violence ou avoir été séduit par les caresses d'une femme. Il pensait, avec raison, qu'il n'y a point de différence entre les transgressions de la loi qui sont l'ouvrage de la violence, et celles qui sont l'effet de la séduction; il mettait au même rang la surprise et la force, la douleur et la volupté, comme également capables de troubler la raison.

XXIX. Il régla par une autre loi les voyages des femmes, leur deuil, leurs sacrifices, et réprima la licence et les désordres qui s'y étaient introduits. Il leur défendit d'aller hors de la ville avec plus de trois robes; de porter des provisions pour plus d'une obole (48); d'avoir une corbeille de plus d'une coudée de grandeur, de marcher la nuit autrement qu'en chariot et précédées d'un flambeau. Il ne leur fut plus permis de se meurtrir le visage aux enterrements (49), de faire des lamentations simulées, d'affecter des gémissements et des cris en suivant un convoi, lorsque le citoyen décédé n'était pas leur parent. Il ne voulut pas qu'on sacrifiât un bœuf sur le tombeau du défunt, qu'on enterrât avec lui plus de trois habits, qu'on allât aux sépultures d'autrui après le jour de l'enterrement (50); défenses qui pour la plupart subsistent encore dans nos lois. On y a même ajouté que les magistrats qui exercent la censure sur les femmes condamneraient à l'amende les contrevenants à cette loi, comme des efféminés, sujets à toutes les faiblesses du sexe.

XXX. La population d'Athènes s'augmentait chaque jour, par le grand nombre d'étrangers qu'attirait de toutes parts la liberté dont on jouissait dans l'Attique. Mais la plus grande partie de son territoire n'offrait qu'un sol ingrat et stérile; et les marchands qui faisaient le commerce maritime n'apportaient rien à ceux qui n'avaient rien à leur donner en échange. Solon, frappé de ces inconvénients, tourna du côté des arts l'industrie de ses citoyens, et fit une loi qui dispensait un fils de l'obligation de nourrir son père, quand il ne lui aurait pas fait apprendre un métier. Lycurgue, qui habitait une ville dont le sol n'était pas souillé par une tourbe d'hommes méprisables, dont le territoire, comme le dit Euripide, aurait suffi à nourrir le double de citoyens, et qui surtout était environnée d'une multitude d'Ilotes qu'il ne fallait pas laisser dans l'oisiveté, mais fatiguer et comprimer par un travail continuel; Lycurgue eut raison d'interdire aux Spartiates toutes les professions abjectes et mercenaires, de les tenir sans cesse sous les armes, et de ne les exercer qu'au métier de la guerre. Mais Solon, qui accommodait bien plus les lois aux choses que les choses aux lois, qui voyait que le pays naturellement pauvre, et suffisant à peine à la subsistance des laboureurs, ne pourrait à plus forte raison nourrir une populace oisive, mit les arts en honneur, et chargea l'aréopage de s'assurer des moyens que chaque citoyen avait pour vivre, et de punir ceux qui vivaient dans l'oisiveté (51). Une loi bien plus rigoureuse, au jugement d'Héraclide de Pont, c'est celle qui dispensait les enfants nés d'une courtisane, de l'obligation de nourrir leur père. Celui, disait Solon, qui méprise la dignité du mariage, montre sensiblement qu'il s'attache à une femme non par le desir d'avoir des enfants, mais par le seul attrait de la volupté. Il a donc sa récompense, et il ne s'est réservé aucun droit sur des enfants pour qui la naissance est un opprobre.

XXXI. En général les lois de Solon, qui regardent les femmes, renferment de grandes inconséquences. Par exemple, il permet de tuer celui qu'on surprend en adultère (52); et le ravisseur d'une femme libre, lors même qu'il lui a fait violence, il ne le condamne qu'à une amende de cent drachmes. S'il l'a enlevée pour la prostituer, l'amende n'est que de vingt drachmes: il excepte de cette peine les ravisseurs des femmes qui se vendent publiquement, c'est-à-dire, des courtisanes qui s'abandonnent sans honte au premier qui les paie. Il défend aux Athéniens de vendre leurs filles et leurs sœurs, à moins qu'ils ne les aient surprises en faute avant d'être mariées. Mais est-il raisonnable de punir le même crime, tantôt avec la plus grande rigueur, tantôt avec une douceur extrême,

et d'en faire comme un jeu, en ne le condamnant qu'à une légère amende? Peut-être aussi que la rareté de l'argent à Athènes, et la difficulté de s'en procurer, rendaient ces amendes pécuniaires très onéreuses : car, dans l'estimation pour les frais des sacrifices, il évalue un mouton et une drachme à une médimne de blé. Celui qui avait remporté le prix aux jeux isthmiques recevait cent drachmes, et le vainqueur des jeux olympiques en avait cinq cents. Il donne cinq drachmes à celui qui apportera la tête d'un loup, et une drachme seulement si c'est une louve. La première somme était, suivant Démétrius de Phalère, la valeur d'un bœuf, et la seconde celle d'un mouton (53). Dans la seizième table de ses lois, le prix des victimes d'élite est plus fort; mais il est médiocre en comparaison de ce qu'elles coûtent aujourd'hui. De tout temps les Athéniens, dont le pays est plus propre à la nourriture des troupeaux qu'à la culture du blé, ont fait la guerre aux loups. Quelques auteurs disent même que les tribus d'Athènes n'ont pas pris leurs noms des fils d'Ion, mais des différents genres de vie qui les avaient d'abord partagées en autant de classes. On nomma Oplites ceux qui suivaient la profession des armes; les artisans furent appelés Ergades; des deux autres classes, les laboureurs eurent le nom de Téléontes, et les bergers celui d'Égicores (54).

XXXII. L'Attique n'a ni rivières ni lacs; on y trouve très peu de fontaines (55), et presque partout on n'a d'autre eau que celle des puits que l'on creuse. Solon fit donc une loi qui permettait à ceux qui ne seraient éloignés d'un puits public que de la course d'un cheval, c'est-à-dire de quatre stades (56), d'aller y puiser de l'eau; s'ils en étaient à une plus grande distance, ils étaient obligés de chercher de l'eau dans leur propre fonds : si, après avoir creusé dix brasses, ils n'en trouvaient pas, alors ils pouvaient aller au puits le plus prochain, en puiser deux fois par jour une cruche de six pots (57). Il croyait juste de fournir au besoin, mais non d'entretenir la paresse. Il régla aussi avec intelligence les distances qu'il faudrait observer dans les plantations. Les arbres ordinaires devaient être à cinq pieds du champ; et à neuf, si c'était un figuier ou un olivier, parcequ'ils poussent très loin leurs racines, et que leur voisinage ne convient pas à tous les arbres : il y en a dont ils absorbent la nourriture, et d'autres à qui leurs émanations sont nuisibles. Il ordonna de creuser les fossés à autant de distance des fonds voisins que ces fossés auraient de profondeur; et que les nouvelles ruches qu'on établirait fussent à trois cents pieds de celles qu'un autre aurait déja placées. De toutes les productions indigènes, il ne permit de vendre aux étrangers que l'huile, et défendit l'exportation des autres (58); il chargea l'archonte de maudire les contrevenants à cette loi, sous peine de payer lui-même au trésor public une amende de cent drachmes. Cette loi est dans la première de ses tables. Ce n'est donc pas sans fondement qu'on a dit qu'autrefois il était défendu d'exporter des figues de l'Attique, et que les délateurs de ceux qui en avaient exporté étaient appelés sycophantes (59). Il fixa pareillement la réparation du dommage causé par des animaux : si un chien avait mordu quelqu'un, le maître était tenu de le lui livrer avec un billot au cou, de quatre coudées de long (60); moyen assez bien imaginé pour prévenir ces sortes d'accidents.

XXXIII. On a des doutes sur le vrai sens de la loi relative aux étrangers qui pourraient acquérir le droit de bourgeoisie à Athènes. Elle n'accorde ce droit qu'à des gens bannis à perpétuité de leur pays, ou qui seraient venus s'établir à Athènes avec toute leur famille pour y exercer un métier. Le but de cette loi n'était pas, dit-on, d'éloigner les étrangers, mais au contraire de les attirer par la certitude qu'on leur donnait de devenir citoyens. Il croyait que c'étaient les gens à qui l'on pouvait le plus se fier; les uns parcequ'ils avaient été forcés de quitter leur patrie, sans espoir d'y retourner (61); les autres parcequ'ils y avaient renoncé volontairement. Une loi particulière à Solon, c'est celle qui regarde les repas qu'on faisait en public; ce qu'il appelle parasiter. Il défend d'y aller souvent; et il établit une peine contre celui qui n'y va pas à son tour. Il attribuait l'un à intempérance, et l'autre à un mépris des coutumes publiques (62).

XXXIV. Il ne donna de force à toutes ses lois que pour cent ans, et les fit écrire sur des rouleaux de bois en forme d'essieux, qui tournaient dans des cadres où ils étaient enchâssés. On en conserve encore des fragments dans le Prytanée; et, suivant Aristote, on les appelait cyrbes (63). Le poëte Cratinus leur donne aussi ce nom dans une de ses pièces, où il dit :

Par Solon et Dracon, ces auteurs de nos lois,
Dont les cyrbes déja nous font bouillir des pois.

D'autres prétendent qu'on ne donnait le nom de cyrbes qu'aux tables dont les lois réglaient les cérémonies de la religion et des sacrifices; les autres étaient simplement appelées tables. Tout le conseil jura de maintenir les lois de Solon, et chacun des thesmothètes (64) fit en particulier le même serment, sur la grande place, près de la pierre où se font les proclamations publiques. Il s'obligea, s'il venait à en violer une seule, de consacrer dans le temple de Delphes une statue d'or de son poids (65).

XXXV. Solon avait observé l'inégalité des mois;

il avait vu que le mouvement de la lune ne s'accordait ni avec le lever ni avec le coucher du soleil; que souvent en un même jour elle l'atteignait et le devançait. Il régla que ce jour serait appelé la vieille et la nouvelle lune : il attribua au mois qui finissait la partie du jour qui précédait la conjonction; et la partie qui la suivait, au mois commençant. Cela porte à croire qu'il est le premier qui ait bien compris le sens de ce vers d'Homère :

Lorsqu'un des mois commence et que l'autre finit.

Solon appela le jour suivant néoménie (66); et depuis le 20 du mois jusqu'au 30, il compta non par addition, mais par soustraction, en suivant toujours le décours de la lune (67).

XXXVI. Dès que ses lois eurent été publiées (68), il se vit assailli par une foule de gens qui venaient les uns pour les louer ou les blâmer, les autres pour le prier d'y ajouter ou d'en retrancher à leur gré. La plupart lui en demandaient des explications, et voulaient qu'il leur en développât le sens, et la manière dont il fallait les entendre : il eût été déraisonnable de les refuser; les satisfaire, c'était s'exposer à l'envie. Pour éviter ces difficultés, pour se dérober aux importunités et aux plaintes; car dans les grandes affaires, comme il le disait lui-même,

Il n'est pas bien aisé de plaire à tout le monde;

il demanda aux Athéniens un congé de dix ans, et s'embarqua, sous prétexte qu'il voulait aller commercer sur mer. Il espéra que ce temps-là suffirait pour les accoutumer à ses lois. Il alla d'abord en Égypte, où, comme il le dit, il demeura quelque temps

Sur un des bras du Nil, aux rives de Canope.

Il y eut de fréquents entretiens sur des matières philosophiques, avec Psenophis l'Héliopolitain et Sonchis le Saïte (69). Ce fut d'eux, au rapport de Platon, qu'il apprit ce que l'on raconte de l'île Atlantide (70), dont il se proposa de mettre le récit en vers, pour le faire connaître aux Grecs. De là il passa en Cypre, où il se lia d'amitié avec un des rois du pays, nommé Philocypre, qui habitait une petite ville bâtie par Démophon, fils de Thésée, près du fleuve de Claros. Elle était située sur un lieu fort et escarpé, mais dans un terrain stérile et ingrat. Solon lui persuada de transporter sa ville dans une belle plaine qui s'étendait au-dessous de ce rocher, et de la bâtir plus grande et plus agréable. Il aida même à la construire, et à la pourvoir de tout ce qui pouvait y faire régner l'abondance et contribuer à sa sûreté. Elle fut bientôt si peuplée, qu'elle donna de la jalousie aux rois voisins. Philocypre, par une juste reconnaissance pour Solon, donna le nom de Soli (71) à sa ville, qui auparavant s'appelait Aïpéia [1]. Solon, dans une de ses élégies, où il adresse la parole à Philocypre, parle de la nouvelle fondation de cette ville :

Puissiez-vous dans Soli, vous et vos descendants,
Régner long-temps heureux, voir vos sujets contents!
Moi, quand je quitterai cette île fortunée,
Que la belle Vénus, de myrtes couronnée,
Me guide sans péril au vaste sein des flots!
Que, pour récompenser mes soins et mes travaux,
Elle me rende en paix au sein de ma patrie,
Et verse désormais ses bienfaits sur ma vie!

XXXVII. Quelques auteurs regardent comme controuvée son entrevue avec Crésus, et ils prétendent en prouver l'anachronisme. Mais un trait si généralement répandu, confirmé par un si grand nombre de témoins, si analogue d'ailleurs aux mœurs de Solon, si digne de sa sagesse et de sa grandeur d'ame, ne doit pas être rejeté, par la seule raison qu'il ne s'accorde pas avec quelques tables chronologiques que mille savants jusqu'à nos jours ont entrepris de réformer, sans avoir pu en concilier les contradictions (72). Solon donc, étant allé à Sardes, à la prière de Crésus, fit à peu près comme cet homme né dans le continent, qui, la première fois qu'il alla voir la mer, prenait pour elle chaque rivière qu'il rencontrait sur sa route; de même Solon, lorsqu'en traversant les appartements du palais, il vit une foule de seigneurs magnifiquement vêtus, qui marchaient avec faste, entourés de gardes et de courtisans, il les prenait tous pour Crésus. Enfin il arriva jusqu'à ce prince, qui, pour se faire voir dans toute sa majesté, s'était paré ce jour-là de ce qu'il avait de plus précieux et de plus recherché en pierreries, en étoffes de diverses couleurs brodées en or, où la beauté du travail le disputait à la richesse de la matière. Solon, en paraissant devant Crésus, ne fit et ne dit, contre l'attente de ce prince, rien qui marquât la surprise et l'admiration; il donna même à connaître aux gens sensés qu'il méprisait tout cet appareil de vanité comme la preuve d'un esprit faible. Crésus commanda de lui montrer ses trésors, d'étaler à ses yeux toute la richesse et la magnificence de ses meubles : mais Solon n'en avait pas besoin pour juger Crésus; il lui suffisait de le voir. Après qu'il eut tout visité, et qu'on l'eut reconduit auprès de Crésus, ce prince lui demanda s'il avait connu quelqu'un plus heureux que lui : « Oui, lui répondit Solon, c'était un simple » citoyen d'Athènes, nommé Tellus, qui, ayant » vécu en homme de bien, laissa des enfants généralement estimés; et après avoir été toute sa » vie au-dessus du besoin, mourut avec gloire en

[1] C'est-à-dire *élevée*.

» combattant pour sa patrie (73). » Déja Crésus le prenait pour un homme grossier et stupide, qui, au lieu de mesurer le bonheur sur la quantité d'or et d'argent qu'on avait, préférait la vie et la mort d'un simple particulier à une si grande puissance et à un empire si étendu. Cependant il lui demanda encore si, après ce Tellus, il avait vu un autre homme plus heureux que lui : « J'ai connu encore, répli- » qua Solon, Biton et Cléobis, deux frères qui » s'aimaient tendrement, et qui avaient pour leur » mère une si grande vénération, qu'un jour de » fête où elle devait aller au temple de Junon, » comme ses bœufs tardaient à venir, ils se mirent » eux-mêmes au joug, et traînèrent le char de » leur mère, qui était ravie de joie, et que tout » le monde félicitait d'avoir de tels enfants. Après » le sacrifice et le banquet, ils allèrent se coucher ; » mais le lendemain ils ne se relevèrent pas, et ils » eurent le bonheur de couronner une si grande » gloire par une mort douce et tranquille (74). — Eh » quoi ! reprit Crésus courroucé, vous ne me comp- » tez donc pas au nombre des hommes heureux ? » Solon, qui ne voulait ni le flatter, ni l'irriter davantage, lui répondit : « O roi des Lydiens, nous » autres Grecs, nous avons reçu de Dieu la mé- » diocrité en partage; mais il nous a donné sur- » tout une sagesse ferme, simple, et pour ainsi » dire populaire. Elle n'a rien de cet éclat qui » convient aux rois ; elle est la suite naturelle de » cette médiocrité ; et, en nous faisant voir la vie » humaine agitée par des vicissitudes continuel- » les, elle ne nous permet ni de nous enorgueillir » des biens que nous possédons nous-mêmes, ni » d'admirer dans les autres une félicité que le » temps peut détruire. L'avenir amène pour cha- » cun de nous des événements imprévus. Celui » donc à qui les dieux ont accordé jusqu'à la fin » de la vie une prospérité constante est le seul » que nous estimions heureux. Mais l'homme dont » la carrière n'est pas achevée, et qui dès-lors » reste exposé à tous les périls de la vie, son bon- » heur est aussi flottant et aussi incertain que la » couronne l'est pour l'athlète qui combat encore, » et que le héraut n'a pas proclamé vainqueur. » Ces paroles affligèrent Crésus sans le corriger, et Solon se retira.

XXXVIII. Le fabuliste Ésope était alors à la cour de Lydie, où Crésus l'avait attiré et le traitait honorablement. Fâché que Solon n'eût pas mieux répondu à la faveur du roi, il lui dit en forme d'avis : « Solon, il faut ou ne jamais approcher des » rois, ou ne leur dire que des choses agréables. » » Dites plutôt, lui répondit Solon, « qu'il faut, ou » ne pas les approcher, ou ne leur dire que des » choses utiles. » Crésus eut alors beaucoup de mépris pour Solon; mais lorsque dans la suite, vaincu par Cyrus, il eut vu sa capitale au pouvoir de l'ennemi ; que lui-même, fait prisonnier et condamné à être brûlé vif, il montait déja, les mains liées, sur le bûcher, en présence de Cyrus et de tous les Perses, il éleva la voix autant que ses forces le lui permettaient, et s'écria trois fois : O Solon ! Cyrus, étonné, lui envoya demander quel homme ou quel dieu était ce Solon qu'il implorait seul dans la dernière extrémité. Crésus, sans rien déguiser, lui répondit : « C'est un des sages de la » Grèce que je fis venir à ma cour, non pour l'é- » couter et pour apprendre de lui ce que j'avais » besoin de savoir, mais afin qu'après avoir été le » témoin de ma puissance et de mes richesses, il » allât attester à toute la Grèce une félicité dont » la perte me cause aujourd'hui plus de mal que » sa jouissance ne m'a jamais fait de bien ; je ne » goûtais alors qu'un bonheur idéal, mais le re- » vers que j'éprouve maintenant me plonge dans » un malheur aussi réel qu'irrémédiable. Cet » homme sage, augurant, d'après la manière dont » je vivais alors, ce qui m'arrive aujourd'hui, » m'avertissait d'envisager la fin de ma vie, et de » ne pas m'enfler d'orgueil par une confiance pré- » somptueuse en un bonheur incertain. » Lorsqu'on eut rapporté cette reponse à Cyrus, ce prince, plus sage que Crésus, voyant la conjecture de Solon confirmée par un exemple si frappant, ne se contenta pas de délivrer Crésus, mais le traita de la manière la plus honorable le reste de sa vie. Ainsi Solon eut la gloire d'avoir, par un seul mot, sauvé la vie à un roi, et donné à un autre une leçon utile.

XXXIX. Cependant son absence avait replongé les Athéniens dans leurs premières dissensions. Les habitants de la plaine avaient Lycurgue à leur tête ; Mégaclès, fils d'Alcméon, était chef de ceux de la côte, et Pisistrate de ceux de la montagne. A ces derniers s'était jointe la tourbe des mercenaires, ennemis déclarés des riches. La ville observait encore les lois de Solon ; mais tous les citoyens mettaient leur espoir dans la nouveauté, et desiraient une autre forme de gouvernement ; non qu'aucun parti voulût rétablir l'égalité, mais chacun d'eux espérait gagner au changement, et dominer les partis contraires. Les choses étaient en cet état, quand Solon revint à Athènes ; il y fut reçu de tout le monde avec beaucoup d'honneur et de respect. Comme son grand âge ne lui permettait plus de parler et d'agir en public avec la même force et la même activité qu'auparavant, il s'aboucha avec les chefs des partis, et travailla, dans des conférences particulières, à terminer leurs differends et à les réconcilier ensemble. Pisistrate surtout paraissait entrer dans ses vues. Il était d'un caractère aimable, insinuant dans ses propos, secourable envers les pauvres, doux et modéré pour

ses ennemis (75). Il savait si bien imiter les qualités que la nature lui avait refusées, qu'il paraissait les posséder à un plus haut degré que ceux qui en étaient doués naturellement, et qu'il passait généralement pour un homme modeste, réservé, zélé partisan de la justice et de l'égalité, ennemi déclaré de ceux qui voulaient changer la forme actuelle du gouvernement, et introduire des nouveautés. C'était par cette dissimulation qu'il en imposait au peuple. Mais Solon, qui eut bientôt connu son caractère, vit aisément où il tendait; et, sans rompre avec lui, il essaya de l'adoucir, de le ramener par ses avis. Il lui disait souvent à lui-même et aux autres que, si l'on pouvait déraciner de son ame cette ambition démesurée, cette soif de dominer dont il était dévoré, il n'y aurait pas dans Athènes de meilleur citoyen ni d'homme plus fait pour la vertu.

XL. Dans ce temps-là, Thespis commençait à donner une forme différente à la tragédie (76); et la nouveauté du spectacle attirait tous les Athéniens. On n'avait pas encore établi des concours pour disputer le prix de la poésie (77); Solon, naturellement curieux de s'instruire, qui, dans sa vieillesse, se livrait davantage aux plaisirs et recherchait surtout la bonne chère et la musique, alla entendre Thespis, qui, suivant l'usage des anciens poëtes, jouait lui-même ses pièces. Après le spectacle, il appela ce poëte, et lui demanda s'il n'avait pas honte de mentir si publiquement. Thespis lui répondit qu'il n'y avait point de mal à dire et à faire de ces mensonges par manière de jeu. « Oui, » reprit Solon en frappant avec force la terre de son bâton, « mais si nous souffrons, si » nous approuvons un pareil jeu, nous le retrou- » verons bientôt jusque dans nos contrats. »

XLI. Cependant Pisistrate, après s'être blessé lui-même, se fit porter sur la place dans un chariot, et souleva la multitude en lui persuadant que c'étaient ses ennemis qui, ne pouvant souffrir son zèle pour la république, l'avaient mis dans cet état. La populace commençait déja à faire éclater son indignation par des cris, lorsque Solon, s'approchant de Pisistrate, lui dit : « Fils d'Hippo- » crate, tu copies mal l'Ulysse d'Homère : il ne se » blessa que pour surprendre ses ennemis, et tu » l'as fait pour tromper tes concitoyens. » Mais comme la populace était près d'en venir aux mains pour soutenir Pisistrate, on prit le parti de convoquer l'assemblée. Ariston ayant proposé qu'on accordât cinquante gardes à Pisistrate pour la sûreté de sa personne (78), Solon se leva, et combattit avec force cette proposition par des raisons qu'il inséra depuis dans ses poésies :

Par cet air de douceur que son maintien respire,
Par ses discours adroits vous vous laissez séduire,
Et vous ne voyez pas sa marche et ses projets.
Avez-vous à traiter vos propres intérêts,
Chacun a du renard la ruse et la finesse :
Ensemble, vous n'avez ni raison ni sagesse (79).

Mais voyant que les pauvres se déclaraient ouvertement pour Pisistrate et excitaient du tumulte, que les riches effrayés se retiraient de l'assemblée, il en sortit lui-même, et dit tout haut qu'il avait été plus prudent que les pauvres, qui n'avaient pas vu les intrigues de Pisistrate, et plus courageux que les riches, qui, en les voyant, n'avaient pas osé s'opposer à la tyrannie. Le peuple ayant confirmé le décret d'Ariston, Solon ne disputa point avec Pisistrate sur le nombre des gardes qu'on lui donnerait; il lui en laissa prendre tant qu'il voulut, et Pisistrate se rendit enfin maître de la citadelle. Pendant le trouble que cette entreprise excita dans la ville, Mégaclès s'enfuit précipitamment avec les autres Alcméonides.

XLII. Solon, malgré son extrême vieillesse et cet abandon général, se rendit sur la place; et reprochant avec force aux Athéniens leur imprudence et leur lâcheté, il les exhortait, il les pressait vivement de ne pas trahir la cause de la liberté. Ce fut dans cette occasion qu'il dit ce mot devenu depuis si célèbre : « Avant ce jour, il vous eût été » facile de réprimer la tyrannie naissante; main- » tenant qu'elle est établie, il sera plus grand et » plus glorieux de la détruire. » Mais quand il vit que la frayeur avait saisi tous les citoyens, et que personne ne l'écoutait, il rentra chez lui, prit ses armes, et les posa dans la rue devant sa porte, en disant : « J'ai défendu, autant qu'il m'a été possi- » ble, la patrie et les lois; » et depuis il se tint tranquille. Ses amis lui conseillaient de prendre la fuite; mais il ne daigna pas même les écouter, et resta dans sa maison, s'occupant à faire des vers dans lesquels il reprochait aux Athéniens toutes leurs fautes :

Si votre lâcheté fit tout votre malheur,
N'accusez pas les dieux d'un honteux esclavage.
Le pouvoir du tyran n'est-il pas votre ouvrage?
La garde qui l'entoure assure sa grandeur.

On ne cessait pourtant de l'avertir que le tyran, irrité de ces vers, le ferait mourir; et comme on lui demandait sur quoi il se fiait pour parler avec tant d'audace : « Sur ma vieillesse, » répondit-il. Mais quand Pisistrate fut devenu entièrement le maître, il donna à Solon tant de marques de considération et de bienveillance, il l'appela si souvent auprès de sa personne, qu'enfin ce législateur devint son conseil, et approuva la plupart des choses qu'il fit. Il est vrai que Pisistrate maintenait la plupart des lois de Solon, qu'il était le premier à les observer, et les faisait observer à ses amis. Accusé de meurtre devant l'aréo-

page, tout revêtu qu'il était du pouvoir suprême, il parut modestement pour se justifier; mais l'accusateur se désista de sa poursuite. Il fit lui-même quelques lois, et entre autres celle qui ordonnait que les citoyens qui auraient été estropiés à la guerre seraient nourris aux dépens du public. Cependant Solon, au rapport d'Héraclide, avait déja fait rendre un pareil décret en faveur de Thersippe; et Pisistrate ne fit que l'imiter, et rendre la loi générale. Théophraste prétend que la loi contre les gens oisifs n'est pas de Solon, mais de Pisistrate: elle contribua à faire mieux cultiver la campagne, et à rendre Athènes plus tranquille.

XLIII. Solon avait entrepris de mettre en vers l'histoire ou la fable des Atlantides, qu'il tenait des sages de Saïs, et qui intéressait les Athéniens (80). Mais il y renonça bientôt, non, comme Platon l'a dit, qu'il en fût détourné par d'autres occupations, mais plutôt à cause de sa vieillesse, et parcequ'il était effrayé de la longueur du travail; car il vivait alors dans un très grand loisir, comme il le dit lui-même dans ses vers:

> Oui, je vieillis en apprenant toujours;

et ailleurs:

> Mes soins sont pour Bacchus, les Muses et Cypris:
> Des plaisirs des mortels ces dieux font tout le prix.

Platon s'emparant de ce sujet, comme d'une belle terre abandonnée et qui lui revenait par droit de parenté [1], se fit un point d'honneur de l'achever et de l'embellir. Il y mit un vestibule superbe, l'entoura d'une magnifique enceinte et de vastes cours, et y ajouta de si beaux ornements, qu'aucune histoire, aucune fable, aucun poëme n'en eurent jamais de semblables. Mais il l'avait commencé trop tard; prévenu par la mort, il n'eut pas le temps de l'achever; et ce qui manque de cet ouvrage laisse aux lecteurs autant de regrets que ce qui en reste leur cause de plaisir (81). De tous les temples d'Athènes, celui de Jupiter Olympien est le seul qui ne soit pas fini (82); de même, entre tant de beaux ouvrages que la sagesse de Platon a enfantés, son Atlantique est le seul qu'il ait laissé imparfait (83). Héraclide de Pont dit que Solon survécut assez long-temps à l'usurpation de la tyrannie par Pisistrate; mais si l'on en croit Phanias d'Érèse (84), il ne vécut pas deux ans entiers. Car Pisistrate s'était emparé de l'autorité souveraine sous l'archonte Comias; et Solon, suivant le même Phanias, mourut sous l'archonte Hegestrate, successeur de Comias. On a dit que ses cendres avaient été semées dans l'île de Salamine; mais c'est le conte le plus absurde et le plus destitué de vraisemblance (85). Il est cependant rapporté par plusieurs auteurs dignes de foi, et même par le philosophe Aristote (86).

[1] Il descendait d'un frère de Solon.

NOTES

SUR LA VIE DE SOLON.

(1) Didyme d'Alexandrie, grammairien, de l'école d'Aristarque, florissait du temps d'Auguste. Il se rendit très célèbre par ses travaux immenses et par la multitude presque infinie de ses ouvrages, qu'il porta, dit-on, jusqu'au nombre de quatre mille, et qui étaient, pour la plupart, des commentaires sur un très grand nombre d'orateurs et de poëtes grecs. Aucun de ces ouvrages n'est parvenu jusqu'à nous; car on n'est pas sûr qu'il soit l'auteur d'un *Traité sur toutes les espèces de marbre et de bois*, qui était en manuscrit dans la bibliothèque du collége des jésuites, quoiqu'il porte le nom de Didyme d'Alexandrie. Quant aux *Scholies d'Homère*, que nous avons également sous son nom, elles ne sont pas de lui, et ont été extraites de divers auteurs par un autre Didyme, bien postérieur à celui d'Alexandrie. *Voyez* Fabricius, *Bibl. gr.* tom. I, p. 285, et tom. VII, p. 56. — Asclépiade, dont il est question tout de suite, était de Myrlée en Bithynie, et vivait du temps du grand Pompée. Il était grammairien, de l'école d'Apollonius, et avait corrigé les ouvrages de plusieurs philosophes, comme Aristarque avait corrigé ceux des poëtes. Cet écrit ne nous a pas été conservé, et on ne peut qu'en regretter la perte. Il y eut un autre Asclépiade, plus jeune que celui-ci, qui avait fait un *Traité de grammaire*; il était aussi de Myrlée. *Voyez* Jonsius, *de Script. Hist. Phil.* liv. II, c. x et xviii; Fabricius, *Bibl. gr.* tom. VII, p. 58. — On trouve deux Philoclès, tous deux poëtes tragiques, dont le plus ancien était neveu d'Eschyle; et un troisième, poëte comique, qu'Aristophane maltraite fort dans ses pièces. Fabricius, *Bibl. gr.* tom. I, pag. 686 et 782.

(2) Plusieurs auteurs anciens s'accordent à donner de grands éloges à Pisistrate. Hérodote, liv. I, c. lix, dit que, devenu maître d'Athènes, il régna sans troubler l'exercice des magistratures, et sans altérer les lois; qu'il mit le bon ordre dans la ville, et la gouverna sagement suivant ses usages. Cicéron, dans son troisième livre de *l'Orateur*, ch. xxxiv, le donne pour un des hommes les plus éloquents et les plus instruits de son siècle. Il lui attribue d'avoir le premier recueilli les poésies d'Homère, auparavant éparses et confuses, et de les avoir mises dans l'ordre où elles étaient au temps de Cicéron. Nous avons cependant vu, dans la *Vie de Lycurgue*, que ce législateur avait le premier rassemblé les poésies d'Homère, et les avait portées d'Ionie en Grèce. Diogène Laërce en fait honneur à Solon, qui, dit-il dans la vie de ce législateur, liv. I, seg. lvii, a plus fait pour la gloire d'Homère que Pisistrate. Enfin Platon, dans son *Hipparque*, l'attribue à Hipparque, fils de ce tyran. Mais il est possible d'accorder ces différentes opinions. Lycurgue aura pu faire un premier recueil de ces poésies; Solon y aura travaillé ensuite; et après lui Pisistrate leur aura donné un nouvel ordre, et aura été peut-être aidé par son fils Hipparque, qui, selon Élien, *Var. hist.* liv. VIII, ch. ii, les apporta le premier à Athènes.

(3) Plutarque citera dans cette vie plusieurs morceaux des poésies de Solon, qui attesteront cette faiblesse, si peu digne de la gravité d'un des sept sages de la Grèce, d'autant qu'il paraît l'avoir conservée jusque dans un âge fort avancé. L'expression poétique que Plutarque emploie ici est empruntée d'une tragédie de Sophocle, intitulée *les*

Trachinies, où ce poëte dit : Celui qui entreprend de résister à l'amour, et d'en venir aux mains avec lui comme un vaillant athlète, présume trop de ses forces.

(4) Solon, en défendant aux esclaves de se frotter à sec, leur interdisait les exercices du gymnase; l'une de ces défenses était renfermée dans l'autre. Les anciens, disent les éditeurs d'Amyot, appelaient sueur sèche celle que procurent des exercices violents, par opposition à celle que provoquent les bains et les étuves. Ils appelaient aussi onction sèche celle des athlètes, qui, après s'être frottés d'huile, se roulaient le corps dans la poussière.... Il est donc évident que cette disposition de la loi de Solon interdisait aux esclaves l'entrée des gymnases. Plutarque a raison de regarder la défense faite aux esclaves d'aimer les jeunes gens, comme une preuve de la faiblesse de Solon par rapport aux voluptés; car on ne peut douter qu'il ne s'agisse ici d'un amour criminel.

(5) Il y avait dans le Céramique, ou l'Académie, un autel de Prométhée, où commençait la course des flambeaux, qui se faisait trois fois l'année à Athènes : la première en l'honneur de Minerve, la seconde pour Vulcain, et la troisième à la fête de Prométhée. Les athlètes allumaient leurs flambeaux près de cet autel, et couraient vers la ville. Il fallait, pour remporter la victoire, conserver son flambeau allumé jusqu'à la fin de la course : le premier dont le flambeau s'éteignait cédait la place au suivant, le second au troisième, et ainsi de suite, à mesure que les flambeaux s'éteignaient. Si aucun des coureurs ne le conservait allumé pendant toute la course, le prix n'était pas adjugé. Pausanias, liv. I, c. XXX.

(6) Hermippus, historien de Smyrne, vivait sous Ptolémée Evergète, roi d'Egypte. Les anciens citent de lui plusieurs ouvrages historiques, et en particulier des *Vies des hommes célèbres par leur science*. On loue l'exactitude de ses recherches, *Voy*. Vossius, *de Hist. gr.* liv. I, c. XVI.

(7) C'est un vers d'Hésiode, tiré de son premier livre des *Travaux et des Jours*, vers 309. Ce poëte y dit :

La paresse est honteuse, et non pas le travail.

Le commerce que faisait Solon n'avait rien d'avilissant; c'était le commerce maritime, qui attirait même de la considération par les rapports honorables et utiles qu'il procurait.

(8) Dans les anciennes éditions grecques, Protus n'est pas écrit comme un nom propre; et les interprètes ont traduit ainsi ce passage : *le premier qui fonda Marseille*. Mais Plutarque avait sûrement nommé le chef de la colonie qui fonda Marseille, comme il nomme les autres personnages qu'il cite pour s'être livrés à un commerce honorable, afin de justifier celui qu'avait fait Solon; et il aurait été facile aux traducteurs de corriger le texte de Plutarque d'après Justin, qui, en racontant, dans son quarante-troisième livre, c. III, la fuite des Phocéens qui se dérobèrent à l'oppression des Perses, et allèrent fonder Marseille près de l'embouchure du Rhône, dit que Simus et Protis étaient les chefs de cette expédition. Il est probable que Plutarque avait aussi écrit Protis, et que ce nom, peu connu des copistes, aura été changé en celui de Protus, qui lui-même n'en étant pas plus connu comme nom propre, sera devenu, sous leur plume, un nom commun, que les éditeurs et les interprètes ont trop fidèlement copié sans soupçonner l'altération. Aristote, cité par Athénée, l. XIII, c. V, donne aussi le nom de Protis au chef des fondateurs de Marseille, et dit, dans sa *République des Massiliens* ou Marseillais, que, de son temps encore, il y avait à Marseille une famille des Protiades. Strabon, liv. IV, p. 270, parle assez au long de la fondation de cette ville par les Phocéens; mais il ne nomme pas les chefs de la colonie.

(9) Cet Hippocrate, différent du célèbre médecin, n'est point connu d'ailleurs. Plutarque ne dit pas quel commerce fit Thalès; mais il y a apparence qu'il fait allusion à ce que Diogène Laërce rapporte de ce premier des sept sages dans sa vie, liv. I, seg. XXVI. Ce philosophe, dit-il, voulant faire voir combien il est facile de s'enrichir, et ayant prévu qu'il y aurait une grande abondance d'olives, acheta d'avance toute la récolte des oliviers, qu'il vendit ensuite, et dont il retira des richesses considérables. L'huile était une des productions les plus communes de l'Attique, et on en transportait beaucoup de Grèce en Égypte.

(10) Plutarque regarde la politique comme une partie de la morale; Aristote, au contraire, dans ses *Grandes Morales*, liv. I, c. I, paraît faire de la morale une partie de la politique. Cette différence peut venir de la manière dont le fondateur du Lycée envisageait son sujet. Il considérait la politique, dans sa plus grande étendue, comme la science qui apprend aux hommes les règles de conduite qu'ils doivent suivre, et comme hommes, et comme citoyens. Sous ce rapport, la morale n'était qu'une branche de la politique; mais je crois que, dans l'ordre naturel, la morale embrasse tous les devoirs de l'homme, dans quelque pays et sous quelques lois qu'il vive; au lieu que la politique proprement dite ne prescrit aux hommes que les obligations que leur impose leur titre de citoyen. La politique n'est donc que l'espèce, et la morale est le genre. J'ajoute que la politique doit toujours être subordonnée à la morale, et en déduire tous les principes du gouvernement : vouloir l'en séparer pour en faire une science isolée, c'est détruire une association fondée sur la nature même; mais prétendre que la politique a d'autres principes que la morale, qu'elle peut, qu'elle doit même souvent suivre des routes contraires, c'est dénaturer toutes les idées; c'est faire de la politique, cette science si noble et si utile, l'art funeste de tromper et d'égarer les hommes.

(11) Le texte dit : Il était très simple et très *ancien*. La physique étant le résultat d'une longue suite d'observations et d'expériences, ne peut être que le fruit du temps. Les premiers donc qui s'en sont occupés n'ont pu y faire de grands progrès; et surtout ils ont dû se tromper sur les causes des phénomènes qu'ils observaient. Être ancien sur ces matières, c'était donc y être novice et peu instruit. On le voit dans ce que Plutarque cite ici de Solon. La neige et la grêle tombent bien de la nue; mais ce n'est pas proprement la nue, composée simplement de parties aqueuses, qui les enfante; c'est la nature des vapeurs et le degré de condensation qu'elles subissent dans la région de l'air où elles sont situées, qui les produisent. La foudre ne naît pas de l'éclair; l'éclair et la foudre sont une même chose; c'est la matière électrique enflammée par le frottement, et chassée avec rapidité vers la terre. Les vents sont une des causes qui agitent les flots de la mer; mais ils ne sont pas la seule cause de cette agitation. On pourrait dire, au reste, pour justifier Solon, que, parlant en poëte, il n'était pas tenu à l'exactitude rigoureuse d'un physicien. Aujourd'hui cependant cela ne suffirait pas pour excuser les erreurs d'un poëte en physique : quand on traite en vers d'une science, il faut la connaître assez pour n'en pas contredire les principes.

(12) Ce surnom venait d'un temple qu'Apollon avait sur l'Isménus, qui coulait au pied de Thèbes en Béotie.

(13) Anacharsis, Scythe de nation, et de la race royale, mérita par son savoir, par son esprit et par ses vertus, d'être mis au nombre des sept sages. Il alla à Athènes vers la quarante-septième olympiade, environ six cents ans avant J.-C. De retour dans sa patrie, il voulut changer les lois des Scythes, et leur faire adopter celles des Grecs; mais il fut tué à la chasse, d'un coup de flèche, par son frère.

(14) Cette prétention de Patécus, historien de la secte de Pythagore, fait soupçonner à Fabricius, *Bibl. græc.*,

tom. I, pag. 397, qu'il pouvait avoir composé des fables.

(15) Ce n'est pas proprement la vertu, comme habitude de l'ame, qui se perd par des maladies ou par des breuvages; il semble même que la raison seule peut ressentir cette influence des maux physiques. Plutarque donc ne doit entendre ici que l'exercice même de la vertu, qui est comme enchaîné et rendu nul par ces causes extérieures.

(16) C'était le costume d'un homme malade; car Platon, dans le troisième livre de sa *République*, met au nombre des ordonnances du médecin, de tenir sa tête couverte d'un chapeau.

(17) Périphémus n'est point connu d'ailleurs; Cychréus était roi de Salamine. Pausanias, liv. I, c. XXXVI, raconte que, dans un combat naval des Athéniens contre les Perses, les premiers virent un grand serpent sur un de leurs vaisseaux, et qu'Apollon, qu'ils envoyèrent consulter, leur répondit que c'était le héros Cychrée. Il avait un temple dans l'île de Salamine.

(18) Scirade était aussi le nom de toute l'île, qui l'avait pris d'un ancien héros nommé Scirus. Strabon, liv. IX, pag. 603.

(19) Strabon, qui rapporte ce fait à l'endroit cité dans la note précédente, le réfute par d'autres passages d'Homère, qui prouvent que la flotte d'Ajax était au dernier rang, à côté des vaisseaux des Thessaliens. Voyez *Iliade*, cant. XIII, v. 681. Pausanias, liv. I, c. XXXV, dit que Philéus, dont Plutarque va parler tout de suite, était petit-fils et non pas fils d'Ajax. Le bourg des Philéides, auquel il avait donné son nom, était dans la tribu Égéide.

(20) Diogène Laërce dit au contraire que l'usage des Athéniens était d'enterrer les morts le visage tourné vers le levant; mais ses commentateurs regardent cette assertion comme une erreur; d'autant qu'Élien, *Var. hist.* l. VII, c. XIX, est d'accord avec Plutarque. Il est vrai qu'il lui est contraire sur la manière dont les Mégariens enterraient leurs morts : il prétend que ce peuple les enterrait sans leur donner une posture déterminée, et comme cela se rencontrait.

(21) Cette différence venait de ce que les Athéniens, ayant un territoire étendu, pouvaient donner à chaque mort un tombeau séparé; au lieu que le territoire de Mégare étant fort étroit, les Mégariens étaient obligés de mettre trois ou quatre morts ensemble.

(22) L'ancienne Ionie ne comprenait que l'Attique; ainsi le surnom d'Ionienne, donné à l'île de Salamine, prouvait qu'elle avait originairement appartenu aux Athéniens

(23) Cirrha, anciennement nommée Crissa, sur le golfe de Corinthe, était éloignée de Delphes de soixante stades, environ deux lieues et demie. Ses habitants ayant fait une irruption sur le territoire de cette dernière ville, et commis plusieurs impiétés contre Apollon, les amphictyons déclarèrent la guerre à ces sacriléges, et en confièrent le soin à Clisthène, tyran de Sicyone. Ils firent aussi venir Solon d'Athènes, pour aider ce général de ses conseils. Ils allèrent d'abord consulter Apollon sur le succès de cette guerre; et le dieu leur répondit qu'ils ne se rendraient maîtres de Cirrha que lorsque les flots de la mer baigneraient son territoire. L'éloignement où la ville de Cirrha était de la mer rendait le sens de cet oracle difficile à entendre : mais Solon leva la difficulté, en proposant de consacrer à Apollon toutes les terres qui dépendaient de Cirrha, et qui s'étendaient jusqu'au golfe de Corinthe. Par ce moyen, les flots de la mer se trouvèrent baigner le territoire d'Apollon, et la ville fut prise. Les amphictyons punirent les Cirrhéens de leur impiété; et depuis ce temps-là leur ville devint l'arsenal de Delphes. Solon cependant ne s'en fia pas tellement à ce moyen, qu'il n'employât aussi la ruse. Il détourna le cours du Plistus, qui portait ses eaux dans la ville : mais les habitants ayant trouvé une ressource dans les citernes, qui leur fournissaient assez d'eau, Solon fit jeter une grande quantité de racines d'ellébore dans les eaux du Plistus; et lorsqu'il crut qu'elles étaient suffisamment imprégnées du suc de ses racines, il fit rentrer la rivière dans son premier lit. Les Cirrhéens, ayant bu de cette eau avec avidité, furent attaqués d'un dévoiement continuel qui les força d'abandonner la défense de leur ville, et elle tomba ainsi facilement au pouvoir des ennemis. Pausan., liv. X, c. XXXVII. Cet Évanthes de Samos, dont il est question plus bas, n'est point connu d'ailleurs. Il y a eu deux autres écrivains de ce nom; l'un de Cyzique, et l'autre de Milet. Athénée, liv. VII, c. XII, cite un hymne sur Glaucus, d'un Évanthes, poëte héroïque.

(24) Hérodote, liv. V, c. LXXI, rapporte ce fait plus abrégé; et Thucydide, liv. I, c. CXXVI, le raconte plus en détail et plus clairement que ces deux historiens. On peut en voir la traduction dans les notes de M. Larcher sur cet endroit d'Hérodote.

(25) Épiménide, selon Plutarque et Strabon, l. X, était né à Phestus en Crète. Diogène Laërce le fait natif de Gnosse dans cette même île, et fils de Phestius. C'est un des hommes les plus célèbres de l'antiquité, et sur le compte duquel on a débité le plus de fables. Tout le monde connait celle de son sommeil de cinquante ou même de cinquante-sept ans dans une caverne où il était entré pour se reposer des courses qu'il avait faites en cherchant une brebis que son père avait perdue : l'expiation d'Athènes est placée, par Suidas, à la quarante-quatrième olympiade, à la quarante-cinquième par Eusèbe, et à la quarante-sixième par Diogène Laërce, qui lui donne pour motif une peste qui ravageait cette ville, quoiqu'il rapporte aussi la cause que Plutarque en assigne. Suivant Diogène Laërce, les Athéniens, sur une réponse de la Pythie, envoyèrent chercher Épiménide en Crète par Nicias, pour venir purifier Athènes. Voici de quelle manière il le fit. Il prit des brebis blanches et des brebis noires, qu'il mena dans l'aréopage, d'où il les laissa aller en liberté, avec ordre aux prêtres qu'il avait chargés de les suivre qu'au premier endroit où elles se coucheraient, ils les immolassent à la divinité du lieu. De là vient, continue Diogène Laërce, qu'on voit encore aujourd'hui, dans les bourgs de l'Attique, des autels où ne sont pas inscrits les noms des dieux auxquels ils sont consacrés. En effet, dit un des commentateurs de cet écrivain, ces brebis étant immolées à l'honneur de la divinité du lieu où elles s'étaient arrêtées, on n'avait pas besoin d'inscrire sur l'autel le nom du dieu auquel on en faisait le sacrifice. Parmi les autels, qu'on croit avoir été dressés dans l'Attique à l'occasion de cette cérémonie expiatoire, et par Épiménide lui-même, saint Clément d'Alexandrie, *Protrept.*, p. 22, éd. d'Oxford, nomme ceux de la Calomnie et de l'Impudence. Diogène Laërce ajoute que les Athéniens, délivrés de la peste, décernèrent un talent à Épiménide, et un vaisseau pour le reconduire en Crète. Il refusa l'argent, et demanda seulement que les Athéniens fissent alliance avec les habitants de Gnosse, sa patrie; ce qui lui fut accordé. Il mourut peu de temps après son retour en Crète, âgé, selon les uns, de cent cinquante ou cent cinquante-sept ans, et, suivant les Crétois, de deux cent quatre-vingt-dix-neuf. On ne sait pas quelle est cette nymphe Balté, qu'on lui donnait pour mère; Diogène Laërce rapporte seulement, d'après un écrivain nommé Démétrius, que les nymphes lui donnaient une nourriture qu'il conservait dans une corne de bœuf, dont il ne prenait qu'une très petite quantité, sans qu'il se fît dans son corps aucune sécrétion, et que personne ne lui voyait jamais manger. Diogène Laërce, l. I, seg. 109-114. Plutarque, dans le *Banquet des sept Sages*, dit qu'Épiménide ne prenait qu'une simple bouchée d'une pâte nutritive qu'il composait lui-même, et qui lui suffisait pour toute la journée. Le sur-

nom de nouveau Curète lui venait peut-être, ou de ce qu'il avait composé un poëme de cinq mille vers sur la *Théogonie des Curètes et des Corybantes*, ou de ce qu'on le croyait aussi sage et aussi habile que les Curètes. Platon, qui, dans son troisième livre *des Lois*, parle d'Épiménide comme d'un génie supérieur, raconte qu'il avait prédit aux Athéniens que la flotte des Perses, qu'ils s'attendaient à voir entrer incessamment dans l'Attique, n'y viendrait que dans dix ans, et qu'après avoir souffert plus de maux qu'elle n'en aurait fait, elle s'en retournerait sans être venue à bout de ses desseins. Saint Clément d'Alexandrie, *Strom.* liv. V, p. 755, n'ayant pas bien pris le sens de ce passage de Platon, dit qu'Épiménide avait, par ses sacrifices, éloigné, pour plusieurs années, l'arrivée des Perses dans la Grèce.

Les anciens attribuent à Épiménide un grand nombre d'ouvrages. Outre le poëme sur les Curètes, dont je viens de parler, et qui lui a fait donner, ainsi qu'à Orphée, le surnom de Théologien, on cite de lui les *Argonautiques*, ou le *Voyage de Jason à Colchos*, en six mille cinq cents vers; un *poëme sur Minos et Rhadamanthe*, en trois mille vers; un *Traité sur les oracles*, d'où saint Jérôme, Socrate le Scolastique, liv. III, c. XVI, et Nicéphore, liv. X, c. XXVI, croient qu'est tiré le vers cité par saint Paul dans son épître à Tite, et dans lequel il reproche aux Crétois leur habitude du mensonge et de la paresse; un *Traité sur les mystères*; un autre *Poëme sur la manière de purifier les hommes, les maisons et les villes*; un ouvrage en prose sur *les Sacrifices*; un autre sur le *Gouvernement de Crète*, et enfin quelques lettres. Voyez Fabricius, *Bibl. gr.* tom. I, p. 36-38.

(26) Les femmes athéniennes avaient coutume, dans ces occasions, de se meurtrir et de se déchirer le visage, comme on le verra plus bas.

(27) Épiménide regardait, avec raison, la justice comme la base de la paix et de l'union, qui sont le plus ferme appui des états; il était persuadé aussi, avec autant de fondement, que rien n'assure plus la pratique de la justice et l'observation des lois, qu'une religion éclairée qui donne à l'amour des devoirs, des motifs bien plus forts que tous ceux que les lois humaines peuvent proposer.

(28) Épiménide prédit ici un événement qui n'arriva que près de trois cents ans après, la deuxième année de la cent quinzième olympiade. Nous verrons, dans la *Vie de Démosthène*, qu'Antipater, d'abord vaincu à Lamia, ville de Thessalie, par les Athéniens et leurs alliés, remporta ensuite sur eux, à Cranon, une victoire complète, et qu'il les obligea de recevoir dans la forteresse de Munychium une garnison macédonienne, qui les tint dans sa dépendance jusqu'à la deuxième année de la cent dix-huitième olympiade, où Antigonus et Démétrius son fils reprirent cette forteresse, et la rendirent aux Athéniens. Voy. Diodore de Sicile, liv. XVIII, c. XVIII, et liv. XX, c. XLV; et les *Fastes attiques* de Corsini, tom. IV, p. 52 et 67. Ce dernier événement est aussi rapporté par Plutarque dans les *Vies des dix Rhéteurs grecs*.

(29) Phanias d'Érèse ou Eresse, ville de l'île de Lesbos, avait été disciple d'Aristote, et était auteur de plusieurs ouvrages d'histoire et de physique.

(30) Cette maxime, prise à la lettre, consacrerait comme légitime l'entreprise la plus audacieuse et la plus injuste; celle d'asservir un peuple libre, sous prétexte de le rendre plus heureux, en couvrant ainsi d'un voile spécieux une usurpation criminelle. Mais la situation où se trouvait alors Solon pouvait modifier la maxime, et adoucir ce qu'elle présente d'odieux. Il ne s'agissait pas de s'emparer à force ouverte de l'autorité suprême, et de donner des fers aux Athéniens. La ville était partagée en plusieurs factions qui la livraient à l'anarchie; le vœu du peuple, exprimé par l'offre que faisaient à Solon les chefs de ces factions populaires, qui n'ont jamais d'autre volonté que celle des hommes qui les dirigent, ce vœu l'appelait à la royauté, comme le seul qui réunit toutes les qualités qui pouvaient lui mériter la confiance générale, et faire cesser les troubles qui exposaient Athènes à devenir la proie d'un usurpateur que son ambition et son audace auraient seules porté au pouvoir suprême. Solon n'avait donc besoin, pour régner, que de prendre l'autorité qu'on lui déférait. Faut-il attribuer le refus qu'il en fit à la vertu ou à la crainte? Les vers qu'on va lire de lui semblent prouver qu'il fut déterminé par le premier de ces motifs. Plutarque, dans son *Banquet des sept Sages*, fait dire par Thalès que jamais Solon ne montra plus de sagesse que lorsqu'il refusa la royauté. Mais la réponse qu'il fait à ses amis porterait à croire qu'il craignait les dangers du trône et l'inconstance du peuple; et les railleries qu'on fit de lui à cette occasion sont une preuve qu'on attribuait ce refus à son défaut de courage. Je n'ai pas besoin d'avertir que le mot tyrannie ne se prend pas, chez les anciens, dans l'acception odieuse qu'il a parmi nous; et qu'il désigne le plus souvent une autorité légitime, exercée avec autant de modération que de justice: les exemples que Plutarque va rapporter ne laissent point de doute à cet égard.

(31) Je n'ai rien trouvé sur ce Tinnondas, tyran d'Eubée: un des interprètes latins de Plutarque le nomme Tymonides, nom qui n'est pas plus connu. Pittacus, l'un des sept sages, fut forcé, dans sa vieillesse, de reprendre le timon des affaires qu'il avait quitté. Il y fut appelé par les suffrages unanimes de ses concitoyens; et ce fut à cette occasion qu'il prononça cette maxime rapportée par Plutarque, qu'*il est à charge d'être vertueux*. Aussi, après avoir terminé, par sa sagesse et son autorité, les séditions dont Mitylène était agitée, et avoir rétabli le calme parmi ses habitants, il se démit volontairement du pouvoir, et rentra dans une condition privée, beaucoup plus analogue à ses goûts. Le nom de tyran que les anciens lui donnent, malgré le vœu unanime des Mityléniens qui l'avait porté au rang suprême, justifie l'interprétation que j'ai donnée du mot tyrannie dans la note précédente.

(32) On ignore l'époque précise où cet historien a vécu. Il avait composé des *Mémoires sur l'Attique*, cités par Pausanias, liv. VI, c. VII.

(33) Le terme grec dont Plutarque et Diogène Laërce se sont servis pour exprimer cette ordonnance de Solon, est formé de deux mots, qui signifient *décharge d'un poids*. C'était, suivant Méris dans ses *Atticismes*, une expression propre aux Attiques; les autres Grecs disaient *abolition des dettes*. Suidas, en expliquant le premier mot, dit que c'était la coutume à Athènes que les débiteurs qui ne pouvaient pas payer leurs créanciers fussent réduits à l'esclavage; quand ils s'étaient acquittés, on leur rendait la liberté, et ils secouaient en quelque sorte, de dessus leurs épaules, un pesant fardeau. Hésychius lui donne la même étymologie. La mine attique, comme je l'ai dit dans ma *Préface*, était un poids, et non pas une monnaie; la drachme était la monnaie courante des Grecs; et, avec plusiers savants modernes, entre autres MM. Dupuy et Barthélemy, j'en ai fixé la valeur à dix-huit sous. Ainsi la mine ou les cent drachmes valaient quatre-vingt-dix livres. Par cette opération, le prix de la monnaie, dit M. Dacier, fut tout-à-coup augmenté de plus d'un quart. Solon diminua de cette quantité le poids de la drachme, et lui conserva le même prix; par-là les débiteurs payaient les mêmes sommes en valeur courante; mais ils donnaient beaucoup moins en poids et en valeur réelle. Afin que cette réformation tournât au profit des particuliers, toute leur monnaie était refondue pour leur propre compte; ils payaient seulement, pour les ouvriers et pour le coin de la république, quatre pour cent. Ce que Plutarque ajoute, que les débiteurs gagnèrent beaucoup sans rien faire perdre à leurs créanciers, se trouva vrai, parceque la monnaie demeura fixée sur le pied où Solon

l'avait mise : la mine fut toujours de cent drachmes; et comme il n'y eut depuis aucune diminution, les créanciers ne perdirent rien, tandis que les débiteurs gagnèrent beaucoup.

(34) En Grèce, les propriétaires qui avaient engagé pour dettes leurs terres ou leurs maisons, étaient obligés de mettre des écriteaux qui marquaient les sommes pour lesquelles ces biens étaient hypothéqués. Voy. Démosthène, *Or. cont. Onet. secunda*, et *Orat. cont. Spudium*. Voyez aussi Harpocration, v. Οϱος.

(35) C'est-à-dire *abolisseurs de dettes*. C'était une allusion au nom de Cécropides, qu'on donnait aux Athéniens, comme descendants de Cécrops, leur premier roi. Polyzelus de Rhodes avait écrit l'histoire de cette île; on ignore dans quel temps il a vécu.

(36) On a vu, au commencement de cette Vie, que Solon était d'une des plus illustres maisons d'Athènes; que par son père il descendait du roi Codrus. Ce que Plutarque dit ici ne peut donc s'entendre que de la condition à laquelle la famille de Solon avait été réduite par défaut de fortune; car dans le même endroit, en parlant de sa noblesse, il observe que son père était un homme de peu de crédit et d'une fortune médiocre. Aristote, liv. IV de ses *Politiques*, c. XI, dit aussi que Solon était de la classe moyenne des citoyens; et il remarque que c'est ordinairement de cette classe que sortent les bons législateurs.

(37) Dracon, qui fut archonte d'Athènes la quatrième année de la trente-neuvième olympiade, donna ses lois aux Athéniens la même année; elles portaient l'empreinte de son caractère et de ses mœurs, qui avaient été toujours très sévères : leur extrême rigueur les fit bientôt négliger. Suivant Aulu-Gelle, liv. XI, c. XVIII, elles tombèrent en désuétude; et Solon finit par les abroger. Dracon était d'ailleurs, au jugement de ce même écrivain, un homme de bien, d'une grande prudence, et rempli de lumières; mais son zèle l'avait égaré dans les peines qu'il avait établies. Il est sans doute des crimes qui exigent de la sévérité, et c'est le seul moyen de contenir la multitude : mais une législation exagérée dans les châtiments, et qui ne met aucune différence entre des fautes légères et des crimes odieux, ne peut que rendre les hommes atroces, et les porter aux plus grands forfaits. Démade, orateur d'Athènes, vivait sous les rois Philippe et Alexandre.

(38) Nous avons dit, dans la Préface, que la médimne était une mesure de grains égale à quatre boisseaux, mesure de Paris; et le boisseau pèse de vingt-une à vingt-deux livres. Nous verrons plus bas que, du temps de Solon, la médimne de blé ne valait que deux drachmes, c'est-à-dire environ une livre seize sous. Le prix des denrées augmenta successivement; et, du temps de Démosthène, la médimne de blé était montée à cinq drachmes, et valait quatre livres dix sous de notre monnaie. Un bœuf de la première qualité, qui ne coûtait anciennement que cinq drachmes, était de quatre-vingts sous Démosthène; un mouton, au lieu d'une drachme, en coûtait seize. Ces prix haussaient dans les temps de disette; et la médimne de froment montait quelquefois de cinq drachmes à seize. Dans le prix ordinaire, notre setier de blé aurait valu environ treize livres de notre monnaie. Voyez le *Voyage d'Anacharsis*.

(39) M. Dacier croit que ce nom leur venait de ce qu'ils tenaient le milieu entre les chevaliers et les thètes, qui étaient au dernier rang; comme, dans les vaisseaux, les rameurs du milieu étaient appelés zeugites, parce qu'ils étaient entre les thranites assis à la poupe, et les thalamites qui occupaient la proue. Corsini, dans ses *Fastes attiques*, le fait venir de *jugum*, joug, et croit que les citoyens compris dans cette troisième classe étaient ainsi nommés parcequ'ils pouvaient entretenir de ces animaux qu'on met au joug. Il le prouve par un passage de Pollux, liv. VIII, c. X, CXXXII, où cet auteur dit que ceux qui nourrissaient des bêtes de somme qu'on attelait au joug payaient le tribut appelé *jugale*. Pollux dit au même endroit que la première classe payait au trésor public un talent d'impôt, environ cinq mille livres; la seconde un demi-talent; la troisième dix mines, environ neuf cents livres; et que les thètes ou mercenaires, ainsi nommés sans doute parceque cette quatrième classe n'était formée que d'artisans et d'ouvriers, ne payaient aucun impôt. Il est vrai que, comme le dit Plutarque, ils n'avaient pas le droit d'entrer dans les magistratures; mais celui que Solon leur conféra, de voter dans les jugements, leur donna une très grande influence, et rendit le gouvernement trop populaire, ainsi que plusieurs anciens l'ont reproché à ce législateur, en particulier Plutarque lui-même, *Traité de l'amour fraternel*; et Aristote, *Polit.*, liv. II, c. X, où il dit que les vils flatteurs de la multitude, en augmentant à l'excès le pouvoir du peuple, firent dégénérer le gouvernement en une démocratie sans bornes.

(40) On ne sait pas précisément à quelle époque l'aréopage a été institué. Plutarque, qui semble assurer un peu plus bas que, suivant l'opinion commune de son temps, Solon en avait été le fondateur, convient tout de suite qu'à examiner attentivement la huitième loi de ce législateur, il paraît que ce tribunal existait avant lui; ce que suppose une exception exprimée dans cette loi. Il est vrai qu'il s'efforce de concilier cette exception avec l'opinion qu'il a d'abord établie : mais il est clair, par les termes mêmes de la loi, que l'aréopage était établi avant que Solon fût archonte; et que, d'un autre côté, il est constant qu'il n'avait pu faire aucun changement dans la police d'Athènes, ni, à plus forte raison, un établissement de cette importance, avant que d'avoir acquis, par la qualité d'archonte, le droit de la gouverner. D'ailleurs, suivant Aristote, dans ses *Politiques*, liv. II, c. X, il paraît que Solon ne changea rien à ce qui subsistait avant lui. En effet, Pausanias, liv. IV, c. V, nous parle d'un Policharès qu'on voulait traduire devant l'aréopage, parcequ'il paraissait que ce tribunal jugeait des meurtres depuis long-temps. Ce fait est arrivé cent quarante-un ans avant Solon. Voy. *Acad. des Inscript.*, tom. VI, p. 177.

Le nombre des juges de ce tribunal n'était pas fixé; nous verrons bientôt que les archontes, qui étaient au nombre de neuf, le devenaient de droit en sortant de charge, après avoir rendu compte de leur administration. L'aréopage, comme on le voit dans l'*Oraison* de Démosthène *contre Aristocratès*, et dans Pollux, liv. VIII, c. X, n° 117, connaissait des meurtres, des blessures faites de propos délibéré, des incendies, des empoisonnements, enfin de ce qui concernait la religion; et ce fut par cette raison qu'on traduisit Socrate à ce tribunal. Voyez, pour de plus grands détails sur cette matière, la *Dissertation de Meursius*. Le second conseil, dont parle ensuite Plutarque, fut augmenté de cent membres par Clisthène, après qu'il eut chassé les Pisistratides, et il devint le conseil des cinq cents : il se nommait Héliée. Il en a été déja question dans la *Vie de Thésée*, à la note (26). Pollux, liv. VIII, c. X, CXXIII, dit que lorsqu'on le jugeait nécessaire, on joignait cinq cents nouveaux juges à ces premiers, et qu'on en portait même quelquefois le nombre à quinze cents. Chaque juge avait deux boules, dont l'une était percée. On plaçait devant eux deux urnes; l'une d'airain et l'autre de bois : celle-ci était pour condamner, la première pour absoudre; celle d'airain avait un couvercle percé d'un trou assez grand pour recevoir une des deux boules qu'on donnait aux juges. La place publique où ils s'assemblaient était entourée de cordes dans un diamètre de cinquante pieds; et cette enceinte était gardée par des officiers publics qui en défendaient l'entrée à tous ceux dont la présence n'y était pas nécessaire.

(41) Les éphètes étaient des juges institués par Dracon,

qui les avait pris dans les meilleures familles; ils jugeaient les causes de meurtres, et siégeaient dans cinq tribunaux : dans l'aréopage, le palladium, le prytanée, le delphinium, et un cinquième appelé le puits ou le gouffre, qui, selon Pausanias, liv. I, c. XXVIII, était situé dans la partie maritime du Pirée, et où les bannis, qui, avant de partir pour leur exil, étaient accusés d'un nouveau crime, plaidaient leur cause de dessus un vaisseau, devant les juges assis sur le rivage : ce fut Teucer, dit cet auteur, qui se défendit le premier à ce tribunal contre l'accusation du meurtre d'Ajax, dont on l'avait chargé. Les éphètes étaient au nombre de cinquante-un, selon Pollux, et de quatre-vingts, qui ne devaient pas avoir moins de cinquante ans, selon Suidas, qui ajoute, voce *Epi Palladio*, que leur nom venait de ce que, dans une dispute qui s'éleva entre Agamemnon et Démophon au sujet du palladium, on choisit, pour juger ce différend, cinquante Athéniens et autant d'Argiens, et que les deux parties s'en rapportèrent de concert à leur jugement. Pollux dérive leur nom du transport que Dracon leur fit du droit de juger les meurtres, lequel appartenait auparavant au second des archontes, qui portait le nom de roi. Pollux, liv. VIII, c. x, cxxv.

(42) Plutarque a déjà parlé plusieurs fois de cette loi. Dans son *Traité sur les délais de la justice divine*, il dit, sans en donner de raison, que rien ne paraît plus absurde que cette loi : mais dans ses *Préceptes politiques*, en approuvant assez généralement les lois de Solon, il observe qu'on a de la peine à comprendre par quel motif ce législateur a ordonné que tout citoyen qui n'aurait pas pris parti dans une sédition fût noté d'infamie. « Dans un » corps politique, ajoute-t-il, travaillé d'une sédition qui » n'est pas de nature à causer son entière destruction, et » qui doit bientôt s'apaiser, il faut que la partie saine des » citoyens s'unisse fortement et ne se sépare jamais. Tout » ce qu'il y a de gens sages va se réunir à eux, et leur » exemple influe sur les esprits malades... C'est alors qu'il » faut chercher à concilier les deux partis, sans en adopter » aucun. Par ce moyen, ni l'un ni l'autre ne vous regar» deront comme indifférent, parceque vous ne les offense» rez pas : ils vous croiront également porté pour les deux, » et disposé à les secourir. » Ici il s'explique davantage sur le motif que Solon avait eu de faire cette loi; il lui suppose des vues très raisonnables que Montesquieu a encore développées dans son *Esprit des Lois*, liv. XXIX, c. III. « La » loi de Solon, dit-il, qui déclarait infâmes tous ceux qui, » dans une sédition, ne prendraient aucun parti, a paru » bien extraordinaire. Mais il faut faire attention aux cir» constances dans lesquelles la Grèce se trouvait pour lors. » Elle était partagée en de très petits états; il était à crain» dre que, dans une république travaillée par des dissen» sions civiles, les gens les plus prudents ne se missent à » couvert, et que par-là les choses ne fussent portées à » l'extrême. Dans les séditions qui arrivaient dans ces pe» tits états, le gros de la cité entrait dans la querelle, ou » la faisait... Dans ce cas, il est naturel de rappeler les sé» ditieux au gros des citoyens, non pas le gros des citoyens » aux séditieux.... C'est ainsi que la fermentation d'une » liqueur peut être arrêtée par une seule goutte d'une » autre. »

(43) Plutarque a cité cette loi dans ses *Preceptes de mariage*, et il ajoute qu'elle lui paraît signifier qu'une épouse doit, avant tout, mettre dans ses paroles beaucoup de charme et d'agrément. M. Dacier en donne une autre raison : il croit que cette loi faisait entendre aux époux qu'ils devaient veiller à la conservation l'un de l'autre; le coing ayant la vertu, selon une ancienne opinion populaire, d'émousser la force de tous les poisons, et de les rendre inutiles. Les anciens estimaient beaucoup le coing pour son odeur et ses bons effets. Voyez Pline, liv. XV, c. XI, et liv. XXIII, c. VI.

(44) C'est-à-dire dans tous ceux où l'on n'épousait pas de filles uniques; car il n'y avait que celles-ci que la loi autorisât le plus proche parent à épouser; sans doute afin que les biens ne passassent pas dans une famille étrangère.

(45) Philoctète, l'ami et le compagnon d'Hercule, avait hérité de ses flèches, qui étaient teintes du sang venimeux de l'hydre de Lerne. Une de ces flèches lui étant tombée sur le pied, la plaie rendit tant de puanteur, que les Grecs furent obligés de le laisser dans l'île de Lemnos, où il souffrait des douleurs incroyables. Le besoin qu'on avait de ces flèches, dont il était le maître, fit députer vers lui, et on obtint qu'il allât au siége de Troie, cette ville ne pouvant être prise si on n'avait les flèches d'Hercule. Sophocle a fait une tragédie sur ce sujet.

(46) Cela faisait quatre livres dix sous de notre monnaie. Ces deux lois, et les raisons sur lesquelles Solon les avait fondées, sont remarquables, et font honneur à sa sagesse. Démosthène, dans son *Oraison contre Leptine*, ajoute à la première de ces lois une circonstance dont Plutarque ne parle pas. Solon défendait de dire du mal des morts, quand même on serait exposé aux injures de leurs enfants; c'était porter encore bien plus loin ce respect religieux.

(47) Démosthène a rapporté cette loi dans sa seconde *Oraison contre Stephanus*. Il dit que Solon avait permis aux véritables citoyens de disposer de leurs biens comme ils voudraient, à moins qu'ils n'eussent des enfants mâles, nés de légitime mariage; qu'ils n'eussent l'esprit aliéné, ou affaibli par la vieillesse, par des breuvages, par des maladies, ou qu'ils n'eussent été séduits par les caresses d'une femme, ou par quelqu'une des choses que les lois défendent, ou enfin violentés par quelque nécessité ou par la prison. Malgré l'estime qu'on a eue pour cette loi, M. Dacier la trouve injuste, et préjudiciable à l'état; injuste en ce qu'elle privait les filles du droit qu'elles ont naturellement aux biens paternels; préjudiciable à l'état, en ce qu'elle tendait à détruire l'égalité, un même homme pouvant recevoir plusieurs successions de ses amis, et par conséquent s'enrichir plus qu'il n'était convenable. Solon donnait à l'amitié, non seulement aux dépens du sang, mais encore aux dépens de la raison et de la bonne politique. Plutarque, dans la *Vie d'Agis et de Cléomène*, rapporte qu'un éphore nommé Épitadès, long-temps après Solon, ayant eu quelque différend avec son fils, fit à Sparte, pour se venger, une loi encore plus sévère; car il permit à tout homme de disposer de sa maison et de son bien, et de les donner de son vivant, ou de les laisser par testament, après sa mort, à qui il voudrait. Plutarque fait bien voir quel jugement il portait de cette loi, et le tort qu'elle fit à Sparte, en disant qu'elle ruina un très bel établissement, celui qui assurait la conservation des héritages dans les familles, et qu'elle acheva de saper le plus sûr fondement de leur police, en détruisant l'égalité. Platon a aussi condamné cette loi, *de Leg.*, liv. XI; mais Démosthène, *ibid.*, la justifie par les restrictions que Solon y mit, et par l'objet qu'il s'était proposé. Il eut en vue d'exciter les soins et les attentions parmi les parents; et d'ailleurs, suivant Petitus, *Leg. Att.*, p. 479, lorsqu'un Athénien appelait un étranger à sa succession, il l'adoptait en même temps. Voyez le *Voyage d'Anacharsis*.

(48) Il fallait six oboles pour faire une drachme; l'obole valait donc trois sous de notre monnaie. La coudée était d'un pied et demi. Le mot du texte que j'ai rendu par corbeille désigne proprement cette espèce de corbeille que des vierges choisies dans les premières familles portaient dans les sacrifices; d'où on les appelait canéphores. Le flambeau qui précédait les Athéniennes lorsqu'elles sortaient la nuit servait à éclairer toutes leurs démarches.

(49) On a vu, c. XV de cette *Vie*, que lorsque Épiménide vint à Athènes pour purifier la ville du crime Cylonien, il enseigna aux femmes athéniennes certains sacri-

fices qu'il substitua à des pratiques superstitieuses, à des coutumes barbares: c'est sans doute celles dont il est question ici; et d'après cela, il y a tout lieu de croire que cette ordonnance venait d'Épiménide, puisque Plutarque a dit qu'il avait aidé Solon à rédiger ses lois. Les Romains avaient emprunté cette loi de Solon; elle se trouve dans les Douze Tables.

(50) La première partie de cette loi se voit aussi dans les Douze Tables: « Qu'on y diminue, y est-il dit, la dé» pense des funérailles, et qu'on ne jette sur le mort que » trois robes bordées de pourpre. » Les parents pouvaient aller visiter les tombeaux de leurs proches aussi souvent qu'ils voulaient; et cet usage était regardé comme pieux: mais il n'était pas permis à tous les autres d'y aller après le jour et l'heure du convoi, parcequ'on pouvait croire qu'ils y allaient pour violer la sainteté des tombeaux, et pour ramasser les ossements, dont on se servait dans les sortiléges.

(51) La peine que Dracon avait prononcée contre les gens oisifs était la mort; et Valère Maxime, liv. II, c. VI, dit qu'il avait emprunté cette loi de l'Égypte. Solon en adoucit la rigueur, et commua la peine de mort en celle de l'infamie, envers ceux qui y avaient contrevenu trois fois: ceux qui n'y avaient manqué qu'une fois étaient condamnés à une amende de cent drachmes (quatre-vingt-dix livres de notre monnaie). Tous les auteurs cependant ne s'accordent pas sur la peine de mort infligée par Dracon aux gens oisifs: Pollux, liv. VIII, c. VI, XLII, prétend qu'ils n'encouraient que l'infamie. Diphilus, cité par Athénée, liv. VI, c. III, parle d'une loi à peu près semblable en vigueur à Corinthe. « Il y a, dit-il, dans cette ville, une » loi suivant laquelle, si l'on voit quelqu'un vivre avec » splendeur, on lui demande d'où il tire de quoi fournir » à sa dépense... Si un homme sans biens vit magnifique» ment, on le livre au bourreau. Il n'est pas possible, en » effet, qu'un tel homme puisse vivre sans faire de mal. Il » faut nécessairement qu'il vole la nuit les passants, qu'il » perce le mur d'une maison... On fait bien de purger un » état de pareilles pestes. » Voy. l'*Hérodote* de M. Larcher, tom. II, p. 515 et 516, première édit.

(52) Dracon avait condamné les adultères à la peine de mort; mais Solon ne voulut pas qu'on fût assujetti aux formalités de la justice, et donna la permission de tuer ceux qu'on y surprenait. Cette loi est non seulement trop sévère, mais encore injuste et contraire à la saine politique, en ce qu'elle autorise les vengeances particulières qu'une sage législation doit toujours proscrire. C'est parcequ'on a senti qu'un homme qui venge lui-même ses offenses, est toujours exposé à passer les bornes d'une juste modération, que la loi s'est chargée d'exercer publiquement cette vengeance. L'ordonnance de Solon avait sans doute pour motif de faire respecter, par la crainte d'un châtiment si prompt, la sainteté du mariage, à ceux qui ne sauraient y être portés par le seul amour de l'ordre. La loi qui dispensait de l'obligation de nourrir leur père les enfants nés d'une courtisane, devait être fondée sur le même motif. En général, les législateurs anciens, pénétrés de la dignité du lien conjugal, ont appliqué tous leurs soins à la maintenir.

(53) Voyez ce que nous avons dit, note (38), sur les divers prix des denrées à Athènes. Il paraît, d'après Diogène Laërce, liv. I, seg. LV, que Solon diminua la valeur des prix que l'on décernait aux vainqueurs dans les jeux. Il trouvait honteux que l'on prodiguât à des athlètes des récompenses qu'il était bien plus juste de destiner à élever les enfants de ceux qui mouraient dans les combats, afin de les animer à suivre l'exemple de leurs pères. Au commencement, le prix de ceux qui avaient remporté la victoire dans ces jeux n'était qu'une branche d'olivier pour les jeux olympiques, et une palme pour les jeux isthmiques. Euryloque fut le premier qui changea cet usage si noble, et qui donna pour prix de l'argent.

(54) Les noms des anciennes tribus d'Athènes ont varié en divers temps. Sous Cécrops, dit Pollux, l. VIII, c. IX, CIX, elles s'appelèrent Cécropis, Autochton, Actéa et Paralia. Sous Cranaüs, elles furent nommées Cranaïs, Atthis, Mésogée et Diacris. Sous Erichthonius, elles prirent les noms de Dias, d'Athénaïs, de Posidanias et d'Ephestias. Enfin, sous Érechthée, on les appela les Géléontes, les Égicores, les Argades et les Oplites; noms qu'elles tirèrent, suivant Hérodote, liv. V, c. LXVI, et Euripide, *in Ione*, v. 1576, de ceux des quatre fils d'Ion. Pollux, *ibid.*, et Étienne de Byzance, voce *Aigiocoreos*, sont aussi de ce sentiment. Strabon, liv. VII, croit, comme Plutarque, qu'Ion avait partagé les Athéniens en tribus, suivant leurs différentes occupations, et leur avait donné des noms analogues. Il peut se faire que le partage en quatre tribus soit antérieur à la naissance des fils d'Ion, et que ce prince, voulant illustrer ces tribus, ait donné leurs noms à ses enfants. Les auteurs ne s'accordent pas sur la signification de ces noms; les sentiments même sont partagés sur la manière dont il faut écrire le troisième, qui, dans Plutarque, est *Téléontes*, et dans Hérodote *Geléontes*. Le marbre de Cyzique, rapporté par M. le comte de Caylus, *Antiquités Égyptiennes*, etc., tom. II, pag. 204, décide en faveur de Géléontes. On sait avec quelle scrupuleuse attention les colonies conservaient les usages de leurs métropoles. Or, Cyzique était une colonie de Milet, et Milet en était une d'Athènes. Il n'est donc pas étonnant de trouver à Cyzique le nom des quatre anciennes tribus de cette dernière ville. Mais que signifie ce terme de Géléontes? Plutarque, qui les nomme Téléontes, dit que ce sont les laboureurs. Comment Téléon peut-il signifier un laboureur? Ce nom convient aux familles illustres dans lesquelles on choisissait les magistrats; Géléontes, qui paraît le terme ancien, ne vient pas de *gé*, la terre, comme on pourrait le soupçonner. Cette tribu était la première et la plus illustre, tant à Cyzique qu'à Athènes. On disait anciennement, au rapport d'Hésychius, *gelein*, pour *splendere*; *gelan*, qui signifie *rire*, se prenait dans la même acception. Les Latins disaient aussi *renidere* pour *briller*; Horace l'emploie en ce sens dans ses Odes, liv. II, ode XV. Ainsi les Géléontes peuvent se rendre par *spendidi*, les familles illustres, et sont par conséquent les mêmes que les Téléontes. Un des fils d'Ion est appelé Télon par Apollonius de Rhodes, l. I, v. 96. Les Oplites, ou Oplètes, sont certainement les gens de guerre. Les Ergades, ou Argades, sont les ouvriers. Les Égicores avaient soin des troupeaux, selon Plutarque; mais, suivant Strabon, c'étaient les prêtres; ce dernier sentiment paraît préférable; d'autant qu'Euripide, *in Ione*, v. 1580, fait dire à Minerve que les Égicores prendront leur nom de son égide; ce qui semble avoir plus de rapport à la religion qu'au soin des troupeaux. D'ailleurs on sait qu'Ion changea les mœurs agrestes des Athéniens, comme Plutarque le dit dans son *Traité contre Colotes*, et qu'il porta ce peuple aux cérémonies religieuses, de même que Numa le fit dans la suite à l'égard des Romains. Ces tribus ayant été partagées en dix par Clisthènes, on leur donna, comme le dit Corsini, d'après Démosthène, *Fast. att.*, tom. I, dissert. XIV, les noms d'Érechthéide, d'Égéide, de Pandionide, de Léontide, d'Acamantide, d'Énéide, de Cécropide, d'Hippothoontide, d'Éantide et d'Antiochide. On ajouta dans la suite deux autres tribus, l'Antigonide et la Démétriade, dont on changea les noms en ceux d'Attalide et de Ptolémaïde. *Voy.* M. Larcher, dont j'ai emprunté la très grande partie de cette note; trad. d'Hérod., t. IV, pag. 273-276, première édit.

(55) Il y a dans le texte, *des rivières qui coulent toujours*; ce qui donne à entendre que celles de l'Attique étaient quelquefois à sec. Strabon, liv. IX, le dit en par-

ticulier du Céphise, qui avait souvent la rapidité d'un torrent, et manquait absolument d'eau pendant l'été; ce qui, suivant le même auteur, faisait dire à Callimaque, dans son *Catalogue des fleuves d'Europe*, qu'il ne pourrait s'empêcher de rire, si quelque poëte osait écrire que les filles des Athéniens puisaient des eaux pures dans le fleuve de l'Éridan (autre fleuve de l'Attique), tandis que les animaux même n'en peuvent boire. En général, c'était un pays sec et un terrain aride, comme Plutarque l'a déja dit; cependant elle n'était pas absolument dénuée de sources d'eau vive. Platon, dans son *Phèdre*, parle d'une fontaine très limpide, d'où coulait une eau extrêmement fraîche, qui sortait de dessous un platane, et rendait ce lieu très agréable. Strabon lui-même remarque qu'il y avait une source de bonne eau à la porte de Diocharès, près du Lycée; et qu'anciennement on avait bâti près de là une fontaine qui fournissait en abondance d'excellente eau.

(56) Cela faisait environ cinq cents toises; c'était la course que fournissait un cheval dans les jeux olympiques.

(57) Cette cruche de six pots, disent les éditeurs d'Amyot, contenait vingt-une pintes d'eau, mesure de Paris. Les deux cruches font quarante-deux pintes. C'est la quantité d'eau que, dans les calculs économiques, on suppose nécessaire pour l'entretien d'un ménage.

(58) Les oliviers étaient fort communs dans l'Attique; ainsi on pouvait, sans inconvénient, en permettre l'exportation : les autres fruits y étaient rares, et devaient être conservés dans le pays, pour servir à la nourriture de ses habitants.

(59) Ce mot signifie, *qui dénoncent les figues* : on l'a depuis appliqué à tous les délateurs; et il a servi enfin à désigner les calomniateurs.

(60) Les Romains reçurent cette loi dans leurs Douze Tables : « Si une bête, y est-il dit, a fait du dommage, que » le maître le répare; qu'il la donne pour la peine. » Il y a apparence que celui à qui on la livrait était obligé de lui laisser au cou ce billot de quatre coudées, pour l'empêcher de courir, et en même temps pour avertir les passants que c'était une bête dangereuse.

(61) La difficulté qu'on trouvait à cette loi venait sans doute de ce qu'on pouvait croire que Solon avait voulu exclure les étrangers du droit de bourgeoisie. Ceux qui étaient dans cette opinion ne manquaient pas, pour la soutenir, de raisons plausibles; car, quelle apparence que Solon eût choisi des criminels et des bannis pour en faire des citoyens? Ne permettre que l'admission de ceux-là, c'était dire, ce semble, qu'il n'en fallait recevoir d'aucune espèce. Quelle sûreté, en effet, et quelle fidélité pouvait-on attendre de gens que leur patrie n'avait pu souffrir, ou qui n'avaient pu souffrir leur patrie?

(62) Le nom de *parasite*, devenu si odieux dans les derniers temps, avait été d'abord, suivant Athénée, liv. VI, c. VI, honorable et saint. Il signifiait proprement alors un homme prompt et toujours prêt à agir; ensuite il exprima un commensal de la table des sacrifices. Il y avait même un *collège de parasites*, auquel on se faisait honneur d'être agrégé; ils étaient chargés de choisir et de marquer les blés destinés pour les offrandes sacrées. Ils avaient à peu près les mêmes fonctions que les officiers nommés par les Romains *épulones*, lesquels, suivant Festus, tiraient leur nom du soin qu'ils avaient de régler les repas, *epulas*, qu'on dressait pour Jupiter et pour les autres dieux. Solon donc avait ordonné que chaque tribu ferait tous les mois un sacrifice, qui serait suivi d'un repas public auquel les Athéniens de la même tribu seraient obligés d'assister tour-à-tour. Ceux qui, nommés pour cela, manquaient de s'y trouver, étaient déférés au conseil, et obligés de rendre compte de leur conduite.

(63) L'auteur de l'*Étymologicon*, copié par Suidas, dit que les cyrbes étaient des tables sur lesquelles on inscrivait les fêtes des dieux; et que leur nom venait de *krupto*, verbe grec qui signifie *cacher*, parceque les sacrifices qu'on faisait aux dieux ne devaient pas être divulgués. Il dit aussi qu'Asclépiade, d'après Phanias d'Éphèse, fait venir ce nom de celui d'un certain Cyrbis qui avait réglé les lois et les usages des sacrifices. D'autres le tiraient des deux mots grecs *Kuroo* et *Bios*, *établir, sanctionner* les lois de la vie. Ératosthène disait que les cyrbes étaient de forme triangulaire; Aristophane leur donnait, comme Plutarque, celle d'essieux; mais avec cette différence que les essieux contenaient les lois civiles, et que les ordonnances relatives aux sacrifices étaient écrites sur les cyrbes. Les uns et les autres représentaient une espèce de buffet, de la hauteur d'un homme, auquel étaient adaptés des bois carrés, dont les côtés étaient larges et remplis d'écriture. On y avait attaché des agrafes de fer, par le moyen desquelles ceux qui voulaient lire les lois pouvaient aisément faire tourner les essieux et les cyrbes. Cela donna lieu à l'expression proverbiale, *les cyrbes de maux*, parceque les lois écrites sur ces tables contenaient les peines portées contre les criminels; on l'appliquait aux hommes connus pour de grands scélérats. Voyez l'*Etymologicon* et Suidas, voce *Kurbeis*. Les vers du poëte comique Cratinus, rapportés ensuite par Plutarque, font entendre que, de son temps, les lois de Solon étaient méprisées, et qu'on faisait du feu des rouleaux sur lesquels elles étaient écrites. Cratinus vivait du temps de Périclès, environ cent cinquante ans après Solon.

(64) Les magistrats ou archontes d'Athènes étaient au nombre de neuf : le premier s'appelait l'archonte *éponyme*, parcequ'il donnait son nom à l'année; le second portait le nom de *roi*, et le troisième celui de *polémarque*. Les six autres étaient nommés *thesmothètes*, ou *préposés aux lois*: ils en avaient l'intendance, et étaient chargés d'en expliquer le sens, de concilier les contradictions qu'elles pouvaient renfermer, de remettre en vigueur celles qui étaient négligées ou tombées en désuétude; enfin, ils jugeaient les criminels, et les condamnaient à mort. Tous ces magistrats, avant d'être nommés, étaient assujettis à un examen sévère: on s'informait s'ils descendaient, au moins depuis trois générations, d'un père et d'une mère athéniens; de quel peuple ils étaient originaires; s'ils honoraient, dans l'intérieur de leurs maisons, Apollon et Jupiter; s'ils traitaient leurs parents avec respect; s'ils avaient servi leur patrie dans les armées; quelle était leur fortune. *Voyez* Démosthène dans son *Oraison contre Eubulide*, et Pollux, liv. VIII, c. IX, LXXXV-LXXXVIII. Ce dernier entre dans de grands détails sur toutes les fonctions attribuées aux *thesmothètes*.

(65) Pollux dit la même chose dans l'endroit que nous venons de citer. On sent bien qu'il n'y avait à Athènes aucun citoyen assez riche pour satisfaire à ce vœu, dans le cas où il aurait violé son serment : ce n'était donc pas la crainte d'être soumis à une pareille peine qui pouvait retenir les magistrats dans le devoir; mais l'espèce de malédiction qu'ils prononçaient par-là tacitement contre eux-mêmes. Ceux qui n'auraient pas accompli leur vœu auraient été bannis et leurs biens confisqués. C'était ainsi qu'à Rome on condamnait les citoyens à des amendes si fortes, qu'il leur était impossible de les payer, afin de les forcer à s'exiler de la ville.

(66) Ce vers est le cent soixante-deuxième du livre XIV de l'*Odyssée*, où Ulysse, en parlant à Eumée de son retour, lui dit : « Croyez fermement ce que je vous dis; » Ulysse reviendra ici cette même année: oui, il reviendra » dans sa maison à la fin du mois et au commencement de » l'autre. » Solon avait compris qu'Homère ne pouvait parler que d'un seul et même jour; car, comment un homme arriverait-il chez lui deux jours de suite? Il crut donc que ce poëte expliquait ainsi le jour de la conjonction, dans lequel la lune est vieille et nouvelle, et par conséquent

termine un mois et en commence un autre. Chez les anciens, la *néoménie* n'était pas proprement le jour où la lune était nouvelle, mais celui où l'on commençait à l'apercevoir : ils plaçaient des observateurs sur les lieux élevés, pour être avertis de sa première apparition. La *néoménie* réglait leurs assemblées, leurs sacrifices, leurs fêtes, et donnait lieu à des cérémonies publiques dont on trouve des traces dans tous les auteurs. Avant Solon, et du temps d'Hésiode et d'Homère, l'année était de douze mois et de trois cent soixante jours; on avait sans doute, pour se rapprocher du cours du soleil, quitté l'usage de l'année lunaire, dont les douze révolutions formaient plus anciennement l'année des Grecs. Comme on avait coutume d'ajouter un mois, tous les deux ans, à l'année lunaire, on en ajoute également un, tous les deux ans, à l'année de trois cent soixante jours. Cette intercalation vicieuse produisait des erreurs énormes; mais ce qui doit étonner, c'est qu'elle a subsisté jusqu'au temps d'Hippocrate, qui faisait encore les mois de trente jours. Solon remédia en partie à ce défaut, en introduisant l'usage des mois pleins et caves, c'est-à-dire alternativement de vingt-neuf et de trente jours; et l'année redevint purement lunaire. La correction de Solon ne s'établit qu'à Athènes; l'ancienne forme prévalut plus ou moins de temps dans les différentes villes de la Grèce.

(67) Solon partagea le mois en trois décades; la première s'appelait la décade du mois commençant; la seconde, du mois qui est dans son milieu; et la troisième, du mois finissant. Les deux premiers se comptaient de suite; et dans le troisième on comptait par soustraction.

(68) Plutarque n'a rapporté des lois de Solon que celles qui lui ont paru les plus remarquables. Diogène Laërce, liv. I, seg. LVI-LVII, nous en a conservé d'autres qui méritent de n'être pas oubliées. 1° « Que celui qui refusera de » nourrir son père et sa mère soit déclaré infame. » Cette loi s'étendait, suivant Eschine dans son *Oraison contre Timarque*, aux enfants qui frappaient leurs parents, et qui ne leur donnaient pas un logement. Plutarque a rapporté une loi de Solon qui dispensait le fils de cette obligation, lorsque son père ne lui avait pas fait apprendre un métier. 2° « Que celui qui a consumé son patrimoine soit aussi » déclaré infame. » Eschine, *ibid.*, en donne pour raison que celui qui a mal conduit ses affaires domestiques n'administrera pas mieux celles de la république. 3° « Qu'un » débauché ne puisse parler dans les assemblées du peu» ple. » Eschine, *ibid.*, cite plusieurs autres peines prononcées par cette loi. Si un Athénien, dit-il, s'est déshonoré par des vices infames, qu'il ne puisse ni exercer aucune des neuf premières magistratures, ni être revêtu de la dignité du sacerdoce, ni parler devant le peuple, ni être promu à aucune charge publique, soit à Athènes, soit au-dehors; ni être nommé à des ambassades, ni dire publiquement son avis, ni entrer dans les temples, ni porter une couronne aux jours des fêtes solennelles; et en cas de contravention, qu'il soit puni de mort. 4° « Que le tuteur » n'habite point avec la mère de ses pupilles. » C'est ainsi qu'on traduit ordinairement cet endroit de Diogène Laërce. Mais un de ses commentateurs prétend qu'il ne s'agit pas, dans cette loi, d'une simple habitation, mais du mariage, qui était défendu entre la mère et le tuteur des pupilles; et il s'autorise d'un passage de Pollux, liv. III, c. III, XXXIV. Cependant Petitus, sur les *Lois attiques*, croit qu'un tuteur pouvait épouser la mère de ses pupilles, lorsqu'il avait été nommé par le testament du père. 5° « Que » la tutelle des enfants ne soit pas donnée à celui qui doit » être leur héritier. » Le but de cette loi et de la précédente était, dit-on, de veiller à la sûreté personnelle des pupilles et à la conservation de leurs biens. Les lois romaines avaient des dispositions contraires, au moins en ce qui regarde la dernière loi de Solon; car elles donnaient la tutelle à celui qui devait hériter, afin, dit Ulpien, liv. I, *de legitimis tutoribus*, que les biens du pupille ne fussent pas dilapidés. 6° « Qu'un orfèvre ne puisse retenir l'empreinte du cachet » qu'il aura vendu. » Chez les anciens, le cachet servait à sceller les actes et les obligations entre particuliers; il était donc important qu'un autre que celui à qui le cachet appartenait n'en eût pas l'empreinte. 7° « Que celui qui a » crevé l'œil à un borgne perde ses deux yeux. » 8° « Que » l'archonte qui se sera enivré soit puni de mort. » Petitus croit que cette loi ne regardait que l'archonte éponyme, qui tirait au sort les accusations pour cause d'ivresse, comme le dit Pollux, liv. VIII, c. IX, LXXXIX. Pittacus, tyran de Mitylène, et l'un des sept sages, punissait doublement les fautes commises dans l'ivresse. Eschine, dans son *Oraison contre Timarque*, cite deux autres lois de Solon, dont Plutarque n'a pas parlé. L'une, contre les femmes débauchées, est ainsi conçue : « Il est défendu à toute » femme qui aura été surprise en adultère de se parer et » d'assister aux sacrifices publics, de peur que son exemple » ne corrompe les autres femmes; et si elle s'y présente et » qu'elle se pare, que le premier qui la rencontrera dé» chire ses habits, et lui arrache ses ornements; qu'il la » frappe même, en prenant garde seulement de la tuer ou » de l'estropier. » La seconde loi regarde ceux qui faisaient métier de produire les femmes prostituées; elle ordonne qu'on les poursuive, et, s'ils sont pris, qu'on les fasse mourir; parceque, pour de l'argent, ils enhardissent à commettre le mal ceux qui seraient retenus par les difficultés ou par la honte d'être vus ensemble, et qu'ils leur facilitent les moyens de se voir et de satisfaire leurs mauvais desirs.

(69) Il y a différents sentiments sur le voyage de Solon en Égypte. Diogène Laërce, liv. I, seg. CL, en fixe l'époque au temps où ce législateur fuyait la tyrannie. Aulu-Gelle, liv. XVII, c. XXI, dit que Solon avait prévenu, par un exil volontaire, l'usurpation de Pisistrate; et si la lettre de ce prince à Solon était véritablement de lui, ce fait serait certain, puisqu'il l'y invite à revenir à Athènes. Diogène Laërce, *ibid.*, seg. LIII. Mais il y a peu d'apparence que Solon n'ait été en Égypte qu'à cette époque. Son âge, qui devait être au moins de soixante-dix-huit ans, et sa paresse naturelle, l'auraient détourné d'un voyage si long, et qu'il avait eu sans doute la curiosité de faire auparavant. Le récit de Plutarque, qui met ce voyage immédiatement après la publication des lois, est plus vraisemblable; c'est aussi le sentiment d'Élien, *Var. hist.* liv. VIII, c. XVI; c'est même celui de la plupart des historiens. On pourrait conclure de là que Solon n'a point emprunté ses lois de l'Égypte, comme bien des savants l'ont cru : s'il n'était pas permis de supposer aussi que dans les voyages qu'il fit, étant jeune, pour raison de son commerce, et qui, selon Plutarque, dans cette *Vie*, c. II, avaient moins pour motif de s'enrichir par le trafic que de s'instruire, il alla en Égypte afin d'en connaître les lois. Canope était une des sept embouchures par lesquelles le Nil se décharge dans la mer; il y avait là une ville du même nom. Héliopolis et Saïs étaient deux villes d'Égypte entre les bras du Nil.

(70) Platon, dans son *Timée*, rapporte que Solon apprit d'un des plus anciens prêtres d'Égypte, qu'il ne nomme pas, qu'il y avait, dans ce vaste océan qui est à l'occident de l'Afrique, une île très considérable, habitée par un des plus anciens et des plus puissants peuples de l'univers, appelés les Atlantes, du nom de l'île, qui se nommait Atlantide. Les uns croient qu'elle a été abîmée dans les flots par quelque révolution dont on ne trouve point de traces dans l'histoire; d'autres en regardent l'existence comme fabuleuse. Le peu de monuments qui nous restent sur ce peuple laisse un libre champ aux conjectures. Platon, celui des anciens qui en a parlé avec plus de détail, dit, dans son *Critias*, que les Atlantes sortirent de leur île avec une flotte

et une armée innombrables; qu'ils se jetèrent sur une grande partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique; qu'ils soumirent presque la terre entière; mais qu'après une suite de victoires et de conquêtes étonnantes, cette puissance formidable, qui menaçait de tout envahir, alla échouer contre la valeur des Athéniens, qui submergèrent leur flotte et les défirent entièrement. Cet ouvrage de Platon ne nous est malheureusement parvenu qu'incomplet; nous verrons, à la fin de cette Vie, l'éloge que Plutarque en fait et les regrets qu'il témoigne sur cette perte. Ceux qui seront curieux d'avoir de plus grands éclaircissements sur cette nation célèbre peuvent, outre Platon et Diodore, liv. III de son Histoire, lire Baër, *Essai historique et critique sur l'Atlantide des anciens*: M. d'Anville, *Géographie ancienne*, tom. III, p. 122; Olaüs Rudbeck, dans son *Atlantide*, et M. Bailly, *Astronomie ancienne*, p. 284, et dans ses *Lettres sur plusieurs anciens peuples*.

(71) Strabon, liv. XIV, donne pour fondateur à l'ancienne ville de Soli, Acamas et Phalérus, tous deux Athéniens.

(72) On a révoqué en doute le voyage de Solon à la cour de Lydie, en se fondant sur ce que la mort de ce législateur est antérieure au règne de Crésus. Cette raison ne paraît pas suffisante pour rejeter le témoignage de toute l'antiquité; et rien n'est plus sensé que ce que Plutarque dit à ce sujet. M. Fréret est un des écrivains qui se sont le plus attachés à faire regarder comme imaginaire cette conversation de Solon avec Crésus, qu'il croit plutôt digne d'un cynique que d'un philosophe enjoué, courtisan, débauché même; car c'est sous ces traits qu'il lui a plu de représenter un philosophe que l'antiquité plaça parmi les sept sages de la Grèce. Je ne m'arrêterai pas à réfuter les raisons sur lesquelles M. Fréret s'appuie dans un *Mémoire sur la chronologie des rois de Lydie*, pour décréditer cette entrevue de Solon et de Crésus; *Académie des Inscriptions*, tom. V, p. 277 et suiv.: M. Larcher l'a déjà fait dans son Hérodote, tom. I, p. 219 et suiv. Je renvoie à ce que ce savant en a dit, et qu'il serait trop long de rapporter. Je dirai seulement que la difficulté de chronologie sur laquelle on se fonde n'est pas impossible à résoudre. Le P. Petau, *de Doctrina temporum, in success.*. tom. III, p. 30, place l'archontat d'Hégestrate, sous lequel Solon mourut, à la seconde année de la cinquante-cinquième olympiade. Et Alyattes, père de Crésus, mourut l'année d'après. Or, ce roi, vieux et infirme, avait pu s'associer son fils dans le gouvernement; de sorte que Crésus, du vivant de son père, aurait eu en main l'autorité et les honneurs de la royauté.

Pour combattre l'authenticité de cette entrevue, on dit encore que le procédé de Solon ne convient pas à son caractère. Il est vrai qu'il aimait les plaisirs et la dépense; mais c'était avec simplicité; et cela ne l'empêcha point d'être choqué de cette vanité qui était répandue dans toute la cour du monarque. On ne peut non plus se persuader qu'un aussi grand prince que Crésus se soit attaché à rendre tant d'honneurs à un simple *bourgeois* d'Athènes. Mais outre que la qualité de citoyen d'Athènes était très estimée partout, Solon avait passé par les premières charges de sa république; il avait donné des lois à sa patrie; il n'était pas moins célèbre, par sa sagesse, dans les pays étrangers que dans le sien; enfin il était de la naissance la plus illustre, descendant de ce Codrus, dernier roi d'Athènes, qui se dévoua pour le salut de sa patrie. Tous ces titres l'autorisaient à parler à un prince dont il n'était pas le sujet avec une sorte de fierté, d'autant mieux placée qu'elle ne tendait qu'à soutenir l'honneur des mœurs de la Grèce, au milieu d'une cour fastueuse.

On oppose enfin le silence de Xénophon, qui, en parlant de la captivité de Crésus, ne dit rien de son supplice, ni des discours de Solon. Mais cet argument négatif aurait-il la force de détruire les arguments les plus positifs? Le témoignage des plus célèbres historiens sera-t-il infirmé par le silence d'un seul, postérieur à plusieurs de ceux-là? Doit-on d'ailleurs prendre pour une histoire bien exacte *la Cyropédie* de Xénophon? Combien d'autres faits, rapportés par Hérodote, y sont ou supprimés, ou racontés autrement, en particulier l'histoire de la mort de Cyrus! Solon fit donc le voyage de Lydie après sa dernière sortie d'Athènes, ainsi qu'il l'avait promis à Crésus, en répondant à la lettre d'invitation que ce prince lui avait écrite; si toutefois cette lettre de Solon, rapportée par Diogène Laërce à la fin de la *Vie* de ce législateur, n'est pas supposée, comme quelques critiques le soupçonnent.

(73) Hérodote, liv. I, c. XXX, raconte cette même histoire, et y a ajouté quelques détails de plus. Crésus ayant demandé à Solon pourquoi il estimait Tellus si heureux: « C'est, lui répondit Solon, parcequ'il a vécu dans une » ville florissante; qu'il a eu des enfants beaux et vertueux; » que chacun d'eux lui a donné des petits-fils qui tous lui » ont survécu; et qu'enfin, après avoir joui d'une fortune » considérable relativement à celles de notre pays, il a » terminé ses jours d'une manière éclatante; car dans un » combat des Athéniens contre leurs voisins, à Éleusis, il » secourut les premiers, mit en fuite les ennemis, et mou» rut glorieusement. Les Athéniens lui érigèrent un monu» ment, aux frais du public, dans l'endroit même où il était » tombé mort, et lui rendirent de grands honneurs. » *Traduction de M. Larcher.*

(74) Plutarque, dans son *Traité de la Consolation*, dit que la mère de ces deux jeunes gens était prêtresse de Junon à Argos; qu'après le trait de piété filiale de ses enfants, elle pria les dieux de leur donner ce qu'il y avait de meilleur pour les hommes; et que la déesse récompensa leur vertu par le don de la mort. Hérodote, *ibid.*, c. XXXI, s'est plus étendu que Plutarque sur ce récit. « Cléobis et Biton, » dit-il, étaient Argiens, et jouissaient d'un bien honnête: » ils étaient outre cela si forts, qu'ils avaient tous deux » également remporté des prix aux jeux publics.... Les » Argiens célébraient une fête en l'honneur de Junon: il » fallait absolument que leur mère se rendît au temple sur » un char traîné par un couple de bœufs. Comme le temps » de la cérémonie pressait, et qu'il ne permettait pas à » ces jeunes gens d'aller chercher leurs bœufs, qui n'é» taient point encore revenus des champs, ils se mirent eux» mêmes sous le joug, et tirant le char sur lequel leur » mère était montée, ils le conduisirent ainsi quarante» cinq stades (plus de deux lieues), jusqu'au temple de la » déesse. Après cette action, dont toute l'assemblée fut té» moin, ils terminèrent leurs jours de la manière la plus » heureuse; et la divinité fit voir, par cet événement, qu'il » est plus avantageux à l'homme de mourir que de vivre. » Les Argiens, assemblés autour de ces deux jeunes gens, » louaient leur bon naturel, et les Argiennes félicitaient la » prêtresse d'avoir de tels enfants. Celle-ci, comblée de joie » et de l'action et des louanges qui en étaient le fruit, de» bout aux pieds de la statue, pria la déesse d'accorder à » ses deux fils le plus grand bonheur que pût obtenir un » mortel. Cette prière finie, après le sacrifice et le festin » ordinaire, les deux jeunes gens s'étant endormis dans le » temple même, ne se réveillèrent plus, et terminèrent » ainsi leur vie. Les Argiens firent faire leurs statues, et » les envoyèrent au temple de Delphes. » *Trad. de M. Larcher.*

(75) *Voyez* ce que nous avons dit de Pisistrate au commencement de cette *Vie* (note 2). J'ajouterai ici le portrait que fait de ce fameux Athénien l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*, et qu'il a recueilli de différents auteurs anciens. « Jamais homme ne réunit plus de qualités (que Pisistrate) » pour captiver les esprits. Une naissance illustre, des ri» chesses considérables, une valeur brillante et souvent » éprouvée, une figure imposante; une éloquence persua-

» sive, à laquelle le son de la voix prêtait de nouveaux charmes ; un esprit enrichi des agréments que la nature donne » et des connaissances que procure l'étude : jamais homme, » d'ailleurs, ne fut plus maître de ses passions, et ne sut » mieux faire valoir les vertus qu'il possédait en effet, et » celles dont il n'avait que les apparences. Ses succès ont » prouvé que, dans les projets d'une exécution lente, rien » ne donne plus de supériorité que la douceur et la flexibilité du caractère. »

(76) Avant Thespis, la tragédie n'était qu'un chœur dont les acteurs chantaient des hymnes en l'honneur de Bacchus; ce spectacle grossier terminait les fêtes qui accompagnaient les vendanges. Thespis imagina de varier ces chants trop uniformes, en mêlant à ce chœur un personnage qui venait interrompre les chants des acteurs par le récit de quelque aventure célèbre. L'*Alceste* est une des premières pièces qu'il fit jouer, et dont la date est placée, par la *Chronique de Paros*, à la première année de la soixante-unième olympiade. Corsini, dans ses *Fastes attiques*, ne croit pas que Thespis ait débuté par cette tragédie ; il pense qu'il avait déja composé d'autres pièces d'un plus mauvais goût, et que celle d'*Alceste* est particulièrement citée comme plus régulière, et d'un caractère plus noble, que toutes celles qu'il avait données jusqu'alors.

(77) Cette assertion de Plutarque est contredite par les *Marbres d'Oxford*, époq. XLI ; et lui-même, dans ses *Propos de table*, liv. V, quest. II, soutient que les prix de poésie et les combats entre les poëtes avaient été admis très anciennement dans les jeux sacrés de la Grèce. Il cite, en faveur de cette opinion, l'auteur d'une *Histoire d'Afrique*, nommé Acésandre, qui rapportait qu'Acastus, l'un des Argonautes, aux funérailles de Pélias, roi d'Iolcos en Thessalie, avait proposé un prix de poésie, que Sybilla avait remporté. Il s'autorise encore de l'ouvrage d'un Athénien nommé Polémon, homme d'une grande érudition, qui avait écrit sur les trésors du temple de Delphes, et qui faisait mention d'un poëme composé par Aristomaché, qui avait remporté le prix de poésie aux jeux isthmiques. Platon, dans son *Minos*, dit que, de toute antiquité, les poëtes combattaient entre eux près du tombeau de Thésée. Il paraît, par ce que dit Plutarque, que, lors de la première institution des jeux pythiques, il n'y avait d'autres combats que ceux des joueurs de cithare ou de harpe, dans lesquels les vainqueurs ne recevaient pour prix qu'une simple couronne de branches de laurier, comme nous l'avons déja dit. Dans la deuxième année de la quarante-septième olympiade, Euryloque, à l'occasion de la victoire signalée qu'il venait de remporter sur les Crisséens dans la première *guerre sacrée*, voulant donner une nouvelle forme aux jeux pythiques, et les faire célébrer avec plus de pompe et de magnificence, y ajouta de nouveaux combats de joueurs de flûte, et des musiciens qui chantaient des odes avec l'accompagnement ordinaire de la lyre, ou du moins avec celui de la flûte : enfin il introduisit les différents combats gymniques qui étaient déja en usage dans les autres jeux de la Grèce. *Acad. des Inscrip.*, tom. VII, p. 225. On ne doit donc entendre ce que Plutarque dit ici que d'un plus grand éclat donné à ces combats entre les poëtes tragiques, quelque temps après Thespis, et vers la soixante-dixième olympiade, lorsque les poëtes commencèrent à se disputer le prix par quatre pièces dramatiques, qui étaient comprises sous le nom général de *tétralogies*, *ibid.*, tom. XIII, p. 333 et suiv. Ces combats de poésie passèrent des jeux pythiques à tous les autres jeux, et en particulier aux jeux olympiques, où les prix même d'éloquence et de littérature furent depuis reçus. Car, au rapport de Pausanias, liv. VI, il y avait près d'Olympie un gymnase appelé Lalichméon, du nom de celui qui l'avait institué, et dans lequel pouvaient se présenter tous ceux qui voulaient s'exercer dans les combats littéraires de tout genre, soit pour parler sans préparation, soit pour réciter ce qu'ils avaient composé. Au reste, l'introduction de ces nouveaux combats avait sans doute augmenté la magnificence des jeux; mais, en multipliant les concurrences et les rivalités, elle avait aussi donné beaucoup plus d'embarras aux juges, et ouvert la porte à des cabales et à des intrigues qui rendaient les jugements plus difficiles et moins impartiaux, malgré les précautions qu'on prenait pour en assurer l'équité; précautions que les poëtes rivaux trouvaient souvent moyen d'éluder.

(78) Hérodote, liv. I, c. LIX, ajoute qu'il blessa aussi les mulets de son chariot ; qu'il conjura les Athéniens de lui accorder une garde : il leur rappela la gloire dont il s'était couvert à la tête de leur armée contre les Mégariens, la prise de Nisée, et plusieurs autres traits de valeur. Le peuple s'étant assemblé au sujet des embûches que Pisistrate feignait lui avoir été dressées, rendit le décret dont Plutarque parle. Ce décret passé, le peuple, dans la suite, ne chicana pas Pisistrate sur le nombre des gardes, et lui en laissa prendre autant qu'il voulut. Solon, dans une lettre à Épiménide, que rapporte Diogène Laërce, liv. I, seg LXVI, mais qui paraît supposée, écrit que Pisistrate demanda quatre cents gardes, et qu'on les lui accorda malgré ses représentations. Polyen dit qu'on lui en donna trois cents. Ces gardes le suivaient armés de bâtons au lieu de piques; ce qui fait que Plutarque les appelle des porte-massues. Pisistrate s'empara de l'autorité souveraine au commencement des six derniers mois de la quatrième année de la cinquante-quatrième olympiade, sous l'archontat de Comias, comme le dit la *Chronique de Paros*, époq. XXXVIII, cinq cent soixante-un ans avant notre ère. *Voyez* l'Hérodote de M. Larcher, tom. I, p. 265.

(79) Plutarque n'a pas mis dans le texte un vers pentamètre qui doit être le second, et que Diogène Laërce rapporte; Solon y dit aux Athéniens : « Vous ne prenez garde » à aucune de ses actions, quoiqu'elles se passent sous vos » yeux. »

(80) Il y était dit, comme je l'ai déja rapporté, que les Athéniens avaient battu les Atlantes, et arrêté le cours de leurs conquêtes, qui menaçaient de la servitude la plus grande partie de l'univers connu.

(81) C'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un ouvrage; mais c'est aussi le plus mérité. Il n'est pas d'histoire ou de fiction plus intéressante pour le fond, et qui soit écrite avec plus de noblesse et de dignité.

(82) Pausanias, liv. I, c. XVIII, dit que Deucalion avait bâti à Athènes un temple de Jupiter Olympien; mais il n'y a pas d'apparence que ce soit celui dont Plutarque parle. Suivant Aristote, dans ses *Politiques*, liv. V, c. XI, les Pisistratides avaient construit un temple à Jupiter, sous le même surnom : Pisistrate l'avait commencé, et mourut avant qu'il fût achevé; ses enfants, qui le continuèrent, ne purent le finir. Persée, roi de Macédoine, avait aussi commencé un temple en l'honneur de ce dieu; et c'était, selon Tite-Live, liv. XLI, c. XX, le seul qui, par sa grandeur et sa magnificence, répondit à la majesté du souverain des dieux. Suétone, dans la *Vie d'Auguste*, c. LX, rapporte que plusieurs rois se réunirent pour construire à Athènes un temple de Jupiter Olympien, et qu'ils le dédièrent au Génie de cet empereur. Il est difficile de décider duquel de ces temples il est question dans Plutarque; car ils avaient tous été bâtis à Athènes. Pausanias, endroit cité, et Spartianus, dans la *Vie d'Adrien*, disent que ce prince acheva et dédia le temple de Jupiter Olympien, qui avait été commencé à Athènes; et le premier ajoute que toutes les villes de la Grèce y consacrèrent des statues d'Adrien, dont les Athéniens surpassèrent ensuite la beauté, en érigeant dans ce même temple un colosse d'une grandeur et d'un travail admirables.

(83) Plutarque ne pouvait mieux relever le mérite de Platon, qu'en comparant ce dernier ouvrage à un temple

aussi magnifique que celui de Jupiter Olympien, et le reste de ses écrits aux autres temples d'Athènes, qu'on a appelé le sacré domicile des dieux. Ce qui, dans son *Atlantique*, regardait en particulier les Athéniens, est entièrement perdu. Platon, dit M. Dacier, avait traité ce sujet, parce qu'il le jugea très propre à porter les Athéniens à l'union et à l'amour de la forme du gouvernement dont il leur avait donné l'idée. Car les dix livres de sa *République*, qui ne sont proprement qu'un seul dialogue, ne font qu'un même traité avec le *Timée* et l'*Atlantique*. Les livres de la *République* sont destinés à former de bons citoyens; le *Timée* leur fait connaître comment le monde a été organisé, afin que cette connaissance fortifie en eux les principes qu'il leur a donnés; et le *Critias* ou l'*Atlantique* leur prouve, par l'histoire ancienne, que les premiers Athéniens, antérieurs au déluge de Deucalion, ont mené le genre de vie qu'il prescrit dans sa *République*, et que c'est par-là qu'ils ont fait des actions si éclatantes.

(84) Il y a dans le texte, Phanias d'Éphèse; mais c'est une faute ici et dans Suidas. Les anciens ne parlent que d'un Phanias qui, comme nous l'avons déja dit, était d'Érèse ou d'Éresse, ville de l'île de Lesbos. Au reste, suivant la remarque de M. Larcher, dans sa traduction d'Hérodote, tom. I, pag. 222, l'époque de la mort de Solon restera toujours incertaine, les auteurs qui en ont parlé étant très peu d'accord entre eux.

(85) Ce conte avait été sans doute imaginé sur l'histoire de Lycurgue, dont on a vu, à la fin de sa *Vie*, que les cendres furent jetées dans la mer par son ordre. Cratinus, dans une de ses comédies, fait parler Solon conformément à cette tradition. Diogène Laërce, liv. I, seg. LXII, fait mourir Solon en Cypre.

(86) Diogène Laërce, dans la *Vie d'Aristote*, livre V, seg. XXXV, compte huit écrivains de ce nom; et c'est pour cela que Plutarque désigne le plus fameux de tous par le titre de philosophe. Jonsius cite trente-quatre auteurs ou personnages connus de ce nom.

VALÉRIUS PUBLICOLA.

M. Dacier place les événements publics de la vie de Publicola depuis l'an 3442 du monde, la première année de la 68e olympiade, l'an 243 de Rome, 506 avant J.-C., jusqu'à l'an 3446 du monde, la 3e année de la 69e olympiade, la 253e de la fondation de Rome, 500 ans avant J.-C.
Les nouveaux éditeurs d'Amyot les renferment entre l'an 245 et l'an 251 de la fondation de Rome, 503 ans avant J.-C.

Parallèle de Solon et de Valérius Publicola.

I. Après avoir fait connaître le caractère de Solon, nous allons comparer avec lui Publicola, celui à qui le peuple romain donna ce surnom honorable (1). Il s'appelait auparavant Publius Valérius, et descendait de ce Valérius qui, dans les premiers temps de Rome, eut une si grande part à la réconciliation des Romains avec les Sabins, et à leur réunion en un seul peuple (2). Ce fut lui en effet qui détermina les deux rois à une conférence, et qui leur fit conclure la paix. Issu de cet homme illustre, Valérius, lors même que Rome était encore soumise à des rois, s'y faisait distinguer par son éloquence et par sa fortune (3). Il se servait de l'une avec autant de droiture que de liberté pour défendre la justice, et employait l'autre à secourir avec une généreuse humanité ceux qui étaient dans le besoin; en sorte qu'on ne doutait pas que si le gouvernement devenait jamais républicain, Valérius n'y fût placé au premier rang.

II. Tarquin le Superbe n'était monté sur le trône qu'en foulant aux pieds toutes les lois divines et humaines; et il usait de son pouvoir, non avec la modération d'un roi, mais avec la violence d'un tyran cruel (4). Il s'était rendu odieux et insupportable au peuple, qui prit occasion de la mort de Lucrèce pour se révolter; violée par un des fils de Tarquin, elle s'était tuée de sa propre main. Lucius Brutus, qui, dans le dessein de changer la forme du gouvernement, s'était mis à la tête du parti populaire, s'en ouvrit d'abord à Valérius, qui le seconda de tout son pouvoir, et contribua beaucoup à chasser les tyrans (5). Tant qu'on put croire que les Romains nommeraient un seul général à la place d'un roi, Valérius ne fit aucune démarche, persuadé que le commandement appartenait à Brutus, comme au premier auteur de la liberté. Mais quand le peuple, à qui le nom de monarque était devenu odieux, parut vouloir préférer une autorité partagée, qu'il demandait même qu'on nommât deux consuls, Valérius espéra qu'il serait associé à Brutus; il se trompa cependant, et Brutus, contre son propre gré, au lieu de Valérius, eut pour collègue Tarquinius Collatinus, mari de Lucrèce (6). Ce n'est pas que ce dernier eût plus de mérite que Valérius; mais les principaux de la ville, craignant les Tarquins, qui, malgré leur éloignement, mettaient tout en œuvre pour adoucir et regagner le peuple, voulurent avoir pour chef l'ennemi le plus implacable des rois, celui qui paraissait ne devoir jamais se laisser fléchir.

III. Valérius, indigné qu'on ne le crût pas capable de tout faire pour sa patrie, parcequ'il n'avait éprouvé de la part des tyrans aucune injure personnelle, se retira du sénat, quitta le barreau, et renonça entièrement aux affaires. Le peuple en eut de l'inquiétude; il craignit que Valérius, dans son ressentiment, ne se tournât du côté des rois, et ne renversât la république encore mal affermie. Mais quand Brutus, qui soupçonnait la fidélité de plusieurs sénateurs, eut proposé à tout le sénat de jurer sur les sacrifices, et qu'il eut assigné un jour pour faire ce serment, Valérius descendit avec empressement à la place publique : il jura le premier qu'il ne ferait jamais rien en faveur de Tarquin, et qu'il le combattrait de toutes ses forces pour le maintien de la liberté. Cette démarche fit grand plaisir au sénat, et donna du courage aux consuls. Bientôt ses actions confirmèrent son serment. Il était arrivé à Rome, de la part des Tarquins, des ambassadeurs chargés de lettres très propres à séduire le peuple : ils devaient y ajouter de vive voix les propositions les plus soumises, les plus capables d'entraîner la multitude; ils disaient parler au nom du roi, qui, ayant dépouillé toute

sa fierté, ne demandait que des choses équitables. Les consuls consentaient à les laisser parler au peuple; mais Valérius s'y opposa, et fit sentir qu'il ne fallait pas donner des prétextes pour introduire des nouveautés à une multitude accablée de misère, et qui craignait bien plus la guerre que la tyrannie.

IV. Peu de temps après, de nouveaux ambassadeurs (7) vinrent déclarer que Tarquin renonçait à la royauté, et ne ferait plus la guerre aux Romains; qu'il demandait seulement la restitution de ses trésors et de ses biens, avec tout ce qui appartenait à ses parents et à ses amis, afin qu'ils eussent de quoi vivre dans leur exil. La plupart des sénateurs penchaient à le lui accorder, et Collatinus surtout appuyait la demande des ambassadeurs. Mais Brutus, homme dur et inflexible, courut à la place publique, en appelant son collègue un traître qui voulait fournir aux Tarquins les moyens de continuer la guerre et de relever la tyrannie; eux à qui l'on ne pourrait, sans crime, donner le simple nécessaire pour subsister dans leur exil (8). Le peuple s'étant assemblé, un particulier, nommé Caïus Minucius, exhorta Brutus et les Romains à faire en sorte que ces biens leur servissent à combattre les tyrans, et non aux tyrans à les combattre eux-mêmes. Cependant le peuple décida que, jouissant de la liberté pour laquelle il avait pris les armes, il fallait éviter que ces richesses ne fussent un obstacle à la paix, et les repousser loin de Rome avec les tyrans. Ces biens étaient au fond ce qui intéressait le moins Tarquin; et la demande qu'il en avait faite n'était qu'un moyen de sonder les dispositions du peuple, et de tramer une conspiration. Ses ambassadeurs y travaillaient sourdement; et, sous prétexte de ramasser tout ce qui appartenait au roi, ils prolongeaient leur séjour à Rome, en disant tantôt qu'ils en vendaient une partie, tantôt qu'ils en mettaient une autre à part, tantôt enfin qu'ils faisaient partir peu à peu le reste. Tous ces délais leur donnèrent le temps de corrompre deux des premières familles de Rome, qui jouissaient de la plus grande estime: celle des Aquilius, dans laquelle il y avait trois sénateurs, et celle des Vitellius, qui en avait deux. Ils étaient tous, par leur mère, neveux du consul Collatinus (9); et les Vitellius avaient en particulier une autre alliance avec Brutus, mari de leur sœur, dont il avait eu plusieurs enfants (10).

V. Les Vitellius séduisirent les deux fils aînés de Brutus, encore fort jeunes, qui, à cause de leur parenté, avaient avec eux des liaisons habituelles: ils les attirèrent dans la conjuration par l'appât d'une alliance avec la famille des Tarquins, dont la puissance et la grandeur devaient leur faire tout espérer, et les affranchiraient de la dépendance d'un père dur et stupide. Ils appelaient dureté sa rigueur inflexible: quant à sa stupidité, il l'avait longtemps feinte pour sa propre sûreté, et dans la vue de se préserver de la cruauté des tyrans; il ne rougissait pas même d'en porter le surnom (11). Lorsque ces jeunes gens eurent été gagnés, et qu'ils se furent abouchés avec les Aquilius, ils voulurent se lier tous par le serment le plus fort et le plus horrible, en buvant le sang d'un homme qu'ils auraient immolé, et en tenant leurs mains sur ses entrailles (12). Ils se rendirent pour cela dans la maison des Aquilius, qui, solitaire et obscure, leur avait paru la plus favorable à leur projet. Ils ne s'aperçurent pas qu'un esclave, nommé Vindicius, y était caché; non qu'il voulût les épier, ou qu'il eût quelque pressentiment de leur dessein; mais il s'était trouvé par hasard dans la maison, et les voyant entrer avec précipitation, il n'osa se montrer, et se cacha derrière un grand coffre, d'où il vit tout ce qu'ils firent, et entendit tous leurs projets (13). Ils y résolurent la mort des consuls: les ambassadeurs, à qui les Aquilius avaient donné un logement dans cette maison, et qui assistaient à cette conférence (14), furent chargés de porter à Tarquin des lettres qui l'instruisaient du plan de la conjuration.

VI. Quand tout fut fini, et que les conjurés se furent retirés, Vindicius sortit secrètement de la maison; mais, ne sachant quel usage il ferait d'une découverte si importante qu'il devait au hasard, il se trouva dans le plus grand embarras. Il voyait du danger, et il y en avait en effet, à dénoncer à Brutus ses propres enfants, ou à Collatinus ses neveux, et à les accuser du crime le plus horrible. D'un autre côté, il ne connaissait dans Rome aucun particulier à qui il pût confier un pareil secret; mais la chose dont il se sentait le moins capable, c'était de le garder. Enfin, pressé par sa conscience, il va trouver Valérius: il fut attiré vers lui par sa douceur et son humanité, par l'accès facile qu'il donnait à tout le monde, et en particulier aux pauvres, qui trouvaient toujours sa maison ouverte pour lui parler de leurs affaires et lui exposer leurs besoins. Vindicius ne lui eut pas plus tôt raconté, en présence de sa femme et de Marcus Valérius, son frère, tout ce qu'il avait vu et entendu, que Valérius, saisi de crainte et d'horreur, enferme l'esclave dans sa chambre; et, laissant sa femme pour garder la porte de la maison, il charge son frère d'aller investir le palais du roi, de faire en sorte d'y surprendre les lettres, et de se saisir de tous les domestiques (15). Lui-même, accompagné d'un grand nombre de clients et d'amis qui ne le quittaient jamais, et suivi de tous ses esclaves, il se rend sans différer à la maison des Aquilius, qu'il trouve sortis. Comme personne ne l'at-

tendait, il entre sans la moindre opposition, et trouve les lettres dans la chambre des ambassadeurs. Il était encore dans la maison, lorsque les Aquilius, qu'on avait avertis, accourent avec précipitation, et l'ayant rencontré comme il sortait, s'efforcent de lui arracher ces lettres. Valérius et sa troupe opposent une vigoureuse défense; et étant venus à bout de leur entortiller leurs robes autour du cou, ils les entraînent malgré leur résistance : tour à tour poussant et repoussés, ils arrivent enfin avec beaucoup de peine à la place publique. Marcus Valérius n'avait pas été moins heureux au palais du roi; il s'était emparé d'autres lettres qu'on emportait parmi des effets emballés; et il traîna pareillement à la place tous les domestiques du roi qu'il avait pu arrêter.

VII. Quand les consuls eurent apaisé le tumulte, Valérius fit amener de sa maison Vindicius, et l'accusation fut intentée. On lut publiquement les lettres, et aucun des conjurés n'osa parler pour sa défense. Toute l'assemblée, les yeux baissés, gardait un profond silence; quelques personnes seulement, par égard pour Brutus, opinèrent à l'exil. Les larmes de Collatinus et le silence de Valérius faisaient espérer qu'on pencherait vers la douceur, lorsque Brutus, appelant ses deux fils par leur nom: « Vous Titus, et vous Valérius, leur dit-il, pourquoi ne répondez-vous pas à cette accusation? » Sommés ainsi par trois fois, il ne répondirent rien. Alors Brutus, se tournant vers les licteurs : « C'est maintenant à vous, leur dit-il, de faire votre devoir. » Aussitôt ils saisissent les deux fils de Brutus, leur arrachent leurs habits, leur lient les mains derrière le dos, et les déchirent à coups de verges. Aucun des spectateurs ne put soutenir la vue d'une exécution si cruelle; Brutus seul n'en détourna pas un instant les yeux, et pendant tout ce temps le moindre mouvement de pitié ne parut point adoucir la colère et la sévérité qu'on voyait empreintes sur son visage. Il regarda d'un œil farouche le supplice de ses enfants, jusqu'à ce que les licteurs, les ayant étendus par terre, eurent fait tomber leur tête sous la hache. Alors laissant à son collègue le châtiment des autres, il se leva de son siége, et se retira. Une pareille conduite, selon qu'on l'envisage, ne peut être ni assez louée ni assez blâmée: elle fut l'effet ou d'une vertu supérieure qui l'éleva au-dessus des affections humaines, ou d'une passion outrée qu'il poussa jusqu'à l'insensibilité : deux dispositions extraordinaires, et qui ne sont pas dans la nature de l'homme; la première est d'un dieu, et l'autre d'une bête féroce. Mais il est plus juste de régler notre jugement sur la gloire dont cette action a été suivie, que de douter par faiblesse de sa vertu. Car les Romains sont persuadés que Romulus eut moins à faire pour fonder Rome, que Brutus pour établir la république (16).

VIII. Après qu'il se fut retiré, l'étonnement et l'horreur tinrent long-temps l'assemblée dans un morne silence. Mais les Aquilius, encouragés par la mollesse et la lenteur de Collatinus, demandèrent du temps pour préparer leur défense, et prétendirent qu'on devait leur livrer Vindicius, qui, étant leur esclave, ne devait pas être au pouvoir de leurs accusateurs [1]. Collatinus se prêtait à leur demande, lorsque Valérius déclara qu'il ne rendrait pas Vindicius, qui était gardé par les gens de sa suite, et qu'il ne souffrirait pas que le peuple, en se retirant, laissât échapper des traîtres. Il met lui-même la main sur eux; et, appelant Brutus à haute voix, il s'écrie que Collatinus en agit indignement; qu'après avoir mis son collègue dans la nécessité d'immoler ses propres enfants, il veut, pour complaire à des femmes, sauver des conjurés et des ennemis de la patrie. Collatinus, lassé de cette résistance, ordonne aux licteurs d'aller se saisir de Vindicius. Les licteurs écartent la foule, mettent la main sur l'esclave, et frappent ceux qui veulent le leur arracher. Les amis de Valérius accourent pour le soutenir. Le peuple lui-même pousse de grands cris, et appelle Brutus, qui revient aussitôt sur la place. A son arrivée il se fait un grand silence; et Brutus, prenant la parole, dit qu'il avait suffi pour juger ses fils; mais qu'il avait laissé les autres conjurés au jugement du peuple, qui était libre de prononcer. « Chacun, ajouta-t-il, peut parler, et proposer ce qu'il voudra. » On n'attendit pas que personne parlât pour leur défense; on alla aux voix; et les coupables, condamnés à l'unanimité des suffrages, eurent la tête tranchée. Collatinus, déja suspect à cause de sa parenté avec les rois, et dont le surnom était devenu odieux par l'horreur qu'on avait pour Tarquin, voyant qu'il avait indisposé le peuple dans cette dernière affaire, prit le parti de se démettre du consulat, et de s'éloigner de Rome (17). Le peuple s'étant assemblé pour une nouvelle élection, Valérius fut unanimement nommé consul; récompense bien due au zèle qu'il avait montré pour le salut de Rome. Il crut juste de la faire partager à Vindicius : il commença par l'affranchir, et lui fit donner, par un décret du peuple, la qualité de citoyen, avec le droit de suffrage dans celle des tribus qu'il voudrait choisir. C'était le premier exemple d'une telle faveur; car ce ne fut que long-temps après qu'Appius, pour gagner les bonnes graces de la multitude, donna généralement à tous les affranchis le droit de suffrage (18). Cet entier affranchissement s'appelle encore aujourd'hui vindicta, du nom de Vindicius (19).

[1] Les lois le défendaient.

IX. Les biens des Tarquins furent livrés au pillage, on rasa leurs palais et leurs maisons de campagne; et l'on consacra au dieu Mars l'endroit le plus agréable du champ, qui porta depuis le nom de ce dieu, et qui appartenait à Tarquin (20). On venait d'y faire la moisson, et les gerbes étaient encore dans le champ. On crut, à cause de la consécration qu'on en avait faite, qu'il n'était pas permis de moudre le blé et d'en tirer aucun profit. Le peuple donc courut en foule à ce champ, prit les gerbes et les jeta dans le Tibre, avec tous les arbres, qu'il avait aussi coupés, afin de laisser au dieu le terrain nu et sans aucune production. Ces matières, que le fil de l'eau poussait et amoncelait les unes sur les autres, ne furent pas portées bien loin. Les premières, arrêtées dans des bas-fonds, ayant retenu celles qui survenaient, elles s'accrochèrent et s'unirent tellement ensemble, qu'elles formèrent une masse solide qui prit racine. Cette masse s'accrut, s'affermit et se condensa chaque jour davantage, par la grande quantité de limon que le courant y chariait : l'eau qui la battait sans cesse, loin d'en rien détacher, ne faisait au contraire que la presser, la serrer plus fortement, et y déposer successivement tout ce qu'elle entraînait. Cet amas de matières diverses, gagnant de plus en plus en étendue et en solidité, se grossit enfin de tous les corps étrangers que le Tibre roulait avec lui, et finit par former dans Rome même une île qu'on appelle l'île Sacrée, et dans laquelle sont des portiques et des temples consacrés à différentes divinités. On la nomme en latin l'île des Deux Ponts (21). Selon quelques auteurs, ce ne fut pas lors de la consécration du champ de Tarquin au dieu Mars que cette île se forma, mais long-temps après, quand Tarquinia, une des vestales, consacra à ce même dieu un champ qui lui appartenait, et qui touchait à celui de Tarquin. Cette générosité lui mérita de grands honneurs, entre autres celui de rendre témoignage en justice; droit qu'on n'avait encore accordé à aucune autre femme. On lui donna aussi la permission de se marier; mais elle ne voulut pas en profiter (22). Voilà le fait tel qu'on le raconte.

X. Tarquin, désespérant de recouvrer son royaume par la trahison, eut recours aux Toscans, qui embrassèrent son parti avec chaleur, et le ramenèrent vers Rome avec une nombreuse armée. Les consuls sortirent au-devant d'eux à la tête de leurs légions; et les deux armées se mirent en bataille dans des lieux sacrés, appelés, l'un le bocage d'Arsia, et l'autre le pré Ésuvien (23). Le combat était à peine engagé, qu'Aruns, fils de Tarquin, et le consul Brutus, se rencontrèrent, non par hasard, mais conduits par la haine et par le ressentiment : l'un cherchait le tyran et l'ennemi de sa patrie; l'autre voulait se venger de son exil. Ils poussèrent leurs chevaux l'un contre l'autre avec plus de fureur que de précaution; et, ne songeant pas même à se couvrir, ils se percèrent l'un l'autre, et restèrent tous deux sur la place. Ce prélude du combat n'eut pas une suite moins sanglante; le carnage devint horrible dans les deux armées, qui ne furent séparées que par un violent orage. Valérius était dans une grande inquiétude; il ne savait à qui la victoire était restée; il voyait ses soldats aussi étonnés de leurs propres pertes que satisfaits de celles des ennemis; tant le nombre des morts paraissait égal de part et d'autre, et laissait le succès incertain! Seulement chaque parti, bien assuré de ce qu'il avait perdu, et ne connaissant que par conjecture la perte de l'ennemi, se croyait plutôt vaincu que victorieux. La nuit survint; et il est aisé d'imaginer dans quel état ils la passèrent après un combat si terrible. Le silence régnait dans les deux camps, lorsqu'un bois sacré qui en était voisin fut, dit-on, tout-à-coup agité, et il en sortit une voix qui dit clairement que les Toscans avaient perdu un homme de plus que les Romains. C'était sans doute la voix d'une divinité (24); car à peine eut-elle été entendue, que les Romains, reprenant courage, firent retentir leur camp de cris de joie; tandis que les Toscans, saisis de frayeur et de trouble, abandonnèrent leurs retranchements et prirent la fuite. Les Romains s'emparèrent de leur camp, qu'ils mirent au pillage, et où ils firent cinq mille prisonniers. Ils comptèrent ensuite les morts; il s'en trouva onze mille trois cents du côté des Toscans, et un de moins du côté des Romains. On dit que cette bataille fut donnée la veille des calendes de Mars (25). Valérius obtint les honneurs du triomphe, et fut le premier des consuls qui entra dans Rome sur un char tiré par quatre chevaux. Cette pompe parut grande et majestueuse au peuple romain, et n'attira pas à Valérius, comme quelques auteurs l'ont avancé, l'envie et le mécontentement des citoyens. Si cela eût été, cet honneur n'aurait pas excité depuis une si vive émulation, et l'usage ne s'en serait pas maintenu si long-temps.

XI. On sut gré à Valérius des honneurs qu'il rendit à son collègue avant et après ses obsèques. Il prononça son oraison funèbre; et cette action fut si agréable au peuple et parut si utile, que, depuis ce temps-là, tous les grands hommes sont, après leur mort, publiquement loués dans Rome par les plus honnêtes citoyens. On dit que cette oraison funèbre est plus ancienne que toutes celles qui ont été faites en Grèce (26); si toutefois l'usage n'en a pas été introduit dans ce pays par Solon, comme le dit le rhéteur Anaximènes. Mais bientôt la conduite de Valérius commença à déplaire et

à devenir suspecte. Brutus, qu'on regardait comme le père de la liberté, n'avait pas voulu gouverner seul, et s'était donné deux fois un collègue. Au contraire, Valérius s'attribuait à lui seul toute l'autorité. « Il n'est pas, disait-on, l'héritier du consulat de Brutus, dont il fait trop peu de cas, » mais de la tyrannie de Tarquin. Qu'avons-nous » besoin qu'il loue Brutus de paroles, si de fait il » imite le tyran, en marchant seul entouré de tous » les faisceaux et de toutes les haches, quand il » sort de sa maison, qui est plus grande et plus » belle que le palais du roi qu'il a lui-même dé» moli ? »

XII. Il est vrai qu'il habitait une maison beaucoup trop magnifique : située sur la croupe du mont Velia, elle dominait tellement la place publique, qu'on voyait de là tout ce qui s'y passait; elle était d'ailleurs d'un accès très difficile. Lorsqu'il en descendait avec son cortége, sa marche représentait à ceux qui le voyaient d'en bas, non la simplicité d'un consul, mais le faste d'un roi. Il fit voir, dans cette occasion, combien il est heureux pour les hommes en place, chargés d'affaires importantes, d'avoir l'oreille ouverte au langage de la franchise et de la vérité, plutôt qu'aux discours de la flatterie et du mensonge. Averti par ses amis du mécontentement du peuple, au lieu de disputer et de s'emporter, il assemble un grand nombre d'ouvriers, et la nuit même il fait démolir sa maison jusqu'aux fondements. Le lendemain, quand le peuple vit ces ruines, il admira la grandeur d'ame de Valérius; mais il fut fâché que l'envie eût fait injustement détruire une maison si grande et si belle; il en eut le même regret que de la mort d'un homme qu'on aurait fait périr sans raison (27). Ils avaient honte aussi que leur consul fût réduit à loger dans une maison d'emprunt; car ses amis l'avaient reçu chez eux, et il y demeura jusqu'à ce que le peuple lui eut donné un emplacement sur lequel il fit bâtir une maison plus modeste que la première, dans le lieu où est maintenant le temple de la Victoire (28).

XIII. Après s'être rendu lui-même agréable au peuple, il voulut que sa dignité, jusqu'alors redoutée des Romains, leur fût douce et aimable. Il ôta donc les haches des faisceaux de ses licteurs(29); et, lorsqu'il allait aux assemblées, il faisait déposer ces mêmes faisceaux aux pieds du peuple, dont il reconnaissait et honorait ainsi la souveraineté. Les consuls observent encore aujourd'hui cet usage. Le peuple ne sentit pas que par cette modération Valérius, loin de se rabaisser, comme on le croyait, se mettait à l'abri de l'envie, et qu'il gagnait autant en autorité personnelle qu'il semblait perdre du côté des prérogatives de sa charge. En effet, le peuple se soumettait à lui avec tant de plaisir, et lui témoignait une telle affection, qu'il lui donna le surnom de Publicola, c'est-à-dire qui honore le peuple : titre qui prévalut sur les noms de ses pères; et c'est ainsi que nous l'appellerons toujours dans la suite de son histoire. Il permit à tout le monde de se présenter pour le consulat vacant (30); mais, avant qu'on lui donnât un collègue, ne sachant pas quel choix on ferait, et craignant que le nouveau consul, ou par jalousie ou par ignorance, ne mît obstacle à ses desseins, il profita de l'autorité absolue dont il jouissait encore, pour faire ses plus beaux et ses plus utiles établissements. Il commença par compléter le sénat, que la cruauté de Tarquin et le dernier combat avaient réduit à un très petit nombre. Il y suppléa, dit-on, jusqu'à cent soixante-quatre sénateurs. Ensuite il fit plusieurs lois, dont une en particulier augmenta beaucoup la puissance populaire : c'est celle qui permit d'appeler au tribunal du peuple assemblé des jugements rendus par les consuls. Une autre loi prononçait la peine de mort contre ceux qui entreraient dans des charges sans y avoir été nommés par le peuple. Par une troisième, qui fut d'un grand soulagement pour les pauvres, il déchargea les citoyens de tout impôt; ce qui les fit s'appliquer avec plus d'ardeur aux arts et aux manufactures (31). La loi qu'il porta contre ceux qui n'obéiraient pas aux consuls parut aussi populaire que les précédentes, et plus favorable encore aux faibles qu'aux puissants. Il établit contre cette désobéissance une amende de la valeur de cinq bœufs et de deux moutons; le prix d'un mouton était de dix oboles, et celui d'un bœuf de cent (32). Les Romains n'avaient pas encore beaucoup d'argent monnayé, et tout leur revenu consistait en troupeaux de gros et de menu bétail : de là vient que, même aujourd'hui, le bien que chacun possède s'appelle *peculium*, et que leur plus ancienne monnaie porte l'empreinte d'un bœuf, d'un mouton ou d'un pourceau. Ils donnaient même à leurs enfants des noms tirés de ces animaux ; ils les appelaient *Suillius* et *Porcius*, porcher; *Bubulcus*, bouvier; *Caprarius*, chevrier (33).

XIV. La douceur et la popularité de ses ordonnances n'empêchèrent pas que, dans les peines qu'il décerna, il n'allât quelquefois jusqu'à la rigueur. Il fit une loi qui permettait de tuer, sans aucune formalité juridique, tout homme qui aspirerait à la tyrannie; elle assurait l'impunité à l'auteur du meurtre, pourvu qu'il donnât des preuves du crime. Comme il est impossible que celui qui médite une si grande entreprise la cache à tout le monde, et qu'il peut arriver aussi qu'ayant été découvert, il parvienne à usurper le pouvoir avant qu'on ait pu le juger, il autorisa tout citoyen à prévenir par la mort du coupable le jugement que la

consommation du crime aurait peut-être empêché. Sa loi pour la garde du trésor public fut aussi fort approuvée. Comme tous les citoyens étaient obligés de contribuer de leurs biens (34) aux frais de la guerre, et qu'il ne voulait ni administrer par lui-même ces contributions, ni en confier le soin à ses amis, et encore moins mettre les revenus publics dans une maison particulière, il désigna, pour les garder, le temple de Saturne, où est encore aujourd'hui déposé le trésor public, et il laissa au peuple le choix de deux questeurs qu'il prendrait parmi les jeunes gens. Les premiers qu'on nomma furent Publius Véturius et Marcus Minucius, qui recueillirent des contributions considérables : le dénombrement qui fut fait donna cent trente mille citoyens (35), sans compter les orphelins et les veuves, qu'on exempta de toutes charges. Quand il eut fait tous ces réglements, il se donna pour collègue Lucrétius, père de Lucrèce : en considération de son âge, il lui céda le premier rang, et lui laissa les faisceaux, honneur qu'on a toujours depuis déféré à la vieillesse. Lucrétius étant mort peu de jours après, le peuple s'assembla, et élut à sa place Marcus Horatius, qui géra le consulat avec Publicola le reste de l'année.

XV. Pendant que Tarquin suscitait en Toscane une nouvelle guerre contre les Romains, il arriva, dit-on, un prodige singulier. Il avait fait bâtir, pendant son règne, un temple à Jupiter, sur le Capitole; il était près d'être achevé, lorsqu'il voulut, soit d'après un oracle, soit de son propre mouvement, faire placer sur le faîte un char à quatre chevaux en terre cuite (36), dont il confia l'exécution à des ouvriers toscans de la ville de Véies; peu de temps après, il fut chassé du trône. Quand le char fut fait, les ouvriers le mirent au four pour le cuire; mais au lieu de se serrer et de se condenser par l'évaporation de l'humidité, comme il arrive à la terre qu'on met au feu, il s'étendit, il s'enfla, et forma une masse si considérable, si forte et si dure, qu'après avoir démoli la voûte et les murailles du four, on eut bien de la peine à l'en tirer. Les devins ayant déclaré que c'était un présage de bonheur et de puissance pour le peuple à qui ce char resterait (37), les Véiens résolurent de ne pas le donner aux Romains, qui l'avaient fait demander. Ils répondirent donc qu'il appartenait à Tarquin, et non pas à ceux qui l'avaient chassé. A quelque temps de là, ils célébrèrent des courses de chars avec la pompe et la magnificence ordinaires. Les jeux finis, le vainqueur qu'on venait de couronner conduisait lentement son char pour sortir de la carrière. Tout-à-coup les chevaux, prenant l'épouvante sans aucune cause visible, et par un pur hasard ou par une impulsion divine, courent à toute bride vers Rome. Le conducteur fait inutilement de la main et de la voix tout ce qu'il peut pour les retenir : se voyant emporté malgré lui, il les abandonne à leur impétuosité, et est entraîné jusqu'au pied du Capitole, où les chevaux le renversent près de la porte qu'on appelle aujourd'hui Ratumène (38). Les Véiens, surpris et effrayés de cet événement, permirent aux ouvriers de rendre le char aux Romains.

XVI. Tarquin l'Ancien, fils de Démarate, avait voué ce temple à Jupiter Capitolin, dans la guerre qu'il eut contre les Sabins; et il fut bâti par Tarquin le Superbe, fils ou petit-fils de ce dernier (39). Chassé du trône peu de temps avant qu'il fût achevé, il n'avait pu le dédier. Quand l'édifice fut terminé, et décoré avec la magnificence convenable (40), Publicola desirait fort d'en faire la consécration (41), lorsque plusieurs des principaux de Rome lui envièrent cette prérogative. Ils avaient vu sans jalousie la gloire qu'il s'était justement acquise par ses lois et par ses victoires; mais, ne croyant pas qu'il eût droit à ce nouvel honneur, ils excitèrent Horatius à y prétendre. Il survint dans ce moment une guerre qui obligea Publicola de marcher à la tête de l'armée. Ses envieux, sentant qu'il ne leur serait pas facile de l'emporter s'il était présent, firent, en son absence, ordonner par le peuple qu'Horatius ferait la dédicace du temple; et sur-le-champ ils le conduisirent au Capitole. D'autres disent que les consuls ayant tiré au sort, le commandement de l'armée échut à Publicola, et la consécration du temple à Horatius. On peut cependant juger de ce qui s'était passé précédemment entre eux par ce qui arriva lors de la cérémonie (42). Le jour des ides de septembre, qui répond précisément à la pleine lune du mois de Métagitnion (43), tout le peuple était assemblé au Capitole dans un profond silence; Horatius, après avoir fait toutes les autres cérémonies, tenait déja, suivant l'usage, une des portes du temple, et allait prononcer la prière solennelle de la consécration, lorsque Valérius, frère de Publicola, qui, placé depuis long-temps près de la porte du temple, attendait ce moment, lui dit : « Consul, votre fils » vient de mourir de maladie dans le camp. » Cette nouvelle affligea tous les assistants; mais Horatius, sans se troubler, se contenta de lui répondre : « Jetez son corps où vous voudrez ; pour moi, je » n'en prendrai pas le deuil ; » et il acheva la consécration (44). La nouvelle était fausse, et Valérius l'avait imaginée pour l'empêcher de finir la cérémonie. Horatius montra dans cette occasion une fermeté admirable, soit qu'il eût reconnu tout de suite la ruse de Valérius, soit que, croyant la nouvelle vraie, il n'en eût pas ressenti la moindre émotion.

XVII. Il arriva quelque chose de semblable pour

la dédicace du second temple : le premier, bâti, comme on vient de le dire, par Tarquin, et dédié par Horatius, fut brûlé pendant les guerres civiles. Sylla le rebâtit, et, prévenu par la mort, il ne put en faire la dédicace; ce fut Catulus qui le consacra. Il fut brûlé dans les séditions qui eurent lieu sous Vitellius. Vespasien, si heureux par tant d'autres endroits, eut encore le bonheur de rebâtir le troisième depuis les fondements, sans être témoin de l'accident qui le détruisit bientôt après : plus favorisé du sort que Sylla, qui mourut sans avoir pu consacrer le temple qu'il avait bâti, Vespasien finit ses jours avant que de voir brûler le sien dans l'incendie qui consuma le Capitole peu de temps après sa mort. Il fut rebâti pour la quatrième fois par Domitien, qui en fit aussi la consécration (45). C'est celui qui subsiste aujourd'hui. On dit que Tarquin avait dépensé, pour les fondements seuls du temple, quarante mille livres pesant d'argent (46); mais tous les biens du plus riche particulier de Rome ne suffiraient pas pour payer la seule dorure de ce dernier ; elle a coûté plus de douze mille talents. Les colonnes en sont de marbre pentélique [1]. Je les avais vues à Athènes; leur hauteur et leur diamètre étaient dans la plus exacte proportion : à Rome, on les a retaillées et polies; et ce second travail leur a moins donné de grace qu'il ne leur a ôté de leur symétrie ; en les effilant trop, on leur a fait perdre toute leur beauté (47). Si, après avoir admiré dans le Capitole la magnificence de ce temple, on va voir une seule des galeries ou des salles du palais de Domitien, ses bains, ou les appartements de ses femmes, on ne pourra s'empêcher de leur appliquer ces paroles d'Épicharme à un prodigue :

Donner est ton plaisir; c'est là ta seule envie ;
Ta libéralité n'est qu'une maladie.

On dirait de même avec raison à Domitien : « Tu » n'es ni religieux, ni magnifique; tu as une maladie, c'est d'aimer à bâtir; et, comme ce fameux » Midas, tu voudrais que dans tes mains tout devînt or et marbre. » Mais en voilà assez sur cette matière.

XVIII. Tarquin, après la bataille mémorable où Aruns, son fils aîné, avait perdu la vie dans un combat singulier contre Brutus, se réfugia à Clusium, auprès de Lars Porsena (48), le plus puissant des rois d'Italie, et qui passait pour un prince bon et généreux. Porsena lui promit du secours : d'abord il envoya des ambassadeurs aux Romains pour les sommer de recevoir ce prince. Sur leur refus, il leur déclara la guerre ; et après leur avoir fait dire dans quel temps il partirait, et quels lieux il attaquerait les premiers, il se mit en marche avec une nombreuse armée (49). Publicola, quoique absent, fut nommé consul pour la seconde fois, et on lui associa Titus Lucrétius (50). Il revint tout de suite à Rome ; et, pour ne pas le céder à Porsena en courage et en fierté, il fit bâtir la ville de Sigliuria (51), lorsque ce prince était déja près de Rome; et après l'avoir fortifiée à grands frais, il y envoya une colonie de sept cents Romains, afin de montrer à Porsena qu'il n'était pas inquiet de cette guerre, et qu'il avait les moyens de la soutenir. Cependant Porsena s'étant approché de la ville, poussa si vivement les gardes avancées, qu'il les obligea de prendre la fuite, et qu'il fut sur le point d'entrer dans Rome avec les fuyards. Mais Publicola s'avança jusqu'aux portes pour les secourir; et ayant engagé le combat près du Tibre avec des ennemis supérieurs en nombre, il soutint vaillamment leurs efforts, jusqu'à ce qu'étant tombé, couvert de blessures, il fut emporté hors du champ de bataille (52). Son collègue Lucrétius fut aussi blessé, et les Romains découragés s'enfuirent vers la ville.

XIX. Les ennemis, les ayant poursuivis jusqu'au pont de bois, étaient au moment de s'en saisir et d'emporter la ville d'emblée, si Horatius Coclès, et avec lui deux officiers des premières familles de Rome, Herminius et Lucrétius (53), ne les eussent arrêtés à la tête du pont. Horatius avait été surnommé Coclès, parcequ'il avait perdu un œil à la guerre; ou, selon d'autres, parcequ'il avait la partie supérieure du nez tellement enfoncée que la séparation de ses yeux n'était pas marquée, et que ses sourcils se touchaient: le peuple avait voulu l'appeler Cyclope; mais, par un défaut de prononciation, il lui donna le nom de Coclès, qui lui resta (54). Il soutint seul l'effort des ennemis, et les arrêta à l'entrée du pont jusqu'à ce que ses compagnons l'eussent coupé derrière lui. Alors il se jeta tout armé dans le Tibre; et quoiqu'il eût la cuisse percée d'un dard, il le traversa à la nage. Publicola, rempli d'admiration pour sa valeur, obligea tous les Romains de contribuer en sa faveur pour une somme égale à ce que chacun d'eux dépensait en un jour pour sa nourriture (55). Ensuite il lui fit donner autant de terre qu'il en pourrait enfermer en une journée dans un sillon qu'il tracerait lui-même (56). Enfin on lui érigea une statue de bronze dans le temple de Vulcain, afin que cette marque d'honneur le consolât de sa blessure, dont il était resté boiteux (57).

XX. Cependant Porsena avait mis le siége devant Rome; et la ville commençait à éprouver la famine, lorsqu'une nouvelle armée de Toscans vint porter encore la désolation et le dégât dans ses environs. Publicola, nommé consul pour la troisième fois, sentit qu'il devait borner sa défense à garder la

[1] Du bourg de Pentèle dans l'Attique.

ville, sans risquer de combat. Mais un jour étant sorti secrètement avec un corps de troupes, il tomba brusquement sur les ennemis qui ravageaient la campagne, les mit en fuite, et leur tua cinq mille hommes. Ce fut alors que Mucius Scévola fit cette action célèbre, racontée par tous les historiens, mais de différentes manières. Je vais rapporter celle qui m'a paru la plus vraisemblable (58). Mucius possédait toutes les vertus, mais surtout les vertus guerrières. Ayant formé le dessein de tuer Porsena, il prend un habit toscan, pénètre dans le camp des ennemis, dont il savait la langue, et fait le tour du tribunal où le roi était assis, environné de ses officiers; mais ne le connaissant pas personnellement, et craignant de se découvrir en demandant où était Porsena, il s'arrête à celui des officiers qui lui paraît être ce prince, et, le frappant de son épée, il le tue à l'instant. Il fut arrêté et conduit devant le roi, qui l'interrogea. Il y avait près du tribunal un brasier ardent qu'on avait préparé pour un sacrifice que Porsena devait faire. Mucius mit sa main droite sur le feu; et, pendant qu'elle brûlait, il regardait Porsena d'un visage ferme et d'un œil menaçant. Ce prince, étonné d'un courage si extraordinaire, ordonna qu'on le laissât aller, et lui rendit son épée, que Mucius reçut de la main gauche; c'est de là, dit-on, qu'il eut le surnom de Scévola, qui signifie gaucher. « J'ai bravé tes menaces, » dit-il à Porsena, en prenant son épée; « mais je suis vaincu par ta générosité. Je vais faire à la reconnaissance un aveu que la violence n'aurait jamais pu m'arracher. Trois cents Romains, qui ont juré ta mort, sont répandus dans ton camp, et n'attendent que le moment favorable d'exécuter leur dessein. Pour moi, appelé par le sort à tenter le premier l'entreprise, je ne me plains pas de la fortune qui n'a pas voulu que je fisse périr un homme vertueux, plus fait pour être l'ami que l'ennemi des Romains. » Porsena, ne doutant point de la vérité de ce qu'il lui disait, se prêta plus volontiers à une négociation, moins encore, à ce que je crois, par la crainte des trois cents conjurés, que par l'estime et l'admiration que lui inspirèrent le courage et la vertu des Romains (59). Tous les historiens s'accordent à nommer ce jeune Romain Mucius Scévola; mais Athénodore Sandon (60), dans un ouvrage adressé à Octavie, sœur d'Auguste, dit qu'il s'appelait aussi Posthumius.

XXI. Publicola, persuadé que Porsena était moins un ennemi à redouter qu'un ami et un allié précieux à acquérir, ne refusait pas de le prendre pour juge entre Tarquin et les Romains : il provoqua même plusieurs fois le tyran à venir défendre sa cause devant ce prince, s'engageant à le convaincre qu'il était le plus méchant des hommes, et qu'il avait mérité d'être chassé du trône. Tarquin répondit fièrement qu'il ne voulait point de juge, et Porsena moins que tout autre, si ce prince l'abandonnait, au mépris de l'alliance qu'il avait faite avec lui (61). Cette réponse déplut à Porsena, et l'éclaira sur le compte de Tarquin : sollicité d'ailleurs par son fils Aruns, qui prenait avec chaleur les intérêts des Romains, il leur offrit la paix, à condition qu'ils lui rendraient, avec les prisonniers, les terres qu'ils avaient conquises dans la Toscane (62); et que, de leur côté, ils reprendraient leurs transfuges. Les Romains y consentirent, et donnèrent pour otages dix jeunes gens de famille patricienne, et autant de jeunes filles, du nombre desquelles était Valéria, fille de Publicola.

XXII. L'accord ainsi fait, Porsena, sur la foi du traité, avait déja renvoyé la plus grande partie de son armée, lorsque les jeunes Romaines qui étaient dans son camp, ayant eu un jour envie de se baigner, descendirent vers un endroit du Tibre où le rivage forme un coude dans lequel le fleuve s'enfonce et conserve toujours ses eaux tranquilles. Quand ces jeunes filles virent qu'elles étaient sans gardes (63), et que personne ne passait l'eau d'aucun côté, elles prirent tout-à-coup la résolution de traverser la rivière à la nage, malgré sa profondeur et sa rapidité. On dit qu'une d'entre elles, la passant à cheval, soutenait et encourageait ses compagnes. Arrivées heureusement à l'autre bord, elles vont trouver Publicola, qui, au lieu d'admirer et de louer leur action, leur en témoigna son mécontentement. Il craignit qu'on ne le soupçonnât d'être moins fidèle que Porsena à ses engagements, et que l'audace de ces filles ne fût regardée comme une infraction au traité de la part des Romains. Il les fit donc reprendre, et les renvoya sur-le-champ à Porsena (64). Tarquin, averti de leur retour, se met en embuscade, et, avec une troupe supérieure en nombre, attaque au passage de la rivière ceux qui les escortaient (65). Les Romains se défendirent vigoureusement; et pendant l'action Valéria, fille de Publicola, poussa son cheval au travers des combattants, suivie de trois esclaves qui la conduisirent au camp de Porsena. Le reste de la troupe soutenait toujours le combat; mais ils étaient près de succomber, lorsque Aruns, fils de Porsena, instruit de leur danger, vole à leur secours, met en fuite les gens de Tarquin, et dégage les Romains.

XXIII. Porsena fit venir devant lui ces jeunes filles, et demanda quelle était celle qui avait donné l'exemple à ses compagnes, et les avait excitées à la suivre. Quand on lui eut montré Clélie, il la regarda d'un œil doux et serein; et ayant fait amener un des plus beaux chevaux de son écurie, couvert d'un riche harnais, il lui en fit présent

Ce don est une preuve que font valoir ceux qui veulent que Clélie ait passé seule le Tibre à cheval; d'autres disent que Porsena voulut seulement par-là honorer son courage (66). On voit encore sa statue équestre dans la rue Sacrée, du côté qui mène au mont Palatin. Il y en a qui prétendent que cette statue n'est pas celle de Clélie, mais de Valéria (67). Porsena ayant conclu la paix avec les Romains, leur donna des preuves éclatantes de sa générosité et de sa magnificence : il fit ordonner à ses troupes de n'emporter que leurs armes, et de laisser dans le camp toutes les provisions, toutes les richesses qui y étaient, et dont il fit présent à la ville (68). Aussi, de nos jours encore, lorsqu'on vend à Rome des biens qui appartiennent au public, le crieur commence la vente en annonçant que ce sont les biens de Porsena; honneur qui consacre, par une reconnaissance éternelle, la libéralité de ce prince (69). On lui érigea aussi, vis-à-vis le lieu où le sénat s'assemble, une statue de bronze; elle est d'un goût antique, et grossièrement travaillée (70).

XXIV. Peu de temps après, les Sabins firent des incursions sur le territoire de Rome. On nomma consuls M. Valérius, frère de Publicola, et Posthumius Tubertus; et comme rien d'important ne se faisait que par le conseil et sous les yeux de Publicola, Marcus, son frère, remporta deux grandes victoires sur les Sabins. Dans la dernière, il ne perdit pas un seul homme, et tua treize mille ennemis (71). Ces succès lui firent décerner les honneurs du triomphe; et on lui bâtit, aux dépens du public, une maison sur le mont Palatin (72) : elle avait cela de particulier, qu'au lieu que les portes des autres maisons s'ouvraient en dedans, les siennes s'ouvraient sur la rue; distinction qui semblait marquer que toutes les fois qu'il ouvrait sa porte, il prenait quelque chose sur la voie publique. On dit qu'anciennement, en Grèce, toutes les maisons s'ouvraient ainsi; et on le conjecture des comédies de ce temps-là, où ceux qui veulent sortir frappent en dedans à la porte, afin que les passants ou les personnes qui pourraient être arrêtées devant la maison, avertis par le bruit, s'éloignent pour n'être pas heurtés.

XXV. L'année suivante, Publicola fut nommé consul pour la quatrième fois; car les Sabins, unis avec les Latins, se préparaient à une nouvelle guerre. D'ailleurs une frayeur superstitieuse avait saisi tous les esprits : les femmes enceintes ne mettaient au monde que des enfants mal conformés, et pas un ne venait à terme (73). Publicola, ayant consulté les livres sibyllins, fit des sacrifices pour apaiser Pluton, rétablit certains jeux anciennement institués sur un oracle d'Apollon; et après avoir ramené la joie dans tous les cœurs par la confiance qu'il sut inspirer en la protection des dieux, il s'occupa des dangers dont la ville était menacée du côté des hommes; car il se formait des ligues, et l'on faisait des préparatifs considérables de guerre contre les Romains.

XXVI. Il y avait alors parmi les Sabins un citoyen nommé Appius Clausus (74), d'une force de corps extraordinaire, que ses grandes richesses, son éloquence et ses vertus faisaient regarder comme le premier de sa nation. Il fut, comme tous les grands hommes, exposé à l'envie de ses concitoyens; et son opposition à la guerre fournit à ses envieux un prétexte de l'accuser qu'il cherchait à accroître la puissance des Romains, pour se rendre le tyran de sa patrie et la réduire en servitude. Appius, voyant que le peuple prêtait l'oreille à ces calomnies, qu'il était haï des gens de guerre et de tous ceux qui ne voulaient pas la paix, craignit d'être traduit en justice; et assemblant, pour sa sûreté, un grand nombre de parents et d'amis, il excita des mouvements de sédition qui retardaient les hostilités (75). Publicola, qui mettait tous ses soins non seulement à être bien informé de ce qui se passait chez les Sabins, mais encore à entretenir, à échauffer leurs divisions, posta auprès d'Appius des gens affidés, qui lui dirent de sa part : « Publicola sait que vous êtes trop grand et trop » vertueux pour vouloir vous venger de vos con» citoyens, quelque injustes qu'ils aient été à vo» tre égard; mais, si vous voulez pourvoir à votre » sûreté, et vous dérober à leur haine, en allant » vous établir à Rome, vous y serez reçu, et en » public et en particulier, d'une manière aussi » convenable à votre vertu qu'à la dignité du peu» ple romain. » Appius, après avoir long-temps réfléchi sur ces propositions, ne vit pas, dans la nécessité où il se trouvait, de meilleur parti à prendre. Il assembla tous ses amis, qui, de leur côté, en attirèrent beaucoup d'autres, et il entraina avec lui à Rome cinq mille chefs de famille avec leurs femmes, leurs enfants et leurs esclaves (76). C'étaient les plus paisibles des Sabins, les plus accoutumés à une vie douce et tranquille. Publicola, prévenu de leur arrivée, s'empressa de les accueillir, et leur fit le traitement le plus favorable. Il leur donna à tous le droit de bourgeoisie, et leur distribua par tête deux arpents de terre le long du fleuve Anio. Appius en eut vingt-cinq (77), et fut élevé à la dignité de sénateur. Admis ainsi à l'administration des affaires, il fit paraître tant de prudence, qu'il parvint bientôt aux premières charges, et acquit la plus grande autorité. C'est de lui que tire son origine la famille des Claudiens, qui ne le cède à aucune des meilleures maisons de Rome (78).

XXVII. La retraite de ces familles avait apaisé les troubles parmi les Sabins : mais leurs orateurs ne purent les laisser tranquilles; ils ne cessaient de leur crier qu'il serait honteux que ce que Clausus n'avait pu faire étant présent, il le fît lorsqu'il était fugitif et leur ennemi, et qu'il les empêchât de se venger des torts que les Romains leur avaient faits. Les Sabins se mirent donc en marche avec une grande armée; et s'étant campés entre Rome et Fidènes, ils placèrent deux mille hommes en embuscade dans des endroits creux et couverts; leur intention était d'envoyer le lendemain, à la pointe du jour, de la cavalerie fourrager jusqu'aux portes de la ville, avec ordre de se retirer quand les Romains sortiraient sur eux, et de les attirer ainsi dans l'embuscade (79). Publicola, informé de leur projet par des transfuges, pourvoit à tout sur-le-champ; et, partageant son armée, il envoie le soir Posthumius Balbus son gendre, avec trois mille hommes, se saisir des hauteurs qui couvraient l'embuscade, et y attendre le moment favorable. Il charge Lucrétius son collègue de prendre, parmi les soldats qui sont dans la ville, les plus agiles et les plus braves, et de tomber avec eux sur les fourrageurs. Lui-même, avec le reste de l'armée, fait un grand circuit, et enveloppe les ennemis. Le lendemain, dès que le jour parut, il s'éleva un brouillard épais qui favorisa les Romains. Posthumius descend alors précipitamment des hauteurs qu'il occupait, et fond sur les troupes qui étaient en embuscade, pendant que Lucrétius charge la cavalerie qui courait la campagne, et que Publicola attaque le camp. Les Sabins, surpris de tous côtés, sont bientôt défaits et mis en déroute : ceux du camp ne songent pas même à se défendre; ils prennent la fuite, et sont taillés en pièces. Rien ne leur fut plus funeste que l'espérance qu'ils avaient, chacun de son côté, que les autres n'avaient pas été battus : dans cette pensée, aucun des corps d'armée ne songea à tenir ferme et à combattre. Les troupes du camp allaient vers celles de l'embuscade, qui de leur côté couraient vers le camp, et, au lieu d'y trouver un refuge, ne rencontraient que des fuyards, qui avaient eux-mêmes besoin du secours qu'ils espéraient recevoir d'elles. Tous les Sabins auraient péri, si quelques uns, surtout de ceux qui se sauvèrent du camp après qu'il fut tombé au pouvoir de l'ennemi, n'eussent trouvé un asyle dans Fidènes : ceux qui ne purent gagner cette ville furent tués ou faits prisonniers.

XXVIII. Les Romains, quoique accoutumés à rapporter aux dieux la gloire de leurs succès, attribuèrent à la conduite seule de leur général la victoire qu'ils venaient de remporter; le premier mot des soldats fut que Valérius leur avait livré les ennemis pieds et poings liés (80), et qu'ils n'avaient eu qu'à les égorger. Le peuple trouva dans les dépouilles et dans la vente des prisonniers de quoi réparer ses pertes précédentes. Publicola reçut les honneurs du triomphe; et, après avoir remis sa patrie victorieuse entre les mains des consuls nommés pour lui succéder, il mourut comblé de tous les honneurs que les hommes ambitionnent le plus, et qu'ils jugent les plus dignes de leur estime. Le peuple, comme s'il n'eût rien fait pendant sa vie pour acquitter envers lui sa reconnaissance, ordonna qu'il serait enterré aux dépens du public; et chaque citoyen y contribua du quart d'un as (81). Les femmes romaines, par une distinction honorable à sa mémoire, convinrent d'en porter le deuil un an entier. On voulut aussi qu'il fût enterré dans la ville (82), près de la colline Vélia; et le droit de sépulture, dans ce même lieu, fut donné pour toujours à sa postérité. Mais aujourd'hui on n'y enterre aucun de ses descendants (83); seulement, quand il meurt quelqu'un de cette famille, on y apporte le corps; un homme tient une torche allumée, qu'il met dans le tombeau, et qu'il en retire un moment après. Cette cérémonie atteste que le défunt a droit d'y être déposé, mais qu'il renonce à cet honneur; on va ensuite l'enterrer hors de la ville (84).

PARALLÈLE

DE

SOLON ET DE PUBLICOLA.

I. Le parallèle de ces deux grands hommes offre une particularité qui ne se rencontre dans aucun de ceux dont nous avons écrit la vie : c'est que l'un est l'imitateur, et l'autre le témoin de celui avec qui il est comparé [1]. En effet, cette maxime sur le bonheur, que Solon proféra en présence de Crésus, convient mieux à Publicola qu'à Tellus. Ce Tellus, que Solon regardait comme le plus heureux des hommes à cause de sa mort paisible, de sa vie vertueuse, et des enfants estimables qu'il laissa après lui, n'est pas même cité comme un homme de bien dans les poésies de ce législateur; ses enfants n'ont pas été connus, et lui-même n'a exercé aucune magistrature (85). Au contraire, Publicola fut, pendant sa vie, le premier des Romains par sa puissance, par l'éclat de ses vertus; et encore de nos jours, six cents ans après sa mort, les plus illustres familles de Rome, les Publicola, les Messala, et tous les Valérius (86), lui rappor-

[1] Il expliquera plus bas sa pensée.

tent la gloire de leur noblesse. Tellus fut tué par les ennemis, et mourut à son poste en combattant avec courage. Publicola, après avoir taillé en pièces ses ennemis, ce qui est bien plus heureux que de tomber sous leurs coups; après avoir fait remporter à sa patrie la victoire la plus glorieuse; après avoir reçu les triomphes et les autres honneurs qu'il avait mérités, termine sa vie par la mort que Solon desirait le plus, et qu'il regardait comme la plus heureuse. D'ailleurs, le souhait que Solon exprime dans sa réponse à Mimnerme (87), sur la durée de la vie :

Qu'à ma mort, mes amis, plongés dans la tristesse,
Versent sur mon tombeau des larmes de tendresse;

ce souhait (88) prouve le bonheur de Publicola. Sa mort fut pleurée non seulement de ses parents et de ses amis, mais de la ville entière; des milliers de personnes en portèrent le deuil : les femmes romaines le regrettèrent comme un fils, un frère ou un mari. Solon disait :

Oui, sans honte mon cœur desire la richesse;
Mais je veux qu'elle soit le fruit de ma sagesse :
Une fortune injuste est pour moi sans appas.

En effet, elle attire tôt ou tard la vengeance céleste. Publicola ne s'enrichit point par des injustices; et il eut de plus la gloire de faire un bon usage de sa fortune, en secourant les malheureux. Si Solon a été le plus sage des hommes, Publicola a été le plus heureux (89); car tous les biens que le premier a desirés comme les plus grands et les plus estimables dont les hommes puissent jouir, Publicola les a possédés et conservés jusqu'à sa mort.

II. Solon a donc honoré Publicola en représentant d'avance son bonheur; et Publicola a fait honneur à Solon, en se le proposant comme le plus parfait modèle que puisse imiter le fondateur d'un état populaire (90). Il diminua le faste du consulat, et le rendit doux et aimable pour tous les citoyens. Il emprunta plusieurs lois de Solon, entre autres celles qui donnaient au peuple le droit d'élire ses magistrats, et qui permettaient d'appeler à sa décision des jugements des tribunaux, comme Solon avait établi l'appel aux juges d'Athènes qui étaient pris parmi le peuple. Si Publicola ne créa point, comme Solon, un nouveau sénat, il augmenta presque de moitié celui de Rome (91). En établissant des questeurs pour la garde du trésor public, il voulut qu'un consul homme de bien pût se livrer à des soins plus importants; et qu'un consul pervers n'eût pas un moyen de plus d'être injuste, quand il se verrait tout à la fois maître des affaires et des revenus publics. La haine des tyrans fut plus forte dans Publicola que dans Solon : celui-ci avait ordonné qu'un citoyen qui aurait aspiré à la tyrannie ne fût puni qu'après sa conviction; Publicola permit de le tuer avant même qu'il fût mis en jugement. Solon se glorifiait avec justice d'avoir refusé la royauté, quand les affaires semblaient l'y appeler, et que ses concitoyens l'y portaient eux-mêmes. Il n'est pas moins glorieux à Publicola d'avoir rendu plus populaire l'autorité presque tyrannique du consulat, et de n'avoir pas usé de toute la puissance qu'il lui donnait. C'est cette modération dans le gouvernement que Solon avait en vue, lorsqu'il disait :

S'il n'est ni trop foulé, ni trop dans la licence,
Le peuple de ses chefs respecte la puissance.

III. Une ordonnance particulière à Solon, c'est l'abolition des dettes, qui contribua plus qu'aucune autre à affermir la liberté. En vain les lois établissent l'égalité, si les dettes en privent les citoyens pauvres; si, lors même qu'ils paraissent jouir le plus de leur liberté, soit en jugeant, soit en exerçant quelque magistrature, ou en donnant leur suffrage, ils sont encore plus esclaves des riches, et ne font que suivre les ordres de leurs créanciers. Mais une chose remarquable ajoute encore au mérite de cette ordonnance; presque toujours une abolition de dettes entraîne à sa suite des troubles et des dissensions : Solon, en employant à propos cette mesure, comme un remède violent à la vérité, mais efficace, parvint à apaiser la sédition qui s'était élevée dans Athènes; et, par le seul ascendant de sa vertu, il fit taire les reproches et les murmures que cette loi aurait pu exciter.

IV. Si l'on considère l'ensemble de leur administration, on voit que Solon débuta d'une manière plus brillante; il ne suivit point les sentiers battus, il se fraya lui-même la route; et seul, sans le secours de personne, il termina heureusement les plus grandes entreprises. Publicola eut une fin plus heureuse et plus digne d'envie : car Solon vit renverser la république qu'il avait établie; et celle de Publicola maintint l'ordre dans Rome jusqu'au temps des guerres civiles. C'est que Solon, après avoir publié ses lois, les abandonna à leurs tables et à leurs rouleaux; et, en quittant Athènes, il leur ôta le seul appui qui pouvait les conserver (92). Publicola en restant à Rome, où il commandait et gouvernait les affaires, affermit ses établissements et en assura la durée. Solon connut les intrigues de Pisistrate, et, après des efforts inutiles pour les arrêter, il fut obligé de céder à la tyrannie qu'il vit s'établir sous ses yeux. Publicola abattit pour toujours la royauté, depuis long-temps affermie et dominante dans Rome. Son courage ne fut pas au-dessous de son entreprise; et sa puissance, secondée par la fortune, couronna sa vertu du succès le plus heureux.

V. La gloire militaire met entre eux une grande différence. Solon, s'il faut en croire Dimachus de

Platée (93), n'est point l'auteur de l'expédition contre les Mégariens, que nous avons racontée dans sa Vie. Publicola gagna plusieurs batailles, où il remplit également le devoir de général et celui de soldat. Dans l'administration civile, Solon, pour conseiller aux Athéniens de reprendre Salamine, a recours à une sorte de jeu, et contrefait l'insensé. Publicola, dès son entrée dans les affaires, s'expose aux plus grands périls, se déclare contre Tarquin, et dévoile la conjuration qui se tramait en faveur de ce prince. Seul il empêche que les conjurés n'échappent au supplice; et, non content d'avoir chassé les tyrans de la ville, il ruine pour jamais toutes leurs espérances. S'il sut déployer cette fermeté dans les affaires qui demandaient de la force et de la vigueur, et qui devaient être décidées par la voie des armes, il fit paraître encore plus de sagesse dans celles qui, pendant la paix, exigeaient de l'adresse et de la persuasion. Il sut si bien gagner Porsena, que d'un ennemi redoutable qu'il n'eût peut-être jamais vaincu, il en fit un ami fidèle des Romains.

VI. On pourra m'objecter que Solon recouvra l'île de Salamine, que les Athéniens s'étaient laissés enlever; et que Publicola rendit les terres que les Romains avaient conquises dans la Toscane : mais il faut juger des actions par les circonstances. Un bon politique sait varier sa conduite suivant les occasions; il prend chaque affaire du côté le plus accessible qu'elle présente. Souvent par le sacrifice d'une partie, il sauve tout le reste; et en cédant peu, il gagne beaucoup (94). Ainsi, dans la circonstance dont il s'agit, Publicola, par la cession de quelques terres étrangères, assura la conservation de tout son pays; et tandis que les Romains auraient regardé comme un grand bonheur de conserver leur ville, il leur acquit toutes les richesses qui étaient dans le camp même des assiégeants. En prenant son ennemi pour juge, il triompha de son adversaire, et il obtint, avec la victoire, tout ce qu'il aurait donné sans peine pour se la procurer; car Porsena, en faisant la paix, laissa aux Romains toutes les provisions qu'il avait accumulées pour continuer la guerre : tant la conduite du consul lui avait donné une opinion favorable de la vertu et de la magnanimité de tous les Romains.

****

NOTES

SUR LA VIE DE PUBLICOLA.

(1) Le texte dit que le peuple lui donna ce surnom *dans la suite* : ce fut à la fin de son premier consulat, après qu'il eut démoli sa maison, et qu'il eut abaissé devant le peuple la dignité du consulat.

(2) Ce Valérius, un des ancêtres de Publicola, se nommait Volesus suivant Tite-Live, et Volusus selon les *Tables capitolines* et Festus. Denys d'Halicarnasse le nomme Volessus. Il était un des trois Sabins de la première noblesse, qui, suivant ce dernier historien, liv. II, c. x, suivirent Tatius à Rome, après la conclusion du traité entre les Romains et les Sabins.

(3) C'était surtout sous Tarquin le Superbe que Valérius avait pu se distinguer par son éloquence; et il fallait alors du courage pour en faire un emploi si noble et si généreux. Les richesses de Valérius devaient être encore, pour Tarquin, un objet d'envie et de crainte.

(4) Il y a, dans le texte, que Tarquin n'était pas monté sur le trône *par de bonnes voies*; c'est-à-dire par le décret du sénat, par les suffrages du peuple, par des sacrifices par la faveur du ciel, qu'on interrogeait ordinairement en prenant les augures pour en obtenir des signes heureux. Il s'était fait un degré au trône du corps même de Servius Tullius, son beau-père, et il usait de sa puissance en tyran; il abaissait les nobles, dépouillait les riches, ôtait au peuple ses priviléges et ses lois, lui défendait les assemblées tant sacrées que politiques, et l'accablait par des travaux serviles qui n'avaient pas de fin. Denys d'Halicarnasse, liv. IV, c. x, et Tite-Live, liv. I, c. XLVIII.

(5) Denys d'Halicarnasse, *ibid.*, c. XV, et Tite-Live, *ibid.*, c. LVIII, disent que Lucrèce fit appeler son père avec Brutus et Valérius, et qu'elle se tua devant eux; qu'aussitôt ils formèrent le dessein de chasser les rois. Brutus, ayant mené Valérius et Collatinus chez le père de Lucrèce, les exhorta à la venger en détrônant Tarquin : ils s'y engagèrent tous par serment. Brutus assembla le peuple, lui fit un discours plein de force, auquel on applaudit en confirmant le décret que le sénat avait rendu contre les tyrans. Les conjurés élurent deux consuls, Brutus et Collatinus, qui prirent aussitôt possession du gouvernement. Tarquin, instruit d'un changement si subit, vint à Rome, dont on lui ferma les portes; il retourna vers ses troupes, qui lui refusèrent l'entrée du camp; et, forcé de s'éloigner, il se retira à Gabies.

(6) Il se nommait Lucius Tarquinius, fils d'Égérius, neveu de l'ancien Tarquin. Son père et Tarquin le Superbe étaient cousins germains. Tarquinius avait été surnommé Collatinus, parcequ'il était gouverneur de Collatia, ville du pays des Sabins, que l'ancien Tarquin avait conquise sur ce peuple.

(7) Denys d'Halicarnasse, liv. V, c. I, ne parle point d'une seconde ambassade. Tite-Live, liv. II, c. III, semble être du même avis que Plutarque; mais d'habiles critiques regardent comme altéré cet endroit de son texte.

(8) Plutarque diffère ici de Denys d'Halicarnasse, dans lequel il n'est point question de cette invective véhémente de Brutus contre son collègue.

(9) Denys d'Halicarnasse, liv. V, c. XI, ne le dit que de Lucius et Marcus Aquilius, qui, selon lui, étaient fils de la sœur de Collatinus : au lieu des Vitellius, il nomme les deux Gellius, Marcus et Manius. Tite-Live, liv. II, ch. IV, semble dire, comme Plutarque, que les Aquilius et les Vitellius étaient tous neveux de Collatinus.

(10) Denys d'Halicarnasse et Tite-Live ne parlent que de deux enfants, Titus et Tibérius, qui venaient d'entrer dans l'âge de puberté.

(11) Tarquin le Superbe avait fait mourir le père de Brutus, non pour aucun crime qu'il eût commis, mais parcequ'héritier d'une famille anciennement riche, il possédait de grands biens. Le fils aîné de Junius subit le même sort. Son cadet, encore fort jeune, prit alors un parti prudent; il contrefit le fou, et persista dans cette stupidité simulée, jusqu'à ce qu'il trouvât quelque occasion favorable pour revenir sans danger à son naturel. Voilà pourquoi on le nomma Brutus, qui veut dire sot et stupide.

(12) Ce n'est pas qu'ils attachassent quelque vertu à ce sang humain; mais ils voulaient avoir dans ce forfait horrible un gage réciproque de leur fidélité. Catilina lia de même ses conjurés par un pareil sacrifice. Denys d'Halicarnasse et Tite-Live ne parlent pas de cette circonstance.

(13) Selon Denys d'Halicarnasse, liv. V, c. II, les conjurés, après le repas, firent retirer leurs domestiques de la salle où ils avaient fait le festin, et leur défendirent, sous des peines rigoureuses, d'en approcher. Mais Vindicius, un de ces domestiques, les ayant soupçonnés de quelque mauvais dessein, resta seul à la porte de la salle, d'où il aperçut par une fente les lettres qu'ils écrivaient, et put entendre leurs entretiens secrets. Suivant Tite-Live, liv. II, c. IV, Vindicius avait eu vent de la conjuration; mais il attendait, pour la découvrir, que les complices eussent remis aux ambassadeurs des lettres qui pussent les convaincre. Le récit de Plutarque me paraît le plus naturel.

(14) Le traducteur de Denys d'Halicarnasse, et M. Dacier, remarquent qu'il n'y a guère de vraisemblance que les ambassadeurs eussent leur logement chez les Aquilius; car ce n'était pas la coutume que les ambassadeurs logeassent chez des particuliers. Il y a bien plus d'apparence qu'ils étaient logés au palais de Tarquin, puisque c'était là qu'on emballait leurs meubles, comme Plutarque lui-même va bientôt le dire.

(15) Il ne doutait pas que les ambassadeurs n'eussent porté les lettres au palais du roi, pour, de là, les lui envoyer par quelque domestique. Suivant Denys d'Halicarnasse, les conjurés étaient encore dans la salle lorsque Valérius y arriva.

(16) Cette conduite de Brutus a été diversement jugée dans tous les temps: les uns n'y ont vu qu'une insensibilité féroce; d'autres, l'effort sublime d'une vertu extraordinaire.

(17) Denys d'Halicarnasse est, dans tout ce récit, bien opposé à Plutarque et même à Tite-Live. Il raconte, l. V, c. II, que Brutus, après avoir fait mourir ses enfants, ordonna qu'on lui amenât les Aquilius, neveux de Collatinus son collègue; et que, les ayant convaincus de trahison par la lecture de leurs lettres, il commanda aux licteurs de les conduire au supplice. Collatinus, arrêtant les licteurs, s'approche de Brutus, et le conjure de pardonner à des jeunes gens dont on ne doit imputer la faute qu'à leur âge, et aux mauvais conseils de leurs amis. Brutus, inflexible, refuse d'adoucir la peine ou de différer d'un instant la punition des coupables. Collatinus, irrité, absout les Aquilius, en vertu du pouvoir que lui donne le consulat. Brutus donne des gardes à ces jeunes gens et convoque le peuple. Il représente Collatinus comme suspect d'intelligence avec les tyrans, et déclare qu'il le dépose du consulat. Collatinus, de son côté, l'accuse de trahison; mais le peuple se déclare pour Brutus, et demande à confirmer la déposition de Collatinus. Lucrétius, son beau-père, pour prévenir l'expulsion honteuse dont son gendre est menacé, lui conseille de se démettre; Collatinus y consent, et annonce qu'il va se retirer à Lavinium. Brutus loue sa sagesse, l'exhorte à ne conserver aucun ressentiment, et à regarder toujours Rome comme sa patrie; il persuade même au peuple de lui donner vingt talents (environ cent mille livres), auxquels il en ajoute cinq autres de son bien. Je ne sais si ce récit est bien conforme à ce que tous les historiens, sans en excepter Denys d'Halicarnasse lui-même, s'accordent à dire du caractère dur et farouche de ce premier consul romain.

(18) Tite-Live et Denys d'Halicarnasse y ajoutent une grosse somme d'argent. — Il y avait à Rome deux sortes d'affranchissements, le latin et le juste. Le premier laissait à un maître le pouvoir de faire rentrer dans l'esclavage l'affranchi qui s'enorgueillissait du bienfait qu'il avait reçu, ou d'accorder une liberté irrévocable à celui qui la méritait de plus en plus. L'affranchissement juste s'accordait ou par testament, ou par la déclaration que l'esclave faisait de ses biens; et alors le maître lui donnait, en présence des censeurs, un nom romain; ou enfin par le coup de baguette que le préteur lui faisait donner. Cet affranchissement seul se faisait devant le consul ou le préteur à Rome, et devant le gouverneur ou le proconsul dans les provinces. Le maître, prenant son esclave par la tête ou par une autre partie du corps, prononçait ces paroles: « Je veux que cet homme soit libre; » il lui donnait ensuite un soufflet, et lui faisait faire la pirouette, pour marquer qu'il lui laissait la liberté d'aller où il voudrait. Le magistrat, après avoir entendu le juste sujet pour lequel le maître déclarait son esclave libre, chose nécessaire dans cette sorte d'affranchissement, appuyait ou faisait appuyer sur la tête de l'esclave une baguette, en disant: « Je déclare que tu es libre par le droit » des Romains. » Dès que la cérémonie était finie, le nouvel affranchi rasait sa tête, et prenait un bonnet. Voyez l'*Esprit des lois romaines par Gravina*, trad. de Requier.

Je n'ai vu nulle part qu'un Appius eût donné à tous les affranchis le droit de suffrage. Gravina dit au contraire, à la suite de ce que je viens de citer de lui: « Aucun affranchissement, si je ne me trompe, ne donnait le droit de » suffrage dans les assemblées. C'était une faveur accordée » par le peuple dans le temps de la république, et par le » prince seul sous les empereurs. Cela n'empêchait pas » qu'un homme ne pût obtenir le droit de bourgeoisie. » C'est peut-être cette dernière concession que Plutarque aura prise pour le droit de suffrage.

(19) Peut-être aussi ce nom venait-il de ce que les esclaves qu'on affranchissait étaient mis en liberté par un coup de cette baguette; ce que les Romains exprimaient par ces mots, *vindicare in libertatem*. Nonius Marcellus, *de Varia Significatione Sermonum*, c. IV, n° 487, dit que *vindicare*, dans cette acception-là, signifie *revocare*, rappeler, rétablir.

(20) Ce champ était déjà consacré à Mars, peut-être même du temps de Romulus. Aulu-Gelle, liv. VI, c. VII, dit qu'il avait été donné ou à ce prince, ou au peuple romain, par la vestale Caïa Tarratia, à qui l'on accorda, en récompense, les plus grands honneurs; entre autres, le droit de rendre témoignage en justice, celui de tester, et la permission de se marier quand son temps de vestale serait fini. *Voy.* la note (22). Suivant Denys d'Halicarnasse, liv. V, c. II, ce champ avait été anciennement consacré au dieu Mars, comme une prairie excellente pour les chevaux, et très commode pour les exercices de la jeunesse; mais Tarquin s'en était emparé, au moins d'une partie, comme le dit Plutarque, et l'avait fait ensemencer.

(21) Le nom d'île Sacrée, qu'elle porta d'abord, lui vint sans doute de ce qu'elle était particulièrement consacrée à Esculape. Elle prit ensuite celui d'île de Deux Ponts, parce qu'on y bâtit, du côté du Janicule, le pont Cestius, aujourd'hui *Ponte S. Bartolomeo*; et que, du côté de la ville, on la joignit au Capitole par le pont Fabricius, maintenant *Ponte dei quattro Capi*, à cause d'une statue de marbre à quatre têtes qu'on y voit, et qu'on croit représenter Janus. Aujourd'hui elle s'appelle l'île de Saint-Barthélemy, à cause d'une église de ce saint qu'on y a érigée. Les gerbes qu'on avait jetées dans le Tibre durent s'arrêter d'autant plus facilement, que les eaux de ce fleuve étaient fort diminuées par les grandes chaleurs de l'été. D'ailleurs on y jeta les arbres qu'on avait coupés dans le Champ de Mars. Il est probable aussi, comme l'observe Tite-Live, liv. II, c. V, que dans la suite on y fit de grands travaux, afin de l'élever et de lui donner assez de consistance pour y bâtir des portiques et des temples. Il y avait, outre celui d'Esculape, ceux de Jupiter et de Faunus. L'île n'est pas fort large, mais elle est longue d'environ un quart de mille. Elle finit en pointe par les deux extrémités, et sa forme ressemble assez à celle d'un vaisseau.

(22) Il paraît que dans l'origine les vestales n'avaient

pas la permission de se marier, même après que les trente années de leur sacerdoce étaient expirées; car ce n'est que de cette époque qu'il faut entendre la liberté qu'on en donne à cette vestale, comme Aulu-Gelle le dit formellement dans l'endroit que j'ai cité. Dans la suite, cette liberté fut accordée à toutes les vestales qui avaient rempli le temps de leur consécration.

(23) Il y a dans le texte, *près du bois Urson*: nom qui n'est pas connu d'ailleurs, et qui paraît être une altération de celui d'Arsion, que Plutarque a dû employer en grec pour rendre le terme latin *Arsia*, qu'on lit dans Tite-Live, et dans Valère Maxime, liv. I, c. VIII, n° 5. Denys d'Halicarnasse, liv. V, c. III, place le camp des Romains dans une prairie appelée Junienne (dont peut-être Plutarque aura fait le pré Ésuvien), près d'un bois consacré au héros Horatus.

(24) Tite-Live, liv. II, c. VII, attribue cette voix à Sylvanus, dieu des troupeaux; Denys d'Halicarnasse, à Faunus: ces deux divinités se prennent souvent pour le dieu Pan; ainsi cela revient au même. Pan, un des lieutenants de l'armée de Bacchus, fut le premier qui usa de stratagème pour jeter la terreur parmi les ennemis. De là est venu le nom de terreurs paniques, à ces vaines terreurs dont les armées sont saisies au milieu de la nuit. *Voy*. Polyen, *Stratag*. liv. I, c. II. Denys d'Halicarnasse diffère de Plutarque dans la suite du récit; il dit que Valérius, animé par cette voix, fondit pendant la nuit sur les retranchements des Tyrrhéniens, qu'il en tua un grand nombre, mit le reste en fuite, et se rendit maître de leur camp.

(25) C'était le vingt-huit de février. On a déja dit que les Romains, depuis les ides, qui arrivaient le treize ou le quinze du mois, comptaient les jours par les calendes du mois suivant, jusqu'au dernier jour, qui s'appelait la veille des calendes.

(26) Dans les premiers temps de la Grèce, on honorait par des jeux publics et des combats gymniques les funérailles des grands hommes; mais on ne croit pas qu'on fît publiquement leur éloge. Denys d'Halicarnasse, liv. V, c. III, assure que ce ne fut que très tard que les Athéniens ajoutèrent, par une loi particulière, ces panégyriques aux cérémonies des funérailles. Plutarque attribue cette loi à Solon; mais Diodore de Sicile, liv. XI, c. XXXIII, dit qu'elle fut établie, pour la première fois, à l'occasion de ceux qui avaient été tués à la bataille de Marathon contre les Perses, bien postérieurement à Solon, et seize ans après la mort de Brutus. Denys d'Halicarnasse fait donc honneur aux Romains de cette invention; et il s'autorise des écrits des anciens poëtes et des plus célèbres historiens. Il ajoute que cette coutume était observée chez ce peuple avec beaucoup plus de sagesse que parmi les Athéniens. Ceux-ci, dit-il, semblent n'avoir institué les discours funèbres que pour ceux qui avaient versé leur sang dans les combats; quoique ce fussent peut-être des gens méprisables d'ailleurs, et sans autres vertus qu'une férocité qu'on honorait du nom de valeur. Les Romains, au contraire, ont accordé le même honneur à tous les grands hommes qui s'étaient rendus recommandables par leur habileté dans la conduite des armées, par leur prudence dans la politique, et par toutes les autres vertus civiles.

(27) Cette maison, qui avait d'abord excité les murmures des Romains, et dont la démolition leur causa ensuite tant de regrets, occupait en effet une position qui pouvait donner de l'ombrage à une république naissante. Le mont Vélia faisait partie du mont Palatin. Denys d'Halicarnasse, liv. I, c. III, dérive ce mot d'un terme grec qui signifie *marais*, et dit qu'en vieux langage on appelait Hélies ou Vélies les endroits marécageux. Mais cette étymologie ne saurait convenir ici, où il s'agit d'un lieu élevé. D'ailleurs Varron nous donne une autre origine de ce nom; il prétend, liv. IV, *de ling. lat*. n° 8, que le mot *Vélie* vient de ce que les bergers, avant qu'on eût l'usage de tondre les troupeaux, conduisaient leurs moutons sur cette éminence pour leur arracher la laine, du mot *vellere*, arracher, d'où l'on a fait *vellus*, toison.

(28) Il y a dans le texte, où est aujourd'hui le temple appelé *Vicus publicus*. Mais il n'y eut jamais à Rome un temple de ce nom; et Plutarque aura été trompé par le peu d'habitude qu'il avait de la langue latine; si ce n'est une faute de copiste, comme porterait à le croire la leçon des variantes, où on lit *Vica pota*, de la victoire. C'est le terme dont se sert Tite-Live, liv. II, c. VII; il est formé de deux mots latins *vincere* et *potiri*, vaincre et jouir; car la victoire serait inutile si on ne jouissait pas de ses fruits. Il fut depuis défendu à tout patricien d'habiter proche du Capitole; comme on le voit dans les *Questions romaines de Plutarque*, où il en donne pour raison cette action de Publicola. Tite-Live, liv. VI, c. XX, place cette défense après la condamnation de Manlius, celui qui sauva le Capitole dans la guerre des Gaulois, et qui, accusé ensuite d'avoir aspiré à la tyrannie, fut précipité de la roche Tarpéienne.

(29) Il ordonna que dans la ville les consuls ne feraient porter devant eux que les faisceaux sans haches, et qu'ils n'y joindraient les haches qu'à la campagne.

(30) Je ne sache aucun autre historien qui rapporte cette particularité.

(31) Les lois faites par Valérius étaient des ménagements nécessaires dans ces commencements, comme l'observe l'auteur anglais des *Discours critiques sur le gouvernement de l'ancienne Rome*, parceque si les patriciens avaient laissé entrevoir au peuple qu'il n'avait chassé un maître que pour s'en donner plusieurs, il n'aurait jamais concouru à soutenir cette nouvelle forme de gouvernement avec le zèle et le courage nécessaires pour repousser tous les ennemis que Tarquin eut l'adresse de susciter. La mort de ce prince fit changer les choses de face; et cette inquiétude de moins, dit Tite-Live, liv. II, c. XXI, mit la noblesse trop à son aise; elle commença à maltraiter le peuple, qu'elle avait jusqu'alors ménagé. Les patriciens eurent en effet bien des torts envers les plébéiens; mais ne pourrait-on pas dire aussi que les lois de Valérius, et surtout la première, avaient donné trop d'influence au peuple dans le gouvernement?

(32) Nous avons déja dit que l'obole valait trois sous de notre monnaie; un mouton valait donc trente sous, et un bœuf quinze livres. C'était un prix bien bas, mais encore fort au-dessus de celui que coûtait le bétail à Athènes du temps de Solon. Voyez la *Vie* de ce législateur, c. XXXI. Plutarque observe que cette loi était plus favorable aux pauvres qu'aux riches, sans doute parceque cette amende étant assez modique, et pouvant être payée ou en argent ou en bétail, elle n'était pas au-dessus de la portée du peuple.

(33) Peculium vient du mot latin *pecus*, troupeau. Les noms tirés des animaux champêtres étaient souvent ceux des meilleures familles, parcequ'elles formaient les tribus rustiques, beaucoup mieux composées que les tribus urbaines, qui ne comprenaient guère que les artisans.

(34) Je me suis servi du mot général, *biens* pour éviter celui d'argent ou de deniers, que les éditeurs d'Amyot ont relevé dans ce traducteur et dans M. Dacier, parceque les Romains ne frappèrent de monnaie d'argent que l'an de Rome quatre cent quatre-vingt-cinq. Plutarque, en parlant de la nomination des deux questeurs par Publicola, donne à entendre que ces magistrats furent créés alors pour la première fois. Tite-Live semble être aussi de cet avis, l. IV, c. XIV. Cependant Tacite, liv. XI de ses *Annales*, c. XXII, rapporte au temps des rois la création de ces magistrats: il ajoute qu'après l'expulsion des tyrans, les questeurs furent d'abord nommés par les consuls; et que ce fut seulement soixante-trois ans après que les Tarquins eurent été chassés

qu'on attribua au peuple le droit d'élire ces magistrats. Peut-être Tite-Live et Plutarque, ne regardant comme véritables questeurs que ceux qui avaient été nommés par le peuple, n'ont-ils daté que de cette époque la création de cette magistrature.

(35) Tite-Live ne parle d'aucun dénombrement fait du vivant de Publicola. Denys d'Halicarnasse, qui en fait mention, et qui est d'accord avec Plutarque sur le nombre de citoyens en âge de puberté qui se trouvèrent dans Rome, diffère de lui sur l'époque de ce dénombrement : il le place sous le second consulat de Publicola, dans lequel on lui donna Lucrétius pour collègue ; au lieu que, suivant Plutarque, ce consul le fit, ainsi que la loi pour les taxes, avant qu'il se fût donné un collègue au consulat. Au reste, Plutarque semble contredire ici ce qu'il a dit dans le chapitre précédent, que Valérius Publicola dispensa les citoyens de tout impôt : je croirais qu'il a entendu seulement que les pauvres en furent déchargés.

(36) Je n'ai rien vu ni dans Tite-Live, ni dans Denys d'Halicarnasse, de relatif à ce char, quoique ces deux historiens aient parlé avec assez de détail de la construction du temple de Jupiter par Tarquin le Superbe. Ces ornements, qu'on mettait au faîte des temples, étaient proprement appelés *fastigia*. On en voit, dit M. Dacier, sur les médailles anciennes.

(37) Dans les prodiges comme dans les songes, c'était un signe de grand bonheur que de voir les choses s'augmenter ; leur diminution, au contraire, était d'un mauvais présage. C'est ainsi qu'un pain grossi de moitié dans le four promit le royaume de Macédoine à Perdiccas, qui n'était alors que berger. *Voy*. Hérodote, l. VIII, c. CXXXVII. Ainsi les Romains prirent pour un très mauvais augure la diminution qu'on crut voir dans les sorts de Préneste. Tite-Live, liv. XXII, c. I.

(38) Elle fut ainsi appelée du nom du jeune homme renversé près de cette porte, qui s'appelait Ratumenas. Elle était entre le Capitole et le Tibre.

(39) Ce n'est pas sans raison que Plutarque paraît douter si Tarquin le Superbe était fils ou petit-fils de Tarquin l'Ancien ; car Tite-Live, liv. I, c. XLVI, exprime le même doute, quoiqu'il penche à le croire fils de Tarquin.

(40) Les auteurs ne sont pas d'accord sur celui de ces deux princes qui commença la construction de ce temple. *Voyez* ce qu'en disent Tite-Live, liv. I, c. XXXVIII, et Denys d'Halicarnasse, liv. III, c. XXI ; et liv. IV, chap. XXI.

(41) C'était un très grand honneur chez les Romains, parceque le temple portait dans l'inscription le nom de celui qui en avait fait la dédicace.

(42) Plutarque veut dire que ce qui arriva le jour de la consécration prouve que les consuls n'avaient pas tiré au sort ; car s'ils l'eussent fait, on aurait regardé cette décision comme la preuve de la volonté des dieux, et le frère de Publicola n'aurait pas osé troubler Horatius dans la cérémonie de la dédicace. Il est en cela contraire à Tite-Live, qui dit, liv. II, c. VIII, que les consuls s'en rapportèrent au sort, qui décida en faveur d'Horatius.

(43) Les ides de septembre étaient le treize. Le mois Métagitnion, le second de l'année athénienne, concourait avec le mois d'août, et non pas avec le mois de septembre.

(44) Turnèbe, *Adversar.*, liv. V, c. VII, dit qu'il y avait deux sortes d'augures ; les uns qu'on demandait soi-même aux dieux, et les autres qui se présentaient sans être demandés.

(45) Le premier temple bâti par Tarquin, et dédié par Horatius, consacré dans la soixante-huitième olympiade, l'an deux cent quarante-cinq de Rome, et cinq cent sept ans avant J.-C., fut brûlé pendant les guerres de Sylla et de Marius, dans la cent soixante-treizième olympiade, l'an six cent soixante-neuf de Rome, quatre-vingt-trois ans avant notre ère. Ainsi il dura quatre cent vingt-quatre ans. Sylla le rebâtit, et l'orna de colonnes qu'il avait fait apporter d'Athènes du temple de Jupiter Olympien. Catulus le dédia soixante-neuf ans avant J.-C., l'an six cent quatre-vingt-trois de Rome, quatorze ans après que le premier eut été brûlé. Sylla dit en mourant qu'il ne manquait à son bonheur que d'avoir pu dédier ce temple. Le second incendie arriva lorsque Vitellus assiégea Flavius Sabinus dans le Capitole. Il fut brûlé l'an soixante de l'ère chrétienne. Vespasien le rétablit l'année suivante, après la mort de Vitellius. Tacite, *Hist.* liv. IV, c. LIII, rapporte en détail toutes les cérémonies qui furent pratiquées en cette occasion. Domitien le rebâtit la première année de son règne, l'an quatre-vingt-un de notre ère ; et, suivant Suétone, dans sa Vie, liv. VIII, c. V, il mit son nom à cet ouvrage, sans faire aucune mention des premiers fondateurs.

(46) M. Dacier traduit quarante mille marcs d'argent, et ce dernier terme est en effet dans le texte ; mais nous répéterons ici ce que nous avons déja observé, d'après les éditeurs d'Amyot, qu'on ne frappa de monnaie d'argent à Rome que l'an quatre cent quatre-vingt-cinq de sa fondation ; il n'y en eut jusqu'alors que d'étrangère, qu'on faisait venir comme marchandise. Ainsi Plutarque évalue cette somme sur le prix qu'avait de son temps la monnaie d'argent des Romains. Mais dans le grec il y a livres, et non pas marcs ; le marc n'était que la moitié de la livre ; et la livre romaine, suivant Gronovius, *de Pecunia veteri*, l. III, p. 152, avait le même poids et la même valeur que la mine attique, qui était de cent drachmes. La livre d'argent valait donc, comme la mine attique, quatre-vingt-dix livres. Les quarante mille livres faisaient environ quatre millions de notre monnaie actuelle. Cette somme paraît bien forte pour les fondations seules du temple ; d'autant que Tarquin n'y employa que la dîme du butin qu'il retira de la ville de Suessia Pometina ; et qu'il n'est pas probable, comme l'observe Tite-Live, liv. I, c. LV, que la dîme des dépouilles d'une seule ville ait pu fournir une si grosse somme. Aussi Tite-Live ajoute-t-il qu'il préfère au sentiment de Pison, qui comptait pour cette dépense quarante mille livres d'argent, celui de Fabius, auteur beaucoup plus ancien, qui ne la portait qu'à quarante talents, environ deux cent mille livres de notre monnaie. Les douze mille talents dont Plutarque parle ensuite faisaient la somme de soixante millions ; et si ce qu'il ajoute, que tous les biens du plus riche particulier n'auraient pas suffi pour payer la seule dorure du dernier temple, est vrai, il faut qu'il n'y eût pas à Rome, de son temps, des particuliers aussi riches qu'il y en avait du temps de la république. Sous les premiers empereurs, les affranchis possédaient des biens immenses, et rien ne pouvait satisfaire leur insatiable cupidité ; mais sous des princes tels qu'Adrien, Trajan et Marc-Aurèle, où l'on ne voyait point des affranchis usurper un pouvoir énorme et s'enrichir des biens des victimes immolées à leur avarice, il n'est pas étonnant qu'on ne retrouvât plus des Romains dont les richesses égalassent celles des Scaurus, des Crassus et des Lucullus.

(47) Les artistes de Rome furent toujours très au-dessous de ceux de la Grèce. Horace, dans son *Art poétique* et dans son *Épître à Auguste*, reconnaît lui-même la supériorité dans tous les genres des Grecs sur les Romains.

(48) La plupart des interprètes croient que Lars est un nom d'honneur, et désigne un chef suprême des douze rois que les douze peuples de l'Étrurie s'étaient choisis, et qu'on nommait Lucumons. Cependant Denys d'Halicarnasse, l. V, c. IV, dit que le nom de ce roi était Lars, et son surnom Porsena.

(49) Denys d'Halicarnasse et Tite-Live ne parlent pas de cette circonstance. Ce dernier observe, liv. II, c. IX, que Porsena se déclara en faveur des Tarquins, parcequ'il regardait comme glorieux pour les Toscans qu'il y eût un

roi à Rome, et surtout un roi toscan. D'ailleurs, un souverain chassé de son trône était pour lui d'un dangereux exemple.

(50) Plutarque a suivi Tite-Live, qui fait aussi déclarer la guerre aux Romains par Porsenna sous le second consulat de Publicola. Denys d'Halicarnasse place cette guerre sous le troisième consulat de Publicola et le second d'Horatius Pulvillus, tandis que Tite-Live lui donne pour collègue, à cette dernière époque, Lucrétius, qui était consul pour la deuxième fois.

(51) Ville du Latium, près du pays des Herniques. On croit que c'est la même que celle que Tite-Live nomme Signia, liv. I, c. LV, qui, dans Denys d'Halicarnasse, est appelée le fort Syncerion, et par d'autres Syncyrion.

(52) A cette bataille, qui se donna près du Janicule, la déroute commença par l'aile gauche des Romains : Marcus Valérius, frère de Publicola, et Lucrétius, qui la commandaient, ayant été blessés, cette aile prit la fuite. Elle ne pouvait gagner Rome que par le pont de bois qu'elle avait derrière elle. Là, trois braves Romains arrêtent les ennemis, donnent à leurs compagnons le temps de passer et de couper le pont, après quoi ils se retirent. Tel est le récit de Denys d'Halicarnasse, celui de tous les historiens qui en parle avec le plus d'exactitude : cependant il paraît manquer à sa narration des circonstances nécessaires pour rendre les choses naturelles. D'abord, il est difficile de croire que l'épouvante fût si générale, que Lartius et Herminius ne pussent rallier quelques troupes pour soutenir la retraite de leurs gens. En second lieu, les ennemis durent charger ces troupes, qui fuyaient, et qui avaient à passer par un pont étroit : ainsi les Romains auraient dû être tous taillés en pièces ; ce qui n'arriva pas. Il faut donc supposer qu'un corps de troupes soutint l'effort des Étrusques, et donna le temps aux fuyards de défiler par ce pont. Plutarque justifie cette supposition, en disant que Publicola fit face aux ennemis, et les arrêta jusqu'à ce que, couvert de blessures, il fut emporté hors du combat. On dit que Plutarque s'est trompé, en prenant la blessure de Publicola pour celle de Marcus Valérius : mais il faut faire usage de la narration de Plutarque, et l'ajouter à celle de Denys, si l'on veut finir naturellement cette bataille. Quoiqu'il ne parle pas de la blessure de Marcus Valérius, ni Denys de celle de Publicola, ce n'est pas une preuve que tous deux n'aient point été blessés : d'autant plus que Zonare, l. VII de ses *Annales*, atteste la blessure de l'un et de l'autre.

(53) Cet Horatius était fils du frère du consul Horatius, et descendait, dit Denys d'Halicarnasse, de celui qui vainquit les trois Curiaces. Denys d'Halicarnasse et Tite-Live nomment Lartius l'officier que Plutarque appelle Lucrétius. — Ce pont de bois s'appelait le pont Sublicius.

(54) Denys d'Halicarnasse dit que ce surnom lui venait de ce qu'il avait perdu un œil dans le combat : ce qui paraît plus vraisemblable. Il ajoute que c'était l'homme du monde le mieux fait et le plus recommandable par son courage intrépide. Il fut le seul des trois qui tint ferme jusqu'à la fin ; les deux autres, ayant leurs armes défensives presque entièrement brisées, se retirèrent peu à peu, et Horatius leur ordonna de faire couper promptement le pont du côté de la ville.

(55) Suivant Denys d'Halicarnasse, cette libéralité vint du seul mouvement du peuple ; et elle est d'autant plus honorable pour Horatius, que l'on était alors à Rome dans une extrême disette. Elle dut monter à une somme considérable, puisque les femmes même ne s'en exemptèrent pas, et que les contribuants étaient plus de trois cent mille.

(56) M. Dacier a traduit, qu'on lui fit distribuer autant de terre qu'il en put labourer lui-même depuis le matin jusqu'au soir. Mais ce n'aurait pas été une récompense digne du service important qu'il venait de rendre à sa patrie. Le mot dont se servent Tite-Live, Denys d'Halicarnasse, Aurélius Victor et Plutarque, dit bien plus : il signifie incontestablement labourer autour, tracer un sillon pour former une enceinte.

(57) Tite-Live dit qu'on plaça cette statue dans le Comice : suivant Denys d'Halicarnasse, ce fut dans l'endroit le plus apparent de la place publique : mais ces deux auteurs ne se contredisent pas, puisque le Comice était un des lieux les plus apparents de cette place, et que c'était là que le peuple tenait ses assemblées. Pour les concilier avec Plutarque, il faut ajouter le récit que fait Aulu-Gelle. Il raconte que cette statue ayant été frappée de la foudre, on consulta les aruspices de Toscane ; que ceux-ci donnèrent une réponse entièrement opposée à l'ordre des dieux ; qu'ils conseillèrent de mettre la statue dans l'endroit de la place le plus bas, où elle n'aurait jamais été éclairée des rayons du soleil ; que la supercherie ayant été découverte, ils en furent punis, et on plaça la statue dans le lieu le plus éminent du temple de Vulcain.

(58) Plutarque a suivi, à peu de chose près, le récit de Tite-Live, auquel s'est aussi conformé Valère Maxime, liv. III, c. III. Celui de Denys d'Halicarnasse, liv. V, c. IV, est un peu différent. Mucius annonce formellement au sénat le dessein qu'il a conçu de tuer le roi, et il en reçoit les plus grands éloges. Porsenna n'était pas auprès du secrétaire qui fut tué par Mucius. Lorsqu'on lui amène ce Romain, il le menace des plus cruels tourments, s'il ne lui déclare pas tous ses projets. Le roi, effrayé de la conspiration de trois cents jeunes Romains dont Mucius lui fait la fausse confidence, le fait enfermer dans une étroite prison ; et après en avoir délibéré avec ses officiers, dont les avis ne lui plaisent pas, il préfère celui de son fils Aruns, qui lui conseille de faire la paix avec les Romains. On voit qu'il n'est pas question, dans son récit, de cette main que Mucius met sur un brasier ardent, pour montrer au roi qu'il ne craignait pas ses menaces.

(59) Denys d'Halicarnasse en donne encore un autre motif ; c'est l'avantage que Publicola avait eu dans la sortie qu'il fit contre les Toscans qui pillaient et ravageaient les environs de Rome. Plutarque en a parlé plus haut, et semble la placer au même temps que l'action de Mucius ; au lieu que, suivant Denys d'Halicarnasse, elle lui fut postérieure, et détermina Porsenna à envoyer des ambassadeurs à Rome pour traiter de la paix.

(60) Sandon, philosophe stoïcien de Tarse en Silicie, avait été précepteur d'Auguste et ensuite de Tibère. — Le vrai nom de Scévola était C. Mucius Cordus.

(61) Tite-Live ne parle point de cette réponse de Tarquin à Porsenna ; et Denys d'Halicarnasse dit au contraire, liv. V, c. IV, que les Tarquins, qui s'étaient attendus à remonter sur le trône par le secours du roi, voyant toutes leurs espérances évanouies en un moment, furent obligés d'accepter les conditions qu'on leur proposait.

(62) C'était le canton des sept villages qui avaient été conquis par Romulus, et qui faisaient partie du territoire des Véiens, comme le dit Tite-Live, liv. II, c. XIII.

(63) Tite-Live raconte qu'elles trompèrent leurs gardes. Suivant Denys d'Halicarnasse, elles avaient obtenu d'eux la permission d'aller se laver dans le fleuve, et les avaient priés de se retirer à l'écart jusqu'à ce qu'elles se fussent baignées. Il n'y a pas d'apparence qu'on eût laissé aller sur leur bonne foi des otages de cette naissance. Tite-Live prétend qu'elles passèrent le fleuve à la nage au milieu d'une grêle de traits que leur lançaient les ennemis ; circonstance peu vraisemblable. Plutarque suppose que Clélie traversa le Tibre à cheval ; mais Tite-Live et Denys d'Halicarnasse n'en disent rien ; et il est vraisemblable que le cheval de bataille dont Porsenna fit présent à Clélie donna lieu à cette tradition, suivie par quelques historiens.

(64) Il paraît, d'après Denys d'Halicarnasse, que le con-

sul Publicola était au camp de Porsenna, et que dans l'instant il prit le chemin de Rome pour ramener les otages.

(65) Denys d'Halicarnasse raconte que Tarquin n'était pas là en personne; mais qu'il envoya une embuscade de cavalerie sur le chemin qui conduisait au camp de Porsenna, pour enlever le consul et les jeunes Romaines, afin de les retenir en otage pour les biens dont les Romains l'avaient dépouillé.

(66) J'ai déja dit que le présent de Porsenna à Clélie avait fait imaginer cette particularité. Mais il est probable que ce fut seulement pour honorer son courage que ce prince lui donna un cheval de bataille, comme on en donnait aux soldats qui s'étaient distingués par quelque grande action.

(67) Suivant Denys d'Halicarnasse, cette statue n'existait pas de son temps, c'est-à-dire sous le règne d'Auguste, bien antérieurement à Plutarque. Je n'ai point vu, dit-il, ce monument; on assure qu'il fut brûlé dans un incendie des maisons voisines. Cependant Pline, liv. XXXIV, c. vi, insinue la même chose que Plutarque. Denys d'Halicarnasse ajoute que ce furent les pères des autres filles qu'on avait données en otage qui lui érigèrent eux-mêmes cette statue équestre, qui était de bronze. Aurélius Victor, *de Viris illustribus*, dit qu'elle était dans la place publique.

(68) Le camp de Porsenna, dit Denys d'Halicarnasse, était orné plutôt comme une ville que comme des retranchements passagers qu'on fait dans une terre étrangère: il l'avait fourni de toutes sortes de richesses et de provisions, tant pour le public que pour les particuliers; et tous ces biens furent abandonnés au peuple romain, sans qu'il y eût la moindre chose gâtée ou endommagée. M. Dacier prétend que l'usage des Toscans, lorsqu'ils décampaient, était toujours de brûler leur camp.

(69) Il paraît, suivant Tite-Live, liv. II, c. xiv, que cette coutume d'appeler *biens de Porsenna* les biens publics qu'on vendait, était diversement expliquée, et qu'on doutait si les Romains n'avaient pas imaginé cette formule plutôt pour conserver la mémoire de la défaite de Porsenna, que pour immortaliser sa libéralité et leur reconnaissance. Mais cet historien se déclare pour le dernier sentiment.

(70) Ni Tite-Live, ni Denys d'Halicarnasse ne parlent de cette statue de bronze érigée à l'honneur de Porsena. Le dernier de ces historiens dit seulement qu'après que l'armée des Toscans se fut retirée, le sénat assemblé résolut d'envoyer à Porsenna un trône d'ivoire, un sceptre et une couronne d'or, avec une de ces robes qu'on nomme triomphales.

(71) Suivant Denys d'Halicarnasse, liv. V, c. vi, la première de ces actions ne fut pas proprement une bataille. Le consul Valérius surprit les Sabins dans le moment qu'ils s'y attendaient le moins, et, tombant sur une multitude de fourrageurs en désordre, il en fit un grand carnage. La seconde affaire fut beaucoup plus sérieuse, et les Sabins auraient été entièrement défaits, si la nuit ne fût survenue. Investis de tous côtés par les Romains, ce ne fut qu'à la faveur des ténèbres que quelques uns se sauvèrent dans leurs villes. Au reste, Plutarque a omis ici une année, dans laquelle on nomma consuls Spur. Largius et Titus Herminius, dont le consulat, suivant Denys d'Halicarnasse, se passa dans une profonde paix. Plutarque a suivi Tite-Live, qui, sans faire mention de cette année, passe du troisième consulat de Publicola à celui de son frère.

(72) Le triomphe fut décerné aux deux consuls, disent Tite-Live et Denys d'Halicarnasse, et on donna de plus au consul Valérius une place sur le mont Palatin, pour y bâtir une maison, devant laquelle, suivant le dernier de ces historiens, on érigea un taureau de bronze, afin de marquer, dit M. Dacier, que Marcus Valérius avait, par ses victoires sur les Sabins, rétabli la culture des champs, et ramené l'abondance dans Rome. Voyez aussi, sur cette maison, Pline, liv. XXXVI, c. xv.

(73) Il n'est question, ni dans Tite-Live, ni dans Denys d'Halicarnasse, de ce fait d'histoire naturelle bien remarquable, et auquel, disent les éditeurs d'Amyot, personne n'a encore fait attention.

(74) Denys d'Halicarnasse, lic. V, c. vii, le nomme Titus Claudius, et dit qu'il était de la ville de Régille; Tite-Live l'appelle Appius Claudius, ou plutôt Atta Clausus, qui parait avoir été d'abord son véritable nom, et qu'on changea ensuite en celui d'Appius Claudius. Atta était, dit-on, chez les Grecs, un terme de respect; et on en avait fait pour Clausus un nom propre, à cause de sa grande naissance et de ses vertus.

(75) Il était le seul, suivant Denys d'Halicarnasse, qui s'opposât dans les assemblées à ceux qui voulaient rompre avec la ville de Rome: comme l'affaire devait être jugée au tribunal des autres villes, il craignit qu'elle ne prît un mauvais tour pour lui, et résolut de quitter son pays et de se retirer à Rome.

(76) Cinq mille ménages devaient faire au moins vingt mille personnes; car on ne peut guère compter moins de quatre personnes par famille, chez une nation sans luxe et qui ne cherchait que la population. Cet endroit, disent les éditeurs d'Amyot, mérite une attention particulière, parcequ'il nous fait connaître quelle était alors la fortune d'un sénateur et l'état du peuple. Vingt mille personnes ne possédaient que dix mille arpents de terre, et un sénateur vingt-cinq. Denys d'Halicarnasse met cinq mille hommes capables de porter les armes; ce qui fait la même chose.

(77) Selon Denys d'Halicarnasse, on lui céda des terres du public entre Fidènes et Picence, pour les distribuer à ceux qui l'avaient accompagné dans sa retraite. Tite-Live, liv. II, c. xvi, dit que ces terres étaient au-delà de l'Anio, aujourd'hui Teverone, qui se décharge dans le Tibre près de Fidènes. Cette distribution nous fait voir quelle était la sobriété des anciens Romains; deux arpents de terre suffisaient à la nourriture et à l'entretien d'un homme.

(78) Il y avait à Rome deux familles de Claudiens, l'une patricienne et l'autre plébéienne. La première avait le surnom de *Pulcher*, et l'autre celui de *Marcellus*: il y eut dans la famille patricienne vingt-trois consuls, cinq dictateurs, sept censeurs, sept grands triomphes et deux petits. L'empereur Tibère descendait de cette famille. Denys d'Halicarnasse et Tite-Live ajoutent que les Sabins qui avaient suivi Appius formèrent dans la suite cette tribu qu'on appelait Claudienne, et qui avait conservé ce nom jusqu'au temps du premier de ces historiens.

(79) Plutarque n'est pas ici d'accord avec Denys d'Halicarnasse, qui a raconté fort en détail cette bataille. La narration de Plutarque est beaucoup plus naturelle.

(80) Denys d'Halicarnasse dit qu'il périt treize mille hommes, tant des Sabins que des alliés, outre quatre mille deux cents qui furent faits prisonniers.

(81) Comme on faisait quelquefois enterrer aux dépens du public des citoyens riches, par estime pour leurs vertus et pour récompenser leurs services, Tite-Live et Denys d'Halicarnasse ont eu soin de remarquer que ce fut la pauvreté de Publicola qui porta le sénat à ordonner qu'on ferait ses funérailles aux frais du public. La contribution du quart d'un as faisait un peu plus de trois sous de notre monnaie. On a vu qu'il y avait alors à Rome cent trente mille citoyens; c'était donc plus de trente mille livres de notre monnaie. Salluste, dans la préface de sa *Conjuration de Catilina*, rend aux anciens Romains ce témoignage, que, simples dans leurs maisons, ils étaient magnifiques dans les cérémonies publiques. — Les dames romaines avaient déja porté le deuil un an pour Brutus, le premier consul.

(82) Il paraît qu'anciennement les Romains avaient cou-

tume d'enterrer les morts dans la ville; mais depuis ils changèrent cet usage, et les enterrèrent le long des chemins publics : on n'enterra plus dans Rome que par une distinction particulière; comme en Grèce on n'accordait cet honneur qu'aux fondateurs de villes, et à ceux qui l'avaient mérité par des services importants. Denys d'Halicarnasse dit que, de tous les Romains illustres, Publicola fut le seul à qui on eût fait cet honneur; cependant Plutarque, dans ses *Questions romaines*, dit qu'on accorda la même distinction à Fabricius. Il étend même ce privilége, d'après Pyrrhon le Liparien, à ceux qui avaient obtenu les honneurs du triomphe.

(83) Suivant Denys d'Halicarnasse, le lieu de sa sépulture était comme un lieu sacré, et réservé pour celle de ses descendants; ce qui semblerait supposer qu'on les y enterrait : mais j'ai peine à croire que cette faveur se soit étendue à toute sa postérité; c'eût été contrevenir trop ouvertement à la loi des Douze Tables, qui défendait les sépultures dans la ville.

(84) Cette particularité assez singulière n'est rapportée ni par Tite-Live, ni par Denys d'Halicarnasse; elle méritait cependant d'être consignée dans l'histoire.

(85) Le raisonnement de Plutarque me paraît manquer de justesse. Ce Tellus pouvait avoir une très grande vertu, et par conséquent vivre fort heureux, quoique Solon ne l'eût pas cité dans ses poésies, que ses enfants n'eussent pas été connus, et qu'il n'eût exercé lui-même aucune magistrature. Il a dit cent fois, dans ses *Morales*, que ce n'étaient ni les dignités, ni les richesses, ni la gloire, qui donnaient le bonheur.

(86) On voit, par cette date, que Plutarque écrivait cette *Vie* vers le commencement du règne de Trajan.

(87) Mimnerme, poëte musicien, originaire de Colophon, vivait, selon Suidas, dans la trente-cinquième olympiade, et était plus ancien que les sept sages : mais, par cet endroit de Plutarque, il paraît qu'il fut contemporain de Solon. Il inventa le vers pentamètre, au rapport d'Hermésianax, cité par Athénée. Il se distingua surtout par l'excellence de ses élégies, dont il ne nous reste que des fragments. Horace le met au-dessus de Callimaque.

(88) Cicéron, dans ses *Tusculanes*, liv. I, c. XLIX, et dans son *Traité de la Vieillesse*, c. XX, n'approuve pas ce souhait, qu'il trouve indigne d'un homme sage tel que Solon.

(89) Plutarque, en donnant la sagesse à Solon, ne l'exclut pas du bonheur de Publicola; car y aurait-il de vrai bonheur sans la sagesse? Il veut dire seulement que Publicola, avec autant de vertu que Solon, eut de plus tous les avantages que celui-ci souhaitait, et qui contribuaient à la félicité humaine.

(90) Aristote, dans ses *Politiques*, liv. II, c. XII, dit « que » quelques uns regardent Solon comme un bon législa» teur, pour avoir détruit une oligarchie devenue insup» portable, brisé le joug sous lequel le peuple gémissait, » et rétabli l'ancienne démocratie, mais plus sagement » tempérée par le mélange des trois espèces de gouverne» ment. Cependant d'autres lui reprochent d'avoir donné » trop de pouvoir au peuple, en prenant les juges parmi » tous les citoyens. Par cet établissement, il ôta à sa répu» blique ce qu'elle avait d'aristocratique, en attribuant la » connaissance des plus grandes affaires à des juges choisis » par le sort dans la classe du peuple. Au reste, c'est moins » à Solon qu'il faut l'imputer, qu'aux événements. Dans » les guerres contre les Perses, le peuple, sentant bien la » part qu'il avait eue à ces grandes victoires qu'on avait » remportées sur mer, en conçut la plus grande fierté, et » se donna, malgré la réclamation des bons citoyens, des » chefs corrompus qui favorisèrent toutes ses prétentions.» Il semble que Solon sentait lui-même le vice de ses lois, et qu'il n'avait cédé qu'aux circonstances, puisqu'il disait qu'il avait donné aux Athéniens, non pas les lois les meilleures en elles-mêmes, mais les meilleures qu'ils pussent recevoir. Si Publicola en fit quelques unes qui favorisaient un peu trop la multitude, on peut l'excuser aussi sur les circonstances : tant que Tarquin vécut, les magistrats et la noblesse eurent besoin de ménager le peuple, de peur que, s'il avait eu à se plaindre de ses chefs, il n'eût favorisé le rétablissement des rois.

(91) On a vu que Plutarque attribue à Solon l'établissement de l'aréopage. Cicéron est du même sentiment. Il est vrai que Fabricius, un de ses commentateurs, prétend que le mot *constituit*, dont s'est servi Cicéron, ne signifie pas instituer, établir, mais rétablir, donner une nouvelle forme; et c'est en effet ce que Solon fit, de l'aveu de tout le monde.

(92) Il est vraisemblable que, si Solon fût resté à Athènes, il aurait donné à ses nouvelles lois le temps de s'affermir, et qu'il aurait pu prévenir ou arrêter les effets de l'ambition de Pisistrate. Son absence laissa un libre cours aux factions; et le serment qu'il avait exigé de tous les magistrats fut sans force pour maintenir l'observation des lois. Lycurgue, il est vrai, avait fait de même; et son absence n'empêcha pas que les Spartiates fussent fidèles à leur serment. Cette différence de succès, dans une démarche semblable, ne peut venir que de la différence du caractère des deux peuples.

(93) Strabon, liv. II, p. 121, dit que ce Dimachus fut envoyé en ambassade vers un roi des Indes nommé Allitrochades, fils d'Androcottus, et qu'il écrivit une histoire de ce pays, mêlée de tant de mensonges et de fables, que de tous les historiens qui ont parlé des Indes, il n'y en a pas qu'on doive moins croire que Dimachus et Mégasthène.

(94) Ce portrait d'un bon politique mérite d'être remarqué. Ce n'est pas en voulant forcer l'opinion des hommes, qu'on parvient à les gagner; ils se raidissent contre une autorité qui veut tout subjuguer par la violence. C'est par de sages ménagements, c'est par des sacrifices faits à propos, qu'on assure bien mieux sa puissance, que par des voies impérieuses : celui qui en affaires ne veut rien céder s'expose à tout perdre; à plus forte raison doit-on employer cette modération et cette réserve, lorsqu'on veut régner sur l'opinion et la pensée, ce domaine inaliénable dont une ame généreuse ne souffre que malgré soi l'usurpation, et qu'elle ne cède volontairement qu'à la raison qui l'éclaire et la persuade.

THÉMISTOCLE.

I. Origine de Thémistocle. — II. Occupations de sa jeunesse. — III. Il s'applique à la science du gouvernement. — IV. Sa rivalité avec Aristide. Son amour pour la gloire. — V. Il détermine les Athéniens à construire des vaisseaux. — VI. Sa magnificence et son ambition. — VII. Il fait bannir Aristide. — VIII. Sa fermeté. Il est élu général contre les Perses, et fait embarquer les Athéniens. — IX. Il cède le commandement au général des Lacédémoniens. — X. Combat d'Artémisium. — XI. Xerxès s'empare des Thermopyles. — XII. Feinte de Thémistocle pour faire partir les Athéniens. — XIII. Moyen dont il se sert pour payer les troupes. — XIV. Il fait rappeler Aristide. — XV. Paroles mémorables de Thémistocle. — XVI. Il met les Grecs dans la nécessité de combattre. — XVII. Trois jeunes Perses immolés par les Grecs dans un sacrifice. — XVIII. Nombre des vaisseaux de Xerxès. Thémistocle prend l'avantage du vent. — XIX. Bataille et victoire de Salamine. — XX. Xerxès, sur un faux avis de Thémistocle, prend la fuite. — XXI. Honneurs rendus à Thémistocle. — XXII. Sa passion pour la gloire. Paroles remarquables de lui. — XXIII. Il relève les murailles d'Athènes. et construit le Pirée. — XXIV. Projet utile de Thémistocle rejeté comme injuste. — XXV. Il s'attire la haine des Lacédémoniens. — XXVI. Le poëte Timocréon lui reproche des concussions. — XXVII. Il vante trop ses services, et il est banni par l'ostracisme. — XXVIII. Soupçonné de complicité avec Pausanias, il s'enfuit à Corcyre. — XXIX. Il passe en Épire. — XXX. Diversité d'opinions sur ses voyages. — XXXI. Il passe en Perse. — XXXII. Il s'adresse à Artabane pour être présenté au roi. — XXXIII. Son entrevue avec Artaxerce. — XXXIV. Il en est bien reçu. — XXXV. Le roi lui assigne le revenu de trois villes. — XXXVI. Danger qu'il court dans ses voyages. — XXXVII. Le roi de Perse arme contre Athènes. Thémistocle se tue, pour ne pas servir contre sa patrie. — XXXVIII. Ses enfants. Son tombeau magnifique à Magnésie.

M. Dacier comprend les faits principaux de la vie de Thémistocle depuis l'an du monde 3470, la première année de la soixante-quinzième olympiade, l'an 273 de Rome, 478 ans avant Jésus-Christ, jusqu'à l'an du monde 3479, la deuxième année de la soixante-dix-septième olympiade, l'an de Rome 281, 469 ans avant notre ère.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot les renferment depuis la soixante-troisième olympiade, jusqu'à la soixante-dix-neuvième, 463 ans avant Jésus-Christ.

Je crois à propos de revenir sur ce que j'ai dit dans la Vie de Thésée, sur le caractère allégorique de ce personnage célèbre. En admettant, avec toute l'antiquité et un grand nombre de savants modernes, ce caractère symbolique, je n'ai pas prétendu lui ôter toute vérité historique. Je suis persuadé que Thésée a réellement existé, et a fait la plupart des actions qu'on lui attribue; mais ses exploits même ont été vraisemblablement la cause du choix que les Athéniens ont fait de lui, pour représenter, sous des traits allégoriques, le cours et la marche du soleil; il a été pour les peuples de l'Attique ce qu'Hercule avait été pour le reste de la Grèce, et pour une grande partie des nations de l'Orient.

I. La naissance de Thémistocle fut trop obscure pour avoir pu contribuer à sa gloire. Son père, Néoclès, du bourg de Phréar (1), de la tribu Léontide, était d'une condition médiocre; du côté de sa mère, Thémistocle passait pour étranger (2), comme on l'infère des vers suivants :

> Je suis Abrotonum; la Thrace m'a vu naître,
> Et le grand Thémistocle a de moi reçu l'être (3).

Phanias dit cependant que la mère de Thémistocle n'était pas de Thrace, mais de Carie; et il la nomme Euterpe, au lieu d'Abrotonum. Néanthès (4) ajoute qu'elle était d'Halicarnasse, capitale de la Carie. Les Athéniens issus de père ou de mère étrangers étaient obligés de s'assembler, pour leurs exercices, à Cynosarges (5), gymnase consacré à Hercule, et situé hors de la ville, parceque ce héros, né d'une mère mortelle, n'était pas un dieu parfaitement légitime. Thémistocle persuada à quelques jeunes gens des premières maisons d'Athènes de venir faire avec lui leurs exercices à Cynosarges; et par-là il parut avoir adroitement aboli la distinction qui subsistait entre les vrais citoyens et ceux qui n'en réunissaient pas toutes les qualités. Il est certain néanmoins qu'il appartenait à la maison des Lycomèdes (6); car la chapelle que cette famille avait dans le bourg de Phlye (7) ayant été brûlée par les Barbares, Thémistocle, au rapport de Simonide, la fit rétablir et l'orna de peintures.

II. Les auteurs conviennent qu'il montra, dès son enfance, un caractère ardent et un esprit juste; que son goût naturel le portait aux grandes choses, et qu'il paraissait né pour la politique. Dans les heures de loisir et de divertissement que lui laissaient ses premières études, on ne le voyait jamais jouer ou rester oisif comme les enfants de son âge; il s'occupait à méditer, à composer en lui-même des discours qui avaient pour objet d'accuser ou de défendre quelqu'un de ses camarades. Aussi son maître lui disait-il souvent : « Mon enfant, tu » ne seras pas un homme médiocre; il faut que tu » deviennes ou entièrement bon ou entièrement » mauvais. » Les sciences qui ont pour objet de polir les mœurs, celles de pur agrément, les exercices destinés à développer les graces du corps, il s'y livrait avec froideur et sans goût : mais il mettait une application au-dessus de son âge aux études qui donnent la prudence et qui rendent propre aux affaires, parcequ'il se croyait fait pour y réussir. Raillé dans la suite par des jeunes gens plus formés que lui à ces exercices agréables, à ces manières polies qui plaisent dans les sociétés, il se crut obligé de repousser leurs railleries par des paroles pleines de fierté. Il leur dit qu'à la vérité il ne savait ni accorder une lyre, ni jouer du psaltérium; mais que si on lui donnait à gouverner une ville petite et obscure, il saurait l'agrandir et lui acquérir de la célébrité.

III. Stésimbrote (8) assure pourtant qu'il fut disciple d'Anaxagore, et qu'il apprit la physique sous Mélissus; mais c'est un anachronisme (9); car Mé-

lissus défendit Samos contre Périclès, qui ne vécut que long-temps après Thémistocle, et fut contemporain d'Anaxagore. Je préfère donc le sentiment de ceux qui disent que Thémistocle se proposa pour modèle Mnésiphile le Phréarien (10), qui n'était ni un orateur, ni un de ces philosophes qu'on appelle physiciens (11), mais qui faisait profession de cette science qu'on nommait alors la sagesse, et qui n'était que l'art de gouverner et la prudence dans le maniement des affaires. Cette espèce de secte philosophique remontait à Solon, et s'était continuée depuis lui jusqu'à Mnésiphile (12). Ceux qui vinrent ensuite y mêlèrent l'art de disputer; et, abandonnant la conduite des affaires, ils bornèrent cette science à des discours de pure déclamation; ce qui leur fit donner le nom de sophistes (13). Mais Thémistocle, quand il s'attacha à Mnésiphile, avait déja pris part à l'administration de la république. Dans la première ardeur de sa jeunesse, il fut inégal et inconstant. Son caractère naturellement impétueux, et qui n'était modéré ni par la raison ni par l'éducation [1], l'entraînait dans les excès les plus opposés, et souvent lui faisait choisir le parti le moins convenable. Il l'avouait lui-même dans la suite, et disait que les poulains les plus fougueux deviennent les meilleurs chevaux, quand ils sont dressés par une main habile. On a dit qu'il avait été déshérité par son père, et que sa mère, accablée de douleur de la vie honteuse que menait son fils, s'était donné la mort; mais ce sont des faussetés qui n'ont aucun fondement. Quelques écrivains, au contraire, assurent que son père, voulant le détourner de l'administration des affaires publiques, lui montra sur le rivage de la mer de vieilles galères abandonnées, et lui dit que le peuple traitait de même ses orateurs [2] quand ils lui devenaient inutiles.

IV. Il paraît que Thémistocle entra de bonne heure dans le gouvernement, et qu'il s'appliqua aux affaires avec la plus grande ardeur. Possédé d'un vif desir de gloire, qui, dès son entrée dans cette carrière, le fit aspirer au premier rang, il osa heurter de front les citoyens les plus distingués et les plus puissants, et braver leur haine; il se montra surtout le rival d'Aristide, fils de Lysimachus, qui fut constamment son plus grand adversaire. On prétend que son inimitié contre lui eut une cause assez légère : ils avaient tous deux, au rapport du philosophe Ariston (14), aimé le beau Stésiléus de l'île de Téos; et cet amour fut la source de la division qu'ils conservèrent toujours dans l'administration de la république. Mais il est vraisemblable que cette première aversion s'était fortifiée par la différence de leurs mœurs et de leur conduite. Aristide était d'un caractère doux et d'une vie irréprochable; il ne se proposait pour but de son administration, ni la faveur du peuple, ni même sa propre gloire: toujours porté à ce qu'il croyait le meilleur et à ce qui se conciliait le plus avec la sûreté et la justice, il était souvent obligé de résister à Thémistocle, et de s'opposer à l'agrandissement d'un homme qui, voulant introduire dans la république de grands changements, excitait sans cesse le peuple à de nouvelles entreprises. En effet, Thémistocle était si fort possédé de l'amour de la gloire, si passionné pour les grandes actions, que dans sa jeunesse, après la bataille de Marathon gagnée par les Athéniens sur les Barbares, entendant vanter partout les exploits de Miltiade, il restait souvent pensif et rêveur, passait les nuits sans dormir, et ne fréquentait plus les festins publics : lorsque ses amis, surpris de ce changement de vie, lui en demandaient la raison, il leur répondait que les trophées de Miltiade lui ôtaient le sommeil. Les Athéniens regardaient la défaite des Barbares à Marathon comme la fin de la guerre; mais Thémistocle pensait au contraire qu'elle n'était que le prélude de plus grands combats; prévoyant de loin les événements, il se préparait (15) à cet avenir pour assurer dès-lors le salut de la Grèce, et il y disposait ses concitoyens.

V. Dans cette vue, sa première démarche fut d'oser, seul, proposer aux Athéniens d'affecter à la construction de galères à trois rangs de rames le produit des mines d'argent de Laurium (16), dont ils étaient dans l'usage de se partager les revenus. Cette nouvelle destination devait leur fournir les moyens de résister aux Éginètes, qui, maîtres de la mer qu'ils couvraient de leurs nombreux vaisseaux, faisaient à la Grèce la guerre la plus redoutable qu'elle eût alors à soutenir (17). Ce fut par ce motif qu'il détermina facilement les Athéniens à ce sacrifice, et non par la crainte de Darius et des Perses, alors trop éloignés, et dont on appréhendait peu le retour (18). Thémistocle, pour engager les Athéniens à faire ces préparatifs, sut réveiller à propos leur jalousie et leur ressentiment contre les Éginètes. On construisit, avec l'argent des mines, cent galères, qui combattirent dans la suite contre Xerxès. Dès ce moment il tourna les vues des Athéniens du côté de la mer, et sut les amener à former une marine considérable, en leur montrant que sur terre ils n'étaient pas en état de résister même à leurs voisins; au lieu qu'avec des forces maritimes ils pourraient repousser les Barbares et commander au reste de la Grèce. Mais par-là, suivant Platon, il changea d'excellentes troupes de terre en matelots et en gens de mer; et il mérita le reproche d'avoir arraché aux Athéniens la pique et le bouclier, pour les réduire au banc et à la

[1] Voy. Thucydide, liv. I, c. 138.
[2] Mot à mot, *ses démagogues*.

rame (19). Miltiade, au rapport de Stésimbrote, était d'un avis contraire à celui de Thémistocle; mais enfin ce dernier l'emporta. Ce changement corrompit-il la simplicité et la pureté du gouvernement d'Athènes? C'est une question trop philosophique pour la traiter ici; ce qu'il y a de certain, c'est qu'alors la Grèce dut son salut à la mer, et que ses vaisseaux rétablirent Athènes, qui avait été entièrement détruite. Entre plusieurs preuves que j'en pourrais donner, un témoignage incontestable, c'est la conduite de Xerxès, qui, après la défaite de sa flotte, quand son armée de terre n'avait encore reçu aucun échec, prit aussitôt la fuite, et reconnut par-là qu'il lui était impossible de tenir tête aux Athéniens. S'il laissa Mardonius en Grèce, ce fut plutôt, selon moi, pour empêcher les Grecs de le poursuivre, que dans l'espérance de les soumettre.

VI. Quelques auteurs représentent Thémistocle occupé sans cesse d'amasser de l'argent pour fournir à ses prodigalités (20). Comme il aimait à faire des sacrifices et à traiter magnifiquement les étrangers, il lui fallait de grandes richesses pour suffire à cette dépense. D'autres, au contraire, l'accusent d'une avarice et d'une mesquinerie sordides; ils vont jusqu'à dire qu'il envoyait vendre au marché les comestibles dont on lui faisait présent. Philidès, qui avait des haras, lui ayant refusé un poulain qu'il lui avait demandé, il le menaça de faire bientôt sortir de sa maison un nouveau cheval de Troie [1] : il lui donnait à entendre, d'une manière énigmatique, qu'il lui susciterait des disputes et des procès avec ses parents. Il est vrai que personne ne porta l'ambition aussi loin que lui. Dans sa jeunesse, lorsqu'il était encore peu connu, il obtint, à force de prières, d'un joueur de lyre de la ville d'Hermione, nommé Épiclès, fort recherché des Athéniens, qu'il vînt donner ses leçons chez lui, afin qu'on vît sa maison toujours pleine de monde (21). Une année qu'il alla aux jeux olympiques, il entra en rivalité avec Cimon pour les frais de la table, pour la dépense des habits et des équipages. Sa vanité déplut aux Grecs, qui trouvaient cette magnificence convenable à Cimon, encore jeune, et d'une des premières maisons d'Athènes; mais dans Thémistocle, qui, à peine connu, osait ainsi s'élever au-dessus de sa fortune, elle parut d'une fierté et d'une arrogance ridicules. Il fit aussi les frais d'une tragédie, et remporta le prix. Dès ce temps-là, la gloire de vaincre dans ces jeux excitait une vive émulation, et était ambitionnée avec ardeur. Thémistocle fit faire un tableau de cette victoire, et mit au bas cette inscription : Thémistocle, du bourg de Phréar, faisait les frais du chœur; Phrynicus (22) avait composé la tragédie, et Adimante était archonte.

VII. Il sut cependant se rendre agréable à la multitude, soit par son attention à saluer chaque citoyen par son nom, sans avoir besoin que personne le lui nommât, soit par son impartialité dans les jugements qu'il rendait pendant qu'il était archonte; le poëte Simonide de Céos lui ayant un jour demandé quelque chose d'injuste (23) : « Vous » ne seriez pas un bon poëte, lui dit-il, si vous » manquiez aux règles de la poésie; ni moi un » bon magistrat si j'accordais une grace contre les » lois. » Il disait à ce même poëte, en plaisantant, que c'était faire preuve de peu de sens que de médire des Corinthiens, qui habitaient une ville grande et puissante, et de se faire peindre laid comme il était. Lorsqu'il vit sa puissance augmentée et son crédit auprès du peuple bien établi, il forma une faction par le moyen de laquelle il fit condamner Aristide au ban de l'ostracisme. A la première nouvelle de la marche des Mèdes contre la Grèce, les Athéniens s'assemblèrent pour délibérer sur le choix d'un général. Tous ceux qui pouvaient y prétendre, étonnés, dit-on, de la grandeur du péril, renoncèrent au commandement. Le seul Épicidès, fils d'Euphémidès, orateur véhément, mais faible de cœur et facile à corrompre, osa le briguer; et il paraissait devoir réunir tous les suffrages. Mais Thémistocle, qui prévoyait la perte de la Grèce, si le commandement tombait dans les mains d'un tel homme, acheta son ambition, et réussit à l'écarter.

VIII. Sa conduite envers l'interprète des ambassadeurs que le roi avait envoyés pour demander aux Athéniens la terre et l'eau, lui fit honneur auprès des Grecs. Il proposa de l'arrêter, et le fit condamner à mort par un décret du peuple, pour avoir osé employer la langue grecque à exprimer les ordres d'un Barbare (24). On n'approuva pas moins sa sévérité contre Arthmius de Zèle, qui, sur son rapport, fut noté d'infamie, lui, ses enfants et toute sa postérité, pour avoir apporté en Grèce l'or des Mèdes (25). Mais ce qu'il fit en cette occasion de plus important, ce fut d'avoir éteint les guerres intestines qui agitaient la Grèce, d'avoir réconcilié les villes entre elles, de leur avoir persuadé de sacrifier leurs inimitiés particulières au danger commun qui les menaçait : il fut en cela, dit-on, secondé par Chiléus d'Arcadie. Dès qu'on l'eut nommé général, il fit tous ses efforts pour déterminer les Athéniens à monter sur leurs galères, et à quitter la ville pour aller le plus loin qu'ils pourraient de la Grèce, au-devant de la flotte des Barbares. Mais le peuple ayant rejeté ce conseil, il conduisit par terre avec les Lacédémo-

[1] Mot à mot, *un second cheval de bois*.

niens une grande armée à Tempé (26), pour défendre la Thessalie, qu'on ne soupçonnait pas encore d'avoir embrassé le parti des Mèdes. Ils quittèrent ce poste sans avoir rien fait; et les Thessaliens, avec tout le pays du voisinage jusqu'à la Béotie, s'étant déclarés pour le roi, les Athéniens penchèrent alors vers l'expédition maritime que Thémistocle leur avait proposée, et ils l'envoyèrent avec une flotte à Artémisium pour garder le détroit (27).

IX. Là tous les autres Grecs voulurent céder le premier rang aux Lacédémoniens, et déférer le commandement à leur général Eurybiade. Mais les Athéniens, sous prétexte qu'ils avaient seuls plus de vaisseaux que tous les autres Grecs ensemble (28), refusaient de marcher sous les ordres d'un autre général que le leur. Thémistocle, qui sentit tout le danger d'une pareille prétention, céda de lui-même le commandement à Eurybiade, et adoucit les Athéniens, en leur promettant que, s'ils se comportaient en gens de cœur dans cette guerre, les Grecs, dans la suite, leur céderaient sans peine la première place (29). Ce fut principalement à ce conseil que la Grèce dut son salut, et les Athéniens la gloire d'avoir vaincu les ennemis par leur courage, et les alliés par leurs bons procédés. Cependant la flotte des Barbares ayant jeté l'ancre aux Aphètes (30), Eurybiade, effrayé à la vue d'un si grand nombre de vaisseaux, apprenant d'ailleurs que deux cents autres allaient au-dessus de l'île de Sciathos (31) pour les envelopper; persuadé enfin que le roi serait invincible sur mer, voulait regagner au plus tôt l'intérieur de la Grèce, et se tenir près des côtes du Péloponnèse, afin que l'armée de terre fût à portée de secourir celle de mer. Les Eubéens, qui craignirent de se voir abandonnés par les Grecs, envoyèrent secrètement à Thémistocle un de leurs citoyens, nommé Pelagon, avec une somme d'argent considérable. Thémistocle, au rapport d'Hérodote, la reçut, et la donna à Eurybiade (32). Cependant un Athénien appelé Architelès, qui commandait la galère sacrée, manquant d'argent pour payer ses matelots, pressait vivement le départ. Thémistocle souleva contre lui les gens de son équipage, qui, déjà mécontents, s'attroupèrent, et lui enlevèrent son souper. Architelès, indigné de cet affront, allait en porter ses plaintes, lorsque Thémistocle lui envoya du pain et de la viande dans un panier, au fond duquel il avait mis un talent; il lui fit dire de souper tranquillement, et le lendemain de satisfaire ses matelots, s'il ne voulait pas être dénoncé auprès des Athéniens, comme ayant reçu de l'argent des ennemis. Tel est le récit de Phanias de Lesbos.

X. Les premiers combats donnés dans le détroit contre les Barbares, sans être décisifs, ne laissèrent pas d'être avantageux aux Grecs : ils y firent l'essai de leurs forces; et cet essai leur apprit, au milieu même des dangers, que le nombre des vaisseaux, la pompe et la magnificence de leurs ornements, les clameurs insolentes et les chants de victoire des Barbares, n'ont rien d'effrayant pour des hommes fermes, intrépides, qui, méprisant tout ce vain appareil, vont droit à l'ennemi, le serrent de près, le saisissent, et ne lâchent jamais prise. Sans doute Pindare connaissait tout l'avantage d'une pareille attaque, lorsqu'il a dit de cette bataille d'Artémisium :

Oui, c'est dans ce combat qu'Athènes a jeté
Les fondements heureux de notre liberté.

En effet, le courage et la hardiesse sont le commencement de la victoire. Artémisium, promontoire de l'île d'Eubée, s'étend au nord au-dessus de la ville d'Histiée, en face de celle d'Olysson, qui fut autrefois sous la domination de Philoctète (33). On y voit un petit temple consacré à Diane orientale. Il est entouré d'un bois et décoré d'un portique de marbre blanc, qui, frotté avec la main, rend l'odeur du safran et en prend même la couleur. Sur une des colonnes du portique, on lit l'inscription suivante :

Vainqueurs des nations qui, du fond de l'Asie,
Venaient pour asservir leur illustre patrie,
Les enfants de Cécrops, au milieu de ces flots,
Des Perses orgueilleux ont détruit les vaisseaux;
Et, pour éterniser cet exploit mémorable,
Ils dressent à Diane un monument durable.

On montre encore un endroit de la côte où, dans une assez grande circonférence, se trouve une poussière de cendres, mêlée de sable, et noire comme si elle eût passé au feu. On croit que c'est là que furent brûlés les morts et les débris des vaisseaux.

XI. Cependant les Grecs ayant appris, à Artémisium, que Léonidas avait été tué aux Thermopyles, et que Xerxès était maître des passages de terre, cette nouvelle les détermina à rentrer dans l'intérieur de la Grèce. Pendant cette marche, les Athéniens, dont les exploits avaient fort relevé le courage, formaient l'arrière-garde. Thémistocle, en côtoyant les bords où les ennemis devaient nécessairement venir mouiller l'ancre et se rafraîchir, fit graver en grosses lettres, sur des pierres qu'il trouvait sur le rivage, ou sur d'autres qu'il faisait placer dans les endroits les plus commodes pour faire de l'eau ou pour se mettre à l'abri, les paroles suivantes qu'il adressait aux Ioniens : « Venez, s'il vous est possible, vous réunir à vos » pères (34), qui s'exposent les premiers pour dé- » fendre votre liberté. Si vous ne le pouvez pas,

» du moins dans les combats faites aux Barbares » le plus de mal que vous pourrez, et jetez le désordre dans leur armée. » Il espérait ou attirer les Ioniens dans le parti des Grecs, ou les rendre suspects aux Barbares. Cependant Xerxès, ayant pénétré par le haut de la Doride dans le pays des Phocéens, brûlait et saccageait leurs villes, sans que les Grecs (35) fissent aucun mouvement pour les secourir, quoique les Athéniens les eussent pressés d'aller par terre dans la Béotie, afin de couvrir l'Attique, comme ils étaient allés eux-mêmes par mer à Artémisium pour les défendre. Mais personne ne les écoutait : les autres Grecs, ne pensant qu'à sauver le Péloponnèse, voulaient rassembler dans l'intérieur de l'isthme toutes les forces de la Grèce, et le fermer ensuite d'une muraille depuis une mer jusqu'à l'autre. Cette défection irrita d'abord les Athéniens, et ensuite les jeta dans la tristesse et le découragement. Ne pouvant pas songer à combattre seuls tant de milliers d'ennemis, l'unique parti qui leur restât à prendre était d'abandonner Athènes et de monter sur leurs vaisseaux; mais le peuple ne pouvait s'y résoudre : ils étaient persuadés qu'en quittant les temples des dieux et les tombeaux de leurs ancêtres, il fallait renoncer à toute espérance de victoire ou de salut.

XII. Thémistocle, désespérant d'y déterminer le peuple par des raisonnements humains, eut recours à des moyens d'une autre espèce, comme dans certaines tragédies on emploie des machines pour amener le dénouement (36); il fit intervenir les prodiges et les oracles. Le prodige qu'il supposa fut la disparition subite du dragon de Minerve, qu'on ne vit point ces jours-là dans le sanctuaire (37). Les oblations qu'on lui faisait chaque jour restèrent entières; et les prêtres (38), à qui Thémistocle avait fait la leçon, répandirent parmi le peuple que la déesse avait quitté la citadelle, et qu'elle leur donnait l'exemple de prendre le chemin de la mer. En même temps il faisait valoir l'autorité de l'oracle, qui leur ordonnait de se sauver dans des murailles de bois (39); il leur assurait que par cette réponse la Pythie ne désignait autre chose que leurs vaisseaux; qu'en conséquence le dieu, dans cet oracle, donnait à Salamine l'épithète de divine, et non celle de malheureuse et de funeste, parceque cette île donnerait son nom au plus grand exploit que les Grecs eussent encore fait. Son avis ayant enfin prévalu (40), il dressa le décret qui portait que les Athéniens mettraient leur ville sous la garde de Minerve, protectrice d'Athènes; que tous les citoyens en âge de porter les armes s'embarqueraient, et que chacun pourvoirait, du mieux qu'il lui serait possible, à la sûreté de sa femme, de ses enfants et de ses esclaves. Le décret ayant passé, la plupart des Athéniens envoyèrent leurs parents et leurs femmes à Trézène (41), où ils furent reçus avec beaucoup de générosité : les Trézéniens ordonnèrent qu'ils seraient nourris aux dépens du public; ils leur assignèrent à chacun deux oboles par jour, permirent aux enfants de cueillir des fruits dans tous les jardins, et fournirent aux honoraires des maîtres chargés de les instruire (42). Nicagoras fut l'auteur de ce décret.

XIII. Comme les Athéniens n'avaient pas alors de trésor public, l'aréopage, au rapport d'Aristote, fit distribuer aux soldats huit drachmes par jour [1]; il fut, par cette distribution, la vraie cause de l'armement des galères. Mais, suivant Clidémus (43), on dut cet argent à un stratagème de Thémistocle. Il raconte que lorsque les Athéniens furent descendus au Pirée, l'égide de la statue de Minerve se trouva perdue; que Thémistocle, en fouillant partout sous prétexte de la chercher, découvrit beaucoup d'argent qu'on avait caché parmi les hardes, et qui, mis en commun, fournit abondamment aux soldats les provisions nécessaires. Quand toute la ville fut embarquée, ce spectacle excita la compassion des uns, et remplit les autres d'admiration pour l'intrépidité de ces hommes qui, envoyant ainsi leurs parents dans une ville étrangère, sans être ébranlés par les gémissements, les larmes et les embrassements de ce qu'ils avaient de plus cher, allaient eux-mêmes combattre à Salamine. Rien surtout n'excitait autant la pitié qu'une foule de vieillards que leur âge obligeait de laisser dans la ville (44). A ce sentiment si douloureux venait se joindre une sorte d'attendrissement et de peine, à la vue de cette multitude d'animaux domestiques qui, par des hurlements plaintifs, témoignaient leurs regrets du départ de leurs maîtres. On cite entre autres le chien de Xanthippe, père de Périclès, qui, ne pouvant se résoudre à se séparer de lui, se jeta à la mer, et nagea près de son vaisseau jusqu'à Salamine, où il aborda épuisé de fatigue, et expira sur le rivage. On montre encore dans cette île l'endroit où l'on dit qu'il fut enterré, et qu'on appelle Cynosema [2].

XIV. Un fait, que je ne dois pas passer sous silence, vint encore ajouter du prix à la conduite si digne d'éloges que Thémistocle avait tenue jusqu'alors. Il s'était aperçu que les Athéniens regrettaient Aristide; qu'ils craignaient que le ressentiment de son exil ne le portât à se joindre aux Barbares, et qu'il ne ruinât ainsi les affaires de la Grèce. Car, peu de temps avant la guerre, la faction de Thémistocle l'avait fait condamner au ban

[1] La drachme valait environ 18 sous.
[2] La sépulture du chien.

de l'ostracisme. Il fit donc rendre un décret qui donnait à tous les citoyens bannis pour un temps la liberté de revenir, et les autorisait à faire et à proposer, conjointement avec les autres Athéniens, tout ce qu'ils croiraient utile pour le salut de la Grèce. Eurybiade, que la prépondérance de la ville de Sparte avait fait nommer, malgré son peu de courage (45), général de toute la flotte, voulait absolument partir, et se retirer vers l'isthme, où l'armée de terre des Péloponnésiens était rassemblée. Thémistocle s'y opposa; et ce fut dans cette occasion qu'il fit quelques réponses qu'on a conservées.

XV. « Thémistocle, lui dit Eurybiade, dans les » jeux publics on châtie ceux qui se lèvent avant » d'en avoir reçu l'ordre (46). — Cela est vrai, re- » partit Thémistocle; mais aussi on ne couronne » jamais ceux qui restent derrière. » Eurybiade ayant levé son bâton comme pour le frapper : « Frappe, lui dit Thémistocle, mais écoute. » Eurybiade, étonné de sa douceur, lui ordonna de parler. Thémistocle l'avait déja ramené à son avis, lorsqu'un des officiers se mit à dire qu'il ne convenait pas à un homme qui n'avait plus de ville de conseiller à ceux qui en avaient encore une, de la quitter et de trahir leur patrie. Thémistocle se tournant vers lui : « Misérable, lui dit-il, si » nous avons abandonné nos maisons et nos mu- » railles, c'est que nous n'avons pas cru devoir sa- » crifier notre liberté à des choses inanimées. » Mais il nous reste encore la plus grande ville de » la Grèce; elle est dans ces deux cents galères » qui sont ici pour vous secourir et vous sauver, » si toutefois vous voulez l'être. Mais si vous par- » tez, si vous nous abandonnez une seconde fois, » bientôt les Grecs[1] entendront dire que les Athé- » niens possèdent une ville libre, et de meilleures » terres que celles qu'ils ont quittées (47). » Ces paroles firent soupçonner et craindre à Eurybiade que les Athéniens n'eussent la pensée d'aller s'établir ailleurs. Un Érétrien ayant voulu parler contre l'avis de Thémistocle : « Eh! quoi, lui dit ce » général, vous vous mêlez aussi de parler de » guerre, vous qui ressemblez à ces poissons qui » ont une épée et n'ont pas de cœur (48). » Pendant que Thémistocle tenait ces discours sur le tillac du vaisseau, il parut, dit-on, une chouette qui, volant à sa droite, alla se poser sur le haut du mât. Ce fut surtout ce qui acheva de ranger les Grecs à son opinion (49); et ils se préparèrent à combattre sur mer.

XVI. Mais lorsque la flotte ennemie, paraissant sur les côtes de l'Attique, vers le port de Phalère, eut couvert tous les rivages des environs, et que le roi lui-même se fut approché de la mer avec son armée de terre, les raisons de Thémistocle s'effacèrent de tous les esprits; et les Péloponnésiens, tournant de nouveau leurs regards vers l'isthme, ne souffraient pas même qu'on proposât aucun autre avis. Il fut donc résolu qu'on partirait la nuit même, et l'ordre en fut porté à tous les capitaines. Thémistocle, qui voyait avec douleur que les Grecs, en se dispersant chacun dans leurs villes, allaient perdre tout l'avantage que ces lieux étroits leur donnaient, imagina d'employer la ruse : pour cet effet, il se servit d'un prisonnier de guerre nommé Sicinus; c'était un Perse de naissance, ami de Thémistocle, et l'instituteur de ses enfants (50). Il le dépêcha secrètement au roi de Perse, avec ordre de lui dire que Thémistocle, général des Athéniens, étant affectionné à ses intérêts, lui faisait donner le premier l'avis que les Grecs pensaient à prendre la fuite; qu'il lui conseillait de ne pas les laisser échapper, mais de les attaquer pendant que l'absence de leur armée de terre les jetait dans le trouble; et de profiter du moment pour détruire leurs forces navales. Cet avis combla de joie Xerxès, qui le prit pour une marque d'intérêt de la part de Thémistocle. Il fit porter aussitôt à ses capitaines l'ordre d'embarquer à loisir leurs troupes, mais de détacher tout de suite du gros de la flotte deux cents vaisseaux pour aller se saisir de tous les passages, et environner les îles (51), afin qu'il ne pût s'échapper un seul ennemi. Aristide, fils de Lysimachus, qui s'aperçut le premier de ce mouvement, se rendit à la tente de Thémistocle, dont il n'était pas l'ami, et qui, comme nous l'avons dit, l'avait fait bannir d'Athènes par ses intrigues (52). Thémistocle étant allé à sa rencontre, Aristide l'avertit qu'ils étaient environnés par les Perses. Thémistocle, qui connaissait sa probité, charmé de son retour, lui découvrit ce qu'il avait fait par le moyen de Sicinus; il le pria de l'aider à retenir les Grecs, qui avaient confiance en lui, et de les engager à combattre dans le détroit. Aristide, après avoir loué Thémistocle, va trouver les généraux et les capitaines, et les exhorte vivement à combattre. Ils ne pouvaient pas croire encore qu'ils fussent enveloppés, lorsqu'une galère ténédienne, commandée par Panétius, passa de leur côté (53), et leur en confirma la nouvelle. La colère et la nécessité les décidèrent à combattre.

XVII. Le lendemain à la pointe du jour, Xerxès se plaça sur une hauteur d'où il découvrait toute sa flotte et son ordre de bataille. Il était, suivant Phanodème (54), au-dessus du temple d'Hercule, près de l'endroit le plus resserré du canal qui sépare l'île de Salamine de l'Attique. Acestodore prétend qu'il s'était placé aux confins de Mégare,

[1] Mot à mot, *quelques uns des Grecs*.

sur des coteaux qu'on appelle les Cornes (55). Assis sur un siége d'or (56), il avait à ses côtés plusieurs secrétaires chargés d'écrire tous les événements du combat. Pendant que Thémistocle faisait un sacrifice sur le vaisseau amiral, on lui amena trois jeunes prisonniers d'une grande beauté, magnifiquement vêtus, et chargés d'ornements d'or; on les disait fils d'Autarctus et de Sandaucé, sœur du roi. Le devin Euphrantides les eut à peine aperçus, qu'il vit une flamme très vive s'élever du milieu des victimes, et qu'en même temps il entendit éternuer à droite (57). Aussitôt prenant la main de Thémistocle, il lui ordonna de vouer ces trois jeunes gens à Bacchus Omestes (58), et de les lui immoler. C'était, disait-il, le seul moyen d'assurer aux Grecs le salut et la victoire. A cette barbare prédiction, Thémistocle consterné restait immobile; mais la multitude, qui, dans les conjonctures difficiles et dans les périls extrêmes, espère bien plus son salut des moyens extraordinaires, quelque étranges qu'ils soient, que de ceux qui sont dictés par la raison, se mit à invoquer le dieu tout d'une voix; et, menant les prisonniers au pied de l'autel, elle força Thémistocle d'achever le sacrifice, comme le devin l'avait ordonné. Tel est le récit de Phanias de Lesbos, historien philosophe, et fort instruit des antiquités de l'histoire.

XVIII. Quant au nombre des vaisseaux des Barbares, le poëte Eschyle, qui le savait par lui-même [1], en parle d'une manière positive dans sa tragédie des Perses :

> Xerxès était suivi de mille grands vaisseaux ;
> Deux cent sept plus légers fendaient le sein des flots.

Les Athéniens en avaient cent quatre-vingts, montés chacun de dix-huit combattants, placés sur le tillac, dont quatre tiraient de l'arc, et les autres étaient pesamment armés. Thémistocle ne fut pas moins habile à choisir le moment que le lieu du combat; il eut soin de n'engager l'action qu'à l'heure où il souffle régulièrement de la mer un vent très fort, qui soulève les vagues dans le détroit. Ce vent ne nuisait pas aux vaisseaux des Grecs, qui étaient plats et de médiocre hauteur; mais il incommodait fort ceux des Barbares, qui étaient pesants, et avaient la proue et les ponts très élevés. Il les faisait tourner de manière qu'ils présentaient le flanc aux Grecs, qui les chargeaient vivement, et qui avaient toujours les yeux sur Thémistocle, celui des généraux qui savait le mieux ce qu'il fallait faire. Celui-ci était aux prises avec Ariamène, amiral de Xerxès, prince rempli de courage, le plus brave et le plus juste des frères du roi. Il montait un très grand vaisseau, d'où il lançait une grêle de flèches et de traits, comme du haut d'une muraille. Aminias de Décélée et Sosiclès de Pédiée (59) fondirent ensemble sur lui avec tant d'impétuosité, que les deux vaisseaux s'accrochèrent. Ariamène sauta dans la galère ennemie; et, après un long combat, les deux Athéniens le pressèrent si fort à coups de javelines, qu'ils le précipitèrent dans la mer. Arthémise (60) ayant reconnu son corps qui flottait parmi beaucoup d'autres, le remit à Xerxès.

XIX. Le combat s'engageait ainsi peu à peu, lorsqu'il parut, dit-on, une grande flamme du côté d'Éleusis (61); et toute la plaine, depuis Thriasie jusqu'à la mer, retentit d'un bruit de voix confuses, comme d'un grand nombre de personnes qui conduisaient le dieu Iacchus et célébraient ses mystères. Cette multitude faisait élever dans sa marche un nuage de poussière qui, venant de la terre, alla tomber sur les vaisseaux des Grecs. D'autres crurent voir des fantômes et des figures d'hommes armés qui, de l'île d'Égine, tendaient les mains vers les galères des Grecs. On conjectura que c'étaient les Éacides, dont on avait imploré le secours avant le combat (62). Lycomède, capitaine d'une galère athénienne, fut le premier qui s'empara d'un vaisseau ennemi; il en enleva sur-le-champ les enseignes (63), et les consacra à Apollon Daphnéphore. Les autres capitaines qui, à la faveur du détroit, avaient un front égal à celui des Barbares, dont les vaisseaux ne pouvaient que venir à la file et s'embarrassaient les uns les autres, combattirent avec tant de constance jusqu'à la nuit, qu'ils obligèrent les Perses de prendre la fuite, et remportèrent, dit Simonide, cette victoire si belle et si célèbre, la plus grande et la plus glorieuse que les Grecs et toutes les nations barbares eussent jamais remportée sur mer; on la dut autant à la valeur et au courage des soldats, qu'à la prudence et à l'habileté de Thémistocle.

XX. Après la bataille, Xerxès, qui voulait lutter encore avec courage contre le malheur, entreprit de combler le détroit, afin de conduire par-là son armée de terre à Salamine, et de fermer ce passage aux Grecs (64). Thémistocle, pour sonder Aristide, feignit de vouloir passer dans l'Hellespont pour y couper le pont de bateaux que Xerxès y avait construit (65), afin, lui dit-il, que nous prenions l'Asie dans l'Europe. Aristide ne goûta point ce projet : « Jusqu'à présent, dit-il à Thémistocle, » nous avons combattu contre un roi amolli par » les délices; mais si nous l'enfermons dans la » Grèce, et que la crainte le réduise à la nécessité » de combattre, lorsqu'il commande encore à des » troupes si nombreuses, alors il ne se tiendra » plus sous un pavillon doré pour y être le spec- » tateur tranquille du combat; il osera tout tenter,

[1] Vers 341. Il était à cette bataille.

» il se portera partout où le danger l'appellera; » il réparera ses pertes, et, voyant qu'il s'agit de » tout pour lui, il suivra de meilleurs conseils. » Ainsi, Thémistocle, loin de rompre ce pont, il » faudrait pouvoir lui en bâtir un second pour le » chasser plus tôt de l'Europe. Si vous jugez ce » parti utile, reprit Thémistocle, il est temps de » nous en occuper tous ensemble, et d'imaginer » quelque stratagème pour le faire sortir de la Grèce » le plus promptement possible. » Ce parti ayant été résolu, Thémistocle prit un eunuque de Xerxès, nommé Arnaces, qui se trouvait parmi les prisonniers (66), et l'envoya vers ce prince, avec ordre de lui dire que les Grecs, vainqueurs sur mer, se préparaient à faire voile vers l'Hellespont pour couper le pont de bateaux qu'il avait construit; que Thémistocle, qui s'intéressait toujours au roi, lui conseillait de regagner au plus tôt les mers de son obéissance, pour de là passer en Asie; que de son côté il trouverait des prétextes pour amuser les alliés et retarder leur poursuite. A cette nouvelle, le Barbare, saisi d'effroi, fit sa retraite avec la plus grande précipitation. La suite des événements justifia la prudence de Thémistocle et d'Aristide, par le danger extrême que courut la Grèce à la bataille de Platée, contre Mardonius, qui n'avait cependant qu'une petite partie de l'armée de Xerxès (67).

XXI. De toutes les villes de la Grèce, Égine fut, au rapport d'Hérodote [1], celle qui se distingua le plus à cette bataille : mais tous les Grecs adjugèrent à Thémistocle le prix de la valeur, avec regret cependant, parcequ'ils portaient envie à sa gloire. Quand ils furent rentrés dans l'isthme, et que les capitaines eurent pris sur l'autel les billets qui devaient servir à donner leur suffrage, chacun s'adjugea le premier prix du courage, et donna le second à Thémistocle (68). Les Lacédémoniens eux-mêmes l'ayant mené à Sparte, décernèrent à Eurybiade le prix de la valeur, et à Thémistocle celui de la sagesse; ils leur donnèrent à chacun une branche d'olivier, et firent présent à Thémistocle du plus beau char qui fût dans la ville; enfin, lorsqu'il partit, trois cents jeunes Spartiates le reconduisirent par honneur jusqu'aux frontières de la Laconie (69). Aux premiers jeux olympiques qui suivirent cette bataille, Thémistocle ayant paru dans le stade, les spectateurs, oubliant les combattants, eurent toute la journée les yeux fixés sur lui; ils le montraient aux étrangers, ils battaient des mains, et ne pouvaient assez lui témoigner toute leur admiration. Thémistocle, hors de lui-même, avoua à ses amis que ce jour seul le payait de tout ce qu'il avait souffert.

[1] Lib. VIII, c. 122.

XXII. Sa passion pour la gloire était sans bornes, à en juger par les divers traits qu'on rapporte de lui. Lorsque les Athéniens l'eurent nommé leur amiral, il suspendit l'expédition de toute affaire publique ou particulière; et toutes celles qui lui survinrent, il les renvoya au jour qu'il devait s'embarquer, afin qu'en le voyant juger à la fois un si grand nombre d'affaires et parler à tant de sortes de gens, on conçût une plus haute idée de sa grandeur et de sa puissance. Un jour, en passant le long du rivage de la mer, il s'arrêta à regarder les corps morts que les flots apportaient; et en ayant vu plusieurs qui avaient des colliers et des bracelets d'or, il continua son chemin, et dit à un de ses amis qui le suivait : « Prends cela, car tu » n'es pas Thémistocle. » Un jeune homme d'une grande beauté, appelé Antiphatès, qui d'abord avait traité Thémistocle avec beaucoup de fierté, lui faisait assidument la cour depuis qu'il avait acquis une grande réputation : « Mon ami, lui » dit Thémistocle, nous sommes devenus sages en » même temps, mais tous deux un peu tard. » Il disait que les Athéniens n'avaient plus pour lui d'admiration ni d'estime; mais qu'ils se servaient de lui comme d'un platane, sous lequel on va se réfugier pendant l'orage; et lorsque le calme est revenu, on en coupe, on en arrache les branches. Un Sériphien lui disait un jour que ce n'était pas à lui-même, mais à sa patrie qu'il devait sa gloire : « Tu dis vrai, lui répondit Thémistocle; si j'avais » été de Sériphe (70), je ne me serais jamais il» lustré; ni toi, quand tu serais né à Athènes. » Un capitaine athénien, qui croyait avoir rendu à la république un service important, s'en vantait avec fierté devant Thémistocle, et comparait ses actions avec celles de ce général. « Le jour de fête, » lui dit Thémistocle, eut dispute avec son lende» main; celui-ci se plaignait qu'il n'avait pas un » moment de loisir, et qu'il était accablé de tra» vail; tandis que le jour de fête n'avait d'autre » soin que de faire jouir tout le monde à son aise » des biens qu'on avait amassés les autres jours. Tu » as raison, répondit le jour de fête; mais si je » n'avais pas été, tu ne serais pas. Moi aussi, » ajouta Thémistocle, si je n'avais pas été, où » seriez-vous maintenant? » Son fils abusait de la faiblesse de sa mère, et se servait d'elle pour gouverner son père. Thémistocle disait, en plaisantant, que son fils avait plus de pouvoir qu'aucun autre Grec : « Car, ajoutait-il, les Athéniens com» mandent aux Grecs, je commande aux Athéniens, » sa mère me gouverne, et il gouverne sa mère. » Comme il affectait en tout la singularité, un jour qu'il avait mis en vente une de ses terres, il fit annoncer par le crieur public qu'elle avait un bon voisin. De deux citoyens qui recherchaient sa fille

en mariage, il préféra l'homme de bien à l'homme riche; et dit, à cette occasion, qu'il voulait pour gendre un homme qui eût besoin de richesses, plutôt que des richesses qui eussent besoin d'un homme. Tels étaient ses apophthegmes (71).

XXIII. Après avoir vu ses travaux couronnés jusqu'alors par le succès, il s'occupa, sans perdre un instant, de rebâtir et de fortifier Athènes. Mais comme il craignait l'opposition des éphores, il les gagna, dit Théopompe, à prix d'argent. Selon d'autres, il les trompa : il se rendit à Sparte avec le titre d'ambassadeur; les Spartiates se plaignirent de ce qu'on fortifiait Athènes, et s'appuyèrent du témoignage de Poliarque, envoyé exprès à Lacédémone par les Éginètes, pour accuser les Athéniens. Thémistocle nia le fait, et proposa d'envoyer des gens à Athènes pour s'en assurer. Il ne voulait que gagner du temps pour laisser achever les murailles, et donner en même temps aux Athéniens, dans ceux qu'on enverrait, des otages de sa personne. Sa ruse lui réussit; les Lacédémoniens, instruits de la vérité, dissimulèrent leur ressentiment, et le laissèrent partir sans oser lui rien faire (72). Voulant tourner du côté de la mer les vues des Athéniens, il fit ensuite fortifier le Pirée, parcequ'il avait reconnu la commodité de ses ports. En cela il suivit une politique tout opposée à celle des anciens rois d'Athènes, qui, dans l'intention d'éloigner les citoyens du commerce maritime, et de leur faire abandonner la navigation pour s'appliquer à l'agriculture, avaient répandu parmi le peuple que, dans la dispute qui s'était élevée entre Minerve et Neptune pour savoir lequel des deux serait protecteur de l'Attique, Minerve montra l'olivier et gagna sa cause (73). Thémistocle donc ne mêla point le Pirée avec la ville, comme le poëte comique Aristophane (74) le lui reproche; mais il attacha la ville au Pirée, et la terre à la mer. Par-là il donna de la force au peuple contre les nobles; et le remplit d'audace, en mettant l'autorité entre les mains des matelots, des pilotes et des rameurs. Aussi dans la suite le tribunal qu'on avait placé dans le Pnyx [1], et qui regardait la mer, fut-il tourné du côté de la terre par les trente tyrans, qui pensaient que les forces maritimes favorisaient la démocratie, et que les laboureurs étaient moins opposés à l'oligarchie (75).

XXIV. Thémistocle, pour assurer à Athènes l'empire de la mer, avait conçu un bien plus grand dessein. Depuis la retraite de Xerxès, la flotte des Grecs était dans le port de Pagases (76), où elle devait hiverner. Il dit un jour aux Athéniens, en pleine assemblée, qu'il avait imaginé un projet dont l'exécution leur serait très avantageuse et très salutaire; mais qu'il ne pouvait pas le faire connaître au public. On lui ordonna de le communiquer à Aristide, en l'autorisant à l'exécuter si Aristide l'approuvait. Thémistocle lui ayant déclaré qu'il avait eu la pensée de brûler la flotte des Grecs, Aristide rentra dans l'assemblée, et dit que le projet de Thémistocle était à la fois le plus utile et le plus injuste. Aussitôt les Athéniens lui ordonnèrent d'y renoncer (77).

XXV. Les Lacédémoniens ayant proposé, dans le conseil des amphictyons, que les villes qui n'étaient pas entrées dans la ligue des Grecs contre les Mèdes fussent privées du droit de séance à ce conseil; Thémistocle, qui craignait que si les Thessaliens, les Argiens et même les Thébains en étaient exclus, les Spartiates n'y devinssent maîtres des suffrages, défendit la cause de ces villes. Il amena les députés (78) à son sentiment, en leur représentant qu'il n'y avait que trente-une villes, la plupart même peu considérables, qui eussent pris part à la guerre; qu'il serait donc très dangereux, pour le reste de la Grèce, que deux ou trois villes principales pussent, par l'exclusion de toutes les autres, se partager l'autorité du conseil amphictyonique. Dès cet instant il fut en butte à la mauvaise volonté des Lacédémoniens, qui, pour contre-balancer son pouvoir dans le gouvernement, lui suscitèrent un rival dans la personne de Cimon, qu'ils portèrent aux emplois publics. Thémistocle s'attira aussi la haine des alliés, en parcourant les îles pour y lever des contributions. Il alla chez les habitants de l'île d'Andros (79), et leur demanda de l'argent, en leur disant, au rapport d'Hérodote, qu'il venait avec deux divinités, la persuasion et la force. Ils lui répondirent qu'ils en avaient aussi deux qui n'étaient pas moins grandes que les siennes, la pauvreté et l'impuissance, qui leur défendaient de rien donner.

XXVI. C'est à ce sujet que Timocréon, poëte de l'île de Rhodes, fait, dans une de ses chansons, un reproche bien mordant à Thémistocle; il l'accuse d'avoir rappelé des bannis pour de l'argent, et de l'avoir abandonné, par le même intérêt, lui son hôte et son ami.

Louez Pausanias, Xanthippe et Leutychide;
Pour moi, bien plus qu'eux tous, je célèbre Aristide.
Athènes a produit bien des héros fameux,
Mais elle n'eut jamais d'homme si vertueux.
La mère d'Apollon et de sa sœur Diane
Déteste, en Thémistocle, un menteur, un profane (80),
Un traître qui, séduit par l'amour de l'argent,
A trompé son ami, l'a trahi lâchement.
Il dut me ramener dans ma chère patrie,
Aux murs de Jalysus (81) : mais cette ame flétrie
A reçu trois talents; et, gagnant ses vaisseaux,
Je l'ai vu, loin de moi, fendre le sein des flots.
Que la mer, pour punir sa malice profonde,
Ne l'a-t-elle à l'instant englouti sous son onde!

[1] Voyez la Vie de Thésée, c. XXVI.

Au gré de ses desirs, afin de s'enrichir,
Il rappelle d'exil, bannit et fait mourir;
Et depuis, dans ces jeux que célèbre la Grèce,
Il vient insolemment étaler sa richesse.
Là, sa table est ouverte à qui veut s'y placer;
Mais à travers ce faste on voit toujours percer
D'un sordide intérêt le signe indubitable;
Car souvent, de mets froids faisant couvrir sa table,
Il fait aux conviés desirer que ses jours,
Avant la fin de l'an, soient au bout de leur cours,

Mais il lance contre lui des traits bien plus piquants, et l'insulte plus ouvertement encore, dans une chanson qu'il fit après que Thémistocle eut été condamné au bannissement, et qui commence ainsi :

De mes vers consacrés au temple de mémoire,
Muse, parmi les Grecs fais éclater la gloire.

On dit que Timocréon fut banni parcequ'il avait embrassé le parti des Mèdes, et que Thémistocle opina pour sa condamnation. Aussi, lorsque Thémistocle subit la même accusation, Timocréon fit contre lui la chanson suivante :

Je ne suis pas le seul qui, traître à ma patrie,
Voulus à l'ennemi vendre mon industrie;
Je connais d'autres gens aussi méchants que moi:
Il est plus d'un renard qui flatte le grand roi.

XXVII. Thémistocle, qui s'aperçut que ses concitoyens, envieux de sa gloire, prêtaient volontiers l'oreille à ces calomnies, fut comme forcé de se rendre encore plus odieux, en rappelant sans cesse au peuple assemblé ses services et ses exploits; et lorsqu'on lui témoignait qu'on était las d'entendre si souvent les mêmes choses, « Eh! quoi, leur dit-il, vous lassez-vous de recevoir souvent du bien des mêmes personnes? » Il n'offensa pas moins le peuple en élevant un temple à Diane Aristobule [1], pour faire entendre qu'il avait donné à Athènes et à toute la Grèce les meilleurs conseils. Il avait bâti ce temple près de la maison qu'il occupait dans le quartier de Mélite (82), où maintenant les bourreaux jettent les corps de ceux qu'ils ont exécutés, et portent les habits des criminels, avec les cordes dont ils les ont étranglés. On voyait encore de nos jours, dans le temple de Diane Aristobule, une petite statue de Thémistocle, qui faisait juger que sa figure répondait à l'élévation de son ame. Les Athéniens donc, pour rabattre une autorité qui leur paraissait démesurée, prononcèrent contre lui le ban de l'ostracisme; sorte d'exil qu'ils avaient coutume d'infliger à tous ceux dont la puissance, excédant les bornes de l'égalité démocratique, leur inspirait des craintes : car l'ostracisme n'était pas une punition; c'était une espèce de satisfaction donnée au peuple, qui aimait à rabaisser ceux dont l'élévation lui faisait ombrage, et qui ne trouvait que dans leur chute un adoucissement à sa jalousie.

XXVIII. Thémistocle, banni d'Athènes, vivait tranquillement à Argos, lorsque la découverte de la trahison de Pausanias (83) fournit à ses ennemis un sujet de le citer en justice. Léobotes, fils d'Alcméon, du bourg d'Agraule, intenta l'accusation, et les Spartiates la souscrivirent. Pausanias, quoique ami de Thémistocle, lui avait d'abord caché la trahison qu'il méditait : mais quand il le vit banni d'Athènes et supportant impatiemment son exil, il se hasarda à lui en faire part, et le sollicita d'entrer dans son projet. Il lui montra les lettres du roi, et fit tous ses efforts pour l'irriter contre les Grecs, en lui représentant leur méchanceté et leur ingratitude. Thémistocle rejeta la proposition de Pausanias, et lui déclara qu'il ne prendrait aucune part à ses complots; mais il garda le plus grand secret sur ses confidences et sur l'entreprise qu'il méditait; espérant ou qu'il abandonnerait de lui-même des projets aussi déraisonnables que hasardeux, et dont il ne pouvait attendre aucun succès (84); ou qu'ils seraient découverts de quelque autre manière. Après que Pausanias eut été puni de mort (85), on trouva chez lui des lettres et d'autres écrits qui firent soupçonner Thémistocle de complicité. Les Lacédémoniens se déchaînèrent contre lui, et ses envieux d'Athènes l'accusèrent publiquement. Il était toujours exilé, et il se justifiait par lettres, surtout des premières calomnies de ses ennemis. Il écrivait aux Athéniens qu'ayant toujours recherché la domination, n'étant pas né pour être esclave, et ayant encore moins la volonté de le devenir, il était sans vraisemblance qu'il eût voulu se livrer lui et toute la Grèce à des ennemis et à des Barbares. Mais le peuple, gagné par ses accusateurs, envoya des gens à Argos avec ordre de l'arrêter et de l'amener à Athènes, pour y être jugé par le conseil des Grecs. Thémistocle, averti à temps, passa dans l'île de Corcyre, dont il avait autrefois obligé les habitants. Nommé juge d'un différend qu'ils avaient avec les Corinthiens, il termina la querelle en faisant payer aux Corcyréens, par la ville de Corinthe, la somme de vingt talents [1]. Il décida aussi que Corcyre et Corinthe posséderaient en commun l'île de Leucade, qui était une colonie de ces deux villes (86).

XXIX. De là il s'enfuit en Épire; et s'y voyant poursuivi par les Athéniens et les Spartiates, il prit le parti aussi incertain que périlleux de se réfugier chez Admète, roi des Molosses. Ce prince avait autrefois demandé je ne sais quel service aux Athéniens; et Thémistocle, qui jouissait alors du plus grand crédit dans la république, ayant fait rejeter

[1] C'est-à-dire, *de bon conseil*.

[1] Environ cent mille livres de notre monnaie.

avec mépris sa demande, Admète en conservait du ressentiment, et laissait voir tout le desir qu'il avait de s'en venger s'il en trouvait l'occasion. Mais Thémistocle, qui, dans son exil, redoutait bien plus l'envie toute récente de ses concitoyens que l'ancienne inimitié de ce prince, aima mieux courir ce dernier risque. Il se présente donc devant Admète comme suppliant, mais d'une manière nouvelle et extraordinaire. Il prit entre ses bras le fils du roi, encore enfant, et se jeta à genoux devant son foyer. C'est la manière de supplier que les Molosses regardent comme la plus sacrée, et la seule qu'il ne soit pas permis de rejeter. Quelques auteurs disent que ce fut Phtia, la femme du roi, qui suggéra à Thémistocle cette forme de supplication, et qui le plaça elle-même devant le foyer avec son fils entre les bras. Selon d'autres, ce fut Admète lui-même qui, pour se mettre dans la nécessité de refuser Thémistocle à ceux qui le redemanderaient, en sanctifiant son refus par un acte de religion, imagina cette manière de supplier, qui a quelque chose de tragique (87).

XXX. Pendant son séjour chez Admète, Épicrates d'Acarnanie lui envoya sa femme et ses enfants, qu'il avait fait sortir secrètement d'Athènes. Il fut pour cela cité depuis en justice par Cimon, et condamné à mort, s'il faut en croire Stésimbrote, qui oubliant ensuite, je ne sais comment, ce qu'il avait dit plus haut, ou le faisant oublier à Thémistocle, raconte qu'il s'embarqua pour la Sicile; que là il demanda au tyran Hiéron sa fille en mariage, en lui promettant de mettre les Grecs sous son obéissance; et que, sur le refus d'Hiéron, il fit voile pour l'Asie. Mais ce récit n'a aucune vraisemblance; car Théophraste, dans son ouvrage sur la royauté, rapporte qu'Hiéron envoya des chevaux à Olympie pour disputer le prix de la course, et fit dresser un pavillon orné avec la plus grande magnificence; que Thémistocle proposa aux Grecs, en pleine assemblée, d'arracher le pavillon du tyran, et d'empêcher ses chevaux d'entrer en lice. Thucydide raconte même que Thémistocle s'embarqua à Pydne pour gagner l'autre mer (88) : il n'était connu d'aucun des passagers; mais le vaisseau ayant été porté par le vent vers l'île de Naxos, dont les Athéniens faisaient alors le siége, le danger qu'il courait l'obligea de se découvrir au maître du vaisseau et au pilote; et, employant tour à tour les prières et les menaces, il leur déclara qu'il les accuserait auprès des Athéniens, de l'avoir reçu à bord quoiqu'ils le connussent, parcequ'ils s'étaient laissé corrompre : par ce moyen il les força de passer outre et de cingler vers l'Asie, où ses amis lui firent passer une grande partie de ses biens, qu'ils avaient détournés; tout ce qu'on en découvrit fut porté au trésor public, et se monta, selon Théopompe, à cent talents; suivant Théophraste, à quatre-vingts seulement. Toute la fortune de Thémistocle, lorsqu'il entra dans l'administration publique, n'allait pas à trois talents (89).

XXXI. Arrivé à Cunes, il s'aperçut qu'il y avait sur le rivage beaucoup de gens apostés pour l'arrêter, et en particulier Ergotelès et Pythodore : c'était une riche proie pour ceux à qui tout moyen de s'enrichir est bon; car le roi de Perse avait fait publier qu'il donnerait deux cents talents à quiconque le lui livrerait. Il s'enfuit donc à Eges, petite ville de l'Éolie (90), où il n'était connu que de son hôte Nicogène, le plus riche des Éoliens, et très lié avec tous les seigneurs de la cour de Perse. Il s'y tenait caché depuis quelques jours, lorsqu'un soir après le souper, qui avait été suivi d'un sacrifice, Olbius, précepteur des fils de Nicogène, comme subitement inspiré et hors de lui-même, prononça ce vers tout haut :

Donne à la nuit la voix, le conseil, la victoire (91).

Thémistocle alla se coucher; et dans son sommeil il crut voir un dragon qui s'entortillait autour de son corps, et qui, se glissant le long de son cou, n'eut pas plus tôt touché son visage, qu'il se changea en aigle, le couvrit de ses ailes, l'emporta dans un long espace de chemin, et le posa sur un caducée d'or qui parut tout-à-coup : aussitôt il se sentit délivré du trouble et de la frayeur qu'il avait eus. Nicogène donc (92), pour le conduire en sûreté à la cour de Perse, s'avisa de cet expédient : la plupart des nations barbares, et surtout les Perses, ont naturellement pour leurs femmes une jalousie excessive; et non seulement pour celles qu'ils ont épousées, mais encore pour leurs concubines et pour les esclaves qu'ils ont achetées. Ils les font garder si étroitement que personne ne peut les voir, et dans leurs maisons mêmes ils les tiennent enfermées : en voyage ils les font porter sur des chariots, dans des pavillons clos de tous les côtés avec le plus grand soin. Nicogène fit mettre Thémistocle dans un de ces chariots bien couvert, et les gens qui l'accompagnaient avaient ordre de répondre aux questions que les passants pourraient leur faire, que c'était une femme grecque qu'ils amenaient d'Ionie à un des seigneurs de la porte du roi (93).

XXXII. Thucydide et Charon de Lampsaque (94) disent que Thémistocle n'arriva en Perse qu'après la mort de Xerxès, et qu'il fut présenté à son fils Artaxerce. Éphore, Dinon, Clitarque, Héraclide (95), et plusieurs autres historiens, assurent que ce fut devant Xerxès lui-même qu'il parut (96). Mais le sentiment de Thucydide semble s'accorder davantage avec les tables chronologiques, quoique dres-

sées d'ailleurs avec assez peu de fidélité. Thémistocle, se voyant dans le moment critique, s'adressa d'abord à Artabane, capitaine de mille hommes d'armes (97); il lui dit qu'il était Grec de nation, et qu'il desirait entretenir le roi d'affaires très importantes que ce prince lui-même avait fort à cœur: « Étranger, lui répondit Artabane, les lois des » hommes ne sont pas les mêmes partout: ce qui » est beau pour les uns ne l'est pas pour les au» tres; mais il est beau pour tous de respecter et » de maintenir les lois de leur pays. Vous autres » Grecs, vous estimez, dit-on, au-dessus de tout » la liberté et l'égalité; pour nous, entre un grand » nombre de belles lois que nous avons, la plus » belle à nos yeux est celle qui nous ordonne d'ho» norer le roi, et d'adorer en lui l'image du dieu » qui conserve toutes choses. Si donc tu veux t'ac» commoder à nos usages et l'adorer, tu pourras, » comme nous, le voir et l'entretenir. Si tu es » dans d'autres sentiments, tu ne lui parleras que » par des intermédiaires; car la coutume de Perse » est que personne ne puisse recevoir audience du » monarque sans l'avoir adoré. » « Artabane, lui » répondit Thémistocle, je suis venu ici pour aug» menter la gloire et la puissance du roi; j'obéi» rai à vos lois, puisque telle est la volonté du » dieu qui a élevé si haut l'empire des Perses; je » ferai même que votre maître recevra les adora» tions d'un plus grand nombre de peuples: que » cela n'apporte aucun obstacle au desir que j'ai » de l'entretenir. » « Mais, reprit Artabane, qui » lui dirons-nous que tu es? car tu ne me parais pas » un homme ordinaire. » « Pour cela, repartit » Thémistocle, personne, Artabane, ne le saura » avant le roi. » Tel est le récit de Phanias. Ératosthène (98), dans son ouvrage sur la richesse, ajoute que ce fut une femme érétrienne, concubine d'Artabane, qui lui présenta Thémistocle.

XXXIII. Lorsqu'il parut devant le roi, il l'adora, et se tint en silence jusqu'à ce que l'interprète eut reçu l'ordre de lui demander son nom. Celui-ci lui ayant fait cette question, Thémistocle répondit ainsi: « Grand roi, je suis Thémistocle, Athé» nien, qui, banni et persécuté par les Grecs, viens » chercher un asile auprès de vous. A la vérité, j'ai » fait bien du mal aux Perses; mais je leur ai fait » encore plus de bien en empêchant les Grecs de les » poursuivre, lorsque la sûreté de la Grèce et de ma » patrie, qui me devaient leur salut, me permettait » de vous rendre quelque service. Aujourd'hui mes » sentiments sont conformes à ma fortune; et je » viens également disposé ou à recevoir vos bien» faits, si votre ressentiment est calmé, ou à le » détourner, s'il subsiste encore. Mes ennemis eux» mêmes vous seront témoins des services que j'ai » rendus aux Perses: que mon malheur donc vous » serve plutôt à faire éclater votre vertu qu'à sa» tisfaire votre vengeance. L'une sauvera la vie à » un suppliant qui vient se livrer à vous; l'autre » perdrait un ennemi déclaré des Grecs. » Après ce discours, Thémistocle, pour consacrer en quelque sorte par un acte de religion ce qu'il venait de dire, rapporta au roi le songe qu'il avait eu chez Nicogène, et un oracle de Jupiter de Dodone qui lui avait ordonné de se retirer auprès du prince qui portait le même nom que lui: ce qu'il n'avait pu entendre que du roi de Perse; car Jupiter et lui étaient les seuls qui fussent et qu'on appelât les grands rois. Artaxerce, quoique rempli d'admiration pour sa grandeur d'ame et pour sa hardiesse, ne lui répondit rien dans cette première audience; mais, avec ses amis, il se félicita de cet événement comme du plus grand bonheur qui pût lui arriver. Il pria le dieu Arimane (99) d'envoyer toujours à ses ennemis de semblables pensées, et de leur inspirer de bannir du milieu d'eux leurs plus grands hommes. Il fit aux dieux un sacrifice suivi d'un grand festin; et il se coucha si transporté de joie, que la nuit on l'entendit s'écrier trois fois au milieu de son sommeil: « J'ai Thémistocle l'Athénien. »

XXXIV. Le lendemain, à la pointe du jour, il convoqua ses amis, et fit venir Thémistocle, qui n'espérait rien de bon depuis qu'il avait vu les gardes de la porte, aussitôt qu'ils avaient su son nom, témoigner ouvertement leur mauvaise volonté contre lui, et s'emporter jusqu'à lui dire des injures. Roxanes, capitaine de mille hommes d'armes, le voyant passer devant lui lorsque le roi était déja sur son trône, et tout le monde dans un profond silence, lui dit tout bas en soupirant: « Serpent artificieux de Grèce, c'est le bon génie » du roi qui t'amène ici. » Mais quand il eut paru devant le roi, et qu'il l'eut adoré de nouveau, ce prince le salua, et lui dit avec bonté qu'il lui devait déja deux cents talents; qu'étant venu lui-même se remettre entre ses mains, il était juste qu'il reçût la récompense promise à celui qui l'amènerait. Il lui en promit encore davantage, le rassura pleinement, et lui ordonna de dire avec une entière liberté ce qu'il pensait des affaires de la Grèce. Thémistocle lui répondit que, de même qu'une tapisserie doit être déployée pour que l'œil puisse découvrir les figures qu'elle renferme, le discours a aussi besoin d'être développé, pour étaler les figures qui en font l'agrément et l'intérêt; qu'il lui fallait donc du temps pour se préparer à satisfaire à sa demande (100). Le roi goûta la comparaison, et lui demanda ce qu'il voulait prendre. Thémistocle demanda un an; et, dans cet intervalle, il apprit assez bien la langue persane pour pouvoir parler au roi sans interprète.

XXXV. Ceux qui n'étaient pas attachés à la cour crurent qu'il n'entretenait le roi que des affaires de la Grèce; mais les changements arrivés dans ce temps-là parmi les amis mêmes du prince lui attirèrent la haine des grands, qui crurent qu'il avait eu la hardiesse de parler librement au roi sur leur compte. Il est vrai que les honneurs qu'on faisait à la cour aux autres étrangers n'étaient rien en comparaison de ceux que Thémistocle recevait. Artaxerce le mettait de toutes ses parties de chasse et de tous les divertissements du palais. Il le présenta même à la reine sa mère, qui le recevait familièrement chez elle. Enfin il fut instruit, par ordre du roi, dans la philosophie des mages. Démarate le Lacédémonien était alors à la cour de Perse; un jour le roi lui ayant ordonné de lui demander un présent, il lui demanda la permission de se promener à cheval dans la ville de Sardes avec la tiare royale sur la tête, comme le roi de Perse (101). Mithropaustes, cousin du roi, lui prenant la main: « Démarate, lui dit-il, cette tiare couvrirait bien » peu de cervelle; tu aurais beau prendre en main » la foudre, tu ne serais pas pour cela Jupiter. » Artaxerce, irrité de cette demande, repoussa si durement Démarate, qu'il semblait ne devoir jamais lui pardonner. Thémistocle sollicita pour lui, et le remit dans les bonnes graces du roi. Aussi dit-on que, sous les règnes suivants, où les relations des Perses avec la Grèce acquirent plus d'étendue, quand les rois voulaient attirer quelque Grec à leur service, ils lui promettaient, dans leurs lettres, de le faire plus grand que ne l'avait été Thémistocle. On ajoute que, parvenu à ce haut point de grandeur, et recherché de tout le monde, un jour qu'il vit sa table magnifiquement servie, il dit à ses enfants: « Mes amis, nous étions perdus, si nous » n'avions été perdus. » On assure que le roi lui donna trois villes pour son pain, son vin et sa viande: Magnésie, Lampsaque et Myonte (102). Néanthez de Cyzique et Phanias en ajoutent deux autres pour son habillement et ses meubles, Percote et Palescepsis (103).

XXXVI. Dans un voyage qu'il fit sur les côtes maritimes de l'empire pour les affaires de la Grèce, un satrape nommé Épixyès, qui commandait dans la haute Phrygie, lui dressa des embûches, et aposta quelques Pisidiens pour l'assassiner pendant qu'il serait dans la ville de Léontocéphale (104). Mais avant que d'y arriver, comme il dormait sur le midi, la mère des dieux lui apparut en songe, et lui dit: « Thémistocle, évite la Tête de lion, » de peur de tomber dans les griffes du lion. Pour » prix de l'avis que je te donne, tu consacreras à » mon service ta fille Mnésiptolème. » Thémistocle, se réveillant tout troublé, fait sa prière à la déesse, quitte le grand chemin, et ayant pris un détour pour éviter cette ville, il va passer la nuit dans un autre lieu. Là, une des bêtes de somme qui portait sa tente étant tombée dans l'eau, les esclaves de Thémistocle en étendirent les tapisseries pour les faire sécher. Les Pisidiens apostés par le satrape, ne distinguant pas au clair de la lune les tapisseries qui séchaient, et les prenant pour la tente de Thémistocle, accoururent l'épée à la main, croyant qu'ils l'y trouveraient endormi. Ils en étaient tout près et levaient déja la tapisserie, lorsque les gens de Thémistocle, qui les observaient, tombèrent sur eux et s'en saisirent. Ce danger évité, Thémistocle, pour remercier la déesse de cette apparition merveilleuse, lui bâtit un temple à Magnésie sous le nom de Diudymène (105), et en consacra prêtresse sa fille Mnésiptolème. Quand il fut à Sardes, il profita de son loisir pour en visiter les temples, et examiner le grand nombre d'offrandes qu'on y avait consacrées. Il vit dans le temple de la mère des dieux une petite statue de bronze, haute de deux coudées, qu'on appelait l'Hydrophore. Il l'avait fait faire lui-même, pendant qu'il était intendant des eaux à Athènes, du profit des amendes auxquelles il condamnait ceux qui détournaient les eaux publiques dans des canaux particuliers, et il l'avait consacrée dans un temple. Soit qu'il la vît avec chagrin dans des mains étrangères, soit qu'il voulût faire connaître aux Athéniens tout le crédit dont il jouissait dans les états du roi, il parla de cette statue au satrape de Lydie, et lui demanda la permission de la renvoyer à Athènes. Le Barbare, irrité de sa demande, lui dit qu'il allait en écrire au roi. Thémistocle, effrayé, se réfugia dans l'appartement des femmes; et ayant gagné, à force de présents, les concubines du satrape, il parvint à l'apaiser. Ce fut une leçon pour lui d'être à l'avenir plus réservé, afin de ne pas exciter la jalousie des Barbares. Il ne voulut pas même parcourir les autres contrées de l'Asie, quoique Théopompe ait écrit qu'il les visita; mais il se fixa à Magnésie, où il jouissait des grands bienfaits du roi, et n'était pas moins honoré que les plus grands seigneurs de Perse. Il y vécut long-temps sans aucune crainte; Artaxerce, assez occupé par les affaires qu'il avait dans les provinces supérieures de l'Asie, n'avait pas le temps de songer à celles de la Grèce.

XXXVII. Mais la révolte de l'Égypte, soutenue par les Athéniens, les progrès de la flotte des Grecs, qui, sous les ordres de Cimon, s'étant avancée jusqu'à l'île de Cypre et aux côtes de la Cilicie, était maîtresse de la mer, l'obligèrent de revenir sur ses pas, pour s'opposer à leurs entreprises, et les empêcher de se fortifier contre lui. Déja on avait levé des troupes, et les officiers s'é-

taient rendus à leurs postes. On expédia donc des courriers à Magnésie pour porter à Thémistocle l'ordre du roi d'aller commander cette expédition contre les Grecs, et acquitter les promesses qu'il lui avait faites; mais Thémistocle ne voyait, ni dans le ressentiment qu'il pouvait conserver encore contre ses concitoyens, ni dans la gloire et la puissance qui lui étaient offertes, un motif suffisant de se charger de la conduite de cette guerre. Peut-être même en croyait-il le succès impossible; car la Grèce avait alors plusieurs grands généraux, entre autres Cimon, qu'un bonheur singulier accompagnait dans toutes ses entreprises. Mais ce qui l'en éloignait le plus, c'était la honte qu'il y aurait à flétrir la gloire de ses premiers exploits, et de renverser lui-même ses trophées. Il prit donc la résolution magnanime d'éviter ce déshonneur par une mort digne de sa vie (106). Il fit un sacrifice aux dieux, assembla ses amis, et, après leur avoir fait ses derniers adieux, il but, suivant l'opinion commune, du sang de taureau; d'autres disent qu'il prit un poison très actif, et qu'il mourut à Magnésie âgé de soixante-cinq ans, dont il avait passé la plus grande partie dans l'administration des affaires publiques et dans le commandement des armées. Le roi, ayant appris la cause et le genre de sa mort, l'en admira, dit-on, davantage, et traita toujours avec beaucoup de bonté sa famille et ses amis.

XXXVIII. Thémistocle laissa de sa première femme Archippe, fille de Lysandre, du bourg d'Alopèce, trois fils, Archeptolis, Polyeucte et Cléophante. Platon parle de ce dernier comme d'un écuyer habile, mais qui n'avait aucun autre mérite (107). Il en avait eu deux autres fils: Néoclès, l'aîné de tous, qui était mort dans son enfance, d'une morsure de cheval, et Dioclès, que Lysandre son aïeul avait adopté. Il eut de sa seconde femme plusieurs filles: Mnésiptolème, mariée à Archeptolis son frère, fils d'une autre mère; Italie, qui épousa Panthéide de Chio; Sybaris, qui eut pour mari un Athénien nommé Nicomède; Nicomaché, qui, après la mort de son père, fut mariée dans Magnésie par ses frères, à Phrasiclès, neveu de Thémistocle par son père. Celui-ci prit chez lui et fit élever la plus jeune de toutes les sœurs, qui s'appelait Asie. Les Magnésiens élevèrent à Thémistocle un superbe tombeau dans leur place publique, où on le voit encore. On ne doit donc pas ajouter foi à ce que dit Andocides (108), dans un ouvrage adressé à ses amis, que les Athéniens dérobèrent ses cendres, et les jetèrent au vent. C'est un mensonge qu'il a imaginé exprès, afin d'irriter les nobles contre le peuple. Phylarque, dans son histoire (109), rapporte la chose en poëte tragique : afin d'exciter la pitié, d'émouvoir vivement les cœurs, il forge une sorte d'intrigue théâtrale, et fait intervenir je ne sais quels Néoclès et Démopolis, qu'il dit fils de Thémistocle. Mais il n'est pas d'homme si ignorant qui ne sache que c'est une pure fable. Diodore le géographe, dans son traité des tombeaux, dit, plutôt comme une conjecture que comme une chose certaine, que près du Pirée, vers le promontoire d'Alcimus (110), on voit une pointe de terre qui s'avance en forme de coude; et qu'après l'avoir doublée, on trouve, dans un endroit où la mer est toujours calme, une base fort grande sur laquelle s'élève, en forme d'autel, le tombeau de Thémistocle (111). Il s'autorise du témoignage de Platon le poëte comique, qui dit :

Ton sépulcre est placé dans un lieu favorable,
D'où par les voyageurs il sera révéré;
Et si, près de nos ports un combat est livré,
Il verra des vaisseaux le conflit redoutable.

Les descendants de Thémistocle sont encore en possession à Magnésie de quelques honneurs particuliers; et moi-même j'en ai vu jouir Thémistocle l'Athénien, avec qui je m'étais lié très étroitement chez le philosophe Ammonius (112).

NOTES

SUR LA VIE DE THÉMISTOCLE.

(1) Ce mot signifie *puits*. Le bourg de Phréar, situé sur le rivage de la mer, près du Pirée, avait pris son nom d'un puits qu'une singularité remarquable rendait célèbre. *Voyez* la note (40) sur la *Vie de Solon*.

(2) Il y a dans le texte *nothus*, bâtard; terme qui, chez les anciens, ne signifiait pas seulement celui qui était né hors de légitime mariage, mais celui qui était né de père ou de mère étrangers, quoique mariés dans toutes les formes. Ceux-là n'étaient pas réputés de véritables citoyens, et il arrivait quelquefois qu'on les excluait des distributions faites aux citoyens légitimes. Nous en verrons un exemple dans la *Vie de Périclès*.

(3) Cette épigramme est tirée de l'ouvrage du poëte Amphicrates sur les hommes illustres, cité par Athénée, liv. XIII, c. v. Cornélius Népos, dans la Vie de Thémistocle, dit que sa mère était d'Acarnanie en Épire. Il a été déja question de Phanias, qui était de la ville d'Érèse ou Éresse.

(4) Athénée, dans l'endroit cité, attribue à Néanthès ce que Plutarque vient de dire de Phanias. Néanthès était de Cyzique, orateur et historien, disciple de Milésius, qui l'avait été d'Isocrate. Il écrivit un grand nombre d'ouvrages. Il vivait sous Ptolémée Philadelphe.

(5) C'était un parc où il y avait des autels consacrés à Hercule, à Hébé, que ce demi-dieu épousa, à Alcmène et à Iolaüs, le compagnon de la plupart des travaux d'Hercule. Selon Suidas, l'étymologie de ce mot signifie chien blanc.

(6) Les Lycomèdes étaient une famille d'Athènes qui avait l'intendance des cérémonies et des sacrifices qu'on faisait à Cérès et aux grandes déesses. Ils y chantaient l'hymne qu'on disait avoir été composé sur ce sujet par le poëte Musée. M. Fréret, *Acad. des Inscript.* t. XXIII, p. 25, *Hist.*, regarde cet hymne comme supposé, ainsi que ceux

qu'on a attribués à Orphée, à Pamphos et à Olen. Les Lycomèdes tiraient leur nom de Lycus, fils de Pandion. La chapelle dont Plutarque parle ensuite était celle où cette famille faisait ses initiations et célébrait ses mystères.

(7) Phlye, bourg de la tribu Cécropide, avait pris son nom d'un certain Phlyus, que les Athéniens disaient fils de la Terre.

(8) Stésimbrote, de l'île de Thasos, était contemporain de Périclès. Sur ses ouvrages, *voyez* Vossius, *de Hist. gr.*, liv. IV, c. VII.

(9) L'objection que Plutarque fait ici à Stésimbrote n'est pas assez développée. Il faut ajouter qu'Anaxagore naquit la première année de la soixante-dixième olympiade, que Thémistocle gagna la bataille de Salamine la première année de la soixante-quinzième olympiade, et que Mélissus défendit Samos la dernière année de la quatre-vingt-quatrième olympiade, qui est à peu près l'époque où ce philosophe commençait à fleurir. Thémistocle n'a donc pu étudier ni sous Anaxagore, qui n'avait que vingt ans lorsque ce général gagna la bataille de Salamine, ni sous Mélissus, qui ne fut guère connu que trente-six ans après le gain de cette bataille. Il est vrai que d'autres auteurs, au lieu de fixer la naissance d'Anaxagore à l'époque que nous venons de marquer, disent que c'est celle où il florissait déja : et si cette opinion était vraie, l'objection de Plutarque n'aurait plus aucune force.

Mélissus de Samos avait été disciple de Parménide. Son goût pour les questions abstraites de la philosophie ne l'occupait pas tout entier : nous verrons, dans la *Vie de Périclès*, qu'il fit une étude particulière de la politique; que sa capacité lui mérita la confiance des Samiens, qui lui donnèrent le commandement de leur flotte, dans cette guerre où Périclès assiégea et prit Samos, la dernière année de la quatre-vingt-quatrième olympiade.

(10) On ne sait pas qui était ce Mnésiphile. Dans le *Traité contre Hérodote*, Plutarque reproche à cet historien de faire honneur à Mnésiphile du conseil que Thémistocle donna aux Grecs de combattre à Salamine. Il est étonnant qu'un homme si instruit dans la politique, et qui avait eu Thémistocle pour disciple, soit si peu connu.

(11) Les anciens donnaient ce nom aux philosophes qui prétendaient rendre raison de toutes les opérations de la nature par les seules qualités de la matière, abstraction faite de toute cause première et efficiente. Straton, disciple du Lycée, est regardé comme le chef de cette secte particulière.

(12) On a vu dans la *Vie de Solon*, c. IV, que les philosophes de ce temps-là cultivaient surtout cette partie de la morale qui traite de la politique, et qu'ils ne durent la réputation de sagesse qu'à leur habileté dans cette science, qui apprend à gouverner les hommes. Thalès fut le premier qui porta les spéculations philosophiques au-delà des choses communes. De Solon à Mnésiphile il y avait environ cent vingt ans. Cette science du gouvernement, qui seule était honorée alors du nom de science, avait été cultivée beaucoup plus tôt en Orient, comme on le voit, disent les éditeurs d'Amyot, par les livres de David et de Salomon.

(13) Amyot dit, dans sa traduction, que ces nouveaux philosophes mêlèrent la politique avec l'art de la plaidoirie; mais, comme l'observe M. Dacier, les sophistes n'étaient pas des avocats, dont la profession n'a en soi rien que de noble et d'utile : c'étaient des déclamateurs qui ne se plaisaient que dans la dispute; qui, moitié rhéteurs et moitié philosophes, s'exerçaient surtout dans le genre démonstratif, dont les sophistes, dit Cicéron, *Orat. ad Brutum*, ont fait leur domaine, parcequ'il est plus propre à la pompe qu'au combat; qu'il est consacré aux gymnases, et banni du barreau, à cause du mépris qu'on a pour ce genre. Protagoras, qui florissait vers la quatre-vingt-quatrième olympiade, fut le premier à qui on donna le nom de sophiste. *Voyez* ce que Platon dit de cette espèce d'hommes méprisables, dans son *Protagoras*; et Diogène Laërce, liv. IX, seg. LII.

(14) Ariston, de l'île de Chio, fut disciple de Zénon le stoïcien, dont il n'adopta pas cependant toutes les opinions. On dit que, dans sa vieillesse, il se livra, contre les principes de sa secte, à l'amour des plaisirs. Ce fut alors sans doute qu'il composa une *Histoire amoureuse*, où il avait recueilli une foule d'aventures qu'avait produites l'amour. *Voyez* Diogène Laërce, liv. VII, seg. CLXV. Il est vrai que d'autres attribuent cet ouvrage à Ariston de Céos, philosophe péripatéticien : il a été facile de les confondre.

(15) Il y a dans le texte que Thémistocle se *frottait d'huile*; métaphore prise de l'exemple des athlètes qui se préparaient ainsi aux combats du gymnase. Il ne doutait pas que le roi des Perses ne comprît enfin que le seul moyen de vaincre les Grecs, c'était de les attaquer avec de grandes forces par mer, qui était leur endroit faible. Il ne se trompa point dans sa conjecture, et personne n'avait prévu plus sûrement que lui ce qui devait arriver. Aussi Thucydide, liv. I, c. CXXXIX, dit-il de lui qu'il était d'une très grande habileté à prévoir les choses futures.

(16) Laurium était une montagne de l'Attique, près du promontoire de Sunium. Il paraît que ces mines étaient épuisées du temps de Pausanias.

(17) Il fallait du courage pour faire cette proposition; ce qui la rendait hasardeuse, c'est que le peuple d'Athènes était pauvre, et qu'il trouvait sa plus grande ressource dans les revenus de l'état.

L'île d'Égine était en face du Pirée; et c'est ce voisinage qui faisait dire à Périclès qu'elle était comme une tache sur l'œil du Pirée. Pausanias, liv. II, c. XXIX, dit aussi que la puissance des Éginètes était si considérable, qu'ils surpassaient en forces navales les Athéniens eux-mêmes, et que, dans la guerre contre les Perses, leur ville fut, après Athènes, celle de toute la Grèce qui fournit un plus grand nombre de vaisseaux.

(18) Plutarque suit ici Hérodote, qui dit seulement, liv. VII, c. CXLIV, que Thémistocle persuada aux Athéniens de construire deux cents vaisseaux pour soutenir la guerre contre les Éginètes. Mais Thucydide, liv. I, c. XIV, dit positivement que Thémistocle fit valoir deux raisons, l'une prise de la guerre contre les habitants d'Égine, et l'autre du retour du roi de Perse, qu'on craignait. Platon, liv. III, *des Lois*, tom. II, p. 698, confirme le rapport de Thucydide, et marque expressément que tous les jours on recevait à Athènes des nouvelles des préparatifs immenses que Darius faisait contre la Grèce; que ce prince étant mort, on sut que son fils Xerxès avait hérité de ses projets de vengeance, et qu'il se préparait à venir les exécuter; ce qui jetait les Athéniens dans une grande consternation. Il n'est pas vraisemblable en effet que, dans une circonstance si critique, Thémistocle n'ait pas présenté au peuple une raison si forte et si décisive.

(19) Le passage de Platon est dans le IV[e] livre *des Lois*. Voyez cet endroit.

(20) Ces auteurs voulaient sans doute cacher, sous des prétextes honnêtes, l'amour sans bornes de Thémistocle pour l'argent. Hérodote, liv. VIII, c. CXII, dit que ce général en était avide, et qu'il ne cessait d'en amasser. Mais, d'un autre côté, comment accorder cette imputation d'avarice, avec les largesses qu'il faisait toutes les fois qu'il s'agissait des intérêts de la république? Il faut croire que cette avarice n'était pas proprement le desir d'entasser des richesses, mais un effet de son ambition, qui lui faisait prendre tous les moyens d'avoir de l'argent, afin de l'employer à gagner ceux qui pouvaient le servir dans ses desseins. Il était bien aise aussi d'en acquérir afin de satis-

faire le goût qu'il avait pour la magnificence, et dont Plutarque va bientôt parler.

(21) Hermione était une ville maritime du Péloponnèse, dans le golfe de l'Argolide.

Les joueurs de lyre jouissaient d'une grande considération, non seulement chez les Grecs, mais encore chez les Barbares; c'étaient des gens instruits, qui ne se bornaient pas à chanter et à jouer de la lyre; ils se mêlaient aussi des affaires publiques, et étaient fort utiles aux hommes d'état qui les consultaient. Nous en avons vu un exemple dans ce Thaletas que Lycurgue attira de Crète à Lacédémone.

(22) Phrynichus, poëte tragique d'Athènes, fut contemporain d'Eschyle et disciple de Thespis. Thémistocle fit jouer sa pièce la quarantième année de la soixante-quinzième olympiade, trois ans après la victoire de Salamine. La tragédie commençait alors à sortir de son enfance, et à faire quelques pas vers la perfection; en sorte que les Athéniens avaient un grand goût pour ce spectacle, et que les riches citoyens, dans les jeux qu'ils donnaient au peuple, faisaient jouer les nouvelles pièces avec toute la magnificence dont elles étaient susceptibles.

(23) Céos, île de la mer Égée. — Simonide avait fait des lamentations dans lesquelles il déplorait les malheurs arrivés à plusieurs personnes. Il avait décrit en vers les batailles de Marathon et de Salamine, et avait composé des élégies, des odes et des tragédies. Il jouit, pendant sa vie, d'une grande réputation; et elle se conserva après sa mort; car Platon, dans le premier livre de sa *République*, lui donne l'épithète de *divin*. Il mourut la première année de la soixante-dix-huitième olympiade, âgé de près de quatre-vingt-dix ans.

Plutarque place cette réponse à Simonide sous l'archontat de Thémistocle, qui, d'après cela, doit tomber à la troisième ou quatrième année de la soixante-onzième olympiade; mais Corsini, dans ses *Fastes Attiques*, tom. I, p. 336, et tom. III, p. 144, a très bien prouvé, d'après des passages de Thucydide et de plusieurs autres auteurs anciens, que Plutarque s'est trompé. Thémistocle aurait été trop jeune alors pour être revêtu de cette première charge de la république. D'ailleurs, on vient de voir que les Athéniens, à peu près à cette époque, trouvaient mauvais que Thémistocle voulût rivaliser avec Cimon en magnificence, tandis qu'il était à peine connu; et c'est ce qu'on n'aurait pu dire d'un citoyen qui aurait exercé les fonctions d'archonte éponyme. Enfin Thucydide, liv. I, c. XCIII, dit que Thémistocle était archonte l'année que les murs du Pirée commencèrent à être relevés; ce qui n'eut lieu qu'après la bataille de Salamine, que les Grecs gagnèrent la première année de la soixante-quinzième olympiade. Hérodote en fournit une nouvelle preuve dans le livre septième de son *Histoire*, c. CXLIII, où il dit que Thémistocle venait d'être nouvellement élevé aux premières places, lorsque Xerxès entra en Grèce. Il n'était donc pas premier archonte deux ans avant la bataille de Marathon.

(24) Hérodote, liv. VII, c. XXXII, dit formellement que Xerxès envoya des hérauts dans toutes les villes de la Grèce, Athènes et Lacédémone exceptées, pour demander la terre et l'eau. Il donne la raison de cette exception, c. CXXXIII, où il dit que Darius en avait envoyé précédemment à ces deux villes pour le même sujet; mais que les Athéniens les avaient jetés dans le Barathre, fosse où l'on précipitait les criminels. Si Plutarque parle des ambassadeurs de Darius, la même difficulté, prise de la jeunesse de Thémistocle à cette époque, subsiste toujours.

C'était la formule ordinaire des rois de Perse, quand ils voulaient qu'un peuple se soumît à eux, de leur envoyer demander la terre et l'eau, c'est-à-dire, une entière sujétion, désignée par le renoncement à la propriété de deux choses si nécessaires à la vie.

(25) Zèle était une ville de l'Asie-Mineure, entre la Cappadoce et le Pont-Euxin, différente d'une autre ville qui était dans la Troade, et qui s'appelait Zelée. *Voy.* STRABON, liv. XII et XIII. — Cet Arthmius n'était pas établi à Athènes, comme traduit M. Dacier, quoique le texte ne le dise pas. Démosthène, dans sa quatrième *Philippique*, après avoir rapporté le décret qui notait Arthmius d'infamie et le déclarait l'ennemi des Athéniens, lui et toute sa postérité, fait remarquer la dignité du peuple athénien, qui traita en ennemi public un Zélite, un esclave du roi de Perse. Eschine, dans son *Oraison sur la couronne*, dit aussi que peu s'en fallut qu'Arthmius de Zèle, qui était venu à Athènes, et avec lequel les Athéniens étaient unis par l'hospitalité, ne fût condamné à mort pour avoir porté en Grèce l'or des Mèdes; mais qu'ils se contentèrent de le bannir de la ville. L'hospitalité qu'Arthmius avait contractée avec les Athéniens suppose qu'il n'y demeurait pas habituellement, et qu'il n'y était venu qu'en passant. Enfin, la qualité d'esclave du roi, que lui donne Démosthène, montre qu'il ne s'était pas transporté à Athènes pour y établir son domicile.

Ce Chiléus, dont il est parlé quelques lignes plus bas, était de Tégée en Arcadie; ce fut lui qui, jouissant à Lacédémone d'un plus grand crédit que tous les autres étrangers, détermina les Spartiates à répondre favorablement aux ambassadeurs athéniens envoyés pour leur demander du secours contre Mardonius.

(26) M. Dacier a mis Artémise au lieu de Tempé. M. Dacier cite à ce sujet Hérodote, liv. VII, c. CLXXIII. Je ne sais dans quelle édition M. Dacier a lu Artémise au lieu de Tempé; dans celles que j'ai vues, il n'y a que ce dernier mot: et la suite du texte suppose que Plutarque avait écrit de même, puisqu'il dit que les Athéniens, voyant que la Thessalie s'était déclarée pour le roi, envoyèrent Thémistocle à Artémisium avec une flotte. D'ailleurs, Plutarque pouvait-il dire que Thémistocle conduisit une armée à Artémisium pour défendre la Thessalie, tandis qu'il marque plus bas, d'une manière non equivoque, comme l'observe M. Dacier lui-même, la position d'Artémise ou Artémisium?

(27) Il s'agit du détroit de l'Eubée, île de la mer Égée, qui était séparée de la Béotie par un bras de mer fort étroit nommé Euripe. Artémisum était un promontoire de cette île, laquelle s'appelle aujourd'hui Négrepont.

(28) Hérodote, qui, dans son huitième livre, a fait le dénombrement de tous les vaisseaux des Grecs, dit, c. I, que les Athéniens en amenèrent d'abord cent ving-sept; et il ajoute, c. XIV, qu'il vint aux Grecs un renfort de cinquante-trois vaisseaux athéniens, ce qui faisait en tout cen quatre-vingts. La flotte entière se montait à deux cent soixante-onze navires, sans compter les vaisseaux à cinquante rames, qu'Hérodote porte à neuf. D'ailleurs, les Athéniens en avaient prêté vingt aux Chalcidiens; ainsi, ils fournirent à eux seuls deux cents vaisseaux, tandis que le reste de la Grèce n'en donna que soixante-onze.

(29) Cette dispute, suivant Hérodote, liv. VIII, c. III, aurait entraîné la ruine totale de la Grèce, si les Athéniens, qui le prévoyaient, n'eussent cédé aux Lacédémoniens. Ils agirent sagement, ajoute cet historien; car, autant la guerre est plus fâcheuse que la paix, autant les divisions intestines sont plus dangereuses qu'une guerre qui se fait d'un commun accord. Je ne sais si Thémistocle comptait réellement sur la promesse qu'il faisait aux Athéniens, ou s'il ne parlait ainsi que pour les encourager. Ce qu'il y a de certain, c'est que, bien loin que dans la suite le Lacédémoniens leur cédassent volontairement la première place, les Athéniens ne l'obtinrent, comme les dit encore Hérodote, qu'en prétextant l'arrogance de Pausanias, qui, par son faste, irrita les alliés. Il faut ajouter que la sagesse et l'équité d'Aristide ne contribuèrent pas peu à enlever le

commandement aux Spartiates pour le faire passer aux Athéniens.

(30) Les Aphètes étaient un lieu situé sur le golfe de Magnésie, lequel prit son nom du départ des Argonautes, qui firent voile de cet endroit, suivant Strabon, liv. IX, pour aller à la conquête de la Toison d'or. D'autres prétendent que ce nom vient de ce que les Argonautes abandonnèrent dans ce lieu Hercule, qu'on avait mis à terre pour aller chercher de l'eau. Comme ce fut là qu'ils se remirent en mer après avoir fait leur provision d'eau, ce lieu en prit le nom d'Aphètes, c'est-à-dire lieu d'où l'on part. C'est le sentiment d'Hérodote, liv. VII, c. CXCIII.

(31) Ces deux cents vaisseaux, dit Hérodote, liv. VIII, c. VII, devaient passer par derrière l'île de Sciathos dans l'Euripe, près du cap de Capharée, et aux environs de Gereste, de crainte qu'en doublant l'Eubée ils ne fussent aperçus par l'ennemi, qu'ils voulaient envelopper. Ce détachement, arrivé à ce poste, aurait fermé les derrières aux Grecs, tandis que le reste de la flotte les aurait attaqués de front.

Sciathos est une île située vis-à-vis de la Magnésie, contrée de Thessalie, en face du mont Pélion et des Ipnes. Entre l'île de Sciathos et les côtes de la Magnésie, il y a un canal étroit qui n'est que la continuation de la mer Artémisium. On l'appelle aujourd'hui Sciatho, ou Sciathi, ou Sciatha. *Hérodote* de M. Larcher, *à la Table géographique*.

(32) Les Eubéens s'étaient d'abord adressés à Eurybiade, et l'avaient prié d'attendre quelque temps, jusqu'à ce qu'ils eussent mis en sûreté leurs enfants, leurs femmes et leurs esclaves. Mais Eurybiade, étonné de la multitude des trirèmes des Barbares, dont les unes venaient l'attaquer de face, et les autres tournaient l'Eubée, ne songeait qu'à abandonner le combat. Alors les Eubéens allèrent trouver Thémistocle; et moyennant trente talents, environ cent cinquante mille livres, ils l'engagèrent à faire rester la flotte devant l'Eubée, et d'y livrer le combat. Thémistocle, pour retenir les Grecs, remit à Eurybiade cinq talents. Celui-ci gagné, il n'y avait plus qu'Adimante, commandant des Corinthiens, qui voulût mettre à la voile et partir sur-le-champ. Thémistocle lui parla, et accompagna son discours du don de trois talents qu'il envoya au vaisseau d'Adimante. Les généraux, ébranlés par ces présents, goûtèrent les raisons de Thémistocle, et restèrent à leur poste. Ce récit d'Hérodote est un peu différent de celui de Plutarque, qui fait honneur à Thémistocle d'un désintéressement que ce général n'eut pas; car Thémistocle lui-même gagna beaucoup en gardant secrètement le reste de l'argent.

La galère sacrée dont parle ensuite Plutarque était celle que les Athéniens envoyaient tous les ans à Délos pour faire des sacrifices à Apollon. On a prétendu que c'était le même vaisseau sur lequel Thésée avait mené en Crète les quatorze jeunes enfants que les Athéniens payaient en tribut à Minos.

(33) Histiée, ville maritime de l'Eubée. — Olyson, ville de Thessalie. — Entre cette ville et la côte d'Artémisium, il y a tout le golfe Pélasgique et toute la Magnésie, jusqu'à la côte de la mer de Macédoine. — Le lieu où était le petit temple de Diane, dont parle ensuite Plutarque, s'appelait Drymus, à cause du bois dont il était entouré.

(34) Les Ioniens étaient une colonie d'Athènes, qui s'était établie dans l'Asie-Mineure. Au reste, Plutarque ne donne ici que le sens de ce que Thémistocle écrivit sur ces pierres. Hérodote, liv. VIII, c. XXII, le rapporte plus au long.

(35) Les peuples de la Doride avaient embrassé le parti de Xerxès; voilà pourquoi il entra dans la Grèce par leur pays, et brûla toutes les villes qui étaient sur les bords du Céphise. — Les Grecs dont Plutarque parle étaient les peuples de l'Achaïe et de tout le Péloponnèse. C'est pour cela qu'il ne pensait qu'à sauver cette partie de la Grèce qui les intéressait davantage.

(36) C'est une métaphore empruntée du théâtre, où, dans les tragédies, quand des moyens humains ne suffisaient pas pour amener le dénouement, on avait recours à une machine, c'est-à-dire à quelque divinité. C'est ce qui a fait dire à Horace dans son *Art poétique* :

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus
Inciderit.

« Ne faites point intervenir un dieu pour le dénouement, » à moins que le nœud ne mérite cette intervention. »

(37) Ce dragon était dans le temple de Minerve Poliade, c'est-à-dire protectrice de la citadelle, qui, comme on l'a dit ailleurs, s'appelait *Polis*.

(38) Dans Hérodote, c'est la prêtresse de Minerve qui publie ces prodiges; et cela est plus vraisemblable.

(39) Les Athéniens avaient eu de la Pythie une première réponse très effrayante, qui leur ordonnait d'abandonner la citadelle, et qui leur annonçait la ruine totale de leur ville. Ils y retournèrent une seconde fois, et en obtinrent une réponse moins dure; c'est l'oracle dont Plutarque parle, et qui est rapporté par Hérodote, liv. VII, c. CXLI. Cet oracle avait été sûrement dicté par Thémistocle; il est trop conforme à l'avis qu'il avait proposé, pour ne pas y reconnaître son influence sur la Pythie.

(40) Ce ne fut pas sans peine que l'avis de Thémistocle prévalut. Le sens de l'oracle, dit Hérodote, liv. VII, c. CXLI, fut discuté, et les sentiments se trouvèrent très partagés.

(41) Trézène, dans l'Argolide, à l'entrée du golfe Saronique. — D'autres Athéniens envoyèrent leurs familles à Égine et à Salamine.

(42) Le soin des habitants de Trézène pour faire instruire les enfants des Athéniens mérite d'être remarqué, surtout dans le temps d'un si grand trouble. Il prouve l'importance que les Grecs attachaient à l'éducation.

(43) L'autorité d'Aristote paraît ici préférable à celle de Clidémus, écrivain beaucoup moins connu; d'autant qu'Hérodote, qui a donné de grands détails sur tous ces événements, ne parle point de cette circonstance.

(44) Outre ces vieillards, que leur grand âge obligea de laisser, il y en eut plusieurs qui, par un motif de religion, ne voulurent pas quitter Athènes.

(45) Hérodote ne reproche point à Eurybiade un défaut de courage; et les Spartiates, qui ne flattaient pas leurs citoyens, lui décernèrent le prix de la valeur, en donnant à Thémistocle celui de la prudence et de la sagesse. Ils le nommèrent deux fois au commandement de la flotte, quoiqu'il ne fût pas de la famille royale; et le second témoignage de leur confiance prouve qu'il l'avait méritée la première fois qu'il avait commandé.

(46) Suivant Hérodote, liv. VIII, c. LIX, ce ne fut pas Eurybiade qui dit cela à Thémistocle, mais Adimante, général des Corinthiens, qui lui fit, peu de temps après, une seconde réponse plus dure encore. *Ib.*, c. LXI. Ces mots, *ceux qui restent derrière les autres*, signifient ceux qui sont vaincus à la course. C'était l'expression propre dans les jeux de la course. De là elle s'est prise métaphoriquement, pour signifier ceux qui sont vaincus, qui ont du dessous, qui perdent leur cause; comme on le voit par un passage de l'*Ajax* de Sophocle, vers 1244.

(47) Il veut leur faire entendre que les Athéniens, avec leurs vaisseaux, seraient en état d'aller faire ailleurs des conquêtes et des établissements. Dans Hérodote, Thémistocle dit à Eurybiade que les Athéniens, s'ils étaient abandonnés, se transporteraient avec leurs femmes, leurs enfants et leurs esclaves, à Siris en Italie, qui leur appartenait depuis long-temps, et dont, suivant les oracles, ils devaient être les fondateurs. *Ib.*, c. LXII.

(48) Le grec nomme ces poissons Theutides; et Amyot a traduit ce mot par casserons. C'est, disent ses éditeurs, la petite espèce de poisson volant que les Romains appe-

laient *loligo*. Ce poisson jette une liqueur noire. Plusieurs auteurs le confondent avec la sèche, quoique Aristote les distingue. C'est faute d'avoir bien observé la structure des parties intérieures de ces poissons, que les anciens ont cru qu'ils n'avaient point de cœur. On le trouve dans le ventre de l'animal; il est de forme triangulaire, n'a qu'un ventricule et deux oreillettes. *Voyez* la traduction de l'*Histoire des animaux d'Aristote*, par Camus, tom. II, p. 510.

(49) On prit l'apparition de cet oiseau pour un signe de la protection de Minerve, parceque la chouette lui était consacrée, et qu'elle était le symbole particulier d'Athènes; on la voit sur presque toutes les médailles de cette ville.

(50) Plutarque s'est mépris en supposant que Sicinus était Perse de nation. Y a-t-il aucune vraisemblance que Thémistocle eût confié à un Barbare l'éducation de ses enfants? Notre historien, suivant la conjecture de M. Dacier, aura pu être induit en erreur par un passage d'Hérodote, liv. VIII, c. LXXV.

(51) Pour se faire une idée claire de la disposition de la flotte des Perses, il faut consulter Hérodote, traduction de M. Larcher, tom. V, p. 455 et suivantes, première édit.

(52) Il semblerait, par le récit de Plutarque, qu'Aristide était alors sur la flotte des Grecs; mais Hérodote le fait partir d'Égine pour venir donner cet avis à Thémistocle. En effet, il s'était retiré dans cette île depuis qu'il avait été banni d'Athènes par l'ostracisme.

(53) La plupart des îles avaient été forcées d'embrasser le parti des Perses. Ce Panétius, fils de Sosimènes, repassa du côté des Grecs avec le vaisseau qu'il commandait. En mémoire de cette action, on grava, sur le trépied qui fut consacré à Delphes, le nom des Téniens parmi ceux qui avaient eu part à la défaite de Xerxès. Ce vaisseau ténien, qui passa du côté des Grecs à Salamine, compléta, avec celui de Lemnos qui était venu les joindre auparavant à Artémisium, le nombre de la flotte grecque, et la porta à trois cent quatre-vingts vaisseaux. Plutarque dit, une galère ténédienne; mais il vaut mieux s'en rapporter à Hérodote, plus voisin des temps dont il écrivait l'histoire, et qui avait fait, pour s'assurer de la vérité, toutes les recherches possibles. Ténédos était une île située vis-à-vis de la Troade, hors de l'Hellespont, avec une ville du même nom. Ténos, dans la mer Égée, était, selon les uns, au nombre des Cyclades, et une des Sporades, selon les autres.

(54) Phanodème, historien fort ancien, qui avait écrit une *Histoire de l'Attique*. — Acestodore avait fait une *Histoire grecque*. Il ne faut pas le confondre avec Acestorides, auteur d'un *Traité des choses fabuleuses des villes*.

(55) Strabon, liv. IX, p. 604, dit que ce sont deux montagnes sur la côte vis-à-vis de Salamine, qui séparent Mégare de l'Attique, et qu'on appelle Cornes. Suivant Hérodote, liv. VIII, c. XC, Xerxès était assis au pied du mont Égalée, vis-à-vis de Salamine, d'où il considérait tout.

(56) Ce siége n'était pas d'or, mais d'argent; il fut consacré dans le temple de Minerve, avec le cimeterre d'or de Mardonius, qui fut pris ensuite à la bataille de Platée. Démosthène, qui l'avait vu mille fois, l'appelle siége à pieds d'argent.

(57) Une flamme pure et vive était toujours un signe favorable; on le voit dans l'*Énéide* pour Ascagne, et dans Tite-Live pour Servius Tullius.— L'éternument était pris aussi pour un bon augure; et cette superstition est bien ancienne : il y en a un exemple remarquable dans Homère, livre dix-septième de l'*Odyssée*, v. 545, et sans aucune distinction du côté droit ou du côté gauche. Cette distinction s'établit dans la suite; les éternuments à droite furent pris seuls pour des signes heureux.

(58) Ce surnom de Bacchus veut dire *cruel*; et je ne l'ai trouvé nulle autre part attribué à ce dieu. Il n'y a même dans l'histoire rien qui indique que les Athéniens lui aient immolé des hommes; il était plutôt honoré à Athènes comme un dieu bienfaisant, à qui l'on donnait même le nom de *Meilichius*, doux comme le miel. La raison qui l'eût pu faire appeler *cruel* viendrait de ce qui se pratiquait à Aleva, ville d'Arcadie, où l'on frappait de verges les femmes près de l'autel de Bacchus, comme à Sparte on fouettait les enfants sur l'autel de Diane. On trouve cependant, dans quelques îles, de ces sacrifices humains faits à Bacchus; et cela vient sans doute, suivant l'observation de M. Dacier, de ce que les insulaires ont toujours été plus cruels que les peuples de la terre ferme.

(59) Décélée, bourg de l'Attique, de la tribu Hippothoontide. Hérodote, l. VIII, c. XCIII, dit qu'il était de Pallène, bourg de la tribu Antiochide; et Diodore de Sicile, l. XI, c. XXVII, le fait frère du poëte Eschyle. — Pédiée était une petite ville de l'Attique. Hérodote nomme le frère de Xerxès Ariabignès; mais il ne donne aucun détail sur la manière dont il mourut : il dit seulement, *ibid.*, ch. LXXXIX, qu'il était général de l'armée navale, et qu'il périt à cette bataille, ainsi qu'un grand nombre de personnes de distinction, tant Perses que Mèdes et autres alliés. Il l'appelle ailleurs Artobazanes, liv. VII, c. II.

(60) Artémise, fille de Lydgamis, était originaire d'Halicarnasse du côté de son père, et de Crète par sa mère. Elle commandait ceux d'Halicarnasse, de Cos, de Nysiros et de Calydnes; ces quatre villes formaient son royaume. Elle vint trouver Xerxès avec cinq vaisseaux les mieux équipés de toute la flotte, du moins après ceux des Sidoniens; et parmi les alliés, personne ne donna au roi de meilleurs conseils. Elle se distingua à la bataille de Salamine par son courage et sa présence d'esprit. Vivement poursuivie par un vaisseau athénien, et voyant qu'elle ne pouvait lui échapper, elle prit sur-le-champ le parti de couler à fond un vaisseau perse, afin de faire croire aux ennemis que son vaisseau était grec ou, qu'ayant passé du côté des alliés, il combattait pour eux. Ce stratagème lui réussit; et, par bonheur pour elle, il ne se sauva personne du vaisseau coulé à fond qui pût l'accuser. Si elle eût été reconnue, elle aurait été infailliblement prise; car on avait promis une récompense de dix mille drachmes (environ neuf mille livres) à celui qui la ferait prisonnière : tant les Athéniens étaient indignés qu'une femme fût venue en armes contre eux!

Il ne faut pas confondre cette Artémise avec une autre reine de Carie, du même nom, femme de Mausole, et postérieure de plus de quatre-vingt-dix ans à cette bataille.

(61) Hérodote ne parle point de cette grande flamme; mais il rapporte aussi la circonstance de ces voix confuses qu'on entendit : il est vrai qu'il la place quelques jours avant la bataille, pendant que l'armée de terre de Xerxès ravageait l'Attique.

Ce mystique Bacchus était le même que Bacchus. Le vingt du mois Boëdromion, comme on le verra dans la *Vie de Camille*, on portait, du Céramique à Éleusis, une figure d'Iacchus couronnée de myrte, tenant à la main un flambeau. Pendant la marche, on chantait en l'honneur du dieu un hymne qui s'appelait aussi Iacchus, et dans lequel on répétait souvent ce mot. C'était l'hymne que Dicéus, suivant Hérodote, disait avoir entendu. (*Note de M. Larcher sur cet endroit d'Hérodote.*) — Thriastie était située entre Éleusis et Athènes.

(62) Hérodote dit que les Grecs se préparèrent à combattre dès qu'Eurybiade en eut pris la résolution. Le jour ayant paru, il y eut, au lever du soleil, un tremblement de terre qu'on ressentit aussi sur la mer. Là-dessus, on fut d'avis d'adresser des prières aux dieux, et d'appeler les Éacides au secours de la Grèce. On fit donc des prières à tous les dieux; de Salamine même, où l'on était alors, on invoqua Ajax et Télamon, et l'on envoya un vaisseau à Égine, pour en faire venir Éacus avec le reste des Éacides. La confiance qu'on avait en Éacus venait de la grande piété qu'avait

que ce prince, comme on l'a vu dans la *Vie de Thésée*, c. IX, et du secours que les Grecs avaient trouvé en lui dans une horrible sécheresse qui affligeait la Grèce. Pausanias, liv. II, c. XXIX.

(63) C'étaient les ornements et les figures qu'on mettait ordinairement à la proue des vaisseaux, et qui servaient à les distinguer. — *Daphnéphore* signifie *porte-laurier*.

(64) Hérodote, liv. VIII, c. XCVII, dit que Xerxès, craignant que les Grecs ne songeassent à faire voile vers l'Hellespont pour rompre le pont de bateaux, songea à prendre la fuite; mais que, pour leur donner le change, il essaya de joindre Salamine au continent par une digue, et se disposa à la guerre, comme s'il eût eu dessein de donner un autre combat naval.

(65) Xerxès était encore à Sardes, lorsqu'il fit construire un pont sur le détroit, afin de passer d'Asie en Europe. Les Phéniciens qu'il avait chargés de ce travail attachaient des vaisseaux avec des cordages de lin; et les Égyptiens qui y travaillaient aussi se servaient, pour le même effet, de cordages d'écorce de Byblos. Le trajet de mer était de sept stades, environ un tiers de lieue. Le pont fut à peine achevé, qu'il s'éleva une affreuse tempête qui rompit les cordages et brisa tout. Ce fut alors que Xerxès se porta à cette extravagance si connue et si digne d'un prince orgueilleux, corrompu par la flatterie : il commanda qu'on donnât trois cents coups de fouet à l'Hellespont, et y fit jeter une paire de ceps.

(66) Suivant Hérodote, liv. VIII, c. CX, ce fut encore l'esclave Sicinnus que Thémistocle fit partir avec quelques autres personnes de confiance, incapables de révéler ce qu'il leur avait ordonné de dire au roi, quand même on les aurait mis à la torture. M. Dacier trouve le récit de Plutarque plus vraisemblable que celui d'Hérodote; mais M. Larcher, dans sa note sur cet endroit d'Hérodote, préfère celui de ce dernier historien.

(67) Plutarque, dans cette phrase, dont le sens n'est pas développé, veut dire que si les Grecs, qui à la bataille de Platée n'avaient à combattre que la moindre partie de l'armée de Xerxès, se virent cependant près de leur ruine, à plus forte raison auraient-ils eu tout à craindre s'ils lui avaient donné le temps de réunir toutes ses forces, et qu'après le combat de Salamine ils n'eussent pas trouvé le moyen de le chasser d'Europe. Le danger où Mardonius mit la Grèce à la bataille de Platée fut donc une preuve sensible de la prudence de Thémistocle, et du service important qu'il avait rendu à la Grèce entière.

(68) C'était sur l'autel de Neptune, selon Hérodote, l. VIII, chap. CXXIII, que les capitaines prenaient chacun un billet pour déclarer celui qu'ils croyaient digne du premier prix, et celui qui méritait le second. Les généraux, en se donnant à eux-mêmes le premier, n'eurent qu'un suffrage chacun, et Thémistocle eut la très grande pluralité pour le second prix; c'était réellement lui adjuger le premier.

(69) Dans Hérodote, c'est Thémistocle qui, voyant que ceux avec qui il avait combattu à Salamine ne lui avaient pas rendu les honneurs qu'il méritait par sa victoire, se rendit à Lacédémone aussitôt après le départ des alliés, pour y recevoir les marques de distinction qui lui étaient dues. Hérodote dit encore que ces trois cents jeunes gens étaient de ceux qu'on appelle les chevaliers, et que, de tous les hommes qu'il sache, Thémistocle est le seul que les Spartiates aient ainsi reconduit. Il fut escorté jusqu'aux frontières de Tégée.

(70) Sériphe était une petite île d'entre les Cyclades, pleine de rochers, ou qui même, selon Tacite, *Annal.* liv. IV, c. XXI, n'était qu'un rocher où les Romains reléguaient ordinairement les criminels.

(71) Plutarque n'a pas rapporté un bon mot de Thémistocle que Cicéron nous a conservé dans son *Traité de la fin des biens et des maux*, liv. II, c. XXXII. Comme Simonide promettait à Thémistocle de lui enseigner l'art de la mémoire : « Apprenez-moi plutôt, lui répondit ce général, l'art de l'oubli; car je me souviens même de ce que je ne veux pas, et je ne saurais oublier ce que je veux. »

(72) Thucydide raconte fort au long cette particularité, liv. I, c. XC. Il dit que le prétexte spécieux dont se servaient les Spartiates pour s'opposer à ce que les Athéniens ne relevassent les murailles de leur ville, c'était d'empêcher que les Barbares, s'ils revenaient un jour dans la Grèce, n'eussent un lieu fortifié pour s'en servir contre les Grecs; mais dans le fond ils craignaient la puissance des Athéniens; et vraisemblablement, sans les otages qu'ils avaient à Athènes, ils n'auraient pas laissé partir Thémistocle si librement.

(73) Nous avons déjà examiné plus haut note 19) si Thémistocle avait fait le bien de sa patrie en tournant les forces des Athéniens du côté de la mer; et nous y renvoyons le lecteur.

(74) Plutarque fait allusion à un passage d'Aristophane, dans sa comédie des *Chevaliers*, acte II, scène III, où ce poëte dit : « En faisant faire bonne chère à la ville, il la mêla et la confondit avec le Pirée. » Aristophane semble louer Thémistocle; mais il fait réellement une satire contre lui en l'opposant à Cléon. Plutarque veut donc le défendre contre cette censure d'Aristophane, en disant que Thémistocle ne confondit pas la ville avec le Pirée, c'est-à-dire qu'il ne fit pas de toute la ville un port où régnât la licence; mais qu'il attacha la ville au Pirée, en mettant la ville en état d'être secourue par le Pirée, et le Pirée par la ville. Sur ce que Plutarque ajoute tout de suite, que Thémistocle fortifia le parti du peuple contre les nobles, voyez ce qui a été dit dans le *Parallèle de Solon et de Valérius Publicola*, après la Vie de celui-ci (note 88).

(75) Il paraît que le changement du tribunal n'empêcha pas ce local d'être dangereux; car le peuple, qui était fort doux et fort paisible chez lui, n'était pas plus tôt monté sur cette roche du Pnyx, qu'il devenait intraitable; et c'est pour cela sans doute qu'on cessa d'y tenir les assemblées. Les trente tyrans furent établis à Athènes par Lysandre, après qu'il se fut rendu maître de cette ville.

(76) Pagases, ville maritime de la Magnésie, dans le golfe Pélasgique. C'était autrefois le port de la ville de Phères, dont elle était éloignée de quatre-vingt-dix stades. Les Argonautes, selon Properce, liv. I, *Éleg.* XX, v. 17, s'embarquèrent dans ce port pour aller à la conquête de la Toison d'or. Cicéron, liv. II des *Offices*, c. XI, dit que la flotte des Grecs passa l'hiver dans un port de la Laconie, appelé Gythéum.

(77) Un si beau trait de justice n'a pas besoin d'être relevé. Il fait bien plus d'honneur au peuple athénien qu'à Aristide. On trouve aisément un seul homme juste : mais un peuple entier qui sacrifie un grand intérêt à ce qu'il croit honnête, combien cela est rare!

(78) Le texte dit *les Pylagores*, députés aux portes; parceque ces députés s'assemblaient aux Thermopyles, passage fort serré qui ressemblait à une porte, *pulé* en grec, et près duquel il y avait des bains d'eau chaude, *thermos*, chaud.

(79) Andros, une des Cyclades, entre l'Eubée et Naxos. Pausanias, liv. X, c. XIII, dit qu'elle fut ainsi nommée par Andréus, un des généraux que Rhadamanthe établit dans cette île, qui s'était donnée à lui. *Voyez* dans Hérodote, liv. VIII, c. CXI, la demande de Thémistocle et la réponse de ceux d'Andros, qui y sont rapportées un peu plus au long. — Timocréon, dont il est parlé plus bas, était un poëte de la vieille comédie.

(80) Une des plus grandes injures chez les Grecs, c'était de dire à quelqu'un qu'il était haï de Latone.

(81) Jalyses, ou Jalissos, était une ville de l'île de Rhodes qui tirait, dit-on, son nom de Jalysus. Protogène, un des plus fameux peintres de la Grèce, avait fait pour cette

ville le portrait d'un chasseur de ce nom, avec son chien : il était parfaitement beau, et Démétrius l'épargna lorsqu'il se rendit maître de Rhodes.

(82) Pausanias, liv. I, c. XVIII, parle d'une statue de Thémistocle qui était auprès du Prytanée, et dont on avait changé l'inscription pour y mettre le nom d'un Thrace; mais il ne dit rien de ce temple de Diane Aristobule, ou de bon conseil, qui apparemment ne subsistait plus de son temps. Je ne sais si la statue était la même que celle que Plutarque avait vue. Le quartier de Mélite était dans la tribu Cécropide, suivant Étienne de Byzance, et dans la tribu Énéide, selon Suidas.

(83) Il était fils de Cléombrotus, et roi de Sparte. Il avait gagné la célèbre bataille de Platée contre Mardonius.

(84) Son projet était de livrer la Grèce à Xerxès, qui l'en aurait déclaré roi, après lui avait donné sa fille en mariage. *Voy*. Thucydide, liv. I, c. CXXVIII.

(85) Pausanias ayant su que les éphores allaient venir pour le prendre, se réfugia dans le temple de Minerve. Comme les Lacédémoniens craignaient de violer la sainteté du lieu en y faisant mourir ce général, sa mère apporta la première une pierre sur le seuil de la porte, et se retira sans rien dire. Enhardis par son exemple, les citoyens achevèrent de murer la porte, et Pausanias y mourut de faim. On ne voulait pas d'abord lui donner la sépulture; cependant on finit par l'ensevelir dans un lieu voisin. Thucydide, *ibid.*, c. CXXXIV, et Diodore de Sicile, liv. XI, c. XLV.

(86) Thucydide, liv. I, c. XXX, dit qu'elle était seulement une colonie de Corinthe. Le scoliaste de cet historien, sur le chapitre CXXXVI, parle d'un service beaucoup plus important que Thémistocle avait rendu aux Corcyréens. Après la défaite de Xerxès, les Grecs voulaient aller assiéger Corcyre, aujourd'hui Corfou, dans la mer Ionienne ou Adriatique, pour punir cette ville de ce qu'elle n'était pas entrée dans la ligue contre les Barbares; Thémistocle l'empêcha, en représentant que si on allait ravager toutes les villes qui n'avaient pas pris le parti des Grecs, on ferait plus de mal à la Grèce que les Perses ne lui en avaient fait. Mais la crainte eut sur les Corcyréens plus de pouvoir que la reconnaissance; ils lui refusèrent un asyle, en alléguant qu'ils s'attireraient la haine des Spartiates et des Athéniens, et le reconduisirent au continent opposé, sur les rivages de l'Épire.

(87) Cependant on voit cette manière de supplier pratiquée dans Homère. Ulysse, en abordant chez le roi des Phéniciens, Alcinoüs, dans l'île de Corcyre, s'assied sur la cendre de son foyer. *Odys*., liv. VII, c. CLIII. *Voy*. Thucydide, liv. I, c. CXXXVI.

(88) Pydne, ville de la Macédoine, sur le golfe Thermaïque. L'autre mer dont parle Plutarque est la mer Égée, ou l'Archipel. Thucydide donne plus de détails; suivant lui, Thémistocle dit au pilote que, pour éviter le danger d'être découvert, il fallait ne laisser sortir personne du vaisseau, jusqu'à ce que la navigation fût devenue favorable. Il lui promit en même temps de reconnaître un jour ce service. Le pilote se laissa persuader, et tint, un jour et une nuit, son vaisseau à l'ancre au-dessus du camp des Athéniens.

(89) Les cent talents faisaient environ cinq cent mille livres de notre monnaie; les quatre-vingts valaient quatre cent mille livres, et les trois quinze mille livres.

(90) Éges, une des villes des Éoliens, sur la côte asiatique de la mer Égée. Il y eut plusieurs villes de ce nom, selon Étienne de Byzance. Les deux cents talents promis par le roi de Perse valaient un million de livres.

(91) C'est-à-dire : « Écoute la voix et le conseil de la » nuit, et tu réussiras. »

(92) Plutarque ne rapporte pas l'interprétation que Thémistocle avait donnée à ce songe. M. Dacier, d'après ce que dit Synésius, qu'il est honteux à un homme qui a vingt ans passés de ne savoir pas interpréter les songes, a entrepris de l'expliquer. Le dragon entortillé autour de Thémistocle était Nicogène lui-même, qui avait gardé Thémistocle chez lui, comme le dragon de Minerve gardait la citadelle d'Athènes. Ce dragon ne l'eut pas plus tôt touché au visage, c'est-à-dire n'eut pas plus tôt fait amitié avec lui, et Thémistocle ne lui eut pas plus tôt confié tout son secret, que ce dragon se changea en un aigle; ce qui signifie que, sans perdre un moment, il le mena en Perse au pied du trône du grand roi, désigné par ce caducée d'or sur lequel il s'assit, et où ses craintes se dissipèrent.

(93) On appelait la cour du roi de Perse *la porte*, comme aujourd'hui on donne ce nom à la cour du Grand-Seigneur.

(94) Charon, historien antérieur à Hérodote, avait écrit l'*Histoire des Perses*. — Lampsaque, ville célèbre de l'Hellespont, située sur la mer. On l'appelait anciennement Pithyuse : son territoire était fertile en vignes, et on en cultive encore sur les collines qui l'environnent; elle se nomme aujourd'hui Lampsaco ou Lampsaki.

(95) Éphore de Cumes, en Élide, avait écrit l'*Histoire de la Grèce*; on lui donne le premier rang parmi les historiens, après Hérodote et Thucydide. Dinon, père de Clitarque, avait composé une *Histoire de Perse*; il vivait du temps d'Alexandre. Héraclide est sans doute celui de Pont, auteur d'un grand nombre d'ouvrages.

(96) C'était, selon Dodwel dans ses *Annales de Thucydide*, la première année de la soixante-dix-huitième olympiade, quatre cent soixante-six ans avant notre ère, et la première année du règne d'Artaxerxe. Corsini paraît adopter son sentiment. Ceux qui prétendent qu'il y arriva du vivant de Xerxès avancent son voyage de sept ans. Diodore de Sicile, liv. XI, c. LVI, suit cette tradition. Mais la première opinion, qui est celle de Thucydide, liv. I, c. CXXXVII, est la plus conforme à la chronologie, et Plutarque la suit toujours.

(97) Il était fils de cet Artabane, capitaine des gardes, qui venait de tuer Xerxès, et qui avait conseillé à Artaxerxe de faire mourir Darius son frère aîné.

(98) C'est le célèbre Ératosthène de Cyrène, que le roi Ptolémée Évergète avait appelé en Égypte pour le mettre à la tête de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. Il fut un des plus savants hommes de son temps; ce qui le fit appeler un second Platon.

(99) On sait que les Perses reconnaissaient deux principes contraires, l'un auteur du bien, et l'autre cause du mal. Le premier s'appelait Ormuzd ou Oromase, et le second Arimane. C'est ce dernier qu'Artaxerxe prie d'envoyer à ses ennemis des pensées qui leur soient funestes. Strabon, liv. XI, p. 779, parle de deux génies adorés par les Perses, et qui se nommaient Amanus et Anandratus.

(100) Thémistocle prend bientôt les formes et les manières orientales; il parle par figures et par images comme les peuples de ces contrées. Il veut dire que, ne sachant pas la langue du pays, il ne pouvait pas développer et rendre sensibles ses pensées, qui, par-là, restaient roulées dans son esprit; comme les figures d'une tapisserie qui n'est pas déployée demeurent cachées. *Voyez* Thucydide, *ibid.*, c. CXXXVIII.

(101) C'était la plus grande faveur que les rois de Perse pussent faire à ceux qu'ils voulaient honorer. L'histoire de Mardochée en est une preuve : et comme elle était alors toute récente, l'Assuérus de l'Écriture étant, à ce qu'on croit, le même que Xerxès, père d'Artaxerxe, il est possible que ce soit cet exemple qui ait déterminé Démarate à demander pour lui-même un pareil honneur.

(102) Les anciens rois d'Orient avaient coutume de donner, au lieu de pensions, des villes et des provinces qui devaient fournir à l'entretien de ceux qui en étaient gra-

tifiés. Toute l'Égypte fut donnée à une reine pour ses habits. Les tributs même que les rois exigeaient des villes et des provinces avaient chacun leur destination particulière. Une telle province payait tant pour le vin, une autre tant pour la viande; celle-ci fournissait à la garde-robe de la reine, soit sa ceinture, soit son voile; et chacune de ces provinces portait le nom de la parure qu'elle fournissait.

(103) Néanthez vivait du temps d'Attalus, roi de Pergame; il avait composé plusieurs ouvrages historiques. *Voyez* Vossius, *de Hist. gr.* liv. I, c. XV. — Percote, ville de l'Hellespont, située entre Abyde et Lampsaque. Palescepsis, ville de la Troade, près de l'Asope.

(104) C'est-à-dire *Tête de lion*. Je n'ai trouvé cette ville, ni dans Strabon, ni dans Étienne de Byzance, ni dans Pline : ces mots qui suivent, *mais avant que d'y arriver*, ne sont pas dans le texte; je les ai suppléés, à l'exemple de M. Dacier, pour faire la liaison du discours.

(105) Ce surnom de Cybèle lui venait de la montagne de Dindyme, près de Pessinonte, dans la Galatie.

(106) Thucydide, liv. I, c. CXXXVIII, et Diodore de Sicile, liv. XI, c. LVII, ne l'assurent pas; le premier, qui était contemporain de Thémistocle, dit seulement qu'il mourut de maladie, et que d'autres prétendent qu'il s'empoisonna lui-même. Cicéron, dans son *Brutus*, c. XI, dit qu'on a voulu embellir la fin de sa vie, et la rendre tragique, en supposant qu'il s'était donné la mort. Cela porterait à croire qu'il était mort naturellement; et que l'histoire de son poison ne fut qu'un bruit vague et incertain, fondé sur l'à-propos de sa mort, qui vint le tirer de l'embarras où il se trouvait. Plutarque a préféré cette conjecture, qui, outre qu'elle donnait plus d'éclat à la fin de Thémistocle, favorisait encore son sentiment sur le suicide, qu'il regardait comme un trait de courage et de vertu.

(107) *Voyez* le *Ménon* de Platon, où ce philosophe dit que Thémistocle avait montré à son fils à se tenir debout sur un cheval, et à tirer de l'arc dans cette attitude; mais que Cléophante n'avait pas aussi bien profité des leçons de prudence et de sagesse que son père n'avait pas manqué de lui donner.

(108) Je ne sais si cet Andocidès est le même que l'orateur athénien. Fabricius ne cite pas d'autre écrivain de ce nom dans sa *Bibliothèque des auteurs grecs*.

(109) Phylarque vivait sous Ptolémée Évergète, et avait écrit en vingt-huit livres une *Histoire de la Grèce*, qui commençait à l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponnèse, et finissait à la mort de ce Ptolémée.

(110) On a observé qu'il n'y avait pas dans l'Attique de lieu qui s'appelât Alcimus, et qu'il fallait lire Alimus, nom d'un bourg de la tribu Léontide, près du Pirée, où il y avait un temple fameux de Cérès législatrice. C'était le lieu de la naissance de Thucydide. Fabricius croit que ce Diodore, déja cité dans la *Vie de Thésée*, c. XXXVII, était auteur d'un *Traité sur les poids*, dont parle Suidas, et peut-être d'un autre *sur les bourgs de l'Attique*, cité par Harpocration.

(111) Thucydide, liv. I, c. CXXXVIII, dit que les os de Thémistocle furent enlevés de Magnésie par ses parents, comme il l'avait ordonné, et enterrés secrètement dans l'Attique; car il n'était pas permis d'enterrer publiquement un homme accusé d'avoir trahi sa patrie; et cette haine des Athéniens dura sans doute pendant quelque temps. — Ce Platon, dont il est question tout de suite, était un poëte de la vieille comédie, qui avait pu voir Thémistocle.

(112) C'était ce philosophe d'Alexandrie qui avait été un des maîtres de Plutarque, et dont nous avons parlé dans la *Préface* de cette traduction.

CAMILLE.

I. Camille eut toutes les dignités, excepté le consulat. — II. Sa bravoure. Il est nommé censeur. — III. Siége des Véies. — IV. Débordement du lac d'Albe. — V. Les dieux consultés à ce sujet. Camille élu dictateur. — VI. Défaite des Falisques. Prise de Véies. — VII. La statue de Junon transportée de Véies à Rome. — VIII. Triomphe de Camille. Il s'oppose à la proposition d'envoyer une partie du peuple à Véies. — IX. Le peuple mécontent du vœu fait par Camille. — X. Offrande envoyée à Delphes. Dangers que courent les députés. — XI. Guerre des Falisques. — XII. Conduite généreuse de Camille envers les Falisques. — XIII. Touchés de son procédé, ils se rendent aux Romains. — XIV. Nouvelle proposition d'aller habiter Véies. — XV. Camille condamné à l'exil. — XVI. Invasion des Gaulois en Italie. — XVII. Ils se répandent dans la Toscane. — XVIII. Ils assiégent Clusium. — XIX. Témérités des Fabius. — XX. Le peuple refuse d'en donner satisfaction aux Gaulois. — XXI. Ils marchent contre Rome. — XXII. Bataille d'Allia. — XXIII. Observation sur les jours heureux et malheureux. — XXIV. Consternation des Romains. — XXV. Feu sacré emporté par les Vestales. — XXVI. Palladium et autres choses sacrées. — XXVII. Les Gaulois entrent dans Rome. — XXVIII. Massacre des sénateurs. — XXIX. Discours de Camille aux Ardéates. — XXX. Il bat les Gaulois près d'Ardée. — XXXI. Les Romains retirés à Véies offrent le commandement à Camille. — XXXII. Il est rappelé de l'exil et nommé dictateur. — XXXIII. Les Gaulois sont sur le point de surprendre le Capitole. — XXXIV. Ils sont repoussés. — XXXV. Situation critique des assiégés et des assiégeants. — XXXVI. Les Romains font un traité avec les Gaulois. — XXXVII. Camille rompt l'accord et charge les Gaulois. — XXXVIII. Ils sont défaits et chassés. — XXXIX. Camille rentre triomphant dans Rome, et s'occupe de la rétablir. — XL. Il combat la proposition d'aller s'établir à Véies. — XLI. Le peuple y renonce. — XLII. Rome est rebâtie. — XLIII. Guerre des Eques, des Volsques et des Latins. Troisième dictature de Camille. — XLIV. Victoire des Romains. — XLV. Récit différent sur cette guerre. — XLVI. Sutrium pris et repris dans un même jour. — XLVII. Manlius aspire à la tyrannie. — XLVIII. Il est précipité du Capitole, qu'il avait sauvé. — XLIX. Guerre des Prénestins et des Volsques. — L. Valeur de Camille et sa victoire. — LI. Il soumet les Tusculans qui s'étaient révoltés. — LII. Troubles excités par un tribun du peuple. — LIII. Nouvelle invasion des Gaulois. — LIV. Camille marche contre eux. — LV. Il remporte une victoire complète. — LVI. Le peuple obtient un consul plébéien. — LVII. Temple bâti à la Concorde. Peste dans Rome. Mort de Camille.

M. Dacier comprend les faits principaux de la vie de Camille depuis l'an du monde 3562, la première année de la 98e olympiade, la 365e de Rome, 386 ans avant J.-C., jusqu'à l'an du monde 3579, la 2e année de la 102e olympiade ; de Rome 382, 363 ans avant J.-C.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an 308 de Rome jusqu'à l'an 389, 365 avant J.-C.

Parallèle de Thémistocle et de Camille.

I. De toutes les grandes choses qu'on rapporte de Furius Camille, ce qu'il y a de plus étonnant et de plus extraordinaire, c'est qu'ayant commandé souvent les armées, remporté les victoires les plus éclatantes, exercé cinq fois la dictature, obtenu quatre triomphes, et reçu le titre de second fondateur de Rome, il n'ait pas été une seule fois consul. La cause de cette singularité fut le changement qu'avaient introduit dans la république les dissensions du sénat et du peuple. Celui-ci s'opposait à l'élection des consuls, et mettait à la tête du gouvernement des tribuns militaires qui exerçaient la même puissance et la même autorité que les consuls, mais dont le pouvoir était moins odieux à cause de leur nombre. C'était une consolation pour ceux qui n'aimaient pas l'oligarchie, que d'avoir pour chefs de l'état six magistrats au lieu de deux. Camille, dès ce temps-là, se signalait par ses exploits, et avait déja acquis une grande réputation. Mais, quoique dans l'intervalle on eût tenu plusieurs fois les comices consulaires (1), il ne voulut jamais être consul contre le gré du peuple. Élevé à toutes les autres magistratures, il s'y conduisit si bien, que lorsqu'il commandait seul, il partageait l'autorité avec ses inférieurs ; et lorsqu'il avait des collègues, il recueillait seul toute la gloire des succès. C'était d'une part l'effet de sa modestie, qui lui faisait exercer le pouvoir sans exciter l'envie ; de l'autre c'était le fruit de sa prudence, qui, d'un aveu unanime, le rendait supérieur à tous les magistrats.

II. La famille des Furius n'avait pas eu jusqu'à lui une grande illustration (2) ; il fut le premier qui, par son mérite personnel, lui donna de la réputation et de l'éclat. Dans une grande bataille contre les Èques et les Volsques, où il servait en qualité de simple chevalier sous le dictateur Posthumius Tubertus (3), il poussa son cheval hors des rangs ; et quoique blessé à la cuisse, il ne quitta point le champ de bataille ; mais, arrachant lui-même le trait qui était resté dans la plaie, il s'attacha aux plus vaillants des ennemis, et les obligea de prendre la fuite. Outre plusieurs récompenses honorables que lui mérita ce trait de bravoure, il fut nommé censeur ; charge qui, dans ces temps-là, donnait beaucoup de considération (4). Une des actions louables qu'il fit en cette qualité fut de déterminer, autant par persuasion que par des menaces d'amendes, les célibataires à épouser les veuves, dont les guerres continuelles avaient fort augmenté le nombre. Il prit aussi une autre mesure, que la nécessité commandait ; il soumit aux impôts les orphelins, exempts jusqu'alors de toutes charges : les dépenses considérables qu'exigeaient des guerres fréquentes le forcèrent de rendre cette loi.

III. On avait surtout besoin d'argent pour soutenir le siége de la ville des Véiens, que d'autres appellent Vénétaniens. C'était la capitale de la Toscane, qui ne le cédait à Rome ni par le nombre de ses combattants, ni par la quantité de ses munitions de guerre (5). Enflée de ses richesses, de son luxe, de sa magnificence et de ses délices, elle était en-

trée en rivalité de gloire et de puissance avec les Romains, et leur avait souvent livré de grands combats. Mais, affaiblie alors par la perte de plusieurs batailles, elle avait renoncé à son ambition ; et les Véiens, contents de s'être entourés de fortes murailles, d'avoir rempli la ville d'armes, de traits, de vivres, et de toutes les autres provisions nécessaires, soutenaient tranquillement le siége. Il durait depuis long-temps, et n'était ni moins pénible ni moins fâcheux pour les assiégeants que pour les assiégés. Les Romains, accoutumés à ne faire que des campagnes d'été, qui n'étaient jamais bien longues, et à rentrer l'hiver dans leurs foyers, se virent alors pour la première fois forcés par les tribuns de construire des forts, de retrancher leur camp, de passer les étés et les hivers dans le pays ennemi (6). Il y avait près de sept ans que le siége durait, lorsque le peuple, mécontent de ses généraux, qu'il accusait d'agir avec lenteur, leur ôta le commandement, et élut d'autres tribuns pour continuer la guerre. Camille fut du nombre ; et c'était la seconde fois qu'on lui conférait cette dignité. Mais il ne fut pas employé alors au siége de Véies ; le sort le destina à combattre contre les Falisques et les Capenates (7), qui, voyant les Romains occupés ailleurs, étaient entrés sur leurs terres, et les avaient fort inquiétés durant la guerre de Toscane. Camille les battit ; et, après en avoir tué un grand nombre, il les obligea de se renfermer dans leurs murailles.

IV. Pendant que la guerre se poussait avec vigueur en Toscane, un prodige étrange et inouï se fit remarquer au lac d'Albe ; il effraya d'autant plus qu'on ne put lui assigner aucune des causes ordinaires, ni en donner de raison physique (8). On était près de l'automne ; l'été qui finissait n'avait eu ni des pluies abondantes ni des vents violents du midi ; les lacs, les ruisseaux et les sources, qu'on trouve à chaque pas en Italie, ou étaient entièrement taris, ou n'avaient que très peu d'eau ; les rivières, toujours basses en été, étaient restées presque à sec ; mais le lac d'Albe, qui a sa source en lui-même, et qui, environné de montagnes fertiles, ne décharge ses eaux d'aucun côté, grossit tout-à-coup et s'enfla visiblement, sans qu'on pût en imaginer d'autre cause que la volonté des dieux (9) ; il gagna les flancs des montagnes ; et, sans avoir éprouvé ni agitation ni bouillonnement, il parvint enfin jusqu'à leur sommet. Les pâtres et les bouviers furent les premiers témoins de ce phénomène étonnant : mais lorsque l'espèce de digue qui contenait le lac et l'empêchait d'inonder les campagnes eut été rompue par la quantité et le poids des eaux, que ses ondes furent entraînées avec rapidité vers la mer, à travers les guérets et les vergers ; alors les Romains et tous les peuples d'Italie, frappés de ce prodige, le regardèrent comme le signe de quelque événement extraordinaire. On ne parlait d'autre chose dans le camp de devant Véies, et les assiégés eux-mêmes en furent informés. Comme, dans les longs siéges, il s'établit toujours des communications et des entretiens entre le camp et la ville, un Romain se lia d'amitié avec un Véien, homme fort versé dans la science des antiquités, et qui passait pour être singulièrement instruit dans l'art de la divination. Le Romain lui parla du débordement du lac d'Albe ; et voyant qu'il en témoignait la plus grande joie, et qu'il ne paraissait plus inquiet de l'issue du siége, il lui dit que ce n'était pas le seul prodige que les Romains eussent vu depuis quelque temps ; qu'il y en avait eu de bien plus extraordinaires qu'il voulait lui raconter, pour savoir si, dans le commun malheur, il n'y aurait pas quelque moyen de pourvoir à sa sûreté personnelle. Le Véien l'écoutait avec plaisir ; attiré de plus en plus par les propos de son ami, et par l'espérance d'apprendre des secrets importants, il se livrait tout entier à la conversation. Mais à peine sont-ils à une si grande distance de la ville, que le Romain, profitant de la supériorité de ses forces, le saisit, l'enlève, et, secondé par quelques soldats accourus du camp, le conduit à la tente du général (10). Forcé de céder à la nécessité, sachant d'ailleurs que l'homme ne peut éviter sa destinée, le Véien fait connaître les oracles secrets qui intéressent sa patrie : il dit qu'elle ne tombera au pouvoir des Romains que lorsque ceux-ci, changeant la direction que le débordement du lac d'Albe a fait prendre à ses eaux, seront parvenus à les faire rentrer dans leur lit, ou à leur donner un cours qui les empêche de se rendre à la mer.

V. Informé de cette prédiction, le sénat crut, après en avoir délibéré, qu'il serait sage de consulter l'oracle d'Apollon à Delphes. On nomma pour cette députation trois des principaux et des plus illustres personnages de Rome, Cossus Licinius, Valérius Potitus, et Fabius Ambustus. Leur navigation fut heureuse ; et, outre la réponse du dieu sur l'objet de leur mission, ils rapportèrent d'autres oracles qui les avertissaient que dans la célébration des fêtes latines (11) on avait négligé des cérémonies consacrées par l'usage. Il leur était ordonné aussi de faire tous leurs efforts pour ramener les eaux du lac d'Albe de la mer dans leur ancien lit, ou, si cela leur était impossible, de creuser des canaux, de faire des tranchées pour les détourner et les dissiper dans les campagnes. Les prêtres, d'après ces oracles, réparèrent ce qu'on avait omis dans les sacrifices ; et le peuple, s'étant mis à l'ouvrage, détourna les eaux du lac. La dixième année de la guerre de Véies, le sénat, ayant déposé tous les autres magistrats,

nomma dictateur Camille, qui choisit pour général de la cavalerie Cornelius Scipion. Dès qu'il fut entré en charge, il s'engagea par un vœu solennel, s'il terminait heureusement la guerre, à faire célébrer les grands jeux (12), et à dédier le temple de la déesse que les Romains appellent Matuta, et qui, si l'on en juge par les cérémonies de ses sacrifices, paraît être la même que Leucothoé. Ils font entrer dans son temple une de leurs esclaves, lui donnent des soufflets, et la chassent ensuite(13). Ils portent dans leurs bras, non leurs propres enfants, mais ceux de leurs frères; ce qu'on observe dans le sacrifice a le plus grand rapport avec ce que firent les nourrices de Bacchus, et avec les malheurs que Junon fit éprouver à Ino, à cause de Sémélé, sa rivale (14).

VI. Camille n'eut pas plus tôt prononcé ce double vœu, qu'il marcha contre les Falisques et les Capenates leurs alliés; il les défit en bataille rangée, et se rendit, sans différer, au camp de Véies, pour presser le siége de cette ville. Mais voyant qu'il serait aussi difficile que périlleux de la prendre d'assaut, et ayant reconnu que le terrain des environs pouvait être creusé si profondément qu'on déroberait à l'ennemi la connaissance de ce travail, il fit ouvrir des mines. L'ouvrage ayant réussi selon ses espérances, il fit donner l'assaut à la ville, afin d'attirer les Véiens sur les murailles. Cependant un autre corps de troupes étant entré par les mines, pénètre, sans être découvert, jusque sous la citadelle, à l'endroit même où était le temple de Junon [1], le plus grand et le plus respecté de tous ceux de la ville. On dit que dans ce moment le général des Toscans faisait un sacrifice, et que le devin, après avoir considéré les entrailles de la victime, s'écria que les dieux donnaient la victoire à celui qui achèverait le sacrifice. Les Romains qui étaient dans la mine, ayant entendu ces paroles, ouvrent la terre, sortent en jetant de grands cris, et en faisant un bruit effroyable avec leurs armes. Les Véiens, épouvantés, prennent la fuite; et les Romains, enlevant les entrailles de la victime, vont les porter à Camille. Au reste, ce récit a tout l'air d'une fable (15). Véies ayant été prise de force, Camille, qui du haut de la citadelle voyait piller et emporter les richesses immenses dont la ville était remplie, ne put retenir ses larmes; et comme ceux qui étaient autour de lui le félicitaient de cette conquête, il leva les mains au ciel, et fit cette prière : « Grand Jupiter, et vous dieux qui » voyez les bonnes et les mauvaises actions des » hommes, vous savez que ce n'est pas injuste» ment, mais par la nécessité d'une juste défense, » que les Romains ont pris les armes contre les » coupables habitants de cette ville. Si, pour com» penser cette prospérité, nous devons éprouver » quelque malheur, épargnez, je vous en conjure, » la ville de Rome et son armée, et faites-le re» tomber sur moi, en l'adoucissant le plus qu'il » sera possible (16). » Cette prière achevée, il voulut, suivant la coutume des Romains, après qu'ils ont invoqué les dieux, se tourner à droite; et en faisant ce mouvement il se laissa tomber. Cet accident troubla tous ceux qui étaient auprès de lui; mais il leur dit en se relevant que sa chute était ce mal léger qu'il avait demandé aux dieux pour contre-balancer un si grand bonheur.

VII. Quand on eut cessé le pillage, Camille, pour accomplir son vœu, s'occupa de faire transporter à Rome la statue de Junon. Il assembla des ouvriers (17); et après avoir fait un sacrifice à la déesse, il la pria d'accueillir favorablement le zèle des Romains, et de venir dans des dispositions propices habiter avec les dieux protecteurs de Rome. La statue, dit-on, répondit qu'elle le voulait, et qu'elle agréait le vœu des Romains. Tite-Live écrit que Camille fit sa prière à la déesse, en tenant la main sur sa statue (18); et que lorsqu'il l'invita à le suivre, quelques uns des assistants répondirent qu'elle le voulait, qu'elle y consentait, et qu'elle le suivrait volontiers. Ceux qui tiennent pour la réponse miraculeuse de la statue se fondent sur la fortune de Rome, qui, d'une origine si faible et si méprisable, ne se serait jamais élevée à un tel degré de gloire et de puissance, si quelque divinité ne lui eût constamment donné les marques les plus éclatantes de sa protection et de sa faveur. Ils citent, au reste, plusieurs autres prodiges de cette nature : N'a-t-on pas vu, disent-ils, les statues suer, soupirer, se tourner, faire des signes des yeux; merveilles consignées en grand nombre dans les anciens historiens? Nous pourrions nous-mêmes, sur l'autorité de plusieurs de nos contemporains, rapporter beaucoup de faits dignes d'admiration, et qu'il ne faut pas rejeter légèrement (19). Mais il est aussi dangereux d'y donner trop de confiance, que de n'y ajouter aucune foi. La faiblesse humaine n'ayant point de bornes, et ne sachant pas s'arrêter où il faut, ou se laisse entraîner à la superstition et à l'orgueil, ou tombe dans la négligence et dans le mépris des choses saintes. La réserve et la modération sont donc le parti le plus sage (20).

VIII. La gloire d'une conquête qui avait rendu Camille maître d'une ville rivale de Rome, dont le siége avait duré dix ans, ou les louanges de ceux qui le félicitaient de sa victoire, lui avaient sans doute enflé le cœur, et inspiré des sentiments trop hauts pour le magistrat d'une république dont il devait respecter les usages; car il mit trop de faste

[1] Elle était la patronne de la ville.

et de fierté dans son triomphe, et entra dans Rome monté sur un char tiré par quatre chevaux blancs; ce qu'aucun général n'avait fait avant lui, et ce qu'aucun ne fit depuis; car les Romains regardent cette sorte de char comme sacrée, et la croient réservée pour le souverain et le maître des dieux (21): ce fut une première cause du mécontentement des citoyens, qui n'étaient pas accoutumés à ce faste insultant. Ils en eurent bientôt une seconde dans son opposition à la loi qui ordonnait le partage de la ville. Les tribuns du peuple avaient proposé qu'on séparât en deux portions égales le sénat et le peuple; qu'une moitié restât à Rome, et que l'autre, à la décision du sort, allât habiter la ville nouvellement conquise. Ils donnaient pour motif de ce partage que les uns et les autres en seraient plus riches; que, possesseurs de deux grandes et belles villes, ils conserveraient plus sûrement leur pays et leurs richesses. Le peuple, devenu riche et nombreux, avait accueilli avec joie cette proposition; et, toujours attroupé autour de la tribune, il demandait en tumulte qu'on prît les suffrages. Le sénat et les principaux citoyens, persuadés que cette loi était moins le partage que la ruine totale de Rome, y montrèrent la plus grande opposition, et eurent recours à Camille, qui, redoutant l'issue de cette division, alléguait sans cesse de nouveaux prétextes, faisait naître des obstacles, reculait de jour en jour la proposition de la loi, et se rendait par-là plus odieux au peuple.

IX. Mais ce fut à l'occasion de la dîme des dépouilles que le peuple fit éclater avec le plus de force son animosité contre lui; et il faut avouer que cette cause, sans être entièrement juste, avait au moins un prétexte spécieux. Lorsque Camille était parti pour Véies, il avait fait vœu, s'il prenait cette ville, de consacrer à Apollon la dîme du butin. Quand la ville fut prise et livrée au pillage, soit qu'il craignît d'affliger ses soldats, soit que l'embarras où il se trouvait alors lui eût fait oublier son vœu, il les laissa maîtres du tout. Ce ne fut que long-temps après[1], et lorsqu'il était déja sorti de charge, qu'il pensa à en faire son rapport au sénat. En même temps les devins déclarèrent que les victimes annonçaient visiblement la colère des dieux, et qu'il fallait les apaiser par des sacrifices d'actions de graces. Le sénat, qui regardait comme impossible de revenir sur le partage du butin, le laissa à ceux qui y avaient eu part; il ordonna seulement que chacun d'eux en rapporterait le dixième, et attesterait avec serment la fidélité de cette restitution. Il fallut pour cela en venir à des moyens fâcheux, et user même de violence contre des soldats pauvres qui avaient beaucoup souffert dans cette guerre, et à qui l'on redemandait une si forte partie d'un bien que la plupart avaient déja dépensé. Camille, troublé par leurs reproches, et n'ayant pas de bonne excuse à leur donner, eut recours à la plus mauvaise de toutes, et avoua publiquement qu'il avait oublié son vœu. Le peuple n'en fut que plus irrité; il disait que le dictateur, en partant pour l'armée, avait fait vœu de donner la dîme des dépouilles des ennemis, et que maintenant il prenait celles des citoyens.

X. Cependant ils apportèrent chacun la portion qu'on avait exigée; et le sénat arrêta qu'on en ferait un cratère d'or qui serait envoyé à Delphes. Mais l'or était fort rare à Rome; et comme les magistrats cherchaient à s'en procurer, les dames romaines, s'étant assemblées, convinrent entre elles de donner tous les bijoux d'or pour les employer à cette offrande, qui fut de huit talents (22). Le sénat, pour récompenser par des honneurs convenables leur générosité, ordonna qu'après leur mort on ferait leur oraison funèbre, comme on faisait celle des hommes d'un mérite distingué (23); car auparavant il n'était pas d'usage de louer publiquement les femmes à leurs funérailles. On choisit, pour porter cette offrande, trois ambassadeurs (24) d'entre les principaux citoyens, qu'on fit partir sur un vaisseau long, garni de bons rameurs, et orné comme pour une cérémonie solennelle. Ils coururent de grands dangers dans leur voyage. Après avoir été près de périr par la tempête, ils tombèrent par le calme dans un autre péril, auquel ils échappèrent contre toute espérance. Le vent leur ayant manqué près des îles Éoliennes (25), des vaisseaux lipariens, les prenant pour des corsaires, coururent sur eux: mais voyant qu'ils se contentaient de leur tendre les mains et de leur adresser des prières, ils n'usèrent pas de violence; et, remorquant leur vaisseau, ils les conduisirent dans leur port, où, après les avoir déclarés pirates, ils les mirent en vente, eux et tout ce qu'il y avait dans le vaisseau. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que, persuadé par la vertu et par l'autorité de Timasithée leur premier magistrat, ils les relâchèrent. Timasithée ne s'en tint pas là; il mit en mer quelques uns de ses vaisseaux, accompagna les députés jusqu'à Delphes, et s'unit à eux pour la consécration de leur offrande. Les Romains lui décernèrent des honneurs proportionnés au service qu'il leur avait rendu (26).

XI. Cependant les tribuns du peuple reproduisaient la loi qu'ils avaient précédemment proposée, et qui avait pour but de transporter à Véies une partie des habitants de Rome; mais la guerre des Falisques, qui survint fort à propos, rendit les

[1] Ce fut au bout d'un an.

patriciens maîtres des comices. Comme les affaires présentes demandaient un général qui, à une grande expérience dans la guerre, joignît beaucoup de réputation et d'autorité, ils nommèrent Camille tribun militaire avec cinq autres [1]. Le peuple confirma l'élection par ses suffrages. Camille prit donc le commandement de l'armée; et, étant entré sur les terres des Falisques, il mit le siége devant Falérie, ville bien fortifiée, et munie de toutes les choses nécessaires pour une bonne défense. Il savait qu'elle n'était pas facile à prendre, et que le siége durerait long-temps; mais il était bien aise de tenir les Romains occupés hors de leur ville, afin qu'ils ne trouvassent pas, dans le loisir dont ils jouissaient, l'occasion de tenir des assemblées, et d'exciter des séditions. Car les sénateurs, tels que des médecins habiles, employaient presque toujours utilement ce remède pour débarrasser le corps politique des humeurs vicieuses qui en troublaient l'économie.

XII. Les Falisques, qui se confiaient en la bonté de leurs fortifications, s'occupaient si peu du siége, qu'excepté ceux qui gardaient les murailles, tous les autres habitants allaient en robe [2] dans la ville; les enfants se rendaient à l'école publique, et sortaient hors des murs avec leur maître, pour se promener et faire leurs exercices ordinaires. Car les Falisques, comme les Grecs, font élever leurs enfants en commun, afin que, dès le premier âge, ils s'accoutument à être nourris et à vivre ensemble. Le maître d'école, qui, par le moyen de ses élèves, voulait livrer les Falisques aux Romains, les menait tous les jours hors de la ville. D'abord il s'éloignait peu des murailles; et dès qu'ils avaient fait leurs exercices, il les ramenait dans la ville. Chaque jour il les conduisait un peu plus loin, pour leur ôter toute idée de crainte et de danger. Enfin, les ayant un jour tous rassemblés, il donne à dessein dans les premières gardes des ennemis, et, leur remettant ces enfants entre les mains, il demande qu'on le présente à Camille. On l'y conduisit; et quand il fut en sa présence, il lui dit qu'il était le maître d'école de Falérics; que, préférant aux devoirs que ce titre lui imposait, le plaisir de l'obliger, il venait, en lui livrant ses élèves, le rendre maître de la ville. Camille, révolté d'une si noire perfidie, dit à ceux qui étaient présents : « Combien la guerre est une chose fâcheuse! que d'injustices et de violences elle entraîne après elle! Mais pour les hommes honnêtes la guerre elle-même a ses lois; et il ne faut pas desirer tellement la victoire, qu'on n'ait horreur de l'obtenir par des moyens criminels et impies. Un grand général doit l'attendre de sa propre valeur, et non de la méchanceté d'autrui (27). » En même temps il commande qu'on déchire les habits de cet homme, qu'on lui lie les mains derrière le dos, et qu'on donne des verges et des courroies aux enfants, afin qu'ils ramènent ce traître dans la ville en le frappant sans relâche.

[1] L'an de Rome 360.

[2] C'était l'habillement qu'on portait en temps de paix.

XIII. Cependant les Falisques avaient reconnu la trahison de leur maître d'école, et toute la ville était, comme on peut croire, dans la plus grande consternation. Les principaux habitants, hommes et femmes, couraient tout hors d'eux-mêmes sur les murailles et aux portes, lorsque tout-à-coup ils voient paraître leurs enfants qui ramenaient leur maître nu et lié, en le frappant de verges, et appelant Camille leur dieu, leur sauveur et leur père. A cette vue, non seulement les pères de ces enfants, mais tous les autres citoyens, pénétrés d'admiration pour Camille, ont unanimement le même desir de s'en rapporter à sa justice. Ils s'assemblent sur-le-champ, et lui envoient des députés pour se remettre à sa discrétion. Camille renvoie à Rome les ambassadeurs, qui, admis dans le sénat, dirent que les Romains, en préférant la justice à la victoire, leur avaient appris à préférer eux-mêmes leur défaite à leur liberté; et qu'ils se reconnaissaient plutôt vaincus par la vertu des Romains qu'inférieurs à eux en puissance. Le sénat les ayant renvoyés au jugement de Camille, il se contenta d'exiger des Falisques quelques contributions; et après avoir fait alliance avec ces peuples, il reprit le chemin de Rome. Les soldats, qui avaient compté sur le pillage de Falérics, et qui s'en revenaient les mains vides, ne furent pas plus tôt rentrés dans Rome, qu'ils décrièrent Camille comme un ennemi du peuple, qui avait envié aux citoyens pauvres un moyen légitime de s'enrichir.

XIV. Cependant les tribuns du peuple mirent encore en avant la loi pour le partage de la ville; et déja ils appelaient le peuple aux suffrages, lorsque Camille, bravant toute la haine qu'il ne pouvait manquer de s'attirer, parla contre la loi avec plus de liberté que personne, et fit, en quelque sorte, violence au peuple, qui, contre son propre sentiment, abrogea la loi (28). Mais ils furent si irrités contre lui, que le malheur domestique qu'il éprouva par la mort d'un de ses enfants, ne les toucha point, et ne put apaiser leur colère. Camille, naturellement bon et sensible, fut si accablé de cette perte, que, cité en justice, il ne comparut pas, et se tint renfermé chez lui avec les femmes. Il eut pour accusateur Lucius Apuléius, qui lui imputa d'avoir détourné une portion du butin de la Toscane; il en donnait pour preuves des portes d'airain qui en faisaient partie, et qui, disait-il, avaient été vues chez Camille. Le peuple, irrité, paraissait

décidé à le condamner sur le moindre prétexte. Camille donc assembla ses amis, les officiers qui avaient fait la guerre avec lui, et tous ses anciens collègues; ce qui formait une troupe considérable : il les conjura de ne point souffrir que, sur des accusations si calomnieuses, il subît une condamnation injuste qui le livrerait à la risée de ses ennemis. Après en avoir délibéré ensemble, ils lui répondirent qu'ils ne pouvaient rien pour empêcher le jugement; mais que s'il était condamné à une amende, ils la paieraient pour lui. Camille ne pouvant supporter l'idée d'une telle injustice, et n'écoutant que son ressentiment, prend la résolution de quitter la ville et de s'en aller volontairement en exil. Il embrasse sa femme et son fils, sort de sa maison, et marche en silence jusqu'aux portes de la ville (29). Là, il s'arrête, et s'étant retourné, les mains étendues vers le Capitole, il prie les dieux que si c'est contre toute justice, et par la violence ou l'envie du peuple, qu'il est forcé de quitter ignominieusement sa patrie, les Romains s'en repentent bientôt, et que tout l'univers reconnaisse le besoin qu'ils auront eu de lui, et les regrets que leur aura causés son absence (30).

XV. Après avoir, comme Achille, prononcé contre ses concitoyens ces imprécations terribles, il s'éloigna de Rome. Il fut condamné par contumace à une amende de quinze mille as, qui, réduits à la valeur de l'argent, font quinze cents drachmes; l'as étant une petite monnaie d'argent dont dix font un denier (31). Il n'est pas un Romain qui ne soit persuadé que les malédictions de Camille furent promptement suivies de leur effet, et qu'elles attirèrent sur Rome, en punition de cette injustice, la vengeance céleste, vengeance dont Camille lui-même dut être vivement affligé, mais qui fut aussi honorable qu'éclatante : tant le courroux des dieux accabla tout-à-coup Rome, et fit peser sur cette ville des jours de terreur et de danger, rendus encore plus affreux par l'infamie! soit que ces fléaux aient été l'ouvrage de la fortune, ou le châtiment d'un dieu qui veille à ce que l'ingratitude n'outrage pas impunément la vertu (32).

XVI. Le premier signe des grandes calamités dont Rome était menacée fut la mort du censeur Julius (33). Les Romains ont la plus grande vénération pour la dignité de la censure, et la regardent comme sacrée. Un second signe avait précédé l'exil de Camille : un citoyen nommé Marcus Céditius, qui n'était ni noble, ni sénateur; mais d'ailleurs homme de bien et estimé pour sa vertu, vint faire part aux tribuns militaires d'un fait qu'il avait jugé digne de leur attention. Il leur raconta que la nuit précédente, allant seul dans la rue Neuve, il s'était entendu appeler à haute voix, et que, s'étant retourné, il n'avait vu personne; mais qu'une voix plus forte que celle d'un homme lui avait dit : « Marcus Céditius, demain, dès le point du jour, » va dire aux tribuns militaires qu'ils attendent » dans peu les Gaulois. » Les tribuns ne firent que rire et plaisanter de cet avis; et peu de temps après arriva l'exil de Camille. Les Gaulois, nation celtique (34), chargée d'une population trop nombreuse, avaient quitté leur pays, qui ne pouvait suffire à leur subsistance, et étaient allés chercher ailleurs des établissements. C'était une multitude immense d'hommes en âge de porter les armes, tous belliqueux, et qui menaient à leur suite un nombre plus grand encore de femmes et d'enfants. Les uns, franchissant les monts Riphées (35), se répandirent vers l'océan septentrional, et se fixèrent aux extrémités de l'Europe. Les autres s'établirent entre les Pyrénées et les Alpes, près des Sénonais et des Celtoriens (36), et y restèrent longtemps. Mais un jour ayant goûté, pour la première fois, du vin qu'on leur avait apporté d'Italie, ils trouvèrent cette boisson si agréable et furent si ravis du plaisir nouveau qu'elle leur avait causé, que, prenant aussitôt leurs armes, et emmenant avec eux leurs femmes et leurs enfants, ils se portèrent du côté des Alpes pour chercher cette terre qui produisait un si bon fruit, et auprès de laquelle toute autre terre leur paraissait stérile et sauvage (37).

XVII. Le premier qui avait porté du vin dans leur pays, et qui les excitait le plus à passer en Italie, était un Toscan nommé Aruns, homme d'une naissance illustre, et qui, sans être d'un naturel méchant, voulait se venger d'un affront qu'il avait reçu. Il était tuteur d'un jeune orphelin nommé Lucumon (38), le plus beau et le plus riche de ses concitoyens, et qu'il avait élevé dès son bas âge : parvenu à l'adolescence, Lucumon ne voulut point quitter la maison d'Aruns; il couvrait d'un feint attachement pour celui-ci les liaisons coupables qu'il entretenait avec sa femme, qui de son côté partageait son ardeur criminelle. Long-temps leur intrigue resta secrète; mais enfin leur passion mutuelle acquit tant de force, que, ne pouvant plus ni la vaincre ni la cacher, le jeune homme osa enlever celle qu'il aimait, et la garder publiquement chez lui. Aruns le traduisit en justice; mais, incapable de lutter contre les nombreux amis, le crédit et les largesses de Lucumon, il succomba et perdit sa cause. Ayant abandonné son pays, il passa chez les Gaulois, qu'il connaissait de réputation, et se mit à leur tête pour les conduire en Italie. Ils y furent à peine entrés, qu'ils se rendirent maîtres de tout le pays que les Toscans avaient anciennement possédé, et qui s'étendait depuis les Alpes jusqu'aux deux mers. Les noms que ces contrées portent encore prouvent qu'elles avaient appartenu à la Tos-

cane. La mer qui la borne au nord est appelée Adriatique, de la ville d'Adria, colonie des Toscans; et la mer inférieure, située au midi, se nomme la mer de Toscane. Tout le pays est planté d'arbres, riche en pâturages, et arrosé de plusieurs rivières. Il avait alors dix-huit grandes villes qui faisaient un commerce très étendu, et qui vivaient dans la plus grande abondance. Les Gaulois en chassèrent les Toscans, et s'y établirent; mais cette invasion avait eu lieu long-temps avant l'exil de Camille (39).

XVIII. A cette dernière époque, les Gaulois assiégeaient Clusium, ville d'Étrurie, dont les habitants implorèrent le secours des Romains, et les prièrent d'envoyer à ces Barbares des ambassadeurs et des lettres. Les Romains nommèrent pour députés trois frères de la famille des Fabius, personnages distingués, et qui avaient joui dans Rome des plus grands honneurs. Les Gaulois, par égard pour le nom de Rome, les reçurent honnêtement; et, ayant suspendu l'attaque de la ville, ils en vinrent à une conférence. Les ambassadeurs leur demandèrent quel tort ils avaient reçu des Clusiens pour être venus assiéger leur ville. A cette demande, Brennus, roi des Gaulois, se mettant à rire : « Le tort que nous ont fait les Clusiens, répondit-il, c'est qu'ils veulent posséder beaucoup » plus de terres qu'ils n'en peuvent cultiver, et » qu'ils refusent de les partager avec nous qui » sommes étrangers, pauvres et nombreux. C'est, » Romains, le même tort que vous avaient fait anciennement les Albains, les Fidénates, les habitants d'Ardée; c'est celui que vous ont fait » depuis peu les Véiens, les Capenates, la plupart » des Falisques et des Volsques. Ces peuples refusent-ils de vous faire part de ce qu'ils possèdent, » vous marchez contre eux, vous les réduisez en » servitude, et vous détruisez leurs villes. En cela » vous ne faites rien d'extraordinaire et d'injuste : » vous suivez la plus ancienne de toutes les lois, » celle qui donne au plus fort les biens des plus » faibles; loi qui commence à Dieu même, et s'étend jusqu'aux animaux, à qui la nature apprend » que le fort doit toujours être mieux partagé que » le faible. Cessez donc de montrer tant de compassion pour les Clusiens assiégés, si vous ne » voulez pas inspirer aux Gaulois le même sentiment en faveur des peuples que vous opprimez. »

XIX. Cette réponse ayant fait juger aux ambassadeurs qu'il n'y avait aucun accommodement à espérer de Brennus, ils entrèrent dans Clusium, relevèrent le courage des assiégés, et les animèrent à faire avec eux une sortie, soit qu'ils voulussent connaître le courage des Barbares, ou leur faire éprouver leur valeur. Les Clusiens étant donc sortis de la ville, il se livra près des murs un combat dans lequel Quintus Ambustus, un des trois Fabius, poussa son cheval contre un Gaulois d'une taille et d'une mine avantageuse, qui s'était avancé hors des rangs. Il ne fut pas d'abord reconnu, parce-que dans la vivacité de la mêlée les yeux étaient éblouis par l'éclat des armes. Mais après qu'il eut vaincu et tué son ennemi, comme il le dépouillait de ses armes, Brennus le reconnut; et prenant les dieux à témoin que contre le droit des gens, contre les lois les plus sacrées parmi les hommes, Quintus Fabius, après être venu comme ambassadeur, s'était conduit en ennemi, il fit sur-le-champ cesser le combat; et, laissant les Clusiens, il marcha vers Rome avec son armée. Cependant, afin de ne pas paraître saisir avec joie l'occasion de cette injure, pour s'en faire un prétexte d'attaquer les Romains, il envoie à Rome demander le coupable pour le punir, et s'avance à petites journées.

XX. Le sénat s'étant assemblé, la plupart des sénateurs blâmèrent hautement les Fabius. Les prêtres appelés féciaux parlèrent ouvertement contre eux; ils représentèrent au sénat que cet attentat intéressait les dieux eux-mêmes, et qu'en faisant retomber sur un seul coupable l'expiation du crime, ils détourneraient de dessus tout le peuple la vengeance céleste. Ces prêtres féciaux avaient été institués par Numa, le plus doux et le plus juste des rois, pour être les gardiens de la paix, les juges et les arbitres des motifs légitimes qu'on avait d'entreprendre la guerre. Le sénat renvoya l'affaire au peuple, et les prêtres y accusèrent Fabius avec le même zèle; mais le peuple porta si loin la dérision et le mépris pour les droits sacrés de la religion, qu'il nomma Fabius tribun militaire avec ses deux frères (40).

XXI. A cette nouvelle, les Gaulois, indignés, partent sans délai, et marchent vers Rome avec la plus grande diligence. Leur multitude, l'éclat de leur appareil militaire, leur force, leur fureur, jetaient l'épouvante partout où ils passaient. Les campagnes s'attendaient au plus affreux dégât, et les villes à une ruine totale. Mais, contre l'attente générale, ils ne commirent aucune violence, ils ne pillèrent rien dans les campagnes; et lorsqu'ils passaient près des villes, ils criaient à haute voix qu'ils marchaient à Rome, qu'ils n'étaient en guerre qu'avec les Romains, et qu'ils regardaient tous les autres peuples comme leurs amis. Pendant que les Barbares s'avançaient avec cette précipitation, les tribuns militaires se mirent en marche avec leurs légions, qui n'étaient pas inférieures en nombre aux Gaulois; elles montaient à quarante mille hommes de pied : mais c'étaient pour la plupart de nouvelles troupes qui n'avaient jamais été exercées, et qui maniaient les armes pour la première fois. D'ailleurs les généraux négligèrent absolu-

ment les dieux; ils ne songèrent ni à les apaiser par des sacrifices, ni à consulter les devins: devoir si essentiel dans un si grand péril, et sur le point de livrer bataille. Ce qui mit encore beaucoup de confusion dans l'armée, ce fut la multitude des chefs. Auparavant, et pour des guerres bien moins importantes, les Romains avaient souvent nommé un magistrat unique, qu'ils appellent dictateur. Ils savaient de quelle conséquence il est, dans des conjonctures périlleuses, de n'avoir qu'un même esprit, d'obéir à un seul chef revêtu d'un pouvoir suprême, et qui puisse contenir tout par son autorité. Mais rien ne leur fit plus de tort dans cette occasion que leur ingratitude envers Camille: elle avait montré aux généraux tout ce qu'ils auraient à craindre, quand ils ne voudraient pas flatter le peuple et lui complaire.

XXII. Les Romains s'avancèrent jusqu'à quatre-vingt-dix stades [1] de la ville, et campèrent sur les bords du fleuve Allia, près de son embouchure dans le Tibre. Chargés avec vigueur par les Barbares, ils se défendirent lâchement, et dans le désordre où était leur armée, elle fut bientôt mise en déroute. Dès le premier choc, les Gaulois poussèrent l'aile gauche jusque dans le fleuve, et en firent un grand carnage; la droite, qui, pour éviter la première impétuosité des Barbares, avait gagné les hauteurs, fut moins maltraitée; le plus grand nombre se sauva dans Rome. Ceux de l'aile gauche qui purent s'échapper, quand les Gaulois furent las de carnage, s'enfuirent à Véies pendant la nuit; ne doutant pas que Rome ne fût perdue, et tous ses habitants passés au fil de l'épée. Cette bataille fut donnée vers le solstice d'été (41) et dans la pleine lune, le même jour que trois cents Romains, tous de la famille des Fabius, avaient été, long-temps auparavant, défaits et tués par les Toscans. Mais c'est ce dernier désastre qui a été appelé la journée d'Allia, du nom du fleuve près duquel il eut lieu.

XXIII. J'ai examiné ailleurs (42) s'il y a des jours qui soient naturellement malheureux; ou si Héraclite a blâmé avec raison Hésiode d'avoir admis des jours heureux et des jours malheureux, et de n'avoir pas su que la nature en est constamment la même (43). Mais peut-être qu'il ne sera pas étranger à mon sujet d'en rapporter quelques exemples. Les Béotiens mettent au nombre de leurs jours heureux le 5 du mois Hippodromion, appelé par les Athéniens Hécatombéon [2] (44). Ils ont remporté ce jour-là deux victoires célèbres, qui donnèrent la liberté à la Grèce; celle de Leuctres, et, plus de deux cents ans auparavant, celle de Géraste, où ils défirent Lattamyas et les Thessaliens (45). Au contraire les Perses ont été battus par les Grecs à Marathon, le 6 de Boëdromion [1], le 3 à Platée et à Mycale, et le 26 à Arbelles. Vers la pleine lune de ce mois, les Athéniens, commandés par Chabrias, remportèrent près de Naxos une victoire navale (46); et le 20 du même mois, comme je l'ai dit dans mon *Traité sur les jours*, ils gagnèrent la bataille de Salamine. Le mois Thargelion [2] a été souvent funeste aux Barbares. Ce fut dans ce mois qu'Alexandre vainquit, près du Granique, les généraux du roi de Perse. Le 24 de ce mois, jour où, selon Éphore, Callisthène, Damastes et Phylarque (47), Troie avait été prise, Timoléon battit les Carthaginois en Sicile. D'un autre côté, le mois Métagitnion (48), que les Béotiens appellent Panémus, n'a pas été favorable aux Grecs: le 7, ils furent entièrement défaits à Cranon par Antipater, comme ils avaient été battus auparavant à Chéronée par Philippe. Le même jour du même mois et de la même année, les troupes grecques, qu'Archidamus avait menées en Italie, furent taillées en pièces par les Barbares. Les Carthaginois évitent avec soin de rien entreprendre le 22 de ce mois, parcequ'il leur a presque toujours causé de grands malheurs. Je n'ignore pas cependant que ce fut vers le temps de la célébration des mystères qu'Alexandre ruina la ville de Thèbes (49); et que le 20 de Boëdromion, jour où se fait la procession mystérieuse de Bacchus, les Athéniens furent obligés de recevoir une garnison macédonienne (50). Les Romains ont eu aussi un même jour heureux et malheureux; celui où les Cimbres taillèrent en pièces leur armée commandée par Cépion (51), et où, peu de temps après, sous la conduite de Lucullus, ils défirent Tigrane et les Arméniens. Le roi Attalus et Pompée moururent le même jour qu'ils étaient nés. Il serait facile de rapporter plusieurs exemples de jours alternativement heureux et malheureux pour les mêmes personnes. Mais, depuis la défaite d'Allia, les Romains regardent le jour où elle arriva comme malheureux dans tous les mois; et ce désastre ayant augmenté, comme il est ordinaire, leur crainte et leur superstition, ils ont ajouté dans chaque mois deux autres jours, qui sont aussi réputés malheureux (52). Mais j'ai traité cette matière plus à fond dans mes *Questions romaines*.

XXIV. Si les Gaulois, après cette victoire, s'étaient mis, sans perdre un instant, à la poursuite des fuyards, rien ne pouvait sauver Rome d'une ruine entière, ni ses habitants d'un massacre général: tant ceux qui s'y étaient sauvés de la bataille avaient jeté la terreur dans les esprits, et

[1] Environ quatre lieues et demie.
[2] Juillet.

[1] Septembre, la troisième année de la soixante-douzième olympiade.
[2] Mai.

rempli la ville de trouble et d'épouvante ! Mais les Barbares, qui ne connaissaient pas toute la grandeur de leur victoire, qui d'ailleurs, dans les premiers transports de leur joie, ne pensèrent qu'à faire bonne chère et à partager les dépouilles du camp des Romains, laissèrent à la populace qui s'enfuyait de la ville la facilité de se retirer, et à ceux qui restèrent, le temps de reprendre courage et de pourvoir à leur défense. Abandonnant le reste de leur ville, ils ne s'occupèrent que de fortifier le Capitole; ils le remplirent de toutes sortes d'armes et de munitions, et y transportèrent, avant tout, les choses consacrées à la religion.

XXV. Les vestales, en s'enfuyant de la ville, emportèrent le feu de Vesta, et les autres choses sacrées dont la garde leur était confiée. Quelques auteurs prétendent qu'elles n'ont d'autre soin que de garder le feu perpétuel dont Numa avait établi le culte, parcequ'il regardait le feu comme le principe de toutes choses. De tous les éléments, celui-ci, de sa nature, est le plus en mouvement. Toute génération est un mouvement, ou du moins elle se fait avec mouvement : quand les autres substances matérielles perdent leur chaleur, elles tombent dans un état d'inertie peu différent de la mort; elles desirent l'action puissante du feu comme leur ame et leur vie; et dès qu'elles en ont éprouvé l'impression, elles se portent à faire une action ou à la recevoir. C'est pourquoi Numa, prince très instruit, et dont la grande sagesse a fait croire qu'il avait des entretiens fréquents avec les Muses, consacra le feu et ordonna qu'on l'entretînt perpétuellement, comme une image de cette puissance éternelle qui gouverne l'univers. D'autres disent que les Romains, à l'exemple des Grecs, conservent toujours le feu devant les choses saintes, comme un symbole de pureté; mais qu'il y a dans l'intérieur du temple d'autres choses sacrées, que les vierges qu'ils appellent vestales ont seules la liberté de voir.

XXVI. C'est même un bruit commun, qu'on y conserve le Palladium qu'Énée transporta de Troie en Italie. D'autres racontent que Dardanus, après avoir bâti la ville de Troie, y consacra les dieux de Samothrace, qu'il avait apportés avec lui, et qu'il établit pour eux un culte particulier; qu'à la prise de Troie, Énée les enleva secrètement, et les emporta en Italie (53). Ceux qui se croient mieux instruits disent qu'il y a dans ce temple deux tonneaux de médiocre grandeur, dont l'un est ouvert et vide, l'autre plein et fermé, que les vestales seules ont la liberté de voir. D'autres enfin assurent que ces derniers ont été induits en erreur, sur ce que les vestales, dans cette occasion, renfermèrent la plupart des choses sacrées dans deux tonneaux qu'elles enterrèrent sous le temple de Quirinus, dans un endroit qu'on appelle encore aujourd'hui Doliola, du nom de ces tonneaux (54) : elles prirent ensuite avec elles ce qu'il y avait de plus saint et de plus révéré dans les choses de la religion, et s'enfuirent le long du Tibre. Dans le même temps, un plébéien nommé Lucius Albinus, se retirait de Rome, et emmenait sur un chariot sa femme, ses enfants encore en bas âge, avec les meubles les plus nécessaires. Dès qu'il aperçut ces vierges sacrées qui, portant dans leurs bras les choses saintes, marchaient seules, sans être aidées de personne, et étaient déja très fatiguées, il fit descendre sa femme et ses enfants, ôta du chariot tous les meubles, et y fit monter les vestales, afin qu'elles pussent gagner quelqu'une des villes grecques (55). Cette piété d'Albinus, l'hommage qu'il rendit à la divinité dans une circonstance si périlleuse, m'ont paru dignes d'être transmis au souvenir des hommes. Tous les autres prêtres des dieux, tous les vieillards qui avaient eu les honneurs du consulat ou du triomphe, ne purent se résoudre à quitter Rome; ils se revêtirent de la plus belle de leurs robes sacrées, et, se dévouant en quelque sorte pour leur patrie, ils prononcèrent une prière solennelle, dont le souverain pontife Fabius leur dicta la formule; et ainsi habillés, ils allèrent s'asseoir dans la grande place sur leurs siéges d'ivoire, en attendant le sort que les dieux leur réservaient.

XXVII. Trois jours après la bataille, Brennus arriva devant Rome avec son armée. Quand il vit les portes et les murailles sans gardes, il soupçonna d'abord quelque ruse et craignit une embuscade, ne pouvant croire que les Romains eussent pris le parti désespéré d'abandonner leur ville. Lorsqu'il se fut assuré de la vérité, il entra par la porte Colline, et prit possession de Rome, un peu plus de 360 ans après sa fondation (56); si toutefois on peut croire qu'on ait conservé une connaissance exacte de ces temps anciens, lorsque l'on considère la confusion qui existait alors, et qui a laissé tant d'incertitude sur des choses plus récentes (57). Cependant il se répandit aussitôt dans la Grèce un bruit sourd du malheur des Romains et de la prise de leur ville. Héraclite de Pont, qui n'était pas éloigné de ce temps-là (58), dit, dans son Traité de l'ame, qu'on reçut d'Occident la nouvelle qu'une armée venue des pays hyperboréens avait pris une ville grecque nommée Rome, située dans les contrées occidentales, près de la grande mer. Mais je ne m'étonne pas qu'Héraclite, auteur fabuleux et menteur, ait embelli le récit de cet événement, en mêlant à ce qu'il y a de vrai ces mots imposants d'hyperboréens et de grande mer (59). Aristote le philosophe dit formellement avoir su la prise de Rome par les Gaulois; mais il ajoute que celui qui

la sauva s'appelait Lucius; or, Camille avait le prénom de Marcus, et non celui de Lucius : c'est que les Grecs n'en ont parlé que par conjectures.

XXVIII. Brennus, étant maître de Rome, fit environner le Capitole par un corps de troupes, et conduisit le reste à la grande place. Là, à l'aspect de tous ces vieillards qui, assis avec leurs ornements, et dans un profond silence, restèrent immobiles à l'approche des ennemis, et qui, sans changer de visage ni de couleur, sans donner le moindre signe de crainte, se regardaient les uns les autres tranquillement appuyés sur leurs bâtons, il fut saisi d'admiration. Un spectacle si extraordinaire frappa tellement les Gaulois, que, les regardant comme des êtres divins, ils n'osèrent pendant long-temps ni les approcher ni les toucher. Enfin l'un d'entre eux s'étant hasardé d'approcher de Manius Papirius, lui passa doucement la main sur la barbe, qui était fort longue. Papirius le frappa de son bâton sur la tête, et le blessa; le Barbare tire son épée, et le tue. Alors les Gaulois se jettent sur les autres, et les massacrent tous : ayant ensuite fait main basse sur ce qui s'offrit à eux, ils passèrent plusieurs jours à piller, à saccager la ville, et finirent par y mettre le feu et par la détruire. Irrités contre ceux qui étaient dans le Capitole, et qui, loin de se rendre aux sommations qui leur étaient faites, défendaient avec vigueur leurs retranchements, et avaient même blessé plusieurs des ennemis, ils ruinèrent la ville, et égorgèrent tout ce qui tomba sous leurs mains, sans distinction d'âge ni de sexe.

XXIX. Le siége du Capitole traînant en longueur, les Gaulois, qui commençaient à manquer de vivres (60), partagèrent leur armée : les uns restèrent pour continuer le blocus du Capitole; les autres se répandirent dans le pays pour fourrager et piller les bourgs des environs. Ils n'allaient pas tous ensemble; mais, divisés par compagnies et par bandes, pleins de confiance en leurs victoires, ils marchaient sans ordre et dans une entière sécurité. La troupe la plus nombreuse et la mieux disciplinée se porta du côté de la ville d'Ardée, où Camille, depuis son exil, vivait en simple particulier, sans se mêler d'aucune affaire. Mais alors ayant conçu quelque espérance, et roulant dans son esprit différentes pensées, il cherchait les moyens, non de se dérober aux ennemis, mais de trouver une occasion favorable de les attaquer avec succès. Il voyait que les Ardéates, assez forts quant au nombre, étaient découragés par l'inexpérience et le défaut de cœur de leurs généraux. Il s'adressa donc aux jeunes gens, et leur dit qu'il ne fallait pas attribuer à la valeur des Gaulois la défaite des Romains; que des hommes qui n'avaient eu rien à faire pour vaincre ne pouvaient tirer vanité de malheurs amenés par de mauvais conseils; que la fortune seule avait tout fait; qu'il serait beau de courir des dangers pour repousser les Barbares, et se délivrer d'un ennemi qui ne se proposait d'autre but de la victoire que de détruire, comme le feu, tout ce qu'il aurait soumis; que, s'ils voulaient prendre confiance et montrer du courage, il leur ménagerait une occasion de vaincre sans danger.

XXX. Comme il vit que les jeunes gens l'écoutaient volontiers, il alla trouver les magistrats et les sénateurs d'Ardée, qui goûtèrent aussi ses conseils. Alors ayant fait prendre les armes à tous ceux qui étaient en âge de les porter, et ne voulant pas que l'ennemi, qui se trouvait dans le voisinage, en fût averti, il les tint renfermés dans la ville. Les Gaulois, après avoir couru tout le pays, s'en retournaient chargés de butin; ils étaient campés dans la plaine sans précaution et avec beaucoup de négligence; la nuit les surprit pleins de vin, et bientôt il régna dans leur camp un profond silence. Camille, averti par ses espions, sort à la tête des Ardéates, traverse sans bruit tout l'intervalle qui le séparait des ennemis, et arrive à leur camp vers le milieu de la nuit. Là, il ordonne à ses troupes de jeter de grands cris, et aux trompettes de sonner de tous les côtes pour effrayer les Barbares, que ce tumulte put à peine tirer du sommeil et de l'ivresse. Quelques uns seulement, réveillés en sursaut, prirent les armes, et, après une faible résistance, ils périrent en combattant. Les autres, accablés de vin et de sommeil, furent presque tous égorgés avant d'avoir eu le temps de s'armer. Le petit nombre de ceux qui, à la faveur des ténèbres, s'échappèrent du camp et se dispersèrent dans la campagne, furent enveloppés le lendemain matin par la cavalerie, qui les passa tous au fil de l'épée.

XXXI. La renommée ayant porté rapidement le bruit de cette victoire dans toutes les villes voisines, Camille vit accourir près de lui une foule de jeunes gens, et surtout ceux des Romains qui, retirés à Véies depuis la défaite d'Allia, y déploraient le malheur de leur patrie : « Quel général, » disaient-ils, la fortune a enlevé à Rome! Tandis » que Camille illustre par ses exploits la ville d'Ar- » dée, celle qui vit naître et qui a nourri ce grand » homme est perdue sans ressource. Nous-mêmes, » faute d'un chef qui nous conduise, renfermés » dans une ville étrangère, nous restons dans » l'inaction, et nous trahissons l'Italie. Pourquoi » n'envoyons-nous pas demander aux Ardéates » notre général? ou plutôt pourquoi ne pas pren- » dre les armes, et aller nous-mêmes nous join- » dre à lui? Pouvons-nous voir dans Camille un » banni? nous-mêmes sommes-nous encore des ci- » toyens, quand il ne nous reste plus de patrie,

» et que Rome est au pouvoir des barbares? » Tous décidèrent unanimement de députer vers Camille, pour le prier de prendre le commandement. Il répondit qu'il ne l'accepterait qu'autant que le choix qu'ils faisaient de lui serait ratifié, conformément aux lois, par les citoyens renfermés dans le Capitole; que tant qu'ils y existeraient, il verrait en eux la patrie; qu'il se hâterait d'obéir à leurs ordres; mais qu'il n'agirait point sans les avoir reçus (61). On admira la modestie et la sagesse de Camille; mais l'embarras était de trouver quelqu'un qui portât cette nouvelle au Capitole; il paraissait même impossible d'y entrer, tant que les ennemis seraient maîtres de la ville.

XXXII. Il y avait parmi ces Romains un jeune homme d'une condition médiocre, mais passionné pour la gloire, nommé Pontius Cominius, qui s'offrit pour cette mission périlleuse. Il ne voulut pas se charger de lettres pour les Romains qui étaient dans le Capitole, afin que, s'il était pris, les ennemis ne pussent découvrir les desseins de Camille. Vêtu d'une méchante robe, sous laquelle il portait des écorces de liége, il part, et marche sans crainte pendant tout le jour : arrivé près de Rome à l'entrée de la nuit, et ne pouvant passer le pont du Tibre, qui était gardé par les Barbares, il entortille autour de sa tête le vêtement léger qui le couvrait, et se met à la nage : soutenu par le liége dont il s'est muni, il traverse ainsi le Tibre jusqu'au pied des murailles, et, évitant toujours les endroits où les feux et le bruit l'avertissaient qu'on faisait bonne garde, il gagne la porte Carmentale, où régnait le plus grand silence. C'était aussi de ce côté du Capitole que la montée était la plus roide, et le rocher qui l'environnait le plus escarpé : il le gravit sans être aperçu, et arrive, avec bien de la peine et bien des efforts, jusqu'aux premières gardes. Il les salue et se nomme. On le fait avancer, et il est conduit aux magistrats. Les sénateurs s'assemblent sur-le-champ, et Pontius leur annonce la victoire des Ardéates, qu'ils ignoraient; il leur apprend le choix que les soldats ont fait de Camille pour leur général, et les exhorte à lui en confirmer le titre, puisqu'il est le seul à qui les Romains du dehors veuillent obéir. Le sénat, après en avoir délibéré, nomme Camille dictateur, et renvoie Pontius par le même chemin. Aussi heureux à son retour qu'à son premier voyage, il trompe encore la vigilance des ennemis, et rapporte aux Romains du dehors le décret du sénat, qui leur causa la plus grande joie. Camille s'étant rendu auprès d'eux, y trouve vingt mille hommes armés; et ayant rassemblé un plus grand nombre d'alliés, il se dispose à aller contre les Barbares. Nommé ainsi dictateur pour la seconde fois, il se rend tout de suite à Véies, et, s'étant mis à la tête des soldats romains, renforcés du corps plus nombreux des alliés, il marche à l'ennemi.

XXXIII. Cependant, à Rome, quelques uns des Barbares étant passés par hasard près du chemin que Pontius avait pris pour monter au Capitole, remarquèrent en plusieurs endroits les traces de ses pieds et de ses mains. Comme en grimpant il s'était accroché à tout ce qu'il avait pu saisir, ils virent le long des rochers les herbes couchées et la terre éboulée de différents côtés. Ils allèrent sur-le-champ en faire leur rapport au roi, qui, s'étant lui-même transporté sur les lieux, et les ayant considérés avec beaucoup d'attention, ne dit rien pour le moment; mais le soir il assembla ceux de ses soldats qu'il connaissait les plus légers et les plus adroits à gravir les rochers : « Les ennemis, leur » dit-il, nous montrent eux-mêmes le chemin qui » mène jusqu'à eux, et qui nous était inconnu; » ils nous font voir qu'il n'est ni impraticable ni » inaccessible. Quelle honte pour nous, si, ayant » en main un tel commencement, nous désespérions de la fin! si nous abandonnions cette citadelle comme imprenable, tandis que les ennemis nous enseignent par où elle peut être prise! » Où un seul homme a passé facilement, plusieurs » y monteront l'un après l'autre, avec d'autant » moins de peine qu'ils pourront s'aider et se » soutenir mutuellement. Au reste, des dons et » des honneurs proportionnés aux dangers attendent ceux qui, dans cette occasion, auront signalé » leur courage. » Les Gaulois, animés par le discours de leur roi, promirent d'y monter hardiment. Vers le milieu de la nuit, ils commencent, plusieurs à la file, de grimper en silence en s'accrochant aux rochers que leur roideur rendait difficiles à gravir, mais qu'ils trouvèrent plus accessibles qu'ils ne l'avaient imaginé. Les premiers avaient déja gagné le sommet de la montagne, et, se mettant en ordre à mesure qu'ils arrivaient, ils étaient sur le point de se rendre maîtres des retranchements, et de surprendre les gardes endormis; car aucun homme ni aucun chien ne les avait entendus.

XXXIV. Heureusement qu'on entretenait dans le Capitole, près du temple de Junon, les oies sacrées, qui avaient ordinairement une nourriture abondante, mais qui, depuis qu'on avait à peine assez de vivres pour les hommes, étaient fort négligées, et mangeaient peu. Cet animal a l'ouïe très fine, et s'effraie au moindre bruit. Celles-ci, que la faim tenait plus éveillées et rendait plus susceptibles d'effroi, sentirent bientôt l'approche des Gaulois; et, courant à eux avec de grands cris, elles réveillèrent tous les Romains. Les Barbares, de leur côté, se voyant découverts, ne craignirent plus de faire du bruit, et allèrent aux assiégés en jetant

des cris affreux. Ceux-ci, saisissant à la hâte les premières armes qu'ils trouvent sous la main, se défendent suivant que la circonstance le leur permet. Le premier qui fit tête aux Barbares fut Manlius, homme consulaire, d'une grande force de corps et d'un courage plus grand encore. Il eut affaire à deux ennemis à la fois, dont l'un levait déjà la hache pour le frapper, lorsque Manlius, le prévenant, lui abat la main d'un coup d'épée : en même temps il heurte l'autre si rudement au visage avec son bouclier, qu'il le renverse dans le précipice. Alors faisant ferme sur la muraille avec ceux qui étaient autour de lui, il repousse les autres Barbares, qui n'étaient pas en grand nombre, et dont les actions ne répondirent pas à l'audace de leur entreprise. Le lendemain à la pointe du jour, les Romains, échappés ainsi à un si grand danger, précipitèrent du haut du rocher dans le camp ennemi le capitaine qui commandait la garde la nuit précédente, et décernèrent à Manlius, pour prix de sa victoire, une récompense plus honorable qu'utile : ils lui donnèrent chacun ce qu'ils recevaient de vivres pour un jour; une demi-livre de froment du pays, et le quart d'une cotyle grecque de vin (62).

XXXV. Cet échec découragea les Gaulois : les vivres devenaient rares dans leur camp; et la peur qu'ils avaient de Camille les empêchait d'aller au fourrage. La maladie s'était mise dans leur armée; campés au milieu de monceaux de morts et sur les ruines des maisons brûlées, environnés d'amas de cendres qui, échauffées par le soleil et dispersées par le vent, portaient au loin des vapeurs dont la sécheresse et l'âcreté corrompaient l'air, ils respiraient un poison mortel. Ce qui augmenta encore la contagion, ce fut le changement dans leur manière de vivre. Accoutumés à des pays couverts et ombragés, où ils trouvaient partout des retraites agréables contre les ardeurs de l'été, ils étaient venus dans des lieux bas et malsains, surtout en automne (63). A cette différence de climat si nuisible se joignait encore la longueur du siége, qui, depuis plus de six mois, les tenait presque immobiles au pied du Capitole. Toutes ces causes firent éclore dans leur camp une épidémie si violente, que le grand nombre des morts ne permettait plus de les enterrer. La situation critique des Gaulois ne rendait pas meilleure celle des assiégés. La famine les pressait de plus en plus; et l'ignorance où ils étaient de ce que faisait Camille les jetait dans le découragement. Personne ne pouvait leur en apporter des nouvelles, parceque les Barbares avaient redoublé de surveillance.

XXXVI. Dans un état de choses également fâcheux pour les deux partis, il se fit d'abord quelques propositions d'accommodement, par le moyen des gardes avancées, qui conféraient ensemble. Ensuite, du consentement de ceux qui commandaient dans le Capitole, Sulpicius, l'un des tribuns militaires, s'aboucha avec Brennus. Ils convinrent que les Romains paieraient mille livres pesant d'or (64); et que les Gaulois, dès qu'ils les auraient reçues, sortiraient de Rome et de tout son territoire. Les serments faits de part et d'autre à ces conditions, et l'or apporté, les Gaulois trompèrent d'abord secrètement en se servant de faux poids; et ensuite ouvertement, en faisant pencher un des bassins de la balance. Les Romains ayant voulu s'en plaindre, Brennus, pour ajouter à cette infidélité l'insulte et la raillerie, détache son épée, et la met par-dessus les poids avec le baudrier. Sulpicius lui ayant demandé ce que cela voulait dire : « Eh ! quelle autre chose, lui répondit Brennus, » sinon malheur aux vaincus ? » Ce mot a passé depuis en proverbe. Parmi les Romains, les uns, indignés de cette perfidie, voulaient reprendre l'or, et s'en retourner au Capitole pour y soutenir encore le siége; les autres conseillaient de dissimuler cette injure, et de ne pas mettre la honte à donner plus qu'on n'avait promis, mais à être forcés de donner; nécessité humiliante dont les circonstances leur faisaient une loi.

XXXVII. Pendant qu'ils disputaient entre eux et avec les Barbares, Camille, à la tête de son armée, était aux portes de Rome, où il apprit ce qui venait de se passer. Aussitôt il ordonne au gros de ses troupes de suivre au petit pas et en bon ordre; et lui-même, avec l'élite de ses soldats, ayant hâté sa marche, il arrive auprès des Romains, qui, à son aspect, se séparent et le reçoivent comme leur dictateur, avec les marques d'un grand respect et dans un profond silence. Camille prenant l'or que l'on pesait, le donne à ses licteurs, et commande aux Gaulois de prendre leurs poids avec leurs balances, et de se retirer. « La coutume des » Romains, ajoute-t-il, est de racheter leur patrie » avec le fer, et non pas avec l'or (65). » Brennus, frémissant de colère, s'écrie que c'est une injustice et une infraction au traité : « Ce traité, » lui dit Camille, n'a pas été conclu légitimement, » et les conventions que vous avez faites sont nulles. » J'ai été nommé dictateur; et, d'après nos lois, » cette nomination ayant suspendu toute autre autorité, vous avez traité avec des gens qui n'a- » vaient aucun pouvoir. C'est donc à moi que » vous devez exposer maintenant vos demandes; » je viens avec l'autorité que la loi me donne, et » je suis le maître ou de vous pardonner, si vous » avez recours aux prières, ou de vous punir » comme des coupables, si vous ne témoignez au- » cun repentir. »

XXXVIII. Brennus, furieux de ce discours,

commande à ses soldats de prendre les armes ; les Romains en font autant de leur côté. Déja les deux partis en étaient venus aux mains, et se chargeaient pêle-mêle avec une confusion inévitable au milieu de vastes ruines, dans des rues étroites et des lieux serrés, où il était impossible de se former en bataille. Brennus, reprenant bientôt son sang-froid, ramène ses troupes dans son camp, avec peu de perte ; et l'ayant levé la nuit même, il fait partir de Rome toute son armée, et va camper à soixante stades [1], près du chemin de Gabies. Dès la pointe du jour, Camille, revêtu d'armes éclatantes, et suivi de ses Romains, à qui il inspirait la plus grande confiance, se présente à l'ennemi. Là, il s'engage un combat aussi long que terrible, qui finit par la déroute des Gaulois : les Romains en font un grand carnage, et se rendent maîtres de leur camp. De ceux qui prirent la fuite, quelques uns furent tués par les troupes ennemies qui se mirent à leur poursuite ; la plupart s'étant dispersés dans la campagne furent massacrés par les habitants des bourgs et des villes voisines, qui coururent sur eux. C'est ainsi que Rome, après avoir été prise d'une manière si surprenante, fut sauvée d'une manière plus surprenante encore. Elle était restée sept mois entiers au pouvoir des Barbares ; ils y étaient entrés peu de jours après les ides de juillet, et ils en furent chassés vers les ides de février (66).

XXXIX. Camille rentra triomphant dans Rome ; triomphe bien dû à un général qui avait arraché sa patrie des mains des ennemis, et qui ramenait Rome dans Rome même. En effet, les citoyens qui en étaient sortis avec leurs femmes et leurs enfants y rentraient à la suite du triomphateur ; et ceux qui, assiégés dans le Capitole, s'étaient vus sur le point de mourir de faim, allaient au-devant d'eux. Ils s'embrassaient les uns les autres ; ils versaient des larmes de joie, et osaient à peine croire à un bonheur si inespéré. Les prêtres des dieux et les ministres des temples, portant les choses sacrées qu'ils avaient ou enterrées avant de prendre la fuite, ou emportées avec eux, offraient aux Romains le spectacle le plus touchant, et qu'ils avaient le plus desiré ; ils éprouvaient autant de plaisir que si les dieux eux-mêmes fussent rentrés dans Rome pour la seconde fois (67). Camille, après avoir offert des sacrifices et purifié la ville, avec les cérémonies dont des hommes versés dans la connaissance des rites religieux lui dictaient les formules, rétablit les anciens temples, et en bâtit un nouveau au dieu Aiüs Locutius, au lieu même où Marcus Céditius avait entendu la nuit cette voix divine qui lui annonçait l'arrivée des Barbares. Ce ne fut pas sans peine et sans fatigue que l'on retrouva les emplacements des anciens temples ; il ne fallut pas moins, pour y parvenir, que la constance de Camille et les recherches laborieuses des prêtres.

XL. Mais quand il fut question de rebâtir la ville, qui était entièrement détruite, le découragement s'empara de tous les esprits. Comme les citoyens manquaient de toutes les choses nécessaires pour cette entreprise, ils différaient de jour en jour à commencer l'ouvrage. Après tous les maux qu'ils venaient d'éprouver, sans force et sans moyens, ils avaient bien plus besoin de prendre du repos que de se fatiguer et s'épuiser encore par ce nouveau travail. Ils recommencèrent donc à tourner insensiblement leurs pensées vers la ville de Véies, qui subsistait tout entière et était pourvue de tout en abondance ; par-là ils fournirent à leurs démagogues, accoutumés à les flatter, une nouvelle occasion de les haranguer, et de tenir contre Camille les propos les plus séditieux. C'était, à les entendre, pour son ambition et pour sa gloire personnelle qu'il leur enviait le séjour d'une ville toute prête à les recevoir, et qu'il les forçait d'habiter des ruines, de relever de vastes monceaux de cendres, afin d'être appelé, non seulement le chef et le général des Romains, mais encore le fondateur de Rome, et d'enlever ce titre à Romulus. Le sénat, qui craignait une sédition, dérogeant à l'usage où avaient été jusqu'alors tous les dictateurs de ne pas rester en charge plus de six mois, s'opposa au desir qu'avait Camille de se démettre de la dictature, et ne voulut pas qu'il la quittât avant la fin de l'année. Cependant les sénateurs travaillaient à adoucir et à consoler les citoyens, à les ramener par la persuasion et par les caresses. Ils leur montraient les monuments et les tombeaux de leurs ancêtres ; ils leur rappelaient ces temples et ces lieux saints que Romulus, que Numa, que tous les autres rois avaient consacrés, et dont ils leur avaient transmis le dépôt. Mais, entre les divers objets de leur culte religieux, ils leur représentaient surtout cette tête humaine qu'on avait trouvée encore toute fraîche en creusant les fondements du Capitole (68), et qui promettait de la part des destins, à la ville qui serait bâtie dans ce lieu-là, d'être un jour la capitale de toute l'Italie. Ils leur parlaient aussi de ce feu sacré qui, après la guerre, avait été rallumé par les vestales, et qu'ils allaient laisser éteindre une seconde fois, s'ils abandonnaient une ville qu'ils auraient la honte ou de voir habitée par un peuple étranger, ou demeurer déserte et servir de pâturage aux troupeaux. Telles étaient les représentations touchantes qu'ils adressaient au peuple en public et en particulier ; mais, de leur côté, ils étaient vivement émus par les gémissements de ce

[1] Trois lieues.

peuple, qui déplorait son indigence, qui les conjurait de ne pas exiger que, dans l'état de dénuement et de pauvreté où l'avait réduit le naufrage dont il venait d'échapper, il relevât les ruines d'une ville détruite, tandis qu'il en avait une autre toute prête à habiter.

XLI. Camille fut d'avis d'assembler de nouveau le sénat : il y parla lui-même long-temps pour l'intérêt de la patrie (69) ; et tous les sénateurs qui voulurent parler furent aussi écoutés. Enfin, quand il fallut prendre les avis, il commença par Lucius Lucrétius, qui, en qualité de prince du sénat, le donnait toujours le premier ; et il dit aux autres d'opiner après lui chacun à son rang. Il se fit un grand silence ; et Lucrétius prenait la parole, lorsque le centurion qui relevait la garde du jour, passant par hasard avec sa troupe devant le lieu du conseil, cria d'une voix forte à son premier enseigne de s'arrêter et de planter là son étendard ; que c'était la meilleure place qu'ils pussent choisir. Cette parole, si analogue à la circonstance, à la matière qui était en délibération, et à l'incertitude où étaient tous les esprits, n'eut pas été plus tôt prononcée, que Lucrétius, après avoir adoré les dieux, dit qu'il conformait son opinion à l'oracle qu'il venait d'entendre. Tous les autres sénateurs suivirent son avis ; et aussitôt il se fit dans le peuple un changement si merveilleux, que, s'exhortant et s'animant les uns les autres à commencer l'ouvrage, sans attendre qu'on marquât les divisions des rues, ni qu'on donnât un ordre d'alignements, chacun se mit à bâtir dans l'endroit qu'il trouva le plus tôt prêt, ou qui lui parut le plus agréable.

XLII. On y mit tant d'ardeur et de précipitation, qu'il ne fut gardé aucun ordre dans la distribution des rues et l'assiette des édifices. Aussi dit-on que la ville fut reconstruite dans l'espace d'un an, depuis les murailles jusqu'aux dernières maisons des particuliers. Ceux que Camille avait chargés de chercher, au milieu de ce chaos, les emplacements qu'occupaient les lieux sacrés, et d'en déterminer les bornes, après avoir fait le tour du Palatium et être arrivés à la chapelle de Mars (70), la trouvèrent, comme toutes les autres, brûlée et détruite par les Barbares. En fouillant et nettoyant la place, ils découvrirent, sous un monceau de cendres, le bâton augural de Romulus. Ce bâton est recourbé par un des bouts, et s'appelle lituus. Quand les augures se sont assis pour observer le vol des oiseaux, il leur sert à marquer les régions du ciel. Romulus, fort instruit dans la divination, l'employait à cet usage. Lorsque ce prince eut disparu, les prêtres prirent le lituus, et le gardèrent religieusement, comme une des choses sacrées qu'il n'était pas permis de toucher. L'ayant retrouvé alors sans qu'il eût été endommagé par le feu qui avait consumé tout le reste, ils en eurent une grande joie, et en conçurent d'heureuses espérances : ils le regardèrent comme un signe qui présageait à Rome une durée éternelle.

XLIII. Ils n'étaient pas encore à la fin de leurs travaux, qu'il survint une nouvelle guerre. Les Èques, les Volsques et les Latins entrèrent en armes sur le territoire de Rome, et les Toscans assiégèrent Sutrium, ville alliée des Romains. Les tribuns militaires qui commandaient l'armée, et qui avaient placé leur camp près du mont Marcius (71), y étaient assiégés par les Latins ; et, se voyant en danger d'y être forcés, ils envoyèrent à Rome demander du secours. Camille fut nommé dictateur pour la troisième fois. Des deux récits différents qu'on fait sur cette guerre, je commence par celui qui tient du fabuleux. On raconte que les Latins, soit qu'ils cherchassent un prétexte de rompre avec les Romains, soit qu'ils voulussent, comme anciennement, s'unir avec eux par de nouveaux mariages, leur envoyèrent demander leurs filles pour les épouser. Les Romains ne savaient quel parti prendre : commençant à peine à respirer et à se rétablir de leurs pertes, ils redoutaient la guerre ; d'un autre côté, ils soupçonnaient que la demande des Latins n'avait d'autre motif que d'avoir des otages dans leurs filles, et qu'ils couvraient leurs mauvais desseins du nom spécieux de mariage. Dans cette perplexité, une esclave nommée Tutola, d'autres disent Philotis, conseilla aux tribuns militaires de l'envoyer au camp des Latins, avec les plus jeunes et les plus belles de leurs esclaves, habillées comme des filles de condition libre, et de se reposer sur elle du reste. Les magistrats, ayant approuvé ce conseil, choisirent le nombre d'esclaves qu'elle crut nécessaire, les habillèrent avec magnificence, et les envoyèrent au camp des Latins, qui n'était pas éloigné de la ville. Pendant la nuit, ces filles ôtèrent les épées des ennemis ; et Tutola, ou Philotis, étant montée sur un figuier sauvage, étendit derrière elle une couverture, et éleva du côté de Rome un flambeau allumé ; signal dont elle était convenue avec les magistrats, à l'insu de tous les autres citoyens : ce qui fit que les soldats, pressés par leurs officiers, sortirent de la ville en désordre, en s'appelant les uns les autres, et qu'ils eurent bien de la peine à se mettre en bataille.

XLIV. Ils tombèrent sur les retranchements des ennemis, qui ne s'y attendaient pas ; et les ayant surpris dans le sommeil, ils s'emparèrent du camp et y firent un grand carnage. Cet événement arriva le jour des nones de juillet (72), appelé alors quintilis : et ce jour-là ; on célèbre encore à Rome,

en mémoire de cette action, une fête dans laquelle les citoyens, sortant d'abord en foule et avec confusion de la ville, prononcent à haute voix plusieurs noms romains des plus ordinaires, tels que Caïus, Marcus, Lucius, et d'autres semblables. Ils imitent par-là cette sortie précipitée que firent alors les soldats en s'appelant ainsi les uns les autres. Ensuite, des esclaves très parées se promènent dans la ville en folâtrant, en lançant des brocards sur tous ceux qu'elles rencontrent. Elles livrent entre elles une sorte de combat, pour marquer la part qu'elles eurent à celui de leurs maîtres contre les Latins. Enfin on les fait asseoir sous des branchages de figuier, et on leur donne un grand repas. Ce jour s'appelle les nones caprotines; nom qui vient, à ce qu'on croit, de celui du figuier sauvage d'où l'esclave Philotis éleva le flambeau allumé qui servit de signal aux Romains; car en leur langue le figuier sauvage se dit caprificus. D'autres prétendent que ce qui se fait et se dit à cette fête est relatif à la disparition de Romulus, qui eut lieu ce jour-là, lorsque, ce prince étant hors de la ville, il s'éleva tout-à-coup un violent orage, accompagné d'une obscurité profonde. Il y en a qui disent que ce fut pendant une éclipse de soleil; et que ce jour a été appelé les nones caprotines, du mot *capra*, nom latin de la chèvre, parceque Romulus disparut pendant qu'il tenait une assemblée du peuple près du marais de al Chèvre, comme je l'ai dit dans sa Vie.

XLV. L'autre récit, adopté par le plus grand nombre des historiens, porte que Camille, nommé dictateur pour la troisième fois, ayant appris que l'armée que commandaient les tribuns militaires était assiégée dans son camp par les Latins et les Volsques, fut obligé de faire prendre les armes aux citoyens qui n'étaient plus en âge de servir. Il tourna, par un léger circuit, le mont Marcius, alla placer son camp derrière les ennemis sans en être aperçu, et fit allumer de grands feux pour avertir les Romains de son arrivée. Reprenant courage à cette vue, ils résolurent de faire une sortie, et d'aller attaquer l'ennemi. Mais les Latins et les Volsques, se voyant entre deux armées, se tinrent renfermés dans leur camp, et le fortifièrent de tous les côtés avec de bonnes palissades, qu'ils garnirent d'une grande quantité d'arbres; dans cette position, ils résolurent d'attendre de nouvelles troupes de leur pays, et le secours des Toscans. Camille, qui pénétra leur dessein, et qui craignait de se voir enveloppé à son tour, se hâta de les prévenir. Il avait observé que tous les matins il s'élevait un grand vent du côté des montagnes; la nature des retranchements de l'ennemi, construits entièrement en bois, lui suggère l'idée de faire préparer une ample provision de torches; et dès que le jour a paru, il met son armée sur pied. Il ordonne à un corps de troupes d'aller, du côté opposé au sien, assaillir l'ennemi à coups de traits, en jetant de grands cris; pour lui, il se poste, avec ceux qui doivent lancer les feux, à l'endroit d'où le vent avait coutume de souffler, et attend le moment favorable. Déja l'attaque était commencée de l'autre côté, lorsqu'au lever du soleil, le vent s'étant mis à souffler avec violence, Camille donna le signal aux siens, qui firent pleuvoir dans les retranchements une grêle de traits enflammés. Le feu ayant pris aisément à ces pieux serrés les uns contre les autres et garnis de grands arbres, l'incendie se communiqua rapidement à toute l'enceinte. Comme les Latins n'avaient à leur disposition rien qui pût l'éteindre ou en arrêter les progrès, et que tout leur camp était déja en proie aux flammes, ils se serrèrent d'abord dans un espace étroit; mais, forcés bientôt d'en sortir, ils tombèrent entre les mains de leurs ennemis, qui étaient rangés en bataille devant les retranchements. Il n'en échappa qu'un très petit nombre; ceux qui restèrent dans le camp furent presque tous consumés par les flammes: enfin les Romains éteignirent le feu pour piller.

XLVI. Camille, laissant à son fils Lucius la garde des prisonniers et du butin, entre aussitôt sur les terres des ennemis, prend la ville des Èques, force les Volsques de se rendre; et ignorant le malheur de Sutrium, qu'il croyait toujours assiégée par les Toscans et seulement en danger d'être prise, il marche en diligence à son secours. Mais les Sutriens venaient de rendre la ville aux ennemis, qui les avaient renvoyés avec un seul vêtement. Réduits à la dernière misère, ils furent rencontrés par Camille, eux, leurs femmes et leurs enfants, qui tous déploraient leur infortune. Camille fut vivement touché de leur état; et voyant que les Romains, attendris jusqu'aux larmes par les prières des Sutriens, ne pouvaient contenir leur indignation, il résolut de ne pas différer d'un instant la vengeance, et de les mener le jour même à Sutrium. Il jugea que des troupes qui venaient de prendre une ville si riche et si puissante, où elles n'avaient pas laissé un seul ennemi, et qui n'en attendaient pas de dehors, n'auraient songé qu'à se divertir, et ne seraient pas sur leurs gardes. Sa conjecture se trouva vraie: non seulement il traversa, sans être aperçu, le territoire de Sutrium, mais il arriva aux portes de la ville, et se saisit des murailles avant que les Toscans fussent informés de sa marche. Ils n'avaient mis nulle part de sentinelles; répandus dans les maisons, ils ne pensaient qu'à se réjouir et à faire bonne chère. Lorsqu'ils reconnurent que les ennemis étaient maîtres de la ville, le vin et la viande dont ils étaient gorgés leur ôtant jusqu'à la pensée

de prendre la fuite, ils se laissèrent honteusement égorger, ou se livrèrent sans défense à l'ennemi. C'est ainsi que Sutrium fut prise deux fois dans un jour : ceux qui venaient de s'en rendre maîtres la laissèrent reprendre; et ceux qui l'avaient perdue la recouvrèrent par l'habileté de Camille. Le triomphe qu'il obtint pour cette victoire ne lui acquit pas moins d'estime et de gloire que les deux premiers. Ceux d'entre les citoyens qui lui portaient le plus d'envie, et qui voulaient attribuer ses succès à la fortune plutôt qu'à sa valeur, furent forcés de faire honneur de ces derniers exploits à sa prudence et à son activité.

XLVII. Le plus déclaré de ses envieux et de ses rivaux était Marcus Manlius, celui qui avait repoussé le premier les Gaulois lorsqu'ils avaient escaladé le Capitole, et qui, pour cela, avait eu le surnom de *Capitolinus*. Il voulait être le premier entre ses concitoyens; et ne pouvant parvenir par des voies honnêtes à surpasser la gloire de Camille, il prit la route ordinaire de tous ceux qui aspirent à la tyrannie : il travailla à s'attacher la multitude, et surtout les citoyens perdus de dettes. Il prenait leur parti contre leurs créanciers, les défendait dans les tribunaux, et les arrachait même de force à ceux qui, en vertu de la loi, les emmenaient pour être esclaves. Par-là il se vit bientôt entouré d'une foule d'indigents qui, par leur audace et par le trouble qu'ils excitaient dans les assemblées, se faisaient craindre des principaux citoyens. Dans cette conjoncture, on nomma dictateur Quintus Capitolinus, qui, sur-le-champ, fit emprisonner Manlius. Le peuple prit le deuil; ce qui ne se faisait jamais que dans les grandes calamités publiques; et le sénat, qui craignait une sédition, ordonna que Manlius fût mis en liberté. Mais, loin qu'il sortît meilleur de sa prison, il n'en souleva le peuple qu'avec plus d'insolence, et remplit la ville de confusion et de trouble.

XLVIII. Camille ayant été élevé à la dignité de tribun militaire, Manlius fut de nouveau traduit en justice : mais la vue du Capitole nuisait à ses accusateurs; on voyait de la place l'endroit où il avait combattu la nuit contre les Gaulois; lui-même, tendant les mains vers la citadelle, et, les yeux baignés de larmes, rappelant aux Romains les combats qu'il avait soutenus, il excitait si fort la pitié, que les juges, embarrassés, remirent plusieurs fois la cause. Ils ne voulaient pas l'absoudre contre les preuves les plus évidentes de son crime; et ils ne pouvaient le juger selon la rigueur des lois, quand la vue du Capitole leur remettait sans cesse devant les yeux la grandeur de ses exploits. Camille, s'étant aperçu de cette impression, fit transporter le tribunal hors de la ville, dans le bois Pétilien, d'où l'on ne voyait pas le Capitole (73). Alors les accusateurs ayant repris tous les chefs qu'ils avaient déja produits, les juges, qui n'avaient plus sous les yeux le théâtre des exploits de Manlius, laissèrent agir l'indignation que leur causait le souvenir de ses crimes. Il fut condamné à mort, conduit au Capitole, et précipité du haut de ce rocher, qui fut le monument de sa déplorable destinée, comme il l'avait été de ses plus glorieux exploits (74). Les Romains, ayant démoli sa maison, y bâtirent un temple à la déesse Moneta, et défendirent, par un décret, qu'aucun patricien n'habitât à l'avenir sur le Capitole (75).

XLIX. Camille, appelé pour la sixième fois au tribunat militaire, refusait cette charge à cause de son âge avancé; peut-être aussi parcequ'après tant de succès et de gloire, il craignait l'envie ou un revers de fortune. La cause la plus apparente de son refus était sa mauvaise santé, car il venait de tomber malade : mais le peuple ne reçut pas son excuse (76); il se mit à crier qu'on ne lui demandait pas de combattre à pied ou à cheval; qu'on voulait seulement ses conseils pour la conduite de la guerre. Il fut donc obligé de prendre, avec Lucius Furius, un de ses collègues, le commandement des troupes, et de les mener à l'ennemi. Les Prénestins et les Volsques ravageaient, avec une armée nombreuse, les terres des alliés des Romains; Camille se mit en marche, et alla camper fort près des ennemis. Son intention était de traîner l'affaire en longueur, afin que, s'il fallait en venir à une bataille, il eût le temps de se rétablir et d'être en état de combattre; mais Lucius son collègue, emporté par le desir de la gloire, brûlait d'impatience d'en venir aux mains, et communiquait la même ardeur aux capitaines et aux centurions. Camille, qui craignit qu'on ne le soupçonnât d'avoir envié à ces jeunes officiers une occasion de se distinguer et d'acquérir de la gloire, permit à Lucius, quoiqu'à regret, de livrer bataille; pour lui, retenu par sa maladie, il resta dans le camp avec quelques troupes (77).

L. Lucius, qui chargea témérairement les ennemis, fut bientôt repoussé. Camille, voyant les Romains prendre la fuite, ne peut se contenir; et, avec ce qu'il avait de troupes, il court au-devant des fuyards à la porte du camp, passe au travers d'eux, et tombe sur les ennemis qui les poursuivaient. Alors ceux des Romains qui étaient déja rentrés dans le camp reviennent sur leurs pas pour suivre Camille; tandis que ceux qui s'y réfugiaient, se ralliant autour de lui, se mettent en bataille, et s'exhortent mutuellement à ne pas abandonner leur général. Il arrête la poursuite des ennemis; et le lendemain, ayant rangé son armée en bataille, il les charge, les met en fuite; et, étant entré dans leur camp avec les fuyards, il en fait un grand

carnage. Là, il apprend que la ville de Satria (78) a été prise par les Toscans, et que ses habitants, qui tous étaient Romains, ont été passés au fil de l'épée. Alors, renvoyant à Rome son corps d'infanterie, il prend l'élite de ses troupes légères et marche contre les Toscans, qui occupaient Satria ; il les défait, en tue une grande partie, et chasse les autres de la ville. Il revint à Rome chargé de butin, et prouva, par son exemple, que les peuples les plus sages sont ceux qui, sans s'effrayer du grand âge et de l'état faible d'un général dont ils connaissent l'expérience et le courage, le préfèrent, tout malade qu'il est, et malgré sa répugnance, à ceux qui sont dans la fleur de l'âge, et qui sollicitent avec ardeur le commandement (79).

LI. Aussi les Romains, informés de la révolte des Tusculans, chargèrent-ils encore Camille de cette expédition, en lui laissant le choix de celui de ses cinq collègues qu'il voudrait prendre avec lui. Chacun d'eux demandait avec instance d'être préféré; mais, contre l'attente de tout le monde, il laissa tous les autres pour choisir ce même Lucius Furius qui, peu de temps auparavant, avait, contre son avis, livré témérairement la bataille, et l'avait perdue. Sans doute cette préférence avait pour motif de lui fournir une occasion de réparer son malheur, et d'effacer la honte de sa défaite. Les Tusculans, instruits de la marche de Camille, usèrent d'adresse pour réparer leur faute; ils remplirent la campagne de laboureurs et de bergers, qui, comme en pleine paix, cultivaient la terre et faisaient paître leurs troupeaux ; ils tinrent les portes de la ville ouvertes, et envoyèrent leurs enfants aux écoles comme à l'ordinaire. On voyait tous les artisans travailler tranquillement dans leurs ateliers; les bourgeois se promener en robe sur la place publique (80); et les magistrats, comme s'ils n'eussent eu rien à craindre et à se reprocher, se donner tous les mouvements nécessaires pour faire préparer des logements aux Romains. Ces témoignages de soumission n'ôtèrent pas à Camille la certitude qu'il avait de leurs projets de révolte; mais, touché de ces marques de repentir qui en étaient un désaveu, il leur ordonna d'aller trouver le sénat, pour prévenir les effets de son ressentiment (81). Il appuya même leurs prières, et contribua beaucoup, non seulement à les faire absoudre, mais encore à leur procurer le droit de bourgeoisie à Rome. Telles furent les actions les plus éclatantes de son sixième tribunat.

LII. Quelque temps après, Licinius Stolon excita dans Rome une sédition violente (82). Le peuple, s'étant soulevé contre le sénat, voulait le forcer à prendre parmi les plébéiens un des consuls qu'on devait élire, au lieu de nommer deux patriciens. Les tribuns du peuple furent d'abord élus; mais le peuple empêcha qu'on ne continuât les comices pour la nomination des consuls; et la ville, faute de magistrats, allait être exposée aux plus grands troubles. Le sénat nomma donc Camille dictateur pour la quatrième fois; c'était contre le gré du peuple : et lui-même n'accepta cette charge qu'avec peine. Il ne voulait pas avoir à lutter contre des hommes qui, après tant de batailles gagnées, étaient en droit de lui dire qu'il avait obtenu avec eux à la guerre bien plus de succès qu'il n'en avait eu avec les praticiens dans le gouvernement de la république. Il sentait d'ailleurs que ces derniers ne l'avaient élu que par envie, afin que, s'il avait l'avantage, il tînt le peuple sous l'oppression; ou que, s'il avait le dessous, il fût lui-même opprimé. Pour tenter néanmoins un remède aux maux présents, prévenu du jour où les tribuns du peuple se proposaient de faire passer leur loi, il fit publier pour ce jour même une levée de troupes, et appela le peuple de la place au champ de Mars, en menaçant de fortes amendes ceux qui n'auraient pas obéi. Les tribuns, de leur côté, opposant menaces à menaces, juraient que, s'il ne laissait pas au peuple la liberté de donner ses suffrages sur cette loi, ils le condamneraient lui-même à une amende de cinquante mille as. Soit que son grand âge lui fît redouter un nouvel exil et une seconde condamnation si peu dignes des nombreux exploits par lesquels il s'était illustré, soit qu'il se crût incapable de lutter contre le vœu si fortement prononcé de la multitude, Camille se retira chez lui; et peu de jours après, alléguant sa mauvaise santé, il abdiqua la dictature (83). Le sénat lui nomma un successeur [1]; et celui-ci, ayant choisi pour général de la cavalerie Stolon, le chef même de la sédition, lui donna la facilité de faire passer une loi qui déplut beaucoup aux patriciens, parce qu'elle défendait qu'aucun citoyen ne possédât plus de cinq cents arpents de terre. La confirmation de cette loi par le peuple fut pour Stolon une victoire bien éclatante; mais peu de temps après, convaincu lui-même d'en posséder plus qu'il ne permettait aux autres d'en avoir, il fut puni en vertu de sa propre loi (84).

LIII. L'objet principal de la sédition, ce qui même en avait été la première cause, et qui donnait le plus d'embarras au sénat, subsistait encore; c'était la nomination des consuls. Mais, au milieu de cette contestation, on apprit, par des avis certains, que les Gaulois, partis une seconde fois des bords de la mer Adriatique, marchaient précipitamment vers Rome avec une armée formidable. Les effets suivirent de près cette nouvelle: la guerre avait déja commencé par le dégât de tout le pays; et ceux qui n'avaient pas eu la facilité de

[1] Ce fut Publius Manlius.

se retirer à Rome s'étaient dispersés sur les montagnes. La crainte assoupit le feu de la sédition; les nobles et les simples citoyens, le sénat et le peuple, réunis par le danger commun, élurent unanimement Camille dictateur pour la cinquième fois[1]. Quoique courbé sous les années (il avait près de quatre-vingts ans), il ne vit que la nécessité, et la grandeur du péril : n'alléguant plus, comme auparavant, ni raison ni prétexte, il accepta sans balancer la dictature. Aussitôt il assembla l'armée; et comme il savait par expérience que la plus grande force des Gaulois consistait dans leurs épées, qu'ils maniaient en Barbares, sans aucun art, et avec lesquelles ils abattaient les têtes et les épaules des ennemis, il arma la plus grande partie de ses soldats de casques d'acier poli, sur lesquels les épées des Gaulois ne pouvaient manquer de glisser ou de se rompre. Le bois des boucliers des Romains n'étant pas assez fort pour résister aux coups, il les fit border d'une lame de fer; il enseigna aussi aux soldats à se servir de longues piques, et à les glisser sous les épées des ennemis, pour prévenir les coups que ces Barbares leur portaient de haut avec violence.

LIV. Les Gaulois, chargés d'un butin immense qui appesantissait leur marche, s'étaient campés assez près de Rome, sur le bord de l'Anio[2]. Camille, étant parti avec son armée, alla placer son camp sur une colline dont la pente était douce, et coupée de plusieurs cavités, dans lesquelles il cacha la plus grande partie de ses troupes, afin que celles qui étaient en vue parussent s'être postées par crainte sur les hauteurs. Pour confirmer les ennemis dans cette opinion, il ne les empêcha pas de venir faire du butin jusqu'au pied de la colline; il se tint tranquille dans son camp, qu'il avait bien fortifié, jusqu'à ce qu'il eut vu une partie de leurs troupes se disperser pour aller au fourrage, et le reste passer la journée entière dans le camp à se gorger de viandes et de vin. Alors il envoie, bien avant le jour, ses troupes légères harceler les Barbares, et les charger à mesure qu'ils sortaient, pour les empêcher de se mettre en bataille. A la pointe du jour, il fait descendre dans la plaine et met en ordre de bataille son corps d'infanterie, que les Barbares, qui la croyaient en petit nombre et découragée, virent avec étonnement très nombreuse et pleine d'ardeur.

LV. Cette vue commença par rabattre la fierté des Gaulois, qui regardèrent comme déshonorant pour eux d'être attaqués les premiers. D'un autre côté, les troupes légères, qui tombaient sur eux avant qu'ils pussent prendre leur ordre accoutumé et se diviser par bataillons, mettaient la confusion dans leurs rangs, et les forçaient de combattre en désordre, chacun dans la place que le hasard lui assignait. Enfin, Camille ayant fait avancer son corps d'armée, les Barbares coururent sur lui leurs épées hautes. Mais les Romains, leur opposant leurs longues piques, et présentant à leurs coups des corps couverts de fer, les épées des Gaulois, qui étaient d'un acier peu battu et d'une trempe molle, se pliaient aisément, et se courbaient en deux (85). D'ailleurs leurs boucliers, hérissés de ces piques qui y restaient suspendues, étaient si pesants, que, ne pouvant les soutenir, ils abandonnèrent leurs propres armes, et se jetèrent sur les piques des ennemis pour les leur arracher. Comme ils s'offraient ainsi à découvert aux coups des Romains, ceux-ci, qui se servaient avec avantage de leurs épées, firent un grand carnage des premiers rangs. Les autres prirent la fuite, et se répandirent dans la plaine, n'ayant pu ni gagner les collines et les hauteurs dont Camille s'était saisi d'avance, ni se réfugier dans leur camp, dont ils savaient que l'ennemi se rendrait aisément le maître. Cette bataille se donna, dit-on, la vingt-troisième année (86) après la prise de Rome. Un pareil succès rendit les Gaulois bien moins redoutables aux yeux des Romains, et guérit ceux-ci de la terreur que leur inspirait un ennemi dont ils attribuaient la première défaite moins à leur propre valeur qu'aux maladies et aux accidents imprévus qui l'avaient affaibli; terreur qui était telle, que, dans la loi qui exemptait les prêtres du service militaire, ils avaient excepté les guerres contre les Gaulois.

LVI. Cette victoire fut le dernier exploit de Camille; car la prise de Velitres[1], qui se rendit sans coup férir, en fut la suite nécessaire. Mais les dissensions politiques lui laissaient encore une lutte violente et dangereuse à soutenir. Le peuple, devenu plus fort par ses succès, persistait à exiger que, contre les dispositions de la loi qui était encore en vigueur, un des consuls fût pris parmi les plébéiens. Le sénat s'y opposait de toutes ses forces, et empêchait Camille de se démettre de la dictature, dont l'autorité suprême lui offrait un moyen de combattre avec plus d'avantage en faveur de l'aristocratie. Cependant, un jour que Camille, assis sur son tribunal, rendait la justice dans la place publique, un licteur, envoyé par les tribuns du peuple, lui ordonna de le suivre, et mit la main sur lui à dessein de l'emmener de force. Cette violence excita dans la place un bruit et un tumulte dont on n'avait pas encore vu d'exemple. Ceux qui environnaient Camille repoussaient le licteur, et le peuple ordonnait à cet officier d'ar-

[1] L'an de Rome 388, selon Tite-Live.
[2] Aujourd'hui le Téverone.

[1] Ville des Volsques.

racher le dictateur de son tribunal. Camille, incertain de ce qu'il devait faire, ne se démit pourtant pas de sa charge; mais, accompagné des sénateurs qui étaient avec lui, il se rendit au sénat. Avant que d'y entrer, il se tourna vers le Capitole; et, priant les dieux d'amener ces divisions funestes à une fin heureuse, il fit vœu, aussitôt que les troubles seraient apaisés, de bâtir un temple à la Concorde. La différence des opinions fit naître dans le sénat des débats très animés : mais enfin le sentiment le plus modéré l'emporta; ce fut celui de céder au peuple, et de lui laisser prendre un des consuls parmi les plébéiens (87). Ce décret, proclamé par le dictateur en pleine assemblée, fit tant de plaisir au peuple, qu'il se réconcilia sur-le-champ avec le sénat, et reconduisit Camille dans sa maison au milieu des cris de joie et des applaudissements.

LVII. Le lendemain, le peuple assemblé ordonna que, pour accomplir le vœu de Camille, et pour perpétuer le souvenir de cette réunion, on bâtirait un temple à la Concorde dans un emplacement qui avait vue sur la place et sur le lieu des assemblées. Il décréta aussi qu'on ajouterait un jour aux féries latines, qui se célébreraient à l'avenir pendant quatre jours; qu'à l'heure même on irait offrir des sacrifices aux dieux, et que tous les Romains y assisteraient couronnés de fleurs. Camille ayant tenu les comices consulaires, on nomma consuls Marcus Émilius d'entre les patriciens; et pour les plébéiens Lucius Sextius (88), qui fut le premier consul pris du corps du peuple. Ce fut la dernière action publique de la vie de Camille. L'année suivante [1], Rome fut affligée d'une peste qui enleva un nombre infini de personnes d'entre le peuple et plusieurs magistrats. Camille en mourut aussi; et quoiqu'il fût dans un âge très avancé, quoique sa vie eût été aussi pleine que celle d'aucun autre homme, sa perte causa plus de regrets aux Romains que celle de tous les autres citoyens emportés par le même fléau (89).

••••••••

PARALLÈLE

DE

THÉMISTOCLE ET DE CAMILLE. [2]

I. Les Vies de Thémistocle et de Camille font voir entre ces deux personnages de grands traits de ressemblance. Ils ont dû l'un et l'autre à leur mérite la réputation et la gloire dont ils ont joui : tous deux se sont signalés par les exploits les plus éclatants; tous deux ont retiré leur patrie des mains des Barbares; ils en ont relevé les ruines, et en ont été regardés comme les seconds fondateurs. Mais leur caractère, leur conduite civile et politique, leurs exploits guerriers, offrent en même temps des différences bien marquées. Thémistocle, né dans une condition obscure et n'ayant qu'une fortune médiocre, annonça de bonne heure que la nature le destinait à de grandes choses. Camille eut l'avantage d'être issu d'une famille patricienne, et de se trouver par-là dans la route des honneurs; mais l'obscurité où sa maison était toujours restée lui laissa presque tout à faire pour s'élever aux dignités; et l'illustration à laquelle il parvint fut le fruit de ses talents et de ses services. Thémistocle, dans ses premières années, ne se distingua point des jeunes gens de son âge par un esprit vif et brillant; il montra peu de goût pour les arts d'agrément, pour ces moyens extérieurs de plaire qu'on recherche tant dans la société, et qui sont trop souvent le partage des hommes médiocres. Mais il fit bientôt remarquer en lui une raison solide, un jugement profond, une grande capacité pour le gouvernement. Sa jeunesse cependant fut orageuse; elle eut ces inégalités qui naissent d'un esprit ardent qu'agitent des passions vives, jusqu'à ce que l'âge et la réflexion lui aient fait acquérir sa maturité. Camille, dont le caractère honnête et vertueux ne se démentit jamais, cultiva, presque dès l'enfance, les grandes qualités qu'il avait reçues de la nature, et les dirigea vers le bien de sa patrie. Sa première campagne, à l'âge de quatorze ans, signalée par un trait de bravoure extraordinaire, le désigne dès-lors aux Romains comme un homme rare, né pour faire la destinée de son pays. Il ne trompe pas les espérances qu'il a fait concevoir; en lui la maturité de l'esprit prévient celle de l'âge; et l'histoire ne lui reproche aucun de ces écarts dans lesquels la fougue des passions emporte ordinairement la jeunesse.

II. Une qualité commune à ces deux hommes célèbres, c'est leur respect et leur zèle pour la religion. Dans les dangers publics, leur premier mouvement est de s'adresser aux dieux, et d'implorer leur secours par des vœux et des sacrifices. Mais il semble que Thémistocle est religieux moins par affection que par politique. Camille paraît l'être du fond du cœur; et son application au culte des dieux est l'effet naturel de ses sentiments. Thémistocle, connaissant le pouvoir que la religion a sur les hommes, s'en sert habilement pour ranimer, dans les grands périls, la confiance des peuples. Le premier soin de Camille, après que les Gaulois ont été chassés de Rome, est de relever les temples que ces Barbares avaient détruits; et

[1] La 389e de Rome, et la 81e de Camille.

[2] Le parallèle que Plutarque avait fait de Thémistocle et de Camille étant perdu, j'ai essayé de le suppléer.

son zèle se soutient dans tout le cours de sa vie. Il la termine par un acte éclatant de religion ; et, peu de temps avant sa mort, il dédie le temple de la Concorde, pour remercier les dieux de l'heureuse réunion du peuple et du sénat, réunion qui était le fruit de sa sagesse. Après la bataille de Salamine, Thémistocle bâtit un temple à Diane de Bon-Conseil; mais cette action apparente de piété lui est reprochée par ses contemporains mêmes comme un monument que sa vanité érigeait pour immortaliser sa prudence, et conserver la mémoire des sages conseils qu'il avait donnés aux Grecs. Le seul reproche qu'on puisse faire à Camille sous ce rapport, c'est d'avoir oublié le vœu qu'il avait fait de consacrer à Apollon la dîme du butin de Véies : oubli bien excusable dans le tumulte et les embarras d'une ville prise d'assaut.

III. A ce zèle pour la religion, Camille joint encore un grand fond de bonté. Il ne peut voir une ville riche et puissante livrée au pillage, sans donner des regrets à son infortune, sans arroser de ses larmes les lauriers qu'il vient de cueillir. Rien ne montre dans Thémistocle cette sensibilité précieuse qui honore le courage des guerriers. Dévoré d'ambition, passionné pour la gloire, il rapporte tout à lui-même; un amour-propre, poussé quelquefois à l'excès, est l'unique mobile de ses actions. De là sa jalousie contre plusieurs citoyens illustres, et en particulier contre Aristide, le plus juste des Grecs, qu'il fait bannir par l'ostracisme : bien différent en cela de Camille, qui, dans les succès les plus brillants, partage avec ses collègues la gloire de ses exploits, lors même qu'il en a seul le mérite. Son premier triomphe, après la prise de Véies, est la seule occasion où la vanité ait surpris sa modestie. La facilité avec laquelle Thémistocle semble oublier Athènes, et se consoler de son exil par la fortune dont il jouit à la cour de Perse, ne prouve pas un grand attachement à sa patrie. Il est vrai que, se trouvant dans la nécessité de porter les armes contre elle, il aime mieux se donner la mort que de servir ses ennemis. Mais peut-être aussi qu'il craignit de voir flétrir ses lauriers, en menant des soldats faibles et timides contre ces Grecs si accoutumés à les vaincre, et qui auraient eu à leur tête les généraux les plus expérimentés. Camille, que la haine injuste du peuple force à s'exiler, quitte sa patrie avec regret. Si, dans la première chaleur de son ressentiment, il prononce contre Rome des vœux blâmables, on voit qu'il conserve toujours de l'attachement pour une ville qui a payé par tant d'ingratitude de si grands services; qu'il ne lui souhaite quelque grand malheur qu'afin d'avoir la satisfaction de l'en délivrer, et de se venger de son injustice par de nouveaux bienfaits.

IV. C'est surtout à l'époque de son exil que Camille paraît bien supérieur à Thémistocle. Celui-ci semble s'être attiré son bannissement par les exactions qu'il avait commises contre les alliés, par son affectation à rappeler sans cesse aux Athéniens les grands services qu'il leur avait rendus. L'exil de Camille eut des causes plus honorables : l'oubli du vœu dont on a parlé put y contribuer ; mais le véritable motif de sa condamnation fut la fermeté avec laquelle il s'opposa constamment à la loi des tribuns du peuple qui voulaient que la moitié des citoyens allât s'établir à Véies ; loi qu'il regardait, avec tout ce qu'il y avait d'hommes éclairés, comme la ruine de la république. Thémistocle ne soutient pas dans son exil la gloire qu'il s'était acquise dans son pays à la tête des conseils et des armées. Rien n'est plus servile que son discours au roi de Perse, à sa première audience : ce fier républicain a toute la bassesse d'un courtisan; son exil enfin est le terme de ses exploits et le tombeau de sa gloire. Camille, pendant sa retraite à Ardée, conserve toute la dignité de son caractère et tout son zèle pour sa patrie. Au premier bruit des malheurs de Rome, il fait prendre les armes aux Ardéates pour aller combattre les Gaulois, et il remporte sur eux de grands avantages. Cependant il refuse de commander les Romains réfugiés à Véies, jusqu'à ce que leur choix ait été confirmé par ceux qui occupent le Capitole, et dans lesquels seuls il reconnaît le vrai peuple romain. C'est du fond de son exil qu'il part pour aller arracher Rome des mains des Gaulois : et l'on ne peut trop admirer cette noble fierté avec laquelle il parle à ces Barbares et les force de se retirer.

V. Maintenant, si nous comparons leurs exploits militaires, la gloire de Thémistocle paraîtra l'emporter sur celle de Camille. La bataille de Salamine semble effacer tout ce que le général romain a fait de plus éclatant. Ce déluge de Barbares, qui, s'étant débordé dans la Grèce, menaçait de faire de ces belles contrées une affreuse solitude ; cette flotte de douze cents voiles, soutenue par une armée de terre presque innombrable, rendent cette victoire, que deux cents vaisseaux grecs seulement remportèrent sur des forces si prodigieuses, un des exploits guerriers les plus étonnants dont l'histoire fasse mention. Mais si l'on oppose à cette célèbre journée, qui fut presque le seul exploit de Thémistocle, tout ce que Camille a fait dans le cours d'une si longue vie; si l'on compte plus de soixante ans de succès qui ne furent ternis par aucun revers, les exploits de Camille pourront soutenir la comparaison avec ceux de Thémistocle, si même ils ne leur sont supérieurs. Il faut dire cependant que le salut de la Grèce entière fut le fruit de la

bataille de Salamine; et si le mérite d'une action doit se mesurer sur les avantages qu'elle procure, il semble que, par cette considération, il n'en est pas de comparable au succès de Thémistocle dans cette mémorable journée. Ce qui lui donne un nouvel éclat, c'est l'habileté de ce général à choisir, pour combattre, le poste le plus favorable, le plus propre à compenser la disproportion énorme des deux armées navales; c'est la manière adroite dont il s'y prend pour forcer les Grecs à livrer le combat dans cette position avantageuse qu'ils voulaient abandonner; c'est enfin la ruse qu'il emploie pour déterminer Xerxès à une retraite précipitée. Mais, pour juger de l'importance des actions de Camille, mettons dans la balance, avec la Grèce, Rome, cette ville déja si puissante, et destinée à être un jour la maîtresse du monde; considérons cette bravoure et ce sang-froid avec lesquels il la délivre des mains de ces ennemis redoutables, furieux de se voir enlever l'or dont les Romains la rachetaient; ce coup d'œil sûr qui lui fait toujours voir et saisir ce qu'il y a de plus utile; cette adresse avec laquelle il met le feu au camp des Latins et détruit toute leur armée. Rappelons-nous enfin sa dernière victoire sur les Gaulois, où, malgré son grand âge, il déploie tant de prévoyance, de résolution et d'activité; et alors il ne sera pas si facile de décider lequel de ces deux généraux mérite la préférence. Ajoutons qu'à la bataille de Salamine, Thémistocle a partagé l'honneur du succès avec plusieurs autres capitaines grecs, et en particulier avec Aristide; au lieu que Camille n'a jamais dû qu'à lui-même la gloire de ses hauts faits.

VI. Les talents politiques ont surtout distingué Thémistocle entre ses concitoyens. Entraîné par un goût naturel vers la science du gouvernement, il en fit sa principale étude, et ne rendit pas moins de services à sa patrie par sa prudence que par son courage. Dans la dispute qui s'élève à Salamine entre les généraux pour le commandement, il renonce sans peine à cette prérogative, et détermine les Athéniens à faire au bien commun de la Grèce le même sacrifice. Il s'oppose avec force à la proposition que font les Lacédémoniens d'exclure de l'assemblée des amphictyons les villes qui n'avaient pas pris les armes contre Xerxès; exclusion qui, en fermant à la plus grande partie des peuples de la Grèce l'entrée de ce conseil, l'aurait livré à l'ambitieuse influence de deux ou trois villes les plus puissantes. Camille eut moins d'occasions que Thémistocle de faire paraître ses connaissances politiques; on ne voit pas même qu'il ait possédé, autant que le général athénien, la science du gouvernement: il fit cependant quelques lois utiles, que les circonstances avaient provoquées. On a beaucoup vanté la résolution que Thémistocle fit prendre aux Athéniens de porter leurs principales forces du côté de la mer; et l'on a regardé ce changement dans leur système politique comme une des principales causes de la grande puissance à laquelle ils parvinrent dans la suite; mais des philosophes éclairés ont blâmé ce conseil, et lui ont attribué la perte qu'ils firent depuis de cette puissance. En tournant les vues et les efforts des Athéniens vers la marine, Thémistocle altéra la constitution de la république; Platon lui reproche d'avoir changé d'excellentes troupes de terre en des gens de mer et en matelots. Par-là il avait donné à cette portion du peuple une trop grande influence dans le gouvernement, et il avait corrompu les mœurs publiques. Camille eut des vues plus sages, en s'opposant au partage que les tribuns du peuple voulaient faire des citoyens pour en envoyer la moitié à Véies; et cette courageuse résistance, qui causa son exil, fait autant d'honneur à sa prudence qu'à sa fermeté. D'un autre côté, sa condescendance à la volonté du peuple, qui demandait un consul pris de son corps, condescendance qui mit fin à une des plus longues et des plus dangereuses dissensions dont la république eût été agitée, prouve sa modération et sa sagesse.

VII. Si sa politique fut moins étendue, moins adroite que celle de Thémistocle, elle fut plus honnête, plus solidement fondée sur la probité et sur la vertu. Sa conduite envers le maître d'école de Falériės, et le projet conçu par Thémistocle de brûler, en pleine paix, la flotte des Grecs, forment un contraste frappant qui est tout à l'avantage de Camille. Ce général n'aurait jamais imaginé un projet qu'Aristide jugea aussi injuste qu'utile; et Thémistocle, à la place de Camille, n'aurait pas vraisemblablement rejeté la proposition faite à celui-ci par le maître d'école.

NOTES

SUR LA VIE DE CAMILLE.

(1) Depuis l'an trois cent dix de Rome, qu'on élut, pour la première fois, des tribuns militaires, suivant Tite-Live, liv. IV, c. VII, jusqu'à l'an trois cent quatre-vingt-huit que les consuls furent rétablis sans interruption, on nomma plusieurs fois des consuls, surtout dans les premières années. Mais depuis que Camille fut entré dans les charges, il n'y eut guère, pendant toute sa vie, que deux ou trois élections de consuls. Cependant on donnait toujours aux comices qui élisaient les tribuns militaires le nom de comices consulaires, parceque ces derniers magistrats étaient élus dans les mêmes assemblées qui nommaient les consuls, c'est-à-dire dans les comices centuriales, où le peuple donnait les suffrages par centuries, et nommait aux principales magistratures, telles que le consulat, la préture et la

censure. Il n'y eut d'abord que trois tribuns militaires; on en ajouta bientôt un quatrième; et enfin ils furent portés à six.

(2) Furius était son nom de famille; il avait pour prénom Marcus. Camille était un surnom qu'on donnait aux enfants de qualité qui servaient quelque temps dans le temple de Jupiter, comme on l'a vu dans la *Vie de Numa*, c. x. C'est sous ce dernier nom que Camille s'est rendu célèbre, et c'est presque le seul qui lui soit resté. Je ne sais si, lorsque Plutarque dit que la famille de Camille n'avait pas eu jusqu'à lui une grande illustration, il entend celle que donne la gloire des grands exploits, ou celle qui est attachée à l'exercice des premières charges. Si c'est de celle-ci, il est dans l'erreur; car l'an de Rome deux cent soixante-six, Sextus Furius fut nommé consul; et depuis cette année jusqu'au premier tribunat de Camille, c'est-à-dire pendant l'espace de quatre-vingt-huit ans, on trouve dix-sept fois le nom de Furius sur la liste des consuls et des tribuns militaires.

(3) Posthumius Tubertus fut nommé dictateur, l'an de Rome trois cent vingt-quatre, et remporta sur ces deux peuples une grande victoire. Camille devait avoir alors quatorze ou quinze ans. Tite-Live, dans le récit assez détaillé qu'il donne de cette bataille, liv. IV, c. XXVIII et XXIX, ne parle pas de l'exploit que Plutarque attribue ici à Camille.

(4) Plutarque ne veut pas dire que Camille fut nommé censeur après l'exploit qu'il vient de rapporter: on ne doit pas supposer qu'il ait pu croire que les Romains eussent élevé à une charge de cette importance un jeune homme de quinze ans. Il entend seulement par-là que le souvenir de cette belle action contribua à le faire nommer censeur. Il le fut en effet avec Posthumius, l'an de Rome trois cent cinquante-trois, vingt-neuf ans après cette bataille contre les Èques et les Volsques. Mais Plutarque a anticipé sur le temps, et a rapporté tout de suite ce que Camille fit dans l'exercice de la censure. — Sur la dignité et les fonctions des censeurs, on peut consulter TITE-LIVE, liv. IV, c. VIII et XXIV; DENYS D'HALICARNASSE, liv. XI, c. XV; CICÉRON, dans son *troisième livre de Legibus*, c. III; et DION CASSIUS, liv. LIV, c. II.

(5) Il y a dans le grec, *d'armes*. Je crois que c'est ici un mot générique sous lequel Plutarque comprend toutes les machines de guerre et tous les autres moyens de défense.

(6) Les Romains, dans les premiers temps, n'entretenaient pas habituellement sur pied des armées, comme le font les nations modernes. Quand il survenait une guerre, on levait des légions qui se mettaient aussitôt en campagne; et lorsque l'affaire était terminée, les consuls ramenaient les troupes dans Rome. Lors même que cette première expédition n'avait pas mis fin à la guerre, ils ne laissaient pas que de rentrer dans leurs foyers avant l'hiver, et ils la recommençaient au printemps suivant. Ce fut, disent les éditeurs d'Amyot, l'an de Rome trois cent cinquante-un, que les Romains commencèrent à camper l'hiver. Le siége de Véies avait été commencé l'an trois cent quarante-neuf.

(7) Suivant Tite-Live, liv. V, c. XIV, Valérius Potitus, qui était tribun militaire pour la cinquième fois, marcha contre les Falisques; et Camille, élevé au tribunat pour la troisième fois, et non pour la seconde, comme le dit Plutarque, alla contre les Capenates. Ces deux généraux mirent tout à feu et à sang dans le pays ennemi, et en rapportèrent un butin immense.

(8) Le lac d'Albe, aujourd'hui de Castel-Gandolfe, s'enfla, suivant les éditeurs d'Amyot, l'an de Rome trois cent cinquante-six. La montagne au pied de laquelle il est situé est remplie de sources qui coulent de toutes parts. Sans doute que les eaux qui fournissent à ces sources se versèrent dans le lac. Les vents et les fermentations qui n'agissent que trop souvent sous terre purent encore contribuer à ce gonflement du lac d'Albe. Ces causes sont très naturelles; elles sont constatées par l'examen des lieux que le P. Kircker et d'autres ont fait. Mais tout était prodige pour les anciens.

(9) Les Romains, du temps de Camille, avaient peu de connaissance en physique. Dans le siècle d'Auguste, ils y avaient fait plus de progrès; car Strabon, en parlant, l. V, p. 567, du lac Fucin, fort voisin de celui d'Albe, et qui, comme celui-ci, croissait quelquefois prodigieusement, et décroissait si fort ensuite, qu'on labourait le terrain dans lequel il était contenu, en marque deux raisons dont l'esprit est satisfait.

(10) Plutarque passe peut-être trop légèrement sur les particularités de ce récit; Tite-Live les a racontées avec plus de détail et d'une manière plus naturelle, l. V, c. XV. *Voyez* cet endroit.

(11) La célébration des féries latines était une des fêtes les plus solennelles des Romains. Denys d'Halicarnasse, liv. IV, c. XI, nous apprend la cause de leur établissement et les cérémonies qu'on y observait. Ce que cet historien nous apprend, liv. VI, c. XI, et que nous verrons à la fin de la *Vie de Camille*, Tite-Live le confirme, liv. VI, c. XLII. — Le soin et l'intendance des sacrifices et des jeux qui se célébraient pendant ces féries furent donnés aux ministres des tribuns du peuple, que les Latins appellent édiles. Le sénat leur accorda pour ornement la robe de pourpre, la chaise d'ivoire, et les autres marques de distinction que portaient auparavant les rois.

Les féries latines n'avaient pas de jour fixe; c'étaient les consuls qui en déterminaient le mois et le jour; et ils ne pouvaient aller dans leur gouvernement sans avoir annoncé en quel jour elles se célébreraient: c'est de là que ces féries s'appelaient *feriæ conceptivæ*. Ce fut l'an de Rome trois cent cinquante-huit que Camille fut nommé dictateur, pour prendre seul la conduite d'une guerre qui durait depuis un an. Ce changement de général, dit Tite-Live, en fit un merveilleux dans tous les esprits. On vit renaître l'espérance avec le courage, et la ville parut dans une situation toute différente. Camille pouvait avoir alors près de cinquante ans.

(12) Ces grands jeux étaient appelés aussi *circenses*, jeux du cirque, parcequ'on les célébrait dans le grand cirque, bâti par Tarquin l'Ancien, cinquième roi de Rome. Ils avaient été voués par le dictateur Posthumius, dans la bataille du lac Regille contre les Latins. Denys d'Halicarnasse, liv. VII, c. XIII, en a décrit les cérémonies avec les plus grands détails.

(13) Ce que Plutarque raconte lui-même de cette fête, dans ses *Questions romaines*, fait voir que c'étaient les dames romaines qui pratiquaient ce qu'il rapporte ici. Le temple de Matuta avait été bâti par Servius Tullius. Cette déesse, la même que Leucothoé, était Ino, sœur de Sémélé, mère de Bacchus. La jalousie qu'Ino avait conçue contre une de ses esclaves dont son mari Athamas était devenu éperdument amoureux, lui rendit odieuses toutes les esclaves; et après qu'elle eut été déifiée, les Romains crurent ne pouvoir lui rendre un culte plus agréable, qu'en paraissant entrer dans sa colère. C'est pourquoi, dans les sacrifices qu'ils lui faisaient, ils défendaient aux esclaves l'entrée de son temple, ou ils n'en admettaient qu'une qui représentait la maîtresse d'Athamas, et qu'ils chassaient après l'avoir souffletée.

(14) Amyot a traduit que les Romains, ou plutôt leurs femmes, embrassent les enfants de leurs frères; et en effet le mot grec est susceptible de ce sens. Mais il doit signifier ici *porter entre ses bras*. Ino avait été une mère très malheureuse; elle avait vu tuer son fils Léarque par Athamas, et elle s'était précipitée dans la mer avec son autre fils Mélicerte. Mais elle avait été plus heureuse tante: car elle avait sauvé Bacchus, fils de sa sœur Sémélé: voilà pour-

quoi les mères lui offraient, non leurs propres enfants, mais ceux de leurs sœurs ou de leurs frères. C'est ainsi qu'Ovide l'explique dans le sixième livre des *Fastes*, v. 559 et suiv.

(15) C'est la réflexion de Tite-Live, qui, avant de rapporter cette circonstance si surprenante, liv. V, ch. XXI, observe que les historiens mêlent au récit de la prise de Véies une particularité fabuleuse.

(16) Ces derniers mots ne se trouvent point dans Tite-Live, qui rapporte cette prière. Il a sans doute jugé indigne de Camille cette modification. La différence à cet égard entre Tite-Live et Plutarque vient de ce que celui-ci avait peu de connaissance de la langue latine, comme nous avons déja eu lieu de le remarquer; ainsi il n'est pas étonnant qu'il n'ait pas entendu le passage de l'historien latin. Valère Maxime, qui rapporte, liv. I, c. V, la prière de Camille, dans le même sens que Tite-Live, ne nous permet pas de douter de la méprise de Plutarque.

(17) Camille n'employa pas des ouvriers à cette opération. Il n'avait garde de profaner ainsi une statue si respectée, qu'il n'y avait, selon Tite-Live, *ibid.*, c. XXII, que certains prêtres qui eussent la permission de la toucher. Mais il choisit dans toute l'armée les jeunes gens les mieux faits, qui, après s'être purifiés, et vêtus de robes blanches, s'approchèrent de la déesse avec toute sorte de respect et de vénération.

(18) C'est encore une erreur de Plutarque, qui vient sans doute d'un défaut de mémoire, parcequ'il n'avait pas sous les yeux le récit de Tite-Live. L'historien latin ne dit pas que Camille ait touché lui-même à la statue de Junon; il donne ce ministère aux jeunes gens dont je viens de parler. Le passage de Tite-Live est si clair, qu'il ne peut laisser aucun doute.

(19) On verra cette matière traitée plus au long dans la *Vie de Coriolan*. Au reste, il faut se souvenir, lorsque Plutarque rapporte ou fait valoir des prodiges imaginaires, qu'il était prêtre d'Apollon. Malgré ses préjugés, ses réflexions sont sages et judicieuses. C'est la remarque des éditeurs d'Amyot.

(20) Il est généralement reconnu que la crédulité enfante la superstition; mais il n'est pas aussi certain qu'elle donne naissance à l'orgueil. Aussi les variantes imprimées dans l'édition de Paris donnent-elles pour leçon *abattement*, au lieu d'orgueil; et cela s'accorde très bien avec ce que Plutarque écrit dans le *Traité de la superstition*, qu'elle est une opinion vive et forte qui trouble l'imagination et imprime dans l'ame une frayeur accablante. Si l'on voulait conserver le mot *orgueil*, on pourrait dire que la superstition persuade quelquefois à l'homme qui en est atteint qu'il est seul aimé de Dieu, qu'il est plus éclairé que les autres sur les choses saintes. Tel est le caractère d'Eutyphron dans le dialogue de ce nom, où Platon traite de la sainteté.

(21) Les anciens ont supposé que Jupiter était porté sur un char à quatre chevaux, parcequ'ils n'en connaissaient pas à six. Mais ce dieu n'était pas le seul qui jouît de ce privilége; il lui était commun avec le Soleil, comme le dit Tite-Live.

(22) A ne les évaluer que selon le petit talent romain, qui était du poids de soixante livres, disent les éditeurs d'Amyot, les huit talents font quatre cent cinquante-trois mille livres de notre monnaie. Cela peut faire connaître la grandeur et la forme de ce cratère, qui était non une coupe, comme a traduit Amyot; mais un vase, et un vase assez grand pour qu'un homme pût se cacher derrière; ainsi que Virgile le dit de Rhétus, dans le neuvième livre de l'*Énéide* :

Sed magnum metuens se post cratera tegebat.

Si l'évaluation se faisait selon le grand talent des Romains, cela ferait six cent trente mille livres de notre monnaie.

(23) Plutarque suppose ici que le sacrifice que les Romaines firent de leurs bijoux fut un don que le sénat voulut récompenser par les honneurs qu'il leur décerna. Mais cet or leur fut payé; et c'est Tite-Live qui nous l'apprend, liv. V, c. XXV : il dit qu'on pesa ce que chacune en avait fourni, et qu'on lui en donna le prix.—Ce ne fut pas en cette occasion qu'on leur accorda l'honneur d'être louées publiquement comme les hommes. On voit dans Tite-Live, liv. V, c. L, qu'elles l'obtinrent lorsqu'elles eurent encore donné tout leur or, afin d'achever la somme qui avait été promise aux Gaulois pour la rançon de Rome. Le seul privilége qu'on leur décerna lors de cette première contribution, ce fut d'aller aux sacrifices et aux jeux sur des chars couverts et suspendus, qu'on appelait *pilenta*, et d'être portées les jours de fêtes et les jours ordinaires dans des chars découverts, appelés *carpenta* (Tite-Live, c. XXV). Le *pilentum* était donc plus honorable, et sans doute plus doux que le *carpentum*.

(24) Ces trois ambassadeurs sont nommés par Tite-Live, c. XXVIII, Lucius Valérius, Lucius Sergius et Aulus Manlius. Le vaisseau long sur lequel ils s'embarquèrent était un vaisseau de guerre; une galère, au lieu qu'ils appelaient vaisseaux ronds ceux qui servaient pour les transports de vivres, pour le commerce proprement les vaisseaux de charge.

(25) Ce sont les îles de Lipari ou de Vulcain, entre l'Italie et la Sicile. On les nommait anciennement Éoliennes, parceque les poëtes y plaçaient le royaume d'Éole et l'antre des vents. Ils y mettaient aussi les forges de Vulcain, à cause des volcans que ces îles renferment.

(26) Tite-Live, qui ne croit pas pouvoir mieux le louer qu'en disant que c'était un homme plus semblable aux Romains qu'à ceux de son pays, ajoute qu'on établit, par un décret du sénat, le droit d'hospitalité entre les Romains et lui, et qu'on lui fit des présents aux dépens du public. *Ib.*, c. XXVIII.

(27) Il ne sera pas sans intérêt de comparer ce discours de Camille à celui que Tite-Live lui fait tenir. « Scélérat, » dit-il au maître d'école, tu ne viens pas, avec ton présent » impie, vers un peuple et un général qui te ressemblent. » Nous n'avons pas avec les Falisques cette alliance qui est » fondée sur des pactes humains; mais nous avons et nous » aurons toujours avec eux celle que la nature a mise entre » tous les hommes. La guerre a ses lois, comme la paix; » et nous avons appris à combattre nos ennemis avec au» tant de justice que de bravoure. Nous avons pris les ar» mes, non pour combattre cet âge tendre qu'on épargne » même dans les villes prises d'assaut, mais contre ces » hommes qui, sans être offensés ni provoqués, ont forcé » un camp romain auprès de Véies. Tu as surpassé, autant » qu'il a été en toi, leur injustice par un crime jusqu'à » présent inouï; pour moi, je les vaincrai par les seuls » moyens que les Romains connaissent, par la valeur, le » travail et les armes. »

(28) Plutarque passe légèrement sur cet endroit; mais Tite-Live, *ibid.*, c. XXX, nous donne plus de détails, et raconte tout ce qu'il en coûta d'efforts aux patriciens pour ramener le peuple à un avis plus raisonnable. Peut-être même n'auraient-ils eu aucun succès si, joignant les prières aux raisons, et surtout faisant souvent mention des dieux dans leurs discours, ils n'eussent touché le peuple par des motifs de religion, toujours si puissants sur des ames honnêtes, et s'ils n'eussent fait par-là une sorte de violence à leur opinion.

(29) Sa condamnation et son exil n'arrivèrent que quatre ans après la prise de Faléries, l'an de Rome trois cent soixante-quatre.

(30) Ces imprécations de Camille ne peuvent s'excuser; quelque injuste que fût sa condamnation, il ne devait pas

se porter à de pareils souhaits contre sa patrie. Plutarque fait connaître le jugement qu'il en porte, en les comparant à celles qu'Achille prononce contre les Grecs, dans le premier livre de l'*Iliade*, et qui sont dictées par le dépit et l'emportement. Au reste, c'est la seule occasion où Camille ait démenti sa modération et la générosité de son caractère.

(51) Ces quinze mille as font environ neuf mille livres de notre monnaie actuelle. Plutarque s'est trompé, en ne les évaluant qu'à quinze cents drachmes d'argent, qui ne font que treize cent cinquante livres de notre monnaie. Il a confondu l'as à l'époque où vivait Fabius Maximus, avec l'as du temps de Camille. Voilà la source de son erreur.

Pour entendre ce que disent les éditeurs d'Amyot sur la confusion que Plutarque a faite de l'as du siècle de Fabius avec l'as du temps de Camille, il faut observer que, dans les commencements de la république, l'as était d'une livre de cuivre : mais il ne resta pas long-temps dans cet état; comme on ne pouvait suffire aux frais de la première guerre punique, on fixa le poids de l'as à deux onces, et l'on gagna par ce moyen cinq sixièmes. Ensuite l'embarras où l'on se trouva, dans la guerre d'Annibal, fit réduire l'as au poids d'une once, sous la dictature de Fabius Maximus, vers l'an deux cent quinze avant l'ère chrétienne. Alors il fut réglé que le denier vaudrait seize as, et le sesterce quatre; ce qui fut invariablement observé dans la suite, presque jusqu'au troisième siècle de l'ère chrétienne. Les termes subsistèrent, quoique la chose signifiée ne fût plus la même. Enfin la *loi Papiria*, selon les uns vers l'an cent quatre-vingt-neuf, selon d'autres vers l'an cent soixante-six ans avant l'ère chrétienne, fixa le poids de l'as à une demi-once; de sorte que le sesterce, qui était une monnaie d'argent, valut, dans ce temps-là, deux onces de cuivre, et le denier huit. *Voy.* les *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. XXVIII, p. 649.

(52) Cette divinité, à laquelle les anciens attribuaient le soin de punir les mauvaises actions, et particulièrement l'orgueil et l'ingratitude, était la déesse Némésis. Ce que Plutarque dit de la persuasion où furent les Romains que les malédictions de Camille avaient été suivies d'un prompt effet, n'était pas une opinion particulière au temps de ce général; Horace lui-même a dit dans la cinquième de ses *Épodes*, v. 89 et 90 :

Dira detestatio
Nulla expiatur victima.

« Nul sacrifice ne peut arrêter l'effet des imprécations. »

(53) Le censeur C. Julius mourut cette année-là, et M. Cornélius fut nommé à sa place; mais Rome ayant été prise bientôt après, on se fit dans la suite, dit Tite-Live, liv. V, ch. XXXI, un scrupule de religion de remplacer les censeurs qui mouraient en charge; et l'on obligea même l'autre censeur à se démettre de la censure.

(54) Les Celtes occupaient un pays immense. Les Gaulois et les Germains étaient Celtes; ils étaient passés de la Gaule dans l'île d'Albion (la Grande-Bretagne). Strabon, l. III, p. 203, en met dans l'Ibérie près du Bétis (Guadalquivir), de l'Anas ou Guadiana, du Tage, etc., et assure, liv. IV, p. 304, d'après Éphore, qu'ils occupaient la plus grande partie de l'Ibérie jusqu'à Gades. Les Celtibères étaient Celtes d'origine; leur nom en est une preuve suffisante. Plutarque dira, dans la *Vie de Marius*, que quelques auteurs prétendent que la Celtique commence à l'Océan, et s'étend jusqu'au Palus-Méotis. Ce nom s'éteignit peu à peu, et chaque peuple en prit un qui lui fut particulier. Il se conserva cependant dans les Gaules; et du temps de César, suivant Strabon, liv. IV, p. 266, les Gaulois étaient partagés en Belges, en Aquitains et en Celtes. *Voyez* M. Larcher, *Table géographique d'Hérodote*, tom. VII, p. 88.

(55) Ces montagnes, qui étaient dans l'ancienne Scythie, séparent la Russie de la Sibérie. On les appelle aujourd'hui les monts Kamenoy-Poias, ou monts de Pierre.

(56) Le Sénonais comprenait Sens, Auxerre, Troyes, jusqu'à Paris. Les Celtoriens sont inconnus; on croit qu'il y a de l'altération dans le texte. Tite-Live, qui, dans les c. XXXIV et XXXV du livre cinquième de son *Histoire*, parle des différents peuples gaulois qui passèrent en Italie, ne nomme point les Celtoriens. Au reste, M. Secousse, dans l'examen qu'il a fait de cette *Vie de Camille*, *Academ. des Inscript.*, tom. V, p. 171, y relève plusieurs erreurs. Il dit ici que Plutarque est le seul qui fasse faire un si long voyage aux Gaulois; que Tite-Live dit seulement qu'ils prirent le chemin de la forêt Hercynie; que ces Barbares ne s'emparèrent pas, comme le suppose Plutarque, de tout le pays qu'occupaient les anciens Tyrrhéniens, et qui s'étend depuis les Alpes jusqu'aux deux mers; que ceux-ci conservèrent le pays situé entre l'Apennin et la mer inférieure; que les Gaulois ne possédèrent aucune terre au-delà de cette montagne, et que par conséquent on ne peut pas dire qu'ils s'étendaient depuis les Alpes jusqu'aux deux mers.

(57) Ruauld, l'éditeur de Plutarque, dans les observations qu'il a faites sur les fautes où cet historien est tombé, s'étonne qu'on ait pu croire qu'une nation aussi belliqueuse que les Gaulois n'eût été déterminée à passer en Italie que par l'amour seul du vin. Il est vrai que Tite-Live ne donne point cela comme une vérité certaine, mais comme un bruit qui avait couru; cependant il n'est pas hors de vraisemblance que ce motif soit entré pour beaucoup dans la détermination de ce peuple; d'autant que Tite-Live ne parle pas seulement du vin, mais encore de l'excellence des fruits de l'Italie; *dulcedine frugum, maximèque vini nova tum voluptate captam.*

(58) Ce nom suppose que ce jeune orphelin était d'une haute naissance; car les Toscans le donnaient à leurs rois, comme le dit Servius sur le vers 278 du second livre de l'*Enéide*.

(59) Tite-Live, liv. V, c. XXXIII, dit que ce fut deux cents ans avant cette dernière invasion. Plutarque paraît l'avoir confondue avec la première irruption des Gaulois en Italie, puisqu'il a dit plus haut que celui qui porta le premier l'usage du vin dans leur pays fut cet Aruns qui les appela en Toscane pour se venger de Lucumon. Cependant Tite-Live, en avouant ce dernier fait, dit formellement que les Gaulois qui assiégèrent Clusium n'étaient pas les premiers qui eussent franchi les Alpes; et que la première entrée de ces Barbares dans l'Italie était plus ancienne de deux siècles.

(60) On n'est pas étonné qu'une multitude grossière et peu éclairée se soit portée à un tel mépris des droits les plus sacrés; mais on a lieu d'être surpris que le sénat, qui pouvait aisément prévoir cette décision du peuple envers des personnes si distinguées par leur naissance et par leur rang lui ait renvoyé la connaissance d'une affaire si importante, et que la crainte de déplaire à une famille nombreuse et puissante l'ait emporté sur la perspective des malheurs dont ils étaient menacés.

(61) Cette malheureuse journée, disent les éditeurs d'Amyot, est marquée dans les anciens calendriers romains au dix-huit juillet, DIES ALLIENSIS. La rivière d'Allia se nomme maintenant *Torrente di Catino*. La bataille se donna l'an de Rome trois cent soixante-quatre. Les trois cents Fabiens avaient péri l'an de Rome deux cent soixante-dix-sept. Il y avait encore le dix-neuf juillet une fête nommée Lucaria, en mémoire de la retraite que les Romains avaient trouvée dans les bois après leur défaite.

(62) Dans un traité qui avait pour titre, *Dissertations physiques sur les jours*. Il est perdu. Plutarque en a dit

aussi quelque chose dans ses *Questions romaines*, quest. xxv.

(43) Hésiode a fait un *Traité sur les ouvrages et sur les jours*; dans cette seconde partie, il distingue des jours heureux et des jours malheureux. Virgile, dans ses *Géorgiques*, a fait, d'après ce poëte, la même distinction.

(44) Cependant Hésiode dit que tous les cinquièmes jours des mois sont malheureux, parcequ'alors les Furies parcourent l'univers. Virgile dit comme lui, *Quintam fuge.*

(45) La bataille de Leuctres se donna la deuxième année de la cent deuxième olympiade. Celle de Géreste, ou plutôt Céresse, n'est pas aussi ancienne que Plutarque le dit ici; elle s'est donnée à peu près dans le même temps que celle des Thermopyles, et par conséquent vers la première année de la soixante-quinzième olympiade. Elle n'a précédé que de cent huit ans la bataille de Leuctres. Il y a donc faute dans le grec de Plutarque. Le nom de Géreste paraît aussi être une erreur. C'est un promontoire de l'Eubée; on ne connaît point d'endroit de ce nom dans la Béotie. Mais il y a près de Thespie, ville de cette contrée, une place forte nommée Céresse. C'est là que les Béotiens s'étaient autrefois défendus contre les Thessaliens qui avaient voulu envahir leur pays. *Voyez* Pausanias, liv. IX, c. xiv, et les éditeurs d'Amyot.

(46) Les batailles de Platée et de Mycale sont de la deuxième année de la soixante-quinzième olympiade; celle d'Arbelles de la deuxième année de la cent douzième olympiade. La bataille navale près de Naxos fut livrée vers la pleine lune du mois de Boëdromion, la quatrième année de la centième olympiade. Les Athéniens la gagnèrent sur les Spartiates. La victoire de Salamine fut remportée la première année de la soixante-quinzième olympiade, comme on l'a vu dans la *Vie de Thémistocle*. Dodwel, dans ses *Annales de Thucydide*, accuse Plutarque de se contredire sur la date de cette bataille, lorsqu'il avance, dans la *Vie de Lysandre*, que la bataille de Salamine se donna le seize du mois Munichium, ou avril; mais il s'est lui-même trompé. Dans ce second passage, il s'agit, non de la bataille gagnée sur les Perses, mais de la bataille de Salamine dans l'île de Cypre, qui arriva la troisième année de la quatre-vingt-deuxième olympiade. Ruauld est tombé dans la même méprise. La bataille du Granique se donna la troisième année de la cent onzième olympiade.

(47) Callisthène, disciple d'Aristote, et qu'Alexandre fit mourir sous prétexte d'avoir conspiré contre lui, avait fait une *Histoire d'Alexandre*, et quelques autres ouvrages dont on a la liste dans Vossius, *de Hit. gr.*, liv. I, c. ix. Damaste, disciple d'Hellanicus, né à Sigée, ville et promontoire de la Troade, avait composé une *Histoire grecque*, et un *Traité des ancêtres de ceux qui avaient été au siége de Troie. Voyez* le même auteur, liv. I, c. ii, et liv. IV, c. v.

(48) C'est le mois d'août, et le second de l'année athénienne. La bataille de Cranon fut livrée la troisième année de la cent quatorzième olympiade; et celle de Chéronée la troisième année de la cent dixième olympiade. Archidamus, roi de Lacédémone, allait porter du secours aux Tarentins, lorsqu'il fut tué à Maduria, ville près de Casal-Nuevo, dans la Calabre.

(49) Alexandre détruisit la ville de Thèbes la deuxième année de la cent onzième olympiade, un peu avant la fête des Mystères.

(50) Cette fête se célébrait au mois de Boëdromion ou de septembre, dans le temple de Cérès à Éleusis, où l'on portait en grande pompe la statue de Bacchus, le sixième jour de la fête des Mystères, et le vingt-six du mois.

(51) Cépion fut défait par les Cimbres l'an de Rome six-cent quarante-neuf. Les Romains y perdirent quatre-vingt mille hommes.

(52) Ces deux autres jours réputés malheureux dans chaque mois étaient le lendemain des calendes et le lendemain des ides. Plutarque en a parlé dans la vingt-cinquième de ses *Quest. romaines.*

(53) Callistrate, auteur de l'*Histoire de Samothrace* : Satyrus, qui avait fait un *Recueil des anciennes fables*, et Cratinus, ou plutôt Arctinus, le plus ancien poëte qui eût traité de ces matières, ont fait sur ce sujet un récit qui nous a été conservé par Denys d'Halicarnasse, liv. I, c. xv.

(54) Varron, *de Ling. lat.*, liv. IV, c. xxxii, donne deux autres origines de ce nom. Il dit que ces tonneaux sont sous terre près du grand égout; que, selon les uns, ils contiennent des os de morts; selon d'autres, ce sont les choses sacrées de Numa Pompilius qu'on avait déposées en cet endroit, dans lequel, ajoute-t-il, il n'était pas permis de cracher. Festus, qui rapporte également cette dernière circonstance, donne au nom *Doliola* la même origine que Plutarque. C'est aussi l'opinion de Tite-Live, liv. V, c. xl.

(55) Tite-Live, *ibid.*, dit qu'Albinus les conduisit lui-même à Cérès, ville grecque, où les prêtres se rendaient de leur côté; ce qui prouve que tous les prêtres ne restèrent pas dans Rome, comme Plutarque va le dire.

(56) Ce fut l'an de Rome trois cent soixante-quatre ou trois cent soixante-cinq.

(57) Tite-Live, liv. VI, c. i, convient que les événements qui ont précédé la prise de Rome par les Gaulois sont fort incertains, soit à cause de leur antiquité, ou parceque dans ces premiers temps les Romains n'écrivaient presque point, et n'avaient que très peu de monuments de leur histoire; soit enfin parceque ceux que pouvaient leur avoir laissés les pontifes dans leurs *Commentaires*, et d'autres personnes publiques ou particulières, avaient été consumés par le feu.

(58) Il vivait dans ce temps-là même, car il avait été disciple de Platon, qui n'avait guère que quarante ans lorsque Rome fut prise. Le peu de bruit que cet événement fit en Grèce est une preuve que les Grecs n'avaient pas alors de grands rapports avec l'Italie. Les Romains connaissaient à peine les Grecs, et ils en étaient peu connus. N'ayant eu jusqu'alors d'autre ambition que de faire la guerre à leurs voisins et de s'agrandir par des conquêtes, ils n'étaient pas curieux de connaître la Grèce, ni les productions de ses écrivains.

(59) Plutarque se montre ici un peu sévère à l'égard d'Héraclide. Cet écrivain méritait bien, à certains égards, les reproches qu'il lui fait; mais ce n'était pas pour s'être servi, en parlant des Gaulois, du mot Hyperboréens, et de celui de grande mer pour désigner la mer de Toscane. Le terme qu'emploie Héraclide signifie tout simplement peuples fort septentrionaux : l'expression de grande mer était ordinaire aux anciens pour désigner la mer Méditerranée, et la distinguer de la mer Noire, parcequ'ils ne connaissaient pas encore l'Océan. Strabon, liv. XI, donne aussi aux peuples les plus avancés vers le nord le nom d'Hyperboréens.

(60) Ces Barbares, qui n'avaient pas prévu, dit Tite-Live, liv. V, c. xlii, qu'ils pourraient être obligés de faire le siége du Capitole, avaient tout brûlé dans la ville; le blé, ainsi que les autres provisions, avaient été consumés dans l'incendie, et les vivres de la campagne avaient été portés à Véies.

(61) Tite-Live, *ibid.*, c. xlvi, rend à Camille ce témoignage, qu'il n'aurait pas voulu seulement changer le lieu de son exil sans l'ordre du sénat et du peuple; et Plutarque ne fait que rendre ses vrais sentiments, en lui faisant refuser le commandement jusqu'à ce qu'on eût obtenu le consentement des Romains qui étaient renfermés dans le Capitole. Mais, suivant Tite-Live, ce furent les Véiens qui, avant que d'appeler Camille, envoyèrent demander au sénat la permission de le choisir pour leur général. Sur quoi

l'historien fait cette belle réflexion : « Tant alors la pudeur gouvernait tout ! tant on observait avec exactitude les moindres formalités, même dans un état presque désespéré ! »

(62) La cotyle grecque contenait un peu moins qu'une chopine de Paris; car elle était de six cyathes, et il en faut quinze pour la pinte : ainsi le quart d'une cotyle n'était pas tout-à-fait la moitié de notre demi-setier. Tite-Live, c. XLVII, se sert du mot *quartarius*, qui est la moitié de la cotyle ; et Plutarque, trompé par ce terme latin qu'il n'entendait pas bien, l'a pris pour le quart. Le quartarius est un peu plus que ce que nous appelons un *poisson* de vin. La contribution est en soi peu considérable ; mais la disette où l'on se trouvait alors donnait un grand prix à cette marque de reconnaissance de la part des Romains.

(63) Le séjour de Rome fut toujours très malsain dans l'automne. Horace se plaignait des maladies que le vent du midi y causait pendant cette saison, au profit de la cruelle Libitine.

Nec plumbeus Auster.
Autumnusque gravis, Libitinæ quæstus acerbæ.
(*Satir., liv.* II, *sat. sexta*, v. 18 *et* 19.)

Libitine était la déesse qui présidait aux enterrements. *Voyez* ce que Plutarque en a dit dans la *Vie de Numa*, c. XV.

(64) Ces mille livres pesant d'or font environ quatre-vingt-dix mille livres de notre monnaie actuelle.

(65) C'est de Tite-Live, liv. V, c. XLIX, que Plutarque a emprunté cette belle pensée. *V.* dans la *Vie de Plutarque*, c. XXIII, ce que nous avons dit sur la manière dont Camille retira Rome des mains des Gaulois.

(66) Cette délivrance de la ville de Rome est marquée, selon les éditeurs d'Amyot, au treize de février dans le calendrier de Ptoléméus Sylvius.

(67) Tite-Live, *ibid.*, relève davantage le triomphe de Camille. « Le dictateur, dit-il, après avoir retiré sa patrie des mains des ennemis, rentre triomphant dans la ville; et, parmi les bons mots et les plaisanteries que les soldats disent au hasard en ces occasions, il est appelé Romulus, père de la patrie, et le second fondateur de Rome ; louanges qu'il avait bien méritées. » Ce passage nous fait connaître la coutume qui avait lieu dans les triomphes, où l'on permettait aux soldats des jeux satiriques contre les triomphateurs eux-mêmes. Denys d'Halicarnasse, dans un endroit du livre septième de ses *Antiquités romaines*, c. XIII, rapporte l'origine de cet usage, qu'il prétend avoir le plus grand rapport avec les coutumes des Grecs : rapports dont il se sert pour prouver la parenté de ces deux peuples.

(68) Rien n'est plus connu que l'histoire ou plutôt la fable de cette tête humaine trouvée sous terre, lorsque Tarquin le Superbe fit creuser les fondements du temple qu'il voulait bâtir à Jupiter. Il paraissait, dit-on, que c'était la tête d'un homme nouvellement tué, et le sang qui en découlait était encore chaud et vermeil. Denys d'Halicarnasse, liv. IV, c. XIII, raconte cette histoire fort en détail.

Pline le naturaliste, liv. XXVIII, c. II, la raconte aussi, et dit que, par le moyen des charmes et des exorcismes, on peut changer les présages et les destinées qui regardent un pays, et les transférer à un autre. Il rapporte ensuite la découverte de la tête, l'ambassade envoyée au devin toscan, qu'il nomme Olénus Calenus, les supercheries de cet homme pour tromper les Romains, qui, s'en étant toujours tenus à leur première réponse, ne donnèrent jamais prise sur eux, et forcèrent le devin d'interpréter le prodige en faveur de Rome. Après quoi il observe que les annales marquaient expressément que la fortune de Rome devait être transférée en Étrurie, si les ambassadeurs se fussent laissé tromper par le devin.

Tite-Live est plus simple dans son récit. Après avoir rapporté le prodige, il se contente de dire que cette tête humaine présageait la grandeur future de l'empire romain ; que les devins de Rome, et ceux qu'on fit venir d'Étrurie pour les consulter, l'expliquèrent ainsi. Plusieurs auteurs, et Tite-Live lui-même, ont donné au nom du Capitole la même origine que Denys d'Halicarnasse. Mais Arnobe, liv. VI, *Contra gentes*, en rapporte une toute différente. « Quel est l'homme, dit-il, qui ne sache pas que le tombeau de Tolus Vulcentanus est dans le Capitole de Rome? Quel est celui qui ignore qu'en creusant les fondements on trouva la tête d'un homme qui y avait été enterré depuis peu, soit qu'elle fût seule et séparée des autres membres, car il y en a qui le disent ainsi ; soit qu'elle y fût encore jointe? » Il cite ensuite un grand nombre des plus anciens auteurs qui donnent au nom du Capitole cette même origine. Il est étonnant que Varron n'en ait point parlé, et qu'il ne rapporte que la tradition commune.

(69) Tite-Live a rapporté ce discours en entier, liv. V, c. LI-LIV. Il est trop long pour en donner même une idée ; il doit être lu dans cet historien, dont je rapporterai seulement la remarque suivante. Il dit que rien dans ce discours ne fit tant d'impression sur les esprits de la multitude, que les motifs de religion que le dictateur avait fait valoir pour les détourner de leur dessein.

(70) Cicéron, liv. I *de la Divination*, c. XVII, nomme cette chapelle *curia saliorum*, parceque c'était une des demeures des prêtres saliens. Il atteste aussi la découverte du bâton augural de Romulus, qu'on voit représenté, selon les éditeurs d'Amyot, sur quantité de médailles, en particulier sur celles de Jules César et d'Auguste. Tite-Live, liv. V, c. LV, en parlant de la précipitation et du désordre avec lesquels on avait bâti, dit que cela fut cause que les anciens égouts, qui d'abord ne passaient que par des lieux publics, se trouvèrent ensuite sous des maisons de particuliers.

(71) Il était à deux cents stades, environ dix lieues de Rome, près de Lanuvium. Sutrium est aujourd'hui Sutri, ville d'Étrurie. Le récit que Plutarque fait ensuite sur l'esclave Philotis se trouve déja dans la *Vie de Romulus*, c. XLI, mais avec quelques différences. Tite-Live, liv. VI, c. II, a suivi la seconde tradition que Plutarque va rapporter.

(72) Elles étaient le sept de juillet, non le cinq, comme a traduit Amyot. Macrobe parle aussi de cette fête dans ses *Saturnales*, liv. I, c. XI.

(73) Tite-Live, liv. VI, c. XX, n'attribue pas à Camille seul cet expédient : il dit en général que les tribuns s'étant aperçus de l'effet que produisait la vue du Capitole, firent transférer ailleurs le tribunal. Dans la *Vie de Thémistocle*, c. XXIII, on a vu les trente tyrans d'Athènes faire changer la position du lieu des assemblées, dans la pensée que la vue de la mer inspirait et maintenait l'esprit démocratique. Tant ont de pouvoir sur les esprits de la multitude des choses qui sembleraient indifférentes, mais qui, en réveillant certaines idées, agissent fortement sur leurs déterminations !

(74) Exemple frappant de ce que peut faire oublier une ambition démesurée ! Il n'y avait peut-être pas alors à Rome de plus grand homme que Manlius; il produisit, selon Tite-Live, liv. VI, c. XX, trente dépouilles d'ennemis tués de sa main, quarante prix d'honneur qu'il avait reçus de ses généraux, parmi lesquels il y avait deux couronnes murales et huit couronnes civiques ; il présenta plusieurs citoyens qu'il avait sauvés des mains des ennemis, au nombre desquels était Servilius, général de la cavalerie. Pline le naturaliste, qui parle aussi de tous ces honneurs militaires de Manlius, liv. VII, c. XXVIII, diffère un peu de Tite-Live ; il dit que Manlius, avant l'âge de dix-sept ans, avait gagné les dépouilles de deux ennemis ; qu'il était le premier des chevaliers romains qui eût mérité la

couronne murale; qu'il en avait obtenu cinq civiques, et trente-sept dons militaires; qu'il avait vingt-trois cicatrices toutes honorables; et que, lorsqu'il sauva la vie à Servilius, il était lui-même blessé à la cuisse et à l'épaule. Tout cela ne put lui faire pardonner le seul projet d'avoir voulu se rendre le tyran de sa patrie.

(75) Tite-Live, *ibid.*, ajoute que toute sa famille ordonna qu'à l'avenir aucun de leurs descendants ne s'appellerait Marcus.

(76) Il voulait jurer en pleine assemblée, selon la formule ordinaire de ceux qui s'excusaient sur leur santé; mais le peuple, dit Tite-Live, liv. VI, c. XXII, ne voulut pas l'entendre. Camille pouvait avoir alors soixante-six ou soixante-sept ans; et c'était l'an de Rome trois cent soixante-treize. Cet historien dit qu'il était à son septième tribunat militaire; il est vrai qu'il n'a pas fait mention du sixième.

(77) Tite-Live, *ibid.*, c. XXIII, dit formellement que Camille, à la tête du corps de réserve, se plaça sur un lieu élevé, d'où il regardait quelle issue aurait un combat entrepris contre sa volonté.

(78) Il y a dans le texte *Sutrium*; et il paraît, comme l'observe M. Secousse, que Plutarque a confondu cette ville, alliée des Romains et située dans la Tyrrhénie, avec Satria ou Satrium, colonie romaine, qui était dans le pays des Volsques, et fort éloignée de Sutrium, du moins si l'on compare cet éloignement avec le peu d'étendue qu'avait l'état de Rome dans ce temps-là; car ces deux villes étaient précisément aux deux extrémités des terres de sa domination. On a vu plus haut que Sutrium avait été prise par les Étruriens, et reprise par Camille. Tite-Live le dit aussi, liv. VI, c. III; mais il ajoute que trois ans après, l'an trois cent soixante-neuf de Rome, ce général, ayant vaincu les Volsques et les Antiates, prit Satrium, et passa ensuite dans l'Étrurie, où il sauva Sutrium, qui était déja à moitié prise par les ennemis: deux faits dont Plutarque n'a point parlé. Ce ne fut pas non plus après la défaite des Volsques que Camille apprit que cette ville était prise; au contraire, on ne déclara la guerre aux Volsques que parcequ'ils s'en étaient emparés.

(79) C'est surtout dans l'esprit que consiste la principale force d'un général d'armée; son expérience et son courage suppléent à ses moyens physiques; et, comme l'a dit l'éloquent Bossuet dans l'*Oraison funèbre du grand Condé*, en parlant du comte de Fontaines, général de l'armée espagnole, il montra « que, malgré ses infirmités, une ame » guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. »

(80) La robe ou la toge était l'habit des Romains pendant la paix, comme le sagum était l'habit militaire. Les Tusculans voulaient donc marquer par-là qu'ils étaient en pleine paix. Tite-Live, liv. VI, c. XXV, dit qu'ils sortirent de la ville dans ce costume, pour aller au-devant de Camille, et qu'ils firent porter, soit de la ville, soit des champs, des provisions dans le camp romain. Il nous apprend aussi que c'était par des prisonniers tusculans faits sur l'armée des Volsques, et que Camille conduisit à Rome, qu'on avait été instruit de la révolte des premiers.

(81) Ils y allèrent en effet. La vue de ces magistrats d'un peuple allié, qui, plongés dans la tristesse, se tenaient à la porte du palais, fit impression sur le sénat; le chef de la députation prononça un discours simple et touchant, qu'on peut voir dans Tite-Live, *ibid.*, ch. XXVI. On leur accorda la paix, et peu de temps après le droit de bourgeoisie.

(82) Plutarque glisse rapidement sur plusieurs années antérieures. Il se passa quatre ans entre la paix faite avec les habitants de Tusculum, et les commencements de la sédition excitée par Licinius Stolon. Elle dut sa naissance à la jalousie de sa femme, dont la sœur était mariée à Sulpicius, tribun militaire, et qui, un jour qu'elle était chez sa sœur, fut si humiliée de voir son beau-frère rentrer dans sa maison précédé de licteurs, qu'elle en témoigna à son père le plus vif chagrin. Fabius Ambustus (c'était le nom de celui-ci) la consola par l'espoir de lui procurer bientôt le même honneur. Il se concerta avec son gendre, qui, quoique plébéien, était un homme très considérable: et tous deux ayant gagné un jeune homme nommé Sextius, à qui il ne manquait pour pouvoir prétendre à tout que d'être patricien, ils travaillèrent à faire partager aux plébéiens les honneurs du consulat. Ils proposèrent plusieurs lois, dont la première diminuait l'intérêt de l'argent; la seconde, que Plutarque va rapporter, défendait qu'aucun citoyen possédât plus de cinq cents arpents de terre; et la troisième portait qu'un des consuls serait pris dans le corps du peuple. Les dissensions qu'occasionèrent ces lois firent que pendant cinq ans on ne nomma à aucune magistrature curule. Enfin, l'an de Rome trois cent quatre-vingt-cinq, sur une nouvelle guerre qui survint, on créa des tribuns militaires; ceux-ci n'ayant pu réduire les ennemis dans une seule campagne, on leur donna des successeurs, qui ne ramenèrent à Rome les légions victorieuses qu'à la fin de l'année. On nomma l'an trois cent quatre-vingt-sept, pour la troisième fois, des tribuns militaires; et comme les magistrats du peuple redoublaient d'efforts, et paraissaient disposés à se porter aux dernières extrémités, le sénat eut recours, dit Tite-Live, aux deux seules ressources qui lui restassent, le pouvoir suprême de la dictature, et les talents du plus grand des citoyens, Camille. Voilà ce qui se passa, soit au-dedans soit au-dehors de Rome, pendant ces treize années que Plutarque a renfermées dans quelques lignes, et que j'ai suppléées d'après Tite-Live, liv. VI, c. XXXIV-XXXVIII.

(83) Tite-Live donne, d'après quelques historiens, deux autres motifs de cette abdication, ou abjuration, selon le texte. Ce fut ou par scrupule de religion, parceque les auspices n'avaient pas été bien observés, ou parceque le peuple avait, sur la proposition des tribuns, rendu un plébiscite qui le condamnait, s'il agissait contre le peuple comme dictateur, à une amende de cinq cent mille as, que Plutarque réduit à cinquante mille. La dernière de ces sommes faisait environ trente mille livres de notre monnaie actuelle, et la première environ trois cent mille livres. Tite-Live cependant se décide pour le premier de ces motifs; il se fonde d'une part sur le caractère de Camille, et, de l'autre, sur le choix qu'on fit tout de suite d'un autre dictateur. Ce fut Publius Manlius, *ibid.*, c. XXXVIII.

(84) Ce ne fut que onze ans après, l'an trois cent quatre-vingt-dix-huit de Rome. Licinius fut condamné par Popilius Lénas à une amende de dix mille as (six mille livres), parcequ'il possédait mille arpents de terre, conjointement avec son fils, qu'il avait émancipé pour éluder la loi, *ibid.*, liv. VII, c. XVI.

(85) Polybe, liv. IV, ch. XXXIII, dit que les épées des Gaulois étaient faites de manière qu'elles se courbaient, et que leur tranchant s'émoussait dès le premier coup qu'ils avaient frappé, en sorte qu'elles n'étaient plus en état de servir, s'ils ne les redressaient avec le pied, en les appuyant contre terre.

(86) Il y a dans le texte, treize ans; mais c'est une faute de Plutarque ou de son copiste, que les chiffres ont pu aisément tromper. Il est certain, d'après Tite-Live, que cette victoire fut remportée par Camille l'an trois cent quatre-vingt-huit de Rome, et que la prise de cette ville est de l'an trois cent soixante-cinq.

(87) La complaisance des patriciens pour le peuple, en lui cédant une place dans le consulat, leur fit avoir deux nouvelles magistratures: la préture, pour l'administration de la justice dans la ville, et l'édilité curule. Le premier préteur fut le fils de Camille. Tite-Live, liv. VII, c. I.

(88) C'était celui que Fabius Ambustus et Licinius Stolon son gendre s'étaient associé, et qui les avait si bien secondés pour faire obtenir aux plébéiens le partage du consulat. Tite-Live, liv. VII, c. I, appelle le consul pris entre les patriciens Lucius-Emilius Mamercinus.

(89) Cette peste emporta, suivant Tite-Live, *ibid.*, un censeur, un édile curule, trois tribuns du peuple. Plutarque fait en un mot l'éloge le plus accompli de Camille; celui qu'en fait Tite-Live est plus étendu : et, après l'avoir montré supérieur dans toutes les situations où il se trouva avant, pendant et après son exil, il ajoute qu'il mérita d'être appelé, après Romulus, le second fondateur de Rome.

PÉRICLÈS.

I. Les hommes ne doivent avoir que des goûts et des talents honnêtes. — II. La vertu est préférable à tous les arts. Vertus de Périclès et de Fabius. — III. Gloire de la maison de Périclès. — IV. Il apprend la musique et s'applique à la philosophie. — V. Il est formé par Anaxagore. — VI. Sa modération. — VII. Phénomène expliqué par ce philosophe. — VIII. Périclès entre dans l'administration, et s'attache au parti du peuple. — IX. Réserve de sa conduite. — X. Son éloquence lui fait donner le surnom d'Olympien. — XI. Dignité de ses actions et de ses paroles. — XII. Il altère les mœurs du peuple et abaisse l'aréopage. — XIII. Il fait bannir Cimon. — XIV. Il le fait bientôt rappeler. — XV. Thucydide opposé à Périclès par la noblesse. — XVI. Jeux et fêtes qu'il donne au peuple. — XVII. Embellissement de la ville d'Athènes. — XVIII. Sa réponse aux reproches qu'on lui faisait à cette occasion. — XIX. Émulation pour tous les arts. — XX. Perfection à laquelle ils sont portés. — XXI. Phidias a la conduite de tous ces travaux. — XXII. L'Odéon et les portiques. — XXIII. Plaintes du parti de Thucydide au sujet de ces dépenses. — XXIV. Thucydide est banni. — XXV. Périclès reste seul maître des affaires. — XXVI. Son désintéressement dans une si grande puissance. — XXVII. Son économie domestique. — XXVIII. Pauvreté d'Anaxagore. — XXIX. Ses vues pour augmenter la puissance d'Athènes. — XXX. Sa prudence dans les combats. — XXXI. Ses succès dans la Chersonèse et dans le Péloponnèse. — XXXII. Son expédition dans le Pont. — XXXIII. Il réprime l'ambition du peuple pour de nouvelles conquêtes. — XXXIV. Guerre de l'Eubée. Il gagne par argent le roi de Sparte. — XXXV. Confiance que le peuple lui témoigne. — XXXVI. Guerre de Samos entreprise pour Aspasie. — XXXVII. Détails sur cette femme célèbre. — XXXVIII. Attachement de Périclès pour elle. — XXXIX. Succès de la guerre de Samos. — XL. Les Athéniens y sont battus en son absence. — XLI. Invention des machines de guerre pour les siéges. — XLII. Périclès se rend maître de Samos. — XLIII. Sa joie de cette conquête. — XLIV. Commencement de la guerre du Péloponnèse. — XLV. Siége de Potidée. — XLVI. Le décret contre les Mégariens accélère la guerre. — XLVII. Différents motifs attribués à Périclès pour la faire déclarer. — XLVIII. Jalousie contre Phidias. — XLIX. Aspasie, accusée d'impiété, est sauvée par Périclès. — L. Les Lacédémoniens entrent dans l'Attique. Prudence de Périclès. — LI. Sa fermeté contre les clameurs du peuple. — LII. Il envoie une flotte dans le Péloponnèse. — LIII. Athènes ravagée par la peste. — LIV. Périclès condamné à une grosse amende. — LV. Il perd ses parents et ses amis de la peste. — LVI. Sa constance dans ses malheurs. Il reprend la conduite des affaires. — LVII. Loi sur les enfants illégitimes. — LVIII. Périclès est atteint de la peste. — LIX. Son éloge. — LX. Regrets des Athéniens après sa mort.

M. Dacier ne comprend dans la chronologie de la vie de Périclès que l'époque de la guerre du Péloponnèse, qui commença, selon lui, l'an du monde 3519, la 2e année de la 87e olympiade, l'an 322 de Rome, 429 ans avant J.-C. Périclès mourut la 2e année de la guerre.

Les éditeurs d'Amyot renferment l'espace de la vie depuis la 72e olympiade jusqu'à la 4e année de la 87e, 429 ans avant J.-C.

I. César, voyant un jour à Rome de riches étrangers qui portaient entre leurs bras de petits chiens et de petits singes auxquels ils prodiguaient des caresses, leur demanda si chez eux les femmes ne faisaient point d'enfants. Cette question, digne d'un homme d'état, était la censure de ceux qui épuisent pour des animaux l'affection et la tendresse que la nature a mises en nous, et qu'on ne doit exercer qu'envers les hommes (1). N'en peut-on pas dire autant du desir d'apprendre et de connaître, que notre ame a aussi reçu de la nature? et n'a-t-on pas droit de blâmer ceux qui, abusant de ce desir inné, au lieu de le diriger vers des études honnêtes et utiles, ne l'appliquent qu'à voir et à entendre des choses qui ne méritent aucune attention? Frappés par tous les objets qui les environnent, nos sens extérieurs sont forcés d'en recevoir les impressions, bonnes ou mauvaises. Mais l'homme peut faire de son entendement l'usage qu'il veut; il est libre de le tourner, de le porter sans cesse vers ce qu'il juge lui être convenable. Il doit donc toujours rechercher ce qu'il y a de meilleur, moins encore pour le contempler, que pour trouver dans cette contemplation l'aliment de son esprit (2). La couleur qui convient le plus à l'œil est celle qui, par son agrément et sa vivacité, récrée la vue et ne la fatigue point. De même il faut fixer son intelligence sur les objets de méditation qui, par l'attrait du plaisir, dirigent l'ame vers le bien qui lui est propre. Ces objets se présentent dans les actions vertueuses, dont le simple récit produit en nous une vive émulation, un desir ardent de les imiter; effets que nous ne ressentons point pour d'autres objets qui méritent d'ailleurs notre admiration. Souvent, au contraire, nous prenons plaisir à l'ouvrage, et nous prisons peu l'ouvrier : par exemple, nous aimons les parfums et les teintures de pourpre, mais nous regardons les parfumeurs et les teinturiers comme des gens d'un état bas et servile. Quelqu'un disait à Antisthène qu'Isménias était un excellent joueur de flûte : « Oui, répondit-il; mais ce n'est pas un » excellent homme, car autrement il ne serait pas » si bon joueur de flûte (3). » Philippe entendit un jour son fils chanter dans un repas avec beaucoup de grace, et selon toutes les règles de l'art : « N'as-tu pas honte, lui dit-il, de chanter si bien? » En effet, il suffit qu'un prince donne quelques moments de son loisir à entendre la musique; et c'est de sa part beaucoup accorder aux Muses, que d'être témoin de leurs combats.

II. L'exercice d'une profession abjecte décèle, dans celui qui s'y livre, sa négligence pour de plus nobles occupations; les soins qu'il s'est donnés en s'appliquant à des choses futiles déposent contre lui. Il n'y a pas un jeune homme bien né qui, pour

avoir vu à Pise la statue de Jupiter, ou celle de Junon à Argos, voulût être Phidias ou Polyclète; il ne voudrait pas même être Anacréon, Philémon ou Archiloque, parcequ'il a pris plaisir à lire leurs poésies (4). Un ouvrage qui nous plaît par son agrément n'entraîne pas nécessairement notre estime pour son auteur. Nulle utilité donc dans les objets dont la vue n'excite point l'émulation, et ne fait pas naître dans l'ame l'envie de les imiter. Mais tel est l'ascendant de la vertu, qu'en même temps que nous admirons les actions qu'elle inspire, nous sentons s'allumer en nous un desir ardent de ressembler à ceux qui les ont faites. Dans les biens de la fortune, c'est leur possession et leur jouissance que nous aimons; dans les biens de la vertu, ce sont leurs effets. Quant aux premiers, nous consentons à les tenir d'autrui; mais nous voulons qu'on tienne de nous les derniers. Ce n'est point par un pur penchant à l'imitation que nous nous enflammons au récit des actions vertueuses; la vertu seule, par sa force irrésistible, nous attire vers elle, commande à notre volonté, et forme les mœurs par les exemples qu'elle nous offre. C'est cette considération qui m'engage à continuer d'écrire ces Vies, dont je publie aujourd'hui le dixième volume (5); il contient celles de Périclès et de Fabius Maximus, celui qui fit la guerre contre Annibal. Ces deux personnages se ressemblent par toutes les vertus qu'ils possédèrent, mais principalement par leur douceur, leur justice, leur patience à supporter les folies de leurs concitoyens et de leurs collègues. Tous deux ils ont rendu à leur patrie les services les plus importants. Ce que nous allons rapporter de leurs actions fera voir si ce jugement est conforme à la vérité.

III. Périclès était de la tribu Acamantide, du bourg de Cholargue, et descendait par sa mère des plus illustres familles d'Athènes. Xanthippe son père, qui vainquit à Mycale les généraux du roi de Perse, épousa Agariste, mère de Clisthène, celui qui chassa les Pisistratides (6), qui détruisit avec tant de courage la tyrannie, donna des lois aux Athéniens, et établit une forme de gouvernement propre à maintenir parmi les citoyens l'union et la sécurité. Agariste, dans un songe, crut qu'elle accouchait d'un lion; et peu de jours après elle mit au monde Périclès, qui, bien conformé dans le reste de son corps, avait la tête d'une longueur disproportionnée. Aussi toutes ses statues ont-elles le casque en tête; les sculpteurs ont voulu, sans doute, cacher un défaut que les poëtes athéniens, au contraire, lui ont publiquement reproché, en l'appelant Schinocéphale (7); car ils donnent quelquefois le nom de schine à la scille. Entre les poëtes comiques, Cratinus (8) dit de lui dans sa pièce des Chirons :

Jadis le vieux Saturne et la Sédition
S'unirent dans les airs au milieu des tempêtes :
Le plus grand des tyrans, fruit de leur union,
Fut par les immortels nommé l'homme aux cent têtes (9).

Il dit encore dans sa comédie de Némésis :

Accours, ô dieu puissant de l'hospitalité,
Toi dont la grosse tête est la félicité (10).

Téléclides dit aussi de lui :

Les affaires souvent l'accablent de leur poids;
Et, non moins surchargé du fardeau de sa tête,
On le voit immobile et réduit aux abois.
Souvent, avec un bruit pareil à la tempête,
Sa tête monstrueuse, en ébranlant les airs,
Vomit avec fracas la foudre et les éclairs.

Eupolis (11), dans sa comédie des Bourgs, demande des nouvelles de chacun des orateurs du peuple qui reviennent des enfers; et après avoir entendu nommer Périclès le dernier, il dit de lui :

Tu conduis des enfers la principale tête.

IV. On dit assez généralement qu'il eut pour maître de musique Damon, dont on prétend que le nom doit être prononcé avec la première syllabe brève (12); Aristote assure qu'il l'apprit de Pythoclides (13). Pour Damon, il paraît que ce fut un sophiste très instruit, qui, sous les dehors d'un musicien, voulait cacher au public sa grande capacité. Il se lia particulièrement avec Périclès, qu'il formait à la politique, comme un maître de gymnase dresse un athlète aux combats. Mais il ne put tellement se déguiser, qu'on ne reconnût enfin qu'à la faveur de sa lyre il cachait son application aux affaires et son goût pour la tyrannie. Banni par l'ostracisme, il fut en butte aux railleries des poëtes comiques. Platon, dans une de ses pièces, introduit un personnage qui parle ainsi à Damon :

Dis-moi, nouveau Chiron, si ta haute sagesse
Du fameux Périclès a formé la jeunesse (14).

Périclès prit aussi les leçons de Zénon d'Élée, qui enseignait la physique suivant les principes de Parménide. Sa manière était de disputer contre tout le monde, d'employer les arguments les plus subtils, et de réduire ses adversaires à ne savoir que répondre. C'est ainsi que Timon le Phliasien en parle dans ces vers :

Zénon dans la dispute est plein de véhémence;
Sur le pour et le contre il parle d'abondance.
Au reste on peut l'en croire; il connaît l'univers
Comme s'il eût produit tous les êtres divers.

V. Mais l'ami le plus intime de Périclès, celui qui contribua le plus à lui donner cette élévation, cette fierté de sentiments peu appropriées, il est vrai, à un gouvernement populaire; celui enfin qui lui inspira cette grandeur d'ame qui le distin-

guait, cette dignité qu'il faisait éclater dans toute sa conduite, ce fut Anaxagore de Clazomène, que ses contemporains appelaient l'Intelligence (15), soit par admiration pour ses connaissances sublimes et sa subtilité à pénétrer les secrets de la nature, soit parcequ'il avait le premier établi pour principe de la formation du monde, non le hasard ou la nécessité, mais une intelligence pure et simple qui avait tiré du chaos les substances homogènes. Pénétré de l'estime la plus profonde pour ce grand personnage, instruit à son école dans la connaissance des sciences naturelles et des phénomènes célestes, Périclès puisa dans son commerce, non seulement une élévation d'esprit, une éloquence sublime éloignée de l'affectation et de la bassesse du style populaire, mais encore un extérieur grave et sévère que le rire ne tempérait jamais, une démarche ferme et tranquille, un son de voix toujours égal, une modestie dans son port, dans son geste et dans son habillement que l'action la plus véhémente, lorsqu'il parlait en public, ne pouvait jamais altérer [1]. Ces qualités, relevées par beaucoup d'autres, frappaient tout le monde d'admiration.

VI. On raconte qu'étant insulté par un homme bas et insolent qui ne cessa, durant toute une journée, de lui dire des injures, il les supporta patiemment sans lui répondre un seul mot, et se tint constamment dans la place à expédier les affaires pressées. Le soir il se retira tranquillement chez lui, toujours suivi par cet homme, qui l'accablait d'injures. Quand il fut à la porte de sa maison, comme il faisait déja nuit, il commanda à un de ses esclaves de prendre un flambeau, et de reconduire cet homme chez lui. Le poëte Ion (16) dit pourtant que son ton et ses manières respiraient l'arrogance et la fierté; qu'il mêlait à sa dignité beaucoup de hauteur et de mépris pour les autres. Au contraire, il loue fort la politesse, la douceur et l'honnêteté de Cimon dans le commerce de la vie. Mais laissons le poëte Ion, qui veut que dans la vertu, comme dans les tragédies, il y ait toujours une partie destinée à la satire (17). Quand Zénon entendait quelqu'un traiter de faste et d'arrogance la gravité de Périclès, il l'exhortait à avoir lui-même un pareil orgueil; et il l'assurait que cette imitation produirait en lui l'émulation et l'habitude des bonnes choses. Ce n'était pas le seul fruit que Périclès eût retiré du commerce d'Anaxagore; il avait encore appris de lui à s'élever au-dessus de cette faiblesse qui fait qu'à l'aspect de certains météores, ceux qui n'en connaissent pas les causes sont remplis de terreur, vivent dans une crainte servile des dieux et dans un trouble continuel. La philosophie, en dissipant cette ignorance, bannit la superstition toujours alarmée, toujours tremblante, et la remplace par cette piété solide que soutient une ferme espérance.

VII. On dit qu'un jour on apporta de la campagne à Périclès une tête de bélier qui n'avait qu'une corne; et que le devin Lampon, ayant vu cette corne forte et solide qui s'élevait du milieu du front, déclara que la puissance des deux partis qui divisaient alors la ville, celui de Thucydide (18) et celui de Périclès, se réunirait tout entière sur la tête de celui chez qui ce prodige était arrivé. Mais Anaxagore, ayant fait l'ouverture de la tête du bélier, fit voir que la cervelle ne remplissait pas toute la capacité du crâne; que détachée des parois de la tête, et pointue comme un œuf, elle s'était portée vers l'endroit où la racine de la corne prenait naissance. Tous ceux qui étaient présents à cette démonstration en admirèrent la justesse; mais peu de temps après, l'exil de Thucydide ayant fait passer entre les mains de Périclès toutes les affaires de la république, on n'admira pas moins la sagacité de Lampon. Au reste, rien n'empêche que le philosophe et le devin n'aient également bien rencontré : l'un a expliqué la cause du prodige, l'autre en a découvert la fin. L'objet du philosophe est de rechercher le principe des choses, et la manière dont elles se font; le but du devin est de prédire pourquoi elles arrivent, et ce qu'elles présagent. Ceux qui prétendent que la découverte de la cause détruit le signe ne font pas réflexion que par-là ils anéantissent à-la-fois, et la signification des signes célestes, et la vertu des symboles artificiels; tels que le son des bassins (19), la lumière des fanaux, et l'ombre des gnomons. Chacune de ces choses a sa cause et sa préparation, et ne laisse pas d'être le signe d'une autre. Mais ce serait là peut-être le sujet d'un traité particulier.

VIII. Périclès, dans sa jeunesse, craignait beaucoup le peuple : on remarquait dans les traits de son visage quelque ressemblance avec Pisistrate; et les vieillards d'Athènes, en comparant la douceur de sa voix, son éloquence, sa grande facilité à s'exprimer, trouvaient encore cette ressemblance plus frappante. Comme il était d'ailleurs fort riche et d'une grande naissance, qu'il avait beaucoup d'amis puissants, il craignait le ban de l'ostracisme [1], et ne prenait aucune part aux affaires publiques; seulement à l'armée il montrait un grand courage, et affrontait tous les dangers. Mais après la mort d'Aristide et le bannissement de Thémistocle, Périclès, voyant Cimon toujours retenu hors de la Grèce par des expéditions militaires,

[1] *Voy.* Plat. in Phædro, tom. III, pag. 269.

[1] Il n'était établi que contre ceux dont on craignait le crédit.

se déclara pour le parti du peuple, et préféra, au petit nombre des riches, la multitude des citoyens pauvres. Il agissait en cela contre son naturel, qui n'était rien moins que populaire; mais il craignait apparemment qu'on ne le soupçonnât d'aspirer à la tyrannie : d'ailleurs il voyait Cimon attaché au parti des nobles, et singulièrement aimé des principaux citoyens; il embrassa donc les intérêts du peuple, afin d'y trouver de la sûreté pour lui-même et du crédit contre Cimon.

IX. Dès ce moment il changea sa manière de vivre. Il ne parut plus dans les rues que pour aller à la place publique ou au conseil. Il renonça aux festins, aux assemblées, et à tous les amusements de cette espèce dont il avait contracté l'habitude. Pendant tout le temps de son administration, qui fut fort longue, il ne soupa chez aucun de ses amis, excepté une seule fois qu'il alla aux noces d'Euryptolème, son proche parent; encore n'y resta-t-il que jusqu'aux libations, après quoi il se retira (20). En effet, la gravité ne saurait se soutenir au milieu des jeux et des divertissements; la gaieté familière qui y règne s'accorde mal avec la dignité, et nuit à la considération. Il est vrai que c'est au dehors de l'homme réellement vertueux que la multitude s'attache; c'est l'apparence qui a le plus de prix à ses yeux, et les hommes de bien ne sont jamais aussi admirables pour les étrangers que pour les témoins habituels de leurs actions. Mais Périclès, de peur qu'une trop fréquente communication avec le peuple ne finît par inspirer du dégoût pour sa personne, paraissait rarement et par intervalles dans les assemblées : il s'abstenait de parler sur les affaires d'un médiocre intérêt, et se réservait pour les grandes occasions, comme on faisait, suivant Critolaüs, du vaisseau de Salamine (21). Dans les circonstances moins importantes, il se servait de ses amis et de quelques orateurs qui lui étaient dévoués; en particulier d'Ephialtes, celui qui détruisit l'autorité de l'aréopage, et qui fit boire aux citoyens, à longs traits et sans mesure, suivant l'expression de Platon, la coupe de la liberté (22). Aussi le peuple s'abandonnant à sa fougue, tel qu'un coursier qui n'a plus de frein, ne put être ramené à l'obéissance; et, comme disent les poëtes comiques, il se mit à mordre à l'Eubée et à bondir sur les îles (23).

X. Périclès, pour proportionner à son genre de vie et à l'élévation de ses sentiments son style et son langage, pour en faire comme un instrument qui fût à l'unisson de son ame, le nourrit des leçons d'Anaxagore, et donna, pour ainsi dire, à son éloquence la teinture de la physique (24). Il joignait à un heureux naturel cette sublimité d'esprit qui, suivant le divin Platon (25), nous rend capables des plus grandes choses, et qu'il avait puisée dans la philosophie. Il appliquait à l'art de la parole tout ce qui pouvait y convenir; et son éloquence, en l'élevant au-dessus de tous les autres orateurs, lui mérita le surnom d'Olympien. D'autres veulent que ce surnom lui ait été donné parce qu'il avait embelli la ville d'Athènes d'édifices publics. Il y en a qui prétendent qu'on avait désigné par-là sa grande puissance, soit dans l'administration, soit dans les armées; peut-être aussi que toutes ces qualités ont concouru à lui faire donner un surnom si glorieux. Cependant les comédies de ce temps-là, dont les auteurs le prenaient souvent pour l'objet de leurs satires tantôt sérieuses et tantôt plaisantes, font voir que ce fut surtout par son talent pour la parole qu'il mérita ce titre. Ils disent que, lorsqu'il parlait dans l'assemblée du peuple, les tonnerres et les éclairs partaient de sa bouche, et que sa langue lançait la foudre. Un mot que Thucydide, fils de Mélésias, dit en plaisantant, sur la force de son éloquence, mérite d'être rapporté. Ce Thucydide, un des principaux et des plus vertueux citoyens d'Athènes, fut long-temps le rival de Périclès dans le gouvernement. Archidamus, roi de Sparte, lui demandait un jour lequel des deux luttait le mieux, de lui ou de Périclès : « Quand je lutte contre lui, répondit Thucydide, et que je l'ai jeté par terre, il soutient » qu'il n'est pas renversé, et il finit par le persuader aux spectateurs. »

XI. Cependant Périclès ne parlait jamais qu'avec la plus grande circonspection; et, toutes les fois qu'il se rendait au tribunal, il demandait aux dieux de ne laisser échapper aucune parole imprudente, ou qui ne convînt pas à la matière qu'il allait traiter (26). Il n'a laissé par écrit que quelques décrets; et l'on ne cite de lui qu'un petit nombre de mots remarquables, tels que celui sur l'île d'Égine, qu'il appelait une tache sur l'œil du Pirée, qu'on devait faire disparaître. Il dit un jour qu'il voyait la guerre s'avancer du Péloponnèse à grands pas. Sophocle, son collègue dans le commandement de l'armée, en s'embarquant avec lui, louait beaucoup la beauté d'un jeune Athénien : « Sophocle, » lui dit Périclès, un général doit avoir les yeux » aussi purs que les mains. » Dans l'oraison funèbre des Athéniens qui avaient péri devant Samos [1], il dit, au rapport de Stésimbrote, qu'ils étaient devenus immortels comme les dieux mêmes : « Car, » ajouta-t-il, nous ne voyons pas les dieux; mais » les honneurs qu'on leur rend, et les biens dont » ils jouissent, nous font juger qu'ils sont immor- » tels. Ceux qui sont morts pour la défense de » leur patrie n'ont-ils pas les mêmes avantages? »

XII. Thucydide [2], pour nous donner une idée

[1] Lorsque Périclès prit cette île.
[2] Liv. II, c. 65.

du gouvernement de Périclès, le représente comme une sorte d'aristocratie, à laquelle on donnait le nom de gouvernement démocratique; mais qui dans le fait était une véritable monarchie, où le premier des citoyens avait seul toute l'autorité. D'autres écrivains ont dit que Périclès fut le premier qui distribua au peuple les terres conquises, qui donna de l'argent aux citoyens pour assister aux spectacles, et leur assigna des salaires pour toutes les fonctions publiques; que par ces établissements il leur fit contracter des habitudes vicieuses, leur ôta l'amour du travail et de la frugalité, leur inspira le goût de la dépense et l'amour des plaisirs (27). Recherchons dans les faits mêmes la cause de ce changement. J'ai déja dit qu'au commencement de son administration, Périclès, pour balancer le crédit de Cimon, s'était attaché à gagner la faveur du peuple. Mais ce dernier faisait chaque jour de très grandes dépenses pour secourir les pauvres, nourrir les citoyens indigents, et habiller les vieillards; il avait fait arracher les haies de ses héritages, afin que les Athéniens eussent la liberté d'en aller cueillir les fruits. Périclès, moins riche que lui, et ne pouvant l'égaler dans ces moyens de se concilier les bonnes graces du peuple, eut recours à des largesses qu'il prenait sur les revenus publics. C'était, suivant Aristote, Démonides de l'île d'Ios (28) qui lui avait donné ce conseil. En distribuant ainsi aux citoyens pauvres de l'argent pour assister aux spectacles et aux tribunaux, en leur faisant plusieurs autres dons aux dépens du trésor public, il corrompit la multitude, et s'en servit pour rabaisser l'aréopage, dont il n'était point membre, parceque le sort ne l'avait jamais favorisé pour être archonte, thesmothète, roi des sacrifices, ou polémarque : car de tout temps ces charges s'étaient données au sort; et ceux qui s'y étaient bien conduits montaient à l'aréopage (29).

XIII. Soutenu de la faveur du peuple, Périclès ruina l'autorité de ce conseil; il lui ôta, par le moyen d'Ephialtes, la connaissance d'un grand nombre d'affaires, et fit condamner au ban de l'ostracisme, comme ami des Lacédémoniens et ennemi du peuple, Cimon lui-même, qui n'était inférieur à aucun autre citoyen ni par sa naissance, ni par sa fortune; qui avait remporté sur les Barbares les victoires les plus glorieuses, et qui, comme je l'ai dit dans sa Vie, avait rempli la ville des richesses et des dépouilles des ennemis : tant Périclès avait de pouvoir sur la multitude! La loi fixait à dix ans le ban de l'ostracisme. Pendant l'exil de Cimon, les Lacédémoniens entrèrent avec une grande armée sur le territoire de Tanagre[1] : les Athéniens ayant aussitôt marché contre eux, Cimon quitta le lieu de sa retraite; et, pour détruire par des faits l'imputation qu'on lui faisait de favoriser les Lacédémoniens, il alla se joindre à ceux de sa tribu, afin de partager le péril de ses concitoyens. Mais les amis de Périclès s'étant ligués contre lui, l'obligèrent, comme banni, de se retirer[1]. Cela mit Périclès dans la nécessité de faire, en combattant, des efforts extraordinaires de courage, et de se distinguer entre tous les Athéniens par son intrépidité à braver tous les dangers. Les amis de Cimon, que Périclès accusait aussi d'être attachés aux Lacédémoniens, y furent tous tués (30). Cependant les Athéniens, qui venaient d'être battus sur les frontières de l'Attique, commençaient à se repentir d'avoir éloigné Cimon; et, s'attendant à une rude guerre pour le printemps prochain, ils desiraient vivement son rappel.

XIV. Périclès, qui s'aperçut de cette disposition des esprits, ne tarda pas à la seconder, et proposa lui-même le décret pour le rappel de Cimon, qui, aussitôt après son retour, fit conclure la paix entre les deux villes. Car les Lacédémoniens avaient autant d'affection pour lui que de haine pour Périclès et pour les autres chefs du parti populaire. Quelques auteurs disent que Périclès ne proposa le décret pour rappeler Cimon qu'après avoir fait avec lui, par l'entremise d'Elpinice, sœur de ce dernier, un traité secret dont les conditions étaient que Cimon irait, avec deux cents vaisseaux, faire la guerre hors de la Grèce et ravager les états du roi de Perse; et que Périclès aurait toute l'autorité dans Athènes. On croit même qu'Elpinice, lorsqu'on faisait le procès à son frère, adoucit Périclès à son égard. Le peuple avait nommé celui-ci au nombre des accusateurs; et Elpinice étant allée chez lui pour le solliciter : « Elpinice, lui » dit-il en souriant, vous êtes bien vieille pour » terminer une si grande affaire. » Cependant il ne parla qu'une fois dans le cours du procès, glissa légèrement sur l'accusation; et l'ayant bien moins chargé qu'aucun autre de ses accusateurs, il se retira. Quelle confiance peut-on donc avoir en Idoménée (31), lorsqu'il accuse Périclès d'avoir tué en trahison l'orateur Ephialtes, son ami intime, le confident et l'associé de tout ce qu'il faisait dans le gouvernement; et d'avoir été porté à ce crime par la jalousie que lui causait sa réputation? Je ne sais où Idoménée a pris toutes ces calomnies qu'il distille, comme une bile noire, sur un homme qui peut bien n'être pas sans reproche, mais dont la grandeur d'ame, dont la passion pour la gloire ne sauraient s'allier avec une action si atroce. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'Ephialtes, qui s'était rendu redoutable aux partisans de l'oligarchie par son inflexibilité à poursuivre ceux qui commettaient

[1] En Béotie, entre les fleuves Isménus et Asopus.

[1] Ils obtinrent, pour cela, un ordre du conseil.

la moindre injustice contre le peuple, fut, à ce que dit Aristote, assassiné par Aristodicus de Tanagre, que ses ennemis avaient suborné.

XV. Cependant Cimon mourut en Cypre, où il commandait l'armée des Athéniens[1]; et les nobles, qui voyaient Périclès, élevé seul au-dessus de tous les citoyens, jouir d'un pouvoir presque absolu, cherchèrent un homme qui pût lui tenir tête dans l'administration, et affaiblir une autorité qui tendait visiblement à la monarchie. Ils lui suscitèrent un rival dans la personne de Thucydide, du bourg d'Alopèce, beau-frère de Cimon[2], homme sage, moins propre à la guerre que ce dernier, mais meilleur politique que lui, plus fait pour gouverner les assemblées populaires; qui d'ailleurs faisant son séjour à la ville, et se mesurant toujours à la tribune avec Périclès, eut bientôt remis l'équilibre dans le gouvernement. Il ne laissa plus les nobles se mêler et se confondre comme auparavant avec le peuple, et obscurcir leur dignité dans la foule : mais les séparant de la multitude, et concentrant comme en un seul point toute leur puissance pour en augmenter la force, il mit un contre-poids dans la balance politique. Avant lui, la division qui existait entre les deux partis, semblable à ces pailles qui se trouvent dans le fer, marquait simplement la différence entre la faction populaire et celle des nobles; mais l'ambition et la rivalité de ces deux personnages, faisant pour ainsi dire dans le corps politique une incision profonde, le séparèrent en deux parties bien distinctes, dont l'une fut appelée le peuple, et l'autre la noblesse.

XVI. Ce fut là ce qui détermina Périclès à lâcher encore davantage la bride au peuple, et à chercher dans son administration tous les moyens de lui plaire. Ce n'étaient chaque jour que spectacles, que fêtes et banquets, qu'il imaginait pour entretenir dans la ville des plaisirs et des amusements du meilleur goût. Il envoyait chaque année en course soixante galères, montées d'un grand nombre de citoyens qui, soudoyés huit mois de l'année, se formaient à toutes les connaissances de la marine. Il établit aussi plusieurs colonies, une de mille citoyens dans la Chersonèse, une de cinq cents à Naxos; une troisième de deux cent cinquante à Andros, une autre de mille au pays des Bisaltes en Thrace. Enfin il en envoya une en Italie pour peupler la ville de Sybaris, qu'on venait de rebâtir, et qui fut appelée Thurium (32). En déchargeant ainsi la ville d'une populace oisive qui, faute d'occupation, excitait sans cesse des troubles, il soulageait la misère du peuple, contenait les alliés par la crainte, et leur mettait comme autant de garnisons qui les empêchaient de se porter à des innovations.

XVII. Mais ce qui flatta le plus Athènes, ce qui contribua davantage à son embellissement, ce qui surtout étonna tous les autres peuples, et atteste seul la vérité de tout ce qu'on a dit sur la puissance de la Grèce et sur son ancienne splendeur, c'est la magnificence des édifices publics dont Périclès décora cette ville. De tous les actes de son administration, c'était là ce que ses envieux ne cessaient de lui reprocher; c'était le texte ordinaire de leurs déclamations dans les assemblées des citoyens. « Le peuple, disaient-ils, se déshonore et » s'attire les plus justes reproches, en faisant » transporter de Délos à Athènes l'argent de toute » la Grèce (33). Une pareille conduite eût pu, aux » yeux de ceux qui nous en font un crime, trouver » son excuse dans la crainte de voir ce dépôt exposé dans Délos à devenir la proie des Barbares; » danger qu'on avait voulu éviter, en le transférant » à Athènes comme en un lieu plus sûr : mais ce » moyen de justification, Périclès nous l'a enlevé. » La Grèce ne peut se dissimuler que, par la plus » injuste et la plus tyrannique déprédation, les » sommes qu'elle a consignées pour les frais de la » guerre sont employées à dorer, à embellir notre » ville, comme une femme coquette que l'on couvre de pierres précieuses; qu'elles servent à » ériger des statues magnifiques, à construire » des temples dont tel a coûté jusqu'à mille talents (34). »

XVIII. Périclès, de son côté, représentait aux Athéniens qu'ils ne devaient pas compte à leurs alliés de l'argent qu'ils avaient reçu d'eux. « Nous » combattons, disait-il, pour leur défense, et nous » éloignons les Barbares de leurs frontières; ils ne » fournissent pour la guerre ni chevaux, ni galères, ni soldats; ils ne contribuent que de quelques sommes d'argent, qui, une fois payées, » n'appartiennent plus à ceux qui les livrent, mais » à ceux qui les reçoivent, lesquels ne sont tenus » qu'à remplir les conditions qu'ils s'imposent en » les recevant. La ville, abondamment pourvue » de tous les moyens de défense que la guerre » exige, doit employer ces richesses à des ouvrages qui, une fois achevés, lui assureront une » gloire immortelle. Des ateliers en tout genre » mis en activité, l'emploi et la fabrication d'une » immense quantité de matières alimentant l'industrie et les arts, un mouvement général utilisant » tous les bras; telles sont les ressources incalculables que ces constructions procurent déja aux » citoyens, qui presque tous reçoivent, de cette » sorte, des salaires du trésor public; et c'est ainsi » que la ville tire d'elle-même sa subsistance et » son embellissement.

[1] Au siége de Citium, ville de Cypre.
[2] Amyot l'a fait à tort beau-père de Cimon.

XIX. » Ceux que leur âge et leur force appellent » à la profession des armes reçoivent de l'état » une solde qui suffit à leur entretien. J'ai donc » voulu que la classe du peuple qui ne fait pas le » service militaire, et qui vit de son travail, eût » aussi part à cette distribution de deniers pu- » blics : mais, afin qu'elle ne devînt pas le prix de » la paresse ou de l'oisiveté, j'ai appliqué ces ci- » toyens à la construction de grands édifices, où » les arts de toute espèce trouveront à s'occuper » long-temps. Ainsi ceux qui restent dans leurs » maisons auront un moyen de tirer, des revenus » de la république, les mêmes secours que les ma- » telots, les soldats, et ceux qui sont préposés à la » garde des places. Nous avons acheté la pierre, » l'airain, l'ivoire, l'or, l'ébène, le cyprès; et des » ouvriers sans nombre, charpentiers, maçons, » forgerons, tailleurs de pierre, teinturiers, orfè- » vres, ébénistes, peintres, brodeurs, tourneurs, » sont occupés à les mettre en œuvre. Les com- » merçants maritimes, les matelots et les pilotes » conduisent par mer une immense quantité de » matériaux; les voituriers, les charretiers en » amènent par terre; les charrons (35), les cor- » diers, les tireurs de pierres, les bourreliers, les » paveurs, les mineurs exercent à l'envi leur in- » dustrie. Et chaque métier encore, tel qu'un gé- » néral d'armée, tient sous lui une troupe de tra- » vailleurs sans profession déterminée, qui sont » comme un corps de réserve, et qu'il emploie en » sous-ordre. Par-là tous les âges et toutes les » conditions sont appelés à partager l'abondance » que ces travaux répandent de toute part. »

XX. Ces édifices étaient d'une grandeur éton- nante, d'une beauté et d'une élégance inimitables. Tous les artistes s'étaient efforcés à l'envi de sur- passer la magnificence du dessin par la perfection du travail. Mais ce qui surprenait davantage, c'é- tait la promptitude avec laquelle ils avaient été construits : il n'y en avait pas un seul qui ne semblât avoir exigé plusieurs âges et plusieurs successions d'hommes pour être conduit à sa fin; et cependant ils furent tous achevés pendant le court espace de l'administration florissante d'un seul homme. On dit, à la vérité, que dans ce temps-là Zeuxis ayant entendu le peintre Agatharcus se glorifier de la fa- cilité et de la vitesse avec laquelle il peignait toute sorte d'animaux : « Pour moi, lui dit-il, je fais » gloire de ma lenteur. » En effet, la promptitude et la facilité dans l'exécution ne donnent ni beau- té parfaite, ni solidité durable. Le temps associé au travail pour la production d'un ouvrage lui imprime un caractère de stabilité qui le conserve des siècles entiers. Aussi ce qui rend plus admira- bles les édifices de Périclès, c'est qu'achevés en si peu de temps, ils aient eu une si longue durée. Chacun de ces ouvrages était à peine fini, qu'il avait déja, par sa beauté, le caractère de l'antique; cependant aujourd'hui ils ont toute la fraîcheur, tout l'éclat de la jeunesse : tant y brille cette fleur de nouveauté qui les garantit des impressions du temps! Il semble qu'ils aient en eux-mêmes un es- prit et une ame qui les rajeunissent sans cesse et les empêchent de vieillir (36).

XXI. Tous ces édifices furent dirigés par Phi- dias, qui avait seul l'intendance de tous les tra- vaux. Cependant les Athéniens avaient alors de grands architectes et d'habiles artistes. Callicra- tès et Ictinus construisirent le Parthénone, appelé l'Hécatompédon (37). La chapelle des mystères à Éleusis fut commencée par Corèbe, qui éleva le premier rang des colonnes et y posa les architraves. Après sa mort, Métagènes, du bourg de Xypète, plaça le cordon et le second rang de colonnes (38); Xénoclès, du bourg de Cholargue, termina le dôme et la coupole qui est au-dessus du sanctuai- re. Callicratès fit l'entreprise de la longue muraille dont Socrate disait avoir entendu proposer la con- struction à Périclès (39). C'est ce travail dont Cra- tinus censure la lenteur dans ses pièces :

Périclès de ses cris semble presser l'ouvrage;
Mais au fait rien ne va.

XXII. L'Odéon est, dans son intérieur, entouré de plusieurs rangs de siéges et de colonnes; et le comble, incliné dans tout son contour, va peu à peu en se rétrécissant, et se termine en pointe. Il fut construit, dit-on, sur le modèle du pavillon de Xerxès, et Périclès en donna lui-même le dessein. Cratinus en prend encore occasion de le railler dans sa comédie des Thraciennes :

Ce nouveau Jupiter à la tête d'oignon,
Et dont le vaste crâne est gros de l'Odéon,
Périclès vient à nous, tout fier de l'avantage
D'avoir de l'ostracisme évité le naufrage.

Ce fut alors, pour la première fois, que Périclès pro- posa un décret pour faire célébrer des jeux de mu- sique à la fête des Panathénées, et il mit la plus grande ardeur à le faire passer. Nommé lui-même distributeur des prix, il régla la manière dont les musiciens qui entreraient en lice devaient chan- ter, jouer de la flûte et de la lyre. Depuis ce temps- là les jeux de musique furent toujours célébrés dans l'Odéon (40). Les propylées de l'Acropole, construits par l'architecte Mnésiclès, furent ache- vés en cinq ans. Un événement merveilleux, ar- rivé pendant qu'on les bâtissait, fit connaître que la déesse, loin de s'opposer à leur construc- tion, l'approuvait, et voulait même y concourir. Le plus habile et le plus laborieux des artistes ayant fait un faux pas, se laissa tomber du haut de l'édifice, et se blessa si dangereusement, que les

médecins désespéraient de sa vie. Périclès en était très affligé, lorsque la déesse, lui ayant apparu en songe, lui indiqua un remède qui procura à cet homme une prompte guérison (41). En reconnaissance de ce bienfait, Périclès fit faire en bronze la statue de Minerve Hygiée[1], et la plaça dans la citadelle, près de l'autel qu'on y voyait auparavant.

XXIII. Ce fut Phidias qui exécuta la statue d'or de la déesse; et l'on assure que le nom de cet artiste est gravé sur le piédestal (42). J'ai déja dit que Périclès, qui l'aimait beaucoup, lui avait conféré l'intendance générale des travaux, et l'inspection sur tous les ouvriers. Cette faveur excita l'envie contre l'un, et donna lieu de calomnier l'autre. On disait que Phidias recevait chez lui les premières femmes d'Athènes, sous prétexte de leur montrer ses ouvrages, et qu'il les livrait à Périclès. Ce bruit fut saisi avidement par les poëtes comiques, qui en prirent occasion de l'accuser d'incontinence: ils lui imputèrent de vivre avec la femme de Ménippe, son ami et son lieutenant à l'armée. Ils disaient qu'un autre de ses amis, nommé Pyrilampès, nourrissait des oiseaux curieux, et en particulier des paons (43), pour en faire présent aux maîtresses de Périclès. Mais comment s'étonner de ces injures proférées par des hommes dont le métier est de médire; qui, chaque jour, sacrifient à l'envieuse malignité de la multitude, comme à un génie malfaisant, la réputation des hommes les plus honnêtes, en les noircissant par leurs calomnies? N'a-t-on pas vu Stésimbrote de Thrace, lui-même, oser imputer à Périclès un crime horrible, l'accuser d'un commerce criminel avec la femme de son propre fils? tant il est difficile à l'histoire de découvrir la vérité! Les historiens, qui écrivent plusieurs siècles après les événements, ont devant eux le voile du temps qui leur en dérobe la connaissance; et l'histoire contemporaine, ou aveuglée par la haine et l'envie, ou corrompue par la flatterie et par la faveur, altère et déguise les faits.

XXIV. Comme les orateurs attachés au parti de Thucydide ne cessaient de crier que Périclès dilapidait les finances et ruinait la république, il demanda un jour au peuple assemblé s'il croyait qu'il eût beaucoup dépensé : « Oui, répondit le » peuple; et beaucoup trop. — Eh bien! reprit » Périclès, cette dépense ne sera pas à votre » charge; je m'engage à la supporter seul. Mais » mon nom seul aussi sera placé dans les inscrip- » tions des édifices. » A ces mots, soit admiration pour sa grandeur d'ame, soit que par jalousie on ne voulût pas lui céder la gloire de tant de beaux ouvrages, tout le peuple s'écria qu'il n'avait qu'à prendre dans le trésor de quoi en couvrir les frais, et de ne rien épargner. Cependant sa rivalité avec Thucydide étant venue à un tel point qu'elle ne pouvait plus se terminer que par le bannissement de l'un ou de l'autre, il vint à bout de le faire exiler, et détruisit ainsi cette faction ennemie. L'exil de Thucydide fit cesser les divisions, rétablit l'union et la paix dans la ville, et rendit Périclès maître absolu d'Athènes, dont il dirigea seul toutes les affaires.

XXV. Il avait en sa disposition les revenus publics, les armées et les flottes, les îles et la mer. Il exerçait seul cette vaste domination, qui, s'étendant et sur la Grèce et sur les Barbares, était encore soutenue par l'obéissance des nations soumises, par l'amitié des rois et l'alliance des princes. Mais alors il ne se montra plus le même; il ne fut ni si doux, ni si facile à céder aux desirs du peuple, à se prêter à ses divers caprices, comme à des vents contraires. Il tendit les ressorts du gouvernement, semblable auparavant, par sa faiblesse, à un instrument dont les cordes trop relâchées ne rendent que des sons faibles et mous; il y substitua un gouvernement aristocratique qui approchait de la monarchie. Il se proposa toujours dans son administration ce qu'il croyait le meilleur; et, tenant lui-même une conduite irréprochable, il faisait adopter ses conseils au peuple par la douceur et la persuasion; employait pour vaincre sa résistance la force et la contrainte, et l'amenait malgré lui à ce qui lui paraissait le plus utile. Il imitait en cela un médecin prudent qui, ayant à traiter une maladie longue et dont les accidents varient, sait administrer à propos à son malade ou des médicaments agréables et doux, ou des remèdes violents, et lui rend ainsi la santé. Comme chez un peuple à qui un empire si étendu donnait une grande puissance il germait nécessairement des passions de toute espèce, il était seul capable d'appliquer à chacune de ces maladies morales le traitement qui lui convenait, d'employer tour-à-tour l'espérance et la crainte, comme un double gouvernail; l'une retenait les emportements de la multitude, et l'autre la ranimait quand elle était découragée. Il fit voir par-là que l'éloquence est, comme dit Platon[1], l'art de conduire les esprits; que sa principale fonction consiste à manier à propos les passions et les penchants des hommes, comme autant de cordes qui demandent à être touchées par une main habile.

XXVI. Au reste, il avait acquis cette grande autorité, non seulement par son éloquence, mais encore, selon Thucydide[2], par l'opinion que sa bonne conduite donnait de lui, par la confiance qu'in-

[1] Qui donne la santé.

[1] Dans son Phèdre, tom. III, p. 270.
[2] Liv. II, ch. 65.

spiraient son désintéressement et son mépris pour les richesses. Il porta si loin ces deux vertus, qu'après avoir prodigieusement accru la grandeur et l'opulence dont Athènes jouissait avant lui; après avoir surpassé en puissance plusieurs rois et plusieurs tyrans, de ceux même qui transmirent à leurs enfants la possession de leurs états, il n'augmenta pas d'une drachme le bien dont il avait hérité de son père. Thucydide nous a donné une idée juste de sa puissance; mais les poëtes comiques ont chargé malicieusement le tableau, en appelant ses amis nouveaux Pisistratides (44); ils demandent qu'on lui fasse jurer qu'il n'aspire pas à la tyrannie, pour faire entendre que son excessive autorité était incompatible avec un gouvernement populaire. Téléclides, par exemple, dit que les Athéniens lui avaient abandonné

Les villes de l'Attique et toutes leurs richesses;
Qu'il pouvait à son gré lier et délier,
Détruire, relever les murs, les forteresses,
Faire la paix, la guerre, aux peuples s'allier,
Et, disposant de tout avec pleine puissance,
Jouir de leur grandeur et de leur opulence.

Et ce ne fut pas une autorité passagère, un crédit de quelques instants, une faveur populaire qui n'eût eu que l'éclat et la durée d'une fleur; elle se soutint durant quarante ans au milieu des Éphialtes, des Léocrates, des Myronides, des Cimon, des Tolmidas et des Thucydide. Après la chute et le bannissement de ce dernier, il ne conserva pas moins de quinze ans la supériorité sur tous les autres orateurs; et quoiqu'il eût rendu perpétuel et absolu un pouvoir qui jusqu'à lui n'avait été qu'annuel, il se montra toujours inaccessible à l'amour des richesses.

XXVII. Ce n'est pas qu'il négligeât ses propres affaires; mais pour éviter, ou que, faute de soin, le bien que ses pères lui avaient laissé et qu'il possédait si légitimement ne vînt à dépérir, ou qu'en y donnant trop d'attention, il ne se détournât d'occupations plus importantes, il avait adopté le plan d'administration qui lui avait paru le plus exact et le plus facile. Il faisait vendre tous les ans, et à-la-fois, les produits de ses terres; et chaque jour il envoyait acheter au marché ce qu'il fallait pour l'entretien de sa maison. Ses fils, parvenus à un âge fait, ne goûtèrent pas cette économie; elle déplut encore davantage à leurs femmes, qui ne se trouvaient pas assez bien entretenues, et qui blâmaient cette dépense calculée jour par jour avec une telle exactitude, qu'on ne voyait chez lui aucune trace de cette abondance qui règne ordinairement dans les maisons opulentes; la recette et la dépense allaient toujours d'un pas égal, par règle et par mesure. Celui qui conduisait si bien ses affaires intérieures était un domestique nommé Évangelus, homme d'une intelligence rare, soit qu'elle lui fût naturelle, soit que Périclès l'eût formé lui-même à l'économie.

XXVIII. Au reste, cette manière de vivre était encore bien loin de la sagesse d'Anaxagore, à qui sa grandeur d'ame ou plutôt un enthousiasme divin avait fait quitter sa maison, et abandonner aux troupeaux ses terres incultes. Il est vrai, ce me semble, qu'il faut mettre une grande différence entre la vie d'un philosophe spéculatif et celle d'un homme d'état. Le premier, n'appliquant son esprit qu'à la contemplation des choses honnêtes, peut se passer de tout instrument extérieur qui le seconde; l'autre, qui fait servir sa vertu à l'utilité commune, a besoin de richesses, comme d'un moyen également nécessaire et louable. Périclès employait les siennes à secourir les citoyens pauvres, et Anaxagore lui-même en éprouva les effets. On dit que dans sa vieillesse, se voyant négligé par Périclès, que ses grandes affaires empêchaient de penser à lui, il se coucha et se couvrit la tête de son manteau (45), résolu de se laisser mourir de faim. Périclès n'en fut pas plus tôt informé, qu'accablé de cette nouvelle, il courut chez lui, et employa les prières les plus pressantes pour le détourner de son dessein : « Ce n'est pas » vous que je pleure, lui disait-il, c'est moi qui » vais perdre un ami dont les conseils me sont si » utiles pour le gouvernement de la république. » Alors Anaxagore se découvrant la tête : «Périclès, » lui dit-il, ceux qui ont besoin d'une lampe ont » soin d'y verser de l'huile. »

XXIX. Les Lacédémoniens commençaient à voir d'un œil jaloux la puissance des Athéniens faire chaque jour de nouveaux progrès. Périclès, qui voulait encore inspirer à ses concitoyens plus d'élévation, plus d'ardeur pour les grandes entreprises, décida d'inviter par un décret tous les peuples grecs, dans quelque partie de l'Europe ou de l'Asie qu'ils fussent établis, toutes les villes grandes et petites, à envoyer des députés à Athènes, pour y délibérer sur la reconstruction des temples brûlés par les Barbares; sur les sacrifices qu'on avait voués aux dieux pour le salut de la Grèce, pendant les guerres des Perses; enfin sur les moyens de rendre la navigation sûre, et d'établir la paix entre tous les Grecs (46). On choisit, pour aller faire cette invitation, vingt citoyens au-dessus de cinquante ans, dont cinq furent envoyés vers les Ioniens, les Doriens d'Asie et les insulaires, jusqu'à Lesbos et à Rhodes; cinq autres allèrent dans l'Hellespont et la Thrace, jusqu'à Byzance; cinq dans la Béotie, la Phocide et le Péloponnèse, d'où ils passèrent par la Locride dans le continent voisin jusqu'à l'Acarnanie et l'Ambracie : les cinq derniers, traversant l'Eubée, parcoururent les pays

voisins du mont Œta et les environs du golfe de Malée, les pays des Phthiotes, des Achéens et des Thessaliens. Ils firent tous leurs efforts pour persuader à ces peuples de se rendre à Athènes, afin d'y prendre part à des délibérations qui devaient avoir pour objet la paix et les affaires générales de la Grèce; mais toutes leurs démarches furent inutiles; les villes ne s'assemblèrent point, parceque les Lacédémoniens s'y opposèrent (47); car ce fut d'abord dans le Péloponnèse que cette proposition fut rejetée. J'ai cru devoir rapporter cette circonstance, pour faire connaître l'élévation d'esprit et la grandeur d'ame de Périclès.

XXX. Mais rien ne lui concilia tant l'estime publique que la circonspection qu'il mettait dans ses expéditions militaires. Il ne hasardait jamais une bataille dont le succès lui semblait incertain, et qui offrait un danger apparent. Il estimait peu ces généraux qu'une heureuse témérité faisait regarder comme de grands capitaines; peu jaloux de les imiter, il disait souvent à ses concitoyens que, s'il pouvait, il les rendrait immortels. Tolmidas, fils de Tolméus, enflé de ses succès (48) et de la gloire qu'ils lui avaient acquise, voulait hors de propos entrer en armes dans la Béotie: non content des troupes qu'il avait, il persuada aux jeunes gens les plus braves et les plus avides de gloire, au nombre de plus de mille [1], de le suivre en qualité de volontaires. Périclès fit son possible pour le retenir, et lui dit, en pleine assemblée, ce mot si connu: « Si vous ne voulez pas en » croire Périclès, vous ne risquez rien au moins » d'attendre; le temps est le conseiller le plus » sage. » Cette parole ne fut pas trop remarquée dans le moment; mais peu de jours après, lorsqu'on reçut la nouvelle que Tolmidas avait été défait et tué à Coronée avec la plupart des plus braves Athéniens, ce mot lui fit beaucoup d'honneur, et lui mérita la bienveillance du peuple, qui rendit justice à sa prudence et à son amour pour les citoyens.

XXXI. De toutes ses expéditions, aucune ne lui acquit plus de réputation que celle de la Chersonèse, qui fut si salutaire à tous les Grecs de ce pays. Non seulement il y transporta une colonie de mille Athéniens qui firent la force de leurs villes, mais encore il ferma l'isthme (49) par une muraille tirée d'une mer à l'autre, avec des forts de distance en distance: par-là il mit les Grecs à l'abri des incursions des Thraces répandus dans la Chersonèse; il les délivra d'une guerre pénible et presque continuelle qu'ils avaient à soutenir contre les Barbares qui les avoisinaient, et les garantit des brigandages des peuples limitrophes et des naturels du pays. Mais sa course maritime autour du Péloponnèse le fit estimer et admirer des étrangers mêmes. Parti du port de Pages sur la côte de Mégare, il ne se borna pas à ravager les villes maritimes, comme Tolmidas l'avait fait avant lui; il débarqua ses troupes, et, s'étant avancé dans le continent, il en força les habitants, effrayés de sa présence, à se tenir renfermés dans leurs murailles. A Némée, il défit en bataille rangée les Sicyoniens, qui osèrent se mesurer avec lui, et dressa un trophée pour cette victoire: il prit des renforts dans l'Achaïe, alliée des Athéniens, s'embarqua pour passer dans le continent opposé, côtoya le fleuve Achéloüs, ravagea l'Acarnanie, renferma les Œnéades dans leurs murailles (50), ruina tout le pays, et rentra glorieusement dans Athènes, après s'être montré aussi redoutable aux ennemis que rempli de prudence et d'activité pour la sûreté de ses concitoyens. Dans toute cette expédition, ses troupes n'éprouvèrent ni revers ni accident.

XXXII. Depuis il fit voile vers le Pont avec une flotte nombreuse et magnifiquement équipée: il accorda aux villes grecques de ce pays tout ce qu'elles lui demandèrent, et les traita avec beaucoup d'humanité; en même temps il déploya aux yeux des nations barbares qui les environnaient, en présence de leurs rois et de leurs princes, la puissance imposante des Athéniens, et leur fit voir que, maîtres de la mer, ils naviguaient partout avec la plus grande confiance et une entière sûreté. Il laissa aux Sinopiens (51) treize galères commandées par Lamachus, et des troupes pour les défendre contre le tyran Timésiléon [1], qui fut bientôt chassé de Sinope avec tous ceux de son parti. Périclès fit publier un décret qui permettait à six cents Athéniens d'aller, s'ils le voulaient, s'établir dans cette ville, et de partager entre eux les maisons et les terres que les tyrans y avaient possédées.

XXXIII. Mais il avait soin d'ailleurs de refréner les folles prétentions des Athéniens, et ne se prêtait pas aux projets téméraires que le sentiment de leurs forces et leurs succès passés leur faisaient concevoir. Ils voulaient aller reconquérir l'Égypte, attaquer les provinces maritimes du roi de Perse (52); déja même commençait à s'allumer dans le cœur de la plupart d'entre eux ce fatal et malheureux desir de subjuguer la Sicile, que les orateurs du parti d'Alcibiade enflammèrent depuis avec tant de violence [2]. Quelques uns rêvaient la conquête de l'Étrurie et de Carthage; et ces projets n'étaient pas sans quelque espoir de succès, fondé sur la grandeur de leur empire et sur le cours de

[1] Il n'y avait d'Athéniens que ces mille volontaires; les autres troupes étaient celles des alliés.

[1] Ce tyran est inconnu.

[2] Quinze ou seize ans après la mort de Périclès.

leurs prospérités : mais Périclès arrêta cette fougue impétueuse, et réprima l'essor de leur ambition; il n'employa la plus grande partie de leurs forces qu'à conserver ce qu'ils possédaient. Persuadé que c'était beaucoup pour lui que de contenir les Lacédémoniens, dont il était toujours l'ennemi, il le fit voir en plusieurs occasions, et surtout dans la guerre sacrée (53). Les Lacédémoniens étaient entrés en armes dans le pays de Delphes, et avaient ôté aux Phocidiens l'intendance du temple, pour la donner aux Delphiens. Ils ne furent pas plus tôt partis, que Périclès y alla à la tête d'une armée, et rétablit les Phocidiens dans leurs fonctions. Les Lacédémoniens avaient fait graver sur le front du loup d'airain (54) le privilége que les Delphiens leur avaient accordé, de consulter les premiers l'oracle : Périclès obtint le même privilége pour les Athéniens, et le fit graver sur le côté droit du loup.

XXXIV. La sage précaution qu'il avait eue de retenir dans la Grèce les forces des Athéniens fut justifiée par les événements. Bientôt les Eubéens se révoltèrent; Périclès, sans perdre un instant, marcha contre eux à la tête d'une armée : il apprit en arrivant que les Mégariens avaient déclaré la guerre à Athènes, et que les Lacédémoniens, commandés par leur roi Plistonax, étaient sur les frontières de l'Attique. Il quitte alors promptement l'Eubée, pour ne s'occuper que de cette guerre intérieure; mais n'osant pas en venir aux mains avec des troupes si nombreuses et si aguerries qui lui présentaient la bataille, et sachant que Plistonax, jeune encore, se conduisait principalement par les avis de Cléandridas, que les éphores, à cause de la grande jeunesse du prince, lui avaient donné pour conseil et pour guide, il fait solliciter secrètement Cléandridas, qui, bientôt gagné par argent, se laisse persuader de retirer les Péloponnésiens de l'Attique. Les Lacédémoniens, informés que les troupes étaient rentrées dans leurs villes, en furent tellement irrités, qu'ils condamnèrent leur roi à une forte amende qu'il se vit hors d'état de payer, et il fut obligé de sortir de Lacédémone (55). Cléandridas, qui avait pris la fuite, fut condamné à mort par contumace. Il était père de ce Gylippe qui vainquit les Athéniens en Sicile. Il paraît que l'avarice était dans cette famille une maladie héréditaire, car elle passa au fils, qui, convaincu de plusieurs actions honteuses, fut chassé de Lacédémone. J'ai raconté son histoire dans la Vie de Lysandre.

XXXV. Dans le compte que Périclès rendit de cette expédition, il porta en dépense une somme de dix talents, avec cette seule indication : *Pour emploi nécessaire*. Le peuple la lui alloua sans aucune information, et ne voulut pas en connaître le motif secret. Quelques écrivains, entre autres Théophraste le philosophe, disent que Périclès faisait passer chaque année à Sparte dix talents [1], pour gagner les principaux magistrats, afin d'éloigner la guerre; il achetait non la paix, mais le temps nécessaire pour pouvoir à loisir se préparer à entrer en campagne avec plus d'avantage. Ses dispositions terminées, il marche de nouveau contre les rebelles, repasse dans l'Eubée avec cinquante vaisseaux et cinq mille hommes de bonnes troupes, soumet toutes les villes, et en chasse ceux d'entre les Chalcidiens qu'on appelait Hippobotes [2]; c'étaient les plus riches et les plus puissants du pays. Il fit sortir aussi les Histiéens de leur ville, et les remplaça par des Athéniens; ils furent les seuls qu'il traita avec cette rigueur, parcequ'ayant pris un vaisseau athénien, ils en avaient massacré tout l'équipage.

XXXVI. Quelque temps après [3], les Athéniens ayant conclu avec les Spartiates une trêve de trente ans, Périclès fit déclarer la guerre aux Samiens; il donna pour prétexte leur refus d'obéir à l'ordre qui leur avait été signifié de pacifier leurs différends avec les Milésiens. Mais comme on a cru qu'il ne fit la guerre à Samos que pour complaire à Aspasie, c'est ici le moment de rechercher par quel art si puissant, par quel charme si persuasif cette femme put prendre un tel empire sur les premiers hommes de la république, et faire dire tant de bien d'elle aux philosophes les plus célèbres [4]. Tout le monde convient qu'elle était de Milet et fille d'Axiochus. On dit qu'à l'exemple d'une courtisane d'entre les anciennes Ioniennes (56), nommée Thargélia, elle ne s'attacha qu'aux premiers de la ville. Cette Thargélia, qui joignait à beaucoup de graces et de beauté un esprit vif et agréable, fut liée avec tout ce qu'il y avait de plus grand et de plus puissant parmi les Grecs; elle gagnait au roi de Perse tous ceux qui l'approchaient, et elle avait répandu dans toutes les villes de la Grèce des semences de la faction médique.

XXXVII. Pour Aspasie, on dit que Périclès s'attacha à elle à cause de son savoir et de ses connaissances en politique. Socrate lui-même allait la voir quelquefois avec ses amis; et ceux qui la fréquentaient le plus y menaient souvent leurs femmes pour l'entendre, quoiqu'elle fît un métier peu honnête, et qu'elle eût dans sa maison plusieurs courtisanes. Eschine (57) dit que Lysiclès, simple marchand de bestiaux, homme d'un esprit bas et abject, devint le premier des Athéniens par une suite du commerce qu'il eut avec Aspasie après la

[1] Environ cinquante mille livres.
[2] Qui nourrissent des chevaux.
[3] Cinq ans après.
[4] Socrate et Platon.

mort de Périclès (58). Platon, dans son Menexème, quoique le commencement de ce dialogue soit écrit sur un ton de plaisanterie (59), avance comme un fait positif que plusieurs Athéniens allaient chez elle pour y prendre des leçons de rhétorique.

XXXVIII. Il paraît cependant que l'attachement de Périclès pour Aspasie fut une véritable passion. En effet, quoique sa femme, qui était saparente, et qui avait épousé en premières noces Hipponicus, dont elle avait eu le riche Callias, eût donné à Périclès deux fils, Xanthippe et Paralus, ils s'inspirèrent réciproquement un tel dégoût, que l'ayant mariée à un autre, de son consentement, il épousa Aspasie. Il l'aima si tendrement, qu'il ne sortait et ne rentrait jamais chez lui sans l'embrasser. Aussi dans les comédies de ce temps-là est-elle appelée la nouvelle Omphale, Déjanire et Junon. Cratinus la traite ouvertement de courtisane :

Elle eut cette Junon, cette belle Aspasie
Qui se déshonora par sa mauvaise vie.

On croit que Périclès en avait eu un fils naturel ; car Eupolis, dans sa comédie des Bourgs, lui en fait demander des nouvelles :

Et mon fils naturel, dis-moi, vit-il encore?

Pyronidès lui répond :

Sans doute; et déja même il serait marié,
S'il n'eût craint de trouver une femme impudique
Qui marchât sur les pas d'une mère lubrique.

Enfin cette Aspasie eut tant de célébrité, que Cyrus, celui qui fit la guerre au roi Artaxerxe, et lui disputa l'empire des Perses, donna le nom d'Aspasie à celle de ses concubines qu'il aimait le plus, et qui s'appelait auparavant Milto. Elle était de la Phocide, et fille d'Hermotimus. Cyrus ayant péri dans le combat, elle fut amenée au roi Artaxerxe, auprès duquel elle eut un grand crédit. Voilà des particularités qui me sont revenues à la mémoire, en écrivant la Vie de Périclès ; et il eût été sans doute d'une sévérité outrée de les passer sous silence.

XXXIX. Pour revenir à la guerre de Samos, on accuse Périclès d'avoir, à la prière d'Aspasie, fait prendre aux Athéniens le parti de ceux de Milet (60). Ces deux villes étaient en guerre au sujet de celle de Prienne. Les Samiens ayant eu l'avantage, les Athéniens leur ordonnèrent de mettre bas les armes, et de venir discuter devant eux leurs prétentions, ils le refusèrent ; et Périclès, étant allé à Samos avec une flotte, y abolit le gouvernement oligarchique, prit pour otages cinquante des principaux citoyens, avec un pareil nombre d'enfants, et les fit partir pour Lemnos. On dit que chacun de ces otages voulut lui donner un talent pour avoir sa liberté ; que ceux qui craignaient le gouvernement démocratique lui offrirent aussi plusieurs talents ; enfin le Perse Pissouthnès, qui favorisait les Samiens, lui envoya dix mille pièces d'or pour l'engager à leur faire grace (61). Périclès refusa tout ; il traita les Samiens comme il l'avait d'abord résolu ; et après leur avoir donné un gouvernement populaire, il s'en retourna. A peine il fut parti, que les Samiens, dont Pissouthnès avait enlevé furtivement les otages, se révoltèrent et firent tous leurs préparatifs de guerre. Périclès, s'étant aussitôt rembarqué, marcha contre eux. Il ne les trouva point dans l'inaction ou dans la crainte, mais bien déterminés à combattre et à disputer l'empire de la mer. Les deux flottes se livrèrent un grand combat près de l'île de Tragie [1]. Périclès, qui n'avait que quarante-quatre vaisseaux, remporta la victoire, et défit entièrement soixante-dix vaisseaux ennemis, dont vingt étaient des vaisseaux de guerre [2]. Profitant de sa victoire, il s'empara du port de Samos, et mit le siége devant la ville. Les Samiens se défendirent avec vigueur ; ils osèrent même faire des sorties et combattre devant leurs murailles. Cependant il vint d'Athènes une nouvelle flotte qui resserra les Samiens de tous les côtés (62). Périclès, ayant pris avec lui soixante vaisseaux, s'avança dans la mer extérieure [3], pour aller, disent la plupart des historiens, au-devant d'une flotte phénicienne qui venait au secours des Samiens, et la combattre le plus loin qu'il pourrait de Samos ; ou, suivant Stésimbrote, pour aller en Cypre ; ce qui ne paraît pas vraisemblable.

XL. Mais, quelque dessein qu'il eût, il commit une grande faute. A peine il était embarqué, que Mélissus, fils d'Ithagène, philosophe distingué (63), et alors général des Samiens, méprisant le petit nombre de vaisseaux que Périclès avait laissés, et l'inexpérience de ceux qui les commandaient, persuade à ses concitoyens de les aller attaquer. Il se livre un combat où les Samiens vainqueurs font un grand nombre de prisonniers, coulent à fond plusieurs vaisseaux ennemis ; et, restés maîtres de la mer, ils se munissent de tout ce qui leur manquait pour être en état de soutenir le siége. Aristote dit que, dans un combat précédent, Périclès en personne avait été battu sur mer par Mélissus. Ceux de Samos, pour rendre aux prisonniers athéniens l'outrage que les leurs avaient reçu, les marquèrent au front d'une chouette (64), comme à Athènes on avait marqué les Samiens d'une samine. La samine est un vaisseau samien que sa proue basse et ses flancs larges et creux rendent

[1] Une des Sporades, vis-à-vis de Samos.
[2] C'est-à-dire qui portaient des troupes de débarquement.
[3] La mer Méditerranée.

propre pour la haute mer, et fort léger à la course. On lui a donné ce nom, parceque le premier vaisseau de cette forme fut construit à Samos par ordre du tyran Polycrate. C'est, dit-on, à cette marque des Samiens au front que le poëte Aristophane fait allusion, lorsqu'il dit :

Le peuple samien est un peuple lettré.

Périclès, informé de la défaite de son armée, se hâta d'aller à son secours; il battit Mélissus, venu à sa rencontre, força les ennemis à se renfermer dans leur ville, dont il fit le blocus, aimant mieux la réduire avec plus de temps et de dépense, que d'exposer ses troupes à des dangers, et d'acheter la victoire au prix de leur sang. Mais les Athéniens, lassés de la longueur du siége [1], ne demandaient qu'à combattre; et comme il n'était pas facile de les contenir, il imagina, pour les distraire, de partager sa flotte en huit escadres qu'il faisait tirer au sort. Celle à qui la fève blanche était échue faisait bonne chère et se divertissait, pendant que les autres étaient occupées du blocus. De là vient, dit-on, que ceux qui ont eu un jour de plaisir l'appellent le jour blanc, à cause de la fève blanche (65).

XLI. L'historien Éphore dit que ce fut à ce siége que Périclès se servit, pour la première fois, de machines de guerre, invention nouvelle qui lui parut merveilleuse. Il avait avec lui l'ingénieur Artémon, qui était boiteux, et qui, dans les cas pressants, se faisait porter en litière aux batteries; d'où on lui avait donné le nom de Périphorète [2] Mais Héraclide de Pont réfute ce fait par des vers d'Anacréon (66), où cet Artémon Périphorète est nommé plusieurs siècles avant la guerre et le blocus de Samos. Il dit que c'était un homme voluptueux, lâche et timide, qui restait renfermé dans sa maison, où deux esclaves tenaient toujours au-dessus de lui un bouclier d'airain, de peur qu'il ne lui tombât quelque chose sur la tête; que, lorsqu'il était obligé de sortir, il se faisait porter dans un petit lit fort bas, et qui touchait presque à terre; ce qui le fit surnommer Périphorète.

XLII. Samos se rendit enfin après neuf mois de siége : Périclès en fit raser les murailles; il ôta aux Samiens leurs vaisseaux, exigea d'eux de très grosses sommes, dont ils payèrent comptant une partie, prirent des termes pour le reste, et donnèrent des otages pour la sûreté du paiement. Duris de Samos (67), afin de rendre l'événement plus tragique, accuse Périclès et les Athéniens d'une horrible cruauté, dont ni Thucydide, ni Éphore, ni Aristote, n'ont fait mention. Aussi son récit n'a-t-il aucune apparence de vérité. Il raconte que Périclès fit conduire les capitaines des vaisseaux et les soldats samiens sur la place publique de Milet; que là ils furent attachés à des poteaux, où ils restèrent exposés pendant dix jours; qu'enfin, comme ils étaient sur le point d'expirer, on les assomma à coups de bâton, et on leur refusa même la sépulture. Mais Duris, qui, lors même qu'il n'est pas entraîné par quelque affection particulière, respecte rarement la vérité, a voulu, dans cette occasion, rendre les Athéniens odieux, en exagérant les malheurs de sa patrie.

XLIII. Périclès, après avoir réduit Samos, se rembarqua. Arrivé à Athènes, il fit des obsèques magnifiques aux citoyens morts dans le cours de cette guerre; et, suivant l'usage qui se pratique encore aujourd'hui, il prononça lui-même sur leur tombeau leur oraison funèbre, qui fut généralement admirée. Lorsqu'il descendit de la tribune, toutes les femmes allèrent l'embrasser, et lui mirent sur la tête des couronnes et des bandelettes, comme à un athlète qui revient vainqueur des jeux (68). La seule Elpinice lui dit, en s'approchant : « Voilà sans doute, Périclès, des exploits » admirables et bien dignes de nos couronnes, » d'avoir fait périr tant de braves citoyens, non » en faisant la guerre aux Phéniciens ou aux Mè» des, comme mon frère Cimon, mais en ruinant » une ville alliée qui tirait de nous son origine. » Périclès se mit à sourire, et ne lui répondit que par ce vers d'Archiloque :

Mettez donc moins d'essence, avec ces cheveux blancs.

Ion écrit que la défaite des Samiens enfla tellement le cœur à Périclès, qu'il disait avec complaisance qu'Agamemnon avait mis dix ans entiers à prendre une ville barbare, et que lui il avait conquis en neuf mois la ville la plus riche et la plus puissante de toute l'Ionie. Au reste, ce n'était pas sans fondement qu'il s'en glorifiait; car, outre que cette guerre fut très périlleuse et le succès long-temps incertain, peu s'en fallut, suivant Thucydide, que les Samiens ne fissent perdre à Athènes l'empire de la mer.

XLIV. Quelque temps après (69), pressentant l'éruption prochaine de la guerre du Péloponnèse, il persuada au peuple d'envoyer du secours aux habitants de Corcyre, que les Corinthiens avaient attaqués, et de mettre dans leurs intérêts une île dont les forces maritimes leur seraient si utiles dans l'invasion qui les menaçait du côté du Péloponnèse (70). Le peuple ayant ordonné ce secours, Périclès n'y envoya que dix vaisseaux sous la conduite de Lacédémonius, fils de Cimon, sans doute dans l'intention de lui porter préjudice. Comme la maison de Cimon avait de grandes liaisons avec les Lacédémoniens, il n'envoyait son fils avec ces

[1] Il durait depuis neuf mois.
[2] C'est-à-dire qu'on porte de côté et d'autre.

dix vaisseaux, et même malgré lui, qu'afin que, s'il ne faisait rien d'utile ou de brillant dans cette expédition, il fût encore plus soupçonné de favoriser les Lacédémoniens. Tant qu'il vécut, il s'opposa à l'agrandissement des fils de Cimon, sous prétexte qu'ils n'étaient pas de vrais Athéniens, mais des étrangers issus d'une race mêlée; leurs noms mêmes le prouvaient. L'un s'appelait Lacédémonius, l'autre Thessalus, le troisième Éléus; et ils passaient pour fils d'une Arcadienne. Mais Périclès fut fort blâmé de n'avoir envoyé que ces dix galères, qui ne pouvaient seconder que bien faiblement ceux qui en avaient besoin, en même temps que ses ennemis ne manqueraient pas d'en tirer un prétexte de le calomnier. Il en fit donc partir un plus grand nombre, qui n'arrivèrent à Corcyre qu'après le combat (71). Les Corinthiens, irrités, portèrent leurs plaintes à Lacédémone : ils furent soutenus par les Mégariens, qui se plaignaient, de leur côté, que contre le droit des gens, contre les serments faits par tous les Grecs, les Athéniens leur fermaient l'entrée de leurs marchés et des ports qui étaient sous leur obéissance. Les Éginètes, qui se voyaient opprimés et traités avec violence, n'osèrent pas accuser ouvertement les Athéniens; mais ils firent passer en secret leurs plaintes à Lacédémone.

XLV. Dans ce même temps, la ville de Potidée, qui était soumise à Athènes, quoique colonie de Corinthe, s'étant révoltée, les Athéniens allèrent l'assiéger; et cette démarche accéléra la guerre. Archidamus, roi de Sparte, fit tous ses efforts pour pacifier la plupart de ces différends et adoucir les esprits des alliés; il est même probable que les Athéniens ne se seraient pas attiré la guerre pour les autres griefs qu'on avait contre eux, si on avait pu les amener à révoquer leur décret contre les Mégariens, et à faire la paix avec ce peuple. Périclès, qui s'y opposa de toutes ses forces, et qui excita le peuple à persévérer dans sa haine contre Mégare, fut regardé comme le seul auteur de cette guerre. Les Lacédémoniens envoyèrent à ce sujet une ambassade à Athènes; et comme Périclès alléguait une loi qui défendait d'ôter le tableau sur lequel ce décret était écrit (72), Polyarces, un des ambassadeurs, lui dit : « Eh » bien! ne l'ôtez pas; mais retournez-le; il n'y a » pas de loi qui le défende. » Ce mot fut trouvé plaisant; mais Périclès n'en persista pas moins dans son inflexibilité. Il avait sûrement contre les Mégariens quelque motif personnel de haine; mais, pour lui donner une cause publique et manifeste, il les accusa d'avoir labouré les terres sacrées (73); et il fit ordonner par un décret qu'on enverrait un héraut à Mégare pour s'en plaindre, et de là à Lacédémone pour y accuser les Mégariens.

XLVI. Ce décret, que Périclès avait rédigé, ne contenait que des plaintes raisonnables, et exprimées en des termes très doux. Mais le héraut Anthémocritus, qu'on avait chargé de le porter, étant mort dans sa mission, et, à ce qu'on croit, par le fait des Mégariens, Charinus fit un décret qui vouait à ce peuple une haine implacable, prononçait la peine de mort contre tout Mégarien qui entrerait sur les terres de l'Attique, et ordonnait que les généraux, en prêtant le serment d'usage, y ajouteraient l'engagement d'aller deux fois l'an ravager le territoire de Mégare. Il portait encore qu'Anthémocritus serait enterré près des portes Thrasiennes, qu'on appelle aujourd'hui le Dipyle (74). Mais les Mégariens repoussaient fortement l'inculpation de la mort du héraut, et rejetaient les causes de la guerre sur Aspasie et sur Périclès (75); ils alléguaient en preuve ces vers si piquants et si connus des Acarnanéens d'Aristophane :

De jeunes étourdis que leur ivresse égare
Vont un jour enlever Simétha de Mégare.
Outrés de cet affront, quelques Mégariens,
Cherchant à se venger sur les Athéniens,
Ravissent deux beautés du logis d'Aspasie.

XLVII. Il n'est donc pas facile d'assigner la véritable origine de cette guerre (76) : mais tous les historiens conviennent que Périclès fut seul la cause qu'on n'abolit pas le décret contre Mégare. Les uns, il est vrai, attribuent cette inflexibilité à sa prudence et à sa grandeur d'ame, qui lui firent juger que c'était le parti le plus avantageux, et que la demande des Lacédémoniens n'était de leur part qu'une tentative pour voir si les Athéniens céderaient; complaisance qu'on aurait regardée comme un aveu de leur faiblesse (77). D'autres prétendent que ce fut par fierté, et pour faire montre de sa puissance, que Périclès méprisa les instances des Lacédémoniens. On en donne encore une autre raison; et quoiqu'elle soit rapportée par plusieurs historiens, c'est de toutes la plus mauvaise. Le statuaire Phidias avait, comme je l'ai déjà dit, entrepris de faire la statue de Minerve; il était l'ami de Périclès, et jouissait d'un grand crédit auprès de sa personne. Cette faveur lui attira beaucoup d'ennemis et d'envieux, qui, pour essayer sur lui quel jugement le peuple porterait de Périclès, engagèrent un des ouvriers de cet artiste, nommé Ménon, à se rendre, comme suppliant, sur la place publique, et à demander sûreté pour le dénoncer et l'accuser. La demande fut accueillie, et la poursuite de l'accusation se fit devant le peuple assemblé. Mais on ne put prouver le larcin dont on accusait Phidias. Cet artiste, en commençant l'ouvrage, avait, par le conseil de Périclès, travaillé et placé l'or de manière qu'on pouvait l'ôter tout entier et le peser; ce que Périclès ordonna à ses accusateurs de faire (78).

XLVIII. Mais rien n'excitait tant l'envie contre Phidias que la grande réputation de ses ouvrages. On lui en voulait surtout, parcequ'en gravant sur le bouclier de la déesse le combat des Amazones, il s'y était représenté lui-même sous la figure d'un vieillard qui soulève de ses deux mains une grosse pierre. On y voyait aussi une très belle figure de Périclès combattant contre une Amazone. Sa main, levée pour lancer un javelot, lui couvre en partie le visage; elle est placée avec tant d'art, qu'elle semble cacher la ressemblance de la figure, qui cependant est très sensible des deux côtés. Phidias fut donc jeté dans une prison, où il mourut de maladie, et, selon d'autres, du poison que ses ennemis lui donnèrent, pour avoir lieu de calomnier Périclès (79). Sur un décret de Glycon, le dénonciateur Ménon obtint du peuple une exemption de tout impôt, et les capitaines eurent ordre de veiller à sa sûreté.

XLIX. Vers ce même temps, Aspasie fut traduite en justice pour crime d'impiété, à la poursuite d'un poëte comique nommé Hermippus, qui l'accusait aussi de recevoir chez elle des femmes de condition libre qu'elle prostituait à Périclès. Diopithès fit un décret qui ordonnait de dénoncer ceux qui ne reconnaissaient pas l'existence des dieux, ou qui enseignaient des doctrines nouvelles sur les phénomènes célestes. Il cherchait à étendre ce soupçon sur Périclès, à cause de ses liaisons avec Anaxagore (80). Ces dénonciations ayant paru faire plaisir au peuple, Dracontides proposa et fit passer un troisième décret, qui portait que Périclès rendrait ses comptes devant les prytanes (81); et que les juges, après avoir pris sur l'autel les billets pour les suffrages, prononceraient le jugement dans la ville (82). Mais Agnon supprima du décret cette dernière disposition; il fit décider que l'affaire serait portée devant quinze cents juges (83), et que l'accusation serait intentée pour cause de vol, de concussion ou d'injustice, au choix de l'accusateur. Aspasie dut son salut aux prières de Périclès, aux larmes que, suivant Eschine, il répandit devant les juges, pendant l'instruction du procès. Mais, craignant qu'Anaxagore ne fût condamné, il le fit sortir de la ville, et l'accompagna lui-même. Comme il avait déplu au peuple dans l'affaire de Phidias, et qu'il redoutait l'issue du jugement, il souffla le feu de la guerre, qu'il trouvait trop tardive à s'enflammer, et qui n'était encore que fumante. Il se flattait par-là de dissiper toutes les imputations dont on le chargeait, et d'affaiblir l'envie; il ne doutait pas que dans des affaires si importantes, dans des dangers si pressants, le peuple, entraîné par sa puissance et par son mérite, ne se reposât sur lui seul de sa défense. Telles sont, dit-on, les raisons qui le portèrent à empêcher le peuple de céder aux Lacédémoniens; mais ses vrais motifs ne sont pas connus.

L. Les Lacédémoniens, persuadés qu'en abattant la puissance de Périclès, ils rendraient les Athéniens plus souples et plus faciles, leur ordonnèrent de bannir de leur ville les restes du crime cylonien, dont la race de Périclès était, suivant Thucydide, entachée du côté de sa mère (84). Mais cette tentative eut un effet tout contraire à celui qu'ils s'en étaient promis: au lieu d'attirer sur Périclès les soupçons et la calomnie, il augmenta le respect et la confiance des citoyens, parcequ'ils virent que c'était lui que les ennemis haïssaient et craignaient le plus. C'est pourquoi, avant qu'Archidamus entrât dans l'Attique avec les troupes du Péloponnèse, Périclès déclara aux Athéniens que si ce roi, dans les incursions qu'il ferait sur le pays, épargnait ses terres, soit à cause de l'hospitalité qui les unissait, soit pour donner à ses ennemis un prétexte de le calomnier, il donnait dès ce moment à la république ses biens et ses maisons de campagne. Les Lacédémoniens et leurs alliés étant donc entrés dans l'Attique avec une armée nombreuse (85), sous les ordres du roi Archidamus, et ayant ravagé tout le pays, s'avancèrent jusqu'au bourg d'Acharnes (86), et y assirent leur camp; persuadés que les Athéniens, ne voulant pas les y souffrir, viendraient les attaquer pour défendre leur territoire et soutenir leur ancienne réputation. Mais Périclès jugea qu'il serait trop dangereux de risquer une bataille et de hasarder la ville même, en attaquant une armée de soixante milles hommes, tant du Péloponnèse que de la Béotie; car il n'y en eut pas moins dans cette première expédition: et pour calmer l'impatience de ceux qui, ne pouvant supporter de voir ainsi ravager leur territoire, voulaient absolument combattre, il leur disait que des arbres coupés et abattus repoussent en peu de temps, mais que la perte des hommes est irréparable.

LI. Il évita d'assembler le peuple, de peur d'être entraîné hors de ses résolutions. Ainsi qu'un sage pilote menacé de la tempête, après avoir mis ordre à tout, et disposé toutes ses manœuvres, fait usage des moyens que son art lui donne, sans s'arrêter aux prières et aux larmes des passagers, sans être touché de leurs souffrances ni de leurs craintes; de même Périclès, après avoir fermé la ville, et posé partout des gardes pour la sûreté publique, ne suivit que ses propres conseils, et s'inquiéta peu des cris et des murmures de ses concitoyens. Il fut également inflexible soit aux vives instances de ses amis, soit aux clameurs et aux menaces de ses ennemis, soit enfin aux chansons satiriques dont on l'accablait, et dans lesquelles on le décriait, on blâmait sa conduite, on le traitait d'homme lâche

qui abandonnait tout aux ennemis. Cléon même se déchaînait contre lui, et commençait déja à profiter de la colère du peuple pour s'emparer de sa confiance, comme on le voit dans ces vers d'Hermippus :

Roi des satyres effrontés,
Pourquoi crains-tu de manier la lance?
Ta langue est pleine de vaillance;
Tu parles de la guerre en termes exaltés,
Ton ame de Télès semble avoir le courage :
Vois-tu briller le fer; tu trembles, tu frémis;
Tu vois partout des ennemis,
Et la sombre pâleur obscurcit ton visage,
Quoique Cléon, par son ardeur,
S'efforce à tout moment d'aiguillonner ton cœur (87).

LII. Mais rien ne put émouvoir Périclès, supportant avec calme et en silence les injures de ses ennemis, il fit partir pour le Péloponnèse une flotte de cent vaisseaux; et au lieu d'en prendre le commandement, il se tint tranquille dans sa maison, afin de contenir la ville jusqu'à ce que les Péloponnésiens se fussent retirés. En attendant, pour consoler le peuple affligé de cette guerre, et pour soutenir son courage, il lui fit des distributions d'argent et de terres. Il chassa les Éginètes de leurs îles, et en distribua le territoire, par la voie du sort, à des citoyens d'Athènes. Ils avaient encore un motif de consolation dans ce que souffraient leurs ennemis. La flotte envoyée dans le Péloponnèse avait ravagé une grande étendue de pays, et ruiné beaucoup de bourgs et de petites villes; Périclès lui-même, étant entré par terre dans le pays des Mégariens, y mit tout à feu et à sang (88). Les ennemis, à qui les Athéniens faisaient autant de mal sur mer qu'ils en souffraient eux-mêmes par terre, n'auraient pas soutenu si long-temps cette guerre ruineuse, et s'en seraient lassés beaucoup plus tôt, comme Périclès l'avait annoncé dès le commencement (89), si une puissance surnaturelle n'eût rendu inutiles tous les conseils de la prudence humaine.

LIII. D'abord une peste cruelle vint affliger la ville; et, en moissonnant la fleur de la jeunesse, elle affaiblit sensiblement les forces des citoyens (90). La maladie affecta tout à la fois les corps et les esprits : les Athéniens s'aigrirent tellement contre Périclès, que, semblables à des frénétiques qui s'emportent contre leur médecin ou contre leur père, ils le traitèrent avec la dernière injustice. Une telle conduite leur était inspirée par ses ennemis, qui attribuaient cette contagion à la multitude des habitants des bourgs qui s'étaient retirés dans la ville, et qui, accoutumés à respirer un air libre et pur, se trouvaient, au fort de l'été, entassés pêle-mêle dans de petites maisons et sous des tentes étouffées, où ils passaient les journées entières. Ils en rejetaient la faute sur celui qui, pendant la guerre, avait, disaient-ils, attiré dans leurs murs ce déluge de gens de campagne qu'il n'employait à rien, qu'il tenait renfermés comme des troupeaux, et qu'il laissait s'infecter les uns les autres, sans leur procurer aucun changement de situation, sans leur donner aucun rafraîchissement.

LIV. Périclès, pour remédier à tous ces maux, et nuire en même temps aux ennemis, fit équiper une flotte de cent cinquante vaisseaux, sur lesquels il embarqua un nombre considérable de bonnes troupes de pied et de cavalerie. Un armement si considérable releva les espérances des Athéniens, et jeta la terreur parmi les ennemis (91). Les vaisseaux étaient prêts à faire voile, et Périclès montait déja sur sa galère, lorsqu'il survint une éclipse de soleil qui changea le jour en ténèbres, et qui, regardée comme un sinistre présage, remplit de frayeur tous les esprits (92). Périclès, voyant son pilote troublé et incertain de ce qu'il devait faire, lui mit son manteau devant les yeux, et lui demanda s'il trouvait à cela quelque chose d'effrayant et de sinistre. Le pilote lui répondit qu'il ne voyait pas là de quoi s'effrayer. « Eh bien! lui dit Périclès, quelle différence y a-t-il entre mon manteau et ce qui cause l'éclipse, sinon que ce qui produit ces ténèbres est plus grand que mon manteau? » Mais c'est dans les écoles des philosophes qu'on doit traiter ces matières. Périclès, s'étant embarqué, ne fit rien qui répondît à de si grands préparatifs : il mit seulement le siége devant la ville sacrée d'Épidaure (93), qu'il espérait prendre en peu de temps; mais il en fut empêché par la maladie qui attaqua non seulement ceux qui faisaient le siége, mais encore tous ceux qui approchaient du camp. Ce contre-temps ayant indisposé contre lui les Athéniens, il essaya de les consoler et de ranimer leur confiance (94) : mais il ne réussit pas à les apaiser; et, n'écoutant que leurs préventions, ils prirent les suffrages, le privèrent du commandement, et le condamnèrent, avec une rigueur extrême, à une forte amende, que les uns font monter au moins à quinze talents, et les autres au plus à cinquante (95). Ce fut Cléon qui, selon Idoménée, intenta l'accusation; Théophraste l'attribue à Simmias; et Héraclide de Pont, à Lacratidas.

LV. Cette disgrace ne fut pas de longue durée; le peuple laissa toute sa colère dans la plaie, comme l'abeille y laisse son aiguillon. Mais ses malheurs domestiques s'accrurent de plus en plus. La peste lui avait enlevé plusieurs de ses amis; et il avait le chagrin de voir la dissension troubler depuis long-temps sa famille. Xanthippe, l'aîné de ses fils, qui aimait naturellement la dépense (96), était marié à une jeune femme, fille d'Isander, et petite-fille d'Épilycus, laquelle avait le même goût que lui. Il supportait impatiemment la sévère économie de

son père, qui fournissait bien peu à ses plaisirs. Il fit donc emprunter de l'argent à un de ses amis, sous le nom de Périclès; et quand cet ami le redemanda, Périclès refusa de le payer, et le cita même en justice. Le jeune homme, irrité contre son père, se permit de le décrier : il commença par tourner en ridicule les assemblées qu'il tenait chez lui, et ses conversations avec les sophistes : il disait qu'un jour, dans les jeux, un athlète ayant tué, sans le vouloir, d'un coup de javelot, le cheval d'Épitimius de Pharsale, Périclès avait passé la journée entière avec Protagoras (97), à rechercher quel était, selon l'exacte raison, ou du javelot, ou de celui qui l'avait lancé, ou enfin des agonothètes[1], le véritable auteur de cet accident (98). Selon Stésimbrote, ce fut Xanthippe lui-même qui fit courir le bruit que sa femme était entretenue par Périclès[2]; et ce jeune homme conserva jusqu'à la mort une animosité irréconciliable contre son père. Il mourut de la peste; et dans le même temps Périclès perdit sa sœur, avec plusieurs de ses parents et de ses amis; en particulier ceux dont les conseils lui étaient les plus utiles pour le gouvernement.

LVI. Il ne se laissa pourtant pas abattre par tant de malheurs, et ne perdit rien de cette fermeté, de cette grandeur d'ame qui lui était naturelle; on ne le vit ni pleurer, ni faire des funérailles, ni aller au tombeau d'aucun de ses proches. Mais quand il vit mourir Paralus, le dernier de ses fils légitimes, il fut accablé de cette perte, et s'efforça d'abord de soutenir son caractère et de conserver tout son courage : mais en s'approchant de son fils pour lui mettre la couronne sur la tête, il ne put supporter cette vue, et, succombant à sa douleur, il poussa des cris et des sanglots, et répandit un torrent de larmes, ce qui ne lui était pas encore arrivé dans tout le cours de sa vie. Cependant la ville ayant essayé des autres généraux et des autres orateurs pour conduire cette guerre, et aucun d'eux ne lui ayant paru avoir ni assez de poids ni assez d'autorité pour un commandement de cette importance, elle commença à desirer Périclès, à le rappeler à la tribune et au gouvernement. Il se tenait renfermé dans sa maison, inconsolable de la perte de son fils; mais Alcibiade et ses autres amis le déterminèrent à reparaître en public : le peuple lui témoigna du regret de son ingratitude, et Périclès reprit le timon des affaires. Nommé général, il s'occupa tout de suite de faire révoquer la loi qu'il avait autrefois fait passer lui-même contre les enfants naturels : comme il n'avait plus alors de successeur légitime de son nom, il ne voulait pas que sa famille et sa maison s'éteignissent avec lui.

[1] Les présidents des jeux.
[2] Voy. ch. XXIII.

LVII. Voici ce qui s'était passé au sujet de cette loi. Périclès jouissait depuis long-temps de la plus grande autorité, et avait, comme je l'ai déja dit, des fils légitimes; il fit alors une loi qui portait qu'on ne reconnaîtrait pour vrais citoyens d'Athènes que ceux qui seraient nés de père et de mère athéniens. Depuis ce décret, le roi d'Égypte ayant fait présent au peuple d'Athènes de quarante mille médimnes de blé (99), il fallut les distribuer aux citoyens; mais, en vertu de cette loi, on cita en justice un grand nombre de bâtards qu'on avait oubliés, et qui n'étaient pas même connus. D'autres, sur de mauvaises chicanes, furent exclus de cette distribution; il y en eut plus de cinq mille de condamnés et vendus comme esclaves, et le nombre des Athéniens maintenus dans le droit de bourgeoisie ne se monta qu'à quatorze mille quarante. C'était donc une grande injustice qu'une loi, exécutée avec tant de rigueur contre un si grand nombre de personnes, fût révoquée par celui-là même qui l'avait faite : mais les Athéniens, touchés de ses malheurs domestiques, qu'ils regardaient comme une punition de son arrogance et de sa fierté, crurent qu'après avoir éprouvé là vengeance céleste, il méritait quelque humanité; ils lui permirent donc de faire inscrire son fils bâtard sur les registres de sa tribu, et de lui donner son nom. C'est celui qui, dans la suite, après avoir remporté sur les Péloponnésiens une victoire navale près des îles Arginuses, fut condamné à mort par le peuple, avec les autres généraux ses collègues (100).

LVIII. C'est alors que Périclès fut atteint de la peste . elle ne se déclara pas chez lui par des symptômes aussi aigus et aussi violents que dans les autres. Faible et peu active, sujette dans sa longue durée à de fréquentes variations, elle mina lentement son corps et affaiblit insensiblement son esprit. Théophraste, dans cette partie de ses morales où il recherche si les mœurs changent avec la fortune, en sorte qu'altérées par les affections du corps elles abandonnent la vertu, raconte que Périclès, visité dans sa maladie par un de ses amis, lui montra une amulette que des femmes lui avaient suspendue au cou : il donnait à entendre qu'il devait être bien malade, puisqu'il se prêtait à de pareilles faiblesses (101). Comme il était sur le point de mourir, les principaux citoyens et ceux de ses amis qui avaient échappé à la contagion, assis autour de son lit, s'entretenaient de ses vertus, et de la grande puissance dont il avait joui pendant sa vie. Ils racontaient ses belles actions et le grand nombre de ses victoires; il avait érigé, comme général, neuf trophées à l'honneur d'Athènes, pour autant de batailles qu'il avait gagnées : ils parlaient ainsi entre eux, persuadés qu'il ne les entendait

pas, et qu'il avait perdu tout sentiment. Mais il ne lui était rien échappé de ce qu'ils avaient dit; et prenant tout-à-coup la parole: « Je suis surpris, » leur dit-il, que vous ayez si présents à l'esprit » et que vous vantiez si fort des exploits dont la » fortune a partagé la gloire, et que tant d'autres » généraux ont faits comme moi; tandis que vous » ne parlez pas de ce qu'il y a de plus grand et de » plus glorieux dans ma vie, c'est que jamais je » n'ai fait prendre le deuil à aucun Athénien. »

LIX. Périclès mérite donc toute notre admiration, non seulement par la douceur et la modération qu'il conserva toujours dans une multitude d'affaires si importantes et au milieu de tant d'inimitiés, mais plus encore par cette élévation de sentiments qui lui faisait regarder comme la plus belle de ses actions de n'avoir jamais, avec une puissance si absolue, rien donné à l'envie ni au ressentiment, et de n'avoir été pour personne un implacable ennemi. Il me semble que cette douceur de mœurs, cette vie qu'il maintint toujours pure dans l'exercice de son autorité, suffisent seules pour ôter au surnom fastueux et arrogant d'Olympien ce qu'il pouvait avoir d'odieux, et qu'elles nous montrent au contraire combien ce titre lui convenait; car nous croyons que les dieux, étant par leur nature auteurs de tous les biens, sont incapables de produire les maux; c'est à ce double titre que nous les reconnaissons pour les rois et les maîtres du monde [1]. Mais nous n'adoptons pas à cet égard les idées des poëtes, qui, par les opinions extravagantes qu'ils nous en donnent dans leurs ouvrages, troublent les esprits, et tombent en contradiction avec eux-mêmes. Ils nous peignent le séjour des dieux comme une demeure ferme et inébranlable, qui n'est jamais ni agitée par les vents, ni obscurcie par les nuages, où règne toujours la plus douce sérénité, où brille la plus pure lumière: un tel séjour est en effet le seul qui convienne à des êtres immortels et souverainement heureux; et cependant ils nous représentent les dieux eux-mêmes livrés à des agitations continuelles, pleins de haine, de colère, et de toutes les passions qui déshonoreraient des hommes raisonnables et sensés. Mais ce serait là le sujet d'un autre ouvrage (102).

LX. Les événements qui suivirent la mort de Périclès firent bientôt sentir aux Athéniens toute la perte qu'ils avaient faite, et leur donnèrent les plus vifs regrets (103). Ceux qui, pendant sa vie, supportaient le plus impatiemment une puissance qui les offusquait, n'eurent pas plus tôt essayé, après sa mort, des autres orateurs et de ceux qui se mêlaient de conduire le peuple, qu'ils furent forcés d'avouer que jamais personne n'avait été ni plus modéré que lui dans la sévérité, ni plus grave dans la douceur. Cette puissance si enviée, qu'on traitait de monarchie et de tyrannie, ne parut plus alors qu'un rempart qui avait sauvé la république: tant, depuis sa mort, la corruption se répandit dans toute la ville, et y fit régner cette foule de vices que Périclès avait su contenir et réduire pendant sa vie, et qu'il avait empêchée de dégénérer en une licence qui serait devenue irrémédiable!

[1] Belle leçon pour les souverains et pour tous ceux qui gouvernent.

NOTES

SUR LA VIE DE PÉRICLÈS.

(1) Plutarque semble prendre ici trop sérieusement le mot de César, qui n'était, je crois, qu'une plaisanterie faite à ces étrangers sur les caresses ridicules qu'ils prodiguaient en public à ces animaux.

(2) C'est le précepte le plus important que la philosophie puisse donner. On doit l'appliquer non seulement aux choses sérieuses, mais encore aux plaisirs et aux divertissements. L'esprit et le cœur ont besoin d'un aliment journalier; ils se flétrissent et se dessèchent faute d'une nourriture convenable qui entretienne dans l'un le desir de s'instruire, et dans l'autre le goût de la vertu.

(3) Antisthène, disciple de Socrate, fonda la secte des cyniques. Il florissait vers la quatre-vingt-dix-septième olympiade, trois cent quatre-vingt-onze ans avant J.-C. — Isménias était de Thèbes.

(4) Ce jugement peut paraître un peu sévère, quand on se rappelle l'estime dont ces artistes ont joui chez le peuple le plus instruit de toute l'antiquité, et l'admiration qu'ont excitée les deux statues que cite Plutarque, et qui passaient pour des chefs-d'œuvre inimitables. Le *Jupiter* de Phidias était digne, dit-on, de la majesté du dieu même; et une seule statue de Polyclète était, suivant Pline, liv. XXXIV, c. VIII, vendue cent talents, environ cinq cent mille livres. Ce que Plutarque ajoute sur les poëtes semble encore plus rigoureux, après la haute opinion qu'on a eue, dans tous les temps, de la poésie. Tout ce qu'on peut dire pour expliquer ce passage, c'est que Plutarque ne méprise pas absolument cet art sublime et souvent si utile; il ne le juge ici que par comparaison avec des qualités d'un ordre bien supérieur, la sagesse et la vertu. Auprès d'elles les arts les plus parfaits n'ont qu'un prix médiocre, et ne méritent pas une application qui nous fasse négliger ce qui seul peut nous rendre vraiment estimables et assurer notre bonheur. Socrate avait un talent distingué pour la sculpture; il avait fait les statues des trois Graces, qui étaient dans la citadelle d'Athènes, et qu'on y voyait avec admiration. Cependant il abandonna cet art pour se livrer tout entier à l'étude de la sagesse; et son exemple fait voir que si le goût pour les arts d'agrément peut convenir, avec une certaine modération, à l'homme qui veut faire de la vertu sa principale étude, la passion pour ces arts ne saurait subsister avec la pratique de la sagesse.

(5) Il donne le nom de livre à deux *Vies parallèles*, comme celles de Périclès et de Fabius Maximus.

(6) Hérodote, liv. VI, c. CXXXI, a fait la généalogie de Périclès. Clisthène, roi de Sicyone, avait une fille unique, nommée Agariste, qu'il maria à Mégaclès, fils d'Alcméon. De ce mariage naquirent deux fils: le premier fut appelé Clisthène comme son grand-père; le second se nommait Hippocrate. Celui-ci s'étant marié, eut un fils nommé Mé-

gaclès, et une fille nommée Agariste, qui fut mère de Périclès. — La bataille de Mycale en Ionie, vis-à-vis de l'île de Samos, se donna à pareil jour que celle de Platée, la deuxième année de la soixante-quinzième olympiade, quatre cent soixante-dix-neuf ans avant J.-C., et ne fut ni moins glorieuse, ni moins décisive que celle-ci. Plus de quarante mille Perses périrent dans le combat; un plus grand nombre furent tués en fuyant ou en défendant leurs retranchements : le reste se sauva en désordre, et ne se crut en sûreté que quand il se vit dans les murs de Sardes. Du côté des Grecs, cette bataille fut plus sanglante que toutes celles qui se livrèrent dans le cours de cette guerre. — Pisistrate s'était emparé de la puissance souveraine à Athènes, peu de temps après que Solon eut donné des lois à cette ville. Ses fils, qui lui avaient succédé dans la tyrannie, furent chassés par ce Clisthène, qui réunit le peuple divisé en plusieurs factions, porta les quatre tribus athéniennes jusqu'au nombre de dix, et établit un gouvernement purement démocratique. *Voyez* la *Vie de Solon*, c. XXI, et note (54).

(7) C'est-à-dire *tête d'oignon marin*, que les anciens appelaient schine, ou scille, comme Plutarque le dit ensuite.

(8) Poëte de la vieille comédie, fort livré à la bonne chère et aux plaisirs. Il était contemporain d'Aristophane, et composa sa dernière pièce, intitulée *Pytine*, à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans, suivant Fabricius.

(9) Le mot grec signifie proprement *qui rassemble les têtes*; c'est une plaisanterie fondée sur une allusion à l'épithète qu'Homère donne à Jupiter, qu'il appelle le dieu *qui assemble les nuées*. Le poëte comique voulait faire entendre que la tête de Périclès était si grosse, qu'elle semblait faite de l'assemblage de plusieurs. L'allusion était d'autant plus sensible, que Périclès, à cause de son éloquence, avait reçu le surnom de Jupiter Olympien.

(10) Le terme qui est dans le grec signifie *heureux*; mais Cratinus le décompose, et le fait venir de deux mots, dont l'un veut dire *tête*, et l'autre est une particule qui sert à augmenter et à grossir les objets. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de faire sentir cette allusion dans notre langue. — Téléclides, dont Plutarque cite tout de suite les vers, était aussi un poëte de l'ancienne comédie. L'épithète que ce poëte donne à Périclès fait entendre que sa tête était si grosse, qu'elle ressemblait à une salle où l'on pourrait placer onze lits.

(11) Eupolis, poëte de l'ancienne comédie, antérieur à Aristophane, avait fait trente-deux comédies, dont il ne reste que des fragments. Il mourut en traversant l'Hellespont, victime, à ce qu'on croit, de la vengeance de quelqu'un de ceux qu'il avait attaqués dans ses pièces.

(12) Ce Damon est vraisemblablement celui dont parle Étienne de Byzance, au mot *Oa*, et qu'il fait originaire d'Oa, bourg de l'Attique, dans la tribu Pandionide. Il était si grand musicien, qu'il devint dans cet art chef d'une secte à laquelle il donna son nom.

(13) Suivant Plutarque, ceux qui avaient écrit l'histoire de l'harmonie disaient que l'harmonie myxolydienne avait été inventée par le joueur de flûte Pythoclides. On sait très peu de chose de ce musicien; Platon, dans son *premier Alcibiade*, met un Pythoclides au nombre des sages ou philosophes qui fréquentaient Périclès; ce qui porte à croire que c'est le même que celui dont parle Aristote.

(14) Platon, poëte de la vieille comédie, joue ici sur le mot *Chiron*, qui peut être pris pour le nom propre de Chiron, par allusion à l'éducation que ce centaure fit de plusieurs personnages célèbres de la Grèce, ou pour un comparatif qui signifie plus méchant. On peut donc l'expliquer de deux manières : As-tu été le précepteur de Périclès? ou bien : Es-tu plus méchant que Périclès? Il a déja été question de Timon dans la *Vie de Numa*, ch. XI.

(15) Anaxagore, de Clazomène, était venu s'établir à Athènes, où il donnait des leçons de philosophie. Il fut le premier des anciens philosophes qui ne donna d'autre principe de la formation du monde qu'une cause intelligente qui produisait seule tous les êtres. Avant lui, Thalès, Anaximènes, Anaximandre et les autres, admettaient bien cette cause intelligente dans la production de l'univers; mais ils supposaient aussi d'autres principes secondaires auxquels ils donnaient également le nom de causes; et c'est ce qui a trompé plusieurs savants modernes, qui ont cru tous ces philosophes matérialistes, et leur ont refusé toute idée d'un être intelligent distinct de la matière. Nous avons déja eu plus d'une occasion de réfuter ce sentiment, et en particulier dans la Préface qui est à la tête de ces *Vies*, à laquelle nous renvoyons le lecteur. *Voyez* l'abbé BATTEUX, *Histoire des causes premières*, pag. 376.

Ce savant, à qui je dois l'inscription que j'ai rapportée, m'a aussi communiqué un fragment du philosophe Anaxagore, tiré du *Commentaire de Simplicius sur la physique d'Aristote*, et que je crois important de faire connaître : je vais le présenter ici dans la langue originale, et en donner la traduction, que j'accompagnerai de quelques éclaircissements.

J'ai déja parlé, dans la *Vie de Plutarque*, de la division qui subsiste entre les savants modernes sur l'idée précise que les sages du paganisme avaient de la divinité. J'ai dit que les uns font de tous ces philosophes autant d'athées qui ne connaissaient d'autre dieu que la nature, que la matière éternelle, laquelle, s'étant organisée par sa propre force, avait formé les êtres divers qui composent le monde; que d'autres, au contraire, sont persuadés que le plus grand nombre de ces philosophes ont admis un dieu intelligent, essentiellement distingué de la matière : qu'à la vérité ils ont reconnu comme principes des êtres différentes substances matérielles, telles que l'eau, l'air et le feu; mais qu'ils n'entendaient par-là que le principe passif et secondaire, que la cause matérielle avec laquelle les êtres avaient été formés par la cause première et efficiente, principe unique et universel de tout ce qui existe. C'est à ce dernier sentiment que je me suis attaché, comme au seul admissible; et entre autres preuves j'ai rapporté [1], pour confirmer ce sentiment, un passage de Plutarque tiré de son *Traité sur l'inscription* EI, qui était au temple de Delphes. Ce passage me paraît fait pour décider la question, et pour établir incontestablement que les anciens philosophes ont connu, comme dit saint Paul, par les ouvrages visibles de Dieu, ses perfections invisibles, son éternelle puissance et sa divinité [2]. Le passage d'Anaxagore que je vais transcrire est bien propre à appuyer cette opinion et à la mettre dans le plus grand jour.

Νοῦς δὲ ἐστιν ἄπειρον καὶ αὐτοκρατὲς, καὶ μέμικται οὐδενὶ χρήματι, ἀλλὰ μόνος αὐτὸς ἐφ' ἑαυτοῦ ἐστιν... Ἐστι γὰρ λεπτότατόν τε πάντων χρημάτων καὶ καθαρώτατον : καὶ γνώμην γε περὶ παντὸς πᾶσαν ἴσχει καὶ ἰσχύει μέγιστον· καὶ τὰ συμμισγόμενά τε καὶ διακρινόμενα, πάντα ἔγνω Νοῦς· καὶ ὁποῖα ἔμελλεν ἔσεσθαι, καὶ ὅσα νῦν ἐστι καὶ ὁποῖα ἔσται πάντα διεκόσμησε Νοῦς [3].

« Il est une intelligence infinie, toute puissante, séparée » de toute autre substance, qui subsiste seule et par elle- » même... Elle est la plus simple et la plus pure de toutes » les substances; elle a la connaissance la plus étendue et » la plus parfaite de toutes choses, avec une puissance sans » bornes. L'intelligence connaît toutes les substances qui » sont mêlées ensemble et toutes celles qui sont séparées.

[1] *Vie de Plutarque*, pag. XXXIX, col. 2.
[2] *Ibid.*, pag. XL, col. 1.
[3] Apud Simplicium *Comment. in phys. Aristot.*, p. 33, édit. Aldi.

» C'est cette intelligence qui a ordonné et disposé tout ce » qui existera un jour, et la manière dont tout doit » exister. »

Il me paraît impossible de ne pas entendre ce passage important, d'un être dont la nature est supérieure à la matière, et en est absolument distinguée par son essence. Anaxagore lui attribue l'infinité, l'autocratie ou la toute-puissance, une séparation parfaite et entière d'avec tous les autres êtres, séparation de nature et d'essence, puisqu'il subsiste seul et par lui-même, dans une indépendance absolue. Cette simplicité, cette pureté, cette connaissance infinie de toutes choses, tous les attributs enfin qu'on lui donne, supposent l'être nécessaire, éternel, immuable, qui ne connaît pas la succession des temps, qui seul EST, et dont l'existence est l'éternité, comme Plutarque le dit dans ce passage sur *l'inscription du temple de Delphes* que nous avons cité dans sa *Vie*, et que nous venons de rappeler.

Je sais bien que quelques savants modernes ne croient pas que les anciens philosophes aient attaché aux attributs sous lesquels ils se représentent la divinité les mêmes idées que nous; et que par les mots de simplicité, de pureté, de séparation des autres substances, ils n'ont pas exprimé la spiritualité, l'immatérialité, telles que nous les concevons; qu'ils n'ont entendu par-là qu'une matière extrêmement subtile, réduite aux principes les plus simples dont elle soit susceptible, qu'un éther extrêmement pur, dont les éléments n'étaient sujets à aucune altération.

Je ne disconviendrai pas que telle a pu être en effet la pensée de la plupart des sages du paganisme, et qu'ils n'ont point eu une idée juste et exacte de la spiritualité et des autres attributs de l'Être suprême. Mais nous-mêmes avons-nous de cette essence divine, si supérieure à la raison humaine, si inaccessible à nos lumières, des notions bien précises? Connaissons-nous seulement, d'une manière claire, l'essence de notre ame? Pouvons-nous donner de la nature et des qualités de notre esprit des définitions lumineuses et évidentes? N'est-ce pas plutôt en excluant les attributs qui ne lui conviennent pas, qu'en affirmant ce qu'il est, que nous pouvons parvenir à en faire connaître les opérations? Faut-il donc s'étonner que les anciens, qui n'ont pas eu, comme nous, des lumières d'un autre ordre que celles de la simple raison, ne se soient pas élevés à l'idée précise, et telle que nous pouvons l'avoir nous-mêmes, de la spiritualité et de l'immatérialité de la nature divine?

Il suffit, pour justifier au moins quelques uns d'entre eux du reproche de matérialisme et d'athéisme, qu'ils aient cru à l'existence d'un être suprême, d'une cause intelligente, spirituelle, distinguée de la matière, telle que les faibles lumières d'une raison abandonnée à elle-même pouvaient la concevoir. Or, c'est une justice qu'on ne peut se dispenser de rendre à quelques philosophes de l'antiquité, et en particulier à Anaxagore. Le témoignage des anciens qui les ont suivis de près, et qui sont des juges bien plus sûrs que nous sur cette matière, puisqu'ils avaient les ouvrages de ces philosophes, et qu'ils pouvaient s'y instruire de leurs véritables sentiments, ne permet, ce me semble, aucun doute à cet égard. Il suffit de lire le passage du *Traité sur la nature des dieux*, dans lequel Cicéron expose la doctrine du philosophe de Clazomène : *Anaxagoras primus omnium rerum descriptionem et modum, mentis infinitæ vi ac ratione designari et confici voluit* [1]. « Anaxagore est le premier qui ait enseigné que » le système et l'arrangement de tous les êtres ont été con» çus et exécutés par la force et la sagesse d'un esprit » infini. »

« Tout, dit M. Batteux dans son *Histoire des causes pre» mières*, p. 377, tout est renfermé dans ce texte précieux. » Un esprit infini, *mens infinita*; la force et la sagesse, » *vis ac ratio*; le plan et l'exécution, *designari et confici*; » les détails et les formes, *descriptionem et modum*; l'uni» versalité des êtres, *omnium rerum*. Tout vient de Dieu, » tout appartient à Dieu. »

[1] Liv. I, *de Natura deor.*, c. II.

Il serait facile de multiplier les passages des auteurs anciens qui attribuent cette opinion à Anaxagore; mais ils seraient inutiles, après un texte aussi formel que celui de Cicéron. Je me contenterai d'ajouter ici un témoignage éclatant rendu à ce philosophe par un peuple entier, celui d'Athènes, qui, plein d'admiration pour la découverte sublime d'Anaxagore, éleva en son honneur deux autels, l'un à l'Intelligence, l'autre à la Vérité [1]. Il est vrai que cet hommage si flatteur n'empêcha pas ce même peuple, comme on l'a vu dans la *Vie de Périclès*, c. XLIX, de recevoir avec plaisir la dénonciation qui fut faite contre Anaxagore, comme coupable de ne pas reconnaître l'existence des dieux, et d'enseigner des doctrines nouvelles sur les phénomènes célestes. Mais ces sortes de contradictions ne doivent pas étonner dans une multitude qui, toujours dupe de ses chefs, et n'ayant jamais d'opinion à elle, se laisse emporter à toutes les passions qu'on lui inspire. L'érection de ces deux autels est au moins une preuve incontestable qu'on ne doutait pas à Athènes qu'Anaxagore n'eût reconnu une Intelligence suprême, essentiellement différente de la matière, cause efficiente et unique de l'organisation de l'univers.

Mais, comme l'observe M. Batteux dans l'ouvrage que nous avons déja cité, p. 373, « le dogme du philosophe » n'était pas encore mûr pour la philosophie; celle-ci ne » pouvait y revenir qu'après de longs efforts et de longues » erreurs. » L'accusation d'Anaxagore était une leçon pour les philosophes qui vinrent après lui, d'être plus réservés dans l'enseignement d'une doctrine qui heurtait les opinions généralement reçues; et le plus grand nombre d'entre eux profitèrent de cet exemple pour envelopper leur doctrine, et la rendre conforme, quant à la manière de l'énoncer, à ce que la multitude faisait profession de croire. Socrate, contemporain d'Anaxagore, quoique plus jeune que lui, ayant eu le courage d'enseigner le dogme déja établi par ce philosophe, fut condamné à boire la ciguë; et cette condamnation dut rendre beaucoup plus circonspects les philosophes qui le suivirent. De là vient l'obscurité qui règne dans ceux de leurs ouvrages que le temps a respectés : ils avaient recours, pour indiquer des vérités qu'ils n'osaient présenter ouvertement, à des expressions nouvelles, à des abstractions métaphysiques, inintelligibles au vulgaire, et qui leur ménageaient des moyens faciles d'échapper à l'accusation qu'on eût pu leur faire, d'enseigner des doctrines nouvelles.

C'est ce qui accrédita, du temps même de Socrate, le dogme d'une ame universelle, répandue dans toutes les substances dont le monde est composé, et qui est le principe de leur mouvement, de leur activité, des qualités qui les différencient et les séparent : dogme très ancien, que Pythagore établit plus particulièrement; ce qui l'en fit regarder presque comme l'inventeur. C'est à lui que Cicéron, dans son *Traité de la nature des dieux*, liv. I, c. XI, semble en attribuer la découverte : « Pythagore a dit que » Dieu était un esprit répandu et agissant dans toute la na» ture, et que nos ames étaient des parcelles de sa sub» stance. » Virgile a développé cette doctrine dans ces beaux vers de ses *Géorgiques*, liv. IV, vers 221 et suiv. :

Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum :
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum.

Mais ce système d'une ame universelle n'empêchait pas que les philosophes qui l'enseignaient n'admissent en même

[1] Eli. *variar. Hist.* liv. VIII, c. XIX.

temps une cause efficiente, distinguée de la matière, et qui avait, sinon créé, car ils n'avaient pas l'idée d'une création proprement dite, au moins formé et organisé les divers êtres qui entrent dans la composition du monde. Timée de Locres, un de ceux qui firent de ce dogme la base de leur doctrine, et qui essayèrent d'en expliquer l'action et les effets par une voie toute nouvelle, dit qu'il y a une substance divine, pure, inaltérable, intelligente, qui embrasse le corps du monde, et une ame distribuée dans ce corps par une extension continue et proportionnelle de sa substance, laquelle exécute les ordres généraux de la suprême Intelligence; comme on voit l'ame de l'homme exercer, sous les directions générales de la Providence, ses différentes fonctions, selon les organes du corps qu'elle anime. Il y avait donc dans la nature, suivant ce philosophe, deux principes, l'un se portant au bien avec connaissance et par choix, nommé à juste titre *Intelligence* et *Amour*; l'autre ne s'y prêtant que par force, nommé *Haine* ou *Nécessité*: l'un, principe d'union et d'ordre, appelant les parties à la composition régulière d'un tout; l'autre, principe de désunion et de désordre, minant sans cesse les individus pour les rompre et les dissoudre, formant tous deux ensemble cette loi suprême et inexplicable appelée *Destin*, douce violence mêlée *de contrainte et de persuasion*. C'est ainsi que M. Batteux, *ibid.*, p. 272-274, a exposé la doctrine du philosophe de Locres.

Platon a adopté les idées de Timée, dont il a développé la doctrine obscure dans un commentaire plus obscur encore, où il a changé les expressions employées par ce philosophe, et substitué aux termes Intelligence et Nécessité, qui dans celui-ci désignent les deux causes principales de l'organisation du monde, ceux d'*Être toujours le même*, et d'*Être toujours autre*. Le premier de ces deux êtres ou de ces deux principes est celui en qui résident essentiellement et immuablement la sagesse, l'ordre, la puissance, la raison suprême, la cause de toute perfection et de toute beauté. L'Etre toujours autre est un être sans qualité, sans forme, indifférent à toutes les manières d'être; c'est la matière. Il est impossible de ne pas reconnaître dans l'Être toujours le même l'idée active et substantielle de Dieu même, qui tend, par son activité intelligente à soumettre à l'ordre et à l'unité de dessein, à réunir sous une forme régulière les parties désordonnées de l'autre principe. L'Être toujours autre étant fait pour contraster symétriquement avec l'essence toujours la même, ne peut être qu'un principe de trouble, de discorde et de corruption, qui tende sans cesse à la destruction et à la mort, comme l'essence contraire tend à la génération et à la vie. C'est ainsi que Plutarque l'explique dans son *Commentaire sur le Timée de Platon*, dans ses *OEuvres Morales*, et qui a pour objet d'expliquer la création de l'ame du monde. *Voyez* aussi M. Batteux, dans son *Histoire des causes premières*, pag. 275-278.

Après de telles autorités, on peut être surpris que des personnes instruites soutiennent que tous les anciens philosophes, sans exception, ont été matérialistes et athées; qu'ils n'ont point reconnu un être intelligent, séparé par essence de la matière, cause première et unique de toutes les substances créées. Il serait bien étonnant qu'une vérité qui est encore plus de sentiment que d'intelligence, en faveur de laquelle notre cœur réclame avec tant de force, qui est écrite en traits de feu dans le tableau des cieux, et que toute la nature annonce avec tant d'éclat; qu'une telle vérité eût été entièrement méconnue par des hommes à qui l'on ne peut refuser des lumières, et qui, pendant tant de siècles, ont fait les plus grands efforts pour parvenir à connaître les causes premières et efficientes de la formation de l'univers. Les passions, l'intérêt et la crainte ont pu ou obscurcir en eux les vérités que leurs réflexions leur avaient fait découvrir, ou les obliger d'en affaiblir l'enseignement; mais puisque, selon saint Paul, ils ont retenu la vérité captive, ils la connaissaient donc; et l'injustice qui la leur a fait dissimuler rend leur silence inexcusable.

Une nouvelle preuve que j'ajouterai à ce que j'ai déja dit, c'est la connaissance générale qu'ils ont eue de la spiritualité et de l'immortalité de notre ame. Cicéron, qui, dans ses ouvrages philosophiques, nous représente les opinions des philosophes de la Grèce, dont il avait étudié avec soin la doctrine, s'explique sur ce point de la manière la plus forte et la plus précise. « A moins, dit-il, que nous » ne soyons d'une ignorance crasse en physique, nous ne » pouvons douter que notre ame ne soit un être simple, » exempt de tout mélange, de toute concrétion, de toute » union et association de parties; que par conséquent elle » ne puisse être ni divisée, ni séparée, ni partagée; et, par » une suite nécessaire, qu'elle ne soit immortelle, puisque » la mort n'est que la séparation des parties qui étaient » unies entre elles. » *Tusculan.*, liv. I, c. XXIX. Une idée si juste de la nature de notre ame pouvait-elle être séparée de la connaissance des attributs de Dieu? et n'est-ce pas faire injustice à ces philosophes que de les accuser d'athéisme?

(16) Ion était un poëte tragique de l'île de Chio, et contemporain de Périclès. Aucune de ses tragédies n'est parvenue jusqu'à nous; il ne nous reste que quelques fragments de ses *Élégies*.

(17) Les anciens poëtes tragiques faisaient jouer ordinairement, dans les jeux où ils disputaient le prix de leur art, quatre pièces dramatiques comprises sous le nom général de *Tetralogies*, et dont la dernière était toujours une tragédie satyrique, dans laquelle on voyait figurer avec les rois et les héros, des satyres dont le rôle plaisant et bouffon contrastait avec la dignité des autres personnages. Il ne nous reste de ces pièces satiriques que le *Cyclope* d'Euripide. C'est à cet usage que Plutarque fait ici allusion.

(18) Ce Thucydide, que nous verrons, dans la suite de cette *Vie*, opposé par les nobles à Périclès, lorsque celui-ci se fut ouvertement déclaré pour le parti populaire, était différent de l'historien qui a écrit la *Guerre du Péloponnèse*; ce dernier était fils d'Odore, et l'autre de Mélésias.

(19) Nous dirions aujourd'hui le son des trompettes et des tambours; les Grecs se sont servis quelquefois de bassins d'airain pour donner les signaux dans les armées, et les Romains les employaient pour appeler les athlètes aux exercices du gymnase, comme on le voit par un passage de Cicéron, dans le second livre de l'*Orateur*, c. III. Les disques étaient aussi en usage dans les tribunaux pour les jugements, comme on le voit dans Pollux, liv. X, c. LXI; mais on ne sait pas précisément à quoi ils servaient.

(20) Chez les anciens, le repas finissait par les libations; quand elles étaient faites, on recommençait à boire et à s'entretenir, assez long-temps, sur différentes sortes de sujets, suivant le caractère et le goût des convives. Les *Banquets* de Platon et de Xénophon, les *Propos de table* de Plutarque, sont des résultats de ces conversations.

(21) C'était un vaisseau sacré qu'on n'employait que dans des occasions extraordinaires, comme celle d'envoyer chercher des généraux pour leur faire leur procès. Nous en verrons un exemple dans la *Vie d'Alcibiade*. Critolaüs, philosophe péripatéticien, fut, du temps de Caton le censeur, l'an de Rome cinq cent quatre-vingt-dix-huit, député vers le sénat avec Diogène le stoïque, et Carnéade l'académicien.

(22) Ce passage est tiré du huitième livre de la *République de Platon*, où ce philosophe fait voir comment l'abus du gouvernement populaire amène toujours la tyrannie.

(23) Ces images, d'une hardiesse poétique, représentent au naturel les excès dont une populace effrénée est capable. L'Eubée, aujourd'hui Négrepont, est une île qu'un bras de mer fort étroit sépare de l'Attique, dont elle était le grenier. Les îles sont celles de la mer Égée, qui la plu-

part furent assujetties par les Athéniens avant et pendant la guerre du Péloponnèse, et soumises à de dures exactions, quoiqu'elles contribuassent beaucoup au commerce et à la richesse d'Athènes.

(24) Expression heureuse, et qui méritait d'être conservée. Les idées et les images empruntées de la physique sont comme des couleurs qui relèvent les raisonnements qu'on emploie dans le discours, et qui en tempèrent la sécheresse.

(25) C'est à la fin de son *Phèdre*; Platon y établit que, pour être véritablement éloquent, il faut joindre à des dispositions heureuses une connaissance générale de la nature, qui n'est pas moins nécessaire pour être excellent médecin; ce qu'il prouve par un passage d'Hippocrate, dans son *Traité de la nature humaine*. Platon cite également l'étude que Périclès avait faite de la physique et des autres branches de la philosophie, pour fortifier et enrichir son éloquence.

(26) Ce que dit ici Plutarque semble contredire Suidas, qui avance que Périclès fut le premier qui écrivit ses discours avant que de les prononcer, au lieu que les autres orateurs parlaient sur-le-champ; cette prière ne convient qu'à un orateur qui parle sans préparation. Quintilien lui en attribue une autre plus politique; il assure que Périclès demandait aux dieux de ne rien dire qui ne fût agréable au peuple. Il paraît, d'après cet endroit de Plutarque, que les harangues qu'on avait de son temps sous le nom de Périclès passaient pour des ouvrages supposés : aussi Quintilien ne trouvait-il pas qu'elles répondissent à la haute réputation d'éloquence que Périclès avait eue. Thucydide n'a fait que l'imiter. — Égile, île du golfe Saronique, semblait, par son commerce florissant et par sa puissance, offusquer la gloire du Pirée, en face duquel elle était située.

(27) Thémistocle, comme on l'a vu dans sa *Vie*, avait engagé les Athéniens à appliquer l'argent qu'on retirait des mines de Laurium à la construction de galères; et cet emploi utile des revenus publics avait inspiré le goût du travail et de l'application. Périclès, en distribuant de l'argent au petit peuple pour assister aux spectacles, et pour remplir les fonctions publiques, mérita le reproche de l'avoir rendu paresseux, de lui avoir inspiré le goût des plaisirs, et surtout d'avoir donné à une populace ignorante et grossière une influence funeste dans le gouvernement.

(28) Ios était une des îles Sporades, dans la mer Égée, où l'on dit qu'Homère fut enterré. Quelques savants ont corrigé ce mot, et ont écrit *Oathen*, du bourg d'Oa, un des bourgs de l'Attique, où ce Démonides était né.

(29) Il fallait avoir passé par quelqu'une de ces charges pour monter au conseil de l'aréopage. Nous en avons fait connaître les fonctions dans la note (40) sur la *Vie de Solon*. Comme ce conseil faisait la principale force des nobles, Périclès s'attacha à lui ôter sa puissance et son autorité.

(30) Nous verrons, dans la *Vie de Cimon*, qu'ils étaient au nombre de cent; que Cimon, en quittant l'armée, les conjura de faire dans le combat les plus grands efforts de bravoure, pour se justifier des soupçons injustes qu'on avait conçus contre eux. Ils trouvèrent le moyen de combattre comme en présence de Cimon, quoiqu'il fût absent, et obéirent fidèlement aux ordres qu'il leur avait laissés.

(31) Idoménée de Lampsaque, disciple d'Épicure, avait écrit, suivant Diogène Laërce, liv. II, seg. XX, l'*Histoire des disciples de Socrate*, et celle de *Samothrace*. *Voy.* Vossius, *de Hist. græc.*, liv. I, c. XI. Le récit de cet historien, sur le meurtre d'Éphialtes par Périclès, est sans vraisemblance; et le témoignage d'Aristote, qui lui est contraire, mérite bien plus de confiance.

(32) Les Bisaltes habitaient une contrée de la Macédoine, appelée Bisaltie, aux confins de la Thrace : étant tout à l'est du fleuve Strymon, il semble qu'elle devrait être mise constamment au nombre des contrées de Macédoine; mais comme cette rivière n'a pas toujours été la borne des deux royaumes, la Bisaltie a été comprise tantôt dans la Macédoine, et tantôt dans la Thrace. — L'ancienne Sybaris, ville de la grande Grèce en Italie, fut, suivant Plutarque, dans son *Traité sur les délais de la justice divine*, détruite trois fois; rebâtie en dernier lieu, non pas au même endroit, mais à une petite distance, elle prit le nom de Thurium.

(33) Tout l'argent que les villes de Grèce consignaient chaque année pour faire la guerre aux Mèdes, et celui qu'on tirait des impôts, était déposé dans le temple d'Apollon à Délos, sous la garde des trésoriers nommés par les Grecs. Les Athéniens firent transporter ce trésor à Athènes; et Périclès en employa la plus grande partie en édifices publics.

(34) C'est le temple de Minerve, appelé *Parthénon*, que ces ennemis de Périclès désignent ici. Il avait en effet coûté mille talents, environ cinq millions de notre monnaie.

(35) Plutarque met les charrons parmi ceux qui amènent les matériaux destinés à ces édifices, et les place même avant les voituriers et les charretiers; il y compte aussi les cordiers. Je ne vois pas comment les charrons et les cordiers auraient été employés ou préposés à la conduite de ces matériaux. J'ai donc cru, pour une plus grande exactitude, devoir distinguer ces deux emplois, que Plutarque a pu confondre par distraction : peut-être aussi y a-t-il eu quelques mots d'oubliés dans le texte.

(36) Plutarque exprime ici, sous les métaphores les plus agréables, ce qui fait le caractère de la perfection dans les ouvrages de goût. Il faut que la main du temps, qui imprime à toutes les productions ordinaires les rides de la caducité, leur conserve cette fleur de jeunesse qu'entretient en eux un esprit vivifiant et inaltérable. Il faut que par un contraste merveilleux, et dont le secret est révélé à peu de personnes, ils aient à leur naissance ces formes belles et majestueuses qui caractérisent l'antique, et qu'après une longue suite d'années ils aient encore cet air de fraîcheur et de nouveauté qui est le partage de la jeunesse.

(37) Ce temple, consacré à Minerve sous le nom de Parthénon, ou temple de la Vierge, était surnommé Hécatompède, non qu'il eût cent pieds en tous sens, comme on l'a cru mal-à-propos, mais parceque sa façade avait cette longueur. Car on voit par ses ruines magnifiques, qui existent encore, qu'il avait plus de deux cents pieds de long, et soixante-cinq de haut. Il était dans la citadelle d'Athènes. On en trouve le dessin dans l'atlas qui accompagne le *Voyage d'Anacharsis*. Après plus de deux mille ans, disent les éditeurs d'Amyot, on admire encore, jusque dans ses ruines, l'élégance des proportions, la beauté des bas-reliefs et la blancheur du marbre. *Voyez* les *Ruines des plus beaux monuments de la Grèce*, par M. Le Roy, t. I, p. 8 et 30, 2ᵉ édition.

(38) Cet édifice, disent les éditeurs d'Amyot, est remarquable par les deux étages de colonnes, tels qu'on en voit encore à Pestum ou Posidonia, dans les beaux temples faits sur le modèle de ceux d'Athènes. La lanterne ou la coupole mérite aussi une attention particulière. Dès le temps de Périclès, l'architecture connaissait les grands moyens de décoration.

(39) Elle avait, suivant les mêmes éditeurs, quarante stades, ou cinq milles de longueur, et quarante coudées de hauteur; elle était si large que deux chariots pouvaient y passer de front. Elle embrassait le Pirée, et le joignait à la ville d'Athènes. Socrate en parle dans le *Gorgias de Platon*, et il l'appelle la muraille du milieu.

(40) La commodité du lieu faisait que les poëtes et les musiciens s'y assemblaient pour y réciter ou chanter leurs

ouvrages; et cette dernière destination fit donner à cet édifice, qui existe encore, le nom d'Odéon, d'un verbe grec qui signifie chanter. On y tenait aussi le marché au blé, et c'était là que se discutaient toutes les affaires qui regardaient les blés, et tous les procès pour les aliments qui étaient dus. Le comble de cet édifice, soutenu par des colonnes de pierre ou de marbre, avait été construit, selon Vitruve, liv. V, c. IX, du produit des antennes et des mâts enlevés aux vaisseaux des Perses; et sa forme imitait celle de la tente de Xerxès, comme Plutarque vient de le dire. L'Odéon fut brûlé au siége d'Athènes par Sylla, suivant Appien, *Guerre de Mithridate*, et réparé bientôt après par Ariobarzane, roi de Cappadoce. Les Propylées étaient les magnifiques vestibules de l'Acropole ou citadelle. *Voyez*, sur la fête des Panathénées, ce qui en a été dit dans la *Vie de Thésée*, c. XXII.

(41) C'était la plante nommée parthénium, aujourd'hui la camomille puante ou la matricaire. Pline, liv. XXII, c. XVII, rapporte aussi cette guérison miraculeuse, et dit que ce fut de là que cette plante prit le nom parthénium, virginale, et fut consacrée à Minerve, déesse vierge. Périclès fit faire aussi la statue de cette esclave, qui représentait un jeune homme soufflant à pleines joues sur des charbons; on l'appelait le splanchnoptès, *qui fait rôtir des entrailles*. Cette statue célèbre, dit le même auteur, livre XXXIV, c. VIII, était l'ouvrage de Stipas le Cyprien.

(42) Cette statue, un des chefs-d'œuvre de Phidias, était d'or et d'ivoire. Pausanias, liv. I, c. XXIV, nous en a conservé la description. La déesse était debout, et vêtue d'une tunique qui lui descendait jusqu'aux talons. Sur le devant de son égide et de sa cuirasse étaient la tête de Méduse et la Victoire; elle tenait une pique, et avait à ses pieds son bouclier et un dragon qu'on croyait être Érichthonius. Sur le milieu de son casque était représenté le sphinx, et aux deux côtés deux griffons. On doit juger de la hauteur de cette statue par la grandeur de la Victoire qu'elle avait sur son égide, laquelle était d'environ quatre coudées, et par les quarante talents pesant d'or qu'on y avait employés, suivant Thucydide, liv. II, c. XIII; ce qui, au taux où était l'argent du temps de Périclès, faisait près de trois millions de notre monnaie. Pausanias parle aussi de la Minerve Hygiée : près de la statue de Déitrephès, dit-il, on voit la statue de la Santé, qu'on dit fille d'Esculape, et celle de Minerve Hygiée ou Salutaire. Si Plutarque observe que le nom de Phidias était gravé sur le piédestal, c'est qu'il était défendu sous peine de mort aux artistes d'inscrire leur nom sur leurs ouvrages. On dit que le statuaire Myron avait gravé son nom en très petites lettres dans l'intérieur de la cuisse de sa célèbre génisse; ce qui ajoutait un très grand prix à cet ouvrage.

(43) Les paons étaient alors des oiseaux rares et estimés; on voit, par la satire seconde du second livre des *Satires* d'Horace, combien de son temps même ils étaient recherchés à Rome. Plutarque observe à ce sujet, avec raison, qu'on ne doit pas ajouter foi aux railleries et aux médisances de ceux qui font métier de médire, et qui sacrifieraient à cette basse manie la réputation des plus honnêtes gens, plutôt que de perdre un bon mot. Ce que notre historien ajoute plus bas, de l'offre que fit Périclès de se charger seul de la dépense qu'avaient coûtée les édifices publics d'Athènes, ne peut guère se concilier avec ce qu'il dira bientôt, que Périclès n'avait pas augmenté d'une seule drachme, pendant son administration, les biens que son père lui avait laissés. Car il paraît, par Thucydide, liv. II, c. XIII, que le trésor des Athéniens était de neuf mille sept cents talents, environ quarante-sept millions et demi, et que Périclès en avait dépensé pour ces édifices trois mille sept cents, c'est-à-dire environ dix-huit millions cinq cent mille livres. Comment donc pouvait-il prendre un engagement si fort au-dessus de sa fortune? Il comptait bien apparemment que le peuple ne lui céderait pas un pareil honneur; et il voulait par là le forcer à lui allouer ses dépenses. M. Gillies, dans son *Histoire de l'ancienne Grèce*, t. III, p. 14 de la traduction française, observe qu'avec la somme que Périclès dépensa pour ces édifices, il aurait pu commander autant de travaux qu'avec cent cinquante ou cent quatre-vingts millions de notre monnaie dans le siècle présent.

(44) Ils les comparaient aux gardes qu'on avait donnés à Pisistrate, lorsqu'il feignit d'avoir été attaqué par ses ennemis, et dont il se servit pour usurper la tyrannie. *Voyez* la *Vie de Solon*, c. XLI.

(45) C'était la coutume de se couvrir la tête, quand on voulait se donner la mort. On en voit un exemple dans la satire troisième du second livre d'Horace, vers XXXVII, où Damasippe dit qu'ayant ruiné ses affaires, il allait se jeter, la tête couverte, dans la rivière, lorsque le philosophe Stertinius l'en détourna. Au reste, Diogène Laërce, dans la *Vie d'Anaxagore*, liv. II, seg. VI, dit que ce philosophe donna ses terres à ses parents.

(46) Le véritable but de Périclès était de faire reconnaître Athènes comme la première ville, et, pour ainsi dire, la capitale de toute la Grèce; et c'est sous ce rapport que Plutarque regarde ce décret comme une marque de l'élévation d'esprit et de la magnanimité de Périclès.

(47) Ce peuple avait pénétré les vues secrètes de Périclès; et il se garda bien de céder un si grand honneur aux Athéniens, qu'il regardait comme ses rivaux, et qui auraient bientôt profité de l'ascendant que leur aurait donné cette reconnaissance tacite de leur suprématie, pour établir leur domination sur tout le reste de la Grèce.

(48) Il avait ravagé le Péloponnèse, brûlé les vaisseaux des Carthaginois, battu les troupes de Sicyone, et pris la ville de Chalcis sur les Corinthiens. Il perdit ensuite la bataille de Coronée contre les Lacédémoniens, la deuxième année de la quatre-vingt-troisième olympiade, quatre cent quarante-cinq ans avant J.-C., plus de vingt ans avant la mort de Périclès. Xénophon combattit auprès d'Agésilas dans cette fameuse journée, l'une des plus mémorables de ce temps-là, au rapport de cet historien, liv. IV de son *Histoire*, et dans son *Discours sur Agésilas*.

(49) C'est l'entrée de la Chersonèse de Thrace, qui appartenait aux Athéniens, comme on le voit dans Hérodote, liv. VI, c. XXXVI. C'est aujourd'hui la Crimée, défendue par la forteresse de Perckop.

(50) La ville d'Œnée était dans l'Acarnanie. Périclès en fit le siége; mais il ne put s'en rendre maître. Cette course dans le Péloponnèse eut lieu la dernière année de la quatre-vingt-unième olympiade, suivant Thucydide, liv. I, c. CXI.

(51) Sinope, ville de la Paphlagonie sur les bords du Pont-Euxin, aujourd'hui la mer Noire, était une colonie de Milet.

(52) Thucydide, liv. II de son *Histoire*, ch. CIX, dit que les Athéniens avaient été maîtres de l'Égypte : ils venaient d'en être chassés par Mégabyse, lieutenant d'Artaxerxe, la première année de la quatre-vingtième olympiade.

(53) On lui donna ce nom, parcequ'elle eut pour motif le temple d'Apollon à Delphes. Il y en eut une autre du même nom, et beaucoup plus célèbre, du temps de Philippe de Macédoine.

(54) Ce loup d'airain avait été consacré par les habitants de Delphes, et placé à côté du grand autel. Voici à quelle occasion. Un voleur, après avoir pillé le trésor de leur temple, alla se cacher dans le plus épais de la forêt du mont Parnasse. Un loup l'ayant rencontré, se jeta sur lui et le tua. Depuis, cet animal allait tous les jours dans la ville de Delphes, où il poussait des hurlements affreux. Les Delphiens, frappés de ses courses réitérées, crurent

y reconnaître quelque avertissement que les dieux leur donnaient. Ils suivirent donc le loup, qui les mena jusqu'au lieu où était le cadavre, auprès duquel ils trouvèrent tout l'argent qui avait été volé; et, pour conserver la mémoire de ce prodige, ils consacrèrent un loup d'airain dans leur temple. D'autres, rejetant cette tradition fabuleuse, croient tout simplement qu'il y avait été placé par les Delphiens pour marquer un des attributs d'Apollon, qui était appelé l'exterminateur des loups. *Voy. Pausanias*, liv. X, c. XIV.

(55) Thucydide, qui place cette expédition quatorze ans avant le commencement de la guerre du Péloponnèse, dit que Plistonax fut banni, parcequ'on crut qu'il s'était laissé corrompre à prix d'argent pour faire cette retraite. *Voyez* liv. II, ch. XXI.

(56) C'est-à-dire qu'elle descendait de ces anciens Ioniens envoyés en colonie dans la partie de l'Asie-Mineure qui prit d'eux le nom d'Ionie. Cette femme dut à sa grande beauté de régner en Thessalie; mais elle périt misérablement, et fut tuée par un de ses amants.

(57) C'est l'orateur athénien rival de Démosthène.

(58) On ne connaît que deux Lysiclès qui aient joué un rôle considérable à Athènes. Le premier fut envoyé avec douze vaisseaux, afin de ramasser l'argent qui était nécessaire pour continuer le siége de Mitylène; il fut tué dans ce voyage par les Cariens : mais ce ne peut être celui dont parlait Eschine, puisqu'il périt un an après la mort de Périclès, et que, dans un si court intervalle, il n'avait pas eu le temps de former d'assez grands rapports avec Aspasie, pour devenir un personnage si considérable. Le second fut celui que les Athéniens firent mourir pour avoir été la principale cause du désastre de Chéronée, comme on le voit dans le seizième livre de Diodore de Sicile, c. LXXXVIII, où cet historien nous a conservé un fragment du discours que l'orateur Lycurgue prononça contre ce général, et qui échauffa tellement les esprits des Athéniens, que, sans donner à Lycurgue le temps d'achever, ils prononcèrent l'arrêt de mort contre Lysiclès, et sur-le-champ l'envoyèrent au supplice. Si c'était ce dernier Lysiclès dont il est question dans Plutarque, il faudrait qu'Aspasie eût survécu bien long-temps à Périclès; car la bataille de Chéronée se donna la troisième année de la cent dixième olympiade, plus de quatre-vingt-dix ans après la mort de Périclès.

(59) Le *Ménexène* est écrit, en général, sur un ton de plaisanterie. Socrate, en approuvant la coutume de louer publiquement ceux qui étaient morts en combattant pour leur patrie, y raille finement la vanité des Athéniens, dont les louanges remplissaient plus de la moitié de ces oraisons funèbres, qui par-là étaient beaucoup moins l'éloge des morts que celui des vivants. Ce dialogue est plein des traits d'une satire fine et délicate. Platon y dit en propres termes qu'Aspasie avait formé un grand nombre d'orateurs.

(60) Aspasie, étant de Milet, devait naturellement se déclarer pour sa patrie. La vérité est que les Milésiens envoyèrent à Athènes des ambassadeurs pour parler contre Samos, et quelques Samiens malintentionnés se joignirent à cette députation. Il n'en fallait pas davantage pour engager les Athéniens à aller changer dans Samos un gouvernement qui leur était suspect, et qui favorisait les Perses. *Voy.* Thucydide, liv. I, c. CXV. Mais on a voulu donner à cette guerre si fameuse des motifs qui répondent bien peu à son importance. Nous verrons plus bas que les poëtes comiques, échos des bruits populaires, disaient qu'elle avait eu pour motif secret le ressentiment de cette courtisane offensée par quelques jeunes gens de Mégare, et que Périclès avait vengée par un décret sévère qu'il fit porter contre les Mégariens : décret qui, en excitant de leur part les plaintes les plus vives, fit entrer dans leur querelle plusieurs peuples de la Grèce. D'autres ont prétendu que Périclès ne suscita cette guerre que pour se tirer de l'embarras de rendre ses comptes; et on suppose que ce fut Alcibiade qui lui en donna le conseil, comme nous le verrons dans sa *Vie*. Mais cette anecdote si peu vraisemblable en soi et indigne d'un homme tel que Périclès, que sa conduite mit à l'abri de tout reproche tant qu'il fut à la tête des affaires; cette anecdote, dis-je, est démentie par Thucydide, liv. II, c. LXV. Le témoignage de cet historien impartial ne doit laisser aucun doute à cet égard. L'obstination de Périclès à ne vouloir pas révoquer le décret qu'il avait fait porter contre les Mégariens put bien hâter le moment de cette guerre; mais ses vraies causes furent l'orgueil qu'inspirèrent aux Athéniens leurs grands exploits dans les guerres médiques, l'abus qu'ils firent de leur prééminence sur le reste de la Grèce, qui en avait été le fruit : enfin la jalousie de Sparte, qui, n'ayant pu voir tranquillement passer en d'autres mains un empire qu'elle avait si long-temps exercé sans concurrence, réveilla celle des autres peuples, suscita partout des ennemis aux Athéniens, dont la conduite avait excité un mécontentement général, et amena enfin cette guerre fameuse qui dura vingt-huit ans. — Prienne, qui occasiona la guerre contre Samos, était entre cette dernière ville et celle de Milet.

(61) Ceux qui gouvernaient dans Samos tenaient le parti des Perses; Pissouthnès, qui commandait pour ce roi dans Sardis, devait donc favoriser les Samiens. Les dix mille pièces qu'il offrit à Périclès, et qui étaient vraisemblablement des dariques, devaient faire environ deux cent vingt-cinq mille livres de notre monnaie. Quand Périclès fut maître de Samos, afin d'assurer le gouvernement populaire qu'il y avait établi, il mit une garnison dans la ville, ce que Plutarque ne dit pas. *Voyez* Thucydide, liv. I, c. CXV.

(62) Il y avait quarante vaisseaux d'Athènes, et vingt-cinq de Chio et de Lesbos. *Ibid.*, c. CXVI.

(63) Mélissus, disciple de Xénophane et de Parménide, deux des chefs de l'école éléatique, enseignait que l'univers est infini, immuable, immobile, unique, semblable à lui-même, et que tous ses espaces sont remplis; il n'admettait ni mouvement réel, ni génération, ni corruption. Diogène Laërce, dans la *Vie* de ce philosophe, liv. IX, seg. XXIV, parle aussi de ses exploits comme général des Samiens.

(64) Thucydide ne dit rien de ces barbaries réciproques. — La chouette était l'oiseau de Minerve; on la voit sur un grand nombre de médailles athéniennes.

(65) L'usage d'employer la fève blanche comme un signe favorable est antérieur à Périclès; on le trouve établi fort anciennement dans les tribunaux pour absoudre les accusés.

(66) Ces vers ont été conservés par Athénée, liv. XII, c. IX. Les voici tels qu'ils ont été traduits par M. Dacier : « La blonde Eurypile a du goût pour Artémon, qui se fait » porter dans sa chaise. Auparavant cet homme portait » un habit fort étroit; il n'avait que des sabots, et pour » manteau, il était réduit à un vieux cuir de bœuf qui » avait servi long-temps à couvrir un méchant bouclier; » il ne voyait que des gens de néant, des hommes vicieux » avec lesquels il menait une vie très débordée, qui l'a » souvent fait mettre au pilori, et plus souvent encore lui » a fait donner les étrivières, arracher la barbe et les che» veux : mais présentement ce fils d'esclave ne va que sur » un char magnifique; il est tout éclatant d'or, et, comme » les femmes les plus délicates, il fait porter au-dessus de » sa tête un parasol d'ivoire. » Il n'est pas possible que l'Artémon dont parle ce poëte soit le même que celui de Plutarque, lequel a vécu environ cent cinquante ans après le premier. Il est singulier, d'un autre côté, qu'il y ait eu deux hommes de même nom, avec le même défaut corporel et le même caractère. On peut soupçonner que ce-

lui du siége de Samos n'avait de commun avec l'autre que le nom, et que Plutarque aura attribué à celui-ci ce qui convenait à l'autre. Il est difficile de croire qu'un homme qui avait assez de génie pour inventer des machines de guerre, et qui en suivait les opérations avec tant d'application, ait mené une vie aussi licencieuse et aussi vile que celui dont Anacréon a tracé le portrait.

(67) Cet historien vivait du temps de Ptolémée Philadelphe. Il avait fait un *Traité sur la tragédie*, l'*Histoire de Libye*, celle d'*Agathocle de Syracuse*, celle *des Macédoniens ou des Grecs*, et un livre *des limites des Samiens*. Cicéron, liv. VI, *ad Attic. ep.* 1, dit de lui qu'il était historien exact; ce témoignage ne s'accorde pas avec le jugement que Plutarque en porte, en l'accusant de sacrifier la vérité à sa passion, et de tomber dans des exagérations romanesques; vice si contraire à l'exactitude de l'histoire. *Voy.* Vossius, *de Hist. græc.*, liv. I, c. XV.

(68) Il ne faut pas confondre cette oraison funèbre, que Périclès prononça pour louer ceux qui avaient été tués au siége de Samos, avec l'éloge qu'il fit de ceux qui périrent au commencement de la guerre du Péloponnèse, et que Thucydide nous a conservé dans le second livre de son Histoire, c. XXXV-XLVI. Il prononça la première la quatrième année de la quatre-vingt-quatrième olympiade; et la dernière ne le fut que la seconde année de la quatre-vingt-septième. C'était au sénat de l'aréopage qu'appartenait le choix de l'orateur qui devait faire ces sortes de discours; et c'est un témoignage bien honorable pour Périclès, que d'avoir été choisi deux fois de suite dans des occasions si importantes, qui demandaient une éloquence forte et persuasive pour soutenir et encourager les Athéniens.

(69) Ce fut cinq ans après la prise de Samos, et la première année de la quatre-vingt-sixième olympiade. La guerre du Péloponnèse commença la première année de la quatre-vingt-septième olympiade, près de dix ans après celle de Samos.

(70) Les habitants de Corcyre, aujourd'hui Corfou, étaient, après les Athéniens, le peuple qui eût les plus grandes forces maritimes. D'ailleurs, cette île était très bien située pour favoriser les desseins des Athéniens sur l'Italie et sur la Sicile. Les Corcyréens avaient envoyé à Athènes demander du secours contre les Corinthiens, qui, de leur côté, en avaient aussi fait demander. Si Périclès n'envoya dans cette occasion que dix vaisseaux au secours des Corcyréens, ce ne fut pas, comme le dit Plutarque, dans la vue de perdre le général qu'il chargeait de cette expédition. Thucydide, plus croyable que les auteurs suivis par notre historien, écrit que Périclès, en faisant partir ces dix vaisseaux, leur avait donné ordre de n'attaquer les Corinthiens que dans le cas où ils voudraient faire une descente dans Corcyre, ou sur les terres qui dépendaient de cette ville. Son but était de les laisser se battre sur mer, sans se mêler de leurs querelles, afin qu'ils se ruinassent réciproquement; et que ces deux peuples s'étant affaiblis l'un par l'autre, les Athéniens en eussent meilleur marché dans les guerres qu'ils pourraient avoir contre eux dans la suite. D'ailleurs Lacédémonius, fils de Cimon, ne fut pas le seul chef que Périclès envoya; il lui donna pour collègues Diotènes et Protéas. Thucydide, liv. I, c. XLV.

(71) Il en envoya vingt, qui, en arrivant, firent peur aux deux flottes, prêtes à recommencer le combat, et les obligèrent de se séparer. *Ibid.*, c. L.

(72) C'était une loi que Périclès lui-même avait proposée, et il s'était servi de toute son autorité pour la faire ratifier par le peuple. Thucydide nomme trois de ces ambassadeurs, Ramphius, Mélésippus et Agésandre; il ne parle point de Polyarces, qui était peut-être quelqu'un de la suite des députés. Liv. I, c. XIII.

(73) Toutes les terres situées entre Mégare et l'Attique, étaient consacrées aux déesses d'Éleusis, Cérès et Proserpine; c'était un sacrilége que de les labourer. Périclès accusait aussi les Mégariens de donner asile à tous les esclaves fugitifs.

(74) Cette porte, suivant les éditeurs d'Amyot, est encore aujourd'hui un des monuments d'Athènes.

(75) Dans ces vers d'Aristophane, il n'est fait aucune mention de la mort du héraut Anthémocritus. Les Mégariens les citaient seulement pour faire entendre que Périclès, irrité de l'enlèvement des deux courtisanes d'Aspasie, avait fait tuer ce héraut, afin que le soupçon de ce meurtre tombant sur les Mégariens, ils devinssent l'objet de la haine publique. Thucydide ne dit rien de la mort de ce héraut. Il est certain cependant que les Mégariens passèrent pour les auteurs du meurtre, et qu'ils en portèrent la peine plusieurs siècles après, quand l'empereur Adrien les exclut des graces qu'il accordait à tous les autres peuples de la Grèce. Le tombeau de cet Anthémocritus était sur le chemin sacré qui menait à Éleusis. Pausanias, liv. I, c. XXXVI.

(76) Nous les avons cependant assignées plus haut, d'après Thucydide, auteur plus digne de confiance, à tous égards, que les poëtes comiques; car il était alors à Athènes, et il voyait de plus près qu'eux tout ce qui se passait.

(77) C'est le sentiment de Thucydide, et c'est aussi le plus vraisemblable, quand on considère le caractère de Périclès, qui à beaucoup de magnanimité joignait une prudence consommée, et qui prévoyait de loin ce qui devait arriver. Il ne faut, pour s'en convaincre, que lire le discours qu'il fait sur cela aux Athéniens, dans le premier livre de Thucydide, ch. CXL *et suiv*.

Je crois bien que, dans la situation où se trouvaient alors les Athéniens, le conseil que leur donnait Périclès était le meilleur, en n'envisageant que la circonstance actuelle et ses suites prochaines. Mais un homme aussi prudent que lui ne devait-il pas prévoir que les Athéniens auraient peine à résister aux forces réunies de la plupart des peuples de la Grèce; que tôt ou tard ils finiraient par en être les victimes? Il aurait pu trouver dans son génie des moyens d'amener les Athéniens à des voies de conciliation, sans qu'on pût les accuser de faiblesse; l'autorité presque absolue qu'il exerçait sur ce peuple, la grande réputation dont il jouissait dans toute la Grèce, auraient fait aisément réussir ces moyens de pacification générale, et prévenu la ruine de sa patrie. On est, ce semble, toujours en droit de lui reprocher que son inflexibilité à retirer le décret contre les Mégariens fut la cause immédiate de la déclaration de guerre : en se relâchant sur cet article, qui, après tout, n'était pas aussi important qu'il le disait, il aurait certainement éloigné la guerre pour quelque temps; et, avec une inclination décidée à la paix, il aurait profité de ce délai pour la proposer, et conduire sa négociation à une fin heureuse.

(78) Cette statue était faite de manière que l'or y tenait par des vis et des écrous, en sorte qu'on pouvait l'en détacher sans rien gâter, et s'assurer, en le pesant, si l'artiste avait employé toute la quantité qui lui avait été donnée. On n'avait pas encore découvert le moyen qu'Archimède inventa depuis pour reconnaître la quantité d'or qui se trouve mêlée avec d'autres métaux, sans avoir besoin de les séparer. On le verra dans la *Vie de Marcellus*. *Voyez* plus haut la note (42).

(79) D'autres disent qu'il fut seulement condamné à l'exil, et qu'il fit depuis la magnifique statue de Jupiter, du temple d'Olympie, une des plus sublimes productions du génie de Phidias, et qui ne fut surpassée que par cette statue de Minerve à Athènes, qu'on croit avoir été le dernier ouvrage de ce grand maître, et dans laquelle il s'éleva au-dessus de lui-même. Elle fut le prétexte de sa condamnation, parce que le peuple prétendait que les figures modernes qu'il y

avait gravées, celle de Périclès et la sienne, ruinaient la vérité historique de l'ancienne guerre des Amazones, vaincues par Thésée; exploit qui faisait tant d'honneur à ce héros et à la ville d'Athènes, dont il était le fondateur. On trouve, au sujet de cette figure de Phidias représentée sur le bouclier de la déesse, un passage remarquable dans le *Traité du monde*, par Aristote, s'il est vrai que cet ouvrage soit de lui : « On dit que Phidias, qui a fait la statue » de Minerve qu'on voit dans la citadelle, se représenta » lui-même au naturel dans le milieu du bouclier de la » déesse; et que, par un art imperceptible, il avait telle- » ment lié et incorporé cette figure avec tout l'ouvrage, » qu'il était impossible de l'en ôter sans ruiner et mettre » en pièces la statue entière.» *Voyez* ch. vi, p. 615, édit. de Duval.

(80) Nous avons déja exposé plus haut la doctrine d'Anaxagore. Son dogme de l'unité d'une intelligence qui avait formé le monde tendait directement à détruire le polythéisme, auquel le peuple d'Athènes était très attaché, comme le prouve la condamnation de Socrate. En accusant Anaxagore d'impiété, on voulait rendre Périclès, son disciple, suspect de professer la même doctrine sur l'unité d'un dieu, et le faire peut-être condamner lui-même.

(81) On donnait ce nom à ceux des sénateurs qui étaient en fonctions pour rendre la justice.

(82) Cette circonstance était favorable à Périclès, à cause de la religion qui aurait pu retenir la plupart des juges. Dans la *Vie de Thémistocle*, chap. xxi, on a vu un autre exemple de cette coutume de prendre sur l'autel le billet dont on se servait dans les jugements. Cela ne se pratiquait que dans les occasions extraordinaires, et lorsqu'on voulait avertir les juges qu'ils devaient prononcer dans la plus exacte justice. Hérodote, liv. VIII, c. cxxiii, dit qu'on prenait ces billets sur l'autel de Neptune.

(83) Le sénat d'Athènes était composé de cinq cents membres pris dans les dix tribus, qui en fournissaient chacune cinquante. Ces cinq cents sénateurs étaient les juges de la plupart des affaires civiles et criminelles. Lorsqu'elles étaient plus importantes, on leur en joignait cinq cents autres, et quelquefois même on les portait à quinze cents, comme dans cette circonstance, afin de donner plus de poids à l'accusation. *Voyez* ce que nous en avons dit dans la *Vie de Thésée*, c. xxvi, dans la *Vie de Solon*, c. xxiv, et dans les notes.

(84) Il a été fort question de ce crime cylonien dans la *Vie de Solon*, c. xiv; nous y renvoyons le lecteur. *Voy.* note (6) comment Périclès remontait par sa mère à Mégaclès, auteur de ce crime. Ce passage de Thucydide est liv. I, c. cxxvii.

(85) C'est de cette première irruption des Lacédémoniens dans l'Attique que date le commencement de la guerre du Péloponnèse, la deuxième année de la quatre-vingt-septième olympiade.

(86) C'était le bourg le plus considérable d'Athènes; il fournissait seul trois mille combattants. Archidamus n'était qu'à quinze cents pas de la ville.

(87) Cléon est celui qu'Aristophane a tant décrié dans ses comédies; cependant, à force de bassesses auprès du peuple, il parvint à se faire nommer général des Athéniens; il eut même des succès dans une occasion assez importante, comme on le verra dans la *Vie d'Alcibiade*. Hermippus appelle Périclès roi des satyres, à cause des débauches dont on l'accusait. Ce Télès, dont il y est parlé, et qu'on ne connait point d'ailleurs, devait avoir une grande réputation de courage. Ceux qui l'ont cru un homme timide ne paraissent pas avoir pris le sens de cet endroit. Les derniers vers sont très corrompus; j'ai suivi les corrections proposées par M. Dacier. Ils signifient mot à mot : « Quand tu vois une épée nue et bien affilée, tu frémis, tu » trembles, tu n'as plus ni force ni vertu. »

(88) Plutarque se trompe; Périclès n'était pas assez imprudent pour sortir de la ville, pendant que les Lacédémoniens étaient dans l'Attique : il ne fit cette course qu'après qu'ils se furent retirés au commencement de l'automne. Thucydide marque même que la flotte des Athéniens, qui revenait du Péloponnèse, était déja devant l'île d'Egine, et que les soldats qui la montaient se joignirent aux troupes de terre. *Voyez* liv. II, c. xxxi.

(89) Ils se lassèrent aussi, et s'en retournèrent en Laconie. Plutarque confond ici les deux courses que fit Archidamus dans l'Attique. Ce roi de Sparte y revint l'année suivante, la seconde de la guerre, comme Thucydide l'a marqué. La peste dont il est parlé ensuite ne se déclara que pendant ce second voyage d'Archidamus, la troisième année de la quatre-vingt-septième olympiade.

(90) Cette peste, une des plus effroyables dont l'histoire fasse mention, disent les éditeurs d'Amyot, était venue d'Éthiopie. Elle ravagea beaucoup de pays, et désola l'Attique. Thucydide en a fait la peinture la plus vive et la plus touchante, l. II de son *Histoire*, c. xlvii et *suiv.* On peut voir aussi celle qu'en a faite Lucrèce, dans son poëme *de la Nature*, chant vi.

(91) Il y avait dans cette flotte cent vaisseaux athéniens, montés de quatre mille hommes d'infanterie, et des barques qui portaient quatre cents chevaux. A ces cent vaisseaux, il s'en joignit cinquante des îles de Chio et de Lesbos. Thucydide, liv. II, c. lvi.

(92) Plutarque a encore confondu ici deux expéditions; cette éclipse n'arriva pas à celle-ci, mais à la précédente. *Voy.* Thucydide, l. II, c. xxviii.

(93) On donnait à la ville d'Épidaure l'épithète de sacrée, à cause du temple d'Esculape, le dieu de la médecine, qui y était singulièrement honoré. Thucydide, *ibid.*, ne parle point de cette maladie; il dit même que Périclès, après avoir mal réussi à Épidaure, n'eut pas plus de succès à Trézène, à Hermione et ailleurs; que le seul exploit qu'il fit fut de prendre Prusie, ville de la Laconie, sur la côte maritime.

(94) On voit dans Thucydide, liv. II, c. lx-lxi, le discours qu'il fit à ce sujet aux Athéniens.

(95) Les quinze talents font de notre monnaie environ soixante-quinze mille livres; les cinquante talents se montent à deux cent cinquante mille livres. Diodore porte cette amende à quatre-vingts talents, ce qui ferait la somme de quatre cent mille livres.

(96) Il y a dans le texte, *étant d'un mauvais naturel*; et quoique cette leçon pût être autorisée par ce que Plutarque va dire de la conduite de Xanthippe envers son père, cependant ce qui suit immédiatement doit faire admettre la correction proposée par Henri Estienne, et que j'ai insérée dans ma traduction, à l'exemple de M. Dacier et du traducteur anglais des *Vies de Plutarque* · la ressemblance des deux mots grecs a pu aisément occasioner la méprise des copistes.

(97) Protagoras d'Abdère fut disciple de Démocrite. C'était le plus grand et le plus adroit sophiste de son temps. Il trompa la Grèce pendant plus de quarante ans, et amassa plus de bien par ses sophismes que Phidias par ses beaux ouvrages. Il disait qu'il n'avait rien d'assuré sur l'existence des dieux ni sur leur nature; aussi passait-il partout pour un athée. *Voy.* ce que Platon en dit dans son *Dialogue sur les sophistes*, qu'il a intitulé *Protagoras*, et dans le *Ménon*.

(98) C'eût été en effet une recherche bien puérile pour un homme tel que Périclès; mais il est vraisemblable que c'est une fausseté imaginée par son fils pour lui donner du ridicule.

(99) Nous avons déja dit que cette mesure de blé valait environ quatre boisseaux, mesure de Paris.

(100) Les Athéniens, la vingt-sixième année de la guerre du Péloponnèse, avaient nommé dix généraux, qui rem-

portèrent une victoire signalée sur les Spartiates et leurs alliés. A leur retour à Athènes, on leur fit le procès; il y en eut huit de condamnés à mort, et six qui se trouvèrent présents furent exécutés; le bâtard de Périclès fut du nombre de ces derniers. Le seul crime qu'on leur imputât était de n'avoir point enterré les morts. *Voy.* cette histoire racontée fort au long dans le premier livre de l'*Histoire grecque* de Xénophon.

(101) C'étaient des charmes qu'on donnait comme des remèdes éprouvés contre les maladies, et dont les païens faisaient grand usage. Plutarque observe avec raison qu'il fallait que Périclès fût bien malade pour donner dans de pareilles puérilités; car il avait été trop bien instruit par Anaxagore, pour ne pas en reconnaître la superstition et l'inutilité.

(102) C'est ainsi en effet qu'Homère a représenté les dieux dans ses poëmes. Les habitants du ciel, ce séjour si paisible, sont en proie aux plus violentes agitations; les querelles, les animosités les divisent sans cesse; ce qui a fait dire avec raison de ce poëte qu'il avait donné aux dieux les passions et les faiblesses des hommes, et aux hommes les perfections des dieux. *Voy.* Cicéron, *Tuscul.*, liv. IV, c. XXXII. Cette opinion que les dieux sont, par leur nature, auteurs de tous les biens, et incapables de produire les maux, avait donné naissance à ce dogme si répandu chez les anciens peuples, surtout dans l'Orient, où il paraît même avoir pris naissance : qu'il y avait deux principes, et comme deux divinités opposées, dont l'une était la cause du mal, et l'autre celle du bien. Nous l'avons retrouvée plusieurs fois dans les *Œuvres de Plutarque*, et principalement dans son *Traité d'Isis et d'Osiris*.

(103) C'est ce qu'on verra dans les *Vies d'Alcibiade, de Nicias et de Lysandre*. L'ambition, la témérité, l'animosité des deux partis firent continuer avec le plus vif acharnement cette guerre cruelle, qui, en les affaiblissant l'un et l'autre par leurs succès mêmes, porta le coup mortel à leur puissance, et prépara les chaînes que la politique de Philippe et l'ambition d'Alexandre imposèrent à la Grèce.

FABIUS MAXIMUS.

I. Origine illustre de la famille de Quintus Fabius Maximus. Son caractère et ses mœurs. — II. Actions remarquables de ses premiers consulats. Il obtient le triomphe pour sa victoire sur les Liguriens. — III. Annibal gagne, sur les consuls Scipion et Flaminius, les batailles de Trébie et de Trasimène. — IV. Mort du consul Flaminius. Effroi que cette défaite répand dans Rome. — V. Fabius Maximus est nommé dictateur. — VI. Il voue plusieurs sacrifices aux dieux, et par sa conduite prudente ranime la confiance publique. — VII. Annibal tente inutilement tous les moyens de le forcer à combattre. — VIII. Les railleries de Minucius, général de la cavalerie, ne font pas changer à Fabius son plan de campagne. — IX. Annibal, que ses guides avaient égaré et conduit dans des défilés, est battu par Fabius. — X. Ruse par laquelle il se tire de ce poste dangereux, et échappe au dictateur. — XI. Fabius, qui avait reconnu la ruse, n'ose l'attaquer pendant la nuit. — XII. Fabius fait vendre ses terres par son fils pour racheter des prisonniers. — XIII. Obligé d'aller à Rome pour y faire des sacrifices, il défend à Minucius de combattre en son absence. Minucius méprise sa défense, et remporte un avantage sur Annibal. — XIV. Le peuple donne au général de la cavalerie une autorité égale à celle du dictateur. — XV. Grandeur d'ame que Fabius montre en cette occasion. — XVI. Sa conduite envers Minucius après son retour à l'armée. — XVII. Minucius, malgré les conseils du dictateur, attaque Annibal. Il est battu. — XVIII. Générosité avec laquelle Fabius vole à son secours. — XIX. Il force Annibal de faire retraite. — XX. Minucius reconnaît sa faute devant ses soldats. — XXI. Il les ramène lui-même au dictateur, et se remet sous son obéissance. — XXII. Fabius retourne à Rome, et se démet de la dictature. — XXIII. Ses conseils à Paul Émile, qui venait d'être nommé consul, et qui partait pour l'armée avec Varron son collègue. — XXIV. Présomption de Varron. Son impatience de livrer bataille à Annibal. — XXV. Bataille de Cannes, perdue par l'inexpérience et la témérité de Varron. — XXVI. Mort du consul Paul Émile. Annibal, après sa victoire, refuse de marcher tout de suite à Rome. — XXVII. Une grande partie des villes d'Italie se déclarent pour Annibal. Consternation où cette défaite jette les Romains. — XXVIII. Constance de Fabius. Sagesse des moyens qu'il propose pour ranimer la confiance publique. — XXIX. Générosité du sénat à l'égard de Varron, lorsqu'il rentre dans Rome. — XXX. Fabius marche de nouveau contre Annibal avec Marcellus. — XXXI. Il évite un piége que le général carthaginois lui avait tendu, et contient dans le devoir des villes alliées. — XXXII. Modération et douceur de sa conduite. — XXXIII. Il trompe Annibal, et le fait donner dans un piége. — XXXIV. Il surprend la ville de Tarente. — XXXV. Butin immense qu'il fait dans cette ville. — XXXVI. Il obtient une seconde fois les honneurs du triomphe. — XXXVII. Conduite ferme du fils de Fabius, alors consul, envers son père. — XXXVIII. Scipion va en Espagne. Fabius s'oppose à ce qu'il porte la guerre en Afrique. — XXXIX. Motifs de cette opposition. — XL. Scipion passe en Afrique, et justifie son entreprise par les plus grands succès. — XLI. Mort de Fabius. Regrets du peuple romain sur sa perte.

M. Dacier renferme les principaux faits de la vie de Fabius, depuis l'an du monde 3733, la 4e année de la 140e olympiade, l'an 536 de Rome, 215 ans avant J.-C., jusqu'à l'an du monde 3747, la 2e année de la 144e olympiade, l'an 550 de Rome, 201 ans avant J.-C.

Les éditeurs d'Amyot placent sa vie depuis environ l'an 494, jusque vers l'an 551 de Rome, 203 ans avant J.-C.

Parallèle de Périclès et de Fabius Maximus.

I. Après avoir fait connaître le caractère de Périclès dans les actions dignes de mémoire que nous avons recueillies de lui, nous allons passer à l'histoire de Fabius. Hercule étant en Italie eut commerce près du Tibre avec une nymphe, ou, selon d'autres, avec une femme du pays; elle mit au monde un fils nommé Fabius, qui fut la tige de toute la famille de ce nom, une des plus nombreuses et des plus illustres de Rome (1). Quelques auteurs prétendent que les premiers chefs de cette maison s'appelaient anciennement Fodiens, parcequ'à la chasse ils prenaient les bêtes fauves dans des fosses que les Romains appellent encore aujourd'hui *foveæ;* comme ils disent *fodere*, pour creuser la terre : dans la suite, par le changement de deux lettres, ils furent appelés Fabiens (2). Cette maison a produit plusieurs grands hommes, et en particulier un Fabius Rullus, que ses grands exploits firent nommer Maximus (3). C'est de lui que descendait au quatrième degré ce Fabius Maximus dont nous écrivons la Vie, et qui fut surnommé Verrucosus, d'une petite verrue qu'il avait sur la lèvre. On lui donna aussi dans son enfance le nom d'Ovicula [1], parcequ'il avait beaucoup de douceur, et l'esprit lent à se développer. Son naturel tranquille et taciturne, son peu d'empressement pour les plaisirs de son âge, sa lenteur et sa difficulté à apprendre, sa complaisance et même sa docilité pour ses camarades, le faisaient soupçonner de bêtise et de stupidité par les personnes du dehors. Très peu de gens avaient su connaître en lui, sous cette pesanteur apparente, son caractère ferme, son esprit profond, sa grandeur d'ame et son courage de lion. Mais, excité ensuite par les affaires publiques, il fit bientôt voir à tout le monde que ce qu'on traitait de stupidité, de paresse, d'engourdissement et d'insensibilité, était en lui gravité de caractère, prudence, constance et fermeté.

II. En considérant la grandeur de la république et les guerres multipliées qu'elle avait à soutenir (4), il sentit la nécessité de fortifier son corps par les exercices militaires, afin de le rendre propre aux combats; il le regardait comme une arme naturelle à l'homme. Il s'appliqua aussi à l'art de la parole pour s'en faire un moyen de persuasion auprès du peuple : il l'adapta au genre de vie qu'il avait embrassé. Son éloquence n'avait rien de ces ornements recherchés, de ces graces vaines et frivoles qui ne peuvent plaire qu'à la multitude; elle était pleine de ce bon sens qui lui était naturel, abondante en pensées fortes et profondes, qu'on trouvait semblables à celles de Thucydide (5). On

[1] Petite brebis.

a de lui un discours qu'il prononça devant le peuple assemblé; c'est l'oraison funèbre de son fils, qui mourut après avoir été consul (6). Fabius fut élevé cinq fois au consulat : dans le premier, il triompha des Liguriens (7), qui, défaits dans une bataille où ils perdirent beaucoup de monde, et forcés de se renfermer dans les Alpes, cessèrent leurs incursions et leurs ravages dans les pays limitrophes.

III. Cependant Annibal était entré en Italie, et avait gagné une première bataille près du fleuve de Trébie (8). De là, traversant la Toscane et ravageant tout le pays, il jeta la frayeur et la consternation jusque dans Rome. Ces désastres furent accompagnés de signes et de prodiges menaçants, les uns familiers aux Romains, comme la chute de la foudre, les autres aussi extraordinaires qu'effrayants. On rapporta que des boucliers avaient sué du sang; qu'on avait coupé aux environs d'Antium des épis ensanglantés; qu'il était tombé du ciel des pierres ardentes; et qu'au-dessus de Falérics, le ciel ayant paru s'entr'ouvrir, il en était tombé en différents endroits plusieurs écriteaux, sur un desquels on lisait mot à mot : *Mars agite ses armes* (9). Rien de tout cela néanmoins ne put étonner le consul Caïus Flaminius, homme d'un caractère ardent, plein d'ambition, enflé des succès qu'il avait eus auparavant, lorsque, méprisant la défense du sénat et l'opposition de son collègue, il avait, contre toute apparence, défait les Gaulois en bataille rangée (10). Quoique le bruit de ces prodiges eût jeté l'effroi dans les esprits, Fabius n'en était pas affecté; il les trouvait trop absurdes pour y croire. Mais instruit du petit nombre des ennemis, et du manque d'argent où ils se trouvaient, il conseillait aux Romains de traîner la guerre en longueur, et de ne pas risquer de bataille contre un général dont les troupes étaient aguerries par plusieurs combats. Il proposait donc d'envoyer des secours aux alliés, de tenir les villes dans la soumission, de laisser les forces d'Annibal se consumer d'elles-mêmes, comme une flamme qui jetait, à la vérité, un grand éclat, mais trop faible et trop légère pour durer long-temps. Des conseils si sages ne persuadèrent pas Flaminius; il déclara qu'il ne souffrirait point que la guerre s'approchât si fort de Rome, et qu'il n'attendrait pas d'avoir, comme autrefois Camille, à combattre pour la ville dans la ville même. Il ordonna sans différer aux centurions de faire sortir les troupes, et sauta lui-même sur son cheval, qui tout-à-coup, et sans aucune cause apparente, se mit à trembler de tous ses membres, et s'effaroucha tellement qu'il le renversa la tête la première (11). Cet accident ne changea rien à sa résolution; et, suivant son premier dessein, il marcha contre Annibal, et rangea son armée en bataille près du lac de Thrasymène, dans la Toscane. Pendant que les deux armées en étaient aux mains, il survint un tremblement de terre si violent, qu'il renversa des villes entières, fit changer de cours à des rivières, entr'ouvrit des montagnes, sans qu'aucun des combattants sentît une si terrible commotion.

IV. Flaminius, après avoir fait des prodiges de force et d'audace, fut tué (12) avec les plus braves de ses soldats; les autres prirent la fuite, et les ennemis en firent un horrible carnage. Le nombre des morts fut de quinze mille; il y eut autant de prisonniers (13). Annibal fit chercher le corps de Flaminius pour lui rendre les honneurs dus à son courage : mais on ne le trouva point parmi les morts; et l'on n'a jamais pu savoir ce qu'il était devenu. A la défaite de Trébie, ni le général qui en écrivit la nouvelle, ni le courrier qui l'apporta, n'en firent un récit fidèle; ils trompèrent le peuple en disant que la victoire avait été douteuse[1]. Mais dans cette occasion, dès que le préteur Pomponius eut appris la déroute de l'armée, il convoqua l'assemblée du peuple; et, sans user de détours ni de déguisement, il lui dit : « Romains, nous » avons été vaincus dans un grand combat (14); » l'armée a été taillée en pièces, et le consul Fla» minius a péri. Délibérez sur ce qu'exigent le sa» lut de Rome et votre sûreté. » Cette nouvelle, répandue au milieu d'une multitude immense, comme un vent impétueux sur une vaste mer, jeta l'effroi dans la ville; la consternation fut si générale, qu'on ne savait à quoi s'arrêter, ni quelle résolution il fallait prendre. Tous convinrent enfin que la situation présente demandait qu'on eût recours à cette puissance absolue appelée dictature, et qu'elle fût confiée à un homme capable de l'exercer avec autant de fermeté que de courage; que Fabius Maximus était le seul qui, par sa grandeur d'ame et la gravité de ses mœurs, fût digne d'être élevé à cette importante dignité; que d'ailleurs il était à cet âge où la force du corps peut seconder les conceptions de l'esprit, et où l'audace est tempérée par la prudence.

V. Cet avis fut approuvé de tout le monde; et Fabius, nommé dictateur, choisit Lucius Minucius pour général de la cavalerie (15). Il commença par demander au sénat la permission d'être à cheval à l'armée. Une ancienne loi le défendait expressément; soit que les Romains, qui font consister la plus grande force de leurs troupes dans l'infanterie, crussent que le général doit toujours être à la tête des bataillons; soit qu'à cause de la grande autorité que donne cette charge, et qui approche de la

[1] Le consul Sempronius écrivit au sénat que le mauvais temps lui avait arraché la victoire des mains. Polybe, liv. III, p. 315.

tyrannie[1], ils voulussent que le dictateur parût au moins en cela dépendre du peuple (16). Fabius donc, pour déployer d'abord la puissance et la majesté de la dictature, pour rendre ses concitoyens plus soumis et plus dociles, sortit en public, précédé de vingt-quatre licteurs qui portaient les faisceaux (17); et ayant vu venir à lui l'autre consul, il lui envoya dire, par un de ses hérauts, de renvoyer ses licteurs, de quitter toutes les marques de sa dignité, et de ne paraître que comme un simple citoyen. Ensuite, pour commencer sa dictature sous les meilleurs auspices, il offrit des sacrifices aux dieux; et après avoir représenté au peuple que ce n'était point par la lâcheté des soldats, mais par la négligence et le mépris du général pour la divinité, qu'on avait perdu la bataille de Thrasymène, il l'exhorta à ne pas craindre les ennemis, mais à honorer les dieux et à les apaiser. Par-là, loin de porter les esprits à la superstition, il fortifiait leur courage par la piété; et en excitant leur confiance pour les dieux, il bannissait de leurs ames la frayeur que l'ennemi y avait répandue.

VI. On consulta dans cette occasion ces livres si secrets et si utiles, qu'ils appellent Sibyllins; et l'on y trouva, à ce qu'on assure, des prédictions qui se rapportaient aux événements présents et aux malheurs qu'on venait d'éprouver. Mais il n'était pas permis de divulguer ce qu'elles contenaient (18). Le dictateur, ayant convoqué le peuple, voua aux dieux le sacrifice de tous les fruits que porteraient, au printemps prochain, dans toute l'Italie, les chèvres, les truies, les brebis et les vaches, tant sur les montagnes que dans les plaines, les rivières et les prairies (19). Il voua aussi la célébration des jeux scéniques jusqu'à la somme de 333,000 sesterces, 333 deniers et un tiers; ce qui fait 83,583 drachmes et deux oboles de notre monnaie grecque (20). Il serait difficile de dire le motif de la détermination précise de cette somme. Aurait-on voulu par-là relever la vertu du nombre trois, qui, de sa nature, est un nombre parfait, le premier des nombres impairs, le principe de toute pluralité, et qui comprend en soi les premières différences et les premiers éléments de tous les nombres qu'il unit et qu'il combine ensemble? Fabius, en élevant ainsi l'esprit du peuple vers la divinité, le rendit plus confiant sur l'avenir. Pour lui, mettant en soi-même tout l'espoir de la victoire, persuadé que Dieu donne le succès à la vertu et à la prudence, il marcha contre Annibal, non dans l'intention de le combattre, mais résolu d'épuiser, à force de temps, la vigueur de ses troupes, et de consumer par sa propre abondance et par ses nombreuses légions le peu d'hommes et d'argent qu'avait son ennemi. Pour n'avoir pas à craindre les attaques de la cavalerie d'Annibal, il campait toujours en des endroits montueux et escarpés : quand l'ennemi restait dans son camp, il se tenait tranquille; lorsqu'il se mettait en marche, il tournait autour de lui, et toujours à sa vue, mais sans quitter les hauteurs, et à une distance où Annibal ne pouvait pas le forcer à combattre; assez près cependant pour faire craindre aux ennemis que ces lenteurs n'eussent d'autre but que d'attendre le moment favorable pour les attaquer.

VII. Cependant Fabius, en traînant ainsi la guerre en longueur, se faisait généralement mépriser; ses troupes murmuraient ouvertement contre lui, et l'ennemi lui-même avait conçu une bien faible opinion de son courage et de ses talents. Annibal seul n'en jugeait pas ainsi. Il reconnut dans sa conduite une grande habileté; et, d'après le plan de campagne que Fabius avait adopté, il sentit ou qu'il lui fallait employer la ruse et la force pour l'attirer au combat, ou que les Carthaginois étaient perdus, puisqu'ils ne pouvaient plus faire usage des armes, qui étaient leur principale force, et qu'ils voyaient s'affaiblir et se consumer peu à peu les moyens dont ils étaient le moins pourvus, les hommes et l'argent. Il eut donc recours à toutes les ruses, à tous les stratagèmes qu'il put imaginer; et essayant de tout, comme un habile athlète qui épie toutes les occasions de saisir son adversaire, tantôt il s'approchait de son camp et lui donnait l'alarme, tantôt il s'éloignait, et changeait à tout moment de place pour lui faire abandonner la résolution qu'il paraissait avoir prise de ne rien hasarder. Fabius, bien convaincu de la sagesse de son plan, s'y tint invariablement attaché.

VIII. Mais il était contrarié dans ses vues par le général de la cavalerie, Minucius, qui, brûlant du desir de combattre, et faisant parade d'une audace déplacée, travaillait l'esprit des soldats, leur inspirait une sorte de fureur de se mesurer avec l'ennemi, et les remplissait des plus vaines espérances. Ils se moquaient de Fabius, et l'appelaient par dérision le pédagogue d'Annibal; au contraire, ils exaltaient le mérite de Minucius, le qualifiaient de grand personnage, de général vraiment digne de Rome. Minucius, devenu plus fier et plus présomptueux par tous ces éloges, tournait en ridicule les campements de Fabius sur la croupe des montagnes; il disait que le dictateur leur choisissait de belles places pour les rendre spectateurs de l'incendie et du ravage de l'Italie entière. Il demandait aux amis de Fabius si, désespérant d'être en sûreté sur la terre, il ne transporterait pas son armée dans le ciel; ou si, pour fuir les ennemis,

[1] Denys d'Halicarnasse l'appelle une tyrannie élective. L. V, c. 14.

il voulait se cacher dans les brouillards et dans les nuages (21). Les amis de Fabius, en lui rapportant toutes ces bravades, l'exhortaient à faire cesser le décri général où il était, et à risquer un combat : « Ce serait bien alors, leur dit Fabius, que je serais réellement plus timide que je ne le parais » maintenant, si, cédant à leurs railleries et à » leurs injures, j'allais changer de résolution. Il » n'y a point de honte à craindre pour sa patrie ; » mais déférer lâchement à l'opinion des hommes, » redouter leurs calomnies et leurs censures, ce » serait se montrer indigne d'un poste si éminent; » ce serait se rendre l'esclave de ceux à qui l'on » commande, et qu'on doit réprimer quand ils se » laissent aller à de mauvais conseils. »

IX. Quelque temps après, Annibal tomba dans une grande méprise. Il voulut s'éloigner de Fabius pour aller camper dans des plaines où il pût avoir des fourrages ; et il ordonna à ses guides de le conduire, après le souper de ses troupes, sur les terres de Casinum. Mais sa prononciation étrangère fit que les guides entendirent mal ce nom, et qu'ils jetèrent son armée dans l'extrémité de la Campanie, près de la ville de Casilinum (22), que traverse le fleuve Lothronus, appelé Vulturne par les Romains (23). Ce pays est environné de montagnes, le long desquelles règne un vallon qui s'étend jusqu'à la mer, où le fleuve forme, près de son embouchure, des marais et des bancs de sable profonds qui se terminent en une côte dangereuse où l'on ne trouve point d'abri. Dès qu'Annibal fut descendu dans le vallon, Fabius, qui connaissait le pays, se mit en marche ; il posta à l'issue de la vallée quatre mille hommes d'infanterie, plaça le reste de ses troupes sur les hauteurs dans un poste très avantageux, et, prenant avec lui les plus légers et les plus actifs de ses soldats, il tomba sur l'arrière-garde des Carthaginois, la mit en désordre, et leur tua huit cents hommes. Annibal voulut sortir d'une position si défavorable ; et ayant reconnu la méprise de ses guides, et le danger où ils l'avaient jeté, il les fit mettre en croix.

X. Mais désespérant de chasser par force les ennemis des hauteurs qu'ils occupaient, et voyant ses troupes découragées par la crainte d'être enfermées sans pouvoir échapper, il eut recours à la ruse pour tromper Fabius ; et voici le stratagème qu'il imagina : il fit prendre deux mille bœufs de ceux qu'on avait enlevés en fourrageant ; on leur attacha à chaque corne une torche ou un fagot de sarments et de broussailles sèches. Il commanda qu'à l'entrée de la nuit, à un signal convenu, on allumât ces torches, et qu'on chassât les bœufs vers les montagnes du côté des détroits que gardaient les ennemis. Pendant qu'on fait pour cela les préparatifs nécessaires, il rassemble ses troupes ; et à la nuit tombante elles se mettent en marche au petit pas. Tant que le feu ne fut pas considérable et qu'il ne brûla que les torches, les bœufs gagnèrent lentement le haut des montagnes. Les pâtres et les bouviers qui gardaient leurs troupeaux, étonnés de voir ces flammes sur les cornes des bœufs, pensaient que c'était une armée qui marchait dans un grand ordre à la lueur des flambeaux. Mais quand les cornes, brûlées dans leur racine, firent sentir à ces animaux le feu jusqu'au vif ; que, pressés par la douleur, et secouant leurs têtes, ils se furent couverts de flammes les uns les autres ; alors effarouchés, et ne pouvant résister à la violence de la douleur, ils ne gardèrent plus aucun ordre ; et courant à travers les montagnes, la tête et la queue enflammées, ils mettaient le feu à tout le bois qui se trouvait sur leur passage. C'était un spectable effrayant pour les Romains qui gardaient les détroits ; ces flammes leur paraissaient des flambeaux portés par des hommes qui couraient avec précipitation. Saisis de trouble et d'effroi, ils ne doutent pas que ce ne soient les ennemis qui viennent les attaquer et les envelopper de toutes parts. Ils n'osent rester à leur poste ; et, abandonnant la garde des passages, ils s'enfuient vers le grand camp. Les troupes légères d'Annibal se saisissent aussitôt des détroits ; et le reste de l'armée sort du vallon avec sécurité, emmenant un immense butin.

XI. Fabius reconnut, dès la nuit même, que c'était une ruse ; quelques bœufs, qui s'étaient écartés, tombèrent entre ses mains ; mais, craignant une embuscade dans les ténèbres, il resta toute la nuit dans son camp, et tint seulement ses troupes sous les armes. A la pointe du jour il se mit à la poursuite des ennemis, et tomba sur les derniers bataillons (24), que les escarmouches qui eurent lieu dans ces détroits mirent en désordre. Enfin, Annibal fit passer du front de son armée à la queue un corps d'Espagnols qui, très légers à la course et accoutumés à gravir les montagnes, fondirent sur l'infanterie des Romains, et forcèrent Fabius à la retraite. Cet échec le fit encore plus blâmer, et augmenta le mépris qu'on avait pour lui. Il avait renoncé à la force ouverte pour ne vaincre Annibal que par le conseil et par la prudence ; et c'était par ces moyens mêmes qu'il était battu. Annibal, pour enflammer davantage le courroux des Romains contre le dictateur, ordonna, lorsqu'il fut sur les terres qui lui appartenaient, de brûler et de détruire tous les environs, et défendit de faire aucun dégât sur celles de Fabius ; il y plaça même une garde pour empêcher qu'on n'y fit aucun tort, et qu'on n'emportât la moindre chose.

XII. Cette nouvelle étant arrivée à Rome, ouvrit un vaste champ à la calomnie. Les tribuns du peuple ne cessaient de le décrier dans les assemblées; ils étaient animés surtout par Métilius, qui, sans aucun motif personnel de haine contre le dictateur, mais parcequ'il était parent du général de la cavalerie, croyait que les reproches faits au premier tourneraient à la gloire de Minucius. Le sénat même était irrité contre Fabius, et blâmait hautement l'accord qu'il avait fait avec Annibal pour le rachat des prisonniers. Les deux généraux étaient convenus qu'on échangerait homme pour homme; et que celui qui en aurait de plus les rendrait pour deux cent cinquante drachmes par tête (25). L'échange fait sur ce pied, il se trouva qu'il restait à Annibal deux cent quarante Romains. Le sénat refusa leur rançon, et reprocha à Fabius d'avoir, contre la dignité et l'intérêt de Rome, racheté des soldats assez lâches pour s'être laissé prendre par les ennemis. Le dictateur, informé de ces tracasseries, supporta avec modération l'aigreur de ses concitoyens; mais comme il n'avait pas d'argent, et qu'il ne voulait ni manquer de parole à Annibal, ni abandonner les prisonniers, il envoya son fils à Rome, avec ordre de vendre ses terres, et de lui en rapporter l'argent dans le camp même. Le jeune homme les vendit, et revint très promptement. Fabius envoya l'argent à Annibal, et retira les prisonniers. Plusieurs d'entre eux voulurent dans la suite lui rendre leur rançon; mais il la refusa, et la leur remit à tous.

XIII. Peu de temps après, il fut rappelé à Rome par les prêtres pour y faire quelques sacrifices : il laissa, en partant, le commandement de l'armée à Minucius; et non content de lui défendre, comme dictateur, de combattre et de rien tenter contre l'ennemi, il employa les conseils et même les prières pour l'y engager. Minucius ne tint compte ni des uns ni des autres; et le dictateur fut à peine hors du camp, qu'il se mit à harceler l'ennemi. S'étant aperçu un jour qu'Annibal avait envoyé au fourrage une grande partie de ses troupes, il attaqua celles qui étaient restées, les poussa jusque dans leur camp, en tua un grand nombre, et leur fit craindre de se voir forcées dans leurs retranchements. Annibal ayant fait rentrer toute son armée, Minucius se retira sans être poursuivi (26). Un tel avantage lui donna une présomption sans bornes, et inspira à ses soldats une excessive témérité. La nouvelle de cet exploit, grossi par la renommée, étant parvenue à Rome, Fabius dit, en l'apprenant, qu'il ne craignait rien tant que les succès de Minucius : mais le peuple en conçut les plus flatteuses espérances, et courut, plein de joie, à la place publique, où le tribun Métilius, étant monté sur la tribune, fit un discours dans lequel il exalta le général de la cavalerie, et accusa Fabius, non de mollesse et de lâcheté, mais de trahison. Il enveloppa dans la même accusation les premiers et les plus puissants d'entre les Romains, à qui il imputait d'avoir, dès l'origine, attiré cette guerre, afin de ruiner la puissance du peuple, et de remettre la ville sous la domination absolue d'un dictateur, qui, par ses lenteurs affectées, donnerait le temps à Annibal de s'affermir, et de faire venir d'Afrique une nouvelle armée pour conquérir toute l'Italie [1].

XIV. Fabius, s'étant présenté à l'assemblée du peuple, ne daigna pas se justifier des accusations du tribun; il dit seulement qu'il fallait se hâter de finir les sacrifices, afin qu'il pût retourner promptement à l'armée, et punir Minucius d'avoir combattu contre son ordre. Ces paroles excitèrent un grand tumulte parmi le peuple, qui sentit tout le danger que courait Minucius : car le dictateur a le pouvoir de faire emprisonner et mettre à mort sans aucune instruction préalable; et l'on pensait que puisque Fabius était sorti de ce caractère de douceur qu'il portait si loin, il devait être bien irrité, et qu'il serait inexorable. Tous les assistants furent saisis de crainte, et gardèrent le silence. Le seul Métilius, que sa qualité de tribun rendait inviolable (le tribunat est la seule magistrature qui subsiste et qui conserve son autorité lors même qu'on a nommé un dictateur, tandis que toutes les autres sont suspendues), le seul Métilius faisait au peuple les plus vives instances, et le suppliait de ne pas abandonner Minucius; de ne pas souffrir qu'il éprouvât le même traitement que le fils de Manlius Torquatus, à qui son père avait fait trancher la tête pour avoir combattu malgré sa défense, quoiqu'il eût remporté la victoire et mérité la couronne; il le pressait d'ôter à Fabius cette autorité tyrannique, et de confier le sort de la république à celui qui pouvait et qui voulait la sauver. Le peuple, ému par ces discours, n'osa pas cependant forcer Fabius, tout méprisé qu'il était, à se démettre de la dictature; il ordonna seulement que Minucius partagerait le commandement de l'armée, et ferait la guerre avec un pouvoir égal à celui du dictateur : ce qui n'avait pas encore eu d'exemple (27). On le vit une seconde fois, après la défaite de Cannes. Pendant que le dictateur Junius était à l'armée, on nomma dictateur à Rome Fabius Butéo pour remplacer le grand nombre de sénateurs qui avaient péri à cette bataille. Il est vrai que ce second dictateur n'eut pas plus tôt paru en public, et rempli les places vacantes dans le sénat, qu'il renvoya le jour même ses licteurs; et que, se dérobant à la foule qui l'environnait, il se

[1] On peut lire ce discours dans Tite-Live, liv. XXII, ch. 25.

mêla parmi le peuple, et resta sur la place comme un simple particulier, pour y vaquer à ses affaires.

XV. Les Romains, après avoir conféré à Minucius un pouvoir égal à celui du dictateur, s'attendaient à voir celui-ci abattu et humilié. Mais ils ne connaissaient pas Fabius; il était loin de croire que leur ignorance fût un malheur pour lui. On disait un jour au sage Diogène : « Ces gens-là se » moquent de vous. — Et moi, répondit-il, je ne » me tiens pas pour moqué. » Il pensait avec raison qu'il n'y a réellement de moqués que ceux qui prêtent à la raillerie, et qui s'en laissent troubler. De même Fabius supporta patiemment et sans amertume ce qui lui était personnel, et réalisa par sa conduite cette maxime des philosophes, qu'un homme honnête et vertueux ne peut être outragé ni déshonoré (28). Mais l'intérêt public lui faisait voir avec chagrin l'imprudence du peuple, qui venait de donner à Minucius un moyen de satisfaire, en combattant, son ambition et sa témérité. Craignant donc qu'aveuglé par la présomption et par une fausse gloire, il ne se précipitât dans quelque démarche funeste, il partit de Rome à l'insu de tout le monde.

XVI. Arrivé au camp, il trouva que Minucius était devenu intraitable : enflé de l'avantage qu'il avait obtenu, il voulait commander alternativement avec Fabius; mais le dictateur s'y refusa constamment; et persuadé qu'il y avait moins d'inconvénient à lui laisser conduire toujours une partie des troupes, qu'à lui en confier un seul jour le commandement général, il partagea l'armée en deux corps, garda pour lui la première et la quatrième légion, et donna à Minucius la seconde et la troisième; ils partagèrent aussi par moitié les troupes des alliés (29). Minucius se glorifiait hautement de ce qu'on avait diminué et rabaissé pour lui la majesté de la charge la plus absolue de la république; mais Fabius lui représentait que, s'il pensait sagement, il devait voir que ce n'était pas contre le dictateur, mais contre Annibal qu'il avait à combattre. « Au reste, ajouta- » t-il, si vous voulez absolument voir un rival » dans votre collègue, montrez, après avoir été » si fort honoré par le peuple, et l'avoir emporté » sur votre général, montrez que vous n'avez pas » moins à cœur le salut et la sûreté de vos conci- » toyens, que moi qui ai succombé, et que le peu- » ple a si fort maltraité. » Minucius ne regarda ce conseil que comme une ironie de vieillard; il prit la portion de troupes que le dictateur lui avait remise, et alla camper dans un lieu séparé [1]. Annibal, qui n'ignorait rien de ce qui se passait, épiait le moment d'en profiter.

[1] A quinze cents pas de Fabius, suivant Polybe, liv. III, p. 382.

XVII. Il y avait entre son camp et celui de Minucius une colline dont il n'était pas difficile de s'emparer, mais qui offrait, à celui qui en serait le maître, une assiette sûre et commode pour un camp. La plaine qui l'environnait paraissait de loin tout unie, parcequ'elle était entièrement découverte; cependant elle avait d'espace en espace des creux et des ravins. Il eût été facile à Annibal de se saisir secrètement de la colline; mais il ne le voulut pas, et il la laissa entre lui et l'ennemi, comme une amorce pour l'attirer au combat. Voyant Minucius séparé du dictateur, il dispersa, pendant la nuit, quelques troupes (30) dans ces ravins; et le lendemain, dès que le jour parut, il envoya à découvert un détachement s'emparer de la colline, afin d'engager Minucius à la lui disputer; ce qui arriva comme il l'avait prévu. Minucius détacha d'abord ses troupes légères, ensuite sa cavalerie. Enfin, voyant Annibal lui-même marcher au secours de ceux qui étaient sur la colline, il s'avança avec toute son armée en ordre de bataille, et chargea vigoureusement ceux qui défendaient la hauteur. Le combat fut long-temps douteux; mais lorsque Annibal eut vu que Minucius avait donné pleinement dans le piége, et que ses derrières étaient sans défense contre les troupes qu'il avait mises en embuscade, il leur donna le signal convenu. Elles se lèvent en même temps de tous les côtés, fondent sur les Romains avec de grands cris, taillent en pièces les derniers rangs, et jettent parmi les autres une frayeur et un désordre qu'il est impossible d'exprimer. L'audace de Minucius lui-même en fut abattue; il regardait successivement tous ses capitaines, dont pas un n'osait rester à son poste; ils ne songeaient qu'à fuir, et ils ne trouvaient pas même leur salut dans la fuite; les Numides, déja vainqueurs, couraient dans la plaine, et massacraient tous ceux qu'ils rencontraient dispersés.

XVIII. Le danger extrême où se trouvaient les troupes de Minucius n'avait pas échappé à la prévoyance du dictateur, et il avait eu soin de tenir les siennes sous les armes : voulant même être instruit, non sur des rapports étrangers, mais de ses propres yeux, de tout ce qui se passerait, il s'était placé sur une hauteur voisine de son camp. Dès qu'il vit l'armée en désordre et enveloppée de toutes parts, qu'il entendit les cris des soldats, qui, saisis de frayeur, ne savaient plus se défendre et prenaient ouvertement la fuite, il frappa sur sa cuisse (31), et, poussant un profond soupir, il dit à ceux qui étaient près de lui : « O dieux! que Minucius » s'est perdu beaucoup plus tôt que je ne pensais, » mais bien plus tard qu'il ne le voulait lui-même! » En même temps il ordonna aux enseignes de marcher, et à toute l'armée de les suivre. « Soldats,

» s'écria-t-il, hâtons-nous d'aller au secours de » Minucius! souvenons-nous que c'est un homme » de cœur, et qui aime sa patrie. Si, par trop d'em- » pressement à chasser l'ennemi, il a commis » quelque faute, nous l'en reprendrons dans un » autre moment. »

XIX. A peine arrivé, il fond sur les Numides qui voltigeaient dans la plaine, et les dissipe. De là, courant aux troupes qui battaient les Romains en queue, il taille en pièces ceux qui font résistance, et charge les autres, qui, pour n'être pas enveloppés à leur tour comme les Romains l'avaient été, se hâtent de prendre la fuite. Annibal, voyant ce revers de fortune, et Fabius qui, avec une vigueur au-dessus de son âge, s'ouvrait un passage à travers les combattants pour aller sur la colline dégager Minucius, fait sonner la retraite, et ramène les Carthaginois dans son camp. Les Romains eux-mêmes ne demandaient pas mieux que de regagner leurs retranchements. On rapporte qu'Annibal, comme il s'en retournait, dit agréablement à ses amis : « Ne vous l'avais-je pas souvent dit que » ce nuage, qui se tenait toujours sur les monta- » gnes (il parlait de Fabius), finirait un jour par » crever, et ferait fondre sur nous un violent » orage? »

XX. Après le combat, Fabius fit enlever les dépouilles des ennemis qu'on avait tués, et rentra dans son camp sans proférer un seul mot d'insulte ou de reproche contre son collègue. Mais Minucius ayant aussitôt assemblé ses troupes : « Mes com- » pagnons, leur dit-il, ne commettre jamais de » faute dans de grandes entreprises, c'est une per- » fection au-dessus de l'humanité; mais tirer de ses » fautes des leçons pour l'avenir, c'est le propre » d'un homme vertueux et sage. Quant à moi, » j'avoue que j'ai beaucoup moins à me plaindre » de la fortune, que je n'ai sujet de m'en louer. » Ce que j'avais ignoré si long-temps, quelques » heures ont suffi pour me l'apprendre. Je me suis » convaincu que, loin d'être en état de comman- » der aux autres, j'ai besoin moi-même de quel- » qu'un qui me commande, et que je ne dois pas » avoir l'ambition de l'emporter sur ceux à qui il » est plus beau de céder. Le dictateur seul vous » commandera désormais en tout. Il n'est plus » qu'une seule circonstance où je veuille encore » me trouver à votre tête : c'est pour aller lui té- » moigner notre reconnaissance; c'est pour vous » donner l'exemple de l'obéissance et de la soumis- » sion la plus entière à ses ordres. »

XXI. A peine a-t-il achevé, qu'il ordonne qu'on lève les aigles, et que toute l'armée les suive. Il marche le premier vers le camp de Fabius; et dès qu'il y est entré, il va droit au quartier du dictateur. Les troupes, étonnées, étaient dans l'attente de ce qui allait arriver. Fabius étant sorti, Minucius fait planter devant lui les enseignes, et lui donne hautement le nom de père. Ses soldats appellent ceux de Fabius leurs patrons, nom que les affranchis donnent à ceux qui les ont mis en liberté. Lorsqu'on eut fait silence, Minucius adressant la parole à Fabius : « Mon dictateur, lui dit-il, » vous remportez aujourd'hui deux victoires, l'une » sur les ennemis par votre courage; l'autre sur » votre collègue par votre prudence et par votre » bonté. La première de ces victoires nous a sau- » vés, la seconde nous a instruits. Ma défaite par » Annibal a été honteuse et funeste; votre victoire » sur moi m'est glorieuse et salutaire. Je vous ap- » pelle donc mon père, parceque je n'ai point de » nom plus honorable à vous donner; car je vous » ai plus d'obligation qu'à celui de qui j'ai reçu le » jour; je ne lui dois que ma vie, et je vous dois » avec ma vie celle de tous ces Romains (32). » En finissant, il se jette dans les bras de Fabius; tous ses soldats embrassent aussi leurs camarades; ils se serrent étroitement les uns les autres, et se donnent tous les témoignages de l'affection la plus vive : le camp est rempli d'allégresse, et partout on voit couler des larmes de joie (33).

XXII. Fabius s'étant démis bientôt après de la dictature, on créa de nouveau des consuls (34). Les premiers qui furent nommés suivirent le même plan de guerre que Fabius [1]; évitant avec soin de combattre avec Annibal en bataille rangée, ils se contentèrent de secourir les alliés et de prévenir leur défection. Mais Térentius Varron, homme d'une naissance obscure (35), trop connu par sa témérité et par ses lâches flatteries envers le peuple, ayant été élevé au consulat, fit bientôt connaître que, par son audace et son inexpérience, il risquerait le salut de l'état dans une bataille. Il répétait dans toutes les assemblées que la guerre ne finirait pas tant qu'on mettrait des Fabius à la tête des armées; pour lui, il ne voulait, disait-il, qu'un jour pour voir les ennemis et pour les vaincre. En tenant ces discours présomptueux, il rassembla de plus grandes forces que les Romains n'en avaient encore mis sur pied dans aucune des guerres précédentes. On leva une armée de quatre-vingt mille hommes (36); ce qui donna les plus vives inquiétudes à Fabius et à tout ce qu'il y avait dans la ville de citoyens sensés, qui ne voyaient plus pour Rome de moyens de se relever, si elle perdait une jeunesse si nombreuse qui faisait tout son espoir.

XXIII. Fabius s'adressa donc au collègue de Varron, Paul Émile, homme d'une grande expérience dans la guerre, mais qui ne plaisait pas au peu-

[1] C'étaient Servilius et Atilius, à qui Tite-Live rend le même témoignage, liv. XXII, c. 32.

ple, et qui lui-même le craignait beaucoup, depuis la condamnation qu'il avait essuyée (37). Il l'exhorta à s'opposer autant qu'il pourrait à la folle témérité de son collègue : il le prévint qu'il n'aurait pas moins à défendre sa patrie contre Varron que contre Annibal lui-même; qu'ils auraient tous deux la même ardeur pour combattre; l'un, parcequ'il ne connaissait pas ses forces; l'autre, parcequ'il connaissait sa faiblesse. « Paul Émile, » ajouta-t-il, vous devez, sur ce qui concerne Annibal, vous en rapporter plutôt à moi qu'à Varron. Je vous réponds que si personne ne combat » contre lui cette année, il sera forcé d'abandonner l'Italie; ou s'il s'obstine à y rester, il se ruinera nécessairement; car jusqu'à présent, quoiqu'il paraisse victorieux et supérieur à nous, » aucun de ses ennemis ne nous a quittés pour » suivre son parti; et il n'a pas le tiers des troupes » qu'il a amenées d'Afrique. — A ne considérer » que moi, lui répondit Paul Émile, j'aime mieux, » Fabius, tomber sous les traits des ennemis, que » de retomber entre les mains de mes concitoyens. » Mais puisque Rome est dans une conjoncture si » fâcheuse, je ferai mon possible pour paraître à » vous seul un sage capitaine, plutôt qu'à tous » ceux qui voudront m'entraîner à prendre un » parti contraire. »

XXIV. Paul Émile partit pour l'armée avec cette résolution; mais Varron, ayant arraché de lui qu'ils commanderaient chacun leur jour (38), alla camper en présence d'Annibal, sur la rivière d'Aufide, près du bourg de Cannes (39); et le lendemain, dès le point du jour, il fit placer le signal de la bataille : c'est un manteau de pourpre qu'on déploie devant la tente du général. La hardiesse du consul, le grand nombre de ses troupes, deux fois plus fortes que celles des Carthaginois, intimidèrent d'abord ceux-ci. Annibal leur ayant fait prendre les armes, alla lui-même à cheval avec peu de monde, sur une petite hauteur, d'où il considéra les ennemis, qui étaient déja rangés en bataille. Un de ceux qui l'accompagnaient, nommé Giscon, homme d'une naissance égale à celle d'Annibal, lui ayant témoigné son étonnement sur le grand nombre des ennemis : « Giscon, lui dit Annibal en fronçant le sourcil, il y a une chose » bien plus étonnante, et qui t'échappe. — Laquelle? lui demanda Giscon. — C'est, reprit » Annibal, que, dans une si grande multitude » d'hommes, il n'y en a pas un seul qui s'appelle » Giscon. » Cette saillie, à laquelle on ne s'attendait pas, fit rire ceux qui étaient présents; et quand ils furent descendus de la colline, ils contèrent cette plaisanterie à tous ceux qu'ils trouvèrent sur leur chemin. Bientôt ce fut dans tout le camp une risée universelle; et Annibal lui-même ne pouvait s'empêcher de rire. Ce badinage rendit la confiance aux Carthaginois, qui pensèrent que leur général n'aurait pas songé à plaisanter au moment même du danger, s'il ne s'était pas cru assez fort pour mépriser l'ennemi.

XXV. Annibal, dans cette bataille, employa deux stratagèmes : le premier fut de placer son armée de manière qu'elle eût à dos un vent impétueux[1] et brûlant qui, faisant élever, de cette plaine découverte et sablonneuse, une poussière échauffée, la portait, par-dessus les phalanges carthaginoises, dans les bataillons des Romains, et la poussait dans les yeux de ceux-ci avec tant de violence, qu'ils ne pouvaient s'empêcher de tourner la tête et de rompre leurs rangs. Le second stratagème fut dans son ordre de bataille : il mit sur les deux ailes les plus forts et les plus vaillants de ses soldats; et se plaçant lui-même au milieu avec les moins aguerris, il les disposa de manière que le centre de son armée s'avançait en pointe et débordait les ailes. Il avait ordonné à celles-ci que lorsque les Romains auraient enfoncé le front de bataille, et qu'en s'attachant à la poursuite des fuyards, ils auraient pénétré jusqu'au centre, alors elles tombassent brusquement sur eux, les prissent en flanc et par derrière, et les enveloppassent de tous côtés. Ce fut surtout ce qui causa le carnage horrible qu'on fit des Romains : car aussitôt que le front eut plié, et que les Romains, en le poussant vivement, l'eurent entièrement enfoncé, en sorte que le corps d'armée, qui d'abord formait une pointe, prit la figure d'un croissant, les officiers des troupes d'élite qui occupaient les ailes les ayant fait se rapprocher de droite et de gauche (40), elles chargèrent les ennemis en queue, et firent main basse sur tous ceux qui se trouvèrent enveloppés avant d'avoir pu prendre la fuite. On dit aussi que la cavalerie romaine tomba dans une méprise aussi extraordinaire que funeste. Paul Émile ayant été renversé par son cheval, qui vraisemblablement était blessé, les cavaliers qui étaient auprès de lui mirent tous pied à terre pour le secourir. Le reste de la cavalerie, qui vit ce mouvement, crut que c'était un ordre de faire de même; et, quittant ses chevaux, elle combattit à pied. Annibal l'ayant vu : « Je les aime mieux, » dit-il, comme cela, que si on me les livrait pieds » et poings liés. » Ces particularités se trouvent dans les historiens qui ont raconté les détails de cette bataille (41).

XXVI. Des deux consuls, Varron, suivi d'un petit nombre des siens, se sauva à toute bride dans la ville de Venuse; Paul Émile, entraîné par le torrent de cette déroute, le corps couvert des traits

[1] Tite-Live, l. XXII, c. 46, appelle ce vent *vulturne*; il soufflait entre le levant et le midi.

qui étaient restés dans ses blessures, et l'ame encore plus accablée d'un si grand désastre, s'assit sur une pierre, pour y attendre que quelqu'un des ennemis vînt lui ôter la vie. Il avait le visage plein de sang, et tellement défiguré, que personne ne le reconnut; ses amis même et ses domestiques passèrent devant lui sans s'arrêter. Il n'y eut qu'un jeune patricien, nommé Cornélius Lentulus, qui, l'ayant reconnu, sauta à bas de son cheval et le lui présenta, en le conjurant de s'en servir et de se conserver pour ses concitoyens, qui avaient besoin plus que jamais d'un bon consul. Paul Émile refusa son offre; et, malgré les larmes de Lentulus, il l'obligea de remonter à cheval; ensuite lui prenant la main, et se soulevant un peu : « Lentulus, lui dit-il, va trouver Fabius, et sois-lui » témoin que Paul Émile a suivi jusqu'à la fin ses » conseils; qu'il n'a pas manqué à la parole qu'il » lui avait donnée; mais qu'il a été vaincu d'abord » par Varron, ensuite par Annibal. » Après lui avoir donné cet ordre, il le congédia; et, se jetant dans la foule qu'on massacrait, il s'y fit tuer (42). Cinquante mille Romains périrent, dit-on, dans la bataille; quatre mille furent faits prisonniers; et le combat fini, on n'en prit pas moins de dix mille dans les deux camps (43). Après une victoire si complète, les amis d'Annibal lui conseillaient de profiter de sa fortune, et de marcher droit à Rome; il y entrerait, disaient-ils, avec les fuyards, et pourrait dans cinq jours souper au Capitole. Il n'est pas facile de dire quel motif l'empêcha de suivre ce conseil; mais il est vraisemblable que son irrésolution et ses craintes furent l'ouvrage d'un dieu ou d'un génie qui se mit au-devant lui et l'arrêta. Ce fut alors qu'un Carthaginois, nommé Barca (44), lui dit en colère : « Tu sais vaincre, Annibal; mais » tu ne sais pas profiter de la victoire (45). »

XXVII. Cependant cette victoire opéra dans ses affaires la plus heureuse révolution. Avant la bataille, il n'avait à lui dans toute l'Italie ni ville, ni magasin, ni port; ce n'était qu'avec les plus grandes difficultés et par des pillages continuels qu'il faisait subsister son armée : n'ayant aucune provision d'assurée pour faire la guerre, il était obligé d'errer de côté et d'autre avec ses soldats, qui ressemblaient à une grande troupe de brigands. Mais alors il se vit maître de presque toute l'Italie. La plupart des peuples les plus puissants[1] embrassèrent volontairement son parti; Capoue même, la ville la plus considérable après Rome, lui ouvrit ses portes. Cet exemple montra que les grands revers font connaître, non seulement les amis fidèles, comme dit Euripide[2], mais encore les généraux sages et prudents. Ce que l'on avait jusqu'alors regardé dans Fabius comme faiblesse et pusillanimité parut, après ce désastre, une prudence plus qu'humaine, une inspiration divine, qui lui avaient fait prévoir de si loin des événements que ceux qui les éprouvaient pouvaient à peine croire. Aussi Rome, n'hésitant plus à mettre en lui ses dernières espérances, eut recours à ses conseils comme à ceux d'une divinité tutélaire (46); et si le peuple n'abandonna point la ville, s'il ne se dispersa point comme à l'époque de l'invasion des Gaulois, c'est surtout à son extrême prudence qu'on en fut redevable.

XXVIII. Quand on ne paraissait redouter aucun malheur, Fabius n'avait pas dissimulé ses craintes et ses alarmes; alors que la consternation était générale, que l'excès de la douleur, et le trouble qui en était la suite, empêchaient de pourvoir à rien, il marchait seul dans la ville, d'un pas modéré et avec un visage tranquille; parlait à tout le monde avec douceur, faisait taire les lamentations des femmes, et dissipait les attroupements de ceux qui se rendaient dans les places publiques pour y déplorer les malheurs communs. Il fit assembler le sénat, et redonna de la confiance aux magistrats, dont il était seul la force et le soutien, et qui tous avaient les yeux fixés sur lui. Il posa des gardes à toutes les portes pour empêcher le peuple de sortir et d'abandonner la ville. Il limita à trente jours le temps du deuil, et ne voulut pas qu'on le portât hors de sa maison : ce terme expiré, chacun fut obligé de le quitter, afin que la ville n'offrît plus rien de cet appareil lugubre. La fête de Cérès arrivait dans ce temps-là (47); il jugea plus convenable de ne pas la célébrer, d'omettre les sacrifices et la procession d'usage, pour ne pas montrer, par le petit nombre et par la tristesse de ceux qui y assisteraient, la grandeur des pertes qu'on avait faites. Il pensait d'ailleurs que la divinité reçoit avec plus de plaisir les hommages des personnes heureuses (48). Mais il fit exactement tout ce que les devins ordonnèrent pour apaiser les dieux et détourner les effets des prodiges. On envoya Fabius Pictor, parent de Fabius Maximus, consulter l'oracle de Delphes; et deux vestales s'étant laissé corrompre, l'une fut, suivant l'usage, enterrée toute vive: l'autre se donna la mort (49).

XXIX. On ne saurait trop admirer la magnanimité et la douceur des Romains dans la conduite qu'ils tinrent à l'égard de Varron. Lorsque, après la défaite la plus humiliante et la plus désastreuse qu'on eût encore éprouvée, ce consul revint à Rome dans un état de confusion et d'abattement, le sénat et le peuple allèrent le recevoir aux portes de la ville; et quand on eut fait silence, les magistrats et les principaux sénateurs, parmi lesquels était Fabius, le louèrent de n'avoir pas, dans une

[1] Les Apudiens, les Samnites, les Tarentins, etc.

[2] Dans sa tragédie d'Hécube, vers la fin du cinquième acte.

si grande calamité, désespéré de la république, et d'être revenu se mettre à la tête des affaires, pour exécuter les lois et gouverner les citoyens, qu'il ne croyait pas perdus sans ressource (50) : mais lorsqu'ils eurent appris qu'Annibal, après la bataille, au lieu de marcher droit sur Rome, avait mené son armée dans d'autres cantons de l'Italie, leur confiance se ranima ; ils mirent des armées en campagne, et nommèrent des généraux, dont les plus illustres étaient Fabius et Claudius Marcellus, qui, par des qualités presque opposées, avaient acquis une égale réputation.

XXX. Marcellus, comme je l'ai dit dans sa Vie, était doué d'une valeur active et brillante, d'un caractère hardi et entreprenant, toujours prêt à affronter les périls, tel enfin que ces hommes qu'Homère appelle fiers et belliqueux. Charmé d'avoir en tête un ennemi comme Annibal, qui, lui-même plein d'audace, ne demandait qu'à signaler son courage, il saisissait toutes les occasions qui s'offraient de le combattre. Fabius, au contraire, toujours invariable dans son plan de campagne, espérait que si tous les généraux s'accordaient à ne jamais combattre ni harceler Annibal, il se minerait, il se consumerait lui-même par une guerre continuelle; que son armée, épuisée de fatigues et de travaux, perdrait enfin toute sa vigueur, comme un athlète qui lutte sans cesse a bientôt usé toutes ses forces. De là vient que les Romains, au rapport de Posidonius, appelaient Fabius leur bouclier, et Marcellus leur épée. Ils disaient que la fermeté de l'un, sa constance à ne rien hasarder, jointes à l'audace de l'autre, avaient sauvé Rome. Car Annibal, qui rencontrait toujours Marcellus comme un torrent impétueux, voyait ses forces s'affaiblir peu à peu par ces chocs continuels ; et il ne s'apercevait pas que Fabius, semblable à une rivière qui coule sans bruit, et dont l'action n'est jamais interrompue, le minait insensiblement et épuisait ses forces. Enfin il se trouva réduit à une telle extrémité, que, d'un côté, las de combattre Marcellus, il craignait, de l'autre, l'obstination de Fabius à ne pas combattre. Pendant tout le temps que cette guerre dura, il eut presque toujours à la soutenir contre ces deux généraux, qui commandèrent en qualité de préteurs, de proconsuls ou de consuls. Ils furent tous deux élevés cinq fois au consulat; mais enfin Marcellus, étant consul pour la cinquième fois, tomba dans une embuscade que lui tendit Annibal, et il y périt.

XXXI. Annibal essaya souvent de surprendre Fabius; il imagina toutes sortes de ruses, mais toujours sans succès : une fois seulement il le fit donner dans une légère surprise. Il avait contrefait des lettres des principaux habitants de Métapont, et les avait envoyées à Fabius. On lui offrait de lui livrer la ville s'il voulait s'en approcher, et on l'assurait que ceux qui lui faisaient cette offre n'attendaient, pour l'effectuer, que de le voir au pied de leurs murailles. Fabius, sur la foi de ces lettres, se disposait à marcher la nuit suivante avec une partie de son armée; mais les auspices n'ayant pas été favorables (51), il changea de dessein : il sut bientôt après que les lettres avaient été contrefaites par Annibal, et qu'il était en embuscade près de la ville. On peut croire qu'il dut à la bienveillance des dieux d'avoir évité ce danger. Fabius aima toujours mieux employer la douceur et la modération pour prévenir la défection des villes et retenir les alliés dans le devoir, que d'approfondir les soupçons et d'user de rigueur contre les personnes suspectes. On raconte à ce sujet qu'ayant su qu'un soldat marse, qui par sa naissance et sa valeur était un des premiers d'entre les alliés, avait proposé à d'autres soldats de passer dans le camp des ennemis; au lieu de l'irriter par des châtiments, il le fit venir, lui avoua qu'on avait eu tort de le négliger : « Je m'en prends, ajouta-t-il, à vos offi- » ciers, qui, dans la distribution des récompenses, » ont plus d'égard à la faveur qu'au mérite; mais » à l'avenir je m'en prendrai à vous seul, si vous » avez besoin de quelque chose et que vous ne vous » adressiez pas à moi. » En même temps il lui fit présent d'un cheval de bataille, et lui donna d'autres marques d'honneur. Depuis, il n'eut pas de soldat plus fidèle ni plus affectionné.

XXXII. Il trouvait extraordinaire que, tandis que les écuyers et les chasseurs qui veulent dompter la férocité des animaux les plus indociles et les plus rebelles emploient le soin, le temps et la nourriture, plutôt que les fouets et les colliers; au contraire ceux qui gouvernent les hommes, au lieu de prendre pour les corriger les voies de la patience et de la douceur, usent de moyens plus durs et plus violents que ceux dont les jardiniers se servent pour la culture des figuiers, des poiriers et des oliviers sauvages, qu'ils adoucissent, qu'ils apprivoisent, pour ainsi dire, à force de travail, et à qui ils font porter d'excellents fruits. Un jour, ses officiers lui rapportèrent qu'un soldat lucanien quittait souvent son poste et s'absentait du camp. Il leur demanda quel homme c'était d'ailleurs. Ils lui rendirent tous le témoignage qu'on ne trouverait pas facilement dans toute l'armée un aussi bon soldat que lui, et racontèrent plusieurs de ses belles actions. Fabius, ayant voulu savoir la cause de ses absences, découvrit qu'il aimait passionnément une jeune femme, et que, pour aller la voir, il faisait tous les jours un grand trajet en s'exposant à de grands dangers. Il envoya donc, à son insu, quelques soldats chercher cette femme : quand elle fut arrivée, il l'enferma dans sa tente; et ayant

mandé le Lucanien, il le prit en particulier, et lui dit : « Je n'ignore pas que, contre les lois de la discipline militaire, tu passes souvent la nuit hors » du camp ; mais je sais aussi que, jusqu'à présent, tu t'es conduit en homme de cœur. Je te » pardonne tes fautes en considération de tes services ; mais, pour l'avenir, je vais te donner en » garde à quelqu'un qui me répondra de toi. » Le soldat restait tout interdit, lorsque Fabius fit sortir cette femme, et la lui remit entre les mains, en lui disant : « Voilà celle qui me sera caution que » tu resteras avec nous dans le camp. C'est à toi » désormais à faire voir que tes absences n'avaient » pas un motif criminel dont l'amour n'était que » le prétexte[1]. »

XXXIII. La ville de Tarente avait été enlevée aux Romains par trahison ; Fabius la reprit de la même manière. Un jeune Tarentin, qui servait dans son armée, avait à Tarente une sœur dont il était tendrement chéri, et qui aimait un capitaine bruttien de la garnison qu'Annibal avait mise dans cette ville. Cette passion ayant fait concevoir au jeune homme un projet dont il espérait une heureuse issue, il le communique à Fabius, et de son aveu se rend à Tarente, où il feint d'avoir déserté pour venir retrouver sa sœur. Les premiers jours le Bruttien ne parut pas chez sa maîtresse, qui croyait que son frère ignorait ses liaisons avec lui. Mais bientôt le Tarentin dit à sa sœur : « Pendant que j'étais à » l'armée de Fabius, le bruit courait que tu avais » des habitudes avec un des principaux officiers » de cette garnison. Dis-moi quel homme c'est : » si, comme on l'assure, il est honnête et brave, » qu'importe le lieu de sa naissance? La guerre » confond tout, et quand la nécessité commande, » il n'y a point de honte d'obéir à ses lois : on doit » même se féliciter, dans un temps où la justice » est sans vigueur, de trouver la douceur alliée » avec la force. » La jeune fille alors appelle près d'elle le Bruttien, et lui fait lier connaissance avec son frère. Celui-ci, en favorisant l'amour du Barbare, en paraissant même rendre sa sœur plus complaisante pour lui, gagna tellement sa confiance, qu'il n'eut pas de peine à faire changer de parti un homme amoureux et une ame mercenaire, en lui promettant, de la part de Fabius, les plus grandes récompenses. Tel est le récit de la plupart des historiens. D'autres disent que la femme qui gagna le Bruttien n'était pas de Tarente, mais de l'Abruzze ; qu'elle était aimée de Fabius ; et qu'ayant su que celui qui commandait les Bruttiens dans Tarente était de son pays et de sa connaissance, elle en parla à Fabius, trouva moyen de s'aboucher avec cet homme en s'approchant des murailles, et parvint à le gagner.

[1] Le texte ajoute : « Voilà ce qu'on raconte à ce sujet. »

XXXIV. Pendant qu'on préparait l'exécution du complot, Fabius, pour éloigner Annibal, fit donner ordre à la garnison de Rhège d'entrer sur les terres des Bruttiens, et de s'emparer de la forteresse de Caulonie. Cette garnison était composée de huit mille hommes, la plupart déserteurs, ou du nombre de ces mauvaises troupes que Marcellus y avait fait transporter de Sicile (52), après les avoir notées d'infamie, et qu'on pouvait sacrifier sans que la république eût à regretter leur perte. Il espéra qu'en les offrant à Annibal comme un appât, il l'éloignerait de Tarente ; et son espoir ne fut pas trompé. Annibal marcha droit à eux avec son armée ; et Fabius ayant aussitôt mis le siége devant la ville, le jeune homme, qui, par l'entremise de sa sœur, avait tout disposé avec le Bruttien, vint, dès le sixième jour, trouver le consul dans sa tente, après avoir bien observé le poste où le Bruttien était de garde, et où il devait recevoir ceux des Romains qui attaqueraient de ce côté-là. Cependant Fabius, ne voulant pas s'en fier uniquement à la trahison, s'approcha lui-même de l'endroit convenu, et s'y tint en silence pendant que le reste de l'armée battait la ville par terre et par mer avec un bruit et des cris effroyables. Le plus grand nombre des Tarentins s'étant portés du côté de la ville où toute l'attaque paraissait dirigée, le Bruttien donna le signal à Fabius, qui escalada la ville et s'en rendit maître. Il semble que, dans cette occasion, il ne sut pas se défendre d'un mouvement d'amour-propre ; car afin de cacher qu'il avait pris la ville par trahison, il fit tuer les premiers tous les Bruttiens (53) : mais il ne recueillit pas la gloire qu'il s'était promise, et il encourut à la fois le reproche de perfidie et celui de cruauté.

XXXV. Il périt dans cette affaire un grand nombre de Tarentins, et on en vendit jusqu'à trente mille : la ville fut livrée au pillage, et l'on versa dans le trésor public trois mille talents (54). Comme on apportait de toutes parts un butin immense, le greffier demanda, dit-on, à Fabius, ce qu'on ferait des dieux ; il appelait ainsi leurs statues et leurs images. « Laissons aux Tarentins, lui répondit » Fabius, leurs dieux irrités. » Cependant il emporta le colosse d'Hercule, qui fut déposé dans le Capitole, et auprès duquel il fit placer sa propre statue équestre en bronze (55). Il ne montra pas en ce genre d'ouvrage les mêmes connaissances et le même goût que Marcellus, ou plutôt, comme je l'ai dit dans la Vie de ce dernier, il fit admirer encore davantage la douceur et l'humanité de Marcellus (56). Annibal, qui, sur la nouvelle du siége, accourait au secours de la ville, n'en était qu'à quarante stades[1], lorsqu'il apprit qu'elle était au pouvoir de l'ennemi. « Les Romains, dit-il tout

[1] Deux lieues.

» haut, ont donc aussi leur Annibal : nous avons » perdu Tarente comme nous l'avions prise. » Mais en particulier il convint pour la première fois, avec ses amis, que depuis long-temps il avait senti la difficulté de se rendre maître de l'Italie avec les troupes qu'il avait; mais que maintenant il en voyait l'impossibilité.

XXXVI. Fabius triompha pour la seconde fois (57); et ce triomphe fut beaucoup plus glorieux que le premier, et il l'obtint comme un vaillant athlète qui, en luttant avec avantage contre Annibal, avait su rendre tous ses efforts inutiles, et s'était joué de lui comme d'un adversaire qui n'avait plus la même force ni la même vigueur. En effet, l'armée d'Annibal, déja diminuée et affaiblie par des combats continuels, était encore énervée par le luxe et par les richesses. Un Romain, nommé Marcus Livius, commandait à Tarente lorsque Annibal la prit; il se retira dans la citadelle, d'où on ne put le chasser, et il la conserva jusqu'à la reprise de la ville par les Romains. Il voyait avec chagrin les honneurs qu'on rendait à Fabius; et un jour, ne pouvant contenir sa jalousie et son ambition, il dit, en plein sénat, que c'était lui seul et non pas Fabius qui avait fait reprendre Tarente (58). « Vous » avez raison, lui dit Fabius en souriant; car si » vous ne l'aviez pas laissé prendre, je ne l'aurais » pas reprise. »

XXXVII. Les Romains comblèrent Fabius d'honneurs, et nommèrent son fils consul (59). Pendant que celui-ci était en charge, un jour qu'il expédiait quelques affaires à son tribunal, Fabius, soit à cause de son grand âge et de sa faiblesse, soit pour éprouver son fils, monte à cheval pour aller lui parler, et s'avance à travers la foule. Le jeune magistrat, l'apercevant de loin, ne permit pas qu'il s'approchât ainsi, et envoya un licteur lui dire de descendre, et de venir à pied s'il avait affaire au consul. Cet ordre affligea tous les assistants; ils regardaient Fabius en silence, et paraissaient touchés d'un traitement si peu digne de sa gloire. Mais lui, mettant aussitôt pied à terre, courut à son fils, et l'embrassant avec tendresse : « Mon » fils, lui dit-il, tu penses et tu agis avec dignité; » tu sens à quels hommes tu commandes, et quelle » autorité tu exerces. C'est ainsi que nous et nos » ancêtres nous avons augmenté la puissance ro- » maine, en préférant toujours notre patrie à nos » pères et à nos enfants (60). » On dit en effet que le bisaïeul de Fabius (61), un des personnages les plus puissants et les plus honorés de Rome, qui avait été cinq fois consul, et avait obtenu cinq triomphes des plus glorieux pour autant de victoires remportées dans des guerres importantes, accompagna son fils, alors consul, en qualité de son lieutenant, dans une expédition contre les Samnites (62); et lorsque ce fils entra dans Rome en triomphe sur un char attelé de quatre chevaux, le père le suivait à cheval avec les autres officiers, et faisait gloire de ce qu'ayant son fils sous la puissance paternelle, et étant regardé comme le plus grand des Romains, il se soumettait le premier aux lois et aux magistrats de la république. Mais ce n'était pas seulement par ces qualités que Fabius se faisait admirer : son fils étant venu à mourir, il supporta cette perte avec la plus grande modération, en homme sage et en bon père. Il prononça lui-même dans la place publique son oraison funèbre, selon l'usage observé chez les Romains, où, aux funérailles des personnes illustres, le plus proche parent du mort fait publiquement son éloge. Fabius publia dans la suite ce discours (63).

XXXVIII. C'est vers cette époque que Scipion fut envoyé en Espagne, où il remporta plusieurs grandes victoires sur les Carthaginois, qu'il chassa de tout le pays; et après avoir soumis aux Romains plusieurs nations, pris un grand nombre de villes et mis les affaires de la république dans l'état le plus florissant, il revint à Rome, où il fut autant estimé et honoré qu'aucun autre capitaine. Nommé d'abord consul, il sentit que le peuple demandait et attendait de lui quelque grande entreprise; mais ne regardant plus que comme un exploit suranné et digne d'un vieillard, de combattre Annibal en Italie, il conçut le projet d'aller droit à Carthage, de remplir l'Afrique des légions et des armes romaines, d'en ravager les contrées, et de reporter dans son sein la guerre qu'elle avait elle-même allumée en Italie. Il travaillait avec la plus grande ardeur à faire approuver ce dessein au peuple : mais Fabius faisait tout craindre aux Romains d'une pareille entreprise; il leur représentait que l'imprudence d'un jeune homme allait les précipiter dans les plus grands dangers, et les perdre peut-être sans ressource. Il n'épargnait ni paroles ni démarches pour les en détourner. Il vint à bout de persuader le sénat (64); mais le peuple crut que Fabius ne s'y opposait que par jalousie des succès de Scipion; qu'il craignait que si le consul se signalait par quelque grand exploit, et qu'il parvînt à terminer la guerre ou à l'éloigner de l'Italie; il ne parût lui-même s'être conduit avec mollesse et avec lâcheté en la faisant durer si long-temps.

XXXIX. Il est vraisemblable que Fabius, redoutant le péril où le projet de Scipion mettrait la république, ne le combattit d'abord que par prudence et pour l'intérêt de son pays; mais qu'ensuite il y mit de l'entêtement; qu'il se laissa emporter trop loin; et que, par un sentiment d'ambition et de jalousie, il s'opposa à l'agrandissement de Scipion. Ce qui semble le prouver, c'est qu'il per-

suada à Crassus, le collègue de Scipion, de ne pas lui céder le commandement de l'armée, de lui résister constamment, et, s'il le jugeait à propos, de passer lui-même à Carthage (65); enfin, il empêcha qu'on ne lui donnât des fonds pour cette guerre. Scipion, obligé de se procurer lui-même tout ce qui lui était nécessaire pour son expédition, le trouva dans les villes de Toscane, qui, favorablement disposées pour lui, s'empressèrent de lui fournir ses approvisionnements. Crassus se tint chez lui, soit par une suite de son caractère doux et ennemi de toute dispute, soit par respect pour la loi sacrée de son sacerdoce; car il était souverain pontife. Alors Fabius, prenant une autre voie pour s'opposer à Scipion, détourna de cette expédition les jeunes gens qui s'offraient avec empressement pour l'y accompagner (66). Il ne cessait de répéter, dans les assemblées du peuple, que Scipion, non content de fuir lui-même Annibal, emmenait au-delà des mers ce qui restait de forces en Italie; qu'il séduisait les jeunes gens par de belles espérances, et leur persuadait d'abandonner leurs pères, leurs femmes et leur patrie, lorsqu'elle avait à ses portes un ennemi puissant et jusqu'alors invincible. Les Romains, effrayés par ces discours, arrêtèrent que Scipion ne prendrait avec lui que les légions qui étaient en Sicile, et trois cents hommes à son choix, parmi ceux qui l'avaient servi le plus fidèlement en Espagne. En cela Fabius paraît avoir suivi son caractère timide et prudent.

XL. Cependant Scipion fut à peine passé en Afrique, qu'il fit retentir Rome du récit des exploits les plus admirables, des victoires les plus brillantes et les plus extraordinaires. Ces nouvelles furent bientôt suivies et confirmées par une immense quantité de dépouilles. Un roi des Numides avait été fait prisonnier, et deux camps brûlés en un jour (67), où les flammes avaient consumé un nombre prodigieux d'hommes, de chevaux et d'armes. Les Carthaginois même avaient envoyé des ambassadeurs à Annibal pour le rappeler en Afrique, pour le conjurer d'abandonner des espérances qui ne pourraient plus se réaliser, et de venir sauver sa patrie. On ne parlait plus à Rome que de Scipion et de ses exploits. Mais Fabius demanda qu'on lui envoyât un successeur, et il n'en donna pas d'autres motifs que cette maxime commune, qu'il était dangereux de confier à un seul homme de si grands intérêts, parcequ'il est difficile qu'un même homme soit toujours heureux. Cette proposition offensa singulièrement le peuple, et fit regarder Fabius comme un homme difficile et envieux, ou du moins comme un vieillard timide qui n'osait plus se livrer à d'heureuses espérances, et qui craignait Annibal au-delà de toute mesure. Lors même que ce général eut quitté l'Italie, et qu'il se fut rembarqué avec toute son armée, il ne laissa pas jouir les Romains d'une satisfaction pure, et troubla leur confiance par des craintes exagérées. Il disait que les affaires n'avaient jamais été dans une situation plus alarmante, et que la ville courait les plus grands dangers : qu'Annibal serait bien plus redoutable en Afrique et sous les murs de Carthage; que là Scipion aurait à combattre une armée encore fumante du sang de tant de préteurs, de dictateurs et de consuls. Ces discours jetèrent une telle frayeur dans la ville, que quoique la guerre fût transportée en Afrique, on croyait le danger plus près de Rome qu'il ne l'avait encore été. Mais bientôt Scipion, ayant vaincu Annibal dans une grande bataille, abattit et mit sous ses pieds l'orgueil de Carthage (68) : il fit goûter à ses concitoyens une joie qui surpassait toutes leurs espérances et raffermissait leur empire,

Si long-temps agité par d'affreuses tempêtes.

XLI. Mais Fabius ne vécut pas jusqu'à la fin de la guerre; il ne sut pas qu'Annibal avait été battu, il ne vit pas cette brillante et solide prospérité de sa patrie : il mourut de maladie vers le temps où Annibal sortit de l'Italie (69). Les Thébains enterrèrent Épaminondas aux dépens du public, parcequ'il mourut si pauvre, qu'on ne trouva chez lui qu'une petite pièce de monnaie (70). Fabius ne fut pas enterré aux dépens de la république; mais les Romains contribuèrent à ses obsèques de la plus petite de leurs pièces de monnaie par tête (71) : non qu'il fallût suppléer à sa pauvreté, mais parceque le peuple voulut faire les frais de ses funérailles, comme de celles d'un père. Ainsi sa mort fut illustrée par un honneur et une gloire dignes de sa vie.

PARALLÈLE
DE
PÉRICLÈS ET DE FABIUS.

I. Voilà ce que l'histoire nous a transmis de la vie de ces deux hommes célèbres. Mais comme ils ont laissé l'un et l'autre de grands exemples de vertus militaires et politiques, commençons à les comparer entre eux sous le premier rapport. Quand Périclès vint à la tête des affaires, le peuple d'Athènes était au comble de la prospérité, et ne devait qu'à lui-même sa grandeur et sa puissance : il semble donc que ce soit à la force et à la félicité publiques que Périclès a dû la gloire de maintenir sa patrie dans cet état florissant, et de la garantir de tout revers. Fabius, au contraire, ayant pris la

conduite du gouvernement dans les temps les plus désastreux et les plus humiliants pour Rome, ne pouvait, par ses grands exploits, la soutenir dans la prospérité; mais, d'un état presque désespéré, il la fit passer à une situation meilleure. D'ailleurs Périclès, après les victoires de Cimon, les trophées de Myronides et de Léocrates, les grands et nombreux exploits de Tolmidas, eut plutôt à entretenir Athènes dans les jeux et dans les fêtes, qu'à la reconquérir ou à la conserver par les armes. Fabius, qui avait devant les yeux tant de défaites et de déroutes, tant de massacres de préteurs et de généraux, qui voyait les lacs, les plaines et les bois de l'Italie remplis des cadavres des soldats romains, et les fleuves, rougis de sang, rouler jusqu'à la mer des milliers de morts; Fabius, qui avait à soutenir, à étayer, pour ainsi dire, une république sur le point de s'écrouler, en devint seul l'appui, et empêcha que les fautes des généraux qui l'avaient précédé n'entraînassent sa ruine totale. A la vérité, il paraît moins difficile de gouverner une ville abattue par ses malheurs, et que la nécessité rend docile aux conseils de la raison, que de mettre un frein à la fierté et à la licence d'un peuple qui, enflé de ses prospérités, s'abandonne à toute sa fougue (72); et c'est dans cette dernière situation que Périclès sut maîtriser les Athéniens. Cependant le nombre et la grandeur des maux dont les Romains étaient accablés firent éclater la constance et la magnanimité de Fabius, que tant de calamités ne purent jamais ébranler, ni entraîner hors de ses principes.

II. On peut opposer à la prise de Samos par Périclès la reprise de Tarente par Fabius (73), et à la conquête de l'Eubée celle des villes de la Campanie. Pour Capoue, elle fut reprise par les consuls Fulvius et Appius. Fabius ne gagna qu'une seule bataille rangée, celle qui lui mérita son premier triomphe; Périclès érigea neuf trophées pour autant de victoires qu'il avait remportées sur terre et sur mer. Mais on n'a pas à citer de lui une action comparable à celle de Fabius lorsqu'il arracha Minucius des mains d'Annibal, et qu'il sauva une armée entière; action vraiment grande, où éclatent à la fois la valeur, la prudence et la bonté. Il est vrai aussi qu'on ne peut pas reprocher à Périclès une faute pareille à celle de Fabius quand il se laissa tromper par le stratagème des bœufs, et que la fortune lui livrant son ennemi, qui de lui-même était venu s'enfermer dans des gorges de montagnes, non seulement il lui donna, par ses lenteurs et son imprévoyance, le temps de sortir la nuit de ce mauvais pas, mais il se laissa même prévenir le lendemain, et fut battu par celui qu'il tenait prisonnier.

III. S'il est du devoir d'un bon général, non seulement de bien user du présent, mais encore de juger sainement de l'avenir, Périclès eut le mérite de prévoir et d'annoncer aux Athéniens la manière dont la guerre finirait; il leur arriva, comme il l'avait prédit, qu'en voulant trop entreprendre, ils perdirent leur puissance. Ce fut au contraire en envoyant Scipion à Carthage, contre l'avis de Fabius, que les Romains reprirent le dessus, et vainquirent les Carthaginois, non par la faveur de la fortune, mais par la sagesse et la valeur de leur général. Ainsi les malheurs d'Athènes justifièrent la sage prévoyance de l'un; et les succès des armes romaines démentirent pleinement les conjectures de l'autre. Or, c'est une égale faute pour un général, de tomber dans un malheur qu'il n'a pas prévu, ou de manquer par trop de défiance l'occasion d'un grand succès. L'inexpérience inspire à la fois la témérité et ôte le courage (74). Voilà pour leurs exploits militaires.

IV. Dans sa conduite politique, Périclès mérite un grand reproche, celui d'avoir allumé la guerre; car on assure qu'il en fut seul la cause par son obstination à résister aux Lacédémoniens. Je crois aussi que Fabius Maximus n'aurait jamais rien cédé aux Carthaginois; et que, pour soutenir la dignité de l'empire, il aurait bravé les plus grands dangers. Mais la douceur et la générosité dont il usa envers Minucius sont la condamnation des intrigues de Périclès contre Cimon et Thucydide, deux hommes vertueux, partisans zélés de l'aristocratie, et qu'il fit bannir par l'ostracisme. Périclès eut plus de puissance et d'autorité que Fabius; et il s'en servit pour empêcher qu'aucun général ne formât des desseins funestes à sa patrie. Tolmidas, qui seul lui échappa, et qui, malgré lui, attaqua les Béotiens, trouva sa perte dans sa témérité. Tous les autres cédèrent à son autorité, et se soumirent avec respect à ses ordres. Fabius, qui naturellement sage et prudent ne fit jamais de faute en ce qui dépendait de lui, paraît inférieur à Périclès en ce qu'il ne put empêcher les fautes des autres. Car les Romains n'auraient pas éprouvé de si grands désastres, si Fabius eût eu à Rome autant de pouvoir que Périclès en avait à Athènes (75).

V. Ils montrèrent tous deux cette grandeur d'ame qui fait mépriser les richesses : l'un en ne recevant rien de ce qu'on lui offrait; l'autre en donnant son bien à ceux qui étaient dans le besoin, et surtout en rachetant de ses deniers les prisonniers romains. Il est vrai que la somme qu'il y employa n'était pas considérable; elle ne monta qu'à six talents (76). Mais on ne saurait dire combien de richesses Périclès eût pu recevoir des alliés d'Athènes et de plusieurs rois, qui, voyant la grandeur de sa puissance, cherchaient à gagner ses bonnes graces. Cependant il se conserva toujours

pur, et n'accepta jamais aucun présent. Ce serait faire injure aux vastes édifices que Périclès fit construire, à ces temples magnifiques qu'il éleva, à tous les autres ouvrages dont il embellit Athènes, que de les comparer avec tout ce que Rome put avoir d'ornements avant les Césars (77). Les premiers l'emportent infiniment, et pour la grandeur, et pour la beauté du travail.

NOTES

SUR LA VIE DE FABIUS MAXIMUS.

(1) Selon Denys d'Halicarnasse, liv. I, c. x, Hercule n'eut en Italie que deux enfants: l'un nommé Pallas, que lui donna la fille d'Évandre, et l'autre appelé Latinus, qui naquit d'une fille hyperboréenne qu'il avait menée avec lui. D'après la tradition qui donne Hercule pour tige aux Fabius, cette famille aurait précédé de quatre ou cinq cents ans la fondation de Rome. Mais on sent bien que c'est ici une origine fabuleuse, sur laquelle on ne peut faire aucun fond, et qui avait été imaginée, comme bien d'autres, pour complaire à la vanité des premières maisons de Rome. Cependant il est certain qu'il y avait déja des Fabius avant que Rome fût bâtie, puisque Rémus appela de ce nom ceux qui s'attachèrent à lui. On ne peut douter non plus que cette famille ne fût une des plus nombreuses et des plus illustres de Rome; elle entreprit seule la guerre contre les Véiens, la dernière année de la soixante-quinzième olympiade, deux cent soixante-seize de la fondation de Rome, et envoya contre eux trois cent six Fabius, qui furent tous tués. Tite-Live, liv. II, c. L; Aulu-Gelle, liv. XVI, c. XXI. Elle fut aussi des plus illustres, ayant été élevée aux premières dignités de l'état; il y eut des Fabius qui furent sept fois consuls. Au reste, le mot famille, que nous employons ici, n'a pas la même acception que dans le latin. Les Romains distinguaient entre *gens* et *familia*. Le premier terme comprenait toutes les branches qui sortaient d'une même tige, et *familia* ne désignait qu'une seule branche, une seule maison. En français nous lui donnons la même extension qu'avait le mot *gens* chez les Latins.

(2) Festus, au mot *Fovii*, dit que les Fabius avaient été d'abord appelés Fovii, et non pas Fodii; et il en donne deux raisons: la première, que la mère de l'auteur de cette famille avait eu commerce avec Hercule dans un fossé, *fovea*; la seconde, que ce fils d'Hercule avait montré le premier la manière de prendre dans des fosses les ours et les loups. Pline le naturaliste donne de ce nom une étymologie plus naturelle; il le dérive de *fabis*, fève, parceque cette famille ou avait appris à cultiver les fèves, ou les cultivait mieux que les autres.

(3) Amyot, dans ses notes manuscrites, remarque que dans Pline, liv. VIII, c. XLI, ce Fabius est nommé Rutilianus, au lieu de Rullus. Il fut cinq fois consul, et remporta plusieurs grandes victoires sur les Samnites, les Toscans et d'autres peuples. Mais ce n'est pas à ses exploits qu'il dut le surnom de Maximus; il lui fut donné parceque, dans sa censure, comme le dit Tite-Live, l. IX, c. XLVI, il avait rassemblé en quatre tribus la populace de Rome, qui, avant lui, était dispersée dans toutes les tribus, et faisait la loi dans les assemblées. Ces quatre tribus furent appelées Urbaines, par opposition aux tribus rustiques, composées des meilleures familles, qui vivaient habituellement à la campagne.

(4) C'était surtout contre les Carthaginois que la république romaine avait alors à soutenir des guerres fréquentes et difficiles en Afrique, en Espagne et en Sicile: celle-ci était la première guerre punique.

(5) Le caractère particulier du style de Thucydide, c'est la force, la concision, l'abondance des pensées mâles et énergiques. Ce fut pour se former à cette éloquence vive, serrée et pressante, que Démosthène copia, dit-on, jusqu'à huit fois l'ouvrage profond de cet historien. Thucydide évitait avec soin les graces efféminées de ces orateurs dont Platon, dans son *Phèdre*, blâme l'éloquence comme trop variée et trop fleurie. Et c'est dans cet écrivain un mérite d'autant plus recommandable, qu'il vivait dans un temps où ce style énervé était le plus suivi; et que, selon la remarque de Cicéron, *Orat.*, c. XII, il sut résister à la corruption, et se préserver de ces vaines délices, ou plutôt de ces inepties: *A talibus deliciis, vel potius ineptiis, abfuit*.

(6) Cicéron, dans le *Traité de la consolation* qu'on lui avait attribué, parle avec éloge de ce discours: il dit qu'il est remarquable par la force d'esprit, par le jugement et l'ordre qui le caractérisent. Il le loue aussi dans le *Traité de la vieillesse*, c. IV. Cependant Fabius Maximus était fort âgé quand il le prononça; car le fils ne parvint au consulat que dix ans avant la mort de son père.

(7) Fabius fut consul, pour la première fois, l'an de Rome cinq cent dix-neuf, selon les *Suppléments de Tite-Live*, liv. XX, c. XVII. Méziriac met ce premier consulat à l'an cinq cent vingt-un, et recule ainsi de deux années chacun des suivants. Fabius eut pour collègue Pomponius Matho, et alla faire la guerre aux Liguriens; ce sont les peuples qui habitent aujourd'hui la côte depuis la rivière de Gênes jusqu'à Monaco. Il en revint victorieux, et obtint les honneurs du triomphe. Pomponius, son collègue, triompha aussi des Sardes. Le second consulat de Fabius fut l'an cinq cent vingt-quatre de Rome, suivant les mêmes *Suppléments*, *ibid.*, c. XXXI. Il eut pour collègue Spur. Carvilius, comme le dit Cicéron dans son *Traité de la vieillesse*, c. IV; c'était dix ans avant l'entrée d'Annibal dans l'Italie. Il fut consul pour la troisième fois l'an 537 de Rome. On avait d'abord nommé pour consuls Sempronius Gracchus et Posthumius Albinus: ce dernier étant mort avant que d'entrer en charge, on lui substitua Claudius Marcellus; mais son élection s'étant trouvée vicieuse, il fut remplacé par Fabius, au rapport de Tite-Live, l. XXIII, c. XXXI. Le quatrième consulat de Fabius est de l'année suivante, cinq cent trente-huit de Rome, où il eut pour collègue Claudius Marcellus, consul pour la troisième fois. Tite-Live, liv. XXIV, c. IX. Enfin la dixième année de la seconde guerre punique, l'an cinq cent quarante-trois de Rome, il fut nommé à un cinquième consulat, et eut pour collègue Fulvius Flaccus, consul pour la quatrième fois. Ce fut alors que Fabius reprit Tarente par surprise, comme nous le verrons plus bas, et comme Tite-Live le rapporte, liv. XXVII, c. XV.

(8) Plutarque omet ici un espace de quinze années. Annibal, suivant Tite-Live, liv. XXI, c. XXXVIII, entra en Italie sous le consulat de Cornélius Scipion et de Sempronius Longus, l'an cinq cent trente-quatre de Rome; et nous avons dit, dans la note précédente, que le premier consulat de Fabius, dont Plutarque vient de parler, est de l'an cinq cent dix-neuf de Rome. Annibal, avant la bataille de Trébie, perdue par le consul Sempronius, avait gagné celle du Tésin contre Scipion. *Voyez* Tite-Live, *ibid.*, c. XLVI.

(9) Plutarque ne paraît pas avoir bien saisi en cet endroit le sens de Tite-Live, qui distingue deux prodiges différents. *Voyez* cet historien, liv. XXII, c. I. *Voy.* aussi Cicéron, *de Divinat*, c. XLI; et Suétone, liv. III, c. LXIII. Ce qu'ils disent prouve qu'on connaissait alors à Rome l'art d'escamoter. Préneste n'était pas le seul endroit où il y

eût de ces sorts; il y en avait à Antium, à Tibur et ailleurs. Quant aux autres prodiges rapportés par Plutarque, surtout ces pluies et ces sueurs de sang, nous avons déja dit que c'étaient des phénomènes naturels occasionés par des insectes ou des vapeurs de couleur rouge, qui s'élèvent quelquefois en abondance sur la terre, ou s'attachent à différents corps.

(10) Polybe, liv. III, dit de Flaminius qu'il était grand orateur, mais mauvais général, très fier d'ailleurs, et plein de présomption. Il doutait si peu de la victoire, qu'il avait dans son armée moins de soldats que de valets qui la suivaient avec des chaines, pour mettre aux fers les ennemis. Il l'avait remportée six ans auparavant, et dans son premier consulat avec P. Furius Philus, l'an cinq cent vingt-neuf de Rome, cinq ans avant qu'Annibal entrât en Italie. Plutarque dit que Flaminius avait battu les Gaulois contre toute apparence, parcequ'il avait fait plusieurs grandes fautes : la première, d'avoir livré bataille à des ennemis très supérieurs en nombre ; la seconde, d'avoir négligé les auspices et méprisé les ordres du sénat, dont il ne voulut ouvrir les lettres qu'après le combat ; et la troisième, qui n'était pas la moins considérable, d'avoir mal rangé son armée : il la mit en bataille sur les bords du Pô, de manière qu'il n'avait laissé aucun espace à ses troupes pour pouvoir se retirer en arrière ; si elles eussent été forcées de reculer, elles se seraient renversées dans la rivière. Mais l'imprudence du consul fut réparée par la prévoyance des tribuns, à qui l'on dut le succès de la bataille. *Voyez* Polybe, liv. II, pag. 168, et les *Suppléments de Tite-Live*, liv. XX, c. XLIX. A la journée de Trébie, Flaminius était consul pour la seconde fois, et avait pour collègue Servilius Geminus.

(11) Cette chute de cheval, qui parut de mauvais augure, fut, suivant Tite-Live, liv. XXII, c. III, suivie d'un autre signe qui ne fut pas expliqué plus favorablement. Lorsque l'enseigne voulut arracher son étendard pour marcher, il ne put en venir à bout. Mais est-il donc si merveilleux qu'un cheval s'effraie, et qu'un enseigne, qui voudrait peut-être ne point partir, ne se prenne que faiblement à arracher un étendard qu'il a enfoncé bien avant dans la terre? Ce fut au reste la vaine ambition de Flaminius qui le rendit sourd aux représentations de Fabius Maximus. Il voulut combattre avant que l'autre consul l'eût joint, de peur qu'il ne partageât avec lui l'honneur de la victoire.

(12) Il périt, dit Tite-Live, *ibid.*, c. VI, de la main d'un Gaulois nommé Ducarius, qui le perça d'un coup de lance, après avoir tué son écuyer, qui s'était jeté au-devant de l'ennemi pour couvrir le consul.

(13) Tite-Live, *ibid.*, et Valère Maxime, liv. I, c. VI, ne mettent que six mille prisonniers. Le premier de ces historiens est d'accord avec Plutarque sur le nombre des morts. Il dit qu'il y eut quinze cents hommes de tués du côté d'Annibal, et qu'il en périt un plus grand nombre des suites de leurs blessures.

(14) Le préteur ne dit que ces premiers mots : « Nous » avons été vaincus dans un grand combat; » le reste fut ajouté par ceux qui recueillirent les divers bruits qui se répandirent à ce premier instant.

(15) Tite-Live dit, *ibid.*, c. VIII, qu'il fut nommé prodictateur par le peuple; et c. XXXI, il observe que presque tous les annalistes donnent à Fabius dans cette campagne le nom de dictateur; mais qu'ils n'avaient pas fait attention que les consuls étant les seuls qui eussent droit de nommer le dictateur, Servilius étant alors à l'armée, et Flaminius ayant été tué, comme l'effroi où était la ville ne lui permettait pas d'attendre que le consul revînt à Rome, le peuple, par une nouveauté jusqu'alors sans exemple, élut Fabius prodictateur; et qu'ensuite les exploits de ce général et la gloire qu'il s'était acquise firent obtenir à ses descendants la permission de mettre dans ses titres celui de dictateur. C'est un trait qui mérite d'être remarqué. Son général de la cavalerie est nommé par Polybe, liv. III, et par Tite-Live, Marcus Minucius Rufus, et non pas Lucius.

(16) Plutarque vient de dire que Fabius demanda cette permission au sénat; et ici il semble dire que c'était au peuple à l'accorder. Il n'y a pas d'apparence qu'il soit tombé dans une telle contradiction en si peu de lignes. Il est probable que Fabius proposa sa demande au sénat, qui fit confirmer par le peuple la permission qu'il avait donnée au dictateur. Car il est certain que cela dépendait du peuple, comme on le voit dans Tite-Live, qui dit, liv. XXIII, c. XIV, que le dictateur Junius Pera demanda au peuple, selon l'u age, la permission de monter à cheval.

(17) Fabius ne déploya pas cet appareil imposant dans Rome, mais seulement dans la campagne, lorsqu'il se fut mis en marche pour aller prendre le commandement des troupes. Tite-Live, qui rapporte aussi, liv. XXV, c. XI, l'ordre qu'il fit signifier au consul Servilius de mettre pied à terre, remarque que la manière dont se passa leur entrevue donna une grande idée de la dictature aux citoyens et aux alliés, qui avaient presque oublié cette magistrature depuis le long intervalle de temps que l'exercice en avait été suspendu. Il y avait en effet trente-trois ans qu'on n'avait nommé de dictateur que pour tenir les comices; fonction très bornée, et où ce magistrat n'avait pas lieu de déployer tout l'appareil de sa puissance.

(18) Les décemvirs préposés à la garde de ces livres ne parlèrent pas des prédictions qu'ils contenaient, et dirent seulement, selon Tite-Live, *ibid.*, c. IX, ce qu'il fallait faire. C'était de renouveler le vœu qu'on avait fait à Mars, et auquel il avait manqué des cérémonies essentielles; de célébrer les grands jeux à l'honneur de Jupiter; de vouer des temples à Vénus Érycine et à l'Intelligence; de faire des supplications publiques, et de vouer un *printemps sacré*. *Voyez* la note suivante.

(19) Cette consécration de tous les fruits de la terre était appelée par les anciens le *printemps sacré*. Suivant Tite-Live, liv. XXII, c. X, ce n'était pas le dictateur, mais le souverain pontife, qui prononçait le vœu. *Voyez*, à l'endroit cité, la formule dans l'ancien langage romain, qui était toujours d'usage dans ces cérémonies de religion. *Voy.* aussi liv. XXXIV, ch. XLIV. — Suivant Méziriac, chez quelques peuples de l'Italie, où ce *printemps sacré* avait aussi lieu, les enfants n'en étaient pas exceptés; mais comme il leur paraissait trop cruel de sacrifier, avec les autres animaux, les enfants nés dans le *printemps sacré*, ils les élevaient jusqu'à l'âge de leur adolescence; et alors, après les avoir voilés, ils les bannissaient de leur territoire, afin qu'ils allassent chercher d'autres lieux à habiter.

(20) Nous avons déja parlé de ces jeux dans les notes sur la *Vie de Camille*, note (11). Quant à la somme qu'ils coûtèrent, Tite-Live, liv. XXII, c. X, la porte à trois cent trente-trois mille trois cent trente-trois as et un tiers; ce qui ferait, au prix où était alors l'argent à Rome, environ trente mille livres de notre monnaie. Pour l'affectation du nombre trois qui paraît dans cette somme, on a vu, dans la *Vie de Numa*, quelles étaient les idées des Romains sur les nombres. On peut consulter, sur les propriétés de tous les nombres depuis un jusqu'à dix, l'ouvrage de Meursius, intitulé *Denarius Pythagoricus*.

(21) Tite-Live, liv. XXII, c. XII, fait sur cette présomption audacieuse de Minucius une réflexion très sensée : « Minucius, dit-il, s'élevait par l'art de rabaisser ses su» périeurs; et cet art, le plus méprisable de tous, s'est ac» cru et fortifié par les trop grands succès d'un grand nom» bre d'hommes qui s'en sont servis très utilement. » Cet art a fait depuis bien des progrès.

(22) Le but d'Annibal, en voulant gagner les plaines de Casinum, n'était pas seulement d'avoir des fourrages; son principal motif, en occupant ce poste, dit Tite-Live, *ibid.*,

c. xııı, était, d'après les renseignements que lui avaient donnés ses guides, d'empêcher Fabius de porter du secours à ses alliés. Mais, ajoute cet historien, en traînant la seconde syllabe de Casinum, il prononça ce mot comme s'il y eût eu quatre syllabes, et donna lieu à la méprise des guides, qui entendirent Casilinum, au lieu de Casinum. Tite-Live dit qu'Annibal, pour intimider les autres guides, fit battre de verges et mettre en croix leur chef. Plutarque, au contraire, va dire qu'il les punit tous du même supplice; ce qui ne paraît pas vraisemblable : il aurait eu de la peine à en trouver d'autres.

(23) Polybe, liv. III, le nomme Athurnus; mais ce nom est corrompu ou dans cet auteur ou dans Plutarque, peut-être dans tous les deux. On l'appelle encore aujourd'hui *Volturno*. Casilinum était où est maintenant la ville de Capoue, et Casinum dans le pays des Volsques, près de Rome.

(24) Polybe, liv. III, dit qu'il chargea l'infanterie qu'Annibal avait envoyée pour occuper les hauteurs, après en avoir chassé les ennemis. Tite-Live, *ibid.*, c. xıx, spécifie que c'était l'infanterie légère.

(25) Selon Tite-Live, Fabius devait donner pour chaque soldat deux livres et demie d'argent. L'évaluation que Plutarque en fait montre que la livre romaine d'argent, qu'ils appelaient *pondo*, faisait les cent drachmes des Grecs. Les deux cent cinquante drachmes valaient de notre monnaie environ deux cent vingt livres. Le nombre des soldats faisait soixante mille drachmes, environ cinquante-quatre mille livres. Tite-Live, c. xxııı, en met deux cent quarante-sept. Cet historien ne parle point des plaintes du sénat contre Fabius, ni du refus que Plutarque suppose avoir été fait par ce corps d'envoyer la rançon des prisonniers; il dit seulement que comme le sénat, à qui Fabius l'avait souvent proposé, différait toujours de faire compter l'argent, parceque le dictateur ne l'avait pas consulté sur cet échange, Fabius prit le parti de vendre ses terres pour payer Annibal.

(26) Dans Tite-Live, ch. xxıv, l'avantage de Minucius n'est pas aussi grand que le dit Plutarque. Les ennemis, à la vérité, perdirent dans cette occasion six mille hommes; mais il n'y en eut que mille de moins de tués du côté des Romains; aussi cet historien dit-il que la perte fut à peu près égale, *in tam pari prope clade*, et que ce succès causa plus de joie qu'il ne fut heureux.

(27) Tite-Live, c. xxvı, rapporte que ce fut Terentius Varron, celui qu'Annibal défit à Cannes, qui proposa cet expédient au peuple et fit passer la loi.

(28) C'est une pensée qu'Horace a exprimée en très beaux vers dans la seconde ode du troisième livre :

Virtus, repulsæ nescia sordidæ,
Intaminatis fulget honoribus,
Nec sumit aut ponit secures
Arbitrio popularis auræ.

La réflexion que Tite-Live fait à cette occasion mérite d'être rapportée : « Fabius, dit-il, avait cette confiance que le » peuple, en lui égalant Minucius en autorité, ne lui avait » pas donné un talent égal pour commander. »

(29) Tite-Live, c. xxvıı, dit au contraire que Fabius donna la première et la quatrième légion à Minucius, et qu'il retint pour lui la seconde et la troisième. Polybe raconte la manière dont la chose se passa entre le dictateur et le général de la cavalerie tout autrement que Plutarque, et même que Tite-Live, qui dit aussi que Minucius voulait que les deux généraux commandassent chacun à leur tour toute l'armée, un ou plusieurs jours de suite; et que Fabius s'y opposa, persuadé que c'était le moyen de tout perdre. Polybe, au contraire, rapporte, liv. III, que Fabius donna le choix à Minucius, ou de commander chacun tour à tour l'armée, ou de partager les légions; et que Minucius préféra ce dernier parti. Mais est-il vraisemblable que cet avis, qui était sans contredit le meilleur, comme la suite le prouva, ait été celui de Minucius? Un homme aussi vain, aussi présomptueux, aurait-il pris le parti le plus sage, et le moins capable de flatter son ambition et sa vanité?

(30) Selon Tite-Live, c. xxvııı, il y mit cinq mille hommes tant d'infanterie que de cavalerie; Polybe dit cinq mille hommes de pied et cinq cents chevaux.

(31) Ce mouvement, fort ordinaire chez les peuples de l'Orient, était un signe de douleur ou d'étonnement. Il paraît, par une *Lettre de Cicéron à Atticus*, liv. I, lett. 1, et par d'autres passages, que dans ces occasions on se frappait aussi le front. Dans son *Oraison pour Gallius*, que nous n'avons plus, mais dont il a rapporté un fragment dans son livre des *Orateurs célèbres*, c. lxxx, il répond à Calidius, qui reprochait à l'accusé les plus grands crimes : « Gallius n'a laissé voir aucun trouble dans l'esprit, aucune » agitation dans le corps; il ne s'est point frappé le front ou » la cuisse; et ce qui est moins encore, il n'a pas même » frappé du pied la terre. » — Dans Tite-Live, Fabius dit au contraire : « Minucius ne s'est pas perdu plus tôt que » je ne l'avais pensé. »

(32) Les deux discours que Minucius tient dans cette occasion, l'un à ses soldats, et l'autre au dictateur, méritent d'être comparés à ceux de Tite-Live, liv. XXII, c. xxıx et xxx.

(33) Polybe, liv. III, fait ici une réflexion que le lecteur verra avec plaisir. Il dit qu'on connut alors évidemment à Rome quel avantage la prudence et le jugement ferme et plein de sens d'un général ont sur la témérité et la folle présomption d'un homme qui n'est que soldat.

(34) On ne créa point de nouveaux consuls après que Fabius se fut démis de la dictature. Tite-Live dit, c. xxxıı, qu'il remit l'armée entre les mains des consuls de cette année, C. Servilius et Atilius Régulus; ce dernier avait remplacé Flaminius, tué à la bataille de Thrasymène. Suivant Polybe, il ne la remit qu'aux consuls de l'année suivante.

(35) Il était fils d'un boucher, selon Tite-Live, c. xxvı, et avait servi lui-même son père dans ce métier. La fortune dont il hérita lui fit prendre la carrière du barreau; et, par ses basses flatteries, il s'insinua si bien dans les bonnes graces du peuple, dont il protégeait les dernières classes contre les citoyens les plus illustres, qu'il passa par toutes les charges de la république; il fut questeur, édile, préteur, et enfin consul.

(36) Polybe, qui avait accompagné Scipion en Afrique, et qui ne parlait que de ce qu'il avait vu de ses propres yeux, nous apprend, liv. I et liv. III, ce qui se passait dans ce temps-là pour la levée des troupes. Les Romains mettaient tous les ans sur pied quatre légions, chacune de quatre mille hommes d'infanterie et de deux cents chevaux; dans les temps difficiles, il les portaient à cinq mille hommes de pied et à trois cents chevaux; on ajoutait autant d'infanterie latine, et deux fois autant de chevaux : de sorte que les légions étaient de dix mille fantassins et de neuf cents cavaliers. En cette occasion on leva (ce qui ne s'était jamais fait encore) huit légions; et par conséquent l'armée romaine fut de quatre-vingt mille hommes d'infanterie, et de sept mille deux cents chevaux. Tite-Live, qui avoue que les historiens ne conviennent pas entre eux du nombre de troupes qu'on mit alors sur pied, dit cependant qu'on fit des levées extraordinaires, et paraît assez pencher vers le sentiment de ceux qui assurent qu'on augmenta chaque légion de mille hommes de pied et de cent chevaux. *Voyez* ch. xxxvı.

(37) Paul Émile avait été consul avec Livius Salinator, un an avant qu'Annibal passât en Italie. Pendant ce premier consulat, il fit la guerre en Illyrie, et subjugua entièrement ce pays, après en avoir chassé Démétrius Pha-

riens. Voilà ce que raconte Polybe, liv. III. Mais Aurélius Victor dit que les deux consuls furent à cette guerre, et qu'ils triomphèrent tous deux des Illyriens. A leur retour, Livius Salinator fut accusé devant le peuple, et condamné à une grosse amende, pour avoir, dit Frontin, liv. IV, c. I, num. 15, partagé trop inégalement le butin aux soldats; ou, selon Aurélius Victor, comme coupable de péculat. Paul Émile fut aussi accusé et condamné; mais il fut moins maltraité que son collègue; car Tite-Live, c. XXXV, dit qu'il échappa, comme à demi brûlé, de la condamnation de Livius et de la sienne propre.

(38) Plutarque s'est trompé sur cette coutume des Romains. Ce ne fut point par importunité que Varron obtint que les consuls commanderaient chacun à son tour; car c'était le droit de sa charge, comme Polybe l'a formellement observé, *ibid.*

(39) Plutarque a oublié une première action que Tite-Live raconte, c. XLI, et dans laquelle les Romains, commandés par Paul Émile, battirent les fourrageurs des Carthaginois, qui ne furent pas soutenus par Annibal. Les ennemis y perdirent dix-sept cents hommes, et il n'en périt que cent tant Romains qu'alliés. Ce premier succès devint funeste aux vainqueurs par la confiance présomptueuse qu'il inspira à l'autre consul.

(40) Mot à mot, *les uns du côté du bouclier*, qu'on portait à la main gauche; *les autres du côté de la javeline*, qu'on tenait de la droite. Tite-Live, c. XLVIII, ajoute un troisième stratagème: il raconte que cinq cents Numides, au commencement de l'action, passèrent du côté des Romains, ayant, outre les armes ordinaires, des épées sous leurs cuirasses. Pendant que le combat s'engageait de part et d'autre, ils se tinrent tranquilles; lorsqu'ils virent qu'on était au fort de la bataille, ils se saisirent des boucliers qui étaient répandus de côté et d'autre, et, chargeant les Romains par derrière, ils en tuèrent un grand nombre, et causèrent encore un plus grand désordre.

(41) On les trouve dans Polybe, liv. III, et dans Tite-Live, *ibid.*, auquel Plutarque s'est particulièrement attaché. Mais en général, malgré les détails où sont entrés ces historiens en décrivant l'ordre de bataille de l'armée d'Annibal, il reste encore dans leur récit des obscurités qui font qu'on a de la peine à le bien comprendre.

(42) C'est ce qu'Horace a si bien exprimé dans la onzième ode du premier livre:

Animæque magnæ
Prodigum Paulum superante Pœno.

Le discours que Tite-Live lui fait tenir, c. XLIX, est à peu près le même que celui de Plutarque. Seulement, dans le premier historien, il charge Lentulus d'aller dire au sénat de pourvoir à la défense de la ville, avant que l'ennemi n'arrive au pied de ses murailles. Et à la fin il dit qu'il préfère de mourir, pour ne pas être une seconde fois accusé au sortir du consulat, ou pour n'avoir pas à accuser son collègue afin de se justifier lui-même.

(43) Tite-Live, *ibid.*, dit quarante mille hommes de pied et deux mille sept cents chevaux de tués, en égal nombre de Romains et d'alliés. Il compte parmi les morts les deux préteurs Atilius et Furius; vingt un tribuns des soldats, plusieurs tant consulaires qu'anciens préteurs et édiles: parmi ceux-là étaient Servilius, et Minucius, qui avait été maître de la cavalerie sous Fabius, et consul quelques années auparavant; quatre-vingts ou sénateurs ou destinés à l'être, et qui étaient à l'armée en qualité de volontaires. Il porte le nombre des prisonniers à trois mille hommes de pied et trois cents chevaux. Il compte huit mille morts du côté des Carthaginois, et d'entre les plus braves. Polybe, liv. III, écrit soixante-dix mille morts, et plus de dix mille prisonniers. Peut-être comprend-il dans ce dernier nombre ceux qui furent pris dans les deux camps, dont Annibal se rendit maître sans résistance. Selon le même historien, ce général ne perdit que quatre mille Gaulois, quinze cents Africains ou Espagnols, et environ deux cents hommes de cheval. Polybe, à l'occasion de la victoire d'Annibal, observe qu'il vaut mieux avoir la moitié moins d'infanterie que son ennemi, et être plus fort en cavalerie que d'avoir le même nombre de gens de pied et de gens de cheval. Il semble pourtant que les Romains n'étaient pas de cette opinion; ils faisaient consister la principale force des armées dans l'infanterie; et leurs grands succès prouveraient qu'ils avaient raison. L'exception peut avoir lieu pour quelques cas particuliers.

(44) Tite-Live, c. LI, attribue ce mot à Maharbal, général de la cavalerie carthaginoise. Peut-être n'est-ce que le même personnage, qui portait, comme Amilcar, le surnom de Barac.

(45) On dit que dans la suite Annibal reconnut la faute qu'il avait faite de ne pas poursuivre les Romains après cette journée, et qu'il s'écriait souvent : *O Cannes! ô Cannes!* Les opinions sont partagées sur le succès qu'aurait eu sa démarche, s'il eût été sur-le-champ mettre le siége devant Rome. Tite-Live dit qu'on crut généralement que ce délai d'Annibal avait sauvé Rome et l'empire.

(46) Le grec porte, comme à un autel et à un temple. Dans Tite-Live, c. LV, il donne le conseil d'envoyer sur la route de Cannes des jeunes gens choisis, pour savoir, des fuyards qu'ils pourraient rencontrer, quelle était la situation des consuls, et ce qui restait de troupes, en quel lieu elles étaient, et quel poste occupait Annibal. Il donne pour la sûreté de la ville les mêmes ordres que dans Plutarque, qui a presque copié cet historien.

(47) Tite-Live, c. LVI, donne un autre motif à la suspension de cette fête, qui se célébrait le 12 d'avril. Il dit qu'il n'était pas permis à des personnes en deuil de la célébrer, et que, dans cette occasion, il n'y avait pas une seule dame romaine qui ne le portât. Il ajoute que ce fut pour ne pas suspendre, par la même raison, des sacrifices publics et particuliers, que la durée du deuil fut bornée à trente jours.

(48) Cette opinion de Plutarque paraît assez singulière. Si telle était la disposition de la divinité, elle recevrait bien peu d'hommages avec plaisir; car le nombre des gens heureux est infiniment moindre que celui des personnes malheureuses. Il semble au contraire que, comme le malheur rappelle naturellement à la divinité, et rend l'homme plus susceptible de pensées et de sentiments religieux, elle doit aussi voir d'un œil plus favorable des hommages qui lui sont offerts par des cœurs plus pénétrés de leurs besoins, et par conséquent plus sincères.

(49) Le corrupteur d'une de ces vestales, nommé Cantilius, fut, selon Tite-Live, c. LVII, battu de verges jusqu'à la mort. Plutarque n'ajoute pas, avec cet historien, que les décemvirs ayant ouvert les livres Sibyllins, on fit, d'après ce qu'on y lut, des sacrifices extraordinaires, et on enterra dans le marché aux bœufs, lieu déjà souillé par le sang de victimes humaines, quatre personnes vivantes, un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque; sacrifice, remarque Tite-Live, qui n'était point du tout dans les mœurs et dans l'usage des Romains. Plutarque a rapporté ce sacrifice barbare dans ses *Questions romaines*, q. LXXXIII, mais avec plusieurs différences.

(50) Tite-Live, c. LXI, en rapportant ce fait, observe que s'il eût été général des Carthaginois, il n'y avait pas de supplice auquel il ne dût s'attendre. Valère Maxime ajoute à tout ce que Plutarque dit ici, que le sénat et le peuple offrirent à Varron la dictature, et qu'il la refusa, effaçant, par sa modestie, la honte de sa faute. Frontin, liv. IV, c. V, num. 6, écrit que Varron, tout le reste de sa vie, laissa croître sa barbe et ses cheveux, et ne se coucha jamais sur un lit pour manger, comme c'était la

coutume des Romains. Le peuple ayant encore voulu lui conférer de nouvelles dignités, il les refusa, en disant que la république avait besoin de magistrats plus heureux.

(51) Avant que de partir de Tarente, il consulta deux fois les oiseaux, et fit un sacrifice; mais les oiseaux et la victime furent contraires; et le sacrificateur, vraisemblablement mieux instruit que Fabius, lui annonça qu'il devait se tenir en garde contre les piéges que son ennemi lui dressait. Tite-Live, liv. XXVII, c. xvi. Mais il y a cette différence entre Plutarque et Tite-Live, que le premier place ce fait avant la prise de Tarente par Annibal, et que le second le met après la reprise de cette ville par Fabius. Le trait relatif au soldat marse, que Plutarque rapporte tout de suite, est attribué à Marcellus par Tite-Live, liv. XXIII, c. xv. Ce soldat, dit-il, était un cavalier de Nole, appelé L. Bantius, qui, à la bataille de Cannes, avait été trouvé parmi les morts, tout couvert de blessures. Aux marques de distinction qui lui furent accordées, Tite-Live ajoute les entrées libres que Marcellus lui accorda, en ordonnant à ses licteurs de le laisser entrer toutes les fois qu'il voudrait.

(52) Ce ne fut pas Marcellus qui transporta ces troupes de Sicile à Rhège, mais son collègue Lévinus: car Marcellus avait quitté la Sicile après la prise de Syracuse. *Voyez* Tite-Live, liv. XXVI, c. xl, où il dit que ces troupes, au nombre de quatre mille hommes, étaient des gens ramassés de côté et d'autre, des bannis perdus de dettes, qui la plupart avaient commis des crimes dignes de mort, et qui, réunis par divers événements dans Agathyrne, ville de Sicile, y vivaient de brigandages et de rapines.

(53) Tite-Live, liv. XXVII, c. xvi, ne dit pas que Fabius ait donné cet ordre; il rapporte seulement qu'il y eut beaucoup de Bruttiens tués dans toute la ville, soit par ignorance, ou à cause de l'ancienne haine que les Romains avaient pour eux; soit pour éteindre par-là entièrement la connaissance de cette trahison, et pour persuader que Tarente avait été prise de force. C'est apparemment à cause de cette incertitude que Plutarque a dit: *Il semble*.

(54) Ces trois mille talents faisaient environ quinze millions de notre monnaie. Tite-Live, *ibid.*, met une somme bien plus forte; il n'évalue pas l'argent, et se contente de dire qu'on emporta une somme immense d'argent monnayé ou mis en œuvre. Mais il marque précisément la somme d'or, qu'il porte à quatre-vingt-trois mille livres pesant. La livre d'argent, le pondo des Romains, valait, comme nous l'avons déja dit, cent drachmes; et, en ce temps-là, l'or ne valait que dix fois l'argent, comme cela paraît par le témoignage des anciens, et par ce passage de Tite-Live, liv. XXXVIII, c. xi: « Que s'ils voulaient » donner de l'or au lieu d'argent, on en serait d'accord, » à condition que pour dix pièces d'argent ils donneraient » une pièce d'or. » La livre d'or valait donc neuf cents livres, et par conséquent les quatre-vingt-trois mille livres pesant d'or faisaient près de soixante-quinze millions. Voilà une énorme différence entre la somme de Tite-Live et celle de Plutarque.

(55) Le mot de Fabius paraît encore plus beau, quand on sait que les dieux de Tarente étaient représentés, suivant Tite-Live, chacun avec ses armes et dans la posture de combattants. Apollon, par exemple, lançait des flèches, Jupiter la foudre, etc. Et c'est ce qui donne du fondement à l'épithète *irrités*, comme si ces dieux eussent combattu pour les Romains contre les Tarentins. Mais en même temps ce mot de Fabius renferme un grand précepte qu'il donnait aux Romains, de ne pas transporter à Rome les ornements des villes conquises. Car, selon la remarque judicieuse de Polybe, qui a traité cette matière dans son neuvième livre, outre que par-là ils accoutumaient le peuple à la magnificence et au luxe, ils réveillaient dans l'esprit des spectateurs le souvenir de leurs propres misères, et y allumaient l'envie, la haine et la fureur contre les victorieux. Méziriac remarque que la coutume qu'avaient les Tarentins de faire représenter leurs dieux sous une forme guerrière leur venait des Lacédémoniens, dont Tarente était une colonie: car, à Sparte, tous les dieux étaient armés, jusqu'à la déesse Vénus.

(56) Plutarque attribue au mauvais goût de Fabius de n'avoir emporté de Tarente qu'une seule statue, et il fait honneur au bon goût de Marcellus d'avoir enlevé de Syracuse tout ce qu'il y avait de plus beau et de plus rare en ce genre. Nous avons vu dans la note précédente que ce n'était pas le sentiment du judicieux Polybe; et Tite-Live pensait à cet égard comme lui. *Voyez* aussi ce qu'en dit Cicéron dans la *seconde action contre Verrès*, *Orat. de Signis*.

(57) On a vu, note (7), que Fabius, dans son premier consulat, triompha des Liguriens.

(58) Il n'y a pas d'apparence qu'un homme à qui l'on voulait faire son procès se fût oublié au point de proférer des paroles si hautaines. Tite-Live, liv. XXVII, c. xxv, raconte la chose d'une manière plus vraisemblable. *Voyez* aussi Cicéron, *de Senect.*, c. iv, et de *Orat*, liv. II, c. lxvii.

(59) Il s'appelait Q. Fabius Maximus, comme son père, et fut consul avec Tib. Sempronius Gracchus, la sixième année de la seconde guerre punique, immédiatement après le quatrième consulat de Fabius. Valère Maxime, liv. IV, c. i, fait à cette occasion une remarque que Plutarque ne devait pas omettre, puisque c'est un témoignage éclatant de la modestie de notre Fabius, et de l'amour qu'il portait à sa patrie. Au reste, Plutarque ne s'attache pas à l'ordre des faits; car le fils de Fabius fut consul quatre ans avant que son père reprît Tarente, comme on le voit dans Tite-Live, qui suit les années depuis la fondation de Rome.

(60) Voici comment Tite-Live raconte ce fait, liv. XXIV, c. xliv: Fabius le fils étant avec son armée auprès de Suessula dans la Pouille, son père se rendit à son camp, chargé d'une commission du sénat. Le fils étant allé au-devant de lui, et ses licteurs, par respect pour la majesté d'un père si illustre, l'ayant laissé approcher sans rien dire, il avait déja passé à cheval les onze premiers licteurs, lorsque le consul ordonna à celui de ses officiers qui était auprès de lui de faire son devoir; et le licteur ayant crié au vieillard de mettre pied à terre, Fabius descendit aussitôt de cheval, et dit à son fils: « J'ai voulu éprouver si tu savais bien que tu es consul. »

(61) C'était Q. Fabius Rullus, dont on a parlé au commencement de cette Vie, celui qui institua la revue des chevaliers, que les censeurs faisaient tous les ans au mois de juillet. On voit par les fastes consulaires, et par les trois derniers livres de la première décade de Tite-Live, liv. VIII, c. xxxviii, liv. IX, c. xxxiii, xli, liv. X, c. xiii et xxii, qu'il fut en effet cinq fois consul. *Voyez* ce que nous en avons dit note (3).

(62) Ce fils, nommé Q. Fabius Gurgès, avait été défait par les Samnites, et il allait être déposé du consulat, si son père n'eût promis de l'accompagner à cette seconde expédition, comme son lieutenant. *Voyez* Tite-Live, liv. XI, c. v, et Valère Maxime, liv. V, c. vii.

(63) Cicéron, dans son *Traité de la vieillesse*, c. iv, rappelle ce discours, et fait dire à Caton le censeur, en parlant de Fabius: « J'ai reconnu plusieurs belles qualités dans ce grand homme; mais je n'ai rien vu en lui » de plus admirable que la modération avec laquelle il » supporta la mort de son fils Marcus, personnage illustre » et consulaire. Nous avons entre les mains l'oraison funèbre qu'il fit à sa louange; et quand nous la lisons, est-» il un philosophe que nous ne trouvions inférieur à son

» auteur? » On remarquera que Cicéron donne le prénom de Marcus à ce fils de Fabius, qui dans Tite-Live a toujours celui de Quintus.

(64) Cette question fut très agitée dans le sénat. Fabius prononça un très long discours, plein de force et de vigueur, et appuyé sur de si bonnes raisons, qu'il entraîna la plus grande partie des sénateurs à son avis. La réponse de Scipion, quoique très bien faite, n'était pas de nature à ramener le sénat; il s'éleva une dispute assez vive, qui se termina enfin par un décret qui assignait à Scipion la Sicile pour province, avec la permission de passer en Afrique, s'il le jugeait convenable aux intérêts de la république. Ces deux discours méritent d'être lus; ils sont dans le vingt-huitième livre, c. XL-XLIV.

(65) Plutarque paraît avoir porté trop loin l'opposition qu'il suppose avoir été mise par Fabius à l'entreprise de Scipion. Il n'est pas vraisemblable qu'il ait conseillé à Crassus de passer en Afrique, puisqu'on voit, dans Plutarque même, que la loi sacrée du sacerdoce ne le permettait pas; et que Crassus, étant souverain pontife, ne pouvait pas sortir non de Rome, comme traduit Amyot, mais de l'Italie. Crassus pouvait donc faire la guerre en Italie, mais non pas en Afrique. *Voyez* aussi Tacite, liv. III des *Annales*, c. LXXI. Quant aux fonds dont Scipion avait besoin pour cette expédition, il est certain que Fabius les lui fit refuser, et que les villes de Toscane lui fournirent toutes ses provisions. Tite-Live le dit de même, c. XLV, et spécifie la contribution de chaque peuple. Les Cérites donnèrent le blé, avec toutes sortes de provisions de bouche. Il reçut le fer des Populoniens; des Tarquiniens, les toiles pour les voiles de ses galères; ceux de Volaterre lui envoyèrent le goudron avec du blé; les habitants d'Arétium, trente mille boucliers, autant de casques, avec d'autres armes. Les villes de Toscane ne furent pas les seules qui contribuèrent à cet armement; leur exemple fut suivi par d'autres peuples.

(66) Tite-Live dit au contraire, c. XLVI, qu'il embarqua avec lui sept mille volontaires; ce qui porte à croire que Plutarque a été trompé par un autre passage de cet historien, c. XLV, où on lit: *Ut voluntarios sibi ducere liceret, tenuit*. Plutarque l'a rapporté à Fabius, et a pris le mot *tenuit* dans le sens que les Grecs donnent quelquefois à leur verbe *avoir*, auquel ils font signifier *empêcher*, *retenir*; au lieu que, dans Tite-Live, il veut dire *obtenir*: et il se rapporte à Scipion, qui, suivant cet historien, n'ayant pu avoir la permission de lever des soldats en Italie, et ne s'y étant pas même opiniâtré, obtint du moins qu'il pourrait emmener des volontaires.

(67) Ce roi fait prisonnier était Scyphax; son camp fut brûlé avec celui d'Asdrubal: il y eut quarante mille hommes tués ou brûlés, et cinq mille faits prisonniers avec un butin immense. Mais, dans Tite-Live, l'incendie des camps précède la prise de Scyphax. *Voy.* liv. XXX, c. V et XI.

(68) Plutarque fait sans doute allusion aux trente ambassadeurs que Tite-Live, c. XVI, dit avoir été envoyés à Scipion par les Carthaginois pour lui demander la paix, et qui, arrivés à son camp, se prosternèrent à ses pieds. *Voy.* Polybe, liv. XV. *Voy.* aussi Tite-Live, c. XXXVI, où il raconte qu'après la bataille de Zama, perdue par Annibal, on députa vers Scipion, alors au port de Carthage, des ambassadeurs qui parurent devant lui dans la posture la plus humiliante.

(69) Annibal sortit d'Italie sous le consulat de Servilius Cépion et de Servilius Géminus, l'an 549 de Rome. Fabius mourut très peu de temps après; il devait être fort vieux, s'il est vrai qu'il ait été augure soixante-deux ans, comme Tite-Live le rapporte, l. XXX, c. XXVI, mais sans le regarder comme certain.

(70) Il y a dans le texte, *une petite broche de fer*. C'était une très petite pièce de monnaie, comme on le verra dans la *Vie de Lysandre*.

(71) M. Dacier pense que ce pouvait être un *quadrans*, qui valait le quart d'un sou, ou un *sextans*, qui n'en valait que la sixième partie. Les éditeurs d'Amyot disent que c'était un as, qui valait alors plus d'un sou de notre monnaie. Dans le cens fait à Rome l'année précédente, on avait compté deux cent quatorze mille citoyens.

(72) C'est une question déja traitée plus d'une fois par les politiques et par les philosophes, que de savoir lequel est le plus avantageux, pour un homme d'état, de trouver sa république humiliée et abattue par des malheurs, ou de la prendre enorgueillie et enflée par une longue prospérité. Plutarque a déja proposé ailleurs ce problème politique, et il le décide comme ici. Dans son *Traité sur l'instruction nécessaire aux princes*, il dit que les Cyrénéens ayant demandé des lois écrites à Platon, il refusa de leur en donner, en leur disant que cela n'était pas facile dans l'état de prospérité où ils vivaient; que rien n'était plus fier et plus intraitable qu'un homme qui jouissait d'une bonne fortune. Et dans la *Vie de Lucullus* nous verrons que ce général ayant trouvé les Cyrénéens agités de troubles, et de séditions, leur rappela ce mot de Platon à leurs ancêtres; et que, jugeant ce moment plus favorable que celui de leur prospérité, il fit ce que Platon avait refusé, et leur donna des lois.

(73) La prise de Samos fut de la part de Périclès une action de courage et d'habileté; dans la reprise de Tarente, il y eut de la trahison, et plus de bonheur que de courage.

(74) Il n'est pas bien certain que Fabius eût tort, en s'opposant à l'expédition de Scipion en Afrique. Quoique le succès ait justifié cette entreprise hasardeuse, il ne détruit pas les bonnes raisons que Fabius donnait pour en montrer tout le danger, et contre lesquelles Scipion ne se défendit que faiblement. Nous verrons dans la *Vie de Phocion* que ce grand homme s'étant fortement opposé à une guerre que les Athéniens entreprenaient assez témérairement, et qui cependant eut d'abord un heureux succès, comme on lui demandait s'il n'était pas satisfait de ces événements: « Je suis bien aise de ce qui est arrivé, répondit-il; mais » je ne me repens point du conseil que j'ai donné. » Il n'est pas sûr non plus que la confiance d'un général d'armée soit toujours l'effet de sa sagesse; et Plutarque a dit lui-même, dans la *Vie de Périclès*, que ce général n'estimait ni ne voulait imiter ces capitaines qui, s'étant hasardés mal-à-propos, avaient eu cependant une fortune brillante. Cette différence de conduite dépend de tant de circonstances, qu'il est bien difficile d'établir à cet égard une règle générale.

(75) M. Dacier observe ici avec justesse que, pour bien juger les actions des hommes, il ne faut pas tant considérer ce qu'ils ont fait, qu'examiner ce qu'ils ont pu faire, et les moyens qu'ils ont eus pour exécuter leurs entreprises. Les plus grands succès, à raison des secours qu'on a eus pour les obtenir, ont souvent moins de mérite aux yeux de ceux qui jugent sainement, que des actions beaucoup moins éclatantes, mais pour lesquelles on a été livré à ses propres ressources. Dans l'administration politique, l'autorité de celui qui gouverne, la confiance qu'il inspire, servent bien plus pour conduire les esprits, pour les ramener lorsqu'ils s'égarent, que l'emploi des plus grandes forces. C'est le *virum quem* de Virgile; c'est Neptune qui, par sa seule présence, calme les mers.

(76) Il faut qu'il se soit glissé ici une faute de copiste; car on a vu dans la *Vie de Fabius*, c. XII, qu'il rachète deux cent quarante prisonniers à deux cent cinquante drachmes par tête; et nous avons dit, dans la note relative à cet endroit, que la somme totale était de soixante mille

drachmes, ou plus de dix talents, environ cinquante-quatre mille livres de notre monnaie.

(77) Quelle grande idée Plutarque nous donne en peu de mots de la magnificence de Rome sous les Césars! Il nous fait entendre qu'elle surpassait alors tous ces magnifiques édifices d'Athènes, qui excitaient si fort l'admiration générale. Aussi Auguste disait-il qu'il laissait toute de marbre une ville qu'il avait trouvée toute de brique. *Voy.* Suétone, dans la *Vie* de cet empereur, liv. II, c. XXIX. Il est vrai que Dion Cassius, en rapportant ce mot d'Auguste, qui, selon cet historien, le dit à ses amis en mourant, remarque, liv. LVI, c. XXX, que ce prince faisait allusion, non à la beauté et à la magnificence des bâtiments, mais à la puissance et à la solidité de son empire.

ALCIBIADE.

I. Noblesse d'Alcibiade ; sa beauté. — II. Son caractère et ses mœurs. — III. Son motif pour refuser d'apprendre à jouer de la flûte. — IV. Reproches faits à sa jeunesse. Amitié de Socrate pour lui. — V. Son attachement pour ce philosophe. — VI. Sa conduite envers un étranger dont il était aimé. — VII. Difficulté que Socrate éprouve à le fixer. — VIII. Socrate lui sauve la vie, et lui doit la sienne dans une autre occasion. — IX. Il donne un soufflet à Hipponicus, dont il épouse ensuite la fille. — X. Il entre dans l'administration des affaires. — XI. Son éloquence. — XII. Sa dépense pour les chevaux et pour les courses. — XIII. Sa rivalité avec Nicias et Phéax. — XIV. Il fait bannir Hyperbolus. — XV. Il rend Nicias suspect. — XVI. Il trompe les Lacédémoniens. — XVII. Il forme une ligue contre eux. Bataille de Mantinée. — XVIII. Sa vie voluptueuse. — XIX. Indulgence du peuple à son égard. — XX. Expédition de Sicile. — XXI. Alcibiade est nommé général avec Nicias. — XXII. Présages sinistres qui précèdent cette expédition. — XXIII. Alcibiade est accusé d'avoir mutilé les statues des dieux. XXIV. On le force de partir avant d'être jugé sur cette accusation. — XXV. Andocidès évite la condamnation en dénonçant des innocents. — XXVI. Alcibiade est révoqué et condamné. — XXVII. Il se retire à Argos et ensuite à Sparte. — XXVIII. Sa souplesse à prendre les mœurs les plus opposées. — XXIX. Il suscite des ennemis aux Athéniens. — XXX. Il se retire auprès de Tisapherne, satrape du roi de Perse. — XXXI. Troubles dans Athènes. — XXXII. Alcibiade découvre la trahison de Phrynichus. — XXXIII. Les nobles s'emparent de l'autorité dans Athènes. — XXXIV. Alcibiade, nommé général par l'armée, rend plusieurs services à sa patrie. — XXXV. Il bat la flotte des Lacédémoniens. — XXXVI. Il est arrêté par Tisapherne, s'échappe, et remporte une seconde victoire sur Mindare et Pharnabaze. — XXXVII. Nouvelle défaite de ce dernier par Alcibiade et Trasyllus. — XXXVIII. Il assiége Chalcédoine, bat Pharnabaze, et prend Selybrie. — XXXIX. Prise de Chalcédonie et de Byzance. — XL. Alcibiade rentre dans Athènes. — XLI. Honneurs qu'il y reçoit. — XLII. Il célèbre avec pompe les grands mystères. — XLIII. Son expédition contre les Lacédémoniens. Nouvelle accusation contre lui. — XLIV. Les Athéniens nomment d'autres généraux. Alcibiade va en Thrace. — XLV. Lysandre bat la flotte des Athéniens et se rend maître de leur ville. — XLVI. Alcibiade passe en Bithynie, dans le dessein de se rendre auprès d'Artaxerxe. — XLVII. Lysandre traite de sa mort avec Pharnabaze. — XLVIII. Alcibiade est tué en Phrygie.

M. Dacier place Alcibiade à l'an du monde 3539, la 2e année de la 92e olympiade, de la fondation de Rome 342, 406 ans avant J.-C.

Les éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis la 4e année de la 84e olympiade, jusqu'à la première année de la 94e, 404 ans avant J.-C. M. Dacier paraît n'avoir voulu marquer que l'époque de sa mort.

I. La famille paternelle d'Alcibiade remontait à Eurysacès, fils d'Ajax ; il était Alcméonide par sa mère Dinomaché, fille de Mégaclès (1). Son père Clinias combattit avec gloire à Artémisium, où il montait une galère à trois rangs de rames qu'il avait équipée à ses dépens ; il fut tué à la bataille de Coronée, que les Athéniens perdirent contre les Béotiens (2). Alcibiade eut pour tuteurs Périclès et Ariphron, fils de Xanthippe, ses proches parents. On a eu raison de dire que la bienveillance et l'amitié de Socrate pour Alcibiade, n'avaient pas peu contribué à sa gloire ; en effet, nous ignorons même le nom de la mère de Nicias, de celles de Démosthène, de Lamachus, de Phormion, de Thrasybule et de Théramène, tous personnages illustres et ses contemporains ; et il n'est personne qui ne sache que la nourrice d'Alcibiade, qui était Lacédémonienne, s'appelait Amycla, et que Zopyre fut son gouverneur (3). Antisthène a parlé de la première, et Platon de l'autre. Peut-être devrais-je m'abstenir de parler de sa beauté, ou me contenter de dire qu'en ayant conservé tout l'éclat dans son enfance, dans sa jeunesse et dans l'âge viril, il fut aimable à toutes les périodes de sa vie ; car il n'est pas vrai, quoi qu'en dise Euripide, que tous les hommes beaux le soient encore dans leur automne (4). Cet avantage peu commun, Alcibiade le dut aux belles proportions de son corps et à son heureuse constitution. On dit qu'il grasseyait un peu en parlant, et que ce défaut, qui chez lui était un agrément, donnait à ses discours une sorte de grace naturelle et entraînante. Aristophane parle de ce grasseyement dans des vers où il plaisante Théorus :

> Le fils de Clinias me dit en bégayant :
> Regarde Théolus : sa tête a l'apparence
> De celle d'un colbeau. Pour cette fois vraiment
> Le fils de Clinias a mieux dit qu'il ne pense (5).

Archippus dit aussi, en se moquant du fils d'Alcibiade (6) :

> Voyez de ce garçon la démarche indolente ;
> Voyez flotter les plis de sa robe traînante.
> A son père il se pique en tout de ressembler ;
> Il est son vrai portrait, sa plus fidèle image ;
> Et, sur le moindre point cherchant à l'égaler,
> Il alonge le cou, contrefait son langage.

II. Quant à ses mœurs, elles furent souvent inégales, et éprouvèrent de fréquentes variations ; suite naturelle des grandes circonstances où il se trouva, et des vicissitudes de sa fortune. De cette foule de passions vives et ardentes auxquelles il était sujet, celle qui domina le plus en lui fut une ambition démesurée, un amour de la supériorité qui s'annonça dès l'enfance, comme le prouvent les traits qu'on en rapporte. Un jour qu'il s'exerçait à la lutte, vivement pressé par son adversaire, et sur le point d'être renversé, il le mordit à la main, et lui fit lâcher prise : « Tu mords comme une femme, » lui dit celui-ci. — Non, repartit Alcibiade ; mais » comme un lion. » Une autre fois, étant encore fort jeune, il jouait aux osselets dans une rue étroite. Comme il était en tour de les jeter, il voit

venir une charrette chargée. D'abord il crie au conducteur d'arrêter, parcequ'il allait passer à l'endroit même où il devait jouer. Cet homme grossier ne l'écoutant pas et avançant toujours, les autres enfants se retirèrent; mais Alcibiade se jetant par terre en face des chevaux : « Passe maintenant, si tu » veux, » dit-il au charretier. Cet homme épouvanté fit reculer sa voiture, et les spectateurs effrayés coururent à Alcibiade en jetant de grands cris.

III. Quand il commença à fréquenter les écoles, il prit volontiers les leçons de divers maîtres; mais il ne voulut jamais apprendre à jouer de la flûte, parceque ce talent lui paraissait méprisable et indigne d'une homme libre. Il disait que l'usage de l'archet et de la lyre n'altère point les traits du visage, et ne lui fait rien perdre de sa noblesse; mais que la flûte déforme tellement la bouche et même la figure entière, qu'on est à peine reconnu de ses meilleurs amis. D'ailleurs, ajoutait-il, celui qui joue de la lyre peut s'accompagner de la voix et du chant (7); mais la flûte ferme tellement la bouche du musicien, qu'elle lui interdit l'usage de la parole. Laissons donc, disait-il encore, laissons la flûte aux enfants des Thébains, qui ne savent pas parler; mais nous, Athéniens, nous avons, comme disent nos pères, pour protecteurs et pour chefs Minerve et Apollon, dont l'une jeta loin d'elle la flûte, et l'autre écorcha celui qui en jouait (8). Par ces propos moitié sérieux, moitié plaisants, Alcibiade se délivra de cet exercice, et en détourna même tous ses camarades, qui furent bientôt informés qu'on louait Alcibiade de mépriser la flûte et de railler ceux qui en jouaient. Depuis, l'usage de cet instrument fut exclu du nombre des occupations honnêtes, et généralement regardé comme avilissant.

IV. Dans le libelle qu'Antiphon (9) publia contre Alcibiade, il rapporte que, dans son enfance, il s'enfuit de la maison de ses tuteurs dans celle d'un nommé Démocratès, dont il était aimé. Ariphron voulait le faire crier à son de trompe; mais Périclès s'y opposa. « S'il est mort, disait-il, cette » proclamation ne nous en apprendra la nouvelle » qu'un jour plus tôt; s'il est vivant, elle le dés» honorera pour le reste de sa vie. » Antiphon lui reproche encore d'avoir, dans le gymnase de Sibyrtius, tué d'un coup de bâton un de ses esclaves. Mais doit-on ajouter foi à des imputations que cet auteur avoue lui-même n'avoir publiées que par la haine qu'il lui portait? Déja une foule de citoyens distingués s'empressaient autour d'Alcibiade et recherchaient son amitié; mais on s'apercevait facilement que leur admiration pour les graces de sa personne était le motif unique de leurs assiduités. Au contraire, l'amour que Socrate lui portait est un grand témoignage de la vertu et de l'heureux naturel de ce jeune Athénien. Il en voyait briller les traits dans sa grande beauté; et craignant pour lui ses richesses, sa naissance, cette foule de citoyens, d'étrangers et d'alliés qui cherchaient à se l'attacher par leurs flatteries et leurs complaisances, il se crut appelé à le garantir de tant d'écueils, à empêcher par ses soins que cette plante ne laissât corrompre dans sa fleur le fruit qu'elle faisait espérer. Car Alcibiade était de tous les hommes celui que la fortune avait le plus environné et muni de ce qu'on appelle ses faveurs, pour le rendre impénétrable aux traits de la philosophie, et inaccessible aux aiguillons piquants de ses remontrances. Assiégé et amolli dès sa jeunesse par ceux qui ne cherchaient qu'à lui complaire pour l'éloigner du seul homme qui pût l'instruire et le corriger, il sut néanmoins par la bonté de son naturel reconnaître le mérite de Socrate; il l'attira auprès de sa personne, et en écarta tous les hommes riches et puissants qui lui faisaient la cour. Il eut bientôt formé avec ce philosophe une liaison intime, et il écouta avec plaisir les discours d'un ami dont l'attachement n'avait pas pour objet une volupté honteuse et de lâches plaisirs, mais qui voulait, en lui faisant connaître les imperfections de son ame, réprimer son orgueil et sa présomption.

Il reconnut alors sa vaine et fausse gloire,
Comme un coq baisse l'aile en cédant la victoire.

V. Il regarda le soin que Socrate prenait des jeunes gens comme un ministère dont les dieux avaient chargé ce philosophe pour l'instruction et le salut de ceux qui s'attachaient à lui. Commençant donc à se mépriser lui-même autant qu'il admirait Socrate, qu'il estimait son amitié et respectait sa vertu, il se forma insensiblement une image de l'amour, ou plutôt un contre-amour, suivant l'expression de Platon (10). On était étonné de le voir souper et lutter tous les jours avec Socrate, loger à l'armée sous la même tente que lui; au contraire, traiter avec dureté tous ceux qui le recherchaient, les insulter publiquement, comme il fit à Anytus, fils d'Anthémion. Cet Anytus aimait Alcibiade; et, l'ayant invité un jour qu'il avait à souper quelques étrangers, il éprouva de sa part un refus. Le soir, après avoir fait la débauche dans sa maison avec ses amis, il va tout en désordre chez Anytus, s'arrête à la porte de la salle; et voyant les tables couvertes de vaisselle d'or et d'argent, il ordonne à ses esclaves d'en prendre la moitié et de l'emporter chez lui; et, sans daigner entrer dans la salle, il se retire. Les convives d'Anytus se récrièrent avec indignation sur l'insolence et l'audace d'Alcibiade : « Au contraire, leur dit Anytus, il me traite

» avec ménagement et avec bonté, puisque, maî» tre de tout prendre, il m'en laisse la moitié (11). »

VI. C'est ainsi qu'il agissait avec tous ses adorateurs. Il ne se montra plus doux qu'envers un étranger qui s'était établi à Athènes : cet homme, ayant vendu le peu de bien qu'il avait, en forma la somme de cent statères (12), qu'il offrit à Alcibiade, en le pressant de les accepter. Alcibiade sourit; et charmé de la simplicité de cet homme, il l'invite à souper. Après l'avoir bien traité, il lui rend son argent, et lui ordonne de se trouver le lendemain sur la place, où l'on devait donner à bail les fermes publiques, et d'y mettre l'enchère. Cet homme s'en étant défendu, parceque ce bail était de plusieurs talents, Alcibiade le menaça, s'il ne s'y rendait, de lui faire donner les étrivières. Il avait à se plaindre des fermiers, et voulait s'en venger. L'étranger se rendit donc le lendemain matin sur la place, et mit l'enchère d'un talent [1]. Les fermiers indignés se liguent tous contre lui, et exigent qu'il nomme quelqu'un pour être sa caution, persuadés qu'il n'en trouverait pas. Cet homme, interdit à cette proposition, se retirait déja, lorsque Alcibiade cria de loin aux archontes : « Écrivez mon nom; cet homme est de » mes amis, et je suis sa caution. » Les fermiers se trouvèrent eux-mêmes fort embarrassés; accoutumés à payer avec le produit du second bail les arrérages du premier, et ne voyant pas d'autre expédient, ils offrent de l'argent à cet homme pour l'engager à se désister. Alcibiade ne voulut pas qu'il reçût moins d'un talent; ils le donnèrent; et Alcibiade, content de lui avoir procuré ce bénéfice, lui permit de retirer sa parole.

VII. Quoique Socrate eût dans sa tendresse pour Alcibiade des rivaux nombreux et puissants, souvent néanmoins il prenait le dessus dans le cœur de ce jeune homme, dont le bon naturel cédait à des discours qui le touchaient vivement, et qui portaient dans son ame une telle émotion, qu'ils lui faisaient verser des larmes. Quelquefois aussi, séduit par ses flatteurs, qui lui procuraient sans cesse de nouveaux plaisirs, il échappait à Socrate, qui courait alors après lui comme après un esclave fugitif; car il était le seul qu'Alcibiade craignît et respectât, tandis qu'il se moquait de tous les autres. Aussi Cléanthe disait-il que Socrate ne tenait Alcibiade que par les oreilles, et que ses rivaux avaient, pour le saisir, plusieurs autres moyens que ce philosophe ne voulait pas employer, la bonne chère et les plaisirs (13). En effet, Alcibiade se laissait facilement entraîner à la volupté; et ce que Thucydide rapporte [2] de son intempérance et de sa vie licencieuse ne donne que trop lieu de le penser. Mais les corrupteurs de sa jeunesse, le prenant surtout par son ambition et par son amour pour la gloire, le poussaient prématurément à de grandes entreprises, et lui persuadaient qu'aussitôt qu'il se serait mêlé des affaires publiques, non seulement il effacerait la gloire de tous les généraux et de tous les orateurs d'Athènes, mais qu'il surpasserait encore la puissance et la réputation dont Périclès lui-même jouissait dans la Grèce. Le fer amolli par le feu acquiert de la force et de la densité lorsqu'on le trempe à froid; de même Alcibiade, amolli par les délices et plein de vanité, n'était pas plus tôt entre les mains de Socrate, que ce philosophe, le fortifiant par ses discours, le faisait rentrer en lui-même, le rendait humble et modeste, en lui montrant combien il avait de défauts, et à quelle distance il était de la vertu. A peine sorti de l'enfance, il entra un jour dans l'école d'un grammairien, et lui demanda un livre d'Homère. Le grammairien lui ayant répondu qu'il n'avait rien des ouvrages de ce poëte (14), Alcibiade lui donna un soufflet, et sortit. Un autre grammairien lui ayant dit qu'il avait un Homère corrigé de sa main : « Eh ! quoi, lui dit Alcibiade, » tu es capable de corriger Homère, et tu mon» tres la grammaire à des enfants? Que ne formes» tu plutôt des hommes (15)? » Il alla un jour chez Périclès; et ayant frappé à sa porte, on lui dit qu'il était occupé, qu'il travaillait à rendre ses comptes : « Ne ferait-il pas mieux, dit Alcibiade en s'en » allant, de travailler à ne pas les rendre (16)? »

VIII. Il était dans sa première jeunesse lorsqu'il alla à l'expédition de Potidée. Tant qu'elle dura, il logea dans la tente de Socrate, et ne le quitta jamais dans les combats. A une grande bataille qui se donna, ils se conduisirent tous deux très vaillamment; et Alcibiade ayant été renversé d'une blessure qu'il avait reçue, Socrate se mit devant lui, et le défendit avec tant de courage à la vue de toute l'armée, qu'il empêcha les ennemis de se rendre maîtres de sa personne et de ses armes. Le prix de la valeur était incontestablement dû à Socrate; mais les généraux ayant témoigné le desir d'en déférer l'honneur à Alcibiade, à cause de sa haute naissance, Socrate, qui voulait augmenter en lui son émulation pour la véritable gloire, fut le premier qui rendit témoignage à sa bravoure, qui demanda qu'on lui adjugeât la couronne et l'armure complète. A la bataille de Délium, qui se donna long-temps après, les Athéniens ayant été mis en fuite, Socrate se retirait à pied avec quelques autres soldats : Alcibiade était à cheval; et le voyant dans cet état, il ne voulut pas s'éloigner de lui; mais se tenant toujours à ses côtés, il le défendit courageusement contre les ennemis,

[1] Environ cinq mille livres.
[2] *Hist.*, liv. VI, c. 15.

qui poursuivaient les fuyards et en tuaient un grand nombre (17).

IX. Un jour, il donna un soufflet à Hipponicus, père de Callias, à qui sa naissance et ses richesses avaient acquis beaucoup de puissance et d'autorité dans la ville ; et il le fit non dans un mouvement de colère ou à la suite d'une dispute, mais par plaisanterie, et sur une gageure qu'il avait faite avec ses camarades. Cette insolence, bientôt divulguée dans toute la ville, excita une indignation générale : le lendemain, dès la pointe du jour, Alcibiade va chez Hipponicus ; il frappe à la porte, entre, se dépouille de ses habits, et, se mettant à sa discrétion, il le prie de le faire châtier comme il le jugera à propos. Hipponicus lui pardonna, et lui sacrifia si bien son ressentiment, que, dans la suite, il lui fit épouser sa fille Hipparète. D'autres disent que ce ne fut pas Hipponicus, mais son fils Callias, qui maria Hipparète à Alcibiade, et lui donna en dot dix talents[1] ; qu'à son premier enfant, Alcibiade en demanda dix autres, et soutint qu'on les lui avait promis au cas où il aurait des enfants. Callias, craignant de sa part quelque mauvais dessein[2], déclara devant tout le peuple que s'il mourait sans enfants, il laissait sa maison et ses biens à Alcibiade (17 *bis*). Hipparète, femme d'une grande vertu et qui aimait fort son mari, affligée de ses torts envers elle et de son commerce avec des courtisanes tant athéniennes qu'étrangères, sortit de sa maison, et se retira chez son frère. Alcibiade ne s'en mit point en peine, et continua sa vie licencieuse. Dans le cas de divorce, l'acte en devait être remis à l'archonte par la femme elle-même, et non par un autre. Hipparète s'étant rendue chez ce magistrat pour obéir à la loi, Alcibiade y alla aussi ; et, la saisissant par le milieu du corps, il l'emporta chez lui à travers la place publique, sans que personne osât s'y opposer ou la lui enlever. Elle demeura dans la maison de son mari jusqu'à sa mort, qui arriva peu de temps après, pendant un voyage d'Alcibiade à Éphèse. Cette violence à l'égard de sa femme ne parut ni contraire à la loi, ni à l'humanité ; car la loi semble n'avoir exigé cette comparution publique de la femme qui fait divorce, qu'afin que le mari ait une occasion de lui parler et de la retenir.

X. Alcibiade avait un chien remarquable par sa taille et par sa beauté, et qui lui avait coûté soixante-dix mines[3] ; il lui fit couper la queue, qui était son plus bel ornement : ses amis lui en firent des reproches, et lui rapportèrent que cette action était généralement blâmée, et faisait mal parler de lui. « Voilà précisément ce que je demandais, leur dit » Alcibiade en riant. Tant que les Athéniens s'en» tretiendront de cela, ils ne diront rien de pis sur » mon compte. » Il entra dans l'administration des affaires, à l'occasion d'une largesse qu'il fit, non de dessein prémédité, mais par hasard. Il passait un jour sur la place, où le peuple tenait une assemblée assez tumultueuse ; il en demanda la cause ; et quelqu'un lui ayant dit qu'on faisait une distribution d'argent, il s'avança, et en distribua aussi. Le peuple applaudit à grands cris à sa libéralité ; et Alcibiade, dans la joie qu'il en eut, ayant oublié qu'il avait une caille sous son manteau (18), l'oiseau, effrayé du bruit, s'envola. Les Athéniens redoublèrent leurs cris, et plusieurs coururent après la caille pour la rattraper ; elle fut prise par un pilote nommé Antiochus, qui la lui rapporta, et qui depuis fut, pour cela seul, fort aimé d'Alcibiade (19).

XI. Sa naissance et ses richesses, le courage qu'il avait montré dans les combats, le grand nombre de ses parents et de ses amis, étaient autant de portes qui lui facilitaient l'entrée du gouvernement. Mais il aimait beaucoup mieux ne devoir qu'au charme de son éloquence le crédit et l'autorité qu'il désirait d'acquérir. Il avait un grand talent pour la parole, comme l'attestent les poëtes comiques, et surtout le plus grand des orateurs, qui, dans son oraison contre Midias, dit qu'Alcibiade fut l'homme de son temps qui eut le plus d'éloquence (20). Si nous en croyons Théophraste, écrivain aussi versé dans l'étude de l'histoire et de l'antiquité qu'aucun autre philosophe, Alcibiade était l'orateur le plus habile à trouver et à imaginer ce qui convenait à son sujet ; mais les idées et les termes les plus propres à les exprimer ne se présentant pas toujours facilement à son esprit, il hésitait souvent, il s'arrêtait au milieu de son discours, ou répétait les derniers mots, afin de penser à ce qu'il devait dire ensuite.

XII. Le grand nombre de ses chars et la quantité de chevaux qu'il entretenait lui avaient acquis aussi beaucoup de célébrité. Personne, avant lui, ni particulier, ni roi même, n'avait envoyé sept chars à la fois aux jeux olympiques ; mais l'honneur qu'il eut de remporter le premier, le second et le quatrième prix, selon Thucydide[1], ou le troisième, suivant Euripide, efface l'éclat et la gloire de tous ceux qui ont le plus brillé dans cette carrière. Voici ce qu'en dit Euripide dans une de ses odes :

O fils de Clinias, je célèbre ta gloire !
Il est grand, il est beau d'obtenir la victoire :

[1] Environ cinquante mille livres.

[2] Il craignait sans doute qu'Alcibiade ne cherchât à se défaire de lui pour s'emparer de ses richesses ; et pour être délivré de cette crainte, il les lui donnait.

[3] Environ six mille trois cents livres.

[1] Liv. VI, c. 16.

Mais sur ton char, traîné par des coursiers fougueux,
Triompher par trois fois dans ces illustres jeux;
Deux fois, de l'olivier la tête couronnée,
Par tes brillants succès voir la Grèce étonnée;
Être de tes rivaux proclamé le vainqueur;
Seul tu reçus des dieux cette insigne faveur (21).

Mais rien ne contribua tant à relever l'éclat de ses victoires que l'émulation des villes à son égard : les Éphésiens lui dressèrent une tente magnifique; ceux de Chio nourrirent ses chevaux, et lui fournirent un grand nombre de victimes; les Lesbiens lui donnèrent le vin, et lui entretinrent une table ouverte à tout le monde (22). Il est vrai que la calomnie, ou peut-être la mauvaise foi dont il usa pour satisfaire son ambition, donna lieu à des propos fâcheux contre lui. Un Athénien, nommé Diomède, homme de bien et ami d'Alcibiade, desirait passionnément de remporter le prix aux jeux olympiques : ayant appris que les Argiens avaient un très beau char qui appartenait au public, et sachant tout le crédit et le grand nombre d'amis qu'Alcibiade avait à Argos, il le pria de lui acheter ce char. Alcibiade l'acheta pour lui-même, sans se mettre en peine de Diomède, qui en fut très offensé, et qui prit les dieux et les hommes à témoin de cette perfidie. Il paraît que l'affaire fut portée en justice; car nous avons un discours d'Isocrate sur ce char, pour le fils d'Alcibiade; il est vrai que la partie adverse est nommée Tisias, et non pas Diomède.

XIII. Dès qu'Alcibiade fut entré dans la carrière de l'administration, quoique encore très jeune, il eut bientôt effacé tous les autres orateurs. Deux seulement purent soutenir la concurrence : Phéax, fils d'Érasistrate, et Nicias, fils de Nicératus. Celui-ci était déja vieux, et passait pour un des meilleurs généraux d'Athènes. Phéax commençait, comme Alcibiade, à s'élever dans la république. Issu de parents illustres par leur naissance, il était inférieur à son rival sous plusieurs rapports, et surtout du côté de l'éloquence : il avait plutôt le talent de la conversation ou l'art de persuader dans une discussion particulière, que la force nécessaire pour soutenir de grands combats dans l'assemblée du peuple. Il avait, dit Eupolis,

Le talent de parler, non celui de bien dire (23).

Il nous reste une oraison de ce Phéax contre Alcibiade, dans laquelle, entre plusieurs autres reproches, il lui impute de s'être servi pour son propre usage, et comme s'ils lui eussent appartenu, des vases d'or et d'argent de la république, de ceux même qu'on portait en pompe aux cérémonies solennelles.

XIV. Il y avait à Athènes un certain Hyperbolus, du bourg de Périthoïde, dont Thucydide lui-même parle comme d'un méchant homme [1], qui, sur les théâtres, fournissait chaque jour aux poètes comiques une ample matière de railleries. Mais, insensible à tout ce qu'on disait de lui, il se piquait de mépriser la gloire et de braver l'infamie. Ce qui n'était en lui qu'une impudence et une lâcheté passait auprès de certaines gens pour force et pour audace. Il ne plaisait à personne; mais le peuple se servait souvent de lui, lorsqu'il voulait humilier ou calomnier les citoyens élevés en dignité. Dans cette circonstance, le peuple, à son instigation, allait prononcer le ban de l'ostracisme, peine qu'il emploie ordinairement contre le citoyen qui a le plus de réputation et d'autorité, et qu'il bannit de la ville, moins pour calmer ses craintes que pour soulager son envie. Comme il paraissait certain que le bannissement frapperait un des trois rivaux, Alcibiade réunit les divers partis; et ayant pris ses mesures avec Nicias, il fit tomber l'ostracisme sur Hyperbolus. D'autres disent que ce ne fut pas avec Nicias, mais avec Phéax, qu'il se concerta, et que, s'étant réuni à sa faction, il fit chasser Hyperbolus, qui était bien éloigné de s'y attendre; car jamais aucun homme de basse extraction ou sans crédit n'avait été condamné à cette sorte de bannissement, comme le témoigne Platon le poëte comique, lorsqu'il dit de cet Hyperbolus :

Ses mœurs lui méritaient d'être banni d'Athène;
Mais il était trop vil pour cette noble peine:
Pour de tels scélérats, nos illustres aïeux
N'inventèrent jamais cet exil glorieux.

Nous en avons parlé ailleurs plus au long [2] (24).

XV. Alcibiade n'était pas moins jaloux de l'admiration que les ennemis avaient pour Nicias, que des honneurs qu'il recevait de ses concitoyens. Quoiqu'il y eût entre Alcibiade (25) et les Lacédémoniens une liaison d'hospitalité, et qu'il eût eu le plus grand soin des Spartiates que les Athéniens avaient pris à Pylos, cependant les Lacédémoniens, qui devaient surtout à Nicias la paix et la liberté de leurs prisonniers, lui témoignaient beaucoup plus d'affection qu'à Alcibiade; et l'on disait, parmi les Grecs, que Périclès avait allumé la guerre, et que Nicias l'avait éteinte; la plupart même appelaient cette paix la paix de Nicias. Alcibiade, qui voyait avec autant de chagrin que d'envie ce succès de son rival, résolut de rompre le traité. D'abord ayant su que les Argiens, qui haïssaient et craignaient les Spartiates, cherchaient à s'en séparer, il leur donna secrètement l'espérance d'être soutenus par les Athéniens; et soit par lui-même, soit par des émissaires, il encourageait sous main les principaux d'entre le peu-

[1] Liv. VIII, ch. 73.
[2] Dans la Vie d'Aristide.

ple à ne rien craindre, et à ne pas céder aux Lacédémoniens; mais à se tourner vers les Athéniens, à attendre qu'un repentir, qui ne pouvait pas être bien éloigné, leur fît rompre une paix désavantageuse. Lorsque ensuite les Spartiates eurent fait alliance avec les Béotiens, et eurent remis aux Athéniens le fort de Panacte tout démantelé, quoiqu'ils se fussent obligés à le rendre avec toutes ses fortifications, Alcibiade, voyant les Athéniens irrités de ce manque de foi, travailla à les aigrir davantage (26). En même temps il attaqua Nicias, et anima le peuple contre lui par des accusations qui n'étaient pas sans vraisemblance : il lui imputait de n'avoir pas voulu, pendant qu'il commandait l'armée, faire prisonniers de guerre les Spartiates qu'on avait laissés dans l'île de Sphactérie, et, après que d'autres les eurent pris, de les avoir relâchés et rendus, pour faire plaisir aux Lacédémoniens (27). Il ajoutait que Nicias, quoiqu'il fût leur ami, n'avait pas empêché leur ligue avec les Béotiens et les Corinthiens; tandis qu'il ne laissait aucun peuple de la Grèce suivre son inclination pour s'allier avec les Athéniens, à moins que les Spartiates n'y consentissent.

XVI. Nicias était fort troublé de ces accusations, lorsque par hasard il arriva des ambassadeurs de Lacédémone, qui parlèrent avec beaucoup de modération, et déclarèrent qu'ils avaient plein pouvoir de pacifier tous les différends, à des conditions justes et raisonnables. Le sénat agréa leurs propositions, et l'assemblée du peuple fut indiquée au lendemain pour en délibérer. Alcibiade, qui craignait l'issue de cette assemblée, vint à bout de déterminer les ambassadeurs à s'aboucher avec lui. Quand ils furent venus : « Que faites-vous, leur » dit-il, seigneurs spartiates? ignorez-vous que le » sénat est toujours plein de modération et d'hu- » manité pour ceux avec qui il traite; mais que le » peuple, naturellement fier, exagère toujours ses » prétentions? Si vous lui dites que vous êtes ve- » nus avec des pleins pouvoirs, il prendra un ton » de maître, et vous forcera de lui accorder tout » ce qu'il voudra. Voulez-vous qu'il soit équi- » table, et qu'il ne vous contraigne pas à lui rien » céder contre votre gré; agissez avec moins de » franchise, et en faisant des propositions justes, » ne lui dites pas que vous ayez le pouvoir de » conclure. Pour moi, je vous seconderai de » tout mon crédit, afin de servir les Lacédémo- » niens (28). » Ces paroles, confirmées par le serment, réussirent à les éloigner de Nicias, et leur inspirèrent pour son rival la plus grande confiance. Admirant sa prudence et son habileté, ils le regardaient comme un homme extraordinaire. Le lendemain, le peuple s'étant assemblé, les ambassadeurs se présentèrent; et Alcibiade leur ayant demandé avec beaucoup de douceur quel était l'objet de leur ambassade, ils répondirent qu'ils venaient faire des propositions de paix; mais qu'ils n'étaient pas autorisés à rien conclure. Aussitôt Alcibiade s'emporte contre eux, et leur reproche une conduite que lui seul leur avait suggérée; il les traite de fourbes, de perfides, et leur dit qu'ils ne sont venus que dans de mauvaises vues. Le sénat partage toute son indignation; le peuple s'irrite; et Nicias, qui ignorait la fourberie d'Alcibiade, demeure surpris et consterné du changement des ambassadeurs.

XVII. Ils furent donc renvoyés (29); et Alcibiade, nommé général, fit conclure sur-le-champ un traité d'alliance entre les Athéniens et les peuples d'Argos, de Mantinée et d'Élide. On ne saurait approuver le moyen qu'il employa dans cette occasion; mais ce fut un grand coup, d'avoir ainsi divisé et ébranlé tout le Péloponnèse; d'avoir, en un seul jour, rassemblé à Mantinée un si grand nombre de troupes contre les ennemis; d'avoir éloigné d'Athènes les dangers de cette guerre, et réduit les Lacédémoniens à ne pouvoir tirer aucun avantage réel de la victoire, et à trembler pour Sparte même, s'ils étaient vaincus (30). Après la bataille de Mantinée (31), les mille hommes de troupes que les Argiens entretenaient formèrent le projet d'abolir le gouvernement populaire, et de soumettre la ville aux Lacédémoniens, qui, arrivant alors fort à propos, parvinrent à le détruire. Mais bientôt le peuple ayant repris les armes, et s'étant rendu le plus fort, Alcibiade, qui survint dans cette conjoncture, lui assura la victoire, et lui persuada de construire de longues murailles jusqu'à la mer, afin de mettre la ville à portée de recevoir du secours des Athéniens. Il leur amena donc des maçons et des tailleurs de pierre, et leur montra tant de zèle, qu'il acquit dans Argos autant de crédit pour lui-même que pour sa patrie. Il détermina ceux de Patras [1] à joindre leur ville à la mer par de semblables murailles; et quelqu'un leur ayant dit par raillerie. « Les Athé- » niens vous avaleront un beau jour; — Cela » pourra être, répondit Alcibiade; mais ce ne sera » que peu à peu, et en commençant par les pieds; » au lieu que les Lacédémoniens vous avaleront » d'un seul coup, et ils commenceront par la » tête (32). » Mais en même temps il conseillait aux Athéniens d'augmenter également leur puissance sur terre, et il exhortait souvent les jeunes gens d'accomplir le serment qu'ils faisaient dans le temple d'Agraule (33), de ne reconnaître de bornes à l'Attique qu'au-delà des blés, des orges, des vignes et des oliviers. Il voulait par-là leur

[1] Ville d'Achaïe.

insinuer qu'ils devaient regarder toute la terre cultivée et qui portait du fruit, comme faisant partie de leur territoire.

XVIII. Malgré toutes ces actions d'une politique adroite, malgré tous ces discours, cette élévation d'esprit et cette habileté rares, Alcibiade menait la vie la plus voluptueuse, et affectait le plus grand luxe : il passait les journées entières dans la débauche et dans les plaisirs les plus criminels; il s'habillait d'une manière efféminée, paraissait dans la place publique traînant de longs manteaux de pourpre, et se livrait aux plus folles dépenses. Quand il était sur mer, afin de coucher plus mollement, il faisait percer le plancher de son vaisseau, et suspendait son lit sur des sangles, au lieu de le poser sur des planches; à l'armée, il avait un bouclier doré, où l'on ne voyait aucun des symboles que les Athéniens y mettaient ordinairement, mais un Amour qui portait la foudre (34). Les principaux citoyens, témoins de tous ces excès, détestaient sa conduite, et ne pouvaient contenir leur indignation; ils craignaient d'ailleurs cette licence et ce mépris des lois, comme des vices monstrueux qui semblaient tendre à la tyrannie. Quant aux dispositions du peuple pour lui, Aristophane les a fort bien exprimées dans ce vers (35) :

Il le hait, le desire, et ne peut s'en passer.

Ce poëte ajoute, par une allusion plus piquante :

N'ayez pas dans vos murs de lion sanguinaire;
Ou, si vous en avez, flattez son caractère.

XIX. A la vérité, ses largesses envers le peuple, ses dépenses excessives pour donner à la ville des spectacles et des jeux dont on n'eût pu surpasser la magnificence; la gloire de ses ancêtres, le pouvoir de son éloquence, la beauté de sa personne, sa force de corps, son courage, son expérience dans la guerre, et tant d'autres qualités brillantes, faisaient supporter patiemment toutes ses fautes aux Athéniens, qui, toujours indulgents pour lui, les déguisaient sous des noms favorables, et les appelaient des traits de jeunesse, des écarts d'un bon naturel. Par exemple, il tint renfermé chez lui le peintre Agatharcus, jusqu'à ce qu'il eût peint sa maison; après quoi il le renvoya comblé de présents (36). Un jour, il donna un soufflet à Tauréas (37), qui voulait rivaliser avec lui dans les jeux, et lui disputer la victoire. Il prit pour sa maîtresse une jeune Mélienne qui se trouvait parmi les prisonniers de guerre, et éleva l'enfant qu'il eut d'elle (38). Voilà ce qu'on appelait des traits d'un bon naturel. Il n'en fut pas moins cependant la principale cause du massacre de tous les jeunes Méliens, en consentant au décret qui l'ordonna. Le peintre Aristophon ayant peint Néméa qui tenait Alcibiade entre ses bras, tout le peuple accourut pour voir ce tableau, et le considérait avec plaisir (39); mais les gens âgés ne voyaient pas sans indignation ce mépris formel des lois, qui les menaçait de la tyrannie. Aussi Archestrate disait-il avec raison que la Grèce n'eût pu supporter deux Alcibiades. On dit aussi qu'un jour qu'il avait eu le plus grand succès dans l'assemblée, et qu'il retournait chez lui, reconduit avec honneur par tout le peuple, Timon le misanthrope, qui le rencontra, au lieu de se détourner et de chercher à l'éviter comme il faisait pour tout le monde, alla au contraire au-devant de lui, et le prenant par la main : « Courage, mon fils, lui dit-il; continue » de t'agrandir ainsi; car ta grandeur sera la » perte de tout ce peuple. » Les uns ne firent que rire de ce propos; d'autres chargèrent Timon d'injures; quelques uns en furent vivement affectés : tant l'inégalité de ses mœurs rendait les opinions différentes sur son compte!

XX. Périclès vivait encore, lorsque les Athéniens conçurent le desir de conquérir la Sicile (40); peu de temps après sa mort, ils commencèrent à s'en occuper : et sous prétexte de faire alliance avec les peuples maltraités par les Syracusains, et de leur envoyer des secours, ils s'ouvraient le chemin à une expédition plus considérable. Mais personne plus qu'Alcibiade n'enflamma ce desir dans le cœur des Athéniens, et ne leur persuada plus vivement d'aller, non successivement et par parties, mais avec une grande flotte, soumettre l'île entière. Il faisait espérer au peuple de grands succès, et s'en promettait de plus grands pour lui-même : car les autres regardaient la conquête de la Sicile comme la fin de cette guerre, et lui, comme le commencement des projets qu'il avait conçus. Nicias, au contraire, sentant la difficulté de prendre Syracuse, détournait le peuple de cette expédition. Mais Alcibiade, qui rêvait sans cesse la conquête de Carthage et de l'Afrique, qui de là passait en Italie, et s'emparait du Péloponnèse, ne faisait guère de la Sicile que le magasin de ses provisions de guerre. Les jeunes gens, enflés des espérances dont il les berçait, se rangeaient tous de son parti : ils écoutaient avidement les choses merveilleuses que les vieillards leur racontaient sur cette expédition, et passaient, pour la plupart, des journées entières dans les gymnases et dans les lieux d'assemblée, à tracer sur le sable la figure de la Sicile, le plan de Carthage et de l'Afrique; mais Socrate et Méton l'astrologue n'espéraient rien de bon pour Athènes de cette entreprise : le premier était averti sans doute par son génie familier (41); le second, dirigé par sa raison, qui lui faisait craindre l'avenir, ou par les règles de la divination (42), contrefit le fou, et

prenant une torche allumée, il alla pour mettre le feu à sa maison. D'autres disent que, sans employer la feinte qu'on lui prête, il la brûla réellement pendant la nuit; et que le lendemain, ayant paru sur la place, il conjura le peuple, en considération de cette perte, de dispenser son fils d'aller à la guerre; et, par cet expédient, il obtint ce qu'il voulait.

XXI. Nicias fut nommé, malgré lui, l'un des généraux. Il craignait ce commandement en lui-même, et plus encore parcequ'il avait Alcibiade pour collègue. Mais les Athéniens se persuadaient que l'expédition serait mieux conduite, s'ils ne l'abandonnaient pas tout-entière à l'impétuosité d'Alcibiade, et s'ils tempéraient son audace par la prudence de Nicias; car Lamachus, le troisième général, quoique avancé en âge, n'était ni moins bouillant qu'Alcibiade, ni moins intrépide dans les dangers. Le peuple s'étant assemblé pour délibérer sur le nombre des troupes qu'on armerait, et sur les autres préparatifs, Nicias fit de nouveaux efforts pour en détourner les Athéniens; mais Alcibiade combattit son avis, et l'emporta. Aussitôt un orateur nommé Démostrate proposa un décret qui laissait les généraux maîtres de tous les préparatifs qu'exigeait cette guerre (43).

XXII. Le peuple l'ayant approuvé, et tout étant déja prêt pour le départ de la flotte, il arriva plusieurs présages sinistres; surtout la rencontre des fêtes d'Adonis, qu'on célébrait alors (44), et dans lesquelles les femmes athéniennes exposent en public des simulacres de morts qu'on porte en terre, se frappent la poitrine, par imitation de ce qui se pratique aux funérailles, et accompagnent ces cérémonies de chants lugubres. Bien plus, toutes les statues de Mercure se trouvèrent en une seule nuit mutilées au visage, ce qui troubla ceux même qui méprisaient ordinairement les prodiges (45). On répandit le bruit que cette profanation était l'ouvrage des Corinthiens, dont les Syracusains étaient une colonie (46), et qui avaient espéré que la crainte de ce présage retiendrait les Athéniens, ou même les ferait renoncer à cette entreprise. Mais le peuple n'écouta ni ce propos, ni le discours de ceux qui voulurent lui persuader que ce présage n'avait rien d'effrayant; que c'étaient sans doute quelques jeunes gens qui, dans la chaleur du vin et de la débauche, avaient commis cette impiété, dont ils n'avaient fait qu'un badinage. La colère et la crainte leur faisaient voir dans cette profanation une conjuration tramée par des audacieux, et qui couvrait de grands desseins. Le sénat donc et le peuple s'assemblèrent plusieurs fois en peu de jours, et recherchèrent avec beaucoup de sévérité jusqu'aux moindres traces du crime.

XXIII. Cependant l'orateur Androclès produisit des esclaves et quelques étrangers établis à Athènes, qui accusèrent Alcibiade et ses amis d'avoir mutilé d'autres statues, et d'avoir, dans une partie de débauche, contrefait les mystères. Ils disaient que Théodore y faisait les fonctions de héraut; Polytion, celles de porte-flambeau; qu'Alcibiade était l'hiérophante; que les autres y assistaient comme initiés, et qu'on leur donnait le nom de mystes. C'est ce que portait en propres termes l'accusation de Thessalus, fils de Cimon, qui chargeait Alcibiade de cette impiété envers Cérès et Proserpine. Le peuple témoigna la plus vive indignation; et Androclès, ennemi juré d'Alcibiade, aigrissait encore les esprits. Alcibiade en fut d'abord troublé; mais ensuite s'étant aperçu que les matelots qui devaient s'embarquer pour la Sicile lui étaient dévoués; ayant même entendu les mille hommes d'Argos et de Mantinée dire ouvertement qu'ils n'allaient à cette expédition d'outre-mer que par rapport à Alcibiade, et que si on lui faisait la moindre violence, ils se retireraient sur-le-champ, il reprit confiance, et, saisissant ce moment favorable, il se présenta pour se défendre. Ses ennemis, déconcertés à leur tour par sa hardiesse, et craignant que le peuple, par le besoin qu'il avait de lui, ne montrât de la faiblesse dans le jugement, eurent recours à la ruse. Ils engagèrent quelques orateurs, qui, sans être ouvertement déclarés contre Alcibiade, ne le haïssaient pas moins que ses plus mortels ennemis, à dire dans l'assemblée du peuple qu'il ne serait pas convenable qu'un général qu'on venait de mettre à la tête d'une si grande armée avec un pouvoir absolu, et qui avait déja rassemblé ses troupes et celles des alliés, perdît un temps précieux pendant qu'on lui choisirait des juges au sort, et qu'on mesurerait l'eau pour régler la longueur des procédures (47). « Qu'il parte donc, ajoutaient-ils, » avec l'espoir du succès; et quand la guerre sera » terminée, qu'il se présente pour être jugé selon » les lois. » Alcibiade, qui ne se méprit pas sur le but perfide de cette demande, représenta au peuple assemblé qu'il serait trop injuste de le faire partir pour une expédition si importante, lorsqu'il laissait derrière lui des accusations calomnieuses qui le tiendraient dans une agitation continuelle; que, s'il ne pouvait se justifier, il méritait la mort; mais que s'il était innocent, il devait aller contre les ennemis, sans avoir rien à craindre de ses calomniateurs.

XXIV. Le peuple n'eut aucun égard à sa demande, et l'obligea de partir. Il mit donc à la voile avec les autres généraux, et sur une flotte d'environ cent quarante galères à trois rangs de rame, montées de cinq mille cent hommes de troupes réglées, de près de treize cents tant ar-

chers que frondeurs ou soldats légèrement armés, et pourvues de toutes les provisions nécessaires (48). Lorsqu'il eut abordé en Italie, et qu'il eut pris terre à Rhégium, il assembla le conseil, et proposa son plan de campagne. Nicias fut d'un autre avis; mais Lamachus s'étant déclaré pour celui d'Alcibiade, il alla droit en Sicile, et se rendit maître de Catane (49). Ce fut le seul exploit qu'il fit à cette expédition; il fut aussitôt rappelé par les Athéniens pour subir son jugement (50). On n'avait d'abord contre lui que de légers soupçons, que des dépositions vagues d'esclaves et d'étrangers: mais, en son absence, ses ennemis suivirent l'affaire avec plus de chaleur; et joignant à la mutilation des statues de Mercure la profanation des mystères, ils insinuèrent que ces deux crimes étaient l'effet d'une même conspiration, qui avait pour but de changer le gouvernement. Tous ceux qu'on dénonça furent indistinctement jetés dans les fers, sans être même entendus; et l'on se repentit de n'avoir pas saisi le moment où Alcibiade était à Athènes, pour le juger sur de si graves accusations. Tous ceux de ses parents, de ses amis ou de ses familiers qui, dans ce premier transport de colère, tombèrent entre les mains du peuple, furent traités avec beaucoup de rigueur. Thucydide ne fait pas connaître ses dénonciateurs (50 *bis*); d'autres historiens nomment Dioclédès et Teucer; on les trouve cités dans ces vers du poëte comique Phrynichus [1], qui parle ainsi à une statue de Mercure:

O Mercure chéri, prends garde qu'en tombant
Tu n'ailles fracasser et briser ton visage;
Un nouveau Dioclide, à nuire trop ardent,
Contre nous aussitôt distillerait sa rage.

MERCURE.

Je m'en garderai bien, de peur qu'un scélérat,
Qu'un fourbe, qu'un Teucer, imposteur exécrable,
De ses concitoyens délateur détestable,
Ne soit récompensé de son noir attentat.

Cependant les dénonciateurs n'avaient rien de précis ni de certain. L'un d'eux, interrogé comment il avait pu, la nuit, reconnaître la figure de ceux qui avaient mutilé les statues de Mercure, répondit que c'était à la faveur du clair de la lune. L'imposture fut évidemment démontrée, attendu que le délit avait eu lieu dans la nouvelle lune [2]. Une fausseté si grossière révolta tous les gens sensés: mais le peuple n'en fut pas adouci; et, continuant avec la même fureur à recevoir les dépositions, il faisait emprisonner tous ceux qui étaient dénoncés.

XXV. Au nombre des Athéniens qu'on tenait dans les fers pour leur faire leur procès, était l'orateur Andocidès (51), que l'historien Hellanicus fait descendre d'Ulysse. Il était regardé comme un ennemi du gouvernement populaire, et le partisan de l'oligarchie. Ce qui le fit surtout soupçonner d'être complice de cette mutilation, c'est qu'une grande statue de Mercure, placée près de sa maison, que la tribu Égéide avait consacrée, et qui était du petit nombre des belles statues d'Athènes, fut presque la seule conservée. Aussi est-elle encore aujourd'hui appelée par tout le monde le Mercure d'Andocidès, quoique l'inscription porte un nom différent. Un des prisonniers, détenu pour le même crime, nommé Timée, homme qui, avec moins de réputation qu'Andocidès, avait plus d'intelligence et d'audace, se lia intimement avec cet orateur (51 *bis*). Il lui conseilla de se dénoncer lui-même avec quelques autres personnes, parceque le décret promettait la grace à ceux qui avoueraient leur crime. L'issue du jugement, lui disait-il, incertaine pour tous les accusés, était surtout à redouter pour les plus puissants d'entre eux; il valait mieux sauver sa vie par un mensonge, que de subir, comme coupable, une mort infame: à considérer même le bien public, il était plus avantageux de ne faire périr qu'un petit nombre de personnes, leur crime fût-il douteux, et d'arracher beaucoup de gens honnêtes à la fureur du peuple. Ces raisons de Timée persuadèrent Andocidès; il se dénonça lui-même avec quelques autres des accusés, et obtint sa grace aux termes du décret. Tous ceux qu'il avait nommés furent punis de mort, excepté quelques uns qui eurent le temps de prendre la fuite. Andocidès, pour donner plus de vraisemblance à sa déposition, avait accusé ses propres esclaves.

XXVI. Mais ces condamnations n'apaisèrent pas la fureur du peuple; au contraire, n'ayant plus à s'occuper de ceux qui avaient mutilé les statues, il tourna contre Alcibiade toute sa colère, qui sembla ne s'être reposée que pour se ranimer avec plus de force. Il lui envoya enfin le vaisseau de Salamine [1], après avoir prudemment ordonné au commandant de ne pas user de violence, de ne pas même mettre la main sur Alcibiade; mais de lui intimer avec douceur l'ordre de le suivre, pour venir subir son jugement et se justifier devant le peuple. On craignait une sédition parmi les troupes dans une terre ennemie; et il eût été facile à Alcibiade de l'exciter s'il l'avait voulu: car les soldats étaient déja découragés de son départ; ils s'attendaient que sous Nicias la guerre allait traîner en longueur et devenir interminable, lorsqu'il n'aurait plus auprès de lui Alcibiade, qui était comme l'aiguillon de toutes les affaires. Pour La-

[1] Poëte de l'ancienne comédie.
[2] Temps où elle ne paraît pas.

[1] *Voyez* la Vie de Périclès, c. IX.

machus, quoique vaillant et très propre à la guerre, il n'avait, à cause de sa pauvreté, ni dignité ni considération (52). Alcibiade s'embarqua sans différer, et son départ fit perdre aux Athéniens la ville de Messine qu'on devait leur livrer. Alcibiade, connaissant très bien tous ceux qui étaient du complot, les dénonça aux Syracusains, et rompit ainsi leur trame. Lorsqu'il fut arrivé à Thurium, et qu'il y eut débarqué, il se cacha, et trompa les recherches de ses ennemis. Quelqu'un l'ayant reconnu, lui dit : « Eh! quoi, Alcibiade, » vous ne vous fiez pas à votre patrie? —Oui, » pour tout le reste, répondit-il; mais quand il » s'agit de ma vie, je ne m'en fierais pas à ma » propre mère, de peur que par mégarde elle ne » mît une fève noire pour une blanche. » Lorsque ensuite on lui apprit qu'Athènes l'avait condamné à mort : « Je leur ferai voir, dit-il, que je suis » en vie. » Les chefs d'accusation insérés dans la sentence étaient conçus en ces termes : « Thessa- » lus, fils de Cimon, du bourg de Laciade, ac- » cuse Alcibiade, fils de Clinias, du bourg de » Scambonide, de s'être rendu coupable d'im- » piété envers les déesses Cérès et Proserpine, en » contrefaisant leurs mystères, qu'il a représen- » tés dans sa maison devant ses amis, revêtu d'une » longue robe semblable à celle de l'hiérophante » lorsqu'il découvre les choses sacrées; en pre- » nant le nom de ce pontife, en donnant à Poly- » tion celui de porte-flambeau; à Théodore, du » bourg de Phégée, celui de héraut; et à ses autres » compagnons, ceux de mystes et d'époptes (53); » violant ainsi les lois et les cérémonies insti- » tuées par les eumolpides (54), par les hérauts et » les prêtres du temple d'Éleusis. » Le peuple le condamna à mort par contumace; il confisqua tous ses biens, et ordonna à tous les prêtres et à toutes les prêtresses de le maudire [1]. Parmi ces dernières, Théano, fille de Ménon, prêtresse du temple d'Agraule, s'opposa seule à ce décret, en disant qu'elle était prêtresse pour bénir, et non pas pour maudire.

XXVII. Pendant qu'on prononçait contre Alcibiade ces décrets rigoureux, il était établi à Argos; car en partant de Thurium il s'était réfugié dans le Péloponnèse. Comme il craignait ses ennemis, et qu'il avait perdu tout espoir de rentrer dans sa patrie, il envoya demander un asile aux Spartiates, en leur donnant sa parole qu'il leur rendrait à l'avenir plus de services qu'il ne leur avait fait de mal lorsqu'il était leur ennemi. Les Spartiates le lui ayant accordé avec plaisir, il se rendit promptement à Lacédémone. La première chose qu'il y fit, ce fut de mettre fin aux délais que les Spartiates apportaient de jour en jour à sécourir les Syracusains. Il les pressa de leur envoyer Gylippe pour les commander, et pour détruire en Sicile les forces des Athéniens. En second lieu, il leur conseilla de déclarer eux-mêmes la guerre aux Athéniens. Enfin (et c'était la chose la plus importante), il les engagea à fortifier Décélie (55); ce qui contribua, plus que tout le reste, à affaiblir et presque à ruiner la ville d'Athènes. Là, estimé du public, admiré des particuliers, il gagna l'amitié de tous les citoyens, et les charma par sa facilité à adopter leur manière de vivre. Ceux qui le voyaient se raser jusqu'à la peau, se baigner dans l'eau froide, manger du pain bis et du brouet noir, ne pouvaient se persuader qu'il eût eu chez lui un cuisinier, qu'il eût connu des parfumeurs, ou qu'il eût porté des étoffes de Milet.

XXVIII. La qualité qui le distinguait le plus et qui lui servait davantage à gagner les hommes, c'était sa souplesse à prendre toutes les formes et toutes les inclinations, à se plier à tous les genres de vie, à changer de mœurs plus promptement que le caméléon ne change de couleur: avec cette différence que cet animal ne peut, dit-on, prendre la couleur blanche (56); au lieu qu'Alcibiade passait avec la même facilité du mal au bien et du bien au mal. Il n'y avait point de manières qu'il ne sût imiter, point de coutumes auxquelles il ne sût se prêter : à Sparte, toujours en exercice, frugal et austère; en Ionie, délicat, oisif et voluptueux; en Thrace, toujours à cheval ou à table [1]; surpassant, chez le satrape Tisapherne, par sa dépense et par son faste, toute la magnificence des Perses. Ce n'est pas qu'il passât réellement avec cette indifférence à des habitudes contraires, ni qu'il se fît dans ses mœurs un changement véritable; mais comme en suivant son naturel il eût pu offenser ceux avec qui il vivait, il savait toujours se couvrir du masque le plus convenable à leur manière de vivre, et trouvait sa sûreté dans ce déguisement. A Lacédémone, à ne considérer que son extérieur, on pouvait lui appliquer ce proverbe commun :

Est-ce Achille ou son fils? C'est Achille lui-même;

et dire de lui : Ce n'est pas un étranger; c'est un vrai Spartiate, formé par Lycurgue même (57). Mais en approfondissant ses véritables inclinations, en le jugeant sur les actions qui en étaient la suite, on eût dit :

Ah! c'est toujours la femme d'autrefois (58).

En effet, il corrompit si bien Timée, femme du

[1] Lysias, dans son oraison contre Andocidès, qu'on accusait d'être complice dans la profanation des mystères, nous a conservé la forme de cette malédiction : « La prêtresse et les prê- » tres, dit-il, étant debout, le maudirent sur le soir, en se- » couant leurs robes de pourpre, suivant l'ancien usage d'A- » thènes. » Édit. des Orateurs grecs de Reiske, tom. V, p. 252.

[1] Mot à mot, *à boire*.

roi Agis, alors absent pour une expédition militaire, qu'elle devint grosse de lui, et qu'elle ne le cachait pas. Elle accoucha d'un fils qu'elle appelait en public Léotychidas; mais dans l'intérieur de sa maison, au milieu de ses amies et de ses femmes, elle lui donnait le nom d'Alcibiade: tant sa passion était violente! Il disait lui-même avec fierté que ce n'était ni emporté par le desir de faire affront au roi, ni vaincu par la volupté, qu'il l'avait séduite, mais afin de mettre sur le trône de Sparte un roi de sa race. Tout cela fut rapporté à Agis; et il y ajouta foi d'autant plus aisément, que les époques s'accordaient avec ces rapports: car une nuit, ayant senti un tremblement de terre, il s'enfuit tout effrayé de l'appartement de la reine; et il ne s'était pas approché d'elle depuis dix mois. Léotychidas étant né après ce terme, il refusa de le reconnaître; et cet enfant fut dans la suite exclu du trône.

XXIX. Après le désastre des Athéniens en Sicile, les habitants de Chio, de Lesbos et de Cyzique députèrent à Sparte pour y faire part du dessein qu'ils avaient de se révolter contre Athènes, si l'on voulait les secourir. Les Béotiens favorisaient ceux de Lesbos, et Pharnabaze sollicitait pour ceux de Cyzique; mais, à la persuasion d'Alcibiade, les Spartiates se décidèrent à secourir les habitants de Chio avant tous les autres (59). Il s'embarqua lui-même, et fit soulever presque toute l'Ionie; il accompagna partout les généraux de Lacédémone, et fit aux Athéniens le plus de mal qu'il put. Le roi Agis, qui lui en voulait déja pour avoir corrompu sa femme, était encore jaloux de sa gloire, et ne pouvait souffrir d'entendre dire que rien ne se faisait et ne réussissait que par Alcibiade. Les plus puissants et les plus ambitieux des Lacédémoniens lui portaient aussi envie; et leur jalousie fut poussée si loin, qu'à force d'intrigues ils obligèrent les magistrats d'envoyer en Ionie l'ordre de le faire mourir. Alcibiade en fut secrètement averti; et sans cesser d'agir pour les intérêts des Spartiates, il évita de tomber entre leurs mains.

XXX. Pour plus de sûreté, il se retira chez Tisapherne, satrape du roi de Perse, et eut bientôt un tel crédit auprès de lui, qu'il devint le premier de sa cour. Ce Barbare ne se piquait ni de franchise, ni de droiture; fourbe et dissimulé, la méchanceté dans les autres était un titre à sa prédilection. Il admirait donc la souplesse de son nouvel hôte, et son extrême facilité à prendre toutes sortes de formes. Alcibiade, il est vrai, savait attacher tant de charmes à sa société, il étalait tant de grace dans ses entretiens, qu'il n'y avait point de caractère qui pût lui résister et qu'il ne parvînt à maîtriser; ceux même qui le craignaient et qui étaient jaloux de lui trouvaient dans son commerce de l'attrait et du plaisir. Tisapherne donc, quoique d'un naturel sauvage, et plus ennemi des Grecs qu'aucun autre Perse, fut tellement séduit par les flatteries d'Alcibiade, qu'il se livra entièrement à lui, et qu'il le flattait beaucoup plus lui-même qu'il n'en était flatté; au point que le plus beau de ses domaines, le plus délicieux par l'abondance de ses eaux, par la fraîcheur de ses prairies, par le charme des retraites solitaires qu'on y avait ménagées, par les embellissements de tout genre qu'on y avait prodigués avec une magnificence royale, il le nomma Alcibiade; nom que tout le monde lui a donné depuis (60). Alcibiade, qui n'espérait plus de sûreté auprès des Spartiates, et qui craignait le ressentiment d'Agis, les décriait auprès de Tisapherne, et le dissuadait de leur donner des secours assez puissants pour détruire entièrement les Athéniens. Il lui conseillait de secourir faiblement les premiers; de laisser les deux peuples s'affaiblir et se miner insensiblement, afin qu'après les avoir épuisés l'un par l'autre, il fût facile au roi de les soumettre. Tisapherne suivit ce conseil; dans toutes les occasions il montrait son amitié et son admiration pour Alcibiade, qui, par-là, se vit également recherché des deux partis qui divisaient la Grèce.

XXXI. Les Athéniens, qui avaient déja beaucoup souffert, commençaient à se repentir des décrets qu'ils avaient portés contre lui; et Alcibiade lui-même voyait avec peine l'état fâcheux où ils étaient réduits; il craignait, si Athènes était entièrement détruite, de tomber entre les mains des Spartiates, qui le haïssaient. Toutes les forces des Athéniens étaient alors rassemblées à Samos; c'était de là qu'avec leur flotte ils faisaient rentrer sous leur obéissance les villes qui s'étaient révoltées, contenaient les autres dans le devoir, et pouvaient encore faire tête sur mer à leurs ennemis: mais ils craignaient Tisapherne et les cent cinquante vaisseaux phéniciens dont l'arrivée, qu'on annonçait comme prochaine, ne leur laisserait aucun espoir de salut. Alcibiade, qui était bien informé de tout, envoya secrètement à Samos vers les principaux Athéniens, et leur fit espérer qu'il leur ménagerait l'amitié de Tisapherne, non, disait-il, dans la vue de faire plaisir au peuple, à qui il ne se fiait pas, mais pour favoriser les nobles, si toutefois ils osaient agir en gens de cœur pour réprimer l'insolence de la multitude, et sauver la patrie en se rendant maîtres des affaires (61).

XXXII. Ils écoutèrent volontiers ses propositions; le seul Phrynichus, du bourg de Dirades, l'un des généraux, soupçonna, ce qui était vrai, qu'Alcibiade, aussi indifférent pour l'oligarchie que pour la démocratie, voulait seulement, à

quelque prix que ce fût, obtenir son rappel; et, en calomniant le peuple, flatter la noblesse et s'insinuer dans ses bonnes graces. Il s'opposa donc à ce qu'on proposait; mais son avis n'ayant pas prévalu, et sentant bien que par son opposition il s'était fait d'Alcibiade un ennemi déclaré, il fit dire sous main à Astyochus, amiral de la flotte ennemie (62), de se défier d'Alcibiade, et de le faire arrêter comme trahissant les deux partis. Il ne se doutait pas que, traître, il s'adressait à un autre traître. Astyochus, qui faisait la cour à Tisapherne, et qui voyait dans quel crédit Alcibiade était auprès de lui, informa celui-ci de l'avis que Phrynichus lui avait fait donner. Alcibiade envoya sur-le-champ à Samos pour accuser Phrynichus, qui, voyant tout le monde indigné et soulevé contre lui, et ne trouvant pas d'autre moyen de se tirer d'embarras, voulut remédier à ce mal par un mal plus grand encore. Il dépêcha tout de suite à Astyochus pour se plaindre de ce qu'il avait trahi son secret, et lui offrir de lui livrer les vaisseaux et l'armée des Athéniens : mais la perfidie de Phrynichus ne fit point de tort aux Athéniens; Astyochus le trahit une seconde fois, et donna avis de tout à Alcibiade. Phrynichus, qui le pressentit, et qui s'attendait à une nouvelle accusation de la part d'Alcibiade, se hâta de le prévenir; et de dire aux Athéniens que les ennemis allaient bientôt les attaquer; il les exhorta de se tenir tout prêts sur leurs vaisseaux, et de fortifier leur camp. Pendant qu'ils s'y disposaient, il leur vint de nouvelles lettres d'Alcibiade, pour les avertir d'observer Phrynicus, qui avait promis de livrer la flotte aux Lacédémoniens. Les Athéniens n'ajoutèrent pas foi à cette accusation; ils crurent qu'Alcibiade, qui savait tous les projets des ennemis, en profitait pour calomnier Phrynichus. Mais quelque temps après, un des gardes d'Hermon ayant tué Phrynichus d'un coup de poignard qu'il lui donna sur la place publique, les Athéniens, après les informations faites sur la conduite du mort, le condamnèrent comme coupable de trahison, et décernèrent des couronnes à Hermon et à ses gardes (63).

XXXIII. Les amis qu'Alcibiade avait à Samos étant devenus les plus forts, envoient Pisandre à Athènes pour y changer la forme du gouvernement, pour encourager les nobles à se saisir des affaires et à détruire l'autorité du peuple : ils leur faisaient promettre qu'Alcibiade leur procurerait pour cela l'amitié et le secours de Tisapherne. Tel fut le prétexte et le motif du parti qui établit l'oligarchie. Mais lorsque ceux qu'on appelait les cinq mille, quoiqu'ils ne fussent que quatre cents, se furent rendus les maîtres et eurent envahi toute l'autorité, ils négligèrent Alcibiade, et ne montrèrent plus la même ardeur pour la guerre, soit qu'ils se défiassent du peuple, qui ne se prêtait que malgré lui à ce changement, soit qu'ils crussent que les Lacédémoniens, toujours portés pour l'oligarchie, en seraient plus disposés à traiter avec eux (64). Le peuple d'Athènes, effrayé du massacre de ceux qui s'étaient ouvertement opposés à la tyrannie des quatre cents, se tint tranquille malgré lui.

XXXIV. Les Athéniens qui étaient à Samos furent si indignés de ce qui se passait à Athènes, qu'ils résolurent sur-le-champ de faire voile vers le Pirée; et qu'ayant appelé Alcibiade, ils l'élurent général, et lui ordonnèrent de se mettre à leur tête pour aller détruire les tyrans. Mais il n'agit pas comme eût pu faire tout autre qui aurait dû son élévation subite à la faveur du peuple; il ne crut pas devoir complaire en tout et ne rien refuser à ceux qui, pendant qu'il était banni et fugitif, lui avaient déféré le commandement d'une flotte et d'une armée si nombreuse. Par une conduite digne d'un grand capitaine, il arrêta une démarche précipitée que leur dictait la colère, et, prévenant la faute qu'ils allaient commettre, il sauva évidemment la ville d'Athènes. S'ils eussent mis à la voile pour retourner dans l'Attique, aussitôt les ennemis, sans avoir à combattre, se seraient rendus maîtres de l'Ionie entière, de l'Hellespont et de toutes les îles, pendant que les Athéniens, portant la guerre dans leurs murailles, auraient combattu les uns contre les autres. Alcibiade seul l'empêcha (65), non seulement par les discours qu'il tint en général à toute l'armée, mais encore par ses représentations à chacun en particulier, en leur faisant sentir tout le danger d'un tel projet. Il fut secondé par Thrasybule, du bourg de Stire, qui ne le quittait pas, et qui, doué de la voix la plus forte qu'il y eût parmi les Athéniens, retenait par ses cris tous ceux qui voulaient partir (66). Un second service qu'Alcibiade rendit à sa patrie, et qui ne le cédait à aucun autre, c'est qu'ayant promis de faire tous ses efforts pour déterminer les vaisseaux phéniciens que les Spartiates attendaient du roi de Perse, à se réunir à la flotte athénienne, ou du moins à ne pas se joindre à celle des ennemis, il se hâta d'aller au-devant de ces vaisseaux; Tisapherne, à son instigation, trompa les Lacédémoniens, et ne leur amena pas sa flotte, qui avait déja paru auprès d'Aspende (67). Mais dans la suite Alcibiade fut accusé par les deux partis d'avoir détourné ce secours; les Lacédémoniens surtout lui reprochèrent d'avoir conseillé au Barbare de laisser les Grecs se détruire les uns par les autres. Il n'était pas douteux que celui des deux peuples auquel se serait jointe une flotte si considérable n'eût enlevé à l'autre la victoire et l'empire de la mer.

XXXV. La tyrannie des quatre cents fut bientôt renversée (68); et les amis d'Alcibiade ayant embrassé avec chaleur le parti populaire, le peuple voulut rappeler ce général, et lui envoya l'ordre de revenir à Athènes. Mais il ne crut pas devoir y rentrer sans avoir rien fait d'utile[1]; dédaignant de devoir son rappel à la compassion et à la faveur du peuple, il ne voulait y reparaître qu'avec gloire: il part donc de Samos à la tête de quelques vaisseaux, et va croiser autour des îles de Cos et de Cnide. Là, ayant appris que Mindare, amiral de Sparte, faisait voile vers l'Hellespont avec toute sa flotte, et qu'il était poursuivi par les Athéniens, il vole au secours de ces derniers. Le hasard fit qu'il arriva avec ses dix-huit vaisseaux au moment où les deux flottes étaient engagées dans un grand combat qui avait duré jusqu'aux approches de la nuit, et dans lequel l'avantage avait été plusieurs fois balancé entre l'un et l'autre parti. Son apparition trompa également les deux armées (69); les ennemis reprirent courage, et les Athéniens se troublèrent : mais Alcibiade, arborant aussitôt des enseignes amies, fond avec impétuosité sur les Péloponnésiens, qui, déja plus forts, pressaient vivement leurs adversaires. Il les met en fuite, les pousse contre terre, les serre vivement, brise leurs vaisseaux, et fait un grand carnage de ceux qui se jetaient à la mer pour lui échapper. Pharnabaze, qui était venu à leur secours avec son armée de terre, et qui combattait du rivage pour sauver leurs vaisseaux, ne put empêcher que les Athéniens ne s'emparassent de trente bâtiments ennemis, et ne reprissent ceux qu'on leur avait enlevés. Après quoi ils érigèrent un trophée pour consacrer cette victoire.

XXXVI. Alcibiade, enflé d'un succès si brillant, voulut, par ostentation, se montrer à Tisapherne dans tout l'éclat de son triomphe; il fit provision de présents magnifiques, et alla le trouver avec un appareil digne d'un général. Il n'en fut pas reçu comme il l'avait espéré : Tisapherne, dont les Lacédémoniens se plaignaient depuis long-temps, et qui craignait d'en être un jour puni par le roi, jugea qu'Alcibiade venait fort à propos; et pour se défendre, par cette injustice, contre les accusations des Spartiates, il le retint prisonnier. Mais au bout de trente jours, Alcibiade, ayant trouvé le moyen de se procurer un cheval, trompa ses gardes, s'enfuit à Clazomène; et, pour se venger de Tisapherne, il fit courir le bruit que c'était lui qui l'avait relâché (70). Il s'embarque aussitôt et se rend à la flotte des Athéniens, où il apprend que Mindare et Pharnabaze étaient ensemble à Cyzique. Alors il exhorte ses soldats, et leur représente qu'il est pour eux de toute nécessité de combattre leurs ennemis par terre et par mer, et même d'assiéger Cyzique; qu'une victoire complète pouvait seule leur procurer des vivres et de l'argent. Il les embarque donc, et ayant jeté l'ancre près de l'île de Proconèse, il ordonne d'enfermer au milieu de la flotte les vaisseaux légers, et de prendre garde que les ennemis n'aient aucun soupçon de son arrivée. Il survint par bonheur une grande pluie, accompagnée d'éclats de tonnerre et d'une épaisse obscurité, qui favorisa son dessein et en cacha les apprêts. Non seulement les ennemis ne se doutèrent de rien, mais les Athéniens eux-mêmes, qu'il avait fait embarquer beaucoup plus tôt qu'ils ne s'y attendaient, s'aperçurent à peine qu'ils étaient partis. Bientôt l'obscurité s'étant dissipée, laissa apercevoir les vaisseaux des Péloponnésiens qui étaient à l'ancre devant le port de Cyzique. Alcibiade, qui craignait que la vue d'une flotte si nombreuse ne déterminât les ennemis à gagner le rivage, donne ordre aux capitaines de n'avancer que lentement; et, prenant avec lui quarante galères, il se présente aux ennemis, et les provoque au combat. Trompés par cette ruse, et méprisant son petit nombre, ils fondent sur les Athéniens et engagent l'action : mais pendant qu'ils en étaient aux mains, les autres vaisseaux arrivent. Saisis d'effroi à cette vue, les Péloponnésiens prennent la fuite. Alcibiade, avec vingt de ses meilleurs vaisseaux, se met à leur poursuite, s'approche du rivage, débarque ses troupes, et presse vivement les fuyards, dont il fait un grand carnage. Mindare et Pharnabaze étant venus à leur secours, il les défit complètement; Mindare fut tué en combattant avec courage, et Pharnabaze prit la fuite.

XXXVII. Les Athéniens restèrent maîtres des morts, qui étaient en grand nombre (71), ainsi que des armes et de tous les vaisseaux. Cyzique tomba aussi entre leurs mains; Pharnabaze l'avait abandonnée, et les Péloponnésiens, dont le plus grand nombre avait péri dans le combat, ne pouvaient pas la secourir. Les Athéniens dominèrent en liberté sur l'Hellespont, et chassèrent les Spartiates de toute cette mer. On surprit des lettres écrites d'un style laconique, et qui informaient les éphores de cette défaite : « Tout est perdu, y disait-on; » Mindare a été tué, les soldats meurent de faim; » nous sommes dans le plus grand embarras : que » faut-il faire[1]? » Ceux des Athéniens qui avaient combattu avec Alcibiade furent si enflés de cette victoire et en conçurent tant d'orgueil, que, se croyant invincibles, ils dédaignaient de se mêler avec les autres soldats qui avaient été vaincus plusieurs fois. L'armée de Thrasyllus venait encore

[1] Le texte ajoute, *et les mains vides*.

[1] *Voy.* Xénophon, Hist. gr. liv. I, p. 340.

d'être battue auprès d'Éphèse, dont les habitants avaient érigé un trophée de bronze à la honte des Athéniens (72). Les soldats d'Alcibiade le reprochaient à ceux de Thrasyllus ; ils se vantaient eux-mêmes, relevaient la gloire de leur général, et ne voulaient ni camper ni se trouver avec les autres dans les mêmes lieux d'exercice. Mais Pharnabaze étant tombé sur eux avec un corps nombreux de cavalerie et d'infanterie pendant qu'ils fourrageaient les terres d'Abyde, Alcibiade vint promptement à leur secours avec Thrasyllus, mit en fuite les ennemis, et les poursuivit jusqu'à la nuit. Alors les deux armées se réunirent ; et s'étant donné réciproquement des témoignages d'amitié et de satisfaction, elles rentrèrent ensemble dans le camp. Le lendemain, Alcibiade, après avoir dressé un trophée, alla ravager le pays de Pharnabaze, sans que personne osât l'en empêcher. On avait pris un grand nombre de prêtres et de prêtresses, qu'il renvoya sans rançon. Il alla ensuite assiéger Chalcédoine (73), qui s'était révoltée contre les Athéniens, et avait reçu garnison lacédémonienne avec son commandant. Cependant ayant su que les habitants avaient ramassé et envoyé chez les Bithyniens, leurs alliés, tous les fruits de leurs terres, il va avec un détachement vers leurs frontières, envoie un hérant porter ses plaintes aux Bithyniens, qui, redoutant sa vengeance, lui rendent tout ce qu'ils avaient, et font alliance avec lui.

XXXVIII. Après cette expédition, il revint devant Chalcédoine, et l'enferma d'une muraille depuis une mer jusqu'à l'autre (74). Pharnabaze s'approcha pour faire lever le siége ; et Hippocrate, qui commandait la garnison, fit de son côté, avec toutes ses troupes, une sortie contre les Athéniens. Alcibiade ayant disposé les siennes de manière à faire tête en même temps aux deux armées, obligea bientôt Pharnabaze à prendre honteusement la fuite, et tua Hippocrate avec un grand nombre des siens. Il s'embarqua ensuite, et alla dans l'Hellespont pour y lever des contributions. Il prit la ville de Selybrie, où il s'exposa mal-à-propos au plus grand danger. Des habitants qui devaient lui livrer la ville étaient convenus, pour signal, d'élever à minuit un flambeau allumé : mais craignant d'être découverts, parcequ'un de leurs complices avait tout-à-coup changé, ils furent obligés de prévenir l'heure donnée, et levèrent le flambeau avant que l'armée fût prête. Alcibiade, prenant avec lui environ trente hommes, et ordonnant aux autres de le suivre le plus promptement possible, court de toutes ses forces vers la ville. La porte s'ouvre ; et vingt soldats, armés à la légère, s'étant joints aux trente qu'il avait, il s'avance à grands pas ; mais bientôt il entend les Selybriens qui viennent armés à sa rencontre. Voyant d'un côté qu'en les attendant il n'avait aucun moyen d'échapper, ne pouvant d'un autre côté se résoudre à fuir après avoir été jusqu'alors invincible dans tous les combats où il avait commandé, il s'opiniâtra plus qu'il ne devait ; et ordonnant aux trompettes de sonner le silence (75), il fait crier à haute voix, par un de ceux qui étaient auprès de lui : « Que les Selybriens ne prennent » pas les armes contre les Athéniens ! » Cette proclamation refroidit l'ardeur des uns pour le combat, parcequ'ils crurent que toute l'armée des ennemis était dans la ville ; et les autres en espérèrent un accommodement plus favorable. Pendant qu'on s'abouche de part et d'autre, l'armée arrive. Alcibiade, conjecturant avec raison que les Selybriens étaient entièrement disposés à la paix, craignit que la ville ne fût pillée par les Thraces, qui étaient nombreux, et qui, par attachement pour lui, le servaient avec le plus grand zèle. Il les fit donc tous sortir de la ville ; et, touché des prières des Selybriens, il ne leur imposa d'autre peine que de payer quelques contributions et de recevoir garnison ; après quoi il se retira.

XXXIX. Cependant les généraux qui faisaient le siége de Chalcédoine conclurent un traité avec Pharnabaze aux conditions suivantes : qu'il paierait une somme d'argent convenue (76) ; que les Chalcédoniens rentreraient sous l'obéissance des Athéniens, qui, de leur côté, ne commettraient aucun acte d'hostilité sur les terres de Pharnabaze ; et que ce satrape ferait conduire au roi en toute sûreté les ambassadeurs athéniens. Alcibiade étant arrivé, Pharnabaze exigea qu'il jurât aussi l'exécution du traité ; mais Alcibiade ne voulut jurer qu'après lui. Les serments ayant été prêtés de part et d'autre, Alcibiade marcha contre les Byzantins qui s'étaient révoltés, et enferma leur ville d'une muraille. Anaxilaüs, Lycurgue et quelques autres (77) ayant offert de lui livrer la ville s'il voulait la garantir du pillage, il fit courir le bruit que de nouvelles affaires le rappelaient en Ionie. En effet, il mit à la voile en plein jour avec toute sa flotte ; et, revenant la nuit suivante, il débarqua avec ses meilleures troupes, s'approcha des murailles, et se tint tranquille. Cependant ses vaisseaux étant entrés dans le port, et en ayant forcé les gardes en jetant de grands cris et en faisant un tumulte affreux, cette attaque imprévue étonna les Byzantins, en même temps qu'elle donna aux partisans des Athéniens la facilité de livrer la ville à Alcibiade, parceque tout le monde s'était porté vers le port pour s'opposer à la flotte. L'affaire cependant ne se termina point sans combat ; car les troupes du Péloponnèse, de la Béotie et de Mégare, qui étaient dans Byzance, mirent en fuite ceux qui avaient débarqué, et les obligèrent de remon-

ter sur leurs vaisseaux; après quoi, se retournant contre les Athéniens qu'ils savaient être entrés dans la ville, ils leur livrèrent un rude combat, dans lequel Alcibiade, qui commandait l'aile droite, et Théramène, qui était à l'aile gauche, remportèrent la victoire : ceux qui échappèrent au carnage, au nombre de trois cents, furent faits prisonniers. Après le combat, il n'y eut pas un seul Byzantin de tué ou de banni; car on n'avait livré la ville qu'à la condition qu'on n'ôterait rien aux habitants, et que tous leurs biens leur seraient conservés. Aussi Anaxilaüs, accusé à Lacédémone d'avoir pris part à cette trahison, ne chercha pas à s'en justifier par une honteuse apologie. Il dit qu'étant Byzantin et non Spartiate, voyant en danger, non Lacédémone mais Byzance, que les Athéniens avaient tellement investie que rien n'y pouvait entrer, et où les troupes du Péloponnèse et de la Béotie consommaient le peu de vivres qui y restaient encore, tandis que les Byzantins mouraient de faim avec leurs femmes et leurs enfants; il avait moins livré la ville qu'il ne l'avait délivrée des malheurs de la guerre; suivant en cela les maximes des hommes les plus recommandables de Lacédémone, qui ne trouvaient qu'une seule chose belle et juste, c'était de faire du bien à sa patrie. Les Lacédémoniens applaudirent à cette justification, et le renvoyèrent absous avec ses coaccusés.

XL. Alcibiade, qui desirait vivement de revoir sa patrie, ou plutôt de se faire voir à ses concitoyens après avoir tant de fois vaincu les ennemis, fit voile vers Athènes (78). Tous ses vaisseaux étaient garnis d'une grande quantité de boucliers et de dépouilles; ils traînaient à leur suite plusieurs galères ennemies, et portaient les enseignes d'un plus grand nombre d'autres qui avaient été détruites; les unes et les autres ne montaient pas à moins de deux cents. Duris de Samos, qui se disait descendant d'Alcibiade, ajoute que Chrysogonus, le vainqueur aux jeux olympiques, dirigeait au son de la flûte les mouvements des rameurs; que Callipide, acteur tragique, vêtu d'une robe magnifique, et paré de tous ses ornements de théâtre, faisait l'office de comite (79), et que le vaisseau amiral était entré dans le port avec une voile de pourpre : mais rien de tout cela ne se trouve ni dans Théopompe, ni dans Éphore, ni dans Xénophon. Est-il vraisemblable en effet qu'Alcibiade, après un si long exil, après tant de traverses, eût voulu insulter ainsi aux Athéniens, en se présentant à eux comme au sortir d'une partie de débauche? Au contraire, il n'approcha du port qu'avec crainte; et lorsqu'il y fut entré, il ne voulut descendre de sa galère qu'après avoir vu de dessus le tillac son parent Euryptolème (80) et plusieurs autres de ses parents et de ses amis, qui, étant venus au-devant de lui, le pressaient de descendre.

XLI. A peine fut-il rendu à terre, que le peuple, sans regarder seulement les autres généraux, courut en foule à lui, en poussant des cris de joie. Ils le saluaient tous, ils suivaient ses pas, et lui offraient à l'envi des couronnes. Ceux qui ne pouvaient l'approcher le regardaient de loin; les vieillards le montraient aux jeunes gens. Mais cette allégresse publique était mêlée des larmes que faisait couler le souvenir des malheurs passés, comparés à la félicité présente. On se disait mutuellement que l'expédition de Sicile n'aurait pas été manquée, qu'on n'aurait pas vu s'évanouir de si belles espérances, si on avait laissé à Alcibiade la conduite des affaires et le commandement de l'armée; lui qui, ayant trouvé Athènes privée de l'empire de la mer, à peine pouvant sur terre conserver ses faubourgs, déchirée au-dedans par des séditions, l'avait relevée de ses ruines, et, non content de lui rendre sa prépondérance maritime, l'avait fait triompher par terre de tous ses ennemis. Le décret de son rappel avait été porté par le peuple, sur la proposition de Critias, fils de Calleschrus (81), comme il le dit lui-même dans ses Élégies, en rappelant à Alcibiade le service qu'il lui avait rendu :

Je fis lever l'arrêt de ton bannissement;
C'est à moi que tu dois ce service important :
En scellant ton retour au sein de ta patrie,
Ma main a relevé ta dignité flétrie (82).

Le peuple s'étant assemblé, Alcibiade comparut devant lui; et après avoir déploré ses malheurs, après s'être plaint légèrement et avec modestie des Athéniens, il rejeta tout sur sa mauvaise fortune, sur un démon jaloux de sa gloire. Il parla ensuite avec assez d'étendue des espérances des ennemis, et exhorta le peuple à reprendre courage. Les Athéniens lui décernèrent des couronnes d'or, le déclarèrent généralissime sur terre et sur mer, le rétablirent dans tous ses biens, et ordonnèrent aux eumolpides et aux hérauts de rétracter les malédictions qu'ils avaient prononcées contre lui par ordre du peuple. Ils les révoquèrent tous, excepté l'hiérophante Théodore, qui dit : « Pour » moi, je ne l'ai point maudit, s'il n'a fait aucun » mal à la ville (83). »

XLII. Cependant, tandis qu'Alcibiade jouissait de cette brillante prospérité, quelques Athéniens n'étaient pas sans inquiétude en considérant l'époque de son retour. Il était entré dans le port le 24 du mois de Thargélion [1], jour où l'on célébrait, en l'honneur de Minerve, la fête Plunteria (84),

[1] Mai.

dans laquelle les prêtres nommés Praxiergides font des mystères secrets, et voilent la statue de la déesse, après l'avoir dépouillée de tous ses ornements. De là vient que ce jour est mis au nombre des plus malheureux, et que, pendant sa durée, les Athéniens s'abstiennent de se livrer à toute affaire de quelque importance. Il semblait donc que la déesse ne reçût pas favorablement et avec plaisir Alcibiade, puisqu'elle se cachait comme pour l'éloigner d'elle. Cependant tout lui ayant réussi au gré de ses desirs, et les cent galères qu'il devait commander étant prêtes, il fut seulement retenu par la louable ambition de célébrer les grands mystères (85). Depuis que les Lacédémoniens avaient fortifié Décélie, et qu'ils étaient maîtres des chemins qui conduisaient à Éleusis, la procession solennelle, qu'on avait été obligé de conduire par mer, n'avait pu être faite avec la pompe ordinaire, et l'on avait été forcé d'omettre les sacrifices, les danses, et plusieurs autres cérémonies qu'on a coutume de faire dans la voie Sacrée (86), lorsqu'on porte à Éleusis la statue d'Iacchus. Alcibiade crut donc qu'il ferait une chose aussi pieuse envers les dieux qu'honorable aux yeux des hommes (87), s'il rendait aux mystères leur solennité accoutumée, en conduisant la procession par terre, et l'accompagnant avec ses troupes pour la défendre contre les ennemis. Il pensait qu'Agis ferait un grand tort à sa réputation et à sa gloire, s'il la laissait passer tranquillement; ou que lui-même, en cas qu'il éprouvât de sa part quelque opposition, trouverait une occasion de signaler sa valeur à la vue de sa patrie, en présence de tous ses concitoyens, en soutenant contre lui un combat qu'un motif si noble et si saint rendrait agréable aux dieux. Cette résolution prise, il en fit part aux eumolpides et aux hérauts, plaça des sentinelles sur les hauteurs, et, dès la pointe du jour, envoya des coureurs à la découverte. Ensuite prenant avec lui les prêtres, les initiés et ceux qui les initient, et les couvrant de ses troupes en armes, il les conduisit en bon ordre et dans un grand silence. C'était le spectacle le plus auguste et le plus digne des dieux que cette expédition religieuse, qui fit dire à tous ceux qui ne portaient pas envie à Alcibiade qu'il remplissait, dans cette occasion, le ministère de grand-prêtre autant que celui de général. Aucun des ennemis n'osa remuer, et il ramena toute la procession en sûreté dans la ville. Ce succès lui enfla le courage, et donna tant de confiance à ses troupes, qu'elles se crurent invincibles tant qu'elles l'auraient pour chef. Alcibiade gagna tellement par cette conduite l'affection des pauvres et des dernières classes du peuple, qu'ils conçurent le plus violent desir de l'avoir pour roi, et que quelques uns même allèrent jusqu'à lui dire qu'il devait se mettre au-dessus de l'envie, abolir les décrets et les lois, écarter tous les hommes frivoles qui troublaient l'état par leur babil, et disposer de tout à son gré, sans s'embarrasser des calomniateurs. On ne sait pas quelles pensées il avait sur la tyrannie; mais les plus puissants d'entre les citoyens, craignant les suites de cette faveur populaire, pressèrent extrêmement son départ, en lui accordant tout ce qu'il voulut, et lui donnant les collègues qu'il demanda (88).

XLIII. Il mit à la voile avec cent vaisseaux; et ayant débarqué à l'île d'Andros, il battit les troupes du pays et celles des Lacédémoniens; mais il ne prit pas la ville; et ce fut la première des accusations que ses ennemis intentèrent dans la suite contre lui. S'il y eut jamais un homme victime de sa gloire, ce fut Alcibiade. La grande opinion que ses exploits précédents donnaient de sa hardiesse et de sa prudence le fit soupçonner d'avoir manqué par négligence ce qu'il n'avait pas exécuté, parcequ'on était persuadé que rien de ce qu'il voulait faire ne lui était impossible. Ils espéraient aussi, de jour en jour, apprendre la réduction de Chio et du reste de l'Ionie; et, indignés que ces nouvelles n'arrivassent pas aussitôt qu'ils l'avaient espéré, ils ne voulaient pas réfléchir qu'il faisait la guerre contre des peuples à qui le grand roi fournissait tout l'argent dont ils avaient besoin, tandis qu'il était lui-même souvent obligé de quitter son camp pour aller chercher de quoi payer et faire subsister ses troupes. Ce fut là le prétexte de la dernière inculpation qu'on lui fit. Lysandre, que les Lacédémoniens avaient envoyé prendre le commandement de la flotte, donnait à ses matelots, sur l'argent que Cyrus lui fournissait, quatre oboles au lieu de trois. Alcidiade, qui avait bien de la peine à en payer trois aux siens, alla dans la Carie pour y ramasser quelque argent. Antiochus (89), à qui il avait laissé le commandement de la flotte, était un bon pilote, mais un homme étourdi et entreprenant. Alcibiade lui avait défendu de combattre, quand même il serait provoqué par les ennemis. Mais il eut si peu d'égard à cette défense, et porta si loin la témérité, qu'ayant rempli son vaisseau de soldats, et en prenant un autre de la flotte, il cingla vers Éphèse, et passa le long des proues des vaisseaux ennemis, provoquant par des outrages et des injures ceux qui les montaient. Lysandre se contenta de détacher quelques galères pour lui donner la chasse. Mais les Athéniens étant venus au secours de leur général, Lysandre fit avancer toute sa flotte, les battit, tua Antiochus, s'empara de plusieurs vaisseaux, fit un grand nombre de prisonniers, et dressa sur-le-champ un trophée. Alcibiade, informé de ce désastre, revint à Samos, et, s'étant

mis à la tête de toute sa flotte, alla présenter la bataille à Lysandre, qui, content de sa victoire, ne sortit pas à sa rencontre.

XLIV. Il y avait dans le camp d'Alcibiade un de ses plus grands ennemis, nommé Thrasybule, fils de Thrason, qui partit sur-le-champ pour aller l'accuser à Athènes; et afin d'irriter ceux des Athéniens qui étaient déja mal disposés pour lui, il dit au peuple que c'était par un abus odieux de sa puissance qu'Alcibiade avait ruiné les affaires et perdu les vaisseaux; que, livrant le commandement de la flotte à des hommes que leurs débauches et leurs plaisanteries grossières [1] mettaient dans le plus grand crédit auprès de lui, il allait, sans aucun danger, s'enrichir dans les pays voisins, et s'abandonner aux excès les plus honteux au milieu des courtisanes d'Abyde et de l'Ionie, pendant que l'armée ennemie était si près de celle des Athéniens. On lui reprochait aussi les forts qu'il avait bâtis en Thrace, près de la ville de Byzanthe, afin de s'y ménager une retraite, ne pouvant ou ne voulant pas vivre dans sa patrie. Les Athéniens ajoutèrent foi à ces accusations; et, n'écoutant que leur colère et leur animosité contre lui, ils nommèrent d'autres généraux (90). Alcibiade, informé de ce qui se passait, et craignant qu'on n'allât plus loin encore, quitta tout-à-fait le camp; et, rassemblant des troupes étrangères, il alla faire la guerre à des peuples de Thrace qui vivaient dans l'indépendance. Il tira de grandes sommes d'argent du butin qu'il y avait fait, et sa présence mit les Grecs de ces frontières à l'abri des incursions des Barbares. Quelque temps après, les généraux Tydée, Ménandre et Adimante, qui étaient à Égos-Potamos avec tout ce qu'il restait alors de vaisseaux aux Athéniens, avaient pris l'habitude d'aller tous les matins, à la pointe du jour, provoquer Lysandre, qui se tenait à Lampsaque; ils s'en retournaient ensuite, et passaient la journée négligemment et en désordre, en affectant un grand mépris pour les Lacédémoniens (91). Alcibiade, qui n'était pas éloigné d'eux, sentit le danger de leur position, et crut devoir les en avertir. Il monte à cheval, va trouver les généraux, et leur représente qu'ils occupent un poste désavantageux sur une côte qui n'a ni ports, ni villes, et où ils sont obligés de tirer leurs provisions de Seste, qui était fort éloignée; qu'ils souffrent imprudemment que leurs matelots, lorsqu'ils descendent à terre, se dispersent et se répandent en liberté partout où ils veulent, tandis qu'ils sont en présence d'une flotte ennemie, accoutumée à obéir sans réplique aux ordres absolus de son général. Il leur conseilla donc de se rapprocher de Seste : mais les généraux ne voulurent pas l'écouter; Tydée même lui dit avec fierté de se retirer; que ce n'était pas lui qui commandait la flotte [1].

XLV. Alcibiade, qui soupçonna quelque trahison de la part des généraux, se retira; et quelques uns de ses amis l'ayant reconduit hors du camp, il leur dit que si les généraux ne l'avaient pas reçu avec tant d'insolence, il aurait en peu de jours forcé les Lacédémoniens ou de combattre malgré eux, ou d'abandonner leur flotte. Les uns regardèrent ce propos comme un effet de sa présomption; d'autres y trouvèrent de la vraisemblance : il n'aurait eu, pour cela, qu'à embarquer (92) un grand nombre de Thraces, tous bons hommes de cheval et de trait, faire une descente, et aller par terre charger les Lacédémoniens, que cette attaque aurait mis en désordre dans leur camp. Au reste, sa prévoyance sur les fautes que faisaient les généraux athéniens fut bientôt justifiée par l'événement. Lysandre ayant fondu sur eux lorsqu'ils s'y attendaient le moins, il ne se sauva de toute la flotte que huit vaisseaux, que Conon emmena (93); tous les autres, au nombre d'environ deux cents, furent pris et conduits à Lampsaque avec trois mille prisonniers, que Lysandre fit égorger. Peu de temps après, il se rendit maître d'Athènes, brûla tous les vaisseaux, et détruisit les longues murailles du Pirée (94).

XLVI. Alcibiade, à qui les exploits de Lysandre faisaient redouter les Lacédémoniens, qu'il voyait maîtres de la terre et de la mer, se retira en Bithynie, emportant avec lui de grandes richesses, et en laissant encore de plus considérables dans ses forteresses. Dépouillé par les Thraces de Bithynie d'une grande partie de sa fortune, il résolut d'aller à la cour d'Artaxerxe, persuadé que ce prince, dès qu'il l'aurait connu, ne le jugerait pas moins utile à son service que Thémistocle (95). Sa démarche avait d'ailleurs un motif plus honnête; il n'allait pas, comme celui-ci, offrir son bras au roi contre ses concitoyens, mais lui demander de secourir sa patrie contre ses ennemis. Il pensa que Pharnabaze lui donnerait les moyens d'aller trouver Artaxerxe en toute sûreté; et s'étant rendu auprès de lui en Phrygie, il lui fit assidument sa cour et en fut bien traité. Les Athéniens supportaient avec peine la perte de leur domination; mais quand Lysandre leur eut encore ôté la liberté, en mettant la ville sous le joug de trente tyrans, les réflexions qu'ils n'avaient pas faites pendant qu'ils étaient encore en état de se sauver, leur vinrent à l'esprit lorsqu'ils n'avaient plus de ressource. Ils déploraient leurs malheurs; ils se rappelaient toutes les fautes qu'ils avaient commises, et dont la plus funeste était leur second emportement contre Alcibiade,

[1] Mot à mot, *de matelot*.

[1] *Voy.* Xénophon, Hist. gr., liv. II, p. 456.

qu'ils avaient chassé sans qu'il leur eût fait aucun tort. Pour punir un pilote qui avait perdu honteusement quelques vaisseaux, ils avaient eux-mêmes bien plus honteusement privé la ville du plus brave et du plus habile de ses généraux. Cependant, malgré ce qu'avait d'affreux leur situation présente, ils conservaient encore un rayon d'espérance, et ne croyaient pas tout perdu, tant qu'Alcibiade vivait. Si dans son premier exil il n'avait pu se résoudre à rester dans l'inaction, il devait encore moins alors, pour peu qu'il en eût le moyen, souffrir l'insolence des Lacédémoniens et les cruautés des tyrans.

XLVII. Ce n'était pas sans une apparence de raison que le peuple se berçait de ces idées, puisque les trente tyrans eux-mêmes mettaient un soin et une attention extrêmes à s'informer de ce que faisait et de ce que projetait Alcibiade. Enfin, Critias fit observer à Lysandre que les Lacédémoniens ne seraient jamais assurés de l'empire de la Grèce, si la démocratie subsistait à Athènes; que quand même les Athéniens se soumettraient avec douceur au gouvernement oligarchique, Alcibiade, tant qu'il vivrait, ne les laisserait pas s'accoutumer tranquillement à l'état présent des choses. Mais ces discours auraient fait peu d'impression sur Lysandre, s'il n'eût enfin reçu de Sparte une scytale[1] qui lui ordonnait de se défaire d'Alcibiade. Était-ce par la crainte qu'ils avaient de son habileté et de son grand courage? ou voulurent-ils seulement faire plaisir à Agis leur roi? Lysandre fit donc passer cet ordre à Pharnabaze, pour le faire exécuter; et ce satrape en chargea Magée son frère, et son oncle Sysamithrès.

XLVIII. Alcibiade vivait alors dans un bourg de Phrygie avec Timandre sa concubine (96). Il songea une nuit que, vêtu des habits de cette courtisane, il était couché sur son sein; qu'elle lui peignait et lui fardait le visage comme à une femme (97). D'autres disent qu'il vit en songe Magée qui lui coupait la tête, et faisait brûler son corps; mais tous conviennent qu'il eut ce songe peu de temps avant sa mort. Ceux qu'on avait envoyés pour le tuer n'osèrent pas entrer; ils environnèrent la maison, et y mirent le feu. Alcibiade ne s'en fut pas plus tôt aperçu, que, ramassant tout ce qu'il put de hardes et de tapisseries, il les jeta dans le feu; et s'entourant le bras gauche de son manteau, il s'élança l'épée à la main à travers les flammes, et en sortit sans aucun mal, parceque le feu n'avait pas encore consumé les hardes qu'il y avait jetées. A sa vue tous les Barbares s'écartèrent; aucun d'eux n'osa ni l'attendre, ni en venir aux mains avec lui; ils l'accablèrent de loin sous une grêle de flèches et de traits, et le laissèrent mort sur la place. Quand les Barbares se furent retirés, Timandre enleva son corps; et l'ayant enveloppé de ses plus belles robes, elle lui fit des funérailles aussi magnifiques que son état le lui permettait (98). On dit que Timandre eut pour fille Laïs, cette courtisane célèbre qu'on appelait la Corinthienne, mais qui avait été amenée captive d'Hyccara, petite ville de Sicile. Quelques historiens, en convenant de ce que je viens de rapporter sur la mort d'Alcibiade, prétendent que, ni Pharnabaze, ni Lysandre, ni les Lacédémoniens, n'y eurent part, et qu'Alcibiade lui-même en fut seul la cause. Il avait séduit une jeune femme d'une maison noble du pays, avec laquelle il vivait; les frères de cette femme, n'ayant pu supporter cette injure, mirent pendant la nuit le feu à la maison dans laquelle il était, et le tuèrent lorsqu'il se fut élancé, comme je l'ai déja dit, à travers les flammes.

[1] *Voy.* la Vie de Lycurgue, ch. XLIV, et la note (96).

NOTES

SUR LA VIE D'ALCIBIADE.

(1) On a vu dans la *Vie de Solon*, c. XII, qu'Eurysacès et Philéus, fils d'Ajax, ayant reçu le droit de bourgeoisie à Athènes, firent don aux Athéniens de l'île de Salamine, et s'établirent l'un à Brauronе, l'autre à Mélitte, deux bourgs de l'Attique. Pausanias, liv. I, c. XXXV, dit que les Athéniens décernèrent à Eurysacès les honneurs divins, et que son autel subsistait encore de son temps. Isocrate, dans son *Discours sur le Chariot*, donne également à Alcibiade Eurysacès pour son premier ancêtre paternel, et fait sa mère Alcméonide. Cependant on lit tout le contraire dans l'*Oraison de Démosthène contre Midias* : il dit que son père était Alcméonide, et que sa mère descendait d'Hipponicus. Il serait étonnant que ces deux orateurs, dont le premier a été contemporain d'Alcibiade, et l'autre est venu au monde vingt-quatre ans après sa mort, eussent eu une opinion différente sur une généalogie qui devait être très connue. L'opinion de Plutarque est celle de Lysias et d'Andocidès dans leurs *Oraisons contre Alcibiade*, de Diodore de Sicile, liv. XII, c. XXXVIII, de Valère Maxime, l. III, c. IV, d'Aulu-Gelle, liv. XV, c. VII, et d'Hérodote, liv. VI, c. CXXXI, qui tous font Périclès oncle d'Alcibiade. Je crois qu'il faut attribuer cette différence à une erreur de copiste; erreur facile, puisqu'il n'a fallu pour cela que la transposition de deux lettres. Hipponicus était fils de ce Clinias qui, selon Hérodote, liv. VI, c. CXXI, acheta les biens des Pisistratides, lorsqu'ils eurent été bannis d'Athènes. — Mégaclès, grand-père d'Alcibiade, avait épousé Agariste, fille de Clisthène, tyran de Sicyone, comme on le voit dans ce même historien, *ibid.*, c. CXXX. Ce Mégaclès comptait parmi ses aïeux Alcméon, dont les ancêtres, selon Suidas, au mot *Alcméonides*, vivaient du temps de Thésée. Cette famille était, dès sa première origine, une des plus anciennes et des plus illustres.

(2) Ce Clinias, fils d'un autre Alcibiade, fut, suivant Hérodote, liv. VIII, c. XVII, un de ceux qui à la bataille d'Artémisium se distinguèrent le plus parmi les Athéniens, qui eux-mêmes effacèrent, par leurs exploits, tous les autres Grecs. La bataille de Coronée, où il fut tué, se donna, selon Diodore de Sicile, liv. XII, c. VI, la deuxième année de la quatre-vingt-troisième olympiade. Les Athéniens y étaient commandés par Tolmidas, qui périt aussi en combattant avec beaucoup de valeur. Le plus grand

nombre des Athéniens furent ou tués ou faits prisonniers ; et Athènes, pour la rançon de ceux-ci, fut obligée de soustraire à sa puissance toutes les villes de la Béotie, et de leur rendre leur ancienne indépendance.

(3) C'était par les Alcméonides qu'Alcibiade était parent de Périclès. Xanthippe, père de celui-ci, avait épousé Agariste, fille d'Hippocrate, frère de Clisthène ; ce dernier fut père d'Alcméon, de qui vint Mégaclès, grand-père d'Alcibiade, comme on l'a vu dans la note (1). *Voy.* Hérodote, liv. VI, c. CXXXI. — Plutarque a déja reproché plus d'une fois à Périclès sa négligence dans le choix du gouverneur d'Alcibiade : c'était un esclave thrace qui, suivant Platon, dans son *Premier Alcibiade*, était par sa vieillesse l'homme le plus inhabile à tout. On a vu, dans la *Vie de Lycurgue*, c. XXV, que les nourrices de Lacédémone étaient fort recherchées chez les étrangers, parcequ'elles mettaient dans leur manière d'élever les enfants beaucoup de soin et d'art.

(4) C'était d'Agathon qu'Euripide dit un jour cette parole, citée par Plutarque dans son *Traité de l'amour*. Tous les anciens qui ont parlé d'Alcibiade, tels que Platon, Diodore de Sicile, Justin, Cornélius Népos, s'accordent à vanter les graces extraordinaires de sa figure. Socrate, qui regardait les traits extérieurs comme une image de la beauté intérieure, crut voir dans ceux d'Alcibiade un heureux présage de ce qu'il serait un jour, et il s'attacha à ce jeune homme, afin de cultiver un naturel qui donnait les meilleures espérances. Il ne négligea rien pour le sauver des écueils auxquels l'exposaient tant d'avantages, et plus encore la mobilité de son caractère : il conserva long-temps sur son esprit l'ascendant que la vertu, la raison, la douceur et la bonté donnent sur une ame bien née ; mais le poison de la flatterie, les attraits de la volupté, l'ivresse de l'ambition, triomphèrent de tous les efforts de Socrate ; ils corrompirent tellement ses mœurs, que rien ne put le ramener, et que ses passions le précipitèrent dans des écarts funestes dont il finit par être la victime.

(5) Il y a ici un jeu de mots, fondé sur le vice de prononciation qu'avait Alcibiade. Ceux qui parlent gras, ainsi que les bègues, mettent des *l* à la place des *r*. Alcibiade voulait dire que Théorus, qu'il prononce Théolus, était un homme avide qui prenait à toutes mains, un véritable corbeau rapace. Mais en prononçant colbeau, il rencontre juste, parceque Théolus était aussi un insigne flatteur. Or, le mot grec *corax* signifie corbeau, et celui de *colax* veut dire flatteur ; ainsi, sous les deux prononciations, on exprimait toujours le caractère de Théolus. Mais le sel de l'équivoque ne peut pas se conserver en notre langue. Le passage d'Aristophane est tiré de sa comédie des *Guêpes*, acte I, scène I.

(6) Ce fils d'Alcibiade est celui pour lequel Isocrate a prononcé, devant les juges d'Athènes, le discours que nous avons cité note (1), et dans lequel il le défend contre un certain Tisias, qui prétendait qu'Alcibiade lui avait pris un de ces chars à deux chevaux sur lesquels on disputait le prix de la course aux jeux olympiques, et dont il réclamait le paiement. Plutarque appelle l'accusateur du fils d'Alcibiade Diomède au lieu de Tisias. — Archippus était un poëte de la vieille comédie, qui reproche au fils d'Alcibiade cette imitation affectée des défauts mêmes de son père. La robe traînante était en Grèce et à Rome un signe de mollesse ; de là vient que les Romains appelaient les hommes mous et efféminés *discinctos*, qui n'ont point de ceinture.

(7) Aristote, dans le huitième livre de ses *Politiques*, ch. VI, a traité à fond la question de l'utilité ou des inconvénients de la musique pour les jeunes gens. Il y examine en particulier quels instruments on doit permettre dans leur éducation. Plutarque a dit, dans son *Traité de la colère*, que les poëtes racontent, en plaisantant, qu'un satyre voyant Minerve jouer de la flûte, lui dit de quitter un instrument qui déformait ses traits ; que d'abord elle ne voulut pas écouter sa représentation, mais qu'ensuite s'étant considérée dans l'eau, elle eut horreur d'elle-même, et abandonna la flûte.

(8) Tout le monde connaît l'histoire ou plutôt la fable de Marsyas, écorché vif par Apollon. Plutarque, dans ses *Propos de table*, liv. VII, q. VIII, croit qu'il ne fut si sévèrement puni par ce dieu que parceque, n'ayant que sa flûte toute seule et sa muselière pour affermir ses lèvres, il avait osé entrer en lice avec la lyre et le chant d'Apollon. Cette muselière était une espèce de mentonnière qu'on liait derrière la tête, et qui empêchait, en jouant de la flûte, d'ouvrir la bouche d'une manière désagréable. Plutarque dit que Marsyas la prit pour cacher les difformités que causait le jeu de cet instrument, et qu'il ajouta l'anche à la flûte, afin d'employer le moins de souffle possible.

(9) Cet Antiphon était un sophiste contemporain de Socrate, à qui il voulut enlever ses disciples. Xénophon, dans le premier livre des *Dits mémorables de Socrate*, vers la fin, nous a conservé un entretien de ce philosophe avec Antiphon, dans lequel ce sophiste, en accordant à Socrate qu'il était juste et honnête, lui refusait toute sagesse, parcequ'il ne se faisait point payer de ses disciples, et qu'il aimait mieux vivre dans la pauvreté que de recevoir d'eux de l'argent.

(10) Platon entendait par ce contre-amour un amour sage et réglé, qui défendait Alcibiade des attraits de la volupté ; c'était l'amour de la philosophie. On voit dans le *Premier Alcibiade*, et surtout dans le *Banquet de Platon*, comment Socrate s'insinua dans l'esprit d'Alcibiade, et quelle estime, quel respect, quelle tendresse il sut lui inspirer, au point que ce jeune ambitieux, qui se voyait recherché par les citoyens les plus riches, les traitait souvent avec le plus grand mépris, et donnait à Socrate la préférence la plus marquée.

(11) Il semble, par la manière dont Plutarque raconte ce fait, que l'intérêt ait plus de part à l'insulte qu'Alcibiade fait à Anytus, que l'envie de lui faire affront. Athénée le rapporte d'une manière moins défavorable. Il dit qu'Alcibiade étant allé chez Anytus avec un de ses amis nommé Thrasyllus, qui était pauvre, et s'étant approché du buffet chargé de vaisselle d'or et d'argent, il but à la santé de Thrasyllus, et ordonna à ses esclaves de prendre la moitié de la vaisselle, et de la porter chez ce dernier ; après quoi il dit adieu à Anytus en riant. Cet Anytus est celui qui accusa Socrate.

(12) Si ces statères étaient de Corinthe, disent les éditeurs d'Amyot, ils valaient cent trente livres de notre monnaie, ce qui faisait près de vingt-sept sous chaque statère. Il y avait ailleurs des statères plus forts du double : tels étaient probablement ceux dont il s'agit ici.

(13) Cléanthe, né à Assos, ville de la Troade, et disciple de Zénon le stoïcien, avait fait divers *Traités des choses fabuleuses*. Il veut dire ici que Socrate n'avait pour gagner Alcibiade que la parole et les conseils, au lieu que ses rivaux avaient plusieurs moyens très puissants pour séduire un jeune homme de ce caractère.

(14) M. Dacier, comme pour justifier ce grammairien, dit que les ouvrages d'Homère étaient alors fort rares ; que peu de personnes les avaient entiers ; qu'ils circulaient séparément et par parties, qui avaient chacune leur nom, comme il l'a prouvé, dit-il, dans les remarques sur la *Vie de Lycurgue*. Mais dans cette *Vie* même Plutarque a dit, c. IV, que lorsque ce législateur voyagea dans l'Asie-Mineure, il vit, pour la première fois, les poésies d'Homère, qui n'étaient encore que faiblement connues, et dont on n'avait que des parties détachées. Lycurgue les réunit en un seul corps et les porta en Grèce, où il les fit généralement connaître. Diogène Laërce, dans la *Vie de Solon*,

attribue à ce législateur la gloire d'avoir recueilli les poésies d'Homère; d'autres en font honneur à Pisistrate ou à son fils Hipparque. *Voyez* la note (2) sur la *Vie de Solon* par Plutarque. Il est probable que les uns et les autres en avaient fait des recueils, ou leur avaient donné un nouvel ordre; d'après cela, j'ai peine à croire que du temps d'Alcibiade, les poésies d'Homère fussent aussi rares et aussi peu répandues que M. Dacier le suppose. Si cela eût été, Alcibiade aurait eu tort de maltraiter ce grammairien; il ne le fit vraisemblablement que parcequ'il le trouvait inexcusable de ne pas avoir dans son école des ouvrages qui devaient être alors très connus, et dont la lecture pouvait être si utile aux jeunes gens. C'est même ce que donne à entendre Élien, qui raconte ce trait dans ses *Histoires diverses*, liv. XIII, c. XXXVIII.

(15) Alcibiade jugeait qu'un homme capable de corriger Homère ne devait pas se borner à instruire des enfants. Il avait de ce poëte la même opinion qu'Alexandre, qui s'instruisait dans l'art de la guerre en lisant Homère, et que Lycurgue, qui, dans l'endroit de Plutarque que nous venons de citer, trouvait que la morale et la politique contenues dans ses poésies ne sont pas moins utiles que ses fictions et ses contes sont agréables.

(16) Cette anecdote ne se trouve point dans la *Vie de Périclès*, où naturellement elle aurait dû avoir sa place. Au contraire, Plutarque y rend à Périclès ce témoignage honorable que, malgré le pouvoir absolu qu'il exerça pendant si long-temps dans Athènes, il se montra toujours inaccessible à l'amour des richesses. Thucydide, historien impartial, et dont le suffrage ne doit laisser aucun doute à cet égard, dément aussi cette anecdote par le bel éloge qu'il fait de Périclès, liv. II, c. LXV, où il loue son désintéressement et son exactitude dans l'administration des affaires.

(17) Il y eut huit ans d'intervalle; car la bataille de Potidée, qui ouvrit la guerre du Péloponnèse, et dans laquelle les Athéniens furent vainqueurs, se donna la première année de la quatre-vingt-cinquième olympiade; et celle de Délium, perdue par les Athéniens, est de la première année de la quatre-vingt-neuvième olympiade. Il y eut à cette dernière action plus de mille Athéniens de tués. *Voyez* Thucydide, liv. II, c. II, et liv. IV, c. CI. *Voyez* aussi le *Banquet de Platon*. Athénée, liv. V, c. XV, prétend que le récit du voyage d'Alcibiade et de Socrate à Potidée est un conte fait à plaisir, et imaginé par Platon pour faire honneur à son maître. Athénée en donne plusieurs preuves qu'il serait trop long de rapporter ici, et qu'on peut voir dans cet auteur.

(17 *bis*.) L'orateur Andocidès, dans son *Oraison contre Alcibiade*, dit que celui-ci machinait secrètement la mort de Callias son beau-frère, afin de devenir possesseur de la maison d'Hipponicus son beau-père; que Callias, qui en fut instruit, l'accusa devant l'assemblée du peuple, et déclara, en présence de tout le monde, qu'au cas qu'il mourût sans enfants, il laissait tous ses biens au peuple. Quoique j'aie traduit que Callias déclara qu'il laissait ses biens à Alcibiade, ce passage d'Andocidès, que je n'ai vu que depuis l'impression du commencement de la vie d'Alcibiade, me fait penser qu'il serait possible de donner au texte de Plutarque le même sens qu'au passage d'Andocidès.

(18) Dans ses *Préceptes de politique*, Plutarque dit que c'était en haranguant le peuple qu'il laissa échapper cette caille. Les anciens faisaient battre ensemble des couples de ces oiseaux; et celui dont les cailles avaient remporté la victoire gagnait le prix convenu. Le goût d'Alcibiade pour ces animaux lui attira une raillerie amère de la part de Socrate, qui, dans le *Premier Alcibiade Platon*, après avoir exhorté ce jeune homme à se rendre digne de commander aux Athéniens en surpassant par son courage et son habileté les généraux ennemis, se reprend tout-à-coup, et lui dit avec ironie: « Mais non, mon cher Alcibiade, » pensez plutôt à surpasser un Midias, si habile à nourrir » des cailles. »

(19) Nous verrons bientôt qu'Alcibiade porta si loin cette affection pour Antiochus, qu'il lui laissa, en son absence, le commandement de sa flotte: l'échec que reçut ce pilote transformé en amiral pensa ruiner les affaires des Athéniens.

(20) C'est de Démosthène que Plutarque parle; cet orateur s'exprime ainsi dans son *Oraison contre Midias*: « Alcibiade passait, dit-on, pour le plus éloquent des ora- » teurs. » Ce qui prouve que Démosthène n'en jugeait pas par lui-même, mais seulement sur le bruit public, et par conséquent que de son temps il ne restait aucun écrit d'Alcibiade sur lequel on pût juger de son éloquence.

(21) Euripide, dans ces derniers vers, veut dire qu'Alcibiade, après avoir remporté en personne les trois premiers prix, vainquit deux autres fois par les chars qu'il envoya aux jeux olympiques, et qu'il ne montait pas lui-même; c'est ce que signifient ces mots du texte, *sans travail*, sans avoir pris aucune peine. Athénée, liv. I, c. III, et Isocrate, dans l'*Oraison du Chariot*, parlent aussi de ces victoires; mais Athénée suit Thucydide, et Isocrate s'accorde avec Euripide.

(22) Antisthène, disciple de Socrate, qui rendait témoignage de ce qu'il avait vu, met quatre villes au lieu de trois, comme le dit Athénée, liv. XII, c. IX. Ce même auteur assure que cette générosité des villes n'eut pas lieu seulement lorsque Alcibiade alla disputer le prix aux jeux olympiques, mais encore pour toutes ses expéditions et pour tous ses voyages. Il n'y avait que des villes riches qui pussent suffire à cette dépense; car Alcibiade, après avoir remporté une triple victoire, après avoir fait à Jupiter des sacrifices somptueux, donna un repas magnifique à cette foule immense de peuple qui avait assisté aux jeux. Au reste, il y a dans le grec que c'étaient ses ennemis mêmes qui avaient pour lui cette émulation: mais les variantes manuscrites, au lieu d'ennemis, donnent pour leçon *les villes*; et cette correction, justifiée par un endroit cité d'Athénée, où il est dit *quatre villes alliées*, a été presque généralement adoptée.

(23) Aulu-Gelle, qui cite aussi ce vers d'Eupolis, liv. I, c. XV, remarque à cette occasion la différence que les Grecs mettaient entre les mots jaser, et parler. Il rapporte l'imitation que Salluste en avait faite dans son histoire romaine, et qui se trouve dans les fragments qui en ont été recueillis. Il disait d'un certain M. Atilius Palicanus: *magis loquax quam facundus*, plus jaseur qu'éloquent. Il est question de ce Phéax dans Thucydide, liv. V, c. IV.

(24) Cet Hyperbolus, que Cicéron, *in Bruto*, c. LXII, appelle aussi un méchant homme, était fabricant de lanternes; on lui reprochait d'y mettre du plomb au lieu d'airain, afin de les rendre plus pesantes et de les vendre plus cher. Dans le troisième acte de la comédie d'Aristophane, intitulée *De la paix*, Mercure, interrogé sur l'avantage que le peuple peut se promettre d'Hyperbolus, répond: que, comme faiseur de lanternes, il aidait les Athéniens, qui ne voyaient goutte dans leurs affaires, à y voir un peu plus clair. Le scoliaste d'Aristophane, sur cette comédie et sur celle des *Guêpes*, dit qu'Hyperbolus s'étant, après son bannissement, retiré à Samos, les Samiens le firent mourir, et qu'ayant mis son corps dans un sac, ils le jetèrent dans la mer.

(25) Il y a, dans les éditions de Plutarque, Nicias au lieu d'Alcibiade; mais les variantes imprimées donnent cette dernière leçon, qui a été adoptée par tous les interprètes, et par Ruauld lui-même, qui, en conservant dans le texte le nom de Nicias, a traduit Alcibiade. Il est vrai que, dans la *Vie de Nicias*, Plutarque attribue à ce général le bon

traitement que reçurent les Lacédémoniens faits prisonniers à Pylos ; mais on doit conclure que c'est de la part de Plutarque une inadvertance qui a fort bien pu lui échapper. Thucydide, liv. VIII, c. VI, dit que le nom d'Alcibiade était lacédémonien ; qu'Alcibiade favorisait les Spartiates, parcequ'il était uni par les plus étroits liens de l'hospitalité avec l'éphore Eudius ; que cette liaison avait commencé à son père, et que le fils d'Alcibiade s'appelait Eudius. Le scoliaste de Thucydide observe, sur ces mots, que le père de l'éphore Eudius portait le nom d'Alcibiade ; qu'il avait été l'hôte de Clinias l'Athénien, qui donna à son fils le nom de ce Spartiate.

(26) Les Béotiens, suivant Thucydide, liv. V, ch. III, s'étaient emparés du fort de Panacte la dixième année de la guerre du Péloponnèse. Quand ensuite les Lacédémoniens firent alliance avec les Béotiens, un des articles du traité fut que ceux-ci leur remettraient ce fort dans l'état où il était auparavant, afin qu'en le rendant aux Athéniens, ils pussent retirer le fort de Pyle dont ces derniers étaient maîtres : mais les Béotiens rasèrent Panacte, sous prétexte que, dans une contestation qui s'éleva au sujet de ce fort entre eux et les Athéniens, on était convenu que les deux peuples l'habiteraient en commun. — Panacte, suivant Harpocration, était situé entre la Béotie et l'Attique.

(27) Après que les Athéniens se furent rendus maîtres du fort de Pyle, les Spartiates laissèrent dans l'île de Sphactérie une garnison de quatre cent vingt hommes, sans compter les Ilotes. Elle était commandée par Épitadas, fils de Molobrus. Cléon, démagogue ambitieux, et rempli de présomption, s'engagea, si on voulait lui donner un commandement, à se rendre, en vingt jours, maître de Sphactérie, et à faire la garnison prisonnière ou à la passer au fil de l'épée. Il en vint à bout contre l'attente de tout le monde ; il tua une partie de la garnison, et fit prisonniers les autres, parmi lesquels il y avait cent vingt Spartiates, que Nicias fit rendre ensuite. Thucydide, liv. VI, c. XXVIII et XXXIV. Cléon, suivant Cicéron, *in Bruto*, c. VII, avait quelque éloquence ; mais c'était un factieux. Plutarque, dans la *Vie de Nicias*, le représente comme un homme sans connaissance, sans véritable talent, et avec cela vain, audacieux, emporté, mais par cela même agréable à la multitude. La confiance qu'elle mit en lui causa bien des maux à Athènes.

(28) Alcibiade, qui craignait que le peuple, séduit par ces ambassadeurs, ne rejetât l'alliance qu'il avait fait espérer aux Argiens, et que Nicias n'acquît une plus grande puissance par le traité qu'on conclurait avec les Spartiates, usa ainsi de la plus insigne mauvaise foi pour tromper ces députés et les faire tomber dans un piége presque inévitable. Thucydide, liv. V, c. XLV, raconte aussi ce fait ; et quoiqu'il ne rapporte pas le discours même d'Alcibiade, il en présente l'esprit dans le conseil que cet Athénien donne aux ambassadeurs.

(29) Plutarque passe rapidement sur plusieurs circonstances dont Thucydide nous instruit, liv. V, ch. XLVI. *Voyez* cet endroit, où Thucydide rapporte en entier le traité, qui fut écrit sur des colonnes de pierre à Athènes dans la citadelle, à Argos, dans le temple de Jupiter, qui était sur la place publique, et à Mantinée dans le temple d'Apollon. Il fut gravé aussi à frais communs sur une plaque de cuivre, dans le lieu où l'on célébrait les jeux olympiques. Ce traité fut conclu la dernière année de la quatre-vingt-neuvième olympiade, et la douzième de la guerre.

(30) Plutarque, en blâmant avec raison les moyens dont Alcibiade s'était servi, fait valoir les avantages de cette ligue, qui, en effet, était très bien conçue : il n'en juge point par l'événement ; car les Athéniens et leurs alliés furent battus à Mantinée ; il ne considère que l'intelligence avec laquelle Alcibiade avait conçu son plan, et avait engagé les Lacédémoniens dans une guerre où ils ne pouvaient presque rien gagner, et où ils risquaient de tout perdre. Aussi Alcibiade dit-il, dans Thucydide, liv. VI, c. XVI, que, depuis la bataille de Mantinée, les Lacédémoniens, quoique victorieux, se défiaient toujours de leurs forces.

(31) Cette bataille se donna la troisième année de la quatre-vingt-dixième olympiade, et la onzième de la guerre. Thucydide la décrit fort au long dans le sixième livre de son *Histoire*, c. LXVI *et suiv.*

(32) Il veut dire qu'en construisant cette muraille ils se donneront un rempart contre ceux qui voudraient les attaquer, et contre les Athéniens eux-mêmes ; au lieu que, faute de la construire, ils seront la proie des Lacédémoniens. Alcibiade, en leur donnant ce conseil, paraît avoir eu deux vues : l'une, d'assurer à cette ville le secours des Athéniens ; l'autre, de la fortifier contre Athènes même, en cas qu'il fût obligé quelque jour de s'y retirer. Mais cette muraille ne fut point achevée ; les Corinthiens, ceux de Sicyone et d'autres peuples voisins, à qui elle aurait pu nuire, y accoururent, et empêchèrent qu'on ne la finît.

(33) Ce nom est écrit Aglaure dans plusieurs écrivains de l'antiquité, tels qu'Hérodote, liv. VIII, c. LIII ; Pausanias, liv. I, c. XVIII, et Ovide, *Métam.*, liv. II, vers 739. Mais le plus grand nombre l'écrit Agraule, et M. Larcher l'a mis ainsi dans sa *Traduction d'Hérodote*. Ulpien le *scoliaste de Démosthène*, dans ses notes sur le *Discours de la fausse légation*, p. 591, dit que Cécrops, au rapport de l'historien Philochore, eut trois filles, Agraule, Ersé et Pandrose. Eumolpe faisait la guerre aux Athéniens et à Érechthée ; et comme la longueur de cette guerre causait de grands maux à l'Attique, l'oracle répondit aux Athéniens qu'ils en seraient délivrés, si quelqu'un se donnait la mort pour sauver la ville. Agraule s'offrit volontairement pour victime, et se précipita du haut des murailles. La guerre ayant cessé, on lui éleva un temple près des Propylées de la citadelle. Les jeunes gens qui allaient à la guerre prêtaient serment dans ce temple ; et ceux qui passaient de la classe des enfants à celle des adolescents, armés de pied en cap, y juraient aussi qu'ils combattraient jusqu'à la mort pour leur patrie. M. Larcher, dans ses notes sur l'endroit d'Hérodote que nous avons cité, observe qu'Ulpien paraît avoir confondu Agraule, fille de Cécrops, avec la fille d'Érechthée ; car en supposant, dit-il, contre toute vraisemblance, que la fille de Cécrops fût née l'année même de la mort de son père, qui mourut dans un âge très avancé, quinze cent vingt ans avant notre ère, elle aurait eu cent dix-huit ans lorsque Eumolpe vint attaquer l'Attique quatorze cent deux ans avant notre ère. Il est donc certain que si Agraule se dévoua pour sa patrie, et que cette belle action lui mérita des autels, ce ne peut être pour celle qui est rapportée par Ulpien. Pollux nous a conservé dans son livre VIII, c. IX, seg. CV, la formule du serment que les jeunes Athéniens prêtaient dans le temple d'Agraule : « Je jure de ne jamais déshonorer mes armes, de ne point abandonner le camarade auprès duquel je serai placé à l'armée ; je combattrai, soit seul, soit en troupe, pour les autels et pour les foyers. Je ne troublerai ni ne trahirai ma patrie ; je m'embarquerai pour aller dans quelque lieu que je sois envoyé ; je respecterai les sentences des juges ; j'observerai les coutumes établies et celles que le peuple introduira dans sa sagesse ; je ne souffrirai pas qu'un autre les viole ou n'y obéisse pas ; je m'y opposerai et seul et avec tous les autres citoyens ; je pratiquerai avec soin tous les rites religieux. J'en prends à témoin les divinités Agraule, Bellone, Mars, Thallo, Auxo et Égémon. » *Voyez* aussi Philostrate dans la *Vie d'Apollonius*, liv. IV, c. XXI, édit. de Leipsic, in-fol.

(34) La tragédie d'Eschyle, intitulée *les Sept devant Thèbes*, et celle des *Phéniciennes* d'Euripide, font voir que l'usage des symboles et des devises est de la plus haute antiquité, et touche aux temps fabuleux. Ces deux poëtes

donnent aux principaux capitaines qui suivirent Polynice au siége de Thèbes des boucliers chargés de figures symboliques, accompagnées de devises. Polynice, par exemple, montrait sur son bouclier la déesse de la Justice qui le menait par la main, couvert de ses armes, avec ces mots à l'entour : *Je te rétablirai*. Selon Euripide, les cavales qui déchirèrent Glaucus étaient représentées sur son bouclier. Tydée portait dans le sien l'image de la Nuit; le fond était noir, semé d'étoiles d'or; au milieu paraissait la lune. Ce chef, selon Euripide, avait sur son écu la dépouille d'un lion. Cette différence peut venir de ce qu'Eschyle donne à ses héros les boucliers qu'ils avaient pris pour l'expédition de Thèbes, au lieu qu'Euripide leur a laissé ceux qu'ils avaient auparavant. Capanée, dans Eschyle, porte un Prométhée la torche à la main, avec ces mots : *Je réduirai la ville en cendres*. Euripide lui donne un géant qui porte sur ses épaules la masse de la terre, et la secoue. L'Étéocle d'Eschyle a un soldat qui monte à l'assaut : cet Étéocle, qui porte le même nom que le frère de Polynice, n'est point dans Euripide; ce poëte met à sa place Adraste, dont le bouclier représente une hydre qui enlève du haut des murailles les enfants des Thébains. Sur le bouclier d'Hippomédon est le géant Typhée vomissant des flammes; le fond est semé de serpents : Euripide lui donne pour symbole Argus avec tous ses yeux. Hyperbius porte un Jupiter armé de sa foudre. Parthénopée, dans Eschyle, a le Sphinx qui écrase un Thébain sous ses pieds; Euripide lui donne pour emblème Atalante sa mère, qui tue à coups de flèches le sanglier d'Étolie. Le bouclier d'Amphiaraüs est sans symbole ni devise. Il n'y avait au reste que les guerriers qui s'étaient déja signalés par quelque exploit, qui portassent sur leurs écus de ces images symboliques; les autres avaient des boucliers tout blancs et tout unis. Virgile, en parlant d'un prince qui n'avait fait aucune action d'éclat, dit de lui :

Parmaque inglorius alba.

Les devises ordinaires des Athéniens étaient Minerve, protectrice de leur ville, l'olivier ou la chouette, l'un et l'autre consacrés à cette déesse. Celle d'Alcibiade faisait sans doute allusion à son amour pour les plaisirs, et à la force de son courage, qui égalait celle de la foudre. Dans des médailles de Dioclétien et de Maximien, on voit un lion qui tient un foudre dans sa gueule; et c'est peut-être là ce qui aura fourni à Malherbe ce vers, qu'un tel exemple ne peut cependant justifier :

Prends ta foudre, Louis, et va comme un lion.

(35) C'est dans la quatrième scène du cinquième acte de la comédie des *Grenouilles* que se trouve ce passage d'Aristophane. Valère Maxime, liv. VII, c. II, n° 7, a bien manqué de mémoire, lorsqu'il dit qu'Aristophane fait tenir ce propos à Périclès à son retour des enfers.

(36) Agatharchus peignait la maison d'Alcibiade, qui le surprit avec sa maîtresse, et qui pour le punir le tint enfermé chez lui jusqu'à ce qu'il eût peint toute sa maison. *Voyez* Démosthène, dans son *Oraison contre Midias*.

(37) Tauréas était chorège en même temps qu'Alcibiade, c'est-à-dire qu'ils faisaient chacun les frais des jeux qu'on donnait au peuple; et comme on y mettait ordinairement beaucoup d'émulation, Alcibiade, qui ne pouvait souffrir qu'on voulût s'égaler à lui, donna un soufflet à Tauréas au milieu de la fête : mais, comme dit Démosthène, *ibid.*, il n'y avait pas encore de loi qui punit ces sortes de violences.

(38) L'île de Mélos, une des Cyclades et colonie des Lacédémoniens, ayant refusé de se soumettre à Athènes, Alcibiade y fut envoyé, la dernière année de la quatre-vingt-dixième olympiade et la seizième de la guerre, avec trente-six vaisseaux et trois mille hommes de troupes. Il ne fit que bloquer la ville; mais au commencement de l'année suivante il arriva de nouvelles troupes sous la conduite de Philocrates, qui força Mélos de se rendre à discrétion. Les Athéniens passèrent au fil de l'épée tous les hommes en âge de porter les armes, et emmenèrent prisonniers les femmes et les enfants. Thucydide, liv. V, c. CXIV-CXVI. Au reste, cet historien ne parle point du décret que Plutarque va citer. Peut-être l'a-t-il supprimé pour ménager l'honneur des Athéniens, s'il était vrai qu'ils se fussent portés à cette barbarie, non dans leur premier emportement à cause de la résistance opiniâtre des Méliens, mais de sang-froid, et après avoir mis la chose en délibération.

(39) Athénée, liv. XII, c. IX, nomme ce peintre Aglaophon, et conte autrement cette histoire.

(40) On a vu dans la *Vie de Periclès*, ch. XXXIII, que tant qu'il vécut il s'opposa à cette expédition, et réprima cette folle ambition qui portait toujours les Athéniens à quelque nouvelle conquête. Deux ans après sa mort, les Athéniens envoyèrent des vaisseaux à Rhège pour secourir les Léontins, attaqués par les Syracusains. L'année suivante ils en envoyèrent un plus grand nombre, et deux ans après une flotte encore plus considérable. Mais les Siciliens ayant, par les conseils d'Hermocrate, renoncé à leurs divisions, la flotte fut renvoyée; et les Athéniens, irrités de ce que leurs généraux n'avaient pas conquis la Sicile, en bannirent deux, Pythodore et Sophocle, et condamnèrent le troisième, nommé Eurymédon, à une grosse amende : tant leurs succès passés les avaient aveuglés en leur persuadant que rien n'était capable de leur résister, et que leurs généraux n'avaient pu manquer le but de cette expédition que par leur faute, ou parcequ'ils s'étaient laissé corrompre!

(41) Ce démon familier de Socrate était, selon les uns, un véritable génie qui l'inspirait sur ce qu'il devait faire, et plus souvent encore, dit-on, sur ce qu'il lui fallait éviter; selon d'autres, ce n'était que la lumière de sa raison fortifiée par l'expérience. On peut, pour de plus grands détails, lire le *Traité du démon de Socrate*, qui se trouve parmi les *Œuvres morales de Plutarque*.

(42) De ces deux jugements qu'on porta sur l'action de Méton, on ne peut guère douter que Plutarque, après ce qu'il a dit de la science astrologique dans la *Vie de Romulus*, ch. XIV, n'adoptât celui qui l'attribuait à sa raison.

(43) Il est bon de lire dans Thucydide, liv. VI, c. IX-XVIII, les deux discours de Nicias et d'Alcibiade. Ils sont trop longs pour être rapportés; mais ils sont tous deux d'une grande beauté.

(44) Adonis parait avoir été, chez les anciens, le même qu'Osiris et que Bacchus. Les cérémonies avec lesquelles on célébrait la fête d'Osiris en Égypte, entièrement semblables à celles qui se pratiquaient à la fête d'Adonis en Assyrie et en Phénicie, confirment cette identité. On peut consulter sur ce sujet les *Mémoires de l'Academie des Inscriptions*, tom. XXXI, p. 157 *et suiv.*; et Court de Gébelin dans ses *Allegories orientales*.

(45) Ces statues, qu'on appelait Hermès, du nom grec de Mercure, étaient des espèces de bornes de figure cubique, surmontées d'une tête de Mercure. Pausanias, l. IV, c. XXXIII, dit que c'étaient les Athéniens qui les premiers avaient donné cette figure aux Hermès, et que les autres Grecs l'avaient imitée d'eux. Cette mutilation, qui arriva la deuxième année de la quatre-vingt-onzième olympiade, fut presque générale. « Athènes, dit Gébelin, fut plongée » dans la plus vive consternation : il semblait que c'était » une conspiration générale contre l'existence des citoyens » et contre l'état lui-même, dont ces Termes représen» taient la durée et les dieux tutélaires. » Tom. I, p. 213. Des Athéniens avaient coutume de placer ces statues à la porte de leur maison. L'autre mutilation, dont Plutarque

parle un peu plus bas, était antérieure à celle-ci. Elle est indiquée dans Thucydide, liv. VI, c. XXVIII, où cet historien dit que quelques jeunes gens ivres avaient mutilé des statues. L'orateur Andocidès fut compris dans cette accusation ; mais on ne donna pas de suite aux informations commencées contre cette action sacrilége.

(46) Le Corinthien Archias, un des descendants d'Hercule, fut le chef de cette colonie, qui s'établit à Syracuse après avoir chassé les anciens habitants de l'île. Thucydide, liv. VI, c. III, et Strabon, liv. V, p. 403 et 415.

(47) Dans les tribunaux on se servait de clepsydres ou horloges à eau, pour mesurer à l'accusateur et au défenseur de l'accusé le temps qu'ils auraient à parler. Ces clepsydres étaient des vases qui avaient au bas une petite ouverture, par laquelle l'eau coulait goutte à goutte. Les orateurs, renfermés ainsi dans des bornes au-delà desquelles ils ne pouvaient s'étendre, ménageaient avec soin leur eau; et lorsqu'ils produisaient leurs témoins pour faire les dépositions, ils disaient à l'officier préposé pour régler et distribuer l'eau, de l'arrêter jusqu'à ce que les témoins eussent parlé. Ces sortes d'officiers étaient pris dans les dernières classes du peuple, et parmi ceux qui n'avaient aucun patrimoine. Lorsqu'un des orateurs avait fini, et qu'il restait de l'eau dans le vase, il la faisait répandre, et on remplissait de nouveau le vase pour l'orateur qui lui succédait. On le voit dans le dialogue de Lucien, intitulé *le Pêcheur*, t. I, p. 597, édit. d'Hemsterhus, où un des interlocuteurs dit à l'officier : « Verse maintenant l'eau dans le vase pour celui qui est en tour de » plaider. Prenez la parole, Parrhésiade, l'eau coule pour » vous; ne perdez pas de temps. » *Voyez* Pollux, l. VIII, c. IX, seg. CXIII. Eschine, dans son *Oraison de la Couronne contre Ctésiphon*, parmi les *Œuvres de Démosthène*, édit. de Volf, p. 460, nous apprend que, dans les causes où il s'agissait de la violation des lois, le jour destiné au jugement, l'eau se divisait en trois parties. La première eau était destinée à l'accusateur, à la lecture des lois, et à la république; la seconde, à l'accusé et à ceux qui devaient parler pour lui; s'il n'était pas absous par le premier jugement, on versait la troisième eau pour délibérer sur la peine. Sur quoi M. de Tourreil remarque que dans les causes criminelles les juges prononçaient deux fois. D'abord ils jugeaient le fond de la cause, et ensuite ils établissaient la peine. Par le premier jugement, ils ne faisaient que déclarer s'ils condamnaient l'accusé, ou s'ils le renvoyaient absous. Si la pluralité des voix était pour la condamnation, alors, au cas que le crime ne fût pas capital, on obligeait le coupable à marquer lui-même la peine qu'il avait méritée. Après quoi suivait le second jugement des magistrats, qui proportionnait la peine au crime.

(48) Il partit, dit Thucydide, liv. VI, c. XXX, au milieu de l'été. C'était la première année de la quatre-vingt-onzième olympiade, et la dix septième de la guerre. On peut voir dans cet historien, *ibid.*, c. XXXI et XLIII, la description des forces que les Athéniens envoyèrent à cette expédition ; il assure qu'il ne partit jamais des ports de la Grèce une flotte plus magnifique et mieux équipée.

(49) Dans Thucydide, c. XLVII, c'est Nicias qui dit le premier son avis; il voulait qu'on allât d'abord à Sélinunte, qui était le premier objet de cette expédition. Alcibiade prit ensuite la parole, et proposa de chercher auparavant à ébranler la plupart des villes de Sicile, pour les engager à se joindre à eux. Lamachus ouvrit un troisième avis, qui était d'aller droit à Syracuse; mais il finit par se ranger à l'avis d'Alcibiade, qui se rendit maître de Catane par surprise, en faisant enfoncer les portes. Frontin, liv. III, c. II, dit qu'Alcibiade se servit du même stratagème pour surprendre la ville d'Agrigente; d'où il suivrait que Plutarque se serait trompé en assurant qu'Alcibiade ne prit en Sicile que Catane. Polyen et Frontin racontent même qu'il s'empara aussi par ruse, pendant qu'il était à Catane, d'un des forts de Syracuse. Polyen rapporte encore qu'Alcibiade, ayant en tête les Syracusains, se servit de l'avantage du vent pour mettre le feu à des fougères sèches qui étaient entre les deux ennemis, et dont la fumée étant portée dans les yeux des armées, fit qu'il les enfonça et les mit en déroute. *Voyez* Polyen, liv. I, c. XL, num. 5 et 7; Frontin, *ibid.*, c. VI.

(50) Quelle légèreté dans les Athéniens! Ils viennent de nommer Alcibiade général d'une des expéditions les plus importantes; pleins de confiance en ses talents, ils le regardent comme le seul homme qui puisse en assurer le succès : et il est à peine arrivé en Sicile, qu'ils le font rappeler pour suivre l'accusation qui lui a été intentée au moment de son départ, et sur laquelle ils ont refusé de l'entendre.

(50 *bis*.) Cependant Thucydide, liv. VIII, c. LXV, dit qu'Androclès fut un des plus violents accusateurs d'Alcibiade, et un partisan zélé du gouvernement populaire. Il fut tué par quelques jeunes gens, amis d'Alcibiade, un peu avant que les quatre cents usurpassent la domination souveraine, pendant qu'Alcibiade était auprès de Tisapherne. Andocidès, dans son *Oraison sur les Mystères*, nomme Pythonicus; dans un autre endroit, il lui associe Androclès, et ajoute que plusieurs autres personnes furent déférées en quatre différentes délations. Le premier délateur fut Andromachus, esclave d'Alcibiade, en quoi il s'accorde avec Isocrate dans l'*Oraison du Chariot;* Andromachus accusait Alcibiade avec deux autres. La seconde délation eut pour auteur Teucer de Mégare, qui se dénonça lui-même avec onze autres, parmi lesquels n'était pas Alcibiade. La troisième délation fut faite par Agariste, femme d'Alcméonides, qui accusa Alcibiade d'avoir contrefait les mystères dans la maison de Charmidès. Le quatrième délateur fut Lydus, esclave de Phéréclus. Teucer et Dioclèides furent au nombre des dénonciateurs.

(51) Nous avons déja parlé de cet Andocidès dans la note (45).

(51 *bis*.) Ni Thucydide, liv. VI, c. XXVII et suiv., où il raconte assez au long l'histoire de la mutilation des Hermès; ni Andocidès, dans l'*Oraison des Mystères*, ne parlent de ce Timée; au contraire, Andocidès dit que ce fut son cousin Charmidès, prisonnier avec lui, qui le détermina à déclarer ce qu'il savait sur cette profanation. Mais il assure qu'il n'accusa que quatre citoyens qui furent bannis pour ce sujet, et qui s'enfuirent de peur d'être arrêtés. En cela il ne s'accorde point avec ce que Plutarque ajoute ensuite, que tous ceux qu'Andocidès nomma furent mis à mort, excepté ceux qui s'enfuirent. Ce que Lysias allègue aussi dans l'*Apologie de Callias*, qu'Andocidès fit mourir plusieurs de ses parents et de ses amis qu'il accusa, est contredit avec force par Andocidès, qui proteste que tous ceux de ses parents qui étaient prisonniers avec lui furent déchargés et absous sur sa déclaration.

(52) Cela prouve que les Athéniens n'étaient plus les memes que du temps d'Aristide, puisque la pauvreté faisait perdre aux citoyens l'estime et la considération qu'elle leur donnait au contraire dans ces premiers temps.

(53) Il y avait à Éleusis deux sortes de mystères, les petits et les grands. On commençait par les premiers; et ceux qu'on y avait admis étaient appelés mystes. On appelait époptes ceux qui avaient été initiés aux grands mystères; ce qui ne se faisait qu'un an après l'admission aux petits mystères. L'époptée était donc la dernière initiation : elle se pratiquait pendant la nuit, et était le complément des cérémonies par lesquelles on faisait passer les initiés, qui jusqu'alors étaient plongés dans des ténèbres profondes, livrés aux plus vives inquiétudes, aux terreurs les plus cruelles, à des angoisses peu différentes de celles qu'un

mourant éprouve ; ce qui a fait comparer par Plutarque, dans son *Fragment sur l'immortalité de l'ame*, l'initiation à la mort. Les initiés n'étaient pas encore admis dans le sanctuaire : mais à la dernière cérémonie, les portes du sanctuaire s'ouvraient ; la statue de la déesse paraissait dans tout son éclat, et les ténèbres épaisses qui les avaient environnés jusqu'à ce moment desiré faisaient place à une lumière pure, à un jour doux et serein. Voyez les *Recherches sur les mystères du paganisme*, par Sainte-Croix, p. 208 et suiv.

(54) Eumolpe était, dit-on, originaire de Thrace, et vint, après plusieurs aventures, s'établir à Éleusis, ville de l'Attique ; les uns prétendent qu'il y établit les mystères de Cérès, qu'il avait apportés de Thrace ; d'autres disent qu'ils étaient institués avant lui, et qu'il y fut seulement initié. Il défendit les Éleusiniens contre Érecthée, roi d'Athènes, et périt dans cette guerre. Il fut la tige d'une famille athénienne nommée les Eumolpides, qui conserva l'intendance des cérémonies de ces mystères tant que le temple de Cérès subsista, c'est-à-dire pendant douze cents ans. *Voy.* Pausanias, liv. I, c. XXXVIII.

(55) Le discours que Thucydide fait tenir à Alcibiade en cette occasion se réduit à conseiller aux Spartiates d'envoyer des secours en Sicile, d'attaquer les Athéniens, et de fortifier la ville de Décélie dans l'Attique ; mais il n'est pas dit que ce soit lui qui ait proposé Gylippe pour général des troupes qu'on enverrait au secours des Siciliens. Décélie fut fortifiée par les Spartiates la dernière année de la quatre-vingt-onzième olympiade, la dix-neuvième de la guerre ; et il en résulta pour les Athéniens les plus grands inconvénients. Ils ne jouissaient plus de leurs mines d'argent de Laurium ; tous leurs revenus de terre étaient interceptés ; ils ne pouvaient tirer aucuns secours de leurs voisins ; on leur enlevait leurs troupeaux ; et tous les mécontents d'Athènes se retiraient dans cette ville ; il y était passé plus de vingt mille esclaves, la plupart professant des métiers utiles. Thucydide, liv. VII, c. XXVII.

(56) La propriété qu'a le caméléon de changer facilement de couleur est attestée par les naturalistes modernes ; mais il ne paraît pas qu'il prenne constamment, comme l'ont cru les anciens, celle des objets dont il approche.

(57) Pendant la vie de Lycurgue, l'exactitude à observer ses lois avait été plus grande que jamais ; ainsi Alcibiade était encore un plus sévère observateur de la discipline de Lycurgue que les Spartiates eux-mêmes.

(58) Ce vers, qui était passé en proverbe, est tiré de l'*Oreste* d'Euripide, v. 129.

(59) Il se faisait en même temps deux négociations de la part de ces peuples : ceux de Lesbos, soutenus par les Béotiens, s'étaient adressés à Agis, qui campait dans l'Attique ; les habitants de Cyzique et ceux de Chio, fortement appuyés, les premiers par Pharnabaze, et les autres par Tisapherne, lieutenants du roi de Perse dans la basse Asie, étaient allés à Lacédémone pour engager les Spartiates à favoriser leur rebellion. Alcibiade, qui était alors à Sparte, les soutenait de tout son crédit, et avait d'ailleurs dans ses intérêts l'éphore Eudius, avec qui, comme nous l'avons déja dit, note (25), sa famille était liée par les nœuds d'une étroite hospitalité. *Voy.* Thucydide, l. VIII, c. V et suiv.

(60) Les lieutenants du roi de Perse vivaient dans leur gouvernement avec une magnificence vraiment royale. *Voy.* à ce sujet Xénophon, l. IV de son *Histoire grecque*, p. 509 de l'édition d'Estienne.

(61) Dans tout ce récit, où Plutarque raconte les intrigues d'Alcibiade pour obtenir son rappel à Athènes, il n'a presque fait qu'abréger Thucydide dans son huitième livre, c. XLV et suiv.

(62) Cet Astyochus pensa périr bientôt après dans une émeute de sa flotte ; il échappa à la mort en se réfugiant près d'un autel, et eut le bonheur de retourner à Sparte. Thucydide, *ibid.*, c. LXXXIV et LXXXV.

(63) Plutarque a suivi Thucydide, liv. VIII, c. XCII. Lysias, dans son *Oraison contre Agoratus*, dit que Phrynichus fut tué par Thrasybule et par Apollodore. L'orateur Lycurgue, *Oraison contre Léocratès*, le dit aussi ; seulement il change le temps et le lieu de la scène : il dit que ce fut la nuit et près d'une fontaine ; que les amis de Phrynichus ayant fait emprisonner les meurtriers, le peuple les délivra de prison et les déclara innocents. Il fit même le procès à la mémoire de Phrynichus, qui fut reconnu traître à la république ; on ordonna que ses os seraient déterrés, et jetés hors du territoire de l'Attique. Ceux même qui voulurent défendre sa cause furent pour cela seul condamnés à mort.

(64) Plutarque est ici d'une brièveté qui rend son récit très obscur. Il faut y suppléer par l'exposé que fait Thucydide, liv. VIII, c. LXVII et LXVIII, de la manière dont ce changement se fit dans Athènes.

(65) Il partit de Samos pour aller à Milet, afin, disait-il, de consulter Tisapherne ; mais c'était seulement pour se montrer à ce satrape avec toute sa puissance, et lui faire voir qu'il était en état de lui faire beaucoup de bien et beaucoup de mal. Il arriva de là, dit Thucydide, que, comme il avait tenu en bride les Athéniens par Tisapherne, il tint aussi en respect Tisapherne par les Athéniens. Étant retourné de Milet à Samos, il trouva que les Athéniens qui étaient dans cette ville avaient encore plus d'ardeur pour aller à Athènes ; et c'est ce qu'il empêcha de la manière que Plutarque le rapporte ici. Thucydide, liv. VIII, c. LXXXII et LXXXV.

(66) Une voix forte peut être d'une grande utilité dans une assemblée nombreuse. Les instruments ou les signaux dont on se sert pour y communiquer les ordres n'instruisent que de ce qu'on fait ; la voix y porte en même temps la parole et le motif, et apprend ce qu'on ne sait point. Homère n'est donc pas ridicule, comme on le lui a reproché, lorsqu'il loue des généraux d'avoir une voix forte, et capable de se faire entendre de toute l'armée.

(67) Il n'est pas facile de savoir, dit Thucydide, *ibid.*, c. LXXXVII, quel fut le motif qui détermina Tisapherne à empêcher la flotte phénicienne, déja arrivée à Aspende, de continuer sa route. Il est vraisemblable que Tisapherne avait voulu faire durer la guerre, et consumer les Grecs les uns par les autres, en ne donnant l'avantage à aucun des deux partis par un secours si considérable, qui aurait nécessairement assuré la victoire à celui des deux peuples à qui il l'aurait envoyé. — Aspende était sur la côte de Pamphylie entre Rhodes et Cypre.

(68) Ces quatre cents exerçaient leur autorité de la manière la plus tyrannique ; ils se rendirent si odieux à tous les ordres de l'état, qu'après quatre mois de l'administration la plus violente, ils en furent honteusement dépouillés, et l'on rétablit le gouvernement populaire. *Voy.* Thucydide, *ibid.*, c. XCVII. Cette révolution arriva la deuxième année de la quatre-vingt-douzième olympiade.

(69) Thucydide, qui, à la fin de son livre huitième, raconte ce combat naval d'Abyde, ne parle point de l'arrivée d'Alcibiade pendant la bataille. Cela vient sans doute de ce que Thucydide mourut l'été de la même année, qui termina la vingt-unième de cette guerre, et qu'il n'eut pas les dernières relations de ce qui s'y était passé, ou que s'il en fut instruit, il n'eut pas le temps de les insérer dans son histoire. Mais Xénophon, qui commence où Thucydide a fini, nous a laissé, liv. I de l'*Histoire grecque*, p. 428, le récit de cette action.

(70) Plutarque passe trop rapidement sur les circonstances qui suivirent cette bataille navale, et que Xénophon raconte en détail. *Voy.* aussi Polyen, liv. I, ch. XL, n° 9. Cet auteur contredit quelques faits attestés par Xénophon :

mais je crois que l'autorité d'un historien aussi grave que Xénophon, et voisin de ces temps-là, est préférable à celle d'un compilateur tel que Polyen, qui vivait plus de cinq cents ans après.

(71) C'était la marque de la victoire la plus complète; les anciens attachaient une grande honte à laisser les morts au pouvoir de l'ennemi, et l'on sait que les généraux athéniens, qui négligèrent de les enterrer après la victoire qu'ils avaient remportée auprès des iles Arginuses, furent, à leur retour, condamnés à mort.

(72) Thrasyllus, que Xénophon nomme Thrasylus, fut vaincu à Éphèse un an après la victoire d'Alcibiade à Cyzique; et c'était à Lampsaque, où les deux armées allèrent camper après s'être jointes à Seste, que les troupes d'Alcibiade reprochaient à celles de Thrasyllus la honte que leur attirait ce trophée de bronze érigé par les Ephésiens. Car anciennement chez les Grecs, comme le dit Diodore de Sicile, l. XIII, c. XXIV, on ne faisait que des trophées de bois, afin, dit cet historien, que ces monuments de discorde fussent plus tôt consumés par le temps, et qu'il ne restât plus de traces de l'inimitié des peuples qui les avaient érigés. *Voyez* aussi Plutarque, dans ses *Questions romaines*, q. XXXVII; Cicéron, dans son ouvrage sur l'*Invention oratoire*, liv. II, c. XXIII. Strabon, liv. IV, de sa *Géographie*, p. 285, remarque que Fabius Maximus Émilianus, ayant vaincu les Gaulois près du confluent du Rhône et de l'Isère, et leur ayant tué plus de deux cent mille hommes, éleva un trophée *de pierre blanche*: ce que ce géographe observe comme une nouveauté, contre l'usage des Romains, qui n'avaient jamais abusé de la victoire pour insulter aux ennemis vaincus.— Les Éphésiens donc, en érigeant dans cette occasion un trophée d'airain, avaient voulu rendre, en quelque sorte, immortel le témoignage de la défaite des Athéniens; et c'est de ce monument si humiliant pour les troupes de Thrasyllus, que les soldats d'Alcibiade leur faisaient honte.

(73) Ville à la droite du Bosphore, en entrant de la Propontide dans le Pont-Euxin. — Le commandant de la garnison lacédémonienne, dont il est question ensuite, se nommait Hippocrate. M. Dacier dit qu'il était fils de Mindare; mais Xénophon le fait Lacédémonien.

(74) C'était, suivant Xénophon, un retranchement de bois qui allait de la Propontide au Pont-Euxin, et qui enfermait une grande partie du fleuve. Pharnabaze, n'ayant pu forcer les retranchements pour se joindre à Hippocrate, fut obligé de s'enfuir à Héraclée.

(75) Expression hardie, mais qui exprime très bien ce que veut dire Plutarque. — Sélybrie, que Xénophon appelle Sélymbrie, ville de Thrace, sur la côte de la Propontide, entre Périnthe et l'embouchure du fleuve Athyras. On la trouve encore désignée dans Suidas, *voce Epiphanius*, sous le nom d'Olybria. Selybria, suivant Strabon, l. VII, p. 491, signifie la ville de Selys; car Bria est un mot thrace qui veut dire ville.

(76) Cette somme, suivant Xénophon, était de vingt talents, environ cent mille francs.

(77) Il y en a trois autres de nommés dans Xénophon, Cydon, Ariston et Anaxicrates. Plutarque n'a presque fait, dans tout ce récit, que copier cet historien.

(78) Xénophon parle en détail de toutes les courses que fit Alcibiade avant que de reprendre le chemin d'Athènes: il alla d'abord à Samos, où il prit vingt vaisseaux, avec lesquels il côtoya la Carie et entra dans le golfe Céramique. De là, après avoir ramassé cent talents, environ cinq cent mille livres, il retourna à Samos, où il embarqua tous ses effets sur ses vingt navires, et s'en alla à Paros. Il navigua ensuite sur le golfe Laconique, pour entrer dans le port de Gythium, où il avait su que les Lacédémoniens équipaient trente vaisseaux, et pour attendre des nouvelles des dispositions où les Athéniens étaient à son égard. Là il apprit qu'Athènes l'avait nommé général avec Thrasybule et Conon; et il reçut des lettres de ses amis qui le pressaient de revenir. Il mit donc à la voile pour retourner dans sa patrie.

(79) Les comites, ou céleustes selon le terme grec, avaient inspection sur la préparation et la distribution des vivres dans les vaisseaux. Suidas leur attribue de l'autorité sur les soldats et les rameurs, qu'ils animaient de la voix, soit dans la route, soit dans le combat. *Voyez* les éditeurs d'Amyot. Leur nom de céleustes justifie le sentiment de Suidas; il vient d'un verbe grec qui signifie exhorter, exciter. Plutarque préfère l'autorité de Théopompe, d'Éphore et de Xénophon, à celle de Duris; il aurait pu y joindre encore celle de Justin, qui, en parlant de l'accueil honorable que toute la ville d'Athènes fit à Alcibiade, ne dit rien de cet appareil si fastueux. Athénée, liv. XII, c. IX, n'en parle pas non plus, quoiqu'il y raconte cette entrée d'Alcibiade à Athènes. Cependant Duris est loué par Cicéron, *Epist.* I, liv. VI, *ad Atticum*, comme un historien exact; et son témoignage est confirmé par Diodore de Sicile, liv. XIII, ch. LXVIII.

(80) M. Dacier fait cet Euryptolème oncle d'Alcibiade, et dit qu'il a suivi la généalogie la plus reçue, selon laquelle Euryptolème est fils de Mégaclès et frère de Dinomaché, mère d'Alcibiade. Xénophon cependant fait Euryptolème fils de Pisianax, et cousin d'Alcibiade. Plutarque a adopté cette généalogie. Je me suis servi du mot *parent*, qui est une des significations du terme grec.

(81) Critias était l'oncle de la mère de Platon, et fut peu de temps après un des trente tyrans. Il avait fait un *Traité de la république de Lacédemone*, et des *Élégies*, dont Athénée nous a conservé plusieurs fragments, et un en particulier, liv. X, c. IX, dans lequel Critias dit de la tempérance, qu'elle est la voisine de la piété. C'est ce même Critias que Platon a introduit dans ses *Dialogues*.

(82) Le texte dit: le sceau de ma langue est sur ce que j'ai fait, c'est-à-dire c'est ma langue qui a scellé ton rappel.

(83) Théodore voulait dire que les malédictions étant conditionnelles, elles ne pouvaient tomber sur les innocents, et qu'ainsi on ne pouvait ni les révoquer ni les détourner de la tête des coupables. Ce mot était bien hardi dans une circonstance où le peuple témoignait pour Alcibiade tant d'empressement; mais il était digne d'un citoyen honnête et courageux.

(84) C'était une fête que les Athéniens célébraient tous les ans en l'honneur de Minerve, adorée sous le nom d'Agraule; nom qui a induit en erreur plusieurs savants, et leur a fait croire que cette Agraule était la fille de Cécrops, dont nous avons parlé plus haut, note (33). Mais l'autorité de Xénophon, historien si digne de foi, et qui dit formellement que cette fête se célébrait en l'honneur de Minerve, ne laisse aucun doute à cet égard. On y voilait, dit-il, la statue de la déesse, et on la lavait; ce qui avait fait donner à la fête le nom de Plunteria, du verbe grec *pluno*, laver. On environnait aussi les temples d'un cordon, pour marquer qu'ils étaient fermés, comme cela se pratiquait dans les jours funestes; et on portait en procession des figues sèches, parceque c'était le premier fruit qu'ils avaient mangé après le gland. Le nom des prêtres cités tout de suite signifie mot à mot ceux qui célèbrent les mystères.

(85) Ces mystères étaient ceux de Cérès et de Proserpine, qu'on célébrait pendant neuf jours; et le sixième on portait en procession à Éleusis la statue de Bacchus ou Iacchus, qu'on regardait comme fils de Cérès et de Jupiter. Ceux qui seront curieux de connaître en détail ces cérémonies peuvent lire les *Recherches* intéressantes de Sainte-Croix *sur les Mystères du paganisme*.

(86) Le chemin par où cette procession allait d'Athènes à Éleusis s'appelait *Sacré*. Polémon avait fait un Traité sur ce chemin.

(87) Il est vraisemblable que son principal but fut de dissiper, par cet acte si solennel de religion, les soupçons d'impiété qu'avait laissés dans l'esprit du peuple l'accusation qu'on lui avait intentée d'avoir mutilé les statues et profané les mystères.

(88) On lui donna pour collègues, dit Xénophon, Aristocratès et Adimante, qui ne devaient même commander que sur terre.

(89) C'est cet Antiochus qu'on a vu, ch. x, gagner les bonnes graces d'Alcibiade, pour lui avoir rapporté une caille qu'il avait laissé échapper dans une assemblée du peuple. Xénophon dit que Lysandre prit quinze vaisseaux; qu'après sa victoire il fit voile pour Éphèse, et que les Athéniens se retirèrent à Samos.

(90) Ils en nommèrent dix, dont on trouve les noms dans Xénophon; c'étaient Conon, Diomédon, Léontès, Périclès, Érasinides, Aristocratès, Archestrate, Protomachus, Thrasyllus et Aristogène. Suivant cet historien, Alcibiade alla dans la Chersonèse avec une seule galère, et se retira dans les forts qu'il avait bâtis.

(91) Plutarque omet ici près de trois années, et passe ce que firent les dix généraux qui succédèrent à Alcibiade. Conon, l'un d'eux, après quelques courses sur le pays ennemi, fut battu par Callicratidas la vingt-cinquième année de la guerre du Péloponnèse; la vingt-sixième fut d'abord marquée par quelques revers qu'essuyèrent les Athéniens, et finit par la bataille navale des Arginuses, qu'ils gagnèrent sur les Spartiates, et dont les généraux, à leur retour à Athènes, furent injustement punis du dernier supplice pour n'avoir pas enlevé les morts. La vingt-septième année se termina par cette bataille d'Égos-Potamos dont Plutarque va parler, ainsi que de ses suites. — Egos-Potamos était située sur la côte de l'Hellespont, vis-à-vis de Lampsaque.

(92) C'est le sens du mot grec, qui, avant M. Dacier, n'avait pas été saisi par les interprètes. D'Egos-Potamos, Alcibiade ne pouvait pas aller par terre attaquer les Lacédémoniens à Lampsaque, puisqu'il fallait traverser l'Hellespont: mais il pouvait aller faire une descente; et c'est ce que Plutarque a dit.

(93) Conon, avec ses huit vaisseaux, se retira en Cypre auprès du roi Évagoras. Il se sauva un neuvième vaisseau, *le Paralus*, qui alla porter à Athènes la nouvelle de cette défaite: elle entraîna la ruine d'Athènes.

(94) Athènes tomba au pouvoir des Lacédémoniens la quatrième année de la quatre-vingt-treizième olympiade, qui fut la vingt-huitième et la dernière de la guerre du Péloponnèse.

(95) Plutarque suit ici, comme dans la *Vie de Thémistocle*, c. xxxi, l'opinion de Thucydide, qui écrit que Thémistocle arriva à la cour du roi de Perse lorsque Xerxès venait de mourir, et son fils Artaxerxe de monter sur le trône.

(96) Plutarque rapporte deux opinions sur la mort d'Alcibiade, dont la dernière, suivant la remarque de Méziriac, ne se trouve dans aucun autre auteur; mais la première est aussi dans Cornélius Népos, dans Diodore de Sicile, liv. XIV, c. xi, et dans saint Jérôme, liv. I, *contre Jovinien*, qui ajoute que Lysandre donna de l'argent à Pharnabaze pour faire mourir Alcibiade. Diodore rapporte une troisième opinion: c'est celle de l'historien Éphore, qui écrit qu'Alcibiade ayant découvert le dessein qu'avait Cyrus de faire la guerre à son frère Artaxerxe, et de s'emparer du royaume de Perse, voulut aller lui-même en avertir le roi, afin de gagner ses bonnes graces. Il s'adressa donc à Pharnabaze, qu'il pria de le faire conduire vers Artaxerxe; mais le satrape, voulant que ce prince lui en eût à lui seul toute l'obligation, l'envoya promptement informer des projets de Cyrus. Cependant il amusait par ses promesses Alcibiade, qui, s'étant douté des vues secrètes de Pharnabaze, voulut se retirer auprès du satrape de Paphlagonie, pour l'engager à le présenter au roi. Pharnabaze, qui fut instruit de son dessein, envoya après lui des gens qui l'atteignirent dans un bourg de la Phrygie, où ils le tuèrent de la manière que Plutarque le raconte.

(97) Il est étonnant que Plutarque n'ait pas nommé ce bourg de Phrygie où Alcibiade fut tué. Aristote, liv. VI de son *Histoire des animaux*, c. xxix, dit qu'il périt à Elaphus, montagne de la Phrygie. Athénée, liv. XIII, c. iv, nomme ce bourg Mélissa. Valère Maxime, liv. I, c. vii, prétend qu'Alcibiade eut en songe une vue certaine de sa fin malheureuse, parcequ'il se vit revêtu, en dormant sur le sein de sa maîtresse, du même manteau dans lequel il fut enveloppé après sa mort.

(98) Athénée, *ibid.*, nomme deux courtisanes qu'Alcibiade avait toujours auprès de lui; Damasandre, qui paraît être la même que la Timandre de Plutarque, puisque Athénée la fait, comme ce dernier, mère de Laïs. Il appelle Théodote celle qui l'ensevelit, et qui lui rendit les honneurs funèbres avec le plus de magnificence qu'il lui fut possible. Cet auteur ajoute qu'il avait vu à Mélissa le tombeau d'Alcibiade, sur lequel l'empereur Adrien fit placer la statue de cet Athénien, qui était de marbre de Paros, et ordonna qu'on lui immolât tous les ans un taureau.

CORIOLAN.

I. Son origine et son caractère. — II. Son goût pour les armes. Sa première campagne. — III. Son émulation et ses succès; sa tendresse pour sa mère. — IV. Dissension du peuple et de la noblesse à Rome. — V. Retraite du peuple sur le mont Sacré. — VI. Guerre des Volsques. Prise de Corioles. — VII. Coriolan va au secours des consuls, et contribue à la défaite des Volsques. — VIII. Son désintéressement. On lui donne le surnom de Coriolan. — IX. Digression sur les surnoms romains. — X. Nouvelle dispute entre la noblesse et le peuple. Vélitres se donne aux Romains. — XI. Coriolan soutient le parti de la noblesse. — XII. Il se met sur les rangs pour le consulat. — XIII. Il est refusé. — XIV. Ressentiment de Coriolan et de la noblesse. — XV. Il s'oppose à des largesses publiques. — XVI. Il est sommé de comparaître; les nobles se déclarent pour lui. — XVII. Coriolan comparaît devant le peuple. Un tribun prononce contre lui la peine de mort. — XVIII. Débat entre les patriciens et les tribuns. — XIX. Coriolan est accusé devant le peuple. — XX. Il est banni. Regrets du sénat. — XXI. Fermeté de Coriolan. Il se retire chez les Volsques. — XXII. Il leur propose de faire la guerre aux Romains. — XXIII. Troubles et prodiges dans Rome. — XXIV. Expiation des prodiges. — XXV. Rupture entre les Romains et les Volsques. — XXVI. Ceux-ci déclarent la guerre. Coriolan se met à leur tête. — XXVII. Il soumet un grand nombre de villes. — XXVIII. Le peuple demande le rappel de Coriolan; le sénat le refuse. Coriolan, irrité, vient camper auprès de Rome. — XXIX. On lui envoie des ambassadeurs; il fait ses conditions, et accorde trente jours pour répondre. — XXX. Une seconde députation n'a pas plus de succès. — XXXI. On lui députe tous les ministres des dieux, qui n'obtiennent rien. — XXXII. Réflexions sur l'influence de la divinité dans les pensées des hommes. — XXXIII. Les dames romaines vont trouver Coriolan. — XXXIV. Discours de sa mère. — XXXV. Silence de Coriolan. Nouveau discours de sa mère. — XXXVI. Il se laisse fléchir, et s'en retourne à Antium. Joie des Romains. — XXXVII. Réflexions sur les prodiges. — XXXVIII. Tullus forme un parti contre Coriolan, et le fait massacrer. — XXXIX. Les dames romaines portent son deuil pendant dix mois. Les Volsques sont soumis.

M. Dacier place l'exil et la mort de Coriolan depuis l'an du monde 3460, la 2e année de la 72e olympiade, 263 de la fondation de Rome, 485 ans avant J.-C., jusqu'à l'an du monde 3463, la première année de la 73e olympiade, 266 de la fondation de Rome, 488 ans avant l'ère chrétienne.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis environ l'an 228 jusque vers l'an 266 de Rome, 488 ans avant J.-C.

Parallèle d'Alcibiade et de Coriolan.

I. La famille des Marcius à Rome était patricienne; elle produisit plusieurs personnages illustres, parmi lesquels on compte Ancus Marcius, petit-fils de Numa (1), successeur de Tullus Hostilius au trône. Elle eut aussi Publius et Quintus Marcius, qui procurèrent à la ville l'eau la plus belle et la plus abondante; et Censorinus, qui, élevé deux fois à la censure par le peuple romain, fit ensuite porter la loi par laquelle l'exercice de cette charge était interdit à ceux qui en auraient déja rempli les fonctions. Caius Marcius, dont j'écris la Vie, ayant perdu son père en bas âge, fut élevé par sa mère; et son exemple fit voir que si l'état d'orphelin expose à bien des inconvénients (2), il n'empêche pas de devenir un grand homme, et de s'élever au-dessus des autres. C'est donc à tort que les hommes lâches lui imputent leur bassesse, en la rejetant sur le peu de soin qu'on a pris d'eux dans leur enfance. Il est vrai aussi que ce même Coriolan a justifié l'opinion de ceux qui prétendent qu'une nature forte et vigoureuse, quand l'éducation lui manque, semblable à une bonne terre mal cultivée, produit beaucoup de mauvais fruits mêlés avec les bons. La force de son caractère, sa fermeté inébranlable dans ce qu'il avait une fois résolu, lui donnèrent cette ardeur impétueuse qui lui faisait souvent exécuter les plus grandes choses. Mais, d'un autre côté, sa colère implacable, son inflexible opiniâtreté, le rendaient peu propre au commerce des hommes. Si l'on admirait sa persévérance dans les travaux, son indifférence pour les plaisirs, son mépris pour les richesses, qualités qu'on appelait avec raison force, tempérance et droiture, on ne pouvait, dans les rapports de la vie civile, souffrir son humeur sauvage, ses manières dures et hautaines : tant il est vrai que le plus grand fruit que les hommes puissent retirer du commerce agréable des Muses, c'est de vaincre, d'adoucir leur naturel par l'instruction et par les lettres, de le rendre docile à la raison, qui bannit tous les excès, et fait garder en tout la modération!

II. Le courage militaire était alors la qualité la plus honorée à Rome; ce qui le prouve, c'est qu'appliquant à l'espèce la dénomination du genre, on donnait à la vaillance le nom même de la vertu (3). Marcius, né avec plus de passion pour les armes qu'aucun autre Romain, s'accoutuma dès son enfance à les manier. Persuadé que les armes artificielles ne sont d'aucune utilité à ceux qui n'ont pas exercé celles qu'ils ont reçues de la nature, il forma tellement son corps à toutes sortes d'exercices et de combats, qu'il devint très léger à la course; que dans la lutte il avait une force extraordinaire; et que sur le champ de bataille ceux qu'il avait une fois saisis ne pouvaient plus se tirer de ses mains. Les jeunes gens qui disputaient avec lui de courage et de vertu, lorsqu'ils étaient vaincus, attribuaient toujours leur défaite à cette force de corps qui résistait aux plus grands travaux, et le rendait invincible. Il était encore fort jeune lorsqu'il fit ses premières armes. Tarquin le Superbe, chassé du trône et battu en plusieurs rencontres, voulut tenter un dernier effort, et marcha contre

Rome à la tête de plusieurs peuples du Latium et des autres contrées de l'Italie qui le suivaient, moins par intérêt pour lui que par le desir d'arrêter les progrès des Romains, qui leur donnaient de la jalousie et de la crainte. Dans cette bataille, où les deux partis eurent tour-à-tour du désavantage et des succès, Marcius, qui combattait avec un courage extraordinaire sous les yeux du dictateur, ayant vu un Romain qui venait d'être renversé, courut à son secours, lui fit un rempart de son corps, et tua l'ennemi qui venait pour l'achever (4). Après la victoire, il fut un des premiers que le général honora d'une couronne de chêne. C'est la récompense que les Romains ont coutume de donner à celui qui a sauvé la vie d'un citoyen : soit qu'ils aient voulu par-là faire honneur au chêne, à cause des Arcadiens, que l'oracle d'Apollon a appelés mangeurs de glands; soit parceque cet arbre est fort commun, et que les généraux le trouvent facilement partout pour cet usage; ou enfin parceque le chêne étant consacré à Jupiter, le protecteur des villes, cette espèce de couronne leur a paru la plus convenable pour le soldat qui avait sauvé un citoyen. D'ailleurs, le chêne est le plus fertile des arbres sauvages, et le plus fort des arbres francs. Les premiers hommes y trouvaient leur nourriture dans le gland, et leur boisson dans le miel. Enfin, en leur donnant le gui dont on fait la glu, si utile pour la chasse, il fournissait leur table de différentes espèces d'animaux (5). On dit que Castor et Pollux apparurent aux Romains dans cette bataille; et qu'aussitôt après le combat ils furent vus à Rome dans la place publique, sur leurs chevaux couverts de sueur, et qu'ils annoncèrent la victoire près de la fontaine où ils ont encore aujourd'hui un temple (6). De là ce jour célèbre par un si grand exploit, et qui est celui des ides de juillet, fut consacré à ces divinités.

III. Les lueurs passagères d'une réputation prématurée suffisent pour éteindre le desir de la gloire dans le cœur des jeunes gens médiocrement passionnés pour elle; c'en est assez pour apaiser en eux une soif facile à satisfaire. Mais l'homme doué d'une ame forte et généreuse puise, dans les premiers honneurs qu'il reçoit, une nouvelle ardeur pour en mériter encore. Poussé comme par un vent rapide aux plus hautes destinées, la récompense de ce qu'il a fait semble lui prescrire l'engagement de mieux faire à l'avenir. Il aurait honte de trahir sa gloire, en ne la surpassant pas par de plus grands exploits. Marcius, plein de ces sentiments, et devenu rival de lui-même, s'efforça d'être, pour ainsi dire, chaque jour un nouvel homme; il ajouta sans cesse à ses belles actions des actions plus belles encore : il entassa dépouilles sur dépouilles; il vit les derniers généraux sous lesquels il servit se disputer avec les premiers à qui lui décernerait de plus grandes récompenses, et lui rendrait des témoignages plus honorables. Les Romains avaient alors plusieurs guerres à soutenir, dans lesquelles il se donna un grand nombre de batailles; il n'y en eut pas une seule où Marcius ne méritât des couronnes et des prix d'honneur. La gloire était, pour les autres, l'objet et la fin de leur vertu. La tendresse de Marcius pour sa mère, le desir de lui plaire, étaient le seul mobile qui exaltait son courage. Quand elle avait entendu les louanges qu'on lui donnait; qu'elle l'avait vu recevoir des couronnes; que, le tenant dans ses bras, elle l'arrosait de ses larmes, il était au comble de la gloire et du bonheur. Épaminondas fit, dit-on, paraître la même affection lorsqu'il regarda comme son plus grand bonheur d'avoir eu son père et sa mère pour témoins de sa victoire de Leuctres. Ce général eut la satisfaction de les voir l'un et l'autre partager la joie de ce succès, et l'en féliciter. Mais Marcius, qui croyait juste de s'acquitter envers sa mère de toute la reconnaissance qu'il aurait due à son père s'il eût été vivant, ne pensait pas être dégagé de sa dette par tous les honneurs, par tous les plaisirs qu'il procurait à Volumnie (7). Ce fut à la prière de sa mère, et pour céder à ses instances, qu'il se maria; et lors même qu'il eut des enfants, il habita toujours avec elle sous le même toit.

IV. Marcius s'était déja acquis à Rome, par sa vertu, beaucoup de réputation et de crédit, lorsque le sénat, pour soutenir les nobles, provoqua le mécontentement du peuple, qui se plaignait de l'oppression des usuriers. Ceux des citoyens qui n'avaient qu'un bien modique le voyaient saisi et vendu à l'encan; et ceux qui n'avaient rien payaient de leurs personnes, et étaient jetés dans des prisons. Vainement ils montraient sur leurs corps les cicatrices des blessures qu'ils avaient reçues en combattant pour leur patrie dans plusieurs expéditions, et en dernier lieu dans la guerre contre les Sabins, qu'ils avaient faite sur la parole que les riches leur avaient donnée de les traiter avec plus de douceur, et sur le décret du sénat qui rendait le consul Marcus Valérius [1] garant de cette promesse. Mais quand ils virent qu'après avoir vaillamment combattu dans cette guerre et triomphé des ennemis, les créanciers ne relâchaient rien de leur rigueur accoutumée, que le sénat, paraissant avoir oublié ses promesses, les laissait traîner et retenir en prison pour gages de leurs dettes; alors ils se soulevèrent, et bientôt la ville fut en proie aux troubles et à la sédition. Les ennemis,

[1] Ou, selon d'autres, le dictateur Manius Valérius, qui, suivant Denys d'Halicarnasse, liv. VI, c. 3, avait promis au peuple l'abolition des dettes.

instruits de la mésintelligence qui régnait dans Rome, entrèrent sur son territoire, qu'ils mirent à feu et à sang. Les consuls ayant fait convoquer tous ceux qui étaient en âge de porter les armes, personne n'obéit. Les magistrats furent partagés d'opinions : les uns voulaient qu'on se relâchât de quelque chose en faveur des pauvres ; les autres soutenaient un avis tout contraire. De ce nombre était Marcius ; non que dans cette affaire il attachât un grand prix à l'argent ; mais il regardait cette entreprise du peuple comme un essai de son audace et de sa désobéissance aux lois ; et il représentait aux magistrats que, s'ils étaient sages, ils arrêteraient et éteindraient au plus tôt cette première étincelle de révolte.

V. Le sénat s'étant assemblé plusieurs fois en peu de jours sans pouvoir rien conclure, tout-à-coup les pauvres s'attroupent, s'animent les uns les autres; et, sortant de la ville, ils se retirent sur la montagne qu'on appelle aujourd'hui le mont Sacré, située le long de la rivière d'Anio. Là, sans faire aucune violence ni aucun mouvement séditieux, ils criaient seulement : que depuis longtemps les riches les avaient chassés de Rome ; qu'ils trouveraient dans toute l'Italie l'air, l'eau et la sépulture; qu'ils n'avaient de plus, à Rome, que d'être chaque jour, en combattant pour les riches, couverts de blessures et exposés à la mort. Le sénat, inquiet de cette retraite, députa vers le peuple les plus doux et les plus populaires d'entre les vieux sénateurs. Ménénius Agrippa porta la parole (8). Il fit d'abord de vives instances au peuple; il lui parla pour le sénat avec beaucoup de liberté, et termina son discours par cette espèce d'apologue, devenu depuis si célèbre : « Un jour, » leur dit-il, tous les membres du corps humain » se révoltèrent contre l'estomac; ils se plaignaient » qu'il demeurât seul oisif au milieu d'eux sans » contribuer au service du corps, tandis qu'ils sup- » portaient toute la peine et toute la fatigue pour » fournir à ses appétits. L'estomac rit de leur fo- » lie, qui les empêchait de sentir que, s'il rece- » vait seul toute la nourriture, c'était pour la ren- » voyer et la distribuer ensuite à chacun d'eux. » Romains, ajouta-t-il, il en est de même du sénat » par rapport à vous. Les affaires qu'il prépare, » qu'il digère, pour ainsi dire, dans ses délibéra- » tions, afin de régler l'économie politique, vous » apportent et vous distribuent à tous ce qui vous » est utile et nécessaire. » Ce discours fit impression sur eux; ils se réconcilièrent avec le sénat, et demandèrent seulement de pouvoir élire cinq magistrats chargés de les défendre : ce sont ceux qu'on appelle encore aujourd'hui tribuns du peuple. Les premiers élus furent les chefs mêmes de la révolte, Junius Brutus (9) et Sicinius Bellutus. L'union ainsi rétablie dans la ville, le peuple prit les armes, et s'offrit volontiers pour suivre les consuls à la guerre. Marcius, quoique mécontent de l'augmentation de pouvoir que le peuple avait obtenue au préjudice des patriciens, qui partageaient pour la plupart ses sentiments, les exhorta cependant à ne pas le céder aux plébéiens en zèle pour la défense de leur patrie, et à montrer qu'ils les surpassaient encore plus par leur vertu que par leur puissance (10).

VI. La nation des Volsques, avec qui les Romains étaient alors en guerre, avait pour capitale la ville de Corioles. Le consul Cominius l'ayant assiégée, les autres Volsques, qui craignaient qu'elle ne fût prise, rassemblèrent toutes leurs forces et allèrent à son secours, dans le dessein de combattre les Romains devant ses murailles, et de les attaquer de deux côtés à la fois. Instruit de ce mouvement, Cominius partage ses troupes, marche avec une moitié au-devant des Volsques, qui venaient défendre la ville, et laisse, pour continuer le siége, Titus Lartius, un des meilleurs officiers qu'eussent alors les Romains. Cependant ceux de Corioles, regardant avec mépris le petit nombre des assiégeants, font une sortie si vigoureuse, qu'ils repoussent les Romains, et les poursuivent jusqu'à leurs retranchements. Alors Marcius, accourant avec une poignée de soldats, renverse tous ceux qui lui font résistance, arrête l'effort des autres, et rappelle à haute voix les Romains. Car il avait toutes les qualités que Caton desirait dans un homme de guerre; redoutable par les coups qu'il frappait, il portait encore la terreur et l'effroi dans l'ame des ennemis par la rudesse de sa voix et l'air farouche de son visage. Un grand nombre de Romains s'étant ralliés autour de lui, les ennemis effrayés prennent la fuite. Marcius, peu satisfait de ce premier succès, les poursuit et les charge avec vigueur jusqu'aux portes de la ville. Là, voyant que les Romains, assaillis par une grêle de traits qui pleuvaient de dessus les murailles, cessaient de poursuivre l'ennemi, sans qu'aucun d'eux osât même avoir la pensée d'entrer pêle-mêle avec les fuyards dans une ville pleine de soldats armés, il s'arrête ; il exhorte et anime les siens, il leur crie que ce n'est pas aux fuyards, mais à ceux qui les poursuivent, que la fortune ouvre les portes de Corioles ; et, suivi d'un petit nombre de braves, il s'élance au milieu des ennemis, et pénètre avec eux dans la ville, sans que personne, dans ce premier moment, ose lui résister, ni seulement tourner la tête. Mais bientôt, s'apercevant du peu de monde qu'il avait avec lui, et qui se trouvait mêlé parmi les ennemis, il fait des prodiges incroyables de valeur, et déploie une force, une agilité, une hardiesse de courage extraordinaires; il renverse tout ce qui se trouve sur son passage, pousse les

uns aux extrémités de la ville, force les autres de mettre bas les armes, et donne tout le temps à Lartius de faire entrer le reste des troupes dans Corioles.

VII. La ville étant ainsi prise, la plupart des soldats coururent au pillage. Marcius leur crie avec indignation qu'il est odieux que, tandis que le consul et les Romains qui l'ont suivi sont peut-être aux prises avec les ennemis, eux ne songent qu'à faire du butin, ou plutôt que, sous ce prétexte, ils ne cherchent qu'à fuir le danger. Le plus grand nombre est sourd à ses remontrances; il prend donc, avec ceux qui veulent le suivre, la route qu'a tenue l'autre armée, presse ses soldats à plusieurs reprises de hâter leur marche, les exhorte à ne pas ralentir leur ardeur, et prie instamment les dieux de ne pas permettre qu'il arrive après le combat, mais qu'il soit à temps de partager avec ses concitoyens les dangers de cette journée (11). C'était alors l'usage des Romains, lorsque, déja rangés en bataille, ils n'avaient plus qu'à prendre leurs boucliers et à ceindre leurs robes, de faire leur testament de vive voix, en nommant leur héritier devant trois ou quatre de leurs camarades. Marcius arriva à l'instant où les Romains, déja en présence de l'ennemi, faisaient cette disposition. Les premiers qui l'aperçurent tout couvert de sang et de sueur, suivi d'un si petit nombre de soldats, furent d'abord effrayés; mais quand ils virent qu'il courait au consul en lui tendant la main avec tous les signes de la joie, et lui annonçant la prise de Corioles; que Cominius, de son côté, l'embrassait et le serrait étroitement dans ses bras, alors tous ceux qui entendirent la nouvelle de cet heureux succès, et ceux qui la devinèrent, sentant ranimer leur courage, pressent leurs généraux de les mener à l'ennemi. Marcius demande au consul quel est l'ordre de bataille des ennemis, et où sont placées leurs meilleures troupes. Cominius lui ayant répondu qu'il croyait que leur centre était occupé par les Antiates, les plus braves de ces peuples, et qui ne le cédaient en courage à aucun autre : « Je vous conjure, lui dit Marcius, de me mettre » en face de ces troupes. » Le consul, plein d'admiration pour son courage, lui accorde sa demande. A peine a-t-on lancé les premiers traits, que Marcius sort des rangs, charge les Volsques qu'il avait devant lui, et les enfonce du premier choc. Mais les deux ailes s'étant tournées contre lui et l'ayant enveloppé, le consul, qui vit dans quel danger il était, envoya ses meilleurs soldats pour le dégager. Il se livra autour de Marcius un sanglant combat, la terre fut en un instant jonchée de morts; enfin les ennemis, pressés de toutes parts, furent rompus et mis en fuite. Les Romains, voyant Marcius couvert de blessures et accablé de fatigue, le conjurent de se retirer dans le camp. « Ce n'est » pas aux vainqueurs, leur répond-il, à être las; » et il se met à poursuivre les fuyards. L'armée des ennemis fut entièrement défaite, et laissa un grand nombre de morts et de prisonniers.

VIII. Le lendemain, Marcius est mandé par le consul, qui, en présence de toute l'armée, monte sur son tribunal; et après avoir rendu aux dieux les actions de graces que méritaient de si grands succès, il adresse la parole à Marcius, et le comble d'éloges sur la conduite brillante qu'il a tenue sous ses yeux dans le combat, et sur les traits de bravoure dont Lartius (12) lui a rendu compte. Ensuite, avant que de rien distribuer aux troupes, il lui ordonne de prendre, à son choix, la dîme de tout le butin qu'on avait fait sur les ennemis, argent, chevaux et prisonniers. Enfin il lui donne, pour le prix de valeur, un cheval de bataille richement enharnaché. Toute l'armée applaudit à ces récompenses. Mais Marcius, s'étant avancé, dit qu'il recevait avec satisfaction le cheval dont le consul l'honorait; qu'il était flatté des louanges qu'il lui avait données; que pour tout le reste, le regardant plutôt comme un salaire que comme une marque d'honneur, il le refusait, content de le partager avec l'armée. « Je ne demande, ajouta-t-il, » qu'une seule grace, que je mets au-dessus de » toutes les autres, et que je vous supplie de m'ac» corder. J'ai parmi les Volsques un hôte et un » ami, homme honnête et vertueux. Il a été fait » prisonnier; et de riche, d'heureux qu'il était » auparavant, il est tombé dans la servitude. De » tous les maux qu'il souffre, je veux au moins le » délivrer d'un seul, celui d'être vendu comme » esclave. » Ce discours excita les acclamations de toute l'armée; et l'on admira bien plus son désintéressement et son mépris des richesses, que sa valeur dans les combats. Ceux même qui, en le voyant comblé de tant d'honneurs, n'avaient pu se défendre d'un sentiment de jalousie, le jugèrent d'autant plus digne de ces présents, qu'il les avait refusés; ils estimèrent bien davantage la vertu qui lui faisait mépriser de si grandes récompenses, que celle qui les lui avait méritées. Un bon emploi des richesses est plus glorieux que le bon usage des armes; mais il est encore plus grand de ne pas desirer les biens, que d'en faire un bon emploi. Quand les acclamations et le bruit eurent cessé, Cominius prit la parole : « Mes amis, dit-il » à ses soldats, vous ne pouvez forcer Marcius à » recevoir des présents qu'il ne veut pas accepter. » Mais donnons-lui une récompense qu'il ne puisse » pas refuser, et décernons-lui le surnom de Co» riolan, si toutefois nous n'avons pas été préve» nus par son action elle-même. »

IX. Depuis il porta toujours ce troisième nom de

Coriolan. Cela fait voir que Caïus était son nom propre, et Marcius celui de sa maison ou de sa famille; le troisième nom, chez les Romains, était ordinairement une épithète tirée d'une action particulière, d'un événement, du caractère, de la figure, ou de quelque vertu. Les Grecs donnaient aussi des surnoms pris des actions remarquables, tels que ceux de Soter, de Callinicus; de quelque singularité apparente du visage, comme Physcon, Grypus; d'une vertu, tels étaient ceux d'Évergète, de Philadelphe; de la fortune, comme celui d'Eudémon, surnom qu'on donna au second des Battus (13). Il y en eut qui reçurent des surnoms satiriques : par exemple, Antigonus fut appelé Doson, parcequ'il promettait beaucoup et ne donnait rien; Ptolémée eut le surnom de Lamyrus. Cette dernière espèce de surnoms a été la plus commune chez les Romains; ainsi ils donnèrent à un des Métellus celui de Diadématus, parcequ'ayant eu pendant long-temps une plaie au front, il ne paraissait en public que la tête bandée. Ils nommèrent Céler un autre Métellus qui, très peu de jours après la mort de son père, donna, pour ses obsèques, un combat de gladiateurs qui surprit tout le monde par la promptitude des préparatifs. Encore aujourd'hui ils donnent des surnoms pris de quelque particularité de la naissance. Ils appellent Proclus celui qui est né pendant que son père était absent; Postbumus, celui qui vient au monde après la mort de son père. Quand de deux jumeaux l'un meurt en naissant, ils donnent à celui qui survit le surnom de Vopiscus. Ils empruntent aussi leurs surnoms des imperfections du corps, tels que Sylla, Niger, Rufus, ou même Cæcus, Claudius (14). Ils voulaient, avec raison, accoutumer par-là les citoyens à ne pas rougir de la cécité, ni des autres défauts de ce genre; à ne pas les regarder comme un sujet de honte, mais à y répondre comme à leurs noms propres. Au reste, ces recherches conviennent peut-être mieux à un autre sujet.

X. Quand la guerre fut finie, les flatteurs du peuple rallumèrent la sédition : non qu'ils eussent quelque nouveau sujet de plainte; mais ils prirent pour prétexte d'imputer aux patriciens les maux qui n'étaient que la suite nécessaire de leurs premiers troubles et de leurs dissensions précédentes. La plupart des terres n'avaient été ni ensemencées ni labourées; et la guerre n'ayant pas permis de faire venir du blé d'ailleurs, il était extrêmement cher (15). Ces démagogues voyant qu'il n'y avait point de blé dans les marchés, et que, quand il y en aurait eu, le peuple, faute d'argent, n'aurait pu en acheter, semèrent des bruits calomnieux contre les riches, et les accusèrent d'avoir, par un effet de leur ancienne animosité, causé la famine dans Rome. Pendant cette dispute, il arriva des ambassadeurs de Vélitres qui venaient remettre cette ville aux Romains, et les prier d'y envoyer une colonie : une maladie contagieuse y avait fait de si grands ravages et causé une telle mortalité, qu'il y restait à peine la dixième partie de ses habitants. Les gens les plus sensés regardèrent, dans cette circonstance, comme un événement heureux l'extrême nécessité où se trouvait la ville de Vélitres; ils espérèrent que, dans la disette qui affligeait Rome, ce serait un moyen de la soulager, et de mettre fin à la sédition en purgeant la ville des citoyens les plus turbulents et les plus séditieux, comme d'autant d'humeurs vicieuses qui altéraient sa constitution politique. Les consuls firent donc le choix de ceux qui devaient former la colonie; et, pour ne pas laisser aux autres le loisir de continuer les troubles dans Rome, ils les enrôlèrent pour une expédition contre les Volsques. Ils se flattaient d'ailleurs que les riches et les pauvres, les plébéiens et les nobles, se trouvant ensemble sous les armes dans un même camp, et partageant les mêmes dangers, prendraient des sentiments plus doux et plus paisibles les uns envers les autres. Mais deux flatteurs de la multitude, Sicinius et Brutus, s'opposèrent à cette double ordonnance, en criant que les consuls couvraient du nom spécieux de colonie la plus horrible proscription; qu'ils poussaient les pauvres dans un gouffre, en les envoyant habiter une ville dont l'air était infecté, et remplie de morts restés sans sépulture; qu'ils les livraient ainsi à un démon étranger et barbare (16) : peu contents, ajoutaient-ils, de faire périr par la famine une partie des citoyens, de livrer les autres aux horreurs de la peste, ils excitent encore à dessein la guerre, afin qu'il ne manque aucun fléau à la ville, pour la punir de ne vouloir plus rester sous l'esclavage des riches.

XI. Le peuple, tout plein de ces discours, n'obéissait pas aux consuls pour l'enrôlement, et ne voulait pas de la nouvelle colonie. Le sénat ne savait quel parti prendre, lorsque Coriolan, enflé de ses succès, et fier de la considération dont il jouissait auprès des principaux citoyens, combattit ouvertement ces orateurs séditieux. On obligea donc, sous les plus fortes peines, ceux que le sort avait désignés, de partir pour Vélitres. Mais le peuple refusant absolument de s'enrôler pour la guerre, Coriolan rassembla ses clients avec tout ce qu'il put déterminer de volontaires, et alla faire des courses sur les terres des Antiates (17) : il y trouva une grande quantité de blé, de bestiaux et d'esclaves, dont il ne prit rien pour lui; et il ramena sa troupe chargée de butin. Ceux qui étaient restés à Rome, voyant revenir leurs camarades avec de si grandes richesses, se repentirent de ne les avoir

pas suivis; l'envie qu'ils en conçurent les anima contre Coriolan, et leur fit voir avec chagrin sa gloire et sa puissance, qui leur paraissaient ne s'accroître qu'au préjudice du peuple.

XII. Peu de temps après[1], Coriolan demanda le consulat; et la plus grande partie du peuple était disposée à le lui accorder. On n'eût pu sans honte refuser un citoyen des plus distingués par sa noblesse et par sa vertu, et lui faire un tel affront, après tant de services importants qu'il avait rendus à sa patrie. C'était l'usage à Rome que ceux qui aspiraient aux charges allassent sur la place solliciter le peuple, vêtus d'une simple robe, sans tunique; soit que cet habillement parût plus assorti à leur état de suppliant, soit que ceux qui avaient reçu des blessures à l'armée voulussent montrer leurs cicatrices, comme des preuves sensibles de leur valeur. Car ce n'était point par crainte qu'ils ne corrompissent le peuple à prix d'argent, qu'on avait exigé que les candidats parussent sans ceinture devant les citoyens dont ils briguaient la faveur : on ne vit que long-temps après s'introduire l'usage de vendre et d'acheter les suffrages, et, de trafiquer des élections. De là cette corruption s'insinua dans les tribunaux et dans les camps; et mettant les armes même sous le joug des richesses, elle finit par changer en monarchie le gouvernement populaire. On a dit avec raison que celui-là ruina le premier la république, qui le premier donna des festins au peuple et lui distribua de l'argent. Mais ce mal ne se manifesta pas tout-à-coup dans Rome, il s'y glissa secrètement, et par des progrès peu sensibles; on ignore même quel fut le Romain qui donna l'exemple de corrompre le peuple ou les tribunaux. A Athènes, le premier qui donna de l'argent à ses juges fut Anytus, fils d'Anthémion, accusé d'avoir livré aux ennemis le fort de Pyle, sur la fin de la guerre du Péloponnèse (18); temps où l'âge d'or brillait encore dans toute sa pureté sur la place publique de Rome.

XIII. Coriolan ayant donc montré plusieurs blessures qu'il avait reçues dans divers combats, où, pendant dix-sept ans de guerres non interrompues (19), il avait toujours remporté le prix de la valeur, le peuple, par respect pour sa vertu, n'osait rejeter sa demande; et l'on s'était donné parole, d'un commun accord, de le nommer consul. Le jour de l'élection, Coriolan se rendit sur la place dans un appareil magnifique, conduit par le sénat en corps, escorté de tous les patriciens, qui n'avaient jamais montré tant de zèle pour aucun autre candidat. Cette faveur des nobles changea tout-à-coup en sentiments de haine et d'envie la bienveillance du peuple. Ces deux passions furent encore fortifiées par la crainte qu'on eut que la puissance souveraine confiée à un homme si dévoué à la noblesse, si fort considéré des patriciens, ne fit perdre au peuple toute sa liberté. D'après ces réflexions, Coriolan fut écarté, et l'on élut d'autres consuls. Ce refus affligea vivement le sénat, qui le regarda comme un affront fait à lui-même, plutôt qu'à Coriolan.

XIV. Pour lui, accoutumé à céder aux mouvements de cette partie de l'ame qui est le siége de la colère et de l'opiniâtreté, et qu'il regardait comme le principe du courage et de la grandeur d'ame, il ne put supporter tranquillement cette injure. Il n'avait pas cet heureux mélange de gravité, de douceur, de raison et d'instruction, si nécessaire à la vertu politique. Il ignorait que le défaut dont doit le plus se garantir celui qui gouverne et qui traite avec les hommes, c'est l'opiniâtreté, compagne ordinaire de la solitude (20), suivant Platon; et qu'il doit surtout pratiquer la patience, malgré le ridicule que certaines gens attachent à cette vertu. Doué d'un caractère franc et ouvert, mais dur et inflexible, il croyait que c'était l'apanage de la force que d'avoir le dessus en tout; tandis que trop souvent c'est celui de la faiblesse et de la lâcheté, qui laissent, de la partie malade et souffrante de l'ame, sortir au-dehors la colère, comme une tumeur qu'elles n'ont pas la force de dissiper. Il rentra donc chez lui l'agitation dans le cœur, et plein de ressentiment contre le peuple. Les plus fiers d'entre les jeunes patriciens, qui, pénétrés d'admiration pour sa vertu, s'étaient singulièrement attachés à sa personne, lui ayant, dans cette occasion, montré encore plus d'intérêt et de zèle, enflammèrent davantage son courroux, en partageant son indignation et sa douleur. Car il était comme leur capitaine et leur maître; c'était lui qui, dans les armées, les formait avec complaisance au métier de la guerre, allumait en eux une vive émulation d'honneur et de vertu, et leur enseignait à acquérir de la gloire sans se porter envie les uns aux autres.

XV. Cependant il arriva à Rome une grande provision de blé, dont une partie avait été achetée en Italie, et l'autre envoyée en présent par Gélon, tyran de Syracuse. On en conçut l'espérance que la ville allait être à la fois délivrée de la disette et de ses dissensions. Le sénat s'étant assemblé le jour même, le peuple se répandit en foule autour du palais pour attendre l'issue des délibérations, ne doutant pas que le blé qu'on avait acheté ne lui fût vendu à un prix raisonnable, et qu'on ne lui distribuât gratuitement celui dont Gélon avait fait présent; on savait que quelques sénateurs en avaient ouvert l'avis. Mais Coriolan s'étant levé combattit cette opinion, et s'emporta avec violence contre ceux qui

[1] L'année suivante, 263 de Rome.

favorisaient la multitude : il les appela des flatteurs du peuple, des traîtres à la noblesse, qui fomentaient contre eux-mêmes les germes funestes d'audace et d'insolence qu'on avait jetés dans son sein. « Il fallait, disait-il, les étouffer à leur naissance, au lieu de laisser le peuple se fortifier » d'une aussi grande puissance que celle du tribunat. Il est déja devenu si redoutable, que rien » ne se fait plus que selon son gré ; on ne peut le » forcer à rien malgré lui ; il n'obéit pas même aux » consuls ; et, vivant dans l'anarchie, il ne reconnaît plus que ce qu'il appelle ses magistrats. Ceux » qui proposent de faire des largesses et des distributions de blé comme on en fait dans la Grèce, » où le peuple jouit de la puissance absolue, entretiennent une désobéissance qui sera la ruine » de l'état. Le peuple ne dira pas qu'il reçoit ce » blé comme le prix des expéditions auxquelles il » s'est refusé ; de ces retraites séditieuses qui n'ont » été que des trahisons envers la patrie ; de ces » calomnies contre le sénat, accueillies avec tant » de complaisance. Mais persuadé que nous lui cédons par crainte, que c'est pour le flatter que » nous lui faisons cette distribution, il ne mettra » plus de bornes à sa mutinerie ; les révoltes et les » séditions n'auront plus de terme. Ce serait de » notre part un acte de folie ; et si nous sommes » sages, ôtons-lui plutôt ce tribunat qui a causé » le renversement de la puissance consulaire, et a » jeté la division dans la ville. Tant que Rome, » privée de cette unité qui faisait autrefois sa force, » sera déchirée par deux factions rivales, n'espérons plus ni union ni paix, ni fin à nos troubles » et à nos maux politiques. »

XVI. Ces discours et d'autres semblables (21) communiquèrent aux jeunes gens et à presque tous les riches la fureur dont Coriolan était animé ; ils criaient tous qu'il était seul inflexible, seul ennemi déclaré de la flatterie. Mais quelques vieux sénateurs, prévoyant ce qui allait arriver, s'élevèrent contre son opinion. L'issue en effet n'en fut pas heureuse. Les tribuns, qui étaient présents à la délibération (22), voyant que l'avis de Coriolan l'emportait, coururent vers le peuple en jetant de grands cris, et l'exhortant à se réunir à eux pour leur prêter du secours. Le peuple se rassembla en tumulte ; et lorsqu'on lui eut rapporté le discours de Coriolan, il entra dans une telle fureur, que peu s'en fallut qu'il ne courût se jeter sur tout le sénat. Mais les tribuns se bornèrent à accuser Coriolan, et ils le firent sommer de venir se défendre. Les licteurs qu'ils avaient envoyés ayant été repoussés avec violence, ils allèrent eux-mêmes accompagnés des édiles, pour l'entraîner de force, et ils le saisirent au corps (23). Les patriciens, accourant à son secours, repoussèrent les tribuns et frappèrent même les édiles. La nuit vint les séparer, et mettre fin à ce tumulte. Le lendemain, à la pointe du jour, les consuls, voyant la multitude irritée courir de toutes parts à la place publique, craignirent pour la ville ; et ayant assemblé le sénat, ils lui proposèrent d'aviser aux moyens d'apaiser le peuple par des décrets favorables : ils représentèrent qu'il serait sage de ne pas s'opiniâtrer dans ce moment à une dispute d'honneurs et de dignités ; que la conjoncture critique et dangereuse où l'on se trouvait demandait une politique dirigée par la sagesse et l'humanité. La pluralité des sénateurs ayant adopté cet avis, les consuls allèrent parler au peuple, et firent tout leur possible pour l'adoucir : ils justifièrent avec modération le sénat des calomnies dont on l'avait chargé ; et, mêlant à leurs discours des remontrances et des avis sages, ils finirent par dire au peuple qu'il n'y aurait point de différend sur le prix du blé.

XVII. La plupart s'adoucirent à cette promesse, et firent connaître, par leur silence et leur tranquillité, qu'ils se rendaient aux discours des consuls ; mais les tribuns s'étant levés dirent qu'à l'exemple du sénat, qui prenait le parti de la raison, le peuple, de son côté, céderait en tout ce qui serait juste. Ils exigèrent donc que Coriolan vînt répondre sur différents chefs d'accusation, et déclarer si, dans l'intention de renverser le gouvernement et de ruiner l'autorité du peuple, il n'avait pas cherché à aigrir le sénat ; si, appelé par les tribuns pour se justifier, il n'avait pas refusé de leur obéir ; si enfin, en outrageant, en frappant les édiles sur la place publique, il n'avait pas allumé, autant qu'il était en lui, la guerre civile, et excité les citoyens à prendre les armes. Ils voulaient, par ces questions, ou forcer Coriolan à s'humilier et à courber son front orgueilleux devant le peuple ; ou, s'il suivait son caractère, rendre implacable la colère de ce même peuple contre lui. Ils s'attendaient bien que son naturel l'entraînerait à ce dernier parti. Coriolan s'étant présenté comme pour se justifier, le peuple se disposa à l'écouter dans le silence le plus profond et dans le plus grand calme. Mais, au lieu d'un discours humble et suppliant qu'on attendait de lui, il commença non seulement avec une liberté insultante qui ressemblait plus à une accusation qu'à une défense, mais encore avec un ton de voix et un air de visage qui respiraient l'audace et le mépris, et annonçaient une parfaite sécurité. Alors le peuple, irrité d'un discours si peu convenable, fit éclater toute son indignation, et Sicinius, le plus audacieux des tribuns, après avoir conféré quelques moments avec ses collègues, s'avance au milieu de l'assemblée, prononce à haute voix que les tribuns condamnaient Coriolan à mort ; ordonne aux édiles de

le conduire au Capitole, et de le précipiter de la roche Tarpéienne.

XVIII. Les édiles s'étant mis en devoir de le saisir, la plus grande partie du peuple, indignée de cette action atroce, en frissonne d'horreur. Les patriciens, tout hors d'eux-mêmes, et outrés de douleur, courent à son secours avec de grands cris. Les uns repoussent ceux qui veulent l'arrêter, et l'enferment au milieu d'eux; les autres tendent vers le peuple des mains suppliantes, et le conjurent de se calmer. Mais dans ce désordre et dans cette confusion générale, ni les paroles ni les prières ne peuvent rien obtenir. Enfin, les parents et les amis des tribuns, voyant qu'il serait impossible d'emmener Coriolan et de le punir sans répandre le sang d'un grand nombre de patriciens, leur persuadent de supprimer de leur sentence ce qu'elle a de cruel et de contraire à l'usage, de ne pas enlever de force Coriolan pour le faire mourir sans avoir été jugé, et de laisser le peuple lui faire son procès dans les formes. Alors Sicinius, un peu calmé, demande aux patriciens quel est donc leur projet, de vouloir enlever Coriolan au peuple, qui est décidé à le punir. « Mais vous-mêmes, répliquèrent aux tribuns les patriciens, que prétendez-vous faire, de condamner ainsi sans aucune formalité judiciaire, à un supplice si cruel et si injuste, le plus vertueux des Romains? » Eh bien! reprit Sicinius, que ce ne soit pas là un prétexte pour vous d'entretenir des querelles et des séditions contre le peuple: on vous accorde que cet homme soit jugé dans les formes. Et toi, Coriolan, nous te citons à comparaître le troisième jour de marché, afin que, si tu es innocent, tu sois absous par le jugement et les suffrages du peuple. » Les patriciens, satisfaits d'emmener avec eux Coriolan, ne firent aucune objection. Les marchés se tiennent à Rome tous les neuf jours; et c'est ce qui les fait appeler nundines (24). Dans l'intervalle de temps qui devait s'écouler jusqu'à celui auquel Coriolan était ajourné, la guerre ayant éclaté contre les Antiates, cette diversion donna l'espoir que le jugement serait différé, et que la durée de cette expédition, et les soins qu'elle allait exiger, assoupiraient ou même éteindraient tout-à-fait le ressentiment populaire. Mais la paix s'étant faite avec les Antiates beaucoup plus tôt qu'on ne l'avait espéré, et les troupes étant rentrées dans Rome, les praticiens, qui craignaient pour Coriolan, tinrent des assemblées fréquentes; ils cherchèrent quelque moyen de ne point le livrer, et en même temps de ne pas donner aux tribuns de nouveaux prétextes de soulever la multitude. Appius Claudius, connu pour un des plus ardents ennemis du peuple, protesta que le sénat renversait sa propre autorité et ruinait la république, s'il souffrait que le peuple eût le pouvoir de juger les patriciens (25). Les sénateurs les plus anciens et les plus populaires pensaient au contraire que ce pouvoir, loin de rendre le peuple plus difficile et plus sévère, lui inspirerait plus de douceur et d'humanité; qu'il ne méprisait pas le sénat, mais qu'il s'en croyait méprisé; que le droit de juger, qu'on lui accorderait, serait pour lui un honneur qui détruirait ce soupçon; et que du moment qu'il donnerait ses suffrages, il déposerait son ressentiment.

XIX. Coriolan, qui voyait le sénat partagé entre sa bienveillance pour lui et la crainte qu'il avait de la multitude, demande aux tribuns de quel crime ils prétendent l'accuser devant le peuple (26). Ils lui répondent que c'est du crime de tyrannie, et qu'ils le convaincront d'avoir voulu s'emparer du pouvoir suprême. Coriolan se lève, et dit qu'il va sur-le-champ se présenter au peuple; qu'il n'y a point de jugement, point de supplice qu'il ne soit prêt à subir, s'il est convaincu d'un pareil crime (27). « Seulement, ajouta-t-il, ne m'accusez que sur ce fait, et n'allez pas tromper le sénat. » Les tribuns l'ayant promis, le jugement fut déféré au peuple à cette condition. On s'assemble; et d'abord les tribuns exigèrent forcément que les suffrages fussent donnés par tribus, et non par centuries (28), afin que les indigents, et cette populace séditieuse qui n'a aucun égard pour la justice et pour l'honnêteté, eussent l'avantage sur les riches, les nobles et les gens de guerre. Ensuite, laissant le crime de tyrannie qu'il leur était impossible de prouver, ils reproduisent tous les discours que Coriolan avait tenus dans le sénat pour empêcher la diminution du prix des blés, et conseiller l'abolition du tribunat. Enfin, ils proposèrent un nouveau chef d'accusation, et lui reprochèrent qu'au lieu de faire porter au trésor public le butin qu'il avait pris sur les Antiates, il l'avait partagé à ses soldats (29).

XX. Coriolan fut troublé de cette dernière accusation, à laquelle il ne s'attendait point; et il ne trouva pas sur-le-champ de raisons assez fortes pour s'en justifier (30). Il commença donc par faire l'éloge de ceux qui l'avaient accompagné à cette expédition; mais ceux qui n'y avaient pas été, et qui étaient en bien plus grand nombre, excitèrent un si grand tumulte, qu'il ne put être entendu. Enfin, les tribus ayant donné leurs suffrages, il y en eut trois de plus pour la condamnation (31): la peine prononcée fut le bannissement perpétuel. Dès que la sentence eut été publiée, le peuple en témoigna plus de fierté que d'aucune victoire qu'il eût remportée jusque là sur les ennemis: mais le sénat en ressentit la plus vive douleur; il se repentit alors de n'avoir pas tout tenté, de ne s'être pas exposé à tout, plutôt que de souffrir un tel outrage, et de

laisser prendre au peuple un si grand pouvoir. On n'eut pas besoin de la différence d'habillement ou d'autres marques extérieures pour distinguer les classes des citoyens : on reconnaissait tout de suite un plébéien à sa joie, et un patricien à sa tristesse. Coriolan seul ne fut ni étonné, ni abattu; il montra la même fermeté dans son air, dans sa démarche et dans sa contenance; et pendant que tous les patriciens étaient vivement affectés, seul il paraissait insensible : mais cette disposition n'était pas en lui l'effet de sa raison, de sa douceur ou de sa modération à supporter cette disgrace; elle venait de son indignation et de sa colère : et cet état est un véritable chagrin, quoique la plupart des hommes ne s'en doutent pas. Car dès que la tristesse s'enflamme en nous et se change en fureur, elle bannit de l'ame l'abattement et la faiblesse. De là vient que dans la colère l'homme paraît plein de courage et d'activité, comme celui qui a la fièvre semble brûlant; l'ame est alors dans un état de tension, et pour ainsi dire de bouillonnement et d'effervescence.

XXI. Coriolan fit voir aussitôt, par sa conduite, que telle était la situation de son ame. Rentré chez lui, il embrasse sa mère et sa femme, qui jetaient de grands cris en déplorant leur malheur, et versaient des torrents de larmes; il leur dit adieu, les exhorte à supporter patiemment leur douleur (32); et étant sorti sur-le-champ, il gagne une des portes de la ville. Tous les patriciens en corps l'avaient accompagné : là, sans leur rien demander, sans vouloir rien recevoir d'eux, il les quitte, suivi de trois ou quatre de ses clients. Il passa quelques jours dans des terres qu'il avait près de Rome, agité de mille pensées diverses que la colère lui suggérait, mais toutes pernicieuses et funestes, et qui n'avaient pour but que de tirer vengeance des Romains. Il s'arrêta enfin au projet de leur susciter une guerre cruelle avec quelque peuple voisin, et résolut de tenter d'abord les Volsques, qu'il savait être puissants en hommes et en argent : persuadé d'ailleurs que leurs dernières défaites avaient moins diminué leurs forces qu'augmenté leur jalousie et leur ressentiment. Il y avait à Antium un homme que ses richesses, son courage et sa haute naissance faisaient honorer comme un roi; il se nommait Tullus Amphidius (33). Coriolan n'ignorait pas qu'il lui était plus odieux qu'aucun autre Romain; car dans plusieurs combats ils s'étaient souvent bravés et provoqués avec menaces, comme font deux jeunes guerriers que l'émulation et l'amour de la gloire rendent rivaux : ainsi, aux motifs communs de haine qui les animaient déja, il joignait une inimitié particulière. Mais il connaissait sa grandeur d'ame; et sachant qu'il desirait plus qu'aucun des Volsques une occasion de rendre aux Romains tous les maux qu'ils avaient faits à sa nation, il hasarda une démarche qui vérifie ce mot d'un poète :

Bien difficilement on dompte la colère :
Tout ce qu'elle veut obtenir,
Dans son audace téméraire,
Au péril de ses jours, elle va l'acquérir.

Coriolan prit l'habillement le plus propre à le faire méconnaître, et, comme l'Ulysse d'Homère (34),

Il entra dans les murs d'une ville ennemie.

XXII. C'était le soir; et de tous ceux qu'il rencontra, personne ne le reconnut. Il va droit à la maison de Tullus, y entre sans être aperçu; et s'asseyant près du foyer (35), il s'y tient sans rien dire, et la tête couverte. Les gens de Tullus furent fort surpris; mais, frappés de l'air de majesté que lui donnaient son habit et son silence même, ils n'osèrent le faire lever, et allèrent rapporter à leur maître, qui était alors à table, cette singulière aventure. Tullus, se levant aussitôt, va le trouver, et lui demande qui il est et ce qu'il desire. Coriolan se découvre la tête, et après un moment de silence il prend la parole. « Tullus, lui dit-il, si vous ne me » reconnaissez pas encore, ou que vous n'en croyiez » pas vos yeux, il faut nécessairement que je me » dénonce moi-même. Je suis ce Marcius qui vous ai » fait tant de mal à vous et aux Volsques; le surnom » de Coriolan que je porte ne me permet pas de le » nier : ce surnom, monument de la haine que j'eus » contre votre pays, est la seule récompense qui me » reste; de tous les travaux que j'ai soufferts, de tous » les périls auxquels je me suis exposé, c'est le seul » prix qu'on n'a pu me ravir. Je me suis vu dépouillé » de tous les autres, d'un côté par l'envie et l'au- » dace du peuple, de l'autre par la mollesse, par » la trahison des magistrats et des nobles. Banni » de ma patrie, je suis venu en suppliant m'asseoir » près de votre foyer, non pour y chercher la sû- » reté et la vie, car ce n'est pas ici que je serais » venu si j'avais craint la mort, mais pour me » venger des Romains qui m'ont chassé; et c'est » déja m'en être vengé, que de vous rendre maître » de ma personne. Si donc, Tullus, vous avez le » courage d'attaquer vos ennemis, tirez parti de » mes malheurs, et faites tourner ma disgrace à » l'avantage commun des Volsques. Je combattrai » pour vous avec bien plus de succès que je n'ai » fait contre vous; car ceux qui connaissent le » faible de l'ennemi ont sur lui un avantage que » ne peuvent avoir ceux qui l'ignorent. Si, au » contraire, vous êtes las de la guerre, je ne veux » plus vivre, et vous-même vous ne devez pas » sauver la vie à un homme qui fut autrefois votre » ennemi, et qui maintenant vous serait inutile. » Ce discours porta la joie dans l'ame de Tullus :

« Levez-vous, dit-il à Coriolan en lui tendant la » main, et reprenez courage. Vous nous faites un » présent bien précieux en vous donnant à nous ; » espérez des Volsques de plus grandes marques » encore de leur reconnaissance. » Aussitôt il le fit mettre à table, et le traita de la manière la plus distinguée. Les jours suivants, ils délibérèrent ensemble sur les moyens de faire la guerre.

XXIII. Cependant à Rome l'inimitié des nobles contre le peuple, aigrie encore par la condamnation de Coriolan, entretenait le trouble et l'agitation dans tous les esprits. D'ailleurs les devins, les prêtres et plusieurs particuliers annonçaient des prodiges qui méritaient la plus grande attention. J'en citerai un entre plusieurs autres (36). Un Romain, nommé Titus Latinus (37), d'une condition ordinaire, mais d'ailleurs homme paisible et modéré, étranger à toute superstition, et plus encore à tout sentiment de vanité, crut voir en songe Jupiter qui lui ordonnait d'aller dire au sénat que, dans les supplications faites en son honneur, on avait mis à la tête de la procession un coryphée qui lui avait déplu. Titus ne tint aucun compte de cette vision ; elle se répéta une seconde et une troisième fois sans qu'il y fît plus d'attention. Enfin, il perdit un fils unique de la meilleure espérance, et devint lui-même perclus de tous ses membres. Alors il se fit porter au sénat sur un petit lit : dès qu'il eut déclaré sa vision, il sentit son corps reprendre ses forces ; et s'étant levé, il s'en retourna seul chez lui. Les sénateurs étonnés, après avoir fait les plus grandes recherches, découvrirent qu'un citoyen, ayant livré un de ses esclaves à ses camarades, leur avait ordonné de lui faire traverser la place publique en le battant de verges, et ensuite de le mettre à mort. Pendant qu'ils exécutaient cet ordre barbare, et que ce malheureux, déchiré de coups et pressé par la douleur, faisait des contorsions horribles, la procession vint à passer ; et ainsi il se trouva par hasard la précéder (38). Tous les assistants furent révoltés d'un spectacle aussi hideux qu'indécent ; mais personne ne se mit en devoir de le faire cesser, et on se borna à des injures et à des malédictions contre le maître inhumain qui en était la cause. Car les Romains traitaient alors leurs esclaves avec beaucoup de douceur : partageant en commun leurs travaux, vivant habituellement avec eux, il en résultait pour ceux-ci une familiarité qui allégeait le poids de leur servitude. Le plus grand châtiment infligé à un esclave qui avait commis une faute était de lui faire porter un de ces bois fourchus qui servent d'appui au timon d'un chariot, et de le promener ainsi dans le voisinage (39). L'esclave qui avait subi cette punition, et que ses camarades et ses voisins avaient vu en cet état, perdait toute confiance : on l'appelait Furcifer, car ce qu'on nomme étai en Grèce, les Romains l'appellent fourche.

XXIV. Lors donc que Latinus eut rendu compte au sénat de sa vision, on chercha quel pouvait être ce coryphée des jeux qui avait tant déplu à Jupiter. La nouveauté du supplice rappela à quelques uns des spectateurs l'esclave qui avait été battu de verges le long de la place publique, et ensuite puni de mort. Les prêtres étant convenus que ce devait être le coryphée dont parlait Jupiter, le maître fut condamné à l'amende, et l'on recommença tout de nouveau, à l'honneur du dieu, les jeux et la procession (40). On voit, par cet exemple, que Numa, dont toutes les institutions religieuses ont été réglées avec tant de sagesse, n'a pas fait en ce genre de plus belle ordonnance que celle qui prescrit que lorsque les magistrats ou les prêtres sont occupés au culte divin, un héraut s'avance, et crie à haute voix : *Hoc age*. Il les avertit par-là de donner toute leur attention à la cérémonie ; de n'être distraits ni par des occupations, ni par des soins étrangers ; la plupart des actions humaines étant presque toujours faites comme par force et par contrainte. Aussi n'était-ce pas seulement pour des causes si importantes que les Romains avaient coutume de recommencer les sacrifices et les cérémonies publiques de religion ; il suffisait pour cela du plus léger motif : un des chevaux qui portaient les lits sacrés (41) venait-il à tirer plus lâchement ; le cocher prenait-il les rênes de la main gauche ; un décret du sénat faisait aussitôt recommencer la procession. On les a vus même, dans ces derniers temps, recommencer jusqu'à trente fois le même sacrifice, parcequ'on croyait toujours y avoir remarqué quelque défaut ou quelque obstacle : tant les Romains ont toujours montré de religion et de respect pour les dieux.

XXV. Cependant à Antium Coriolan et Tullus parlaient secrètement aux plus puissants d'entre les citoyens, et les exhortaient à profiter des divisions des Romains pour leur déclarer la guerre. Mais ils balançaient à rompre la trêve qu'ils avaient faite pour deux ans (42), lorsque les Romains leur en fournirent un prétexte, en faisant, le jour même des jeux publics, sur un soupçon léger et calomnieux, publier un ordre à tous les Volsques de sortir de Rome avant le soleil couché. Quelques historiens disent que ce fut une ruse de Coriolan, qui envoya à Rome un homme aposté pour donner aux consuls le faux avis que les Volsques devaient les attaquer pendant la célébration des jeux, et mettre le feu à la ville (43). Cette proclamation augmenta la haine des Volsques contre les Romains ; et Tullus, en exagérant encore cet outrage, les aigrit de plus en plus, et leur persuada d'envoyer des ambassadeurs à Rome pour redemander les

terres et les villes qui leur avaient été prises pendant la guerre (44). Les Romains, indignés de ces propositions, répondirent aux ambassadeurs que si les Volsques prenaient les premiers les armes, les Romains les poseraient les derniers.

XXVI. Sur cette réponse, Tullus convoqua l'assemblée générale des Volsques; et après les avoir déterminés à la guerre, il leur conseilla d'appeler Coriolan au conseil, d'oublier ses anciens torts, et de lui donner toute leur confiance, parceque, devenu leur allié, il leur rendrait plus de services qu'il ne leur avait fait de mal lorsqu'il était leur ennemi. Coriolan, introduit dans l'assemblée, parla si bien devant tout le peuple, qu'ils le jugèrent aussi éloquent que grand capitaine; et qu'admirant en lui la réunion d'un courage extraordinaire à une prudence consommée, ils le nommèrent général avec Tullus, et les investirent l'un et l'autre d'un pouvoir absolu (45). Mais craignant que le temps nécessaire pour les préparatifs de la guerre ne lui fît perdre une occasion favorable d'agir, il chargea les magistrats et les principaux citoyens d'assembler les troupes et de faire les provisions; pour lui, prenant sans choix les plus ardents à le suivre, il entra sur les terres des Romains, avant qu'on en eût à Rome le moindre soupçon (46). Il y fit un si grand butin, que les Volsques étaient las de le transporter, et ne pouvaient suffire à le consommer dans leur camp. Mais cette immense quantité de richesses, et ce dégât de tout le pays, étaient les moindres avantages que Coriolan se proposât dans cette expédition; un but plus important qu'il avait eu, c'était de rendre les patriciens encore plus suspects au peuple. Car en pillant, en ravageant toute la campagne, il épargnait avec le plus grand soin les terres des nobles, et ne permettait pas d'en enlever ou d'y gâter la moindre chose. Il réussit par-là à augmenter le trouble et la dissension qui régnaient dans la ville: les patriciens accusaient le peuple d'avoir injustement banni le plus vaillant citoyen qu'ils eussent; et le peuple reprochait aux patriciens que, pour satisfaire à leur vengeance, ils avaient appelé Coriolan sur le territoire de Rome; que, simples spectateurs des ravages qui s'exerçaient sur les terres des autres, ils avaient au-dehors la guerre même pour garde et pour rempart de leur fortune et de leurs biens. Après cette expédition, qui inspira aux Volsques la plus grande confiance en eux-mêmes et le plus grand mépris pour les ennemis, il les ramena sans avoir perdu un seul homme.

XXVII. Les Volsques, qui étaient remplis d'ardeur, eurent bientôt rassemblé toutes leurs forces; elles se trouvèrent si considérables, qu'on prit le parti d'en laisser une portion pour la sûreté des villes, et de marcher avec l'autre contre les Romains. Coriolan donna le choix à Tullus entre ces deux armées; Tullus répondit que Coriolan ne lui étant pas inférieur en courage, et ayant été plus heureux dans les combats, il valait mieux qu'il commandât les troupes destinées à aller faire la guerre; que lui il resterait à la garde du pays, et ferait passer à l'armée les provisions nécessaires (47). Coriolan, devenu par-là plus puissant, marcha d'abord contre la ville de Circée, colonie romaine, qui, s'étant soumise volontairement, fut garantie du pillage (48). Il alla ensuite porter le dégât sur les terres des Latins, persuadé que les Romains viendraient combattre pour la défense de leurs alliés, qui leur avaient fait demander plusieurs fois du secours. Mais comme le peuple y était peu disposé; que d'ailleurs les consuls, dont l'année allait finir, ne voulaient rien hasarder, ils renvoyèrent les ambassadeurs sans leur accorder leurs demandes. Coriolan alla donc attaquer les villes du Latium, et prit de force Toleries, Vicanium, Pédium et Boles, qui lui firent résistance; tous les hommes furent vendus et les biens livrés au pillage. Celles qui se rendirent furent traitées avec le plus grand ménagement; et, de peur qu'à son insu elles n'éprouvassent quelque dommage, il campait le plus loin qu'il lui était possible, et ne prenait rien sur leurs terres. Il se rendit maître de la ville de Bouille, qui n'était qu'à cent stades de Rome[1]. Il y fit un butin considérable, et passa au fil de l'épée presque tous ceux qui étaient en âge de porter les armes. Les Volsques qu'on avait laissés pour la défense des villes, apprenant tous ces exploits, ne purent plus se contenir; ils se rendirent en foule et tout armés au camp de Coriolan, en disant qu'ils ne reconnaissaient pas d'autre général et d'autre chef que lui. Son nom était célèbre dans toute l'Italie; on admirait sa valeur, et la révolution étonnante qu'avait produite dans les affaires le changement d'un seul homme.

XXVIII. Cependant à Rome le désordre était à son comble; on refusait de combattre, et les deux partis passaient les journées entières à se quereller, et à tenir l'un contre l'autre les propos les plus séditieux. Mais lorsqu'on apprit que les ennemis avaient mis le siége devant Lavinium, d'où les Romains tiraient leur origine, et où étaient les dieux de leurs pères, car c'était la première ville qu'Énée eût bâtie dans le Latium (49), cette nouvelle fit parmi le peuple un changement aussi merveilleux que subit, et opéra dans l'esprit des patriciens la révolution la plus singulière et la plus bizarre. Le peuple voulait qu'on abolît sur-le-champ la condamnation de Coriolan, et qu'il fût rappelé à Rome; le sénat, s'étant assemblé pour délibérer sur cette

[1] Cinq lieues.

demande, s'y opposa formellement, soit qu'il s'opiniâtrât à rejeter tout ce que les plébéiens desiraient (50), ou qu'il ne voulût pas que Coriolan rentrât dans Rome par la faveur du peuple; soit enfin qu'il fût réellement irrité contre un homme qui, n'ayant pas été également offensé par les deux partis, les maltraitait autant l'un que l'autre, et qui s'était déclaré l'ennemi de sa patrie, quoiqu'il sût que la plus grande et la plus saine portion des citoyens compatissait à ses malheurs, et déplorait l'injustice dont il était la victime. Cette résolution ayant été publiée, le peuple ne put donner à sa décision force de loi, parcequ'il fallait pour cela un décret du sénat. Coriolan, encore plus irrité à cette nouvelle, quitte le siége de Lavinium (51); et marchant vers Rome plein de fureur, il va camper près des fossés Cluiliens, à quarante stades de la ville [1]. Son approche, en jetant l'effroi et la consternation dans Rome, apaisa sur-le-champ la sédition : il n'y eut plus un magistrat ni un sénateur qui osât contredire le peuple sur le rappel de Coriolan. En voyant cette multitude de femmes qui couraient çà et là dans les rues, de vieillards répandus dans les temples, qui, baignés de larmes, adressaient aux dieux les plus humbles prières, et tous les esprits incertains, incapables de prendre avec courage un parti salutaire, il n'était personne qui n'avouât que le peuple avait eu raison de demander le rappel de Coriolan, et que c'était une grande faute au sénat d'avoir commencé à s'irriter contre lui, lorsqu'il eût été plus sage de renoncer au ressentiment qu'il pouvait avoir. Ils résolurent donc, d'un avis unanime, d'envoyer des ambassadeurs à Coriolan pour lui offrir le rappel dans sa patrie, et pour le prier de mettre fin à la guerre.

XXIX. Les ambassadeurs choisis par le sénat étaient tous ou parents ou amis de Coriolan, et à ce titre ils s'attendaient à recevoir de lui, à leur arrivée, un accueil favorable : mais leur espoir fut trompé. Conduits à travers le camp des Volsques, ils le trouvèrent assis au milieu de ses principaux officiers : là, avec un air et d'un ton plein de sévérité, il leur ordonna de déclarer ce qu'ils avaient à dire. Ils parlèrent dans les termes les plus doux, les plus modestes, et les plus convenables à leur situation présente (52). Quand ils eurent fini, il leur répondit, sur ce qui lui était personnel, avec l'aigreur et le ressentiment d'un homme profondément blessé : pour ce qui regardait les Volsques, il demanda, comme leur général, qu'on leur rendît les villes et les terres que les Romains avaient conquises sur eux, et qu'on leur accordât le droit de bourgeoisie, tel que les Latins en jouissaient; il ajouta qu'il ne pouvait y avoir de paix solide que celle qui portait sur des conditions justes et égales pour les deux partis. Il leur donna trente jours pour délibérer sur ses propositions; et dès que les ambassadeurs furent repartis, il sortit lui-même du territoire de Rome. Cette retraite fut le premier prétexte que prirent pour l'accuser ceux des Volsques qui, depuis long-temps envieux de sa gloire, ne pouvaient supporter sa puissance. Tullus lui-même était de ce nombre : non qu'il eût reçu personnellement aucune offense de Coriolan; mais, par une faiblesse naturelle à l'humanité, il était piqué de voir sa gloire obscurcie par celle d'un général étranger, d'être méprisé par les Volsques, pour qui Coriolan seul était tout, et qui voulaient que les autres généraux se contentassent de la part qu'il leur donnait à son autorité et à sa puissance. De là prirent naissance les calomnies qu'on sema secrètement contre lui : les officiers, conspirant ensemble, s'animaient réciproquement; ils appelaient cette retraite une trahison qui livrait à l'ennemi, non des villes ou des armées, mais le temps, qui décide ordinairement du salut ou de la perte de tout : il avait, disaient-ils, donné à l'ennemi un délai de trente jours, parceque leurs affaires étaient dans un état si déplorable, qu'il ne leur fallait pas moins de temps pour les rétablir.

XXX. Cependant Coriolan ne se tint pas tout ce temps-là dans l'inaction; il alla ravager les terres des alliés de Rome, et prit sept grandes villes, toutes très-peuplées (53), sans que les Romains osassent les secourir; frappés d'engourdissement, abattus et comme paralysés par la terreur, ils étaient peu disposés aux combats. Les trente jours expirés, Coriolan rentra avec toutes ses troupes sur le territoire de Rome. On lui envoya une seconde ambassade pour le supplier de calmer son ressentiment, de retirer les Volsques de dessus les terres des Romains; après quoi il pourrait proposer et faire ce qu'il croirait le plus utile pour les deux peuples. Les députés ajoutèrent que les Romains n'accorderaient rien à la crainte, et que si les Volsques paraissaient mériter quelque faveur, ils ne l'obtiendraient qu'après avoir posé les armes. A cela Coriolan répondit que, comme général des Volsques, il n'avait rien à leur dire; mais qu'en sa qualité de citoyen romain, il leur conseillait de rabattre un peu de leur orgueil pour se prêter à des conditions raisonnables. « Revenez, ajouta-t-il, » dans trois jours, et apportez le consentement du » sénat à mes demandes : si vous prenez une ré» solution contraire, je ne vous promets plus de » sûreté à reparaître dans mon camp avec de vai» nes paroles. »

XXXI. Les ambassadeurs ayant rapporté cette réponse, le sénat, menacé d'une tempête violente qui pouvait submerger le vaisseau de l'état, jeta,

[1] Deux lieues.

comme on dit, l'ancre sacrée (54). Il ordonna que les prêtres des dieux, les préposés aux mystères, les ministres des temples et les augures, dont la divination par le vol des oiseaux est la plus ancienne à Rome, iraient tous en députation vers Coriolan, revêtus des ornements qui sont d'usage dans leurs cérémonies; qu'ils feraient tout leur possible pour l'engager à poser les armes, et à régler ensuite avec ses concitoyens les intérêts des Volsques. Coriolan les reçut dans son camp, mais sans leur parler avec plus de douceur et de ménagement qu'aux autres, sans se relâcher en rien : il leur déclara qu'il fallait accepter ses premières propositions, ou se préparer à combattre. Au retour des prêtres, les Romains résolurent de se tenir renfermés dans la ville, de défendre les murailles, et de repousser les ennemis s'ils venaient les attaquer. Incapables de trouver d'eux-mêmes aucun expédient salutaire, et voyant la ville remplie de trouble, de frayeur et de pressentiments funestes sur l'avenir, ils mirent toutes leurs espérances dans le temps, et dans les événements inopinés de la fortune.

XXXII. Il leur arriva enfin quelque chose de semblable à ce que dit Homère, et que le commun des hommes refuse de croire; lorsqu'à l'occasion d'événements extraordinaires et inattendus, ce poëte dit :

Pallas lui suggéra cette utile pensée [1].

Dans un autre endroit :

Un dieu les détourna d'un dessein imprudent,
Mit dans le cœur du peuple un projet différent.

Et ailleurs :

Soit qu'il l'eût à propos soupçonné de lui-même,
Ou qu'il en eût d'un dieu reçu l'ordre suprême [2].

Bien des gens rejettent ces maximes; ils les regardent comme des fictions sans vraisemblance, comme des opinions absurdes par lesquelles Homère détruit notre liberté. Mais ce poëte en est bien éloigné, puisqu'il attribue à notre libre arbitre toutes les actions ordinaires, tous les effets naturels qui sont le fruit de la raison; ainsi il dit souvent :

Dans mon cœur j'ai conçu moi-même ce projet [3].

Et dans un autre passage :

Achille à ce discours est outré de colère;
Son esprit incertain ne sait ce qu'il doit faire [4].

Il dit encore :

Honnête et vertueux, toujours Bellérophon
D'un discours séducteur rejeta le poison [5].

Mais dans les circonstances extraordinaires et périlleuses qui exigent une sorte d'inspiration et d'enthousiasme, il fait intervenir un dieu qui, loin de détruire notre liberté, la met en mouvement. Il n'opère pas en nous la volonté, mais il y excite des images et des idées qui nous déterminent; qui ne font pas que nos actions soient involontaires, mais qui, donnant naissance à notre volonté, y ajoutent la confiance et l'espoir. Car il faut ou refuser aux dieux toute influence sur nos actions, ou reconnaître qu'ils n'ont pas d'autre moyen de secourir les hommes et de coopérer avec eux. Les dieux ne remuent pas eux-mêmes nos corps; ils ne font pas mouvoir nos mains et nos pieds à mesure que chaque action l'exige; mais par des pensées et des images, par certains principes de nos opérations, ils excitent la faculté active de notre ame, et mettent en mouvement notre volonté : au contraire, ils les détournent ou les retiennent par les mêmes moyens.

XXXIII. Cependant à Rome les femmes s'étaient répandues dans tous les temples; le plus grand nombre et les plus distinguées d'entre elles, prosternées au pied de l'autel de Jupiter Capitolin, adressaient à ce dieu les plus ferventes prières. Entre celles-ci était Valérie, sœur de Publicola, celui qui avait rendu aux Romains tant et de si grands services, soit dans la guerre, soit pendant la paix. Publicola était mort quelque temps auparavant, comme nous l'avons dit dans sa Vie; Valérie sa sœur, qui, par l'éclat de sa vertu, relevait encore celui de sa naissance, jouissait de l'estime et de la considération de toute la ville. Elle fut, dans cette occasion, affectée du sentiment dont je viens de parler; et, frappée tout-à-coup d'une inspiration divine qui lui fit voir ce qu'il était le plus utile de faire, elle se lève du pied de l'autel, engage les autres dames à la suivre, et se rend avec elles à la maison de Volumnie, mère de Coriolan (55) : elle y entre, et la trouve assise auprès de sa belle-fille, et tenant entre ses bras ses deux petits-fils. Les femmes qui l'accompagnaient s'étant rangées autour d'elle, Valérie prit la parole. « Volumnie, et vous, Virgilie, » leur dit-elle, ce n'est point par ordre du sénat » ou des magistrats que nous venons vers vous [1] : » c'est, je n'en puis douter, par l'inspiration même » d'un dieu, qui, touché de nos prières, nous a » poussées à venir ici pour vous engager à une » démarche qui, en nous sauvant avec tous les autres citoyens, vous assurera à vous-mêmes une » gloire plus éclatante que celle qu'acquirent les » filles des Sabins lorsqu'elles firent cesser la » guerre entre leurs pères et leurs maris, et les » réconcilièrent ensemble par une paix et une

[1] *Odys.*, XVIII, 157. [2] *Ibid.* IX, 339.
[3] *Ibid.*, XVIII, 299.
[4] *Iliad.*, I, 188. [5] *Ibid.* 162.

[1] Mot à mot : *Femmes, nous venons vers d'autres femmes.*

» amitié solides. Venez avec nous vers Coriolan ; » et, prenant toutes les marques extérieures de suppliantes, rendez devant lui à votre patrie ce témoignage aussi véritable que juste, que le ressentiment de tous les maux qu'il lui a fait souffrir ne l'a point portée à se venger sur vous, à » prendre contre vous aucune résolution rigoureuse, et qu'elle vous rend à lui, dût-elle n'en » obtenir aucune condition raisonnable. » Ce discours de Valérie fut suivi des cris perçants de toutes les femmes. « Nous partageons avec vous les calamités publiques, lui répondit Volumnie; et nous » avons de plus à gémir sur nos malheurs particuliers : l'éclat de la gloire et des vertus de Coriolan ne rejaillit plus sur nous; et nous le voyons » lui-même environné des armes de nos ennemis, » moins pour le garder que pour s'assurer de sa » personne. Mais la plus grande de nos infortunes, » c'est que notre patrie soit réduite à une telle extrémité, qu'elle mette en nous sa dernière espérance. Aura-t-il quelque égard pour nous, lui » qui n'en a point pour sa patrie, qu'il a toujours » préférée à sa mère, à sa femme et à ses enfants? Cependant employez-nous à tout ce que » vous voudrez; conduisez-nous vers lui : si nous ne » gagnons rien, nous pourrons du moins mourir à » ses pieds en le suppliant pour la patrie. » En finissant ces mots, elle prend ses petits-fils, fait lever Virgilie, et se rend avec les autres femmes au camp des Volsques (56), qui, saisis de respect à leur vue et touchés de compassion, se tinrent dans le plus profond silence.

XXXIV. Coriolan était assis sur son tribunal, environné de tous ses officiers. La vue de ces femmes le surprit d'abord; mais lorsqu'il eut reconnu sa femme (57) qui marchait à leur tête, il voulut soutenir son caractère d'obstination et d'inflexibilité : bientôt, vaincu par sa tendresse, et n'étant plus maître de son émotion, il n'a pas le courage de l'attendre sur son tribunal; il descend avec précipitation, s'élance au-devant d'elle, se jette à son cou, la tient long-temps embrassée; pressant ensuite tour à tour sur son sein sa mère et ses enfants, il leur prodigue les plus tendres caresses, les couvre de ses larmes, et s'abandonne au sentiment de la nature, comme à un torrent qu'il ne saurait contenir. Quand il eut, pour ainsi dire, rassasié sa tendresse, et qu'il vit que sa mère voulait parler, il se fit entourer par les officiers volsques, et écouta Volumnie, qui prit la parole en ces termes : « Tu vois, mon fils, à notre habillement et à la pâleur qui couvre notre visage [1], quelle » vie solitaire et triste nous avons menée depuis » ton exil. Tu peux juger maintenant que nous » sommes les plus malheureuses de toutes les femmes; ce qu'il nous était le plus doux de voir, la » fortune nous l'a rendu le plus terrible, en nous » montrant, à moi mon fils, et à elle son époux » assiégeant les murs de sa patrie. Cette consolation si puissante que les hommes trouvent dans » toutes leurs infortunes, d'adresser aux dieux » leurs prières, est ce qui nous met dans la plus » cruelle perplexité : nous ne pouvons leur demander à la fois et la victoire pour Rome et ta propre conservation ; les plus horribles malédictions que nos ennemis pussent prononcer contre nous seraient renfermées dans nos prières. » C'est une nécessité pour ta femme et tes enfants » d'être privés de toi ou de leur patrie : pour » moi, je n'attendrai pas que la fortune termine » de mon vivant cette guerre. Si je ne puis te » persuader de faire cesser les maux qui en sont » la suite en nous rendant la paix et l'union, et » d'être le bienfaiteur des deux peuples, plutôt » que le fléau de l'un d'entre eux, ne doute pas, » mon fils, que tu ne doives te préparer à n'approcher de Rome qu'après avoir passé sur le » corps de celle à qui tu dois la vie. Dois-je attendre ce jour où je verrai les Romains triompher » de mon fils, ou mon fils triompher de sa patrie? » Te demander de sauver Rome en perdant les » Volsques, ce serait te proposer une alternative » trop pénible : il n'est ni honnête de détruire ses » concitoyens, ni juste de trahir ceux qui se sont » fiés à nous. Ce que nous venons donc te demander, c'est de nous délivrer des maux que nous » souffrons; et ce bienfait, également salutaire » pour les deux peuples, sera plus glorieux pour » les Volsques, qui, par leur victoire, paraîtront » nous donner et s'assurer à eux-mêmes les plus » grands de tous les biens, une paix et une amitié » réciproques. Si nous les obtenons, c'est à toi » surtout que nous en serons redevables; s'ils » nous sont refusés, tu auras à soutenir les reproches des deux nations. Cette guerre, dont » l'événement est douteux, a cela du moins de » certain, que, si tu es vainqueur, tu seras le » fléau de ta patrie; si tu es vaincu, on dira que, » pour satisfaire ton ressentiment, tu as plongé » dans les plus grandes calamités tes bienfaiteurs » et tes amis. »

XXXV. Coriolan avait écouté le discours de Volumnie sans proférer un seul mot; lorsqu'elle eut fini de parler, il fut long-temps sans rien répondre. Alors Volumnie, reprenant la parole : « Pourquoi, mon fils, lui dit-elle, gardes-tu le silence? Est-il donc beau de tout donner à la colère et au ressentiment; et ne l'est-il pas d'accorder quelque chose à une mère qui te prie » pour de si grands intérêts? Est-il d'un grand

[1] Le texte ajoute, *sans que nous ayons besoin de te le dire.*

» homme de conserver le souvenir des maux » qu'on lui a faits; et n'est-il ni d'un grand homme, ni d'un homme vertueux, de reconnaître » et d'honorer les bienfaits de ceux de qui il a reçu » le jour? Mais pour qui la reconnaissance est- » elle un devoir plus que pour toi, qui, dans ta » cruauté, pousses si loin l'ingratitude? D'ailleurs, ne t'es-tu pas déja assez vengé de ta pa- » trie, tandis que tu n'as donné encore à ta mère » aucun témoignage de ta reconnaissance? et ne » devais-je pas, quand même la nécessité serait » moins pressante, obtenir de ta piété filiale des » demandes si justes et si raisonnables? Si je ne » puis rien gagner sur toi, pourquoi ménagerais- » je ma dernière espérance[1] (58)? » En disant ces mots, elle se jette à ses pieds avec sa femme et ses enfants : « Que faites-vous, ma mère? » s'écria Coriolan. En même temps il la relève, et lui serrant la main : « Vous avez vaincu, lui dit-il; » et cette victoire est aussi heureuse pour votre » patrie, que funeste pour moi. Je me retire, » vaincu par vous seule. »

XXXVI. Après avoir parlé quelque temps en particulier à sa mère et à sa femme, il les renvoya à Rome, sur la prière qu'elles lui en firent; et le lendemain, dès la pointe du jour, il ramena dans leur pays les Volsques, qui ne virent pas tous du même œil ce qui s'était passé. Les uns blâmaient Coriolan, et improuvaient sa conduite; d'autres, et c'était ceux qui voyaient avec joie la guerre terminée, n'y trouvaient rien de répréhensible. Quelques uns, quoique mécontents de la paix, n'en avaient pas plus mauvaise opinion de Coriolan; ils le trouvaient bien pardonnable de s'être laissé fléchir par des motifs si pressants: mais personne ne résista à l'ordre du départ; ils le suivirent tous, plutôt par respect pour sa vertu, que par déférence pour son autorité. Les Romains, délivrés d'un péril si imminent, firent bien plus paraître les craintes que cette guerre avait répandues parmi eux, qu'ils ne l'avaient fait pendant que Coriolan était à leurs portes. Ceux qui gardaient les murailles n'eurent pas plus tôt vu décamper les Volsques, que tous les temples furent ouverts; les citoyens s'y portèrent en foule couronnés de fleurs; ils immolèrent des victimes, comme si l'on eût remporté la plus grande victoire. La joie publique éclata encore davantage dans les témoignages d'honneur et de reconnaissance que le sénat et le peuple prodiguèrent aux femmes romaines, à qui ils avouaient hautement être redevables de leur salut. Le sénat ordonna aux consuls de leur accorder toutes les prérogatives et toutes les récompenses qu'elles desireraient pour un service si important. La seule chose qu'elles demandèrent fut qu'on bâtît un temple à la Fortune féminine; elles offrirent même de faire les frais de la construction, à la charge seulement que la ville fournirait les victimes, et ferait, avec une magnificence convenable, toutes les autres dépenses nécessaires pour le service du temple. Le sénat loua leur zèle; mais il fit faire le temple et la statue de la déesse aux frais du trésor public; les dames n'en apportèrent pas moins l'argent qu'elles y avaient destiné, et en firent une seconde, statue qui, ayant été placée dans le temple, prononça, dit-on, ces paroles : « Femmes, la » piété avec laquelle vous m'avez consacrée est » agréable à Dieu (59). »

XXXVII. On prétend même qu'elle les répéta une seconde fois; mais c'est vouloir nous faire croire des choses de pure invention, auxquelles on ne saurait ajouter foi (60). Que des statues aient sué; qu'elles aient jeté quelques larmes ou quelques gouttes de sang, cela n'est pas impossible. Les bois et les pierres contractent souvent une moisissure qui engendre l'humidité; ils prennent d'eux-mêmes plusieurs sortes de couleurs, ou reçoivent diverses teintes de l'air qui les environne; et rien n'empêche que la divinité ne se serve de ces apparences comme des signes d'événements futurs. Il est possible encore que des statues rendent un son semblable à un gémissement et à un soupir, qui soit causé par une rupture, ou par la séparation violente de leurs parties intérieures. Mais qu'un corps inanimé produise une voix articulée, des paroles claires, distinctes et intelligibles, c'est ce qui est absolument impossible. Car ni notre ame, ni Dieu lui-même ne peut former des sons articulés et des discours suivis, sans un corps pourvu de tous les organes de la parole. Lors donc que l'histoire, appuyée d'un grand nombre de témoins dignes de foi, veut forcer notre assentiment pour de pareils faits, il faut croire qu'ils sont l'effet d'un mouvement différent de celui qui agit sur nos sens; que c'est le produit de l'imagination qui entraîne notre jugement : comme, dans le sommeil, nous croyons voir et entendre ce que nous ne voyons ni n'entendons réellement. A la vérité, ceux qui, remplis d'un amour ardent de la divinité, ne veulent ni rejeter ni révoquer en doute aucun de ces prodiges, ont pour fondement de leur foi la puissance merveilleuse de la divinité, infiniment supérieure à la nôtre. Dieu ne ressemble en rien à l'homme, ni dans sa nature, ni dans sa sagesse, ni dans la force de ses actions; et la raison même nous persuade qu'il doit faire des choses qui nous sont impossibles, et qu'il trouve des moyens d'agir qui surpassent toutes nos facultés. Différent de nous

[1] C'est-à-dire ma vie.

en toutes manières, il en diffère surtout par ses opérations, qui le placent à une distance infinie de nous. Mais notre peu de foi, suivant Héraclite, fait que la plupart des œuvres divines échappent à notre perception (64).

XXXVIII. Coriolan fut à peine de retour à Antium, que Tullus, qui, par la crainte qu'il avait de son pouvoir, le haïssait et ne pouvait plus le souffrir, résolut de s'en défaire au plus tôt, de peur que, s'il laissait échapper cette occasion, il n'en retrouvât plus une autre si favorable. Ayant donc soulevé contre lui un grand nombre de Volsques, il lui ordonna de quitter le commandement, et de rendre compte de son administration. Coriolan, qui vit tout ce qu'il avait à craindre en devenant simple particulier, tandis que Tullus resterait général avec le plus grand crédit parmi ses concitoyens, répondit qu'il quitterait le commandement, quand les Volsques, de qui il l'avait reçu, le lui ordonneraient; que d'ailleurs il était prêt à rendre sur-le-champ compte de sa conduite à ceux des Antiates qui voudraient l'entendre. Le peuple donc s'étant assemblé, les orateurs que Tullus avait apostés se levèrent, et aigrirent les esprits contre Coriolan. Mais lorsque celui-ci se leva pour leur répondre, le respect qu'on lui portait fit cesser le tumulte, et lui donna à connaître qu'il pouvait parler sans crainte. Les plus estimables d'entre les Antiates, fort aises d'avoir la paix, ayant montré la disposition où ils étaient de l'écouter favorablement et de le juger avec équité, Tullus craignit qu'il ne se justifiât, car il était très éloquent; et d'ailleurs ses premiers exploits lui avaient mérité plus de reconnaissance que sa dernière action ne lui causait de défaveur : ou plutôt l'accusation elle-même attestait la grandeur de ses services; car les Volsques ne lui auraient pas fait un crime de ce qu'ils n'avaient pas pris Rome, si Coriolan seul ne les eût pas amenés au point de pouvoir s'en rendre maîtres. Tullus vit donc qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et qu'il ne s'agissait pas de songer à gagner le peuple. Les plus hardis de ceux qu'il avait ameutés se mettent à crier qu'il ne faut pas l'écouter, ni souffrir qu'un traître domine tyranniquement les Volsques, en refusant de se démettre du commandement; en même temps ils se jettent tous sur lui et le massacrent, sans que personne vienne à son secours (62). Mais on reconnut bientôt que ce meurtre ne s'était pas fait du consentement du plus grand nombre des Volsques : de toutes les villes voisines on accourut pour honorer ses obsèques; et après l'avoir enterré avec toutes les distinctions dues à sa dignité, on décora son tombeau d'armes et de dépouilles; genre d'ornements convenable à un si grand général (63).

XXXIX. Les Romains, informés de sa mort, ne donnèrent ni aucun signe de ressentiment, ni aucun témoignage d'honneur à sa mémoire. Seulement, sur la demande que firent les dames romaines, ils leur permirent d'en porter le deuil pendant dix mois, comme pour un père, un fils ou un frère; c'était le plus long terme que Numa eût fixé pour le deuil, ainsi que nous l'avons dit dans sa Vie. Mais l'état où se trouvèrent les affaires des Volsques leur fit bientôt regretter Coriolan. D'abord, ayant pris querelle pour le commandement avec les Èques, leurs alliés et leurs amis, ils en vinrent aux mains, et il y eut de part et d'autre beaucoup de morts et de blessés : vaincus ensuite par les Romains, dans une bataille où Tullus fut tué et où périt la fleur de leur jeunesse, ils s'estimèrent trop heureux de se soumettre aux conditions de paix les plus honteuses, de subir en tout la loi du vainqueur, et de rester sujets du peuple romain.

PARALLÈLE

D'ALCIBIADE ET DE CORIOLAN.

I. Le récit que nous venons de faire de toutes les actions de ces deux personnages, que nous avons jugés dignes d'être transmises à la postérité, fait voir aisément que, pour leurs exploits militaires, la balance ne penche guère d'aucun côté. Ils ont tous deux donné des preuves égales de leur courage et de leur audace; et lorsqu'ils ont commandé, l'un n'a pas fait éclater moins de prudence et de capacité que l'autre. Peut-être regardera-t-on Alcibiade comme un plus grand général, parce-qu'il a toujours été vainqueur dans les combats nombreux qu'il a livrés et sur terre et sur mer : mais ils eurent cela de commun, que, lorsqu'ils combattirent en personne à la tête des armées, on vit prospérer sensiblement les affaires de leur patrie, et que, lorsqu'ils changèrent de parti, elles allèrent plus sensiblement encore en décadence. Quant à leur administration, celle d'Alcibiade fut toujours détestée des gens sages, à cause de sa licence, de sa honteuse dissolution, et de la flatterie qu'il employait pour gagner la faveur du peuple. Coriolan rendit la sienne odieuse aux Romains par sa rigide fierté, par son attachement au parti des nobles. On ne peut donc louer ni l'une ni l'autre; cependant celui qui gouverne d'une manière douce et populaire est moins blâmable que ceux qui, pour ne pas paraître flatter le peuple, le traitent avec une fierté méprisante. Il est honteux, sans doute, de lui complaire pour acquérir du pouvoir mais s'en rendre le maître pour s'en faire redou-

ter et pour l'opprimer, c'est à la fois une honte et une injustice (64).

II. Coriolan avait un caractère plein de franchise et de simplicité; Alcibiade était astucieux et fourbe dans sa politique. Le plus grand reproche qu'on lui fasse à cet égard, c'est la méchanceté avec laquelle il trompa, suivant Thucydide, les ambassadeurs lacédémoniens, afin de rompre la paix. Cette politique, il est vrai, replongea Athènes dans les horreurs de la guerre; mais son alliance avec ceux de Mantinée et d'Argos, qui fut l'ouvrage d'Alcibiade, la rendit plus puissante et plus redoutable. Ce fut aussi par un trait de fourberie que Coriolan excita la guerre entre les Romains et les Volsques : il jeta sur ces derniers, suivant Denys d'Halicarnasse, le soupçon calomnieux d'être venus aux jeux de Rome avec des projets criminels (65). Le motif de cette action ajoute encore à sa noirceur. Il n'y fut pas excité, comme Alcibiade, par des vues d'ambition, de rivalité, de dissensions politiques; il ne voulut que satisfaire son ressentiment; passion qui, suivant la maxime de Dion (66), paie toujours mal les complaisances qu'on a pour elle. Pour cela, il porta le trouble dans plusieurs contrées de l'Italie, et sacrifia à son animosité contre sa patrie un grand nombre de villes qui ne lui avaient fait aucun tort.

III. Alcibiade, à la vérité, fit, dans sa colère, éprouver de grands maux à ses concitoyens; mais leur repentir le ramena sur-le-champ; et même après son second bannissement, loin de voir avec indifférence les fautes des généraux qui l'avaient remplacé, il eut soin de les avertir du péril où leur imprudence allait les jeter. Imitant Aristide dans le trait de sa vie qu'on loue le plus, sa démarche envers Thémistocle, il alla trouver ces généraux, dont il n'était point l'ami, et leur représenta ce qu'il convenait de faire. Coriolan, au contraire, fit peser sa vengeance sur tous les citoyens de Rome, quoique la plupart d'entre eux n'eussent eu aucune part aux injustices dont il était la victime, et que même la plus saine partie en eût témoigné une vive affliction. En second lieu, l'inflexibilité qu'il opposa à plusieurs ambassades que les Romains lui envoyèrent pour apaiser le ressentiment d'une seule offense, fait voir que c'était moins pour recouvrer sa patrie et y être rappelé, que pour la ruiner entièrement, qu'il avait excité une guerre cruelle, et qu'il se refusait à toute conciliation. On trouvera peut-être entre eux cette différence, qu'Alcibiade, se voyant exposé aux embûches des Spartiates, ne retourna vers les Athéniens que par la crainte et la haine que lui inspiraient les premiers; et que Coriolan ne pouvait honnêtement abandonner les Volsques, qui s'étaient montrés si généreux envers lui, qui l'avaient nommé leur général, qui lui avaient accordé la plus grande confiance et une autorité sans bornes : bien différent en cela d'Alcibiade, dont les Spartiates abusaient plutôt qu'ils ne s'en servaient; qui, après avoir long-temps erré dans l'enceinte de leur ville, après avoir été ballotté dans leur camp, fut enfin forcé de se jeter entre les bras de Tisapherne. Peut-être aussi que le desir de rentrer dans Athènes le porta à faire sa cour à ce satrape, pour empêcher que cette ville ne fût entièrement ruinée.

IV. Alcibiade, peu délicat sur les présents, en recevait, dit-on, de toutes mains pour se laisser corrompre; et il les dépensait pour son luxe et pour ses débauches, avec aussi peu d'honnêteté qu'il les avait reçus. Coriolan ne put être forcé par ses généraux à accepter les dons qu'ils lui offraient pour honorer sa valeur; c'est là même ce qui fit que, dans la division occasionée par l'abolition des dettes, le peuple, persuadé qu'il agissait moins par intérêt que pour insulter les pauvres et les traiter avec mépris (67), fut si fort irrité contre lui. Antipater, dans sa lettre sur la mort d'Aristote, dit que ce philosophe joignait à ses vastes connaissances le talent de gagner les cœurs. Faute de ce talent, les belles actions et les vertus de Coriolan furent insupportables à ceux même qui en recueillaient les fruits, et qui ne pouvaient souffrir ni son orgueil, ni son opiniâtreté, toujours compagne de la solitude, suivant Platon [1]. Au contraire, Alcibiade sachant accueillir avec grace tous ceux qui avaient affaire à lui, il n'est pas étonnant que dans ses succès sa gloire, qui parut d'abord avec tant d'éclat, se soit encore accrue de la bienveillance et de l'estime générales, puisque souvent ses fautes mêmes étaient reçues favorablement et passaient pour des jeux d'esprit. Aussi, malgré tout le mal qu'il avait fait à sa patrie, fut-il plusieurs fois nommé général avec un pouvoir absolu; et les Romains refusèrent le consulat à Coriolan, qui l'avait mérité par les plus grands exploits. Ainsi l'un ne put être haï de ses concitoyens, à qui il avait fait tant de mal; et l'autre, justement admiré pour sa vertu, ne sut jamais se faire aimer des siens.

V. Lorsque Coriolan commanda les armées, il ne fit rien d'important pour Rome; il fit beaucoup pour les ennemis contre sa patrie. Alcibiade, et comme soldat et comme capitaine, rendit de grands services aux Athéniens : aussi lorsqu'il était présent, il triomphait aisément de ses ennemis; et la calomnie n'avait de force contre lui qu'en son absence. Coriolan était présent lorsque les Romains le condamnèrent : ce fut au milieu de leur assem-

[1] *Voyez* chap. XIV, et note (20).

blée que les Volsques le massacrèrent; ils le firent, à la vérité, contre toute justice; mais enfin il leur en avait donné une sorte de prétexte, lorsque, après avoir refusé publiquement la paix aux ambassadeurs romains, il s'était laissé fléchir par des femmes; que, sans faire cesser l'inimitié entre les deux peuples, en laissant même subsister la guerre, il avait perdu et sacrifié un temps précieux pour les Volsques. S'il avait eu plus d'égard à ce que, la justice exigeait, il ne se serait retiré qu'après avoir fait approuver sa retraite à ceux qui lui avaient donné toute leur confiance. Mais si, indifférent aux intérêts des Volsques, il n'avait allumé cette guerre que pour satisfaire son ressentiment, et la terminer quand il l'aurait assouvi; alors il ne devait pas épargner sa patrie à cause de sa mère, mais épargner sa mère en faveur de sa patrie : car sa mère et sa femme n'étaient qu'une portion de cette patrie qu'il tenait assiégée. Rejeter inhumainement les supplications publiques, les prières des ambassadeurs, les soumissions même des prêtres, pour accorder ensuite sa retraite aux prières de sa mère, c'était moins honorer sa mère qu'insulter à son pays : il ne le sauvait alors que par pitié, et par égard pour une seule femme, comme si sa patrie ne méritait pas d'être sauvée pour elle-même. Cette retraite fut donc une grace odieuse et cruelle, dont aucun des deux peuples ne lui sut gré; car il ne se retira ni sur la demande de ceux à qui il faisait la guerre, ni du consentement de ceux pour qui il la faisait. La cause de toutes ces inconséquences fut la rudesse de ses mœurs, l'excès de son orgueil, et son opiniâtreté, vice toujours odieux en soi, mais qui, joint à l'ambition, devient encore plus intraitable et plus inflexible. Ceux qui sont sujets à ce vice dédaignent de faire la cour au peuple, comme s'ils ne desiraient pas les honneurs; et lorsqu'ils n'ont pu les obtenir, ils en conçoivent le plus vif ressentiment.

VI. Bien d'autres sans doute, tel qu'un Métellus, un Aristide, un Épaminondas, n'ont jamais, par des complaisances assidues, flatté la multitude; mais aussi méprisaient-ils véritablement tout ce que le peuple est maître de donner ou d'ôter (68). Souvent bannis, souvent refusés dans la poursuite des charges, souvent condamnés à des amendes, ils ne s'irritaient pas contre des citoyens ingrats, dont le premier signe de repentir, dont la première invitation les ramenait, et leur faisait oublier toutes ces injustices. Celui qui flatte le moins le peuple doit aussi le moins s'en venger; ce ressentiment si vif pour le refus d'une charge qu'on poursuit ne peut venir que d'un desir violent de l'obtenir. Alcibiade ne dissimulait pas qu'il aimait les dignités, et qu'il en supportait avec peine la privation; il cherchait donc à se rendre agréable et cher à ceux avec qui il vivait. C'était l'orgueil au contraire qui empêchait Coriolan de faire sa cour à ceux qui pouvaient l'élever au faîte du pouvoir; et cependant il ne se voyait pas, sans le plus douloureux dépit, déçu dans ses prétentions ambitieuses. Il est vrai que c'est le seul défaut qu'on ait à reprendre en lui : dans tout le reste, sa vertu brille avec éclat; sa tempérance, son mépris des richesses, le rendent comparable, je ne dis pas à Alcibiade, qui, sous ce rapport, fut l'homme le plus dissolu, et qui respecta le moins la bienséance et l'honnêteté; mais à tout ce que la Grèce eut jamais de citoyens vertueux et désintéressés (69).

NOTES

SUR LA VIE DE CORIOLAN.

(1) On a vu dans la *Vie de Numa*, c. XXVI, que Pompilia, fille de ce prince et petite-fille de Tatius, fut mariée à Marcius, fils du Sabin de même nom qui, ayant persuadé à Numa d'accepter l'empire, le suivit à Rome; il disputa le trône à Tullus Hostilius; et ayant été refusé, de désespoir il se donna la mort. Son fils Marcius, mari de Pompilia, eut un fils nommé Marcus Ancius, qui succéda à Tullus : et c'est de cette tige illustre que descendait Marcius, surnommé Coriolan. L'eau Marcia, dont Plutarque parle tout de suite, et qui prit ce nom de celui de deux Marcius qui l'avaient procurée à la ville de Rome, y fut amenée, suivant les éditeurs d'Amyot, d'auprès d'Arsoli, par un canal de soixante milles. C'était l'eau de Rome la plus limpide.

(2) Plutarque, dit M. Dacier, a ici en vue un passage du vingt-deuxième livre de l'*Iliade*, vers 487, où Andromaque, qui vient d'apprendre la mort d'Hector, déplore les malheurs de son fils Astyanax.

(3) Cette acception du mot *vertu* avait aussi lieu chez les Grecs; *arété*, qui signifie la vertu en général, était pris en particulier pour *vaillance*.

(4) La bataille dont parle Plutarque est celle qui se donna près du lac Régille, où les Romains étaient commandés par le dictateur Aulus Posthumius.

(5) Plutarque a recherché dans ses *Œuvres Morales*, *Questions romaines*, les raisons qui avaient fait choisir le chêne pour couronner ceux qui avaient sauvé la vie à un citoyen, et il n'en donne point d'autres que celles qu'il rapporte ici. La troisième paraît la plus naturelle, et c'est celle que semble adopter Pline, liv. XVI, c. IV.— L'oracle auquel Plutarque fait allusion est rapporté par Hérodote, liv. I, c. LXVI. Les Arcadiens passaient pour un des plus anciens peuples autochthones ou indigènes : comme ils habitaient un pays montueux et sauvage, ils furent, plus longtemps que les autres peuples de la Grèce, privés des bienfaits de l'agriculture, et réduits à vivre de gland.

(6) Plutarque rapporte aussi cette prétendue apparition dans la *Vie de Paul Émile*, et il y ajoute cette circonstance que Lucius Domitius fut le premier à qui ces deux divinités apparurent, et racontèrent les particularités de la bataille. Comme il paraissait très surpris de cette nouvelle, ils lui touchèrent doucement la barbe, qui dans le moment devint couleur d'or, de noire qu'elle était auparavant. Ce miracle confirma leur récit, et fit donner à Domitius le surnom d'*Énobarbus*, homme à barbe dorée. Tite-Live ne

parle point de cette apparition. Denys d'Halicarnasse est celui qui s'est le plus étendu sur ces circonstances fabuleuses.

(7) Tite-Live, liv. II, c. XL, Denys d'Halicarnasse, liv. VIII, c. V, et Valère Maxime, liv. V, c. IV, s'accordent à donner le nom de Véturie à la mère de Coriolan, et celui de Volumnie à sa femme, que Plutarque appellera dans la suite Virgilie.

(8) Ménénius ne fut pas le premier qui harangua les mécontents. Denys d'Halicarnasse, qui a rapporté fort en détail, liv. VI, c. VII, tout ce qui se passa dans cette retraite du peuple sur le mont Sacré, fait tenir un premier discours à Manius Valérius; Lucius Junius y fait une très longue réponse, après laquelle le sénateur Titus Largius essaie aussi de ramener les esprits des révoltés à des dispositions plus pacifiques, lorsqu'il est bientôt interrompu par Sicinius, dont la harangue est fort applaudie du peuple. C'est alors que Ménénius Agrippa prend la parole, et prononce un assez long discours, qu'il termine par cet apologue qui fit cesser la sédition et ramena les mécontents dans Rome. Comme ce fut ce dernier sénateur qui produisit tout l'effet, et qui réconcilia les plébéiens avec le sénat et la noblesse, Plutarque n'en fait honneur qu'à lui seul; Tite-Live n'a rapporté aussi que ce qu'avait dit Ménénius.

(9) C'est ce Junius dont nous avons parlé dans la note précédente. C'était, suivant Denys d'Halicarnasse, *ibid.*, un homme turbulent et séditieux, qui, par la pénétration de son esprit, prévoyait de loin l'avenir; il était surtout grand parleur, s'exprimait avec une merveilleuse facilité, et disait librement ce qu'il pensait. Il s'appelait Lucius Junius, portant le même nom que celui qui avait chassé les tyrans; et il y ajouta le surnom de Brutus, afin d'avoir une plus grande ressemblance avec cet illustre libérateur de sa patrie. On se moquait de cette affectation ridicule; et quand on voulait le plaisanter, on l'appelait Brutus. Il fut l'un des cinq tribuns nommés par le peuple.

(10) M. Dacier juge que cette circonstance ne s'accorde pas trop avec la grande jeunesse de Coriolan; car il n'y avait alors que trois ans qu'il avait fait sa première campagne.

(11) Tite-Live n'a rien dit de cette seconde action de Coriolan, qui est encore plus glorieuse que la première; et il est étonnant qu'il l'ait passée sous silence. Denys d'Halicarnasse la raconte fort au long, liv. VI, c. X: il dit que Coriolan donna, dans ces deux occasions, des preuves d'une valeur incroyable, et fit des prodiges de bravoure qui surpassent toute expression.

(12) Les éditions ordinaires ont ici le nom de Marcius; mais les Variantes imprimées donnent pour leçon *Lartius*, et c'est ainsi qu'il faut lire: c'était l'officier que le consul avait laissé pour faire le siége de la ville de Corioles, et qui avait rendu compte au consul Posthumius Cominius des exploits que Coriolan avait faits dans cette première action. La gloire de Marcius fut si grande, dit Tite-Live, liv. II, c. XXXIII, qu'elle obscurcit celle du consul, et que si le traité de paix conclu avec les Latins, et qui fut gravé sur une colonne de bronze, n'eût attesté que Posthumius avait fait la guerre contre les Volsques, le souvenir s'en serait perdu.

(13) C'était le nom des fondateurs de la ville de Cyrène. Le premier de ses rois parlait avec difficulté, ce qui lui fit donner le surnom de *Battus*, qui veut dire *Bègue*; il s'appelait Aristolès. Hérodote, liv. IV, c. CLV, dit que le nom de Battus lui fut donné, parceque l'oracle de Delphes lui avait prédit qu'il régnerait en Lydie, et que Battus, dans la langue du pays, signifie roi. Cet historien, c. CLIX, dit que ce fut au troisième roi de Cyrène, et non pas au second, comme le dit ici Plutarque, qu'on donna le surnom d'*Heureux*.

(14) Voici la signification de tous les surnoms qui suivent: *Soter* veut dire *sauveur*; on donna ce nom d'abord à un des Ptolémées, huitième roi d'Égypte, le même que nous allons voir nommé *Lamyrus*; ensuite à Antiochus et à Démétrius, l'un second et l'autre dixième roi de Syrie. *Callinicus*, surnom de Séleucus II du nom, quatrième roi de Syrie, veut dire *victorieux*. Celui de *Physcon*, ou *qui a un gros ventre*, fut porté par Ptolémée, septième roi d'Égypte. *Grypus*, *nez aquilin*, fut celui d'Antiochus VIII, dix-neuvième roi de Syrie; ceux d'*Évergète*, *bienfaisant*, de *Philadelphe*, *qui aime son frère*, furent donnés à deux des Ptolémées. *Eudémon* veut dire *heureux*; *Doson*, *qui donnera*; *Lamyrus*, *plaisant*, *bouffon*, mais pris le plus souvent en mauvaise part. D'autres donnent à ce Ptolémée le surnom de *Lathyrus*, sous lequel il est beaucoup plus connu: ce mot désigne au propre une espèce de *fève*, *haricot*. *Diadématus*, *ceint d'un diadème*; *Céler*, *prompt*, *vite*. *Proclus* vient de *procul*, loin; *Posthumus*, de *post patrem humatum*, après que son père a été enterré. Les auteurs romains qui ont traité de la signification des mots de leur langue ne donnent pas d'autre étymologie du nom de *Vopiscus* que celle que Plutarque rapporte. *Sylla* signifie *couperosé*; *Niger*, *noir*; *Rufus*, *roux*; *Cæcus*, *aveugle*; et *Claudius* vient de *claudus*, *boiteux*. On trouve dans Pline, liv. XVIII, c. III, les étymologies des surnoms de plusieurs familles romaines.

(15) Denys d'Halicarnasse, liv. VII, c. I et II, dit que le peuple se sépara des patriciens à l'équinoxe d'automne, vers le temps des semailles. Les laboureurs aisés ayant suivi le parti des nobles, et les moins riches celui des plébéiens, les terres furent abandonnées. La réconciliation entre la noblesse et le peuple ne se fit qu'au solstice d'hiver, et il ne fut pas possible de réparer le temps qu'on avait perdu, soit parceque la saison était trop avancée, soit parceque les esclaves avaient déserté, que les chevaux nécessaires pour les labours étaient morts, et qu'on n'avait pas grande provision de semences. Le sénat, pour prévenir la disette, envoya des ambassadeurs dans la Toscane, la Campanie, le pays des Volsques, et jusqu'en Sicile. Les Volsques reçurent très mal les députés, et furent sur le point de les faire mourir, parcequ'ils les traitèrent d'espions. A Cumes en Campanie, des exilés romains tâchèrent d'engager le tyran Aristodème de leur livrer les envoyés pour les faire mourir; ceux-ci s'enfuirent secrètement, et Aristodème se saisit de leurs domestiques, de tout leur équipage, et de l'argent qu'ils avaient apporté pour acheter du blé. Ceux qui s'étaient embarqués pour la Sicile ayant été battus de la tempête, et obligés de tourner l'île, furent long-temps à arriver chez Gélon, tyran de Syracuse; ils y passèrent l'hiver, et ne revinrent en Italie qu'après l'été, avec de grandes provisions de vivres. Il n'y eut que ceux qu'on avait députés en Toscane qui achetèrent tout de suite du millet et du blé, qu'ils portèrent à Rome par le Tibre. Mais ces provisions furent bientôt consommées; et les Romains, réduits à la même nécessité, se virent attaqués de maladies affreuses, les uns faute de vivres, les autres à cause des aliments malsains dont ils étaient forcés de se nourrir. *Ibid.*, c. III. *Voyez* aussi Tite-Live, liv. II, c. XXXIV.

(16) C'est la peste que les tribuns désignent par-là. Les anciens la regardaient comme un démon exterminateur. Dans le premier intermède de l'*Œdipe* de Sophocle, le chœur lui donne le nom de Mars, parcequ'elle fait les plus grands ravages. Denys d'Halicarnasse, liv. VII, c. III, peint avec des couleurs très vives la dépopulation que cette maladie cruelle avait causée dans les villes des Volsques, et en particulier dans celle de Vélitres.

(17) Quelques patriciens, selon Denys d'Halicarnasse, donnèrent volontairement leur nom avec leurs clients, pour aller à cette guerre; et lorsqu'ils furent sur le point de

commencer la campagne, une petite partie du peuple se joignit à eux.

(18) Cet Anytus, qui aimait passionnément Alcibiade, et qui a rendu son nom aussi odieux que célèbre par l'accusation qu'il intenta contre Socrate, fut chargé d'aller défendre le fort de Pyle, qui appartenait aux Messéniens, et qui était vivement assiégé par les Spartiates. Anytus, n'ayant pu doubler le cap de Malée, parcequ'il était contrarié par les vents, retourna à Athènes sans avoir rien entrepris pour la défense du fort. Soupçonné de trahison, et mis en justice, il ne dut son salut qu'à l'argent qu'il répandit parmi ses juges. Diodore, liv. XIII, c. LXV. Cet événement arriva la quatrième année de la quatre-vingt-douzième olympiade, la vingt-quatrième de la guerre du Péloponnèse, suivant Corsini dans ses *Fastes attiques*, tom. III, p. 255.

(19) Je ne sais pas, dit M. Dacier, quels auteurs Plutarque suit ici; mais, selon Denys d'Halicarnasse, le plus exact de tous les historiens sur ce qui regarde les dates des années, il n'y a que six ans entre la première campagne de Coriolan, l'an deux cent cinquante-huit de Rome, et la demande qu'il fit du consulat l'an deux cent soixante-trois, l. VII, c. VI. Il est difficile de concilier ici Plutarque, soit avec lui-même, soit avec les autres historiens. J'ai déja observé que Denys et Tite-Live ne parlent point de Coriolan dans le récit de la bataille du lac Régille, donnée l'an deux cent cinquante-huit de Rome, et qu'ils ne le font paraître dans les armées que trois ans plus tard. Mais il est possible qu'il se soit trouvé à ce combat, et même qu'il ait servi beaucoup plus tôt. On doit l'inférer de ce qu'il dit lui-même dans sa réponse à la première ambassade du sénat, lorsqu'il était en armes à la tête des Volsques, et qui est rapportée par Denys d'Halicarnasse, liv. VIII, c. IV. « J'ai porté, dit-il, les armes dès ma plus tendre jeunesse. » Je fis ma première campagne dans le temps que la ré- » publique combattait contre les tyrans qui tentaient de » remonter sur le trône par la force. » Il est probable que c'est ce passage qui aura trompé Plutarque : il l'aura entendu de la bataille du lac Régille; au lieu que, pour trouver les dix-sept années de service militaire qu'il donne à Coriolan, il aurait dû rapporter sa première campagne au combat dans lequel le consul Brutus fut tué, l'année même de l'exil des rois. Ce que Tite-Live fait dire à Coriolan dans son *Discours contre les tribuns du peuple*, liv. II, c. XXXIV, favorise cette opinion. « Moi qui n'ai pu » souffrir Tarquin, pourrai-je supporter un Sicinius? » *Tarquinium regem qui non tulerim, Sicinium feram?* » Alors il se sera écoulé dix-sept ans depuis son premier combat contre les Tarquins jusqu'à sa demande du consulat; et en supposant que lors de sa première campagne il avait dix-sept ans, la narration de Plutarque pourra être admise. Elle ne sera pas cependant sans difficultés : car Coriolan n'aura eu au plus que trente-quatre ans lorsqu'il briguait le consulat; et l'on sait qu'on ne pouvait se présenter pour cette charge avant l'âge de quarante-trois ans. On ne trouve que peu d'exceptions à cette loi; et encore n'est-ce que dans des siècles postérieurs à celui de Coriolan. Je ne crois pas qu'on pût en citer un exemple pour les premiers temps de la république. Ces commencements de l'histoire romaine sont pleins de tant d'incertitudes, qu'on ne doit pas espérer d'éclaircir les obscurités qui s'y rencontrent.

(20) C'est dans l'*Épître à Dion*, ép. IV, que se trouve ce passage de Platon.

(21) Plutarque n'a pas rapporté ce qu'il y eut de plus fort dans le discours de Coriolan, et qui contribua le plus à le faire accuser devant le peuple. Suivant Denys d'Halicarnasse, liv. VII, c. VI, il conseilla aux sénateurs de tenir leurs greniers fermés, de ne rien rabattre du prix des vivres, et de les faire vendre aussi cher qu'ils avaient jamais valu dans le temps de la disette.

(22) Ils avaient été invités par le consul à cette délibération; car ils n'avaient pas le droit d'y assister. Denys d'Halicarnasse, *ibid.* Cet historien fait à cette occasion des réflexions bien sensées.

(23) Ils n'entrèrent pas dans le sénat; Coriolan était devant le palais, au milieu des patriciens qu'il tâchait de ranger de son parti. Ce ne fut pas, suivant Denys d'Halicarnasse, la nuit qui les sépara, mais les remontrances des consuls, qui les firent consentir à remettre l'affaire au lendemain.

(24) *Nundinæ* est une abréviation de *novendialis*, neuvième jour, parceque les marchés, comme le dit Plutarque, se tenaient à Rome tous les neuf jours. D'autres croient cependant que la période des marchés romains n'était que de huit jours. Macrobe, *Saturnal.*, liv. I, c. XVI, l'établit positivement de neuf. Denys d'Halicarnasse, l. VII, c. VIII (supposé que dans cet endroit il n'y ait pas erreur de chiffre, comme le croit son traducteur), ne met que sept jours d'intervalle d'un marché à l'autre, non comptés les deux termes. Les huit lettres nundinales des anciens calendriers juliens rapportés dans le *Recueil des Inscriptions de Gruter*, p. 133 et suiv., attestent la même chose. Cependant, comme il ne pouvait pas y avoir deux opinions parmi les anciens sur un usage journalier, qu'ils avaient sous les yeux, il faut nécessairement recourir à la différence des temps, et reconnaître que la période de neuf jours appartient au calendrier romain, et la période de huit jours au calendrier de Jules César. *Voyez* les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tom. XXVI, p. 259, que j'abrège. Les auteurs latins ne sont pas d'accord sur l'origine des marchés romains. Macrobe, *ibid.*, rapporte leurs différentes opinions; les uns en attribuent l'établissement à Romulus, lorsque, ayant partagé le trône avec Tatius, il institua des sacrifices, des jours d'assemblée et des marchés. D'autres croient qu'ils furent institués par Servius Tullius, afin que les citoyens qui demeuraient à la campagne se rendissent ces jours-là à Rome pour y vaquer à leurs affaires. Ceux-ci veulent qu'ils n'aient été établis qu'après l'expulsion des rois, par la reconnaissance d'un grand nombre de plébéiens envers Servius Tullius, dont ils honoraient la mémoire en se réunissant à certains jours : Varron est de ce sentiment. Ceux-là disent que le motif de cette institution fut que les gens de campagne, suspendant le neuvième jour leurs travaux, vinssent à la ville, soit pour leur commerce, soit pour examiner les nouvelles lois qui avaient été proposées, et qu'on ne promulguait que le jour du troisième marché, c'est-à-dire le vingt-septième jour après leur rédaction. L'usage vint aussi successivement que ceux qui briguaient les charges se rendissent ces jours-là dans le lieu des comices, et se tinssent sur la colline qui le dominait, pour être aperçus de la multitude. De même, avant que de prononcer sur une accusation importante, on accordait l'espace de trois jours de marché, afin que le peuple fût instruit pour juger avec connaissance de cause. Le premier jour, l'accusateur montait sur la tribune aux harangues; et le peuple, tant de la ville que de la campagne, étant assemblé, on assignait l'accusé à comparaître au troisième jour de marché, comme on le voit par l'endroit de Denys d'Halicarnasse que nous avons cité, et par Cicéron, *Orat. pro domo sua ad Pontifices*. Pendant ces vingt-sept jours, les accusés sollicitaient le peuple et préparaient leur défense.

(25) Le discours que Denys d'Halicarnasse, liv. VII, ch. VIII, met dans la bouche d'Appius, est très étendu et très beau. Il y reproche au sénat sa complaisance pour le peuple dans les séditions précédentes; il fait voir que les plébéiens n'ont d'autre vue que de détruire le gouvernement aristocratique; que si l'on souffre qu'ils jugent Corio-

lan, ils voudront traiter de même les autres patriciens; que le peuple n'a aucun droit de juger les nobles; qu'on ne doit pas s'effrayer des menaces des tribuns; que le sénat trouvera des défenseurs dans les Latins et les autres peuples du voisinage, qui se feront un honneur de combattre pour Rome. Le discours dont Plutarque rapporte ensuite la substance fut tenu par Manius Valérius; il est tout entier dans Denys d'Halicarnasse, à l'endroit cité.

(26) Coriolan croyait que les tribuns ne l'accuseraient que de ce qu'il avait dit dans le sénat, et il voulait les fixer à cette accusation, qui déplairait aux sénateurs. Les tribuns, qui pénétrèrent son dessein, dirent qu'ils l'accuseraient d'aspirer à la tyrannie, et lui ordonnèrent de comparaître pour répondre sur ce point; ils ne voulaient pas renfermer l'accusation dans un seul chef, qui n'aurait été ni assez fort, ni agréable au sénat; mais se réserver le pouvoir de le charger de tel crime qu'ils jugeraient à propos, afin de lui ôter le secours qu'il pouvait attendre de la part des sénateurs. Denys d'Halicarnasse, *ibid*.

(27) Coriolan se crut sûr du succès lorsqu'il put se promettre qu'on ne lui intenterait pas d'autre accusation que celle-là, dont l'absurdité était palpable. En effet, comme il le dit lui-même dans Denys d'Halicarnasse, liv. VII, ch. VIII, il n'y avait aucune a parence qu'un homme qui aurait cherché à se rendre le tyran de sa patrie, eût voulu chasser de Rome les plébéiens, en qui les ambitieux qui veulent usurper le pouvoir suprême trouvent d'ordinaire leur principal appui. Denys d'Halicarnasse ne dit pas que les tribuns eussent promis de ne pas imputer d'autre crime à Coriolan; mais il ajoute que la plupart des sénateurs furent bien aises que l'accusation roulât sur ce point, parceque ce n'était pas là faire un crime à ceux qui disaient librement leur avis dans les assemblées, et qu'ils espéraient d'ailleurs qu'il serait d'autant plus facile à l'accusé de repousser cette calomnie, qu'il avait toujours vécu d'une manière irréprochable.

(28) A Rome le peuple décidait en dernier ressort des affaires les plus importantes; pour cet effet il tenait ses assemblées et donnait ses suffrages ou par curies, ou par centuries, ou par tribus. De là les trois sortes d'assemblées ou comices, qu'on appelait *curiata, centuriata, tributa*. C'était toujours le même peuple qui prononçait; mais on procédait différemment dans ces diverses espèces de comices. La première avait lieu lorsqu'on prenait les suffrages par familles; ce fut Romulus qui divisa le peuple en trois tribus, et chaque tribu en dix curies, suivant Denys d'Halicarnasse, liv. II, c. III. Dans la seconde espèce de comices, les suffrages se donnaient selon l'âge et les biens de chaque citoyen. Dans les comices par tribus, c'était suivant les quartiers où chacun demeurait. *Ibid.*, ch. IV et V. Servius Tullius fit ces deux dernières divisions; d'abord celle par tribus, qu'il porta à quatre, après qu'il eut renfermé les sept collines dans Rome; ensuite il partagea le peuple en six classes et en cent quatre-vingt-treize centuries. Jusqu'au temps de ce roi les assemblées se tenaient par curies: on y nommait les rois et les magistrats; on y faisait les lois; on y connaissait des crimes qui étaient renvoyés au jugement du peuple. Après que Servius Tullius eut divisé le peuple suivant l'estimation des biens, on commença à s'assembler par centuries. Cette forme de donner les suffrages était très favorable aux patriciens et aux riches. La première classe, dans laquelle ils se trouvaient, était composée de quatre-vingts centuries de fantassins, et de dix-huit de cavaliers, qu'on appelait aussi chevaliers. Cette seule classe faisait plus de la moitié des centuries; et par conséquent lorsqu'elles se réunissaient pour un même avis, l'affaire était décidée. Au contraire, dans les comices par tribus la populace était la plus forte, parceque tous ceux qui avaient obtenu le droit de bourgeoisie, y donnaient leur suffrage sans distinction de rang ni de fortune. L'affaire de Coriolan fut la première dans laquelle le peuple romain opina par tribus; les tribuns s'obstinèrent à l'exiger, parceque, dominant dans ces sortes d'assemblées, ils étaient sûrs de le faire condamner.

(29) Ce fut le tribun Lucius qui, voyant les tribus touchées du discours de Coriolan et prêtes à l'absoudre, lui imputa ce nouveau grief, et le somma d'y répondre sur-le-champ. Ce n'était pas précisément le partage du butin qui faisait son crime; mais Lucius en inférait que Coriolan avait cherché par-là à gagner la faveur de ses troupes, pour asservir sa patrie.

(30) Il est étonnant que ni Coriolan ni ses amis n'aient pu répondre à cette accusation, qu'il était si aisé de justifier. Il suffisait de dire la vérité, comme Denys d'Halicarnasse l'a fait, liv. VII, chap. IX, où il rapporte toutes les raisons que l'accusé aurait pu alléguer pour sa défense.

(31) M. Dacier a traduit ainsi cet endroit: « De *vingt-une* » (tribus), il y en eut *douze* qui le condamnèrent. » Dans Plutarque, le nombre des tribus qui donnèrent leurs suffrages n'est pas marqué; il dit seulement: Les tribus ayant donné leurs suffrages, il y en eut trois de plus qui le condamnèrent. Il est vrai que ce dernier nombre suppose qu'elles n'étaient que vingt-une. Car, quoique dans le texte il y avait simplement que trois tribus le condamnèrent, c'est une manière de parler qui exprime de combien les tribus qui furent pour le bannissement surpassaient celles qui furent d'avis de l'absoudre; et c'est ce que j'ai cru devoir faire sentir dans ma traduction, en disant qu'il y en eut trois *de plus* qui le condamnèrent.

Mais une autre difficulté de ce passage vient de la diversité des sentiments sur le nombre des tribus romaines. Tout le monde convient que dans les derniers temps de la république il y en avait trente-cinq, les quatre de la ville établies par Servius Tullius, et appelées du nom des quartiers de Rome où elles demeuraient, Suburrana, Esquilina, Collina et Palatina. Les autres trente-une étaient les tribus de la campagne, et s'appelaient Romilia, Lemonia, Pupinia, Galeria, Pollia, Voltinia, Claudia, Æmilia, Cornélia, Fabia, Horatia, Menenia, Papyria, Sergia, Veturia, Crustumina, Veientina, Stellatina, Tromentina, Sabatina, Arniensis, Pomptina, Popilia ou Publilia, Mæcia, Scaptia, Ufentina, Falerina, Aniensis, Terentina, Velina, Quirina. On trouve encore dans les auteurs d'autres noms de tribus; mais plusieurs savants pensent que cela vient de ce que quelques unes avaient deux noms. Du reste, ces premiers temps de l'histoire romaine sont, comme nous l'avons déja dit, remplis d'incertitudes.

(32) Denys d'Halicarnasse, liv. VII, ch. XI, ajoute une circonstance bien propre à augmenter la compassion, et que Plutarque n'aurait pas dû oublier. Coriolan, avant que de quitter sa mère et sa femme, leur recommanda ses deux enfants, dont l'aîné n'avait que dix ans, et l'autre était encore entre les bras de sa mère.

(33) Tite-Live, liv. II, c. XXXV, et Denys d'Halicarnasse, liv. VIII, c. I, le nomment Attius Tullus; mais ils ne parlent pas des motifs particuliers de haine qu'il avait contre Coriolan.

(34) C'est-à-dire comme Ulysse entra déguisé dans Troie, selon les uns, pour connaître la hauteur des murailles, et suivant les autres, pour persuader à Hélène de seconder l'entreprise des Grecs. *Voy.* le *Scoliaste d'Homère*, édition de Clarke, sur cet endroit de l'*Odyssée*, liv. IV, vers 245.

(35) Nous avons déja parlé, dans les notes sur la *Vie de Thémistocle*, note (87), de cette manière de supplier, fort ancienne en Grèce. Denys d'Halicarnasse place aussi Coriolan près du foyer de Tullus; mais il ne dit pas que ce chef des Volsques fût alors à table. Dans le discours que cet historien met dans la bouche de Coriolan, il ne lui fait pas dire formellement qu'il vient pour se venger des Romains; il se contente de le faire entendre, par la promesse

générale qu'il donne que, si les Volsques veulent le recevoir dans leur amitié, il leur fera à l'avenir autant de bien qu'il leur a fait de mal lorsqu'il était leur ennemi.

(36) Denys d'Halicarnasse, liv. VII, c. XII, rapporte ces divers prodiges. C'était l'an deux cent-soixante-trois de Rome.

(37) Il y a une grande diversité entre les auteurs pour le surnom de cet homme. Dans Lactance, *Divin. instit.*, liv. II, ch. VII, et dans Valère Maxime, liv. I, ch. VII, il est nommé T. Atinius; Tite-Live l'appelle T. Latinius, ou Tib. Atinius. Macrobe, *Saturn.*, l. I, c. XI, lui donne le nom d'Atronius ou Acronius Maximus. Cicéron, qui raconte cette histoire dans le premier livre de la *Divination*, c. XXVI, ne le nomme pas. Denys d'Halicarnasse, qui lui donne le même nom que Plutarque, en fait un portrait plus simple. C'était, dit-il, un vieillard accablé d'infirmités, assez riche, qui demeurait la plupart du temps à la campagne, où il travaillait de ses mains.

(38) Denys d'Halicarnasse dit au contraire que le maître de cet esclave avait ordonné à ceux qui le conduisaient de le faire marcher devant la procession des jeux qu'on célébrait alors en l'honneur de Jupiter.

(39) Suivant le même historien, les camarades de cet esclave lui avaient étendu les deux bras avec un morceau de bois attaché à sa poitrine et à ses épaules, et qui allait jusqu'aux jointures des bras avec les mains. Plutarque donne, je crois, une idée plus juste de cette punition, et de la forme du bois que portaient ces esclaves; c'était une espèce de fourche, comme le suppose le mot *furcifer*, porte-fourche, sous lequel on les désigna ensuite. Il est vrai que Denys d'Halicarnasse ne parle que du fait particulier à cet esclave, et qu'il est possible que dans cette occasion on l'ait attaché de cette manière; au lieu que Plutarque parle d'un châtiment commun.

(40) Ce maître méritait d'être puni, et pour avoir troublé la procession des jeux, et pour avoir condamné son esclave au dernier supplice, contre la coutume des Romains de ce temps-là, qui, comme Plutarque vient de le dire, traitaient leurs esclaves avec beaucoup de douceur. Denys d'Halicarnasse, liv. VII, c. XIII, dit qu'on dépensa pour ces nouveaux jeux le double de ce qu'avaient coûté les premiers. Les frais de ceux-ci avaient été de cinq cents mines, environ cinquante mille livres de notre monnaie. Tite-Live dit en général qu'on les célébra avec la plus grande magnificence, liv. II, ch. XXXVII. Sur ces jeux, appelés *circences*, *voyez* la *Vie de Camille*, c. V et XXXIX, notes (11) et (60).

(41) Le texte ajoute, *qu'ils appellent* THENSES. C'étaient des espèces de brancards sur lesquels on plaçait les images des dieux, pour les porter au cirque pendant la célébration des grands jeux dont nous venons de parler. Ces *thenses*, faites en forme de char couvert, étaient d'argent et quelquefois d'ivoire : on y attachait des traits que les principaux citoyens tenaient peut-être dans leurs mains; et c'est sans doute pour cela qu'il est dit dans Tite-Live, liv. V, ch. XLI, qu'ils conduisaient ces *thenses*. *Voyez* le Tite-Live de Crévier sur cet endroit.

(42) Les Volsques étaient moins scrupuleux que les Antiates; car Tullus leur chef, suivant Denys d'Halicarnasse, liv. VIII, ch. I, voulait ramasser promptement toutes les forces des Volsques pour aller attaquer Rome, tandis que le feu des séditions était encore allumé dans cette ville, et qu'elle avait des généraux peu aguerris. Mais Coriolan fut d'avis qu'il fallait, avant toutes choses, trouver un prétexte honnête de faire la guerre. Il lui représenta que les dieux étaient présents à toutes nos démarches, et particulièrement aux actions de la guerre, bien plus importantes que toutes les autres; qu'il y avait entre les Romains et les Volsques une trève de deux ans; que, s'il la violait le premier, il n'aurait pas les dieux pour lui. Mais ces sentiments si religieux n'étaient que dans la bouche de Coriolan; Plutarque va rapporter le récit de quelques historiens qui prétendaient que c'était lui-même qui avait suggéré un moyen de forcer les Romains à rompre les premiers la trève.

(43) Ces historiens sont Denys d'Halicarnasse, qui le dit formellement dans l'endroit cité, et Tite-Live, qui l'insinue clairement, liv. II, c. XXXVII. Ces deux témoignages ne permettent guère d'en douter; et si Plutarque ne les cite pas, c'est sans doute qu'il ne voulait pas inculper trop ouvertement son héros d'une fourberie si insigne.

(44) Ce ne fut pas Tullus qui donna ce conseil, mais Coriolan lui-même dans le discours qu'il tint aux Volsques assemblés. Il leur observa que c'était un moyen infaillible de ruiner les Romains : s'ils rendaient les terres aux Volsques, tous les autres peuples voisins, sur qui ils avaient fait des conquêtes, redemanderaient aussi leurs terres; et alors il n'y aurait rien de si faible et de si petit que la ville de Rome. S'ils ne les rendaient pas, ils attireraient sur eux une guerre très dangereuse de la part de toutes les autres nations.

(45) Ce discours, qui dans Denys d'Halicarnasse est fort étendu, justifie par son éloquence l'éloge que Plutarque en fait.

(46) Coriolan n'entra pas seul sur le territoire des Romains; Tullus, de son côté, prit une partie de l'armée des Volsques, et alla faire des courses dans le pays des Latins, afin d'empêcher que Rome n'en tirât du secours. Il en revint aussi avec une quantité prodigieuse de butin; les ennemis, qui ne s'attendaient pas à être attaqués, et qui n'avaient point de troupes sur pied, n'osèrent pas lui tenir tête. Denys d'Halicarnasse, liv. VIII, c. II.

(47) Outre les raisons que donne Plutarque du choix que fit Tullus, il pouvait y entrer aussi de la politique; il n'eût pas été prudent de laisser dans le pays, à la tête d'une puissante armée, un général si habile, et sur lequel ils ne devaient pas encore pleinement compter.

(48) La ville de Circée, qui tomba la première au pouvoir de Coriolan, était habitée en partie par les naturels du pays, et en partie par une colonie de Romains; cependant il ne fit mourir et n'exila aucun citoyen. Il les obligea seulement de fournir à ses troupes des habits, des vivres pour un mois, et un peu d'argent; il laissa dans la ville une médiocre garnison, tant pour s'assurer des habitants que pour les mettre à couvert des insultes des Romains. Des autres villes nommées ensuite, et dont Coriolan se rendit le maître, Toleries était dans le Latium, sur les frontières des Èques; Vicanium, qui dans Denys d'Halicarnasse et dans Tite-Live est nommée Labique, était aussi une ville des Latins, colonie d'Albe, selon le premier de ces historiens, et à cent vingt stades (environ cinq lieues) de Rome; on le voit dans Strabon, qui dit, liv. V, p. 362, que la voie Lavicane ou Labicane commence à la porte Esquiline, d'où elle s'avance à plus de cent vingt stades, jusqu'auprès de l'ancienne Labique, ville aujourd'hui ruinée, et située autrefois sur une hauteur. Pédum était entre Tibur, Préneste, Tusculum et Rome. Boles, sur les frontières des Latins, vers Préneste et Labique, colonie d'Albe, selon Denys d'Halicarnasse, l. VIII, c. III. Mais Tite-Live, qui la nomme Voles et ses habitants *Volani*, dit, liv. IV, c. IX, que c'était une ville des Èques. On peut accorder ces deux auteurs en disant avec Pline, liv. III, c. V, et Strabon, liv. V, p. 332 et 333, qu'il y avait l'ancien et le nouveau Latium: le premier avait pour bornes le fleuve du Tibre et le mont Circello, ou, selon d'autres, la ville de Fondi; le nouveau s'étendait jusqu'au fleuve Liris, aujourd'hui Garigliano, ou même jusqu'au Vulturne. Ce nouveau Latium comprenait l'ancien pays Latin, plusieurs villes des Èques, des Herniques, des

Volsques et des Sabins. Le nom de la ville, que j'ai rendu par *Boville*, et M. Dacier par *Bouilles*, est dans le grec *Bollai*, nom qui ressemble un peu à celui de Bola qu'on a vu plus haut, avec cette différence cependant que le premier est écrit par un *o* double et par un seul *l*, au lieu que celui-ci a deux *l* et un *o* simple. On convient assez généralement que le mot grec est altéré, et qu'il faut lire *Boillai*, qui répond au mot latin *Bovillæ*, qui doit être rendu par Boville, et qui signifie campagne des bœufs, parcequ'il y avait un grand nombre de ces animaux. Boville était sur la voie Appienne, dans une plaine. Outre les villes que nous venons de désigner, Denys d'Halicarnasse nomme celle de Corbion, dans le pays des Èques, au-delà du mont Algide, vers Préneste. Tite-Live en met plusieurs autres qu'on peut voir, liv. II, c. XXXIX.

(49) C'étaient les dieux pénates qu'Énée avait apportés de Troie, et déposés dans cette ville. C'est pour cela que les Romains y allaient tous les ans faire des sacrifices pour le salut de la patrie. Il en a été question dans la *Vie de Romulus*, c. XXX.

(50) Denys d'Halicarnasse, liv. VIII, c. III, remarque, à l'occasion de ce refus, qu'il est surprenant que le sénat, qui avait pris avec tant de zèle les intérêts de Coriolan, se soit opposé au desir du peuple qui voulait le rappeler. On ne sait si les patriciens en usaient ainsi pour éprouver la constance de ce même peuple, et s'ils voulaient le lui faire demander avec plus d'ardeur, ou si c'était pour dissiper les calomnies qu'on avait publiées contre eux, et montrer qu'ils n'étaient ni causes ni complices de tout ce que faisait Coriolan. Il est difficile de pénétrer dans le secret de cette conduite.

(51) Denys d'Halicarnasse, liv. VIII, c. IV, dit qu'il n'abandonna pas le siége, et qu'il laissa une partie de ses troupes devant Lavinium pour en continuer le blocus.

(52) Suivant Denys d'Halicarnasse, ce fut sur les menaces que fit le peuple de prendre par lui-même et pour lui-même les mesures qu'il jugerait convenables, que le sénat se décida à envoyer cinq ambassadeurs pris de son corps : c'étaient Marcus Minucius, Posthumius Cominius, Spurius Largius, Publius Pinarius et Quintus Sulpicius, tous des plus anciens sénateurs et personnages consulaires. Marcus Minucius, qui pendant son consulat avait pris plus vivement que tout autre les intérêts de Coriolan, porta la parole : son discours est très beau, et j'en donnerai en peu de mots la substance, pour suppléer à ce que Plutarque aurait peut-être dû faire. Il témoigne à Coriolan sa surprise de ce qu'il fait ressentir les effets de sa vengeance aux innocents comme aux coupables; il lui représente que les praticiens n'ont pas concouru à son bannissement; que tout le peuple même n'y a pas contribué; que les femmes, les enfants n'y ont eu aucune part; qu'il fait tomber sa colère sur les choses saintes, sur les temples, les autels, les lieux sacrés, et que rien ne peut excuser une pareille injustice; qu'il est indigne d'un homme vertueux de confondre ses amis avec ses ennemis, d'être implacable dans sa vengeance, et de poursuivre avec fureur ceux qui ont commis quelque faute contre lui. Il l'avertit que les choses humaines sont sujettes à de grandes vicissitudes, et qu'il peut éprouver bientôt des revers. Il lui offre son rappel de la part du sénat; mais il lui observe qu'il n'est pas de la majesté de Rome d'en faire le décret tandis qu'il est en armes sur leurs terres. D'ailleurs il ne doit pas espérer facilement le succès de son entreprise; les Romains ont assez de troupes pour lui résister; il ne doit pas juger de Rome par les villes dont il s'est rendu le maître, et dont la conquête lui a si peu coûté. Ils ont, dans les bienfaits précédents des dieux, un garant de la protection qu'ils doivent en attendre. S'il ne réussit pas, il s'expose à mourir misérablement, ou par les mains des Volsques ou par celles des Romains : s'il exécute ses projets, il aura le chagrin de perdre ses amis, sa mère, sa femme, ses enfants; et ce succès funeste le rendra l'objet de l'exécration de tous les hommes : ces diverses considérations doivent lui faire changer de sentiment, et l'engager à se réconcilier avec sa patrie.

La réponse de Coriolan n'est pas moins étendue que le discours de Minucius. Après avoir avoué les obligations qu'il a à plusieurs patriciens, et témoigné son desir de leur en marquer sa reconnaissance, il leur déclare qu'il ne pardonnera point au peuple, et qu'il ne se réconciliera jamais avec les auteurs de son exil : il leur rappelle avec quel courage il a prodigué son sang dans les combats, et le désintéressement qu'il a fait éclater en tant d'occasions où il aurait pu gagner des richesses immenses. Il oppose aux services importants qu'il a rendus à sa patrie, soit pendant la guerre, soit pendant la paix, l'ingratitude du peuple, et même celle de la plus grande partie du sénat; il proteste qu'il ne rentrera jamais dans une ville où la plus saine partie des citoyens se laisse conduire par la plus méprisable populace; qu'incapable de la flatter, il se verrait bientôt exposé à de nouveaux affronts, et serait encore la victime de la vengeance des plébéiens : son rappel ne lui procurerait ni sûreté, ni honneur. D'ailleurs il se rendrait coupable de la plus noire ingratitude en abandonnant les Volsques, qui lui ont fait un accueil si généreux : il ne violera point les serments qu'il leur a faits, et dont les dieux ont été les témoins : ses entreprises sont justes, puisque le ciel les favorise par de si grands succès. Au reste, il est prêt à déposer les armes, si les Romains veulent rendre aux Volsques toutes les terres qu'ils leur ont enlevées. Il termine son discours en disant aux ambassadeurs qu'ils peuvent porter au sénat cette réponse, et qu'il leur donne trente jours pour y penser.

(53) Il le fit, dit Denys d'Halicarnasse, soit qu'il eût véritablement entendu dire qu'elles devaient envoyer des secours aux Romains, comme Minucius l'avait insinué dans son discours, soit qu'il en eût répandu le bruit, afin de ne pas paraître interrompre les opérations de la campagne; peut-être aussi pour se mettre à couvert des soupçons dont Plutarque parle, et que Coriolan avait prévus. Les sept villes dont il se rendit maître étaient Longula et Satrique, villes sur lesquelles on ne trouve rien de particulier dans les anciens auteurs; Cotie ou Sétie, Polusca, Albie, Mugila et Corioles ou Core, qui se rendit à discrétion. Elles furent réduites en trente jours.

(54) C'est un proverbe emprunté des marins, qui donnent le nom de sacrée à la plus grande et à la plus forte de leurs ancres, et qu'ils ne jettent que dans les périls extrêmes.

(55) Nous avons déja dit, note (7), que presque tous les auteurs donnent à la mère de Coriolan le nom de Véturie, et à sa femme celui de Volumnie, au lieu qu'il l'appelle plus bas Virgilie. Il est bon de comparer les deux discours qui suivent avec ceux qu'on lit dans Denys d'Halicarnasse : ceux-ci sont plus étendus; mais je ne sais si la brièveté de ceux de Plutarque ne leur donne pas un mérite de plus.

(56) Dans Denys d'Halicarnasse, liv. VIII, c. VI, Véturie ne se rend pas à la première proposition que lui font les dames romaines; elle ne cède qu'à leurs instances réitérées; et après leur avoir promis d'aller trouver Coriolan, elle va avec elles communiquer leur dessein aux consuls. Ces magistrats assemblèrent le sénat, qui délibéra jusqu'au soir, parcequ'il y eut des avis différents; quelques sénateurs trouvaient qu'il y avait du danger à laisser aller toutes les dames romaines au camp des ennemis, qui pourraient les retenir, et, par le moyen de tels otages, forcer les Romains à leur accorder tout ce qu'ils demandaient, et terminer ainsi la guerre sans tirer l'épée. Enfin l'avis de les laisser sortir prévalut, et le sénat en fit le décret,

qui était également glorieux et pour lui et pour Coriolan. Sur le soir les consuls assemblèrent le peuple, lui lurent le décret, et ordonnèrent que le lendemain matin tous les citoyens romains se rendraient aux portes de la ville pour conduire les dames de l'ambassade; ils se chargèrent eux-mêmes de les pourvoir de tout ce qui leur serait nécessaire : cet ordre fut exécuté, et les dames partirent au milieu des acclamations des sénateurs et de tout le peuple.

(57) Amyot a mis en note : *Aucuns vieux exemplaires lisent sa mère.* Denys d'Halicarnasse, *ibidem*, et Tite-Live, liv. II, c. XL, disent qu'on vint avertir Coriolan, qui à la première vue de cette nouvelle troupe avait envoyé des cavaliers à la découverte, que c'étaient les dames romaines qui venaient le trouver avec leurs enfants, et que sa mère, sa femme et ses deux fils marchaient à leur tête. Il fut surpris de ce courage extraordinaire qui leur faisait affronter tous les dangers qu'elles pouvaient avoir à craindre dans un camp ennemi. Lorsqu'elles furent plus près, il résolut de sortir avec une petite escorte au-devant de sa mère, ordonnant aux licteurs, qui, selon la coutume, portaient les faisceaux devant les généraux d'armée, de les baisser aussitôt qu'ils auraient joint Véturie. Cet usage s'observait chez les Romains toutes les fois qu'un magistrat inférieur en rencontrait un autre du premier ordre. Pour se conformer à cette loi, Coriolan mit bas toutes les marques de son autorité, comme allant à la rencontre d'une personne revêtue d'une dignité supérieure : tant il avait de respect et de vénération pour celle à qui il devait sa naissance! Cet historien ajoute une circonstance qui prouve encore jusqu'où Coriolan portait ce respect pour sa mère. Comme elle avait demandé qu'il lui donnât audience dans l'endroit même où il rendait la justice, il s'avança vers son tribunal, et ordonna aux licteurs d'en descendre son siége et de le placer à terre, afin de n'être pas plus élevé que Véturie, et de ne pas lui parler avec un air de supériorité.

(58) Denys d'Halicarnasse, Tite-Live et Plutarque ont tous fait parler Véturie; et rien n'est plus intéressant, ni plus propre à former le goût, en montrant les différentes vues sous lesquelles on peut envisager une même matière, que de comparer les discours de ces trois écrivains célèbres, de voir comment ils ont traité un sujet difficile et qui demandait beaucoup d'art. Chaque discours a son caractère particulier; celui de Tite-Live est d'une énergique brièveté.

Le discours de Denys d'Halicarnasse est d'un genre plus simple et plus doux.

Plutarque semble avoir composé son discours du double caractère des deux précédents. Plus étendu que Tite-Live, et beaucoup moins que Denys d'Halicarnasse, il a toute la douceur de celui-ci, sans rien avoir de cette prolixité qui en diminue l'impression; moins serré et moins fort que le premier, il est plus insinuant, plus pathétique, et sait allier, avec la dignité de caractère qui convient à une femme romaine, les affections vives d'une mère qui, malgré les torts de son fils, conserve pour lui toute sa tendresse.

(59) Denys d'Halicarnasse dit qu'un décret du sénat, confirmé par le peuple, ordonna qu'on consacrerait à la postérité, par une inscription publique, la mémoire des femmes romaines; que les dames de l'ambassade nommeraient une prêtresse pour procéder aux sacrifices qu'on ferait dans le temple qui serait bâti. Il le fut, suivant Valère Maxime, liv. I, c. VIII, dans le lieu même où Coriolan avait été fléchi par les prières de sa mère : c'était dans la voie Latine, à quatre milles de Rome. En conséquence de ce décret, Valérie, qui avait engagé la mère de Coriolan à se mettre à leur tête pour aller en députation vers son fils, fut élue première prêtresse de ce temple de la Fortune; et avant qu'on eût érigé l'édifice et la statue, elle offrit, avec les dames romaines, le premier sacrifice pour le peuple, sur un autel dressé dans la place destinée pour bâtir ce temple, qui fut achevé un an après ce sacrifice : ce fut le consul Proculus Virginius qui en fit la dédicace.

(60) Denys d'Halicarnasse, qui rapporte ce prodige, liv. VIII, c. VII, est persuadé de sa vérité, et blâme ceux qui le révoquent en doute; il dit l'avoir tiré des *Commentaires des pontifes*. C'étaient les seuls écrivains que Rome eût dans ses commencements, suivant Cicéron, liv. II *de Oratore*, c. XII. Ils rédigeaient l'histoire par annales, d'un style simple et sans aucun ornement. *Voyez* ce que nous en avons dit dans la *Vie de Numa*, note (2).

(61) Rien n'est plus sage que les réflexions qu'on vient de lire; et je ne conçois pas comment, après un tel passage et plusieurs autres semblables qui se trouvent dans les ouvrages de Plutarque, on peut accuser de superstition un écrivain si judicieux. Ils prouvent que, lorsqu'il rapporte ces sortes de prodiges sans en faire remarquer le faux et le ridicule, il les raconte pour la fidélité de l'histoire, et parcequ'ils servent à faire connaître l'esprit des peuples; mais il n'en faut pas conclure qu'il croie aveuglément tout ce qu'il écrit. Il suffit qu'il en avertisse quelquefois, sans avoir besoin de retomber dans des redites, qu'on ne manquerait pas de lui reprocher. *Voyez* ce que nous avons dit dans sa *Vie*, c. XXIV et XXV, sur ce qui a servi de prétexte à cette inculpation, qu'on a surtout renouvelée dans ces derniers temps.

(62) Plutarque, dans tout ce récit, a suivi Denys d'Halicarnasse, excepté que ce dernier historien suppose que les contestations entre Tullus et Coriolan durèrent plusieurs jours, pendant lesquels ils faisaient l'un et l'autre de nouveaux discours; qu'enfin, comme leurs disputes ne cessaient pas, Tullus assigna Coriolan à comparaître à certain jour pour abdiquer le commandement, et pour se purger du crime de trahison. Il se rendit lui-même son accusateur; et lorsque Coriolan voulut parler pour sa défense, des scélérats apostés par Tullus l'empêchèrent par leurs cris de se faire entendre; et s'étant jetés sur lui, ils l'assommèrent à coups de pierre. Cicéron, *de claris Oratoribus*, c. X, veut qu'il se soit tué lui-même, quoiqu'il avoue que Brutus, à qui cet ouvrage est adressé, ne le croit pas. Tite-Live, liv. II, c. XL, dit que les historiens varient sur le genre de sa mort, et que Fabius Pictor, auteur très ancien, rapporte qu'il mourut fort âgé, et que dans sa vieillesse il répétait souvent que l'exil était bien fâcheux pour un vieillard. Mais cette opinion n'est pas la plus suivie.

(63) Suivant Denys d'Halicarnasse, ils le revêtirent de ses habits de général, et le mirent sur un lit de parade superbement orné. On fit porter devant la pompe funèbre les dépouilles qu'il avait prises sur les ennemis, les couronnes qu'il avait méritées par sa valeur, les plans et les images des villes qu'il avait conquises. Les jeunes gens les plus illustres par leurs exploits de guerre chargèrent le lit de parade sur leurs épaules. Accompagnés de tout le peuple, qui fondait en larmes, ils portèrent son corps dans le principal faubourg, et le mirent sur le bûcher qu'on lui avait préparé. On égorgea des victimes, on lui rendit les mêmes honneurs qu'aux rois ou aux généraux d'armée, et on lui érigea un tombeau fort élevé, pour servir à la postérité de monument éternel. Il ajoute que les Romains mêmes portèrent son deuil tant en public qu'en particulier, persuadés que c'était un vrai malheur pour la république d'avoir perdu un si grand homme. Mais j'avoue que, malgré l'exactitude connue de cet historien, j'ai peine à croire ce fait, qui ne me paraît pas répondre au caractère des Romains; la conduite que Plutarque leur prête est plus analogue à leur dignité. Il n'eût pas été même, ce me semble, d'une bonne politique, de traiter avec une distinction si honorable un homme qui avait porté les armes contre sa patrie, rejeté avec une sorte de mépris trois am-

bassades des plus solennelles, et porté l'effroi et la consternation jusque dans Rome. Que les dames aient porté le deuil, rien n'est plus naturel; il avait accordé à leur considération ce qu'il avait constamment refusé aux personnages les plus illustres et les plus respectables de Rome. Ce qu'il dit encore que, près de cinq cents ans après sa mort, tout le monde chantait ses louanges, et parlait de lui comme d'un homme recommandable par sa piété et par sa justice, est un peu exagéré; car Cicéron, dans ses *Lettres à Atticus*, liv. IX, c. x, dit que ce fut une impiété à Coriolan de prendre les armes contre sa patrie.

(64) Plutarque a déja porté le même jugement dans son *Parallèle de Thésée et de Romulus*. *Voyez* p. 27, col. I, ce que nous avons dit à ce sujet dans la note relative à cet endroit.

(65) Il faut convenir que le trait de fourberie de Coriolan est bien plus odieux que celui d'Alcibiade. Ce dernier trompait les ennemis d'Athènes en faveur de cette ville, qui était sa patrie; et Coriolan trompait son pays pour favoriser les Volsques, qui en étaient les plus dangereux ennemis.

(66) M. Reiske propose de lire Ion, poëte tragique, souvent cité par Plutarque, parcequ'on ne connait, dit-il, aucune parole de Dion qui ait rapport à celle-là, ni aucun écrit dont elle ait pu être tirée; d'autant que Plutarque, qui ne manque pas ordinairement de faire connaître les paroles mémorables de ce héros, ne cite point celle-là dans la *Vie de Dion*. Mais je ne crois pas que ce soit une raison suffisante pour faire le changement proposé par M. Reiske; car il est possible qu'il y ait eu un Dion différent du célèbre Syracusain de ce nom.

(67) *Voyez* ce que Plutarque en a dit dans cette *Vie*, c. IV, et la note (10).

(68) Ce Métellus est ou celui à qui ses succès contre Jugurtha obtinrent le surnom de Numidique, et que la faction du tribun Saturninus fit bannir de Rome l'an six cent cinquante-deux de la fondation de cette ville; ou Q. Cécilius Métellus Céler, qui, l'an six cent quatre-vingt-douze de Rome, s'étant opposé aux entreprises de Pompée, fut jeté dans les fers, tout consul qu'il était, par ordre du tribun Flavius, que Pompée avait mis dans ses intérêts.

(69) On peut joindre à cet éloge celui que Denys d'Halicarnasse a fait de ce célèbre Romain, liv. VIII de son *Histoire*, c. VIII.

PAUL ÉMILE[1].

I. Motifs de Plutarque en écrivant les Vies des grands hommes. — II. Noblesse de Paul Émile. Sa naissance. — III. Ses premières charges. — IV. Ses premiers faits d'armes. — V. Ses mariages. — VI. Sa guerre dans la Ligurie. — VII. Son goût pour les sciences. — VIII. Guerre contre Persée, roi de Macédoine. — IX. Origine des guerres entre les Macédoniens et les Romains. — X. Paul Émile, nommé consul, est chargé de la guerre contre Persée. — XI. Son discours au peuple et son départ. — XII. Avarice de Persée. — XIII. Habileté de Paul Émile. — XIV. Diversité d'opinions sur les sources et les fontaines. — XV. Paul Émile entre en Macédoine par le mont Olympe. — XVI. Hauteur du mont Olympe. Scipion le traverse. — XVII. Frayeur de Persée. — XVIII. Prudence de Paul Émile. Éclipse de lune. — XIX. Dispositions de la bataille. — XX. Le combat s'engage. Persée se retire. — XXI. Résistance vigoureuse de la phalange macédonienne. Elle est enfin rompue. — XXII. Victoire complète de Paul Émile. — XXIII. Son inquiétude sur le sort de ses fils. — XXIV. Fuite de Persée. Il emporte ses trésors à Samothrace. — XXV. Paul Émile se rend maître en deux jours de toute la Macédoine. Promptitude avec laquelle la nouvelle de cette victoire est portée à Rome. — XXVI. Exemples de nouvelles promptement répandues. — XXVII. Persée est pris. — XXVIII. Il est bien traité par Paul Émile. Bassesse de sa conduite. — XXIX. Discours de Paul Émile à ses soldats sur les vicissitudes de la vie humaine. — XXX. Il voyage dans la Grèce, et y fait plusieurs réglements sages. — XXXI. Satisfaction qu'il y goûte. — XXXII. Son expédition en Épire. — XXXIII. Son retour en Italie. Servius Galba veut lui faire refuser les honneurs du triomphe. — XXXIV. Servilius parle en sa faveur au peuple. — XXXV. Le triomphe lui est décerné. Sa pompe et sa magnificence. — XXXVI. Persée conduit en triomphe avec ses enfants. — XXXVII. Éclat personnel de Paul Émile. — XXXVIII. Paul Émile perd ses deux fils. — XXXIX. Son courage dans ce malheur. — XL. Mort de Persée, et sort de ses enfants. — XLI. Les impôts abolis à Rome. Différence de la conduite de Paul Émile et de celle de son fils Scipion l'Africain. — XLII. Paul Émile nommé censeur. — XLIII. Sa mort. Honneurs qu'on lui rend. Médiocrité de sa fortune.

M. Dacier place la défaite de Persée et la mort de Paul Émile depuis l'an du monde 3782, la première année de la 153e olympiade, l'an 585 de Rome, 166 ans avant J.-C., jusqu'à l'an 3790 du monde, la première année de la 155e olympiade, l'an de Rome 593, 158 ans avant J.-C.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot comprennent le temps de sa vie depuis l'an de Rome 526 jusqu'à l'an 588 de Rome, 166 ans avant l'ère chrétienne.

I. Ce fut pour l'utilité des autres que je commençai à écrire les Vies des hommes illustres ; c'est pour mon propre avantage que je les continue aujourd'hui, et que je m'en occupe avec complaisance. Cette histoire est pour moi comme un miroir fidèle, dans lequel je considère ces grands personnages, pour tâcher de régler ma vie et de la former sur leurs vertus[1]. Cette attention me tient lieu d'un commerce habituel avec eux ; je crois leur donner, en quelque sorte, l'hospitalité, et les fixer dans ma maison, lorsque, recherchant avec soin les mœurs de chacun d'eux en particulier, j'examine ce qu'il avait de grand, quelles étaient ses qualités ; et je choisis, dans leurs belles actions, celles qui méritent le plus d'être connues.

O dieux! est-il pour l'homme un plaisir plus touchant[2]?

En est-il de plus efficace pour la réforme des mœurs? Nous devons, suivant Démocrite, demander aux dieux qu'il ne se présente à nous que des images favorables (2), qui, bonnes en soi et analogues à notre nature, venant du milieu de l'air qui nous environne, se portent vers notre ame ; et non de ces images sinistres qui n'ont aucun rapport avec nous : mais ce philosophe a introduit par-là dans la philosophie une opinion fausse, source intarissable d'erreurs superstitieuses. Pour moi, sans cesse appliqué à l'étude de l'histoire, occupé de composer ces Vies, je grave dans mon ame le souvenir et l'image des hommes les plus vertueux et les plus illustres : si le commerce de ceux avec qui je suis obligé de vivre me fait contracter quelque disposition vicieuse, dépravée, et indigne d'un homme d'honneur, je travaille à la rejeter, à la bannir loin de moi ; j'adoucis, j'épure ma pensée, en la portant sur ces modèles si parfaits de sagesse et de vertu. Je mets dans ce nombre les deux grands hommes dont je vous envoie (3) aujourd'hui les Vies : Timoléon de Corinthe, et Paul Émile. Ils ont tous deux également conservé, dans la conduite des affaires, non seulement un esprit juste, mais encore une prospérité constante, qui donne lieu de douter si leurs actions glorieuses n'ont pas été l'effet de leur bonheur plus encore que de leur capacité.

II. La plupart des historiens conviennent que la maison des Émilius à Rome était patricienne et de la plus haute antiquité. Ceux qui attribuent au philosophe Pythagore l'éducation de Numa prétendent que le premier auteur de la famille Émilienne, celui qui laissa son nom à tous ses descendants, fut Mamercus, fils de ce philosophe, auquel on donna le surnom d'Émilius, à cause de la douceur et de la grace de son langage[1]. Tous ceux de cette maison qui se sont illustrés ont dû leurs succès à

[1] Voyez la quatrième scène du troisième acte des Adelphes de Térence, d'où Plutarque paroît avoir emprunté cette idée.

[2] *Iliad.* XXIV, 629.

[1] *Voyez* la Vie de Numa, ch. XXVI.

leur amour pour la vertu. L'infortune même de Lucius Paulus, à la bataille de Cannes, fit éclater sa prudence et sa valeur. N'ayant pu persuader à son collègue de ne pas risquer le combat, il prit part à la bataille, qui se donnait contre son avis; mais il ne partagea point la fuite de Varron. Ce consul, qui l'avait forcé de combattre, abandonna le champ de bataille; et Lucius Paulus, qui s'était opposé au dessein de Varron, demeura ferme à son poste, et combattit jusqu'à la mort[1]. Il laissa une fille nommée Émilie, qui fut mariée au grand Scipion, et un fils appelé Paul Émile; c'est celui dont j'écris la vie. Il était encore dans sa première jeunesse lorsque les hommes les plus distingués faisaient fleurir Rome par leurs vertus et par leur gloire (4). Il parut au milieu d'eux avec beaucoup d'éclat, quoique, dès son entrée dans le monde, il n'eût pas suivi la même route ni adopté les mêmes goûts que les autres jeunes gens de son rang. Au lieu de se former, comme eux, à l'éloquence du barreau, il s'interdit même ces témoignages d'empressement et de zèle que la plupart des patriciens faisaient servir à gagner la faveur du peuple et à s'insinuer dans ses bonnes graces; tels que de saluer les citoyens par leur nom, de leur prendre la main en passant dans les rues, et de les embrasser : non que la nature lui eût refusé les moyens de réussir par l'une et l'autre voie; mais il préféra, comme une gloire bien supérieure, celle qui est le fruit de la valeur, de la justice et de la bonne foi; qualités par lesquelles il eut bientôt surpassé tous les jeunes gens de son âge.

III. La première charge considérable qu'il demanda fut l'édilité; il obtint la préférence sur douze concurrents, qui, dans la suite, furent tous élevés au consulat. Élu au nombre des prêtres que les Romains appellent augures, et qui sont préposés à cette espèce de divination qu'on tire du vol des oiseaux et de l'inspection des signes célestes, il s'appliqua tellement à la recherche des anciens usages, et s'instruisit si à fond des cérémonies observées dès les premiers âges dans le culte religieux, que ce sacerdoce, qui n'était estimé qu'à cause de sa dignité, et qu'on ne recherchait que pour l'honneur qui y était attaché (5), devint par ses soins un des états les plus relevés, et justifia en même temps le sentiment de ces philosophes qui définissent la religion la science du service des dieux[2]. Quand il vaquait aux fonctions de son ministère, il y faisait paraître autant d'habileté que de zèle : jamais distrait par aucun soin, il n'omettait aucun des rites prescrits, et ne s'y permettait aucune innovation; il contestait avec ses collègues sur les omissions les plus légères, et leur représentait que quand même on croirait les dieux faciles et indulgents sur ces sortes de négligences, il pourrait être funeste à la république de les pardonner trop aisément. Ce n'est jamais, disait-il, par un grand crime qu'on commence à troubler le gouvernement; et ceux qui manquent de vigilance pour les choses médiocres négligent bientôt les plus importantes.

IV. Défenseur non moins sévère de la discipline militaire, il la faisait observer avec le plus grand soin. Jamais il ne flatta les soldats qu'il commandait : il ne cherchait pas, comme tant d'autres généraux, à faire servir un premier commandement de degré pour parvenir à un second, en s'étudiant à complaire aux troupes par une douceur excessive; mais, tel qu'un prêtre qui prescrirait les cérémonies de quelque grand sacrifice, il instruisait ses soldats de leurs devoirs particuliers, et se montrait inexorable envers ceux qui se rendaient coupables de transgression ou de désobéissance. Persuadé que la victoire sur les ennemis n'est, en quelque sorte, que l'accessoire de la discipline et de l'instruction des soldats, il donnait, par la fermeté de sa conduite, plus de force à la république. Les Romains faisaient alors la guerre au roi Antiochus, surnommé le Grand; et les premiers de leurs généraux étaient occupés contre ce prince (6), lorsqu'il s'éleva tout-à-coup une nouvelle guerre du côté du couchant; toute l'Espagne se souleva, et Paul Émile y fut envoyé avec la qualité de préteur. Au lieu de six licteurs que les autres préteurs faisaient marcher devant eux, il en prit douze, et eut ainsi dans cette charge toute la majesté consulaire. Il vainquit deux fois les Barbares (7) en bataille rangée, et en tua environ trente mille. Ce succès brillant fut uniquement le fruit de l'habileté du général, qui, profitant de la position des lieux, et passant à propos une rivière, procura à ses troupes une victoire aisée. Il conquit aux Romains deux cent cinquante villes qui lui ouvrirent leurs portes. Après avoir pacifié la province, et s'être assuré de sa fidélité, il revint à Rome, sans avoir, dans cette expédition, augmenté sa fortune de la valeur d'une drachme. Peu empressé pour amasser du bien, il dépensait généreusement son patrimoine, qui fut toujours si modique, qu'après sa mort on trouva à peine de quoi payer la dot de sa femme.

V. Il avait épousé en premières noces Papiria, fille de Papirius Mnason (8), personnage consulaire. Après avoir vécu long-temps avec elle, et en avoir eu des enfants d'un mérite distingué (car elle était mère du célèbre Scipion et de Fabius Maximus), il la répudia. La cause de ce divorce n'est pas venue jusqu'à nous; mais, dans cette

[1] *Voyez* la Vie de Fabius Maximus, ch. XXVI.
[2] *Voyez* l'Eutyphron de Platon.

matière, rien, ce me semble, n'est plus vrai que le propos d'un Romain qui avait répudié sa femme. Ses amis l'en blâmaient : « Votre femme, lui di» saient-ils, n'est-elle pas sage? n'est-elle pas » belle? ne vous a-t-elle pas donné de beaux en» fants? » Le Romain, étendant le pied et leur montrant son soulier, leur demanda à son tour : « Ce soulier n'est-il pas tout neuf? n'est-il pas » bien fait? Aucun de vous cependant ne sait où » il me blesse (9). » En effet, si des fautes graves et connues de tout le public sont la cause ordinaire des divorces, souvent aussi des offenses légères, mais fréquentes, suite de dégoûts secrets, d'incompatibilité d'humeur, et qui ne sont connues que du mari, rendent odieuse la société de certaines femmes, et inspirent pour elles une aversion insurmontable. Paul Émile, s'étant donc séparé de Papiria, épousa une autre femme dont il eut deux fils, qu'il garda dans sa maison : les deux qu'il avait eus de sa première femme passèrent par adoption dans les familles les plus illustres et les plus puissantes de Rome : l'aîné, dans celle de Fabius Maximus, celui qui fut cinq fois consul (10); le second dans celle de Scipion l'Africain, son parent, et dont il prit le nom. Des deux filles de Paul Émile, l'une épousa le fils de Caton l'Ancien; et l'autre, Élius Tubéron, un des hommes les plus vertueux de son temps, et celui des Romains qui soutint la pauvreté avec le plus de grandeur et de dignité. Ils étaient seize de la même famille et du même nom d'Élius, qui n'avaient pour eux tous qu'une petite maison à Rome et un modique bien de campagne, où ils vivaient ensemble sous le même toit avec leurs enfants et leurs femmes. De ce nombre était la fille de Paul Émile : et quoique son père eût été deux fois consul, qu'il eût obtenu deux fois les honneurs du triomphe; loin de rougir de la pauvreté de son mari, elle en admirait davantage sa vertu, qui l'avait rendu pauvre (11). Aujourd'hui, si les frères et les parents ne séparent leurs possessions par des rivières, des forteresses et des climats, s'ils ne mettent entre eux l'intervalle de régions entières, ils ne cessent d'être en différend les uns contre les autres. Voilà les leçons que l'histoire donne à méditer à ceux qui veulent y conformer leur conduite.

VI. Paul Émile, nommé consul, alla faire la guerre aux Liguriens[1], situés au pied des Alpes, et appelés Ligustins par quelques auteurs; peuple fier et belliqueux, exercé par les longues guerres que lui avait attirées le voisinage des Romains. Ils occupent l'extrémité de l'Italie, au bout des Alpes baignées par la mer de Toscane, et situées vis-à-vis de l'Afrique[1]. Ils sont mêlés avec les Gaulois et les Ibériens qui habitent cette côte. Montés sur des vaisseaux corsaires, ils faisaient alors des courses dans toute cette mer, jusqu'aux colonnes d'Hercule, et ruinaient le commerce des peuples voisins. Paul Émile étant entré dans leur pays, ils l'attendirent avec une armée de quarante mille hommes; il n'en avait en tout que huit mille à leur opposer, et cependant il attaqua des ennemis cinq fois plus nombreux, les mit en fuite, et les ayant renfermés dans leurs murailles, il leur fit des propositions pleines de douceur et d'humanité; car les Romains ne voulaient pas détruire la nation des Liguriens, qu'ils regardaient comme une forteresse et un boulevart contre les mouvements des Gaulois, qui ne cessaient de menacer l'Italie. Les Liguriens, se confiant à Paul Émile, lui remirent à discrétion leurs vaisseaux et leurs villes. Il leur rendit les villes, et se contenta d'en démolir les murailles; mais il prit tous les vaisseaux, et ne leur laissa que des barques, dont les plus grandes n'avaient que trois rangs de rames. Il mit en liberté un grand nombre de prisonniers, tant Romains qu'étrangers, qu'ils avaient faits sur terre et sur mer (12).

VII. Voilà les actions remarquables de son premier consulat. Quelque temps après il montra ouvertement le desir d'en obtenir un second, et se mit même sur les rangs; mais ayant été refusé, il se tint tranquille, et ne s'occupa que des fonctions de son sacerdoce et de l'éducation de ses enfants. Il les instruisit dans la discipline des Romains, comme il l'avait été lui-même, et les forma avec plus de soin encore à celle des Grecs. Il tenait toujours auprès d'eux, non seulement des grammairiens, des sophistes et des rhéteurs, mais encore des sculpteurs, des peintres, des écuyers, des veneurs et des piqueurs habiles. Lorsqu'il n'était pas retenu par quelque affaire publique, il assistait lui-même à leurs études et à leurs exercices; car c'était de tous les Romains celui qui aimait le plus ses enfants.

VIII. Pour revenir aux affaires publiques, les Romains faisaient alors la guerre contre Persée, roi de Macédoine. Ils étaient mécontents de leurs généraux, dont l'inexpérience et la lâcheté livraient la république au mépris et à la risée, et qui éprouvaient de la part des ennemis bien plus de mal qu'ils ne leur en faisaient. D'autres généraux venaient depuis peu d'obliger Antiochus le Grand d'abandonner l'Asie, de se retirer au-delà du mont Taurus, de se tenir renfermé dans la Syrie, et de s'estimer heureux d'avoir acheté la paix au prix de quinze mille talents (13). Quelque temps auparavant ils avaient ruiné dans la Thessalie les forces

[1] Il fut consul l'an de Rome 572, et ne fit la guerre que l'année suivante. Tite-Live, XL, 25.

[1] Depuis la rivière de Gênes jusqu'à Monaco.

de Philippe, et affranchi les Grecs du joug de la Macédoine (14). Enfin, Annibal lui-même, à qui nul roi n'était comparable ni pour l'audace, ni pour la puissance, avait été vaincu (15). Après tant de succès était-il supportable de ne combattre, depuis si long-temps, qu'à avantage égal contre Persée? comme si c'eût été un adversaire digne des Romains, lui qui ne leur faisait la guerre qu'avec les restes des défaites de son père. Mais les Romains ignoraient que Philippe avait, par sa défaite même, rendu l'armée des Macédoniens plus forte et plus aguerrie. C'est ce que je vais expliquer en peu de mots; et pour cela je reprendrai les choses de plus loin.

IX. Antigonus, le plus puissant des généraux et des successeurs d'Alexandre (16), ayant acquis pour lui et pour ses descendants le titre de roi, eut un fils appelé Démétrius, qui fut père d'Antigonus surnommé Gonatas, dont le fils Démétrius mourut après un règne assez court, laissant Philippe son fils en bas âge. Les principaux d'entre les Macédoniens, craignant l'anarchie, appelèrent Antigonus, neveu du dernier roi, dont ils lui firent épouser la veuve, le nommèrent d'abord tuteur du jeune prince et général de ses armées; ensuite ayant connu sa modération et sa capacité pour les affaires, ils lui conférèrent le titre de roi. Il fut surnommé *Doson* [1], parcequ'il promettait toujours et ne donnait jamais rien. Philippe, encore fort jeune lorsqu'il lui succéda, eut de la réputation parmi les plus grands rois; il donna l'espérance qu'il rendrait à la Macédoine son ancienne dignité, et qu'il arrêterait seul la puissance romaine, qui menaçait déja toutes les nations. Mais vaincu par Titus Flaminius dans une grande bataille qui se donna près de Scotuse, et abattu par ce revers, il remit son royaume au pouvoir des Romains, et se tint heureux d'en être quitte pour une modique amende (17). Bientôt impatient de son état, et sentant que devoir sa couronne à la grace seule des Romains, c'était plutôt être un esclave content de vivre dans le luxe, qu'un roi qui a du courage et de la grandeur d'ame, il ne songea plus qu'à recommencer la guerre, et il en fit les préparatifs avec autant d'adresse que de secret. Laissant les villes situées sur les grands chemins ou sur les bords de la mer, dans un état de faiblesse et d'abandon qui ne pouvait donner de l'ombrage, et rassemblant de grandes forces dans les hautes provinces de son royaume, il remplit les châteaux, les forteresses et les villes les plus avancées dans les terres, d'armes, d'argent et de bons soldats, engraissant pour ainsi dire la guerre, et la cachant avec soin dans l'intérieur de ses états (18). Il avait en réserve de quoi armer trente mille combattants, huit millions de médimnes de blé [2] serrés dans ses magasins, et autant d'argent comptant qu'il en fallait pour soudoyer pendant dix ans dix mille étrangers destinés à défendre le pays. Mais il n'eut pas le temps de mettre seulement la main à l'exécution de ces vastes projets; il mourut, accablé de tristesse et de regrets, quand il eut reconnu que, trompé par les calomnies d'un fils pervers, il avait fait mourir injustement son autre fils Démétrius. Persée, qui lui succéda, hérita de sa haine contre les Romains; mais la bassesse de son caractère et la dépravation de ses mœurs le rendaient inhabile à soutenir un si grand fardeau. Sujet à toutes les passions et à tous les vices, il était surtout dominé par l'amour de l'argent. On prétend même qu'il n'était pas fils de Philippe, et que la femme de ce prince le prit, aussitôt après sa naissance, d'une couturière d'Argos nommée Gnathénia (19), et le fit passer pour son propre fils. C'est, dit-on, ce qui porta cette reine à faire mourir Démétrius, de peur que la famille royale, qui avait un héritier légitime, ne vînt à découvrir la supposition. Cependant, tout lâche et tout méprisable qu'il était, les forces considérables que son père lui avait laissées le déterminèrent à faire la guerre, et la lui firent soutenir long-temps avec assez de succès. Il battit des consuls romains, défit des armées puissantes, vainquit de nombreuses flottes, et prit plusieurs vaisseaux. Le consul Publius Licinius étant entré le premier dans la Macédoine, Persée le défit dans un combat de cavalerie, lui tua deux mille cinq cents de ses meilleurs soldats, et fit six cents prisonniers (20). Après cette victoire, il va surprendre la flotte romaine qui était dans la rade d'Orée, prend vingt vaisseaux de charge avec toute la cargaison, coule à fond les autres qui étaient chargés de blé, et s'empare de quatre galères à cinq rangs de rames. Dans un second combat, il repousse le consul Hostilius, qui voulait forcer les passages d'Élimie (21) pour entrer dans la Macédoine, et qui ensuite, ayant pénétré à la dérobée dans la Thessalie, n'osa accepter le combat que Persée lui offrait. De là, affectant du mépris pour les Romains, et cherchant à occuper son loisir, il alla faire une incursion dans le pays des Dardaniens, tailla en pièces dix mille de ces Barbares, et emmena un butin immense. En même temps il sollicitait les Gaulois qui habitent le long du Danube, et qu'on appelle Bastarnes, peuple belliqueux et fort en cavalerie. Il faisait proposer aux Illyriens, par Gentius, leur roi, de s'unir avec lui pour cette guerre: le bruit même courut que ces Barbares, qu'il avait gagnés

[1] Qui donnera.

[2] Voyez la note 54 sur la Vie de Lycurgue.

à prix d'argent, se préparaient à descendre par la Gaule inférieure, le long de la côte de la mer Adriatique, pour entrer dans l'Italie (22).

X. Ces nouvelles fâcheuses firent sentir aux Romains qu'au lieu de donner le commandement des armées à la brigue et à la faveur, ils devaient y appeler eux-mêmes un général qui, par sa sagesse et son expérience, fût capable de conduire de grandes entreprises; cet homme était Paul Émile, qui, dans la pleine maturité de l'âge, car il avait près de soixante ans, mais conservant encore toutes ses forces, entouré d'ailleurs de gendres et de fils qui étaient à la fleur de l'âge, soutenu par un grand nombre de parents et d'amis qui jouissaient d'un grand crédit, fut vivement sollicité de se rendre aux desirs du peuple, qui le portait au consulat. Il y montra d'abord la plus grande opposition, et se refusa long-temps à l'empressement et aux vœux du peuple, sous prétexte qu'il n'était plus en état de commander; mais voyant que la foule des citoyens venait chaque jour à sa porte, qu'ils l'appelaient à la place publique, et se plaignaient hautement de ses refus, il se rendit enfin; et lorsqu'il parut parmi les candidats, on crut qu'il venait bien moins recevoir le commandement qu'apporter la victoire, et donner, dans sa soumission aux volontés du peuple, un gage certain du succès de la guerre (23). Il fut reçu par toute la multitude avec tant de satisfaction et de si grandes espérances, qu'après l'avoir nommé consul pour la seconde fois, on ne voulut pas faire tirer les provinces au sort, et qu'on lui décerna sur-le-champ le gouvernement de Macédoine (24). On raconte que le jour même que le peuple venait de lui déférer, d'un consentement unanime, la conduite de la guerre contre Persée, et l'avait reconduit par honneur jusqu'à sa maison, il trouva, en rentrant chez lui, sa fille Tertia, encore enfant, qui pleurait. Il la prit entre ses bras, et lui demanda le sujet de ses larmes. Tertia le serrant étroitement de ses bras: « Eh! quoi, mon père, lui dit-» elle, vous ne savez pas que Persée est mort? » C'était un petit chien qu'elle élevait, et à qui l'on avait donné ce nom. « Tant mieux, mon enfant, » lui dit Paul Émile; et j'accepte l'augure. » C'est ainsi que Cicéron le rapporte dans ses livres de la Divination [1].

XI. Il était d'usage que ceux qu'on avait nommés consuls fissent, de leur tribunal, un discours au peuple, pour le remercier et lui témoigner leur reconnaissance. Paul Émile donc, ayant convoqué l'assemblée, dit au peuple qu'il avait demandé son premier consulat pour lui-même, comme un honneur dont il avait besoin; mais qu'il avait accepté le second, parcequ'ils avaient eux-mêmes besoin d'un général; qu'ainsi il ne leur en avait aucune obligation. « Si vous croyez, ajou-» ta-t-il, qu'un autre soit plus capable que moi de » bien conduire cette guerre, je suis prêt à lui » céder le commandement; mais si vous avez con-» fiance en moi, je vous prie de ne vous mêler en » rien [1] de ce qui regarde ma charge, mais de » faire en silence tout ce que je croirai utile pour le » succès de la guerre. Je vous déclare que si vous » voulez encore commander à vos généraux, vous » vous rendrez plus ridicules dans vos expéditions » que vous ne l'avez été précédemment. » Ce discours imprima le plus grand respect à tous les citoyens, et leur donna, pour l'avenir, les plus hautes espérances. Ils se félicitèrent d'avoir écarté tous les compétiteurs qui les flattaient, pour choisir un général plein de grandeur d'ame, et qui leur parlait avec franchise: tant le peuple romain, pour acquérir la domination sur les autres peuples, était soumis lui-même à l'empire de la vertu! La navigation favorable, et les facilités qu'il éprouva dans son voyage, doivent être attribuées à la fortune, qui le rendit à son camp avec autant de promptitude que de sûreté. Mais quand je vois que les succès qu'il eut dans cette expédition furent l'ouvrage de son audace et de son activité, de la sagesse de ses conseils, du zèle de ses amis à le seconder, de sa constance dans les dangers, enfin du choix qu'il sut faire des moyens les plus convenables, je ne saurais imputer aucun de ses glorieux exploits à ce bonheur qu'on vante si fort en lui, comme je pourrais le faire pour d'autres généraux: à moins qu'on ne regarde comme un effet du bonheur de Paul Émile l'avarice de Persée, qui, par sa passion pour l'argent, renversa et détruisit les grandes et belles espérances que les Macédoniens avaient conçues de cette guerre.

XII. Il était venu en Macédoine, à la demande de ce prince, dix mille cavaliers bastarnes, et autant de fantassins qui combattaient à leurs côtés (25): tous vivant de la solde qu'on leur paie à la guerre; car cette nation ne sait ni labourer, ni élever des troupeaux, ni faire le commerce maritime; ils n'ont d'autre métier et d'autre occupation que de combattre et de vaincre. Lorsqu'ils furent arrivés dans la Médique (26), et qu'ils y campèrent avec quelques troupes du roi, les Macédoniens, frappés de leur haute stature, de leur adresse merveilleuse dans tous les exercices, de leur fierté, de leurs discours pleins de bravades et de menaces contre les ennemis, furent remplis de confiance, et se persuadèrent que les Romains, découragés à la vue de ces hommes terribles, de

[1] L. I, chap. XLVI.

[1] Mot à mot: *ni en paroles ni en actions.*

leurs mouvements si étranges et si effrayants, n'oseraient pas même les attendre. Persée avait ranimé par-là le courage de ses soldats, et les avait remplis d'espérance; mais lorsque chaque capitaine de ces Barbares lui eut demandé pour sa paie mille pièces d'or (27), ce prince, étourdi de cette demande exorbitante, et en ayant comme perdu le sens, se laissa emporter à son avarice, et refusa leur secours : il semblait non un roi qui allait faire la guerre aux Romains, mais un économe qui devait rendre un compte exact à ses ennemis de toutes les dépenses qu'il aurait faites. Cependant les Romains eux-mêmes lui donnaient la leçon et l'exemple de ce qu'il devait faire; car, sans compter tous les autres préparatifs, ils avaient assemblé cent mille hommes[1] tout prêts à agir au besoin. Et Persée, lorsqu'il avait en tête une armée formidable, et des ennemis qui, pour soutenir cette guerre, entretenaient beaucoup plus de soldats qu'il n'en fallait, il comptait, il serrait son argent, il craignait autant d'y toucher que s'il eût appartenu à un autre. Voilà comment agissait un prince qui n'était pas né d'un roi de Lydie ou d'un Phénicien, mais qui se prétendait l'héritier du sang et de la vertu d'Alexandre et de Philippe[2]; de ces deux princes qui, ayant toujours eu pour maxime qu'il faut acheter la domination par l'argent, et non l'argent par la domination, étaient parvenus à subjuguer l'univers. On disait en effet que ce n'était pas Philippe, mais son or, qui prenait les villes de la Grèce. Alexandre, prêt à partir pour son expédition des Indes, voyant les Macédoniens tellement chargés du butin des Perses, qu'ils pouvaient à peine le traîner, fit brûler le premier tous ses équipages, et détermina les autres à en faire autant, afin que, dégagés de ce poids incommode, et comme des gens qui auraient brisé leurs chaînes, ils fussent plus propres aux travaux de la guerre. Persée, au contraire, qui couvrait d'or sa personne, ses enfants et son royaume, au lieu d'en sacrifier à son salut une partie, préféra d'être traîné captif avec toutes ses richesses, et de faire voir aux Romains tout ce qu'il leur avait épargné. Non seulement il manqua de parole aux Gaulois, et les renvoya; mais après avoir engagé Gentius, roi des Illyriens, à faire alliance avec lui, et à lui fournir des troupes moyennant la somme de trois cents talents, il fit compter l'argent devant les envoyés de ce prince, qui scellèrent les sacs de leur sceau (28). Gentius, qui se croyait assuré de la somme qu'il avait demandée, commit une perfidie atroce : il fit emprisonner les ambassadeurs que les Romains lui avaient envoyés. Persée, jugeant qu'il n'avait plus besoin de lui donner de l'argent pour l'engager à déclarer la guerre aux Romains, et que cette violation du droit des gens était entre les deux peuples le garant d'une haine irréconciliable, frustra ce malheureux prince des trois cents talents qu'il lui avait promis; et peu de temps après le préteur L. Anicius, qu'on y avait envoyé avec une armée, l'ayant enlevé de son royaume, lui, sa femme et ses enfants, comme des oiseaux de leur nid, Persée ne s'en mit point en peine, et ne lui donna aucun secours.

XIII. Paul Émile, arrivé en Macédoine pour faire la guerre à un tel ennemi, n'eut que du mépris pour sa personne; mais il fut étonné de ses préparatifs et de ses forces. Sa cavalerie était de quatre mille hommes, et sa phalange de près de quarante mille fantassins. Campé sur le bord de la mer, au pied du mont Olympe, dans des lieux inaccessibles, et qu'il avait encore fortifiés par des retranchements de bois, il se croyait dans une entière sûreté, et comptait voir Paul Émile se consumer par la longueur du temps et par la dépense qu'il serait obligé de faire. Le général romain, l'esprit en mouvement, cherchait tous les expédients et tous les moyens possibles pour tenter quelque entreprise : mais voyant que ses soldats, par une suite de leur ancienne licence, supportaient impatiemment ses délais, et que chacun, tranchant du général, s'ingérait à dire ce que Paul Émile aurait dû faire; il les en reprit fortement, leur défendit de se mêler de rien de ce qui ne les regardait pas, et de s'occuper d'autre soin que de tenir prêtes leurs personnes et leurs armes, pour s'en servir en Romains, quand le général leur en donnerait l'occasion (29). Il ordonna que les sentinelles de nuit fissent la garde sans pique (30), afin que, hors d'état de repousser l'ennemi qui les attaquerait, ils fussent plus attentifs à combattre le sommeil. Ses troupes souffraient beaucoup de la disette d'eau; car il n'y avait, le long du rivage, que quelques sources qui en fournissaient peu, et encore était-elle mauvaise. Mais Paul Émile considérant la hauteur du mont Olympe, et le voyant tout couvert d'arbres, conjectura, par la verdure de leur feuillage, qu'il devait y avoir, dans le sein de la montagne, des sources d'eau vive, et fit creuser au bas des soupiraux et des puits; ils se remplirent aussitôt d'une eau pure, qui, des lieux où elle se trouvait pressée, coula rapidement dans les conduits qu'on lui avait ouverts.

XIV. Quelques auteurs, cependant, prétendent qu'il n'y a point de sources et de réservoirs d'eau renfermés dans les lieux d'où on les voit couler;

[1] Tite-Live, liv. XLIV, c. 21, ne dit pas que l'armée romaine fût si nombreuse.

[2] On a vu dans sa généalogie (note 16) qu'il ne descendait pas de ces deux princes : il cherchait seulement à le faire croire.

et que leur éruption ne vient pas de ce qu'en les creusant on leur a ouvert une issue, mais que c'est une espèce de génération produite par la condensation de la matière humide, qui se convertit en eau, par l'effet de l'épaississement que fait éprouver aux vapeurs souterraines la fraîcheur des lieux profonds où elles sont enfermées, et où la pression qui agit sur elles fait prendre à l'eau qu'elles forment un cours rapide par l'issue qu'on leur ouvre. Les mamelles des femmes, disent-ils, ne contiennent pas, comme des vases, un lait prêt à s'épancher; mais elles convertissent la nourriture qu'elles prennent en un lait que la pression fait couler. De même les lieux frais et abondants en sources ne recèlent pas de l'eau dans le sein de la terre; ils n'ont pas des bassins où soient en réserve des fontaines et des rivières toutes prêtes à couler par la première ouverture; mais la pression que l'air et la vapeur y éprouvent les condense tellement, qu'elle les change en eau. Les lieux de la terre que l'on creuse font sourdre l'eau avec plus d'abondance, sollicités par ce frottement qui presse et condense la vapeur au point de la rendre fluide, comme les mamelles des femmes donnent leur lait quand on les suce. Au contraire, les endroits qu'on ne fouille pas, et qui restent pour ainsi dire, oisifs ne sauraient produire des sources, faute de ce mouvement qui seul peut rendre la vapeur fluide. Ceux qui soutiennent cette opinion ont donné lieu aux sceptiques de dire qu'il n'y a point de sang dans les animaux; qu'il ne s'y forme que quand ils sont blessés, parcequ'alors les esprits ou les chairs subissent un changement qui les fait fondre et les rend liquides. Mais, pour convaincre les premiers d'erreur, il ne faut que l'expérience de ceux qui travaillent aux mines et aux carrières; ils trouvent, dans ces souterrains profonds, des rivières qui, au lieu de s'y former peu à peu, comme cela serait si elles devaient leur origine au mouvement qu'on fait éprouver à la terre, en jaillissent tout-à-coup avec une grande abondance; souvent même du sein d'une montagne ou d'un rocher qu'on fend avec violence, il s'échappe à l'instant un courant d'eau rapide qui tarit aussi promptement (31). Mais en voilà assez sur cette matière.

XV. Paul Émile resta quelques jours sans rien faire, et l'on dit que jamais deux armées si considérables ne furent si long-temps en présence dans une telle inaction. A force de recherches et de tentatives, il apprit qu'il restait un seul passage qui n'était pas gardé, et qui menait, par la Perrhébie, à la ville de Pythium et au fort de Petra (32). Alors l'espérance de franchir ce passage, négligé par les ennemis, l'emportant sur la crainte des difficultés qui avaient empêché qu'on ne le gardât, il mit l'affaire en délibération. Entre ceux qui composaient son conseil, Scipion Nasica, gendre de Scipion l'Africain, et qui eut ensuite tant d'autorité dans le sénat, s'offrit le premier à y conduire des troupes, pour tourner l'ennemi. Fabius Maximus, l'aîné des fils de Paul Émile, qui était encore dans sa première jeunesse, se présenta le second, et fit paraître la même ardeur. Paul Émile, ravi de leur bonne volonté, leur donna un corps de troupes, moins nombreux que ne le croit Polybe, mais tel que le dit Scipion lui-même en écrivant à un roi, pour lui rendre compte de cette expédition (33). Ils avaient trois mille hommes des cohortes italiennes, qui ne faisaient point partie des légions; l'aile gauche était composée de cinq mille hommes, auxquels Nasica joignit cent vingt cavaliers, et deux cents Crétois ou Thraces de ceux qu'Harpalus avait envoyés. Nasica prit avec ses troupes le chemin de la mer, et alla camper auprès d'Héraclée, comme s'il eût dû s'embarquer, pour aller tourner le camp des ennemis (34). Mais après le souper de ses soldats, dès que la nuit fut venue, il découvrit aux officiers sa véritable intention; et prenant un chemin opposé à la mer, il marcha toute la nuit, et ne s'arrêta que sous les murailles de Pythium, où il fit reposer ses troupes.

XVI. Le mont Olympe a, dans cet endroit, plus de dix stades de hauteur perpendiculaire (35), comme le marque l'inscription gravée par celui qui l'a mesurée :

Auprès de Pythium, ville si révérée,
Au brillant Apollon dès long-temps consacrée,
De dix stades et plus l'Olympe sourcilleux
Élève dans les airs son sommet orgueilleux.
Xénagore lui-même en a pris la mesure.
Sois propice à mes vœux, ô roi de la nature !

Cependant les géomètres disent qu'il n'y a point de montagne plus haute, ni de mer plus profonde, que de dix stades. Mais il paraît que Xénagore n'a pas pris seulement cette mesure à l'œil, et qu'il a employé les procédés géométriques et les instruments nécessaires. Nasica passa la nuit dans cet endroit. Persée, qui voyait Paul Émile tranquille dans son camp, était loin de s'attendre à ce qui le menaçait, lorsqu'un transfuge crétois, quittant la route et s'éloignant des troupes, vint lui apprendre le détour que prenaient les Romains pour venir l'envelopper. Cette nouvelle l'effraya, mais elle ne lui fit point remuer son camp : seulement il envoya, sous la conduite de Milon, dix mille mercenaires et deux mille Macédoniens, avec ordre d'aller le plus promptement possible, s'emparer des hauteurs. Polybe dit que les Romains tombèrent sur cette troupe pendant qu'elle était endormie; mais Nasica raconte qu'il eut à soutenir,

sur le haut de la montagne, un combat rude et périlleux; qu'il fut lui-même attaqué par un soldat thrace d'entre les mercenaires, qu'il tua d'un coup de sa javeline dans la poitrine; que les ennemis ayant été mis en déroute, et Milon s'étant honteusement sauvé sans armes et en simple tunique, il les avait poursuivis sans aucun danger, et avait fait descendre son armée dans la plaine.

XVII. Les fuyards, en arrivant au camp de Persée, y jetèrent une telle épouvante, que ce prince, saisi de frayeur et confondu dans ses espérances, décampa sur-le-champ, et se retira sur les derrières. Cependant il n'y avait pas de milieu: il fallait ou rester devant Pydna et courir le risque d'une bataille, ou, en distribuant ses troupes dans les villes, voir pénétrer au cœur de ses états une guerre qui, une fois qu'elle y serait entrée, ne pourrait plus en sortir qu'à travers des flots de sang et des monceaux de morts. Enfin ses amis lui ayant représenté que son armée était supérieure en nombre à celle des ennemis; que ses soldats montraient la plus grande ardeur pour défendre leurs femmes et leurs enfants; qu'ils seraient encore animés par la présence de leur roi qui combattrait à leur tête, et serait témoin de toutes leurs actions; encouragé par leurs conseils, il reprit son camp, et se prépara pour livrer bataille. Il visita lui-même tous les postes, et partagea les divers commandements entre ses capitaines, résolu d'attaquer les Romains aussitôt qu'ils arriveraient. Il était campé dans une plaine unie, très commode pour sa phalange, et coupée de plusieurs côteaux qui, se touchant les uns les autres, offraient des retraites sûres à l'infanterie légère et aux gens de trait, en même temps qu'ils leur donnaient la facilité d'envelopper l'ennemi. Elle était traversée par deux rivières, l'Éson et le Leucus, qui n'étaient pas alors bien profondes, car on était sur la fin de l'été, mais qui devaient embarrasser la marche des Romains (36).

XVIII. Paul Émile n'eut pas plus tôt rejoint Nasica, qu'il marcha aux ennemis en ordre de bataille; mais quand il vit leur disposition et leur nombre, il s'arrêta, saisi d'admiration, et se mit à réfléchir en lui-même. Les jeunes officiers, qui brûlaient d'ardeur de combattre, sortirent des rangs et vinrent le prier de ne pas différer la bataille. Scipion Nasica surtout, dont le succès sur le mont Olympe avait relevé le courage, lui faisait les plus vives instances: « Je donnerais la bataille, lui dit Paul » Émile en souriant, si j'avais votre âge; mais les » victoires que j'ai déja remportées, en m'ayant » fait connaître les fautes des vaincus, m'empê» chent d'aller, après une longue marche, attaquer » une armée toute fraîche, et disposée à nous bien » recevoir (37). » En même temps il ordonne aux troupes qui occupaient le front de l'armée, et qui étaient en face de l'ennemi, de se diviser en cohortes, comme pour prendre l'ordre de bataille; et il commande à celles qui étaient à la queue de dresser le camp et de le fortifier (38). Ensuite faisant retourner les derniers bataillons qui se trouvaient le plus près des travailleurs, et successivement tous les autres, il rompit peu à peu son ordre de bataille sans que les ennemis s'en doutassent, et fit rentrer toute son armée dans le camp sans aucune confusion. Quand la nuit fut venue, et que les troupes, après leur repas, ne songeaient qu'à s'aller reposer, tout-à-coup la lune, qui était dans son plein et fort élevée, s'obscurcit, perdit peu à peu sa lumière, et après avoir changé plusieurs fois de couleur, elle finit par s'éclipser entièrement. Les Romains, suivant leur coutume, se mirent à frapper avec un grand bruit sur des vases d'airain pour rappeler sa lumière, et ils élevèrent vers le ciel une grande quantité de torches et de flambeaux allumés. Les Macédoniens ne firent rien de semblable; tout leur camp était saisi d'horreur et d'épouvante; et il se répandit même un bruit sourd que ce phénomène annonçait la mort du roi. Paul Émile n'était pas entièrement neuf sur ces matières; il avait quelques connaissances des anomalies de l'écliptique, qui font que la lune, après certaines révolutions réglées, se plonge dans l'ombre de la terre, et se cache à nos yeux jusqu'à ce qu'ayant traversé l'espace obscurci par cette ombre, elle reçoive de nouveau sa lumière de celle du soleil; mais comme il rapportait tout à la divinité, qu'il aimait les sacrifices et pratiquait la divination, dès qu'il vit la lune reprendre sa clarté, il lui sacrifia onze jeunes taureaux. Dès la pointe du jour, il immola à Hercule jusqu'à vingt bœufs sans obtenir des signes favorables; enfin à la vingt et unième victime, il en eut qui lui promettaient la victoire, s'il se tenait sur la défensive (39). Ayant donc voué à ce dieu une hécatombe et des jeux sacrés, il ordonne aux capitaines de ranger l'armée en bataille. Ensuite, pour éviter que ses soldats n'eussent le soleil en face, en combattant le matin, il attendit qu'il eût baissé vers le couchant; et pendant cet intervalle il se reposa dans sa tente, qui était ouverte sur la plaine et sur le camp des ennemis.

XIX. On dit que vers le soir il eut recours à une ruse pour engager les ennemis à l'attaquer: il fit chasser vers leur camp un cheval débridé; et quelques Romains ayant couru pour le reprendre, ce premier mouvement engagea le combat. D'autres racontent que des soldats thraces, commandés par Alexandre, chargèrent des fourrageurs romains qui revenaient au camp; que sept cents Liguriens ayant couru à leur secours, on envoya

de part et d'autre des renforts considérables, et le combat commença des deux côtés. Paul Émile, tel qu'un habile pilote, prévoyant, par le mouvement et l'agitation qui régnaient dans les deux camps, qu'il se préparait une grande tempête, sortit de sa tente, et parcourut les rangs pour encourager ses soldats. Nasica, ayant poussé son cheval jusqu'au lieu de l'escarmouche, vit toute l'armée ennemie qui se disposait à en venir aux mains. Au premier rang marchaient les Thraces, dont l'aspect seul inspirait l'effroi; ils étaient d'une très haute taille, et avaient des boucliers d'une blancheur éblouissante, avec de fortes bottines; ils étaient vêtus de noir, et agitaient, dans leur bras gauche, de pesantes piques revêtues de fer. Après eux marchaient les mercenaires, dont les armures étaient très diversifiées; on y avait mêlé les troupes de Péonie. Les Macédoniens naturels formaient le troisième rang; ils étaient, par leur jeunesse et par leur valeur, l'élite de l'armée: couverts d'armes dorées et vêtus de pourpre, ils jetaient le plus vif éclat. A mesure qu'ils se rangeaient en bataille, on voyait sortir des retranchements les Chalcaspides[1], dont les armes de fer et de cuivre étincelaient au loin, et remplissaient d'éclairs toute la plaine; tandis qu'en s'exhortant les uns les autres, ils faisaient retentir de leurs cris les montagnes voisines. Ils marchèrent à l'ennemi avec tant d'audace et de vitesse, que les premiers qui furent tués, ne tombèrent qu'à deux stades du camp des Romains (40).

XX. Dès que l'attaque eut commencé, Paul Émile courut aux premiers rangs, et s'aperçut que les capitaines macédoniens avaient enfoncé le fer de leurs piques dans les boucliers des Romains, qui ne pouvaient parvenir jusqu'à eux avec leurs épées. Mais quand il eut vu leurs soldats prendre en main les boucliers qu'ils portaient suspendus à leurs épaules, et baissant tous à la fois leurs piques, les présenter à ses soldats; cette haie impénétrable de boucliers serrés les uns contre les autres, ce front hérissé de piques, qui donnaient tant de force à leur première ligne, le frappèrent d'étonnement et de crainte. Il avoua n'avoir jamais vu de spectacle plus terrible; et il parla souvent depuis de l'impression d'effroi que cette vue avait faite sur lui. Mais alors, pour soutenir le courage de ses troupes, il parcourut les rangs à cheval avec un air et un visage serein, sans casque et sans armure. Pour le roi de Macédoine, il vit à peine l'action engagée, que, suivant le récit de Polybe, n'étant pas maître de sa frayeur, il se sauva à toute bride dans la ville de Pydne (41), sous prétexte d'y sacrifier à Hercule; mais ce dieu ne reçoit pas les sacrifices timides des cœurs lâches; il n'exauce pas les vœux coupables qu'ils lui adressent. Serait-il juste, en effet, que celui qui ne tire pas frappât le but? qu'il remportât la victoire quand il n'attend pas même l'ennemi? L'homme oisif ou méchant doit-il réussir et être heureux? Mais ce dieu écouta les vœux de Paul Émile, qui lui demandait la victoire les armes à la main, et qui l'appelait à son secours en combattant. Cependant un certain Posidonius (42), qui dit avoir vécu dans ce temps-là et s'être trouvé même à cette bataille, raconte, dans l'histoire de Persée qu'il a écrite en plusieurs livres, que ce ne fut ni par lâcheté, ni sous prétexte d'un sacrifice, que ce prince se retira; mais que, la veille du combat, il reçut à la jambe un coup de pied de cheval; que, malgré l'incommodité de sa blessure, et les instances de ses amis qui voulaient l'empêcher de se trouver à la bataille, il se fit amener un des chevaux qu'il montait ordinairement, et alla sans cuirasse se jeter au milieu de sa phalange. Là, les traits pleuvant sur lui de toutes parts, il fut atteint d'un javelot tout de fer, qui à la vérité ne le blessa pas de la pointe, et glissa le long du côté gauche, mais avec une telle roideur, que sa tunique en fut déchirée, et qu'il eut une meurtrissure sanglante dont il porta long-temps la marque. Voilà ce que Posidonius allègue pour la justification de Persée.

XXI. Les Romains qui combattaient contre la phalange macédonienne ne pouvant parvenir à la rompre, un capitaine des Péligniens, nommé Salius, prend l'enseigne de sa cohorte et la jette au milieu des ennemis. A l'instant les Péligniens se précipitent vers cet endroit; car il n'est pas de plus grande honte ni de plus grand crime pour les peuples d'Italie, que d'abandonner leur drapeau. Il se fit là de part et d'autre des efforts prodigieux de valeur, et le carnage fut horrible; les Romains s'efforçaient de couper avec leurs épées les longues piques des Macédoniens, de repousser les ennemis en les pressant de leurs boucliers, ou même d'écarter les piques avec leurs mains, pour se faire jour dans leur phalange. Les Macédoniens, de leur côté, tenant leurs piques des deux mains, frappent ceux qui les approchent, percent leurs boucliers et leurs cuirasses qui ne peuvent résister à la violence des coups, renversent les Péligniens et les Marruciens (43), qui allaient tête baissée et comme des bêtes féroces s'enferrer d'eux-mêmes, et se précipiter à une mort certaine. Le premier rang étant taillé en pièces, ceux qui formaient la seconde ligne reculèrent de quelques pas; et, sans prendre précisément la fuite, ils se retirèrent vers le mont Olocre. Paul Émile, dit Posidonius, voyant ce mouvement rétrograde de la première ligne, et la crainte qu'inspirait aux Romains cette phalange qu'ils ne pouvaient entamer, et qui, présentant

[1] Qui portaient des boucliers d'airain.

un front hérissé de piques, tel qu'un rempart impénétrable, résistait à tous les efforts de l'ennemi, déchira de douleur sa cotte d'armes; mais, comme l'inégalité du terrain et l'étendue de la ligne ne permettaient pas aux Macédoniens de conserver, sans aucune interruption, cette haie de boucliers, Paul Émile s'aperçut que la phalange laissait des ouvertures et des intervalles, toujours inévitables dans de grandes armées, où l'effort des combattants n'étant pas le même partout, la ligne avance dans quelques endroits et recule dans d'autres. Alors il se porte rapidement dans tous les rangs, et, partageant ses troupes par pelotons, il leur ordonne de se jeter dans les vides que laissait la phalange ennemie, de ne plus l'attaquer tous ensemble et dans un même point, mais de faire, de divers côtés, plusieurs attaques séparées (44). Il n'eut pas plus tôt donné cet ordre aux officiers, et ceux-ci à leurs soldats, que les Romains, pénétrant dans les intervalles de la phalange, prennent les ennemis en flanc et en queue, partout où ils les voient découverts, leur font perdre tout l'avantage qu'ils tiraient de leur union et de leur effort commun, et la phalange est bientôt rompue. Lorsqu'il fallut combattre d'homme à homme ou par petits pelotons, les Macédoniens, qui n'avaient que des épées courtes, frappaient des coups inutiles sur les boucliers longs et solides des Romains, qui s'en couvraient de la tête aux pieds; tandis qu'eux-mêmes n'avaient que des boucliers petits et faibles à opposer aux épées des Romains, qui, par leur poids et leur roideur, pénétraient toute espèce d'armure; aussi ne purent-ils résister long-temps à un choc si inégal, et ils furent renversés.

XXII. Ce fut dans cet endroit qu'on se battit de part et d'autre avec le plus d'acharnement. Ce fut là aussi que Marcus, fils de Caton et gendre de Paul Émile, en faisant des prodiges de valeur, perdit son épée. Ce jeune homme, nourri dans les meilleurs principes, et qui, né d'un père si illustre, lui devait des preuves d'un grand courage, persuadé qu'il valait mieux mourir que de laisser, lui vivant, au pouvoir de l'ennemi une telle dépouille, parcourt le champ de bataille, raconte son accident à tous ses amis, à tous les soldats de sa connaissance qu'il rencontre, et implore leur secours. Il rassemble autour de lui une troupe de braves qui, sous sa conduite, traversent rapidement les bataillons romains, fondent sur les ennemis; et après des efforts incroyables et un carnage horrible, les poussent hors du champ de bataille: alors restés dans un grand espace, maîtres du terrain, ils cherchent cette épée, et la trouvent enfin, quoique avec peine, sous un tas d'armes et de morts. Transportés de joie et poussant des cris de victoire, ils s'élancent de nouveau sur ceux des ennemis qui font encore résistance, et ne cessent pas de combattre jusqu'à ce que trois mille Macédoniens, qui tenaient ferme et se défendaient vigoureusement, eurent tous été taillés en pièces. Aussitôt l'armée entière prit la fuite. Le massacre fut si grand, que la plaine, jusqu'au pied de la montagne, était toute jonchée de morts, et que le lendemain, lorsque l'armée romaine passa le fleuve Leucus, ses eaux étaient encore teintes de sang. Il périt, dit-on, du côté des Macédoniens, plus de vingt-cinq mille hommes: les Romains n'en perdirent que cent, selon Posidonius, et quatre-vingts, suivant Nasica : une action si sanglante fut promptement décidée; elle avait commencé vers la neuvième heure, et la victoire était gagnée dès la dixième (45). Les Romains profitèrent du reste du jour pour courir après les fuyards jusqu'à la distance de cent vingt stades[1], et ils ne revinrent que fort tard.

XXIII. Les valets de l'armée, sortis au-devant de leurs maîtres avec des flambeaux, et en poussant des cris de joie, les ramenèrent dans leurs tentes, qu'ils avaient illuminées et couronnées de lierre et de laurier[2]. Le général seul était dans une inquiétude mortelle; des deux fils qu'il avait dans son armée, le plus jeune ne paraissait pas; c'était celui qu'il aimait le plus, parcequ'il montrait des dispositions plus heureuses pour la vertu qu'aucun de ses frères; et comme il était plein d'ardeur et passionné pour la gloire, quoiqu'il fût encore dans sa première jeunesse[3], le père ne doutait pas qu'entraîné par son peu d'expérience au milieu des ennemis, il n'eût été la victime de son courage. Tout le camp n'est pas plus tôt instruit de l'inquiétude et de l'affliction de Paul Émile, que les soldats, qui prenaient leur repas, se lèvent de table, et courent avec des torches allumées, les uns à la tente du général, les autres devant les retranchements, pour chercher ce jeune homme parmi ceux qui avaient péri les premiers. Un profond silence régnait dans le camp, et la plaine retentissait des cris de ceux qui appelaient Scipion; car, dès son entrée dans le monde, il s'était fait généralement admirer, et l'on avait reconnu en lui, plus que dans aucun autre Romain de son temps, les qualités guerrières et les vertus politiques. Il était déja tard et l'on désespérait de le retrouver, lorsqu'il revint de la poursuite des ennemis avec trois ou quatre de ses camarades, tout couvert du sang encore fumant qu'il avait répandu; tel qu'un généreux chien qui s'acharne après la bête, il s'était laissé entraîner trop loin par le plaisir de la victoire. C'est ce Scipion qui dans la suite détruisit Numance et Carthage, et qui fut le premier des

[1] Près de cinq lieues.
[2] C'était la coutume des Romains.
[3] Il avait dix-sept ans.

Romains par sa vertu comme par sa puissance. La fortune remettant donc à un autre temps à satisfaire son envie contre le consul pour un succès si éclatant, lui laissa goûter, sans mélange, le plaisir de la victoire.

XXIV. Cependant Persée s'enfuit de Pydne à Pella, suivi de sa cavalerie, qui s'était sauvée presque tout entière de la bataille. Lorsque les gens de pied les eurent atteints, ils les accusèrent de lâcheté, et allèrent jusqu'à les renverser de cheval, et en blessèrent un grand nombre. Persée, qui craignait que ce tumulte n'allât plus loin, se détourna du grand chemin; et pour n'être pas reconnu, il ôta son manteau de pourpre, qu'il plia et posa devant lui; il prit son diadème dans sa main, et afin de s'entretenir librement avec ses amis, il mit pied à terre, et mena son cheval par la bride. Mais ceux qui l'accompagnaient, sous prétexte l'un de rattacher ses brodequins, l'autre de boire, un troisième de faire baigner son cheval, restèrent derrière et se retirèrent l'un après l'autre, redoutant bien moins la fureur des ennemis que la cruauté de ce prince, qui, troublé de ses revers, cherchait à rejeter sur les autres la cause de sa défaite. Lorsqu'il fut entré de nuit dans Pella, Euctus et Eudéus, ses deux trésoriers, vinrent au-devant de lui; et ayant osé lui reprocher les fautes qu'il avait faites, et lui donner, avec une liberté déplacée, des conseils inutiles, Persée, transporté de colère, les tua tous les deux avec son poignard [1]. Alors il ne resta plus auprès de lui qu'Évandre de Crète, Archédamus d'Étolie, et Néon le Béotien. De toutes ses troupes, les Crétois seuls le suivirent, non qu'ils lui fussent réellement attachés, mais ils étaient retenus par ses trésors, comme les abeilles par le miel; car il traînait après lui des richesses immenses; et il leur permit de piller des coupes, des cratères et d'autres vases d'or et d'argent qui en faisaient partie, jusqu'à la valeur de cinquante talents (46). Il alla d'abord à Amphipolis, et de là à Galepsus; et sa frayeur étant un peu diminuée, il retomba dans la plus invétérée de ses maladies, et qui était comme née avec lui, son avarice. Il se plaignit à ses amis que, sans le vouloir, il avait livré au pillage des Crétois des vases d'or qui avaient appartenu à Alexandre le Grand; et il conjura avec larmes les soldats qui les avaient pris, de les lui rendre pour le prix qu'ils valaient. Ceux qui le connaissaient parfaitement virent bien qu'il agissait en Crétois avec les Crétois (47); et ceux qui, se fiant à sa parole, lui rendirent les vases, les perdirent, et n'en reçurent pas le prix. Après avoir ainsi gagné sur ses amis trente talents [2], dont les ennemis devaient bientôt se rendre les maîtres, il fit voile pour Samothrace, et se réfugia dans le temple de Castor et de Pollux.

XXV. Les Macédoniens ont toujours passé pour aimer leurs rois; mais alors, comme si le dernier appui de cette affection eût manqué, elle tomba tout-à-coup; et se remettant à la discrétion de Paul Émile, ils le rendirent en deux jours maître de toute la Macédoine. Une conquête si facile favorise l'opinion de ceux qui attribuent tous ses succès à la fortune; et ce qui lui arriva à Amphipolis porte en effet un caractère divin. Comme il sacrifiait dans cette ville, et que la victime était déja immolée; la foudre tomba sur l'autel, et consuma le sacrifice. Mais rien n'est plus extraordinaire, et ne marque autant la faveur des dieux, que ce que fit alors pour lui la renommée. Le quatrième jour après la défaite de Persée à Pydne, pendant qu'à Rome le peuple assistait à des courses de chevaux, un bruit soudain se répandit à l'entrée du théâtre, que Paul Émile avait remporté sur Persée une grande victoire, et conquis toute la Macédoine. Cette nouvelle, devenue bientôt publique, excita les plus vifs transports de joie, suivis de cris et de battements de mains qui se continuèrent la journée entière dans toute la ville. Le lendemain, comme on ne put pas remonter à la source de ce bruit, et que chacun disait ne le savoir que par ouï-dire, cette joie s'évanouit bientôt. Mais peu de jours après on en eut des nouvelles certaines, et l'on ne put trop admirer ce bruit avant-coureur qui avait annoncé la vérité par un mensonge (48).

XXVI. On rapporte, à cette occasion, que la bataille livrée par les peuples d'Italie près du fleuve Sagra fut sue le jour même dans le Péloponnèse (49); et que les Grecs, campés à Platée, apprirent en aussi peu de temps le combat de Mycale contre les Perses. Presque aussitôt après la victoire que les Romains remportèrent sur les Tarquins, qui étaient soutenus par les peuples du Latium, on vit à Rome deux jeunes gens d'une beauté et d'une taille extraordinaires, qui arrivaient de l'armée, et qui en donnèrent la nouvelle; on conjectura que c'étaient Castor et Pollux. Le premier qui les rencontra dans la place publique, près de la fontaine où ils faisaient rafraîchir leurs chevaux tout couverts de sueur, leur témoigna son étonnement sur la promptitude de cette nouvelle (50). Alors ils lui touchèrent doucement la barbe en souriant, et tout-à-coup, de noire qu'elle était, elle devint blonde; ce qui confirma la vérité de leur rapport, et fit donner à ce Romain le nom d'Énobarbus, c'est-à-dire qui a la barbe couleur de cuivre. Ce que nous avons vu de nos jours rend croyables ces faits anciens. Lorsque Lucius Antonius se révolta contre Domitien, et que Rome, qui s'attendait à une guerre dangereuse du côté de la Germanie,

[1] *Voyez* les *Œuvres Morales*.
[2] Environ 150.000 livres de notre monnaie.

était dans les plus vives alarmes, tout-à-coup le peuple, de son propre mouvement, répandit le bruit d'une victoire; la nouvelle courut dans Rome qu'Antonius avait été tué, et qu'il n'était pas resté la moindre partie de son armée. Cette nouvelle acquit tant d'autorité, et fut si généralement adoptée, que la plupart des magistrats firent aux dieux des sacrifices d'actions de graces. Mais quand on voulut en rechercher le premier auteur, il fut impossible de le découvrir; chacun la renvoyait à un autre: elle se perdit enfin dans la foule du peuple, comme dans une mer immense; et ne paraissant avoir aucune origine certaine, elle se dissipa promptement. Mais Domitien étant parti aussitôt à la tête d'une armée pour aller contre Antonius, il rencontra en chemin le courrier chargé des lettres qui lui apprenaient cette victoire; et l'on reconnut que le bruit en avait couru dans Rome le jour même qu'elle avait été gagnée, quoique le champ de bataille fût éloigné de plus de vingt mille stades. C'est un fait que personne n'ignore (51).

XXVII. Cependant Cnéius Octavius, qui commandait la flotte de Paul Émile, étant abordé à Samothrace, ne voulut point, par respect pour les dieux, violer l'asile de Persée; il lui ôta seulement tous les moyens de s'embarquer et de prendre la fuite. Mais ce prince gagna secrètement un Crétois nommé Oroandès, qui avait un petit vaisseau, et l'engagea à le recevoir avec toutes ses richesses. Cet homme, par une perfidie digne d'un Crétois, mit le soir sur son bord tout ce que Persée avait de précieux, et lui fit dire de se rendre, vers le milieu de la nuit, sur le port, vers le promontoire de Démétrium[1], avec ses enfants et les personnes qui lui seraient absolument nécessaires; mais dès le soir il mit à la voile. Persée, sa femme et ses enfants, eurent beaucoup à souffrir en descendant par une petite fenêtre; le long du mur, car ils n'avaient jamais éprouvé une pareille fatigue. Mais quelle ne fut pas la douleur de ce prince, lorsqu'un homme, qui le rencontra errant sur le rivage, lui dit qu'il avait vu Oroandès cinglant en pleine mer! A cette nouvelle il pousse un profond soupir; et n'ayant plus d'espérance, voyant d'ailleurs que le jour commençait à poindre, il se met à fuir vers la muraille le long de laquelle il était descendu (52), non plus en se cachant, car il était découvert; mais pour gagner son lieu de refuge avant que les Romains pussent l'atteindre. Il y arriva en effet avant eux avec sa femme; pour ses enfants, il les avait remis lui-même à un nommé Ion, qui, après avoir été son favori, le trahit alors; et, en livrant ses enfants aux Romains, fut surtout cause que, comme une bête féroce à qui l'on a enlevé ses petits, il se rendit lui-même à discrétion à ceux qui les tenaient en leur pouvoir. Il avait la plus grande confiance en Nasica, et il le demanda pour se rendre à lui; mais il ne se trouva pas sur la flotte; et Persée, après avoir déploré son malheur, et réfléchi quelque temps sur la nécessité pressante à laquelle il était réduit, se remit entre les mains d'Octavius.

[1] Dans la partie septentrionale de l'île de Samothrace.

XXVIII. Il montra dans cette occasion une autre maladie encore plus honteuse que celle de l'avarice, l'amour de la vie, qui lui fit perdre le seul avantage que la fortune ne puisse ôter aux malheureux, je veux dire la compassion. Car ayant demandé d'être conduit à Paul Émile, ce général, qui s'attendait à trouver en lui un grand prince que la colère des dieux avait précipité dans une disgrace qu'il ne méritait pas, sortit de sa tente les yeux baignés de larmes, et alla au-devant de lui, accompagné de ses amis. Mais Persée, donnant le spectacle le plus indigne de son rang, se prosterna le visage contre terre, et, embrassant les genoux de Paul Émile, il proféra des paroles si déshonorantes et descendit à des prières si basses, que ce général ne put les souffrir ni les entendre (53); et que le regardant d'un air triste et affligé: « Malheureux prince, lui » dit-il, pourquoi justifiez-vous la fortune du plus » grand reproche que vous puissiez lui faire? pour- » quoi prouvez-vous, par votre conduite, que vous » méritez vos malheurs présents, et que vous étiez » indigne de votre prospérité passée? pourquoi » abaisser ma victoire, et diminuer la gloire de » mes succès, en nous montrant en vous un adver- » saire méprisable, et si peu digne des Romains? » La vertu force, envers les malheureux, le res- » pect de leurs ennemis; la lâcheté, même heu- » reuse, n'attire que le mépris des Romains. »

XXIX. Cependant il le fit relever, et le prenant par la main, il le remit à Tubéron. Ensuite ayant fait entrer dans sa tente ses fils, ses gendres, et les plus jeunes des officiers romains, il s'assit, et resta long-temps pensif sans rien dire; ce qui étonna tous ceux qui étaient présents. Enfin il rompit le silence, et se mettant à parler sur l'inconstance de la fortune, sur les vicissitudes des destinées humaines: « Est-il convenable à quelque homme que » ce soit, leur dit-il, de s'enorgueillir de ses pro- » spérités, et de se glorifier d'avoir soumis une » nation, un royaume ou une ville? Ne doit-il pas » plutôt craindre l'instabilité de la fortune, qui, » mettant sous les yeux de tout général d'armée » un exemple si frappant de la faiblesse humaine, » l'avertit de ne rien regarder comme durable et » permanent? En quel temps peut-on avoir une » confiance assurée, lorsque le moment de la vic- » toire est celui où nous devons le plus craindre » les caprices de la fortune, et que, dans la plus

» grande joie, les révolutions de cette destinée, » qui porte tour-à-tour ses faveurs de côté et d'au» tre, nous donnent de si justes sujets de défiance? » Quand vous avez vu en moins d'une heure tomber » à vos pieds cette maison d'Alexandre, élevée à » un si haut degré de puissance, et maîtresse d'un » si vaste empire, quand des princes, environnés, » il y a peu d'instants, de tant de milliers de fan» tassins et d'une cavalerie si nombreuse, sont » réduits à recevoir leur nourriture journalière » des mains de leurs ennemis; pensez-vous que » notre puissance ait un destin plus durable, et » qu'elle soit toujours à l'épreuve du temps? Ré» primez donc, mes enfants, cette fierté, cette ar» rogance que donne la victoire; portez toujours, » pour vous humilier, vos pensées sur l'avenir, et » préparez-vous aux événements par lesquels Dieu » fera expier un jour à chacun de vous votre pro» spérité présente (54). » Il tint encore plusieurs discours semblables, et renvoya ces jeunes gens dont il avait réprimé par ses remontrances, comme par un frein salutaire, la présomption et l'audace.

XXX. Après avoir mis son armée dans des quartiers pour l'y faire reposer (55), il alla lui-même visiter la Grèce, afin de se procurer un plaisir aussi honorable pour lui-même qu'utile à ce pays. En parcourant les villes, il en soulageait les habitants, il réformait leur gouvernement, et prenait dans les magasins du roi de quoi distribuer aux uns du blé, et aux autres de l'huile. Il y trouva, dit-on, de si grandes provisions, que ceux qui étaient dans le cas d'en recevoir manquèrent avant qu'elles fussent épuisées. A Delphes, il vit une grande colonne carrée, de pierre blanche, disposée à recevoir une statue d'or de Persée; il ordonna qu'on y mît la sienne, en disant que les vaincus devaient céder la place aux vainqueurs [1]. Dans le temple d'Olympie, il dit cette parole devenue depuis si célèbre : que Phidias avait représenté le Jupiter d'Homère (56). Quand les dix commissaires envoyés de Rome furent arrivés, il rendit aux Macédoniens leurs terres, déclara leurs villes libres, et leur permit de se gouverner par leurs propres lois(57). Il ne leur imposa qu'un tribut annuel de cent talents; ce n'était pas la moitié de ce qu'ils payaient à leur roi. Il fit célébrer ensuite, en l'honneur des dieux, différentes sortes de jeux, et offrit des sacrifices, accompagnés de festins et de fêtes dont il prenait la dépense dans les trésors du roi; mais il pourvut par lui-même au bon ordre, à la disposition des lieux, à la distribution des rangs, aux égards, aux politesses dus à chaque convive, suivant son mérite ou sa dignité. Il y fit paraître tant de discernement, tant d'attention et d'exactitude, que les Grecs ne pouvaient voir sans admiration que dans des choses de simple amusement il montrât tant de diligence et de soin, et qu'un homme chargé de si grandes affaires observât dans les plus petites jusqu'à la moindre bienséance (58).

XXXI. Mais la satisfaction la plus douce qu'il goûta dans ces fêtes, ce fut qu'au milieu de tant d'apprêts si magnifiques et si bien ordonnés, il était lui-même, pour tous les assistants, le spectacle le plus agréable et la jouissance la plus douce. Aussi disait-il à ceux qui admiraient dans ces occasions son goût et sa magnificence, qu'il fallait la même intelligence pour bien ranger une armée en bataille et pour bien ordonner une fête, afin de rendre l'une plus redoutable aux ennemis, et l'autre plus agréable aux spectateurs. Mais on loua surtout sa grandeur d'ame et son désintéressement; car il ne voulut pas même voir la quantité immense d'or et d'argent qui se trouva dans les trésors du roi; et il la fit remettre aux questeurs pour être portée au trésor public. Il permit seulement à ses fils, qui aimaient les lettres, de prendre les livres de la bibliothèque du roi; et en distribuant les prix de la valeur, il ne donna à Tubéron son gendre qu'une coupe d'argent du poids de cinq livres (59). C'est ce Tubéron qui, comme nous l'avons déja dit, vivait, lui seizième, dans une petite terre qui suffisait à l'entretien de toute sa famille. Ce fut, dit-on, le premier meuble d'argent qui entra dans la maison des Éliens; et encore y fut-il introduit par l'honneur et par la vertu. Jusque là eux et leurs femmes n'avaient connu ni l'or ni l'argent dans leurs meubles.

XXXII. Après qu'il eut réglé avec tant de sagesse les affaires de la Macédoine, il prit congé des Grecs, et exhorta les Macédoniens à ne pas oublier qu'ils devaient aux Romains la liberté, à la conserver par leur union et par la bonté de leur gouvernement. Il partit ensuite pour l'Épire, avec un ordre du sénat d'abandonner le pillage des villes de cette contrée aux soldats qui avaient fait avec lui la guerre de Macédoine. Voulant donc les surprendre toutes à la fois, en leur laissant ignorer son dessein, Il fait venir de chaque ville dix des principaux citoyens; et après leur avoir donné l'ordre d'apporter, à jour marqué, tout l'or et tout l'argent qu'ils avaient dans leurs maisons et dans leurs temples, il les renvoie chacun avec un centurion et un détachement de troupes, sous prétexte de chercher et de ramasser tout cet or. Le jour venu, toutes ces troupes, en un seul et même instant, se répandent dans les villes, pillent et enlèvent tout; et en une heure soixante-dix villes sont saccagées, et cent cinquante mille hommes réduits en servitude. Quand on partagea le butin, ce pillage affreux,

[1] Cela semble démentir un peu le discours si modeste qu'il vient de tenir à ses enfants.

cette destruction totale ne produisirent aux soldats qu'onze drachmes par tête (60). Il n'y eut personne qui ne frémît d'horreur de l'issue de cette guerre, où l'on avait ruiné une nation entière, pour ne procurer à chaque soldat romain qu'un gain si modique.

XXXIII. Paul Émile, après cette expédition, qui répugnait à la douceur et à l'humanité de son caractère, descendit à la ville d'Oricum [1], où il s'embarqua avec son armée, et remonta le Tibre sur la galère du roi : elle était à seize rangs de rames, et il l'avait décorée des armes captives et des plus riches étoffes de pourpre. Les Romains, sortis en foule au-devant de lui, accompagnaient du rivage cette galère, qui voguait lentement; et le cortége présentait le spectacle d'une pompe triomphale qu'on décernait d'avance à ce général. Mais les soldats, qui avaient jeté un œil d'envie sur les trésors du roi, et qui n'y avaient pas eu autant de part qu'ils l'avaient espéré, étaient irrités contre Paul Émile; dans leur ressentiment, ils l'accusaient d'avoir eu un commandement dur et despotique, et se montraient peu disposés à lui procurer les honneurs du triomphe. Servius Galba, ennemi personnel de Paul Émile, sous qui il avait servi en qualité de tribun, ayant reconnu cette disposition des troupes, osa dire ouvertement qu'il ne fallait pas le laisser triompher. Il aigrit encore le mécontentement des soldats par les accusations calomnieuses qu'il répandit parmi eux, et demanda aux tribuns du peuple de remettre l'assemblée à un autre jour, parce qu'on était déjà à la huitième heure [2], et que les quatre heures restantes ne lui suffiraient pas pour développer tous ses chefs d'accusation. Les tribuns lui ayant ordonné de proposer sur-le-champ ce qu'il avait à dire, il fit un long discours qui ne contenait que des injures et des calomnies, et qui consuma le reste de la journée. Quand la nuit fut venue, et que les tribuns eurent renvoyé l'assemblée, les soldats, devenus plus audacieux, s'attroupèrent autour de Galba, et, ayant fait une ligue entre eux, ils s'emparèrent dès le matin du Capitole, où les tribuns avaient indiqué l'assemblée. Dès que le jour parut, on prit les suffrages, et la première tribu rejeta la proposition du triomphe (61). Le peuple et le sénat en ayant été instruits, furent indignés de l'affront qu'on faisait à Paul Émile; mais tandis que le peuple ne témoignait son mécontentement que par des paroles inutiles, les principaux sénateurs, se récriant sur l'indignité d'un tel refus, s'excitent mutuellement à réprimer la licence et l'audace des soldats, qui se porteraient enfin aux violences les plus odieuses, si on ne les empêchait, en cette occasion, de s'opposer à un triomphe aussi bien mérité que celui de Paul Émile. Ils s'ouvrent donc un passage à travers la foule, montent en grand nombre au Capitole, et demandent aux tribuns de suspendre les suffrages jusqu'à ce qu'ils aient fait leurs représentations aux soldats.

XXXIV. Toute l'assemblée s'arrête et garde un profond silence. Alors Servilius, homme consulaire, qui, provoqué à vingt-trois combats singuliers, avait tué tous ses ennemis, s'avance au milieu de l'assemblée : « Je connais aujourd'hui mieux » que jamais, leur dit-il, tout le mérite militaire » de Paul Émile, en voyant quels grands exploits » il a faits avec une armée si pleine d'insubordination et de licence. J'admire que ce peuple, qui » s'applaudit tant de ses triomphes sur les peuples » de l'Illyrie et de l'Afrique, s'envie à lui-même la » satisfaction de voir le roi de Macédoine, toute la » gloire d'Alexandre et de Philippe, captifs des » armes romaines et conduits en triomphe. N'est-» ce pas une inconséquence bien étrange, qu'après » avoir sacrifié aux dieux sur le premier bruit » d'une victoire incertaine qui se répandit dans la » ville; après les avoir priés de vous faire con» naître promptement la vérité de cette nouvelle; » aujourd'hui que votre général vous apporte lui-» même une victoire bien avérée, vous veuilliez » priver les dieux des actions de graces et des hon» neurs qui leur sont dus, et vous-mêmes de la joie » publique qui doit suivre un tel succès? Est-ce » donc la grandeur de votre prospérité que vous » craignez? ou voulez-vous ménager un roi captif? » Encore vaudrait-il mieux que votre opposition » à ce triomphe vînt de la pitié pour ce prince, » que de l'envie contre votre général. Mais tel » est l'excès de licence auquel votre faiblesse a » laissé monter la malice de quelques particuliers, » qu'un homme qui n'a jamais reçu de blessure, » dont le teint frais et vermeil prouve qu'il a tou» jours été nourri délicatement à l'ombre, ose dé» cider du talent de vos généraux et de leur droit » au triomphe; et cela devant nous, qui avons » appris, par tant de blessures, à juger du cou» rage ou de la lâcheté de ceux qui nous comman» dent (62). » En disant ces mots, il ouvre sa robe, et montre sur sa poitrine les cicatrices sans nombre des blessures qu'il avait reçues. Ensuite, en se retournant, il se découvrit par mégarde, plus que la bienséance ne le permettait; et voyant rire Galba : « Tu ris, lui dit-il, de l'état où tu me vois, » et moi j'en fais gloire devant mes concitoyens; » c'est en passant les jours et les nuits à cheval » pour leur service, que j'ai reçu ces meurtris» sures. Mais, ajouta-t-il, prends les suffrages » des soldats; je vais descendre, et les suivre les

[1] Ville et port de mer de la Macédoine.

[2] Deux heures de l'après-midi.

» uns après les autres, pour reconnaître les mal-
» veillants, les ingrats, et tous ceux qui, dans leur
» service, aiment mieux être flattés que com-
» mandés. »

XXXV. On dit que ce discours en imposa si fort aux mutins, et changea tellement leurs dispositions, que toutes les tribus décernèrent unanimement le triomphe à Paul Émile. J'en décrirai l'ordonnance et la marche. On avait dressé dans les théâtres où se font les courses de chevaux, et qu'on appelle cirques, dans les places publiques et dans tous les lieux de la ville d'où l'on pouvait voir la pompe, des échafauds, sur lesquels se placèrent les spectateurs, vêtus de robes blanches. On ouvrit tous les temples, on les couronna de festons, et on y brûla continuellement des parfums. Un grand nombre de licteurs et d'autres officiers publics, écartant ceux qui couraient sans ordre de côté et d'autre, ou qui se jetaient trop en avant, tenaient les rues libres et dégagées. La marche occupa trois jours entiers; le premier suffit à peine à voir passer les statues, les tableaux et les figures colossales, qui, portés sur deux cent cinquante chariots, offraient un spectacle imposant. Le second jour, on vit passer également sur un grand nombre de chariots les armes les plus belles et les plus riches des Macédoniens, tant d'airain que d'acier, et qui, nouvellement fourbies, jetaient le plus grand éclat. Quoique rassemblées avec beaucoup de soin et d'art, elles semblaient avoir été jetées au hasard par monceaux; c'étaient des casques sur des boucliers, des cuirasses sur des bottines, des pavois de Crète, des targes de Thrace, des carquois entassés pêle-mêle avec des mors et des brides; des épées nues et de longues piques sortaient de tous les côtés, et présentaient leurs pointes menaçantes. Toutes ces armes étaient retenues par des liens un peu lâches, et le mouvement des chariots les faisant se froisser les unes contre les autres, elles rendaient un son aigu et effrayant; la vue seule des armes d'un peuple vaincu inspirait une sorte d'horreur. A la suite de ces chariots[1] marchaient trois mille hommes, qui portaient l'argent monnayé dans sept cent cinquante vases, dont chacun contenait le poids de trois talents, et était soutenu par quatre hommes (63). D'autres étaient chargés de cratères d'argent, de coupes en forme de cornes, de gobelets et de flacons, disposés de manière à être bien vus, et aussi remarquables par leur grandeur que par la beauté de leur ciselure. Le troisième jour, dès le matin, les trompettes se mirent en marche; ils firent entendre non les airs qu'on a coutume de jouer dans les processions et dans les pompes religieuses, mais ceux que les Romains sonnent pour exciter les troupes au combat. A leur suite étaient cent vingt taureaux qu'on avait engraissés; leurs cornes étaient dorées, et leurs corps ornés de bandelettes et de guirlandes. Leurs conducteurs, qui devaient les immoler, étaient de jeunes garçons ceints de tabliers richement brodés, et suivis d'autres jeunes gens qui portaient les vases d'or et d'argent pour les sacrifices. On avait placé derrière eux ceux qui étaient chargés de l'or monnayé; il était distribué, comme la monnaie d'argent, dans des vases qui contenaient chacun trois talents; il y en avait soixante-dix-sept. Ils étaient suivis de ceux qui portaient la coupe sacrée, d'or massif, du poids de dix talents, que Paul Émile avait fait faire, et enrichie de pierres précieuses. On portait à la suite les vases qu'on appelait antigonides, séleucides, thériclées, et toute la vaisselle d'or de Persée (64); on voyait ensuite le char de Persée, et ses armes surmontées de son diadème.

XXXVI. A peu de distance marchaient ses enfants captifs, avec leurs gouverneurs, leurs précepteurs et leurs officiers, qui, fondant tous en larmes, tendaient les mains aux spectateurs, et montraient à ces enfants à intercéder auprès du peuple et à lui demander grace. Il y avait deux garçons et une fille; leur âge tendre les empêchait de sentir toute la grandeur de leurs maux, et un si grand changement de fortune les rendait d'autant plus dignes de pitié, qu'ils y étaient moins sensibles. Peu s'en fallut même que Persée ne passât sans être remarqué, tant la compassion fixait les yeux des Romains sur ces tendres enfants, et leur arrachait des larmes! Ce spectacle excitait un sentiment mêlé de plaisir et de douleur, qui ne cessa que lorsque cette troupe fut passée. Persée venait après ses enfants et leur suite; il était vêtu d'une robe noire et portait des pantoufles, à la macédonienne; on voyait à son air que la grandeur de ses maux lui en faisait craindre de plus grands encore, et lui avait troublé l'esprit. Il était suivi de la foule de ses amis et de ses courtisans, qui, marchant accablés de douleur, baignés de larmes, et les regards toujours fixés sur Persée, faisaient juger à tous les spectateurs que, peu sensibles à leur propre malheur, ils ne déploraient que l'infortune de leur prince. On dit que Persée avait fait prier Paul Émile de ne pas le donner en spectacle, et de lui épargner la honte d'être traîné au char du triomphateur. Ce général, méprisant sans doute sa lâcheté et son amour pour la vie, répondit : « Ce qu'il me demande était déja en son » pouvoir, et l'est encore aujourd'hui, s'il le veut. » C'était lui faire entendre qu'il devait préférer la mort à la honte; mais, trop lâche pour se la donner, et amolli par je ne sais quelles espérances,

[1] Le texte ajoute : tout chargés d'armes.

il devint une des dépouilles qui relevèrent le triomphe de son vainqueur[1]. Après cette dernière troupe, on vit passer quatre cents couronnes d'or, que les villes avaient envoyées à Paul Émile par des ambassadeurs, pour prix de sa victoire.

XXXVII. Enfin paraissait le triomphateur, monté sur un char magnifiquement paré; mais il n'avait pas besoin de cette pompe majestueuse pour attirer tous les regards, vêtu d'une robe de pourpre brodée en or, il tenait dans sa main droite une branche d'olivier. Toute son armée en portait aussi, et suivait son char, rangée par compagnies, chantant ou des chansons usitées dans ces sortes de pompes et mêlées de traits satiriques (65), ou des chants de victoire pour célébrer les exploits de Paul Émile, qui, admiré et applaudi de tout le monde, ne voyait pas un seul homme de bien porter envie à sa gloire. Mais il est sans doute un dieu chargé par les destins de rabattre toujours quelque chose des trop grandes prospérités, et de faire un tel mélange dans la vie des hommes, qu'elle ne soit pour personne entièrement pure et exempte de maux; en sorte que ceux-là, suivant Homère, soient réputés les plus heureux, pour qui les événements favorables compensent les accidents fâcheux (66).

XXXVIII. Paul Émile avait quatre fils, dont les deux aînés, Fabius et Scipion, étaient, comme on l'a déja dit, passés par adoption dans des familles étrangères; des deux autres qu'il avait eus d'une seconde femme, et qu'il élevait dans sa maison, l'aîné, âgé de quatorze ans, mourut cinq jours avant le triomphe de son père, et l'autre, trois jours après, à l'âge de douze ans. Il n'y eut pas un Romain qui ne partageât sa douleur, qui ne frémît de crainte en voyant la cruauté de la fortune, qui n'avait pas honte d'introduire un si grand deuil dans une maison où régnaient la prospérité et la joie, pleine de sacrifices d'actions de graces, et de mêler les gémissements et les larmes aux chants de victoire et de triomphe. Mais Paul Émile, pensant avec sagesse que la force et le courage sont nécessaires à l'homme, non seulement contre les armes des ennemis, mais encore contre les attaques de la fortune, sut tellement balancer des événements si contraires, que jugeant le mal effacé par le bien, et ses pertes personnelles balancées par les prospérités publiques, il ne fit rien qui pût rabaisser ou ternir la grandeur et l'éclat de sa victoire. Après avoir rendu à l'aîné de ses fils les honneurs de la sépulture, il triompha comme je viens de le dire; et le second étant mort après son triomphe, il assembla le peuple, et loin de parler en homme qui eût besoin de consolation, il consola lui-même ses concitoyens de la douleur que leur causaient ses propres infortunes.

[1] Plutarque approuvait le suicide: nous avons déja observé que sa morale était en défaut sur ce point.

XXXIX. « Je n'ai jamais craint, leur dit-il, au- » cun des accidents humains; mais entre ceux qui » nous viennent des dieux, j'ai toujours redouté » l'extrême inconstance et l'inépuisable variété de » la fortune; je la craignais surtout dans cette » guerre, où, toujours porté par ses faveurs comme » par un vent propice, je me suis continuellement » attendu à quelque tempête qui amènerait » pour moi un changement funeste. En effet, » ajouta-t-il, en un seul jour j'ai traversé la mer » Ionienne, et j'ai été de Brunduse à Corcyre; je » suis arrivé en cinq jours à Delphes, où, » après avoir fait des sacrifices à Apollon, je me » suis rendu en aussi peu de jours en Macédoine; » j'y ai purifié l'armée avec toutes les cérémonies » d'usage; et, commençant aussitôt mes opéra- » tions militaires, j'ai terminé en quinze jours une » guerre si importante par la victoire la plus » glorieuse. Ce cours rapide de prospérités m'in- » spirait une juste défiance de la fortune: et n'ayant » plus aucun danger à courir de la part des en- » nemis, j'ai redouté son inconstance dans mon » retour, où je ramenais si heureusement une ar- » mée victorieuse avec des dépouilles immenses et » des rois captifs. Arrivé sans aucun accident au- » près de vous, et trouvant la ville dans la joie, » dans les fêtes et les sacrifices, je ne m'en suis » pas moins défié de la vicissitude du sort, sachant » que ses faveurs ne sont jamais pures, et que » l'envie manque rarement de mêler son amertume » aux plus grands succès. Mon ame, toujours pleine » d'inquiétudes, toujours tremblante sur ce que » l'avenir réservait à Rome, n'a été délivrée de ses » craintes que lorsque le destin a précipité ma » maison dans un si grand malheur, et qu'il m'a » fallu, au milieu même des jours sacrés de mon » triomphe, ensevelir, presque en un même jour, » deux fils qui me donnaient les plus grandes es- » pérances, les seuls que je me fusse réservés pour » héritiers de mon nom. Je suis maintenant à » l'abri des grands dangers, et j'ai une ferme con- » fiance que votre prospérité sera solide et du- » rable. La fortune est assez vengée des faveurs » que nous en avons reçues dans cette guerre, » par les maux qu'elle a versés sur moi: elle a fait » voir dans le triomphateur, autant que dans le » roi qu'il a amené en triomphe, un exemple frap- » pant de la fragilité humaine; avec cette diffé- » rence néanmoins que Persée vaincu a toujours » ses enfants, et que Paul Émile vainqueur a perdu » les siens (67). »

XL. Tel fut le discours qu'il prononça dans l'assemblée du peuple, et que lui inspira cette gran-

deur d'ame qui lui était naturelle, et qui n'avait rien d'affecté. Quoiqu'il fût très touché des malheurs de Persée, et qu'il eût le plus grand desir d'adoucir son sort, la seule chose qu'il put obtenir pour lui, ce fut de le faire transférer de la prison publique dans un lieu plus propre, où il pût mener une vie moins dure (68). Il y était gardé avec soin; et, suivant la plupart des historiens, il s'y laissa mourir de faim. D'autres racontent sa mort d'une manière étrange, et qui peut-être est sans exemple. Ils disent que ses gardes, irrités contre lui pour quelque sujet de mécontentement qu'il leur avait donné, et ne pouvant pas le maltraiter autrement, imaginèrent de l'empêcher de dormir; qu'épiant avec soin les moments où il s'assoupissait, ils employaient toutes sortes de moyens pour le tenir éveillé, et qu'il mourut de cette insomnie continuelle. Deux de ses enfants moururent aussi; le troisième, nommé Alexandre, devint un habile tourneur, et faisait, en ce genre, les ouvrages les plus délicats. Il apprit aussi la langue romaine, qu'il parlait et qu'il écrivait si bien, qu'il fut nommé greffier, et qu'il remplit cette charge, auprès des magistrats, avec beaucoup d'intelligence et d'adresse.

XLI. La conquête de la Macédoine eut encore un grand avantage, qui mérita à Paul Émile la reconnaissance du peuple: il rapporta dans le trésor public des sommes si considérables, que les Romains n'eurent plus à payer d'impôt jusqu'au temps d'Hirtius et de Pensa, qui furent consuls vers la première guerre d'Auguste et d'Antoine (69). Mais ce qu'il y a de particulier et de remarquable en lui, c'est que, singulièrement chéri et honoré du peuple, il resta toujours attaché au parti de la noblesse : il ne dit et ne fit jamais rien dans la vue de flatter la multitude; sur toutes les affaires publiques, il se concerta toujours avec les premiers et les plus distingués d'entre les citoyens : c'est le fondement du reproche qu'Appius fit dans la suite à Scipion l'Africain, lorsque, étant tous deux les premiers personnages de Rome, ils briguaient ensemble la charge de censeur. Appius était porté par le sénat et par la noblesse, dont sa famille avait toujours suivi le parti. Scipion, déja si grand par lui-même, jouissait encore de toute la faveur du peuple. Appius le voyant arriver sur la place publique, entouré d'une foule de gens de la plus basse condition, qui tous avaient été esclaves, mais d'ailleurs très propres à cabaler, à soulever la populace, à tout arracher par des clameurs, par des intrigues, et même par des voies de fait, s'écria d'une voix forte : «O Paul Émile! gémis dans » les enfers, de voir le héraut Émilius et le sédi» tieux Licinius conduire ton fils à la dignité de » censeur (70). »

XLII. Scipion gagna cette faveur du peuple, en faisant tout pour lui; Paul Émile, au contraire, toujours attaché aux intérêts des nobles, ne fut pas moins aimé des plébéiens que ceux qui s'étudiaient le plus à les flatter et à leur complaire. C'est ce que le peuple fit voir par les différents honneurs qu'il lui décerna, et en particulier en l'élevant à la censure, dignité la plus sacrée de toutes, qui, outre plusieurs autres, droits dont elle jouit, donne celui de rechercher la vie et les mœurs des citoyens. Les censeurs peuvent chasser du sénat un sénateur qui se conduit mal, et y faire entrer ceux qu'ils en jugent dignes. Ils punissent aussi les jeunes gens débauchés, en leur ôtant leur cheval. Ces mêmes magistrats font l'estimation du bien des particuliers, et le dénombrement du peuple. Dans la censure de Paul Émile, le nombre des citoyens inscrits fut de trois cent trente-sept mille quatre cent cinquante-deux. Il nomma prince du sénat Émilius Lépidus, décoré déja quatre fois de ce titre honorable. Il dégrada trois sénateurs, qui n'étaient pas des plus distingués; il fut, ainsi que Marcius Philippe son collègue, très modéré dans la revue des chevaliers. Après avoir terminé les affaires les plus importantes de sa magistrature, il fut attaqué d'une maladie, qui, après s'être annoncée d'abord comme très dangereuse, s'adoucit ensuite, et parut seulement devoir être longue et difficile. Il s'embarqua, par le conseil de ses médecins, pour aller à Élée, ville d'Italie (71), où il demeura long-temps dans une maison voisine de la mer, et y vécut fort tranquille. Les Romains eurent du regret de son absence; et, dans les théâtres, ils témoignèrent souvent par leurs cris le desir extrême qu'ils avaient de le revoir.

XLIII. Obligé enfin d'assister à un sacrifice solennel, et se croyant d'ailleurs assez bien rétabli, il revint à Rome, et fit le sacrifice avec les autres prêtres, entouré d'une foule immense qui s'empressait de lui témoigner sa joie. Le lendemain, il offrit aux dieux un sacrifice d'actions de graces pour sa guérison; après quoi il rentra chez lui et se coucha (72). Mais tout-à-coup, avant qu'il pût s'apercevoir d'aucune altération dans sa santé, il perdit connaissance, tomba dans le délire, et mourut au bout de trois jours, après avoir réuni dans sa personne tous les avantages qu'on regarde comme les sources d'une vie heureuse. On célébra ses funérailles avec la plus grande magnificence, et sa vertu y fut honorée des ornements les plus riches et les plus glorieux qui puissent décorer un convoi. Ces ornements n'étaient ni l'or, ni l'ivoire, ni tout l'appareil d'une vaine et ambitieuse somptuosité; mais l'affection, le respect et la reconnaissance que lui témoignaient ses con-

citoyens, et ses ennemis eux-mêmes. Tout ce qui se trouvait alors à Rome d'Ibériens, de Liguriens et de Macédoniens, y assista. Les plus jeunes et les plus forts d'entre eux portèrent son lit funèbre (73), et les plus âgés le suivaient, en appelant Paul Émile le bienfaiteur et le sauveur de leur patrie. Car non seulement dans le temps de ses conquêtes il les avait traités tous avec beaucoup de douceur et d'humanité, mais tout le reste de sa vie il n'avait cessé de leur rendre service, et de leur montrer autant d'intérêt que s'ils eussent été ses amis et ses parents. On dit que tout le bien qu'il laissa se montait à peine à trois cent soixante-dix mille drachmes, dont il fit héritiers ses deux fils (74). Mais Scipion, le plus jeune des deux, qui était passé par adoption dans la maison de Scipion l'Africain, une des plus riches de Rome, abandonna toute la succession à son frère. Telles furent la vie et les mœurs de Paul Émile.

NOTES

SUR LA VIE DE PAUL ÉMILE.

(1) Dans presque toutes les éditions de Plutarque, la *Vie de Timoléon* précède celle de Paul Émile, parceque les éditeurs ont cru devoir suivre l'ordre accoutumé, de placer les Grecs avant les Romains.

(2) Démocrite l'Abdéritain, disciple de Leucippe d'Abdère, le premier auteur de la philosophie corpusculaire, fit au système de son maître des changements adoptés depuis par l'école d'Épicure. *Voyez*, sur ce philosophe, Diogène Laërce, liv. IX, seg. XXXIV.

(3) C'est à Sossius Sénécion qu'il parle, celui à qui Plutarque a dédié le plus grand nombre de ses *Vies*, et plusieurs de ses *Traités de morale*.

(4) C'était dans cette période de temps que florissaient les Sempronius, les Albinus, les Fabius Maximus, les Marcellus, les Scipions, les Fulvius, les Sulpicius, les Céthégus, les Métellus, Caton le Censeur, et une foule d'autres personnages illustres. Dans cet intervalle, et dans une époque plus reculée, l'histoire nous fait connaître plusieurs grands hommes de la famille des Émiliens, qui se distinguèrent par des exploits dignes de mémoire.

(5) Tous les jeunes gens nés de familles patriciennes ou nobles, qui voulaient s'avancer dans le gouvernement, briguaient l'honneur d'être associés au collége de ces prêtres. Il n'y avait en effet rien de plus considérable que l'autorité des augures, dans tout ce qui avait rapport à la religion et aux fonctions particulières de leur sacerdoce; ils avaient le pouvoir de congédier les assemblées du peuple, convoquées par les premiers magistrats, et de casser tout ce qui s'y était fait. Il suffisait qu'ils y trouvassent la moindre violation des cérémonies prescrites par les lois religieuses; et ces mots seuls: *à un autre jour*, prononcés par un augure, faisaient tout suspendre et remettre l'assemblée, quelque important et quelque pressé qu'en fût l'objet: ils pouvaient obliger les consuls à se démettre de leur charge; ils avaient le droit de traiter directement avec le peuple, d'accorder ou de refuser tout ce qu'il leur plaisait, et d'abroger les lois; enfin rien de tout ce que faisaient les magistrats, tant au-dedans qu'au-dehors, ne pouvait avoir d'exécution qu'ils ne l'eussent autorisé. *Voyez* Cicéron dans le second livre *des Lois*, c. XII.

(6) Cette guerre contre Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, commença vers l'an de Rome cinq cent soixante-un, vingt-quatre ans après la bataille de Cannes. Elle fut d'abord conduite par le consul Glabrion, et après lui par les deux Scipions, dont l'aîné servit de lieutenant à son frère.

(7) Tite-Live, liv. XXXVII, c. XLVI, dit que l'an cinq cent soixante-deux de Rome, Paul Émile fut battu par les Lusitaniens, et perdit six mille hommes; que l'année suivante il leur livra un second combat, dans lequel il força les retranchements des Espagnols, leur tua dix-huit mille hommes, et fit trois mille trois cents prisonniers; *ibidem*, c. LVII. L'Espagne avait été remise par Scipion Nasica sous l'obéissance des Romains, dont elle avait secoué le joug dans les guerres puniques, et surtout pendant celle d'Annibal.

(8) Tite-Live l'appelle Masson; il avait été consul, et avait vaincu les Corses, l'an de Rome cinq cent vingt-deux.

(9) Il y en a qui croient que ce mot est de Paul Émile lui-même; et en effet, il paraît assez être dans son caractère. Le traducteur anglais Langhorne rapporte à cette occasion, dans sa note, une observation remarquable du docteur Robertson, qui donne cette habitude du divorce pour une des raisons qui nécessitaient l'introduction de la religion chrétienne à l'époque où elle a paru dans le monde.

(10) Plutarque suit l'opinion de ceux qui croient que l'aîné des fils de Paul Émile fut adopté par le fils de ce Fabius Maximus dont on vient de lire la *Vie*. D'autres prétendent qu'il ne le fut que par son petit-fils. C'est l'opinion de Xylandre, et elle paraît la plus vraisemblable. Il prit le nom de Q. Fabius Émilianus, et eut pour fils Q. Fabius, qui fut un grand orateur. Le second fils de Paul Émile, adopté par le fils de Scipion l'Africain, porta le nom de Scipion Émilianus.

(11) Valère Maxime, liv. IV, c. IV, parle ainsi de cette famille : « Il y eut dans le même temps seize Élius, qui » n'avaient pour eux tous qu'une petite maison à la ville, » dans l'endroit où sont présentement les monuments de » Marius, et une petite terre dans le territoire de Véies, » qui avait plus de maîtres qu'il ne fallait de gens pour la » cultiver. »

(12) Plutarque passe rapidement sur une des plus belles actions de Paul Émile, qui méritait d'être décrite en détail. Ce général était assiégé dans son camp par les Liguriens; il avait demandé du secours; mais n'espérant pas d'en recevoir, il se délivre lui-même, bat les ennemis, et les oblige de se tenir renfermés dans leurs murailles. *Voyez* Tite-Live, liv. XL, c. XXV—XXVIII.

(13) Ces quinze mille talents faisaient environ soixante-quinze millions de notre monnaie. Tite-Live, l. XXXVIII, chap. XXXVIII, ne met que douze mille talents, environ soixante millions, payables en douze ans. Il y en avait alors dix-sept qu'Antiochus avait été chassé de l'Asie. La guerre contre Persée commença l'an de Rome cinq cent quatre-vingt-trois, cent soixante-huit ans avant l'ère chrétienne. Les généraux qui s'étaient mal conduits en Macédoine étaient Licinius Crassus; après lui Hostilius Mancinus, et enfin Marcius Philippus, qui avaient fait traîner cette guerre pendant les trois années de leur consulat.

(14) Nous verrons dans la *Vie de Quinctius Flamininus* que ce général vainquit Philippe en Thessalie, qu'il lui tua huit mille hommes, en prit cinq mille; et, après sa victoire, fit publier par la voix d'un héraut, dans les jeux isthmiques, que tous les Grecs étaient libres.

(15) A la bataille de Zama en Afrique, par Scipion.

(16) Il était fils d'un Macédonien appelé Philippe, de la race des Téménides, qui n'avait rien fait de mémorable, et qui laissa deux fils, Antigonus et Démétrius. Antigonus

eut un commandement dans les troupes sous Philippe et sous Alexandre; il fit périr Eumène, enleva Babylone à Séleucus; et son fils Démétrius, surnommé Poliorcètes, ayant défait à Cypre la flotte de Ptolémée, Antigonus fut le premier des successeurs d'Alexandre qui osa ceindre le diadème et prendre le titre de roi. Il avait épousé Stratonice, fille de Corrhéus. Son fils Démétrius eut de sa première femme, appelée Phila, Antigonus II, surnommé Gonatas, père de Démétrius II et d'un fils naturel nommé Alcyonée, de qui sortirent Philippe, Antigonus III, surnommé Doson, et Échécratès. Philippe fut père de Persée et de Démétrius. De Persée, dernier roi de Macédoine, naquirent Philippe, Alexandre et une fille, qui furent menés en triomphe avec leur père, comme on le verra dans la *Vie de Quinctius Flamininus*. Alexandre et la fille moururent en prison, et Philippe vieillit à Rome dans de vils emplois. Ainsi finit la race d'Antigonus, après avoir régné cent dix-neuf ans.

(17) Plutarque a décrit cette bataille dans la *Vie de Flamininus*; l'amende imposée à Philippe fut de mille talents, cinq millions de notre monnaie, dont la moitié comptant, et l'autre moitié en dix ans.

(18) Plutarque paraît avoir emprunté cette métaphore du discours que Tite-Live, liv. XLVI, c. XI, fait tenir à Eumène, frère d'Attalus, pour découvrir au sénat les grands préparatifs du roi de Macédoine.

(19) A la fin de la *Vie d'Aratus*, cette femme est nommée Gnathénium; terminaison assez ordinaire aux noms de ces courtisanes.

(20) On trouve ce combat décrit fort au long à la fin du XLIIe livre de Tite-Live.

(21) Élimie, contrée de la Macédoine, au-dessus d'Apollonie, sur la mer Adriatique, en face de l'île de Sasos. Orée, dont il a été question plus haut, était dans l'île d'Eubée, sur la côte de la mer Égée. Ce fut l'année suivante qu'Hostilius fut battu.

(22) Ces bruits étaient fondés. Polybe, auteur contemporain, raconte tout ce qui se passa dans les ambassades que Persée envoya à Gentius, qui demanda trois cents talents (un million cinq cent mille livres); ce qui fit manquer la négociation.

(23) Plutarque fait entendre que les Romains regardèrent comme un présage sûr de la victoire celle qu'ils remportaient sur Paul Emile, en le forçant d'accepter le consulat. Ce passage sert à éclaircir celui de Tite-Live, l. XLIV, c. XXII.

(24) Tite-Live dit le contraire, *ibid.*, ch. XVII. Le discours que Plutarque va mettre dans la bouche de Paul Émile n'est pas entièrement conforme à celui de Tite-Live, *ibid.*, ch. IV; mais il est en quelque sorte imité; et il faut même lire ce dernier pour bien entendre celui de Plutarque.

(25) Les Bastarnes étaient des peuples de la Gaule, que César, dans ses *Commentaires*, liv. I, *De la Guerre des Gaules*, nomme parmi les troupes d'Arioviste. Tite-Live, liv. XXVI, c. IV, explique ce que c'était que ce cavalier fantassin.

(26) Contrée de la Thrace, entre le fleuve Strymon et le fleuve Mésius.

(27) Ces mille pièces d'or valaient, suivant les éditeurs d'Amyot, vingt-trois mille six cent vingt-cinq livres de notre monnaie. Tite-Live a marqué, liv. XLIV, c. XXVI, ce que chacun devait avoir.

(28) Ce récit est fort obscur, et a besoin d'être éclairci par ceux de Tite-Live et de Polybe. *Voyez* Tite-Live, liv. XLIV, c. XVII, et Polybe, *Legat.* LXXVII. M. Dacier a inséré tout ce récit dans sa traduction de Plutarque; et il en donne pour raison que la fidélité d'un traducteur ne doit pas s'étendre jusqu'à laisser des endroits défectueux, et à renvoyer son lecteur très ignorant des choses dont on veut l'instruire. Ce n'est pas la seule occasion où il se soit donné cette liberté; mais je doute que les droits d'un traducteur puissent aller jusque là, sans violer ce qu'il doit à la fidélité. Ce n'est point le récit des autres historiens qu'on s'attend à trouver dans un auteur traduit; c'est cet auteur lui-même qu'on veut connaître avec ses imperfections. Les notes sont destinées à réparer les défauts et les obscurités du texte; et c'est là qu'il faut rendre à l'histoire toute son intégrité, afin de ne rien laisser ignorer au lecteur de ce qu'il lui est important de connaître. — On trouve tout le récit de cette expédition dans Tite-Live, *ibid.*, ch. XXX et XXXI. Le préteur Anicius emmena prisonniers gentius, sa femme Elteva, ses deux fils Scerdilète et Pleurat, avec son frère Caravantus, et les principaux Illyriens. Cette expédition ne dura que trente jours, et on en sut à Rome la fin avant que d'avoir appris qu'elle était commencée. Au reste, ce Gentius est celui qui a donné son nom à la Gentiane, dont il avait le premier découvert l'usage, comme Pline le rapporte, liv. XXVII, c. XVII.

(29) Tite-Live, *ibid.*, c. XXXIV, rapporte le discours que Paul Émile fit dans cette occasion à ses soldats.

(30) Tite-Live, ch. XXXIII, dit *sans bouclier;* et il en donne pour raison que les soldats tenant leur bouclier droit devant eux, et étant appuyés sur leur pique, la tête posée sur le bouclier, ils s'endormaient tout debout. Cet historien ajoute une chose que Plutarque aurait dû dire : c'est que Paul Emile introduisit alors la coutume de relever les sentinelles; avant lui, ils étaient en faction tout le jour. Il voulut que la garde qu'on avait posée le matin fût relevée à midi.

(31) La question que Plutarque touche ici en passant a été fort agitée parmi les plus anciens philosophes et chez les modernes. Ceux qui voudront connaître les diverses opinions trouveront les premières très bien présentées et quelquefois heureusement combattues dans les *Questions naturelles de Sénèque*, ouvrage qui, malgré le peu de progrès de la physique au temps de ce philosophe, en comparaison de ceux qu'elle a faits de nos jours, contient cependant plusieurs observations curieuses sur l'histoire naturelle de la terre, et sur certains phénomènes que les modernes mêmes n'ont pas mieux connus que les anciens. Les opinions nouvelles sur cette matière sont rapportées dans la *Notice des Théories de la Terre et des autres ouvrages qui ont trait à la géographie physique de la terre*: notice qui fait partie de l'*Encyclopédie méthodique*, sous le titre de *Géographie physique*, par M. Démarest.

(32) Perrhébie, province de la Thessalie, aux environs de la mer et de l'embouchure du fleuve Pénée, suivant Strabon, liv. IX, pag. 675. Pythyum, ville de la Macédoine, selon Tite-Live, qui la nomme Pythoum, et qui, l. XLIV, ch. XXXV, dit que Paul Émile apprit l'existence de ce chemin par deux marchands de Perrhébie dont la prudence et la fidélité lui étaient connues. Il est vrai que, dans cet historien, les marchands disent tout le contraire de ce que Plutarque rapporte ensuite : ils assurent que ce chemin était gardé, mais qu'il n'était pas difficile. — Petra, forteresse de la Macédoine.

(33) Ce livre de Polybe et la lettre de Scipion sont perdus.

(34) Plus de quarante villes ont porté ce nom, tant en Europe qu'en Asie et en Afrique; ce nom vient d'Hercule, à qui ces villes étaient consacrées; celle-ci était dans la Lyncestide, province de Macédoine, et peu éloignée de la côte du golfe Thermaïque dans la mer Égée. Tite-Live, *ibid.*, rapporte une circonstance omise par Plutarque : c'est que Paul Émile avait envoyé le préteur Octavius à Héraclée avec une flotte, pour faire croire à Persée qu'on allait ravager la côte maritime, et pour l'obliger par-là de quitter son poste. Car autrement, comment Scipion pou-

vait-il faire semblant de s'embarquer? C'est cette particularité qui donne de la vraisemblance au récit.

(55) Les dix stades font près d'une demi-lieue. Dans l'inscription grecque, la mesure est déterminée avec précision: il y est dit que le mont Olympe a dix stades et un plèthre moins quatre pieds de hauteur; le plèthre est une mesure de cent pieds de long. Ce que Plutarque ajoute, que les géomètres assurent qu'il n'y a pas de montagne plus haute que dix stades, n'est point exact. Les savants travaux de MM. de Humboldt, Bompland, Gay-Lussac, Biot et Arago, ont prouvé le contraire. On peut à ce sujet consulter leurs ouvrages, modèles d'exactitude et de précision.

(56) Plutarque a placé cet événement à la fin de l'été, d'après l'expression de Tite-Live, qui donne pour date de cette éclipse la nuit du trois au quatre de septembre. Mais ce jour, dans le calendrier alors en usage, répond pour cette année au vingt-un de juin de l'année julienne. Et Tite-Live ne s'est pas mépris sur la saison, puisqu'il dit qu'on était dans la plus brûlante chaleur de l'été. Il parle même, c. XXXVII, du solstice d'été comme venant de passer; en quoi il y a seulement une erreur de quelques jours à lui reprocher, le solstice d'été, au temps de Paul Émile et même de César, ne pouvant arriver avant le vingt-deux de l'année julienne. (*Les éditeurs d'Amyot.*) Tite-Live dit que cette éclipse fut prédite la veille par un tribun des soldats, nommé Sulpicius Gallus; et que sa prédiction s'étant vérifiée, les soldats romains le regardèrent presque comme un dieu.

(57) Il est bon de lire dans Tite-Live, c. XXXVI-XXXVIII, ce que Scipion Nasica dit à Paul Émile, et ce que ce général lui répond tout de suite et le lendemain, pour lui rendre compte des raisons qui l'avaient empêché de combattre ce jour-là. Rien n'est plus beau que le discours de Paul Émile, ni plus propre à former un capitaine.

(58) Il faut comparer ce passage avec celui de Tite-Live, ch. XXXVII. Ils se servent de commentaire l'un à l'autre; mais celui de Plutarque est plus clair. Paul Émile ne voulait pas donner la bataille, sans avoir derrière lui un camp retranché, et il donne lui-même cette raison dans le discours que l'historien latin lui fait tenir.

(59) Nous voyons ici Paul Émile recourir à l'influence des augures, pour ramener plus facilement ses troupes à faire ce qu'il jugeait plus prudent. Il était sûr de leur ardeur et de leur impétuosité; mais il savait en même temps qu'elles avaient besoin de sang-froid et d'une valeur calme, pour combattre contre la phalange macédonienne, qui ne le cédait aux soldats romains ni en courage ni en discipline. C'est pour cela qu'il leur déclare que les dieux ne leur promettent la victoire qu'autant qu'elles se tiendront sur la défensive. Une autre raison qu'avait Paul Émile de différer la bataille, c'était, comme Plutarque va le dire, afin que ses troupes n'eussent pas le soleil levant dans les yeux. (*Note du traducteur anglais.*)

(40) Plutarque n'explique pas ici bien nettement l'ordonnance des Macédoniens, et malheureusement nous n'avons plus le livre où Polybe avait décrit cette bataille. Il est impossible d'y suppléer par Tite-Live; car, outre qu'une partie de l'endroit de son XLIV[e] livre, où il la racontait, est perdu, on voit que Plutarque et lui ne conviennent ni sur le nom ni sur l'ordre des troupes. Tite-Live met au premier rang ceux qu'il appelle *cetratos*, parcequ'ils étaient armés de petits boucliers de cuir. Il place au second rang ceux qu'il nomme *clypeatos* ou aglaspides, qui sont apparemment les mêmes que les chalcaspides de Plutarque; et après ceux-ci, au milieu de la bataille, il met la phalange qu'il appelle *leucaspide*, à cause des boucliers blancs qu'elle portait. Ce fut cette phalange qui, avec ses longues et pesantes piques, causa le plus de peine aux Romains. Pour l'affaire des Péligniens, elle eut lieu, selon Tite-Live, contre le premier rang de l'armée macédonienne, et non pas contre la phalange, qui fut attaquée par Albinus, à la tête de la seconde légion. *Voyez* le c. XLI.

(41) Le nom de la ville n'est pas dans le grec, et M. Reiske croit qu'il s'agit de Pella. Mais, suivant les éditeurs d'Amyot, c'est Pydne dont Polybe a voulu parler sans doute, parceque Persée était campé auprès de cette ville; ce qui fait dire peu après à Plutarque qu'il s'enfuit de Pydne à Pella. Et Tite-Live, ch. XLII, dit précisément la même chose. Pydne, ville de Macédoine dans la Piérie, sur la côte du golfe Thermaïque. Pella, voisine de la mer, aux confins de l'Émathie, devint la capitale du royaume quand Edesse cessa de l'être. Elle dut sa grandeur à Philippe, qui y avait été élevé, et à son fils Alexandre, qui y était né.

(42) Ce Posidonius n'est sûrement pas le philosophe célèbre de ce nom, qui avait continué l'*Histoire de Polybe*, et qui alla à Rome cent dix-huit ans après cette bataille. Plutarque ne se serait pas servi de ce terme de mépris: un *certain* Posidonius. C'était apparemment un écrivain supposé, qui, ne sachant pas les dates, avait pris le nom de ce philosophe historien; aussi Plutarque fait-il connaître qu'il lui était suspect, en disant: *qui prétend avoir vécu dans ce temps-là.*

(43) A la place de ces noms, il y a, dans le texte de Plutarque, les Paliniens et les Raciniens, peuples inconnus. Tite-Live nomme les Péligniens et les Marruciniens. C'étaient deux peuples de l'Italie; les premiers, voisins des Marses, sous le nom desquels ils étaient quelquefois compris, descendaient des Samnites; mais ils tiraient leur première origine des Sabins, comme on le voit dans les *Fastes* d'Ovide, liv. III, v. 95. Les Marruciens étaient sur le golfe Adriatique.

(44) Tite-Live, c. XLI, attribue à cette manœuvre le gain de la bataille; et il ajoute que si les Romains eussent continué d'attaquer cette phalange de front, et tous ensemble, ils se seraient enferrés, et n'auraient jamais pu la rompre.

(45) Les Romains, dit Tite-Live, ch. XLII, convenaient que jamais ils n'avaient tué tant de Macédoniens dans un combat. Il y eut, selon cet historien, vingt mille morts et onze mille prisonniers. La perte des Romains paraît bien faible, après la longue résistance qu'ils éprouvèrent de la part de la phalange, et l'acharnement avec lequel, selon Plutarque, on s'y battit de part et d'autre. Le combat avait commencé à trois heures après midi, et finit à quatre.

(46) Tite-Live, ch. XLV, en dit la raison. Il abandonna cette argenterie au pillage, parcequ'en la distribuant lui même il se serait fait plus d'ennemis que d'amis. Cela se passa sur les bords du Strymon, quand Persée partit d'Amphipolis pour aller à Galepsus. Les cinquante talents valaient deux cent cinquante mille livres de notre monnaie. Amphipolis et Galepsus étaient deux villes de Thrace. Il arriva le jour même à Galaepsus, et le lendemain à Samothrace.

(47) C'était un proverbe qui signifiait employer le mensonge et la fraude contre les menteurs. Les Crétois avaient toujours eu cette mauvaise réputation. Épiménide, qui vivait cinq cents ans avant J.-C., le leur reproche dans un vers fort connu, et cité par saint Paul, qui atteste, pour son temps, la vérité de ce reproche.

(48) Plutarque dit *par un mensonge*, parceque le premier bruit qui avait couru de cette bataille n'étant point fondé sur des nouvelles certaines qu'on en eût apportées, ne pouvait être qu'inventé. Les courriers qui en apportèrent la nouvelle étaient Q. Fabius Maximus, fils de Paul

Emile, L. Lentulus et Q. Métellus, qui arrivèrent à Rome le vingtième jour après le combat. Tite-Live, *ibid.*

(49) Ce fut dans cette bataille que les Locriens et ceux de Rhège, avec dix mille hommes, défirent cent trente mille Crotoniates. Voyez Cicéron, *de nat. Deor.*, liv. III, ch. II; Justin, liv. XX, ch. III, et Strabon, liv. VI, page 403. — Sagra était dans la Locride en Italie.

(50) Plutarque a déja parlé de l'apparition de ces dieux dans la *Vie de Coriolan*, ch. II. *Voyez* ce que nous en avons dit note (6). L'empereur Néron descendait de la famille de Domitius, suivant Suétone, *in Nerone*, ch. I.

(51) Cette révolte arriva l'an huit cent quarante-trois de Rome, quatre-vingt-douze de l'ère chrétienne. Lucius Antonius était gouverneur de la haute Germanie, aujourd'hui le territoire de Mayence. Suétone, dans la *Vie de Domitien*, ch. VI, raconte une particularité qui pouvait bien avoir donné lieu à ce bruit: il dit que, le jour du combat, on vit à Rome un aigle embrasser de ses ailes la statue de Domitien, et jeter des cris qui semblaient des témoignages de joie. Il n'en fallait pas davantage au peuple pour croire et répandre la nouvelle de la défaite et de la mort d'Antoine. Les vingt mille stades font mille lieues, à vingt stades par lieue; mais c'est une faute dans le texte, il n'y a pas une si grande distance de Mayence à Rome: elle n'est que de deux cent cinquante lieues.

(52) Tite-Live, liv. XLV, ch. VI, dit qu'il alla se cacher dans un coin obscur du temple de Castor et de Pollux.

(53) Plutarque a un peu abrégé ici sa narration, et oublié des circonstances qui contribuent à l'intégrité du récit. Octavius fit embarquer Persée sur le vaisseau amiral, avec tout l'argent qui était resté à ce prince, et le ramena à Amphipolis, d'où il le fit conduire au camp de Paul Émile, après avoir écrit à ce général qu'il allait arriver lui-même. Paul Emile envoya au-devant de Persée son gendre Tubéron. Ce malheureux prince, vêtu de noir, entra dans le camp avec son fils. Paul Émile le voyant arriver, se leva de son siége, et lui tendit la main. Persée s'étant jeté à ses pieds, le général romain le releva, et ne souffrit pas qu'il embrassât ses genoux. Dans le récit de Plutarque, il paraît que Paul Émile était stoïcien; il croyait que les hommes n'étaient pas libres, et que Persée avait été entraîné dans son malheur par une destinée qu'il lui avait été impossible de changer. Tite-Live le fait parler de manière qu'il ne semble pas être décidé entre les opinions de la liberté de l'homme et de la nécessité du destin. « Par quelque cause, dit-il, que ces malheurs soient arrivés, soit par la faute des hommes, soit par hasard, soit par la fatale destinée. » Voilà les trois opinions qui partageaient les philosophes. La faute des hommes, c'est la liberté soutenue par les académiciens; le hasard, c'est le sentiment d'Épicure; la fatale destinée, c'est l'opinion du Portique. Dans cet historien, Paul Émile parle d'un ton plus grand et plus naturel, plus convenable aux circonstances. Persée ne fait que pleurer, et ne répond rien. Paul Émile lui parle toujours en grec. Tite-Live, liv. XLV, c. VIII.

(54) Ce discours n'est que le développement de celui que Tite-Live fait tenir à Paul Émile, *ibid.*, ch. VIII, et qui n'est que de quatre ou cinq lignes. Cet historien remarque que Paul Émile, après avoir parlé en grec à Persée, parla en latin à ses enfants.

(55) Il envoya auparavant son fils Fabius Maximus, qui était de retour de Rome, et L. Posthumius, chacun de leur côté, pour achever de réduire quelques places; et en partant, il laissa le commandement du camp à Sulpicius Gallus. Tite-Live, *ibid.*, c. XXVII.

(56) C'est un grand mérite pour Phidias, d'avoir si bien exprimé l'idée d'Homère; mais il est encore plus grand pour Homère, d'avoir si bien conçu toute la majesté du dieu. Tite-Live, *ibid.*, ch. XXVIII, nous donne aussi dans un mot une grande idée de cette statue. « Paul Emile, dit-il, en voyant le Jupiter d'Olympie, fut ému comme s'il avait vu ce dieu lui-même. » Cette statue faisait le principal ornement du temple de Jupiter Olympien, un des plus beaux monuments de la Grèce. *Voyez* Pausanias, liv. V, ch. XI. L'idée que Phidias avait rendue dans sa statue est celle où Homère peint ce dieu dressant sur sa tête ses cheveux immortels, et du seul mouvement de sa tête ébranlant tout l'Olympe. *Iliad.*, I, 528.

(57) Tite-Live, liv. XLV, c. XVII et XVIII, qui nomme ces dix commissaires, marque aussi les ordres que le sénat leur avait donnés, et qui font connaître la sagesse de cette auguste assemblée.

(58) Ils devaient en être d'autant plus surpris, que, suivant l'observation de Tite-Live, *ibid.*, c. XXXII, les Romains, encore assez grossiers, étaient peu faits à donner de si belles fêtes.

(59) Nous avons déja dit que la livre romaine d'argent valait cent drachmes; ainsi cette coupe était du prix de quatre cent cinquante livres.

(60) Ce n'est que neuf livres dix-huit sous, somme en effet bien modique; mais il faut que le texte soit altéré; car Tite-Live, *ibid.*, chap. XXXIV, écrit qu'il y est pour chaque cavalier quatre cents deniers, c'est-à-dire quatre cents drachmes, ce qui fait trois cent soixante livres, et deux cents pour chaque fantassin, cent quatre-vingts livres. Au reste, cette exécution, qu'on peut appeler barbare, montre ce qu'il faut penser de cette liberté si vantée que les Romains prétendaient avoir donnée à la Macédoine. Plutarque même n'a pas tout dit. Ce vaste royaume fut divisé en quatre provinces; et l'on défendit à tout habitant de chacune de ces provinces de se marier, de commercer, de vendre ou d'acheter des fonds avec quelqu'un qui ne serait pas de la même province que lui. La vente du sel, ainsi que celle des bois de construction pour la marine, à des nations barbares, c'est-à-dire étrangères, fut absolument prohibée. Toutes les personnes nobles, avec leurs enfants au-dessus de l'âge de quinze ans, eurent ordre de se transporter en Italie, et quelques sénateurs romains furent investis du pouvoir suprême dans toute la Macédoine. Ce n'est pas tout: avant les adieux de Paul Émile aux Grecs, Andronicus d'Étolie, et Néon le Béotien, parcequ'ils avaient toujours été les amis particuliers de Persée, et qu'ils ne l'avaient pas abandonné, même dans ses derniers malheurs, furent condamnés à perdre la tête. Tant, s'écrie le traducteur anglais, à qui je dois la plus grande partie de cette note, tant au milieu des plus belles apparences de justice, les conquérants sont injustes!

(61) Quelle bizarrerie! ils accordent le triomphe à Anicius, à Octavius; et ils le refusent à Paul Émile, à qui les deux autres n'auraient pas osé même se comparer! Tite-Live, c. XXXV, en donne la raison. « L'envie, dit-il, passe par-dessus les choses médiocres, et ne s'attache qu'à celles qui sont élevées. »

(62) Ce Marcus Servilius avait été consul et général de la cavalerie. Son discours est beaucoup plus étendu dans Tite-Live, liv. XXXVII-XXXIX, d'où Plutarque a emprunté plusieurs idées. Il est bon de les comparer ensemble; c'est une étude aussi agréable qu'utile.

(63) C'était le petit talent romain, qui pesait soixante livres. Tout l'argent monnayé faisait la somme de onze millions quatre cent vingt-un mille cinquante livres. Les vases en forme de cornes, dont il est question, conservaient le souvenir de ces temps reculés où l'on faisait des vases à boire avec des cornes d'animaux. C'est de là, suivant l'observation des éditeurs d'Amyot, que vint à Bacchus le surnom de Cornu.

(64) Le talent d'or, comme nous l'avons déja dit, ne valait que dix fois celui d'argent; ainsi chaque talent d'or

faisait cinquante-quatre mille livres, et les soixante-sept vases contenaient la somme de dix millions huit cent cinquante-quatre mille livres. Dans le rapport actuel de l'or avec l'argent, qui est de quinze à un, il faut mettre un tiers de plus à cette somme. La coupe sacrée d'or massif, du poids de dix talents, valait cinq cent quarante mille livres. Les coupes antigonides et séleucides étaient ainsi appelées des noms d'Antigonus et de Séleucus, anciens rois de Macédoine, pour qui vraisemblablement elles avaient été originairement faites. Les thériclées avaient eu ce nom de Thériclès, potier de terre, leur inventeur. M. Larcher a donné sur cet objet des détails fort savants et fort curieux dans le XLIII[e] vol. des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*.

(65) C'était une licence autorisée par le triomphe, et qui semblait être un dédommagement de la sévérité de la discipline à laquelle leurs généraux les assujettissaient. Suétone, dans la *Vie de César*, ch. XLIX, nous a conservé quelques uns de ces traits satiriques qui furent chantés lorsque ce premier empereur triompha des Gaules.

(66) Plutarque fait ici allusion à un passage du dernier livre de l'*Iliade*, v. 526, où Homère dit qu'aux deux côtés du trône de Jupiter sont deux tonneaux, l'un rempli de maux, et l'autre de biens; que ceux à qui il ne donne que du premier tonneau sont toujours malheureux; et que ceux pour qui il mêle de l'un et de l'autre sont les plus fortunés; car celui des biens purs n'est réservé que pour les dieux.

(67) Tite-Live, ch. XLI, a mis aussi, en cette occasion, dans la bouche de Paul Émile, un discours qu'il est bon de comparer avec celui-ci, et que cet historien appelle un discours mémorable, et digne d'un général romain.

(68) Quintus Cassius eut ordre du sénat de mener Persée et son fils Alexandre à Albe, où il fut gardé avec soin; on lui fournit de l'argent et des meubles, et on lui donna des gens pour le servir. Tite-Live, ch. XLII. *Voyez* aussi les *Extraits de la Bibliothèque de Photius*, sur le trente-unième livre de Diodore de Sicile.

(69) Cela fait l'espace de cent vingt-cinq ans; et sous ce rapport les victoires de Paul Émile furent aussi utiles que glorieuses. Les anciens ne sont pas d'accord sur les sommes que ce général versa dans le trésor public. Valérius Antias avait évalué celles de l'or et de l'argent monnayé plus haut que Plutarque, qui les porte à vingt-deux millions deux cent soixante-quinze mille livres. Ce premier historien les supposait d'environ un million et demi de plus. Tite-Live, qui dit, c. XL, que tout cet argent était porté sur des chariots et non par des hommes, le fait monter à une somme beaucoup plus considérable; et Paterculus, l. I, c. IX, est de son sentiment. Il est vrai qu'il paraît que ces deux historiens parlent de toutes les sommes que Paul Émile versa dans le trésor public, et que Pline, l. XXXIII, c. III, évalue à deux cent trente millions de sesterces, qui font près de cinquante millions de notre monnaie. Au reste, si du temps de Tite-Live il n'y avait rien de certain à cet égard, nous ne devons pas prétendre le déterminer aujourd'hui. Un objet plus utile, c'est de remarquer la modestie et le désintéressement des généraux romains de ce temps-là, qui, pouvant puiser avec tant de facilité dans ces trésors immenses, n'en retenaient rien pour eux, et le versaient dans le trésor public avec la plus scrupuleuse fidélité.

(70) Scipion fut nommé consul l'an de Rome cinq cent quatre-vingt-dix, quatre ans après son second consulat; il eut pour collègue Q. Marcius Philippus. Il y en a qui mettent ici trois personnages au lieu de deux, et qui font du mot *philonicus*, que j'ai traduit par séditieux, un nom propre. Il est vrai que dans les *Préceptes politiques*, où Plutarque rapporte cette même parole d'Appius, il en fait un nom propre, et dit que Scipion était accompagné du banquier Philonicus. Cependant Dacier, Amyot et le traducteur anglais en font ici un adjectif de Licinius; et je les ai suivis, parcequ'il est impossible que, dans les *Préceptes politiques*, le nom de Licinius ait échappé à la plume du copiste.

(71) Élée, la même que Vélie dans la grande Grèce, sur la côte de la mer; c'était la patrie de Zénon et de Parménide.

(72) Amyot traduit, *s'étant mis à table*. Il est vrai que le mot grec a aussi cette signification; mais Paul Émile ne pouvait pas se mettre à table après le sacrifice qui avait été déja suivi du banquet; il se met au lit pour se reposer. Paul Emile mourut l'an de Rome cinq cent quatre-vingt-quatorze, à l'âge de soixante-huit ans.

(73) Valère Maxime, liv. II, c. X, nous apprend que les Macédoniens qui portèrent le corps de Paul Emile étaient les personnages les plus distingués, qui demeuraient à Rome en qualité d'ambassadeurs; et il fait sur cela une réflexion qui mérite d'être connue.

(74) Plutarque, suivant l'observation des éditeurs d'Amyot, n'est pas ici d'accord avec lui-même. Il a dit, c. XV, qu'après la mort de Paul Emile, son bien avait à peine suffi pour payer la dot de sa seconde femme. Au reste, Diodore de Sicile évalue sa fortune au double; car il porte à soixante talents (environ trois cent mille livres) la part qui revenait à Scipion, et qu'il abandonna à son frère Fabius; moyennant quoi il le rendit aussi opulent qu'il l'était lui-même. Il avait déja fait présent à sa mère Papiria de toutes les richesses mobilières de sa grand'mère adoptive Émilia, femme du premier Scipion l'Africain; ce qui lui avait attiré les louanges et les bénédictions de toute la ville. Il n'avait pas été moins libéral à l'égard des deux filles du même Scipion. Cette générosité valait bien toutes ses victoires, et le rendait digne d'un père aussi désintéressé que Paul Émile. *Voy*. Diodore de Sicile, *Excerptis de virtute et vitiis*, pages 586 et 587.

TIMOLÉON.

I. État des affaires de la Sicile avant que Timoléon y fût envoyé. — II. Les Carthaginois y font une descente, et les Siciliens envoient demander du secours à Corinthe. — III. Corinthe arrête d'en envoyer sous la conduite de Timoléon. — IV. Noblesse de Timoléon. Son caractère et sa valeur. — V. Il concourt à la mort de son frère, qui avait usurpé la tyrannie. — VI. Jugements divers sur cette action. Il prend le parti de vivre dans la retraite. — VII. Réflexions sur les effets d'une trop grande douleur. — VIII. La trahison d'Icétas fait presser l'envoi du secours. — IX. Signes qui promettent un heureux succès. — X. Icétas cherche à tromper Timoléon, qui se trouve dans l'embarras. — XI. Timoléon trompe les Carthaginois, et aborde en Sicile. — XII. Méfiance des Syracusains et des autres peuples de la Sicile envers Timoléon. — XIII. Il remporte un avantage sur Icétas. — XIV. Adrane ouvre ses portes à Timoléon. Denys lui remet le château de Syracuse. — XV. Denys est envoyé à Corinthe. — XVI. Plusieurs mots remarquables de ce tyran. — XVII. Renfort envoyé de Corinthe à Timoléon. — XVIII. Danger que court Timoléon. — XIX. Extrémité à laquelle se trouvent réduits ceux qui tenaient le château de Syracuse. — XX. Icétas va pour assiéger Catane. Il est rappelé par la nouvelle de la prise de l'Achradine. — XXI. Timoléon s'empare de Messine, et marche à Syracuse. — XXII. Surprise de Magon. — XXIII. Magon se retire. — XXIV. Syracuse est prise d'assaut. — XXV. Ruine du château de Syracuse et de tout ce qui avait appartenu au tyran. — XXVI. Rétablissement de la liberté en Sicile. — XXVII. Nouvelle tentative des Carthaginois sur la Sicile. — XXVIII. Timoléon va à leur rencontre. — XXIX. Il rassure ses soldats effrayés. — XXX. Troupes qui composaient l'armée des Carthaginois. — XXXI. Timoléon les attaque au passage d'une rivière. — XXXII. Un orage le favorise. XXXIII. — Il remporte une victoire complète. — XXXIV. Timoléon envoie leurs dépouilles à Corinthe. — XXXV. Les Carthaginois envoient une nouvelle armée en Sicile. — XXXVI. Preuves de la protection des dieux sur Timoléon. — XXXVII. Icétas recommence la guerre. Il est pris et tué. — XXXVIII. Timoléon soumet tous les autres tyrans de la Sicile. — XXXIX. Reconnaissance des Siciliens pour lui. — XL. Timoléon comparé aux grands hommes de son temps. — XLI. Il se fixe à Syracuse. — XLII. Il perd la vue dans sa vieillesse. — XLIII. Honneurs que lui rendent les Syracusains. — XLIV. Sa mort. Monument qu'on lui érige.

M. Dacier ne fixe que la date de la mort du frère de Timoléon, et la place l'an du monde 3585, la 4ᵉ année de la 103ᵉ olympiade, l'an 338 de Rome, 363 ans avant Jésus-Christ.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot mettent sa vie avant la 109ᵉ olympiade, et jusqu'à la 4ᵉ année de la 110ᵉ, 337 ans avant Jésus-Christ.

Parallèle de Paul Émile et de Timoléon.

I. Je dois, en commençant la Vie de Timoléon, exposer d'abord l'état où étaient les affaires de Syracuse avant qu'il fût envoyé en Sicile. Dion, après avoir chassé Denys le tyran, périt bientôt en trahison et ceux qui s'étaient joints à lui, pour rendre la liberté aux Syracusains se divisèrent entre eux (1). Syracuse, qui passait successivement d'une tyrannie à une autre, fut accablée de tant de maux, qu'elle n'était presque plus qu'une solitude. Le reste de la Sicile était en partie déja ruiné par les guerres que cette île avait eu à soutenir, et conservait à peine quelques villes ; celles qui subsistaient encore étaient la plupart occupées par des Barbares de différentes nations, et par des soldats mercenaires qui, n'ayant pas de paie régulière, favorisaient les changements de domination. Denys le jeune, dix ans après son expulsion, ayant rassemblé quelques troupes étrangères, et chassé Nisée qui commandait alors à Syracuse (2), s'empara de l'autorité, et devint une seconde fois tyran de sa patrie. Dépouillé d'une manière étonnante, par une poignée de gens, de la plus puissante tyrannie qui fût alors, on le vit, par une révolution plus surprenante encore, de pauvre et de banni qu'il était, redevenir le maître de ceux qui l'avaient chassé. Les Syracusains qui étaient restés dans la ville gémissaient sous la servitude d'un tyran naturellement cruel, et que ses malheurs avaient rendu féroce. Les plus honnêtes et les plus considérables d'entre eux s'étaient adressés à Icétas, qui gouvernait les Léontins (3); et, remettant entre ses mains tous leurs intérêts, ils l'avaient élu pour leur général ; non qu'il fût meilleur que ceux qui exerçaient ouvertement la tyrannie, mais parcequ'ils ne savaient à quel autre recourir ; que d'ailleurs, étant lui-même Syracusain, et ayant une armée capable de tenir tête à Denys, ils espéraient qu'il prendrait leur défense.

II. Dans ce même temps les Carthaginois ayant abordé en Sicile avec une flotte nombreuse, et cherchant à s'en rendre les maîtres, les Siciliens résolurent d'envoyer des ambassadeurs en Grèce, pour demander du secours aux Corinthiens. Ils comptaient beaucoup sur ce peuple, non seulement à cause de leur origine commune (4), et des services qu'ils en avaient déja reçus plusieurs fois, mais encore parcequ'ils avaient toujours vu Corinthe aimer la liberté, détester la tyrannie, et entreprendre plusieurs guerres considérables, non pour faire des conquêtes et étendre sa domination, mais pour assurer la liberté de la Grèce. Icétas, qui avait accepté le commandement, moins pour mettre en liberté les Syracusains que pour s'en rendre le tyran, traitait secrètement avec les Carthaginois, pendant qu'en public il se déclarait pour les Syracusains, et joignait même ses ambassadeurs à ceux qu'ils envoyaient dans le Péloponnèse; mais, loin de desirer qu'on leur fît passer du secours, il espérait que si les Corinthiens refusaient d'en envoyer, comme il était vraisemblable, dans l'occupation que leur donnaient les

troubles de la Grèce (5), il lui serait plus facile de tourner les esprits du côté des Carthaginois, et de se servir ensuite de leur alliance et de leurs forces contre les Syracusains ou contre leur tyran. On reconnut bientôt qu'en effet c'était là son dessein.

III. Quand les ambassadeurs furent arrivés dans le Péloponnèse, les Corinthiens, accoutumés de tout temps à protéger leurs colonies, en particulier celle de Syracuse; et qui, par bonheur, n'étant embarrassés alors dans aucune guerre, jouissaient d'une paix profonde, arrêtèrent sans balancer qu'on enverrait du secours à Syracuse. On s'occupa donc du choix d'un général; les magistrats proposaient ceux en qui ils connaissaient l'ambition de se signaler, lorsqu'un homme du peuple se leva, et nomma Timoléon, fils de Timodème (6), qui, ne se mêlant plus des affaires publiques, n'avait ni l'espérance ni la prétention d'un pareil emploi. Aussi crut-on généralement que c'était un dieu même qui avait inspiré à cet homme la pensée de le nommer : tant on vit éclater, dès ce premier moment, la faveur de la fortune, qui le seconda depuis dans toutes ses entreprises, en donnant le plus grand lustre à sa vertu!

IV. Il était né de parents distingués dans Corinthe par leur naissance; son père s'appelait Timodème, et sa mère Démariste. Il joignait à un grand amour pour sa patrie, et à une douceur singulière, une haine violente contre la tyrannie et contre les méchants; il était si heureusement né pour la guerre, que dans sa jeunesse il s'y distingua par sa prudence, et que dans sa vieillesse il y conserva tout son courage. Timophanes, son frère aîné, ne lui ressemblait en rien; son naturel bouillant et emporté avait été corrompu par l'amour de la domination, que lui inspiraient les amis pervers et les soldats étrangers dont il était sans cesse environné. Comme dans les combats il paraissait avoir de l'audace (7) et braver les dangers, il avait donné à ses concitoyens une grande opinion de son courage et de son activité, et on lui confiait souvent le commandement des armées. Il était secondé par Timoléon, qui couvrait toutes ses fautes, ou du moins les diminuait, et faisait valoir les bonnes qualités qu'il avait reçues de la nature. Dans un combat que les Corinthiens livrèrent à ceux d'Argos et de Cléones [1], et où Timoléon servait dans l'infanterie, Timophanes, qui commandait la cavalerie, courut le plus grand danger. Son cheval fut blessé, et le renversa au milieu des ennemis. La plupart de ses cavaliers, effrayés de sa chute, se dispersèrent sur-le-champ; ceux qui tinrent bon étaient en petit nombre, et ne résistaient qu'avec peine aux ennemis nombreux qu'ils avaient en tête. Timoléon, voyant le péril de son frère, court promptement à lui, le couvre de son bouclier, et, malgré la quantité de traits et de blessures qu'il reçoit de très près dans son corps et dans ses armes, il vient à bout, après de grands efforts, de repousser les ennemis et de sauver son frère.

V. Cependant les Corinthiens, craignant qu'il ne leur arrivât, par la faute de leurs alliés, de perdre une seconde fois Corinthe, arrêtèrent de prendre à leur solde quatre cents soldats étrangers, dont ils donnèrent le commandement à Timophanes. Celui-ci, au mépris des lois, de la justice et de l'honneur, s'occupa sur-le-champ des moyens de se rendre maître de la ville : il fit mourir, sans aucune forme de justice, un grand nombre des principaux citoyens, et se déclara ouvertement le tyran de sa patrie. Timoléon, vivement affligé de cette trahison, qu'il regardait comme un malheur personnel, essaya d'abord de gagner son frère par la persuasion; il le pressa de renoncer à une folle et malheureuse ambition, et de travailler à réparer les torts qu'il avait envers ses concitoyens. Timophanes ne fit aucun cas de ses prières, et rejeta ses remontrances : alors Timoléon prenant avec lui, parmi les parents de Timophanes, Eschyle son beau-frère, et entre ses amis un devin que Théopompe appelle Satyrus, et qui est nommé Orthagoras par Éphore et par Timée, il va, après quelques jours d'intervalle, retrouver avec eux Timophanes; et tous trois le pressent, le conjurent de nouveau de prendre enfin un parti sage, et d'abandonner ses projets ambitieux. Timophanes ne fit d'abord que rire de leurs représentations; ensuite il s'emporta contre eux avec fureur. Timoléon s'éloigna de quelques pas, et, fondant en larmes, il se couvrit le visage; les deux autres, ayant tiré leurs épées, tuèrent Timophanes sur la place.

VI. Le bruit de ce meurtre s'étant répandu dans la ville, les principaux citoyens donnèrent les plus grands éloges à la grandeur d'ame de Timoléon, et à sa haine contre les méchants : il avait surmonté, disaient-ils, sa douceur naturelle et son affection pour ses proches; préféré sa patrie à sa famille, et sacrifié un intérêt particulier à la justice et à l'honnêteté; comme il avait sauvé la vie à son frère lorsqu'il l'exposait courageusement pour la défense de son pays, il l'avait aussi fait mourir quand il tramait contre lui des desseins pernicieux, et qu'il voulait l'asservir. Ceux qui, ne pouvant vivre dans une démocratie, avaient coutume de faire la cour aux grands, parurent en public se réjouir de la mort du tyran; mais ils blâmaient Timoléon, et lui reprochaient d'avoir commis une action impie et détestable. Ces repro-

[1] Dernière ville de l'Argolide, du côté de Corinthe.

ches le jetèrent d'abord dans une sombre tristesse; mais quand il apprit que sa mère, irritée contre lui, l'accablait des plus horribles malédictions; lorsque, étant allé pour la voir et la consoler, elle ne voulut pas même le recevoir, et lui fit fermer sa porte; alors il tomba dans une profonde mélancolie; et sa raison en fut si troublée, qu'il résolut de terminer sa vie en se laissant mourir de faim. Ses amis ne l'abandonnèrent pas dans cet état; ils employèrent auprès de lui les plus vives instances, et lui faisant en quelque sorte violence, ils l'obligèrent enfin à changer de résolution; il consentit à vivre, mais seul et dans la retraite. Il abandonna entièrement les affaires publiques; et dans les premiers temps il ne venait pas même à la ville; tout entier à sa douleur, il se plaisait à errer dans les lieux les plus solitaires.

VII. C'est ainsi que notre esprit, s'il ne puise dans la raison et dans la philosophie la fermeté qu'exigent nos entreprises, est facilement ébranlé par les louanges ou par les reproches des personnes les plus indifférentes, et se laisse entraîner hors de ses résolutions. Il faut donc non seulement que notre action soit belle et juste, mais encore que l'opinion qui la détermine, étant ferme et invariable, ne nous fasse agir que par conviction; de peur qu'à l'exemple des gourmands qui, se jetant avec avidité sur les meilleures viandes, sont bientôt rassasiés et s'en dégoûtent; nous de même, après avoir achevé quelque entreprise, nous ne tombions par faiblesse dans le repentir, lorsque l'idée de gloire [1] que nous y avions attachée vient à se flétrir. Le repentir nous fait rougir du bien même que nous avons fait; mais une détermination qui est fondée sur le raisonnement et sur la conviction ne varie jamais, lors même que nos entreprises n'ont pas réussi. Phocion, qui s'était opposé à l'expédition de Léosthène, voyant, après le succès qu'avait eu ce général, les Athéniens, tout glorieux de sa victoire, faire aux dieux des sacrifices d'actions de graces, dit au peuple : « Je voudrais avoir fait comme lui; mais je ne voudrais pas avoir donné un autre conseil que celui » que j'ai donné. » Il y a plus de fermeté encore dans la réponse qu'Aristide de Locres, un des amis de Platon, fit à Denys l'ancien, qui lui demandait une de ses filles en mariage : « J'aimerais mieux » voir ma fille morte que femme d'un tyran » Peu de temps après, Denys, ayant fait mourir les enfants d'Aristide, lui demanda, avec un air d'insulte, s'il pensait toujours de même sur le mariage de sa fille : « Je suis affligé, lui dit Aristide, de ce » que tu as fait; mais je ne me repens point de ce » que j'ai dit. » Au reste, un tel courage est peut-être l'effet d'une vertu trop grande et trop parfaite pour pouvoir être facilement imité.

[1] Mot à mot : l'image de beauté.

VIII. Pour Timoléon, le chagrin de ce qu'il avait fait, soit qu'il fût causé par la compassion pour le sort de son frère, ou par la honte de paraître devant sa mère, abattit tellement son courage, que pendant près de vingt ans il ne fit rien d'important, et ne prit part à aucune affaire publique; mais quand il eut été nommé général pour l'expédition de Sicile, et que le peuple eut confirmé avec empressement cette élection par ses suffrages, Téléclide, qui avait alors le plus de crédit et de puissance dans la ville, se leva, et exhorta Timoléon à se conduire dans cette entreprise en homme d'honneur et de courage : « Si vous combattez » avec gloire, lui dit-il, nous croirons que vous » avez fait mourir un tyran. Si vous vous com- » portez mal, nous dirons que vous avez tué votre » frère (8). » Pendant que Timoléon rassemblait des troupes et préparait son départ, les Corinthiens reçurent d'Icétas des lettres qui dévoilaient son changement et sa trahison. A peine il avait fait partir ses ambassadeurs, que, s'étant réuni ouvertement aux Carthaginois, il était convenu avec eux que, lorsqu'il aurait chassé Denys de Syracuse, il y régnerait à sa place. Craignant donc que le général corinthien, en arrivant avec son armée, ne fît avorter ses projets, il écrivit aux Corinthiens de s'épargner les frais et les embarras de cette expédition, qui pourrait les exposer à de grands dangers; il ajoutait que les Carthaginois, résolus de s'y opposer, se trouveraient avec une flotte nombreuse sur le passage de leurs vaisseaux pour les surprendre; que leur lenteur à lui envoyer du secours l'avait forcé de faire alliance avec les Carthaginois contre le tyran. A la lecture de cette lettre, ceux mêmes des Corinthiens qui pouvaient être indifférents à cette entreprise furent si irrités contre Icétas, que l'on fournit de grand cœur à Timoléon tout ce qui lui était nécessaire pour l'armement de sa flotte.

IX. Lorsque les vaisseaux furent prêts, et les soldats munis de toutes leurs provisions, les prêtresses de Proserpine virent en songe Cérès et sa fille se préparer pour un voyage, et dire qu'elles allaient s'embarquer avec Timoléon pour la Sicile. Les Corinthiens armèrent donc une galère sacrée (9), qu'ils appelèrent le vaisseau des déesses. Timoléon lui-même, étant allé à Delphes pour faire des sacrifices au dieu, eut, en entrant dans le sanctuaire de l'oracle, le signe le plus favorable. Du milieu des offrandes suspendues dans le temple, il se détacha une bandelette sur laquelle étaient brodées des victoires et des couronnes, et qui, s'allant poser sur la tête de Timoléon, fit dire que le dieu semblait l'envoyer déja tout couronné à cette

expédition. Il mit à la voile avec sept vaisseaux corinthiens, deux de Corcyre, et un dixième fourni par les Leucadiens (10). Comme il voguait la nuit en pleine mer, par un vent favorable, il crut voir le ciel s'entr'ouvrir tout-à-coup, et verser sur son vaisseau une traînée de feu très brillante, d'où il sortit une torche enflammée, semblable à celles qu'on allume dans les mystères, et qui, suivant la même route que sa flotte, alla se perdre enfin sur la côte d'Italie où les pilotes voulaient aborder. Les devins déclarèrent que cette vision confirmait le songe qu'avaient eu les prêtresses de Proserpine, et que les déesses avaient fait briller du ciel cette lumière, pour montrer qu'elles assistaient à cette expédition. En effet, disaient-ils, la Sicile est consacrée à Proserpine, et la fable place l'enlèvement de la déesse dans cette île, qui lui fut donnée depuis pour présent de noces (11). Remplis de confiance sur tant de signes heureux que les dieux leur envoyaient, ils firent la plus grande diligence, et abordèrent en Italie.

X. Mais les nouvelles que Timoléon y reçut de Sicile le jetèrent dans l'embarras et découragèrent ses troupes. Icétas avait vaincu Denys en bataille rangée; et s'étant rendu maître de la plus grande partie de Syracuse, il tenait le tyran enfermé dans la citadelle et dans le quartier appelé l'Ile, qu'il avait environné de murailles, pour en faire le siége (12). Il avait chargé les Carthaginois d'empêcher Timoléon d'aborder en Sicile, et il était convenu avec eux qu'après l'avoir forcé de se retirer, ils feraient paisiblement ensemble le partage de l'île. Les Carthaginois envoyèrent donc à Rhège [1] vingt galères qui portaient les ambassadeurs d'Icétas à Timoléon (13); ils étaient chargés de lui faire des propositions analogues à la conduite d'Icétas, et qui n'étaient que des paroles spécieuses sous lesquelles il couvrait ses pernicieux desseins. Ils dirent à Timoléon qu'il était le maître de venir seul, s'il voulait aider Icétas de ses conseils, et partager ses premiers succès; qu'il n'avait qu'à renvoyer ses vaisseaux et ses troupes à Corinthe, parceque la guerre était près de finir; que d'ailleurs les Carthaginois étaient résolus de lui fermer le passage, et de le combattre, s'il tentait de le forcer. Les Corinthiens, en débarquant à Rhège, y trouvèrent les ambassadeurs, et virent les Carthaginois à l'ancre, non loin du port. Si le dépit d'être ainsi joués les remplit d'une juste indignation contre Icétas, ils ne furent pas moins alarmés du danger des Siciliens, qui ne pouvaient manquer de devenir pour le tyran le prix de sa trahison, et pour les Carthaginois le salaire de l'appui qu'ils donnaient à sa tyrannie. Il leur paraissait impossible de forcer les vaisseaux que les Carthaginois avaient fait avancer, et qui étaient en nombre double des leurs: quand même ils y auraient réussi, pouvaient-ils espérer de battre l'armée d'Icétas, qu'ils n'étaient venus que secourir (14)?

XI. Cependant Timoléon, s'étant abouché avec les ambassadeurs et les capitaines des vaisseaux carthaginois, leur dit qu'il exécuterait volontiers ce qu'ils lui proposaient; car que gagnerait-il à leur résister? mais qu'avant de se retirer, il desirait qu'ils lui fissent leurs propositions et reçussent ses réponses dans Rhège, qui, comme ville grecque, était amie des deux partis; que cette démarche importait à sa sûreté; que, de leur côté, ils tiendraient plus fidèlement ce qu'ils auraient promis pour les Syracusains, lorsqu'ils auraient tout le peuple de Rhège pour témoin de leurs engagements. Ce n'était de sa part qu'une ruse, par laquelle il voulait se ménager le moyen de passer en Sicile; il était secondé par les magistrats de Rhège, qui tous préféraient que les Corinthiens fussent maîtres de la Sicile, et qui d'ailleurs craignaient le voisinage des Barbares. Ils convoquèrent donc l'assemblée, et fermèrent les portes de la ville, sous prétexte d'empêcher que les citoyens n'allassent s'occuper d'aucune autre affaire. Quand le peuple fut assemblé, les magistrats firent tous de longs discours sans rien conclure, chacun laissant à l'autre le même sujet à traiter; ils ne voulaient que gagner du temps, jusqu'à ce que les galères des Corinthiens fussent sorties du port. Ils retinrent aussi dans l'assemblée les Carthaginois, qui n'avaient pas le moindre soupçon de ce qui se tramait, parceque Timoléon était présent, et qu'il paraissait attendre le moment de parler à son tour. Lorsqu'on fut venu lui dire tout bas que les galères étaient en mer, et qu'il ne restait plus que la sienne qui l'attendait dans le port, il se glissa parmi la foule des Rhégiens, qui, pour favoriser son évasion, se pressaient autour de la tribune. S'étant rendu à bord, il hâta son départ, et arriva avec toute sa flotte à Tauroménium [1], ville de Sicile (15); il y était appelé depuis longtemps par Andromachus, qui exerçait dans cette ville une autorité presque absolue, et qui le reçut avec la plus grande joie. Il était père de l'historien Timée, et le plus vertueux de tous ceux qui dominaient en Sicile: il gouvernait ses concitoyens avec autant de sagesse que de justice, et avait voué aux tyrans une haine implacable. Il fit donc de sa ville la place d'armes de Timoléon, et détermina les habitants à se joindre aux troupes de Corinthe, pour mettre la Sicile en liberté.

[1] Maintenant Reggio, en Calabre, sur le détroit de Messine.

[1] Sur le rivage de la mer, au-dessus de Catane.

XII. Quand l'assemblée fut finie à Rhège, et que les Carthaginois apprirent le départ de Timoléon, ils furent outrés de colère de se voir ainsi dupés; et leur dépit donna lieu aux Rhégiens de les plaisanter, et de leur dire qu'étant Phéniciens, ils ne devaient pas tant désapprouver les tromperies (16). Les Carthaginois envoient aussitôt à Tauroménium, sur une de leurs galères, un ambassadeur, qui fit un très long discours à Andromachus; et après l'avoir menacé avec l'audace et l'insolence d'un Barbare, il finit par lui montrer le dedans de sa main tout ouverte; ensuite la renversant, il lui dit que, s'il ne chassait au plus tôt les Corinthiens, il renverserait sa ville aussi facilement qu'il venait de retourner sa main. Andromachus ne fit que rire de ses menaces; et répétant le même geste que l'ambassadeur avait fait: « Retire-» toi, lui dit-il, si tu ne veux pas voir ta galère » renversée comme j'ai moi-même renversé ma » main. » Cependant Icétas ayant appris le passage de Timoléon, en fut très effrayé, et fit venir à Syracuse plusieurs galères des Carthaginois. Les Syracusains désespérèrent alors de leur salut; ils voyaient le port occupé par les Carthaginois (17), Icétas maître de la ville, Denys de la citadelle, et Timoléon, qui, ne tenant encore à la Sicile que par la petite ville de Tauroménium, comme par une faible lisière, n'avait que de médiocres espérances, et encore moins de forces; car son armée ne se montait pas à plus de mille hommes, et n'avait que les provisions les plus nécessaires. D'un autre côté, les villes ne se fiaient pas à lui; elles étaient aigries contre tous les généraux par les maux affreux qu'elles avaient soufferts, surtout de la part de Callippe et de Pharax[1], l'un Athénien et l'autre Spartiate, qui tous deux, après avoir déclaré qu'ils venaient délivrer la Sicile et en exterminer les tyrans, avaient rendu les Siciliens si misérables, qu'ils regardaient comme l'âge d'or le temps de la tyrannie; et que ceux de leurs concitoyens qui étaient morts dans la servitude leur paraissaient plus heureux que ceux qui avaient vécu sous la liberté. Persuadés que ce Corinthien ne serait pas meilleur que les autres, et qu'en employant les mêmes ruses il les amorcerait également par les espérances les plus flatteuses et les promesses les plus séduisantes, pour les engager à changer de maître, ils suspectaient les intentions des Corinthiens, et rejetaient leurs propositions. Elles ne furent écoutées que par les Adranites, qui habitaient une petite ville consacrée au dieu Adranus, divinité singulièrement honorée dans toute la Sicile (18); mais ils étaient divisés entre eux: les uns appelaient Icétas et les Carthaginois; les autres avaient déja député vers Timoléon.

XIII. Il arriva par hasard que les deux généraux, qui avaient un égal empressement de se rendre à Adrane, y arrivèrent en même temps. Mais Icétas avait cinq mille combattants; et la troupe de Timoléon n'était que de douze cents hommes, avec lesquels il était parti de Tauroménium, éloignée d'Adrane de trois cent quarante stades[1]. Il avait fait peu de chemin la première journée, et s'était arrêté de bonne heure. Mais le lendemain il précipita sa marche, malgré la difficulté des chemins; et sur la fin du jour il apprit qu'Icétas venait d'arriver devant Adrane, et qu'il plaçait déja son camp. Les capitaines et les chefs des bandes font arrêter aussitôt les premières troupes, afin qu'après avoir pris leur repas et s'être reposées quelque temps, elles pussent marcher à l'ennemi avec plus d'ardeur. Timoléon, étant allé trouver ces officiers, les prie de ne pas arrêter les soldats, mais de les conduire au plus tôt contre Icétas, et de l'attaquer dans le désordre d'une première arrivée, où ses troupes ne devaient être occupées qu'à dresser leurs tentes et à préparer leur souper. En même temps il prend son bouclier, et marche le premier comme à une victoire certaine. Ses soldats, encouragés par son exemple, le suivent sans balancer: ils n'étaient éloignés d'Adrane que d'environ trente stades[2]. A peine arrivés, ils courent sur les ennemis, qu'ils trouvent en désordre, et qui ne les ont pas plus tôt vus, qu'ils prennent la fuite. Aussi les Corinthiens n'en tuèrent-ils pas plus de trois cents: ils firent le double de prisonniers, et se rendirent maîtres du camp.

XIV. Les Adranites ouvrirent leurs portes à Timoléon, et lui racontèrent avec un étonnement mêlé d'horreur qu'au commencement du combat, les portes sacrées de leur temple s'étaient ouvertes d'elles-mêmes; que leur dieu avait agité le fer de sa pique, et que son visage avait paru inondé de sueur. Ces prodiges, à ce qui semble, ne présageaient pas seulement cette première victoire, mais les exploits qui la suivirent, et dont ce combat fut l'heureux prélude. En effet, plusieurs villes envoyèrent des députés à Timoléon pour joindre leurs troupes aux siennes. Mamercus[3], tyran de Catane, homme guerrier, que ses grandes richesses rendaient très puissant, fit alliance avec lui; et ce qui fut bien plus important, Denys lui-même, qui se voyait sans espoir et à la veille d'être forcé dans la citadelle, n'eut plus que du mépris pour Icétas depuis sa honteuse défaite; et, plein d'admiration pour Timoléon, il lui fit dire qu'il était

[1] Voyez la Vie de Dion sur la fin.

[1] Près de quatorze lieues.

[2] Une lieue et demie.

[3] Diodore de Sicile l'appelle Marcus; mais la leçon de Plutarque paraît la vraie.

disposé à se rendre aux Corinthiens, et à leur remettre la citadelle. Timoléon, ravi d'un bonheur si inespéré, charge deux Corinthiens, Euclide et Télémaque, de faire entrer quatre cents soldats dans la citadelle, non pas tous ensemble, ni pendant le jour; ce qui eût été impossible, les Carthaginois étant dans le port; mais les uns après les autres, et à la dérobée. Ces soldats, s'étant glissés dans la citadelle, s'emparent de tous les meubles du tyran, et de toutes les provisions qu'il y avait mises en réserve. C'était un grand nombre de chevaux, toutes sortes de machines de guerre, et une grande quantité de traits. On y trouva des armes pour soixante-dix mille hommes, qu'on y avait amassées depuis long-temps. Denys avait aussi deux mille soldats qu'il remit à Timoléon, avec tout le reste; et lui-même, ayant pris son argent, s'embarqua avec quelques amis, à l'insu d'Icétas, et se rendit au camp de Timoléon.

XV. Réduit alors, pour la première fois de sa vie, à l'état abject du plus simple particulier, il fut envoyé à Corinthe sur une galère avec très peu d'argent: lui qui était né et avait été élevé dans la plus grande et la plus florissante tyrannie qui eût jamais existé; qui l'avait d'abord occupée paisiblement pendant dix ans, et l'avait conservée douze autres années, depuis la guerre qu'il avait eu à soutenir contre Dion (19). Les malheurs qu'il éprouva surpassèrent encore les maux qu'il avait fait souffrir aux Syracusains pendant sa tyrannie. Il vit ses enfants moissonnés à la fleur de leur âge, et ses filles violées; sa femme, qui était aussi sa sœur (20), après avoir servi de jouet à la brutalité de ses ennemis, périt avec ses enfants d'une mort violente, et son corps fut jeté dans la mer : tous ces détails se trouvent dans la *Vie* de Dion. Lorsque Denys fut arrivé à Corinthe, il n'y eut pas dans toute la Grèce un seul homm quie ne desirât de le voir et de lui parler. Ceux qui le haïssaient, charmés de sa disgrace, y allaient avec joie, comme pour insulter à un homme que la fortune avait abattu; les autres, changés par un tel revers et sensibles à ses malheurs, contemplaient avec étonnement dans sa personne un exemple frappant de ce pouvoir terrible et caché que les puissances divines exercent sur les faibles mortels. On ne vit dans ce siècle aucun effet de la nature ou de l'art aussi extraordinaire que ce jeu de la fortune envers un homme qui, peu de jours auparavant, maître de toute la Sicile, passait maintenant des journées entières ou à s'entretenir avec une vivandière, ou assis dans la boutique d'un parfumeur, ou à boire du mauvais vin dans un cabaret, à se quereller sur les places avec des courtisanes, à donner des leçons de chant aux actrices, à disputer sérieusement avec elles sur les pièces de musique qu'on chantait dans les théâtres, et sur les lois de l'harmonie. Les uns prétendent qu'il menait ce genre de vie par une suite de son caractère; que, naturellement lâche et dissolu, il recherchait par goût les plus basses voluptés. D'autres ont cru qu'il le faisait à dessein, pour se faire mépriser des Corinthiens; il ne voulait pas qu'on le crût dangereux, qu'on le soupçonnât de supporter impatiemment ce revers de fortune, et de penser à recouvrer son premier état : dans cette vue, il affectait la plus grande bassesse dans ses amusements et dans ses goûts.

XVI. On cite en effet de lui quelques mots qui prouvent qu'il soutenait avec courage sa fortune présente. Lorsqu'il eut abordé à Leucade, ville fondée, comme celle de Syracuse, par les Corinthiens, il dit qu'il ressemblait à ces jeunes gens qui, coupables de quelque faute, se rapprochent volontiers de leurs frères, et s'éloignent par honte de la vue de leurs pères. « Moi aussi, ajouta-t-il, je fuirais » volontiers ma mère, et j'aimerais à vivre avec » mes frères (21). » Un jour, à Corinthe, un étranger le raillait grossièrement sur le goût qu'il avait eu, pendant sa tyrannie, pour les entretiens des philosophes, et finit par lui demander quel fruit il avait retiré de la sagesse de Platon : « Eh! quoi, » lui répondit Denys, doutez-vous que Platon ne » m'ait été utile, quand vous voyez comment je » supporte ma mauvaise fortune? » Le musicien Aristoxène, et quelques autres, lui demandèrent en quoi il avait eu à se plaindre de Platon. « De » tous les maux dont la tyrannie est pleine, leur » répondit-il, il n'en est pas de plus grand que la » lâcheté de ceux qui se disent les amis du tyran, » et dont un seul n'ose lui parler avec franchise; » ce sont eux qui m'ont fait perdre l'amitié de Platon (22). » Un homme, qui se piquait d'être plaisant étant un jour entré chez Denys, et voulant se moquer de lui, secoua son manteau, comme on fait quand on entre chez un tyran (23). Denys, pour lui rendre sa plaisanterie, lui dit de le secouer quand il sortirait, afin de faire voir qu'il n'emportait rien. Philippe de Macédoine, étant à table avec lui, fit malignement tomber la conversation sur les odes et les tragédies que Denys l'ancien avait laissées; il feignait d'être surpris qu'il eût pu trouver le temps de les composer. « Il y employait, lui répondit Denys avec finesse, le temps » que vous et moi, et tant d'autres personnes de » notre rang, nous passons à boire (24). » Platon ne le vit pas à Corinthe; il était mort quand Denys y arriva (25). Mais Diogène de Sinope, la première fois qu'il le rencontra dans la ville : « O » Denys, lui dit-il, quelle vie indigne de toi tu » mènes ici! » Denys s'étant arrêté : « Diogène, » lui répondit-il, que tu es bon de prendre part » à mes malheurs! Eh! quoi, reprit Diogène, tu

» prends cela pour de la compassion ! tu ne vois » pas, au contraire, que je suis indigné de ce que » n'étant qu'un vil esclave, si digne de vieillir et » de mourir comme ton père dans la tyrannie, tu » vis tranquillement au milieu de nous, et tu par- » tages nos amusements ! » Quand je compare ces paroles de Diogène avec les plaintes que l'historien Philiste fait sur le sort des filles de Leptines (26), qui, de la splendeur de la tyrannie, étaient tombées dans un état bas et obscur, je crois entendre les lamentations d'une femmelette qui regrette ses essences, ses robes de pourpre et ses bijoux. Au reste, il m'a paru que ces mots de Denys ne seraient pas déplacés dans ces Vies, et ne déplairaient pas à des lecteurs qui ne seraient ni pressés, ni occupés de plus grands soins.

XVII. Si l'infortune de Denys fut un événement bien extraordinaire, il n'y eut pas un bonheur moins étonnant dans les exploits de Timoléon, qui, cinquante jours après sa descente en Sicile, fut maître de la citadelle de Syracuse, et envoya Denys dans le Péloponnèse. Les Corinthiens, encouragés par ces succès, lui envoyèrent deux mille hommes de pied et deux cents chevaux, qui abordèrent à Thurium [1]; mais voyant qu'il était impossible de passer en Sicile tandis que les Carthaginois couvraient cette mer de leurs vaisseaux, et forcés d'attendre un temps plus favorable, ils employèrent leur loisir à l'action la plus honnête et la plus belle. Les Thuriens, en partant pour une expédition contre les Bruttiens, leur ayant confié leur ville, ils la gardèrent avec une fidélité aussi entière qu'ils auraient fait de leur propre patrie.

XVIII. Cependant Icétas, qui tenait la citadelle de Syracuse assiégée, et empêchait qu'il n'y entrât de convois pour les Corinthiens, envoyait en même temps à Adrane deux soldats étrangers pour assassiner Timoléon, qui, n'ayant pas ordinairement des gardes autour de sa personne, vivait encore alors avec moins de précaution au milieu des Adranites, rassuré par sa confiance au dieu qu'ils adoraient. Ces soldats ayant appris par hasard, en arrivant, qu'il était près de faire un sacrifice, allèrent au temple avec des poignards cachés sous leur robe, et, s'étant glissés parmi ceux qui entouraient l'autel, ils s'approchèrent de Timoléon. Ils s'encourageaient l'un l'autre à le frapper, lorsqu'un homme de la foule déchargeant un grand coup d'épée sur la tête d'un des assassins, l'abattit à ses pieds; il prit aussitôt la fuite, tenant toujours son épée nue à la main, et se sauva sur une roche escarpée. L'autre assassin, au lieu de penser à fuir, embrasse l'autel, demande grace à Timoléon, en promettant de tout déclarer. Sur la parole que lui donne Timoléon, il avoue que son camarade et lui avaient été envoyés pour le tuer. Cependant on amena celui qui s'était sauvé sur le rocher, et qui criait qu'il n'était pas coupable; qu'il avait tué avec justice un meurtrier qui avait commis un assassinat dans la ville de Léontium. Le fait fut attesté par plusieurs personnes présentes; et l'on admira comment la fortune sait amener avec art une chose par une autre, rapprocher les événements les plus éloignés, lier ensemble des faits qui paraissent n'avoir entre eux aucun rapport, ou qui sont entièrement opposés, et les disposer de manière que la fin de l'un soit le commencement de l'autre. Les Corinthiens donnèrent à cet homme une récompense de dix mines [1], parcequ'il avait prêté une passion personnelle et juste au bon génie qui protégeait Timoléon; et qu'au lieu de satisfaire plutôt un ressentiment déja ancien, il l'avait, par des motifs particuliers, suspendu jusqu'au moment où la fortune devait le faire servir à sauver Timoléon. Au reste, ce bonheur présent releva leurs espérances pour l'avenir; il leur fit regarder Timoléon avec vénération, et veiller plus attentivement sur ce général, comme sur un homme divin que les dieux envoyaient pour délivrer la Sicile.

XIX. Icétas ayant manqué son coup, et voyant que le parti de Timoléon grossissait tous les jours, reconnut enfin son tort de ce qu'ayant sous sa main une armée aussi puissante que celle des Carthaginois, il semblait avoir honte de s'en servir, et ne l'employait que par petites portions, comme s'il eût dérobé plutôt qu'acheté leur alliance : il appela donc Magon auprès de lui, avec toutes ses forces; et ce général étant arrivé à la tête d'une flotte formidable, composée de cent cinquante voiles, entra dans le port, où il débarqua soixante mille hommes, qu'il fit camper dans la ville. Tous les Syracusains crurent toucher à cette époque fatale qui leur était depuis longtemps annoncée, où un déluge de Barbares devait inonder la Sicile. Dans toutes les guerres que les Carthaginois avaient faites si souvent dans leur île, ils n'avaient jamais été maîtres de Syracuse; et alors, par la trahison d'Icétas, ils les voyaient campés dans l'enceinte de leurs murailles. D'un autre côté les Corinthiens, qui occupaient la citadelle, étaient dans la situation la plus fâcheuse et la plus inquiétante; ils commençaient à manquer de vivres, parceque les ports étaient exactement gardés : d'ailleurs ils étaient obligés d'être continuellement sous les armes, de combattre à tout moment pour la défense de leurs murailles, et de se partager pour faire face aux différentes

[1] L'ancienne Sybaris, sur le golfe de Tarente.

[1] Environ neuf cents livres de notre monnaie.

attaques des ennemis, qui mettaient en usage contre eux toutes sortes de machines et d'inventions de guerre. Cependant Timoléon leur envoyait tous les secours qu'il pouvait; il leur faisait passer, de Catane, du blé sur des barques de pêcheurs, et sur d'autres petits bateaux qui, profitant surtout des jours de tempête, se glissaient dans le château à travers les galères des Barbares, que les vents et l'agitation des vagues tenaient écartées. Mais enfin Magon et Icétas s'en étant aperçus, résolurent d'aller assiéger Catane, d'où les Corinthiens tiraient toutes ces provisions.

XX. Ils partent donc de Syracuse avec ce qu'ils avaient de meilleures troupes. Léon le Corinthien, qui commandait les assiégés, ayant vu du haut de la citadelle que les ennemis qu'on avait laissés pour continuer le siége faisaient la garde avec beaucoup de négligence et de sécurité, fit une sortie, et tomba sur eux pendant qu'ils étaient dispersés, en tua plusieurs, mit les autres en fuite, et se rendit maître de la partie de la ville qu'on appelle Achradine. C'était le quartier le plus fort et le moins maltraité de Syracuse, qui est comme composée de plusieurs villes (27). La grande quantité de blé et les autres richesses que Léon y trouva le déterminèrent à conserver ce poste, et à ne pas retourner dans la citadelle; il fortifia l'enceinte de l'Achradine, qu'il joignit au château par des ouvrages de communication, qui le mirent en état de défendre l'un et l'autre. Magon et Icétas étaient déja aux portes de Catane, lorsqu'un courrier envoyé de Syracuse vint leur annoncer la prise de l'Achradine. Troublés à cette nouvelle, ils retournent précipitamment sur leurs pas, n'ayant pu ni prendre la ville qu'ils allaient attaquer, ni conserver celle qu'ils occupaient. On peut douter si ce succès fut l'ouvrage de la prudence et du courage, ou celui de la fortune; mais ceux qui suivirent ne peuvent, ce me semble, être attribués qu'à la faveur de cette déesse. Les troupes corinthiennes étaient toujours restées à Thurium, parceque, d'un côté, elles craignaient les vaisseaux carthaginois qui, sous les ordres d'Hannon, les attendaient au passage; que, de l'autre, la mer était trop agitée par les vents pour pouvoir s'embarquer : elles entreprirent donc de traverser le pays des Bruttiens; et ayant réussi, autant par persuasion que par force, à obtenir le passage sur les terres de ces Barbares, elles arrivèrent à Rhège, que la tempête durait encore. Cependant l'amiral des Carthaginois, qui n'attendait plus les Corinthiens, qu'il croyait retenus par la crainte à Thurium, se flattant d'avoir imaginé la ruse la plus subtile qu'on eût encore employée à la guerre, ordonne à ses matelots de mettre des couronnes sur leurs têtes; il fait orner ses galères de boucliers grecs et phéniciens (28), cingle vers Syracuse, et s'approchant de la citadelle à force de rames, avec un grand bruit et des éclats de rire, il fait crier par ses soldats, dans l'espérance de décourager les assiégés, qu'il a battu les Corinthiens sur mer dans leur trajet en Sicile.

XXI. Pendant qu'il se repaît de cette ridicule imposture, les Corinthiens, qui avaient traversé le pays des Bruttiens, arrivent à Rhège; et voyant que le passage n'était plus gardé, que le vent, contre leur attente, était tombé tout-à-coup, et leur ouvrait sur la mer un chemin libre et facile, ils se jettent promptement dans les premières barques et les premiers bateaux de pêcheurs qu'ils trouvent sous la main, et passent en Sicile avec tant de sûreté et un si grand calme, qu'ils menaient par la bride leurs chevaux, qui nageaient à côté de leurs barques. Quand ils furent tous passés, Timoléon les recueillit, et, après s'être emparé sur-le-champ de Messine, il marche en ordre de bataille droit à Syracuse, comptant bien moins sur ses troupes que sur la fortune qui l'avait conduit jusqu'alors; car il n'avait pas plus de quatre mille combattants. Magon, informé de son arrivée, en fut extrêmement troublé, et ses alarmes redoublèrent à l'occasion suivante.

XXII. Les marais dont Syracuse est entourée (29) reçoivent les eaux d'un grand nombre de sources, de lacs et de rivières qui se déchargent dans la mer. Il se trouve dans ces marais une prodigieuse quantité d'anguilles, dont on peut faire en tout temps une pêche très abondante. Les soldats mercenaires des deux partis profitaient des moments de loisir et des suspensions d'armes, pour s'amuser à cette pêche. Comme ils étaient tous Grecs, et qu'ils n'avaient aucun sujet particulier de haine les uns contre les autres, après s'être bien battus les jours de combat, ils se fréquentaient les jours de trêve, et conversaient familièrement ensemble. Un jour qu'en s'occupant à cette pêche, ils s'entretenaient, selon l'usage, et qu'ils admiraient le calme de la mer, la beauté du pays et l'avantage de sa situation, un soldat qui était au service des Corinthiens dit à ceux de l'autre parti : « Comment, vous qui êtes Grecs (30), pouvez-vous » avoir la pensée de faire tomber dans la barbarie » une ville si considérable et qui réunit tant d'a» vantages, pour placer dans notre voisinage des » Carthaginois, les plus méchants et les plus san» guinaires des hommes; vous qui devriez souhai» ter d'avoir plusieurs Siciles entre la Grèce et » eux? Croyez-vous qu'ils n'aient rassemblé et » amené des colonnes d'Hercule et de la mer Atlan» tique une armée si puissante, et qu'ils ne s'ex» posent à tant de périls, que pour assurer la do» mination d'Icétas? S'il eût eu le bon sens que

» doit avoir un général, aurait-il chassé les fondateurs et les pères de Syracuse, pour attirer dans sa patrie un peuple ennemi? N'aurait-il pas plutôt fait alliance avec Timoléon et les Corinthiens, de qui il aurait obtenu tous les honneurs et toute l'autorité qu'il pouvait desirer? »

XXIII. Ces discours, répandus dans tout le camp par les mercenaires, firent soupçonner à Magon, qui depuis long-temps cherchait un prétexte pour se retirer, qu'il était trahi par ses soldats. Icétas eut beau le prier de rester, et lui faire voir qu'ils étaient beaucoup plus forts que les ennemis; Magon, persuadé qu'ils le cédaient bien plus à Timoléon en valeur et en fortune, qu'ils ne lui étaient supérieurs par le nombre de leurs troupes, mit à la voile, et s'en retourna honteusement en Afrique, abandonnant, sans aucun motif raisonnable, la conquête de la Sicile, qu'il avait pour ainsi dire entre les mains. Le lendemain, Timoléon se présente devant Syracuse avec ses troupes en bataille. Quand ses soldats apprirent la fuite des ennemis, et qu'ils virent le port entièrement vide, ils éclatèrent de rire de cette lâcheté de Magon, et pour s'en amuser ils firent publier par la ville qu'on donnerait une récompense à celui qui leur apprendrait où était allée se cacher la flotte des Carthaginois. Cependant Icétas s'obstinait à combattre, et ne voulait pas lâcher prise, résolu de se défendre dans les postes qu'il occupait, et que leurs fortifications rendaient difficiles à forcer. Alors Timoléon, partageant ses troupes, en prend une partie avec lui pour donner l'assaut à la ville, du côté du fleuve où était le poste le plus périlleux. Il fait attaquer l'Achradine par la seconde division sous les ordres du Corinthien Isias, et charge la troisième, commandée par Dinarque et par Démarète, qui avaient amené le dernier secours de Corinthe, d'assaillir le quartier d'Épipoles.

XXIV. Ces trois assauts, donnés en même temps, eurent un tel succès, que les troupes d'Icétas, renversées de tous les côtés, prirent ouvertement la fuite. La prise d'une ville si considérable, emportée de force, et tombée rapidement au pouvoir des Corinthiens par la fuite des ennemis, ne peut être attribuée avec justice qu'à la valeur des soldats et à l'habileté du général; mais qu'un tel exploit n'ait coûté la vie ni même une blessure à un seul Corinthien, c'est évidemment l'ouvrage particulier de la fortune de Timoléon, qui voulut en quelque sorte lutter contre la valeur de ce général, et faire admirer à ceux qui apprendraient cet événement, son rare bonheur plus encore que ses exploits. Non seulement le bruit de cette conquête remplit dans un instant la Sicile et l'Italie, mais en peu de jours il retentit dans toute la Grèce; et la ville de Corinthe, qui doutait encore que sa flotte eût passé en Sicile, apprit en même temps et le passage heureux de ses troupes et leur victoire: tant leurs succès furent rapides! tant la fortune se plut à en relever l'éclat par la promptitude de l'exécution!

XXV. Timoléon, maître de la citadelle, ne fit pas la même faute que Dion, qui l'avait épargnée à cause de la beauté et de la magnificence de ses ouvrages; mais aussi, pour éviter le soupçon calomnieux qui s'éleva contre ce dernier, et qui finit par le perdre, il fit inviter, par une proclamation publique, tous les Syracusains à venir avec des instruments pour démolir les forteresses des tyrans. Persuadés que cette journée et cette proclamation allaient être les fondements les plus solides de leur liberté, ils s'y rendent en foule, et, non contents d'abattre la citadelle, ils renversent et détruisent de fond en comble les palais des tyrans, et jusqu'à leurs tombeaux. Tous les bâtiments étant rasés et le terrain aplani, Timoléon, à la prière des habitants, y fit construire des tribunaux, et rétablit le gouvernement démocratique sur les ruines de la tyrannie. Mais la ville étant dépeuplée d'une grande partie de ses habitants, dont les uns avaient péri dans les guerres et dans les séditions, les autres avaient évité par la fuite la cruauté des tyrans, la place publique de Syracuse était devenue déserte, et l'herbe y était si haute, qu'elle servait de pâture aux chevaux et de lit aux palefreniers. Les autres villes, à l'exception d'un très petit nombre, étaient remplies de cerfs et de sangliers; ceux qui avaient le loisir de chasser trouvaient le gibier dans les faubourgs mêmes, et jusqu'au pied des murailles; et de tous ceux qui habitaient des forteresses ou des châteaux, aucun ne voulait descendre dans la ville, dont ils avaient en horreur les assemblées, les tribunes et les administrations politiques, où s'étaient formés la plupart de leurs tyrans. Timoléon et les Syracusains résolurent donc d'écrire aux Corinthiens de leur envoyer de Grèce une colonie pour repeupler Syracuse, et empêcher que ses terres ne restassent incultes. D'ailleurs ils étaient menacés d'une nouvelle guerre du côté de l'Afrique. Ils avaient appris que Magon s'était tué lui-même; que les Carthaginois, irrités de la manière dont il s'était conduit dans toute cette expédition, avaient fait attacher son cadavre à une croix, et qu'ils mettaient sur pied une puissante armée pour repasser en Sicile au printemps prochain.

XXVI. Ces lettres furent portées à Corinthe par des ambassadeurs, qui supplièrent les Corinthiens de prendre cette ville sous leur protection, et d'en être une seconde fois les fondateurs. Les Corinthiens, éloignés de toute vue ambitieuse, loin de saisir cette occasion pour se rendre maîtres de Sy-

racuse, envoyèrent dans tous les jeux sacrés de la Grèce, dans ses assemblées les plus solennelles, et y firent publier par des hérauts : que les Corinthiens, après avoir détruit la tyrannie et chassé le tyran de Syracuse, invitaient à rentrer dans leur patrie tous les Syracusains et tous les autres Siciliens qui l'avaient abandonnée; qu'ils les déclaraient libres, les engageaient à y aller vivre selon leurs lois, et à partager entre eux les terres avec une exacte équité. Ensuite ils firent partir des courriers pour l'Asie et pour les îles voisines, où ils savaient qu'un grand nombre de ces fugitifs s'étaient retirés; et ils leur firent proposer de se rendre à Corinthe, où le peuple leur fournirait, à ses frais, des vaisseaux, des capitaines et une escorte pour les ramener tous en sûreté à Syracuse. Cette proclamation attira les éloges les plus mérités et les témoignages d'estime les plus flatteurs à la ville de Corinthe, qui, non contente d'avoir délivré Syracuse de ses tyrans, et de l'avoir arrachée des mains des Barbares, la remettait à ses anciens possesseurs. Ceux qui se rendirent à Corinthe ne se trouvant pas en assez grand nombre, demandèrent qu'on leur donnât d'autres colons, soit de Corinthe, soit des autres villes de la Grèce. Lorsqu'ils furent au moins dix mille, suivant l'historien Athanis (51), Timoléon leur distribua les terres gratis; mais il vendit les maisons, dont il retira mille talents; il laissa aux anciens habitants la faculté de racheter celles qui leur avaient appartenu : et par cette vente il procura de grandes sommes au peuple, qui se trouvait réduit à une telle détresse qu'il manquait de ses premiers besoins, et surtout des moyens de soutenir la guerre. Pour y subvenir, il fit vendre à l'encan les statues des tyrans. On les accusa juridiquement, comme des criminels traduits en justice, et le peuple les jugea l'une après l'autre. Elles furent toutes condamnées; on ne conserva que celle de l'ancien tyran Gélon, dont les Syracusains honoraient et chérissaient toujours la mémoire, pour la victoire glorieuse qu'il avait remportée près d'Himère sur les Carthaginois (52).

XXVII. Timoléon, voyant Syracuse ainsi relevée de ses ruines, et déja repeuplée par le grand nombre d'habitants qui s'y rendaient de toutes parts, voulut aussi remettre en liberté les autres villes, et détruire entièrement toutes les tyrannies de la Sicile. Il marcha contre les tyrans à la tête de ses troupes, et força Icétas d'abandonner l'alliance des Carthaginois, de s'engager par un traité à démolir ses forteresses, et à vivre en simple particulier dans la ville des Léontins. Leptines, tyran d'Apollonie et de plusieurs autres petites villes, craignant d'être réduit par la force, se rendit à Timoléon, qui lui fit grace de la vie, et l'envoya à Corinthe; il trouvait qu'il était glorieux pour sa patrie que la Grèce vît, dans la ville mère de Syracuse, les tyrans de la Sicile réduits à l'état obscur de bannis. Il retourna ensuite à Syracuse, pour en régler l'administration politique, et seconder Céphalus et Denys, deux législateurs venus de Corinthe pour donner aux Syracusains les lois les plus importantes et les plus nécessaires (53). Mais avant son départ, voulant procurer à ses mercenaires quelque butin sur le pays ennemi, et en même temps les tenir en haleine, il les envoya, sous la conduite de Dinarchus et de Démarète, dans les endroits de l'île qui étaient soumis aux Carthaginois. Ils attirèrent à leur parti plusieurs villes de ces Barbares, et firent un si grand butin, qu'ils vécurent depuis dans l'abondance; ils rapportèrent aussi des sommes considérables qui fournirent aux frais de la guerre. Cependant les Carthaginois débarquèrent à Lilybée avec une armée de soixante-dix mille hommes, deux cents galères, mille vaisseaux de transport chargés de machines de guerre, de chars, de munitions et de provisions de toute espèce, résolus de ne plus faire la guerre par des expéditions séparées, mais de chasser à la fois tous les Grecs de la Sicile. Leurs forces étaient assez considérables pour subjuguer tous les Siciliens, quand même ils n'auraient pas été affaiblis et presque ruinés par des divisions intestines. Ils apprirent, en arrivant, que les Corinthiens faisaient le dégât sur leurs terres; et, dans le premier transport de leur colère, ils marchèrent contre eux sous la conduite des généraux Asdrubal et Hamilcar.

XXVIII. Les Syracusains, promptement informés de la marche d'une armée si formidable, en furent tellement effrayés, que, de tant de milliers d'hommes qui étaient à Syracuse, à peine trois mille osèrent prendre les armes et suivre Timoléon. De quatre mille mercenaires qu'il avait avec lui, mille perdirent courage en chemin et l'abandonnèrent. Ils disaient que Timoléon avait perdu le sens; que c'était une témérité indigne de son âge d'aller avec cinq mille fantassins et mille chevaux attaquer une armée de soixante-dix mille hommes, et mener une poignée de soldats à huit journées de Syracuse, en leur ôtant tout moyen de retraite s'ils étaient mis en fuite, et s'ils étaient tués, l'espoir même de la sépulture. Timoléon regarda comme un avantage réel que ces lâches se fussent déclarés avant le combat (54); et ayant encouragé les autres, il les conduisit en toute diligence sur les bords du fleuve Crimèse (55), où il savait que les Carthaginois étaient campés.

XXIX. Il montait une colline, du haut de laquelle il devait découvrir le camp et l'armée des ennemis, lorsqu'il rencontra une troupe de mulets qui portaient de l'ache. Ses soldats regardèrent cette rencontre comme un funeste présage, parceque

nous avons coutume de couronner d'ache les tombeaux, et que nous disons communément de ceux qui sont en danger de mort, qu'ils n'ont plus besoin que d'ache[1]. Timoléon, voulant les guérir de cette superstition et ranimer leur courage abattu, fait faire halte à toute l'armée, tient un discours convenable à la circonstance, et en finissant représente à ses soldats que la couronne vient s'offrir à eux même avant la victoire. Il faisait allusion à la couronne d'ache que les Corinthiens donnent aux vainqueurs des jeux isthmiques, et qu'ils regardent comme sacrée, parcequ'elle a été de tous les temps employée dans ces jeux; elle y était encore en usage du temps de Timoléon, comme elle l'est aujourd'hui dans les jeux néméens; ce n'est que depuis peu que la couronne de pin a remplacé, dans les jeux isthmiques, la couronne d'ache. Timoléon, après son discours, prit de l'ache, dont il se couronna le premier; les capitaines, à son exemple, firent de même, et après eux tous les soldats. Dans cet instant, les devins apercevant deux aigles, dont l'un tenait dans ses serres un serpent tout déchiré, et l'autre en volant poussait de grands cris, comme pour animer les troupes, ils les font remarquer aux soldats, qui aussitôt implorent tous à la fois le secours des dieux.

XXX. On était alors vers le commencement de l'été, et la fin du mois de Thargélion[2] allait ramener le solstice. Il se leva tout-à-coup de la rivière un brouillard épais qui couvrit d'abord la campagne d'une si grande obscurité qu'on ne pouvait rien apercevoir de l'armée des ennemis, et qu'on entendait seulement, comme il était naturel dans une armée si nombreuse, un bruit confus de voix qui parvenait jusqu'au sommet de la colline. Lorsque les Corinthiens y furent montés, ils quittèrent leurs boucliers et se reposèrent. Le soleil en tournant fit élever les vapeurs; et le brouillard s'étant épaissi sur le haut des montagnes les obscurcit entièrement, tandis que toute la plaine en fut dégagée, et parut à découvert. On aperçut alors la rivière de Crimèse, et l'on vit distinctement les ennemis qui la passaient: ils avaient placé à la tête de l'armée les chars à quatre chevaux, dont l'appareil était formidable; ils étaient suivis d'un corps de dix mille hommes de pied qui portaient des boucliers remarquables par leur blancheur. L'éclat resplendissant de leurs armes, la gravité et le bon ordre de leur marche, faisaient conjecturer que c'étaient tous des Carthaginois naturels. Après eux venaient les troupes des différentes nations, qui faisaient leur passage avec beaucoup de confusion et de désordre.

XXXI. Timoléon, voyant que la rivière lui donnait la facilité de n'attaquer que le nombre d'ennemis qu'il voudrait, et ayant fait observer à ses troupes que celles des Carthaginois étaient séparées les unes des autres par le Crimèse, qu'une partie l'avait déja passé, et que les autres se disposaient à le faire, ordonne à Démarète de se mettre à la tête de la cavalerie, de tomber brusquement sur les Carthaginois, et de mettre le désordre parmi eux avant qu'ils eussent le temps de se ranger en bataille. Il descend lui-même dans la plaine, place aux deux ailes les troupes de Sicile et une partie des soldats étrangers, met autour de lui, au centre, les Syracusains avec les plus braves de ses mercenaires, et s'arrête quelque temps pour considérer l'attaque de sa cavalerie. Il voit que les chars qui couraient devant la première ligne empêchent ses cavaliers de pénétrer jusqu'aux Carthaginois, et que, de peur d'être mis eux-mêmes en désordre, ils sont obligés de tourner continuellement autour des ennemis, et de se rallier souvent pour retourner à la charge. A l'instant il prend son bouclier, et crie à son infanterie de le suivre sans crainte. Sa voix paraissait être plus forte que de coutume, et avoir même quelque chose de surnaturel; soit qu'au moment du combat, et dans l'enthousiasme dont il était transporté, la passion renforçât ainsi sa voix; soit qu'un dieu, comme on le crut assez généralement, eût joint à sa voix l'éclat de la sienne. Ses soldats répondent à son cri, et le pressent de les mener promptement à l'ennemi; alors il fait signe à sa cavalerie de dépasser la ligne des chars, et de charger les Carthaginois en flanc; il fait serrer le premier rang de son infanterie bouclier contre bouclier, ordonne aux trompettes de sonner la charge, et fond avec rapidité sur les ennemis.

XXXII. Ils soutinrent vaillamment ce premier choc; armés de cuirasses et de casques d'airain, et tout couverts de leurs boucliers, ils repoussèrent aisément les coups des javelines. Ils en vinrent ensuite à combattre avec l'épée, genre de combat qui exige autant d'adresse que de force, lorsqu'il s'éleva tout-à-coup du haut des montagnes un orage accompagné d'éclairs embrasés et de tonnerres effroyables. Bientôt les nuages épais qui couvraient les sommets des collines, étant descendus sur le champ de bataille, versèrent un déluge de pluie et de grêle que poussait encore un vent impétueux, qui ne donnait sur les Grecs que par derrière, mais qui frappait les Barbares au visage; ils avaient la vue éblouie par la violence de l'orage et par la flamme des éclairs qui partaient continuellement du sein de ces nuages. Ils en étaient tous très incommodés, et principalement ceux qui avaient peu d'expérience des combats; mais rien ne leur nui-

[1] *Voyez* les propos de table, dans les *Œuvres Morales* où ce fait est rapporté.

[2] La fin de mai, et le commencement de juin

sait tant que les éclats de tonnerre et le bruit que faisait sur leurs armes la chute rapide de la pluie et de la grêle, qui les empêchait d'entendre les ordres de leurs chefs.

XXXIII. Les Carthaginois naturels, qui n'étaient pas armés à la légère, portaient, comme nous l'avons déja dit, des armes d'un très grand poids, et ne pouvaient se soutenir dans la fange; l'eau dont leurs cottes d'armes étaient pénétrées en augmentait encore la pesanteur, et leur ôtait l'agilité nécessaire pour combattre; ils étaient facilement renversés par les Grecs; et une fois tombés, il leur était impossible, avec des armes si pesantes, de se relever du milieu du bourbier. Le fleuve, déja grossi par les pluies, et enflé encore par les troupes nombreuses qui le passaient, s'était débordé dans cette plaine, coupée de creux et de ravins, où il s'était formé, hors de son lit ordinaire, divers courants, dans lesquels les Carthaginois se laissaient tomber, et d'où ils ne pouvaient sortir qu'avec la plus grande peine. L'orage continuait toujours; et les Grecs ayant renversé les quatre cents hommes qui formaient la première ligne, tout le reste prit la fuite. Il y en eut plusieurs de tués dans la plaine; un grand nombre, entraînés par le fil de l'eau contre ceux qui passaient encore la rivière, s'y noyèrent; et la plupart des autres, s'étant réfugiés sur les collines, furent taillés en pièces par l'infanterie légère. Il périt, dit-on, dans ce combat, dix mille hommes, dont trois mille étaient Carthaginois[1]; ce qui jeta Carthage dans le plus grand deuil; car c'étaient les citoyens les plus distingués par leur naissance, leur richesse et leur courage; et jamais, de mémoire d'homme, il n'y avait eu un si grand nombre de Carthaginois tués dans une seule bataille, parcequ'ils se servaient ordinairement pour leurs guerres d'Espagnols, de Libyens et de Numides, et qu'ils payaient leurs défaites du sang de ces étrangers.

XXXIV. La richesse des dépouilles fit juger aux Grecs de la qualité des morts. Ils ne se donnèrent pas la peine de ramasser le fer et le cuivre: tant l'argent et l'or étaient en abondance dans le camp ennemi, dont ils s'étaient rendus maîtres après avoir passé la rivière! Ils prirent aussi tout le bagage, et les soldats détournèrent un grand nombre de prisonniers; ceux qu'ils mirent en commun montèrent à cinq mille. Il y eut deux cents chars de pris; mais rien n'était plus beau et plus magnifique que la tente de Timoléon. Parmi les dépouilles de toute espèce dont on l'avait remplie, on y voyait mille cuirasses et dix mille boucliers remarquables par leur richesse et par la beauté du travail. Comme ils n'étaient qu'un petit nombre à partager les dépouilles, et que le butin était immense, ce ne fut que trois jours après le combat qu'on éleva le trophée de cette victoire. Avec la nouvelle d'un si grand exploit, Timoléon fit porter à Corinthe les plus belles armes qui se trouvèrent parmi le butin. Il voulait que sa patrie fût un objet d'admiration pour tous les peuples, quand ils verraient que, de toutes les villes de la Grèce, elle était la seule dont les plus beaux temples fussent ornés, non des dépouilles des Grecs, non d'offrandes teintes du sang de leurs frères et faites pour rappeler des exploits odieux, mais de dépouilles barbares, dont les inscriptions glorieuses attestaient la justice des vainqueurs autant que leur bravoure; en faisant connaître que les Corinthiens, et Timoléon leur général, après avoir délivré du joug des Carthaginois les Grecs qui habitaient la Sicile, avaient consacré aux dieux ces offrandes, comme un monument de leur reconnaissance.

XXXV. Timoléon, laissant dans le pays ennemi ses soldats mercenaires pour faire le dégât sur les terres des Carthaginois, s'en retourna à Syracuse. Il commença par bannir de la Sicile les mille mercenaires qui l'avaient abandonné au moment du combat; ils eurent ordre de sortir de Syracuse avant le coucher du soleil, et passèrent en Italie, où ils furent trahis et massacrés par les Bruttiens; les dieux punissant ainsi, par cette vengeance éclatante, leur lâche désertion. Cependant Mamercus, tyran de Catane, et Icétas, soit qu'ils portassent envie aux exploits de Timoléon, soit qu'ils craignissent en lui un ennemi irréconciliable des tyrans, se liguèrent avec les Carthaginois, et leur écrivirent d'envoyer au plus tôt une nouvelle armée et un général, s'ils ne voulaient pas se voir chassés de toute la Sicile. On fit donc partir une flotte de soixante-dix voiles, commandée par Giscon, qui prit aussi à sa solde quelques mercenaires grecs. C'était la première fois que les Carthaginois prenaient des Grecs à leur service; ils le firent par l'admiration que leur inspirait la valeur de ces hommes, qu'ils regardaient comme invincibles. Ils s'étaient donné rendez-vous à Messine, où d'abord ils égorgèrent quatre cents soldats étrangers que Timoléon avait envoyés au secours de cette ville. Ensuite, ayant placé une embuscade sur les terres qui appartenaient à Carthage près d'un lieu appelé Hières (36), ils firent main basse sur tous les mercenaires que commandait Euthyme le Leucadien.

XXXVI. Ces événements ne firent que donner plus d'éclat à la fortune de Timoléon; car ces mercenaires étaient de ceux qui, avec Onomarque et Philodème de la Phocide, s'étaient emparés de Delphes (37), et avaient été complices du pillage du temple. Devenus, par ce sacrilége, l'objet de la

[1] Diodore de Sicile dit 2,500, liv. XVI. c. 80.

haine publique, et fuis de tout le monde comme des gens maudits, ils erraient dans le Péloponnèse, où Timoléon, faute d'autres troupes, les avait pris à sa solde. Arrivés en Sicile, ils furent vainqueurs dans tous les combats qu'ils livrèrent avec lui; mais, après une suite de grandes victoires qui avaient presque terminé la guerre, envoyés par ce général à des expéditions moins importantes, ils périrent et furent entièrement détruits, non pas tous à la fois, mais par troupes séparées : la justice divine ayant voulu montrer par-là qu'elle n'en avait différé la vengeance qu'en faveur de Timoléon, afin que la trop prompte punition des méchants ne fût pas préjudiciable aux bons. Ainsi la bienveillance des dieux pour ce général ne fut pas moins admirable dans ses revers que dans ses succès. Mais le peuple de Syracuse supportait avec peine les railleries des tyrans sur ce dernier échec. Mamercus, qui se donnait pour un grand poëte, et qui croyait exceller dans la tragédie, relevait avec ostentation sa victoire sur ces mercenaires. Il suspendit dans des temples les boucliers qu'il avait pris sur eux, et y grava, en vers élégiaques, cette inscription insultante :

Ces boucliers ornés d'or, d'argent et d'ivoire [1],
Des boucliers unis, dont nous étions armés,
Sont devenus le prix. Dans ce temple enfermés,
Ils sont le monument d'une illustre victoire.

XXXVII. Pendant ce temps-là Timoléon ayant marché contre Calaurie (38), Icétas saisit ce moment pour entrer en armes sur les terres des Syracusains, où il fit un horrible dégât, et commit les plus grandes violences. Il se retira, emportant un butin considérable, et passa tout près de Calaurie, pour braver Timoléon qui n'avait avec lui que peu de monde. Ce général le laissa passer, et se mit à sa poursuite avec sa cavalerie et ses troupes légères. Icétas, qui en fut informé, traversa le Damyrias [2] et s'arrêta sur l'autre bord, comme pour disputer le passage à Timoléon; la rapidité du courant et les bords escarpés du fleuve lui inspiraient cette audace. Le danger, en excitant une rivalité et une émulation merveilleuse entre les officiers de Timoléon, retarda le combat. Aucun d'eux ne voulait passer derrière son compagnon; ils demandaient tous de marcher les premiers à l'ennemi; et en se poussant les uns les autres pour se devancer, ils allaient faire le passage avec beaucoup de confusion. Timoléon, pour les accorder, fit tirer au sort ceux qui passeraient les premiers; il prit leurs anneaux, qu'il mit dans un pan de sa robe; et, après qu'on les eut mêlés, le premier anneau qui sortit se trouva heureusement avoir pour cachet un trophée. A cette vue, tous ces jeunes officiers, pleins de joie, poussent de grands cris; et, sans attendre qu'on achève le sort, ils s'élancent dans la rivière, la passent le plus promptement possible, et fondent sur les ennemis, qui, ne pouvant soutenir un choc si impétueux, prirent la fuite, et furent tous dépouillés de leurs armes; il y en eut environ mille de tués. Peu de jours après, Timoléon conduisit ses troupes contre la ville des Léontins, où il prit vif Icétas, Eupolème son fils, et Euthyme le général de la cavalerie, que leurs propres soldats lui livrèrent enchaînés. Icétas et son fils furent punis de mort comme des tyrans et des traîtres. Euthyme, homme distingué par son courage et par son intrépidité dans les combats, eût pu trouver grace devant ses ennemis, sans une raillerie piquante qu'il s'était permise contre les Corinthiens, lorsqu'ils partirent de Corinthe pour aller faire la guerre aux tyrans de Sicile : Euthyme, dans un discours public qu'il fit aux Léontins, leur dit qu'il ne fallait pas s'effrayer de voir

Sortir de leurs maisons des femmes de Corinthe.

La plupart des hommes (39) se tiennent plus blessés des injures que des actions offensantes, et supportent plus difficilement un trait de mépris qu'un dommage réel. On pardonne à des ennemis d'employer des voies de fait, que la défense rend nécessaires; mais les paroles injurieuses semblent être l'effet d'un excès de haine ou de méchanceté.

XXXVIII. Quand Timoléon fut retourné à Syracuse, le peuple assemblé fit le procès aux femmes et aux filles d'Icétas; elles furent condamnées à mort. De toutes les actions de Timoléon, c'est celle qui me paraît la plus digne de blâme; s'il avait voulu s'opposer à la mort de ces femmes, elles n'auraient pas péri. Sans doute qu'il n'y prit aucun intérêt, et qu'il les livra au ressentiment du peuple, qui voulait venger Dion, celui qui avait chassé Denys. Car c'était Icétas qui avait fait jeter dans la mer, Arète, femme de Dion, sa sœur Aristomaque, et son fils encore enfant, comme nous l'avons rapporté dans la Vie de Dion (40). Timoléon tourna ensuite ses armes contre Mamercus, tyran de Catane, qui l'attendait en bataille sur les bords du fleuve Abolus (41); il le mit en déroute, et lui tua plus de deux mille hommes, dont la plupart étaient de ces Phéniciens que Giscon lui avait envoyés comme auxiliaires. Cette défaite détermina les Carthaginois à demander la paix; ils l'obtinrent, à condition de ne garder que les terres qui étaient au-delà du Lycus (42); de laisser à tous les gens du pays qui voudraient aller s'établir à Syracuse, la liberté d'emmener leurs familles et d'emporter leurs biens; enfin, de renoncer à toute

[1] C'étaient ceux que ces sacriléges avaient pris dans le temple de Delphes.

[2] D'autres disent *Lamyrias*.

alliance avec les tyrans. Alors Mamercus, perdant tout espoir, fit voile pour l'Italie, afin d'en ramener une armée de Lucaniens contre Timoléon et les troupes de Syracuse. Mais ceux qui l'accompagnaient, ayant fait retourner les galères, revinrent en Sicile, et livrèrent Catane à Timoléon; Mamercus fut obligé de se retirer à Messine, auprès du tyran Hippon. Timoléon l'y suivit, et assiégea Messine par mer et par terre. Hippon, effrayé, monta sur un vaisseau pour prendre la fuite; mais il fut arrêté et livré aux Messiniens, qui, l'ayant conduit au théâtre, firent venir des écoles tous leurs enfants, pour les rendre témoins du plus beau des spectacles, la punition d'un tyran: il fut battu de verges et mis à mort. Mamercus se rendit lui-même à Timoléon, à condition d'être jugé par les Syracusains, et de n'avoir pas ce général pour accusateur. Conduit à Syracuse, et traduit devant le peuple assemblé, il voulut prononcer un discours qu'il avait préparé depuis long-temps; mais le tumulte que faisait le peuple lui ayant ôté tout espoir de pardon, il jeta son manteau, et, courant avec précipitation à travers le théâtre, il se frappa la tête contre un des degrés, afin de se donner la mort; mais il ne se tua pas; il fut repris en vie, et souffrit le supplice des brigands.

XXXIX. C'est ainsi que Timoléon, après avoir détruit toutes les tyrannies, mit fin aux guerres de Sicile. Aussi cette île, qu'il avait trouvée aigrie par ses malheurs et devenue odieuse à ses propres habitants, il sut tellement l'adoucir et en rendre le séjour si aimable, que les étrangers accouraient en foule pour habiter un pays que ses citoyens mêmes avaient abandonné. Agrigente et Gela (43), deux villes considérables qui, après la guerre des Athéniens en Sicile, avaient été détruites par les Carthaginois, furent rétablies: l'une par Métellus et Phéristius, qui y vinrent d'Élée; l'autre par Gorgus, qui s'y transporta de Céos (44), et qui tous trois y ramenèrent les anciens habitants. Timoléon leur procura, après une si cruelle guerre, non seulement la sûreté et la paix, mais encore toutes les autres commodités de la vie; et il leur montra tant d'affection, qu'il fut aimé dans ces deux villes comme s'il en eût été le fondateur. Tous les autres peuples partageaient ce sentiment, et ils n'auraient regardé comme solidement fait ni traité de paix, ni établissement de lois, ni partage de terres, ni police de gouvernement, si Timoléon n'y avait mis la main et ne l'avait réglé lui-même: ainsi le maître artiste, après que ses élèves ont achevé un ouvrage, y met cette grace et cette perfection qui le rendent digne des dieux mêmes.

XL. La Grèce avait dans ce temps-là plusieurs grands personnages qui se distinguaient par les plus glorieux exploits: un Timothée, un Agésilas, un Pélopidas, un Épaminondas surtout, que Timoléon avait pris pour modèle. Mais la plupart de leurs actions, même dans ce qu'elles ont de plus éclatant, sentent l'effort et la peine; quelques unes même ont été suivies du repentir et du blâme. Au contraire, parmi toutes celles de Timoléon, si l'on excepte la nécessité à laquelle il fut réduit à l'égard de son frère, il n'y en a pas une à laquelle, comme dit Timée, on ne puisse appliquer ces vers de Sophocle, et s'écrier:

> O dieux! est-ce Vénus ou son aimable enfant
> Qui prête à ces exploits un charme séduisant?

En effet, comme les poëmes d'Antimachus et les tableaux de Denys, tous deux Colophoniens, quoique pleins de nerf et de vigueur, laissent voir le travail et la contrainte; qu'au contraire les tableaux de Nicomachus et les vers d'Homère, outre la perfection et la grace dont ils brillent, ont surtout un caractère de naturel et de facilité qui frappe tout le monde (45): de même les exploits d'Épaminondas et d'Agésilas paraissent l'effet du travail et de la difficulté, quand on les compare à ceux de Timoléon, où la beauté se trouve toujours jointe à la facilité; tout homme qui en jugera sainement et sans prévention les attribuera, non pas à la fortune seule, mais à la vertu heureuse. Cependant il rapportait lui-même à la fortune tous ses succès; et dans ses lettres à ses amis de Corinthe, dans ses discours aux Syracusains, il remerciait souvent cette déesse (46) de ce qu'ayant voulu sauver la Sicile, elle avait attaché cette gloire à son nom, plutôt qu'à celui d'un autre. Il dédia même chez lui une chapelle à la Fortune fortuite (47), et consacra toute son habitation à la déesse sacrée.

XLI. Il occupait une belle maison que les Syracusains lui avaient réservée pour prix de ses grands exploits. Ils y avaient ajouté la maison de campagne la plus belle et la plus agréable, où il vivait habituellement avec sa femme et ses enfants, qu'il avait fait venir de Corinthe; car il ne retourna plus dans sa patrie, et ne prit aucune part aux troubles dont la Grèce était agitée; il ne voulut pas s'exposer à l'envie, écueil dangereux où vont si souvent échouer les généraux insatiables d'honneur et de puissance. Il se fixa pour toujours à Syracuse, où il jouissait de tous les biens qu'il avait faits, et dont le plus grand sans doute était de voir tant de villes et tant de milliers d'hommes lui devoir son bonheur. Il est nécessaire, dit Simonide, que toute alouette ait une huppe sur la tête; il ne l'est pas moins que, dans tout gouvernement populaire, il se trouve quelque accusateur. Aussi parmi les orateurs démagogues de Syracuse, y en eut-il deux, Laphistius et Déménète, qui osèrent attaquer Timoléon. Le premier l'ayant assigné à comparaître,

et lui ayant demandé caution, le peuple se souleva contre lui. Timoléon arrêta le tumulte, et représenta aux Syracusains qu'il n'avait bravé volontairement tant de dangers et tant de travaux que pour procurer à tout citoyen la liberté de faire observer les lois. Déménète l'avait accusé en pleine assemblée de plusieurs abus d'autorité dans son commandement. Timoléon ne répondit rien à ces accusations; il se contenta de remercier les dieux d'avoir exaucé la prière qu'il leur avait faite, de voir les Syracusains dire librement tout ce qu'ils voudraient.

XLII. Timoléon fut, de l'aveu de tout le monde, celui des Grecs de son temps qui fit les plus grandes et les plus belles actions seul aussi; il effaça tous les autres généraux par cette sorte d'exploits auxquels les sophistes excitent le plus les Grecs, dans ces discours d'éclat qu'ils prononcent devant la Grèce assemblée. Transporté par la fortune, hors de sa patrie, pur et sans souillure, avant les grands maux qui affligèrent la Grèce, il fit éclater sa valeur et son habileté contre les Barbares et les tyrans; il signala sa justice et sa douceur envers les Grecs et leurs alliés; il érigea des trophées qui ne coûtèrent pour la plupart, à ses concitoyens, ni larmes ni deuil; et en moins de huit ans il rendit aux anciens habitants la Sicile délivrée des maux et des calamités dont elle était depuis si longtemps accablée. Mais, après tant de bonheur, il sentit, dans sa vieillesse, sa vue s'affaiblir, et bientôt il la perdit entièrement; non qu'il eût donné lieu à cet accident, ou que la fortune lui eût en cela fait éprouver son caprice (48); mais c'était, je crois, une maladie héréditaire, et une suite naturelle de sa longue vie. On dit que plusieurs personnes de sa famille avaient de même perdu la vue dans leur vieillesse. Athanis rapporte que pendant que Timoléon faisait la guerre à Hippon et à Mamercus, et qu'il était campé devant Mylles[1], il lui vint une taie sur les yeux, et l'on prévit dès-lors qu'il deviendrait un jour aveugle. Cet accident, loin de suspendre le siége, le lui fit pousser plus vivement jusqu'à ce qu'il se fût rendu maître de la personne des tyrans. Cet historien ajoute que, de retour à Syracuse, il demanda et obtint la permission de quitter le commandement, qu'il n'avait plus besoin de garder, disait-il, après avoir conduit les affaires publiques à la fin la plus heureuse.

XLIII. On ne s'étonnera pas sans doute que Timoléon ait supporté cette perte avec modération. Mais on ne peut trop admirer le respect et la reconnaissance que les Syracusains ne cessèrent de lui témoigner dans cet état de cécité. Non contents de lui rendre souvent eux-mêmes de fréquentes visites, ils menaient chez lui, soit à la ville, soit à la campagne, tous les étrangers qui venaient à Syracuse, et leur montraient leur bienfaiteur; ils se réjouissaient, ils se faisaient honneur devant eux du choix qu'il avait fait de leur ville pour y demeurer, sans vouloir retourner dans sa patrie, où l'attendait une réception si honorable, après les grandes victoires qu'il avait remportées. Mais de tout ce qu'on a fait ou écrit de grand à la gloire de Timoléon, rien n'a été plus flatteur pour lui que le décret du peuple de Syracuse qui ordonnait de prendre pour général un Corinthien, toutes les fois qu'on serait en guerre avec des étrangers. Il recevait aussi dans toutes leurs assemblées un témoignage de confiance bien honorable pour lui; les Syracusains y jugeaient eux-mêmes les affaires les plus simples; mais quand il en survenait de plus importantes, ils appelaient Timoléon. On le voyait, sur un char à deux chevaux, traverser la place publique, et se rendre au théâtre, où il entrait assis sur son char. A son arrivée, le peuple le saluait tout d'une voix; il leur rendait le salut: et après avoir accordé quelques moments à ces élans d'acclamations et de louanges, on discutait l'affaire; il do nnait son avis que le peuple confirmait toujours par son suffrage; après quoi ses gens le ramenaient sur son char à travers le théâtre; les citoyens le reconduisaient jusque hors des portes avec des acclamations et des applaudissements non interrompus, et retournaient ensuite expédier les autres affaires.

XLIV. Il vieillissait ainsi au milieu du respect et de la bienveillance publique, chéri comme le père commun des Syracusains, lorsqu'il lui survint une légère maladie qui, jointe à son âge, termina bientôt sa vie (49). Après avoir donné quelques jours aux préparatifs de ses funérailles, et aux étrangers le temps de se rendre à Syracuse pour honorer ses obsèques, elles furent célébrées avec la plus grande magnificence. Des jeunes gens choisis au sort par le peuple portèrent son lit funèbre, qu'on avait très richement paré; ils traversèrent la place publique, sur laquelle on voyait autrefois les palais des tyrans. Le convoi était accompagné de plusieurs milliers d'hommes et de femmes qui, couronnés de fleurs et vêtus de robes blanches, présentaient moins l'image d'un convoi que celle d'une fête solennelle. Les cris et les larmes, qui se confondaient avec les bénédictions et les louanges, n'étaient pas un honneur accordé à l'usage, ou un devoir de convention, mais l'expression sincère des plus justes regrets, et le pur témoignage d'une véritable affection. Lorsque le lit eut été mis sur le bûcher, Démétrius, celui de tous les hérauts d'alors qui avait la voix la plus forte, prononça le décret du peu-

[1] Mylles, suivant Srabon, liv. VI. p. 408. sur la côte septentrionale de la Sicile, près du promontoire de Pélore, du côté de l'orient.

ple; il était conçu en ces termes : « Le peuple de » Syracuse a ordonné que Timoléon de Corinthe, » fils de Timodème, soit enterré aux dépens du » public, et qu'on emploie pour ses funérailles la » somme de deux cents mines[1]; que, pour hono- » rer sa mémoire, on célèbre à perpétuité, le jour » anniversaire de sa mort, des jeux de musique, » des combats gymniques et des courses de che- » vaux (50); parcequ'après avoir exterminé les » tyrans, défait les Barbares, repeuplé les plus » grandes villes que la guerre avait ruinées, il a » donné des lois aux Siciliens (51). » Ses cendres furent déposées dans un tombeau qu'on avait élevé sur la place publique, et que les Syracusains environnèrent, dans la suite, de portiques, d'un gymnase, et de palestres destinés aux exercices de la jeunesse. Ils donnèrent à ce monument le nom de Timoléontium. Les Syracusains, en observant les lois et la forme de gouvernement que Timoléon avait établis, jouirent d'une longue prospérité (52).

PARALLÈLE

DE

PAUL ÉMILE ET DE TIMOLÉON.

I. D'après l'idée que l'histoire nous donne de ces deux grands hommes, on voit aisément que leur parallèle n'offre pas des différences et des disparités bien sensibles. Les guerres qu'ils eurent l'un et l'autre à soutenir leur donnèrent à combattre des ennemis célèbres : à l'un les Macédoniens, à l'autre les Carthaginois. Leurs victoires eurent le plus grand éclat : l'un fit la conquête de la Macédoine et renversa le trône d'Antigonus, dont la succession s'était continuée jusqu'au septième roi (53); l'autre détruisit toutes les tyrannies de la Sicile, et rendit à l'île entière sa liberté. Peut-être mettra-t-on entre eux cette différence, que Paul Émile eut en tête Persée, qui avait de très grandes forces, et qui avait déja battu les Romains; et que Timoléon attaqua Denys lorsqu'il était très affaibli et presque sans ressource. Mais on pourrait dire aussi, à l'avantage de Timoléon, qu'il vainquit plusieurs tyrans, et brisa les forces des Carthaginois, non comme Paul Émile, avec des troupes aguerries et formées à une exacte discipline, mais avec des soldats ramassés au hasard, avec des mercenaires accoutumés à une vie indisciplinée, et qui ne faisaient à la guerre que ce qu'il leur plaisait. Or, des exploits pareils avec des forces inégales ajoutent à la gloire du général.

[1] Environ 18,000 liv. de notre monnaie.

II. Ils se conservèrent tous deux purs et justes dans l'administration des affaires; mais il semble que Paul Émile y arriva tout formé à la vertu par les lois et les mœurs de sa patrie; au lieu que Timoléon s'y forma lui-même. Ce qui le prouve, c'est que du temps de Paul Émile tous les Romains étaient également modestes, également soumis à leurs usages, pleins de crainte pour les lois et de respect pour leurs concitoyens mêmes. Au contraire, de tous les généraux et de tous les capitaines grecs qui commandèrent en Sicile, il n'y en eut pas un seul qui ne se corrompît, si l'on en excepte Dion, qui fut même soupçonné d'avoir aspiré à la tyrannie, et formé le projet chimérique[1] d'établir à Syracuse une royauté semblable à celle de Lacédémone. L'historien Timée rapporte que Gylippe lui-même fut renvoyé ignominieusement par les Syracusains, qui avaient reconnu en lui, dans l'exercice de son commandement, une insatiable avarice (54). Les injustices et les perfidies que l'espérance de se rendre maître de la Sicile fit commettre à Pharax le Spartiate, et à Callippe d'Athènes, nous ont été transmises par plusieurs historiens. Cependant qu'était-ce que ces deux généraux; et quelles forces avaient-ils en main pour se livrer à une telle espérance? Le premier faisait sa cour à Denys, déja chassé de Syracuse; et Callippe était simple capitaine dans les troupes étrangères de l'armée de Dion. Mais Timoléon, que les Corinthiens envoyèrent pour général aux Syracusains sur leurs vives instances, qui, loin d'avoir à solliciter des troupes, était assuré de trouver une armée toute prête, qui ne desirait que de l'avoir pour chef; Timoléon n'eut, dans son commandement, d'autre ambition et d'autre but que de détruire ces tyrans injustes.

III. Ce qu'on ne peut trop admirer dans Paul Émile, c'est qu'après avoir détruit une si grande monarchie, il n'augmenta pas son bien d'une seule drachme, et ne voulut ni toucher ni voir ces trésors immenses, dont il fit à d'autres de si grandes largesses. Je n'ai garde de blâmer Timoléon d'avoir accepté une belle maison à Syracuse, et une autre à la campagne; il n'y a pas de honte à recevoir le prix de si grands services, mais il est encore plus beau de les refuser; et c'est le comble de la vertu que de savoir se passer de ce qu'elle peut acquérir légitimement. Il y a des corps qui supportent le froid, et d'autres le chaud : les meilleurs tempéraments sont ceux qui peuvent souffrir également le chaud et le froid; de même l'ame la plus forte et la mieux constituée est celle qui ne se laisse ni enorgueillir par les succès, ni abattre par les revers. Sous ce rapport, Paul Émile paraît plus par-

[1] Mot à mot · d'avoir rêvé.

fait que Timoléon. Dans le plus grand des malheurs, dans la douleur extrême que lui causa la mort de ses enfants, il ne se montra ni plus faible ni moins estimable que dans sa plus grande prospérité. Timoléon, au contraire, après l'action généreuse à laquelle il se porta contre son frère, ne put soumettre sa douleur à l'empire de la raison : abattu par le chagrin et par le repentir, il n'eut pas, durant vingt ans, le courage de paraître à la tribune et sur la place publique. Il faut rougir sans doute des actions honteuses ; mais aussi craindre toute sorte de blâme, c'est la preuve d'un caractère doux et simple, à la vérité, mais qui manque d'élévation et d'énergie.

NOTES

SUR LA VIE DE TIMOLÉON.

(1) Denys le jeune avait succédé, dans la tyrannie de Syracuse, à Denys l'ancien, son père. Il en fut chassé par Dion, la quatrième année de la cent cinquième olympiade, trois cent cinquante-six ans avant J.-C., comme on le verra dans la *Vie* de ce dernier, qui, après avoir rétabli la liberté dans Syracuse, périt bientôt lui-même victime de la trahison de l'Athénien Callippe, dont il ne voulut jamais se défier, quelques avertissements qu'il en eût reçus. Après sa mort, son assassin s'empara de l'autorité; mais au bout de dix mois il en fut dépouillé, et tué du même poignard qu'il avait enfoncé dans le cœur de son ami. Hipparinus, frère de Denys, étant arrivé dans ce moment avec une flotte nombreuse, s'empara de la ville de Syracuse, et la conserva pendant deux ans. Les amis de Dion n'ayant pas su se réunir pour agir de concert, et ramener les esprits à un même parti, Syracuse et le reste de la Sicile se trouvèrent partagés en plusieurs factions, et les ennemis de la liberté en profitèrent pour asservir de nouveau cette île malheureuse. *Voyez* Diodore de Sicile, c. x et suivants.

(2) Nisée était un général rempli de courage et de prudence. Le jeune Denys l'avait choisi pour lui donner le commandement de ses troupes; il se rendit en effet maître de Syracuse, mais il voulait la garder pour lui; et Denys, à la faveur des divisions et des troubles qui agitaient la ville, en usurpa une seconde fois la tyrannie.

(3) Les Léontins habitaient une ville orientale de la Sicile, nommée Léontini, ou Léontium. Elle était située assez avant dans les terres, dans une vallée entre deux rivières, qui, après s'être jointes, vont se jeter dans la partie du sud du golfe de Catane; l'une est le Lissus, aujourd'hui Lisso, qui est au sud, et l'autre le Térias, aujourd'hui Fiume di San Leonardo, qui est au nord. Cette ville, qui subsiste encore, et qui s'appelle Léontini, avait été bâtie par des Chalcidiens de Naxos en Sicile. Les campagnes qui l'environnaient étaient très fertiles; on les nommait *campi Leontini*, ou même *Listrygonæi campi*, parceque les Lestrygons les avaient autrefois habitées.

(4) Syracuse était effectivement une colonie des Corinthiens. C'est le second établissement des Grecs dans la Sicile, postérieur d'un an à la fondation de Naxos dans cette île par les Chalcidiens. Il fut formé sous la conduite d'Archias, Corinthien, de la famille des Héraclides, la troisième année de la cinquième olympiade, sept cent cinquante-sept ans avant J.-C., la vingt-unième année de l'archontat perpétuel d'Eschyle à Athènes, suivant les marbres d'Oxford, époque trente. Dodwell, dans sa *Chronologie de Thucydide*, édition de Duker, p. 22, rapporte cet événement à la quatrième année de la onzième olympiade. (*Note des éditeurs d'Amyot.*)

(5) La Grèce était alors aux prises, disent les éditeurs d'Amyot, avec Philippe, père du grand Alexandre; ou plutôt la Grèce, par les divisions qui l'agitaient, se livrait elle-même à la servitude de Philippe, ou se laissait vendre par les traîtres que Philippe soudoyait dans toutes les villes. C'est ce qu'on lit dans les historiens du temps, et surtout dans les oraisons que Démosthène prononçait aux Athéniens assemblés, pour les tirer de leur assoupissement sur les progrès de Philippe, par ces discours pleins de la plus sublime éloquence, où l'on ne sait ce qu'on doit admirer le plus du talent extraordinaire de l'orateur, ou de son zèle ardent pour la liberté de la Grèce.

(6) Diodore de Sicile, liv. XVI, c. LXV, nomme Timenète le père de Timoléon. M. Dacier croit qu'il faut corriger Diodore par Plutarque. On voit dans ce premier historien que Timoléon était alors à la tête des affaires, et que les Corinthiens le nommèrent pour conduire cette expédition, parcequ'il était, par sa valeur et sa prudence, le premier des généraux.

(7) Plutarque ne dit pas qu'il avait, mais qu'il paraissait avoir du courage, parcequ'il n'y a de véritable valeur que celle qui est accompagnée de la prudence, et qu'une audace téméraire ne mérite pas le nom de véritable courage.

(8) Diodore de Sicile, liv. XVI, c. XX, diffère de Plutarque dans les circonstances de cet événement. Il dit que Timoléon ayant tué son frère de sa propre main, sur la place publique, il s'éleva un grand tumulte parmi les citoyens. Pour apaiser le bruit, on convoqua l'assemblée du peuple : au milieu des débats qui agitaient les esprits, arrivèrent les ambassadeurs des Syracusains pour demander un général; et toute l'assemblée fut unanimement d'avis de leur donner Timoléon. Plutarque va dire que la mort de Timophanes arriva vingt ans avant cette ambassade des Syracusains.

(9) Diodore de Sicile, *ibid.*, met ce mot de Téléclide dans un plus grand jour. *Voyez* cet endroit.

(10) Diodore de Sicile, liv. XVI, c. LXVI, dit que les Corinthiens donnèrent ce nom au plus beau et au meilleur des vaisseaux qu'ils avaient; ce qui est plus vraisemblable que ce que dit Plutarque, qu'ils en armèrent exprès un nouveau pour lui donner le nom de Cérès et de Proserpine.

(11) Suivant Diodore de Sicile, *ibid.*, il prit ces trois derniers en chemin. Corcyre, anciennement l'île des Phéaciens dans la mer Ionienne, est aujourd'hui l'île de Corfou, dans le golfe Adriatique. Leucade, presqu'île de l'Épire, qui tenait à l'Acarnanie par un isthme étroit, de cinq cents pas de longueur sur cent vingt de largeur, conserve son ancien nom. Dans ce défilé était située la ville de Leucade, sur le penchant d'une colline. Elle est fameuse par son promontoire, d'où se précipitaient dans la mer ceux que le désespoir portait à se donner la mort.

(12) C'était l'usage de ces premiers temps, que la mariée reçût un présent qu'on lui faisait le troisième jour des noces, lorsqu'elle se laissait voir sans voile, comme le désigne le mot grec employé par Plutarque.

(13) Icétas, manquant de vivres devant Syracuse, se retirait avec ses troupes vers les Léontins. Denys sortit de la place, le poursuivit, et attaqua son arrière-garde. Icétas étant revenu sur ses pas pour la soutenir, battit Denys, lui tua trois mille hommes, et s'étant mis à sa poursuite, il entra dans la ville, dont il s'empara. Denys ne conserva que le quartier appelé l'Ile. Les ambassadeurs qu'Icétas envoya ensuite à Timoléon n'étaient pas sur les galères que les Carthaginois firent partir pour Rhège, comme Plutarque va le dire. Ils avaient été envoyés auparavant

sur une galère à Métapont, où Timoléon était abordé. Les Corinthiens arrivèrent à Rhège trois jours après qu'Icétas se fut rendu maître de Syracuse. *V.* Diodore de Sicile, liv. XVI, c. LXVI-LXVIII.

(14) Icétas, comme on l'a vu plus haut, avait joint ses ambassadeurs à ceux des Syracusains qui allaient demander du secours à Corinthe contre Denys. Les Corinthiens qui croyaient qu'Icétas agirait de concert avec leurs troupes contre le tyran, n'y avaient pas envoyé une armée bien nombreuse, mais seulement ce qu'il fallait pour soutenir Icétas dans la guerre qu'il faisait à Denys. Ce fut son changement qui rendit la situation des Corinthiens en Sicile beaucoup plus critique, puisqu'ils avaient affaire, à la fois, à Icétas et aux Carthaginois, qui avaient amené à son secours une flotte considérable.

(15) Les Carthaginois, dont les vaisseaux étaient à la rade devant Rhège, laissèrent passer les Corinthiens sans aucun obstacle, parcequ'ils crurent que cela se faisait de concert avec leurs propres officiers qui étaient dans la ville; que ces neuf galères s'en retournaient à Corinthe, et que celle qui restait dans le port attendait Timoléon, pour le mener à Syracuse à l'armée d'Icétas.

(16) On sait que Carthage était une colonie de Tyr, ville de Phénicie, et que les Carthaginois avaient hérité du talent de leurs fondateurs pour l'artifice et la fourberie; on disait la foi punique, pour désigner la perfidie. Cette réputation des Phéniciens était bien ancienne; car on la trouve déja établie dans Homère. *Odyss.*, liv. XIV, v. 287.

(17) Les forces des Carthaginois étaient très considérables; ils avaient cent cinquante vaisseaux longs, ou de guerre, cinquante mille hommes de pied, et trois cents chars. Diodore, *ibid.*, c. LXVII.

(18) Adranum, petite ville au-dessous du mont Etna, sur le fleuve Adranus, qui coule de cette montagne. L'un et l'autre, la ville et le fleuve, portaient le nom du dieu qui y était adoré, et à qui l'on avait bâti un temple magnifique. Ce dieu est représenté sur une médaille d'Athènes, disent les éditeurs d'Amyot, publiée par M. Pellerin, *Médailles des Peuples et des Villes*, t. III, p. 97. On croit que c'est le dieu Mars.

(19) Denys le jeune commença à régner la première année de la cent troisième olympiade, trois cent soixante-six ans avant l'ère chrétienne. Dion l'attaqua la quatrième année de la cent cinquième olympiade, ce qui ne fait que dix ans, en ne prenant la première date qu'à la fin de la première année, et la seconde au commencement de la quatrième année. Il abandonna la citadelle, et fut envoyé à Corinthe par Timoléon, la première année de la cent neuvième olympiade. *Voyez* Diodore de Sicile, liv. XV, c. LXXIII, et liv. XVI, c. IX. On dit qu'il y fut maître d'école, et qu'il gagnait sa vie à cette profession. Ce changement extraordinaire de fortune passa en proverbe. Philippe, père d'Alexandre, ayant écrit aux Spartiates une lettre pleine de menaces, ils se contentèrent de lui écrire pour toute réponse: « Denys à Corinthe. »

(20) Il avait épousé Sophrosyne, fille d'Aristomaque, femme du vieux Denys. Dans la réflexion que Plutarque fait un peu plus bas, qu'on ne vit dans ce siècle aucun effet si extraordinaire de la nature ou de l'art, on doit entendre par effet de l'art, que les poëtes tragiques eux-mêmes n'avaient pu trouver, pour sujet de leurs pièces, une catastrophe aussi terrible que celle qui avait renversé la tyrannie de Denys.

(21) Il regardait Corinthe, dont Syracuse était une colonie, comme sa mère; et les Leucadiens, dont la ville avait été aussi fondée par les Corinthiens, comme ses frères.

(22) On verra, dans la *Vie de Dion*, les divers voyages que Platon fit à Syracuse, à la prière du jeune Denys; le goût que celui-ci prit aux entretiens de ce philosophe; son application à la géométrie, qu'il porta jusqu'à la passion; et tout le manége, toutes les intrigues des courtisans pour rendre Platon ridicule, et pour en dégoûter le tyran: malheureusement pour lui ils n'y réussirent que trop.

(23) Les tyrans, qui tremblent toujours pour leur vie, et qui, généralement redoutés, sont obligés de craindre tout le monde, avaient introduit cet usage, afin de s'assurer que ceux qui les approchaient n'avaient pas quelque arme cachée sous leur manteau.

(24) Denys l'Ancien avait la manie de faire des vers, et c'était le plus mauvais poëte du monde. La libre franchise de Philoxène sur la valeur de ses poésies ne put guérir le tyran de sa folie, et le censeur fut puni de la prison, sans pouvoir être corrigé de sa franchise. Tout le monde sait qu'à la seconde lecture d'une tragédie de Denys, Philoxène se contenta de dire: « Qu'on me ramène aux Carrières. » L'oracle avait prédit à Denys qu'il mourrait quand il aurait vaincu ceux qui valaient mieux que lui. Il expliqua cette prédiction des Carthaginois, et, pour en reculer l'accomplissement, il ne se servit pas contre eux de toutes ses forces, afin de prolonger la guerre. Il osa un jour envoyer une de ses tragédies aux jeux olympiques pour y disputer le prix. La pièce fut sifflée, et le riche pavillon qu'il avait fait dresser, mis en pièces. Il fut plus heureux à Athènes, où, par une lâche flatterie, le prix lui fut décerné. Denys eut tant de joie de ce succès, que dans un festin qu'il donna à cette occasion, s'étant livré à la plus grande débauche, il en tomba malade et mourut. *V.* Diodore de Sicile, liv. XIV, c. CIX; liv. XV, c. VI.

(25) Il était mort avant que Denys quittât Syracuse, la treizième année du règne de Philippe, c'est-à-dire dans la cent huitième olympiade; Philippe était monté sur le trône la première année de la cent cinquième, suivant Diodore de Sicile, liv. XVI, c. III.

(26) L'historien Philiste, de Syracuse, s'était attaché à imiter le style de Thucydide; il était partisan déclaré des tyrans; et de là ses plaintes sur le sort des filles de Leptines, tyran d'Apollonie, ville de Sicile, près du cap Pachin.

(27) Il y en avait quatre: l'île ou la citadelle, qui était entre les deux ports; l'Achradine, peu séparée de l'île; Tyché, ainsi appelée du nom grec de la Fortune, qui avait un temple dans cette partie de la ville; et Néapolis, ou la ville neuve. Tite-Live, liv. XXV, c. XXIV; Diodore, liv. XIII, c. VII. Plutarque et d'autres auteurs y en ajoutent une cinquième qu'ils nomment Épipoles. C'est pourquoi Strabon dit que Syracuse était anciennement composée de cinq villes, liv. VI, pag. 415. Cicéron n'a point compris cette dernière dans la description qu'il a faite de Syracuse dans son *Discours contre Verrès*, *de Signis*, c. LIII, où il n'y compte que quatre parties.

(28) On ne voit pas pourquoi Plutarque met des boucliers phéniciens parmi les dépouilles des Grecs, qu'Hannon disait avoir battus. M. Dacier conjecture que le mot grec n'est pas un nom patronymique, et ne doit pas être écrit par une capitale, mais par une lettre simple, pour dire des boucliers éclatants comme la pourpre.

(29) Il y avait le marais de Lysimélia, dont il est parlé dans Thucydide, liv. VII, c. LIII; et le marais Syraco d'où la ville avait pris son nom, suivant Strabon, liv. VIII, p. 560. Ces fonds marécageux rendaient l'air de Syracuse malsain.

(30) Il semblerait que ceci s'adresse à des Siciliens, qui étaient Grecs d'origine; mais la suite fait voir que c'est à des Grecs proprement dits, puisqu'ils devraient souhaiter, leur dit-on, d'avoir plusieurs Siciles entre eux et les Carthaginois.

(31) Athanis avait écrit l'*Histoire de Sicile*; on ne sait pas en quel temps il a vécu. Les mille talents dont Plutarque parle tout de suite font cinq millions de notre monnaie:

somme bien forte pour des gens aussi misérables qu'il vient de les dépeindre. Il peut y avoir eu erreur dans les chiffres des manuscrits qui exprimaient les nombres.

(32) Il avait battu Amilcar, qui était venu en Sicile avec deux cents vaisseaux et trois cent mille hommes, la deuxième année de la soixante-quinzième olympiade. Diodore de Sicile, liv. XI, c. XX.

(33) Parmi plusieurs autres institutions, on établit que le premier magistrat, appelé par les Syracusains amphipolus, serait élu tous les ans. Il était en même temps prêtre de Jupiter Olympien; ce qui lui donnait un caractère sacré. Depuis cette époque les Syracusains comptèrent leurs années du gouvernement de ces magistrats; et cet usage subsistait encore au temps de Diodore de Sicile, qui vivait sous Auguste, environ trois cents ans après l'établissement de cette magistrature. Le premier qui en fut revêtu s'appelait Commènes. *Voyez* Diodore, liv. XVI, c. XII.

(34) Il n'est peut-être pas hors de propos, disent les éditeurs d'Amyot, de faire remarquer, pour l'honneur de cette espèce de philosophie qui met sa gloire dans l'impiété, que l'auteur et le chef de cette infame désertion, nommé Thrasius, était un des principaux complices du sacrilége commis quinze ans auparavant par les Phocéens contre le temple de Delphes, dont Plutarque parle un peu plus loin, et que Diodore de Sicile rapporte à la deuxième année de la cent cinquième olympiade, liv. XVI, c. XXVI-XXVII.

(35) Le lecteur ne sera pas fâché sans doute de trouver ici une description sommaire, qui l'aide à se faire une idée de ce champ de bataille, et à suivre plus facilement les campagnes de Timoléon.

La Sicile est traversée dans toute son étendue par des chaînes de montagnes. Les deux plus hautes sont, au N.-E., l'Etna, qui s'étend jusqu'au promontoire de Pélore; au S.-O., l'Éryx, sur lequel était un temple de Vénus. Celle-ci descend au S. jusqu'au promontoire de Lilybée. Entre deux sont les monts Héréens, qui viennent au S.-E. joindre le promontoire de Pachyme. A l'occident des monts Héréens, d'où descend au midi un des fleuves Himères, est le mont Cratas, d'où coule vers le N. l'autre Himère, qui baigne près de son embouchure la ville du même nom. Entre les deux sont : le mont Nébrodès, au-dessous des collines Gémelles, et à droite, du côté du mont Héréen, le mont Maron. De la partie septentrionale du mont Cratas descend vers le S.-O. le fleuve Hypsa, qui se jette dans la mer auprès de Sélinunte. La Crimèse ou Crimise, qui coule plus à l'O., vient se joindre à lui près d'Entelle, ville dont la latitude est de quelques lieues plus méridionale que Syracuse, mais presque à l'autre extrémité de la Sicile. Ce fut sur les bords de cette rivière que Timoléon battit les Carthaginois, qui étaient entrés dans la Sicile par le promontoire de Lilybée. (*Note des éditeurs d'Amyot.*)

(36) Il n'y a aucune ville de ce nom dans la Sicile; ce qui a fait soupçonner à des critiques que le texte était altéré, et qu'il fallait lire *Hietes*, parceque Étienne de Byzance, dans son livre *De Urbibus*, dit qu'Hietes est un château de la Sicile. On croit que c'est le même qu'on appelle aujourd'hui Lato, dans la partie de l'île appelée *Valle di Mazara*, à trente milles de Palerme, vers le midi.

(37) Dans Diodore de Sicile, le second de ces chefs est nommé Philomèle. Leur audace sacrilége fut la cause de la guerre qu'on appela sacrée, et dont voici l'occasion. Les amphictyons avaient condamné les peuples de la Phocide à une amende de plusieurs talents, pour avoir ravagé la campagne de Cirrha, qui était consacrée à Apollon; ces peuples ne pouvant pas la payer, tout leur pays allait être adjugé à ce dieu. Alors Philomèle les assembla, se mit à leur tête, s'empara du trésor de Delphes, et s'en servit pour lever des troupes. Il entreprit une guerre qui dura dix ans, avec des événements fort divers, et qui devint pour Philippe un des plus puissants moyens d'asservir la Grèce. Elle commença la dernière année de la cent cinquième olympiade, et fut terminée par ce prince la première année de la cent huitième. Philomèle vaincu périt dans sa fuite. Onomarque, qui prit sa place, fut tué par ses soldats. Diodore de Sicile rapporte fort au long, liv. XVI, c. LX et suivants, les divers châtiments qu'éprouvèrent successivement les chefs de cette entreprise sacrilége. Leurs soldats étant passés en Sicile avec Timoléon, qu'ils aidèrent à délivrer cette île de ses tyrans, eurent tous, soit en Sicile, soit en Italie, une fin misérable.

(38) Ce n'est point l'île de Calaurie dans le golfe Argolique, près du promontoire de Scyllée et en face de Trézène. Il faut encore moins corriger *Caulonie*, comme l'ont fait quelques critiques, puisque c'était une ville d'Italie, et que Timoléon n'avait point quitté la Sicile. On voit par la suite que c'était une ville de Sicile, dont on ne connaît pas la position.

(39) C'est le vingt-quatrième vers de la tragédie de *Médée*, par Euripide, où cette princesse adresse la parole aux femmes de Corinthe, pour s'excuser d'avoir quitté sa patrie. Euthyme détourne le sens de ses paroles; et au lieu que, dans la tragédie, *femmes de Corinthe* est au vocatif, et le verbe *sortir* à la première personne, et se rapporte à Médée, il fait de ces mots, *les femmes de Corinthe*, le sujet du verbe. Les femmes de Corinthe sont sorties de leur pays; au lieu de : Femmes de Corinthe, je suis sortie de mon pays. Cette parodie coûta cher à Euthyme.

(40) Par cet endroit et par un autre qu'on a déja vu, il paraît que cette *Vie* n'a été écrite qu'après celle de Dion : et cette conjecture est confirmée par la manière brusque dont Plutarque est entré en matière dans celle-ci.

(41) C'est la rivière d'Alabus, nommée Alabis et Alabon, près d'Hybla, entre Catane et Syracuse, et qui se jette dans la mer à Mégare. *Voyez* Diodore de Sicile, liv. IV, c. LVIII, et Étienne de Byzance, *De Urbibus*.

(42) Diodore, liv. XVI, c. LXXXII, appelle aussi cette rivière Lycus; mais son vrai nom est Halycus : elle coulait entre les villes d'Agrigente et de Sélinunte, et baignait les murs d'Héraclée, surnommée Minoa, que les habitants appellent aujourd'hui Platani.

(43) Agrigente, à quelques lieues d'Héraclée du côté de l'Orient, sur le fleuve qui porte son nom. Géla, à la même distance d'Agrigente, à l'orient, sur la rivière du même nom. Ces trois villes sont sur la côte méridionale de la Sicile.

(44) Nous avons déja vu Élée, nommée aussi Vélie, dans la Lucanie. Céos, une des Cyclades, patrie de Simonide. Les anciens l'appellent quelquefois Céa. Elle est au midi de l'Eubée, à l'orient de l'Attique, vis-à-vis du promontoire de Sunium.

(45) Antimachus, poëte grec, de Colophon, ville d'Ionie, contemporain de Socrate et de Platon, avait fait un poëme sur la guerre de Thèbes. Il était extrêmement diffus, et s'arrêtait à décrire les moindres circonstances des faits qu'il racontait; aussi en était-il au vingt-unième chant de son poëme, qu'il n'avait pas encore conduit devant Thèbes les chefs de l'entreprise. Ce n'était pas cependant, à beaucoup près, un poëte sans mérite. Quintilien, liv. X, c. I, parle avantageusement de sa force, de sa solidité, de son élocution peu commune; mais il ajoute que quoique les grammairiens lui aient, d'un consentement général, déféré le second rang après Homère, il est certain qu'on ne trouve dans ses ouvrages ni sentiment, ni douceur, ni ordre, et qu'il manque absolument d'art; ce qui fait voir la grande différence qu'il y a entre approcher de près de ce grand poëte, ou n'être que le second après lui.

Denys était un peintre qui ne faisait que des portraits, et jamais des tableaux; c'est pourquoi on l'appelait peintre d'hommes, suivant Pline, liv. XXXV, ch. x.

Nicomachus, fils et élève d'Aristodème, fut un des grands peintres de l'antiquité. On achetait ses tableaux des sommes immenses, suivant le même auteur, qui confirme ce que Plutarque dit ici de la facilité avec laquelle ce peintre composait, et qui en donne cette preuve. Aristrate, tyran de Sicyone, l'avait choisi pour orner de tableaux un monument qu'il faisait élever au poëte Telesse; et il était convenu du prix avec lui, à condition que l'ouvrage serait fini à tel jour. Nicomachus ne se rendit sur le lieu que peu de jours avant celui où il devait livrer l'ouvrage. Le tyran irrité allait le faire punir; mais le peintre tint parole, et dans ce peu de jours il acheva ses tableaux avec un art et une facilité admirables, *celeritate et arte mira*, dit Pline, liv. XXXV, ch. x.

(46) Les anciens, en attribuant les événements à la fortune, n'en excluaient pas pour cela toute opération divine, mais seulement les efforts et le pouvoir humains; ce qui le prouve, c'est que Timoléon, dans ce que Plutarque cite de sa lettre aux Syracusains, se sert du mot de *dieu* au masculin.

(47) Les philosophes distinguaient entre la fortune et le cas fortuit; la Sicile délivrée, voilà l'ouvrage de la fortune; la Sicile délivrée par Timoléon, voilà l'ouvrage du cas fortuit, de la fortune fortuite, comme dit Plutarque; car elle pouvait être délivrée par un autre comme par lui. La *Vie de Timoléon* nous en offre un autre exemple : Qu'un homme dont le père a été assassiné, trouve, vingt ans après, l'assassin dans un temple, et qu'il le tue, voilà un coup de la fortune; mais qu'il le frappe dans le moment où cet assassin va percer Timoléon, et que celui-ci soit sauvé, voilà le cas fortuit. C'est pour cela que Timoléon avait dédié dans sa maison une chapelle à la Fortune qui préside au cas fortuit.

(48) Plutarque ajoute cette réflexion pour prévenir les soupçons du peuple, qui s'imagine ordinairement que ces accidents peu communs qu'éprouvent les hommes, et surtout des personnages illustres, sont la punition de quelque faute qu'ils ont commise. Mais ce qui est toujours vrai d'un peuple entier ne prouve jamais rien contre les particuliers. Au reste, le mot dont il se sert pour exprimer le caprice de la fortune, présente l'image d'un homme ivre qui maltraite ses meilleurs amis.

(49) Il mourut la quatrième année de la cent dixième olympiade, trois cent trente-sept ans avant J.-C., après avoir gouverné pendant huit ans la Sicile, où il était entré la quatrième année de la dix-huitième olympiade, trois cent quarante-cinq ans avant J.-C. Diodore de Sicile, liv. XVI, c. xc.

(50) C'étaient des jeux où l'on proposait des prix pour le vainqueur. Les jeux gymniques de la course, de la lutte et des autres exercices se faisaient ordinairement après les funérailles, comme on le voit dans Homère et dans Virgile. Les Syracusains remettent ceux de Timoléon à son anniversaire, et ils y ajoutent des jeux de musique, c'est-à-dire des jeux où les poëtes et les musiciens disputaient le prix de leur art.

(51) Les Syracusains avaient déja des lois, que Dioclès leur avait données; Timoléon ne fit que les corriger. Il laissa dans leur entier celles qui ne regardaient que les contrats et les testaments, parceque apparemment on y suivait les usages de la Grèce; mais il changea ce qui avait rapport au gouvernement, parceque tout avait été renversé par la tyrannie; et il se servit, pour cet effet, des conseils de Céphalus, homme d'un savoir profond et d'une prudence consommée. Diodore de Sicile, *ibid.*, c. LXXXII.

(52) Cependant le cours de cette prospérité fut bien troublé ou bien interrompu, trente ans après, par les horribles cruautés qu'exerça dans Syracuse Agathocle, qui s'en était rendu le tyran, et qui fit mourir les principaux citoyens. *Voyez* Diodore de Sicile, liv. XIX, c. VII et suiv.

(53) Plutarque ne met ici que les successeurs d'Alexandre, qui mourut trois cent vingt-quatre ans avant J.-C. Nous avons donné l'ordre de leur succession dans les notes sur la *Vie de Paul Émile*, c. IX, note (16). Plutarque, en ne comptant que sept rois, s'attache seulement à ceux qui descendaient d'Antigonus I, et n'a point d'égard à toutes les révolutions intermédiaires qui interrompirent de temps en temps cet ordre.

(54) Gylippe, général des Spartiates pendant la guerre du Péloponnèse, fut envoyé au secours de la Sicile, dans cette fameuse et funeste expédition que les Athéniens entreprirent contre cette île. Après quelques mauvais succès, il finit par battre complétement les Athéniens, et les força de se rendre à discrétion. Quand Lysandre eut pris Athènes, avant de retourner à Sparte, il envoya devant lui Gylippe, pour y porter l'argent et les dépouilles qui étaient le fruit de ses campagnes. L'argent seul montait à quinze cents talents, c'est-à-dire à environ sept millions et demi : Gylippe, naturellement avare, ne put résister à la tentation de s'approprier une partie de cette somme. Les sacs qui contenaient l'argent étaient scellés d'un cachet, et semblaient ne laisser aucun lieu au vol. Il imagina de les découdre par le fond; et après avoir tiré de chaque sac l'argent qu'il voulut, et qui montait à trois cents talents (un million et demi) il les raccommoda proprement, et se crut en sûreté. Mais quand il fut arrivé à Sparte, les bordereaux qu'on avait mis dans chaque sac décelèrent son infidélité. Pour éviter le supplice, il se bannit lui même de Sparte. Plutarque, *Vie de Lysandre*; et Diodore de Sicile, liv. XIII, c. CVI.

PÉLOPIDAS.

I. Réflexions sur le mépris de la mort. — II. Si un général doit s'exposer témérairement. — III. Noblesse de Pélopidas. Son mariage. — IV. Caractère de Pélopidas, et celui d'Épaminondas. Leur intime amitié. — V. Les nobles, soutenus par les Spartiates, s'emparent de l'autorité dans Thèbes. — VI. Situation fâcheuse des Thébains. Leurs bannis bien traités par les Athéniens. — VII. Complot formé par Pélopidas pour délivrer Thèbes. — VIII. Pélopidas entre secrètement dans la ville avec quelques autres conjurés. — IX. Ils se croient découverts; leurs inquiétudes. — X. Charon les rassure. — XI. Nouvelle alarme des conjurés. Ils tuent d'abord Archias. — XII. Ils tuent ensuite Léontidas et Hypatès. — XIII. Ils sont secourus par Épaminondas et Gorgias. — XIV. Pélopidas est nommé béotarque. Cette conjuration comparée à celle de Thrasybule. — XV. Les Spartiates portent la guerre en Béotie. Politique de Pélopidas. — XVI. Les Thébains remportent sur eux plusieurs avantages. — XVII. Tentative sur Orchomène, qui ne réussit pas. — XVIII. Bataille de Tégyre, où les Spartiates sont défaits. — XIX. Origine de la bande sacrée. — XX. Manière dont Pélopidas l'employa. — XXI. Cléombrote, roi de Sparte, marche contre les Thébains. — XXII. Songe qui inquiète Pélopidas. — XXIII. Bataille de Leuctres, gagnée par Épaminondas et Pélopidas. — XXIV. Leur incursion dans la Laconie. — XXV. Accusation intentée contre ces deux généraux. — XXVI. Pélopidas fait condamner le rhéteur Ménéclides. — XXVII. Pélopidas est envoyé contre Alexandre, tyran de Phères. — XXVIII. Il passe en Macédoine. — XXIX. Il va en Thessalie en qualité d'ambassadeur. Alexandre le retient prisonnier. — XXX. Fierté de Pélopidas envers ce tyran. — XXXI. Épaminondas le délivre. — XXXII. Il est envoyé ambassadeur en Perse. Ses succès auprès du roi. — XXXIII. Son désintéressement fait la honte des autres généraux. — XXXIV. Il marche de nouveau contre Alexandre de Phères. — XXXV. Bataille où Pélopidas est tué. — XXXVI. Regrets de l'armée sur sa mort. — XXXVII. Pompe de ses funérailles. — XXXVIII. Réflexions sur ce qui fait la véritable magnificence des obsèques. — XXXIX. Le tyran de Phères est forcé de se soumettre aux Thébains. — XL. Il est tué dans une conspiration.

M. Dacier ne donne que la date de la bataille de Leuctres, où Pélopidas commandait le bataillon sacré. Il la place à l'an 3580 du monde, la 3e année de la 102e olympiade, l'an de Rome 383, 368 ans avant J.-C.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis la 3e année de la 99e olympiade, jusqu'à la première de la 104e, 364 ans avant J.-C.

I. On louait un jour, devant Caton l'ancien, un homme plein d'audace, qui se jetait tête baissée dans les plus grands périls. « Il y a bien de la différence, dit Caton, entre estimer beaucoup la vertu, et faire peu de cas de la vie : » parole pleine de sens, et que l'exemple suivant justifie [1]. Antigonus avait dans son armée un soldat très courageux, mais malsain de corps et d'une mauvaise complexion. Le roi lui ayant demandé la cause de sa pâleur, le soldat lui avoua qu'il avait une maladie secrète. Ce prince recommanda avec le plus grand soin à ses médecins d'employer pour cet homme tous les remèdes qu'ils croiraient lui être convenables, et de ne rien négliger pour le guérir. Ce soldat si brave recouvra la santé; mais il perdit son audace, et ne se précipita plus, comme auparavant, dans les dangers. Antigonus le fit venir, et lui témoigna sa surprise d'un tel changement. Le soldat ne lui en dissimula pas la cause. « Prince, » lui dit-il, c'est vous qui m'avez rendu moins » hardi, en me délivrant des maux qui me faisaient » mépriser la vie. » Aussi un Sybarite disait-il qu'il ne fallait pas s'étonner que les Spartiates bravassent dans les combats une mort qui les délivrait de tant de peines, et les dérobait à un genre de vie si austère. Mais il est tout simple que des Sybarites, énervés par la mollesse et par les délices, aient pu croire qu'on bravait la mort moins par amour de l'honneur et de la vertu, que par haine de la vie (1). Au contraire, chez les Spartiates, vivre et mourir avec plaisir était l'effet de leur vertu, comme le prouve l'épitaphe suivante :

Ils ont péri, ces guerriers généreux,
Persuadés qu'en soi ni la mort ni la vie
Ne sont jamais des biens dignes d'envie,
Mais qu'il est beau de vivre et mourir vertueux.

La fuite de la mort n'est point blâmable, quand on peut vivre sans honte; mais il n'y a pas de gloire à la rechercher, quand on ne le fait que par dégoût de la vie. Dans Homère, les héros les plus vaillants et les plus hardis ne vont au combat que bien armés. Les législateurs des Grecs punissent le soldat qui a jeté son bouclier, et non celui qui a laissé son épée ou sa pique, parceque le soin de se défendre, surtout pour ceux qui gouvernent des états ou qui commandent des armées, est un devoir plus pressant que celui de frapper l'ennemi.

II. Dans la division qu'Iphicrate faisait des différentes parties d'une armée, il comparait les troupes légères aux mains de l'homme, la cavalerie aux pieds, l'infanterie pesamment armée à la poitrine, et le général à la tête (2); le chef d'armée qui s'expose témérairement, et s'abandonne sans raison au danger, ne néglige donc pas seulement sa propre vie, mais celle de toutes les personnes dont le salut dépend du sien; comme en veillant à sa propre conservation il assure la leur [1]. Ainsi Callicratidas, homme d'ailleurs d'un très grand mérite, exhorté par le devin de prendre garde à lui, parceque les victimes le menaçaient de la mort, eut

[1] J'ai ajouté ces derniers mots, que j'ai cru nécessaires pour la liaison.

[1] Le texte dit seulement: et au contraire.

tort de répondre que Sparte ne tenait pas à un seul homme. Sans doute Callicratidas, lorsqu'il combattait sur terre ou sur mer comme simple soldat, n'était qu'un seul homme; mais, quand il commandait, il réunissait en sa personne la puissance de toute une armée : celui donc qui, par sa perte, entraînait celle de tant d'autres, n'était plus un seul homme. J'aime bien mieux la réponse du vieil Antigonus, lorsque, sur le point de combattre près de l'île d'Andros, quelqu'un lui dit que la flotte ennemie était plus nombreuse que la sienne. « Et moi, lui dit ce prince, pour combien » de vaisseaux me comptez-vous? » Il attachait avec raison une grande influence à la dignité de général, surtout lorsqu'elle est accompagnée de cette expérience et de ce courage dont le premier devoir est de conserver celui qui sauve tous les autres. Charès montrait un jour aux Athéniens les blessures qu'il avait reçues, et son bouclier percé d'un coup de javeline. « Et moi, lui dit Timothée, lorsqu'au » siége de Samos un trait vint tomber auprès de » moi, je fus bien honteux de m'être ainsi exposé » en jeune homme, et plus qu'il ne convenait à » un général qui commandait une si grande armée. » Quand le danger du général peut décider du succès d'une affaire, il doit payer de sa personne, et braver hardiment tous les périls, sans écouter ceux qui disent qu'un général, s'il ne meurt pas de vieillesse, doit au moins mourir vieux. Si la victoire n'offre qu'un avantage médiocre, tandis que sa défaite perdrait tout, alors personne n'exige de lui une bravoure de soldat, qui mettrait sa vie en danger. J'ai cru devoir faire précéder par ces réflexions les Vies de Pélopidas et de Marcellus, deux grands généraux qui périrent par leur témérité. Pleins de bravoure l'un et l'autre, ils avaient honoré leur patrie par de glorieux exploits contre les ennemis les plus redoutables; l'un fut, dit-on, le premier qui vainquit cet Annibal jusqu'alors invincible; l'autre défit en bataille rangée les Lacédémoniens, maîtres de la terre et de la mer. Mais ils prodiguèrent tous deux leur vie, et se firent tuer sans nécessité, dans un temps où leur patrie avait le plus besoin de généraux habiles. C'est d'après ces traits de ressemblance qu'ils ont entre eux, que j'ai écrit leurs Vies parallèles.

III. Pélopidas, fils d'Hippoclus, était, comme Épaminondas, d'une des premières familles de Thèbes. Nourri dans l'opulence, et devenu, dans sa jeunesse, héritier d'une maison très riche, son premier soin fut de secourir les hommes vertueux et indigents, de montrer qu'il était véritablement le maître et non l'esclave de ses richesses. Du plus grand nombre des hommes, dit Aristote, les uns par avarice n'usent pas de leur fortune, les autres en abusent par l'amour des plaisirs. Ceux-ci passent leur vie dans l'esclavage des voluptés; ceux-là, dans la servitude des affaires. Les Thébains acceptèrent avec reconnaissance les offres généreuses et les bienfaits de Pélopidas; mais, de tous ses amis, Épaminondas fut le seul qu'il ne put déterminer à partager sa fortune. Au contraire, Pélopidas s'associa volontairement à la pauvreté de son ami; il se fit honneur d'être vêtu simplement, d'avoir une table frugale, de supporter sans peine le travail, et de conserver dans les emplois une grande simplicité : semblable au Capanée d'Euripide [1],

Ce héros qui, vivant au sein de l'opulence,
Sut toujours éviter le faste et l'arrogance,

Pélopidas aurait eu honte de dépenser, pour sa personne, plus que le moins aisé des Thébains. Mais la pauvreté était familière à Épaminondas; il l'avait reçue en héritage de ses pères, et il se l'était rendue plus légère et plus douce en s'appliquant de bonne heure à la philosophie, en adoptant le genre de vie le plus simple et le plus uni. Pélopidas fit un mariage riche, et eut plusieurs enfants; mais il n'en devint pas plus attentif à ménager son bien : et en se livrant tout entier au service de sa patrie, il diminua considérablement sa fortune. Comme ses amis le blâmaient de négliger ainsi une chose si nécessaire : « Oui, leur dit-il, » elle est très nécessaire; mais c'est pour ce Nico» dème que voilà; » en leur montrant un homme aveugle et boiteux (3).

IV. Ils étaient également nés l'un et l'autre pour toutes les vertus, avec cette différence que Pélopidas préférait les exercices du corps, et Épaminondas ceux de l'esprit. Ils employaient tout ce qu'ils avaient de loisir, l'un au gymnase et à la chasse; l'autre à son instruction et à l'étude de la philosophie. Mais, dans tout ce qu'ils ont fait de grand et de glorieux, rien n'a paru plus beau aux justes appréciateurs des choses que l'union et l'amitié parfaite qu'ils ont conservée sans la moindre altération jusqu'à la fin de leur vie; et cela au milieu de tant de combats, de tant de charges qu'ils ont exercées, soit dans les camps, soit dans les conseils. En effet, si l'on considère l'administration d'Aristide et de Thémistocle, celles de Cimon et de Périclès, de Nicias et d'Alcibiade; si l'on réfléchit à tout ce qu'elles ont excité de dissensions, de rivalités et de jalousies; et qu'ensuite on jette les yeux sur Pélopidas et sur Épaminondas, qu'on voie l'affection et les égards qu'ils ont toujours eus l'un pour l'autre, on avouera qu'ils doivent être appelés collègues et frères, dans l'exercice des emplois civils et militaires, à bien plus juste titre que les autres qui, toute leur vie, travaillaient beau-

[1] Trag. des Suppl. 361.

coup plus à se détruire mutuellement qu'à vaincre leurs ennemis. La véritable cause de cette affection si constante, c'était la vertu, qui dans toutes leurs actions leur faisait mépriser la gloire et les richesses, que suit toujours l'envie, cette source funeste de divisions. Embrasés tous deux d'un amour vraiment divin pour la vertu, qui les porta de bonne heure à augmenter par leurs travaux la puissance et la gloire de leur patrie, ils y faisaient servir réciproquement les succès l'un de l'autre. Cependant la plupart des historiens ont dit que cette amitié si intime ne prit naissance qu'à l'expédition de Mantinée (4), où ils accompagnèrent le secours que les Thébains envoyaient aux Spartiates, qui étaient encore leurs alliés et leurs amis. Placés l'un près de l'autre dans le corps de l'infanterie, ils avaient en tête les Arcadiens; l'aile des Lacédémoniens, dans laquelle ils combattaient, fut rompue et mise en fuite; mais Pélopidas et Épaminondas ayant joint leurs boucliers, soutinrent le choc des ennemis, jusqu'à ce que Pélopidas, après avoir reçu sept blessures, toutes par-devant, tomba sur un monceau de morts, amis et ennemis. Épaminondas, qui le croyait mort, se tint devant lui pour défendre son corps et ses armes, et résista seul à un grand nombre d'Arcadiens, résolu de mourir plutôt que d'abandonner Pélopidas au pouvoir de l'ennemi; mais blessé lui-même d'un coup de pique dans la poitrine, et au bras d'un coup d'épée, il n'était plus en état de se défendre, lorsque Agésipolis, roi de Sparte accourut de l'autre aile à son secours, et les sauva l'un et l'autre, contre toute espérance.

V. Depuis cette bataille, les Spartiates traitèrent en apparence les Thébains comme des amis et des alliés; mais, en effet, ils commencèrent à voir d'un œil jaloux la grandeur de leur courage et de leur puissance; ils conçurent surtout de la haine contre le parti d'Isménias et d'Androclides (5), auquel Pélopidas était attaché, et qu'ils regardaient comme populaire et ami de la liberté. Archias, Léontidas et Philippe, tous trois fort riches, partisans zélés de l'oligarchie, et pleins de vues ambitieuses, proposèrent au Lacédémonien Phébidas, qui passait près de Thèbes avec un corps de troupes, de s'emparer de la Cadmée, de chasser de la ville tous ceux qui tenaient pour la faction contraire, et de soumettre Thèbes aux Spartiates, en y établissant le gouvernement oligarchique. Phébidas s'étant laissé gagner, surprit inopinément les Thébains pendant qu'ils célébraient les Thesmophories (6), et s'empara de la citadelle. Isménias, enlevé de Thèbes et conduit à Lacédémone, y fut mis à mort peu de temps après. Pélopidas, Phérénicus, Androclides et plusieurs autres, qui avaient pris la fuite, furent condamnés au bannissement. On laissa Épaminondas à Thèbes, parcequ'on le méprisait, ou comme un philosophe qui ne prenait aucune part aux affaires, ou comme un homme pauvre qui était sans pouvoir. Les Lacédémoniens, instruits de cette trahison, ôtèrent à Phébidas le commandement de l'armée, et le condamnèrent à une amende de cent mille drachmes[1]; mais ils gardèrent la Cadmée, et y laissèrent une garnison. Cette conduite étonna fort tous les autres Grecs, qui trouvèrent une contradiction choquante à punir l'auteur d'une entreprise, tandis qu'on approuvait l'entreprise même (7).

VI. Les Thébains, privés de leur ancien gouvernement, gémissaient sous l'oppression d'Archias et de Léontidas; ils ne voyaient aucun espoir d'être délivrés d'une tyrannie que les Lacédémoniens fortifiaient de toute leur puissance, et qu'il serait impossible de détruire tant que Sparte conserverait l'empire de la terre et de la mer. Cependant Léontidas, ayant appris que les bannis de Thèbes vivaient paisiblement à Athènes, chéris du peuple et honorés de tous les bons citoyens, leur dressa des embûches secrètes, et envoya des hommes inconnus qui tuèrent Androclides en trahison, et manquèrent les autres. En même temps les Spartiates écrivirent aux Athéniens, pour leur défendre de recevoir les bannis et de soutenir leurs espérances; ils leur ordonnaient même de les chasser de leur ville, comme ayant été déclarés, par tous les alliés, les ennemis communs de la Grèce. Mais les Athéniens, à qui l'humanité fut de tout temps un sentiment naturel, voulaient encore témoigner leur reconnaissance aux Thébains, qui avaient tant contribué à rétablir dans Athènes le gouvernement populaire; qui avaient même ordonné que si quelque Athénien portait en Béotie des armes destinées contre les tyrans, aucun Béotien ne s'y opposât, et n'eût l'air de le voir ni de l'entendre. Ils ne voulurent donc rien faire qui fût préjudiciable aux Thébains.

VII. Pélopidas, quoique un des plus jeunes d'entre les bannis, les excitait chacun en particulier; et les ayant tous réunis, il leur représenta qu'il n'était ni honnête ni juste de voir avec indifférence leur patrie dans l'esclavage, et soumise à des étrangers; tandis qu'eux-mêmes, contents d'avoir sauvé leur vie, ils ne devaient qu'aux décrets d'Athènes une existence précaire, réduits à faire servilement la cour aux orateurs et à ceux qui avaient le talent de persuader le peuple. « Ne » vaut-il pas mieux, ajouta-t-il, s'exposer à tout » pour un intérêt si puissant; et, imitant le cou» rage et la vertu de Thrasybule, qui était parti » de Thèbes pour aller détruire les tyrans d'Athènes,

[1] Environ quatre-vingts-dix mille livres.

» partir nous-mêmes d'Athènes pour aller mettre » Thèbes en liberté? » Persuadés par ces discours, ils dépêchent secrètement à Thèbes, pour informer de leur résolution ceux de leurs amis qui y étaient restés, et qui applaudirent à leur dessein. Charon, l'un des premiers de la ville, leur offrit sa maison; Philidas vint à bout de se faire nommer greffier d'Archias et de Philippe, qui étaient alors polémarques. Épaminondas, de son côté, travaillait depuis long-temps à enflammer le courage des jeunes Thébains : quand ils étaient dans les gymnases, il les obligeait de provoquer les Lacédémoniens à la lutte; et quand il les voyait se glorifier de leur supériorité et de leur victoire, il les réprimandait vivement; il les faisait rougir de leur lâcheté, qui les rendait esclaves de ceux qu'ils surpassaient si facilement dans les combats (8). Le jour étant pris pour l'exécution du complot, on convint que Phérénicus, après avoir assemblé les bannis, s'arrêterait au bourg de Thriasium [1], et que quelques uns des plus jeunes se hasarderaient à entrer dans la ville; que s'ils étaient surpris par les tyrans, et qu'ils vinssent à périr, tous les autres conjurés auraient soin que leurs enfants et leurs pères ne manquassent de rien le reste de leur vie.

VIII. Pélopidas s'offrit le premier pour entrer dans Thèbes (9) et après lui, Mélon, Damoclides et Théopompe, tous quatre des premières maisons de la ville, liés ensemble par une étroite amitié et une fidélité constante, quoiqu'ils eussent toujours été rivaux de courage et de gloire. Ils se trouvèrent douze en tout; et après avoir dit adieu à ceux de leurs compagnons qu'ils laissaient à Thriasium, ils envoyèrent un courrier à Charon, et se mirent en marche, vêtus de simples manteaux, menant des chiens de chasse, et portant des pieux à tendre des rets, afin de ne donner aucun soupçon aux personnes qu'ils rencontreraient, et de passer pour des chasseurs. Lorsque Charon eut appris, par leur courrier, qu'ils étaient en chemin, la vue d'un danger si prochain ne changea rien à sa résolution; plein d'honneur et de courage, il disposa sa maison pour les recevoir; mais un des conjurés, nommé Hipposthénoïdes, homme bon et zélé pour sa patrie, attaché même aux bannis, mais qui manquait de l'audace qu'exigeaient une conjoncture si importante et une entreprise si périlleuse, fut comme frappé de vertige à la vue du combat qu'on allait livrer: pensant alors qu'il ne s'agissait de rien moins que d'attaquer de front toute la puissance des Lacédémoniens et de renverser leur empire, sans d'autre espérance et d'autre appui que quelques exilés, il rentre chez lui sans rien dire, envoie un de ses amis à Mélon et à Pélopidas pour leur dire de remettre à un autre temps leur entreprise, et de s'en retourner à Athènes, pour y attendre une occasion plus favorable (10). Cet ami se nommait Chlidon. Il va sur-le-champ chez lui, prend son cheval, et demande la bride à sa femme, qui, ne sachant où elle était, lui dit qu'elle l'a prêtée à un de ses voisins. Cela donne lieu à une querelle, bientôt suivie d'injures, et enfin de malédictions de la part de la femme, qui souhaite que le voyage de son mari ait l'issue la plus funeste pour lui et pour ceux qui l'envoient. Chlidon, à qui cette altercation avait fait perdre la plus grande partie du jour, qui prenait d'ailleurs à mauvais augure les imprécations de sa femme, renonce à ce voyage, et s'en va d'un autre côté (11). C'est ainsi qu'il ne tint presque à rien qu'on ne manquât, dès l'entrée, l'occasion d'exécuter la plus grande et la plus belle entreprise. Pélopidas et ses compagnons s'habillent en paysans, et s'étant séparés, ils entrent dans la ville par différents côtés, pendant qu'il faisait encore jour. On était au commencement de l'hiver, et il soufflait un vent piquant accompagné de neige. Cela servit à les cacher, parceque le froid avait fait rentrer tout le monde chez soi (12). Ceux qui s'étaient chargés de pourvoir à tout recueillirent les bannis à mesure qu'ils arrivaient, et les menèrent droit à la maison de Charon, où il se trouva, en comptant les bannis, quarante-huit personnes.

IX. Du côté des tyrans, Philidas, greffier des polémarques, était, comme nous l'avons déja dit, dans le secret de la conjuration, et la secondait de tout son pouvoir. Il avait depuis quelque temps promis, pour ce jour-là, à Archias et à Philippe un magnifique souper, où il devait leur amener des femmes d'un rang distingué. Il voulait les livrer aux conjurés, plongés dans le vin et énervés par la débauche. Pendant qu'ils étaient à table, et avant qu'ils fussent tout-à-fait ivres, il leur vint une nouvelle, vraie au fond, mais vague et incertaine, que les bannis étaient cachés dans la ville. Philidas cherchait à détourner la conversation; mais Archias envoya un de ses satellites à Charon, avec ordre de se rendre sur-le-champ auprès de lui. Il était déja tard, et Pélopidas avec les autres conjurés commençaient à s'armer de leurs cuirasses et de leurs épées; lorsque tout-à-coup ils entendent frapper à la porte; et celui qui était allé l'ouvrir, ayant reçu du satellite l'ordre des polémarques qui mandaient Charon, rentre tout troublé, et leur fait part de cette nouvelle. Ils crurent que la conjuration était découverte, et qu'ils allaient tous périr, avant d'avoir rien fait pour signaler leur courage. Cependant ils furent d'avis que Charon devait obéir et se présenter aux ma-

[1] Bourg près du mont Cithéron.

gistrats avec une assurance qui leur ôtât tout soupçon. Charon, homme ferme et intrépide dans les dangers qui lui étaient personnels, fut effrayé alors du péril des conjurés, et craignit qu'on ne le soupçonnât de trahison, si tant de citoyens illustres venaient à périr dans sa maison.

X. Comme il était ur le point de sortir, il passe dans l'appartement de sa femme; et prenant son fils, qui, encore dans sa première jeunesse, surpassait en force et en beauté tous les jeunes gens de son âge, il le remit à Pélopidas. « Si vous apprenez, lui dit-il, que je vous aie trahis ou que j'aie usé envers vous de mauvaise foi, traitez cet enfant en ennemi, et n'ayez pour lui aucun ménagement. » L'émotion et la générosité de Charon arrachèrent des larmes à la plupart des conjurés. Ils virent avec peine qu'il pût croire quelqu'un d'entre eux assez lâche, assez effrayé du danger présent, pour le soupçonner de trahison, ou pour vouloir le rendre responsable de l'événement. Ils le conjurèrent de ne pas laisser son fils au milieu d'eux, et de le mettre à l'abri de tout danger, afin que, s'il échappait aux tyrans, il restât en lui un vengeur pour ses amis et pour la ville. Charon s'obstina à ne pas retirer son fils. « Quelle vie serait la sienne, leur dit-il, s'il nous survivait! et quelle destinée plus glorieuse pour lui, que de mourir sans tache au milieu de son père et de ses amis[1]! » Après avoir fait sa prière aux dieux, et embrassé tous les conjurés, il sort en les exhortant à la confiance. En chemin, il s'étudia à composer l'air de son visage et le son de sa voix de manière à persuader aux tyrans qu'il était bien éloigné du complot qu'il tramait. Lorsqu'il fut à la porte de la maison où se donnait le repas, Archias et Philidas allèrent à lui. « Charon, lui dirent-ils, savez-vous qui sont ces gens qu'on nous a dit être entrés dans la ville, qui s'y sont cachés, et qui ont plusieurs citoyens dans leurs intérêts? » Charon, d'abord un peu troublé, leur demande à son tour quels peuvent être ces gens dont on leur a annoncé l'arrivée, et quels sont ceux qui les recèlent; mais voyant qu'Archias n'avait rien de précis à lui dire, il reconnut qu'aucun des leurs ne les avait trahis. « Ne serait-ce pas, leur dit-il, un faux avis que quelqu'un s'est plu à vous donner pour troubler vos plaisirs? Cependant je vais m'en informer et y veiller; car il ne faut rien négliger. » Philidas, qui était près de lui, loue sa prudence; et ramenant Archias dans la salle, il le plonge de plus en plus dans l'ivresse, et fait prolonger le festin par l'espérance des femmes qu'il a promises aux convives. Charon en rentrant chez lui trouve les conjurés prêts, non à vaincre ou à sauver leurs jours, mais à mourir avec gloire, en vendant chèrement leur vie à leurs ennemis. Il ne dit la vérité qu'au seul Pélopidas, et le cacha aux autres, à qui il fit croire qu'Archias l'avait entretenu de toute autre chose (13).

XI. Ce premier orage était à peine dissipé, que la fortune en excita un second. Un exprès envoyé d'Athènes par l'hiérophante Archias au tyran de ce nom, son hôte et son ami, arrive avec une lettre qui contenait, non une nouvelle incertaine et appuyée sur de vains soupçons, mais, comme on le sut depuis, un détail exact de la conjuration. Ce courrier conduit auprès d'Archias, le trouva plein de vin; et, en lui remettant la lettre, il lui dit que la personne qui l'envoyait le priait de la lire sur-le-champ, parcequ'il y était question d'affaires sérieuses. « A demain les affaires sérieuses, » lui répondit Archias; et, mettant la lettre sous le chevet de son lit, il reprit sa conversation avec Philidas. Ce mot « à demain les affaires » est passé depuis en proverbe, et il est encore en usage parmi les Grecs. Les conjurés, trouvant l'occasion favorable pour exécuter leur complot, sortent de chez Charon, et se partagent en deux bandes; les uns, ayant à leur tête Pélopidas et Damoclides, marchent contre Léontidas et Hypatès, voisins l'un de l'autre[1]; Charon et Mélon vont contre Archias et Philippe. Ils avaient tous des robes de femme sur leurs cuirasses, et portaient de larges couronnes de pin et de peuplier qui leur couvraient tout le visage. Dès qu'ils parurent à la porte de la salle, les convives jetèrent de grands cris, persuadés que c'étaient les femmes qu'ils attendaient depuis long-temps. Les conjurés font des yeux le tour de la salle; et après avoir considéré tous ceux qui étaient assis, ils tirent leurs épées, et, s'élançant à travers les tables sur Archias et sur Philippe, ils se font connaître pour ce qu'ils sont. Philidas conseille à un petit nombre de convives de se tenir tranquilles; les autres, s'étant levés, font mine de se défendre avec les polémarques; mais, déja noyés de vin, ils sont tués sans beaucoup de peine.

XII. Les conjurés que conduisait Pélopidas éprouvèrent plus de difficulté; ils avaient affaire à Léontidas, homme sobre et courageux. Ils le trouvèrent couché, et sa porte fermée. Ils frappèrent long-temps sans que personne leur ouvrît. Enfin un esclave les ayant entendus, vint à la porte: il eut à peine tiré le verrou, que les conjurés se précipitent en foule, poussent la porte avec violence, renversent l'esclave, et montent à la chambre de Léontidas. Au bruit et à la précipitation de leur

[1] Voyez dans le démon de Socrate (Œuvres morales) les paroles admirables qu'il dit à son fils.

[1] Ceux-ci n'étaient pas du souper d'Archias.

marche, le tyran ayant soupçonné ce que c'était, se lève, et tire son épée (14); mais il ne songea pas à éteindre les lampes, afin que les conjurés se heurtant les uns les autres dans l'obscurité, il pût échapper à leurs coups; au lieu qu'on le distinguait sans peine à la faveur d'une grande lumière: il court à la porte de sa chambre, frappe Céphisodore qui entrait le premier, et l'étend à ses pieds. Ensuite s'attachant à Pélopidas, qui venait après Céphisodore, ils se livrèrent à la porte même, qui était étroite, et dont le corps de Céphisodore embarrassait l'entrée, un combat long et rude. Mais enfin Pélopidas fut vainqueur; et après avoir fait tomber Léontidas sous ses coups, il court chez Hypatès avec tous ceux qui l'accompagnaient. Ils entrent dans sa maison, comme dans celle de Léontidas. Au bruit qu'Hypatès avait entendu, il s'était sauvé dans la maison voisine; mais les conjurés l'atteignirent et le massacrèrent. L'entreprise ainsi terminée, ils vont rejoindre Mélon, font partir des courriers pour ceux des bannis qui étaient restés dans l'Attique, et appelant les citoyens à la liberté, ils donnent, à tous ceux qu'ils rencontrent, les armes qu'ils enlèvent des portiques où elles étaient suspendues, et celles qu'ils prennent dans les boutiques des armuriers et des fourbisseurs, qui étaient voisines de la maison de Charon, et qu'ils font ouvrir de force.

XIII. Cependant Épaminondas et Gorgidas viennent à leur secours bien armés, et leur amènent un grand nombre de jeunes gens, et quelques vieillards des plus honnêtes qu'ils avaient rassemblés. Déja le trouble et la frayeur s'étaient répandus dans la ville; toutes les maisons étaient éclairées, et les rues pleines de gens qui couraient de côté et d'autre. Le peuple n'était pas encore assemblé; étonné de ce qui venait d'arriver, et ne sachant rien de certain, il attendait que le jour vînt l'instruire de ce qui s'était passé. Aussi blâma-t-on les chefs des Lacédémoniens de n'être pas sortis de la citadelle pour attaquer sur-le-champ les conjurés. La garnison était d'environ quinze cents hommes, et un grand nombre de citoyens étaient allés se réunir à eux. Mais les cris du peuple, les feux dont les maisons étaient éclairées et les courses précipitées de la multitude les effrayaient tellement, qu'ils restèrent immobiles, contents de garder la Cadmée. Le lendemain, à la pointe du jour, tous les autres bannis arrivent de l'Attique bien armés, et le peuple s'assemble. Épaminondas et Gorgidas présentent à l'assemblée Pélopidas avec sa troupe, entourée des prêtres qui portaient dans leurs mains des bandelettes, et appelaient les citoyens au secours de leur patrie et de leurs dieux. A cette vue tout le peuple se lève en jetant des cris, en battant des mains, et reçoit les bannis comme les bienfaiteurs et les libérateurs de la ville.

XIV. Pélopidas, nommé le jour même béotarque, avec Mélon et Charon, met sur-le-champ le siége devant la Cadmée, et l'entoure d'un mur de circonvallation, afin d'en chasser promptement les Lacédémoniens, et de la recouvrer avant qu'il vînt de Sparte de nouvelles troupes; il ne prévint leur arrivée que de bien peu de temps. La garnison des Lacédémoniens, après avoir rendu la citadelle par composition, s'en retournait à Sparte, et n'était encore qu'à Mégare, lorsqu'elle rencontra Cléombrote qui marchait vers Thèbes avec une nombreuse armée (15). Des trois harmotes (16) qui commandaient à Thèbes, les Lacédémoniens en condamnèrent deux à mort, Hermippidas et Arcissus; le troisième, nommé Dysaoridas, condamné à une forte amende qu'il fut hors d'état de payer, se bannit du Péloponnèse. Cet exploit, si semblable à celui de Thrasybule, par les vertus des grands hommes qui les exécutèrent, par les dangers qu'ils y coururent, par les combats qu'ils eurent à livrer, et par le succès dont la fortune les couronna, fut appelé par tous les Grecs le frère du premier (17). En effet, il serait difficile de citer d'autres hommes qui, avec si peu de monde et des moyens si faibles, aient renversé une si grande puissance et qui, n'ayant dû leur victoire qu'à leur courage et à leur habileté, aient procuré à leur patrie de si grands avantages. Mais ce qui en fit surtout la gloire et le prix, ce fut le changement qu'il apporta dans les affaires; car la guerre qui abattit la dignité de Sparte, qui lui ôta l'empire de la terre et de la mer, commença cette nuit même où Pélopidas, sans avoir pris ni ville, ni citadelle, ni fort, entra lui douzième dans une maison; et, s'il est permis d'exprimer la vérité par une métaphore, délia, rompit les chaînes de l'empire de Sparte, qui jusqu'alors avaient paru indissolubles.

XV. L'entrée des Lacédémoniens dans la Béotie, avec une si grande armée, effraya tellement les Athéniens, que, renonçant à leur alliance avec les Thébains, ils mirent en justice ceux qui tenaient leur parti, firent mourir les uns, bannirent les autres, et en condamnèrent plusieurs à de grosses amendes. Dans ce dénuement de tout secours, les affaires des Thébains paraissaient désespérées. Pélopidas et Gorgidas, alors béotarques, cherchèrent à mettre les Athéniens aux prises avec les Spartiates; et pour cela ils eurent recours à la ruse. Les Lacédémoniens avaient laissé à Thespies, avec des troupes, un de leurs capitaines, nommé Sphodrias, homme d'une grande valeur et d'une réputation brillante à la guerre, mais d'un esprit léger, follement ambitieux, et qui se berçait aisément des plus vaines espérances : il était là pour

recevoir et soutenir ceux qui se révolteraient contre les Thébains. Pélopidas lui envoie, de son chef, un marchand de ses amis, chargé de lui donner de l'argent, et de lui faire des propositions qui eurent encore sur son esprit plus de pouvoir que l'argent. « Vous devez, lui dit-il, aspirer à de plus grandes » entreprises, et, en attaquant les Athéniens lors- » qu'ils ne s'en douteront pas, vous emparer du » Pirée : rien ne serait plus agréable aux Lacédé- » moniens que de se voir maîtres d'Athènes ; les » Thébains, indignés contre les Athéniens, qu'ils » regardent comme des traîtres, ne leur donne- » ront aucun appui. » Séduit par ces discours, Sphodrias se met en marche la nuit, avec ses troupes (18), entre dans l'Attique, et s'avance jusqu'à Éleusis; mais l'effroi subit que prirent ses soldats l'ayant fait découvrir (19), il s'en retourne à Thespies, sans autre fruit de son entreprise que d'avoir attiré aux Lacédémoniens une guerre rude et difficile (20). Aussitôt les Athéniens s'empressèrent de renouveler leur ancienne alliance avec les Thébains; ils mirent des vaisseaux en mer; et, se répandant par toute la Grèce, ils accueillirent et excitèrent même tous ceux qui étaient disposés à se révolter contre les Lacédémoniens.

XVI. Les Thébains, de leur côté, se mesuraient tous les jours avec les Spartiates, et livraient des combats qui, sans être décisifs, leur servaient d'apprentissage et d'exercice dans le métier des armes, enflammaient leur courage, fortifiaient leurs corps, et leur faisaient acquérir par ces fréquentes rencontres l'expérience, l'habitude et la confiance; aussi dit-on que le Spartiate Antalcidas, voyant Agésilas qu'on rapportait blessé de la Béotie : « Vous recevez des Thébains, lui dit-il, » un beau salaire des leçons que vous leur avez » données, en leur enseignant, malgré eux, à faire » la guerre. » Mais ce n'est point Agésilas qu'on doit regarder comme celui qui forma les Thébains; ce furent ceux de leurs chefs qui, sages et prudents, attendaient, pour les mener à l'ennemi, des occasions favorables; les leur faisaient attaquer à propos, comme on lâche à temps, sur le gibier, des chiens de chasse pleins d'ardeur; et qui, après leur avoir fait goûter la douceur de la victoire et les avoir remplis de confiance, les ramenaient en sûreté dans leurs maisons. Pélopidas surtout en eut la gloire; dès qu'une fois ils l'eurent mis à la tête des troupes, ils lui conférèrent tous les ans, sans interruption, quelque commandement; et jusqu'à la fin de sa vie il fut toujours ou béotarque ou chef de la bande sacrée. Depuis cette époque, les Lacédémoniens essuyèrent plusieurs défaites : ils furent battus à Platée, à Thespies, où Phébidas, celui qui s'était emparé de la Cadmée par trahison, fut tué; à Tanagre, où Pélopidas mit en fuite une armée nombreuse de Spartiates, et tua de sa main leur harmoste Panthoïdès (21). Mais ces avantages, en augmentant la confiance et l'audace des vainqueurs, n'abattaient pas la fierté des vaincus. Ce n'étaient pas des batailles rangées où des armées entières combattissent de pied ferme ; mais plutôt des escarmouches, des courses faites à propos, des alternatives de retraite et de poursuite, où l'on en venait souvent aux mains, et où les Thébains avaient toujours quelque avantage.

XVII. Mais la bataille de Tégyre, qui fut comme le prélude de la journée de Leuctres, acquit la plus grande gloire à Pélopidas, parcequ'elle ne laissa ni à ses collègues aucun moyen de lui disputer l'honneur de la victoire, ni aux vaincus aucun prétexte pour couvrir leur défaite. Il avait depuis long-temps des projets sur la ville d'Orchomène [1], qui, ayant embrassé le parti des Lacédémoniens, avait reçu d'eux, pour sa sûreté, deux compagnies de gens de pied; et il épiait l'occasion de la surprendre. Un jour il fut averti que la garnison était allée faire une course dans la Locride; et, espérant qu'il trouverait la ville sans défense, il partit avec le bataillon sacré et un corps peu nombreux de cavalerie; mais quand il fut près d'Orchomène, il apprit qu'il arrivait de Sparte de nouvelles troupes pour remplacer la garnison : alors il retourne sur ses pas, et ramène son armée par Tégyre; c'était le seul chemin qu'il pût tenir en côtoyant la montagne; toute la plaine des environs était couverte par les eaux du fleuve Mélas, qui, dès sa source, se divise en plusieurs étangs et plusieurs marais qui portent bateau, et rendent les chemins inaccessibles [2]. Un peu au-dessous de ces marais est le temple d'Apollon Tégyrien, avec son oracle qui a cessé depuis peu, et qui avait été très florissant jusqu'aux guerres des Mèdes, lorsque Échécrates en était le grand-prêtre. On conte que c'est dans ce lieu que naquit Apollon; et de là vient que la montagne voisine, au pied de laquelle s'arrêtent les inondations du Mélas, porte le nom de Délos. Il sort, de derrière le temple, deux sources très abondantes, dont l'eau est d'une fraîcheur et d'une douceur merveilleuses. Elles sont nommées encore aujourd'hui, l'une la Palme, et l'autre l'Olive; d'où il paraît que ce ne fut pas entre deux arbres, mais entre deux sources, que Latone accoucha. Près de là est le mont Ptoüs (22), d'où sortit, dit-on, ce sanglier qui épouvanta si fort la déesse. Ce qu'on raconte de Python et de Tityus semble prouver aussi que c'est dans ces lieux qu'Apollon est né. Je laisse

[1] Une des plus considérables villes de la Béotie.

[2] *Voyez* Strabon, liv. IX, pag. 24, où il dit que ce fleuve était perdu de son temps dans des creux ou des marais près d'Haliarte.

beaucoup d'autres preuves qui confirment ce récit; car l'ancienne tradition ne met point ces dieux au nombre des génies qui, comme Hercule et Bacchus, étant nés mortels, ont été changés en dieux, et après avoir mérité par leur vertu de quitter leur nature corruptible et mortelle, ont été placés au rang des dieux. Apollon est une de ces divinités qui n'ont pas été engendrées, et qui subsistent éternellement.

XVIII. Les Thébains donc s'en retournaient d'Orchomène par Tégyre, lorsqu'ils rencontrèrent les Spartiates qui revenaient de la Locride, et qui traversaient les défilés des montagnes. Ils ne les eurent pas plus tôt aperçus, qu'un des Thébains courant à Pélopidas : « Nous avons donné, lui dit-il, » dans les ennemis. Pourquoi, lui répondit Pélo- » pidas, n'est-ce pas plutôt eux qui ont donné dans » notre armée? » Aussitôt il fait passer sa cavalerie de la queue à la tête, pour commencer l'attaque; et forme un bataillon serré de son infanterie, composée de trois cents hommes, dans l'espérance que partout où ce corps donnerait, il renverserait les ennemis, quelque supérieurs qu'ils fussent en nombre. L'armée des Lacédémoniens était de deux compagnies d'infanterie. Chaque compagnie, suivant Éphore, est de cinq cents hommes; Callisthène la fait de sept cents; et d'autres, du nombre desquels est Polybe, la portent à neuf. Les polémarques des Spartiates, Gorgoléon et Théopompe, pleins de confiance en leurs troupes, chargent brusquement les Thébains. Le premier choc s'étant porté surtout au poste où étaient les chefs des deux partis, le combat y fut rude et sanglant. Les polémarques lacédémoniens, qui s'étaient attachés à Pélopidas, furent tués; et bientôt tous ceux qui les environnaient étant morts ou blessés, l'armée entière, saisie de frayeur, s'ouvrit, afin de laisser le passage libre aux Thébains, qui, s'ils l'avaient voulu, auraient pu facilement passer au milieu d'eux et se sauver. Mais Pélopidas, au lieu de profiter de cette facilité, se porta sur les ennemis qui étaient encore en bataille, et en fit un tel carnage que tout ce qui restait prit ouvertement la fuite. Les Thébains ne les poursuivirent pas bien loin; ils craignaient les Orchoméniens qui étaient près du champ de bataille, et la garnison des Spartiates nouvellement arrivée: contents d'avoir rompu et traversé librement leur armée, après les avoir fort maltraités, ils érigèrent un trophée, dépouillèrent les morts, et s'en retournèrent à Thèbes tout glorieux de leur victoire. Car dans toutes les guerres qu'avaient faites jusqu'alors les Lacédémoniens, soit contre les Grecs, soit contre les Barbares, il ne leur était jamais arrivé d'être battus par des troupes si inférieures en nombre, ni même d'être défaits à nombre égal en bataille rangée. Aussi ils étaient d'un orgueil insupportable; et ils attaquaient avec une confiance insultante des ennemis si étonnés de leur réputation, qu'ils n'avaient jamais osé, même avec des forces égales, se mesurer contre les Spartiates. Ce combat apprit pour la première fois, aux Grecs, que ce n'était pas seulement les bords de l'Eurotas, ni l'espace situé entre le pont Babyce et le Cnacion [1], qui produisaient des hommes belliqueux et intrépides; mais que partout où les jeunes gens savent rougir de ce qui déshonore, et se porter avec audace à tout ce qui est glorieux; partout où ils craignent bien plus le blâme que le danger, là sont les hommes les plus redoutables à leurs ennemis (23).

XIX. Quant au bataillon sacré, Gorgidas fut, dit-on, le premier qui le forma de trois cents hommes d'élite, soudoyés et entretenus par la ville dans la Cadmée; d'où il fut appelé le bataillon de la ville, parcequ'alors on donnait assez communément aux citadelles le nom de villes. D'autres prétendent que ce bataillon fut composé de citoyens unis entre eux par une amitié réciproque; et on rapporte à ce sujet un mot de Pammenes qui disait agréablement que le Nestor d'Homère ne s'entendait pas en tactique, lorsqu'il ordonnait aux Grecs de se ranger en bataille par nations et par lignées, afin, disait-il,

Que chaque nation à l'envi se soutienne;

au lieu qu'il fallait mettre ensemble les gens unis entre eux par une étroite amitié. Car dans les dangers, les nations et les lignées s'occupent peu les unes des autres; mais un bataillon formé de gens qui s'aiment est invincible, et ne peut jamais être rompu. L'amour et le respect qu'ils se portent mutuellement les rend inébranlables au milieu des plus grands périls (24); et doit-on s'en étonner, lorsqu'on les voit se respecter même absents, beaucoup plus que les autres hommes ne le font quand ils sont ensemble? N'en a-t-on pas une preuve frappante dans ce soldat qui, renversé par terre, et voyant son ennemi prêt à le percer de son épée, le pria de le frapper à la poitrine, « afin, lui dit- » il, que mon ami n'ait pas la honte de me voir » blessé par-derrière? » Iolaüs, tendrement aimé par Hercule, partagea, dit-on, tous ses travaux et tous ses dangers; et Aristote rapporte que, encore de son temps, on obligeait ses amis d'aller se jurer une fidélité mutuelle sur le tombeau d'Iolaüs (25). Il est donc assez vraisemblable que le bataillon des Thébains fut appelé sacré dans le sens que Platon dit de ces sortes d'amis, qu'ils sont inspirés de Dieu (26). On assure que ce bataillon se conserva toujours invincible jusqu'à la bataille de Chéronée; et que Philippe, en visitant les morts après

[1] *Voyez* la vie de Lycurgue, chap. VII, pag. 51, col. 2.

sa victoire, s'arrêta à l'endroit où ces trois cents Thébains étaient étendus par terre, serrés les uns contre les autres, et tous percés par-devant de grands coups de piques. Frappé d'admiration, et apprenant que c'était là ce bataillon composé d'amis intimes, il ne put retenir ses larmes : « Périssent misérablement, s'écria-t-il, ceux qui soupçonnent de tels hommes d'avoir pu faire ou souffrir rien de déshonnête! » Au reste, ce ne fut pas la passion de Laïus, comme le veulent les poëtes, qui introduisit dans Thèbes l'amour dont je parle; mais leurs législateurs eux-mêmes, qui, pour modérer et adoucir, dès le premier âge, le caractère violent et emporté de ce peuple, firent d'abord entrer le jeu de la flûte dans toutes leurs occupations et dans tous leurs divertissements. Ils mirent cet instrument en honneur, et s'attachèrent en même temps à nourrir, dans les gymnases, cet amour pur et vertueux, afin de dompter le naturel des jeunes gens. Ce fut donc avec sagesse que ces législateurs donnèrent pour protectrice à leur ville la déesse Harmonie, qu'on dit fille de Mars et de Vénus (27), pour insinuer que, lorsque la hardiesse et le courage sont tempérés par les graces et par l'attrait de la persuasion, les peuples jouissent du gouvernement le mieux ordonné et le plus parfait, fruit naturel d'une heureuse harmonie.

XX. Gorgidas, en formant ce bataillon sacré, l'avait distribué dans les premiers rangs de l'infanterie : répandus sur tout le front de la phalange, ces hommes d'élite, qui le composaient, ne pouvaient faire éclater toute leur valeur, ni rendre tout le service qu'on pouvait attendre de leur force, parcequ'au lieu d'être réunis en un seul corps, ils étaient confondus avec des troupes nombreuses, à la vérité, mais inférieures en courage, et se trouvaient affaiblis par cette division. Pélopidas, qui, à la bataille de Tégyre, où ils combattirent toujours autour de lui, avait vu briller leur valeur dans tout son éclat, au lieu de les laisser séparés les uns des autres, n'en forma qu'un seul corps, à la tête duquel, dans les plus grands combats, il affronta toujours les premiers périls. Des chevaux attelés à un char courent beaucoup plus vite que ceux qui vont seuls, non parceque, s'élançant tous ensemble avec effort, ils fendent mieux l'air par leur nombre, mais parceque l'émulation et la rivalité enflamment leur ardeur. De même Pélopidas pensait que les hommes braves, quand ils sont ensemble, s'inspirant les uns aux autres l'émulation et le desir des grands exploits, sont bien plus utiles et combattent avec plus de courage.

XXI. Les Lacédémoniens ayant fait la paix avec tous les autres Grecs, pour ne plus avoir la guerre que contre les Thébains, Cléombrote, leur roi, entra dans la Béotie avec dix mille hommes de pied et mille chevaux. Cette incursion menaça les Thébains, non seulement de la perte de leur liberté, comme dans les guerres précédentes, mais de leur ruine totale; et jamais la Béotie n'avait été frappée d'une plus grande terreur. Pélopidas donc sortant de sa maison pour se rendre à l'armée, et sa femme qui l'accompagnait jusqu'à la porte l'exhortant avec larmes à se conserver : « Ma femme, lui » dit-il, c'est aux simples soldats qu'il faut faire » une pareille recommandation; mais aux généraux, il faut leur dire de sauver les autres. » Arrivé au camp, il trouva les béotarques divisés de sentiment, et se déclara le premier pour l'avis d'Épaminondas qui voulait qu'on livrât bataille à l'ennemi. Il n'était pas alors béotarque; mais il commandait le bataillon sacré, et jouissait de toute la confiance due à un homme qui avait donné tant de preuves de son zèle pour la liberté publique. L'avis de combattre ayant prévalu, et les Lacédémoniens étant campés auprès de Leuctres, Pélopidas eut une vision qui lui causa le plus grand trouble. Dans la plaine de Leuctres sont les tombeaux des filles de Scédasus, qui ont été appelées les Leuctrides à cause du lieu où on les enterra, après que, violées par des Spartiates qu'elles avaient reçus dans leur maison, elles se furent donné la mort. Le père n'ayant pu obtenir justice à Lacédémone d'un crime si odieux et si révoltant, chargea les Spartiates de malédictions, et se tua sur les tombeaux de ses filles. Depuis, les Lacédémoniens furent souvent avertis, par des oracles et des prophéties, de se garantir de la colère de Leuctres. Mais le peuple n'entendait pas le sens de ces prédictions; il n'était pas même certain du lieu qu'elles désignaient, parce qu'il y a dans la Laconie, près de la mer, une petite ville appelée Leuctres, et près de Mégalopolis dans l'Arcadie, un autre lieu du même nom. Or, ce crime avait été commis bien avant la bataille de Leuctres[1].

XXII. Pélopidas dormait dans sa tente lorsqu'il crut voir les filles de Scédasus pleurant autour de leurs tombeaux, charger d'imprécations les Spartiates, et Scédasus lui ordonner d'immoler à ses filles une vierge rousse, s'il voulait vaincre ses ennemis. Pélopidas, étonné d'un ordre qui lui paraissait si cruel et si injuste, se lève promptement, et va faire part de sa vision aux devins et aux généraux : les uns sont d'avis qu'il ne faut pas négliger cet ordre, ni désobéir au dieu. Ils citent les anciennes histoires de Ménécée, fils de Créon; de Macarie, fille d'Hercule; et à des époques plus récentes, celle de Phérécyde le sage, mis à mort par les Lacédémoniens, et dont les rois de Sparte, d'après un oracle, gardent avec soin la peau; celle

[1] Voyez les événements tragiques causés par l'amour dans le Parallèle d'Alexandre et de César, chapitre XII.

de Léonidas, qui, obéissant à l'oracle, se sacrifia en quelque sorte lui-même pour le salut de la Grèce; enfin, celle de Thémistocle (28), qui, avant la bataille de Salamine, immola trois jeunes Perses à Bacchus Omestes; sacrifices qui furent tous justifiés par le succès. Ils ajoutent, à ces divers exemples, qu'Agésilas étant prêt à faire voile des lieux d'où Agamemnon était autrefois parti pour aller combattre les mêmes ennemis, la déesse lui apparut en Aulide pendant son sommeil, et lui demanda le sacrifice de sa fille; que la tendresse paternelle ne lui ayant pas permis d'y consentir, il fut obligé de renvoyer son armée sans avoir rien fait, et s'en retourna couvert de honte (29). Les autres soutinrent, au contraire, qu'aucun de ces êtres, qui sont bons par essence et d'une nature supérieure à la nôtre, ne pouvaient agréer un sacrifice si injuste et si barbare; que cet univers n'est gouverné ni par des Typhons ni par des Géants, mais par le Dieu suprême, père des dieux et des hommes. « Il serait absurde, disaient-ils, de croire » que la divinité se plaît dans le sang et dans le » meurtre : si cela était, il faudrait rejeter les » dieux comme n'étant pas des êtres tout puis- » sants. Ce n'est que dans des ames faibles et dé- » pravées que peuvent naître et subsister des de- » sirs si étranges et si cruels (30). » Pendant que les généraux étaient ainsi partagés de sentiment, et que Pélopidas surtout ne savait quel parti prendre, une jeune cavale qui s'était échappée d'un haras, ayant traversé tous les rangs, vint s'arrêter devant eux : ils furent tous frappés de la beauté de ses crins, qui étaient d'un rouge vif et luisant; ils admiraient la grace de ses allures et la fierté de ses hennissements, lorsque le devin Théocrite, ne doutant pas que ce ne fût l'accomplissement de la vision : « Pélopidas, s'écria-t-il, voilà la victime qui » vient à vous; n'attendez point d'autre vierge, et » immolez celle que Dieu vous envoie. » Aussitôt ils prennent la cavale, la mènent aux tombeaux des filles de Scédasus; et, après l'avoir couronnée de fleurs, après avoir fait leur prière aux dieux, ils l'immolent avec des transports de joie, et vont répandre dans tout le camp la vision qu'avait eue Pélopidas, et le sacrifice qu'il venait de faire.

XXIII. Épaminondas, en rangeant ses troupes en bataille, plaça la phalange à l'aile gauche, et la fit avancer obliquement vers l'ennemi, afin que l'aile droite des Spartiates fût éloignée le plus qu'il serait possible des autres Grecs qui étaient dans leur armée, et que la phalange des Thébains, en tombant avec toutes ses forces sur Cléombrote, qui commandait cette aile droite, pût aisément l'enfoncer et la mettre en déroute (31). Les ennemis ayant pénétré son dessein, changèrent leur ordre de bataille : ils étendirent leur aile droite, dans l'espérance qu'avec le grand nombre de leurs troupes, ils envelopperaient Épaminondas; mais à l'instant même Pélopidas accourt avec son bataillon sacré; et ayant, par sa grande diligence, empêché que Cléombrote n'eût le temps d'étendre sa droite, ou, à ce défaut, de la serrer de nouveau pour rétablir son premier ordre de bataille, il charge les Lacédémoniens, qui n'avaient pas encore repris leurs rangs et qu'il trouve en désordre. Les Spartiates étaient les plus habiles maîtres dans l'art de la guerre; et la partie de leur tactique à laquelle ils étaient le plus exercés, celle dont ils avaient contracté la plus longue habitude, c'était de ne jamais se déranger ni se troubler; de ne point changer leur ordre de bataille en présence de l'ennemi; d'accoutumer leurs soldats à pouvoir, quand le danger devenait pressant, se servir les uns aux autres de capitaines et de chefs de bandes, et à se tenir unis et serrés en combattant. Mais dans cette occasion la phalange d'Épaminondas n'ayant chargé que cette aile droite, sans s'arrêter aux autres troupes, et Pélopidas, de son côté, étant venu, à la tête de son bataillon sacré, fondre sur eux avec une audace et une rapidité inexprimable; cette double attaque confondit tellement toute leur science et toute leur fierté, que jamais les Lacédémoniens n'essuyèrent un si grand carnage ni une déroute si complète. Ainsi Pélopidas, qui n'était pas béotarque et qui ne commandait qu'un bataillon peu nombreux, partagea avec Épaminondas, qui était revêtu de la première magistrature, et avait le commandement de toute l'armée, la gloire de cette brillante journée.

XXIV. Mais depuis[1], nommés tous deux béotarques, ils entrèrent en armes dans la Laconie, et entraînèrent dans la défection un grand nombre de villes : Élis, Argos, l'Arcadie tout entière, et la plus grande partie de la Laconie elle-même. On touchait alors au solstice d'hiver, et il ne restait que peu de jours du dernier mois de l'année : il fallait que le premier jour du mois suivant ils remissent à leurs successeurs le commandement de l'armée, sous peine, s'ils le retenaient, d'être punis de mort. Les autres béotarques, par la crainte de cette loi, et en même temps pour éviter une expédition d'hiver, avaient la plus grande impatience de ramener l'armée à Thèbes. Mais Pélopidas, appuyant le premier l'avis d'Épaminondas, qui voulait continuer la guerre, et ranimant le courage des soldats, les mène droit à Sparte, traverse l'Eurotas, s'empare de plusieurs villes de la Laconie; et, à la tête d'une armée de soixante-dix mille hommes, toute composée de Grecs, et dont les Thébains ne faisaient pas la douzième par-

[1] L'année suivante, après la bataille de Leuctres.

tie, il ravage tout le pays jusqu'à la mer. La réputation de ces deux grands hommes attirait tous les alliés, qui, sans aucun ordre, sans aucun décret public, les suivaient en silence partout où ils voulaient les mener. C'est en effet la première et la plus puissante de toutes les lois, que cette loi naturelle qui veut que tout homme qui a besoin de défense reconnaisse pour son chef celui qui est capable de le défendre. Les passagers d'un vaisseau, lorsque la mer est calme ou qu'ils sont dans une rade sûre, maltraitent de paroles les pilotes; mais sont-ils menacés de la tempête, ils fixent sur eux leurs regards, et mettent dans leur secours toute leur espérance. De même les Argiens, ceux d'Élis et d'Arcadie, qui, dans les conseils, disputaient souvent aux Thébains le commandement des armées, dès qu'il fallait combattre, et que le danger était pressant, se soumettaient volontairement aux généraux de Thèbes, et les suivaient sans résistance. Dans cette expédition, ils réunirent toute l'Arcadie en un seul corps de peuple, enlevèrent la Messénie aux Lacédémoniens, y rappelèrent les anciens habitants, et repeuplèrent la ville d'Ithome. Comme ils s'en retournaient à Thèbes par Cenchrées, ils battirent les Athéniens, qui les avaient attaqués dans les défilés dont ils voulaient leur fermer le passage (32).

XXV. Ces grands exploits inspirèrent à tous les peuples de la Grèce une estime singulière pour ces deux personnages, et firent admirer leur bonheur; mais l'envie domestique, qui s'était accrue autant que leur gloire, leur préparait à Thèbes un accueil peu favorable, et qui ne répondait pas aux services signalés qu'ils avaient rendus (33). A leur retour, ils furent accusés tous deux de crime d'état, parcequ'au mépris de la loi, qui leur ordonnait de remettre aux nouveaux béotarques, le premier jour de leur mois Bucatius, le commandement de l'armée, ils l'avaient retenu quatre mois entiers, pendant lesquels ils avaient eu, dans la Messénie, l'Arcadie et la Laconie, les succès étonnants que nous avons rapportés. Pélopidas, mis le premier en jugement, courut par-là un plus grand danger; mais ils furent tous deux absous. Épaminondas, persuadé que la force et la magnanimité consistent surtout à montrer beaucoup de patience dans les affaires politiques, supporta avec une grande douceur cette accusation et cet essai de l'envie. Pélopidas, naturellement plus colère, et irrité encore par ses amis, saisit, pour se venger, la première occasion qui se présenta.

XXVI. Le rhéteur Ménéclides était un de ceux qui, lors de la conjuration contre les tyrans, s'étaient rendus avec Mélon et Pélopidas dans la maison de Charon. Piqué de ce que les Thébains ne lui témoignaient pas la même estime qu'aux autres conjurés, cet homme, qui, à un grand talent pour la parole, joignait un caractère pervers et corrompu, abusa de son éloquence pour décrier, traduire en justice et accuser les meilleurs citoyens; continuant ses intrigues même après ce dernier jugement, il vint à bout d'éloigner Épaminondas de la dignité de béotarque, et contraria long-temps toutes ses vues politiques. Quant à Pélopidas, Ménéclides, n'ayant pu réussir à le décrier auprès du peuple, entreprit de le mettre mal avec Charon. C'est une consolation pour un envieux, qui ne peut pas obtenir plus d'estime que ceux à qui il porte envie de les faire paraître moins estimables que d'autres qu'il favorise. Ménéclides donc exaltait à tout propos, devant le peuple, les exploits de Charon; il relevait avec affectation ses expéditions et ses victoires; surtout ce combat de cavalerie donné un peu avant la bataille de Leuctres, près de Platée, où les Thébains, commandés par Charon, avaient eu l'avantage, et dont il voulut consacrer la mémoire de la manière suivante. Androcydes, peintre de Cyzique, avait entrepris pour la ville de Thèbes le tableau d'une autre bataille, qu'il travaillait à Thèbes même. La révolte des Thébains contre les Spartiates, et la guerre qui en fut la suite, ayant obligé Androcydes de quitter la ville, les Thébains gardèrent le tableau, qui était presque achevé. Ménéclides, afin d'obscurcir la gloire de Pélopidas et d'Épaminondas, persuada au peuple de consacrer ce tableau dans un temple, avec une inscription qui portât que c'était la victoire de Charon. Mais quelle ambition plus ridicule que celle de préférer à tant et de si glorieux exploits une seule et unique victoire, dont tout l'avantage s'était borné à la mort d'un citoyen de Sparte assez obscur, nommé Gérandas, et de quarante autres Spartiates (34)! Pélopidas attaqua le décret comme contraire aux lois; il soutint qu'il n'était pas d'usage, à Thèbes, d'honorer en particulier un citoyen pour des exploits publics, et que c'était toujours à la patrie qu'on déférait en commun l'honneur de la victoire. Durant tout le cours du procès, il ne cessa de combler Charon de louanges; mais il convainquit Ménéclides de méchanceté et d'envie, et demanda souvent aux Thébains, s'ils n'avaient eux-mêmes rien fait de grand. Ménéclides fut condamné à une si forte amende, que, hors d'état de la payer, il entreprit dans la suite de changer la forme du gouvernement. Ces particularités servent à faire connaître le caractère et la vie des hommes.

XXVII. Dans ce même temps, Alexandre, tyran de Phères, ayant déclaré la guerre à plusieurs peuples de Thessalie, et cherchant par des voies secrètes à les asservir tous (35), les villes de cette contrée députèrent à Thèbes, pour demander un gé-

néral et des troupes. Comme Épaminondas était occupé à régler les affaires du Péloponnèse, Pélopidas, qui ne voulait pas laisser dans l'inaction la capacité et les talents qu'il avait pour la guerre, s'offrit lui-même pour général aux Thessaliens; il savait d'ailleurs que partout où était Épaminondas, on n'avait pas besoin d'un autre commandant. A peine entré dans la Thessalie, il se rendit maître de Larisse; et Alexandre étant venu se jeter à ses pieds, il essaya de le changer, et de faire d'un tyran injuste un prince doux et humain. Mais comme son caractère cruel et féroce le rendait incorrigible, et que chaque jour on venait se plaindre de ses débauches et de son avarice, Pélopidas irrité lui parla d'un ton si ferme, que le tyran, effrayé, s'enfuit précipitamment avec ses gardes.

XXVIII. Pélopidas, laissant les Thessaliens hors de toute crainte de la part du tyran, et parfaitement d'accord entre eux, passa en Macédoine, où Ptolémée faisait la guerre à Alexandre, roi des Macédoniens (36) : ils l'avaient appelé tous deux pour être l'arbitre et le juge de leurs différends, ou pour défendre et secourir celui qui aurait éprouvé des injustices. Pélopidas ne fut pas plus tôt arrivé, qu'il mit fin à leurs divisions, fit rappeler les exilés des deux partis, et prit pour otages Philippe[1], frère du roi, et trente autres jeunes gens des plus illustres maisons de la Macédoine, qu'il conduisit à Thèbes, pour faire voir aux Grecs à quel point de grandeur les Thébains étaient parvenus, l'opinion qu'on avait de leur puissance, et la confiance qu'inspirait leur justice. C'est ce Philippe qui, dans la suite, fit la guerre aux Grecs pour leur enlever leur liberté, et qui, alors encore enfant, fut élevé à Thèbes dans la maison de Pammenès; ce qui a fait croire qu'il avait pris Épaminondas pour modèle. Peut-être avait-il imité de lui son activité dans tout ce qui avait rapport à la guerre; mais ce n'était là qu'une bien petite partie de la vertu de ce grand homme : pour sa tempérance, sa justice, sa magnanimité, sa douceur, vertus qui faisaient sa véritable grandeur, Philippe ne les eut jamais naturellement, ni par imitation.

XXIX. Peu de temps après, les Thessaliens s'étant plaints de nouveau qu'Alexandre cherchait à semer le trouble dans leurs villes, Pélopidas y fut envoyé comme ambassadeur avec Isménias. Comme il ne s'attendait pas à la guerre, il n'avait point amené des troupes de Thèbes; mais des affaires pressantes, qui lui survinrent, l'obligèrent d'employer les Thessaliens. Dans le même temps les troubles recommencèrent en Macédoine. Ptolémée avait fait périr le roi, et s'était emparé du trône. Les amis du prince mort appelaient Pélopidas, qui, n'ayant point de troupes, et ne voulant pas donner à Ptolémée le temps de se fortifier, prit à sa solde quelques mercenaires, et marcha promptement contre Ptolémée. Quand ils furent en présence, Ptolémée corrompit, à prix d'argent, ces mercenaires, et les détermina à passer dans son armée. Mais craignant la réputation et le nom seul de Pélopidas, il alla le trouver, le reconnaissant par-là pour son supérieur, employa les caresses et les prières, s'engagea à garder le royaume pour les frères d'Alexandre, et à n'avoir d'amis et d'ennemis que ceux qui le seraient des Thébains. Pour garant de ses promesses, il donna Philoxène, son fils, en otage, avec cinquante de ses jeunes compagnons, que Pélopidas envoya tous à Thèbes. Mais ne pouvant pardonner aux mercenaires leur perfidie, et étant instruit que la plus grande partie de leurs richesses, avec leurs femmes et leurs enfants, étaient déposés à Pharsale, il crut qu'en les leur enlevant il tirerait une vengeance suffisante de l'injure qu'il avait reçue. Il rassemble donc quelques Thessaliens, et se rend à Pharsale. A peine il y est arrivé, que le tyran Alexandre se présente avec son armée. Pélopidas, ne doutant pas qu'il ne vînt pour se justifier, alla le trouver; et quoiqu'il le connût pour un scélérat à qui les crimes et les meurtres ne coûtaient rien, il se persuada que le respect qu'il aurait pour Thèbes, et les égards qu'il croirait devoir à sa réputation et à sa dignité, le mettraient à l'abri de ses insultes (37). Mais le tyran le voyant seul et sans armes l'arrêta prisonnier, et se rendit maître de Pharsale. Cette violence jeta la terreur dans l'ame de tous ses sujets, qui sentirent qu'après une injustice et une audace pareilles, il n'épargnerait plus personne; et que désormais il traiterait en toute occasion ceux qui tomberaient entre ses mains en homme qui n'avait plus rien à ménager.

XXX. Les Thébains n'eurent pas plus tôt appris cette perfidie, qu'ils firent partir sur-le-champ une armée, dont ils donnèrent le commandement à d'autres généraux qu'Épaminondas, contre lequel ils étaient alors irrités (38). Le tyran ayant mené Pélopidas à Phères, laissa d'abord à tout le monde la liberté de le voir, ne doutant pas que sa captivité ne l'eût abattu et humilié. Mais au contraire il sut que Pélopidas consolait les habitants de Phères, qui venaient déplorer son malheur, et les exhortait à prendre courage, en leur disant que le tyran serait bientôt puni. Il lui envoya même dire que c'était de sa part une grande inconséquence de faire chaque jour tourmenter et mettre à mort de malheureux citoyens qui ne lui avaient fait aucun tort; et de l'épargner lui, qui, une fois échappé de ses mains, ne manquerait pas de le punir. Le tyran, étonné de sa grandeur d'ame et de sa sécu-

[1] C'est le père d'Alexandre-le-Grand.

rité : « Pourquoi, dit-il, Pélopidas est-il si pressé » de mourir? » « Afin, lui envoya dire Pélopidas à » qui ce mot fut rapporté; afin que, devenu plus » ennemi des dieux et des hommes, tu en périsses » beaucoup plus tôt. » Dès ce moment le tyran défendit qu'on le laissât voir à personne du dehors. Mais Thébé, fille de Jason et femme d'Alexandre, instruite par ceux qui gardaient Pélopidas de son courage et de sa fierté, desira de le voir et de l'entretenir. Lorsqu'elle fut entrée dans sa prison, par une erreur assez ordinaire aux femmes, elle ne reconnut pas, dans le malheur où elle le voyait réduit, la grandeur de son caractère; et jugeant au négligé de ses cheveux et de ses habits, à la manière dure dont il était traité, qu'il devait beaucoup souffrir d'une situation qui répondait si peu à sa gloire, elle répandit des larmes. Pélopidas, qui ne la connaissait pas, fut d'abord surpris; mais quand il sut qui elle était, il la salua sous le nom de son père Jason, dont il avait été fort l'ami. « Pélopidas, lui dit-elle, je plains votre femme. Je » vous plains bien davantage, lui répondit-il, » vous qui, n'étant pas prisonnière, souffrez un » homme aussi méchant qu'Alexandre. » Ce mot fit sur Thébé une vive impression; elle détestait la cruauté et les violences du tyran, qui, outre tant d'autres infamies, abusait du plus jeune des frères de sa femme. Elle allait souvent voir Pélopidas, et, en lui parlant avec une entière liberté de tout ce qu'elle avait à souffrir, elle puisait auprès de lui des sentiments de colère et d'audace, avec le desir de se venger d'Alexandre.

XXXI. Les généraux thébains qui étaient entrés dans la Thessalie n'ayant eu aucun succès, soit par leur inexpérience, soit par leur mauvaise fortune, se virent forcés à une retraite honteuse (39); ils furent condamnés chacun à une amende de dix mille drachmes [1], et on fit partir Épaminondas avec des nouvelles troupes. Son arrivée mit toute la Thessalie en mouvement; la réputation de ce grand homme remplit de confiance les Thessaliens; et le tyran craignit bientôt de voir sa puissance entièrement renversée : tant la frayeur s'était subitement emparée de tous ses capitaines et de tous ses amis! tant ses sujets se portèrent tous avec ardeur à la révolte, pleins de joie de voir briller enfin l'espérance prochaine de la punition de ses crimes! Mais Épaminondas, sacrifiant sa propre gloire au salut de Pélopidas, et craignant que s'il poussait Alexandre à bout, ce tyran, réduit au désespoir, ne se jetât comme une bête féroce sur son prisonnier, traîna la guerre en longueur, tournant pour ainsi dire autour de son ennemi, comme pour faire ses préparatifs. Par ces délais, il le contenait de manière que, sans le forcer à modérer ses emportements et sa brutalité (40), il n'irritait pas non plus son caractère féroce et barbare. Il n'ignorait pas la cruauté de ce monstre, qui, bravant avec audace la justice et l'humanité, faisait enterrer des hommes vivants, en couvrait d'autres de peaux d'ours et de sangliers, et lâchait sur eux des chiens de chasse, qui les déchiraient; quelquefois il les tuait lui-même à coup de flèches : c'étaient là ses divertissements. Dans les villes de Mélibée et de Scotuse (41), ses alliées et ses amies, il assembla un jour les habitants, et les fit environner par ses gardes, qui égorgèrent toute la jeunesse. Il consacra la lance avec laquelle il avait tué son oncle Polyphon, la couronna de bandelettes, lui sacrifia comme à une divinité, et l'appela Tychon [1]. Un jour qu'il assistait à une représentation des Troades d'Euripide, il sortit brusquement du théâtre, et fit dire à l'acteur de ne pas s'inquiéter, et de continuer à bien jouer son rôle; que s'il était sorti, ce n'était pas qu'il fût mécontent de son jeu; mais qu'il avait honte qu'après avoir égorgé sans pitié tant de citoyens, on le vît pleurer des malheurs d'Hécube et d'Andromaque. Cet homme, alors effrayé de la réputation d'Épaminondas, de sa gloire et de sa dignité,

Semblable au coq vaincu qui fuit en traînant l'aile,

envoya promptement vers lui des ambassadeurs chargés de le justifier. Épaminondas ne voulut pas que les Thébains fissent un traité d'alliance et d'amitié avec un si méchant homme : il lui accorda une trêve de trente jours, tira de captivité Pélopidas et Isménias, et les ramena à Thèbes avec ses troupes.

XXXII. Cependant les Thébains, instruits que les Spartiates et les Athéniens avaient envoyé des ambassadeurs au grand roi pour faire alliance avec lui, y députèrent de leur côté Pélopidas; c'était, d'après sa réputation, le meilleur choix qu'ils pussent faire. Il était très connu et très estimé dans toutes les provinces du roi, qu'il avait à traverser : le bruit de ses victoires sur les Lacédémoniens avait pénétré rapidement en Asie et dans les provinces qui en étaient voisines; depuis que la première nouvelle de la journée de Leuctres s'y était répandue, chaque jour quelque nouveau succès avait accru sa gloire, et l'avait portée jusqu'aux extrémités de l'empire. Arrivé à la cour de Perse, il excita l'admiration des satrapes, des princes et des généraux. « Voilà, disaient-ils tous, cet homme » qui a enlevé aux Lacédémoniens l'empire de la » terre et de la mer; qui a renfermé entre le Taygète [2] et l'Eurotas cette Sparte qui, depuis peu

[1] Environ neuf mille livres.

[1] C'est-à-dire l'heureuse. [2] Montagne de Laconie.

» encore, sous la conduite d'Agésilas, a fait la » guerre au grand roi et aux Perses, et leur a disputé les royaumes de Suse et d'Ecbatane. » Artaxerxe, charmé de son arrivée, se fit un plaisir d'augmenter encore sa réputation et sa dignité par les honneurs qu'il lui fit rendre. Il voulait montrer à ses peuples que les plus grands hommes venaient lui rendre hommage et applaudir à son bonheur. Mais quand il l'eut vu lui-même; quand il eut entendu sa conversation, plus grave que celle des Athéniens et plus simple que celle des Spartiates, il l'aima encore davantage; et, suivant l'usage des rois (42), il ne cacha point l'estime particulière qu'il en faisait, et laissa voir aux autres ambassadeurs la préférence qu'il lui donnait sur eux. A la vérité, il paraissait avoir honoré le Spartiate Antalcidas plus qu'aucun autre des Grecs, lorsqu'un jour à table, prenant la couronne qu'il avait sur la tête, il la trempa dans des essences précieuses, et la lui fit passer (43). Il ne donna point à Pélopidas de ces marques de familiarité; mais il lui envoya les plus beaux et les plus magnifiques présents, et lui accorda toutes ses demandes : c'était que les Grecs suivissent leurs lois et leurs usages; que Messène fût repeuplée, et les Thébains réputés les amis héréditaires du roi de Perse.

XXXIII. Pélopidas, satisfait des réponses du roi, n'accepta de ses présents que ce qui pouvait lui être un gage de la faveur et de la bienveillance de ce prince, et il s'en retourna. Son désintéressement donna lieu à de vives plaintes contre les autres ambassadeurs. Les Athéniens citèrent en justice Timagoras, et le condamnèrent à mort : condamnation bien juste, si elle eut pour fondement la quantité de présents qu'il avait reçus. Il avait accepté, non seulement de l'or et de l'argent, mais encore un lit magnifique, avec des esclaves pour le faire (44), ceux des Grecs n'étant pas assez adroits pour cela. Il reçut aussi quatre-vingts vaches, et des bergers pour en avoir soin, sous prétexte qu'il avait besoin de lait de vache pour quelque maladie. Enfin, à son départ, il se fit conduire en litière jusqu'à la mer, et le roi donna quatre talents [1] aux esclaves qui l'avaient porté. Mais ce ne fut pas, ce me semble, l'acceptation de ces présents qui irrita le plus les Athéniens contre lui, puisque Épicrates, le portefaix, ne nia point qu'il en eût reçu du roi; qu'il ne cacha pas même qu'il voulait proposer un décret pour élire tous les ans, au lieu de neuf archontes, un pareil nombre d'ambassadeurs d'entre les plus pauvres du peuple, qu'on députerait au roi, qui les renverrait tous riches; proposition dont le peuple ne fit que rire (45). Mais ce qui les offensa le plus, ce fut que les Thébains eussent obtenu tout ce qu'ils avaient demandé; et en cela ils ne songeaient pas à la grande réputation de Pélopidas, et à la supériorité qu'il devait avoir sur les harangues et sur le talent oratoire des autres ambassadeurs, auprès d'un prince qui ménageait toujours ceux qui étaient les plus forts par les armes. Cette ambassade augmenta singulièrement la bienveillance des Thébains pour Pélopidas, à qui ils avaient l'obligation d'avoir procuré le rétablissement de Messène et l'affranchissement des autres Grecs (46).

XXXIV. Alexandre de Phères, revenu à son naturel, avait détruit plusieurs villes de Thessalie, et mis des garnisons dans celles des Phthiotes, des Achéens et des Magnésiens. Ces villes, ayant appris que Pélopidas était de retour, envoyèrent sur-le-champ des députés à Thèbes, chargés de demander des troupes, et Pélopidas pour général; les Thébains leur accordèrent l'un et l'autre avec plaisir. Les préparatifs furent bientôt faits; et le général était sur le point de se mettre en marche, lorsque le soleil s'éclipsa, et que des ténèbres épaisses couvrirent en plein jour la ville de Thèbes [1]. Pélopidas voyant ses concitoyens troublés de ce phénomène, ne crut pas devoir les faire partir dans cet état de frayeur, qui leur ôtait toute confiance, ni exposer la vie de sept mille Thébains. Mais se donnant lui seul aux Thessaliens, et prenant trois cents cavaliers volontaires, tant Thébains qu'étrangers, il partit contre l'avis des devins, et malgré les instances des autres citoyens qui le voyaient partir à regret, persuadés que ce signe céleste annonçait quelque chose d'extraordinaire, et pouvait menacer un aussi grand personnage que lui. Mais le ressentiment des injures qu'il avait reçues ne lui permettait pas de différer; il espérait d'ailleurs, d'après ses entretiens avec Thébé, trouver la maison d'Alexandre agitée de troubles et de divisions. Plus enflammé encore par la beauté de l'action même, il n'avait d'autre desir et d'autre ambition que de faire voir aux Grecs que bien différents des Lacédémoniens, qui envoyaient à Denys, ce tyran de Sicile, des généraux et des commandants; des Athéniens eux-mêmes, qui étaient en quelque sorte à la solde d'Alexandre, et lui avaient érigé, comme à leur bienfaiteur, une statue de bronze; les Thébains seuls combattaient pour ceux que les tyrans opprimaient, et pour détruire, dans la Grèce, les dominations violentes et injustes. Il rassembla son armée à Pharsale, et marcha sans différer contre Alexandre, qui, voyant que Pélopidas n'avait avec lui qu'un petit nombre de Thébains, et que de son côté il avait deux fois plus d'infanterie que les Thessaliens, s'avança jusqu'au temple de Thétis. Quel-

[1] Environ vingt mille livres.

[1] Cette éclipse arriva 364 ou 365 ans avant J.-C.

qu'un ayant dit à Pélopidas que le tyran venait avec une armée bien nombreuse : « Tant mieux, ré» pondit-il, nous aurons plus d'ennemis à vaincre. »

XXXV. Au milieu de la plaine où ils étaient campés, et près du lieu appelé Cinocéphales [1], il y avait deux hautes collines fort escarpées, et situées en face l'une de l'autre. Les deux armées mirent en mouvement leur infanterie, pour aller s'emparer de ces deux collines; et en même temps Pélopidas, qui avait une cavalerie nombreuse et bonne, lui ordonne de charger celle des ennemis, qui fut bientôt enfoncée; la cavalerie thébaine la poursuivait dans la plaine, lorsqu'on aperçut au haut de la colline Alexandre, qui s'en étant saisi avant l'infanterie thessalienne, l'attaquait avec avantage de ces hauteurs, qu'elle voulait forcer; tuait les plus avancés, et accablait les autres de blessures qui les mettaient hors de combat. Pélopidas voyant leur détresse, rappelle sa cavalerie, et lui ordonne de fondre sur l'infanterie ennemie, qui était en bataille : lui-même prenant son bouclier, il court soutenir ceux qui combattaient sur les collines. Il eut bientôt percé de la queue à la tête, et sa présence donna tant de courage et de force à ses soldats, que les ennemis eux-mêmes crurent que c'étaient des troupes toutes fraîches qui les attaquaient. Ils soutinrent deux ou trois charges sans plier; mais enfin, voyant que l'infanterie les poussait toujours avec la même vigueur, et que la cavalerie, revenant de la poursuite, allait tomber sur eux, ils lâchèrent le pied, et firent leur retraite à pas lents, en faisant toujours tête à l'ennemi. Pélopidas apercevant du haut de la colline l'armée ennemie qui, sans avoir encore pris ouvertement la fuite, commençait à être en désordre et à troubler ses rangs, s'arrête quelque temps, et cherche des yeux Alexandre : il le voit à son aile droite, ralliant et encourageant ses mercenaires: à cette vue, il ne peut plus maîtriser sa colère; et, sans écouter la raison, tout hors de lui, il commet à son ressentiment seul le soin de sa vie et la conduite du combat; il s'élance loin de ses bataillons, et court de toute sa force, en provoquant Alexandre. Le tyran n'a garde d'accepter son défi et de l'attendre; il prend la fuite, et va se cacher au milieu de ses gardes. Les premiers mercenaires qui font tête à Pélopidas sont enfoncés, et la plupart tués sur la place. Le plus grand nombre, lançant de loin leurs javelines, percent enfin ses armes, et lui font plusieurs blessures. Les Thessaliens, vivement affectés du danger où ils le voient, descendent des collines, et courent à son secours; mais il était déjà tombé lorsque la cavalerie arriva; elle se joignit à l'infanterie; et ces deux corps réunis ayant mis en déroute la phalange ennemie, la poursuivirent fort loin, et couvrirent la plaine de morts. Ils tuèrent plus de trois mille hommes.

XXXVI. La douleur des Thébains, qui furent témoins de la mort de Pélopidas; les témoignages de reconnaissance qu'ils lui donnèrent, en l'appelant leur père, leur sauveur et leur maître dans la science de vaincre, n'ont rien qui doivent nous étonner. Mais les Thessaliens et les alliés, après avoir surpassé, par leurs décrets, tous les honneurs dont on peut récompenser la vertu humaine, prouvèrent encore mieux, par leurs regrets, l'affection qu'ils lui portaient. Tous ceux qui avaient eu part à ce combat n'eurent pas plus tôt appris sa mort, que, sans quitter leurs cuirasses, sans débrider leurs chevaux, sans même bander leurs plaies, ils accourent tout armés auprès du mort, et comme s'il eût eu encore du sentiment, ils entassent autour de son corps les dépouilles des ennemis; ils coupent les crins à leurs chevaux, et se rasent eux-mêmes la tête [1]. La plupart se retirent dans leurs tentes, sans songer ni à faire du feu, ni à préparer leur repas. Un morne silence règne dans tout le camp; on dirait, non qu'ils viennent de remporter une des plus grandes et des plus glorieuses victoires, mais qu'ils ont été vaincus et réduits en servitude par le tyran. Dès que la nouvelle de sa mort fut répandue dans les villes voisines, les magistrats en sortirent avec les jeunes gens, les enfants et les prêtres, pour aller recevoir le corps. Ils portaient tous des trophées, des couronnes, et des armures d'or.

XXXVII. Lorsqu'on vint pour enlever le corps et lui rendre les derniers devoirs, les plus âgés d'entre les Thessaliens demandèrent aux Thébains la permission de faire eux-mêmes ses funérailles; l'un d'eux porta la parole en ces termes : « Thé» bains, nos alliés, nous vous demandons une » grace qui sera tout à la fois pour nous un hon» neur et une consolation dans le malheur extrême » que nous éprouvons. Ce n'est point Pélopidas » vivant que les Thessaliens demandent d'accom» pagner (47); il ne sentira pas les honneurs que » nous lui rendrons, et qui lui sont dus à si juste » titre; c'est Pélopidas mort qu'ils desirent de » toucher. Si vous nous permettez de décorer ces » précieux restes et de les ensevelir, nous vous » croirons persuadés que cette perte est plus sen» sible et plus cruelle encore pour les Thessaliens » que pour les Thébains. Vous avez perdu un » grand capitaine; et nous, outre cette perte qui » nous est commune avec vous, nous perdons en» core jusqu'à l'espoir de recouvrer notre liberté. » Comment oserions-nous vous demander un autre

[1] Têtes de chien.

[1] C'étaient des signes ordinaires de deuil chez les anciens.

» général, quand nous ne vous avons pas rendu » Pélopidas? » Les Thébains leur accordèrent ce qu'ils souhaitaient. On ne vit jamais de funérailles plus magnifiques, du moins au jugement de ceux qui ne font pas consister la magnificence dans l'ivoire, l'or et la pourpre, comme l'historien Philistus (48), qui exalte avec admiration les obsèques de Denys le tyran, qu'on peut dire n'avoir été que le pompeux dénouement d'une tragédie sanglante, c'est-à-dire de sa tyrannie (49). De même Alexandre le Grand, après la mort d'Éphestion, ne se contenta pas de faire couper les crins à ses chevaux et à ses mulets; il fit encore abattre les créneaux des murailles, afin que les villes mêmes parussent dans le deuil, en prenant, à la place de leurs ornements accoutumés, une figure triste et lugubre.

XXXVIII. Mais toute cette pompe qui, commandée par un maître, ne s'exécute que par contrainte, et toujours avec un sentiment secret d'envie contre ceux qui en sont l'objet, et de haine contre ceux qui l'exigent de force, cette pompe n'est pas le fruit d'une affection véritable, ni la preuve d'un hommage sincère; ce n'est que l'étalage d'un faste barbare, que l'ostentation d'un vain luxe qui emploie ses richesses à des vanités indignes de nos desirs (50). Mais un homme privé qui, mourant dans une terre étrangère, loin de sa femme, de ses enfants et de sa famille, sans que personne l'exige sans que personne y contraigne, est accompagné, porté et couronné par tant de peuples et de villes qui se disputent à l'envi cet honneur; un tel homme me paraît avoir obtenu le bonheur le plus parfait. « La mort des hommes » qui meurent dans la prospérité, disait Ésope, » n'est pas un malheur pour eux; c'est au contraire » la fin la plus heureuse; elle met leurs belles ac» tions dans un asyle sûr, où elles sont à l'abri » des revers de la fortune. » J'estime encore davantage le mot d'un Spartiate à Diagoras, qui, vainqueur aux jeux olympiques, avait vu couronner à ces mêmes jeux ses fils et ses petits-fils (51). « Meurs, Diagoras, lui dit-il en l'embrassant; car » enfin tu ne dois pas monter au ciel. » Mais qui voudrait mettre en parallèle toutes les victoires des jeux olympiques et pythiques, avec un seul de ces combats où Pélopidas fut toujours vainqueur? Après avoir passé dans la gloire et dans les honneurs la plus grande partie de sa vie, nommé béotarque pour la treizième fois, il meurt au milieu d'un exploit qui ruinait un tyran et rendait la liberté aux Thessaliens.

XXXIX. Mais si sa mort causa aux alliés une vive douleur, elle leur fut encore plus utile. Les Thébains ne l'eurent pas plus tôt apprise, que, sans en différer d'un instant la vengeance, ils firent partir pour la Thessalie une armée de sept mille hommes de pied et de sept cents chevaux, sous la conduite de Malcitas et de Diogiton. Ils trouvèrent Alexandre affaibli et abattu de sa défaite, et ils le forcèrent de rendre aux Thessaliens les villes qu'il leur avait prises; de laisser libres les Magnésiens, les Phthiotes et les Achéens; de retirer ses garnisons de leurs places; de jurer qu'il suivrait les Thébains partout où il serait appelé, et qu'il obéirait fidèlement à leurs ordres. Les Thébains se contentèrent de cette vengeance; mais je vais raconter celle que les dieux tirèrent bientôt après de la mort de Pélopidas.

XL. J'ai déja dit que Thébé, femme du tyran, avait appris de Pélopidas à ne pas redouter l'éclat extérieur et l'appareil menaçant de la tyrannie; à mépriser les armes et les satellites dont elle était environnée. D'ailleurs, craignant elle-même sa perfidie et détestant sa cruauté, elle fit, avec ses trois frères Tisiphonus (52), Pytholaüs et Lycophron, le complot de le tuer, et l'exécuta de cette manière. Le palais du tyran était rempli de gardes qui veillaient toute la nuit; il couchait dans une chambre haute, gardée par un chien enchaîné, qui, ne connaissant que le tyran, sa femme et un seul esclave qui lui donnait à manger, faisait trembler tout le reste. Le jour de l'exécution, Thébé, dès le matin, enferma ses frères dans une chambre voisine; et le soir, étant entrée seule, suivant sa coutume, dans la chambre d'Alexandre, qui dormait déja, elle ordonne à l'esclave d'emmener le chien dehors, parceque son mari voulait dormir tranquille. Dans la crainte que l'échelle par où l'on arrivait à la chambre du tyran ne fît du bruit quand ses jeunes gens monteraient, elle avait enveloppé de laine les échelons : alors elle fait monter ses frères, armés de poignards; et, les laissant à la porte de la chambre, elle y entre, prend l'épée qui était suspendue au chevet du lit, et la leur montre; c'était le signal qui leur annonçait que le tyran était endormi. Mais tout-à-coup la frayeur les saisit, et ils n'osent avancer; Thébé, en colère, leur fait les plus vifs reproches, et leur jure qu'elle va réveiller Alexandre, et lui déclarer leur complot. Enfin, la honte et la crainte les déterminent : elle les introduit dans la chambre, les mène près du lit, et tient elle-même la lampe. Un des frères prend le tyran par les pieds, et les lui serre avec violence; l'autre le saisit par les cheveux, et lui renverse la tête en arrière; le troisième le frappe à coups de poignard et le tue : genre de mort peut-être trop prompt et trop doux pour ce tyran, mais qui, par ses circonstances, était convenable aux forfaits d'Alexandre; il fut le premier des tyrans assassiné par sa femme; et, après sa mort, son corps fut livré aux outrages du peuple, foulé aux pieds, et abandonné aux oiseaux de proie.

NOTES

SUR LA VIE DE PÉLOPIDAS.

(1) Les Sybarites, si fameux par leur extrême mollesse, étaient une colonie de Grecs qui habitaient la côte orientale du pied de l'Italie sur le golfe de Tarente, entre les fleuves Sybaris et Crathis. L'heureuse situation de leur ville, leur richesse et leur pouvoir, les précipitèrent dans un luxe qui était passé en proverbe. Leur ville fut détruite trois fois, et fut enfin rétablie par les Athéniens sous le nom de Thurium, non pas au même endroit, mais à une petite distance du lieu qu'elle avait occupé.

(2) Iphicrate était un général athénien qui, né dans une condition très obscure, parvint au commandement par son seul mérite, et se distingua, avec Timothée, dans la guerre sociale.

(3) Ce mot fait honneur à la générosité et au désintéressement de Pélopidas : je ne sais cependant s'il est absolument vrai.

(4) Ce n'est pas la célèbre bataille de Mantinée, dans laquelle Épaminondas fut tué, et qui ne se donna contre les Lacédémoniens qu'après la mort de Pélopidas. Cette première eut lieu avant que Pélopidas fût exilé de Thèbes, vers la troisième année de la quatre-vingt-dix-huitième olympiade. *Voyez* Diodore de Sicile, liv. XV, c. v.

(5) Pendant la guerre du Péloponnèse, les Spartiates avaient eu dans les Thébains des alliés très fidèles ; et ceux-ci, par l'appui de Sparte, recouvrèrent le gouvernement et l'autorité sur la Béotie, dont ils avaient été privés, après avoir servi la cause des Perses dans les guerres médiques. Mais dans la suite ils devinrent si puissants, que les Spartiates refusèrent de les comprendre dans la paix d'Antalcidas, et entreprirent contre eux assez légèrement une guerre qui devint très funeste aux Lacédémoniens, par la perte des batailles de Leuctres et de Mantinée.

(6) Cette fête, la plus célèbre de toutes celles que les Grecs eussent instituées en l'honneur de Cérès, avait été établie ou par Orphée, selon Démosthène, Diodore et Plutarque; ou par Triptolème, roi d'Athènes. Hérodote, l. II, ch. CLXXI, dit que les filles de Danaüs l'apportèrent d'Égypte en Grèce. Quoi qu'il en soit de son instituteur, elle ne doit pas être confondue avec les fêtes d'Éleusis consacrées aussi à Cérès. Les Thesmophories avaient pour objet de perpétuer le souvenir des deux plus grands bienfaits que les Grecs eussent reçus de cette déesse, l'établissement des lois, comme le marque le nom même de la fête, et en même temps l'invention de l'agriculture, première source de la propriété, et par conséquent des lois. On peut consulter, pour de plus grands détails, l'ouvrage de Meursius, *de Græc. feriat.*, liv. IV, et un savant *Mémoire* de M. Du Theil *sur les Thesmophories*. Académie des Inscriptions, tom. XXXIX, p. 203 et suiv.

(7) Polybe surtout, liv. IV, p. 412, 413, relève cette injustice. On doit aussi consulter Diodore, liv. XV, c. CCV.

(8) Épaminondas était dans le secret de la conjuration ; mais il n'y prit aucune part, ne voulant pas, dit Plutarque dans le *Démon de Socrate*, se souiller du sang de ses concitoyens.

(9) Dans le récit que Xénophon fait de cette conjuration, *Hist. gr.*, liv. V, p. 566, etc., il ne parle point de Pélopidas. Ce silence viendrait-il des dispositions trop favorables de l'historien pour son héros Agésilas, dont il aurait craint que la gloire ne fût éclipsée par celle de Pélopidas et d'Épaminondas son digne collègue, dont il parle aussi très sobrement ?

(10) Dans le *Démon de Socrate*, Hipposthénides tient un assez long discours pour justifier ses craintes, et le parti qu'il a pris de contremander les conjurés. Il donne des raisons plausibles, qui auraient pu faire impression sur les bannis, si le devin Théocrite ne les eût rassurés par un présage favorable qu'il leur rapporta, et si l'événement que Plutarque va raconter n'eût laissé les choses en état.

(11) Dans l'endroit que je viens de citer à la note précédente, c'est Chlidon lui-même qui, se présentant aux conjurés au moment où Hipposthénides était occupé à se justifier, leur raconte comment sa dispute avec sa femme l'a empêché d'exécuter sa commission, et qui vient leur dire d'envoyer aux bannis un autre courrier.

(12) Les Lacédémoniens s'étaient emparés de la citadelle vers le milieu de l'été, la troisième année de la quatre-vingt-dix-neuvième olympiade ; les conjurés la reprirent au commencement de l'hiver, la première année de la centième olympiade. D'ailleurs ce froid leur était utile, en ce qu'il leur donnait un prétexte de se cacher le visage.

(13) Plutarque n'est point d'accord ici avec lui-même. Car, dans le *Traité du Démon de Socrate*, il dit que Charon étant rentré chez lui d'un air joyeux, et regardant les conjurés avec un visage riant, les exhorta à avoir confiance, qu'ils n'avaient rien à craindre, et que l'affaire allait bien. En même temps il leur rendit compte de sa conversation avec Archias. On ne voit pas en effet de motif pour n'en faire part qu'au seul Pélopidas, et la cacher à tous les autres, dont il n'était pas moins sûr que de celui-ci.

(14) Plutarque dit que Léontidas était un homme injuste et violent, mais aussi vigoureux de corps que d'esprit, et qui vendit chèrement sa vie.

(15) Plutarque a raconté de même, dans le *Démon de Socrate*, la conclusion de cette entreprise. Mais là, comme ici, il a un peu étranglé sa narration. Pour de plus amples détails, qui font le supplément du récit trop abrégé de Plutarque, il faut consulter Xénophon, liv. V de son *Histoire grecque*, p. 268, et Diodore de Sicile, liv. XVI, ch. XXV et suiv.

(16) Les Lacédémoniens donnaient le nom d'harmostes ou modérateurs à ceux qu'ils envoyaient commander dans les places, parceque leurs fonctions étaient de tout concilier, de tout contenir dans l'ordre.

(17) Quand Lysandre eut terminé la guerre du Péloponnèse par la prise d'Athènes, les Spartiates, ennemis déclarés de la démocratie qu'ils détruisaient, partout où ils étaient les maîtres, établirent dans cette ville trente tyrans ou plutôt trente monstres, dont Xénophon a conservé les noms dans son *Histoire grecque*, liv. II, p. 462. Les excès qu'ils commirent dans cette malheureuse ville nous paraîtraient incroyables, s'ils n'étaient attestés par les témoins oculaires les plus dignes de foi. On peut en voir l'histoire dans l'*Aréopagitique* d'Isocrate; dans Xénophon, *ibid.*, p. 470 et suivantes; dans Diodore, liv. XIV, c. XXXII et XXXIII.

(18) Ce récit est bien plus vraisemblable que celui de Diodore de Sicile, qui prétend, liv. XV, ch. XXIX, que ce fut Cléombrote qui, sans aucun ordre des éphores, persuada à Sphodrias de s'emparer du Pirée.

(19) Ils avaient espéré arriver de nuit au Pirée, et pouvoir s'en rendre maîtres avant d'être reconnus ; mais le jour les surprit à Éleusis, et se voyant découverts, ils furent saisis de peur, et s'en retournèrent en faisant le pillage, et emmenant tous les troupeaux qu'ils rencontraient. *Voyez* Xénophon, liv. V, p. 570.

(20) Les Lacédémoniens virent les conséquences d'un attentat que rien n'avait provoqué de la part des Athéniens. Les éphores rappelèrent Sphodrias, et le mirent en justice ; mais Agésilas, gagné par son fils, qui aimait tendrement le fils de Sphodrias, le sauva. On peut voir ce trait d'histoire conté d'une manière intéressante dans Xénophon, *ibid.*

(21) Il semble que cette action soit la même que celle que Xénophon rapporte dans son cinquième livre, p. 575; mais le général ou harmoste qui fut tué y est nommé Alypétus. Plutarque s'est peut-être servi du nom patronymique, *le fils de Panthoüs*.

(22) Tégyre était une ville de Béotie, dont l'oracle eut pendant long-temps la plus grande célébrité. Le mont Ptoüs avait pris son nom de Ptoüs, fils d'Athamas, roi de Thèbes; le temple d'Apollon qu'on bâtit sur cette montagne, qui était près d'Anthédon, et au-dessus du lac Copaïs, avait fait donner à ce dieu le surnom de Ptoüs.

(23) Voilà en effet la source du vrai courage. La honte et l'infamie sont, pour un homme d'honneur, mille fois plus cruelles que la mort; et il ne craindra jamais d'affronter celle-ci, quelque terrible qu'elle soit, plutôt que de perdre cette vie de l'honneur, si précieuse aux ames honnêtes.

(24) Ce corps, si peu nombreux, était cependant la fleur des armées thébaines, et on l'avait honoré du nom de *bande sacrée*. Les trois cents jeunes gens qui la composaient étaient également célèbres par leur fidélité à la république et par leur amitié réciproque. Ce qu'on raconte de leurs exploits paraît fabuleux. *Voyez* le *Banquet de Platon*.

(25) Cette coutume, qui se pratiquait dans la Phocide et dans la Béotie, où l'on célébrait avec beaucoup de solennité les fêtes de l'Amour, avait pour motif, dit-on, de faire voir aux jeunes gens, par l'exemple d'Iolaüs et d'Hercule, qu'il n'y avait point d'acte de vertu auquel leur amitié réciproque ne dût les porter.

(26) On lit, dans le *Banquet de Platon*, qu'il n'y a point d'homme si lâche dont l'amour ne fasse un homme divinement inspiré pour la vertu.

(27) Harmonie, fruit des amours de Mars et de Vénus, fut mariée à Cadmus, roi de Thèbes. Les Grecs changèrent son nom en celui d'Hermione, apparemment pour donner l'air d'un fait historique à ce qui, dans l'origine, n'était qu'une allégorie, que décèle sa naissance de Mars et de Vénus, dont l'un désigne la force et l'autre la bonté.

(28) Ménécée, fils de Créon, se dévoua pour sa patrie, comme Euripide le rapporte dans sa tragédie des *Phéniciennes*, à la fin du troisième acte. Macarie se sacrifia aussi elle-même pour sauver les Héraclides; le fait est raconté dans le second acte de la tragédie des *Héraclides* du même poëte. M. Dacier dit n'avoir trouvé nulle part aucune trace de cette histoire de Phérécyde, et je fais le même aveu. Pour les jeunes Perses immolés à Bacchus par Thémistocle, *voyez* la *Vie* de ce dernier, ch. XVII.

(29) Xénophon, dans le septième livre de son *Histoire grecque*, p. 621, raconte que Pélopidas, envoyé en ambassade à la cour du roi de Perse, et voulant se bien mettre dans l'esprit de ce prince, lui fit entendre que la haine des Spartiates contre les Thébains venait de ce que les Thébains avaient refusé de suivre Agésilas, lorsqu'il était allé faire la guerre en Perse; et qu'ils l'avaient empêché de sacrifier à Diane, en Aulide, dans le même lieu où Agamemnon, allant en Asie, avait sacrifié, et après ce sacrifice, s'était rendu maître de Troie. Mais il y a bien de l'apparence que c'était un conte dont Pélopidas amusait le grand roi, pour lui faire croire que si, comme Priam, il n'avait pas perdu son royaume, il en avait l'obligation aux Thébains, qui avaient empêché ce sacrifice, qui aurait assuré à Agésilas, comme à Agamemnon, la protection de la déesse et le succès de son entreprise.

(30) C'est un dogme tiré de la philosophie de Pythagore, qui, le premier des païens, a combattu cette opinion absurde, que les dieux se nourrissaient de la chair des animaux qu'on leur immolait; et qui a fait voir qu'au-dessus de nous il n'y a aucun être qui fasse de nous le même usage que nous faisons des animaux. *Voyez* les *Commentaires d'Hiéroclès sur les vers dorés de Pythagore*.

(31) Les anciens appelaient phalange de biais, ou phalange en écharpe, celle où une des ailes, fortifiée des meilleures troupes, s'avançait obliquement vers l'ennemi, laissant un intervalle entre elle et les autres corps de l'armée, qui reculaient à mesure qu'elle avançait. Xénophon n'est pas tout-à-fait du sentiment de Plutarque sur la cause du gain de cette bataille. *Voyez* ce qu'il en dit. Plutarque a suivi Diodore de Sicile, qui, en racontant cette bataille dans son quinzième livre, ch. LV, se sert des mêmes termes; et sa narration éclaircit beaucoup celle de notre historien, qui est un peu obscure.

(32) Les Athéniens reçurent cet échec par la faute de leur général Iphicrate, qui, voulant se saisir des passages, ne songea pas à occuper Cenchrées, qui était le poste le plus commode et le plus sûr pour empêcher les Thébains de passer. Cenchrées n'est pas ici le port de ce nom à Corinthe; mais une forteresse bâtie sur les frontières de l'Arcadie, vers la source du Phrixus, au S.-O. d'Argos. Elle défendait le chemin qui conduisait d'Argos à Tégée.

(33) Il paraît certain, par ce que Plutarque va rapporter du rhéteur Ménéclides, et par ce qu'il en dit dans ses *Préceptes politiques*, que cet homme, par une basse jalousie, avait été un des plus ardents accusateurs d'Épaminondas et de Pélopidas. Mais il est très vraisemblable aussi que ce ne fut pas un motif d'envie qui détermina la plupart des Thébains à mettre en justice leurs généraux. Quelque brillants, quelque avantageux qu'eussent été leurs succès, le respect pour les lois était un devoir sacré, dont la violation pouvait être du plus dangereux exemple; et ils craignaient que des généraux ambitieux ne profitassent un jour de leur exemple pour se continuer, sous des préceptes spécieux, et au mépris des lois, dans le commandement, et ne se servissent de leur pouvoir pour asservir leur patrie. Si la pureté des motifs ne servait pas d'excuse à Épaminondas, ce serait peut-être une tache dans une si belle vie.

(34) M. Dacier dit que Charon devait être un citoyen ordinaire, puisque Xénophon, liv. V, p. 566, en parlant des conjurés que ce Thébain avait reçus chez lui, dit simplement qu'ils entrèrent dans la maison d'un *certain* Charon, ce qui ne marque pas une grande considération. Peut-être dans cette affaire, où il était si personnellement intéressé, écouta-t-il un peu trop les insinuations de l'amour-propre, en se prêtant aux vues d'un rhéteur méprisable qui n'était conduit que par l'envie, et en servant d'instrument à sa passion. Mais dans la conjuration des bannis on vient de lui voir jouer un très beau rôle : et la générosité, la fermeté de son caractère, éclatent encore davantage dans le *Traité du Démon de Socrate*, où cette entreprise si glorieuse est décrite beaucoup plus en détail.

(35) Ce tyran venait d'empoisonner son oncle Polyphron, et de se mettre à sa place. Polyphron avait lui-même tué son frère Polydore. Ils étaient tous deux frères de Jason, qui, ayant été nommé général des Thessaliens, s'était emparé de la tyrannie et avait régné cinq ans. Alexandre était fils de Polydore. *Voyez* Diodore de Sicile, liv. XV, c. LXI; Xénophon, *Hist. gr.*, liv. VI, p. 600.

(36) Amyntas II, roi de Macédoine, venait de mourir; il laissait trois enfants légitimes, Alexandre, Perdiccas et Philippe, avec un fils naturel, nommé Ptolémée, qui, ayant déclaré la guerre à Alexandre, le tua en trahison et régna trois ans. A cette époque, la cause de la liberté commune était presque abandonnée par les autres peuples de la Grèce : les Thébains étaient les seuls qui conservassent quelques restes de l'ancien patriotisme, et qui prissent la défense des opprimés. Diodore de Sicile, liv. XV, ch. LX.

(37) Polybe, liv. VIII, p. 711, blâme avec raison cette démarche de Pélopidas, qui, connaissant l'injustice et la scélératesse d'Alexandre, a l'imprudence de l'aller trouver comme ambassadeur. Par-là il nuisit beaucoup aux Thébains, et fit un grand tort à sa gloire.

(38) Ils en voulaient à ce général, parcequ'à la dernière expédition contre les Lacédémoniens, dans le combat qu'il donna près de Corinthe, contre les troupes qui voulaient lui fermer le passage, il avait, disait-on, épargné les ennemis, qu'il pouvait passer au fil de l'épée. Sur cela, ses envieux l'accusèrent de trahison, lui firent ôter le gouvernement de la Béotie, et furent cause qu'on l'envoya à l'armée comme simple particulier. *Voyez* Diodore de Sicile, liv. XV, c. LXXII.

(39) Le tyran les poursuivit dans leur retraite avec sa cavalerie, les harcela honteusement, et leur tua beaucoup de monde. Toute l'armée aurait été défaite, si les soldats n'eussent obligé Épaminondas, qui était parmi eux sans aucun emploi, de prendre le commandement. Épaminondas, se mettant à la tête de la cavalerie et de l'infanterie la plus légère, fit l'arrière-garde, chargea l'ennemi, qu'il repoussa à son tour; et, par une heureuse retraite, il sauva l'armée thébaine. Diodore de Sicile, liv. XV, c. LXXI.

(40) Épaminondas ne voulait pas que le tyran modérât ses emportements et ses violences, parceque ce changement aurait pu ramener à lui le cœur de la plupart de ses sujets, à qui ses cruautés avaient fait prendre les armes.

(41) C'étaient deux villes de la Magnésie, pays voisin de la Macédoine. Le trait de barbarie que Plutarque va rapporter arriva la deuxième année de la cent troisième olympiade. Diodore, *ibid.*, ch. LXXV.

(42) Plutarque veut dire que les rois laissent éclater ordinairement toute l'affection qu'ils portent aux personnes qui leur plaisent; les particuliers sont souvent obligés de cacher au moins une partie de leurs sentiments, de peur d'indisposer d'autres personnes; comme Artaxerxe offensait sûrement les autres ambassadeurs par cette préférence si marquée qu'il avait pour Pélopidas. Mais un souverain ne connait pas ces ménagements, parcequ'il croit n'avoir rien à craindre de ceux qui peuvent en être blessés.

(43) Cet Antalcidas doit être celui qui, par envie contre les Athéniens, fit cette paix si honteuse entre les Grecs et Artaxerxe. M. Dacier doute qu'il s'agisse ici de lui, parcequ'il n'était pas alors à la cour du roi de Perse, et que l'ambassadeur qui s'y trouva en même temps que Pélopidas est nommé Euthyclès par Xénophon, liv. VII, p. 620. M. Dacier croit donc que Plutarque avait écrit ou dû écrire Timagoras, l'ambassadeur athénien dont il va être bientôt question, et qui était la personne qu'Artaxerxe estimait le plus après Pélopidas. Mais je ne vois pas qu'il soit nécessaire de rien changer au texte. Plutarque ne dit pas qu'Antalcidas fût celui des Grecs que le roi de Perse paraissait honorer le plus, mais *avoir* honoré; ce qui marque un temps passé, et suppose qu'Antalcidas n'était plus alors à la cour de Perse. C'était l'usage en Orient d'envoyer des parfums et des essences aux personnes à qui l'on voulait faire honneur; encore aujourd'hui les Indiens se font réciproquement présent de bétel, plante qui donne à leur haleine une odeur agréable, et qu'ils mâchent habituellement. Lorsqu'ils se quittent pour quelque temps, ils se font présent de bétel, qu'ils donnent dans une bourse de soie.

(44) Les Perses, dit Athénée, liv. II, ch. IX, p. 48, furent les premiers, au rapport d'Héraclide, qui eurent des esclaves employés uniquement à faire des lits. Il cite ensuite le fait de Timagoras, que Phanias le péripatéticien attribue à Eutimus de Gortyne. Cette recherche, qui nous étonne, n'est pas étrangère à notre siècle. J'ai vu à Paris un seigneur polonais qui avait à son service un domestique persan, dont les seules fonctions étaient de faire son café et d'allumer sa pipe.

(45) La bassesse de cet emploi a fait croire que le texte était altéré, parcequ'il n'était pas vraisemblable que le grand roi eût eu une attention particulière pour un homme si vil, ni qu'un homme de ce métier se fût mêlé d'ouvrir un pareil avis. En conséquence, des critiques ont proposé, d'après Harpocration, au mot Épicratès, et d'après Aristophane, dans sa comédie des *Harangueurs*, de lire *écuyer*; et c'est le sens qu'a suivi le traducteur anglais. M. Dacier ne croit pas cette correction fondée, parcequ'il est très possible qu'Artaxerxe eût étendu ses libéralités jusque sur cet homme, quelque vile que fût sa profession. L'on sait qu'à Athènes, dans les assemblées, le dernier des citoyens pouvait proposer tout ce qu'il voulait. D'ailleurs ici plus le personnage est vil, et plus son avis prête au ridicule. Ces raisons m'ont paru assez bonnes pour ne rien changer au texte.

(46) Xénophon, liv. VII, p. 621, nous en apprend une autre raison qui paraît la véritable. Les Athéniens firent mourir Timagoras, parcequ'à son retour Léon, son collègue, l'accusa d'avoir refusé de loger avec lui, et d'avoir été d'intelligence avec Pélopidas. En effet, il avait confirmé tout ce que celui-ci avait dit en faveur des Thébains.

(47) Si c'eût été à Pélopidas vivant qu'ils eussent voulu rendre de grands honneurs, on aurait pu croire qu'ils étaient guidés par une vue d'intérêt et par le motif de l'attacher davantage à eux; mais c'est à Pélopidas qui ne vit plus qu'ils veulent rendre ces derniers devoirs; et ils ne peuvent avoir d'autre motif que celui de donner à ce général, qui leur avait rendu de si grands services, des témoignages non suspects d'amour et de reconnaissance.

(48) *Voyez* ce que nous avons dit du caractère de cet historien dans la *Vie de Timoléon*, chap. XVI, note (26). Plutarque le blâme avec raison de s'être arrêté avec complaisance à louer la pompe des funérailles de Denys, au lieu de condamner ses vices, qu'il cherche plutôt à justifier.

(49 Le grec dit : qui ne fut que comme l'exode théâtral d'une grande tragédie, de sa tyrannie. Dans les tragédies anciennes, l'exode était la dernière partie, le dénouement de la pièce. Plutarque emploie encore ailleurs ce terme dans le même sens.

(50) Sous quels traits plus sublimes le grand Bossuet a rendu ces idées de Plutarque, dans son *Oraison funèbre du prince de Condé*, lorsqu'il a dit : « Ces colonnes qui semblent porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant! » Ce que Plutarque ajoute ensuite réunit en peu de mots tout ce qui peut relever la gloire de Pélopidas, et faire le véritable ornement de ses obsèques.

(51) Cet événement est de la quatre-vingt-sixième olympiade, environ quatre cent trente-trois ans avant l'ère chrétienne. Diagoras descendait d'Hercule par Tlépolème, qui régna à Rhodes avant le siége de Troie, où il fut tué. Sa famille conserva le trône environ six cents ans. Diagoras remporta un grand nombre de victoires dans les différents jeux de la Grèce. Ce fut pour lui que Pindare composa la septième de ses *Olympiques*, que les Rhodiens firent écrire en lettres d'or dans le temple de Minerve à Linde, une des trois anciennes villes de l'île de Rhodes. (*Note des éditeurs d'Amyot.*) Ce Spartiate veut dire à Diagoras que, n'ayant pas la prétention de monter au ciel et d'être mis au rang des dieux, il ne peut lui rien arriver de plus heureux que de mourir, dans un moment de si grande satisfaction pour lui.

(52) Tisiphonus était l'aîné. En cette qualité, il succéda au tyran, et il régnait encore lorsque Xénophon écrivait son *Histoire*, liv. VI, p. 601. Cet écrivain mourut l'année suivante, qui était la première ou la deuxième de la cent cinquième olympiade.

MARCELLUS.

I. Mœurs de Marcellus. — II. Son courage et ses premiers emplois. — III. Les Gaulois déclarent la guerre aux Romains. — IV. Les premiers généraux envoyés contre eux sont rappelés. — V. Respect des Romains pour leurs usages religieux. — VI. Marcellus est nommé consul, et marche contre les Gaulois. — VII. Il combat contre leur roi. — VIII. Il le tue. — IX. Triomphe de Marcellus. — X. Dépouilles opimes consacrées à Jupiter. — XI. Annibal entre en Italie; après la défaite de Cannes, Marcellus est un des appuis de Rome. — XII. Il va au secours de Naples et de Nole. — XIII. Il attache Bandius au parti des Romains. — XIV. Avantages remportés par Marcellus sur Annibal. — XV. Marcellus est nommé consul pour la seconde fois. Il a de nouveaux avantages sur les Carthaginois. — XVI. Son troisième consulat. Sévérité du sénat à l'égard des soldats qui avaient fui à Cannes. — XVII. Marcellus prend Léontium en Sicile, et va mettre le siége devant Syracuse. — XVIII. Génie d'Archimède. — XIX. Problème dont il donne la preuve à Hiéron. — XX. Effets terribles des machines d'Archimède. — XXI. Marcellus cherche à s'en garantir par des moyens qui ne lui réussissent pas. — XXII. Passion d'Archimède pour la géométrie. — XXIII. Divers avantages de Marcellus en Sicile. Il s'empare de Syracuse. — XXIV. La ville livrée au pillage. — XXV. Mort d'Archimède. Regrets de Marcellus. — XXVI. Humanité de Marcellus. — XXVII. Il pardonne à la ville d'Engyum. — XXVIII. Il transporte à Rome les tableaux et les statues de Syracuse. — XXIX. Il reçoit les honneurs de l'ovation. — XXX. Origine de ce nom. — XXXI. Accusation des Syracusains contre Marcellus. — XXXII. Sa réponse et sa générosité à leur égard. — XXXIII. Il va contre Annibal. Ses succès contre lui. — XXXIV. Nouveaux avantages qu'il a sur lui. — XXXV. Il reçoit un échec près de Canusium. — XXXVI. Il bat Annibal. — XXXVII. Accusé de nouveau, il se justifie. — XXXVIII. Il est nommé consul pour la cinquième fois. Présages défavorables contre lui. — XXXIX. Il va de nouveau chercher Annibal. — XL. Il tombe dans une embuscade, où il est tué. — XLI. Honneurs que lui rend Annibal. — XLII. Monuments publics dédiés par Marcellus. Sa postérité.

M. Dacier place la prise de Syracuse par Marcellus à l'an 3738 du monde, la première année de la 142ᵉ olympiade, l'an 541 de Rome, 210 ans avant Jésus-Christ.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment la vie de Marcellus depuis l'an de Rome 496 jusqu'à l'an 546, 208 ans avant Jésus-Christ.

Parallèle de Marcellus et de Pélopidas.

I. Marcus Claudius, nommé cinq fois consul, était fils de Marcus, et fut le premier de sa maison qui porta le nom de Marcellus, c'est-à-dire Martial, suivant Posidonius (1). Consommé dans le métier des armes, robuste de corps, plein de hardiesse et d'activité, né avec une inclination décidée pour la guerre, il ne faisait paraître que dans les combats cette ardeur et cette fierté naturelle; dans tout le reste, il était modeste, doux et humain; aimant avec passion les lettres grecques et l'éloquence, plein d'admiration pour ceux qui s'y distinguaient, il leur témoignait son estime par les honneurs qu'il s'empressait de leur rendre; mais l'habitude des travaux militaires l'empêcha de s'y appliquer, et d'y faire autant de progrès qu'il l'aurait desiré. Car si jamais, comme dit Homère[1], Dieu voulut que les hommes,

Et jeunes et vieillards, en des temps orageux,
Eussent à soutenir des combats périlleux,

ce fut, surtout à cette époque, le partage des premiers d'entre les Romains. Les jeunes gens eurent à combattre en Sicile contre les Carthaginois; les hommes d'un âge fait à défendre l'Italie même de l'invasion des Gaulois, et les vieillards, firent encore la guerre contre les Carthaginois, commandés par Annibal. Ils ne jouirent pas, comme les autres citoyens, de l'exemption que donnait la vieillesse du service militaire (2); leur naissance et leur valeur les rappelaient sans cesse à de nouvelles expéditions, où ils commandaient les armées romaines.

II. Pour Marcellus, il n'y avait pas de genre de combat auquel il ne fût exercé, et où il ne se distinguât; mais c'était surtout dans les combats singuliers qu'il se montrait supérieur à lui-même. Aussi ne refusa-t-il jamais aucun défi, et il tua tous ceux qui le provoquèrent. En Sicile, son frère Otacilius se trouvant dans un grand danger, il le couvrit de son bouclier, tua de sa main tous ceux qui se jetaient sur lui, et le sauva. Ces traits de valeur lui méritèrent, dans sa jeunesse, de la part des généraux, des couronnes et des récompenses. Devenu de jour en jour plus célèbre, il fut nommé par le peuple à l'édilité curule (3), et par les prêtres à la dignité d'augure. C'est cette espèce de sacerdoce auquel la loi donne une inspection spéciale sur la divination qui se tire du vol des oiseaux. Pendant son édilité, il se vit forcé d'intenter une accusation. Il avait un fils qui portait le même nom que lui; il était à la fleur de l'âge, et d'une beauté singulière; sa sagesse et sa bonne éducation le faisaient admirer de tous les Romains. Capitolinus, collègue de Marcellus dans l'édilité, homme audacieux et corrompu, osa faire à son fils une proposition infame, que ce jeune homme rejeta d'abord avec indignation, sans en rien dire à personne. Mais Capitolinus la lui ayant faite de nouveau, il en parla à son père, qui, indigné de cet affront, accusa Capitolinus en plein sénat. Celui-ci eut recours à toutes les chicanes, à tous les subterfuges qu'il put imaginer, et finit par en appeler aux tribuns, qui ne voulurent pas recevoir son appel. Il prit donc le parti de nier le fait; et comme il n'y avait aucun témoin des discours qu'il avait tenus au jeune Marcellus, le sénat ordonna de faire

[1] *Iliad.*, XIV, 86.

comparaître l'enfant. Lorsqu'il parut, et que les sénateurs virent sa rougeur, ses larmes et sa pudeur, à travers laquelle éclatait l'indignation la plus soutenue, ils n'eurent pas besoin d'autres preuves, et ils condamnèrent Capitolinus à une forte amende envers Marcellus; il en fit faire des vases d'argent pour les libations, et les consacra aux dieux (4).

III. La première guerre punique, qui avait duré vingt-deux ans (5), venait à peine de finir, que les Romains virent naître une seconde guerre de la part des Gaulois. Les Insubriens (6), nation celtique, qui habitent au pied des montagnes de l'Italie cisalpine, déja très puissants par eux-mêmes, avaient encore appelé à leur secours les peuples voisins, et en particulier ces Gaulois qui servent comme mercenaires, et qu'on appelle Gessates (7). Ce fut un effet admirable de la bonne fortune des Romains, que cette guerre celtique ne concourût pas avec celle des Carthaginois; et que les Gaulois, comme s'ils n'eussent voulu que succéder aux vaincus, fussent restés spectateurs équitables de la guerre que se faisaient les deux partis, pour n'attaquer les vainqueurs que lorsqu'ils seraient débarrassés de tout autre soin. Cependant le voisinage de ces peuples, qui mettait la guerre aux portes de la ville; l'ancienne réputation des Gaulois, si redoutés des Romains depuis la prise de Rome, que la loi même qui dispensait les prêtres du service militaire exceptait les cas d'invasion des Gaulois en Italie; toutes ces circonstances leur faisaient craindre cette guerre. Les préparatifs qu'ils firent pour la soutenir prouvaient encore davantage leur frayeur. Jamais, ni avant ni depuis cette époque, on ne vit tant de milliers de Romains en armes (8). Ils donnèrent une autre preuve de leur effroi par les sacrifices extraordinaires auxquels ils eurent recours : jusqu'alors ils n'avaient rien admis, dans leurs institutions, d'étrange ni de barbare; leurs opinions sur la divinité, conformes à celles des Grecs, respiraient la douceur et l'humanité. Mais à l'approche de cette guerre, forcés d'obéir aux oracles des livres Sibyllins, ils enterrèrent tout vivants, dans le marché aux bœufs, deux Grecs et deux Gaulois, de l'un et de l'autre sexe, auxquels ils font encore aujourd'hui, dans le mois de novembre, des sacrifices secrets qu'il n'est pas permis au peuple de voir (9).

IV. Dans les premiers combats qui se donnèrent, les Romains eurent de grands succès, et éprouvèrent aussi plusieurs défaites, d'où il ne résulta aucun traité qui terminât la guerre. Les consuls Flaminius et Furius étant partis avec une grande armée pour aller faire la guerre aux Insubriens, on rapporta que les eaux du fleuve qui traverse le Picenum avaient été changées en sang, et qu'au-dessus de la ville d'Arimini on avait vu en même temps trois lunes (10). Les prêtres chargés d'observer le vol des oiseaux pour l'élection des consuls assurèrent qu'il y avait eu quelque défaut dans celle de Flaminius et de Furius, et qu'elle avait été faite contre les auspices. Aussitôt le sénat écrivit aux consuls pour les rappeler, et leur ordonner de venir promptement à Rome se démettre de leur charge, avec défense de rien entreprendre, comme consuls, contre les ennemis. Flaminius n'ouvrit ces lettres qu'après avoir livré une bataille dans laquelle il vainquit les Gaulois (11), dont il mit ensuite le pays à feu et à sang. Lorsqu'il revint à Rome chargé de dépouilles et de butin, le peuple ne sortit point au-devant de lui; il voulait même lui refuser les honneurs du triomphe, parcequ'il n'avait pas obéi sur-le-champ, et qu'il avait ouvertement méprisé l'ordre du sénat qui le rappelait. Après même qu'il eut triomphé, il fut réduit à l'état de simple particulier, et obligé, ainsi que son collègue, de se démettre du consulat : tant les Romains avaient soin de tout rapporter à la volonté des dieux! Persuadés que le salut de leur ville dépendait bien plus du respect de leurs magistrats pour les dieux que de leurs victoires sur les ennemis, ils ne souffraient de leur part aucune négligence des anciens oracles et des usages religieux établis par leurs ancêtres, quelques succès qu'ils pussent alléguer pour excuse. J'en citerai des exemples[1].

V. Tibérius Sempronius, que son courage et ses vertus firent chérir des Romains autant qu'aucun autre homme de son temps, avait nommé lui-même pour ses successeurs Scipion Nasica et Caïus Marcius. Ces consuls étaient déja dans leurs provinces, à la tête des armées, lorsque Sempronius, ayant lu par hasard quelques livres qui traitaient des coutumes sacrées, en trouva une qu'il ne connaissait pas, et qui portait que si un magistrat assis hors de la ville dans une maison ou dans une tente de louage, pour observer le vol des oiseaux, était obligé, par quelque motif que ce fût, de retourner à la ville avant que d'avoir eu des signes certains, il ne devait pas reprendre la première place qu'il avait occupée, mais en choisir une autre d'où il recommencerait ses observations (12). Il paraît que Sempronius avait ignoré jusqu'alors cette dernière circonstance, et que dans la nomination de ces consuls il s'était mis deux fois à la même place. Dès qu'il eut reconnu sa faute, il en instruisit le sénat, qui, loin de la négliger comme peu importante, écrivit sur-le-champ aux consuls de revenir. Ces magistrats, quittant sans balancer leurs provinces, retournèrent à Rome, et se démirent du consulat. Mais cela n'eut lieu que long-temps après.

[1] J'ai ajouté ces derniers mots, pour mettre de la liaison dans le récit.

A l'époque dont nous parlons, deux prêtres des plus distingués furent privés du sacerdoce : Cornélius Céthégus, pour n'avoir pas présenté les entrailles de la victime selon l'ordre prescrit; et Quintus Sulpicius, parcequ'en offrant un sacrifice il avait laissé tomber le bonnet que les prêtres appelés flamines portent sur la tête. Le dictateur Minucius venait de nommer Caïus Flaminius général de la cavalerie, lorsqu'on entendit le cri d'une souris : le peuple les obligea, pour cela seul, de se démettre de leurs charges, et en nomma d'autres à leur place (13). Cette exactitude dans les plus petites choses, cette attention à observer les anciens usages sans y rien changer, les empêchèrent de tomber dans la superstition.

VI. Lorsque Flaminius se fut démis du consulat, les magistrats qui avaient gouverné dans l'intervalle (14) élurent pour consul Marcellus, qui, étant entré tout de suite en charge, se donna Cnéius Cornélius pour collègue. On dit que les Gaulois ayant fait des propositions de paix, et le sénat étant disposé à la leur accorder, Marcellus avait déterminé le peuple à faire la guerre. Cependant la paix fut conclue; mais presque aussitôt les Gessates, renouvelant la guerre, passèrent les Alpes au nombre de trente mille; et s'étant joints aux Insubriens, beaucoup plus nombreux encore, fiers de leur multitude, ils s'approchèrent de la ville d'Acerres, située au-delà du Pô, et que les Romains assiégeaient (15). Là, Britomartus leur roi, prenant avec lui dix mille Gessates, alla faire le dégât dans tout le pays aux environs du fleuve. Marcellus, averti de ces courses, laisse son collègue devant Acerres, avec son infanterie, toutes ses troupes pesamment armées, et le tiers de la cavalerie. Il prend lui-même le reste de la cavalerie, et six cents hommes de pied des plus légèrement armés, se met à la poursuite des ennemis, et ne s'arrête ni nuit ni jour, jusqu'à ce qu'il eût atteint les dix mille Gessates, près de Clastidium[1], petit bourg de la Gaule, que les Romains avaient soumis depuis peu. Marcellus n'eut pas le temps de laisser ses troupes se reposer et se refaire de cette marche forcée; car les Barbares, instruits aussitôt de son arrivée, et voyant le peu d'infanterie qu'il avait amenée, en conçurent du mépris : ils ne faisaient aucun cas de sa cavalerie, étant eux-mêmes fort adroits à cette sorte de combats; ils se voyaient d'ailleurs supérieurs en nombre à Marcellus, et ne doutaient pas que leur cavalerie ne leur donnât tout l'avantage; ils marchèrent donc avec impétuosité, ayant leur roi à leur tête, en faisant aux Romains de grandes menaces, et se croyant sûrs de les enlever sans résistance.

[1] Entre Milan et Plaisance.

VII. Marcellus craignant qu'ils n'enveloppassent sa petite armée, étendit les ailes de sa cavalerie, et leur fit occuper un grand espace, en les diminuant peu à peu de profondeur, jusqu'à ce qu'elles eussent un front à peu près égal à celui des ennemis. Comme on était sur le point de charger, son cheval, effrayé des cris confus de ces Barbares, tourna tout-à-coup en arrière, et l'emporta malgré lui. Pour empêcher que cet accident, pris à mauvais augure par la superstition, ne jetât le trouble dans son armée, il tourne promptement son cheval à gauche, lui fait achever le tour, et après l'avoir remis en présence de l'ennemi, il adore le soleil, pour faire croire que ce mouvement n'avait pas été l'effet du hasard, mais qu'il avait fait ce tour exprès, afin d'adorer cet astre; car c'est l'usage des Romains d'adorer les dieux en tournant[1]. Quand la mêlée commença, il fit vœu à Jupiter Férétrien[2] de lui consacrer les plus belles armes qu'on aurait prises sur les ennemis. Dans cet instant même, le roi des Gaulois[3] l'ayant aperçu, et jugeant aux marques dont il était décoré que c'était le général romain, il pousse son cheval loin des rangs; et, branlant une longue pique, il l'appelle à haute voix au combat. Il surpassait par la hauteur de sa taille tous les autres Gaulois; et ses armes, enrichies d'or, d'argent, de pourpre et de plusieurs autres couleurs, jetaient un éclat aussi vif que le feu même des éclairs.

VIII. Marcellus parcourt des yeux tous les rangs de la phalange ennemie, et ne voyant pas de plus belles armes que celles-là, il ne doute point que ce ne soient celles qu'il a vouées à Jupiter; il pousse droit à lui, et de sa pique il lui perce la cuirasse; le coup, dont la roideur fut augmentée par l'impétuosité du cheval, renverse le Gaulois par terre : comme il vivait encore, Marcellus lui porte un second et un troisième coup qui l'achèvent. Il saute à bas de son cheval, le dépouille de ses armes, et les prenant dans ses mains, il élève les yeux vers le ciel. « Jupiter » Férétrien, s'écria-t-il, toi qui du haut des cieux » contemples dans les guerres et dans les combats » les exploits des généraux et des capitaines, je te » prends à témoin que je suis le troisième général » romain qui, après avoir tué de ma main le roi » et le général des ennemis, t'ai consacré ses plus » belles dépouilles. Daigne donc nous accorder, » dans tout le cours de cette guerre, une fortune » semblable. » Dès qu'il eut fini sa prière, la cavalerie romaine chargea celle des Gaulois, qui combattait pêle-mêle avec l'infanterie, et remporta une victoire si complète et si singulière, qu'elle pa-

[1] Voy. la Vie de Numa, ch. XXI.
[2] Voy. la Vie de Romulus, ch. XIX.
[3] Il s'appelait Viridomaro. Plutarque l'a nommé Britomartus.

rait à peine croyable. On assure que jamais, ni avant ni depuis cette bataille, un si petit nombre de gens à cheval ne défit une cavalerie et une infanterie si nombreuse. Après en avoir tué la plus grande partie, et pris leurs armes avec tout leur bagage, il alla rejoindre son collègue, qui n'avait pas le même succès contre les autres Gaulois. Il était devant Milan, ville considérable, que son étendue et sa population font regarder par les Gaulois comme la métropole de tout le pays. Aussi la défendaient-ils avec la plus grande ardeur, et ils tenaient autant Scipion assiégé qu'il les assiégeait lui-même (16). Mais Marcellus fut à peine arrivé, que les Gessates, apprenant la défaite et la mort de leur roi, se retirèrent. Milan fut pris; les Gaulois rendirent toutes leurs autres villes[1], et se remirent à la discrétion des Romains, qui leur accordèrent la paix à des conditions équitables.

IX. Le sénat n'accorda qu'à Marcellus les honneurs du triomphe; et ce fut un des plus beaux qu'on eût vus, par la richesse et la beauté des dépouilles, par la taille prodigieuse des captifs, et par la magnificence de son appareil. Mais le spectacle le plus agréable et le plus nouveau pour les Romains, fut le triomphateur lui-même, qui portait à Jupiter l'armure du roi barbare. Il avait fait couper le tronc d'un grand chêne[2], et l'ayant taillé en forme de trophée, il l'avait revêtu de ces armes, placées chacune dans leur rang avec beaucoup d'ordre. Quand toute la pompe se fut mise en marche, Marcellus monta sur un char à quatre chevaux, et traversa la ville, chargé de ce trophée, qui ressemblait à un homme armé, et qui faisait le plus bel ornement de son triomphe. Son armée le suivait, couverte d'armes brillantes, et chantant des chansons et des airs de victoire, faits, pour cette occasion, à la louange de Jupiter et du général. Arrivé au temple de Jupiter Férétrien, il dressa le trophée et le consacra à ce dieu. Il fut le troisième et le dernier général qui obtint cet honneur. Romulus remporta le premier ces dépouilles opimes, en tuant de sa main Acron, roi des Céniniens; le second qui les gagna fut Cornélius Cossus, qui avait mis à mort Tolumnius, roi des Toscans; Marcellus fut le troisième, pour avoir tué Britomartus, roi des Gaulois. Depuis Marcellus, aucun général n'a eu cette gloire[3].

X. Le dieu à qui on consacra ces dépouilles se nomme Jupiter Férétrien; et ce nom, suivant quelques auteurs, vient du trophée qu'on lui porte; il est dérivé du mot grec, qui signifie *porter* : car alors les termes de la langue grecque étaient fort mêlés avec ceux de la langue latine. D'autres veulent que ce surnom de Férétrien signifie *qui lance la foudre*; et ils le tirent du mot latin *ferire*, qui veut dire *frapper*; il y en a qui le font venir des coups qu'on se donne à la guerre. Encore aujourd'hui, quand les Romans combattent ou qu'ils poursuivent l'ennemi, ils s'exhortent les uns les autres, en criant : *Feri*, *frappe*. Ils donnent en général le nom de dépouilles aux armes prises sur les ennemis; mais celles qu'un général romain enlève au général ennemi, après l'avoir tué, sont appelées spécialement dépouilles opimes[1]. On dit cependant que Numa Pompilius, dans ses commentaires, fait mention de trois sortes de dépouilles opimes; qu'il ordonne de consacrer les premières à Jupiter, les secondes à Mars, et les troisièmes à Quirinus[2]. Il veut que ceux qui les ont remportées reçoivent pour les premières trois cents as (17), pour les secondes deux cents, et cent pour les troisièmes. Cependant l'opinion la plus générale est que les premières, celles que gagne en bataille rangée le général lui-même, lorsqu'il tue le général ennemi, sont seules les dépouilles opimes. Mais c'en est assez sur cette matière. Cette victoire et la paix qui termina la guerre firent tant de plaisir aux Romains, qu'ils prirent sur le butin de quoi faire une coupe d'or du poids de cent livres (18), et l'envoyèrent à Delphes pour témoigner au dieu leur reconnaissance; ils partagèrent aussi libéralement les dépouilles avec les villes qui les avaient secourus dans cette guerre, et firent en particulier des dons considérables à Hiéron, roi de Syracuse, leur ami et leur allié.

XI. Lorsque Annibal entra en Italie, Marcellus fut envoyé en Sicile avec une flotte. Après la déroute de Cannes, où il périt tant de milliers de Romains, le peu qui se sauvèrent de la bataille se retirèrent à Canuse; et comme on s'attendait qu'Annibal, après avoir détruit les forces les plus considérables des Romains, marcherait sur-le-champ vers Rome, Marcellus envoya d'abord de sa flotte quinze cents hommes pour garder la ville; ensuite, sur un ordre du sénat, il se rendit à Canuse, où, prenant avec lui les soldats qui s'y étaient réunis après la bataille, il les fit sortir des retranchements, pour ne pas abandonner le pays aux ravages de l'ennemi. Les principaux d'entre les Romains, et leurs meilleurs généraux, avaient péri dans les combats. Parmi ceux qui leur restaient, Fabius Maximus jouissait d'une grande considération, à cause de sa sagesse et de sa capacité; mais son attention extrême à ne rien hasarder passait pour défaut de courage et d'activité; on le croyait très propre à la défense, et non à l'attaque.

[1] Entre autres Côme, ville importante.
[2] Les savants sont partagés sur la vraie leçon du texte.
[3] Voyez la Vie de Romulus, ch. XX et les notes.

[1] *Voy.* la Vie de Romulus, chap. XX.
[2] Romulus.

On eut donc recours à Marcellus; et, pour tempérer sa hardiesse et son ardeur par la lenteur et la prévoyance de Fabius, tantôt on les nomma tous deux consuls ensemble, tantôt on employa l'un comme consul, et l'autre avec le titre de proconsul. Aussi, selon Posidonius, appelait-on Fabius le bouclier, et Marcellus l'épée des Romains. Annibal disait lui-même qu'il craignait le premier comme son gouverneur, et l'autre comme son adversaire; que Fabius l'empêchait de faire du mal, et que Marcellus lui en faisait.

XII. La victoire d'Annibal avait rendu ses soldats si audacieux à la fois et si négligents, qu'ils s'éloignaient du camp et se répandaient dans la campagne. Marcellus les attaquant ainsi dispersés, en tuait un grand nombre, et affaiblissait d'autant l'armée des ennemis. Étant allé ensuite au secours de Naples et de Nole, il affermit les Napolitains dans leur attachement pour Rome; mais il trouva Nole en dissension; le sénat ne pouvait modérer et contenir le peuple, qui voulait se déclarer pour Annibal. Il y avait dans la ville un homme nommé Bandius, des premiers de Nole par sa naissance, et non moins distingué par son courage; il avait combattu vaillamment à Cannes; et après avoir tué de sa main un grand nombre de Carthaginois, il était tombé sur un monceau de morts, d'où on le retira le corps tout percé de traits. Annibal, qui avait admiré sa valeur, le renvoya non seulement sans rançon, mais comblé de présents, et se l'attacha par les liens de l'amitié et de l'hospitalité. Bandius, pour reconnaître un traitement si favorable, soutenait avec chaleur les intérêts d'Annibal, et fortifiait le parti du peuple, qu'il sollicitait à la défection. Marcellus eût cru violer toute justice en faisant mourir un homme d'un mérite si distingué, et qui, dans les plus grandes occasions, avait partagé le péril des Romains. D'ailleurs ce général était plein d'humanité; il possédait le talent de gagner les esprits, et surtout les ambitieux, par la douceur et les graces de sa conversation.

XIII. Bandius étant venu le saluer, Marcellus lui demande qui il est: non qu'il ne le connût très bien depuis long-temps; mais il cherchait à lier un entretien avec lui. Bandius lui ayant dit son nom, Marcellus, comme ravi de l'apprendre, et plein d'admiration [1]: « Quoi! lui dit-il, vous êtes ce » Bandius dont on parle tant à Rome, qui avez » combattu si vaillamment à Cannes, qui seul, n'a- » bandonnant pas le consul Paul Émile, avez re- » çu sur votre corps la plupart des traits qu'on » lançait sur lui? » Bandius lui répondit que c'était lui-même, et lui montra les cicatrices de ses blessures. « Comment, reprit Marcellus, couvert » de ces marques honorables de votre amitié pour » les Romains, n'êtes-vous pas d'abord venu à » nous? Nous croyez-vous si ingrats que de ne pas » récompenser la vertu de nos amis, nous qui savons » l'honorer même dans nos ennemis? » A ces paroles obligeantes, qu'il accompagna de beaucoup de caresses, il ajouta le don d'un cheval de bataille, et de cinq cents drachmes en argent [1]. De ce moment Bandius s'attacha tellement à Marcellus, qu'il ne l'abandonna plus, et qu'il mit le plus grand zèle à découvrir et à lui dénoncer ceux qui tenaient le parti d'Annibal. Ils étaient en grand nombre, et avaient formé le complot de piller le bagage des Romains la première fois qu'ils sortiraient contre les ennemis, et de leur fermer les portes de la ville.

XIV. Marcellus, instruit de ce projet, range son armée en bataille dans la ville, met le bagage près des portes, et fait publier à son de trompe une défense aux habitants de paraître sur les murailles. Annibal, à qui cette solitude fit croire qu'il y avait quelque sédition dans la ville, s'en approcha avec peu d'ordre et de précaution. Aussitôt Marcellus fait ouvrir la porte qui est devant lui, et, à la tête de sa meilleure cavalerie, il charge de front l'ennemi et le pousse avec vigueur. Un moment après, l'infanterie sort par une autre porte, et court sur les Carthaginois en jetant de grands cris. Pendant qu'Annibal partage ses troupes pour faire face à cette seconde attaque, on ouvre une troisième porte, et le reste des Romains, sortant avec rapidité, fondent sur les ennemis, qui, étonnés de cette sortie imprévue, et pressés par ces nouvelles troupes, se défendirent faiblement contre les premières. Ce fut la première occasion où les soldats d'Annibal plièrent devant les Romains, et furent repoussés jusque dans leur camp avec un grand nombre de morts et de blessés. Ils y perdirent plus de cinq mille hommes, et Marcellus n'en eut que cinq cents de tués. Cependant Tite-Live n'assure point que la défaite des Carthaginois ait été si considérable, ni le nombre des morts si grand. Mais il avoue que ce combat couvrit Marcellus de gloire, et releva, après tant de malheurs, le courage des Romains, qui virent que l'ennemi qu'ils avaient à combattre n'était ni invulnérable ni invincible, et qu'il pouvait aussi éprouver des revers (19).

XV. C'est pourquoi l'un des consuls désignés étant mort (20), le peuple rappela Marcellus, alors absent, pour le mettre à sa place, et força les magistrats de différer jusqu'à son retour les comices pour les élections (21). Il fut nommé consul à l'unanimité des suffrages. Mais dans ce moment même le tonnerre s'étant fait entendre, les prêtres jugèrent que les augures n'étaient pas favora-

[1] *Voy.* la note (31) dans la Vie de Fabius Maximus.

[1] Maintenant quatre cent-cinquante liv. de notre monnaie.

bles. Ils n'osaient pas néanmoins s'opposer ouvertement à son élection, par la crainte qu'ils avaient du peuple : mais Marcellus fit une démission volontaire, qui ne le dispensa pourtant pas de la conduite de cette guerre. Il fut nommé proconsul, et repartit sur-le-champ pour Nole, où il fit punir tous ceux qui s'étaient déclarés pour les Carthaginois (22). Annibal accourut à leur secours, et présenta la bataille à Marcellus, qui ne l'accepta point. Mais ensuite Annibal, qui ne s'attendait plus à combattre, ayant envoyé la plus grande partie de son armée pour piller le pays, Marcellus alla brusquement l'attaquer (23) : il avait donné à son infanterie de ces longues piques dont on se sert dans les combats de mer, et lui avait appris à en frapper de loin les Carthaginois, qui, peu adroits à lancer leurs javelots, ne se servaient guère que d'épées fort courtes (24). Aussi tous ceux qui tinrent tête aux Romains furent-ils enfin obligés de tourner le dos, et de prendre ouvertement la fuite, après avoir perdu cinq mille hommes (25) et quatre éléphants, dont deux furent tués et deux pris vivants. Mais un avantage plus important, ce fut la désertion de trois cents cavaliers espagnols et numides (26) qui, trois jours après la bataille, vinrent se rendre aux Romains. C'était la première fois qu'Annibal éprouvait ce désagrément ; jusqu'alors il avait su conserver dans un accord parfait une armée composée de plusieurs nations barbares aussi différentes de mœurs que de langage. Ces trois cents cavaliers restèrent toujours fidèles à Marcellus et aux généraux qui commandèrent après lui.

XVI. Marcellus, nommé à un troisième consulat, fit voile pour la Sicile (27), dont les Carthaginois, enflés des succès d'Annibal, pensaient à tenter de nouveau la conquête, surtout depuis que la mort d'Hiéronyme, tyran de Syracuse, avait mis le trouble dans cette ville (28). Les Romains y avaient déja envoyé une armée, sous les ordres d'Appius Claudius (29), que Marcellus remplaça dans le commandement. Il fut à peine arrivé en Sicile, qu'un grand nombre de Romains vinrent se jeter à ses pieds, et implorer son secours dans le malheur qui les accablait, et dont voici l'occasion. De ceux qui avaient combattu à Cannes contre Annibal, les uns avaient pris la fuite, et les autres avaient été faits prisonniers : le nombre de ces derniers était si grand, qu'on croyait à peine qu'il restât aux Romains assez de soldats pour garder les murailles de leur ville. Mais ils avaient, dans ce désastre, conservé tant de confiance et de grandeur d'ame, qu'ils ne voulurent jamais racheter ces prisonniers, qu'Annibal leur offrait pour une rançon modique ; ils décrétèrent même qu'on les laisserait ou tuer ou vendre hors de l'Italie, sans s'en mettre en peine ; et que ceux qui n'avaient dû leur salut qu'à la fuite seraient transportés en Sicile, et ne rentreraient pas en Italie tant qu'Annibal y ferait la guerre. Ils vinrent donc en foule trouver Marcellus ; et se prosternant à ses pieds en jetant de grands cris, en versant des torrents de larmes, ils le conjurèrent de les incorporer honorablement dans son armée, et lui promirent de faire voir, par leurs actions, que leur fuite avait été plutôt l'effet du malheur que de la lâcheté. Marcellus, touché de leur sort, écrivit au sénat pour lui demander la permission de prendre parmi eux de quoi recruter les légions. Après une longue délibération, le sénat finit par arrêter que la république n'avait aucun besoin de soldats lâches ; que si Marcellus croyait pouvoir employer ces gens-là, il en était le maître ; mais à condition que quelque action de valeur qu'ils fissent, ils ne recevraient du général ni couronne, ni aucune autre récompense. Ce décret mortifia Marcellus ; et quand il fut de retour à Rome, après la guerre de Sicile, il se plaignit au sénat de ce que tant de services signalés, qu'il avait rendus à la république, n'avaient pu lui faire obtenir de réparer l'infortune d'un si grand nombre de citoyens (30).

XVII. A son arrivée en Sicile, son premier soin avait été de se venger de la perfidie d'Hippocrate, général des Syracusains (31), qui, pour faire sa cour aux Carthaginois, et s'élever par leur moyen à la tyrannie de la Sicile, avait massacré près de Léontium un grand nombre de Romains. Marcellus prit cette ville d'assaut, et ne fit aucun mal aux habitants ; mais tous les déserteurs qu'il y trouva furent battus de verges et mis à mort[1]. Hippocrate fit porter cette nouvelle à Syracuse, en y ajoutant que Marcellus avait passé tous les habitants au fil de l'épée, sans distinction d'âge ; et, profitant du trouble où étaient les Syracusains, il s'empara de la ville (32). Marcellus n'en fut pas plus tôt informé, que, se mettant en marche avec toute son armée, il alla camper auprès de Syracuse, où il envoya des ambassadeurs pour instruire les habitants de ce qui s'était passé à Léontium. Mais tout ce que ces députés purent dire ayant été inutile, et les Syracusains, dominés par le parti d'Hippocrate, s'étant obstinés à ne pas les croire, Marcellus commença d'assiéger la ville par mer et par terre : Appius commandait l'armée de terre, et Marcellus, avec soixante galères à cinq rangs de rames, remplies de toutes sortes d'armes et de traits, outre une machine qu'il avait fait dresser sur huit galères liées ensemble, s'approcha des murailles, plein de confiance dans la force de ses batteries, dans la multitude de ses préparatifs, et plus encore dans sa propre réputation.

[1] Tite-Live les porte à deux mille.

XVIII. Mais Archimède ne tenait pas grand compte de toutes ces machines, qui, en effet, n'étaient rien auprès des siennes : non qu'il les donnât pour des inventions d'un grand prix; il ne les regardait lui-même que comme de simples jeux de géométrie, qu'il n'avait faits que dans des moments de loisir, et la plupart sur les instances du roi Hiéron, qui ne cessait de l'engager à tourner son art des choses purement intellectuelles vers les objets sensibles, et de rendre ses raisonnements en quelque sorte accessibles aux sens et palpables au commun des hommes, en les appliquant par l'expérience à des choses d'usage. Cette mécanique si recherchée, si vantée, eut pour premiers inventeurs Eudoxe et Archytas, qui voulurent par-là embellir et égayer pour ainsi dire la geométrie, en appuyant, par des exemples sensibles et sur des preuves mécaniques, certains problèmes dont la démonstration ne pouvait être fondée sur le raisonnement et sur l'évidence. Tel est le problème des deux moyennes proportionnelles, qu'on ne peut trouver par des démonstrations géométriques, et qui sont néanmoins une base nécessaire pour la solution de plusieurs autres problèmes. Ces deux géomètres le résolurent par des procédés mécaniques, au moyen de certains instruments appelés mésolabes, tirés des lignes courbes et des sections coniques (33). Mais quand Platon leur eut reproché avec indignation qu'ils corrompaient la géométrie; qu'ils lui faisaient perdre toute sa dignité, en la forçant comme un esclave de descendre, des choses immatérielles et purement intelligibles, aux objets corporels et sensibles; d'employer une vile matière qui exige le travail des mains, et sert à des métiers serviles : dès-lors la mécanique, dégradée, fut séparée de la géométrie; et, long-temps méprisée par la philosophie, elle devint un des arts militaires.

XIX. Archimède avança un jour au roi Hiéron, dont il était le parent (34) et l'ami, qu'avec une force donnée, on pouvait remuer un fardeau, de quelque poids qu'il fût. Plein de confiance en la force de sa démonstration, il se vanta que, s'il avait une autre terre, il remuerait à son gré celle-ci, en passant dans l'autre. Le roi, étonné de cette assertion, le pria de réduire en pratique son problème, et de lui faire voir une grande masse remuée par une petite force. Archimède ayant fait tirer à terre, avec un grand travail, et à force de bras, une des galères du roi, ordonna qu'on y mît la charge ordinaire, avec autant d'hommes qu'elle en pourrait contenir; ensuite, s'étant assis à quelque distance, sans employer d'effort, en tirant doucement de la main le bout d'une machine à plusieurs poulies, il ramène à lui la galère, qui glissait aussi légèrement et avec aussi peu d'obstacle que si elle avait fendu les flots. Le roi, émerveillé d'un tel pouvoir de l'art, engagea Archimède à lui faire toutes sortes de machines et de batteries de siége, soit pour l'attaque, soit pour la défense des places. Mais il n'en fit point d'usage, car il passa presque tout son règne sans faire la guerre, et vécut dans une profonde paix. Tous ces préparatifs servirent alors aux Syracusains, à qui ils furent d'un grand secours, et qui, outre les machines, eurent l'artiste qui les avait faites.

XX. Les Romains donc ayant donné l'assaut de deux côtés différents, les Syracusains, consternés, restaient dans le silence, craignant de ne pouvoir résister à de si grands efforts, et à une puissance si redoutable. Mais quand Archimède eut mis ces machines en jeu, elles firent pleuvoir sur l'infanterie romaine une grêle de traits de toute espèce et des pierres d'une grosseur énorme, qui volaient avec tant de roideur et de fracas, que rien n'en pouvait soutenir le choc, et que, renversant tous ceux qui en étaient atteints, elles jetaient le désordre dans tous les rangs. Du côté de la mer, il avait placé sur les murailles d'autres machines qui, abaissant tout-à-coup sur les galères de grosses antennes en forme de crocs, et cramponnant les vaisseaux, les enlevaient par la force du contrepoids, les laissaient retomber ensuite, et les abîmaient dans les flots; il en accrochait d'autres par la proue avec des mains de fer ou des becs de grue, et, après les avoir dressées sur leur poupe, il les enfonçait dans la mer, ou les amenait vers la terre par le moyen de cordages qui tiraient les uns en sens contraire des autres; là, après avoir pirouetté quelque temps, elles se brisaient contre les rochers qui s'avançaient de dessous les murailles, et la plupart de ceux qui les montaient périssaient misérablement (35). On voyait sans cesse des galères, enlevées et suspendues en l'air, tourner avec rapidité, et présenter un spectacle affreux; quand les hommes qui les montaient avaient été dispersés et jetés bien loin, comme des pierres lancées avec des frondes, elles se fracassaient contre les murailles; ou les machines venant à lâcher prise, elles retombaient dans la mer. La machine que Marcellus faisait avancer sur huit galères liées ensemble était appelée sambyce, à cause de sa ressemblance avec l'instrument de musique de ce nom (36). Elle était encore assez loin des murailles, lorsque Archimède lança contre elle un rocher du poids de dix talents (37); ensuite un second, puis un troisième, qui, la frappant avec un sifflement et un fracas horribles, en détachèrent les appuis, et donnèrent aux vaisseaux de si violentes secousses, qu'ils se séparèrent les uns des autres. Marcellus, ne sachant plus que faire, se retira promptement avec ses galères, et envoya l'ordre aux troupes de terre de faire aussi leur retraite.

XXI. Il tint donc conseil, et il fut résolu que le lendemain, avant le jour, on s'approcherait, s'il était possible, des murailles, parceque les machines d'Archimède, ayant beaucoup de portée, lanceraient les traits par-dessus leurs têtes; et que celles qu'il pourrait employer de près seraient sans effet, le coup n'ayant point de force à si peu de distance. Mais Archimède avait, de longue main, préparé pour cela même des machines qui portaient à toutes les distances, et des traits plus courts qui se succédaient presque sans interruption. Il avait fait aux murailles des trous fort près les uns des autres, où il avait placé des scorpions d'une médiocre portée, que les ennemis ne pouvaient apercevoir, et qui faisaient de fréquentes blessures à ceux qui s'en approchaient. Arrivés au pied des murailles, où ils se croyaient bien à couvert, ils furent encore assaillis d'une grêle de traits, ou accablés de pierres, qui tombaient à plomb sur leurs têtes; il n'y avait pas un endroit de la muraille d'où l'on ne tirât sur eux. Ils prirent donc le parti de reculer; mais ils s'étaient à peine éloignés, qu'Archimède fit pleuvoir sur eux, dans leur retraite, une si grande quantité de traits, qu'il leur tua beaucoup de monde et fracassa un grand nombre de leurs vaisseaux, sans qu'ils pussent eux-mêmes faire aucun mal aux ennemis; car Archimède avait dressé la plupart de ses machines à couvert derrière les murailles; et les Romains, accablés de toutes parts, sans voir d'où les coups partaient, semblaient combattre contre les dieux. Cependant Marcellus, échappé de ce danger, se mit à railler les ingénieurs et les ouvriers qu'il avait dans son camp, de ce qu'Archimède en se jouant plongeait ses vaisseaux dans la mer, comme des coupes à puiser de l'eau, et outrageait honteusement sa sambyce[1]. Il est vrai que les Syracusains n'étaient que comme le corps de ces machines d'Archimède, et que seul il était l'ame qui faisait tout mouvoir et agir. Tous les autres moyens de défense étaient suspendus; la ville ne se servait que de ceux d'Archimède, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Enfin, Marcellus voyant les Romains si effrayés, qu'à la vue seule d'une corde ou d'un pieu de bois qui paraissait sur la muraille, ils tournaient le dos et prenaient la fuite, en criant que c'était quelque nouvelle machine qu'Archimède allait lancer contre eux, cessa toutes les attaques, et changea le siége en blocus.

XXII. Au reste, Archimède avait une ame si élevée, un esprit si profond et une si grande richesse de théories géométriques, qu'il ne voulut jamais rien laisser par écrit sur la construction de ces machines qui lui avaient acquis tant de gloire, et lui avaient fait attribuer, non une science humaine, mais une intelligence divine; regardant la mécanique, et en général tout art qu'on exerce pour le besoin, comme des arts vils et obscurs, il ne se livra qu'aux sciences dont la beauté et la perfection ne sont liées à aucune nécessité, et avec lesquelles toutes les autres ne sauraient entrer en comparaison : dans les premières, la démonstration dispute de prix avec le sujet: l'un donne la grandeur et la beauté, l'autre opère la conviction et donne une force merveilleuse. Dans toute la géométrie, on ne trouverait pas des questions plus difficiles et plus profondes exposées en des termes plus simples, et par des principes plus clairs, que celles qu'Archimède a traitées. Les uns attribuent cette clarté à sa facilité naturelle; d'autres, à l'excès du travail, qui donne un air si facile à ce qui a le plus coûté. On pourrait bien ne pas découvrir de soi-même la démonstration de certains problèmes; mais, après l'avoir lue dans ses écrits, on se persuade qu'on l'aurait trouvée sans peine : tant le chemin par lequel il mène à la démonstration est facile et court! Il ne faut donc pas refuser de croire ce qu'on dit de lui : que, sans cesse attiré par la géométrie comme par une sirène domestique, il oubliait de boire et de manger, et négligeait tous les soins de son corps; traîné souvent par force aux bains et aux étuves, il traçait sur les cendres du foyer des figures géométriques, et sur son corps frotté d'huile il tirait des lignes avec le doigt : tant cette étude le ravissait! tant il était réellement possédé de la passion des Muses! Mais, quoiqu'il eût fait plusieurs inventions très belles, il pria, dit-on, ses parents et ses amis de ne mettre, après sa mort, sur son tombeau, qu'une sphère inscrite dans un cylindre, et de marquer, dans l'inscription, de quelle quantité, dans ces deux solides, le contenant surpasse le contenu. Ce fut par ces connaissances profondes en mécanique qu'Archimède se conserva invincible, lui et sa ville, autant qu'il dépendit de lui (58).

XXIII. Pendant que Syracuse restait bloquée, Marcellus alla s'emparer de Mégare, une des plus anciennes villes de la Sicile; il prit ensuite le camp d'Hippocrate près d'Aciles, et étant tombé sur ses troupes pendant qu'elles travaillaient à se retrancher, il tua plus de huit mille hommes (59). Il parcourut une partie de la Sicile, reprit plusieurs villes sur les Carthaginois, et défit en divers combats tous ceux qui osèrent se mesurer avec lui. Quelque temps après, il fit prisonnier, devant Syracuse, un Spartiate nommé Damippus, qui sortait par mer de cette ville[1]. Les Syracusains,

[1] Cela est pris de Polybe, liv. VIII, p. 270.

[1] Il allait demander du secours au roi Philippe. Tite-Live. XXV, c. 23.

qui desiraient fort de le racheter, en firent la proposition à Marcellus. Il y eut à cette occasion plusieurs entrevues et plusieurs conférences, pendant lesquelles Marcellus observa qu'une des tours[1] était fort négligemment gardée, et qu'on pourrait y faire entrer secrètement quelques soldats, parceque la muraille de la ville était en cet endroit facile à escalader. Les rendez-vous fréquents qui eurent lieu près de cette tour l'ayant mis à portée d'en juger la hauteur par estimation, il fit préparer des échelles; et, profitant d'une fête de Diane que les Syracusains célébraient au milieu des festins et des plaisirs, dès le matin il se saisit de la tour sans être aperçu, remplit d'hommes armés les murs des environs, et rompit une des portes de l'Hexapyle. Les Syracusains, réveillés par le bruit, commençaient à se mettre en mouvement avec beaucoup de trouble, lorsque Marcellus fit sonner à la fois toutes les trompettes: ce qui jeta une telle frayeur parmi les habitants, qu'ils prirent tous la fuite, persuadés qu'il n'y avait pas un quartier de la ville qui ne fût au pouvoir de l'ennemi. Mais il leur restait encore l'Achradine, qui en était la plus grande, la plus forte et la plus belle portion : Marcellus n'avait pu s'en rendre maître, parceque ses murailles sont séparées du reste de la ville, qui est divisée en deux parties, dont l'une s'appelle la Ville-Neuve, et l'autre Tyché[2].

XXIV. Maître de ces deux quartiers, Marcellus, dès la pointe du jour, descend par l'Hexapyle dans la Ville-Neuve; là, tous les officiers qui l'entourent le félicitent de son bonheur. Mais quand il eut considéré, de la hauteur où il était, la grandeur et la beauté de cette ville, il ne put retenir ses larmes, et s'attendrit sur son malheur, en pensant au changement affreux qu'allait y causer dans un instant le pillage qu'en feraient ses soldats. Déja ils demandaient qu'on le leur abandonnât, et aucun des chefs n'eût osé le leur refuser. Plusieurs même voulaient qu'elle fût brûlée, et détruite de fond en comble; mais Marcellus en rejeta bien loin la proposition : il leur accorda seulement, et avec beaucoup de peine, les richesses qu'ils y trouveraient et les esclaves; il leur défendit expressément de toucher à aucune personne libre, de tuer, d'outrager ou de réduire en captivité aucun des citoyens. Mais, malgré cette modération, Syracuse lui paraissait traitée avec trop de rigueur; et, au milieu d'un si grand sujet de joie, il laissait voir sa compassion et sa douleur de ce que tant d'opulence et de prospérité allait s'évanouir dans un instant. On prétend que les richesses qu'on y enleva ne furent pas moins considérables que celles qui furent prises dans la suite à Carthage; car l'autre partie de Syracuse ne tarda pas à être prise par trahison (40), et livrée aussi au pillage, excepté le trésor des rois, qui fut porté à Rome dans le trésor public.

XXV. Mais rien n'affligea tant Marcellus que la mort d'Archimède. Ce philosophe était alors chez lui, appliqué à quelque figure de géométrie; et comme il donnait à cette méditation tout son esprit et tous ses sens, il n'avait pas entendu le bruit des Romains qui couraient de toutes parts dans la ville, et il ignorait qu'elle fût en leur pouvoir. Tout-à-coup il se présente à lui un soldat qui lui ordonne de le suivre pour aller trouver Marcellus. Il refuse d'y aller jusqu'à ce qu'il ait achevé la démonstration de son problème. Le Romain, irrité, tire son épée et le tue. D'autres disent qu'un soldat étant allé d'abord à lui, l'épée à la main, pour le tuer, Archimède le pria instamment d'attendre un moment, afin qu'il ne laissât pas son problème imparfait; et que le soldat, qui se souciait fort peu de sa démonstration, le perça de son épée. Un troisième récit, c'est qu'Archimède étant allé lui-même porter à Marcellus, dans une caisse, des instruments de mathématiques, tels que des cadrans au soleil, des sphères, et des angles avec lesquels on mesure la grandeur du soleil (41), des soldats qui le rencontrèrent, croyant que c'était de l'or qu'il portait dans cette caisse, le tuèrent pour s'en emparer. Mais ce qui est avoué de tous les historiens, c'est que Marcellus fut très affligé de sa mort, qu'il eut horreur du meurtrier comme d'un sacrilége, et qu'ayant fait chercher les parents d'Archimède, il les traita de la manière la plus honorable.

XXVI. Jusqu'alors les Romains avaient fait voir aux autres nations leur habileté dans le métier des armes, et leur bravoure si redoutable dans les combats; mais ils ne leur avaient pas encore donné des exemples de justice, d'humanité, et en général des vertus politiques : Marcellus paraît avoir été le premier qui montra, dans cette occasion, que les Romains avaient plus de justice que les Grecs. Il fut si modéré envers tous ceux qui eurent à traiter avec lui, et si généreux pour un grand nombre de villes et de particuliers, que les actes de rigueur qui purent avoir lieu à Enna (42), à Mégare ou à Syracuse, on doit plutôt les imputer à ceux qui les éprouvèrent qu'à ceux qui en furent les auteurs. Entre plusieurs exemples, j'en citerai un seul. Il y a en Sicile une ville peu considérable, nommée Engyum; elle est fort ancienne, et célèbre par l'apparition des déesses qu'on appelle les mères (43). Leur temple fut, dit-on, fondé par des Crétois; et l'on y montre des lances et des casques d'airain qui portent les uns le nom de Mé-

[1] Tite-Live, XV, c. 23, l'appelle la tour Galéagra.
[2] *Voyez* la Vie de Timoléon, ch. XX, et note (27).

rion, les autres celui d'Ulysse. Ces héros les avaient, dit-on, consacrés aux déesses d'Engyum. Les habitants de cette ville avaient embrassé avec chaleur les intérêts des Carthaginois; et Nicias, le premier d'entre eux, travaillait de tout son pouvoir à les ramener au parti des Romains; il parlait dans les assemblées avec la plus grande liberté, et prouvait, à ceux du parti contraire, qu'ils ne faisaient pas le bien de leur patrie. Ceux-ci, redoutant sa puissance et sa réputation, résolurent de l'enlever, et de le livrer aux Carthaginois. Nicias ayant eu connaissance de leur projet, et voyant qu'on l'observait secrètement, eut recours à ce stratagème:

XXVII. D'abord il répandit dans le public des propos injurieux sur le compte des déesses, et montra, par plusieurs actions, qu'il ne partageait pas, ou même qu'il méprisait l'opinion générale sur ces divinités, et qu'il regardait leur apparition comme une fable. Ses ennemis furent charmés qu'il leur fournît ainsi lui-même de justes motifs de le perdre. Le jour qu'ils avaient choisi pour l'enlever, il se tenait par hasard une assemblée, dans laquelle Nicias haranguait le peuple et lui donnait des avis. Tout-à-coup il se jette à terre; et après être resté quelque temps dans un silence qui paraissait la suite naturelle de cette espèce d'extase, il lève la tête, la tourne de côté et d'autre, et se met à parler d'une voix faible et tremblante, qu'il hausse ensuite peu à peu. Dès qu'il vit tout le théâtre saisi d'horreur et dans un profond silence, il jette sa robe, déchire son manteau, et, se levant à demi nu, il court vers une des issues du théâtre, en s'écriant qu'il est poursuivi par les déesses mères. Personne n'ose ni le toucher ni se mettre devant lui; tous les assistants, frappés d'une religieuse terreur, se détournent pour lui faire place; il gagne une des portes de la ville sans proférer une seule parole, sans faire aucun geste qui sentît un homme furieux et possédé. Sa femme, qui était dans le secret, et qui favorisait son stratagème, prend ses enfants avec elle, et va se prosterner en suppliante au pied de l'autel des déesses; ensuite, faisant semblant d'aller chercher son mari, comme s'il errait dans les champs, elle sort tranquillement de la ville sans que personne s'y oppose; et ils se sauvent tous deux à Syracuse auprès de Marcellus, qui, peu de temps après, étant allé à Engyum, fait charger de fers tous les habitants, dont il voulait, disait-il, châtier l'insolence et l'orgueil. Nicias s'approche de lui en fondant en larmes, embrasse ses genoux, lui baise les mains, et lui demande grace pour ses concitoyens, en commençant par ses ennemis. Marcellus, attendri de ce spectacle, pardonne à tous les habitants, ne fait aucun tort à la ville, et donne à Nicias une grande étendue de terre, avec beaucoup d'autres présents. Voilà ce que raconte le philosophe Posidonius.

XXVIII. Cependant Marcellus fut rappelé pour une guerre que les Romains avaient dans leur pays, et presque à leurs portes : en quittant la Sicile, il emporta de Syracuse tout ce qu'il y avait de plus beau en statues et en tableaux, pour les faire servir d'abord à l'ornement de son triomphe, et ensuite à la décoration de la ville (44). Rome, à cette époque, n'avait et ne connaissait pas même encore ces curiosités superflues; on n'y voyait point ces productions de la délicatesse et du goût, aujourd'hui si recherchées (45). Remplie d'armes enlevées aux Barbares, couronnée des monuments et des trophées de ses triomphes, elle offrait un spectacle peu agréable, et qui ne supposait pas des spectateurs accoutumés au luxe; c'était partout le tableau le plus menaçant. Épaminondas disait de la Béotie qu'elle était le théâtre de Mars; Xénophon appelait la ville d'Éphèse l'arsenal de la guerre; on pouvait de même alors, suivant l'expression de Pindare, appeler Rome le domicile du dieu de la guerre (46). Aussi Marcellus se rendit-il très agréable au peuple, pour avoir orné la ville de ces ouvrages de l'art, qui, respirant toute la grace, tout le bon goût des Grecs, étaient, par leur variété, une source de plaisirs continuels. Fabius Maximus, il est vrai, eut pour lui le suffrage des gens les plus âgés, lorsque, maître de Tarente, il ne déplaça, n'emporta aucun de ces ornements, et que, se bornant à prendre l'or et les autres richesses semblables, il laissa les statues à leurs places, en disant ce mot devenu si célèbre : « Laissons aux Tarentins leurs » dieux irrités. » Ils reprochaient même à Marcellus, d'abord d'avoir excité contre Rome la haine des autres peuples, lorsqu'il avait mené en triomphe, non seulement les hommes, mais les dieux mêmes captifs; en second lieu d'avoir altéré les mœurs d'un peuple qui, accoutumé à la guerre ou à l'agriculture, ignorant le luxe et la mollesse, était, comme l'Hercule d'Euripide,

Simple, grossier, mais fait pour les plus grandes choses [1]:

et de l'avoir rendu oisif, babillard, parlant sans cesse des arts et des artistes, et perdant à ces entretiens inutiles la plus grande partie de la journée. C'était cependant l'action dont Marcellus se faisait le plus d'honneur, même auprès des Grecs; il se vantait d'avoir enseigné le premier aux Romains à estimer, à admirer ces chefs-d'œuvre de la Grèce, dont jusqu'alors ils n'avaient pas eu la moindre idée.

XXIX. Quand il fut à Rome, ses ennemis s'opposèrent à son triomphe; et lui-même, voyant

[1] Fragment de la tragédie de Licymnius.

qu'il avait laissé un reste de guerre en Sicile, et qu'un troisième triomphe exciterait l'envie, il consentit à n'avoir le grand triomphe que sur le mont Albain, et à recevoir dans Rome les honneurs du petit triomphe, que les Grecs appellent évan, et les Romains ovation. Dans ce triomphe, le général n'est ni monté sur un char à quatre chevaux, ni couronné de laurier, ni précédé de trompettes; il marche à pied, en pantoufles, accompagné de joueurs de flûte, et couronné de myrte; costume plus agréable que terrible, et qui est un symbole de paix. C'est une grande preuve, ce me semble, que les anciens avaient distingué ces deux triomphes, moins par la grandeur des actions que par la manière dont elles étaient faites. Ceux qui avaient vaincu les ennemis en bataille rangée, et en avaient fait un grand carnage, obtenaient le premier triomphe, dont l'appareil était martial et terrible; où, comme dans la purification des armées, les hommes et les armes étaient couronnés de laurier. Mais les généraux qui, sans presque employer la force, et par le seul pouvoir de la persuasion, par le seul charme de l'éloquence, avaient heureusement terminé leurs entreprises, la loi leur accordait cette seconde pompe, qui, pacifique et civile, se célébrait surtout par des chants de joie; car la flûte est l'instrument de la paix, et le myrte est l'arbrisseau de Vénus, qui, plus qu'aucune autre divinité, a en horreur la violence et la guerre.

XXX. Ce second triomphe a été appelé ovation, non, comme bien des gens le croient, du mot évan, c'est-à-dire des cris et des chants qui l'accompagnent, car ils ont également lieu dans le premier. Ce sont les Grecs qui ont rapporté ce mot à un nom qui leur est familier, parcequ'ils ont cru qu'une partie de cette pompe avait rapport à Bacchus, que nous appelons Évius et Thriambus. Mais ce n'est point là sa véritable étymologie: dans le grand triomphe, les généraux ont de tout temps immolé un bœuf; et dans le petit, ils ne sacrifient qu'une brebis, que les Romains appellent *ovis*, d'où ce triomphe a pris le nom d'ovation. A ce sujet, il est bon de considérer la différence des motifs qui ont guidé le législateur de Sparte et celui de Rome dans l'institution des sacrifices. A Sparte, un général qui est venu à bout de ses desseins par persuasion ou par ruse immole un bœuf; celui qui n'a vaincu que par la force des armes sacrifie un coq. Quelque belliqueux que fût ce peuple, il pensait que les succès qu'on obtenait par l'éloquence et la sagesse étaient plus glorieux et plus dignes de l'homme que ceux qui n'étaient dus qu'à la force et à la valeur. Je laisse à examiner lequel de ces deux législateurs a eu raison.

XXXI. Marcellus ayant été nommé consul pour la quatrième fois, ses ennemis persuadèrent aux Syracusains de se transporter à Rome pour l'y accuser et se plaindre hautement, devant le sénat, que, contre la foi des traités, il leur avait fait éprouver les traitements les plus cruels. Le jour de leur arrivée, Marcellus était par hasard au Capitole, où il offrait un sacrifice; et le sénat était encore assemblé, lorsque les Syracusains, se jetant aux pieds des sénateurs, les conjurèrent d'écouter leurs plaintes et de leur rendre justice (47). L'autre consul les repoussait, indigné qu'on accusât Marcellus absent. Averti de ce qui se passait, il se rend promptement au sénat; et, prenant d'abord sa place de consul, il donne audience: les affaires terminées, il descend de son siége, se place comme simple particulier dans le lieu d'où les accusés ont coutume de parler, et permet aux Syracusains d'exposer leurs griefs. Ils furent d'abord extrêmement troublés de la dignité et de la confiance du consul, et jugèrent que, s'il était redoutable les armes à la main, il était encore plus imposant et plus terrible sous la pourpre consulaire. Cependant, rassurés par ses ennemis, ils commencèrent leur accusation, qu'ils mêlèrent de beaucoup de gémissements et de plaintes, dont le résultat fut qu'étant amis et alliés des Romains, ils avaient souffert, de la part de Marcellus, ce que les autres généraux épargnent à la plupart des ennemis qu'ils ont vaincus.

XXXII. Marcellus répondit à ces imputations que les Syracusains, pour tous les maux qu'ils avaient faits aux Romains, n'avaient éprouvé que les malheurs dont on ne peut garantir, à la guerre, les ennemis soumis par les armes; que c'était par leur faute qu'ils avaient été ainsi réduits à force ouverte, n'ayant jamais voulu écouter les propositions qu'il leur faisait; que, loin d'avoir été contraints par leurs tyrans à prendre les armes, c'était au contraire pour les prendre qu'ils s'étaient volontairement soumis aux tyrans. Les raisons ainsi exposées de part et d'autre, on fit, suivant l'usage, sortir les Syracusains hors de la salle; Marcellus sortit aussi, laissant son collègue présider le sénat; et il se tint à la porte (48), sans laisser paraître aucune crainte sur le jugement, ni aucune marque de ressentiment contre les Syracusains, il conserva son maintien ordinaire, et attendit avec autant de douceur que de modestie la décision du sénat. On prit les voix, et le jugement fut favorable à Marcellus. Aussitôt les Syracusains se jettent à ses pieds, le conjurent avec larmes de ne pas leur faire éprouver son ressentiment, et d'avoir pitié du reste de la ville, qui conservait toujours la plus vive reconnaissance des bienfaits qu'elle avait reçus de lui. Touché de leurs prières, il leur pardonna, et ne cessa depuis de faire aux Syracusains tout le bien qui fut en

son pouvoir. Le sénat leur laissa la liberté que Marcellus leur avait donnée, avec la jouissance de leurs lois et des biens qui leur restaient. Les Syracusains, en reconnaissance, comblèrent Marcellus d'honneurs, et firent une loi qui portait que lorsque ce général ou quelqu'un de sa famille viendrait à Syracuse, les habitants se couronneraient de fleurs, et feraient des sacrifices aux dieux.

XXXIII. De là Marcellus tourna ses armes contre Annibal. Depuis la déroute de Cannes, presque tous les consuls et tous les généraux n'usaient contre lui que d'un seul stratagème; c'était de fuir le combat: aucun n'osait ni lui livrer bataille, ni en venir aux mains avec lui. Marcellus prit une voie tout opposée : il pensait que le temps, qui paraissait devoir miner Annibal, finirait par ruiner insensiblement l'Italie; que Fabius, qui cherchait toujours la sûreté, ne connaissait pas le véritable traitement de la maladie qu'il était chargé de combattre; qu'à l'exemple des médecins ignorants et timides, qui, craignant d'employer des remèdes violents mais nécessaires, attendent la guérison de l'épuisement des forces du malade, il attendait, pour éteindre cette guerre, que Rome fût entièrement épuisée. Il prit d'abord plusieurs villes considérables des Samnites, qui s'étaient révoltées; il y trouva de grandes provisions de blé, beaucoup d'argent, et trois mille hommes qu'Annibal y avait mis pour les garder, et qu'il fit prisonniers. Ensuite Annibal ayant tué dans la Pouille le proconsul Curius Fulvius, avec onze tribuns de soldats, et détruit la plus grande partie de son armée, Marcellus écrivit à Rome pour rassurer les citoyens, en leur annonçant qu'il était déja en marche, et qu'il ne tarderait pas à chasser Annibal. Mais la lecture de ces lettres, au rapport de Tite-Live[1], loin de diminuer la tristesse des Romains, ne fit qu'augmenter leur crainte; ils pensaient que le danger présent surpassait la perte passée autant que Marcellus était supérieur à Fulvius.

XXXIV. S'étant donc mis à la poursuite d'Annibal, comme il l'avait écrit, il entra dans la Lucanie, où, le trouvant posté près de la ville de Numistrum, sur des hauteurs très-escarpées, il campa lui-même dans la plaine. Le lendemain, il rangea le premier son armée en bataille; et Annibal étant descendu de ces hauteurs, ils se livrèrent un combat qui ne fut pas décisif, mais rude et sanglant. Il avait commencé dès la troisième heure[2], et à peine la nuit put séparer les combattants. Le lendemain, dès le point du jour, Marcellus fait sortir ses troupes des retranchements, les met en bataille parmi des monceaux de morts, et provoque Annibal à combattre pour la victoire. Annibal ayant décampé, Marcellus dépouille les morts des ennemis, donne la sépulture aux siens, et se remet en marche. Annibal lui dressa plusieurs embuscades, qu'il sut éviter; et, dans toutes les escarmouches qui eurent lieu, il eut toujours l'avantage. Ces succès donnèrent aux Romains une si grande idée de sa capacité, que les comices pour l'élection des consuls approchant, le sénat aima mieux faire venir de Sicile l'autre consul, que de détourner Marcellus, qui serrait de si près Annibal (49). Dès que le consul fut arrivé, le sénat lui ordonna de nommer dictateur Quintus Fulvius; car ce magistrat n'est point à la nomination du peuple ni du sénat; c'est l'un des consuls ou des généraux qui, dans l'assemblée du peuple, nomme qui il veut. C'est de là qu'on lui donne le nom de dictateur, du mot latin *dicere*, qui veut dire *nommer* (50). D'autres disent qu'il est appelé dictateur, parcequ'il ne renvoie aucune affaire aux suffrages du peuple ou au jugement du sénat, mais qu'il décide tout de sa seule autorité; car les commandements des magistrats, que les Grecs appellent des ordres, sont appelés par les Latins des édits. Le consul qu'on avait fait venir de Sicile voulait nommer un autre dictateur que celui que le sénat lui désignait; et, pour n'être pas forcé à l'élire contre son gré, il s'embarqua pendant la nuit, et retourna en Sicile. Le peuple nomma donc dictateur Quintus Fulvius, et le sénat écrivit à Marcellus de le nommer aussi : Marcellus obéit, et confirma le choix du peuple (51). Il fut lui-même nommé proconsul pour l'année suivante.

XXXV. Il convint avec Fabius Maximus que celui-ci assiégerait Tarente, pendant que lui-même s'attacherait à Annibal, et le harcellerait sans cesse pour l'empêcher de secourir cette place. Il alla donc le chercher près de Canusium; et comme Annibal, pour éviter le combat, changeait tous les jours de camp, Marcellus le suivait partout, et se présentait toujours en armes devant lui. Un jour enfin, l'ayant surpris pendant qu'il fortifiait son camp, il fit tant par ses escarmouches continuelles, qu'il le força d'en venir aux mains; mais la nuit les sépara. Le lendemain, au point du jour, Marcellus parut en bataille: Annibal, désespéré, assemble les Carthaginois, et les conjure de livrer encore ce combat, pour conserver la gloire de tous les précédents. « Vous voyez, leur dit-il, que, » malgré tant de victoires, nous ne pouvons pas » respirer un instant, et que, tout vainqueurs que » nous sommes, nous n'aurons jamais de repos » tant que nous n'aurons pas chassé cet homme. » Après ce peu de mots, il les mène au combat; et

[1] Liv. XXVII, c. 2.

[2] Neuf heures du matin.

il parut, par l'événement, que Marcellus n'eut du dessous dans cette occasion, que pour avoir fait une manœuvre mal à propos (52). Comme il voyait son aile droite prête à plier, il fit passer une de ses légions de la tête à la queue; et ce mouvement ayant mis du désordre parmi ceux qui combattaient, donna la victoire à l'ennemi. Il y périt deux mille sept cents Romains. Marcellus, rentré dans le camp, assemble son armée, et dit qu'il voit devant lui bien des armes et des corps, mais pas un seul Romain. Les soldats lui ayant demandé pardon de leur faute, il répliqua qu'il ne pardonnait pas à des vaincus, mais qu'il leur ferait grace s'ils étaient vainqueurs; que le lendemain ils recommenceraient le combat, afin que leurs concitoyens apprissent leur victoire plutôt que leur fuite. Après cette réprimande, il ordonna qu'on donnât de l'orge, au lieu de froment, aux bandes qui avaient fui: elles en furent si humiliées, que dans le grand nombre de blessés qui souffraient cruellement, et dont la vie même était en danger, il n'y en eut pas un seul qui ne sentît plus vivement les reproches de Marcellus que ses propres blessures.

XXXVI. Le lendemain, le jour paraissait à peine, que la cotte d'armes d'écarlate, signal ordinaire du combat, fut exposée devant la tente du général. Les bandes qu'il avait déshonorées demandèrent d'être placées au front de la bataille, et l'obtinrent. Les tribuns firent sortir les autres troupes, et les rangèrent dans leur ordre. Quand Annibal en fut averti: « Grands dieux! s'écria-t-il, que faire à un » homme qui ne sait supporter ni la bonne ni la » mauvaise fortune? Il est le seul qui, vainqueur, » ne donne aucun relâche à son ennemi; et, vaincu, n'en prend aucun pour lui-même. Il faudra » donc toujours combattre contre lui, puisque » après une victoire la confiance, et après une » défaite la honte, le déterminent à de nouvelles » tentatives (53). » Aussitôt les deux armées en viennent aux mains. Annibal, voyant pendant quelque temps que l'avantage est égal de part et d'autre, fait avancer les éléphants à la tête de l'armée, et les pousse contre les Romains. Leurs premiers rangs furent d'abord troublés et mis en désordre par ces animaux; mais un tribun, nommé Flavius, saisissant une enseigne, va contre les éléphants; et, enfonçant dans le corps du premier la hante de son enseigne, il le fait tourner en arrière: l'animal se jette sur celui qui le suit, et le culbute avec les autres qu'on avait fait avancer. Marcellus, apercevant ce désordre, ordonne à sa cavalerie de tomber de toutes ses forces sur les ennemis déja troublés, et de les renverser les uns sur les autres (54). La cavalerie charge avec la plus grande vigueur, enfonce les Carthaginois, les mène toujours battant jusque dans leurs retranchements, et en fait un grand carnage, qu'augmentèrent encore les éléphants, qui, étant tués ou blessés, en écrasèrent un grand nombre. Il périt, dit-on, de leur côté, plus de huit mille hommes; les Romains en perdirent trois mille, et presque tous les autres furent blessés: ce qui donna le temps à Annibal de décamper pendant la nuit, et de s'en aller très loin de Marcellus, qui, hors d'état de le poursuivre à cause du grand nombre de ses blessés, s'en alla à petites journées dans la Campanie, et passa l'été à Sinuesse, pour donner du repos à ses troupes (55).

XXXVII. Annibal, délivré enfin d'un ennemi si redoutable, et pouvant se servir librement de ses troupes, courut le pays des environs avec une pleine sécurité, et mit tout à feu et à sang. Cela fit tenir dans Rome des discours désavantageux contre Marcellus; ses ennemis suscitèrent un tribun du peuple, nommé Publius Bibulus, homme éloquent mais emporté, qui se chargea d'être son accusateur. Il assemblait souvent le peuple, et lui proposait de donner à un autre général le commandement de l'armée. « En effet, disait-il, Mar- » cellus, après s'être exercé quelque temps à la » guerre, en sort comme d'un gymnase, pour al- » ler dans un bain chaud réparer ses fatigues (56). » Marcellus, averti des intrigues de ses ennemis, laissa l'armée à ses lieutenants, et revint à Rome pour se justifier de ces calomnies. En arrivant, il trouva qu'elles avaient servi de base à une accusation déja formée contre lui. Le jour étant pris pour le jugement, et le peuple rassemblé dans le cirque de Flaminius, Bibulus monta à la tribune, et exposa ses chefs d'accusation. Marcellus se justifia avec autant de simplicité que de précision; mais les premiers et les plus considérables d'entre les citoyens parlèrent avec chaleur pour sa défense; ils exhortèrent le peuple à ne pas juger plus mal de Marcellus que le général ennemi qu'il avait eu à combattre, et de ne pas le condamner comme coupable de lâcheté, tandis qu'il était le seul des généraux romains qu'Annibal évitât, et avec lequel il craignît aussi constamment de se mesurer, qu'il en cherchait l'occasion avec les autres. Ces remontrances firent impression sur le peuple; et l'accusateur se vit tellement frustré de ses espérances, que non seulement Marcellus fut absous de tous les chefs d'accusation, mais qu'on le nomma consul pour la cinquième fois.

XXXVIII. Marcellus, à peine entré à charge, alla dans la Toscane (57), où sa seule présence arrêta dans plusieurs villes des mouvements considérables de révolte qui commençaient à éclater. De retour à Rome, il voulut dédier le temple de l'Honneur et de la Vertu, qu'il avait fait bâtir des dépouilles de la Sicile; mais les prêtres s'y étant opposés;

parcequ'il leur paraissait peu digne de la majesté des dieux d'en renfermer deux dans un seul temple, il en fit construire un second, qui tenait au premier (58). Il fut très blessé de l'opposition des prêtres, et la prit à mauvais augure. Il arriva dans le même temps plusieurs prodiges qui le troublèrent : des temples furent frappés de la foudre; des rats rongèrent l'or du temple de Jupiter. On rapporta même qu'un bœuf avait parlé; qu'un enfant était né avec une tête d'éléphant (59); et les sacrifices qu'on fit pour expier ces prodiges ne donnèrent jamais des signes favorables. Aussi les devins le retenaient-ils à Rome, malgré l'impatience dont il brûlait pour se rendre à l'armée. Car jamais personne ne souhaita rien avec autant d'ardeur que Marcellus desirait de livrer contre Annibal un combat qui fût enfin décisif. Il y songeait la nuit et le jour; il ne parlait d'autre chose à ses amis et à ses collègues; il ne faisait d'autre prière aux dieux que de se trouver en présence d'Annibal, dans une bataille rangée. Je crois même qu'il aurait eu encore plus de plaisir à combattre seul à seul avec lui, dans l'enceinte d'une ville ou d'un camp, entouré des deux armées; et s'il ne se fût déjà comblé de gloire, s'il n'eût donné, autant qu'aucun autre général, des preuves frappantes de sa prudence et de sa maturité, je dirais qu'il était transporté d'une passion digne tout au plus d'un jeune homme, et dévoré d'une ambition qui ne convenait plus à son âge; car il n'avait pas moins de soixante ans à son cinquième consulat.

XXXIX. Cependant lorsqu'on eut fait les sacrifices et les expiations prescrites par les devins, il sortit de Rome avec son collègue pour continuer cette guerre, et alla camper entre les villes de Bantia et de Vénuse, d'où il harcelait continuellement Annibal, qui refusait toujours le combat (60). Mais un jour, ayant su que les consuls avaient envoyé des troupes pour assiéger la ville des Locriens, appelés Épizéphyriens (61), il leur dressa une embuscade près de la colline de Pételie, et leur tua deux mille cinq cents hommes. Cet échec n'ayant fait qu'enflammer l'ardeur qu'avait Marcellus de combattre; il décampa sur-le-champ, et s'approcha de l'ennemi. Il y avait entre les deux camps une colline assez forte d'assiette, couverte de bois de toute espèce; elle avait des deux côtés des creux et des ravins, d'où coulaient des fontaines et des ruisseaux. Les Romains s'étonnaient qu'Annibal, qui était arrivé le premier, ne se fût pas emparé d'un poste si avantageux, et l'eût laissé aux ennemis. Mais Annibal, qui l'avait trouvé commode pour un camp, le jugea encore plus propre à y placer une embuscade; et, préférant de s'en servir à cet usage, parcequ'il ne doutait pas que la commodité du lieu n'y attirât les Romains, il remplit les bois et les ravins de gens de trait et de soldats armés de piques. Il ne fut pas trompé dans son attente; bientôt on ne parla plus dans tout le camp des Romains que d'aller s'emparer de ce poste; et comme si les soldats eussent été tous autant de généraux, ils raisonnaient sur les avantages qu'ils ôteraient à l'ennemi en occupant la colline, ou du moins en y plaçant un fort. Marcellus fut d'avis d'aller lui-même le reconnaître avec quelques cavaliers. Mais auparavant il fit venir le devin pour sacrifier aux dieux. A la première victime qu'on immola, le devin lui montra le foie, qui n'avait pas de tête; on en immola une seconde, dans laquelle la tête du foie se trouva prodigieusement grosse; mais toutes les autres parties parurent dans le meilleur état. On crut que cette seconde victime devait effacer les craintes qu'avait données la première; mais au contraire les devins assuraient que c'était une raison de craindre davantage, parceque des signes si favorables, qui succédaient aux signes les plus malheureux, leur rendaient suspect un changement si extraordinaire (62). Mais, selon Pindare,

> Ni le feu, ni les murs d'airain,
> Ne peuvent arrêter la marche du destin.

XL. Marcellus sort du camp avec Crispinus, son collègue; il était suivi de son fils, alors tribun des soldats, et de deux cents chevaux au plus, parmi lesquels il n'y avait pas un seul Romain; ils étaient tous Toscans, excepté quarante Frégellaniens, qui avaient donné en tout temps, à Marcellus des preuves de leur valeur et de leur fidélité. Comme ce tertre était couvert de bois touffus, un soldat carthaginois, placé sur le sommet en sentinelle, ne pouvait être aperçu des ennemis, dont il voyait lui-même le camp. Il instruisit ceux qui étaient en embuscade de ce qui se passait; et ceux-ci, laissant approcher Marcellus jusqu'à eux, se lèvent alors brusquement, et, l'enveloppant de toutes parts, ils font pleuvoir sur ses soldats une grêle de traits, ils les frappent de leurs épées, poursuivent les fuyards, et combattent ceux qui leur font tête. Ces derniers étaient les quarante Frégellaniens dont j'ai parlé, qui, voyant dès le commencement de l'action les Toscans tourner le dos, se serrèrent tous ensemble, et défendirent les deux consuls jusqu'à ce que Crispinus, blessé de deux traits, eût tourné bride pour se sauver, et que Marcellus, percé dans les flancs d'un coup de pique, fût tombé mort. Alors le peu qui restaient, laissant le corps de Marcellus, enlevèrent son fils qui était blessé, et s'enfuirent dans le camp. Il n'y eut guère plus de quarante hommes de tués; cinq licteurs et dix-huit cavaliers furent faits prisonniers. Crispinus mourut peu de jours après de ses blessures (63). Il n'était pas encore arrivé aux Ro-

mains de perdre les deux consuls dans un seul combat.

XLI. Annibal fit peu de cas des autres morts et des prisonniers; mais lorsqu'il apprit que Marcellus avait été tué, il courut aussitôt sur le lieu, et se tenant près du mort, il considéra long-temps sa force et sa bonne mine; il ne laissa pas échapper un seul mot d'outrage, et ne laissa paraître aucun signe de joie, comme il aurait pu faire en se voyant délivré d'un si redoutable et si dangereux ennemi. Mais, étonné d'une mort si extraordinaire, il lui ôta son anneau (64), et, après lui avoir rendu les derniers devoirs, il couvrit son corps d'étoffes précieuses, le fit brûler, recueillit ses cendres, qu'il enferma dans une urne d'argent, sur laquelle il mit une couronne d'or, et il les renvoya à son fils. Mais quelques Numides ayant rencontré ceux qui les portaient, entreprirent de leur enlever l'urne. Ceux-ci la défendirent de leur mieux, et en se battant les uns contre les autres pour se la ravir, ils répandirent les ossements qu'elle contenait. Annibal l'ayant appris, dit à ceux qui étaient présents : « Il n'est donc pas possible de rien faire contre la » volonté divine. » Il châtia les Numides : mais il ne s'occupa plus de faire recueillir les restes de Marcellus et de les renvoyer, persuadé qu'un dieu voulait que ce général mourût d'une manière si étrange, et fût privé des honneurs de la sépulture. Tel est le récit de Cornélius Népos et de Valère Maxime; mais, selon Tite-Live et César Auguste, l'urne fut portée à son fils, et on lui fit des obsèques magnifiques (65).

XLII. Outre les monuments publics consacrés à Rome par Marcellus, il fit construire un gymnase à Catane; il plaça dans le temple des Cabires à Samothrace, et dans celui de Minerve à Lindos (66), des statues et des tableaux qu'il y avait portés de Syracuse. Dans ce dernier temple était la statue de Marcellus, sur laquelle on lisait cette inscription rapportée par Posidonius :

Passant, tu vois ici ce héros radieux,
Marcellus, l'héritier des plus nobles aïeux.
Il fut pour sa patrie un astre tutélaire;
Il mérita sept fois la pourpre consulaire,
Signala sa valeur au milieu des combats,
Et du sang ennemi rougit souvent son bras.

L'auteur de l'inscription a joint aux cinq consulats de Marcellus ses deux proconsulats. Sa maison a subsisté avec un grand éclat jusqu'à Marcellus, fils de Caïus Marcellus et d'Octavie, sœur d'Auguste, qui mourut fort jeune après son édilité. Il avait épousé Julie, fille de l'empereur, avec laquelle il vécut peu de temps. Pour honorer sa mémoire, Octavie sa mère lui consacra une bibliothèque, et Auguste un théâtre, qui portèrent l'un et l'autre le nom de Marcellus (67).

PARALLÈLE
DE
PÉLOPIDAS ET DE MARCELLUS.

I. Voilà, de tout ce que les historiens nous ont conservé des actions de Pélopidas et de Marcellus, ce qui m'a paru le plus digne d'être rapporté. Leur caractère et leurs mœurs mirent entre eux les plus grandes ressemblances; ils furent tous deux pleins de valeur, laborieux, courageux et magnanimes : la seule différence qu'on y remarque, c'est que Marcellus versa beaucoup de sang dans la plupart des villes dont il se rendit maître, au lieu qu'Épaminondas et Pélopidas ne firent pas couler le sang des vaincus, et ne réduisirent aucune ville en servitude. On dit même que si ces deux généraux se fussent trouvés à Orchomène, les Thébains n'en auraient pas traité les habitants avec tant de rigueur.

II. Si nous considérons leurs exploits, il en est peu d'aussi grands et d'aussi admirables que ceux de Marcellus contre les Gaulois, lorsque avec un petit nombre de cavaliers il vainquit et mit en fuite une troupe si nombreuse de cavalerie et d'infanterie (ce qu'on trouverait difficilement dans la vie d'aucun autre capitaine) et qu'il tua de sa main le général ennemi. Pélopidas échoua dans une tentative semblable, et fut tué par le tyran à qui il avait voulu donner la mort. On peut cependant comparer à ces exploits de Marcellus les batailles de Leuctres et de Tégyre, qui méritent d'être mises au nombre des actions les plus belles et les plus glorieuses. Mais en fait de surprise et d'embûche, Marcellus n'a rien qu'on puisse opposer à la conjuration de Pélopidas lors de son retour d'exil, et à la mort des tyrans de Thèbes; c'est la plus grande des entreprises exécutées en secret et par ruse.

III. Marcellus, il est vrai, avait dans la personne d'Annibal un ennemi dangereux et redoutable; mais les Thébains avaient pour ennemis les Spartiates; et il est incontestable que Pélopidas les vainquit à Tégyre et à Leuctres; au lieu que Marcellus, suivant Polybe, ne vainquit pas une seule fois Annibal, qui paraît avoir été invincible jusqu'à Scipion. Nous croyons cependant avec Tite-Live, César, Cornélius Népos, et (68), parmi les historiens grecs, Juba, que dans quelques occasions Marcellus défit les troupes d'Annibal et les mit en fuite : mais ces succès ne furent jamais d'un grand poids; il semble même qu'après ces chutes légères, le général carthaginois ne se relevait qu'avec plus de vigueur (69). Ce qu'on a le plus admiré avec raison dans Marcellus, c'est qu'après tant d'armées vaincues, après tant de généraux tués, après le renversement presque total de l'empire romain,

il ait pu faire naître dans le cœur de ses soldats la confiance de tenir tête à l'ennemi. A la frayeur et à la consternation dont les Romains étaient frappés depuis si long-temps, faire succéder le desir et l'ardeur de combattre; leur inspirer assez de courage et de hardiesse, non seulement pour ne pas céder à l'ennemi une victoire facile, mais pour la disputer avec opiniâtreté, jusqu'à la rendre douteuse; ce fut l'ouvrage du seul Marcellus. Accoutumés par leurs malheurs à se féliciter d'avoir pu échapper à leur ennemi par la fuite, les Romains apprirent de lui à rougir de ne devoir leur salut qu'à une déroute, ou de faire le moindre pas en arrière, et à s'affliger de n'avoir pas battu les ennemis.

IV. Si Pélopidas ne perdit jamais de bataille tant qu'il commanda les armées, Marcellus gagna seul plus de victoires qu'aucun général de son temps. Il semble donc que la gloire qu'a eue le premier d'être toujours invincible est égalée par celle qu'a acquise au second le grand nombre de ses victoires. Marcellus prit la ville de Syracuse, et Pélopidas manqua celle de Sparte. Mais je crois que la conquête de la Sicile était un exploit moins difficile que de s'être approché seulement de Sparte, et d'avoir le premier traversé l'Eurotas à la tête d'une armée. On peut dire pourtant que cet exploit, ainsi que la bataille de Leuctres, fut plus l'ouvrage d'Épaminondas que celui de Pélopidas; au lieu que Marcellus ne partagea avec personne la gloire de ses belles actions. Il prit seul Syracuse, et battit les Gaulois sans le secours de son collègue. Il tint tête à Annibal, non seulement sans être soutenu, mais lorsque tout le monde l'en détournait; et, changeant seul la face de la guerre, il enseigna le premier aux Romains à résister avec audace à l'ennemi.

V. Je ne puis louer la mort ni de l'un ni de l'autre; au contraire, je m'afflige, je m'indigne d'une fin si extraordinaire. Mais j'admire Annibal, qui, ayant livré un si grand nombre de combats qu'on se lasse à les compter, n'a pas reçu une seule blessure; et j'aime, dans la Cyropédie, Chrysante qui, ayant la main levée pour frapper son ennemi, et entendant sonner la retraite, le lâche aussitôt, et se retire avec douceur et modestie[1]. Cependant la mort de Pélopidas paraît excusable, parce que, échauffé déja par l'ardeur du combat, il était encore enflammé par un desir honnête de vengeance; et, comme dit Euripide,

> C'est pour un général un grand sujet de gloire
> Que de se conserver en gagnant la victoire;
> Mais si dans le combat il doit être abattu,
> Qu'il remette sa vie aux mains de la vertu [2].

[1] Cyr., liv. IV, p. 87.
[2] Fragments d'Euripide.

C'est par-là que sa mort est une action, et non pas une passion (70). D'ailleurs, outre que Pélopidas était animé par le ressentiment, il se proposait la mort du tyran comme la fin de la victoire; et c'était un motif raisonnable de l'ardeur à laquelle il se laissa emporter: on trouverait difficilement dans tout autre exploit un objet plus noble et plus glorieux. Au contraire, Marcellus n'était poussé par aucun motif important; il n'était pas agité de cet enthousiasme qui domine la raison, et lui fait braver tous les périls. Il alla inconsidérément se jeter dans le péril, et y périt, non comme un général, mais comme un coureur ou un espion, abandonnant ainsi ses cinq consulats, ses trois triomphes, les dépouilles qu'il avait gagnées, les trophées qu'il avait érigés pour la défaite de plusieurs rois, les abandonnant, dis-je, à des Espagnols et à des Numides qui avaient vendu leur vie aux Carthaginois, et qui eux-mêmes semblaient se reprocher un exploit qui avait fait mourir, parmi des coureurs frégellaniens, le premier des Romains en vertu, le plus grand en autorité, et le plus éminent en gloire.

VI. Au reste, on ne doit pas regarder ce que je dis ici comme une accusation contre ces deux grands hommes, mais comme une remontrance que j'adresse pour eux à eux-mêmes et à leur courage, auquel ils ont sacrifié toutes leurs autres vertus, en prodiguant leur sang et leur vie, en ne mourant que pour eux-mêmes, et non pour leur patrie, pour leurs amis et leurs alliés. Pélopidas fut enterré par ses alliés, pour qui il était mort; Marcellus le fut par ses ennemis, qui l'avaient fait mourir. Le sort du premier est heureux et digne d'envie; mais la destinée de l'autre est plus grande et plus glorieuse: car l'ennemi qui admire et honore la vertu qu'il redoutait fait bien plus que l'ami qui témoigne sa reconnaissance à la vertu dont il a reçu des bienfaits. Dans le premier, la vertu seule est récompensée; dans l'autre, l'utilité et le besoin ont plus de part que la vertu même aux honneurs qu'on lui rend.

NOTES

SUR LA VIE DE MARCELLUS.

(1) Les Romains aimaient beaucoup les surnoms tirés du dieu Mars, qu'ils regardaient comme l'auteur de leur origine. De là sont venus les noms de Marcus, Marcius, Mamers, Mamercus et Marcellus.

(2) La manière dont Plutarque s'exprime ici n'est pas propre à fixer nos idées sur l'âge militaire des Romains. Tout Romain était obligé au service militaire depuis la puberté (dix-sept ans, suivant les ordonnances du roi Servius Tullius), jusqu'à quarante-six ans. Après ce terme ils ne pouvaient plus y être contraints, excepté dans les guer-

res des Gaulois, où toute exemption cessait. Quant aux sénateurs, une fois qu'ils étaient entrés dans le sénat, ils ne faisaient plus de service comme particuliers; mais on les employait pour le commandement des armées, en qualité de consuls, de proconsuls, etc. On sent bien que c'est quand il s'agit d'obéir, et non pas de commander, qu'on réclame des exemptions. Néanmoins la vieillesse ne pouvait manquer d'être une excuse légitime; et si l'on a vu Paul Émile forcé en quelque sorte, à l'âge de soixante ans, d'accepter le consulat pour faire la guerre à Persée, on reconnait aisément que c'est une violence faite par l'estime et la faveur publiques, et non pas une contrainte prononcée par la loi, puisqu'il ne fut nommé qu'après s'être présenté parmi les candidats. A Lacédémone, l'âge militaire commençait à la puberté, pour finir vers soixante ans. Chez les Athéniens, les jeunes gens prenaient les armes à dix-huit ans. On les employait jusqu'à vingt à la garde de la ville et des forts de l'Attique; ensuite ils servaient dans les armées jusqu'à quarante ans. La nécessité seule obligeait quelquefois d'aller au-delà. (*Note des éditeurs d'Amyot.*)

(3) Il y avait originairement à Rome deux édiles choisis parmi le peuple. On en nomma deux autres pris dans l'ordre du sénat, l'an de Rome trois cent quatre-vingt-huit, la même année où Lucius Sextius Latéranus fut le premier consul pris dans la classe du peuple. (*Note des éditeurs d'Amyot.*) Voyez à quelle occasion ces édiles curules furent créés, dans la *Vie de Camille*, note (73).

(4) M. Dacier traduit, une table pour le change, toute d'argent; et il dit, dans sa note, que Marcellus la fit faire pour marquer que cet événement s'était passé pendant son édilité; car les édiles présidaient à tout ce qui concernait le commerce. Cependant il avoue ensuite que le mot grec qu'il traduit par table de change lui est inconnu, et qu'il admettrait volontiers la leçon d'un manuscrit qui porte qu'il en fit faire des vases d'argent. C'est ainsi qu'ont traduit l'interprète latin, et Amyot; et le P. Petau a admis cette correction dans ses notes sur la vingt-troisième *Oraison de Thémistius*, p. 525. J'ai suivi ce sens comme le plus naturel.

(5) Plutarque confond ici les temps. La première guerre punique dura vingt-quatre ans; car elle commença l'an de Rome quatre cent quatre-vingt-dix, et le traité avec les Carthaginois fut fait l'an cinq cent treize. Les Gaulois se tenaient encore alors en repos; ils ne commencèrent à remuer que quatre ans après; ils s'avancèrent jusqu'à Rimini; mais les Boïens s'étant révoltés contre leurs chefs, tuèrent les rois Atès et Galatus; ensuite, ayant tourné leurs armes les uns contre les autres, ils se défirent réciproquement; et ceux qui restèrent de cette défaite se retirèrent chez eux. Cinq ans après, les Gaulois recommencèrent à se préparer à la guerre, sur ce que Flaminius avait fait partager les terres des Picéniens, qu'ils avaient ôtées aux Sénonais dans la Gaule cisalpine. Ces préparatifs durèrent long-temps, et ce ne fut que huit ans après ce partage des terres que la guerre commença véritablement, sous les chefs Concolitanus et Anéroestus, pendant le consulat de Luc. Emilius Papus et de C. Atilius Régulus, l'an de Rome cinq cent vingt-neuf, la quatrième année de la cent trente-huitième olympiade. Cet éclaircissement tiré de Polybe, l. II, p. 152, était nécessaire pour entrer dans le fait que Plutarque raconte ici. On trouve dans Polybe, *ibid.*, et dans les *Suppléments de Tite-Live*, l. XX, c. XXXV, les détails des préparatifs que les Romains et les alliés firent pour cette guerre.

(6) Il y a dans le texte, les Ibériens; mais c'est une faute de copiste; car plus bas on trouvera le nom d'Insubriens, comme il est dans Polybe et dans Tite-Live, l. XX, c. XXXV. Plutarque n'aurait pas pu dire des Ibériens que c'était une nation celtique qui habitait au pied des Alpes. Le pays qu'ils habitaient est aujourd'hui le Milanez, dont Milan est la capitale.

(7) Polybe, liv. II, p. 155, les appelle Gæsatei, du mot *gæsa*, qui signifie, dit-il, *solde*. D'autres veulent que ce soit le nom de leurs armes; et ce sentiment est plus vraisemblable. Car Properce, liv. IV de ses *Élégies, élég.* XI, v. 42, en parle comme de traits que ces Gaulois lançaient dans les combats. Et Virgile, livre huitième de *l'Énéide*, v. 662, met dans les mains des Gaulois qui prirent Rome des traits qu'il appelle *gæsa alpina*. *Voyez* aussi Varron, cité par Nonius, c. XVIII, p. 19.

(8) Selon Polybe, *ibidem*, p. 157, ils étaient sept cent mille hommes de pied et soixante-dix mille chevaux. L'auteur des *Suppléments de Tite-Live*, liv. XX, c. XXXV, les porte à huit cent mille hommes, dont les Romains et les peuples de la Campanie avaient fourni deux cent quarante-huit mille deux cents fantassins et vingt-six mille chevaux. Le reste était composé des troupes envoyées par les autres nations de l'Italie. Ils reçurent aussi des secours des Venètes (Vénitiens) et des Cénomans, peuples venus de la Gaule, où ils habitaient le pays du Maine; ils s'étaient établis en Italie, et leur principale ville était Mantoue.

(9) Les *Suppléments* de Tite-Live rapportent aussi, l. XX, ch. XXXIV, ces sacrifices barbares, qui furent pratiqués encore dans la seconde guerre punique, après la défaite de Cannes, comme nous l'avons dit dans la *Vie de Fabius Maximus*, note (49).

(10) Des consuls qui commandaient au commencement de cette guerre, Atilius fut tué dans un combat; Concolitanus, un des chefs des Gaulois, y périt aussi; et l'autre chef, appelé Anéroestus, se tua lui-même de désespoir. Polybe, liv. II, p. 162 et 165. Dans les prodiges que Plutarque rapporte, il est difficile de déterminer quel est le fleuve qu'il dit traverser le Picenum. Cette contrée, située sur le golfe Adriatique, s'étendait depuis l'Ésis jusqu'au Truentus, et était arrosée par plusieurs autres fleuves, dont les principaux étaient, suivant les anciens géographes, le Misis, la Potentia et la Tinna. L'apparition des trois lunes, attestée par Pline, liv. II, c. XXXII, et que les anciens regardaient comme un prodige menaçant, est un phénomène très simple, qui tient aux mêmes causes que les parhélies, ou apparition de plusieurs soleils à la fois : Pline écrit que de son temps on n'avait jamais vu plus de trois parhélies en même temps; ce qui venait sans doute de ce qu'on n'avait pas bien observé. Gassendi écrit qu'en Pologne, l'an mil six cent vingt-cinq, on en vit six. Schénérus observe qu'à Rome, le vingt de mars mil six cent vingt-neuf, il en parut cinq, et l'année suivante, le vingt-quatre janvier, on en vit sept; il ajoute que rien n'empêche qu'on n'en puisse voir jusqu'à onze; il en est de même des parasélènes.

(11) L'auteur des *Suppléments de Tite-Live*, liv. XX, c. XLVIII, dit que Flaminius se douta de ce que contenaient ces lettres, ou qu'il en avait été prévenu par ses amis. Tite-Live lui-même rapporte cette désobéissance du consul, l. XXI, c. LXIII. Quoique le peuple se fût d'abord opposé à son triomphe, Flaminius vint cependant à bout de le gagner, et ce fut par ses suffrages que, malgré la persévérance du sénat à le lui refuser, il parvint enfin à l'obtenir. C'est ce Flaminius qui perdit contre Annibal la bataille de Trébie.

(12) Le grec dit que *ces livres regardaient l'art militaire*; mais il est évident que c'est une faute, et qu'il faut nécessairement adopter la correction proposée par des critiques, qui lisent : *des livres qui traitent de la divination*. C'étaient des registres où l'on marquait exactement tout ce qui devait se pratiquer dans les élections des magistrats, et où tous les cas qui pouvaient survenir étaient décidés. Cicéron, dans son *Traité de la nature des dieux*, liv. II, c. IV, et Valère Maxime, liv. I, c. I, parlent aussi de cet

usage qu'avait découvert Sempronius; mais ils disent qu'il l'avait seulement oublié, et que la lecture de ces livres le lui rappela. Sempronius fut consul l'an de Rome cinq cent quatre-vingt-onze.

(13) M. Dacier croit que Plutarque s'est trompé ici; que c'est Fabius Maximus qu'on avait nommé dictateur, et non pas Minucius. Mais Plutarque ne pouvait pas se méprendre sur un fait qui aurait regardé un dictateur dont il a écrit la Vie. Rien ne prouve qu'il s'agisse en cet endroit de Minucius, général de la cavalerie sous Fabius Maximus. Plutarque cite, en général, des exemples de l'attachement des Romains aux lois prescrites pour les élections; et ces exemples ne sont pas pris dans le temps dont il écrit ici l'histoire. Il y a eu des dictateurs du nom de Minucius, et il est possible que le fait dont il parle soit arrivé sous la dictature de l'un d'eux.

(14) Le texte dit par les *interreges*; c'étaient des magistrats que le sénat créait du temps des rois, dans les interrègnes qui avaient lieu; et, sous la république, pour nommer de nouveaux magistrats, quand des vices d'élection obligeaient ceux qu'on avait élus de se démettre de leurs charges.

(15) Acerres, ville de la Gaule cisalpine, près de la jonction de l'Adda et du Pô. Les Gaulois n'allèrent pas mettre le siége devant cette ville, comme Amyot l'a cru : elle était assiégée par les Romains, et les Gaulois n'ayant pu la secourir, firent passer le Pô à une autre partie de leurs troupes, et allèrent assiéger Clastidium. *Voy.* Polybe, liv. II, p. 169; et les *Suppléments de Tite-Live*, liv. XX, ch. LII.

(16) Scipion prit Acerres, et les Gaulois se retirèrent à Milan; le consul les y suivit, et en retournant à Acerres il reçut un échec. Des Gaulois tombèrent sur son arrière-garde, qu'ils taillèrent en pièces, et ils mirent une partie de l'armée en déroute. Mais Scipion étant revenu sur eux avec son avant-garde, arrêta les fuyards, arracha la victoire aux ennemis, et revint à Milan, qu'il prit de force. C'est là que Marcellus le joignit. Polybe, *ibid.*; Tite-Live, *ibid.*, c. LIV.

(17) Les cent as valaient alors, disent les éditeurs d'Amyot, cinquante-deux livres de notre monnaie; ainsi les trois cents faisaient cent cinquante-six livres.

(18) Nous avons déjà dit que la livre d'argent, le pondo des Romains, valait cent drachmes, et par conséquent quatre-vingt-dix livres de notre monnaie; la livre d'or était dans ces temps-là en raison décuple de l'argent, et valait neuf cents livres; cette coupe d'or, au poids seul, faisait quatre-vingt-dix mille livres de notre monnaie.

(19) Plutarque ménage ici les sorties de Marcellus, comme un poëte les surprises dans une tragédie. *Voyez* Tite-Live, liv. XXIII, ch. XVI, où il raconte la chose un peu différemment et d'une manière plus vraisemblable.

(20) L. Posthumius Albinus, consul désigné avec Tib. Sempronius Gracchus, fut tué par les Gaulois, qui défirent toute son armée. *Voyez* comment Tite-Live raconte cet événement, *ibid.*, c. XXIV.

(21) Le sénat l'avait envoyé dans la Campanie, pour faire l'échange des armées. Le peuple crut qu'on l'avait éloigné exprès, afin qu'il ne fût pas présent pendant les comices, et il voulut qu'on attendît son retour. Le motif du sénat en éloignant Marcellus, et ensuite en trouvant du vice dans son élection, était, à ce que dit Tite-Live, *ibid.*, c. XXXI, qu'on voyait alors, pour la première fois, deux consuls plébéiens, ce qui déplaisait à la noblesse. Le peuple ne paraissait pas trop disposé à s'en tenir à la déclaration des augures; mais la démission de Marcellus prévint les troubles qui auraient pu naître à cette occasion.

(22) Après la bataille dont nous avons parlé, note (19), Annibal s'étant éloigné de Nole, Marcellus fit fermer les portes de la ville, plaça partout des corps-de-garde, afin que personne n'en sortît; et ayant fait des recherches sur les habitants qui avaient eu des conférences secrètes avec les ennemis, il y en eut soixante-dix de convaincus, à qui il fit trancher la tête, et dont les biens furent confisqués au profit du peuple romain. *Voyez* Tite-Live, *ibid.*, c. XVII. Il faut donc que Plutarque ait déplacé l'époque de cet événement, ou qu'il parle des peuples qui s'étaient déclarés pour Annibal, et dont Marcellus ravagea le pays.

(23) Deux jours avant cette bataille, il y avait eu un premier combat devant les murailles de Nole. Comme Annibal s'approchait pour donner un assaut général à la place, Marcellus sortit contre lui, et renversa d'abord tout ce qui osa lui faire tête. L'action aurait été très rude, si un orage qui survint n'eût séparé les combattants. *Voyez* Tite-Live, *ibid.*, c. XLIV.

(24) Il paraît que les anciens ne se servaient guère que d'épées courtes. On a vu dans la *Vie de Lycurgue* que celles des Spartiates l'étaient au point qu'on les en raillait. Celles des Romains n'avaient pas plus de quatorze ou quinze pouces de lame, celles des Gaulois n'étaient guère plus longues; les Carthaginois les avaient de même. Plutarque parle ailleurs des épées longues des Cimbres. Serait-ce de ces peuples du Nord que seraient venues les longues épées dont on s'est servi depuis en Europe?

(25) Tite-Live, *ibid.*, c. XLVI, dit qu'il y eut plus de cinq mille hommes de tués, six cents prisonniers, dix-huit enseignes de prises avec deux éléphants, et quatre de ces animaux tués; il n'y eut pas mille morts du côté des Romains.

(26) Ce nombre est trop peu de chose, pour que Plutarque puisse dire que la désertion était plus considérable que la perte qu'il vient de marquer. Aussi Tite-Live en met-il mille deux cent soixante-douze; ce qui paraît plus vrai.

(27) Ce fut l'an de Rome cinq cent quarante. Plutarque oublie une troisième victoire que Marcellus gagna contre Annibal devant Nole, et que Tite-Live rapporte, l. XXIV, c. XVII.

(28) Il fut tué par ses sujets dans la ville de Léontium. Il était fils de Gélon et petit-fils d'Hiéron. Gélon son père était mort le premier. Hiéron, son grand-père, mourut après son fils, à l'âge de quatre-vingt-dix ans; et Hiéronyme, qui n'en avait pas quinze, fut tué quelques mois après. Ces trois morts arrivèrent dans les derniers mois de l'année qui précéda le troisième consulat de Marcellus. Tite-Live fait un beau portrait de la sagesse du grand-père et de la folie du fils. *Voyez* liv. XXIV, c. V, VI.

(29) Ils y avaient envoyé Appius Claudius en qualité de préteur.

(30) Ce décret peut paraître étrange dans l'extrémité où les Romains se trouvaient alors; mais c'est de cette extrémité même que le sénat tirait les raisons de sa conduite. Quel effet ne devait pas produire sur les troupes un exemple si mortifiant! Les Romains étaient assurés de tirer plus d'avantage de ce décret rigoureux qu'ils n'en auraient obtenu de tous ces soldats, si Marcellus les avait fait rentrer dans le service. Les sentiments qui le dictèrent sont exprimés d'une manière bien noble dans le discours qu'Horace fait tenir au sénat par Régulus, lorsqu'il détourne les sénateurs d'accepter l'échange des prisonniers proposé par les Carthaginois. Ce morceau sublime est trop connu pour que je le cite. *Voyez* Ode cinquième du troisième livre.

(31) Il y a ici une lacune sensible dans le texte de Plutarque. On peut la suppléer, d'après le récit de Tite-Live, liv. XXIV, c. XXIX.

(32) Avant que d'arriver à Syracuse, il trouva bien des obstacles et des traverses qu'il surmonta avec adresse. Il s'empara de la ville, et força les Syracusains de le nommer préteur lui et son collègue Épicyde. Tite-Live raconte en détail tous ces faits, *ibid.*, c. XXX-XXXII.

(33) Eudoxe de Cnide était grand géomètre et habile astronome. Il régla le premier le cours de l'année chez les Grecs. Diogène-Laërce, qui a écrit sa Vie, ne dit pas ce

qu'il avait fait en mécanique. Sur Archytas de Tarente, *Voyez* Diogène Laërce, liv. VIII, seg. LXXXII.

(34) Cicéron parle bien différemment d'Archimède dans le cinquième livre des *Tusculanes*, ch. XXII, XXIII. Le plus grand éloge qu'il lui donne, c'est qu'il était très ingénieux, *hominis acutissimi*. Il y a bien loin de ce portrait à celui qu'en fait ici Plutarque. D'où peut venir cette différence? Sans doute de ce qu'Archimède était beaucoup plus connu du temps de Plutarque que du temps de Cicéron. Cet orateur ne le connaissait que par ce qu'en a écrit Polybe, qui, liv. VIII, pag. 716, ne parle que de sa mécanique, et le donne pour un excellent ouvrier dans cet art. D'ailleurs Archimède ne s'était jamais occupé de gouvernement et d'affaires d'état, au lieu que Platon était un législateur, un homme très versé dans la politique et dans la morale; qu'Archytas avait commandé sept fois les armées; que, pendant qu'il les conduisit, elles ne furent jamais battues; et que, la seule fois où l'envie l'obligea de céder le commandement à un autre, les troupes reçurent un grand échec, et tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Or, les Romains mettaient la gloire qu'on acquiert dans les armes au-dessus de tous les autres genres de mérite. Cependant si l'on considère dans Archimède la gloire d'avoir défendu seul la ville de Syracuse contre tous les efforts des Romains, commandés par un aussi grand capitaine que Marcellus, on ne mettra pas une si grande différence entre Archytas et lui.

(35) Cette machine, avec laquelle Archimède enlevait les galères de Marcellus, et les précipitait dans la mer, était une espèce de grue, appelée *caristion*. Il en est parlé dans les Inscriptions latines, où l'on trouve, *caristonem æreum*, un caristion d'airain. On prétend que c'était un géomètre nommé Caristion qui l'avait inventée, et qu'on s'en servit utilement dans le siége de Samos. Si cela est, elle n'était pas de l'invention d'Archimède.

(36) Polybe, liv. VIII, p. 716 et suivantes, en donne la description.

(37) Le talent pesait soixante livres; ainsi les dix talents faisaient le poids de six cents livres. Nous avons déja remarqué, et il est bon de le redire ici, que ni Polybe, ni Tite-Live, ni Plutarque, ne disent pas un mot des miroirs ardents avec lesquels on prétend qu'Archimède brûlait les vaisseaux des Romains; c'est une tradition moderne qui n'a nul fondement.

(38) Ce fut à l'aspect de ce monument que Cicéron reconnut le tombeau de ce géomètre, lorsqu'il était questeur en Sicile. Mais ce qui est étonnant, c'est que, lorsque Cicéron eut reconnu ce tombeau, les Syracusains, qui l'ignoraient, soutinrent qu'il n'était pas chez eux. Ainsi, dans l'espace de cent trente-sept ans qui s'écoulèrent depuis la prise de Syracuse jusqu'à la questure de Cicéron en Sicile, Archimède était si parfaitement oublié de ses concitoyens, qu'ils niaient qu'il fût enterré chez eux, et qu'ils avaient laissé son tombeau enseveli sous des ronces et des épines, presque dévoré par le temps. Il fallait qu'il vînt un homme d'Arpinum pour déterrer son tombeau et faire revivre le souvenir d'un si grand homme. Cicéron, qui parle si légèrement d'Archimède, fut pourtant assez flatté de cette découverte. Voyez *Tuscul.*, V, c. XXIII.

(39) Mégare, qui s'appelait anciennement Hybla, était sur la côte orientale de la Sicile, à quelques lieues au nord de Syracuse. Aciles, que Tite-Live appelle Acrilles, liv. XXIV, c. XXXV, était à quelques lieues de la côte et de Syracuse, au midi, sur le fleuve Élore. Suivant cet historien, Hippocrate était sorti la nuit de Syracuse avec dix mille hommes de pied et cinq cents chevaux, pour se joindre à Himilcon, général des Carthaginois, qui avait débarqué à Héraclée vingt mille hommes de pied, trois mille chevaux et douze éléphants. Marcellus partit d'Agrigente, dont il s'était emparé, tomba sur lui comme il se retranchait à Aciles, et le défit.

(40) Il semble, à s'en tenir au récit de Plutarque, que Marcellus se rendit maître de Syracuse peu de jours après qu'il y fut entré; mais ce qu'il eut à faire, depuis qu'il eut pris la Ville Neuve et Tyché, fut beaucoup plus difficile, et fit voir en lui non seulement un courage héroïque, mais encore toute la prudence d'un grand général. On trouve ce siége décrit fort au long dans Tite-Live.

(41) Plusieurs modernes, disent les éditeurs d'Amyot, croient que le mot grec qu'on a traduit par *angles* signifie des cadrans; mais l'autre sens est préférable. On peut voir dans M. Bailly, *Astron. mod.*, tom. I, pag. 19 et 21, la méthode dont il croit qu'Archimède s'est servi pour cette mesure. Les éditeurs d'Amyot disent que deux règles qui formeraient entre elles un angle d'un demi-degré comprendraient et mesureraient en effet la grandeur apparente du diamètre du soleil. Ce passage de Plutarque est d'autant plus précieux, qu'il constate une découverte des anciens, qu'on ne croyait pas remonter à une origine si reculée.

(42) Presque toutes les éditions portent Etna; mais un manuscrit donne pour leçon Enna, ville située dans le centre de la Sicile, sur un lieu escarpé. On peut voir dans l'oraison de Cicéron, *de Signis*, contre Verrès, la beauté et la richesse des campagnes qui environnent cette ville. Tite-Live, liv. XXIV, ch. XXXVII et suivants, rapporte la trahison des habitants d'Enna, et la vengeance cruelle qu'en tira L. Pinarius, commandant de la garnison romaine.

(43) Elle était sur le mont Héréen, près de la source du fleuve Himère, où l'on voit, dit-on, encore ses ruines. Ces deesses étaient, à ce qu'on croit, Cybèle, Junon et Cérès. Cicéron, en parlant de cette ville dans sa quatrième Verrine, ch. XLIV, ne fait mention que du temple de Cybèle.

(44) Plutarque ne parle point d'un grand combat que Marcellus livra contre Épicyde et Hannon avant que de quitter la Sicile, et dans lequel il fut vainqueur. Il leur tua beaucoup de monde, fit un grand nombre de prisonniers, et prit huit éléphants. Ce fut, dit Tite-Live, livre XXV, ch. XL, le dernier combat de Marcellus dans la Sicile.

(45) Tite-Live, *ibidem*, fait sur cela une réflexion digne de remarque. Il ajoute que de son temps on ne voyait pas à Rome la centième partie des ornements que Marcellus avait consacrés. Polybe a employé tout un chapitre à examiner si les Romains firent bien de transporter à Rome les ouvrages de ce genre, qu'ils trouvaient dans les villes conquises; et ce chapitre mérite d'être lu. C'est le dixième du liv. IX, p. 763.

(46) Le mot d'Épaminondas fait allusion au grand nombre de batailles qui s'y étaient données, et qu'il regardait comme des exercices et des jeux. Celui de Xénophon est dans le troisième livre de son *Histoire grecque*, pag. 499, et dans son *Discours sur Agésilas*, pag. 655.

Le passage de Pindare est au commencement de la *seconde Pythique*.

(47) Plutarque omet une circonstance qui méritait d'être rapportée, et qu'on trouve dans Tite-Live, liv. XXVI, ch. IX. *Voyez* cet endroit.

(48) Quand les Syracusains eurent parlé, le consul Lévinus leur ordonna de sortir du sénat; mais Marcellus les retint, et voulut répondre en leur présence. Tite-Live, *ibid.*, ch. XXXI et XXXII, dit qu'après son discours Marcellus alla au Capitole pour enrôler les soldats; que le sénat, après avoir prononcé, lui envoya deux sénateurs pour le faire venir au conseil, et qu'en même temps on fit entrer les Syracusains.

(49) Le sénat ne le fit point de son propre mouvement; mais sur des lettres de Marcellus, qui leur mandait qu'il

croyait utile qu'il ne quittât pas Annibal, qui fuyait devant lui. Le sénat, qui ne voulait pas interrompre le cours de ses succès, prit le parti de rappeler l'autre consul, en lui envoyant les lettres de Marcellus, afin qu'il vît pourquoi on le rappelait, plutôt que Marcellus qui était plus près que lui.

(50) C'est le sentiment de Varron, dans le livre quatrième *de la langue latine*, ch. xiv. L'opinion que Plutarque rapporte ensuite est celle de Denys d'Halicarnasse, liv. V, c. xiv.

(51) Le consul Lévinus voulait s'en retourner en Sicile, et y nommer dictateur Valérius Messala, qui commandait la flotte; le sénat disait qu'il n'était pas permis de faire cette nomination hors du territoire romain, qui était renfermé dans l'Italie. Il ordonna donc, sur la réquisition d'un tribun du peuple, que le consul nommerait celui que le peuple lui aurait désigné; qu'à son refus, ce serait le préteur de la ville qui remplacerait le consul; et qu'enfin, si le préteur refusait, la nomination serait faite par les tribuns. Le consul refusa de nommer, défendit au préteur de s'ingérer dans une fonction qui n'appartenait qu'à lui, et il partit pour la Sicile. Les tribuns proclamèrent donc dictateur Q. Fulvius, que le peuple avait choisi; mais comme il fallait absolument la nomination du consul, on écrivit à Marcellus, qui remplaça son collègue, et confirma le choix du peuple. Tite-Live, liv. XXVII, c. v.

(52) Le grec dit, usé d'un stratagème. Mais dans notre langue le mot *stratagème* ne convient pas à cette manœuvre de faire passer un corps de troupes de la tête à la queue. *Voyez* comment Tite-Live raconte le fait, *ibid.*, ch. xii. Le discours que Tite-Live fait tenir par Marcellus à ses troupes, ch. xiii, mérite d'être lu. La punition qu'il inflige aux fuyards, à qui il fait donner de l'orge, était ordinaire chez les Romains; elle signifiait que des lâches méritaient d'être traités en bêtes, et non pas en hommes. Tite-Live ajoute que les centurions des bandes qui avaient fui furent condamnés à rester debout tout le jour, l'épée nue, sans ceinturon.

(53) Il y a une altération dans le texte, qui dit qu'heureux ou malheureux, la honte lui sert de motif pour tenter de nouvelles entreprises. On voit que le sens n'est pas complet; dans les succès, ce ne pouvait pas être la honte qui servît d'aiguillon à Marcellus pour tenter de nouveau les hasards du combat. Un anonyme a proposé la correction que j'ai suivie dans ma traduction, et qui forme un sens très raisonnable. Les éditeurs d'Amyot l'ont adoptée dans leur note.

(54) Tite-Live, c. xiv, dit que ce fut d'abord l'infanterie qui se jeta sur ces troupes en désordre, et qu'aussitôt que Marcellus les vit plier, il envoya sur eux sa cavalerie.

(55) Il se retira à Vénuse, selon Tite-Live, c. xx; et cela est plus vraisemblable. Le grand nombre des blessés n'eût pas permis d'aller à Sinuesse, trop éloignée des environs de Canusium, où le combat s'était donné.

(56) Le reproche que Plutarque met ici dans la bouche du tribun n'est fondé que dans la supposition que Marcellus était allé à Sinuesse, parcequ'il y avait près de cette ville des bains chauds, qui, suivant Strabon, liv. V, p. 357, avaient une très grande vertu pour plusieurs maladies. Mais si Marcellus alla à Vénuse, comme il y a plus d'apparence, ce mot ironique tombe de lui-même. Aussi dans Tite-Live, *ibidem*, Bibulus se contente de reprocher à Marcellus qu'il passait l'été à couvert dans les murs de Vénuse.

(57) Selon Tite-Live, c. xxi, Marcellus alla dans la Toscane avant que d'entrer en charge, et n'étant encore que consul désigné, parcequ'on avait appris pendant les comices mêmes que cette province pensait à se soulever, et que Rome était inquiète de cette défection.

(58) Plutarque ne donne pas la véritable raison qui obligea les prêtres de s'opposer à cette dédicace; ce n'était pas qu'ils trouvassent peu de dignité à réunir deux divinités dans un seul temple; mais ils alléguaient, dit Tite-Live, c. xxv, qu'on ne pouvait pas, selon les règles, dédier un temple à plus d'une divinité; si, étant consacré à deux, il eût été frappé de la foudre, ou qu'il y fût arrivé quelque autre prodige, il aurait été difficile d'en faire l'expiation, parcequ'on n'aurait pu savoir à laquelle de ces deux divinités on devait offrir le sacrifice; car il n'y avait que certains dieux qu'on pût réunir dans le sacrifice d'une seule victime. Le second temple que Marcellus fit bâtir fut celui de la Vertu; et ils étaient, dit-on, placés de manière qu'on ne pouvait entrer dans celui de l'Honneur sans passer par celui de la Vertu; pour montrer qu'on ne peut arriver à l'honneur que par la vertu. Quelque diligence que Marcellus eût mise à la construction de ce second temple, il n'eut pas la satisfaction de le consacrer; ce fut son fils qui en fit la dédicace quatre ans après.

(59) Ces prodiges n'arrivèrent pas à Rome, mais l'un à Capoue, et l'autre à Cumes. Pour celui des rats, Cicéron s'en moque dans le second livre de la *Divination*, c. xxvii.

(60) Crispinus, l'autre consul, sorti de Rome avant Marcellus, était allé dans la Lucanie pour y faire le siége de Locres, qu'il abandonna quand il sut que Marcellus, arrivé à Vénuse, avait mis ses troupes en campagne, et qu'Annibal s'était approché de Lacinium. Les deux consuls placèrent leurs camps entre Bantia et Vénuse, à trois mille pas l'un de l'autre. Tite-Live, c. xxv.

(61) On croirait, par le récit de Plutarque, que les consuls avaient envoyé une partie de leurs troupes assiéger cette ville; mais ils n'étaient pas assez imprudents pour affaiblir ainsi leur armée, en présence d'un ennemi tel qu'Annibal. Ils envoyèrent ordre à L. Cincius, qui était en Sicile, de passer à Locres avec sa flotte; et en même temps ils firent marcher la garnison qui était à Tarente. Ce fut à ces troupes de terre qu'Annibal dressa son embuscade près de Pételie, ville située sur la côte au-dessus de Crotone. Tite-Live, c. xxxi, dit deux mille morts et douze cents prisonniers; le reste ayant pris la fuite, se dispersa dans les campagnes et dans les bois pour gagner Trente. Les Locriens Epizéphyriens étaient situés près du promontoire zéphyrium ou occidental de côte.

(62) Nous avons déja vu que ce qui grossissait de soi-même, était toujours d'un bon augure; mais ici le devin regarde ce changement si prompt et si extraordinaire comme un signe de la colère des dieux, qui voulaient apparemment les tromper, pour les punir de n'avoir pas eu confiance au premier signe.

(63) Il ne mourut, dit Tite-Live, c. xxxiii, qu'à la fin de l'année, après avoir nommé dictateur, pour tenir les comices, T. Manlius Torquatus. Les uns disent qu'il mourut à Tarente, d'autres dans la Campanie. Tite-Live ajoute que les deux consuls tués dans un combat peu mémorable (ce qui n'était arrivé dans aucune des guerres précédentes) laissaient la république comme orpheline.

(64) Il voulut s'en servir pour surprendre la ville de Salapia, en écrivant, au nom de Marcellus, des lettres scellées de son cachet. Heureusement Crispinus avait eu la prudence de faire prévenir toutes les villes voisines que son collègue avait été tué, et que l'ennemi était maître de son anneau. Salapia tourna la fraude d'Annibal contre lui-même; elle le trompa, et il fut obligé de se retirer honteusement, après avoir perdu six cents hommes, tous déserteurs romains, que les Salapiens avaient laissés entrer dans la ville, en leur ouvrant, comme à des amis, une des portes. Tite-Live, c. xxviii.

(65) C'est ce que Tite-Live n'assure pas; il dit au contraire, ch. xxviii, qu'Annibal alla d'abord camper sur la colline où s'était passé le combat; et qu'ayant trouvé le

corps de Marcellus, il le fit enterrer. On ignore ce qu'en avait dit César Auguste; car rien de ce qu'il avait écrit n'est passé jusqu'à nous.

(66) Linde était une ville de l'île de Rhodes, où Minerve avait un temple fameux.

(67) La maison de Marcellus subsista, après lui, cent quatre-vingt-cinq ans; car il fut tué l'an de Rome cinq cent quarante-six, deux cent huit ans avant l'ère chrétienne, et le jeune Marcellus mourut l'an de Rome sept cent trente. Suétone, l. II, c. XXIX, et Dion, l. III, c. I, p. 696, font entendre que ce ne fut pas Octavie, mais Auguste, qui consacra cette bibliothèque. C'est pour le jeune Marcellus que Virgile fit ces vers si beaux et si touchants qu'on lit à la fin du sixième livre de l'*Énéide*, et qu'Octavie, qui s'évanouit en les entendant réciter au poëte, récompensa si magnifiquement.

(68) Juba fut un prince très instruit. Il était fils de Juba, roi de Mauritanie, et avait été conduit en triomphe à Rome.

(69) Le texte semble dire ici que les échecs qu'Annibal reçut n'étaient de sa part que des moyens de tromper Marcellus. Mais, suivant l'observation des éditeurs d'Amyot, il n'est guère croyable que ce général ait, par ce seul motif, consenti à perdre en diverses rencontres, plusieurs milliers de soldats; cela ne s'accorde ni avec les récits de Plutarque et des autres historiens, ni avec les paroles qui lui échappèrent en différentes occasions, et que Plutarque rapporte dans cette *Vie de Marcellus*. Ces éditeurs sont donc persuadés, avec M. Reiske, qu'il y a une faute dans le texte, et qu'au lieu du mot qu'on y lit, et qui n'est point connu, il faut en substituer un autre qui signifie à la lettre *fausse chute*, et dont voici l'explication donnée par le scoliaste d'Aristophane dans sa comédie des *Chevaliers*, v. 568. C'est, dit-il, une sorte de manége pratiqué par les lutteurs. S'il arrive que l'un d'eux, tombé sur l'épaule, soit assez heureux pour se relever promptement, il essuie la poussière dont l'empreinte déposerait de sa chute, qu'il n'avoue pas; et recommençant le combat, il terrasse quelquefois son adversaire, et remporte le prix d'une victoire contre laquelle son accident ne peut militer, parcequ'il n'y a plus rien qui le prouve. Or cette idée convient parfaitement aux désavantages passagers et peu importants d'Annibal vis-à-vis de Marcellus, qui se terminèrent enfin par un succès décisif pour le Carthaginois, suivi de la mort du général romain.

(70) J'ai conservé les mots propres du texte, pour faire sentir l'idée de Plutarque. La mort de ceux qui meurent dans l'exercice de la vertu est une action, ainsi que toutes les autres circonstances de leur vie; au lieu que la mort de ceux qui meurent de toute autre manière n'est qu'une passion; ils reçoivent la mort sans agir, sans rien faire qui les honore.

ARISTIDE.

I. Son origine. Diversité d'opinions sur sa fortune. — II. Celle de Démétrius de Phalère combattue. — III. Son amitié pour Clisthène. Causes de ses différends avec Thémistocle. — IV. Opposition de leurs principes. — V. Équité d'Aristide. — VI. Son intégrité dans l'administration des finances. — VII. Sa déférence pour Miltiade. — VIII. Sa valeur et sa modération à la bataille de Marathon. — IX. Cruauté et injustice de Callias. — X. Justice d'Aristide. Excellence de cette vertu. — XI Thémistocle le fait bannir par l'ostracisme. Durée de ce bannissement à Athènes. — XII. Manière dont on y procédait. — XIII. Rappel d'Aristide. — XIV. Son entrevue avec Thémistocle. — XV. Bataille de Salamine. — XVI. Aristide d'accord avec Thémistocle pour faire retirer Xerxès. — XVII. Propositions de Mardonius aux Athéniens. — XVIII. Aristide est envoyé à Sparte pour presser l'envoi des troupes. — XIX. Il est nommé général des Athéniens. Oracle qui les inquiète. — XX. Il est expliqué. — XXI. Prudence d'Aristide à apaiser les dissensions entre les alliés. — XXII. Il arrête une conspiration formée dans le camp. — XXIII. Première escarmouche contre les Barbares, où les Athéniens ont l'avantage. — XXIV. Mort de Masistius, général de la cavalerie des Perses. — XXV. Mardonius veut surprendre les Grecs. Aristide en est averti par le roi de Macédoine. — XXVI. Les Athéniens, mécontents de Pausanias, sont apaisés par Aristide. — XXVII. Les Grecs veulent porter ailleurs leur camp. Difficulté qu'ils y éprouvent. — XXVIII. Mardonius attaque les Lacédémoniens séparés du reste de l'armée. — XXIX. Constance des Spartiates. Embarras de Pausanias. — XXX. Bataille de Platée. — XXXI. Aristide attaque les Grecs qui étaient dans le parti des Mèdes. Mort de Mardonius. — XXXII. Les Grecs s'emparent du camp des Perses, dont ils font un grand carnage. — XXXIII. Réfutation d'Hérodote. — XXXIV. Dispute pour le prix de la valeur, apaisée par Aristide. — XXXV. On envoie chercher le feu sacré à Delphes, pour purifier les autels souillés par les Barbares. — XXXVI. Fetes publiques établies après cette victoire, sur le décret d'Aristide. — XXXVII. Forme du gouvernement à Athènes après la bataille de Platée. Projet utile de Thémistocle, rejeté par Aristide comme injuste. — XXXVIII. Hauteur et fierté de Pausanias. — XXXIX. La douceur de Cimon et la justice d'Aristide déterminent les alliés à s'attacher aux Athéniens. — XL. Taxe imposée sur les Grecs par Aristide. — XLI. Serment de l'alliance des Grecs, prononcé par Aristide au nom des Athéniens. Sa conduite politique. — XLII. Sa pauvreté, qu'il conserve jusqu'à la mort. — XLIII. Sa modération dans la disgrâce de Thémistocle. — XLIV. Sa mort. Ses funérailles. Ses filles mariées aux dépens du public.

M. Dacier place l'exil d'Aristide à l'an 3467 du monde, la 2e année de la 74e olympiade, l'an 270 de Rome, 481 ans avant Jésus-Christ.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment l'espace de sa vie depuis la 63e olympiade jusqu'à la seconde année de la 78e, 467 ans avant Jésus-Christ.

I. Aristide, fils de Lisymachus, était de la tribu Antiochide et du bourg d'Alopèce. Les opinions sont partagées sur sa fortune : les uns disent qu'il vécut toujours dans une extrême pauvreté, et qu'après sa mort il laissa deux filles, que leur indigence empêcha long-temps de se marier (1). Cette tradition, presque générale, est démentie par Démétrius de Phalère (2), qui dit, dans son Socrate, qu'il connaissait à Phalère un bien appelé la terre d'Aristide ; il donne pour preuve de la richesse de sa maison, premièrement la charge d'archonte éponyme (3), qui lui échut par le sort, et qui ne se donnait qu'aux citoyens qui, dans l'estimation des biens, étaient de la première classe et se nommaient pentacosiomédimnes [1] : en second lieu, l'ostracisme auquel il fut condamné, et qui n'était jamais employé contre les citoyens pauvres, mais seulement contre ceux des plus grandes maisons, qui, par leur élévation, s'étaient attiré l'envie publique : une troisième et dernière preuve, rapportée par Démétrius, c'est la consécration que fit Aristide, dans le temple de Bacchus, des trépieds des jeux publics (4), comme un monument de sa victoire, et qu'on montre encore de nos jours, avec cette inscription : La tribu Antiochide remporta la victoire ; Aristide fournit aux frais, et Archestrate fit jouer ses pièces.

II. Cette preuve, qui paraît la plus forte, est cependant la plus faible ; car Épaminondas, que tout le monde sait être né et avoir vécu pauvre, et Platon le philosophe, firent les frais de jeux dont la dépense était considérable ; le premier défraya les joueurs de flûte à Thèbes ; et le second, les enfants qui dansaient dans les chœurs à Athènes : mais Dion avait donné à Platon l'argent nécessaire, et Épaminondas l'avait reçu de Pélopidas (5) ; car les hommes vertueux n'ont pas, avec la générosité de leurs amis, une guerre qui n'ait ni fin ni trève. Ils rougiraient sans doute d'en recevoir des présents, pour les mettre en réserve et satisfaire leur avarice ; mais ils ne rejettent pas ceux qui ont pour motif une ambition honorable et exempte de toute vue d'intérêt. Par rapport aux trépieds, Panétius (6) a fait voir clairement que Démétrius avait été trompé par la ressemblance des noms. Depuis la guerre des Perses jusqu'à la fin de celle du Péloponnèse, on ne trouve, dans les actes publics, que deux Aristides qui aient remporté la victoire dans des jeux dont ils fournissaient les frais, et ils ne sont ni l'un ni l'autre fils de Lisymachus. Le premier était fils de Xénophile, et le second ne vécut que long-temps après notre Aristide, comme le prouvent les caractères d'écriture qui commencèrent à être en usage après Euclide (7), et le nom même du poëte Archestrate, qu'on ne trouve joint à celui d'Aristide dans aucun monument du temps des guerres médiques ; au lieu qu'on le voit souvent cité comme ayant fait jouer ses pièces pendant la

[1] Qui ont 500 médimnes de revenu. *Voyez* la Vie de Solon, ch. XXII.

guerre du Péloponnèse. Au reste, cet argument de Panétius demanderait une discussion plus approfondie (8). Pour l'ostracisme, il tombait indifféremment sur tous ceux que leur réputation, leur naissance ou le talent de la parole élevaient au-dessus des autres [1]. Damon lui-même, le précepteur de Périclès, fut soumis à ce ban, parceque sa prudence le distinguait de tous ses concitoyens. Enfin, Idoménée dit qu'Aristide ne fut pas nommé archonte par le sort, mais par le choix des Athéniens. Et s'il le fut après la bataille de Platée, comme l'écrit Démétrius, il est très vraisemblable qu'après une si grande gloire et tant d'exploits, il dut à sa vertu une élection qui, dans les autres, était l'effet de leurs richesses (9). Mais il est évident que Démétrius veut, à quelque prix que ce soit, éloigner d'Aristide et même de Socrate le soupçon de pauvreté, comme si c'était un grand mal; il dit que ce dernier était propriétaire d'une maison, et qu'il avait encore soixante-dix mines d'argent que Criton lui faisait valoir (10).

III. Aristide fut l'ami particulier de Clistène, celui qui, après l'expulsion des tyrans (11), rétablit le gouvernement d'Athènes. Il avait aussi une estime et une admiration particulières pour Lycurgue, le législateur de Lacédémone, qu'il mettait au-dessus de tous les autres politiques : aussi, le prenant pour modèle, favorisait-il de tout son pouvoir l'aristocratie; mais il eut, à cet égard, un adversaire redoutable dans Thémistocle, fils de Néoclès, qui tenait pour l'état populaire. On dit même qu'élevés ensemble dès leur enfance, ils furent toujours divisés de sentiment et dans les affaires sérieuses et dans leurs jeux mêmes, et que cette division continuelle fit bientôt connaître le caractère de l'un et de l'autre. Thémistocle était prompt, hardi, rusé, et se portait à tout ce qu'il voulait faire avec la plus grande activité. Aristide, ferme et constant dans ses mœurs, inébranlable dans ses principes de justice, ne se permettait jamais, même en jouant, ni mensonge, ni flatterie, ni déguisement. Ariston, de Chio, dit que leur inimitié avait pris sa source dans l'amour, et qu'elle devint irréconciliable (12). Épris tous deux du jeune Stésiléus de Céos, dont la grace et la beauté effaçaient, par leur éclat, tous les jeunes gens de son âge, ils furent extrêmes dans leur passion; et, après même que la beauté de Stésiléus fut passée, leur jalousie subsista toujours : elle parut n'avoir été qu'un essai de leur rivalité en administration politique, dans laquelle ils se jetèrent, tout échauffés encore de leurs disputes précédentes.

IV. Thémistocle s'attacha d'abord à se faire beaucoup d'amis, qui furent un rempart pour sa sûreté personnelle, et qui lui servirent à acquérir une grande autorité. Quelqu'un lui disait un jour que le moyen de bien gouverner les Athéniens était de conserver l'égalité, et d'être impartial pour tout le monde. « Je ne voudrais jamais, répondit-il, » m'asseoir sur un tribunal où mes amis ne trou- » veraient pas auprès de moi plus de faveur que » les étrangers. » Aristide, au contraire, ne suivit dans le gouvernement que ses propres principes, et s'y fraya une route particulière. D'abord il ne voulait ni faire des injustices pour complaire à ses amis, ni les désobliger en ne leur accordant jamais rien. En second lieu, il voyait un grand nombre d'administrateurs que le crédit de leurs amis enhardissait à l'injustice; et afin de se raidir contre ce penchant, il eut toujours pour règle de sa conduite qu'un bon citoyen ne doit avoir d'autre appui que l'habitude de dire et de faire ce qui est juste et honnête. Cependant, comme Thémistocle faisait souvent des entreprises téméraires qu'il s'opposait à tous les projets d'Aristide et rompait toutes ses mesures, celui-ci se crut obligé de contrarier aussi les vues de Thémistocle, soit pour sa propre défense, soit pour rabattre une autorité que la faveur du peuple accroissait de jour en jour : il pensait qu'il valait mieux encore sacrifier quelquefois des projets utiles au public, que de faciliter à son adversaire l'acquisition d'un pouvoir excessif, en laissant toujours prévaloir ses premiers avis. Un jour Thémistocle ayant proposé un projet avantageux, Aristide s'y opposa, et le fit échouer; mais en sortant de l'assemblée il ne put s'empêcher de dire qu'il n'y aurait de salut pour Athènes qu'en faisant jeter Thémistocle et lui au fond d'un gouffre (15).

V. Dans une autre occasion, il avait proposé au peuple un décret qui éprouva beaucoup de contradictions; mais il en triompha; et comme le président de l'assemblée allait recueillir les suffrages, Aristide reconnut, par la discussion qui avait eu lieu, les inconvénients de son décret, et le retira. Souvent il faisait présenter ses vues par d'autres, afin que la jalousie de Thémistocle ne mît pas d'obstacle à ce qui pouvait être avantageux. Il montrait une fermeté admirable au milieu de cette variété d'événements toujours inévitables dans l'administration publique; il ne s'enflait jamais des honneurs qu'on lui décernait, et supportait avec autant de douceur que d'égalité les refus qu'on lui faisait essuyer, persuadé qu'on doit se livrer tout entier à sa patrie, et la servir gratuitement, sans aucune vue d'intérêt, et même sans aucun desir de gloire. Aussi, un jour qu'on jouait une pièce d'Eschyle, l'acteur ayant prononcé les vers suivants à la louange d'Amphiaraüs :

[1] Sans égard à la richesse ou à la pauvreté.

C'est assez pour lui d'être juste,
Il n'en affecte pas le nom;
Son cœur, de la vertu le sanctuaire auguste,
Des plus sages conseils est un trésor fécond;

tous les spectateurs jetèrent les yeux sur Aristide, comme sur celui à qui cette louange convenait le plus (14). Il savait, pour défendre la justice, résister avec force, non seulement à l'amitié et à la faveur, mais encore à la colère et à la haine. On raconte qu'un jour qu'il poursuivait en justice un de ses ennemis, après qu'il eut proposé ses chefs d'accusation, les juges ne voulaient pas même entendre l'accusé, et allaient sur-le-champ le condamner tout d'une voix; Aristide se leva promptement, et alla se jeter avec lui aux pieds des juges, pour les supplier de l'écouter, et de le laisser jouir du privilége des lois. Une autre fois, comme deux particuliers plaidaient devant lui, l'un d'eux commença par dire que son adversaire avait fait bien du tort à Aristide. « Mon ami, lui dit Aristide, » exposez seulement les torts qu'il vous a faits; » c'est votre affaire que je juge, et non pas la » mienne. »

VI. Élu trésorier général des revenus publics, il mit au jour les malversations de tous ceux qui avaient exercé cette charge de son temps, et de ceux même qui l'avaient précédé, surtout celles de Thémistocle,

Homme sage d'ailleurs, mais peu sûr de ses mains.

Lors donc qu'Aristide rendit ses comptes, Thémistocle suscita contre lui une forte brigue, et le fit condamner, suivant Idoménée, comme coupable d'avoir détourné les deniers publics. Les principaux et les plus honnêtes citoyens de la ville en ayant témoigné leur indignation, non seulement il fut déchargé de l'amende, mais on le nomma de nouveau trésorier pour l'année suivante. Feignant alors de se repentir de sa première administration, et se montrant beaucoup plus traitable, il sut plaire à ceux qui pillaient le trésor public; il ne leur reprochait point leurs infidélités, et n'examinait pas sévèrement leurs comptes, en sorte que toutes ces sangsues publiques comblaient Aristide de louanges, et agissaient vivement auprès du peuple pour le faire continuer dans cette charge. Aristide, voyant qu'il allait avoir pour lui tous les suffrages, fit aux Athéniens les plus vifs reproches. « Lorsque j'ai » administré vos finances, leur dit-il, d'une manière irréprochable, j'ai été indignement outragé. Depuis que j'ai livré en quelque sorte le » trésor public à tous ceux qui ont voulu le piller, » je suis un citoyen admirable. Je rougis donc » bien plus de l'honneur que vous voulez me décerner aujourd'hui, que de la condamnation que » j'ai subie l'année dernière; et je ne puis voir sans » indignation qu'il soit plus glorieux auprès de » vous de favoriser les méchants, que de conserver les revenus de la république. » Ce discours, et le récit des déprédations qui avaient été faites dans le trésor, fermèrent la bouche à tous ces voleurs publics, qui, dans ce moment même, sollicitaient hautement en sa faveur auprès du peuple, et lui rendaient les meilleurs témoignages; mais il lui mérita, de la part de tous les bons citoyens, une louange aussi véritable que juste.

VII. Datis cependant, envoyé par Darius, en apparence pour se venger de l'incendie de la ville de Sardes brûlée par les Athéniens[1], mais, dans le fait, pour assujettir la Grèce entière, débarqua à Marathon avec toute son armée[2], et mit tout le pays à feu et à sang. Les Athéniens nommèrent pour cette guerre dix généraux, parmi lesquels Miltiade était le premier en dignité: Aristide, le second en réputation et en crédit, s'étant rangé à l'avis de Miltiade, qui voulait qu'on livrât bataille, ne contribua pas peu à le faire adopter (15). Chacun de ces dix capitaines commandait un jour l'armée; quand le tour d'Aristide fut venu, il céda le commandement à Miltiade, montrant par-là à ses collègues que, loin de rougir de se soumettre aux plus sages et de leur obéir, il pensait au contraire que rien n'était plus salutaire et plus honorable. Par ce moyen, il prévint la jalousie qui aurait pu éclater entre eux; et, en les engageant à suivre avec plaisir les conseils de celui qui avait le plus d'expérience, il fortifia beaucoup Miltiade, qui eut seul le commandement de l'armée; car les autres généraux renoncèrent au droit qu'ils avaient de commander chacun à leur tour, et se soumirent tous à lui (16).

VIII. Dans la bataille, le centre des Athéniens étant vivement pressé par les Barbares, qui soutinrent là plus long-temps (17) l'effort des tribus Léontide et Antiochide, Thémistocle, qui était de la première, et Aristide de la seconde, placés à côté l'un de l'autre, firent à l'envi des prodiges de valeur. Mais après avoir mis en déroute les Barbares, et les avoir repoussés jusque dans leurs vaisseaux, les Athéniens voyant qu'au lieu de faire voile vers les îles, ils étaient emportés par les vents et par les courants de la mer dans l'intérieur de l'Attique (18), ils craignirent que, trouvant Athènes sans défense, ils ne s'en rendissent les maîtres; et, marchant avec neuf tribus, ils firent une telle diligence, qu'ils y arrivèrent le jour même (19). Aristide, laissé seul à Marathon avec sa tribu, pour garder les prisonniers et les dépouilles, ne démentit pas l'opinion qu'on avait de lui. L'or et l'argent étaient semés

[1] Neuf ou dix ans auparavant.
[2] La deuxième année de la soixante-douzième olympiade, 491 ans avant J.-C.

partout; les tentes et les vaisseaux qu'on avait pris regorgeaient d'effets de toute espèce et de meubles très précieux : Aristide n'eut pas même la pensée d'y toucher, et ne permit à personne d'y porter la main.

IX. Quelques uns néanmoins en prirent à son insu, et s'y enrichirent; entre autres Callias le porte-flambeau. Un des Barbares, qui, à sa longue chevelure et au bandeau qui ceignait sa tête (20), le prit apparemment pour un roi, se jetant à ses genoux et le prenant par la main, lui montra une grande quantité d'or qu'il avait cachée dans un puits. Callias, devenu par avarice le plus cruel et le plus injuste des hommes, emporta l'or et tua le Barbare, de peur qu'il ne le découvrît à d'autres. C'est de là, dit-on, que les poëtes comiques donnèrent aux descendants de ce Callias le nom de Laccoplutes (21), en plaisantant sur le lieu d'où il avait tiré cet or. L'année qui suivit cette bataille, Aristide fut élu archonte éponyme. Il est vrai que Démétrius de Phalère ne met cette élection que peu de temps avant sa mort, et après la bataille de Platée; mais dans les registres publics, à la suite de l'archonte Xantippide, sous lequel Mardonius fut battu à Platée, on ne trouve pas, dans une longue succession d'archontes, le nom d'Aristide (22); au lieu qu'il suit immédiatement l'archonte Phanippe, sous lequel les Grecs gagnèrent la bataille de Marathon.

X. De toutes les vertus qu'Aristide possédait, celle que le peuple admirait le plus, c'était sa justice, parceque l'usage de cette vertu est plus habituel, et que les effets s'en répandent sur plus de monde. Aussi, tout simple particulier et tout pauvre qu'il était, il obtint le surnom de juste : titre le plus digne des rois et des dieux, et qu'aucun prince ni aucun tyran n'ont jamais ambitionné. Flattés des surnoms de Poliorcètes, de Céraunus, de Nicanor (23), ou même de ceux d'Aigles et de Vautours, ils ont préféré la gloire des titres qui marquent la force et la puissance, à celle des dénominations qui désignent la vertu. Mais Dieu lui-même, à qui ils veulent tant se comparer et ressembler, ne diffère des autres êtres que par trois attributs : l'immortalité, la puissance, la vertu; et de ses trois qualités, la vertu est sans doute la plus auguste et la plus divine. L'immortalité est aussi le partage du vide et des éléments; les tremblements de terre, les foudres, les tourbillons de vent, les débordements des eaux, ont une grande puissance; mais la droiture et la justice ne peuvent se trouver que dans des êtres qui sont capables de raisonner et de connaître Dieu. Des trois sentiments dont les hommes sont pénétrés et affectés envers les dieux, la persuasion de leur bonheur, la crainte et le respect, il semble qu'ils ne les croient heureux que parce-qu'ils sont incorruptibles et immortels; qu'ils ne les craignent et ne les redoutent qu'à cause de leur puissance et de leur empire sur l'univers; qu'ils ne les respectent, ne les honorent et ne les aiment que pour leur justice. Mais malgré ces dispositions si naturelles, de ces trois attributs de la divinité, les hommes ne desirent que l'immortalité, dont notre nature n'est pas capable, et la puissance qui dépend en grande partie de la fortune; mais la vertu, le seul des biens divins qui soit en notre pouvoir, ils la laissent au dernier rang : erreur grossière, qui les empêche de voir que la justice seule rend en quelque sorte divine la vie de ceux même qui sont au comble de la puissance et de la fortune, et que l'injustice la rend semblable à celle des bêtes sauvages.

XI. Mais ce surnom de juste, qui d'abord avait concilié à Aristide la bienveillance générale, finit par lui attirer l'envie. Thémistocle surtout ne cessait de répandre parmi le peuple qu'Aristide, en terminant seul toutes les affaires, comme juge ou comme arbitre, avait réellement aboli tous les tribunaux, et s'était formé par-là, sans qu'on s'en aperçût, une tyrannie qui n'avait pas besoin de satellites pour se soutenir. Le peuple fier de sa dernière victoire, et qui se croyait digne des plus grands honneurs, souffrait impatiemment ceux des citoyens dont la réputation et la gloire effaçaient celles des autres. Tous les habitants des bourgs s'étant donc assemblés dans la ville, et cachant sous une crainte affectée de la tyrannie l'envie qu'ils portaient à sa gloire, le condamnèrent au ban de l'ostracisme. Ce ban n'était pas une punition infligée à des coupables : pour le voiler sous un nom spécieux, on l'appelait un affaiblissement, une diminution d'une puissance et d'une grandeur qui pouvaient devenir dangereuses. Ce n'était au fond qu'une satisfaction modérée qu'on accordait à l'envie, qui, au lieu d'exercer sur ceux qui lui déplaisaient une vengeance irréparable, exhalait sa malveillance dans un exil de dix ans. Mais lorsqu'on en fut venu jusqu'à condamner, par ce ban honorable, des hommes aussi méprisables que méchants, et en particulier un Hyperbolus, qui fut le dernier contre lequel on l'employa, les Athéniens cessèrent d'en faire usage. Voici à quelle occasion cet Hyperbolus fut banni : Alcibiade et Nicias, qui dans ce temps-là avaient le plus de pouvoir dans la ville, étaient à la tête de deux factions opposées. Voyant que le peuple allait faire usage de l'ostracisme, et que l'un des deux serait certainement banni, ils eurent ensemble une conférence, où, réunissant leurs partis, ils firent tomber la condamnation sur Hyperbolus. Le peuple, indigné de l'avilissement et du déshonneur imprimés à l'ostracisme, y renonça, et l'abolit pour toujours [1].

[1] Voyez la Vie d'Alcibiade, ch. XIV.

XII. Je vais donner en peu de mots une idée de la manière dont on y procédait. Chaque citoyen prenait une coquille, sur laquelle il écrivait le nom de celui qu'il voulait bannir, et la portait dans un endroit de la place publique, fermé circulairement par une cloison de bois. Les magistrats comptaient d'abord le nombre des coquilles; car, s'il y en avait moins de six mille, l'ostracisme n'avait pas lieu; ensuite on mettait à part chacun des noms écrits; et celui dont le nom se trouvait sur un plus grand nombre de coquilles était banni pour dix ans, et conservait la jouissance de ses biens. Le jour qu'Aristide fut banni, un paysan grossier, qui ne savait pas écrire, pendant qu'on écrivait les noms sur les coquilles, donna la sienne à Aristide, qu'il prit pour un homme du peuple, et le pria d'écrire le nom d'Aristide; celui-ci, fort surpris, demande à cet homme si Aristide lui a fait quelque tort: « Aucun, répondit le paysan, je ne le connais même » pas; mais je suis las de l'entendre partout appeler » le juste. » Aristide écrit son nom sans lui dire un seul mot, et lui rend sa coquille. En sortant de la ville pour aller à son exil, il leva les mains au ciel; et faisant, comme on peut le croire, une prière tout opposée à celle d'Achille, il demanda aux dieux que les Athéniens ne se trouvassent jamais dans une situation assez fâcheuse pour se souvenir d'Aristide (24).

XIII. Trois ans après, lorsque Xerxès traversait la Thessalie et la Béotie pour entrer dans l'Attique[1], les Athéniens révoquèrent la loi d'exil portée contre Aristide, et firent un décret qui rappelait tous les bannis: ils craignaient surtout qu'Aristide, se joignant à leurs ennemis, ne corrompît un grand nombre de citoyens, et ne les fît passer dans le parti des Barbares; mais ils jugeaient bien mal de ce grand homme, qui, même avant ce décret, avait toujours exhorté et encouragé les Grecs à défendre leur liberté. Lors même qu'après le décret Thémistocle eut été nommé général, il l'aida en tout de sa personne et de ses conseils; et, n'ayant en vue que le salut public, il concourut à élever au plus haut point de gloire son plus grand ennemi; car le général Euribiade voulant s'éloigner de Salamine (25), et les vaisseaux des Barbares, qui s'étaient saisis, la nuit, des passages, ayant formé une enceinte autour des îles, sans qu'aucun des Grecs s'aperçût qu'ils étaient enveloppés, Aristide partit d'Égine, et traversa, avec le plus grand danger, la flotte ennemie: arrivé la nuit même à la tente de Thémistocle, il le fait sortir seul, et lui parle en ces termes (26):

XIV. « Thémistocle, si nous sommes sages, nous » laisserons désormais cette vaine et puérile jalousie qui nous a jusqu'ici agités, et dès à présent » nous en prendrons une autre plus honorable et » plus salutaire, en combattant, à l'envi l'un de l'autre, à qui sauvera la Grèce; vous, en remplissant » les devoirs d'un général habile, et moi, en vous » secondant de ma tête et de mon bras. J'apprends » que vous êtes le seul qui donniez des conseils raisonnables, en proposant aux Grecs de combattre » au plus tôt dans ces détroits (27). Vos alliés s'opposent à cet avis; mais vos ennemis eux-mêmes » semblent le favoriser. Devant et derrière, partout » leurs vaisseaux couvrent la mer autour de vous, » en sorte que les Grecs, qu'ils le veuillent ou non, » sont forcés de combattre et d'agir en gens de » cœur; car il ne reste plus de chemin pour la » fuite. — Aristide, lui répondit Thémistocle, je » souhaiterais que vous n'eussiez pas l'avantage de » vous être montré meilleur que moi; mais je ferai » tous mes efforts pour surpasser, par mes actions, » l'exemple admirable que vous me donnez. » En même temps il lui communiqua la ruse qu'il avait employée pour tromper le Barbare (28); après quoi il l'exhorta d'aller persuader Euribiade, qui avait plus de confiance en Aristide qu'en Thémistocle, et de lui faire entendre qu'il n'y avait de salut pour eux qu'à combattre sur mer. Dans le conseil que tinrent les généraux, Cléocrite de Corinthe ayant dit à Thémistocle qu'Aristide n'approuvait pas son conseil, puisque étant présent à la délibération il ne disait rien: « Je ne me serais » point tu, lui dit Aristide, si l'avis de Thémistocle » ne m'avait paru le meilleur qu'on pût suivre; » mon silence n'est pas l'effet de mon affection » pour lui, mais la marque de mon consentement. »

XV. Pendant que les capitaines grecs délibéraient ensemble, Aristide voyant que la petite île de Psytalée, située dans le détroit, en face de Salamine, était pleine de troupes ennemies, embarque promptement sur des esquifs les plus ardents et les plus aguerris des fantassins; et étant descendu à Psytalée, il charge brusquement les Barbares, et les taille tous en pièces, à l'exception des plus considérables qu'il fait prisonniers. De ce nombre étaient trois fils de Sandaucé, sœur de Xerxès, qu'Aristide envoya sur-le-champ à Thémistocle; et, sur l'ordre qu'en donna, dit-on, en vertu d'un oracle, le devin Euphrantidas, ils furent immolés à Bacchus Omestes[1]. Aristide plaça autour de cette île ce qu'il avait de meilleurs soldats, avec ordre de recevoir ceux qui y seraient poussés par la violence des vagues, afin de sauver les alliés, et de ne pas laisser échapper un seul ennemi. Car ce fut auprès de Psytalée que se firent les chocs les plus violents des vaisseaux et les plus grands efforts des combattants.

[1] La première année de la soixante-quinzième olympiade. 480 ans avant J.-C.

[1] *Voyez* la Vie de Thémistocle, ch. XVII.

Aussi les vainqueurs choisirent-ils cette île pour y dresser leur trophée.

XVI. Après la bataille, Thémistocle, pour sonder Aristide, lui dit qu'ils venaient de remporter une grande victoire, mais qu'il restait quelque chose de plus important à faire : c'était de prendre l'Asie dans l'Europe, en faisant tout de suite voile vers l'Hellespont, pour rompre le pont que Xerxès y avait construit. A cette proposition, Aristide jette un grand cri, et dit à Thémistocle qu'il fallait rejeter bien loin un pareil projet ; qu'on devait, au contraire, chercher tous les moyens possibles de chasser au plus tôt le Mède hors de la Grèce, de peur que, s'y voyant enfermé sans aucun espoir de retraite, quand il lui restait encore une si puissante armée, la nécessité ne le portât à se défendre en désespéré. Alors Thémistocle envoie une seconde fois à Xerxès un homme de confiance : c'était un eunuque du nombre des prisonniers, nommé Arnaces, qu'il charge de lui dire en secret que les Grecs voulaient à toutes forces aller rompre le pont de bateaux qu'il avait laissé sur l'Hellespont ; mais que Thémistocle, qui s'intéressait à la sûreté du roi, faisait tous ses efforts pour les en détourner (29). Xerxès, que cet avis remplit de frayeur, se hâte de regagner l'Hellespont avec toute sa flotte, et laisse Mardonius en Grèce avec l'armée de terre, composée de ses meilleures troupes, et forte de trois cent mille hommes.

XVII. De si grandes forces le rendaient encore redoutable : plein de confiance en son infanterie, il écrivait aux Grecs les lettres les plus menaçantes. « Vous avez vaincu, disait-il, sur vos vaisseaux, » des hommes accoutumés à combattre sur terre, » et qui ne savent pas manier la rame. Mais aujourd'hui nous sommes dans les plaines de la » Thessalie ; et la Béotie nous offre ses vastes campagnes, où la cavalerie et les gens de pied peuvent » déployer leur courage. » Il écrivit en particulier aux Athéniens pour leur promettre, de la part du roi, de rétablir leur ville, de leur donner des grandes sommes d'argent, et de leur assurer l'empire de la Grèce, s'ils voulaient renoncer à la guerre (30). Les Lacédémoniens, informés de ces propositions, et en craignant l'effet, envoyèrent des ambassadeurs aux Athéniens, pour les prier de faire passer à Sparte leurs femmes et leurs enfants, et de recevoir d'eux tout ce qu'il faudrait pour l'entretien de leurs vieillards ; car le peuple, qui avait perdu sa ville et son territoire, était réduit au plus pressant besoin. Les Athéniens n'eurent pas plus tôt entendu les ambassadeurs, que, par un décret dont Aristide était l'auteur, ils leur firent cette réponse admirable : « Nous pardonnons » à nos ennemis d'avoir pu croire que tout s'achetait à prix d'argent, eux qui ne connaissent rien » de plus précieux. Mais nous en voulons aux » Lacédémoniens, qui, ne considérant que la disette » et la pauvreté actuelles des Athéniens, ne se souviennent plus de leur vertu et de leur magnanimité, et les invitent, par l'appât de quelques » vivres, à combattre pour le salut de la Grèce. » Aristide, ayant inséré cette réponse dans le décret, fit entrer les ambassadeurs dans l'assemblée, et les chargea de dire aux Spartiates qu'il n'y avait pas assez d'or, ni sur la terre ni dans ses entrailles, pour faire trahir aux Athéniens la liberté de la Grèce. Ensuite s'adressant aux ambassadeurs de Mardonius, il leur dit, en leur montrant le soleil : « Tant que cet astre poursuivra sa route, les Athéniens feront la guerre aux Perses, pour venger » le dégât de leurs terres, la profanation et l'incendie de leurs temples. » Il fit aussi décréter que les prêtres chargeraient de leurs malédictions quiconque proposerait de faire alliance avec les Mèdes, ou d'abandonner le parti des Grecs.

XVIII. Mardonius entra donc pour la seconde fois dans l'Attique [1], et les Athéniens passèrent encore à Salamine. Aristide, envoyé à Lacédémone, se plaignit de la lenteur des Spartiates, et de cette négligence qui leur faisait de nouveau livrer Athènes aux Barbares ; il les pressa d'envoyer leurs troupes au secours de ce qui restait encore de la Grèce. Les éphores, après l'avoir écouté, passèrent le reste de la journée en fêtes et en réjouissances ; car ils célébraient alors les fêtes Hyacinthies (31). Mais la nuit ils choisirent cinq mille Spartiates, qui prirent chacun sept Ilotes, et ils les firent partir, sans en rien dire aux ambassadeurs d'Athènes. Lorsque ensuite Aristide se présenta une seconde fois au conseil, pour y recommencer ses plaintes, les éphores lui dirent en riant qu'il rêvait sans doute, ou qu'il dormait ; que leur armée était déjà à Oristie (32), et marchait contre les étrangers : c'est le nom que les Lacédémoniens donnent aux Barbares. Aristide leur répondit que ce n'était pas le moment de rire et de jouer leurs alliés, au lieu de tromper leurs ennemis. Tel est le récit d'Idoménée ; mais dans le décret Aristide n'est pas nommé au nombre des ambassadeurs ; on n'y voit que Cimon, Xanthippe et Myronides.

XIX. Élu général des Athéniens pour la bataille qui devait se donner, il prit huit mille hommes de pied, et se rendit à Platée, où il fut joint par Pausanias, général de toute l'armée des Grecs, et qui était à la tête des Spartiates ; les autres troupes grecques arrivaient successivement en foule. L'armée des Barbares, campée le long de l'Asopus, occupait une si vaste étendue de terrain, qu'elle ne s'était pas même retranchée ; elle avait seulement

[1] Dix mois après que Xerxès se fut rendu maître d'Athènes.

placé ses bagages et ce qu'elle avait de plus précieux dans un espace carré, fermé d'une muraille dont chaque côté avait dix stades de longueur (33). Un devin d'Élée, nommé Tisamène, avait prédit à Pausanias et à tous les Grecs qu'ils remporteraient la victoire s'ils n'attaquaient pas, et qu'ils ne fissent que se défendre (34). Aristide, de son côté, ayant envoyé à l'oracle de Delphes, le dieu lui répondit que les Athéniens triompheraient de leurs ennemis s'ils faisaient des prières à Jupiter, à Junon, protectrice du Cithéron, à Pan et aux nymphes Sphragitides (35); s'ils sacrifiaient aux héros Androcrates, Leucon, Pisandre, Démocratès, Hypsion, Actéon et Polyïde; et qu'ils ne risquassent de bataille que dans leur propre pays, sur le champ de Cérès Éleusinienne et de Proserpine. Cet oracle jeta Aristide dans une grande perplexité; car ces héros, que le dieu ordonnait d'honorer par des sacrifices, étaient les ancêtres des Platéens (36); et l'antre des nymphes Sphragitides était sur une des croupes du mont Cithéron, qui regardait le couchant d'été. Il y avait, dit-on, autrefois dans cet antre un oracle qui inspirait la plupart des habitants du pays; d'où on les avait appelés Nympholeptes [1]. Ne promettre donc la victoire aux Athéniens qu'autant qu'ils combattraient dans le champ de Cérès Éleusinienne, et sur leur propre territoire, c'était rappeler et transporter de nouveau la guerre dans le sein de l'Attique.

XX. Cependant Arimneste, général des Platéens, eut un songe dans lequel il crut voir Jupiter Sauveur, qui lui demandait ce que les Grecs avaient résolu. « Seigneur, lui répondit Arimneste, » nous décamperons demain, pour mener l'armée » à Éleusis; et, suivant l'oracle d'Apollon, y com- » battre contre les Barbares. Les Grecs sont dans une » grande erreur, répliqua Jupiter; le lieu désigné » par l'oracle est ici même, aux environs de Pla- » tée; et s'ils cherchent bien, ils le trouveront (37). » Après une vision si claire, Arimneste est à peine éveillé, qu'il fait appeler les plus vieux et les plus instruits de ses concitoyens; il confère avec eux; et ayant examiné la chose avec attention, on trouve enfin que près de la ville d'Hypsies (38), au pied du Cithéron, il y avait un vieux temple de Cérès Éleusinienne et de Proserpine. Aussitôt il va prendre Aristide, et le mène sur le lieu même; ils le trouvèrent très commode pour y ranger en bataille une armée qui serait faible en cavalerie, parceque le pied du Cithéron, qui s'étend jusqu'à ce temple, rend les extrémités de la plaine impraticables aux gens de cheval. C'était là aussi la chapelle du héros Androcrates, tout environnée d'arbres épais. Et afin qu'il ne manquât rien de ce que le dieu prescrivait pour espérer la victoire, les Platéens, sur la proposition d'Arimneste, ordonnèrent, par un décret, que les bornes qui séparaient l'Attique de leur pays seraient enlevées; et ils cédèrent aux Athéniens toute cette partie de leur territoire, afin qu'aux termes de l'oracle ils pussent combattre pour la Grèce dans leur propre pays (39). Cette libéralité des Platéens devint si célèbre, que, bien des années après, Alexandre, déjà maître de l'Asie, ayant rétabli les murailles de Platée, fit publier par un héraut aux jeux olympiques: que le roi de Macédoine donnait par-là aux Platéens la récompense de leur vertu et de la générosité avec laquelle, dans la guerre des Mèdes, ils avaient cédé aux Athéniens une partie de leur pays, et montré le plus grand zèle pour le salut de la Grèce.

XXI. Quand on rangea l'armée en bataille, il s'éleva une dispute entre les Tégéates et les Athéniens, sur le poste qu'ils occuperaient les uns et les autres. Les Tégéates soutenaient que, comme les Lacédémoniens commandaient toujours l'aile droite, ils devaient avoir le commandement de l'aile gauche; et, pour justifier leur prétention, ils vantaient les services de leurs ancêtres. Les Athéniens indignés étaient prêts à s'emporter, lorsque Aristide, s'avançant au milieu des troupes : « La » conjoncture présente, leur dit-il, ne permet pas » de contester aux Tégéates leur noblesse et leurs » exploits. Mais nous vous dirons à vous, Spartia- » tes, et à tous les autres Grecs, que le poste qu'on » occupe n'ôte ni ne donne le courage : quelque rang » qui nous soit assigné, nous ferons en sorte de le » bien défendre, et de le rendre honorable, afin » de ne pas ternir la gloire de nos premiers com- » bats. Nous sommes venus, non pour disputer » avec nos alliés, mais pour combattre nos enne- » mis; non pour vanter nos ancêtres, mais pour » nous montrer, comme eux, des gens de cœur, » aux yeux de toute la Grèce. Ce combat va faire » voir quel degré d'estime méritent, de la part » des Grecs, les villes, les généraux et les sol- » dats. » Ce discours d'Aristide fit tant d'impression sur les généraux et sur tous les capitaines qui étaient présents au conseil, qu'ils décidèrent en faveur des Athéniens, et leur donnèrent le commandement de l'aile gauche.

XXII. Pendant que la Grèce entière était dans l'attente de l'événement, et que les Athéniens en particulier se trouvaient dans la situation la plus critique, plusieurs citoyens des familles les plus nobles et les plus riches, que la guerre avait ruinés, et qui ayant perdu, avec leur fortune, la gloire et l'autorité dont ils jouissaient, voyaient en d'autres mains les honneurs et les dignités, s'assemblèrent secrètement dans une maison de Platée, et conspirèrent de renverser à Athènes le

[1] Possédés par les Nymphes.

gouvernement populaire; ou, s'ils ne pouvaient y réussir, de perdre la Grèce entière, et de la livrer aux Barbares. Cette conspiration se tramait au milieu du camp; et la corruption avait déja fait de grands progrès, lorsque Aristide en fut averti. Effrayé d'abord à cause de la conjoncture où l'on se trouvait, il crut cependant qu'il ne fallait ni négliger, ni publier entièrement une affaire de cette nature; ignorant jusqu'à quel nombre de personnes la complicité pouvait s'étendre, il aima mieux donner quelque atteinte à la justice, que de risquer le salut public. De tous les coupables, il n'en fit arrêter que huit; et dans ce nombre même, les deux seuls dont on commença le procès, parcequ'ils étaient les plus chargés, Eschine du bourg de Lampres, et Agésias du bourg d'Acharnes, s'enfuirent du camp pendant qu'on faisait les informations (40). Il mit les autres en liberté; et leur laissant les moyens de se rassurer et de se repentir, dans la pensée qu'ils n'avaient pas été trouvés coupables, il leur donna à entendre que le champ de bataille serait pour eux un tribunal où ils pourraient se justifier, et faire voir qu'ils n'avaient jamais eu pour leur patrie que des intentions pures.

XXIII. Cependant Mardonius, pour essayer les forces des Grecs par l'endroit où il était lui-même le plus fort, envoya sa cavalerie escarmoucher contre eux (41). Ils étaient campés au pied du mont Cithéron, dans des lieux forts et pierreux; les Mégariens seuls, au nombre de trois mille, étaient postés dans la plaine. Aussi furent-ils malmenés par cette cavalerie, qui pouvait les approcher et les assaillir de tous côtés. Hors d'état de résister seuls à cette multitude de Barbares, ils envoyèrent à Pausanias en diligence, pour lui demander du secours. A cette nouvelle, Pausanias, voyant déja le camp des Mégariens comme couvert sous une grêle de traits et de dards, qui les forçait de se resserrer en un très petit espace, et ne pouvant lui-même aller contre cette cavalerie avec la phalange pesamment armée des Spartiates, voulut piquer d'émulation ceux des capitaines grecs qu'il avait auprès de lui, et leur inspirer l'ardeur de marcher contre les Perses, pour soutenir les Mégariens. Personne n'y paroissant disposé, Aristide, au nom des Athéniens, se charge de le faire; et sur-le-champ il en donne l'ordre à Olympiodore, le plus brave de ses chefs de bande, qui commandait une compagnie de trois cents hommes et quelques gens de trait mêlés parmi eux. Ils furent prêts en un moment, et fondirent sur les Barbares.

XXIV. Masistius, général de la cavalerie des Perses, homme d'une force prodigieuse, remarquable par sa taille et sa bonne mine, les voyant venir à lui, tourne bride, et pique droit à eux; les Athéniens l'attendent de pied ferme, et il se livre là un combat rude et opiniâtre, les deux partis voulant juger par l'issue de cette escarmouche du succès de la bataille. Mais enfin, le cheval de Masistius ayant été blessé d'une flèche, renversa par terre ce général, qui, une fois tombé, ne put se relever, retenu par le poids de ses armes: les Athéniens, qui coururent aussitôt sur lui, ne pouvaient venir à bout de le tuer, parcequ'il avait non seulement la poitrine et la tête, mais encore les jambes et les bras couverts de lames d'or, d'airain et de fer. Enfin, un soldat lui ayant enfoncé le bois de sa pique dans l'œil, que la visière de son casque laissait à découvert, il mourut de cette blessure. Les Perses, abandonnant son corps, prirent la fuite (42). Les Grecs connurent la grandeur de cet avantage, non par le nombre des morts, car il en resta peu sur la place, mais par le deuil qu'en firent les Barbares. Ils furent si affligés de la mort de Masistius, qu'ils se rasèrent la tête, qu'ils coupèrent les crins de leurs chevaux et de leurs mulets, et remplirent tous les environs de cris et de gémissements, que leur arrachait la perte d'un général qui ne le cédait qu'à Mardonius en courage et en autorité.

XXV. Après cette première action, les deux armées restèrent long-temps sans combattre; car les devins promettaient également la victoire aux Perses et aux Grecs, s'ils restaient sur la défensive; ils les menaçaient d'une défaite, s'ils étaient agresseurs. Enfin Mardonius, qui n'avait plus de vivres que pour peu de jours, et qui voyait les Grecs se fortifier de plus en plus par les nouvelles troupes qui leur arrivaient, impatient de ces délais, résolut d'y mettre fin, et de passer le lendemain, dès le point du jour, le fleuve Asopus, pour surprendre les Grecs, qui ne s'attendraient pas à cette attaque. Il donna donc le soir les ordres à ses officiers; mais à minuit, un homme à cheval s'approche du camp des Grecs, et dit aux sentinelles qu'il veut parler à l'Athénien Aristide. Ce général vient promptement; et l'inconnu prenant la parole: «Je suis, dit-il à Aristide, Alexandre, roi » de Macédoine, qui, par amitié pour vous, m'ex» pose au plus grand danger (43): je viens vous pré» venir d'une surprise qui, en vous étonnant, pour» rait vous faire combattre avec moins de courage. » Mardonius doit vous attaquer demain, non qu'il » ait quelque bonne espérance, ou une confiance » bien fondée, mais parcequ'il manque de vivres. » Ses devins eux-mêmes, par les présages sinis» tres des victimes, par des oracles menaçants, veu» lent l'empêcher de combattre; et son armée est » dans la frayeur et le découragement. Il est donc » forcé ou de tenter le hasard du combat, ou, s'il

» diffère, de voir périr toute son armée. » Alexandre, après avoir donné cet avis à Aristide, le prie de le garder pour lui, et d'en faire usage, sans le communiquer à personne. Aristide lui répond qu'il ne peut décemment le cacher à Pausanias, qui avait le commandement de toute l'armée [1]; mais il lui promet de n'en parler à aucun autre avant le combat, et l'assure que, si la Grèce est victorieuse, personne n'ignorera cette marque de courage et de bienveillance qu'Alexandre vient de leur donner. Après cet entretien, le roi de Macédoine s'en retourne au camp; et Aristide, s'étant rendu à la tente de Pausanias, lui communique ce qu'il venait d'apprendre. Ils mandent aussitôt tous les officiers, et leur ordonnent de tenir leur armée en bataille et prête à combattre.

XXVI. Cependant Pausanias, suivant le récit d'Hérodote, fit part à Aristide du projet qu'il avait de faire passer les Athéniens à l'aile droite, pour les opposer aux Perses, avec lesquels ils s'étaient déja mesurés, et qu'ils combattraient par-là avec plus de courage : il se réservait à lui-même l'aile gauche, où il aurait en tête ceux des Grecs qui s'étaient déclarés pour les Mèdes. Tous les capitaines athéniens se plaignirent que Pausanias en agissait avec eux d'une manière hautaine et impérieuse, en laissant tous les autres Grecs à leur poste, et transportant les seuls Athéniens, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme il eût pu faire de ses Ilotes, afin qu'ils eussent en tête les ennemis les plus belliqueux (44). Mais Aristide leur fit sentir dans quelle erreur ils étaient. « Il y a peu de » jours, leur dit-il, qu'ayant disputé aux Tégéa» tes le commandement de l'aile gauche, vous avez » regardé comme un grand honneur de l'avoir ob» tenu. Maintenant que les Lacédémoniens vous » cèdent d'eux-mêmes la droite, et vous défèrent » par-là en quelque sorte le commandement de » toute l'armée, vous n'êtes pas flattés d'un poste » si glorieux, et vous ne voyez pas quel gain c'est » pour vous d'avoir à combattre, non contre vos » compatriotes, qui ont avec vous une origine com» mune, mais contre les Barbares, qui sont vos » ennemis naturels. » Frappés de ces représentations, ils changèrent volontiers de poste avec les Spartiates, et l'on n'entendit plus parmi eux que les exhortations qu'ils se faisaient mutuellement d'avoir bon courage. « Les ennemis, disaient-ils, ne » sont venus ni avec de meilleures armes, ni avec » un plus grand courage que ceux que nous avons » vaincus à Marathon; ce sont les mêmes arcs, » les mêmes habits brodés, les mêmes ornements » d'or qui couvrent des corps aussi efféminés et » des ames aussi lâches. Pour nous, ajoutaient-ils, » nous avons les mêmes armes et les mêmes corps; » et notre confiance a été encore accrue par nos » victoires. Nous ne combattrons pas seulement, » comme eux (45), pour la conquête d'un pays ou » d'une ville, mais pour maintenir les trophées » de Marathon et de Salamine, pour faire voir » qu'ils ont été l'ouvrage des Athéniens, non celui » de Miltiade et de la fortune. »

XXVII. Ils allèrent donc promptement prendre leur nouveau poste; mais les Thébains, informés de ce changement par les déserteurs, en donnèrent avis à Mardonius, qui sur-le-champ, soit crainte d'avoir en tête les Athéniens, soit ambition de se mesurer avec les Spartiates, fit passer les Perses à l'aile droite, et les Grecs de son armée à la gauche, pour les opposer aux Athéniens. Pausanias, instruit de ce nouvel ordre de bataille, se remet à la droite; et aussitôt Mardonius reprend sa première ordonnance, où il était en face des Lacédémoniens. Toute cette journée se passa sans rien faire. Le soir, les Grecs, ayant tenu conseil, résolurent de porter plus loin leur camp, dans un poste où ils eussent plus commodément de l'eau; car les sources qui avoisinaient leur camp avaient été gâtées et corrompues par la cavalerie des Barbares (46). La nuit venue, les capitaines firent mettre en marche leurs compagnies pour aller occuper le camp qu'on avait désigné; mais les troupes ne suivaient pas volontiers, et on avait de la peine à les tenir rassemblées. A peine sortis des retranchements, la plupart se mirent à courir vers la ville de Platée; ils se répandirent de côté et d'autre, et dressèrent leurs tentes au hasard; ce n'était partout que désordre et confusion. Les Lacédémoniens se trouvèrent seuls derrière (47), à la vérité malgré eux; mais Amompharétus, leur chef, homme courageux et intrépide, qui depuis long-temps brûlait de combattre, et souffrait impatiemment tant de retards et de lenteurs, traita hautement cette marche des alliés de désertion et de fuite; il déclara qu'il n'abandonnerait pas son poste, et qu'il resterait seul avec ses Lacédémoniens, pour y attendre Mardonius. Pausanias alla le trouver, et lui représenta qu'il fallait bien obéir à ce qui avait été résolu et arrêté dans le conseil des Grecs. Alors Amompharétus levant de ses deux mains une grosse pierre, et la jetant aux pieds de Pausanias: « Voilà, lui dit-il, ma boule pour le com» bat (48). Je ne m'embarrasse ni des conseils ni » des résolutions timides des autres. » Pausanias, incertain de ce qu'il doit faire, envoie vers les Athéniens, qui s'étaient déja mis en marche, et les fait prier de l'attendre, afin qu'ils puissent aller ensemble. En même temps il conduit à Platée le reste de ses troupes, dans l'espérance de forcer par-là Amompharétus à le suivre.

[1] Suivant Hérodote, Alexandre lui-même l'avait excepté du secret, liv IX, ch. XLIV.

XXVIII. Cependant le jour parut; et Mardonius, à qui les Grecs n'avaient pu cacher le changement qu'ils venaient de faire, mit son armée en bataille, et s'avança contre les Lacédémoniens, au milieu des cris et des hurlements de ses Barbares, qui croyaient moins aller à un combat qu'à la dépouille des fuyards : peu s'en fallut que cela n'arrivât; car Pausanias, voyant approcher les ennemis, fit arrêter la marche, et ordonna que chacun prît son poste. Mais, soit colère contre Amompharétus, soit surprise de cette attaque soudaine, il oublia de donner le mot aux Grecs, en sorte qu'ils ne purent se placer ni assez promptement, ni tous ensemble, mais par pelotons séparés, et lorsque le combat était presque engagé. Pausanias, qui faisait des sacrifices sans pouvoir obtenir des victimes favorables, ordonna aux Lacédémoniens de poser leurs boucliers, de se tenir tranquilles et d'avoir les yeux fixés sur lui, sans se mettre en défense contre les Barbares. Pendant qu'il continuait ses sacrifices, la cavalerie ennemie approchait toujours. Déja même elle lançait des traits, dont quelques Spartiates furent blessés. Dans ce nombre Callicrates, le plus beau des Grecs, l'homme le plus grand et le mieux fait qu'il y eût dans l'armée, percé d'une flèche et prêt à expirer, dit qu'il n'était pas fâché de mourir, puisqu'il était parti de sa maison avec la résolution de donner sa vie pour le salut de la Grèce ; mais qu'il regrettait de périr sans avoir pu frapper un seul coup.

XXIX. Si la position des Spartiates était affreuse [1], leur constance n'en fut que plus admirable. Vivement pressés par les ennemis, ils ne se défendaient point; et attendant l'heure que les dieux et leur général voudraient leur marquer, ils se laissaient blesser et tuer à leur poste. On rapporte que pendant que Pausanias faisait ses sacrifices et ses prières, à quelque distance de la bataille, une troupe de Lydiens, survenant tout-à-coup, enlevèrent ou renversèrent tout ce qui servait au sacrifice; que Pausanias et ceux qui se trouvaient auprès de lui, étant alors sans armes, les chassèrent à coups de fouets et de bâtons. C'est en mémoire de cet événement, et pour imiter l'incursion des Lydiens, qu'on célèbre encore aujourd'hui à Sparte une fête où l'on fouette les enfants autour de l'autel, et qu'on appelle la marche des Lydiens [2]. Pausanias, désespéré de voir que le devin immolait inutilement victimes sur victimes, tourna son visage baigné de larmes vers le temple de Junon, et levant les mains au ciel, il adressa ses prières à cette déesse, protectrice du Cithéron, et aux autres dieux tutélaires du pays de Platée, et leur demanda que, s'il n'était pas dans les destinées que les Grecs fussent vainqueurs, ils ne périssent au moins qu'après avoir vendu chèrement leur vie, et prouvé à leurs ennemis, par des exploits mémorables, que les Perses avaient affaire à des gens de cœur et exercés à combattre.

XXX. A peine Pausanias avait achevé sa prière, que les victimes se trouvèrent favorables, et les devins promirent la victoire. Aussitôt il fit donner l'ordre à toutes les troupes de charger l'ennemi ; et dans l'instant la phalange lacédémonienne, présentant l'image d'un seul corps, ressemblait à une bête féroce qui se hérisse pour s'exciter au combat. Les Barbares jugèrent alors qu'ils allaient combattre contre des hommes qui se défendraient jusqu'à la mort. S'étant donc couverts de leurs boucliers, ils lancèrent des flèches contre les Lacédémoniens, qui, de leur côté, se tenant joints ensemble, avancent toujours, les boucliers serrés, et tombant sur les ennemis, leur arrachent leurs boucliers, les frappent à grands coups de piques sur le visage et dans l'estomac, et en renversent un grand nombre, qui opposaient à leurs efforts une vigoureuse résistance : car, de leurs mains nues prenant (49) les piques des Lacédémoniens, ils en brisaient un grand nombre; et se relevant ensuite, ils tiraient promptement leurs haches et leurs cimeterres, combattaient avec fureur, arrachaient les boucliers des ennemis, et, les saisissant eux-mêmes au corps, se défendaient avec le plus grand courage. Pendant ce temps-là les Athéniens restaient immobiles, et attendaient toujours les Lacédémoniens. Mais tout-à-coup un grand bruit, comme de gens qui combattent, s'étant fait entendre, et un officier, envoyé par Pausanias, leur ayant appris ce qui se passait, ils partent aussitôt et volent au secours des Spartiates. Ils traversent la plaine pour aller du côté où le bruit les attire, lorsque les Grecs qui étaient dans le parti des Mèdes viennent à leur rencontre. Aristide ne les a pas plus tôt aperçus, que, s'avançant loin de sa troupe, il leur crie, en attestant les dieux de la Grèce, de s'abstenir de combattre, et de ne pas s'opposer au secours qu'ils vont porter à ceux des Grecs qui exposent leur vie pour le salut de leur patrie.

XXXI. Mais lorsqu'il voit qu'au lieu d'avoir égard à ses remontrances, ils se disposent à l'attaquer, il ne songe plus à aller au secours des Spartiates, et avec ses seules troupes il charge ces Grecs, qui étaient environ cinquante mille (50). Ils plièrent pour la plupart aussitôt qu'ils virent les Barbares en fuite, et ne songèrent plus qu'à faire leur retraite. Le fort du combat eut donc lieu contre les Thébains, dont les principaux et les

[1] Amyot entend ces mots de la mort de Callicrates ; c'est une faute.

[2] On ne trouve point ailleurs des vestiges de cette marche.

plus puissants avaient embrassé les intérêts des Mèdes, et s'étaient servis de leur ascendant sur la multitude, pour l'entraîner dans ce parti contre son gré. La bataille étant ainsi partagée, les Lacédémoniens furent les premiers qui repoussèrent les Perses; Mardonius y périt de la main d'un Spartiate, nommé Arimnestus, qui lui brisa la tête d'un coup de pierre. L'oracle d'Amphiaraüs le lui avait prédit, lorsqu'il le fit consulter par un Lydien, en même temps qu'il envoyait un Carien à l'antre de Trophonius (51). Le prophète de ce dernier oracle répondit en langue carienne; et le Lydien ayant, suivant l'usage, couché dans le sanctuaire d'Amphiaraüs, crut voir, pendant son sommeil, s'approcher un des ministres du dieu, qui lui ordonna de sortir du temple et qui, sur son refus, lui jeta à la tête une grosse pierre, dont il songea qu'il était mort. C'est ainsi qu'on le raconte.

XXXII. Les Lacédémoniens ayant mis les Perses en fuite, les poursuivirent jusqu'à l'espace qu'ils avaient enfermé d'une cloison de bois. Quelques instants après, les Athéniens enfoncèrent les troupes thébaines, et les obligèrent de prendre la fuite en laissant sur le champ de bataille trois cents des plus distingués d'entre leurs concitoyens. Comme ils étaient à leur poursuite, il vint un courrier leur apprendre que les Barbares s'étaient enfermés dans leur enceinte de bois, où les Spartiates les assiégeaient. Alors laissant les Thébains se sauver, ils vont aider les Lacédémoniens, qui, peu expérimentés dans la conduite des siéges, s'y prenaient fort mollement pour attaquer cette enceinte. A peine arrivés, ils la forcent, et y font un horrible carnage. De trois cent mille qu'étaient les Barbares, il ne s'en sauva, dit-on, que quarante mille, sous la conduite d'Artabaze (52). Du côté des Grecs qui combattirent pour leur patrie, il n'en périt que treize cent soixante, dont cinquante-deux Athéniens, tous de la tribu Aïantide, qui fit des prodiges de valeur, au rapport de l'historien Clidème. De là vient que cette tribu, d'après un ordre de l'oracle, faisait aux nymphes Sphragitides, en actions de graces de cette victoire, un sacrifice annuel dont le trésor public faisait les frais [1]. Il n'y eut, parmi les morts, que quatre-vingt-onze Lacédémoniens et seize Tégéates.

XXXIII. Je m'étonne qu'Hérodote dise que ces peuples furent les seuls d'entre les Grecs qui en vinrent aux mains avec les ennemis, et qu'aucun autre ne prit part à cette bataille. Mais le grand nombre de Barbares qui périrent, et la quantité de tombeaux, attestent que la victoire fut commune à tous les Grecs (53). D'ailleurs, si ces trois peuples avaient combattu seuls, et que les autres n'eussent été que les tranquilles spectateurs de la bataille, aurait-on fait graver sur l'autel élevé à cette occasion l'inscription suivante (54)?

Cet autel, monument d'une immortelle gloire,
Sur les Perses, des Grecs atteste la victoire.
La Grèce le consacre à Jupiter-Sauveur,
Qui de sa liberté se montra le vengeur.

Cette bataille fut donnée le quatre du mois Boëdromion [1], selon la manière de compter des Athéniens (55); et suivant celle des Béotiens, le vingt du mois Panémus, jour auquel se tient encore à présent une assemblée générale de la Grèce, dans la ville de Platée, qui fait un sacrifice à Jupiter-Libérateur, pour lui rendre graces de cette victoire. Au reste, il ne faut pas être surpris de cette inégalité de jours dans les mois grecs, puisque aujourd'hui même, que l'astronomie est portée à un bien plus grand degré d'exactitude, les divers peuples commencent et finissent leurs mois à des jours différents.

XXXIV. Après cette victoire, les Athéniens ne voulant pas céder aux Spartiates le prix de la valeur, ni souffrir qu'ils dressassent en particulier un trophée, ces deux peuples étaient sur le point de décider la querelle par les armes, et d'être eux-mêmes les auteurs de leur ruine, si Aristide, par la force de ses raisons et de ses remontrances, n'eût retenu les autres généraux athéniens, surtout Léocrates et Myronides, et ne les eût fait consentir à remettre aux Grecs le jugement de cette affaire. Les Grecs s'étant donc assemblés pour la décider, Théogiton de Mégare dit qu'il fallait donner à une autre ville que Sparte et Athènes le prix de la valeur, si on ne voulait pas exciter une guerre civile. Cléocrite de Corinthe s'étant levé ensuite, on crut qu'il allait demander cet honneur pour les Corinthiens, dont la ville était, après Lacédémone et Athènes, la première en dignité. Mais il fit, à la louange des Platéens, un discours qui causa autant de plaisir que d'admiration; il opina que, pour faire cesser cette dispute, il fallait leur adjuger ce prix, dont les autres concurrents ne pourraient être jaloux. Aristide appuya le premier cet avis au nom des Athéniens; et ensuite Pausanias pour les Spartiates (56). Ce différend ainsi terminé, on prit sur le butin, avant tout partage, quatre-vingts talents [2] pour les Platéens, qui en bâtirent un temple à Minerve : ils y placèrent une statue de la déesse, et ornèrent cet édifice de superbes tableaux, qui conservent encore aujourd'hui toute leur fraîcheur.

XXXV. Les Spartiates et les Athéniens dressèrent deux trophées séparés, et ils envoyèrent en commun consulter l'oracle de Delphes, sur les sacri-

[1] Voyez le premier livre des *Propos de table*, dans les Œuvres morales.

[1] Septembre.
[2] Quatre cent mille livres de notre monnaie.

fices qu'ils devaient faire : le dieu leur ordonna d'élever un autel à Jupiter-Libérateur, mais de n'y sacrifier qu'après avoir éteint tous les feux qui étaient dans le pays, et que les Barbares avaient souillés ; d'aller ensuite à Delphes prendre sur l'autel commun un feu entièrement pur. Sur cette réponse, les généraux grecs ayant parcouru le pays, obligèrent les habitants d'éteindre tous les feux ; et un Platéen, nommé Euchydas, s'étant engagé d'apporter le feu pris sur l'autel du dieu le plus promptement qu'il serait possible, partit pour Delphes. Dès qu'il y fut arrivé, il se purifia, s'arrosa d'eau lustrale ; et après s'être couronné de laurier, il s'approcha de l'autel, y prit le feu sacré ; et, sans s'arrêter un instant, retourna avec tant de diligence à Platée, qu'il y fut rendu avant le coucher du soleil, ayant fait ce jour-là mille stades [1]. En arrivant il salue ses concitoyens, leur remet le feu, tombe à leurs pieds, et un moment après il expire. Les Platéens l'ayant emporté, l'enterrèrent dans le temple de Diane Eucléia, et gravèrent cette épitaphe sur son tombeau :

Ci-gît cet Euchydas qui, dans un même jour,
Partit d'ici pour Delphe, et s'y vit de retour.

Cette déesse Eucléia est Diane, suivant le plus grand nombre d'auteurs; d'autres disent que c'est une fille d'Hercule et de Myrto, fille de Ménétius et sœur de Patrocle; qu'étant morte vierge, les Béotiens et ceux de Locres lui décernèrent de grands honneurs. Dans toutes les places publiques de leurs villes ils lui ont dressé des autels, sur lesquels les époux qui ne sont que fiancés lui font des sacrifices (57).

XXXVI. Il se tint peu de temps après une assemblée générale de la Grèce, dans laquelle Aristide proposa le décret suivant : « Tous les chefs et tous » les députés des villes de la Grèce s'assembleront » tous les ans à Platée, pour y faire des sacrifices » aux dieux : on y célébrera, chaque cinquième » année, des jeux qui seront appelés les jeux de la » liberté (58) : on lèvera dans toute la Grèce dix » mille hommes de pied et mille chevaux, et on » équipera une flotte de cent vaisseaux, pour faire » la guerre aux Barbares. Les Platéens seront re» gardés comme des hommes saints, et consacrés » aux dieux, à qui ils feront des sacrifices pour le » salut de la Grèce. » Tous ces articles ayant été confirmés, les Platéens se chargèrent de célébrer tous les ans l'anniversaire de la mort des Grecs qui avaient péri à cette bataille. Ils l'observent encore aujourd'hui; et voici comment ils le font. Le 16 du mois Maimactérion (59), qui est le mois Alalcoménius des Béotiens, on commence dès le point du jour une procession, précédée d'un trompette qui sonne un air guerrier; il est suivi de chars remplis de couronnes et de branches de myrte. Après ces chars marche un taureau noir, derrière lequel sont des jeunes gens qui portent des cruches pleines de lait et de vin, libations qui sont d'usage pour les morts, avec des fioles d'huile et d'essence. Tous ces jeunes gens sont de condition libre; car il n'est permis à aucun esclave de s'employer en rien à une cérémonie consacrée à des hommes morts en combattant pour la liberté. Cette marche est fermée par l'archonte des Platéens, qui, dans tout autre temps, ne peut ni toucher le fer, ni être vêtu que de blanc ; mais qui ce jour-là, paré d'une robe de pourpre, traverse la ville, ceint d'une épée, et portant dans ses mains une urne qu'il a prise dans le greffe public; il se rend au lieu où sont les tombeaux. Là il puise de l'eau dans la fontaine, lave lui-même les colonnes qui sont sur ces tombeaux, les frotte d'essence, et immole le taureau sur un bûcher. Après avoir fait ses prières à Jupiter et à Mercure Terrestre, il appelle à ce festin et à ces effusions funéraires les ames de ces vaillants guerriers morts pour le salut de la Grèce. Enfin, remplissant de vin une coupe, il la verse, en disant à haute voix : « Je présente cette coupe à ces hom» mes courageux qui se sont sacrifiés pour la li» berté des Grecs. » Telle est la cérémonie observée encore aujourd'hui à Platée.

XXXVII. Quand les Athéniens furent rentrés dans leur patrie, Aristide s'apercevant que le peuple cherchait à se rendre maître du gouvernement, et à le rendre purement démocratique, sentit que d'un côté il méritait des égards, après avoir montré tant de valeur dans les combats, et que de l'autre il ne serait pas facile, lorsqu'il avait les armes à la main et qu'il était enflé de ses victoires, de le réduire par la force. Il fit donc un décret qui portait que le gouvernement serait commun à tous les citoyens, et qu'on prendrait indistinctement les archontes parmi tous les Athéniens. Thémistocle ayant dit un jour, dans l'assemblée du peuple, qu'il avait conçu un projet qui serait utile et salutaire à la Grèce, mais dont l'exécution demandait le plus grand secret, le peuple lui ordonna d'en faire part à Aristide seul, et d'en délibérer avec lui. Thémistocle ayant déclaré à Aristide qu'il avait pensé à brûler tous les vaisseaux des Grecs, afin de donner par-là aux Athéniens une très grande puissance, et de les rendre maîtres de la Grèce, Aristide rentra dans l'assemblée, et dit que rien n'était plus utile que le dessein formé par Thémistocle; mais que rien aussi n'était plus injuste. Sur ce rapport, les Athéniens ordonnèrent à Thémistocle d'abandonner son projet : tant ce peuple aimait la justice ! tant Aristide avait sa confiance et son estime (60) !

[1] Cinquante lieues, à vingt stades par lieue.

XXXVIII. Envoyé depuis[1], général avec Cimon, pour faire la guerre aux Perses, et voyant que Pausanias et les autres chefs des Spartiates se montraient durs et hautains à l'égard des alliés, il usa lui-même envers eux de beaucoup de douceur et d'humanité, et par son exemple il rendit Cimon d'un accès facile à tout le monde dans ses expéditions. Par cette conduite, il fit perdre insensiblement aux Lacédémoniens l'empire de la Grèce, sans avoir eu besoin d'employer la force des armes, ni un grand nombre de troupes ou de vaisseaux; mais par la seule sagesse de son commandement. Si la justice d'Aristide et la douceur de Cimon rendaient les Athéniens aimables aux autres peuples, Pausanias, par son avarice et sa dureté, les leur faisait encore aimer davantage. Il ne parlait jamais aux capitaines des alliés qu'avec aigreur et avec emportement; il faisait battre de verges les soldats, ou les forçait de se tenir debout un jour entier, avec une ancre de fer sur les épaules; personne ne pouvait aller au fourrage, couper de la paille ou puiser de l'eau avant les Spartiates; des esclaves armés de fouets chassaient ceux qui voulaient en approcher. Aristide ayant voulu lui faire à ce sujet quelques représentations, Pausanias fronça le sourcil, et lui dit qu'il n'avait pas le temps de l'entendre.

XXXIX. Dès ce moment les généraux grecs et leurs capitaines de vaisseaux, surtout ceux de Chio, de Samos et de Lesbos, pressèrent Aristide de prendre le commandement général, et de recevoir sous sa sauvegarde les alliés, qui desiraient depuis longtemps d'abandonner les Spartiates, et de se soumettre aux Athéniens. Aristide leur répondit qu'il voyait beaucoup de justice dans ce qu'ils proposaient; qu'il les croyait même dans la nécessité de le faire; mais qu'il lui fallait, pour garantie de leur sincérité, quelque entreprise qui, une fois exécutée, mît leurs troupes dans l'impossibilité de reculer. Alors Uliade de Samos et Antagoras de Chio, s'étant concertés ensemble, vont attaquer, près de Byzance, la galère de Pausanias, qui voguait à la tête de la flotte, et l'investissent des deux côtés. Pausanias, outré de cette insulte, se lève, et les menaçant d'un ton plein de colère, leur déclare que bientôt il leur fera voir que ce n'est pas seulement son vaisseau, mais leur propre patrie, qu'ils ont osé provoquer. Ils lui répondirent qu'il n'avait qu'à se retirer; qu'il devait remercier la fortune qui l'avait favorisé à Platée; que le respect seul que les Grecs conservaient encore pour cette victoire les empêchait de tirer de lui une juste vengeance. Ils finirent par quitter les Spartiates, pour aller se joindre aux Athéniens. Sparte montra dans cette occasion une grandeur d'ame admirable: dès qu'elle vit que ses généraux s'étaient laissé corrompre par l'excès du pouvoir, elle renonça volontairement à l'empire, et cessa d'en envoyer pour commander l'armée: elle aima mieux avoir des citoyens modestes et fidèles observateurs des lois, que de régner sur toute la Grèce[1].

XL. Sous l'empire des Lacédémoniens, les Grecs payaient une taxe pour la guerre; mais voulant alors qu'elle fût répartie également sur toutes les villes, ils demandèrent aux Athéniens de leur donner Aristide pour venir visiter le territoire de chaque ville, examiner ses revenus, et fixer ce que chacun devait payer, à proportion de ses facultés. Aristide, investi d'un si grand pouvoir, qui le rendait en quelque sorte seul arbitre des intérêts de toute la Grèce, entré pauvre dans cette administration, en sortit plus pauvre encore. Il imposa cette taxe, non seulement avec autant de désintéressement que de justice, mais avec une impartialité qui le rendit agréable à tout le monde. Les anciens ont beaucoup vanté le siècle de Saturne; et les alliés des Athéniens célébrèrent cette imposition d'Aristide, qu'ils appelèrent l'âge d'or[2] de la Grèce, surtout lorsqu'ils se virent, peu de temps après, imposés au double et au triple. La taxe d'Aristide était de quatre cent soixante talents[3]: Périclès la porta à près d'un tiers de plus; car, suivant Thucydide, au commencement de la guerre du Péloponnèse, les alliés payaient aux Athéniens six cents talents[4], et après la mort de Périclès, les orateurs qui gouvernaient le peuple la firent monter successivement jusqu'à treize cents[5]: non que la longueur de la guerre et les accidents de la fortune eussent augmenté jusqu'à ce point les dépenses; mais parcequ'ils faisaient au peuple des distributions d'argent; qu'ils leur donnaient sans cesse des jeux et des spectacles, leur inspiraient le goût des statues et des tableaux, et leur faisaient bâtir des temples magnifiques (61). Aristide, par l'égalité de cette répartition, se fit une réputation admirable; mais Thémistocle s'en moquait, en disant que les louanges qu'on lui donnait ne convenaient pas à un homme, mais à un coffre qui garde l'or qu'on lui confie. C'était une faible vengeance d'un mot piquant que lui avait dit Aristide. Thémistocle disait un jour qu'il regardait comme la plus grande qualité d'un général d'armée, de savoir pressentir et prévoir les desseins des ennemis. « Oui, répondit Aristide, cette qualité lui est » nécessaire; mais il en est une autre bien belle

[1] Huit ans après.

[1] Cette modération ne subsistera pas long-temps chez ce peuple, ni chez les Athéniens.

[2] Mot à mot: la félicité.

[3] Deux millions trois cent mille livres.

[4] Trois millions.

[5] Six millions cinq cent mille livres.

» et bien digne d'un général : c'est d'avoir toujours ses mains pures. »

XLI. Aristide ayant fait jurer aux Grecs l'observation des articles de l'alliance, la jura lui-même au nom des Athéniens; et en prononçant les malédictions contre les infracteurs, il jeta dans la mer des masses de fer ardentes[1]. Mais dans la suite les Athéniens étant forcés par les affaires mêmes de tendre un peu les ressorts de leur autorité, Aristide leur conseilla de rejeter sur lui le parjure, et d'user des circonstances suivant qu'il leur serait plus utile. Théophraste dit qu'en général cet homme, si juste dans ses affaires personnelles et dans celles qui regardaient les particuliers, ne consultait souvent, dans l'administration publique, que l'intérêt de sa patrie, qui exigeait de fréquentes injustices. Il ajoute que, le conseil délibérant un jour sur l'avis que les Samiens avaient ouvert, de faire porter à Athènes, contre les termes du traité, l'argent qui était déposé à Délos, il dit qu'à la vérité ce transport était injuste, mais qu'il était utile (62).

XLII. Cependant, après avoir procuré à sa patrie l'empire sur des peuples si nombreux, il demeura toujours dans sa pauvreté, et ne fit pas moins de cas de la gloire qui lui en revenait, que de celle que lui avaient acquise ses trophées : on en jugera par le trait suivant. Callias, le porte-flambeau, était son parent; ses ennemis, qui le poursuivaient en justice pour un crime capital, après avoir exposé assez faiblement leur chef d'accusation, se jetèrent sur une chose étrangère au procès. « Vous » connaissez, dirent-ils aux juges, Aristide, fils » de Lisymachus, que sa vertu fait admirer dans » toute la Grèce. Comment croyez-vous qu'il vive » dans sa maison, lorsque vous le voyez venir à » vos assemblées avec une robe tout usée? N'est-» il pas à présumer que, gelant de froid en public, » il meurt de faim chez lui, et qu'il manque des » premiers besoins de la vie? Eh bien! c'est cet » homme que Callias, son proche parent, le plus » riche des Athéniens, voit avec indifférence dans » ce dénuement de toutes choses, lui, sa femme et » ses enfants! Cependant il a reçu d'Aristide de » grands services, et a retiré des avantages consi-» dérables du crédit de son parent auprès de vous. » Callias, qui vit que cette inculpation frappait davantage les juges, et les animait beaucoup plus contre lui que l'accusation elle-même, appelle Aristide, et le conjure d'attester, devant le tribunal, qu'il lui avait souvent offert des sommes considérables, et l'avait même pressé de les accepter; mais qu'il les avait toujours refusées, en lui disant : « Il convient beaucoup plus à Aristide de s'ho-» norer de sa pauvreté, qu'à Callias de ses riches-» ses : il est assez de gens qui usent tant bien que » mal de leur fortune; mais on en voit peu qui » supportent avec courage la pauvreté; on en rou-» git lorsqu'elle est involontaire. » Aristide attesta la vérité de ce que disait Callias; et de tous ceux qui l'entendirent, il n'y en eut pas un seul qui, en sortant du tribunal, n'eût préféré la pauvreté d'Aristide aux richesses de Callias. Voilà ce qu'a écrit Eschine, le disciple de Socrate; Platon, entre tous les Athéniens qui ont joui dans leur ville d'une grande réputation, ne connaît qu'Aristide qui fût digne d'estime. En effet, Thémistocle, Cimon et Périclès remplirent Athènes de portiques, de richesses, et de mille superfluités; mais Aristide l'avait ornée par ses vertus, qui furent toujours la règle de son administration.

XLIII. Sa conduite envers Thémistocle est une preuve éclatante de sa modération; il l'avait eu pour ennemi dans tout le cours de sa vie politique, et n'avait été banni que par l'effet de ses intrigues. Cependant, lorsque Thémistocle, accusé de trahison contre sa patrie, lui offrait une si belle occasion de se venger, il ne fit paraître aucun ressentiment; et pendant qu'Alcméon, Cimon et plusieurs autres faisaient tous leurs efforts pour le faire condamner, Aristide ne fit et ne dit rien qui pût lui nuire : comme il n'avait jamais envié sa fortune, il ne se réjouit pas de son malheur. Quant à la mort d'Aristide, les uns disent qu'elle arriva dans le Pont, où il avait été envoyé pour les affaires de la république; d'autres le font mourir de vieillesse à Athènes, honoré et admiré de tous ses concitoyens. Cratérus, le Macédonien (63), raconte, au sujet de la mort d'Aristide, qu'après la fuite de Thémistocle, l'insolence du peuple enhardit une foule de calomniateurs, qui, s'attachant aux meilleurs et aux plus puissants d'entre les citoyens, les livraient à l'envie de la multitude, fière de sa prospérité et de sa puissance. Aristide lui-même fut condamné pour cause de concussion, à la poursuite de Diophante, du bourg d'Amphitrope, qui l'accusait d'avoir, dans la répartition de la taxe, reçu de l'argent des Ioniens. Comme il n'avait pas de quoi payer l'amende, qui était de cinquante mines[1], il s'embarqua pour l'Ionie, et y mourut. Mais Cratérus ne donne aucune preuve écrite de ce fait; il ne rapporte ni jugement, ni décret, lui qui d'ailleurs a coutume de recueillir ces sortes de témoignages, et de citer ses auteurs. Tous les autres historiens qui ont raconté les injustices des Athéniens envers leurs généraux, ont parlé de l'exil de Thémistocle, de la prison de Miltiade, de l'amende prononcée contre Périclès, de

[1] On en trouve plusieurs exemples chez les anciens; en particulier celui de Phocéens, lorsqu'ils abandonnèrent leur patrie. Voyez Horace, dans sa seizième Épode.

[1] Quatre mille cinq cents livres de notre monnai.

la mort de Pachès, qui, voyant qu'il ne pouvait éviter sa condamnation, se tua lui-même au pied du tribunal; et de plusieurs traits semblables qu'ils rapportent avec soin, et dans le plus grand détail. Ils n'ont pas oublié le bannissement d'Aristide; mais nulle part ils ne disent rien de cette condamnation.

XLIV. D'ailleurs on montre encore aujourd'hui, à Phalère, son tombeau, qui fut construit aux frais de la ville, parcequ'il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. On dit aussi que le Prytanée dota ses filles, la ville s'étant chargée de leur mariage, et leur ayant donné à chacune trois mille drachmes[1]. Elle fit don aussi à son fils Lisymachus de cent mines d'argent, d'autant de plèthres de terre, plantés d'arbres, et enfin de quatre drachmes par jour (64). Alcibiade en dressa le décret. Ce Lisymachus ayant laissé en mourant une fille nommée Polycrite, le peuple, au rapport de Callisthène, lui assigna, pour son entretien, la même somme qu'au vainqueur des jeux olympiques (65). Démétrius de Phalère, Hiéronyme de Rhodes, Aristoxène le musicien, et Aristote, si le *Traité de la Noblesse* est véritablement de lui, racontent que Myrto, petite-fille d'Aristide, fut mariée au sage Socrate, quoiqu'il eût déja une autre femme : il prit cette seconde, qui était veuve, parceque son extrême pauvreté l'empêchait de se remarier. Mais Panétius les a suffisamment réfutés dans sa Vie de Socrate (66). Démétrius de Phalère dit encore, dans son traité intitulé *Socrate*, qu'il se souvient d'avoir vu un Lysimachus, petit-fils d'Aristide, réduit à une telle pauvreté, qu'il gagnait sa vie, près du temple de Bacchus, à expliquer les songes, d'après un tableau dressé à cet usage; et que lui-même il avait fait donner par un décret, à sa mère et à une sœur qu'elle avait, trois oboles à chacune, par jour, pour leur nourriture (67). Le même Démétrius, lorsqu'il réforma les lois d'Athènes, fit décréter, pour chacune de ces femmes, une drachme par jour. Il n'est pas étonnant que le peuple athénien ait eu tant de soin des pauvres qu'il avait dans sa ville, puisque ayant appris qu'une petite-fille d'Aristogiton (68), qui vivait à Lemnos, était dans une telle indigence qu'elle ne pouvait pas trouver de mari, il la fit venir à Athènes, la maria à un Athénien des plus considérables, et lui donna pour dot une terre dans le bourg de Potamos. Cette ville fait voir encore, de nos jours, plusieurs exemples de cette humanité, de cette bonté, qui lui méritent l'estime et l'admiration des autres peuples (69).

[1] Deux mille sept cents livres.

NOTES

SUR LA VIE D'ARISTIDE.

(1) Si Plutarque recherche ici quelle était la fortune d'Aristide, ce n'est pas qu'il croie que la richesse aurait été une recommandation de plus pour ce vertueux Athénien; mais c'est qu'à Athènes le rang des citoyens, dans la république, était marqué par la portion de bien qu'ils possédaient.

(2) Démétrius de Phalère, grammairien célèbre, fut établi par Cassandre commandant à Athènes, six ans après la mort d'Alexandre, trois cent dix-huit ans avant J.-C. Il y gouverna pendant dix ans avec une sagesse et une équité qui lui méritèrent trois cents, ou même, suivant Pline, liv. XXXIV, c. VI, et Varron, cité par Nonius, c. XII, p. 59, trois cent soixante statues, autant qu'il y avait alors de jours dans l'année grecque. Dans la suite, les Athéniens le condamnèrent à mort, et toutes ses statues furent renversées en un jour. Il dit, en l'apprenant, que du moins on ne détruirait pas la vertu qui les lui avait fait ériger. Il s'était retiré en Égypte auprès de Ptolémée Soter, qui eut toujours pour lui la plus grande estime. Il nous reste de lui un bon *Traité sur l'Élocution*.

(3) *Voyez* dans les notes sur la *Vie de Solon*, note (64), l'époque de la création des archontes, leur nombre et leurs fonctions, et les notes relatives à cet endroit. On a vu dans cette même *Vie*, c. XXIII, les différentes classes que Solon avait faites des citoyens d'Athènes, en proportion de leur revenu.

(4) Les trépieds étaient un des prix ordinaires qu'on donnait dans les jeux; et souvent ceux qui les avaient reçus les consacraient dans les temples. Des trois preuves que Démétrius de Phalère alléguait dans son Socrate, pour montrer qu'Aristide avait de la fortune, il n'y a que la première de bonne; Plutarque réfute solidement les deux autres.

(5) Ces exemples ne sauraient affaiblir la preuve que Plutarque attaque ici; Épaminondas et Platon peuvent avoir reçu de leurs amis l'argent nécessaire pour fournir aux frais des jeux, sans qu'on puisse en inférer que les amis d'Aristide avaient aussi fait pour lui cette dépense.

(6) Panétius de Rhodes, disciple de Diogène le Babylonien, et d'Antipater de Tarse, fut un des chefs les plus célèbres de l'école stoïcienne.

(7) Il ne s'agit ici, disent les éditeurs d'Amyot, que de l'écriture et de la forme des caractères, qui était fort différente, comme on le voit par des inscriptions qui existent encore, et qui sont plus anciennes qu'Euclide, dialecticien célèbre. Il était de Mégare, ville située près de l'isthme de Corinthe; il fut disciple de Socrate; et, devenu chef d'une secte connue sous le nom de dialecticiens, il se rendit fameux par la subtilité de ses raisonnements. Diogène Laërce, dans sa *Vie*, liv. II, seg. CX, lui attribue, entre autres ouvrages, plusieurs tragédies. Ce fut auprès de lui que Platon, âgé de trente ans, se retira, après la mort de Socrate, à la fin de la première année de la quatre-vingt-treizième olympiade. Il ne faut donc pas confondre cet Euclide avec le géomètre du même nom dont nous avons encore les éléments de géométrie, et dont l'époque est postérieure d'environ quatre-vingt-dix ans à celle du dialecticien, disciple de Socrate; le géomètre vivait au temps et à la cour de Ptolémée, fils de Lagus, qui s'établit sur le trône d'Égypte après la mort d'Alexandre le Grand, arrivée à la fin de la première année de la cent quatorzième olympiade.

(8) Cet argument, en effet, pourrait souffrir quelque contradiction; car il ne serait pas impossible que le même poëte qui aurait fait représenter des pièces de théâtre pendant les premières années de la guerre du Péloponnèse, en

eût fait jouer auparavant, dans les dernières années des guerres médiques, puisqu'il n'y a guère plus de cinquante ans d'intervalle de l'une à l'autre époque. Au reste, la date que Plutarque fixe pour le temps auquel a vécu Archestrate montre que Vossius a eu tort de placer ce poëte parmi ceux dont l'âge est incertain.

(9) Il fut archonte éponyme la troisième et quatrième année de la soixante-douzième olympiade, quatre cent quatre-vingt-dix ans avant J.-C., un an après la bataille de Marathon.

(10) Ce que disait Démétrius de Phalère est démenti par Socrate lui-même dans son apologie, où il déclare à ses juges que, vu sa pauvreté, il n'aurait pu se condamner qu'à une mine d'amende; et que s'il se condamne à trente mines, c'est parceque Criton, Critobule et Apollodore veulent bien répondre et payer pour lui. Cela est démenti encore par ce que Criton dit à Socrate dans la prison. *Voyez* l'*Apologie de Socrate*, dans Platon.

(11) Ce rétablissement se fit après l'expulsion des Pisistratides dans la soixante-septième olympiade; et non pas, comme Amyot l'a cru, après l'expulsion des trente tyrans, qui ne furent établis à Athènes, par Lysandre, que dans la quatre-vingt-quatorzième olympiade, long-temps après la mort d'Aristide et de Clisthène. Aussi le mot *trente* n'est-il pas dans le texte. Ce Clisthène était petit-fils du tyran de Sicyone du même nom. On a vu la généalogie de cette famille au commencement de la *Vie de Périclès*.

(12) *Voyez* la *Vie de Thémistocle*, c. IV, où Plutarque a aussi rapporté cette histoire d'après ce même Ariston; et à la note (14), ce que nous avons dit de ce philosophe.

(13) Le grec dit, dans la Barathre; c'était, à Athènes, ou une prison, ou une vaste fosse, dans laquelle on précipitait les malfaiteurs condamnés à mort. *Voyez* ce mot dans Suidas et Harpocration.

(14) Ces vers sont tirés de la tragédie des *Sept Chefs devant Thèbes*. Mais Plutarque y a fait un léger changement, pour pouvoir en faire l'application à son sujet.

(15) Hérodote, liv. VI, c. CIX, dit que, dans le conseil, l'avis de ne pas livrer la bataille, parceque les Grecs étaient bien moins nombreux que les Barbares, l'emportait de beaucoup; mais Miltiade ayant attiré à son sentiment Callimaque, qui, en sa qualité de polémarque, avait seul autant d'autorité que les dix généraux, l'avis de combattre prévalut. Apparemment qu'Aristide contribua par ses conseils à déterminer Callimaque; ce qui concilierait le récit de Plutarque avec celui d'Hérodote.

(16) Hérodote, *ibid.*, c. CX, rapporte une action de Miltiade qui méritait d'être citée. *Voyez* cet endroit.

(17) Les Athéniens et ceux de Platée, qui occupaient les deux ailes de l'armée des Grecs, combattirent avec un tel acharnement, que les Barbares furent forcés de fuir des deux côtés. Les Perses et les Saces, qui s'aperçurent que le centre des Grecs était plus faible que les ailes, le chargèrent avec tant de vigueur qu'ils le rompirent. Ceux qui étaient aux deux ailes virent bien plier le corps de leur bataille; mais ils ne voulurent pas l'aller secourir, avant que d'avoir mis en pleine déroute les deux ailes de l'armée persane; alors tournant les deux extrémités vers le centre de la bataille, ils enveloppèrent les Perses, déja vainqueurs, et les taillèrent en pièces.

(18) Dans Hérodote, *ibid.*, c. CXV et CXVI, il est dit expressément que l'intention des Barbares était de doubler le cap de Sunium, à l'extrémité de l'Attique, dans l'espoir de surprendre Athènes avant que les Athéniens pussent y arriver à temps pour la secourir. Le témoignage de cet historien a d'autant plus de poids, qu'il avait appris les particularités de cette bataille de la bouche même de ceux qui s'y étaient trouvés.

(19) De Marathon à Athènes il y a environ quarante milles, au moins quinze lieues communes de France; c'est une diligence bien extraordinaire pour des troupes fatiguées d'un long combat. Hérodote écrit, *ibid.*, ch. CXVI, qu'elles partirent des environs du temple d'Hercule à Marathon, et qu'elles allèrent camper devant Athènes, près du temple de ce même dieu, qui était à Cynosarges.

(20) Le porte-flambeau des mystères avait la tête ceinte d'un bandeau. Cet office était très honorable, parcequ'il donnait le droit d'être admis à ce que ces mystères avaient de plus secret. Nous voyons Pausanias, liv. I, ch. XXXVII, vanter le bonheur d'une femme qui avait vu son frère, son mari et son fils, honorés de cette dignité. Ce Callias, comme on le verra dans la suite, était cousin germain d'Aristide.

(21) C'est-à-dire enrichis du puits. Serait-ce là l'origine de notre proverbe, riche comme un puits? Il est certain du moins que dans les temps de guerre on cachait ordinairement dans des puits ce qu'on avait de plus précieux.

(22) La bataille de Platée se donna la deuxième année de la soixante-quinzième olympiade; et depuis cette époque on ne trouve plus le nom d'Aristide parmi les archontes; ce qui prouve qu'il ne le fut pas après cette bataille. *Voy.* plus haut note (9). Phanippe est marqué archonte la troisième année de la soixante-douzième olympiade; ainsi la bataille de Marathon tombe à cette année, et non pas à la première, comme quelques savants l'ont cru. *Voyez* les *Fastes attiques de Corsini*, tom. III, p. 148 et 167.

(23) Poliorcètes, surnom de Démétrius, roi de Macédoine, signifie preneur de villes : ceux de Céraunus et de Nicanor, qui veulent dire foudre ou fulminant et victorieux, furent donnés à deux Séleucus, rois de Syrie; ceux d'aigle et de vautour à deux autres rois de Syrie, nommés Antiochus.

(24) Il est certain qu'Aristide fit dans cette occasion une prière; et comme c'était un homme juste, qui aimait sa patrie, Plutarque ne doute pas qu'il n'ait fait une prière différente de celle qu'Achille fit, dans Homère, lorsqu'on lui enleva Briséis; *Iliad.* I, 410. Camille, malgré sa modération ordinaire, oublia son caractère dans une pareille occasion, et ne se montra pas aussi juste et aussi patient qu'Aristide. *Voy.* sa *Vie*, ch. XIV.

(25) Le Spartiate Eurybiade, à raison de la prééminence de sa république, avait le commandement de toute la flotte. Quand il vit le nombre prodigieux de vaisseaux qui composaient celle des Perses, il assembla le conseil, et tous les capitaines furent d'avis de quitter le poste de Salamine pour rentrer dans l'isthme et y donner la bataille. Ils apportaient pour raison que, s'ils étaient battus à Salamine, ils seraient assiégés dans cette île, et n'auraient aucun secours; au lieu que si ce malheur arrivait dans l'isthme, ils pourraient se retirer chacun dans leur pays. Thémistocle fut seul d'un avis contraire; on a vu dans sa *Vie*, c. XVI et suivants, tous les efforts qu'il fit pour les retenir dans le poste qu'ils occupaient, et la ruse qu'il employa pour les forcer d'y combattre.

(26) Hérodote rapporte cet entretien secret de Thémistocle et d'Aristide, liv. VIII, c. LXXIX; mais il est exprimé plus simplement. Plutarque ne s'est attaché qu'à la substance, et l'a embelli à sa manière.

(27) Suivant Hérodote, liv. VIII, c. LVII, ce fut l'Athénien Mnésiphile qui donna ce conseil à Thémistocle; et celui-ci, sans rien répondre, alla sur-le-champ trouver Eurybiade, s'assit auprès de ce général, et lui exposa l'avis de Mnésiphile, sans dire qu'il venait de cet Athénien.

(28) On a vu, dans la *Vie de Thémistocle*, ch. XVI, que cette ruse consiste à avoir envoyé à Xerxès un homme de confiance, pour l'avertir que les Grecs songeaient à quitter Salamine, et que, s'il ne profitait pas du moment où l'absence de leur armée les mettait dans le trouble et la confusion, il manquerait une occasion unique de détruire leurs

forces navales. Xerxès prit à la lettre l'avis de Thémistocle, et sur-le-champ il fit donner l'ordre à deux cents de ses vaisseaux d'aller environner les îles, afin qu'il ne pût pas s'échapper un seul ennemi.

(29) Suivant Hérodote, liv. VIII, ch. cx, ce fut encore l'esclave Sicinius que Thémistocle envoya à Xerxès, pour lui donner ce second avis. *Voyez* ce que nous avons dit à ce sujet dans la *Vie* de ce général, sur le chap. xx, note (63).

(30) Hérodote ne parle point de ces lettres; mais il dit que Mardonius envoya aux Grecs Alexandre, roi de Macédoine, fils d'Amyntas, et le septième descendant depuis Perdiccas; il rapporte la harangue que ce prince fit dans le conseil, et ce que les députés de Lacédémone lui répondirent. *Ibid.*, c. cxl. Selon ce même historien, c. cxlii, les Spartiates n'offrirent pas aux Athéniens de recevoir leurs femmes et leurs enfants, mais seulement de les nourrir pendant la guerre.

(31) Ils remirent la réponse au lendemain, et ensuite au jour suivant. Ils gagnèrent ainsi dix jours pendant lesquels ils achevèrent la muraille dont ils fermaient l'isthme, et qui les mettait en sûreté contre les Barbares. *Voyez* ce que nous avons dit des fêtes Hyacinthies, dans les notes sur la *Vie de Numa*.

(32) Dans l'Arcadie, au pied du mont Ménale, à trente-sept ou trente-huit milles de Lacédémone.

(33) Les dix stades font une demi-lieue. Hérodote, liv. IX, c. xv, dit que Mardonius avait étendu son camp depuis Érythres, près de Hysie, jusqu'à Platée. Mais c'est une faute de copiste dans cet historien; car Hysie était en-deçà de l'Asope, du côté du mont Cithéron; et Mardonius était campé de l'autre côté de ce fleuve, vers Thèbes. Il faut donc lire Hyrie, autre ville de la Béotie, qui, suivant Strabon, liv. IX, p. 620, appartenait d'abord aux Thébains, et passa ensuite à ceux de Platée. Les Perses campaient donc à la rive gauche du fleuve, et les Grecs à la droite.

(34) Ce Tisamène avait autrefois reçu un oracle qui lui promettait cinq grandes victoires. Les Spartiates en étant informés, voulurent l'avoir pour leur devin, et lui firent pour cela des offres très considérables; il demanda à être fait citoyen de Sparte; ce qui lui fut refusé. A l'approche des Perses, les Spartiates lui offrirent ce qu'ils n'avaient pas voulu d'abord lui accorder; il demanda le même honneur pour son frère Hégias, et l'obtint. Hérodote, l. IX, c. xxxiii.

(35) Ces nymphes prenaient leur nom d'un antre du mont Cithéron en Béotie, appelé Sphragidium, c'est-à-dire caché, obscur. Le mot grec répond à celui de sceau ou cachet.

(36) Ce qui embarrassait Aristide, c'est que les sacrifices et les prières que l'oracle ordonnait de faire aux héros de Platée et aux nymphes du Cithéron semblaient marquer qu'il fallait donner la bataille dans des lieux qui fussent de leur domination, tandis que la défense de hasarder le combat ailleurs que dans leur propre pays renvoyait les Athéniens dans l'Attique. Mais la suite va tout aplanir, et faire voir que l'oracle n'avait déterminé si précisément le lieu du champ de bataille que parcequ'il avait, en cas d'événement contraire, un faux-fuyant tout prêt pour sauver son honneur, en disant que c'était la faute des généraux de l'avoir entendu d'un lieu plutôt que d'un autre.

(37) Il y a apparence que ce général des Platéens était un homme instruit dans les antiquités de la Grèce, qui savait qu'au pied du Cithéron il y avait eu autrefois un temple de Cérès Éleusinienne; et que, pour le mieux persuader aux Grecs, qui peut-être auraient manqué de confiance en son savoir, il supposa cette vision.

(38) Il y a dans le grec, *Nysé*; mais c'est sûrement une faute de copiste. Hérodote, *ibid.*, c. xxv, marque exactement cette position, et dit, en parlant de cet endroit, qu'il était au pied du Cithéron, près de Hysie. Strabon distingue très bien, dans le l. IV, pag. 620 et 622, Hyrie, Hysie et Nyse.

(39) C'était aider à l'oracle plutôt que l'expliquer. Il n'appelait pas ce canton le pays des Athéniens, en vertu de cette donation qu'il prévoyait, mais à cause du temple de Cérès, dont le surnom d'Éleusinienne marquait que le culte de cette déesse y avait été porté d'Éleusis; et la conformité de culte rendait, en quelque sorte, ce pays athénien.

(40) Il y a toute apparence qu'Aristide favorisa leur évasion, de peur qu'étant obligé de les punir, leur châtiment ne causât quelque émeute.

(41) Plutarque diffère ici d'Hérodote, auquel, comme nous l'avons déja remarqué, il est plus naturel de s'en tenir, puisqu'il était contemporain d'Aristide, et qu'il avait neuf ou dix ans quand cette bataille fut donnée. Il écrit que cette première affaire eut lieu avant que les Grecs eussent quitté leur camp d'Érythres, pour aller camper aux environs de Platée, et avant le démêlé des Tégéates avec les Athéniens. *Voyez* l. IX, c. xix et xx.

(42) Hérodote, *ibidem*, c. xxiii, écrit au contraire que les Perses revinrent à la charge avec furie pour enlever le corps de Masistius, et qu'il y eut là un combat très rude; mais les Athéniens, qui d'abord avaient été repoussés, soutenus ensuite par un détachement de l'armée, s'emparèrent du corps de Massistius, et forcèrent les Perses à la retraite. La coutume de se couper les cheveux sur le tombeau ou sur le corps de ceux dont on pleurait la perte, comme on va le voir plus bas, n'était pas particulière aux Barbares. Nous avons vu dans la *Vie de Pélopidas*, c. xxxvi, les Thessaliens le faire sur le corps de ce général.

(43) Hérodote, *ibid.*, ch. xliv, donne la raison de cette amitié d'Alexandre pour les Grecs: c'est qu'il était Grec d'origine; et il le dit lui-même à Aristide dans son discours.

(44) C'est tout le contraire dans Hérodote, c. xlv. Suivant cet historien, les Athéniens, loin de trouver mauvais le changement que Pausanias leur proposait, dirent que la pensée leur en était venue à eux-mêmes; mais qu'ils n'avaient pas osé la proposer, de peur qu'elle ne déplût aux Spartiates.

(45) Amyot s'est trompé ici, ainsi que l'interprète latin; ils ont entendu ces mots, *comme eux*, des Spartiates; mais ce qui suit montre évidemment qu'il s'agit ici des Perses, qui venaient pour assujettir la ville d'Athènes et la Grèce.

(46) Ils n'avaient pour tout leur camp que la fontaine de Gargaphie; car ils ne pouvaient pas aller au fleuve d'Asope, qui était tout près, parcequ'ils en étaient empêchés par la cavalerie ennemie. Cette fontaine ayant été gâtée par les Barbares, ils furent obligés de décamper. Hérodote, c. l.

(47) Ce n'étaient pas tous les Lacédémoniens, mais seulement une partie, ceux que commandait Amompharétus. Les autres s'étaient tous mis en marche. Hérodote, c. liv, lv. Les Grecs voulaient aller à une petite île qui était à dix stades, ou près d'une demi-lieue de l'Asope et de la fontaine de Gargaphie, c. l.

(48) Dans le septième livre de l'*Iliade*, v. 175, en l'interprétant d'après les termes de l'*Ajax de Sophocle*, on voit, lorsqu'il est question de tirer au sort le guerrier qui doit combattre contre Hector en champ clos, les héros pétrir chacun une boule de terre, qu'ils jettent dans un casque, après l'avoir marquée d'une empreinte propre à la faire reconnaître. C'est à cet ancien usage qu'Amompharétus fait allusion.

(49) M. Dacier ne croit pas que Plutarque ait écrit que les Perses avaient les mains nues. Il pense que Plutarque a voulu dire qu'étant sans armes et surtout sans bouclier (ce que les anciens appelaient être nus, en parlant des soldats), ils saisissaient de leurs mains les piques des Spartiates.

(50) C'est un nombre bien considérable, pour des troupes qui ne faisaient qu'une partie de ceux des Grecs qui avaient suivi le parti des Perses. M. Dacier croit qu'il faut lire cinq mille; mais peut-être aussi est-ce trop peu.

(51) L'oracle de Trophonius était à Lébadie, ville de la Béotie, entre Hélicon et Chéronée.

Amphiaraüs, dont nous avons déja parlé plus haut, note (14), était fort habile dans l'art de la divination, ce qui le fit passer pour fils d'Apollon. Pendant la guerre de Thèbes, il fut englouti tout vivant dans la terre avec son char. Après sa mort on lui déféra les honneurs divins, et il eut à Oropie, dans l'Attique, sur les confins de la Béotie, un temple et un oracle fort célèbre.

Ce récit de Plutarque n'est pas conforme à celui d'Hérodote, en ce qui regarde l'oracle de Trophonius. *Voyez* cet historien, liv. VIII, c. CXXXIII-CXXXV. Selon ce même écrivain, Mardonius fut tué en combattant vaillamment à la tête des plus braves des Perses; mais il ne parle pas du genre de sa mort. *Voy.* l. IX, c. LXII.

(52) Artabaze, qui, avant la bataille, avait condamné les dispositions imprudentes de Mardonius, n'eut pas plus tôt aperçu le désordre des Perses, qu'avec les quarante mille hommes qu'il commandait, et qui étaient préparés à suivre, en toute occasion, l'exemple de leur chef, il abandonna le champ de bataille, arriva par une marche forcée à l'Hellespont, et repassa sur les côtes d'Asie. Outre ces quarante mille hommes, il s'en sauva à peine trois mille de l'armée des Perses, composée de trois cent mille. Hérodote, c. LXV et LXIX.

(53) Hérodote, c. LXIX et LXX, ne compte, parmi les peuples qui se distinguèrent à Platée, que les Lacédémoniens, les Athéniens et les Tégéates. Plutarque lui en fait des reproches sérieux en plusieurs endroits de ses ouvrages. Mais Hérodote ne dit pas précisément le contraire; il ne parle que des peuples qui s'étaient le plus distingués dans cette journée; et outre que cet historien, comme on l'a observé plus d'une fois, est plus croyable que Plutarque, c'est qu'il donne de bonnes raisons de l'absence des autres Grecs.

(54) Cette inscription est du poëte Simonide, suivant Pausanias, liv. IX c. XI; mais elle ne prouve rien en faveur du sentiment de Plutarque contre celui d'Hérodote. La victoire de Platée assurait la liberté de toute la Grèce; voilà le seul sens que présente l'inscription.

(55) Dans la *Vie de Camille*, c. XXIII, Plutarque la fixe au trois Boëdromion. C'est vraisemblablement dans l'un ou l'autre endroit une faute de copiste.

(56) Hérodote, l. IX, ch. LXI, dit qu'on rendit de grands honneurs aux plus braves des guerriers qui avaient survécu à l'action. Aucun des combattants ne se fit distinguer autant qu'Aristodème, qui, seul de trois cents Spartiates, n'avait pas péri aux Thermopyles. Les prodiges de valeur qu'il fit dans cette occasion ne purent lui reconquérir l'estime de ses concitoyens, qui le tenaient pour infame, parcequ'en échappant aux Thermopyles, il avait eu la bassesse, disaient-ils, d'abandonner ses concitoyens.

(57) Ce surnom de Diane signifie *Bonne renommée*; et l'usage de lui faire des sacrifices était, pour les futurs époux, une leçon du soin qu'ils devaient avoir de se faire dans le mariage une bonne réputation, par leur fidélité à en remplir les devoirs. Cet ordre donné par l'oracle, d'éteindre les feux dans toute la Grèce, était fait pour inspirer aux Grecs la plus forte aversion contre les Barbares.

(58) Il se tenait tous les ans à Platée une assemblée générale de la Grèce; on y faisait un sacrifice à Jupiter Libérateur, pour lui rendre grace de cette victoire; et de cinq en cinq ans on y célébrait ces jeux de la liberté, où les athlètes couraient tout armés autour de l'autel de ce dieu, et où les vainqueurs recevaient des prix considérables. Pausanias, l. IX, c. II.

(59) Le mois Maimactérion répond à notre mois d'octobre; cependant les Grecs, dont les Platéens faisaient l'anniversaire, avaient été tués en septembre.

Le Jupiter Terrestre est Pluton; et on donnait aussi cette épithète à Mercure, parcequ'il conduisait les ombres dans les enfers; car les anciens appelaient terrestre tout ce qui avait rapport à ces demeures souterraines des morts.

(60) Ce fait est antérieur à la bataille de Platée: Thémistocle fit cette proposition aux Athéniens peu de temps après que Xerxès eut pris la fuite. *Voyez sa Vie*, c. XXIV, et la note relative à cet endroit du texte.

(61) Ce fut surtout Périclès qui donna l'exemple de surcharger d'impôts les alliés, non pour subvenir à des nécessités pressantes; mais pour fournir au luxe des Athéniens et à l'embellissement de la ville.

(62) Cette réponse ne s'accorde pas avec ce qu'Aristide vient de dire au sujet du dessein qu'avait formé Thémistocle, de brûler dans le port de Pagases la flotte des Grecs; et je doute qu'Aristide se soit démenti à ce point.

(63) Cet historien vivait peu de temps après Aristide. Il avait fait un recueil des décrets. Vossius, dans son ouvrage sur les *Historiens grecs*, l. III, pag. 347, croit que c'est le même qui accompagna Alexandre le Grand dans ses expéditions.

(64) C'était trois livres douze sous de notre monnaie; cela paraîtra peut-être peu de chose; mais cette somme ne laisse pas que d'être considérable pour ce temps-là, puisqu'on n'en donnait aux ambassadeurs que la moitié; comme on le voit par un passage des *Acharnanéens* d'Aristophane, acte I, scène II, v. 65, où un de ces ambassadeurs dit: « On nous envoie en ambassade auprès du grand roi, en » nous donnant deux drachmes par jour. » Le plèthre grec est une mesure de cent pieds carrés; on l'a confondu à tort avec l'arpent, qui est de cent perches carrées; la perche de Paris, qui est la plus petite, a dix-huit pieds.

(65) Ceux qui avaient remporté le prix des jeux olympiques étaient entretenus, le reste de leur vie, dans le Prytanée, aux dépens du trésor public; on leur désignait par jour une somme fixe.

(66) Outre les écrivains que Plutarque cite en cet endroit, plusieurs autres s'accordent encore, et sur ce mariage, et sur les enfants qui en naquirent. Il est vrai qu'il y avait à Athènes une ancienne loi portée par Cécrops pour interdire la polygamie; mais Hiéronyme le Rhodien, cité par Athénée au commencement du l. XIII, a rapporté un decret du peuple d'Athènes, porté du temps de Socrate, par lequel il avait été permis, attendu la dépopulation actuelle, de prendre une concubine, dont les enfants seraient citoyens. Il est fâcheux que nous ayons perdu le morceau de Panétius, dont Plutarque parle ici; car l'autorité d'Aristote, suivie par les écrivains postérieurs, est très faible, puisque l'ouvrage sur la noblesse était déja regardé comme apocryphe du temps de Plutarque. Au surplus, Diogène Laërce, liv. II, seg. XXVI, a fait cette Myrto fille d'Aristide, par une erreur qu'Athénée a fort bien combattue; car Aristide mourut vieux, dans la deuxième année de la soixante-dix-huitième olympiade; et Socrate naquit la troisième année de la soixante-dix-septième. Comment donc une fille d'Aristide, déja nubile à la mort de son père, aurait-elle pu donner des enfants à Socrate dans l'âge viril? Aussi Athénée veut-il qu'elle fût fille d'un autre Aristide, postérieur à celui qui fut surnommé le Juste; mais la difficulté n'est pas la même par rapport à Plutarque, qui la donne pour sa petite-fille. Quant à ce qu'Amyot fait dire

ensuite à Plutarque : Lysimachus, fils de la fille ou du fils d'Aristide ; on sent bien qu'il est impossible que Démétrius, en proposant, ou le peuple en portant un décret qui le concernait, eût ignoré quel était son père ou sa mère. Aussi Plutarque n'a-t-il pas mis ici l'alternative ; il a dit fils de la fille d'Aristide. (*Note des éditeurs d'Amyot.*)

(67) Les trois oboles valaient neuf sous de notre monnaie. Cette somme, quelque modique qu'elle paraisse, pouvait suffire pour des femmes, dans une ville où les denrées étaient à fort bon marché, comme on l'a vu dans la *Vie de Solon*, c. XXXI.

(68) Harmodius et Aristogiton portèrent le premier coup à la tyrannie des Pisistratides en tuant Hipparque, fils de Pisistrate, la troisième année de la soixante-sixième olympiade ; mais comme ils avaient attaqué séparément les deux frères, Hippias, l'aîné d'Hipparque, ayant eu le temps de se mettre en défense, les deux conjurés furent arrêtés et mis à mort sur-le-champ. Hippias se maintint encore quatre ans, et ne fut chassé que par Clisthène, de la race des Alcméonides, secondé de sa famille et des Lacédémoniens. La troisième année de la soixante-septième olympiade, les Athéniens, affranchis de la tyrannie, élevèrent des statues aux deux victimes de la liberté de leur patrie. C'était l'époque de l'expulsion de Tarquin. *Voy.* Thucydide, l. VI, c. LIV, LIX.

(69) Depuis le siècle d'Aristide jusqu'à celui de Plutarque, il y a bien près de six cents ans. Il est rare que ces sentiments d'une vertu reconnaissante se conservent si long-temps dans une ville. Le témoignage que Plutarque rend ici à celle d'Athènes est plus honorable pour cette ville que bien des victoires et des trophées. Il sert de preuve à l'éloge que quelqu'un lui a donné : qu'à Athènes on ne trouvait pas un seul pauvre qui demandât l'aumône, et qui déshonorât la ville par sa mendicité. Cette reconnaissance durable envers la postérité de ceux qui avaient rendu des services à leur patrie, était un grand motif d'encouragement pour tous les citoyens qui se voyaient assurés de laisser à leurs enfants ou à leurs neveux les récompenses dont ils auraient été privés par la mort de leurs parents. Ces actes de bienfaisance sont commandés à ceux qui gouvernent, non seulement par l'humanité, mais encore par une politique bien entendue.

CATON LE CENSEUR.

I. Ses ancêtres. Origine du nom de Caton. — II. Son éloquence et sa valeur. — III. Il profite des exemples de Curius, et des leçons du philosophe Néarque. — IV. Valérius l'attire à Rome. — V. Il s'attache à Fabius Maximus, et refuse de passer en Afrique avec Scipion. — VI. Son éloquence et ses mœurs antiques le font admirer des Romains. — VII. Ses principes économiques trop rigides. — VIII. Douceur des Athéniens même envers les animaux. — IX. Son intégrité dans l'administration de la Sardaigne. — X. Son style. — XI. Ses paroles mémorables. — XII. Ses représentations aux Romains. — XIII. Ses bons mots. — XIV. Suite. — XV. Son consulat et son expédition en Espagne. — XVI. Scipion le remplace en Espagne. — XVII. Son triomphe. Ses campagnes dans la Thrace et en Grèce. — XVIII. Il retient dans la soumission les villes grecques. — XIX. Il envoie reconnaître le pas des Thermopyles. — XX. Difficultés qu'il éprouve pour le franchir. — XXI. Il force le passage, et va en porter la nouvelle à Rome. — XXII. Son zèle pour la justice et contre les méchants. — XXIII. Il brigue la censure. — XXIV. Crainte des grands. Ils s'opposent inutilement à son élection. — XXV. Il est nommé censeur; sa sévérité dans l'exercice de cette charge. — XXVI. Il se rend odieux aux riches par les taxes qu'il met sur les objets de luxe. — XXVII. Il brave leur ressentiment, et rend inutile leur mauvaise volonté. — XXVIII. Le peuple lui érige une statue pour avoir réformé les mœurs. — XXIX. Ses vertus domestiques. — XXX. Éducation qu'il donne lui-même à son fils. — XXXI. Succès de cette éducation. — XXXII. Sa conduite envers ses esclaves. — XXXIII. Il abandonne l'agriculture pour le commerce. — XXXIV. Arrivée de Carnéade et de Diogène le stoïcien à Rome. — XXXV. Sentiment de Caton sur la littérature grecque. — XXXVI. Son opinion sur la philosophie et sur la médecine. — XXXVII. Son second mariage. — XXXVIII. Mort de son fils. Sa constance dans ce malheur. — XXXIX. Son genre de vie à la campagne. — XL. Il est envoyé à Carthage pour concilier les Carthaginois avec Massinissa. — XLI. Il fait décider la troisième guerre punique. — XLII. Sa mort et sa postérité.

M. Dacier place Caton à l'an du monde 3752, la 3e année de la 145e olympiade, l'an de Rome 555, 196 ans avant Jésus-Christ. Il était avec Fabius Maximus quand celui-ci prit Tarente, et il n'avait que 23 ans.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot comprennent l'espace de sa vie depuis l'an 542 jusqu'à l'an 605 de Rome, 149 ans avant Jésus-Christ.

Parrallèle d'Aristide avec Caton le censeur.

I. Marcus Caton était, dit-on, originaire de Tusculum. Avant de servir dans les armées ou de s'occuper de l'administration des affaires, il vivait dans des terres du pays des Sabins, qu'il avait héritées de son père. Ses ancêtres passaient à Rome pour des gens très obscurs; cependant il loue lui-même son père Marcus, comme un bon militaire et un homme de cœur; il rapporte que Caton, son aïeul, avait obtenu plusieurs fois le prix de la valeur; et qu'ayant perdu dans les combats cinq chevaux de bataille, le peuple, pour honorer son courage, lui en rendit le prix du trésor public. C'était la coutume des Romains d'appeler hommes nouveaux ceux dont les ancêtres avaient vécu dans l'obscurité, et qui commençaient à s'illustrer par eux-mêmes; ils donnèrent donc à Caton le nom d'homme nouveau; mais il disait lui-même que, s'il était nouveau à l'égard des honneurs et de la réputation, il était très ancien par les exploits et les vertus de ses ancêtres (1). Il ne porta pas d'abord le surnom de Caton, mais celui de Priscus; et ce fut à cause de sa grande sagesse qu'on le nomma Caton : nom que les Romains donnent aux hommes qui ont une grande expérience (2). Il était roux de visage et avait les yeux de couleur bleue, comme on le voit par cette épigramme, qu'un de ses ennemis fit contre lui :

Tu connaissais ce roux qui mordait tout le monde,
Et dont on redoutait les yeux bleus en couleur.
Aujourd'hui qu'il n'est plus, Proserpine en a peur,
Et défend que Caron le passe sur son onde.

Un travail assidu, une vie frugale, et l'habitude du service militaire, dans lequel il était entré dès sa première jeunesse, lui avaient donné une complexion aussi saine que robuste.

II. Il regardait la parole comme un second corps, comme un instrument non seulement honnête, mais encore nécessaire à tout homme qui ne veut pas vivre dans l'obscurité et dans l'éloignement des affaires. Il la cultiva donc avec soin et l'exerça habituellement, en allant de tous côtés, dans les bourgs et dans les petites villes voisines de la sienne, plaider pour ceux qui réclamaient son ministère. Il se fit d'abord la réputation d'un avocat plein de zèle, et devint ensuite un orateur distingué. Depuis ce temps-là, ceux qui le fréquentaient reconnurent en lui une gravité de mœurs, une élévation d'esprit, qui le rendaient propre aux plus grandes affaires, et capable de s'exercer dans une grande administration. Non content de montrer toujours un parfait désintéressement, en ne prenant rien pour les causes qu'il plaidait, il ne regardait pas même la gloire qu'il en retirait comme digne de le satisfaire. Plus jaloux de s'acquérir de la réputation dans le métier des armes, en combattant contre les ennemis de la patrie, il eut, dès sa jeunesse, le corps tout cicatrisé des blessures honorables qu'il avait reçues. Il dit lui-même qu'il fit, à l'âge de dix-sept ans, sa première campagne, lorsque Annibal, toujours vainqueur, mettait l'Italie à feu et à sang (3). Dans les combats, il demeurait inébranlable à son poste, portait des coups terribles, montrait à l'ennemi un visage redoutable, le menaçait d'un ton de voix effrayant; persuadé avec raison, et l'enseignant aux autres, que ces accessoires font souvent plus d'effet sur les

ennemis que l'épée qu'on leur présente. Dans les marches, il allait toujours à pied, portait lui-même ses armes, suivi d'un seul esclave chargé de ses provisions. Jamais il ne se mettait en colère contre lui, ou ne lui montrait de l'humeur, quelque chose qu'il lui servît pour ses repas; souvent même, après son service militaire, il l'aidait à faire son ouvrage. A l'armée il ne buvait que de l'eau; seulement, lorsqu'il éprouvait une soif ardente, il demandait du vinaigre; ou, s'il sentait ses forces trop affaiblies, il prenait, en petite quantité, du vin médiocre.

III. Sa maison de campagne était voisine de celle qu'avait habitée Manius Curius, celui qui obtint trois fois les honneurs du triomphe (4). Caton y allait souvent; et lorsqu'il considérait le peu d'étendue de cette terre et la simplicité de l'habitation, il pensait en lui-même quel homme ce devait être que Curius, qui, vainqueur des nations les plus belliqueuses, après avoir chassé Pyrrhus de l'Italie, et être devenu le plus grand des Romains, cultivait lui-même ce petit coin de terre, et, décoré de trois triomphes, habita toujours une maison si pauvre. Ce fut là que les ambassadeurs des Samnites le trouvèrent assis près de son foyer, faisant cuire des raves, et qu'ils lui offrirent une quantité d'or considérable. Mais il le refusa, en leur disant qu'un homme qui se contentait d'un tel repas n'avait pas besoin d'or; et qu'il trouvait plus beau de vaincre ceux qui en avaient, que de le posséder lui-même. Caton s'en retournait, tout occupé de ces pensées; et examinant de nouveau sa maison, ses champs, ses esclaves et toute sa dépense, il redoublait de travail, et réformait tout ce qu'il trouvait chez lui de superflu. Lorsque Fabius Maximus reprit Tarente [1], Caton, fort jeune alors, servait sous lui. Il était logé chez Néarque, philosophe pythagoricien, qu'il desira d'entendre discourir sur la philosophie. Néarque professait les mêmes maximes que Platon; il enseignait que la volupté est la plus grande amorce pour le mal; que le corps est le premier fléau de l'ame, qui ne peut s'en délivrer et se conserver pure que par les réflexions qui la séparent et l'éloignent, le plus qu'il est possible, des affections corporelles. Ces discours firent aimer encore davantage à Caton la tempérance et la frugalité; il s'appliqua d'ailleurs fort tard à l'étude des lettres grecques; et il était déja vieux, lorsqu'il se mit à lire les auteurs grecs; il profita un peu de la lecture de Thucydide, et beaucoup plus de celle de Démosthène, pour se former à l'éloquence. Du moins ses écrits sont enrichis de maximes et de traits d'histoire tirés des ouvrages des Grecs; et plusieurs de ses sentences morales en sont traduites mot à mot.

IV. Il y avait alors à Rome un citoyen des plus distingués par sa noblesse et par sa puissance, le plus capable de discerner une vertu naissante, le plus propre, par sa douceur, à la développer et à la pousser vers la gloire; c'était Valérius Flaccus: ses terres touchaient à la maison de campagne de Caton, dont il avait appris, par ses esclaves, la manière de vivre et l'application au travail. Il était charmé de savoir que dès le matin il allait dans les villes voisines plaider pour ceux qui l'en priaient; que de là il revenait dans son champ, où, vêtu d'une simple tunique pendant l'hiver, et nu si c'était l'été (5), il labourait avec ses domestiques, et, après le travail, les admettait à sa table, où il mangeait du même pain et buvait du même vin qu'eux. Comme les esclaves de Valérius rapportaient tous les jours à leur maître plusieurs traits de la modération et de la bonté de Caton; qu'ils lui citaient quelqu'une de ses sentences pleines de sens, Valérius le fit prier un jour à dîner. Depuis, il l'invita souvent; et ayant reconnu en lui un caractère doux et honnête, qui, comme une bonne plante, ne demandait qu'à être cultivé et transplanté dans un meilleur sol, il lui persuada d'aller s'établir à Rome, et de s'y occuper des affaires publiques. Ses plaidoyers lui firent bientôt des admirateurs et des amis, et le crédit de Valérius lui attira de la considération et l'avança aux honneurs: il fut d'abord tribun des soldats, ensuite questeur. Sa conduite dans ces premières charges lui ayant acquis beaucoup de réputation et d'autorité, il exerça avec Valérius Flaccus les premiers emplois de la république, et fut son collègue dans le consulat [1] et dans la censure.

V. Entre les anciens sénateurs, il s'attacha particulièrement à Fabius Maximus, le plus puissant et le plus illustre des Romains de son temps; il se proposa surtout d'imiter ses mœurs et sa manière de vivre, comme les plus beaux modèles qu'il pût suivre. Il ne craignit pas même de se brouiller avec le grand Scipion, jeune encore, et qui s'opposait ouvertement à la puissance de Fabius, qu'il croyait jaloux de sa gloire. Caton, envoyé questeur sous lui à la guerre d'Afrique [2], voyant que ce général vivait avec sa magnificence ordinaire, qu'il prodiguait l'argent à ses troupes sans ménagement, l'en reprit avec liberté, et lui dit que le plus grand mal n'était pas dans cette dépense excessive, mais dans l'altération de l'ancienne simplicité des soldats, qui employaient en luxe et en plaisirs le superflu de leur paie. Scipion lui répondit qu'il n'avait pas besoin d'un questeur si exact; que dans la guerre il allait à pleines voiles, et qu'il devait compte à la république, non des sommes qu'il aurait dépensées, mais des exploits qu'il aurait faits. Sur

[1] L'an de Rome 545. Caton avait alors vingt-trois ans.

[1] L'an de Rome 559; censeur l'an 570.

[2] L'an de Rome 548.

cette réponse, Caton le quitta dès la Sicile; et, de retour à Rome, il ne cessa de dire hautement dans le sénat, avec Fabius, que Scipion répandait l'argent sans mesure; qu'il passait, avec la légèreté d'un jeune homme, les journées entières aux théâtres et dans les gymnases, comme s'il n'eût eu que des jeux à célébrer, et non à faire la guerre. Ces plaintes déterminèrent le sénat à envoyer vers Scipion des tribuns chargés de le ramener à Rome, s'ils trouvaient que ces accusations eussent du fondement. Scipion leur ayant fait voir que la victoire dépendait des préparatifs qu'on faisait pour la guerre; que les amusements qu'il prenait avec ses amis dans ses moments de loisir, et les dépenses qu'il faisait, ne l'empêchaient pas de suivre avec activité les affaires importantes, ils le laissèrent s'embarquer pour aller faire la guerre en Afrique.

VI. L'éloquence de Caton augmentait chaque jour son crédit : on l'appelait le Démosthène romain; mais c'était surtout son genre de vie qu'on estimait et qu'on louait davantage; car le talent de la parole était dès ce temps-là un objet d'émulation pour les jeunes Romains, qui s'efforçaient à l'envi de se surpasser les uns les autres. Mais de voir un citoyen qui, conservant l'ancien usage de cultiver la terre de ses propres mains, se contentât d'un dîner préparé sans feu, et d'un souper frugal; qui ne portât qu'un habit simple, habitât la maison la plus commune, et aimât vieux n'avoir pas besoin du superflu que de se le donner, rien n'était alors plus rare. La vaste étendue de la république lui avait déjà fait perdre l'antique pureté de ses mœurs; la multitude immense des affaires, et le grand nombre de peuples qu'elle embrassait dans son empire, avaient introduit à Rome une grande variété de mœurs; et l'on y voyait les manières de vivre les plus opposées. Caton était donc avec justice l'objet de l'admiration publique, lorsqu'au milieu de tous les autres citoyens qu'on voyait, amollis par les voluptés, succomber aux moindres travaux, il se montrait seul invincible et à la peine et au plaisir; et cela, non seulement dans sa jeunesse et lorsqu'il briguait les honneurs, mais dans sa vieillesse même et sous les cheveux blancs, après son consulat et son triomphe : il était comme un courageux athlète qui, même après la victoire, continue ses exercices, et ne les cesse qu'à sa mort. Jamais, écrit-il lui-même, il ne porta de robe qui coûtât plus de cent drachmes [1]; tant qu'il commanda les armées, et même pendant son consulat, il ne but d'autre vin que celui de ses esclaves; pour son dîner, on n'achetait pas au marché pour plus de trente as [2] de provisions; et en tout cela il n'avait en vue que sa patrie, et ne se proposait que de se faire un tempérament plus robuste, plus propre à soutenir les fatigues de la guerre. Ayant trouvé, dit-il encore, dans la succession d'un de ses amis, une tapisserie de Babylone [1], il la fit vendre sur-le-champ; de plusieurs maisons de campagne qu'il avait, aucune n'était blanchie; il n'avait jamais acheté d'esclave au-dessus de quinze cents drachmes [2], parce qu'il voulait, non des gens bien faits et délicats, mais des hommes robustes, capables de travail, qui pussent mener ses bœufs et panser ses chevaux; et même, lorsqu'ils devenaient vieux, il les faisait vendre, pour ne pas nourrir des bouches inutiles (6). En général, il pensait que rien de superflu n'est à bon marché; qu'une chose dont on peut se passer, ne coûtât-elle qu'une obole [3], est toujours chère; qu'il faut préférer les terres où il y a beaucoup à semer et à faire des élèves, à celles qui demandent d'être souvent ratissées et arrosées.

VII. Les uns regardaient cette conduite comme un effet de son avarice; d'autres disaient qu'en se resserrant dans des bornes si étroites, il avait en vue de corriger ses concitoyens, et de les porter à la frugalité. J'avoue cependant que se servir de ses esclaves comme de bêtes de somme, les chasser ou les vendre quand ils sont devenus vieux, c'est en agir trop durement; c'est avoir l'air de croire que le besoin seul et l'intérêt lient les hommes entre eux. Mais peut-on ignorer que la bonté s'étend beaucoup plus loin que la justice? que si nous observons les lois et l'équité envers les hommes, les animaux eux-mêmes sont l'objet de la bienfaisance et de la bonté, sentiments qui découlent de cette riche source d'humanité que la nature a mise en nous? Ainsi, nourrir des chevaux ou des chiens lors même qu'ils sont épuisés de travail, ou quand ils ont vieilli, c'est le propre d'un homme naturellement bon.

VIII. Le peuple d'Athènes, après avoir bâti l'Hécatompédon [4], renvoya toutes les bêtes de charge qui avaient travaillé à la construction de cet édifice, et les laissa paître en liberté tout le reste de leur vie. Un de ces animaux vint un jour, de lui-même, se présenter au travail; il se mit à la tête des bêtes de somme qui traînaient des chariots à la citadelle, et, marchant devant elles, semblait les exhorter et les animer à l'ouvrage. Les Athéniens ordonnèrent, par un décret, que cet animal serait nourri jusqu'à sa mort aux dépens du public. Près du tombeau de Cimon, on voit encore la sépulture des juments qui lui avaient fait remporter trois fois le prix aux jeux olympiques.

[1] Quatre-vingt-dix livres de notre monnaie.
[2] Environ cinquante sous.

[1] Peut-être un tapis de Perse à couvrir le parquet.
[2] Treize cent cinquante livres. [3] Trois sous.
[4] Voyez la Vie de Périclès, ch. XXI, et la note (36).

Plusieurs Athéniens ont fait enterrer les chiens qui avaient été comme nourris et élevés avec eux. Lorsque le peuple quitta la ville pour se retirer à Salamine, et que l'ancien Xanthippe s'embarqua avec les autres citoyens, son chien suivit à la nage la galère de son maître, et expira en arrivant au rivage : Xanthippe le fit enterrer sur la côte, où l'on voit encore son tombeau, qu'on appelle Cynosema [1]. En effet, il ne faut pas se servir des êtres animés comme on se sert de souliers ou d'autres effets de cette espèce, qu'on jette lorsqu'ils sont rompus ou usés par le service. On doit s'accoutumer à être doux et humain envers les animaux, ne fût-ce que pour faire l'apprentissage de l'humanité à l'égard des hommes. Pour moi, je ne voudrais pas vendre même un bœuf qui aurait vieilli en labourant mes terres; à plus forte raison je me garderais bien de renvoyer un vieux domestique, de le chasser de la maison où il a vécu longtemps, et qu'il regarde comme sa patrie; de l'arracher à son genre de vie accoutumé ; et cela pour une modique somme d'argent que je retirerais de la vente d'un homme, qui ne serait pas plus utile à celui qui l'aurait acheté, qu'à moi qui l'aurais vendu (7). Mais Caton semblait en faire gloire; et il dit lui-même qu'il laissa en Espagne le cheval qu'il montait à la guerre pendant son consulat, afin de ne pas porter en compte, à la république, ce que son passage par mer aurait coûté. Cette manière d'agir doit-elle être attribuée à magnanimité ou à mesquinerie? J'en laisse la décision au jugement du lecteur (8).

IX. Dans tout le reste de sa conduite, il était d'une tempérance extraordinaire. Tant qu'il fut à la tête des armées, il ne prit jamais du public, pour lui et pour sa suite, plus de trois médimnes [2] de froment par mois, avec un peu moins de trois demi-médimnes d'orge par jour pour ses chevaux. Nommé gouverneur de la Sardaigne, il ne suivit pas l'exemple des préteurs qui l'avaient précédé, et qui tous avaient foulé la province, en se faisant fournir des pavillons, des lits et des vêtements; en traînant à leur suite une foule d'amis et de domestiques, en exigeant des sommes considérables pour des festins et d'autres dépenses de cette nature. Lui, au contraire, il se distingua par une simplicité qu'on a de la peine à croire. Il ne prenait rien sur le public pour sa dépense; quand il visitait les villes de son gouvernement, il marchait à pied, sans aucune voiture de suite, n'ayant avec lui qu'un officier public qui lui portait une robe et un vase pour les libations dans les sacrifices. Simple et facile, dans cette sorte de service, pour tous ceux qui dépendaient de lui, il se montrait dans tout le reste grave et sévère, inexorable dans l'administration de la justice, d'une exactitude et d'une rigueur inflexibles pour l'exécution des ordres qu'il donnait. Aussi, jamais la puissance romaine n'avait paru à ces peuples ni si terrible ni si aimable.

X. On retrouve dans son style le même caractère; il était à la fois agréable et fort, doux et véhément, plaisant et austère, sentencieux et familier, tel qu'on l'emploie dans les disputes. Il était comme Socrate, de qui Platon disait qu'au-dehors il paraissait, à ceux qui traitaient avec lui, grossier, satirique et outrageux; mais qu'au-dedans il était rempli de raison et de gravité; que les discours qui en sortaient remuaient puissamment les ames, et arrachaient les larmes à ceux qui l'écoutaient (9). Je ne sais donc pas sur quel fondement on a dit que le style de Caton ressemblait à celui de Lysias (10). Au reste, j'en laisse le jugement à ceux qui sont plus capables que moi de distinguer les différents styles des orateurs romains. Pour moi, qui pense que les discours des hommes font mieux connaître leur caractère et leurs mœurs que les traits de leur visage, où on les cherche ordinairement, je vais rapporter quelques unes de ses paroles les plus mémorables.

XI. Un jour le peuple romain demandait instamment, et hors de propos, qu'on lui fit une distribution de blé. Caton, qui voulait l'en détourner, commença ainsi son discours : « Citoyens, il » est difficile de parler à un ventre qui n'a point » d'oreilles. » Une autre fois, il blâmait la dépense prodigieuse que les Romains faisaient pour leur table, et disait qu'il n'était pas facile de sauver une ville où un poisson se vendait plus cher qu'un bœuf (11). Il comparait les Romains aux moutons, qui, chacun en particulier, n'obéissent pas au berger, mais suivent les moutons qui les précèdent. « De même, disait-il aux Romains, quand » vous êtes ensemble, vous vous laissez conduire » par des hommes dont chacun de vous séparé» ment ne voudrait pas suivre les avis. » Dans un discours qu'il prononça contre l'autorité excessive des femmes : « Tous les hommes, dit-il, » gouvernent les femmes; nous gouvernons » tous les hommes, et nos femmes nous gouver» nent. » Ce mot semble pris des Apophthegmes de Thémistocle, à qui son fils faisait faire ce qu'il voulait, par le moyen de sa mère. « Ma femme, di» sait-il, les Athéniens gouvernent les autres Grecs; » je gouverne les Athéniens; vous me gouvernez, » et vous êtes gouvernée par votre fils : qu'il use » donc sobrement d'une puissance qui, tout fou » qu'il est, le met au-dessus de tous les Grecs. » Caton disait que le peuple romain mettait le prix

[1] Voyez la Vie de Thémistocle, ch. XIII.
[2] Voyez la Vie de Lycurgue, ch. X, et la note (34).

non seulement aux différentes sortes de pourpre, mais encore aux divers genres d'étude. « Comme » les teinturiers, ajouta-t-il, donnent plus souvent » aux étoffes la couleur pourpre, parcequ'elle » est la plus recherchée; de même les jeunes gens » apprennent et recherchent avec le plus d'ardeur » ce que vous louez davantage (12). »

XII. « Si c'est par la vertu et la sagesse, disait- » il aux Romains dans ses remontrances, que vous » êtes devenus grands, ne changez pas pour être » pires; si c'est à l'intempérance et au vice que » vous devez votre grandeur, changez pour deve- » nir meilleurs; car vous vous êtes assez agrandis » par ces voies perverses. » Il comparait ceux qui briguaient souvent les charges à des hommes qui, ne sachant pas leur chemin, voulaient, de peur de s'égarer, avoir toujours des licteurs devant eux pour les conduire. Il les blâmait de nommer souvent les mêmes magistrats. « Il faut, leur disait- » il, ou que vous regardiez les fonctions de la » magistrature comme bien peu importantes, ou » que vous trouviez bien peu de gens capables de » les remplir. » Voyant un de ses ennemis mener une vie infame: « Sa mère, dit-il, doit croire faire » une imprécation, et non une prière, en souhai- » tant de laisser son fils sur la terre après elle. » Il montrait un jour un homme qui avait vendu des biens paternels situés sur le bord de la mer; et il disait, en feignant de l'admirer: « Cet homme est » plus fort que la mer même: ce que la mer ne » mine que lentement et avec peine, il l'a englouti » en un instant. » Le roi Eumène étant venu à Rome, le sénat lui rendit des honneurs extraordinaires; et les premiers de la ville s'empressaient autour de lui, à l'envi les uns des autres. Caton seul laissait voir ouvertement qu'il lui était suspect, et il l'évitait avec soin. Quelqu'un lui ayant dit qu'Eumène était un bon prince et fort ami des Romains: « Soit, répondit-il; mais un roi est par » nature un animal vorace; et aucun des rois les » plus vantés ne peut être comparé à Épaminon- » das, à Périclès, à Thémistocle, à Manius Curius, » ni même à Amilcar, surnommé Barca. » Il disait que ses ennemis lui portaient envie, parce qu'il se levait toutes les nuits, et que, négligeant ses propres affaires il s'occupait de celles de la république; qu'il aimait mieux perdre la récompense du bien qu'il faisait, que de n'être pas puni du mal qu'il aurait fait; qu'indulgent pour les fautes d'autrui, il ne se pardonnait jamais les siennes.

XIII. Les Romains avaient choisi pour aller en Bithynie trois ambassadeurs, dont l'un était goutteux, l'autre avait un vide dans le crâne, par une suite du trépan, et le troisième passait pour fou. Caton dit, en plaisantant, que les Romains envoyaient une ambassade qui n'avait ni pieds, ni tête, ni cœur (13). L'affaire des bannis d'Achaïe était fort agitée dans le sénat: les uns voulaient les renvoyer dans leur patrie, les autres s'y opposaient; Caton, que Scipion, à la prière de Polybe, avait voulu intéresser en faveur de ces bannis, se lève et prend la parole. « Il semble, dit-il, que » nous n'ayons rien à faire, à nous voir disputer » ici une journée entière, pour savoir si quelques » Grecs décrépits seront enterrés par nos fos- » soyeurs ou par ceux de leur pays (14). » Le sénat ayant décrété leur renvoi, Polybe, peu de jours après, demanda la permission de rentrer dans le sénat pour y solliciter le rétablissement des bannis dans les dignités dont ils jouissaient en Achaïe avant leur exil; et d'abord il voulut sonder Caton pour savoir quel serait son sentiment. « Il me semble, » Polybe, lui répondit Caton en riant, qu'échappé, » comme Ulysse, de l'antre du Cyclope, vous vou- » lez y rentrer pour prendre votre chapeau et votre » ceinture que vous y avez oubliés (15). » Il disait que les sages tirent plus d'instruction des fous, que ceux-ci ne sont instruits par les sages: parceque les sages évitent les fautes dans lesquelles tombent les fous, et que les fous n'imitent pas les bons exemples des sages. Il aimait mieux voir rougir que pâlir les jeunes gens; il ne voulait pas qu'un soldat, en marchant, remuât les mains ni les pieds en combattant, ni qu'il ronflât plus fort dans son lit qu'il ne criait sur le champ de bataille. Il se moquait d'un homme qui était d'une grosseur extraordinaire. « A quoi, dit-il, peut être » utile à sa patrie un corps qui n'est que ventre? » Un homme voluptueux voulait se lier avec lui; Caton s'y refusa. « Je ne saurais, lui dit-il, vivre » avec un homme qui a le palais plus sensible que » le cœur. »

XIV. Il disait que l'ame d'un homme amoureux vivait dans un corps étranger; et que dans toute sa vie il ne s'était repenti que de trois choses: la première, d'avoir confié son secret à une femme; la seconde, d'être allé par eau où il eût pu aller par terre; la troisième, d'avoir passé un jour entier sans rien faire (16). « Mon ami, dit-il un jour » à un vieillard de mauvaises mœurs, la vieillesse » a assez d'autres difformités sans y ajouter celle » du vice. » Un tribun du peuple, soupçonné d'avoir donné du poison à quelqu'un, proposait une mauvaise loi, qu'il s'efforçait de faire passer. « Jeune homme, lui dit Caton, je ne sais lequel » est le plus dangereux, ou de boire ce que tu pré » pares, ou de ratifier ce que tu écris. » Injurié par un homme qui menait une vie très licencieuse: « Le combat, lui dit-il, est inégal entre vous et » moi; vous écoutez volontiers les sottises, et vous » en dites avec plaisir: moi, je les entends avec » peine, et je n'ai pas l'habitude d'en dire. » Voilà

le genre de ses réponses; elles font juger de son caractere.

XV. Nommé consul avec Valérius Flaccus son ami, le gouvernement de l'Espagne que les Romains appellent citérieure lui échut par le sort (17). Là, il commençait à soumettre une partie de ces nations par les armes, et il attirait les autres par la persuasion, lorsqu'il fut tout-à-coup assailli par une nombreuse armée de Barbares, et qu'il se vit en danger d'essuyer une défaite honteuse. Il envoya demander du secours aux Celtibériens qui étaient dans son voisinage, et qui exigèrent deux cents talents [1] pour aller à son secours. Tous ses capitaines regardaient comme indigne des Romains d'acheter, à prix d'argent, l'alliance des Barbares. « Ce marché, leur dit Caton, n'est pas si déshonorant que vous le pensez; si nous remportons » la victoire, nous paierons avec l'argent des ennemis; si nous sommes vaincus, ni ceux qui » exigent cette somme, ni ceux qui nous la demandent, n'existeront plus. » Il remporta une victoire complète et eut depuis les plus grands succès. Polybe rapporte qu'il fit raser, en un seul jour, les murailles de toutes les villes qui sont en-deçà du fleuve Bétis: elles étaient en grand nombre, et peuplées d'hommes belliqueux. Caton dit lui-même qu'il avait pris en Espagne plus de villes qu'il n'y avait passé de jours; et ce n'était pas une forfanterie, car il en avait réellement soumis quatre cents (18). Outre le butin considérable que ses soldats avaient fait dans ces expéditions, il leur distribua par tête une livre pesant d'argent [2], et dit qu'il valait mieux les voir s'en retourner tous avec de l'argent, qu'un petit nombre avec de l'or. Pour lui, il assure qu'il n'avait eu, de tout le butin fait à cette guerre, que ce qu'il avait bu et mangé. « Ce n'est pas, disait-il, que je blâme ceux qui » profitent de ces occasions pour s'enrichir; mais » j'aime mieux rivaliser de vertu avec les plus » gens de bien, que de richesse avec les plus opulents, et d'avidité avec les plus avares. » Non content de se conserver pur de toute concussion, il exigea la même exactitude de ceux qui dépendaient de lui. Il avait mené dans son gouvernement cinq esclaves, dont l'un, nommé Paccus, acheta trois jeunes enfants d'entre les prisonniers. Il sut que Caton en était instruit, et il aima mieux se pendre que de reparaître devant lui. Caton fit vendre les trois enfants, et en mit le prix dans le trésor public.

XVI. Pendant qu'il était encore en Espagne, le grand Scipion, qui était son ennemi, voulant arrêter ses succès et achever la guerre dans cette province, vint à bout de se faire nommer son successeur dans ce gouvernement. A peine nommé, il partit avec une diligence extrême, afin d'ôter à Caton, le plus tôt possible, le commandement de l'armée. Caton en ayant été informé, prit cinq compagnies de gens de pied et cinq cents chevaux pour le conduire. En chemin faisant, il subjugua les Lacétaniens (19), et reprit six cents déserteurs, qu'il fit tous punir de mort. Scipion en ayant fait ses plaintes, Caton lui répondit, d'un ton d'ironie, que le vrai moyen d'augmenter la grandeur de Rome, c'était que les nobles et les grands ne cédassent point aux citoyens obscurs le prix de la vertu; et que les plébéiens, du nombre desquels il était, disputassent de vertu avec les citoyens les plus éminents en noblesse et en gloire. De plus, le sénat ayant ordonné qu'on ne changeât et qu'on ne remuât rien de ce que Caton avait réglé, ce gouvernement que Scipion avait tant brigué diminua plutôt sa gloire que celle de Caton; car il passa tout son temps dans l'inaction et l'inutilité.

XVII. Caton, après avoir reçu les honneurs du triomphe, n'imita pas la plupart des généraux qui, combattant bien moins pour la vertu que pour la gloire, n'ont pas plus tôt obtenu les premières charges de l'état, le consulat et les triomphes, que, renonçant aux affaires, ils passent le reste de leurs jours dans l'oisiveté et dans les délices. Lui, au contraire, il ne se relâcha en rien de sa première exactitude, et n'abandonna jamais l'exercice de la vertu. Ceux qui ne viennent que d'entrer dans l'administration politique sont altérés d'honneurs et de gloire: Caton, de même, comme s'il eût recommencé une nouvelle carrière, fit de plus grands efforts pour s'y avancer; il se montra toujours prêt à servir ses amis et tous les autres citoyens, soit pour les défendre en jugement, soit pour les accompagner dans leurs expéditions. Ainsi il suivit, en qualité de lieutenant, le consul Tibérius Sempronius, qui allait faire la guerre en Thrace et sur le Danube (20); il accompagna ensuite [1], comme tribun des soldats, le consul Manius Acilius, qui allait en Grèce contre Antiochus le Grand, l'ennemi le plus redoutable des Romains, après Annibal. Ce prince avait conquis toutes les possessions de Séleucus Nicanor en Asie, et réduit sous son obéissance plusieurs nations barbares et belliqueuses: enflé de tant de succès, il déclara la guerre aux Romains, comme aux seuls ennemis qui fussent désormais dignes de lui. Il donnait à cette guerre le prétexte spécieux d'affranchir les Grecs, qui, délivrés depuis peu par les Romains du joug de Philippe et des Macédoniens, étaient parfaitement libres, et qui, vivant

[1] Environ un million de notre monnaie.
[2] Environ quatre-vingt-dix livres de notre monnaie.

[1] Trois ans après, l'an de Rome 563.

selon leurs lois, n'avaient nul besoin de la liberté qu'il leur offrait. Il passa donc en Grèce avec une armée (21).

XVIII. Sa présence ébranla les Grecs, corrompus par les grandes espérances dont leurs orateurs les entretenaient de la part d'Antiochus. Manius envoya donc des ambassadeurs dans les différentes villes de la Grèce pour les contenir ; et Titus Flamininus, comme je l'ai dit dans sa *Vie*, calma et ramena sans trouble à leur devoir la plupart des peuples qui penchaient vers la nouveauté. Caton, de son côté, retint les Corinthiens, ceux de Patras et d'Egium, et fit un long séjour à Athènes. On prétend que le discours qu'il fit en grec au peuple athénien a été conservé ; qu'il y relevait beaucoup la vertu de leurs ancêtres, et vantait la grandeur et la beauté de leur ville, qu'il avait pris plaisir à parcourir. Mais ce récit n'est point vrai, car il parla aux Athéniens par un interprète, non qu'il ne pût parler très bien leur langue ; mais il était attaché aux coutumes de ses pères, et se moquait de ceux qui n'avaient d'admiration que pour les Grecs. Il plaisanta Posthumius Albinus, qui avait écrit en langue grecque une histoire, dans laquelle il demandait pardon à ses lecteurs pour les fautes de langage qui pourraient lui échapper. « Il faut, en » effet, les lui pardonner, disait Caton, s'il a été » forcé, par un décret des amphictyons, de l'é- » crire en cette langue. » Les Athéniens, dit-on, admirèrent la précision et la vivacité du style de Caton ; car il avait dit en peu de mots ce que l'interprète rendit par un long circuit de paroles : enfin, après l'avoir entendu, ils restèrent persuadés que les paroles ne sortaient aux Grecs que du bout des lèvres, et qu'elles coulaient aux Romains du fond du cœur (22).

XIX. Antiochus s'étant saisi du détroit des Thermopyles, et ayant ajouté aux fortifications naturelles du lieu des retranchements et des murailles, se tint fort tranquille, persuadé qu'il avait, de ce côté-là, fermé tout accès aux Romains, qui eux-mêmes désespéraient de forcer jamais de front ces passages. Mais Caton, s'étant souvenu du détour qu'avaient pris autrefois les Perses pour entrer par-là dans la Grèce, partit de nuit avec une partie de l'armée (23). Quand il fut au sommet de la montagne, le prisonnier qui lui servait de guide, s'étant trompé de chemin, s'égara dans des lieux inaccessibles et remplis de précipices. Les soldats étaient dans la frayeur et le désespoir : Caton, qui voyait toute la grandeur du péril, commande aux troupes de s'arrêter et de l'attendre. Il prend avec lui un certain Lucius Mallius, homme très leste à gravir les montagnes ; et marchant avec autant de danger que de peine, dans une nuit où la lune n'éclairait pas, il grimpe à travers des oliviers sauvages et de vastes rochers qui arrêtaient la vue et les empêchaient de rien distinguer. Ils arrivent enfin à un sentier étroit qui paraissait conduire au bas de la montagne où était le camp des ennemis. Après avoir placé des signaux sur les pointes des rochers les plus faciles à distinguer, et qui dominaient le mont Callidrome (24), ils retournent sur leurs pas, vont rejoindre le gros de l'armée ; et, se remettant en marche, toujours guidés par leurs signaux, ils regagnent le petit sentier, où ils se mettent en ordre pour continuer leur marche.

XX. Ils n'avaient fait encore que peu de chemin, lorsque, le sentier leur manquant, ils ne virent devant eux qu'un vaste gouffre. La frayeur les saisit de nouveau, et les jeta dans une cruelle incertitude : ils ignoraient et ne se doutaient même pas qu'ils fussent près des ennemis. Le jour commençait à poindre, lorsqu'un d'entre eux crut entendre du bruit, et un instant après voir le camp des Grecs, et leurs gardes avancées au-dessous des rochers. Caton fait arrêter la marche, et envoie dire aux Firmianiens (25) de venir seuls lui parler. C'étaient des soldats dont il avait toujours éprouvé l'ardeur et la fidélité. Ils accourent aussitôt, et se rangent autour de lui. « Je vou- » drais, leur dit-il, prendre un des ennemis en » vie, pour savoir de lui quelles sont ces gardes » avancées quel est leur nombre, la disposition » et l'ordre de toute l'armée, et les préparatifs » avec lesquels ils nous attendent. Cet enlèvement » veut de la célérité, et une audace de lions qui » se jettent sans armes sur des animaux timides. » Il avait à peine fini, que les Firmianiens, s'élançant tels qu'ils sont du haut des montagnes, fondent à l'improviste sur les premières gardes, les chargent, les dispersent, et enlèvent un soldat tout armé, qu'ils mènent à Caton. Il apprend de cet homme que le gros de l'armée est campé dans les détroits avec Antiochus, et que les hauteurs sont gardées par six cents Étoliens d'élite.

XXI. Caton, méprisant leur petit nombre et leur sécurité, ordonne aux trompettes de sonner ; et, mettant le premier l'épée à la main, il marche à eux avec de grands cris. Dès qu'ils voient les Romains descendre des montagnes, ils prennent la fuite et gagnent leur camp, qu'ils remplissent de trouble et d'épouvante. En même temps Manius, au bas des montagnes, donne l'assaut, avec toutes ses troupes, aux retranchements d'Antiochus, et les emporte. Ce prince, blessé à la bouche d'un coup de pierre qui lui brise les dents, est forcé, par la douleur, de tourner bride et de se retirer. Dès-lors aucune partie de son armée n'ose tenir tête aux Romains ; et, quelque difficile que soit la fuite dans des lieux escarpés et presque impraticables, environnés de marais profonds et

de rochers à pic, le long desquels ils glissaient et ne pouvaient se soutenir, ils se jettent dans ces détroits, se poussent les uns les autres; et la peur qu'ils ont du fer des ennemis les fait courir à une mort inévitable. Caton, qui jamais, à ce qu'il me paraît, ne se ménageait les louanges, et qui regardait les éloges qu'on faisait de soi-même comme la suite naturelle des grandes actions, relève, avec beaucoup de faste, ces derniers exploits. Il dit que ceux qui l'avaient vu poursuivre et frapper les ennemis avaient avoué que Caton devait encore moins au peuple romain que le peuple romain ne devait à Caton; que le consul Manius, encore tout bouillant de sa victoire, l'ayant embrassé, échauffé qu'il était lui-même du combat, le tint long-temps serré entre ses bras, et s'écria de joie : que ni lui ni le peuple romain ne pourraient jamais égaler leurs récompenses à ses services. Aussitôt après le combat, Manius l'envoya porter à Rome la nouvelle de ses propres succès : il eut une heureuse traversée jusqu'à Brunduse; de là il se rendit en un jour à Tarente, d'où, après quatre jours de marche, il arriva à Rome le cinquième jour depuis son débarquement, et y porta le premier la nouvelle de cette victoire. Elle remplit la ville de joie et de sacrifices; le peuple en conçut la plus haute opinion de lui-même; il se crut capable de conquérir l'empire de la terre et de la mer. Telles sont à peu près les actions de guerre de Caton les plus dignes de mémoire.

XXII. Il paraît qu'entre les actions civiles de l'administration, il regarda toujours les accusations et la poursuite des méchants comme les plus dignes d'exercer son zèle. Il en accusa lui-même plusieurs, seconda d'autres accusateurs dans leurs poursuites, en suscita même quelques uns, entre autres un certain Pétilius, par qui il fit accuser Scipion. Mais voyant que celui-ci, par la confiance qu'il avait dans la noblesse de sa maison et dans sa propre grandeur, foulait aux pieds ses accusations, et qu'il ne viendrait jamais à bout de le faire condamner à mort, il se désista de cette poursuite, et, se joignant aux accusateurs de son frère Lucius Scipion, il le fit condamner à une si forte amende envers le public, que Lucius, hors d'état de la payer, se vit en danger d'être jeté dans une prison, et ne se sauva qu'avec peine, par un appel aux tribuns (26). Un jeune homme, qui avait fait condamner un ennemi de son père mort depuis peu, traversait, après le jugement, la place publique. Caton l'ayant rencontré, lui dit en l'embrassant : « Voilà les sacrifices funéraires qu'il » convient d'offrir aux mânes d'un père: ce n'est » pas le sang des agneaux et des chevreaux qu'il » faut faire couler pour eux, mais les larmes de leurs ennemis condamnés. » Au reste, il ne fut pas lui-même, dans le cours de son administration, à l'abri de ces accusations : dès qu'il donnait la moindre prise à ses ennemis, il était traduit en justice, et il passa presque toute sa vie dans ces sortes de dangers; car il fut accusé près de cinquante fois; et, à la dernière, il avait quatre-vingt-six ans. Ce fut dans cette occasion qu'il dit ce mot souvent cité depuis : « Il est fâcheux d'a- » voir à rendre compte de sa vie à des hommes » d'un autre siècle que celui où l'on a vécu. » Ce ne fut pas même là le terme de ses combats : quatre ans après, il accusa Sergius Galba, étant alors âgé de quatre-vingt-dix ans (27). Ainsi il vécut, comme Nestor, trois générations, et passa sa vie dans une activité continuelle. Il fut, comme je l'ai dit, toujours en dispute avec le grand Scipion sur les affaires du gouvernement; et il vivait encore au temps du jeune Scipion, petit-fils adoptif du premier, et fils de ce Paul Émile qui vainquit Persée et les Macédoniens.

XXIII. Dix ans après son consulat, Caton brigua la censure [1]. Cette charge était le comble des honneurs, et comme la perfection de toutes les dignités de la république: investie d'un très grand pouvoir, elle donnait surtout le droit de rechercher la vie et les mœurs des citoyens; car les Romains ne croyaient pas qu'on dût laisser à chaque particulier la liberté de se marier, d'avoir des enfants, de choisir un genre de vie, de faire des festins; enfin, de suivre ses desirs et ses goûts, sans être soumis au jugement et à l'inspection de personne. Persuadés que c'est dans ces actions privées, plutôt que dans la conduite publique et politique, que se manifestent les inclinations des hommes, ils avaient créé deux magistrats chargés de veiller sur les mœurs, de les réformer et de les corriger, afin que personne ne se laissât entraîner, hors du chemin de la vertu, dans celui de la volupté, et n'abandonnât les institutions anciennes et les usages reçus. Ils prenaient l'un dans le corps des patriciens, l'autre parmi le peuple, et leur donnaient le nom de censeurs; ces magistrats avaient le droit d'ôter le cheval à un chevalier romain, de chasser du sénat un sénateur, lorsqu'il menait une vie licencieuse : ils faisaient aussi l'estimation des biens des citoyens; et, d'après le cens, ils distinguaient les familles et les divers états de la république. Cette charge avait encore d'autres prérogatives considérables [2].

XXIV. Aussi, lorsque Caton se mit au rang des candidats, les premiers et les plus distingués d'entre les sénateurs firent tous leurs efforts pour traverser sa nomination. Les patriciens s'y opposaient par un sentiment d'envie qui leur faisait

[1] L'an de Rome 570.
[2] Voyez la Vie de Camille, ch. II, et note (3).

regarder comme un affront pour la noblesse que des gens d'une naissance obscure parvinssent au plus haut degré d'honneur et de puissance. D'autres, qui avaient à se reprocher des mœurs corrompues et la transgression des lois anciennes, redoutaient l'austérité d'un homme qui serait dur et inexorable dans l'exercice de sa charge. Ayant donc réuni leurs forces et leurs intrigues, ils lui opposèrent sept compétiteurs, qui tous flattaient le peuple de belles espérances, comme s'il eût desiré d'être gouverné avec mollesse et par le seul appât du plaisir. Caton, au contraire, loin de s'abaisser à aucune complaisance, menaçait ouvertement de son tribunal tous les méchants, et criait à haute voix que la ville avait besoin d'une grande épuration : il conseillait au peuple de choisir, s'il voulait agir sagement, non le plus doux, mais le plus sévère des médecins; qu'il en trouverait de tels, d'abord en lui, et parmi les patriciens, dans Valérius Flaccus, le seul avec qui, employant le fer et le feu pour détruire jusqu'à la racine, comme une nouvelle hydre, le luxe et la mollesse, il pourrait faire le bien de la république. « Tous » les autres, disait-il, ne s'efforcent de parvenir » à la censure, avec le projet de s'y mal conduire, » que parcequ'ils craignent ceux qui l'exerce» raient avec justice. » Le peuple romain, dans cette occasion, se montra véritablement grand, et digne d'avoir de grands magistrats pour le gouverner; car, loin de redouter la raideur et l'inflexibilité de Caton, il rejeta ces compétiteurs si doux qui paraissaient disposés à lui complaire en tout, et il nomma Vélérius Flaccus avec Caton, qu'il regardait moins comme prétendant à la censure que comme l'exerçant déja, et donnant des ordres qu'on respectait.

XXV. Caton commença l'exercice de sa magistrature en nommant prince du sénat Valérius Flaccus, son collègue et son ami; il chassa de ce corps plusieurs sénateurs, entre autres Lucius Quintius, qui avait été consul sept ans auparavant; et ce qui lui donnait encore plus de considération que le consulat, il était frère de ce Titus Flamininus qui avait vaincu Philippe, roi de Macédoine. Voici quelle fut la cause de cette flétrissure. Lucius avait chez lui un jeune homme d'une grande beauté, qui ne le quittait jamais. Lorsqu'il commandait les armées, il lui donnait plus de crédit et de pouvoir que n'en avaient jamais eu auprès de lui ses amis les plus intimes. Un jour, pendant qu'il était dans sa province consulaire, ce jeune homme, placé à table auprès de lui, selon sa coutume, lui tint d'abord de ces discours flatteurs qui avaient toujours un grand pouvoir sur l'esprit de Lucius, surtout lorsqu'il était dans le vin. « Je vous aime tellement, ajouta-t-il en» suite, qu'à mon départ de Rome, j'ai laissé » pour vous un combat de gladiateurs, quoique » je n'aie jamais vu ce spectacle; et, quelque de» sir que j'aie de voir égorger un homme, j'ai » tout quitté pour vous suivre. — N'ayez point » de regret à ce plaisir, lui dit Lucius, pour ré» pondre à cette flatterie; je vous dédommagerai » de ce sacrifice. » Il ordonne aussitôt qu'on amène dans la salle du festin un des criminels condamnés à mort, et qu'on fasse venir un licteur avec sa hache. Quand ils sont arrivés, il demande au jeune homme s'il veut voir donner le coup. Le jeune homme en ayant témoigné le plus vif désir, Lucius ordonne au licteur de trancher la tête au prisonnier. Tel est le récit de la plupart des historiens; et Cicéron, dans son *Traité de la Vieillesse,* le fait raconter ainsi par Caton lui-même (28). Tite-Live dit que cet homme était un déserteur gaulois, et que ce ne fut pas le licteur, mais Lucius, qui lui trancha la tête : il assure que Caton lui-même l'avait écrit de cette manière. Lucius donc ayant été chassé du sénat, son frère Titus Flamininus, vivement affecté de cet affront, eut recours au peuple, et demanda que Caton déclarât publiquement le motif de cette flétrissure. Caton raconta, dans le discours qu'il fit à cette occasion, ce qui s'était passé dans le festin; et Lucius ayant nié le fait, Caton lui déféra le serment, que Lucius refusa de faire; et par-là il fut convaincu d'avoir mérité la punition qui lui avait été infligée. Mais un jour qu'on donnait des jeux au théâtre, Lucius, passant près du banc des consulaires, alla s'asseoir beaucoup plus loin. Le peuple, touché de son humiliation, se mit à crier qu'il reprît sa place, et le força d'aller s'asseoir parmi les anciens consuls : ce fut un adoucissement et une consolation de l'affront qu'il avait reçu. Caton chassa aussi du sénat Manilius, que l'opinion publique désignait pour consul de l'année suivante; et il le fit, parcequ'il avait donné en plein jour un baiser à sa femme devant sa fille. Il disait que la sienne ne l'avait jamais embrassé que lorsqu'il faisait de grands éclats de tonnerre; et il ajouta, en plaisantant, qu'il n'était heureux que lorsque Jupiter tonnait. Mais il fut soupçonné d'envie lorsqu'il ôta le cheval au frère du grand Scipion, à Lucius, qui avait reçu les honneurs du triomphe : on crut qu'il ne l'avait fait que pour insulter à la mémoire de Scipion l'Africain (29).

XXVI. Mais ce qui offensa le plus généralement dans l'exercice de sa censure, ce fut la réforme qui porta sur les objets de luxe. L'impossibilité qu'il vit à le détruire, en l'attaquant de front dans une si grande multitude qui en était infectée, l'obligea, pour ainsi dire, de le prendre de biais, et de l'attaquer en détail. Il fit estimer les habillements,

les voitures, les ornements des femmes, avec tous leurs autres meubles; chacun de ces objets, qui valait plus de quinze cents drachmes [1], était porté à une valeur décuple; et il en réglait la taxe d'après cette estimation. Sur mille as, il en faisait payer trois d'imposition (50), afin que les riches, se sentant grevés par cette taxe, et voyant que les citoyens simples et modestes, quoiqu'ils eussent autant de bien qu'eux, payaient beaucoup moins au trésor public, se réformassent eux-mêmes. Il encourut donc la haine et de ceux qui se soumettaient à cette taxe pour ne pas renoncer au luxe, et de ceux qui renonçaient au luxe pour s'affranchir de l'impôt. La plupart des hommes croient qu'on leur enlève leurs richesses quand on les empêche de les montrer; car ils ne les étalent jamais que dans le superflu, et non dans les choses nécessaires. Le philosophe Ariston s'étonnait qu'on regardât comme heureux les hommes qui possédaient des superfluités, plutôt que ceux qui avaient abondamment ce qui est nécessaire et utile. Un ami de Scopas le Thessalien lui demandait quelque chose dont il faisait peu d'usage, en lui disant que ce n'était rien de nécessaire ni d'utile. « Mais, » lui répondit Scopas, c'est par ces choses inutiles et superflues que je suis riche et heureux. » Tant il est vrai que le desir des richesses ne vient pas d'une affection qui nous soit naturelle, et qu'il naît en nous d'une opinion vulgaire qui s'y glisse du dehors!

XXVII. Mais Caton, peu touché de toutes ces plaintes, n'en devint que plus rigide. Il supprima tous les conduits qui détournaient dans les maisons ou dans les jardins des particuliers l'eau des fontaines publiques. Il fit démolir tous les bâtiments qui étaient en saillie sur les rues, diminua le prix des entreprises données à bail par l'état, et porta au plus haut taux possible les fermes et les revenus de la république : ce qui lui attira la haine d'un bien plus grand nombre de personnes. Aussi la faction de Titus Flamininus fit-elle casser dans le sénat les baux et les marchés qu'il avait faits pour la réparation des temples et des édifices publics, comme désavantageux à la république; ils excitèrent même les plus audacieux des tribuns à le citer devant le peuple, et à le faire condamner à une amende de deux talents [2]. Ils firent aussi tous leurs efforts pour empêcher la construction d'une basilique qu'il élevait aux dépens du public, au-dessous du lieu où le sénat s'assemblait : mais elle fut achevée, et on lui donna le nom de basilique Porcia.

XXVIII. Il paraît cependant que le peuple approuva singulièrement la manière dont il avait exercé la censure; car, sur la statue qu'il lui érigea dans le temple de la Santé, il ne fit graver ni ses exploits militaires, ni son triomphe, mais seulement l'inscription suivante, dont voici la traduction littérale : « A l'honneur de Caton (51), » pour avoir, par de salutaires ordonnances, par » des établissements et des institutions sages, re» levé, dans sa censure, la république romaine, » que l'altération des mœurs avait mise sur le » penchant de sa ruine. » Avant qu'on lui dressât cette statue, il se moquait de ceux qui desiraient ces sortes d'honneurs. « Ils ne voient pas, disait» il, qu'ils mettent leur gloire dans les ouvrages » des statuaires et des peintres; pour moi, je me » glorifie de ce que mes concitoyens portent em» preintes dans leur ame les plus belles images de » moi-même. » Quelques personnes lui témoignaient un jour leur étonnement de ce qu'on ne lui avait pas érigé de statue, tandis que des gens obscurs en avaient. « J'aime mieux, leur répondit» il, qu'on demande pourquoi on n'a pas élevé de » statue à Caton, que si on demandait pourquoi on » lui en a dressé une. » En un mot, il ne voulait pas même qu'un bon citoyen souffrît une louange qui ne tournait pas à l'utilité publique. C'était cependant l'homme qui se louait le plus lui-même; au point que, lorsque des citoyens avaient fait des fautes dans leur conduite, et qu'on les en reprenait : « Il faut, disait-il, les excuser; car ils ne sont » pas des Catons. » Quand il voyait des gens vouloir imiter quelques unes de ses actions, et le faire maladroitement, il disait que c'étaient des Catons bien gauches. Il se vantait que, dans les conjonctures critiques, le sénat tenait les yeux attachés sur lui, comme dans la tempête les passagers les tiennent fixés sur le pilote; et que souvent en son absence on remettait jusqu'à son retour les affaires les plus importantes. Au reste, c'est un témoignage que tout le monde lui rendait; car la sagesse de sa conduite, son éloquence et sa vieillesse lui avaient acquis, dans Rome, une grande autorité.

XXIX. Il fut bon père, bon mari, et économe très entendu. Comme il ne croyait pas que la sage administration de son bien fût une chose petite ou basse qu'on dût faire par manière d'acquit, il ne sera pas, je crois, hors de propos d'en dire ici ce qui convient à mon sujet. Il avait épousé une Romaine plus noble que riche, persuadé que la noblesse et l'opulence inspireraient également à une femme l'orgueil et la fierté; au lieu qu'une femme d'une naissance illustre aurait plus de honte de ce qui serait malhonnête, et serait plus soumise à son mari dans les choses honnêtes. Un homme qui battait sa femme ou ses enfants por-

[1] Treize cent cinquante livres de notre monnaie.

[2] Maintenant dix mille livres.

tait, selon lui, des mains impies sur ce qu'il y avait de plus sacré. Il pensait qu'il y avait plus de mérite à être bon mari que grand sénateur. Il n'admirait rien tant dans Socrate que la douceur et la complaisance qu'il avait toujours conservées avec une femme acariâtre et des enfants emportés. Lorsqu'il eut un fils, jamais l'affaire la plus pressée, à moins qu'elle ne regardât la république, ne l'empêcha d'être auprès de sa femme quand elle lavait et emmaillotait son enfant. Elle le nourrissait de son lait; souvent même elle donnait le sein aux enfants de ses esclaves, afin que, nourris du même lait, ils conçussent pour son fils une bienveillance naturelle.

XXX. Dès que ce fils eut atteint l'âge de raison, il le prit auprès de lui pour l'instruire dans les lettres, quoiqu'il eût un esclave honnête, nommé Chilon, qui était bon grammairien, et qui enseignait plusieurs enfants. Il ne voulait pas, dit-il lui-même, qu'un esclave fît des réprimandes à son fils, qu'il lui tirât les oreilles, pour avoir été trop lent à apprendre, ni que son fils dût à un mercenaire un aussi grand bien que celui de l'éducation. Il fut donc lui-même le maître de grammaire du jeune Caton, son guide dans l'étude des lois, et son maître d'exercice. Il lui enseigna non seulement à lancer le javelot, à combattre tout armé, à monter à cheval; mais encore à s'exercer au pugilat, à supporter le froid et le chaud, à traverser à la nage le courant le plus rapide. Il rapporte qu'il lui avait transcrit, de sa propre main, des traits d'histoire en gros caractère, afin qu'il profitât, dans la maison même, des faits vertueux des anciens Romains. Il s'abstenait, devant son fils, de toute parole déshonnête avec autant de soin qu'il l'aurait fait devant ces vierges sacrées que les Romains appellent vestales. Il ne se baignait jamais avec lui : c'était un usage général à Rome; et les beaux-pères même se seraient bien gardés de se baigner avec leurs gendres; ils auraient rougi de paraître nus devant eux. Depuis, ils apprirent des Grecs à se baigner nus avec les hommes; et ils enseignèrent, à leur tour, aux Grecs, à se baigner avec les femmes.

XXXI. Ainsi Caton ne négligeait rien pour former son fils à la vertu, et le conduire à la perfection. Il est vrai qu'il trouvait en lui les meilleures dispositions, et que la bonté de son naturel rendait son esprit docile aux leçons de son père; mais la faiblesse de son corps ne lui permettant pas de grands travaux, Caton fut obligé de relâcher un peu de la sévérité et de la rigueur de son éducation. Cependant, malgré cette faiblesse, son fils montra beaucoup de valeur dans les combats, et se distingua dans la bataille que Paul Émile gagna sur le roi Persée. Dans ce combat, un coup qu'il reçut à la main lui fit sauter son épée. Affligé de cet accident, il se tourne vers quelques uns de ses camarades, et les prie de l'aider à la recouvrer. Il retourne avec eux se jeter au milieu des ennemis; là, il combat si long-temps, il fait de si grands efforts, qu'il parvient à les écarter et à éclaircir l'endroit où elle était tombée; il la trouve enfin sous un monceau d'armes et de morts, tant amis qu'ennemis[1]. Le général Paul Émile loua fort ce jeune homme; et l'on a encore une lettre de Caton à son fils, dans laquelle il relève singulièrement son ardeur et ses efforts pour retrouver son épée. Ce jeune homme épousa, dans la suite, Tertia, fille de Paul Émile et sœur de Scipion : il dut cette grande alliance autant à son propre mérite qu'à la vertu de son père. Tels furent les soins et les succès de Caton dans l'éducation de son fils.

XXXII. Il avait toujours un grand nombre d'esclaves qu'il achetait parmi les prisonniers; il choisissait les plus jeunes, et par-là les plus susceptibles d'éducation, comme de jeunes chiens ou des poulains sont plus faciles à dresser. Aucun de ses esclaves n'allait jamais dans une maison étrangère, qu'il n'y fût envoyé par Caton ou par sa femme; et toutes les fois qu'on demandait à l'esclave ce que faisait son maître, il répondait : « Je n'en sais rien. » Il voulait qu'un esclave fût toujours occupé dans la maison, ou qu'il dormît. Il aimait les esclaves dormeurs, parcequ'il les croyait plus doux que ceux qui aimaient à veiller, et qu'après que le sommeil avait réparé leurs forces, ils étaient plus propres à remplir les tâches qu'on leur donnait. Persuadé que rien ne portait plus les esclaves à mal faire que l'amour des plaisirs, il avait établi que les siens pourraient voir, en certain temps, les femmes de la maison, pour une pièce d'argent qu'il avait fixée, en leur défendant d'approcher d'aucune autre femme[2]. Dans les commencements, lorsqu'il était encore pauvre et qu'il servait comme simple soldat, il ne se fâchait jamais contre ses esclaves, et trouvait bon tout ce qu'on lui servait. Rien ne lui paraissait plus honteux que de quereller des esclaves pour sa nourriture. Dans la suite, quand sa fortune fut augmentée, et qu'il donnait à manger à ses amis et aux officiers de son armée, il faisait, aussitôt après le dîner, donner les étrivières à ceux de ses domestiques qui avaient servi négligemment, ou mal apprêté quelques mets (32). Il avait soin d'entretenir toujours parmi eux des querelles et des divisions : il se méfiait de leur bonne intelligence, et en craignait les effets. Si un esclave avait

[1] Voyez la Vie de Paul Émile, ch. XXII.

[2] Quelle vertu dans un homme dont on vante tant la sagesse!

commis un crime digne de mort, il le jugeait en présence de tous les autres; et, s'il était condamné, il le faisait mourir devant eux.

XXXIII. Devenu enfin trop ardent à acquérir des richesses, il négligea l'agriculture, qui lui parut un objet d'amusement plutôt qu'une source de revenus; et, voulant placer son argent sur des fonds plus sûrs et moins sujets à varier, il acheta des étangs, des terres où il y eût des sources d'eaux chaudes, des lieux propres à des foulons, des possessions qui occupassent beaucoup d'ouvriers, qui eussent des pâturages et des bois, dont il retirât beaucoup d'argent, et dont Jupiter, comme il disait lui-même, ne pût diminuer le revenu (33). Il exerça la plus décriée de toutes les usures, l'usure maritime; et voici comment il la faisait. Il exigeait de ceux à qui il prêtait son argent qu'ils fissent, au nombre de cinquante, une société de commerce; et qu'ils équipassent autant de vaisseaux, sur chacun desquels il avait une portion qu'il faisait valoir par un de ses affranchis, nommé Quintion, qui, étant comme son facteur, s'embarquait avec les autres associés, et avait sa part dans tous les bénéfices. Par-là il ne risquait pas tout son argent, mais seulement une petite portion, dont il tirait de gros intérêts. Il prêtait aussi de l'argent à ses esclaves pour en acheter de jeunes garçons; et, après les avoir exercés et instruits aux frais de Caton, ils les revendaient au bout d'un an. Caton en retenait plusieurs qu'il payait au prix de la plus haute enchère. Il excitait son fils à ce commerce usuraire, en lui disant qu'il ne convenait tout au plus qu'à une femme veuve de diminuer son patrimoine : mais ce qu'il a dit de plus fort, et qui caractérise le plus son avarice, c'est que l'homme admirable, l'homme divin et le plus digne de gloire, était celui qui prouvait, par ses comptes, qu'il avait acquis plus de bien qu'il n'en avait eu de ses pères.

XXXIV. Caton était déja vieux, lorsque Carnéade, philosophe académicien, et Diogène, de la secte stoïque, vinrent d'Athènes à Rome demander pour les Athéniens la décharge d'une amende de cinq cents talents[1], à laquelle les Sicyoniens les avaient condamnés par contumace, à la poursuite des habitants d'Orope (34). Ils furent à peine arrivés, que tous les jeunes Romains qui avaient du goût pour les lettres étant allés les voir, en furent ravis d'admiration, et ne pouvaient se lasser de les entendre. La grace de Carnéade, la force de son éloquence, sa réputation qui n'était pas au-dessous de son talent, l'avantage qu'il eut d'avoir pour auditeurs les plus distingués et les plus polis des Romains, firent le plus grand bruit dans Rome; c'était comme un souffle impétueux qui retentit dans toute la ville : on disait partout qu'il était venu un Grec d'un savoir merveilleux, qui charmait et attirait tous les esprits, qui inspirait aux jeunes gens un tel amour de la science, que, renonçant à tout autre plaisir et à toute autre occupation, ils étaient saisis d'une sorte d'enthousiasme pour la philosophie. Tous les Romains en étaient dans l'enchantement, et voyaient avec plaisir leurs enfants s'appliquer à l'étude des lettres grecques, et rechercher avec avidité ces hommes admirables.

XXXV. Mais Caton vit avec peine cet amour des lettres s'introduire dans Rome. Il craignit que la jeunesse romaine, tournant vers cette étude toute son émulation et toute son ardeur, ne préférât la gloire de bien parler à celle de bien faire et de se distinguer par les armes. Mais lorsque la réputation de ces philosophes se fut répandue dans toute la ville, et que leurs premiers discours eurent été traduits en latin par un des principaux sénateurs, Caïus Acilius, à qui l'on avait demandé ce travail, et qui lui-même s'y était porté avec empressement (35), Caton pensa qu'il fallait, sous quelque prétexte spécieux, renvoyer de Rome tous ces philosophes. Il se rendit au sénat, et reprocha aux magistrats qu'ils retenaient depuis long-temps ces ambassadeurs, sans leur donner de réponse. « Ce sont, ajouta-t-il, des hommes capa-
» bles de persuader tout ce qu'ils veulent. Il faut
» donc connaître au plus tôt leur affaire, et la dé-
» cider, afin que ces philosophes retournent à
» leurs écoles pour y instruire les enfants des
» Grecs, et que les jeunes Romains n'obéissent,
» comme auparavant, qu'aux magistrats et aux
» lois. » En cela il agissait, non, comme on l'a cru, par une inimitié personnelle contre Carnéade, mais par une opposition décidée à la philosophie, par un mépris affecté, et dont il faisait gloire, pour les muses et les disciplines grecques.

XXXVI. Il traitait Socrate lui-même de babillard, d'homme violent et injuste, qui avait entrepris, autant qu'il l'avait pu, de devenir le tyran de sa patrie, en renversant les coutumes reçues, en entraînant les citoyens dans des opinions contraires aux lois (36). Il se moquait de l'école d'éloquence que tenait Isocrate, et disait que ses disciples vieillissaient auprès de lui, comme s'ils ne devaient exercer leur art et leur talent pour plaider que dans les enfers. Pour détourner son fils de l'étude des lettres grecques, il prit un ton de voix bien au-dessus de son âge, et lui dit, comme s'il eût été inspiré par un esprit prophétique, que les Romains perdraient toute leur puissance lorsqu'ils se seraient remplis de cette érudition grecque. Le temps a fait voir la fausseté de

[1] Deux millions cinq cent mille livres de notre monnaie.

cette prédiction sinistre; car c'est lorsque les lettres grecques ont le plus fleuri à Rome, que cette ville est parvenue au plus haut degré de grandeur et de gloire (57). Mais Caton n'était pas seulement l'ennemi des philosophes grecs, il tenait aussi pour suspects ceux qui exerçaient la médecine; et comme il avait sans doute entendu parler de la réponse d'Hippocrate au roi de Perse, qui lui offrait plusieurs talents pour venir le traiter à sa cour, et à qui ce médecin fit dire qu'il n'irait jamais donner ses soins aux Barbares, qui étaient les ennemis des Grecs, Caton disait que c'était là un serment commun à tous les médecins; et il avertissait son fils de les éviter tous également. Il avait composé, à ce qu'il dit lui-même, un ouvrage de médecine pour traiter les malades de sa maison, et leur prescrire un régime convenable (58). Il ne leur imposait jamais une diète sévère; il les nourrissait d'herbes, de chair de canard, de palombe ou de lièvre : il trouvait cette nourriture légère, facile à digérer pour les gens faibles, et n'ayant d'autre inconvénient que de causer la nuit beaucoup de rêves; avec ce traitement et ce régime, il se conservait en santé, lui et tous les siens.

XXXVII. Mais, sur ce dernier point, il ne fut pas aussi heureux qu'il le dit; car il perdit sa femme et son fils. Pour lui, comme il était sain et robuste, il conserva long-temps une santé vigoureuse. Dans un âge très avancé, il voyait souvent sa femme; et il contracta, dans sa vieillesse, avec une jeune fille, un mariage très disproportionné : en voici l'occasion. Après la mort de sa femme, il maria son fils à la fille de Paul Émile, sœur de Scipion; et, dans son veuvage, il vécut avec une jeune esclave qui venait le trouver secrètement (59). Ce commerce fut bientôt découvert dans une maison où il y avait une jeune femme mariée. Un jour cette fille, ayant passé d'un air insolent devant la chambre du fils pour aller dans celle du père, le jeune Caton, sans lui rien dire, la regarda d'un œil sévère, et de honte il détourna la vue. Caton en fut bientôt informé; et ayant connu par-là que ce commerce déplaisait à son fils et à sa belle-fille, il ne s'en plaignit point, et ne leur en fit aucun reproche. Mais étant allé, suivant sa coutume, à la place publique, accompagné de plusieurs amis, en chemin il adressa la parole à un certain Saloninus qui avait été son greffier, et qui marchait à sa suite. Il lui demanda à haute voix si sa fille était mariée. Cet homme lui répondit qu'elle ne l'était pas, et qu'il n'aurait eu garde de la marier sans l'en prévenir. « Eh bien! reprit » Caton, je vous ai trouvé un gendre qui pourra, » je crois, vous convenir, à moins que l'âge ne » déplaise à votre fille; il n'y a rien à reprendre » en lui que sa grande vieillesse. — Je m'en rapporte entièrement à vous, lui dit Saloninus; » je donnerai ma fille à qui vous voudrez; elle est » votre cliente, et a besoin de votre protection. » Caton, sans différer plus long-temps, lui déclare que c'est pour lui-même qu'il demande sa fille. Saloninus fut d'abord très étonné; il voyait Caton hors d'âge de se marier; et, d'ailleurs, il se trouvait fort au-dessous d'une pareille alliance, avec une maison honorée du consulat et du triomphe. Mais quand il vit que Caton parlait sérieusement, il accepta sa proposition avec joie; et, dès qu'ils furent arrivés à la place, Caton fit dresser le contrat. Comme on faisait les apprêts de la noce, le fils de Caton, prenant avec lui plusieurs de ses parents et de ses amis, se rendit auprès de son père, et lui demanda quel sujet de plainte ou de déplaisir il pouvait avoir contre son fils, pour lui donner une marâtre. « A Dieu ne plaise, mon » fils, lui dit Caton d'une voix forte, que je me » plaigne de toi! je n'ai qu'à me louer de ta con» duite; mais je desire d'avoir plusieurs enfants » qui te ressemblent, et de laisser à ma patrie » des citoyens tels que toi. » On dit que cette réponse avait été faite, bien avant lui, par Pisistrate, le tyran d'Athènes, lorsqu'ayant des fils déja grands, il se remaria à Timonossa d'Argos, et en eut deux fils, Iophon et Thessalus.

XXXVIII. Caton eut, de son second mariage, un fils qu'il nomma Saloninus, du nom de sa mère. Son fils du premier lit mourut pendant sa préture; Caton en parle souvent dans ses ouvrages, et fait l'éloge de son mérite. Il supporta, dit-on, cette perte avec la modération d'un philosophe, et ne diminua rien de son application aux affaires publiques. Il n'imita pas Lucius Lucullus, et après lui Métellus Pius, et ne se fit pas de sa vieillesse un prétexte pour renoncer au gouvernement, dont il regardait les fonctions comme un devoir pour tout homme de bien. Il ne suivit pas non plus l'exemple de Scipion l'Africain, qui, cédant à l'envie que sa gloire lui avait attirée, abandonna les affaires, et, par un changement entier de vie, passa le reste de ses jours dans le repos. Quelqu'un avait persuadé à Denys qu'il n'y avait pas de plus belle sépulture que la tyrannie : Caton croyait aussi qu'il n'y avait pas de plus belle manière de vieillir que de s'occuper toujours d'administration. Pour se distraire de ses travaux et se délasser dans les moments de loisir, il composait des ouvrages, ou s'appliquait à l'agriculture. Aussi a-t-il laissé un grand nombre d'écrits, et entre autres des histoires (40).

XXXIX. Dans sa jeunesse, il s'était livré aux travaux de la campagne, pour en faire une branche de revenu. Il disait qu'il n'y avait que deux

moyens d'augmenter son bien : la culture des terres et l'économie. Devenu vieux, l'agriculture ne fut plus pour lui qu'un objet d'amusement et de théorie. Il fit un Traité des travaux rustiques, dans lequel il enseigne à faire des gâteaux, à conserver les fruits, et se pique de traiter son sujet convenablement et avec le plus grand détail. A la campagne, il faisait meilleure chère qu'à Rome : il invitait souvent à souper ses amis du voisinage, et se livrait avec eux à la joie. Il était gai et aimable, non seulement pour ceux de son âge, mais encore pour les jeunes gens; car, outre son expérience personnelle, il avait vu et entendu dire beaucoup de choses intéressantes, qu'on aimait à lui entendre raconter. Il pensait que la table était une des sources les plus naturelles de l'amitié. A la sienne, les sujets les plus ordinaires des conversations étaient l'éloge des citoyens distingués par leur vertu ou par leur courage; jamais on n'y faisait mention des méchants et des gens inutiles. Caton ne permettait pas qu'on en parlât à table ni en bien ni en mal[1].

XL. On croit que le dernier de ses actes politiques fut de faire décider la ruine de Carthage. A la vérité, le jeune Scipion consomma l'ouvrage; mais ce fut par le conseil et aux instances de Caton qu'on entreprit cette guerre; et voici quelle en fut l'occasion. Envoyé, comme ambassadeur, auprès des Carthaginois et de Massinissa, roi de Numidie, qui se faisaient la guerre, il était chargé d'examiner les causes de leurs différends. Massinissa avait été de tout temps l'ami du peuple romain; et les Carthaginois, depuis leur défaite par Scipion, avaient obtenu la paix par un traité qui, en leur imposant un tribut énorme, les avait en même temps dépouillés d'une partie de leur empire (41). Caton, au lieu de trouver Carthage dans l'état d'affaiblissement et d'humiliation où la croyaient les Romains, la vit peuplée d'une jeunesse florissante, regorgeant de richesses, pourvue de toutes sortes d'armes et de provisions de guerre, pleine de confiance dans toutes ces ressources, et nourrissant les plus hautes espérances. Il jugea que ce n'était pas le temps pour les Romains de discuter et de terminer les querelles des Carthaginois avec Massinissa; et que, s'ils ne se hâtaient de détruire cette ville, leur ancienne ennemie, qui conservait toujours un profond ressentiment du passé, et qui, dans si peu de temps, avait repris un accroissement qu'on pouvait à peine croire (42), ils allaient retomber dans les périls où ils s'étaient vus autrefois.

XLI. Il retourna donc promptement à Rome, et représenta au sénat que les défaites et les malheurs des Carthaginois avaient moins épuisé leurs forces que guéri leur imprudence. « Les guerres qu'ils » ont eues contre les Romains, ajouta-t-il, les » ont plutôt aguerris qu'affaiblis; celle qu'ils » font aux Numides est le prélude des entreprises » qu'ils méditent contre les Romains; tous les » traités de paix qu'on a faits avec eux n'ont » rien de solide, et ne sont que de simples suspen- » sions d'armes, pour attendre une occasion fa- » vorable. » En finissant, il laissa tomber des figues de Libye qu'il avait dans le pan de sa robe; les sénateurs en ayant admiré la grosseur et la beauté : « La terre qui les produit, leur dit Caton, » n'est qu'à trois journées de Rome. » Une preuve plus forte encore de sa haine contre Carthage, c'est que depuis ce jour-là, sur quelque affaire qu'il opinât, il ne manquait jamais de conclure par ces mots : « Et je suis d'avis qu'on détruise Carthage. » Au contraire, Publius Scipion, surnommé Nasica, terminait ainsi toutes ses opinions : « Et je suis » d'avis qu'on laisse subsister Carthage. » Il y a toute apparence que Scipion, voyant le peuple livré à la licence, enflé d'orgueil pour ses prospérités, et, peu docile aux conseils du sénat, entraîner par sa puissance toute la ville dans les divers partis où le poussait son caprice; que Scipion, dis-je, voulait que la crainte qu'inspirerait Carthage fût pour les Romains comme un frein qui gourmandât leur audace; qu'il jugeait les Carthaginois trop faibles pour assujettir les Romains, mais trop forts pour être méprisés. Caton, de son côté, croyait trop dangereux, pour un peuple que sa grande puissance portait aux plus grands excès, d'avoir comme suspendue sur sa tête une ville de tout temps très puissante, et alors devenue plus sage par les malheurs dont elle avait été châtiée; qu'il fallait donc ôter à Rome toute crainte extérieure, quand elle avait au-dedans tant d'occasions de commettre de nouvelles fautes.

XLII. Ce fut ainsi que Caton suscita cette troisième et dernière guerre punique. Elle commençait à peine, lorsqu'il mourut (43), après avoir prédit quel serait celui qui la terminerait : c'était un jeune homme encore tribun des soldats, mais qui déja avait montré dans les combats autant de prudence que de courage. Lorsque les nouvelles de ses premiers exploits arrivèrent à Rome, Caton, en les entendant raconter, s'écria :

Seul il a du bon sens parmi des ombres vaines (44).

Scipion confirma bientôt cette prédiction par de nouveaux succès. Caton laissa de sa seconde femme un fils qui, comme je l'ai déja dit, fut surnommé Saloninus, du nom de sa mère, et un petit-fils du premier lit, dont le père était mort avant lui. Sa-

[1] Voyez la sixième satire du second livre d'Horace.

loninus mourut dans sa préture; il eut un fils surnommé Marcus, qui parvint au consulat; et il fut l'aïeul (45) de Caton le philosophe, l'homme le plus vertueux et le plus célèbre de son temps.

****

PARALLÈLE

D'ARISTIDE ET DE CATON LE CENSEUR.

I. Après avoir rapporté de ces deux grands hommes ce qui nous a paru le plus digne de mémoire, la vie entière de l'un, comparée à toute la vie de l'autre, offre une différence si peu sensible, qu'elle est presque effacée par plusieurs traits frappants de ressemblance qui se trouvent entre eux. Mais si on les distingue par le détail de leurs actions, comme pour juger un poëme ou des tableaux il faut les comparer dans toutes leurs parties, on verra que ce qu'ils ont de commun l'un et l'autre, c'est que, sans aucun secours étranger, ils ne se sont avancés dans le gouvernement que par leur vertu et leur capacité. Mais il semble que, du temps d'Aristide, Athènes n'étant pas encore bien puissante, et les orateurs du peuple, les généraux d'armée qui pouvaient être ses concurrents, ayant à peu près tous la même médiocrité de fortune, il ne lui fut pas difficile de s'élever au-dessus des autres; car les citoyens de la première classe n'avaient que cinq cents médimnes de revenu; les chevaliers, qui composaient la seconde, en avaient trois cents; et les citoyens de la troisième, qu'on nommait zeugites, n'en avaient que deux cents[1]. Mais lorsque Caton, sorti d'une petite ville et né dans une condition rustique, se jeta dans le gouvernement de Rome, comme dans une mer sans rivage, cette ville n'était plus gouvernée par les Curius, les Fabricius, les Hostilius; elle n'appelait plus des citoyens pauvres et des laboureurs, de la charrue et de la bêche, au tribunal, pour en faire ses magistrats et ses chefs. Déja elle avait pris l'habitude de regarder à la noblesse des familles, à la richesse, aux distributions d'argent, aux sollicitations et aux brigues : enflée de sa puissance, elle traitait avec une fierté insultante ceux qui aspiraient aux charges de la république. Il était bien différent d'avoir à lutter contre un Thémistocle, qui n'avait qu'une naissance commune et une fortune médiocre (46); dont tout le bien, quand il entra dans l'administration, ne montait guère qu'à cinq ou même à trois talents[2], ou d'avoir à disputer les premières places de l'état avec les Scipions, les Servilius Galba, les Quintius Flamininus, sans autre secours qu'une langue qui, pour l'intérêt de la justice, parlait toujours avec une grande liberté.

II. Aristide, aux batailles de Marathon et de Platée, n'était qu'un des dix généraux de la Grèce; Caton fut élu un des deux consuls, quoiqu'il eût un grand nombre de compétiteurs (47); nommé ensuite un des deux censeurs, il fut préféré, pour cette charge, à sept concurrents, tous des premières et des plus illustres familles de Rome. Aristide, dans aucune de ses victoires, n'obtint les premiers honneurs : à Marathon, Miltiade remporta le prix du combat; à Salamine, ce fut Thémistocle; et à Platée, suivant Hérodote, on dut à Pausanias cette victoire si glorieuse pour les Grecs. Le second prix d'honneur fut même disputé à Aristide par les Sophanes, les Aminias, les Callimaque et les Cynégire, qui, dans tous ces combats, donnèrent les plus grandes marques de valeur. Caton, au contraire, dans la guerre qu'il fit en Espagne, et pendant son consulat, surpassa tous les autres capitaines en courage et en prudence : aux Thermopyles, où il servait comme simple tribun des soldats, sous les ordres d'un consul, il eut tout l'honneur de la victoire; il ouvrit aux Romains le passage de ces défilés, pour aller contre Antiochus, et vint par les derrières attaquer ce prince, qui ne songeait qu'aux ennemis qu'il avait devant lui. Cette victoire, qui fut évidemment l'ouvrage de Caton, chassa l'Asie de la Grèce, et en ouvrit ensuite l'entrée à Scipion.

III. Ils furent donc tous deux invincibles à la guerre; mais dans le gouvernement Aristide succomba aux intrigues de Thémistocle qui le fit bannir par l'ostracisme. Caton, qui lutta contre les hommes les plus considérables et les plus puissants de Rome; qui, tel qu'un généreux athlète, eut, jusque dans une extrême vieillesse, des combats à soutenir, se maintint toujours inébranlable (48). Souvent accusé, souvent accusateur devant le peuple, il fit condamner plusieurs de ses adversaires, et ne le fut jamais lui-même, quoiqu'il n'eût d'autre rempart de sa vie, ni d'autres armes, que son éloquence; car c'est à son talent pour la parole, plutôt qu'à sa fortune ou à son bon génie, qu'on doit attribuer la gloire d'avoir conservé sa dignité sans atteinte (49). C'est un témoignage qu'Antipater rendit à Aristote, de qui il écrivait, après la mort de ce philosophe, qu'entre plusieurs autres qualités, il avait le talent de persuader tout ce qu'il voulait. De l'aveu de tout le monde, la vertu la plus parfaite que l'homme puisse posséder est celle qui le rend capable de bien gouverner, et c'est une opinion presque générale, que l'économie n'en est pas une des moindres parties (50). En effet, une cité qui n'est qu'un assemblage de maisons et un

[1] Voyez la Vie de Solon, ch. XXIII.

[2] Vingt-cinq mille livres, ou quinze mille livres.

tout formé de plusieurs parties n'a de force, dans son ensemble, que par les facultés particulières de ses citoyens. Lycurgue lui-même, en bannissant de Sparte l'or et l'argent, pour les remplacer par une monnaie de fer altérée au feu, ne voulut point par-là interdire l'économie à ses concitoyens, mais seulement leur ôter le luxe et l'amour vicieux des richesses, afin qu'ils eussent tous en abondance les choses nécessaires et utiles. En cela il fit paraître, plus qu'aucun autre législateur, cette sage prévoyance qui lui avait fait encore plus craindre pour sa république un homme pauvre et sans ressource, qu'un citoyen opulent et superbe.

IV. Caton ne fut donc pas, ce me semble, un moins bon administrateur de sa maison que de la république; car il augmenta son bien, et enseigna aux autres l'économie et l'agriculture, en donnant, dans ses ouvrages, des préceptes très utiles sur ces deux objets. Mais Aristide, par sa pauvreté, a diffamé la justice même; il a laissé croire qu'elle est la ruine des familles, la source de l'indigence, et qu'elle sert beaucoup moins à ceux qui la possèdent qu'à ceux sur qui on l'exerce. Cependant Hésiode nous exhorte souvent à la justice et à l'économie, et il blâme la paresse, qu'il regarde comme la source de l'injustice (51). Quand Homère dit :

Je n'ai jamais aimé le travail, la culture,
Le soin de ma maison, ces goûts de la nature
Qui servent à nourrir, à placer des enfants :
Mais au milieu des mers braver les éléments,
Semer dans les combats la terreur, le carnage,
Étaient les seuls objets qui charmaient mon courage [1];

il nous fait entendre par-là que ceux qui négligent leur administration domestique s'enrichissent ordinairement par des voies injustes [2]. Les médecins disent que l'huile est bonne quand on l'applique sur les parties extérieures du corps, et qu'elle nuit aux parties intérieures : on ne peut pas dire de même de l'homme juste, qu'utile aux autres, il est inutile à lui-même et aux siens. Autrement la politique d'Aristide serait défectueuse, s'il est vrai, comme on le dit généralement, qu'il ne laissa pas de quoi doter ses filles et se faire enterrer lui-même. La maison de Caton a fourni à Rome, jusqu'à la quatrième génération, des généraux et des consuls; ses petits-fils et ses arrière-petits-fils parvinrent aux plus hautes dignités; mais les descendants de cet Aristide qui avait tenu le premier rang dans la Grèce se virent réduits à une si grande pauvreté, que les uns furent obligés de se faire devins et interprètes des songes; que d'autres vécurent d'aumônes publiques; qu'aucun d'eux, enfin, ne put ni faire ni penser rien de grand et qui répondît à la réputation d'un ancêtre, si illustre.

V. Mais ce point pourrait être sujet à contestation. En effet, la pauvreté n'est pas honteuse par elle-même; on ne doit en rougir que lorsqu'elle est la suite de la paresse, de l'intempérance, de la prodigalité et de la folie : mais se trouve-t-elle dans un homme sage, laborieux, juste, courageux, qui, dans l'administration publique, fasse paraître toutes les vertus; alors elle est la marque d'un esprit élevé et d'un cœur magnanime. Il est impossible de faire de grandes choses, quand on n'a que des pensées ordinaires; on ne peut non plus secourir les autres dans leurs besoins, quand on a soi-même des besoins multipliés. La plus grande provision pour bien gouverner n'est pas d'être riche; mais d'avoir l'aisance qui suffit, qui, en nous ôtant le desir du superflu, ne nous distrait jamais du soin des affaires publiques. Dieu seul n'a absolument besoin de rien : la vertu humaine qui sait réduire le plus ses besoins est donc la plus parfaite, et celle qui approche le plus de la divinité. Un corps bien constitué n'a besoin ni d'habits ni d'aliments superflus; de même une vie et une maison saine s'entretiennent par les choses les plus communes. En général, il faut que les biens soient proportionnés aux besoins; celui qui amasse beaucoup et qui dépense peu ne sait pas se suffire à lui-même : s'il ne dépense pas ce qu'il possède, parcequ'il n'en a ni le besoin ni le desir, c'est folie; s'il en a besoin et que par avarice il n'en jouisse pas, c'est une misère déplorable.

VI. Mais je demanderais volontiers à Caton lui-même pourquoi, si l'on n'est riche que lorsqu'on jouit, il se glorifie d'avoir amassé beaucoup de bien, quand il sait se contenter de peu : ou si c'est une chose louable, comme je n'en doute pas, de manger du pain le plus commun, de boire le même vin que ses ouvriers et ses domestiques, de n'avoir besoin ni d'étoffes de pourpre ni de maisons brillantes [1]; alors ni Aristide, ni Épaminondas, ni Manius Curius, ni Fabricius, n'ont manqué en rien à leur devoir, en refusant d'acquérir des biens dont ils n'estimaient pas l'usage. Car un homme qui trouvait les raves le meilleur des mets, et qui les faisait cuire lui-même, tandis que sa femme pétrissait son pain; un tel homme n'avait pas besoin de se tourmenter pour un as, ni de faire des écrits pour enseigner par quel genre d'industrie on s'enrichit plus promptement. C'est un grand bien que la simplicité qui se borne à ce qui suffit, parcequ'elle ôte à la fois et le desir et la pensée du superflu. Aussi Aristide disait-il, dans l'affaire de

[1] Odyssée, liv. XIV, vers 222.
[2] Combien, dans tous les temps, d'exemples de cette vérité !

[1] Mot à mot : crépies.

Callias, qu'on ne devait rougir de la pauvreté que lorsqu'elle était forcée; mais que ceux qui, comme lui, étaient pauvres volontairement, devaient s'en glorifier. Il serait ridicule d'attribuer à la paresse la pauvreté d'Aristide, quand il lui était si facile, sans rien faire de honteux, et en dépouillant seulement un Barbare, ou en prenant une des tentes de leur camp, de s'enrichir tout d'un coup. Mais en voilà assez sur ce sujet.

VII. Quant aux expéditions qu'ils ont commandées, celles de Caton ajoutèrent bien peu à la grandeur d'une république déja si puissante; mais celles d'Aristide nous offrent les victoires des Grecs les plus belles, les plus éclatantes et les plus décisives : celles de Marathon, de Salamine et de Platée (52). Il ne serait pas juste de comparer Antiochus à Xerxès, ni ces villes d'Espagne, dont les murailles furent rasées, à tant de milliers de Perses qui périrent sur terre et sur mer. Dans toutes ces batailles, Aristide ne fut inférieur à personne par son courage; mais la gloire et la couronne de ces exploits, ainsi que l'or et les autres richesses qu'on y prit, il les céda à ceux qui en avaient plus besoin que lui, parcequ'il leur était bien supérieur.

VIII. Je ne blâmerai pas Caton de ce qu'il se vantait sans cesse et se mettait au-dessus de tous les autres Romains; quoique d'ailleurs il dise lui-même, dans un de ses ouvrages, qu'il est aussi ridicule de se louer soi-même que de se blâmer. Mais celui qui se loue à tout propos me paraît d'une vertu bien moins parfaite que celui qui n'a pas même besoin de la louange des autres. La modestie sert beaucoup à donner de la douceur, cette vertu si nécessaire en politique : au contraire, l'orgueil rend difficile; c'est une source d'envie; passion qui ne fut pas même connue d'Aristide, et à laquelle Caton fut très sujet. Aristide, en favorisant les plus grandes entreprises de Thémistocle, en lui servant, pour ainsi dire, de garde pendant qu'il commandait, releva la ville d'Athènes; et il ne tint pas à Caton qu'en se déclarant l'ennemi de Scipion, il n'empêchât et ne fit manquer cette expédition contre les Carthaginois, dans laquelle ce jeune Romain défit Annibal, jusqu'alors invincible (53). Enfin, en élevant chaque jour contre lui de nouveaux soupçons et de nouvelles calomnies, il le chassa de Rome, et fit condamner son frère pour le crime honteux de péculat.

IX. La tempérance, que Caton a relevée par les plus grands éloges, fut toujours pure et entière dans Aristide; mais ce second mariage de Caton, si indigne de lui, si peu convenable à son âge, l'a fait soupçonner de n'avoir pas su pratiquer cette vertu. Se marier dans une extrême vieillesse, lorsqu'il avait chez lui un fils et une belle-fille; épouser la fille d'un greffier, d'un homme aux gages du public, c'est manquer ouvertement à l'honnêteté. Qu'il l'ait fait par volupté ou par colère, et pour se venger de l'indignation que son fils avait témoignée contre l'esclave avec laquelle il vivait, l'action et le prétexte sont également honteux. La réponse ironique qu'il fit à son fils était destituée de toute vérité. S'il voulait avoir d'autres enfants aussi vertueux que celui-là, il devait épouser une fille de bonne maison, se marier beaucoup plus tôt, ne pas préférer un commerce illicite, tant qu'il put le tenir caché; et quand il fut découvert, ne pas choisir pour beau-père un homme qui ne pouvait pas le refuser pour gendre, mais dont l'alliance n'était pas honorable à Caton.

NOTES

SUR LA VIE DE CATON.

(1) Le droit d'images, chez les Romains, était attaché aux grandes charges de la république; et il n'y avait que ceux dont les ancêtres les avaient exercées qui pussent avoir chez eux les images de leurs aïeux. C'étaient les personnes qu'on appelait nobles; ceux qui n'avaient que leur propre portrait étaient des hommes nouveaux; ils n'avaient pas reçu de leurs pères la noblesse, mais ils la transmettaient à leurs descendants. Aulu-Gelle, liv. XIII, c. XIX, fait connaître l'origine et les ancêtres de Caton.

(2) Le nom de Caton vient du mot latin *catus*, qui signifie *prudent*, *sage*, et même quelquefois *rusé*. Il y a apparence que le nom de Caton n'a commencé qu'à lui, et qu'auparavant on appelait seulement *Catos* les hommes sages, comme dans Ennius on voit Catus Élius Sextus. Caton s'étant distingué par sa sagesse entre les Romains de son temps, ce nom lui devint personnel, et passa aussi à ses descendants; il s'appelait auparavant Marcus Porcius Priscus.

(3) Quoique ce fût ordinairement à l'âge de dix-sept ans que les jeunes Romains faisaient leurs premières armes, il paraît cependant que Caton avait dix-neuf ans accomplis quand il commença de servir. Il était né l'an de Rome cinq cent dix-neuf, et entra dans le service l'an cinq cent trente-neuf, comme on doit l'inférer de ce qu'il dit lui-même dans Cicéron, *Traité de la vieillesse*, c. IV.

(4) Manius Curius Dentatus, ainsi surnommé parcequ'il était né avec des dents, fut consul l'an de Rome quatre cent soixante-quatre avant J.-C., quatre cent quatre-vingt-dix; il fit la guerre aux Samnites et aux Sabins, et obtint deux fois, dans cette même année, les honneurs du triomphe. Consul pour la seconde fois l'an de Rome quatre cent soixante-dix-neuf, il battit Pyrrhus, qu'il chassa d'Italie, et triompha pour la troisième fois. C'est ce grand homme qui, après tant de victoires et de triomphes, après avoir prodigieusement augmenté l'étendue de la domination romaine, dit, dans une de ses harangues, cette parole mémorable : « Un citoyen est pernicieux, à qui sept arpents » de terre ne suffisent pas. » C'était la mesure qui avait été fixée pour les citoyens romains, après l'expulsion des rois. Pline, liv. XVIII, ch. III.

(5) Voilà le *nudus ara* de Virgile dans ses *Géorgiques*. La tunique que Caton portait l'hiver, et que Plutarque nomme *exomis*, était courte et serrée; elle n'avait point de manches et couvrait seulement les épaules, comme son

nom le fait entendre. C'est encore aujourd'hui la camisole ou le gilet des gens de campagne. Festus dit que c'était aussi un habillement de comédie. *Voyez* Aulu-Gelle, l. VII, ch. XII.

(6) Caton étendait cette pratique à tous les animaux de labour et de service, à tous les instruments aratoires, à toute espèce de meubles; il disait qu'un père de famille devait beaucoup plus vendre qu'acheter. *Voyez* son *Traité sur l'agriculture*, à la fin du ch. II.

(7) On voit ici que ce n'était pas seulement par humanité, mais aussi par principe de justice, que Plutarque agissait ainsi. Non seulement il ne voulait pas vendre un esclave qui eût été inutile à celui qui l'aurait acheté, parceque c'eût été le tromper; mais encore il ne voulait pas vendre des animaux inutiles, qui, après avoir été engraissés dans le repos, pouvaient servir à la nourriture de l'homme. Il suivait en cela les principes de la philosophie pythagoricienne.

(8) Cette conduite pourrait bien n'être pas l'effet de l'avarice, et tenir seulement aux principes qu'on se serait faits d'une sévère économie; mais il serait difficile, ce me semble, d'y trouver de la magnanimité.

(9) Ce passage est tiré du *Banquet de Platon*. On a vu dans la *Vie d'Alcibiade*, c. IV, V et VII, quel attachement Socrate avait inspiré à ce jeune Athénien, que les discours du philosophe attendrissaient jusqu'aux larmes, et que ses écarts multipliés n'empêchèrent pas de rester toujours l'ami d'un homme qui n'avait rien négligé pour triompher de ses passions et le fixer dans le bien.

(10) Les anciens nous représentent Lysias comme un orateur ingénieux et élégant, plein de finesse, simple et concis, qui cependant sait s'élever à propos quand son sujet le demande, et est alors plein de force et de vigueur, et semble approcher de la perfection. C'est le jugement que Cicéron en a porté dans son *Traité des orateurs illustres*, c. IX. Denys d'Halicarnasse, dans la *Vie* de cet orateur, loue en lui la pureté et l'atticisme de son langage; la clarté dans la pensée et dans l'expression, qualité rare chez les écrivains. Quintilien, liv. X, c. I, p. 635, compare son éloquence, non à la marche rapide d'un grand fleuve, mais au cours paisible d'un ruisseau limpide.

(11) Dès ce temps-là le luxe commençait à s'introduire dans les tables des Romains. Athénée, liv. VI, ch. XIX, p. 274, rapporte, d'après Polybe, que des poissons salés, qu'on faisait venir du Pont, se vendaient jusqu'à trois cents livres. Ce n'était rien encore au prix de ce qu'on vit du temps de Tibère, où trois rougets, au rapport de Suétone, dans la *Vie* de cet empereur, ch. XXXIV, furent achetés trente mille sesterces, environ six mille livres de notre monnaie.

(12) C'est un vice de tous les états et de tous les temps: le goût du public décide ordinairement du choix que font la plupart des auteurs.

(13) Caton suit ici l'opinion de quelques anciens, en particulier d'Aristote et des stoïciens, qui plaçaient l'ame dans le cœur. Ainsi ce mot est pris en cet endroit pour l'entendement.

(14) Plutarque parle de ces mille Achéens qui, ayant été accusés d'avoir voulu livrer leur patrie au roi Persée, furent arrêtés, envoyés à Rome, et dispersés dans toute l'Italie, la première année de la cent cinquante-troisième olympiade. Ils y furent oubliés pendant dix-sept ans, après lesquels ceux qui se trouvèrent encore en vie, au nombre d'environ trois cents, furent renvoyés dans leur pays par un arrêt du sénat, rendu surtout en faveur de Polybe, qui était lui-même du nombre, et qui les appelle les accusés, les évoqués en Italie. Voyez les *Suppléments de Tite-Live*, liv. XLIX, ch. III. La plaisanterie de Caton porte sur le temps considérable qu'ils avaient passé en Italie, en sorte qu'ils étaient déja près du tombeau.

(15) M. Dacier a corrigé, en cet endroit, le texte de Plutarque, et y a ajouté une négation qu'il croit nécessaire. Il a traduit: « Polybe, vous n'imitez pas la sagesse d'U» lysse; vous voulez rentrer dans l'antre. » Je n'ai point adopté ce changement, et j'ai pour moi toutes les éditions, tous les traducteurs, et les derniers éditeurs d'Amyot, dont on doit lire la note sur cet endroit.

(16) Méziriac reproche ici a Amyot d'avoir mal traduit cette dernière cause de repentir, que Caton éprouvait; il dit qu'il aurait dû mettre: d'avoir passé un jour sans faire son testament. Quoique le mot grec, ainsi que le remarquent les éditeurs d'Amyot, ait aussi cette signification, l'autre paraît plus naturelle, et est généralement suivie.

(17) C'est celle qui est en-deçà du fleuve Bétis, aujourd'hui le Guadalquivir dans l'Andalousie; la partie qui était au-delà s'appelait l'Espagne ultérieure.

(18) Ce nombre paraît fort exagéré, à moins qu'il n'y comprenne les gros bourgs qui étaient regardés comme de petites villes. M. Mentelle a rapporté les noms de toutes ces villes dans sa *Géographie ancienne*, t. II, pag. 199 et suivantes.

(19) Petit peuple de l'Espagne citérieure, au bas des Pyrénées, dans la province qu'on appelle aujourd'hui la Catalogne. Leur lieu principal était Barcino, dont le nom se retrouve dans Barcelone. *Ibid.*

(20) L'an de Rome cinq cent soixante, qui suivit le consulat de Caton. L'histoire romaine est pleine de ces exemples de généraux et d'hommes consulaires qui, après avoir commandé des armées et passé par les premières charges, allaient servir sous d'autres généraux, dans un rang subalterne. Combien leur exemple devait être, pour le général, un objet d'émulation, et un encouragement pour les soldats! On sait qu'Épaminondas, après avoir été plusieurs fois commandant de la Béotie, accepta sans répugnance un très petit emploi de police, et l'exerça avec la même exactitude, la même vigilance et la même satisfaction qu'il montrait dans l'exercice des premières dignités.

(21) Ce fut l'an de Rome cinq cent cinquante-huit, lorsque Titus Quintius Flamininus proclama, dans les jeux isthmiques, la liberté de toute la Grèce, comme on le verra dans sa *Vie*.

(22) Il n'est pas probable que le discours de Caton eût donné aux Grecs une opinion si avantageuse des Romains. On connaît la prévention de ce peuple pour tout ce qui lui était propre, et surtout pour sa langue, qu'il préférait avec raison à toutes les autres.

(23) Lorsque Léonidas, avec trois cents Spartiates, alla occuper le passage des Thermopyles, pour fermer aux Perses l'entrée de la Grèce, il soutint dans ces défilés les efforts d'une armée innombrable, jusqu'à ce que, trahi par un Grec nommé Épicydes, qui enseigna aux Barbares des sentiers dérobés, sur le sommet des montagnes, il fut assailli de tous côtés par des forces infiniment supérieures, et périt avec tous ses Lacédémoniens. La lecture de l'histoire fut ici d'une grande utilité à Caton, et procura aux Romains un succès important.

(24) Toutes les montagnes situées au levant du détroit des Thermopyles sont comprises sous le nom d'Œta, et la plus haute s'appelle Callidrome, au pied de laquelle, vers le golfe de Malée, est un chemin de soixante pieds de large. *Voyez* Tite-Live, liv. XXXVI, c. XV, et Strabon, liv. IX, pag. 635.

(25) C'est-à-dire des soldats levés dans la ville de Firmium ou Firmum, dans le Picenum, aujourd'hui la marche d'Ancône.

(26) La liberté que les lois romaines donnaient à tout citoyen d'en traduire un autre devant les tribunaux et de s'y rendre son accusateur, pouvait avoir de grands avantages, en ce qu'elle servait souvent de frein à la perversité des méchants, en leur faisant craindre d'avoir toujours un

accusateur prêt à provoquer sur eux la vengeance des lois. Mais il faut convenir aussi qu'elle ouvrait la porte à de grands abus ; l'histoire est pleine d'exemples de citoyens également recommandables par leurs vertus et par leurs services, qui ont été livrés aux tribunaux par haine ou par envie, et ont succombé aux plus injustes accusations. Il paraît que Caton lui-même n'avait pas toujours été exempt de cette injustice, et que plus d'une fois, dans ses accusations, il avait moins consulté l'intérêt public que ses passions particulières.

(27) Tite-Live, *Suppléments*, liv. XLIX, c. LVI, et Plutarque, donnent à Caton quatre-vingt-dix ans de vie. Cicéron, *De claris oratoribus*, c. XX, et Pline, liv. XXIX, ch. I, ne le font vivre que quatre-vingt-cinq ans. Il mourut l'an de Rome six cent cinq, cent quarante ans avant J.-C. On a vu même dans Plutarque, ch. II de cette *Vie*, que Caton n'a pas vécu plus de quatre-vingt-cinq ans, puisqu'il n'avait que dix-sept ans lorsque Annibal pillait et ravageait l'Italie. La bataille de Cannes est de l'an cinq cent trente-huit de Rome. (*Note des éditeurs d'Amyot.*)

(28) On verra de plus grands détails sur ce trait d'histoire dans la *Vie de Titus Quintius Flamininus*. Tite-Live l'a aussi raconté fort au long, liv. XXXIX, c. XLI.

(29) Le Père Pétau place la mort de Scipion l'Africain un peu plus tard, d'après l'autorité de Tite-Live, dont il cite la fin du livre XXXIX. Il a peut-être voulu mettre Polybe ; car l'historien latin dit, dans l'endroit cité, que c'était l'opinion de Polybe, et d'un historien romain nommé Valérius Antias; mais il ajoute en propres termes que pour lui, il est d'un avis contraire, et le prouve en observant ce que Plutarque a dit plus haut, que Caton nomma prince du sénat Lucius Valérius Flaccus ; ce qui suppose que Scipion était déja mort, puisque c'était lui qui jouissait de cet honneur depuis quinze ans. Tite-Live place la mort de Scipion cinq ans plus tôt, à l'an cinq cent soixante-cinq de Rome. *Voyez* liv. XXXVIII, ch. LIII.

(30) L'as, dans le temps de la censure de Caton, valait plus d'un sou. Les mille as valaient environ soixante livres de notre monnaie. Les trois as qu'on payait d'impôt faisaient près de quatre sous ; mais comme les choses étaient prisées dix fois plus qu'on ne les avait achetées, l'impôt était de quarante sous pour mille as, ou pour soixante livres de valeur réelle.

(31) Ces premiers mots ne sont pas dans le texte ; mais il était nécessaire de les suppléer pour l'intelligence de cette inscription ; tous les autres traducteurs l'ont fait.

(32) Voilà une singulière contradiction : lorsqu'il était pauvre, il ne trouvait rien de plus honteux que de maltraiter ou de gronder seulement ses esclaves pour la nourriture ; et quand il est devenu riche, il leur fait donner les étrivières pour une négligence dans le service ou dans l'apprêt des viandes.

(33) C'est-à-dire qui ne fussent pas exposés à la grêle, à la sécheresse, aux pluies trop abondantes, qui sont autant de causes de diminution dans les récoltes. Il est vrai que ces sortes de fonds y sont moins sujets que les autres ; mais une forte grêle nuit beaucoup aux taillis, les inondations ensablent les prairies, et donnent au foin une mauvaise qualité ; s'il est déja coupé, elles l'entraînent, et emportent tout le revenu. Les mots grecs que j'ai rendus par ceux-ci : *des possessions qui occupassent beaucoup d'ouvriers*, ont été traduits simplement *terres* par la plupart des autres traducteurs. Il y a un mot qu'ils n'ont pas rendu : c'est *ergatesiam*, qui cependant devait l'être. J'ai suivi le sens que lui donne M. Dacier, qui observe que c'est une expression singulière dans la langue grecque, et dont on trouve peu d'exemples.

(34) Les Athéniens avaient pillé la ville d'Orope. Sur les plaintes qu'en portèrent les habitants, l'affaire fut renvoyée au jugement de ceux de Sicyone ; et les Athéniens, n'ayant pu justifier leur entreprise, furent condamnés à une amende de cinq cents talents, dont ces députés venaient solliciter à Rome la décharge. Aulu-Gelle, qui raconte ce fait, liv. VII, c. XIV, joint à ces deux ambassadeurs le philosophe péripatéticien Chritolaüs. *Voyez* Tite-Live, *Suppléments*, liv. XLVII, c. XXIV, et Pausanias, liv. VII, c. II.

(35) Voilà un des sénateurs les plus distingués qui traduit les discours de ces philosophes, et qui les traduit à la prière des Romains. Long-temps après cette époque, Pompée, ayant vaincu Mithridate, trouva dans la cassette de ce prince des *Traités d'Hippocrate* et des *Recueils de remèdes* dont il avait écrit de sa propre main la composition, l'usage et les vertus; Pompée les fit traduire et les rendit publics. Il en fut remercié par le sénat, comme d'un présent qui n'était pas moins utile à la vie des citoyens que sa victoire l'avait été à la république. C'est une grande autorité pour les traductions. L'empressement des jeunes Romains pour les discours des philosophes pouvait être excessif, et Caton alors aurait eu raison de demander qu'on le modérât ; mais il avait tort de vouloir qu'on proscrivît de Rome toute étude de la philosophie. La bonne, la véritable philosophie est aussi utile aux particuliers et aux états que la fausse et celle qui n'a que des dehors imposteurs leur est nuisible. Mais Caton n'était rien moins que philosophe, comme Plutarque va l'observer ; et on le voit bien à son avidité pour l'argent.

(36) Personne n'a moins mérité que Socrate les reproches que lui fait ici Caton, d'avoir été un homme violent et injuste, qui aspirait à la tyrannie et au renversement des lois. L'histoire atteste partout sa modération, et son respect pour les lois, qu'il porta jusqu'à ne vouloir pas profiter des moyens qu'on lui procurait de s'évader de la prison. S'il a cherché à changer quelques opinions ou quelques coutumes anciennes, c'est qu'elles étaient visiblement mauvaises, et qu'il voulait y en substituer de meilleures ; ce qui est toujours permis, quand on n'emploie, pour ce changement, d'autres armes que celles de la persuasion et de l'exemple.

(37) On opposera peut-être à cette assertion de Plutarque, que le siècle d'Auguste, où les lettres grecques étaient le plus cultivées à Rome, fut l'époque où elle perdit sa liberté. Mais est-ce à cette culture qu'il faut attribuer cette perte? et n'est-ce pas plutôt à l'irréligion dans laquelle les Romains étaient tombés alors, et dont ils faisaient une profession ouverte? n'est-ce pas à leur luxe, à leur mépris pour la vertu et pour les maximes de leurs ancêtres, à cet avilissement général qui avait flétri les esprits et les cœurs, et ne laissait plus à ce peuple que le nom de Romain? Une nation corrompue abuse des meilleures institutions.

(38) Dans son *Traité de la chose rustique*, il donne plusieurs remèdes purgatifs, c. CLVIII ; il en prescrit même pour les foulures ; il enseigne la manière de remettre les membres démis, et rapporte les paroles enchantées dont il faut se servir pour cela, ch. CLX. Mais le traducteur anglais remarque sur cet endroit que Caton n'était qu'un charlatan ; que ses recettes de médecine sont toutes ou très communes ou très dangereuses ; et que la diète qu'il défendait valait mieux que ses ordonnances ; que le canard, le pigeon et le lièvre dont il nourrissait ses esclaves malades, suivant Plutarque, étaient les viandes les plus grossières et les plus indigestes, comme le prouvent les rêves fréquents qu'elles occasionent. Aussi Plutarque va-t-il, ce me semble, donner à entendre que sa science prétendue en médecine avait été funeste à sa femme et à son fils.

(39) Quelles mœurs dans un si grave censeur ! disent les éditeurs d'Amyot. Et quel exemple pour des gens qui

n'avaient pas quatre-vingts ans, et qui n'étaient pas des Catons!

(40) Les anciens citent plusieurs ouvrages de Caton; outre cent cinquante oraisons qu'on avait de lui, il avait composé un *Traité de la discipline militaire*, sept livres d'*Origines*, où il expliquait celles des villes d'Italie; mais dans ce dernier ouvrage il n'y avait que deux livres sur cette matière; les cinq autres étaient proprement l'*Histoire du peuple romain*, et surtout celle de la première et de la seconde guerre punique. Son *Traité de la chose rustique* est le seul qui nous soit parvenu; il n'est resté des autres que quelques fragments.

(41) Ils avaient été obligés de livrer toute leur flotte, de laisser à Massinissa une partie du royaume de Syphax, autre roi de Numidie, et de payer aux Romains dix mille talents, environ cinquante millions de notre monnaie, qu'ils devaient acquitter dans l'espace de cinquante années, par paiements égaux. Cette paix fut faite à Carthage par Scipion, et confirmée à Rome par le sénat, l'an de Rome cinq cent cinquante-deux, avant J.-C. deux cent deux. *Voyez* Tite-Live, liv. XXX, c. XXXVII.

(42) Il n'y eut que cinquante ans d'intervalle entre la fin de la seconde guerre punique et le commencement de la troisième.

(43) Il mourut la première ou la seconde année de cette guerre, âgé de quatre-vingt-cinq ans, comme nous l'avons dit plus haut, note (26).

(44) C'est un vers d'Homère, tiré du dixième livre de l'*Odyssée*, vers 495, où Circé déclare à Ulysse qu'il faut qu'il aille aux enfers consulter l'ame de Tirésias, le seul, dit-elle, qui ait du bon sens; les autres auprès de lui ne sont que des ombres vaines.

(45) Cela doit s'entendre de Caton, surnommé Saloninus, et non pas de son fils surnommé Marcus, qui fut consul trente-sept ans après la mort de son aïeul. Voici donc la généalogie de cette famille : Caton le censeur, Caton surnommé Saloninus, son fils du second lit; Marcus Caton qui fut consul, et enfin Caton d'Utique.

(46) Il semblerait, par ce que dit ici Plutarque, qu'à Athènes, du temps d'Aristide, on n'avait égard qu'à la richesse des citoyens, pour les élever aux charges. Cependant ce fut dans ce temps-là, bien plus que dans aucun autre, qu'on s'attacha principalement au mérite et à la vertu des particuliers, pour leur confier l'administration des affaires.

(47) Cette différence ne peut être d'aucun poids ni en faveur de Caton ni contre Aristide; elle ne dépend que de la diverse forme de gouvernement des deux républiques.

(48) Cette lutte continuelle de Caton, et le succès qui l'accompagna toujours, lui font sans doute beaucoup d'honneur, et prouvent les ressources de son esprit. Mais il me semble qu'on ne peut regarder comme une preuve de faiblesse dans Aristide d'avoir succombé aux intrigues de Thémistocle. On sait avec quelle facilité les Athéniens prononçaient le ban de l'ostracisme; les citoyens les plus illustres et les plus vertueux y étaient plus facilement condamnés que d'autres, puisqu'il était principalement dirigé contre eux, et que le plus grand mérite y était le plus exposé.

(49) On sait que les anciens croyaient à des génies bons ou mauvais, êtres intermédiaires entre les dieux et les hommes; leurs fonctions étaient de conseiller et de diriger ceux à la destinée desquels ils étaient attachés.

(50) Aristote a traité au long cette matière dans les premiers chapitres de ses *Politiques*; et il prouve que la science économique est comme l'apprentissage de celle du gouvernement.

(51) On croirait d'abord que Plutarque donne encore ici l'avantage à Caton sur Aristide, parceque Caton augmenta son bien, et qu'Aristide mourut dans l'indigence. Mais la suite va faire voir que la pauvreté d'Aristide était beaucoup plus honorable que la richesse de Caton. Plutarque a ici en vue un vers d'Hésiode qu'il a déja cité dans la *Vie de Solon*, ch. III, et qui dit qu'il n'y a point de honte dans le travail, mais dans la paresse.

(52) Ainsi Aristide a l'avantage sur Caton, même pour ses exploits militaires; avantage que Plutarque semblait d'abord lui avoir refusé. Ce qu'il ajoute ensuite est le plus beau développement du caractère d'Aristide.

(53) Voilà dans Aristide un grand titre de supériorité sur Caton. Celui-ci, pour perdre son ennemi et satisfaire la haine qui l'animait, manqua de ruiner son pays. Aristide, en servant l'homme dont il avait le plus à se plaindre, en sacrifiant son ressentiment personnel à l'intérêt public, releva la puissance et la gloire de sa patrie. Aristide a donc eu tout l'avantage sur Caton, quelque brillantes que paraissent les actions de ce dernier.

PHILOPÉMEN.

I. Sa naissance et son éducation. — II. Qualités extérieures de sa personne. — III. Son caractère et ses inclinations. — IV. Ses premières armes et ses autres occupations. — V. Son goût pour les lectures solides. — VI. Il va au secours de Mégalopolis. — VII. Premier exploit de Philopémen. — VIII. Il est blessé d'une flèche, et montre dans cette occasion le plus grand courage. — IX. Il va servir en Crète, et à son retour il est nommé général de la cavalerie. — X. Il tue le général de la cavalerie ennemie. Idée de la ligue des Achéens. — XI. Changements introduits par Philopémen dans l'armure et la manœuvre des troupes. — XII. Il tourne vers la magnificence dans les équipages de guerre leur goût pour le luxe. — XIII. Sa victoire sur Machanidas, tyran de Lacédémone. — XIV. Il le tue de sa main. — XV. Honneurs qu'on lui rend aux jeux achéens. — XVI. Grande idée qu'avaient de lui les étrangers. — XVII. Il reprend Messène, dont le tyran Nabis s'était emparé. — XVIII. Il passe en Crète, à la prière des Gortyniens. — XIX. Les Mégalopolitains, mécontents de son départ, veulent le bannir; ils en sont détournés. — XX. Il est vaincu sur mer par Nabis. — XXI. Il le bat deux fois en très peu de jours. — XXII. Il unit Lacédémone à la ligue des Achéens. — XXIII. Il refuse des présents considérables que les Lacédémoniens lui avaient envoyés. — XXIV. Il défend Sparte contre Flamininus et Diophanes. — XXV. Il traite durement la ville de Lacédémone. — XXVI. Il s'oppose à l'ascendant que les Romains prenaient sur les Achéens. — XXVII. Il va attaquer Dinocrate. — XXVIII. Il est fait prisonnier. — XXIX. Il est mis dans un cachot. — XXX. Douleur des Achéens à cette nouvelle. Leurs projets. — XXXI. Dinocrate le fait empoisonner. — XXXII. Vengeance que les Achéens tirent de sa mort. Ses funérailles. — XXXIII. Honneurs rendus à sa mémoire.

M. Dacier place la prise de Mégalopolis, dont Philopémen empêcha les habitants de suivre les conseils de Cléomène, à l'an du monde 3727, la 2e année de la 139e olympiade, l'an de Rome 530, 224 ans avant Jésus-Christ. Philopémen avait alors trente ans.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an 504 jusqu'à l'an 571 de Rome, avant Jésus-Christ 183.

I. Il y avait à Mantinée un homme nommé Cassandre (1), d'une des premières maisons de la ville, et qui jouissait de la plus grande autorité parmi ses concitoyens. Obligé par un revers de fortune de s'exiler de sa patrie, il se retira à Mégalopolis, attiré surtout par Crausis, père de Philopémen, homme magnifique et généreux, avec qui il était intimement lié. Tant que Crausis vécut, il rendit à Cassandre tous les bons offices qu'on peut attendre d'un ami; après sa mort, Cassandre, pour lui témoigner sa reconnaissance de l'hospitalité qu'il avait trouvée dans sa maison, éleva lui-même son fils devenu orphelin, comme Achille, au rapport d'Homère, fut élevé par Phénix[1]. Philopémen, qui reçut de lui une éducation noble et digne d'un roi, fit, sous un tel maître, les glus grands progrès. A peine sorti de l'enfance, il fut confié aux soins d'Ecdémus et de Démophanes, tous deux de Mégalopolis, disciples d'Arcésilas dans l'Académie, et qui, plus qu'aucun autre philosophe de leur temps, avaient appliqué à la politique et au gouvernement des affaires les préceptes de la philosophie. Ils délivrèrent leur patrie de la tyrannie d'Aristodème, en suscitant contre lui des hommes qui le firent périr. Ils concoururent avec Aratus à chasser Nicoclès, tyran de Sicyone (2); et à la prière des Cyrénéens, dont la ville était agitée de troubles et de maux politiques, ils traversèrent la mer et se rendirent à Cyrène, où ils établirent de bonnes lois et une excellente forme de gouvernement (3). Mais ils comptaient eux-mêmes au nombre de leurs plus belles actions l'éducation de Philopémen, qu'ils avaient disposé, par les leçons de la philosophie, à faire un jour le bonheur des Grecs. Aussi la Grèce, qui l'avait comme enfanté dans sa vieillesse, pour être l'héritier des vertus de tous les grands hommes qu'elle avait produits, l'aima singulièrement, et se plut à augmenter sa puissance en proportion de sa gloire. Un Romain, en faisant son éloge, l'appela le dernier des Grecs, parcequ'après lui la Grèce n'avait plus eu aucun homme illustre et qui fût digne d'elle[1].

II. Il n'était pas, comme on l'a cru, laid de visage (4) : on peut s'en convaincre en voyant sa statue, qui est encore dans le temple de Delphes. La méprise de son hôtesse de Mégare vint, dit-on, de sa facilité et de la simplicité de son habillement. Cette femme, avertie que le général des Achéens (5) venait loger chez elle, se donnait beaucoup de peine pour lui préparer à souper. Son mari se trouvait alors absent. Philopémen arrive, vêtu d'un manteau fort simple; l'hôtesse, qui le prit pour un valet ou pour un courrier, le pria de l'aider à faire la cuisine. Philopémen, quittant son manteau, se met à fendre du bois. L'hôte revient, et le voyant en cet état : « Que faites-vous là, s'écria-t-il, seigneur Philopémen? — Vous le voyez, répondit-il en langage dorique; je paie les intérêts de ma mauvaise mine. » Titus Flamininus lui disait un jour, en le raillant sur sa taille : « Philopémen, vous avez les jambes et les mains belles; mais vous n'avez point de ventre. » Il était en effet très mince de corps. Mais cette plaisanterie tombait plutôt sur son armée que sur sa taille; car il avait de fort bonnes troupes de pied et de cheval; mais souvent il manquait d'argent pour

[1] Iliade, liv. IX.

[1] Pausanias lui rend le même témoignage

les nourrir. Voilà ce qu'on raconte de Philopémen dans les écoles.

III. Il était naturellement ambitieux (6); et cette passion n'était pas en lui entièrement exempte d'emportement et d'opiniâtreté. Il avait pris Épaminondas pour modèle, et avait très bien imité son activité, sa prudence, et son mépris des richesses; mais il se laissait maîtriser par l'entêtement et la colère, et ne sut pas, dans les différends qui sont la suite de toute administration publique, conserver la gravité, la douceur et l'humanité de cet illustre Thébain. Aussi le jugeait-on plus propre aux exploits guerriers qu'aux vertus politiques. En effet, dès son enfance il recherchait la société des gens de guerre, et montrait la plus grande ardeur pour les exercices qui pouvaient le former à l'art militaire; il aimait à combattre tout armé, et à faire manœuvrer un cheval. Ses amis et ses maîtres, voyant qu'il était naturellement adroit à la lutte, lui conseillaient de s'y appliquer. Il leur demanda si les exercices du gymnase ne nuiraient pas à ceux des armes. Ils lui répondirent (ce qui est vrai) que le corps et le régime d'un athlète différaient en tout de ceux d'un homme de guerre; que leur manière de vivre et leurs exercices ne se ressemblaient en rien; que les athlètes, par un long sommeil, une nourriture très abondante, des alternatives réglées de travail et de repos, augmentaient et conservaient leur embonpoint; ce qui les exposait à des variations dans leur santé, pour peu qu'ils s'écartassent de leur régime ordinaire; mais que les gens de guerre devaient s'accoutumer à toutes sortes de changements et d'inégalités, à souffrir la faim, la soif et l'insomnie. Sur cette réponse, Philopémen rejeta la lutte avec dédain; et, dans la suite, lorsqu'il commanda les armées, il proscrivit, autant qu'il lui fut possible, tous les exercices du gymnase; il les voua même au mépris et à l'opprobre, parce-qu'ils rendaient inutiles aux véritables combats les corps qui naturellement y étaient le mieux disposés.

IV. Lorsqu'il eut quitté ses maîtres et ses gouverneurs, il prit part aux incursions que ceux de Mégalopolis faisaient dans la Laconie, pour piller et pour emmener du butin. Il y prit l'habitude d'être toujours le premier à marcher, et le dernier à revenir. Dans les jours de loisir, il s'exerçait ou à chasser, afin de rendre son corps agile et robuste, ou à labourer la terre. Il avait, à vingt stades [1] de la ville, un beau domaine, où il allait tous les jours après dîner ou après souper. La nuit, il se jetait sur une méchante paillasse, comme le moindre de ses ouvriers, et s'y reposait. Le lendemain, il se levait au point du jour, et travaillait avec ses laboureurs ou ses vignerons, et revenait ensuite à la ville s'occuper des affaires publiques avec ses amis et les magistrats. Tout ce qu'il gagnait à la guerre, il l'employait en chevaux, en armes ou en rachat de prisonniers. Il cherchait à augmenter son bien par les produits de l'agriculture, le plus juste de tous les moyens d'acquérir; et il ne s'en faisait pas une sorte d'amusement et de jeu; il s'y appliquait avec le plus grand soin, persuadé que rien n'est plus convenable que d'accroître sa fortune par son travail, pour n'être pas tenté d'usurper le bien des autres.

V. Il aimait à s'instruire, et lisait les ouvrages des philosophes, non pas tous, à la vérité, mais ceux qui pouvaient le former à la vertu. Il choisissait, dans les poésies d'Homère, les endroits qu'il croyait propres à exciter, à enflammer son courage (7). De toutes les autres lectures, il préférait les Traités de tactique d'Évangelus (8), et les historiens d'Alexandre. Il croyait que les paroles devaient toujours avoir pour but les actions, et qu'il ne fallait pas lire seulement pour s'amuser, et pour se former à un babil infructueux. Dans les ouvrages même de tactique, il attachait peu de prix aux plans tracés sur des planches; il allait en faire l'application sur les lieux mêmes, afin d'en acquérir une connaissance exacte. Dans ses marches, il observait avec soin les élévations et les enfoncements du terrain, les inégalités, les formes et les situations diverses auxquelles les troupes sont obligées de se plier, soit pour s'étendre, soit pour se resserrer, selon que le champ de bataille est coupé de ruisseaux, de fossés et de défilés; il en raisonnait ensuite avec ceux qui l'accompagnaient. Il paraît qu'en général Philopémen avait porté trop loin sa passion pour la guerre : il s'était attaché au métier des armes, comme à celui qui ouvrait le champ le plus vaste à la vertu; et il méprisait comme des gens inutiles ceux qui ne suivaient pas cette profession (9).

VI. Il n'avait encore que trente ans, lorsque Cléomène, roi de Sparte, étant tombé tout-à-coup, pendant la nuit, sur Mégalopolis, et en ayant forcé les gardes, entra dans la ville, et se saisit de la place publique [1]. Philopémen accourut au secours de ses concitoyens, mais, malgré les efforts prodigieux de valeur qu'il fit, et tous les dangers auxquels il s'exposa, il ne put chasser les ennemis. Il donna seulement aux Mégalopolitains la facilité de s'échapper de la ville, en arrêtant les Spartiates qui les poursuivaient, et en attirant à lui Cléomène. Il ne sortit que le dernier, et avec beaucoup

[1] Près d'une lieue.

[1] La deuxième année de la cent tente-neuvième olympiade, 221 ans avant J.-C., l'an de Rome 531.

de peine, après avoir eu son cheval tué sous lui, et reçu même une blessure. Lorsque les habitants se furent retirés à Messène, Cléomène leur envoya offrir de leur rendre leur ville avec son territoire et toutes leurs richesses. Philopémen les voyant très satisfaits de ces offres et tout prêts à s'en retourner, les arrêta, et leur fit sentir que Cléomène ne voulait pas leur restituer Mégalopolis, mais se rendre aussi maître de leurs personnes, pour l'être plus sûrement de la ville; sentant bien qu'il ne pouvait y rester pour garder des maisons et des murailles vides, et que la solitude seule l'en chasserait bientôt. Ces représentations, qui retinrent les Mégalopolitains, donnèrent à Cléomène un prétexte de piller la ville, d'en détruire une grande partie, et d'emporter un riche butin.

VII. Quelque temps après, le roi Antigonus ayant marché avec les Achéens contre Cléomène, qui s'était emparé des hauteurs de Sellasie (10) et en occupait tous les passages, rangea son armée en bataille fort près de lui, résolu de l'attaquer, et de le forcer dans ce poste. Philopémen était avec ceux de Mégalopolis dans la cavalerie du roi, et se trouvait soutenu par les Illyriens, qui, très nombreux et remplis de courage, fermaient la bataille de ce côté-là. Ils avaient ordre de ne faire aucun mouvement, jusqu'à ce qu'Antigonus, de l'aile où il était, eût élevé au bout d'une pique une cotte d'armes de pourpre. Leurs chefs ayant voulu forcer les Lacédémoniens qu'ils avaient en tête, les Achéens restèrent toujours immobiles, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu. Alors Euclidas, frère de Cléomène, voyant cette infanterie séparée des gens de cheval, fait avancer sur-le-champ son infanterie légère, pour charger par-derrière les Illyriens, ainsi dégarnis de leur cavalerie, et les obliger de tourner tête. Cet ordre fut exécuté; l'infanterie légère d'Euclidas fit retourner les Illyriens, et les mit en désordre. Philopémen voyant qu'il ne serait pas difficile de tomber sur cette infanterie légère et de l'enfoncer, et que c'était le moment d'agir, en fait d'abord la proposition aux officiers du roi. Mais loin de l'écouter, ils le traitèrent de fou, et ne firent aucun cas de son avis. Sa réputation n'était pas encore assez grande, ni assez bien établie, pour qu'on voulût risquer, sur sa parole, une telle manœuvre. Alors Philopémen, entraînant ses concitoyens, seul avec eux, fond sur cette infanterie qu'il a bientôt enfoncée; il l'oblige enfin de prendre ouvertement la fuite, et en fait un grand carnage.

VIII. Pour encourager davantage les troupes du roi, et pousser avec plus de vigueur les ennemis, dans le désordre où ils étaient, il quitte son cheval, et marchant à pied, couvert d'une cuirasse de cavalier et de ses autres armes toutes très pesantes, il s'avance à travers des chemins tortueux, pleins de torrents et de fondrières. Il combattait ainsi avec beaucoup de peine et de difficulté, lorsqu'il eut les deux cuisses percées d'un coup de javelot. La blessure, sans être mortelle, était très grande; car le fer du javelot traversait les deux cuisses. Arrêté d'abord comme s'il eût été lié, il ne savait que faire. La courroie du javelot s'opposait à ce qu'on pût le retirer par la plaie, et personne de ceux qui étaient auprès de lui n'osait y toucher. Cependant le combat était dans sa plus grande force, et devait se terminer bientôt. Philopémen, qui brûlait de combattre, s'agitait de dépit et d'impatience; et, à force d'avancer et de retirer alternativement ses cuisses, il vint à bout de rompre le javelot par le milieu, et en fit retirer séparément les deux tronçons. A peine dégagé, il fond sur les ennemis l'épée à la main, à la tête des premiers rangs, et, par son exemple, inspire aux siens tant de courage et d'émulation, qu'il met les Spartiates en fuite. Antigonus, après la victoire, voulant savoir la vérité, demanda à ses Macédoniens pourquoi ils avaient fait charger leur cavalerie avant qu'il en eût donné l'ordre. Ils lui dirent, pour se justifier, qu'ils avaient été forcés, malgré eux, d'en venir aux mains avec les ennemis, parcequ'un jeune Mégalopolitain avait prévenu son ordre. « Ce jeune homme, leur dit Antigonus » en riant, s'est conduit en grand capitaine. » Depuis ce temps-là, Philopémen eut une célébrité bien méritée. Antigonus, qui desirait de l'attacher à son service, lui ayant fait offrir un commandement dans son armée et de grandes richesses, il les refusa, se connaissant un caractère trop difficile et trop indépendant pour obéir à un étranger.

IX. Mais comme il ne voulait pas demeurer oisif et sans emploi, qu'il était bien aise de s'exercer et de se former de plus en plus au métier des armes, il s'embarqua pour l'île de Crète, où l'on faisait la guerre. Il y servit long-temps avec des hommes belliqueux, versés dans toutes les parties de l'art militaire, très sobres d'ailleurs, et accoutumés à la vie la plus austère; il y acquit une si grande réputation qu'à son retour il fut nommé, par les Achéens, général de la cavalerie. Lorsqu'il eut pris possession de cette charge, il trouva ses cavaliers très mal montés : ils n'avaient que de mauvais chevaux, qu'ils prenaient au hasard lorsqu'ils devaient partir pour une expédition; le plus souvent même ils se dispensaient d'y aller, et se faisaient remplacer; presque tous manquaient d'expérience, et n'avaient ni courage ni hardiesse: leurs généraux négligeaient de réformer ces abus, parceque, chez les Achéens, les cavaliers sont très puissants, ayant le droit de récompenser et

de punir. Philopémen ne voulut pas se laisser entraîner à leur exemple, ni souffrir ce relâchement. Il parcourut lui-même les villes ; et, en piquant d'honneur chacun des jeunes gens en particulier, en châtiant même ceux qu'il fallait contraindre, il leur faisait faire de fréquents exercices, des revues, des combats d'apprentissage dans les lieux où ils avaient le plus de spectateurs. Par-là il les rendit en peu de temps aussi robustes que courageux ; et ce qui est encore plus important dans la tactique, si légers et si prompts, que, dans toutes les évolutions, dans tous les mouvements, soit de tout l'escadron ensemble, soit de chaque cavalier, l'habitude des exercices leur avait donné une si grande agilité, que toute cette cavalerie ne paraissait qu'un seul et même corps qui suivait un mouvement libre et volontaire.

X. Dans une grande bataille que les Achéens livrèrent près de la rivière de Larisse contre les Étoliens et les Éléens (11), Damophante, général de la cavalerie éléenne, sortant des rangs, courut sur Philopémen qui l'attendit de pied ferme, et qui, l'ayant prévenu, le frappa si rudement de sa pique, qu'il le renversa de dessus son cheval. Les ennemis, le voyant tombé, prirent aussitôt la fuite. Cet exploit accrut beaucoup la réputation de Philopémen ; on reconnut qu'il ne le cédait à aucun des jeunes gens en courage, ni à aucun des vieillards en prudence ; et qu'il était également capable de combattre et de commander. Le premier qui, d'un état de faiblesse et d'abaissement, avait élevé la république des Achéens à un haut degré de puissance et de dignité, c'était Aratus, qui, ayant trouvé chaque ville séparée d'intérêts, les réunit toutes ensemble, et établit parmi elles un gouvernement fondé sur des principes d'honnêteté, et digne d'une nation grecque. Quand des matières entraînées par les eaux s'arrêtent quelque part, celles qui surviennent successivement s'accrochant à ces premières, il se forme de leur réunion un corps qui prend peu à peu de la consistance et de la fermeté. De même la Grèce, dont les villes se tenaient séparées les unes des autres, était par-là dans un état de faiblesse qui l'exposait à sa ruine totale. Les Achéens furent les premiers qui se réunirent ; ils attirèrent ensuite les villes du voisinage : les unes, en les aidant à se délivrer de leurs tyrans ; les autres, en se les attachant par leur union et par la sagesse de leur gouvernement : ils firent ainsi de tout le Péloponnèse un seul corps et une seule puissance. Tant qu'Aratus vécut, ils dépendirent, en quelque sorte, des armes des Macédoniens : ils s'étaient attachés d'abord à Ptolémée, ensuite à Antigonus et à Philippe, qui prenaient part à toutes les affaires des Grecs. Mais dès que Philopémen fut à la tête du gouvernement, les Achéens, qui se sentaient capables de résister aux plus grandes puissances, cessèrent de marcher sous les drapeaux de princes étrangers. Aratus, qui n'avait pas les talents d'un général d'armée, dut, comme nous l'avons dit dans sa Vie, à sa douceur, à son affabilité, aux rapports d'amitié qu'il eut avec les rois, le succès de la plupart de ses entreprises. Mais sous Philopémen, grand homme de guerre, célèbre par ses exploits militaires, qui, dans ses premiers combats, fixant près de lui la victoire, avait accoutumé les Achéens à vaincre presque toujours sous ses ordres, ils redoublèrent de courage, et accrurent considérablement leur puissance.

XI. Il commença par changer leur ordonnance de bataille et leur armure : ils portaient des boucliers très légers, à la vérité, mais si étroits et si minces, qu'ils ne leur couvraient pas tout le corps. Leurs piques étaient beaucoup plus courtes que les sarisses des Macédoniens ; et si leur légèreté les rendait propres à frapper de loin, elle leur donnait, dans la mêlée, beaucoup de désavantage. Ils n'étaient pas accoutumés à cette ordonnance de bataille qu'on nomme spirale (12). Leur phalange carrée, qui n'avait pas de front, et qu'ils ne savaient pas fortifier, comme les Macédoniens, en serrant leurs boucliers les uns contre les autres, les exposait à être facilement enfoncés et rompus. Philopémen changea cette manière défectueuse de s'armer : à la place de ces courtes piques et de ces targes étroites, il leur donna de grands boucliers et des sarisses, les couvrit de casques, de cuirasses et de cuissarts ; et au lieu de les laisser courir et voltiger comme des troupes légères, il les dressa à combattre de pied ferme. Il arma de même tous les jeunes gens qui étaient en âge de servir ; et, en leur persuadant qu'ils pouvaient être invincibles, il les remplit de la plus grande confiance. Ensuite il modéra sagement l'excès de leur luxe et de leur dépense ; car il n'eût pas été possible de leur arracher entièrement cet amour de la vanité, qui était en eux une maladie invétérée. Ils aimaient avec passion les habits magnifiques, les lits et les meubles de pourpre, la délicatesse et la somptuosité des tables.

XII. Mais dès qu'une fois il eut commencé à détourner des choses superflues ce goût de parure, pour les porter vers des objets utiles et honnêtes, il ne tarda pas à leur faire desirer le retranchement des dépenses qu'ils faisaient chaque jour pour le soin de leur corps ; et ils ne recherchèrent plus la magnificence que dans leurs armes et dans leur équipage de guerre. On vit bientôt les boutiques des fourbisseurs pleines de coupes et de vases précieux mis en pièces, dont on faisait des cuirasses, des boucliers, et des mors dorés ou argentés. Les stades étaient remplis de jeunes chevaux qu'on

domptait, et de jeunes gens qui s'exerçaient aux armes. On voyait entre les mains des femmes des casques et des panaches teints des plus belles couleurs, des cottes d'armes et des manteaux militaires qu'elles brodaient pour les cavaliers. Cette vue augmentait l'audace de la jeunesse, excitait son ardeur, lui inspirait un vif desir de gloire et le mépris de tous les dangers; car la magnificence dans les autres objets extérieurs produit le luxe, et porte la mollesse dans l'ame de ceux qui les recherchent (13). C'est une irritation et comme un chatouillement des sens, qui brise toute la force de l'ame; mais lorsque cette magnificence a pour objet un appareil militaire, elle la fortifie et l'agrandit. Ainsi Homère nous peint Achille, qui, à la vue des nouvelles armes que sa mère a mises à ses pieds, est transporté hors de lui-même, et brûle d'impatience d'en faire usage[1]. Quand Philopémen eut mis dans les armes toute la parure des jeunes gens, il s'appliqua à les former par l'exercice; et il leur inspira tant d'émulation et d'ardeur, qu'ils obéissaient avec plaisir à tous les mouvements qu'il voulait leur faire exécuter. Ils goûtèrent beaucoup leur nouvel ordre de bataille; ils sentirent que leurs rangs, ainsi serrés, seraient plus difficiles à rompre, et ils trouvèrent leurs armes plus légères, plus maniables; ils les portaient avec plus de plaisir; charmés de leur éclat et de leur beauté, ils brûlaient d'ardeur de combattre, pour les essayer plus tôt contre les ennemis.

XIII. Les Achéens faisaient alors la guerre à Machanidas, tyran de Lacédémone, qui, avec une nombreuse et puissante armée, menaçait tout le Péloponnèse. Dès qu'on eut appris qu'il était entré sur le territoire de Mantinée (14), Philopémen marcha promptement contre lui avec ses troupes. Les deux armées se rangèrent en bataille près de la ville : elles avaient l'une et l'autre, outre toutes les forces du pays, un grand nombre de soldats étrangers. Le combat fut à peine engagé, que Machanidas, avec ses étrangers, mit en fuite les gens de trait et les Tarentins, qui faisaient le front de la bataille ennemie; mais, au lieu de tomber tout de suite sur les Achéens et d'enfoncer leur phalange, il se mit à poursuivre les fuyards, et outre-passa le corps de bataille des Achéens, qui demeuraient fermes à leur poste (15). Un si grand échec, au commencement du combat, fit d'abord croire à Philopémen que la bataille était perdue; mais il dissimula sa pensée, et feignit de regarder cet accident comme peu considérable. Quand il vit ensuite la grande faute que faisaient les ennemis, en se séparant de leur phalange et la laissant à découvert pour se livrer à la poursuite des fuyards, il n'eut garde de les arrêter; il les laissa passer librement; et, quand ils furent à une assez grande distance, il tomba brusquement sur les flancs de cette infanterie lacédémonienne, qui, séparée de son aile gauche, et n'ayant pas avec elle son général, ne s'attendait plus à combattre, et croyait la victoire gagnée, en voyant Machanidas poursuivre les ennemis.

XIV. Philopémen, après avoir renversé cette infanterie, dont il fit un grand carnage (car il y eut, dit-on, quatre mille Lacédémoniens de tués), alla contre Machanidas, qui revenait de la poursuite avec ses soldats étrangers. Il y avait entre lui et le tyran un fossé large et profond, dont ils parcouraient tous deux les bords; l'un pour le passer et s'enfuir, l'autre pour arrêter son ennemi (16). On eût dit à les voir que c'étaient, non deux généraux qui combattaient l'un contre l'autre, mais deux bêtes féroces réduites à la nécessité de se défendre : ou plutôt Philopémen ressemblait à un chasseur habile qui ne quitte pas d'un instant sa proie (17). Le cheval du tyran, vigoureux et plein d'ardeur, et que les éperons mettaient en sang, voulut risquer de franchir le fossé; et, avançant tout le poitrail, il s'efforçait de s'élancer à l'autre bord. Dans ce moment, Simmias et Polyenus, qui dans tous les combats se tenaient près de Philopémen pour le couvrir de leurs boucliers, accourent ensemble les piques baissées. Mais Philopémen les prévenant, s'avance contre Machanidas; et voyant que le cheval du tyran, en se dressant, le couvrait tout entier, il détourne le sien, et prenant sa javeline, il la pousse avec tant de force, que le tyran fut renversé du coup dans le fossé. Les Achéens, que ce grand exploit et toute sa conduite dans cette bataille avaient remplis d'admiration, lui érigèrent à Delphes une statue de bronze, où il est représenté dans cette attitude.

XV. Philopémen, élu pour la seconde fois général des Achéens, peu de temps après la bataille de Mantinée (18), assistait, dit-on, aux jeux néméens; et comme la fête lui donnait du loisir, il montra d'abord aux Grecs sa phalange bien parée, et lui fit faire ses exercices accoutumés, dont elle exécuta tous les mouvements avec autant de force que de légèreté. Il entra ensuite dans le théâtre, où les musiciens disputaient le prix du chant. Il avait autour de lui cette troupe de jeunes gens, couverts de leurs cottes d'armes et de leurs manteaux de pourpre, tous à la fleur de l'âge et pleins de vigueur; ils montraient le plus grand respect pour leur général, en même temps qu'ils faisaient éclater une audace guerrière, fruit de tant de glorieux combats. Au moment où ils entrèrent, le musicien Pylade, qui chantait les Perses de Timothée (19), en prononça ces premiers vers :

[1] Iliade. liv. XIX, vers 18.

L'auguste liberté, compagne de la gloire,
Est aujourd'hui pour nous le prix de leur victoire.

La pompe des vers, que relevait encore la voix brillante du musicien, attira sur Philopémen les regards de toute l'assemblée : le théâtre retentit d'applaudissements et de cris de joie. Les Grecs se rappelèrent leur ancienne dignité, et, dans la confiance dont ils se sentirent animés, ils conçurent l'espérance de la recouvrer.

XVI. Les jeunes chevaux n'aiment que les cavaliers auxquels ils sont accoutumés ; s'ils sont montés par d'autres, ils s'effarouchent et se cabrent. Ainsi dans les combats et dans les dangers, si l'armée des Achéens était commandée par un autre général que Philopémen, elle perdait courage, et le cherchait toujours des yeux. Paraissait-il au milieu des soldats, la confiance qu'ils avaient en lui leur rendait toute leur ardeur. Ils sentaient que de tous les généraux c'était le seul que les ennemis n'osaient regarder en face, le seul dont la gloire et le nom leur inspiraient la terreur : il était aisé de le voir dans toutes les occasions. Philippe, roi de Macédoine, persuadé que, s'il pouvait faire périr Philopémen, il remettrait aisément les Achéens sous son obéissance, envoya secrètement à Argos des hommes pour l'assassiner. Mais leur dessein ayant été découvert, Philippe devint l'objet de la haine et du mépris de toute la Grèce. Les Béotiens assiégeaient Mégare, et ils avaient l'espoir de la prendre d'assaut, lorsque tout-à-coup le bruit courut dans l'armée que Philopémen venait au secours de la place, et qu'il en était déja près. La nouvelle était fausse ; mais à l'instant les Béotiens laissent leurs échelles dressées contre les murailles, et ne songent plus qu'à prendre la fuite.

XVII. Nabis, devenu tyran de Lacédémone après Machanidas, s'était emparé de Messène[1]. Philopémen était alors simple particulier, et n'avait aucun corps de troupes à sa disposition. Il pressait Lysippe, général des Achéens, d'aller au secours de Messène ; mais celui-ci le refusa, parceque les ennemis étant dans la ville, il la regardait comme perdue. Philopémen marche lui-même au secours des Messéniens avec ses concitoyens seuls, qui, sans attendre ni décret ni élection, le suivent sur-le-champ, en vertu de ce décret de la nature qui veut qu'on obéisse à celui qui est le plus digne de commander (20). Il fut à peine auprès de Messène, que Nabis, informé de son approche, n'osa pas l'attendre, quoiqu'il eût son armée dans la ville. Il sortit promptement par une porte opposée, et emmena ses troupes, s'estimant trop heureux de lui échapper : il se sauva en effet, et Messène fut délivrée.

XVIII. Tout ce que nous avons raconté jusqu'ici est tout entier à la gloire de Philopémen ; mais le second voyage qu'il fit en Crète, à la prière des Gortyniens[1] qui, ayant une guerre à soutenir, l'avaient appelé pour lui donner le commandement de leurs troupes, donna lieu de dire que, pendant que sa patrie était attaquée par Nabis, il se retirait, ou pour fuir le combat, ou pour aller, hors de saison, signaler son courage chez des étrangers (21). Il est vrai que, pendant son absence, les Mégalopolitains, vivement pressés par les ennemis, qui, après avoir ravagé tout leur territoire, étaient campés à leurs portes, furent forcés de se renfermer dans leurs murailles, et de semer dans les rues de la ville, pour avoir de quoi se nourrir. Cependant Philopémen, élu général au-delà des mers, combattait contre les Crétois, et donnait à ses ennemis un prétexte de l'accuser qu'il fuyait la guerre que son pays avait à soutenir. D'autres disaient, pour le justifier, que les Achéens ayant nommé d'autres généraux, Philopémen, redevenu simple particulier, avait profité de son loisir pour aller commander les Gortyniens qui l'avaient demandé ; qu'incapable de repos, il voulait, par-dessus tout, tenir continuellement dans l'exercice et dans l'activité sa vertu militaire et son talent pour commander. Ce qu'il dit un jour du roi Ptolémée en est la preuve. On louait devant lui ce prince de l'habitude qu'il avait d'exercer chaque jour ses troupes, et de s'endurcir lui-même par l'exercice des armes. « Comment, dit Philopémen, peut-on » louer un roi qui à cet âge étudie encore, au » lieu de faire voir ce qu'il sait? »

XIX. Les Mégalopolitains, très mécontents de son absence, qu'ils regardaient comme une trahison, voulaient prononcer contre lui un décret de bannissement ; mais les Achéens, pour les en empêcher, envoyèrent à Mégalopolis leur général Aristenète (22), qui, quoique en dissension avec Philopémen sur les affaires du gouvernement, ne souffrit pas qu'on prononçât cette condamnation. Philopémen, irrité du mépris que ses concitoyens lui témoignèrent depuis ce temps-là, fit soulever plusieurs bourgs du voisinage de Mégalopolis, en leur suggérant qu'autrefois ils n'étaient pas sous la dépendance de cette ville, et ne lui payaient pas d'impôts. Il soutint lui-même ouvertement leur prétention, et desservit Mégalopolis dans le conseil des Achéens ; mais cela n'eut lieu que dans la suite. Pendant qu'il commandait en Crète les Gortyniens, au lieu de faire la guerre en homme du Péloponnèse et de l'Arcadie, c'est-à-dire d'une manière franche et généreuse, il adopta la manière des Crétois ; et, employant contre eux-mêmes leurs stratagèmes et leurs ruses, leurs artifices et leurs

[1] La première année de la 144e olympiade.

[1] Ville de Crète.

embûches, il leur eut bientôt fait voir qu'ils n'étaient que des enfants; qu'ils n'avaient que des finesses puériles et vaines, au prix de celles que donne une véritable expérience.

XX. Ses exploits en Crète lui ayant attiré l'admiration universelle et la réputation la plus brillante, il revint dans le Péloponnèse, où il trouva que Titus Flamininus avait battu Philippe[1], et que les Achéens, secondés par les troupes romaines, faisaient la guerre à Nabis. Élu aussitôt général contre ce tyran, il lui livra une bataille navale, dans laquelle il eut le même sort qu'Épaminondas. Il perdit beaucoup de sa réputation; et l'échec qu'il essuya sur mer diminua de l'idée qu'on avait de sa capacité. A la vérité, on a dit qu'Épaminondas, qui ne voulait pas faire goûter à ses concitoyens les avantages des courses maritimes, de peur que de bons soldats de terre ferme ils ne devinssent insensiblement, comme dit Platon, des marins lâches et corrompus (23), abandonna volontairement l'Asie et les îles grecques, sans avoir rien entrepris. Philopémen, au contraire, persuadé que l'expérience qu'il avait acquise dans les combats de terre lui suffirait pour réussir également sur mer, apprit à ses dépens combien l'expérience sert à la vertu, combien dans tous les arts elle augmente le pouvoir de ceux qui en ont une longue habitude (24). Car, outre qu'il perdit cette bataille par son inexpérience, comme il s'était embarqué sur un vieux vaisseau, autrefois très fameux, mais qui, n'ayant pas été à la mer depuis quarante ans, fit eau de toutes parts, ceux de ses concitoyens qui le montaient manquèrent tous de périr.

XXI. Cet échec le fit mépriser des ennemis, qui, persuadés qu'il avait renoncé pour toujours à la mer, allèrent insolemment mettre le siége devant la ville de Gythium (25). Philopémen, qui vit leur sécurité, s'embarque promptement, pour aller contre eux au moment où ils l'attendaient le moins, et où, dans la confiance que leur inspirait la victoire, ils s'étaient dispersés de côté et d'autre sans aucune précaution. Il débarque ses troupes la nuit, s'approche de leur camp, y met le feu, et fait un grand carnage des ennemis. Peu de jours après, comme il marchait dans des chemins très difficiles, Nabis se présente tout-à-coup devant lui, et remplit de frayeur les Achéens, qui désespéraient de se sauver de ces défilés si dangereux, dont les ennemis étaient les maîtres. Philopémen s'arrêta quelques instants, et ayant considéré la nature du terrain, il fit voir que la tactique est la perfection de l'art militaire; car, par un léger changement à l'ordonnance de sa phalange, pour l'accommoder à la disposition du lieu, il parvint facilement et sans aucun trouble à dissiper la frayeur des siens: alors il tombe brusquement sur les ennemis, et les met en fuite. Mais voyant qu'au lieu de se sauver dans la ville, ils se dispersaient de différents côtés, et que le terrain des environs, tout coupé de bois, de ruisseaux, de fondrières, était très difficile pour la cavalerie, il fit cesser la poursuite, et campa de jour dans le lieu même. Ayant ensuite conjecturé qu'à l'entrée de la nuit les ennemis reviendraient de leur déroute pour se retirer dans la ville un à un et deux à deux, il place en embuscade, le long des ruisseaux et des collines qui avoisinaient leur ville, des soldats achéens armés de simples épées, qui tuèrent un très grand nombre de Spartiates, parceque, ne revenant pas tous ensemble, mais chacun de leur côté, selon que la fuite les avait dispersés, ils tombaient entre les mains des ennemis comme des oiseaux dans les filets.

XXII. Ces exploits méritèrent à Philopémen une affection singulière de la part des Grecs, et lui attirèrent dans les théâtres des marques d'honneur dont Titus Flamininus, naturellement ambitieux, était ouvertement blessé. Il croyait qu'un consul romain devait recevoir des Achéens plus de respect et d'honneur qu'un homme d'Arcadie. D'ailleurs les bienfaits que les Grecs avaient reçus de lui lorsque, par un seul décret, il avait affranchi, de l'esclavage de Philippe et des Macédoniens toutes les contrées de la Grèce, lui paraissaient bien supérieurs aux services de Philopémen. Aussi Titus fit-il bientôt sa paix avec Nabis, qui, peu de temps après, fut tué en trahison par les Étoliens. Cette mort ayant jeté le trouble dans Sparte, Philopémen saisit cette occasion pour y marcher à la tête d'une armée; et gagnant les uns par la persuasion, entraînant les autres par la force, il fit entrer cette ville dans la ligue des Achéens. L'importance de ce service, qui fortifiait leur parti d'une ville si puissante et si considérée, accrut singulièrement sa réputation parmi les peuples de la ligue achéenne, et lui gagna la confiance des principaux de Sparte, qui espérèrent avoir en lui un défenseur de leur liberté. La maison et les biens de Nabis ayant été vendus, les Lacédémoniens arrêtèrent de lui faire présent de la somme de cent vingt talents[1] que ces biens avaient produits, et de lui envoyer une ambassade pour le prier de les accepter.

XXIII. Ce fut dans cette occasion que la vertu de Philopémen brilla dans toute sa pureté, et qu'on reconnut que, non content de paraître homme de bien, il l'était réellement. D'abord il ne se trouva pas un seul Spartiate qui voulût aller lui porter ces présents. Arrêtés par la crainte et le respect, ils lui envoyèrent Timolaüs, son hôte et son ami, qui, arrivé à Mégalopolis, alla loger chez lui. Lors-

[1] L'avant-dernier roi de Macédoine.

[1] Environ six cent mille livres de notre monnaie.

qu'il eut considéré de près la gravité de sa conversation, la simplicité de sa vie et la sévérité de ses mœurs, il jugea facilement qu'un tel homme serait insensible à l'éclat de l'or, et il n'osa pas lui parler du don qu'il était chargé de lui offrir. Il supposa donc un autre prétexte à son voyage, et s'en retourna sans avoir rien fait. Envoyé une seconde fois, il fit de même. Enfin, à un troisième voyage, il prit sur lui, non sans beaucoup de peine, de lui déclarer la bonne volonté des Spartiates à son égard. Philopémen y fut sensible; mais étant aussitôt parti pour Lacédémone, il conseilla aux Spartiates de ne pas employer leur argent à corrompre les amis honnêtes qu'ils avaient, et dont la vertu était toujours à leur disposition, sans avoir besoin de la payer; mais d'en acheter plutôt la faveur des méchants, de ceux qui, dans le conseil, livraient la ville aux séditions et aux troubles, afin que, l'argent leur fermant la bouche, ils fussent moins à craindre. « Car, ajouta-t-il, c'est à ses » ennemis et non à ses amis, qu'il faut ôter la li-» berté de parler. » Telle était la grandeur d'ame de Philopémen par rapport aux richesses.

XXIV. Quelque temps après, les Lacédémoniens ayant voulu tenter quelque nouvelle entreprise, et Diophanes, général des Achéens, qui en fut averti, s'étant mis en devoir de les punir, les Lacédémoniens se préparèrent à la guerre, et mirent le trouble dans tout le Péloponnèse. Philopémen, pour adoucir et apaiser Diophanes, lui représenta que dans un moment où le roi Antiochus et les Romains remplissaient la Grèce d'armées si nombreuses (26), toute l'attention d'un général devait se porter à ne rien remuer dans son pays; qu'il fallait dissimuler et fermer les yeux sur les fautes qui pouvaient avoir été commises. Diophanes, sans aucun égard à ses remontrances, entre en armes dans la Laconie avec Titus Flamininus, et s'approche de la ville. Philopémen, indigné de cette conduite, osa faire une action qui, jugée à la rigueur, était contraire aux lois et à la justice, mais qui prouve un grand courage et une audace singulière. Il entra dans Sparte, et, tout simple particulier qu'il était, il en ferma les portes au général des Achéens et au consul romain. Il apaisa les troubles de cette ville, et rattacha de nouveau les Spartiates à la ligue achéenne (27).

XXV. Mais dans la suite, étant général des Achéens, et ayant lui-même à se plaindre des Lacédémoniens, il rappela les bannis de Sparte, fit mourir quatre-vingts Spartiates, selon Polybe, et trois cent cinquante, suivant Aristocratès (28), abattit leurs murailles, et leur ôta une grande partie de leurs terres, qu'il donna aux Mégalopolitains. Il chassa et transporta en Achaïe tous ceux à qui les tyrans avaient donné le droit de cité à Sparte, excepté trois mille qui, ayant refusé d'obéir et de sortir de la ville, furent vendus à l'encan; et pour leur insulter, de l'argent provenu de cette vente il fit construire à Mégalopolis un superbe portique. Enfin, se livrant sans mesure à son ressentiment contre les Spartiates, et voulant, pour ainsi dire, fouler aux pieds ce peuple déja plus malheureux qu'il ne le méritait, par une vengeance aussi injuste que cruelle il détruisit, il renversa toutes les institutions de Lycurgue (29). Il força les enfants et les jeunes gens de quitter l'éducation qu'ils recevaient à Sparte, pour embrasser celle qu'on donnait en Achaïe; persuadé que, tant qu'ils observeraient les lois de Lycurgue, ils ne perdraient jamais leurs sentiments généreux. Accablés alors sous le poids de leurs malheurs, et forcés de laisser Philopémen couper, pour ainsi dire, les nerfs de leur ville, ils vécurent dans la faiblesse et dans la dépendance. Cependant les Romains leur ayant accordé dans la suite la permission de renoncer à la discipline des Achéens, et de reprendre leurs anciennes institutions, ils rétablirent, autant qu'il était possible, après tant de maux et une si grande corruption, l'antique forme de leur gouvernement (30).

XXVI. Lorsque la Grèce fut devenue le théâtre de la guerre d'Antiochus contre les Romains[1], Philopémen, qui n'était que simple particulier, voyant qu'Antiochus, oisif à Chalcis, passait le temps à célébrer ses noces avec une jeune fille d'un âge très disproportionné au sien (31); que les Syriens, éloignés de leur chef, et vivant dans la licence, se dispersaient dans les villes, où ils commettaient les plus grands désordres; Philopémen, dis-je, regrettait de n'être pas général des Achéens, et enviait aux Romains une victoire si facile. « Si je » commandais, disait-il, j'aurais déja taillé tous » les ennemis en pièces dans leurs tavernes. » Les Romains, après avoir vaincu Antiochus, donnèrent plus d'attention aux affaires de la Grèce; et déja, avec leur armée, ils enveloppaient de tous côtés les Achéens, dont les orateurs penchaient fort pour leur parti. Leur puissance, secondée par les dieux, croissait de plus en plus, et touchait presque au plus haut terme où leur fortune dût s'élever. Philopémen, dans cette conjoncture, faisait comme un bon pilote qui lutte contre les vagues: forcé par les circonstances, il cédait quelquefois; plus souvent il se raidissait, et résistait de toutes ses forces: il ne négligeait rien pour déterminer ceux qui avaient le plus de crédit ou d'éloquence à défendre la liberté de Mégalopolis. Aristenète[2], qui jouissait d'une grande autorité, et qui avait

[1] Vers l'an de Rome 561.
[2] Il faut lire encore ici Aristène, comme nous l'avons remarqué plus haut.

toujours fait sa cour aux Romains, dit un jour, dans le conseil, que les Achéens ne devaient pas leur résister, ni payer leurs bienfaits d'ingratitude. Philopémen, quoique indigné de ce discours, l'écouta d'abord en silence; mais enfin, ne pouvant plus retenir son emportement : « Eh! mon » ami, lui dit-il, pourquoi donc es-tu si pressé » de voir la fin malheureuse de la Grèce? » Le consul Manius (32), ayant vaincu Antiochus, demanda aux Achéens, pour les bannis de Sparte, la permission de retourner dans leur patrie, et Flamininus appuya auprès d'eux sa demande. Philopémen s'y opposa, moins par haine contre les bannis, que par le desir de leur faire obtenir cette grace des Achéens et de lui, et non de Flamininus et des Romains. Élu général pour l'année suivante, il ramena lui-même les bannis dans leur patrie : tant l'élévation de son ame le rendait fier et opiniâtre contre ceux qui voulaient tout avoir d'autorité!

XXVII. Il était âgé de soixante-dix ans, lorsqu'il fut nommé, pour la huitième fois, général des Achéens[1]; et il espérait non seulement que l'année de son commandement se passerait sans guerre, mais encore que l'état des affaires lui permettrait de vivre dans le repos le reste de ses jours. Les maladies corporelles semblent s'affaiblir à mesure que les forces diminuent : de même, dans les villes grecques, l'amour des combats s'affaiblissait dans la même proportion que leur puissance. Mais la vengeance divine, pour punir Philopémen d'une parole hautaine qu'il s'était permise, le renversa, sur la fin de sa vie, comme un athlète qui, près de terminer heureusement sa course, tombe au pied de la borne. Il était dans une assemblée où l'on vantait les talents militaires d'un général. « Comment, dit Philopémen, peut-on estimer un » homme qui s'est laissé prendre en vie par les » ennemis (33)? » Peu de jours après, Dinocrate le Messénien, ennemi particulier de Philopémen, homme généralement haï par sa méchanceté et sa vie licencieuse, détacha Messène de la ligue des Achéens; et l'on apprit qu'il était près de s'emparer du bourg de Colonis (34). Philopémen était alors malade de la fièvre à Argos. A cette nouvelle, il part pour Mégalopolis, et s'y rend le jour même, après avoir fait plus de quatre cents stades[2]. Là, prenant aussitôt la cavalerie, composée des plus considérables d'entre les citoyens, tous jeunes, pleins d'affection pour Philopémen, et qui, brûlant d'acquérir de la gloire, le suivirent volontairement, il marche avec eux au secours de cette place (35). Ils approchaient de Messène et étaient déja près de la colline d'Évandre (36), lorsqu'ils rencontrèrent Dinocrate qui venait au-devant d'eux, et ils l'eurent bientôt mis en fuite. Mais cinq cents chevaux, qui gardaient le territoire de Messène, survinrent tout-à-coup; et ceux qui d'abord avaient été mis en déroute s'étant réunis à eux sur les hauteurs, Philopémen, qui craignait d'être enveloppé, et qui songeait à la sûreté de ses cavaliers, se retirait par des lieux difficiles, fermant toujours la marche, et faisant souvent tête aux ennemis pour les attirer uniquement sur lui; mais aucun n'osait l'approcher; et ils se contentaient de tourner autour de lui, en jetant de loin de grands cris.

XXVIII. Il s'avança plusieurs fois contre eux, pour favoriser la retraite de ces jeunes gens qu'il renvoyait l'un après l'autre; et il ne s'aperçut pas qu'il était seul au milieu d'un grand nombre d'ennemis. Aucun cependant n'osa se mesurer avec lui; mais, en l'accablant d'une grêle de traits, ils le poussèrent dans des lieux escarpés et pleins de rochers, où son cheval ne pouvait marcher, quoiqu'il le mît en sang avec ses éperons. L'exercice continuel qu'il avait fait dans sa vie lui conservait encore une vieillesse agile; et il se serait sauvé facilement, si la maladie et la fatigue du chemin ne l'eussent affaibli au point qu'appesanti dans sa marche, il ne pouvait avancer qu'avec beaucoup de peine. Dans cet état, son cheval fit un faux pas, et le jeta par terre. Sa chute fut si rude, qu'il en eut la tête froissée, et resta longtemps étendu sans proférer une parole. Les ennemis le crurent mort, et se mirent en devoir de le dépouiller. Mais lui voyant lever la tête et ouvrir les yeux, ils se jettent sur lui avec fureur, lui lient les mains derrière le dos, et le conduisent ainsi à Messène, en l'accablant d'outrages et d'indignités, que ce grand homme n'aurait jamais imaginé, même en songe, devoir souffrir un jour de la part de Dinocrate.

XXIX. Dès que les Messéniens en eurent appris la nouvelle, transportés de joie, ils coururent en foule aux portes de la ville. Mais quand ils virent Philopémen traîné par des soldats et chargé de chaînes, au mépris de sa dignité et de la gloire que lui avaient acquise tant d'exploits et de trophées, touchés la plupart de compassion, et partageant son infortune, ils ne purent s'empêcher de verser des larmes, de déplorer la vanité et le néant de la grandeur humaine. Bientôt, par un sentiment d'humanité qui se répandit parmi ce peuple, on dit généralement qu'il fallait se souvenir des bienfaits qu'on avait reçus de Philopémen, et de la liberté qu'il avait donnée à Messène, en chassant le tyran Nabis. D'autres, en petit nombre, pour complaire à Dinocrate, voulaient qu'on

[1] La deuxième année de la 149e olympiade, 183 ans avant Jésus-Christ.
[2] Vingt lieues.

l'appliquât à la torture, et qu'on le fît périr dans les tourments, comme un ennemi dangereux et irréconciliable, qui, s'il sortait de captivité, irrité par des traitements si indignes, n'en serait que plus redoutable pour Dinocrate. On le conduisit enfin dans un lieu appelé le Trésor, caveau souterrain qui ne recevait du dehors ni air ni lumière, qui n'avait point de porte, et n'était fermé que par une grosse pierre qu'on roulait à l'entrée (37). Ce fut là qu'ils le descendirent; et, après en avoir bouché l'entrée avec cette pierre, ils y placèrent des gardes.

XXX. Cependant les cavaliers achéens, revenus à eux-mêmes au milieu de leur fuite, et ne voyant point Philopémen, craignent qu'il n'ait été tué. Ils s'arrêtent assez long-temps, l'appellent à grands cris, en se reprochant les uns aux autres de n'avoir dû leur salut qu'à l'abandon aussi honteux qu'injuste d'un général qui s'était sacrifié pour eux, et qu'ils ont livré aux ennemis. Ils courent de tous côtés; et, après de longues recherches, ils apprennent enfin qu'il a été fait prisonnier, et ils vont en porter la nouvelle dans toutes les villes de l'Achaïe. Les Achéens, qui regardaient sa captivité comme le plus grand des malheurs, arrêtent qu'il sera redemandé aux Messéniens par une ambassade : et en même temps ils se préparent à marcher en armes contre eux.

XXXI. Pendant qu'ils s'occupaient de ce double objet, Dinocrate, qui craignait surtout le moindre délai, parcequ'il sauverait Philopémen, voulut prévenir les démarches des Achéens : dès que la nuit fut venue, et qu'il vit la foule des Messéniens retirée, il fit ouvrir la prison, et commanda à l'exécuteur d'y descendre, pour porter du poison à Philopémen, avec ordre de ne pas le quitter qu'il ne l'eût pris. Philopémen était couché sur son manteau, tout entier à son chagrin, qui l'empêchait de dormir. Lorsqu'il vit la lumière, et cet homme qui, debout devant lui, tenait dans sa main la coupe du poison, il se releva avec peine à cause de sa faiblesse, et, s'étant mis sur son séant, il prit la coupe, en demandant à l'exécuteur s'il ne savait rien de ses cavaliers, et surtout de Lycortas [1]. L'exécuteur lui répondit que la plupart s'étaient sauvés. Philopémen le remercia d'un signe de tête, et le regardant avec douceur : « Quelle » satisfaction pour moi, lui dit-il, d'apprendre » que nous n'avons pas été malheureux en tout ! »

XXXII. La nouvelle de sa mort, bientôt répandue parmi les Achéens, plongea toutes les villes dans le deuil et dans la consternation. A l'instant même les magistrats et tous ceux qui étaient en âge de porter les armes se rendirent à Mégalopolis; là, sans différer d'un moment la vengeance, ils choisirent pour général Lycortas; et, entrant en armes dans la Messénie, ils y mirent tout à feu et à sang. Les Messéniens, effrayés, se déterminèrent à ouvrir leurs portes aux Achéens. Dinocrate, prévenant le supplice qui l'attendait, se tua lui-même; tous ceux qui avaient conseillé la mort de Philopémen se la donnèrent aussi, à son exemple; quant à ceux qui avaient opiné pour la torture, Lycortas les réserva pour les faire expirer dans les tourments. On brûla le corps de Philopémen; et, après avoir recueilli ses cendres dans une urne, on partit de Messène sans confusion et avec beaucoup d'ordre, en mêlant à ce convoi funèbre une sorte de pompe triomphale. Les Achéens marchaient couronnés de fleurs et fondant en larmes; ils étaient suivis des prisonniers messéniens, chargés de chaînes. Polybe [1], fils du général Lycortas, entouré des plus considérables d'entre les Achéens, portait l'urne, qui était couverte de tant de bandelettes et de couronnes, qu'on pouvait à peine l'apercevoir. La marche était fermée par les cavaliers, revêtus de leurs armes, et montés sur des chevaux richement enharnachés. Ils ne donnaient ni des marques de tristesse qui répondissent à un si grand deuil, ni des signes de joie proportionnés à une si belle victoire.

XXXIII. Les habitants des villes et des bourgs qui se trouvaient sur leur passage sortirent au-devant des restes de ce grand homme, avec le même empressement qu'ils avaient coutume de montrer quand il revenait de ses expéditions; et, après avoir touché son urne, ils accompagnèrent le convoi jusqu'à Mégalopolis. Ce grand nombre de vieillards, de femmes et d'enfants mêlés dans la foule, jetaient des cris perçants qui, de l'armée, retentissaient dans toute la ville, dont les habitants leur répondaient par des gémissements, accablés de douleur, et sentant bien qu'avec ce grand homme ils avaient perdu leur prééminence sur les Achéens. On l'enterra avec toute la magnificence convenable; et les prisonniers messéniens furent lapidés autour de son tombeau. Toutes les villes, par des décrets publics, lui érigèrent des statues et lui rendirent les plus grands honneurs (38). Mais dans la suite, pendant ces temps si malheureux de la Grèce, où Corinthe fut détruite, un Romain entreprit de faire abattre toutes ses statues, et de le poursuivre lui-même en justice, comme s'il eût été vivant : il l'accusait d'avoir été l'ennemi des Romains, et de s'être montré malintentionné pour eux. Polybe répondit au plaidoyer de l'accusateur (39); et quoiqu'il

[1] Le père de l'historien Polybe.

[1] Il pouvait avoir alors vingt-deux ans.

fût vrai que Philopémen s'était fortement opposé à Titus Flamininus et à Manius, ni le consul Mummius, ni ses lieutenants, ne voulurent souffrir qu'on détruisît les monuments élevés à la gloire d'un guerrier si célèbre : ces hommes équitables (40) savaient distinguer la vertu de l'intérêt, et l'honnête de l'utile. Ils étaient persuadés que si les hommes justes conservent de la reconnaissance pour leurs bienfaiteurs, et paient de retour leurs services, les gens vertueux doivent toujours honorer la mémoire des grands hommes. Voilà ce que j'avais à dire de Philopémen.

NOTES

SUR LA VIE DE PHILOPÉMEN.

(1) Dans quelques exemplaires il est nommé Cléandre ; et c'est ainsi que l'appellent Pausanias, liv. VIII, ch. XLIX, et Suidas. Ils nomment aussi Craugis ou Crantès, Ecdélus et Mégalophanes, ceux à qui Plutarque donne les noms de Crausis, d'Ecdémus et de Démophanes. Il y a toute apparence que ces diversités d'écriture ne viennent que de la faute du copiste, comme l'observent les éditeurs d'Amyot. Crausis est nommé Craugis dans l'inscription mise au bas de la statue de Philopémen à Tégée, et conservée dans l'Anthologie grecque. Mantinée et Mégalopolis étaient des villes d'Arcadie. Philopémen fut contemporain de Titus Quintius Flamininus, avec qui Plutarque le compare. L'historien Polybe vécut aussi en même temps que Philopémen, qui le forma au gouvernement, suivant Plutarque.

(2) On verra dans la *Vie d'Aratus* que ce préteur des Achéens, âgé seulement de vingt ans, signala son entrée dans le gouvernement par le projet qu'il forma de chasser Nicoclès, tyran de Sicyone ; il le conduisait avec tant de prudence et de secret, qu'il entra de nuit dans la ville par escalade, sans que le tyran en eût le moindre soupçon ; Nicoclès n'échappa aux vainqueurs qu'en se sauvant par des conduits souterrains. Aratus fut le chef de la fameuse ligue des Achéens, composée de treize villes de la Grèce, qui lui déférèrent le commandement, d'un accord unanime. Toutes ses entreprises furent suivies du plus grand succès. Il mérita, par l'éclat et par l'utilité de ses services, que Sicyone sa patrie lui élevât une statue, avec le titre de *Sauveur*. Il écrivit l'*Histoire des Achéens*, que Polybe, liv. II, p. 196, dit avoir suivie dans quelques parties de son *Histoire*.

(3) Les Cyrénéens ne conservèrent pas long-temps cette excellente forme de gouvernement qu'Ecdémus et Démophanes leur avaient donnée. On verra, dans la *Vie de Lucullus*, que ce général leur donna de nouvelles lois, en rappelant que Platon avait anciennement refusé d'être leur législateur, parcequ'ils étaient dans une situation trop florissante. Il paraît, par l'histoire, que cette ville avait été sujette à des agitations et à des troubles fréquents.

(4) Pausanias dit le contraire, liv. VIII, c. XLIX : il assure qu'en grandeur et en force, il ne le cédait à aucun homme du Péloponnèse; mais qu'il était laid de visage : et il faut avouer que cette laideur semble confirmée par la réponse de Philopémen, qu'on va voir tout-à-l'heure.

(5) On donnait quelquefois à tous les Grecs le nom d'Achéens; et dans Homère ils ne sont pas appelés autrement. Mais ici ce nom désigne en particulier les habitants d'une contrée du Péloponnèse nommée l'Achaïe, dont Corinthe était la capitale.

(6) Dans ces écoles on discourait sur toutes sortes de sujets, politiques, moraux, historiques; et les paroles remarquables des grands hommes étaient en particulier une des matières de ces entretiens.

(7) Le goût que tous les grands guerriers de l'antiquité ont montré pour les poésies d'Homère justifie le témoignage que leur rend Philopémen ; en cela il est d'accord avec tous ceux qui savent apprécier les ouvrages de ce poëte sublime, qui peint partout la valeur sous les traits les plus vifs, les plus animés, les plus propres à enflammer le courage.

(8) Auteur ancien, qui avait écrit sur l'art de ranger des troupes en bataille.

(9) Ce sentiment est outré : la profession des armes exige de grands talents; et l'éclat qui accompagne les victoires en impose à la plupart des hommes sur les suites funestes qu'elles entraînent, et sur les maux affreux dont elles sont la source.

(10) Ville de la Laconie sur le fleuve Énus. Elle fut détruite par Aratus, après une victoire qu'il remporta sur les Lacédémoniens.

(11) Ce combat fut donné la quatrième année de la cent quarante-deuxième olympiade. Philopémen était alors âgé de quarante-quatre ans.

(12) Le grec dit mot à mot *en spire*. Cette expression ne présente pas une idée bien nette et bien précise; aussi chaque traducteur l'a-t-il rendue d'une manière différente. Amyot met : en limaçon ou en rond. Xylander avait aussi traduit : en rond, *in orbem*. M. Dacier, qui a mis en spirale, avoue qu'il n'entend point ce terme; que, dans les traités de tactique qu'il a lus, il n'a rien trouvé sur cette ordonnance. Suidas explique le mot cohorte par celui de spire, *in voce Cohortis*; et c'est en ce sens qu'on le trouve continuellement dans Appien et dans Plutarque. D'après deux passages de Polybe, ses expressions et les évolutions qu'il décrit, il paraît que l'ordonnance en spire était formée par des cohortes rangées en bataillon carré, et séparées les unes des autres par des intervalles égaux, de manière que toute l'armée représentait un quinconce.

(13) M. Dacier croit que le texte est altéré dans cet endroit; les raisons qu'il apporte ne m'ont pas paru concluantes.

(14) Ce combat de Mantinée fut donné la troisième année de la cent quarante-troisième olympiade, deux cent six ans avant J.-C. *Voyez* Polybe, liv. XI, p. 878.

(15) *Voyez* dans Polybe, liv. XI, p. 882, comment il parle de cette faute de Machanidas.

(16) Polybe, *ibid.*, p. 886, ne dit pas précisément cela : selon lui, Philopémen ne cherchait pas à traverser le fossé; mais il voulait empêcher Machanidas de le passer.

(17) Ce passage paraît défectueux dans le texte, où il est dit simplement : Philopémen, tel qu'un habile chasseur, les serrait de près. Philopémen étant, dans le premier membre de cette phrase, comparé à une bête féroce que la nécessité force à se rendre, ne peut pas l'être dans le second à un chasseur qui presse vivement la bête. Il faut donc quelque chose qui soit comme un correctif de cette première comparaison que Plutarque n'avait pas trouvée apparemment assez juste pour Philopémen, qu'elle assimilait à un tyran. M. Dacier a suppléé le correctif, en ajoutant ces mots : ou plutôt; et il met ainsi entre les deux comparaisons une opposition qui sépare les deux membres de la phrase, et éclaircit l'obscurité de ce passage.

(18) Ce fut la quatrième année de la cent quarante-troisième olympiade, qui se trouva précisément celle des jeux néméens, qu'on célébrait, dans le Péloponnèse, tous les quatre ans.

(19) Timothée, poëte-musicien des plus célèbres, et très

habile joueur de cithare, naquit à Milet, dans la Carie, la troisième année de la quatre-vingt-troisième olympiade, quatre cent quarante-six ans avant J.-C.

(20) C'est sans doute le décret de la nature, lorsqu'on est libre de le suivre; mais lorsque les lois ou le consentement du peuple ont fait choix d'un général, c'est à lui seul qu'il faut obéir; la voix de la nature ne doit plus être écoutée, parceque la sûreté commune n'est plus que dans l'obéissance.

(21) L'imputation de fuir le combat, faite à Philopémen, était aussi ridicule que calomnieuse.

(22) Polybe, *In excerptis legationibus*, ch. XLI, et Tite-Live, liv. XXXII, ch. XIX, l'appellent Aristène; et c'est ainsi qu'il faut corriger Plutarque, dont l'autorité n'est pas aussi sûre que celle de Polybe et de Tite-Live; surtout de Polybe, qui était le compatriote et le contemporain de Philopémen. Aristène était de Dymes, ville de l'Achaïe, et fut aussi général des Achéens; on l'envoya à Mégalopolis deux ans après le départ de Philopémen pour l'île de Crète. Il y a, dans les *Fragments de Polybe*, une belle comparaison d'Aristène avec Philopémen, lib. *De virt. et vitiis*, p. 1439.

(23) Ce passage de Platon est au commencement du quatrième livre *des Lois*. Plutarque l'a déja cité dans la *Vie de Thémistocle*, ch. V. *Voyez* ce que nous avons dit à cette occasion, note (9), sur ce changement que Thémistocle introduisit dans la politique des anciens rois d'Athènes, en portant les forces des Athéniens vers la marine.

(24) Le revers de Philopémen est une preuve sensible de ce que peut en toutes choses l'expérience et l'habitude. M. Dacier rapporte à cette occasion la parole d'un des plus grands capitaines que la France ait eus, le grand Condé, à qui ses succès extraordinaires n'avaient pas donné la présomption qui fit tort à Philopémen dans cette rencontre. On parlait d'une bataille navale devant ce prince, qui dit qu'il souhaitait passionnément d'en voir une; et que, s'il s'y trouvait, il regarderait tout avec une grande application. Un officier de marine, qui était présent, lui ayant dit qu'il n'y aurait point d'amiral qui ne fût ravi de recevoir ses ordres: «Mes ordres? répliqua vivement le prince; » je me garderais bien de dire seulement mon avis; je me » tiendrais tranquillement sur le pont, d'où je regarderais » toutes les manœuvres et tous les mouvements pour » m'instruire. »

(25) C'était l'arsenal et le port de Lacédémone, à cinq quarts de lieue de cette ville, sur le golfe Laconique. *Voy.* Tite-Live, liv. XXXIV, ch. XXIX.

(26) Cette même année, la seconde de la cent quarante-septième olympiade, Livius, qui commandait la flotte romaine, venait de gagner une bataille navale à Éphèse contre Antiochus. *Voyez* Tite-Live, liv. XXXVI, c. XLIV et XLV.

(27) On ne peut nier que cette action de Philopémen ne soit inexcusable: c'était une démarche aussi injuste en soi que dangereuse par les conséquences que pouvait avoir un tel exemple, surtout dans un homme du mérite et de la considération de Philopémen. Le succès le justifia, et prévint une guerre qui aurait pu causer bien des maux, et peut-être devenir funeste aux Achéens eux-mêmes; mais les actions d'un homme de bien ne doivent pas attendre du succès leur apologie.

(28) Cette exécution eut lieu dans un endroit de la Laconie, que Polybe dans les *Extraits des ambassades*, p. 1180, appelle Compasium.

(29) Rien en effet ne pouvait être à la fois plus cruel et plus injuste que de renverser les institutions de Lycurgue; c'était vouloir détruire Sparte elle-même, qui ne s'était soutenue pendant plus de sept cents ans que par sa fidélité à maintenir ces institutions. Cet excès de ressentiment a de quoi surprendre dans un homme tel que Philopémen, que l'austérité de ses mœurs aurait dû porter au contraire à favoriser des établissements si analogues à sa propre conduite.

(30) Cet heureux changement fait l'éloge des lois de Lycurgue, et justifie ce que Plutarque a dit dans le parallèle de ce législateur et de Numa: que les Romains accrurent leur puissance en renonçant aux institutions de Numa; et que les Lacédémoniens ne se furent pas plus tôt écartés des ordonnances de Lycurgue, qu'ils s'affaiblirent sensiblement, et qu'après avoir perdu l'empire de la Grèce, ils virent leur république en danger d'être détruite.

(31) Ce mariage était aussi disproportionné pour la naissance que pour l'âge. On verra dans la *Vie de Flamininus* que ce prince, déja vieux, devint amoureux d'une jeune personne, la plus belle de Chalcis, fille de Cléoptolème, et qu'il l'épousa; qu'à la faveur de ce mariage, il entraîna dans son parti les Chalcidiens, qui le servirent avec beaucoup de zèle.

(32) C'est le consul Manius Acilius Glabrion, qui vainquit Antiochus au détroit des Thermopyles, l'an de Rome cinq cent soixante-trois, cent quatre-vingt-onze ans avant J.-C. On a vu le récit de cette victoire dans la *Vie de Caton*, c. XX et XXI.

(33) C'est le sentiment de Régulus qu'Horace a exprimé avec tant d'énergie dans l'ode cinquième du livre III. Mais Régulus, prisonnier, le disait par le motif généreux de détourner le sénat de le racheter lui et les compagnons de sa captivité. Philopémen, au contraire, parlait avec une confiance présomptueuse.

(34) On croit que ce nom est altéré dans le texte, et qu'il faut lire Coronis ou Coroné, poste considérable au-dessus de Messène, sur le bord de la mer, dont il est parlé dans Strabon, liv. VIII, p. 553. Tite-Live lui donne aussi ce nom, liv. XXXIX, ch. XLIX.

(35) Il ne prit avec lui que soixante cavaliers; mais Lycortas s'était avancé avec des troupes pour le soutenir.

(36) On ne connaît pas cette colline d'Évandre. Mais à quelque distance de Messène, en tirant vers l'Arcadie, Polybe, liv. II, p. 108, et après lui Pausanias, c. IV, p. 31, placent une colline appelée Évan, qui est sans doute celle dont Plutarque parle ici. Il aura été facile de faire d'Évan le nom d'Évandre, d'autant que ce nom était celui d'un roi d'Arcadie.

(37) Ce caveau était appelé le trésor public, parceque, dans les temps de guerre, les Messéniens y enfermaient leur argent, et ce qu'ils avaient de plus précieux. *Voyez* Tite-Live, liv. XXXIX, ch. L.

(38) *Voyez* dans Pausanias, liv. VIII, ch. LII, l'inscription que ceux de Tégée mirent au bas de la statue qu'ils érigèrent à ce grand homme.

(39) Cette accusation eut lieu trente-sept ans après la mort de Philopémen, la troisième année de la cent cinquante-huitième olympiade, cent quarante-six ans avant J.-C. Ce misérable calomniateur voulait faire sa cour aux Romains, en détruisant les statues d'un homme qu'il représentait comme leur ennemi. Il serait à desirer qu'on eût conservé le discours que fit Polybe pour répondre à ce lâche accusateur.

(40) Plutarque, en disant *ces hommes équitables*, distingue les Romains de ce temps-là de ceux qui vinrent ensuite, et donne à entendre que ceux-ci ne conservèrent pas ces sentiments d'équité et d'honneur qui faisaient que leurs ancêtres estimaient la vertu même dans leurs ennemis.

T. QUINT. FLAMININUS[1].

I. Son caractère. Ses premières campagnes. — II. Il est nommé consul, et envoyé contre Philippe, roi de Macédoine. — III. Il se met promptement en campagne. Son arrivée en Épire. — IV. Premières escarmouches entre Philippe et les Romains. Des bergers indiquent à Flamininus un chemin entre les montagnes. — V. Il remporte la victoire sur Philippe. — VI. Plusieurs peuples de la Grèce, gagnés par la douceur de Flamininus, embrassent le parti des Romains. — VII. Il achève de s'attacher les Grecs, en proposant à Philippe de les rendre libres; ce que Philippe refuse. — VIII. Il engage les Thébains dans son parti. Le commandement lui est prorogé. — IX. Il présente la bataille à Philippe. — X. Le combat ne s'engage que le lendemain. — XI. Victoire de Flamininus. Épigramme d'Alcée, et réponse de Philippe à cette épigramme. — XII. Flamininus accorde la paix à Philippe. Sa prudence en cette occasion. — XIII. Il obtient du sénat pour les Grecs une liberté entière. — XIV. Elle est proclamée dans l'assemblée des jeux isthmiques. — XV. Joie des Grecs. Réflexions sur le sort de la Grèce. — XVI. Soins de Flamininus pour assurer la liberté des Grecs. Il la fait proclamer de nouveau aux jeux néméens. — XVII. Présents de Flamininus au temple de Delphes. Cette proclamation comparée avec celle que fit depuis Néron. — XVIII. Flamininus fait la paix avec Nabis, tyran de Sparte. — XIX. Les Achéens lui font présent de tous les Romains qui étaient esclaves en Grèce. — XX. Description de son triomphe. — XXI. Flamininus envoyé en Grèce pour s'opposer aux troubles qu'Antiochus y excitait. — XXII. Services qu'il rend aux Grecs. — XXIII. Honneurs qu'ils lui défèrent. — XXIV. Diverses réparties de Flamininus. — XXV. Il est nommé censeur. — XXVI. Origine de son inimitié avec Caton. — XXVII. Son frère chassé du sénat par Caton. — XXVIII. Ambassade de Flamininus auprès de Prusias, pour demander qu'il livre Annibal. — XXIX. Annibal se donne la mort. — XXX. Divers jugements sur la conduite de Flamininus dans cette occasion. — XXXI. Réflexions qui peuvent l'excuser.

M. Dacier date le consulat de Flamininus, qu'il exerça avant trente ans, de l'an du monde 2752, la 3e année de la 145e olympiade, l'an 555 de Rome, 199 ans avant Jésus-Christ.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an 527 jusqu'après l'an 571 de Rome, avant Jésus-Christ.

Parallèle de Philopémen avec Titus Quintius Flamininus.

I. C'est Titus Quintius Flamininus que nous mettons en parallèle avec Philopémen. Ceux qui seront curieux de connaître sa figure peuvent voir sa statue de bronze à Rome, auprès du grand Apollon, qui fut apportée de Carthage; elle est placée vis-à-vis du cirque, et on y lit une inscription grecque (2). Quant à son caractère, il était, dit-on, aussi prompt à s'irriter qu'à rendre service; avec cette différence que sa colère n'était pas durable, et qu'il punissait légèrement; au lieu que, ne laissant rien à desirer dans ses bienfaits, il conservait pour ceux qu'il avait obligés autant d'affection et de zèle que s'ils eussent été ses bienfaiteurs : sa plus grande richesse était, disait-il, de pouvoir cultiver les personnes à qui il avait rendu service. Plein d'ambition et brûlant du desir d'acquérir de la gloire, il voulait exécuter seul ses plus grandes et ses plus belles entreprises; il préférait la société de ceux qui avaient besoin de son secours à celle des personnes qui pouvaient l'obliger; il voyait dans les premiers l'occasion d'exercer sa vertu, et dans les autres des rivaux de sa gloire. Il fut élevé dans la profession des armes; car Rome ayant alors plusieurs guerres importantes à soutenir, tous les jeunes gens, dès qu'ils étaient en âge de servir, allaient dans les armées apprendre à commander. Flamininus fit donc ses premières armes, comme tribun des soldats, sous le consul Marcellus, qui faisait la guerre contre Annibal. Après que Marcellus eut péri dans une embuscade, Flamininus fut nommé gouverneur du Tarentin et de la ville de Tarente, qui venait d'être prise par les Romains pour la seconde fois. Il s'y fit autant estimer par sa justice que par sa valeur, et mérita d'être nommé chef des colonies qui furent envoyées dans les villes de Narnia et de Cossa (3).

II. Ce choix lui inspira une telle confiance, que, sans avoir passé par les autres charges que les jeunes gens avaient coutume d'exercer, comme le tribunat (4), la préture et l'édilité, il aspira tout de suite au consulat. Mais les tribuns du peuple Fulvius et Manlius s'opposèrent à son élection, en représentant qu'il serait d'un dangereux exemple qu'un jeune homme, qui n'était pas encore initié aux premiers mystères du gouvernement, fît violence aux lois, pour emporter de force la première magistrature. Le sénat renvoya la décision de l'affaire aux suffrages du peuple, qui le nomma consul avec Sextus Élius, quoiqu'il n'eût pas encore atteint sa trentième année (5). La guerre contre Philippe et les Macédoniens lui échut par le sort; et ce fut pour les Romains une faveur de la fortune, que les affaires dont il se trouvait chargé, et les ennemis qu'il avait à combattre, demandassent un général qui voulût moins subjuguer par les armes et par la force, que gagner par la douceur et la persuasion. Philippe avait dans son royaume de Macédoine assez de troupes pour suffire à quelques combats; mais dans une guerre de longue durée, c'était la Grèce qui faisait toute sa force : c'était d'elle qu'il tirait l'argent, les vivres, et les provisions de son armée; c'était elle enfin qui lui ouvrait une retraite assurée : et tant qu'on ne l'aurait pas détachée de Philippe, cette guerre ne pouvait pas être l'affaire d'une seule

bataille. La Grèce n'avait pas encore de grandes relations avec les Romains; elle commençait seulement à avoir avec eux des rapports d'affaires; et si leur général n'eût pas été un homme d'un naturel doux, qui préférât les voies de conciliation à celles de la violence, qui sût écouter avec affabilité et persuader par la confiance ceux qui traitaient avec lui; qui cependant se montrât toujours rigide observateur de la justice, la Grèce n'aurait pas si facilement secoué un joug qu'elle portait depuis long-temps, pour embrasser une domination étrangère. C'est ce qu'on va voir plus clairement dans le récit de ses actions.

III. Flamininus, qui savait que les généraux chargés avant lui de cette guerre, Sulpicius et Publius (6), ne s'étaient rendus que fort tard en Macédoine, et que, traînant la guerre en longueur, ils avaient consumé leurs forces en combats de postes, en escarmouches pour forcer un passage ou enlever un convoi, ne voulut pas, comme eux, passer l'année de son consulat à Rome, occupé à traiter les affaires, à jouir des honneurs de sa charge, pour ne se rendre à son armée que dans l'arrière-saison; il ne chercha pas à gagner une année, outre celle de son consulat, en passant la première à gouverner dans Rome, et l'autre à faire la guerre. N'ayant d'autre ambition que d'employer à l'expédition de Macédoine l'année entière de son consulat, il renonça aux honneurs et aux distinctions que sa charge lui aurait procurés à Rome. Il demanda au sénat d'avoir avec lui son frère Lucius pour commander la flotte, et de prendre parmi les soldats qui, sous les ordres de Scipion, avaient défait Asdrubal en Espagne et Annibal en Afrique, trois mille hommes qui, encore en état de servir et très disposés à le suivre, feraient la principale force de son armée; il s'embarqua avec ces troupes, et arriva heureusement en Épire. Il trouva Publius campé en présence de Philippe, qui depuis long-temps gardait les défilés qui sont le long de l'Apsus (7), tandis que le général romain restait sans rien faire, arrêté par la difficulté des lieux. Flamininus prit le commandement de l'armée; et après avoir renvoyé Publius à Rome, son premier soin fut d'aller reconnaître le pays. Il n'est pas moins fort d'assiette que celui de Tempé; mais il n'a pas ces bois agréables, ces forêts d'une belle verdure, ces retraites et ces prairies qui rendent si délicieux les environs de Tempé. Il est formé à droite et à gauche d'une longue chaîne de hautes montagnes, dont les racines forment une vallée large et profonde, au travers de laquelle coule l'Apsus, qui, par sa forme et par la rapidité de son cours, ressemble au fleuve Pénée. Il couvre de ses eaux tout l'espace situé entre les pieds des montagnes, excepté un chemin étroit taillé dans le roc, et si escarpé, qu'une armée y passerait difficilement, quand même il ne serait pas gardé; et pour peu qu'il fût défendu, il deviendrait impraticable.

IV. On conseillait à Flamininus de faire un long circuit par la Dassarétide, près de la ville de Lyncus (8), où il trouverait un chemin large et facile. Mais il craignit que, s'il s'éloignait de la mer pour se jeter dans un pays maigre et mal cultivé, et que Philippe évitât toujours de combattre, les vivres ne vinssent à manquer aux Romains; et qu'après être resté long-temps sans rien faire, comme son prédécesseur, il ne se vît obligé de regagner la mer : il résolut donc de prendre par le haut des montagnes, et d'en forcer le passage à quelque prix que ce fût. Elles étaient occupées par les troupes de Philippe, qui des deux côtés faisaient pleuvoir sur les Romains une grêle de flèches et de traits. Il se livra plusieurs combats où de part et d'autre il y avait beaucoup de morts et de blessés, et qui ne décidaient rien. Enfin des bergers, qui faisaient paître leurs troupeaux sur ces montagnes, vinrent dire à Flamininus qu'ils connaissaient un détour que les ennemis avaient négligé de garder, par lequel ils lui promettaient de faire passer son armée, et de le conduire au plus tard en trois jours sur le sommet des montagnes. Ils lui donnèrent pour garant de leurs promesses Charops, fils de Machatas, le plus distingué des Épirotes, qui était fort attaché aux Romains, mais qui ne les favorisait que secrètement, parcequ'il craignait Philippe. Sur cette garantie, Flamininus envoie un de ses tribuns avec quatre mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux. Les bergers, chargés de fers, conduisaient les troupes, qui le jour se tenaient cachées dans des endroits creux, couverts par des bois, et la nuit marchaient au clair de la lune qui était alors dans son plein.

V. Flamininus, depuis leur départ, tenait son armée tranquille, se bornant à engager de temps en temps quelques escarmouches, afin d'occuper l'ennemi. Mais dès le matin du jour que le détachement qu'il avait envoyé devait se montrer sur les hauteurs, il mit en mouvement toute son armée, la divisa en trois corps; et, se plaçant lui-même au centre, il la conduisit le long du fleuve par le sentier le plus étroit, lui fit gravir la montagne; et toujours assailli par les traits des ennemis, qui lui disputaient le passage, il en venait souvent aux mains avec eux au milieu des rochers. Les deux autres corps, qui marchaient sur les côtés, faisaient à l'envi des efforts extraordinaires, et montraient la plus vive ardeur pour franchir ces hauteurs escarpées, lorsque le soleil, en se levant, laisse apercevoir au loin une fumée, peu

apparente d'abord, et semblable à ces brouillards qui se forment sur les montagnes. Les ennemis ne pouvaient la voir, parceque, causée par les troupes qui gagnaient déja les hauteurs, elle s'élevait derrière eux. Les Romains, fatigués du combat et des difficultés de leur marche, quoique encore incertains de la vraie cause de cette fumée, espérèrent que c'était ce qu'ils desiraient. Mais quand ils l'eurent vue s'épaissir au point d'obscurcir l'air, et s'élever en gros tourbillons, ils ne doutèrent plus que ce ne fussent des feux amis. Alors, redoublant d'efforts, ils se jettent sur les Macédoniens avec de grands cris, et les poussent dans les endroits les plus difficiles. Les Romains qui étaient parvenus au sommet des montagnes, derrière les ennemis, répondent à leurs cris; et les Macédoniens, effrayés, prennent ouvertement la fuite. Il n'y en eut pas plus de deux mille de tués, parceque la difficulté des lieux empêcha de les poursuivre.

VI. Les Romains pillèrent leur camp, prirent les tentes et les esclaves; et, s'étant rendus maîtres de tous les défilés, ils traversèrent l'Épire, mais avec tant d'ordre et de retenue, que, malgré l'éloignement où ils étaient de leur flotte et de la mer, quoiqu'ils n'eussent pas reçu la distribution de leur mois de blé, et qu'il ne fût pas facile de s'en procurer, ils ne prirent cependant rien dans un pays où tout était en abondance. Mais Flamininus qui, savait que Philippe, en traversant la Thessalie comme un fuyard, forçait les habitants de quitter leurs demeures pour se retirer dans les montagnes, qu'il brûlait les villes, livrait au pillage les richesses que leur poids ou leur quantité ne permettait pas d'emporter et semblait abandonner cette contrée aux Romains; Flamininus, dis-je, se fit un point d'honneur d'obtenir de ses soldats qu'ils la conserveraient, comme un pays qui leur était déja acquis, et que leur cédaient les ennemis eux-mêmes. La suite des événements leur fit bientôt sentir tout le prix de cette modération. A peine entrés dans la Thessalie, ils virent toutes les villes se donner à eux; les Grecs situés en-deçà des Thermopyles (9) desiraient ardemment de voir Flamininus, et de se rendre à lui; les Achéens, renonçant à l'alliance de Philippe, arrêtèrent, par un décret public, qu'ils s'uniraient avec les Romains pour lui faire la guerre; les Opuntiens rejetèrent l'offre que les Étoliens ,qui avaient embrassé avec chaleur le parti des Romains, leur faisaient de mettre une garnison dans leur ville, et de se charger de sa défense. Ils appelèrent Flamininus lui-même, et se remirent à sa discrétion avec une entière confiance (10).

VII. La première fois que Pyrrhus vit d'une hauteur l'armée des Romains rangée en bataille, il dit que cette ordonnance des Barbares ne lui paraissait nullement barbare. Ceux qui voyaient Flamininus pour la première fois, étaient forcés de tenir le même langage. Ils avaient entendu dire aux Macédoniens qu'il venait une armée de Barbares, avec un général qui subjuguait et détruisait tout par la force des armes; et ils voyaient un homme à la fleur de l'âge, d'un air doux et humain, qui parlait purement la langue grecque, et qui aimait la véritable gloire. Ravis de tant de belles qualités, ils se répandaient dans les villes, qu'ils remplissaient des mêmes sentiments d'affection qu'il leur avait inspirés, et les assuraient qu'elles trouveraient en lui l'auteur de leur liberté. Quand ensuite il se fut abouché avec Philippe, qui avait paru desirer la paix (11), et que Flamininus la lui eut offerte avec l'amitié des Romains, à condition qu'il laisserait les Grecs vivre en liberté sous leurs propres lois, et qu'il retirerait ses garnisons de leurs villes, le refus que Philippe fit d'accéder à ces conditions convainquit ses meilleurs partisans mêmes que les Romains étaient venus faire la guerre, non pas aux Grecs, mais aux Macédoniens, pour la défense des Grecs; et toutes les villes allèrent se rendre volontairement à Flamininus.

VIII. Comme il traversait la Béotie sans y commettre aucune hostilité, les premiers d'entre les Thébains sortirent à sa rencontre : ils tenaient pour Philippe, à cause de Brachullelis (12); mais, pleins de respect et d'estime pour Flamininus, ils desiraient de se conserver l'amitié des deux partis. Il les reçut avec beaucoup d'humanité, les embrassa, et poursuivit tranquillement son chemin avec eux, leur faisant plusieurs questions, leur racontant lui-même différentes choses; et donna ainsi à ses soldats, qui étaient restés derrière, le temps de le joindre. En avançant toujours, il arrive aux portes de la ville, et y entre avec les Thébains, qui ne l'y voyaient pas avec plaisir; mais qui n'osèrent résister, parcequ'il avait une escorte nombreuse. Quand il fut dans Thèbes, il assembla le conseil; et comme s'il n'eût pas eu la ville en son pouvoir, il les engagea à se déclarer pour les Romains. Il était secondé par le roi Attalus, qui, de son côté, pressait vivement les Thébains de le faire. Mais comme ce prince, pour étaler sans doute son éloquence devant Flamininus, parlait pour lui avec plus de véhémence qu'il ne convenait à son âge; tout-à-coup, au milieu de son discours, il fut pris d'un étourdissement, ou d'une fonte d'humeurs qui lui ôta la parole et le sentiment. Il tomba à la renverse, et peu de jours après il fut transporté par mer en Asie, où il mourut. Les peuples de Béotie embrassèrent le parti des Romains : cependant Philippe ayant envoyé

des ambassadeurs à Rome (13), Flamininus fit partir aussi des députés, pour représenter au sénat que s'il voulait continuer la guerre, il fallait lui proroger le commandement, ou lui donner le pouvoir de faire la paix. Son excessive ambition lui faisait craindre qu'on n'envoyât pour continuer la guerre un autre général, qui lui aurait ravi toute sa gloire. Ses amis firent si bien que Philippe n'obtint rien de ce qu'il avait demandé, et que Flamininus fut conservé dans le commandement.

IX. Il en eut à peine reçu le décret, qu'enflé de nouvelles espérances, il marche vers la Thessalie pour pousser la guerre avec vigueur. Il avait plus de vingt-six mille hommes, dont les Étoliens avaient fourni six mille fantassins et trois cents chevaux. L'armée de Philippe n'était pas moins forte que la sienne. En s'avançant ainsi l'un contre l'autre, ils se rencontrèrent près de Scotuse (14), où ils résolurent de hasarder la bataille. Les généraux des deux armées ne parurent pas étonnés, comme il arrive souvent, de se voir si près l'un de l'autre; leurs troupes elles-mêmes n'en sentirent que plus de courage et plus d'ardeur : les Romains, en pensant à la gloire dont ils se couvriraient par leur victoire sur les Macédoniens, à qui les exploits d'Alexandre avaient donné une si haute réputation de valeur et de puissance; les Macédoniens, en espérant que s'ils battaient les Romains, si supérieurs aux Perses, ils rendraient le nom de Philippe plus glorieux que celui d'Alexandre. Flamininus anima ses troupes à bien faire, à déployer toute leur valeur, en combattant contre les plus braves de leurs ennemis au milieu de la Grèce, le plus beau théâtre qui pût s'offrir à leur courage. Philippe, soit hasard, soit précipitation, parceque le temps le pressait, monta sur une éminence qui se trouvait hors de son camp, sans s'apercevoir qu'il était sur un lieu de sépulture où l'on avait enterré plusieurs morts (15). Il commençait de là à haranguer ses troupes, et à leur dire tout ce qui est d'usage en pareille occasion; mais les voyant découragées par l'augure sinistre du lieu d'où il leur parlait, et en étant lui-même tout troublé, il ne voulut point combattre ce jour-là.

X. Le lendemain, dès le point du jour, après une nuit humide, les nuages s'étant épaissis en brouillards, toute la plaine fut couverte d'une sombre obscurité; dès que le jour eut paru, le brouillard tomba des montagnes, et couvrant tout l'espace qui était entre les deux camps, il en déroba entièrement la vue. Les détachements que les deux armées avaient envoyés pour reconnaître les lieux et s'emparer de quelques postes, s'étant bientôt rencontrés, s'attaquèrent près de Cynocéphales, nom qu'on a donné à de petites éminences terminées en pointe placées les unes devant les autres, et qui ressemblent assez à des têtes de chien. Les événements de cette escarmouche variant beaucoup, comme il était naturel dans des lieux difficiles, chaque parti fuyait et poursuivait à son tour; et des deux camps on envoyait continuellement du secours à ceux qui étaient pressés et qui reculaient (16) : bientôt l'air en s'éclaircissant ayant laissé voir aux deux généraux ce qui se passait, ils en vinrent aux mains avec toutes leurs forces. Philippe, qui, avec la phalange de son aile droite, fondait de ses hauteurs sur les ennemis, fit plier les Romains, qui ne purent soutenir le poids de ce front de bataille, couvert de boucliers serrés l'un contre l'autre, et tout hérissé de piques (17). Mais, à son aile gauche, les rangs se trouvaient rompus et séparés par les enfoncements que formaient ces éminences. Flamininus, qui s'en aperçut, laissa son aile gauche qui était déja vaincue; et passant avec rapidité à son aile droite, il tombe vivement sur les Macédoniens, que l'inégalité et les coupures du terrain empêchaient de conserver leur forme de phalange, et de donner à leurs rangs cette profondeur qui faisait toute leur force. D'un autre côté, embarrassés par la pesanteur de leurs armes, ils agissaient difficilement, et avaient de la peine à combattre d'homme à homme; car cette phalange, tant qu'elle ne fait qu'un seul corps, qu'elle conserve ses rangs serrés et ses boucliers joints, ressemble à un animal d'une force indomptable. Mais vient-elle à se rompre, chaque combattant perd sa force individuelle, soit par le poids de son armure, soit parcequ'il tirait des différentes parties de ce tout, qui se soutenaient mutuellement, plus de vigueur que de lui-même.

XI. L'aile gauche des ennemis étant ainsi mise en fuite (18), une partie des Romains s'attache à sa poursuite; les autres courant sur l'aile droite qui combattait encore, la chargent en flanc, et en font un grand carnage. Bientôt cette aile, déja victorieuse, est enfoncée, et prend la fuite en jetant ses armes. Il n'y eut pas moins de huit mille Macédoniens tués à cette bataille, et environ cinq mille prisonniers. Les Étoliens furent accusés d'avoir laissé échapper Philippe, parcequ'ils s'arrêtèrent à piller son camp, pendant que les Romains étaient à sa poursuite : en sorte qu'à leur retour ceux-ci ne trouvèrent plus rien; ce qui donna lieu, de leur part, à des reproches qui dégénérèrent en une querelle ouverte. Mais les Étoliens offensèrent bien davantage Flamininus, en s'attribuant l'honneur de cette victoire, et se hâtant de répandre, dans toute la Grèce, qu'elle était principalement leur ouvrage (19). Aussi, dans les vers et dans les chansons publiques composés à

ce sujet, les Étoliens étaient toujours nommés les premiers; en particulier dans la chanson suivante faite en forme d'épitaphe, et qui eut plus de vogue qu'aucune autre :

Passant, tu vois ici, privés de funérailles,
Victimes des fureurs du démon des batailles,
Trente mille habitants des champs thessaliens,
Qu'ont moissonnés le fer des durs Étoliens,
Et le bras des vainqueurs de la fière Émathie,
Que Titus amena des bords de l'Italie.
Philippe, ce héros jadis si confiant,
A l'aspect des Romains a fui rapidement,
Comme un agile cerf qui du sein des campagnes
Va chercher sa retraite au sommet des montagnes.

Cette épigramme est d'Alcée, qui, pour insulter à Philippe, exagéra beaucoup le nombre des morts; et comme elle était chantée partout, elle mortifia Flamininus encore plus que Philippe, qui, loin de s'en fâcher, fit, pour se venger d'Alcée, le couplet suivant sur la même mesure :

Passant, ce tronc privé d'écorce et de feuillage,
Qui frappe tes regards d'un sinistre présage,
Est un gibet exprès dressé sur ce coteau;
Et le poëte Alcée aura là son tombeau.

XII. Flamininus, qui était jaloux de l'estime des Grecs, fut très sensible à cet affront; et depuis il fit seul toutes les affaires (20), sans tenir compte des Étoliens. Ils en furent très piqués; et peu de temps après, Flamininus ayant reçu une ambassade de Philippe pour des propositions de paix, qu'il parut écouter, ils parcoururent toutes les villes, et se plaignirent hautement qu'on vendait la paix à Philippe, tandis qu'on pouvait déraciner entièrement cette guerre, et anéantir une puissance qui, la première, avait mis la Grèce sous le joug (21). Ces plaintes jetaient le trouble parmi les alliés; mais Philippe étant venu traiter lui-même de la paix (22), fit cesser tous les soupçons qu'on pouvait avoir, en se remettant à la discrétion de Flamininus et des Romains. Ainsi ce général termina la guerre en laissant à Philippe le royaume de Macédoine, en l'obligeant de renoncer à toute prétention sur la Grèce, et de payer la somme de mille talents [1]; il lui ôta tous ses vaisseaux, à l'exception de dix, et prit pour otage Démétrius, l'un de ses fils, qu'il envoya à Rome. En faisant cette paix, il se prêta sagement aux circonstances, et sut prévoir l'avenir; car Annibal, cet implacable ennemi des Romains, banni de son pays, et réfugié auprès d'Antiochus, le pressait d'aller au-devant de la fortune, en suivant le cours de ses brillantes prospérités (23). Ce prince, à qui ses exploits avaient mérité le surnom de grand, y était assez porté de lui-même. Il aspirait déja à la monarchie universelle, et ne cherchait qu'une occasion d'attaquer les Romains. Si Flamininus, par une sage prévoyance de l'avenir, n'eût pas incliné à la paix (24); que la guerre d'Antiochus eût concouru avec celle qu'on avait déja dans la Grèce contre Philippe; que les deux plus grands et plus puissants princes qu'il y eût alors, eussent uni leurs intérêts et leurs forces, Rome aurait eu à soutenir des combats aussi difficiles et aussi périlleux que dans ses guerres contre Annibal. Flamininus, en plaçant à propos la paix entre ces deux guerres, en terminant l'une avant que l'autre eût commencé, ruina d'un seul coup la dernière espérance de Philippe et la première d'Antiochus.

XIII. Cependant les dix députés que le sénat avait envoyés à Flamininus lui conseillaient de déclarer libres tous les Grecs, et d'excepter seulement les villes de Corinthe, de Chalcis et de Démétriade, où il mettrait de bonnes garnisons, pour s'assurer d'elles contre Antiochus. Alors les Étoliens, toujours habiles dans l'art de calomnier, employèrent tout ce qu'ils avaient de talent pour porter les villes à la sédition. Ils pressaient Flamininus de délier les fers de la Grèce : c'était le nom que Philippe avait coutume de donner aux trois villes que nous venons de nommer. Ils demandaient aux Grecs si, pour avoir une chaîne, mieux polie à la vérité, mais bien plus pesante, ils se trouvaient plus heureux; s'ils admiraient Flamininus, et le regardaient comme leur bienfaiteur, parcequ'il leur avait mis au cou les fers qu'ils avaient aux pieds. Flamininus, piqué de ces imputations, et les supportant avec impatience, pressa si fort le conseil, qu'il obtint enfin qu'on retirât les garnisons de ces villes, afin que les Grecs reçussent de lui la grace tout entière. Peu de temps après on célébra les jeux isthmiques (25), où il se rendit une foule immense de peuple, pour voir les combats gymniques qu'on devait y donner; car la Grèce, qui, depuis quelque temps, délivrée de ces guerres, espérait bientôt sa liberté, célébrait déja par des fêtes une paix dont elle était assurée.

XIV. Tout-à-coup, au milieu de l'assemblée, le son de la trompette ayant ordonné un silence général, le héraut s'avance au milieu de l'arène, et proclame à haute voix : Que le sénat de Rome, et Titus Quintius, général des Romains, revêtu du pouvoir consulaire, après avoir vaincu le roi Philippe et les Macédoniens, déclarent libres de toutes garnisons et de tout impôt les Corinthiens, les Locriens, les Phocéens, les Eubéens, les Achéens, les Phthiotes, les Magnésiens, les Thessaliens, les Perrhèbes, et leur laissent le pouvoir de vivre selon leurs lois. D'abord tous les spectateurs n'entendirent pas, au moins distinctement, cette proclamation. Le stade était plein de confu-

[1] Environ cinq millions.

e trouble ; les uns témoignaient leur ad-
, les autres s'informaient de ce qu'on
, et tous demandaient que le héraut ré-
publication. Il se fit donc encore un si-
iversel; et le héraut ayant renforcé sa
ouvela sa proclamation, qui fut entendue
l'assemblée. Les Grecs, dans les trans-
eur joie, poussèrent des cris si perçants,
entirent jusqu'à la mer. Tout le théâtre
t ne pensa plus aux jeux ; les assistants
n foule saluer, embrasser Flamininus ;
lait le défenseur, le sauveur de la Grèce.
rs s'effectuer ce qu'on a souvent dit, par
on, de la grandeur et de la force des cris
le nombreuse. Des corbeaux qui, dans
nt, volaient par hasard au-dessus de l'as-
tombèrent dans le stade. La rupture qui
ns le tissu de l'air est la cause de ces
orsqu'il est en même temps frappé par
voix très fortes, il se divise, et les oi-
volent, n'y trouvant pas un appui suf-
nbent comme s'ils étaient dans le vide.
u'on ne dise que, frappés avec force par
éunies, comme par un trait, ils tombent
t à l'instant. Peut-être aussi est-ce l'ef-
rbillons qui s'élèvent dans l'air, comme
elquefois les vagues de la mer, agitées
nt par la tempête, tourner avec rapi-

à la fin de l'assemblée, Flamininus, pré-
concours immense de peuple qui allait
er, ne se fût promptement dérobé à leur
nent, il eût couru risque d'être étouffé :
grande la foule qui se répandait autour
uand ils furent las d'avoir crié jusqu'à
vant sa tente, ils se retirèrent, et tous
urs amis et de leurs concitoyens qu'ils
ent, ils les embrassaient, ils les ser-
itement, les menaient souper avec eux
nne chère. Là, redoublant de joie, ils
t que de la Grèce; ils se rappelaient les
nbats qu'elle avait soutenus pour la li-
près tant de guerres dont elle a été le
disaient-ils, elle n'a jamais reçu de sa-
s doux et plus solide de ses travaux,
qu'elle doit à ces étrangers qui sont ve-
battre pour elle. Sans qu'il lui en ait à
té une goutte de sang, ou qu'elle ait
er le deuil d'un seul homme, elle a ob-
rix le plus glorieux, le plus digne d'être
ar les hommes. Si la valeur et la pru-
t rares parmi les hommes, une vertu
encore, c'est la justice. Les Agésilas,
dre, les Nicias, les Alcibiade, savaient
te conduire habilement des guerres et
des victoires sur terre et sur mer;
» mais ils n'ont jamais su faire servir leurs succès
» à une honnête et généreuse bienfaisance. En
» effet, si l'on excepte les batailles de Marathon,
» de Salamine, de Platée et des Thermopyles, les
» exploits de Cimon sur l'Eurymédon et auprès
» de Cypre, tous les autres combats que la Grèce
» a livrés se sont donnés contre elle-même, et l'ont
» fait tomber dans la servitude; tous les trophées
» qu'elle a érigés ont été des monuments de ses
» malheurs et de sa honte; la méchanceté et la ja-
» louse rivalité de ses généraux l'a presque ruinée.
» Et des étrangers qui n'ont plus, avec la Grèce,
» que de faibles étincelles d'une ancienne parenté
» presque effacée [1]; de qui la Grèce eût dû s'é-
» tonner de recevoir seulement quelques conseils
» salutaires; des étrangers sont venus supporter
» les plus grands travaux, s'exposer aux plus
» grands périls, pour arracher la Grèce à des maî-
» tres durs, à des tyrans cruels, et lui rendre sa
» liberté! »

XVI. Telles étaient les réflexions des Grecs sur leur situation présente : les effets suivirent cette proclamation ; car Flamininus envoya, dans le même temps, Lentulus en Asie pour affranchir les Bargyliens (27); Titilius en Thrace, pour faire sortir des villes et des îles de cette contrée les garnisons de Philippe; Publius Villius s'embarqua pour aller traiter avec Antiochus de la liberté des Grecs qui étaient sous sa dépendance. Flamininus lui-même passa à Chalcis, d'où il fit voile pour la Magnésie; et ôtant les garnisons de toutes les villes, il rendit à ces peuples leur gouvernement et leurs lois. De retour à Argos, il fut nommé pour présider les jeux néméens, qu'il fit célébrer avec la plus grande solennité, et où la liberté des Grecs fut de nouveau proclamée par un héraut, comme elle l'avait été aux jeux isthmiques. De là il parcourut les villes, leur prescrivit des réglements sages, réforma la justice, apaisa les séditions, rétablit entre les habitants la concorde et l'harmonie, et rappela les bannis : aussi satisfait de réconcilier les Grecs entre eux par la persuasion, que d'avoir vaincu les Macédoniens par la force des armes. Une telle conduite fit regarder la liberté même comme le moindre de ses bienfaits. Le philosophe Xénocrate, traîné un jour en prison par les fermiers, qui voulaient lui faire payer l'impôt qu'il devait comme étranger, fut délivré de leurs mains par l'orateur Lycurgue [2], qui les fit même punir de l'affront qu'ils avaient fait à ce philosophe. Peu de jours après, il rencontra les fils de Lycurgue, et leur dit : « Je paie avec usure à votre père » le service qu'il m'a rendu; car il en est loué de

[1] Les Romains se disaient descendus des Grecs par Énée.
[2] Voyez la Vie de cet orateur, dans les Œuvres morales.

» tout le monde. » Mais les bienfaits de Flamininus et des Romains, en excitant la reconnaissance de la Grèce, ne leur attirèrent pas seulement les louanges de tous les peuples; ils leur méritèrent encore une confiance générale, et augmentèrent considérablement leur puissance. Les Grecs, non contents de recevoir les généraux romains qu'on leur envoyait, les demandaient, les appelaient eux-mêmes, et remettaient entre leurs mains tous leurs intérêts. Ce n'étaient pas seulement les peuples et les villes, mais les rois eux-mêmes, qui, lorsqu'ils avaient reçu quelque tort des rois voisins, recouraient à la protection des Romains; de sorte qu'en peu de temps, non à la vérité sans la faveur des dieux, toute la terre leur fut soumise.

XVII. Flamininus se glorifiait bien plus de la liberté de la Grèce que de tous ses autres exploits; car ayant consacré dans le temple de Delphes des boucliers d'argent et son propre bouclier, il y fit graver cette inscription :

Magnanimes Gémeaux, fils du dieu du tonnerre,
Tyndarides, fameux par vos brillants exploits,
Vous qui sûtes dompter des coursiers pour la guerre,
Qui dans Sparte jadis avez donné des lois :
Flamininus, issu de la race d'Énée,
Honore par ses dons votre divinité.
Assurez de ses jours l'heureuse destinée :
C'est à lui que la Grèce a dû sa liberté.

Il consacra aussi à Apollon une couronne d'or, avec cette inscription :

Protecteur de Délos, divin fils de Latone,
Dont un peuple nombreux encense les autels,
Daigne accepter en don cette riche couronne
Dont s'apprête à parer tes cheveux immortels
L'illustre général des descendants d'Énée :
Pour prix de sa valeur, de ses faits glorieux,
Maintiens de ses exploits la course fortunée :
Que l'éclat de son nom l'élève jusqu'aux cieux!

La ville de Corinthe a donc eu deux fois la gloire d'entendre proclamer dans ses murs la liberté de la Grèce : la première fois par Flamininus, et la seconde par Néron, qui, de nos jours, se trouvant dans cette ville lorsqu'on allait célébrer les jeux isthmiques, publia que les Grecs étaient libres, et leur rendit l'usage de leurs lois; avec cette différence que Flamininus fit cette proclamation par un héraut, comme on l'a déja dit; et que Néron la publia lui-même à la fin d'un discours qu'il prononça sur son tribunal devant la Grèce assemblée. Mais celle-ci fut de beaucoup postérieure à la première (28).

XVIII. Flamininus, après avoir commencé contre Nabis, l'oppresseur des Lacédémoniens, le plus scélérat et le plus cruel des tyrans, une guerre aussi honorable que juste, finit par tromper les espérances de la Grèce : au lieu de le faire prisonnier, comme il le pouvait, il fit la paix avec lui, et laissa Sparte sous le joug d'une indigne servitude; soit qu'il craignît que, la guerre venant à traîner en longueur, on n'envoyât de Rome un nouveau général qui lui enlèverait la gloire de l'avoir terminée (29); soit que son ambition l'eût rendu jaloux des honneurs qu'obtenait Philopémen, qui, s'étant montré dans toutes les autres occasions un des plus grands généraux qu'eussent eu les Grecs, avait surtout donné dans cette guerre des preuves étonnantes de courage et de capacité. Comme elles lui méritaient de la part des Grecs, dans leurs théâtres, les mêmes respects et les mêmes honneurs qu'à Flamininus, ce général en était singulièrement blessé; il ne croyait pas qu'un homme d'Arcadie, qui n'avait commandé que dans de petites guerres sur les frontières, dût être autant honoré qu'un consul romain qui était venu combattre pour la liberté de la Grèce. Au reste, Flamininus disait, pour se justifier, que s'il avait terminé la guerre contre Nabis, c'est qu'il avait vu que la perte du tyran entraînerait les plus grands maux pour tous les Spartiates (30).

XIX. De tous les honneurs que les Achéens lui décernèrent, aucun ne parut égaler ses bienfaits que le présent qu'ils lui firent, et qu'il préféra à tout ce qu'on avait fait pour lui[1]. La plupart des Romains faits prisonniers dans la guerre contre Annibal avaient été vendus et dispersés dans différentes contrées où ils vivaient dans l'esclavage. Il y en avait dans la Grèce environ douze cents, que leur malheur avait toujours rendus dignes de pitié, mais qui étaient bien plus à plaindre dans une circonstance où ils se trouvaient au milieu de leurs fils, de leurs frères et de leurs amis, qu'ils voyaient libres et victorieux; tandis qu'ils avaient eux-mêmes à supporter la honte de leur défaite et le poids de l'esclavage. Flamininus, quoique touché de leur sort, ne voulut pas les enlever à leurs maîtres; mais les Achéens payèrent leur rançon à cinq mines[2] par tête; et les ayant tous réunis dans un même lieu, ils les lui remirent au moment où il allait s'embarquer. Il partit comblé de joie de ce présent.

XX. Ils firent le plus bel ornement de son triomphe : ils s'étaient tous rasé la tête, et ayant pris des bonnets, comme font les esclaves qu'on affranchit (31), ils suivirent en cet état le char du triomphateur. Les dépouilles qui furent portées en pompe à ce triomphe frappaient les spectateurs par leur beauté : c'étaient des casques grecs, des boucliers macédoniens, et de ces longues piques qu'ils nomment sarisses. On y voyait aussi une grande quantité d'or et d'argent; car Itanus assure qu'on y porta trois mille sept cent treize livres d'or

[1] Le texte ajoute : voici quel fut ce présent.
[2] Environ quatre cent cinquante livres de notre monnaie.

en lingots, quarante-trois mille deux cent soixante-dix livres d'argent, quatorze mille cinq cent quatorze pièces d'or monnayé, qu'on appelle des philippes (32), sans compter les mille talents que Philippe devait payer. Mais dans la suite les Romains, à la sollicitation de Flamininus, firent remise de cette dette à ce prince; ils le déclarèrent leur allié, et lui rendirent son fils, qu'ils avaient en ôtage.

XXI. Quelque temps après, Antiochus (33) étant passé en Grèce avec une grande flotte et une armée nombreuse, sollicitait les villes à la défection, et excitait parmi elles des mouvements séditieux. Il était secondé par les Étoliens, qui, depuis long-temps ennemis des Romains, cherchaient une occasion de leur déclarer la guerre. Ils en donnaient pour cause le dessein de mettre en liberté les Grecs, qui n'en avaient nul besoin, puisqu'ils étaient libres; mais, faute d'un prétexte plus honnête, ils suggéraient à Antiochus de couvrir son injustice du plus spécieux de tous les motifs. Les Romains, qui craignaient les suites de ces premiers mouvements, et l'opinion qu'on avait des forces d'Antiochus, chargèrent de cette guerre le consul Manius Acilius, et lui donnèrent pour lieutenant Flamininus (34), à cause de son crédit auprès des Grecs. En effet, il eut à peine paru, qu'il affermit dans le parti des Romains ceux qui leur étaient restés fidèles; et ceux que la contagion commençait à gagner, il leur apporta à propos, comme un remède salutaire, le souvenir de l'amitié qu'ils avaient pour lui, et les empêcha de consommer leur défection. Il ne lui en échappa qu'un petit nombre, que les Étoliens avaient déja entièrement gagnés et corrompus. Tout irrité qu'il était contre eux, il les protégea après la bataille; car Antiochus, ayant été défait aux Thermopyles, prit sur-le-champ la fuite, et s'embarqua pour l'Asie. Alors le consul Manius, entrant dans le pays des Étoliens, assiégea lui-même les uns, et abandonna les autres au roi Philippe. D'un côté, les Dolopes, les Magnésiens, les Athamanes et les Apérantes (35) étaient fort maltraités par le roi de Macédoine; et de l'autre, Manius, après avoir saccagé la ville d'Héraclide, assiégeait Naupacte, occupée par les Étoliens.

XXII. Flamininus, touché de compassion pour les Grecs, vint du Péloponnèse par mer, pour parler au consul (36). D'abord il le blâma de ce qu'après la victoire il abandonnait à Philippe le prix de cette guerre, et de ce qu'aveuglé par son ressentiment, il se consumait devant une seule place, tandis que le roi de Macédoine subjuguait des nations et des royaumes (37). Dès que les assiégés eurent aperçu Flamininus du haut de leurs murailles, ils l'appelèrent, en lui tendant les mains, et le conjurèrent de leur être favorable : il ne leur répondit rien, et, se retournant les yeux baignés de larmes, il se retira. Mais ensuite il parla à Manius, et ayant calmé son ressentiment, il fit accorder aux Étoliens une trève, pendant laquelle ils enverraient des ambassadeurs à Rome, pour tâcher d'obtenir des conditions plus douces. Il lui en coûta bien davantage, et il eut plus de combats à livrer, quand il voulut parler en faveur des Chalcidiens, qui s'étaient attiré la colère du consul, à cause du mariage qu'Antiochus avait fait dans leur ville, depuis que la guerre était commencée : mariage aussi peu convenable à son âge qu'à la circonstance. Malgré sa vieillesse, il était devenu amoureux d'une jeune personne, fille de Cléoptolème, la plus belle de tout le pays, et il l'avait épousée. Cette alliance fit embrasser avec chaleur aux Chalcidiens les intérêts du roi; et ils lui donnèrent leur ville, pour en faire sa place d'armes pendant cette guerre. Antiochus donc, après la perte de la bataille, s'enfuit promptement à Chalcis; et prenant sa femme, ses richesses et ses amis, il s'embarqua pour l'Asie. Manius, irrité, marcha, sans perdre un instant, contre Chalcis. Flamininus le suivit, et travailla si bien à l'adoucir et à excuser les Chalcidiens, qu'il vint à bout de l'apaiser, à force de le prier, lui et ceux de ses officiers qui avaient le plus d'autorité dans le conseil.

XXIII. Les Chalcidiens, sauvés par sa protection, lui consacrèrent les plus grands et les plus beaux de leurs édifices publics, dont on voit encore les inscriptions. On lit sur le gymnase : « Le peuple a » dédié ce gymnase à Titus et à Hercule. » D'un autre côté, sur le temple Delphinium : « Le peuple » a consacré ce temple à Titus et à Apollon. » Encore aujourd'hui, le peuple de Chalcis élit un prêtre de Flamininus; et dans les sacrifices institués à son honneur, après les libations, on chante un cantique à sa louange (38). Il serait trop long de l'insérer ici tout entier; j'en rapporterai seulement la fin :

Chantons des Romains triomphants
La foi toujours inaltérable.
Promettons-leur, par nos serments,
L'attachement le plus durable.
Muses, filles du ciel, aux accords de la lyre
Accordez vos célestes voix :
Célébrez Jupiter, dont le puissant empire
A l'univers dicte des lois.
Chantez Rome et Titus; des rois de l'Ausonie
Chantez les vertus et l'honneur.
O brillant Apollon, ô dieu de l'harmonie!
O Titus, notre dieu sauveur!

Tous les autres peuples de la Grèce lui rendirent aussi de grands honneurs : honneurs vrais et sincères, dictés par cette affection vive qu'inspirait la douceur de ses mœurs. Quoiqu'il eût eu des dé-

mêlés avec quelques personnes, soit pour les affaires publiques, soit pour des rivalités d'honneur, comme avec Philopémen, et ensuite avec Diophanes, général des Achéens, il n'était pas vindicatif, et sa colère ne passait jamais jusqu'aux effets; il l'exhalait dans ces discours pleins de franchise, que permet la discussion des affaires politiques. Il ne montrait pas même d'amertume dans la dispute; seulement, la plupart de ceux qui traitaient avec lui le trouvaient trop prompt et trop léger.

XXIV. C'était d'ailleurs l'homme le plus doux dans le commerce de la vie; sa conversation était pleine de sel et d'agrément. Un jour que les Achéens voulaient se rendre maîtres de Zacynthe (39), il leur dit, pour les en détourner, que s'ils mettaient la tête hors du Péloponnèse, ils courraient le même danger que les tortues qui mettent la tête hors de leur écaille. La première fois qu'il s'aboucha avec Philippe pour traiter de la paix : « Vous » avez mené bien du monde avec vous, lui dit ce » prince : et moi je suis venu seul. — C'est vous» même, lui répondit Flamininus, qui vous êtes » réduit à cette solitude, en faisant périr vos amis » et vos parents (40). » Dinocrate le Messénien, s'étant enivré à Rome dans un repas, dansa déguisé en femme. Le lendemain, il pria Flamininus de l'appuyer dans le dessein qu'il avait de retirer Messène de la ligue des Achéens. « J'y pen» serai, lui dit Flamininus; mais je m'étonne » qu'étant occupé de si grandes affaires, vous puis» siez danser et chanter dans un festin. » Les ambassadeurs d'Antiochus faisaient, devant les Achéens, l'énumération des troupes nombreuses de leur roi, et les comptaient par leurs différents noms. Flamininus prenant la parole : « Soupant » un jour, dit-il, chez un de mes hôtes, je lui fis » des reproches de la quantité de viandes qu'il » avait fait servir; et je lui demandai avec sur» prise comment il avait pu se procurer tant de » sortes de mets. — Toutes ces viandes, me ré» pondit mon hôte, ne sont que du porc, et ne » diffèrent que par l'apprêt et l'assaisonnement. » Achéens, que cette grande armée d'Antiochus ne » vous étonne pas non plus : ces lanciers, ces pi» quiers, ces fantassins dont on parle tant, ne » sont tous que des Syriens, qui diffèrent seule» ment par leur armure. »

XXV. Après les belles actions qu'il avait faites en Grèce et dans la guerre d'Antiochus, il fut nommé à la censure. C'est, chez les Romains, une des plus grandes charges; elle est en quelque sorte le comble des honneurs où l'on puisse monter dans cette république[1]. Il eut pour collègue le fils de ce Marcellus qui avait été cinq fois consul. Les deux censeurs chassèrent du sénat quatre sénateurs qui n'appartenaient pas à des familles considérables, et ils reçurent au nombre des citoyens tous ceux qui voulurent se faire inscrire, pourvu qu'ils fussent nés de parents libres. Ils y furent forcés par le tribun du peuple Térentius Culéo, qui, voulant mortifier la noblesse, persuada au peuple d'en faire la loi. Les deux personnages les plus grands et les plus illustres qu'il y eût alors à Rome, Scipion l'Africain et Marcus Caton, étaient en inimitié ouverte l'un contre l'autre. Flamininus nomma Scipion prince du sénat, comme étant l'homme le plus vertueux et le plus distingué de la république; il se brouilla ensuite ouvertement avec Caton à l'occasion suivante.

XXVI. Flamininus avait un frère nommé Lucius Quintius Flamininus, qui, ne ressemblant en rien à son frère, était surtout plongé dans les plus infames débauches, et foulait aux pieds toute pudeur; il avait avec lui un jeune homme qu'il aimait éperdûment, et qu'il menait toujours à sa suite, lorsqu'il allait faire la guerre ou commander dans une province. Un jour, dans un festin, ce jeune homme, voulant flatter Lucius : « Je vous » suis si attaché, lui dit-il, que, pour vous suivre, » j'ai laissé un combat de gladiateurs, quoique je » n'aie vu jamais tuer un homme; mais j'ai sacri» fié ma propre satisfaction au desir de vous plaire. » — Console-toi, lui dit Lucius ravi de joie; je » satisferai ton envie. » Aussitôt il ordonne qu'on amène de la prison un criminel condamné à mort, et ayant mandé l'exécuteur, il lui fait trancher la tête. Valérius Antias dit que ce fut pour une jeune fille, et non pour un jeune homme, qu'il eut cette complaisance barbare. Tite-Live rapporte que Caton, dans le discours qu'il fit à ce sujet dit qu'un transfuge gaulois s'étant présenté dans ce moment à la porte de Lucius avec sa femme et ses enfants, il le fit entrer dans la salle du festin; et pour faire plaisir à ce jeune homme, il le tua de sa main (41). Mais il est vraisemblable que Caton n'a fait ce récit que pour donner plus de poids à son accusation. Car la plupart des écrivains assurent que c'était, non un transfuge, mais un prisonnier, de ceux qui étaient condamnés à mort; et Cicéron, en particulier, le dit dans son Traité sur la Vieillesse, où il fait raconter cette histoire par Caton lui-même.

XXVII. Caton ayant été nommé censeur, fit l'épuration du sénat, d'où il chassa Lucius, quoiqu'il fût personnage consulaire, et que cette flétrissure parût rejaillir sur son frère. S'étant donc présentés tous deux devant le peuple dans l'état le plus humble, et fondant en larmes, ils firent une demande qui parut juste : c'était que Caton fût obligé de dire les motifs qu'il avait eus de flétrir à ce point

[1] *Voyez* la Vie de Camille, chap. II.

une maison si illustre. Caton se rend sans différer sur la place; et, s'étant assis sur le tribunal avec son collègue, il demande à Titus Flamininus s'il n'a aucune connaissance du festin dont nous venons de parler. Flamininus ayant répondu qu'il l'ignorait absolument, Caton raconte le fait, et défère le serment à Lucius dans le cas où il s'inscrirait en faux contre ce récit. Lucius ayant gardé le silence, le peuple jugea qu'il avait mérité cette note d'infamie, et reconduisit honorablement Caton du tribunal jusqu'à sa maison. Flamininus, vivement touché du malheur de son frère, se ligua avec les ennemis de Caton, et obtint du sénat que les baux de location, et les marchés qu'il avait faits au nom de la république, seraient cassés; il lui suscita personnellement plusieurs procès graves; mais je doute qu'il ait agi en habile et sage politique, de vouer ainsi une haine irréconciliable à un excellent citoyen, à un magistrat qui remplissait son devoir; et cela pour un homme, à la vérité, son plus proche parent, mais qui s'était montré indigne de l'être, et qui avait bien mérité l'ignominie qu'il éprouvait. Cependant, peu de temps après, le peuple étant assemblé dans le théâtre pour assister à des jeux où le sénat occupait, suivant l'usage, les rangs les plus honorables, on vit Lucius assis aux derniers rangs, place convenable à son état d'humiliation. Le peuple en fut touché; et ne pouvant supporter cette vue, il lui cria d'avancer, et ne cessa ses cris que lorsque Lucius eut pris place parmi les consulaires, qui le reçurent au milieu d'eux (42).

XXVIII. Tant que l'ambition naturelle de Flamininus eut un sujet honnête de s'exercer dans les guerres que nous venons de raconter, elle fut généralement approuvée; on lui sut même gré d'avoir, après son consulat, servi comme tribun des soldats, sans en être sollicité. Mais quand son âge l'eut mis hors d'état de commander et d'exercer des emplois, on trouva mauvais que, dans un reste de vie qui n'était plus propre aux affaires, il conservât encore un desir de réputation, et une passion pour la gloire, qui convenaient tout au plus à un jeune homme (43). Cette ambition déplacée, en l'excitant à poursuivre Annibal avec acharnement, le rendit généralement odieux. Annibal, sorti secrètement de Carthage, s'était retiré d'abord auprès d'Antiochus; mais lorsque ce prince, battu en Phrygie, se trouva trop heureux d'accepter la paix, Annibal fut encore obligé de s'enfuir; et, après avoir long-temps erré, il se fixa enfin en Bithynie auprès du roi Prusias. Aucun Romain n'ignorait sa retraite; mais on fermait les yeux sur lui, parcequ'on méprisait un faible vieillard, abattu par la fortune. Flamininus, que le sénat avait envoyé auprès de Prusias pour d'autres affaires, ayant trouvé Annibal à sa cour, fut indigné de le voir encore en vie; et malgré les prières, malgré les supplications vives que lui fit Prusias en faveur d'un vieillard, son suppliant et son hôte, il fut inexorable. Il y avait sur la mort d'Annibal un ancien oracle qui disait :

Annibal, en payant tribut à la nature,
Dans la terre Lybisse aura sa sépulture.

Annibal, qui entendait cet oracle de l'Afrique, était persuadé qu'il finirait ses jours à Carthage, et qu'il y serait enterré. Mais il y a dans la Bithynie, assez près de la mer, un pays sablonneux, et un petit bourg appelé Lybissa, où Annibal faisait sa demeure : comme il se défiait de la faiblesse de Prusias, et qu'il craignait toujours les Romains, il avait ménagé sept conduits souterrains, qui de sa maison allaient tous aboutir de différents côtés, fort loin du bourg, et qu'on ne pouvait apercevoir du dehors.

XXIX. Dès qu'il sut l'ordre que Flamininus avait donné à Prusias, il voulut s'enfuir par ces souterrains; mais ayant donné dans les gardes que le roi y avait placés, il résolut de s'ôter la vie. On dit qu'ayant entortillé son manteau autour de son cou, il ordonna à un de ses esclaves d'appuyer le genou contre son dos, et de tordre avec force le manteau en le tirant à lui jusqu'à ce qu'il fût étranglé. D'autres rapportent qu'à l'exemple de Thémistocle et de Midas, il but du sang de taureau. Mais Tite-Live raconte qu'il avait sur lui du poison dont il fit un breuvage; et qu'il dit, en prenant la coupe : « Délivrons les Romains de leur extrême frayeur, » puisqu'ils trouvent trop long et trop dangereux » d'attendre la mort d'un vieillard qui leur est » odieux. Flamininus ne remportera pas ici une » victoire honorable, ni digne de ces anciens Ro» mains qui firent avertir Pyrrhus, leur ennemi » et leur vainqueur, du dessein qu'on avait de » l'empoisonner. » Telle fut, dit-on, la fin d'Annibal. La nouvelle en étant venue à Rome, la plupart des sénateurs blâmèrent hautement Flamininus; ils regardèrent comme un excès de cruauté d'avoir fait mourir Annibal, tandis que le peuple romain le laissait vivre, comme un oiseau que la vieillesse a dépouillé de son plumage, à qui l'on conserve la vie sans danger; et de l'avoir fait mourir sans que personne l'y eût engagé, par la vaine gloire d'être appelé l'auteur de la mort d'Annibal.

XXX. On citait à cette occasion la douceur et la magnanimité de Scipion l'Africain; et l'on admirait davantage ce grand homme qui, après avoir défait en Afrique Annibal, jusqu'alors invincible et encore redoutable aux Romains, ne le chassa point de son pays, et ne demanda pas qu'il lui fût livré. Au contraire, avant le combat, il avait eu avec lui

une conférence dans laquelle il le traita honorablement; et après la bataille, en réglant les conditions de la paix, il ne proposa rien qui lui fût défavorable, et n'insulta point à son malheur. Ils eurent depuis une seconde entrevue à Éphèse, où, en se promenant ensemble, Annibal prit la place la plus honorable : Scipion le souffrit, et, sans donner aucun signe de mécontentement, il continua sa promenade. La conversation étant tombée sur les généraux, et Annibal ayant dit qu'Alexandre était le premier de tous, Pyrrhus le second, et lui le troisième; Scipion lui dit en souriant : « Que » diriez-vous donc si je ne vous avais pas vaincu? « — Alors, Scipion, repartit Annibal, je ne me » serais pas nommé le troisième, mais le pre» mier (44). » Le souvenir de ces divers traits, si admirables dans Scipion, faisait encore plus blâmer Flamininus d'avoir porté les mains sur une espèce de cadavre qui n'appartenait pas aux Romains. D'autres pourtant le louaient, en disant que tant qu'Annibal vivait, c'était un feu couvert qui ne demandait qu'à être soufflé; que ce n'était ni son corps ni son bras qui, dans la force de l'âge, avaient fait trembler les Romains, mais sa capacité et son expérience, excitées encore par l'animosité et la haine qu'il avait contre eux; sentiments dont la vieillesse ne diminue pas l'activité, parceque le caractère se montre toujours dans les mœurs, que la fortune ne demeure pas constamment la même, et que, dans ses continuelles vicissitudes, elle appelle par de nouvelles espérances, à de nouvelles entreprises, ceux que la haine porte à faire la guerre à leurs ennemis.

XXXI. Au reste, les événements ultérieurs servirent encore davantage à la justification de Flamininus. D'un côté on vit un Aristonicus, fils d'un joueur de lyre, livrer, pour les intérêts d'Eumène, l'Asie en proie aux séditions et aux guerres. D'un autre côté, Mithridate, après les défaites que lui avaient fait essuyer Sylla et Fimbria, après la perte de tant de généraux et de tant d'armées, s'était relevé de tous ses désastres, et déployait encore, contre Lucullus, les plus grandes forces par terre et par mer. Annibal n'était pas plus abattu que ne le fut depuis Marius; il avait pour ami un roi puissant qui fournissait abondamment à son entretien; il avait des rapports fréquents avec la flotte de ce prince, avec ses troupes de pied et de cheval. Les Romains n'avaient que du mépris pour Marius errant et mendiant dans l'Afrique; ils insultaient même à sa misère; et bientôt après, égorgés, battus de verges dans Rome même, ils se prosternaient devant lui : tant dans cette vie le présent n'est jamais ni grand ni petit par rapport à l'avenir! tant les vicissitudes de l'homme n'ont d'autre terme que sa fin même! Aussi quelques auteurs assurent-ils que Flamininus n'agit pas en cela de sa seule autorité; qu'il fut envoyé vers Prusias avec Lucius Scipion, et que cette ambassade n'avait d'autre objet que de demander la mort d'Annibal (45). Comme l'histoire ne nous a offert depuis cette époque aucune action mémorable de Flamininus, ni dans la guerre ni dans la paix, et que sa mort fut douce et tranquille, il ne nous reste plus qu'à le comparer avec Philopémen.

PARALLÈLE

DE

PHILOPÉMEN ET DE T. QUINTIUS FLAMININUS.

I. Si l'on considère la grandeur des bienfaits rendus à la Grèce, ni Philopémen, ni aucun des généraux grecs qui lui ont été supérieurs, ne sont dignes d'être mis en parallèle avec Flamininus. Tous ces personnages étaient Grecs eux-mêmes, et firent la guerre aux Grecs : Flamininus, qui n'était point Grec, fit la guerre pour la Grèce (46); et pendant que Philopémen, hors d'état de secourir ses concitoyens dans une guerre dangereuse, s'en allait combattre en Crète, Flamininus, vainqueur de Philippe au milieu même de la Grèce, rendait la liberté à toutes les nations et à toutes les villes de cette contrée. Mais si l'on examine les batailles qu'ils ont livrées l'un et l'autre, on verra que Philopémen, en commandant les Achéens, a fait périr plus de Grecs que Flamininus en combattant pour la Grèce n'a tué de Macédoniens.

II. Les défauts de l'un furent la suite de son ambition; ils vinrent dans l'autre de son opiniâtreté. L'un était prompt à s'irriter, et l'autre difficile à apaiser. Flamininus conserva à Philippe sa dignité royale, et pardonna aux Étoliens. Philopémen, dans un mouvement de colère, enleva à sa patrie même plusieurs bourgs qui en étaient contribuables. Flamininus conservait une amitié constante à ceux qu'il avait une fois obligés : Philopémen était toujours prêt à sacrifier l'amitié au ressentiment. Après avoir été le bienfaiteur des Lacédémoniens, il rasa leurs murailles, ravagea leur territoire, et finit par détruire et changer la forme de leur gouvernement. Il semble même que ce fut par colère et par opiniâtreté qu'il sacrifia sa propre vie, en allant mal-à-propos et avec trop de précipitation attaquer Messène, au lieu d'imiter Flamininus, et de conduire comme lui son entreprise avec une prudence qui en garantissait la sûreté.

III. Si l'on a égard au nombre de leurs guerres

et de leurs trophées, on reconnaîtra dans Philopémen plus d'expérience que dans Flamininus. La guerre de celui-ci contre Philippe fut décidée en deux combats. Philopémen, vainqueur dans un grand nombre de batailles, ne laissa à la fortune rien à prétendre sur sa capacité (47). Flamininus trouva dans la puissance des Romains, qui était alors dans toute sa vigueur, de grandes facilités pour s'illustrer; ce fut dans le déclin de la Grèce que Philopémen se rendit célèbre : ainsi ses succès furent son propre ouvrage, et tous les Romains partagèrent ceux de Flamininus. Le général romain commandait de bonnes troupes; Philopémen rendit bonnes celles qu'il commandait. Tous les combats de celui-ci eurent lieu contre les Grecs; et si cette circonstance n'est pas heureuse, elle est du moins une grande preuve de sa valeur; car où toutes choses sont d'ailleurs égales, la vertu seule donne la supériorité. Philopémen eut à combattre les plus belliqueux des Grecs, les Crétois et les Lacédémoniens; il vainquit les plus rusés par sa finesse, et les plus vaillants par son audace. D'ailleurs Flamininus n'employa, pour vaincre, que les moyens qu'il avait en main; il se servit de l'armure et de la tactique qu'il trouva tout établie. Philopémen fut vainqueur en changeant les usages et les formes déja reçues parmi ses troupes. Ainsi, ce qui influe le plus sur la victoire fut inventé par l'un, et seulement employé par l'autre (48).

IV. Philopémen fit de sa main plusieurs grands exploits; on n'en cite aucun de Flamininus. Au contraire, on dit qu'un Étolien, nommé Archédémus, raillait ce dernier de ce que, dans une occasion, ayant couru l'épée à la main sur les Macédoniens qui faisaient ferme et combattaient encore, il s'arrêta tout-à-coup, et, levant les mains au ciel, il fit des prières aux dieux. D'ailleurs il n'a fait toutes ses belles actions que lorsqu'il était général ou lieutenant; mais Philopémen ne se montra aux Achéens ni moins grand ni moins actif, lorsqu'il fut simple particulier, que lorsqu'il les commanda. Il était à leur tête quand il chassa Nabis de la Messénie, et qu'il remit en liberté les Messéniens; et, simple particulier, il ferma les portes de Lacédémone à Diophane, général des Achéens, et à Flamininus, et sauva ainsi les Lacédémoniens. La nature l'avait si bien fait pour le commandement, que non seulement il commandait selon les lois, mais que, pour l'intérêt public, il commandait aux lois mêmes. Il croyait que dans ces occasions, au lieu d'attendre que ceux qu'il gouvernait lui déférassent le pouvoir, il devait se servir de leurs bras quand la circonstance l'exigeait, persuadé qu'alors le véritable général n'est pas celui qu'ils nomment, mais celui qui a pour eux les pensées les plus salutaires (49).

V. On ne peut qu'applaudir aux actions de clémence et d'humanité que Flamininus fit envers les Grecs; mais les traits de courage et de fermeté que Philopémen opposa aux Romains pour maintenir la liberté lui méritent encore davantage nos éloges. Il est plus facile de faire du bien aux faibles, que de s'exposer à déplaire aux puissants par sa résistance. Puis donc qu'après avoir ainsi comparé ces grands hommes, il est difficile de discerner les traits de différence qu'ils ont entre eux, ne sera-ce pas porter un jugement équitable, que de donner au général grec la couronne de l'expérience militaire et de l'art de commander, et au Romain celle de la justice et de la bonté (50)?

NOTES

SUR LA VIE DE TITUS QUINTIUS FLAMININUS.

(1) Dans plusieurs éditions on lit Flaminius, au lieu de Flamininus : mais il paraît que c'est une faute des premiers éditeurs; car dans un très bon manuscrit on trouve Flamininus; et c'est le nom que lui donnent Tite-Live. Polybe, les médailles et les inscriptions des *Fastes capitolins*.

(2) Si Plutarque a écrit cette *Vie* en Grèce, comme il y a quelque apparence, il renvoyait un peu loin ses lecteurs, pour connaître la figure de Flamininus.

(3) Cette conduite fait d'autant plus d'honneur à Flamininus, qu'il était alors fort jeune; il n'avait que vingt ans lorsqu'il fut nommé tribun des soldats, l'an cinq cent quarante-six de Rome, l'année même de la mort de Marcellus, un an après la reprise de Tarente par Fabius Maximus.— Narnia était une ville de l'Italie sur le Nar, laquelle, suivant les uns, appartenait à l'Ombrie, et suivant d'autres, au pays des Sabins. Cossa était dans l'Étrurie.

(4) Il semblerait, par ce que dit ici Plutarque, que Flamininus aurait pu demander le tribunat, comme les autres charges; mais il était de famille patricienne, et les lois défendaient à tout patricien d'exercer cette magistrature, qui était réservée aux plébéiens. Peut-être aussi que Plutarque n'a fait qu'exposer en général les différentes charges par lesquelles on passait ordinairement avant de demander le consulat, sans avoir égard à la qualité de Flamininus.

(5) Cette époque nous mène sûrement à l'année de la naissance de Flamininus. Il fut nommé consul l'an de Rome cinq cent cinquante-six, n'ayant pas encore trente ans accomplis. Il fallait donc qu'il fût né l'an de Rome cinq cent vingt-six. Ce calcul s'accorde avec celui de Tite-Live, qui dit que lorsqu'il fit publier aux jeux isthmiques la liberté de la Grèce, ce qui arriva près de quatre ans après son consulat, l'an cinq cent soixante de Rome, il n'avait que trente-trois ans. *Voyez* liv. XXXIII, ch. XXXIII.

(6) Sulpicius Galba fut consul avec Aurélius Cotta, l'an de Rome cinq cent cinquante-quatre; et il n'arriva en Grèce que sur la fin de cette année. Publius Tappulus, que Tite-Live, liv. XXXII, ch. I, nomme Publius Villius, le fut l'année suivante, qui précéda celle du consulat de Flamininus.

(7) Tite-Live, liv. XXXII, ch. X, dit que Philippe était campé près du fleuve Aoüs, maintenant Lao, ce qui paraît plus vrai. L'Apsus est une rivière du pays des Taulan-

tiens entre l'Épire et l'Illyrie, et l'Aoûs est très près de l'Apsus, au-dessous de Dyrrachium. La proximité de ces deux rivières a pu faire que Plutarque ait mis indifféremment l'une pour l'autre; ou la ressemblance des noms a occasioné une méprise des copistes. *Voy.* Strabon, l. VII, p. 486. Philippe, en occupant ces défilés, empêchait les Romains de pénétrer dans la Macédoine.

(8) Il y en a qui lisent, près du Lycus, et qui croient que c'est le nom d'une rivière; mais comme les géographes ne la citent que d'après Plutarque, et que des critiques regardent ce nom comme altéré, on croit que c'est le nom d'une ville. Tite-Live, qui, liv. XXXII, c. xxxiii, écrit *Lycus*, donne cependant à entendre que c'est une ville, en disant que Flamininus campa près de Lycus, dans le voisinage du fleuve Bévus. *Voyez* aussi liv. XXXII, ch. ix, où cela paraît encore plus clair. Mais Palmérius prétend que la véritable leçon est Lyncus, ville de Macédoine, dans la Dasséritide, et d'où une contrée de ce royaume était appelée Lyncestide; ce qui suppose que cette ville avait dû être importante. Thucydide en fait souvent mention dans le quatrième livre de son *Histoire*, c. lxxxiii, cxxiv et cxxix.

(9) Amyot a traduit : Les Grecs habitants *outre* le pas des Thermopyles; parcequ'il a eu égard à la position de Flamininus, comme on en peut juger par la description sommaire que ses éditeurs ont donnée des environs de ce fameux détroit.

(10) Opunte, capitale de la Locride opuntienne, sur le bord de la mer, vis-à-vis de l'Eubée. Les Opuntiens ne voulurent pas recevoir la garnison que leur offraient les Étoliens, quoique ceux-ci eussent embrassé le parti des Romains, parcequ'ils ne se fiaient pas à eux, et qu'ils les connaissaient pour un peuple inconstant et infidèle. Polybe, en plusieurs endroits de son *Histoire*, en fait un portrait peu avantageux. *Voyez* en particulier liv. II, p. 129, et liv. IV, p. 378.

(11) Cette entrevue se fit à Nicée, au bord du golfe de Malée. Le premier jour, Flamininus était sur le rivage, et Philippe sur la proue de son vaisseau à l'ancre. Le lendemain, Philippe descendit, et ils s'abouchèrent près de Nicée. Le troisième jour, ils s'assemblèrent sur le rivage auprès de Thronie. Polybe raconte au long, dans son dix-septième livre, p. 1034 et suivantes, tout ce qui se passa dans ces conférences.

(12) Tite-Live le nomme Barcillus, et Polybe Brachyllas. C'était un des principaux de la Béotie, et un grand partisan de Philippe. Élu général des Béotiens, il fut assassiné par six hommes, à la tête desquels était Zeuxippe. Tite-Live, liv. XXXIII, c. xxviii, et Polybe, *Except. legat.*, VIII, p. 1105.

(13) Comme on était alors en hiver, et que les armées ne pouvaient rien faire, Flamininus jugea à propos d'informer le sénat de l'état des choses. Il permit donc à Philippe d'envoyer à Rome des ambassadeurs, et il lui accorda deux mois de trève. Il fit partir en même temps ses propres députés; et toutes les parties intéressées, comme les Étoliens, les Achéens, les Athéniens et le roi Attalus, envoyèrent aussi leurs ambassadeurs au sénat. Polybe, l. XVII, p. 1044 et 1045. Tite-Live, liv. XXXII, ch. xxxvi.

(14) Philippe campa dans les terres de Scotuse, ville de la Magnésie, et Flamininus se posta vis-à-vis, dans le territoire de Pharsale, près de Thélidium. *Voyez* Polybe, liv. XVII, p. 1053, et Tite-Live, liv. XXXIII, ch. vi.

(15) Polybe, qui a donné, *ibidem*, une description très détaillée de ce combat, ne dit pas un mot de cette particularité; et Tite-Live, qui rapporte aussi, *ib.*, ch. x, que Philippe monta sur une éminence, ne fait pas la même observation que Plutarque.

(16) Flamininus envoya deux officiers étoliens, Archidamus et Eupolème, avec quinze cents chevaux et deux mille hommes de pied; Philippe, de son côté, détacha la cavalerie thessalienne sous les ordres d'Héraclide, la cavalerie macédonienne commandée par Léon, et la plus grande partie des étrangers qu'il avait à sa solde, sous les ordres d'Arthénagoreus. Polybe, *ibid.*, p. 1054.

(17) Pour bien entendre ce que Plutarque dit ici, il faut connaître l'ordonnance de la phalange macédonienne, telle que Polybe l'a décrite à la fin de son dix-septième livre.

(18) Plutarque ne parle point des éléphants dont Flamininus se servit si utilement à cette bataille. Polybe, livre XVII, p. 1059, et Tite-Live, liv. XXXIII, ch. ix, ne les ont pas oubliés.

(19) Ils avaient tort de se l'attribuer tout entier; mais il est certain qu'ils y avaient beaucoup contribué. Polybe, *ibid.*, p. 1055, assure que, dans la première escarmouche qui entraîna le combat général, les Macédoniens chargèrent les Romains avec tant de furie, qu'ils les chassèrent des montagnes où ils étaient postés; et si la cavalerie étolienne n'eût tenu ferme, les Romains auraient été obligés de prendre la fuite. On peut voir aussi ce qu'en dit cet historien dans les *Extraits des légations*, art. VI, p. 1096.

(20) Plutarque paraît s'exprimer ici d'une manière trop vague. Polybe, *ibid.*, pag. 1099, dit seulement que depuis il ne parla plus aux Étoliens des affaires publiques; et que, sans en communiquer avec eux, il les faisait par lui-même et par ses amis.

(21) C'était déja la coutume parmi les Grecs, dit Polybe, de ne rien faire pour rien, et de se laisser gagner par des présents. Les Étoliens donc, jugeant de Flamininus par eux-mêmes, ne pouvaient pas s'imaginer que cette facilité qu'il montrait pour Philippe ne fût pas l'effet de la corruption. *Extr. des ambassades*, art. VI, p. 1099.

(22) Cette conférence eut lieu à l'entrée de la vallée de Tempé, l'an de Rome cinq cent cinquante-sept. Polybe, liv. XVII, p. 1061, et Tite-Live, liv. XXXIII, c. xiii.

(23) Annibal n'était pas encore à la cour d'Antiochus. La paix fut faite avec Philippe, et la liberté des Grecs publiée dans les jeux isthmiques, la seconde année de la cent quarante-sixième olympiade, l'an de Rome cinq cent cinquante-huit, sous le consulat de L. Furius Purpureo et de M. Claudius Marcellus; ce ne fut que l'année suivante, sous le consulat de M. Caton et de Valérius Flaccus, qu'Annibal voyant que les Romains avaient envoyé à Carthage trois ambassadeurs pour se plaindre de lui, se déroba secrètement la nuit de la ville, alla s'embarquer le lendemain matin près de Thapse, et arriva le jour même à l'île de Cercina, où il trouva un grand nombre de vaisseaux marchands : on était alors au cœur de l'été. Pour empêcher que quelqu'un de ces marchands n'allât dire à Carthage qu'on l'avait vu à Cercina, il leur donna à tous un grand repas qu'il fit durer bien avant dans la nuit, jusqu'à ce qu'il eût trouvé un moment favorable pour s'échapper. Il passa à Tyr, où il ne séjourna que peu de jours, et fit voile pour Antioche. Il trouva qu'Antiochus en était parti; et après être allé saluer son fils qui célébrait une grande fête, au faubourg de Daphné, il se rendit à Éphèse, où il joignit Antiochus. *Voyez* Tite-Live, liv. XXXIII, c. xlviii et xlix.

(24) Selon Polybe, *Excerpt. legat.*, art. VI, p. 2102 : ce qui porta Flamininus à conclure la paix avec Philippe, ce fut la nouvelle qu'il eut qu'Antiochus était parti de la Syrie avec une armée considérable, et qu'il s'avançait vers l'Europe; Flamininus craignait que le roi de Macédoine ne profitât de cette conjoncture pour continuer la guerre.

(25) On célébrait les jeux isthmiques dans l'isthme de Corinthe, d'où ils avaient pris leur nom, et auprès duquel ils furent institués en l'honneur de Mélicerte, dieu marin. Sisyphe les avait établis; mais ils furent interrompus pendant quelque temps, et rétablis ensuite par Thésée.

(26) Valère Maxime, liv. IV, chap. viii, parle aussi de cette chute d'oiseaux dans l'assemblée des Grecs, lorsque

Flamininus y fit publier le décret de leur liberté. Nous en verrons un autre exemple dans la *Vie de Pompée*.

(27) Peuples de la Carie, où était la ville de Bargyles, appelée encore aujourd'hui Barghili. Le député que Plutarque nomme Titilius est appelé Stertinius par Polybe, *in Excerpt. legat.*, art. IX, p. 1111.

(28) Elle lui est postérieure de deux cent soixante-trois ans ; car celle de Flamininus se fit l'an de Rome cinq cent cinquante-huit, cent quatre-vingt-seize ans avant J.-C.; et celle de Néron est de l'an de Rome huit cent vingt, qui est l'an soixante-sept de notre ère.

(29) Tite-Live donne aussi cette raison; mais il en rapporte d'autres qui font plus d'honneur à Flamininus; et le mérite de ce célèbre Romain doit faire pencher la balance en sa faveur. *Voyez* Tite-Live, liv. XXXIV, c. XXXIII et XXXIV.

(30) Tite-Live, *ibid.*, c. XLVIII, rapporte ce même motif.

(31) C'était la coutume à Rome, où cette cérémonie se faisait dans le temple de la déesse Féronie, patronne des esclaves. *Voyez* tout ce qui se pratiquait dans ces affranchissements, *notes sur la Vie de Publicola*, note (18).

(32) L'historien Itanus, d'après lequel Plutarque rapporte ces différentes sommes, n'est point connu. Peut-être, suivant l'observation des éditeurs d'Amyot, faudrait-il lire Tuditanus, écrivain dont parlent Macrobe, liv. I, c. XIII et XVI, et Pline, liv. XIII, ch. XIII. Nous avons déja fixé la valeur de la livre d'argent et celle de l'or, qui était dix fois plus considérable.

(33) Ce fut trois ans après la paix faite avec Nabis.

(34) Plutarque n'est point d'accord ici avec Tite-Live, qui assure que ce fut L. Quintius Flamininus qui accompagna en Grèce le consul Acilius. Il ne se contente même pas de le distinguer par son prénom, il le désigne encore par son consulat de l'année précédente. *Voyez* l. XXXVI, c. I. Je remarquerai cependant qu'il semble plus naturel que, dans la conjoncture présente, les Romains choisissent Titus Flamininus au lieu de son frère Lucius, à cause de son crédit auprès des Grecs, comme Plutarque en fait la réflexion.

(35) Les Dolopes habitaient une partie de la Thessalie, dans le voisinage de l'Épire. Nous avons déja dit que la Magnésie était aussi une partie de la Thessalie. L'Athamanie, contrée de la Grece, touchait à la source du fleuve Achéloüs, dans l'Étolie, suivant Pline, liv. IV, ch. III; et dans l'Illyrie, selon Étienne de Byzance. Strabon, liv. IX, pag. 614, la met dans la Thessalie. Les Apérantes habitaient au sud de l'Athamanie. Héraclée, dont il est parlé tout de suite, était un nom commun à plus de quarante villes; il y en avait plusieurs dans la Macédoine et les pays circonvoisins. Naupacte, ville de la Grèce, sur le golfe de Corinthe, dans le pays des Locres-Ozoles.

(36) Il était, suivant Tite-Live, liv. XXXVI, c. XXXI, à Chalcis dans l'Eubée. Il en partit, parceque les Messéniens lui envoyèrent des députés, pour lui dire qu'ils etaient prêts à lui remettre leur ville.

(37) Plutarque rapporte ici en substance ce que Tite-Live fait dire par Flamininus au consul, sur les progrès et les conquêtes de Philippe. On peut le voir dans cet historien, *ibid.*, c. XXXIV.

(38) Cet endroit est remarquable, disent les éditeurs d'Amyot. Voilà un Romain révéré de son vivant, comme un dieu tutélaire. M. l'abbé Mongault a donné une dissertation curieuse sur ce culte dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tom. I, p. 353. Au reste, une reconnaissance si constante, puisqu'elle durait encore plus de deux cent soixante-dix ans après la mort de Flamininus, fait honneur aux Chalcidiens. Il est rare qu'un peuple entier la conserve si long-temps.

(39) Ile de la mer Ionienne, avec une ville du même nom et une citadelle; elle s'appelle aujourd'hui Zante. Elle était très fertile, et avait beaucoup de bois.

(40) Philippe en avait fait mourir un très grand nombre; et il était si féroce dans sa cruauté, qu'il exterminait des familles entières. Polybe, *De virtut. et vitiis*, pag. 1436; Tite-Live, liv. XL, c. III et IV.

(41) On a déja vu cette histoire dans la *Vie de Caton*, c. XXV. Tite-Live l'a aussi racontée liv. XXXIX, c. XLII, où il rapporte le récit qu'en avait fait Valérius Antias.

(42) Plutarque parle de la distinction des places comme d'un usage établi. Cela était vrai de son temps sans doute, mais non pas à l'époque dont il parle ici.

(43) Il faut que Plutarque ait reculé de plusieurs années cette ambassade de Flamininus auprès du roi Prusias; car ce Romain n'avait alors que quarante-quatre ou quarante-cinq ans, puisque ayant été nommé consul l'an de Rome cinq cent cinquante-six, époque où, selon Plutarque, il n'avait pas encore trente ans, on ne peut placer sa naissance plus loin que l'an de Rome cinq cent vingt-sept. Et la mort d'Annibal arriva, selon Tite-Live, liv. XXXIX, chap. LI, l'an de Rome cinq cent soixante-onze; Polybe la met à l'année suivante. Il n'y a donc que quarante-cinq ans au plus d'intervalle, de l'époque de la naissance de Flamininus à celle de la mort du général carthaginois. Au reste, Tite-Live nous apprend, liv. XLV, c. XLII et XLIV, que l'année même où Paul Émile triompha de Persée, c'est-à-dire l'an de Rome cinq cent quatre-vingt-sept, Flamininus fut nommé ambassadeur auprès de Cotys, roi de Thrace, et augure à la place de Caïus Claudius. Mais ce que Plutarque raconte de la vie de ce général romain se termine à-peu-près à l'an de Rome cinq cent soixante-onze. Tite-Live a raconté au long la mort d'Annibal, liv. XXXIX, c. LII.

(44) Tite-Live rapporte le même jugement d'Annibal, liv. XXXV, ch. XIV; et Plutarque le cite d'une autre manière dans la *Vie de Pyrrhus*. Ces différences qui se trouvent assez souvent dans cet écrivain, viennent vraisemblablement de ce qu'il suivait, dans chaque *Vie*, l'auteur particulier qu'il avait alors sous les yeux, sans se souvenir de ce qu'il avait écrit ailleurs.

(45) Tite-Live le fait dire à Annibal dans le discours qu'il tient avant de mourir, liv. XXXIX, c. LI.

(46) Ces bienfaits des Romains envers les Grecs étaient-ils aussi purs que Plutarque l'insinue? et leur ambition secrète n'entrait-elle pas pour beaucoup dans cet empressement et cette ostentation avec lesquels ils rendirent à la Grèce sa liberté? Il me semble que, d'après les événements qui suivirent, il n'est pas difficile de décider la question.

(47) La fortune peut s'attribuer l'honneur d'une ou de deux victoires; une longue suite de succès non interrompus ne peuvent être que l'ouvrage de l'expérience et de la capacité.

(48) En toutes choses celui qui invente est bien au-dessus de celui qui ne fait qu'user des moyens déja découverts. *Inventore minor*, a dit Horace, Satir., liv. I, satir. X, v. 48.

(49) *Voyez* ce que nous avons dit de cette action hardie de Philopémen, dans sa *Vie*, c. XXIV, note (27).

(50) Ce jugement fait honneur à l'impartialité de Plutarque. Il ne veut pas absolument prononcer entre ces deux hommes célèbres, et paraît en laisser le jugement au lecteur.

PYRRHUS.

I. Origine du royaume d'Épire, et généalogie de Pyrrhus. — II. Son père détrôné par les fils de Néoptolème. Pyrrhus enfant dérobé à leurs poursuites. — III. Glaucias, roi d'Illyrie, le prend sous sa protection, et le remet sur le trône. — IV. Il est obligé de quitter une seconde fois l'Épire. Il y rentre, et partage l'empire avec Néoptolème. — V. Les deux rois deviennent ennemis. Pyrrhus prévient Néoptolème, et s'en défait. — VI. Il va au secours d'Alexandre contre Antipater. — VII. Division entre Pyrrhus et Démétrius; la guerre se déclare. — VIII. Pyrrhus comparé à Alexandre le Grand pour ses talents militaires. — IX. Douceur de son caractère: sa femme et ses enfants. — X. Il s'empare d'une partie de la Macédoine, la perd aussitôt, et fait la paix avec Démétrius. — XI. Il reprend les armes contre ce prince. — XII. Les troupes de Démétrius se révoltent, Pyrrhus est déclaré roi de Macédoine. — XIII. Il la partage avec Lysimachus. Il va à Athènes. — XIV. Il abandonne la Macédoine, et se retire en Épire. — XV. Il pense à secourir Tarente contre les Romains. — XVI. Portrait de Cinéas. Sa conversation avec Pyrrhus. — XVII. Ce prince s'embarque pour l'Italie. Sa flotte ruinée par la tempête. — XVIII. Il établit une discipline sévère à Tarente, et va camper près des Romains. — XIX. Il livre la bataille. Sa prudence et son courage. — XX. Il met les Romains en fuite, et s'empare de leur camp. — XXI. Il envoie Cinéas à Rome pour négocier la paix. — XXII. Discours d'Appius Claudius pour s'y opposer. — XXIII. Réponse du sénat. Fabricius envoyé en ambassade à Pyrrhus, qui fait des efforts inutiles pour le gagner ou l'intimider. — XXIV. Jugement de Fabricius sur Épicure. Sa réponse généreuse à Pyrrhus. — XXV. Les consuls avertissent Pyrrhus de la perfidie de son médecin. — XXVI. Il remporte sur eux une seconde victoire. — XXVII. Différence du récit d'Hiéronyme. Mot de Pyrrhus sur cette victoire. — XXVIII. Il reçoit une ambassade des Siciliens, et passe dans leur île. — XXIX. Il se rend maître de la ville d'Éryx. — XXX. Il refuse la paix aux Carthaginois. Il mécontente les Siciliens, qui se soulèvent. — XXXI. Il repasse en Italie, où il est attaqué par les Mamertins. — XXXII. Il attaque les Romains, et il est battu. — XXXIII. Il quitte l'Italie et va en Macédoine où il défait Antigonus. — XXXIV. Il met dans Eges une garnison gauloise qui pille les tombeaux des rois de Macédoine. — XXXV. Il marche vers Sparte avec une forte armée. — XXXVI. Il va camper près de Sparte. — XXXVII. Les Spartiates creusent pendant la nuit une tranchée devant leur ville. — XXXVIII. Pyrrhus commence l'attaque. Exploits de quelques Spartiates. — XXXIX. Pyrrhus recommence l'assaut. Il est forcé de faire retraite. — XL. Il arrive des secours à Sparte. Pyrrhus quitte la Laconie, et va à Argos. — XLI. Il est attaqué dans sa retraite par les Lacédémoniens, qu'il taille en pièces; mais son fils est tué. — XLII. Divers présages dans sa route; il entre dans Argos. — XLIII. Combat nocturne. Présages sinistres pour Pyrrhus. — XLIV. Il trouve des obstacles à sa retraite. — XLV. Une femme le blesse d'un coup de tuile, et un soldat lui coupe la tête. — XLVI. Honneurs funèbres que lui rend Antigonus.

M. Dacier renferme les exploits de Pyrrhus depuis l'an du monde 3678, la première année de la 125e olympiade, l'an de Rome 473, avant Jésus-Christ 278, jusqu'à l'an du monde 3685, la 4e année de la 128e olympiade, l'an de Rome 488, avant Jésus-Christ 263.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot comprennent le temps de sa vie depuis l'an de Rome 430 environ, jusqu'à l'an 482, avant J.-C. 272.

I. On raconte qu'après le déluge, Phaéton, un de ceux qui vinrent en Épire avec Pélasge, fut le premier roi des Thesprotiens et des Molosses (1). Quelques historiens prétendent que Deucalion et Pyrrha, après avoir bâti le temple de Dodone, s'établirent dans le pays des Molosses (2). A plusieurs siècles de là, Néoptolème, fils d'Achille, à la tête d'une grande armée, s'empara du pays, et devint la tige d'une longue suite de rois qui furent appelés Pyrrhides (3), du nom de Pyrrhus, qu'il avait porté dans son enfance, et qu'il donna à l'aîné des fils légitimes qu'il eut de Lanassa, fille de Cléodéus, fils d'Hyllus. De là vint qu'Achille eut en Épire les honneurs divins, sous le nom d'Aspétus [1], terme du pays. Ceux qui succédèrent à ces premiers rois étant tombés dans la barbarie, leur puissance et leurs actions sont restées ensevelies dans une profonde obscurité. Le premier dont l'histoire fasse mention est Tarrutas, qui se rendit célèbre en formant les villes de ses états sur les mœurs des Grecs, en les polissant par la culture des lettres, et leur donnant des lois qui respiraient l'humanité (4). De Tarrutas naquit Alcétas, père d'Arybas, qui de sa femme Troïade eut Éacidès : celui-ci épousa Phthia, fille de ce Menon le Thessalien, qui, ayant acquis la plus grande réputation dans la guerre Lamiaque, eut, après Léosthène, plus de considération qu'aucun des autres confédérés (5). Sa femme Phthia lui donna deux filles, Déidamie et Troïade, et un fils qu'il nomma Pyrrhus.

II. Les Molosses s'étant révoltés, chassèrent Éacidès, mirent sur le trône le fils de Néoptolème, et firent périr les amis d'Éacidès qu'ils avaient en leur pouvoir. Pyrrhus était encore à la mamelle, et les meurtriers le cherchaient pour le faire mourir. Mais Androclidès et Angelus l'ayant dérobé à leurs recherches, prirent la fuite, accompagnés de quelques esclaves et de nourrices, dont l'enfant avait besoin. Ce cortége nécessaire mettait de l'embarras et de la lenteur dans leur marche; et, se voyant près d'être atteints par leurs ennemis, ils remirent l'enfant entre les mains d'Androcléon, d'Hippias et de Néandre, trois jeunes gens robustes et fidèles, en leur ordonnant de fuir le plus vite qu'ils pourraient, et de gagner Mégare, ville de Macédoine. Pour eux, en employant tour-à-tour les prières et la résistance, ils arrêtèrent jusqu'au soir ceux qui les poursuivaient. Après s'en être délivrés avec beau-

[1] C'est-à-dire, *inimitable*, suivant M. Dacier.

coup de peine, ils coururent rejoindre les jeunes hommes qu'ils avaient chargés de Pyrrhus. Vers le coucher du soleil, ils se croyaient au terme de leur espérance, lorsqu'ils s'en virent tout-à-coup plus éloignés que jamais. La rivière qui baigne les murs de la ville coulait avec une effrayante rapidité. Ils cherchèrent un gué pour la passer; mais partout ils la trouvèrent impraticable : enflée par des pluies abondantes, elle roulait avec violence ses eaux troubles et bourbeuses; et l'obscurité de la nuit rendait encore les objets plus horribles. Ils désespéraient de pouvoir seuls passer l'enfant et les femmes, lorsqu'ils entendirent, de l'autre côté de la rivière, des gens du pays, qu'ils prièrent de les aider à la traverser; ils leur montraient Pyrrhus, et, criant de toutes leurs forces, ils les conjuraient de venir à leur secours. Mais le bruit causé par la rapidité du fleuve les empêchait d'être entendus de ces gens-là; et ils furent quelque temps, les uns à crier, les autres à prêter l'oreille inutilement. Enfin, quelqu'un de la suite de Pyrrhus imagine d'arracher une écorce de chêne, sur laquelle il écrit, avec l'ardillon d'une agrafe, la situation du prince et le besoin qu'il avait d'être secouru : ensuite, roulant l'écorce autour d'une pierre, afin de lui donner du poids, il la lance à l'autre rive. Selon d'autres, il la darda avec un javelot, autour duquel il l'avait attachée. Les gens arrêtés à l'autre bord ayant lu ce qui était écrit sur l'écorce, et voyant combien le danger était pressant, coupèrent à la hâte des arbres qu'ils lièrent ensemble, et sur lesquels ils traversèrent la rivière. Le premier qui aborda à l'autre rive se nommait par hasard Achille; il prit l'enfant, et le passa; ses compagnons firent passer les autres comme ils se trouvaient.

III. Sauvés ainsi du péril, et hors de la poursuite de leurs ennemis, ils se rendent en Illyrie, auprès du roi Glaucias, qu'ils trouvent assis dans son palais avec sa femme (6), et ils posent l'enfant à terre au milieu de la salle. Le prince, qui redoutait Cassandre, ennemi déclaré d'Éacidès, resta long-temps pensif, gardant le silence, et délibérant en lui-même sur le parti qu'il devait prendre. Pendant ce temps-là Pyrrhus, s'étant traîné de lui-même, saisit de ses mains la robe de Glaucias, et, se dressant sur ses pieds, atteignit les genoux du roi, qui d'abord se mit à rire, et ensuite fut touché de pitié, croyant voir dans cet enfant un suppliant qui lui demandait la vie les larmes aux yeux. Quelques auteurs disent que Pyrrhus ne se traîna point vers Glaucias; mais qu'ayant gagné l'autel des dieux domestiques, il se leva, et l'embrassa de ses mains. Glaucias, trouvant quelque chose de divin dans cette circonstance, prit le jeune Pyrrhus, le mit entre les mains de sa femme, et lui ordonna de l'élever avec ses enfants. Peu de temps après ses ennemis l'ayant redemandé, et Cassandre même ayant offert deux cents talents[1] pour le ravoir, Glaucias refusa de le rendre; et lorsque ce jeune prince eut atteint l'âge de douze ans, il le ramena en Épire à la tête d'une armée, et le remit sur le trône (7). Pyrrhus avait dans ses traits un air de majesté qui inspirait plus de terreur que de respect; ses dents supérieures, au lieu d'être séparées, ne formaient qu'un os continu, sur lequel de légères incisions marquaient les divisions que les dents auraient dû avoir. On lui croyait la vertu de guérir les maladies de la rate. Il sacrifiait pour cela un coq blanc, et pressait doucement de son pied droit le viscère des malades, qu'il faisait coucher sur le dos. Il n'y avait point d'homme si pauvre, et de si basse condition qu'il fût, à qui il ne fît ce remède, quand il en était prié; il recevait pour salaire le coq même qu'il avait sacrifié, et ce présent lui était agréable. L'orteil de son pied avait, à ce qu'on prétend, une vertu divine; et lorsqu'après sa mort son corps eut été brûlé et réduit en cendre, ce doigt fut trouvé entier, sans avoir aucune trace de feu. J'en parlerai dans la suite (8).

IV. Parvenu à sa dix-septième année, il se crut assez affermi sur le trône pour faire un voyage en Illyrie, et assister aux noces d'un des fils de Glaucias, avec lesquels il avait été élevé. Pendant son absence, les Molosses s'étant de nouveau révoltés, chassèrent tous ses amis, pillèrent ses biens, et se donnèrent à Néoptolème. Pyrrhus, dépouillé de ses états, et dénué de tout secours, se retira auprès de Démétrius, fils d'Antigonus, lequel avait épousé Déidamie, sœur de Pyrrhus. Cette princesse avait été fiancée, dans un âge encore tendre, à Alexandre, fils d'Alexandre-le-Grand et de Roxane : on l'appelait même sa femme. Mais toute cette famille ayant été entièrement détruite (9), Démétrius épousa Déidamie lorsqu'elle fut devenue nubile. A cette grande bataille qui fut donnée près d'Ipsus, et où tous les rois combattirent (10), Pyrrhus, encore jeune, fut toujours à côté de Démétrius, se distingua entre tous les combattants, et renversa tout ce qui se présenta devant lui. Démétrius ayant été vaincu, il ne l'abandonna point; il lui conserva les villes grecques qui lui avaient été confiées; et, après le traité que ce prince fit avec Ptolémée, il alla pour lui en otage en Égypte. Pendant le séjour qu'il y fit, il donna, soit à la chasse, soit dans les autres exercices, les plus grandes preuves de sa force et de sa patience à supporter les travaux. Ayant re-

[1] Environ un million de notre monnaie.

connu que, de toutes les femmes de Ptolémée, Bérénice était celle qui avait le plus de crédit auprès de lui, et qu'elle était bien supérieure aux autres par sa prudence et sa sagesse, il lui fit assidument sa cour. Aussi habile à s'insinuer auprès de ceux qui étaient au-dessus de lui, et dont il pouvait tirer parti, que plein de mépris pour ses inférieurs; se montrant d'ailleurs sage et modéré dans toute sa conduite, il fut choisi par préférence sur plusieurs autres jeunes princes pour mari d'Antigona, que Bérénice avait eue de Philippe, avant qu'elle épousât Ptolémée. Cette alliance lui acquit encore plus de considération; et, soutenu du crédit d'Antigona, qui l'aimait tendrement, il obtint des secours d'hommes et d'argent pour aller se remettre en possession du royaume d'Épire. Sa présence lui ramena tous ses sujets, que Néoptolème avait aliénés par la dureté et la violence de sa conduite. Pyrrhus néanmoins, craignant que ce prince n'engageât quelques uns des autres rois à prendre sa défense, aima mieux traiter avec lui; et ils régnèrent ensemble.

V. Dans la suite, quelques courtisans travaillèrent secrètement à les aigrir l'un contre l'autre, par les soupçons qu'ils semèrent entre eux; mais rien n'irrita davantage Pyrrhus que l'événement dont je vais rendre compte. Les rois d'Épire avaient coutume de faire un sacrifice à Jupiter Martial, dans un lieu de la Molosside appelé Passaron, pour y prêter leur serment, et recevoir celui de leurs sujets; ils juraient, les uns de gouverner, les autres de défendre, le royaume selon les lois. Les deux rois, accompagnés chacun de leurs amis, se rendirent au lieu de la cérémonie, et se firent mutuellement des présents considérables. Un des assistants, nommé Gelon, ami intime de Néoptolème, après avoir donné à Pyrrhus les plus grands témoignages de respect et d'affection, lui fit présent de deux paires de bœufs propres au labourage (11). Myrtile, l'échanson de Pyrrhus, demanda ces bœufs au prince, qui les lui refusa, et les donna à un autre. Ce refus piqua Myrtile; et Gelon, qui s'en aperçut, l'invita à souper. Quelques historiens disent que, dans l'ivresse, il abusa de ce jeune homme, qui était d'une grande beauté. Après le souper, il lui tint d'abord des propos vagues, et finit par lui proposer de s'attacher à Néoptolème, et d'empoisonner Pyrrhus. Myrtile feignit d'entrer dans son dessein et même de l'approuver, comme s'il eût été entièrement gagné. Mais il alla sur-le-champ le découvrir à Pyrrhus, qui lui ordonna de mener chez Gelon Alexicrate, le chef des échansons, comme disposé à s'associer à leur projet; il voulait avoir plusieurs témoins qui pussent attester le complot. Gelon étant ainsi trompé, Néoptolème qui, l'était comme lui, et qui ne doutait pas que la conspiration ne fût en bon chemin, ne put garder le secret; et, dans l'excès de sa joie il en fit part à ses amis. Un soir qu'il soupait chez sa sœur Cadmie, il lui en dit quelques mots, croyant n'être entendu de personne. Il n'était resté auprès d'eux que Phénarète, femme de Samon, intendant des troupeaux de Néoptolème. Couchée sur un petit lit, le visage contre la muraille, elle faisait semblant de dormir; mais elle avait tout entendu sans qu'on s'en doutât, et le lendemain matin elle alla chez Antigona, femme de Pyrrhus, et lui conta ce que Néoptolème avait dit à sa sœur. Pyrrhus, instruit de tout, n'en fit d'abord rien connaître; mais, à l'occasion d'un sacrifice qu'il avait fait, il pria Néoptolème de venir souper chez lui, et le tua. Il n'ignorait pas que les principaux d'entre les Épirotes étaient dans ses intérêts; depuis long-temps même ils l'engageaient à se délivrer de Néoptolème, à ne pas se contenter de la petite portion d'un royaume qui lui appartenait tout entier, et à tenter enfin les grandes entreprises pour lesquelles la nature l'avait formé : d'après ces dispositions, qui lui étaient connues, les projets de Néoptolème le déterminèrent à le prévenir, et à se défaire de lui.

VI. Toujours reconnaissant des services que lui avaient rendus Bérénice et Ptolémée, il appela du nom de ce prince le premier fils qu'il eut d'Antigona, et donna celui de Bérénicide à la ville qu'il fit bâtir dans la Chersonèse d'Épire. Bientôt, d'après les vastes projets qu'il avait conçus, et qui lui faisaient déja dévorer en espérance tout ce qui l'environnait, il saisit le premier prétexte qui se présenta pour se mêler des affaires de la Macédoine. Antipater, l'aîné des fils de Cassandre, ayant fait mourir sa mère Thessalonique et chassé son frère Alexandre, celui-ci envoya demander du secours à Démétrius et à Pyrrhus. Comme Démétrius, retenu par d'autres affaires, remettait de jour en jour, Pyrrhus se rendit auprès d'Alexandre, dont il exigea, pour prix de son alliance, la ville de Nymphéa, la côte maritime de la Macédoine, et dans le pays de nouvelle conquête, l'Ambracie, l'Acarnanie et l'Amphilochie (12). Ce jeune prince lui ayant tout abandonné, Pyrrhus en prit possession, mit des garnisons dans les villes, et conquit le reste pour Alexandre, à qui il le remettait à mesure qu'il en dépouillait Antipater. Le roi Lysimaque eût bien voulu aller au secours d'Antipater; mais occupé ailleurs, et sachant que Pyrrhus, qui n'oubliait pas les bienfaits de Ptolémée, ne pourrait lui rien refuser, il écrivit, sous le nom de ce prince, des lettres supposées, dans lesquelles il priait Pyrrhus de mettre fin à cette guerre, et d'accepter trois cents talents[1] qu'Antipater lui fai-

[1] Environ quinze cent mille livres de notre monnaie.

sait offrir. Pyrrhus, à l'ouverture de ces lettres, reconnut l'imposture de Lysimaque; au lieu du salut ordinaire que Ptolémée employait : A mon fils Pyrrhus, salut; elles portaient cette inscription : Le roi Ptolémée au roi Pyrrhus, salut. Il s'emporta d'abord contre Lysimaque; mais bientôt après il se détermina à faire la paix. Les trois princes se réunirent pour en jurer les conditions au milieu des sacrifices : on amena trois victimes, un bouc, un taureau, un bélier; mais ce dernier animal mourut subitement, avant que d'être arrivé à l'autel. Les assistants ne firent qu'en rire; mais le devin Théodote ayant dit à Pyrrhus que, par cet accident, le dieu présageait la mort d'un des trois princes, l'empêcha de jurer et de ratifier la paix (13).

VII. Le rétablissement des affaires d'Alexandre n'empêcha pas Démétrius de se rendre auprès de lui; et il parut bientôt qu'il n'était pas venu à la prière de ce jeune prince, à qui sa présence inspirait les plus vives craintes. Ils n'eurent pas été quelques jours ensemble, que, se défiant l'un de l'autre, ils se tendaient réciproquement des embûches. Enfin Démétrius ayant saisi un moment favorable, prévint Alexandre, le tua, et se fit déclarer roi de Macédoine. Il était déja mécontent de Pyrrhus, et lui reprochait ses courses en Thessalie. D'ailleurs l'ambition de s'agrandir, cette maladie naturelle aux princes, leur faisait mutuellement suspecter et craindre leur voisinage, surtout depuis la mort de Déidamie[1]. Mais lorsque, possédant chacun une partie de la Macédoine, ils eurent à disputer le même royaume, cette rivalité leur fournit des prétextes à de plus grandes divisions. Démétrius entra avec son armée dans l'Étolie; et l'ayant soumise, il y laissa Pantauchus avec des troupes, et marcha lui-même contre Pyrrhus, qui, informé de sa marche, alla de son côté à sa rencontre; mais s'étant trompés tous deux de chemin, ils se manquèrent. Démétrius se jeta dans l'Épire, où il fit un grand butin; et Pyrrhus étant tombé sur Pantauchus, lui livra bataille (14). Le combat fut vif entre les deux armées, mais plus encore entre les deux chefs. Pantauchus, qui, de l'aveu de tout le monde, était le premier des généraux de Démétrius par son courage, sa force et son adresse, rempli d'ailleurs de confiance et de fierté, provoqua Pyrrhus à un combat singulier. Pyrrhus, qui, en valeur et en desir de se signaler, ne le cédait à aucun des rois de son temps, et qui voulait succéder à la gloire d'Alexandre, plus encore par sa vertu que par le titre de sa naissance, s'ouvre un passage jusqu'aux premiers rangs, et vole à Pantauchus. Après avoir lancé leurs javelots, ils en viennent aux mains, et se servent de leurs épées avec autant d'adresse que de force. Pyrrhus reçoit une blessure, et en fait deux à Pantauchus, l'une à la cuisse, l'autre près du cou; et l'ayant obligé de tourner la tête, il le renverse par terre; mais il ne put le tuer, les amis de Pantauchus le lui ayant arraché des mains. Cependant les Épirotes, excités par la victoire de leur roi, et pleins d'admiration pour son courage, font les plus grands efforts, rompent la phalange des Macédoniens, et se mettant à la poursuite des fuyards, ils en tuent un grand nombre, et font cinq mille prisonniers.

VIII. Cette défaite excita bien moins la colère et la haine des Macédoniens contre Pyrrhus, pour tout le mal qu'il leur avait fait, qu'elle ne les remplit d'admiration et d'estime pour sa valeur; elle fut, pour tous ceux qui dans le combat avaient été témoins de ses hauts faits et avaient éprouvé la force de ses armes, un sujet continuel de relever ses talents militaires. Ils avaient cru voir en lui le regard, la vitesse, les mouvements d'Alexandre, et comme une ombre, une image de cette impétuosité, de cette violence qui rendait ce héros si terrible dans les combats. Les autres rois imitaient Alexandre en portant des robes de pourpre, en s'environnant de gardes, en penchant la tête comme lui (15), en parlant avec fierté. Pyrrhus seul le représentait par son courage et par ses exploits. Les ouvrages qu'il a laissés sur l'art militaire prouvent sa science et son habileté à ranger des troupes en bataille et à les commander. Aussi dit-on qu'Antigonus, à qui l'on demandait quel était le plus grand capitaine : « Ce » sera Pyrrhus, répondit-il, pourvu qu'il vieillisse. » Il ne parlait que des capitaines de son temps; mais Annibal lui donnait la préférence sur ceux de tous les âges précédents; il lui assignait le premier rang en expérience et en capacité, mettait Scipion au second, et se plaçait lui-même au troisième. Nous l'avons déja dit dans la Vie de Scipion (16). Il est vrai que Pyrrhus ne connut jamais d'autre science ni d'autre étude que celle de la guerre; c'était la seule qu'il jugeât digne d'un roi; il regardait toutes les autres comme des objets de pur agrément, qui ne méritaient aucune estime. On raconte à ce sujet que quelqu'un lui ayant demandé, dans un festin, quel joueur de flûte il préférait de Pithon ou de Caphisias : « Polysperchon, répondit-il, est le meilleur capitaine » que je connaisse (17). » Il voulait faire entendre que c'était le seul art qu'il convînt à un prince de connaître et de juger.

IX. Doux et facile pour ses amis, lent à se mettre en colère, il était prompt et ardent à reconnaître les services qu'on lui avait rendus. Aussi fut-il vivement affligé de la mort d'Eropus, qui,

[1] Femme de Démétrius et sœur de Pyrrhus.

disait-il, n'avait fait en mourant que subir le sort commun à tous les hommes; au lieu que lui-même il avait à se reprocher comme un tort réel d'avoir, par de trop longs délais, perdu l'occasion de le récompenser de ses services. En effet, on peut rendre aux héritiers d'un créancier l'argent qu'on lui avait emprunté; mais les bienfaits dont on n'a pas témoigné sa reconnaissance à ceux même de qui on les a reçus sont, pour un homme juste et bon, un sujet continuel de regrets. Un jour qu'il était à Ambracie, on lui conseillait d'en chasser un homme qui disait du mal de lui. « Laissons-» le, dit-il, parler ici mal de nous entre un petit » nombre de personnes, plutôt que de l'envoyer se-» mer partout ses médisances. » Une autre fois, on lui amena des jeunes gens qui, en buvant ensemble, avaient tenu sur son compte des propos très offensants. Il leur demanda si ce qu'on disait d'eux était vrai. « Oui, prince, lui répond l'un d'eux; et si le » vin ne nous eût manqué, nous en aurions bien dit » davantage. » Pyrrhus se mit à rire, et les renvoya. Après la mort d'Antigona, il prit en même temps plusieurs femmes, afin d'augmenter, par ses alliances, sa puissance et sa fortune. Il épousa la fille d'Autoléon, roi des Péoniens; Bircenna, fille de Bardullis, roi de l'Illyrie; et Lanassa, fille d'Agathocle de Syracuse, qui lui apporta en dot l'île de Corcyre, dont son père s'était rendu maître (18). Il avait eu d'Antigona un fils, nommé Ptolémée; Lanassa fut mère d'Alexandre; et de Bircenna naquit Hélénus, le plus jeune de ses fils. Ils furent tous naturellement braves; et Pyrrhus entretint cette disposition guerrière en les élevant dans les armes, et en aiguisant leur courage dès leur première enfance. Un d'eux, étant encore fort jeune, lui demanda auquel de ses enfants il laisserait son royaume : « A celui, répondit Pyrrhus, qui aura » l'épée la plus pointue. » Réponse peu différente de cette imprécation tragique d'un père à ses enfants (19):

Que le fer, de mes biens leur fasse le partage :

tant l'ambition est insociable et féroce !

X. Après sa victoire sur Pantauchus, Pyrrhus rentra dans l'Épire, transporté de joie, couvert de gloire et plein de confiance. Les Épirotes lui ayant donné le surnom d'aigle : « C'est par vous, » leur dit-il, que je le suis devenu; vos armes » ont été pour moi comme des ailes rapides qui » m'ont élévé à un vol si haut. » Peu de temps après, informé que Démétrius était dangereusement malade, il entre brusquement en Macédoine, dans l'intention seulement d'y faire une course et d'emmener du butin. Mais peu s'en fallut que, sans coup férir, il ne se rendît maître de tout le royaume; car il s'avança jusqu'à Édesse (20), sans trouver de résistance; on venait même de toutes parts se joindre à lui et fortifier son armée. Le danger força Démétrius de surmonter sa faiblesse; d'un autre côté, ses amis et ses capitaines ayant, en peu de temps, mis sur pied une armée nombreuse, marchèrent contre Pyrrhus avec autant de diligence que d'ardeur. Ce prince, qui n'était venu que pour piller, ne les attendit pas; toujours poursuivi et harcelé dans sa retraite par les Macédoniens, il perdit une partie de ses troupes. La facilité et la promptitude avec lesquelles Démétrius l'avait chassé de ses états, ne fut pas une raison pour lui de mépriser ce prince; comme il avait formé de très grands projets, et qu'il se proposait de reconquérir le royaume de son père[1] avec une armée de terre de cent mille hommes et une flotte de cinq cents voiles, il ne voulut pas s'arrêter à faire la guerre à Pyrrhus, ni laisser les Macédoniens aux prises avec un voisin si dangereux. N'ayant donc pas le loisir de l'attaquer alors, il fit la paix avec lui, pour marcher contre les autres rois (21).

XI. Le traité qu'il venait de conclure par ce seul motif, et les préparatifs immenses qu'il avait faits, ayant dévoilé son véritable dessein, les rois effrayés envoyèrent à Pyrrhus des courriers chargés de lettres, dans lesquelles ils lui témoignaient leur surprise de ce qu'il sacrifiait ainsi à Démétrius l'occasion la plus favorable, et attendait, pour faire la guerre, la commodité de son ennemi : que, maître de le chasser facilement de la Macédoine pendant qu'il était occupé de vastes entreprises qui le jetaient dans de si grands embarras, il voulait lui donner le temps de s'en délivrer et d'augmenter ses forces, pour se voir attaqué dans la Molosside même, où il aurait à combattre pour la défense de ses temples et des tombeaux de ses ancêtres; et cela, après que Démétrius venait tout récemment de lui enlever sa femme avec l'île de Corcyre. Car Lanassa, blessée de ce que Pyrrhus lui préférait ses autres femmes, qui n'étaient que des Barbares, s'était retirée à Corcyre; et voulant se remarier à un roi, elle avait appelé Démétrius, qu'elle connaissait pour celui de tous les princes qui contractait le plus volontiers des mariages. Démétrius étant passé à Corcyre, l'épousa, et mit une garnison dans la ville. En même temps que ces rois écrivaient à Pyrrhus, ils se mettaient en marche pour inquiéter Démétrius, qui différait de jour en jour son départ, n'ayant pas encore achevé ses préparatifs. Ptolémée, ayant équipé une flotte considérable, fit soulever les villes de Grèce qui étaient sous l'obéissance de ce prince; Lysimaque entra par la Thrace dans la haute Macé-

[1] Le royaume d'Asie.

doine, et la ravagea; Pyrrhus, ayant aussi pris les armes, alla attaquer la ville de Béroé (22), ne doutant pas que Démétrius, pour aller au-devant de Lysimaque, ne laissât la basse Macédoine sans défense. Pyrrhus ne se trompa point dans sa conjecture. La nuit qui précéda son départ, il avait cru voir en songe Alexandre qui l'appelait; il s'était approché de lui, et l'avait trouvé malade dans son lit; ce prince l'ayant accueilli avec amitié, lui tint les propos les plus obligeants, et l'assura de son empressement à le secourir. Pyrrhus ayant hasardé de lui dire : « Comment, grand » prince, pourrez-vous me donner du secours, » malade comme vous êtes? — Avec mon nom » seul, » lui répondit Alexandre, qui aussitôt était monté sur un cheval de Nysée (23), avait marché devant Pyrrhus, comme pour lui servir de guide. Encouragé par cette vision, il traverse en diligence le pays qui le séparait de Béroé, arrive promptement devant cette ville, s'en empare, et, après y avoir logé la plus grande partie de son armée, il envoie ses généraux pour soumettre les autres villes. Dans le moment où Démétrius recevait ces nouvelles fâcheuses, il s'aperçut de quelques mouvements séditieux parmi ses Macédoniens; il n'osa donc pas les conduire plus avant, dans la crainte que se trouvant près d'un roi de leur nation [1], et qui s'était fait un grand nom dans les armes, ils ne se donnassent à lui.

XII. Retournant donc sur ses pas, il va contre Pyrrhus, qui, étranger et haï des Macédoniens, lui faisait moins craindre cette défection. Lorsqu'il eut placé son camp près de Béroé, plusieurs habitants étant sortis de la place, allèrent dans son armée, où ils comblaient Pyrrhus de louanges, et le vantaient comme un prince invincible dans les combats, plein de douceur et d'humanité envers ceux qu'il avait soumis. D'autres, envoyés sous main par Pyrrhus, et se donnant pour Macédoniens, disaient que le moment était favorable de secouer le joug tyrannique de Démétrius, et de se déclarer pour Pyrrhus, prince populaire et ami des soldats. Le gros de l'armée, excité par ces discours, cherchait des yeux Pyrrhus, pour aller se rendre à lui. Il avait par hasard ôté son casque; mais ayant fait réflexion que les soldats pourraient bien ne pas le reconnaître, il le remit, et fut aussitôt reconnu à son panache brillant, et aux cornes de bouc dont il était surmonté (24). A l'instant les Macédoniens, accourant vers lui en foule, lui demandent le mot d'ordre, comme à leur général; d'autres, voyant ses soldats couronnés de chêne, se font des couronnes semblables. Quelques uns osèrent dire à Démétrius lui-même qu'il ne pouvait rien faire de mieux que de se retirer, et d'abandonner tout à Pyrrhus. Démétrius, qui vit dans l'armée des mouvements analogues à ces discours, en fut si effrayé, qu'il se déroba du camp, enveloppé d'un méchant manteau et la tête couverte d'un bonnet macédonien. Pyrrhus, qui survint en ce moment, se rendit maître du camp sans résistance, et fut proclamé roi de Macédoine.

XIII. Cependant Lysimaque arrive; et, prétendant que la fuite de Démétrius est autant son ouvrage que celui de Pyrrhus (25), il demande à partager le royaume de Macédoine. Pyrrhus, qui suspectait la fidélité des Macédoniens, et n'osait pas encore se fier pleinement à eux, consentit à partager avec Lysimaque les villes et les provinces de la Macédoine. Ce partage leur fut utile dans le moment, parcequ'il prévint la guerre qui allait s'allumer entre eux; mais ils reconnurent bientôt que cet accord, loin d'amortir leur haine, n'était qu'une nouvelle source de divisions et de plaintes réciproques. En effet, des princes dont ni les mers, ni les montagnes, ni les déserts inhabités ne sauraient arrêter l'ambition et l'avarice, dont la cupidité ne peut être bornée par les limites qui séparent l'Europe de l'Asie, pourraient-ils, étant limitrophes, et se touchant les uns les autres, rester tranquilles dans leurs possessions; et craindraient-ils de faire des injustices pour usurper les états de leurs voisins? Non, l'envie d'usurper, le desir de se surprendre mutuellement, passions qui leur sont naturelles, les tiennent toujours en armes les uns contre les autres. La guerre et la paix ne sont pour eux que des noms, qu'ils emploient au besoin comme une monnaie dont le cours est réglé par leur intérêt, jamais par la justice : plus estimables du moins quand ils se font ouvertement la guerre, que lorsqu'ils déguisent, sous les noms de justice et d'amitié, la trève momentanée qu'ils font avec l'injustice. On en vit alors dans Pyrrhus une preuve frappante : pour s'opposer encore à Démétrius qui commençait à se rétablir, pour arrêter sa puissance qui se relevait comme d'une grande maladie, il marche au secours des Grecs, et se rend à Athènes. Il monte à la citadelle, et après avoir fait un sacrifice à la déesse, il redescend le jour même dans la ville; là, il témoigne aux habitants combien il est satisfait de l'affection et de la confiance qu'ils lui ont montrée, et leur dit que s'ils veulent agir sagement, ils n'ouvriront plus désormais à aucun roi les portes de leur ville (26). Il fit depuis un nouveau traité de paix avec Démétrius; et ce prince étant bientôt après passé en Asie, Pyrrhus, à l'instigation de Lysimaque, fit soulever la Thessalie, et attaqua les garnisons que Démétrius avait laissées dans les villes

[1] C'était Lysimaque.

grecques; car il était plus maître des Macédoniens quand il les occupait à la guerre, que lorsqu'ils étaient en paix; et d'ailleurs il n'était pas lui-même né pour le repos.

XIV. Enfin Démétrius ayant été défait en Syrie, Lysimaque, qui n'avait plus rien à craindre de lui, et qui jouissait d'un grand loisir, marcha aussitôt contre Pyrrhus, qui faisait alors son séjour à Édesse. En arrivant, il rencontre les convois qu'on amenait à ce prince; il s'en empare, et réduit par-là Pyrrhus à une grande disette de vivres. Ensuite, par ses lettres et par ses émissaires, il corrompt les principaux des Macédoniens, en leur reprochant d'avoir choisi pour maître un étranger dont les ancêtres avaient toujours été les esclaves des Macédoniens, et de repousser de la Macédoine les amis et les familiers d'Alexandre. Pyrrhus voyant que le plus grand nombre s'était laissé gagner, et craignant les suites de ce changement, se retire avec ses Épirotes et les troupes des alliés; perdant ainsi la Macédoine de la même manière qu'il l'avait gagnée. Après cela, les rois ont-ils droit de blâmer les particuliers qui changent de parti selon leur intérêt? Que font-ils en cela que les imiter, que suivre les leçons d'infidélité et de trahison qu'ils reçoivent d'eux, quand ils les voient persuadés que celui-là réussit le mieux qui pratique le moins la justice? Pyrrhus donc s'étant retiré en Épire, et ne songeant plus à la Macédoine, la fortune lui laissait tous les moyens de jouir sans inquiétude de son état présent, et de gouverner en paix ses sujets. Mais ce prince, qui regardait comme un état de dégoût et d'ennui de vivre sans tourmenter les autres et sans l'être lui-même, ne pouvait supporter l'inaction, semblable à Achille, qui, suivant Homère,

> Oisif sur ses vaisseaux, et dévorant son cœur,
> Brûlait dans les combats d'exercer sa valeur [1].

Dans le besoin qu'il avait d'agir, il saisit la première occasion que la fortune lui présenta.

XV. Les Romains faisaient alors la guerre aux Tarentins, qui, hors d'état de la soutenir, et ne pouvant la terminer, maîtrisés qu'ils étaient par l'audace et la méchanceté de leurs orateurs, résolurent d'appeler Pyrrhus, et de le mettre à leur tête, comme celui des rois qui était le moins occupé, et qui avait le plus de capacité pour la guerre. Entre les plus vieux et les plus sensés des citoyens, les uns s'opposèrent ouvertement à cette résolution; mais leurs réclamations étaient étouffées par les cris et l'emportement de la populace; les autres, rebutés par ce désordre, désertèrent les assemblées. Le jour qu'on devait faire passer le décret, le peuple étant déja assemblé, un particulier, appelé Méton, homme d'un caractère fort doux, mit sur sa tête une couronne de fleurs fanées, prit dans sa main un flambeau, comme font ceux qui sortent ivres d'un repas, et, précédé d'une ménétrière, il se rendit en cet état à l'assemblée. Là, comme il est ordinaire dans une tourbe démocratique qui n'a ni règle ni frein, les uns, à cette vue, battent des mains, les autres éclatent de rire; personne ne l'empêche d'approcher : au contraire, on ordonne à la ménétrière de jouer de la flûte, et à lui de s'avancer au milieu de l'assemblée pour chanter. Comme il eut l'air de s'y disposer, il se fit un grand silence. Alors Méton, prenant la parole : « Tarentins, leur dit-il, » vous avez raison de ne pas vous opposer à ce » qu'on danse et qu'on joue des instruments dans » la ville, pendant qu'on le peut encore; si même » vous faisiez bien, vous mettriez tous à profit le » temps de liberté qui vous reste encore; car dans » peu vous aurez bien d'autres affaires, et il vous » faudra mener un tout autre genre de vie lorsque » Pyrrhus sera dans vos murailles. » Ces paroles frappèrent la plupart des Tarentins, et un bruit d'approbation courut dans toute l'assemblée. Mais ceux qui craignaient qu'en faisant la paix on ne les livrât aux Romains, s'emportant contre le peuple, lui reprochèrent de se laisser tranquillement insulter avec tant d'audace; et s'étant tous jetés sur Méton, ils le chassèrent de l'assemblée. Le décret passa; et il partit non seulement de la part des Tarentins, mais encore au nom de tous les Grecs d'Italie, des ambassadeurs chargés de présents pour Pyrrhus, avec ordre de lui dire qu'ils n'avaient besoin que d'un général habile, qui jouît d'une grande réputation; qu'ils avaient des troupes nombreuses; que les Lucaniens, les Messapiens, les Samnites et les Tarentins pouvaient mettre sur pied vingt mille chevaux et trois cent cinquante mille hommes d'infanterie. De si belles promesses enflammèrent non seulement Pyrrhus, mais les Épirotes eux-mêmes, et leur inspirèrent la plus vive ardeur pour cette expédition.

XVI. Pyrrhus avait alors auprès de lui un Thessalien nommé Cinéas, homme d'une prudence consommée. Il avait été disciple de Démosthène; et de tous les orateurs de son temps, personne ne pouvait mieux que lui retracer à ses auditeurs une image de la véhémence et de la force du plus éloquent des Athéniens. Pyrrhus, qui se l'était attaché, l'envoyait en ambassade vers les villes qu'il voulait mettre dans son parti; et Cinéas, par son talent, confirmait ce que dit Euripide [1] :

> L'éloquence soumet ce que dompte le fer.

[1] Iliade, I, 491 et 492.

[1] Tragédie des Phéniciens.

Aussi Pyrrhus disait-il qu'il avait gagné plus de villes par l'éloquence de Cinéas que par la force des armes; plein d'estime pour lui, il l'employait dans les affaires les plus importantes. Cinéas voyant Pyrrhus prêt à passer en Italie, fit à dessein, un jour qu'il le trouva de loisir, tomber la conversation sur cette guerre. « Seigneur, lui dit-il, les » Romains passent pour un peuple très belliqueux, » et ils ont mis sous leur obéissance plusieurs na- » tions aguerries: si Dieu nous donne l'avantage, » quel sera le fruit de cette victoire? — Cinéas, » lui répondit Pyrrhus, ce que tu demandes là est » évident. Les Romains une fois vaincus, est-il » une ville grecque ou barbare qui puisse nous » résister! Nous serons aussitôt maîtres de toute » l'Italie, dont personne moins que toi ne peut » ignorer la grandeur, la force et la puissance. » Cinéas, après un moment de silence, reprit la parole: « Mais, seigneur, quand nous aurons pris » l'Italie, que ferons-nous? » Pyrrhus, qui ne voyait pas encore où il en voulait venir: « La Si- » cile, lui dit-il, est tout près, et nous tend les » bras; île riche et peuplée, et d'une conquête » facile; car depuis la mort d'Agathocle, les villes, » gouvernées par des orateurs inquiets, sont en » proie à tous les désordres de l'anarchie. — Tout » ce que vous dites est vraisemblable, réplique » Cinéas; mais bornerez-vous vos expéditions à la » prise de la Sicile? — Ah! repartit Pyrrhus, que » Dieu seulement nous accorde la victoire, et ces » premiers succès ne seront qu'un acheminement » à de plus grandes choses. Qui pourrait nous em- » pêcher alors de passer en Afrique et à Carthage? » elles seront, pour ainsi dire, sous notre main. » Agathocle lui-même, parti secrètement de Syra- » cuse, ayant traversé la mer avec peu de vais- » seaux, ne fut-il pas sur le point de s'en rendre » maître (27)? Et l'Afrique soumise, est-il, je le » demande, un seul de ces ennemis qui nous in- » sultent maintenant, qui osât seulement lever la » tête? — Non assurément, répondit Cinéas (28): » avec une si grande puissance, il vous sera facile » de recouvrer la Macédoine et de régner paisi- » blement sur toute la Grèce. Mais après toutes ces » conquêtes, que ferons-nous? — Alors, cher Ci- » néas, dit Pyrrhus en souriant, nous vivrons » dans un grand repos; nous passerons tous nos » jours dans les banquets, dans les fêtes, et dans » les charmes de la conversation. — Eh! sei- » gneur, lui dit Cinéas en l'arrêtant, qui nous em- » pêche, dès ce jour, de vivre en repos, de » faire bonne chère et de nous réjouir? N'avons- » nous pas en notre pouvoir, et sans nous donner » aucune peine, ce que nous voulons acheter au » prix de tant de sang, de tant de travaux et de » dangers, en faisant souffrir aux autres et en » souffrant nous-mêmes les plus grands maux? » Cette leçon affligea Pyrrhus sans le corriger; il sentait bien quelle félicité certaine il abandonnait, mais il n'avait pas le courage de sacrifier ses desirs et ses espérances (29).

XVII. Il commença par envoyer Cinéas à Tarente avec trois mille hommes de pied. Ensuite les Tarentins lui ayant fait passer beaucoup de vaisseaux plats ou pontés, et des bateaux de toute espèce, il embarqua vingt éléphants, trois mille chevaux, vingt mille hommes de pied, deux mille archers et cinq cents frondeurs. Quand tout fut prêt, il mit à la voile; mais il avait à peine gagné la haute mer[1], qu'il s'éleva, hors de la saison, un vent du nord impétueux qui emporta son vaisseau. L'habileté, les efforts des pilotes et des matelots surmontèrent la violence du vent; et, après beaucoup de peines et de dangers, il gagna les côtes d'Italie. Le reste de la flotte fut entraîné par les vagues et dispersé de côté et d'autre; une partie des vaisseaux, poussés loin de l'Italie, furent jetés dans les mers d'Afrique et de Sicile; la nuit surprit les autres, avant qu'ils eussent pu doubler le promontoire Iapyx; et la mer, qui était haute et furieuse, les poussa si violemment contre les endroits de la côte hérissés de rochers, qu'ils échouèrent tous, excepté la galère du roi. Tant qu'elle n'eut à soutenir que l'effort des vagues qui venaient de la pleine mer, sa force et sa grandeur résistèrent à leur choc; mais bientôt un vent de terre ayant soufflé avec violence, la galère, battue à la proue par les flots, fut en danger de s'entr'ouvrir. La livrer de nouveau à une mer irritée, à un vent qui variait sans cesse, de tous les maux qu'on avait à craindre, c'était le plus terrible. Pyrrhus donc ne balança pas à se jeter dans la mer; ses amis et ses gardes s'y précipitent après lui, et font à l'envi les plus grands efforts pour le sauver. Mais l'obscurité de la nuit, la violence des vagues, qui, se brisant contre la côte, en étaient repoussées avec d'affreux mugissements, rendaient tout secours difficile. Enfin, le vent ayant tombé avec le jour, ce prince fut poussé sur le rivage, le corps presque épuisé, mais l'ame toujours forte, toujours supérieure aux plus grands obstacles. Les Messapiens, sur la côte desquels la tourmente l'avait jeté, accoururent aussitôt pour lui donner tous les secours qui étaient en leur pouvoir; ils recueillirent aussi quelques vaisseaux échappés à la tempête, où il ne se trouva que peu de cavalerie et environ deux mille hommes de pied, avec deux éléphants. Pyrrhus les ayant rassemblés, prit avec eux le chemin de Tarente; et Cinéas, averti de son arrivée, alla au-devant de lui avec les soldats qu'il commandait.

[1] Il y a, dans le texte, la mer Ionienne.

XVIII. Pyrrhus étant entré dans la ville, ne voulut d'abord rien faire d'autorité et contre le gré des Tarentins, jusqu'à ce qu'il eût su que ses vaisseaux avaient échappé aux fureurs de la mer, et que la plus grande partie de son armée fût rassemblée auprès de lui. Quand il eut réuni toutes ses forces, voyant que les Tarentins ne pourraient être amenés sans la plus grande contrainte à se défendre eux-mêmes et à secourir les autres; qu'ils s'étaient imaginé que pendant qu'il combattrait pour leur défense, tranquilles dans leurs maisons, ils continueraient à se baigner et à faire bonne chère, il fit fermer tous les gymnases, tous les lieux publics où ils avaient accoutumé de régler, en se promenant, les affaires de la guerre; il défendit les festins, les bals et tous les autres divertissements de ce genre, qui n'étaient plus de saison. Il les obligea tous de s'armer, et se montra d'une sévérité inexorable pour les enrôlements; en sorte que plusieurs d'entre eux, peu faits à l'obéissance, et regardant comme une servitude la privation de la vie voluptueuse qu'ils avaient menée jusqu'alors, sortirent de la ville. Cependant Pyrrhus, informé que le consul Lévinus marchait contre lui avec une armée très nombreuse, et qu'il était déja dans la Lucanie, où il mettait tout à feu et à sang, ne crut pas pouvoir, sans honte, laisser approcher davantage les ennemis; et quoique ses alliés ne l'eussent pas encore joint, il se mit en marche avec ce qu'il avait de troupes. Il s'était fait précéder d'un héros chargé de proposer aux Romains s'ils ne voudraient pas, avant de commencer la guerre, le prendre pour arbitre et pour juge des différends qu'ils avaient avec les Grecs d'Italie. Le consul Lévinus ayant répondu que les Romains ne voulaient pas Pyrrhus pour arbitre, et qu'ils ne le craignaient pas comme ennemi, il continua sa marche, et alla camper dans la plaine qui est entre les villes de Pandosie et d'Héraclée (30). Là, ayant appris que les Romains étaient campés assez près de lui, de l'autre côté du Siris, il monte à cheval, et va jusqu'au bord du fleuve pour reconnaître leur position. Quand il eut vu l'ordonnance de leurs troupes, leurs postes avancés, l'ordre et l'assiette de leur camp, il en fut dans l'admiration; et s'adressant à celui de ses amis qui était le plus près de lui : « Mégaclès, lui dit-il, cette ordonnance de Barbares n'a rien de barbare; nous verrons ce qu'ils savent faire. » Alors, moins tranquille sur l'avenir, il résolut d'attendre ses alliés. Seulement il laissa, sur le bord du Siris, un corps de troupes pour empêcher le passage, si les Romains voulaient le tenter. Ceux-ci, se hâtant de prévenir les secours que Pyrrhus avait dessein d'attendre, se disposèrent à passer la rivière. L'infanterie la traversa au gué, et la cavalerie partout où elle trouva le passage plus facile. Les Grecs, craignant d'être enveloppés, se retirèrent vers le gros de l'armée.

XIX. Pyrrhus, à qui on vint l'apprendre, troublé de cette nouvelle, ordonne aux capitaines de mettre sur-le-champ l'infanterie en bataille, et d'attendre ses ordres sous les armes. Lui-même avec sa cavalerie, qui était de trois mille chevaux, marche en diligence contre les Romains, espérant les surprendre au passage, dispersés et en désordre; mais quand il voit en-deçà de la rivière, briller cette grande quantité de boucliers, et la cavalerie s'avancer vers lui dans le plus bel ordre, alors il fait serrer les rangs, et commence l'attaque. Il se fit bientôt remarquer par l'éclat et la magnificence de son armure, et montra par ses faits d'armes que sa valeur n'était pas au-dessous de sa réputation. Il était tout entier au combat, et, exposant sa personne sans ménagement, il renversait tout ce qui se présentait devant lui. Mais son ardeur ne lui faisait rien perdre de sa prudence et de son sang-froid ordinaires; et comme s'il eût été hors de l'action, il donnait partout ses ordres, il animait tout de sa présence, il se portait de tous côtés pour donner du secours à ceux qu'il voyait près de succomber. Au fort de la mêlée, Léonatus de Macédoine vit un cavalier italien qui, s'attachant à Pyrrhus, piquait droit à lui, changeait de place toutes les fois que le prince en changeait lui-même, et suivait tous ses mouvements. « Seigneur, dit Léonatus au roi, voyez-vous ce Barbare qui monte un cheval noir à pieds blancs? Il médite sûrement quelque grand dessein; ses yeux sont toujours fixés sur vous, il n'en veut qu'à vous seul; plein d'ardeur et de courage, il néglige tous les autres pour ne suivre que vous : tenez-vous en garde contre lui. — Léonatus, lui répondit le roi, il est impossible de fuir sa destinée; mais ni lui, ni aucun autre Italien, ne s'applaudira d'en être venu aux mains avec moi. » Il parlait encore, lorsque l'Italien, prenant sa pique et tournant son cheval, fond sur Pyrrhus, et enfonce sa javeline dans les flancs du coursier que montait ce prince, en même temps que Léonatus perce de la sienne le cheval de l'Italien. Les deux chevaux étant tombés, les amis de Pyrrhus l'environnent aussitôt, et l'enlèvent. Le cavalier italien fut tué en se défendant avec le plus grand courage. Il était de Férente, commandait une compagnie, et se nommait Oplacus (31).

XX. Le danger que Pyrrhus venait de courir lui apprit à se tenir sur ses gardes. Voyant que sa cavalerie commençait à plier, il fit avancer l'infanterie, et la mit en bataille. Ensuite, ayant donné son manteau et ses armes à un de ses amis nommé Mégaclès, dont il prit l'armure pour se déguiser,

il retourna contre les Romains, qui le reçurent vaillamment. Le combat fut douteux; les deux armées plièrent sept fois, et revinrent sept fois à la charge. L'échange que Pyrrhus avait fait fort à propos de ses armes, puisqu'il lui sauva la vie, pensa néanmoins tout perdre, et lui enlever la victoire. Un gros d'ennemis s'étant jeté sur Mégaclès, un Romain nommé Dexous, qui, le premier, le blessa et le renversa par terre, lui ayant arraché son casque et son manteau, courut à toute bride vers le consul Lévinus, et se mit à crier, en les lui montrant, qu'il avait tué Pyrrhus. Ces dépouilles, portées de rang en rang, transportent de joie les Romains, et leur font pousser des cris de victoire, tandis que les Grecs tombent dans l'abattement et la consternation. Pyrrhus, en étant averti, parcourt les rangs la tête découverte, tend la main à ses soldats, et leur parle pour se faire reconnaître. Enfin les éléphants ayant rompu les bataillons des Romains, dont les chevaux, avant même que d'approcher ces animaux, n'en pouvaient supporter l'odeur, et emportaient leurs cavaliers, Pyrrhus les fait charger dans ce désordre par sa cavalerie thessalienne, qui les met en fuite, et en fait un grand carnage. Denys d'Halicarnasse rapporte qu'il périt à cette bataille près de quinze mille Romains; Hiéronyme n'en compte que sept mille. Suivant Denys, Pyrrhus en perdit treize mille, et un peu moins de quatre mille selon Hiéronyme; mais c'étaient les plus braves de ses amis et de ses capitaines, ceux qui avaient toute sa confiance, et qu'il employait dans les plus grandes occasions. Pyrrhus s'empara du camp des Romains, qui l'avaient abandonné, et vit plusieurs de leurs villes alliées embrasser son parti; il fit le dégât dans tout le pays, et s'approcha jusqu'à trois cents stades de Rome [1]. Les Lucaniens et les Samnites étant venus en grand nombre le joindre après le combat, il leur reprocha leur lenteur; mais on voyait à son air qu'il en était bien aise, et qu'il regardait comme un grand sujet de gloire d'avoir, avec ses seules troupes et celles des Tarentins, défait une armée romaine si forte et si nombreuse.

XXI. Les Romains n'ôtèrent pas à Lévinus le commandement de l'armée, quoique Fabricius eût dit que les Épirotes n'avaient pas vaincu les Romains, mais que Pyrrhus avait vaincu Lévinus, et qu'il crût que cette défaite devait être moins imputée aux troupes qu'à celui qui les commandait. Ils firent donc de nouvelles levées pour compléter leurs légions, et tinrent sur cette guerre des propos si fiers, si pleins de confiance, que Pyrrhus étonné crut devoir leur envoyer le premier une ambassade pour les sonder, et voir s'ils écouteraient des propositions de paix. Il sentait que prendre Rome et se l'assujettir n'était pas une entreprise facile, ni qu'il pût exécuter avec les forces qu'il avait alors; au lieu qu'un traité de paix et d'alliance conclu avec eux après sa victoire ajouterait beaucoup à sa réputation et à sa gloire. Il envoya donc à Rome Cinéas, qui visita les principaux habitants, et leur offrit, ainsi qu'à leurs femmes, des présents de la part du roi (32). Ils les refusèrent; et tous, jusqu'aux femmes elles-mêmes, répondirent que si Rome faisait publiquement un traité avec Pyrrhus, ils ne négligeraient rien de leur côté pour lui témoigner leur reconnaissance. Cinéas, admis à l'audience du sénat, fit un discours très insinuant, et proposa les conditions les plus séduisantes; mais les sénateurs ne se montrèrent pas disposés à les accepter, quoique Pyrrhus offrît de rendre sans rançon tous les prisonniers qu'il avait faits à cette bataille, qu'il promît d'aider les Romains à conquérir l'Italie, et qu'il ne leur demandât pour cela que leur amitié, et une sûreté entière pour les Tarentins. Cependant plusieurs sénateurs, affectés d'une si grande défaite, et s'attendant à une seconde bataille contre des forces plus considérables encore depuis que les peuples confédérés de l'Italie étaient joints à Pyrrhus, paraissaient incliner à la paix.

XXII. Mais Appius Claudius, un des plus illustres personnages de Rome, que la vieillesse et la cécité avaient contraint de mener loin des affaires une vie retirée et tranquille (33), instruit des offres de Pyrrhus et du bruit qui courait que le sénat allait les accepter, ne put se contenir; il appela ses esclaves, et se fit porter, à travers la place publique, au lieu où le sénat était assemblé. Quand il fut à la porte, ses fils et ses gendres allèrent au-devant de lui, et l'ayant entouré, ils l'introduisirent dans la salle. Le sénat, par respect et par honneur pour un personnage si distingué, garda le plus profond silence. Dès qu'Appius fut à sa place, il prit la parole. « Romains, dit-il, jusqu'à ce jour j'ai souffert avec peine la perte de » ma vue; maintenant je regrette de n'avoir pas » aussi perdu l'ouïe, pour ne pas entendre vos indignes résolutions, et ces décrets honteux qui » vont flétrir toute la gloire de Rome. Qu'est donc » devenu ce langage si fier que vous teniez autrefois, et qui a retenti par toute la terre? Vous » disiez que si cet Alexandre le Grand était venu » en Italie lorsque nos pères étaient dans la force » de l'âge, et nous dans la vigueur de la jeunesse, » on ne lui donnerait pas maintenant le titre d'invincible, et que sa fuite ou sa mort aurait ajouté » un nouvel éclat à la gloire de Rome. Vous faites » bien voir aujourd'hui que ce n'était là que les » vaines bravades d'une arrogante présomption,

[1] Quinze lieues de France.

» puisque vous craignez des Chaoniens et des Molosses, qui ont toujours été la proie des Macédoniens; que vous tremblez au nom de Pyrrhus, ce courtisan, ce flatteur assidu d'un des satellites de ce même Alexandre. Il erre maintenant dans l'Italie, moins pour secourir les Grecs qui s'y sont établis, que pour fuir les ennemis qu'il a dans son royaume; et il vous offre de conquérir l'Italie avec une armée qui ne lui a pas suffi pour conserver une petite partie de la Macédoine. N'allez pas croire qu'un traité d'alliance vous délivrera de lui : vous attirerez au contraire sur vous ses alliés, qui vous mépriseront, et vous croiront faciles à vaincre par le premier qui vous attaquera, quand ils auront vu Pyrrhus se retirer de l'Italie sans avoir été punis de son audace; que dis-je? après avoir obtenu, pour prix de ses insultes, les Tarentins et les Samnites. »

XXIII. Le discours d'Appius réunit tous les sénateurs, qui, ne respirant plus que la guerre, renvoyèrent Cinéas avec cette réponse : « Que Pyrrhus sorte promptement de l'Italie; et qu'alors, s'il veut, il fasse des propositions de paix : mais tant qu'il sera en armes sur nos terres, les Romains lui feront la guerre de toutes leurs forces, eût-il battu dix mille Lévinus. » Cinéas, dit-on, pendant qu'il négociait à Rome, mit le plus grand soin à s'instruire des usages des Romains, à examiner leur manière de vivre, à connaître la forme de leur gouvernement, à s'entretenir fréquemment avec les principaux citoyens; et en rendant compte à Pyrrhus de tout ce qu'il avait vu et appris, il lui dit entre autres choses que le sénat romain lui avait paru un consistoire de rois. Il ajouta qu'à la population qu'il avait vue dans Rome, il craignait bien qu'ils n'eussent à combattre contre une hydre de Lerne; qu'on avait déjà levé pour le consul Lévinus une armée double de celle qu'il avait, et qu'il restait encore à Rome plusieurs fois autant d'hommes en âge de porter les armes. Pyrrhus vit bientôt arriver des ambassadeurs romains, qui venaient traiter de la rançon des prisonniers. Au nombre de ces députés était Fabricius; Cinéas dit au roi que c'était un des hommes que les Romains estimaient le plus pour sa vertu, ses talents militaires et son extrême pauvreté. Pyrrhus le traita avec une distinction particulière, et lui offrit de l'or, non pour le porter à rien de malhonnête, mais comme un gage de l'amitié et de l'hospitalité qu'il voulait contracter avec lui. Fabricius ayant refusé ses présents, Pyrrhus n'insista pas davantage. Le lendemain, pour le surprendre et l'effrayer, sachant qu'il n'avait jamais vu d'éléphant, il ordonna qu'on amenât le plus grand de ces animaux dans le lieu où il s'entretiendrait avec Fabricius, et de le cacher derrière une tapisserie. L'ordre fut exécuté; au signal donné, on leva la tapisserie, et l'animal, levant sa trompe sur la tête de Fabricius, jeta un cri épouvantable. Fabricius s'étant tourné, sans donner aucun signe d'émotion, dit à Pyrrhus en souriant : « Hier votre or ne m'a point ému, et votre éléphant ne m'émeut pas davantage aujourd'hui. »

XXIV. Le soir à souper, la conversation ayant roulé sur divers sujets, en particulier sur la Grèce et sur ses philosophes, Cinéas vint à parler d'Épicure; il exposa ce que la secte de ce philosophe pensait des dieux et du gouvernement. Il dit qu'elle faisait consister la dernière fin de l'homme dans la volupté; qu'elle fuyait toute administration publique, comme le fléau du bonheur; que, n'admettant dans la divinité ni amour, ni haine, ni soin des hommes, elle reléguait les dieux dans une vie oisive, où ils se livraient à toutes sortes de voluptés. Il parlait encore lorsque Fabricius l'interrompant : « Grand Hercule, s'écria-t-il, puissent Pyrrhus et les Samnites avoir de telles opinions tant qu'ils seront en guerre avec nous (54)! » Pyrrhus, admirant le caractère et la grandeur d'ame de ce Romain, eût préféré de conclure avec sa république un traité d'alliance et d'amitié, plutôt que de lui faire la guerre. Il le prit donc en particulier, le pressa de négocier d'abord un accommodement entre lui et les Romains, de s'attacher ensuite à sa personne, et de venir vivre à sa cour, où il serait le premier de ses amis et de ses capitaines. « Prince, lui répondit tout bas Fabricius, le parti que vous me proposez ne tournerait pas à votre avantage; car ceux qui aujourd'hui vous honorent et vous admirent ne m'auraient pas plus tôt connu, qu'ils aimeraient mieux m'avoir pour roi que vous-même. » Tel se montrait Fabricius. Pyrrhus ne s'offensa point de sa réponse; et, loin de la recevoir avec la fierté d'un tyran, il releva devant ses amis la grandeur d'ame de Fabricius, et ne voulut confier qu'à lui seul les prisonniers, afin que, si le sénat refusait la paix, ils lui fussent renvoyés, après qu'ils auraient embrassé leurs parents et célébré les Saturnales. Le sénat en effet les renvoya après la fête, et décerna la peine de mort contre tous ceux qui ne retourneraient pas dans le camp de Pyrrhus.

XXV. L'année suivante, Fabricius fut nommé consul; et comme il était dans son camp, un homme vint lui apporter une lettre du médecin de Pyrrhus, qui lui offrait d'empoisonner ce prince, si les Romains voulaient lui assurer une récompense proportionnée au service qu'il leur rendrait, en terminant la guerre sans aucun danger pour eux. Fabricius, indigné de la perfidie de cet homme,

et faisant partager ses sentiments à son collègue, écrivit sur-le-champ à Pyrrhus, pour l'avertir de se mettre en garde contre cette trahison. La lettre était conçue en ces termes : « Caïus Fabricius et » Quintus Émilius, consuls des Romains, au roi » Pyrrhus, salut. Il paraît que vous n'êtes heureux » ni dans le choix de vos amis, ni dans celui de » vos ennemis; la lecture de la lettre que nous vous » renvoyons vous convaincra que vous faites la » guerre à des hommes justes et bons, et que vous » donnez votre confiance à des méchants et à des » traîtres. Ce n'est pas pour obtenir votre recon» naissance que nous vous découvrons cette per» fidie; c'est afin que votre mort ne donne pas lieu » de nous calomnier, et de dire que, désespérant » de vous vaincre par notre valeur, nous avons » eu recours à la trahison pour terminer cette » guerre. » Pyrrhus, après la lecture de la lettre, s'étant assuré de la vérité du complot, fit punir son médecin; et, pour témoigner sa reconnaissance à Fabricius et aux Romains, il renvoya tous les prisonniers sans rançon, et députa de nouveau Cinéas à Rome, pour tâcher de conclure la paix. Les Romains, qui ne croyaient mériter ni récompense ni grace de la part d'un ennemi, pour n'avoir pas consenti à une injustice, ne voulurent pas recevoir gratuitement les prisonniers, et lui renvoyèrent un pareil nombre de Tarentins et de Samnites. Quant à la paix, ils ne souffrirent pas même que Cinéas en parlât avant que Pyrrhus fût sorti de l'Italie avec toutes ses troupes, et qu'il n'eût repris la route de l'Épire sur les mêmes vaisseaux qui l'avaient apporté.

XXVI. Mais comme l'état de ses affaires demandait un second combat, il se mit en route avec toute son armée, et attaqua les Romains près de la ville d'Asculum (35). Là, serré dans des lieux où sa cavalerie ne pouvait pas agir, et arrêté par une rivière dont les bords difficiles et marécageux ne laissaient point de passage à ses éléphants pour aller rejoindre l'infanterie, il eut un grand nombre de morts et de blessés. La nuit vint séparer les deux armées; mais le lendemain, pour se ménager l'avantage de combattre sur un terrain plus uni, où les éléphants pussent charger les ennemis, il fit occuper dès le matin, par un corps de troupes, les postes difficiles où il avait combattu la veille, jeta parmi les éléphants un grand nombre d'archers et de gens de trait, et, tenant ses rangs serrés et en bon ordre, il marcha avec impétuosité contre les Romains. Ceux-ci, qui n'avaient plus, comme le jour précédent, les moyens d'éviter l'ennemi et de l'enfermer, ne purent combattre que de front sur un terrain égal. Comme ils voulaient rompre l'infanterie de Pyrrhus avant qu'on eût fait approcher les éléphants, ils firent des efforts prodigieux pour briser avec leurs épées les longues piques des ennemis; et, sans ménager leurs personnes, sans se mettre en peine des blessures qu'ils recevaient, ils ne visaient qu'à renverser leurs ennemis. Enfin, après un long combat, ils commencèrent à plier du côté où se trouvait Pyrrhus : ils ne purent soutenir l'effort de sa phalange; la force et l'impétuosité des éléphants achevèrent la déroute; la valeur des Romains devenait inutile contre ces animaux, dont la masse les entraînait, semblable à la violence d'une vague ou à la secousse d'un tremblement de terre, à laquelle ils croyaient devoir céder, plutôt que d'attendre, sans pouvoir combattre ni se secourir les uns les autres, la mort la plus inutile et la plus cruelle. Heureusement ils n'eurent pas à aller loin pour regagner leur camp.

XXVII. Hiéronyme rapporte que les Romains perdirent six mille hommes; que du côté de Pyrrhus, suivant les registres du roi, il n'en périt que trois mille cinq cent cinq. Mais Denys d'Halicarnasse prétend qu'il n'y eut pas deux combats près d'Asculum, et que la défaite des Romains ne fut pas avérée. Selon cet historien, il ne se livra qu'une seule bataille, qui dura jusqu'au coucher du soleil; et les combattants ne se séparèrent, même avec peine, qu'après que Pyrrhus eut été blessé au bras d'un coup d'épieu, et son bagage pillé par les Samnites; il y eut dans les deux armées environ quinze mille morts; elles rentrèrent chacune dans son camp; et comme on félicitait Pyrrhus de sa victoire : « Si nous en remportons encore une pa» reille, répondit-il, nous sommes perdus sans » ressource. » En effet, cette bataille lui avait coûté la meilleure partie des troupes qu'il avait amenées d'Épire, avec le plus grand nombre de ses amis et de ses capitaines; il n'en avait point d'autres pour les remplacer, et il voyait ses alliés refroidis. Les Romains, au contraire, tiraient de leur pays, comme d'une source inépuisable, de quoi réparer, avec autant de facilité que de promptitude, les pertes de leurs légions; et, loin d'être abattus par leurs défaites, ils puisaient dans leur ressentiment même de nouvelles forces et une nouvelle ardeur pour continuer la guerre (36).

XXVIII. Au milieu de ces difficultés et de ces inquiétudes, il se vit tout-à-coup rejeté dans ses vaines espérances par les nouvelles entreprises qu'on vint lui offrir, et qui lui laissaient l'embarras du choix. D'un côté, il arriva de Sicile des ambassadeurs qui venaient remettre en son pouvoir les villes d'Agrigente, de Syracuse, et des Léontins, le prier de chasser les Carthaginois de leur île, et de la délivrer de ses tyrans. D'un autre côté, des courriers venus de Grèce lui portèrent la nouvelle que Ptolémée Céraunus avait été tué dans une bataille contre les Gaulois (37), et que c'était la cir-

constance la plus favorable pour se présenter aux Macédoniens, qui avaient besoin d'un roi. Pyrrhus se plaignit de la fortune, qui lui offrait en même temps deux occasions de faire de si grandes choses; et voyant avec regret qu'il ne pouvait saisir l'une sans laisser échapper l'autre, il balança long-temps sur le choix. Enfin, les affaires de Sicile lui paraissant beaucoup plus importantes à cause du voisinage de l'Afrique, il se décida pour cette entreprise; et sur-le-champ il députa, selon sa coutume, Cinéas pour aller traiter avec les villes. Cependant la garnison qu'il mit dans Tarente déplut fort aux habitants, qui lui représentèrent ou qu'il devait rester avec eux pour faire la guerre aux Romains, comme il s'y était engagé en venant à Tarente; ou que, s'il abandonnait l'Italie, il devait laisser leur ville dans l'état où il l'avait trouvée. Il leur répondit sèchement de se tenir tranquilles, et d'attendre ses moments; après quoi il s'embarqua. Arrivé en Sicile, il vit d'abord toutes ses espérances se réaliser; les villes s'empressaient de se soumettre à lui; et partout où il eut à employer la force des armes, rien ne lui résista. Avec une armée de trente mille hommes de pied, de deux mille cinq cents chevaux, et une flotte de deux cents voiles, il chassait partout devant lui les Carthaginois, et détruisait leur domination.

XXIX. La ville d'Érix (38) était la plus forte de celles qu'ils possédaient, et la mieux pourvue de défenseurs: Pyrrhus résolut de l'emporter de force. Quand tout fut prêt pour l'assaut, il se revêtit de toutes ses armes; et s'approchant de la ville, il promit à Hercule un sacrifice et des jeux destinés à honorer la valeur, s'il lui accordait la gloire de paraître par ses exploits, aux yeux des Grecs qui habitaient la Sicile, digne de sa naissance et de sa fortune. A peine les trompettes ont donné le signal, qu'il fait écarter les Barbares à coups de traits; on dresse les échelles, et il monte le premier sur la muraille. Un gros d'ennemis osant lui faire tête, il chasse et précipite les uns du haut de la muraille; il frappe les autres à coups d'épée; et, sans recevoir lui-même aucune blessure, il a bientôt élevé autour de lui un monceau de morts. Il paraissait si terrible aux Barbares, qu'ils n'osaient soutenir ses regards; et il prouva qu'Homère a jugé de la valeur en homme expérimenté, lorsqu'il a dit que, de toutes les vertus, c'est la seule dont les mouvements soient inspirés et approchent de la fureur. Quand il fut maître de la ville, il fit à Hercule un sacrifice magnifique, et célébra des jeux de toute espèce.

XXX. Il y avait aux environs de Messine une nation de Barbares appelés Mamertins, qui tourmentaient fort les Grecs, dont quelques uns même étaient devenus leurs tributaires; ces Barbares nombreux et aguerris avaient dû à leur valeur le nom de Mamertins, qui, en langue latine, signifie martiaux (39). Pyrrhus s'étant saisi des officiers qui levaient pour eux les impôts, les fit mourir; et ayant vaincu les Mamertins eux-mêmes en bataille rangée, il abattit la plupart de leurs forteresses. Les Carthaginois, qui desiraient de faire la paix avec ce prince, lui offrirent, pour l'y déterminer, de l'argent et des vaisseaux; mais comme il portait plus loin son ambition, il leur répondit qu'ils n'avaient qu'un seul moyen d'obtenir la paix et son amitié: c'était d'évacuer toute la Sicile, et de prendre la mer d'Afrique pour bornes entre la Grèce et eux. Enflé de ses succès, plein de confiance en ses forces, et poursuivant les espérances qui l'avaient fait passer en Sicile, il aspirait à la conquête de l'Afrique. Il avait assez de vaisseaux pour cette vaste entreprise; mais il manquait de matelots et de rameurs. Au lieu d'employer, pour en obtenir des villes, les ménagements et la douceur, il prit un ton impérieux; il s'emporta contre les habitants, usa de violence, et alla jusqu'à les châtier rigoureusement. Ce n'était pas ainsi qu'il s'était conduit en arrivant; il avait su mieux que personne attirer tous les esprits par les propos les plus obligeants, par la confiance entière qu'il témoignait à tout le monde, par le soin qu'il prenait de n'être à charge à personne. Mais de prince populaire devenu tout-à-coup un tyran, il s'attira, par sa sévérité, la réputation d'un homme ingrat et perfide. Cependant, quelque mécontents qu'ils fussent, ils cédaient à la nécessité, et fournissaient tout ce qu'il exigeait d'eux. Mais sa conduite à l'égard de Thénon et de Sostrate acheva de les aliéner. C'étaient deux des principaux commandants de Syracuse, qui les premiers l'avaient appelé en Sicile, qui, à son arrivée, lui ayant remis la ville entre les mains, l'avaient ensuite secondé de tout leur pouvoir dans toutes ses entreprises. Pyrrhus, ayant conçu des soupçons contre eux, ne voulait ni les mener avec lui, ni les laisser à Syracuse en son absence. Sostrate, qui craignait sa mauvaise volonté, sortit de la ville; et Pyrrhus, accusant Thénon d'être dans les mêmes dispositions que Sostrate, le fit mourir. Dès-lors les esprits changèrent, non pas insensiblement et les uns après les autres; mais toutes les villes, animées à la fois contre lui de la haine la plus violente, ou s'allièrent avec les Carthaginois, ou appelèrent les Mamertins à leur secours. Il ne voyait partout que défections, que nouveautés, que soulèvements, lorsqu'il reçut des lettres des Samnites et des Tarentins qui lui donnaient avis que, chassés de toute la campagne, et ne pouvant plus se défendre dans les villes, ils le conjuraient de venir à leur secours.

XXXI. Ces lettres, lui donnant un prétexte hon-

nête de quitter la Sicile, ôtèrent à sa retraite l'air de la fuite et du désespoir de réussir. Mais, dans le fait, il ne pouvait plus se rendre maître de cette île, qui ressemblait à un vaisseau battu par la tempête; et, desirant d'en sortir, il se jeta de nouveau dans l'Italie. Il dit en partant à ceux qui l'environnaient : « Mes amis, quel beau champ de » bataille nous laissons là aux Carthaginois et » aux Romains! » Sa conjecture ne tarda pas à être vérifiée (40). Les Barbares, s'étant ligués contre lui, l'attaquèrent à son départ : forcé de combattre dans le détroit contre les Carthaginois, il perdit plusieurs vaisseaux, et se sauva avec le reste en Italie. Les Mamertins, qui étaient déja passé, au nombre au moins de dix mille, n'osèrent pas se mesurer avec lui en rase campagne; mais l'ayant attendu dans des lieux difficiles, ils tombèrent brusquement sur lui, et mirent en désordre toute son armée. Il y perdit deux éléphants, et la plus grande partie de son arrière-garde. Il courut de l'avant-garde au secours de ceux qui restaient, et, bravant tous les dangers, il se jeta sans ménagement au milieu de ces Barbares, tous aguerris et pleins de valeur; mais un coup d'épée qu'il reçut à la tête l'obligea de s'éloigner un peu du champ de bataille. Sa retraite releva le courage des ennemis; un d'entre eux, qu'on distinguait à la hauteur de sa taille et à l'éclat de ses armes, sort des rangs, et provoquant le roi d'une voix audacieuse, il lui crie de se montrer, s'il est encore en vie. Pyrrhus, irrité de son audace, s'arrache des mains de ses officiers, et retourne au combat, suivi de ses gardes, le visage couvert de sang, et horrible à voir. Transporté de colère, il traverse ses bataillons, et prévenant le Barbare, il lui porte sur la tête un si grand coup d'épée, qu'autant par la force de son bras que par l'excellente trempe de son arme, la lame pénétra si avant, que dans le même instant les deux parties du corps tombèrent des deux côtés. Un si terrible fait d'armes empêcha les Barbares d'avancer. Frappés de terreur et d'admiration, ils regardèrent Pyrrhus comme un dieu, et ne le troublèrent plus dans sa marche. Il arriva donc à Tarente avec vingt mille hommes de pied et trois mille chevaux; et, prenant l'élite des Tarentins, il marcha sans différer contre les Romains campés dans le Samnium.

XXXII. Les Samnites étaient dans la situation la plus fâcheuse : défaits dans plusieurs combats par les Romains, ils avaient perdu courage. Ils étaient d'ailleurs mécontents de Pyrrhus, et ne lui pardonnaient pas son voyage de Sicile : aussi n'en vint-il qu'un très petit nombre se joindre à lui. Pyrrhus, partageant en deux corps tout ce qu'il avait de troupes, envoie le premier dans la Lucanie, pour arrêter l'un des consuls (41), et l'empêcher de secourir son collègue; il mène lui-même l'autre contre le consul Manius Curius, qui, campé dans un poste très sûr auprès de Bénévent, attendait le secours qui lui venait de Lucanie. Arrêté d'ailleurs par les signes des oiseaux et des sacrifices, et par les menaces des devins, il se tenait tranquille dans son camp. Pyrrhus, au contraire, était pressé de combattre ce corps d'armée avant que l'autre fût arrivé : prenant donc ce qu'il avait de meilleures troupes, avec ses éléphants les plus aguerris, il se met en marche à l'entrée de la nuit pour aller attaquer le camp de Manius. Comme il avait un long circuit à faire dans un pays très couvert, les torches qui éclairaient sa marche vinrent à lui manquer, et la plupart de ses soldats s'égarèrent. Le temps qu'on mit à les rallier occupa le reste de la nuit; et le jour ayant paru comme il descendait du haut des montagnes, les ennemis, qui le découvrirent, en furent d'abord troublés. Mais Manius ayant eu des sacrifices heureux, forcé d'ailleurs par la circonstance, sort de ses retranchements, tombe sur les premiers qui se présentent, et les met en fuite; les autres sont saisis d'une telle frayeur, qu'il en périt un grand nombre, et qu'il y eut quelques éléphants de pris. Cette victoire attira Manius en pleine campagne pour y combattre avec toute son armée; il livra la bataille, et rompit une des ailes de l'ennemi; mais il fut renversé à l'autre par les éléphants, et repoussé jusque dans son camp. Alors il mande un corps assez nombreux de troupes fraîches qu'il avait laissées à la garde des retranchements, et qui, accourant bien armées, font pleuvoir sur les éléphants une grêle de traits, et les forcent de tourner le dos; ces animaux se renversant sur leurs propres bataillons, y mettent une confusion et un désordre qui donnèrent la victoire aux Romains, et avec la victoire l'affermissement de leur empire. La valeur qu'ils avaient fait éclater dans ces combats accrut leurs forces avec leur confiance, et les fit passer pour invincibles. La conquête de l'Italie, premier fruit de ces succès, fut bientôt suivie de celle de la Sicile.

XXXIII. C'est ainsi que Pyrrhus vit s'évanouir toutes ses espérances sur l'Italie et la Sicile. Il avait consumé à ces différentes guerres six années entières, et sa puissance en était considérablement affaiblie; cependant au milieu de ses défaites son courage resta toujours invincible, et il acquit la réputation de surpasser en expérience, en valeur et en audace, tous les rois de son temps. Mais ce qu'il gagnait par ses exploits, il le perdait par ses espérances; et le desir de ce qu'il n'avait pas l'empêchait de s'assurer la possession de ce qu'il avait. Aussi Antigonus le comparait-il à un joueur

qui amène les coups les plus heureux, et qui ne sait pas profiter de sa fortune. Rentré en Épire avec huit mille hommes de pied et cinq cents chevaux qu'il était hors d'état de payer, il cherchait une nouvelle guerre qui lui fournît de quoi les entretenir. Quelques Gaulois s'étant joints à lui, il entre en armes dans la Macédoine, où régnait Antigonus, fils de Démétrius, sans autre dessein que de la piller et d'y faire un grand butin. Mais la conquête de plusieurs, villes et la défection de deux mille Macédoniens qui passèrent dans son armée, lui ayant fait concevoir de plus hautes espérances, il marche contre Antigonus, l'attaque dans des défilés (42), et jette le désordre dans toute son armée. Les Gaulois qui formaient l'arrière-garde d'Antigonus, et qui étaient nombreux, soutinrent vigoureusement le choc; mais, après un combat très rude, ils furent presque tous taillés en pièces; ceux qui commandaient les éléphants ayant été enveloppés, se rendirent avec leurs animaux. Après cet accroissement de forces, Pyrrhus, écoutant plus la fortune que la raison (43), va charger la phalange macédonienne, que la défaite de son arrière-garde avait jetée dans le trouble et la frayeur. Mais voyant qu'elle refuse d'en venir aux mains avec lui, il tend la main aux capitaines et aux chefs des bandes, les appelle par leur nom, et détache d'Antigonus toute cette infanterie. Ce prince, prenant aussitôt la fuite, ne put conserver que quelques places maritimes de son royaume. Dans ce cours de prospérités, Pyrrhus, qui regardait sa victoire sur les Gaulois comme le plus glorieux de ses exploits, consacra les plus belles et les plus riches de leurs dépouilles dans le temple de Minerve Itonienne (44), avec cette inscription en vers élégiaques :

Vainqueur des fiers Gaulois, dans sa reconnaissance,
Pyrrhus offre à Pallas leurs riches boucliers:
Il a d'Antigonus renversé la puissance,
Et soumis en un jour ses plus vaillants guerriers.
Ne vous étonnez pas si par cette victoire
Ce prince a couronné tant de brillants exploits:
Des enfants d'Éacus la valeur et la gloire
Vit encore aujourd'hui dans le cœur de nos rois.

XXXIV. Après ce combat il reprit les villes de Macédoine, et entre autres celle d'Ègues (45), dont il traita les habitants avec beaucoup de sévérité, et mit dans la ville une garnison de ces Gaulois, qu'il avait à sa solde. Les Gaulois, nation la plus avide et la plus insatiable d'argent, fouillèrent les tombeaux des rois de Macédoine, qui avaient leur sépulture dans cette ville; et après en avoir enlevé les richesses, ils dispersèrent, d'une main sacrilége, les ossements de ces princes. Pyrrhus parut faire peu d'attention à cet attentat, soit que les affaires qui l'occupaient alors lui en fissent différer la punition, soit qu'il n'osât châtier ces Barbares; mais cette indifférence déplut fort aux Macédoniens. Sa puissance était encore peu affermie et peu stable en Macédoine, lorsqu'il se laissa emporter à de nouvelles espérances. Insultant même au malheur d'Antigonus, il le traita d'effronté, de ce qu'au lieu de prendre le manteau d'un simple particulier, il osait porter encore la robe de pourpre.

XXXV. Dans ce même temps, Cléonyme le Spartiate étant venu l'inviter à marcher contre Lacédémone, Pyrrhus y consentit sans balancer. Cléonyme était de la race royale; mais comme il était d'un caractère violent et despotique, il n'avait ni l'affection ni la confiance des Spartiates, et Aréus régnait paisiblement à sa place. C'était là son ancien sujet de plainte contre tous ses concitoyens. Il avait épousé dans sa vieillesse une femme très belle, aussi du sang royal, nommée Chélidonide, fille de Léotychidas, qui, devenue éperdument amoureuse d'Acrotatus, fils d'Aréus, prince d'une grande beauté et à la fleur de l'âge, accabla de chagrin Cléonyme, qui aimait passionnément sa femme, et à qui ce mariage causa autant de honte que d'amertume; car personne n'ignorait à Sparte le mépris que sa femme avait pour lui. Ses chagrins domestiques s'étant donc joints à ses disgraces publiques, et n'écoutant que sa colère et son ressentiment, il engagea Pyrrhus à venir à Sparte avec vingt-cinq mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux et vingt-quatre éléphants. Un appareil si formidable fit juger aisément que Pyrrhus venait moins pour mettre Cléonyme en possession du trône de Sparte, que pour se rendre lui-même maître du Péloponnèse. Il est vrai qu'il s'en défendait dans toutes ses réponses aux Lacédémoniens, qui lui avaient envoyé une ambassade à Mégalopolis. Il protestait au contraire qu'il n'était venu que pour mettre en liberté les villes du Péloponnèse qu'Antigonus tenait en servitude; il déclara même qu'il était dans le dessein, si l'on voulait le lui permettre, d'envoyer à Sparte les plus jeunes de ses enfants, pour les y faire élever dans les institutions des Lacédémoniens, et leur procurer, par-dessus tous les autres princes, l'avantage inestimable d'avoir reçu une excellente éducation.

XXXVI. Il employait ainsi la dissimulation, et trompait tous ceux qui venaient au-devant de lui sur sa route; mais il fut à peine entré sur le territoire de Sparte, qu'il se mit à le piller et à faire du butin. Les ambassadeurs s'étant plaints de ce qu'il leur faisait la guerre sans l'avoir déclarée : « Ne savons-nous pas, leur dit-il, que vous autres » Spartiates vous ne dites pas d'avance ce que vous » devez faire? L'un d'eux, nommé Mandricidas (46), lui répliqua en son langage laconique : «Si tu es un

» dieu, nous n'avons rien à craindre de toi, puis-
» que nous ne t'avons pas offensé; si tu n'es qu'un
» homme, il s'en trouvera de plus vaillants que
» toi. » Pyrrhus continua sa route, et arriva devant Lacédémone, que Cléonyme lui conseilla d'attaquer sur-le-champ. Mais Pyrrhus craignant, dit-on, que ses soldats, s'ils entraient la nuit dans la ville, ne la missent au pillage, fut d'avis de différer, et dit qu'il serait assez temps le lendemain. Il savait que la ville avait peu de défenseurs, qui même, ne s'attendant pas à cette irruption soudaine, n'avaient pas eu le temps de se préparer. Le roi Aréus lui-même était absent; il était allé en Crète au secours des Gortyniens, qui avaient la guerre dans leur pays. Le mépris qu'eut Pyrrhus pour la faiblesse de Sparte, et pour le petit nombre de ses défenseurs, fut ce qui la sauva: persuadé qu'il ne s'y trouverait personne en état de combattre, il assit son camp devant la ville, où les amis de Cléonyme avec ses Ilotes avaient préparé et orné sa maison, comptant que Pyrrhus viendrait y souper le soir même.

XXXVII. Quand la nuit fut venue, les Lacédémoniens délibérèrent d'envoyer leurs femmes en Crète; mais elles refusèrent d'y aller. Archidamie, l'une d'entre elles, se rendit au sénat, tenant une épée dans sa main; et, prenant la parole, elle se plaignit au nom de toutes les femmes qu'on les crût capables de survivre à la ruine de Sparte. On résolut donc de creuser un fossé parallèle au camp des ennemis, d'en fermer les deux bouts avec des chariots qu'on enfoncerait jusqu'au moyeu des roues, et dont l'assiette ferme et solide empêcherait les éléphants de passer. L'ouvrage ne fut pas plus tôt commencé, que les femmes et les filles, les unes avec leurs robes relevées, les autres en simple tunique, vinrent partager le travail des plus âgés. Elles obligèrent ceux qui devaient combattre de se reposer la nuit; et, mesurant la longueur que devait avoir le fossé, elles se chargèrent d'en faire le tiers. Il avait six coudées de largeur, quatre de profondeur et huit plèthres (47) de longueur, selon Philarque, ou un peu moins, suivant Hiéronyme. Les ennemis s'étant mis en mouvement à la pointe du jour, les femmes présentèrent les armes aux jeunes gens, et, leur laissant la défense du fossé, elles les exhortèrent à le garder, en leur représentant combien il est doux de vaincre sous les yeux de sa patrie, et quelle gloire c'est de recevoir entre les bras de ses mères et de ses femmes une mort digne de Sparte. Pour Chélidonide, elle s'était retirée à part, et tenait un cordon pour s'étrangler, afin de ne pas tomber entre les mains de son mari, si la ville était prise.

XXXVIII. Pyrrhus, placé aux premiers rangs de son infanterie, attaqua de front les Spartiates, qui, tenant leurs boucliers serrés, l'attendaient de l'autre côté de la tranchée. Outre qu'elle était difficile à franchir, la terre, fraîchement remuée, s'éboulait sous les pieds des soldats, et les empêchait de se tenir fermes sur le bord. Alors Ptolémée, fils de Pyrrhus, prenant avec lui deux mille Gaulois et l'élite des Chaoniens, court le long du fossé jusqu'aux chariots, et tente de franchir de ce côté le passage. Mais ils étaient si avant dans la terre, et si serrés l'un contre l'autre, que non seulement ils arrêtaient les ennemis, mais qu'ils empêchaient même les Lacédémoniens d'en approcher pour les défendre. Enfin les Gaulois s'étant mis à dégager les roues des chariots, et à les traîner dans la rivière, le jeune Acrotatus, qui vit le danger, traverse promptement la ville avec trois cents soldats, et, prenant des chemins creux, il enveloppe Ptolémée, dont il n'est aperçu que lorsqu'il tombe brusquement sur les derniers de ces Gaulois, et les force de se retourner pour combattre contre lui. Les soldats de Pyrrhus, en se poussant les uns les autres, roulaient dans le fossé et sous les chariots: les Spartiates en firent un grand carnage, et les obligèrent de prendre la fuite. Les vieillards et les femmes, témoins des exploits d'Acrotatus, le virent traverser de nouveau la ville pour retourner à son poste, couvert de sang, transporté de joie et tout fier de sa victoire. Il en parut plus plus grand et plus beau aux Lacédémoniennes, qui portèrent envie à Chélidonide d'avoir un amant si courageux. Quelques vieillards même le suivirent en criant: « Va, brave Acrotatus, jouis
» de l'amour de Chélidonide et donne seulement
» à Sparte des enfants généreux (48). » Du côté de Pyrrhus, le combat fut beaucoup plus rude; la plupart des Spartiates y donnèrent des marques éclatantes de valeur; mais personne ne s'y distingua autant que Phyllius, qui, après avoir fait la plus longue résistance, après avoir tué de sa main un grand nombre d'ennemis, sentant qu'il perdait ses forces par les blessures qu'il avait reçues, céda sa place à un de ses compagnons, et, pour ne pas laisser son corps au pouvoir des ennemis, alla tomber mort au milieu des siens.

XXXIX. La nuit fit cesser le combat; et Pyrrhus, pendant son sommeil, eut une vision, dans laquelle il croyait lancer des foudres sur Lacédémone et la voir toute en feu; ce qui lui donnait une joie si vive qu'il en fut réveillé. Il mande aussitôt ses capitaines, leur ordonne de tenir l'armée prête, et raconte ce songe à ses amis, comme un présage assuré qu'il prendra la ville d'assaut. Ils applaudirent tous à cette interprétation; Lysimachus fut le seul à qui cette vision ne parut pas favorable; il dit que les endroits frappés de la foudre étant

des lieux consacrés où personne ne pouvait passer, il craignait que Dieu, par ce songe, n'avertît Pyrrhus qu'il n'entrerait pas dans Lacédémone (49). » C'est une matière, lui répondit Pyrrhus, bonne » à discuter aux portes des villes (50) et dans les » assemblées populaires ; ces sortes de visions » étant toujours pleines d'obscurité, ce qu'il faut » que chacun fasse, c'est de prendre les armes, et » de se dire à soi-même :

» Combattre pour Pyrrhus, c'est le meilleur augure (51).»

Aussitôt il se lève, et à la pointe du jour il mène ses troupes à l'assaut. Les Lacédémoniens se défendirent avec une ardeur et un courage au-dessus de leurs forces; les femmes se tenaient auprès d'eux, leur fournissaient des traits, apportaient à boire et à manger à ceux qui en avaient besoin, et retiraient du combat les blessés. Les Macédoniens, de leur côté, cherchaient à combler le fossé en y portant du bois et d'autres matières; de sorte que les corps et les armes des morts en étaient couverts. Les Lacédémoniens redoublaient d'efforts pour les en empêcher, lorsque tout-à-coup ils aperçoivent Pyrrhus qui, ayant forcé le passage du côté des chariots, courait à toute bride vers la ville. Ceux qui défendaient ce poste jettent de grands cris, auxquels les femmes répondent par des hurlements, en courant de toutes leurs forces. Pyrrhus avançait toujours, et renversait tous ceux qui voulaient l'arrêter, lorsque son cheval, blessé dans le flanc d'un trait crétois, l'emporte hors de la mêlée, et en expirant le renverse sur un terrain qui, allant en pente, était très dangereux. Pendant que ses amis s'empressent à le secourir, les Spartiates accourent, et à coups de traits repoussent les ennemis au-delà du fossé. Pyrrhus, persuadé que les Lacédémoniens, qui étaient presque tous blessés, et qui avaient perdu beaucoup de monde, finiraient par se rendre, fit cesse partout le combat.

XL. Mais la bonne fortune de la ville, soit qu'elle n'eût voulu qu'éprouver elle-même la vertu des Spartiates, soit qu'elle eût attendu que les Lacédémoniens se vissent sans espoir, pour montrer tout ce qu'elle peut dans les situations les plus désespérées, la fortune fit venir à leur secours Aminias le Phocéen, un des généraux d'Antigonus, avec des troupes étrangères : elles étaient à peine entrées dans la ville, que le roi Aréus arriva lui-même de Crète avec deux mille Spartiates. Les femmes, voyant qu'elles n'avaient plus besoin de se mêler du combat, rentrèrent dans leurs maisons; on renvoya les vieillards à qui la nécessité avait fait prendre les armes, et les nouveaux venus prirent leur place. L'arrivée de ce double secours ne fit qu'enflammer davantage l'ambition de Pyrrhus, et lui inspirer un plus ardent desir de s'emparer de la ville. Cependant quand il vit qu'il n'y gagnait que des blessures, il se retira de devant Sparte, et se mit à ravager le pays, résolu d'y passer l'hiver. Mais on ne peut éviter sa destinée. Il s'était élevé une sédition à Argos entre Aristéas et Aristippe : comme celui-ci passait pour être soutenu par Antigonus, Aristéas, pour prévenir l'effet de cette protection, appela Pyrrhus à Argos. Ce prince, qui roulait sans cesse d'espérances en espérances, à qui les prospérités servaient d'appât pour en ambitionner de plus grandes, et qui cherchait toujours à réparer ses pertes par de nouvelles entreprises, ne vit jamais ni dans ses défaites, ni dans ses victoires, le terme des maux qu'il faisait et de ceux qu'il éprouvait lui-même. Il se mit donc aussitôt en marche pour aller à Argos.

XLI. Aréus lui dressa, dans sa retraite, plusieurs embuscades, et, s'étant saisi des passages les plus difficiles, il tailla en pièces son arrière-garde composée de Gaulois et de Molosses. Ce jour-là le devin, sur l'inspection des victimes, dont le foie se trouva sans tête, avait prédit à Pyrrhus la perte d'une des personnes qui lui étaient le plus chères. Mais le tumulte et le désordre que causait cette attaque l'ayant empêché de faire attention à cette menace, il chargea son fils Ptolémée d'aller, avec un détachement, au secours de cette arrière-garde, pendant que lui-même s'efforçait de retirer promptement son armée de ces pas difficiles. Le combat fut très vif autour de Ptolémée, qui avait en tête l'élite des Lacédémoniens commandés par Eualcus. Dans le fort de la mêlée, un soldat crétois, de la ville d'Aptère, nommé Orésus, homme de main et léger à la course, se glissant auprès du jeune prince, qui combattait avec la plus grande ardeur, le frappe dans le côté, et le renverse mort par terre. Sa chute ayant fait prendre la fuite à ses soldats, les Lacédémoniens se mirent à les poursuivre ; en les battant toujours et ils ne s'aperçurent qu'ils avaient laissé derrière eux leur infanterie que lorsqu'ils étaient bien loin dans la plaine. Pyrrhus venait d'apprendre la mort de son fils; vivement affligé de cette perte, il tourne contre les Lacédémoniens avec ses cavaliers molosses, et se jette le premier sur eux avec tant de fureur, qu'il fut bientôt couvert de leur sang : toujours redoutable, toujours invincible sous les armes, il se surpassa lui-même dans cette occasion, et effaça tous les exploits de ses premiers combats. Dès qu'il aperçut Eualcus, il poussa son cheval contre lui ; celui-ci, se jetant à côté, lui porta un coup d'épée dont il faillit lui abattre la main gauche [1]; mais il ne coupa que les rênes de son cheval. Pyrrhus saisit ce moment pour le percer de sa javeline, et, mettant pied à terre, il

[1] Mot à mot : la main de la bride.

Et un carnage affreux de ces Lacédémoniens, tous gens d'élite, qui combattaient pour défendre le corps d'Eualcus. Ce fut l'ambition des chefs qui, la guerre déja finie, causa à Lacédémone cette perte gratuite.

XLII. Pyrrhus avait fait de ce combat un sacrifice aux mânes de son fils, et comme une sorte de jeux funèbres dont il avait voulu honorer ses funérailles. Après avoir soulagé sa douleur en assouvissant sa vengeance sur les ennemis, il continua sa route vers Argos. Il apprit, en arrivant, qu'Antigonus s'était déja saisi des hauteurs qui dominaient la plaine; et, s'étant campé près de la ville de Nauplia (52), il envoya dès le lendemain un héraut à Antigonus, avec ordre de lui reprocher sa perfidie, et de lui donner le défi de descendre dans la plaine, pour y disputer le royaume les armes à la main. Antigonus lui répondit qu'en faisant la guerre il comptait moins sur les armes que sur le temps; que si Pyrrhus était las de vivre, il avait plus d'un chemin ouvert pour aller à la mort. Cependant il leur vint à tous deux en même temps des députés d'Argos pour les prier de se retirer, de permettre que leur ville n'appartînt à aucun d'eux, et restât l'amie de l'un et de l'autre. Antigonus y consentit, et donna son fils en otage aux Argiens. Pyrrhus promit aussi de se retirer; mais comme il n'avait donné aucun garant de sa promesse, on suspecta sa bonne foi. Il lui arriva en cette occasion des prodiges singuliers. Dans un sacrifice qu'il venait de faire, on avait mis à part les têtes des bœufs qu'on avait immolés, lorsque tout-à-coup on vit ces têtes tirer la langue et lécher leur propre sang. Dans Argos, la prophétesse d'Apollon Lycien, nommée Apollonide, courut dans les rues en criant qu'elle voyait la ville pleine de cadavres et de sang et qu'un aigle qui était venu se mêler au combat, avait disparu subitement. Lorsque la nuit fut très noire, Pyrrhus s'approcha des murailles; et trouvant que la porte appelée Diampères lui avait été ouverte par Aristéas, il eut le temps, avant d'être aperçu, de faire entrer ses Gaulois dans la ville, et de pénétrer jusqu'à la place publique. Mais la porte étant trop basse pour donner passage aux éléphants, il fallut les décharger de leurs tours, et les leur remettre ensuite. Cette double opération, faite en tumulte et au milieu des ténèbres, ayant pris beaucoup de temps, les Argiens, qui reconnurent enfin les ennemis, courent à la forteresse appelée Aspis (53), saisissent les postes les plus avantageux, et dépêchent vers Antigonus, pour lui demander du secours. Ce prince s'étant approché des murailles, se tint au-dehors en observation, et fit entrer son fils dans la ville avec ses capitaines et un corps nombreux de troupes.

XLIII. Aréus y arrive en même temps avec mille Crétois, et les plus expéditifs des Spartiates; toutes ces troupes chargeant à la fois les Gaulois qui étaient sur la place, les mettent dans le plus grand désordre. Pyrrhus, qui s'avançait toujours par le quartier nommé Cyllabaris (54), jette des cris de victoire; mais voyant que les Gaulois ne lui répondent pas d'un ton de confiance et de hardiesse, il conjecture qu'ils sont vivement pressés et qu'ils ont peine à se défendre. Il court promptement à eux avec sa cavalerie, qui ne marchait qu'avec beaucoup de peine et de danger à travers les canaux dont la ville était remplie. Un combat nocturne, où l'on ne voyait rien, où l'on n'entendait pas les ordres des chefs, entraînait nécessairement la plus grande confusion. Les soldats, en se séparant les uns des autres, s'égaraient dans ces rues étroites; au milieu des ténèbres et des cris confus des combattants, les officiers, dans ces détours serrés, ne pouvaient commander aucune manœuvre; et les deux partis attendaient le jour sans rien faire. Quand le jour parut, Pyrrhus voyant le fort de l'Aspis rempli d'ennemis, en fut troublé; et son trouble s'augmenta bien davantage, lorsque, parmi les ouvrages dont la place publique est ornée, il vit un loup et un taureau d'airain dans l'attitude d'animaux qui se battent. Cette vue lui rappela un ancien oracle qui lui avait prédit que sa destinée était de mourir lorsqu'il verrait un loup combattre contre un taureau. Les Argiens dirent que ces deux figures avaient été faites pour conserver le souvenir d'un événement qui eut anciennement lieu dans leur pays. Lorsque Danaüs entra pour la première fois dans l'Argolide, en passant par le chemin de la Thyréatide, qui mène de Pyramie à Argos (55), il vit un loup qui se battait contre un taureau. Il supposa que le loup était pour lui, parcequ'étant étranger, il venait faire la guerre aux naturels du pays, comme ce loup attaquait le taureau. Il s'arrêta pour être spectateur du combat, et le loup ayant eu le dessus, Danaüs fit sa prière à Apollon Lycien; et, poursuivant son entreprise, il excita une sédition contre Galanor qui régnait à Argos, et le chassa du pays. Tel est, dit-on, le motif qui fit placer dans Argos ces deux figures (56).

XLIV. Pyrrhus découragé par cette vue, et voyant ses espérances trompées, ne pensait plus qu'à la retraite; mais craignant d'être arrêté aux portes de la ville, qui étaient fort étroites, il envoya dire à son fils Hélénus, qu'il avait laissé en dehors avec la plus grande partie de ses troupes, de démolir un pan de la muraille, et de recueillir les soldats qui se présenteraient aux portes, s'ils étaient pressés par les ennemis. La précipitation avec laquelle l'officier était parti, et le bruit qu'on

faisait, l'ayant empêché de bien entendre l'ordre, il fit un rapport tout contraire; et le jeune prince ayant pris ce qui lui restait d'éléphants, avec l'élite de son infanterie, entra dans la ville pour aller au secours de son père, qui commençait déja à exécuter sa retraite. Tant que le terrain lui laissa assez d'espace, il la fit en se défendant toujours; et, se retournant souvent contre les ennemis, il repoussait ceux qui s'attachaient à sa poursuite. Mais lorsqu'il eut été poussé de la place dans la rue étroite qui conduisait à la porte de la ville, il rencontra les troupes qui venaient de l'autre côté à son secours, et à qui il criait inutilement de reculer pour lui laisser le passage libre ; ils ne l'entendaient pas ; et quand les premiers auraient été disposés à lui obéir, ceux qui venant derrière eux, entraient en foule par la porte, les en auraient empêchés. D'ailleurs, le plus grand des éléphants était tombé au travers de cette porte; il jetait des cris affreux, et fermait l'issue à ceux qui voulaient sortir. Un des éléphants qui étaient entrés, nommé Nicon, voulant relever son maître que ses blessures avaient fait tomber, se tourna contre ceux qui reculaient sur lui, et renversa pêle-mêle amis et ennemis, jusqu'à ce qu'ayant trouvé le corps de son maître, il l'enlève avec sa trompe, l'emporte sur ses défenses, et retourne furieux vers la porte, foulant aux pieds tout ce qui se trouve sur son passage. Ainsi les soldats de Pyrrhus étant serrés les uns contre les autres, il n'y en avait pas un qui pût s'aider lui-même. Ils ne formaient tous, pour ainsi dire, qu'une masse si liée, qu'elle ne pouvait qu'avancer et reculer alternativement tout ensemble. Ils songeaient peu à se défendre contre ceux qui les harcelaient par-derrière, et ils se faisaient eux-mêmes plus de mal qu'ils n'en recevaient des ennemis. Si quelqu'un parvenait à tirer l'épée ou à baisser sa pique, il ne pouvait plus la retirer ni la relever, et, perçant de ses armes le premier qu'il rencontrait, ils se tuaient ainsi les uns les autres.

XLV. Pyrrhus voyant cette tempête qui frappait sur ses troupes avec tant de violence, ôte la couronne qui distinguait son casque, et la donne à un de ses amis: se fiant à la bonté de son cheval, il se précipite au milieu des ennemis qui le serraient de près, et reçoit à travers sa cuirasse un coup de javeline, dont la blessure ne fut ni profonde ni dangereuse. Il se tourne à l'instant contre celui qui l'a frappé : c'était un Argien obscur, fils d'une femme vieille et pauvre, qui, comme les autres femmes de la ville, regardait le combat de dessus un toit. Dès qu'elle voit son fils s'attacher à Pyrrhus, effrayée du danger qu'il court, elle prend à deux mains une tuile, qu'elle jette sur Pyrrhus. La tuile lui tombe sur la tête au défaut de l'armet, et de là glissant sur le cou, elle lui rompt les vertèbres. Aussitôt sa vue se trouble, les rênes lui échappent des mains, et il tombe de cheval près de la sépulture de Lycinius, sans être reconnu de la foule. Mais un soldat d'Antigonus, nommé Zopyre, et deux ou trois autres, étant accourus en cet endroit, le reconnurent et le traînèrent sous une porte, comme il commençait à reprendre ses esprits. Zopyre avait déja tiré son cimeterre pour lui couper la tête, lorsque Pyrrhus lança sur lui un regard terrible; Zopyre, effrayé et la main tremblante, voulut cependant l'achever; mais, dans le trouble et l'effroi où il était, au lieu de frapper juste, il lui porta au-dessous de la bouche un coup mal assuré qui lui fendit le menton ; et il ne parvint qu'avec peine à lui séparer la tête du corps.

XLVI. La nouvelle de sa mort s'étant bientôt répandue, Alcyonée, fils d'Antigonus, vint sur le lieu, et demanda la tête de Pyrrhus, comme pour la reconnaître. Dès qu'il l'eut dans ses mains, il courut à toute bride vers son père, qui, en ce moment, était assis avec quelques uns de ses amis, et la jeta à ses pieds. Antigonus l'ayant reconnue, chassa son fils à coups de bâton, le traitant de barbare et d'impie; et, se couvrant les yeux de son manteau, il donna des larmes à une mort qui lui rappelait celles de son aïeul Antigonus et de son père Démétrius (57), qui étaient pour lui deux exemples domestiques des caprices de la fortune. Après avoir orné convenablement la tête et le corps de Pyrrhus, il les fit brûler sur un bûcher. Quelque temps après, Alcyonée ayant rencontré Hélénus dans un état misérable et couvert d'un méchant manteau, il le recueillit avec beaucoup d'humanité, et le mena à son père. « Mon fils, lui » dit Antigonus en le voyant, cette action vaut » mieux que la première; mais elle n'est pas suf» fisante; tu ne lui as pas ôté cet habit, qui lui fait » moins de honte qu'aux vainqueurs. » En disant ces mots, il embrasse Hélénus, lui donne un équipage honorable, et le renvoie en Épire. Lorsque ensuite il eut en sa puissance le camp de Pyrrhus et toute son armée, il traita avec beaucoup de douceur les amis de ce prince.

NOTES

SUR LA VIE DE PYRRHUS.

(1) Il n'est pas question ici du déluge arrivé l'an du monde mil six cent cinquante-six, deux mille trois cent quarante-quatre avant J.-C.; mais de celui de Deucalion, qui eut lieu l'an du monde deux mille quatre cent soixante-

[1] Le texte ajoute : d'Illyrie.

quinze, mille cinq cent vingt-cinq ans avant J.-C. C'est le calcul d'Eusèbe, qui fait régner Deucalion quatre cent soixante-dix-sept ans après la naissance d'Abraham, qu'il place à l'an deux mille quinze avant J.-C. Le P. Petau recule cette époque de onze ans, et met le déluge de Deucalion à l'an mille cinq cent quatorze avant notre ère.

Les Thesprotiens habitaient un petit pays de l'Épire, voisin du golfe d'Ambracie, et renommé par la bonté de ses ports. La Molossie, autre province de l'Épire, avait pour principale ville Dodone : les chiens molosses étaient célèbres par leur grandeur et par leur force. L'Épire porte maintenant le nom d'Albanie.

(2) Si ce temple avait été réellement bâti par Deucalion, il était le plus ancien de tous les temples; mais cette antiquité est fort douteuse. Tout le monde connaît l'oracle de Dodone, où des colombes, perchées sur des chênes, rendaient des oracles que l'on venait interroger de toute la Grèce. Il y avait à Dodone un chêne consacré à Jupiter, qui passait pour le plus ancien des arbres connus, après l'*agnus-castus*, espèce d'osier qu'on voyait à Samos.

(3) Depuis le déluge de Deucalion jusqu'à Néoptolème fils d'Achille, nommé aussi Pyrrhus, il s'est écoulé un espace d'environ trois cent quarante-un ans; ce qui tombe vers l'an du monde deux mille huit cent quinze, environ deux mille deux cents ans avant J. C. Pyrrhus, en grec, signifie *roux*. Après Néoptolème et son fils Piélus, les quatorze rois qui suivent jusqu'à Tarrutas sont entièrement inconnus dans l'histoire, qui nous a conservé à peine les noms de quelques uns. *Voy*. ce qu'en dit Pausanias, liv. I.

(4) Le premier successeur de Pyrrhus, dont l'histoire fasse mention avec plus de détail, est nommé Tharypus par Pausanias, *ibid*. Ce n'est pas à lui, mais à Arybas son petit-fils, que Justin, liv. XVII, ch. III, attribue la civilisation des Molosses. Ce prince avait été lui-même instruit à Athènes, où il s'était formé aux mœurs des Grecs et à la culture des lettres. Voici, depuis Tarrytas ou Tarypus, la généalogie de ces rois : Tarrutas, Alcétas I, Néoptolème et Arybas, fils de celui-ci; Alcétas II et Éacidès, fils d'Arybas. Ce dernier eut un fils nommé Pyrrhus II, et deux filles, Déidamie et Troïade.

(5) Ce Ménon le Thessalien pourrait bien être, suivant l'opinion des nouveaux éditeurs d'Amyot, le fils de celui dont il est parlé dans le dialogue de Platon qui porte son nom. Il avait été disciple du philosophe Gorgias, et fut l'un des capitaines qui allèrent avec Xénophon au secours du jeune Cyrus contre son frère Artaxerxe. La guerre Lamiaque est celle que les Athéniens déclarèrent aux successeurs d'Alexandre, après la mort de ce prince. Elle prit son nom de Lamia, ville de Thessalie, où Antipater, successeur d'Alexandre au trône de Macédoine, fut assiégé par Léosthène, qui commandait les Athéniens, et qui périt dans le siége. Hypéride, l'un des dix orateurs grecs dont Plutarque a écrit la vie dans le recueil de ses *Œuvres Morales*, et qui avait beaucoup contribué, avec Léosthène, à faire déclarer cette guerre, prononça l'oraison funèbre de ce général.

(6) Justin, liv. XVII, ch. III, nomme cette princesse Béroa, et dit qu'elle était de la race des Éacides : c'est pour cela que ceux qui protégeaient l'enfance de Pyrrhus cherchèrent un asile à la cour de Glaucias. Cet historien ajoute que le roi l'adopta pour son fils.

(7) Justin n'est pas ici d'accord avec Plutarque : il ne dit pas que Glaucias ait ramené Pyrrhus dans son royaume; mais que les Épirotes, sacrifiant leur haine contre le père de Pyrrhus, à la compassion et à l'intérêt que leur inspira ce jeune prince, le rappelèrent en Épire, et lui donnèrent des tuteurs pour administrer ses états, jusqu'à ce qu'il fût en âge de gouverner par lui-même. *Voy*. Justin, *ibid*.

(8) Plutarque a oublié d'en parler, ou s'il l'a fait, le morceau n'existe plus; mais Pline peut suppléer à ce silence. Il nous apprend que l'orteil de Pyrrhus fut mis dans un coffre, et conservé dans un temple. Pline, liv. VII, c. II, et liv. XXVIII, c. III.

(9) Cassandre, par le traité qu'il avait fait avec Antigonus et Lysimaque, avait été nommé gouverneur de la Macédoine, en attendant que le fils d'Alexandre fût en âge de régner. Mais lorsqu'il vit ce prince, déja dans l'adolescence, demandé par les Macédoniens, qui trouvaient juste qu'on le tirât de l'espèce de prison où il était gardé, pour le remettre en possession du trône de son père, il ordonna à Glaucias, qui était chargé de la garde d'Alexandre, de l'égorger lui et sa mère, et de faire emporter leurs corps à l'insu de tout le monde. Par-là il se délivra, lui et les deux autres rois Antigonus et Lysimaque, de la crainte que leur donnait ce jeune prince. *Voyez* Diodore de Sicile, liv. XIX, ch. CV. Olympias, mère d'Alexandre le Grand, avait déja fait périr Aridée, nommé aussi Philippe, fils de ce prince, que les généraux avaient nommé roi après la mort de son père, et qui ne régna qu'un peu plus de six mois, *ibid*., c. XI.

(10) Cette expression hyperbolique est fondée sur le grand nombre de rois qui se trouvèrent à cette bataille, et qui presque tous avaient été des capitaines d'Alexandre.

(11) Il était d'usage, dans cette assemblée où les rois se trouvaient réunis avec leurs sujets, que ceux-ci fissent des présents à leur souverain. Ces bœufs donnés à un roi prouvent l'heureuse simplicité de ces mœurs antiques, où l'on donnait, aux choses utiles, la préférence sur les objets de luxe et de superfluité. Il est remarquable que ce même Gélon, qui vient de faire un présent à Pyrrhus, cherche tout de suite à le faire empoisonner; et que Myrtile, à qui ce prince vient de refuser une grace, lui reste fidèle, et lui sauve la vie.

(12) Cette ville de Nymphéa était près d'Apollonie, dans le pays des Taulentiens, sur la côte de la mer Adriatique. M. Dacier pense que ce peut être Apollonie même, et qu'elle prit ce second nom de la célèbre roche, dite Nymphéum, qui était dans son voisinage, et que nous verrons décrite dans la *Vie de Sylla*. Dion Cassius en parle aussi dans le quarante-unième livre de son *Histoire*, c. XLV. *Voyez* encore Strabon, liv. VII, p. 316. Ambracie était une ville de la Thesprotide dans l'Épire, qui avait donné son nom à un golfe voisin, célèbre par la victoire d'Auguste sur Antoine. L'Acarnanie, province de l'Épire, est appelée aujourd'hui Carnie. Amphilochie, ville et pays de l'Épire, assez près du golfe d'Ambracie. La ville était une des plus puissantes de cette contrée, suivant Thucydide, liv. II, c. LVIII.

(13) On avait alors un grand respect et une grande confiance pour les oracles; cependant, de ces trois princes, Pyrrhus fut le seul que ce sentiment retint; les deux autres jurèrent la paix; mais le jeune Alexandre fut tué.

(14) Cette bataille fut donnée la troisième ou la quatrième année de la cent vingt-deuxième olympiade, deux cent quatre-vingt-dix ou deux cent quatre-vingt-neuf ans avant J.-C.

(15) Cette affectation d'imiter l'attitude d'Alexandre était une flatterie commune à tous ses courtisans. Les amis d'Alcibiade se piquaient aussi de grasseyer comme lui.

(16) Nous ne pouvons savoir ce que Plutarque avait écrit à ce sujet dans la *Vie de Scipion*, que nous n'avons plus. Peut-être est-ce ici une méprise de sa part ou de celle de ses copistes : car c'est dans la *Vie de T. Quintius Flamininus* qu'il a rapporté ce jugement d'Annibal, et d'une manière différente qu'il ne le fait ici Il y dit qu'Annibal et Scipion l'Africain ayant eu une entrevue à Éphèse, et la conversation étant tombée sur les généraux, Annibal mit Alexandre au-dessus de tous les grands capitaines, donna la seconde place à Pyrrhus, et s'assigna à lui-même la troisième. Cette différence de jugement vient-elle aussi

d'une faute de copiste, ou d'un défaut de mémoire dans Plutarque? Il est certain qu'il tombe quelquefois dans ces sortes de méprises, et on ne doit pas s'en étonner dans un auteur qui a tant écrit, et qui, n'étant pas toujours à portée de consulter les écrivains qui lui servaient de guide, citait de mémoire.

(17) Polysperchon fut un des plus célèbres capitaines qui suivirent Alexandre dans ses expéditions. Les auteurs latins écrivent ordinairement son nom Polyperchon; mais les écrivains grecs l'écrivent toujours comme Plutarque, excepté dans les endroits où les copistes l'ont mal transcrit.

(18) Les Péoniens, anciens peuples de l'Europe, étaient établis dans la Macédoine. L'Illyrie, située auprès du mont Pangée, comprenait à peu près la Sclavonie proprement dite, la Dalmatie, la Croatie et la Bosnie. Corcyre, île de la mer Méditerranée, est aujourd'hui Corfou.

(19) Ce passage est tiré d'Euripide, au commencement de sa tragédie des *Phéniciennes*, où Jocaste dit qu'Œdipe fait contre ses enfants les imprécations les plus horribles, et souhaite qu'ils se mettent en possession de ses états par la force des armes.

(20) Édesse était une ville de la Mésopotamie, ou de la Syrie, suivant Étienne de Byzance, qui dit que ce nom vient de l'impétuosité de ses eaux; il ajoute qu'elle avait été ainsi appelée d'une ville du même nom, qui était en Macédoine. Est-ce à cette dernière qu'il faut attribuer ces eaux impétueuses qui lui avaient fait donner son nom? c'est ce qu'Étienne ne dit pas, non plus que Strabon qui en parle, liv. VII, p. 323.

(21) Ces autres princes contre lesquels Démétrius allait faire la guerre étaient Séleucus, qui régnait en Asie, Ptolémée, roi d'Égypte; et Lysimaque, roi de Thrace.

(22) C'était une ville de la Macédoine que Strabon, liv. VII, p. 330, place auprès du mont Bermius. Pline, liv. IV, c. x, lui donne le second rang après Pella, parmi les villes de ce royaume. Il y avait, en Syrie, une autre ville du même nom, qu'on dit avoir été bâtie par Séleucus; c'est aujourd'hui Alep, capitale de la Turquie d'Asie.

(23) Nysée, ville de la Médie au-dessous des Portes Caspiennes, était renommée par la bonté de ses chevaux; elle les devait à une excellente prairie, nommée, à cause de cela, Hippobote. L'on entretenait jusqu'à cinquante mille juments dans les haras des rois de Perse, qui montaient ces chevaux de préférence. *Voyez* Strabon, liv. XI, p. 525. La réputation de ces chevaux se soutient encore. Louis XV, disent les nouveaux éditeurs d'Amyot, en fit demander à Thamas Kouli-Kan.

(24) Les anciens guerriers avaient coutume de surmonter leurs casques des figures de différents animaux. Alexandre est représenté dans les médailles avec un casque orné de deux cornes de bélier, par allusion à Jupiter Ammon dont il se disait le fils, et qu'on représentait avec un casque semblable. Je serais porté à croire que le casque de Pyrrhus avait aussi des cornes de bélier, plutôt que de bouc, à cause d'Alexandre dont il descendait, et qu'il prenait pour son modèle.

(25) La prétention de Lysimaque était sans fondement, puisqu'il n'arriva qu'après que Pyrrhus eut été déclaré roi de Macédoine; mais il disait que le bruit de sa marche avait déterminé les Macédoniens à quitter Démétrius, comme il avait obligé ce prince à se retirer. Dans une autre circonstance, Pyrrhus n'aurait eu aucun égard à la demande de Lysimaque; mais ce prince arrivait avec une armée, et il était Macédonien. Pyrrhus craignait donc que les troupes qui venaient de quitter Démétrius, ne l'abandonnassent de même pour un prince macédonien; et il aima mieux partager le royaume que de le perdre tout entier. Ce qui arriva bientôt après justifia cette crainte.

(26) Le but de Pyrrhus, en leur parlant ainsi, était de les empêcher de se joindre à Démétrius; ce qui l'aurait fort incommodé. Les Athéniens profitèrent de son avis, et chassèrent la garnison de Démétrius.

(27) Ce fut la troisième année de la cent dix-septième olympiade, environ trente ans avant cet entretien de Pyrrhus et de Cinéas, qu'Agathocle, assiégé dans Syracuse par les Carthaginois, prépara l'expédition qu'il projetait en Afrique, trompa les assiégeants, et alla débarquer à la vue de Carthage. Il eut d'abord de grands succès, battit plusieurs fois les Carthaginois, et s'empara de plusieurs de leurs villes. Il revint de là en Sicile, eut encore des avantages sur ses ennemis, et fit un second voyage en Afrique, où il fut moins heureux qu'au premier: obligé de faire la paix avec les Carthaginois, il retourna en Sicile, et y périt misérablement. *Voyez* Diodore de Sicile, liv. XX, c. III—c, et Justin, liv. XX, c. V et suiv.

(28) M. Dacier croit qu'on s'est trompé dans ce passage en attribuant à Cinéas ces paroles: *Avec une si grande puissance, il vous sera facile de recouvrer la Macédoine*, etc. C'est Pyrrhus, dit-il, qui doit parler ici, parceque ce n'est pas Cinéas qui doit fournir des raisons à Pyrrhus pour l'encourager dans ses projets. Il ajoute que cette méprise est venue de ce que Plutarque supprime, dans cet entretien, les dit-il, les répondit-il, parcequ'il suppose que le sujet même rend assez sensibles les changements d'interlocuteurs. L'opinion de M. Dacier peut être fondée; cependant il ne serait pas hors de vraisemblance que Cinéas eût pris ici un ton ironique, et n'eût paru entrer un instant dans les idées de Pyrrhus, pour lui faire mieux sentir ensuite la folie de ses sujets. C'est le sens qu'a adopté Boileau dans l'imitation admirable qu'il a faite de cette conversation dans une de ses épîtres, et que tout le monde sait par cœur.

(29) Cette réflexion renferme une grande vérité, toujours confirmée par l'expérience.

> Ce conseil était sage et facile à goûter :
> Pyrrhus vivait heureux, s'il eût su l'écouter,

a dit Boileau; mais que peuvent la raison et la prudence sur une ambition qui fait voir à l'homme tous ses desirs déja accomplis et toutes ses espérances réalisées?

(30) Pandosie, ville de la Calabre. Héraclée, dans la grande Grèce, était une colonie de Tarente. Au lieu du Siris, on lit dans Florus, liv. I, c. XVIII, le Lyris; mais c'est sans doute une faute de copiste; le Lyris est un fleuve de Campanie; et les auteurs anciens placent le Siris dans la contrée où Pyrrhus faisait alors la guerre. *Voyez* Pline, Strabon et Diodore de Sicile. C'est aujourd'hui la rivière de Sanno, qui se jette dans le golfe de Tarente.

(31) Férente était une ville d'Italie, aujourd'hui Forenzo dans la Pouille.

(32) Quelques critiques proposent de lire ici *aux enfants*, au lieu de *à tous* qui est dans le texte; en sorte que Pyrrhus aurait aussi envoyé des présents aux enfants des Romains. Cette correction n'est pas sans vraisemblance. Cinéas, insinuant comme il l'était, avait bien pu se servir de ce moyen de plaire aux Romains, et surtout à leurs femmes.

(33) C'est cet Appius qui fit construire le chemin public si connu sous le nom de *voie Appienne*, et un aqueduc voûté qui portait de l'eau du fleuve Anio à Rome, et qui prit aussi son nom. Tite-Live, liv. IX, c. XXIX, dit que sa cécité fut une punition du changement qu'il avait fait dans le service du temple d'Hercule, desservi jusqu'alors par la famille des Potitiens, et qu'il remplaça par des esclaves. Tite-Live ajoute que cette famille, qui était divisée en douze branches, et dont trente membres avaient atteint l'âge de puberté, fut éteinte dans l'année. Diodore de Sicile, liv. XX, ch. XXXVI, dit qu'Appius feignit d'être aveu-

gle pour se dérober aux poursuites du sénat, qu'il avait offensé dans sa censure.

(34) Réponse digne des plus beaux temps de la république romaine, et qui n'a point échappé à Montesquieu, dans son bel ouvrage des *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, ch. x. Ce philosophe vivait encore à l'époque de cette conversation de Cinéas; il ne mourut que douze ans après, la deuxième année de la cent vingt-septième olympiade.

(35) Ville d'Italie sur les frontières de la Pouille.

(36) L'éloge que Pyrrhus donne ici aux Romains est le même que celui qu'Horace met dans la bouche d'Annibal, ode quatrième du quatrième livre :

> Per damna, per cædes, ab ipso
> Ducit opes animumque ferro.

« Ce peuple tire de ses pertes mêmes et de ses blessures » de nouvelles forces et une nouvelle vigueur. » Ce n'est point une exagération du poëte; la poésie parle comme l'histoire.

(37) Ptolémée Caraunus avait été tué dès l'an de Rome quatre cent soixante-quatorze, trois ans avant que Pyrrhus reçût ces courriers. Il fut pris par les Gaulois, qui avaient fait une irruption en Macédoine, sous la conduite de Belgius, et qui lui coupèrent la tête. *Voyez* Justin, l. XXV, ch. v. La défaite dont parle ici Plutarque n'est donc pas celle de Ptolémée, mais celle de Sosthènes, un de ses successeurs, lorsque les Gaulois firent une nouvelle invasion dans la Macédoine, l'an de Rome quatre cent soixante-seize, sous la conduite de Brennus.

(38) Ville de la côte occidentale de Sicile sur un promontoire du même nom, qu'on croit avoir été bâtie par Énée, et qui avait un temple célèbre, consacré à Vénus; le promontoire et la ville s'appellent aujourd'hui San-Giuliano.

(39) Festus Pompéius, *de Verborum significatione*, l. XI, rapporte d'après Alfius, dans le premier livre de son *Histoire des guerres des Carthaginois*, que le pays des Samnites ayant été affligé d'une maladie contagieuse, l'oracle d'Apollon leur ordonna de vouer à ce dieu un printemps sacré. (*Voyez* ce qui a été dit de cette espèce de vœu dans la *Vie de Fabius Maximus*, c. v.) Ils le firent; mais, quelques années après, la maladie ayant recommencé, l'oracle consulté de nouveau répondit que le vœu n'avait pas été entièrement accompli, parcequ'on n'avait pas sacrifié les hommes; que cependant le dieu serait satisfait, si ceux qui avaient dû être immolés étaient bannis de leur patrie. Ils passèrent donc en Sicile, et s'établirent auprès de Tauroménium; et quelque temps après, ayant été appelés au secours des Messaniens, peuple de la Sicile, ils s'emparèrent de leur ville, et s'incorporèrent aux habitants, avec qui ils ne firent plus qu'un même peuple. Ils formèrent une tribu, dont on tira le nom au sort, en mettant dans une urne les noms des douze grands dieux. Il sortit celui de Mamers, qui, dans la langue des Osques, peuple de la Campanie, signifie Mars; et de là ils furent appelés Mamertins. *Voy.* Polybe, liv. I, ch. vii.

(40) Cette île, en effet, qui était si fort à la convenance des deux nations, devint l'objet de l'ambition de l'une et de l'autre, et donna lieu à une longue suite de guerres qui finirent par l'assujettissement de la Sicile, dont les Romains firent une de leurs provinces.

(41) Ce consul était Cornélius Lentulus Mérenda, qui le fut l'an de Rome quatre cent quatre-vingts, avec Manius Curius Dentatus.

(42) Ces défilés, nommés *stena* par les Grecs, et par les Latins *fauces*, sont vraisemblablement ceux qu'on trouvait près de la ville d'Antigonée, à l'entrée de l'Épire, et dont Tite-Live parle liv. XXXII, c. v.

(43) M. Dacier observe, avec raison, qu'il ne voit pas pourquoi Plutarque accuse ici Pyrrhus d'avoir plus donné à la fortune qu'à la sagesse, quand, après avoir battu l'arrière-garde d'Antigonus et pris ses éléphants, il alla attaquer la phalange macédonienne, qu'il dit lui-même avoir été toute troublée de la défaite de cette arrière-garde. Il semble au contraire qu'il ne fit en cela que suivre les règles de la prudence, comme l'événement le prouva.

(44) Minerve avait deux temples sous ce nom, l'un dans la Thessalie, près de la ville de Larisse; l'autre dans la Béotie, près de Coronée. Il s'agit ici du premier.

(45) Èges, appelée d'abord Édesse, était originairement le séjour des rois de Macédoine, avant que Philippe le transportât à Pella. On peut voir dans Justin, l. VII, c. i, à quelle occasion son nom d'Édesse fut changé en celui d'Èges.

(46) Ce nom paraît altéré dans le texte, et ne ressemble pas à un nom lacédémonien; les variantes donnent celui de Mandroclidas, qui n'est pas connu; peut-être faudrait-il lire Androclidas, dont Plutarque a rapporté un grand trait de courage dans ses *Apophthegmes lacédémoniens*.

(47) On a souvent confondu le plèthre avec l'arpent; mais c'est une mesure différente; le plèthre ne contenait que cent pieds.

(48) Quel contraste entre ces paroles des vieillards de Sparte et la chasteté des anciennes femmes spartiates, qui, selon Plutarque, dans ses *Apophthegmes des Lacédémoniens*, ne croyaient pas l'adultère possible! Aussi observe-t-il que Lycurgue n'avait rien statué sur cet objet.

(49) L'interprétation de Lysimaque est assez naturelle, d'après les idées que les anciens s'étaient faites de ce phénomène; on sait que dès que la foudre était tombée en quelque endroit, on y élevait aussitôt un petit mur circulaire en forme de rebord de puits, et personne ne pouvait plus y passer. Les Latins donnaient à ce mur le nom de putéal.

(50) C'était aux portes des villes que les anciens tenaient leurs assemblées, et que, dans les premiers temps, les juges rendaient la justice, surtout en Orient.

(51) C'est la parodie d'un vers d'Hector à Polydamas, dans le douzième livre de l'*Iliade*, vers 243. Le meilleur de tous les augures, dit ce guerrier, est de combattre pour la patrie. Pyrrhus substitue son nom à ce dernier mot. Épaminondas, avant la bataille de Leuctres, fit une réponse semblable à ceux qui voulaient l'empêcher de combattre, sur certains oracles défavorables. « Obéir à vos généraux » et charger vigoureusement les ennemis, voilà, dit-il, les » meilleurs oracles. »

(52) Nauplia était voisine d'Argos, et sur le golfe Argolique. Ses habitants passaient pour de très bons navigateurs.

(53) A Argos on célébrait tous les ans une fête en l'honneur de Junon, dans laquelle on immolait cent bœufs; et, par cette raison, elle était appelée Hécatombéa, la fête de l'Hécatombe. A cette fête tous les jeunes gens s'exerçaient pour gagner un prix proposé. Au-dessus du théâtre, il y avait un quartier fort d'assiette; à l'endroit le plus difficile, on clouait un bouclier d'airain, de manière qu'il n'était pas facile de l'arracher. Tous les jeunes gens éprouvaient à cela leurs forces, et celui qui parvenait à l'arracher était déclaré vainqueur; il recevait une couronne de myrte et un bouclier d'airain; c'est de là que ce lieu avait été appelé *Aspis*, qui, en grec, signifie *bouclier*. Les étrangers étaient admis à disputer ce prix. *Voyez* le commentateur de Pindare sur la septième de ses *Olympioniques*

(54) Le Cyllabaris était un gymnase placé près d'une porte d'Argos, dans lequel il y avait une statue de Minerve Penia. Il avait pris son nom d'un fils de Sthénélus, suivant Pausanias, liv. II, chap. xxii. Tite-Live en parle aussi, liv. XXXIV, c. xxvi.

(55) La Thyréatide, suivant Strabon, liv. VIII, p. 376

était située dans la Cynurie, sur les confins de l'Argolide et de la Laconie. *Voyez* Thucydide, liv. V, c. XLI. Je n'ai point trouvé Pyramia dans les anciens géographes.

(56) Les anciens aimaient beaucoup ces sortes d'applications, dont ils tiraient des conjectures sur les événements qui les intéressaient. On sent combien ces conjectures étaient hasardées; souvent aussi c'étaient des contes faits après l'événement.

(57) Antigonus, premier aïeul de celui-ci, avait été tué à la bataille d'Ipsus. Démétrius, fils d'Antigonus, fut retenu prisonnier par son gendre Séleucus, et mourut dans sa prison. Plutarque a écrit sa Vie.

MARIUS.

I. Diversité d'usages chez les Romains pour les noms propres. — II. Caractère de Marius. — III. Ses premières campagnes. Présages de Scipion sur sa grandeur future. — IV. Son tribunat. — V. Refusé pour l'édilité, il obtient la préture, qu'il est soupçonné d'avoir achetée. — VI. Il commande en Espagne; épouse Julie, de la famille des Césars. Sa patience dans la douleur. — VII. Il est lieutenant de Métellus en Afrique. Sa conduite dans cette guerre. — VIII. Il fait condamner Turpilius à mort. — IX. Il obtient le consulat. Fait son propre éloge, et montre un grand mépris pour la noblesse. — X. Bocchus livre Jugurtha à Sylla, questeur de Marius; de là leur haine. — XI. Second consulat de Marius. Origine des Cimbres. — XII. Ils forment la résolution d'attaquer Rome. On s'oppose inutilement à l'élection de Marius. — XIII. Son triomphe. Mort de Jugurtha. — XIV. Marius part pour la guerre. Il endurcit ses troupes à la fatigue. — XV. Sa conduite admirable envers Trébonius. — XVI. Ses 3e et 4e consulats. Il ouvre un canal pour servir d'embouchure au Rhône. — XVII. Il refuse la bataille pour accoutumer ses soldats à l'aspect des Barbares. — XVIII. Femme syrienne qu'il menait avec lui comme une prophétesse. Divers présages de sa victoire. — XIX. Il suit les ennemis qui avaient décampé. — XX. Sa victoire. — XXI. Inquiétude des Romains pendant la nuit. On se prépare à un second combat. — XXII. Marius remporte une seconde victoire. — XXIII. Il est nommé consul pour la cinquième fois. — XXIV. Nouvelle de l'armée de Catulus. — XXV. Marius va le joindre. — XXVI. Ses dispositions pour la bataille. — XXVII. Elle s'engage. — XXVIII. Victoire des Romains. Triomphe des deux consuls. — XXIX. Réflexions sur le caractère de Marius. Il se lie avec Glaucias et Saturninus. — XXX. Son sixième consulat. Sa fourberie. — XXXI. Il jure la loi de Saturninus. Métellus, qui avait refusé le serment, va en exil. — XXXII. Marius est obligé de prendre les armes contre Saturninus, qui est tué avec ses complices. — XXXIII. Métellus est rappelé. Marius va en Asie. — XXXIV. Commencement de la guerre des alliés. Conduite de Marius. — XXXV. Il brigue le commandement de l'armée contre Mithridate. — XXXVI. Il est obligé de sortir de Rome. — XXXVII. Son fils échappe à ses ennemis. Fuite de Marius et sa détresse. — XXXVIII. Anciens présages sur lesquels il se rassure. — XXXIX. Nouveau danger auquel il échappe. — XL. Il se cache dans un marais. — XLI. Il est pris. — XLII. Personne n'ose le tuer, et il est mis en liberté. — XLIII. Il aborde en Afrique, d'où Sextilius le fait sortir. — XLIV. Il est rejoint par son fils, et retourne en Italie. — XLV. Il se lie avec Cinna et s'empare du Janicule. — XLVI. Mort du consul Octavius. — XLVII. Cruautés de Marius dans Rome. Cornutus sauvé par ses esclaves. — XLVIII. Mort de Marc-Antoine et de Catulus. Horreurs commises dans Rome. — XLIX. Septième consulat de Marius. Ses inquiétudes. — L. Sa mort. Réflexions sur son ambition et sur son attachement à la vie. — LI. Réflexions sur la manière dont les hommes envisagent leur fortune. — LII. Mort de Marius le fils.

M. Dacier place les principaux événements de la vie de Marius depuis l'an 3843 du monde, la 2e année de la 168e olympiade, l'an de Rome 646, 105 ans avant J.-C., jusqu'à l'an 3850, la première année de la 170e olympiade, de Rome 663, 96 ans avant J.-C.

Les éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an de Rome 597, jusqu'à l'an 668, avant J.-C. 86.

Parallèle de Pyrrhus et de Marius.

I. Nous ne pouvons dire quel fut le troisième nom de Marius, et nous sommes dans la même ignorance sur Quintus Sertorius, celui qui fut longtemps maître de l'Espagne, et sur Lucius Mummius, le destructeur de Corinthe; car le surnom d'Achaïcus (1) que porta ce dernier, celui d'Africanus donné à Scipion, et celui de Macédonicus dont Métellus fut honoré, étaient tirés de leurs victoires. C'est par-là que Posidonius croit convaincre d'erreur ceux qui veulent que le troisième nom des Romains fût leur nom propre, comme Camille, Marcellus, Caton; il s'ensuivrait, dit-il, de leur opinion, que ceux qui n'auraient que deux noms n'auraient pas eu de nom propre. Mais il ne prend pas garde que, d'après son raisonnement, les femmes n'auraient pas non plus de nom propre; car on ne voit pas de femme qui porte le premier nom que Posidonius donne pour le nom propre des Romains (2), en faisant du premier des deux autres le nom commun de toute la famille, tels que les Pompéiens, les Manliens, les Cornéliens, comme on dit les Héraclides, les Pélopides; et du second, une sorte d'épithète prise du caractère, des actions, des formes et des affections du corps; tels que Macrinus, Torquatus, Sylla. Il en était de même chez les Grecs, de Mnémon, de Grypus et de Callinicus. Mais sur ces points la diversité des usages donnerait lieu à de grandes discussions (3).

II. Quant à la figure de Marius, nous avons vu à Ravenne, dans les Gaules (1), sa statue en marbre, qui justifie ce qu'on rapporte de l'austérité et de la rudesse de ses mœurs. Doué d'une complexion robuste, courageux, et né pour les armes, ayant reçu une éducation plus militaire que civile, il porta dans l'exercice des emplois et des charges une violence de caractère qu'il ne sut pas modérer. Il n'apprit jamais, dit-on, les lettres grecques, et ne voulut pas même se servir de cette langue dans aucune affaire importante; il trouvait ridicule d'apprendre la langue d'un peuple esclave. Après son second triomphe, il donna des jeux grecs pour la dédicace d'un temple; et, étant venu au théâtre pendant qu'on les célébrait, il s'assit un moment et sortit aussitôt. Platon disait souvent au philosophe Xénocrate, dont les mœurs paraissaient trop sauvages : « Mon cher Xénocrate, sacrifiez aux » Graces. » Si de même on avait pu persuader à Marius de sacrifier aux Graces et aux Muses grecques, il n'aurait pas terminé les belles actions qui l'avaient illustré dans la paix comme dans la guerre, par la fin la plus honteuse; et sa colère, son ambition déplacée, son insatiable avarice, ne l'auraient pas jeté dans une vieillesse féroce, qu'il souilla par les plus grandes cruautés.

III. Il naquit de parents obscurs et pauvres, réduits à gagner leur vie du travail de leurs mains.

Son père s'appelait, comme lui, Marius, et sa mère, Fulcinie. Il ne vint pas de bonne heure à Rome, et ne connut que tard les mœurs et les usages de la ville. Il avait passé les premières années de sa vie dans un bourg de l'Arpinum, nommé Cerrétinum (5), où il menait une vie grossière, en comparaison de la politesse et de l'urbanité des villes, mais tempérante, et semblable à celle des anciens Romains. Il fit sa première campagne contre les Celtibériens [1], pendant que Scipion l'Africain faisait le siége de Numance. Ce général eut bientôt reconnu dans Marius une grande supériorité de courage sur tous les autres jeunes gens; il lui vit embrasser avec la plus grande facilité la nouvelle discipline que Scipion avait introduite dans des armées corrompues par le luxe et par la mollesse. Il combattit un jour un des ennemis à la vue de son général, et le tua. Scipion chercha depuis à se l'attacher en le comblant d'honneurs; et un soir que Marius était à sa table, la conversation étant tombée, après le souper, sur les généraux de ce temps-là, un des convives, soit qu'il fût véritablement dans le doute, soit qu'il voulût flatter Scipion, lui demanda quel capitaine le peuple romain aurait après lui pour le remplacer. Scipion, qui avait Marius au-dessous de lui, le frappa doucement de la main sur l'épaule, en disant : « Ce sera peut-être celui-ci; » tant ces deux hommes étaient heureusement nés, l'un pour annoncer dès sa jeunesse sa grandeur future, et l'autre pour conjecturer quelle fin aurait le début de ce jeune homme!

IV. Ce mot de Scipion fut, dit-on, pour Marius comme une voix divine qui, l'élevant aux plus hautes espérances, le porta à se livrer à l'administration des affaires; et la faveur de Cécilius Métellus, dont la maison avait toujours protégé la famille de Marius, le fit nommer tribun du peuple [2]. Pendant son tribunat, il proposa, sur la manière de donner les suffrages, une loi qui paraissait priver les nobles de l'influence qu'ils avaient dans les jugements. Le consul Cotta ayant combattu cette loi, persuada au sénat de s'y opposer, et de citer Marius pour rendre raison de sa conduite. Le décret fut rendu, et Marius entra dans le sénat, non avec l'embarras d'un jeune homme qui, sans être connu par aucune action d'éclat, ne faisait que d'entrer dans le gouvernement; mais prenant d'avance l'air assuré que lui donnèrent depuis ses grands exploits, il menaça le consul de le faire traîner en prison, s'il ne faisait révoquer le décret. Cotta se tournant vers Métellus pour prendre sa voix, ce sénateur se leva, et soutint l'avis du consul. Marius fit venir du dehors un licteur, et lui ordonna de conduire Métellus en prison. Celui-ci en appela aux autres tribuns; mais aucun d'eux n'ayant pris sa défense, le sénat crut devoir céder, et retira son décret. Marius, fier de sa victoire, sort du sénat, et se rend à l'assemblée du peuple, où il fait passer la loi. Ce début fit juger qu'on ne le verrait jamais ni plier par crainte ni céder par honte, et que, pour servir les intérêts du peuple, il opposerait au sénat la plus forte résistance; mais bientôt il effaça cette opinion par une conduite toute contraire. Quelqu'un ayant proposé de faire aux citoyens une distribution gratuite de blé, Marius s'y opposa fortement; et ayant fait rejeter la loi, il obtint également l'estime des deux partis, qui le jugèrent incapable de favoriser l'un ou l'autre contre l'intérêt de la république.

V. Après son tribunat, il se mit sur les rangs pour la grande édilité; car il y a deux ordres d'édiles : le premier est celui des édiles curules, ainsi nommés des siéges à pieds courbés sur lesquels ils s'asseyent pour donner audience; le second, bien inférieur en dignité, est celui des édiles plébéiens. Après qu'on a élu les grands édiles, on procède tout de suite à l'élection des autres. Marius voyant bien qu'il allait être refusé pour la première édilité, se présenta sur-le-champ pour la seconde. On vit dans cette conduite une obstination et une audace qui le firent encore rejeter. Deux refus essuyés en un jour, ce qui était sans exemple, ne lui firent rien rabattre de sa fierté. Peu de temps après il brigua la préture, et se vit sur le point d'être refusé. Élu enfin le dernier, il fut accusé d'avoir acheté les suffrages. Ce qui l'en fit surtout soupçonner, c'est qu'on avait vu dans les barrières un esclave de Cassius Sabacon au milieu de ceux qui donnaient leurs voix. Sabacon était l'intime ami de Marius; appelé devant les juges et interrogé sur ce fait, il répondit que la chaleur lui ayant causé une soif extrême, il avait demandé de l'eau fraîche; que son esclave lui en avait apporté dans une tasse, et qu'à peine il l'avait eu bue que l'esclave s'était retiré. Cependant il fut chassé du sénat par les premiers censeurs nommés dans ces comices. On jugea qu'il avait mérité cette flétrissure, ou pour avoir fait une fausse déposition, ou pour avoir cédé à son intempérance (6). Caïus Hérennius fut aussi appelé en témoignage contre Marius; mais il observa qu'il n'était pas d'usage de déposer contre ses clients, et que la loi dispensait les patrons de cette nécessité; c'est le nom sous lequel les Romains désignent les protecteurs : or, la famille de Marius, et Marius lui-même, avaient été de tout temps les clients de la famille des Hérennius. Les juges reçurent cette excuse; mais Marius s'opposa à ce qu'elle fût admise; il sou-

[1] L'an de Rome 620. Les Celtibériens occupaient la Vieille-Castille.
[2] L'an de Rome 635.

tint que, du moment qu'il avait été nommé à une charge publique, sa clientèle avait cessé; ce qui n'était cependant pas tout-à-fait vrai (7), car toute magistrature ne dispense pas les clients eux-mêmes, ni leurs descendants, de leurs devoirs envers les patrons : ce privilége n'est attaché qu'aux charges qui donnent le droit de chaise curule : aussi les premiers jours, l'affaire de Marius allait-elle mal, et les juges ne se montraient pas favorablement disposés pour lui. Cependant, contre l'attente du public, il fut absous le dernier jour, parceque les suffrages se trouvèrent partagés. Il se conduisit avec assez de modération dans sa préture.

VI. En sortant de charge, il alla commander dans l'Espagne ultérieure (8), qu'il délivra des brigandages dont elle était le théâtre. Cette province avait encore des mœurs sauvages et barbares, et les Espagnols dans ce temps-là ne connaissaient rien de plus beau que de vivre de vols et de rapines. Revenu à Rome, il prit part aux affaires publiques ; mais il n'y apporta ni richesses ni éloquence, deux des plus puissants moyens qu'eussent alors, pour gouverner, ceux qui avaient le plus de considération parmi le peuple. Ses concitoyens néanmoins lui ayant tenu compte de la force de son caractère, de sa constance infatigable dans les travaux, de sa manière de vivre toute populaire, il parvint bientôt aux premiers honneurs, et acquit une telle puissance, que, par l'alliance la plus honorable, il entra dans l'illustre maison des Césars; il épousa Julie, tante de ce Jules César qui fut dans la suite le plus grand des Romains, et qui, à raison de cette parenté, se fit gloire de rétablir les honneurs de Marius, comme nous l'avons raconté dans sa Vie (9). A la tempérance dont Marius faisait profession, il joignait, dit-on, une patience invincible dans la douleur, et il en donna une grande preuve dans une opération qu'il se fit faire. Ses jambes étaient pleines de varices, dont il supportait avec peine la difformité. Ayant donc appelé un chirurgien pour les lui couper, il lui présenta une de ses jambes sans vouloir qu'on la lui liât, et souffrit les douleurs cruelles que lui causèrent les incisions, sans faire aucun mouvement, sans jeter un soupir, avec un visage assuré, et dans un profond silence; mais quand le chirurgien voulut passer à l'autre jambe, il refusa de la lui donner, en disant : « Je vois que » la guérison ne vaut pas la douleur qu'elle cause. »

VII. Vers ce temps-là le consul Cécilius Métellus[1] ayant été chargé d'aller en Afrique faire la guerre contre Jugurtha[2], choisit Marius pour son lieutenant. Marius, qui vit dans cette expédition un vaste champ à de grands combats et à des actions glorieuses, n'eut garde, comme les autres lieutenants, de servir à l'élévation de Métellus, et de travailler pour sa gloire. Persuadé que c'était moins Métellus qui l'avait choisi pour cet emploi, que la fortune elle-même, qui, lui ménageant l'occasion la plus favorable, l'avait placé sur un vaste et magnifique théâtre, où il pourrait se signaler par les plus belles actions, il y déploya tout ce qu'il avait de talents militaires. Dans le cours de cette guerre, qui offrait les plus grandes difficultés, on ne le vit jamais ni craindre les travaux les plus rudes, ni dédaigner les fonctions les moins importantes. Supérieur à tous ses égaux en bon sens et en prudence pour tout ce qui pouvait contribuer à l'utilité commune, il disputait avec les simples soldats de patience et de frugalité, et il acquit ainsi la bienveillance de toute l'armée. C'est en général un grand soulagement dans les situations difficiles, que d'avoir des compagnons qui en partagent volontairement les peines, et qui semblent par-là en ôter la contrainte et la nécessité. Il n'est pas, pour le soldat romain, de spectacle plus doux que de voir son général manger publiquement (10) le même pain que lui, coucher sur une simple paillasse, et travailler avec lui à ouvrir une tranchée ou à fortifier un camp. Il estime bien moins les capitaines qui lui donnent de l'argent ou qui l'élèvent aux charges, que ceux qui s'associent à ses travaux et à ses dangers; il aime qu'ils partagent ses fatigues, et non qu'ils le laissent vivre dans l'oisiveté. Marius, en suivant cette conduite, gagna l'affection de tous les soldats, et remplit bientôt l'Afrique entière et l'Italie même du bruit de son nom et de sa gloire. Tous ceux qui, de l'armée, écrivaient à Rome, ne cessaient de répéter qu'on ne verrait la fin de cette guerre contre ce roi barbare, que lorsque Marius, nommé consul, en aurait seul la conduite.

VIII. Une préférence si marquée déplaisait fort à Métellus; mais rien ne lui causa plus de chagrin que l'aventure de Turpilius. C'était un ami de Métellus, et les deux familles étaient depuis longtemps liées par les nœuds de l'hospitalité. Turpilius avait alors à l'armée la charge d'intendant des ouvriers (11). Préposé par Métellus à la garde d'une ville considérable, nommée Vacca, il crut qu'en ne faisant aucune injustice aux habitants, en les traitant même avec beaucoup de douceur et d'humanité, il s'assurerait de leur fidélité; mais leur perfidie le livra, sans qu'il s'en doutât, entre les mains des ennemis. Ils reçurent Jugurtha dans leur ville; mais ils ne firent point de mal à Turpilius, et obtinrent pour lui, de ce prince, la vie et

[1] Surnommé depuis Numidicus.
[2] L'an de Rome 645.

la liberté (12). Cité en justice comme coupable de trahison, il eut pour un de ses juges Marius, qui, très indisposé contre lui, aigrit tellement la plupart des autres, que Métellus se vit forcé malgré lui, par la pluralité des suffrages, de le condamner à mort. Peu de temps après, l'accusation ayant été reconnue fausse, et tous les autres juges partageant la vive douleur de Métellus, Marius, au contraire, en témoigna publiquement sa joie; il se vanta que cette condamnation était son ouvrage, et il n'eut pas honte de dire partout qu'il avait attaché à l'ame de Métellus une furie vengeresse, qui le punissait d'avoir fait mourir son hôte. Il éclata dès-lors entre eux une haine implacable; et Métellus lui dit un jour en le raillant : « Vous voulez donc nous quitter, homme de bien; vous » pensez à vous embarquer pour Rome, et à y » briguer le consulat; car vous n'auriez garde » d'attendre à être consul avec mon fils. » Ce fils de Métellus était encore dans sa première jeunesse.

IX. Cependant Marius sollicitait vivement son congé, que Métellus différait toujours, et qu'il lui accorda enfin, lorsqu'il ne restait plus que douze jours jusqu'à l'élection des consuls. Marius se rendit en deux jours et une nuit à Utique, sur mer, quoiqu'elle fût à une distance considérable du camp. Avant que de s'embarquer, il fit un sacrifice; et le devin lui assura, dit-on, que le dieu lui promettait des prospérités extraordinaires, et bien supérieures à ses espérances. Le cœur enflé de ces promesses, il mit à la voile; et ayant eu constamment le vent le plus favorable, il fit la traversée en quatre jours. Le peuple le reçut avec de vives démonstrations de joie. Conduit aux comices par un des tribuns, après avoir présenté plusieurs chefs d'accusation contre Métellus, il demanda le consulat, en promettant de tuer de sa main Jugurtha, ou de l'amener prisonnier à Rome. Il fut nommé consul sans opposition[1]; et aussitôt, au mépris des lois et des coutumes des Romains, dans les nouvelles levées qu'il fit, il enrôla des esclaves et des gens sans aveu (13). Tous les généraux, avant lui, n'en recevaient pas dans les troupes; ils ne confiaient les armes, comme les autres honneurs de la république, qu'à des hommes qui en fussent dignes, et dont la fortune connue répondît de leur fidélité. Ce ne fut pas néanmoins cette nouveauté qui décria le plus Marius; il offensa bien davantage les premiers de Rome par des discours pleins de fierté, de mépris et d'insolence. Il criait partout que son consulat était une dépouille qu'il enlevait à la mollesse des praticiens et des riches; que pour lui, il se glorifiait auprès du peuple, non de vains monuments et d'images étrangères, mais de ses propres blessures. Souvent même, en parlant des généraux qui avaient été défaits en Afrique, tels que Bestia et Albinus (14), qui tous deux, issus de maisons anciennes, mais sans capacité pour la guerre, n'avaient dû leurs défaites qu'à leur inexpérience : « Croyez-vous, demandait-il à ceux qui » étaient présents, que les ancêtres de ces deux » généraux n'auraient pas préféré de laisser des » descendants qui me ressemblassent? ne se sont-» ils pas eux-mêmes rendus illustres bien moins » par leur noblesse et par leur rang, que par leurs » vertus et par leurs exploits? » Tous ces discours ne lui étaient pas inspirés seulement par sa présomption et sa vanité, par l'envie de s'attirer gratuitement la haine des patriciens; il était encore excité par le peuple, qui, charmé du mépris que ces propos attiraient au sénat, et mesurant toujours l'élévation de l'ame à la fierté des paroles, portait Marius jusqu'aux nues, et le poussait à ne pas épargner les nobles pour faire plaisir à la multitude.

X. Quand il fut repassé en Afrique, Métellus, dominé par l'envie, et outré de dépit de ce qu'après avoir presque terminé la guerre, lorsqu'il n'avait plus qu'à se rendre maître de la personne de Jugurtha, Marius, qui ne devait son élévation qu'à son ingratitude, venait lui enlever la couronne et le triomphe, ne put se résoudre à le voir, et se retira de l'armée, dont Rutilius, un de ses lieutenants, remit le commandement à Marius. Mais, avant la fin de la guerre, la vengeance céleste punit Marius de sa perfidie. Sylla vint lui ravir la gloire de la terminer, de la même manière qu'il l'avait enlevée lui-même à Métellus. Comme j'ai raconté ce fait en détail dans la vie de Sylla, je n'en dirai ici que peu de mots. Bocchus, roi de la haute Numidie, était beau-père de Jugurtha (15). Cependant il ne lui donna que de faibles secours dans cette guerre, sous prétexte de sa mauvaise foi; mais, en effet, parcequ'il redoutait son agrandissement. Quand Jugurtha, fugitif et errant, réduit à n'avoir d'autre ressource que son beau-père, se fut réfugié près de lui, Bocchus le reçut comme suppliant, plus par honte que par bienveillance. Maître de sa personne, il feignait en public de solliciter sa grace auprès de Marius. Il écrivait même à ce général, avec une franchise apparente, qu'il ne livrerait pas Jugurtha; mais ayant formé secrètement le dessein de trahir ce prince, il manda auprès de lui Sylla, alors questeur de Marius, et qui, dans cette guerre, avait rendu quelques services à Bocchus. Sylla, se livrant à sa foi, se rendit à sa cour; mais quand il fut arrivé, le Barbare changea de sentiment, et parut se repentir de son dessein. Il balança plusieurs

[1] L'an de Rome 647.

jours s'il livrerait son gendre ou s'il reticndrait Sylla. Enfin, se décidant pour la trahison qu'il avait d'abord projetée, il remit Jugurtha vif entre les mains de Sylla [1] : tel fut le premier germe de cette haine implacable et cruelle qui éclata bientôt entre Marius et Sylla, et qui manqua de renverser Rome. Ceux qui portaient envie à Marius attribuaient à Sylla la prise du roi de Numidie; et Sylla lui-même avait fait graver un anneau, qu'il porta toujours depuis, et qui lui servait de cachet, où il était représenté recevant Jugurtha des mains de Bocchus (16) : rien n'irritait tant Marius, l'homme le plus ambitieux et le moins disposé à partager avec un autre la gloire de ses actions. Sylla d'ailleurs était excité par les ennemis de Marius, qui affectaient de faire honneur à Métellus des premiers et des plus grands succès de cette guerre, et de mettre les derniers sur le compte de Sylla, qui avait eu la gloire de la terminer; ils avaient pour but d'empêcher que le peuple n'admirât tant Marius, et ne le regardât comme le premier des capitaines romains.

XI. Mais cette envie et cette haine, ces invectives contre Marius, furent bientôt assoupies et dissipées par le danger qui, du côté du couchant, vint menacer tout-à-coup l'Italie. Rome n'eut pas plus tôt senti le besoin qu'elle avait d'un général habile, et cherché des yeux quel était le pilote qui pouvait la sauver dans une guerre qui s'élevait sur elle comme une affreuse tempête, que, voyant les citoyens des maisons les plus nobles et les plus riches refuser de se mettre sur les rangs pour demander le consulat, Marius, quoique absent, y fut nommé tout d'une voix [2]. A peine on savait à Rome la prise de Jugurtha, qu'on y porta la nouvelle de l'invasion des Teutons et des Cimbres. Tout ce qu'on rapportait du nombre et de la force de leurs armées parut d'abord incroyable; mais ce qu'on en disait se trouva bientôt au-dessous de la vérité. Ils étaient trois cent mille combattants, tous bien armés, et ils traînaient à leur suite une multitude beaucoup plus nombreuse de femmes et d'enfants, pour qui ils cherchaient des terres capables de nourrir cette multitude immense, et des villes où ils pussent s'établir; car ils savaient qu'avant eux les Celtes avaient conquis sur les Toscans la contrée la plus fertile de l'Italie (17). Comme ces Barbares avaient peu de commerce avec les autres peuples, et qu'ils habitaient des pays très éloignés, on ignorait à quelles nations ils appartenaient, et de quelles contrées ils étaient partis pour venir, comme une nuée orageuse, fondre sur les Gaules et sur l'Italie. Leur grande taille, leurs yeux noirs, et le nom de Cimbres, que les Germains donnent aux brigands, faisaient seulement conjecturer qu'ils étaient de ces peuples de la Germanie qui habitent sur les bords de l'Océan septentrional (18); d'autres disent que la Celtique, contrée vaste et profonde, s'étend depuis la mer extérieure et les climats septentrionaux, situés à l'est, jusqu'aux Palus-Méotides, et touche à la Scythie Pontique; que ces deux nations voisines s'étant unies ensemble, sortirent de leur pays, non en même temps et par une seule émigration; mais que chaque année, au printemps, elles se mettaient en campagne, et attaquaient les peuples qui se trouvaient sur leur passage. Bientôt, par des conquêtes successives, elles s'étendirent dans tout le continent; et quoique chaque peuple eût un nom différent, on donnait à toute leur armée celui de Celto-Scythes. Selon d'autres enfin, une portion de ces Cimmériens, qui furent les premiers connus des anciens Grecs, portion peu considérable eu égard à la nation entière, prit la fuite, ou fut chassée de son pays par les Scythes, à la suite de quelque sédition, et passa des Palus-Méotides dans l'Asie, sous la conduite de Lygdamis. Les autres, qui formaient la partie la plus nombreuse et la plus belliqueuse de la nation, habitaient aux extrémités de la terre, près de l'océan Hyperboréen, dans un pays couvert partout de bois et d'ombres épaisses, presque inaccessible aux rayons du soleil, qui ne peuvent pénétrer dans ces forêts, si vastes et si profondes qu'elles vont se joindre à la forêt Hercynie (19). Ils étaient placés sous cette partie du ciel où l'inclinaison des cercles parallèles donne au pôle une telle élévation, qu'il est presque le zénith de ces peuples, et que les jours étant, dans leur plus longue comme dans leur plus courte durée, toujours en égalité avec les nuits, y partagent l'année en deux portions égales : ce qui a fourni à Homère l'idée de sa fable des enfers (20).

XII. Voilà d'où partirent pour se rendre en Italie ces Barbares appelés d'abord Cimmériens, d'où leur vint ensuite vraisemblablement le nom de Cimbres. Au reste, ces faits sont plus fondés sur des conjectures que sur des preuves historiques; mais la plupart des auteurs conviennent que leur nombre, loin d'être au-dessous de ce que nous avons dit, était encore beaucoup plus considérable. Leur courage et leur audace, leur force et leur vivacité dans les combats, étaient comparables à la violence et à l'impétuosité de la foudre; rien ne pouvait ni leur résister, ni s'opposer à leur marche : tous les peuples, sur leur passage, étaient entraînés comme une proie facile. Plusieurs généraux romains, envoyés avec des armées puissantes pour commander dans la Gaule

[1] L'an de Rome 648. [2] L'an de Rome 650.

Cisalpine, avaient été honteusement enlevés (21); et ce fut la lâcheté que ces chefs montrèrent contre les premières attaques de ces Barbares qui les enhardit à marcher vers Rome, encouragés par la facilité de leurs victoires sur tous les généraux qu'ils avaient eu à combattre, et par les richesses immenses qu'ils avaient amassées. Ils résolurent de ne s'établir nulle part, qu'ils n'eussent détruit Rome et ravagé toute l'Italie. Les Romains, à qui la nouvelle de cette résolution venait de toutes parts, appelèrent Marius à la conduite de cette guerre, et le nommèrent consul pour la seconde fois, quoiqu'il fût défendu d'élire quelqu'un qui serait absent, et qui n'aurait pas mis, entre les deux consulats, l'intervalle prescrit par la loi. Ceux qui voulurent s'opposer à son élection, en alléguant cette défense, furent repoussés par le peuple. « Ce n'était pas, disait-on, la première » fois que la loi cédait à l'utilité publique; et le » motif qui y faisait déroger en cette circonstance » n'était pas moins pressant que celui qui avait » déterminé leurs ancêtres à nommer, contre les » lois, Scipion consul (22); et lorsqu'ils l'avaient » élu, ils n'avaient pas à craindre la ruine de leur » ville; ils ne voulaient que détruire Carthage. » Le peuple donc passa outre, et confirma sa nomination.

XIII. Marius ayant ramené son armée d'Afrique, prit possession du consulat le premier jour de janvier [1], jour où commence l'année romaine; il entra dans Rome en triomphe, et fit voir aux Romains un spectacle qu'ils avaient peine à croire: c'était Jugurtha captif. Personne n'aurait osé se flatter de voir finir cette guerre du vivant de ce prince, tant il savait se plier avec souplesse à toutes les variations de la fortune! tant son courage était secondé par sa finesse! On dit que pendant la marche du triomphe, il perdit le sens, et que, la pompe finie, il fut conduit dans une prison, où les licteurs, pressés d'avoir sa dépouille, déchirèrent sa robe, et lui arrachèrent les deux bouts des oreilles, pour avoir les anneaux d'or qu'il y portait. Jeté nu dans un cachot, ayant l'esprit aliéné, il dit en souriant : « Par Hercule, que » vos étuves sont froides! » Après avoir lutté six jours entiers contre la faim, en conservant toujours le desir et l'espérance de vivre, il trouva enfin, dans une mort misérable, la juste punition de ses forfaits. On porta, dit-on, dans ce triomphe, trois mille sept livres pesant d'or, cinq mille sept cent soixante-quinze d'argent, et dix-sept mille vingt-huit drachmes d'espèces monnayées (23).

XIV. Marius, après son triomphe, assembla le sénat; et, soit distraction, soit abus insolent de sa fortune, il entra dans la salle avec sa robe de triomphateur [1]; mais s'étant aperçu sur-le-champ de l'indignation de tout le sénat, il sortit; et ayant remis sa robe prétexte, il revint prendre sa place. Quand il partit pour son expédition, il exerça ses troupes jusque dans leur marche; il les accoutuma à faire toutes sortes de courses, et des traites fort longues; il les obligea de porter leur bagage, et de préparer eux-mêmes leur nourriture : aussi, long-temps après, les soldats qui aimaient le travail, et exécutaient paisiblement et en silence tout ce qu'on leur ordonnait, étaient-ils appelés les mulets de Marius. D'autres, il est vrai, donnent une origine différente à ce proverbe; ils disent qu'au siége de Numance, Scipion ayant voulu visiter non seulement les armes et les chevaux de ses soldats, mais encore leurs chariots et leurs mulets, pour voir si chacun les tenait en bon état et toujours prêts à servir, Marius amena son cheval qu'il pansait lui-même, et qui était très bien tenu, ainsi que son mulet, qui, par son embonpoint, sa force et sa douceur, effaçait tous les autres mulets de l'armée. Le général, charmé de l'état où il voyait les bêtes de service de Marius, et en ayant depuis souvent parlé, il passa en proverbe de dire, pour louer avec raillerie un homme laborieux, assidu et patient au travail, que c'était un mulet de Marius (24).

XV. Il semble que dans cette occasion ce fut pour Marius une grande faveur de la fortune que les Barbares, par une sorte de reflux (25), allassent d'abord inonder l'Espagne : ce retard lui donna le temps d'exercer ses soldats, de leur inspirer du courage et de l'audace; et, ce qui était encore plus important, de leur apprendre à connaître leur général. Sa dureté dans le commandement, sa rigueur inflexible dans les punitions, une fois qu'ils eurent pris l'habitude d'obéir et de ne plus manquer à leur devoir, leur parurent également justes et salutaires. Quand ils eurent vécu quelque temps avec lui, ils virent que sa colère et ses emportements, l'âpreté de sa voix, l'air farouche de son visage, n'étaient plus redoutables pour eux, et ne le seraient que pour les ennemis. Mais rien ne les charmait tant que sa droiture dans les jugements; on en cite cet exemple remarquable. Il avait parmi les officiers de son armée un neveu, nommé Caïus Lucius, qui ne passait pas pour un méchant homme, mais qui se laissait aller à des passions infames. Il aimait un jeune homme de sa compagnie, nommé Trébonius, et l'avait déja sollicité plusieurs fois inutilement. Une nuit enfin, il le fait appeler par un de ses domestiques; le jeune homme, qui ne

[1] L'an de Rome 660.

[1] Ce que nul triomphateur n'avait fait avant lui.

pouvait désobéir à son officier, se rend à ses ordres. Dès qu'il est entré dans la tente de Lucius, cet officier voulant lui faire violence, Trébonius tire son épée, et le tue. Marius était alors absent; à son retour, il fit citer Trébonius à son tribunal, où il se présenta contre lui beaucoup d'accusateurs et pas un seul défenseur. Alors le jeune homme s'étant avancé avec confiance, exposa devant Marius ce qui s'était passé; il nomma plusieurs témoins de ses refus persévérants aux sollicitations fréquentes de Lucius, des offres considérables qui lui avaient été faites, sans que rien eût pu lui arracher le sacrifice de son honneur. Marius, ravi d'admiration et transporté de joie, fit apporter une de ces couronnes dont les Romains récompensaient les plus grands traits de courage, et la mit lui-même sur la tête de Trébonius, pour avoir fait une action si glorieuse dans un temps qui avait besoin de grands exemples.

XVI. Ce jugement, connu à Rome, ne contribua pas peu à faire obtenir à Marius un troisième consulat; d'ailleurs on attendait les Barbares au printemps, et les soldats ne voulaient pas s'exposer à combattre contre eux sous un autre général que Marius. Mais ils ne vinrent pas aussitôt qu'on l'avait cru; et le troisième consulat de Marius expira [1] avant qu'ils fussent arrivés. Quand le temps des comices approcha, la mort de l'autre consul obligea Marius de laisser le commandement de l'armée à Manius Acilius, et de se rendre à Rome. Plusieurs Romains des plus distingués s'étaient mis sur les rangs; mais Lucius Saturninus, celui des tribuns qui avait le plus de pouvoir sur le peuple, gagné par Marius, haranguait dans toutes les assemblées, pour persuader aux citoyens de continuer Marius dans le consulat; et comme celui-ci faisait semblant de le refuser, qu'il affectait même de ne pas s'en soucier, Saturninus l'accusait de trahir sa patrie, en ne voulant pas, dans un danger si pressant, accepter le commandement de l'armée. On voyait bien que ce n'était qu'une feinte, dans laquelle Saturninus jouait assez maladroitement son rôle; mais le peuple, qui sentait que dans cette conjoncture on avait besoin de la capacité et de la fortune de Marius, lui décerna ce quatrième consulat [2], et lui donna pour collègue Catulus Lutatius, homme estimé des nobles, et qui n'était pas désagréable au peuple. Marius, informé que les ennemis approchaient, se hâta de repasser les Alpes; et ayant placé son camp sur le bord du Rhône, il le fortifia, et le fournit d'une telle abondance de provisions de bouche, que jamais la disette des vivres ne pouvait le forcer à combattre quand il n'y trouverait pas son avantage. Mais comme il fallait faire venir par mer toutes les provisions avec beaucoup de temps et de dépense, il trouva le moyen d'en rendre le transport prompt et facile. Les marées avaient rempli de vase et de gravier les embouchures du Rhône; sa rive était couverte d'une bourbe profonde que les flots y déposaient, et qui en rendait l'entrée aussi difficile que dangereuse aux vaisseaux de charge. Marius, pour occuper son armée pendant ce temps de loisir, fit creuser un large fossé, dans lequel il détourna une grande partie du fleuve, et qu'il conduisit jusqu'à un endroit du rivage sûr et commode. Le fossé avait assez de profondeur pour contenir de grands vaisseaux, et son embouchure dans la mer était unie, et à l'abri du choc des vagues. Ce fossé s'appelle encore aujourd'hui la fosse Mariane (26).

XVII. Les Barbares s'étant séparés en deux armées, les Cimbres gagnèrent la haute Germanie, pour aller par la Norique (27) forcer les passages que gardait Catullus; les Teutons avec les Ambrons vinrent par la Ligurie, en côtoyant la mer, et marchèrent contre Marius. Les Cimbres retardèrent assez long-temps leur départ; mais les Teutons et les Ambrons étant partis sans différer, et ayant bientôt franchi l'espace qui les séparait des Romains, parurent devant Marius. C'était un nombre infini de Barbares hideux à voir, et dont la voix et les cris ne ressemblaient pas à ceux des autres hommes. Ils embrassèrent dans l'assiette de leur camp une étendue immense; et dès qu'il fut établi, ils provoquèrent Marius au combat. Ce général, qui s'inquiétait peu de leurs défis, retint ses soldats dans le camp, et fit de sévères réprimandes à ceux qui, témoignant une fierté déplacée, et n'écoutant que leur colère, voulaient aller combattre. Il les appelait traîtres à la patrie, et leur représentait que l'objet de leur ambition devait être, non d'obtenir des triomphes et d'élever des trophées, mais de dissiper cette nuée foudroyante qui les menaçait, et de sauver l'Italie. C'était le langage qu'il tenait en particulier aux capitaines et aux principaux officiers; pour les soldats, il les plaçait les uns après les autres sur les remparts du camp, d'où ils pouvaient voir les ennemis, afin de les accoutumer à leur figure, au ton rude et sauvage de leur voix, à leur armure et à leurs mouvements extraordinaires. Il leur rendit ainsi familier, par l'habitude, ce qui d'abord leur avait paru si effrayant; car il savait que la nouveauté fait souvent illusion et exagère les choses que l'on craint, au lieu que l'habitude ôte même à celles qui sont redoutables une grande partie de l'effroi qu'elles inspirent. Cette vue continuelle des ennemis diminua peu à peu l'étonne-

[1] L'an de Rome 651.
[2] L'an de Rome 652.

ment dont ils avaient été d'abord frappés; et bientôt leur colère, ranimée par les menaces et les bravades insupportables de ces Barbares, échauffa et enflamma leur courage. Car les ennemis, non contents de piller et de ravager tous les environs, venaient les insulter, jusque dans leur camp, avec une audace et une insolence si révoltantes, qu'indignés de leur inaction, ils se livrèrent à des plaintes qui parvinrent enfin jusqu'à Marius. « Quelle lâcheté, di» saient-ils, Marius a-t-il donc reconnue en nous, » pour nous empêcher de combattre; pour nous » tenir, comme des femmes, sous des clefs et des » geôliers? Osons lui faire voir que nous sommes » des hommes libres; allons lui demander s'il at» tend d'autres soldats qui combattent pour la li» berté, et s'il compte ne jamais nous employer » que comme de simples travailleurs, pour creuser » des fossés, nettoyer des bourbiers, ou détourner » des rivières. C'est sans doute pour ces glorieux » ouvrages qu'il nous a exercés à tant de travaux; ce » sont là les exploits de ses deux consulats qu'il se » propose de présenter à ses concitoyens. Craint-il » le sort de Carbon et de Cépion, que les ennemis » ont vaincus? Mais ces généraux étaient bien au» dessous de Marius en réputation et en courage, » et leurs armées moins fortes que la sienne. Encore » vaudrait-il mieux essuyer quelque perte en com» battant, que de rester, dans l'inaction, specta» teurs des dégâts que souffrent nos alliés. »

XVIII. Marius, charmé de ces plaintes, s'étudiait cependant à les calmer, en les assurant qu'il était bien éloigné de se défier d'eux; mais que, pour obéir à certains oracles, il attendait le temps et le lieu qui devaient lui donner la victoire. Il menait partout avec lui une femme de Syrie, nommée Marthe, qui passait pour avoir l'esprit prophétique. Il la faisait porter dans une litière, avec de grands témoignages de respect, et il n'offrait jamais de sacrifices que par son ordre (28). Elle avait d'abord voulu faire connaître ses prophéties au sénat, qui refusa de l'écouter; s'étant donc tournée du côté des femmes, elle leur donna quelques preuves de sa connaissance de l'avenir; elle persuada surtout la femme de Marius, un jour qu'étant assise à ses pieds à un combat de gladiateurs, elle lui annonça fort heureusement quel serait le vainqueur. La femme de Marius l'envoya tout de suite à son mari, qui en fut dans l'admiration, et, comme je viens de le dire, la mena toujours à sa suite dans une litière. Quand elle allait aux sacrifices, elle était vêtue d'une robe de la plus belle pourpre (29), attachée avec des agrafes, tenant à la main une pique entourée de bandelettes et de guirlandes de fleurs. Cette comédie fit douter à bien des gens si Marius, en produisant ainsi cette femme, était véritablement persuadé de sa science prophétique, ou s'il faisait seulement semblant d'y croire pour tirer parti de sa fourberie (30). Mais Alexandre le Myndien raconte une histoire de vautours (31) vraiment admirable. Il dit que deux de ces oiseaux se montraient régulièrement dans le camp de Marius lorsqu'il devait gagner une bataille, et qu'ils suivaient constamment son armée. On les reconnaissait à des colliers d'airain que leur avaient mis des soldats qui les avaient pris et lâchés ensuite. Depuis ce jour-là ils reconnurent ces soldats, et semblaient les saluer de leurs cris; les soldats, de leur côté, étaient charmés de les voir, parcequ'ils étaient pour eux l'augure d'un heureux succès. Il y eut alors plusieurs signes, dont la plupart n'avaient rien d'extraordinaire. Mais on apprit d'Amérie et de Tuderte (32), deux villes d'Italie, qu'il avait paru la nuit, dans le ciel, des lances de feu et des boucliers qui, d'abord séparés, s'étaient mêlés ensuite, et avaient figuré les dispositions et les mouvements de deux armées qui combattent; que les uns ayant cédé, et les autres s'étant mis à leur poursuite, ils avaient tous pris leur direction vers le couchant. Dans le même temps on vit arriver de Pessinunte Batabacès, grand-prêtre de la mère des dieux, qui déclara que la déesse lui avait annoncé, du fond de son sanctuaire, que la victoire et l'honneur de cette guerre demeureraient aux Romains. Le sénat, ayant ajouté foi à ce rapport, ordonna qu'on bâtit un temple à la déesse, qui leur promettait la victoire. Batabacès voulut se présenter au peuple, pour lui répéter la même promesse; mais le tribun Aulus Pompéius l'en empêcha, le traita d'imposteur, et le chassa ignominieusement de la tribune (33). Ce fut surtout cette violence qui fit croire à la prédiction du grand-prêtre; car, au sortir de l'assemblée, le tribun, à peine rentré chez lui, fut saisi d'une fièvre violente, dont il mourut le septième jour; événement qui fut su et constaté dans toute la ville (34).

XIX. Les Teutons, voyant que Marius se tenait toujours tranquille dans son camp, entreprirent de le forcer; mais, accueillis d'une grêle de traits qu'on fit pleuvoir sur eux des retranchements, et qui leur tuèrent beaucoup de monde, ils résolurent de passer outre, persuadés qu'ils franchiraient les Alpes sans obstacle. Ils plient donc bagage, et passent le long du camp des Romains. Le temps que dura leur passage fit surtout connaître combien leur nombre était prodigieux. Ils furent, dit-on, six jours entiers à défiler sans interruption devant les retranchements de Marius; et comme ils passaient près des Romains, ils leur demandaient, en se moquant d'eux, s'ils n'avaient rien à faire dire à leurs femmes; qu'ils seraient bientôt auprès d'elles. Quand ils furent tous passés, et

qu'ils eurent pris quelque avance, Marius décampa aussi, et se mit à leur suite. Il se postait toujours près d'eux, choisissait pour camper des lieux forts d'assiette, qu'il fortifiait encore par de bons retranchements, afin de passer les nuits en sûreté. En continuant ainsi leur marche, les deux armées arrivèrent à un lieu qu'on appelle les Eaux de Sextius (35), d'où il leur restait peu de chemin à faire pour être au pied des Alpes. Ce fut là que Marius résolut de les combattre; il prit un poste très avantageux, mais où l'eau n'était pas abondante; il le choisit, dit-on, à dessein, pour animer le courage de ses troupes. Comme la plupart se plaignirent qu'ils allaient souffrir une cruelle soif, Marius leur montrant de la main une rivière qui baignait le camp des Barbares : « C'est » là, leur dit-il, qu'il faut aller acheter de l'eau » au prix de votre sang. — Pourquoi donc, lui ré» pondirent-ils, ne nous y menez-vous pas tout » à l'heure, pendant que le sang coule encore » dans nos veines? — Il faut auparavant, reprit » Marius avec douceur, fortifier notre camp. » Les soldats, quoique mécontents, obéirent. Cependant les valets de l'armée, qui n'avaient d'eau ni pour eux ni pour leurs bêtes, descendent en foule vers la rivière avec leurs cruches, armés les uns de haches, les autres de cognées, quelques uns d'épées ou de piques, parcequ'ils s'attendaient à être obligés de combattre pour avoir de l'eau. Ils furent en effet attaqués par les Barbares, qui ne vinrent d'abord qu'en petit nombre, parceque la plupart étaient à se baigner ou à prendre le repas après le bain. Ce lieu est rempli de sources d'eaux chaudes; et une partie des Barbares, attirés par la beauté du lieu et par la douceur du bain, ne pensaient qu'à s'amuser et à faire bonne chère, lorsqu'ils furent surpris par les Romains.

XX. Les cris des combattants en ayant bientôt attiré un plus grand nombre, il eût été difficile à Marius de retenir ses soldats, qui craignaient pour leurs valets. D'ailleurs, les plus belliqueux d'entre les Barbares, ceux qui avaient taillé en pièces les armées de Manlius et de Cépion (c'étaient les Ambrons, et ils faisaient seuls plus de trente mille hommes), coururent précipitamment prendre leurs armes. Ils avaient le corps appesanti par l'excès de la bonne chère; mais le vin qu'ils avaient bu, en leur donnant plus de gaieté, ne leur avait inspiré que plus d'audace. Ils s'avancèrent donc, non avec le désordre et l'emportement de gens furieux, ou en jetant des cris inarticulés, mais, frappant leurs armes en mesure, ils marchaient tous ensemble en cadence, au son qu'elles rendaient; et, soit pour s'animer les uns les autres, soit pour effrayer les ennemis, en se faisant connaître ils répétaient souvent le nom d'Ambrons. Les premiers d'entre les Italiens qui marchèrent contre eux étaient les Liguriens, qui entendirent et reconnurent leur cri; et, comme ils donnent généralement à toute leur nation le nom d'Ambrons, ils répondirent aux Barbares par le même cri, qui fut ainsi répété plusieurs fois dans les deux armées, avant qu'elles en vinssent aux mains. Les officiers ayant des deux côtés joint leurs cris à ceux de leurs soldats, et cherchant à se surpasser les uns les autres par la force de leurs voix, ces clameurs ainsi multipliées irritèrent et enflammèrent encore les courages. Mais les Ambrons, en passant la rivière, rompirent leur ordonnance, et ils n'avaient pas eu le temps de la rétablir, lorsque les Liguriens chargèrent les premiers rangs avec vigueur, et engagèrent le combat. Les Romains, accourant aussitôt pour soutenir les Liguriens, fondirent de leurs postes élevés sur les Barbares, et les heurtèrent avec tant de raideur, qu'ils les obligèrent de prendre la fuite. La plupart, en se précipitant les uns sur les autres, furent tués sur les bords de la rivière, dont le lit regorgea bientôt de sang et de morts. Les Romains taillèrent en pièces ceux qui étaient passés, et qui, n'osant pas faire tête à l'ennemi, s'enfuirent jusqu'à leur camp et à leurs chariots (36). Leurs femmes, étant sorties au-devant d'eux avec des épées et des haches, grinçant les dents de rage et de douleur, frappent également et les fuyards et ceux qui les poursuivent; les premiers comme traîtres, les autres comme ennemis. Elles se jettent au milieu des combattants, et de leurs mains nues s'efforcent d'arracher aux Romains leurs boucliers, saisissent leurs épées, et, couvertes de blessures, voient leurs corps en pièces, sans rien perdre, jusqu'à la mort, de leur courage invincible. Ce premier combat donné sur le bord du fleuve, fut plutôt l'effet du hasard que de la volonté du général.

XXI. Les Romains, après avoir taillé en pièces la plus grande partie des Ambrons, regagnèrent leur poste, la nuit tombante; mais l'armée ne fit pas entendre, comme il était naturel après un si grand avantage, des chants de joie et de victoire. Loin de penser à boire dans leurs tentes, à s'égayer en prenant ensemble leurs repas, ils ne se permirent même pas le délassement le plus agréable pour des hommes qui ont heureusement combattu, la douceur d'un sommeil paisible : ils passèrent toute la nuit dans le trouble et dans la frayeur. Leur camp n'avait ni clôture, ni retranchement. Il restait encore plusieurs milliers de Barbares qui n'avaient pas combattu; et ceux des Ambrons qui s'étaient sauvés de la défaite s'étant joints à eux, ils poussèrent toute la nuit des cris horribles, qui ressemblaient non à des plaintes

ou à des gémissements humains, mais à des hurlements, à des mugissements de bêtes féroces, mêlés de menaces et de lamentations; les cris de cette multitude immense faisaient retentir les montagnes voisines et les concavités du fleuve. Ce bruit affreux remplissait toute la plaine; les Romains étaient saisis de terreur, et Marius lui-même, frappé d'étonnement, s'attendait à un combat de nuit, dont il craignait le désordre. Mais ils ne sortirent de leur camp, ni cette nuit, ni le jour du lendemain; ils les employèrent à se préparer et à se disposer pour la bataille. Cependant Marius, sachant qu'au-dessus du camp des Barbares il y avait des creux assez profonds et des vallons couverts de bois, y envoya Marcellus avec trois mille hommes de pied, pour s'y mettre en embuscade, et charger les ennemis par derrière, quand l'action serait engagée. Il ordonna au reste de ses troupes de prendre leur repas de bonne heure, et ensuite de se reposer. Le lendemain, dès la pointe du jour, il les range en bataille devant les retranchements, et envoie sa cavalerie dans la plaine. Dès que les Teutons l'eurent aperçue, ils n'attendirent pas que les Romains fussent descendus au pied de la colline, où ils auraient pu les combattre à avantage égal, sur un terrain uni. Frémissant de colère, ils s'arment avec précipitation, et vont les attaquer sur la hauteur même. Alors Marius envoie ses officiers porter dans tous les rangs l'ordre de s'arrêter, et d'attendre que l'ennemi soit à la portée du trait; de lancer alors leurs javelots, de mettre ensuite l'épée à la main, et de le pousser vigoureusement en le heurtant de leurs boucliers. Comme on était sur un terrain glissant, il avait prévu que les coups portés par les Barbares n'auraient point de force, et que leur ordonnance ne pourrait se maintenir, parceque leurs corps seraient sur ce terrain inégal, comme sur une mer orageuse, dans une agitation continuelle.

XXII. Marius, aussi adroit que personne à manier les armes, et supérieur à tous en audace, était le premier à exécuter les ordres qu'il donnait. Les Barbares, arrêtés par les Romains, qu'ils s'efforçaient d'aller joindre sur la hauteur, pressés ensuite vivement, lâchèrent pied, et regagnèrent peu à peu la plaine, où les premiers rangs commençaient à se mettre en bataille sur un terrain uni, lorsque tout-à-coup on entendit de grands cris partis des derniers rangs, qui étaient dans la confusion et dans le désordre. Marcellus avait saisi le moment favorable: le bruit de la première attaque n'était pas plus tôt parvenu sur les hauteurs qu'il occupait, que, faisant lever sa troupe, il avait fondu avec impétuosité sur les Barbares en poussant de grands cris, et, les prenant en queue, il avait fait main-basse sur les derniers. Cette attaque imprévue, en obligeant ceux qui étaient les plus proches de se retourner pour soutenir les autres, eut bientôt mis le trouble dans l'armée entière. Chargés vigoureusement en tête et en queue, ils ne purent résister long-temps à ce double choc; ils furent mis en déroute, et prirent ouvertement la fuite. Les Romains s'étant mis à leur poursuite, en tuèrent ou en firent prisonniers plus de cent mille. Devenus maîtres de leurs tentes, de leurs chariots et de tout leur bagage, ils arrêtèrent, d'un commun consentement, de tout donner à Marius, excepté ce qui aurait été pillé. Quelque magnifique que fût ce présent, il parut encore bien au-dessous du service que ce général venait de rendre à sa patrie, en la délivrant d'un si grand danger. Quelques historiens ne conviennent pas du don de ces dépouilles, ni du nombre des morts; ils disent seulement que depuis cette bataille les Marseillais firent enclorre leurs vignes avec les ossements de ceux qui avaient été tués; que les corps consumés dans les champs, par les pluies qui tombèrent pendant l'hiver, engraissèrent tellement la terre, et la pénétrèrent à une si grande profondeur, que l'été suivant elle rapporta une quantité prodigieuse de fruits (57); ce qui vérifie ce mot d'Archiloque, que rien n'engraisse plus la terre que les corps qui y pourrissent. On dit aussi, avec beaucoup de vraisemblance, que les grandes batailles sont presque toujours suivies de pluies abondantes: soit qu'un dieu bienfaisant, pour laver et purifier la terre, l'inonde de ces eaux pures qu'il lui envoie du ciel, ou, que l'air qui s'altère facilement, et éprouve de plus grands changements pour la plus légère cause, se condense par les vapeurs humides et pesantes qui s'exhalent du sein de cette corruption.

XXIII. Après la bataille, Marius ayant choisi parmi les armes et les dépouilles des Barbares les plus belles, les mieux conservées, les plus propres à relever la pompe de son triomphe, fit entasser tout le reste sur un grand bûcher, et en fit aux dieux un sacrifice magnifique. Toute son armée environnait le bûcher, couronnée de laurier: lui-même, vêtu de pourpre et ceint à la romaine (58), prit un flambeau allumé, et, l'élevant de ses deux mains vers le ciel, il allait mettre le feu au bûcher, lorsqu'on vit venir à toute bride quelques uns de ses amis, dont l'arrivée fit faire un grand silence, dans l'attente des nouvelles qu'ils apportaient. Dès qu'ils furent près de Marius, ils sautèrent à terre, et, courant l'embrasser, ils lui annoncèrent qu'il était consul pour la cinquième fois, et lui remirent les lettres qui lui annonçaient sa nomination. La joie vive que causa cette nouvelle mit le comble à celle qu'on ressentait déja d'une

si grande victoire. Toute l'armée témoigna le plaisir qu'elle en avait par des cris de triomphe, qu'elle accompagna du bruit guerrier des armes; et les officiers ayant de nouveau couronné Marius de laurier, il mit le feu au bûcher, et acheva le sacrifice.

XXIV. Mais la puissance qui ne souffre jamais que la joie des plus grands succès soit pure et sans mélange, qui jette tant de variété dans la vie humaine par des vicissitudes continuelles de bien et de mal, soit qu'on l'appelle fortune, vengeance divine, ou enfin nécessité naturelle des choses humaines, fit arriver peu de jours après, à Marius, de tristes nouvelles de Catulus son collègue, dont le malheur fut pour la ville de Rome un nouveau sujet de terreur, et comme un nuage funeste, une tempête menaçante, au milieu d'un temps calme et serein. Catulus, qu'on avait envoyé pour défendre contre les Cimbres le passage des Alpes, désespérant de garder ces défilés, et craignant, s'il était obligé de diviser son armée en plusieurs corps, qu'elle ne fût trop affaiblie, redescendit en Italie, et, mettant devant lui la rivière d'Atison [1], il éleva des deux côtés de bons retranchements, afin d'en empêcher le passage, et bâtit un pont qui lui donnât la facilité de couvrir les places qui étaient au-delà du fleuve, si les Cimbres, après avoir franchi les détroits, allaient les attaquer. Mais ils méprisaient tellement leurs ennemis, et les insultaient si ouvertement, que sans aucune nécessité, et seulement pour faire parade de leur audace et de leur force, ils s'exposaient tout nus à la neige, grimpaient sur les montagnes, à travers des monceaux de neige et de glace; et, parvenus au sommet, ils s'asseyaient sur leurs boucliers, et, glissant le long des rochers, ils s'abandonnaient à la rapidité de la pente sur le bord de précipices d'une profondeur effrayante. Quand enfin ils eurent transporté leur camp près de celui des Romains, et qu'ils eurent examiné comment ils pourraient passer la rivière, ils résolurent de la combler. Coupant donc, comme autrefois les géants, les tertres des environs, déracinant les arbres, détachant d'énormes rochers et de grandes masses de terre, ils les roulaient dans le fleuve, pour en resserrer le cours. Ils jetaient en même temps, au-dessus du pont que les Romains avaient construit, des masses d'un grand poids, qui, entraînées par le courant, venaient battre le pont, et en ébranlaient les fondements. La plupart des soldats romains, effrayés d'une pareille entreprise, abandonnèrent le grand camp, et se retirèrent. Catulus se conduisit alors en habile et parfait général, qui préfère à sa propre gloire celle de ses concitoyens. Quand il vit qu'il ne pouvait persuader à ses soldats de rester, et que, cédant à leur frayeur, ils pliaient bagage, il ordonna qu'on levât l'aigle; et courant aux premiers rangs, qui étaient déja en marche, il se mit à leur tête, aimant mieux que la honte de cette retraite tombât sur lui seul plutôt que sur sa patrie, et que les soldats eussent l'air, non de prendre la fuite, mais de suivre leur général. Les Barbares s'emparèrent du fort que Catulus avait construit au-delà du fleuve. Remplis d'admiration pour les soldats romains, qui l'avaient défendu avec la plus grande valeur, et s'étaient exposés si courageusement pour leur patrie, ils les laissèrent aller à des conditions honorables, dont ils convinrent en jurant sur leur taureau d'airain (39). On dit que ce taureau fut pris après la bataille, et porté dans la maison de Catulus, comme les prémices de sa victoire. Les Barbares trouvant le pays sans défense, firent partout un horrible dégât.

XXV. Cette conjoncture fâcheuse fit appeler Marius à Rome : en l'y voyant arriver, tout le monde crut qu'il allait recevoir les honneurs du triomphe, et le sénat s'empressa de les lui décerner; mais il les refusa, soit qu'il ne voulût pas priver de leur part de cette gloire les soldats qui avaient partagé ses périls, ou que son motif fût de rassurer le peuple sur ses craintes, en déposant, entre les mains de la fortune de Rome, la gloire de ses premiers succès, et se promettant de l'en retirer plus brillante après de nouveaux exploits (40). Il tint dans le sénat les discours qu'exigeait la circonstance; après quoi il se hâta d'aller joindre Catulus, dont il releva le courage par sa présence; il fit venir aussi son armée des Gaules. Dès qu'elle fut arrivée, il passa le Pô, afin d'empêcher les Barbares de pénétrer dans l'Italie cispadane. Mais ceux-ci différaient de combattre, parcequ'ils attendaient, disaient-ils, les Teutons, dont le retard les étonnait fort, soit qu'ils ignorassent réellement leur défaite, soit qu'ils voulussent paraître n'y pas croire; car ils accablaient d'outrages ceux qui venaient leur en porter la nouvelle. Ils envoyèrent même à Marius des ambassadeurs chargés de lui demander, pour eux et pour leurs frères, des terres et des villes où ils pussent s'établir. Marius ayant demandé aux ambassadeurs de quels frères ils voulaient parler, ils répondirent que c'étaient les Teutons. Tous ceux qui étaient présents éclatèrent de rire, et Marius leur dit en plaisantant : « Ne vous inquiétez plus » de vos frères; ils ont la terre que nous leur » avons donnée, et qu'ils conserveront à jamais. » Les Barbares ayant senti l'ironie, s'emportèrent en injures et en menaces, et lui déclarèrent qu'il allait être puni de ses railleries, d'abord par les Cimbres, et ensuite par les Teutons, lorsqu'ils

[1] Aujourd'hui l'Adige, dans l'état de Venise.

seraient arrivés. « Ils le sont, répliqua Marius; » et il serait peu honnête de vous en aller sans » avoir salué vos frères. » En même temps il ordonna qu'on amenât, chargés de chaînes, les rois des Teutons, que les Séquaniens (41) avaient faits prisonniers, comme ils s'enfuyaient dans les Alpes.

XXVI. Les Cimbres n'eurent pas plus tôt entendu le rapport de leurs ambassadeurs, qu'ils marchèrent sur-le-champ contre Marius, qui se tenait tranquille dans son camp, et se contentait de le garder. Ce fut, dit-on, pour cette bataille que Marius fit au javelot un changement utile. Jusqu'alors le fer et la hampe étaient cloués ensemble par deux chevilles de fer; Marius n'en laissa qu'une, et, à la place de l'autre, il en mit une de bois, beaucoup plus aisée à rompre: changement bien imaginé, afin que la pique, en s'attachant au bouclier de l'ennemi, n'y restât pas droite, mais que la cheville de bois en se rompant fît plier la hampe à l'endroit du fer, et que, tenant encore au bouclier, elle traînât à terre et embarrassât l'ennemi. Boïorix, roi des Cimbres, à la tête d'un détachement peu nombreux de cavalerie, s'étant approché du camp de Marius, provoqua ce général à fixer le jour et le lieu du combat, pour décider qui resterait maître du pays. Marius lui répondit que les Romains ne prenaient jamais conseil de leurs ennemis pour combattre; que cependant il voulait bien satisfaire les Cimbres sur ce qu'ils demandaient. Ils convinrent donc que la bataille se donnerait dans trois jours, et dans la plaine de Verceil (42), lieu commode aux Romains pour y déployer leur cavalerie, et aux Barbares pour étendre leur nombreuse armée. Les deux partis, arrivés au rendez-vous, se mirent en bataille. Catulus avait sous ses ordres vingt mille trois cents hommes, et Marius trente-deux mille, qui, placés aux deux ailes, environnaient Catulus, dont les troupes occupaient le centre. C'est ainsi que l'écrit Sylla, qui fut présent à cette bataille (43). On dit que Marius donna cette disposition aux deux corps de son armée, parcequ'il espérait tomber, avec ses deux ailes, sur les phalanges ennemies, et ne devoir la victoire qu'aux troupes qu'il commandait, sans que Catulus y eût aucune part, et pût même se mêler avec les ennemis. En effet, lorsque le front d'une bataille est fort étendu, il est ordinaire que les ailes débordent sur le centre, qui se trouve alors très enfoncé. On ajoute que Catulus en fit l'observation dans l'apologie qu'il fut obligé de faire, et qu'il se plaignit hautement de la perfidie de Marius.

XXVII. L'infanterie des Cimbres sortit en bon ordre de ses retranchements; et s'étant rangée en bataille, elle forma une phalange carrée, qui avait autant de front que de profondeur, et dont chaque côté couvrait trente stades [1] de terrain. Leurs cavaliers, au nombre de quinze mille, étaient magnifiquement parés; leurs casques se terminaient en gueules béantes et en mufles de bêtes sauvages, surmontés de hauts panaches semblables à des ailes; ils ajoutaient encore à la hauteur de leur taille. Ils étaient couverts de cuirasses de fer, et de boucliers dont la blancheur jetait le plus grand éclat; ils avaient chacun deux javelots à lancer de loin, et dans la mêlée ils se servaient d'épées longues et pesantes. Dans cette bataille, ils n'attaquèrent pas les Romains de front; mais s'étant détournés à droite, ils s'étendirent insensiblement, dans le dessein de les enfermer entre eux et leur infanterie, qui occupait la gauche. Les généraux romains s'aperçurent à l'instant de leur ruse; mais ils ne purent retenir leurs soldats, dont l'un s'étant mis à crier que les ennemis fuyaient, entraîna tous les autres à leur poursuite. Cependant l'infanterie des Barbares s'avançait, semblable aux vagues d'une mer immense. Marius, après s'être lavé les mains, les éleva au ciel, et fit vœu d'offrir aux dieux une hécatombe. Catulus, de son côté, ayant levé les mains au ciel, promit de consacrer la fortune de ce jour, et de lui bâtir un temple (44). Marius fit aussi un sacrifice; et lorsque le prêtre lui eut montré les entrailles de la victime, il s'écria : « La victoire est à moi. » Mais à peine les deux armées commençaient à charger, qu'il survint un accident qui, au rapport de Sylla, parut l'effet de la vengeance céleste sur Marius. Le mouvement d'une multitude si prodigieuse fit lever [2] un tel nuage de poussière, que les deux armées ne purent plus se voir. Marius, qui s'était avancé le premier avec ses troupes, pour tomber sur l'ennemi, le manqua dans cette obscurité; et ayant poussé bien au-delà de leur bataille, il erra longtemps dans la plaine, tandis que la fortune conduisit les Barbares vers Catulus, qui seul eut à soutenir tout leur effort avec ses soldats, au nombre desquels était Sylla. L'ardeur du jour et les rayons brûlants du soleil, qui donnaient dans le visage des Cimbres, secondèrent les Romains. Ces Barbares, nourris dans des lieux froids et couverts, et endurcis aux plus fortes gelées, ne pouvaient supporter la chaleur; inondés de sueur et tout haletants, ils se couvraient le visage de leurs boucliers, pour se défendre de l'ardeur du soleil; car cette bataille se donna après le solstice d'été, trois jours avant la nouvelle lune du mois d'août, appelé alors sextilis (45). Ce nuage de poussière servit même à soutenir le courage des Romains, en leur cachant la multitude des ennemis; chaque

[1] Une lieue et demie.
[2] Le texte ajoute : comme il était naturel.

bataillon ayant couru charger ceux qu'il avait en face, ils en vinrent aux mains avant que la vue du grand nombre des Barbares eût pu les effrayer. D'ailleurs l'habitude du travail et de la fatigue avait tellement endurci leurs corps, que, malgré l'extrême chaleur et l'impétuosité avec laquelle ils étaient allés à l'ennemi, on ne vit pas un seul Romain suer ou haleter : c'est le témoignage que Catulus lui-même leur rend en faisant l'éloge de ses troupes (46).

XXVIII. La plupart des ennemis, et surtout les plus braves d'entre eux, furent taillés en pièces; car, pour empêcher que ceux des premiers rangs ne rompissent leur ordonnance, ils étaient liés ensemble par de longues chaînes attachées à leurs baudriers (47). Les vainqueurs poussèrent les fuyards jusqu'à leurs retranchements; et ce fut là qu'on vit le spectacle le plus tragique et le plus affreux. Les femmes, vêtues de noir, et placées sur les chariots, tuaient elles-mêmes les fuyards, dont les uns étaient leurs maris, les autres leurs frères, ou leurs pères; elles étouffaient leurs enfants de leurs propres mains, les jetaient sous les roues des chariots ou sous les pieds des chevaux, et se tuaient ensuite elles-mêmes. Une d'entre elles, à ce qu'on assure, après avoir attaché ses deux enfants à ses deux talons, se pendit au timon de son chariot. Les hommes, faute d'arbres pour se pendre, se mettaient au cou des nœuds coulants, qu'ils attachaient aux cornes ou aux jambes des bœufs, et, les piquant ensuite pour les faire courir, ils périssaient étranglés, ou foulés aux pieds de ces animaux. Malgré le grand nombre de ceux qui se tuèrent ainsi de leurs mains, on fit plus de soixante mille prisonniers, et on en tua deux fois autant. Les soldats de Marius pillèrent le bagage : mais les dépouilles, les étendards et les trompettes furent portés, dit-on, au camp de Catulus : ce qu'il allégua comme une preuve certaine que la victoire était son ouvrage. Il s'éleva à cette occasion une vive dispute entre ses troupes et celles de Marius; afin de la terminer à l'amiable, on prit pour arbitres les ambassadeurs de Parme, qui étaient alors au camp. Les soldats de Catulus les menèrent au milieu des morts restés sur le champ de bataille, et leur firent voir qu'ils étaient tous percés de leurs piques; il était facile de les reconnaître, parceque Catulus avait fait graver son nom sur les bois des piques de tous ses soldats. Cependant on fit honneur à Marius de ce succès, soit à cause de sa première victoire, soit par égard pour sa dignité. Le peuple même lui donna le titre de troisième fondateur de Rome, parcequ'il avait délivré sa patrie d'un aussi grand danger que celui dont les Gaulois l'avaient autrefois menacée (48). Lorsque les Romains, au milieu de leurs femmes et de leurs enfants, se livraient dans leurs repas domestiques aux transports de la joie la plus douce, ils offraient à Marius, en même temps qu'à leurs dieux, les prémices de leurs mets, et lui faisaient les mêmes libations; ils voulaient ne décerner qu'à lui seul les deux triomphes : mais il refusa de triompher sans Catulus; il crut devoir se montrer modeste dans une si grande prospérité : peut-être aussi craignait-il les soldats de Catulus, bien déterminés, si l'on privait leur général de cet honneur, de s'opposer au triomphe de Marius.

XXIX. Son cinquième consulat étant près de finir, il aspira au sixième avec plus d'ardeur que personne n'en avait jamais mis à briguer le premier. Courtisan assidu de la multitude, attentif à lui complaire en tout, il relâcha non-seulement du faste et de la dignité de sa charge, mais encore de la fierté de son naturel, et affecta, dans toute sa conduite, une douceur et une popularité qui n'étaient point dans son caractère. Timide par ambition dans ce qui tenait au gouvernement et dans les intrigues populaires, la constance et l'intrépidité qu'il montrait dans les combats l'abandonnaient dans les assemblées du peuple; là, un mot de louange ou de blâme le mettait hors de lui-même. On dit pourtant qu'ayant donné le droit de cité, à Rome, à deux mille habitants de Cameries (49) qui avaient servi avec distinction, privilége qui parut contraire aux lois, il répondit à ceux qui l'en blâmaient, que le bruit des armes l'avait empêché d'entendre la loi (50) : mais il paraissait redouter les cris tumultueux des assemblées publiques. Dans les camps, le besoin qu'on avait de ses talents lui donnait de la dignité et de la puissance; mais n'ayant pu, dans les affaires politiques, s'élever au premier degré d'honneur et de crédit, il se jeta dans les bras du peuple, dont il brigua la bienveillance et la faveur, ne se souciant point d'être le plus homme de bien, pourvu qu'il fût le plus grand. Il encourut par cette conduite la haine des nobles; mais celui d'entre eux qu'il redoutait le plus, c'était Métellus, dont il n'avait payé les bienfaits que par la plus noire ingratitude; qui, naturellement vertueux et ami de la vérité, s'opposait avec force à ceux qui s'insinuaient par des voies peu honnêtes dans la faveur du peuple, en ne parlant que pour lui complaire. Marius résolut donc de le chasser de Rome : pour y parvenir, il se lia intimement avec Glaucias et Saturninus, les plus audacieux des hommes, et qui avaient à leur ordre une tourbe d'indigents et de séditieux. Il se servit d'eux pour proposer de nouvelles lois, et fit venir à Rome des gens de guerre, qu'il mêla dans les assemblées, pour faire bannir Métellus.

XXX. L'historien Rutilius (51), homme de bien d'ailleurs, et très véridique, mais ennemi particulier de Marius, rapporte qu'il n'obtint son sixième consulat [1] qu'en faisant aux tribus des largesses considérables; que l'ayant ainsi acheté à beaux deniers comptants, il réussit à en éloigner Métellus, et à faire nommer Valérius, moins pour consul que pour ministre de ses volontés. Jamais le peuple n'avait donné à personne avant lui autant de consulats, si ce n'est à Valérius Corvinus (52); avec cette différence que, du premier consulat de Corvinus à son dernier, il y eut quarante-cinq ans d'intervalle, et que Marius, deux ans après son premier consulat, parcourut de suite les cinq autres, poussé d'un seul trait par la fortune. Mais dans ce dernier il devint l'objet de la haine publique, en se rendant complice des crimes de Saturninus, et en particulier du meurtre de Nonius, que ce scélérat massacra de sa main, parcequ'il était son concurrent au tribunat. Saturninus, devenu tribun, proposa pour le partage des terres une loi qui portait que le sénat viendrait jurer, dans l'assemblée du peuple, de ratifier ce que le peuple aurait ordonné, et de ne s'opposer à aucune de ses lois (53). Marius feignit, dans le sénat, de désapprouver cet article de la loi, et déclara que ni lui, ni aucun sénateur qui eût du sens, ne prêterait un pareil serment : « Car, » ajouta-t-il, si la loi proposée n'était pas mau» vaise, ce serait faire injure au sénat que de le » forcer par le serment à ce qu'il devrait faire » par persuasion et de bonne volonté. » Ce n'était pas qu'il pensât réellement ce qu'il disait : mais il tendait à Métellus un piége inévitable. Persuadé que le mensonge faisait partie de la vertu et de l'habileté, il ne se croyait pas lié par ce qu'il aurait dit dans le sénat; mais sachant que Métellus était d'un caractère ferme; qu'il pensait, avec Pindare, que la vérité est le fondement de la vertu parfaite, il voulait le prendre dans ses propres paroles, afin que le refus qu'il aurait déja fait dans le sénat, et qu'il répéterait devant l'assemblée, attirât sur lui la haine implacable du peuple. La chose arriva comme il l'avait espéré: Métellus ayant refusé le serment, le sénat leva la séance.

XXXI. Peu de jours après, Saturninus ayant appelé les sénateurs à la tribune pour exiger d'eux le serment, Marius se présenta. Il se fit aussitôt un grand silence, et tous les yeux se fixèrent sur lui. Alors s'embarrassant fort peu de ce qu'il avait si hardiment avancé dans le sénat, mais, à la vérité, du bout des lèvres, il dit qu'il n'avait pas le cou assez gros (54) pour s'en tenir, sur une si grande affaire, à ce qu'il avait dit une première fois; qu'il jurerait donc et obéirait à la loi, si toutefois c'était une loi : restriction qu'il ajouta avec adresse, comme un voile pour cacher sa honte. Dès qu'il eut fait le serment, le peuple ravi de joie battit des mains et fit entendre les plus vives acclamations; mais les nobles furent aussi affligés qu'indignés d'un pareil changement. Les sénateurs, qui craignaient la colère du peuple, jurèrent tous, jusqu'à Métellus. Pour lui, quelques instances que lui fissent ses amis pour l'engager à faire le serment, et à ne pas s'exposer aux peines rigoureuses dont Saturninus menaçait ceux qui refuseraient de le prêter, il ne perdit rien de sa fermeté, et ne jura point. Toujours invariable dans son caractère, prêt à tout souffrir plutôt que de rien faire de honteux, il sortit de l'assemblée, et dit à ceux qui l'accompagnaient : « Que faire le » plus léger mal était une lâcheté; que faire le » bien quand il n'y avait pas de danger, c'était » une disposition commune; mais que le faire en » s'exposant à de grands périls, c'était agir en » homme véritablement vertueux. » Saturninus fit à l'instant même un décret par lequel il était ordonné aux consuls de faire publier qu'on interdisait à Métellus le feu et l'eau, et qu'il était défendu à tout citoyen de le recevoir chez lui. La plus vile populace s'offrait même pour aller le tuer; mais tous les bons citoyens, touchés de l'injustice qu'on lui faisait, coururent en foule chez lui pour le défendre. Métellus ne voulut pas être la cause d'une sédition, et prit le sage parti de sortir de Rome : « Ou les affaires, disait-il, pren» dront une meilleure tournure, et le peuple se » repentira de ce qu'il fait aujourd'hui; alors il » me rappellera lui-même; ou elles resteront » dans le même état, et dans ce cas il vaut mieux » être éloigné. » Le récit des témoignages de bienveillance et d'estime que Métellus reçut à Rhodes pendant son exil, et de l'application qu'il y donna à la philosophie, trouvera mieux place dans sa Vie, que je me propose d'écrire (55.)

XXXII. Le service important que Saturninus venait de rendre à Marius imposait à celui-ci la nécessité de souffrir toutes ses violences; il ne sentait pas que c'était faire à la république une plaie incurable; que ses lâches complaisances pour ce tribun audacieux l'autorisaient à se frayer par les armes et par les meurtres un chemin à la tyrannie et à la ruine du gouvernement. Conservant donc quelques égards pour les nobles, et voulant toujours se ménager la faveur du peuple, il fit l'action de l'homme le plus vil et le plus faux. Les principaux citoyens étant allés chez lui pendant la nuit pour l'engager à réprimer les excès de Saturninus, et ce tribun y étant venu

[1] L'an de Rome 654.

aussi, il le fit entrer, à leur insu, par une autre porte. Ensuite feignant une indisposition, et allant, sous ce prétexte, des uns aux autres, il ne fit que les aigrir et les irriter davantage. Enfin, le sénat et les chevaliers s'étant réunis, et ayant fait éclater leur indignation, Marius fut obligé de faire venir sur la place des gens armés, qui chassèrent les séditieux et les poursuivirent jusqu'au Capitole, où on les prit par la soif, en coupant les conduits d'eau. N'ayant donc plus aucun espoir, ils appelèrent Marius et se rendirent à lui, sous la sauvegarde de la foi publique. Il fit son possible pour les sauver; mais toutes ses démarches furent inutiles: à peine descendus sur la place, ils furent assommés par la multitude. Cette conduite lui avait tellement aliéné la noblesse et le peuple, que le temps de la nomination des censeurs étant venu, quoiqu'on s'attendît qu'il se mettrait sur les rangs, il n'osa pas se présenter, et, craignant un refus, il laissa choisir des censeurs qui lui étaient inférieurs en dignité. Il voulut cependant s'en faire un mérite, en disant qu'il ne s'était pas présenté, de peur que la recherche sévère qu'il aurait été obligé de faire des mœurs et de la conduite des citoyens ne lui eût attiré la haine du peuple.

XXXIII. Le décret pour le rappel de Métellus ayant été proposé, Marius parla et agit de tout son pouvoir pour en empêcher l'effet; mais voyant tous ses efforts inutiles, il y renonça. Le peuple montra le plus grand empressement à ratifier le décret; et Marius ne pouvant supporter de voir Métellus de retour, s'embarqua pour la Cappadoce et la Galatie, sous prétexte d'aller accomplir les sacrifices qu'il avait voués à la mère des dieux; mais ce voyage avait un autre motif qui n'était pas connu du peuple. La nature ne l'ayant fait ni pour la paix, ni pour les affaires politiques, il ne devait qu'aux armes sa grandeur et sa fortune. Voyant donc que sa gloire et sa puissance se flétrissaient dans le repos et dans l'inaction, il travaillait à susciter aux Romains de nouvelles affaires. Il espérait qu'en irritant les rois de l'Asie, et surtout Mithridate, qui paraissait assez porté de lui-même à faire la guerre, les Romains le nommeraient sur-le-champ pour combattre contre ce prince; que bientôt il remplirait Rome de nouveaux triomphes, et sa maison des dépouilles du Pont et des trésors de Mithridate. Aussi tous les témoignages d'honneur et d'estime que ce prince lui prodigua ne purent rien gagner sur Marius, qui, inflexible dans ses résolutions, lui dit avec dureté : « Prince, ou essayez de devenir plus puissant que les Romains, ou faites sans rien dire ce qu'ils vous commandent. » Ces paroles étonnèrent Mithridate, qui avait souvent entendu parler de la liberté du langage romain, mais qui ne l'avait pas encore éprouvée. Marius, de retour à Rome, fit bâtir une maison près de la place publique, soit, comme il le disait, afin d'épargner à ceux qui venaient lui faire leur cour la peine d'aller si loin, soit qu'il regardât l'éloignement de son ancienne demeure comme l'obstacle qui empêchait un grand nombre de gens de se présenter à sa porte (56). Mais ce n'était point là ce qui éloignait d'aller chez lui : la véritable cause, c'est que, peu propre aux affaires civiles, manquant de cette douceur et de cette affabilité qui caractérisaient les autres personnages de son rang, on le négligeait pendant la paix, comme un instrument qui n'était bon que pour la guerre.

XXXIV. Il n'était pas fort affecté de voir sa réputation éclipsée par celle de beaucoup d'autres; mais il ne pouvait supporter que l'envie des nobles contre lui fût la cause de l'élévation de Sylla, et que son rival ne dût son pouvoir dans le gouvernement qu'aux dissensions qu'ils avaient eues ensemble. Mais quand Bocchus, roi de Numidie, reconnu pour allié des Romains, eut consacré dans le Capitole des Victoires qui portaient des trophées, et auprès d'elles des images d'or qui représentaient Jugurtha remis par Bocchus entre les mains de Sylla; Marius fut tellement outré de colère de voir Sylla lui enlever la gloire de ses exploits et se l'attribuer à lui seul, qu'il se disposait à employer la violence pour abattre ces monuments. Sylla, de son côté, s'opiniâtrant à les maintenir, la sédition allait éclater dans Rome, lorsqu'elle fut tout-à-coup réprimée par la guerre des alliés [1]. Les nations les plus belliqueuses de l'Italie, celles dont la population était la plus nombreuse, s'étant liguées contre les Romains, et réunissant à la force des armes, à la multitude des troupes, l'audace et la capacité de leurs généraux, qui n'étaient en rien inférieurs aux plus grands capitaines de Rome, furent sur le point de renverser l'empire (57). Cette guerre, si féconde en événements, si variée dans ses succès, accrut autant la gloire et la puissance de Sylla qu'elle diminua celle de Marius. Celui-ci se montra lent et irrésolu dans tout ce qu'il entreprit, cherchant toujours à différer: soit que, parvenu à plus de soixante-cinq ans, la vieillesse eût éteint son activité et sa chaleur ordinaires; soit, comme il le disait lui-même, que des maux de nerfs dont il était travaillé l'empêchassent d'agir avec liberté, il ne soutint les fatigues de cette guerre, qui étaient au-dessus de ses forces, que par honte de rester oisif. Il ne laissa pas cependant de remporter une grande victoire, où il tua six mille hom-

[1] L'an de Rome 663.

mes aux ennemis; dans toute cette guerre, il ne leur donna jamais aucune prise sur lui; on eut beau l'environner de tranchées, l'accabler de railleries, le provoquer au combat, il fut toujours maître de lui-même. On dit à ce sujet que Popédius Silo[1], le premier des généraux ennemis en considération et en puissance, lui ayant dit un jour : « Marius, si tu es un si grand capitaine, » viens combattre contre nous. — Et toi-même, » lui répondit Marius, si tu es un si grand capi- » taine, force-moi de combattre malgré moi. » Une autre fois les ennemis lui ayant donné la plus belle occasion de les attaquer, et les Romains l'ayant manquée par timidité, Marius, après que les deux partis furent rentrés dans leurs camps, fit assembler ses soldats. « Je ne sais, leur dit-il, » qui des ennemis ou de vous je dois appeler les » plus lâches; ils n'ont pas osé vous regarder quand » vous avez tourné le dos, et vous avez craint de » les regarder par derrière. » Enfin, sa faiblesse l'empêchant d'agir de sa personne, il quitta le commandement.

XXXV. Les peuples de l'Italie étant presque soumis, plusieurs généraux employaient le crédit des orateurs du peuple pour obtenir la conduite de la guerre contre Mithridate, lorsque tout-à-coup, au grand étonnement de tout le monde, le tribun Sulpicius, homme d'une audace singulière, mit en avant Marius, et le nomma pour aller combattre contre ce prince, avec le titre de proconsul. Le peuple se partagea : les uns approuvèrent le choix du tribun; les autres, appelant Sylla à ce commandement, envoyaient Marius aux bains chauds de Baïes, lui conseillant d'y soigner son corps affaibli, comme il le disait lui-même, par la vieillesse et les maladies[2]. Marius avait près de Misène une superbe maison de campagne, où il menait une vie plus délicieuse et plus efféminée qu'il ne convenait à un homme qui, dans un si grand nombre d'expéditions, s'était signalé par tant d'exploits. Cornélie l'acheta, dit-on, soixante-quinze mille drachmes (58), et peu de temps après elle coûta à Lucullus cinq cent mille deux cents drachmes : tant le prix des biens-fonds avait promptement haussé à Rome! tant le luxe y avait fait des progrès rapides! Cependant Marius, par une ambition excusable tout au plus dans un jeune homme, forçant son âge et sa vieillesse, descendait tous les jours au champ de Mars, s'y exerçait avec la jeunesse romaine, montrait un corps souple et léger sous les armes, propre encore à tous les exercices du manége, quoique, devenu replet et pesant dans sa vieillesse, il conservât peu d'activité. Il plut par-là à quelques personnes qui allaient exprès au champ de Mars pour assister à ses exercices, et être témoins des efforts qu'il faisait afin de surpasser les autres. Mais les gens sensés voyaient avec pitié cette avarice, ce desir insatiable de gloire, dans un homme qui, de l'état le plus obscur, parvenu au plus haut rang et à la plus grande opulence, ne savait pas se borner dans sa prospérité; qui, pouvant jouir en repos de l'estime et de l'admiration publiques et des biens immenses qu'il possédait, voulait, comme s'il eût manqué de tout, s'en aller, après tant de triomphes et tant de gloire, traîner en Cappadoce et dans le Pont-Euxin les restes languissants de sa vieillesse, pour y combattre les satrapes de Mithridate, Archélaüs et Néoptolème. Il cherchait à se justifier, en disant qu'il voulait former lui-même son fils au métier des armes; mais cette raison même paraissait frivole.

XXXVI. C'est là ce qui fit éclater enfin la maladie secrète que Rome couvait depuis long-temps dans son sein; et Marius en fut l'occasion, parce qu'il avait trouvé dans l'audace de Sulpicius l'instrument le plus propre à opérer la ruine entière de la république. Ce tribun, qui dans tout le reste était l'admirateur et l'émule de Saturninus, ne lui reprochait que deux choses en administration, sa timidité et sa lenteur. Pour lui, ne voulant pas perdre de temps, il avait toujours autour de sa personne six cents chevaliers romains, qui lui servaient de gardes, et qu'il appelait l'anti-sénat. Un jour donc que les consuls présidaient l'assemblée du peuple, Sulpicius arrive avec une troupe de gens armés, met les consuls en fuite, et se saisissant du fils de Pompéius, l'un d'eux, il le massacre de sa propre main. Sylla, vivement poursuivi par les factieux, passait devant la maison de Marius, et, contre l'attente de tout le monde, il s'y jeta, sans être aperçu de ceux qui le poursuivaient, et qui, courant avec précipitation, passèrent outre. On dit que Marius lui-même le fit sortir en sûreté par la porte de derrière, et qu'il partit de là pour se rendre à son camp. Mais Sylla, dans ses Commentaires, ne dit pas qu'il eût pris la maison de Marius pour asile; il rapporte qu'il y fut conduit pour y délibérer sur ce que Sulpicius voulait le forcer de faire malgré lui, en l'environnant d'épées nues, et qu'il fut traîné ainsi chez Marius; il n'en sortit que pour aller sur la place, où, suivant le desir du tribun, il cassa l'édit que son collègue et lui avaient fait, pour ordonner la suspension de toutes les affaires (59). Sulpicius, devenu le maître, fit décerner le commandement de la guerre contre Mithridate à Marius, qui sur-le-champ se disposant à partir, envoya deux tri-

[1] Il y a dans le texte, Poplius Silo, mais c'est Popédius Silo qu'il faut lire, d'après Velléius Paterculus, l. II, col 16; Florus, l. III, c. 18.

[2] Mot à mot, *et par les fluxions*.

buns des soldats à Sylla, pour lui ordonner de leur remettre son armée. Sylla ayant soulevé ses soldats, qui se montaient à trente mille hommes de pied et à cinq mille chevaux, les fit marcher vers Rome. Ils commencèrent par massacrer les deux tribuns que Marius avait envoyés; celui-ci, de son côté, fit égorger à Rome plusieurs amis de Sylla, et promit, à son de trompe, la liberté à tous les esclaves qui s'armeraient en sa faveur. Il ne s'en présenta que trois; et Marius, après une légère résistance contre Sylla lorsqu'il entrait dans Rome, prit précipitamment la fuite. A peine sorti de Rome, il se vit abandonné de tous ceux qui l'accompagnaient, et qui se dispersèrent chacun de son côté : comme il était déja nuit, il se retira dans une petite maison de campagne, appelée Salonium : elle était voisine des terres de Mucius son beau-père, où il envoya son fils pour y prendre quelques provisions; et descendant à Ostie, où Numérius, un de ses amis, lui tenait une barque toute prête, il partit sans attendre son fils, et n'emmena avec lui qu'un fils de sa femme, nommé Granius.

XXXVII. Le jeune Marius étant arrivé dans les terres de Mucius, y ramassait les provisions dont il avait besoin. Surpris par le jour, il fut sur le point d'être découvert par ses ennemis. Quelques cavaliers soupçonnant que Marius était dans cette maison, allèrent l'y chercher. Mais l'intendant de Mucius les ayant aperçus de loin, cacha le jeune homme dans un chariot chargé de fèves, y attela ses bœufs, et ayant fait marcher son chariot du côté de Rome, il alla au-devant de ces cavaliers. Marius conduit ainsi jusqu'à la maison de sa femme, y prit tout ce qui lui était nécessaire; et s'étant rendu la nuit au bord de la mer, il s'embarqua sur un vaisseau qui partait pour l'Afrique. Cependant le vieux Marius, ayant mis à la voile, côtoyait l'Italie, poussé par un vent favorable; mais craignant de tomber entre les mains d'un des principaux habitants de Terracine, nommé Géminius, son ennemi personnel, il avait averti ses matelots d'éviter cette ville. Ils auraient bien voulu faire ce qu'il desirait; mais le vent ayant changé, et venant à souffler de la haute mer, il s'éleva une si furieuse tempête, qu'ils crurent que le vaisseau ne résisterait pas à l'effort des vagues. D'ailleurs, Marius se trouvant fort incommodé de la mer, ils gagnèrent avec peine le rivage de Circée (60). La tempête, qui devenait toujours plus violente, et le défaut de vivres les ayant forcés de descendre à terre, ils errèrent de côté et d'autre, sans avoir de but certain; et, comme il arrive toujours dans les dangers pressants, ils cherchaient à éviter celui qui était présent, comme le plus redoutable, et mettaient leur espérance dans ce qu'ils ne connaissaient pas. La terre n'était pas pour eux moins dangereuse que la mer; et s'ils avaient à redouter la rencontre des hommes, ils n'avaient pas moins à craindre, dans l'extrême disette où ils étaient, de n'en pas rencontrer. Enfin, sur le soir, ils trouvèrent des bouviers qui n'eurent rien à leur donner, mais qui, ayant reconnu Marius, l'avertirent de s'éloigner promptement, parce-qu'ils venaient de voir passer plusieurs cavaliers qui le cherchaient. Privé de toute ressource, affecté surtout de voir ceux qui l'accompagnaient près de mourir de faim, il quitta le grand chemin, et se jeta dans un bois épais, où il passa la nuit.

XXXVIII. Le lendemain, cédant à la nécessité, et voulant avant que ses forces fussent épuisées, les employer utilement, il se remit en chemin le long de la mer; en marchant, il encourageait les gens de sa suite; il les exhortait à attendre encore une dernière espérance pour laquelle il se réservait, par la confiance qu'il avait en d'anciens oracles. Il leur raconta qu'un jour, dans son enfance, pendant qu'il vivait à la campagne, il était tombé dans sa robe l'aire d'un aigle, qui contenait sept aiglons; que ses parents, surpris de cette singularité, consultèrent les devins, qui leur répondirent que cet enfant deviendrait un des hommes les plus célèbres; qu'il obtiendrait sept fois la première dignité de la république, et jouirait de la plus grande autorité. Les uns disent que ce prodige arriva réellement à Marius; d'autres assurent que ceux qui le suivaient le lui ayant entendu raconter alors, et dans une autre de ses fuites, y ajoutèrent foi, et écrivirent ensuite ce récit, qui n'était qu'une fable de son invention, car l'aigle ne fait jamais plus de deux aiglons (61); aussi accuse-t-on de mensonge le poëte Musée pour avoir dit de cet oiseau :

Un aigle pond trois œufs, mais il en exclut deux,
Et n'en nourrit qu'un seul, qu'il rend plus vigoureux.

Quoi qu'il en soit, tout le monde convient que Marius dans sa fuite, et dans ses plus grandes détresses, disait souvent qu'il parviendrait au septième consulat.

XXXIX. Ils n'étaient plus qu'à vingt stades[1] de Minturnes (62), ville d'Italie, lorsqu'ils aperçurent de loin une troupe de cavaliers qui venaient à eux, et ils virent en même temps deux barques qui côtoyaient le rivage. Ils coururent de toutes leurs forces vers la mer; et ayant gagné à la nage les deux barques, ils montèrent sur l'une, qui était précisément celle de Granius, et passèrent vis-à-vis, dans l'île d'Enaria. Marius, qui, gros et pesant, ne se remuait qu'avec peine, fut porté par deux esclaves, qui, le soulevant sur l'eau avec beaucoup d'efforts, le mirent dans l'autre barque au

[1] Une lieue.

moment même que les cavaliers, arrivant sur le rivage, crièrent aux mariniers de ramener la barque à terre, ou de jeter Marius à la mer, et de continuer ensuite leur route. Marius les ayant conjurés, les larmes aux yeux, de ne pas le sacrifier à ses ennemis; les maîtres de la barque, après avoir formé en quelques instants plusieurs résolutions contraires, répondirent enfin qu'ils ne trahiraient pas Marius. Les cavaliers s'étant retirés en leur faisant des menaces, les mariniers changèrent de sentiment, et gagnant la terre, ils allèrent mouiller près de l'embouchure du Liris, dont les eaux, en se répandant hors de leur lit, forment un marais. Ils conseillèrent à Marius de descendre pour prendre de la nourriture sur le rivage et réparer ses forces épuisées par la fatigue de la mer, et d'attendre que le vent devînt favorable; ce qui arrivait toujours à une certaine heure que le vent de mer venant à s'amortir, il s'élevait du marais un vent frais qui suffisait pour naviguer.

XL. Marius les crut, et suivit leur conseil; ils le descendirent donc sur le rivage, et il se coucha sur l'herbe, bien éloigné de prévoir ce qui devait lui arriver. Les mariniers, remontant aussitôt dans leur barque, lèvent les ancres et prennent la fuite; ils avaient pensé qu'il n'était ni honnête de livrer Marius, ni sûr pour eux de le sauver. Abandonné ainsi de tout le monde, il resta long-temps couché sur le rivage, sans proférer une parole. Enfin, reprenant, non sans peine, son courage et ses forces, il prit des chemins détournés, où il ne marchait qu'avec beaucoup de fatigue. Après avoir traversé des marais profonds, des fossés pleins d'eau et de boue, il arrive à la cabane d'un vieillard qui travaillait dans ces marais; il se jette à ses pieds, et le supplie de sauver et de secourir un homme qui, s'il échappait à son malheur présent, le récompenserait un jour bien au-delà de ses espérances. Le vieillard, soit qu'il connût depuis long-temps Marius, soit que son air majestueux lui fit juger que c'était un personnage distingué, lui dit que s'il ne voulait que se reposer, sa cabane lui suffirait; mais que s'il errait pour fuir ses ennemis, il le cacherait dans un lieu plus sûr et plus tranquille. Marius l'ayant prié de le faire, cet homme le mena près de la rivière, dans un endroit creux du marais, où il le fit coucher, et le couvrit de roseaux et d'autres plantes légères, dont le poids ne pouvait le blesser. Il n'y avait pas long-temps qu'il y était caché, lorsqu'il entendit un grand bruit du côté de la cabane. Géminius avait envoyé de Terracine plusieurs cavaliers à sa poursuite; quelques uns d'eux étant venus par hasard en cet endroit, cherchèrent à effrayer le vieillard, en lui criant qu'il cachait un ennemi des Romains. Marius, qui les entendit, se leva du lieu où il était caché, et, s'étant dépouillé, il s'enfonça dans l'endroit où l'eau était la plus épaisse et la plus bourbeuse; et c'est ce qui le fit découvrir par ceux qui le cherchaient.

XLI. Retiré de là tout nu et couvert de fange, il fut conduit à Minturnes, où on le remit entre les mains des magistrats; car le décret du sénat qui ordonnait à tout Romain de le poursuivre et de le tuer, s'il était pris, avait été déja publié dans toutes les villes. Les magistrats, avant de mettre ce décret à exécution, voulurent en délibérer; et en attendant ils déposèrent Marius dans la maison d'une femme nommée Fannia, qu'on croyait indisposée contre lui, pour une cause deja ancienne. Fannia avait eu pour mari un homme nommé Tinnius, dont elle se sépara, en redemandant une très riche dot qu'elle lui avait apportée. Tinnius, pour se dispenser de la rendre, l'accusa d'adultère; et l'affaire fut portée devant Marius, alors consul pour la sixième fois. D'après l'instruction du procès, il parut que Fannia, avant son mariage, avait mené une mauvaise vie, et que Tinnius, qui ne l'ignorait pas, n'avait pas laissé de l'épouser et de vivre long-temps avec elle. Marius, les jugeant tous deux coupables, condamna le mari à rendre la dot, et nota la femme d'infamie, en lui imposant une amende d'un sou (63). Fannia, dans cette occasion, ne se conduisit pas en femme offensée : dès qu'elle eut Marius entre ses mains, bien loin de lui témoigner du ressentiment, elle le secourut de tout son pouvoir, et chercha à lui redonner du courage (64). Marius la remercia de sa générosité, et l'assura qu'il était plein de confiance, d'après un signe favorable qu'il avait eu, et qu'il lui raconta. Lorsqu'on le menait chez elle, et qu'il était près d'entrer dans sa maison, on eut à peine ouvert la porte, qu'il vit sortir un âne, qui allait tout courant boire à une fontaine voisine. Il s'était arrêté devant Marius, l'avait regardé d'un air gai et enjoué, et dans sa joie il s'était mis à braire de toutes ses forces, et à bondir autour de lui. Marius en avait conjecturé que le dieu lui marquait par ce signe que son salut lui viendrait plutôt de la mer que de la terre, parceque l'âne, en partant d'auprès de lui, ne s'était pas arrêté à sa pâture, mais était allé tout de suite boire à la fontaine (65). Après avoir exposé sa conjecture à Fannia, il voulut reposer, demanda qu'on le laissât seul, et qu'on fermât la porte sur lui.

XLII. Les magistrats et les décurions de Minturnes, après une longue délibération, résolurent d'exécuter sans retard le décret, et de faire périr Marius; mais aucun des citoyens ne voulut s'en charger. Enfin il se présenta un cavalier gaulois ou cimbre (car on a dit l'un et l'autre), qui entra

l'épée à la main dans la chambre où Marius reposait. Comme elle recevait peu de jour, et qu'elle était fort obscure, le cavalier, à ce qu'on assure, crut voir des traits de flamme s'élancer des yeux de Marius; et de ce lieu ténébreux il entendit une voix terrible lui dire : « Oses-tu, misérable, tuer » Caïus Marius ! » A l'instant le Barbare prend la fuite, et jetant son épée, il sort dans la rue, en criant ces seuls mots : « Je ne puis tuer Caïus Ma- » rius. » L'étonnement d'abord, ensuite la compassion et le repentir, gagnèrent bientôt toute la ville. Les magistrats se reprochèrent la résolution qu'ils avaient prise, comme un excès d'injustice et d'ingratitude envers un homme qui avait sauvé l'Italie, et à qui l'on ne pouvait sans crime refuser du secours. « Qu'il s'en aille, disaient-ils, er- » rer où il voudra, et accomplir ailleurs sa des- » tinée; et prions les dieux de ne pas nous punir » de ce que nous rejetons de notre ville Marius, » nu et dépourvu de tout secours. » D'après ces réflexions, ils se rendent en foule dans sa chambre, et l'ayant tous environné, ils le font sortir, et le conduisent au bord de la mer. Comme chacun lui donnait de bon cœur ce qui pouvait lui être utile, il se passa un temps assez considérable; d'ailleurs il y a, sur le chemin qui mène à la mer, le bois sacré de la nymphe Marica (66), singulièrement respectée de tous les Minturniens, qui ont grand soin de n'en rien laisser sortir de ce qu'on y a une fois porté. Ne pouvant donc le traverser pour se rendre à la mer, il aurait fallu prendre un long circuit, qui les aurait fort retardés. Enfin, un des plus vieux de la troupe se mit à crier qu'il n'y avait point de chemin où il pût être défendu de passer pour sauver Marius; et lui-même le premier, saisissant quelqu'une des provisions qu'on portait au vaisseau, il prit son chemin à travers le bois. On lui fournit avec le même zèle et la même promptitude tout ce qui lui était nécessaire; et un certain Béléus lui donna un vaisseau pour faire son voyage. Dans la suite, il fit représenter toute cette histoire en un grand tableau qu'il consacra dans le temple de Marica, d'où il s'était embarqué par un vent favorable.

XLIII. Il fut heureusement porté à l'île d'Enaria, où il trouva Granius et quelques autres amis, avec qui il fit voile vers l'Afrique. Mais l'eau leur ayant manqué, ils furent obligés de relâcher en Sicile, près de la ville d'Éryx (67). Il y avait là un questeur romain, chargé de garder cette côte, qui pensa se saisir de Marius, et tua seize de ceux qui étaient allés faire de l'eau. Marius s'étant rembarqué précipitamment, traversa la mer, et s'arrêta à l'île de Meninge, où il eut pour première nouvelle que son fils s'était sauvé de Rome avec Céthégus, et qu'ils étaient allés à la cour d'Hiempsal, roi de Numidie, pour implorer son secours. Encouragé par cette nouvelle favorable, il osa partir de Meninge pour aller à Carthage. L'Afrique avait alors un gouverneur romain, nommé Sextilius. Marius, qui ne lui avait jamais fait ni bien ni mal, espérait que la compassion seule lui en ferait obtenir quelques secours. Mais à peine il fut descendu avec un petit nombre des siens, qu'un licteur de Sextilius vint à sa rencontre, et s'arrêtant devant lui : «Marius, lui dit-il, Sextilius vous fait » dire de ne pas mettre le pied en Afrique, si vous » ne voulez pas qu'il exécute contre vous les dé- » crets du sénat, et qu'il vous traite en ennemi » de Rome. » Cette défense accabla Marius d'une tristesse et d'une douleur si profondes, qu'il n'eut pas la force de répondre, et qu'il garda long-temps le silence, en jetant sur l'officier des regards terribles. Le licteur lui ayant enfin demandé ce qu'il le chargeait de dire au gouverneur : « Dis-lui, ré- » pondit Marius en poussant un profond soupir, » que tu as vu Marius assis sur les ruines de Car- » thage : » paroles d'un grand sens, qui mettaient sous les yeux de Sextilius la fortune de cette ville et la sienne, comme deux grands exemples des vicissitudes humaines.

XLIV. Cependant Hiempsal, roi des Numides, porté tour-à-tour par ses réflexions à des résolutions contraires, traitait avec honneur le fils de Marius; mais lorsque ce jeune homme voulait s'en aller, le roi trouvait toujours quelque prétexte pour le retenir; et l'on voyait clairement que, dans tous ces délais, il n'avait rien moins que des intentions favorables; mais Marius dut son salut à une circonstance assez ordinaire. Sa beauté intéressa à ses malheurs une des concubines d'Hiempsal; et cette compassion fut le commencement et le prétexte de l'amour qu'il lui inspira. Il repoussa d'abord l'aveu qu'elle lui en fit; mais ensuite voyant que c'était le seul chemin qu'il pût s'ouvrir pour la fuite, et que l'amour de cette femme avait pour motif un desir honnête de le servir plutôt qu'une passion honteuse, il reçut les témoignages de sa tendresse; et ayant eu par elle les moyens de se sauver avec ses amis, il alla retrouver son père. Après s'être embrassés, ils se mirent en route : en marchant le long du rivage, ils virent deux scorpions qui se battaient, ce qui parut à Marius un mauvais présage. Ils se pressèrent donc de monter sur un bateau de pêcheur, pour passer dans l'île de Cercina (68), qui est à peu de distance du continent. Ils avaient à peine levé l'ancre, qu'ils virent des cavaliers arriver à l'endroit même qu'ils venaient de quitter. Marius avoua qu'il n'avait pas encore échappé à de péril plus pressant. Cependant à Rome, sur la nouvelle qu'on y apprit que Sylla faisait la guerre en Béotie, contre les généraux de Mithridate, les

consuls [1] se divisèrent, et prirent les armes. Octavius, resté le plus fort, chassa de la ville Cinna, qui voulait y exercer un pouvoir tyrannique, et nomma consul à sa place Cornélius Mérula. Cinna ayant levé des troupes chez les autres peuples d'Italie, fit la guerre aux deux consuls. Marius ne fut pas plus tôt instruit de ces mouvements, qu'il résolut de partir sans différer; et prenant des cavaliers maurusiens, avec quelques uns de ceux qui lui étaient venus d'Italie, ce qui lui faisait en tout environ mille hommes, il mit à la voile, aborda au port de Télamon (69), en Étrurie; et à peine débarqué, il fit publier à son de trompe qu'il donnerait la liberté aux esclaves qui viendraient se joindre à lui. Les laboureurs et les bergers du pays, tous de condition libre, accoururent sur la côte, attirés par la réputation de Marius, qui, s'attachant les plus robustes, eut formé en peu de jours une armée, qu'il embarqua sur quarante navires.

XLV. Il connaissait Octavius pour un homme de bien, qui voulait gouverner avec la plus exacte justice; il savait au contraire que Cinna était suspect à Sylla, et qu'il voulait renverser le gouvernement actuel : résolu donc d'aller le joindre avec son armée, il lui fit dire qu'il était prêt à lui obéir et à le reconnaître pour consul. Cinna le reçut avec joie, lui donna le titre de proconsul, et lui envoya les faisceaux, avec les autres marques de sa dignité. Marius les refusa, en disant que ces ornements ne convenaient point à sa fortune présente; il continua de porter une méchante robe, et de laisser croître ses cheveux, comme il avait toujours fait depuis le jour qu'il avait été banni, à l'âge de plus de soixante-dix ans. Il affectait de marcher lentement, afin d'exciter la compassion; mais sous cet extérieur abattu éclatait toujours l'air de fierté qui lui était naturel, et qui paraissait fait pour inspirer la terreur plutôt que la pitié; sa tristesse même faisait assez voir que ses revers avaient plus aigri qu'abattu son courage. Dès qu'il eut salué Cinna et parlé aux troupes, il agit sans perdre de temps, et fit bientôt changer de face aux affaires. D'abord, tenant la mer avec ses vaisseaux, il s'empara des convois, pilla les marchands qui apportaient des vivres à Rome, et se rendit ainsi maître des provisions. Il prit ensuite les villes maritimes qui étaient le long de la côte; enfin, on lui livra par trahison la ville d'Ostie, qu'il mit au pillage, et dont il fit périr la plupart des habitants; il jeta un pont sur le Tibre, pour empêcher que les Romains ne pussent tirer par mer aucune provision. De là, marchant droit à Rome avec son armée, il s'empara du mont Janicule; et cela par la faute d'Octavius, qui ruinait les affaires, moins encore par son incapacité que par un attachement scrupuleux à la justice, par une obéissance servile aux lois, contre l'utilité publique. Il répondit à ceux qui lui proposaient d'appeler les esclaves à la liberté, qu'il ne donnerait pas aux esclaves le moindre droit dans une patrie dont il tenait Marius éloigné, par respect pour les lois.

XLVI. Cécilius Métellus, fils de celui qui avait commandé en Afrique, et que Marius avait fait exiler, étant arrivé à Rome, tous les soldats, qui le regardaient comme un général bien supérieur à Octavius, abandonnèrent ce consul, et, se rangeant autour de Métellus, ils le prièrent de les commander et de sauver la ville, en lui promettant que lorsqu'ils auraient à leur tête un général actif et expérimenté, ils combattraient avec courage, et triompheraient de leurs ennemis. Métellus, vivement offensé de cette proposition, les renvoya au consul; mais ils allèrent se rendre aux ennemis, et Métellus lui-même se retira, désespérant du salut de la ville. Octavius, sur la foi des Chaldéens, des devins et des sibyllistes (70), qui lui promettaient un changement favorable, prit le parti de rester à Rome. Ce consul, doué d'un sens droit autant qu'aucun autre Romain, qui ne laissa jamais corrompre la dignité de sa charge par le poison de la flatterie, et qui se tenait fortement attaché aux coutumes et aux lois de la patrie, comme à des formules invariables, avait malheureusement le plus grand faible pour la divination, et passait beaucoup plus de temps avec des devins et des charlatans, qu'avec des militaires et des hommes d'état. Marius, avant d'entrer dans Rome, envoya des satellites qui arrachèrent Octavius de son tribunal, et l'égorgèrent sur la place publique. On trouva, dit-on, dans son sein, après sa mort, un horoscope de sa naissance, dressé par un Chaldéen; et il parut singulier que, de ces deux généraux célèbres, la même confiance en la divination eût remis Marius sur pied, et perdu Octavius (71).

XLVII. Dans cette conjoncture critique, le sénat s'assembla, et envoya des députés à Marius et à Cinna, pour les prier d'entrer dans la ville, et d'épargner les citoyens. Cinna, en qualité de consul, leur donna audience sur son tribunal, et leur répondit avec beaucoup d'humanité. Marius, debout derrière son siége, gardait le silence; mais son air sévère et ses regards farouches ne faisaient que trop connaître qu'il allait bientôt remplir la ville de sang. Après l'audience, ils prirent tous deux le chemin de Rome. Cinna y entra entouré de ses gardes; Marius, s'arrêtant à la porte, dit, avec une ironie que lui inspirait la colère, que les lois l'avaient banni de sa patrie, et lui en défendaient

[1] Octavius et Cinna, consuls de l'an 667.

l'entrée; que si sa présence y était nécessaire, il fallait casser par une nouvelle loi celle qui l'avait banni; comme s'il eût été un religieux observateur des lois, et qu'il fût entré dans une ville libre. Il fit donc assembler le peuple sur la place; mais trois ou quatre tribus n'avaient pas encore donné leur suffrage, que, levant le masque, et laissant cette vaine formalité de son prétendu rappel, il entra dans la ville avec ses satellites, choisis entre tous les esclaves qui avaient pris parti pour lui, et à qui il avait donné le nom de Bardiéens (72). A une seule parole, à un seul signe de Marius, ils tuaient indistinctement tous ceux qu'il leur désignait: un sénateur, nommé Ancharius, qui avait été préteur, étant venu le saluer, et Marius ne lui ayant rien répondu, ils l'égorgèrent à ses pieds. Ce fut dès-lors un signal pour massacrer dans les rues tous ceux à qui Marius ne rendait point le salut ou n'adressait pas la parole; aussi ses amis eux-mêmes ne l'abordaient-ils qu'avec une frayeur extrême. Cinna, rassasié de sang, voulait mettre fin à tant de meurtres; mais Marius, plus aigri chaque jour, plus altéré de vengeance, continuait de faire égorger tous ceux qui lui étaient suspects. On voyait sur tous les chemins et dans toutes les villes des gens courir, comme des chiens de chasse, à la poursuite de ceux qui s'étaient cachés ou qui avaient pris la fuite. On éprouva, dans cette occasion, que la fidélité aux liens de l'hospitalité et de l'amitié résiste rarement à la mauvaise fortune, car on vit peu de personnes ne pas dénoncer ceux qui étaient venus leur demander un asile. C'est aussi ce qui rend plus dignes de notre admiration et de notre estime les esclaves de Cornutus, qui, ayant caché leur maître dans sa maison, prirent un de ceux qu'on avait tués dans la rue, le pendirent par le cou, lui mirent au doigt un anneau d'or, et le montrèrent aux satellites de Marius; après quoi, l'ensevelissant comme si c'eût été leur maître, ils l'enterrèrent sans que personne se doutât de la supposition. Cornutus, ainsi sauvé par ses esclaves, se retira dans la Gaule.

XLVIII. L'orateur Marcus Antonius (73), qui avait aussi trouvé un ami sûr, n'eut pas le même bonheur que Cornutus. Son hôte était un homme du peuple, fort pauvre, qui, ayant chez lui un des premiers personnages de Rome, et voulant le traiter aussi bien que ces moyens le lui permettaient, envoya son esclave acheter du vin dans un cabaret du voisinage. L'esclave ayant goûté le vin avec plus de soin qu'il ne faisait ordinairement, en voulut de meilleur. Le cabaretier lui demanda pourquoi il ne prenait pas, comme de coutume, du vin nouveau et commun, et qu'il en voulait du meilleur et du plus cher. L'esclave lui répondit tout bonnement, comme à un homme qu'il connaissait depuis long-temps et qu'il croyait son ami, que son maître avait Marcus Antonius caché dans sa maison, et qu'il voulait le bien traiter. L'esclave ne fut pas plus tôt sorti, que le cabaretier, homme scélérat et impie, court chez Marius, qui était déja à table; il est introduit, et annonce qu'il va lui livrer Marcus Antonius. A cette nouvelle, Marius, transporté de joie, jette un grand cri, et bat des mains. Peu s'en fallut qu'il ne se levât de table, pour aller lui-même sur le lieu; mais ses amis le retinrent, et il se contenta d'y envoyer Annius à la tête de quelques soldats, avec ordre de lui apporter sur-le-champ la tête de Marcus Antonius. Lorsqu'ils furent à la maison où il était caché, Antonius se tint à la porte; et les soldats étant montés dans la chambre, la vue d'Antonius leur en imposa tellement, qu'ils se renvoyèrent l'un à l'autre l'exécution de l'ordre dont ils étaient chargés. L'éloquence de ce célèbre orateur, telle qu'une sirène enchanteresse, avait tant de douceur et de charme, qu'aussitôt qu'il eut ouvert la bouche pour demander la vie à ces soldats, il n'y en eut pas un qui osât le frapper, ou même le regarder en face; ils baissèrent tous les yeux en versant des larmes. Annius, impatienté de ce retard, monte dans la chambre; il voit Antonius parler à ses soldats, charmés et attendris par son éloquence; il leur reproche leur lâcheté, et, courant à Antonius, il lui coupe la tête de sa propre main. Catulus Lutatius, celui qui avait été collègue de Marius au consulat, et avait partagé avec lui les honneurs du triomphe, employa ses amis pour intercéder auprès de Marius; mais ils n'en purent tirer que cette parole terrible: « Il faut qu'il meure. » Catulus s'enferma dans une chambre, et y fit allumer un grand brasier, dont la vapeur l'étouffa. Les corps de ceux à qui l'on avait coupé la tête étaient jetés dans les rues, et foulés aux pieds; et cette vue, au lieu d'exciter la compassion, glaçait tous les cœurs d'effroi. Mais rien n'affligeait tant le peuple que la brutalité des Bardiéens, qui, après avoir égorgé les maîtres dans les maisons, déshonoraient les enfants et les femmes, sans qu'on pût réprimer leur avarice et leur cruauté. Enfin, Cinna et Sertorius s'étant réunis, les surprirent pendant qu'ils dormaient dans leur camp, et les massacrèrent tous.

XLIX. Dans cette situation déplorable, tout-à-coup, par un retour inattendu, on apprit de plusieurs côtés que Sylla, après avoir terminé la guerre contre Mithridate et recouvré les provinces usurpées, revenait à Rome avec une puissante armée. Cette nouvelle fit suspendre pour quelque temps les maux inexprimables que souffrait cette malheureuse ville; ceux qui en étaient les auteurs se voyaient menacés eux-mêmes d'une

guerre prochaine. Marius fut donc nommé consul pour la septième fois; et lorsqu'il sortit le premier jour de janvier, qui était aussi le commencement de l'année, pour aller prendre possession de sa charge, il fit précipiter Sextus Lucinus de la roche Tarpéienne. Ce prélude de son consulat fut le présage des horreurs dont la ville allait encore être le théâtre, et le parti de Marius la victime. Lui-même, épuisé par ses travaux passés, l'esprit dévoré de chagrins, tourmenté par la pensée de cette nouvelle guerre et des combats qu'il aurait à livrer, des terreurs auxquelles il serait bientôt en proie, et dont son expérience lui faisait pressentir tous les dangers et les peines cuisantes, il ne put soutenir la vue des inquiétudes cruelles qui l'assiégeaient de toutes parts. Il considérait que ce n'était point un Mérula, un Octavius qu'il aurait à combattre, ces généraux qui n'avaient sous leurs ordres que des séditieux ramassés au hasard; que c'était un Sylla qui marchait contre lui, Sylla qui autrefois l'avait chassé de sa patrie, et qui venait de repousser Mithridate jusqu'au fond du Pont-Euxin. Accablé par ces réflexions, et se remettant devant les yeux son long exil, ses fuites, ses dangers sur terre et sur mer, il tomba dans les plus cruelles angoisses; des frayeurs nocturnes, des songes affreux troublaient son repos; et à tout moment il croyait entendre une voix menaçante lui crier :

Le gîte du lion, même absent, est terrible (74).

Mais comme il ne craignait rien tant que l'insomnie, il se plongea dans des excès de bonne chère et de vin, que son âge n'était pas en état de supporter; cherchant dans le sommeil, qu'il voulait par-là se procurer, un remède à ses chagrins.

L. Enfin, les nouvelles qu'il reçut de la mer le jetèrent dans de nouvelles frayeurs. Tremblant pour l'avenir, abattu sous le poids du présent, il ne lui fallut que le plus léger accident pour le faire tomber dans une maladie grave. Il fut attaqué d'une pleurésie, au rapport du philosophe Posidonius qui alla le voir dans son lit, pour lui parler des affaires relatives à son ambassade. Mais l'historien Caïus Pison (75) dit qu'un soir que Marius se promenait après souper avec ses amis, il mit la conversation sur ses aventures; que, reprenant l'histoire de sa vie, il leur raconta toutes les vicissitudes de bien et de mal que la fortune lui avait fait éprouver. Il ajouta qu'il n'était pas d'un homme sage de se fier davantage à son inconstance. En finissant ces mots, il les embrassa, leur fit ses adieux, et alla se mettre dans son lit, où il mourut au bout de sept jours. On dit qu'étant tombé dans le délire pendant sa maladie, son ambition se manifesta d'une manière bien frappante. Il croyait commander l'armée romaine contre Mithridate, et faisait dans son lit les mêmes mouvements, prenait les mêmes attitudes que dans les combats; il parlait d'une voix forte, et poussait des cris de victoire : tant sa jalousie naturelle et sa soif de commander avaient allumé dans son ame un desir insurmontable d'être chargé de cette guerre! Tel était l'excès de son ambition, qu'à l'âge de soixante-dix ans, étant le premier des Romains qui eût été sept fois consul, possédant des richesses qui auraient pu suffire à plusieurs rois, il se plaignait de la fortune, comme si elle l'eût fait mourir pauvre, et avant d'avoir obtenu ce qu'il desirait. Platon, au contraire, étant sur le point de mourir, remercia son génie et la fortune de ce qu'il était né homme et non animal, Grec et non Barbare; mais surtout de ce que sa vie avait concouru avec celle de Socrate. Antipater de Tarse, se rappelant aussi, peu d'instants avant sa mort, ce qu'il avait eu d'heureux dans sa vie, n'oublia pas sa navigation favorable de sa patrie à Athènes; il savait gré à la fortune de ses moindres faveurs, et les conserva jusqu'à la fin dans sa mémoire, le dépositaire le plus fidèle à qui l'homme puisse confier ses biens.

LI. Mais les ingrats et les insensés laissent s'écouler avec le temps le souvenir de tout ce qui leur arrive. Comme ils ne mettent rien en réserve dans leur mémoire, toujours vides de biens présents, toujours remplis d'espérances, pendant qu'ils portent leurs regards dans l'avenir, le présent leur échappe. Mais la fortune, qui peut leur ôter l'avenir, ne saurait leur enlever le présent. Cependant ils rejettent les biens qu'ils ont déja reçus d'elle, comme s'ils leur étaient étrangers; et ils rêvent sans cesse à un avenir incertain : juste punition de leur ingratitude. Trop pressés d'amasser le plus qu'ils peuvent de ces biens extérieurs, avant que de leur avoir donné pour fondement et pour appui la raison et la saine doctrine, ils ne sauraient jamais satisfaire la soif insatiable qui les tourmente.

LII. Marius mourut le dix-septième jour de son consulat, et sa mort causa d'abord à Rome la plus grande joie, par la confiance qu'elle eut d'être délivrée d'une tyrannie si cruelle. Mais dans peu de jours les Romains sentirent qu'ils n'avaient fait que changer un maître vieux et cassé, pour un maître jeune et plein de vigueur : tant le fils de Marius montra de cruauté et de barbarie, en faisant mourir les personnes les plus distinguées par leur naissance et par leurs vertus! L'audace et l'intrépidité dans les dangers, dont il avait d'abord donné des preuves, l'avaient fait appeler le fils de Mars; mais ensuite ses actions ayant montré en lui des qualités tout opposées, on l'appela le fils de Vénus. Enfin, renfermé dans Préneste par Sylla,

après avoir inutilement tout tenté pour sauver sa vie, la prise de la ville ne lui laissant plus aucun moyen d'échapper, il se donna lui-même la mort.

PARALLÈLE

DE

PYRRHUS ET DE MARIUS[1].

I. Si de la vie et des actions de ces deux hommes célèbres nous passons à leur parallèle, nous trouverons en eux de grands traits de ressemblance et des différences encore plus marquées. Pyrrhus était né sur le trône, et son origine remontait aux dieux mêmes. Marius, né de parents pauvres et inconnus, passa dans l'obscurité la plus grande partie de sa jeunesse; mais la nature, qui, sous ce rapport, avait mis entre eux une si prodigieuse différence, les égala par les qualités éminentes dont ils furent doués. Ils ne durent, l'un et l'autre, qu'à eux-mêmes leur élévation, et furent seuls les artisans de leur gloire. Cependant, à cet égard, le général romain paraît supérieur au roi d'Épire. Ce dernier, il est vrai, par une suite des malheurs de son père, fut exposé, dans son enfance, à des dangers qu'il n'évita que par une protection singulière des dieux; mais, il trouva dans des rois puissants, des ressources et des appuis pour remonter sur le trône. A l'âge où il jouissait paisiblement de toute sa fortune, Marius vivait inconnu au fond d'un village; et ce fut de cet état obscur qu'il s'élança tout-à-coup dans la carrière des armes, pour s'élever avec rapidité au faîte des honneurs, et accumuler sur sa tête plus de dignités qu'aucun Romain n'en avait obtenu avant lui. Pyrrhus trouva dans des secours étrangers une grande facilité pour l'exécution de ses vastes desseins; Marius eut à lutter contre une foule de concurrents illustres, qui opposaient à son avancement les plus grands obstacles.

II. Ils eurent tous deux une éducation purement militaire: celle de Marius, rude et grossière, ne le rendit propre qu'à la guerre. L'éducation de Pyrrhus fortifia l'inclination qu'il avait pour les armes; il négligea tout autre genre d'instruction, non par rudesse, comme Marius, mais par une suite de sa passion pour la guerre. Marius poussa jusqu'au mépris l'indifférence que Pyrrhus avait pour les arts d'agrément; il ne se forma qu'aux exercices qui pouvaient augmenter sa force et son courage. Si ce défaut d'instruction ne nuisit pas à sa fortune, il lui attira souvent des mortifications sensibles: les Romains, qui pendant la guerre le recherchaient pour ses talents, le négligeaient dans la paix, où la dureté de son caractère le rendait insociable.

III. Aussi est-ce surtout par leur caractère moral que ces deux personnages se ressemblent le moins. Pyrrhus, avec un air de visage qui imprimait la terreur plutôt que le respect, était doux, affable et humain. Aussi lent à se mettre en colère que prompt à s'apaiser, il se vengeait rarement, et récompensait avec générosité les services qu'on lui avait rendus. Marius, né dur et sauvage, devint dans l'exercice de l'autorité féroce et intraitable. Colère et vindicatif à l'excès, il se livrait sans mesure à son ressentiment. Un des traits dominants de son caractère fut l'ingratitude. Sa conduite envers Métellus, son premier bienfaiteur, fait paraître dans toute sa noirceur ce vice odieux; il y met le comble en le faisant bannir de Rome, où sans doute la vue d'un homme à qui il devait tant, et qu'il avait si fort maltraité, était pour lui un reprocle continuel de son ingratitude. Pyrrhus n'est pas tout-à-fait à l'abri de ce reproche à l'égard des villes de Sicile, et de deux officiers syracusains qui lui avaient rendu de grands services; mais on peut, sinon justifier sa conduite, du moins en diminuer l'odieux, en l'attribuant à sa passion extrême pour la guerre, et à la crainte de voir manquer une expédition importante, faute des vaisseaux que les Siciliens devaient lui fournir.

IV. Ils eurent l'un et l'autre une grande affection pour leurs soldats; ils se croyaient obligés de ménager des hommes associés à leurs travaux, et qu'ils regardaient comme les instruments de leur gloire; mais cette disposition paraît plus naturelle dans Pyrrhus, à qui son rang la rendait moins nécessaire. Elle semble tenir davantage à l'intérêt personnel dans Marius, qui, ne pouvant attendre son élévation que de ses soldats, à la fois les compagnons et les rémunérateurs de ses faits d'armes, avait besoin de les caresser pour obtenir leurs suffrages. Pyrrhus, généreux et libéral, ne connut jamais l'avarice, cette passion si méprisable dans tous les hommes, mais plus honteuse encore dans les personnes élevées en dignité. Marius, né dans la pauvreté, avait, par ses exploits et ses commandements, acquis des richesses immenses, sans avoir pu satisfaire son insatiable cupidité. L'un des motifs qui lui faisaient desirer et briguer si ardemment, à l'âge de soixante-dix ans, la conduite de la guerre contre Mithridate, c'était l'espoir de dévorer les trésors de ce prince.

V. A la dureté de son caractère, Marius joignit une hauteur et une inflexibilité qui éclatèrent en lui dès son entrée dans les charges. L'audace avec laquelle, n'étant que tribun du peuple, il traita l'un des consuls, dut étonner le sénat dans un

[1] Ce parallèle étant perdu, j'ai tâché de le suppléer.

homme de si basse naissance; rien n'égale le mépris insultant et les paroles outrageuses qu'il se permit contre les nobles, lorsqu'il poursuivait le consulat. On voit cependant quelques traits estimables dans sa conduite politique. Après s'être déclaré le plus ardent défenseur du peuple, il s'oppose avec vigueur à une loi qui favorisait la multitude, au préjudice de l'intérêt de la république, et la fait rejeter. En général, si l'on excepte l'affaire de Turpilius, qu'il fit condamner par le seul motif d'offenser Métellus, il fut juste et équitable dans ses jugements. Cela paraît surtout dans celui de Trébonius, qui avait tué le neveu de ce général, et que Marius, non content de l'absoudre, couronna de sa propre main, pour n'avoir pas craint, afin de sauver son honneur, de s'exposer à toute sa vengeance. Sa réponse à l'officier qui vient lui porter l'ordre de sortir de l'Afrique, et qui lui demande ce qu'il doit rapporter de sa part au préteur : « Va lui dire que tu as vu Marius assis sur » les ruines de Carthage ; » cette réponse renferme un sentiment profond et sublime, qui montre une grande force de caractère; mais qu'on voit avec une sorte de peine dans un homme déja souillé de tant de crimes, et qui en méditait encore de plus grands. La vie de Pyrrhus n'offre aucun trait aussi remarquable que celui-là; mais on y trouve une réunion de qualités brillantes, qui donnent de lui l'idée la plus avantageuse. Son estime et son admiration pour l'austère vertu de Fabricius, les offres magnifiques qu'il lui fait pour se l'attacher, la modération qu'il oppose à la réponse mortifiante de ce Romain, la générosité avec laquelle il reconnaît l'avis que les consuls lui font donner de la trahison de son médecin; tout cela prouve qu'il avait un cœur généreux, un esprit élevé, et que les faits qui semblent démentir ces qualités estimables tiennent moins à son caractère, qu'à cette soif de gloire dont il était dévoré.

VI. Cette ambition démesurée fut la passion dominante de l'un et de l'autre; mais elle doit étonner davantage dans Marius, en qui la naissance et l'éducation n'avaient pas dû la développer autant que dans Pyrrhus, qui était né sur le trône. Celui-ci, livré à une agitation d'esprit qui lui laisse à peine un instant de repos, forme les plus vastes projets, se berce toujours de nouvelles espérances; et, abandonnant ce qu'il possède pour courir après ce qu'il desire, il perd souvent l'un et l'autre. Son entretien avec Cinéas avant de partir pour l'Italie, ses plaintes à la fortune, qui, en lui offrant à la fois deux occasions d'exécuter de grandes entreprises, le force d'en sacrifier une; le choix qu'il fait de la plus hasardeuse, parcequ'elle lui fait espérer une plus ample moisson de gloire; tout en lui caractérise une ambition que rien ne peut satisfaire. Cette passion paraît encore plus violente et plus insatiable dans Marius; ce que l'obscurité de sa condition semble lui ôter de moyens pour remplir ses vues, il le retrouve dans la force de son caractère. Dès son entrée dans la carrière politique, il brigue les charges avec une ardeur démesurée, et ne regarde les premiers honneurs qu'il obtient que comme des degrés pour monter aux plus hauts emplois. Il essuie deux refus en un jour, ce qui n'avait point encore d'exemple, sans en être découragé; il semble même s'en faire un titre, pour mettre plus de fierté dans ses nouvelles prétentions.

VII. Pyrrhus, qui n'avait pas besoin de s'avilir pour contenter son ambition, ne se montre pas plus délicat sur les moyens de la satisfaire. On le voit changer de parti, suivant son intérêt, tromper lâchement ses alliés, et leur donner l'exemple de la mauvaise foi. Il tue Néoptolème par surprise; et quoiqu'il n'eût fait en cela que prévenir les mauvais desseins de ce prince, il eût été plus digne d'un roi de l'attaquer ouvertement, que de recourir à une indigne trahison. Il profite d'une maladie de Démétrius pour envahir ses états; il trompe les Spartiates par une insigne perfidie, et manque à la parole formelle qu'il avait donnée aux Argiens, de ne point entrer dans leur ville. Le mensonge et la duplicité ne sont pas moins familiers à Marius; il fait gloire d'employer les moyens les plus honteux, pourvu qu'ils le mènent à ses fins. Il se lie avec les deux plus grands scélérats de Rome, Glaucias et Saturninus; et, forcé de souffrir les excès inouïs de ces deux tribuns qui servent son ambition, il se rend complice de tous leurs forfaits. Son grand âge paraissant un obstacle au commandement qu'il veut obtenir, on le voit au champ de Mars se livrer, avec la jeunesse romaine, aux plus rudes exercices, et devenir l'objet de la risée et du mépris public; chassé de Rome, proscrit, errant en Italie et en Afrique, n'échappant pour ainsi dire que par des miracles à ceux qui le poursuivent, il ne voit pas plus tôt la moindre lueur d'espérance, qu'il revient à Rome, où il obtient un septième consulat, sans que cette distinction, jusqu'alors inouïe, puisse satisfaire son ambition, sans que les flots de sang qu'il fait couler soient capables d'assouvir ses vengeances et ses fureurs.

VIII. Portés tous deux à la superstition, ils crurent aux songes et aux présages. Était-ce en eux faiblesse de caractère? ou voulaient-ils seulement la faire servir à leur ambition? Je croirais à ce motif dans Marius, que la férocité de son ame rendait moins susceptible du sentiment religieux qui accompagne ordinairement une crainte superstitieuse. Il s'attache toujours à des présages qui flattent ses

espérances, à une prophétesse qui lui prédit des victoires, à des signes qui lui annoncent de nouvelles dignités. Pyrrhus croit à ces signes et à ces présages avec une facilité qui lui devient funeste. Sur la foi d'un songe, il entreprend le siége de Sparte, qu'il est obligé d'abandonner honteusement. Dans Argos, le souvenir d'un oracle par lequel il se croit menacé d'une mort prochaine lui trouble tellement l'esprit, qu'il renonce à son entreprise, et sa retraite précipitée est la cause de sa perte.

IX. Maintenant, si nous les considérons à la tête des armées, nous reconnaîtrons en eux toutes les qualités qui font les grands capitaines. Pyrrhus, à une force de corps extraordinaire, à un tempérament vigoureux qui résiste à toutes les fatigues, joignait une grande vivacité d'esprit, un courage impétueux qui l'emportait sans ménagement au milieu des dangers. Mais ces qualités brillantes n'empêchaient pas qu'il n'eût beaucoup de capacité, de savoir et d'expérience, une prudence qui ne se démentait jamais, et autant de sang-froid dans le plus grand feu de l'action, que s'il eût été loin du péril. Marius ne se montre, ni moins robuste que Pyrrhus, ni moins endurci aux travaux et aux fatigues. Sa patience à tout souffrir est extrême. A la force de corps qu'il tenait de la nature, il avait joint celle que donne la longue habitude des plus rudes exercices. Ses premiers faits d'armes font voir en lui cette intrépidité, cette audace qui affronte tous les dangers. Dès sa première campagne, il donne lieu au grand Scipion, sous lequel il servait, de le désigner comme le général qui le remplacerait un jour; et bientôt il justifie, par les plus heureux succès, le pronostic flatteur que ce grand homme avait tiré de lui.

X. On voit surtout ses talents militaires se développer dans la guerre des Cimbres et des Teutons. L'invasion de ces Barbares avait porté l'épouvante jusque dans Rome; et aucun des autres généraux n'osant s'offrir, dans une tempête si menaçante, à prendre en main le gouvernail de l'état, le consulat lui est déféré par le suffrage unanime de tout le peuple. Il ne dément point par sa conduite ce témoignage honorable. Campé de manière qu'on ne peut le forcer de combattre malgré lui, il refuse long-temps de livrer la bataille, afin d'accoutumer ses troupes à la figure effrayante des ennemis, à leur armure extraordinaire, au son dur et sauvage de leur voix. En irritant ainsi par une longue contrainte l'ardeur de ses soldats, il leur assure la victoire quand il sera temps de vaincre. Les deux batailles qu'il gagna, et qui détruisirent cette multitude immense de Barbares, furent uniquement le fruit de sa sagesse et de son expérience. Les succès que Pyrrhus eut sur les Romains en Italie ne font pas moins d'honneur à la supériorité de ses talents. Fabricius lui-même attribua les victoires de ce prince, bien moins au courage de ses troupes, qu'à la grande intelligence et à la bonne conduite du général qui les commandait. Dans la troisième bataille qu'il perdit contre le consul romain, on ne doit pas imputer sa défaite à un défaut de prudence et d'habileté; les contre-temps qu'il essuya dans sa marche en furent presque la seule cause.

XI. Ajoutons à la gloire de ce prince que les Romains, sur lesquels il remporta deux victoires, étaient d'autres ennemis que ces Cimbres et ces Teutons, qui combattaient sans ordre ni discipline; qui, se laissant emporter à une fureur aveugle, une fois rompus, ne pouvaient plus se rallier, et ne donnaient guère à leurs ennemis que la peine de les égorger. En général, toutes les troupes que Pyrrhus eut à combattre en Macédoine, à Sparte et dans Argos, étaient les mieux disciplinées et les plus aguerries qu'il y eût alors. Mais disons aussi, à la louange de Marius, que, dans cette longue suite de guerres où il commanda, on n'a pas une seule faute à lui reprocher. Pyrrhus en commit plusieurs, qui eurent pour lui les suites les plus funestes. En arrivant à Sparte, qu'il trouve sans défense, il diffère de l'attaquer; et ce délai ayant donné aux Spartiates le temps de se fortifier, il manque une occasion unique de se rendre maître de la ville. Il fait une nouvelle faute en s'obstinant à continuer l'attaque après le renfort que les assiégés avaient reçu; il eut plus de tort encore de s'engager dans Argos devant un ennemi supérieur en nombre, sans avoir assuré sa retraite, ni songé à prévenir le désordre qui, malgré tous ses efforts, embarrassa sa marche, et lui fit trouver, dans cette ville, une mort plus digne d'un aventurier que d'un grand roi.

XII. Les victoires du général romain sont peut-être moins brillantes que celles du roi d'Épire; mais elles ont une utilité plus réelle et plus solide. Pyrrhus ne sait jamais conserver ses premiers avantages; il sacrifie le présent à un avenir incertain, et, sans rétablir les affaires de ses alliés, il ruine entièrement les siennes. Ses guerres continuelles sont sans fruit pour lui-même, et font le malheur des peuples qu'il gouverne. Les exploits de Marius procurent à sa patrie les plus grands avantages; ils délivrent Rome de la crainte que lui donnait Jugurtha, un des ennemis les plus redoutables qu'elle eût eu depuis Annibal. Il sauve l'Italie de ce déluge de Barbares qui menaçaient de tout inonder et de tout détruire. Un fruit personnel que Marius retire de ses victoires, ce sont les honneurs singuliers qu'elles lui méritent. Est-il dans les titres les plus glorieux, dans les éloges les plus

brillants que Pyrrhus pût obtenir par ses exploits, est-il rien qu'on doive comparer au titre de troisième fondateur de Rome, qui fut décerné publiquement à Marius? Quoi de plus flatteur à la fois et de plus touchant que ces témoignages de la reconnaissance de ses concitoyens, qui, dans leurs repas domestiques, l'associant à leurs dieux, lui font les mêmes libations, et lui offrent, comme à ces êtres bienfaisants, les prémices de leurs tables?

XIII. Mais combien cette gloire si pure est-elle souillée, dirai-je, par ses derniers exploits? Peut-on donner ce nom à ses malheureux succès dans la guerre civile? Ils sont teints de trop de sang, pour n'être pas regardés comme des forfaits par toute ame honnête et sensible. L'ambition de Pyrrhus causa sans doute de grands maux et fit verser bien du sang; mais du moins il ne trempa jamais ses mains dans celui de ses sujets; au contraire, il les traita toujours avec douceur, et ne fut jamais cruel dans ses châtiments ni dans ses vengeances. Il eût été heureux pour Marius de finir sa vie après son triomphe sur les Cimbres; il serait mort couvert de gloire, laissant un nom chéri des Romains, et honoré dans la postérité. La guerre civile fut le tombeau de sa gloire, et l'écueil même de sa réputation militaire; il y perdit tout le mérite de ses premiers services, en faisant égorger plus de milliers de citoyens qu'il n'avait fait périr d'ennemis.

XIV. La mort de Pyrrhus fait tort à sa gloire, en ce qu'il la provoque par sa témérité; mais du moins il y conserve tout son courage et toute sa dignité. Revenu de l'évanouissement que lui avait causé sa blessure, il effraie de son regard le soldat qui lève la main pour le frapper: ainsi Marius à Minturnes, par les éclairs qui semblent sortir de ses yeux, jette un tel effroi dans l'ame du Gaulois qui venait pour le tuer, qu'il jette son épée, et s'enfuit avec précipitation. A n'en juger que par les dehors, la fin de Marius, qui meurt dans son lit, paraîtra moins funeste et plus tranquille que celle de Pyrrhus qui, blessé d'abord par une femme, est achevé par un soldat ennemi. Mais pour connaître tout ce que la mort de Marius a de tragique et d'affreux, il faut se rappeler dans quel état il passa les derniers jours de sa vie. Affaibli par ses travaux, dévoré d'inquiétudes, en proie aux remords que réveille dans son ame l'approche de Sylla, en qui il voit le vengeur de tous ses forfaits, il est livré aux plus cruelles agitations: une furie vengeresse, attachée à son cœur, ne lui permet pas de respirer un instant; son lit est un échafaud sur lequel il est étendu, et où tous les crimes qu'il a commis pour obtenir une domination qui lui échappe sont autant de bourreaux qui anticipent son supplice; il succombe enfin à tant de tourments, et meurt détesté de tous les bons citoyens, et en horreur à lui-même.

NOTES

SUR LA VIE DE MARIUS.

(1) Ce nom fut donné à Mummius, pour avoir détruit la ville de Corinthe, capitale de l'Achaïe, une des provinces du Péloponnèse; elle était située sur l'isthme qui portait son nom, et formait une des plus puissantes républiques de la Grèce.

(2) La raison dont Plutarque se sert pour réfuter Posidonius est contredite par Valère Maxime, liv. X, p. 854, *edit. Varior.* où il dit en propres termes, que dans les premiers temps il était d'usage que les femmes eussent des prénoms, et il en cite plusieurs exemples.

(3) Il est certain, comme Ruauld l'a observé dans ses recherches sur ces *Vies*, que l'usage a varié à cet égard chez les Romains, suivant les temps. Posidonius avait raison pour le siècle où il vivait; en général, même sous les rois et sous la république, c'était le premier des trois noms qui faisait le nom propre; mais au temps de Plutarque, c'est-à-dire sous les empereurs, c'était ordinairement le dernier nom.

(4) Ravenne, ville de la Gaule cisalpine par rapport à Rome, était une des plus anciennes et des plus grandes villes d'Italie. Quoique située dans un terrain marécageux, l'air y était très pur, parceque la marée qui entrait dans son port, et les fleuves qui s'y déchargeaient, enlevaient la vase et remédiaient à l'insalubrité de sa position: le séjour en était même si sain, que les empereurs y envoyaient les gladiateurs pour y passer le temps de leurs exercices. Elle est devenue fameuse dans les temps modernes, par la victoire que les Français y remportèrent sur les Espagnols en 1512.

(5) Le texte porte: dans un bourg nommé Cirréaton; mais c'est une faute: il faut corriger Cérétinum, d'après Pline, liv. III, c. v, où il nomme les Cératiniens parmi les Arpinates, et dit qu'ils portaient le surnom de Mariens, sans doute à cause de Marius. Arpinum, aujourd'hui Arpino, fut aussi la patrie de Cicéron.

(6) Il paraît que Sabacon avait fait entrer son esclave dans les barrières, pour donner sa voix à Marius; ce qui était très défendu, parceque les esclaves n'avaient pas droit de suffrage. Il fut donc puni, ou pour avoir fait une fausse déposition, si ce qu'il disait de son esclave était faux; ou si cela était vrai, pour n'avoir pas eu la force de résister à la soif pendant le temps de l'élection.

(7) Marius, parvenu à la charge de la préture, qui donnait le droit de chaise curule, était en effet exempt de la clientèle: et comme cette condition de client lui paraissait honteuse, il aimait mieux, pour s'en délivrer, avoir un témoin de plus contre lui dans la poursuite de son affaire.

(8) On divisait l'Espagne en ultérieure et citérieure par rapport à l'Italie. L'Espagne ultérieure était au-delà du Bétis, aujourd'hui le Guadalquivir; et l'Espagne citérieure était en-deçà de ce fleuve.

(9) Ce que dit ici Plutarque doit être expliqué par ce qu'il a écrit dans la *Vie de César*.

(10) Ce mot *publiquement* a paru à MM. Dacier et Reiske un pléonasme, après que Plutarque a dit que c'était un doux spectacle pour le soldat romain, que de voir son général manger le même pain que lui. Je pense avec M. Reiske que, pour faire le changement qu'il propose, il faudrait y être autorisé par des manuscrits.

(11) Il y a dans le grec: des Teutons. Cette faute vient

de ce que la différence des deux mots grecs ne consiste que dans une seule lettre. Il fallait que l'emploi de capitaine ou intendant des ouvriers fût considérable, puisque Métellus l'avait donné à un homme qui était son ami particulier, et à qui il confia la garde d'une ville importante. Vacca, en grec Vaga, était une ville de la petite Afrique, dans la Numidie propre. Elle s'appelle communément aujourd'hui Vegia, dans le royaume d'Alger.

(12) Ils avaient passé au fil de l'épée la garnison romaine; et Turpilius, qui la commandait, s'était échappé seul, ce qui l'avait rendu suspect. Plutarque va dire que son innocence fut reconnue; mais il y a apparence qu'elle ne l'était pas encore quand Salluste écrivait, car cet historien n'en parle pas, quoiqu'il raconte son affaire avec assez de détail. Sall., *Bello Jugurth.*

(13) Florus, liv. III, c. I, ne dit pas que Marius eût enrôlé des esclaves, mais des hommes pris dans cette classe de citoyens que les Romains appelaient *capite censi*, c'est-à-dire de ceux qui, à raison de la modicité de leur fortune, ne payaient aucun impôt, et n'étaient compris dans le cens ou le dénombrement fait par les censeurs, que par leur nom seul.

(14) L. Bastia était consul l'an de Rome six cent quarante-trois; Albinus, l'an six cent quarante-quatre. Ils firent l'un et l'autre la guerre contre Jugurtha; mais ils eurent la bassesse de se laisser corrompre par ce prince.

(15) *Voyez* dans l'édition de Plutarque, traduite par Amyot, la note de M. l'abbé Brotier et les observations de M. Vauvilliers sur cette *Vie*, c. XIV.

(16) On voit aussi ce sujet représenté sur des médailles consulaires de la famille de Sylla.

(17) Cette première invasion des peuples de la Gaule, qui, selon César, *de Bello Gallico*, liv. I, ch. I, se nommaient Celtes dans leur langue et Gaulois dans la langue romaine, eut lieu, suivant Tite-Live, liv. V, c. XXXIV, sous le règne de Tarquin l'ancien. Ils habitaient la partie de la Gaule dont Bourges était la capitale. Ambigatus, leur roi, voyant que l'extrême population de ces contrées les rendait difficiles à gouverner, envoya ses deux fils, Bellovèse et Sigovèse, encore à la fleur de l'âge, s'établir dans d'autres pays, et leur permit d'emmener avec eux tous ceux qui voudraient les suivre. Ils partirent à la tête d'une jeunesse nombreuse : Sigovèse eut en partage les environs de la forêt Hercynie; et son frère, plus heureux, prit le chemin de l'Italie, franchit les Alpes du côté du Piémont, défit les Toscans sur les bords du Tésin, et bâtit la ville de Milan. Une portion de ces Gaulois chassa dans la suite les Toscans des pays qu'ils occupaient, et s'y établit. Cette invasion eut lieu deux cents ans avant celle que firent les Gaulois sous la conduite de Brennus, qui, après avoir pris et détruit Rome, fut battu par Camille, et chassé entièrement de l'Italie.

(18) Les anciens ont cru, et Plutarque va le dire bientôt, que les Cimbres étaient les anciens Cimmériens, qui, chassés de leur pays par les Scythes, étaient allés s'établir dans la Germanie et dans la Gaule. Diodore de Sicile, liv. V, c. XXXII, est de cet avis, et parle de la férocité de ces peuples, de leurs brigandages, et des excès qu'ils commirent dans toute l'Asie. Strabon, liv. VII, pag. 293, le pense aussi, et nous donne la même idée des violences et des rapines que ces peuples exerçaient partout. Un auteur moderne qui a fait sur les origines gauloises un ouvrage intéressant et plein d'érudition, donne les Cimbres pour une nation gauloise. Voyez les *Origines gauloises*.

(19) La forêt Hercynie couvrait autrefois presque toute la Gaule et toute la Germanie; elle était si étendue, qu'au rapport de Pomponius Méla, liv. III, chap. III, il fallait soixante jours pour la traverser. Aujourd'hui on ne voit des restes de cette forêt si fameuse que dans l'électorat de Mayence et la Vétéravie

(20) C'est dans le livre onzième de l'*Odyssée* que se trouve cette fable des enfers, et ce sont en effet les ténèbres du pays des Cimmériens qui ont donné à ce poëte l'idée de sa fable; mais il ne place pas les enfers dans la contrée des Cimmériens scythiques; il les met dans la Campanie, près du lac Averne, de Baies et de Cumes. Festus, au mot *Cimmerii*, dit qu'on donne ce nom aux peuples qui habitent des pays froids, tels que celui qui était entre Baies et Cumes, où l'on voyait une vallée si profonde, et environnée de montagnes si hautes, que le soleil du matin ni celui du soir ne pouvaient y pénétrer. Au reste, ce que Plutarque dit ici de la position géographique des Cimbres n'est point exact. Ces peuples n'ont jamais habité un climat aussi septentrional qu'il le suppose; il s'en faut de beaucoup qu'ils fussent si près du pôle.

(21) Tacite a nommé les divers généraux qui avaient été battus par les Cimbres; c'étaient Carbon, Cassius, Longinus, Aurélius, Scaurus, Cépion et Manlius; il avait dit que, depuis l'an six cent quarante de Rome, époque de la première invasion des Cimbres, jusqu'au second consulat de Trajan, c'est-à-dire dans l'espace de deux cent dix ans, aucune autre nation, soit les Samnites, les Carthaginois, l'Espagne, la Gaule, les Parthes même, n'avaient donné autant d'alarmes à l'empire romain que les Cimbres et les Germains, et qu'il en avait coûté bien du sang à Marius pour les vaincre en Italie, et à Jules-César pour les chasser de la Gaule. Tacite, *de Morib. German.*, c. XXXVII.

(22) L'âge prescrit par les lois pour parvenir au consulat était quarante-deux ans; Scipion n'en avait pas encore trente lorsqu'il fut nommé consul.

(23) En mettant la livre d'or romaine à mille francs, et celle d'argent à cent francs, qui sont les estimations les plus communes qu'on ait faites de l'une et de l'autre, les trois mille livres d'or font la somme de trois millions et sept mille francs; les cinq mille sept cent soixante-quinze livres d'argent valent, de notre monnaie, cinq cent soixante-dix-sept mille cinq cents francs; les dix-sept mille vingt-huit drachmes font seize mille trois cent vingt-cinq francs.

(24) On trouve dans Festus, au mot *Muli Mariani*, une autre origine de ce surnom. D'abord on le donna aux soldats mêmes de Marius, que ce général avait accoutumés à porter leur bagage sur leurs épaules, au moyen d'une fourche assez ouverte; et depuis cette dénomination passa à tous les soldats qu'on voyait ainsi chargés comme des mulets.

(25) L'expression dont se sert Plutarque, lorsqu'il dit que les Barbares, par une sorte de reflux, allèrent inonder l'Espagne, fait allusion à leur première marche vers l'Italie, qu'il compare au flux de la mer; et leur changement de direction, qui les porta vers l'Espagne, fut comme le reflux.

(26) Il en reste encore des vestiges, et le nom même subsiste dans l'endroit que l'on nomme Fos. Le canal est maintenant obstrué; on le nomme le Bras-Mort.

(27) La Norique porte aujourd'hui le nom de Bavière, et la Ligurie est le pays de Gênes.

(28) Les anciens croyaient facilement à ces imposteurs qui se donnaient pour prophètes; et les législateurs, les généraux d'armée s'en servaient souvent, avec succès, pour entraîner les esprits, ou pour inspirer du courage aux soldats.

(29) Mot à mot, une pourpre teinte deux fois; c'était dans ce temps-là une grande magnificence. La pourpre de Tyr, teinte deux fois, se vendait, au rapport de Pline, liv. IX, c. XXXIX, mille deniers ou neuf cents livres de notre monnaie.

(30) On peut douter en effet que Marius était, à cet égard, de bonne foi. D'un côté, sa crédulité pour les devins, sa superstition outrée pour les signes et les présages, peuvent faire croire qu'il était la dupe de cette Syrienne,

et qu'il la prenait pour une véritable prophétesse : des hommes d'un bon esprit sont souvent abusés par des femmes de ce caractère. Mais, d'un autre côté, la fable de cette aire d'aigle qui était tombée sur sa robe avec ses sept aiglons, ces vautours apprivoisés dont il se servait si habilement, comme Sertorius se servit de sa biche peu de temps après, jettent un grand soupçon de fourberie sur l'usage qu'il faisait de cette prétendue prophétesse. Il est assez vraisemblable que Marius, comme le pense M. Dacier, était à la fois superstitieux et fourbe.

(31) M. Dacier croit que cet Alexandre le Myndien pourrait être plutôt Alexon de Myndes, dont parle Diogène Laëce, liv. I, seg. XXIX. Mais Ménage, dans ses notes sur ce biographe, observe que le nom d'Alexandre de Myndes se trouve dans plusieurs autres écrivains qu'il cite, et par conséquent qu'il faut corriger Diogène Laërce par Plutarque, et non celui-ci par Diogène Laërce. Cet Alexandre avait composé un livre de récits fabuleux. Au reste, la manière dont Plutarque rapporte le trait de ces vautours semblerait faire croire qu'il n'était pas éloigné d'y ajouter foi.

(32) Amérie et Tuderte se nomment maintenant Todi et Amélia dans l'Ombrie. Il est évident, disent les nouveaux éditeurs d'Amyot, que ce météore qu'on aperçut dans ces deux villes n'était qu'une aurore boréale. Pessinunte, dont Plutarque parle tout de suite, était une ville de Phrygie, célèbre par le culte de Cybèle, qui y avait un fort beau temple, et qu'on voit représentée sur les médailles de cette ville.

(33) Cette démarche si hardie de la part d'un tribun, après ce que le sénat venait d'ordonner, donne lieu de croire que cet Aulus-Pompéius était ennemi de Marius, et qu'il aurait été bien aise qu'on lui envoyât un successeur.

(34) A Rome, comme partout ailleurs, le peuple fut toujours très susceptible de ces impressions superstitieuses.

(35) C'est la ville d'Aix en Provence. Son nom latin d'*Aquæ-Sextiæ* lui venait des eaux thermales qui étaient dans les environs, et qui, dès le temps de Tite-Live, étaient moins abondantes et moins chaudes qu'à l'époque de sa fondation. Elle avait été bâtie l'an six cent trente de Rome, sous le consulat de Faunius et de Domitius, par le proconsul Sextius, qui lui donna son nom ; il la construisit en mémoire de la défaite des Gaulois Salviens, sur lesquels il avait remporté plusieurs victoires. Voyez les *Suppléments de Tite-Live*, liv. LXI, c. I et III.

(36) Le récit de Plutarque n'est pas ici parfaitement clair. Peut-être ce passage ne doit-il pas être entendu du camp des Ambrons, mais de celui des Teutons qui étaient en-deçà de la rivière, quoique Plutarque n'en parle point.

(37) Le même effet s'est renouvelé en dix-sept cent quarante-six, dans les plaines de Fontenoy, après la célèbre bataille qui avait été donnée l'année précédente. En général on a remarqué que la Flandre, qui, depuis plus de deux cents ans, est le théâtre continuel de nos guerres, était une des provinces les plus fertiles de la France ; mais n'est-ce pas acheter trop cher cette fertilité?

(38) C'est cette sorte d'habillement que Virgile a exprimé dans le septième livre de l'*Énéide*, vers 612-13;

> Ipse, quirinali traben cinctuque gabino
> Insignis, reserat stridentia limina consul.

« Le consul, vêtu d'un manteau de pourpre à la romaine, et la robe ceinte à la manière des Gabiens, ouvre ces portes (du temple de Janus) qui roulent avec bruit sur leurs gonds. » Les Romains regardèrent ce costume comme d'un augure favorable, et en conservèrent l'usage dans les sacrifices que faisaient les consuls pour les déclarations de guerre.

(39) Il paraît, d'après ce serment, que les Gaulois adoraient le taureau ; on voit, dans des monuments anciens, un taureau en parallèle avec Vulcain et Jupiter ; il est représenté dans une espèce de bois, d'où s'élèvent des arbres de part et d'autre. On a trouvé dans le tombeau du roi Chilpéric une tête de taureau qui était d'or, et qu'on croit avoir été l'idole favorite de ce prince ; on a déterré ailleurs des reliefs chargés de taureaux ; et il se conserve en plusieurs endroits de France une tradition qu'on y a adoré un taureau, ou, comme l'on dit, un veau d'or. L'origine du serment que les Gaulois faisaient sur ce taureau venait d'une coutume, introduite de toute antiquité, de poser les mains sur un taureau immolé, et de prendre les dieux à témoin des engagements que l'on contractait. Le soin qu'eut Catulus, après la défaite des Cimbres, de faire porter dans sa maison ce taureau d'airain, comme la marque la plus éclatante de sa victoire, est, ce semble, une preuve de la vénération que ces peuples avaient pour cet animal. Voyez la *Religion des Gaulois*, par dom Martin, tom. II, liv. III, p. 70 et suiv.

(40) Cette conduite était d'une sage politique. Rien n'était plus capable de rassurer le peuple que de voir Marius différer son triomphe, et le mettre comme entre les mains de la fortune de Rome, qui ne manquerait pas de le lui conserver et de le lui rendre quand, par de nouvelles victoires, il en aurait augmenté l'éclat.

(41) Les Séquaniens, anciens peuples de l'Europe, habitaient les pays compris entre le Rhône, la Saône et le Rhin, c'est-à-dire la Franche-Comté, le Bugey, l'Alsace méridionale, avec le Suntgau, le Bâlois et la Suisse, jusqu'à la rivière de Russ.

(42) Verceil, dans la Gaule cisalpine, aujourd'hui ville de l'Italie septentrionale dans le Piémont.

(43) Sylla avait écrit, en plusieurs livres, les *Mémoires de sa vie* ; mais il n'acheva pas l'ouvrage ; la mort le prévint. Plutarque en parlera dans les *Vies de Sylla et de Lucullus*.

(44) Ce temple fut en effet construit et dédié à la Fortune, sous ce titre : *A la Fortune de ce jour*. Il était dans le dixième quartier de Rome. *Voyez* Pline, livre XXXIV, ch. VIII.

(45) Cette bataille se donna le trente de juillet, l'an de Rome six cent cinquante-trois.

(46) Catulus avait écrit l'histoire de son consulat et de toutes les actions de sa vie politique. Cicéron, qui en fait l'éloge dans son *Traité des orateurs célèbres*, intitulé *Brutus*, c. XXXV, dit qu'il avait imité le style de Xénophon ; ce qui doit nous en donner une grande idée et nous faire regretter la perte de cet ouvrage. Catulus était aussi un poëte élégant et facile.

(47) C'est un moyen bien ridicule d'obliger les soldats à garder leurs rangs, et de les empêcher de rompre leur ordonnance ; tous leurs mouvements devaient en être gênés, et une fois forcés par les ennemis, ils étaient comme des troupeaux liés et livrés à une horrible boucherie. Au reste, ces chaînes, quand ils étaient vainqueurs, leur servaient à lier leurs prisonniers.

(48) Plutarque parle ici du temps de Camille, qui, après avoir chassé les Gaulois de Rome, et avoir rebâti la ville, en fut nommé le second fondateur. Rien n'était plus honorable pour Marius que ces témoignages de reconnaissance que ses concitoyens lui donnaient, en le mêlant à leurs plaisirs domestiques ; ce n'était point la flatterie qui les dictait, ce n'était pas la crainte qui les arrachait ; ils étaient l'expression pure du sentiment. Heureux s'il avait su toujours les mériter !

(49) Camériés, aujourd'hui Camérino, dans la marche d'Ancône, près l'Apennin.

(50) C'est ce qui a fait dire à Cicéron, dans son *Discours pour Milon*, c. IV, *Silent enim leges inter arma* : « les lois se taisent parmi les armes. »

(51) P. Rutilius Rufus avait été consul l'année qui précéda celle du second consulat de Marius, dont il avait écrit la *Vie* en latin; il avait aussi composé une Histoire romaine en grec. Cicéron fait, en plusieurs endroits de ses ouvrages, l'éloge de ses vertus et de ses talents.

(52) On n'est pas d'accord sur la date précise du sixième consulat de Valérius Corvus ou Corvinus. M. Dacier le place à l'an quatre cent cinquante-deux de Rome; et en partant de son premier consulat, qui tombe sur l'an quatre cent six de Rome, il trouve les quarante-cinq ans d'intervalle que Plutarque compte entre le premier et le sixième consulat. Les nouveaux éditeurs d'Amyot en comptent soixante, en reculant ce sixième consulat de Valérius à l'an quatre cent soixante-cinq de Rome.

(53) Cette loi était souverainement injuste; c'était mettre le sénat dans la dépendance du peuple, et rendre celui-ci absolument maître. Il y a, sur ce sujet, un beau passage de Cicéron dans le premier livre de *l'Orateur*, c. LII et LIII.

(54) C'est-à-dire qu'il n'était pas assez orgueilleux; le cou gros est une marque d'orgueil; l'homme superbe s'enfle, et son cou se grossit.

(55) Il est incertain si Plutarque a tenu la parole qu'il donne ici, d'écrire la *Vie de Metellus;* elle ne se trouve pas dans le catalogue que Lamprias a laissé des ouvrages de son père; il est vrai que ce catalogue n'est pas complet, mais on ne la voit point citée dans d'autres auteurs.

(56) Ce passage est altéré dans le texte; mais il est facile de saisir l'idée de Plutarque, qui veut dire évidemment que Marius regardait l'éloignement de son ancienne demeure comme l'obstacle qui empêchait un grand nombre de gens de venir lui faire la cour. On sait que c'était l'usage à Rome d'aller, dès le matin, se présenter à la porte des grands ou des personnes puissantes, pour les saluer.

(57) Les alliés du peuple romain ayant voulu, dans le temps de la célébration des féries latines, attenter à la vie des consuls romains, et la conspiration ayant été découverte, les habitants d'Asculum, ville du Picentin, firent mourir le proconsul Q. Servilius, député du sénat. Cette guerre fut appelée sociale, ou guerre des alliés; mais comme les Marses, qui se trouvèrent à Asculum, se révoltèrent les premiers, et que les Romains leur déclarèrent tout de suite la guerre, on lui donna aussi le nom de guerre Marsique.

(58) Les soixante-quinze mille drachmes font soixante-sept mille cinq cents livres, et les cinq mille deux cents drachmes valent quatre cent cinquante-cinq mille six cent quatre-vingts livres. Amyot, qui ne met que deux cent cinquante mille drachmes, s'est trompé dans sa traduction comme dans son évaluation. M. Dacier, qui traduit deux millions cinq cent mille drachmes, commet une erreur bien plus considérable; aussi soupçonne-t-il une faute dans le nombre; mais elle n'est pas dans les éditions grecques que j'ai eues sous les yeux, et je ne sais où M. Dacier a pris cette évaluation. Missène, où Marius avait sa maison de campagne, était un promontoire de la Campanie, que Virgile a rendu célèbre par le tombeau d'un compagnon d'Énée de ce nom. Voyez *Énéide*, liv. VI, v. 162.

(59) Sulpicius exigeait la cassation de cette ordonnance, parceque, sans cela, il n'aurait jamais pu faire décerner à Marius le commandement de l'armée contre Mithridate.

(60) Près de Monte-Circello, où était l'ancienne demeure de Circé.

(61) On n'est pas encore bien instruit sur la ponte des aigles. *Voyez*, sur cela, M. de Buffon.

(62) Minturnes, ville de Campanie, dans la terre de Labour, à l'embouchure du Liris, aujourd'hui le Carigliano, à deux milles du golfe de Gaëte. Enaria, dont il est question ensuite, est maintenant l'île d'Ischia, également dans la Campanie, en face de Naples.

(63) Le calchos valait un liard de notre monnaie; et les quatre faisaient un sou, et non pas quatre drachmes, comme le dit M. Dacier.

(64) Il y a apparence que cette femme conservait plus de reconnaissance pour Marius de ce qu'il lui avait fait rendre sa dot, que de ressentiment pour l'affront qu'elle avait reçu par sa condamnation à une amende infamante.

(65) Il faut convenir que cette interprétation est un peu subtile, et que l'esprit de Marius devait être bien porté à la superstition, pour tirer de là un pareil augure.

(66) Virgile, dans le septième livre de l'*Énéide*, vers 47, parle de cette nymphe Marica :

> ... Et nympha genitum Laurente Marica.

Servius, sur ce vers de Virgile, dit que Marica était une déesse du rivage de Minturnes, sur le fleuve Liris.

(67) Éryx s'appelle aujourd'hui San-Guiliano, sur la côte occidentale de la Sicile; et l'île de Meninge, dont il est question tout de suite, est maintenant l'île de Zerbi, entre Tripoli et Tunis, près de la côte d'Afrique, au-dessous de la petite Syrte.

(68) Maintenant l'île de Kerkéni, près de celle de Zerbi.

(69) Il s'appelle encore aujourd'hui le port Télamoné. Les Maurusiens, dont Plutarque a parlé deux lignes plus haut, étaient des peuples de la Mauritanie.

(70) Le nom méprisant de sibyllistes montre dans quel discrédit étaient tombés, au temps de Plutarque, les sibylles, les livres sibyllins et leurs sectateurs.

(71) On ne doit pas s'étonner de cette différence dans la destinée d'Octavius et dans celle de Marius : Plutarque lui-même vient d'en donner la raison la plus naturelle.

(72) Ce nom de Bardiéens n'est point connu d'ailleurs.

(73) C'est Marc-Antoine, le plus grand orateur de Rome avant Cicéron, et qui fut l'aïeul du fameux triumvir de ce nom.

(74) Le sens du proverbe est que, quoique Sylla fût absent, tout était à craindre pour Marius dans Rome, qui était la patrie de son ennemi.

(75) Il y eut à Rome plusieurs écrivains de ce nom, entre autres un historien surnommé Frugi; mais il se nommait Lucius Pison. Vossius, *de Hist. latin*, liv. I, ch. VI, croit que celui dont parle Plutarque pourrait être C. Calpurnius Pison, qui fut consul vingt ans après la mort de Marius. Cicéron en parle dans son *Brutus* : cependant il ne le cite que comme orateur et non comme historien.

LYSANDRE.

I. Statue de Lysandre dans le temple de Delphes. — II. Origine, éducation et caractère de Lysandre. — III. Il est nommé général de la flotte des Lacédémoniens dans la guerre du Péloponèse. — IV. Il fait augmenter par Cyrus la paye de ses matelots. — V. Il gagne une bataille navale sur les Athéniens. — VI. Sa conduite envers Callicratidas, nommé pour le remplacer. — VII. Callicratidas ne peut rien obtenir de Cyrus. Sa mort. — VIII. Lysandre est renvoyé pour commander la flotte. — IX. Sa perfidie à Milet. Sa facilité pour le parjure. — X. Cyrus lui fournit de l'argent. Ses diverses expéditions. — XI. La flotte des Athéniens s'approche de celle des Spartiates. Conduite de Lysandre. — XII. Conseil d'Alcibiade rejeté par les généraux athéniens. Ruse de Lysandre. — XIII. Il remporte la victoire. — XIV. Prodiges qui précédèrent cet événement. — XV. Les prisonniers athéniens mis à mort. Conduite de Lysandre envers les villes grecques. — XVI. Il veut assiéger Athènes, mais la résistance des habitants lui fait abandonner l'entreprise. — XVII. Réduction de cette ville. — XVIII. Démolition de ses murailles. Gouvernement des Trente. — XIX. Gylippe dérobe une partie de l'argent qu'il portait à Lacédémone. — XX. Les Spartiates délibèrent s'ils recevront l'argent envoyé par Lysandre. — XXI. Lysandre fait faire sa statue; honneurs qu'on lui rend. — XXII. Insolence et cruauté de Lysandre. — XXIII. Il est rappelé. — XXIV. Il est trompé par Pharnabaze et demande un congé pour aller au temple de Jupiter-Ammon. — XXV. Rétablissement de la ville d'Athènes. — XXVI. Il aide Agésilas à monter sur le trône de Sparte. — XXVII. Il le détermine à aller faire la guerre au roi de Perse, et l'y accompagne. — XXVIII. Jalousie entre Agésilas et Lysandre. — XXIX. Intrigues de Lysandre pour changer le gouvernement de Sparte. — XXX. Pour y parvenir, il suppose de faux oracles. — XXXI. La crainte d'un des complices de sa fraude fait manquer le projet. — XXXII. Il engage les Spartiates à faire la guerre aux Thébains. — XXXIII. Il prend les villes d'Orchomène et de Lébadie. — XXXIV. Il est tué devant la ville d'Haliarte. — XXXV. Sa sépulture. Oracles qui annonçaient sa mort. — XXXVI. Regrets des Lacédémoniens sur sa perte. — XXXVII. Découverte du complot qu'il avait formé pour se faire roi.

M. Dacier, qui ne cite que la prise d'Athènes par Lysandre, et l'établissement qu'il fit des Trente dans cette ville, en place l'époque à l'an du monde 3545, la 4ᵉ année de la 93ᵉ olympiade, l'an de Rome 348, 403 ans avant J.-C.

Les éditeurs d'Amyot enferment la vie de Lysandre, depuis l'an 278 environ, jusqu'à l'an 360 de Rome, avant J.-C. 394.

I. On lit sur le trésor des Acanthiens, à Delphes (1) : BRASIDAS ET LES ACANTHIENS, DES DÉPOUILLES DES ATHÉNIENS. Cette inscription a fait croire à plusieurs écrivains que la statue qu'on voit près de la porte de cette chapelle est celle de Brasidas (2); mais elle est de Lysandre : il est très ressemblant, et représenté avec une longue chevelure, à la manière des anciens (3), et une grande barbe. Il n'est point vrai, comme quelques auteurs le racontent, que les Argiens, après une sanglante bataille qu'ils perdirent contre les Spartiates, s'étant fait raser la tête en signe de deuil, les vainqueurs, pour témoigner leur joie d'un si grand succès, laissèrent croître leurs cheveux (4). Il ne l'est pas non plus que lorsque les Bacchiades s'enfuirent de Corinthe à Lacédémone (5), les Spartiates, les voyant rasés, les trouvèrent si difformes, qu'ils voulurent porter de longs cheveux. Il est certain que cet usage leur vient de Lycurgue, qui disait qu'une longue chevelure relève la beauté, et rend la laideur plus terrible.

II. Aristoclite (6), père de Lysandre, était, dit-on, de la race des Héraclides, mais non de la branche qui régnait à Sparte. Lysandre, élevé dans une maison pauvre, se montra, autant qu'aucun autre Spartiate, fidèle observateur des coutumes de sa patrie. Son courage mâle, à l'épreuve de toutes les voluptés, ne connut d'autre plaisir que celui que donne l'estime publique, qui est le prix des belles actions. A Lacédémone, les jeunes gens se laissent dominer sans honte par cette volupté; les Spartiates veulent que leurs enfants soient, dès le plus bas âge, sensibles à la gloire, et qu'humiliés par les reproches, ils soient vivement excités par la louange. Celui qu'on voit insensible et immobile à ce double aiguillon est méprisé comme un cœur lâche, et sans émulation pour la vertu. Ce fut donc à l'éducation de Sparte que Lysandre dut son ambition et sa passion pour la gloire, car il ne faut pas en accuser la nature; ce qu'il tenait d'elle, c'était ce penchant à flatter les grands beaucoup plus qu'il ne convenait à un Spartiate; cette facilité à supporter, pour ses intérêts, le poids de leur orgueil : qualités, au reste, que bien des gens regardent comme une grande partie de la science politique. Aristote, qui prétend que les hommes à grand caractère sont ordinairement mélancoliques, comme l'avaient été Socrate, Platon et Hercule, rapporte que Lysandre, en approchant de la vieillesse [1], tomba dans la mélancolie (7). Une particularité de son caractère, c'est qu'ayant toujours souffert avec courage la pauvreté, et ne s'étant jamais laissé vaincre ni corrompre par l'argent, il remplit sa patrie de richesses; il en fit naître le desir; et en apportant aux Spartiates, après la guerre d'Athènes, des sommes considérables d'or et d'argent, il priva Lacédémone de ce sentiment d'admiration qu'inspirait aux autres peuples le mépris que cette ville avait toujours eu pour les richesses; mais il n'en retint pas pour lui une seule drachme; et tel était son désintéressement, que Denys le tyran ayant envoyé aux filles de Lysandre des

[1] Le texte dit : Non pas d'abord, mais étant vieux.

robes de Sicile très riches, il les refusa, en disant qu'il craignait que ces belles robes ne fissent paraître ses filles plus laides qu'elles n'étaient. Cependant, peu de temps après, lorsque les Spartiates le députèrent vers ce même Denys, le tyran lui ayant envoyé deux robes, en le priant de choisir celle qu'il voudrait pour la porter à sa fille, il répondit que sa fille choisirait mieux que lui, et il les prit toutes deux.

III. Cependant la guerre du Péloponnèse traînait en longueur, et la défaite des Athéniens en Sicile ne laissait plus douter qu'ils ne fussent promptement chassés de la mer, et bientôt perdus sans ressource. Mais Alcibiade, rappelé de son exil et remis à la tête des affaires, y opéra tout-à-coup un si grand changement, que dans les combats de mer il rétablit l'équilibre entre les Athéniens et les Spartiates. Ceux-ci, commençant à craindre à leur tour, mirent dans cette guerre une ardeur toute nouvelle; et sentant qu'elle demandait un général habile et de grands préparatifs, ils envoyèrent Lysandre prendre le commandement de la flotte (8). Arrivé à Éphèse, il trouva cette ville bien intentionnée pour lui, et dévouée aux intérêts de Sparte; mais d'ailleurs dans la situation la plus fâcheuse, et menacée de devenir barbare en adoptant les mœurs des Perses, avec qui elle avait les relations les plus fréquentes; elle était comme environnée par la Lydie, et les généraux du roi y faisaient de longs séjours. Lysandre y logea son armée; et rassemblant de tous côtés le plus grand nombre de vaisseaux de charge qu'il put trouver, il bâtit un arsenal pour la construction des navires, rappela le commerce dans ses ports et les ateliers sur ses places; ramena dans les maisons des particuliers les richesses et les arts, et fit dès-lors concevoir à Éphèse l'espoir de cette grandeur et de cette opulence où nous la voyons aujourd'hui (9).

IV. Lysandre ayant appris que Cyrus, le fils du roi, était arrivé à Sardes, alla le trouver, pour lui parler des affaires de la Grèce, et se plaindre de Tisapherne, qui, ayant eu ordre de secourir Lacédémone et de chasser les Athéniens de la mer, s'y portait froidement par amitié pour Alcibiade, et en fournissant à peine des provisions à la flotte, était cause de sa perte. Cyrus, de son côté, souhaitait qu'il y eût des plaintes contre Tisapherne, et qu'il fût généralement décrié, parceque c'était un méchant homme, et d'ailleurs son ennemi particulier. Lysandre plut donc au jeune prince par sa dénonciation contre ce satrape; il se rendit plus agréable encore par les charmes de sa conversation, et le captiva surtout par son adresse à lui faire la cour; aussi le fortifia-t-il aisément dans le dessein qu'il avait de continuer la guerre. Lorsqu'il fut près de partir, Cyrus, dans un souper qu'il lui donnait, le pria de ne pas rejeter les témoignages de sa bienveillance, et de lui demander tout ce qu'il voudrait, en l'assurant qu'il ne serait pas refusé. « Prince, lui répondit Lysandre, puisque vous » êtes si favorablement disposé pour moi, je vous » supplie d'ajouter une obole à la paye des mate- » lots, afin qu'au lieu de trois oboles par jour, ils » en reçoivent quatre (10). » Cyrus, charmé de son désintéressement, lui donna dix mille dariques, que Lysandre employa à distribuer aux matelots une obole de plus par jour. Cette libéralité eut bientôt dégarni les galères des Athéniens, car la plupart des matelots se rendaient sur la flotte, où ils étaient mieux payés; ceux qui restaient faisant lâchement le service, et toujours prêts à se révolter, donnaient beaucoup de mal à leurs capitaines. Cependant, quoique Lysandre, en enlevant ce grand nombre d'hommes aux ennemis, eût considérablement diminué leurs forces, il n'osait en venir à une bataille navale; il redoutait Alcibiade, dont il connaissait l'activité, qui d'ailleurs avait une flotte plus nombreuse, et avait été jusqu'alors invincible et sur terre et sur mer.

V. Mais Alcibiade étant parti de Samos pour aller à Phocée (11), et ayant laissé le commandement de la flotte à son pilote Antiochus (12), celui-ci, pour insulter à Lysandre et faire preuve de fierté, entre dans le port d'Éphèse, suivi seulement de deux galères; et cinglant avec beaucoup de bruit et de grands éclats de rire, il passe insolemment devant la flotte lacédémonienne, qui était à sec sur le rivage. Lysandre, indigné de son audace, mit d'abord en mer quelques galères, afin de le poursuivre; et voyant que les Athéniens venaient au secours d'Antiochus, il en détacha d'autres successivement; enfin, les deux flottes combattirent avec toutes leurs forces. Lysandre fut vainqueur; et ayant pris quinze galères ennemies, il en dressa un trophée. Les Athéniens, irrités de cette défaite, ôtèrent le commandement de la flotte à Alcibiade, qui, se voyant en butte au mépris et aux reproches de l'armée de Samos, quitta le camp, et fit voile vers la Chersonèse (13). Cette victoire fut en soi peu considérable; mais la fortune lui donna le plus grand éclat, à cause de la réputation dont jouissait Alcibiade. Cependant Lysandre ayant fait venir des villes d'Asie à Éphèse les hommes qu'il connaissait pour les plus courageux et les plus entreprenants, il s'appliqua à semer parmi eux les premiers germes des innovations et des changements qu'il effectua depuis dans ces villes; il exhorta, il anima ces hommes audacieux à former entre eux des associations, et à se rendre maîtres des affaires; il leur promit que lorsqu'il aurait renversé la puissance des Athé-

niens, il détruirait partout la domination du peuple, et les investirait du pouvoir souverain dans leur patrie. Il leur donna, par des effets réels, des garants sûrs de ses promesses; il mit à la tête de l'administration ceux qui étaient devenus ses amis et ses hôtes; il leur conféra les honneurs et les dignités, et se rendit, pour satisfaire leur ambition, le complice de leurs injustices et de leurs fautes. Aussi, entièrement dévoués à sa personne, ils ne desiraient que lui, ils ne cherchaient qu'à lui complaire, assurés qu'ils en obtiendraient tout tant qu'il serait le maître.

VI. Cet attachement à Lysandre leur fit voir de mauvais œil Callicratidas, qui vint le remplacer dans le commandement de la flotte; et quand ils eurent connu, par expérience, que c'était l'homme le meilleur et le plus juste, ils furent encore plus mécontents de sa manière de gouverner simple, droite, et tout-à-fait dorienne (14). Ils admiraient, il est vrai, sa vertu, mais de cette admiration qu'inspire la beauté d'une statue antique de quelque héros; au lieu qu'ils aimaient le zèle, l'affection de Lysandre pour ses amis, et qu'ils regrettaient les avantages que sa faveur leur procurait. Quand ils le virent s'embarquer, ils furent si affligés de son départ, qu'ils ne purent retenir leurs larmes. Lysandre augmenta encore leur indisposition contre Callicratidas, en renvoyant à Sardes (15) ce qui restait de l'argent que Cyrus lui avait donné, et en disant à Callicratidas d'aller lui-même le demander au roi, et de pourvoir, en attendant, à l'entretien de ses troupes. Enfin, au moment de mettre à la voile, il protesta publiquement qu'il remettait à son successeur une flotte qui était maîtresse de la mer. Callicratidas, pour rabattre cette vaine fierté, qui n'était qu'une ambition ridicule : « Eh bien! lui dit-il, que ne » prenez-vous à gauche, par Samos, pour venir » à Milet me remettre votre flotte? Puisque nous » sommes maîtres de la mer, nous n'avons pas à » craindre les ennemis qui sont dans Samos. » Lysandre lui répliqua qu'il n'avait plus d'autorité, et que c'était à son successeur seul qu'appartenait le commandement de la flotte; et, sans attendre la réponse de Callicratidas, il fit voile pour le Péloponnèse, laissant ce général dans le plus grand embarras. Il n'avait point apporté d'argent de Lacédémone, et il ne pouvait se résoudre à mettre des contributions forcées sur les villes, qu'il trouvait déja trop foulées.

VII. Il ne lui restait donc que d'aller, comme avait fait Lysandre, à la porte des généraux du roi, pour en solliciter. Mais personne n'était moins propre que lui à cette démarche. Il avait une ame élevée et un grand amour de la liberté. Il trouvait moins honteux pour des Grecs d'être battus par d'autres peuples de la Grèce (16), que d'aller faire leur cour à des Barbares qui n'avaient d'autre mérite que de posséder beaucoup d'or. Cédant enfin à la nécessité, il va en Lydie, se rend tout de suite au palais de Cyrus, et prie un des gardes qui étaient à la porte d'aller dire à ce prince que Callicratidas, amiral de la flotte lacédémonienne, est venu pour lui parler. « Étranger, » lui dit cet officier, Cyrus n'a pas le temps de » vous recevoir; il est à table. — Eh bien! reprit » avec simplicité Callicratidas, j'attendrai qu'il en » soit sorti. » A cette réponse, les Barbares l'ayant pris pour un homme qui manquait de savoir-vivre, se moquèrent de lui (17), et il se retira. Il se présenta chez Cyrus une seconde fois, et fut encore refusé. Trop fier pour supporter cet affront, il s'en retourne à Éphèse, en chargeant de malédictions ceux qui, les premiers, s'étaient avilis au point de se laisser insulter par des Barbares, et les avaient autorisés à s'enorgueillir de leurs richesses. Il jura devant ceux qui l'accompagnaient que son premier soin, en arrivant à Sparte, serait de mettre tout en œuvre pour terminer les différends des Grecs, afin que, devenus redoutables aux Barbares, ils n'allassent plus mendier leurs secours pour se détruire les uns les autres. Mais Callicratidas, que la noblesse de ses sentiments rendait si digne de Sparte, qui, par sa justice, sa grandeur d'ame et son courage, était comparable aux plus grands hommes de la Grèce, fut bientôt après vaincu et tué dans un combat naval près des Arginuses (18).

VIII. Les alliés des Lacédémoniens, affaiblis par cette défaite, envoyèrent à Sparte des ambassadeurs chargés de demander Lysandre pour commander la flotte, en promettant de combattre avec plus d'ardeur, s'ils l'avaient à leur tête. Cyrus y députa de son côté, pour faire la même demande. La loi ne permettait pas que le même homme fût deux fois amiral. Mais les Lacédémoniens, qui voulaient répondre au desir des alliés, conférèrent la dignité d'amiral à un certain Aracus (19), et firent partir avec lui Lysandre, qui, sous le simple titre de lieutenant, avait seul toute l'autorité. Ceux qui se mêlaient des affaires publiques, et qui avaient du crédit dans les villes, le desiraient depuis long-temps, et le virent arriver avec joie, dans l'espoir qu'il augmenterait leur autorité, en détruisant les gouvernements populaires. Mais ceux qui préféraient des généraux de mœurs simples et d'inclinations généreuses ne voyaient dans Lysandre, comparé à Callicratidas, qu'un sophiste rusé, qui, par ses tromperies, prenait, en faisant la guerre, toutes sortes de formes, et ne faisait cas de la justice que lorsqu'elle favorisait ses intérêts; partout ailleurs il

ne regardait comme beau et honnête que ce qui était utile. Il ne croyait pas que la vérité fût en soi préférable au mensonge; et il n'estimait l'un et l'autre que par l'avantage qu'il en retirait. Quand on lui représentait que les descendants d'Hercule ne devaient pas employer à la guerre la ruse et la fraude, il leur disait d'un ton moqueur : « Partout où la peau du lion ne peut at- » teindre, il faut y coudre celle du renard. »

IX. Sa conduite à Milet mit ce caractère dans tout son jour. Ses hôtes et ses amis, à qui il avait promis son appui pour détruire l'autorité du peuple et chasser leurs adversaires, ayant changé de sentiment, et s'étant réconciliés avec le parti contraire, Lysandre parut en public content de cette réconciliation, et vouloir même la cimenter; mais en particulier il accablait ses amis d'injures, il les traitait de lâches, et les excitait à se soulever contre le peuple. Quand il vit que la sédition commençait à éclater, il accourut comme pour les soutenir; mais lorsqu'il fut dans la ville, il s'emporta de paroles contre les premiers qu'il rencontra de ceux qui voulaient innover dans le gouvernement, les traita avec la plus grande dureté, et les menaça de les punir sévèrement; il dit à leurs ennemis d'avoir bon courage, et les assura qu'ils n'avaient rien à craindre tant qu'il serait au milieu d'eux. Le but de cette dissimulation était de retenir dans la ville ceux du parti populaire qui avaient le plus de pouvoir, et de les y faire périr. C'est en effet ce qui leur arriva; ceux qui se fièrent à ses paroles furent tous égorgés. Androclidas rapporte de lui un mot qui prouve sa facilité à se parjurer. « Il faut, disait-il, tromper » les enfants avec des osselets, et les hommes » avec des serments. » Il voulait en cela imiter Polycrate de Samos; mais il avait tort : il était général d'armée, et Polycrate régnait en tyran. Il n'était pas d'ailleurs dans les institutions de Sparte d'en agir avec les dieux comme avec des ennemis, et avec plus d'insolence encore; car celui qui trompe par un parjure déclare qu'il craint son ennemi et qu'il méprise Dieu.

X. Cyrus ayant mandé Lysandre à Sardes, lui donna de l'argent, lui en promit encore davantage, et lui dit, avec une vanité de jeune homme, qu'il avait tant d'envie de l'obliger, que si son père ne voulait rien fournir, il prendrait sur ses revenus ce qui lui serait nécessaire; que si tout venait à lui manquer, il ferait fondre le trône sur lequel il rendait la justice, et qui était d'or et d'argent massif. Enfin, au moment de partir pour aller retrouver son père en Médie, il lui délégua les tributs des villes, lui confia le gouvernement de ses provinces; et, en l'embrassant, il le pria de ne pas attaquer les Athéniens sur mer avant son retour, l'assurant qu'il reviendrait avec un grand nombre de vaisseaux de Phénicie et de Cilicie. Il partit aussitôt pour se rendre auprès du roi. Lysandre, qui, ne pouvant combattre à forces égales, ne voulait pas cependant rester dans l'inaction avec une flotte si nombreuse, alla prendre quelques îles, pilla celles d'Égine et de Salamine, et fit une descente dans l'Attique, où il alla saluer le roi Agis, qui était venu du fort de Décélie pour faire voir à ses troupes de terre ces forces navales qui le rendaient maître de la mer, au-delà même de ce qu'il eût osé desirer. Mais Lysandre ayant appris que les Athéniens se mettaient à sa poursuite, prit une autre route, et s'enfuit en Asie à travers les îles. Il trouva l'Hellespont sans défense, et assiégea Lampsaque (20) par mer, pendant que Thorax, qui venait d'y arriver en même temps que lui, donnait l'assaut du côté de la terre; la ville fut prise de force, et abandonnée au pillage.

XI. Cependant la flotte des Athéniens, forte de cent quatre-vingts voiles, avait jeté l'ancre devant Éléonte (21), dans la Chersonèse; mais, informée de la prise de Lampsaque, elle se porta tout de suite à Seste, et, après s'y être ravitaillée, elle remonta jusqu'à Égos-Potamos, et s'arrêta en face des ennemis, qui étaient encore à l'ancre devant Lampsaque. La flotte athénienne avait plusieurs commandants, et entre autres Philoclès, celui qui avait fait autrefois ordonner par le peuple qu'on couperait le pouce droit à tous les prisonniers de guerre, afin qu'ils ne pussent plus se servir de la pique, mais seulement manier la rame. Les deux flottes se reposèrent ce jour-là, dans l'espérance qu'elles combattraient le lendemain. Mais Lysandre, qui avait conçu un autre projet, ordonne à ses matelots et à ses pilotes de monter sur leurs galères, comme si l'on eût dû combattre dès le point du jour; de s'y tenir sans faire aucun bruit, et d'y attendre ses ordres dans un profond silence. Il fit dire aussi à l'armée de terre de rester tranquillement en bataille sur le rivage. Dès que le soleil parut, les Athéniens firent avancer toutes leurs galères sur une seule ligne, et provoquèrent les ennemis au combat. Les vaisseaux des Spartiates avaient la proue tournée contre l'ennemi, et étaient, dès la veille, garnis de tout leur équipage : cependant Lysandre ne fit aucun mouvement : au contraire, il envoya des chaloupes aux galères qui étaient les plus avancées, leur fit porter l'ordre de rester en bataille sans se déranger, et de se tenir dans la plus grande tranquillité. Le soir, quand les Athéniens se furent retirés, il ne laissa débarquer ses soldats qu'après que deux ou trois galères, qu'il avait envoyées à la découverte, lui eurent rapporté qu'elles avaient vu les ennemis descendre de leurs vaisseaux. Il fit de même les

trois jours suivants. Cette conduite, en faisant croire aux Athéniens que c'était la crainte qui tenait les ennemis dans l'inaction, leur inspira autant de confiance en eux-mêmes que de mépris pour les Lacédémoniens.

XII. Cependant Alcibiade, qui se tenait dans des places fortes de la Chersonèse qu'il avait à lui, vint à cheval au camp des Athéniens, et représenta aux généraux qu'ils avaient imprudemment, et contre leur sûreté, placé leur flotte sur une côte découverte, et qui n'avait aucun abri; en second lieu, qu'ils avaient eu tort d'abandonner Seste, d'où ils tiraient leurs provisions; et qu'ils feraient sagement de regagner promptement le port de cette ville, pour se tenir plus loin des ennemis, qui, commandés par un seul chef, suivaient une exacte discipline, et obéissaient à tout au moindre signal. Mais les généraux n'eurent aucun égard à ses représentations; et Tydée, l'un d'eux, lui répondit d'un ton insultant que ce n'était pas lui qui commandait, et que l'armée avait ses généraux. Alcibiade, soupçonnant quelque trahison, se retira sans répliquer. Le cinquième jour, les Athéniens vinrent encore présenter la bataille aux ennemis; et le soir, quand ils se furent retirés avec cet air de négligence et de mépris qui leur était ordinaire, Lysandre envoya quelques vaisseaux d'observation, avec ordre aux capitaines que lorsqu'ils auraient vu débarquer les Athéniens, ils revinssent en toute diligence; et qu'arrivés au milieu du détroit, ils élevassent sur leur proue, au bout d'une pique, un bouclier d'airain, pour lui donner le signal de faire partir sa flotte. Lui-même, sur sa galère, parcourant toute la ligne, animait les pilotes et les capitaines; les exhortait tous, soldats et matelots, de tenir chacun leur équipage en bon ordre, et, dès que le signal serait donné, de voguer de toutes leurs forces contre l'ennemi.

XIII. Il n'eut pas plus tôt vu le bouclier élevé sur les galères d'observation, que la trompette de la galère capitainesse donna le signal, et que toute la flotte se mit à voguer en bon ordre : l'armée de terre se hâta aussi de gagner le promontoire qui dominait le rivage, pour être spectatrice du combat. Le détroit qui sépare ces deux continents n'a de largeur en cet endroit que quinze stades [1]; la diligence et l'activité des rameurs eurent bientôt franchi cet intervalle. Conon fut le premier des généraux athéniens qui, de la terre, vit cette flotte s'avancer à pleines voiles, et qui cria qu'on s'embarquât. Saisi de douleur à la vue du malheur qui menace la flotte, il appelle les uns, il conjure les autres, il force tous ceux qu'il trouve de monter sur les vaisseaux; mais ses efforts et son zèle sont inutiles, les soldats étaient dispersés de côté et d'autre; ils avaient à peine quitté leurs vaisseaux, que, ne s'attendant à rien de nouveau, ils avaient couru ou acheter des vivres, ou se promener dans la campagne. Les uns dormaient dans leurs tentes, d'autres préparaient leur souper; tous, par l'inexpérience de leurs chefs, étaient bien loin de prévoir ce qui les menaçait. Déja les ennemis venaient sur eux avec impétuosité, en jetant de grands cris, lorsque Conon, se dérobant avec huit vaisseaux, se retira dans l'île de Cypre, auprès d'Évagoras. Les Péloponnésiens, tombant sur les autres galères, enlèvent celles qui sont vides, et froissent de leur choc celles qui commençaient à se remplir. Les soldats qui accouraient pour les défendre par pelotons et sans armes sont tués près de leurs vaisseaux, et ceux qui s'enfuient dans les terres sont massacrés par les ennemis, qui, descendant du promontoire, se mettent à leur poursuite. Lysandre fit trois mille prisonniers, au nombre desquels étaient les généraux. Il s'empara de toute la flotte, excepté du vaisseau Paralus (22), et des huit que Conon avait emmenés au commencement de l'action. Lysandre ayant remorqué les galères captives, et pillé le camp des Athéniens, s'en retourna à Lampsaque, au son des flûtes et aux chants de victoire. Il venait d'exécuter, sans aucune peine, un des plus grands exploits de guerre : il avait, pour ainsi dire, resserré dans l'espace d'une heure le temps le plus considérable et le plus fécond en événements. Il avait mis fin à une guerre signalée par les coups les plus extraordinaires de la fortune; une guerre qui, ayant eu successivement les formes les plus variées, produit les plus étonnantes vicissitudes, amené un nombre infini de batailles par terre et par mer, et enlevé plus de généraux que toutes les guerres dont la Grèce avait été jusqu'alors le théâtre, venait d'être terminée par la prudence et l'habileté d'un seul homme (23).

XIV. Aussi regarda-t-on ce succès comme l'ouvrage d'un dieu; et l'on assure que lorsque la flotte lacédémonienne sortit du port pour aller contre l'ennemi, on vit briller, aux deux côtés du gouvernail de la galère de Lysandre, les deux étoiles des Dioscures (24). D'autres prétendent que la chute d'une pierre, qui arriva dans ce lieu même, fut le présage de cette défaite; car c'est une opinion générale, qu'il tomba du ciel sur la côte d'Égos-Potamos une grosse pierre qu'on montre encore aujourd'hui, et dont tous les habitants de la Chersonèse ont fait un objet de vénération (25). On dit même qu'Anaxagoras avait prédit qu'un des astres attachés à la voûte céleste en serait un jour arraché par un fort ébranlement et une vio-

[1] Trois quarts de lieue.

lente secousse, et qu'il tomberait sur la terre. Les astres, selon ce philosophe, n'occupent plus aujourd'hui les espaces dans lesquels ils furent d'abord placés : comme ils sont d'une substance pierreuse, et qu'ils ont beaucoup de pesanteur, ils ne brillent que par la réflexion et la réfraction de l'éther; ils sont retenus dans les régions supérieures de l'univers par la révolution rapide du ciel, qui les y poussa dès la formation du monde, lorsque la violence du tourbillon, qui fit la séparation des corps froids et pesants d'avec les autres substances de l'univers, les empêcha de se détacher de ces régions élevées où elle les retient encore (26). Mais une opinion plus vraisemblable, c'est que les étoiles qu'on appelle tombantes ne sont, suivant quelques philosophes, ni des fusions, ni des séparations du feu éthéré, qui s'éteignent dans les airs au même moment qu'elles s'y enflamment; moins encore des embrasements de l'air, qui, condensé en trop grande masse, s'échappe vers les régions supérieures, et s'y enflamme : ce sont de vrais corps célestes qui, détachés du ciel par les secousses que leur font éprouver ou l'affaiblissement de la révolution rapide de l'univers, ou quelque autre mouvement extraordinaire, tombent sur la terre, non dans les lieux habités, mais le plus souvent dans la grande mer Océane, où ils disparaissent à nos yeux (27). Cependant l'opinion d'Anaxagoras est confirmée par Damachus (28), qui, dans son Traité de la religion, rapporte qu'avant la chute de cette pierre, on vit sans interruption dans le ciel, pendant soixante-quinze jours, un globe de feu d'une très grande étendue, semblable à un nuage enflammé, qui n'était point fixe à la même place, mais qui, flottant de divers côtés par des mouvements contraires et irréguliers, était poussé avec tant de violence, qu'il s'en détachait des parties enflammées, qui, portées çà et là, jetaient des éclairs pareils à ceux des étoiles tombantes. Lorsque ce globe fut tombé sur la côte de l'Hellespont, et que les habitants du pays, revenus de leur frayeur, eurent accouru pour l'examiner, ils n'y trouvèrent aucun indice, aucune trace de feu; ils ne virent qu'une pierre immobile, qui, quoique assez grande, paraissait à peine une très petite portion du globe de feu qu'on avait vu d'abord. Tout le monde sent combien Damachus a besoin ici de lecteurs indulgents; mais si son récit est vrai, c'est une réfutation victorieuse de l'opinion de ceux qui prétendent que cette pierre était une masse de rocher qui, arrachée par la violence d'un vent orageux de la cime d'une montagne, et portée dans les airs tant que dura la force du tourbillon, tomba au premier endroit où ce mouvement rapide vint à se ralentir. On pourrait dire aussi que ce globe qui parut dans le ciel pendant plusieurs jours, était réellement enflammé, et qu'ensuite, en s'éteignant et se dissipant dans l'atmosphère, il y causa un changement extraordinaire, excita des vents impétueux et des secousses violentes, qui détachèrent cette pierre et la lancèrent sur la terre. Mais cette discussion convient à des ouvrages d'un autre genre.

XV. Le conseil de guerre ayant prononcé une sentence de mort contre les trois mille prisonniers faits sur les Athéniens (29), Lysandre appela Philoclès, l'un des généraux, et lui demanda à quelle peine il se condamnait lui-même, pour le décret qu'il avait fait prononcer à Athènes contre les prisonniers grecs. Philoclès, dont le malheur n'avait point abattu le courage, lui répondit avec fierté de ne pas accuser des gens qui n'avaient point de juges, et de profiter de sa victoire pour traiter les vaincus comme il le serait lui-même, s'il était à leur place. Aussitôt il va se mettre au bain, se couvre ensuite d'un riche manteau, et marchant le premier au supplice, suivant le récit de Théophraste, il montre le chemin à ses concitoyens. Après cette exécution, Lysandre parcourut avec sa flotte les villes maritimes, et obligea tous les Athéniens qu'il y trouva de se retirer dans Athènes, en leur déclarant qu'il ne ferait grace à aucun de ceux qu'il surprendrait hors de leur ville, et qu'ils seraient tous égorgés. Il voulait, en les renfermant dans Athènes, affamer plus promptement la ville, afin que, manquant de provisions pour soutenir un long siége, elle fût plus tôt réduite. A mesure qu'il passait dans les villes, il y détruisait la démocratie et les autres formes de gouvernement, qu'il remplaçait par un harmoste lacédémonien (30), et dix archontes tirés des sociétés qu'il y avait formées. Il traitait également toutes les villes, ennemies ou alliées; et naviguant à loisir le long des côtes, il semblait se préparer une sorte de domination sur toute la Grèce. Car ce n'était ni la noblesse ni la fortune qui le guidaient dans le choix des magistrats; il confiait toutes les dignités à des hommes pris dans ces associations qu'il avait établies, et leur donnait tout pouvoir de punir et de récompenser à leur gré. Il assistait souvent au supplice des proscrits, chassait tous les ennemis de ceux qui lui étaient dévoués, et donnait aux Grecs un avant-goût peu agréable du gouvernement lacédémonien. Le poëte comique Théopompe (31) a donc l'air de plaisanter [1], lorsque, comparant les Lacédémoniens aux cabaretiers, il dit qu'après avoir fait goûter aux Grecs le doux breuvage de la liberté, ils leur avaient ensuite versé du vinaigre. Au contraire, le premier essai qu'ils firent de leur gouverne-

[1] Mot à mot : de rêver.

ment fut plein d'aigreur et d'amertume ; car Lysandre ne laissa dans aucune ville le peuple à la tête des affaires, et il confia partout l'autorité au petit nombre des nobles les plus audacieux et les plus violents.

XVI. Après avoir terminé en assez peu de temps toutes ces opérations, il dépêcha des courriers à Lacédémone, pour y annoncer qu'il allait arriver avec deux cents vaisseaux. Cependant il aborda sur la côte d'Attique, et se joignit aux rois de Sparte Agis et Pausanias, dans l'espérance qu'il serait bientôt maître d'Athènes. Mais la résistance des Athéniens le détermina à se rembarquer ; et repassant en Asie, il changea le gouvernement de toutes les villes, établit des conseils de dix archontes, et condamna à la mort ou à l'exil une foule de citoyens. Il chassa les Samiens de leur patrie (32), et mit en possession de Samos ceux qui en avaient été bannis. Il enleva aux Athéniens la ville de Seste ; et ayant obligé tous les habitants d'en sortir, il donna la ville, avec son territoire, aux pilotes et aux céleustes (33) qui avaient servi sur sa flotte. Ce fut le premier de ses actes d'autorité que les Lacédémoniens désavouèrent : ils rendirent aux Sestiens leur ville et leurs terres. Mais tous les Grecs virent avec plaisir qu'il eût remis les Éginètes en possession de leur ville, dont ils étaient bannis depuis si long-temps, et qu'après avoir chassé les Athéniens de Mélos et de Sicyone, il y eût rétabli les anciens habitants.

XVII. Cependant Lysandre, sachant que les Athéniens étaient pressés par la famine, fit voile vers le Pirée, et força la ville de se rendre aux conditions qu'il voulut lui imposer. Si l'on en croit les Lacédémoniens, Lysandre n'écrivit aux éphores que ces mots : « Athènes est prise. » Et les éphores lui répondirent : « Il suffit qu'Athènes soit prise. » Mais c'est un conte fait à plaisir pour rendre le récit plus intéressant ; le décret, tel qu'il fut dressé par les éphores, était conçu en ces termes : « Voici ce qu'ont ordonné les magistrats de Lacédémone : Vous démolirez les fortifications du Pirée, et les longues murailles qui le joignent à la ville ; vous évacuerez toutes les villes que vous avez conquises, et vous vous renfermerez dans les bornes de votre territoire. Vous aurez la paix à ces conditions ; vous paierez aussi ce qui sera jugé convenable ; vous rappellerez les bannis (34). Quant au nombre des vaisseaux que vous devez garder, vous vous conformerez à ce qui vous sera prescrit. » Les Athéniens, par le conseil de Théramène, fils d'Aucon [1], acceptèrent ce fatal décret ; et un jeune orateur athénien, nommé Cléomènes, lui ayant demandé s'il oserait dire et faire le contraire de ce qu'avait fait Thémistocle, en livrant aux Lacédémoniens des murailles que Thémistocle avait bâties malgré les Lacédémoniens (35) : « Jeune homme, lui répondit Théramène, je ne fais rien de contraire à ce qu'a fait Thémistocle. C'est pour le salut des citoyens que Thémistocle a bâti ces murailles ; et c'est aussi pour le salut des citoyens que nous les démolissons. Si ce sont les murailles qui rendent les villes heureuses, Lacédémone, qui n'en a point, doit être la plus malheureuse de toutes les villes. » Lysandre se rendit maître de tous les vaisseaux des Athéniens, à l'exception de douze, et prit possession de la ville le seize du mois de Munychion [1], jour auquel les Athéniens avaient remporté sur les Barbares la victoire de Salamine. A peine entré dans Athènes, il proposa de changer la forme du gouvernement ; les Athéniens y ayant témoigné la plus grande opposition, Lysandre fit dire au peuple qu'il avait manqué à la capitulation ; que les jours qu'on lui avait accordés pour détruire les murailles étant passés sans qu'on eût exécuté cet article du traité, il allait assembler le conseil, pour leur dicter d'autres conditions, puisqu'ils avaient violé les premières. On ajoute qu'il fut proposé dans le conseil des alliés de réduire en servitude tous les Athéniens, et qu'un Thébain, nommé Érianthus, conseilla de raser la ville, et de faire de tout le pays un lieu de pâturage pour les troupeaux. Ce conseil fut suivi d'un festin où se trouvèrent tous les généraux, et pendant lequel un musicien de Phocide chanta ces vers du premier chœur de l'Électre d'Euripide :

Fille d'Agamemnon, princesse infortunée,
Quel est de ce séjour la triste destinée !
J'y vois tous les palais en cabanes changés.

Tous les convives, attendris, s'écrièrent qu'il serait horrible de détruire une ville si célèbre, et qui avait produit de si grands hommes (36).

XVIII. Les Athéniens s'étant donc soumis à tout, et Lysandre ayant appelé de la ville un grand nombre de joueuses de flûte, qu'il réunit à celles qu'il avait dans son camp, fit raser les murailles et brûler les vaisseaux au son de la flûte, et en présence des alliés, qui, couronnés de fleurs, et regardant ce jour comme l'aurore de leur liberté, donnaient les plus vives démonstrations de joie. Ayant aussitôt après changé la forme du gouvernement, il établit dans la ville trente archontes, et dix dans le Pirée ; il mit dans la citadelle une garnison, sous les ordres d'un harmoste spartiate, nommé Callibius. Ce commandant ayant un jour levé son bâton sur l'athlète Autolycus, celui sur

[1] C'est plutôt Agnon, d'après le manuscrit de S.-Germain

[1] Avril.

qui Xénophon a composé son Banquet (37), Autolycus le saisit par les deux cuisses, et, l'élevant en l'air, il le froissa ensuite contre terre. Lysandre, loin de l'en punir, réprimanda Callibius, et lui dit qu'il ne savait pas commander à des hommes libres. Cependant, peu de jours après, les Trente, pour complaire à Callibius, firent mourir Autolycus.

XIX. Après avoir ainsi tout réglé à Athènes, Lysandre partit pour la Thrace (38); et ce qui lui restait de l'argent qu'il avait pris dans Athènes, des présents qu'il avait reçus, des couronnes qu'on lui avait données, et qui devaient être en grand nombre, car tout le monde lui en apportait à l'envi, comme à l'homme le plus puissant et en quelque sorte le maître de la Grèce, il l'envoya à Lacédémone par Gylippe, celui qui avait commandé en Sicile. Gylippe, dit-on, décousut par-dessous tous les sacs, tira de chacun une assez grande somme, et les recousut ensuite; il ne savait pas qu'il y avait dans chaque sac un bordereau de ce qu'il contenait. Arrivé à Sparte, il cacha, sous le toit de sa maison, l'argent qu'il avait dérobé, et remit les sacs aux éphores, en leur faisant voir que les cachets étaient entiers. Les éphores ayant ouvert les sacs et compté l'argent, trouvèrent que les sommes ne s'accordaient pas avec les bordereaux. Ils ne savaient qu'en penser, lorsqu'un esclave de Gylippe vint leur découvrir la fraude de son maître, en leur disant d'une manière énigmatique qu'il y avait bien des chouettes dans le Céramique; c'est qu'apparemment la plupart des monnaies avaient alors l'empreinte d'une chouette, oiseau révéré des Athéniens (39). Gylippe, qui, par une bassesse si indigne, flétrissait la gloire de tant de belles actions précédentes, se bannit volontairement de Lacédémone.

XX. Les plus sensés des Spartiates, frappés de cet exemple, et redoutant le pouvoir de l'argent, qui avait pu corrompre un de leurs citoyens les plus recommandables, blâmèrent hautement Lysandre, et déclarèrent aux éphores qu'ils devaient au plus tôt faire sortir de Sparte tout l'or et tout l'argent qu'il y avait envoyé, comme des pestes d'autant plus dangereuses qu'elles étaient plus séduisantes. L'affaire fut mise en délibération; et, suivant l'historien Théopompe, ce fut Sciraphidas qui proposa le décret. Éphore en fait honneur à Phlogidas, qui opina le premier qu'il ne fallait recevoir dans la ville aucune monnaie d'or et d'argent, mais s'en tenir à celle du pays. C'était une monnaie de fer, qu'on faisait d'abord rougir au feu, et qu'on trempait ensuite dans le vinaigre, afin que, devenu par cette trempe aigre et cassant, il ne pût plus être forgé, ni employé à d'autre usage: elle était d'ailleurs d'un si grand poids, qu'on ne pouvait pas la transporter facilement, et que, sous un grand volume, elle avait très peu de valeur. Je croirais même qu'anciennement on ne connaissait d'autre monnaie que celle-là, et que ces espèces courantes étaient de petites broches de fer; d'où vient qu'encore aujourd'hui nous avons beaucoup de petites pièces qui portent le nom d'oboles, dont les six font la drachme, ainsi nommée parceque c'était tout ce que la main pouvait en empoigner (40). Les amis de Lysandre s'opposèrent au décret, et à force d'instances ils firent ordonner que cet argent resterait à Sparte; mais que celui qui était monnayé n'aurait cours que pour les affaires publiques; et que tout particulier qui serait trouvé en avoir serait puni de mort: comme si Lycurgue avait craint précisément la monnaie d'or et d'argent, plutôt que l'avarice qu'elle amène toujours à sa suite. C'était bien moins prévenir cette passion, en défendant aux particuliers d'avoir des espèces d'or et d'argent, qu'en exciter le desir, en autorisant la ville à en faire usage; ce qu'elles avaient de commode leur donnait plus de prix, et les faisait desirer davantage. Était-il possible, en effet, que les particuliers la méprisassent comme inutile, quand elle était publiquement estimée? et chaque Spartiate pouvait-il, dans ses propres affaires, n'attacher aucune valeur à ce qu'il voyait tant prisé, tant recherché pour les affaires publiques? mais c'est de l'exemple des mœurs publiques que les mauvaises coutumes découlent dans la conduite des particuliers, plutôt que les vices et les fautes des particuliers ne portent leur dépravation dans les villes. Il est naturel qu'un tout vicié entraîne facilement ses parties vers la corruption; au lieu que les affections vicieuses d'une seule partie peuvent recevoir des secours et des remèdes de celles qui sont encore saines. Les éphores, il est vrai, pour empêcher que l'argent monnayé n'entrât dans les mains des citoyens, y placèrent pour sentinelles la crainte et la loi; mais ils ne fermèrent pas leurs ames à l'admiration et au desir des richesses; au contraire, en les faisant regarder comme une possession aussi précieuse qu'honorable, ils en excitèrent en eux la passion la plus violente. Au reste, j'ai blâmé ailleurs les Lacédémoniens de cette conduite [1].

XXI. Lysandre employa le produit du butin à faire jeter en bronze sa statue et celles de tous les capitaines de galère; elles furent placées dans le temple de Delphes, avec deux étoiles d'or, qui désignaient Castor et Pollux, et qui disparurent peu de temps avant la bataille de Leuctres (41). Dans le trésor de Brasidas et des Acanthiens, il y avait une galère d'ivoire et d'or, de deux coudées de long,

[1] Voyez la Vie de Lycurgue, chap. XLIV.

que Cyrus avait envoyée à Lysandre, pour le féliciter de sa victoire (42). Alexandridas, de Delphes (43), rapporte que Lysandre avait mis en dépôt, dans le temple, un talent d'argent, cinquante-deux mines et onze statères; ce qui ne s'accorde pas avec ce que tous les autres historiens disent de sa pauvreté. Ce qu'il y a de certain, c'est que Lysandre, qui avait alors plus d'autorité qu'aucun autre Grec n'en avait eu avant lui, se laissa aller à un faste et à une fierté qui surpassaient encore sa puissance. Il fut le premier à qui, suivant l'historien Duris (44), les villes grecques dressèrent des autels et offrirent des sacrifices comme à un dieu; il eut encore le premier l'honneur de voir composer à sa louange des hymnes, dont l'une commençait ainsi :

Célébrons ce héros environné de gloire,
Dont le bras a guidé les Grecs à la victoire.
Chantons, publions ses exploits.

Les Samiens ordonnèrent, par un décret public, que les fêtes de Junon prendraient le nom de fêtes de Lysandre (45). Lui-même se faisait toujours accompagner du poëte Chérile (46), afin qu'il embellît des charmes de la poésie le récit de ses actions. Le poëte Antilochus ayant composé quelques vers à sa louange, il en fut si ravi, qu'il lui donna son chapeau plein d'argent. Antimachus, de Colophon (47), et Nicératus, d'Héraclée, avaient fait chacun un poëme qui portait son nom, et ils disputèrent le prix devant lui. Lysandre l'adjugea à Nicératus; et Antimachus en fut si piqué, qu'il supprima son poëme. Platon, alors fort jeune, admirait le talent poétique d'Antimachus; et voyant combien il était sensible à sa défaite, il lui dit, pour le consoler, que l'ignorance est pour l'esprit ce que l'aveuglement est pour les yeux du corps. Enfin, le joueur de lyre Aristonoüs, qui avait été six fois vainqueur aux pythiques, voulant faire sa cour à Lysandre, lui assura que s'il était encore une fois vainqueur, il se ferait proclamer l'esclave de Lysandre.

XXII. Son ambition ne fut d'abord à craindre que pour les premiers citoyens et pour ceux de son rang; mais quand à cette passion il joignit l'arrogance et la cruauté, fruit des flatteries qui avaient corrompu ses mœurs, alors il ne garda plus de mesure ni dans ses punitions, ni dans ses récompenses. Le gouvernement despotique dans les villes, un pouvoir absolu de vie et de mort, furent pour ses amis et pour ses hôtes le prix de la liaison qu'ils avaient contractée avec lui : il ne connut plus qu'une seule manière d'assouvir sa vengeance, la mort de ceux qui en étaient l'objet, et il n'y avait aucun moyen de lui échapper. A Milet, craignant que les chefs du parti populaire ne prissent la fuite, et voulant obliger ceux qui s'étaient cachés à sortir de leurs retraites, il jura qu'il ne leur ferait aucun mal; mais à peine ils se furent montrés sur sa parole, qu'il les livra aux nobles, qui les firent tous périr, quoiqu'ils ne fussent pas moins de huit cents. On ne saurait compter le nombre des gens du peuple qu'il fit égorger dans les autres villes: non content de les sacrifier à son ressentiment personnel, il servait encore la haine et l'avarice des amis qu'il avait dans chaque ville. Aussi le Lacédémonien Étéocle eut-il raison de dire que la Grèce n'aurait pu supporter deux Lysandre. Suivant Théophraste, ce mot avait été déja dit d'Alcibiade par Archestrate[1]; mais ce qui choquait le plus dans Alcibiade, c'était une grande insolence, beaucoup de luxe et de vanité : dans Lysandre, l'excessive dureté de son caractère rendait sa puissance cruelle et insupportable.

XXIII. Les Lacédémoniens furent peu touchés des plaintes que les autres leur portaient contre lui; mais quand Pharnabaze eut envoyé des ambassadeurs à Sparte pour accuser Lysandre des injustices et des brigandages qu'il commettait dans les provinces de son gouvernement, les éphores, indignés, se saisirent d'un de ses amis et de ses collègues dans le commandement, nommé Torax, et lui ayant trouvé, au mépris du décret rendu, de l'argent en propre, ils le condamnèrent à mort, et envoyèrent à Lysandre la scytale de son rappel. Je dois dire ce que c'est que la scytale. Quand un général part pour une expédition de terre ou de mer, les éphores prennent deux bâtons ronds, d'une longueur et d'une grandeur si parfaitement égales, qu'ils s'appliquent l'un à l'autre sans laisser entre eux le moindre vide. Ils gardent l'un de ces bâtons, et donnent l'autre au général; ils appellent ces bâtons scytales. Lorsqu'ils ont quelque secret important à faire passer au général, ils prennent une bande de parchemin, longue et étroite comme une courroie, la roulent autour de la scytale qu'ils ont gardée, sans y laisser le moindre intervalle, en sorte que la surface du bâton est entièrement couverte. Ils écrivent ce qu'ils veulent sur cette bande ainsi roulée, après quoi ils la déroulent, et l'envoient au général sans le bâton. Quand celui-ci la reçoit, il ne peut rien lire, parceque les mots, tous séparés et épars, ne forment aucune suite. Il prend donc la scytale qu'il a emportée, et roule autour la bande de parchemin, dont les différents tours, se trouvant alors réunis, remettent les mots dans l'ordre où ils ont été écrits, et présentent toute la suite de la lettre. On appelle cette lettre scytale, du nom même du

[1] Voyez la Vie d'Alcibiade, ch. XIX.

bâton, comme ce qui est mesuré prend le nom de ce qui lui sert de mesure.

XXIV. Cette scytale que Lysandre reçut dans l'Hellespont le jeta dans un grand trouble; il craignait surtout les accusations de Pharnabaze, et, dans l'espérance de l'apaiser, il se hâta de l'aller trouver. Quand il fut auprès de lui, il le pria d'écrire aux éphores une autre lettre, dans laquelle il leur dirait qu'il n'avait reçu de lui aucun tort, et qu'il n'avait point à s'en plaindre. Mais il ne savait pas que Crétois lui-même, comme dit le proverbe, il avait affaire à un autre Crétois (48). Pharnabaze promit tout, il écrivit même devant Lysandre une lettre telle qu'il la souhaitait; mais il en avait préparé secrètement une autre qui disait tout le contraire; et en la cachetant, comme les deux lettres étaient au-dehors parfaitement semblables, il substitua à la dernière qu'il venait d'écrire, celle qu'il avait préparée d'avance. Lysandre, rendu à Sparte, alla, selon l'usage, descendre au palais, et remit aux éphores la lettre de Pharnabaze, ne doutant pas qu'il ne fût justifié de l'accusation qu'il avait le plus à craindre; car Pharnabaze était fort aimé des Lacédémoniens, parceque de tous les généraux du roi, c'était celui qui, dans cette guerre, les avait secourus avec le plus d'ardeur. Les éphores, après avoir lu la lettre, la lui montrèrent, et il reconnut la vérité du proverbe qui dit :

Ulysse, entre les Grecs, n'est pas le seul rusé (49).

Il se retira confus et troublé. Quelques jours après il alla trouver les éphores, et leur dit qu'il ne pouvait se dispenser d'aller au temple d'Ammon, pour y faire les sacrifices qu'il avait voués à Jupiter avant les batailles qu'il avait gagnées. En effet, on donne pour certain que lorsqu'il assiégeait la ville des Aphytiens (50), en Thrace, le dieu Ammon lui apparut en songe; que, regardant cette apparition comme un ordre de Jupiter, il abandonna le siége, et chargea les Aphytiens de sacrifier à ce dieu; que de son côté il se hâta d'aller en Libye, pour l'apaiser par ce sacrifice. Mais on croit assez généralement que le dieu n'était qu'un prétexte, et que le vrai motif de ce voyage était la crainte qu'il avait des éphores; que d'ailleurs ne pouvant supporter le joug qu'il fallait subir à Sparte, ni souffrir d'être commandé, il eut besoin de voyager et d'errer d'un côté et d'autre, comme un coursier accoutumé à bondir en liberté dans les pâturages d'une vaste prairie ne peut plus se faire à son écurie ni à ses travaux ordinaires. Éphore donne de ce voyage une autre raison que je rapporterai bientôt.

XXV. Il obtint, non sans peine, son congé des éphores, et s'embarqua. Dès qu'il fut parti, les rois de Lacédémone, sur la réflexion qu'ils firent que Lysandre, à la faveur des sociétés qu'il avait formées dans les villes, les tenait toutes dans sa main, et qu'il était par ce moyen le seigneur et le maître absolu de la Grèce, voulurent dépouiller ses amis de l'autorité souveraine, et la remettre entre les mains du peuple. Les grands mouvements que cette entreprise excita donnèrent lieu aux Athéniens qui s'étaient emparés de Phyle (51) d'attaquer les Trente, et de les vaincre. A cette nouvelle, Lysandre se hâta de retourner à Sparte, où il persuada aux Lacédémoniens d'aller au secours des nobles et de punir la rebellion du peuple. Ils envoyèrent donc aux Trente cent talents [1] pour continuer la guerre, et nommèrent Lysandre général. Mais les rois, qui lui portaient envie, et qui craignaient qu'il ne prît une seconde fois Athènes, convinrent que l'un d'eux se chargerait de cette expédition. Pausanias partit donc, en apparence, pour soutenir les tyrans contre le peuple; mais, dans le fait, pour terminer la guerre et empêcher que Lysandre, soutenu de ses partisans, ne se rendît de nouveau maître d'Athènes. Pausanias en vint facilement à bout; il réconcilia les Athéniens entre eux, apaisa la sédition, et réprima l'ambition de Lysandre. Cependant les Athéniens ne tardèrent pas à se soulever de nouveau; alors on en jeta tout le blâme sur Pausanias, qui, disait-on, avait ôté au peuple le frein de l'oligarchie, et lui avait laissé tout pouvoir de se livrer à la licence et à l'audace. On rendait au contraire à Lysandre le témoignage qu'il ne mettait dans l'exercice de son autorité ni complaisance ni ostentation, et qu'il en usait avec une fermeté qui ne tendait qu'à l'utilité de sa patrie. Il est vrai qu'il était fier dans ses paroles et terrible à ceux qui lui résistaient. Les Argiens disputaient contre les Spartiates pour les bornes de leurs territoires respectifs, et se flattaient de donner de meilleures raisons que leurs adversaires : « Celui qui est le plus fort avec celle-» ci, leur dit Lysandre en leur montrant son » épée, raisonne mieux que tous les autres sur » les limites des terres. » Un Mégarien lui parlait dans une conférence avec beaucoup de hardiesse : « Mon ami, lui dit Lysandre, vos paroles auraient » besoin d'une ville (52). » Les Béotiens balançant à se déclarer pour Lacédémone, il leur demanda comment ils voulaient qu'il passât sur leurs terres, les piques hautes ou baissées. Lorsque les Corinthiens se furent détachés de l'alliance de Sparte, il fit approcher ses troupes de leurs murailles; et comme elles ne se pressaient pas d'aller à l'assaut, il vit un lièvre sortir des fossés : « N'avez-vous pas

[1] Cinquante mille livres de notre monnaie.

» honte, leur dit-il, de craindre des ennemis qui » sont si lâches, que les lièvres dorment tranquil» lement sur leurs murailles! »

XXVI. Cependant le roi Agis mourut, laissant un frère nommé Agésilas, et Léothychidas qu'on regardait comme le fils de ce roi. Lysandre, qui avait fort aimé Agésilas dès sa jeunesse, lui conseilla de revendiquer le trône, comme seul issu légitimement de la race des Héraclides. Car Léothychidas passait pour fils d'Alcibiade, qui, retiré à Sparte pendant son bannissement d'Athènes, avait eu un commerce secret avec Timée, femme d'Agis. Ce roi ayant jugé, dit-on, par l'époque de la grossesse de sa femme, que l'enfant n'était pas de lui, n'avait témoigné aucun intérêt pour Léothychidas, et montra même ouvertement, jusqu'à la fin de sa vie, qu'il ne l'avouait pas pour son fils. Dans sa dernière maladie, il se fit porter à Héréa (53); et comme il était sur le point de mourir, pressé d'un côté par ce jeune homme, vaincu de l'autre par les instances de ses amis, il déclara, en présence de plusieurs témoins, qu'il reconnaissait Léothychidas pour son fils, et il mourut après avoir prié tous ceux qui étaient présents de l'attester devant les Lacédémoniens. Ils déposèrent tous de ce fait en faveur de Léothychidas; mais Agésilas, pour qui ses grandes qualités parlaient hautement, soutenu d'ailleurs par le crédit de Lysandre, l'emportait déja sur lui, lorsque Diopithès, homme fort versé dans la connaissance des anciennes prédictions, pensa le faire rejeter, en rapportant un oracle qu'il appliquait à Agésilas, qui était boiteux :

Tremble, Lacédémone, au faîte de la gloire !
Crains qu'un prince boiteux, nuisant à tes succès,
Par des maux imprévus n'arrête tes progrès,
Et de longs flots de sang ne souille ta victoire (54).

La plupart des Spartiates, entraînés par cet oracle, penchaient pour Léothychidas. Mais Lysandre leur représenta que Diopithès ne prenait pas le vrai sens de l'oracle; que le dieu ne s'opposait pas à ce qu'un boiteux régnât à Lacédémone; qu'il donnait seulement à entendre que la royauté serait comme boiteuse, si des bâtards, si des gens indignes de la race d'Herculé venaient à régner sur les Héraclides. Cette interprétation, appuyée de son autorité, fit revenir tout le monde à son opinion, et Agésilas fut déclaré roi.

XXVII. Le premier soin de Lysandre fut de l'engager à porter promptement la guerre en Asie; de lui faire espérer qu'il détruirait l'empire des Perses, et qu'il effacerait la gloire de tous les guerriers qui l'avaient précédé. En même temps il écrivit à ses amis d'Asie de faire demander à Sparte Agésilas pour général dans la guerre contre les Barbares. Empressés à lui complaire, ils envoient aussitôt des ambassadeurs à Lacédémone pour en faire la demande. L'honneur que Lysandre procurait par-là à Agésilas égalait presque celui de la royauté; mais les caractères ambitieux, quoique d'ailleurs très capables de commander, trouvent, dans la jalousie que leur inspire contre leurs égaux l'amour de la gloire, un grand obstacle aux belles actions qu'ils pourraient faire; ils ne voient que des rivaux dans ceux qui les aideraient à parcourir avec honneur la carrière de la vertu. Agésilas mena Lysandre avec lui; et des trente Spartiates qui formaient son conseil, c'était celui qu'il se proposait de consulter le plus dans toutes ses affaires.

XXVIII. Lorsqu'ils furent en Asie, les gens du pays, qui n'avaient jamais eu d'habitude avec Agésilas, le voyaient rarement et lui parlaient peu. Mais connaissant Lysandre depuis long-temps, ils étaient tous les jours à sa porte et l'accompagnaient souvent, les uns comme ses amis, les autres parcequ'ils le craignaient. Il n'est pas rare de voir, parmi les acteurs tragiques, que celui qui joue le rôle de courrier et d'esclave est applaudi et considéré comme le premier personnage, tandis que celui qui porte le diadème et le sceptre est à peine écouté. Il en était de même d'Agésilas et de Lysandre : celui-ci, qui n'était qu'un simple ministre, avait toute la dignité du commandement; et on ne laissait au roi qu'un titre sans puissance. Il fallait sans doute réprimer cette ambition excessive, et réduire Lysandre au second rôle; mais de rejeter, de maltraiter même, par une rivalité de gloire, un bienfaiteur et un ami, c'est ce qu'Agésilas n'aurait jamais dû faire. D'abord, il ne lui donna aucune occasion de se signaler, et ne le chargea d'aucun commandement. En second lieu, tous ceux pour qui Lysandre montrait de l'intérêt et du zèle, il les renvoyait sans leur rien accorder, et les traitait moins bien que les derniers du peuple. Par-là il diminuait, il détruisait insensiblement toute l'autorité de son rival. Quand Lysandre vit qu'il était toujours refusé, et que son zèle pour ses amis leur devenait nuisible, il suspendit toute sollicitation pour eux auprès d'Agésilas, et les pria de ne plus venir le voir, de ne plus s'attacher à sa personne, mais de s'adresser directement au roi, et de rechercher la protection de ceux qui, dans le moment présent, pouvaient être plus utiles que lui à leurs clients. D'après ce conseil, ils cessèrent de l'importuner de leurs affaires, mais non de le cultiver; ils n'en furent même que plus empressés à l'accompagner dans les promenades et dans les lieux d'exercice. Cette conduite augmenta tellement la rivalité d'honneur qui tourmentait Agésilas, qu'après avoir conféré à de simples soldats des commandements considérables et des gouvernements de villes, il chargea Lysandre de la dis-

tribution des viandes, et dit un jour, pour insulter les Ioniens : « Qu'ils aillent maintenant faire » la cour à mon commissaire des vivres. » Enfin, Lysandre crut devoir lui parler; leur entretien fut court et tout-à-fait laconique : « Agésilas, lui dit » Lysandre, vous savez très bien rabaisser vos » amis. — Oui, lui répondit Agésilas, quand ils » veulent être plus grands que moi; pour ceux qui » travaillent à augmenter ma puissance, je sais, » comme il est juste, leur en faire part. — Mais » Agésilas, reprit Lysandre, on vous en a peut-» être plus dit que je n'en ai fait. Au reste, à » cause des étrangers qui ont les yeux sur nous, » donnez-moi, je vous prie, dans votre armée un » poste et un rang où je vous sois le moins suspect » et le plus utile (55). »

XXIX. D'après cette conversation, Agésilas l'envoya commander dans l'Hellespont, où Lysandre, en conservant toujours du ressentiment contre Agésilas, remplit d'ailleurs avec exactitude tous ses devoirs. Spithridate, lieutenant du roi de Perse dans cette province, était un officier plein de courage, qui avait sous ses ordres un corps de troupes considérable. Lysandre ayant su qu'il était ennemi de Pharnabaze, l'engagea à se révolter contre son roi, et l'amena à Agésilas. C'est tout ce que Lysandre fit dans cette guerre; peu de temps après il s'en retourna à Sparte avec peu d'honneur, toujours irrité contre Agésilas, haïssant plus que jamais le gouvernement, et résolu enfin d'exécuter, sans délai, le projet qu'il avait conçu depuis long-temps de lui donner une nouvelle forme [1]. La plupart des Héraclides, qui, après s'être mêlés avec les Doriens, étaient rentrés dans le Péloponnèse, s'établirent à Sparte, où leur postérité devint très florissante. Mais ils ne partageaient pas tous le droit de succession à la couronne : deux maisons seules y régnaient, celle des Eurytionides et celle des Agides (56); les autres branches, quoique sorties de la même tige, n'avaient, dans le gouvernement, aucun avantage sur les plus simples particuliers; et les honneurs attachés à la vertu étaient également proposés à tous ceux qui se montraient dignes d'y parvenir. Lysandre, qui était aussi de la race des Héraclides, n'eut pas plus tôt acquis par ses exploits une brillante réputation, un nombre considérable d'amis, et une grande puissance, qu'il ne put voir sans chagrin qu'une ville, dont il avait si fort augmenté la gloire, fût gouvernée par des rois qui ne valaient pas mieux que lui. Il pensa donc à enlever la couronne aux deux maisons régnantes, pour la rendre commune à tous les Héraclides. D'autres disent qu'il voulait étendre le droit de la porter non seulement aux Héraclides, mais encore à tous les Spartiates, afin qu'elle pût passer, non aux seuls descendants d'Hercule, mais à quiconque s'en rendrait digne par sa vertu, comme ce héros avait été élevé par son seul mérite au rang des dieux; il se promettait bien que, lorsque la royauté serait adjugée comme le prix des talents, aucun autre Spartiate ne lui serait préféré. Il voulut d'abord faire goûter son projet aux Lacédémoniens, et pour cela il apprit par cœur un discours qu'avait composé à ce dessein Cléon d'Halicarnasse. Mais ensuite, considérant qu'un changement si extraordinaire demandait des moyens plus hardis, il imita les poètes tragiques, qui ont souvent recours à des machines pour amener le dénouement. Il inventa, pour gagner ses concitoyens, des oracles et des prophéties, persuadé que l'éloquence de Cléon ne lui servirait de rien, si, par la crainte de la divinité et par le pouvoir de la superstition, il ne frappait d'avance les esprits, et ne s'en rendait maître, pour achever ensuite de les convaincre par le discours qu'il prononcerait.

XXX. Éphore rapporte que Lysandre tenta d'abord de corrompre la Pythie; qu'ensuite il fit sonder, par le moyen d'un certain Phéréclès, les prêtresses de Dodone; que, refusé partout, il alla lui-même au temple d'Ammon, et offrit beaucoup d'argent aux prêtres, qui, indignés de son audace, envoyèrent des ambassadeurs à Sparte, pour l'accuser d'avoir voulu les corrompre. Lysandre fut absous; et ces Libyens, étant sur le point de partir, dirent aux Spartiates : « Nous jugerons avec » plus de justice que vous, lorsque vous viendrez » vous établir en Libye. » C'est qu'il y avait un ancien oracle qui portait que les Lacédémoniens iraient un jour habiter cette contrée. Mais je dois exposer ici toute la suite de cette intrigue, faire connaître l'adresse que Lysandre mit dans une fiction où, loin d'employer des moyens communs et des ressources vulgaires, il procéda comme dans une démonstration géométrique, où l'on commence par établir plusieurs propositions importantes, pour arriver, par des prémisses difficiles et souvent obscures, au dernier terme de la conclusion. Voici cette trame telle que l'a décrite Éphore, aussi habile historien que grand philosophe (57). Il y avait, dans le Pont, une femme qui prétendit être enceinte d'Apollon. Bien des gens refusèrent, avec raison, d'ajouter foi à cette grossesse; mais d'autres, en grand nombre, y crurent sur sa parole. Elle accoucha d'un fils, que les personnes les plus considérables briguèrent l'honneur de nourrir et d'élever, et qui, je ne sais pour quelle raison, fut appelé Silène. Lysandre saisit cet événement pour en faire le premier acte de sa pièce, et il ourdit

[1] Le texte ajoute : voici ce projet.

de lui-même le reste de l'intrigue. Il eut pour acteurs du prologue plusieurs personnes d'un rang distingué, qui accréditèrent la naissance divine de cet enfant d'un air si naturel, qu'on n'y put soupçonner aucun artifice, et qu'ils préparèrent les esprits à la croire. Ils semèrent aussi dans Sparte certains propos qui, disait-on, venaient de Delphes, et qui portaient que les prêtres du temple conservaient avec soin, dans des livres très secrets, des oracles fort anciens, qu'il n'était permis ni à eux-mêmes, ni à toute autre personne de lire ou de toucher; mais qu'un fils d'Apollon, venant après une longue suite de siècles, donnerait aux prêtres dépositaires de ces livres sacrés des signes certains de sa naissance, et emporterait les livres où étaient contenus ces oracles.

XXXI. Les choses ainsi préparées, Silène devait aller à Delphes, et, comme fils d'Apollon, demander les oracles aux prêtres, qui, gagnés par Lysandre, auraient tout examiné scrupuleusement, et pris, sur la naissance de Silène, les informations les plus exactes. Enfin, ne doutant pas qu'il ne fût véritablement fils d'Apollon, ils lui auraient montré ces livres, auraient lu publiquement les prédictions qu'ils contenaient, surtout celle qui était le but de cette intrigue, et qui regardait la royauté de Lacédémone; on y aurait vu qu'il était beaucoup plus avantageux pour les Spartiates de choisir désormais leurs rois parmi les citoyens les plus vertueux. Silène, parvenu à l'adolescence, était déjà arrivé en Grèce pour y jouer son rôle, lorsque Lysandre vit manquer sa pièce par la timidité d'un des acteurs, qui, cédant à son extrême frayeur, l'abandonna au moment de l'exécution. Toute cette intrigue resta dans le secret pendant la vie de Lysandre, et ne fut découverte qu'après sa mort.

XXXII. Il mourut avant qu'Agésilas fût de retour d'Asie, et lorsqu'il était engagé dans la guerre de Béotie, ou plutôt après y avoir lui-même jeté la Grèce, car on le dit des deux manières; les uns en accusent Lysandre, les autres les Thébains; quelques uns l'imputent également aux deux partis. Ceux qui en rejettent la faute sur les Thébains leur reprochent d'avoir renversé, à Aulide, les autels sur lesquels Agésilas offrait des sacrifices (58); ils ajoutent qu'Androclidès et Amphithéus (59), corrompus par l'argent du roi de Perse, prirent les armes contre les Phocéens et ravagèrent leur territoire, afin d'occuper les Lacédémoniens dans une guerre contre la Grèce. Ceux qui veulent en rendre Lysandre responsable disent qu'il était très irrité contre les Thébains, qui seuls entre tous les alliés avaient demandé la dîme du butin fait sur les Athéniens, et avaient trouvé mauvais que Lysandre eût envoyé de l'argent à Lacédémone. Il fut encore, dit-on, plus courroucé de ce qu'ils avaient les premiers fourni aux Athéniens les moyens de recouvrer leur liberté, et de briser le joug des trente tyrans que Lysandre avait établis à Athènes, et que les Lacédémoniens eux-mêmes avaient rendus encore plus puissants et plus redoutables, en décrétant que ceux qui s'étaient enfuis d'Athènes pourraient être pris partout où on les trouverait, et ramenés dans leur ville; que quiconque y mettrait obstacle serait traité en ennemi de Sparte. Les Thébains répondirent à ce décret par un autre plus conforme à la conduite d'Hercule et de Bacchus: il portait que toutes les villes et toutes les maisons de la Béotie seraient ouvertes aux Athéniens qui viendraient y demander un asile; que tout Thébain qui n'aurait pas prêté main-forte à un fugitif qu'il aurait vu emmener paierait un talent d'amende [1]; que si quelqu'un passait par la Béotie pour porter des armes à Athènes contre les tyrans, aucun Thébain ne ferait semblant de le voir ou de l'entendre. Non contents de faire des décrets pleins d'humanité et si dignes de la Grèce, ils les soutinrent par leurs actions; car ce fut de Thèbes que partirent Thrasybule et les autres bannis, pour aller s'emparer de Phyle; les Thébains leur fournirent des armes et de l'argent, avec les moyens de commencer leur entreprise sans être découverts.

XXXIII. Tels sont les motifs qui déterminèrent Lysandre à se déclarer contre les Thébains. Comme il était d'un caractère très violent, et que sa mélancolie, augmentée chaque jour par la vieillesse, l'irritait encore davantage, il communiqua son ressentiment aux éphores, et leur persuada d'envoyer une garnison dans la Phocide: il fut chargé de cette expédition, et partit à la tête des troupes. Peu de jours après, on y envoya de Sparte Pausanias, avec le reste de l'armée. Mais ce prince devait faire un grand circuit par le mot Cythéron pour entrer dans la Béotie, tandis que Lysandre, avec un corps nombreux de troupes, irait à sa rencontre par la Phocide. Dans sa marche, il prit Orchomène, qui se rendit volontairement à lui; il s'empara de Lébadie, qu'il livra au pillage. De là il écrivit à Pausanias de se rendre de Platée devant Haliarte (60), l'assurant que lui-même il serait le lendemain, à la pointe du jour, au pied de ses murailles. Le courrier chargé de cette lettre tomba entre les mains des coureurs ennemis, qui la portèrent à Thèbes. Les Thébains, instruits de sa marche, confièrent aux Athéniens qui étaient venus à leur secours la garde de leur ville; et, sortant eux-mêmes sur le minuit, ils prévinrent de quelques heures l'arrivée de Lysandre devant Haliarte, et une partie de leurs troupes entra dans

[1] Environ cinq mille livres de notre monnaie.

la ville. Lysandre avait d'abord voulu camper sur une éminence pour y attendre Pausanias; mais voyant qu'il n'arrivait pas et que le jour s'avançait, il ne put rester plus long-temps dans l'inaction; il fit prendre les armes aux Spartiates, anima les alliés à bien faire, et s'approcha des murailles avec toutes ses troupes en ordre de bataille. Ceux des Thébains qui étaient restés hors de la ville, prenant par la gauche, tombèrent sur l'arrière-garde de Lysandre, au-dessous de la fontaine Cissusa (61), dans laquelle, selon la Fable, les nourrices de Bacchus lavèrent ce dieu aussitôt après sa naissance; l'eau de cette fontaine est d'une belle couleur de vin, très limpide, d'un excellent goût. Non loin de là croissent les cannes crétoises, dont on fait les javelots (62); d'où les habitants d'Haliarte infèrent que Rhadamanthe a autrefois habité ce pays; ils montrent même son tombeau, qu'ils ont appelé Haléa; on y voit aussi celui d'Alcmène, qui, après la mort d'Amphitryon, épousa Rhadamanthe, et fut enterrée en ce lieu-là (63).

XXXIV. Les Thébains qui étaient dans la ville, s'étant rangés en bataille, se tinrent tranquilles jusqu'au moment où ils virent Lysandre, avec ses premiers bataillons, s'approcher des murailles. Alors ils ouvrent les portes, et tombent brusquement sur lui; il fut tué avec le devin qui l'accompagnait et quelques uns des siens; le reste se replia promptement vers le gros de l'armée. Les Thébains, sans leur donner le temps de respirer, les poursuivirent avec tant d'ardeur, qu'ils les obligèrent de fuir à travers les montagnes. Il y en eut environ mille de tués; il périt trois cents hommes du côté des Thébains, qui avaient poursuivi les fuyards avec trop d'ardeur dans des lieux difficiles et escarpés. C'était précisément ceux qu'on soupçonnait de favoriser les Lacédémoniens, et qui, pour se laver de ce soupçon auprès de leurs concitoyens, ne se ménagèrent pas dans la poursuite des ennemis, et y perdirent la vie. Pausanias était sur le chemin de Platée à Thespies, lorsqu'il apprit cette défaite. Aussitôt il se mit en bataille, et, marchant droit à Haliarte, il arriva en même temps que Thrasybule s'y rendait de Thèbes avec ses Athéniens. Pausanias proposa de demander une trève aux ennemis, pour enlever les morts: mais les plus anciens des Spartiates, indignés de cette proposition, allèrent en murmurant trouver le roi, et protestèrent qu'ils ne se détermineraient jamais à demander une trève pour enlever Lysandre; qu'il fallait aller, les armes à la main, combattre autour de son corps, et l'enterrer après la victoire; que s'ils étaient vaincus, il leur serait plus honorable d'être étendus sur le champ de bataille avec leur général, que d'obtenir son corps par une trève.

XXXV. Malgré ces représentations des vieillards, Pausanias, qui sentait la difficulté de battre les Thébains après une victoire si récente; qui voyait d'ailleurs que le corps de Lysandre étant tombé près d'Haliarte, on ne pourrait l'enlever aisément sans une trève, quand même on aurait battu les ennemis, envoya un héraut aux Thébains, qui lui accordèrent la trève; et il se retira avec son armée. Dès que les Spartiates eurent passé les montagnes de la Béotie, ils enterrèrent Lysandre dans le pays des Panopéens (64), amis et alliés de Sparte : on y voit encore son tombeau le long du chemin qui mène de Delphes à Chéronée. Pendant qu'ils étaient campés dans ce lieu, un Phocéen, en faisant le récit de cette bataille à un de ses compatriotes qui ne s'y était pas trouvé, lui dit que les ennemis les avaient attaqués au moment où Lysandre venait de passer l'Oplite. Cet homme en ayant paru étonné, un Spartiate, ami de Lysandre, demanda ce que c'était que l'Oplite, dont le nom même lui était inconnu : « C'est, ré» pondit le Phocéen, l'endroit où les ennemis ont » renversé nos bataillons les plus avancés; l'Oplite » est le ruisseau qui baigne les murs d'Haliarte. » A ces mots, le Spartiate fondit en larmes : « Hé» las! s'écria-t-il, l'homme ne peut donc fuir sa » destinée! » C'est qu'il avait été rendu à Lysandre un oracle conçu en ces termes :

De l'Oplite avec soin évite la rivière,
Et ce dragon rusé qui surprend par derrière (65).

Suivant d'autres, l'Oplite n'est pas le ruisseau qui coule près d'Haliarte, mais un torrent qui, après avoir baigné les murs de Chéronée, se jette dans le Phliarus près de cette ville; on l'appelait anciennement Oplia, et aujourd'hui il se nomme Isomantus. Lysandre fut tué par un soldat d'Haliarte, nommé Néochorus, qui portait sur son bouclier un dragon pour enseigne; et c'est apparemment ce que désignait l'oracle. Les Thébains, dit-on, peu de temps après la guerre du Péloponnèse, reçurent dans le temple d'Apollon Isménien une réponse de l'oracle, qui leur prédisait à la fois et la bataille de Délium, et le combat d'Haliarte, qui fut donné trente ans après (66). Elle était ainsi conçue :

Toi, qui des loups cruels poursuis ici la trace,
Évite les confins où se borne ta chasse;
Fuis la croupe Orchalide, où le renard toujours,
Pour surprendre sa proie, épuise tous ses tours.

Par ces confins, l'oracle entend le territoire de Délium, où la Béotie confine avec l'Attique; et la croupe Orchalide est la colline nommée aujourd'hui Alopèce, située vers la partie de l'Hélicon qui regarde la ville d'Haliarte.

XXXVI. La mort malheureuse de Lysandre affli-

gea tellement les Spartiates, qu'ils intentèrent au roi Pausanias une accusation capitale ; mais il ne voulut pas attendre le jugement, et s'enfuit à Tégée, où il se mit, comme suppliant, sous la protection de Minerve, et y passa le reste de ses jours. La pauvreté de Lysandre, reconnue après sa mort, donna le plus grand lustre à sa vertu. Après avoir eu en main des sommes si considérables, et avoir joui d'une si grande puissance; après avoir vu tant de villes lui faire assidument leur cour; après avoir enfin exercé dans la Grèce une espèce de souveraineté, il n'avait pas accru de la valeur d'une obole l'éclat et la fortune de sa maison : c'est le témoignage que lui rend Théopompe, qu'il faut plus en croire quand il loue que lorsqu'il blâme ; car il fait l'un plus volontiers que l'autre.

XXXVII. Éphorus rapporte que, peu de temps après la mort de Lysandre, une contestation qui s'éleva entre Sparte et ses alliés donna lieu de consulter les Mémoires qu'il avait laissés ; et Agésilas se transporta à cet effet dans sa maison. En visitant ses papiers, il trouva le discours que Cléon avait composé sur l'avantage qu'il y aurait d'ôter aux maisons régnantes des Eurytionides et des Agides le droit exclusif au trône, et de l'étendre à tous les Spartiates, en choisissant les rois parmi les citoyens les plus vertueux. Agésilas voulut sur-le-champ aller communiquer ce discours au peuple, pour lui faire voir quel homme c'était que Lysandre, et combien on l'avait mal connu. Mais Lacratidas, homme d'un grand sens, qui était alors président des éphores, le retint, en lui disant qu'au lieu de tirer Lysandre du tombeau, il fallait plutôt y ensevelir ce discours, qui, écrit avec beaucoup d'art, était trop capable de persuader. Quoiqu'il en eût percé quelque chose parmi le peuple (67), les Spartiates n'en décernèrent pas moins à Lysandre les plus grands honneurs. Deux citoyens à qui ses deux filles avaient été fiancées n'ayant pas voulu les épouser après la mort de leur père, dont ils connurent alors la pauvreté, ils furent condamnés à l'amende; parcequ'ayant recherché son alliance pendant sa vie, sur l'opinion qu'ils avaient de sa richesse, ils la dédaignaient après sa mort, quand sa pauvreté connue attestait sa justice et sa vertu. On voit par-là qu'il y avait à Sparte des peines établies tant contre ceux qui refusaient de se marier ou qui se mariaient trop tard, que contre ceux qui faisaient des mariages mal assortis. Et cette dernière peine tombait principalement sur les citoyens qui, au lieu de se marier dans leur famille, et avec des personnes vertueuses, recherchaient l'alliance des maisons plus riches (68). Voilà ce que nous avions à dire de la vie de Lysandre.

NOTES

SUR LA VIE DE LYSANDRE.

(1) Ce mot, trésor, signifie ici les offrandes consacrées dans le temple par les Acanthiens. — La ville d'Acanthe, aujourd'hui la nouvelle Cassandre, était dans la Chalcidique de Thrace, près le mont Athos.

(2) Brasidas, général des Spartiates, distingué par ses talents militaires, avait détaché la ville d'Acanthe de l'alliance des Athéniens, pour l'attirer dans le parti des Lacédémoniens. Thucydide raconte cette histoire, liv. IV, ch. LXXXIV-LXXXVIII. L'offrande faite par les Acanthiens, conjointement avec Brasidas, des dépouilles des Athéniens, portant le nom de ce général, avait fait croire que la statue que l'on voyait dans la chapelle des Acanthiens était celle de Brasidas; mais Plutarque va combattre cette opinion.

(3) La raison que Plutarque apporte pour prouver que cette statue était celle de Lysandre ne paraît pas concluante, car la longue chevelure devait convenir à Brasidas comme à Lysandre, puisqu'ils vivaient tous deux dans le même temps.

(4) C'est Hérodote que Plutarque a ici en vue. *Voyez* cet historien, liv. I, c. LXXXII et suiv.

(5) Sur l'histoire du royaume de Corinthe, telle que les nouveaux éditeurs d'Amyot l'ont rapportée dans leurs observations sur le c. I de cette *Vie. Voyez* Pausanias.

(6) Le père de Lysandre est nommé Aristocratès par Pausanias, liv. III, ch. VIII, et dans plusieurs autres endroits du même auteur. Dans une épigramme qu'il rapporte liv. VI, ch. III, on lui donne le nom d'Aristocrite, qui paraît être le véritable.

(7) Ce passage d'Aristote se trouve dans ses *Problèmes*, sect. XXX.

(8) Nous avons vu, dans la *Vie d'Alcibiade*, et nous verrons encore avec plus de détail dans celle de Nicias, le désastre que les Athéniens éprouvèrent dans la Sicile. Lysandre fut nommé amiral de la flotte des Lacédémoniens la première année de la quatre-vingt-treizième olympiade, quatre cent huit ans avant J.-C.

(9) Du temps de Plutarque, Éphèse était une des villes les plus puissantes et les plus riches de toute l'Ionie, et il attribue l'origine de cette grandeur à ce que Lysandre y avait fait plus de cinq cents ans auparavant; il n'est pas impossible en effet que l'origine de sa puissance ne vînt de l'encouragement qu'il donna aux esprits, et de l'essor qu'il leur fit prendre.

(10) L'obole était une petite pièce de monnaie qui valait trois sous; ainsi les quatre oboles faisaient douze sous de notre monnaie. Les dariques, dont il est parlé tout de suite, étaient des pièces d'or qui avaient pour empreinte un archer; elles tiraient leur nom d'un Darius, roi de Perse, qui les avait fait frapper. Leur valeur n'est pas bien déterminée, et quelques passages des auteurs anciens ne paraissent pas la fixer d'une manière uniforme. D'après l'évaluation la plus généralement admise, les dix mille dariques auraient fait la somme de deux cent vingt mille livres de notre monnaie.

(11) Phocée est mise, par quelques anciens géographes, dans la Grèce, et, par d'autres, dans l'Ionie d'Asie; mais elle était certainement ville ionienne; ses habitants doivent s'appeler Phocæens, pour les distinguer des Phocéens ou Phociens de la Phocide, province de Grèce. Ce sont ces Phocæens d'Ionie qui vinrent dans la Gaule, et y fondèrent Marseille, cinq cent trente-neuf ans avant J.-C., selon le Père Petau.

(12) Nous avons vu, dans la *Vie d'Alcibiade*, que cet Antiochus était celui qui lui avait rapporté une caille qu'il

avait laissé échapper de dessous sa robe pendant qu'il haranguait le peuple, et que, pour l'en récompenser, il lui avait donné le commandement de la flotte athénienne. Que pouvait-on attendre d'un choix fondé sur un pareil motif?

(13) C'est la Chersonèse de Thrace, située sur le détroit des Dardanelles.

(14) M. Dacier pense que Plutarque fait ici allusion à l'harmonie dorienne, ou au mode dorien, qui était simple et mâle, sans avoir rien de trop véhément; et que notre auteur veut faire entendre par-là que la manière de gouverner de Callicratidas était pleine de gravité, et n'avait rien de trop relâché ni de trop tendu; mais les nouveaux éditeurs d'Amyot croient que c'est une allusion aux anciennes lois des Doriens, lois dont Pindare fait un grand éloge dans sa première *Pythique*.

(15) Sardes, aujourd'hui Sart, était la capitale de la Lydie, dans laquelle Cyrus commandait, au nom d'Artaxerxe son frère.

(16) Il pouvait en effet y avoir moins de honte pour les Grecs d'être battus par d'autres Grecs, que d'aller bassement mendier le secours des Barbares, et prostituer leur gloire à la cour d'un prince étranger; mais n'était-ce pas un grand malheur pour la Grèce que de se déchirer de ses propres mains, et, par une funeste ambition de prééminence, de préparer elle-même les fers que des princes qu'elle traitait de Barbares devaient un jour lui donner?

(17) Ces Barbares jugeaient mal sans doute du caractère de Callicratidas, en traitant de grossièreté ce qui n'était que l'effet de la douceur et de la simplicité de son ame; mais n'avaient-ils pas raison de trouver de la bassesse dans un amiral de la flotte des Grecs, dans un chef de ces peuples qui avaient tant de fois fait sentir leur supériorité aux Perses, d'attendre humblement, comme le plus simple particulier, à la porte de Cyrus, qu'il plût à ce prince de lui donner audience? N'était-ce pas aussi un sentiment d'indignation bien légitime et bien placé, que celui qui faisait regarder par Callicratidas ceux qui, les premiers, s'étaient avilis à ce point, comme dignes des plus grandes malédictions?

(18) Le combat des Arginuses, aujourd'hui les îles d'Arginusi, près de Lesbos ou de Mitylène, se donna la vingt-sixième année de la guerre du Péloponnèse, environ quatre cents ans avant J.-C. Les généraux athéniens, tout vainqueurs qu'ils étaient, furent condamnés à mort, après leur retour à Athènes, pour avoir négligé de faire enterrer leurs morts.

(19) Diodore de Sicile, liv. XIII, ch. C, donne à cet amiral le nom d'Aratus; mais dans Xénophon, liv. II, *Hist. grecque*, pag. 454, il a le même nom que dans Plutarque.

(20) Lampsaque, dans l'Asie-Mineure, presque au bord de la mer, à l'entrée de la Propontide, était fameuse par ses vins. Décélie, dont Plutarque vient de parler, était un fort de l'Attique sur le mont Himette.

(21) Éléonte, située au bas de la Chersonèse, s'appelle maintenant le Nouveau Château d'Europe, au détroit des Dardanelles. Seste, ville de la Chersonnèse de Thrace, était sur la côte de l'Hellespont, vis-à-vis d'Abyde. Égos-Potamos, ou rivière de la Chèvre, est fameuse par cette victoire navale, dont on va lire le détail, et qui, en terminant la guerre du Péloponnèse, qui avait duré vingt-sept ans, ruina la puissance des Athéniens.

(22) Le Paralus était une des galères sacrées qui ne servaient que dans des occasions importantes, comme la galère Salamine: on en ajouta depuis deux autres, l'Antigonide et la Démétriade. *Voyez* Suidas, au mot PARALUS.

(23) Cette guerre du Péloponnèse avait, comme nous venons de le dire, duré vingt-sept ans, et fut terminée la quatrième année de la quatre-vingt-treizième olympiade, quatre cent cinq ans avant J.-C. On peut en voir tous les détails dans Thucydide, qui l'a conduite jusqu'à la vingt-unième année, et dans l'*Histoire grecque* de Xénophon, qui l'a prise à l'endroit où Thucydide l'avait laissée, et qui l'a achevée.

(24) Ces apparitions d'étoiles, si fréquemment rapportées par les auteurs anciens, étaient des effets de l'électricité, qui, observés dans tous les siècles, n'ont été bien connus que dans le nôtre.

(25 La prétendue prédiction de la chute de cette pierre est fort célèbre chez les anciens. Pline, liv. II, c. LVIII, dit qu'Anaxagoras l'annonça la deuxième année de la soixante-dix-huitième olympiade, environ soixante ans avant l'événement; qu'elle était si grande et si pesante, qu'il eût fallu un chariot pour la transporter; qu'on y voyait l'empreinte du feu; et que, la nuit qui suivit cette chute, on vit au ciel une comète: circonstance rapportée aussi par Aristote, liv. I des *Météores*, ch. VII, pag. 537; ce philosophe détruit ce qu'il y avait de miraculeux dans ce fait, en disant que cette pierre avait dû être enlevée de terre par un vent très violent, et portée jusqu'au lieu où elle tomba.

(26) Plutarque, dans le *Traité sur les opinions des philosophes*, liv. II, ch. XIII, dit qu'Anaxagoras croyait que l'éther, qui environne la terre, était d'une nature ignée; que la rapidité de son mouvement circulaire ayant détaché de la terre des pierres, et les ayant enflammées, les astres en avaient été formés.

(27) Les anciens physiciens, par un de ces préjugés si communs parmi eux, regardaient comme des étoiles qui se détachaient du ciel, ces traînées de lumière qu'on aperçoit souvent en l'air, surtout dans les belles nuits d'été. Leur siége, comme l'observe le nouveau traducteur de Pline, liv. II, ch. VIII, est fort près de nous, et leur plus haute élévation n'excède pas l'atmosphère. Ce sont de simples phosphores, ou tout au plus des vapeurs sulfureuses qui s'enflamment par aridité dans les nuits les plus sereines, lorsque l'humidité du soir, en tombant sur la terre, a laissé comme à sec la région de l'air où ces météores séjournent.

(28) Damachus est sans doute le même que Dalmachus de Platée, cité par Plutarque dans le *Parallèle de Solon et de Publicola*, et dont Diogène Laërce parle dans la *Vie de Thalès*, liv. I, seg. XXX, où on lit, par erreur de copiste, Daldacus. Ce Dalmachus est, suivant Strabon, l. II, pag. 70, de tous les auteurs qui ont écrit sur l'Inde, le plus indigne de toute confiance.

(29) Plutarque ne fait point connaître le motif de ce jugement rigoureux; mais on peut y suppléer par Xénophon, liv. II de l'*Histoire grecque*, pag. 457.

(30) Les Lacédémoniens donnaient aux commandants des villes le nom d'harmostes, d'un mot qui signifie que leur fonction était de tout concilier, de tout tenir dans l'ordre.

(31) Muret, *var.*, *lect.* IV, 17, prouve que ce n'est pas du poëte comique de ce nom, mais de l'historien Théopompe, disciple d'Isocrate, que ces paroles sont citées.

(32) Plutarque ne suit pas ici l'ordre des faits, car l'expédition de Samos, dont il parle, n'eut lieu qu'après la démolition des longs murs d'Athènes et l'établissement des trente tyrans, dont il va être bientôt question. *Voyez* Xénophon, liv. II, pag. 461.

(33) Les céleustes avaient inspection sur la préparation et la distribution des vivres dans les vaisseaux. Suidas leur attribue de l'autorité sur les soldats et les rameurs, qu'ils animaient de la voix, soit dans la route, soit dans le combat, comme leur nom l'indique.

(34) Les éphores voulaient, en les faisant revenir à Athènes, les avoir en leur puissance. D'ailleurs par cette clause, que les Athéniens n'étaient pas maîtres de remplir, ils se ménageaient la facilité de les chicaner à tous mo-

ments, et de leur faire les injustices les plus criantes, sous prétexte qu'ils n'auraient pas accompli cet article du traité.

(35) On ne saisit pas trop le sens de ce que dit ici Cléomène; car si ces murailles ont été bâties par Thémistocle, malgré les Lacédémoniens, il semble que ce soit un motif de plus pour les détruire, surtout les Lacédémoniens en ayant donné l'ordre. Voudrait-il dire que ces murailles ayant été construites pour servir de défense à Athènes contre les Spartiates, ceux-ci doivent les conserver, aujourd'hui qu'ils sont maîtres de la ville, pour la tenir en bride, et s'assurer de sa soumision?

(36) Les convives firent sur-le-champ l'application de ces vers à l'état de la ville d'Athènes, qui, après ses murailles rasées, allait être en quelque sorte changée en chaumière. On voit ici un exemple du pouvoir que la musique a sur les cœurs, et du changement subit qu'elle peut opérer dans les affections même les plus violentes. On en verra un autre exemple à Syracuse, où ceux des prisonniers athéniens qui purent réciter des morceaux des tragédies d'Euripide ne furent point mis à mort.

(37) La scène de ce banquet est chez Callias, riche Athénien, de qui cet Autolycus était fort aimé. Il eut lieu après la victoire que ce jeune athlète venait de remporter aux cinq combats du pentathle. Socrate était un des convives.

(38) Xénophon, liv. II, p. 461, dit que Lysandre alla à Samos, et non pas en Thrace. Il est vrai que Polien, *Strateg.*, liv. I, ch. XLV, § 4, rapporte que Lysandre s'étant emparé de Thasos, île de la Thrace, où les Athéniens avaient un grand nombre de partisans qui ne lui étaient pas connus, les engagea par un discours perfide à se découvrir, et lorsqu'ils l'eurent fait, il les condamna tous à mort; mais le silence de Xénophon peut rendre ce fait douteux.

(39) Le Céramique était un lieu d'Athènes, ainsi nommé, suivant Pausanias, liv. I, ch. III, du héros Céramus, fils de Bacchus et d'Ariadne. On y enterrait les citoyens qui avaient péri dans les combats; il y avait des colonnes sur lesquelles on inscrivait leurs noms; mais comme ce mot peut se dériver aussi d'un terme grec qui signifie tuile, l'esclave fait entendre que les pièces d'argent volées par Gylippe, et qui avaient pour empreinte une chouette, étaient cachées sous le toit de sa maison; et la circonstance fit entendre facilement l'énigme.

(40) Ce que Plutarque dit, que la monnaie de fer était seule anciennement d'usage, ne doit s'entendre que de Lacédémone, et encore depuis la réforme de Lycurgue, car on voit des monnaies d'argent de toute antiquité. Les broches de fer, dont le nom grec est *obélos*, ne sont pas la même chose que les oboles, dont le nom vient d'un mot grec qui signifie jeter. Le mot drachmes vient d'un verbe qui veut dire empaumer. Nous avons déja dit que l'obole valait trois sous; les six faisaient la drachme, qui était de dix-huit sous. Il fallait que ces oboles fussent bien grandes et bien pesantes, puisque la main n'en pouvait empoigner que six.

(41) Dans le Traité de Plutarque sur les oracles de la Pythie, qui n'étaient plus rendus en vers, la chute de ces étoiles est donnée comme un signe de la défaite des Lacédémoniens à Leuctres. Cicéron en parle aussi, liv. I *de Divinat.*, ch. XXXIV.

(42) Ces sortes de présents étaient fort en usage dans les anciens temps. Aristobule, roi de Judée, envoya à Pompée une vigne d'or estimée cinq cents talents, qui valaient deux millions cinq cent mille livres, et qui fut dédiée dans le temple de Jupiter Olympien. Une galère d'ivoire et d'or était un présent convenable pour une victoire navale. Nous avons déja dit ce que c'était que ce trésor des Acanthiens, note (1).

(43) Cet Alexandridas, nommé par d'autres Anaxandridas, avait fait un Traité qui avait pour titre: *Des Offrandes volées dans le temple de Delphes. Voyez* Vossius, *de Histor.*, liv. III, p. 320.

(44) Voyez ce que nous avons dit de cet historien, dans la *Vie de Périclès* et dans celle d'Alcibiade.

(45) Voilà un exemple des excès impies où la flatterie a souvent porté les hommes; ils dégradaient leurs dieux, pour mettre à leur place des monstres de scélératesse et de cruauté. Ce n'est pas le seul que les Athéniens aient donné en ce genre; nous en verrons un autre, non moins méprisable, dans la *Vie de Démétrius.*

(46) Vossius, dans son *Traité des poëtes grecs*, en compte quatre de ce nom: le premier, poëte tragique d'Athènes, vivait dans la soixante-quatrième olympiade; il composa cent cinquante pièces de théâtre, et remporta treize fois le prix de son art. Suidas lui attribue l'invention des masques et des habillements scéniques. Le second, Chérile, né à Samos, fleurissait dans la soixante-cinquième olympiade, et écrivit en vers la victoire que les Athéniens avaient remportée sur Xerxès à Salamine; il reçut un statère d'or pour chacun des vers de ce poëme, et les Athéniens ordonnèrent par un décret qu'on chanterait ses vers concurremment avec ceux d'Homère. Le troisième est celui dont il est question dans cet endroit de Plutarque. Le dernier, qui vivait du temps d'Alexandre, chanta ce prince en très mauvais vers, et en fut payé avec une magnificence qu'Horace a reprochée au vainqueur des Perses, comme une preuve de son mauvais goût en fait de poésie.

(47) Antimachus était, selon d'autres, de Claros; le voisinage de ces deux villes a pu donner lieu à cette confusion. Il jouissait d'une si grande réputation, que dans le genre héroïque on le mettait immédiatement après Homère; cependant on lui reproche de l'enflure et de la prolixité. Il était peu connu du temps d'Adrien: mais ses ouvrages plaisaient tellement à cet empereur, qu'il voulait supprimer les poésies d'Homère, pour y substituer celles d'Antimachus.

(48) Ce proverbe était fondé sur ce que les Crétois passaient pour les hommes les plus fourbes et les plus menteurs; on disait *crétiser* pour mentir. Épiménide, leur compatriote, le leur avait déja reproché, et il paraît qu'ils ne s'étaient pas corrigés, puisque saint Paul confirme ce témoignage, en rapportant le vers d'Épiménide.

(49) Ce vers paraît tiré de quelque tragédie que nous avons perdue, et peut-être du *Palamède* d'Euripide; car Ulysse, tout fin, tout rusé qu'il était, trouva plus de finesse encore dans Palamède, qui reconnut qu'il contrefaisait le fou, afin d'éviter de se joindre aux autres rois de la Grèce pour aller au siége de Troie, et qui le força de partir.

(50) Pausanias rapporte aussi ce songe, l. III, c. XXVIII; et il assure que les Aphytiens rendent plus d'honneur à Jupiter Ammon que les habitants mêmes de la Libye. Aphytis était dans une péninsule à l'entrée du golfe Toronaïque, près de Pallène en Thrace.

(51) Phyle, château situé au-dessus d'Athènes. C'est de là que Thrasybule, un des chefs des Athéniens, étant parti avec un petit nombre d'exilés comme lui, s'empara du Pirée, et défit les trente tyrans, qui furent chassés d'Athènes. *Voyez* Xénophon, liv. II, p. 473.

(52) C'est-à-dire que, pour prendre un ton si haut, il faudrait avoir une ville assez bien fortifiée pour n'avoir rien à craindre.

(53) Xénophon, liv. III, p. 493, dit que ce prince, en revenant de Delphes, tomba malade à Héréa, ville d'Arcadie, et qu'on le porta à Lacédémone, où il mourut aussitôt après son arrivée.

(54) Cet oracle a été rapporté par Plutarque dans le *Traité sur les oracles qui ne se rendaient plus en vers par la Pythie*, et nous le verrons encore au commencement de la *Vie d'Agésilas.*

(55) Cette conversation de Lysandre et d'Agésilas se trouve aussi dans Xénophon, liv. III, p. 497, avec quelques légères différences, et dans la *Vie d'Agésilas* par Plutarque.

(56) Agésilas était de la branche des Eurytionides.

(57) Polybe, en plusieurs endroits de son Histoire, et après lui Strabon, parlent avantageusement de cet historien; cependant ils n'ont pas laissé de lui faire quelques reproches : Strabon surtout le blâme de n'avoir débité que des fables sur la ville de Delphes, après avoir promis qu'il éviterait avec soin d'en dire. *Voyez* Strabon, livre IX, pag. 422.

(58) Cette histoire est racontée avec détail par Xénophon, dans le troisième livre de son *Histoire grecque*, pag. 503.

(59) Plutarque passe trop légèrement sur des circonstances qu'on peut suppléer par Xénophon, qui les raconte, *ibid.*, p. 501. *Voyez* aussi Pausanias, liv. III, c. IX.

(60) Haliarte, ville de Béotie, tirait son nom d'Haliarte, fils de Thersandre, son fondateur, suivant Étienne de Byzance.

(61) On ne trouve point ailleurs une fontaine de ce nom près d'Haliarte; mais Pausanias, liv. IX, parle d'une fontaine de Tilphusse qu'il place à cinquante stades (deux lieues et demie) de cette ville, et d'une montagne du même nom. C'est la fontaine que Strabon, liv. IX, p. 418, appelle Tilphos, et qui était au pied du mont de Tilphossius, dans le voisinage d'Haliarte. Il y a apparence qu'il faut corriger Plutarque par Pausanias.

(62) Strabon parlant d'Haliarte, dit, liv. IX, p. 411, qu'elle fut ruinée par les Romains dans la guerre contre Persée, et qu'elle était près d'un lac ou d'un étang marécageux qui portait des cannes ou roseaux propres à faire, non des javelots comme le dit ici Plutarque, mais des chalumeaux et des flûtes. Dans la *Vie de Sylla*, nous verrons Plutarque parler comme Strabon. Quant à la conjecture des Crétois sur Rhadamanthe, elle ne paraît pas plus fondée que la preuve que les fables donnent pour établir que Bacchus naissant fut lavé dans la fontaine Cissusa ou Tilphussa, et que de là ses eaux avaient pris la couleur du vin.

(63) On lit dans le *Traité du démon de Socrate*, qu'Agésilas ayant appris la découverte du tombeau d'Alcmène, avait envoyé en Béotie, pour faire transporter à Lacédémone les restes de cette princesse.

(64) Panope, à vingt stades (une lieue) de Chéronée, était une ville de la Phocide. *Voy.* Pausanias, l. X, c. IV.

(65) Autant cet oracle était difficile à entendre avant l'événement, autant il devenait clair et facile par son accomplissement; mais rien aussi ne prouve mieux que ces oracles étaient faits après coup.

(66) Le combat de Délium, où les Thébains battirent les Athéniens, fut donné la première année de la quatre-vingtième olympiade, selon Diodore de Sicile, liv. XII, c. LXXVI, et l'année précédente, suivant Thucydide, liv. V, c. XXXII. Le combat d'Haliarte, où Lysandre fut tué, eut lieu la deuxième année de la quatre-vingt-seizième olympiade; ainsi il y a vingt-neuf ans entiers de l'un à l'autre. Dans l'oracle des Thébains, le territoire de Délium est appelé les confins du Loup; peut-être parceque cette ville étant à l'extrémité de la Béotie sur les bords de l'Euripe, le loup chassé jusque là ne trouvait plus de terrain pour s'enfuir plus loin. Le coteau Orchélide, qu'ailleurs Plutarque a nommé Archélide, n'est pas connu.

(67) Il n'est pas étonnant que les Spartiates ne soient pas entrés dans le ressentiment d'Agésilas. Lysandre avait voulu travailler pour eux, en étendant à tous les Spartiates naturels le droit de parvenir au trône; ce qui aurait donné, à tous les citoyens d'un rang ou d'un mérite distingué, l'espérance d'y monter.

(68) Cette loi faisait honneur à la sagesse du législateur de Sparte. Combien le défaut d'une loi semblable, chez les peuples modernes, a altéré la dignité des familles, la noblesse des sentiments et la décence des mœurs!

SYLLA.

I. Origine et fortune de Sylla. — II. Sa figure, son goût pour les bons mots et pour la table. — III. Bocchus lui livre Jugurtha. — IV. Source de la haine entre Marius et Sylla. — V. Il est nommé préteur, et ensuite envoyé en Cappadoce, avec le titre de lieutenant. — VI. Prédiction de sa grandeur future. Nouveaux sujets d'inimitié entre lui et Marius. — VII. Ses succès dans la guerre sociale; il les attribue à la fortune. — VIII. Événement que lui présage l'autorité souveraine. Inégalité de sa conduite. — IX. Il est nommé consul. Commencement de la guerre civile. — X. Prodiges qui l'annoncent. — XI. Marius se ligue avec le tribun Sulpicius, qui lui fait donner le commandement de la guerre contre Mithridate. — XII. Préteurs outragés par les soldats de Sylla. Présages qui le décident à marcher contre Rome. — XIII. Le sénat lui envoie des ambassadeurs. Il entre dans la ville. — XIV. Marius s'enfuit de Rome. Sylla met sa tête à prix. — XV. Situation des affaires de Mithridate. — XVI. Sylla met le siége devant Athènes. Il dépouille les temples de la Grèce. — XVII. Comparaison des anciens généraux romains avec Sylla. — XVIII. Portrait du tyran Aristion. — XIX. Prise et sac d'Athènes. — XX. Sylla fait cesser le carnage. Aristion se rend. — XXI. Sylla passe en Béotie. — XXII. Les ennemis méprisent le petit nombre de ses troupes. — XXIII. Il s'empare d'un poste avantageux, et sauve la ville de Chéronée. — XXIV. Présages de ses succès. Il campe près d'Archélaüs. — XXV. Deux habitants de Chéronée chassent les ennemis du poste de Thurium. — XXVI. Sylla remporte une victoire complète. — XXVII. Il dresse des trophées. Il est attaqué en Thessalie par Dorylaüs. — XXVIII. Il remporte une seconde victoire. — XXIX. Entrevue de Sylla et d'Archélaüs. — XXX. Il fait la paix avec Archélaüs. Les ambassadeurs de Mithridate refusent de la ratifier. — XXXI. Entrevue de Sylla et de Mithridate, suivie de la conclusion du traité. — XXXII. Sylla ruine l'Asie-Mineure. Il remporte d'Athènes les livres d'Aristote et de Théophraste. — XXXIII. Il est attaqué de la goutte à Athènes. Satyre trouvé près d'Apollonie. — XXXIV. Il défait le consul Norbanus. — XXXV. Lucullus, lieutenant de Sylla, défait une armée très supérieure en nombre. Sylla corrompt l'armée de Scipion. — XXXVI. Il remporte une grande victoire sur le jeune Marius. — XXXVII. Télésinus est sur le point de prendre Rome. — XXXVIII. Sylla lui livre bataille. — XXXIX. Il assemble le sénat, et fait, pendant ce temps-là, égorger six mille hommes. Changement dans ses mœurs, lorsqu'il se vit le maître. — XL. Horribles proscriptions ordonnées par Sylla. — XLI. Il fait tuer douze mille hommes à Préneste. — XLII. Il se nomme dictateur. — XLIII. Il se démet de la dictature, et prédit à Pompée la guerre qu'il eut bientôt après contre Lépidus. — XLIV. Il consacre à Hercule la dîme de ses biens. — XLV. Il est attaqué de la maladie pédiculaire. — XLVI. Mort de Sylla. — XLVII. Ses funérailles.

M. Dacier place quelques événements de la vie de Sylla, depuis l'an du monde 3855, la 2e année de la 171e olympiade, l'an 678 de Rome, avant J.-C. 93, jusqu'à l'an 3863 du monde, la 2e de la 173e olympiade, l'an 666 de Rome, 86 ans avant J.-C.

Les éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an 616, jusqu'à l'an 676 de Rome, avant J.-C. 78.

Parallèle de Lysandre et de Sylla.

I. Lucius Cornélius Sylla était d'une de ces familles patriciennes qui composent les premières maisons de Rome. On dit que Rufinus, un de ses ancêtres, parvint au consulat; mais qu'il fut moins connu par cette élévation que par la flétrissure qu'il reçut: on trouva chez lui plus de dix livres pesant de vaisselle d'argent; et cette contravention à la loi le fit chasser du sénat (1). Ses descendants vécurent depuis dans l'obscurité, et Sylla lui-même fut élevé dans un état de fortune très médiocre. Pendant sa jeunesse il occupait une maison de louage d'un prix modique; et c'est ce qu'on lui reprocha dans la suite, lorsqu'il fut parvenu à une opulence pour laquelle il n'était pas né. Un jour qu'après sa guerre d'Afrique, il se vantait lui-même avec complaisance: « Comment seriez-vous homme de bien, » lui dit un des premiers et des plus honnêtes » citoyens, vous qui, n'ayant rien eu de votre » père, possédez aujourd'hui une fortune im» mense? » Quoique alors les Romains eussent dégénéré de la droiture et de la pureté de mœurs de leurs ancêtres, et qu'ils eussent ouvert leur cœur à l'amour du luxe et de la somptuosité, c'était encore un aussi grand sujet de reproche, de dissiper sa fortune, que de ne pas conserver la pauvreté de ses pères. Lorsque, devenu maître de Rome, il y faisait périr tant de citoyens, un fils d'affranchi, qui, soupçonné d'avoir donné asyle chez lui à un des proscrits, allait être, pour cela seul, précipité de la roche Tarpéienne, lui rappela qu'ils avaient logé long-temps dans la même maison, dont il louait le haut deux mille sesterces, et Sylla tenait le bas pour trois mille; qu'ainsi la différence de leur fortune n'était que de mille sesterces, qui font deux cent cinquante drachmes attiques (2). Voilà ce qu'on rapporte du premier état de Sylla.

II. On peut juger de l'air de sa figure par les statues qui nous restent de lui: ses yeux étaient pers, ardents et rudes; et la couleur de son visage rendait encore son regard plus terrible. Elle était d'un rouge foncé, parsemé de taches blanches; on croit même que c'est de là qu'il a tiré son nom (3). Un plaisant d'Athènes fit, sur son teint, ce vers satirique:

Sylla n'est qu'une mûre empreinte de farine.

Il est permis d'emprunter de pareils traits pour peindre un homme tel que Sylla. Il était, dit-on, d'un caractère si railleur, qu'étant encore jeune et peu connu, il passait sa vie avec des pantomimes et des bouffons, dont il partageait la licence et les débauches. Dans la suite, quand il eut usurpé l'autorité souveraine, il faisait venir du théâtre chez lui les farceurs les plus impudents, et passait les journées entières à boire, à faire avec eux

assaut de raillerie, déshonorant ainsi son âge et sa dignité, et sacrifiant, à des goûts si bas, les objets les plus dignes de tous ses soins. Dès qu'il s'était mis à table, il ne fallait plus lui parler d'affaires sérieuses : partout ailleurs plein d'activité, sombre et sévère, une fois qu'il s'était livré à ces sociétés de débauche, il devenait si différent de lui-même, qu'il vivait dans la plus intime familiarité avec ces comédiens et ces farceurs, qui trouvaient en lui une complaisance extrême, et le gouvernaient à leur gré. Ce fut sans doute de cette société corrompue que lui vint ce penchant au libertinage, ce goût effréné pour les voluptés et pour les amours criminelles, qui ne cessèrent pas même dans sa dernière vieillesse. Il aima, dès sa jeunesse, le comédien Métrobius, et conserva toute sa vie cette passion infame [1]. Il devint amoureux d'une courtisane fort riche, nommée Nicopolis, à qui l'habitude de le voir, et les agréments de sa figure, inspirèrent une telle passion pour lui, qu'en mourant elle l'institua son héritier. Il hérita aussi de sa belle-mère, qui l'aimait comme s'il eût été son propre fils. Ces deux successions lui donnèrent de grandes richesses.

III. Nommé questeur de Marius, alors consul pour la première fois, il le suivit en Afrique dans la guerre contre Jugurtha. A peine arrivé à l'armée, il s'y fit de la réputation par son courage; et ayant su profiter d'une circonstance heureuse, il gagna l'amitié de Bocchus, roi des Numides. Il avait recueilli des ambassadeurs de ce prince, qui s'étaient échappés des mains de brigands numides; et, après les avoir traités avec la plus grande générosité, il les avait renvoyés, comblés de présents, sous une bonne escorte. Bocchus craignait et haïssait de longue main Jugurtha son gendre, qui, vaincu par les Romains, s'était réfugié chez lui. Résolu de le trahir, il appela auprès de lui Sylla, aimant mieux que ce fût lui qui le prît et le livrât aux Romains, que de le leur livrer lui-même. Sylla, après avoir communiqué l'affaire à Marius (4), prit un petit nombre de soldats, avec lesquels il alla s'exposer au plus grand péril, en se confiant à un Barbare qui manquait de foi à ses plus proches; et, pour retirer Jugurtha de ses mains, il alla s'y mettre lui-même. Quand Bocchus les vit l'un et l'autre en sa puissance, et qu'il se fut mis dans la nécessité de trahir l'un des deux, il flotta long-temps entre des résolutions opposées : enfin, il se décida pour la première trahison qu'il avait projetée, et remit son gendre entre les mains de Sylla. A la vérité, ce fut Marius qui mena ce prince en triomphe; mais, par l'envie qu'on portait au consul, on attribuait à Sylla la gloire d'avoir fait Jugurtha prisonnier. Marius en conçut un violent dépit, que la conduite de Sylla ne fit qu'augmenter encore. Naturellement vain, et long-temps ignoré dans Rome, il commençait à acquérir de la considération. Séduit par cette première amorce de gloire, il en vint à cet excès de vanité, de faire graver cet événement sur un anneau qu'il porta toujours depuis, et qui lui servait de cachet. On y voyait Bocchus qui livrait Jugurtha, et Sylla qui le recevait de ses mains.

IV. Quelque déplaisir qu'en eût Marius, il fit réflexion que Sylla n'était pas encore un personnage assez important pour exciter sa jalousie (5), et il continua de l'employer à l'armée. Dans son second consulat, il le fit son lieutenant; et dans le troisième, il lui donna la charge de tribun des soldats. Dans ces divers emplois il lui dut de grands succès. Pendant sa lieutenance, Sylla fit prisonnier Copillus, général des Gaulois Tectosages [1]; et dans son tribunat, il attira les Marses, nation nombreuse et guerrière, dans l'alliance des Romains. Mais s'étant aperçu que Marius était toujours son ennemi secret, qu'il ne lui donnait qu'à regret des occasions de se signaler, et qu'il nuisait même à son avancement, il s'attacha à Catulus, collègue de Marius dans le consulat, homme honnête, mais un peu lent pour les opérations militaires. Bientôt Sylla, à qui Catulus confia les entreprises les plus importantes, acquit autant de puissance que de réputation. Il soumit la plupart des Barbares qui habitaient les Alpes; et l'armée romaine ayant manqué de vivres, Sylla, chargé par Catulus du soin d'en procurer, en fit venir une si grande abondance, que les soldats de Catulus en eurent au-delà de leurs besoins et en fournirent à l'autre armée; ce qui, au rapport de Sylla lui-même, dans ses Mémoires, mortifia beaucoup Marius. Ainsi leur haine, qui avait pris sa source dans des causes si faibles et si puériles, nourrie ensuite par les séditions, et cimentée du sang des guerres civiles, aboutit enfin à la tyrannie et au renversement total de la république. Cet exemple fait connaître la sagesse d'Euripide, et la profonde connaissance qu'il avait des maux politiques, lorsqu'il recommandait surtout d'éviter l'ambition, comme la peste la plus pernicieuse et la plus funeste à ceux qui s'y livrent (6).

V. Sylla, ne doutant point que la gloire qu'il avait acquise par les armes ne lui suffît pour prétendre aux dignités civiles, passa des emplois de l'armée aux brigues populaires, et se mit sur les rangs pour la préture de Rome; mais il fut refusé: il en attribue lui-même la cause à la populace, et dit que cette dernière classe de citoyens, qui savait

[1] Il y a dans le texte : Voici ce qui lui arriva.

[1] Toulouse était leur capitale.

ses liaisons avec Bocchus, et qui s'attendait qu'en le nommant édile avant de le faire préteur, il donnerait des spectacles magnifiques de chasses et de combats de bêtes d'Afrique, nomma d'autres préteurs, dans l'espérance qu'elle le forcerait à demander l'édilité. Mais il paraît avoir dissimulé la véritable cause de ce refus, et les faits même le prouvent; car l'année suivante, ayant gagné le peuple, soit par son assiduité à lui faire la cour, soit par ses largesses, il fut nommé préteur (7). Aussi, pendant qu'il exerçait la préture, ayant dit en colère à César (8) : « J'userai contre vous du droit » de ma charge. — Vous avez raison, lui répondit » César en riant, de dire votre charge; elle est bien » à vous, puisque vous l'avez achetée. » Après sa préture, il fut envoyé en Cappadoce : le prétexte apparent de cette expédition était de ramener Ariobarzane dans ses états; mais elle avait pour véritable motif de réprimer les entreprises ambitieuses de Mithridade, qui se mêlait de tout, et travaillait à se faire un empire du double plus étendu que celui qu'il possédait déja (9). Sylla n'avait emmené que fort peu de troupes; mais ayant employé celles des alliés, qui le servirent avec zèle, il tailla en pièces un grand nombre de Cappadociens, et un corps plus nombreux encore d'Arméniens venus à leur secours, chassa Gordius du trône de Cappadoce et y rétablit Ariobarzane.

VI. Pendant qu'il était sur les bords de l'Euphrate, il reçut dans son camp le Parthe Orobase, ambassadeur du roi Arsace. Les deux nations n'avaient encore eu aucun commerce ensemble, et l'on regarda comme un grand effet de son bonheur qu'il fût le premier à qui les Parthes eussent envoyé des ambassadeurs pour rechercher l'alliance et l'amitié des Romains. A la réception de cet ambassadeur, il fit, dit-on, dresser trois siéges, l'un pour Ariobarzane, l'autre pour Orobase, et un troisième au milieu, sur lequel il se plaça pour lui donner audience; le roi des Parthes fit mourir Orobase, pour avoir laissé avilir ainsi sa dignité. Sylla fut loué par les uns d'avoir traité des Barbares avec cette fierté; d'autres le taxèrent d'une arrogance insultante et d'une ambition déplacée. On raconte qu'un Chalcidien (10) de la suite d'Orobase ayant fixé Sylla, et considéré avec beaucoup d'attention tous les mouvements de son corps, toutes les expressions de sa pensée, appliqua les règles de son art à ce qu'il avait saisi de son caractère, et dit que cet homme parviendrait nécessairement au plus haut degré de grandeur, et qu'il était même surpris comment il pouvait souffrir dès à présent de n'être pas le premier de l'univers. Quand il fut de retour à Rome, Censorinus l'accusa de péculat, pour avoir, contre les lois, emporté de grandes sommes d'argent d'un royaume ami et allié; mais il se désista de son accusation, et l'affaire ne fut pas portée en justice. Cependant l'inimitié de Marius et de Sylla se ralluma encore par une occasion que fit naître l'ambition de Bocchus, qui, pour flatter le peuple et faire plaisir à Sylla, dédia dans le Capitole des Victoires d'or qui portaient des trophées, et auprès d'elles la statue de Jugurtha, aussi en or, que Bocchus remettait entre les mains de Sylla. Marius en fut si irrité, qu'il voulut faire enlever ces statues. Les amis de Sylla prirent parti pour lui; et cette querelle allait allumer la sédition la plus violente qui eût jamais agité Rome, si la guerre sociale qui couvait depuis long-temps, venant tout-à-coup à éclater, n'eût apaisé pour le moment cette division.

VII. Dans cette nouvelle guerre, une des plus importantes que les Romains aient eu à soutenir, soit par la diversité des événements, soit par la grandeur des maux qu'ils éprouvèrent et des dangers auxquels ils furent exposés, Marius ne put rien faire de remarquable, et prouva, par son exemple, que la vertu guerrière a besoin, pour se signaler, de la force et de la vigueur du corps. Au contraire, Sylla y fit les exploits les plus mémorables, et s'acquit auprès de ses concitoyens la réputation d'un grand capitaine; il passa, dans l'opinion de ses amis, pour le plus grand homme de guerre de son temps; et chez ses ennemis, pour le général le plus heureux. Mais il ne fit pas comme Timothée, fils de Conon, qui, s'offensant de ce que ses ennemis attribuaient à la Fortune tous ses succès, et avaient représenté cette déesse, qui, pendant qu'il dormait, prenait pour lui les villes dans un filet, s'emporta contre les auteurs de ce tableau, qui, disait-il, lui enlevait toute la gloire de ses exploits. Un jour qu'il revenait d'une expédition qui avait été heureuse, après en avoir rendu compte au peuple : « Athéniens, leur dit-il, la Fortune n'a » aucune part à cela. » Aussi dit-on que la Fortune, pour punir cette ambition excessive, fit éprouver son caprice à Timothée, qui depuis ne fit rien d'éclatant; que, n'ayant pu même réussir dans aucune entreprise, il devint odieux au peuple, et fut banni d'Athènes. Sylla, loin de trouver mauvais qu'on vantât son bonheur et les faveurs dont le comblait la Fortune, rapportait lui-même toutes ses belles actions à cette déesse, prétendant par-là les relever et les diviniser en quelque sorte, soit qu'il le fît par vanité, soit qu'il crût réellement que les dieux le guidaient dans toutes ses entreprises. Il a même écrit, dans ses Commentaires, qu'après avoir bien délibéré sur les actions qu'il projetait de faire, c'était toujours celles qu'il avait hasardées contre ses combinaisons et ses mesures, et en se décidant d'après les circonstances, qui lui avaient le mieux réussi. Quand il ajoute qu'il était

plutôt né pour la fortune que pour la guerre, il paraît donner beaucoup plus à son bonheur qu'à sa vertu; enfin, il voulait être en tout l'ouvrage de la Fortune; et il regardait même comme une des faveurs particulières de cette divinité l'union constante dans laquelle il vécut avec Métellus, qui avait la même dignité que lui, et qui fut depuis son beau-père. Au lieu des difficultés qu'il s'attendait à éprouver de sa part, il trouva en lui le collègue le plus doux et le plus modéré (11).

VIII. Dans ses Commentaires, il conseille à Lucullus, à qui ils sont dédiés, de regarder comme très certain ce que les dieux lui auront découvert en songe pendant la nuit. Il lui raconte que lorsqu'il fut envoyé avec l'armée romaine à la guerre sociale, la terre s'entr'ouvrit tout-à-coup près de l'Averne (12); que de cette ouverture il sortit un grand feu, d'où il s'éleva dans les airs une flamme brillante; et que les devins, en expliquant ce prodige, déclarèrent qu'un vaillant homme, d'une beauté admirable, parvenu à l'autorité souveraine, délivrerait Rome des troubles qui l'agitaient. Il ajoute que cet homme, c'était lui-même, parcequ'il avait ce trait de beauté remarquable, que ses cheveux étaient blonds comme l'or; et qu'il pouvait, sans rougir, s'attribuer la valeur après les grands exploits qu'il avait faits. Mais en voilà assez sur sa confiance en la divinité. Il était d'ailleurs dans toute sa conduite plein d'inégalités et de contradictions. Prendre beaucoup, donner davantage, combler d'honneurs sans raison, insulter sans motif, faire servilement la cour à ceux dont il avait besoin, traiter durement ceux qui avaient besoin de lui, tel était son caractère; et l'on ne savait s'il était naturellement plus hautain que flatteur. Il portait cette même inégalité dans ses vengeances; il condamnait aux plus cruels supplices pour les causes les plus légères, et supportait avec douceur les plus grandes injustices; il pardonnait facilement des offenses qui semblaient irrémédiables, et punissait les moindres fautes par la mort ou la confiscation des biens. On expliquerait peut-être ces contradictions, en disant que, cruel et vindicatif par caractère, il étouffait, par raison, son ressentiment, quand son intérêt l'exigeait. Dans cette guerre sociale, ses soldats assommèrent à coups de bâtons et à coups de pierres un de ses lieutenants, nommé Albinus, qui avait été préteur (13). Il ne fit aucune recherche contre les auteurs d'un si grand crime; au contraire, il en tirait avantage, en disant que ses soldats n'en seraient que plus ardents à faire dans cette guerre tout ce qu'il leur commanderait, parcequ'ils voudraient effacer ce forfait par leur courage. Il ne fut pas même touché des reproches qu'on lui en fit: comme il avait déja formé le projet de perdre Marius, et que, voyant la guerre sociale près de finir, il voulait se faire nommer général contre Mithridate, il flattait l'armée qu'il avait sous ses ordres.

IX. De retour à Rome, il fut nommé consul avec Quintus Pompéius; il avait alors cinquante ans; il fit en même temps une très belle alliance, en épousant Cécilia, fille de Métellus le grand pontife. Ce mariage lui attira de la part du peuple des chansons satiriques, et excita l'indignation de la plupart des grands, qui, selon la remarque de Tite-Live, ne trouvèrent pas digne d'une telle femme celui qu'ils avaient trouvé digne du consulat (14). Mais Cécilia n'était pas sa première femme; dans sa jeunesse, il en avait eu une nommée Ilia[1], dont il lui restait une fille; il épousa ensuite Élia; et en troisièmes noces Cécilia, qu'il répudia comme stérile, après avoir pris soin de son honneur et de sa réputation, et l'avoir comblée de présents. Cependant, comme il épousa Métella très peu de jours après, on crut que, pour faire ce nouveau mariage, il avait accusé faussement Cécilia de stérilité. Au reste, il aima constamment Métella, et eut pour elle les plus grands égards; au point qu'un jour le peuple romain ayant demandé le rappel des partisans de Marius qui avaient été bannis, et voyant que Sylla s'y opposait, la multitude appela Métella à haute voix, et implora sa médiation. Il paraît même qu'après avoir pris Athènes, il ne traita si cruellement les Athéniens que pour les punir d'avoir lancé, du haut de leurs murailles, des traits mordants contre sa femme; nous en parlerons plus bas. Sylla, qui ne voyait dans le consulat qu'une dignité commune, au prix de ses prétentions pour l'avenir, desirait ardemment d'être chargé de la guerre contre Mithridate. Il avait pour concurrent Marius, à qui l'ambition et la manie de la gloire, passion qui ne vieillissent jamais, faisaient oublier sa faiblesse et son grand âge. Obligé, par cette raison, de renoncer aux dernières expéditions d'Italie, il recherchait alors, au-delà des mers, des guerres étrangères; et, profitant de l'absence de Sylla, qui était retourné à son camp pour y terminer un reste d'affaires, il trama dans Rome cette sédition funeste, qui causa plus de maux aux Romains que toutes les guerres qu'ils avaient eues jusqu'alors à soutenir.

X. Les dieux l'annoncèrent par divers prodiges. Le feu prit spontanément au bois des piques qui soutenaient les enseignes, et l'on eut beaucoup de peine à l'éteindre. Trois corbeaux apportèrent dans la ville leurs petits; et après les avoir dévorés en présence de tout le monde, ils en remportè-

[1] D'autres lisent : Julia.

rent les restes dans leurs nids. Des souris ayant rongé de l'or consacré dans un temple, les gardiens de cet édifice sacré en prirent une dans une souricière, où elle fit cinq petits et en dévora trois. Mais le signe le plus frappant, c'est que, dans un ciel serein et sans nuages, on entendit une trompette qui rendait un son si aigu et si lugubre, que tout le monde en fut dans la frayeur et la consternation. Les devins toscans, consultés sur ce dernier prodige, répondirent qu'il annonçait un nouvel âge qui changerait la face du monde; qu'il devait se succéder huit races d'hommes qui différeraient entre elles par leurs mœurs et leurs genres de vie; que Dieu avait fixé pour chacune de ces races une durée de temps, limitée par la période de la grande année; que lorsqu'une race finit et qu'il s'en élève une autre, le ciel ou la terre en donnent le signal par quelque mouvement extraordinaire. Ceux qui se sont occupés de ces sortes d'études, ajoutaient-ils, et qui les ont approfondies, connaissent quand il est né sur la terre une espèce d'hommes qui ont d'autres mœurs, d'autres manières de vivre que ceux qui les ont précédés, et dont les dieux prennent plus ou moins de soin. Ils font observer que, dans ces renouvellements de races, il arrive de grands changements; qu'un des plus sensibles est l'accroissement d'estime et d'honneur qu'obtient, dans une race, la science de la divination, qui voit toutes ces prédictions se vérifier; les dieux faisant connaître aux devins, par les signes les plus clairs et les plus certains, tout ce qui doit arriver; au lieu que dans une autre race cette science est généralement méprisée, parceque la plupart de ces prédictions se font précipitamment sur de simples conjectures, et que la divination n'a, pour connaître l'avenir, que des moyens obscurs et des traces presque effacées. Voilà les fables que débitaient les Toscans, qui passaient pour les plus habiles et les plus instruits (15). Pendant que le sénat était assemblé dans le temple de Bellone, pour conférer avec les devins sur ces prodiges, on vit tout-à-coup un passereau voler au milieu de l'assemblée, portant dans son bec une cigale qu'il partagea en deux; il en laissa tomber une partie dans le temple, et s'envola avec l'autre. Les devins dirent que ce prodige leur faisait craindre une sédition entre le peuple des champs et celui de la ville; car celui-ci crie toujours comme la cigale, et l'autre vit tranquillement dans ses terres.

XI. Marius s'associa donc le tribun du peuple Sulpicius, qui, ne le cédant à personne en la plus profonde scélératesse, faisait chercher en lui, non qui il surpassait en méchanceté, mais en quel genre de méchanceté il se surpassait lui-même. Il portait à un tel excès la cruauté, l'audace et l'avarice, qu'il commettait de sang-froid les actions les plus criminelles et les plus infames. Il vendait publiquement le droit de bourgeoisie aux affranchis et aux étrangers, et en recevait le prix sur une table qu'il avait dressée exprès sur la place publique. Il entretenait auprès de sa personne trois mille satellites toujours armés, et un grand nombre de jeunes cavaliers prêts à exécuter tout ce qu'il leur commandait, et qu'il appelait l'anti-sénat. Il avait fait recevoir par le peuple une loi qui défendait à tout sénateur d'emprunter au-delà de deux mille drachmes[1]; et à sa mort il en devait trois millions[2]. Ce scélérat, lâché par Marius sur le peuple, porta dans toutes les parties du gouvernement la confusion et le désordre; il employa le fer et la violence pour faire passer plusieurs lois pernicieuses, et en particulier celle qui donnait à Marius le commandement de la guerre contre Mithridate. Les consuls, pour réprimer ces voies de fait, suspendirent l'exercice de tous les tribunaux et la poursuite de toutes les affaires. Un jour que ces magistrats tenaient une assemblée publique devant le temple de Castor et de Pollux, Sulpicius, amenant la troupe de ses satellites, tua plusieurs personnes sur la place même, entre autres le jeune Pompéius, fils du consul de ce nom, qui lui-même ne se déroba à la mort que par la fuite. Sylla, poursuivi jusque dans la maison de Marius où il s'était réfugié, fut obligé d'en sortir pour aller lever la suspension de la justice qu'il avait ordonnée[3]. Cette soumission fit que Sulpicius, qui avait ôté le consulat à Pompéius, en laissa jouir Sylla, et qu'il se contenta de transférer à Marius seul le commandement de la guerre contre Mithridate. Il envoya sur-le-champ des tribuns des soldats à Nole pour y prendre l'armée de Sylla et la mener à Marius; mais Sylla l'avait prévenu, et il s'était sauvé dans son camp, où les soldats, instruits de ce qui s'était passé, lapidèrent les tribuns. Marius, de son côté, fit mourir à Rome les amis de Sylla, et livra leurs maisons au pillage : on ne voyait plus que des gens qui changeaient de séjour; les uns fuyaient du camp à la ville, et les autres de la ville au camp.

XII. Le sénat, n'ayant plus aucun pouvoir, exécutait sans opposition les ordres de Marius et de Sulpicius. Lorsqu'on apprit que Sylla marchait vers Rome, les sénateurs lui envoyèrent deux préteurs, Brutus et Servilius, pour lui défendre de passer outre. Comme ils parlèrent à Sylla avec beaucoup de hauteur, les soldats voulurent les tuer; mais ils se contentèrent de briser leurs faisceaux, de déchirer leurs robes de pourpre, et de

[1] Dix-huit cents livres de notre monnaie.
[2] Deux millions sept cent mille livres.
[3] Voyez la Vie de Marius, chap. XXXVI.

les renvoyer, après leur avoir fait mille outrages. Quand on les vit revenir avec une tristesse morne, dépouillés des marques de leur dignité, leur vue seule annonça que la sédition allait éclater avec violence, et qu'elle était sans remède. Marius, de son côté, se prépara pour la défense; et Sylla partit de Nole avec son collègue Pompéius, à la tête de six légions complètes, qui brûlaient d'impatience d'aller à Rome. Il s'arrêta cependant, et fut quelque temps en balance; il ne savait quel parti prendre, et n'était pas sans crainte sur le péril auquel il s'exposait. Il fit d'abord un sacrifice; et le devin Posthumius, après avoir examiné les présages, présenta ses deux mains à Sylla, le pria de les lui lier, et de le tenir prisonnier jusqu'après la bataille, s'offrant à endurer le dernier supplice, si son entreprise n'était pas suivie d'un prompt succès. La nuit suivante, il crut, dit-on, voir en songe une déesse que les Romains adorent, et dont les Cappadociens leur ont enseigné le culte, soit la lune, soit Minerve, ou Bellone, qui, placée au-dessus de sa tête, lui mettait la foudre en main, et lui ordonnait de la lancer sur ses ennemis, qu'elle lui nommait les uns après les autres (16). Tous ceux qui en étaient frappés tombaient et disparaissaient à l'instant. Encouragé par cette vision qu'il raconta le lendemain à son collègue, il marcha vers Rome.

XIII. Il était près de Picines (17), lorsqu'il reçut une nouvelle députation du sénat, pour le prier de ne pas tomber ainsi brusquement sur la ville, et l'assurer que le sénat était résolu de lui accorder tout ce qu'il demanderait de raisonnable. Il y consentit; et, ayant promis de camper dans ce lieu-là même, il ordonna aux capitaines de marquer, selon l'usage, les quartiers du camp. Les députés s'en retournèrent pleins de confiance; mais ils ne furent pas plus tôt partis, qu'il envoya Lucius Basillus et Caïus Mummius se saisir de la porte et des murailles qui étaient près du mont Esquilin; il les suivit lui-même en toute diligence. Basillus s'empare de la porte, et entre dans la ville. Les habitants, qui étaient sans armes, montent sur les toits des maisons, et font pleuvoir sur lui une grêle de tuiles et de pierres qui l'empêchent d'avancer, et le repoussent même jusqu'au pied des murailles. Sylla survient en ce moment, et, voyant ce qui se passe, il crie à ses soldats de mettre le feu aux maisons; et lui-même prenant une torche allumée, il marche le premier, et ordonne à ses archers de lancer sur les toits leurs traits enflammés. C'est ainsi que, sourd à la raison, n'écoutant que sa passion et se laissant maîtriser par la colère, il ne voyait dans la ville que ses ennemis; et, sans aucun égard pour ses amis, ses alliés et ses proches, sans aucune distinction de l'innocent et du coupable, il s'ouvrait un chemin dans Rome par le fer et par la flamme.

XIV. Cependant Marius, qui avait été repoussé jusqu'au temple de la Terre, fit une proclamation pour appeler à la liberté tous les esclaves qui se joindraient à lui; mais ses ennemis étant survenus le pressèrent si vivement, qu'il fut obligé de s'enfuir avec précipitation. Sylla assemble le sénat, et fait porter un décret de mort contre Marius et quelques autres, au nombre desquels était le tribun Sulpicius, qui, trahi par un de ses esclaves, fut tout de suite égorgé. Sylla donna la liberté à cet esclave, et le fit précipiter ensuite de la roche Tarpéienne (18). Il mit à prix la tête de Marius; acte d'ingratitude aussi contraire à l'humanité qu'à la politique; car peu de jours auparavant, forcé de se livrer à lui en cherchant un asile dans sa maison, Marius l'avait laissé aller. Si, au lieu de le relâcher, il l'eût abandonné à Sulpicius, qui voulait le massacrer, Marius se rendait maître de Rome : il l'avait cependant renvoyé; et Sylla, peu de jours après, ayant le même avantage sur Marius, n'use pas envers lui de la même générosité. Cette conduite blessa vivement le sénat, qui dissimula ses sentiments; mais le peuple lui donna des marques sensibles de son mécontentement et de son indignation. Il rejeta, avec des marques de mépris, Nonius, neveu de Sylla, et Servilius, un de ses amis, qui, s'appuyant sur sa protection, s'étaient présentés pour les premières charges; et il nomma ceux dont il put croire que l'élection mortifierait le plus Sylla. Il fit semblant de l'approuver, et dit même qu'il était bien aise que le peuple lui dût la liberté de faire tout ce qu'il voulait. Pour adoucir la haine du peuple, il prit un consul dans la faction contraire : ce fut Lucius Cinna, dont il s'était assuré d'avance, en lui faisant jurer, avec les plus fortes imprécations, qu'il soutiendrait ses intérêts. Cinna étant monté au Capitole en tenant une pierre dans sa main, fit, en présence de tout le monde, son serment, qu'il accompagna de cette imprécation : Que s'il ne gardait pas à Sylla l'affection qu'il lui promettait, il priait les dieux de le chasser de la ville comme il allait jeter cette pierre loin de sa main. En disant ces mots, il laissa tomber la pierre. Mais il eut à peine pris possession de son consulat, qu'il entreprit de casser tout ce qui avait été fait. Il voulut même intenter procès à Sylla, et le fit accuser par le tribun du peuple Virginius. Sylla, laissant là et l'accusateur et les juges, partit pour aller faire la guerre à Mithridate.

XV. On raconte que, vers le temps où il fit voile d'Italie pour cette expédition, Mithridate, qui était alors à Pergame, eut, de la part des dieux, plusieurs avertissements, et entre autres celui-ci.

Les Perganéniens avaient fait une statue de la Victoire qui portait dans sa main une couronne, et qui, par le moyen d'une machine, devait descendre sur la tête de Mithridate. Au moment où elle allait le couronner dans le théâtre, la couronne tomba sur la scène, et se rompit en mille pièces. Cet accident jeta la frayeur parmi le peuple; et Mithridate lui-même en fut découragé, quoique ses affaires lui eussent déja réussi au-delà de ses espérances. Il avait conquis l'Asie sur les Romains, chassé de leurs états les rois de Bithynie et de Cappadoce, et il vivait paisiblement à Pergame, où il distribuait à ses amis des richesses, des gouvernements et des royaumes. De ses deux fils, l'un régnait sur les vastes contrées qui s'étendent depuis le Pont et le Bosphore jusqu'aux déserts des Palus-Méotides, et qui faisaient l'ancien domaine de ses ancêtres; le second, nommé Ariarathes, ayant sous ses ordres une nombreuse armée, soumettait la Thrace et la Macédoine. Ses généraux, avec des troupes considérables, lui faisaient de nouvelles conquêtes. Archélaüs, le plus distingué d'entre eux, commandait une flotte puissante qui le rendait maître de la mer, et qui lui avait assujetti les Cyclades, toutes les îles situées le long du promontoire de Malée, et l'Eubée elle-même. Il s'était emparé d'Athènes, et de là il faisait révolter contre les Romains tous les peuples de la Grèce jusqu'à la Thessalie. Il reçut cependant quelques échecs auprès de Chéronée. Un lieutenant de Sentius qui commandait dans la Macédoine, nommé Brutius Sura, homme d'une grande hardiesse et d'une prudence consommée, vint au-devant d'Archélaüs, qui, comme un torrent impétueux, s'était débordé dans la Béotie, le défit en trois rencontres près de Chéronée, le chassa de la Grèce, et le força de se borner à tenir la mer avec sa flotte. Mais Lucullus étant venu lui ordonner de céder la place à Sylla, et de lui laisser le commandement de cette guerre, dont un décret du peuple l'avait chargé, Brutius quitta sur-le-champ la Béotie, et se retira auprès de Sentius, quoiqu'il eût réussi dans cette expédition au-delà de toute espérance, et que la Grèce, par l'estime qu'elle faisait de sa valeur, fût très disposée à se tourner du côté des Romains. Ce sont là, d'ailleurs, les plus grands exploits que Brutius ait faits.

XVI. A l'arrivée de Sylla en Grèce, toutes les villes lui envoyèrent des ambassadeurs pour l'appeler dans leurs murs : Athènes seule, dominée par le tyran Aristion, ayant été forcée de lui résister, Sylla marcha contre elle avec toutes ses troupes, assiégea le Pirée, mit en usage tout ce qu'il avait de machines de guerre, et la battit sans relâche. S'il eût attendu quelque temps, il se serait rendu maître sans danger de la ville haute, que le défaut de vivres avait réduite à la dernière extrémité; mais pressé de s'en retourner à Rome, où il craignait quelque nouveauté, il n'épargnait ni dangers, ni combats, ni dépenses, pour terminer plus promptement la guerre. Sans compter son équipage ordinaire, il avait, pour le service des batteries, dix mille attelages de mulets qui travaillaient chaque jour sans interruption : et comme le bois vint à manquer, parceque plusieurs de ses machines étaient ou brisées par les fardeaux énormes qu'elles portaient, ou brûlées par les feux continuels que les ennemis y lançaient, il ne respecta pas les bois sacrés, et fit couper les parcs du Lycée et de l'Académie, qui, par la beauté de leurs allées, faisaient l'ornement des faubourgs d'Athènes. Enfin, pour fournir à toutes les dépenses de cette guerre, il n'épargna pas même les trésors des temples jusqu'alors inviolables, et fit venir d'Épidaure et d'Olympie les plus belles et les plus riches offrandes. Il écrivit aux amphictyons, à Delphes, qu'ils feraient mieux de lui envoyer les trésors du dieu, qui seraient plus sûrement entre ses mains; ou que, s'il était forcé de s'en servir, il leur en rendrait la valeur après la guerre. Il leur envoya un Phocéen de ses amis, nommé Caphys, avec ordre de peser tout ce qu'il prendrait. Caphys, arrivé à Delphes, n'osait toucher à ces dépôts sacrés; et pressé par les amphictyons de les respecter, il déplora, fondant en larmes, la nécessité qui lui était imposée. Quelques uns de ceux qui étaient présents lui ayant dit qu'ils entendaient, du fond du sanctuaire, la lyre d'Apollon, Caphys, soit qu'il le crût réellement, soit qu'il voulût imprimer dans l'ame de Sylla une crainte religieuse, lui écrivit pour l'en avertir. Sylla se moqua de lui dans sa réponse, et lui témoigna son étonnement de ce qu'il n'avait pas compris que le chant était un signe de joie et non pas de colère : « C'est une preuve, ajoutait-il, » que le dieu voit avec plaisir enlever ces richesses, et qu'il en fait lui-même présent; ainsi » vous pouvez tout prendre sans crainte. » On eut soin de cacher au peuple l'envoi de ces trésors : seulement un tonneau d'argent massif, reste des offrandes des rois, n'ayant pu être transporté sur aucune voiture, à cause de sa grosseur et de son poids, les amphictyons furent obligés de le mettre en pièces; ce qu'ils ne purent tenir caché.

XVII. Ce sacrilége fit ressouvenir les Grecs de Titus Flamininus, de Manius Acilius et de Paul Émile, dont le premier, après avoir chassé Antiochus de la Grèce, et les deux autres, après avoir vaincu les rois de Macédoine, non contents de respecter les temples, les avaient même enrichis de leurs dons, et avaient montré pour ces lieux saints la plus grande vénération. Mais ces grands hommes,

appelés à la tête des armées par un choix légitime, pour commander des troupes sages et disciplinées qui obéissaient en silence aux ordres de leurs chefs, simples particuliers par la modestie de leur train, et véritablement rois par l'élévation de leurs sentiments, ne faisaient que la dépense nécessaire, persuadés qu'il eût été plus honteux pour un général de flatter ses soldats que de craindre les ennemis. Au contraire, les généraux de ces derniers temps, montés à la première place par la force et non par la vertu, voulant plutôt se faire la guerre les uns aux autres que combattre les ennemis de l'état, étaient obligés de complaire à leurs soldats, et d'acheter leurs services par des largesses qui pussent fournir à leurs débauches. Ils ne sentaient pas que c'était mettre leur patrie même à l'encan, et que l'ambition de commander à des gens qui valaient mieux qu'eux les rendait les vils esclaves des plus scélérats des hommes. Voilà ce qui chassa Marius de Rome, et l'y ramena ensuite contre Sylla; voilà ce qui fit périr Octavius par les mains de Cinna, et Flaccus par celles de Fimbria. Sylla contribua plus qu'aucun autre à ces désordres: afin de rompre et d'attirer à lui les soldats d'un parti contraire, il faisait aux siens des largesses et des profusions sans bornes. Ainsi, pour acheter la trahison des uns et fournir à l'intempérance des autres, il lui fallut des sommes immenses; il en eut surtout besoin pour achever le siége d'Athènes. Il avait le desir le plus violent de s'en rendre maître, et il s'y obstina, soit par la vanité de combattre contre une ancienne réputation dont cette ville ne conservait plus que l'ombre, soit pour se venger des injures et des railleries piquantes, des traits mordants et obscènes que le tyran Aristion lançait tous les jours du haut des murailles contre lui ou contre sa femme Métella, et dont il était vivement offensé.

XVIII. L'ame de cet Aristion était un composé de débauche et de cruauté; il avait rassemblé en sa personne les maladies et les vices les plus infames de Mithridate; et la ville d'Athènes, après avoir échappé à tant de guerres, à tant de tyrannies et de séditions, se vit réduite par ce tyran, comme par un fléau destructeur, aux plus affreuses extrémités. Pendant que le médimne de blé s'y vendait mille drachmes[1], que les habitants n'avaient d'autre nourriture que les herbes (19) qui croissaient autour de la citadelle, le cuir des souliers et des vases à tenir l'huile, qu'ils faisaient bouillir, Aristion, plongé dans les débauches et dans les festins, passait les jours et les nuits à danser, à rire, à railler les ennemis; il vit avec indifférence la lampe sacrée de la déesse s'éteindre faute d'huile; et la grande-prêtresse lui ayant fait demander une demi-mesure de blé, il lui en envoya une de poivre. Quand les sénateurs et les prêtres vinrent le supplier d'avoir pitié de la ville, et de proposer à Sylla une capitulation, il les fit écarter à coups de traits. Ce ne fut qu'à la dernière extrémité qu'il se détermina, avec beaucoup de peine, à faire porter à Sylla des propositions de paix par deux ou trois compagnons de ses débauches, qui, au lieu de parler pour le salut de la ville, ne firent dans leurs discours que louer Thésée et Eumolpe, et vanter les exploits des Athéniens contre les Mèdes. « Grands orateurs, leur » dit Sylla, allez-vous-en avec tous vos beaux discours. Les Romains ne m'ont pas envoyé à Athènes pour prendre des leçons d'éloquence, mais » pour châtier des rebelles. »

XIX. Cependant des espions de Sylla ayant entendu des vieillards qui s'entretenaient dans le Céramique se plaindre de ce que le tyran ne faisait pas garder le côté de la muraille qui regardait le quartier appelé l'Heptachalcos (20), le seul que les ennemis pussent facilement escalader, allèrent sur-le-champ en avertir Sylla, qui, profitant de cet avis, et s'y transportant la nuit même, reconnut que ce poste était facile à emporter, et disposa tout pour l'attaque. Il dit lui-même, dans ses Commentaires, que le premier qui monta sur la muraille se nommait Marcus Téius (21); qu'il porta sur le casque de l'ennemi qui lui faisait tête un si grand coup d'épée, qu'elle se rompit, et que, tout désarmé qu'il était, il ne quitta point la place, et s'y tint toujours ferme. La ville fut donc prise par cet endroit, comme les vieillards l'avaient prévu. Sylla fit abattre la muraille qui était entre la porte Sacrée et celle du Pyrée, et après qu'on eut aplani tout cet espace de terrain, il entra dans Athènes sur le minuit, dans un appareil effrayant, au son des clairons et des trompettes, aux cris furieux de toute l'armée, à qui il avait laissé tout pouvoir de piller et d'égorger, et qui s'étant répandue, l'épée à la main, dans toutes les rues de la ville, y fit le plus horrible carnage. On n'a jamais su le nombre de ceux qui furent massacrés; on n'en juge encore aujourd'hui que par les endroits qui furent couverts de sang: sans compter ceux qui furent tués dans les autres quartiers, le sang versé sur la place remplit tout le Céramique jusqu'au Dipyle (22); plusieurs historiens même assurent qu'il regorgea par les portes, et ruissela dans les faubourgs. Outre cette multitude d'Athéniens qui périrent par le fer des ennemis, il y en eut un aussi grand nombre qui se donnèrent eux-mêmes la mort, par la douleur et le regret que leur causait la certitude de voir détruire leur patrie. C'est ce qui jeta dans le dés-

[1] Environ neuf cents livres.

espoir les plus honnêtes gens, et qui leur fit préférer la mort à la crainte de tomber entre les mains de Sylla, de qui ils n'attendaient aucun sentiment de modération et d'humanité.

XX. Mais enfin cédant aux prières de Midias et de Calliphon, deux bannis d'Athènes, qui se jetèrent à ses pieds, et aux vives instances de plusieurs sénateurs romains qui servaient dans son armée et qui lui demandèrent grace pour la ville, sans doute aussi rassasié de vengeance, il fit l'éloge des anciens Athéniens, dit qu'il pardonnait au plus grand nombre en faveur du plus petit, et qu'il accordait aux morts la grace des vivants. D'après ce qu'il rapporte lui-même dans ses Commentaires, il prit Athènes le jour des calendes de mars[1], qui tombe précisément à la nouvelle lune de notre mois Antesthérion, jour auquel il se rencontra par hasard qu'on faisait à Athènes plusieurs cérémonies sacrées, en mémoire du déluge qui, anciennement et à cette même époque, avait submergé la terre. Quand le tyran vit Athènes au pouvoir de l'ennemi, il se réfugia dans la citadelle, où Sylla le fit assiéger par Curion. Il s'y défendit long-temps; mais enfin, manquant d'eau, il se rendit, vaincu par la soif. La main divine parut en cette occasion d'une manière sensible; car, à l'heure même que Curion emmenait le tyran de la citadelle, le ciel, auparavant serein, se couvrit tout-à-coup de nuages, et versa une pluie si abondante que la citadelle en fut remplie. Sylla ne tarda point à se rendre maître du Pirée; il brûla la plus grande partie de ses fortifications, en particulier l'arsenal, bâti par l'architecte Philon (23), et qui était un ouvrage admirable.

XXI. Cependant Taxile, un des généraux de Mithridate, étant venu de la Thrace et de la Macédoine avec une armée de cent mille hommes de pied, de dix mille chevaux et de quatre-vingt-dix chars armés de faux, fit dire à Archélaüs de se rapprocher de lui. Celui-ci se tenait toujours dans le port de Munychium, sans vouloir s'éloigner de la mer; et n'osant pas se mesurer avec les Romains, il cherchait à traîner la guerre en longueur, et à couper les vivres aux ennemis. Sylla, qui connaissait encore mieux que lui le danger de sa position, quitta le pays maigre de l'Attique, qui n'aurait pu le nourrir même en temps de paix, et passa dans la Béotie. La plupart de ses officiers jugèrent qu'il faisait une grande faute en quittant un pays montueux, difficile à des gens de cheval, pour aller se jeter dans les plaines découvertes de la Béotie, lorsqu'il n'ignorait pas que la force des Barbares consistait surtout dans la cavalerie et dans les chars. Mais, comme je l'ai déja dit, la crainte de la disette et de la famine le forçait de courir les risques d'une bataille; il tremblait d'ailleurs pour Hortensius, officier courageux et hardi, qui lui amenait de Thessalie un renfort considérable, et que les Barbares attendaient au passage des détroits. Tels furent les divers motifs qui obligèrent Sylla d'aller dans la Béotie. Mais Caphys, qui était du pays, trompa les Barbares; et faisant prendre un autre chemin à Hortensius, il le mena par le mont Parnasse au-dessous de Tithore (24), qui n'était pas alors une ville aussi considérable qu'elle l'est aujourd'hui, mais un simple fort assis sur une roche escarpée de tous côtés, où les Phocéens qui fuyaient devant Xerxès s'étaient retirés autrefois, et s'étaient mis en sûreté. Hortensius, s'étant campé au-dessous de cette forteresse, repoussa les ennemis pendant le jour; et quand la nuit fut venue, il descendit par des chemins difficiles jusqu'à Pétronide, où il joignit Sylla, qui était venu au-devant de lui avec son armée.

XXII. Quand ils eurent réuni leurs troupes, ils campèrent au milieu de la plaine d'Élatée, sur une colline fertile, couverte d'arbres, et baignée par un ruisseau; elle s'appelle Philobéote (25); Sylla vante beaucoup l'agrément de sa situation et la bonté de son terrain. Lorsqu'ils eurent dressé leur camp, il fut aisé aux ennemis de reconnaître leur petit nombre, car ils n'avaient que quinze cents chevaux, et un peu moins de quinze mille hommes de pied : aussi les officiers de l'armée ennemie, faisant une sorte de violence à Archélaüs, mirent leurs troupes en bataille, et remplirent la plaine de chevaux, de chars, d'écus et de boucliers. L'air ne suffisait pas au bruit et aux cris confus de tant de nations diverses, qui prenaient chacune son poste. D'ailleurs la magnificence et le luxe de leur équipage servaient encore à augmenter la frayeur des Romains. L'éclat étincelant de leurs armes enrichies d'or et d'argent, les couleurs brillantes de leurs cottes d'armes médoises et scythiques, mêlées au luisant de l'airain et de l'acier, faisaient, à tous leurs mouvements et à tous leurs pas, étinceler un feu semblable à celui des éclairs, et présentaient un spectacle effrayant. Les Romains, saisis de terreur, n'osaient quitter leurs retranchements : Sylla, dont les discours ne pouvaient dissiper leur effroi, et qui ne voulait pas les forcer de combattre dans cet état de découragement, était obligé de rester dans l'inaction, et de souffrir, non sans une vive impatience, les bravades et les risées insultantes des Barbares. Ce fut cependant ce qui lui servit le plus : les ennemis, pleins de mépris pour les Romains, n'observèrent plus aucun ordre, ni aucune discipline. La multitude de leurs chefs devint pour eux une cause d'insubordination; il ne restait qu'un petit nombre de soldats dans les retranchements; les au-

[1] L'an de Rome 668.

tres, amorcés par l'appât du pillage et du butin, s'écartaient du camp jusqu'à la distance de plusieurs journées. On dit que dans ces courses ils détruisirent Panope; et que, sans en avoir reçu l'ordre d'aucun de leurs généraux, ils saccagèrent Lébadie, dont ils pillèrent le temple et profanèrent l'oracle (26).

XXIII. Sylla, qui frémissait d'indignation de voir ruiner ces villes sous ses yeux, ne voulut pas du moins laisser ses troupes en repos; et pour les occuper, il les obligea de détourner le cours du Céphise, et d'ouvrir de grandes tranchées. Il n'exemptait personne de ce travail, et les surveillant lui-même, il châtiait avec la dernière sévérité ceux qui se relâchaient, afin qu'excédés de fatigue, ils préférassent à ces travaux pénibles le danger d'un combat. Ce moyen lui réussit. Ils étaient au troisième jour de cet ouvrage, lorsque Sylla ayant fait la visite des travaux, ils lui demandèrent tous, à grands cris, de les mener aux ennemis. Il leur répondit que cette demande venait moins du desir de combattre, que de leur dégoût du travail; que s'ils avaient un véritable desir d'en venir aux mains, ils n'avaient qu'à prendre sur-le-champ leurs armes, et aller s'emparer d'un poste qu'il leur montrait de la main : c'était le lieu qu'occupait autrefois la citadelle des Parapotamiens (27), et qui, depuis que la ville avait été ruinée, n'était plus qu'une colline escarpée, pleine de rochers, et séparée du mont Édylium par la rivière d'Assus, qui, au pied même de la montagne, se jette dans le Céphise, dont le cours devenu plus rapide par cette jonction, rendait ce poste très sûr pour y placer un camp. Sylla, qui vit les chalcaspides[1] des ennemis se mettre en mouvement pour aller l'occuper, voulut les prévenir et s'en saisir le premier; il y réussit par l'ardeur et l'activité de ses troupes. Archélaüs ayant manqué son coup, se tourna contre Chéronée : quelques habitants qui servaient dans l'armée de Sylla l'ayant conjuré de ne pas abandonner cette ville, il y envoya un tribun des soldats nommé Gabinius, avec une légion, et le fit accompagner de ses Chéronéens, qui, quelque desir qu'ils eussent d'arriver à Chéronée avant Gabinius, ne purent le devancer, tant ce tribun montra, pour sauver leur ville, plus d'affection et plus d'ardeur que ceux même qui desiraient si fort d'être sauvés. Juba nomme ce tribun Éricius, et non Gabinius[2]. Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que notre ville fut préservée d'un si grand danger.

XXIV. Cependant les Romains recevaient chaque jour de Lébadie et de l'antre de Trophonius (28) des rapports favorables, et des oracles qui leur annonçaient la victoire. Les habitants du lieu en racontent encore aujourd'hui plusieurs; mais Sylla, dans le X[e] livre de ses Commentaires, dit seulement qu'après qu'il eut gagné la bataille de Chéronée, Quintus Titius, un des négociants les plus considérables de la Grèce, vint le trouver, et lui annonça que Trophonius lui promettait dans peu de jours, et au même endroit, une seconde bataille et une seconde victoire. Il ajoute qu'un soldat légionnaire, nommé Salvénius, vint lui prédire de la part du dieu le succès qu'auraient ses affaires d'Italie. Ils assuraient tous deux ne parler que d'après la voix divine même qu'ils avaient entendue, et avoir vu une figure dont la grandeur et la beauté ressemblaient à celles de Jupiter Olympien. Sylla donc ayant passé la rivière d'Assus, s'avança jusqu'au mont Édylium, et campa près d'Archélaüs, qui avait assis et fortifié son camp entre cette montagne et celle d'Acontium, près de la ville des Assiens (29) : l'endroit où il campa porte encore de nos jours le nom d'Archélaüs. Sylla y passa le jour entier; après quoi laissant Muréna avec une légion et deux cohortes, pour harceler l'ennemi qui était en désordre, il alla lui-même offrir un sacrifice sur les bords du Céphise, d'où ensuite il se rendit à Chéronée, pour prendre les troupes qu'il y avait laissées, et en même temps pour reconnaître un lieu nommé Thurium, que les ennemis avaient précédemment occupé. C'est la cime d'une montagne très roide, et qui se termine en pointe comme une pomme de pin; nous lui donnons le nom d'Orthopagus[1]. Au pied de la montagne coule un ruisseau appelé Morius (30), sur le bord duquel est le temple d'Apollon Thurien, surnom que ce dieu a pris de Thuro, mère de Chéron, le fondateur de Chéronée. D'autres disent que la génisse qui fut donnée pour guide à Cadmus par Apollon Pythien se présenta à lui dans ce lieu, qui prit de cet animal le nom de Thurium; car les Phéniciens donnent à la génisse le nom de Thor.

XXV. Sylla approchait de Chéronée, lorsque le tribun qu'il y avait envoyé pour la défendre vint au-devant de lui à la tête des troupes, portant à la main une couronne de laurier. Sylla l'ayant reçue, salua les soldats, et les exhorta à faire preuve de courage dans le danger auquel ils allaient être exposés. Pendant qu'il leur parlait, deux Chéronéens, nommés Homoloïcus et Anaxidamus, l'abordèrent, et lui offrirent de chasser les ennemis de Thurium, s'il leur donnait seulement un petit nombre de soldats; ils lui dirent qu'il y avait un sentier inconnu aux Barbares, lequel, d'un lieu appelé Pétrochus, menait, le long du temple des Muses, à la pointe de Thurium, au-dessus des ennemis; que de là il leur serait facile de fondre sur

[1] Mot à mot: qui portaient des boucliers de cuivre.

[2] D'autres le nomment Géminius.

[1] Tertre droit ou pointu.

eux, et de les accabler de pierres, ou de les forcer à descendre dans la plaine. Gabinius ayant rendu témoignage à la fidélité et au courage de ces deux hommes, Sylla leur dit d'aller exécuter leur dessein; et en même temps il range son infanterie en bataille, distribue la cavalerie sur les deux ailes, garde pour lui la droite, et donne la gauche à Muréna. Gallus (51) et Hortensius, ses lieutenants, placés à la queue avec le corps de réserve, occupaient les hauteurs pour empêcher que les ennemis ne vinssent, par les derrières, envelopper les Romains; car on les voyait déployer déja leur cavalerie et leurs troupes légères sur les ailes, afin de se replier ensuite, et de pouvoir, en faisant un long circuit, enfermer les ennemis. Comme ils exécutaient ce mouvement, les deux Chéronéens, à qui Sylla avait donné Érisius pour commandant, ayant gagné la cime du Thurium sans être aperçus de l'ennemi, et s'étant montrés tout-à-coup sur les hauteurs, jetèrent l'effroi parmi les Barbares, qui ne pensèrent plus qu'à fuir, et se tuèrent la plupart les uns les autres. N'osant s'arrêter pour faire face à l'ennemi, et s'abandonnant à la pente de la montagne, ils tombaient sur leurs propres piques, et se poussaient mutuellement le long de cette pente rapide, pour fuir les ennemis qui se précipitaient sur eux du haut de la montagne, et les perçaient aisément, ainsi découverts, de leurs armes. Il en périt trois mille sur le haut du Thurium; de ceux qui échappèrent à ce premier massacre, les uns allèrent donner dans le corps de troupes de Muréna qui les avait déja rangées en bataille, et où ils furent taillés en pièces; les autres, en courant vers leur camp, se jetèrent avec tant de confusion sur le corps de leur infanterie, qu'ils la remplirent de trouble et d'effroi, et firent perdre à leurs généraux un temps considérable, ce qui fut une des principales causes de leur perte; car Sylla marchant aussitôt à eux dans le désordre où ils étaient, et franchissant avec rapidité l'intervalle qui séparait les deux armées, ôta aux chars armés de faux tout leur effet: ils ne tirent leur force que de la longueur de leur course, qui donne à leur mouvement de l'impétuosité et de la roideur; s'ils n'ont qu'un court espace pour s'élancer, ils sont sans force et sans action, comme les traits faiblement lancés n'ont point de coup. C'est ce qui arriva en cette occasion aux Barbares; leurs premiers chars partirent si lâchement, et donnèrent avec tant de mollesse, que les Romains n'eurent aucune peine à les repousser, et qu'ils demandèrent avec de grands éclats de rire, comme à Rome dans les jeux du cirque, qu'on en fît venir d'autres.

XXVI. Alors les deux corps d'infanterie commencent l'attaque; les Barbares, baissant leurs longues piques, serrent leurs rangs et leurs boucliers pour conserver leur ordre de bataille; mais les Romains, jetant leurs javelots et prenant leurs épées, écartent leurs piques, afin de les joindre plus tôt corps à corps. Cette audace leur fut inspirée par la colère qui les transporta, quand ils virent aux premiers rangs quinze mille esclaves que les généraux de Mithridate avaient affranchis par un décret public dans les villes de la Grèce, et qu'ils avaient distribués dans l'infanterie pesamment armée; ce qui fit dire à un centurion romain qu'il n'avait vu qu'aux Saturnales les esclaves jouir des droits de la liberté (52). Cependant leurs bataillons étaient si profonds et si serrés, qu'ils soutinrent avec audace le choc de l'infanterie romaine, et qu'ils résistèrent beaucoup plus long-temps qu'on ne l'aurait attendu de gens de ce caractère. Il fallut faire venir la seconde ligne, qui les accabla d'une grêle si furieuse de pierres et de traits, qu'ils tournèrent le dos et prirent la fuite. Archélaüs étendait son aile droite, afin d'envelopper les Romains, lorsque Hortensius ordonne à ses cohortes de fondre sur lui et de le prendre en flanc. Archélaüs, qui aperçoit ce mouvement, fait tourner tête à deux mille de ses cavaliers; Hortensius, se voyant près d'être vivement poussé par cette cavalerie nombreuse, recule lentement vers les montagnes; mais s'étant trop éloigné de son corps de bataille, il allait être enveloppé par les ennemis, lorsque Sylla, informé du danger qu'il courait, quitte son aile droite qui n'avait pas encore combattu, et vole à son secours. A la poussière qu'il éleva dans sa marche, Archélaüs conjectura ce qui en était; et laissant là Hortensius, il se porte à l'endroit du champ de bataille que Sylla venait de quitter, espérant surprendre cette aile droite privée de son chef. Dans le même moment, Taxile fait marcher contre Muréna ses chalcaspides; et les deux partis ayant jeté en même temps de grands cris qui furent répétés par toutes les montagnes des environs, Sylla s'arrête, incertain de quel côté il doit plutôt se porter. Il prend enfin le parti de retourner à son poste, envoie Hortensius avec quatre de ses cohortes au secours de Muréna, prend la cinquième, et court à son aile droite, qui combattait déja contre Archélaüs avec un avantage égal. Dès qu'il paraît, ses soldats font de nouveaux efforts, et renversant les troupes ennemies, ils les obligent de prendre la fuite, et les poursuivent jusqu'au fleuve et au mont Acontium. Sylla cependant n'oublia pas dans quel danger il avait laissé Muréna, et courut à son secours; mais trouvant qu'il avait aussi vaincu les ennemis, il se mit avec lui à la poursuite des fuyards. Il se fit dans la plaine un grand carnage des Barbares; un plus grand nombre furent taillés en pièces en voulant regagner leur camp; et de tant de milliers d'enne-

mis, il n'en échappa que dix mille qui s'enfuirent à Chalcis. Sylla dit que dans son armée il ne manqua que quatorze hommes, dont deux même revinrent le soir au camp.

XXVII. Aussi, sur les trophées qu'il dressa pour cette victoire, il fit graver : *A Mars, à la Victoire et à Vénus* (33), pour montrer que ses succès n'étaient pas moins l'ouvrage de la Fortune que de son courage et de sa capacité. Le premier qu'il érigea, pour le combat qu'il avait gagné dans la plaine, était placé à l'endroit même d'où Archélaüs avait commencé de fuir, jusqu'au ruisseau de Molus. Il éleva le second sur le sommet de Thurium, où les Barbares avaient été surpris par derrière; et l'inscription, qui était en lettres grecques, en attribuait le succès à la valeur d'Homoloïchus et d'Anaxidamus. Pour célébrer ces victoires, il donna des jeux de musique dans la ville de Thèbes, près de la fontaine d'Œdipe (34), où l'on dressa un théâtre pour les musiciens. Il fit venir de quelques autres villes grecques des juges pour distribuer les prix, parcequ'il avait juré aux Thébains une haine implacable (35). Il la porta jusqu'à leur ôter la moitié de leur territoire, qu'il consacra à Apollon Pythien et à Jupiter Olympien; il ordonna que du produit de ces terres on restituerait à ces dieux l'argent qu'il avait enlevé de leurs temples. La célébration des jeux était à peine finie, qu'il apprit que Flaccus, qui était de la faction contraire à la sienne, venait d'être nommé consul, et qu'il traversait la mer Ionienne avec une armée, en apparence pour faire la guerre à Mithridate, mais en effet pour le combattre lui-même. Il prit aussitôt le chemin de la Thessalie, pour aller à sa rencontre; et lorsqu'il fut près de Mélitée (36), il lui vint de tous côtés la nouvelle que le pays qu'il avait laissé derrière lui était mis à feu et à sang par une autre armée de Mithridate, aussi nombreuse que la première. Dorylaüs était débarqué à Chalcis avec une flotte chargée de quatre-vingt mille hommes, tous bien équipés, et les mieux disciplinés des troupes de Mithridate. De là, s'étant jeté dans la Béotie, il s'en était rendu maître, et il montrait le plus grand desir d'attirer Sylla à une bataille. Archélaüs eut beau vouloir l'en détourner, Dorylaüs ne l'écouta point; il affectait même de faire courir le bruit que tant de milliers de combattants n'avaient pu être défaits sans quelque trahison (37). Sylla revint promptement sur ses pas, et convainquit bientôt ce général qu'Archélaüs était un homme sage qui connaissait par expérience la valeur des Romains. Dorylaüs en ayant fait l'essai dans quelques légères escarmouches qui eurent lieu près du mont Tilphossius (38), fut le premier à dire qu'il ne fallait point risquer de bataille, mais tirer la guerre en longueur, et laisser les Romains se consumer eux-mêmes par leurs grandes dépenses.

XXVIII. Cependant la plaine d'Orchomène où ils étaient campés, et qui était si favorable pour une armée supérieure en cavalerie, fit reprendre courage à Archélaüs. De toutes les plaines de la Béotie, la plus belle et la plus vaste est celle qui touche à la ville d'Orchomène. Elle est découverte et sans arbres, et s'étend jusqu'aux marais où se perd le fleuve Mélas, qui, naissant près des murs d'Orchomène, est, de tous les fleuves de la Grèce, le seul qui soit navigable à sa source. Comme le Nil, il grossit vers le solstice d'été, et produit des plantes semblables à celles qui croissent sur les bords du fleuve d'Égypte, avec cette différence que celles du Mélas ne s'élèvent pas à une grande hauteur, et ne portent point de fruit. Son cours n'est pas long; la plus grande partie de ses eaux se jette tout de suite dans des marais couverts de broussailles épaisses, et le reste se mêle avec le Céphise, à l'endroit même où ces marais donnent les roseaux les plus propres à faire des flûtes (39). Quand les deux armées furent campées assez près l'une de l'autre, Archélaüs se tint tranquille dans ses retranchements; et Sylla fit tirer des tranchées en divers endroits de la plaine, afin d'ôter aux ennemis l'avantage que leur aurait donné cette campagne spacieuse, dont le terrain ferme était si propre aux mouvements de la cavalerie, et de les repousser du côté des marais. Les Barbares, indignés de ces travaux, n'eurent pas plus tôt obtenu de leurs généraux la permission de tomber sur les travailleurs, que, courant à eux avec impétuosité, ils les dissipèrent, et mirent en fuite les troupes qui les soutenaient. Sylla, sautant à bas de son cheval et saisissant une enseigne, pousse aux ennemis à travers les fuyards. « Romains, leur dit-il, il me sera » glorieux de mourir ici; pour vous, quand on vous » demandera où vous avez abandonné votre géné» ral, souvenez-vous de répondre que c'est à Or» chomène. » Cette parole leur fit tourner tête sur-le-champ; et deux cohortes de l'aile droite étant venues à leur secours, il les mena contre l'ennemi qu'il obligea de prendre la fuite. Après avoir fait reculer un peu ses soldats pour prendre de la nourriture, il les employa de nouveau à faire des tranchées pour environner le camp des ennemis, qui revinrent en meilleur ordre qu'auparavant. Ce fut à cette attaque que Diogène, fils de la femme d'Archélaüs, périt, en combattant à l'aile droite avec beaucoup de valeur. Leurs gens de trait, vivement pressés par les Romains, et n'ayant pas assez d'espace pour faire usage de leurs arcs, prenaient leurs flèches à pleines mains en guise d'épées, et en frappaient les Romains. Repoussés enfin jusque dans leurs retranchements, ils y passèrent une nuit

cruelle, à cause du grand nombre de leurs morts et de leurs blessés. Le lendemain, Sylla ramena ses troupes vers le camp des ennemis, pour continuer les tranchées; les Barbares étant allés en plus grand nombre charger les travailleurs, il tomba sur eux si rudement qu'il les mit en fuite; leur frayeur s'étant communiquée à ceux du camp, personne n'osa y rester pour le défendre, et Sylla l'emporta d'emblée. Il y fit un si grand carnage, que les marais furent teints de sang, et le lac rempli de morts, encore aujourd'hui, près de deux cents ans après cette bataille, on trouve souvent des arcs de ces Barbares, des casques, des pièces de cuirasse, des épées et d'autres armes enfoncées dans la bourbe. Tel est le récit que les historiens font des événements qui eurent lieu près de Chéronée et d'Orchomène.

XXIX. Cependant, à Rome, Carbon et Cinna traitaient avec tant d'injustice et de cruauté les personnes les plus considérables, qu'un grand nombre d'elles, pour échapper à leur tyrannie, cherchèrent un asile dans le camp de Sylla, comme dans un port assuré, et qu'en peu de temps il eut autour de lui une espèce de sénat. Métella, sa femme, s'étant dérobée avec peine à leur fureur, elle et ses enfants, vint lui apprendre que sa maison et ses terres avaient été incendiées par ses ennemis, et le conjura d'aller secourir ceux qui étaient restés à Rome. Ces nouvelles jetèrent Sylla dans une grande perplexité. Il ne pouvait se résoudre à laisser sa patrie en proie à tant de maux. Mais comment partir avant d'avoir achevé une entreprise aussi importante que la guerre de Mithridate? Comme il flottait dans cette irrésolution, un marchand de Délium (40), nommé Archélaüs, vint secrètement de la part d'Archélaüs, général de Mithridate, lui porter quelque espérance de paix. Cette ouverture lui fit tant de plaisir, qu'il se hâta d'aller en personne s'aboucher avec lui. Leur entrevue se fit sur le bord de la mer, près de Délium, où l'on voit un temple d'Apollon. Archélaüs parla le premier, et proposa au général romain d'abandonner l'Asie et le Pont, et de s'en aller à Rome terminer la guerre civile; lui offrant pour cela, de la part de son prince, autant d'argent, de vaisseaux et de troupes qu'il en aurait besoin. Sylla, prenant la parole, lui conseilla de quitter Mithridate, de se faire roi à sa place, en devenant l'allié des Romains, et de lui livrer toute sa flotte. Archélaüs ayant rejeté avec horreur cette trahison : « Eh quoi ! Archélaüs, » reprit Sylla, vous qui êtes Cappadocien, et l'esclave, ou, si vous l'aimez mieux, l'ami d'un roi » barbare, vous ne pouvez supporter une proposition honteuse au prix de tant de biens que je » vous offre ! Et à moi, qui suis général des Romains, à moi Sylla, vous osez me proposer une » trahison ! comme si vous n'étiez pas cet Archélaüs » qui vous êtes enfui de Chéronée avec une poignée » de soldats, reste de cent vingt mille combattants » que vous y aviez amenés; qui vous êtes caché » pendant deux jours dans les marais d'Orchomène, laissant la Béotie jonchée de tant de morts » qu'elle est presque inaccessible! »

XXX. A cette réplique, Archélaüs changea de langage; et s'humiliant devant Sylla, il le supplia de mettre fin à cette guerre, et d'accorder la paix à Mithridate. Sylla, content de sa soumission, la fit aux conditions suivantes : Mithridate devait renoncer à l'Asie et à la Paphlagonie; restituer la Bithynie à Nicomède, et la Cappadoce à Ariobarzane; payer aux Romains deux mille talents[1], et leur livrer soixante-dix galères parfaitement équipées. De son côté, Sylla garantissait à Mithridate la possession de ses autres états, et lui assurait le titre d'allié du peuple romain. Ces articles ainsi réglés, Sylla se retira, et prit son chemin vers l'Hellespont par la Thessalie et la Macédoine; il menait avec lui Archélaüs, et le traitait avec beaucoup de distinction. Ce général étant tombé malade à Larisse, Sylla s'y arrêta, et eut pour lui les mêmes soins que si c'eût été un de ses lieutenants ou de ses collègues. Tous ces égards firent calomnier sa bataille de Chéronée, qu'on soupçonna de n'avoir pas été gagnée bien purement; et ce qui fortifia ce soupçon, c'est qu'après avoir rendu tous les prisonniers qui se trouvaient amis de Mithridate, il fit mourir par le poison le seul tyran Aristion, parcequ'il était l'ennemi d'Archélaüs. Mais rien ne le confirma davantage que le don qu'il fit à ce Cappadocien de dix mille plèthres[2] de terre dans l'Eubée, et le titre qu'il lui conféra d'ami et d'allié du peuple romain. Mais Sylla se justifie, dans ses Commentaires, de ces imputations. Cependant il vint à Larisse des ambassadeurs de Mithridate qui lui déclarèrent que ce prince acceptait toutes les conditions du traité, excepté celle qui regardait la Paphlagonie, dont il demandait à rester en possession, et qu'il ne pouvait consentir à donner les galères exigées par Sylla. « Que dites-vous? leur répondit Sylla d'un ton de » colère; Mithridate veut conserver la Paphlagonie, » et refuse de livrer les vaisseaux; lui que je devrais voir à mes pieds me remercier de ce que » je lui laisse cette main droite qui a fait périr tant » de Romains ! Il tiendra certes un autre langage » quand je serai passé en Asie. Maintenant qu'il » vit dans le repos à Pergame, il peut faire à son » aise ses plans de campagne pour une guerre qu'il » n'a seulement pas vue (41). » Les ambassadeurs, effrayés, n'osèrent pas répliquer; et Archélaüs,

[1] Environ dix millions de notre monnaie.

[2] Mesure de cent pieds, qu'on a souvent confondue mal à propos, avec l'arpent.

prenant la main de Sylla et l'arrosant de ses larmes, vint à bout de l'adoucir par ses prières. Enfin il lui persuada de le renvoyer auprès de Mithridate, en l'assurant qu'il lui ferait ratifier la paix aux conditions proposées; ou que, s'il ne pouvait l'obtenir, il se tuerait de sa propre main.

XXXI. Sur cette parole, Sylla le laissa partir. En attendant son retour, il se jeta dans la Médique (42), et après l'avoir ravagée, il retourna dans la Macédoine, où Archélaüs étant venu le rejoindre près de la ville de Philippes, lui annonça que tout irait bien, mais que Mithridate voulait absolument avoir une entrevue avec lui. Ce qui la lui faisait surtout desirer, c'était l'approche de Fimbria, qui, après avoir tué le consul Flaccus, un des chefs de la faction contraire, et défait quelques généraux de Mithridate, s'avançait contre le roi lui-même, qui, redoutant cette nouvelle attaque, préférait de se lier avec Sylla. Ils s'abouchèrent à Dardane, ville de la Troade (43): Mithridate avait avec lui deux cents vaisseaux, vingt mille hommes de pied, six mille chevaux, et un grand nombre de chars armés de faux. Sylla n'avait amené que quatre cohortes et deux cents chevaux. Mithridate vint au-devant de Sylla, et lui tendit la main; mais Sylla lui demanda, avant tout, s'il consentait à terminer la guerre aux conditions réglées par Archélaüs. Le roi gardant le silence: « Mithridate, reprit Sylla, » ignorez-vous que ceux qui ont des demandes à » faire doivent parler les premiers, et que les vain» queurs n'ont qu'à les écouter en silence? » Mithridate entra dans une longue apologie, et voulut rejeter les causes de cette guerre en partie sur les dieux, en partie sur les Romains; mais Sylla l'interrompant: « J'avais, lui dit-il, entendu dire » depuis long-temps que Mithridate était un prince » très éloquent, et je le reconnais aujourd'hui » moi-même en voyant avec quelle facilité il dé» guise, sous des paroles spécieuses, les actions » les plus cruelles et les plus injustes. » Alors lui reprochant avec amertume toutes ses perfidies, et l'ayant forcé d'en convenir, il lui demande une seconde fois s'il s'en tient aux articles arrêtés avec Archélaüs. Mithridate ayant répondu qu'il les ratifiait, Sylla lui rendit le salut, et l'embrassa avec des témoignages d'affection; ensuite ayant fait approcher les rois Nicomède et Ariobarzane, il les réconcilia avec lui. Mithridate lui ayant remis les soixante-dix galères avec cinq cents hommes de trait, fit voile vers le Pont. Sylla sentait que ses soldats étaient mécontents de cette paix, et qu'ils ne voyaient pas sans indignation qu'un roi, le plus mortel ennemi de Rome, qui en un seul jour avait fait égorger cent cinquante mille Romains répandus dans l'Asie, s'en retournât paisiblement dans ses états, chargé des richesses et des dépouilles de cette Asie qu'il avait pillée et accablée de contributions pendant quatre ans entiers. Mais il se justifiait auprès d'eux en leur disant que si Fimbria et Mithridate s'étaient réunis contre lui, il n'aurait pu leur résister.

XXXII. Il partit du lieu même de cette entrevue pour marcher contre Fimbria, qui était campé sous les murs de Thyatire (44); il plaça son camp près du sien, et fit travailler aux retranchements. Les soldats de Fimbria, sortant en simples tuniques, vont embrasser ceux de Sylla, et les aident avec ardeur à faire leurs tranchées. Fimbria qui vit ce changement, et qui n'attendait aucune grace de Sylla, qu'il regardait comme un ennemi implacable, se tua lui-même dans son camp. Sylla mit sur toute l'Asie une contribution commune de vingt mille talents[1]; et outre cela il accabla les particuliers, en livrant leurs maisons à l'insolence des gens de guerre, qui y vivaient à discrétion. Il ordonna que chaque soldat recevrait par jour de son hôte quatre tétradrachmes (45), avec un souper pour lui et pour autant d'amis qu'il voudrait amener; que chaque officier aurait par jour cinquante drachmes[2], avec une robe pour rester dans la maison, et une autre pour paraître en public. Il partit ensuite d'Éphèse avec toute sa flotte, et entra le troisième jour dans le port du Pirée. Là, après s'être fait initier aux mystères, il prit pour lui la bibliothèque d'Apellicon de Téos, dans laquelle se trouvaient la plupart des ouvrages d'Aristote et de Théophraste, qui n'étaient pas encore fort répandus (46). On dit que cette bibliothèque ayant été portée à Rome, le grammairien Tyrannion (47) mit en ordre et éclaircit plusieurs ouvrages de ces deux philosophes; qu'Andronicus de Rhodes, à qui il donna communication de ces manuscrits, les rendit publics, et y ajouta les tables qu'on y voit maintenant. Car les anciens disciples du Lycée, gens d'esprit et de savoir, connaissaient d'ailleurs très peu de traités d'Aristote et de Théophraste; et les copies qu'ils en avaient n'étaient pas correctes, parceque la succession de Nélée le Scepsien, à qui Théophraste avait laissé par testament tous ses ouvrages, passa à des ignorants qui n'en firent aucun cas.

XXXIII. Sylla, pendant son séjour à Athènes, fut pris d'une douleur aux pieds, accompagnée d'engourdissement et de pesanteur, que Strabon appelle le bégaiement de la goutte. Il se fit porter par mer à Édepse (48), pour prendre les bains chauds; là il passait les journées entières dans la société des acteurs et des musiciens. Un jour qu'il se promenait sur le bord de la mer, des pêcheurs lui offrirent de très beaux poissons. Charmé de

[1] Cent millions.
[2] Environ quarante-cinq livres.

ce présent, il leur demanda d'où ils étaient. « De » la ville d'Alées, lui répondirent-ils. — Eh quoi! » reprit Sylla, reste-t-il encore quelqu'un d'A- » lées? » C'est qu'après la victoire d'Orchomène, en poursuivant les ennemis, il avait ruiné trois villes de la Béotie, Anthédon, Larymne et Alées. Les pêcheurs effrayés restèrent muets; mais Sylla leur dit, en souriant, de ne rien craindre, et de s'en aller joyeusement: « Vous êtes venus, ajouta- » t-il, avec des intercesseurs puissants qui ne mé- » ritent pas d'être refusés. » Ces paroles rendirent la confiance aux Aléens, et ils retournèrent habiter leur ville. Sylla ayant traversé la Thessalie et la Macédoine, descendit vers la mer pour s'embarquer à Dyrrachium, et passer de là à Brunduse (49) avec une flotte de douze cents voiles. Près de Dyrrachium est la ville d'Apollonie, qui a dans son voisinage un lieu sacré qu'on appelle Nymphée (50), où, du milieu d'une vallée que couvrent de belles prairies, il jaillit des sources de feu qui coulent continuellement. Ce fut là, dit-on, qu'on surprit un satyre endormi, tel que les sculpteurs et les peintres les représentent (51). Il fut conduit à Sylla, et interrogé par divers interprètes, qui lui demandèrent son nom; mais il ne répondit rien d'articulé ni d'intelligible; sa voix n'était qu'un cri rude et sauvage qui tenait du hennissement du cheval et du bêlement du bouc. Sylla, saisi d'horreur, le fit ôter de sa présence.

XXXIV. Lorsqu'il fut prêt à embarquer ses troupes, il parut craindre que les soldats, une fois arrivés en Italie, ne voulussent se débander et se retirer chacun dans sa ville; mais ils vinrent tous d'eux-mêmes lui jurer qu'ils resteraient aux drapeaux, et qu'ils ne commettraient volontairement aucune violence dans l'Italie. Ensuite sachant qu'il avait besoin de beaucoup d'argent, ils contribuèrent chacun selon ses facultés, et lui apportèrent ce qu'ils avaient pu ramasser entre eux. Sylla ne voulut pas recevoir leur don; et après avoir loué leur bonne volonté, après les avoir encouragés, il traversa la mer, pour aller, comme il le dit lui-même, contre quinze chefs de factions, qui tous étaient ses ennemis, et avaient sous leurs ordres quatre cent cinquante cohortes. Mais les dieux lui donnèrent les présages les plus certains des succès qu'ils lui destinaient. En arrivant à Tarente, il fit un sacrifice, où le foie de la victime parut avoir la forme d'une couronne de laurier, d'où pendaient deux bandelettes (52). Peu de temps avant qu'il s'embarquât, on avait vu en plein jour, près du mont Éphéon (53), dans la Campanie, deux boucs d'une taille extraordinaire qui se battaient, et faisaient les mêmes mouvements que des hommes qui combattent; mais ce n'était qu'un fantôme, qui, s'élevant peu à peu de terre, s'étendit dans les airs, et, comme ces spectres ténébreux qui paraissent quelquefois, se dissipa bientôt et s'évanouit. Peu de temps après, le jeune Marius et le consul Norbanus ayant amené dans ce même lieu deux puissantes armées, Sylla, sans se donner le temps de mettre ses troupes en bataille et de leur assigner aucun poste, sans autre moyen que l'ardeur et l'audace de ses soldats, défit ces deux généraux, les mit en fuite; et après avoir tué sept mille hommes à Norbanus, il l'obligea de se renfermer dans Capoue. Cette victoire, à ce qu'il dit lui-même, retint ses soldats auprès de lui, les empêcha de se retirer dans leurs villes, et leur inspira le plus grand mépris pour les armées ennemies, qui leur étaient cependant très supérieures en nombre. Il ajoute que dans la ville de Sylvium (54), un esclave de Pontius, transporté d'une fureur divine, vint au-devant de lui, et l'assura qu'il venait de la part de Bellone lui annoncer la victoire; mais que, s'il ne se hâtait, le Capitole serait brûlé: ce qui arriva en effet le jour même que cet homme l'avait prédit, c'est-à-dire le six du mois appelé alors Quintilis, et nommé depuis juillet (55).

XXXV. Marcus Lucullus, un des lieutenants de Sylla, campé auprès de Fidentia (56) avec seize cohortes, en avait cinquante à combattre: il se fiait assez à la bonne volonté de ses soldats; mais comme la plupart n'avaient pas d'armure complète (57), il balançait d'en venir aux mains avec l'ennemi. Pendant qu'il délibérait sans oser prendre son parti, il s'éleva tout-à-coup un vent doux et léger, qui, enlevant d'une prairie voisine une grande quantité de fleurs, les porta au milieu de ses troupes; il semblait qu'elles vinssent d'elles-mêmes se placer sur les boucliers et sur les casques des soldats de manière qu'ils paraissaient aux yeux de l'autre armée couronnés de fleurs. Encouragés par cette espèce de prodige, ils tombèrent sur les ennemis avec tant de vigueur, qu'ils remportèrent une pleine victoire, leur tuèrent plus de dix-huit mille hommes, et s'emparèrent de leur camp. Lucullus était frère de celui qui, dans la suite, vainquit Mithridate et Tigrane. Sylla, qui se voyait environné de plusieurs camps et d'armées très nombreuses, se sentant inférieur en forces, eut recours à la ruse, et fit faire à Scipion, l'un des consuls, des propositions d'accommodement. Scipion s'y prêta, et ils eurent ensemble plusieurs conférences; mais Sylla trouvait toujours quelque prétexte pour traîner l'affaire en longueur; et pendant ce temps-là il travaillait à corrompre ses troupes par l'entremise de ses propres soldats, qui, comme leur général, étaient exercés à toutes sortes de ruses et de tromperies. Ils entrèrent dans le camp des ennemis, se mêlèrent avec eux, gagnèrent les uns par argent, les autres par des

promesses, ceux-ci par des flatteries, et réussirent à les séduire. Enfin, Sylla s'étant approché de leur camp avec vingt cohortes, ses soldats saluèrent ceux de Scipion, qui leur rendirent le salut et vinrent se joindre à eux. Scipion, resté seul dans sa tente, fut pris et renvoyé. Sylla, qui s'était servi de ces vingt cohortes pour en attirer quarante dans ses filets, comme les oiseleurs font tomber les oiseaux dans le piége par le moyen d'oiseaux privés, les emmena toutes dans son camp. Cet événement fit dire à Carbon, qu'ayant à combattre à la fois le lion et le renard qui habitaient dans l'ame de Sylla, c'était le renard qui lui donnait le plus d'affaires.

XXXVI. Peu de temps après, le jeune Marius, campé auprès de Signium (58) avec quatre-vingt-cinq cohortes, présenta la bataille à Sylla, qui lui-même avait la plus grande envie de combattre ce jour-là, d'après le songe qu'il avait eu la nuit précédente. Il avait cru voir le vieux Marius, mort depuis quelques années, qui avertissait son fils de se garder du lendemain, parcequ'il devait lui être funeste. Brûlant donc d'impatience d'en venir aux mains, il mande sur-le-champ Dolabella, qui était campé assez loin de lui. Les ennemis s'emparèrent des chemins et les gardèrent avec soin, pour empêcher cette jonction. Les troupes de Sylla voulurent les en déloger, afin d'ouvrir les passages à leurs camarades. Ils étaient déja fatigués de ce travail et des combats qu'il fallait livrer, lorsqu'il survint une forte pluie qui leur ôta toutes leurs forces. Les officiers les voyant dans cet état, allèrent trouver Sylla, et lui montrant les soldats abattus par la fatigue et couchés à terre sur leurs boucliers, ils le prièrent de différer la bataille. Sylla y consentit, quoique avec peine, et donna l'ordre de camper. Ils commençaient à faire les retranchements, lorsque Marius s'avança fièrement à cheval jusqu'aux palissades, dans l'espérance de les surprendre en désordre et de les disperser facilement. Mais dans ce moment la fortune vérifia le songe de Sylla. Ses soldats, irrités des bravades de Marius, interrompent leurs travaux, plantent leurs piques sur le bord du fossé, et, mettant l'épée à la main, ils fondent avec de grands cris sur les troupes ennemies, qui : après une légère résistance, tournèrent le dos; on en fit un grand carnage, et Marius s'enfuit à Préneste, dont il trouva les portes fermées; mais on lui jeta du haut des murs une corde dont il se lia, et il fut ainsi enlevé dans la ville. Quelques historiens, du nombre desquels est Fenestella (59), prétendent que Marius ne se trouva pas même à la bataille; qu'accablé de lassitude et de ses longues veilles, après avoir donné le mot pour la bataille, il se coucha par terre sous un arbre, et s'y endormit si profondément, qu'il ne fut réveillé qu'avec peine par le bruit de la déroute. Sylla écrit dans ses Commentaires qu'il ne perdit à cette action que vingt-trois hommes, qu'il en tua vingt mille, et fit huit mille prisonniers. Il fut aussi heureux du côté de ses lieutenants Pompée, Crassus, Métellus et Servilius, qui tous, sans presque aucune perte, taillèrent en pièces des armées considérables. Carbon, le principal chef de la faction contraire, quitta la nuit son armée, et fit voile pour l'Afrique.

XXXVII. Le dernier ennemi que Sylla eut à combattre fut le Samnite Télésinus, qui, comme un athlète tout frais, tombant sur un adversaire fatigué de plusieurs combats, pensa le renverser, et triompher de lui aux portes mêmes de Rome. Ce Télésinus s'étant joint avec un Lucanien nommé Lamponius, avait rassemblé un corps de troupes assez nombreux, et marchait en diligence vers Préneste, pour délivrer Marius qui y était assiégé. Mais, informé que Sylla et Pompée venaient à grandes journées, le premier pour l'attaquer par devant, et l'autre pour le prendre par derrière, et se voyant prêt à être enfermé entre deux armées, alors, en grand capitaine à qui des situations difficiles avaient donné une grande expérience, il décampe la nuit avec toute son armée, et marche droit à Rome qui était sans défense, et qu'il aurait pu emporter d'emblée. Mais, à dix stades[1] de la porte Colline, il s'arrêta, et passa la nuit devant les murailles, se glorifiant de sa hardiesse, et concevant de grandes espérances de ce qu'il avait donné le change à tant et à de si grands capitaines.

XXXVIII. Le lendemain, à la pointe du jour, un grand nombre de jeunes gens des premières maisons de Rome étant sortis à cheval pour escarmoucher contre lui, il en tua plusieurs, et entre autres Appius Claudius, jeune homme aussi distingué par son courage que par sa naissance. Ces événements avaient jeté le trouble et l'effroi dans Rome; les femmes couraient dans les rues en jetant de grands cris, et se croyaient déja prises d'assaut. Enfin, on vit arriver Balbus, à qui Sylla avait fait prendre les devants avec sept cents cavaliers. Il ne s'était arrêté que le temps nécessaire pour faire souffler les chevaux; et ayant rebridé sur-le-champ, il accourait pour arrêter l'ennemi, lorsque Sylla parut, qui, après avoir fait prendre aux premiers arrivés un peu de nourriture, les mit tout de suite en bataille. Torquatus et Dolabella le conjurèrent de ne pas s'exposer à tout perdre, en menant à l'ennemi des troupes excédées de fatigue; ils lui représentaient qu'il n'avait

[1] Une demi-lieue.

pas affaire à un Carbon, à un Marius, mais aux Samnites et aux Lucaniens, les deux peuples les plus belliqueux et les plus ardents ennemis des Romains. Sylla, sans écouter leurs représentations, ordonne aux trompettes de donner le signal, quoique le jour baissât et qu'on fût deja à la dixième heure[1]. Dans ce combat, un des plus rudes qu'on eût encore donnés durant cette guerre, l'aile droite, commandée par Crassus, remporta la victoire la plus complète. Sylla, voyant la gauche fort maltraitée et prête à plier, vole à son secours, monté sur un cheval blanc plein d'ardeur et d'une vitesse extrême. Deux des ennemis le reconnurent, et tendirent leurs javelines pour les lancer contre lui. Il ne s'en apercevait pas; mais son écuyer, qui les avait vus, donna au cheval un grand coup de fouet, qui hâta si à propos sa course, que les deux javelines rasèrent sa queue, et allèrent se ficher en terre. On dit que Sylla avait une petite figure d'or d'Apollon, qui venait de Delphes, et qu'il portait dans son sein à toutes ses batailles; qu'en cette occasion, il la baisa affectueusement, en lui adressant ces paroles : « Apollon Pythien, après avoir comblé d'honneurs et » de gloire l'heureux Cornélius Sylla dans tant » de combats dont vous l'avez fait sortir victo» rieux, voudriez-vous le renverser aux portes » mêmes de sa patrie, et l'y faire périr avec ses » concitoyens? » Il avait à peine adressé au dieu cette prière, que, se jetant au milieu de ses soldats, il emploie tour à tour les prières et les menaces, et en saisit même quelques uns pour les ramener au combat; mais il ne put empêcher la défaite entière de cette aile gauche; et il fut luimême entraîné dans son camp par les fuyards, après avoir perdu plusieurs de ses officiers et de ses amis. Un grand nombre de Romains, sortis de la ville pour voir le combat, furent écrasés sous les pieds des hommes et des chevaux; déja l'on croyait Rome perdue, et peu s'en fallut que ceux qui tenaient Marius enfermé dans Préneste ne levassent le siége; des soldats emportés jusque là dans leur fuite pressaient Lucrétius Ofella, qui commandait ce siége, de se retirer promptement, parceque Sylla, disaient-ils, venait d'être tué, et que Rome était au pouvoir de l'ennemi.

XXXIX. Mais, au milieu de la nuit, il arriva au camp de Sylla des courriers envoyés par Crassus, qui venaient demander à souper pour lui et pour ses soldats. Il lui faisait dire en même temps qu'après avoir vaincu les ennemis, il les avait poursuivis jusqu'à Antemna (60), et qu'il était campé devant cette ville. Sylla ayant appris en même temps que le plus grand nombre des ennemis avait péri, partit le lendemain pour Antemna à la pointe du jour. En chemin, il reçut des hérauts de la part de trois mille des ennemis qui se rendaient à lui, et demandaient grace. Sylla la leur promit, à condition qu'avant de venir le joindre, ils feraient aux ennemis quelque mal considérable. Ces trois mille hommes, comptant sur sa parole, se jetèrent sur leurs camarades, dont plusieurs se tuèrent les uns les autres. Mais Sylla ayant rassemblé tous ceux qui étaient restés de ces trois mille hommes et des autres jusqu'au nombre de six mille, les fit enfermer dans l'Hippodrome (61), et assembla le sénat dans le temple de Bellone. Il commençait à parler aux sénateurs, lorsque des soldats qui avaient reçu ses ordres, tombant sur ces six mille prisonniers, les massacrèrent. Les cris de tant de malheureux qu'on égorgeait à la fois dans un si petit espace devaient s'entendre au loin; les sénateurs en furent effrayés; et Sylla, continuant à leur parler avec le même sang-froid et le même air de visage, leur dit de n'être attentifs qu'à son discours, et de ne pas s'occuper de ce qui se passait au-dehors; que c'étaient quelques mauvais sujets qu'il faisait châtier. Ces paroles firent comprendre aux plus stupides des Romains qu'ils n'étaient pas affranchis de la tyrannie, et qu'ils n'avaient fait que changer de tyran. Marius lui-même, qui dès le commencement s'était montré dur et cruel, n'avait fait que roidir son naturel; le pouvoir n'en avait pas changé le fond. Au contraire, Sylla, qui d'abord, usant de sa fortune en citoyen modéré, avait fait croire qu'on aurait en lui un chef favorable à la noblesse, et protecteur du peuple; qui même, dès sa jeunesse, avait aimé la plaisanterie, et s'était montré sensible à la pitié jusqu'à verser facilement des larmes, donna lieu, par ses cruautés, de reprocher aux grandes fortunes qu'elles changent les mœurs des hommes, qu'elles les rendent fiers, insolents et cruels. Mais est-ce un changement réel que la fortune produise dans le caractère, ou plutôt n'est-ce que le développement qu'une grande autorité donne à la méchanceté cachée au fond du cœur? C'est une question à traiter dans une autre sorte d'ouvrage (62).

XL. Dès que Sylla eut commencé à faire couler le sang, il ne mit plus de bornes à sa cruauté, et remplit la ville de meurtres dont on n'envisageait plus le terme. Une foule de citoyens furent les victimes de haines particulières; Sylla, qui n'avait pas personnellement à s'en plaindre, les sacrifiait au ressentiment de ses amis qu'il voulait obliger. Un jeune Romain, nommé Caïus Métellus, osa lui demander en plein sénat quel serait enfin le terme de tant de maux, et jusqu'où il se proposait de les pousser, afin qu'on sût au moins quand

[1] Quatre heures du soir.

on n'aurait plus à en craindre de nouveaux. « Nous » ne vous demandons pas, ajouta-t-il, de sauver » ceux que vous avez destinés à la mort, mais de » tirer de l'incertitude ceux que vous avez résolu » de sauver. » Sylla lui ayant répondu qu'il ne savait pas encore ceux qu'il laisserait vivre : « Eh » bien ! reprit Métellus, déclarez-nous donc quels » sont ceux que vous voulez sacrifier? — C'est » aussi ce que je ferai, repartit Sylla. » Quelques historiens disent que la dernière réplique ne fut pas de Métellus, mais d'un certain Aufidius, un des flatteurs de Sylla. Il commença donc par proscrire quatre-vingts citoyens, sans en avoir parlé à aucun des magistrats. Comme il vit que l'indignation était générale, il laissa passer un jour, et publia une seconde proscription de deux cent vingt personnes, et une troisième de pareil nombre. Ayant ensuite harangué le peuple, il dit qu'il avait proscrit tous ceux dont il s'était souvenu; et que ceux qu'il avait oubliés, il les proscrirait à mesure qu'ils se présenteraient à sa mémoire. Il comprit dans ces listes fatales ceux qui avaient reçu et sauvé un proscrit, punissant de mort cet acte d'humanité, sans en excepter un frère, un fils ou un père. Il alla même jusqu'à payer un homicide deux talents[1], fût-ce un esclave qui eût tué son maître, ou un fils qui eût été l'assassin de son père. Mais ce qui parut le comble de l'injustice, c'est qu'il nota d'infamie les fils et les petits-fils des proscrits, et qu'il confisqua leurs biens. Les proscriptions ne furent pas bornées à Rome; elles s'étendirent dans toutes les villes d'Italie. Il n'y eut ni temple des dieux, ni autel domestique et hospitalier, ni maison paternelle, qui ne fût souillée de meurtres. Les maris étaient égorgés dans le sein de leurs femmes, les enfants entre les bras de leurs mères; et le nombre des victimes sacrifiées à la colère ou à la haine n'égalait pas, à beaucoup près, le nombre de ceux que leurs richesses faisaient égorger. Aussi les assassins pouvaient-ils dire : « Celui-ci, c'est sa belle maison qui l'a » fait périr; celui-là, ses magnifiques jardins; cet » autre, ses bains superbes. » Un Romain, nommé Quintus Aurélius, qui ne se mêlait de rien, et qui ne craignait pas d'avoir d'autre part aux malheurs publics que la compassion qu'il portait à ceux qui en étaient les victimes, étant allé sur la place, se mit à lire les noms des proscrits, et y trouva le sien. « Malheureux que je suis, s'écria-t-il, c'est » ma maison d'Albe qui me poursuit (63)! » Il eut à peine fait quelques pas, qu'un homme qui le suivait le massacra.

XLI. Cependant Marius ayant été pris, se donna lui-même la mort (64); et Sylla étant allé à Préneste, fit d'abord juger et exécuter chacun des habitants en particulier; mais trouvant ensuite que ces formalités lui prenaient trop de temps, il les fit tous rassembler dans un même lieu, au nombre de douze mille, et ils furent égorgés en sa présence. Il ne voulut faire grace de la vie qu'à son hôte; mais cet homme lui dit, avec une grandeur d'ame admirable, qu'il ne devrait jamais son salut au bourreau de sa patrie; et s'étant jeté au milieu de ses compatriotes, il se fit tuer avec eux. Lucius Catilina donna dans ces proscriptions un exemple inouï de cruauté. Avant que la guerre fût terminée, il avait tué son frère de sa propre main; et quand Sylla eut commencé ses proscriptions, il le pria de mettre son frère au nombre des proscrits, comme s'il eût été vivant : ce que Sylla lui accorda volontiers. Catilina, pour reconnaître ce service, alla tuer un homme de la faction contraire, nommé Marcus Marius, et porta sa tête à Sylla, qui était dans la place publique sur son tribunal : après quoi il alla froidement laver ses mains dégouttantes de sang dans le vase d'eau lustrale qui était près de là, placé à la porte du temple d'Apollon (65).

XLII. Après tant de meurtres, rien ne révolta davantage que de voir Sylla se nommer lui-même dictateur, et rétablir pour lui une dignité qui était suspendue à Rome depuis cent vingt ans (66). Il se fit donner une abolition générale du passé, et pour l'avenir le droit de vie et de mort, le pouvoir de confisquer les biens, de partager les terres, de bâtir des villes, d'en détruire d'autres, d'ôter et de donner les royaumes à son gré. Il vendait à l'encan les biens qu'il avait confisqués; du haut de son tribunal, il présidait lui-même à ces ventes, mais avec tant d'insolence et de despotisme, que les adjudications qu'il en faisait étaient encore plus odieuses que la confiscation même. Des courtisanes, des musiciens, des farceurs, des affranchis, qui étaient les plus scélérats des hommes, recevaient des pays entiers, ou tous les revenus d'une ville. Il alla jusqu'à enlever des femmes à leurs maris, pour les faire épouser à d'autres malgré elles. Comme il ambitionnait l'alliance du grand Pompée, il l'obligea de répudier sa femme, pour lui faire épouser Émilia, fille de Scaurus et de Métella, femme de Sylla, qu'il arracha à Manius Glabrio, quoiqu'elle fût enceinte; mais elle mourut en couche dans la maison de Pompée. Lucrétius Ofella, celui qui avait pris Marius dans Préneste, s'était mis sur les rangs pour le consulat; Sylla lui fit dire d'abord de se désister de sa poursuite; Lucrétius, qui se voyait soutenu par le peuple, se rendit sur la place, et continua sa brigue; Sylla envoya un des centurions qui étaient toujours autour de lui, et le fit tuer, pendant qu'assis sur

[1] Environ dix mille francs.

son tribunal, dans le temple de Castor et de Pollux, il regardait d'en haut le meurtre. Le peuple, en tumulte, se saisit du centurion, et le mena devant le tribunal; Sylla fit faire silence, déclara que c'était par son ordre que ce meurtre avait été commis, et qu'on eût à laisser le centurion tranquille.

XLIII. Son triomphe, qui eut lieu vers ce temps-là, fut un des plus imposants par la magnificence et par la nouveauté des dépouilles des rois d'Asie; mais ce qui en fit le plus bel ornement et le spectacle le plus touchant, ce fut le grand nombre de bannis qui l'accompagnaient. Les premiers et les plus illustres personnages de Rome suivaient son char, couronnés de fleurs, et appelaient Sylla leur sauveur et leur père, à qui ils devaient leur retour dans leur patrie, et la satisfaction de revoir leurs enfants et leurs femmes. Quand la pompe du triomphe fut terminée, il fit, dans l'assemblée du peuple, l'apologie de sa conduite, et rappela avec plus de soin les faveurs de la fortune que ses belles actions; il finit par ordonner qu'on lui donnât à l'avenir le surnom d'Heureux, *Felix* dans la langue latine. Depuis ce temps-là, quand il écrivait aux Grecs, ou qu'il traitait avec eux d'affaires, il prenait le surnom d'Épaphrodite[1]. Les trophées qu'on voit encore aujourd'hui dans la Béotie portent cette inscription : LUCIUS CORNELIUS SYLLA EPAPHRODITUS. Métella, sa femme, étant accouchée d'un fils et d'une fille, il nomma le fils Faustus et la fille Fausta, noms qui, chez les Romains, désignent ce qui est heureux et de bon augure; mais rien ne prouve davantage qu'il avait bien plus de confiance en son bonheur qu'en ses exploits, que de le voir, après avoir égorgé tant de milliers de citoyens, après avoir fait tant et de si grands changements dans la république, se démettre volontairement de la dictature[2], et rendre au peuple les élections consulaires. Il ne fut pas présent aux comices; mais il se tint tranquillement sur la place, confondu dans la foule, et se livrant à quiconque aurait voulu l'arrêter pour lui faire rendre compte de sa conduite. Dans cette élection il vit nommer consul, contre son avis, un homme audacieux, et son ennemi déclaré, qui le fut bien moins pour son mérite personnel que par la faveur de Pompée, que le peuple voulait obliger. Sylla rencontrant Pompée qui s'en retournait tout glorieux de sa victoire, l'appela : « Jeune homme, lui dit-il, c'est de votre part un » grand trait de politique que d'avoir fait nommer consul, avant Catulus, le plus sage de nos » citoyens, un homme aussi emporté que Lépidus; mais prenez garde de vous endormir, car » vous avez donné des forces contre vous-même » à l'adversaire le plus dangereux. » Cette parole de Sylla eut l'air d'une prophétie; car Lépidus ne tarda pas à signaler son audace, et à prendre les armes contre Pompée.

XLIV. Sylla consacra à Hercule la dîme de ses biens (67), et à cette occasion il donna au peuple des festins magnifiques. Il y eut une telle abondance ou plutôt une telle profusion de mets, que chaque jour on jetait dans le Tibre une quantité prodigieuse de viandes, et qu'on y servit du vin de quarante ans, et de plus vieux encore. Au milieu de ces réjouissances, qui durèrent plusieurs jours, Métella mourut. Pendant sa maladie les prêtres défendirent à Sylla de la voir, et de souiller sa maison par des funérailles. Il lui envoya donc un acte de divorce, et il la fit transporter encore vivante dans une autre maison. Observateur superstitieux de cette loi, il viola celle qu'il avait faite lui-même pour borner la dépense des funérailles, et n'épargna rien à celles de Métella. Il n'observa pas davantage les réglements pour la simplicité des repas, dont il était aussi l'auteur; et, pour se consoler de son deuil, il passait les journées dans les débauches et dans les plaisirs. Peu de mois après, il se donna un combat de gladiateurs; et comme alors les places n'étaient pas encore marquées dans les spectacles, que les hommes et les femmes y étaient confondus ensemble, Sylla se trouva, par hasard, à côté d'une femme très belle, et d'une grande naissance : elle était fille de Messala, sœur de l'orateur Hortensius, se nommait Valéria, et venait de faire divorce avec son mari. Cette femme s'étant approchée de Sylla par derrière, appuya sa main sur lui, arracha un poil de sa robe, et alla reprendre sa place. Sylla l'ayant fixée avec étonnement : « Seigneur, lui dit-elle, » ne soyez pas surpris; je veux avoir aussi quel» que part à votre bonheur. » Cette parole fit plaisir à Sylla : il parut même qu'elle l'avait extrêmement flatté, car tout de suite il fit demander son nom, sa famille et son état. Dès ce moment ce ne fut que des œillades réciproques, que des regards continuels, que des sourires d'intelligence, qui se terminèrent par un contrat de mariage. En cela, peut-être, Valéria ne mérite point de reproches; mais Sylla n'est pas excusable. Eût-elle été la plus honnête et la plus vertueuse des femmes, son mariage n'aurait pas eu pour cela une cause plus honnête : il s'était laissé prendre, comme un jeune homme sans expérience, à ces regards, à ces cajoleries qui ordinairement allument les passions les plus honteuses.

XLV. La société d'une si belle femme ne l'empêcha point de continuer à vivre avec des comédiennes, des ménétrières, des musiciens, et de-

[1] Favori de Vénus.

[2] L'an de Rome 673.

boire avec eux dès le matin, couché sur de simples matelas. Les personnes qui avaient alors le plus de crédit auprès de lui, c'étaient le comédien Roscius, l'archimime Sorix, et Métrobius qui jouait les rôles de femme (68); quoique celui-ci fût déja vieux, Sylla l'aimait toujours, et n'avait pas honte de l'avouer. Cette vie de débauche nourrit en lui une maladie qui n'avait eu que de légers commencements; il fut long-temps à s'apercevoir qu'il s'était formé dans ses entrailles un abcès qui, ayant insensiblement pourri ses chairs, y engendra une si prodigieuse quantité de poux, que plusieurs personnes occupées, nuit et jour, à les lui ôter, ne pouvaient en épuiser la source, et que ce qu'on en ôtait n'était rien en comparaison de ce qui s'en reproduisait sans cesse : ses vêtements, ses bains, les linges dont on l'essuyait, sa table même, étaient comme inondés de ce flux intarissable de vermine : tant elle sortait avec abondance! Il avait beau se jeter, plusieurs fois le jour, dans le bain, se laver, se nettoyer le corps, toutes ces précautions ne servaient de rien; ses chairs se changeaient si promptement en pourriture, que tous les moyens dont on usait pour y remédier étaient inutiles, et que la quantité inconcevable de ces insectes résistait à tous les bains. On dit que, parmi les anciens, Acastus, fils de Pélias, et, dans des temps plus modernes, le poëte Alcman, Phérécyde le théologien, Callisthène d'Olynthe pendant qu'il était en prison, et Mutius le jurisconsulte, moururent de la même maladie (69); et s'il faut en citer d'autres qui, sans avoir rien fait de remarquable, ne laissent pas d'être connus, j'ajouterai Eunus (70), cet esclave fugitif qui suscita le premier la guerre des esclaves en Sicile, et qui, conduit prisonnier à Rome, y mourut de la maladie pédiculaire.

XLVI. Sylla prévit sa mort, et l'annonça même en quelque sorte dans ses Commentaires; car, deux jours avant que de mourir, il mit la dernière main au vingt-deuxième livre, où il rapporte que les Chaldéens lui avaient prédit qu'après avoir mené une vie glorieuse, il mourrait au plus haut point de sa prospérité. Il ajoute que son fils, mort peu de jours avant Métella, lui apparut en songe, vêtu d'une méchante robe, et que, s'approchant de lui, il l'avait pressé de terminer toutes ses affaires, et de venir avec lui auprès de sa mère Métella, pour vivre avec elle en repos et libre de tout soin. Ce songe ne l'empêcha pas de s'occuper des affaires publiques : dix jours avant sa mort, il apaisa une sédition qui s'était élevée entre les habitants de Dicéarchie (71), et leur donna des lois qui leur prescrivaient la manière dont ils devaient se gouverner. La veille même de sa mort, ayant su que le questeur Granius, qui devait au trésor public une somme considérable, différait de la payer, et attendait sa mort pour en frustrer la république, il le fit venir dans sa chambre, et ordonna à ses domestiques de le prendre et de l'étrangler. Dans les efforts que fit Sylla en criant et s'agitant avec violence, son abcès creva, et il rendit une grande quantité de sang. Cette perte ayant épuisé ses forces, il passa une très mauvaise nuit, et mourut le matin, laissant de Métella deux enfants en bas âge. Après sa mort, Valéria accoucha d'une fille qui fut nommée Posthuma; car les Romains appellent posthumes les enfants qui naissent après la mort de leur père.

XLVII. Il était à peine expiré, que plusieurs citoyens se liguèrent avec le consul Lépidus pour empêcher qu'on ne lui fît les obsèques qui convenaient à un homme de son rang. Mais Pompée, quoiqu'il eût à se plaindre de Sylla, car il était le seul de ses amis qu'il n'eût pas nommé dans son testament, fit tant par ses prières et son crédit auprès des uns, par ses menaces auprès des autres, qu'il les obligea de renoncer à leur projet : ayant fait porter le corps à Rome, il assura à son convoi une entière liberté, et fit rendre à Sylla tous les honneurs convenables. Les femmes, dit-on, apportèrent une si grande quantité d'aromates, qu'outre ceux qui étaient contenus dans deux cent dix corbeilles, on fit, avec du cinnamome et de l'encens le plus précieux, une statue de Sylla de grandeur naturelle, et celle d'un licteur qui portait les faisceaux devant lui. Le jour des funérailles, le temps fut, dès le matin, fort nébuleux, et faisait craindre une grosse pluie; on attendit jusqu'à la neuvième heure[1] pour enlever le corps : il ne fut pas plus tôt sur le bûcher, qu'il s'éleva un grand vent qui excita rapidement la flamme, et tout le corps fut consumé avant qu'il tombât une goutte d'eau. Mais dès que le bûcher commença à s'affaisser et le feu à s'amortir, il tomba une pluie abondante qui dura jusqu'à la nuit. Ainsi la fortune parut avoir voulu lui être fidèle jusqu'à la fin de ses obsèques. Son tombeau est dans le champ de Mars; et l'on assure qu'il avait fait lui-même l'épitaphe qu'on y voit, et dont le sens est que personne n'avait jamais fait plus de bien que lui à ses amis, ni plus de mal à ses ennemis.

[1] Trois heures après midi.

PARALLÈLE

DE

LYSANDRE ET DE SYLLA.

I. Après avoir écrit la Vie de Sylla, passons maintenant à son parallèle avec Lysandre. Ils ont cela de commun qu'ils n'ont dû qu'à eux-mêmes le principe de leur élévation ; mais ce qui est particulier à Lysandre, c'est que tous les emplois qu'il a exercés lui furent conférés par une volonté libre et saine de ses concitoyens, sans qu'il eût rien arraché par force, sans qu'il se fût agrandi par la violation des lois.

Dans la sédition, les méchants font fortune.

C'est ce qu'on vit à Rome du temps de Sylla : le peuple étant corrompu et le gouvernement malade, il s'éleva de toutes parts des tyrans qui l'opprimèrent. Il ne faut donc pas s'étonner que Sylla ait usurpé l'autorité souveraine, lorsqu'on voit un Glaucias, un Saturninus, chasser les Métellus de la ville, et les fils des consuls égorgés dans les assemblées même du peuple ; les soldats achetés, la force acquise au prix de l'or et de l'argent, les lois établies par le fer et la flamme, et ceux qui s'y opposaient réduits au silence par les voies de fait. Ce n'est pas que je veuille blâmer celui qui, dans un tel désordre des affaires publiques, a pu se saisir du pouvoir suprême; mais je ne crois pas non plus que celui qui a su devenir le premier dans une ville si dépravée en fût le citoyen le plus honnête. Lysandre, à qui la ville de Sparte, si sage alors et si bien policée, confiait les affaires les plus importantes et les plus hautes dignités, était certainement le meilleur et le premier de ses concitoyens [1]. Aussi voit-on les Spartiates lui conférer plusieurs fois l'autorité dont il s'était démis entre leurs mains, parcequ'il conservait toujours la vertu qui donne la véritable supériorité (72). Au contraire, Sylla, nommé une première fois général d'armée, retient dix ans l'autorité militaire, se nomme lui-même tantôt consul, tantôt dictateur, et n'est jamais qu'un tyran.

II. Il est vrai que Lysandre, comme nous l'avons dit, voulut changer à Sparte la forme du gouvernement. Mais il employait des moyens plus doux, plus conformes aux lois que ceux de Sylla; c'était la voix de la persuasion, et non celle des armes. Il ne se proposait pas, comme Sylla, de tout renverser à la fois; il voulait seulement donner une meilleure forme à l'institution des rois. En effet, il paraissait plus naturel et plus juste que, dans une ville à qui sa vertu plutôt que sa noblesse avait donné l'empire sur le reste de la Grèce, ce fût le plus vertueux d'entre les citoyens honnêtes qui fût revêtu de l'autorité suprême. Un chasseur, un écuyer, ne recherchent pas ce qui est né du chien ou du cheval, mais le cheval même et le chien; car que ferait un écuyer d'un mulet qui serait né de la meilleure jument (73)? De même un homme d'état tomberait dans une grande méprise, s'il cherchait de qui est né le roi qu'il veut établir, et non pas ce qu'il est en soi. Les Spartiates eux-mêmes n'ont-ils pas privé de la couronne plusieurs de leurs rois, parcequ'au lieu d'avoir les vertus de leur rang, c'étaient des hommes vicieux, et de nul mérite? Le vice, pour être joint à la noblesse, n'en est pas moins honteux ; et la vertu tire son lustre, non de la naissance, mais d'elle-même.

III. Ils commirent tous deux des injustices, l'un en faveur de ses amis, l'autre contre ses amis mêmes. On convient que Lysandre se rendit coupable des plus grandes fautes, pour favoriser ceux qu'il aimait; que ce fut pour les faire rois ou tyrans qu'il se souilla par tant de meurtres. Mais Sylla voulut, par envie, ôter à Pompée l'armée qu'il avait sous ses ordres ; et à Dolabella, le commandement de la flotte, qu'il lui avait donné lui-même. Il fit égorger, sous ses yeux, Lucrétius Ofella, qui demandait le consulat pour prix des grands services qu'il lui avait souvent rendus ; et en sacrifiant ainsi ses meilleurs amis, il imprimait la terreur dans tous les esprits. L'ardeur qu'ils ont eue tous deux pour les voluptés et pour les richesses montre dans l'un l'homme fait pour commander, et dans l'autre un tyran. On ne voit pas que Lysandre, revêtu d'une si grande puissance et d'une autorité si absolue, se soit porté à ces excès d'intempérance et de débauche ordinaires aux jeunes gens; il paraît, au contraire, avoir évité, autant que personne, la juste application de ce proverbe :

Lions dans leurs maisons et renards au-dehors (74) :

tant la vie qu'il mena fut toujours tempérante, bien réglée, et digne enfin d'un Spartiate! Sylla s'abandonna toujours à ses plaisirs, sans pouvoir être retenu, ni dans sa jeunesse par la pauvreté, ni dans ses vieux jours par la faiblesse de l'âge. Il rendait de belles ordonnances sur le mariage et la continence, tandis qu'au rapport de Salluste (75), il passait sa vie dans les adultères et dans les amours les plus infames. Aussi épuisa-t-il tellement le trésor public, et rendit-il Rome si pauvre, qu'il fut obligé de vendre à prix d'argent, aux villes amies et alliées des Romains, leur indépendance, et le droit de se gouverner par leurs lois. Cependant il confisquait et vendait chaque jour à l'encan les biens des familles les plus riches et les plus

[1] Mot à mot : le meilleur entre les meilleurs, et le premier entre les premiers.

puissantes ; c'était surtout à ses flatteurs qu'il faisait des prodigalités sans bornes. Et quelle mesure, quelle épargne peut-on croire qu'il observât dans ces débauches et dans ces largesses privées, lorsqu'en public, et environné de tout le peuple, on le voit adjuger à vil prix, à un de ses amis, les biens d'une famille opulente qu'il faisait vendre à l'encan? Quelqu'un y ayant mis une enchère que le crieur annonça, il en fut très mécontent : « Citoyens, dit-il, c'est m'insulter, et me traiter » d'une manière trop tyrannique, que de ne pas » me permettre d'adjuger, comme il me plaît, des » dépouilles qui m'appartiennent. » Lysandre, au contraire, en renvoyant à Sparte l'argent du butin fait sur les ennemis, y ajoute les dons qu'il avait reçus en particulier. Ce n'est pas que je loue l'envoi de cet argent; car peut-être fit-il plus de mal à sa patrie, en y introduisant ces richesses, que Sylla n'en fit à Rome en l'épuisant d'argent ; je veux seulement montrer le peu d'estime que Lysandre faisait des richesses.

IV. Ils eurent l'un et l'autre, par rapport à leur ville, une conduite singulière. Sylla, effréné dans ses débauches et prodigue à l'excès dans ses dépenses, força ses concitoyens à une vie réglée ; Lysandre remplit sa patrie des vices qu'il n'avait pas. Ainsi, ils se montrèrent tous deux inconséquents. L'un fut moins bon que ses propres lois ; l'autre rendit ses concitoyens moins bons qu'il ne l'était lui-même, en leur faisant contracter des besoins dont il avait su se défendre. Voilà pour leurs talents politiques.

V. Si nous considérons maintenant leurs expéditions militaires, leurs combats, leurs exploits, le nombre de leurs trophées, la grandeur des périls qu'ils ont courus, Lysandre ne saurait entrer en comparaison avec Sylla. Il n'a gagné que deux batailles navales, auxquelles je veux bien ajouter la prise d'Athènes, exploit peu difficile en soi, mais qui lui fit une grande réputation. Il y eut peut-être du malheur dans ce qui lui arriva en Béotie et auprès d'Haliarte; mais ce fut une grande imprudence de n'avoir pas attendu les troupes du roi qui venaient de Platée, et d'être allé mal-à-propos, par un mouvement de colère et d'ambition, donner tête baissée contre les murailles d'une ville, où il fut si honteusement battu par les plus mauvaises troupes, dans la première sortie qu'elles firent. Il périt dans cette affaire, non comme Cléombrote, qui, vivement pressé à Leuctres par les ennemis, mourut[1] en faisant une vigoureuse résistance ; non comme Cyrus[2], ou comme Épaminondas, qui reçut le coup mortel en ramenant à l'ennemi ses troupes qui avaient plié, et en leur assurant la victoire. Tous ces grands hommes moururent comme il convenait à des rois et à des capitaines ; mais Lysandre périt sans gloire, comme un simple soldat, comme un enfant perdu ; et sa mort atteste la sagesse des anciens Spartiates, qui ne voulurent pas se battre contre des murailles (76), d'où l'homme le plus brave peut être tué par le dernier des soldats ; que dis-je? par un enfant, par une femme, comme Achille fut tué par Pâris, aux portes de Troie. Mais qui pourrait compter toutes les batailles livrées par Sylla, toutes les victoires qu'il a remportées, tous les milliers d'ennemis qu'il a fait périr? Il a pris deux fois Rome même; il s'est rendu maître du Pirée, non par famine, comme Lysandre, mais après plusieurs grands combats qui chassèrent Archélaüs de la terre ferme, et le réduisirent à ses forces maritimes. Les généraux qu'ils eurent à combattre l'un et l'autre mettent encore entre eux une grande différence. N'est-ce pas un jeu et une bagatelle que ce combat naval où Lysandre vainquit Antiochus, qui n'était que le pilote d'Alcibiade? Quel mérite d'avoir trompé un Philoclès, ce harangueur des Athéniens,

> Homme obscur et sans nom, dont la langue affilée
> De ce peuple léger captivait l'assemblée?

C'étaient des hommes que Mithridate n'eût pas daigné comparer à un de ses palefreniers, ni Marius à un de ses licteurs. Mais, pour ne pas nommer ici tous les princes, tous les consuls, tous les généraux, tous les tribuns que Sylla eut à combattre, qui, d'entre les Romains, fut plus redoutable que Marius? quel roi plus puissant que Mithridate? et parmi les capitaines italiens, y en eut-il de plus belliqueux que Lamponius et Télésinus? Sylla chassa le premier de Rome, soumit le second, et tua les deux autres.

VI. Mais ce qui me paraît au-dessus de tout ce que j'ai dit jusqu'ici, c'est que Lysandre, dans ses exploits, fut puissamment secondé par sa patrie. Sylla, banni de la sienne, opprimé par une faction ennemie, pendant qu'on chassait sa femme de Rome, que sa maison était en proie aux flammes, et ses amis égorgés, combattait en Béotie contre une multitude innombrable d'ennemis, s'exposait pour sa patrie aux plus grands périls, et lui dressait des trophées honorables. Mithridate a beau lui offrir son alliance et le secours d'une puissante armée contre ses ennemis, il ne se montre à son égard ni plus doux ni plus facile ; il ne daigne ni lui parler, ni lui rendre le salut[1], qu'il ne l'ait entendu déclarer hautement qu'il renonce à l'Asie, qu'il livrera ses vaisseaux, et restituera la Bithynie et la Cappadoce à leurs rois légitimes.

[2] Il s'agit ici de Cyrus le jeune, tué dans la bataille qu'il livra à son frère Artaxerxe.

[1] Mot à mot : ni lui prendre la main.

C'est, à mon gré, la plus belle action que Sylla ait jamais faite. Ce n'est que par une grandeur d'ame extraordinaire qu'il préfère ainsi l'intérêt public à son utilité personnelle : comme ces chiens généreux qui ne lâchent jamais prise, il ne veut rien accorder à son ennemi qu'il ne se soit avoué vaincu; c'est alors qu'il court venger ses propres injures.

VII. Enfin leur conduite à l'égard d'Athènes est d'un grand poids, pour juger la différence de leur caractère. Sylla, ayant pris cette ville lorsqu'elle lui faisait la guerre pour soutenir la puissance et l'autorité de Mithridate, lui laisse sa liberté et ses lois. Lysandre, sans aucun sentiment de pitié pour une ville qui venait de perdre cette prééminence glorieuse qu'elle avait exercée sur la Grèce, lui ôte son gouvernement populaire, et le remplace par la tyrannie la plus injuste et la plus cruelle. Il me semble, d'après ce parallèle, qu'on ne s'éloignerait pas beaucoup de la vérité en disant que Sylla a fait de plus grandes actions, et Lysandre de moins grandes fautes; que celui-ci mérite le prix de la tempérance et de la sagesse, l'autre celui de la valeur et de la capacité pour la guerre.

NOTES

SUR LA VIE DE SYLLA.

(1) C'est P. Cornélius Rufinus, lequel, selon Aulu-Gelle, liv. IV, c. VIII, joignait, à de grands talents pour la guerre, une avarice insatiable, qui allait jusqu'à l'infidélité dans le maniement des deniers publics. Il brigua le consulat dans un temps difficile, et n'eut pour compétiteurs que des hommes sans capacité; ce qui détermina les principaux citoyens de Rome, et en particulier Fabricius Luscinus, homme du plus grand mérite, à qui Rufinus s'était rendu odieux par sa conduite, de le porter eux-mêmes à cette charge; et comme on en faisait des reproches à Fabricius : « Devez-vous être surpris, répondit-il, que j'aie mieux » aimé être pillé que vendu? » Rufinus fut deux fois consul : la première, l'an de Rome quatre cent soixante-trois, et la seconde, l'an quatre cent soixante-seize : il fut même élevé à la dictature; ce qui n'empêcha pas Fabricius, devenu censeur, de le chasser du sénat, par la raison qu'en apporte ici Plutarque, et qui est confirmée par Aulu-Gelle et par Valère-Maxime, liv. II, c. IX. Velléius Paterculus, liv. II, ch. XVII, dit que Sylla était le sixième descendant de ce Rufinus, qu'il met au nombre des plus grands généraux de la république au temps de la guerre de Pyrrhus. Il y eut, du premier consulat de Rufinus à la première campagne de Sylla, un espace de cent quatre-vingt-huit ans; et l'on peut être surpris qu'une famille qui avait été si illustrée soit restée dans l'obscurité jusqu'à la sixième génération, pour une faute qui nous paraît aujourd'hui si légère; mais il est possible que l'avarice et les vols de Rufinus aient provoqué aussi la sévérité des censeurs.

(2) Le sesterce, qui était originairement le quart de l'as, valait environ cinq sous de notre monnaie.

(3) On donne plusieurs étymologies de ce nom, mais aucune ne paraît certaine.

(4) Il y a quelque différence entre ce récit et celui que Plutarque a fait de cette même action dans la *Vie de Marius*, ch. X.

(5) Le texte porte : *il fit réflexion que Sylla était moins envié que lui*, ce qui ne présente pas un sens raisonnable. Sylla, quoique moins envié que Marius, aurait toujours pu être suspect à celui-ci. Le P. Petau, dans ses notes sur la vingt-unième *Oraison de Thémistius*, propose la correction que j'ai suivie, ainsi que M. Dacier, et qui renferme un très beau sens. L'envie ne s'attache guère qu'à ce qu'il y a de plus grand; Marius se reproche donc de porter envie à Sylla, qui était alors à une si grande distance de lui.

(6) Le passage d'Euripide que Plutarque a ici en vue est dans ses *Phénisses*, vers 534.

(7) Le raisonnement de Plutarque n'est pas concluant, et ne prouve pas que le refus du peuple de le nommer préteur n'eût pas le motif que Sylla lui attribuait. Il est très possible que le peuple, après lui avoir refusé la préture pour l'obliger à poursuivre l'édilité, la lui ait accordée pour son argent, qu'il préférait encore au spectacle de ses jeux.

(8) Ce n'est pas Jules César dont il peut être question ici, puisqu'il n'avait que quatre ans lorsque Sylla exerçait la préture. Il y a donc apparence que Plutarque parle de Sextus Julius César, qui fut consul six ans après la préture de Sylla.

(9) Ariobarzane était roi de Cappadoce; Mithridate engagea Tigrane, roi d'Arménie, en lui faisant épouser sa fille Cléopâtre, à déclarer la guerre à ce prince. Ariobarzane fut chassé de ses états, que Mithridate joignit à ceux qu'il possédait déja. Justin, liv. XXXVIII, ch. III.

(10) Amyot a traduit, un Chaldéen; mais le grec porte Chalcidien, c'est-à-dire habitant de la ville ou de la province de Chalcide, que Pline, liv. V, ch. XXVIII, dit être une partie de la Célé-Syrie. Strabon l'y place aussi dans sa *Géographie*, liv. XVI, p. 755.

(11) Métellus Pius fut son collègue dans le consulat, l'an de Rome six cent soixante-quatorze, Sylla étant déja dictateur perpétuel. Ce fut cette année que Cicéron, âgé de vingt-sept ans, prononça son admirable plaidoyer pour Sextus Roscius d'Amérie : c'était la première cause publique qu'il plaidait, et il lui fallut encore plus de courage que d'éloquence, parceque Chrysogonus, affranchi de Sylla, auprès de qui il avait le plus grand crédit, était intéressé à la perte de Roscius.

(12) Laverne était une déesse honorée à Rome par les filous et les imposteurs, comme on le voit dans l'*Épître* d'Horace *à Quinctius*, liv. 1, ép. XVI. Elle avait un bois sacré sur la voie Salaria, dans lequel, au rapport de Festus, les voleurs avaient coutume de partager leur proie, d'où on les appelait Laverniens. C'est apparemment de ce bois, ou de la porte de Rome qui y répondait, qu'il s'agit ici.

(13) Freinshémius, dans les *Suppléments* du liv. LXXV de *Tite-Live*, ch. I, dit, d'après Orose, liv. V, ch. XVIII, qu'il s'était attiré la haine des soldats par un orgueil insupportable; au contraire, Valère-Maxime loue ses mœurs et sa naissance, et il ajoute qu'il avait passé par tous les degrés d'honneurs.

(14) *Voyez* les *Suppléments de Freinshémius*, l. LXXVII, ch. II. Ce consulat tombe à l'an six cent soixante-six de Rome; et Sylla, suivant Velléius Paterculus, liv. II, c. XVII, n'avait alors que quarante-neuf ans, et non cinquante, comme le dit Plutarque.

(15) Sur ces grandes années des anciens, sur ces périodes que plusieurs auteurs étendent jusqu'à des milliers de siècles, il faut voir les *Œuvres Morales* de Plutarque.

(16) On ne trouve nulle part que les Romains aient reçu de Cappadoce le culte d'aucune de ces trois déesses : elles étaient honorées à Rome bien avant qu'ils eussent fait la conquête de ce royaume.

(17) Ce lieu devait être entre Nole et Rome; mais il n'en est question nulle autre part.

(18) Cette punition, bien juste à l'égard d'un esclave qui avait trahi son maître, paraît néanmoins étonnante dans un homme du caractère de Sylla, qui n'était pas bien difficile sur les crimes, et à qui l'état de ses affaires rendait ces trahisons utiles. Que n'eût-il pas donné à un esclave qui aurait trahi Marius?

(19) Il y a dans le grec, du parthénium qui croissait autour de la citadelle; c'était la plante nommée aujourd'hui la camomille puante ou la matricaire. Nous avons vu, dans *la Vie de Periclès*, qu'un ouvrier qui travaillait aux propylées de l'Acropole étant tombé du haut de l'édifice, on désespérait de sa vie, lorsque Minerve, apparaissant en songe à Périclès, lui indiqua un remède fait avec le parthénium; et cet homme fut guéri sur-le-champ. Pline, qui rapporte aussi ce fait, liv. XXII, ch. XVII, dit que cette plante prit de là le nom de parthénium, qui signifie virginale, et fut consacrée à Minerve, déesse vierge.

(20) Ce quartier tirait vraisemblablement son nom, ou de sept plaques d'airain, ou de sept petites pièces de monnaie nommées chalcos. Je n'ai rien trouvé d'ailleurs qui ait pu me fixer là-dessus.

(21) On croit qu'il faut lire Atéius. Dans la *Vie de Crassus*, nous verrons un tribun du peuple de ce nom.

(22) Le Dipyle était une porte d'Athènes au nord-ouest de la ville, du côté qui regardait Colone, bourg que le nom d'Œdipe a rendu fameux; il était environ à dix stades d'Athènes, suivant Thucydide, liv. VIII, ch. LXVII.

(23) Philon, un des plus habiles architectes de la Grèce, joignait à ce talent celui de l'éloquence, au rapport de Cicéron, *de Orat.*, livre I, chap. XIV, et de Valère-Maxime, livre VIII, ch. XII. *Voyez* aussi Pline, liv. VII, ch. XXXVII. On dit que cet arsenal pouvait contenir jusqu'à mille vaisseaux.

(24) Tithore ou Tithorée était dans la Phocide, sur le mont Parnasse, à quatre-vingts stades (quatre lieues) de Delphes, suivant Pausanias, liv. X, c. XXXII. Pétronide ne se trouve point dans les anciens géographes. Pausanias parle d'un homme nommé Patron, qui délivra la ville de Lilée, voisine de Delphes, que Démétrius assiégeait, et à qui ses concitoyens firent élever une statue à Delphes. Il serait possible qu'on eût donné à quelque lieu de la Phocide le nom de ce libérateur de sa patrie.

(25) Ce nom signifie proprement qui aime les Béotiens, ou qui est favorable aux Béotiens; nom que sa fertilité et sa situation agréable auraient pu lui faire donner. Élatée était une ville considérable de la Phocide, au-dessus du Céphise.

(26) Nous avons parlé de Panope dans la *Vie de Marius*, note (64). Lébadie, ville de la Béotie, était fameuse par le temple et l'oracle de Trophonius.

(27) Ville limitrophe entre la Béotie et la Phocide, qu'Hérodote, liv. VIII, ch. XXXIII, et après lui Pausanias, liv. X, c. XXXIII, comptent parmi les villes qui furent détruites par Xerxès.

(28) C'était dans un antre profond qu'il fallait descendre pour consulter l'oracle de Trophonius.

(29) Cette ville, que je n'ai point trouvée dans les anciens géographes, devait se nommer Assus, et être près de la rivière de ce nom, soit que la ville eût donné son nom à la rivière, ou celle-ci à la ville; mais Assus ne se trouve pas non plus dans Pausanias, ni dans Strabon, ni dans Pline; ils ne parlent tous que d'une ville d'Assus dans la Troade, qui ne peut être celle de la Phocide. Les monts Acontium et Édylium étaient sans doute des branches du Parnasse.

(30) Ce ruisseau est nommé un peu plus bas Molus. Pausanias et Strabon ne parlent point de ce ruisseau, ni du lieu nommé Thurium, non plus que du temple d'Apollon Thurium.

(31) Au lieu de Gallus on lit Galba, et un peu plus bas, au nom d'Ericius, on substitue celui d'Hirtius sans aspiration; nom beaucoup plus connu chez les Romains que celui d'Ericius.

(32) On sait que les esclaves jouissaient à Rome de la plus grande liberté pendant les trois jours des Saturnales, qui se célébraient dans le mois de décembre.

(33) M. Dacier dit que Vénus était la même que la Fortune, ce que je ne me souviens d'avoir vu nulle part. Cette déesse était fort connue sous le nom de Victrix, victorieuse. Pompée, au rapport de Pline, liv. VIII, ch. VII, fit bâtir sur les degrés de son théâtre un temple à Vénus victorieuse. Les anciens monuments nous offrent très fréquemment ce titre donné à la déesse de Cypre, et ses temples étaient souvent placés près de ceux de la Victoire : d'ailleurs les amours de Mars et de Vénus étaient une raison de les unir ensemble dans les vœux ou les monuments qui suivaient la victoire. Enfin, on attribuait souvent à cette déesse les événements heureux; et Sylla, comme on l'a vu plus haut, reconnaissait devoir beaucoup de ses succès à son bonheur; il avait même pris le surnom d'Heureux : voilà bien des motifs pour que ce général mît sur ses trophées le nom de Vénus à côté de ceux de Mars et de la Victoire.

(34) Pausanias, liv. IX, ch. XVIII, dit que cette fontaine avait eu ce nom depuis qu'Œdipe avait lavé dans ses eaux le sang dont il était couvert, après avoir tué Laïus son père.

(35) Il était naturel que Sylla, faisant célébrer des jeux à Thèbes, prît les juges des prix qu'il devait donner parmi les Thébains mêmes; mais la haine qu'il avait pour ce peuple le porta à leur faire l'affront d'en appeler d'ailleurs : il voulut leur faire sentir qu'il les trouvait trop grossiers pour bien juger du mérite des concurrents. Il est vrai que la réputation qu'avaient en général les Béotiens pouvait donner du fondement à l'opinion de Sylla.

(36) Mélitée était une ville de la Phthiotide, dans la Thessalie; d'autres lisent Élatée, dans la Phocide, dont nous avons déja parlé.

(37) Dorylaüs parle de la dernière bataille que Sylla avait livrée contre Archélaüs et Taxile, et dans laquelle il avait battu si complétement les troupes de Mithridate, que d'une armée si nombreuse il s'était à peine sauvé dix mille hommes. Il veut donc faire entendre qu'il y avait eu quelque trahison de la part d'Archélaüs; et les efforts que celui-ci fait pour le détourner de tenter un second combat semblent confirmer ses soupçons; il en sera encore question plus bas.

(38) Nous avons déja vu, dans les notes sur la *Vie de Lysandre*, note (61), la fontaine de Tilphuse, que Strabon, liv. IX, pag. 418, appelle Tilphosse, et qu'il place au pied du mont Tilphossius, lieu très fort d'assiette, et voisin de la ville d'Alalcomène.

(39) *Voyez* ce que nous avons dit de ces roseaux dans les notes sur la *Vie de Lysandre*, note (62).

(40) Délium, ville de Béotie, près de Tanagre, où Apollon avait un temple comme dans l'île de Délos.

(41) Mithridate n'avait fait cette guerre que par ses généraux, et Sylla veut faire entendre à ses ambassadeurs, que s'il avait été présent à ces batailles sanglantes, qui lui avaient coûté tant de milliers d'hommes, il ne serait pas si difficile sur les conditions du traité, et en accepterait même, sans balancer, de plus onéreuses.

(42) Il ne s'agit point ici de la Médie, vaste région de l'Asie; mais d'une contrée de la Thrace à l'orient, qu'on appelait Médique. Strabon, liv. VII, pag. 316.

(43) Strabon, liv. XIII, pag. 595, place cette ville auprès d'un promontoire de ce nom, à soixante-dix stades (trois lieues et demie) d'Abyde : il dit aussi que ce fut dans

cette ville qu'eut lieu l'entrevue de Mithridate et de Sylla.

(44) Thyatire, colonie des Macédoniens, était dans la Lydie, et près de Sardes, capitale de cet ancien royaume de Crésus. Strabon, liv. XIII, pag. 625.

(45) Les tétradrachmes étaient des pièces de monnaie faisant quatre drachmes, et valent, de notre monnaie, trois livres douze sous; ainsi les quatre se montaient à quatorze livres huit sous.

(46) Diogène Laërce, dans la *Vie de Théophraste*, liv. V, sec. LII, rapporte le testament par lequel ce philosophe laissait tous ses livres à Nélée de Scepsis. Parmi ces livres étaient aussi ceux d'Aristote, qui, en mourant, avait transmis à Théophraste sa bibliothèque et son école. Nélée les avait emportés à Scepsis, dans le Pont, sa patrie; ses descendants, gens sans science et sans goût pour les lettres, les enterrèrent dans une espèce de fosse, où ils restèrent inconnus jusqu'au temps des Attales, rois de Pergame, dont l'empressement à former une grande bibliothèque engagea les descendants de Nélée à tirer leurs livres de l'obscurité où ils étaient. Apellicon de Téos, ville du royaume de Pont, philosophe péripatéticien, et citoyen d'Athènes, très riche, les acheta fort cher : comme ils avaient été gâtés par l'humidité et par les vers, il en fit de nouvelles copies, dans lesquelles il ne suppléa pas heureusement les lacunes qui se trouvaient dans les originaux; il remplit son édition de fautes. Strabon, liv. XIII, pag. 609. *Voy.* aussi Athénée, liv. V, c. XIV.

(47) On traduit ordinairement que Tyrannion trouva moyen de soustraire une grande partie de cette bibliothèque; mais des manuscrits donnent une leçon différente, qui est celle que j'ai cru devoir suivre; elle a été adoptée par le traducteur anglais, et par les nouveaux éditeurs d'Amyot dans leurs Observations. Elle est d'ailleurs conforme à ce que Strabon dit de ce Tyrannion, endroit cité à la note précédente. Andronicus de Rhodes, dont il est question tout de suite, fut le onzième successeur d'Aristote dans l'école du Lycée. *Voyez* les ouvrages qu'il a composés, dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, t. II, pag. 277.

(48) Édepse, ville de l'île d'Eubée, près du promontoire de Cénée, était fameuse par ses bains chauds. Strabon en parle liv. I, pag. 60, et liv. IX, pag. 425. Il y avait aussi une source d'eau froide, dont les bains étaient très salutaires, au rapport d'Athénée, liv. III, c. I.

(49) Dyrrachium, ville d'Illyrie, appelée aussi Épidamne, aujourd'hui Durazy, dans l'Albanie. Brunduse, ville et port de l'Italie, dans le voisinage de Tarente.

(50) Dion, liv. XLI, c. XLV, a fort bien décrit ce pays; il rapporte ensuite une manière assez plaisante d'y rendre les oracles. Élien, dans ses *Histoires diverses*, livre XIII, ch. XVI, a fait une description élégante de ce lieu; et Strabon, dans son septième livre, pag. 316, parle aussi de ce Nymphéum. *Voyez* encore Pline, liv. II, ch. CVI.

(51) Les satyres, tels que les anciens nous les représentent, sont des êtres purement fabuleux, et des monstres qu'on ne trouve point dans la nature. On a vu quelquefois des hommes qui avaient sur leur corps quelque chose d'extraordinaire et de bizarre, tel que celui qu'on trouva dans le Maine en mil cinq cent quatre-vingt-dix-neuf, qui avait une corne à la tête, et qui fut amené à Henri IV; et sur une aventure semblable, les poëtes, dont l'imagination féconde va souvent au-delà du vrai, auront imaginé les satyres, les pans, les égipans, et ces autres monstres, qui n'ont jamais existé que dans leurs poésies.

(52) On lit dans les *Apophthegmes d'Agésilas*, par Plutarque, que ce prince voyant ses troupes effrayées du grand nombre des ennemis, s'avisa d'une ruse secrète pour relever leur courage. Il écrivit sur sa main gauche le mot victoire; ensuite ayant pris des mains du prêtre le foie de la victime, il le mit dans sa main, et affectant un air rêveur et pensif, il l'y tint assez long-temps pour que les caractères tracés dans sa main pussent s'imprimer sur le foie; il le montra ensuite à ses soldats, en leur disant que c'était un présage assuré de la victoire. Ce trait explique la plupart des supercheries dont usaient les aruspices pour entretenir les peuples dans leurs superstitions.

(53) Cette montagne est inconnue; on ne la trouve point dans les anciens auteurs, et le livre où Tite-Live décrivait la défaite de Norbanus par Sylla est perdu; mais comme Sylla contraignit Norbanus de se retirer dans Capoue, le P. Lubin croit que Plutarque parle ici d'une montagne qui était dans le voisinage de cette ville; et sur cela il conjecture qu'au lieu du mont Éphéon, il faut lire le mont Typhéon, parceque Tite-Live, liv. VII, ch. XXIX, parle d'une montagne appelée Tifata, qu'il place près de Capoue. Cette montagne aurait pris son nom des bois dont elle était couverte. Elle s'étendait vers le midi, entre Capoue et Nole, et séparait la Campanie du pays des Samnites. On la nomme à présent Monte di Capua.

(54) Strabon, liv. VI, pag. 283, place cette ville dans le pays des Peucétiens; mais ses commentateurs soupçonnent que ce nom est altéré.

(55) Nous avons vu, dans les *Notes sur la Vie de Publicola*, note (45), les divers incendies qui consumèrent le Capitole, sous Sylla, l'an six cent soixante-neuf de Rome, et sous Vitellius, l'an soixante de l'ère chrétienne.

(56) Fidence, ville du pays des Albains, est aujourd'hui Borgo San Donino, entre Plaisance et Parme.

(57) Tous les interprètes ont traduit : n'avaient point d'armes; mais peut-on supposer que dans vingt cohortes de troupes romaines, actuellement en campagne, la plupart n'eussent pas d'armes? J'ai donc suivi le sens que proposent les nouveaux éditeurs d'Amyot, comme le seul raisonnable : l'armure complète des Romains était le javelot, le bouclier et l'épée.

(58) Signium, ville sur la voie Latine, à trente milles de Rome. Appien, liv. I, *des Guerres civiles*, pag. 405, dit que c'était à Elium; mais ces deux villes étaient dans le Latium, et voisines l'une de l'autre.

(59) Fenestella, auteur presque contemporain, avait composé des *Annales de l'Histoire romaine*.

(60) Antemna, ville du pays des Sabins, une de celles qui résistèrent à Romulus, comme nous l'avons vu dans sa *Vie*.

(61) L'Hippodrome était le lieu où se faisait, pendant la célébration des jeux, la course des chevaux. Les Romains l'appelaient le Cirque; il y en avait plusieurs à Rome; le plus connu était le grand Cirque, construit par Tarquin l'ancien, cinquième roi de Rome, qui avait trois stades et demie de longueur, près du cinquième d'une lieue. On ne sait ce qui doit étonner davantage, de la cruauté ou du sang-froid de Sylla dans une pareille circonstance.

(62) Cette question, en effet, paraît appartenir essentiellement à la philosophie; mais elle n'est pas étrangère à l'histoire, qui nous montre tant d'exemples de ces changements que la fortune et l'autorité font dans les mœurs des hommes.

(63) Les environs de l'ancienne ville d'Albe étaient ornés de superbes maisons de plaisance, entre lesquelles furent surtout célèbres celles de Pompée et de Domitien.

(64) Paterculc, liv. II, chap. XXVII, ne dit pas que Marius fut pris; mais que, voyant ses affaires entièrement désespérées, il voulut s'échapper par des souterrains qui, construits avec beaucoup d'art, aboutissaient à la campagne par différentes issues, et qu'à peine sorti de terre, il fut mis à mort par les soldats de Sylla. Cet historien ajoute que, suivant certains auteurs, il se donna lui-même la mort; que, selon d'autres, pendant qu'il cherchait à s'enfuir par ces souterrains avec Télésinus, qui avait, comme lui, l'épée à la main, il reçut une blessure; et voyant qu'il

ne pouvait éviter d'être pris, il ordonna à un de ses esclaves de le tuer. *Voyez* aussi Valère-Maxime, l. VI, c. VIII.

(65) Il y avait, à la porte des temples, de grands vases remplis d'une eau qu'on appelait lustrale, dans laquelle on lavait ses mains en entrant dans le temple, et dont on faisait l'aspersion sur l'assemblée, pour la purifier de ses souillures. C'était, chez les Grecs, une sorte d'excommunication que d'être privé de cette eau lustrale; et dans Sophocle, acte II, scène I, Œdipe défend de faire aucune part de ces eaux sacrées au meurtrier de Laïus.

(66) Ce fut l'an de Rome six cent soixante-douze que Sylla se nomma lui-même dictateur, en y mettant néanmoins la forme d'une élection. Il écrivit à Valérius Flaccus, alors prince du sénat, de proposer au peuple qu'il paraissait nécessaire de nommer un dictateur, non pour un temps déterminé, mais jusqu'à ce qu'on eût donné à la république une forme solide; et il ajouta, à la fin de sa lettre, que si le peuple romain voulait lui imposer cette charge, il l'accepterait pour le bien public. *Voyez* les *Suppléments de Tite-Live*, liv. LXXXIX, c. VIII.

(67) Il était d'usage à Rome que les citoyens riches consacrassent à Hercule la dîme de leurs biens; et Plutarque a recherché, dans son *Traité des Questions romaines*, les raisons de cet usage.

(68) Roscius était un fameux comédien, pour qui Cicéron a fait un plaidoyer que nous avons. Cet orateur disait de lui qu'il était si habile, qu'il paraissait seul digne de monter sur le théâtre; mais qu'il était si honnête homme, qu'il était le seul qui ne dût pas y monter. Sorix était le chef des pantomimes, et Métrobius, un de ces acteurs qui jouaient les rôles des femmes en habit d'homme; car c'est l'explication qu'Athénée, liv. XIV, c. IV, donne du terme que Plutarque emploie pour désigner l'état de Métrobius.

(69) Diogène-Laërce, dans la *Vie de Speusippe*, neveu et successeur de Platon à l'école de l'Académie, met ce philosophe au nombre de ceux qui sont morts de la maladie pédiculaire; mais comme il ne le rapporte que d'après Plutarque, dans cette *Vie*, où il n'en est pas dit un mot, ce passage de Diogène Laërce a paru suspect aux critiques.

(70) On trouve dans Florus, liv. III, ch. XIX, un portrait affreux de ce scélérat, et des moyens qu'il employa pour soulever une foule d'esclaves qu'il attira par ses fourberies, et dont le nombre monta d'abord à plus de soixante mille. Cette guerre eut lieu l'an six cent dix-neuf de Rome; elle fut terminée par le consul Calpurnius Pison.

(71) Ville de la Campanie, appelée aussi Putéoli, Pouzzole. Strabon, liv. V, pag. 245, dit qu'elle était anciennement l'arsenal commun des Cuméens; que, dans le temps des guerres d'Annibal, les Romains y envoyèrent une colonie, et changèrent le nom de Dicéarchie en celui de Putéoli, à cause des puits nombreux qui étaient aux environs, ou à cause de la mauvaise odeur que communiquaient aux eaux le feu et le soufre dont toute cette campagne est imprégnée.

(72) Quand Plutarque parle de la vertu de Lysandre, il faut restreindre l'acception de ce mot à ses qualités politiques et guerrières; car l'histoire de sa vie n'a que trop prouvé combien peu il méritait le titre d'homme vertueux, en prenant ce terme dans sa signification ordinaire.

(73) J'ai resserré un peu cette phrase.

(74) Le sens de ce proverbe, que je n'ai point trouvé dans le recueil de ceux qu'Érasme a expliqués, est sans doute que bien des gens qui, dans leurs maisons, s'abandonnent à leurs passions et à leurs vices, se montrent vertueux au-dehors, et par une hypocrisie criminelle couvrent leurs passions de la peau du renard, semblables à ceux de qui Juvénal a dit :

Qui Curios simulant, et bacchanalia vivunt.

(75) Ce passage ne se trouve point dans ce qui nous reste des ouvrages de Salluste; il devait être dans l'*Histoire romaine* qu'il avait composée, et dont il n'existe que des fragments, qu'on a rassemblés dans plusieurs de ses éditions.

(76) Les Spartiates n'étaient pas accoutumés à faire des siéges; ils n'aimaient qu'à se battre en pleine campagne, et le peu d'habitude qu'ils avaient d'attaquer des villes les rendait peu propres à cette partie de l'art militaire. Plutarque trouve dans la mort de Lysandre, tué au siége d'Haliarte, un motif d'applaudir, en cela, à leur sagesse. Il me semble cependant que c'est un grand défaut à des troupes de n'être dressées qu'à livrer des batailles et de ne savoir pas faire des siéges; une place peut les arrêter au milieu des plus brillants succès, et les rendre inutiles. Quelques exemples de généraux tués à l'attaque des villes ne prouvent rien contre l'avantage et la nécessité même dont il est, pour une armée, d'être habile dans l'art des siéges.

CIMON.

I. Le devin Péripoltas s'établit à Chéronée. Damon conjure contre le capitaine de la garnison romaine de cette ville, et le tue. — II. Il est tué lui-même en trahison. Les Chéronéens, accusés du meurtre commis par Damon, sont absous, sur le témoignage de Lucullus, à qui ils élèvent une statue. — III. Plutarque voulant, par reconnaissance, écrire la Vie de Lucullus, n'a pas cru pouvoir mieux faire que de le comparer avec Cimon. — IV. Naissance, jeunesse et caractère de Cimon. — V. Mauvaise conduite de Cimon. Mariage de sa sœur. — VI. Belles qualités de Cimon. Il se distingue à Salamine. — VII. Son entrée dans l'administration. — VIII. Histoire de Cléonice. Cimon assiége Pausanias dans Byzance. — IX. Il chasse les Perses d'Éioné dans la Thrace, et se rend maître de tout le canton. — X. Il s'empare de l'île de Scyros. — XI. Il rapporte à Athènes les ossements de Thésée. — XII. Comment il partage le butin des villes de Sestos et de Byzance. — XIII. Libéralité de Cimon. — XIV. Combien elle était désintéressée. — XV. Politique de Cimon envers les alliés. Son succès. — XVI. Il continue la guerre contre les Perses. — XVII. Il remporte sur eux une victoire navale, près du fleuve Eurymédon. — XVIII. Il en gagne une seconde sur l'armée de terre, et une troisième par mer sur la flotte phénicienne. — XIX. Traité de paix entre les Athéniens et le roi de Perse. Athènes enrichie du butin des Perses. Ses embellissements. — XX. Cimon s'empare de la Chersonèse de Thrace et de l'île de Thasos. Il est accusé à cette occasion et absous. — XXI. Pendant son absence d'Athènes, le peuple prend le dessus sur les nobles. Il est décrié à son retour. — XXII. Estime réciproque des Lacédémoniens et de Cimon. — XXIII. Tremblement de terre à Lacédémone. Guerre des Ilotes. Secours demandé aux Athéniens par les Spartiates. — XXIV. Cimon envoyé à leur secours. Il est banni par l'ostracisme. — XXV. Il est rappelé. — XXVI. Il se prépare à porter la guerre en Cypre et en Égypte. — XXVII. Il bat la flotte des Perses. — XXVIII. Sa mort. Ses cendres rapportées dans l'Attique.

M. Dacier place les principaux faits de la vie de Cimon jusqu'à sa mort, depuis l'an du monde 3480, la 3e année de la 77e olympiade, l'an de Rome 283, 468 ans avant J.-C., jusqu'à l'an du monde 3500, la 2e de la 81e olympiade, l'an de Rome 303, 448 ans avant J.-C.

Les éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an 500, jusqu'à l'an 449 avant J.-C.

I. Le devin Péripoltas, qui amena de Thessalie en Béotie le roi Opheltas (1) avec les peuples de son obéissance, laissa dans ce pays une postérité qui fut très florissante pendant plusieurs siècles, et dont une grande partie s'établit à Chéronée; ce fut la première ville qu'ils habitèrent, après en avoir chassé les Barbares. La plupart de ses descendants, tous belliqueux et pleins de valeur, périrent dans les guerres des Mèdes et des Gaulois, où ils exposaient sans ménagement leur vie. Il ne resta de toute cette famille qu'un fils orphelin, nommé Damon, qui porta le surnom de Péripoltas. Il effaçait par sa beauté et par l'élévation de son ame tous les enfants de son âge; mais il avait des mœurs rudes et sauvages. Quand il fut hors de l'enfance, le capitaine d'une cohorte romaine, en quartier d'hiver à Chéronée, conçut pour ce jeune homme une passion criminelle; et n'ayant pu le séduire ni par ses prières ni par ses présents, il paraissait résolu d'employer la force, d'autant qu'alors Chéronée, sa patrie, était dans un état de faiblesse et de pauvreté qui la rendait méprisable. Damon, craignant la violence de cet homme, irrité d'ailleurs de ses sollicitations, conspira contre lui avec quelques uns de ses camarades. Il ne s'en associa pas un grand nombre, afin de mieux cacher son complot: ils n'étaient en tout que seize. Après une nuit passée dans la débauche, ils se barbouillent le visage de suie, et le matin au point du jour ils vont sur la place, où le capitaine romain faisait un sacrifice, se jettent sur lui, le tuent avec plusieurs de ceux qui l'entouraient, et s'enfuient de la ville. Ce meurtre jeta le trouble dans Chéronée: le sénat s'assembla, et pour justifier la ville envers les Romains, condamna les assassins à mort. Le soir même, pendant que les magistrats soupaient ensemble, selon l'usage, Damon et ses complices entrèrent dans la salle, les égorgèrent tous, et prirent encore la fuite.

II. Peu de jours après, Lucius Lucullus, en allant à une expédition, passa par Chéronée avec ses troupes. Informé du crime qui venait de se commettre, il suspendit sa marche, et, après avoir pris les informations les plus exactes, il se convainquit que la ville, loin de pouvoir être soupçonnée de quelque complicité, avait été elle-même victime de ces violences; il prit donc la garnison, et l'emmena avec lui. Damon cependant faisait des courses dans le pays, le désolait par ses brigandages, et menaçait toujours la ville. Les habitants de Chéronée lui envoyèrent plusieurs députations, et rendirent des décrets honorables pour lui, qui le déterminèrent enfin à retourner dans sa patrie. Dès qu'il y fut rentré, ils le nommèrent gymnasiarque[1]; et un jour qu'il se faisait étuver dans le bain, ils le tuèrent. Pendant long-temps il parut dans ce lieu, à ce qu'assurent nos pères, des spectres effrayants, et l'on y entendit des gémissements lugubres (2); on mura donc les portes de l'étuve. Cependant, de nos jours encore, les voisins de ce lieu prétendent y voir toujours des spectres et entendre des voix lamentables. Les descendants de Damon (car il en reste encore, surtout dans la ville de Styris en Phocide)

[1] Maître des exercices.

sont appelés, en dialecte éolique (3), les barbouillés de suie, en mémoire de Damon, qui, pour tuer le capitaine romain s'en était noirci le visage. Quelque temps après, les habitants d'Orchomène, voisins et ennemis de ceux de Chéronée, corrompirent un délateur romain, qui intenta une accusation à la ville, comme il aurait pu faire à un simple particulier, et la poursuivit en justice pour complicité des meurtres commis par Damon. Les Romains n'envoyaient pas encore alors des préteurs dans la Grèce pour y rendre la justice (4). L'affaire fut donc portée devant le gouverneur de Macédoine, et les orateurs qui plaidèrent pour la ville ayant invoqué le témoignage de Lucullus, le gouverneur lui écrivit. Lucullus attesta la vérité du fait, et la ville gagna ce procès, dont la perte pouvait entraîner sa ruine. Les habitants de Chéronée, délivrés d'un si grand péril, élevèrent dans la place publique, à Lucullus, une statue de marbre auprès de celle de Bacchus.

III. Quoique éloignés d'eux de plusieurs générations[1], nous n'en regardons pas moins le bienfait de Lucullus comme nous étant personnel; et, persuadés qu'un portrait qui ne rend que la forme du corps et les traits du visage n'a pas la même beauté qu'une image qui représente les mœurs et le caractère, nous tracerons dans ces Vies parallèles le tableau fidèle et vrai de ses actions. Il suffit, pour acquitter notre reconnaissance, de conserver le souvenir de ce qu'il a fait; et lui-même il ne voudrait pas qu'un récit faux et altéré fût le prix du témoignage véritable qu'il nous rendit en cette occasion (5). Quand nous faisons faire le portrait d'une belle personne, dont la figure, remplie de grace, a quelques taches légères, nous ne voulons ni que le peintre les supprime entièrement, ni qu'il les rende avec trop de fidélité; l'un nuirait à la beauté du portrait, l'autre à la ressemblance : de même, la difficulté, ou plutôt l'impossibilité de trouver une vie qui soit irrépréhensible et pure, nous fait une loi d'en exprimer fidèlement toutes les beautés : cette fidélité est comme la ressemblance du portrait. Mais ces fautes et ces taches dont les passions ou la nécessité des affaires parsèment la plus belle vie, nous devons les regarder moins comme de véritables vices que comme des imperfections de la vertu; au lieu de les rendre avec trop d'exactitude et de détail dans l'histoire, contentons-nous de les marquer légèrement, et ménageons avec une sorte de respect la faiblesse de la nature humaine, qui ne saurait produire rien de parfait, rien qu'on puisse proposer comme un modèle irréprochable de sagesse et de vertu (6). Il m'a paru que c'était Lucullus et Cimon que je devais comparer ensemble; ils ont été tous deux des guerriers distingués, et se sont immortalisés par leurs exploits contre les Barbares : tous deux ont gouverné avec beaucoup de douceur, et ont fait respirer leur patrie des discordes intestines qui l'avaient long-temps agitée; tous deux ont consacré, par des trophées, les victoires glorieuses qu'ils avaient remportées. Aucun général avant Cimon parmi les Grecs, et avant Lucullus chez les Romains, n'avait porté si loin ses conquêtes; si l'on excepte les exploits d'Hercule et de Bacchus, les combats de Persée contre les Éthiopiens, les Mèdes et les Arméniens, enfin le voyage de Jason dans la Colchide, événements au reste qui sont d'une si haute antiquité, qu'on n'a pu nous rien transmettre de ces héros qui soit digne de foi (7). Cimon et Lucullus ont encore cela de commun qu'ils ont laissé l'un et l'autre leurs expéditions imparfaites; qu'ils ont considérablement affaibli leurs ennemis, mais qu'ils n'ont pu les détruire. On voit surtout entre eux une grande conformité pour la politesse et la générosité avec lesquelles ils accueillaient les étrangers, pour la magnificence et le luxe de leur vie journalière. Nous oublions peut-être ici quelques autres traits de ressemblance qu'il sera facile de saisir et de rassembler, d'après le récit de leurs actions.

IV. Cimon était fils de Miltiade et d'Hégésipyle, Thracienne de nation, et fille du roi Olorus; c'est ce qu'on lit dans les poëmes qu'Archélaüs et Mélanthius ont faits en l'honneur de Cimon (8). Thucydide l'historien, qui était parent de Cimon, dit que son père s'appelait Olorus, comme le roi de ce nom son aïeul, et qu'il possédait des mines d'or dans la Thrace, où l'on prétend même qu'il mourut; il fut tué dans un petit endroit appelé Scapté-Hylé (9). On rapporta ses cendres dans l'Attique, et l'on montre encore son monument parmi les sépultures de la famille de Cimon, près du tombeau d'Elpinice, sœur de ce dernier. Mais Thucydide était du bourg d'Alimusium, et Miltiade de celui de Lacia. Miltiade, condamné à une amende de cinquante talents[1], fut mis en prison; et n'ayant pu la payer, il y mourut, laissant son fils dans sa première jeunesse, et Elpinice, sa sœur, qui n'était pas encore nubile. Cimon, dans ses premières années, eut une mauvaise réputation; il était connu dans Athènes pour un débauché et un grand buveur, parfaitement semblable à Cimon son aïeul, que sa stupidité avait fait surnommer Coalemos (10). Stésimbrote de Thasos, qui vivait à peu près du temps de Cimon, assure qu'il n'apprit ni la musique, ni aucune des sciences qu'on enseigne aux enfants de condition libre; qu'il n'avait

[1] Un peu moins de deux cents ans.

[1] Deux cent cinquante mille livres.

rien de cette noblesse, de cette grace du langage si ordinaire aux Athéniens; mais qu'il était d'un naturel franc et généreux, et que la trempe de son ame tenait plus d'un homme du Péloponnèse que d'un Athénien. Il était, comme l'Hercule d'Euripide,

Grossier, sans agrément, mais rempli de vertus.

C'est à peu près le portrait qu'en fait Stésimbrote.

V. Dans sa jeunesse, il fut accusé d'un commerce criminel avec sa sœur Elpinice (11), qui n'avait pas d'ailleurs une conduite trop réglée, et qui passoit pour avoir vécu avec le peintre Polygnote. Ce fut même, dit-on, à cause de cette liaison que cet artiste, en peignant les captives troyennes dans le portique appelé alors Plésianactium, et aujourd'hui Pécile (12), y représenta Laodicé sous les traits d'Elpinice. Au reste, ce Polygnote n'était pas un peintre mercenaire; il ne peignit pas ce portique pour de l'argent, et il le donna gratuitement à sa patrie. C'est du moins ce que disent tous les historiens, et le poëte Mélanthius le confirme dans ces vers :

Polygnote, à ses frais, voulut orner Athènes;
Il n'en exigea rien pour le prix de ses peines:
Nos temples, embellis par ses savants pinceaux,
Offrent des demi-dieux les célèbres travaux.

Quelques auteurs disent que la liaison d'Elpinice avec Cimon n'était ni criminelle ni secrète, mais qu'elle l'avait épousé publiquement, parceque sa pauvreté l'empêchait de faire un mariage digne de sa naissance. Dans la suite, Callias, un des plus riches Athéniens, qui en était devenu amoureux, ayant offert de payer l'amende à laquelle son père avait été condamné, Elpinice consentit à l'épouser, et Cimon la lui céda. Il paraît pourtant certain que Cimon fut très porté à l'amour des femmes; le poëte Mélanthius, en le plaisantant à ce sujet dans ses élégies, fait mention d'une Astéria de Salamine, et d'une certaine Mnestra, que Cimon avait aimées. Il n'est pas moins constant qu'il eut pour sa femme légitime Isodicé, fille d'Euryptolème, fils de Mégaclès, une passion beaucoup trop vive, et qu'il fut inconsolable de sa perte, comme on peut en juger par les élégies qui lui furent adressées pour calmer sa douleur (13), et dont le philosophe Panétius croit qu'Archélaüs le physicien fut l'auteur : sa conjecture, qu'il fonde sur le rapport des temps, est assez vraisemblable.

VI. Dans tout le reste de sa conduite, Cimon fit paraître une grandeur d'ame admirable. Égal à Miltiade en courage et à Thémistocle en prudence, il les surpassa l'un et l'autre en justice, de l'aveu de tout le monde. Sans leur être inférieur par les qualités guerrières, il fut dès sa jeunesse, et lorsqu'il n'avait encore aucune expérience dans les armes, bien au-dessus d'eux par ses vertus civiles. Lorsqu'à l'invasion des Mèdes, Thémistocle proposa aux Athéniens de quitter la ville, d'abandonner le pays, de s'embarquer pour se rendre devant Salamine et y combattre sur mer, dans la consternation générale que causa un conseil si hardi, Cimon fut le premier qui, suivi de plusieurs de ses camarades, monta, d'un air gai, le long du Céramique à la citadelle, portant dans sa main un mors de bride qu'il allait consacrer à Minerve (14). Il voulait insinuer par-là à ses concitoyens que, dans la conjoncture présente, Athènes n'avait plus besoin de gens de cheval, mais de bons hommes de mer. Après avoir fait son offrande, il prit un des boucliers qui étaient suspendus aux parois du temple, fit sa prière à la déesse, descendit ensuite au rivage, et donna le premier, à la plupart de ses concitoyens, l'exemple de la confiance. Il était, suivant le poëte Ion, assez bien de figure, d'une grande et belle taille; il avait de beaux cheveux qui frisaient naturellement, et qu'il entretenait avec soin. Les preuves signalées qu'il donna de sa valeur à la bataille de Salamine lui acquirent l'estime et l'affection de ses concitoyens, qui, s'attachant à lui en grand nombre, l'accompagnaient partout, et l'exhortaient à se rendre, par ses sentiments et par ses actions, l'héritier de la gloire que son père s'était acquise à Marathon.

VII. A son entrée dans le gouvernement, il fut reçu du peuple avec les plus vifs témoignages de satisfaction. Les Athéniens, déja dégoûtés de Thémistocle, charmés d'ailleurs de la douceur et de la bonté de Cimon, l'élevèrent aux premiers honneurs et aux plus grandes charges de la république. Mais personne ne contribua plus à son avancement qu'Aristide, fils de Lysimachus, qui voyait en lui un heureux naturel, et qui d'ailleurs voulut l'opposer comme un contrepoids aux talents et à l'audace de Thémistocle. Après que les Mèdes eurent été chassés de la Grèce, il fut nommé général de la flotte des Athéniens, qui, n'ayant pas encore la prééminence sur la Grèce, recevaient les ordres de Pausanias et des Lacédémoniens. Dans ses expéditions, il entretint toujours parmi ses troupes un ordre admirable, et leur inspira surtout une ardeur qui les distinguait de tous les autres alliés. Mais quand Pausanias eut formé des intelligences avec les Barbares, afin de trahir la Grèce; que même, dans cette vue, il eut lié des correspondances avec le roi; qu'ébloui de la grande autorité qu'il exerçait, et plein d'une folle arrogance, il se mit à traiter les alliés avec une dureté et un orgueil insupportables, Cimon alors eut soin de recevoir avec beaucoup de dou-

cœur et d'amitié ceux qui avaient à se plaindre des injustices de Pausanias; et par-là il enleva insensiblement aux Lacédémoniens l'empire de la Grèce, sans employer la force des armes, et par le seul ascendant de son caractère et de ses discours. Le plus grand nombre des alliés ne pouvant plus souffrir les manières dures et hautaines de Pausanias, s'attachèrent à Cimon et à Aristide, qui, en même temps qu'ils les gagnaient par leurs bons procédés, firent avertir les éphores de rappeler Pausanias, parcequ'il déshonorait Sparte et jetait le trouble dans toute la Grèce.

VIII. On raconte que Pausanias, étant à Byzance, envoya chercher, dans des vues criminelles, une jeune fille d'une famille distinguée, nommée Cléonice, et que ses parents, cédant à la crainte que leur inspirait le pouvoir de Pausanias, laissèrent emmener leur fille. Avant d'entrer dans la chambre, elle pria qu'on éteignît la lampe; et s'étant approchée, dans les ténèbres et en silence, du lit de Pausanias, qui était déja endormi, elle donna par hasard contre la lampe, et la renversa. Pausanias, réveillé en sursaut par le bruit que la lampe fit en tombant, et croyant que c'était quelqu'un de ses ennemis qui venait l'assassiner, tire un poignard qu'il avait sous le chevet de son lit, et en frappe Cléonice, qu'il étend à ses pieds sur le carreau. Elle mourut de cette blessure; et depuis elle ne laissa plus goûter à Pausanias un seul instant de repos; son image venait toutes les nuits se présenter à lui pendant son sommeil, et lui répétait d'un ton de colère ce vers héroïque:

Va, cours au châtiment que les forfaits méritent.

Les alliés, dans l'indignation que leur causa cette action atroce, se joignirent à Cimon, et assiégèrent Pausanias dans Byzance; mais il trouva le moyen de s'échapper; et, toujours troublé par cette image, il se réfugia dans le temple d'Héraclée, où l'on évoque les ames des morts (15). Là, après avoir appelé celle de Cléonice, il la conjura d'apaiser enfin sa colère. Elle lui apparut, et lui dit que, dès qu'il serait arrivé à Sparte, il verrait la fin de ses maux. Elle lui désignait, par ces mots énigmatiques, la mort qui l'y attendait (16). Tel est le récit de la plupart des historiens.

IX. Cimon, à qui tous les alliés s'étaient réunis, s'embarqua avec toutes ses troupes pour aller dans la Thrace, d'où on lui avait mandé que quelques seigneurs persans, parents du roi, s'étaient emparés d'Éione, ville située sur les bords du Strymon, et que de là ils inquiétaient les Grecs des pays voisins. A peine arrivé, il remporta sur eux une grande victoire, et les obligea de se renfermer dans la ville. Ayant ensuite chassé les Thraces qui habitaient au-dessus du Strymon, et qui fournissaient des vivres aux ennemis, il se rendit maître de tout le pays; et, le gardant avec soin, il réduisit les assiégés à une telle disette, que Butès, général du roi, se voyant dans une situation désespérée, mit le feu à la ville, et s'y brûla avec ses amis et ses richesses. Cimon prit la ville, et n'y fit pas un grand butin, parceque les Barbares avaient tout brûlé; mais voyant que le pays d'alentour était aussi beau que fertile, il le donna à habiter aux Athéniens, qui, par reconnaissance, lui permirent de dresser dans la ville trois Hermès de marbre, avec les inscriptions suivantes (17). On lisait sur le premier:

Gloire aux valeureux Grecs qu'on vit dans Éione,
Sur les bords du Strymon, à ces Perses fameux
Faire éprouver jadis les fureurs de Bellone,
Et dompter par la faim ces peuples orgueilleux.

Le second portait ces mots:

Tel est le prix flatteur d'une illustre victoire:
Athènes, pour payer ses dignes généraux,
De leurs brillants exploits consacre la mémoire,
Afin qu'à l'avenir de généreux rivaux,
En voyant sous leurs yeux ces monuments durables,
A marcher sur leurs pas se sentent destinés;
Et, signalant leurs bras par des faits mémorables,
Soient de mêmes honneurs à leur tour couronnés.

Il y avait sur le troisième:

C'est du sein de ces murs que le brave Mnesthée
Guidait aux champs troyens nos soldats belliqueux,
Pour suivre les destins des vaillants fils d'Atrée.
Homère a dit de lui, dans ses vers si fameux [1],
Que de tous les héros que possédait la Grèce,
Et qui se distinguaient par leurs divers talents,
Nul ne sut égaler sa merveilleuse adresse
Pour placer à propos de nombreux combattants.
Les enfants de Cécrops, héritiers de sa gloire,
Ont transmis d'âge en âge à tous leurs successeurs
Ce talent, qui pour eux a fixé la victoire,
Et les a fait jouir des plus brillants honneurs.

X. Quoique le nom de Cimon ne paraisse dans aucune de ces inscriptions, cependant elles passèrent alors pour le plus haut degré d'honneur où un citoyen pût parvenir: ni Thémistocle ni Miltiade n'en obtinrent jamais de semblable; ce dernier même ayant demandé qu'on lui permît de porter une couronne d'olivier, Secharès (18), du bourg de Décélie, se leva du milieu de l'assemblée, s'opposa à la demande de Miltiade, et lui dit ces mots pleins d'ingratitude, mais qui furent alors très agréables au peuple: « Miltiade, quand » vous aurez combattu seul contre les Barbares, » et que vous les aurez vaincus, demandez alors » des honneurs pour vous seul. » Pourquoi donc cette distinction singulière dont on récompensa les exploits de Cimon? Ne serait-ce pas que, sous les

[1] *Iliad.* liv. II, 533.

autres généraux, les Athéniens avaient combattu pour sauver leur patrie; et que Cimon, ayant porté la guerre dans le pays même des ennemis, s'était emparé d'une portion de leur territoire, avait fait la conquête des villes d'Éione et d'Amphipolis, où Athènes envoya des colonies, ainsi que dans l'île de Scyros, dont Cimon se rendit aussi maître (19)[1]? Elle était habitée par des Dolopes, qui, peu entendus à la culture des terres, avaient de tout temps infesté les mers par leurs pirateries. Ils allèrent même jusqu'à dépouiller ceux qui venaient dans leur île pour commercer. Un jour, quelques marchands thessaliens ayant abordé à leur port de Ctésium, ils les pillèrent et les jetèrent en prison. Mais ceux-ci ayant trouvé moyen de se sauver, dénoncèrent cette violation du droit des gens aux amphictyons, qui condamnèrent toute la ville à dédommager les marchands de la perte qu'ils avaient faite. Le peuple refusa de contribuer à cette indemnité, et soutint qu'elle ne devait tomber que sur ceux qui avaient pillé les marchands. Les corsaires, craignant d'y être forcés, écrivirent à Cimon, et le pressèrent de venir avec sa flotte prendre possession de leur île, qu'ils étaient disposés à lui livrer. Cimon y alla; et s'étant rendu maître de l'île, il en chassa les Dolopes, et rendit libre la mer Égée.

XI. Là, ayant appris que Thésée, fils d'Égée, obligé de fuir d'Athènes, s'était retiré à Scyros, dont le roi Lycomède, par la crainte des Athéniens, l'avait tué en trahison, il ne négligea rien pour découvrir son tombeau; car un oracle avait ordonné aux Athéniens de rapporter à Athènes les ossements de Thésée, et de l'honorer comme un héros (20). Mais ils ignoraient le lieu de sa sépulture; et les habitants de Scyros ne voulaient ni convenir qu'elle fût dans leur île, ni souffrir qu'on y fît des recherches. Cimon y mit tant de zèle et tant de soin, qu'enfin il découvrit son tombeau; il chargea les ossements de Thésée sur sa galère, qu'il fit magnifiquement orner, et les rapporta dans sa patrie, près de quatre cents ans après que Thésée en était parti (21). Le peuple lui en sut toujours depuis beaucoup de gré; et, pour perpétuer la mémoire de cet événement, on institua, entre les poëtes tragiques, des combats qui eurent la plus grande célébrité. Sophocle, encore jeune, y fit jouer sa première pièce; et l'archonte Aphepsion (22), qui vit dans les spectateurs beaucoup de partialité et de brigues, ne voulut pas tirer au sort les juges du combat. Mais Cimon et les autres généraux étant entrés au théâtre pour y faire les libations d'usage au dieu à l'honneur duquel ces jeux étaient célébrés, l'archonte ne leur permit pas de sortir; et après leur avoir fait prêter serment, il les obligea de s'asseoir et de faire les fonctions de juges : ils étaient dix, un de chaque tribu. La dignité des juges donna la plus vive émulation aux acteurs; Sophocle remporta le prix; et le poëte Eschyle en fut tellement affligé, qu'il ne fit pas depuis un long séjour à Athènes. Il se retira de dépit en Sicile, où il mourut, et fut enterré près de la ville de Géla (23).

XII. Le poëte Ion raconte qu'étant allé, dans sa jeunesse, de Chio à Athènes, chez Laomédon, il soupa un soir avec Cimon, qui, après les libations, étant prié de chanter, s'en acquitta avec tant de grace, que tous les convives le louèrent à l'envi, et le trouvèrent d'une société plus agréable que Thémistocle, qui disait que jamais il n'avait appris à chanter ni à jouer de la lyre; mais qu'il savait agrandir et enrichir une ville petite et pauvre. Après que Cimon eut fini de chanter, la conversation tomba naturellement sur ses actions; et chacun ayant rappelé celles qui lui paraissaient les plus belles, Cimon raconta une ruse dont il s'était servi, et qu'il regardait comme ce qu'il avait jamais fait de plus sage. Les alliés ayant fait, dans les villes de Sestos et de Byzance, un très grand nombre de prisonniers sur les Barbares, ils prièrent Cimon de faire le partage de tout le butin: Cimon mit d'un côté les Barbares tout nus, et de l'autre les ornements qu'ils portaient sur leurs personnes. Les alliés se plaignirent d'un partage qu'ils trouvaient trop inégal. Cimon leur offrit de choisir la part qu'ils voudraient, et leur dit que les Athéniens se contenteraient de celle qu'ils auraient laissée. Alors, d'après le conseil qu'Hérophyte de Samos leur donna de choisir les dépouilles des Perses plutôt que les Perses eux-mêmes, ils prirent les ornements des captifs, et laissèrent leurs personnes aux Athéniens. Cimon s'en alla, et l'on dit de lui qu'il faisait ridiculement les partages; car les alliés emportaient des chaînes, des colliers et des bracelets d'or, avec une grande quantité de vêtements et de manteaux de pourpre; au lieu que les Athéniens n'avaient que des corps nus, très peu propres au travail : mais bientôt les parents et les amis des prisonniers arrivèrent de Lydie et de Phrygie, avec de grandes sommes d'argent pour les racheter. Cette rançon fournit à Cimon de quoi entretenir sa flotte pendant quatre mois; et il resta encore beaucoup d'argent, qu'il fit verser dans le trésor public.

XIII. Cimon, s'étant par-là fort enrichi, fit le meilleur usage de la fortune qu'il avait honorablement acquise sur les Barbares; il l'employa plus honorablement encore au soulagement de ses concitoyens. Il fit enlever les clôtures de ses héritages, afin que les étrangers et ceux des Athéniens

[1] Le texte ajoute : De la manière que je vais dire

qui en auraient besoin allassent sans crainte en cueillir les fruits. Il avait tous les jours chez lui un souper simple, mais suffisant pour un grand nombre de convives; tous les pauvres qui s'y présentaient étaient reçus, et y trouvaient leur nourriture, sans être obligés de travailler, afin de n'avoir à s'occuper que des affaires publiques. Suivant Aristote, ce souper n'était pas pour tous les Athéniens pauvres sans distinction, mais seulement pour tous les pauvres de son bourg de Lacia. Dans les rues d'Athènes, il était suivi de plusieurs domestiques très bien habillés; et lorsqu'il rencontrait quelque vieillard mal vêtu, il lui faisait donner l'habit d'un de ses gens; et ces citoyens pauvres se trouvaient honorés de cette libéralité : ces mêmes domestiques portaient sur eux beaucoup d'argent, et lorsqu'ils voyaient dans la place quelqu'un de ces honnêtes indigents, ils s'approchaient, et lui mettaient secrètement dans la main quelque pièce d'argent. C'est à quoi le poëte comique Cratinus [1] semble faire allusion dans sa pièce intitulée *les Archiloques*, où il dit :

Simple et pauvre greffier, j'avais eu l'espérance
De passer mes vieux jours dans une douce aisance,
Auprès du bon Cimon, ce vieillard généreux,
Cet homme hospitalier, digne émule des dieux,
Et qui par ses bienfaits, sa vertu, sa sagesse,
Doit être le premier des héros de la Grèce :
Mais du destin cruel ô rigoureuse loi !
Pauvre Métrobius, il est mort avant toi.

Gorgias le Léontin disait aussi que Cimon ramassait des richesses pour en user, et qu'il en usait pour se faire estimer. Critias lui-même, l'un des trente tyrans, souhaite, dans ses élégies,

Des enfants de Scopas (24) l'étonnante opulence,
Du généreux Cimon l'illustre bienfaisance,
Et les brillants exploits du brave Agésilas.

XIV. Le nom du Spartiate Lichas est devenu célèbre parmi les Grecs, uniquement parcequ'il recevait chez lui les étrangers qui venaient aux gymnopédies (25); mais la libéralité de Cimon surpassait de beaucoup l'hospitalité et l'humanité des anciens Athéniens. Ceux-ci se glorifient avec raison d'avoir répandu parmi les hommes la semence de leur nourriture (26), de leur avoir découvert les sources d'eau, et enseigné l'usage du feu pour subvenir à leurs besoins. Mais Cimon, qui faisait de sa maison une sorte de prytanée commun [2] à tous ses concitoyens, qui laissait même aux étrangers la liberté de cueillir les prémices des fruits de ses terres et de tout ce que chaque saison lui apportait de meilleur, pour en user à leur gré, semblait avoir ramené sur la terre cette communauté de biens, si vantée au siècle de Saturne. On a calomnié cette bienfaisance, en la représentant comme un moyen dont se servait Cimon pour flatter et gagner la multitude; mais il ne faut, pour confondre ces détracteurs, que considérer le reste de la conduite de Cimon : il tenait le parti de la noblesse, et penchait pour le gouvernement des Lacédémoniens. Il fit voir ses sentiments à cet égard lorsqu'il se joignit à Aristide contre Thémistocle, qui élevait beaucoup trop haut la démocratie; et depuis encore, quand il se déclara ouvertement contre Éphialte, qui, pour complaire au peuple, voulait abolir l'aréopage. Quoiqu'il vît tous ceux qui gouvernaient de son temps, excepté Aristide et Éphialte, s'enrichir aux dépens du trésor public, il se conserva toujours pur et incorruptible dans son administration, et ne reçut jamais de présent; il persévéra toute sa vie à dire et à faire gratuitement, et sans ternir la pureté de sa conduite, tout ce qu'il croyait utile à sa patrie. On raconte qu'un Barbare, nommé Résacès, ayant quitté le roi de Perse, vint à Athènes avec de grandes richesses; comme il y était sans cesse tourmenté par les délateurs, il se réfugia chez Cimon, et en entrant il mit à la porte de la salle deux coupes pleines, l'une de dariques (27) d'argent, l'autre de dariques d'or. Cimon lui demanda, en souriant, lequel il aimait le mieux, d'avoir Cimon pour mercenaire ou pour ami. « Pour ami, lui répondit le Barbare. » — Eh bien! repartit Cimon, remportez avec » vous votre or et votre argent : devenu votre » ami, je m'en servirai quand j'en aurai besoin. »

XV. Dans ce temps-là les alliés, se bornant à payer les taxes qu'on leur avait imposées, n'envoyaient plus ni les hommes ni les vaisseaux qu'ils s'étaient engagés de fournir. Fatigués de tant d'expéditions, et la guerre étant devenue inutile depuis que les Barbares s'étaient retirés et ne venaient plus les troubler, ils n'avaient d'autre desir que de cultiver en paix leurs héritages, et se refusaient à ces dernières contributions. Les autres généraux des Athéniens voulaient les y contraindre; ils traînaient devant les tribunaux ceux qui ne les payaient pas, les faisaient condamner à des amendes, et par ces voies de rigueur ils leur rendaient odieux et insupportable le gouvernement des Athéniens. Quand Cimon fut revêtu du commandement, il suivit une route tout opposée : il n'employa la violence contre aucun des alliés; il recevait, de ceux qui ne voulaient pas faire le service militaire, de l'argent et des galères vides; il souffrait qu'amorcés par les charmes du repos, ils restassent tranquilles dans leurs foyers, et que, de bons soldats qu'ils étaient, ils devinssent, par leur imprudence et par leur luxe, des laboureurs et des

[1] Poëte de la vieille comédie.
[2] On sait qu'à Athènes les citoyens qui avaient bien mérité de la patrie étaient entretenus, dans le Prytanée, aux dépens du public.

commerçants timides; au contraire, il faisait monter tour à tour les Athéniens sur les galères des alliés, et les ayant aguerris par des expéditions fréquentes, il arriva qu'en peu de temps, par le moyen de ces contributions et de la solde que payaient les alliés, les Athéniens devinrent les maîtres de ceux qui les soudoyaient. Comme ils étaient continuellement sur mer, qu'ils avaient toujours les armes à la main, qu'ils étaient nourris et exercés dans ces expéditions si fréquentes, leurs alliés, qui s'étaient accoutumés à les craindre et à les flatter, se trouvèrent bientôt, sans s'en apercevoir, les tributaires et les esclaves de ceux dont ils avaient été d'abord les alliés (28).

XVI. Jamais aucun autre général grec ne rabaissa, ne réprima autant que Cimon la fierté du grand roi : non content de l'avoir chassé de la Grèce, il s'attacha à le suivre pied à pied, sans donner à ses troupes le temps de respirer et de réparer leurs pertes ; il ravagea les états du roi, s'empara de plusieurs de ses villes, en fit révolter d'autres qui embrassèrent le parti des Grecs ; et bientôt dans toute l'Asie Mineure, depuis l'Ionie jusqu'à la Pamphylie, on ne vit plus paraître les armes des Perses. Informé que les généraux de ce prince occupaient, avec des forces considérables de terre et de mer, les côtes de la Pamphylie, et voulant jeter parmi eux une telle frayeur qu'ils n'osassent plus se montrer dans toute la mer qui est en-deçà des îles Chélidoniennes (29), il partit des ports de Cnide et de Triopium avec deux cents galères que Thémistocle avait fait construire; elles étaient légères, et propres à faire avec agilité toutes les évolutions ; mais Cimon y fit ajouter des planches qui, débordant de chaque côté, formaient un pont capable de contenir un grand nombre de combattants, et les rendaient par-là plus redoutables aux ennemis. Il fit d'abord voile vers la ville des Phasélites (30) : quoique Grecs de nation, ils ne voulurent ni recevoir sa flotte, ni se détacher du parti du roi. Il fit donc le dégât dans leur pays, et s'approcha de la ville pour en faire le siége ; mais ceux de Chio, qui servaient dans l'armée de Cimon, et qui de tout temps étaient amis des Phasélites, ayant adouci sa colère, en donnèrent avis aux assiégés par des lettres attachées à des flèches qu'ils lançaient par-dessus les murailles; enfin ils négocièrent pour eux la paix, à condition qu'ils paieraient dix talents[1], et qu'ils accompagneraient Cimon dans son expédition contre les Barbares.

XVII. L'historien Éphore dit que Tithraustes commandait la flotte du roi, et Phérendates son armée de terre; suivant Callisthène (31), Ariamandes, fils de Gobryas, était généralissime de toutes les troupes, et résolu de ne pas combattre contre les Grecs avant l'arrivée de quatre-vingts vaisseaux phéniciens qui lui arrivaient de Chypre, il se tenait à l'ancre avec toute sa flotte à l'embouchure du fleuve Eurymédon. Cimon, qui de son côté voulait prévenir l'arrivée de ces vaisseaux, s'avance contre les Barbares, déterminé, s'ils ne voulaient pas combattre de leur plein gré, de les y contraindre par la force. Les Perses, qui, pour n'y être pas obligés malgré eux, étaient entrés dans le fleuve, s'y voyant poursuivis par les Athéniens, vinrent sur eux avec six cents voiles, selon Phanodème, et seulement avec trois cent cinquante, suivant Éphore; mais ils ne firent rien qui répondît à des forces si considérables: ils tournèrent promptement leurs proues vers le rivage, et les premiers qui purent y aborder s'enfuirent vers l'armée de terre, qui était rangée en bataille sur la côte. Les Grecs firent main basse sur tous ceux qui tombèrent entre leurs mains, et s'emparèrent de leurs vaisseaux. On ne peut douter que la flotte des Barbares ne fût très nombreuse, car, outre qu'il s'en sauva plusieurs, comme cela devait être, et qu'il y en eût beaucoup de brisés ou de coulés à fond, les Athéniens en prirent plus de deux cents.

XVIII. Cependant leur armée de terre s'étant approchée du rivage, Cimon vit trop de danger à tenter une descente si près de l'ennemi, et à mener ses Grecs, fatigués d'un premier combat, contre des troupes fraîches et beaucoup plus nombreuses. Mais voyant que la victoire avait relevé le courage de ses soldats, et que, se sentant pleins de force, ils ne demandaient qu'à aller contre les Barbares, il débarqua son infanterie, qui, tout échauffée du combat qu'elle venait de livrer sur mer, s'élança sur le rivage en jetant de grands cris, et fondit avec impétuosité sur les Perses. Ceux-ci les attendirent de pied ferme, et soutinrent ce premier choc avec tant de valeur, que le combat fut très rude. Les plus braves et les plus considérables d'entre les Athéniens y périrent; mais enfin les Grecs, redoublant d'efforts, mirent en fuite les Barbares, et en firent un grand carnage. Tous ceux qui échappèrent au fer de l'ennemi furent faits prisonniers, et leurs tentes, qui étaient remplies de richesses de toute espèce, tombèrent au pouvoir des Grecs. Cimon, tel qu'un athlète infatigable, après avoir remporté en un seul jour deux grandes victoires, et effacé par son combat de terre l'exploit de Salamine, et par sa bataille navale celle de Platée (32), releva ces deux grands avantages par un nouveau triomphe. Averti que les quatre-vingts galères phéniciennes, qui n'avaient pu se trouver à la bataille, étaient au port d'Hydra (33), il cingla de ce côté en toute diligence.

[1] Environ cinquante mille livres.

Les généraux qui les commandaient n'avaient rien de certain sur le sort de la grande flotte, et ne pouvant croire au bruit de sa défaite, ils restaient en suspens; mais, à la vue des vaisseaux ennemis, ils furent tellement glacés de terreur, qu'ils ne firent presque pas de résistance : tous leurs vaisseaux furent pris, et la plus grande partie de leurs troupes taillées en pièces.

XIX. Ces grands exploits rabaissèrent si fort l'orgueil du roi, qu'il conclut ce traité de paix si célèbre, par lequel il s'engageait à tenir ses armées de terre éloignées des mers de la Grèce de la course d'un cheval, et ne jamais naviguer avec des galères ou d'autres vaisseaux de guerre entre les îles Chélidoniennes et les roches Cyanées (34). Callisthène prétend que ces conditions ne furent point stipulées dans le traité, et que le roi les exécuta de lui-même, par l'effet de la terreur dont l'avaient frappé les défaites qu'il avait essuyées; que depuis il se tint toujours si loin de la Grèce, que dans la suite Périclès, avec cinquante galères, et Éphialte seulement avec trente, allèrent au-delà des îles Chélidoniennes sans avoir rencontré un seul vaisseau des Barbares. Mais l'existence de ce traité est prouvée par la copie qui s'en trouve dans le recueil des décrets publié par Cratère. On dit même que ce fut à cette occasion que les Athéniens élevèrent l'autel de la Paix, et décernèrent de grands honneurs à Callias (35), qu'ils avaient envoyé auprès du roi pour la ratification du traité. Les dépouilles des vaincus furent vendues à l'encan; et de l'argent qu'on en retira, après avoir fourni à toutes les dépenses ordinaires, on bâtit encore la muraille de la citadelle qui regarde le midi. On ajoute que les grandes murailles, qu'on appelle les jambes, ne furent élevées qu'après la mort de Cimon; mais que ce fut lui qui en jeta les premiers fondements; et comme le terrain sur lequel il fallut les asseoir était marécageux et rempli d'eaux stagnantes, il en fit dessécher et consolider à ses frais tout le fond, en y jetant une grande quantité de cailloux et de pierres de taille. Cimon fut aussi le premier qui embellit la ville de ces lieux publics destinés à des exercices et des jeux honnêtes, qui bientôt après furent si recherchés. Il entoura la place publique de belles allées de platanes; de l'emplacement de l'Académie, qui était nu et aride, il en fit un beau parc, arrosé de plusieurs fontaines, planté de grandes allées pour la promenade, et de lices pour les courses.

XX. Cimon, informé que quelques Perses ne voulaient pas abandonner la Chersonèse, et qu'ils appelaient à leur secours les habitants de la haute Thrace, partit d'Athènes avec quatre galères : un si faible armement excita le mépris des Barbares; mais Cimon ne laissa pas de fondre sur eux; et avec ses quatre vaisseaux il leur en prit treize, les chassa du pays, subjugua les Thraces, et mit toute la Chersonèse sous la domination des Athéniens. De là marchant contre les Thasiens qui s'étaient révoltés, il gagne sur eux une bataille navale, leur prend trente-trois vaisseaux, assiége leur ville qu'il emporte d'assaut, acquiert aux Athéniens les mines d'or que ce peuple possédait dans le continent voisin, et s'empare de tous les pays qui étaient de leur dépendance (36). Il lui était facile de passer de là dans la Macédoine, et d'enlever aux Macédoniens une grande étendue de pays (37) : une si belle occasion manquée le fit soupçonner de s'être laissé gagner par les présents du roi Alexandre. Ses ennemis se liguèrent contre lui, et l'appelèrent en justice : dans sa défense, il dit qu'il n'avait jamais formé de liaison avec des peuples riches, tels que les Ioniens et les Thessaliens, comme l'avaient fait les autres généraux, qui cherchaient dans ces alliances des honneurs et des richesses; qu'il ne s'était lié qu'avec les Lacédémoniens (38), parcequ'il estimait leur vie frugale, qu'il préférait à toutes les richesses du monde, et qu'il s'était proposé d'imiter : qu'au reste, il se faisait un plaisir d'enrichir sa patrie des dépouilles des ennemis. Stésimbrote, en parlant de ce procès, rapporte qu'Elpinice alla chez Périclès pour le solliciter en faveur de son frère, dont il était le plus ardent accusateur, et que Périclès lui dit en riant : « Elpinice, vous êtes bien âgée pour terminer de si grandes affaires. » Cependant, le jour du jugement, il fut beaucoup plus doux que les autres accusateurs; il ne se leva qu'une seule fois pour parler contre lui, parcequ'il ne pouvait s'en dispenser. Cimon fut absous.

XXI. Au reste, tant qu'il gouverna dans Athènes, il sut réprimer et contenir le peuple, qui s'efforçait d'envahir l'autorité des nobles, et d'attirer à soi tout le pouvoir du gouvernement; mais il eut à peine repris le commandement de la flotte, que le peuple, n'ayant plus de frein dans la ville, changea tout l'ancien ordre du gouvernement, renversa les lois et les coutumes antiques, poussé par Éphialte, qui était à la tête de ce parti. Cet orateur, soutenu par Périclès qui commençait à avoir du crédit, et qui s'était déclaré pour la multitude, ôta au sénat de l'aréopage la plus grande partie des causes dont la connaissance lui était attribuée, se rendit maître de tous les tribunaux, et jeta la ville dans une pure et absolue démocratie. Cimon, à son retour, ne put retenir son indignation de voir ainsi la dignité du sénat avilie; il fit tous ses efforts pour le remettre en possession des jugements, et rétablir le gouvernement aristocratique, tel que Clisthènes l'avait institué (39): mais ses ennemis s'étant ligués, soulevèrent le

peuple contre lui, et pour le décrier ils renouvelèrent les bruits qui avaient couru autrefois, de son commerce avec Elpinice, et lui reprochèrent son attachement pour les Lacédémoniens. Eupolis fit à cette occasion des vers qui coururent partout, et où il disait :

Il n'était pas méchant; mais il aimait la table,
Du public quelquefois négligeait l'intérêt,
Et souvent, de sa sœur s'échappant en secret,
Allait passer à Sparte une nuit agréable.

XXII. Mais si avec cette négligence et cet amour pour le vin, qu'on lui reproche, il prit tant de villes et remporta tant de victoires, qu'eût-il donc fait s'il eût été vigilant et sobre? il n'y aurait eu certainement, ni avant ni après lui, aucun général grec qui eût surpassé ses exploits. Il est vrai que de très bonne heure il eut du penchant pour les Lacédémoniens : de deux enfants jumeaux qu'il eut, selon Stésimbrote, d'une femme clitorienne, il nomma l'un Lacédémonius, et l'autre Eléus. Aussi Périclès reprocha-t-il souvent à ces enfants leur origine maternelle : mais, suivant Diodore le géographe, ces deux enfants, et un troisième qu'il nomma Thessalus, eurent pour mère Isodicé, fille d'Euryptolème, fils de Mégaclès (40). Cependant son crédit s'était beaucoup accru par la faveur des Lacédémoniens, qui, s'étant déja déclarés les ennemis de Thémistocle, voulaient que Cimon, quoique encore jeune, eût plus de pouvoir et d'autorité que lui dans Athènes. Les Athéniens virent d'abord avec plaisir cette bienveillance des Spartiates pour Cimon, qui leur procurait à eux-mêmes de grands avantages. Dans les premiers progrès de leur puissance, où ils se mêlaient beaucoup des affaires des alliés, ils n'étaient pas fâchés de la considération et du pouvoir dont jouissait Cimon, qui, fort aimé des Lacédémoniens, traitant les alliés avec beaucoup de douceur, décidait presque seul des affaires de la Grèce : mais quand ils furent devenus plus puissants, cet attachement extrême de Cimon pour les Spartiates leur déplut; il ne manquait pas une occasion de vanter Lacédémone devant les Athéniens, surtout, suivant Stésimbrote, quand il leur faisait des reproches, ou qu'il voulait les piquer; il avait alors coutume de dire : « Ce n'est pas ainsi que se conduisent les » Lacédémoniens. » Cette partialité pour les Spartiates lui attira l'envie et la malveillance de ses concitoyens.

XXIII. Mais ce qui fortifia le plus ces dispositions du peuple, ce fut une calomnie dont on le chargea, et dont voici l'occasion. La quatrième année du règne d'Archidamus, fils de Zeuxidamus, Sparte éprouva le plus grand tremblement de terre dont on eût encore entendu parler. La terre s'entr'ouvrit et s'abîma en plusieurs endroits; le mont Taygète en fut tellement agité, que plusieurs de ses sommets s'écroulèrent; la ville se trouva dans la confusion la plus horrible, et, excepté cinq maisons, toutes les autres furent fortement ébranlées (41). Quelques instants avant cet événement funeste, un certain nombre de jeunes hommes et de jeunes garçons s'exerçaient nus dans un portique, lorsqu'ils virent un lièvre passer devant eux; les jeunes garçons, tout frottés d'huile qu'ils étaient, se mirent à courir et à le poursuivre; ils furent à peine sortis, que le portique tomba sur les jeunes gens qui étaient restés, et les écrasa. Leur tombeau subsiste encore, et s'appelle Sismatia (42). Archidamus, à qui le danger présent fit conjecturer sur-le-champ celui qu'on avait à craindre, et qui voyait les citoyens uniquement occupés à sauver de leurs maisons les effets les plus précieux, fit sonner l'alarme, comme si l'ennemi eût été aux portes de la ville, afin qu'ils accourussent au plus tôt se ranger autour de lui avec leurs armes. Cette présence d'esprit sauva seule la ville dans cette affreuse conjoncture ; car les Ilotes accoururent de tous côtés de la campagne pour massacrer tous les Spartiates qui auraient échappé au tremblement de terre; mais quand ils les virent armés et rangés en bataille, ils se retirèrent dans les villes voisines, dont la plupart embrassèrent leur parti; soutenus d'ailleurs par les Messéniens, qui de leur côté attaquèrent les Spartiates, ils commencèrent contre Lacédémone une guerre ouverte : les Lacédémoniens donc envoyèrent Périclidas à Athènes pour demander du secours. C'est de lui que le poëte Aristophane dit en plaisantant (43) :

De pourpre revêtu, pâle et défiguré,
Embrassant un autel du peuple révéré,
Il venait chaque jour demander une armée.

Éphialte s'y opposait, en protestant qu'on ne devait pas les secourir, et relever une ville rivale d'Athènes; qu'il fallait la laisser ensevelie sous ses ruines, et fouler aux pieds l'orgueil de Sparte.

XXIV. Critias dit que Cimon, préférant l'intérêt des Lacédémoniens à l'agrandissement de sa patrie, amena le peuple à son sentiment (44), et marcha au secours de Sparte avec un corps nombreux de troupes. Ion même rapporte l'endroit de son discours qui fit plus d'impression sur les Athéniens; il les exhorta à ne pas laisser la Grèce boiteuse, et à ne pas ôter à Athènes un contre-poids nécessaire.

Après avoir secouru les Lacédémoniens, il s'en retourna par Corinthe avec son armée. Lachartus, qui commandait dans cette ville, se plaignit à lui

[1] De Clitore en Arcadie.

de ce qu'il y avait fait entrer ses troupes sans en prévenir les Corinthiens. « Lorsqu'on frappe à une » porte, ajouta-t-il, on n'entre pas que le maître » ne l'ait ordonné. — Mais vous-même, Lacbartus, lui répondit Cimon, au lieu de frapper aux » portes de Cléone et de Mégare, vous les avez » brisées, et vous êtes entré dans ces villes les » armes à la main, en disant que les plus forts » avaient droit d'entrer partout. » Ce ton de fermeté en imposa à propos au général corinthien, et Cimon poursuivit sa marche (45). Les Lacédémoniens appelèrent une seconde fois les Athéniens à leur secours contre les Messéniens et les Ilotes, qui s'étaient rendus maîtres d'Ithome. Mais quand les Athéniens furent arrivés, les Spartiates craignirent leur audace et leur ardeur; et, sous prétexte qu'ils tramaient quelque nouveauté, ils les renvoyèrent seuls entre tous les alliés. Cet affront outra de colère les Athéniens, qui, étant repartis sur-le-champ, se déclarèrent dès ce moment les ennemis de ceux qui favorisaient les Lacédémoniens; et, saisissant le plus léger prétexte, ils bannirent Cimon par l'ostracisme, genre d'exil qui devait durer dix ans.

XXV. Dans cet intervalle, les Lacédémoniens, en revenant de Delphes qu'ils avaient délivrée du joug des Phocéens, campèrent dans les plaines de Tanagre. Les Athéniens sortirent au-devant d'eux pour leur livrer bataille, et Cimon se rendit en armes dans sa tribu Ænéide (46), montrant la plus grande ardeur pour combattre, avec ses compatriotes, contre les Lacédémoniens. Mais le conseil des cinq-cents qui en fut informé, et à qui les clameurs des ennemis de Cimon firent craindre qu'il ne fût venu pour troubler l'ordonnance de la bataille, et introduire les Lacédémoniens dans Athènes, fit défendre aux capitaines de le recevoir dans aucune de leurs compagnies. Il se retira donc, après avoir conjuré Euthippe, du bourg d'Anaphlyste, et quelques autres de ses compagnons qu'on regardait comme les plus chauds partisans des Lacédémoniens, de combattre de toutes leurs forces, et de se laver par leur conduite, aux yeux de leurs concitoyens, du soupçon qu'on avait formé contre eux. Ces guerriers, qui étaient au nombre de cent, placèrent au milieu de leur bataillon l'armure complète de Cimon[1]; et, se tenant serrés les uns contre les autres, ils se firent tous tuer, après avoir fait des prodiges de valeur, et laissé aux Athéniens autant de regret que de repentir de l'accusation injuste dont on les avait noircis. Aussi leur ressentiment contre Cimon ne dura-t-il pas long-temps; il céda bientôt, soit au souvenir de ses grands services, soit aux conjonctures fâcheuses où ils se trouvèrent. Complétement battus dans ce combat de Tanagre, et s'attendant, pour le printemps prochain, à une incursion des Péloponnésiens sur leurs terres, ils rappelèrent Cimon de son bannissement; et Périclès lui-même en proposa le décret: tant les querelles particulières étaient subordonnées aux raisons d'état! tant les inimitiés étaient modérées, et tombaient facilement devant l'intérêt public! tant enfin l'ambition, cette passion qui soumet toutes les autres, cédait sans peine aux besoins de la patrie!

XXVI. Cimon, à peine de retour dans Athènes, mit fin à cette guerre par la réconciliation des deux villes. Quand la paix fut conclue, il vit que les Athéniens, incapables de repos, voulaient tenter de nouvelles entreprises, et faire servir leurs armées à l'agrandissement de leur puissance. Pour les empêcher donc de troubler quelqu'un des peuples de la Grèce, ou, en parcourant avec une flotte nombreuse les îles et le Péloponnèse, de faire accuser Athènes d'avoir suscité des guerres civiles, ou donné aux alliés des sujets de plainte, il équipa deux cents galères, qu'il destinait à une seconde expédition en Égypte et en Cypre (47). Par-là il voulait à la fois exercer les Athéniens dans des guerres contre les Barbares, et les enrichir par des moyens légitimes, en leur faisant rapporter dans la Grèce les riches dépouilles de leurs ennemis naturels. Quand la flotte fut prête et les troupes au moment de s'embarquer, Cimon eut un songe dans lequel il crut voir une lice irritée qui aboyait contre lui, et qui, au milieu de ses cris, prononça d'une voix humaine:

Viens, tu me serviras et mes petits et moi.

Ce songe était difficile à expliquer; mais Astyphilus de Posidonie (48), versé dans l'art de la divination, et ami particulier de Cimon, lui déclara que cette vision lui annonçait une mort prochaine; et voici comment il l'expliquait. Le chien est ennemi d'un homme contre lequel il aboie; et l'on ne peut faire plus de plaisir à son ennemi que de mourir. Le mélange de la voix humaine avec le cri du chien désigne un ennemi mède; car l'armée des Mèdes est mêlée de Grecs et de Barbares (49). Quelques jours après cette vision, Cimon fit un sacrifice à Bacchus; le prêtre ayant ouvert la victime, il s'assembla autour de son corps une prodigieuse quantité de fourmis qui enlevant le sang déja figé, le portaient peu à peu auprès de Cimon, et lui en enduisaient le gros doigt du pied (50). Il fut long-temps sans s'en apercevoir; et au moment où il y fit attention, le sacrificateur vint lui présenter le foie de la victime, qui n'avait point de tête.

XXVII. Malgré ces présages, comme il n'y avait plus moyen de reculer, il s'embarqua; et, en-

[1] Voyez la Vie de Périclès, chap. XIII.

voyant soixante de ses vaisseaux en Égypte, il retourna avec le reste de sa flotte dans la Pamphylie, où il battit celle du roi, composée de vaisseaux de Phénicie et de Cilicie, ét se rendit maître de toutes les villes de Cypre. Mais comme il ne formait que de grands projets, et qu'il ne se proposait rien moins que de détruire l'empire du roi de Perse, il épiait l'occasion de surprendre l'Égypte. Ce qui le lui faisait surtout desirer, c'est qu'il avait appris que Thémistocle jouissait chez les Barbares d'une gloire et d'une puissance extraordinaires, depuis qu'il avait promis au roi de conduire lui-même son armée contre les Grecs, s'il voulait leur déclarer la guerre. Mais Thémistocle, qui désespérait, dit-on, de soumettre la Grèce et de surmonter la fortune et la valeur de Cimon, se donna lui-même la mort. Cependant Cimon, tout rempli des grands projets de guerre qu'il avait formés, se tenait toujours avec sa flotte autour de l'île de Cypre. Il envoya des personnes sûres au temple d'Ammon, pour y consulter le dieu sur des choses secrètes dont on n'a jamais eu aucune connaissance. Le dieu ne rendit point d'oracle à ses envoyés ; mais dès qu'ils entrèrent dans le temple, il leur ordonna de s'en retourner, parceque Cimon était déja auprès de lui. Les députés reprirent le chemin de la mer; et, en arrivant au camp des Grecs, qui était alors sur les côtes d'Égypte, ils apprirent que Cimon n'était plus; et, comparant le jour de sa mort avec celui où le dieu leur avait parlé, ils reconnurent que l'oracle, en leur disant que Cimon était déja avec les dieux, leur avait déclaré énigmatiquement sa mort.

XXVIII. Il mourut au siége de Citium en Cypre, de maladie, suivant la plupart des historiens, et selon d'autres, d'une blessure qu'il reçut en combattant contre les Barbares (51). En mourant, il ordonna à ses capitaines de ramener sur-le-champ la flotte à Athènes, et de cacher sa mort à tout le monde. Ils exécutèrent cet ordre si secrètement, que ni les ennemis ni les alliés ne surent sa mort, et que la flotte rentra en sûreté dans les ports de l'Attique, suivant Phanodème, après une navigation de trente jours, et toujours commandée par Cimon, tout mort qu'il était. Depuis cet événement, aucun des généraux grecs ne fit plus aucun exploit éclatant contre les Barbares. Maîtrisés par leurs démagogues, par ces brandons de discorde qui les animaient les uns contre les autres, sans que personne se mît entre deux pour les séparer, ils en vinrent enfin à se faire une guerre ouverte. Leurs divisions laissèrent long-temps respirer le roi de Perse, et portèrent à la puissance des Grecs des coups irréparables. Ce ne fut que long-temps après (52) qu'Agésilas, portant les armes en Asie, ralluma faiblement la guerre contre les généraux du roi de Perse qui commandaient dans les provinces maritimes. Mais avant que d'avoir pu rien faire de grand et de mémorable dans cette guerre, il fut rappelé par les nouveaux sujets de sédition et de trouble qui s'étaient élevés dans la Grèce, laissant les exacteurs du roi de Perse lever les impôts au milieu des villes alliées et amies des Grecs : tandis que, sous le commandement de Cimon, un seul greffier n'avait osé signifier un exploit, ni un seul homme de guerre s'approcher de la mer à plus de quatre cents stades (53). Les os de Cimon furent transportés dans l'Attique. Son tombeau, qu'on y voit encore, et qui s'appelle Cimonia, en est une preuve. Cependant les habitants de Citium, suivant l'orateur Nausicratès (54), honorent un tombeau qu'ils disent être celui de Cimon; et le motif des honneurs qu'ils lui rendent, c'est que, dans un temps de famine et de stérilité, un dieu leur ordonna de ne pas négliger la mémoire de Cimon, et de lui rendre les honneurs divins. Tel fut le capitaine grec que je mets en parallèle avec Lucullus.

NOTES

SUR LA VIE DE CIMON.

(1) Pausanias, liv. IX, ch. v, ne fait point mention de cette colonie, conduite par Péripoltas de Thessalie en Béotie. Dans son récit, il est d'accord avec Homère et avec Diodore de Sicile. Ces autorités doivent, ce me semble, l'emporter sur celle de Plutarque, surtout celle d'Homère, beaucoup plus voisin que lui de ces temps anciens, quoique d'ailleurs on pût dire que Plutarque devait être bien instruit des antiquités de son pays.

(2) Ces apparitions de spectres dans les lieux où il avait été commis quelque meurtre sont, comme on voit, d'une tradition bien ancienne. La superstition avait sans doute répandu et accrédité cette idée, surtout pour effrayer les coupables, et retenir par la crainte ceux qui voudraient les imiter.

(3) Quelques interprètes avaient cru, d'après ce passage, que le dialecte éolique était en usage dans la Phocide ; mais cela ne doit s'entendre que des descendants de Damon, parmi lesquels ce dialecte était conservé. Styris, ville de la Phocide, tirait son nom, suivant Pausanias, liv. X, chap. xxxv, d'un bourg d'Athènes de ce nom, qui était de la tribu Pandionide, parceque la plupart des compagnons de Pétéus, qui avait fondé cette ville, étaient des Athéniens de ce bourg.

(4) L'usage d'envoyer des préteurs pour rendre la justice dans les provinces conquises suivit de près le jugement de cette affaire, comme on le voit par Cicéron, dans son *Discours contre Pison*, ch. xxxvi.

(5) Plutarque prend le devant pour excuser ce qu'il y aura de répréhensible dans la *Vie de Lucullus*, de peur qu'on ne croie qu'il n'a pas assez ménagé un homme à qui Chéronée avait eu une si grande obligation, et afin qu'on voie que le seul intérêt de la vérité a dirigé sa plume. Au reste, on regarde ces deux *Vies parallèles* comme les premières que Plutarque ait écrites pour témoigner à Lucullus, au nom de Chéronée, sa reconnaissance du bienfait

qu'elle en avait reçu. Il est certain qu'elles ont été écrites avant celles de Thésée et de Romulus, comme on le voit à la fin de la Vie du premier; mais ensuite, dans les manuscrits et dans les éditions, on a placé toutes les Vies dans un ordre chronologique.

(6) On doit rendre justice à l'équité et à la douceur de Plutarque; il ne regarde les défauts qui se trouvent dans la conduite des hommes célèbres que comme ces taches légères qui se rencontrent sur un beau visage; elles ne le rendent point désagréable, elles empêchent seulement que sa beauté ne soit parfaite. C'est une censure de ces écrivains malins et envieux qui trouvent plus de plaisir à critiquer le mal qu'à louer le bien, et qui souvent donnent à la vertu les couleurs du vice; malignité qu'Horace a aussi condamnée dans sa troisième satire du premier livre.

(7) Plutarque a déja fait la même observation au commencement de la *Vie de Thésée*.

(8) Archélaüs d'Athènes ou de Milet fut disciple d'Anaxagoras, et maître de Socrate; il apporta le premier la philosophie naturelle de l'Ionie dans l'Attique, et traita de la physique en vers; mais ce n'est pas dans un ouvrage de cette nature qu'il a dû célébrer Cimon : aussi M. Dacier dit qu'il était poëte élégiaque; cependant ni Vossius dans son *Traité des poëtes grecs*, ni Fabricius dans sa *Bibliothèque grecque*, ne parlent de ces élégies. Il vivait dans la quatre-vingt-sixième olympiade. Mélanthius, qui fleurissait à Athènes dans la quatre-vingt-quinzième, avait composé des tragédies et des élégies, au rapport d'Athénée, l. VIII, ch. VI, qui lui reproche d'avoir été très vorace.

(9) Scapté-Hylé, qu'Étienne de Byzance écrit Scaptésyle, nom qui signifie forêt ou mine fouillée, était une petite ville de Thrace, sur le bord de la mer, au nord, vis-à-vis de l'île de Thasos. Il y avait des mines d'or qui produisaient aux Thasiens un revenu considérable. Thucydide avait épousé une femme de ce pays, qui possédait plusieurs mines, ce qui l'avait fort enrichi.

(10) Ce surnom Coalémos est formé de deux mots grecs qui signifient un homme hébété, privé de sens, et qui erre de côté et d'autre. Valère-Maxime, liv. VI, ch. IX, confirme ce que rapporte ici Plutarque.

(11) Plutarque a fait à Cimon le même reproche dans son *Traité sur les délais de la justice divine*. Mais les éditeurs d'Amyot observent que Cornélius Népos, dans sa Préface et dans la *Vie de Cimon*, dit formellement que Cimon avait épousé sa sœur, et que ce mariage n'avait fait aucun tort à sa réputation, parceque cet usage était autorisé par les lois d'Athènes. Il est étonnant que Plutarque, qui ne devait pas ignorer cette loi, et qui va dire que quelques auteurs assurent qu'il avait épousé publiquement sa sœur, ne se la soit pas rappelée dans deux occasions où il accuse Cimon d'un commerce incestueux, et qu'il ne l'ait pas alléguée pour sa justification.

(12) Ce portique, dont l'ancien nom est Pisianactia, selon Diogène Laërce, *Vie de Zénon*, liv. II, seg. V, fut nommé Pécile, des différentes peintures dont l'orna le célèbre Polygnote. Pausanias, l. I, ch. XV, en a donné une description détaillée. Cet auteur dit, liv. X, ch. XXXV, qu'il n'a trouvé dans aucun poëte que Laodicé fût au nombre des Troyennes captives, et qu'il n'est pas vraisemblable que les Grecs ne l'eussent pas mise tout de suite en liberté.

(13) C'est une chose remarquable que Plutarque reproche à Cimon d'avoir eu une passion trop forte pour sa femme légitime.

(14) Cimon, en consacrant à Minerve un mors de bride, imprimait au conseil indirect qu'il donnait aux Athéniens un caractère religieux, propre à les frapper d'une crainte respectueuse, et à leur inspirer en même temps la confiance dont il était rempli lui-même.

(15) Strabon, liv. VIII, pag. 356, place cette ville dans l'Élide, à quarante stades (deux lieues) d'Olympie; Pausanias, liv. VI, ch. XXII, compte cinquante stades de distance de l'une à l'autre.

(16) Pausanias, roi de Sparte, avait voulu livrer la Grèce à Xerxès; le complot fut découvert, et les Lacédémoniens se disposant à le faire arrêter, il s'enfuit dans le temple de Minerve, dont on boucha les portes; on découvrit le toit de la chapelle où il s'était retiré, et on le garda ainsi à vue jusqu'à ce que la faim l'eût consumé. Quand il fut sur le point d'expirer, on l'emporta hors du temple, et un moment après il rendit l'esprit. *Voy*. Diodore de Sicile, l. XI, c. XLV; et Thucydide, liv. I, c. CXXXIV.

(17) Les Hermès étaien, des colonnes de pierre ou de marbre, sur lesquelles on plaçait des têtes de Mercure. Eschine, dans son *Oraison de la couronne*, contre Ctésiphon, p. 458 de l'édition de Démosthène, par Wolf, parle de ces trois Hermès dressés par Cimon, et qui étaient dans le portique de Mercure. Il remarque, à cette occasion, que malgré les services importants que Cimon avait rendus à Athènes, le peuple ne lui permit pas de mettre son nom sur aucune de ces inscriptions, que cet orateur rapporte aussi, à quelques différences près, dans les mêmes termes que Plutarque.

(18) Palmérius croit, avec beaucoup de vraisemblance, qu'il faut lire aussi *Sophranès*, illustre Athénien du bourg de Décélie, dont Hérodote parle avantageusement, l. IX, c. LXXIII et suiv.

(19) Scyros est une île de la mer Égée, entre l'Eubée et Lesbos. Thucydide dit ici, liv. I, ch. XCVIII, que les Athéniens, après avoir pris Éione, au commencement de la soixante-dix-septième olympiade, se rendirent maîtres de Scyros. Cette île, au rapport de Strabon, l. IX, p. 437, était fameuse par la bonté de ses chèvres, et par les différentes carrières de beau marbre qu'elle produisait.

(20) Plutarque a raconté cette même histoire dans la *Vie de Thésée*, où il rapporte la manière dont Cimon découvrit les ossements de ce héros, et les rapporta dans Athènes.

(21) C'est sûrement une erreur de copiste. Plutarque n'a pu faire une pareille faute. Ce fut huit cents ans après que Thésée était parti d'Athènes, et l'an quatre cent soixante-neuf avant J.-C., que ses ossements furent transportés à Athènes.

(22) Cet archonte est nommé Apséphion par le P. Corsini, dans ses *Fastes attiques*, tom. II, p. 48, où il a très bien prouvé, contre Meursius et d'autres savants, que la véritable époque du transport des ossements de Thésée à Athènes tombait à la quatrième année de la soixante-dix-septième olympiade, lorque Apséphion était archonte éponyme.

(23) Gela était située sur un fleuve du même nom. On mit sur le tombeau de ce poëte l'épitaphe suivante :

Le fils d'Euphorion, l'Athénien Eschyle
Repose près de Gèle, en moissons si fertile.

(24) Ce Scopas est vraisemblablement le riche Thessalien de ce nom, dont il a été parlé dans la *Vie de Caton l'ancien*.

(25) Xénophon, dans les *Dits mémorables de Socrate*, liv. 1, p. 721, dit également que Lichas s'était rendu célèbre en exerçant l'hospitalité envers les étrangers, qu'il défrayait pendant tout leur séjour. Il mourut la vingt-unième année de la guerre du Péloponnèse. Les gymnopédies étaient des jeux qu'on célébrait à Sparte, et où des chœurs d'enfants chantaient des hymnes en l'honneur des Spartiates qui avaient été tués au combat de Thyrée.

(26) Les Athéniens prétendent avoir appris les premiers aux hommes à renoncer au gland qui faisait leur nourri-

ture, et à ensemencer les terres, art que Cérès avait enseigné, disaient-ils, à leur roi Triptolème.

(27) Nous avons parlé de cette espèce de monnaie dans la *Vie de Lysandre*, note (10).

(28) La vérité de cette réflexion si sensée, est attestée par Thucydide, l. I, c. XCIX.

(29) Plutarque désigne par-là toute la mer Méditerranée. Les îles Chélidoniennes, situées au commencement des côtes de Pamphylie, étaient au nombre de trois, au rapport de Strabon, liv. XIV, p. 666. Le terrain en était rude et raboteux; il y avait dans une d'elles un fort bon port, et elles étaient à cinq stades de distance (un quart de lieue) l'une de l'autre, et à six du continent. Cnide, dans la mer de Carie, avait deux ports, dont l'un pouvait se fermer, et était propre à recevoir des galères, *ibid.*, p. 656. Triopium était une ville de la Carie, sur la côte de la mer d'Ionie.

(30) Phasélis, ville de la Pamphylie ou de la Lycie, parcequ'elle est sur les confins de ces deux provinces, était une ville considérable qui avait trois ports, et dans son voisinage des défilés par où Alexandre fit passer son armée. *Voy.* Strabon, liv. XIV, p. 666.

(31) C'est le philosophe de ce nom, cousin et disciple d'Aristote. Il suivit Alexandre dans ses expéditions, et se rendit odieux à ce prince par sa dureté et par ses épigrammes. — L'Eurymédon, qui va être nommé tout de suite, était une rivière de Pamphylie. vis-à-vis de l'île de Cypre; la victoire de Cimon l'a rendue célèbre.

(32) Il doit exister ici plusieurs altérations dans le texte, et surtout une transposition; il faut sans doute lire, sur la mer, dans la première partie de la phrase, et, sur la terre, dans la seconde.

(33) Ce port d'Hydra ne se trouve dans aucun autre auteur, pas même dans Thucydide, qui parle de ce trait d'histoire. Le P. Lubin croit qu'il faudrait corriger le texte, et au lieu de Hydra, lire Sydra, ville maritime de la Cilicie, près de la Pamphylie; et cette conjecture est très vraisemblable. M. Dacier en propose une autre, c'est de lire Hydrussa, une des îles Cyclades.

(34) Par-là il était défendu à ce prince d'entrer dans la mer Égée par le Pont-Euxin, et dans la Méditerranée par les mers de Pamphylie, de Syrie, etc., car ces roches Cyanées sont deux petites îles ou deux rochers de la mer du Pont, à l'entrée du Bosphore de Thrace, que les anciens supposaient avoir été flottantes, et se heurter l'une l'autre.

(35) Démosthène, dans son *Oraison sur la fausse ambassade*, dit au contraire que les Athéniens furent si irrités contre Callias, que peu s'en fallut qu'ils ne le missent à mort, et qu'ils le condamnèrent à une amende de cinquante talents; mais Palmérius explique cette contradiction par la légèreté connue du peuple d'Athènes, dont on a vu plusieurs exemples dans sa conduite envers Miltiade, Thémistocle, Alcibiade, Cimon lui-même, Phocion et tant d'autres.

(36) Ce fut l'an quatre cent soixante-cinq avant J.-C. La guerre dura trois ans; temps où les Thasiens abandonnèrent aux Athéniens leur continent et leurs mines. *Voyez* Thucydide, liv. I, c. CI.

(37) L'île de Thasos était si voisine des côtes de la Macédoine, que Cimon y était tout porté, et qu'il pouvait faire très facilement une descente dans ce royaume. Cet Alexandre, dont il est question plus bas, était le premier du nom qui monta sur le trône de Macédoine, quatre cent soixante-dix-neuf ans avant J.-C.

(38) Il y a dans les éditions, les Macédoniens; et des manuscrits, ainsi que les variantes imprimées, mettent les Lacédémoniens. Il est certain que Cimon avait beaucoup de penchant pour ce dernier peuple; cependant il est difficile de prononcer ici.

(39) Clisthènes était fils de Mégaclès, et par sa mère petit-fils de Clisthènes, tyran de Sicyone. Il contribua beaucoup au rétablissement de la liberté à Athènes; il chassa les Pisistratides à la fin de la seconde année de la soixante-septième olympiade, et fut archonte éponyme de la troisième à la quatrième année de la même olympiade; car l'année attique commençait alors au mois Gamélion (janvier), tandis que l'année olympique commençait au mois Hécatombéon (juillet); ce qui faisait que l'un des archontes concourait avec deux années olympiques; et cela dura jusqu'à la réforme introduite par Méton, qui commença avec la première année de la quatre-vingt-septième olympiade. Clisthènes rétablit le bon ordre dans la république, réforma la législation, porta à dix le nombre des tribus, qui n'était auparavant que de quatre. C'est sur cette même année que tombe l'expulsion des rois de Rome.

(40) Par conséquent Isodicé était Athénienne, puisque Mégaclès était d'Athènes.

(41) Ce tremblement de terre, qui fut pour Sparte une si terrible calamité, arriva la quatrième année de la soixante-dix-septième olympiade, suivant Diodore de Sicile, qui l'a décrit dans le onzième livre de son *Histoire*, c. LXIII.

(42) C'est-à-dire le tombeau de ceux qui furent écrasés par la chute de ce portique, occasionée sans doute par le premier ébranlement que causa le tremblement de terre. Le nom d'Ilotes ou Hélotes, que portaient les esclaves des Lacédémoniens, venait d'une petite ville à l'extrémité de la Laconie, sur le bord de la mer, nommée Hélos. Agis, roi de Lacédémone, la ruina avant le temps de Lycurgue, et réduisit ses habitants en servitude, comme Strabon le raconte, liv. VIII, p. 365. Long-temps après, les Messéniens ayant été vaincus et réduits en esclavage, les noms d'Hélotes et de Messéniens devinrent communs aux esclaves des deux villes.

(43) C'est dans la pièce intitulée *Lysistrata*, vers la fin, que se trouve ce passage d'Aristophane.

(44) La censure que fait ici Critias de la conduite de Cimon est aussi impolitique qu'injuste, et Cimon justifie très bien le conseil qu'il donnait de secourir Lacédémone.

(45) Les Lacédémoniens, engagés au siége d'Ithome dans la Thessalie, et ne pouvant réduire cette ville, parcequ'ils étaient peu habiles dans l'attaque des places, appelèrent à leur secours les Athéniens, dont ils connaissaient la capacité pour les siéges; mais bientôt ils congédièrent et les Athéniens et Cimon, disant qu'ils n'en avaient plus besoin. *Voyez* Thucydide, liv. I, c. CII.

(46) C'était une tribu des Athéniens, qu'il ne faut pas confondre avec Œnoé, bourg ou dème de l'Attique. Anaphlyste, dont il est question quelques lignes plus bas, était un des bourgs de l'Attique. Chaque tribu comprenait un certain nombre de ces bourgs ou dèmes.

(47) Plutarque ne parle point d'une première expédition que les Athéniens avaient faite en Égypte, et qui se trouve racontée en détail dans Thucydide.

(48) Le nom de Posidonie est rendu en latin par celui de Neptunia, dans Patercule, liv. I, c. XV; on l'appelle aussi Pæstum: elle est dans la Lucanie, sur la mer de Toscane, au fond du golfe appelé de son nom Pæstanus.

(49) Il n'y avait point de songe, point de vision, quelque difficile qu'il parût à l'expliquer, dont ces devins ne voulussent rendre raison, et quelquefois ils rencontraient assez heureusement; ce qui confirmait les peuples dans leur confiance superstitieuse. Astyphilus dit que les Grecs ne regardaient comme un langage humain que le leur, et celui des Barbares que comme un aboiement.

(50) Cimon était là les pieds nus, comme il était d'usage chez la plupart des Athéniens.

(51) Il y eut entre les soixante galères que Cimon avait

envoyées en Égypte, et celles des Phéniciens et des Ciliciens, un grand combat dans lequel les Barbares furent vaincus. Quelques auteurs disent que Cimon y fut tué; d'autres, comme Plutarque, assurent qu'il mourut de maladie devant Citium. Thucydide, liv. I, c. CXII.

(52) Ce fut environ cinquante-quatre ou cinquante-cinq ans après la mort de Cimon.

(53) Les quatre cents stades faisaient vingt de nos lieues. Ce seul trait prouve la terreur que Cimon inspirait à ces Barbares. Il paraît, par ce que dit ici Plutarque, que les satrapes et les gouverneurs de ces provinces étaient des gens avides, qui les vexaient par leurs exactions, et qui faisaient souvent des exécutions militaires sur les villes grecques d'Asie, pour y lever les contributions qu'ils leur imposaient. Cimon les avait délivrées de ces exactions, et leur avait rendu la tranquillité.

(54) Je n'ai trouvé nulle autre part le nom de cet orateur; Suidas parle d'un poëte comique de ce nom; et Cicéron, *de Orat.*, liv. II, c. XXIII, cite un Naucratès, historien et disciple d'Isocrate. Y aurait-il erreur de copiste dans le texte de Plutarque, sur le nom ou sur la qualité de l'écrivain.

LUCULLUS.

I. Famille de Lucullus. Il accuse l'augure Servilius. — II. Éloquence de Lucullus. Son habileté dans la langue grecque et dans la langue latine. — III. Son amitié pour son frère. Sylla se l'attache, et l'emploie en plusieurs occasions. —IV. Il va en Égypte, où il est bien reçu par Ptolémée. Il échappe par une ruse aux ennemis qui l'attendaient. — V. Fimbria lui propose d'attaquer Mithridate par mer. — VI. Lucullus remporte deux victoires sur les flottes de Mithridate. — VII. Il surprend les Mityléniens et les défait. — VIII. Sylla l'institue, par son testament, tuteur de son fils. Il est nommé consul. — IX. Il est chargé de la guerre contre Mithridate.—X. Il rétablit la discipline parmi les troupes. — XI. Mithridate fait de nouveaux préparatifs de guerre. — XII. Ce prince bat Cotta sur terre et sur mer. Lucullus marche contre lui. — XIII. Un prodige l'empêche de combattre. Il prend le parti de gagner du temps. — XIV. Mithridate met le siége devant Cyzique. Inquiétude des habitants. — XV. Ils sont rassurés par divers prodiges. — XVI. Avantage considérable remporté par Lucullus sur Mithridate. — XVII. Nouvelle victoire de Lucullus. — XVIII. Il s'empare des galères de Mithridate. — XIX. Il poursuit ce prince, dont la flotte est détruite par une tempête. — XX. Plaintes de ses soldats. —XXI. Il justifie auprès d'eux sa conduite. — XXII. Lucullus va camper devant Mithridate, et a l'avantage sur lui dans une escarmouche. — XXIII. Un prince dardarien entreprend d'assassiner Lucullus, et ne peut y réussir. —XXIV. Avantages remportés par les officiers de Lucullus sur ceux de Mithridate. — XXV. Mithridate prend la fuite. — XXVI. Prise de Cabires. Mort violente des femmes de Mithridate. — XXVII. Lucullus se rend maître de la ville d'Amisus. — XXVIII. Il répare, autant qu'il lui est possible, le feu qui avait été mis à cette ville. — XXIX. Il visite les villes d'Asie, et y fait des réformes utiles. — XXX. Appius Claudius détache Zarbiénus de l'alliance de Tigrane. — XXXI. Agrandissement et insolence de Tigrane. Appius lui demande de livrer Mithridate. — XXXII. Entrevue de Mithridate et de Tigrane. — XXXIII. Lucullus s'empare de la ville de Sinope. — XXXIV. Il apprend que Mithridate et Tigrane s'approchent, et il marche à leur rencontre. — XXXV. Il passe l'Euphrate. — XXXVI. Il entre en Arménie. Dispositions de Tigrane à cette nouvelle. — XXXVII. Lucullus assiége Tigranocerte. — XXXVIII. Tigrane s'avance pour combattre contre Lucullus. — XXXIX. Plaisanteries de Tigrane et de ses courtisans sur le petit nombre des Romains. — XL. Lucullus fait passer la rivière à son armée.— XLI. Il marche à l'ennemi. — XLII. Il remporte une victoire complète. — XLIII. Mithridate recueille Tigrane. Lucullus prend Tigranocerte. — XLIV. Plusieurs nations se soumettent à Lucullus. — XLV. Il veut aller faire la guerre aux Parthes. Ses soldats se mutinent. —XLVI. Il bat plusieurs fois les Arméniens, et va assiéger la ville d'Artaxata. — XLVII. Victoire remportée par Lucullus sur Tigrane et Mithridate. — XLVIII. Sédition dans son armée. Il prend la ville de Nisibe. — XLIX. Réflexions sur le changement de fortune que Lucullus éprouve. — L. Clodius ameute contre lui l'armée. — LI. Triarius est battu par Mithridate. Les soldats refusent de suivre Lucullus. — LII. Entrevue de Lucullus et de Pompée. Ils se séparent mécontents l'un de l'autre. — LIII. Réflexions sur l'expédition contre les Parthes, projetée par Lucullus, et sur celle de Crassus, qui eut lieu dans la suite. — LIV. Lucullus n'obtient qu'avec peine les honneurs du triomphe. — LV. Il répudie sa femme Clodia, pour épouser Servilia qu'il répudie ensuite. Il quitte les affaires pour se livrer au repos. — LVI. Réflexions sur sa magnificence et sa vie délicieuse dans ses dernières années. — LVII. Sa dépense journalière pour la table. — LVIII. Il donne un jour à souper à Cicéron et à Pompée dans la salle d'Apollon. — LIX. Sa bibliothèque. Son attachement à la secte de l'ancienne Académie. — LX. Pompée se ligue avec Crassus et César, contre Caton et Lucullus. Ce dernier est accusé d'avoir voulu assassiner Pompée. — LXI. Mort de Lucullus.

M. Dacier, qui ne fixe que les époques de la guerre de Lucullus contre Mithridate et Tigrane, les place depuis l'an 3877 du monde, la 4e année de la 176e olympiade, l'an de Rome 680, 71 ans avant J.-C., jusqu'à l'an du monde 3881, la 4e année de la 177e olympiade, l'an de Rome 684, 67 ans avant J.-C.

Les éditeurs d'Amyot renferment la vie de Lucullus, depuis l'an de Rome 630 environ, jusque vers l'an 700, avant Jésus-Christ 54.

Parallèle de Cimon et de Lucullus.

I. L'aïeul de Lucullus fut revêtu de la dignité consulaire (1) : il eut pour oncle maternel Métellus, surnommé Numidicus. Son père fut convaincu de péculat, et Cécilia, sa mère, eut la réputation de ne pas mener une vie réglée. La première action d'éclat que fit Lucullus dans sa première jeunesse, avant qu'il eût exercé aucune charge et pris part aux affaires publiques, fut d'appeler en justice, pour cause de concussion, l'augure Servilius, l'accusateur de son père. Cette démarche lui fit le plus grand honneur, et l'on ne parlait dans Rome que de cette accusation si glorieuse pour Lucullus : les Romains regardaient comme honorables les accusations qui n'avaient pas pour motif des ressentiments particuliers; et l'on aimait que les jeunes gens s'attachassent à la poursuite des coupables, comme les chiens généreux s'acharnent sur les bêtes sauvages (2). Cette affaire fut suivie de part et d'autre avec tant de chaleur et d'animosité, qu'on en vint à des voies de fait, et qu'il y eut des gens blessés et tués dans les deux partis : Servilius fut absous.

II. Ce n'est pas que Lucullus manquât d'éloquence; il parlait même avec beaucoup de facilité l'une et l'autre langue (3). Sylla, qui avait composé les Mémoires de sa vie, les lui dédia, comme à celui qui était le plus capable de les rédiger et de leur donner la forme de l'histoire. Son éloquence n'était pas seulement propre aux affaires; il ne se bornait pas à plaider dans les tribunaux, comme ces orateurs qui, tels que les thons

Qu'on voit, en se jouant, fendre l'azur des flots,

semblent se jouer dans les disputes du barreau; mais qui, hors de là,

Restent bientôt à sec, et meurent d'ignorance (4).

Dès sa jeunesse il avait enrichi son esprit par la culture des lettres et des arts libéraux; et quand, dans un âge avancé, il voulut se reposer de ses

longs travaux, comme d'autant de combats, il chercha un délassement honnête dans l'étude de la philosophie. Il sut, après le différend qu'il eut avec Pompée, réprimer et amortir à propos son ambition, pour donner l'essor à la partie contemplative de son ame. Outre ce que je viens de dire de son savoir, on en donne aussi pour preuve qu'étant encore assez jeune, et badinant un jour avec l'orateur Hortensius et l'historien Sisenna, il s'engagea à composer en vers ou en prose, dans la langue grecque ou dans la latine, suivant que le sort en déciderait, la guerre des Marses. Il fit de ce badinage une affaire sérieuse ; le sort étant tombé sur la langue grecque, il écrivit en grec une histoire de la guerre des Marses (5), que nous avons encore.

III. Entre plusieurs marques d'amitié qu'il donna à son frère Marcus Lucullus, les Romains citent surtout la première. Quoiqu'il fût son aîné, il ne voulut point entrer dans les charges avant lui : il attendit que son frère eût atteint l'âge de les exercer ; et cette preuve d'amour fraternel lui gagna tellement l'affection du peuple, que, même en son absence, il fut nommé édile avec son frère. Il servit fort jeune dans la guerre des Marses, où il fit éclater, en plusieurs occasions, son audace et sa prudence ; mais ce fut surtout à cause de la douceur et de l'égalité de son caractère, que Sylla voulut se l'attacher ; et qu'après avoir une fois essayé de ses services, il l'employa toujours dans les affaires les plus importantes, et en particulier pour la fabrication de la monnaie. Ce fut sous sa direction qu'on frappa, dans le Péloponnèse, toute la monnaie dont on se servit pour la guerre contre Mithridate. On l'appelle de son nom la monnaie lucullienne, et elle eut long-temps cours dans les armées pour les besoins journaliers des soldats, parceque personne ne faisait difficulté de la recevoir. Quelque temps après, Sylla, au siége d'Athènes, plus fort du côté de la terre, était sur mer inférieur aux ennemis, qui lui coupaient les vivres. Il envoya donc Lucullus en Égypte et en Afrique, pour y prendre des vaisseaux et les lui amener. On était au fort de l'hiver. Lucullus s'embarqua néanmoins sur trois brigantins et autant de navires rhodiens (6), sans craindre ni les dangers d'une longue navigation, ni les nombreux vaisseaux des ennemis, qui, maîtres de ces mers, croisaient de tous côtés. Malgré ces obstacles, il aborde à l'île de Crète, qu'il attire dans le parti de Sylla ; passe à Cyrène, qu'il trouve agitée de guerres civiles et opprimée par des tyrans : il l'en délivre, et rétablit l'ancienne forme de gouvernement, en rappelant aux Cyrénéens un mot de Platon, qui avait été une espèce de prophétie. Ils avaient prié ce philosophe de leur donner des lois, et de leur tracer un plan de république sage et modéré. Platon leur répondit qu'il était difficile de donner des lois à un peuple aussi heureux que l'étaient alors les Cyrénéens. Rien, en effet, n'est plus difficile à gouverner qu'un homme à qui tout prospère : est-il maltraité par la fortune, il se laisse conduire avec la plus grande facilité ; et c'est ce qui rendit les Cyrénéens si dociles aux lois que Lucullus voulut leur prescrire (7).

IV. De Cyrène, il fit voile pour l'Égypte, et dans son passage une partie de sa flotte lui fut enlevée par des corsaires. Il eut le bonheur de leur échapper, et d'entrer dans Alexandrie avec le cortége le plus brillant. Toute la flotte royale était sortie à sa rencontre magnifiquement parée, comme elle a coutume d'aller au-devant du roi, lorsqu'il revient de quelque voyage. Le jeune roi Ptolémée (8) lui fit l'accueil le plus distingué : il lui donna sa table et un appartement dans son palais ; ce qui n'avait jamais encore été fait pour aucun général étranger. Il ne régla point sa dépense sur le pied qu'elle était fixée pour les autres, elle fut quatre fois plus forte ; mais Lucullus ne prit que ce qui lui était absolument nécessaire ; il refusa même tous les présents que le roi lui avait destinés, et qui valaient plus de quatre-vingts talents [1] : on dit aussi qu'il ne voulut aller voir ni Memphis, ni aucune des autres merveilles de l'Égypte, qui sont si vantées partout ; cette curiosité, disait-il, pouvait convenir à un homme oisif qui voyage pour son plaisir, et non à un capitaine qui avait laissé son général campé sous des tentes et près des retranchements ennemis. Ptolémée ne fit point alliance avec Sylla, de peur de s'attirer la guerre ; mais il donna à Lucullus des vaisseaux d'escorte qui le ramenèrent en Cypre. Quand il fut près de s'embarquer, le roi lui donna les plus grands témoignages d'amitié ; et en lui faisant ses derniers adieux, il lui présenta une émeraude de grand prix, montée en or, que Lucullus refusa d'abord : mais Ptolémée lui ayant fait voir que son portrait était gravé sur cette pierre, il craignit, en la refusant, que le roi ne le soupçonnât de partir avec des dispositions hostiles, et qu'on ne lui dressât des embûches sur mer ; il l'accepta donc. Dans sa traversée, ayant rassemblé un grand nombre de vaisseaux de toutes les villes maritimes, excepté de celles qui partageaient avec les corsaires le fruit de leurs pirateries, il amena cette flotte en Cypre. Là, il apprit que les ennemis étaient cachés derrière quelques pointes de terre, pour le surprendre au passage. Alors il tira ses vaisseaux à terre, et écrivit aux villes voisines de lui envoyer des vivres, et les

[1] Quatre cent mille livres.

autres provisions nécessaires pour passer l'hiver, parcequ'il ne se rembarquerait qu'au printemps. Mais dès que le temps devint favorable, il remit ses vaisseaux en mer, et s'embarqua; il eut la précaution de voguer le jour à voiles baissées, et de cingler la nuit à pleines voiles; il arriva ainsi à Rhodes sans aucun accident. Les Rhodiens lui ayant fourni des vaisseaux, il persuada à ceux de Cos et de Cnide d'abandonner le roi Mithridate, et de le suivre à son expédition contre les Samiens. Il alla en personne chasser de Chio la garnison que ce prince y avait mise, rendit la liberté aux Colophoniens, et fit prisonnier leur tyran Épigonus.

V. Vers ce temps-là, Mithridate avait abandonné Pergame, et s'était renfermé dans Pitane (9), où Fimbria le tenait assiégé par terre. Ce prince, désespérant de pouvoir risquer une bataille contre ce général, homme audacieux et enflé de sa victoire, et ne voyant de ressource pour lui que du côté de la mer, rassembla de toutes parts ses différentes escadres. Fimbria, qui pénétra son dessein, et qui manquait de vaisseaux, écrivit à Lucullus, et le pria de lui amener sa flotte, pour l'aider à vaincre ce roi, le plus ardent et le plus redoutable ennemi des Romains. Il lui représentait, dans sa lettre, combien il était important de ne pas laisser échapper Mithridate, ce prix glorieux de tant de travaux et de tant de combats, lorsqu'ils le tenaient, pour ainsi dire, entre leurs mains, et qu'il était venu lui-même se jeter dans leurs filets : s'il était pris, personne n'en retirerait plus de gloire que celui qui se serait opposé à sa fuite, et qui l'aurait saisi au moment où il comptait se dérober à ses ennemis; ils partageraient tous deux l'honneur d'un si bel exploit, lui-même pour l'avoir obligé sur terre de prendre la fuite, et Lucullus pour lui avoir fermé sur mer le chemin de la retraite : un succès si glorieux effacerait, dans l'esprit des Romains, les victoires tant vantées de Sylla à Orchomène et à Chéronée.

VI. Il n'y avait rien de si vraisemblable que ce que disait Fimbria; et il est visible que si Lucullus, qui se trouvait près de lui, eût suivi ce conseil, et fût venu bloquer le port avec ses vaisseaux, la guerre était finie, et il aurait prévenu les maux sans nombre qu'elle causa dans la suite : mais, soit que Lucullus préférât aux avantages publics et particuliers qu'on lui offrait l'exécution fidèle des ordres de Sylla, dont il était lieutenant, ou qu'il eût en horreur Fimbria, qui, par une ambition détestable, venait de se souiller du meurtre de son général et de son ami (10); soit enfin que, par une disposition particulière de la providence divine (11), il épargnât Mithridate, afin de se réserver, dans ce prince, un adversaire digne de lui, il n'écouta point les propositions de Fimbria. Son refus donna à Mithridate le temps de s'échapper, et de braver toutes les forces du général romain. Mais Lucullus eut la gloire de battre seul la flotte du roi, d'abord près de Lectum, promontoire de la Troade (12); ensuite, ayant su que Néoptolème était dans la rade de Ténédos avec une flotte plus nombreuse que la première, il prit seul les devants sur une galère rhodienne à cinq rangs de rames, commandée par un capitaine nommé Démagoras, plein de zèle pour les Romains, et très expérimenté dans les combats de mer. Néoptolème voguant sur lui à force de rames, ordonne à son pilote de heurter de sa proue la galère ennemie : Démagoras, qui craignit le choc de cette galère capitainesse, qui était fort pesante et armée d'éperons d'airain, n'osa pas l'attendre de front, et commanda à son pilote de revirer promptement, et de lui présenter sa poupe; par ce moyen, le coup qu'elle reçut porta sur les parties basses qui sont toujours dans l'eau, et ne fut pas dangereux. Cependant les autres galères arrivèrent; et Lucullus ayant ordonné à son pilote de retourner en avant la proue de sa galère, fit dans ce combat les actions les plus mémorables, mit les ennemis en fuite, et donna long-temps la chasse à Néoptolème.

VII. Après cette double victoire, il alla joindre Sylla, qui se préparait à partir de la Chersonèse; il assura son passage, et transporta une partie de son armée. Quand Mithridate, après avoir obtenu la paix, se fut retiré dans le Pont, et que Sylla eut mis sur l'Asie une taxe de vingt mille talents [1], il chargea Lucullus de lever cette contribution, et d'en faire frapper de la monnaie au coin romain. La manière dont il exécuta une commission aussi odieuse que difficile fut pour ces villes une consolation de l'extrême dureté avec laquelle Sylla les avait traitées; il s'y montra non seulement juste et désintéressé, mais encore plein de douceur et d'humanité. Les Mityléniens étaient en pleine rebellion contre lui; cependant il desirait qu'ils rentrassent en eux-mêmes, pour n'avoir qu'à les punir légèrement du tort qu'ils avaient eu de suivre le parti de Marius; mais les voyant obstinés dans leur révolte, il les attaqua, les vainquit, et les obligea de se renfermer dans leurs murailles. Pendant qu'il les y tenait assiégés, il se rembarqua en plein jour, et fit voile vers la ville d'Éléa (13); quand la nuit fut avancée, il revint très secrètement, et se mit en embuscade près de la ville. Le lendemain, ceux de Mitylène sortirent avec autant de désordre que d'audace pour aller piller son camp, qu'ils comptaient trouver

[1] Cent millions de notre monnaie.

abandonné : quand il les vit assez près, il tomba brusquement sur eux, en fit un grand nombre prisonniers, en tua cinq cents qui voulurent se défendre, leur prit six mille esclaves et un butin immense.

VIII. Lucullus n'eut aucune part aux maux innombrables, et de toute espèce, dont Marius et Sylla accablèrent l'Italie ; il en fut préservé par une faveur particulière de la Providence, qui le retint long-temps en Asie (14). Malgré son absence, il ne conserva pas moins de crédit auprès de Sylla qu'aucun autre des amis de ce dictateur. J'ai déja dit que Sylla lui avait dédié ses Commentaires, comme un témoignage de son amitié ; en mourant, il lui confia la tutelle de son fils, le préférant à Pompée lui-même : préférence qui paraît avoir été le premier germe de la jalousie et des différends qui éclatèrent depuis entre eux ; ils étaient alors tous deux jeunes, tous deux également enflammés du desir de la gloire. Peu de temps après la mort de Sylla, Lucullus fut nommé consul avec Marcus Cotta, vers la cent soixante-seizième olympiade (15). Plusieurs généraux proposèrent de recommencer la guerre contre Mithridate, et le consul Cotta dit lui-même qu'elle n'était pas éteinte, mais seulement assoupie. Aussi Lucullus fut-il très affligé que, dans le partage des provinces, le sort lui eût fait échoir celle de la Gaule cisalpine, qui n'offrait aucun exploit considérable à faire ; il était d'ailleurs vivement aiguillonné par la gloire que Pompée acquérait en Espagne, et il voyait avec chagrin que, si cette guerre d'Espagne se terminait bientôt, Pompée serait infailliblement préféré à tous les autres généraux pour aller continuer celle de Mithridate : aussi Pompée ayant écrit au sénat pour demander de l'argent, en menaçant, si on lui en refusait, de laisser là l'Espagne et Sertorius, et de ramener son armée en Italie, Lucullus s'employa avec la plus grande ardeur pour lui en faire accorder, et lui ôter tout prétexte de revenir en Italie pendant son consulat. Il voyait que Pompée, s'il revenait avec une si grande armée, serait le maître dans Rome ; d'ailleurs le tribun Céthégus, qui dominait alors dans la ville, parcequ'il ne disait et ne faisait que ce qui pouvait plaire au peuple, avait une haine particulière contre Lucullus, qui, détestant sa vie criminelle, ses amours infames et ses débauches crapuleuses, lui était ouvertement opposé : un autre tribun, nommé Lucius Quintius, voulait faire casser les ordonnances de Sylla ; il cherchait à porter le désordre dans les affaires, et à troubler la tranquillité dont jouissait alors la république. Lucullus, et par les remontrances particulières qu'il lui fit, et par les avis sages qu'il lui donna publiquement, lui persuada de se désister de son entreprise ; et, en traitant avec toute la douceur et toute l'adresse possibles une maladie naissante qui pouvait avoir les plus funestes suites, il amortit une ambition qui menaçait la sûreté publique.

IX. Cependant on apprit qu'Octavius, qui commandait dans la Cilicie, venait de mourir. Cette nouvelle réveilla l'ambition de plusieurs concurrents qui aspiraient à ce gouvernement, et qui, persuadés que le crédit de Céthégus le ferait obtenir à celui qu'il voudrait, lui firent assidûment leur cour. Lucullus ne faisait pas grand cas de la Cilicie en elle-même ; mais considérant que, s'il l'obtenait, son voisinage de la Cappadoce lui ferait décerner, préférablement à tout autre, la conduite de la guerre contre Mithridate, il mit tout en œuvre afin que ce gouvernement ne fût pas donné à un autre qu'à lui. Il finit même par recourir à un moyen qui n'était en soi ni honnête, ni louable, mais que la nécessité lui fit employer contre son caractère, parcequ'il devait presque infailliblement le conduire à ses fins. Il y avait alors à Rome une femme, nommée Précia, du nombre de celles que leur beauté et les graces de leur esprit avaient rendues célèbres, mais qui au fond ne se conduisait guère mieux qu'une courtisane de profession. L'usage qu'elle faisait du crédit de ceux qui la fréquentaient, pour avancer ses amis dans les charges, joignit à la réputation que lui donnaient déja ses charmes, celle d'amie active qui servait avec zèle ceux qu'elle voulait obliger. Aussi eut-elle bientôt le plus grand pouvoir : mais quand Céthégus, alors tout puissant dans Rome, fut tombé dans ses filets, et eut conçu pour elle la passion la plus vive, toute l'autorité fut dans les mains de cette femme ; aucune affaire publique ne se faisait que par Céthégus, et l'on n'obtenait rien de Céthégus que par Précia. Lucullus n'épargna donc, pour la gagner, ni flatteries, ni présents ; il lui faisait assidûment une cour qui flattait l'orgueil et l'ambition de cette femme. Dès ce moment, Céthégus devint le panégyriste de Lucullus, et brigua pour lui la Cilicie. Une fois qu'il l'eut obtenue, il n'eut plus besoin du crédit de Précia et de Céthégus ; tout le peuple, persuadé que personne n'était plus capable que lui de terminer heureusement la guerre contre Mithridate, lui en confia unanimement la conduite. Pompée combattait contre Sertorius ; Métellus était cassé de vieillesse : et c'étaient les deux seuls généraux qui pussent rivaliser avec Lucullus pour ce commandement. Cependant Cotta, l'autre consul, fit au sénat de si vives instances, qu'il fut envoyé, avec une flotte, pour garder la Propontide et défendre la Bithynie.

X. Lucullus ayant levé une légion à Rome, passa tout de suite en Asie, où il prit le commandement

des troupes qui lui étaient destinées. Il les trouva depuis long-temps corrompues par la mollesse et par l'avarice. Les bandes fimbriennes surtout avaient, outre ces vices, une habitude de vivre dans l'anarchie, qui les rendait très difficiles à gouverner. Elles avaient, à l'instigation de Fimbria, tué le consul Flaccus leur général, et ensuite livré Fimbria lui-même à Sylla; elles étaient composées d'hommes audacieux, sans frein et sans loi, mais pleins de bravoure, endurcis aux travaux et expérimentés dans la guerre. Cependant Lucullus eut en peu de temps réprimé leur audace, et ramené à la discipline toutes les autres troupes, qui éprouvaient, sans doute pour la première fois, ce que c'est qu'un bon et véritable capitaine; jusqu'alors elles avaient été flattées par leurs généraux, qui ne leur commandaient que ce qui pouvait leur plaire.

XI. Quant aux ennemis, voici quelle était la situation de leurs affaires. Mithridate, qui, fier et avantageux, avait d'abord attaqué les Romains avec un vain appareil, dénué de puissance réelle, mais imposant par son éclat, comme les déclamations des sophistes (16), était devenu, par ses défaites honteuses, un objet de mépris et de risée. Ses pertes l'avaient corrigé; et lorsqu'il voulut recommencer la guerre, il réduisit ce fastueux appareil à de véritables forces. Il retrancha cette multitude confuse de nations diverses, ces menaces de Barbares si différents par leur langage, ces armes enrichies d'or et de pierreries, qui sont le prix du vainqueur, et non la force de ceux qui les portent. Il fit forger des épées à la romaine et des boucliers forts et pesants; rassembla des chevaux, qu'il choisit bien dressés plutôt que magnifiquement parés; mit sur pied cent vingt mille hommes d'infanterie, disciplinés comme les Romains, et seize mille chevaux, outre cent chars attelés de quatre chevaux, et armés de faux. Enfin, il équipa des vaisseaux qui, au lieu de ces pavillons dorés, de ces bains, de ces appartements de femmes, meublés voluptueusement, étaient remplis d'armes, de traits, et d'argent pour la solde des troupes. Avec cet armement formidable, il se jeta dans la Bithynie[1], dont les villes s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes; leur exemple fut suivi par celles d'Asie, qui, retombées dans leurs anciens maux, souffraient, de la part des usuriers et des fermiers romains, des vexations insupportables. Lucullus les chassa dans la suite, comme des harpies qui enlevaient à ces peuples malheureux toute leur nourriture: alors il s'efforça, par ses remontrances, de modérer leur rapacité; et par-là il prévint le soulèvement de ces peuples, qui ne cherchaient presque tous qu'à secouer le joug des Romains.

[1] A l'occident de l'Asie, vis-à-vis de la Thrace, sur le Pont-Euxin.

XII. Pendant que Lucullus était retenu par ces soins, Cotta, qui crut que c'était pour lui une occasion favorable de se signaler, se disposa à combattre contre Mithridate. Il apprenait de plusieurs côtés que Lucullus approchait, qu'il était déja dans la Phrygie: croyant donc tenir le triomphe dans ses mains, et ne voulant pas que son collègue en partageât avec lui l'honneur, il se hâta de donner la bataille. Mais, vaincu sur terre et sur mer, il perdit dans une de ces actions soixante galères avec tout l'équipage; et dans l'autre, il eut quatre mille hommes de tués. Enfermé et assiégé dans Chalcédoine[1], il n'eut plus d'espérance que dans Lucullus. On conseillait à celui-ci de laisser là le consul, et d'entrer sur-le-champ dans les états de Mithridate, qu'il trouverait sans défense. C'était surtout le langage des soldats, indignés que Cotta, après s'être perdu lui-même par sa témérité et avoir fait périr une partie de l'armée, les empêchât de remporter une victoire qui s'offrait à eux sans combat. Lucullus, dans le discours qu'il fit à cette occasion, dit à ses soldats qu'il aimait mieux sauver un Romain, que d'acquérir tout ce qui était aux ennemis. Archélaüs, qui, après avoir combattu en Béotie comme lieutenant de Mithridate, l'avait abandonné pour embrasser le parti des Romains, assurait Lucullus qu'aussitôt qu'il se montrerait dans le Pont, toutes les villes se rendraient à lui. « Je ne suis pas, lui dit Lucullus, » plus timide que les chasseurs; et je ne laisserai » pas les bêtes, pour courir au gîte qu'elles ont » quitté. » Aussitôt il marche contre Mithridate avec trente mille hommes de pied et deux mille cinq cents chevaux. Mais quand il fut à portée de découvrir les ennemis, étonné de leur grand nombre, il voulut éviter le combat et gagner du temps, lorsqu'un certain Marius (17), que Sertorius avait envoyé d'Espagne à Mithridate avec quelques troupes, étant venu au-devant de lui et l'ayant provoqué, il mit ses troupes en bataille, dans le dessein de combattre.

XIII. Comme on était sur le point de charger, tout-à-coup, sans qu'il parût aucun changement dans l'air, le ciel s'entr'ouvrit, et l'on vit tomber entre les deux armées un grand corps enflammé, qui avait la forme d'un tonneau et la couleur d'argent fondu: les deux partis, également effrayés de ce prodige, se séparèrent sans combattre. Ce phénomène parut, dit-on, dans un endroit de la Phrygie appelé Otryes. Mais Lucullus, considérant qu'il n'y avait point de provisions ni de richesses qui pussent suffire long-temps à entretenir une armée aussi nombreuse que celle de Mithridate,

[1] Ville de la Bithynie, sur le Bosphore.

surtout en présence de l'ennemi, se fit amener un des prisonniers, à qui il demanda combien ils étaient dans chaque tente, et quelle quantité de blé il avait laissé dans la sienne. Le prisonnier ayant répondu à ces questions, il le renvoya, en fit venir un second et un troisième, qu'il interrogea comme le premier. Alors comparant la quantité de blé avec le nombre de soldats que Mithridate avait à nourrir, il reconnut que les ennemis manqueraient de vivres dans trois ou quatre jours. Il s'arrêta donc à son premier dessein de gagner du temps; et, ayant fait porter dans son camp une grande quantité de blé, il attendit, avec ces provisions abondantes, les occasions que pourrait lui fournir la disette des ennemis.

XIV. Cependant Mithridate cherchait à surprendre la ville de Cyzique, déja affaiblie par le combat de Chalcédoine, où elle avait perdu trois mille hommes et dix vaisseaux. Mais voulant cacher sa marche à Lucullus, il décampe après souper, par une nuit obscure et pluvieuse, et fait une si grande diligence, qu'il arrive devant Cyzique à la pointe du jour, et pose son camp sur la colline d'Adrastie (18). Lucullus, qui avait eu avis de son départ, s'était mis à sa poursuite; et content de n'avoir pas donné en désordre, pendant la nuit, dans les ennemis, il campa près d'un bourg nommé Thracéia, dans un poste placé très à propos sur les chemins par où les ennemis devaient faire venir leurs vivres. Prévoyant donc ce qui devait arriver, il ne crut pas devoir le cacher à ses soldats: dès qu'ils eurent assis et fortifié leur camp, il les assembla, et leur annonça avec complaisance que dans peu de jours il leur livrerait une victoire qui ne leur coûterait pas une goutte de sang. Mithridate avait partagé son armée en dix camps qui investissaient la ville du côté de la terre; et par mer, il avait fermé avec ses vaisseaux les deux extrémité du détroit, qui sépare la ville de la terre ferme (19). Les Cyzicéniens, bloqués ainsi des deux côtés, étaient résolus de tout braver et de tout souffrir pour rester fidèles aux Romains; mais ils ignoraient où était Lucullus, et, ne recevant aucune nouvelle de lui, ils étaient dans la plus vive inquiétude. Cependant ils avaient son camp sous leurs yeux, et le voyaient de leurs murailles; mais ils étaient trompés par les soldats de Mithridate, qui leur montraient les Romains campés sur des hauteurs, et leur disaient: « Voyez-vous là ces troupes? c'est une armée de Mèdes et d'Arméniens » que Tigrane a envoyée au secours de Mithridate. » Les habitants en étaient consternés; et se voyant environnés de cette multitude innombrable d'ennemis, ils n'espéraient pas que l'arrivée de Lucullus pût leur être d'aucun secours. Cependant Démonax, qui leur fut envoyé par Archélaüs, leur porta la première nouvelle que Lucullus était auprès d'eux (20). D'abord ils n'en voulurent rien croire, et s'imaginèrent que c'était une fausse nouvelle qu'on leur donnait pour soutenir leur courage. Dans ce moment, un jeune prisonnier, qui s'était échappé des mains des ennemis, arrive dans la ville; ils lui demandent où l'on disait qu'était Lucullus; le jeune homme se mit à rire, croyant qu'ils plaisantaient; mais voyant enfin qu'ils parlaient sérieusement, il leur montra de la main le camp des Romains: ce qui ranima leur confiance.

XV. Il y a près de Cyzique un lac appelé Dascylitide, qui porte d'assez grands bateaux. Lucullus ayant pris le plus grand des siens, et l'ayant fait conduire sur un chariot jusqu'à la mer, y fit monter autant de soldats qu'il en pouvait contenir, et l'envoya à Cyzique. Ils passèrent, à la faveur de la nuit, sans être aperçus, et entrèrent dans la ville. Il parut que les dieux, touchés du courage des Cyzicéniens, voulurent encore augmenter leur confiance par plusieurs signes frappants, et en particulier par celui-ci. La fête de Proserpine approchait; et les habitants, qui n'avaient pas de génisse noire, victime d'usage pour le sacrifice de cette fête, en firent une de pâte, et la présentèrent à l'autel (21). Cellequi était consacrée, et qu'on nourrissait pour la déesse, avait, comme les autres troupeaux des Cyzicéniens, ses pâturages dans la terre ferme. Le jour de la fête, elle quitta le troupeau, traversa seule à la nage le bras de mer, entra dans la ville, et se présenta d'elle-même pour le sacrifice. La déesse apparut en songe à Aristagoras, greffier de la ville. « Je viens moi-même, » lui dit-elle, et j'amène le joueur de flûte de Libye contre la trompette du Pont; dis à tes concitoyens d'avoir bon courage. » Les Cyzicéniens furent fort surpris de cet oracle, dont ils ne comprenaient pas le sens; mais le lendemain il se leva, dès le point du jour, un vent impétueux qui souleva les vagues de la mer. Les machines du roi, ouvrages admirables de Niconidas le Thessalien, qui étaient déja près des murailles, annoncèrent, par le bruit et le craquement qu'elles firent, ce qui allait arriver. Il survint un vent de midi qui souffla avec tant de violence, qu'en moins d'une heure il brisa toutes les machines, et renversa une tour de bois haute de cent coudées (22). On raconte encore qu'à Ilium, Minerve apparut à plusieurs habitants pendant leur sommeil; elle était couverte de sueur, et leur montrant une partie de son voile qui était déchiré, elle leur dit qu'elle venait de secourir les Cyzicéniens. Les habitants d'Ilium montraient une colonne et une inscription qui attestaient ce prodige.

XVI. Mithridate, trompé par ses généraux, igno-

rait encore la famine qui régnait dans son camp ; et il voyait avec douleur l'inutilité de ses efforts pour réduire Cyzique. Mais quand il eut appris que ses soldats, par la disette extrême qu'ils souffraient, étaient réduits à se nourrir de chair humaine, l'ambition qui l'avait fait s'opiniâtrer à ce siége s'évanouit aussitôt. Lucullus ne lui faisait pas une guerre d'ostentation, et, pour ainsi dire, de théâtre ; il lui marchait réellement sur le ventre [1], et prenait si bien ses mesures, qu'il lui coupait les vivres de tous les côtés. Mithridate donc, voulant profiter du temps que Lucullus assiégeait un château voisin, envoya promptement en Bithynie presque toute sa cavalerie, ses bêtes de somme, et ceux de ses gens de pied qui lui étaient le moins utiles. Lucullus, informé de leur départ, retourne la nuit dans son camp, et le lendemain matin, malgré la rigueur de l'hiver, il prend dix cohortes avec toute sa cavalerie, et se met à leur poursuite. La neige et le froid rendaient la marche si difficile, que plusieurs de ses soldats furent obligés de rester derrière. Il continua sa route avec les autres, et ayant atteint les ennemis près du fleuve Rhyndacus (23), il les attaqua, et les mit dans une déroute si complète, que les femmes même d'Apollonie, sortant de la ville, vinrent piller le bagage et dépouiller les morts, qui étaient en très grand nombre. On fit quinze mille prisonniers; il y eut six mille chevaux de pris, avec une quantité innombrable de bêtes de somme. Lucullus, en ramenant un si riche butin dans son camp, passa devant celui des ennemis. Je m'étonne que l'historien Salluste ait dit que les Romains virent alors des chameaux pour la première fois. Avaient-ils pu, long-temps auparavant, vaincre Antiochus sous les ordres de Scipion, et, tout récemment encore, battre Archélaüs à Orchomène et à Chéronée, sans avoir vu de ces animaux (24)?

XVII. Dès ce moment, Mithridate ne songea plus qu'à prendre au plus tôt la fuite; et pour amuser Lucullus, en l'attirant d'un autre côté, il envoya dans la mer de Grèce Aristonicus, le commandant de sa flotte, qui était sur le point de s'embarquer, lorsqu'il fut trahi et livré à Lucullus, avec dix mille pièces d'or qu'il portait pour corrompre une partie de l'armée romaine. Alors Mithridate prit le parti de s'enfuir par mer, et laissa ses généraux ramener l'armée de terre. Lucullus les poursuivit, et les ayant atteints près du Granique, il en tua vingt mille, et fit un grand nombre de prisonniers. On assure que dans cette guerre il ne périt guère moins de trois cent mille hommes, tant des soldats que des gens qui suivaient l'armée. Lucullus revint tout de suite à Cyzique, où

[1] C'est une expression proverbiale.

il jouit du plaisir de l'avoir sauvée, et des honneurs qu'on lui prodigua. Il alla ensuite sur les côtes de l'Hellespont pour y rassembler une flotte; il descendit dans la Troade, où on lui dressa une tente dans le temple même de Vénus. La nuit, pendant son sommeil, il crut voir la déesse se pencher sur sa tête, et lui dire :

Quoi? tu dors, fier lion, auprès de cerfs timides!

Il se lève aussitôt, et appelant ses amis, quoiqu'il fût encore nuit, il leur raconte sa vision. En même temps il arrive des gens d'Ilium pour lui dire qu'on avait aperçu, près du port des Grecs, treize galères de la flotte du roi qui faisaient voile vers Lemnos [1].

XVIII. Il s'embarque à l'instant, va s'emparer de ces galères, et tue Isidore, leur commandant; de là il cingle vers les autres, qui étaient à l'ancre dans la rade. A son approche, les capitaines rangèrent leurs vaisseaux le long du rivage, et, combattant de dessus le tillac, ils blessèrent plusieurs soldats de Lucullus. La nature du lieu ne lui permettait pas de les envelopper, et ses galères, toujours agitées par les flots, ne pouvaient pas forcer les vaisseaux ennemis, qui étaient solidement appuyés contre la côte. Il découvrit enfin un endroit par où l'on pouvait descendre dans l'île, et y débarqua ses meilleurs soldats, qui, chargeant les ennemis par derrière, en tuèrent un grand nombre, et forcèrent les autres de couper les câbles qui attachaient leurs vaisseaux au rivage; mais, en s'éloignant de la terre, ces navires se heurtaient, se froissaient les uns les autres, ou allaient donner contre les éperons des galères de Lucullus. Il se fit là un grand carnage, et beaucoup de prisonniers, entre autres ce Marius que Sertorius avait envoyé d'Espagne à Mithridate. Il était borgne, et Lucullus, au moment de l'attaque, avait défendu à ses soldats de tuer aucun borgne, parce qu'il voulait faire mourir Marius avec toute l'ignominie qu'il méritait.

XIX. Lucullus, débarrassé de ces obstacles, se remet sans différer à la poursuite de Mithridate, qu'il espérait trouver encore en Bithynie, gardé comme à vue par Voconius, son lieutenant, qu'il avait envoyé à Nicomédie [2] avec des vaisseaux, pour s'opposer à sa fuite; mais Voconius ayant perdu beaucoup de temps à se faire initier aux mystères de Samothrace (25) et à célébrer des fêtes, donna le temps à Mithridate de s'échapper avec sa flotte, et de fuir à toutes voiles vers le Pont avant le retour de Lucullus. Accueilli, dans sa fuite, d'une violente tempête, il vit une partie de ses vaisseaux, ou emportés ou coulés à fond;

[1] Ile de la mer Égée, à l'occident de la Mysie et de la Phrygie.
[2] Grande ville de la Bithynie, près les bords de la Propontide

et pendant plusieurs jours toute la côte fut couverte des débris de son naufrage, que les vagues y apportaient. Pour lui, il montait un vaisseau de charge, que, dans une si furieuse tempête, les pilotes ne pouvaient approcher du rivage, à cause de sa grandeur, ni tenir à la mer, tant il était pesant, et faisait eau de tous côtés! Il prit donc le parti de passer sur un brigantin, et de confier sa personne à des pirates, qui, contre toute espérance et à travers mille dangers, le débarquèrent à Héraclée, ville du Pont. Lucullus, en cette occasion, avait écrit au sénat avec une confiance présomptueuse que les dieux voulurent bien lui pardonner (26). Le sénat avait ordonné qu'on prît du trésor public trois mille talents[1], pour équiper une flotte qui servirait dans cette guerre. Lucullus écrivit pour empêcher l'exécution de ce décret; et, dans sa lettre, il disait, d'un ton avantageux, que, sans tant d'appareil et de dépense, et avec les seuls vaisseaux des alliés, il chasserait Mithridate de la mer; il l'avait promis, et il le fit, aidé de la protection des dieux. Cette tempête fut, dit-on, un effet de la vengeance de Diane, qui punit les troupes de Mithridate d'avoir pillé son temple dans la ville de Priapus, et d'en avoir enlevé sa statue (27).

XX. On conseillait à Lucullus de remettre à un autre temps la continuation de la guerre; mais rejetant ces conseils timides, il traversa la Bithynie et la Galatie, et entra dans le royaume de Pont, où d'abord il éprouva une si grande disette, qu'il se fit suivre par trente mille Galates qui portaient chacun un médimne de blé; mais, en pénétrant dans le pays, où tout pliait devant lui, il se trouva dans une telle abondance, que, dans son camp, un bœuf ne coûtait qu'une drachme[2], et un esclave, quatre; pour le reste du butin, on en faisait si peu de cas, qu'il était ou abandonné ou dissipé, et qu'on ne trouvait rien à vendre, tout le monde étant abondamment pourvu. Dans les courses que fit la cavalerie jusqu'à Thémiscyre et jusqu'aux plaines qu'arrose le Thermodon (28), elle ne s'arrêtait que le temps nécessaire pour ravager le pays : de là les plaintes des soldats contre Lucullus, à qui ils reprochaient de recevoir toutes les villes à composition, et de n'en prendre aucune de force, pour les enrichir du pillage (29). « Aujourd'hui même, disaient-ils, cette ville d'Amisus, si florissante et si riche, qu'il serait si » facile de prendre, pour peu qu'on voulût en » presser le siége, il nous fait passer tranquille» ment le long de ses murailles, et nous traîne » dans les déserts des Tibaréniens et des Chal» déens (30), pour combattre Mithridate. »

[1] Quinze milions.
[2] Dix-huit sous.

XXI. Lucullus ne donnait aucune attention à ces plaintes; il les méprisait même, ne se doutant point que ses soldats pussent jamais se porter à ce degré de fureur qu'ils firent éclater dans la suite. Il se justifiait plutôt auprès de ceux qui, l'accusant de lenteur, le blâmaient de s'arrêter trop long-temps devant des bourgs et des villes de nulle importance, et de laisser cependant Mithridate se fortifier. « C'est précisément, leur disait-il, ce que » je veux ; je m'arrête à dessein pour lui donner » le temps d'augmenter encore ses forces, de ras» sembler une armée nombreuse qui lui donne la » confiance de nous attendre, et de ne pas fuir à » mesure que nous approchons. Ne voyez-vous » pas qu'il a derrière lui un désert immense? » Près de lui est le Caucase[1], et plusieurs hautes » montagnes capables de cacher et de recéler dix » mille rois qui voudraient éviter de combattre. Du » pays des Cabires, il n'y a que quelques journées » de chemin jusqu'en Arménie, où tient sa cour » Tigrane, ce roi des rois, qui possède une si » grande puissance, qu'il enlève l'Asie aux Parthes, » qu'il transporte des villes grecques jusque dans » la Médie, qu'il a soumis la Palestine et la Sy» rie (31), détruit les successeurs de Séleucus, et » emmené leurs femmes et leurs filles captives : » il est l'allié, le gendre de Mithridate; lorsqu'il » l'aura reçu comme suppliant, pensez-vous qu'il » l'abandonnera, et qu'il ne nous fera pas la guerre? » En nous hâtant de chasser Mithridate, nous » courons risque d'attirer sur nous Tigrane, qui » depuis long-temps cherche un prétexte pour » nous attaquer, et qui n'en pourrait avoir de » plus honnête que de secourir un roi son allié, » qu'il verrait réduit à implorer son assistance. » Devons-nous procurer nous-mêmes à Mithridate » cet avantage? Devons-nous lui enseigner ce qu'il » ignore? lui apprendre à qui il doit se joindre » pour nous faire la guerre? devons-nous enfin le » forcer malgré lui à une démarche qu'il croit » honteuse, à s'aller jeter entre les bras de Tigrane? » Ne faut-il pas plutôt lui donner le temps de ras» sembler assez de ses propres forces pour qu'il » reprenne confiance, afin que nous ayons à com» battre les Colchiens, les Tibaréniens et les » Cappadociens, plutôt que les Arméniens et les » Mèdes? »

XXII. D'après ces vues, Lucullus s'arrêta long-temps devant la ville d'Amisus, dont il ne pressait point le siége; quand l'hiver fut passé, il en laissa la conduite à Muréna, et marcha contre Mithridate, qui, campé dans le pays des Cabires, avait formé le plan d'y attendre les Romains avec une

[1] Longue chaîne de montagnes entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne.

armée de quarante mille hommes de pied et de quatre mille chevaux, dans lesquels il avait la plus grande confiance. Il passa donc le fleuve Lycus [1], et présenta la bataille à Lucullus. Il y eut d'abord quelques escarmouches de cavalerie, dans lesquelles les Romains prirent la fuite. Pomponius, officier de réputation, fut blessé, pris, et conduit à Mithridate, qui, le voyant très mal de ses blessures, lui dit : « Si je te fais guérir, deviendras-tu » mon ami? — Oui, lui répondit Pomponius, si » vous faites la paix avec les Romains; sinon je » resterai votre ennemi. » Mithridate admira son courage, et ne l'en traita pas plus mal. Lucullus craignait de tenir la plaine, parceque les ennemis lui étaient supérieurs en cavalerie; d'un autre côté, il n'osait se risquer dans le chemin des montagnes, qui était long, couvert de bois et difficile. Dans l'incertitude où il était, on lui amena quelques Grecs qu'on avait trouvés par hasard dans une caverne où ils s'étaient retirés (32). Artémidore, le plus âgé d'entre eux, s'offrit à conduire les Romains dans un lieu très sûr pour un camp, et protégé par un fort qui dominait la ville de Cabires. Lucullus, se fiant à sa parole, fit allumer beaucoup de feux dans son camp, et en partit dès que la nuit fut venue. Il passa les détroits sans accident, et s'établit dans le fort, où le lendemain les ennemis l'aperçurent au-dessus d'eux, distribuant son armée en différents postes très avantageux pour combattre quand il le jugerait à propos, et où il ne pouvait jamais être forcé, tant qu'il voudrait ne pas en sortir. Ni Lucullus ni Mithridate n'étaient encore décidés à risquer la bataille, lorsque des soldats de l'armée du roi s'étant mis à poursuivre un cerf qu'ils avaient lancé par hasard, quelques soldats romains allèrent au-devant d'eux pour leur couper le chemin. Les deux partis ayant envoyé successivement de nouveaux secours, il s'engagea un véritable combat, dans lequel les troupes du roi eurent enfin l'avantage. Les Romains, qui, de leurs retranchements, virent fuir leurs camarades, en furent affligés, et courant à Lucullus, ils le supplièrent de les mener à l'ennemi, et de donner le signal de la bataille. Lucullus, qui voulut leur apprendre de quel poids est, dans un danger imminent, la présence et la vue d'un général expérimenté, leur ordonne de se tenir tranquilles : il descend lui-même dans la plaine, court au-devant des fuyards, commande aux premiers qu'il a joints de s'arrêter, et de retourner avec lui au combat. Ils obéissent, et tous les autres, à leur exemple, se ralliant autour de leur général, mettent facilement en fuite les ennemis, et les poursuivent jusque dans leur camp. Lucullus, rentré dans le sien, fit subir aux fuyards l'ignominie prescrite par la discipline romaine : ils furent condamnés à creuser, en simple tunique et sans ceinture, un fossé de douze pieds, en présence de leurs camarades.

XXIII. Mithridate avait dans son armée un prince des Dardariens, peuple barbare qui habite les environs des Palus-Méotides (33). Il se nommait Oltachus; c'était l'homme le plus hardi et le plus adroit pour les coups de main, d'une prudence consommée dans la conduite des grandes affaires, aimable d'ailleurs dans le commerce de la vie, et surtout bon courtisan. Il s'était élevé, entre lui et les autres princes de sa nation, une sorte de jalousie et de rivalité sur le premier rang d'honneur; et, pour supplanter ses rivaux, il promit un jour à Mithridate d'exécuter le coup le plus hardi : c'était de tuer Lucullus. Le roi approuva fort son projet; et pour lui en faciliter le moyen, en lui fournissant un prétexte de ressentiment, il lui fit exprès, en public, plusieurs outrages. Oltachus se rendit à cheval auprès de Lucullus, qui le reçut avec beaucoup de satisfaction; car il était déja célèbre dans le camp des Romains. Il le mit bientôt à l'épreuve, en lui donnant diverses commissions, qui donnèrent lieu à Lucullus d'admirer sa prudence et son courage; il ne tarda pas à être admis à la table du général, et appelé à tous ses conseils. Quand il crut avoir trouvé l'occasion favorable, il ordonna à ses écuyers de mener son cheval hors du camp; et lui-même, à l'heure de midi, pendant que ses soldats dormaient ou prenaient du repos, il alla à la tente du général, persuadé que sa familiarité connue avec Lucullus, et l'affaire importante qu'il dirait avoir à lui communiquer, lui en rendraient l'entrée libre et facile. En effet, il y serait entré sans obstacle, et aurait exécuté son dessein, si le sommeil, qui a perdu tant de généraux, n'eût sauvé Lucullus. Il dormait fort heureusement; et Ménédème, un de ses valets de chambre, qui gardait la porte, dit à Oltachus qu'il venait fort mal-à-propos; que Lucullus, accablé de veilles et de fatigues, ne venait que de s'endormir. Oltachus ne voulut pas se retirer, et dit au valet de chambre qu'il entrerait malgré lui, parceque l'affaire qu'il avait à communiquer à Lucullus était la plus importante et la plus pressée. Ménédème lui répondit tout en colère qu'il n'y avait rien de plus pressé ni de plus important que la santé de Lucullus; et en même temps il le repoussa rudement de ses deux mains. Oltachus, craignant que cette aventure ne le fît découvrir, sortit du camp; et, montant à cheval, il s'en retourna au camp de Mithridate, sans avoir exécuté son dessein. Ainsi, dans les affaires comme

[1] Qui prend sa source près de la ville de Cabires, et se jette dans l'Iris.

dans les remèdes, c'est l'à-propos qui donne la vie ou la mort.

XXIV. Peu de jours après, Lucullus détacha Sornatius, un de ses capitaines, avec dix cohortes, pour aller chercher des vivres. Poursuivi par Ménandre, un des généraux de Mithridate, il s'arrête, charge les ennemis, les met en fuite, et en fait un grand carnage. Un autre jour, Lucullus ayant envoyé Adrianus avec un détachement plus considérable, pour amener dans son camp des provisions abondantes, Mithridate, qui ne voulut pas perdre cette occasion, détacha Ménémacus et Myron avec un corps nombreux de cavalerie et de gens de pied, qui tous, à l'exception de deux, furent taillés en pièces. Mithridate dissimula cette perte; il dit qu'elle n'avait pas été considérable, et qu'elle venait uniquement de l'inexpérience des généraux. Mais Adrianus, à son retour, passa le long du camp des ennemis avec ostentation, conduisant un grand nombre de chariots chargés de blé et de dépouilles. Cette vue ayant découragé Mithridate, et jeté la consternation dans l'ame des soldats, on prit la résolution de ne plus rester dans ce poste.

XXV. Les courtisans commencèrent par envoyer devant leurs bagages; et pour le faire plus à leur aise, ils empêchaient les soldats de passer. Ceux qui se voyaient poussés et foulés aux portes entrèrent en fureur, et se mirent à piller les équipages, à tuer même ceux à qui ils appartenaient. Dorialus, un des généraux, fut massacré pour une cotte d'armes de pourpre qu'il portait. Herméus, le sacrificateur, fut foulé aux pieds à la porte du camp. Mithridate lui-même sortit, entraîné par la foule, sans avoir auprès de lui un seul valet ni un seul écuyer : il ne put pas même avoir un cheval de son écurie; ce ne fut que long-temps après que Ptolémée, un de ses eunuques, l'ayant vu emporté par ces flots de fuyards, descendit de son cheval et l'y fit monter. Déja les Romains étaient fort près de lui, et ce ne fut pas faute de vitesse qu'ils le manquèrent, car ils avaient presque la main sur lui : la seule avarice des soldats leur enleva cette proie, qu'ils poursuivaient depuis si long-temps à travers tant de combats et de dangers; et elle priva Lucullus du prix le plus glorieux de ses victoires. Déja ils saisissaient le cheval que montait le roi, lorsqu'un des mulets qui portaient son or s'étant trouvé entre eux et lui, soit par hasard, soit que Mithridate l'eût fait mettre à dessein devant ceux qui le poursuivaient, ils se mirent à piller l'or et à se battre les uns contre les autres; ce qui donna à Mithridate le temps de se sauver. Ce ne fut pas le seul tort que fit à Lucullus l'avarice de ses soldats. Callistrate, premier secrétaire du roi, ayant été fait prisonnier, Lucullus avait ordonné qu'on le menât au camp : ceux qui le conduisaient s'étant aperçus qu'il avait cinq cents pièces d'or dans sa ceinture, le massacrèrent pour les lui voler (34). Cependant Lucullus abandonna à ces hommes avides le pillage du camp.

XXVI. Cette déroute rendit Lucullus maître de la ville de Gabires et de plusieurs forteresses, où il trouva de grands trésors, et des prisons remplies de Grecs et de princes proches parents du roi, qu'on y tenait renfermés. Ils se regardaient comme morts depuis long-temps; et ils crurent moins obtenir de la bonté de Lucullus la liberté et le salut, qu'une résurrection et une seconde vie. On y prit aussi une sœur de Mithridate, nommée Nyssa, et cette captivité fit son salut : car les autres sœurs et les autres femmes de ce prince, qui se croyaient le plus loin du danger, et fort tranquilles à Pharnacie (35), où il les avait envoyées, périrent misérablement. Mithridate, dans sa fuite, leur envoya l'eunuque Bacchides, avec ordre de les faire mourir. Parmi elles étaient Roxane et Statira, deux sœurs de Mithridate, âgées de quarante ans, et qui n'avaient pas été mariées, avec deux de ses femmes, qui étaient Ioniennes, Bérénice de Chio et Monime de Milet. Celle-ci s'était fait la plus grande réputation dans la Grèce, depuis qu'elle avait refusé quinze mille pièces d'or que Mithridate lui avait envoyées pour la séduire; elle refusa de l'écouter jusqu'à ce qu'il eût consenti à l'épouser, et qu'il l'eût déclarée reine en lui envoyant le diadème. Mais depuis ce mariage elle avait passé tous ses jours dans la tristesse, déplorant une beauté funeste qui, sous le nom d'un époux, lui avait donné un maître; qui, au lieu d'une société conjugale dans la maison de son mari, la faisait gémir dans une prison, sous la garde de Barbares, où reléguée loin de la Grèce, n'ayant eu qu'en songe les biens dont on lui avait donné l'espérance, elle avait perdu les biens véritables dont elle jouissait dans sa patrie. Bacchides étant venu leur porter l'ordre de mourir de la manière qui leur paraîtrait la plus prompte et la moins douloureuse, Monime détacha son diadème, et l'ayant noué autour de son cou pour se pendre, il se rompit : « Funeste » bandeau! s'écria-t-elle, tu ne me rendras pas » même ce triste service? » Et le jetant loin d'elle avec mépris, elle présenta la gorge à Bacchides. Bérénice se fit apporter une coupe de poison; et sa mère, qui était présente, lui ayant demandé de la partager, elles en burent toutes deux. La portion qu'en prit la mère, qui était déja affaiblie par la vieillesse, suffit pour la faire périr; mais Bérénice, qui n'en avait pas pris une quantité suffisante, était long-temps à mourir : comme elle luttait contre la mort, et que Bacchides pressait, elle fut étranglée. Des deux sœurs Roxane et Statira, la première, dit-on, avala du poison, en accablant Mithridate

de malédictions et d'injures : Statira ne se permit pas une imprécation ni une seule parole qui fût indigne de sa naissance; au contraire, elle remercia son frère de ce qu'ayant tant à craindre pour lui-même, il ne les avait pas oubliées, et avait pourvu à leur procurer une mort libre, qui les mît à l'abri de tous les outrages.

XXVII. Lucullus, naturellement doux et humain, fut vivement affligé de ces morts cruelles. Il continua de poursuivre Mithridate jusqu'à la ville de Talaures, où, d'après la certitude qu'il eut que ce prince y avait passé quatre jours auparavant, pour se retirer en Arménie auprès de Tigrane, il retourna sur ses pas, soumit les Chaldéens et les Tibaréniens, conquit la petite Arménie, dont il réduisit les forteresses et les villes, envoya Appius vers Tigrane pour lui redemander Mithridate, et revint devant Amisus, toujours assiégée par ses troupes. Callimaque, qui commandait dans la ville, était seul cause de la longue durée de ce siége; son habileté à inventer des machines de guerre, sa fécondité en stratagêmes et en ruses pour la défense des places, nuisaient beaucoup aux Romains (36). Il en fut bien puni dans la suite; mais alors Lucullus usa aussi d'un stratagême dont Callimaque fut la dupe. A l'heure qu'il avait accoutumé de retirer ses troupes pour leur donner du repos, il les mena brusquement à l'assaut, et se rendit maître d'une partie de la muraille. Callimaque ne pouvant plus défendre la ville, l'abandonna et y mit le feu, soit qu'il enviât aux Romains le moyen de s'enrichir par le pillage, soit qu'il voulût assurer sa fuite; car personne ne songeait à ceux qui s'embarquaient pour échapper aux ennemis : mais dès que les flammes eurent gagné les murailles, les Romains se préparèrent à piller la ville.

XXVIII. Lucullus vivement touché de voir périr ainsi une ville si considérable, tenta de la secourir par dehors, et exhortait ses troupes à éteindre le feu ; mais personne n'obéissait; tous les soldats, frappant sur leurs armes, demandaient à grands cris le pillage. Lucullus fut donc forcé de le leur abandonner, espérant du moins qu'il garantirait la ville de l'incendie. Mais ses soldats firent le contraire de ce qu'il espérait : en cherchant partout avec des torches allumées pour porter la lumière dans les lieux les plus retirés, ils brûlèrent eux-mêmes la plupart des maisons. Lucullus y entra le lendemain ; et ce spectacle lui arracha des larmes. « J'avais, dit-il à ses amis, regardé toujours Sylla » comme un des hommes les plus heureux ; mais » c'est surtout aujourd'hui que j'admire son bon- » heur. Il a voulu et a pu sauver Athènes. Et moi, » quand je veux l'imiter, la fortune ne me laisse » que la réputation de Mummius (37). » Il fit pourtant tout ce qui lui était possible pour réparer le désastre de cette ville. Heureusement une pluie abondante qui, par un coup de la Providence, survint au moment où elle fut prise, éteignit le feu. Lui-même, pendant le séjour qu'il y fit, releva une grande partie des édifices que le feu avait consumés ; il recueillit ceux des Amiséniens qui avaient pris la fuite, y établit les Grecs qui voulurent s'y fixer, et leur attribua un territoire de cent vingt stades[1]. Amisus était une colonie des Athéniens, qui l'avaient fondée dans le temps de leur plus grande puissance, lorsqu'ils étaient maîtres de la mer. C'est pourquoi presque tous ceux qui fuyaient la tyrannie d'Aristion se retiraient à Amisus, où ils jouissaient du droit de bourgeoisie. Mais ils n'avaient fui leurs malheurs domestiques que pour tomber dans les maux d'un peuple étranger. Tous ces Athéniens réfugiés, qui avaient échappé aux accidents du siége, reçurent chacun de Lucullus un vêtement propre et deux cents drachmes[2] pour retourner dans leur pays (38). Le grammairien Tyrannion fut un de ces prisonniers athéniens; Muréna le demanda à Lucullus, et l'ayant obtenu, il l'affranchit. C'était faire un bien mauvais usage du présent de Lucullus, qui, en le lui donnant, n'avait pas voulu qu'un homme si savant fût d'abord fait esclave, et ensuite affranchi ; le don de cette liberté fictive lui enlevait sa liberté naturelle. Au reste, ce ne fut pas la seule occasion où Muréna fit voir combien il était éloigné de la généreuse honnêteté de son général.

XXIX. D'Amisus, Lucullus passa en Asie; il voulut profiter du loisir que lui laissait la guerre, pour faire goûter à cette province les avantages de la justice et des lois, dont la longue privation avait plongé ces malheureuses villes dans une foule de maux inexprimables. Ravagées, réduites en servitude par la rapacité des usuriers et des fermiers, leurs habitants étaient forcés, en particulier, de vendre leurs plus beaux jeunes gens et leurs filles encore vierges, tandis que les villes vendaient en commun les offrandes consacrées dans leurs temples, les tableaux, les statues des dieux ; et si tout cela ne suffisait point, leurs malheureux citoyens étaient adjugés pour esclaves à leurs créanciers. Ce qu'ils souffraient, avant que de tomber ainsi dans l'esclavage, était encore plus cruel ; ce n'étaient que tortures, que prisons, que chevalets, que stations en plein air, où pendant l'été ils étaient brûlés par le soleil, et pendant l'hiver enfoncés dans la fange ou dans la glace. Au prix de ces traitements barbares, la servitude même était un soulagement et un repos. Lucullus eut bientôt délivré de toutes ces injustices ceux qui en étaient les victimes; il fixa d'abord l'intérêt de l'argent à un

[1] Six lieues.
[2] Cent quatre-vingts livres.

pour cent par mois, et défendit de rien exiger au-delà; en second lieu, il abolit toute usure qui surpasserait le capital : troisièmement, et ce fut le point principal, il établit que les créanciers percevraient le quart du revenu des débiteurs, et que celui qui aurait accru le capital de l'intérêt perdrait l'un et l'autre. Par ces réglements, toutes les dettes furent acquittées en moins de quatre ans, et les biens-fonds, étant libérés, retournèrent à leurs propriétaires : ces dettes, communes à toute la province, étaient la suite de la taxe de vingt mille talents[1] que Sylla avait imposée sur l'Asie; elle les avait payés au moins deux fois, et les usuriers, en accumulant usures sur usures, les avaient fait monter à plus de cent vingt mille talents[2]. Ces hommes avides, regardant les réductions auxquelles Lucullus les avait soumis comme la plus grande injustice qu'il eût pu leur faire, jetèrent les hauts cris à Rome, et se confiant dans le crédit énorme qu'ils avaient comme créanciers de la plupart de ceux qui gouvernaient, ils suscitèrent, à force d'argent, quelques démagogues pour déclamer contre lui; mais Lucullus trouvait un dédommagement de leurs plaintes dans l'amour des peuples qui jouissaient de ses bienfaits, et dans l'intérêt que lui témoignaient les autres provinces qui enviaient le bonheur de l'Asie, à qui le sort avait donné un gouverneur si humain.

XXX. Cependant Appius Clodius, celui qui avait été envoyé vers Tigrane, et qui était frère de la femme de Lucullus, eut d'abord pour guides des Barbares sujets du roi, qui, sans aucune nécessité, lui firent faire, par la haute Asie, un détour de plusieurs journées, qui l'éloignait du but de son voyage. Enfin, un de ses affranchis, Syrien de nation, lui ayant enseigné le vrai chemin, il renvoya ces guides barbares, quitta cette route si longue et si tortueuse, et ayant en très peu de jours passé l'Euphrate, il arriva à Antioche de Daphné (39). Il reçut l'ordre d'y attendre Tigrane, qui était alors absent, et occupé à soumettre quelques villes de la Phénicie. Appius profita de ce délai pour attirer au parti des Romains plusieurs princes du pays qui n'obéissaient qu'à regret à Tigrane. De ce nombre était Zarbiénus, roi de la Gordyenne (40). Il reçut des députés que lui envoyèrent secrètement plusieurs villes nouvellement subjuguées par Tigrane, leur promit le secours de Lucullus, et les engagea cependant à ne pas remuer encore. La domination des Arméniens était insupportable aux Grecs; mais rien ne les révoltait plus que l'orgueil et l'arrogance de Tigrane; ses prospérités l'avaient rendu si fier et si dédaigneux, qu'il croyait que tout ce que les hommes estiment et admirent le plus, non seulement était à lui, mais n'était fait que pour lui.

XXXI. Des espérances les plus faibles et des moyens les plus méprisables, il était parvenu à dompter plusieurs nations, à rabaisser, plus que n'avait pu le faire encore aucun autre prince, la puissance des Parthes, à remplir la Mésopotamie de Grecs qu'il y avait transportés de la Cilicie et de la Cappadoce. Il avait tiré de leur pays les Arabes scénites (41), et les avait établis dans son voisinage pour s'en servir dans le commerce. Entre un grand nombre de rois qui, vivant à sa cour, le servaient comme des esclaves, il y en avait quatre qu'il tenait toujours auprès de sa personne, comme ses huissiers ou ses gardes : toutes les fois qu'il sortait à cheval, ils couraient à pied devant lui, vêtus d'une simple tunique; et lorsqu'il donnait audience, ils se tenaient debout autour de son trône, les mains entrelacées l'une dans l'autre : posture humiliante qui passe pour l'aveu le plus formel de la servitude, pour une déclaration solennelle du renoncement à sa liberté, de l'abandon qu'on a fait à son seigneur de toute sa personne, et de la disposition où l'on est de tout souffrir plutôt que de rien entreprendre. Appius, que cette pompe de théâtre n'avait ni frappé ni intimidé, lui dit sans aucun détour, dès sa première audience, qu'il était venu pour emmener Mithridate, qui était dû aux triomphes de Lucullus; ou s'il le refusait, pour lui déclarer la guerre à *lui-même*. Tigrane eut beau vouloir prendre sur lui pour entendre ce discours avec un visage ouvert et riant, tous ceux qui étaient près de lui s'aperçurent aisément de l'altération que lui causait la liberté avec laquelle ce jeune homme venait de lui parler; c'était sûrement la première parole libre qu'il entendait depuis un règne ou plutôt depuis une tyrannie de vingt-cinq ans. Il répondit à Appius qu'il ne lui livrerait pas Mithridate; et que si les Romains lui déclaraient la guerre, il saurait se défendre. Irrité contre Lucullus, qui dans sa lettre lui donnait simplement le titre de roi, et non celui de roi des rois, il ne lui donna pas dans sa réponse le titre de général. Il envoya cependant à Appius des présents magnifiques; et comme cet officier les refusa, il lui en renvoya de plus magnifiques encore. Appius ne voulant pas qu'il pût croire que c'était par un sentiment particulier de haine qu'il les refusait, ne prit qu'une coupe, renvoya tous les autres présents, et se hâta d'aller rejoindre son général.

XXXII. Jusque là Tigrane n'avait pas même daigné, ni voir Mithridate, ni lui parler; il avait traité avec autant de mépris que d'arrogance son propre beau-père, un roi qui venait de perdre un si grand empire; et le tenant très éloigné de lui, il le fai-

[1] Cent millions.
[2] Six cents millions.

sait garder, en quelque sorte, comme prisonnier dans des lieux marécageux et malsains : mais alors il le fit venir à sa cour, et lui prodigua des témoignages d'honneur et de bienveillance ; ils eurent seuls, dans le palais, une conversation très secrète, qui guérit les soupçons qu'ils avaient l'un contre l'autre, mais qui fit le malheur de leurs amis, sur qui ils en rejetèrent la faute. De ce nombre fut Métrodore de Scepsis (42), homme d'une éloquence agréable et d'une grande érudition, qui était si avant dans l'amitié de Mithridate, qu'on l'appelait le père du roi. Ce prince l'avait envoyé à la cour de Tigrane, pour lui demander du secours contre les Romains : « Mais vous, Métro» dore, lui avait dit Tigrane, que me conseillez» vous? » Métrodore, soit qu'il n'eût réellement en vue que l'intérêt de Tigrane, soit qu'il ne voulût pas que Mithridate fût rétabli dans ses états, lui répondit : « Comme ambassadeur, je vous exhorte » à secourir le roi ; comme votre conseil, je vous » dis de n'en rien faire. » Tigrane fit part à Mithridate de ce conseil, ne croyant pas qu'il dût en arriver rien de funeste à Métrodore; mais sur-le-champ il fut mis à mort. Tigrane se repentit de cette confidence ; non qu'elle eût été la vraie cause de la mort du philosophe ; elle ne fit que donner la dernière impulsion à la haine que Mithridate avait déja conçue contre lui : il lui en voulait depuis long-temps, comme on le reconnut ensuite par des papiers secrets qu'on prit dans le cabinet de Mithridate, et parmi lesquels il s'en trouva un où la mort de Métrodore était résolue. Tigrane le fit enterrer avec une grande magnificence, et n'épargna rien pour honorer les funérailles d'un homme qu'il avait trahi vivant. Il mourut aussi dans ce temps-là, à la cour de Tigrane, un orateur nommé Amphicratès, car je dois faire mention de lui comme Athénien. Banni d'Athènes, il se retira, dit-on, à Séleucie, sur le Tigre [1]. Les habitants de cette ville l'ayant prié de leur enseigner la rhétorique, il leur répondit, avec une arrogance de sophiste, que le plat était trop petit pour le dauphin (43). Il quitta Séleucie, et se retira auprès de Cléopâtre, fille de Mithridate, et femme de Tigrane. Il se rendit bientôt suspect; et sur la défense qui lui fut faite d'avoir aucun commerce avec les Grecs, il se laissa mourir de faim. Cléopâtre lui fit aussi de magnifiques obsèques : son tombeau est près d'un lieu appelé Sapha.

XXXIII. Lucullus, en procurant la paix à l'Asie par ses sages réglements, n'avait pas négligé les jeux et les plaisirs honnêtes. Pendant son séjour à Éphèse, il donna des spectacles aux villes, en faisant célébrer ses victoires par des fêtes brillantes, par des exercices gymnastiques et par des combats de gladiateurs. Les villes, à leur tour, célébrèrent, pour lui faire honneur, des fêtes qu'elles appelèrent Luculliennes, et lui donnèrent surtout des témoignages d'une affection sincère, bien plus flatteuse que tous les honneurs. Le retour d'Appius ayant convaincu Lucullus qu'il fallait faire la guerre à Tigrane, il reprit la route du Pont; et s'étant mis à la tête de ses troupes, il assiégea Sinope, ou plutôt les Ciliciens qui la tenaient pour le roi, et qui, à l'approche de Lucullus, massacrèrent la plupart des Sinopiens, et s'enfuirent la nuit, après avoir mis le feu à la ville. Lucullus, instruit de leur retraite, entre dans la ville, passe au fil de l'épée huit mille de ces Ciliciens qu'on y avait laissés, rend aux habitants tous leurs biens, et ne néglige rien pour sauver la ville. Il y fut surtout déterminé par une vision qu'il avait eue pendant son sommeil, et dans laquelle il crut voir un homme qui s'approcha de lui : « Lucullus, lui » dit-il, avance encore un peu; Autolycus vient pour » s'aboucher avec toi. » A son réveil, il ne savait comment expliquer cette vision : il prit la ville le même jour ; et comme il poursuivait les Ciliciens qui s'enfuyaient par mer, il vit sur le rivage une statue renversée que les Ciliciens avaient voulu emporter, mais qu'ils n'avaient pas eu le temps de charger sur leurs vaisseaux : c'était un des plus beaux ouvrages du statuaire Sthénis. Quelqu'un lui dit que c'était la statue d'Autolycus, fondateur de Sinope (44). On raconte que cet Autolycus, fils de Dimachus, fut un des héros qui accompagnèrent Hercule à son départ de la Thessalie pour l'expédition contre les Amazones; qu'en revenant de ce voyage avec Démoléon et Phlogius, son vaisseau donna contre un écueil de la Chersonèse, nommé Pédalium (45), et s'y brisa. Autolycus s'étant sauvé avec ses armes et ses compagnons, aborda à la ville de Sinope, et l'enleva aux Syriens qui l'occupaient alors. Ces Syriens descendaient, dit-on, de Syrus, fils d'Apollon et de la nymphe Sinope, fille d'Asopus. Ce récit rappela à Lucullus l'avis que Sylla donne, dans ses Commentaires, de ne rien tenir pour plus certain et plus digne de foi que les avertissements que l'on reçoit en songe.

XXXIV. Lucullus ayant appris que Mithridate et Tigrane étaient tout près d'entrer dans la Lycaonie et la Cilicie, pour se saisir les premiers de l'Asie, admira la conduite de cet Arménien [1], qui, voulant faire la guerre aux Romains, ne s'était pas uni à Mithridate lorsque ce prince jouissait de toute sa puissance, et, après avoir laissé affaiblir et presque détruire ses forces, entreprenait cette guerre

[1] Bâtie par Séleucus Nicanor.

[1] Tigrane.

sur les plus fragiles espérances, et se précipitait à sa perte en s'appuyant sur un roi qui n'avait pu se soutenir lui-même. Mais lorsque Macharès, fils de Mithridate, lui eut envoyé une couronne d'or du prix de mille pièces, en le priant de lui donner le titre d'ami et d'allié des Romains, Lucullus, regardant cette démarche comme la fin de la première guerre, laissa Sornatius avec six mille hommes pour veiller aux affaires du Pont; et lui, à la tête de douze mille hommes de pied et d'un peu moins de trois mille chevaux, se mit en marche pour aller commencer contre Tigrane une seconde guerre. On regarda de sa part comme l'entreprise la plus téméraire, la plus dépourvue de sagesse que d'aller se jeter ainsi au milieu de tant de nations belliqueuses et de tant de milliers de gens de cheval, dans des plaines immenses, coupées par des rivières profondes, environnées de montagnes toujours couvertes de neiges. Ses soldats, peu accoutumés à une discipline sévère, ne le suivaient qu'à regret, et étaient tout près de se révolter. A Rome, les démagogues se déchaînaient contre lui; ils assuraient que ce n'était pas pour l'intérêt de la république qu'il courait ainsi d'une guerre à une autre, mais afin de ne jamais poser les armes, d'avoir toujours à commander, et de faire servir les dangers publics à l'augmentation de sa fortune. Ils réussirent enfin, avec le temps, à faire rappeler Lucullus.

XXXV. Cependant il marchait à grandes journées, sans jamais s'arrêter. Arrivé sur le bord de l'Euphrate, il le trouva grossi par les pluies de l'hiver, et plus rapide que de coutume; il vit avec chagrin la perte de temps et l'embarras qu'il allait éprouver pour rassembler des barques et construire des radeaux; mais sur le soir les eaux commencèrent à se retirer, et elles diminuèrent si fort pendant la nuit, que le lendemain le fleuve était rentré dans son lit. Les naturels du pays ayant vu s'élever au milieu du fleuve de petites îles autour desquelles l'eau semblait dormir, adorèrent Lucullus comme un dieu. Ce prodige, qui arrivait très rarement, leur fit croire que l'Euphrate s'était soumis à lui volontairement; qu'il avait adouci, et pour ainsi dire apprivoisé ses eaux, pour lui procurer un passage aussi prompt que facile. Lucullus, saisissant l'occasion, fit passer aussitôt son armée; et à peine il fut à l'autre bord, qu'il eut le signe le plus favorable. Il paissait sur cette rive de l'Euphrate des génisses consacrées à Diane Persienne (46), divinité singulièrement honorée par les Barbares qui habitent au-delà de ce fleuve. Ils ne se servent de ces génisses que pour les sacrifices qu'ils offrent à la déesse; tout le reste du temps elles errent en liberté dans les prairies, portant sur leur front l'empreinte de la déesse, qui est une torche allumée. Quand on en a besoin pour les sacrifices, il n'est pas facile de les prendre, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on en vient à bout. Lorsque l'armée romaine eut passé l'Euphrate, une de ces génisses monta sur une roche qu'on croît consacrée à Diane, s'y arrêta, et baissant la tête, comme font celles qui sont attachées, elle se présenta à Lucullus pour être immolée; il l'immola, et sacrifia aussi un taureau à l'Euphrate pour son heureux passage.

XXXVI. Ce jour-là, il campa sur le rivage; le lendemain et les jours suivants, il pénétra dans le pays par la Sophène, sans causer aucun dommage à ceux qui venaient se rendre à lui, et qui recevaient avec plaisir ses troupes. Un jour ses soldats voulaient s'emparer d'un château qu'on disait contenir de grandes richesses. Lucullus les arrêta, et leur montrant de loin le mont Taurus: « Voilà, » leur dit-il, le château qu'il nous faut plutôt prendre; les richesses qu'il renferme seront le prix » des vainqueurs. » En disant ces mots, il hâte sa marche, passe le Tigre et se jette dans l'Arménie. Le premier qui vint apporter à Tigrane la nouvelle de l'approche de Lucullus n'eut pas à s'en féliciter; il la paya de sa tête. Personne depuis n'osa lui en parler; il resta parfaitement tranquille, ignorant que le feu ennemi l'environnait de toutes parts, et écoutant les propos flatteurs de ses courtisans, qui lui disaient qu'il faudrait que Lucullus fût un grand général pour oser l'attendre à Éphèse, et ne pas s'enfuir précipitamment de l'Asie, quand il verrait tous ces milliers d'ennemis: tant il est vrai que, comme tous les tempéraments ne peuvent pas porter beaucoup de vin, de même tous les esprits ne sauraient porter une grande prospérité, sans que leur raison en soit troublée. Mithrobazane fut le premier de ses amis qui osa enfin lui dire la vérité; et il ne fut pas non plus bien payé de sa franchise, car sur-le-champ Tigrane l'envoya contre Lucullus, à la tête de trois mille chevaux et d'un corps nombreux d'infanterie, avec ordre d'amener le général en vie, et de passer sur le ventre à tout le reste. Lucullus était déja campé avec une partie de ses troupes, et les autres arrivaient à la file, lorsque ses coureurs vinrent lui rapporter que les Barbares approchaient: il craignit que s'ils l'attaquaient avant que toute son armée fût réunie et en ordre de bataille, ils ne la missent en désordre. Il resta donc dans son camp pour le fortifier, et détacha Sextilius, un de ses lieutenants, avec seize cents chevaux et un peu plus d'infanterie, soit légère, soit pesamment armée. Il lui ordonna de s'arrêter dès qu'il serait près de l'ennemi, et d'attendre qu'il lui eût envoyé dire que les retranchements étaient achevés. Sextilius avait compté exécuter cet ordre;

mais provoqué avec audace par Mithrobazane, il fut forcé d'en venir aux mains. Le combat s'étant engagé, Mithrobazane périt, en combattant avec courage; ses troupes, bientôt mises en déroute, furent taillées en pièces, à l'exception d'un petit nombre qui se sauvèrent.

XXXVII. A cette nouvelle, Tigrane abandonne Tigranocerte [1], ville très considérable, qu'il avait bâtie lui-même; et il se retira sur le mont Taurus, afin d'y rassembler toutes ses forces. Lucullus, pour ne pas lui en laisser le temps, envoie d'un côté Muréna couper les troupes qui allaient joindre Tigrane; et de l'autre, Sextilius, arrêter un corps nombreux d'Arabes qui se rendaient auprès de ce prince. Muréna s'étant mis à la poursuite de Tigrane, saisit le moment où il entrait dans une vallée étroite, rude et difficile pour une grande armée, et donna sur lui si brusquement, que Tigrane prit la fuite, abandonnant tous ses bagages : il périt à cette attaque un grand nombre d'Arméniens, et l'on fit encore plus de prisonniers. Lucullus, encouragé par ces succès, lève son camp, marche à Tigranocerte, et en forme le siége. Cette ville était remplie de Grecs que Tigrane y avait transportés de la Cilicie, et de Barbares qui avaient éprouvé le même sort, d'Adiabéniens (47), d'Assyriens, de Gordyéniens et de Cappadociens, dont il avait détruit les villes, et qu'il avait forcés de s'établir dans sa nouvelle ville. D'ailleurs elle regorgeait de richesses et d'ornements de toute espèce; tous les habitants, les simples particuliers comme les grands, s'étaient piqués à l'envi, pour faire leur cour au roi, de contribuer à augmenter et à embellir la ville capitale. Lucullus, par cette raison, en pressait vivement le siége, persuadé que Tigrane ne souffrirait pas qu'il le continuât tranquillement, et que la colère, lui faisant changer de résolution, le déterminerait à combattre : sa conjecture se trouva vraie. Cependant Mithridate l'en dissuadait; chaque jour il lui envoyait des courriers, lui écrivait des lettres pour le détourner de combattre, et lui conseillait de tenir seulement sa cavalerie en campagne, pour couper les vivres à Lucullus. Taxile, que Mithridate lui avait envoyé, et qui était resté dans son camp, le conjurait aussi d'éviter, de fuir les armes invincibles des Romains.

XXXVIII. Il reçut d'abord assez patiemment tous ces avis; mais quand les Arméniens et les Gordyéniens furent venus le joindre avec leurs troupes; quand les rois des Mèdes et des Adiabéniens lui eurent amené toutes leurs forces; quand des bords de la mer de Babylone (48) il lui fut arrivé beaucoup d'Arabes; de la mer Caspienne, des corps nombreux d'Albaniens et d'Ibériens voisins de l'Albanie; et des rives de l'Araxe, une multitude de ces Barbares qui vivent sans roi, tous peuples qui venaient de bonne volonté, ou attirés par des présents; alors les festins du roi, et ses conseils mêmes, ne retentirent plus que de flatteuses espérances, que de propos audacieux, que de menaces barbares. Taxile courut risque de sa vie, pour s'être opposé à l'avis de ceux qui voulaient le combat; et l'on soupçonna Mithridate de ne détourner Tigrane de la bataille que parce qu'il enviait à son gendre un si brillant succès. Aussi Tigrane ne voulut-il pas l'attendre, de peur qu'il n'en vînt partager avec lui la gloire; et il se mit en marche avec toute son armée, se plaignant, dit on, à ses amis, de ce qu'il n'avait affaire qu'à Lucullus seul, au lieu d'avoir à combattre tous les généraux romains ensemble. Et il faut en convenir, cette confiance présomptueuse n'était pas si insensée ni si déraisonnable, quand il considérait cette foule de nations et de rois qui marchaient à sa suite, cette multitude innombrable de bataillons d'infanterie, cette quantité prodigieuse de gens de cheval. Il avait vingt mille tant hommes de trait que frondeurs, cinquante-cinq mille chevaux, dont dix-sept mille bardés de fer, comme Lucullus le disait dans sa lettre au sénat; cent cinquante mille hommes d'infanterie, divisés par cohortes et par phalanges; enfin, des pionniers pour ouvrir des chemins, jeter des ponts, nettoyer les rivières, couper des bois, et faire tous les autres travaux nécessaires; ils étaient trente-cinq mille, et rangés en bataille à la queue de l'armée, ils la faisaient paraître plus nombreuse et plus forte.

XXXIX. Lorsqu'il eut passé le mont Taurus [1], et que, paraissant à découvert avec toute son armée, il aperçut lui-même celle de Lucullus campée devant Tigranocerte, les Barbares, renfermés dans la ville, en voyant Tigrane poussent des cris confus, et, battant des mains, menacent les Romains du haut des murailles, en leur montrant les Arméniens. Lucullus tint un conseil de guerre, pour décider s'il combattrait ou non. Les uns lui conseillaient d'abandonner le siége et de marcher contre Tigrane; les autres pensaient qu'il ne fallait ni interrompre le siége, ni laisser derrière soi une si grande multitude d'ennemis. Lucullus leur dit que chacun des deux avis n'était pas bon; mais qu'ils l'étaient tous deux ensemble (49). Il partage donc son armée, laisse Muréna pour la conduite du siége avec six mille hommes d'infanterie, et, se mettant lui-même à la tête de vingt-quatre co-

[1] Grande ville d'Arménie.

[1] Longue chaîne de montagnes entre la Cilicie et la mer Caspienne.

horles qui faisaient en tout dix mille hommes, de toute sa cavalerie, et d'environ mille archers ou frondeurs, il marche à l'ennemi, et va camper dans une vaste plaine qui s'étendait le long d'une rivière. Son armée parut bien petite à Tigrane, et prêta beaucoup aux plaisanteries de ses flatteurs. Les uns s'en moquaient ouvertement; les autres, pour s'amuser, tiraient au sort les dépouilles. Chacun des rois et des généraux qu'il avait dans son camp venait lui demander d'être chargé seul de terminer l'affaire, pendant que le roi resterait spectateur du combat. Tigrane lui-même, voulant se donner pour un agréable railleur, dit ce mot devenu si célèbre : « S'ils viennent comme ambassadeurs, ils sont beaucoup : si c'est comme ennemis, ils sont bien peu. » La journée se passa ainsi en plaisanteries.

XL. Le lendemain, dès le point du jour, Lucullus fait sortir son armée dans la plaine. Les Barbares étaient sur la rive orientale de la rivière, qui, dans cet endroit, faisait un détour vers le couchant, et laissait un gué facile. Lucullus, en se détournant lui-même pour aller chercher le gué, hâta la marche de ses troupes; et Tigrane, qui prit ce pas précipité pour une fuite, appela Taxile, et lui dit avec un rire insultant : « Eh bien! » ces Romains invincibles, vois-tu comme ils » fuient? — Prince, lui répondit Taxile, je vou» drais que votre bonne fortune fît aujourd'hui » pour vous quelque chose d'extraordinaire; mais » ces Romains n'ont pas coutume de prendre pour » une simple marche leurs plus beaux habille» ments; ils n'ont pas alors leurs boucliers si » luisants, ni leurs casques nus et hors de leurs » étuis de cuir, comme ils les ont maintenant. » Tout cet éclat annonce qu'ils vont combattre, » et que déja ils marchent à l'ennemi. » Taxile parlait encore, lorsqu'il vit la première aigle tourner tout-à-coup vers l'orient, et les cohortes prendre leur rang pour passer la rivière en bon ordre. Alors Tigrane, sortant avec peine comme d'une longue ivresse, s'écria deux ou trois fois : « Quoi! » ces gens-là viennent à nous? » Dans la surprise où l'on était, cette multitude immense ne put former son ordre de bataille qu'avec beaucoup de confusion. Tigrane prit pour lui le centre; il plaça à l'aile gauche le roi des Adiabéniens, et celui des Mèdes à la droite, dont il fit soutenir le front par la plus grande partie de ses cavaliers bardés de fer.

XLI. Lucullus allait passer la rivière, quand quelques uns de ses capitaines vinrent l'avertir d'éviter ce jour-là, comme un de ces jours malheureux que les Romains appellent noirs, car à pareil jour l'armée de Cépion (50) avait été taillée en pièces par les Cimbres. Lucullus leur répondit ce mot si connu : « Eh bien! je rendrai ce jour » heureux aux Romains. » C'était le six d'octobre. Après cette parole mémorable, il les exhorte à avoir bon courage, passe la rivière, et marche le premier à l'ennemi. Il était armé d'une cuirasse d'acier à écailles qui jetait le plus grand éclat, et il portait une cotte d'armes bordée d'une frange. Il fit aussitôt briller son épée aux yeux de ses soldats, pour leur faire entendre qu'il fallait en venir tout de suite à la mêlée avec un ennemi accoutumé à combattre de loin à coups de flèches, et lui ôter, par une attaque rapide, l'espace dont il avait besoin pour les lancer. S'étant aperçu que la cavalerie bardée de fer, qui faisait la plus grande confiance des ennemis, était rassemblée au pied d'une colline unie dans son sommet, et dont la pente, qui n'avait que quatre stades [1], n'était ni roide ni coupée, il ordonna à ses cavaliers thraces et galates d'aller les prendre en flanc, et d'avoir soin d'écarter avec l'épée les lances des ennemis, parceque c'est dans la lance que consiste toute la force de ces cavaliers; dès qu'ils n'ont pas la liberté de la faire agir, il leur est impossible et de se défendre eux-mêmes, et de nuire à l'ennemi; la pesanteur et la roideur de leur armure font qu'ils sont comme murés. Lucullus prend deux cohortes d'infanterie, et court s'emparer de la hauteur; ses soldats, qui le voient marcher le premier, à pied, couvert de ses armes, et gravir sur le coteau, le suivent avec ardeur.

XLII. Arrivé au sommet, il s'arrête sur le lieu le plus découvert, et crie d'une voix forte : « La » victoire est à nous, soldats! la victoire est à » nous! » En disant ces mots, il fond, avec ses deux cohortes, sur cette cavalerie bardée de fer, et ordonne à ses troupes de ne pas faire usage de leurs javelots, mais de joindre les ennemis l'épée à la main, et de les frapper aux jambes et aux cuisses, les seules parties du corps qu'ils eussent découvertes; mais les Romains n'eurent pas le temps d'exécuter son ordre : cette cavalerie ne les attendit même pas, elle prit honteusement la fuite en poussant des cris affreux, et, sans avoir rendu aucun combat, elle alla se jeter, avec ses chevaux si pesants, dans les bataillons de l'infanterie. Ainsi tant de milliers d'hommes furent vaincus sans qu'il y eût une seule blessure, une seule goutte de sang de répandu. Le carnage ne commença que lorsqu'ils se mirent à fuir, ou plutôt à vouloir fuir, car l'épaisseur et la profondeur de leurs propres bataillons s'opposaient à leur fuite. Tigrane, dès le commencement de l'action, avait fui avec peu de monde; et voyant son fils compagnon de sa fortune, il ôta son diadême, le lui remit en pleurant, et lui ordonna de se sauver comme il pourrait

[1] Le cinquième d'une lieue.

par un autre chemin. Ce jeune prince, n'osant pas en ceindre sa tête, le donna en garde au plus fidèle de ses serviteurs, qui fut pris par hasard et conduit à Lucullus; en sorte que le diadême de Tigrane se trouva parmi les captifs. Il périt, dit-on, dans cette déroute, du côté des Barbares, plus de cent mille hommes de pied, et il ne se sauva que très peu de cavaliers : les Romains n'eurent que cinq hommes de morts et cent blessés. Le philosophe Antiochus (31), qui, dans son Traité des dieux, parle de cette bataille, dit que le soleil n'en a jamais vu de semblable. Strabon, autre philosophe, écrit, dans ses Mémoires historiques, que les Romains étaient honteux, et se raillaient les uns les autres d'avoir fait usage de leurs armes contre de si lâches esclaves. Tite-Live prétend que jamais les Romains n'avaient eu à combattre contre des ennemis si supérieurs en nombre; les vainqueurs n'étaient pas tout-à-fait la vingtième partie des vaincus. Aussi les plus habiles généraux romains, ceux qui s'étaient trouvés à un plus grand nombre de batailles, louaient surtout Lucullus d'avoir vaincu deux rois des plus célèbres et des plus puissants, par les deux moyens les plus opposés, la lenteur et la promptitude. Mithridate, au comble de sa puissance, fut miné peu à peu par les délais et par le temps; la ruine de Tigrane fut l'ouvrage d'une extrême célérité. Lucullus a été du très petit nombre de généraux qui ont eu une lenteur active, et qui ont fait servir l'audace à leur sûreté.

XLIII. Voilà pourquoi Mithridate ne se pressa point d'aller à cette bataille : persuadé que Lucullus agirait dans cette guerre avec sa lenteur et sa prudence ordinaires, il se rendait à petites journées au camp de Tigrane; mais ayant rencontré sur le chemin quelques Arméniens qui fuyaient pleins de terreur et d'épouvante, il se douta du malheur qui venait d'arriver. Bientôt une foule de fuyards nus et blessés lui ayant appris la déroute de l'armée, il alla à la recherche de Tigrane. Il le trouva dans le plus triste état, seul, abandonné de tout le monde; et au lieu d'insulter à son malheur, comme Tigrane l'avait fait à son égard, il descendit de cheval, et, pleurant avec lui sur leurs disgraces communes, il lui donna sa propre garde et les officiers qui l'accompagnaient, ranima ses espérances pour l'avenir, et tous deux ensemble ils s'occupèrent de rassembler de nouvelles armées. Cependant les Grecs de Tigranocerte s'étant soulevés contre les Barbares, et voulant livrer la ville, Lucullus fit sur-le-champ donner l'assaut, et l'emporta. Il se saisit de tous les trésors du roi, et abandonna la ville au pillage. Ses soldats, outre bien d'autres richesses, y trouvèrent huit mille talents d'argent monnayé[1]; et outre ces sommes immenses, il leur fit donner, sur le reste du butin, huit cents drachmes par tête[2]. On trouva dans la ville un grand nombre de comédiens, que Tigrane avait rassemblés de toutes parts pour faire l'inauguration du théâtre qu'il avait construit : Lucullus, qui en fut informé, s'en servit dans les jeux et dans les spectacles qu'il donna pour célébrer sa victoire. Il renvoya les Grecs dans leur patrie, en leur payant les frais du voyage. Il traita avec la même humanité les Barbares que Tigrane avait forcés de venir peupler sa capitale : ainsi la ruine d'une seule ville en fit repeupler plusieurs, où leurs anciens habitants furent renvoyés par Lucullus, qu'ils chérirent, et comme leur bienfaiteur et comme leur second fondateur.

XLIV. Tous ces succès étaient le prix de ses vertus : les louanges qu'obtiennent la justice et l'humanité le touchaient beaucoup plus que celles qu'on donne aux exploits militaires; toute l'armée partage celles-ci, et la fortune en revendique la plus grande partie; les autres sont les marques certaines d'une ame douce, formée à la vertu; et ce fut par ces qualités aimables que, sans le secours des armes, Lucullus attira les Barbares dans son parti. Les rois des Arabes vinrent lui remettre leurs personnes et leurs états : la nation des Sophéniens imita leur exemple. Celle des Gordyéniens conçut pour lui une affection si vive, qu'ils auraient volontiers abandonné leurs villes pour le suivre, avec leurs femmes et leurs enfants : le motif de cet attachement fut que Zardiénus, leur roi, ne pouvant plus supporter la tyrannie de Tigrane, et ayant fait, comme je l'ai déja dit, par l'entremise d'Appius, un traité secret d'alliance avec Lucullus, Tigrane, qui en fut instruit, le fit mettre à mort avec sa femme et ses enfants avant que les Romains entrassent en Arménie. Lucullus ne l'avait pas oublié : lorsqu'il fut dans le pays des Gordyéniens, il célébra les obsèques de Zardiénus avec la plus grande magnificence, fit dresser un bûcher, qu'il orna d'étoffes d'or, et de plusieurs autres dépouilles qu'il avait prises dans le palais de Tigrane; il y mit lui-même le feu, fit avec les parents et les amis du mort les libations ordinaires, et l'appela son compagnon, l'ami et l'allié des Romains. Il ordonna enfin une somme considérable d'argent pour lui élever un tombeau; car on avait trouvé dans les palais de ce prince une quantité immense d'or et d'argent, et une provision de trois cent mille médimnes de blé. Tous les soldats s'enrichirent, et l'on admira Lucullus d'avoir su, sans prendre une seule drachme dans le trésor public, fournir à tous les frais de la guerre par la guerre même.

XLV. Il était encore dans la Gordyenne, l[illegible] rs-

[1] Quatre millions.

[2] Sept cent quatre-vingt-huit livres.

qu'il vint des ambassadeurs du roi des Parthes, chargés de lui proposer un traité d'alliance et d'amitié. Cette proposition fit grand plaisir à Lucullus, qui, tout de suite, envoya des ambassadeurs à ce prince; mais ils le trouvèrent flottant entre les deux partis, et ils surent même qu'il faisait demander à Tigrane la Mésopotamie pour prix de son alliance. Lucullus n'en fut pas plus tôt informé, que, résolu de laisser là Tigrane et Mithridate, comme deux adversaires déja hors de combat, il voulut aller dans le pays des Parthes, pour y essayer les forces de ce peuple. Il pensait combien il lui serait glorieux d'avoir, dans le cours rapide d'une seule expédition, abattu de suite trois rois, comme un valeureux athlète, sans sortir de l'arène, terrasse trois adversaires; d'avoir traversé, toujours victorieux, toujours invincible, trois des plus puissantes monarchies qui fussent sous le soleil. Il envoya donc dans le Pont porter à Sornatius et aux autres capitaines l'ordre de lui amener les troupes qu'ils commandaient, parcequ'il allait partir de la Gordyenne. Mais ces officiers qui, déja plus d'une fois, avaient eu à se plaindre de la désobéissance et de l'insubordination de leurs soldats, reconnurent alors en eux une disposition formelle à la révolte. Ni la persuasion, ni la contrainte, ne peuvent les faire partir; ils crient, ils protestent qu'ils ne resteront pas même où ils sont, et que, laissant le Pont sans armée, ils s'en retourneront à Rome. Ces nouvelles, répandues dans le camp de Lucullus, portèrent la contagion dans l'esprit de ses soldats, qui, appesantis par leurs richesses, amollis par les délices, ne voulaient plus que du repos. Instruits de la mutinerie des autres, ils disaient hautement que c'étaient là des hommes; qu'il fallait les imiter, et qu'ils avaient rendu d'assez grands services à leur patrie pour avoir droit au repos, et n'être plus exposés à de nouveaux dangers.

XLVI. Lucullus, informé qu'ils tenaient ces propos et de plus criminels encore, abandonna son projet contre les Parthes, et se remit à poursuivre Tigrane. On était alors au fort de l'été, et il fut très affligé de voir que les blés étaient encore tout verts : tant le froid extrême qui règne dans ces contrées y rend les saisons tardives (52)! Il descendit néanmoins dans la plaine; et ayant battu deux ou trois fois les Arméniens qui avaient osé l'attaquer, il pilla sans obstacle tout le pays, enleva les provisions de blé qu'on avait faites pour Tigrane, et jeta les ennemis dans la disette qu'il avait crainte pour lui-même. Cependant il provoquait de toutes les manières Tigrane à une bataille; tantôt il environnait son camp de tranchées, tantôt il ravageait sous ses yeux tous les environs : mais rien ne put exciter des ennemis tant de fois battus. Alors Lucullus prit le parti de marcher contre Artaxata, capitale des états de Tigrane, où étaient ses femmes et ses enfants. Il ne doutait pas que ce prince, pour conserver des objets si précieux et si chers, ne risquât une bataille. On dit qu'Annibal, après la défaite d'Antiochus par les Romains, se retira à la cour d'Artaxe, roi d'Arménie, à qui il donna plusieurs conseils et plusieurs instructions utiles; qu'en particulier ayant remarqué dans le pays un lieu très agréable et très fertile, dont on ne tirait aucun parti et qu'on négligeait absolument, il y traça le plan d'une ville; qu'ayant ensuite mené Artaxe en cet endroit, il lui montra ce plan, et l'exhorta à faire bâtir la ville. Le roi, charmé de tout ce qu'il voyait, le pria de présider lui-même à l'ouvrage; et bientôt on vit s'élever une grande et belle ville, qui prit le nom du roi, et le titre de capitale de l'Arménie.

XLVII. Tigrane, indigné d'apprendre que Lucullus était parti pour assiéger cette ville, rassemble son armée, et en quatre jours de marche il vient camper auprès des Romains, dont il n'était plus séparé que par le fleuve Arsanias[1], que les Romains avaient nécessairement à passer pour arriver devant Artaxata. Lucullus, après avoir sacrifié aux dieux, se tenant sûr de la victoire, fit passer la rivière à son armée. Il avait placé douze cohortes au front de sa bataille; les autres étaient derrière, pour empêcher les ennemis de les envelopper; car les Romains avaient devant eux une cavalerie nombreuse, soutenue par des escadrons d'archers mardes, et d'Ibériens armés de lances; c'étaient les plus aguerries des troupes étrangères, celles en qui Tigrane avait le plus de confiance. Mais elles ne firent rien de brillant; après une légère escarmouche avec la cavalerie romaine, elles n'osèrent pas attendre le choc de l'infanterie; et en fuyant à droite et à gauche, elles attirèrent à leur poursuite les cavaliers ennemis. La cavalerie de Tigrane voyant celle des Romains débandée, s'avance contre leur infanterie; Lucullus, à qui leur nombre et leur bel ordre donnaient quelque inquiétude, rappelle sa cavalerie de la poursuite des fuyards, et va le premier au-devant des satrapes que le roi avait autour de sa personne (53), et qui marchaient à lui avec ce qu'ils avaient de meilleurs soldats. Mais avant que d'avoir pu en venir aux mains avec eux, il leur inspira un tel effroi, qu'ils prirent ouvertement la fuite. De trois rois qui occupaient, à cette bataille, le front de l'armée, Mithridate fut celui qui s'enfuit le plus honteusement; il ne soutint pas seulement les cris des Romains. La poursuite des fuyards fut pous-

[1] Fleuve de la grande Arménie qui se jette dans l'Euphrate.

sée si loin, qu'elle dura toute la nuit, et ne cessa que lorsque les Romains furent las de tuer, de faire des prisonniers et d'emporter du butin. Tite-Live dit qu'il périt plus de monde à la première bataille, mais qu'à la seconde il y eut plus de gens de marque tués ou blessés.

XLVIII. Lucullus, dont cette victoire avait fort relevé le courage et augmenté la confiance, voulut pénétrer dans les hautes provinces, pour consommer la ruine de ce roi barbare. Mais tout-à-coup, par un changement de saison qu'on ne devait pas attendre à l'équinoxe d'automne, il survint un froid aussi rude que dans le cœur de l'hiver. Il tomba une quantité prodigieuse de neige; et quand le temps devenait serein, on ne voyait plus que glaces et frimas. Les chevaux ne pouvaient ni boire l'eau des rivières, à cause de leur froideur extrême, ni les passer sans de grands périls, parceque la glace, en rompant sous leurs pieds, leur coupait, de ses tranchants, les nerfs des jambes. Le pays était presque partout couvert de bois, qu'on ne traversait que par des sentiers étroits; les soldats ne pouvaient y marcher sans être trempés de neige; et les nuits ils étaient plus mal encore, parcequ'ils les passaient dans des lieux humides et fangeux. Aussi ils n'eurent pas suivi Lucullus quelques jours depuis cette bataille, qu'ils refusèrent de marcher. D'abord ils eurent recours aux prières et à la médiation de leurs tribuns; ensuite ils s'attroupèrent en tumulte dans leurs tentes, et passèrent la nuit à pousser des cris affreux : signe certain de sédition dans une armée. Lucullus leur faisait les plus vives instances; il les conjurait de s'armer de patience, jusqu'à ce qu'ils eussent pris la Carthage d'Arménie, et détruit l'ouvrage de leur plus cruel ennemi : c'était Annibal dont il leur parlait. Mais n'ayant pu changer leur résolution, il les fit rétrograder; et ayant repassé le mont Taurus par un autre chemin, il descendit dans la Mygdonie (54), pays fertile, dont la température est douce, et où il y avait une ville grande et peuplée, que les Barbares appelaient Nisibe, et les Grecs, Antioche de Mygdonie. Gouras, frère de Tigrane, y avait, à cause de sa dignité, le titre de commandant; mais celui à qui son expérience dans la guerre et sa grande habileté pour l'invention des machines donnaient réellement toute l'autorité, c'était Callimaque, le même qui, au siége d'Amisus, avait donné tant de peine à Lucullus. Dans celui de Nisibe, dès que ce général eut entouré la ville, il employa tout ce que l'art peut fournir de moyens, et la fit battre avec tant de vigueur, qu'en peu de jours elle fut emportée d'assaut. Il eut les plus grands égards pour Gouras, qui était venu se rendre à lui. Callimaque, pour sauver sa vie, promettait de lui découvrir des endroits très secrets où l'on avait caché des trésors considérables; mais Lucullus, sans s'arrêter à ses promesses, le fit charger de fers et garder avec soin, afin qu'il reçût la punition qu'il avait méritée en mettant le feu à la ville d'Amisus, et ôtant ainsi à Lucullus, avec une partie de sa gloire, le plaisir d'exercer envers les Grecs sa générosité.

XLIX. Dans tout ce qu'on a vu jusqu'ici de Lucullus, on a pu dire que la fortune l'avait suivi dans toutes ses expéditions; mais à dater de ce moment, ce vent si favorable qui l'avait toujours soutenu parut tomber tout-à-coup, il ne fit plus rien qu'en luttant avec effort contre les obstacles, et trouva partout des écueils. A la vérité il déploya toujours la vertu, le courage et la patience d'un grand général; mais ses actions n'eurent plus ni l'éclat ni la beauté [1] qui les avaient distinguées jusqu'alors; la gloire même qu'il s'était acquise fut sur le point de lui échapper par les disgraces qu'il éprouva, par les différends qu'il eut sans nécessité avec son armée. Il dut en grande partie s'imputer à lui-même ses malheurs, par le peu de soin qu'il mit à se ménager l'affection des soldats, par la persuasion où il était que toutes les complaisances d'un général pour ceux qu'il commande déshonorent et ruinent son autorité. Ce qui lui fit encore plus de tort, c'est qu'au lieu de savoir s'accommoder à ceux qui lui étaient égaux en naissance et en dignité, il les traitait tous avec mépris, et ne les croyait pas dignes de lui être comparés. Tels sont les défauts qu'on reprochait à Lucullus, et qui altéraient tant de belles qualités. Grand et bien fait de sa personne, il avait une éloquence noble, et une prudence également propre aux affaires politiques et militaires. Salluste rapporte que dès le commencement de la guerre il indisposa contre lui ses soldats, en les forçant de passer deux hivers de suite dans leur camp, l'un devant Cyzique, et l'autre devant Amisus. Il ne leur procura pas plus de douceur les hivers suivants; ils les passèrent, ou à combattre dans le pays ennemi, ou sous des tentes, même sur les terres de leurs alliés; car Lucullus n'entra pas une seule fois avec son armée dans une ville grecque, et amie des Romains. Ces soldats, déja si mécontents, furent encore plus aigris par les orateurs du peuple à Rome, qui, pleins d'envie contre Lucullus, l'accusaient de n'écouter que son ambition et son avarice, lorsqu'il traînait ainsi la guerre en longueur : il embrasse, disait-on, dans son commandement, la Cilicie, l'Asie, la Bithynie, la Paphlagonie, la Galatie, le Pont, l'Arménie, et tous les pays qui s'étendent jusqu'au Phase (55) : maintenant il pille les maisons royales de Tigrane, comme s'il eût été

[1] Mot à mot : ni la grace.

envoyé pour dépouiller les rois, et non pour les soumettre. C'était le préteur Lucius Quintius (56) qui, en déclamant ainsi contre lui dans Rome, détermina le peuple à ordonner qu'on enverrait un successeur à Lucullus dans le gouvernement de ces provinces, et qu'on licencierait une grande partie de son armée.

L. Mais celui qui mit le comble aux malheurs de Lucullus et qui acheva de le perdre, ce fut Publius Clodius, homme fier et insolent, rempli de présomption et d'audace. Il était frère de l'épouse de Lucullus, femme si déréglée dans sa conduite, qu'elle était accusée de vivre avec son frère. Il servait alors dans l'armée de son beau-frère, et le rang qu'il y occupait lui paraissait bien au-dessous de son mérite, car il se croyait digne de la première place; mais le désordre de ses mœurs faisait souvent donner la préférence à d'autres. Il se mit donc à pratiquer les troupes fimbriennes, à les irriter contre Lucullus, en séduisant, par ses discours, des soldats qui, accoutumés depuis long-temps aux flatteries des démagogues, l'écoutaient avec plaisir. C'étaient ceux qui, après avoir, par les conseils de Fimbria, tué le consul Flaccus, s'étaient donné pour général l'instigateur de ce meurtre. Aussi prêtèrent-ils facilement l'oreille aux propos séditieux de Clodius; ils l'appelaient l'ami des soldats, parcequ'il affectait de la pitié, et même de l'indignation sur leurs peines : « Ne » verront-ils jamais, disait-il, la fin de tant de » guerres et de tant de travaux? Consumeront-ils » leur vie à combattre toutes les nations, à errer » dans tous les pays, sans recueillir d'autre fruit » de leurs pénibles expéditions que l'honneur d'es- » corter les chariots et les chameaux de Lucullus, » chargés de vaisselle d'or et d'argent, et de pier- » res précieuses? Les soldats de Pompée, aujour- » d'hui citoyens tranquilles au sein de leur fa- » mille, sont établis dans de bonnes villes, culti- » vent des terres fertiles, non pour avoir repoussé » Mithridate et Tigrane dans des déserts inacces- » sibles, ou avoir détruit les maisons royales de » l'Asie; mais pour avoir fait la guerre en Espa- » gne contre des fugitifs, et en Italie contre des » esclaves. Si nous ne devons jamais cesser de faire » la guerre, réservons du moins ce qui nous reste » de forces et de vie pour un général qui regarde » comme son plus bel ornement la richesse de ses » soldats. »

LI. L'armée de Lucullus, corrompue par ces déclamations, ne voulut plus le suivre, ni contre Tigrane, ni contre Mithridate, qui de l'Arménie était rentré dans le Pont, et en faisait déja la conquête. Ils prétextèrent la rigueur de l'hiver, et restèrent oisifs dans la Gordyène, en attendant que Pompée, ou quelque autre général, vînt remplacer Lucullus. Cependant lorsqu'ils apprirent que Mithridate, après avoir vaincu Fabius, marchait contre Sornatius et Triarius, honteux alors de leur révolte, ils suivirent leur général. Triarius, informé de son approche, voulut le prévenir, et lui ravir l'honneur d'une victoire dont il se croyait assuré; mais ils perdirent une grande bataille, dans laquelle périt, dit-on, sept mille Romains, et dans ce nombre il se trouva cent cinquante centurions, vingt-quatre tribuns des soldats, et le camp tomba au pouvoir de Mithridate. Lucullus arriva peu de jours après, et déroba Triarius à la fureur des soldats, qui voulaient le massacrer. Mithridate évitait de livrer bataille avant l'arrivée de Tigrane, qui venait avec une grande armée. Lucullus voulut prévenir leur jonction, et aller au-devant de Tigrane pour le combattre. Il était déja en marche, lorsque les troupes fimbriennes se révoltèrent, et sortirent des rangs, sous prétexte qu'un décret du peuple les avait licenciées; et que d'ailleurs Lucullus n'avait plus droit de commander, depuis qu'on lui avait donné des successeurs dans ses gouvernements. Lucullus, oubliant sa dignité, descendit aux démarches les plus humiliantes; il les suppliait l'un après l'autre, il allait dans leurs tentes d'un air triste et les larmes aux yeux; il y en avait même dont il prenait la main; mais ils repoussaient toutes ses caresses, ils jetaient à ses pieds leurs bourses vides; ils lui disaient d'aller seul combattre les ennemis, puisqu'il savait si bien s'enrichir seul de leurs dépouilles. Enfin, à la prière des autres soldats, ces Fimbriens se laissèrent fléchir; ils promirent de rester tout l'été, mais en déclarant que si, pendant ce temps-là, il ne se présentait point d'ennemis à combattre, ils se retireraient. Il fallut que Lucullus se soumît à ces conditions, ou que, resté seul, il abandonnât le pays aux Barbares. Il les retint, mais sans leur imposer depuis aucune contrainte, sans les mener au combat, s'estimant heureux de ce qu'ils voulaient bien rester, et forcé de souffrir que Tigrane ravageât sous ses yeux la Cappadoce, et que Mithridate reprît toute sa fierté; ce Mithridate dont Lucullus avait annoncé lui-même au sénat l'entière défaite. Il était même venu de Rome des députés pour régler les affaires du Pont, dont les Romains se croyaient déja en possession; mais en arrivant ils trouvèrent que Lucullus n'était pas même maître de sa personne; que ses soldats le traitaient avec le dernier mépris, et en faisaient l'objet de leur risée. Ils en vinrent enfin à un tel excès d'insolence, que dès que l'été fut fini, ils se couvrirent de leurs armes, tirèrent leurs épées, et provoquèrent au combat les ennemis qui s'étaient retirés, et qui ne paraissaient plus nulle part. Alors jetant de grands cris et frappant

l'air de leurs épées, ils sortirent du camp, et protestèrent que le temps qu'ils avaient promis de rester était accompli.

LII. D'un autre côté, Pompée écrivait au reste de l'armée de se rendre auprès de lui, car la faveur du peuple et les flatteries des orateurs l'avaient fait nommer général pour continuer la guerre contre Tigrane et Mithridate. Le sénat et les principaux citoyens regardaient cette nomination comme une injustice faite à Lucullus; ils disaient qu'on lui avait donné un successeur, non pour finir la guerre, mais pour lui ravir l'honneur du triomphe, et qu'on le forçait de céder à un autre bien moins le commandement de l'armée que le prix de ses exploits; mais la conduite qu'on tint à son égard parut bien plus odieuse encore à ceux qui se trouvèrent sur les lieux. Lucullus ne fut maître ni de punir les fautes, ni de récompenser les services; Pompée ne permit à personne de s'adresser à lui pour aucune affaire; il défendit, par des affiches publiques, qu'on eût aucun égard à ce qu'il avait réglé avec les dix commissaires venus de Rome : l'armée qu'il commandait, plus nombreuse que celle de Lucullus, imprimait partout la terreur. Cependant leurs amis communs jugèrent convenable qu'ils eussent une entrevue; elle eut lieu dans un bourg de la Galatie, et se passa d'abord avec une honnêteté réciproque; ils se félicitèrent mutuellement sur leurs exploits. Lucullus était supérieur par l'âge, et Pompée par la dignité; il avait commandé dans un plus grand nombre de guerres, et obtenu deux triomphes. Ils étaient précédés l'un et l'autre de faisceaux couronnés de lauriers, marques de leurs victoires. Mais les lauriers des faisceaux de Pompée s'étaient flétris dans le long voyage qu'il venait de faire à travers des pays secs et arides; les licteurs de Lucullus l'ayant remarqué, donnèrent avec plaisir à ceux de Pompée une portion de leurs lauriers, qui étaient encore tout frais. Les amis de Pompée en tirèrent un augure favorable; et en effet, les belles actions de Lucullus donnèrent un grand lustre à l'expédition de Pompée. Cette entrevue, loin de rétablir entre eux la bonne intelligence, ne fit que les aliéner davantage.

LIII. Pompée cassa toutes les ordonnances de Lucullus, emmena toutes ses troupes, et ne lui laissa, pour accompagner son triomphe, que seize cents hommes, qui même ne le suivaient pas de leur plein gré : tant Lucullus, par une suite de son naturel ou de sa mauvaise fortune, manquait du premier et du plus grand talent d'un général, celui de se faire aimer de ses troupes! S'il eût joint ce talent à tant et de si grandes qualités qu'il possédait, au courage, à la vigilance, à la prudence et à la justice, l'empire romain n'aurait pas eu l'Euphrate pour bornes du côté de l'Asie, mais la mer d'Hyrcanie (57), ou plutôt l'extrémité de la terre; car Tigrane avait déja subjugué toutes les autres nations, et la puissance des Parthes n'était alors ni aussi grande ni aussi bien unie qu'elle le fut, lorsque Crassus alla leur faire la guerre; ils étaient même si fatigués par leurs dissensions intestines et par leurs guerres avec les peuples voisins, qu'ils ne pouvaient repousser les insultes des Arméniens. Il me semble donc que Lucullus a fait moins de bien à sa patrie qu'il n'a été pour d'autres l'occasion de lui nuire. Ces trophées qu'il planta en Arménie si près des Parthes, la prise de Tigranocerte et de Nisibe, les richesses qu'il fit transporter de ces deux villes à Rome, le diadême de Tigrane, mené captif en triomphe, allumèrent dans l'ame de Crassus le desir de passer en Asie; il crut que les Barbares n'étaient qu'une proie assurée et des dépouilles toutes prêtes; mais, en tombant sous les flèches des Parthes, il prouva que Lucullus avait dû ses victoires, non à l'imprudence et à la mollesse des ennemis, mais à son audace et à sa capacité. Nous en parlerons ailleurs plus au long [1].

LIV. Lucullus, en arrivant à Rome, trouva que son frère Marcus Lucullus était accusé par Caïus Memmius, pour avoir exécuté, dans sa questure, les ordres de Sylla : il fut absous; mais aussitôt Memmius, se tournant contre Lucullus lui-même, chercha à irriter le peuple contre lui, et voulut lui faire refuser le triomphe, sous prétexte qu'il avait détourné à son profit des richesses qui devaient entrer dans le trésor public, et qu'il avait à dessein traîné la guerre en longueur. Lucullus était dans le plus grand danger; mais les premiers et les plus puissants d'entre les citoyens s'étant mêlés parmi les tribus, obtinrent, à force de prières et de brigues, quoique avec peine, que le triomphe lui serait accordé. Ce triomphe ne fut pas, comme quelques autres, etonnant et ennuyeux par la longueur de la marche et par la quantité des objets qu'on y portait; mais il orna le cirque de Flaminius (58) d'un nombre prodigieux d'armes prises sur les ennemis, et des machines de guerre des deux rois : spectacle d'ailleurs assez curieux en soi. Dans la marche triomphale, on vit passer quelques cavaliers bardés de fer, et dix chariots armés de faux, soixante tant courtisans que généraux de ces princes. On traînait après eux cent dix galères armées de leurs éperons d'airain. On vit passer ensuite une statue d'or de Mithridate, de six pieds de hauteur, avec son bouclier garni de pierres précieuses; vingt gradins couverts de vases d'argent, trente-deux autres pleins de vais-

[1] Dans la Vie de Crassus.

selle d'or, d'armes du même métal et d'or monnayé : ces gradins étaient portés par des hommes que suivaient huit mulets chargés de lits d'or, et après lesquels en venaient cinquante-six autres qui portaient l'argent en lingot, et cent sept qui étaient chargés de tout l'argent monnayé : il se montait à près de deux millions sept cent mille drachmes [1]. La marche était fermée par ceux qui portaient les registres où étaient inscrites les sommes que Lucullus avait fournies à Pompée pour la guerre contre les pirates, celles qu'il avait remises aux questeurs; et enfin, dans un compte à part, les neuf cent cinquante drachmes [2] qu'il avait distribuées par tête à ses soldats. Ce triomphe fut suivi d'un superbe festin que Lucullus donna à toute la ville, et aux bourgs des environs.

LV. Après avoir répudié sa femme Clodia pour sa méchanceté et sa vie scandaleuse, il épousa Servilia, sœur de Caton. Ce mariage ne fut pas plus heureux : de tous les vices de Clodia, il ne manquait à Servilia que d'avoir été corrompue par son frère ; c'était d'ailleurs la même débauche, la même dissolution. Son mari la supporta quelque temps, par respect pour Caton; mais enfin il la répudia. Lucullus avait fait concevoir de lui au sénat les plus grandes espérances; la gloire et la puissance qu'il s'était acquises semblaient devoir être le contre-poids de la tyrannie de Pompée, et le rempart de l'aristocratie; mais il démentit ces belles espérances, et abandonna entièrement l'administration des affaires; soit qu'il jugeât les maux de la république irrémédiables, soit, comme d'autres le disent, qu'étant rassasié de gloire, il voulût se reposer enfin de tant de travaux et de tant de combats qui n'avaient pas eu une fin heureuse, et se livrer désormais à une vie douce et tranquille. Bien des gens louent ce changement, et l'approuvent de n'avoir pas fait comme Marius, qui, après sa victoire sur les Cimbres, après tant et de si glorieux exploits, ne sut pas jouir d'une gloire si digne d'envie; qui, entraîné par un desir insatiable de gloire et de domination, alla disputer le commandement à de jeunes capitaines, et trouva l'écueil de sa gloire dans des actions horribles, qui lui attirèrent des maux plus affreux encore. « Cicéron, ajoutent ces mêmes personnes, » aurait vieilli plus heureusement, si, après avoir » éteint la conjuration de Catilina, il eût vécu dans » la retraite. Scipion eût été plus heureux, si, » après avoir ajouté Numance à Carthage, il eût » su vivre en repos. La vie politique, disent-ils » encore, a aussi son terme; et lorsqu'on n'a plus » la force et la vigueur de l'âge, ses combats, » comme ceux des athlètes, ont une issue malheureuse. » Au contraire, Crassus et Pompée raillaient Lucullus sur cette vie de délices et de voluptés à laquelle il s'abandonnait; ils pensaient que cet état de mollesse était encore moins convenable à des vieillards, que les soins de l'administration et les travaux de la guerre.

LVI. En effet, la vie de Lucullus ressemble à une de ces pièces de l'ancienne comédie, où on voit dans les premiers actes de grandes actions, tant politiques que militaires; et dans les derniers, des festins, des débauches, je dirais presque des mascarades, des courses aux flambeaux, des jeux de toute espèce (59) : car je mets au nombre de ces bagatelles les édifices somptueux, les vastes promenades, les salles de bain, et encore plus ces tableaux, ces statues, ces chefs-d'œuvre de l'art, que Lucullus, par une excessive profusion des richesses qu'il avait amassées dans ses campagnes, rassembla de toutes parts à si grands frais. Aussi, aujourd'hui même que le luxe a fait de si grands progrès, les jardins de Lucullus sont comptés parmi les plus magnifiques jardins des rois; et Tubéron, le philosophe stoïcien, voyant les ouvrages prodigieux qu'il faisait construire sur le rivage de la mer auprès de Naples, ces montagnes percées et suspendues par de grandes voûtes, ces canaux creusés autour de ses maisons, pour y faire entrer les eaux de la mer, et ouvrir aux plus gros poissons de vastes réservoirs, ces palais bâtis au sein de la mer même; Tubéron, dis-je, appelait Lucullus un Xerxès en toge (60). Il avait aussi à Tusculum des maisons de plaisance, dont les vues étaient superbes; des salons ouverts à tous les aspects, et de belles promenades. Pompée étant allé l'y voir un jour, trouva qu'il avait très bien disposé sa maison pour l'été, mais qu'elle était inhabitable l'hiver. « Croyez-vous donc, lui dit » Lucullus en riant, que j'aie moins de sens que » les cygognes et les grues, et que je ne sache pas » changer de demeure selon les saisons? » Un préteur qui avait l'ambition de donner au peuple des jeux très magnifiques pria Lucullus de lui prêter des manteaux de pourpre pour un chœur de tragédie; Lucullus lui dit qu'il ferait chercher, et que s'il en avait il les lui prêterait avec plaisir. Le lendemain il lui demanda combien il lui en fallait; le préteur lui dit qu'il en aurait assez de cent. « Vous pouvez, reprit Lucullus, en faire prendre » le double si vous voulez. » C'est à cette occasion que le poëte Horace s'écrie : « Tant il est vrai » qu'une maison est pauvre quand elle n'a pas un » grand superflu, et que ce qui en est inconnu au » maître n'est pas plus considérable que ce qu'il » en connaît (61) ! »

LVII. Sa dépense journalière pour la table était d'un homme nouvellement enrichi (62). Non con-

[1] Environ deux millions trois cent mille livres.
[2] Huit cent soixante livres.

tent d'être couché sur des lits couverts d'étoffes de pourpre, d'être servi en vaisselle d'or enrichie de pierreries, d'avoir pendant ses repas des chœurs de danse et de musique, il faisait servir sur sa table les mets les plus rares et les plus exquis, les pâtisseries les plus recherchées ; et cela pour se faire admirer des hommes simples et sans jugement. Aussi sut-on beaucoup de gré à Pompée de ce qu'il fit dans une maladie, où son médecin lui avait ordonné de manger une grive : ses domestiques étant venus lui dire qu'il était impossible de trouver des grives en été ailleurs que chez Lucullus, qui en faisait engraisser toute l'année, il ne voulut pas qu'on en prît chez lui : « Eh quoi ! » dit-il à son médecin, si Lucullus n'était pas un » homme voluptueux, Pompée ne pourrait pas » vivre ? » et il demanda une nourriture plus facile à trouver. Caton, son ami et son allié, condamnait si hautement sa vie de luxe et de mollesse, qu'un jeune homme ayant commencé un jour, en plein sénat, un discours aussi long qu'ennuyeux sur la tempérance et la frugalité ; Caton, se levant d'impatience : « Ne cesseras-tu pas, lui » dit-il, ces beaux discours, toi qui, étant riche » comme Crassus et vivant comme Lucullus, nous » parles comme Caton ? » Au reste, quelques historiens disent qu'à la vérité ce propos fut tenu, mais par un autre que Caton. Pour Lucullus, on ne peut douter, d'après les paroles qu'on a recueillies de lui, que non seulement il aimât fort ce genre de vie, mais encore qu'il ne s'en fit honneur. On dit qu'il invita plusieurs jours de suite, à sa table, des Grecs qui étaient venus à Rome, et qui, avec leur bonhomie grecque, croyant que c'était pour eux qu'il faisait une si grande dépense, eurent honte de lui être à charge, et refusèrent enfin ses invitations. Lucullus, qui sut le motif de leur refus, leur dit en riant : « Il est vrai, mes amis, que » dans cette dépense il y a un peu pour vous ; » mais la plus grande partie est pour Lucullus. » Un jour qu'il soupait seul, et qu'on n'avait mis qu'une table, on lui servit un souper médiocre ; il fut très mécontent, et ayant fait appeler son maître-d'hôtel, il lui en fit des reproches ; cet officier lui dit que, n'ayant invité personne, il n'avait pas cru devoir faire un plus grand souper : « Tu ne savais donc pas, lui répondit-il, que Lucullus soupait ce soir chez Lucullus ? »

LVIII. Comme il n'était question dans la ville que de sa magnificence, Cicéron et Pompée l'abordèrent un jour qu'il se promenait tranquillement dans la place publique. Cicéron était son intime ami. Lucullus avait bien eu avec Pompée quelques différends, par rapport au commandement de l'armée ; mais ils vivaient honnêtement ensemble, et se voyaient assez souvent. Cicéron, après l'avoir salué, lui demanda s'il voulait leur donner à souper. « Très volontiers, lui répondit Lucullus, vous » n'avez qu'à prendre jour. — Ce sera dès ce » soir, reprit Cicéron ; mais nous voulons votre » souper ordinaire. » Lucullus s'en défendit longtemps, et les pria de remettre au lendemain ; ils le refusèrent, et ne voulurent pas même lui permettre de parler à aucun de ses domestiques, de peur qu'il ne fît ajouter à ce qu'on avait préparé pour lui. Alors il leur demanda seulement de lui laisser dire devant eux, à un de ses gens, qu'il souperait dans l'Apollon ; ce qu'ils lui accordèrent. C'était le nom d'une des salles les plus magnifiques de sa maison ; et par ce moyen il les trompa sans qu'ils pussent s'en méfier. Il avait pour chaque salle une dépense réglée, des meubles et un service particuliers ; et il suffisait à ses esclaves qu'on nommât la salle dans laquelle il voulait souper, pour savoir quelle dépense il fallait faire, quel ameublement et quel service ils devaient employer. Le souper dans la salle d'Apollon était de cinquante mille drachmes[1]. On dépensa ce soir-là cette somme : et il étonna Pompée, autant par la magnificence du souper, que par la promptitude avec laquelle il avait été préparé. C'était abuser de ses richesses, et les traiter comme des captives et des Barbares (65).

LIX. Une dépense plus louable et plus digne de lui était celle qu'il faisait pour se procurer des livres. Il en rassembla un très grand nombre de bien écrits, et il en fit un usage plus honorable encore que leur acquisition, en ouvrant sa bibliothèque au public. Tous les Grecs qui étaient à Rome avaient un libre accès dans les galeries, dans les portiques et dans les cabinets qui entouraient sa bibliothèque ; ils s'y rendaient comme dans un sanctuaire des Muses ; ils y passaient les jours entiers à discourir ensemble, et quittaient avec plaisir toutes leurs affaires pour s'y réunir. Lucullus se promenait souvent dans ses galeries avec ces hommes de lettres, il se mêlait à leurs entretiens, et quand ils l'en priaient, il les aidait de son crédit dans les affaires dont ils étaient chargés. En un mot, sa maison était l'asile, le Prytanée de la Grèce, pour tous les étrangers de ce pays qui venaient à Rome. Il avait en général du goût pour toute doctrine philosophique ; il accueillait, il estimait les différentes sectes ; mais il eut toujours une préférence marquée, un amour particulier pour l'Académie, non pour celle qu'on nomme la nouvelle, quoique alors Philon lui eût donné un grand éclat en expliquant les écrits de Carnéade, mais pour l'ancienne Académie dont Antiochus l'Ascalonite (64), homme éloquent et instruit, était le chef. Lucullus

[1] Environ quarante-cinq mille livres.

avait recherché son amitié avec le plus vif empressement; il le logeait chez lui, et l'opposait aux disciples de Philon, au nombre desquels était Cicéron, qui même avait composé un très beau dialogue dans lequel il fait soutenir, par un des interlocuteurs, cette opinion de la vieille Académie : qu'il y a des choses que l'on peut comprendre; et il soutient lui-même l'opinion contraire. Ce dialogue est intitulé *Lucullus* (65); j'ai déja dit qu'il vivait avec lui dans la plus grande intimité; et dans le gouvernement ils suivaient le même parti. Car Lucullus n'avait pas entièrement abandonné les affaires; il avait seulement laissé de bonne heure à Crassus et à Caton cette rivalité, cette ambition de parvenir au premier rang de puissance et d'autorité, parcequ'elle expose à de grands dangers et à de grands affronts.

LX. Quand ceux à qui la puissance de Pompée était suspecte virent Lucullus renoncer au premier rang, ils cherchèrent à y porter Crassus et Caton, pour en faire les défenseurs du sénat. Lucullus n'alla plus aux assemblées du peuple que pour obliger ses amis, et à celle du sénat que pour rompre quelque intrigue de Pompée, et s'opposer à son ambition. Il fit annuler toutes les ordonnances que ce général avait rendues, après avoir vaincu les deux rois; et soutenu de Caton, il empêcha une distribution d'argent que Pompée demandait pour ses soldats. Pompée alors se fit un appui de l'amitié ou plutôt de la ligue qu'il forma avec Crassus et César; et remplissant la ville d'armes et de soldats, il chassa de la place publique Caton et Lucullus, et fit confirmer par la force toutes ses ordonnances. Les partisans de Pompée, témoins de l'indignation que cette violence excitait parmi tous les honnêtes gens, produisirent un certain Brettius (66), qu'ils avaient surpris, disaient-ils, épiant l'occasion de tuer Pompée. Cet homme, interrogé en plein sénat, accusa quelques personnes de l'avoir engagé à cet assassinat; et devant le peuple, il en chargea nommément Lucullus. Personne ne crut à sa déposition, et l'on ne douta pas un instant que cet homme n'eût été aposté par les amis de Pompée pour être l'instrument de cette odieuse calomnie. On en fut bien plus convaincu quelques jours après, lorsqu'on vit jeter hors de la prison le corps de ce Brettius, qu'on disait s'être donné lui-même la mort. Mais l'impression du cordeau dont il avait été étranglé, et les marques des coups qu'il avait reçus, déposaient hautement qu'il avait été la victime de ceux même qui l'avaient suborné.

LXI. Cette horrible intrigue éloigna plus que jamais Lucullus du gouvernement; et quand il vit Cicéron banni, Caton comme relégué en Cypre, il s'en retira pour toujours. Quelque temps avant sa mort, son esprit s'était affaibli peu à peu, et il finit par le perdre entièrement. Cornélius Népos prétend que cet affaiblissement d'esprit ne fut la suite ni de l'âge ni de la maladie, mais l'effet d'un breuvage que lui donna Callisthène, un de ses affranchis, qui ne le fit même que parcequ'il crut que ce breuvage aurait la vertu de le rendre plus cher à son maître (67). Un effet certain qu'il produisit, ce fut de lui aliéner tellement la raison, que, dans les derniers temps de sa vie, son frère fut obligé de prendre l'administration de ses biens. Malgré cet état de démence dans lequel il mourut, le peuple fut aussi affligé de sa perte que s'il était mort dans le plus grand éclat de ses exploits militaires et dans toute la gloire de son administration politique. On accourut en foule à ses obsèques, et l'on voulait absolument que son corps, qui avait été porté à la place publique par les premiers jeunes gens de la ville, fût enterré dans le champ de Mars, où l'on avait déja enterré Sylla. Mais comme on ne s'y était pas attendu, et qu'il n'eût pas été facile de faire sur-le-champ tous les préparatifs nécessaires, son frère, à force d'instances, obtint enfin du peuple qu'il laissât faire ses funérailles dans sa maison de Tusculum, où son tombeau était tout prêt. Il ne lui survécut pas long-temps; et comme il l'avait suivi de près dans la carrière de la vie et dans celle des honneurs, qu'il l'avait aimé avec une extrême tendresse, il le suivit aussi de près dans le tombeau.

PARALLÈLE DE CIMON ET DE LUCULLUS.

I. Rien, ce me semble, ne fut plus heureux pour Lucullus que de mourir avant la révolution que les destins préparaient à la république romaine par les guerres civiles, et de laisser sa patrie, déja malade à la vérité, mais du moins encore libre. Voilà dans toute sa vie ce qu'il eut de plus commun avec Cimon, qui mourut aussi avant les troubles qui agitèrent après lui la Grèce, et pendant qu'elle était encore dans un état florissant. Il est vrai qu'il mourut dans son camp, en faisant les fonctions de général, et non dans un état d'oisiveté et de dégoût des affaires, qui ne lui eût fait chercher le prix de ses travaux, de ses conquêtes et de ses trophées, que dans les festins et les débauches : comme le poète Orphée, dont Platon a raison de se moquer, ne promet à ceux qui auront bien vécu d'autre récompense dans les enfers qu'une ivresse perpétuelle (68). Sans doute le repos, la tranquillité, l'étude des lettres, qui fait

goûter dans une contemplation utile la plus douce jouissance, sont pour un vieillard, obligé de renoncer à la guerre et à l'administration des affaires, la consolation la plus honorable. Mais de ne se proposer d'autre fin de ses belles actions que la volupté, de ne quitter le commandement des armées et les travaux glorieux de la guerre que pour passer le reste de sa vie dans les fêtes de Vénus, dans les plaisirs et dans les jeux; ce n'est point se conduire en disciple de cette célèbre Académie, en sage qui veut imiter Xénocrate, mais en homme voluptueux qui s'est jeté dans la secte d'Épicure.

II. Ce qui rend plus étonnante cette différence entre Cimon et Lucullus, c'est que la jeunesse du premier mérita, par son intempérance, les plus grands reproches, et que celle de Lucullus fut sage et tempérante. Or celui qui change en mieux est préférable à l'autre, et le meilleur naturel est celui en qui le vice vieillit avec l'âge, tandis que la vertu y semble rajeunir. Enrichis l'un et l'autre par les mêmes moyens, ils ne firent pas le même usage de leurs richesses : car il serait injuste de comparer avec la muraille que Cimon fit bâtir au midi de la ville, de l'argent qu'il avait apporté de ses expéditions, ces maisons de plaisance, ces superbes galeries que Lucullus éleva auprès de Naples, des dépouilles qu'il avait prises sur les Barbares. Il ne faut pas non plus mettre en parallèle la table de Cimon et celle de Lucullus; une table populaire, dressée par l'humanité, et une table somptueuse digne d'un satrape. La première, avec une dépense modérée, nourrissait chaque jour un grand nombre d'indigents; l'autre, avec des frais énormes, ne fournissait qu'au luxe de quelques voluptueux. On dira peut-être que la diversité des temps a mis entre eux cette différence; car on ne sait pas si Cimon, après tous ces exploits qui l'ont illustré à la tête des armées, passant à une vieillesse paisible, loin des guerres et de l'administration des affaires, ne se serait pas abandonné à un plus grand luxe, à une vie plus voluptueuse que celle de Lucullus : on a vu qu'il aimait naturellement le vin, les fêtes, les assemblées, et qu'il avait été fort décrié par son penchant pour les femmes. Mais les succès dans les combats, dans les entreprises difficiles, portent avec eux des plaisirs d'un autre genre, qui éloignent des autres passions vicieuses, et les font même oublier aux caractères ambitieux, qui se sentent nés pour gouverner les affaires publiques. Si Lucullus fût mort au milieu de ses combats et de ses victoires, je ne crois pas que le censeur le plus sévère, le critique le plus pointilleux, trouvât en lui la matière de la plus légère accusation. Voilà pour le genre de vie qu'ils ont mené.

III. Quant à leur mérite militaire, on ne peut disconvenir qu'ils ne se soient également distingués l'un et l'autre et sur terre et sur mer. Mais, comme entre les athlètes ceux qui, en un même jour, ont vaincu à la lutte et aux combats du pancrace, sont, suivant une certaine coutume, proclamés les vainqueurs par excellence (69); de même Cimon, qui dans un seul jour couronna la Grèce d'un double trophée, par deux victoires qu'il remporta sur terre et sur mer, mérite, ce me semble, quelque prééminence sur les autres généraux. D'ailleurs Lucullus reçut de sa patrie le commandement, et Cimon le procura à la sienne. Le premier trouva Rome donnant des lois à ses alliés, et étendit son empire par de nouvelles conquêtes : quand Cimon vint au gouvernement, Athènes suivait des lois étrangères; mais bientôt il lui donna la supériorité et sur ses alliés et sur ses ennemis; il força les Perses vaincus d'abandonner à sa patrie l'empire de la mer, et le lui fit céder volontairement par les Lacédémoniens. Si le plus grand talent d'un général est d'obtenir l'obéissance de ses soldats par l'amour qu'il leur inspire, Lucullus, méprisé des siens, est, sous ce rapport, inférieur à Cimon, qui obtint l'admiration de ses alliés. L'un fut abandonné de ses propres troupes; l'autre se vit recherché par les étrangers mêmes. L'un retourna dans son pays, délaissé par cette même armée qu'il commandait lorsqu'il en était parti; l'autre, parti avec des troupes qui comme lui obéissaient à des étrangers, ramena ces mêmes troupes qui commandaient à ceux dont elles avaient les ordres; et il revint après avoir assuré à son pays trois choses aussi importantes que difficiles : la paix avec ses ennemis, l'empire sur ses alliés, et la bonne intelligence avec les Lacédémoniens. Tous deux entreprirent de renverser de grands empires, et de bouleverser l'Asie entière; mais ils en laissèrent l'exécution imparfaite : l'un par la jalousie de la fortune, ar il mourut en commandant les armées et au milieu de ses succès; l'autre n'est pas tout-à-fai exempt du reproche d'avoir causé lui-même son malheur, soit qu'il ait ignoré, ou qu'il n'ait pas guéri les mécontentements et les plaintes de son armée, et qu'il les ait laissé dégénérer en une haine implacable.

IV. Au reste, cette disgrace lui est commune avec Cimon, souvent cité en justice, et enfin condamné à l'ostracisme par ses concitoyens, qui, suivant Platon, voulaient être dix ans sans entendre sa voix; car les partisans de l'aristocratie sont rarement agréables au peuple : obligés d'employer souvent la contrainte pour le redresser, ils l'offensent et le blessent; comme les bandages dont usent les chirurgiens pour remettre les membres disloqués font souffrir de grandes douleurs. Mais peut-être n'en faut-il imputer la faute ni à l'un ni à l'autre.

V. Lucullus porta ses armes triomphantes bien plus loin que Cimon; il fut le premier des Romains qui franchit le mont Taurus à la tête d'une armée, qui traversa le Tigre, prit et brûla, sous les yeux mêmes de leurs rois, les villes royales de l'Asie, Tigranocerte, Cabires, Sinope et Nisibe; soumit avec le secours des rois arabes, dont il avait gagné l'affection, les provinces du nord jusqu'au Phase, celles du levant jusqu'à la Médie, et celles du midi jusqu'à la mer Rouge. Il brisa la puissance des rois à qui il faisait la guerre; il ne manqua à sa gloire que de s'être emparé de leurs personnes; ce qu'il aurait sûrement fait, si, comme des bêtes sauvages, ils ne se fussent sauvés dans des déserts inaccessibles et des forêts impénétrables. Une preuve sensible de la supériorité de Lucullus sous ce rapport, c'est que les Perses, comme s'ils n'avaient rien souffert de la part de Cimon, se trouvèrent aussitôt après sa mort en état de résister aux Grecs, et qu'en Égypte ils taillèrent en pièces la plus grande partie de leur armée; mais les exploits de Lucullus laissèrent Tigrane et Mithridate dans l'impuissance de rien entreprendre. Le dernier, affaibli déja et presque détruit par ses défaites précédentes, n'osa pas même une seule fois montrer ses troupes à Pompée hors de leurs retranchements, et s'enfuit dans le Bosphore, où il mourut. Tigrane, nu et sans armes, se prosterne aux genoux de Pompée, et mettant à ses pieds son diadême, il cherche à le flatter par le don d'un ornement qui ne lui appartenait plus, et qui était dû au triomphe de Lucullus. La joie qu'il témoigna lorsque Pompée lui rendit cette marque de la royauté était une preuve qu'il l'avait déja perdue. Celui-là donc doit passer pour meilleur général comme pour meilleur athlète, qui livre son rival plus affaibli au nouvel adversaire qui doit le combattre.

VI. D'ailleurs, quand Cimon fit la guerre au roi de Perse, il trouva sa puissance et la fierté de ses peuples sensiblement affaiblies par leurs premières défaites, par les déroutes que leur avaient fait éprouver Thémistocle, Pausanias et Léothychidas. En les attaquant dans cet état de faiblesse, il lui était facile d'abattre des corps dont les ames étaient déja vaincues et défaites. Au contraire, Lucullus avait dans Tigrane un ennemi jusqu'alors invincible, et dont les nombreuses victoires avaient singulièrement enflé son courage. Si nous comptons le nombre des ennemis qu'ils ont eu à combattre, on ne saurait comparer ceux que défit Cimon avec ceux que Lucullus eut en tête (70). Il n'est donc pas facile de prononcer lequel de ces deux personnages mérite la préférence. Les dieux eux-mêmes les ont également favorisés; ils ont fait connaître à l'un ce qu'il devait faire, ils ont averti l'autre de ce qu'il devait éviter. Ainsi, la divinité même leur a donné son suffrage, et les a déclarés tous deux des hommes que leur vertu faisait participer à la nature divine

---

NOTES

SUR LA VIE DE LUCULLUS.

(1) Lucius Licinius Lucullus, aïeul de celui dont Plutarque écrit la *Vie*, fut consul avec Aulus Posthumius Albinus l'an de Rome six cent trois, cent cinquante-un ans avant l'ère chrétienne.

(2) Quoique Lucullus poursuivît l'accusateur de son père, et qu'on pût le soupçonner de n'écouter en cela que son ressentiment, cette démarche fut néanmoins approuvée, parcequ'à Rome, comme le dit Plutarque, on estimait les jeunes gens qui se portaient pour accusateurs. Aussi les Romains des familles les plus distinguées s'exerçaient-ils à plaider de bonne heure, soit pour accuser, soit pour défendre leurs concitoyens; et c'était un des premiers et des plus puissants moyens qu'ils eussent pour s'insinuer dans les bonnes graces du peuple, et s'ouvrir la route des honneurs.

(3) C'est-à-dire la langue latine et la langue grecque. Celle-ci, dans ces derniers temps, était devenue très commune à Rome. Rien n'était si ordinaire que de voir des Romains aller passer quelques années à Athènes pour s'y instruire à fond de la littérature grecque, et y puiser ce goût exquis, cette élégance et cette finesse dont cette ville était le centre.

(4) Les Romains, pendant long-temps, *n'avaient guère* cultivé l'éloquence que pour les affaires civiles et politiques; ils faisaient même peu de cas des autres objets auxquels on pouvait l'appliquer, tels que la philosophie et la littérature. Cependant, à cette époque, tous les genres de littérature, et en particulier celle des Grecs, étaient très cultivés à Rome, comme on vient de le dire dans la note précédente.

(5) C'est la guerre sociale, qu'on appela aussi Marsique, parceque les Marses, peuple très brave de l'Italie, entre les Sabins à l'orient et le lac Fucin à l'occident, furent les premiers qui prirent les armes. Elle commença après la mort de Drusus, l'an de Rome six cent soixante-quatre, quatre-vingt-dix ans avant J.-C.

(6) Ces navires rhodiens, suivant la signification du terme, étaient des birèmes, ou vaisseaux à deux rangs de rames, qui étaient d'un grand usage sur mer. Les Rhodiens eurent long-temps une grande puissance sur mer; leurs lois commerciales furent adoptées par les Romains, et elles ont servi de base à l'ordonnance de Louis XIV sur la marine.

(7) Plutarque a déja rapporté la députation que les habitants de Cyrène envoyèrent à Platon pour le prier de venir chez eux et de leur donner des lois. Platon leur répondit qu'ils étaient trop attachés à leurs richesses, et qu'il ne croyait pas qu'un peuple dans cet état pût être soumis aux lois.

(8) Quel est ce Ptolémée? Palmérius prétend que c'est celui qui eut le surnom d'Aulétès. Mais il ne commença à régner en Égypte que l'an de Rome six cent quatre-vingt-neuf, avant J.-C. soixante-cinq, long-temps après la mort de Sylla, arrivée l'an de Rome six cent soixante-seize. Ce ne peut être Ptolémée-Lathyre, qui avait régné pour la

première fois dès l'an de Rome six cent trente-sept, puisque Plutarque nous dit que celui dont il parle était fort jeune. C'est donc ou Alexandre II, ou Alexandre III.

(9) Pitane, ville de la Troade, baignée par le fleuve Événus, avait deux ports : c'était la patrie d'Arcésilas, philosophe académicien, disciple de Polémon. *Voyez* Strabon, liv. XIII, p. 614.

(10) Valérius Flaccus, qui commandait en Asie en qualité de proconsul, s'étant rendu odieux aux soldats par son avarice, il s'excita dans son camp une sédition générale; Fimbria, qu'il envoya pour l'apaiser, embrassa le parti des troupes, et tua Flaccus, dont il était le lieutenant. Les soldats lui déférèrent l'autorité proconsulaire; et le sénat, quoique indigné d'un attentat si contraire aux lois, fut forcé par les circonstances à le souffrir. *Suppléments de Tite-Live*, liv. LXXXII, ch. LXI.

(11) Il y a dans le grec, par une fortune divine; les philosophes, et surtout les pythagoriciens, entendaient par fortune divine l'union de la volonté de l'homme avec le jugement et la détermination de Dieu, qui préside à tout et règle tout.

(12) Le promontoire de Lectum sépare la Troade de l'Éolie; Ténédos est sur cette côte, en face de l'île de Lesbos. Strabon, liv. XIII, p. 581 et 604.

(13) Élée était sur la côte d'Asie, vis-à-vis de Mitylène, ville de l'île de Lesbos, qui avait un port et une rade, et dont on attribuait la fondation à Mnesthée, roi d'Athènes, et à ceux qui l'accompagnèrent au siége de Troie. Strabon, liv. XIII, p. 622.

(14) Plutarque regarde comme un bienfait de la Providence pour Lucullus, de l'avoir tenu loin de l'Italie, dans ces temps affreux qui furent souillés par tant de crimes, auxquels il lui eût été bien difficile de ne pas prendre quelque part; ou s'il eût voulu s'y opposer, il n'aurait fait vraisemblablement qu'accroître le nombre des victimes. C'est une chose qu'on ne peut trop faire observer, surtout dans notre siècle, que cette attention de notre historien à rapporter à la Providence les événements même les plus ordinaires; on peut donc le faire sans être superstitieux, car j'ai prouvé dans la *Vie de Plutarque* qu'il ne l'était pas.

(15) Ce fut la troisième année de cette olympiade, un an avant le commencement de la guerre de Spartacus et la mort de Sertorius, l'an de Rome six cent quatre-vingts, soixante-quatorze ans avant notre ère.

(16) La sophistique, dit Philostrate au premier livre des *Vies des Sophistes*, dans la préface, était la rhétorique appliquée aux objets de la philosophie. Le mot de sophiste ne fut pris que plus tard dans la mauvaise acception où on le trouve ici.

(17) Appien, dans ses *Guerres de Mithridate*, pag. 225, le nomme Varius. Cependant le nom de Marius est ici assez vraisemblable; car il y eut d'autres familles de ce nom que celle du fameux Marius; et comme Sertorius était du parti de ce dernier, il est probable qu'il avait dans son armée quelque officier de ce nom-là.

(18) Il y avait là, dit Strabon, liv. XII, pag. 975, une ville qui portait ce nom, et d'où le pays voisin avait tiré sa dénomination. La déesse Némésis, dont Adrastie ou Adrastée est un surnom, y avait un temple, consacré, dit-on, par Adraste.

(19) Cyzique est située à la pointe de la péninsule, de manière qu'elle est regardée comme une île par les anciens. *Voyez* Strabon, liv. XII, pag. 576; Pline, liv. V, ch. CCXXI, et Etienne de Byzance.

(20) *Voyez* Florus, liv. III, ch. V, où il raconte la manière dont Démonax parvint jusqu'aux assiégés, à travers les vaisseaux ennemis.

(21) Cette pratique, fort ancienne, était autorisée par une loi qui permettait d'offrir des victimes artificielles, quand on ne pouvait pas en avoir de naturelles. Voy. *Hérodote*, liv. II, ch. XLVII.

(22) On voit par l'événement que le joueur de flûte de Libye est le vent du midi, appelé en latin *Africus*, et que la trompette du Pont désigne les machines de Mithridate, roi de Pont, déja toutes dressées pour l'assaut, et qui n'attendaient plus que le signal des trompettes.

(23) Rivière de la Phrygie, qui prend sa source dans le canton appelé Azanite, et qui coulant du sud-est au nord-ouest, après avoir passé à Apollonie, se jette dans la Propontide, auprès de Cyzique. Strabon, liv. XIII, p. 576.

(24) Le passage de Salluste n'est point dans ceux de ses ouvrages qui nous sont parvenus. Les historiens sont remplis de preuves que, bien avant cette époque, les Romains avaient vu des éléphants. *Voyez* Tite-Live en plusieurs endroits, et en particulier liv. XXXVII, c. XL.

(25) Les mystères de Samothrace, île de la mer Égée, près de la Thrace, étaient extrêmement célèbres, et attiraient le concours et les hommages de presque tous les peuples connus. Les prêtres qui en avaient l'intendance étaient appelés Cabires. — Héraclée, dont il est question ensuite, était dans la Bithynie; mais cette province ayant été subjuguée par les rois de Pont, fut comprise sous le nom général de Pont. *Voyez* dans Strabon la description du Pont, liv. XII, p. 541 et suiv.

(26) C'était une opinion généralement reçue chez les anciens, que les paroles hautaines et superbes déplaisaient aux dieux et attiraient leur colère. *Voyez* l'exemple de Niobé dans Horace, ode sixième, liv. IV.

(27) Priapus, ville maritime, avec un port, dans la Mysie, sur l'Hellespont, près de l'embouchure de l'Ésèpe et du Granique; les uns attribuaient sa fondation aux Milésiens; les autres, à ceux de Cyzique. Strabon, liv. XIII, pag. 587 et 588. Il ne faut pas la confondre avec une petite île du même nom, près des côtes de l'Ionie, à la hauteur d'Éphèse. Quoique cette ville fût consacrée à Priape, Diane y avait un temple; le culte de cette déesse était très répandu, comme le prouvent les différents surnoms de Persique, de Taurique, etc., donnés à Diane.

(28) Thémiscyre est le nom d'un canton et d'une ville entre le fleuve Thermodon, si fameux par le voisinage des Amazones, et l'Iris qui vient se décharger dans le Pont-Euxin, à l'occident de Thermodon.

(29) Ce n'était pas du défaut de butin qu'ils se plaignaient, puisqu'ils en regorgeaient, et qu'ils étaient obligés de le consumer ou de l'abandonner; mais ils regrettaient l'argent comptant qu'ils auraient trouvé dans ces villes, dont le pillage les aurait enrichis.

(30) Les Tibaréniens et les Chaldéens étaient à l'orient du fleuve Thermodon; mais il faut bien distinguer ces Chaldéens du peuple qui habitait la Chaldée; ceux-ci étaient au midi et au couchant de la Babylonie, vers l'Arabie et le golfe Persique. Amisus était situé sur le Pont-Euxin, entre les fleuves Iris et Alys, à l'occident du premier. Strabon, liv. XII, p. 547 et 548.

(31) La Syrie s'étend du nord au midi, depuis les monts Taurus et Amanus, qui enferment la Cilicie, le long de la mer Méditerranée. La Palestine est située à l'extrémité méridionale de la Syrie, et s'étend le long de la Méditerranée jusqu'à l'Arabie pétrée, à son orient et à son midi, et l'Égypte à son couchant. La Médie est au sud-est de l'Arménie, qui elle-même confine aux pays des Cabires, situés au sud-est des Tibaréniens, dont nous avons parlé dans la note précédente.

(32) Plutarque ne dit pas quels étaient ces Grecs; mais il y a quelque apparence que c'était de ceux que Tigrane avait transportés en Arménie.

(33) Le lac appelé Palus-Méotides, au nord du Pont-Euxin, entre l'Europe et l'Asie, se réunit à cette dernière

mer par un détroit nommé le Bosphore Cimmérien, resserré entre la Chersonèse Taurique à l'occident, et la pointe orientale de l'Asie. Il ne faut pas confondre ce Bosphore ni cette Chersonèse avec le Bosphore et la Chersonèse de Thrace, à l'extrémité sud-ouest du Pont-Euxin. Les Dardariens sont à l'orient du Bosphore Cimmérien.

(34) Sans ce meurtre, Lucullus aurait eu en sa possession tous les papiers de Mithridate, et aurait pu être informé de tous ses desseins.

(35) Pharnacie, ville maritime du Pont Polémonique ou Cappadocien, dans le pays des Chaldéens.

(36) Cet ingénieur faisait à Amisus, contre Lucullus, ce qu'Archimède, cent vingt ans auparavant, avait fait à Syracuse contre Marcellus.

(37) C'est le consul Mummius qui, l'an six cent huit de Rome, prit et brûla Corinthe, la même année que Carthage fut détruite.

(38) M. Dacier applique aux Amiséniens le traitement généreux de Lucullus; c'est peut-être une faute d'impression, car sûrement il s'agit ici des Athéniens qui se trouvaient dans la ville à l'époque où elle fut prise, puisque Plutarque vient de dire que ceux qui fuyaient la cruauté d'Aristion, tyran d'Athènes du temps de Sylla, se réfugiaient à Amisus. Pour le grammairien Tyrannion, dont il est question tout de suite, *voyez* ce que nous en avons dit dans les notes sur la *Vie de Sylla*, note (47).

(39) Cette ville fut nommée ainsi à cause d'un bois consacré à Apollon et à Daphné, dont l'aventure, disait-on, était arrivée en cet endroit. Cette ville était située dans la partie de la Syrie qui porta son nom.

(40) La Gordyenne, ou le pays des Gordyens, était dans l'Assyrie, suivant Strabon, liv. XVI, pag. 747.

(41) Ces Arabes scénites, c'est-à-dire, qui vivaient sous des tentes, habitaient, suivant Strabon, *ibid.*, la partie méridionale de la Mésopotamie, dans des lieux arides et stériles. Ils étaient pasteurs, vivaient de rapines et de brigandages, et changeaient souvent de demeure.

(42) Ce Métrodore de Scepsis est postérieur de deux cent cinquante ans au disciple d'Épicure du même nom, lequel était de Lampsaque. Scepsis, ville de la Mysie, près du mont Ida; Strabon, liv. XIII, pag. 603, la nomme Palescepsis, ou l'ancienne Scepsis.

(43) Amphicratès veut faire entendre que la ville de Séleucie n'était pas assez considérable pour occuper un homme de son mérite. On reconnaît à cette réponse l'orgueil ordinaire des sophistes.

(44) Strabon parle aussi de cet Autolycus, liv. XII, pag. 546, et dit que Lucullus s'étant rendu maître de Sinope, conserva avec soin tous les ornements de la ville, et qu'il prit seulement la sphère de Billarus et la statue d'Autolycus, ouvrage du sculpteur Sthénis; il ajoute que les habitants de Sinope regardaient cet Autolycus comme le fondateur de leur ville, qu'ils lui rendaient les honneurs divins, et qu'il y avait un oracle. Il croit que ce fut un de ceux qui accompagnèrent Jason à la conquête de la Toison d'or, et qu'à son retour il s'établit dans ce lieu-là. Sinope était dans la Paphlagonie, près du fleuve Halys, sur le Pont-Euxin.

(45) Apollonius de Rhodes et Valérius Flaccus, dans leurs poëmes sur l'expédition des Argonautes, l'appellent Déiléon.

(46) Cette coutume était commune aux Grecs et aux Barbares; ils avaient des troupeaux consacrés à quelqu'une de leurs divinités, qui paissaient librement dans les campagnes, et auxquels on ne touchait que pour en offrir des victimes au dieu à qui ils appartenaient. Tels étaient les bœufs du Soleil, dont il est parlé dans l'*Odyssée*. La torche dont ces génisses portaient l'empreinte convenait à Diane, qui avait le surnom de Lucifera, comme étant l'astre de la nuit. La coutume de marquer les animaux avec un fer est fort ancienne, car il en est parlé dans Anacréon.

(47) L'Adiabène, que Strabon, liv. XVI, p. 745, place à l'occident de la Mésopotamie, avait porté anciennement, suivant Ammien Marcellin, liv. XXIII, ch. VI, le nom d'Assyrie. Les Gordyéniens y confinent, et la Cappadoce est un peu plus loin en tirant vers le Pont.

(48) C'est le golfe Persique, que Plutarque appelle la mer de Babylone. L'Albanie, dont il est parlé ensuite, est à l'occident de la mer Caspienne; l'Ibérie touche à l'Albanie, entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin; l'Araxe est une rivière qui prend sa source dans le mont Taurus en Arménie, et se jette dans la mer Caspienne.

(49) M. Dacier soupçonne ici une altération dans le texte, qui, tel qu'il est, présente une contradiction dans la réponse de Lucullus; je partage cette opinion.

(50) Il y a dans le texte, Scipion; mais c'est une faute de copiste: il s'agit de Cépion, qui fut battu par les Cimbres, l'an de Rome six cent quarante-neuf. Le mot de Lucullus est très beau, et respire cette noble confiance si propre à en inspirer aux autres.

(51) C'est apparemment le philosophe stoïcien de ce nom, qui était un peu plus ancien que Strabon dont il est question tout de suite, et qui, outre son excellente *Géographie*, avait composé des *Commentaires historiques*, utiles pour les mœurs et pour la politique, que nous avons perdus. Cicéron avait été disciple d'Antiochus, comme il le dit lui-même dans ses *Académiques*, liv. II, ch. LVIII.

(52) L'Arménie est un pays très froid, à cause des longues chaines de hautes montagnes dont il est environné, comme le Caucase et le Taurus. Le froid y est encore très vif au mois de juin; et la neige, dont la terre est couverte, ne fond qu'à la fin du mois d'août.

(53) Il y a dans le texte, des Satrapéniens, qui n'est le nom d'aucun peuple connu, et qu'on ne trouve pas dans les anciens géographes. Amyot a mis en note, les Atropaténiens, peuples de la Médie; il y en a qui lisent les *Adiabéniens*, que Tigrane regardait comme la principale force de son armée. M. Mosès Dusoul propose de lire les Satrapes.

(54) Les Mygdoniens, ainsi appelés par les Macédoniens, dit Strabon, liv. XVI, p. 747, ont pour capitale Nisibis, située au pied du mont Masius, dans la partie septentrionale de la Mésopotamie, près du Tigre. Les Grecs lui donnaient le nom d'Antioche, à cause de la beauté de son terroir, qu'ils comparaient à celui de l'Antioche de Syrie.

(55) Le Phase, fleuve de la Colchide, sur lequel Strabon, liv. XI, p. 500, dit qu'on avait construit cent vingt ponts; son cours est rapide et violent, et après avoir reçu plusieurs autres rivières, il se décharge dans le Pont-Euxin.

(56) Le terme grec est le même que celui qu'on emploie ordinairement pour désigner les préteurs; mais il paraît qu'ici ce mot est pris dans une acception plus générale, comme on en voit un exemple dans la *Vie de Cicéron*, où Plutarque, en parlant d'Othon, celui qui assigna aux chevaliers un rang distingué dans les spectacles, se sert du même mot, quoiqu'il soit certain qu'Othon était alors tribun du peuple. D'ailleurs ce n'étaient pas les préteurs qui, dans ces occasions, excitaient la multitude contre les magistrats et les généraux qu'ils n'aimaient pas, mais les tribuns, toujours sûrs de gagner le peuple par ces accusations, et d'augmenter ainsi leur crédit.

(57) La même que la mer Caspienne; on lui donnait ce nom, parceque les Caspiens et les Hyrcaniens habitaient à son midi; les premiers vers le couchant, et les autres vers l'orient.

(58) Il y avait à Rome plusieurs cirques destinés à des

jeux, et principalement à des courses de chars; le plus considérable, appelé le Grand-Cirque, avait été bâti par Tarquin l'ancien. Celui de Flaminius prit son nom du consul qui avait donné au peuple un grand terrain, dont le produit avait été consacré à le construire. C'était une grande place environnée, comme les autres, de plusieurs rangs de bancs en amphithéâtre, de galeries, de portiques et d'autres bâtiments. Le sénat s'y assemblait souvent en descendant du Capitole; il était affecté à la célébration des jeux apollinaires et équestres, et aux assemblées du peuple par tribus. Il était célèbre par sa verrerie, où l'on avait le secret de durcir le cristal jusqu'à résister au feu; on comptait jusqu'à huit cirques dans Rome.

(59) Plutarque parle ici des pièces satiriques qui étaient un mélange de tragique et de comique, où l'on voyait d'un côté une aventure remarquable de quelque héros célèbre; et de l'autre, les railleries souvent grossières de Silène et des satyres, comme dans le *Cyclope* d'Euripide, la seule pièce de ce genre qui nous soit restée.

(60) Quintus Élius Tubéro, petit-fils de Paul Émile, fut un grand philosophe, un bon jurisconsulte, un historien exact. Cicéron parle avantageusement de ses vertus et de ses mœurs dans son *Brutus*, ch. XXXI; mais il dit qu'il avait peu de talent pour écrire, et que la dureté de son style répondait à l'austérité de sa vie. Il devait donc être plus blessé qu'un autre de la somptuosité et de la vie délicieuse de Lucullus. Le nom de Xerxès en toge, qu'il donne à ce général, fait surtout allusion aux montagnes que Lucullus avait fait percer, et qu'on traversait sous de grandes voûtes, comme Xerxès avait entrepris de percer le mont Athos, pour y recevoir les eaux de la mer et y faire passer ses vaisseaux. La toge était la robe des Romains.

(61) Horace, dans l'épître sixième du livre VII, vers 43 et suiv., raconte qu'un jour Lucullus ayant été prié de prêter cent manteaux de pourpre pour la représentation d'une tragédie: « Le moyen, répondit-il, d'en avoir un si grand » nombre? Cependant je ferai chercher, et je vous enverrai » tous ceux qui se trouveront chez moi. » Le lendemain, il écrivit qu'il en avait cinq mille, et qu'on pouvait les faire prendre tous, ou en partie. L'exagération du nombre des manteaux rend le conte plus piquant, et donne plus de force à la réflexion que le poëte fait à ce sujet, et que Plutarque rapporte un peu autrement qu'elle n'est dans Horace, qui dit :

Exilis domus est ubi non et multa supersunt,
Et dominum fallunt, et prosunt furibus.

« Une maison est pauvre lorsqu'il n'y a pas une multitude de choses superflues, que le maître ne connaît pas, et qui sont le profit des voleurs. » On voit bien que dans cette réflexion Horace n'exprime pas ses propres sentiments, mais ceux de ces hommes opulents qui font consister leur bonheur dans des richesses dont ils font si peu d'usage, qu'elles ne leur sont pas même connues.

(62) L'expression dont Plutarque se sert a beaucoup d'énergie, et renferme un grand sens. Il dit à la lettre, ses repas étaient nouvellement riches; c'est-à-dire qu'il y étalait cette vanité, cette arrogance, qui est le partage des nouveaux riches, espèce d'hommes la plus insolente et la plus méprisable, dont tous les âges n'offrent que trop d'exemples.

(63) Plutarque veut dire, par cette expression hardie, que Lucullus étalait ses richesses comme dans un triomphe on étale les dépouilles des ennemis vaincus; elle renferme ce reproche secret contre Lucullus, que le seul fruit qu'il retirât de ses victoires sur Mithridate et sur Tigrane, c'était de mener, au sein des délices et des superfluités, une vie aussi honteuse qu'inutile.

(64) Antiochus, dont il a été déja question dans la note (51), était attaché à l'ancienne Académie; mais Cicéron lui reproche de l'inconstance dans ses principes, et dit qu'à très peu de chose près, c'était un pur stoïcien. *Voyez* le second livre des *Académiques*, ch. XIX et XLIII. Il a été question de Carnéade dans la *Vie de Caton le censeur*, ch. XXXIV.

(65) Cicéron, après avoir fait dans son *Hortensius*, ouvrage que nous avons perdu, le plus bel éloge de la philosophie, entreprit de faire connaître quelle était, entre les différentes écoles qui partageaient alors la Grèce, des platoniciens, des sectateurs du Lycée et du Portique, des disciples de l'Académie et d'Épicure, celle dont il préférait la doctrine; c'était la nouvelle Académie. Il composa d'abord sur cette matière un Traité en deux livres, dont il intitula le premier *Catulus*, et le second *Lucullus*; dans la suite il conçut un autre plan, et traita ce même sujet en quatre livres, qu'il nomma *Académiques*, et qu'il dédia au savant Varron. De son premier ouvrage, il ne nous reste que le second livre, qui porte le nom de Lucullus, et il ne nous est parvenu du second que les douze premiers chapitres. L'opinion de l'ancienne Académie, qu'il y a des choses que l'homme peut savoir, est de toute vérité, et rien n'est plus contraire à la raison, à la conscience, à l'expérience générale, que la doctrine de la nouvelle Académie, qui réduisait l'homme à une entière ignorance, et soutenait qu'il ne peut que douter; mais la certitude de ce doute est elle-même une vérité, et dément leur principe.

(66) Cicéron qui parle plusieurs fois de ce fait, dans ses *Discours pour Sextius*, ch. LXIII, *contre Vatinius*, c. X, et dans ses *Lettres à Atticus*, liv. II, ép. XXIV, le nomme toujours Lucius Vettius. M. Dacier et Amyot disent simplement que c'était un Bruttien; mais le dernier met en note que Cicéron le nomme Vectius; il a voulu dire Vettius. Peut-être était-il Bruttien de nation.

(67) Pline, liv. XXV, ch. III, rapporte aussi que Lucullus était mort d'un breuvage qu'on lui avait donné. Ces sortes de breuvages s'appelaient philtres.

(68) Dans le passage de Platon, qui se trouve livre II de *la République*, pag. 363, il n'est pas question d'Orphée. *Voyez* cet endroit.

(69) M. Dacier a confondu sur cet article le pancratium, qui était le combat de la lutte et du pugilat tout ensemble, avec le pantathle ou quinquertium, qui était composé de cinq exercices successifs, du saut, de la course, du disque, du javelot et de la lutte. Pour Amyot, il a traduit qu'ils étaient proclamés, non vainqueurs, mais victoires, pour leur faire plus d'honneur. Le grec dit seulement, victoires; mais c'est une faute reconnue depuis long-temps. Il ne faut pas traduire, comme il a fait, par une étrange coutume. Plutarque n'a jamais pu dire qu'il fût étrange d'appeler les vainqueurs *nikai*, mot qu'Amyot a traduit par victoires. Il n'ignorait pas qu'on nommait les magistrats par le mot qui répond chez nous à magistratures. Mais la vérité est qu'il n'y a aucune trace de cette dénomination donnée aux pancratiastes, et que des deux mots qui dans le texte expriment étrange et victoires, il faut, suivant la conjecture de Henri Estienne, en faire un seul, qui signifie alors qu'on était dans l'usage d'appeler les pancratiastes vainqueurs extraordinaires. M. l'abbé Fraguier, cité par M. Dacier dans sa note, regardait aussi les mots du texte qu'Amyot a rendus par, une étrange coutume, comme une glose qui, de la marge, où elle avait été mise pour faire remarquer cette coutume, avait passé dans le texte.

(70) La manière dont Plutarque s'explique ici est un peu équivoque; on ne voit pas d'abord bien clairement auquel des deux il donne ce dernier avantage, et ce n'est que la suite qui en détermine le sens. En effet, si après avoir donné à Lucullus les deux avantages dont il vient de parler, il lui attribuait encore celui d'avoir eu plus d'ennemis à combattre, il n'aurait pas raison de dire qu'il est difficile de décider lequel de ces deux personnages est le plus grand,

puisqu'il assurerait par-là la préférence à Lucullus. Il me paraît donc qu'il la donne sur ce point à Cinon, qui, en un seul jour, défit la flotte des Perses qui était de six cents voiles, battit leur armée de terre fort nombreuse aussi, et, sans se reposer, alla ajouter un nouveau trophée à ces deux victoires, marcha contre les quatre-vingts vaisseaux phéniciens qui venaient au secours des Perses, les prit, et tailla leurs troupes en pièces. Il défit encore une grosse escadre des Perses, vainquit les Thasiens sur mer, et battit l'armée navale des Perses. On ne trouve, dans toutes les actions de Lucullus, rien de si brillant que cette suite rapide de victoires remportés par Cinon.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LES VIES

DES HOMMES ILLUSTRES.

FIN DE LA TABLE.



